

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

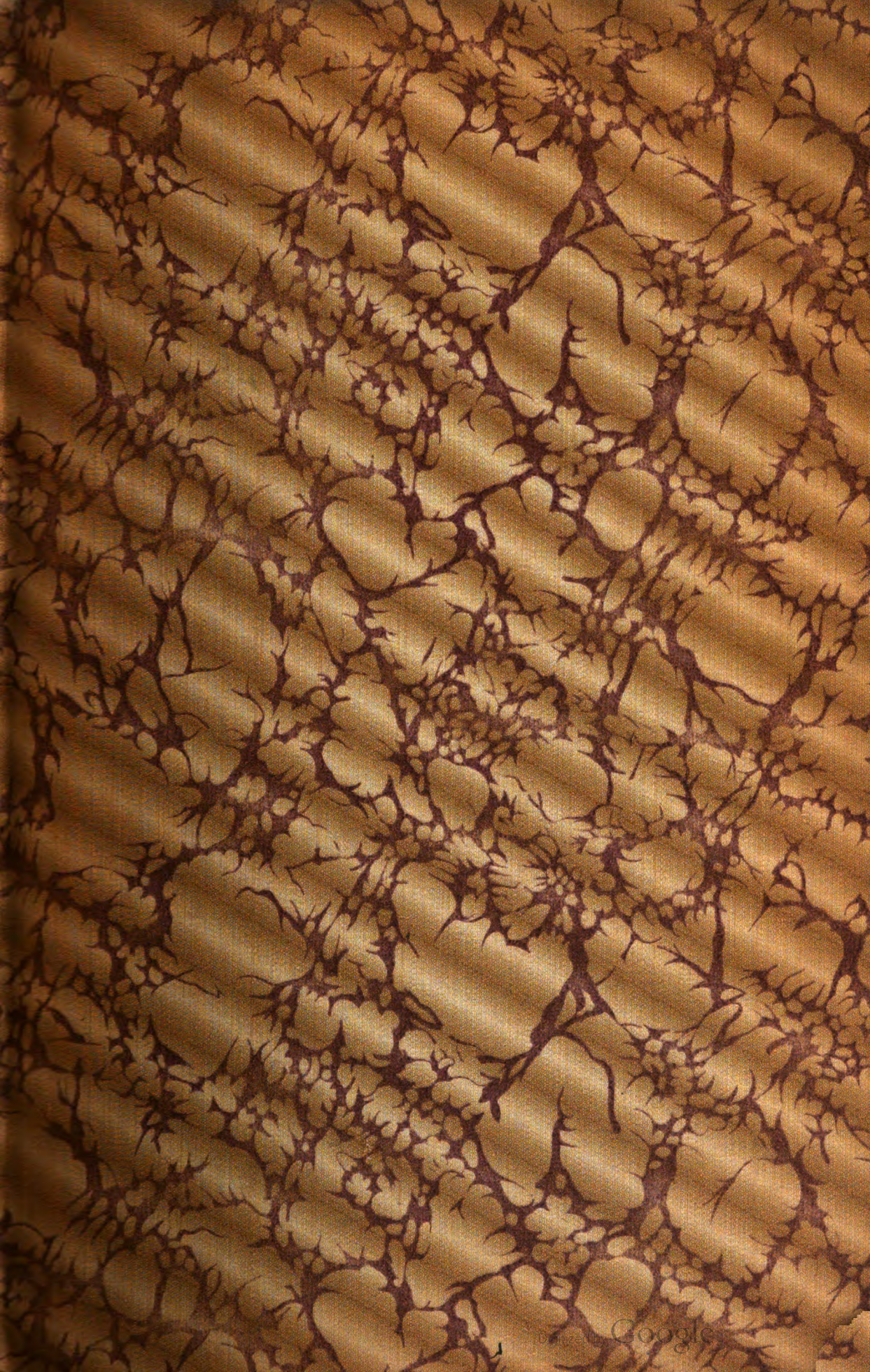
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

C
550
4.25



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRE, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND*, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN*, BALLET, SÉGAUD, SURIAN*, SENSARIC, CICÉRI*, SÉGUY*, PÉRUSSEAU, TRUBLET*, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER DE BOISMONT*, MAROLLES, MAURY*

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS*, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE*, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS (GEOFFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE;

PAR M. L'ABBE MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE. 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME CINQUANTE-TROISIÈME,

CONTENANT LES PANÉGYRIQUES COMPLETS DE LA TOUR-DU-PIN, LES SERMONS COMPLETS DU P. PERRIN, LES SERMONS CHOISIS DU P. JARD, ET LES PANÉGYRIQUES COMPLETS DE TRUBLET.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1854.

BIBLIOTHÈQUE CIREMY PAROISSIALE

Digitized by Google

CJJ0.4.20

SOMMAIRE

DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS LE CINQUANTE-TROISIÈME VOLUME.

LA TOUR-DU-PIN.

Notice. . . . . col. 9
Panégyriques complets. 9
Discours pour la dédicace solennelle de l'église de Saint-Sulpice. 791
Sermon pour l'année séculaire des Filles de l'Union chrétienne. 805
Oraison funèbre du duc Louis d'Orléans. 823
Discours de réception à l'académie royale des sciences et lettres de Nancy. 841

LE P. PERRIN.

Notice. 851
Sermons complets sur la morale et les mystères. . . 853

LE P. JARD.

Notice. 1459
Sermons choisis. 1463
Panégyrique de saint Louis. 1731
Panégyrique de saint Bernard. 1747

TRUBLET.

Notice. 1761
Panégyriques complets. 1761
Exhortation pour un mariage. 1839

HARVARD UNIVERSITY LIBRARY JAN 10 1945

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

Digitized by Google

NOTICE SUR LA TOUR-DU-PIN.

Jacques-François-René de la Tour-du-Pin, abbé commendataire de l'abbaye de Notre-Dame d'Ambournay, vicaire général de Riez, chanoine de Tournay, prédicateur ordinaire du roi, membre de l'Académie des sciences et belles-lettres de Nancy, naquit à Ypres, le 14 novembre 1720, prêcha l'Avent à la cour en 1755, commença à publier en 1764 ses *Panégyriques*, lorsqu'il fut enlevé par une attaque d'apoplexie, le 26 juin 1765, à l'abbaye de Saint-Victor de Paris. On reconnaît à son style une certaine élégance, mais elle nous a paru quelquefois tomber dans la recherche. On a donné mal à propos à ses œuvres le titre de *Sermons;* les six volumes in-12 dont elles se composent ne contiennent que des panégyriques, une *Oraison funèbre*, deux discours de piété et un *Discours académique*, que nous reproduisons intégralement. La mort nous a privés de son *Carême*, de plusieurs volumes de *Sermons de morale*, de *Mystères*, etc.; force nous est donc de nous en tenir aux travaux édités du vivant de ce prédicateur.

PANÉGYRIQUES COMPLETS

DE

J.-F.-R. DE LA TOUR-DU-PIN.

PANÉGYRIQUE Ier.

SAINT JEAN NÉPOMUCÈNE, CHANOINE DE L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE PRAGUE, ET MARTYR.

Prononcé devant la reine, le 16 mai 1764, dans l'Eglise des RR. PP. Récollets de Versailles.

Silui. (*Isa.*, XLII, 14.)
Je me suis tu.

Madame,

Entre les vertus qui forment les saints, il en est toujours une qui paraît décider leur caractère. Pour rendre celui de Jean Népomucène, il ne faut point chercher dans le tissu de ses actions, dans la multiplicité de ses travaux, dans la variété de ses succès, le point essentiel qui détermine son mérite, sa sainteté. Du fond de son tombeau, de ces autels mêmes consacrés à Dieu sous son invocation (1), sort une voix éloquente qui nous avertit que s'il fut l'honneur du sacerdoce, l'apôtre de la cour, l'ornement de son siècle, il fut, surtout par son silence, le soutien, le vengeur de la religion. *Silui.*

Ce silence invincible, que les lois divines et humaines exigent dans les ministres de la réconciliation, a été pour Jean Népomucène l'heureux principe de sa mort, il sera la source éternelle de sa gloire, il doit être le sujet singulier de son éloge. La religion lui en fit un devoir pendant sa vie : après sa mort, l'Eglise lui en fit un mérite. C'est, en effet, sur cette idée, qu'elle semble spécialement le proposer aux ministres de Jésus-Christ comme un modèle, aux fidèles comme un garant, aux hérétiques comme un témoin, aux incrédules comme une preuve de l'inviolable secret de la confession; et c'est aussi sous ce point de vue que j'ai dessein de vous le représenter.

Jean Népomucène est l'imitateur des Jérémie par son zèle, des Jean-Baptiste par sa fermeté, des Cyprien par sa constance. Par son silence, il n'est comparable qu'à lui-même : *Silui.*

L'apostolat l'y prépara : premier point. Le martyre en fut la récompense : second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Madame,

A la naissance de l'Eglise, on vit des apôtres, des martyrs, employer, pour l'apologie de la religion, les charmes puissants de l'éloquence, la force victorieuse du raisonnement. Ainsi les Paul, les Justin, les Irénée assurèrent-ils les premiers triomphes de la foi. Jean Népomucène devait employer pour la défense du christianisme des armes nouvelles, un nouveau genre d'arguments, le silence : *Silui.* Mais son silence ne fut, pour ainsi dire, que la fin et la conclusion d'un apostolat annoncé par les plus rares talents, soutenu par les travaux les plus utiles, illustré par le plus généreux désintéressement.

Si le secret de la confession n'avait pour défenseur qu'un homme respectable par sa sainteté, sans l'être par ses lumières, son

(1) Autel de Saint-Jean Népomucène, dans l'église des Récollets de Versailles

Digitized by Google

silence m'édifierait; je l'admirerais; mais je n'y chercherais pas une démonstration triomphante contre les ennemis de la confession. Le sang de ce nouveau martyr n'affaiblirait pas la force de leurs préjugés; ils croiraient ne voir dans sa constance que l'effet d'un zèle inflexible. Sa mort leur paraîtrait la juste punition d'un sujet rebelle aux ordres du prince, par un faux principe de conscience; et, quand ils accorderaient des éloges à sa foi, ils en refuseraient à son érudition. C'est à la vertu d'édifier; c'est à la science d'instruire.

Mais quel est le héros chrétien dont j'ose assurer que le silence est un témoignage en faveur du secret de la confession? C'est un de ces génies rares dont les talents sublimes, universels, soutiennent, illustrent la sainteté. S'il eût vu naître les erreurs qui se sont élevées contre le sacrement de pénitence, il en eût été la terreur, le fléau. Il eût démontré par ses discours, par ses écrits, que le secret de la confession est autant inviolable que la confession elle-même est sacrée, et qu'attaquer un de ces deux points de religion, c'est attaquer la foi des apôtres, de l'Eglise, des Pères, des conciles de tous les siècles.

A peine il naît, et déjà des symboles mystérieux désignent à la Bohême le trésor qu'elle renferme. Lumière éclatante qui environnez le berceau de Jean Népomucène, vous êtes un présage non équivoque des lumières vives, persuasives, qu'il répandra bientôt dans les villes, à la cour, dans la carrière des sciences, dans la chaire de vérité, dans le tribunal de la pénitence, partout où s'exercera son zèle; et où ne s'exercera-t-il point?

Né dans le sein de l'indigence, Jean Népomucène n'avait reçu de ses pères que la foi, la piété; mais ils ne demeurent pas longtemps ignorés, ces hommes destinés par la Providence à devenir les oracles de leur siècle. La supériorité de talents supplée dans eux à la bassesse de l'extraction. La réputation qu'ils acquièrent est d'autant plus flatteuse, qu'ils ne la doivent qu'à l'éclat de leur mérite.

La Bohême commençait à ne plus se ressentir de ces temps malheureux, où l'on avait vu les arts sans culture, les sciences sans maîtres, le génie sans émulation. Les ténèbres de l'ignorance se dissipaient insensiblement, l'esprit osait presque essayer un noble effort; la religion et l'empire intéressés à la renaissance des beaux-arts, ouvraient des asiles favorables, où l'on s'étudiait à faire éclore des talents capables de faire revivre l'éloquence, la philosophie, la jurisprudence, la théologie, l'esprit, le goût, le sentiment.

Charles IV, le soutien de l'Eglise, le restaurateur des sciences, l'ami des savants, leur modèle, venait d'instituer cette université célèbre, dans laquelle Prague voyait se former tant de maîtres habiles, que les sciences comptent parmi leurs héros, l'empire parmi ses sages, l'Eglise parmi ses apôtres. Combien de noms fameux mériteraient ici des éloges, s'ils n'étaient pas tous effacés par le nom plus illustre de Jean Népomucène.

Il paraît en effet, dans cette académie florissante; et sa facilité, sa pénétration l'annoncent comme un de ces hommes privilégiés, auxquels la Providence départ les dons de sagesse, d'intelligence, pour l'honneur des sciences, la félicité des empires, la gloire de l'église.

Les talents restent quelquefois obscurs, ignorés dans le monde parce qu'ils manquent, ou d'occasions pour se produire, ou de protecteurs pour s'accréditer. D'heureuses circonstances favorisent ceux de Jean Népomucène. Quelles espérances ses premiers succès ne donnent-ils pas à la religion!

Je me fixe à ce jour l'époque de sa gloire naissante, jour auquel il entre en concurrence avec ses rivaux, les efface, les éclipse. O vous! dans qui l'université de Prague respecte ses oracles, vous doutez presque si votre disciple n'est pas déjà votre maître. Son érudition vaste, précise, solide, brillante, universelle, vous force d'avouer que celui qui s'instruit sous vos yeux, par vos soins, est plus capable que vous-mêmes d'instruire les autres. Alors, on savait reconnaître les talents, les respecter, sans les envier. Le ravissant spectacle d'entendre ses juges, les arbitres des sciences, s'écrier que tout les frappe, les étonne dans Jean Népomucène! La pénétration de l'esprit, l'élévation du génie, la justesse du discernement, l'étendue de la mémoire. L'orateur, le jurisconsulte, le philosophe, le théologien, se prêtent mutuellement les grâces de l'éloquence, l'autorité des lois, la force du raisonnement, l'immensité de l'érudition. On dirait qu'il n'ignore que ce qu'il n'appartient pas à l'homme de savoir.

Une réputation si justement acquise, fait déjà regretter tous les moments où les intérêts de la religion ne sont pas confiés au zèle instruit d'un homme qui joint à toutes les lumières toutes les vertus..... O mon Dieu! ouvrez le sanctuaire de votre Eglise à celui qui n'en est encore que l'édification, l'espérance; il en sera bientôt l'appui, la ressource.

Telles sont les vues universelles de la Bohême sur Jean Népomucène. Lui seul ignore ce qu'il vaut, ce qu'on a droit d'en attendre. Indigne à ses yeux de prétendre à l'honneur du sacerdoce, il interroge le ciel par de fréquentes prières; dans une solitude profonde, il le conjure de l'éclairer, de le guider, de le fixer. L'oracle s'explique: il croit entendre la voix de Dieu dans la voix de l'archevêque de Prague. Il cède; son unique soin sera désormais de remplir avec fidélité une vocation dans laquelle il ne s'engage qu'avec crainte. Et que lui manque-t-il pour la remplir avec le plus grand éclat? Déjà ses talents nous laissent apercevoir avec quelle autorité il défendra les saintes lois du sacrement de pénitence. Que le secret de la confession est assuré entre les mains d'un homme capable de prouver, par des princi-

Digitized by Google

pes solides que cet inviolable secret doit sa naissance aux temps apostoliques, et, que, depuis le berceau de l'Eglise jusqu'au quatorzième siècle, il n'avait eu pour ennemis, que le libertinage, l'hérésie, l'impiété! La doctrine que Jean Népomucène osera défendre au péril de ses jours est la religion des Pères, dont il a soigneusement étudié l'esprit ; la foi des conciles, dont il a scrupuleusement approfondi les décisions ; la croyance de l'Eglise, dont il s'est fait constamment un devoir de suivre les lois. Ses talents justifient la cause de son martyre ; son apostolat en prépare les circonstances.

Oui, lorsque je réfléchis sur les travaux de Jean Népomucène, sur son zèle, je crois pouvoir décider que ses actions promettent un ministre incapable de sacrifier son devoir à ses intérêts, sa religion à la politique, Dieu à César. La sainte liberté avec laquelle il prêche l'Evangile garantit l'invincible fermeté avec laquelle il parlera, il agira, il souffrira, pour soutenir les maximes invariables du sacrement de pénitence.

C'est au ministère de la parole que le ciel le destine. Où ? Dans Prague, que ses désordres rendent plus fameuse encore que ses richesses ; à la face de ceux qui, rivaux de ses succès dans la carrière des sciences, deviennent les premières conquêtes de son zèle, dans la carrière de l'apostolat.

Avant Jean Népomucène, deux orateurs chrétiens avaient partagé, balancé les suffrages de la Bohême. Leur réputation était encore tout entière. Tout parlait des applaudissements qu'ils avaient reçus ; rien ne constatait les conversions qu'ils avaient opérées. On vantait dans l'un l'élévation du génie, la délicatesse dans l'autre. Le sublime du premier avait ravi les esprits : le second par le sentiment avait remué les cœurs. On se rappelait avec étonnement la force majestueuse de Mélitius : on ne pouvait oublier le plaisir avec lequel on se laissait entraîner aux douces insinuations de Conrard. Avec des talents divers, avec un zèle égal, tous deux avaient fixé la cour et la ville, servi la religion, honoré le ministère. Prague avait rendu justice à ces orateurs célèbres ; il lui fallait un apôtre. Il parut. Jean Népomucène achève ce que ses prédécesseurs avaient ébauché. Ils avaient charmé les esprits : il les persuade. Ils avaient intéressé les cœurs : il les touche. Aussi éloquent, plus naturel, il emploie moins d'art, il recueille plus de fruit. Prague avoue, pour la première fois, que les larmes des pénitents doivent seules faire l'éloge du prédicateur.

Que ne subsistent-elles encore ces instructions vives, touchantes, qu'il prononçait avec cet enthousiasme prophétique qui portait l'effroi dans les consciences les plus tranquilles ! Ah ! si la fureur de l'hérésie les avait respectées, nous y verrions la religion développée avec cette force, cette onction, qui font goûter le ministre, et respecter le ministère.

Aussi, n'est-ce point aux sentiments d'une stérile admiration que se bornent les fruits de ses discours. On admire ; mais on profite. Le savant est frappé, saisi. Le peuple est instruit, affecté. L'orateur charme, le théologien convainc, l'apôtre touche, le saint convertit. Le saint ! c'est le seul nom que la voix publique donne à Jean Népomucène. C'est le témoignage que lui rendent l'illustre clergé dont il est membre, l'archevêque de Prague, dont il s'attire toute la confiance, les grands mêmes, dont il est l'oracle.

Je place Jean Népomucène sur le plus brillant, sur le plus critique théâtre de son apostolat, à la cour.

La cour, le centre du luxe, l'empire de la licence, le règne des passions, l'asile de la flatterie, l'école de la politique ; où l'on voit beaucoup d'ambition, peu de piété, une grande avidité pour les honneurs, et une grande indifférence pour la religion ; où l'on ne cesse souvent d'être incrédule que pour devenir hypocrite ; où ceux qui chérissent la vérité ne la suivent pas toujours eux-mêmes, et permettent rarement aux autres de la dire. Quelle région pour un homme chargé des intérêts de l'Evangile ! Et quel spectacle pour un Achab, qu'un Elie ; pour un Hérode, qu'un Jean-Baptiste !... Le désir d'entendre Jean Népomucène avait été trop vif pour que les attentions ne lui fussent point favorables, les suffrages assurés. Ce n'est point assez pour lui. La réforme des mœurs est le seul objet de son zèle. Il ose l'entreprendre. Apôtre, où trop souvent on appréhende de l'être, il étudie le caractère de la cour, et le saisit. Il en démêle les vices, et les attaque. Il y voit des scandales, il les combat ; des intrigues, il les dévoile : la duplicité, il la confond ; l'hypocrisie, il la démasque, l'irréligion, il la foudroie. Un zèle aussi hardi, aussi intrépide, n'était que trop nécessaire. Jamais peut-être les cours les plus licencieuses n'avaient eu plus besoin d'un apôtre que la cour de Wenceslas.

Quel nom viens-je de prononcer ! La Bohême rougit encore d'avoir vu sa couronne sur la tête d'un prince si peu digne de la porter. M'accuserait-on de manquer au respect que je dois aux puissances, si je peins Wenceslas sous les plus noires couleurs ? A la cour d'un roi (2), la terreur de ses ennemis, l'admiration de ses alliés, le père de ses sujets, le protecteur de la religion, l'on peut gémir sur le sort infortuné d'un royaume, autrefois gouverné par un monarque, qui fit revivre les siècles des Achaz, des Néron. Il s'était d'abord montré vertueux, mais par contrainte ; il laissa toujours apercevoir qu'il était vicieux par inclination. Bizarre dans ses humeurs, singulier dans ses projets, soupçonneux sans motif, méfiant jusqu'à la jalousie, jaloux jusqu'à la fureur, timide par caractère, par accès, fougueux, barbare, inhumain. Livré sans honte aux plus bas excès de la débauche. Maître cruel,

(2) Louis XV.

Digitized by Google

époux inquiet, empereur indolent, faible roi, mauvais chrétien. Tel paraît, dans l'histoire, ce prince, d'abord le panégyriste, ensuite le persécuteur de Jean Népomucène.

Vous dirigiez, ô mon Dieu, le zèle de votre ministre. Vous lui donniez tout à la fois cette force, cette prudence, qui savent instruire, reprendre, corriger, et se faire respecter... Persuadé que la présence du prince n'autorise pas de coupables ménagements, Jean Népomucène n'imitera jamais ces apôtres courtisans, politiques, adulateurs, qui par un respect déplacé pour les puissances, cessent d'être fidèles à leur ministère. La religion gémirait de voir ses intérêts confiés au zèle d'un homme si peu digne de les soutenir. Jean Népomucène ose s'expliquer avec cette noble liberté, que l'Evangile commande. Il ne craint rien, parce qu'il n'espère rien. Il fait connaître les obligations; et censure les mœurs. Il fait voir le contraste de l'Evangile, et de la cour. Il condamne tout ce qu'il doit condamner. La même religion demande partout les mêmes vérités.

Il peut bien dire, avec David : Oui, Seigneur, jusqu'à la cour des rois, je n'ai point rougi de rendre témoignage à vos lois saintes. *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum, et non confundebar.* (*Psal.* CXVIII, 46.) Il parle avec respect, mais sans déguisement. *Loquebar, et non confundebar.* La débauche, la flatterie, la politique, la duplicité fournissent les sujets intéressants de ses instructions, sont les justes objets de ses anathèmes. Il les lance avec plus de force encore contre ce monstre, plus rare alors qu'aujourd'hui, mais déjà trop accrédité : l'irréligion. Combien de fois ne l'entendit-on pas répéter, que l'incrédulité, dans les grands, est un plus grand scandale; que leur exemple est une contagion; que plus ils ont d'autorité, plus ils sont dangereux; que plus ils sont éclairés, moins ils sont excusables? C'est aux passions du cœur, s'écrie-t-il, que les égarements de l'esprit doivent leur naissance. On ne commence guère d'être impie que quand on a cessé d'être vertueux.

Que n'ai-je l'éloquence de Jean Népomucène, pour rendre toute l'énergie de ses expressions, toute la force de ses raisonnements! Sous mille traits symboliques, chacun peut se reconnaître, s'accuser, se condamner. Wenceslas peut se retrouver dans Saül, toujours agité, toujours inquiet, toujours malheureux; le courtisan dans mille images, que l'orateur habile place avec autant d'art que de zèle. Aman est une instruction pour l'ambitieux, Pilate pour le politique, Absalon pour l'ingrat. Chacun est peint; personne n'est offensé. Tous saisissent, admirent, réfléchissent, profitent. Wenceslas lui-même ne peut résister à l'impression puissante que font sur lui les discours, les exemples d'un apôtre qu'il redoute et qu'il estime. La vérité a des traits si frappants, qu'ils étonnent, qu'ils ébranlent l'insensibilité, la stupidité même; et tel est l'ascendant de la vertu, que le vice ne peut se défendre de lui rendre hommage.

Ne suis-je pas à présent autorisé, chrétiens, à vous demander, si vous commencez à démêler, dans Jean Népomucène, un saint capable de se sacrifier pour le secret de la confession? A chaque trait de son apostolat, ne vous êtes-vous pas dit à vous-mêmes, qu'un homme, qui soutenait la vérité avec tant de force, ne la trahirait, ne l'abandonnerait jamais par respect humain; qu'il résisterait aux coupables entreprises d'un prince sans religion, lui, qui osait condamner les excès honteux d'un prince sans mœurs? Le saint a préparé l'apôtre. L'apôtre promet le martyr.

Incapable de céder à la crainte, Jean Népomucène serait-il tenté de céder à l'intérêt? Ah! par les traits singuliers de son désintéressement, jugeons si le faux brillant des honneurs, si l'appât séducteur des richesses, si l'image des grandeurs humaines pourront jamais changer son cœur.

Fixé à la cour, il était parvenu à ce point de considération qui lui donnait droit de prétendre aux places de l'Eglise les plus éminentes, aux dignités les plus flatteuses pour une âme susceptible d'ambition. Pour les obtenir, il n'avait pas même besoin de les souhaiter.

Mais ceux qui en sont les plus dignes, ne savent que les mériter, les craindre, et les fuir. Pour les élever aux honneurs, l'obstacle le plus difficile à vaincre, c'est leur modestie. Tandis que les vils esclaves de l'ambition paient souvent par l'ingratitude les bienfaits qu'on leur accorde, les saints, sont reconnaissants des bienfaits mêmes qu'on leur offre, et qu'ils n'acceptent pas.

La Bohême a vu ce prodige dans Jean Népomucène. Ses imitateurs sont d'autant plus admirables qu'ils sont plus rares.

Je ne tracerai pas les différentes occupations qui partagent son zèle, le multiplient, le reproduisent, sans jamais l'épuiser. Lui seul remplit les ministères opposés auxquels plusieurs apôtres pourraient à peine suffire. Dans la chaire de vérité, ses discours commencent les conversions; dans le tribunal de la pénitence, ses conseils les achèvent. L'apôtre sévère effraie les pécheurs; le directeur prudent les rassure. L'un sème; l'autre recueille. Celui-là forme des chrétiens dignes de la religion; celui-ci conduit des saints dignes du ciel. Jean Népomucène est à la fois l'âme du clergé, le pacificateur des troubles, la lumière des peuples, le guide des âmes spécialement consacrées à Dieu. Il est tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ : *Omnibus omnia factus.* (*I Cor.*, IX, 22.)

Entre les âmes qu'il dirige, il en est une qui fixe particulièrement son zèle, lui concilie l'estime, la confiance publique. Je parle de Jeanne de Bavière, fille d'Albert de Bavière, comte de Hainault et de Hollande, épouse de Wenceslas, impératrice, reine de Bohême; princesse digne du trône par sa naissance, plus digne par ses sentiments. La bonté semblait être née avec elle; mais elle en faisait éprouver les utiles effets toujours

Digitized by Google

avec discernement, jamais avec partialité. La douceur formait son caractère; mais elle savait également se faire aimer, et se faire obéir. Elle connaissait tout le prix d'une piété sage, éclairée; elle ne se prêta jamais aux illusions de la fausse piété. Compatissante, charitable, elle se plaisait à répandre des bienfaits; elle laissait ignorer de quelle main propice ils partaient. Humblement prosternée aux pieds des autels, elle oubliait presque qu'elle était reine, pour se souvenir uniquement qu'elle était chrétienne. Elle accordait à l'Eglise sa protection; elle la soutenait par ses libéralités, la consolait, l'édifiait, l'étonnait presque par ses exemples. L'envie même avouait que, quand elle n'aurait pas été la première princesse de ses Etats par son rang, elle l'aurait été par ses vertus. En un mot, pour achever son portrait et son éloge, le modèle que nous avons sous les yeux (3) est l'image fidèle de celui que j'avais à peindre.

Tant de qualités heureusement rassemblées semblent ne plus rien laisser à faire au zèle, à la prudence de Jean Népomucène. Il doit seulement en tempérer l'éclat, pour en augmenter le mérite. Dépositaire des secrets de la princesse, sage modérateur de ses actions, guide éclairé de sa conscience, habile à perfectionner ses sentiments, il en épure les motifs, en consacre la ferveur, en sanctifie l'héroïsme; et la cour, frappée d'admiration, de respect, balance à décider si c'est la reine, ou celui qui la dirige, qui excelle davantage dans la pratique de toutes les perfections que l'Evangile commande ou conseille. Du moins tous les suffrages se réunissent-ils, pour avouer, qu'il n'appartient qu'à la sainteté de former des saints; et qu'il ne manque à celle de Jean Népomucène que les récompenses de l'Eglise,

Ces suffrages unanimes ne sont point démentis par le prince. Il pense à placer utilement un mérite généralement applaudi. Il en cherche l'occasion, elle se présente; il la saisit. L'évêché de Leitomeritz vaque. Tous les vœux sont pour Jean Népomucène. Wenceslas ne l'ignore pas; il le choisit. Tout applaudit à ce choix. L'ambition seule murmure d'une nomination qui semble écarter la naissance pour placer les talents, la vertu. Je me trompe : un homme ose s'élever contre les intentions de Wenceslas, et ne voit dans l'apôtre de Prague que de faibles dispositions, incapables de soutenir les travaux de l'épiscopat; c'est Jean Népomucène lui-même. Vainement, pour forcer sa modestie, l'empereur prétexte-t-il les intérêts de la religion, les besoins de l'Eglise : l'humble apôtre résiste avec respect, refuse avec fermeté. Le prince se rend à ses prières, à ses larmes; mais bientôt il lui prépare une tentation plus délicate. C'est lui ménager de nouveaux triomphes.

La mort du prévôt de Wischeradt venait de laisser à la présentation du roi une de ces places (4) recherchées, enviées; elle ne demandait point de travaux; elle donnait de grands priviléges, d'immenses richesses, des honneurs uniques. Combien d'intrigues, de cabales pour faire tomber les grâces du prince sur un homme que son rang, sa naissance attachent à la cour! Tous demandent, tous souhaitent, tous espèrent...

Hommes ambitieux, vous faites inutilement jouer les plus puissants ressorts de la politique; inutilement vous employez la protection, la faveur. Les honneurs de l'Eglise ne sont point faits pour l'ambition. Les oser demander devrait être un titre pour ne jamais les obtenir.

Tandis que toute la cour s'intéresse à la décision du choix, tandis qu'elle le balance entre les sujets les plus illustres, les plus soutenus, il est un homme pour qui la protection n'agit pas, pour qui le mérite parle, pour qui Wenceslas se décide; Jean Népomucène... Ah! prince, vous ne consultez que la réputation, les succès du pieux ministre; vous n'avez point consulté son cœur. N'espérez point de le vaincre. Offrez-lui des travaux sans honneurs, sans richesses, il les acceptera; vous le flatterez. Mais une place qui donne tout à l'amour-propre, et ne laisse rien au zèle, alarme sa vertu. Pénétré de reconnaissance, il sent tout le prix de la grâce que son maître lui accorde; mais il en est une qu'il ose lui demander avec le plus vif empressement, avec une sainte importunité, la permission de se rendre moins indigne de tant de faveurs, et de pouvoir une seconde fois les refuser.

Veut-on l'attacher à la cour? Il faut lui présenter une dignité favorable à son zèle, conforme à son désintéressement; une dignité qui ne donne d'autre droit que celui d'être utile à la religion, au prince, au peuple, aux malheureux; dans laquelle, sans cesser d'être pauvre lui-même, il puisse être le protecteur de l'indigence, le père des pauvres. Ses vœux seront remplis. Il est nommé aumônier de Wenceslas. C'est là le récompenser selon ses désirs; c'est récompenser un apôtre en apôtre, un saint en saint.

Concluons : Ah! qu'un homme de ce caractère est propre à défendre le secret de la confession! Son désintéressement est un préjugé favorable de sa constance.

Que le monde n'espère point engager dans un crime un ministre de Jésus-Christ que les biens de la terre ne touchent pas. Jean Népomucène refuse les honneurs, lorsqu'il peut les accepter sans danger : il ne les souhaitera pas, lorsqu'il ne pourra les accepter sans prévarication. Achèterait-il, au prix de sa conscience trahie, de sa vertu sacrifiée, une fortune que sa conscience délicate, que sa timide vertu n'envisagent qu'avec frayeur? Non, rien ne pourra le rendre infidèle à ses obligations. Son zèle toujours éclairé, toujours ferme, toujours

(3) La reine.
(4) La charge de chancelier héréditaire était attachée à la prévôté de Wischeradt.

Digitized by Google

désintéresse, le défend contre le soupçon injurieux d'une faiblesse indigne de lui, indigne de son ministère. La conduite qu'il a tenue est un présage de celle qu'il tiendra. La cour a trouvé dans Jean Népomucène un apôtre; elle verra dans lui un martyr, et le martyr du silence. *Silui.*

SECONDE PARTIE.

La religion, qui commande à ses ministres d'attaquer le crime dans la chaire de vérité, leur commande aussi de garder un éternel silence sur les crimes qui leur sont confiés dans le tribunal de la réconciliation. S'ils ont le droit de corriger les pécheurs, ils n'ont pas celui de les compromettre, de les dévoiler, de les trahir. C'est l'obligation d'un secret inviolable dans les ministres qui devient pour les fidèles le seul, ou du moins le plus puissant motif de leur confiance. En effet, quelles suites fatales n'entraînerait pas l'infraction de cette loi sage, seule capable d'adoucir la dure nécessité d'être soi-même son accusateur, et d'avouer aux autres des faiblesses, des vices, des crimes, qu'on voudrait souvent pouvoir se cacher à soi-même!

C'est pour défendre cette loi, si nécessaire à la société, si conforme à la raison, si sacrée dans l'Eglise, si digne de la religion, que Jean Népomucène se renferme dans un silence, vainqueur des promesses, des menaces, des persécutions, de la mort. *Silui.* Approfondissons la cause, fixons l'époque, voyons les suites de son martyre. Martyre précédé par les épreuves les plus difficiles, accompagné des circonstances les plus intéressantes, couronné par la gloire la plus singulière. Si jamais saint ne fut plus propre à défendre le secret de la confession, jamais saint ne l'a défendu avec plus de sagesse, avec plus de courage, avec plus de succès.

Quand le secret de la confession ne serait pas une loi de l'Evangile, de l'Eglise, il trouverait dans la religion naturelle une autorité puissante, une sûreté, dont l'honneur seul ferait un devoir, serait le garant. Un secret confié à la discrétion d'un ami est un secret sacré. C'est un crime de le divulguer. La raison seule nous apprend que, si nous sommes les maîtres absolus de nos propres secrets, nous ne le sommes pas de ceux d'autrui. C'est un dépôt religieux dont il n'est point permis d'abuser. Or cette religion de la nature, le christianisme n'a fait que la perfectionner, surtout par rapport au sacrement de pénitence.

Je pourrais citer, sur ce dogme invariable, la doctrine unanime, les expressions consacrées des Basile, des Ambroise, des Chrysostome, des Augustin, des Léon, des Bernard; vous dire, avec les uns, que cette loi qu'ils observent, ils l'ont reçue des apôtres. *Apostolicam regulam.* (S. Leo Mag.) Avec les autres, qu'ils imitent le silence dont leurs pères dans la foi leur ont donné l'exemple: *Patres vetuerunt.* (S. Basil.) Avec ceux-ci, que le secret de la confession n'est pas tant confié au ministre qu'à Dieu même, que le ministre représente: *Non hominibus, sed Deo.* (S. Chrysost.) Avec ceux-là, que l'homme, dans le tribunal de la pénitence, entend, comme s'il n'entendait pas; sait, comme s'il ne savait pas. *Scientes nesciunt.* (S. August.) Avec tous, que le plus léger indice est une indiscrétion, toute indiscrétion un crime, tout crime un sacrilége, et que les plus affreux supplices ne suffisent pas pour punir une si monstrueuse prévarication.

Maxime du secret de la confession, maxime universellement respectée; *jamais tyran n'avait osé l'attaquer; jamais elle n'avait fourni de victime à la foi.* (P. de Marne, Jésuite, *vie de S. Jean Népom.*) C'est une route nouvelle que le sang d'un nouveau martyr va tracer. Si la gloire de saint Etienne est d'avoir été le premier martyr du christianisme, la gloire de Jean Népomucène sera d'être le premier, et jusqu'à présent, le seul martyr du secret de la confession.

Depuis longtemps il fixait sur lui les regards de la cour. Il y faisait respecter la religion, régner la vertu. Celle de l'impératrice, dont il dirigeait la conscience, forçait le respect de l'incrédulité même. Dans elle on croyait voir revivre les Hélène, les Clothilde, les Elisabeth, lorsque tout-à-coup je ne sais quels sombres nuages frappent l'imagination de Wenceslas. Sa tendresse pour la reine était sincère, mais inquiète. Un soupçon jaloux le saisit. Ingénieux à se tourmenter, son esprit conçoit des idées chimériques qui l'agitent, le déchirent. Un doute également injurieux à la princesse, importun à lui-même, trouble sa raison, presque jamais d'accord avec son cœur. Qu'un esprit ombrageux est à plaindre! Que de monstres il enfante! Que de chagrins il se prépare! L'aveugle jalousie n'écoute plus la réflexion; la religion même n'est pas une digue capable d'arrêter ses accès violents, ses noires résolutions. Tristement livré à l'injuste passion qui le tyrannise, Wenceslas, que fera-t-il? Il médite d'arracher à Jean Népomucène des lumières décisives, et de le forcer à révéler les secrets dont l'impératrice le fait dépositaire, dans le tribunal de la pénitence. Quel projet! Et comment en ouvrir la première idée?

En vain, par un langage subtilement enveloppé, tente-t-il de préparer le vertueux ministre à favoriser ses coupables desseins. Jean Népomucène saisit le point délicat que Wenceslas évite de toucher. Ciel! Que vient-il d'entendre? Il frémit à la seule idée de l'aveu sacrilége qu'on se propose d'exiger de lui..... Il aura d'autres combats à soutenir. Wenceslas s'explique. Il commande. Il veut être obéi. L'éclaircissement qu'il demande lui paraît essentiel à sa politique, à sa gloire, à son bonheur, à sa religion même. Il est roi, rien ne doit lui résister. Un sujet qui n'exécute pas les ordres du prince est un sujet rebelle. Il faut parler, ou s'attendre à l'avenir le plus cruel. Comme il sait récompenser en roi magnifique, inépuisable dans ses bienfaits, il sait aussi punir en roi irrité, implacable dans ses vengeances. La complai-

Digitized by Google

sance aura droit d'attendre tout de lui; mais l'obstination en doit tout craindre.

Quelle épreuve pour un ministre de Jésus-Christ qui n'aurait pas la vertu de Jean Népomucène! Il sait à quels excès une passion sombre, chagrine, attachée à ses idées, trompée dans ses espérances, est capable de se porter. Il voit déjà les scènes sanglantes qui suivront un refus constant..... Images effrayantes, vous ne l'alarmez pas. On doit s'opposer aux volontés des monarques, lorsqu'on ne peut s'y prêter qu'au prix d'une infidélité. Un sujet ne doit jamais oublier qu'il est sujet; mais il doit toujours se souvenir qu'il est chrétien. *Ah! prince*, s'écrie-t-il, *que ne puis-je vous obéir! Mon respect, mon zèle, mon amour pour votre personne sacrée, me dévouent à vos intérêts, à votre gloire, à votre félicité. Commandez-moi tout ce que la religion ne me défend pas; et vous me trouverez toujours soumis, toujours fidèle. Mais hélas! qu'exigez-vous de ma soumission? Il ne m'est point permis de révéler un secret qui n'est pas à moi. Dieu seul s'en réserve la connaissance. Vous n'ignorez pas les austères lois que la religion m'impose. Ah! si par une lâche et sacrilége complaisance, je remplissais vos désirs, si j'exécutais vos ordres, quelles lumières pourrait vous donner le coupable aveu que j'aurais la timidité de vous faire? Ma parole suffirait-elle pour vous garantir ou l'innocence, ou le crime, que je vous déclarerais? Non, quand je vous rendrais un compte fidèle des connaissances que j'ai acquises dans le sacré tribunal, non, vous ne croiriez pas entendre la vérité dans le témoignage sincère que je vous rendrais. Dans ma déposition, vous ne verriez que mon crime; vous en auriez horreur, ainsi que je l'ai moi-même. Juste vengeur de mon indiscrétion, vous seriez autorisé à me perdre; vous le devriez, pour l'honneur du ministère, pour la sûreté du sacrement, pour la gloire de l'Eglise, pour la tranquillité de votre Etat, pour le maintien de vos lois mêmes. Vous devriez penser que qui trahit sa foi est capable de trahir son prince. Dieu me fait un devoir du silence. Si vous m'en faites un crime aujourd'hui, un jour, peut-être, vous m'en ferez un mérite.*

Réponse généreuse, intrépide fermeté de Jean Népomucène! Quelles impressions n'aurait-elle pas dû faire sur l'âme de Wenceslas? C'était la religion même qui lui parlait, par la bouche de ce fidèle ministre. Mais que la voix de la religion est faible, qu'elle a peu d'empire sur un cœur qui se plaît à s'aveugler! Pharaon résiste aux sages remontrances de Moïse: Wenceslas n'entend qu'avec dépit les respectueuses représentations de Jean Népomucène. Un saint, qui ne sait pas être politique est de trop à sa cour. Il ne veut que des esclaves soumis à ses passions. Jean Népomucène s'y refuse; il est coupable; il sera puni. Fallût-il marcher sur les traces des tyrans, Wenceslas ne rougira pas de les imiter. La liberté est le premier sacrifice que Jean Népomucène fait au secret de la confession.

Quel nom donner à l'affreux théâtre de sa détention? Je me représente ces antres ténébreux, où les Néron, les Dioclétien retenaient autrefois les disciples de Jésus-Christ, épuisaient les tourments pour arracher le parjure de leur bouche, et de leurs mains l'encens impie qu'ils refusaient d'offrir aux idoles. Ce n'est plus dans la chaire de vérité que Jean Népomucène annonce la religion, c'est dans un réduit inaccessible aux rayons du soleil qu'il la prêche, qu'il la défend. Là, tout applaudissait à son zèle; ici, tout s'efforce de l'intimider. Là, tout rendait hommage à sa vertu; ici, tout se réunit pour la faire succomber. Elle ne changera pas: son cœur est toujours lui-même. On l'attaque; il résiste. On le menace; il est tranquille. On le prie; il est inflexible. On lui peint la puissance du prince, sa fureur. Il connaît les intentions de Wenceslas; il respecte ses ordres, il ne craint point sa vengeance. Sa première réponse annonce ses derniers sentiments.

Ils ne vont que mieux éclater, ces sentiments, dans les assauts multipliés qu'il doit encore soutenir! Les anciens tyrans employaient toutes les subtilités de la politique pour ébranler la foi des chrétiens: pour vaincre le silence de Jean Népomucène, on emploiera tous les détours, toutes les ruses. Les épreuves les plus difficiles ont précédé son martyre; les circonstances les plus intéressantes vont l'accompagner.

Si l'art de dissimuler est le grand art de régner, jamais prince ne sut mieux régner que Wenceslas. Persécuteur de l'innocence, il paraît reconnaître son injustice, la réparer avec éclat, tandis qu'il ne pense qu'à la consommer. Les vengeances des grands sont d'autant plus terribles qu'ils les préparent avec plus de noirceur. Wenceslas ordonne que Jean Népomucène soit rendu à la cour, à l'Eglise. Il l'invite à sa table, il le prévient par mille démonstrations de tendresse. Tout autre se serait laissé surprendre à ses apparences trompeuses. Jean Népomucène en démêle l'artifice. Il saura s'en défendre. Il se présente au pied du trône. Son cœur d'intelligence avec sa religion ne lui laisse voir que son roi, et le respect qu'il lui doit; mais il sent assez où tendent ces vaines protestations d'une amitié feinte. C'est un calme perfide qui amène la tempête. Le prince paraît d'abord lui parler sans dessein, sans passion. L'entretien est indifférent; il cessera bientôt de l'être. Wenceslas se rapproche de ses premières idées, s'obstine dans sa bizarre résolution. Déjà les marques de confiance font place à la froideur. La douceur cesse, la violence agit, la fureur éclate: on ne parle plus que de supplices. Mais les saints ne varient point; comme ils ne changent pas de principes, ils ne changent pas de sentiments. Ce que Jean Népomucène a déjà souffert annonce ce qu'il est prêt à souffrir encore. Aux mêmes sollicitations, mêmes refus. Aux mêmes menaces, même fermeté.

De nouveaux ordres sont donnés. On le

Digitized by Google

dérobe aux regards du monarque irrité. On le conduit une seconde fois dans ces tristes lieux destinés à punir le crime; et Jean Népomucène n'a que des vertus.

Saint Chrysostome (*De laud. div. Pauli*) regrettait de n'avoir point vu saint Paul dans la captivité, dans les fers. La prison de l'Apôtre paraissait au grand archevêque de Constantinople un trône, ses fers un sceptre, le captif un roi. Le dirai-je, chrétiens? la prison de Jean Népomucène me retrace le même spectacle. Je regrette de ne l'avoir point vu, tel que l'histoire le représente, sourd aux prières, muet dans les tourments, inébranlable parmi les flammes, parmi les tortures; invincible, malgré les vives impressions que fait sur son corps mutilé, abattu, un feu toujours actif, et toujours ménagé. Dans l'horreur de ses souffrances, Jean Népomucène me donne de sa foi, de sa prudence, de son courage, une idée si grande, que je ne puis la rendre que par un silence d'admiration.

Ce transport d'admiration est universel à la cour. Wenceslas seul s'y refuse. Dans un homme odieux, le mérite même paraît un crime. Rien ne pourra-t-il donc apaiser ce prince injustement sévère? L'impératrice ose entreprendre de le fléchir. (*Vie de saint Jean Nép.*, P. DE MARNE, jésuite.) Elle le conjure, le presse. Ses larmes, plus que ses paroles, demandent ce que son cœur souhaite. La liberté est accordée au serviteur de Dieu. Il se montre à la cour; mais en saint persécuté; toujours fidèle à son ministère, toujours résolu de plutôt subir la mort, que de cesser jamais de défendre avec générosité les sages lois du sacrement de pénitence. Non pas qu'il affecte de braver le courroux du prince, on le voit avec étonnement se taire sur les rigueurs de Wenceslas, et parler uniquement de la reconnaissance, dont les grâces, les bienfaits du roi le pénètrent.

Il devait, en effet, laisser à ses cicatrices le soin de publier et sa gloire et la honte de l'empereur... Qu'il fut un brillant triomphe pour l'Église, ce jour auquel Jean Népomucène reparut dans la chaire de vérité, ainsi qu'un martyr échappé au supplice, et, vainqueur, si j'ose le dire, du trépas! Peuples, qui l'écoutez, ah! que la religion vous paraît belle, qu'elle vous paraît sainte, dans la bouche d'un homme, qui vient de la sceller de son sang! Que ce sang est pour vous un apôtre persuasif! Qu'il dispose heureusement les esprits à croire, les cœurs à profiter! L'éloquent prédicateur de la religion, qu'un homme qui en est la victime! Oui, je doute presque si les martyrs prêchaient plus efficacement l'Evangile sur les échafauds que Jean Népomucène, au sortir de la persécution, ne le prêche dans les chaires de Prague....

Hélas! pourquoi lui-même vient-il troubler l'innocent plaisir qu'on goûte à l'entendre? Où le conduit une connaissance anticipée de sa destination? L'avenir se dévoile aux yeux de ce nouvel Isaïe. Je l'entends répéter ces tristes paroles qui frappent, qui saisissent ses auditeurs consternés: Le temps approche, ma carrière va finir. Encore quelques jours, et vous ne m'entendrez plus, vous ne me verrez plus. ***Modicum jam, et non videbitis me, jam non multa loquar.*** (*Joan.*, XVI, 16.)

Apôtre à la fois et prophète dans un transport extatique, il perce le nuage des temps. Il voit.... Il frémit... ô ciel! détournez les fléaux terribles qui menacent le trône, la patrie, le sacerdoce, l'Eglise, la religion... Il voit l'erreur sortie de l'Angleterre, inonder la Bohême; l'esprit de Wiclef se communiquer aux Jean Hus, aux Jérôme de Prague. Déjà les ministres du mensonge surprennent la crédulité du peuple. L'hérésie, d'abord timide, mais bientôt enhardie par ses premiers succès, ose lever l'étendard de la rébellion. Le venin subtil se répand. La profane nouveauté n'avait que des apôtres; elle trouve des protecteurs. Si l'Eglise la foudroie, si le concile de Constance essaie de calmer l'orage par le supplice des coupables, leurs cendres arment des vengeurs. Le feu plus violent, plus universel, franchit toutes les bornes. Quels affreux ravages s'offrent à l'esprit étonné de Jean Népomucène, excitent ses larmes, pénètrent son cœur de la plus vive douleur? Il croit toucher au moment fatal où la Bohême verra sortir de son sein ce redoutable soutien des hussites, ce fougueux ennemi de l'Eglise et de ses zélateurs; ce Ziska, dont le nom fameux, dont les rapides exploits, porteront partout la terreur, la désolation; qui renversera les autels, réduira les temples en poudre, immolera les ministres de Jésus-Christ, forcera les places, gagnera des batailles, dissipera les armées impériales, vengera l'erreur et ses victimes, ravagera le sanctuaire et ses héritages...

Jours de tristesse, de deuil pour la religion; jours de sang, de carnage pour l'Etat; jours que le ciel vengeur prépare à la terre, pour punir ses crimes; Jean Népomucène les annonce, mais il n'en sera pas le témoin. Ces jours lamentables ne seront pas encore, et il ne sera plus. Sa mort précédera ce déluge de maux. Sa mort! Oui, chrétiens, il y touche. Ses pressentiments ne sont que trop fondés.

Une paix simulée n'a fait que préparer une guerre plus sanglante. La fureur jalouse de Wenceslas devient son unique conseil. Il n'a pu faire un prévaricateur de Jean Népomucène, il en fera un martyr. Son abord glaçant, son regard indigné, sa parole menaçante décèlent sa dernière résolution... Ou parler, ou mourir: telle est l'alternative, qu'il laisse au libre choix de Jean Népomucène (*Act. sanct.*, *apud* BOLLAND., 16 *Mai.*) Le saint balance-t-il? Non, son silence est son unique réponse... C'en est fait. Wenceslas prononce l'irrévocable arrêt. *Ministres de mes vengeances*, s'écrie-t-il, *gardes, saisissez-vous du coupable. Que les*

Digitized by Google

eaux de la Molde (5) *dérobent à mes yeux un sujet rebelle à mes ordres...* Mais quel trouble subit glace ses sens, sans exciter ses remords? Craint-il que la Bohême indignée ne réclame son bienfaiteur, son apôtre, son père? Du moins il se flatte que les ténèbres de la nuit favoriseront ses desseins, en déroberont au monde la connaissance. Comme si le crime qui n'a pas de témoins devait espérer qu'il n'aura point de vengeur... Le moment arrive... L'ordre s'exécute. Mais que vois-je? L'instant favorable qui semblait devoir cacher l'iniquité la manifeste. La même voix qui commanda aux eaux du Nil de respecter les jours de Moïse, commande à celles de la Molde de respecter la sainteté de Jean Népomucène... Du sein des eaux sort un jour inattendu qui découvre le corps du saint martyr. Tandis que la terre regrette ses exemples, le ciel couronne ses mérites. L'Eglise perd un apôtre, elle gagne un protecteur. Le martyre de Jean Népomucène est couronné par la gloire la plus singulière.

Quel tissu de faits merveilleux me frappe! Je crois être transporté aux premiers siècles de l'Eglise. Le tombeau de Jean Népomucène offre à la Bohême surprise des spectacles aussi intéressants qu'en offrirent autrefois à l'univers étonné les fameuses catacombes de Rome, dépositaires de tant de martyrs, théâtres perpétuels de leur gloire, de leur puissance.

Que ne m'est-il donné de multiplier les idées, ainsi que les prodiges se multiplient par l'intercession de Jean Népomucène! Ici, vous le verriez, semblable à Daniel, conserver à de chastes Suzannes, malgré les odieuses accusations de la calomnie, leur honneur, leur réputation, leur innocence, bien infiniment plus précieux que la vie même. Là, son portrait, ainsi que l'ombre de saint Pierre, écarte les maladies, détourne les disgrâces, conjure les éléments, brise les chaînes, commande à la mort.

C'est à lui que la Bohême, si longtemps déchirée par la guerre sanglante des hussites, croit devoir cette victoire éclatante, décisive, qui termina les troubles, extirpa l'erreur, calma l'empire et fixa la catholicité dans un royaume, où l'hérésie, après s'être fait des disciples, pour s'accréditer, aurait voulu se faire des maîtres pour se soutenir.

Mais ces traits, quelque singuliers qu'ils soient, ne le sont pas encore assez, pour le martyr du secret de la confession. Le ciel a voulu l'illustrer par des miracles de justice, de terreur, dont l'éclat rejaillit autant sur la religion que sur son ministre. Vous pensez aux efforts multipliés, mais impuissants de l'hérésie, intéressée à flétrir la gloire de Jean Népomucène, à dégrader sa puissance, à rejeter ses miracles, à disperser ses cendres, à détruire son culte. Je vois l'erreur, l'impiété porter dans le temple du Seigneur des projets de haine, de vengeance, de sacrilége... Autels, saints autels, vous n'arrêterez point les résolutions téméraires du fanatisme; l'hérésie ne respecte rien. Morne silence des tombeaux, cendres vénérables des princes, des martyrs, des saints, vous fournissez au zèle cruel des hussites des objets dignes de leur fureur... D'un pas audacieux ils croient pouvoir fouler la terre qui renferme ces précieux dépôts. Le fer à la main, ils essaient de pénétrer dans ces abîmes respectables d'où Jean Népomucène défend et la Bohême et l'Eglise. Ils osent... mais un même instant éclaire et le crime et la punition.

Une punition plus éclatante encore vous attend, prince infortuné, qui, par un attentat réfléchi, sacrifiâtes Jean Népomucène à vos transports jaloux. Dans vous s'accomplit l'oracle d'un prophète. Le juste triomphera des rois mêmes et ses ennemis seront couverts de confusion: *Ipse de regibus triumphabit et tyranni ridiculi ejus erunt...* (*Habac.*, 1, 10.) Le sang du martyr, son ombre plaintive semblent porter l'effroi dans l'âme inquiète de son persécuteur. Odieux à ses sujets, méprisé des princes d'Allemagne, privé de l'empire, accablé de remords, Wenceslas meurt, et sa mort imprévue, terrible, venge, dans l'esprit de la Bohême, peut-être dans les vues de Dieu, la mort concertée, injuste de Jean Népomucène.

Que leurs tombeaux présentent deux spectacles opposés! Enseveli dans le sépulcre de ses pères, Wenceslas demeure dans l'oubli. Si l'on se rappelle les jours où il régna, ce n'est que pour gémir sur les horreurs de son règne, ajouter à son nom les titres flétrissants qui caractérisent l'indolence, la jalousie, la fureur, l'inhumanité.

Des rivages de la Molde, le corps de Jean Népomucène est porté avec respect dans ces tombeaux antiques, vénérables, où reposent les cendres de tant de grands hommes, la gloire de l'Eglise, les apôtres de la religion. Il y reçoit les vœux des fidèles, l'hommage des grands, les respects de l'univers.

L'Eglise n'avait pas encore autorisé son culte, la reconnaissance des peuples devançait l'oracle solennel, le sollicitait; et les prodiges non interrompus justifiaient leur confiance, leur piété. Il en est un singulier, unique: la langue de Jean Népomucène. Toute muette qu'elle est, elle prononce un jugement qui consacre la cause de ses souffrances, le motif de son martyre, et détermine enfin les suffrages de l'Eglise: *Lingua ejus loquetur judicium* (*Psal.* XXXVI, 30.)

Cette langue, que les promesses ne purent rendre infidèle, qui fut à l'épreuve des menaces, des tourments, de la mort; cette langue, toujours incorruptible, parmi les ossements décharnés d'un corps presque réduit en poudre, triomphe du temps, comme

(5) On dit communément *le Moldau*.

Digitized by Google

elle a triomphé des persécutions. Les supplices n'ont pu la vaincre: le temps n'a pu la corrompre. Elle subsiste, à la honte de Wenceslas, au désespoir de l'hérésie, à la gloire de l'Eglise et dans toutes les parties de l'univers, elle rend témoignage au secret de la confession, anime le zèle des ministres, dissipe les alarmes des fidèles, détruit les accusations de l'erreur, anéantit les blasphèmes de l'impiété. Elle subsiste: et ce miracle continuel, que l'Eglise atteste (*Bulla canon. sancti Joan. Nep.*), que la Bohême admire, ce miracle sûr, incontestable, prouve évidemment que le même Dieu qui a établi la religion la conserve: *Lingua ejus loquetur judicium.*

De là, cette vénération universelle pour la mémoire de Jean Népomucène. Elle ne se borne pas à la Bohême. L'Allemagne, l'Italie, la Pologne, la Flandre se sont empressées à donner au saint martyr des preuves éclatantes de leur zèle.

Ainsi que nous voyons nos monarques représentés dans ces places augustes, où ils semblent respirer encore, au milieu de leurs peuples, dont ils furent ou les conquérants, ou les vengeurs, ou les pères; ainsi mille bustes respectables retracent Jean Népomucène dans les villes, à la cour, parmi les peuples, dont il a sauvé la réputation, défendu les intérêts, assuré la félicité...

Grand saint, vos vertus et votre gloire n'étaient pas ignorées en France; déjà vous y comptiez des zélateurs dans une compagnie pieuse (6), savante, aussi redoutable à l'hérésie, qu'utile à l'Eglise. Nos guerriers, non moins vertueux que braves, nous avaient appris (7) avec quel zèle on vous invoquait dans la Bohême, théâtre de votre apostolat et de leur valeur; mais il était réservé à la piété d'une auguste reine, d'établir votre culte (8) dans sa cour, et de donner dans sa personne un modèle parfait dans la science d'honorer les saints, par l'imitation de leurs œuvres : aux pieds de vos autels, elle nous instruit et nous confond. Elle nous commande de célébrer vos vertus, et ne nous permet pas de publier les siennes. Nous n'en serons que davantage les admirateurs; et notre silence, dicté par le respect, imitera, du moins en ce point, celui que vous consacrâtes à la religion. Heureux! si les exemples qu'elle nous donne, ajoutés à ceux que vous avez laissés, nous rendent fidèles à nos obligations sur la terre, et dignes de posséder la même couronne dans le ciel. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE II.

SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE.

Prononcé dans la chapelle du Louvre, en présence de Messieurs de l'Académie française, le 25 août 1751.

Justis, fortis, et patiens. (*Psal.*, VII, 12.)
Il est juste, fort et patient.

L'application de tous ces traits réunis appartient à peu de héros, à peu de saints. Les uns se sont immortalisés par la justice, d'autres par leur valeur ont fait l'étonnement de l'univers; combien, par des miracles de constance, ont mérité les éloges de la religion même! Mais parcourez, Messieurs, les fastes du monde, les annales de l'Eglise, rarement a-t-on vu, dans un même homme, ces différents genres de mérite, ces différents caractères de sainteté.

Le monarque, le saint, dont j'ose entreprendre le panégyrique, est peut-être le seul dont on puisse dire : La justice, la valeur, la patience caractérisent essentiellement et son règne et sa sainteté. Qu'on retranche une de ces idées, le portrait du monarque n'est qu'ébauché, l'éloge du saint est imparfait. Dans leur réunion seule, je trouve Louis tout entier.

Il a des peuples nombreux à gouverner; l'équité le guide. Il a de puissants ennemis à combattre; son courage méprise les périls. Il a de cruelles disgrâces à soutenir; sa constance est supérieure à tous les événements. Juste sur le trône, hardi dans les combats, libre et plus que roi dans les fers; tel je dois vous représenter saint Louis. Rendons à la religion l'hommage de tant de vertu : elle en est le motif, l'âme, la vie. Le règne de Louis est celui de la religion. Elle éclaire sa justice, *justus;* elle consacre sa valeur, *fortis;* elle soutient sa patience, *patiens. Ave maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Dieu, qui place les rois sur le trône, veut qu'ils règnent pour lui, qu'ils règnent pour leurs sujets: Il veut que leurs soins assidus, que leur vigilance attentive se partagent entre les intérêts de la religion et la gloire de l'empire; qu'ils rendent les peuples heureux par la sagesse des lois, qu'ils les édifient par la force des exemples; il veut que la justice soit toujours la règle sévère de leurs actions, de leurs sentiments.

Laissons écouler les premières années, où, formé par la piété, Louis étudie ces austères obligations des rois, où le zèle prudent d'une reine politique, mais vertueuse, lui fait connaître ses droits, pour les défendre en monarque; ses ennemis, pour les combattre en héros; la religion, pour s'y soumettre en chrétien : c'est sur le trône même qu'il faut le représenter.

Louis VIII, que la France placerait au rang de ses rois les plus célèbres, s'il n'avait pas régné entre deux princes incomparables, Louis VIII laisse, en mourant, à son fils un grand royaume à gouverner, et de plus grandes réflexions à faire. Quelles réflexions en effet n'offre pas à l'esprit d'un jeune monarque le tombeau d'un père qu'il a vu lui-même monter sur le trône, vaincre et mourir? A ce spectacle, l'instabilité, le néant des grandeurs humaines frappent Louis. L'étendue de ces obligations est l'unique objet qui l'occupe. Sceptre, couronne,

(6) Les Jésuites.
(7) Guerre de Bohême.
(8) Confrérie érigée dans l'église des Récollets, à Versailles.

Digitized by Google

autorité, indépendance, tout disparaît à ses yeux : il ne voit que Dieu et son peuple. Il forme déjà la généreuse résolution de se consacrer à la gloire de l'un, de se dévouer aux intérêts de l'autre. Il le jure à la face des autels. Sera-t-il fidèle à ses promesses? Oui, Messieurs. Louis ne régnera que pour faire régner la justice, justice qui fera le bonheur de ses sujets, et lui assurera la confiance des nations étrangères; *justus*,

Dieu est le maître des rois et des empires. C'est à lui que les princes doivent le premier, le seul hommage de leur autorité. Mais s'il commande aux rois de lui soumettre leurs Etats, il leur commande aussi de maintenir leurs droits. Telle est l'essence de la justice royale. Guidé par les lois de cette justice, Louis ne cédera jamais ce qu'il sait ne devoir pas céder. Les puissances les plus respectables n'obtiendront rien de son inflexible fermeté. Il est chrétien, mais il est roi. Sa vertu même lui fait un devoir de soutenir, contre les prétentions les plus fortes, les droits inaliénables de sa couronne.

En vain Grégoire IX emploie l'autorité, Innocent IV les prières, Clément IV la persuasion, pour essayer d'assujettir Louis à des ordres qui ne regardent que la politique, sans intéresser la religion. Une piété faible, timide, aurait cru ne devoir qu'obéir: la piété solide, judicieuse de Louis distingue avec précision deux puissances que ces chefs de l'Eglise semblaient ne point séparer. Il sait tout ce qu'il doit aux souverains pontifes, aux vicaires de Jésus-Christ; toujours il s'en déclarera le soutien, le vengeur; mais il sait également ce qu'il se doit à lui-même, ce qu'il doit au peuple dont le ciel lui a confié le gouvernement. Comme roi, jamais il ne souffre la moindre atteinte à son autorité. Les princes sont responsables à Dieu de toute la puissance qu'ils en ont reçue.

Jaloux de ses droits légitimes, Louis sacrifie ceux qui lui paraissent douteux... Un roi juge dans sa propre cause; quel juge! On dispute à Louis le comté de Dammartin; mais on ne produit contre lui que des titres informes, sans force. Le conseil anéantit des prétentions peu constatées. Ce jugement suffira-t-il à Louis? Non; l'oracle décisif pour lui, c'est sa conscience. Il soupçonne la légitimité de ses droits; ses soupçons lui paraissent fondés; c'en est assez : il prononce contre lui-même. Noble désintéressement! Singulière délicatesse! Le règne de Louis en offre mille traits. Il en est un que l'Europe entière admira.

Les démêlés toujours renaissants entre Frédéric II et les souverains pontifes attirent sur ce prince les foudres du Vatican. Ses sujets sont déliés du serment de fidélité; Frédéric lui-même est déposé; et Rome offre l'empire au comte d'Artois. C'est la décision de Louis qui doit consommer ce grand événement. Frédéric venait de l'offenser dans la personne de deux prélats français. En se vengeant, Louis n'aurait paru ne venger que l'Eglise. D'ailleurs l'empire lui est offert pour un frère. Le cœur de Louis peut-il balancer! Il fait plus, Messieurs. il refuse. Que la politique, l'ambition écoutent la voix de l'intérêt; Louis ne suit que la loi de l'équité. Il respecte les malheurs d'un des plus grands princes de l'Europe; il ne sait point profiter de ses dépouilles. Une pareille tentation aurait été l'écueil de beaucoup de princes. Qu'il en est peu qui se soient jamais piqués d'une si noble délicatesse! Louis la portera jusqu'à l'héroïsme.

Je le vois, frappé de respect pour la mémoire de Philippe-Auguste, mais attentif à ne pas se laisser éblouir par les brillantes conquêtes de ce monarque, il en pénètre les motifs. Les trouve-t-il plutôt appuyés sur la politique humaine que sur l'exacte justice? il ne balance pas : en connaître l'abus et le réparer n'est pour lui que la suite d'un moment de réflexion. Par un de ces traits de justice, de désintéressement, l'Angleterre se voit remise en possession de plusieurs provinces qu'elle n'osait plus se flatter de reconquérir par la force des armes. Politique chrétienne, admirable politique, vous serez toujours l'ornement et le plus ferme appui des trônes; sur vous sera toujours fondé le bonheur des peuples.

Pour l'assurer ce bonheur des peuples, quels obstacles Louis n'aura-t-il pas à vaincre? Un déluge de maux inondait la France. L'usure, monstre impitoyable, opprimait ceux dont elle paraissait suspendre ou détourner la ruine. Les misères des peuples étaient devenues les ressources de l'avarice. Le duel, condamné par l'Évangile, était autorisé par l'usage. Un reste de barbarie illustrait la folie cruelle des combats singuliers; la vengeance était érigée en devoir, en héroïsme. Pour comble d'horreur, à la honte de l'humanité, cette fureur homicide avait ses spectateurs, ses applaudissements, ses récompenses. Les grands exerçaient sur leurs vassaux une odieuse tyrannie. Les dépositaires de l'autorité royale, parce qu'ils étaient puissants, croyaient pouvoir être exacteurs. La justice languissait sous des magistrats sans talents, que la vénalité des charges avait introduits dans la magistrature. Le blasphème audacieux, qui bravait la majesté de Dieu même, se flattait de pouvoir braver impunément la justice du prince.

Il faut l'autorité d'un roi pour déraciner ces abus tolérés, permis, ennoblis, Louis l'emploie. Du trône partent des édits redoutables, mais salutaires; et le même zèle qui dicte les lois les fait observer.

La dévorante, l'insatiable usure est proscrite. Le duel, enfant insensé du faux point d'honneur, est aboli. La modération du prince confond la tyrannie des grands. Les concussions les plus secrètes sont connues, elles sont punies. Les juges iniques sont déposés. Le sanctuaire de la justice n'est ouvert qu'au mérite. Le mérite seul place

Digitized by Google

ces hommes éclairés, intègres, incorruptibles qui doivent prononcer sur les biens, l'honneur, la vie des hommes. Le blasphème altier frémit; les menaces l'effraient, les exemples sévères l'anéantissent (9); et la France devient plus féconde en vertus, qu'elle n'avait été féconde en vices.

La destruction du vice prépare la renaissance des talents. Il est de la gloire des rois, de l'intérêt des empires, que les sciences fleurissent. L'art de les faire fleurir, c'est de faire naître l'émulation. On crée en quelque sorte les talents, quand on les récompense. La justice demande que les princes couronnent le mérite; mais quel discernement ne faut-il pas pour le démêler, l'apprécier! Qu'il est difficile de placer toujours utilement des hommes, qui peuvent servir la religion et l'Etat, mais qui peuvent aussi les compromettre et leur nuire! Ce discernement parfait fera toujours la gloire de Louis.

Quels courtisans approchent du trône! J'y vois un homme que les talents, la modestie, la piété avaient élevé à la plus haute faveur; un homme célèbre encore aujourd'hui par la réputation soutenue de la savante maison (10) dont, grâces aux bienfaits de Louis, il fut le fondateur: Robert de Sorbonne.

J'y vois deux hommes, illustres par leur science, plus illustres par leur sainteté: l'un esprit vaste, sublime, habile à répandre sur les sujets les plus stériles l'érudition, l'abondance; l'autre, esprit unique dans l'art de donner aux sujets les plus arides de l'onction, de l'âme, du sentiment. Le premier, humble disciple de Dominique, mais partout respecté comme l'aigle de la théologie, l'Ange de l'Ecole, l'Augustin du XIII^e^ siècle: Thomas d'Aquin. Le second, d'abord disciple de François d'Assise, ensuite la gloire de l'épiscopat, l'ornement de la pourpre romaine, le Basile de l'Occident: Bonaventure. Tous deux au-dessus de leur réputation par leur mérite font les délices de la cour, s'attirent l'admiration de Louis, obtiennent sa confiance, j'ai presque dit, partagent son amitié.

Je ne m'étonne pas que le règne d'un tel prince devienne le règne du goût, des arts, des talents. L'émulation porte à de nobles efforts; l'espérance fait éclore, anime le génie... Où me conduit mon sujet? Parler de goût, de génie, de science devant vous, Messieurs, c'est parler de vous-mêmes. Des hommes tels que vous, que n'auraient-ils pas eu droit d'attendre de Louis? Ce qu'il chercha vainement, ce que véritablement il n'eut qu'après sa mort, un historien parfait, vous ne lui auriez pas laissé le temps de le souhaiter. Plus d'un *Joinville* parmi vous, dont les ouvrages et les héros sont également empreints du sceau de l'immortalité.

L'immortalité, Messieurs, appartient encore plus aux vertus qu'aux talents. Louis soutient ceux-ci par ses bienfaits; il anime celles-là par ses exemples. Dans lui, le bon droit attaqué trouve un appui, l'innocence opprimée un vengeur, le vice un ennemi, un fléau. Est-ce un maître, un juge, un père? Quel nom donner à un prince qui lui-même invite ses sujets à tout exiger de sa justice? Dans un bois voisin de sa cour (11) s'élève un tribunal, où Louis, toujours accessible, prévient avec bonté, écoute sans prévention, décide sans délai. Heureux les peuples qui soumettent leurs intérêts au jugement du prince le plus juste, le plus éclairé! Mais quels titres faut-il pour se produire? Celui des sujets. Quelle sollicitation? Quels protecteurs? Leurs droits. Leur malheur les rend respectables; leur confiance est une sorte de mérite. Louis accorde avec connaissance, avec grandeur; il accorde en roi. Refuse-t-il? C'est en juge sage, instruit; mais il console en père tendre, compatissant; il fait aimer jusqu'à ses refus.

Éclairé sur les droits de ses peuples, Louis ne l'est pas moins sur leurs misères. Il est une justice qui n'en paraît pas une, la libéralité. Un roi, parce qu'il est roi, doit employer son autorité pour protéger l'indigence, ses soins pour la soulager, ses trésors pour la secourir. Ce qui ferait l'ouvrage de la charité dans les autres hommes est un devoir d'équité dans un monarque... Sous le règne de Louis, on n'entend point ces plaintes que le trône est inaccessible aux sentiments; que la cour ignore les disgrâces des peuples; qu'au sein de la félicité on ne s'intéresse pas au sort des malheureux. Sous le règne de Louis, les besoins sont connus, les malheureux cessent de l'être; les larmes du prince se mêlent avec les larmes des peuples; tout ce que la misère leur fait souffrir, son cœur le lui fait souffrir à lui-même. Que dis-je? Louis a-t-il le loisir de connaître les besoins? Il est ingénieux à les prévenir; ses regards s'arrêtent sur toutes les parties de son royaume. Astre favorable, il produit l'abondance au sein de la stérilité: rien n'échappe à sa charité libérale, magnifique. Que ne peut-il tarir la source de toutes les misères! Ses désirs surpassent sa puissance. Les disgrâces mêmes que le temps fera naître intéressent, occupent son zèle: ses bienfaits subsistent encore. Transmis d'âge en âge, ils ne seront ensevelis que sous les ruines du monde. Monuments augustes, immortels, que Louis a de toutes parts érigés à la charité (12), vous ferez toujours l'éloge de son cœur.

Un prince de ce caractère fait nécessairement les délices de ses sujets. Aimé et digne de l'être, Louis se soumet, par ses vertus, des cœurs que la puissance ne soumet pas toujours aux rois. Quelles éclatantes

(9) Un bourgeois de Paris eut la langue percée.
(10) La maison de Sorbonne.
(11) Le bois de Vincennes.

(12) Les Quinze-Vingts, l'Hôtel-Dieu de Vernon, etc.

Digitized by Google

preuves d'amour ses peuples ne lui ont-ils pas données? Il les a vus, pendant sa minorité, multiplier des prodiges de zèle et de valeur, pour le dérober aux entreprises de ses ennemis, armés pour lui ravir et le sceptre et la vie (13). Il les a vus consternés, abattus, lorsque sur le point de descendre du trône dans le tombeau (14)...Tristes jours! Quelles idées se réveillent! Ici, messieurs, ne vous rappelez-vous pas ce qu'a vu saint Louis, et ce que nous avons vu? Mêmes dangers, mêmes alarmes, mêmes vœux (15). Que la douleur est vive, quand la tendresse est sincère! Que les frayeurs sont légitimes, quand dans un maître on craint de perdre un père! Les princes que la justice guide règnent encore plus sur les cœurs de leurs sujets que sur leurs personnes, et principalement en France.

Mais si par son équité, Louis fait le bonheur de ses peuples, il devient aussi, par cette même équité, l'arbitre des nations étrangères. Devant son trône, comme devant un tribunal universel, sont portés les grands intérêts qui divisent les empires.

C'est à lui qu'en appellent Innocent IV et Frédéric II; le roi de Navarre et la reine de Chypre; les comtes de Flandre et de Hainaut. Les puissances les plus opposées s'accordent dans les sentiments d'admiration, qu'elles ne peuvent refuser à la justice de Louis.

Lui refuserait-elle les mêmes sentiments, cette nation rivale de la France, mais assez équitable pour l'estimer? Je parle de l'Angleterre. Elle était gouvernée par un prince indolent, timide, irrésolu, jaloux de son autorité, facile à la compromettre, tyran pour la reprendre, ne la ressaisissant que pour la perdre encore; il avait fait des mécontents. Les mécontents, en Angleterre, deviennent bientôt des rebelles. Attaqué par une ligue opiniâtre, Henri III était incapable de la dissiper. S'il avait pour lui des sujets fidèles, il avait contre lui les grands révoltés... A la tête des factieux, était le comte de Leicester (16), dont le mérite égalait l'ambition. Français mécontent, Anglais naturalisé, génie supérieur, grand guerrier, plus grand politique, hardi à tout entreprendre, parce qu'il osait tout espérer.

L'étendard de la rébellion était arboré, d'un côté pour défendre des libertés, des privilèges; de l'autre, pour les retrancher, les anéantir. Tout animait le feu de la discorde; tout présageait les scènes les plus sanglantes... Une voix pacifique s'élève... Il est une Providence qui veille à la sûreté des empires, à la gloire des saints. Elle destine Louis à devenir l'arbitre des rois et des peuples: le choix annonce sa justice; ses oracles la prouvent. La France voit tout ce que l'Angleterre a de grands (17), Henri III lui-même, accourir pour consulter dans Louis un nouveau Salomon. L'Europe attentive a les yeux fixés sur ce spectacle, l'un des plus singuliers qui se soient jamais vus. Louis paraît, il prononce; mais en roi, mais en saint; en roi que la sagesse inspire; en saint qui a la conscience pour guide, la religion pour règle, la bonne foi pour politique, l'équité pour loi, et pour intérêt le bonheur de l'univers: *Judicabit orbem terræ in æquitate.* (*Psal.* XCV, 13.)

Ainsi la religion éclaire la justice de Louis, *justus*. Mais après l'avoir admiré sur le trône, il faut le suivre dans les combats. La religion consacre sa valeur, *fortis*.

SECONDE PARTIE.

Je ne sais par quel injuste préjugé, des hommes qui ne balancent pas à placer Louis au rang des plus grands saints osent lui disputer le droit d'être placé au rang des plus grands monarques. Ont-ils jamais réfléchi sur son règne? Ils auraient appris que des prodiges d'humilité, de foi, de pénitence, ne font pas obstacle à des prodiges de grandeur d'âme, de valeur, d'intrépidité. La religion réprouve un monarque guerrier par ambition, vainqueur sans humanité; mais un roi que l'équité seule conduit aux combats, et qui, par sa modération, force ses ennemis mêmes à célébrer ses victoires; un roi qui, couronné par la gloire, n'oublie jamais qu'il la doit à Dieu; Dieu l'autorise, le soutient; la religion le guide, le canonise. Le courage décide l'héroïsme; la sainteté le consacre.

Louis, le père de ses sujets, est la terreur de ses ennemis. Ce sont les ennemis de l'Etat, les ennemis de la religion qu'il va combattre. Non semblable à ces conquérants fougueux qui, toujours avides de sang, de carnage, ne paraissent que pour le malheur des peuples et la destruction des empires; Louis a toutes les vertus d'un héros, il n'en connaît point les vices: *fortis*.

Pacifiques par inclination, les rois souvent sont forcés à devenir guerriers par justice: alors c'est Dieu même qui les arme. Les combats qu'ils livrent sont justifiés par le motif qui les anime. Ils ne sont pas responsables du sang qu'ils répandent; c'est le crime de leurs ennemis.

La mort prématurée des rois est toujours une fatale époque pour les empires. C'est dans un de ces moments critiques que Louis, encore enfant, monte sur le trône. Dans la faiblesse de l'âge, un roi semble n'être pas un roi: on ne craint guère de blesser son autorité. On suppose des mécontentements; les prétextes deviennent des raisons; les ligues se forment, les haines éclatent. Pour des vassaux puissants, et surtout souverains, l'obéissance est toujours un joug odieux. On refuse bientôt de se soumettre quand on croit pouvoir espérer de commander. Tout conjure contre Louis. Les comtes de

(13) Les habitants de Paris, pendant les premières guerres de saint Louis.
(14) Maladie de saint Louis à Pontoise.
(15) Maladie de Louis XV à Metz.
(16) Fils de Simon comte de Montfort.
(17) Excepté le comte de Leicester.

Digitized by Google

Boulogne et de Bretagne, l'un par ambition, l'autre par intérêt; le comte de Flandre par haine, celui de la Marche par politique; les comtes de Provence et de Toulouse, l'un entraîné par la contagion de l'exemple, l'autre par une vengeance injuste, implacable; le comte de Champagne, tantôt par inquiétude, tantôt par inconstance, toujours par faiblesse; l'Angleterre par goût, par suggestion, par rivalité.

Rassemblez-vous, superbes ennemis de la France et du roi. Vous osez demander si Louis est capable de porter le sceptre! Il sait régner et vaincre. Il marche; l'étonnement, la terreur devancent ses pas. Bellême voit avec surprise ses murs forcés. *L'imprenable* Bellême cesse de l'être; et ce nom fastueux, la confiance des princes ligués, annonce ce qu'on doit attendre d'un roi dont les coups d'essai sont des prodiges. La victoire suit du même pas les généraux de Louis; on dirait qu'elle respecte ses ordres. Il commande; on marche en Normandie, où des troubles s'élèvent; ils sont apaisés; tout est soumis. Irrités par leur défaite, les rebelles méditent-ils des alliances, augmentent-ils leurs forces? Inutiles tentatives : la présence de Louis, comme un tonnerre, les renverse, les abat. Il arrive en Champagne: Troyes est délivrée. Il paraît: l'armée ennemie se dissipe. Les villes, les provinces ne voient le roi que pour recevoir leur vainqueur.

Vous croyez, Messieurs, voir ici disparaître le saint. Lorsqu'un monarque marche de victoires en victoires, on croit pouvoir demander: Est-ce là ce monarque pieux, humble, pénitent? Oui, c'est lui-même. Sans rien perdre de sa vertu, Louis soutient ses droits. Si la religion qui le dirige change les exercices de sa sainteté, elle ne change pas les sentiments de son cœur. Selon les circonstances, elle le fait prier ou combattre, chercher la gloire ou la fuir, se plaire dans le recueillement ou s'engager dans le tumulte des armes, substituer le bouclier au cilice, comme il a caché le cilice sous la pourpre; ou plutôt le héros et le chrétien agissent d'intelligence. Jusque dans l'horreur des combats la piété accompagne Louis; son humilité relève l'éclat de ses victoires; l'esprit de pénitence est toujours son esprit. Au comble de la gloire, il lui tarde d'en faire au pied des autels un solennel hommage à Dieu, seul arbitre des événements. Je pourrais vous montrer ces mains qui viennent de lancer la foudre employées à jeter les fondements de deux augustes basiliques (18), monuments immortels de la piété, de la reconnaissance. Je pourrais vous faire observer ce prince si jaloux de sa couronne (19), qui la dépose humblement devant celle de Jésus-Christ. Je pourrais....

De nouvelles merveilles m'arrêtent. Le vainqueur de Fontenay annonce celui de Taillebourg. A ce nom, l'éloquence et l'admiration sont épuisées. Et comment rendre ce phénomène militaire dont l'ancienne Rome avait vu l'exemple unique? exemple que Louis renouvelle. Sur les bords de la Charente, seul, il hasarde l'attaque d'un pont vivement défendu, soutient le choc, force les retranchements, frappe, disperse, terrasse, et ne laisse au roi d'Angleterre d'autres ressources que la fuite; Louis le poursuit sans relâche, l'atteint, le défait.... Si je célébrais la gloire d'un héros profane, je dirais qu'il rassemble en lui la valeur d'un soldat, la sagesse d'un capitaine, l'expérience consommée, le coup d'œil et la prudence d'un général. Mais Louis est au-dessus de ses triomphes; il y met le comble par sa générosité.

Ce n'est pas en vainqueur inhumain qu'il use de ses avantages. Il offre la paix à ses ennemis humiliés, sans défense; le pardon à des rebelles terrassés, sans ressources. Il apprend à l'univers édifié que, s'il est grand de vaincre des princes, des rois, il est encore plus grand de se vaincre soi-même. La conduite, la valeur fixent la victoire; la modération, la clémence captivent les cœurs.

Le courage de Louis s'endormira-t-il dans une paix profonde? Non, non: des entreprises dignes de lui se présentent : la religion gémissante l'appelle à son secours.

Depuis plus d'un siècle, l'hérésie des albigeois infectait la France. Le Languedoc, théâtre de l'erreur, avait vu ce serpent artificieux se glisser d'abord avec adresse, s'élever bientôt avec audace, prêcher l'indépendance, favoriser le libertinage, reproduire le manichéisme, résister aux foudres des conciles (20), s'assurer des protecteurs, livrer des combats, remporter des victoires, essuyer des défaites, toucher à sa ruine, et renaître de ses cendres. Inutilement Innocent III avait armé les Moïses, les Josués du monde chrétien (21), l'hérésie vaincue n'est pas détruite. Moins puissante, elle n'était devenue que plus furieuse. Le fanatisme la vengeait de la vicissitude des armes. Trop sûre de se relever, de s'étendre, de se perpétuer, tant qu'elle aurait des faux dévots pour disciples, pour apôtres des savants entêtés, des princes ambitieux pour protecteurs! Le plus ardent alors, c'était le comte de Toulouse; il en était le chef, l'âme, la ressource.

C'est à Louis qu'est réservée la gloire de porter les derniers coups aux superbes défenseurs de l'hérésie albigeoise. Depuis longtemps elle opposait lois à lois, élevait autel contre autel, insultait à l'Eglise, menaçait le trône. L'hérésie est autant ennemie de l'Etat que de la religion.... Louis part : une armée formidable présage les coups décisifs qu'il va porter. Il pénètre dans cette pro-

(18) L'abbaye de Royaumont, l'église de Sainte-Catherine de la Couture.

(19) Réception de la couronne d'épines.

(20) Concile de Latran en 1179.

(21) Saint Dominique, et Simon comte de Montfort.

Digitized by Google

vince inquiète, le centre du fanatisme : les remparts tombent; les villes se rendent, ou sont forcées. Des anciens trophées de l'hérésie, il ne reste que de faibles débris. Qu'elle ne se flatte pas qu'en prodiguant à ses victimes le glorieux nom de martyrs, il lui naîtra de nouveaux défenseurs... Frémissante encore, mais abattue, l'hérésie vient expirer au pied du trône. C'est là qu'humilié, confondu, pénitent, le comte de Toulouse reconnaît dans Louis un maître, un vainqueur.

Les entreprises du monarque contre les hérétiques annoncent celles qu'il médite contre les infidèles. Ici, les attentions redoublent : la critique prépare ses objections, la politique ses raisonnements, l'impiété ses blasphèmes, le zèle timide ses gémissements. Ici, les panégyristes de Louis semblent demander grâce pour des entreprises consacrées par les temps, autorisées par la religion, mais condamnées au tribunal de la prudence humaine.

A Dieu ne plaise que je respecte les préjugés aux dépens des vertus! Je dois l'apologie de Louis à votre édification, à sa gloire. Faut-il vous dire que la religion affligée lui faisait un devoir d'une guerre dont les Sarrasins avaient si souvent donné l'exemple? Faut-il vous dire que, maîtres de la Palestine, les ennemis du nom chrétien avaient réparé leurs pertes, et que de nos anciennes conquêtes il ne restait que le regret de les avoir perdues? Il fallait donc laisser aux successeurs de Saladin la facilité d'achever impunément ce que ce rapide conquérant n'avait que trop heureusement commencé. Il fallait laisser les ambitieux soudans d'Egypte et de Babylone attaquer, combattre, vaincre les princes chrétiens de l'Orient. Louis devait donc abandonner ces princes infortunés et la religion avec eux. Il devait laisser dans les fers des infidèles un peuple de chrétiens, toujours exposés à la cruelle alternative, ou d'abjurer la foi, ou de perdre la vie. Qu'importe que le mahométisme règne sur le calvaire? Qu'importe que le musulman vainqueur insulte au sang de Jésus-Christ? Quel langage! Objets attendrissants, quoi! vous ne deviez pas toucher un cœur chrétien! Ah! il était réservé à notre siècle d'affaiblir le mérite d'une entreprise dont l'objet principal était de soutenir des princes alliés, de préserver de l'esclavage les tristes restes d'un peuple qui jouissait à peine d'une ombre de liberté, de combattre des ennemis entreprenants, de venger la religion attaquée : preuve trop sensible qu'alors on avait plus de foi, plus de piété, et qu'aujourd'hui l'on prétend avoir plus de politique! On le prétend; mais quelle erreur!

En vain quelques spéculatifs se sont efforcés de persuader que ces guerres de religion on fait à l'Etat les plaies les plus profondes. S'ils réfléchissaient sur l'histoire de notre monarchie, ils regarderaient peut-être comme l'ouvrage de la politique la plus consommée ce qu'ils condamnent comme l'ouvrage d'un zèle déplacé... Avoir, par son exemple, attiré dans les guerres d'outremer des princes, vassaux de la couronne; des princes humiliés, vaincus, mais puissants encore, jaloux, inquiets, remuants; des princes pour qui le plus léger sujet de mécontentement était un motif de révolte; n'est-ce pas, en ménageant les intérêts de la religion, avoir assuré le repos de la France? On a vu, pour fournir aux frais immenses que demandaient les guerres saintes, on a vu les uns aliéner leurs terres, les autres les vendre; une partie a été annexée à la couronne. Etait-il un art plus sûr d'affermir le trône, et d'affaiblir ces puissances subalternes? Le succès a justifié l'entreprise. Ces princes échappés au naufrage, à la contagion, à la mort, ont rapporté d'Egypte et de Tunis la même volonté, mais non plus la même puissance de renouveler leurs anciennes factions; et la France tranquille a cessé de craindre ses plus mortels ennemis, qu'elle renfermait dans son sein. C'est donc en quelque sorte à l'entreprise des croisades, et au zèle de saint Louis, que peut être rapportée l'époque du rétablissement de l'autorité royale; autorité que Louis XI a su accroître, affermir; que Louis le Grand a portée au point où nous la voyons; autorité juste, légitime, respectable, qui fait le bonheur des peuples; sans laquelle la royauté devient une anarchie remplie de troubles, de confusion, et par une suite nécessaire, de désolation, de carnage.

Ce que le zèle a préparé avec réflexion, la valeur l'exécute d'abord avec succès. Louis a déjà quitté son peuple. Je me trompe : un autre lui-même veille à la sûreté de la France. Blanche, par la sagesse de son gouvernement, rendra Louis toujours présent à son peuple, toujours redoutable à ses ennemis. Déjà la mer porte cette flotte précieuse, l'espérance, la ressource de la religion. Puissent les vents favorables conduire rapidement au port le modèle des rois et le vengeur de la Divinité! Déjà se découvrent les côtes d'Afrique : on aperçoit l'ennemi. Le zèle, l'activité de Louis semblent le multiplier. Le chrétien prie, le roi commande, l'apôtre exhorte, le héros agit. Saintement empressé d'être ou vainqueur ou martyr, Louis s'élance au milieu des flots, marche aux ennemis. Mille dangers l'environnent, sans l'étonner. Sa foi lui sert de bouclier; il attaque, perce de nombreux bataillons. Sa valeur se communique à son armée; son exemple forme autant de héros, qu'il a de soldats. Qui craindrait le danger, quand le plus aimé des rois le brave? On se croit trop heureux de marcher sur ses pas à la mort, ou à la victoire.

Le sort du combat n'est plus longtemps douteux. Tout plie, tout cède. Damiette, la clef de l'Egypte, cette ville fameuse par la résistance opiniâtre qu'elle avait opposée aux attaques du célèbre Jean de Brienne, Damiette est étonnée de se voir, dans un même jour, le plus fort rempart du maho-

Digitized by Google

métisme, et la première conquête des chrétiens.

Avec quelle piété Louis sanctifie la victoire qu'il vient de remporter! Damiette m'offre l'image de Rome; non de cette Rome profane qui vit ses héros portés sur un char de triomphe, au milieu des nations enchaînées; mais de cette Rome qui vit avec étonnement la croix arborée sur le Capitole, et les temples du vrai Dieu élevés sur les débris des temples consacrés aux idoles... O Louis! ô sainte religion! Est-ce un roi. Est-ce un apôtre? C'est un roi: Louis en a la majesté. C'est un apôtre: Louis en a le zèle. Vengeur de la croix, il lui rapporte toute la gloire du triomphe. Il va la replacer dans ces temples qui lui appartenaient autrefois... Cessez, culte impie, cessez. Il parle: tout change; les temples sont purifiés, le christianisme renaît, Jésus-Christ est le Dieu que Damiette adore. Quelle heureuse conformité entre ces beaux jours et les jours brillants de l'Eglise naissante! Non, les premiers succès des apôtres n'alarmèrent pas davantage l'idolâtrie que le mahométisme est alarmé des premiers exploits qui signalent, en Egypte, la valeur de Louis.

Ces exploits ne seront pas les seuls. Les vainqueurs n'aspirent qu'à multiplier leurs conquêtes: les vaincus n'aspirent qu'à réparer leurs pertes. Les Sarrasins dispersés se rallient: nouveaux triomphes pour Louis. Il passe le Tanis, se rend dans les plaines de la Massoure (22), exhorte, rassure, menace; il est à tout, il suffit à tout. Son frère, le comte d'Anjou, est-il enveloppé par les Sarrasins? Louis vole à son secours, le délivre. Sur un monceau de cadavres, ferme, intrépide, seul contre un gros d'ennemis, il frappe, pénètre, renverse. Deux batailles gagnées répandent la consternation dans l'Egypte. Encore une victoire et le Caire est pris, Alexandrie cède, Jérusalem se rend, la religion triomphe... O profondeur des jugements divins! Louis combat pour le ciel; le ciel va combattre contre Louis. Ah! que ses revers lui seront utiles! Ils vont immortaliser sa gloire, consommer sa sainteté. Moins éprouvé, Louis aurait été moins grand. Ses victoires ne l'auraient placé qu'au niveau des conquérants; ses disgrâces l'élèvent au-dessus de lui-même. La religion a consacré sa valeur: *fortis*. Elle va soutenir sa patience: *patiens*.

TROISIÈME PARTIE.

La justice a rendu Louis le père de ses sujets. Par sa valeur, il a été la terreur de ses ennemis, Sa patience fait l'éloge de la religion. Roi dans les fers, héros dans le sein de la mort; voilà les derniers traits, qui mieux que tous les autres développeront les sentiments de son cœur: *patiens*.

Les hommes nés dans les disgrâces n'en ressentent pas toutes les amertumes. L'adversité, quoique toujours sensible, est moins accablante pour eux, parce qu'ils n'ont pas à soutenir le désolant contraste de ce qu'ils étaient et de ce qu'ils sont. On n'est pour ainsi dire, malheureux qu'à demi, quand on n'a pas à se rappeler la cruelle idée qu'il fut un temps où l'on était heureux.

Mais quelle épreuve pour un roi puissant, victorieux, de se voir, du faîte de la gloire, tombé dans un abîme d'humiliations! Et par quel coup sensible commence cette chaîne d'événements tragiques! Quel essai de souffrances! La mort d'un frère... le comte d'Artois reçoit les ordres de Louis. Premier sujet, mais toujours sujet du roi, il doit obéir. Sa soumission est un exemple, sa conduite un signal pour toute l'armée. Tandis que Louis, habile à profiter de ses premières victoires, en prépare de nouvelles par la sagesse de ses dispositions, le comte d'Artois se hâte imprudemment de lui faire perdre et ses avantages et ses espérances. Le roi commande, son frère ne fait point respecter le commandement. Louis arrange tout avec réflexion: le comte d'Artois n'écoute que sa valeur. Le premier prévient les fautes, sans craindre le péril: le second vole au-devant du péril, et ne connaît sa faute que lorsqu'elle est irréparable. D'un côté la prudence dirige une marche sûre, capable de surprendre l'ennemi; l'avoir surpris, c'était presque l'avoir vaincu: d'un autre côté, la témérité ne doute de rien; elle croit toujours marcher en sûreté quand elle marche à la gloire; mais l'ennemi, qu'elle croit poursuivre, se rallie, l'enveloppe; et la Massoure, qui devait être la conquête de Louis, devient le tombeau du comte d'Artois.

Un même moment ravit donc à Louis et son frère et la victoire... Il laisse couler des larmes. Ah! Messieurs, la voix de la religion n'étouffe pas la voix du sang. Que le philosophe orgueilleux affecte de recevoir avec indifférence les plus accablantes disgrâces: le chrétien touché se permet de justes regrets, sans cesser d'adorer les desseins de la Providence. Elle prépare d'autres revers à Louis. Dois-je les rejeter sur les crimes de son armée? Il était sans doute de la justice divine de frapper, de punir des chrétiens qui, par la licence de leurs mœurs, faisaient la honte du christianisme; des chrétiens qui ne prouvaient que trop aux mahométans surpris que ceux qui s'annonçaient comme les vengeurs de l'Evangile n'en étaient pas même les disciples! Mais aussi par cette suite de tribulations, Dieu voulait achever d'épurer la vertu de Louis.

Les éléments conjurés pour sa défaite semblent avertir les Sarrasins que la victoire les appelle. L'armée chrétienne respire un air contagieux; grossi de cadavres, le Nil se déborde; ses eaux infectées corrompent les aliments; les maladies se communiquent; la mort fait d'horribles ravages. Trop favorables circonstances pour les ennemis du

(22) Ou Mansourah.

Digitized by Google

nom chrétien! Leur espérance renaît. L'espérance fait tout entreprendre. Hélas! il ne leur faudra pas de grands efforts pour réussir. Ils attaquent un prince contre lequel combattent déjà les éléments, les maladies, la mort... L'armée de Louis est défaite. Seul, sans défense, investi, attaqué, saisi, Louis est livré au pouvoir de ses ennemis; Louis est dans les fers...

Tel est donc le fruit de ses victoires! Telle est donc la récompense de ses vertus! Fallait-il quitter un royaume florissant, pour aller dans des climats étrangers chercher des maîtres, des tyrans, des vainqueurs? Qu'un apôtre, après avoir érigé des trophées à la foi, finisse par en être le martyr, c'est sa destination.

Mais quelle étrange idée doit-on se former d'un monarque qui, né pour être protecteur de la religion, en devient la victime? Quelle idée? Celle d'un grand roi, d'un grand saint. Non, Messieurs, n accordez rien à la pitié, Louis captif ne mérite que des sentiments d'admiration. Soutenu par la foi, il se fait un bonheur de ses souffrances, de ses pertes mêmes. Que dis-je? Qu'a donc perdu Louis? Il trouve tout dans son Dieu.

Son Dieu qu'il invoque avec confiance, lui tient lieu de liberté, de puissance, de couronne... Louis me paraît plus roi dans sa captivité que sur le trône. Sur le trône, il se faisait aimer; il se fait respecter dans sa captivité. En France, sa justice imposait des lois à ses sujets; en Egypte, par sa fermeté, il fait la loi à ses ennemis. Sous la pourpre, il charmait par sa modération; dans les fers, il frappe par sa constance. Là, sa clémence avait pardonné à des vassaux rebelles; ici, sa foi le fait résister à des princes vainqueurs. Dans le rapide cours de ses succès, Louis n'avait paru aux Sarrasins qu'un guerrier fameux, capable de leur disputer la victoire; ils n'avaient connu que son courage et son bonheur; dans sa défaite, ils avouent qu'il triomphe d'eux, et qu'ils voient dans lui un prince au-dessus du héros. Louis victorieux n'aurait pris que des villes, n'aurait conquis que des royaumes; Louis captif maîtrise les esprits, règne sur les cœurs. A Damiette, ses généraux, ses soldats avaient partagé sa gloire; à la Massoure, on ne voit rien de grand que lui-même; et cette grandeur il ne la doit qu'à la religion.

C'est elle qui lui fait adorer et justifier la Providence, que les Sarrasins, fiers de leurs succès, osent insulter. C'est elle qui lui fait rejeter avec dédain les indécentes conditions que le jeune Mohadan (23) ose lui prescrire... Quel captif, qui force ses maîtres à suivre ses volontés! Ses maîtres! Ah! Louis ne connaît de maître que Dieu. On lui parle de racheter sa liberté: il se refuse à des préliminaires que sa conscience, son honneur, son rang ne lui permettent pas de ratifier. On voudrait exiger de lui un serment horrible: son indignation seule marque son refus. Il promet la rançon de son armée; mais quel garant donne-t-il de ses promesses? Sa parole. De perfides émirs trempent leurs mains parricides dans le sang de leur prince; ils croient par l'horreur de ce spectacle ébranler la constance de Louis: il leur reproche leur crime. Lui proposent-ils de choisir, ou l'apostasie, ou la mort? Ah! s'écrie-t-il, on peut tout sur ma vie, rien sur ma foi.

Rien en effet ne peut l'intimider. Sa prison est un tribunal, du haut duquel il protége la religion par ses traités, il la prêche par ses exemples. *Laboro usque ad vincula.* (II *Tim.*, II, 9.) Que n'ai-je l'art de rendre mille traits qui me frappent? Vous admireriez le noble désintéressement avec lequel il dédaigne une couronne que ses ennemis, flattés de pouvoir devenir ses sujets, s'empressent de mettre à ses pieds. Quelle vertu, qui sait mériter les empires, et les refuser! Qu'il est grand, qu'il est respectable, lorsqu'insensible aux justes éloges que les Sarrasins lui donnent, il les avertit avec une sainte fierté, qu'il ne profitera de sa liberté que pour donner des secours aux princes chrétiens, délivrer les captifs, fortifier les villes, lever des troupes, réparer ses pertes, venger la foi; et qu'ils ne cesseront d'être ses ennemis que quand ils auront cessé d'être les ennemis de Jésus-Christ et de sa religion.

Louis est libre. La politique presse son départ; mais sa religion le retarde. Il est encore des captifs... Ah! son cœur ne saurait consentir à laisser ses sujets dans les fers, tandis que les siens sont brisés. Ce ne sera qu'après les avoir arrachés aux horreurs de la captivité, qu'il en sortira lui-même... Il quitte l'Egypte, il brave une seconde fois les flots irrités. Une seconde fois les vents respectent sa vertu. La France le revoit, mais hélas! elle ne le revoit, ne le possède, que pour le perdre encore, et le perdre pour toujours. C'est à Tunis que le ciel l'appelle.

L'Afrique, où le christianisme, dans les siècles des Tertullien, des Augustin, brillait avec tant de majesté, était devenue la première conquête du mahométisme, ensuite le centre. Dans le XIII^e^ siècle, le royaume de Tunis avait pour souverain un prince, que la religion de Mahomet regardait comme son appui, et que la religion de Jésus-Christ se flattait de compter un jour parmi ses disciples. Que de puissants motifs se présentaient pour l'attaquer! Les secours immenses qu'il fournissait aux soudans d'Egypte; la communication qu'il favorisait entre les Sarrasins de Maroc et d'Espagne; les obstacles qu'il mettait par mer aux entreprises de la France, de l'Angleterre et de la Sicile; les démarches empressées qu'il avait faites vers la foi chrétienne. Il n'attendait, disait-il, qu'un prétexte favorable, pour colorer son changement. Ses villes prises, son trône ébranlé,

(23) Soudan d'Egypte.

Digitized by Google

offraient ce prétexte: la nécessité de sacrifier sa religion au repos de ses Etats, à la félicité de ses sujets, à la divinité reconnue du christianisme... Ce prince artificieux paraissait agir de concert avec Louis. Les secrètes intelligences des deux rois semblaient être de sûrs garants du succès. Attaquer ce monarque, c'était ménager à l'Evangile une conquête essentielle et facile, ou du moins c'était punir la duplicité d'un monarque perfide.

Le projet est formé ; il s'exécute... Que la prudence de Louis sait heureusement concilier les intérêts de la France avec ceux de la religion ! Il n'oublie pas ce qu'il doit à ses sujets; toujours attentif à leurs besoins, il place à la tête de son royaume deux hommes (24), aussi propres à faire respecter son autorité qu'incapables d'en abuser.

Le ciel seconde d'abord une entreprise qu'il avait inspirée. Louis arrive. Carthage tombe sous ses armes victorieuses. Les ennemis cherchent leur salut dans la fuite. Les chrétiens captifs sont délivrés. Le port de Tunis est libre. Son prince vaincu devient tributaire de la France. Brillants essais ! Mais quelle nuit affreuse va suivre un si beau jour ! Les rois, les peuples sont soumis; les éléments se déclarent encore contre Louis. Le ciel répand sur la terre de malignes influences. Vous peindrai-je l'air infecté, les eaux corrompues, les sables brûlants qui donnent à la contagion une nouvelle activité, la désolation répandue dans l'armée, partout des spectres vivants, partout l'image de la mort ?

Où trouver des traits assez forts, assez frappants, pour caractériser la constance de Louis ? Il oublie qu'il est roi, pour se rappeler uniquement qu'il est homme, qu'il est chrétien. Prodige d'humanité, par ses soins charitables, il prolonge la vie des uns ; par ses tendres exhortations, il sanctifie la mort des autres. Martyr du zèle, il est le seul, dont la vie ne l'intéresse point... Hélas ! l'arrêt était porté ; le sacrifice devait bientôt se consommer.

Louis est frappé lui-même. Un venin mortel se répand dans ses veines... A quelles disgrâces est-il réservé avant que de mourir ? Ce n'est point assez qu'il voie périr à ses côtés ses plus vaillants capitaines, sa plus brillante noblesse. Une victime plus précieuse à l'Etat, plus chère à Louis, son fils, le comte de Nevers, tombe, expire sous ses yeux. Quel coup pour un père sur le point d'expirer lui-même ! Ah ! c'est presque mourir deux fois. Mais non : la religion triomphe de la nature. Ferme, constant, invincible, Louis se soumet aux décrets rigoureux de la Providence. Il sacrifie généreusement son fils ; il s'offre lui-même. Le ciel fixe toutes ses idées ; ou s'il pense encore à la terre, c'est pour former un prince digne de lui succéder. A ce soin important il consacre ses derniers jours. Sa plume tremblante trace les plus solides instructions. De sa bouche qui va se fermer pour toujours sortent des oracles politiques et religieux.

Etendu sur le lit de la mort, de quel objet est-il encore frappé ? Il porte ses yeux presqu'éteints au delà des rivages de la mer ; il aperçoit une flotte nombreuse, qui fend les flots.... Son frère, que la victoire avait récemment placé sur le trône de Sicile, le comte d'Anjou vient le seconder.

Figurez-vous deux armées, qui bientôt ne devaient en faire qu'une. Quelle opposition ! L'une ignore la situation de Louis, et croit en approchant de lui, approcher de la victoire ; l'autre s'imagine déjà le voir expirer, et croit, en le perdant, perdre toutes ses espérances. Sur la mer mille cris de joie, secondés par le bruit des instruments de guerre annoncent le moment d'une jonction prochaine et la destruction du mahométisme ; sur le rivage, règne un morne silence, présage trop certain du coup fatal qui menace et la France et la religion. Sur les vaisseaux du roi de Sicile, ce sont des transports d'allégresse, tout est animé par l'idée du succès: on voit Tunis, on croit voir Louis ; on espère voir bientôt l'Evangile triomphant parmi les infidèles, sous les pavillons de Louis, ce sont des torrents de larmes, la consternation est universelle : hélas ! plus de ressources, la religion perd son vengeur ; Louis touche à son dernier instant.

Que la mort doit lui paraître sensible dans une pareille circonstance ! Il est donc inutile, ce puissant secours, avec lequel il espérait humilier le mahométisme ! Il meurt, et le mahométisme subsiste ! Il meurt, et le martyre échappe à ses vœux empressés ! Cruelles idées, qui précèdent son agonie ! Ah ! les tyrans n'auraient pas si bien réussi à lui percer le cœur.

Dans ces tristes moments, le roi de Sicile arrive. Quel spectacle ! Au lieu de réjouissances, d'acclamations, il voit l'effroi, l'horreur dans le camp. Il avance; il précipite ses pas vers les tentes du roi. Le premier objet qui s'offre à ses yeux, c'est Louis, mais Louis qui n'est plus.... Saisi, confondu, dans sa vive douleur, ce prince embrasse avec tendresse, avec respect les restes précieux du saint roi; il baigne de ses larmes ce corps inanimé; mille fois il répète les noms de frère et de maître. Ses sanglots, mieux que ses paroles, expriment la sincérité de ses regrets.

Les mêmes regrets passent dans tous les cœurs. Quelle tristesse dans la France ! elle perd son père. Quel deuil dans l'Eglise ! elle perd son apôtre, son vengeur. Mais consolez-vous, France : avec les ossements sacrés de Louis, Philippe le Hardi vous rapporte le gage le plus sûr de votre gloire, de votre félicité.

Déjà les regrets se changent en vénération, les larmes en confiance. On cesse de pleurer le roi, pour invoquer le saint. Dans Louis, la France implore un protecteur, nos rois étudient un modèle. Son tombeau est l'école,

(24) L'abbé de Saint-Denis, et le comte de Nesle.

Digitized by Google

où tous les monarques doivent s'instruire. Heureuses les nations, qui seront gouvernées par des princes formés sur les exemples de saint Louis!

Pour vous, chrétiens, imitez dans ce prince les vertus qui peuvent être imitées. L'équité est de tous les états : c'est la vertu des citoyens, comme celle des rois ; la vertu de l'homme, comme celle du chrétien ; *justus*. Le courage est nécessaire, pour vaincre les passions ; les ennemis du salut sont plus redoutables que les ennemis de l'empire, *fortis*. Est-il un homme, qui puisse se flatter d'être à l'abri des disgrâces? Elles peuvent être l'écueil des pécheurs, leur perte. Elles sont l'épreuve des justes, leur consolation : leur patience invincible couronne leur héroïsme et leur sainteté ; *patiens*. Telle est la solide morale que nous prêche l'exemple de saint Louis. C'est en la pratiquant avec fidélité sur la terre, que vous partagerez la gloire, dont il jouit dans le ciel. Ainsi soit-il

PANEGYRIQUE III.

SAINT BERNARD, PREMIER ABBÉ DE CLAIRVAUX ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Prononcé le 20 août 1748 dans l'église des Révérends Pères Feuillants de la rue Saint-Honoré; le 20 août 1749, dans l'église de l'abbaye royale de Panthemont; le 20 août 1762, dans l'église du collége des Bernardins (25).

Spiritus intelligentiæ, sanctus, unicus, multiplex. (*Sap.* VII, 22.)

C'est un esprit d'intelligence, saint, unique, multiplié.

Oserai-je appliquer à l'esprit d'un homme un caractère auguste qui n'appartient essentiellement qu'à l'esprit de Dieu? Esprit de sainteté, qui est la source et le fruit de toutes les grâces : *sanctus*. Esprit unique, qui n'est semblable qu'à lui-même : *unicus*. Esprit multiplié, qui renferme tous les genres d'esprits : *multiplex*.

C'est l'interprétation ingénieuse que donne saint Bernard aux paroles de Salomon. Interprétation dans laquelle il trace, sans le soupçonner, l'image de ses vertus, de sa science, de ses travaux, de son autorité, de ses victoires, de ses prodiges.

Dans lui tout est admirable, tout est singulier, tout est unique : *spiritus unicus*.

L'homme unique ; voilà Bernard. Unique par l'assemblage de mille qualités opposées en apparence, et qui peut-être ne se sont jamais trouvées réunies que dans lui seul : unique par l'autorité que ses qualités brillantes lui donnent sur les monarques, sur les pontifes, sur le monde entier.

Dans un seul homme, on croit apercevoir plusieurs hommes : *Spiritus multiplex*. Partout on retrouve l'homme de Dieu, le saint : *Spiritus intelligentiæ, sanctus*.

Bernard, l'homme unique par les traits singuliers qui caractérisent sa sainteté.

Bernard, l'homme unique par l'autorité universelle que sa sainteté lui mérite.

Ce sont les deux points de vue sous lesquels m'ont frappé le précis de son caractère et le plan de son éloge.

Vous êtes, Monsieur (26), le chef d'un ordre dont saint Bernard fut l'élève. Il l'édifia par ses exemples, et ces exemples, vous les renouvelez. Il l'étendit par son zèle, et ce zèle, vous l'imitez. Il en fut un des premiers pères ; vous êtes le père de ceux qui le sont eux-mêmes, sous votre autorité. Vous l'êtes bien mieux par votre tendresse que par vos droits ; et si la place que vous occupez était encore vacante, toutes les voix se réuniraient encore pour vous l'offrir. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est des hommes extraordinaires, qui diffèrent autant des autres hommes par le génie, par le caractère, que par le nom. Tel va paraître saint Bernard. Savant sans étude, apôtre solitaire, pénitent et juste... Aussi l'ai-je annoncé comme un homme unique par les traits singuliers qui caractérisent sa sainteté. *Spiritus intelligentiæ, sanctus, unicus.*

L'homme unique ne doit point ressembler à son siècle. Il doit en être le contraste. Vers la fin du XI^e^ siècle, vers le commencement du XII^e^, la licence des armes avait multiplié, et surtout en France, les abus, les scandales. A la faveur du vice accrédité, s'étaient répandues les ténèbres de l'ignorance. L'ignorance avait enfanté, d'un côté la superstition, de l'autre l'impiété. Le siècle le plus barbare était le siècle le plus irréligieux.

Au milieu de cette nuit profonde, Bernard paraît et il y porte la lumière. Génie vaste, facile, réfléchi, noble, insinuant, il arrache les sciences au tombeau qui paraissait devoir les ensevelir. Il fait plus : tandis que des esprits présomptueux osent usurper la gloire d'être les restaurateurs des beaux arts; tandis qu'ils emploient leurs pernicieux talents contre la religion, Bernard emploie à la défendre et toute l'ardeur de son zèle, et toute la force de son génie.

Pour l'apprécier, ce génie singulier, j'ouvre ses écrits. Tours heureux, réflexions profondes, portraits animés, voilà ce qui les distingue. Jusque dans la simplicité du style, y règnent l'élévation, la noblesse, la majesté. On y trouve l'érudition d'un savant et la piété d'un saint. Parmi les images empruntées des divines Ecritures, y sont semées les richesses de la plus sublime éloquence. C'est un enchaînement de preuves, de pensées, de traits, choisis dans Moïse, dans David, dans Salomon, dans Jérémie, dans saint Paul; mais que ces preuves sont lumineuses! Que ces pensées sont énergiques! Que ces traits sont ravissants! Bernard montre partout des talents supérieurs, des talents uniques, des talents variés.

Ici, c'est un théologien solide, qui développe avec précision les dogmes épineux de la grâce et de la liberté (S. Bern., *Tract. de*

(25) Ce *Panégyrique* est précédé d'une dédicace à M. l'abbé de Cîteaux, dont l'intérêt n'est pas assez grand pour que nous la reproduisions.

(26) M. l'abbé de Cîteaux, officiant.

Digitized by Google

grat. et lib. arbitr.) On dirait qu'il se saisit de la plume même de saint Augustin.

Là, c'est un philosophe judicieux, qui dévoile avec art les subtiles équivoques de la fausse philosophie, et qui les pulvérise (S. Bern. *adv. Abail.*) On croirait lire les doctes écrits de saint Justin.

Ici, fécond interprète, Bernard présente dans un jour intéressant les vérités les plus obscures.... (S. Bern. *Tract. de Trinit.*) Saint Jérôme ne répandit pas plus de lumières sur les livres saints.

Là, prédicateur zélé (*Serm.*), il peint avec force le vice et ses charmes trompeurs, l'illusion qui les accompagne, les regrets qui les suivent, les remords qui les punissent... C'est l'éloquence, c'est le rapide feu de saint Jean Chrysostome.

Bernard est le dernier des Pères de l'Eglise; et il les reproduit tous. Il reproduit saint Grégoire de Nazianze par la force victorieuse du raisonnement; saint Léon par la pompe majestueuse des expressions; saint Grégoire le Grand par l'explication naturelle de la morale. Il a l'esprit de tous les saints docteurs, et partout il n'est que lui-même. Bernard, dans ses ouvrages, n'a point eu de modèles; il n'a point eu d'imitateurs.

Qu'est-il, en effet, de plus inimitable que ses lettres? Elles ont le rare mérite de joindre aux grâces de la diction les règles de la plus saine politique et l'esprit le plus pur de la religion. Bernard y rappelle avec douceur la brebis fugitive au devoir dont elle s'écarte. Contre les novateurs obstinés, y sont portées les plus foudroyantes condamnations. Les rois y sont instruits avec cette fermeté évangélique qu'inspire le zèle, sans manquer au respect. Tout est esprit, piété, sentiment. Esprit dans son *apologie* de l'ordre de Cîteaux; piété dans son discours sur la *conversion des mœurs;* sentiment dans son *explication du Cantique des cantiques.* N'est-ce point encore le sentiment qui domine dans l'ouvrage le plus solidement raisonné qui soit sorti de la plume de Bernard, dans son *Traité de l'amour de Dieu?* Quel ouvrage! On y lit que le motif de l'amour de Dieu c'est Dieu. Idée sublime! On y lit que la mesure de cet amour c'est un amour sans mesure. Admirable décision! Tout, dans cette production inimitable de Bernard, tout porte l'empreinte du beau feu dont Bernard est lui-même embrasé.

Le panégyriste de l'amour divin est-il moins élevé, moins affectueux, lorsqu'il devient le panégyriste de Marie? Que d'éloges multipliés! Et quelle force dans tous ces éloges! Quelle délicatesse! Quelle éloquence! On doit remarquer, à la gloire de saint Bernard, que le docteur le plus dévot envers Marie est celui qui se déclare le plus sévèrement contre ses faux zélateurs. La vraie science ne se prête point aux abus. Celle de Bernard les condamne.

Science de Bernard, dans tous les ouvrages dont il enrichit l'Eglise; science naturelle et sublime, élégante et concise, douce et persuasive, particulière et universelle.

Science au-dessus de tous les éloges. Toujours elle épuisa l'admiration des savants. Les Norbert, les Malachie, les Hugues de Saint-Victor, les Pierre de Cluny la comblèrent de louanges dans le XII^e^ siècle. Les siècles se succèdent et la gloire de Bernard se perpétue. Si l'Eglise recueille avec respect l'esprit de Bernard dans ses écrits les conciles immortalisent ces mêmes écrits par les suffrages les plus décisifs. Les Thomas d'Aquin, les Bonaventure, les Bellarmin, les Baronius ne croient pas pouvoir assez les consulter, les approfondir.... Quand l'Eglise n'aurait point placé Bernard au rang de ses plus grands saints, ses ouvrages lui auraient mérité un rang parmi les plus grands génies.

L'hérésie même est forcée de lui rendre le témoignage le moins équivoque. Les Luther, les Mélanchthon, les Calvin s'accordent pour applaudir à la doctrine de Bernard, dans laquelle ils trouvent cependant leur condamnation.

A ne consulter donc que les écrits de Bernard, qu'est-ce que Bernard? C'est un docteur justement placé parmi ces hommes, les appuis, les arbitres, les héros de la religion. C'est le rival des Athanase, des Basile, des Ambroise. Mais, sous cet aspect, on pourrait confondre Bernard avec les autres saints docteurs. Il ne serait qu'un Père de l'Eglise de plus, venu après les autres, avec les mêmes talents, avec la même science. Quel est donc le genre de mérite qui n'appartient qu'à lui? Le voici: cet homme si profond, si savant, est un savant sans étude. Sa science est une science infuse, miraculeuse, divine. Voilà ce qui ne convient qu'à Bernard; voilà l'homme unique. *Spiritus unicus.*

Le croirait-on, s'il ne l'avait point assuré lui-même? La solitude est l'école dans laquelle ses talents se manifestent, son esprit s'exerce, son génie éclate. La piété est le flambeau qui l'éclaire; l'oraison est la source de ses lumières; la croix lui sert de livre; l'Esprit-Saint l'inspire; Dieu, Dieu seul est son maître. *Deus magister.*

En effet, au printemps de ses jours, incapable encore d'avoir acquis ces utiles connaissances, fruits tardifs de l'application, Bernard était venu se former à la science des saints, sous les auspices d'Etienne, le chef et le modèle de Cîteaux.

Cîteaux, où se reproduisait la ferveur de l'ancienne Thébaïde; mais dont la ferveur même paraissait devoir précipiter la ruine; Cîteaux, que le monde surpris admirait, sans l'imiter; c'est là que votre grâce, ô mon Dieu, conduit dans l'aurore de la raison, le plus vaste génie de la Bourgogne, mais le génie le moins cultivé; c'est là que votre sagesse répand sur Bernard ces traits de lumière qui le rendront l'oracle de son siècle par sa science, par sa solitude et par son apostolat.

Je l'avoue, mes frères, mes idées se confondent dans les destinations opposées de Bernard. A peine il s'ensevelit dans la re-

Digitized by Google

traite, et il est rappelé dans le monde. Solitaire par choix, apôtre par vocation, Bernard est lui-même étonné des différents genres d'occupations qui le partagent. Vous le seriez également, si vous ne saviez pas que le caractère de Bernard est d'être toujours un homme unique : *unicus*.

Dans la retraite de Cîteaux, je croyais vous faire observer sa ferveur naissante.... Mais déjà l'ange du Seigneur conduit dans d'autres régions ce nouveau Tobie. Où le conduit-il? Dans une affreuse vallée, où le crime s'est retranché, comme dans un asile favorable, au milieu des rochers inaccessibles qui lui servent de rempart. Clairvaux, lieu d'horreur, mais où bientôt par le zèle de Bernard, s'élèvera le berceau d'une nouvelle colonie, précieuse à l'Eglise! Les leçons, les exemples de Bernard y prépareront des Antoines pour le désert, des Athanases pour l'épiscopat, des Léons pour la tiare, des saints pour le ciel. Clairvaux! c'est là que je me fixerais avec Bernard, si Bernard n'avait qu'un seul ministère à remplir. Mais à combien d'emplois divers n'est-il point destiné?

Un de ses panégyristes le nomme un homme tout entier au monde, tout entier à lui-même. *Totus omnium, totus suus.* Et c'est exactement le tableau de sa vie. Bernard tout entier au monde : *totus omnium.*

Presqu'en même temps, Clairvaux admire la sagesse de son gouvernement, Paris la force de son éloquence, Reims l'étendue de ses lumières, Toulouse l'ardeur de son zèle, Milan l'éclat de ses miracles, Rome la constance de son héroïsme, toute l'Eglise la générosité de son désintéressement. Comme un éclair, trois fois il passe en Allemagne, parcourt la France, franchit les Alpes, pénètre en Italie. Il perce de l'Occident en Orient, toujours prêt à voler où les intérêts de la religion l'appellent.... Pacificateur des troubles, restaurateur de la discipline, conseil des papes ; chacun de ces noms indique quelque trait particulier de son apostolat: *totus omnium.*

Cet apostolat, il l'exerce sur deux hommes dignes d'être eux-mêmes les apôtres de l'univers : Pierre le Vénérable, l'abbé Suger. Tous deux propres à manier les plus épineuses affaires. Le premier plus savant, le second plus politique. L'un plus célèbre dans l'Eglise, l'autre plus célèbre dans l'Etat. Celui-là respecté par les monarques, et il méritait de l'être ; celui-ci dépositaire de leur confiance, et il n'en abusait pas. Pierre le Vénérable conduisait l'ordre de Cluny avec une sagesse qui forçait l'admiration de l'univers. Bernard cependant jette sur Cluny cet œil sévère, qui, jusque dans les vertus, trouve des ombres. Il soupçonne dans le chef une indulgence qu'il croit dangereuse et qu'il ose blâmer; Suger, consacré à l'Eglise par sa vocation, dévoué à l'Etat par ses emplois, servait avec un désintéressement égal et le sacerdoce et l'empire. Bernard cependant croit apercevoir dans le ministre du prince un luxe, une magnificence que ne doit pas se permettre un ministre des autels. Il ose l'avertir, le reprendre, le condamner. Quels furent les heureux fruits de son zèle? Pierre le Vénérable vous l'apprendra par ses succès; Suger par sa pénitence.

A ces premières victoires, succèdent rapidement des victoires plus décisives, plus essentielles. Ce sont les erreurs de son siècle que Bernard entreprend. C'est des erreurs de son siècle qu'il triomphe.

Les sciences longtemps négligées, presque abandonnées, venaient de renaître en France avec une sorte d'éclat. La rareté des savants relève l'autorité de ceux qui le sont. Empressé à dissiper les ténèbres de l'ignorance, le monde consulte avec respect les génies capables de l'éclairer.... Des hommes que le préjugé décore du nom d'esprits forts, s'annoncent pour philosophes. Hélas! lorsqu'ils érigent un trône à la raison d'une main faible encore, d'une main hardie, ils renversent l'empire de la foi. L'abus des talents est le germe de toutes les erreurs.

Bernard démêle l'erreur qui se produit sous mille formes. Tantôt noble, sublime, elle pénètre d'un vol rapide jusque dans le ciel, elle a pour chef Gilbert de la Porée. Tantôt inquiète, audacieuse, elle allume partout le feu de la discorde; elle a pour guide Arnaud de Bresce. Tantôt cruelle, sanguinaire, elle se plaît dans le meurtre, dans le carnage; elle a pour vengeur Henri de Toulouse. Tantôt délicate, subtile, elle inspire des préjugés, sous le prétexte apparent de les détruire; son protecteur, c'est Abailard. Avec un caractère différent, ces maîtres du mensonge tendent à la même fin, la ruine de la religion.

Le mérite avait élevé Gilbert de la Porée à l'épiscopat. On ne connaîtrait encore que ses talents, ses vertus, s'il ne lui était pas échappé des erreurs. Aussi singulier dans sa conduite que dans ses idées; sévère par goût, non par hypocrisie; savant par principes, mais il se faisait un dangereux honneur de ne suivre que les principes qu'il s'était faits à lui-même. Déjà dans un synode diocésain, se glisse le poison mortel de sa doctrine. L'Eglise, dit saint Bernard, entend avec horreur un de ses pontifes parler de la simplicité de Dieu avec un artifice étudié, et par autorité persuader l'erreur : *De simplicitate Dei non simpliciter sentiens.* Funeste racine d'une hérésie naissante! qui pourra l'arracher? Un concile est convoqué à Reims. Le souverain pontife y préside. A Bernard sont confiés l'examen, la décision. Le prélat justement suspect ne craint point de paraître. Bernard l'attaque, le combat, le terrasse, le confond. En vain un monde prévenu s'intéresse à la vengeance d'un pontife humilié; en vain l'ignorance et la passion accusent Bernard d'un zèle vif, impétueux, inflexible. L'Eglise s'explique. L'hérésie est foudroyée, même par son auteur. Grand exemple de soumission! Que doit-on admirer davantage, ou la victoire que Bernard remporte sur Gilbert de la Porée, ou la vic-

Digitized by Google

toire que ce pontife détrompé, converti, pénitent, remporte sur lui-même?

Moins savants, plus coupables que l'évêque de Poitiers, Arnaud de Bresce, Henri de Toulouse préparent à Bernard une nouvelle source de gloire, des triomphes nouveaux à l'Eglise. Le premier adroit, insinuant; le second hardi, téméraire. Tous deux armés contre l'Eglise, ses pasteurs, sa doctrine, ses usages. Arnaud de Bresce, austère dans ses mœurs, exige dans le clergé des vertus qui, par leur excès, cesseraient d'être des vertus; Henri de Toulouse ne sait ni respecter la vertu dans les autres, ni la pratiquer lui-même. Dans l'un, il faut confondre l'hypocrisie, l'impiété; dans l'autre, l'impiété, l'apostasie.

Quelles armes puissantes opposera Bernard à ces hommes de ténèbres? Il peindra le premier comme le fléau de la paix, l'auteur des schismes, l'ennemi de Jésus-Christ... Bresce l'a produit, s'écrie-t-il, la France l'a rejeté, Rome l'a détesté. Il est un objet d'horreur pour toute l'Eglise. Bernard juge. Arnaud est humilié. Le schisme expire.

Mais vous, présomptueux Henri de Toulouse, vous serez poursuivi jusque sur le théâtre de votre gloire. Il a renversé les autels, dit saint Bernard, démoli les temples, immolé les ministres de Jésus-Christ. Partout où son erreur s'est répandue, hélas! les églises sont sans peuples, les peuples sans pasteurs, les pasteurs sans autorité. Bernard parle; tout change. Plus de profanations, plus de sacriléges, plus de victimes expirantes. Henri, que Toulouse admirait, ne trouve plus dans Toulouse que des mépris... Ainsi tombèrent autrefois sous les coups vainqueurs de saint Germain les restes mal éteints du pélagianisme en Angleterre.

Un monstre venait de périr; il fallait dissiper un charme. Eh! quel charme plus séducteur, que celui par lequel l'attrayant Abailard s'assurait l'empire des esprits? Abailard connu par ses talents, par ses illusions, par ses faiblesses, et peut-être pas encore assez connu. Esprit vif, sublime, perçant, délicat; curieux dans ses recherches, subtil dans ses raisonnements, habile à concilier les grâces de l'éloquence avec la profondeur de l'érudition... Hélas! presque toujours la science, dans un philosophe, produit l'orgueil. La réputation enfante la témérité, la présomption entraîne dans de périlleux écarts. Enhardi par ses succès, Abailard s'élève jusqu'à la Divinité. Il tente d'assujettir aux règles captieuses du raisonnement un mystère qu'il n'est permis de sonder qu'avec une foi respectueuse. Il ose diviser l'unité, différencier ce qui n'est susceptible d'aucune différence. La métaphysique est souvent féconde en égarements. Quel homme, dit saint Bernard! Nouvel Arius, lorsqu'il parle de la Trinité; nouveau Nestorius, lorsqu'il écrit sur l'Incarnation; nouveau Pélage, lorsqu'il creuse l'abîme de la grâce; consommé dans l'art difficile de maîtriser les esprits, il sait s'assurer des admirations, se concilier des amis, s'attirer des disciples, s'accréditer par des apologistes. Qui peut se promettre d'attérer cet audacieux génie, chargé des acclamations publiques? Il trouvera, Messieurs, un vainqueur, et il le respectera. Ce vainqueur, c'est Bernard. Abailard prétend justifier ses sentiments erronés, et il les multiplie. Il en appelle à Rome, et Rome le condamne. Il croit trouver dans la décision d'un concile un jugement plus favorable. Le concile est convoqué. Bernard en est l'âme. Le système du philosophe, oracle du monde, est approfondi, l'erreur est démontrée. Le concile prononce. Abailard prononce contre lui-même. Quelle gloire pour Bernard! Le comble de sa gloire, c'est que son triomphe est ratifié par son ennemi réduit au silence; c'est que son ennemi lui pardonne; c'est que son ennemi devient son ami son apologiste.

Ici, mes frères, devraient se placer mille traits dont vous entendriez le récit avec admiration. Circonstances intéressantes dans un éloge moins fertile en merveilles, elles échappent dans l'éloge de Bernard... Qu'il réconcilie les habitants de Naples avec ceux de Pise; qu'il ménage la paix entre l'archevêque de Reims et son peuple; entre Conrad, duc de Souabe, et l'empereur Lothaire; qu'il paraisse au concile de Pise, comme l'un des plus grands ornements de l'Eglise de France; qu'il soit, dans des jours de calamité, la ressource des malheureux, aux dépens même de ses disciples, dont la multiplicité est l'ouvrage de son zèle; qu'il...

Imaginons tout ce que peut un zèle universel, une charité invincible; imaginons des travaux toujours multipliés, des obstacles toujours renaissants, des triomphes toujours miraculeux; nous aurons l'idée d'un grand apôtre; nous n'aurons pas encore une assez grande idée de Bernard. Ce qui surprend dans lui, ce n'est point l'apôtre, qui se livre à tous les travaux : *totus omnium;* c'est le solitaire, malgré son apostolat, toujours renfermé dans lui-même : *totus suus.*

O Clairvaux! vous êtes toujours le centre où son cœur le ramène. Son zèle l'oblige-t-il de se partager, de se répandre, parce que l'Eglise lui confie ses intérêts les plus délicats, qu'il en coûte à son cœur pour l'arracher à sa solitude! Il la quitte par force; il y rentre avec empressement, par goût... Ou plutôt, jusque dans le tumulte du monde, c'est un contemplatif parfait; c'est un solitaire. Solitaire au milieu des papes qui l'admirent, des rois qui le recherchent, des savants qui le consultent; solitaire au milieu des hérétiques qu'il combat, des libertins qu'il reprend, des impies qu'il confond. Parmi les affaires orageuses de l'Eglise et du monde, il est toujours seul avec lui-même, parce qu'il se rappelle toujours, par un humble retour sur sa conscience, qu'il est solitaire, et qu'il ne doit point cesser de l'être : *totus suus.*

Qu'on juge de ses sentiments par ses paroles. Combien de fois ne répète-t-il pas : O douce, ô tranquille solitude, que vous

Digitized by Google

faites éclore pour moi des jours fortunés! *O beata solitudo!* Vous seule faites mes délices. Hors de vous, je me cherche, je ne me trouve pas. Je me retrouve à l'ombre de vos forêts. Là, je vis content, je vis heureux. Là, je possède ce qu'inutilement je désire parmi les enfants du siècle, un calme sans trouble, un monde sans vices, un Dieu sans partage : *O beata solitudo! O sola beatitudo!*

A ces religieux transports, le solitaire fait presque disparaître l'apôtre dans Bernard. Tel est son caractère. Chaque vertu semble être sa vertu particulière. C'est un Samuel par la prudence, un Mathatias par le zèle, un David par la pénitence. Mais si Bernard imite David dans sa pénitence, il ne l'a point imité dans ses égarements. Il est pénitent et juste. Bernard est toujours un homme unique par les traits singuliers qui caractérisent sa sainteté : *unicus*.

O vous, qui marchez sur les traces de Bernard dans les lieux divers qu'il sanctifia par ses exemples, chefs respectables, illustres élèves de Cîteaux, de la Ferté, de Pontigny, de Clairvaux, de Morimond, mieux que moi vous rendriez le portrait de ses vertus que vous imitez! Dans lui, vous nous feriez considérer une pénitence de précaution, une pénitence ingénieuse dans ses pieux raffinements, une pénitence soutenue au milieu des plus grands obstacles à la pénitence; une pénitence de tous les jours, de tous les instants; une pénitence dont le lit de la mort éclaira les derniers efforts, et dont ses écrits renferment des leçons qui ne mourront jamais.

Bernard pénitent! Mais cet astre souffrit-il jamais d'éclipse? Et de quels crimes, de quelles faiblesses, de quels oublis peut-il se punir? La Bourgogne l'avait vu naître dans le sein de la piété, plus chère à ses yeux que la gloire de ses ancêtres..... Son cœur ignorait encore les penchants de la nature corrompue, et déjà son corps était la victime du crucifiement évangélique. Beauté séduisante, périssable idole, nouvelle Bethsabée, qui aviez surpris son attention sans la fixer, que vous coûtâtes de larmes à ses yeux, de troubles à son esprit, de remords à son cœur! Qu'il sut bien se venger d'une tentation rapide par un long repentir! Etang glacé, dans lequel il expia, je ne dis pas un désir de volupté, mais la crainte de s'être permis un regard indiscret, vous servîtes, pour la première fois, de théâtre à l'extinction d'un crime dont celui qui se punissait n'était point coupable. Il appartenait à saint Bernard d'apprendre au monde ce nouveau genre de pénitence.

Mais l'asile de sa pénitence le plus renommé, c'est Clairvaux. Un travail pénible, continu, est son occupation; et par ce travail utile, la terre est cultivée. Un cilice affreux est son vêtement, et ce vêtement semble le rendre insensible aux rigueurs du temps. Un sommeil souvent interrompu, toujours pris à regret, est son repos, et ce repos laborieux lui donne de nouvelles forces. Un pain arrosé de ses larmes, assaisonné par la cendre et l'amertume, est sa nourriture, et cette nourriture insipide a pour lui tous les goûts qu'avait pour les Israélites la manne dans le désert.

Deux souverains pontifes voulurent être les témoins de cet édifiant spectacle, et ils en furent les admirateurs. Ils décidèrent que la vertu de Bernard était au-dessus de sa réputation.

Que je me plais moi-même à promener mon imagination dans la retraite de ce nouveau Jean-Baptiste! Tout m'y retrace les déserts de l'Egypte. C'est l'esprit de Pacôme, des Hilarion. Une profonde vallée, environnée de montagnes escarpées, couverte par de sombres forêts; une retraite lugubre ménagée dans un terrain étroit, élevée par la main des solitaires, où tout respire la ferveur, le jeûne, la pénitence; voilà Clairvaux. Quels hommes y fixent mon attention! Disciples de Bernard, ah! si je voulais peindre la pénitence même, la vie de vos premiers modèles fournirait tous les traits du tableau. Partout des visages pâles, décharnés; des corps exténués, abattus. La vertu même semble habiter ces paisibles retraites; et de ces retraites, l'ornement le plus précieux, c'est Bernard. Bernard rassemble dans lui seul tous les caractères de sainteté qu'on admire séparément dans ses disciples, et Bernard croit encore manquer à son état! Il osa, par un excès d'humilité, se nommer la chimère de son siècle : *chimæra mei sæculi*. On a peine à lui pardonner ces expressions, que lui dicte sa modestie, parce qu'il est le seul juge prévenu contre l'exacte régularité de sa conduite.

O Bernard! se dit-il à lui-même, quel dessein a donc pu vous conduire dans la retraite, puisque la retraite est presque le seul séjour que vous n'habitiez pas? *Bernarde, ad quid venisti?* Vos travaux sont étrangers à votre état. Rougissez de vos infractions. Que le monde vous révère comme un prodige de science, de piété : le monde se trompe. Non, Bernard, vous n'êtes qu'un prodige de faiblesse, d'égarement : *Non sum talis qualis putor*.

Ainsi parle l'humilité. Le monde admire les vertus et la gloire de Bernard. L'importune image de sa gloire irrite Bernard contre lui-même. Il s'accable du cruel reproche de n'avoir jamais été ce qu'il devait être : *Monstruosa vita mea*. C'est dans les larmes de la pénitence qu'il conjure la divine miséricorde de lui faire la grâce d'être plus fidèle à son état. Comme si c'était n'être pas fidèle à son état que d'être où le ciel l'appelle.

Bernard condamne jusqu'à ses vertus. Et nous, mes frères, nous excusons jusqu'à nos vices. Quelle opposition! J'ai peint dans lui un savant sans étude, un apôtre solitaire, un juste pénitent. Bernard n'est-il donc pas un homme unique par les traits singuliers qui caractérisent sa sainteté? *Spiritus intelligentiæ, sanctus, unicus*. Il est

Digitized by Google

encore un homme unique par l'autorité universelle que sa sainteté lui mérite : *Spiritus unicus, multiplex.*

SECONDE PARTIE.

Qu'elle est respectable l'autorité dont on n'est redevable qu'à la supériorité des talents, à l'importance des services, à l'éclat de la vertu ! C'est aux vertus dont il donne l'exemple au monde, c'est aux talents qu'il consacre à la religion, c'est aux services qu'il rend à l'Eglise que Bernard doit l'autorité singulière qu'il exerce sur les pontifes, sur les monarques, sur le monde entier. Et qu'est-ce que Bernard ? Un religieux, un sujet, un particulier. Quel spectacle va donc ici, Messieurs, solliciter votre admiration ? Un religieux qui commande aux pasteurs de l'Eglise; un sujet qui reprend les souverains; un particulier qui donne, pour ainsi dire, des lois à l'univers..... La vie de Bernard vous offrira donc une preuve sensible, peut-être unique, du plus éclatant témoignage qu'ait jamais rendu le monde à la sainteté : *Spiritus intelligentiæ, sanctus, unicus, multiplex.*

Ces hommes que la Providence suscite dans l'Eglise pour être la lumière de leur siècle, ne sont pas longtemps à se développer. Dès l'entrée de leur carrière, échappent des traits marqués de l'ascendant qu'ils auront sur les esprits, sur les cœurs. Bernard n'était pas encore connu dans le monde par ses travaux, il l'était déjà dans l'Eglise par ses victoires. Ses frères qu'il arrache au monde par ses douces persuasions; la noblesse de la Bourgogne qu'il conduit à Cîteaux, malgré les murmures, malgré les clameurs; son père même, nouveau Jacob, qui vient se soumettre au gouvernement de cet autre Joseph : tels furent les essais prématurés du pouvoir que Bernard devait bientôt exercer avec tant d'éclat.

Bientôt du sein de la retraite, son autorité s'étendra sur toute l'Eglise. Sans autre titre que celui d'abbé de Clairvaux; par la seule réputation que lui donnent ses vertus, Bernard deviendra comme l'âme qui fera mouvoir le corps des pasteurs : *Spiritus multiplex.*

Si le ciel l'avait placé parmi les pontifes de l'Eglise, l'autorité qu'il a sur eux ne m'étonnerait pas. Bernard n'aurait fait que renouveler en France ce que l'Afrique avait autrefois vu dans saint Augustin, la France elle-même dans saint Hilaire. Mais un homme fixé par choix dans la retraite, donner des lois à ceux dont il se faisait une gloire d'en recevoir ! ah ! Messieurs, c'est que les pontifes de l'Eglise révèrent dans Bernard un homme au-dessus d'eux par le généreux refus qu'il fait constamment d'occuper parmi eux les rangs les plus distingués, les places les plus enviées.

Vœux du clergé, prières des peuples, sollicitations des princes, reconnaissance des souverains pontifes; combien de fois, en effet, ne vous êtes-vous pas réunis pour placer Bernard sur les siéges les plus importants de l'Eglise ? Gênes le demande, Langres le choisit, Châlons le conjure, Milan le presse, Reims essaie de le forcer. L'Eglise empressée croit toujours trop tarder à nommer parmi ses pontifes un homme qui depuis longtemps est leur oracle. Inutiles tentatives : Bernard, l'inflexible Bernard sait toujours trouver dans son humilité de puissants obstacles à son élévation. Son élévation n'est point nécessaire à sa gloire. Sans avoir un rang parmi les évêques, Bernard surpassera tous les évêques en autorité. C'est un droit que lui donnent et sa sainteté et son érudition. Mais l'autorité qu'il reçoit des princes de l'Eglise, lui fera-t-elle jamais méconnaître celle qu'ils ont sur lui ? Non, non : son zèle saura toujours allier, par un sage accord, la liberté évangélique avec l'humilité chrétienne. Il sera, selon les circonstances, et le censeur judicieux, et le ferme soutien de l'épiscopat; il sera la terreur des uns, il sera le vengeur des autres, dit un grand pape (27) : *Nunc terror, nunc vindex.* Les intérêts divers de l'Eglise règlent la diversité de ses démarches.

L'archevêque de Sens se laisse surprendre par la prévention. La prévention le conduit à l'injustice; l'injustice dégénère en fureur. Bernard condamne sans déguisement le prélat fougueux. Un prélat se plaire dans le trouble, dans la confusion ! un prélat sacrifier l'amitié, la religion à la haine, à l'intérêt ! ô scandale, s'écrie-t-il ! c'est un prélat indigne de l'être : l'Eglise est intéressée à le punir. Voilà le censeur judicieux : *Nunc terror.*

Mais d'un autre côté, la calomnie attaque un pontife vertueux, irréprochable. Othon, évêque de Troyes, a combattu, a banni le vice. Le vice confondu arme des vengeurs. Rome retentit de plaintes, de murmures. Des témoins subornés supposent des crimes. Des juges intéressés condamnent le prétendu coupable. Bernard vole à Rome. Eloquent panégyriste de l'évêque persécuté, il fait triompher l'innocence. Ceux qui se flattaient de perdre leur ennemi, se perdent eux-mêmes. Voilà le ferme soutien de l'épiscopat : *Nunc vindex.*

Esprit ambitieux, politique, vindicatif, Gérard, évêque d'Angoulême, s'élève contre Rome, corrompt les peuples, opprime le clergé. Bernard croit ne devoir que de faibles ménagements à ce pontife, qui ne sait pas se respecter lui-même. D'abord il sollicite, il conjure. L'esprit d'erreur s'irrite-t-il par les obstacles, Bernard ose menacer, foudroyer. Tremblez, malheureux, dit-il au pontife rebelle. Le dernier de vos jours va bientôt éclairer le dernier de vos crimes. L'instant marqué arrive, l'oracle s'accomplit, la victime tombe. Voilà le fléau du vice : *Nunc terror.*

Mais d'un autre côté, que de soins, que de travaux Bernard ne multiplie-t-il point,

(27) Alexandre III.

Digitized by Google

pour soutenir contre les entreprises d'un clergé subalterne, Aluise, évêque d'Arras? Quelle sagesse pour faire démêler au souverain pontife la calomnie d'avec la vérité! Par lui le mensonge est dévoilé, la justice a des vengeurs. Voilà l'homme qui force, si j'ose le dire, l'univers de rendre à l'épiscopat les honneurs qui lui sont dus : *Nunc vindex.*

Ferai-je un mérite à Bernard de prescrire des lois à cette puissance qui n'en reçoit que du ciel? Il est un trône auguste, duquel émanent des oracles, que l'univers soumis révère avec raison, mais dont les prétentions ne sont pas toujours également respectables. Il faut distinguer les prétentions et les droits. Trône supérieur à tous les trônes du monde dans le gouvernement spirituel; quel mortel oserait y faire entendre le langage de la liberté évangélique? Bernard l'osera...

Mais qu'on ne se figure pas un zèle capable de s'écarter de l'entière soumission qu'il doit au vicaire de Jésus-Christ. Un zèle indiscret est toujours blâmable. La tiare n'en impose pas à Bernard. Il adresse ses instructions au chef de l'Eglise; mais ses instructions touchantes partent d'une sagesse réfléchie. Elles ont pris leur source dans une autorité que le souverain pontife lui-même a fait naître. On sait que dans ce pontife Bernard voit et son père et son fils. Si le chef de l'Eglise fait disparaître aux yeux de l'univers le disciple de Clairvaux, ce dernier titre est toujours précieux à la reconnaissance d'Eugène. Eugène, instruit à l'école de Bernard, se fera toujours un nouveau plaisir de recevoir de lui des conseils, des leçons, des reproches même. C'est le privilége d'un saint. Aveugle erreur, ne te prévaux pas de ce privilége. Il est unique à Bernard. La conduite de Bernard à l'égard d'Eugène III ne justifiera jamais la conduite de Luther à l'égard de Léon X.

Souvenez-vous d'ailleurs, mes frères, que Bernard fut toujours et l'enfant le plus docile, et le plus ardent défenseur de l'Eglise : *Ecclesiæ fulcimentum.* Souvenez-vous que cent fois il s'est arraché à sa chère solitude, pour animer les peuples, les évêques, les cardinaux, les rois à respecter le premier des pontifes. Si les cendres de Bernard pouvaient s'animer, il vous répéterait ce qu'autrefois il annonçait aux villes, aux provinces, aux royaumes, que résister à cette puissance suprême, dans le gouvernement des âmes, c'est résister à Jésus-Christ même.

Il était nécessaire, chrétiens auditeurs, de vous donner ce préjugé favorable de Bernard, pour vous faire connaître dans quel esprit Bernard adresse au pape Eugène le livre admirable *De la considération.*

Livre immortel! Il faudrait une bouche plus éloquente que la mienne, pour en tracer le plan. Là, par une prudence consommée, Bernard sait réunir l'éloge et l'instruction. Là, par un tour délicat, ingénieux, il relève les prérogatives inaliénables du rang, sans déguiser les austères obligations que ce rang demande. Panégyriste sans adulation, critique sans aigreur, il n'indique au souverain pontife les exemples qu'il doit au monde chrétien, qu'après avoir peint l'obéissance que le monde chrétien lui doit. Vous êtes, lui dit-il, la gloire du sacerdoce; vous retracez la primauté d'Abel, l'ordre de Melchisédech, la dignité d'Aaron, la judicature de Samuel, le pouvoir de Pierre, l'onction de Jésus-Christ même. Tels sont vos titres, telles vos prérogatives. Voilà ce que l'univers respecte en vous. Voici ce qu'attend de vous l'univers. Connaissez vos devoirs. Vous les faire connaître, c'est vous garantir que vous les remplirez. Au-dessus des autres hommes, vous êtes homme. Que le faste pompeux, qui vous environne, ne vous fasse jamais oublier que vous devez être l'appui de la justice, l'image de la piété, le défenseur de la foi. Successeur des apôtres, vous devez faire revivre leur noble simplicité. L'Evangile, voilà votre règle. Pierre, voilà votre modèle. Pensez que c'est de Pierre, et non pas de Constantin, que vous êtes le successeur. C'est ainsi, qu'étant le premier des pontifes par la supériorité de votre rang, vous le serez encore par la supériorité de vos vertus.

Cette autorité qu'exerce Bernard sur les princes de l'Eglise, il l'exerce sur les princes de la terre. Un sujet reprendre les souverains, ô l'étonnante singularité! et qu'elle justifie bien le titre d'homme unique, sur lequel j'ai cru devoir établir tout l'éloge de Bernard! *Unicus, multiplex.*

Par quelle fatalité arrive-t-il trop souvent que le trône des rois soit un rempart inaccessible à la vérité? Jusque dans l'ivresse des plus humiliantes passions, les maîtres du monde sont accoutumés à s'entendre applaudir. Presqu'étrangère à la cour, la liberté évangélique hésite à s'y produire sans le secours des ménagements. Funeste sort des princes de trouver rarement dans le zèle d'un apôtre, incapable de feindre, un contrepoids aux tentations toujours renaissantes, qui volent autour du trône! Cet apôtre, si rare à la cour, la cour le trouve dans Bernard.

Bernard ose annoncer aux majestés de la terre l'Evangile dans toute sa sévérité. L'art coupable du déguisement est un art qu'il ignore. Cette parole terrible que les grands craignent d'entendre, et que souvent il serait dangereux de leur adresser : Instruisez-vous, *Erudimini* (*Psal.* II, 10); Bernard l'adresse aux princes de son siècle, aux princes étrangers, aux princes dont il est le sujet.

Louis le Gros faisait les délices de son peuple par sa douceur, par sa bonté. Sa piété était exempte d'hypocrisie, sa politique consistait à n'en point connaître. Aussi sage que courageux, il osait ne pas craindre les périls; il savait ne point témérairement les affronter. Mais l'avouerai-je? toutes ces qualités étaient obscurcies par des ombres flétrissantes. Usurpateur des biens consacrés au sanctuaire, juge trop rigoureux de deux prélats dont la pénitence seule a fait naître la disgrâce, ce monarque avait égale-

Digitized by Google

ment oublié ce qu'il devait à l'Eglise, ce qu'il se devait à lui-même. Bernard le rappelle avec respect, aux lois primitives du trône qu'il renverse. *L'Eglise*, lui dit-il, *réclame ses droits, et votre justice. Elle se plaint de vous, à vous-même. Vous devez être son soutien; pourriez-vous devenir son ennemi? Vous résistez!... O mon maître! ô mon roi! pardonnez à votre sujet. Il n'a que des spectacles de terreur à vous présenter* (*Epist. ad. Lud. Gross. Gall. reg.*) L'avenir se dévoile à ses yeux. Il voit la vengance du ciel qui vous frappe dans votre fils. Philippe, l'héritier de la couronne, l'espérance du royaume, Philippe mourra. Il est un Dieu. Craignez ses châtiments: *Erudimini.*

Celui qui parle sans feinte au prince son souverain, ne peut-il point parler avec une sorte d'empire à des princes ses amis? L'amitié unissait depuis longtemps Bernard avec Thibaut comte de Champagne. Par les conseils de l'abbé de Clairvaux, ce prince avait dédaigné le luxe de la cour. Il était devenu un exemple de piété, de zèle. Mais hélas! de quoi n'est point capable un malheureux intérêt? Bernard aperçoit dans son ami les procédés toujours condamnables d'un exacteur. L'amitié lui donne des droits. Qu'il sait heureusement en profiter! Il lui représente (epist. 37, 38, 39, *ad Theobald. Camp. comit.*), que parce qu'il ose retenir des biens qui ne lui appartiennent pas, Dieu pourra le priver de ceux qui lui appartiennent. Inutiles remontrances. Le comte promet tout, il n'exécute rien. Bernard tente de nouveaux efforts. Je crains, lui mande-t-il, de vous offenser par un zèle importun, mais je crains bien davantage d'offenser Dieu par une criminelle dissimulation. Que d'autres princes surprennent la crédulité de leurs sujets par de trompeuses promesses: pour vous, une promesse est un serment; le mensonge est un parjure. Les princes doivent imiter le Dieu de vérité, dont ils sont les images: *Erudimini.*

Le même zèle qui engage Bernard à condamner les vices du père, le décide à régler la conduite du fils. Tout ce que le ministère évangélique peut employer de dignité, de force, Bernard l'emploie pour persuader au comte Henri que Dieu l'a placé sur la terre au-dessus des autres hommes, afin qu'il soit la terreur de l'iniquité, le rémunérateur de la vertu, le père des malheureux, et que c'est être indigne de son rang, que de n'en pas remplir les devoirs. (Epist. 379.)

Qui jamais osa les trahir avec plus d'éclat, ces devoirs, que l'infortuné duc d'Anjou? Altier, superbe, il s'était figuré que sa naissance lui donnait le privilége de ne prendre conseil que de ses préjugés, de ses passions. Les foudres de l'Eglise le menacent, il les méprise; il se fait un coupable honneur de les braver. Prince, lui dit Bernard, quelle est la sécurité qui vous joue? Vous pouvez tout, vous osez tout; mais celui par qui les rois règnent, avertit les rois mêmes qu'ils ne sont que poussière. Il est un triste écueil où vient se briser toute grandeur, la mort; et bientôt vous mourrez.

Pour vous, impérieux duc d'Aquitaine, vous, le chef, le soutien, la ressource d'une hérésie foudroyée, vous apprendrez de Bernard, non pas le jour de votre mort, mais la honte de votre vie. Il vous en tracera le tableau, et vous frémirez. Par lui vous apprendrez que les vices des princes ressemblent à ces venins subtils qui trop rapidement se communiquent, et que difficilement les souverains se perdent seuls.

Jamais souverain plus propre à perdre ses sujets, à déshonorer le trône, que Roger, roi de Sicile. Ce monarque, comme un autre Absalon, croit marcher à la victoire, et par cette victoire décisive, perpétuer un schisme dont il est le protecteur. Quelle digue l'arrêtera dans sa course impétueuse? A ses yeux se présente Bernard. Bernard l'assure que le ciel ne secondera pas de coupables projets. *Malgré l'ardeur que vous communiquez à vos nombreux bataillons, non*, Prince, s'écrie-t-il, *vous ne triompherez pas. Je vous annonce votre défaite. Puisse-t-elle être l'époque de votre repentir!*

Dans des occasions différentes, Bernard sera toujours lui-même, parce que toujours les mêmes motifs l'animeront; la gloire de la religion, la paix des empires, la félicité de l'univers. Bernard semble tenir dans ses mains les cœurs de tous les potentats.

Nous ne sortirons pas de ce royaume, pour vous offrir, mes frères, un exemple mémorable de cette vérité. Bernard renouvelle à la cour de Louis le Jeune le spectacle d'un Nathan à la cour de David. Louis le Jeune, hardi dans ses entreprises, mais malheureux, parce que souvent elles étaient injustes, toujours soutenues faiblement, jamais conduites avec prudence; ce monarque, légitimement armé contre le comte de Champagne, ne sait point se renfermer dans les bornes que la modération doit prescrire à tous les hommes, surtout aux princes. Sur les ailes de la victoire, il s'avance jusqu'à Vitry. Vitry! nom fatal à sa gloire, à sa religion! Je voudrais mes frères, pouvoir vous épargner toute l'horreur de cette expédition sanglante. Je voudrais pouvoir adoucir le récit des plus indignes vexations; et ne point faire paraître dans la chaire de vérité, mille victimes immolées, les temples forcés, les autels renversés, les vierges tremblantes, arrachées du sanctuaire, abandonnées à la violence du soldat effréné.. L'inhumanité, le sacrilége, la mort, sont des objets dont l'histoire fidèle doit conserver, dont l'éloquence sacrée doit écarter le malheureux souvenir.

Dieux de la terre, que vous êtes terribles dans vos vengeances, quand l'adulation vous persuade que votre autorité compromise vous fait de la vengeance une gloire, un devoir! La vérité sera-t-elle donc toujours captive, muette, aux pieds du trône? O Bernard! Bernard, Messieurs, porte jusque sur le trône les foudres de la religion méprisée. Il déclare à Louis qu'il était indigne de vain-

Digitized by Google

cré, puisqu'il ne savait point pardonner. Il se fraye un libre passage jusqu'au cœur du monarque. Il y fait entendre la voix plaintive du sang répandu par un excès de cruauté. Je vous parle, lui dit-il, avec force de votre crime, parce que je crains avec raison pour votre salut : *Acriter loquor, acriter timeo.* (*Epist. ad Lud. Junior. Gall. reg.*) Bernard exhorte; le monarque réfléchit. Bernard insiste; le monarque change. (*Epist. ad Lud. reg. Franc.*) La France étonnée respecte un nouvel Ambroise dans le premier; la France édifiée admire dans le second un nouveau Théodose.

Il faudrait, chrétiens, nommer tous les potentats de l'Europe, pour nommer tous les princes dont Bernard est le conseil, le guide, l'oracle. Mais c'est encore trop resserrer son zèle et vos idées. Le monde entier est le théâtre sur lequel ses vertus lui donnent le droit de prescrire des lois : *Spiritus unicus, multiplex.*

De tous les maux, que peut craindre l'Eglise, il n'en est point de plus funeste qu'un schisme. L'on me prévient; et déjà l'on se représente le monde chrétien flottant dans une dangereuse incertitude. Deux prétendants à la tiare divisent les peuples, séparent le clergé, gagnent les puissances, répandent par toute l'Europe les premières étincelles d'un feu, qui pouvait ne s'éteindre que par des fleuves de sang.

Innocent II, vertueux, paisible, est placé sur le trône de saint Pierre, sans artifice, sans cabale. Anaclet, remuant, ambitieux, s'y soutient par les intrigues de la politique. Tous deux dictent des lois, l'un avec plus de raison, l'autre avec plus de succès. Le pontife légitime a ses appuis désintéressés, mais faibles; l'usurpateur a ses apologistes mercenaires, mais puissants. Innocent II a pour lui l'Eglise, ses vertus, et les persécutions; le crédit, la rébellion et la violence appuient les prétentions du superbe Anaclet. Le mérite d'un côté; de l'autre les passions arment Rome contre Rome, l'Eglise contre l'Eglise. A qui sera-t-il accordé de rendre au monde chrétien la paix troublée par une odieuse faction? Ce sera l'ouvrage de Bernard et sa gloire. Bernard est l'oracle que l'Eglise empressée consulte : *religionis arbiter.* Qu'il prononce. Le pontife qu'il va nommer, sera le pontife auquel l'univers soumis rendra ses hommages. Etampes voit les prélats, les princes assemblés dans un concile, remettre à la prudence de Bernard les intérêts de la foi. Bernard décide. La tiare est fixée sur la tête d'Innocent.

Pontife choisi de Dieu, montez sur le trône de l'Eglise. Votre concurrent opiniâtre épuisera vainement toutes les ressources d'un crédit immense; vainement il s'efforcera de captiver les cœurs par une prodigalité intéressée. Bernard saura consommer l'œuvre du Seigneur. Il soumettra la France sans obstacles, l'Allemagne malgré ses prétextes, l'Angleterre malgré ses engagements; il forcera la Sicile par l'éclat d'un prodige; il terrassera le duc de Guyenne, confondra toute l'Aquitaine par un trait hardi, plus éclatant qu'un miracle même (28). Il persuadera Rome, toute l'Italie par le charme vainqueur de l'éloquence. L'orgueil est confondu. L'Eglise respire. Anaclet périt. Victor lui succède. Mais bientôt il vient, aux pieds d'Innocent, soumettre l'autorité usurpée. Le nuage se dissipe. La tempête s'apaise. Le calme renaît. Il ne reste plus qu'un seul troupeau, qu'un seul pasteur. Et c'est à Bernard, au seul Bernard, qu'Innocent doit sa couronne, l'Eglise son chef, l'univers sa tranquillité. Un seul homme est l'arbitre auquel se confient les destinées de la religion; et par lequel la religion triomphe : *religionis arbiter.*

Les princes chrétiens, que Bernard vient de rassembler dans le centre de l'unité, il entreprend de les armer contre les ennemis du christianisme... Qui de vous ignore quelle est, à l'occasion des guerres saintes, toute la force de la prévention contre Bernard? Telle est l'injustice de notre siècle, qu'il ne balance pas à décider, dans ses vagues clameurs, que la conduite de Bernard n'est pas même susceptible d'une apologie. Une apologie! Mais Bernard en a-t-il besoin? Connaissez son siècle, et je vous chargerai vous-mêmes du soin facile de venger les démarches prétendues téméraires de Bernard, et son zèle indécemment accusé d'indiscrétion.

Faut-il rappeler dans quelle déplorable situation était alors l'Eglise d'Orient? Hélas! qu'étaient devenus ces temps heureux où les Sarrasins humiliés voyaient les chrétiens multiplier leurs conquêtes rapides, étendre leur redoutable puissance dans la Palestine? La plus formidable puissance s'écroule, quand elle n'est pas soutenue par l'union, par la concorde. A la faveur des troubles qui divisaient les princes chrétiens, les infidèles se hâtaient de réparer leurs pertes. A leur tête, marchait le soudan d'Alep, guerrier hardi, sage politique, héros conquérant. Chaque jour, tombaient sous ses armes victorieuses les plus importantes places. Avec ses conquêtes, la religion avait perdu son appui, son vengeur, le comte d'Anjou. Un jeune monarque sans expérience, Baudouin III, venait de monter sur le trône de Jérusalem. Le mahométisme triomphait, dans le temps même qu'il aurait dû pencher vers sa ruine.

Ce tableau, Messieurs, est fidèle. S'il vous intéresse, vous devez commencer de vous apercevoir combien est fondé le zèle avec lequel Bernard anime les princes chrétiens à voler au secours de la religion gémissante. A ces motifs, déjà si déterminants, on pourrait ajouter les touchantes invitations du roi de Jérusalem, les prières réitérées des princes d'Antioche, les ordres respectables du souverain pontife, les vœux ardents de Louis le Jeune, le zèle pieusement empressé

(28) L'hostie à la main.

Digitized by Google

de l'empereur Conrad. Telles sont les autorités pressantes qui forcent Bernard de parler, d'agir. Il parle, il agit, il persuade par ses vertus, par ses miracles. Par ses miracles, Bernard annonce à la France la volonté du ciel. La France s'arme. L'Allemagne l'imite. O mon Dieu! secondez un zèle qui n'a pour objet que votre gloire. Et vous, héros magnanimes, qui combattez sous les étendards de la croix, soyez vivement persuadés que si vos armes doivent terrasser les ennemis du christianisme, vos exemples doivent les confondre.

Déjà les prodiges de valeur éclatent. Déjà le passage du Méandre annonce l'intrépidité des Français, répand la terreur parmi les Sarrasins, justifie les espérances de la religion. Tout applaudit au zèle sage de Bernard. Bernard est le prophète de son siècle. Il le serait encore à vos yeux, prétendus esprits forts, si des succès soutenus avaient couronné son ouvrage. Mais, ô jugements impénétrables de la Providence! Israël combat encore, Israël est vaincu. A présent on va juger Bernard, non sur le motif de l'entreprise, mais sur la fin tragique de l'événement. Sont-ce donc là, dira-t-on, ces brillants succès dont Bernard avait flatté le monde chrétien? Monde injuste! suspends, suspends tes murmures inconsidérés. Bernard avait animé les peuples au combat. C'était son ministère. Il était autorisé. Mais avait-il promis la victoire aux combattants? Monde profane, tu l'assures. Je veux le croire. Et quand il aurait promis un succès constant, il l'aurait promis, parce qu'il aurait cru que des peuples, armés pour la religion, seraient toujours dignes d'elle, et par conséquent dignes de vaincre. Pourquoi rendre Bernard responsable d'un événement malheureux, qui jamais ne l'eût été si l'on avait consulté sa prudence, suivi ses conseils, imité ses vertus? Accusons, accusons plutôt la perfidie des alliés la mésintelligence des armées, la témérité des généraux, la mollesse du soldat, les abominations des chrétiens. Telle fut l'unique source de nos malheurs. Telle sera toujours l'entière justification de Bernard. La faute de nos aïeux n'est pas sa faute; leurs crimes ne sont pas son crime. Que dis-je? Éternellement ils vengeront et sa conduite et sa gloire.

Gloire de Bernard, elle sort plus éclatante du sein de ses humiliations prétendues. Elle se soutient jusque dans la nuit de son tombeau. J'ai dit le tombeau de Bernard : qu'il me soit permis, mes frères, après le récit d'une si belle vie, d'arrêter un moment vos regards sur un objet lugubre. Il va s'éteindre, le flambeau de l'Église gallicane. Mais sur le lit de la mort, le zèle vif encore, et saintement inquiet de Bernard, rappelle ses forces fugitives, pour assurer des vengeurs à la religion. Ses yeux, que la mort a déjà presque fermés, s'ouvrent encore sur l'état déplorable de l'Eglise, troublée par les schismes, attaquée par l'hérésie, abandonnée par les chrétiens, assaillie par les infidèles. Il lui reste un regret en mourant, c'est de ne point laisser la foi sans nuages, les chrétiens sans vices, l'Eglise sans ennemis. Oh! qui me donnera, s'écrie-t-il, de voir renaître les héroïques vertus de l'ancien christianisme! *Quis mihi dabit videre pristinos Ecclesiæ dies!* Oui, mon Dieu, je voudrais les voir, et mourir... Il dit, et il expire.

Il expire, cet homme unique, et par les traits singuliers qui caractérisent sa sainteté, et par l'autorité universelle que sa sainteté lui mérite : *Spiritus intelligentiæ, sanctus, unicus, multiplex.* Il expire, cet homme savant sans étude, apôtre solitaire, pénitent, et juste. Chrétiens! que de vertus s'offrent à votre imitation!

Savants, apprenez de Bernard que la prière est la source de la vraie science. C'est sa doctrine.

Hommes apostoliques, apprenez de Bernard que vous devez toujours vous faire une solitude dans votre cœur. Ce fut sa conduite.

Chrétiens, qui que vous soyez, apprenez de Bernard que la pénitence doit être votre partage. C'était sa maxime.

Sur cette maxime fut constamment réglée la sainteté de Bernard. Sainteté récompensée sur la terre par l'autorité qu'il eut sur les pasteurs, sur les monarques, sur le monde entier. Sainteté récompensée dans le ciel, où la même couronne vous attend, mes frères, si comme Bernard vous savez la mériter. Ainsi soit-il.

PANEGYRIQUE IV.

SAINT JEAN DE DIEU, INSTITUTEUR DES RELIGIEUX DE LA CHARITÉ.

Prononcé le 8 mars, jour de sa fête, en 1745, 1749, 1758, dans l'église des RR. PP. de la Charité.

Ordinavit in me charitatem. (*Cant.*, II, 4.)
Dieu a réglé ma charité.

Qu'elles sont rares les œuvres d'une charité qui fixe en même temps l'attention de la terre et qui attire les grâces du ciel! L'apparence des sentiments n'en garantit pas toujours la sincérité. Il est une charité politique dont l'intérêt est le mobile. Il est une charité fastueuse dont la vanité corrompt le mérite. Le monde s'y laisse surprendre, parce qu'il ne sait pas en démêler le faux, l'hypocrisie. Le monde est le centre de l'illusion. La vraie charité, pure dans ses motifs, sublime dans ses desseins, désintéressée dans sa conduite, humble dans ses succès, fait également l'éloge et de la religion qui l'inspire et du héros qui la pratique.

Je n'ai pas encore nommé saint Jean de Dieu; mais est-il nécessaire que je prononce son nom, pour qu'on reconnaisse son caractère? Modèle, apôtre, victime de la charité, il lui consacre ses travaux, il y trouve sa gloire, il semble lui subordonner toutes ses vertus... A réfléchir sur ses actions, sur ses sentiments, on voit que la charité même a pris soin de former son cœur. A sa voix il quitte tout, il ose tout entreprendre, il réussit à tout exécuter. Ou plutôt c'est le

Digitized by Google

ciel qui, dans le ministère laborieux, ingrat de la charité, appelle Jean de Dieu, le dirige, et marque la trace de ses pas par l'éclat de ses miracles : *Ordinavit in me charitatem.* Charité que Dieu inspire; voilà sa vocation. Charité que Dieu anime ; voilà ses entreprises. Charité que Dieu couronne ; voilà sa récompense. *Ordinavit in me charitatem. Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Toujours fidèle à son Eglise, le Seigneur a toujours sur elle des desseins de miséricorde. Or dans la vocation de quel saint ses miséricordes se sont-elles manifestées avec plus d'éclat que dans la vocation de saint Jean de Dieu? Le jour qui éclaire sa naissance semble présager les merveilles que l'Eglise a droit d'attendre de lui. Le berceau des princes est le premier théâtre de leur faiblesse: le berceau de Jean de Dieu est le premier théâtre de sa gloire. Un nouveau prophète l'annonce. Le Portugal apprend par l'organe d'un ministre divinement inspiré, que dans les décrets éternels, Jean de Dieu est destiné à devenir le protecteur, le père des pauvres ; qu'il sera, dans le siècle le moins sensible aux besoins de l'indigence, le héros, le restaurateur de la charité... Mais avant que d'admirer la fidélité du saint, observons la conduite de Dieu sur lui. Les exemples édifiants qu'il lui montre, les révolutions imprévues qu'il lui suscite, les grâces privilégiées dont il le comble; telles sont les voies successives qui préparent, qui décident la vocation de Jean de Dieu. Sa charité est une charité que Dieu inspire. *Ordinavit in me charitatem.*

L'exemple est un maître puissant, impérieux. Il influe sur tous les âges ; mais il trouve dans la jeunesse une docilité plus facile, et presque toujours il fait sur elle des impressions plus fortes, plus durables. C'est un germe fécond qui fait éclore les premiers sentiments, qui commande aux premières inclinations. C'est, si je l'ose dire, l'apôtre de tous les cœurs. Cet apôtre persuasif, Jean de Dieu le trouve dans la conduite édifiante qu'offrent à ses réflexions les sages, les vertueux auteurs de ses jours. La Providence le suscite pour ranger un peuple nombreux sous les étendards de la charité; elle le fait naître dans le sein de la charité même. Incapable encore d'en éprouver les vifs transports, il en étudie déjà les utiles leçons. L'éclat de la noblesse, les trésors de l'opulence offriront à d'autres l'espérance flatteuse d'un brillant avenir : Jean de Dieu sera redevable à ses ancêtres d'un don plus précieux : il recevra l'héritage de leurs vertus. La belle succession, mes frères, qu'une succession de sainteté!

Rarement une fortune périssable est ici-bas la récompense de la piété. Une probité sûre, des mœurs irréprochables, des sentiments chrétiens, sont les seules richesses que recueille pour son fils le père de Jean de Dieu. Content dans l'état d'une modeste médiocrité, peu jaloux d'une prospérité dangereuse, il sait, jusque dans la situation la moins opulente, trouver des ressources pour ménager des secours à l'indigence, aux affligés un asile. Son cœur est ingénieux à leur fournir au delà de leurs espérances, au delà de leurs désirs. On serait tenté de croire que les trésors se multiplient dans les mains de la charité.

Ces généreux sentiments d'un père charitable, Jean de Dieu les voit secondés, animés par les tendres soins d'une mère, dont les historiens laissent ignorer le nom ; mais à laquelle ils donnent un nom consacré à l'immortalité, celui de mère des pauvres.

Frappé de ces touchants exemples, Jean de Dieu, pouvait-il ne pas les saisir, ne point s'en pénétrer? Ah! les éloges que la voix reconnaissante des malheureux prodigue à ses pères, lui paraissent autant d'invitations à mériter, par les mêmes actions, la même reconnaissance. Les exemples, qui fixent ses regards, forment ses sentiments. A peine il se connaît lui-même, il connaît déjà qu'il est une félicité plus pure que la grandeur et l'opulence, le plaisir délicat de faire des heureux.

O religion sainte! ô Eglise de Jésus-Christ, que ne devez-vous pas vous promettre d'une charité dont les essais prématurés semblent annoncer une vertu consommée! Nouveau Samuel, Jean de Dieu croît en âge, sa charité se perfectionne. Le goût l'avait décidé; bientôt les motifs les plus nobles concourent à l'épurer. Bientôt ses largesses ne connaîtront d'autres bornes que ses biens. Lui reste-t-il des ressources, son cœur regrette de ne pas rencontrer plus d'indigents pour distribuer plus de bienfaits.

Ainsi le ciel le prépare à ses desseins... Mais quel événement inopiné semble renverser les projets de Jean de Dieu, tromper l'attente des pauvres, s'opposer aux vues de la Providence? A peine sorti des ténèbres de l'enfance, comme un autre Joseph, il est arraché au sein d'une famille éplorée. Dans Oropéza s'offre à son mérite une nouvelle Egypte. La grandeur l'appelle, la gloire l'attend ; il s'y refuse...

Vous croyez, mes frères, perdre ici de vue l'homme de charité ; non, non : Jean de Dieu remplit sa vocation par les voies mêmes qui semblent l'en écarter. Il change de situation sans changer de sentiments. Les révolutions imprévues, que le ciel lui prépare, sont autant de routes mystérieuses qui le conduisent à sa destination. Les pauvres ont toujours les mêmes droits sur son cœur : *Ordinavit in me charitatem.*

Qu'elle vienne se confondre ici, cette sagesse trompeuse dont les vues bornées ne peuvent approfondir les secrets éternels. Jean de Dieu, éloigné de sa patrie, sans nom, sans crédit, sans ressource; cruellement abandonné, injustement accusé; vertueux par penchant, pécheur par fragilité, pénitent par réflexion ; Jean de Dieu, que la nécessité réduit au dernier rang des condi-

Digitized by Google

tions humaines, que la valeur entraîne dans l'horreur des combats; voilà les spectacles différents que me retrace l'histoire de sa vie.

Qui croirait qu'au milieu de tant d'événements opposés en apparence, l'apôtre de la charité se prépare? Oui, mes frères, chaque trait qui paraît l'éloigner de sa vocation la confirme. Partout se retrouve l'homme de la Providence : *Ordinavit in me charitatem.*

Je me rappelle ce jour, dirai-je heureux ou malheureux, auquel s'offre à l'inexpérience de Jean de Dieu un ministre des autels, respectable par son caractère, odieux par sa conduite, superstitieux dans sa piété, imprudent dans son zèle, inquiet dans ses démarches, errant de villes en villes, de provinces en provinces, abusant partout de la crédulité des peuples, et plus encore de leurs bienfaits.... Par un récit pompeux des merveilles que présente l'Espagne, il intéresse, il flatte la curiosité de Jean de Dieu, l'enlève à ses pères, le séduit, le guide, et bientôt l'abandonne. C'est là, mes frères, le premier instrument dont le ciel se sert pour ouvrir à Jean de Dieu la carrière dans laquelle il doit marcher. Il fallait que, exposé à toutes les rigueurs de la pauvreté, il éprouvât, par une utile expérience, toutes les horreurs d'un pareil état. Il fallait qu'il connût, par la charité qu'on exerce envers lui, l'obligation de l'exercer envers les autres. On est plus sensible aux misères des hommes quand on en a été soi-même la victime.

Sous combien de faces se reproduit ici mon sujet! Jean de Dieu passe d'Etats en Etats; partout digne d'éloges, partout supérieur à la bassesse de ses emplois; l'envie même le respecte. La vertu brille au milieu des ténèbres.... Je vois son mérite sur le point de lui procurer une alliance flatteuse, mespérée. Arbitre de sa fortune, qu'il parle; la prospérité vole au-devant de ses désirs. Non, non : ce n'est point par la voie des honneurs, des richesses, que vous voulez, Seigneur, conduire ce vaisseau d'élection; c'est par les revers, par les disgrâces. Vous paraissez l'éloigner de vous; mais vous saurez vous l'attacher sans réserve. Que, frappé par votre main, il apprenne à connaître vos desseins, à les respecter, à s'y conformer. Il deviendra quelque temps un homme de péché, pour devenir à jamais un homme de charité. C'est dans les périls de la guerre que vous l'attendez. Le héros prépare le saint.

Les démêlés entre les deux plus grands princes de la chrétienté attiraient alors les regards de toute l'Europe. Toujours rivaux, mais avec des qualités opposées, Charles-Quint et François I^er^ s'étaient engagés dans des guerres presque toujours renaissantes. La puissance du premier était plus redoutable, la valeur du second était plus sûre. Celui-là n'écoutait qu'une ambition sans bornes, celui-ci ne soutenait que ses droits avec équité. L'un s'enveloppait dans une politique raffinée, l'autre se livrait avec une franchise toujours égale. Charles-Quint aspirait à la monarchie universelle, François I^er^ défendait sa couronne et son peuple. Les qualités de l'empereur étaient plus brillantes, celles du monarque étaient plus solides. La victoire suivait les drapeaux de la maison d'Autriche, Charles-Quint était heureux; la France aurait eu droit d'espérer plus de triomphes, François I^er^ était malheureux. Tous deux avaient des héros, des admirateurs, de la célébrité, de la gloire, du mérite, et l'Europe les trouvait tous deux d'autant plus grands, qu'ils étaient constamment ennemis, et dignes d'être ennemis l'un de l'autre.

Mais pourquoi, dans un éloge chrétien, m'arrêter à ces objets politiques? Ils ne doivent intéresser aujourd'hui que par les liaisons étroites qu'ils ont avec la conduite de Jean de Dieu. Jean de Dieu paraît dans les armées impériales.... Pardonnons-lui d'avoir été l'ennemi de la France. Il était fidèle à son prince. Nous ne devons pas lui faire un crime de son devoir. La France sait respecter la valeur et la vertu dans ses ennemis mêmes.

Ce serait ici le moment de montrer Jean de Dieu tel que l'Espagne le vit au siége célèbre de Fontarabie, animé d'un courage noble, intrépide; la gloire de la patrie le touche. Pour elle, il ose affronter les périls, défier la mort. La vraie vertu rend toujours les hommes ce qu'ils doivent être. Heureux, si son cœur inaccessible aux sentiments de la crainte, l'eût également été aux impressions du scandale! Mais, hélas! qu'il est difficile, au milieu de la licence des armes, d'écouter toujours la voix austère du devoir! La séduction se présente; Jean de Dieu s'y prête; sa piété s'oublie, son cœur le trahit, le saint dégénère, l'homme succombe. Jean de Dieu n'est plus lui-même.

Mais si la faiblesse a sur lui quelques droits, elle ne les conservera pas longtemps. La réflexion amènera bientôt le repentir. Les remords suivront le crime. Le ciel l'éclaire, la grâce le touche. Frappé, terrassé, comme un autre Saul, baigné dans son sang, il aperçoit l'affreuse image de la mort. Le tombeau s'ouvre à ses yeux.... Objets lugubres, il en est effrayé, lui, qui n'a point craint de les braver dans le tumulte d'une action sanguinaire. Un retour sérieux sur lui-même lui dévoile toute la honte, tout le crime de ses égarements. Agité, troublé, il gémit, il prie, il change. Un même instant le voit renaître à la vie, à la vertu. Hélas! fallait-il qu'il n'échappât au péril que pour essuyer des périls plus grands? Couvert de gloire, il a touché au moment de sa mort; il y va toucher encore, mais flétri, déshonoré, couvert d'ignominie. Les saints ont toujours des ennemis.

Un larcin s'est commis. C'est sur Jean de Dieu que paraissent tomber les indices du crime. La défiance le soupçonne, la calomnie l'accuse, l'injustice le condamne. Veillez, ô mon Dieu! veillez sur ses jours. Vous êtes le

Digitized by Google

protecteur de l'innocence; c'est à vous de la venger. Encore un instant, et Jean de Dieu va, par un supplice infâme, expier un crime dont il n'est point coupable. Non, il ne périra point. L'erreur sera reconnue, la vérité triomphera. Le coupable est découvert, il est puni. L'innocent est justifié. Les ennemis de Jean de Dieu deviennent ses admirateurs. La Providence va remplir ses desseins, et par les grâces les plus signalées, conduire le héros de la charité au terme de sa vocation : *Ordinavit in me charitatem.*

Jusqu'à présent, mes frères, vous avez aperçu dans Jean de Dieu l'homme qu'une invisible main conduit dans des sentiers inconnus. Il avait adoré les desseins de Dieu sans les pénétrer. Tout change. Aux yeux de ce nouveau prophète se dévoilent les mystères du sombre avenir. Sous une image sensible, Jean de Dieu est instruit des épreuves qui l'attendent, des travaux qui l'appellent, des entreprises difficiles mais glorieuses auxquelles le ciel le destine. Il sait tout ce qu'il doit devenir. Il le sait, et son zèle s'enflamme, sa charité le transporte. La Providence lui promet moins de revers qu'il n'en souhaite.

Les grands cœurs forment toujours de grands projets. Si quelquefois ils n'ont pas la gloire de l'exécution, ils ont au moins le mérite du désir. Les désirs de Jean de Dieu n'avaient pas été d'abord conformes aux vues secrètes que le ciel avait sur lui. Il volait en Afrique, lorsque le ciel l'appelait en Espagne. Il soupirait après le martyre, lorsque le ciel le préparait à l'apostolat. Déjà, saintement jaloux de répandre son sang pour la gloire de Jésus-Christ, il fuyait sa patrie, et se flattait de trouver, dans les cruels disciples de Mahomet, ennemis nés du nom chrétien, des tyrans favorables à ses généreux desseins. Déjà vainqueur de la tentation délicate que lui présentait un oncle prêt à le combler de ses bienfaits, Jean de Dieu s'était dérobé à ses prières, à ses larmes; déjà, sur un frêle vaisseau, il fendait les flots de la mer; déjà, dans Alger, dans Tunis, il aurait voulu attaquer le mahométisme, prêcher l'Evangile, arborer la croix, trouver des prisons, des bûchers, des échafauds, la mort. Mais quelle voix se fait entendre? Jean de Dieu. *Grenade sera ta croix...* Jean de Dieu : quel nom! C'est le ciel qui le donne. *Grenade:* quel théâtre! c'est le ciel qui le désigne. *Grenade sera ta croix:* quelle destinée! c'est le ciel qui la fixe .. Jean de Dieu, écoutez, obéissez. Oubliez l'Afrique, oubliez ses tyrans et ses supplices. Votre mort n'est point nécessaire à la religion; vos jours sont précieux à l'Eglise. Vous ne serez point le martyr de la foi; vous serez le martyr de la charité. Grenade vous ouvre une carrière pénible, vaste, immense. Changez vos résolutions. Sous la protection du Dieu qui vous guide, allez; osez tout entreprendre. Vous ne mourrez point dans les tourments; vous vivrez dans les souffrances. Un martyre plus long est un sacrifice plus parfait.

Eclairé sur sa vocation, Jean de Dieu n'aspire plus qu'à la remplir. Il marche, il vole vers Grenade. Que ce nom a pour lui d'attraits! Il y trouvera des croix ; c'est le comble de ses désirs. Il y sera le père des pauvres; c'est le ministère qui flatte le plus son cœur. Grenade! heureuse ville! qu'elle tarde à paraître à ses yeux! L'impatience de ses sentiments semble accuser la lenteur de ses pas.

Laissons, laissons Jean de Dieu, parmi les ravissements, les extases, résister aux timides conseils de la politique, dédaigner les vaines représentations de l'amitié, mépriser tantôt les vents et les tempêtes, tantôt l'enfer et ses fureurs, tantôt la fortune et ses charmes, toujours le monde et ses dangers. Il est temps de voir la vocation se justifier par les entreprises. Dieu a préparé l'apôtre de la charité. Il va le soutenir : *Ordinavit in me charitatem.*

SECONDE PARTIE.

Ils n'échouent que trop souvent les projets enfantés par politique humaine, semblables à ces édifices superbes que la vanité élève et que le temps détruit. Dieu ne les inspire pas, il ne se charge pas du soin de les soutenir.

Mais ce même Dieu, qui se plaît à confondre l'ambition présomptueuse des hommes, leur ménage aussi des exemples frappants de sa protection. Souvent il rend la faiblesse même redoutable aux puissances de la terre, et l'univers voit avec étonnement un fragile arbrisseau braver les vents et les orages. Quel garant plus sûr de cette vérité, que saint Jean de Dieu? Mille obstacles s'opposent à ses desseins. Le monde semble en avoir conjuré la ruine. Vains efforts, tentatives impuissantes. Jean de Dieu les verra; il saura les dissiper. Il vaincra successivement et les difficultés qui précéderont ses entreprises, et les travaux qui les accompagneront. Une charité que Dieu soutient n'a point d'ennemis à craindre; elle n'a que des succès à recueillir : *Ordinavit in me charitatem.*

Tel que parut dans Jérusalem ce prophète suscité de Dieu, mais longtemps exposé aux dérisions d'un peuple rebelle, à l'indocile fierté des grands, à la vengeance des prophètes imposteurs, et qui vit, enfin, ses ennemis humiliés, muets, abattus : *Bellabunt adversum te, et non prævalebunt* (*Jerem.*, xv, 20); tel Jean de Dieu paraît dans Grenade. Tout est prévenu, tout est déclaré contre lui. De vastes projets suscitent toujours de puissants ennemis : *Bellabunt adversum te.* Nouveau Jérémie, Jean de Dieu a-t-il élevé contre le vice une voix impérieuse, terrible? Non. Les contradictions qu'il éprouve, naissent d'un autre principe; de l'artifice singulier qu'invente son humilité. Un délire prétendu le rend l'objet des insultes publiques. Le disciple de la croix ose en imiter la sainte folie. Folie respectable! mais qui répand sur sa conduite mille soupçons désavanta-

Digitized by Google

geux. Action inconnue à la sagesse humaine ; action digne d'un héros évangélique ; action dans laquelle la religion étouffe le dernier germe de l'amour-propre... Vous permettez, ô mon Dieu, que votre serviteur essuie les traits flétrissants de la plus noire calomnie ; mais du sein des humiliations, vous ferez sortir sa gloire plus pure, plus brillante : *Bellabunt, et non prævalebunt.* Dans Grenade même vous lui préparez un vengeur, un panégyriste... Les hommes vertueux s'intéressent toujours aux succès de la vertu.

Grenade possédait alors un homme puissant en œuvres, en paroles ; prodige de pénitence, la gloire du sacerdoce ; l'édification de l'Eglise par ses vertus, le soutien par son zèle, l'oracle par sa doctrine ; Jean d'Avila. Génie vaste, profond, universel ; directeur prudent, mais ferme ; prédicateur célèbre et digne de l'être ; apôtre de l'Andalousie, respecté dans toute l'Espagne, connu de l'univers ; homme de conseil, d'autorité : les princes adoptaient ses décisions, les savants profitaient de ses lumières, et sainte Thérèse le regardait comme son vengeur, le consultait comme son maître, le suivait comme son guide, son modèle. Rien n'est plus propre à former à la sainteté qu'un saint.

Il fallait à Jean de Dieu un homme aussi universellement accrédité, pour justifier les routes mystérieuses de sa piété, pour détromper ceux dont une apparence peu favorable a surpris la décision... Les hommes condamnent souvent ce qu'ils devraient admirer.

Jean de Dieu paraît au tribunal de son juge. Avila prononce. Dans la conduite de Jean de Dieu, il découvre l'esprit de l'Evangile, l'applaudit, l'admire ; apologiste éloquent de la sainteté, il dissipe les préventions, confond les censeurs et assure les respects publics à celui qui avait vu s'élever contre lui les princes, les magistrats, le monde, l'enfer. Que pourront à présent contre Jean de Dieu la licence, l'incrédulité de son siècle ? Que pourront contre ses entreprises les ennemis de la vertu ? Ah ! vainement ils essayeront d'arrêter dans son cours ce fleuve qui partout va répandre la fertilité, l'abondance. Les obstacles les plus difficiles s'aplaniront ; et l'on verra les heureux travaux de Jean de Dieu, presque en même temps, commencer, s'accroître, s'achever. Une charité, qui a Dieu pour appui, ne doit rien appréhender de la part des hommes : *Ordinavit in me charitatem.*

Je vous ai, mes frères, annoncé de grands projets, de grandes entreprises. Quels projets ? quelles entreprises ? Un ouvrage brillant, solide, utile, immortel, dont le plan, l'exécution, le succès sont également admirables, surprenants, merveilleux. Vous en allez juger. Entreprendre d'élever un édifice vaste, immense ; projet digne d'un roi puissant ; projet peut-être au-dessus du pouvoir de beaucoup de princes ; entreprendre d'ouvrir à la misère infirme, abandonnée, un asile contre l'injure des temps, contre l'humiliation de la pauvreté ; l'entreprendre, seul, sans ressource, sans protection, sans intrigues ; l'entreprendre, et l'exécuter : non, ce n'est pas l'ouvrage d'un homme, c'est l'ouvrage de Dieu même : *A Domino factum est istud.* (*Psal.* CXVII, 23.)

L'Eglise avait déjà des Ordres célèbres, les uns consacrés à la retraite, les autres au zèle. Il lui manquait un ordre, qui fût uniquement consacré à la charité dans le service continuel des pauvres malades. C'est ce que médite Jean de Dieu. Le plan est conçu. Tout annonce les prémices de l'œuvre sainte. Mais quelle fatale révolution suspend, arrête une entreprise heureusement commencée ? Une voix unanime s'élève contre Jean de Dieu. Tout le censure, tout le condamne. Homme téméraire ! s'écrie la prudence humaine, toujours défiante, toujours craintive, où vous entraîne l'indiscrétion de votre charité ? Seule peut-elle suffire à vos desseins ? Quelles sont vos richesses ? L'espérance. Mais elle peut vous tromper. Quels sont vos protecteurs ? Vous n'en avez pas. Dieu, dites-vous, est votre appui. Mais vous tentez sa providence. La confiance est une vertu, la présomption est un crime. Il vaut mieux ne pas commencer un ouvrage que de l'abandonner après l'avoir commencé.

Ainsi Rome se récria lorsque saint Pierre entreprit de renverser la religion dominante de l'empire, et d'élever le christianisme sur les débris des idoles. Rome si superstitieusement attachée à la multitude de ses fausses divinités ; Rome si éclairée, se voit non-seulement la capitale du monde chrétien, mais ne peut comprendre comment un homme sans talents, sans éducation, sans protecteurs, a pu produire un effet aussi subit, aussi miraculeux. Mêmes épreuves, mêmes succès dans l'entreprise de Jean de Dieu. Son indigence semble d'abord autoriser les injustes clameurs de Grenade ; mais Grenade reconnaîtra que comme pour arborer la croix au Capitole, Dieu a choisi des hommes sans expérience, sans autorité, de même il choisit un homme faible, ignoré, pour élever à la charité un monument qui ne doit être enseveli que dans les débris des siècles. Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu : *A Domino factum est istud.*

Entrez, mes frères, dans l'idée que je me forme du magnifique établissement que Jean de Dieu vient d'élever. Une charité toujours ingénieuse, toujours fervente, toujours soutenue, quel spectacle ! A peine cet asile a-t-il été ouvert à l'indigence, qu'on y a vu toutes les infirmités rassemblées. Théâtre public de toute espèce de misères et de toute espèce de miséricordes. Des spectres effrayants, des corps qui ne forment qu'une plaie ; des membres mutilés ; des bustes vivants ; des hommes que l'humanité semble désavouer ; l'assemblage de tous les maux ; l'appareil des opérations, plus sanglant que celui des supplices ; la triste image de la mort, qui se reproduit sous mille formes différentes · la mort même, trop souvent vic-

Digitized by Google

torieuse des secours, des efforts de l'art. Des plaintes souvent injustes, toujours amères; des larmes, que les souffrances arrachent, qui souvent irritent les souffrances; le zèle récompensé par l'ingratitude; la Providence accusée par le désespoir: tels les déplorables, les éternels objets qui fixent les regards, qui frappent les sens, mais qui ne peuvent rebuter la charité. Telle est la peinture ébauchée du triste lieu, dans lequel Jean de Dieu se renferme, dans lequel il se destine à vivre, à mourir. Quel héroïsme de sentiments! Vous les démêlerez mieux encore dans sa conduite.

A quels travaux ne se livre-t-il pas? Il est à tout; il suffit à tout. Il est l'homme de tous les soins, de tous les emplois, de tous les services. Aussi avide de se présenter aux humiliations, qu'il est attentif à les épargner aux autres. S'exposer au péril évident de la maladie, en soulageant les malades, c'est ce qu'il ne daigne jamais envisager. Partager les peines de ses frères, ce serait trop peu; il voudrait les réunir en sa personne, et les en voir délivrés. Quel supplice pour son cœur, lorsqu'il voit exercer sur ces tristes victimes des cruautés extrêmes, mais nécessaires! Qu'il aimerait à les soustraire aux rigueurs de leur sort, à s'en charger lui-même! Egalement partagée entre tous ceux que la Providence lui confie, sa prudente activité semble le multiplier, et rend ses travaux tellement universels, que personne n'échappe à ses soins empressés. Le temps interrompt les occupations des autres: celles de Jean de Dieu sont continues. Le jour ne les voit pas commencer; la nuit ne les voit pas finir. Ne se refuser qu'au repos, voilà son partage. Préférer les malades dont les maux sont les plus contagieux, voilà son privilége. Aller au-devant des désirs, voilà son étude. Aussi, la sagesse de sa conduite lui gagne-t-elle tous les cœurs. Or, chrétiens, rendre des pauvres, des malades contents, c'est l'éloge de la charité la plus parfaite. C'est une gloire peut-être unique à Jean de Dieu.

Sa charité est donc une charité que Dieu anime, que Dieu soutient; c'est enfin une charité que Dieu couronne: *Ordinavit in me charitatem.*

TROISIÈME PARTIE.

Quel saint, dans l'exercice de la charité, s'est humilié plus profondément que Jean de Dieu, et s'est vu comblé d'une gloire plus brillante? Quel saint s'est soumis au joug d'une obéissance plus aveugle, et a mérité une autorité plus absolue? La Providence a dirigé la charité de Jean de Dieu, elle l'a récompensée: *Ordinavit in me charitatem.*

C'est dans les ténèbres même de son nouvel établissement, que la réputation de Jean de Dieu commence de transpirer. Déjà tous les cœurs lui payent l'hommage flatteur de la reconnaissance. Les pauvres publient les généreux, les continuels efforts de sa charité. Les riches s'empressent à l'envi d'en multiplier les ressources. Un édifice plus vaste s'élève

C'est le berceau d'un nouvel ordre. En effet, à peine l'asile de la charité a-t-il pris une forme solide, qu'on y voit accourir, pour seconder son zèle, des disciples fervents, autrefois censeurs iniques de sa conduite. Là, se forment, par ses soins, par ses exemples, les Vélasco, les Avila, les Arias, les Martin, ces hommes dont les vertus sont avérées, dont la réputation vit encore dans leurs imitateurs. Là, commence cet ordre célèbre, cet ordre, dont les travaux n'auront pour objet que le soulagement, le service des pauvres; cet ordre, qui bientôt trop resserré dans l'enceinte d'une seule ville, d'un seul royaume, portera le nom, la gloire de Jean de Dieu jusqu'aux climats les plus reculés. Les succès des disciples éterniseront ceux du législateur; et les parties du monde qui n'ont point connu le père, le connaîtront par les enfants.

Nous les voyons aujourd'hui, ces brillants succès, que l'Espagne ne vit alors que dans une espérance encore éloignée. Nous nous félicitons de recueillir l'esprit de Jean de Dieu dans les héritiers de sa charité.

France, quelque temps jalouse de céder aux autres royaumes un avantage si flatteur, vous l'avez bientôt partagé avec eux. Appelée dans cette capitale, une portion de ces héros chrétiens a su, par des prodiges de zèle, vous dédommager d'une trop longue attente... Je laisse à leur conduite, toujours elle-même, le soin facile d'achever leur éloge. L'Eglise publie combien ils sont précieux à la religion: le déisme lui-même avoue qu'ils sont utiles à l'humanité. Les ennemis de la foi sont forcés à respecter les vertus, qu'ils n'ont pas le courage d'imiter... Voulez-vous, mes frères, connaître ces hommes, toujours dirigés par l'esprit de leur saint fondateur? Souvenez-vous de ce qu'étaient leurs prédécesseurs. Ils n'ont point dégénéré. C'étaient des hommes dont la charité était supérieure à toutes les épreuves; des hommes qui ne pensaient, qui n'agissaient que par la charité; des hommes, qui sans cesser d'être hommes, savaient s'élever au-dessus de l'humanité... Sous ces glorieux traits, on désignait les disciples que formait Jean de Dieu. Il les retrouverait encore dans ceux qui les remplacent. Le même esprit perpétue le même mérite.

Cet esprit d'une charité toujours active, toujours inépuisable, porte bientôt le nom de Jean de Dieu jusqu'à la cour. S'il n'eût écouté que son humilité, il se serait refusé à la gloire qui l'appelait. Les intérêts des pauvres triomphent de ses répugnances. Mais jusqu'aux pieds du trône, l'apôtre de la charité est toujours apôtre. Les saints ne varient point dans leurs sentiments.

Ses sentiments, il les communique à la cour. Il paraît, et la cour devient généreuse, charitable, presque prodigue. La charité n'opère pas moins de miracles que le zèle.

Quels égards, j'ai pensé dire quel respect ne témoigne pas à Jean de Dieu le prince le moins accessible, le plus difficile à se communiquer, Philippe II, monarque trop

Digitized by Google

élevé par ses panégyristes, trop dégradé par ses ennemis. Il réunissait des qualités brillantes et d'impardonnables défauts; des vertus utiles et des vices pernicieux. Protecteur de l'Eglise, mais plutôt par vanité que par sentiment; ami de la piété, qu'il pratiquait par faste, et que souvent par un raffinement étudié de zèle extérieur, il faisait servir à ses desseins, en paraissant la faire servir à la religion. Par un orgueil asiatique, il ne savait que rendre la grandeur terrible, sans la rendre aimable. Dissimulé jusqu'à montrer dans le trouble qui l'agitait un front serein, un esprit tranquille, une âme supérieure aux événements. Habile à répandre la discorde, et se défiant de ceux même qu'il chargeait de conduire ses factions. Confondant la décence avec la gravité, la fierté avec la noblesse; jaloux de son autorité, implacable dans sa haine, injuste dans ses vengeances... C'est ainsi qu'ont caractérisé Philippe II les historiens qui n'ont pas été ses adulateurs. La vérité, cependant, lui doit la justice de le peindre sage, éclairé, courageux, libéral, magnifique, religieux... Les tableaux les plus brillants ont leurs ombres, et les plus grands princes ont eu leurs faiblesses.

Que l'Espagne ait vu souvent le faux zèle abuser de la confiance de ce monarque: elle n'aura pas à reprocher la même conduite à Jean de Dieu. Intéressé pour les pauvres, il se montre toujours désintéressé pour lui même... Le prince souhaite de le voir; il lui parle avec bonté; que dis-je? il prévient ses souhaits, applaudit à sa charité, se déclare le protecteur de son établissement, l'enrichit, le comble de ses bienfaits... Jean de Dieu obtient plus, sans demander, que l'ambition la plus démesurée n'aurait osé souhaiter.

Mais au faîte de la gloire, l'homme d'humilité ne s'oublie pas. Des humiliations, il passe aux honneurs, il en soutient l'éclat; des honneurs, il passe aux humiliations, il en fait ses délices. Les saints portent partout le même esprit, l'esprit de la religion.

Partout la religion anime la charité de Jean de Dieu. Charité toujours humble, couronnée par la gloire; charité toujours obéissante, récompensée par l'autorité, par la puissance. *Ordinavit in me charitatem.*

Un nouvel enchaînement de merveilles me frappe, m'arrête. Ici, j'aperçois un homme, victime de l'obéissance; là, j'aperçois un nouvel Elie, presque l'arbitre de la nature.

Jean de Dieu, nouvel Elie; oui, mes frères, à la voix du second prophète, comme à celle du premier, les êtres inanimés deviennent sensibles. Elie commande; et il fait naître un feu vengeur. Jean de Dieu parle; et le feu suspend son activité. Quoi qu'en dise l'incrédulité, tous les siècles enfantent des miracles.

Non loin du nouvel asile, dont Jean de Dieu venait de jeter les fondements, Grenade conservait, avec reconnaissance, un autre établissement, également l'asile des malades, mais plus vaste, plus riche; ouvrage digne de la magnificence des plus puissants monarques. Il avait eu les rois d'Espagne pour fondateurs dans sa naissance, et depuis plusieurs règnes, il n'avait point cessé de les avoir pour protecteurs... Hélas! un instant pensa perdre le fruit de tant de libéralités et de tant de siècles... Une étincelle vole; le feu se communique, l'embrasement se forme, les flammes dévorantes produisent rapidement les plus horribles ravages. Tout tombe, tout périt; de toutes parts, on ne voit que des ruines, des cendres. Il est des images que le cœur saisit mieux, qu'il n'est donné aux expressions de les rendre.

A ce fatal événement, tout s'empresse, tout accourt. Mais vainement on épuise tous les secours, toutes les ressources. Aux yeux des spectateurs, tombent mille victimes de leur zèle. Le danger accroît, l'ardeur se ralentit, la terreur succède à l'empressement; tout fuit; et la charité ne voit que des hommes, lorsqu'elle avait droit d'espérer des héros. Je me trompe: il en est un, que l'activité du feu ne peut arrêter, que rien n'étonne. Non, la timide réflexion ne peut suspendre la rapidité de ses pas. Prodigue de sa vie, il s'élance au milieu des débris embrasés. A travers des tourbillons de flammes, il court, il vole vers ces tristes lieux, où l'incendie plus violent désole, renverse, consume. Ferme, intrépide, invincible, il exhorte, il anime, il secourt; dans un seul homme, on croit voir plusieurs Jean de Dieu. Lui seul n'aperçoit point le danger, que tout un peuple craint pour lui.

Mais, ô désolation! il vient d'échapper aux regards attentifs à le suivre. On ne voit plus qu'un feu destructeur, toujours plus vif, plus universel. Les pauvres pensent avoir perdu leur père. La crainte que l'on a d'un malheur, fait croire le malheur véritable. Que de soupirs! que de larmes! les traits les plus énergiques seraient trop faibles, pour représenter la vive douleur, dont Grenade est pénétré. Vous eussiez entendu les grands et les peuples confondre ensemble leurs cris, leurs gémissements. Que ce spectacle était touchant! Que les sentiments des cœurs se peignaient vivement dans les expressions du désespoir! Il n'est donc plus, s'écriait-on, cet homme, qui avait vu les anges, presque jaloux de sa charité, s'offrir à partager ses travaux. Il n'est plus: oh! qu'il nous eût épargné de regrets, s'il eût moins écouté son zèle et plus consulté nos frayeurs

Calmez-les, ces frayeurs, peuples trop légitimement affligés. Jean de Dieu est encore. Il a triomphé de l'élément le plus terrible. Les malades sont secourus, l'incendie est éteint. Applaudissez à la victoire de celui, dont vous pleuriez la perte. Le ciel le conserve pour vos intérêts, pour la gloire de la religion. Que l'époque de son triomphe soit à jamais gravée dans tous les cœurs; qu'elle soit inscrite dans vos fastes. L'Eglise elle-même célébrera ce miracle frappant, unique. Par elle, la postérité la plus reculée connaîtra la puissance de Jean de Dieu. Dans tous les siècles, on dira qu'un homme, guidé

Digitized by Google

par la charité, a paru supérieur à la mort même. On dira que les flammes, qui embrasent son cœur, écartent, éteignent, anéantissent les flammes, qui devaient consumer son corps. *In schola charitatis edocens, segniorem in eum fuisse ignem, qui foris usserat, quam qui intus accenderat (In Offic. S. Joan. de Deo, lect. 9, Brev. Rom.)*

Quel tissu de prodiges ne me fournirait pas encore la puissance de Jean de Dieu, s'il était possible de n'en point abréger le brillant récit! On verrait les eaux rapides du Xénil respecter ce nouveau Moïse; on verrait la mort même avouer la force victorieuse de cet autre Elisée. La charité de Jean de Dieu, plus puissante que le sceptre et la couronne, voit fuir devant elle tous les fléaux, qui menacent l'humanité. Sa puissance est une puissance toujours bienfaisante. Sa charité soulage les malades, sa patience les souffre, son pouvoir les guérit, et les merveilles qui ont illustré sa vie se perpétuent après sa mort.

Quelle parole vient de m'échapper! Jean de Dieu faible, abattu, mourant... ô jour déplorable! ô fatal événement! elle va donc s'effacer, pour la terre, l'image la plus parfaite du Dieu des miséricordes... Pauvres de Jésus-Christ, accourez, venez recueillir les derniers soupirs de votre tendre bienfaiteur. Son salut et vos intérêts sont les seuls objets qui le touchent, qui l'occupent. Les yeux fixés sur la croix, il demande pour vous au ciel des protecteurs, des secours. Il semble avoir oublié qu'il vous laisse d'autres lui-même. Du lit de son infirmité, il porte vos misères, et ses vœux aux pieds des autels. Hélas! l'autel devient son tombeau; il prie; et il expire...

Représentez-vous la consternation de Milan, à la mort de saint Ambroise, l'accablement de la Touraine, à la mort de saint Martin: images fidèles du deuil, de la désolation, qui se répandent dans Grenade, à la mort de Jean de Dieu... L'Eglise regrette un saint, son ornement et sa gloire. Les pauvres réclament un saint, leur apôtre et leur père. Tous les états perdent un saint, leur conseil et leur modèle.

Non, les plus magnifiques obsèques des rois n'égalent pas la pompe funèbre, que la reconnaissance croit devoir aux précieux restes de Jean de Dieu. C'est moins un spectacle lugubre, qu'une fête brillante. On le pleure; et on invoque. Les regrets et les éloges semblent déjà commencer la célébrité de son culte.

Dans la douleur publique, il reste un double motif de consolation. La puissance de Jean de Dieu dans le ciel, son esprit sur la terre. Dans lui, les pauvres n'ont perdu qu'un Père; il leur en laisse plusieurs. *Videant pauperes, et lætentur (Psal. LXVIII, 33.)* Que les pauvres ouvrent les yeux, qu'ils voient leurs ressources, et qu'ils se livrent aux transports de la plus juste allégresse. *Videant pauperes, et lætentur.* Qu'ils espèrent tout de la charité, qui anime les disciples de Jean de Dieu: dans tous les siècles, elle s'attendrira sur les besoins des pauvres, elle se dévouera au service des malades. Dût-elle ne travailler que pour des ingrats, elle sera toujours active sans repos, officieuse sans intérêt, digne de nos éloges, parce qu'elle est digne de Jean de Dieu et de la religion.

Pour vous, chrétiens, quand marcherez-vous sur les traces du saint législateur, dont l'Eglise célèbre aujourd'hui le triomphe? N'aura-t-il donc des imitateurs que parmi ses disciples? Ah! venez, venez, à l'ombre de cet asile, apprendre et la nécessité, et l'héroïsme de la charité: *Ordinavit in me charitatem.* Charité, que Dieu inspire, que Dieu soutient, que Dieu couronne, sur la terre, et dans le ciel. Je vous le souhaite.

PANÉGYRIQUE V.

SAINT THOMAS D'AQUIN, DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS, ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Prononcé le jour de sa fête, 7 mars 1761, dans l'église des Dominicains du faubourg Saint-Germain, et le 8 mars 1762, dans l'église des Dominicains de la rue Saint-Jacques.

De fructu operum tuorum satiabitur terra (*Psal.* CIII, 13.)

La terre sera rassasiée du fruit de vos ouvrages.

Monseigneur (29),

Les ouvrages des hommes ne sont pas toujours consacrés à l'immortalité. Le génie, qui les enfante, ne doit pas même se flatter de fixer sur eux l'attention de son siècle. Les succès universels et permanents sont aussi rares que les phénomènes heureux qui les méritent.

Quels sont donc ces ouvrages précieux, qui bravent l'injure des temps, et conservent sur la terre, avec une réputation toujours égale, des fruits toujours durables? *De fructu operum tuorum satiabitur terra.*

A ces caractères augustes, uniques, saint Thomas d'Aquin distinguait autrefois la religion chrétienne, dont il démontrait la divinité. Son humilité ne lui permettait pas de penser que ces paroles lui pourraient être appliquées à lui-même, et que cette application glorieuse serait confirmée par le suffrage des savants, par l'autorité des souverains pontifes, par les décisions des conciles.

Thomas d'Aquin est suscité par la Providence, dans le XIII^e^ siècle, pour terrasser tous les monstres produits par le libertinage, par l'erreur, par l'impiété. Son aurore est brillante; il jette dans son midi un éclat qui frappe, qui étonne; et les derniers rayons qu'il répand sur l'Eglise, y laissent une lumière qui perce les ombres de son tombeau, et qui subsistera sur la terre jusqu'à l'instant marqué où tout ce que renferme la terre, se perdra dans l'abîme de l'éternité. *De fructu operum tuorum satiabitur terra.*

(29) Le prince Colonne, nonce du pape.

Digitized by Google

Devant lui toute la terre s'est tue par respect, et toute la terre parle de lui par reconnaissance. Toute la terre se tait pour recevoir la doctrine de Thomas d'Aquin : premier point. Toute la terre parle pour applaudir à la doctrine de Thomas d'Aquin : second point.

Cet éloge pourrait-il, Monseigneur, ne pas vous intéresser? Il y sera parlé d'une naissance presqu'aussi célèbre que la vôtre ; des souverains pontifes, dont vous méritez la confiance ; de la cour de nos rois, dont vous réunissez les suffrages ; de la pourpre romaine, qui ne cessera pas pour vous d'être héréditaire dans votre Maison ; de la Religion, qui vous confie ses intérêts avec d'autant plus d'assurance, qu'elle sait les confier à la vertu même. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Monseigneur,

Lorsque dans les livres sacrés l'Esprit-Saint a voulu donner une idée sublime du plus fameux conquérant dont parle l'histoire profane, il ne rappelle point ses immenses desseins, ses exploits multipliés, ses surprenantes victoires. Dans une seule image il achève et son portrait, et son éloge. Devant lui, dit-il, la terre étonnée se tut. *Siluit terra in conspectu ejus.* (*I Mach.*, 1,3.)

J'emprunte la même image pour tracer le portrait de Thomas d'Aquin. Il me semble que la terre se tait pour recevoir la doctrine qu'il enseigne.

La retraite : elle se tait pour recevoir une doctrine puisée dans les sources les plus pures.

Les écoles : elles se taisent pour recevoir une doctrine distinguée par les caractères les plus rares.

Le monde : il se tait pour recevoir une doctrine consacrée par l'usage le plus saint.

L'Eglise : elle se tait pour recevoir une doctrine développée dans les ouvrages les plus utiles. *Siluit terra in conspectu ejus.*

1° Un homme avait paru dans l'Eglise avec la piété d'un solitaire, avec le zèle d'un apôtre, avec la sagesse d'un patriarche, avec l'éclat d'un thaumaturge. Il avait instruit les justes, repris les pécheurs, confondu les hérétiques, extirpé l'impiété, étonné l'univers. Son esprit subsistait après lui sur la terre. La terre édifiée voyait le maître se reproduire dans ses disciples, l'ordre de Saint-Dominique représenter Dominique lui-même. Dans cet ordre encore naissant, déjà célèbre, se distinguaient des hommes les fléaux du vice, les soutiens de l'Eglise, les modèles de toutes les vertus ; un Jean le Teutonique, le plus humble des religieux, et le plus sage des supérieurs ; un Pierre de Véronne, la terreur de l'hérésie, et le martyr de la vérité ; un Hyacinthe, l'oracle du christianisme en Europe, et le vainqueur du mahométisme en Asie.

C'est dans cette terre de bénédiction que la Providence conduit Thomas d'Aquin. Le mont Cassin avait été pour lui ce qu'avait été pour Samuel le tabernacle de Silo, une préparation au ministère le plus saint. Dans l'ordre de Saint-Dominique commencent d'éclore les premiers fruits de sa doctrine : doctrine, ai-je dit, puisée dans les sources les plus pures.

Tel qu'un géant, on le voit s'élancer dans la carrière des sciences ; mais, dans son cours rapide, la sagesse le guide, la grâce l'éclaire, la foi l'arrête.

Il enseignera dans ses écrits que la prière est la clef de l'érudition ; que, semblable à la lumière, la science doit descendre du ciel sur la terre ; que la sainteté des actions doit précéder les enseignements de la doctrine : *Prius vita quam doctrina.* (S. THOM., *Lect. in c.* v, *Matth.*) Ces lois, qu'il prescrira dans ses ouvrages, il les justifie d'abord par ses exemples. Prosterné devant vos autels, ô mon Dieu! s'il se fait un mérite de vous consacrer son cœur, vous ne dédaignez pas vous-même d'éclairer son entendement..... Saint Paul acquiert ses connaissances dans le troisième ciel, saint Jean dans le sein du Sauveur, saint Augustin dans les divines Ecritures ; Thomas d'Aquin dans les plaies de Jésus-Christ, aux pieds de la croix, dans la ferveur de la contemplation.

Dans la ferveur de la contemplation, il apprend à connaître Dieu, le monde, lui-même. Dieu, pour l'adorer ; le monde, pour le mépriser ; lui-même, pour se sacrifier.....

Qu'est-ce que Dieu? demandait-il aux hommes chargés de son éducation. Priez, réfléchissez, jeune Moïse ; et bientôt se présenteront aux yeux de votre foi toutes les perfections de l'Etre suprême ; ces perfections que vous décrirez avec tant de force et d'éloquence.

Qu'est-ce que le monde? disiez-vous, à l'aspect des troubles qui divisaient le sacerdoce et l'empire. Priez, réfléchissez ; et bientôt votre raison elle-même ne verra le monde que comme le théâtre sanglant des passions humaines. Grégoire IX, attaqué jusque sur le trône de l'Eglise ; Frédéric II toujours malheureux, malgré sa puissance et ses victoires ; les princes chrétiens, tantôt unis par la politique, tantôt divisés par l'intérêt ; les armées successivement triomphantes et vaincues : tant de révolutions frappantes vous feront conclure ce que vous constaterez si solidement dans vos ouvrages, que le monde n'est pas digne de fixer un cœur chrétien....

Que suis-je, hélas! vous disiez-vous dans l'intérieur de votre conscience, lorsqu'on vous rappelait que le sang des princes Lombards coulait dans vos veines, et que votre maison était alliée à toutes les couronnes de l'Europe. Priez, réfléchissez ; et vous serez convaincu qu'un grand nom n'est qu'une grande vanité ; que le sang le plus auguste est corrompu par la lèpre du péché. Priez, réfléchissez ; et lorsque les hommes charnels viendront traverser les desseins de la Providence sur vous, vous aurez des armes puissantes pour rendre leurs efforts inutiles.

Digitized by Google

Une mère tendre ne vous séduira pas : vous lui résisterez. Des frères entreprenants ne vous arrêteront pas : vous les confondrez. Des sœurs insinuantes ne vous entraîneront pas : vous les persuaderez. Vous perdrez la liberté, sans perdre le courage; et après avoir été la victime d'une tyrannie domestique, le martyr de la vocation, vous sortirez vainqueur de tous les combats, parce que le Dieu que vous aurez invoqué ne vous abandonnera point ; parce qu'il saura vous donner cette voix efficace qui brise les cèdres, écarte les flammes, maîtrise les esprits, enchaîne les volontés... Les raisons de la chair et du sang sont bien faibles, quand on leur oppose avec autant de fermeté que de génie les motifs supérieurs de la Religion.

Aux exercices de la contemplation, Thomas d'Aquin ne joindra-t-il pas ceux de l'étude? Oui, mes frères. On l'entendra bientôt dire à ses disciples, que l'étude de la religion est l'étude la plus intéressante, la plus avantageuse; et sa propre expérience lui servira de preuve. Saisir tous les points qui concourent à démontrer la divinité du christianisme, suivre toute l'économie des saintes Ecritures, c'est son premier, son unique soin. Sans doute le même esprit qui en dicta les oracles lui en donne l'intelligence. Que de richesses il y découvre! Religion divine! lorsqu'il les emploiera, ces richesses, pour venger vos droits, on ne sera point surpris de le voir s'approprier l'esprit des David, des Jérémie, des Ezéchiel, l'esprit de saint Paul, l'esprit de saint Jean; et l'on doutera presque si l'on ne pourrait point placer le commentateur profond à côté de ses inimitables modèles.

Une doctrine puisée dans des sources aussi pures, quel éclat ne doit-elle pas avoir dans la bouche d'un homme qui vient de sacrifier tout ce que sa naissance pouvait lui promettre dans le monde, au désir de se sanctifier dans la retraite!

Thomas d'Aquin y paraît, et déjà l'ordre de Saint-Dominique établit sur lui ses plus solides espérances. Déjà son érudition imprime le respect. Déjà ses supérieurs se taisent pour l'admirer, ses maîtres pour l'écouter, ses frères pour l'imiter...

Est-il cité au tribunal d'Innocent IV, pour y justifier la validité de ses vœux attaqués? Les hommes même qui les ont reçus n'osent pas en sa présence s'expliquer sur ses motifs, sur leur conduite, tant ils sont persuadés que, pour appuyer sa cause, ménager leurs intérêts et triompher, Thomas d'Aquin n'a besoin que de lui-même. Devant lui tous se taisent pour recevoir ses oracles, comme autrefois les Pharaon, les Nabuchodonosor écoutaient dans un profond silence les sages explications des Joseph, des Daniel... De la retraite passe-t-il dans les écoles? Les écoles se taisent, pour recevoir une doctrine distinguée par les caractères les plus rares : ***Situit terra in conspectu ejus.***

2° Les écoles les plus renommées pour les sciences ne sont pas toujours les plus favorables à la célébrité des savants. Les talents les plus décidés y trouvent des ennemis, parce qu'ils y trouvent des concurrents. Le génie est toujours respectable; le génie n'est pas toujours respecté. Il le fut dans Thomas d'Aquin. Ne le suivons pas dans l'université de Naples; ses premiers essais n'y pouvaient encore donner que des espérances; et devant lui, les arbitres de l'éloquence, les oracles de la philosophie cessent de parler pour l'entendre parler lui-même. Les grands génies sont faits pour les grands théâtres....

L'obéissance conduit Thomas d'Aquin à Paris. Paris savait que dans Cologne la première époque de ses leçons avait été la première époque de sa gloire. Pour lui, les maîtres en Israël y dérogent aux sages lois qu'ils se sont imposées; ils oublient sa jeunesse; ils n'aperçoivent que son mérite, et le chargent d'enseigner dans un âge où les autres sont encore assujettis à l'obligation d'apprendre... C'est animer les talents, que de leur accorder des priviléges. Thomas d'Aquin commence ses instructions publiques; avec elles commence l'ascendant impérieux de son érudition. On dirait qu'il donne à la philosophie un nouveau jour, une forme nouvelle à la théologie, à toutes les sciences un nouvel être. Aussi de toutes les parties de l'Europe accourent pour l'entendre des disciples empressés. Toutes les bouches deviennent muettes, lorsqu'il parle, et lui cèdent le droit de prononcer, dans l'assemblée des juges, sur les objets épineux qui les divisent.

Les opinions étaient alors partagées sur la question des accidents eucharistiques. Dispute abstraite. Les difficultés augmentaient par l'accablante multiplicité de raisons, dont chaque parti se faisait un devoir onéreux d'étayer la probabilité de ses sentiments. A Thomas d'Aquin est confié l'emploi honorable, mais délicat, de fixer la croyance universelle. Il écrit, il juge; et les faux systèmes tombent. Ses décisions sont déjà reçues dans les écoles avec la même vénération qu'elles le seront dans les conciles.

Dans les écoles de Bologne, de Rome, ainsi que dans celles de Paris, de Cologne, même unanimité à respecter dans sa doctrine les leçons de la sagesse, de la vérité.

Quelle doctrine! et qui pourrait ébaucher les caractères singuliers qui la distinguent?

La stabilité dans les principes, la clarté dans les raisonnements, l'utilité dans les conséquences, ce sont les traits distinctifs auxquels Thomas d'Aquin reconnaît les Pères de l'Eglise et leur doctrine. Aux mêmes traits je reconnais la doctrine de Thomas d'Aquin. Doctrine de Thomas d'Aquin, doctrine invariable dans ses principes : partout les mêmes dogmes, la même morale : ***stabilitas.*** (S. Thom., *in c.* V, *Matth.*) Doctrine lumineuse dans ses raisonnements ; elle ne laisse aucun doute, aucune difficulté : ***claritas.*** (*Ibid.*) Doctrine utile; elle ajoute au mérite d'une érudition immense, le privilége d'un usage universel ; ***utilitas.*** (*Ibid.*)

Digitized by Google

Doctrine aussi sublime que solide. Quelle élévation et quelle profondeur, lorsqu'il explique (S. Thom., *De angel.*), d'un côté, la création des intelligences célestes, leur nature, leurs propriétés, leurs opérations; de l'autre, la grandeur et la misère de l'homme, ses crimes et ses ressources! (S. Thom., *Summ.*, part. prim.)

Doctrine de Thomas d'Aquin, doctrine où les vérités se développent, se soutiennent par un enchaînement combiné de principes, de conséquences, capables d'opérer la conviction dans les esprits les plus incrédules. Là, se trouvent heureusement réunies, dit Sixte de Sienne, la brièveté et l'abondance; la subtilité des idées et la justesse des décisions. Sous la plume de Thomas d'Aquin, les questions jusqu'alors détachées deviennent susceptibles de liaison. Elles forment un corps de vérités d'autant plus admirable, que dans le XIII^e^ siècle cet esprit de précision était universellement ignoré. Doctrine de Thomas d'Aquin, doctrine dans laquelle brille la vérité sans aucun mélange d'erreurs. Ses principes sont sûrs, ses sentiments sont orthodoxes; et comme aucune tache n'a jamais souillé ses écrits, aucun nuage n'a jamais terni sa réputation. Doctrine de Thomas d'Aquin, doctrine qui réunit toutes les espèces de mérites : il semble franchir les bornes de l'intelligence humaine, et avoir échappé à la contagion de l'ignorance commune parmi les hommes. Son génie facile se joue avec tous les genres d'érudition.

Doctrine de Thomas d'Aquin, doctrine distinguée par les caractères les plus rares; les écoles se taisent, pour la recevoir, dès qu'elle paraît. Dès qu'elle paraît dans le monde, le monde se tait pour recevoir une doctrine consacrée par l'usage le plus saint : *Siluit terra in conspectu ejus.*

3°. Par quelle fatalité les grands talents sont-ils quelquefois aussi préjudiciables à la société qu'à la religion? C'est que l'érudition ose souvent se permettre des attentats qui la déshonorent. Les talents, sur le théâtre du monde, ressemblent à ces conquérants, dont les victoires font ou la félicité, ou le malheur des empires. Quand on les prostitue par un abus coupable, ce sont autant de fléaux : on peut les regarder comme des bienfaits, quand ils sont consacrés par un usage toujours utile, toujours saint.

Par cet usage précieux des talents, la réputation de Thomas d'Aquin s'établit dans le monde. Le monde se tait pour recevoir avec une respectueuse attention les vérités qu'il annonce. Il parle; et les scandales cessent, les idoles du cœur sont brisées. Paris voit de nouvelles mœurs succéder à ses anciens désordres. Il parle; et apôtre vainqueur jusque dans le sein de sa famille, il inspire à sa mère l'esprit de pénitence, le zèle de la religion à ses frères, à l'une de ses sœurs le goût de la retraite, à l'autre le désir efficace de vivre dans le monde, sans en contracter les vices. Il parle; et à des miracles dans l'ordre du salut, succèdent des miracles dans l'ordre de la nature. Dans la capitale du monde chrétien, une nouvelle hémorrhoïsse reçoit de lui la grâce de la santé, la grâce de la conversion. Eh! quelles conversions ne devaient pas opérer des discours extraits de l'Evangile, soutenus par l'exemple! Un apôtre qui pratique avec fidélité ce qu'il enseigne avec éloquence, ne laisse au vice confondu que le silence, la honte ou le repentir.

Les mêmes talents que Thomas d'Aquin consacre à la réformation des mœurs, il les consacre à l'embellissement du culte. Depuis longtemps le zèle et la piété sollicitaient à la cour de Rome l'établissement d'une fête solennelle pour honorer le corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Je ne sais quelles considérations intéressantes en avaient jusqu'alors suspendu l'exécution. Thomas d'Aquin emploie son crédit, son éloquence, à persuader les avantages, la nécessité de cette institution; et il réussit. Urbain IV lui commande de composer l'office que chantera l'Eglise au jour de la solennité qu'il sollicite. Il écrit : l'ouvrage est achevé (Opusc. 57); et la fête est instituée.... L'ouvrage est achevé! Ouvrage incomparable, où la piété dicte les pensées, où la reconnaissance crée les expressions, où l'amour divin semble se peindre lui-même. O David! dans le langage de Thomas d'Aquin, ne croyez-vous pas entendre le vôtre? Jamais, jamais on ne vit plus heureusement conciliées la précision du dogme avec la doctrine des mœurs, les richesses du génie avec les effusions du sentiment.

Ce serait peu pour Thomas d'Aquin d'avoir concouru à l'embellissement du culte, s'il ne concourait pas également à la ruine de la superstition... Un auteur inconnu venait de produire un livre frivole, mais dangereux : *l'Evangile éternel*, tel en était le titre; un tissu de maximes scandaleuses, d'erreurs palpables; tel en était le caractère. Un parallèle indécent entre Jésus-Christ et un enthousiaste; une chimérique perfection, élevée sur les débris de l'esprit évangélique; voilà, dirai-je, le système, ou la folie de cet écrivain ténébreux, autant digne de mépris, que ses écrits étaient dignes de censure?... Thomas d'Aquin entreprend et l'auteur, et l'ouvrage. C'est un foudre destructeur, qui renverse l'esprit de superstition par l'esprit de sagesse, et venge avec une supériorité de raison, de lumières, d'autorité, Jésus-Christ, les apôtres, l'Evangile. L'univers reçoit ses décisions comme autant de lois qui préparent les anathèmes du concile d'Arles.

A la faveur de ces succès, le nom de Thomas d'Aquin perce à la cour de saint Louis... Respectés dans le sanctuaire des sciences, les savants sont souvent ignorés à la cour des rois : le siècle de saint Louis offre un autre spectacle; les talents, les vertus, assis à côté du trône, comme sur le trône même. Quel usage Thomas d'Aquin fera-t-il, et de sa science, et de la considération singulière

Digitized by Google

que lui témoigne le monarque? Il en profitera pour faire passer jusqu'au cœur du prince des instructions salutaires, des sages conseils, la liberté évangélique. Admis à la table du saint roi, il s'y montrera toujours humble, toujours recueilli; que dis-je? Ah! ne paraît-il pas oublier l'honneur qu'il reçoit et ne s'occuper que des objets qui peuvent intéresser la religion? *Conclusum est contra manichæos.* Ce raisonnement contre les manichéens est invincible, s'écrie-t-il, dans une distraction réfléchie; rendu à lui-même, il aperçoit le monarque; mais il lit dans son regard obligeant, qu'il se fait un plaisir de pardonner un transport de zèle. Pardonner! Je me sers d'une expression que, du haut du ciel, saint Louis désavoue. Non, Louis applaudit à l'heureuse inadvertance de Thomas d'Aquin. Il ordonne que l'argument, qui pourrait échapper à l'infidélité de la mémoire, soit inscrit dans les fastes de son empire. Il veut que tous les siècles apprennent qu'un roi qui sait respecter la religion, sait aussi respecter les occupations de ceux qui la défendent.

Ainsi se tait le monde, pour recevoir une doctrine consacrée par l'usage le plus saint: j'ai dit le monde; je dois dire toute l'Eglise. Toute l'Eglise se tait, pour recevoir une doctrine développée dans les ouvrages les plus utiles: *Siluit terra in conspectu ejus.*

4°. *Ce que j'ai appris sans déguisement, je le communiquerai sans envie* (*Sap.*, VII), disait le plus sage des rois. La sagesse est un *trésor infini* pour tous les hommes. Dans elle se manifeste *un esprit d'intelligence*, *saint* dans ses opérations, *unique* dans ses connaissances, *multiplié* dans ses effets; *un esprit qui renferme tous les esprits.*

Sont-ce les paroles de Salomon que vous venez d'entendre, mes frères? Ou bien ai-je peint, sous cet emblème, la variété, l'utilité des ouvrages dont Thomas d'Aquin enrichit l'Eglise? Ouvrages dans lesquels il rend les sentiments connus des Pères qui l'ont précédé et se fraye une route singulière, que les Pères qui l'ont précédé n'ont point parcourue. De ce trésor inépuisable sortent des richesses nouvelles et des richesses anciennes: *Profert de thesauro suo nova et vetera.* (*Matth.*, XIII, 52.)

Richesses anciennes: *Profert vetera.* Voulez-vous le voir apologiste de la religion avec Tertullien, avec saint Justin? Lisez, méditez, approfondissez la Somme contre les Gentils. Là, l'autorité des divines Ecritures, les lumières de la raison, les sentiments même des philosophes, toutes les créatures conduisent par un témoignage unanime, quoique différent, à la connaissance du Créateur. On y trouve son existence établie invinciblement, son unité solidement vengée, sa providence sagement justifiée. (*Summ. Theol. advers. Gent.*, prim. pars.)

Demandez-vous que sur les traces de saint Athanase, de saint Hilaire, il démontre la divinité de Jésus-Christ? Arrêtez un œil attentif sur la troisième partie du même Ouvrage: Thomas d'Aquin y développe avec cette solidité qui n'appartient qu'à lui, les promesses des prophètes et l'accomplissement des prophéties; le besoin qu'avait le monde d'un libérateur, et les caractères d'un libérateur justifiés dans Jésus-Christ. La sainteté de ses exemples, la puissance de sa grâce, la sagesse de sa doctrine, l'authenticité de ses miracles, l'efficacité de ses mérites, l'utilité de ses sacrements, la gloire de son sacerdoce, l'éternité de son règne, y sont présentées à la raison pour l'humilier, à la foi pour la fixer, à tous les mortels pour leur montrer dans l'Homme-Dieu un modèle, un père, un maître, une victime, un rémunérateur, digne de leurs adorations, digne de leur amour. (*Summ.*, III part.)

Avec saint Chrysostome, c'est un orateur consommé. A l'exemple de saint Jérôme, il interprète les livres sacrés: témoins ses *Commentaires sur les Evangiles*, commentaires qui renferment tout ce qu'ont dit de sublime, d'édifiant, les interprètes de l'Eglise latine et ceux de l'Eglise grecque. (*Catena aurea.*) Comme saint Léon, il explique la foi des mystères: le mystère de l'incarnation avec une sublimité que rien n'égale; le mystère de la Trinité (*De Trinitate*), avec une clarté dont rien n'approche; le mystère de la Rédemption contre les gentils, le mystère de la Résurrection contre les Juifs, tous les mystères contre tous les incrédules. Théologien avec saint Grégoire de Nazianze, quelles vérités de la foi échappent à ses savantes discussions! Moraliste avec saint Ambroise, avec saint Grégoire le Grand, il a rassemblé dans sa *Seconde-Seconde* tous les points que la conscience doit consulter, tous les motifs qui doivent déterminer les actions. C'est la source dans laquelle toutes les écoles puisent leurs sentiments, tous les directeurs leurs lumières, tous les casuistes leurs décisions. C'est le christianisme pratique interprété dans toutes ses lois.

Mais à des richesses anciennes, que de nouvelles richesses ne joint pas son fertile génie! *Profert nova.* Avant lui, la logique n'était que ténèbres, il y porte la lumière. Physicien unique dans un siècle où la physique n'était encore qu'un chaos, il annonce ces siècles heureux, où de savantes académies devaient interroger les secrets de la nature, et par d'utiles découvertes étendre, si j'ose le dire, les limites de l'esprit humain. (*Comment. in Aristot.*)

Richesses nouvelles: *Profert nova.* L'Eglise grecque se prévaut-elle des expressions employées par quelques-uns de ses Pères pour appuyer son schisme? le souverain pontife invite Thomas d'Aquin à vérifier ces expressions qui paraissent supposées; il examine, il décide, et démontre sans réplique que les Athanase, les Basile, les Chrysostome, les Grégoire de Nazianze, n'enfantèrent jamais les sentiments erronés que l'ignorance ou la malignité osent leur imputer. (Opusc. 1 *contr. error. Græc.*)

Richesses nouvelles: *Profert nova.* Je

Digitized by Google

place dans ce rang les réponses de saint Thomas (Opusc. 281, 50, 27), à toutes sortes de personnes, sur toutes sortes de questions. Cet écrit, dans lequel il fixe la création du monde et sape le système de son éternité prétendue; ses *Commentaires* admirables *sur le Maître des sentences*, ouvrage accueilli comme un phénomène dont le monde théologique n'avait pas encore eu d'exemple. L'explication du prophète Isaïe (*Comment. in Isa. proph.*) avait autrefois arrêté la plume de saint Augustin; saint Thomas l'achève avec une facilité inimitable qui étonne son siècle. Il y règne un sublime miraculeux que ne désavouerait pas Isaïe lui-même. C'est lui, dit saint Antonin, qui le premier a commenté le sens littéral de ce livre, dont saint Grégoire le Grand avait donné le sens moral et spirituel, le livre de *Job*. Avant saint Thomas, le Prophète-Roi avait eu des commentateurs ingénieux et profonds: saint Thomas les surpasse dans l'explication des psaumes. (*Expl. in Psal.*) On croirait en le lisant, ainsi qu'en lisant David, que ce livre est moins une prophétie qu'un Évangile : *Evangelium, non prophetia.*

Thomas d'Aquin n'est pas le premier qui dans la carrière théologique, se soit distingué par des ouvrages utiles et applaudis; mais le premier, il forme, il exécute le projet de rassembler, dans un même ouvrage, un corps de doctrine qui, par l'enchaînement des principes, par l'ordre des matières, par la connexion des preuves, présente le tableau général de la religion chrétienne et catholique, combat toutes les superstitions païennes, renverse tous les systèmes de l'impiété, pulvérise tous les sophismes de l'erreur..... (*Summ theol.*) Mille écrits en ce genre ont paru depuis près de cinq siècles, et depuis près de cinq siècles, aucun écrit en ce genre n'a pu soutenir le parallèle avec l'ouvrage sorti de la plume de Thomas d'Aquin.

Un Thomas d'Aquin forme des élèves; il n'a pas à redouter des rivaux, des vainqueurs.

Que ne puis-je à présent, mes frères, transporter votre imagination dans le siècle de Thomas d'Aquin, et vous y rendre les témoins des fortes impressions que font sur les esprits ces ouvrages multipliés, dont je n'ai nommé que la moindre partie! Ils paraissent; et toute l'Eglise, par un silence d'admiration, invite l'univers à les méditer, à les approfondir, à les rendre aussi précieux par leur usage, qu'ils le sont par leur mérite. Ils paraissent; et les religieux les lisent pour s'instruire, les pasteurs pour se guider, les évêques pour se concilier, les souverains pontifes pour se décider. Ils paraissent; et la preuve décisive du respect avec lequel on les reçoit, c'est que l'Eglise semble n'avoir plus d'autre voix que celle de Thomas d'Aquin pour annoncer les vérités de la religion, appuyer ses dogmes, venger ses mystères, confondre ses ennemis, constater sa divinité. Thomas d'Aquin est donc tout à la fois l'Ange de la retraite, l'Ange des écoles, l'Ange du monde, l'Ange de l'Eglise. Dans la retraite, il édifie; dans les écoles, il enseigne; dans le monde, il prophétise; dans l'Eglise, il décide; et partout, avec une attention égale, on étudie ses exemples, on écoute ses leçons, on révère ses oracles, on souscrit à ses jugements. Mais, si toute la terre se tait pour recevoir la doctrine de Thomas d'Aquin, toute la terre parle pour l'applaudir.

SECONDE PARTIE.

L'éclat des vertus se joint-il, dans un même homme, à l'éclat du génie? Il est difficile que sa science, après avoir fixé l'attention de l'univers, n'enlève pas le suffrage de tous les siècles... Toute la terre s'est tue pour recevoir la doctrine de Thomas d'Aquin : c'est l'effet de la surprise et du respect; toute la terre parle pour applaudir à cette même doctrine : c'est l'effet de la réflexion et de la reconnaissance : *Laudis ejus plena est terra.* (*Habac.*, III, 3.)

La retraite parle pour annoncer le mérite d'une doctrine modeste qui se refuse à sa gloire.

Les écoles parlent pour établir la réputation d'une doctrine précieuse qui honore leurs études.

Le monde parle pour assurer le succès d'une doctrine solide qui l'instruit de ses devoirs.

L'Eglise parle pour consacrer l'autorité d'une doctrine immortelle qui la fait triompher de tous ses ennemis...

Un génie tel que Thomas d'Aquin n'épuise jamais, ni l'admiration, ni les éloges.

1° Autant les talents cherchent à se produire lorsqu'ils ont l'ambition pour objet; autant lorsqu'ils ont le désintéressement pour règle, les talents se plaisent à fuir les regards.

Souffrez, mes frères, que je vous ramène à ces premiers jours où dans le silence de la retraite, Thomas d'Aquin paraît ingénieux à ne pas même laisser échapper le plus léger indice de cette érudition profonde, qui prépare à la religion tant de ressources. C'est une lumière qui se cache sous le boisseau. On dirait qu'il défend à sa bouche de trahir le secret de son cœur, et qu'il commande à son intelligence de se captiver dans des bornes qu'elle ignore.

O vous! ses rivaux dans la carrière des études, vous croyez triompher de la lenteur de ses progrès; vous formez des soupçons injurieux à ses talents. Ah! que votre illusion flatte délicatement sa modestie! Que ne peut-il toujours vous laisser votre erreur! Il n'éprouverait que vos censures, vos dérisions; il n'aurait pas à redouter votre suffrage, vos applaudissements.... Mais il est un juge plus éclairé que vous, qui perce ces ombres volontaires.

Albert le Grand, ce génie solide, brillant, universel, terrible à l'hérésie, utile

Digitized by Google

à la vérité, chéri des rois, honoré par les souverains pontifes, consulté par les conciles, comblé de gloire, et toujours au-dessus de sa gloire par ses vertus; Albert le Grand arrête sur Thomas d'Aquin ce regard de discernement appliqué à démêler le génie à travers les nuages qui le dérobent à la pénétration des autres. Ce disciple, s'écrie-t-il, à la muette incapacité duquel la prévention injuste ose insulter, est un maître consommé, qui bientôt fera retentir de ses doctes leçons toutes les parties de l'univers. *Talem dabit in doctrina mugitum, quod in toto mundo sonabit.* (Bolland., *p.* 682, *n.* 13.) La prédiction s'accomplit. Les talents qui s'ensevelissaient dans les ténèbres de l'humilité, se manifestent à la voix de l'obéissance. Le mérite reconnu de Thomas d'Aquin est annoncé partout où saint Dominique compte des disciples. On le désigne déjà comme un autre Elisée, destiné à remplacer un nouvel Elie.

Mais tandis que la gloire de Thomas d'Aquin est portée de climats en climats, seul insensible à sa réputation, qu'il sait bien se dédommager des succès flatteurs que lui procurent ses talents! D'un côté, c'est aux exercices les plus humiliants qu'il se condamne; de l'autre, il se fait un devoir d'obéir au commandement indiscret d'un homme qui n'avait aucun droit de lui commander. Ah! mes frères, que l'érudition est respectable, quand elle produit de semblables sentiments! Les talents relevés par la modestie méritent de compter autant de panégyristes qu'il y a d'hommes.

Qu'on ne pense pas en effet que les panégyristes de Thomas d'Aquin se bornent à l'ordre de saint Dominique: non, non: ses talents sont proclamés avec un égal éclat par les disciples de Benoît qui le regrettent, par les disciples de Bernard qui le consultent, par les disciples de Norbert qui le préconisent, par les disciples de François d'Assise, témoins et rivaux de ses succès.... De ces différentes retraites, partent mille témoignages glorieux qui se réunissent, pour inviter les souverains pontifes à placer Thomas d'Aquin dans les plus éminentes dignités de l'Eglise. Urbain IV projette de le décorer de la pourpre romaine. C'est sur le siége de Naples que veut le placer Clément IV... Pontifes du Dieu vivant, vous ne consultez que les intérêts de la religion, vous ne consultez pas l'humilité, le désintéressement de Thomas d'Aquin. Il refuse Urbain IV; et son refus généreux lui fait un ami d'un pape qui n'était que son protecteur. Il ose s'opposer aux desseins de Clément IV avec une fermeté respectueuse, dont ce pontife n'avait encore vu d'exemple que dans Bonaventure.

Bonaventure, le soutien de son ordre par sa prudence, le propagateur par son zèle, l'honneur par sa science, le vengeur par ses écrits, le modèle par sa sainteté; cœur aussi parfait que génie supérieur; séraphin par sa ferveur, apôtre par ses travaux, martyr par sa pénitence; le premier de son ordre par son mérite, le dernier par son humilité... La rivalité des talents ne fut pas autrefois un obstacle à la tendre amitié de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze; elle n'en met pas à la confiance, à l'union de Thomas d'Aquin et de Bonaventure. Thomas d'Aquin prévient, en quelque sorte, l'oracle solennel qui doit placer Bonaventure au rang des saints, au rang des docteurs: Bonaventure se déclare l'admirateur le plus sincère de Thomas d'Aquin, son plus éloquent panégyriste. Il semble l'annoncer son vainqueur en lui cédant ses droits... Les saints ne savent que rendre hommage au mérite; ils ne savent point l'envier...

Le zèle de tous les ordres religieux pour la doctrine de Thomas d'Aquin, dans le XIII[e] siècle, n'était-il pas un présage infaillible du respect que conserveraient, dans tous les siècles, pour cette même doctrine, et les ordres anciens, et les nouvelles congrégations? Je ne compterai point parmi les zélateurs de Thomas d'Aquin, les Antonin, les Vincent Ferrier, les Cajétan, tous les disciples de saint Dominique. Il est naturel de s'intéresser à la gloire des héros sous les étendards desquels on combat; mais ce qui m'étonne, c'est que parmi les ordres religieux il en est peu qui ne se soient pas imposé la loi de suivre la doctrine de Thomas d'Aquin, de la soutenir. Elle a trouvé parmi les disciples de Pierre de Nolasque (30) un saint apologiste, Pierre Paschal; un savant commentateur, le célèbre Zumel. Ces hommes que guident dans la théologie mystique les exemples, les leçons de sainte Thérèse (31), dans la théologie scholastique ne connaissent point d'autre maître que Thomas d'Aquin. Le même esprit vous anime, congrégations brillantes (32), qui sous les auspices de saint Augustin, de sainte Geneviève, édifiez la France, toute l'Eglise... On pourrait placer au même rang les disciples des François de Paule (33), des Philippe Benizi (34, et principalement cette savante congrégation (35) qui, par ses ouvrages immenses, a fait voler le nom de saint Maur dans des climats où peut-être le nom de saint Benoît était encore ignoré. Qui pourrait n'être pas instruit du sage commandement que saint Ignace a fait à sa compagnie naissante d'enseigner constamment la doctrine de saint Thomas? Au milieu des rapides succès qui portent ce grand corps dans toutes les régions où le soleil porte sa lumière, deux fois ses supérieurs généraux le rappellent à l'ordre précis que lui donna son saint fondateur.

Quelle vénération n'ont pas marquée pour

(30) La Merci.
(31) Les Carmes Déchaussés.
(32) Les chanoines réguliers de la congrégation de France.
(33) Les Minimes.
(34) Les Servites.
(35) La Congrégation de Saint-Maur.

Digitized by Google

la doctrine de saint Thomas, les Philippe de Néri, les Charles Borromée, les François de Sales, les Pic de la Mirandole, les Bessarion, les Baronius, les Bellarmin, les d'Aguirre, les Pallavicin, les Bossuet, un Henri VIII avant son apostasie, un Erasme, qui toujours avare de ses louanges se plaît à les prodiguer, lorsqu'il parle de saint Thomas?

Ce n'est plus du sein de la retraite que partent tant de suffrages. Les écoles les plus florissantes parlent pour établir la réputation d'une doctrine précieuse qui honore leurs études : *Laudis ejus plena est terra.*

2° Noms immortels, que toutes les écoles se sont accordées à donner à Thomas d'Aquin, ah! que vous annoncez éloquemment son mérite! Au premier éclat qu'y jette sa doctrine, elles s'empressent à le nommer *l'Ange de l'école, le Docteur angélique, l'Aigle des théologiens;* et ces noms distinctifs sont tantôt l'expression de la reconnaissance, tantôt l'hommage de la soumission, toujours la preuve du respect.

Je dis l'expression de la reconnaissance. Pourrait-on ne pas se rappeler ici les démêlés trop connus, qui, vers le milieu du XIIIe siècle, partagèrent le clergé séculier et le clergé régulier dans l'université de Paris? En vain les souverains pontifes avaient interposé leur autorité; en vain du trône même étaient émanés des oracles de paix; il s'éleva des nuages, les vents soufflèrent, la tempête augmenta, la foudre partit. Ciel! vous êtes témoin à Thomas d'Aquin qu'il n'oppose d'abord que le silence, l'humilité, la prière aux clameurs, aux imputations de ses adversaires... Son âme tranquille était l'apologie frappante de sa conduite et de sa profession, lorsque se déclare un ennemi formidable, dont le nom seul suffisait pour accréditer les illusions, Guillaume de Saint-Amour. Ses talents étaient connus; on connaissait encore plus ses préventions. Ce savant prévenu fait éclore ses *Périls des derniers temps* : Ouvrage dans lequel les plus noires couleurs sont empruntées pour désigner des hommes célèbres, auxquels il tente d'arracher les respects publics.

Souffrir une offense particulière, dit saint Thomas, c'est un devoir. La patience alors est un mérite : *In propriis injuriis esse patientem, laudabile est* (THOM., 2-2, q. 108, a 3. ad 1); mais lorsque la gloire de Dieu est intéressée dans une injure publique, la dissimuler serait un crime. Alors l'indifférence dégénérerait en impiété : *Injurias autem Dei dissimulare nimis impium est.* (*Ibid.*) Appuyé sur ce principe solide, Thomas d'Aquin se saisit de cette plume puissante, si capable d'imposer silence à l'imposture, et d'effacer jusqu'aux dernières traces du scandale. Il détruit (Opusc. XIX) par des raisons victorieuses les futiles raisons de son agresseur. Toute l'Eglise parle en faveur des ordres injustement attaqués, et ils triomphent. Personne qui puisse résister aux armes persuasives que Thomas d'Aquin emploie : *Non erat qui resisteret ei.* La fermentation se ralentit, les esprits se rapprochent, les intérêts se concilient. Un seul homme, par sa modération, fixe dans l'université la plus agitée une paix constante, que le sacerdoce et l'empire avaient inutilement essayé d'y rappeler : *Fecit pacem super terram.* (I *Mach.*, XIV, 11.) Sera-t-on surpris à présent, si dans les écoles qui lui doivent le cours paisible de leurs exercices, mille voix reconnaissantes ne donnent à la gloire de Thomas d'Aquin d'autres bornes que les bornes mêmes du monde? *Et nominatum est nomen gloriæ ejus usque ad extremum terræ.* (*Ibid.*)

A la voix de la reconnaissance, qui constate la réputation de Thomas d'Aquin, se joignent les hommages que lui rend la soumission de mille disciples. Mille disciples publient dans toutes les écoles, qu'il n'est point de doctrine plus capable de faire honneur aux études, que celle de Thomas d'Aquin.

Je parle de sa doctrine sur la prescience de Dieu, sur la prédestination des saints, sur l'efficacité de la grâce. Avec quelle intelligence supérieure n'entre-t-il pas dans ces mystérieux abîmes! *La science de Dieu*, dit-il, *est son essence même. C'est dans lui-même qu'il puise ses connaissances; connaissances infinies, connaissances infaillibles, connaissances invariables, parce qu'il est Dieu.* Voilà le principe de saint Thomas; principe lumineux, triomphant, la clef de toute sa doctrine. La science de Dieu est une science infinie, infaillible, invariable. Donc elle ne peut pas être puisée dans les créatures. Les créatures sont bornées, elles se trompent, elles varient. La science de Dieu ne peut donc être puisée que dans l'essence même de Dieu, et dans son décret. Donc il faut reconnaître des décrets prédéterminants, et des secours efficaces par leur nature.

J'expose, mes frères, le système de saint Thomas et de son école. A Dieu ne plaise que, censeur indiscret, je m'élève contre les opinions opposées à ce système. Je respecte ce qu'il ne m'appartient pas de discuter.

La doctrine de saint Thomas sur la prescience de Dieu est la base de sa doctrine sur la prédestination des saints. *La volonté de Dieu*, s'écrie-t-il (I p., q. 23, a 5 ad 3), *est la raison de sa conduite. Dieu décide donc lui-même le premier du salut des hommes.* A son amour gratuit, à sa seule bonté, les élus doivent donc le choix qu'il a fait d'eux avant la naissance des siècles. L'homme ne présente rien à Dieu, qu'il n'ait reçu de Dieu. L'usage même de la grâce est un don de sa miséricorde : *Ipsius usus gratiæ est a Deo.* (*In cap.* IX *Epist. ad Rom.*, Lect. 3.) Les vertus pratiquées par le secours de la grâce, sont, ainsi que la grâce même, les effets et les suites de la prédestination. Donc la prédestination ne peut pas être l'effet des mérites.

Mais que fais-je? Je dois m'écrier avec saint Paul, avec saint Augustin, avec saint Thomas : *O profondeur!* les clefs de l'abîme sont entre les mains de l'Eternel. On peut raisonner; qui peut espérer de comprendre?

Digitized by Google

de comprendre l'accord merveilleux de la grâce avec la liberté? Cet accord si difficile à saisir, Thomas d'Aquin en donne l'idée la plus exacte. J'ouvre ses écrits savants, et j'y lis : Toutes les démarches de la grâce, depuis le premier pas du salut, jusqu'à la consommation de la gloire, sont l'exécution fidèle du décret de la prédestination. Le consentement que donne la volonté à l'inspiration divine, est toujours l'effet de la grâce. La grâce est donc efficace par elle-même et par sa propre nature. Tout se fait dans la volonté, et tout vient de la grâce. Par cette opération admirable, l'efficacité de la grâce ne blesse point les droits de la liberté; de cette liberté d'indifférence qui rend l'homme maître de ses actions. Quoiqu'on ne résiste pas, on peut toujours résister à la grâce efficace. Elle invite, elle plaît, elle attire doucement, elle applique efficacement la volonté, et lui fait toujours aimer avec ardeur tout le bien, qu'elle lui fait pratiquer sans nécessité...

Voilà le système de saint Thomas; système autorisé par le suffrage de l'Eglise; système accrédité par les applaudissements des écoles catholiques. Oui, toutes les écoles parlent, pour constater la pureté d'une doctrine qui fait honneur à leurs études.

Elle parle, cette école, la mère des autres, ce te école qui se vante avec raison d'avoir possédé saint Thomas parmi ses élèves, parmi ses maîtres, l'université de Paris. Elles parlent, ces universités renommées de Salamanque et d'Alcala. Au soin constant qu'elles ont de former des savants instruits dans les principes de saint Thomas, appliqués à les enseigner, elles doivent la célébrité de leur réputation. Elles parlent, ces universités immortelles de Louvain, de Douai, de Bologne, de Naples, de Padoue, de Turin. Les unes reconnaissent Thomas d'Aquin pour leur guide, les autres pour leur protecteur, toutes pour leur modèle. Vous parliez autrefois, écoles fameuses, si longtemps fidèles à la doctrine de saint Thomas, universités infortunées d'Oxford et de Cambridge! Hélas! le même schisme qui vous a fait abjurer la foi de l'Eglise, vous a fait abjurer les sentiments de vénération que vous aviez voués à l'Ange de vos écoles, à l'astre qui présida à vos études, et qui les illustrait. Vous parlez encore, université digne de tous les éloges, vous qui possédez à la fois et les cendres, et l'esprit de saint Thomas. O Toulouse! par un privilége unique vous eûtes autrefois saint Dominique pour votre apôtre, et dans tous les siècles vous aurez saint Thomas pour votre oracle... Oracle des écoles, il l'est également du monde entier : *Laudis ejus plena est terra.*

3° Les suffrages du monde ne sont pas toujours acquis aux savants. Souvent le monde prodigue aux talents agréables les applaudissements dont à peine il daigne honorer les talents utiles. Il vante, avec une sorte d'enthousiasme, le mérite qui réussit à lui plaire, tandis qu'il n'accorde qu'une froide indifférence au mérite qui s'applique à l'instruire. Thomas d'Aquin est peut-être le seul, entre les docteurs de l'Eglise, dont les instructions aient été reçues par le monde avec des éloges unanimes, qui en ont à jamais assuré le succès.

Instructions de Thomas d'Aquin, instructions qui embrassent tous les états, tous les hommes, tous les temps. On le représente sous l'emblème d'un soleil qui partout répand la lumière. Symbole heureux pour caractériser le mérite universel de sa doctrine : *Sol illuminans per omnia respexit.* (*Eccli.*, XXIV, 16.) Dans les instructions de Thomas d'Aquin, vous trouvez, rois, monarques, des règles sûres pour faire régner avec vous la religion sur le trône : (*De regim. princ.* Opusc. 17); Apôtres de Jésus-Christ, vous y puisez cette maxime invariable, que c'est à vos exemples de préparer le succès de vos discours. C'est là qu'il vous apprend, pontifes de l'Eglise, que vous êtes comptables de votre ministère et à Dieu et aux hommes. (III. p., q. 41, ad 1.) Il enseigne aux savants l'usage chrétien des sciences; aux solitaires, ce qu'exige d'eux la solitude; aux vierges, ce qu'exige d'elles la virginité; aux pénitents, ce qu'exige d'eux la pénitence. (IV. *Sent.*, q. 1, art. in corp.) Pourrait-on me nommer quelques devoirs sur lesquels son zèle n'ait point donné d'instructions? Devoirs envers Dieu (2-2, q. 188, a 8 in corp.) : l'amour, l'adoration, la crainte. Devoirs envers le prochain : l'enseignement, l'exemple, l'aumône. Devoirs envers nous-mêmes : la fuite du péché, la nécessité du repentir, le soin du salut. Devoirs envers l'Eglise (opusc. 181) : la soumission pour le dogme, la fidélité pour la discipline, le respect pour la tradition. J'aurais épuisé tous les détails de la morale, et la doctrine de Thomas d'Aquin me laisserait encore plus à dire que je n'aurais dit. Tous les devoirs de l'Evangile prescrit au monde, Thomas d'Aquin les explique dans ses ouvrages : *Sol illuminans per omnia respexit.*

Une doctrine si généralement instructive pourrait-elle n'être pas une doctrine généralement applaudie? J'entends des rabbins, distingués dans la Synagogue, publier que le génie solide, conséquent, de Thomas d'Aquin, les a conduits à la croyance du Messie venu et à la profession de son Evangile. J'entends un Paul de Burgos, juif en Espagne; en France, un Du Perron, calviniste; un Théobald Thamer, luthérien en Allemagne, déclarer que les ouvrages de Thomas d'Aquin ont fait naître leurs premiers doutes sur leurs erreurs, ont éclairé leurs premiers pas dans la voie de la vérité.

Charles Ier, roi de Naples, se félicite de posséder Thomas d'Aquin dans ses Etats; il le comble de ses bienfaits, l'honore de son amitié, profite de ses leçons..... « Si je connais, disait une princesse célèbre par ses vertus, par son esprit, la comtesse de Flandre, Adélaïde de Bourgogne, si je connais les obligations de mon rang, c'est Thomas d'Aquin qui me les a fait connaître. » Ajouterai-

Digitized by Google

je à ces augustes suffrages les éloges délicats et brillants que donnent à saint Thomas, Hugues II, roi de Chypre, Michel Paléologue, empereur d'Orient; ceux que lui ont donnés, dans différents siècles, un Laurent de Médicis, un Gennade, patriarche de Constantinople; et de nos jours, Armand, prince de Conti; Louis, duc d'Orléans?

Avec quel respect parle de saint Thomas le savant Grotius! On croirait entendre, non pas un sectateur de Calvin, mais un disciple de saint Dominique. Avant Grotius, Bucer avait rendu à la doctrine de saint Thomas un témoignage encore plus décisif. Bucer, cet homme aussi fameux par la beauté de son génie que par l'inconstance de son caractère, d'abord catholique, ensuite luthérien, juif enfin; Bucer conserve pour la doctrine de saint Thomas une prévention invincible, qui, jusque dans le sein de l'erreur, lui reproche son apostasie. Partout il la voit, qui lui arrache la victoire. Oui, s'écrie-t-il dans un dépit fougueux, oui, je renverserais l'Eglise, si l'Eglise n'avait pas un rempart que je ne puis forcer. Thomas d'Aquin seul arrête mes desseins. Je n'ai point d'armes contre les coups que me portent ses ouvrages : *Tolle Thomam, et Ecclesiam dissipabo.*

Telle est, dit un savant critique, telle est l'autorité de saint Thomas, qu'elle est solennellement proclamée, respectée généralement d'un pôle à l'autre pôle, et qu'elle trouve des apologistes jusque chez les nations les plus barbares. (Bolland., p. 714, n. 83.)

Eh! comment le monde n'approuverait-il pas une doctrine à laquelle Jésus-Christ lui-même a donné la plus solennelle approbation? Que les hommes se taisent : le Maître des hommes parle : *Bene scripsisti de me, Thoma* (*Brev. Rom.*, 7 mart.) Thomas, vous avez bien écrit de moi : vous avez bien écrit, non pas un seul ouvrage, mais tous vos ouvrages; *bene scripsisti* : vous avez écrit surtout avec une force miraculeuse, lorsque vous avez exercé vos talents à prouver mon existence, à retracer ma bonté, à peindre ma justice, à démontrer ma puissance : *bene scripsisti de me...* Quelle sera donc votre récompense? *Quam ergo mercedem accipies?* Nulle autre, réplique-t-il, nulle autre, que vous-même, Seigneur. *Non aliam nisi te, Domine.*

Ses vœux seront remplis; bientôt il le possédera. Thomas d'Aquin reçoit un ordre de Grégoire X pour se rendre au second concile général de Lyon. O profondeur des jugements divins! le moment où ce soleil devait plus décidément éclairer l'Eglise, est le moment où l'Eglise désolée le voit s'éclipser..... Il obéit à des ordres souverains; il s'arrache aux regrets de Naples, aux larmes de sa famille; il part, il arrive à Fosse-Neuve. Hélas! ses yeux éteints, ses forces fugitives, sa voix mourante, n'annoncent que trop aux disciples consternés de saint Bernard le coup fatal qui menace la religion. Son génie cependant se peint encore dans l'explication du livre le plus mystérieux, le plus sublime, le *Cantique des Cantiques.* Il s'instruit, il prie et il expire. Il expire, ce nouvel Esdras par son zèle, ce nouvel Elie par ses ravissements, ce nouvel Augustin par sa science.

4° Thomas d'Aquin, par sa science, nouvel Augustin! Oui, Messieurs; les souverains pontifes eux-mêmes fournissent l'idée de ce parallèle. Et c'est là, pour ainsi dire, le début des suffrages que l'Eglise donne à la doctrine d'un saint qui la fait triompher de tous ses ennemis : *Laudis ejus plena est terra.*

Augustin, Thomas d'Aquin, quel maître! quel disciple! tous deux, dans différents siècles, ont eu le même zèle, les mêmes succès. Les évêques chargent le premier du soin de venger la vérité : le chef des évêques charge le second du soin d'interpréter l'Evangile. Augustin fut invité au second concile d'Ephèse (36) par l'empereur Théodose : on a vu le souverain pontife appeler Thomas d'Aquin au concile de Lyon. Tous deux laissent à tous les siècles, dans une doctrine presque semblable, des monuments toujours durables de leur érudition. Ils partent des mêmes principes pour établir les mêmes vérités. Leur marche est différente : ils se ressemblent pour le fond de leurs systèmes. Dans la doctrine de la grâce, les preuves, les objections, les réponses de l'un, sont les preuves, les objections, les réponses de l'autre. Partout l'Ange de l'école se fait un devoir de parler, d'écrire, comme parle, écrit le Docteur de la grâce. Augustin est le Paul du v^e^ siècle; Thomas d'Aquin est l'Augustin du xiii^e^.

Comme saint Augustin, saint Thomas fournit à l'Eglise des armes victorieuses, sous lesquelles tomberont toujours toutes les hérésies, toutes les impiétés : toutes les hérésies, toutes les impiétés trouvent dans les ouvrages de saint Thomas autant de foudres que de paroles. Lorsqu'il parle de l'existence de Dieu, il pulvérise l'athéisme; lorsqu'il écrit sur l'unité de Dieu, il atterre l'idolâtrie; lorsqu'il développe les prophéties, il confond le judaïsme. Etablit-il l'humanité de Jésus-Christ? Il réfute Marcion et Eutychès. Démontre-t-il sa divinité? Il terrasse Arius et Socin. Quand il fait voir l'infaillibilité de l'Eglise, il foudroie Macédonius, Donat, Photius, l'Eglise grecque et l'Eglise anglicane. Ses écrits sur la liberté condamnent Manès; ses écrits sur la grâce anathématisent Pélage. Il venge le culte de Marie contre les albigeois, le culte des images contre les iconoclastes, le culte des saints contre les hussites, les bonnes œuvres contre Luther, l'Eucharistie contre Calvin, la vraie spiritualité contre Molinos. Son seul ouvrage contre Averrhoès est une réfutation invincible du déisme. De là l'autorité de saint Thomas dans l'Eglise.

Sa doctrine, dit Benoît XIII, est devenue

(36) Ce concile est un conciliabule.

Digitized by Google

recommandable à toutes les nations catholiques par le témoignage non interrompu des souverains pontifes. On dirait que Clément XII s'est fait un plaisir d'analyser ces magnifiques témoignages qui attestent la gloire de Thomas d'Aquin et l'excellence de ses ouvrages.

Thomas d'Aquin vivait encore, et déjà dans quatre souverains pontifes (37) il avait eu quatre apologistes. Combien n'en compte-t-il pas après sa mort?

Aux yeux d'Innocent V, le Docteur angélique est un autre saint Paul dont il consulte les oracles. « Saint Thomas est mon guide, mon maître, » disait Benoît XI. Jean XXII enchérit sur tous ces éloges. Après avoir exalté les vertus, la science, les ouvrages de Thomas d'Aquin, « le saint Docteur, ajoute-t-il, a fait autant de miracles qu'il a écrit d'articles: *Quot scripsit articulos, tot miracula fecit.* » Ces éloges sont renouvelés par tous les souverains pontifes (38) jusqu'à Pie V. Pie V, si célèbre par son zèle, par sa sainteté, place saint Thomas d'Aquin parmi les docteurs de l'Eglise. Toutes les hérésies, dit-il, sont confondues par la force, par la vérité de sa doctrine. Thomas d'Aquin est la gloire de son ordre et l'ornement de l'Eglise universelle : ce sont les expressions de Sixte V. Des expressions aussi pompeuses sont employées par Clément VIII. Quelle preuve plus décisive, s'écrie ce pontife, de la vaste érudition qui distingue saint Thomas, que le grand nombre de livres qu'il a composés, en peu de temps, sur presque toute sorte de matières, sans aucun soupçon d'erreur? Paul V assure que les écrits de Thomas d'Aquin servent à l'Eglise militante, comme d'un bouclier, pour repousser les traits empoisonnés des hérétiques. Alexandre VII appelle la doctrine de saint Thomas une doctrine dont les dogmes sont également sûrs et irréfragables : *Inconcussa tutissimaque dogmata.* A l'autorité de cette tradition constante, Benoît XIV a mis le sceau par un témoignage brillant, décisif, unique. Eglise de mon Dieu! avez-vous donc voulu reconnaître, par la voix unanime de vos premiers pasteurs, que la doctrine de Thomas d'Aquin est votre propre doctrine?

Mais si du trône de l'Eglise sont émanés les témoignages les plus honorables à la doctrine de saint Thomas, de nouveaux éloges lui sont accordés dans tous les conciles; dans les conciles de Lyon, de Florence, de Constantinople, de Trente. On a vu, dans ce dernier concile, la *Somme* de saint Thomas placée à côté des livres saints, pour en être ou la confirmation ou le commentaire... Un trait singulier m'arrête; il est trop glorieux à saint Thomas pour n'en pas orner son panégyrique : les décrets solennels du concile allaient être fulminés. Un évêque élève la voix; il déclare que le point sur lequel on va prononcer lui paraît opposé à la doctrine de saint Thomas... A ce nom respectable, les suffrages sont suspendus : on consulte l'oracle qui doit les réunir. Sa décision devient la décision de tous. Ne semble-t-il pas qu'après sa mort, saint Thomas soit encore présent à ce concile, pour y confirmer, par son autorité, la foi de l'Evangile et la croyance de l'Eglise?

Toute la terre s'est donc tue pour recevoir la doctrine de Thomas d'Aquin : toute la terre a donc parlé pour applaudir à cette même doctrine : *De fructu operum tuorum satiabitur terra.* Elle est donc également immortelle dans la retraite, dont il fut l'ornement; dans les écoles, dont il fut l'oracle; dans le monde, dont il fut l'apôtre; dans l'Eglise, dont il fut le vengeur... Elle n'a point cessé de ménager des triomphes à la religion.

O vous! qui l'attaquez aujourd'hui avec tant d'indécence, cette religion divine, prétendus esprits forts, sans doute, le nom de Thomas d'Aquin ne vous est pas étranger. Sans doute vous ne lui refusez pas et le mérite de la science et le mérite de la sainteté. On peut donc être saint et savant. Le christianisme et l'érudition peuvent donc se concilier. Pourquoi donc rejetez-vous sur vos lumières le défaut de votre soumission? Saint Thomas avait autant de lumières que vous, et il a cru. Voilà votre condamnation. Ah! s'il substituait ici sa voix à ma voix, que de solides leçons ne vous donnerait-il pas? Vous êtes d'autant plus criminels de ne pas croire, vous dirait-il, que vous êtes plus capables d'approfondir les motifs de la foi. Et si vous les approfondissez, quel est donc votre aveuglement de leur opposer toujours une scandaleuse rébellion! Employez, employez vos talents à connaître la religion. Plus vous la connaîtrez, plus vous la respecterez. La respecter, ah! ce n'est point assez; il faut la pratiquer. Sanctifiez donc vos talents par l'exercice des vertus que la religion demande. Ces vertus honoreront votre savoir; elles ajouteront à l'éclat de votre réputation; elles vous conduiront à la seule immortalité, pour laquelle il soit raisonnable, il soit utile de travailler, et que je vous souhaite.

PANÉGYRIQUE VI.

SAINT JEAN-BAPTISTE, PRÉCURSEUR DU MESSIE.

Prononcé le 14 juin 1746, dans l'église paroissiale de Sceaux, devant S. A. S. Madame la duchesse du Maine (39).

Joannes est nomen ejus. (*Luc.*, I, 63.)
Jean-Baptiste est son nom.

Madame,

Il est des hommes dont le seul nom fait

(37) Alexandre IV, Urbain IV, Clément IV, Grégoire X.

(38) Clément VI, Innocent VI, Urbain V, Nicolas V, Pie IV.

(39) Ce discours n'a pas la même étendue que les autres. C'est l'esquisse d'un tableau. La circonstance dans laquelle il fut prononcé ne permettait pas d'exposer dans tout leur jour les vertus d'un saint, loué par Jésus-Christ même. Il fallait se conformer aux ordres d'une princesse, dont la cour était le centre du bon goût. Elle prétendait que retrancher une beauté c'était souvent en ajouter une.

Digitized by Google

l'éloge. En vain, pour dire ce qu'ils ont été, ce qu'ils ont fait, emprunte-t-on les tours les plus ingénieux de l'éloquence; en vain s'étudie-t-on à produire sous une image brillante la grandeur de leurs actions, l'éclat de leurs vertus. Toujours on ébauche leur portrait, jamais on ne le finit. On croit, par un fastueux récit de merveilles, ajouter à la gloire des héros qu'on célèbre; un éloge plus naturel en donne une plus sublime idée. Prononcer leur nom, c'est achever leur panégyrique.

Je ne vous dirai donc pas, mes frères, qu'aujourd'hui paraît le Précurseur du Messie, un prophète de la Judée, un enfant, la splendeur des saints, la joie des anges, le silence des prophètes, la voix des apôtres; un enfant qu'on prendra pour un dieu, s'il ne déclare lui-même qu'il est un homme. J'oublie tous ces titres, ou plutôt je les rassemble tous. Le nom de cet enfant est Jean-Baptiste, *Joannes est nomen ejus.*

Que ce nom, en effet, me retrace de prodiges! il me présente l'innocence, l'autorité des Joseph, la foi, la puissance des Moïse, le zèle, l'intrépidité des Elie; il me présente les priviléges les plus admirables, les plus héroïques vertus.

Les priviléges de Jean-Baptiste, voilà sa gloire : premier point. La fidélité avec laquelle Jean-Baptiste répond à ses priviléges, voilà son mérite : second point.

Vous m'ordonnez, Madame, de célébrer la gloire d'un saint, dans un temple qu'ornent vos bienfaits, et vous me défendez d'y parler de vous. Je laisserai donc les plus beaux génies de la France publier l'élévation de votre esprit. Je laisserai une cour brillante, dont vous faites les délices, exalter la générosité de votre cœur. Ministre de l'Evangile, je dirai seulement que par les sentiments de religion, vous prêtez un nouvel éclat à la plus auguste naissance. On n'est véritablement grand que par la vertu. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Madame,

C'est dans les livres sacrés que je cherche les priviléges qui distinguent Jean-Baptiste, qui font sa gloire. Privilége dans l'événement d'une naissance miraculeuse; privilége dans la connaissance des mystères les plus cachés, privilége dans le témoignage que Jésus-Christ lui rend.

Naissance miraculeuse, premier privilége de Jean-Baptiste. Si la naissance est un présage de ce qu'on doit être un jour; s'il est permis de juger, par la grandeur présente, de la grandeur future, quelle suite de merveilles ne nous annoncent pas les premières merveilles qui précèdent, qui accompagnent la naissance de Jean-Baptiste? Que les enfants des princes fassent trophée de leur noblesse; qu'ils vantent le sang dont ils sortent, Jean-Baptiste a des avantages plus glorieux.

Les enfants des princes naissent dans l'or et dans la pourpre. L'éclat qui les environne annonce le rôle brillant qu'ils joueront bientôt sur la scène du monde. Les louanges les cherchent, le respect les prévient, les plaisirs les attendent. Le peuple les croit heureux, parce qu'ils paraissent l'être. Le sont-ils? Non. Au milieu de leur gloire, s'élève un nuage épais qui en ternit le lustre; enfants comme nous, d'un père prévaricateur, le trône ne les met pas à l'abri de la disgrâce. Vertueux peut-être par inclination, coupables, comme nous, par punition, ils ne sont pas encore grands aux yeux du monde, ils sont criminels aux yeux de Dieu. En eux, comme en nous, l'iniquité précède la naissance; et si le sang les place au-dessus de nous, le péché les rend nos semblables.

Il n'en est pas de même de Jean-Baptiste. Rien ne s'oppose à sa gloire. Ses premiers jours sont des jours sans nuage. Il n'ouvre pas plutôt les yeux à la lumière, qu'il ferme le cœur au vice. Sa naissance est la défaite du crime, le triomphe de la vertu. Je dis plus, Jean-Baptiste était mort au péché, avant que de vivre au monde. La nature n'en avait pas encore fait un homme; déjà la grâce en avait fait un saint.

C'est un nouveau Jérémie, que le Seigneur appelle à lui, dès le sein de sa mère. Mais, supérieur à ce prophète, Jean-Baptiste répond à la voix qui l'appelle. Sa bouche n'a pas encore de parole pour s'exprimer, déjà son corps a des mouvements pour se faire entendre. *Exultavit infans in utero.* (*Luc.*, I, 41.)

Je ne dis rien de la stérilité d'Elisabeth. La naissance du Précurseur devait disposer à la naissance du Messie. Un prodige devait amener un autre prodige. Il fallait que Jean-Baptiste naquît d'une mère stérile, pour préparer le monde à voir naître le Sauveur d'une mère vierge. C'est la pensée de saint Ambroise.

Je ne dis rien du silence mystérieux de Zacharie. *Permansit mutus.* (*Luc.*, I, 22.) Zacharie perd la parole par un miracle : par un miracle, il la recouvre. Il a douté pour mieux connaître. Le ciel le destinait à devenir le premier panégyriste d'un mystère, dont il avait été le premier témoin. Ainsi s'explique saint Grégoire le Grand.

En effet, le jour vient d'éclore. Il naît cet enfant que tant de soupirs ont demandé. Cet enfant, annoncé à la face des autels, en présence de l'arche sainte, au temps du sacrifice. Les peuples étonnés des merveilles qui frappent leurs yeux, demandent à l'envi : quelle sera un jour la gloire de cet enfant? Quel sera l'éclat de ce soleil dans son midi, s'il est si brillant à son lever? *Quis putas puer iste erit?* (*Luc.*, I, 66.)

Je pourrais leur répondre avec saint Pierre Chrysologue, qu'il aura la ferveur, la science, la sagesse, la pureté des anges: *Par angelis;* avec saint Augustin, qu'il sera si grand, si parfait, qu'on pourra le prendre pour Jésus-Christ même : *Tam magnus, ut posset Christus putari*; avec saint Bernard, qu'il aura plus de lumières que les évangélistes, plus

Digitized by Google

de zèle que les apôtres, plus de fermeté que les martyrs; en un mot, qu'il ne sera comparable qu'à lui-même.

Mais non, pour célébrer la gloire de Jean-Baptiste, n'empruntons ici que la bouche de Zacharie. Zacharie est ravi hors de lui-même. *Repletus est Spiritu sancto.* (*Luc.*, I, 67.) Son esprit s'élève au-dessus des ténèbres du sombre avenir. Il démêle la grandeur de Jean-Baptiste : *Prophetavit.* (*Ibid.*) Il annonce à toute la terre, que Jean-Baptiste sera le prophète du Très-Haut; qu'il enseignera aux peuples la science du salut: *Ad dandam scientiam salutis plebi ejus.* (*Luc.*, I, 77.) Idée d'autant plus naturelle, qu'avec le privilége d'une naissance miraculeuse, Jean-Baptiste doit réunir la connaissance des mystères les plus cachés.

C'est une belle remarque de saint Bernard. Jean-Baptiste est le premier qui ait eu une connaissance entière du royaume céleste. Avant Jean-Baptiste, écrit ce Père, les hommes avaient reçu de Dieu d'insignes faveurs; mais la connaissance du royaume céleste ne s'était offerte qu'imparfaitement à leurs faibles lumières.

Moïse, Josué, Elie; quels hommes! ils peuvent tout; il connaissent tout. Ils ignorent, du moins ils n'annoncent pas, qu'il est un royaume céleste : *Regni cœlorum memoria nec nominatur, nec auditur.* (S. Bern., *Serm. de privileg. S. Joan. Bapt.*)

Que dis-je? continue saint Bernard; je cherche depuis les premiers jours du monde naissant; je cherche parmi les juges, parmi les prophètes, parmi les patriarches, un homme qui, avant Jean-Baptiste, ait fait mention de ce mystère. Je cherche en vain. Jean-Baptiste est le premier qui l'ait connu, qui l'ait fait connaître. C'est lui, qui le premier a fait entendre ces consolantes, ces magnifiques paroles : Faites, faites pénitence! le royaume des cieux approche.

Le Dieu, qui est au milieu de vous, et que vous ne connaissez pas, est un Dieu de paix et de miséricorde : *Medius vestrum stetit quem vos nescitis.* (*Joan.*, I, 26.) Si le crime attire sa colère, la pénitence attire ses grâces. Le royaume qu'il promet, n'est pas moins la récompense du pénitent que du juste.

Que le sort de Jean-Baptiste vous paraît ici glorieux, chrétiens! Qu'il vous paraît beau d'avoir des connaissances que les autres n'ont pas, de surpasser les docteurs de l'ancienne loi, d'instruire ceux de la nouvelle, d'être homme, et de pénétrer jusque dans la Divinité! Oui, de pénétrer jusque dans la Divinité. Qu'est-il de si caché, de si secret en Dieu, que Jean-Baptiste ne perce, ne démêle?

Plus éclairé, mieux instruit que les apôtres, il ne regarde pas Jésus-Christ comme un conquérant de la terre, comme un prince redoutable, qui doit réduire en poudre les trônes de ses concurrents, s'emparer de leurs couronnes, établir un royaume temporel, soumettre l'univers à ses lois; mais il le regarde, il l'annonce comme Fils de Dieu, Dieu lui-même; comme éternel, et né dans le temps; comme impeccable, et chargé des péchés des hommes : *Qui post me venturus est, ante me factus est.* (*Joan.*, I, 27.)

Un trait m'arrête : dans la religion chrétienne, il est un mystère. Il renferme tous les autres mystères. Les prophètes l'ont connu plus qu'il n'est donné aux hommes de le connaître; ils ne l'ont connu qu'imparfaitement. Les chrétiens le révèrent; ils ne peuvent le comprendre. Plus ils cherchent à le développer, plus il leur paraît obscur, impénétrable. C'est un labyrinthe où la raison s'égare, si la foi ne l'éclaire.

Jean-Baptiste est le premier pour qui ce mystère semble cesser d'être un mystère. Cet abîme de ténèbres, où l'esprit humain se perd, se confond, lui paraît lumineux, sensible.

Vous me prévenez; déjà votre esprit vous transporte sur les rivages du Jourdain. Il vous semble voir déjà le Fils de Dieu aux pieds de Jean-Baptiste; mais quel spectacle! le Père céleste fait entendre sa voix. Voilà, voilà mon Fils bien aimé; ce Fils l'unique objet de mes complaisances. Le Saint-Esprit descend en forme de colombe... Quelles connaissances! quelles faveurs! Ah! concevez ce que je ne puis dire. L'expression manque aux pensées. Un homme baptise un Dieu; un homme voit, connaît ce qu'il y a de plus secret, de plus mystérieux dans l'ordre de la grâce; j'aurais fait l'éloge de plusieurs saints, je n'ai pas encore commencé l'éloge de Jean-Baptiste. Pour rendre dignement sa gloire, il faut me servir des paroles mêmes de Jésus-Christ. JésusChrist rend à Jean-Baptiste le témoignage le moins suspect, le plus glorieux.

Avoir en sa faveur l'approbation des hommes, c'est un avantage qui n'est pas toujours l'effet du mérite. Les hommes peuvent se tromper dans le jugement qu'ils portent des autres hommes. Le moins digne d'avoir des panégyristes est souvent celui qui en compte le plus.

Il n'en est pas de même du témoignage rendu par Jésus-Christ; la grandeur de la vertu règle toujours la grandeur de ses éloges. Eh! quel suffrage plus sincère, plus glorieux, que celui de la vérité même!

Les Ambroise, les Augustin, les Chrysostome, ont pu rassembler ce que l'art a de plus merveilleux, pour former le portrait de Jean-Baptiste. Titres pompeux, brillantes images, pensées sublimes, rien ne manque à la perfection de leurs tableaux. Ont-ils, ces grands hommes, ont-ils relevé la gloire de Jean-Baptiste? Non, chrétiens : le feu de l'imagination a pu leur fournir des traits nobles, magnifiques; mais leur éloquence n'a pu enchérir sur un éloge plus simple, sans être moins expressif; plus naturel, sans être moins énergique. Une seule parole de Jésus-Christ contient la multitude de leurs pensées. Ce qu'ils ont dit de plus frappant, n'est qu'une faible explication du plus parfait panégyrique.

Vous avez été dans le désert, disait le Sauveur du monde aux peuples qui le sui-

Digitized by Google

vaient; vous avez vu Jean-Baptiste. Sa vertu répond-elle à sa réputation? *Quid existis in desertum videre?* (*Matth.*, II, 7.) Serait ce un faible roseau qu'un vent léger agite, fait plier? *Arundinem vento agitatam?* (*Ibid.*) Un homme semblable aux autres hommes, que les passions tyrannisent, mollement enseveli dans le sein d'une voluptueuse oisiveté? Quelles merveilles ont saisi votre admiration? *Quid existis videre.* (*Ibid.*, 9). Avez-vous vu un prophète? *Prophetam?* Votre idée est grande; elle ne répond pas au mérite de Jean-Baptiste. Jean-Baptiste est supérieur aux prophètes par l'excellence de sa vocation, par la singularité de son ministère, par la multiplicité de ses vertus, par mille caractères qu'il a, et que n'ont pas les autres : *Plus quam prophetam.* (*Ibid.*) Supérieur aux prophètes. Je dis trop peu. Parmi les hommes, il n'est aucun homme qui puisse entrer en concurrence avec Jean-Baptiste. La gloire que les autres ont partagée entre eux, Jean-Baptiste la réunit en lui seul : *Non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista.* (*Matth.*, XI, 11.)

Qu'on me vante la foi d'un Abraham, la pénitence d'un David, la sagesse d'un Salomon, l'intrépidité d'un Matathias, la constance d'un Eléazar. Ces hommes ont été des prodiges, je l'avoue; mais Jean-Baptiste l'emporte autant au-dessus d'eux, qu'ils l'emportaient eux-mêmes sur le reste des hommes : *Non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista.*

Quelle gloire d'avoir ainsi Jésus-Christ pour panégyriste! Quel mérite de s'en rendre digne! La fidélité avec laquelle Jean-Baptiste répond à ses priviléges : seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Pour répondre à ses priviléges, Jean-Baptiste devait être un exemple d'humilité, un exemple de zèle, un exemple de constance. Par son humilité, il répond au miracle de sa naissance; par son zèle, il répond à l'étendue de ses connaissances; par sa constance, il répond aux témoignages que lui rend Jésus-Christ.

C'est sur l'humilité la plus profonde que j'établis d'abord le mérite de Jean-Baptiste. Rappelons ses premiers jours : supérieur aux faiblesses de l'enfance, maître de son cœur, sans en connaître encore les premiers mouvements, il s'élève au-dessus de sa raison, triomphe de la nature, forme, exécute le plus héroïque dessein.

Fuir le monde par nécessité, après s'y être engagé par faiblesse, c'est souvent un raffinement d'ambition. On prend le masque de la vertu pour la vertu même.

La conduite de Jean-Baptiste m'offre un autre spectacle. S'il quitte le monde, c'est moins pour l'oublier, que pour ne le pas connaître; c'est moins pour éviter la persécution, que pour se soustraire aux honneurs. Suivons-le, en effet, dans les horreurs de son désert : *Erat in desertis* (*Luc.*, I, 80.) L'humilité l'y conduit, elle l'y soutient. Vous dire qu'il s'y condamne à la vie la plus austère; qu'il ne veut interrompre la continuité de ses jeûnes que par la nourriture la plus insipide; vous dire, qu'exposé à la vicissitude des saisons, son corps est couvert d'un vêtement qui fait son supplice. Chrétiens, ce serait proposer un exemple bien capable de nous confondre; mais dans la pénitence de Jean-Baptiste, il est un mérite plus grand, plus épuré, que sa pénitence même. Non, quelque libre, quelque austère qu'elle puisse être, elle ne m'étonne pas autant que l'humilité qui l'accompagne. L'humilité, qui la dérobe à la connaissance des hommes, lui donne un mérite dont le prix est connu de Dieu seul.

Mais plus l'humilité est ingénieuse à se voiler, plus les hommes sont attentifs à la découvrir. Le nom de Jean-Baptiste a percé l'obscurité de son désert. Déjà les montagnes de la Judée retentissent de ses louanges. Ses vertus font l'admiration de la Synagogue. On se persuade qu'il est le Messie promis à Israël. On députe ce qu'il y a de plus grands personnages, s'informer de lui à lui-même : *Tu qui es?* (*Joan*, I, 19.)

Qu'il est difficile que la vertu se soutienne contre un aspect aussi flatteur! Jean-Baptiste n'a qu'à parler; arbitre de son sort, sa parole suffit pour l'élever au comble de la gloire. Dans l'idée des hommes, il passe pour un Dieu; dans la bouche de Dieu, il est le plus grand des hommes. Mais que lui dicte l'humilité?

Dire qu'il n'est pas le Messie, c'est rendre témoignage à la vérité : *Non sum.* (*Joan.*, I, 21.) L'imposture aurait été un crime. Je ne lui ferai pas une vertu de n'avoir point fait illusion à des peuples crédules. Dire qu'on n'est pas, ce qu'on n'est pas en effet, c'est un devoir, ce n'est pas un mérite.

Mais s'abaisser au-dessous de ce qu'on est; mais s'abîmer, s'anéantir, pour ainsi dire, dans les sentiments de son humilité, voilà le prodige, voilà ce que j'admire dans Jean-Baptiste. Jean-Baptiste est l'ange du Seigneur; il est le lien de l'ancienne et la nouvelle loi; il est le miroir de la pénitence, l'ornement de la solitude, le modèle de toutes les vertus. A ses yeux, il n'est rien; il n'est qu'une faible voix; une voix qui ne laisse après elle aucunes traces; une voix qui n'est pas plutôt, qu'elle cesse d'être : *Ego vox.* (*Joan.*, I, 23.)

Voix puissante, m'écrierais-je volontiers, qui se fera bientôt entendre au milieu du tumulte de la cour! Voix redoutable, qui fera pâlir le crime jusque sur le trône! Après avoir été un exemple d'humilité, Jean-Baptiste doit être un exemple de zèle.

Quelle était la face de la Judée, lorsque Jean-Baptiste entreprit de la réformer. Soumise aux lois des césars, elle jouissait d'une paix profonde. Mais la paix n'est que trop souvent une source féconde de vices. La dépravation des mœurs était universelle. Ignorance dans les uns, superstition dans les autres. Le peuple grossier s'engageait dans le mal, parce qu'il ne connaissait pas

Digitized by Google

le bien. Les grands, efféminés, voluptueux, se livraient d'autant plus librement à leurs passions, que personne n'osait les reprendre. La Synagogue, déchue de sa première splendeur, n'avait plus rien de respectable que le nom. Le temple était le théâtre d'un trafic mercenaire; le mensonge se faisait écouter dans la chaire de Moïse. Des ministres intéressés, des docteurs hypocrites trompaient la crédulité des peuples. Au lieu de s'opposer à tant d'affreux désordres, ils en étaient les premiers auteurs; ils en donnaient le plus scandaleux exemple.

A tant de maux, quel remède? Le zèle de Jean-Baptiste. Zèle véhément et plein de force, qui persuade, entraîne; zèle naturel, engageant, qui attire tous les peuples dans le désert. A peine Jean-Baptiste a fait entendre sa voix, et déjà l'on vole au devant du joug qu'il impose. Les affreux précipices qui environnent sa retraite sont de faibles obstacles à l'empressement qu'on a de l'entendre. Jérusalem, la Judée entière le suivent, l'admirent. On ne sait pas résister à ses ordres, on prévient ses désirs. Les préjugés de l'esprit sont détruits, les penchants du cœur sont déracinés. Par la conversion des peuples, Jean-Baptiste se prépare à paraître à la cour.

La cour d'Hérode était alors, plus que jamais, le centre du vice. On y voyait deux cœurs, que la loi avait séparés, se joindre par un feu criminel. Le prince, oubliant ce qu'il se devait à lui-même, avait oublié ce qu'il devait à ses sujets. Ses désirs effrénés étaient la règle de sa conduite, et parce qu'un silence respectueux flattait ses passions, il se croyait autorisé à les satisfaire. La volupté triomphait, et la vérité n'osait se produire.

Elle se produira, cependant, cette vérité trop longtemps captive. Elle saura se faire entendre jusque sur le trône. Dans le silence de son désert, Jean-Baptiste apprend la déplorable situation de la cour; il ne tarde pas à s'y rendre : il paraît devant le prince. Quel spectacle! Ici, je vois un ministre zélé, qui ne sait pas déguiser ce qu'il pense. Là, je vois un monarque, esclave de ses faiblesses, qui se plaît à les voir encenser. Ici, le fléau du mensonge : là, l'ennemi de la vérité; Jean-Baptiste en présence d'Hérode; que d'étranges révolutions vont suivre d'une pareille entrevue!

Déjà, rassemblant en lui l'intrépidité des anciens prophètes, Jean-Baptiste a percé la nombreuse troupe des gardes. Déjà d'un visage assuré, d'une voix ferme, il a fait entendre à Hérode ces redoutables paroles (*Marc.*, VI, 18) : Le feu qui vous unit à la femme de votre frère est un feu criminel. Mon respect serait une faiblesse, une lâcheté, s'il me forçait au silence.

Tel est le langage d'une sainte liberté. Langage trop inconnu! Ils ne sont plus ces temps, où l'on savait parler sans déguisement, avertir sans aigreur, condamner sans crainte. On voit toujours les mêmes vices; on ne voit pas le même zèle. Combien d'Hérodes dans le monde? Combien peu de Jean Baptistes? Peu d'imitateurs de son zèle, moins encore de sa constance.

La constance est de toutes les vertus la vertu la plus rare. Une épreuve suffit pour abattre le plus grand courage. Le cœur de Jean Baptiste est au-dessus des épreuves les plus critiques. Rien ne l'intimide. Il ne sait pas craindre le péril. Il a déjà promis à Dieu que jamais la rigueur des persécutions n'égalera la constance de son courage.

Dans quel triste détail me conduit naturellement mon sujet! La haine éclate, la vengeance triomphe, Hérode s'est déterminé : Jean-Baptiste vient d'être saisi. Il est précipité dans les horreurs d'une obscure prison. L'innocent chargé d'opprobres; Jean-Baptiste condamné par Hérode, parce que Hérode n'a pu entendre la vérité. Le crime sur le trône : la vertu dans les fers : *Joannes in vinculis.* (*Matth.*, XI, 2.) Quel contraste!

Mais pénétrez avec moi dans ce réduit obscur, vous y contemplerez un homme libre malgré ses fers. Il change sa prison en une chaire de vérité.

Du fond de cette caverne ténébreuse, il me semble entendre sa voix. Prince, dit-il à Hérode, rompez un commerce odieux, illicite. Brisez, brisez des liens qu'une honteuse passion vous fait chérir, au mépris de toutes les lois : *Non licet.* (*Marc.*, VI, 18.) Mes chaînes ne me rendront jamais prévaricateur. Jamais je ne m'ériegerai en lâche flatteur de votre indigne faiblesse. Vous êtes maître de mon corps; vous ne l'êtes pas de mon esprit. Mes fers font mes délices, ma captivité fait ma gloire. Ou plutôt suis-je captif, quand il me reste la liberté de vous instruire? Non; mon zèle sera plus ferme à vous poursuivre, que votre fureur ne sera ingénieuse à me persécuter : *Non licet.*

Héroïque, invincible constance. Elle triomphera de la mort même... Il est arrivé le moment qu'Hérodiade attendait, ce moment trop favorable à sa vengeance. Au milieu des plaisirs d'un festin somptueux, Hérode célèbre avec éclat le jour de sa naissance. La fille d'Hérodiade réussit à lui plaire par la légèreté d'une danse molle, efféminée. Tout charme, tout ravit quand on aime. Hérode se croit trop heureux de prévenir ce qu'elle peut lui demander : *Pete, et dabo.* (*Ibid.*, 22.) La moitié même de son royaume ne lui paraît répondre que faiblement à des grâces qui l'enchantent : *Licet dimidium regni mei.* (*Ibid.*, 23.)

Profite d'une occasion, que l'imprudence fait naître, cruelle Hérodiade. Que ton conseil fatal décide la récompense d'un talent séducteur. Que l'objet de ta haine devienne la victime de ton ambition. Par la mort de Jean-Baptiste, ose, ose mettre le comble à tes forfaits...

Hérodiade prononce. Elle parle par la bouche de sa fille. Mais quelle foudre écrase Hérode à cette demande imprévue? S'il redoute Jean-Baptiste, il aime à l'entendre : *Libenter eum audiebat.* (*Ibid.*, 20.) Pour

Digitized by Google

quoi s'est-il engagé dans un serment indiscret? Il voudrait se rétracter, et il n'ose; le remords l'arrête, le respect humain le domine; le crime l'effraye, le parjure l'intimide. Il doute... Peut-être même sa politique lui fait-elle craindre un soulèvement de la part du peuple. Mais bientôt la crainte se dissipe, la conscience se tait, Hérodiade triomphe. Hérode cède. L'ordre est donné, l'arrêt s'exécute, Jean-Baptiste n'est plus : *Decollavit eum.* (*Marc.*, VI, 27.)

Détournez, Chrétiens, détournez les regards du plus horrible spectacle. Laissez la fureur se porter aux derniers excès. Laissez l'inhumaine Hérodiade s'applaudir de sa victoire, envisager avec un coupable plaisir ces cheveux ensanglantés, ces yeux éteints, ce visage pâle, défiguré. Qu'elle ose, par un redoublement de cruauté, insulter à son ennemi même après sa mort.

Mais qu'un si funeste exemple nous serve ici d'instruction. Un crime produit mille crimes. Pour un objet, on sacrifie tous les autres objets. Les passions ont toujours des suites dangereuses. Un désir flatte, un penchant entraîne, on cède, et souvent, en perdant l'innocence, on cesse d'être maître de sa raison. Forcé dans sa conduite, on agit presque toujours par complaisance, presque jamais avec réflexion.

Instruits par l'exemple d'Hérode, instruisons-nous encore par l'exemple de Jean-Baptiste. Que sa gloire soit l'objet de notre admiration. Soyons les imitateurs de sa fidélité, afin de partager un jour la couronne dont il jouit dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il

PANÉGYRIQUE VII.

SAINT BONAVENTURE, DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS, CARDINAL ÉVÊQUE D'ALBANO, ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Prononcé le 14 *juillet* 1758 *et* 1762, *dans l'église des RR. PP. Cordeliers du grand couvent.*

Magnus in medio tui sanctus. (*Isa.*, XII, 6.)
Vous avez un grand saint au milieu de vous.

Sous cette image brillante, Sixte IV annonçait au monde chrétien les vertus, la science, la gloire de saint Bonaventure. Ce pontife éloquent (40) félicitait l'Eglise d'avoir produit, dans le même saint, un religieux humble, un apôtre zélé, un docteur célèbre, l'ornement d'un ordre respectable, l'oracle des écoles savantes, l'honneur de la pourpre romaine, le conseil des rois, l'appui des souverains pontifes, l'âme des conciles, le vengeur de la religion. Réjouissez-vous, ô Sion, s'écriait-il, et chantez des cantiques d'allégresse, parce que vous avez au milieu de vous un grand saint ; un saint, le modèle, le panégyriste, le héros de l'amour divin : ***Magnus in medio tui sanctus.***

L'amour caractérise spécialement les séraphins. (S. Bonav., *de Hierarch., eccles.*) Le premier rang leur est assigné dans l'ordre de la hiérarchie céleste, parce qu'embrasés eux-mêmes par la charité, ils en repandent les feux sacrés dans tous les cœurs.

C'est la doctrine du docteur ***Séraphique.*** Dans sa doctrine même, je saisis et son caractère et son éloge.

Embrasé du divin amour, Bonaventure joint à l'érudition des traits uniques de sainteté : *sanctus :* premier point. Embrasé du divin amour, Bonaventure joint à l'érudition des traits uniques de gloire . *magnus :* second point. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quand l'amour divin dirige, consacre les talents, qu'ils sont respectables ! qu'ils sont utiles ! La charité enfante des miracles. Elle concilie dans Bonaventure des talents supérieurs et une piété tendre ; des talents universels et une foi sûre ; des talents applaudis et une humilité profonde ; le savant et le saint. *Sanctus.*

Il est une Providence toujours attentive aux besoins, aux intérêts de l'Eglise. Elle en prévient les grandes pertes par de précieuses ressources. Une de ses lumières est-elle sur le point de s'éteindre ? Une lumière nouvelle commence à briller. La naissance de Bonaventure console la religion de la perte prochaine qu'elle va faire dans François d'Assise. François meurt ; Bonaventure se forme. L'un reçoit sur la terre les honneurs dus a sa sainteté : l'autre s'instruit dans la science des saints. Déjà s'arrête sur lui l'attention de l'Italie ; mais les premiers éloges que l'Italie lui donne seront bientôt ratifiés par les suffrages, plus brillants encore, dont le couronnera la France. Bonaventure y paraît, sa réputation transpire. Dans quel temps ? sous quels maîtres ?

Saint Louis occupait alors le trône de la France. Par sa protection il favorisait les progrès des arts ; il animait l'émulation des savants par ses récompenses. Alors l'université de Paris était, elle est encore aujourd'hui, la plus accréditée de l'Europe. Par le zèle de Robert de Sorbonne, venait d'éclore cet établissement immortel, le centre de l'érudition, le bouclier de la foi, le flambeau de l'Eglise ; établissement auquel le cardinal de Richelieu a donné depuis une forme nouvelle, qui n'a fait qu'ajouter à son ancienne célébrité. Alors Albert le Grand attirait de toutes les parties de l'Europe des élèves, des admirateurs. Entre ses disciples se distinguait un de ces hommes rares, uniques ; esprit vif, solide, pénétrant ; génie vaste, profond, universel ; un aigle qui, dans son vol rapide, ne laisse aucunes traces : Thomas d'Aquin. Ainsi que l'ordre de Saint-Dominique, celui de Saint-François comptait ses génies propres à toutes les sciences. Alexandre de Halès joignait à la subtilité des idées la profondeur du raisonnement ; théologien précis, exact ; zélé pour l'Eglise, pour la religion ; illustre par ses talents, par ses vertus ; il lui est aussi glorieux d'avoir formé saint Bonaventure, qu'il l'est à saint Arsène d'avoir formé un fils de Théodose.

(40) *Bulla canonis. S Bonav.*

Digitized by Google

Dans un siècle si éclairé, se faire connaître est un indice de mérite ; se distinguer en est une preuve ; percer, briller, c'est le privilége d'un mérite supérieur ; c'est celui de Bonaventure. Quel génie, en effet ! Génie transcendant. On douterait presque s'il étudie les sciences qu'il ignore, ou s'il se retrace le souvenir de celles qu'il possède. *Omnia prospiciens.* (*Sap.*, VII, 23.) Génie lumineux, il développe aux autres avec facilité ce qu'il a lui-même appris sans efforts. *Intelligibilis.*

Ce n'est déjà plus un disciple que les Alexandre de Halès, les Jean de La Rochelle instruisent, qu'ils exercent ; c'est un maître qu'ils respectent, c'est un successeur qu'ils s'empressent à se ménager. Je crois voir saint Jérôme qui cesse d'écrire contre les pélagiens, dès qu'il sait que saint Augustin prend contre eux la défense de la vérité.

Celui qui paraît avec éclat sur les grands théâtres, avertit, réveille la malignité des spectateurs, et bientôt fixe sur lui les regards de l'envie. Rarement les talents les plus décidés captivent tous les suffrages. Bonaventure les réunit en faveur de son érudition, et l'univers en profite. Semblable à ces sources abondantes qui fertilisent les terres les plus arides, son esprit sait utilement se plier à tous les esprits, et leur communiquer, avec ses propres lumières, les lumières de la religion. Il me faudrait et son génie et son âme, pour vous donner une vive idée de ses doctes leçons. (*Compendium theologicæ veritatis.*)

Quelle énergie, quand il établit l'existence de l'Etre suprême ! Toute la nature, le sentiment même, réclament leur Auteur. Quelle élévation, quand il explique le mystère de l'Homme-Dieu ! Ce sont les prophètes qui parlent, les évangélistes qui racontent, les apôtres qui attestent, les conciles qui décident. Quelle précison dans son *Abrégé de la Theologie* (*Breviloquium!*) C'est la science raisonnée de toute la religion. Quelle clarté dans les interprétations réfléchies dont il orne la doctrine du fameux Maître des Sentences ! Pierre Lombard paraissait avoir destiné son ouvrage, moins pour ceux qui aspirent à devenir savants que pour ceux qui l'étaient. Génies supérieurs, vous en saisissiez la beauté, la force : cette force, cette beauté échappaient à l'intelligence des esprits vulgaires. D'autres, avant Bonaventure, ont commenté cet ouvrage sublime et concis ; mais à comparer leurs écrits avec ses écrits, on sera obligé d'avouer qu'il a su perfectionner ce qu'ils avaient ébauché, donner de l'âme à leurs pensées, du jour à leurs expressions, et répandre sur l'érudition la plus épineuse les grâces délicates du sentiment.

Ce sentiment affectueux, persuasif, procure ses premiers succès dans la chaire de vérité. La France est étonnée de voir un homme, nourri dans les sciences abstraites, rassembler ces idées fortes, ces images touchantes, cet enthousiasme rapide, ce feu, cette onction, qui n'appartiennent qu'aux maîtres consommés de l'éloquence. Ouvre-t-il l'enfer sous les pas des pécheurs ? Ils frémissent (*Centiloquium*, prima pars). Montre-t-il aux justes leurs droits sur le ciel ? Ils espèrent. Rappelle-t-il les grands à la pensée de la mort ? Ils tremblent. Trouble-t-il le silence des tombeaux, pour citer au jugement général les cendres de tous les mortels ? On est consterné, on croit toucher au jour du Seigneur, on croit subir ses vengeances terribles. Devant le peuple, son éloquence imite la simplicité d'Amos. (*Sermones in Dominicam.*) Elle emprunte la majesté d'Ezéchiel devant les grands de la terre. Les savants se figurent entendre saint Paul devant l'Aréopage.

Mais est-ce à moi, chrétiens, d'analyser des discours que vous pouvez apprécier vous-mêmes ? Ils subsistent. Lisez...

Lisez les exhortations sur la loi. (*Sermones in decem præceptis.*) Vous vous apercevrez que les mystères y sont expliqués sans sécheresse, les devoirs exposés sans confusion, les mœurs représentées avec autant de vérité que de prudence.

Lisez cet ouvrage solide dont Bonaventure s'est chargé, pour faciliter le travail, les succès de ses frères : La *Bible des pauvres* Les différents sujets dont la chaire de vérité est susceptible y sont proposés avec ordre, enrichis par des exemples, fortifiés par des preuves, assortis aux mœurs, rapprochés de l'Evangile. Livre singulier, incomparable, le premier dans ce genre, et qui laisse encore à Bonaventure la gloire d'attendre des rivaux.

Je pourrais rassembler ici mille preuves de cette supériorité d'érudition qui le caractérise. Mais qui ne connaît Bonaventure que par son érudition, ne le connaît qu'à demi. Son mérite est de réunir, avec des talents supérieurs, une piété tendre. La science éclate dans ses écrits : la piété se manifeste dans sa conduite. On pencherait à croire que la sagesse divine a dirigé son esprit, et que l'amour divin a pris soin de former son cœur. Il entre dans l'ordre de François d'Assise ; il y vient chercher des modèles, il y donne des exemples. La piété qu'il inspire aux autres est une démonstration palpable de celle qui domine dans son cœur.

Qu'elle est éloquente, cette piété, dans les éloges qu'il consacre à la gloire de Marie ! (*Specul. B. Virg.*) O Damascène ! ô Bernard ! (*Offic. Compas.*) si dans le ciel, où vous régnez, vous êtes toujours sensibles aux honneurs que la mère de Dieu reçoit sur la terre, que vous dûtes être flattés de vous voir revivre dans Bonaventure ! (*Psalt. B. Virg.*) Lors même qu'il enchérit sur vos expressions, sur vos pensées, il se déclare votre disciple (*Laus B. V.*) Ah ! si vous fussiez venus après lui, vous l'eussiez pris pour votre modèle.

Dans quelle source Bonaventure puise-t-il cette piété pleine d'onction ? Aux pieds du tabernacle. Devant l'auguste sacrement de l'Eucharistie, ses lumières se perfectionnent, ses sentiments s'épurent. Le pain de vie le

Digitized by Google

transforme en un nouvel être. Plus il s'en nourrit, plus sa piété est tendre, plus sa foi devient imperturbable. La pureté de sa foi sanctifie l'universalité de ses talents.

De grandes lumières produisent souvent de tristes égarements. Souvent plus on gagne du côté des sciences, plus on perd du côté de la religion. L'érudition a rendu les plus essentiels services à l'Eglise : l'érudition a fait à l'Eglise les plaies les plus cruelles. Les talents sont précieux par l'usage utile qu'on en fait ; les talents sont funestes par le dangereux abus que l'on en peut faire. Respectables dans les Cyprien, les Athanase, les Hilaire : pernicieux dans les Arius, les Pélage, les Nestorius, ils occasionnent, selon les génies divers qui les emploient ou les triomphes, ou les malheurs de la foi.

Si la foi de Bonaventure n'eût pas été solide, sûre, invariable, nous ne rendrions pas, à la face des autels, un solennel hommage à la sublimité de ses talents. Talents universels : dans lui seul, j'imagine voir revivre l'esprit de tous les saints docteurs ; l'esprit de saint Augustin, de saint Jérôme, de saint Grégoire, de saint Bernard.

Un panégyriste de saint Augustin (Volusien) osa dire autrefois que ce qu'Augustin ignorait manquait à la loi de Dieu. Craindrais-je d'appliquer le même éloge à Bonaventure ? Que ne sait-il pas ? Que n'a-t-il pas écrit ? Interprète, il développe le sens obscur des prophéties, distingue dans l'Evangile les conseils d'avec les préceptes, explique les décisions des conciles, la croyance de l'Eglise. Sa facilité lui rend familière la science de tous les siècles. Controversiste, il attaque l'hérésie par les difficultés mêmes qu'elle invente. Ce qu'il écrit sur la Trinité ne laisse aucune ressource à l'Eglise grecque. Ses principes sur l'Eucharistie sont autant de réfutations anticipées du calvinisme. Dans tous les siècles ses preuves, ses raisonnements confondront, attéreront le déisme. Théologien (*De reductione artium ad theolog.*), il s'étudie à réduire tous les arts, toutes les sciences à la science plus essentielle de la religion.

J'allais le montrer versé dans les connaissances mystiques, habile à peindre l'âme qui, dans une contemplation extatique, se voit tout à la fois formée par la nature, défigurée par le péché, rétablie par la grâce. (*Soliloquium*). J'allais... (*Theologia mystica*). Non, non : je passe rapidement sur des écrits dont la profonde spiritualité pourrait édifier, sans instruire. Monde profane, je vous épargne le détail d'une doctrine dont vous ne connaîtriez pas tout le prix. Des titres plus frappants sollicitent votre respect pour Bonaventure. Trois cents ouvrages, sortis de sa plume inépuisable, constatent l'universalité de son génie. On a peine à comprendre qu'un homme, dont les occupation toujours nouvelles composent presque l'histoire du XIII^e^ siècle, ait pu enrichir l'Eglise de tant d'ouvrages également dignes de l'immortalité.

Les conciles déclarent à la gloire de saint Jérôme, qu'aucun savant n'avait approfondi, comme lui, la science de l'Ecriture sainte. Cette science n'est-elle pas aussi celle de Bonaventure ? qui sait mieux en rendre les images, en pénétrer le sens, s'en approprier les expressions ? historien avec Moïse, peintre avec Salomon, sublime avec David, simple avec les évangélistes ; le langage des livres sacrés est partout son langage.

Saint Grégoire le Grand a écrit la Vie de saint Benoît : Bonaventure écrit la vie de saint François, et les savants hésitent à décider auquel des deux cet ouvrage fait le plus d'honneur. On ne se lasse point d'y suivre François, dès le berceau, où ses prodiges commencent, jusqu'au tombeau, où ses prodiges se perpétuent : l'apôtre et le législateur y concourent au triomphe de la religion. On y trouve tantôt le prophète, tantôt le martyr, tantôt le thaumaturge, toujours le saint. Fils reconnaissant, Bonaventure, n'oublie rien de ce qui peut contribuer à la célébrité de son père ; mais son zèle circonspect ne prodigue jamais à son patriarche des éloges qui pourraient affaiblir la gloire des autres législateurs. Bonaventure respecte la vertu dans tous les saints, parce qu'il les imite (*Specul. Discipl. ad novitios.*)

Saint Bernard fournit de solides règles aux religieux (*De institutione novit*) ; Bonaventure leur adresse les instructions les plus sages. Ses puissantes leçons conduisent successivement l'homme faible à la vertu, l'homme vertueux à la ferveur, l'homme fervent à la perfection (*De profectu religiosorum*).

Comparable aux plus éclatantes lumières de l'Eglise, par la variété de ses talents, Bonaventure ne l'est pas moins par la pureté de sa foi. Dans l'éloge des savants, hélas ! nous sommes quelquefois réduits à jeter un voile officieux sur des opinions hasardées, des systèmes hardis, des erreurs subtiles. C'est trop souvent par des écarts brillants qu'ils se préparent de brillants succès.

L'Eglise peut-elle reprocher à Bonaventure ce fatal abus des talents ? Non, Messieurs ; je n'ai pas à le venger d'un soupçon si défavorable. L'austère vérité dicte toutes ses décisions. Quelque multipliés que soient ses ouvrages, jamais sa raison présomptueuse ne franchit les limites sacrées que la foi prescrit à l'esprit humain. Sagement précautionné contre les nouveautés profanes son zèle sait les attaquer et s'en défendre. Son respect pour la religion égale son amour. Ses armes sont les armes de la foi. Il en a l'esprit, les sentiments, les œuvres. L'esprit dans ses ouvrages, les sentiments dans son cœur, les œuvres dans sa conduite. La charité, qui préside à ses actions, est un guide incapable de l'égarer.

Ne se permettre aucune erreur, c'est l'obligation de tout savant : corriger les erreurs des autres, c'est le ministère d'un apôtre. A ce soin laborieux, sont consacrés les premiers écrits de Bonaventure. Dans son siècle régnait une licence nuisible. Des demi-

Digitized by Google

savants s'appuyaient sur l'autorité des saints Pères, pour expliquer le dogme, interpréter la morale et souvent ils ne se donnaient pas le loisir de justifier les autorités qu'ils empruntaient. De cette coupable inattention naissaient les expressions tronquées, les citations fausses, et plus d'une fois des erreurs attribuées aux plus fidèles défenseurs de la vérité (*Libri Pharetræ.*) Pour déraciner cet abus, que fait Bonaventure? Appliqué à démêler l'esprit des saints docteurs dans eux-mêmes, il extrait leurs idées; sous différents points de vue rassemble leurs décisions, et de leurs pensées réunies, compose un corps de vérités irrécusables, qui embrasse toutes les parties de la religion. Qu'il est difficile de se tromper, de tromper les autres, quand le premier maître que l'on consulte, c'est le principe de toute vérité, Dieu! Telle est la conduite de Bonaventure. C'est lui-même que j'en atteste. On vous a souvent rappelé, mes frères ce jour où, frappé de la doctrine de Bonaventure, Thomas d'Aquin le presse de ne point lui cacher les livres savants qui lui fournissent tant de richesses. Daignez s'écrie-t-il, me communiquer cet important secret. Que je profite de ces ouvrages lumineux, dont je ne connais le prix que par vos succès... Quel trésor Bonaventure découvre! Que de livres dans un seul! Voyez-vous cette croix? dit-il. C'est là ma théologie, mon prédicateur, toute mon érudition. Mon Dieu mourant, voilà tout ce que je sais : *Non judicavi me scire aliquid nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum.* (1 *Cor.*, II, 2.) Dans ses plaies, je cherche mes idées; je puise mes connaissances dans son sang; dans son cœur, je forme mes sentiments. Bonaventure, la lumière de son siècle, publie qu'il ne sait rien. Ou plutôt, la croix est son livre. Il sait Jésus-Christ; c'est tout savoir... Moins les saints cherchent à se faire admirer, plus ils sont admirables.

C'est ainsi que l'amour divin réunit dans Bonaventure, non-seulement des talents universels, avec une foi sûre, mais encore des talents applaudis, avec une humilité profonde.

L'obscurité est l'ordinaire partage des talents médiocres. Des circonstances favorables peuvent leur attirer des admirateurs intéressés ou crédules; ils ne se concilient pas longtemps cette unanimité de suffrages libres. Le génie supérieur, universel, a seul l'avantage de les réunir constamment, de les forcer. L'admiration s'épuise sur les talents vulgaires. Le second jour de leurs succès devient souvent l'époque humiliante de leur décadence. L'empire de l'esprit est celui que la vanité dispute avec le plus d'ardeur, qu'elle accorde avec le moins de facilité.

Tout concourt à l'accorder à Bonaventure, cet empire si flatteur pour l'amour-propre. Devant lui disparaît la rivalité des talents; l'envie elle-même ne peut se défendre de l'applaudir. Dans le XIII^e^ siècle, la voix publique comblait Bonaventure des mêmes éloges qu'a cru devoir lui donner, dans le siècle suivant, le respectable chancelier de l'université de Paris, cet homme qui enseigna les sciences avec tant de réputation, qui fut comme l'âme des conciles de Pise et de Constance, qui vit encore dans ses écrits précieux : Gerson. Je ne sais, s'écriait-il, si jamais l'université de Paris a vu sortir de ses écoles savantes un docteur (Gerson, *de exam. doctorum*), qu'on puisse mettre en parallèle avec Bonaventure. Si l'on me demandait quel est celui d'entre eux pour lequel mon estime est la plus décidée, je ne balancerais pas : ma bouche et mon cœur donnent la préférence à Bonaventure. Flatteuse décision d'un homme qui connaissait la réputation méritée dont jouissaient les Pierre Lombard, les Albert, les Halès, les Thomas d'Aquin... Des talents applaudis par un juge aussi connaisseur, aussi désintéressé, ne peuvent être suspects qu'aux yeux de l'ignorance ou de l'incrédulité (41).

Ils ne trouvent point d'incrédules dans le siècle de Bonaventure. A peine il paraît sur le théâtre des sciences, et ses talents reconnus forcent les acclamations publiques. Mais à mesure que ses succès le rendent plus célèbre, un retour sévère sur lui-même sert à le rendre plus humble.

Son nom avait percé à la cour de Rome. Rome le destine à l'archevêché d'York, l'une des plus opulentes églises de l'Angleterrre. L'ambition de tout autre eût été flattée. C'est une foudre pour l'humilité de Bonaventure. Que de motifs, cependant, auraient dû le déterminer à ne pas écouter cette austère vertu! C'est le souverain pontife qui commande, Clément IV. L'Angleterre même appelle Bonaventure à son secours, le regarde comme un prophète que le ciel suscite pour éteindre le feu des guerres civiles, corriger la dépravation des mœurs, retrancher les scandales du sanctuaire, procurer le bonheur des peuples. Tentation délicate! Mais que peut la tentation sur un cœur saintement inflexible? Bonaventure apprend sa nomination, vole de Paris à Rome, se prosterne aux pieds du souverain pontife, le conjure d'accepter son refus. De nouveaux ordres lui sont donnés. Osera-t-il une seconde fois désobéir? Oui : mais avec quel respect? Il prie. Avec quelle fermeté? Il représente. Avec quelle modestie? Il gémit. Avec quelle éloquence? Il persuade, et le souverain pontife avoue qu'il ne sait ce qui le frappe davantage dans Bonaventure, ou ses talents qui méritent tous les honneurs, ou son humilité qui les refuse. L'humilité fuit autant les grandes places que l'ambition les recherche.

(41) M. Fleury, dans son *Histoire ecclésiastique* et son plagiaire l'abbé Racine donnent une idée imparfaite des ouvrages et de la science de saint Bonaventure. Le second a copié le premier. M. l'abbé Vély lui rend plus de justice. M. Baillet lui même ne refuse pas à saint Bonaventure la doctrine profonde qu'un auteur, d'ailleurs respectable, et un auteur frivolement décisif osent lui disputer.

Digitized by Google

Bonaventure ne se contentera pas de renoncer aux honneurs, il se désistera même de ses droits. Une amitié sainte régnait entre Thomas d'Aquin et Bonaventure. Elle avait tous les caractères de l'amitié qui s'était formée entre David et Jonathas. Vous serez le premier, disait Jonathas à David; Je vous cède mes droits, régnez : *Regnabis.* (I *Reg.*, XXIII, 17.) Le second rang dans l'empire est un beau rang, lorsque David occupe le premier. *Ego ero tibi secundus.* (*Ibid.*) Tels les sentiments de Bonaventure à l'égard de Thomas d'Aquin. Un titre non contesté donnait au disciple de François le droit d'être reçu, avant le disciple de Dominique, parmi les docteurs, dans l'université de Paris : Bonaventure s'en dessaisit (42). Vous me précéderez, dit-il, à son respectable ami, je me ferai gloire de vous suivre. *Regnabis.* Mon cœur vous donne un rang que mérite votre vertu. La seconde place est honorable, quand la première est remplie par Thomas d'Aquin. *Ego ero tibi secundus.* En vain l'humble Thomas résiste, refuse : également humble, Bonaventure presse, conjure, force, triomphe. Il triomphe et de la vanité de l'homme dans lui-même, et de la vertu d'un saint dans son rival. L'un a le mérite du renoncement, l'autre a le mérite de l'obéissance.

L'humilité, qui prévient toutes les occasions de s'exercer, se refuserait-elle aux occasions favorables que la Providence fait naître? Ah! mes frères, les mêmes principes inspirent toujours aux saints les mêmes sentiments.

L'Eglise pleurait alors un pontife digne de ses regrets, Clément IV, orateur éloquent, profond jurisconsulte, négociateur pacifique, irréprochable dans ses mœurs, zélé, prudent, désintéressé; humble à la cour de saint Louis, humble sur le trône de l'Eglise.

Depuis trois ans, le conclave est ouvert pour lui donner un successeur. Mais les suffrages, toujours balancés, laissent le choix toujours indécis. Les besoins de l'Eglise demandent un prompt secours. Ses intérêts languissent, ses ennemis se multiplient. Qui pourra réunir les cardinaux divisés dans une uniformité d'opinions que rien ne sera capable de changer? Cet homme de conciliation, ils l'on trouvé, c'est Bonaventure. Qu'il parle : son suffrage décidera tous les suffrages. Il va prononcer... Son choix tombera-t-il sur lui-même? Il est trop humble. L'arrêtera-t-il sur l'un des pontifes qui le rendent l'arbitre de leur élection? C'est un tribut qu'il devrait à la reconnaissance. Mais un motif plus déterminant l'anime : la religion. Du moins son ordre, qui donnera tant de chefs à l'Eglise, ne peut-il pas lui fournir un prédicateur aussi renommé que Nicolas IV, un apôtre aussi zélé que Sixte IV, un savant aussi modeste qu'Alexandre V, un génie aussi ferme que Sixte Quint? Il le peut; mais ce n'est point dans l'ordre de saint François que Bonaventure cherche l'homme qu'il croit l'homme de Dieu et de l'Eglise ; Thibaut, archidiacre de Liége, alors connu par sa sainteté, et dont la prudence, le zèle, donnent à l'Eglise les plus grandes espérances, Grégoire X, est celui que le ciel désigne, que Bonaventure indique, que le Sacré collége s'empresse à nommer. Choix judicieux! Eternellement il prouvera le discernement de Bonaventure et son humilité.

Tel il paraît aux yeux du conclave étonné, tel il se montre dans ses écrits, dans toute sa conduite. L'homme d'humilité se reproduit partout. Qu'il est édifiant de voir la même main qui vient de fixer la tiare sur la tête du souverain pontife essuyer les plaies contagieuses d'un nouveau *Lazare* que tout fuit, et qui se fait horreur à lui-même! Ministres, envoyés par le chef de l'Eglise pour décorer Bonaventure de la pourpre romaine, quelle fut votre surprise, lorsque vous le trouvâtes occupé dans le ministère le plus vil (43) ; indifférent pour les marques de dignité qui l'attendent, ingénieux à retarder le moment de les recevoir? Ah! l'oracle du monde chrétien vous parut moins grand que le héros de l'humilité.

Humilité profonde jointe à des talents applaudis; foi pure jointe à des talents universels; piété tendre jointe à des talents supérieurs; voilà les heureux effets de l'amour divin dans le cœur de Bonaventure; voilà le saint ; *sanctus.* Achevons : l'amour divin, source de sa sainteté, l'est aussi de sa gloire : *magnus.*

SECONDE PARTIE.

L'amour divin assure aux ouvrages de Bonaventure une autorité universelle, à son ministère un éclat singulier, à sa réputation une immortalité qui semble n'appartenir qu'à lui : *magnus.*

Ce qui distingue ses écrits, entre les écrits de tous les saints docteurs, c'est le sentiment toujours concilié avec l'érudition (Franc. Lamat., *Præf. in sanct. Bonav. Opera.*) C'est ce langage tendre, insinuant, qui enseigne la science à l'homme pieux, la piété à l'homme savant. Que d'autres possèdent le talent d'éblouir l'imagination par la richesse des idées : le talent singulier de Bonaventure est de donner à tout ce qu'il écrit l'empreinte de la charité qui l'embrase Ses expressions sont des expressions de feu. Elles portent dans l'âme attendrie, touchée, pénétrée, un sentiment impérieux, qui l'émeut, la transporte, la maîtrise : *Penetrat, transfigit* (*Ibid.*) On dirait que la Divinité même l'a chargé du soin de la faire aimer, et qu'elle lui en a communiqué l'infaillible secret.

Que ne puis-je donner à mes paroles la chaleur, l'onction renfermées dans les ouvrages divers que Bonaventure consacre à l'amour divin ? (*Incendium amoris.*) Mortels de tous

(42) Ce droit était établi sur ce que saint Bonaventure avait fait son cours de théologie à Paris, et que saint Thomas d'Aquin y avait achevé le sien.

(43) Il lavait la vaisselle.

Digitized by Google

les sexes, de tous les âges, de toutes les conditions, répète-t-il mille fois, prêtez à mes réflexions toute l'attention dont vous êtes capables. Je voudrais embraser l'univers des feux du saint amour : *Universos excito ad amorem* (*Prologus.*)

Mais tandis qu'il écrit, qu'il exhorte, quel enthousiasme le ravit ! *Transfige, dulcissime Domine Jesu, medullas animæ meæ* (*Ibid.*) O Jésus ! s'écrie-t-il, pénétrez des flammes de votre amour toutes les puissances de mon âme. Vous êtes mon espérance, Seigneur; vous êtes mon appui, mon refuge, mon trésor. Vous seul méritez de régner sur mon cœur; à vous seul je le consacre, et le consacre pour toujours : *Te solum diligam* (*Oratio devotissima...*) Bientôt rendu à lui-même, Bonaventure expose aux chrétiens les bienfaits de Dieu et leur ingratitude. Vous assureriez qu'il ne rend ses idées que d'après les idées des saints Pères, mais qu'il donne de lumières à leurs preuves, d'onction à leur piété (*Amatorium.*) C'est Augustin qui pense, Bernard qui raisonne, Anselme qui décide; mais c'est Bonaventure qui interprète, qui réfléchit, qui touche. Les pensées qu'il emprunte aux autres se convertissent sous sa plume inimitable en affections, en sentiments.

Le sentiment intéresse tous les hommes, tous les siècles. De là, cet ascendant universel que Bonaventure acquiert sur les esprits, sur les cœurs. Il instruit, il touche; *docendo movet* (*Brev. Rom., in Offic. sanct. Bonav.*, Lect. V.) Dois-je m'étonner que son nom vole de bouche en bouche, et que les régions les plus reculées du monde chrétien retentissent de sa gloire ?

La retraite de saint Jérôme était une nouvelle Thébaïde où, de toutes les parties de l'univers, on courait le consulter comme un oracle : *Tanquam ad oraculum* (*In Offic. sanct. Hieron.*, ibid.) Bonaventure offre au monde chrétien le même spectacle.

Entre ses admirateurs, il en est un dont le suffrage auguste arrête sur lui les regards de la France, de toute l'Europe; saint Louis, l'ornement du trône, la gloire de la religion, le rémunérateur des savants, l'ami des saints; prince, que ses lois placent au rang des sages, sa valeur au rang des héros, sa constance au rang des martyrs; prince, que le vice redoute, que le mahométisme admire, que l'Eglise chérit; dont la faveur est refusée à l'ambition, accordée au mérite; qui dédaigne l'adulation, protége le zèle, anime les vertus autant par ses exemples, que par ses bienfaits. Saint Louis connaît les ouvrages de Bonaventure, il en discerne le prix; et par les louanges qu'il leur donne annonce toutes celles qui leur sont dues. Avec quel empressement il l'appelle à sa cour, lui confie les plus secrètes affaires de son royaume, de sa conscience ! Louis communique à Bonaventure ses idées : Bonaventure consacre ses talents à Louis. Les écrits du docteur règlent la conduite du monarque.

Sous les auspices de ce prince, l'Eglise voit paraître un ouvrage, dans lequel Bonaventure se surpasse lui-même; ouvrage que je ne balance pas à nommer le triomphe du sentiment : l'*Office de la Passion*. Qu'on ne me vante plus les titres fastueux inscrits sur les tombeaux des rois : fruits de la vanité, ils périront (*Laudismus de Sancta Cruce.*) Les larmes dont Bonaventure arrose le tombeau de Jésus-Christ sont des larmes immortelles, fruits de la religion et de l'amour. L'amour sait tout peindre, tout animer.

Vive, féconde imagination de Bonaventure, passez dans mes expressions, pour représenter avec lui Jésus-Christ sur la croix (*Lignum vitæ*), comme sur un arbre mystérieux, dont les branches différentes sont autant de germes de vie. Là, Jésus-Christ commande en roi, instruit en législateur, prononce en juge, pardonne en père, expire en rédempteur, triomphe en Dieu. Production éloquente et pieuse, dont les images sont tracées par le génie; dont les sentiments sont dictés par le cœur; applaudie par saint Louis, elle le fut par toute la cour.

La cour du religieux prince possédait un autre prodige de vertu, la bienheureuse Isabelle, fondatrice de l'abbaye de Longchamps, digne sœur de ce monarque par sa piété, par son zèle. Elle médite d'adoucir la règle rigoureuse de sainte Claire. Louis seconde l'entreprise, Urbain IV l'approuve, Alexandre IV la confirme, Bonaventure écrit... A ses soins, à sa vigilance, l'Eglise doit cette règle sagement interprétée, modérément sévère, répandue avec tant de rapidité, perpétuée avec tant de gloire. Toutes les œuvres de Bonaventure sont marquées au sceau de la sainteté, et, par-là même, garantissent heureusement ses succès.

Ses succès ne se renferment pas dans les limites de ce royaume. Nouveau Moïse, tout Israël le consulte. Blanche de France venait de quitter cette cour, pour monter sur le trône d'Espagne (44). Le trône offre à sa vertu mille écueils. Elle les voit, et frémit. Comment résister au péril flatteur qui l'environne ? A qui s'adresser ? A Bonaventure. Et quels enseignements salutaires ne lui donne-t-il pas ? C'est une reine qu'il instruit; et la piété qu'il lui inspire est une piété noble; la charité qu'il lui prescrit est une charité réfléchie. (*De regimine animæ*) Il lui donne des conseils dignes de son rang, des sentiments conformes à sa naissance. Ainsi saint Remi formait autrefois sainte Clotilde.

Les pontifes de l'Eglise recourent à Bonaventure (*De sex alis seraphim*), et il leur remet devant les yeux les austères obligations de leur ministère, les exhorte à joindre la douceur à la fermeté, la piété à la science,

(44) La reine Blanche, fille de saint Louis, épouse de Ferdinand, fils aîné d'Alphonse X, roi d'Espagne, surnommé le *Sage*.

Digitized by Google

la patience au courage, l'exemple au précepte. Ainsi saint Paul formait autrefois des Timothée.

Des vierges consacrées au Seigneur, à l'ombre des autels, invitent Bonaventure à régler leur ferveur (*Meditationes vitæ Christi*); et sa piété leur trace, dans les actions de Jésus-Christ, un miroir fidèle sur lequel elles doivent composer leurs mœurs. Livre divin! Gerson en faisait sa lecture, sainte Thérèse son modèle, Bellarmin son étude, saint François de Sales ses délices. Ainsi saint Ambroise formait autrefois à la religion des vierges dignes d'elle.

Qu'il est glorieux à Bonaventure, cet ascendant que sa vertu lui donne sur tous les états!

Mais autant l'amour divin assure d'autorité à ses ouvrages, autant il donne d'éclat à son ministère.

Bonaventure commence à l'exercer, ce ministère brillant, à la tête de son ordre. Un nuage léger avait paru le menacer d'une prochaine tempête. Jean de Parme en conduisait les rênes. Capable de l'édifier par sa piété, il n'avait pas les talents nécessaires pour le gouverner. Ses grandes qualités étaient obscurcies par une inflexible rigidité, plus propre à produire des esprits rebelles qu'à les soumettre au joug pénible du devoir. Alarmé des troubles qui s'élèvent, Alexandre IV se hâte de les apaiser. Son dessein est secondé par celui même qui, quoiqu'involontairement, a nourri le feu de la discorde. Jean de Parme prévient, par sa démission, un éclat dangereux. Il désigne son successeur, nomme Bonaventure... A ce choix éclairé, tous les suffrages se réunissent, le pape le ratifie, l'Eglise se félicite; Bonaventure seul s'y refuse, suscite des obstacles. Vaines oppositions : il faut obéir, et son élection devient pour son ordre l'époque mémorable de sa tranquillité, j'ai pensé dire, de sa renaissance.

Si j'entreprenais de raconter toutes les merveilles de son généralat, il faudrait peindre le règne de la douceur, de la fermeté, de toutes les vertus. La discipline de son ordre n'a reçu quelqu'atteinte, que pour reprendre une nouvelle vigueur. Le soleil sort plus radieux du sein des nuages qui, pendant un orage passager, avaient éclipsé sa lumière.

Sous le gouvernement de ce sage conducteur, tout renaît, tout change. Bonaventure se reproduit en quelque sorte dans les âmes saintes sur lesquelles s'exerce son empire. Son peuple devient un peuple de prophètes, amis de Dieu, zélateurs de sa gloire. Aussi, touché de son administration, Alexandre IV le nomme un guide envoyé par le ciel, un guide digne de régir une des plus précieuses portions de l'Eglise (45.) Et qui peut mieux la régir, qu'un homme dont les pas sont marqués par des prodiges de zèle?

J'ai vu, disait Bonaventure, réfléchissant sur les courses immenses dans lesquelles son saint fondateur s'était engagé, j'ai vu un ange voler dans toutes les parties de l'univers : *Vidi angelum volantem.* (S. Bonav., *Serm. de S. Francisco.*) Cette image ne le peint-elle pas lui-même? On l'a vu, pendant le cours de son généralat, comme un ange de paix, voler à Narbonne, et présidant à son premier chapitre, établir des règlements qui s'observent encore; à Pise, et y mettre son ordre sous la protection de Marie, présage favorable de ses nouveaux succès : à Rome, et de cette capitale du monde chrétien envoyer ses frères arborer la croix de Jésus-Christ parmi les nations barbares ; à Paris, et par des exercices publics avertir l'émulation, créer les talents, ressusciter la ferveur : *Vidi angelum volantem.* (*Expositio in regul. Fratr. Minor.*) Partout l'esprit de saint François revit dans les observateurs édifiants de sa règle.

Cette règle était le fruit d'une sagesse consommée. Mais souvent les disciples interprètent, étendent, resserrent les idées de leurs maîtres. Hélas! lorsqu'ils croient suivre les intentions de leur législateur, ils se livrent quelquefois à leurs propres opinions.

Périlleuse diversité de sentiment! Bonaventure (*Determinationes*) en approfondit le principe. Par quels moyens en arrêter le cours? Pénétré de respect pour les lois dictées par le saint patriarche, il entreprend d'en déterminer le vrai sens, de les exposer dans une précision fidèle. Que ses interprétations sont sagement combinées! Rien n'échappe à sa pénétration. Ses écrits vengent avec un égal succès, et le père et les enfants; le père, par la sagesse de ses constitutions ; les enfants, par la régularité de leur conduite.

Vous n'ignorez pas, mes frères, quelle triste nécessité force Bonaventure à publier l'apologie de son ordre. (*Liber apologeticus.*) La calomnie l'avait attaqué; ses accusations étaient odieuses, ses mépris dédaigneux, ses déclamations publiques, sa haine sans fondement, ses fureurs sans mesure. Tout annonçait l'ouvrage de la passion. Bonaventure ose défendre ses frères accusés; mais comment les défend-t-il? Il les défend sans aigreur, sans animosité. Il oppose la vérité à la calomnie, les égards au mépris, l'autorité aux déclamations, la charité à la haine, les écrits de ses adversaires à la règle de saint François. Semblable à Tertullien, qui n'opposait aux calomniateurs de l'Evangile que leur doctrine et l'Evangile lui-même.

Qu'il est beau de se modérer, au point de respecter la réputation de ceux qu'on est obligé de combattre! Eviter de nommer un ennemi connu, séparer chrétiennement la personne et les ouvrages, c'est un exemple édifiant, qui touche celui-là même dont Bonaventure pulvérise les scandaleuses productions.

Gérard d'Abbeville, homme savant mais prévenu, théologien profond mais critique

(45) *Bref d'Alex. IV à saint Bonaventure.*

Digitized by Google

fougueux, s'élève contre l'ordre de saint François, en dégrade le zèle, en soupçonne la pauvreté, lui dispute ses apôtres, ses martyrs. A Bonaventure est réservée la gloire de répondre à cet ouvrage ténébreux. Son *apologie des Pauvres*, admirable par son érudition, l'est surtout par cette pureté d'intention qui fait tomber des préjugés injustes, avoue les abus véritables, en gémit et les répare. *Entre les désordres que l'on censure*, dit-il, *il en est qui méritent une juste indignation; les hommes ne sont jamais parfaits. Mais l'abus que l'on peut faire de la règle ne doit point retomber sur la règle même. La religion est toujours sainte, quoiqu'elle renferme dans son sein des disciples prévaricateurs.*

Les imputations de Gérard d'Abbeville ne tendaient qu'à renouveler celles d'un homme plus hardi, plus téméraire; génie ardent, ami des disputes, artificieux dans ses principes, infidèle dans ses portraits, incapable et de se modérer et de se rétracter; fameux par ses talents, par ses écrits, par ses préventions, par ses disgrâces, par ses protecteurs, par ses apologistes: Guillaume de Saint-Amour. Sous son nom, venait de paraître un ouvrage intéressant alors, parce qu'il était critique. La critique plaît toujours à la malignité. *Les périls des derniers temps*, tel en était le titre. Vainement protestait-il contre des applications flétrissantes, ses tableaux trahissaient ses protestations... Bonaventure (*De paupertate Christi adversus magistrum Guillelmum*) le réfute. La science la plus vaste, la plus solide justifie la pauvreté de Jésus-Christ, démontre quel en est le mérite, quelle en est la perfection. Les artifices sont dévoilés, l'iniquité est démasquée, les édits émanent du trône, les foudres partent du Vatican, et l'ennemi de la pauvreté évangélique va, dans un triste exil, porter son ressentiment, sans y porter son repentir...

Mais je me hâte de considérer Bonaventure plus utile encore à la religion qu'à son ordre.

La réunion de l'Eglise grecque avec l'Eglise latine était désirée depuis longtemps, et toujours éludée. Les empereurs d'Orient demandaient un concile et le reculaient. Les patriarches de Constantinople tantôt se prêtaient par politique, tantôt par intérêt se refusaient à la paix générale. On avait vu des guerres sanglantes s'élever, des révoltes concertées éclater, des empereurs périr, des usurpateurs dominer. Baudouin avait régné trop peu pour exécuter les projets pacifiques qu'il avait conçus. Joannice s'était signalé par beaucoup de protestations, peu d'effets et d'infâmes cruautés. Grégoire IX avait fait de grandes tentatives, et n'avait eu que de faibles succès... Enfin, se présente une circonstance favorable; on en profite. Paléologue monte sur le trône de l'empire, Gregoire X sur le trône de l'Eglise. Les vœux de l'empereur, le zèle du souverain pontife, rapprochent les esprits. La paix se négocie. Un concile général est convoqué à Lyon.

Je touche, chrétiens auditeurs, au plus beau triomphe de Bonaventure. Il est chargé des destinées de la religion... Intéressé à donner plus d'autorité à la voix, à la doctrine du saint général, le pape l'élève à l'épiscopat, le force d'accepter la pourpre romaine... Les dignités impriment le respect que n'obtiennent pas toujours les talents...

Le concile est ouvert. Grégoire X y préside... A côté de lui, l'histoire place Bonaventure. Quel spectacle, ! Le roi d'Aragon, les ambassadeurs de toutes les couronnes, les prélats de presque toute la chrétienté; tout ce que le sacerdoce et l'empire ont de plus respectable; le monde chrétien rassemblé dans une même ville, et sur qui le monde chrétien a-t-il les regards fixés? Sur Bonaventure. Il parle; on l'écoute avec admiration, avec fruit. Levez-vous, ô Jérusalem, s'écrie-t-il: *Exsurge, Jérusalem* (*Baruch.*, V, 5.) Regardez vers l'Orient: *Circumspice ad Orientem.* (*Ibid.*) Et de l'Orient à l'Occident, voyez vos enfants heureusement réunis: *Et vide collectos filios tuos ab Oriente usque ad Occidentem.* (*Ibid.*)

Que d'ingénieuses applications ce début ne doit-il pas amener! Elles n'échappent pas à l'orateur chrétien. Il applique, il persuade, il touche... Les larmes coulent. Tout présage une paix prochaine et durable. Le concile désire entendre une seconde fois l'éloquence déjà victorieuse de Bonaventure. L'unité de la foi fournit le plan raisonné de son instruction. Les deux églises applaudissent à ses premiers succès. Achevez, saint apôtre, achevez cet important ouvrage. La religion attend de vous son triomphe. Remplissez ses desseins; comblez ses espérances...

Ses espérances! Que dis-je? Hélas! quel cri lugubre vient me frapper! *Cecidit columna christianitatis.* (Greg., X.) La colonne de la chrétienté est tombée. Bonaventure n'est plus, Bonaventure, dont on croit encore entendre la voix; Bonaventure, la gloire de son siècle, le spectacle de l'univers Bonaventure est enseveli sous ses trophées.

A ce funeste événement, quelle révolution dans le concile! Grégoire X) pleure un ami et ne rougit point de le publier. Les cardinaux n'expriment leur douleur que par leurs sanglots. Les Grecs eux-mêmes sont sensibles à la perte d'un vainqueur dont ils respectent les talents, les vertus. Son ordre pense avoir péri avec lui. Dans lui seul la religion croit avoir perdu toutes ses ressources: *Cecidit columna christianitatis.* Ici, le ministère de Bonaventure finit. Mais si l'éclat de son ministère avait intéressé l'univers, l'univers assure l'immortalité à sa réputation.

La sagesse, disait Salomon, *éternisera mon nom parmi les peuples. Les hommes consommés dans l'étude des hommes me rendront les honneurs les plus singuliers. Les potentats de la terre réclameront mes bienfaits. Les na-*

Digitized by Google

tions empressées imploreront ma protection. (*Sap.*, VIII.) Mon pouvoir éclatera dans les temps les plus difficiles... Oracle solennel ! Nous l'allons voir se vérifier dans Bonaventure.

Quelle éloquence pourrait rendre l'appareil tristement pompeux de ses obsèques, et peindre énergiquement les larmes que versent sur ses cendres le souverain pontife, les cardinaux, tout le concile ? Tous accompagnent au tombeau ses dépouilles mortelles, et rappellent l'exemple unique des honneurs rendus par le concile de Constantinople à saint Mélèce d'Antioche... Chargé de l'éloge funèbre de Bonaventure, le cardinal d'Ostie le caractérise sous l'emblème de Jonathas, qui laisse l'univers partagé entre les regrets et la vénération (46).

Mais que pouvait ajouter le panégyriste de Bonaventure à ce qu'avaient dit de lui saint François, saint Thomas, Alexandre de Halès ? Il sera l'ornement, le propagateur de l'ordre que je viens d'instituer : telle était la prophétie de saint François. Laissons le travailler pour un autre saint : *Sinamus sanctum pro sancto laborare.* Le saint ! Quel est celui qui reconnaît Bonaventure à ces traits ? L'homme le plus capable de juger de la sainteté, le fléau de l'hérésie, la terreur de l'impiété, l'Ange de l'école, Thomas d'Aquin. Non, je croirais presque qu'Adam n'a point péché dans Bonaventure. C'était le sentiment d'Alexandre de Halès.

Faut-il couronner ces témoignages glorieux par le témoignage du ciel même ? Exigera-t-on que je rassemble ici mille prodiges avérés ? Mais un saint tel que Bonaventure n'a pas besoin de miracles. Sa sainteté est constatée. Pour preuve de la religion contre les incrédules, sa vie et ses ouvrages suffisent... D'ailleurs, cent fois l'admiration s'est renouvelée, au récit des deux frappantes merveilles que le Dieu caché dans l'Eucharistie accorde aux désirs de Bonaventure Cent fois on a dit que dans une contagion générale la seconde ville du royaume lui dut sa conservation (47) ; que réduit dans une triste captivité, un prince du sang de nos rois lui dut sa délivrance (48). J'aime mieux arrêter votre attention sur les savants appliqués à recueillir ses écrits, à perpétuer sa gloire.

Sixte-Quint donne à l'édition des œuvres de Bonaventure les premiers soins de son pontificat. Ce que Sixte-Quint avait commencé avec zèle, Clément VIII l'achève avec succès.

Ouvrages immortels ! Dirai-je que Clément IV ne connaît rien qui puisse leur être comparé ? Que Pie V fonde dans Rome une académie, dans laquelle il ordonne que la doctrine de Bonaventure soit enseignée, à l'exclusion de toute autre ? Que saint Antonin, (49) trouve dans les écrits de Bonaventure tous les talents, toutes les sciences ? Au jugement de Bellarmin, les ouvrages du Docteur Séraphique ont le privilége d'être en même temps propres à procurer la gloire de Dieu, et l'utilité des hommes. Sixte de Sienne publie que la doctrine de Bonaventure renferme et ce que la théologie a de plus subtil et ce que le sentiment a de plus affectueux. Je m'instruis avec saint Thomas, je m'édifie avec saint Bonaventure, disait François de Sales. Il apprend avec le premier, il aime avec le second ; il profite avec tous deux.

J'entends les ministres de l'erreur imiter les défenseurs de la vérité... Otez saint Thomas, dit Bucer, et je détruirai l'Eglise : *Tolle Thomam, et Ecclesiam dissipabo.* Bonaventure est un grand homme, un très-grand homme, s'écrie Luther : *Bonaventura vir præstantissimus.*

Je ne suis plus surpris de voir le concile de Florence chercher, dans les écrits de saint Bonaventure, la décision des points les plus difficiles, et reconnaître dans la doctrine du saint docteur la doctrine de l'Eglise universelle.

De ces suffrages unanimes naît le vif intérêt que prennent à sa gloire Frédéric IV, Louis XI, toutes les puissances de la chrétienté. L'oracle décisif émane enfin du trône apostolique. Sixte IV satisfait à la piété de toute l'Eglise, remplit ses propres désirs. « Le Ciel, dit-il, a communiqué à Bonaventure le don de la sagesse ; il l'a comblé de gloire. On penserait que par sa bouche le Saint-Esprit s'est exprimé. Ses écrits sont l'image de sa vie. Les honneurs publics sont donc justement dus à sa sainteté. (50) »

Quel spectacle nouveau ! Quelle nouvelle célébrité ! Vainqueur des nations germaniques, Clovis vint autrefois déposer ses lauriers aux pieds des autels dans la superbe basilique de Reims. Dans une basilique consacrée à Dieu, sous l'invocation de saint Bonaventure, Charles VIII vient conjurer le ciel de favoriser ses armes, et de placer sur sa tête la couronne de Naples, dont il médite la conquête.

Le même zèle, la même piété se transmettent d'âge en âge. Anne d'Autriche eut toujours pour saint Bonaventure le plus profond respect, et si les disciples de saint François possèdent, dans cette capitale, une portion des ossements sacrés du saint docteur, c'est à la libéralité de cette auguste reine qu'ils en sont redevables.

Et vous, peuples de Lyon, quels hommages ne rendez-vous pas aux restes précieux de Bonaventure, dont vous êtes possesseurs ? Vous avez inscrit son nom dans vos fastes, parmi les noms immortels des

(46) Le cardinal d'Ostie, archevêque de Lyon, depuis pape, prononce, dans le concile, l'oraison funèbre de saint Bonaventure.

(47) Lyon affligé de la peste

(48) Charles d'Orléans, père de Louis XII, fait prisonnier par le roi d'Angleterre, à la bataille d'Azincourt, le 25 octobre 1425.

(49) Archevêque de Florence.

(50) *Bulla canonis. S. Bonavent.*

Digitized by Google

Pothin, des Irénée, vos apôtres, vos protecteurs (51). Le temps, qui détruit tout, n'a servi qu'à rendre votre piété plus édifiante, plus durable... Hélas! il fut des jours malheureux... Jours de troubles, de dissensions; jours de sang, de carnage... Qu'on se figure le calvinisme triomphant dans l'héritage des apôtres; Lyon, toujours fidèle à la vérité, devenue la conquête de l'erreur (52). O Bonaventure! ô tombeau! ô reliques sacrées! Guidés par la haine, excités par l'intérêt, les ennemis de l'Eglise portent sur les cendres de Bonaventure une main sacrilége. Ils osent.... Quelle gloire pour lui d'être, après sa mort, le martyr de la religion, dont il avait été le défenseur pendant sa vie! Les schismatiques vaincus avaient respecté sa sainteté : les hérétiques furieux ne respectent pas même sa mémoire (53)... Mais les succès de l'hérésie ont leurs bornes. Lyon est rendu à l'Eglise. Bonaventure y reçoit les honneurs les plus éclatants. Son culte y devient un culte presque sans exemple (54)

Afin d'en relever la solennité, il ne manquait à saint Bonaventure que d'être placé parmi les docteurs de l'Eglise (55). Sixte-Quint ne peut se refuser aux vœux des rois, des pontifes, des peuples. Ces voix unanimes lui paraissent autant d'autorités irréfragables qui préviennent sa propre autorité. Il prononce, et l'Eglise universelle s'empresse à décerner à saint Bonaventure le même culte qu'elle rend à saint Thomas d'Aquin. Tous deux sont dignes du même rang, parce qu'ils ont eu la même érudition, la même foi, les mêmes succès. L'Eglise a pour tous deux un respect égal, une égale reconnaissance. Elever l'un au préjudice de l'autre, ce serait une injustice désavouée par deux ordres saintement rivaux. L'ordre de saint François est le plus zélé panégyriste de saint Thomas d'Aquin; l'ordre de saint Dominique est le plus zélé panégyriste de Bonaventure. Il est glorieux à l'un et à l'autre d'avoir produit deux docteurs aussi respectables, deux aussi grands saints.

Le caractère qui distingue saint Bonaventure, c'est donc l'amour divin. L'amour a réuni, dans lui, des talents supérieurs et une piété tendre; des talents universels et une foi sûre; des talents applaudis et une humilité profonde. L'amour a donné à ses ouvrages une autorité universelle; à son ministère un éclat singulier; à sa réputation, une immortalité qui semble n'appartenir qu'à lui.

Heureux si l'amour divin, dont il a donné de si belles leçons, de si puissants exemples, embrasait nos cœurs!

Mes frères, disait-il, dans un de ses plus éloquents ouvrages, *De septem donis spiritus sancti*, c'est l'amour qui invite à la crainte de Dieu et qui l'inspire; c'est lui qui dicte les motifs de la piété et qui en prescrit les règles; lui qui épure le goût des sciences, et qui en sanctifie l'usage; lui qui donne la force de résister au monde, de vaincre les tyrans, de voler au-devant de la mort. Aimez donc, mes frères, concluait-il, aimez; l'amour divin fait le mérite du chrétien sur la terre; il fera son bonheur dans le ciel. Ainsi soit-il.

(51) S. Bonaventure est patron de la ville de Lyon.

(52) Prise de Lyon par les calvinistes.

(53) Reliques du saint jetées dans la Saône.

PANÉGYRIQUE VIII,

LA BIENHEUREUSE JEANNE-FRANÇOISE FRÉMIOT DE CHANTAL, FONDATRICE DE LA VISITATION;

Prononcé devant la reine, dans l'église de la Visitation de Compiègne, à la cérémonie de la béatification, le 9 juillet 1752.

Ne dicas... quod priora tempora meliora fuere, quam nunc sunt. (*Sap.*, VII, 11.)

Ne dites pas que les anciens temps ont été meilleurs que les temps où nous sommes.

Madame (56),

Cette pompe auguste, édifiante, ces vœux ardents, ce concours universel, ce culte nouveau, cette nouvelle cérémonie, qu'annoncent-ils? Et moi-même, quel triomphe viens-je célébrer? Viens-je prodiguer des éloges à la gloire de quelque héros profane, qui, par des crimes heureux, s'est frayé la route d'une vaine immortalité? Viens-je offrir à votre admiration une sainteté formée dans les premiers jours du christianisme, et dont il n'est passé jusqu'à nous qu'un faible souvenir? Non, non; c'est à la vertu constatée, récente, que je dois rendre de justes hommages. Un exemple frappant vous convaincra que nous ne devons point regretter ceux de l'Eglise primitive : *Ne dicas quod priora tempora meliora fuere quam nunc sunt.*

Tandis que le ciel et la terre prononcent d'intelligence sur le culte de la bienheureuse Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal, quels traits emprunterai-je, pour caractériser l'héroïsme de sa sainteté? Les savants ont publié sa gloire, les saints ont respecté sa piété; les évêques ont recueilli ses actions; les souverains pontifes ont examiné ses miracles; son ordre perpétue son esprit. Depuis plus d'un siècle, tout sollicitait pour elle des honneurs avoués par l'Eglise, des honneurs que lui décernaient déjà tous les esprits, tous les cœurs.

La France, qui l'a vue naître; la Savoie, qui l'a vue triompher; l'Eglise, qu'elle embellit par ses entreprises; la religion qu'elle vengea par son zèle; la terre, dépositaire de ses cendres; le ciel, où ses mérites sont couronnés, telles sont, Mesdames, les voix éloquentes qui publient, à la gloire de votre célèbre institutrice, que dans le dernier âge du christianisme on a vu revivre l'esprit des premiers chrétiens.

(54) Octave solennelle.

(55) Bulle de Sixte Quint qui place saint Bonaventure au rang des docteurs de l'Eglise.

(56) La reine.

Digitized by Google

Chargé de rendre tous ces éloges dans un seul, souffrez que, faible interprète des cœurs, je rassemble quelques suffrages plus décisifs et qui renferment tous les autres. Le monde et la retraite seront tour à tour les panégyristes de la bienheureuse de Chantal, parce qu'ils ont été tour à tour les théâtres de sa sainteté. Le monde en vit les prémices; la retraite en vit la consommation. *Ne dites pas que les anciens temps ont été meilleurs que les temps où nous sommes.* Cet oracle des divines Ecritures ne convient-il, Madame, qu'à l'héroïne chrétienne, dont j'entreprends le panégyrique? Ah! la voix publique me devance dans l'heureuse application que je pourrais en faire. Une auguste reine qui fait briller sur le trône toutes les vertus que la religion consacre dans ses fastes, quelle consolation pour l'Eglise! quelle gloire pour notre siècle! Mais il suffit de mériter les éloges pour les refuser, et ce n'est que par un silence d'admiration qu'il nous est permis de célébrer une piété que l'irréligion même révère, et qu'on ne pourra jamais assez fidèlement imiter. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Madame,

Être saint dans le monde n'est pas l'ouvrage d'une vertu commune. Le mérite des premiers chrétiens fut de vaincre le monde dans le monde même. Prudents au milieu des dangers, charitables au centre de l'insensibilité, pieux au sein de l'irréligion; tels, les Justin, les Clément d'Alexandrie, les Tertullien, ont représenté les peuples édifiants de l'Eglise naissante. Telle aussi je dois représenter la bienheureuse de Chantal. Elle voit les dangers du monde; elle sait les vaincre par sa prudence. Elle y voit des malheureux; sa charité se fait un devoir de les secourir. Elle y voit l'iniquité triomphante; elle la confond par l'éclat de sa piété..... Adorons la Providence divine, qui, dans une sainte des siècles derniers, fait revivre les saints des premiers siècles de l'Eglise.

Tout est danger dans le monde: et l'innocence qui s'y soutient est une espèce de prodige. Le premier de ces dangers est l'éducation. Qu'elles sont rares, en effet, ces éducations heureuses, où la jeunesse ne reçoit que des principes de sagesse, de modestie, de religion! Souvent les premières leçons du monde sont des exemples de séduction.

Ne redoutons point ces périls pour la bienheureuse de Chantal. Sous les yeux d'un père, l'honneur de la magistrature, la Bourgogne voit s'élever cette tendre plante. C'est sur le tombeau d'une mère pieuse que la jeune Frémiot apprend d'abord à connaître le monde, à le mépriser. Déjà sa douceur prévient, sa modestie étonne, sa générosité touche, sa ferveur édifie. On trouve mille qualités à cette nouvelle Esther, et pas un défaut.

Mais il est des occasions délicates, où les principes de l'éducation ne s'oublient que trop facilement; où le plaisir, plus vif que la raison, surprend la prudence, écarte les réflexions, triomphe du cœur, presque sans que le cœur soupçonne sa défaite. Instruite par un père vigilant, chrétien, elle avait ignoré le danger: par l'imprudence d'une sœur moins attentive, elle commence à le connaître; mais elle ne le connaît que pour le fuir, pour le vaincre. On s'insinue dans son esprit, on le gagne, et de l'esprit qu'on a gagné, on essaie de passer au cœur, pour le corrompre. On lui peint le jeu comme un devoir, la dissipation comme un délassement. Le plaisir ne peut-il la séduire? On entreprend de censurer sa piété. Aux lectures utiles, édifiantes, sont substituées des lectures profanes, dangereuses, et l'on espère d'autant plus de succès qu'on agit avec plus d'adresse... Tu viendras jusque-là, charme suborneur: *Usque huc venies.* (*Job*, XXXVIII, 11.) Mais tes efforts impuissants échoueront contre un cœur ferme, inébranlable. Les dangers deviennent des triomphes pour les saints.

Celle que le plaisir n'a pu corrompre, l'erreur pourra-t-elle la tenter? Cent fois attaqué, cent fois terrassé, toujours subsistant, le calvinisme infectait encore la France. Oublions ces temps de discorde, de vengeance, de fureur, où le flambeau de la guerre, partout allumé, avait également menacé la religion et l'Etat, où l'on avait vu les autels renversés, les temples réduits en poudre, les ministres de Jésus-Christ devenus les victimes de leur zèle, l'autorité des rois méprisée, leur trône ébranlé, la France armée contre la France même.

Après les guerres les plus sanglantes, Henri IV, ce guerrier hardi, ce prince aimable, d'abord disciple de l'hérésie, ensuite docile à la vérité, conquérant de son propre royaume, Henri IV était monté sur le trône, et l'hérésie, malgré ses efforts, ses ruses, ses attentats, n'y était pas montée avec lui. Qu'elle ne se flatte pas de régner sur le trône de France. Il est une Providence attentive qui veille à la religion de nos rois. Les successeurs de saint Louis ne sont pas faits pour défendre l'hérésie, mais pour la combattre. Ils ne savent point attaquer la religion, ils ne savent que la pratiquer, la protéger, l'étendre, vivre et mourir, s'il le faut pour elle.

Ecartée du trône, l'erreur n'était pas encore détruite. Malgré le zèle, la politique avait exigé des ménagements nécessaires. Par le célèbre édit de Nantes, Henri le Grand avait accordé aux novateurs des grâces, des priviléges, des droits, des honneurs, moins pour favoriser le calvinisme, que pour le gagner. Il avait autorisé entre Samarie et Jérusalem un commerce utile, d'utiles alliances. C'était toujours un crime d'embrasser l'erreur, mais le crime était impuni; et l'intérêt, soutenu par l'impunité, ne produisait que trop d'apostasies, et peu de conversions. Dans toute la France, l'hérésie avait ses disciples, ses zélateurs, ses

Digitized by Google

apologistes, ses conquérants, ses victimes.

La tentation se présente à la bienheureuse de Chantal ; mais elle avait reçu, dès son enfance, les principes d'une foi sûre. Elle avait connu le poison de l'erreur, la fausseté de ses dogmes, l'illusion de sa réforme, le fantôme de sa pénitence, l'hypocrisie de sa conduite. Que dis-je ? A peine connaît-elle l'excellence de sa foi, qu'elle ose la défendre Dans un enfant j'admire un apôtre. Avec quelle noble vivacité n'entreprend-elle pas un indiscret partisan de l'hérésie ! Avec quelle force ne lui prouve-t-elle pas que la religion qu'il suit n'est pas la religion du vrai Dieu, et que l'erreur impunie dans ce monde ne sera que plus sévèrement punie dans l'autre !

Capable de soutenir la vérité avec zèle, sera-t-elle capable de lui faire des sacrifices? Vous en allez juger. Une alliance brillante se prépare. Les humeurs, les goûts, les sentiments semblent heureusement sympathiser; et bientôt, aux pieds des autels... Aux pieds des autels ? qu'ai-je dit ? Un disciple de Calvin unira-t-il sa destinée à celle qui a juré au calvinisme une haine immortelle ? Non. Tout cède à l'amour de la religion ; et, par une rupture éclatante, elle annonce qu'elle sacrifierait mille fortunes pour ne pas exposer sa foi. Qui n'a pas avec elle une même religion ne fera jamais avec elle un même cœur.

Jusqu'ici j'ai tracé les combats et les victoires de la vertueuse Susanne ; il est temps de rendre la conduite et les sentiments de la prudente Judith. Vos idées se fixent à ce jour fortuné, auquel le ciel unit le nom recommandable de Frémiot à l'illustre nom de Chantal-Rabutin. Je ne vous peindrai pas d'un côté les honneurs de la magistrature, et de l'autre la gloire des armes. Là, des illustrations multipliées, et des refus plus honorables que les illustrations mêmes. Ici, une noblesse ancienne, des titres mérités, la faveur du prince, l'estime, l'admiration des militaires, de la cour, de tout le royaume. J'aime mieux vous rappeler l'édifiant spectacle de deux époux unis par sentiment autant que par devoir ; toujours jaloux de se plaire, plus jaloux encore de plaire à Dieu.

Guerrier par état, l'époux va-t-il, dans l'horreur des combats, chercher la gloire? l'épouse fidèle met toute sa gloire à prier pour lui, à prier pour elle-même. L'époux, courtisan assidu, va-t-il auprès du prince, où le devoir l'appelle ? L'épouse solitaire se renferme dans le sein de sa famille, où son devoir la fixe. L'époux touche-t-il aux portes du tombeau? L'épouse désolée croit y descendre elle-même. Ses soins, ses larmes, ses vœux, expriment ses sentiments, et ses sentiments sont toujours avoués par la religion... Epouse aimée, et digne de l'être ; maîtresse attentive et condescendante, aux exemples de prudence elle ajoute des exemples de charité.

Il semble qu'il suffise d'être heureux dans le monde, pour ne point s'intéresser au sort des malheureux. Dans l'éclat du luxe, les idoles de la fortune ignorent presque s'il est des hommes victimes de la misère. Peut-être le plus grand crime des riches est de faire servir à leur perte les richesses qu'ils pourraient faire servir à leur salut.

La bienheureuse de Chantal ne participa jamais à ces crimes. Dans son cœur je découvre tous les sentiments de la charité, sa conduite m'en offre tous les prodiges. Attendra-t-elle que l'indigence humiliée vienne lui peindre ses besoins? Non ; elle sait la prévenir. S'offense-t-elle de son opportunité ? Ah ! elle regrette de ne pas trouver plus de malheureux, pour distribuer plus de bienfaits. Dans les pauvres, sa foi lui découvre Jésus-Christ même. Frappée de cette idée, non-seulement elle adoucit leurs peines, les partage ; mais elle a pour eux une sorte de respect qui ajoute à sa tendresse, à sa générosité. Lui fait-on un crime de sa bonté, de sa douceur, qui souvent obligent des ingrats ? Ah ! répond-elle, l'aumône consiste plus dans la manière dont on la donne que dans l'aumône même. Lui reproche-t-on de descendre dans les détails humiliants de la misère, et de faire trop disparaître la grande distance qu'il doit y avoir entre elle et les pauvres ? Que vous connaissez mal ces pauvres que vous dédaignez, réplique-t-elle ! Au-dessous de nous par leur fortune, souvent ils sont au-dessus de nous par leur vertus.

Mais c'est dans les temps difficiles que la charité redouble ses nobles efforts. Les grandes guerres occasionnent toujours de grandes misères. Au commencement du dix-septième siècle, la misère était presque universelle en France. Les horreurs de la famine se faisaient sentir presque partout. Les riches étaient obérés, les pauvres périssaient. Hélas ! dans ces jours d'affliction, de calamités, combien de malheureux, que la mort avait respectés dans les combats, la cherchèrent eux-mêmes par un cruel désespoir !

Si la terre ingrate refuse ses dons aux travaux des hommes, la bienheureuse de Chantal refusera-t-elle ses attentions à leurs besoins? Ah ! plus vive, plus empressée, plus libérale, sa charité se répand avec une sainte prodigalité. Quel malheureux échappe à ses soins assidus ? *Manum suam aperuit inopi.* (*Prov.*, XXXI, 20.)

Les pauvres honteux sont découverts, soulagés ; les pauvres infirmes sont rassemblés, secourus. Sa charité suffit à tout, et lorsque ses richesses épuisées semblent ne lui laisser aucune ressource, elle en découvre une : le retranchement, non du luxe, jamais elle ne le connut, mais du nécessaire même ; trop heureuse de manquer de tout, pourvu que les pauvres ne manquent de rien... Mais cette dernière ressource ne suffit point : la famine continue ; le nombre des pauvres augmente. Il lui reste sa charité : les secours ne manqueront pas. N'a-t-elle plus de bienfaits à répandre ? Elle obtiendra des miracles. Les miracles deviennent la

Digitized by Google

récompense de sa libéralité, et ils donnent à sa charité une confiance nouvelle, un nouvel héroïsme.

Ici l'histoire rappelle des faits uniques, dont votre délicatesse refuserait peut-être d'entendre le triste récit. Il est des objets qui demandent plutôt des ombres que des couleurs, et qui vous offrirait l'horrible spectacle d'un corps couvert de plaies, d'un spectre hideux, d'un cadavre animé, d'un tronc infect, d'un homme dont le souffle venimeux exhale de toutes parts une odeur de mort... Je m'aperçois que l'horreur vous saisit. L'humanité écarte de semblables objets. Eh bien! ce qui répugne à l'humanité, la charité le souhaite, le cherche. La forte, l'incomparable de Chantal triomphe de toutes les répugnances. En vain la nature se refuse; la grâce l'anime. Un homme, le rebut des hommes, fixe ses soins, son attention. Que d'autres redoutent ce ministère pénible, dangereux; elle remplit tous les devoirs de la charité, panse les plaies, applique ses lèvres... Le comble de son bonheur serait de mourir victime de la charité.

Que ne puis-je faire paraître ici cette multitude innombrable de pauvres qu'elle a constamment assistés, servis! Du fond de leurs tombeaux sort une voix plus éloquente que la mienne, et leur reconnaissance, transmise à leur postérité, érige dans la Bourgogne, dans le Poitou, dans la Savoie, dans le Bourbonnais, un éternel trophée à l'immense charité de cette nouvelle Tabithe.

Entre toutes ces voix qui publient sa gloire, je vous entends, ô vous, à qui la misère pressante allait faire chercher dans le sein de l'erreur les ressources que vous n'aviez point trouvées dans le sein de l'Eglise. Dans l'alternative délicate de sacrifier ou la religion ou la vie, un homme se flattait qu'une apostasie criminelle, mais utile, l'arracherait aux horreurs de l'indigence. L'hérésie semblait lui promettre dans Genève des secours assurés... Intéressée à se ménager des partisans, l'hérésie affecte toujours une charité inépuisable. Mais quel coup de la Providence! L'infidèle Israélite allait sacrifier à Baal. La bienheureuse de Chantal l'apprend: elle vole au secours d'un malheureux qui va se perdre. Par un seul bienfait, elle soulage sa misère, affermit sa foi, procure son salut... La charité fait prendre toutes les formes, pour gagner tous les cœurs. Tel est le saint usage qu'elle fait de ses richesses. Qui sait user ainsi de la prospérité devrait être au-dessus des disgrâces.

Sous quelle face nouvelle se présente mon sujet? A des prodiges de charité je vois succéder des prodiges de piété. Dans l'union la plus parfaite les deux époux coulaient des jours tranquilles et heureux. Quel événement imprévu brise des liens si précieux, si respectables! O mon Dieu! j'adore vos desseins. Sous l'empire d'un époux religieux, la bienheureuse de Chantal n'était que vertueuse, elle doit devenir parfaite, et le premier sacrifice que le ciel exige d'elle, dans les voies de la perfection, c'est le sacrifice de son époux même. Il meurt dans le printemps de l'âge, cet homme digne de vivre longtemps pour instruire le monde par ses exemples. Il meurt, cet homme illustre par sa naissance, plus illustre par ses sentiments; chéri du prince, plus cher aux yeux de Dieu; sujet zélé, guerrier intrépide, courtisan pieux, père tendre, bon maître, époux unique, chrétien parfait; mais comment meurt-il? Un parent, un ami l'engage dans un plaisir innocent. Hélas! par la méprise la plus singulière, un coup inattendu, un coup mortel l'atteint, le blesse; il tombe. Vains secours! Plus d'espérance! Tout annonce une mort inévitable et prochaine. Accourez, triste épouse; venez recueillir les derniers soupirs d'un héros chrétien. Venez admirer sa soumission, connaître ses volontés, partager ses sentiments. « L'arrêt du ciel est juste, dit-il. Cher ami, auteur involontaire de ma mort, mon amitié ne saurait vous en faire un crime. Le coup était parti du ciel, avant qu'il partît de votre main. Je vous pardonne. Et vous, tendre épouse, continue-t-il, ne vengez point ma mort. Le ciel l'ordonne. Il faut mourir, et aimer. » Il dit, et il expire.

Ses desseins seront remplis. Non, ce ne sera point par des larmes, par des regrets, que l'épouse désolée honorera la mémoire de son époux; ce sera par des sacrifices. Le ciel me l'avait donné, s'écrie-t-elle : *Dominus dedit.* (*Job*, I, 21.) Le ciel m'en prive. Je sens toute la force de ce coup : mon amour était vrai; ma douleur est légitime. Mais dans sa mort je reconnais l'ouvrage d'une main supérieure : *Dominus abstulit.* (*Ibid.*) Loin de moi le coupable dessein d'une vengeance indigne. Exécuter ses volontés, c'est lui prouver tout ce que mon cœur est capable de faire pour lui. J'oublie. Je pardonne. J'aime. Elle fait plus; elle donne des preuves éclatantes de son amour. Ainsi se vengent les saints : voilà les miracles de la vraie piété.

Piété de la bienheureuse de Chantal; piété de toutes les situations, de tous les temps. Seule avec Dieu seul, je la vois se dérober au tumulte du monde; elle voudrait en être oubliée. Mais elle est mère; elle a des obligations à remplir; la même piété qui la rend solitaire la rend apôtre. Il me semble l'entendre insinuer à ses enfants, que la noblesse doit se distinguer par les sentiments; que le véritable honneur est la probité, la conscience, la religion. Quoique toujours recueillie, sa piété est toujours utile : *Pietas ad omnia utilis.* (I *Tim.*, IV, 8.)

Piété humble, soumise, respectueuse. Guidée par un homme célèbre, pour essai de sa docilité, elle est engagée dans des vœux indiscrets. Malgré ses scrupules, malgré ses lumières, elle les prononce. Elle ne se défie que d'elle-même. Je me la représente accablée sous le poids de mille dévotions puériles, de mille prières superstitieuses, de mille pénitences excessives; elle

Digitized by Google

souffre, mais elle obéit, et son obéissance même est un mérite. Il est temps, grand Dieu ! de récompenser cette humble soumission de votre servante. Donnez à sa piété un guide digne d'elle. Pour conduire une nouvelle Paule, il faut un nouveau Jérôme. Mais où le trouver? Il est trouvé, il existe.

L'Eglise possédait alors un homme qui réunissait tous les talents, toutes les vertus: esprit sublime et délicat, cœur sensible et compatissant; vaste dans ses projets, hardi dans ses travaux, modeste dans ses succès; uniforme en apparence, réellement sévère dans sa conduite, habile à concilier avec une piété naturelle et facile tout le mérite de la perfection évangélique; panégyriste, modèle de l'amour divin; guide sûr, exemple vivant de la vraie dévotion; nouveau Moïse par sa douceur, nouvel Esdras par son zèle, aussi fameux que Josué par ses combats, aussi redoutable que Judas Machabée par ses victoires; pontife exact, vigilant, prédicateur éloquent, solide, écrivain pieux, profond, controversiste, directeur éclairé, sage législateur; fléau de l'hérésie, vainqueur du vice, oracle de la cour, chéri des rois, applaudi par les souverains pontifes, utile au monde, essentiel à l'Eglise, ange tutélaire de la Savoie, admiré, souhaité en France, connu, respecté, aimé dans tout le monde chrétien : François de Sales.

Tel est l'oracle que le ciel destine à la bienheureuse de Chantal. Quels rapides progrès ne va-t-elle pas faire dans les voies de la sainteté! Mais ne vous figurez pas une sainteté qu'il faille plutôt admirer qu'imiter. François de Sales demande, dans le monde, une piété alliable avec les devoirs du monde. Il n'exige point de pénitences extraordinaires, mais une entière abnégation; point d'entreprises brillantes, mais de secrets sacrifices; point de solitude inaccessible; mais, dans le tumulte du monde, une solitude de cœur. Il sait habilement la conduire du mépris des plaisirs au mépris d'elle-même; du désintéressement à la pauvreté; de la mortification au crucifiement; de la charité tendre, affectueuse, à l'amour de Dieu, noble, généreux, parfait; de l'indifférence pour le monde au désir de la retraite; du désir de la retraite à la résolution constante de s'y consacrer, d'y vivre, d'y mourir.

Mais que cette résolution trouvera d'obstacles! Obstacles de la part de saint François de Sales, dont elle devait seconder les desseins; par combien d'épreuves ne tente-t-il pas une vocation soutenue, mais qu'il ne saurait trop affermir! Cent fois il exige de nouveaux sacrifices; elle se soumet à tout, parce qu'elle ne connaît que la volonté de Dieu. Obstacles de la part d'un père qui va descendre dans le tombeau : il lui fait entendre la voix de l'amitié, la voix du sang, la voix des larmes. Sensible, mais inébranlable, elle donne à la nature tout ce qu'elle peut lui donner; mais elle force enfin son père à reconnaître qu'il faut résister aux idées des hommes, quand on est sûr de suivre les ordres de Dieu. Obstacles de la part de ses enfants : un fils unique, deux jeunes vierges lui peignent et leur tendresse et leurs intérêts; ils la conjurent, ils la pressent; ils ne peuvent la persuader. Obstacles de la part d'un frère (57), respectable par son caractère, prudent dans ses conseils, incapable de souscrire à des entreprises qu'il croit indiscrètes et qu'il voudrait rendre impossibles : il insiste, il condamne. Inutiles oppositions. Elle parle, elle triomphe. Obstacles de la part d'elle-même : quels combats s'élèvent dans son âme agitée! Le monde, ses enfants, son père, le présent, l'avenir, la grandeur de l'entreprise, la difficulté de l'exécution, ses vertus toujours faibles à ses yeux, se retracent à son esprit inquiet, à sa conscience délicate. Elle hésite... Non : tout est consommé. Victorieuse de toutes les difficultés, elle va dans la retraite, ainsi que les premiers chrétiens, achever le grand ouvrage de sa sanctification. Vous avez vu les prémices de sa sainteté; vous en allez voir la perfection : *Ne dicas quod priora tempora meliora fuere, quam nunc sunt.*

SECONDE PARTIE.

Saint Justin a représenté les premiers chrétiens recueillis au milieu de la dissipation, soumis jusque dans l'indépendance; dans les afflictions toujours contents, toujours humbles au faîte de la gloire.

Est-ce là, Mesdames, le portrait des premiers chrétiens? Est-ce celui de la bienheureuse de Chantal, engagée dans la vie religieuse? Son recueillement se soutient au milieu de ses travaux; jusque dans l'autorité elle pratique l'obéissance; elle se fait un bonheur de ses tribulations; elle relève l'éclat de sa gloire par les prodiges de son humilité : *Ne dicas quod priora tempora meliora fuere, quam nunc sunt.*

Le projet formé va donc s'exécuter. Un ordre nouveau va s'élever dans l'Eglise, et l'illustre de Chantal doit la première frayer cette route sainte où tant d'autres iront bientôt se sanctifier. Mais que vois-je? La mère et le fils : quelle entrevue! Baigné de pleurs, le fils conjure avec tendresse, représente avec respect. Il emploie tout ce que l'amour sincère peut imaginer de plus vif, de plus touchant. Malgré la vertu, une mère sent toujours qu'elle est mère; elle aime son fils, mais elle sait résister. Quel artifice l'amour, trompé dans ses espérances, inventera-t-il? *Per calcatum perge patrem*, disait saint Jérôme : Pour suivre la voix de Dieu, foulez aux pieds le corps même de votre père. Pour exécuter les desseins de Dieu, il faut que la bienheureuse de Chantal foule aux pieds son fils; ce fils, trop ingénieux, fait de son corps une barrière contre le courage de sa mère. Je suis trop faible, lui dit-il, pour vous retenir, mais du moins, je serai la pre-

(57) Archevêque de Bourges.

Digitized by Google

mière victime que vous immolerez. Quel spectacle pour une mère! Ses larmes, longtemps retenues, échappent. Elle..... Elle ne sait point céder. Plus forte que la nature, la grâce triomphe. La fatale barrière est franchie. Le sacrifice est achevé, la victoire est parfaite; les desseins de la Providence sont remplis. Déjà s'élève le berceau de la Visitation.

Laissons la bienheureuse de Chantal dans la ferveur d'une année d'épreuves, étudier l'esprit de saint François de Sales. Laissons écouler ces jours fortunés où, formé par ses instructions, un peuple d'héroïnes chrétiennes fait l'espérance de sa congrégation naissante. Je me hâte de suivre cette sage fondatrice dans ses courses rapides, multipliées. Mais, comment rendre l'histoire de ses fondations? Où la suivre? Elle est partout. Annecy, Lyon, Moulins, Grenoble, Bourges, Paris, Dijon, Nevers sont tour à tour les théâtres de ses travaux, et, partout des prodiges de zèle l'accompagnent. Ici, sa prudence ménage à son ordre de puissants protecteurs; le cardinal de Marquemont, son admirateur, devient son ami. Là, ses avis salutaires changent les vices en vertus; la réforme d'un célèbre monastère est son ouvrage. Je ne rappellerai pas les obstacles qui d'un côté renaissent sous ses pas, et de l'autre les succès qui couronnent son zèle. D'un côté, combien de calomniateurs audacieux de sa conduite, combien d'ennemis jaloux de sa gloire! De l'autre, combien de monastères érigés par ses soins, combien de temples consacrés par son zèle! A peine finit-elle une entreprise, qu'elle en commence une autre. Dans un genre différent, c'est un saint François de Sales. Elle imite ses travaux; mêmes courses, mêmes fatigues. François de Sales pour la destruction de l'hérésie, la bienheureuse de Chantal pour la propagation de son ordre. Lui, pour venger la foi; elle, pour l'illustrer. Lui, pour extirper les ennemis de l'Eglise; elle, pour lui former des enfants soumis. François de Sales érige des trophées à la vérité; la bienheureuse de Chantal ravit au monde ses conquêtes. L'un vole de bourgade en bourgade à travers mille périls; à la voix de l'obéissance, l'autre marche de ville en ville, sans secours, sans ressource. François de Sales rend la religion respectable à la cour des rois; la bienheureuse de Chantal porte l'esprit de l'Eglise primitive dans la France, dans la Lorraine, dans la Savoie. Tous deux soutiennent la foi par leurs travaux, et la prêchent par leurs exemples.

Au milieu de tant de travaux, d'autres occupations partagent encore le zèle de la bienheureuse de Chantal. Par ses soins, les disciples de Vincent de Paul vont porter dans Genève le flambeau de la vérité. Elle ménage leur établissement, elle doit partager leurs succès. Toutes les victoires qu'ils remporteront sur l'erreur, seront en quelque sorte ses propres victoires. Mais, l'objet principal qui fixe son zèle, c'est son ordre. Elle en a jeté les fondements, elle doit en maintenir l'esprit. De là ces courses qui se succèdent presque sans interruption. Plusieurs fois elle traverse la France; ici, pour commencer une fondation; là, pour l'achever; ici, pour dicter des lois; là, pour les faire observer; ici, pour inspirer des vertus; là, pour les modérer; toujours pour l'utilité de son ordre, pour la gloire de la religion.

A ce tableau, ne croiriez-vous pas entendre l'éloge d'un Paul, d'un Vincent Ferrier? Non, je parle d'une nouvelle Thérèse: comme elle, toujours dans l'action, toujours dans la ferveur; comme elle, fondatrice zélée, humble religieuse. Celle-là compose des livres savants, celle-ci dicte des avis solides. Les ouvrages de toutes deux portent l'empreinte du génie, et respirent les sentiments de la piété. Thérèse agit par les conseils des François de Borgia, des Jean de la Croix, des Pierre d'Alcantara: la bienheureuse de Chantal agit par les instructions des François de Sales, des Vincent de Paul, des Lingendes. L'une voit ses disciples se répandre et faire l'admiration de l'Eglise; combien de monastères reconnaissent l'autre pour institutrice et pour modèle! Au milieu de ses travaux, Thérèse est toujours embrasée du divin amour; au milieu de ses courses, la bienheureuse de Chantal porte partout le feu sacré qui la dévore. La réformatrice du Carmel sort de sa retraite pour les intérêts de la religion, sa retraite la suit partout; la fondatrice de la Visitation, forcée de se répandre dans le monde, ne perd rien de son recueillement. Toutes deux toujours vigilantes, toujours attentives sur elles-mêmes: l'oraison est leur étude, la pénitence fait leurs délices. Thérèse prononce le difficile vœu de tendre toujours à la perfection, vœu que son cœur lui dicte, mais auquel ses forces se refusent; elle eut tout le mérite du désir. (58) La bienheureuse de Chantal prononce le même vœu, et le ciel lui donne la force de le remplir; elle a la gloire de l'exécution. Toutes deux, l'honneur de leur sexe, la gloire de l'Eglise, le prodige de leur siècle. L'univers félicite l'Espagne d'avoir produit sainte Thérèse; l'univers doit féliciter la France d'avoir produit la bienheureuse de Chantal, et dans elle, une sainte toujours recueillie au milieu des travaux les plus immenses, toujours obéissante, même dans l'autorité la plus absolue.

Les droits de l'autorité ne sont pas des titres pour se soustraire à l'obéissance. Le plus éloquent prédicateur de la règle, c'est l'exemple. Ainsi, le saint évêque de Genève instruisait la bienheureuse de Chantal. Et quel disciple répondit jamais mieux aux pures intentions de son maître? Rappelez-vous, Mesdames, les actions de votre bienheureuse mère, sa conduite est l'image fidèle de vos obligations: *Inspice, et fac secundum exemplar.* (*Exod.*, XXV, 40.)

(58) Les directeurs de sainte Thérèse la relèvent de son vœu, à cause de la délicatesse de sa santé.

Digitized by Google

Lorsqu'on prononce devant vous l'éloge de saint Augustin, de saint François de Sales, vous entendez avec admiration vanter leurs ouvrages, leurs combats, leurs victoires. Vous aimez à voir l'erreur frémissante à leur aspect; l'Eglise, la religion vengées, étendues par leur zèle; mais peut-être l'héroïsme de leurs vertus vous touche-t-il moins parceque ce ne sont pas celles de votre état.

Il n'en est pas ainsi de votre bienheureuse institutrice; le récit de ses vertus doit vous intéresser, parceque vous pouvez les faire revivre. *Inspice, et fac.* Les devoirs qu'elle a remplis sont ceux que vous devez remplir; avec cette différence essentielle, que sa fidélité à l'obéissance est un prodige singulier dans une fondatrice, dans une supérieure. L'époque de son entrée dans la retraite est l'époque même de son autorité. Supérieure aussitôt que religieuse, elle est l'âme de ce grand corps qui chaque jour prend de nouveaux accroissements. Mais elle en est surtout la règle vivante. Ses exemples ont sans doute donné l'idée de vos constitutions. Quel est en effet l'esprit de votre ordre?

Il y faut être tout entier au prochain, sans cesser d'être à Dieu. Se renfermer dans un cercle d'occupations uniformes, et qui, par là même, demandent une sainteté plus héroïque; être doux pour les autres, sévère pour soi-même. Il faut instruire la jeunesse avec zèle, supporter la vieillesse avec charité, passer successivement de la prière aux travaux, des travaux à la prière : faire avec mille cœurs un même cœur, varier son esprit selon les divers esprits, assujettir son humeur à l'humeur des autres. Malgré les priviléges que donne la supériorité, il ne faut connaître d'autre privilége que celui d'être plus exact aux moindres règles; ignorer, dans le commandement, les hauteurs impérieuses; faire en même temps aimer et respecter l'autorité. Il faut porter sa croix, et la chérir; animer les plus rares vertus par les plus sublimes motifs, et porter toujours ses désirs plus loin que ses sacrifices. Il faut imiter la charité tendre, active de Marie; comme elle, servir les infirmes, voler au secours d'Elisabeth : tel est l'esprit de la Visitation.

Je me trompe, chrétiens. Vous avez cru, que je traçais le plan de cet ordre si célèbre par sa ferveur, par son utilité, par ses succès; et je rendais fidèlement les actions de la bienheureuse de Chantal. En voici la preuve décisive.

C'est aux exercices d'une charité laborieuse, que saint François de Sales a spécialement destiné sa congrégation. La bienheureuse de Chantal descendra-t-elle dans ce détail obscur de services humiliants, elle qui, dans les fonctions les plus brillantes que son ordre puisse lui confier, épuise l'admiration du monde, mérite les éloges de l'Eglise? Oui, je la vois interrompre le cours de ses travaux éclatants, pour être à la tête des travaux les plus ingrats, les plus périlleux..... Ah! chrétiens, ne prouver que par l'héroïsme de sa charité, de sa soumission, de sa patience, qu'on est supérieure, c'est prouver qu'on est véritablement digne de l'être.

Patience de la bienheureuse de Chantal, quel mot m'est échappé? Dieu et le monde éprouvent les saints : le monde pour les perdre, Dieu pour les couronner. Mais les saints ont toujours su se faire un bonheur de leurs tribulations. C'est dans les revers qu'ils se sont élevés au-dessus d'eux-mêmes. La sainteté, ébauchée dans les succès, se consomme dans les disgrâces.

Toutes les disgrâces se réunissent pour accabler la bienheureuse de Chantal. Mais elle sait tout souffrir, et ne sait point se plaindre. Rappelez-vous sa confiance lorsqu'elle soutient dans Paris le berceau de la congrégation contre la malignité du faux zèle, contre les horreurs de la misère; dans un temps où le fléau le plus terrible y faisait les plus affreux ravages, où l'on voyait l'amitié fugitive, la charité alarmée, le sentiment sans activité, la nature même sans voix; dans un temps où la pauvreté extrême accablait ceux que la mort avait épargnés. C'est alors qu'elle se fixe dans Paris; que son zèle, plus grand que le danger, triomphe du fléau, en le bravant; de la misère, en la souffrant; de la mort, en la méprisant. Un cœur qui est tout à Dieu, ne craint rien dans le monde. Ah! Seigneur, percez-le, ce cœur, percez-le des traits les plus sensibles : vous le trouverez toujours fidèle, toujours digne de vous : *Proba me, Deus, et scito cor meum.* (*Psal.* CXXXVIII, 23.)

Le président Frémiot, son père, qu'elle chérit comme un autre elle-même, tombe, expire presque sous ses yeux : elle arrose de ses larmes le tombeau de ce magistrat respectable, et voilà que le baron de Chantal, son beau-père, lui prépare de nouveaux regrets. Elle apprend qu'il n'a plus que quelques instants à vivre; il meurt. Elle le pleure encore, lorsqu'elle est appelée pour recueillir les derniers soupirs de sa fille, digne fille d'une telle mère. Sera-ce du moins là le terme de ses malheurs? Hélas! presque en même temps, la mort lui ravit le comte de Toulongeon, son gendre, le commandeur de Sillery, son ami, l'archevêque de Bourges, son frère.

Un fils unique la consolait. Il était l'ornement de la cour. La noblesse de ses sentiments répondait à la grandeur de sa naissance. Sa valeur ne cherchait qu'une occasion favorable de se produire. L'occasion se présente. La Rochelle était devenue le boulevard du calvinisme. Du haut de ses remparts superbes, presque inaccessibles, l'hérésie fière, présomptueuse, osait menacer et l'Eglise et l'Etat. Quand l'hérésie ne saurait gagner les princes, elle s'élève contre eux. Mais qu'elle tremble enfin! La guerre se déclare, les armées marchent. Sous les ordres du maréchal de Thoiras, marche le jeune Chantal. Tendre mère, vous conjurez le ciel de favoriser les armes de ce cher Isaac. Déjà vous

Digitized by Google

apprenez que les emplois les plus importants sont confiés à sa prudence, à sa valeur. Hélas! vous devez bientôt apprendre, que, après des prodiges de courage, Chantal a été enseveli sous les trophées de son zèle, victime, martyr de la vérité.

Le cœur de la bienheureuse de Chantal sera-t-il insensible à tant de disgrâces? Elle accorde des larmes au sang, à l'amitié, mais bientôt sa religion les essuie. Elle désavoue presque ses regrets, parce qu'elle craint qu'ils ne soient opposés aux desseins de la Providence. Elle gagne du côté de la vertu ce qu'elle perd du côté du monde.

Une perte plus essentielle à la religion, plus intéressante pour la bienheureuse de Chantal et pour son ordre, met le comble à toutes ses pertes. Après avoir confondu l'hérésie, rétabli la piété, perfectionné son institut, François de Sales meurt. Ici, Mesdames, je dois confondre les regrets, les larmes, le respect, le zèle, la reconnaissance de votre bienheureuse mère. Si la mort de saint François de Sales la touche, le souvenir de ses exemples la console. *Il n'est plus*, s'écrie-t-elle, ce nouvel Augustin par ses écrits, ce nouvel Ambroise par sa douceur; mais, s'il n'est plus notre père dans ce monde, il est notre protecteur dans le ciel. S'il n'est plus, pour nous guider par ses conseils, il vit encore tout entier dans ses ouvrages.

Ouvrages utiles, précieux, c'est au zèle de la bienheureuse de Chantal, que l'Eglise en est redevable. Je suis aujourd'hui, Mesdames, chargé de la reconnaissance de l'Eglise : jamais elle n'oubliera tout ce qu'elle doit à votre bienheureuse institutrice. Sans doute, elle doit partager les succès qu'ont eus partout les ouvrages de saint François de Sales. En les recueillant, elle a ménagé des triomphes à la piété, des conquêtes à la grâce, des leçons au monde, des apôtres à l'Eglise, des épouses à Jésus-Christ, des saints au ciel. Saintement jalouse de pouvoir adresser des vœux à celui dont elle avait reçu des leçons, elle n'a rien oublié pour faire autoriser son culte. Elle s'est encore plus fait un devoir de perpétuer son esprit, cet esprit de patience au milieu des plus grands revers; cet esprit de modestie au milieu des plus éclatants succès.

Les rapides progrès de son ordre font voler sa réputation jusqu'aux extrémités de la terre. Ceux qui ne connaissent que sa réputation, veulent connaître sa personne; ils la voient et ils avouent que ce qu'on publie de sa sainteté est au-dessous de sa sainteté même : *Vicisti famam virtutibus.* (II *Paral.*, IX, 6.) La sagesse de son gouvernement, la multiplicité de ses travaux, la constance de ses succès, l'éclat de ses miracles frappent, étonnent, ravissent. Elle compte des savants pour admirateurs, des princes pour amis, des saints pour panégyristes. De quels honneurs ne la comblent pas le duc de Savoie, la duchesse de Lorraine, la duchesse de Montmorency? Quels témoignages ne lui ont pas rendus les Richelieu, les Mazarin? Le choix que saint François de Sales fait d'elle, pour le seconder dans ses travaux, vaut seul le plus éloquent éloge. Et vous, l'honneur du sacerdoce, l'oracle de la cour, le père des pauvres, la terreur de l'hérésie, ô Vincent de Paul! osez protester, à la face de l'univers, que vous ne connaissez point de vertus qui puissent entrer en comparaison avec celles de la bienheureuse de Chantal : votre modestie vous laissait ignorer, que vous pouviez fournir le sujet du parallèle..... Que n'ai-je, Mesdames, l'éloquence du cardinal de Bérulle, pour exprimer les éloges qu'il donnait à votre bienheureuse mère! Ce génie brillant et solide admire, dans elle, une supériorité de génie qui n'appartient qu'à elle. A ces témoignages honorables ajoutez celui d'un homme qu'on doit regarder, en quelque sorte, comme le restaurateur du ministère de la parole en France; cet homme, dont on pourrait demander s'il était plus grand, ou par la majesté de son éloquence, ou par la sagesse de sa direction, Lingendes ; cet homme si savant dans la connaissance du cœur humain, et qui surtout avait approfondi le cœur de la bienheureuse de Chantal : quelle idée magnifique ne donne-t-il pas et de ses sacrifices et de ses sentiments!

Avant sa mort, votre bienheureuse institutrice réunit en faveur de sa sainteté tous les suffrages. Les suffrages de la France, théâtre de ses travaux; de son ordre, formé sur son esprit; de la cour même, où tout applaudit à ses succès, à ses vertus.

Anne d'Autriche, cette reine si habile dans le discernement des esprits, protectrice du mérite, parce qu'elle en avait elle-même; cette reine, dont le zèle et la politique ont également servi la religion et l'Etat dans les temps les plus orageux; Anne d'Autriche veut rendre à la bienheureuse de Chantal tous les honneurs dus à la sainteté. Elle l'appelle à la cour. Qu'il en coûte à la modestie des saints pour se produire! Tandis que l'univers applaudit à leur mérite, eux seuls l'ignorent.

Mais il faut obéir à des ordres souverains. La fondatrice de la Visitation paraît à la cour. Avec elle y paraissent toutes les vertus : la modestie qui frappe, la piété qui touche, le désintéressement qui étonne. La sainteté gagne toujours à être connue. On admire celle qu'on n'avait qu'estimée. La bienheureuse de Chantal laisse à la cour le souvenir de ses exemples, et n'en emporte que la gloire d'avoir forcé tous les respects, et le mérite de ne pas même s'en douter. Ainsi pense l'humilité.

Quel vaste champ me resterait à parcourir, si j'essayais de produire l'humilité de la bienheureuse de Chantal dans tout son jour! Mais je crois l'entendre elle-même, m'imposer un rigoureux silence sur cette partie de son éloge..... Pourquoi, semble-t-elle me dire, pourquoi peindre des actions, des sentiments, qui n'ont eu quelque mérite aux yeux de Dieu que parce que j'ai su les dérober à la connaissance du monde?

Digitized by Google

Ce qu'elle semble me dire du haut du ciel, elle le disait autrefois sur la terre : Effacez des titres qui ne m'appartiennent pas, répondit-elle à ses disciples frappées de respect pour elle : je ne suis point votre fondatrice. Après Dieu, c'est à François de Sales que nous devons l'établissement de notre congrégation. Je n'ai fait qu'exécuter ses ordres, et je ne sens que trop que je les ai mal exécutés ! La vraie vertu se trouve toujours des défauts, et n'avoue jamais ses succès.... Veut-on l'élire générale de son ordre? Elle n'a contre elle qu'elle seule, et son humilité suffit pour faire changer l'élection. Plusieurs monastères de son ordre envient le bonheur de pouvoir obéir à ses lois : sa vieillesse, dit-elle, ne lui permet plus que de former des vœux pour voir régner toujours dans la Visitation l'union des esprits et des cœurs : cette paix sera le sûr garant de sa perpétuité. La charité, c'est là son esprit. L'humilité, elle est la mère de la sainteté. L'obéissance, qui sait obéir aux autres sait se vaincre soi-même.

C'est ainsi, Mesdames, que votre bienheureuse mère vous instruit encore, lorsqu'elle refuse de continuer à vous gouverner. Elle vous instruira toujours par ses exemples. Le plus utile recueil de règlements qu'elle vous ait laissé, c'est le tableau de sa conduite. Au défaut de vos constitutions, sa vie peut vous en servir.

Enfin, comblée de gloire, dans les sentiments de l'humilité la plus profonde, elle expire, elle meurt; mais elle ne meurt pas tout entière. Il nous reste son cœur et son esprit. Chacune de vos maisons méritait de le posséder, ce beau cœur, parce que chaque maison en est l'expression fidèle. Le zèle a cru pouvoir le disputer longtemps; la reconnaissance eût voulu pouvoir le partager. Une seule maison le possède; je l'en félicite. Toutes possèdent son esprit. Et voilà ce qui la touche plus sensiblement, au séjour de la gloire, où nous l'invoquons avec confiance, et pour vous, et pour nous-mêmes.

O vous ! l'ornement de la France, la gloire de l'Eglise dans ces derniers temps, vous êtes aujourd'hui pour nous une preuve invincible que ce n'est point sur des suppositions arbitraires qu'est fondé le culte des saints. Si l'hérésie, si l'incrédulité nous accusent de superstition, il ne nous faut que votre exemple pour leur démontrer que c'est à la vertu scrupuleusement examinée, longtemps disputée, enfin triomphante, que l'Eglise érige des autels, encore plus dans les cœurs que dans les temples.

Depuis plus d'un siècle, la France n'a point cessé de vous admirer, il ne lui était pas encore permis de vous invoquer; mais l'Eglise n'a tardé à prononcer sur votre culte, que pour l'autoriser enfin avec plus d'éclat, venger solennellement votre foi, et faire tomber tous les préjugés. Dans tout le monde catholique, les pompeux éloges du souverain pontife, pontife digne de l'être par la supériorité de ses talents, par la sagesse de son zèle, viennent d'annoncer que vous avez fait revivre l'esprit des premiers chrétiens. *Ne dicas quod priora meliora fuere, quam nunc sunt.* Le monde et la retraite vous ont vue toujours prudente, charitable, pieuse, zélée, soumise, patiente, humble, sainte. Voilà votre gloire et votre mérite. Obtenez pour nous les mêmes vertus, ces vertus si rares et si nécessaires, afin que nous parvenions à la même couronne. Ainsi soit-il.

PANEGYRIQUE IX.

SAINT PIERRE, PRINCE DES APÔTRES.

Prononcé dans l'église paroissiale de Clamart, le 29 juin 1760.

Et tu aliquando conversus, confirma fratres tuos. (*Luc* XXII, 32.)

Et vous, une fois converti, confirmez vos frères.

Dans ce commandement prophétique, je crois démêler tout à la fois la charité de saint Pierre, sa pénitence, son autorité, sa science, son zèle, ses souffrances, ses succès.

Et vous, un jour heureusement converti : *Et tu aliquando conversus.* Hélas ! le Prince des apôtres, le premier des pasteurs, eut donc des jours d'éclipse. Ses ténèbres précédèrent ses lumières. Il nia Jésus-Christ, avant que de lui consacrer sa plume, son ministère, sa vie... Nous l'avouons, chrétiens auditeurs, mais nous ajoutons, avec saint Léon : Heureuse chute, qui a produit un miracle de pénitence ! Les services essentiels que saint Pierre a rendus à l'Eglise ne laissent presque plus subsister le souvenir de ses infidélités. Plus sa voix eut autrefois de timidité à confesser la divinité de Jésus-Christ, plus elle ose tenter de nobles efforts pour l'annoncer, la défendre, la perpétuer. *Et tu aliquando conversus, confirma fratres tuos.*

Pierre est le chef de l'Eglise, l'un des fondateurs de la religion, l'interprète de la vérité, le martyr de la foi, l'oracle, le guide, le modèle des premiers chrétiens. *Confirma fratres tuos.* L'oracle : il les instruit par sa doctrine : premier point. Le guide : il les dirige par son autorité : second point. Le modèle : il les anime par ses exemples : troisième point. *Ave, Maria.*

TROISIÈME PARTIE.

Je commence l'éloge de saint Pierre par l'éloge de sa doctrine. Doctrine puisée dans l'école de Jésus-Christ, doctrine exposée dans ses écrits, doctrine enseignée dans le cours de son apostolat.

Dès l'entrée de leur carrière, les hommes ne paraissent pas toujours ce qu'ils peuvent devenir. Le fleuve majestueux n'est souvent qu'un ruisseau dans sa source. Je ne représenterai pas saint Pierre né avec ces heureuses dispositions qui décèlent la beauté, la sublimité du génie. La Providence le fit sortir d'une condition obscure. Un vil emploi remplit ses premières destinées. Sans éducation, sans talents, Pierre, sur les bords de la mer de Tibériade, s'exerçait aux occupations isolées qu'avaient exercées ses

Digitized by Google

pères. Un travail mercenaire bornait ses soins, lorsque Jésus-Christ parut aux yeux de la Judée, puissant en œuvres et en paroles, plein de grâce et de vérité, arbitre des esprits, vainqueur de la nature, homme par sa charité, Dieu par sa puissance... Il aperçoit Pierre qui confie au courant des eaux une faible nacelle, un filet modeste, sa richesse, sa ressource. Il le voit, il l'appelle, il l'invite à le suivre : *Sequere me.* (*Matth.*, XIX, 21.) Nouveaux emplois, nouvelles idées. Pierre, à peine éclairé sur les traditions judaïques, va s'instruire dans la science de l'Évangile.

Je le vois marcher sur les pas de Jésus-Christ, écouter ses leçons, étudier sa doctrine. Pierre associé au ministère de Jésus-Christ, témoin de ses miracles, quel privilége! quelle école! Capharnaüm, Jérusalem, le Thabor, le Jardin des Olives, le Calvaire, présentent successivement à ses réflexions des prodiges nouveaux, de nouvelles lumières... L'auteur de l'Evangile lui en découvre la nécessité, les principes, les maximes, la fin; sa naissance et ses persécutions, ses progrès et ses triomphes. Déjà Pierre se forme aux mystérieuses profondeurs dont il doit devenir l'organe, l'interprète, le martyr. Génération éternelle du Verbe, naissance du Messie, accomplissement des prophéties, souffrances, mort, résurrection de l'Homme-Dieu, rédemption du monde : autant de connaissances utiles que Pierre acquiert; ce ne sont pas les seules. Là, spectateur des outrages sanglants que Jésus-Christ essuie; ici, admirateur de la gloire qui l'environne; ailleurs, attentif aux préceptes qu'il établit, rien n'échappe au désir empressé qu'il a de savoir la doctrine de ce prophète persuasif, son maître, son Dieu. S'il ne saisit pas toujours l'énergie de ses pensées, du moins il sait déjà que l'amour de Dieu renferme la loi et les prophètes; que l'amour du prochain est un précepte nouveau, semblable au premier; que ce n'est point assez de pardonner à ses ennemis, qu'il faut les aimer; que la vigilance défend contre la tentation; que les souffrances conduisent à la gloire; que vivre dans le péché, c'est s'exposer au péril d'y mourir. Il sait déjà... Ou plutôt que ne sait-il point? Toutes les vérités que Jésus-Christ enseigne à ses disciples, saint Pierre les recueille pour les transmettre aux peuples de l'Eglise naissante. Il les apprend aux autres, après les avoir apprises lui-même. Le disciple de la religion en devient le panégyriste. Quel panégyriste!

J'ouvre les deux *Epîtres* de saint Pierre. Surpris des vérités sublimes qu'elles renferment, je me dis à moi-même: est-ce là cet homme sans pénétration, sans intelligence? Quelles lumières! quel feu! quel génie! Grand Dieu! vous savez faire sortir le jour des ténèbres, la force de la faiblesse. Vous animez le néant. Pierre, sans autres talents que la foi, instruit tous les hommes, tous les siècles. Pour rendre toute l'énergie de ses idées, il faudrait emprunter ses propres expressions. Qu'elles ont de force, lorsqu'il s'écrie : Les vérités que j'enseigne, je les ai apprises de Jésus-Christ même! J'ai été le spectateur, le témoin de ses grandeurs : *Speculatores facti illius magnitudinis.* (II *Petr.*, I, 16.) J'ai entendu la voix du ciel qui publiait sa gloire : *Audivimus* (*Ibid*, 18.)

Qui peut donc, mieux que Pierre, répandre de vives clartés sur les ombres de la foi, lui qui les a puisées, ces clartés, dans la science de la foi même? Qu'il parle! l'Eglise, avec respect, recevra ses oracles. Il prononce; ingénieux à rapprocher les promesses des prophètes et les événements de l'Evangile, il peint l'heureux accord des deux alliances. De cet accord parfait naît le tableau le plus avantageux de la religion chrétienne, et l'occasion favorable de féliciter les chrétiens sur le privilége de leur vocation. Vous participez, leur dit-il, à la nature divine : *Divinæ participes naturæ.* (I *Petr.*, I, 12.) Voilà votre gloire. Mais cette gloire ne doit pas être pour vous un titre stérile. Elle vous impose des devoirs.

Aux éloges, saint Pierre fait succéder les instructions. Instructions sur la nécessité d'éviter les abus, les crimes répandus parmi les adorateurs des idoles: des hommes qui ont des rapports essentiels avec la Divinité doivent abjurer la corruption de la concupiscence mondaine. Instructions sur l'obligation de suivre les traces de Jésus-Christ : les disciples doivent imiter leur maître. Instructions sur les perfections que le christianisme exige : un chrétien doit être l'homme de toutes les vertus. N'attendez pas, mes frères, que je fatigue votre attention par l'immense détail des instructions variées que saint Pierre donne aux premiers fidèles. Parcourez vous-mêmes les monuments immortels de sa doctrine. Vous y verrez avec quelle vivacité de zèle il exhorte les peuples confiés à ses soins, tantôt à l'amour de la paix, de la concorde : *omnes unanimes* (I, *Petr.*, III, 8); tantôt aux exercices d'une compassion tendre : *compatientes* (*Ibid.*, IV, 7); tantôt aux œuvres d'une charité libérale: *misericordes.* (*Ibid.*) Vous verrez avec quelle attention il les invite à la prudence, pour éviter le péril : *prudentes* (*Ibid.*); à la vigilance pour le prévenir : *vigilate* (*Ibid.*); à la prière pour le vaincre : *in orationibus.* (*Ibid.*) Là, quelles images vous frapperont! Vous découvrirez les artifices, les détours, les fureurs du démon, acharné à perdre ceux que Jésus-Christ est venu sauver. Lion rugissant, il suit nos pas, s'étudie à nous surprendre; il ne laisse échapper aucun moment de nous tendre des piéges, souvent imperceptibles, toujours dangereux : *Circuit leo quærens quem devoret.* (I *Petr.*, V, 8.)

Là, vous apprendrez que la charité couvre la multitude des péchés; que Dieu résiste aux superbes; qu'il fait grâce aux humbles; qu'il n'est point permis aux chrétiens de rougir d'être chrétiens : *Non erubescat.* (I *Petr.*, IV, 5); qu'il est défendu de rendre le mal pour le mal; qu'il est ordonné de payer

Digitized by Google

l'offense par le bienfait : *Pro maledicto benedicentes.* (I *Petr.*, III, 9.)

Des instructions générales saint Pierre passe-t-il aux instructions particulières? Même force, même prudence. C'est de lui que les pasteurs de l'Église apprennent l'art, ignoré jusqu'alors, de conduire le troupeau de Jésus-Christ : *Pascite gregem Dei.* (I *Petr.*, V, 2.) L'art de se montrer pasteur par le zèle, père par la tendresse, ami par le désintéressement ; l'art d'être encore plus au-dessus des autres par ses vertus que par son rang : *Forma facti gregis* (I *Petr.*, II, 13.) C'est de lui que les sujets apprennent l'invariable obligation de respecter dans les rois les images visibles de la Divinité. Vous devez leur être soumis, s'écrie-t-il : *Subditi estote.* (I *Petr.*, II, 18.) Vous dérober à leur autorité, c'est une révolte, un attentat. Les rois fussent-ils les ennemis de la religion, les persécuteurs de l'Église, les fléaux de la terre, des tyrans, des monstres, ils sont vos maîtres ; vous êtes leurs sujets. Vous leur devez toujours le respect, l'obéissance, la fidélité : *Etiam dyscolis.* (*Ibid.*)

Mais la fonction la plus délicate du ministère confié à saint Pierre était de prémunir l'Église contre les attaques de la profane nouveauté... Des nouveautés dans l'Église naissante ! Y pensé-je, mes frères? N'était-ce donc point assez que la religion eût à combattre les tyrans et les supplices? Fallait-il qu'elle eût encore à se défendre contre l'erreur et ses prestiges? Hélas ! il était écrit que la foi ne devait s'élever qu'au milieu des orages. Un orage prochain la menaçait. Saint Pierre l'annonce. Quelles couleurs emprunte-t-il pour intéresser le zèle de l'Église? Il s'élèvera des maîtres du mensonge, dit-il : *Erunt magistri mendaces.* (II *Petr.*, II, 1.) Hommes coupables, ils méconnaîtront le Dieu qui les a rachetés de son sang. Ce sont des fontaines sans eaux : *Fontes sine aqua.* (*Ibid*, 17.) Ce sont des nuages qui portent le tonnerrre : *Nebulæ turbinibus exagitatæ.* (*Ibid.*) Fuyez, fuyez ces hommes séducteurs. On les voit abuser de l'autori é la plus respectable pour insinuer leurs illusions, imposer à la crédulité des hommes et les entraîner avec eux dans un commun abîme. Telle est la doctrine de saint Pierre dans ses écrits; cette même doctrine, il l'enseignera dans le cours de son apostolat.

Plaçons-nous à ce moment où, destinés à la conquête de l'univers, les apôtres en partagent entre eux les différentes parties. A la naissance de l'Église commence l'apostolat de saint Pierre. Religion sainte ! vos premiers triomphes indiquent ses premiers travaux. L'histoire de votre établissement est l'histoire de ses succès... A l'aspect de ses succès rapides, miraculeux, je suis saisi d'étonnement, s'écrie saint Jean Chrysostome : *Memini tui, Petre, et obstupesco.* Pierre élève sa voix; les conversions se multiplient, les miracles renaissent; mais comment le suivre dans la rapidité de sa course? On croit l'observer dans une ville, dans une province, dans un royaume, et déjà cette ville, cette province, ce royaume, également dociles, croient, embrassent, professent la religion. La multiplicité de ses succès m'étonne autant que leur promptitude : *Memini tui, Petre, et obstupesco.*

A peine l'esprit de Dieu s'est-il répandu sur les apôtres, à leur tête, Pierre instruit, exhorte, confond. C'est un tonnerre, dont les premiers éclats ébranlent Jérusalem, toute la Judée... *Jésus est mort sur la croix*, s'écrie-t-il ; *mais il est ressuscité.* (*Act.*, II, 32.) Sa victoire constate sa divinité. Vous l'avez fait périr ; c'est votre crime. A présent ne balancez pas à l'adorer ; c'est votre ressource. A ce discours, l'attention se réveille, le concours augmente, la persuasion se manifeste, le repentir éclate. Huit mille conquêtes préparent saint Pierre à de plus brillants succès.

Je voudrais, mes frères, pouvoir fixer votre imagination dans les diverses contrées qu'il parcourt, qu'il éclaire, qu'il change. Ananie et Saphire punis; Corneille brisant ses idoles ; Thabite rendue à la vie ; Antioche devenue le centre de l'Église ; que d'événements qu'il faudrait annoncer, développer dans un éloge moins fécond en merveilles ! Dans l'éloge de saint Pierre, les traits frappants se succèdent, se reproduisent, se confondent. Les apôtres le consultent, il préside dans leur premier concile. Par ses soins, les ministres évangéliques volent au-delà des mers. Si l'ombre de saint Pierre rend l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, aux morts la vie : les disciples de saint Pierre font succéder dans le monde entier la lumière aux ténèbres, la vérité à l'erreur, la foi à la superstition. Pierre, dans l'immensité de son ministère, embrasse l'univers, et l'univers, il le trouve dans Rome.

Rome, qui donnait des lois à toutes les nations, et à qui toutes les nations avaient donné des dieux; Rome, qui, dans les mêmes temples où son orgueil avait placé les drapeaux des peuples vaincus, avait érigé des autels à leurs idoles; Rome, plus fameuse peut-être par ses illusions que par ses victoires ; qui, après avoir divinisé ses maîtres, avait consacré jusqu'à leurs crimes ; Rome, le centre des talents et des superstitions, l'asile des sciences et des erreurs, l'école de la philosophie et de l'incrédulité, où se réunissaient, avec le faste des conquêtes, la licence des mœurs ; avec le génie militaire, le goût de la volupté ; où régnaient les excès du luxe, malgré la sagesse du gouvernement ; où le monde subjugué semblait n'avoir reçu des fers que pour y laisser ses vices ; Rome, qui n'aimait dans son culte que la liberté de le varier, au gré de ses intérêts, de l'accréditer ou de le supprimer, au gré de ses passions ; Rome, jalouse de dominer sur tous les empires, plus jalouse encore de dominer sur toutes les religions.

Quel est, demande saint Jean Chrysostome, quel est ce conquérant qui s'avance vers la capitale de l'univers, qui vient en

Digitized by Google

tenter la conquête, y fixer son empire et son trône? Il ne traîne point à sa suite des légions formidables. Pour s'opposer à ses ennemis, il est seul; mais, seul, il a des armes auxquelles mille ennemis ne peuvent résister. Porté sur les ailes de la charité, avec l'éclat des miracles, il paraît dans Rome. Rome l'écoute, qu'annonce-t-il? Que les idoles sont de vains simulacres; que leur culte est une superstition. Il prêche à l'orgueil la soumission, à la volupté la pénitence, aux grands l'humilité, la charité aux riches, aux philosophes des mystères. Il parle : l'enfer frémit, les idoles sont brisées, les vices fuient, les passions sont enchaînées, la vérité s'établit, la vertu règne. La capitale du monde idolâtre devient la capitale du monde chrétien.

Puissances des ténèbres, vous vous armez en vain contre l'ouvrage de saint Pierre. Vos fureurs lui ménagent de nouvelles victoires : la plus éclatante est celle qu'il remporte sur Simon le Magicien. De quel homme viens-je de parler? Homme sans caractère, singulier dans ses discours, bizarre dans ses écrits, présomptueux dans ses entreprises; adroit à prendre des chrétiens quelques idées respectables, il sait travestir ces idées en blasphèmes. Il s'annonce pour le Dieu en trois personnes, qui doit être pour tous les hommes l'objet de leur foi. Sous ce nouveau législateur, disparaissent le mérite des bonnes œuvres, la nécessité de la pénitence, le crime de l'idolâtrie : toutes les religions sont permises. Aussi licencieux dans ses mœurs que dans sa doctrine, il fait marcher le scandale sur ses traces; sa souplesse devient la ressource de son génie épuisé, et semble garantir l'autorité de sa mission.

Il était réservé à saint Pierre d'arrêter la séduction par de vrais miracles, de confondre l'erreur par la vérité. Pierre entreprend l'apôtre du mensonge, Il ose le défier. L'imposteur entre en lice; il se flatte d'un crime heureux. Trompeuse espérance! Pierre prie, le monstre tombe, sa chute devient le terme fatal de son audace. Avec lui, la religion voit périr son premier ennemi. S'il laisse des disciples, l'Eglise ose ne pas les craindre. L'époque de leurs premiers efforts est presque la même que celle de leur ruine.

Voilà, mes frères, les succès de saint Pierre, les succès de son zèle, de ses miracles, de sa doctrine. Et quelle doctrine! Toujours la même, la même qu'il a puisée dans l'école de Jésus-Christ, la même qu'il enseigne dans ses Epîtres. Le chef de l'Église ne varie point dans ses sentiments. Le chef de l'Eglise! cette idée rappelle la puissance de saint Pierre. S'il instruit les peuples par sa doctrine, il les dirige par son autorité : *Confirma.*

SECONDE PARTIE.

L'autorité de saint Piere est une autorité émanée de Jésus-Christ; voilà son principe. Une autorité répandue par toute la terre: voilà son étendue. Une autorité permanente dans tous les siècles: voilà sa durée. Je ne confondrai pas ce qu'il faut distinguer : le spirituel et le temporel, l'Eglise et son chef, les décisions infaillibles et les prétentions contestées. Je ferai tomber les préjugés; j'établirai la foi.

Vainqueur de la mort, prêt à remonter sur le trône de son Père, Jésus-Christ confie à ses apôtres la conversion du monde. Les apôtres fonderont l'Eglise; ils l'étendront. Toute la terre entendra leur voix. La mer baissera ses flots, pour les porter dans des climats où le soleil porte à peine sa lumière. A les voir, on croira que le monde recule ses limites, pour étendre leurs triomphes.

Mais il faut aux apôtres un chef, un premier pasteur à l'Eglise. Sur qui le choix de Jésus-Christ tombera-t-il? Sur saint Pierre. Pierre est établi le Pontife suprême, le Pasteur des pasteurs. Jésus Christ prononce. Ecoutons ses oracles.

Vous êtes Pierre, et sur cette Pierre j'établirai mon Eglise. Paroles décisives. Vous êtes Pierre : *Tu es Petrus.* (*Matth.*, XVI, 18.) Les conquérants du monde prendront, aux yeux des peuples, des noms fastueux qui éterniseront leurs conquêtes. Simon, fils de Jean, un nom plus modeste, aussi glorieux, vous distinguera. Vous êtes Pierre : *Tu es Petrus.* Pierre! nom mystérieux, nom de puissance, d'autorité, nom de gloire, de triomphe, nom respectable, immortel. Pierre! l'image de Jésus-Christ sur la terre, le dépositaire de ses foudres, l'organe de ses oracles, le ministre de ses grâces, le conservateur de sa doctrine, le pasteur de son troupeau, le père de son peuple : *Tu es Petrus.*

Pierre! sur vous, l'Eglise jettera ses fondements; à vous, elle devra sa stabilité : *Super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* (*Ibid.*) Je vous communique mon pouvoir; vous l'exercerez en mon nom; vous l'exercerez avec une autorité que reconnaîtront toutes les puissances. C'est à vous seul que j'accorde ce droit indivisible. Il ne faut qu'un pasteur pour un troupeau, un père pour une famille, un général pour une armée, un roi pour un royaume. A l'Eglise il ne faut qu'un souverain, un père, le père commun de tous les fidèles.

Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux, ajoute Jésus-Christ : *Dabo tibi claves regni cœlorum.* (*Ibid.*, 19.) La clef de la puissance : puissance pour assembler les conciles, y présider, en confirmer les décrets, les décisions, les anathèmes; puissance pour établir des lois qui exigent la soumission des fidèles, lorsque l'Eglise universelle les reçoit, ces lois, en consacre l'usage; puissance pour interpréter les livres sacrés selon l'esprit des saints canons, et avec l'acquiescement des pasteurs légitimes; puissance pour distribuer les trésors de l'Eglise, accorder des indulgences, remettre les péchés : *Quodcunque*

Digitized by Google

solveris super terram, erit solutum et in cœlis. (*Matth.* XVI, 19.)

Paissez, mes brebis : *Pasce oves meas.* (*Joan.*, XXI, 17.) Je les soumets à votre sollicitude, à votre vigilance. Vous les dirigerez dans des voies sûres; lorsqu'elles s'égareront dans des sentiers détournés, vous les rappellerez, vous les ramènerez. Les autres apôtres partageront vos travaux ; mais vous les commanderez : *Pasce agnos.* (*Ibid.*) Vous aurez sur eux la primauté; ils respecteront votre prééminence : ainsi parle Jésus-Christ. C'est donc de Jésus-Christ même que saint Pierre reçoit son autorité. Bien différent de ces hérétiques présomptueux qui ont usurpé sur l'Eglise une autorité sacrilége ; apôtres sans mission, le ciel les désavoue, l'Eglise les foudroie. Leur audace seule fait leur puissance.

Mais dans l'Eglise, quelle est l'autorité de saint Pierre? Une autorité sur toutes les âmes rachetées du sang de Jésus-Christ.

Rois, monarques, je respecte votre puissance. A Dieu ne plaise que je donne à saint Pierre des droits sur vos couronnes, sur vos empires. Non, Jésus-Christ ne lui fait point partager avec vous cette domination temporelle que vous exercez au nom du Tout-Puissant, dont vous représentez la majesté. Les prérogatives de Pierre sont différentes des vôtres. Vous régnez sur vos sujets : il règne sur leurs âmes. Vous leur accordez les grâces de la terre : il leur accorde les grâces du ciel. Vous retracez la justice de Dieu; vous punissez le crime, parce que vous êtes maîtres : Pierre retrace la miséricorde de Dieu; il absout les pécheurs, parce qu'il est Père. Votre pouvoir est établi dans l'ordre de la nature : le pouvoir de Pierre est établi dans l'ordre de la foi. A vous, l'empire du monde ; à lui l'autorité sur l'Eglise. Autorité émanée de Jésus-Christ : voilà son principe; autorité répandue par toute la terre : voilà son étendue.

Dans les principes de saint Augustin, la catholicité distingue l'Eglise d'avec toutes les sectes, qui se séparent d'elle. Sous ce point de vue, la domination de saint Pierre ne ressemble pas encore à la domination qu'exercent les rois. L'autorité des rois ne s'étend que sur leurs royaumes. D'autres Etats, d'autres maîtres. Nous devons la fidélité aux princes, dont nous sommes les sujets; un serment indissoluble nous en fait un devoir constant. Nous ne sommes pas comptables de la même fidélité aux autres souverains de la terre. Ils ont leur trône, leur empire, leurs sujets. Pour que l'autorité d'un prince fût sans bornes, il faudrait m'indiquer un monarque, maître de l'univers.

Sur l'univers entier saint Pierre exerce une autorité spirituelle. Toutes les âmes rachetées du sang de Jésus-Christ sont du ressort de sa puissance.... Eh ! quelle partie du monde n'est point couverte du sang de Jésus-Christ? Partout où l'Evangile a des disciples, partout où la religion peut espérer des conquêtes, Pierre commande, Pierre gouverne. Son autorité n'a d'autres bornes que celles du christianisme. Que l'on me nomme une partie de la terre, dans laquelle il n'y ait point d'âmes à gagner, à conserver à Jésus-Christ. Là, se bornera l'autorité de saint Pierre. Les rebelles, que l'hérésie dérobe à son obéissance, n'arrêtent point le cours légitime de sa domination. Elle s'exerce sur les quatre parties du monde. Saint Pierre assure à Rome, par son autorité, ce qui manquaient à Rome dans l'éclat de sa plus grande splendeur. Heureuse Rome ! s'écrie saint Léon (*I serm. in Natal. apost. Petr. et Pauli*), que de prérogatives ne vous donne pas la Chaire de Pierre ! Par elle, vous devenez la première ville du monde : *Caput orbis effecta.* Votre puissance spirituelle s'étend plus loin que votre puissance temporelle ne s'étendit jamais : *Latius præsides religione divinâ, quam dominatione terrena.* Vos succès, dans les jours de vos guerres fameuses, vous soumirent moins d'empires que le christianisme ne vous en a soumis dans les jours d'une paix profonde : *Minus est quod tibi bellicus labor subdidit, quam quod tibi pax Christiana subjecit.*

Elles n'ont pas le même avantage, les villes infortunées que l'hérésie, que le schisme ont cruellement arrachées au sein de l'Eglise. Différentes sectes règnent dans différentes parties du monde, disait saint Augustin (serm. 46, c. 8, n. 18). Les donatistes prophétisent en Afrique. Dans l'Orient on voit dogmatiser les eunomiens. Mais l'Afrique n'a point d'eunomiens, l'Orient n'a point de donatistes. Dans le reste de l'univers, ces différentes sectes sont condamnées, méprisées, et leur Eglise flottante est justement regardée comme un vaisseau prêt à faire naufrage. L'autorité de saint Pierre n'est point resserrée dans ces bornes étroites. Partout j'aperçois l'Eglise. Partout elle conserve son nom. Les hérétiques mêmes ne peuvent lui disputer sa domination universelle. Ils la combattent, et ils l'avouent.

Toujours en contradiction avec eux-mêmes pour se refuser à l'autorité par obstination, et pour n'oser pas la méconnaître, malgré leur obstination même. Les plus mortels ennemis de l'Eglise, en publiant sa catholicité, publient leur honte, leur crime, leur défaite. Ils rendent à la puissance de saint Pierre les justes hommages, dont ils affectent de se départir. Cette puissance est répandue par toute la terre. Elle est permanente dans tous les siècles. Telle est sa durée.

Lorsque Jésus-Christ promet à saint Pierre les clefs du royaume des cieux, cette promesse ne se borne pas à lui seul. Le tombeau dépositaire de ses cendres ne renferme pas le glaive spirituel qui lui fut remis. Ce glaive est également confié à tous ceux qui le remplacent. Par eux, saint Pierre commande à tous les siècles. Les héritiers de son siége sont les héritiers de son pouvoir. S'ils enseignent les fidèles, c'est au nom de Pierre qu'ils les enseignent. S'ils dictent des lois, c'est au nom de Pierre, qu'ils les dictent. S'ils ouvrent les trésors de l'Eglise,

Digitized by Google

c'est parce que, légitimes successeurs de Pierre, ils ont reçu de Jésus-Christ le droit imprescriptible de les ouvrir ou de les fermer.

C'est Pierre qui parle par la bouche des souverains pontifes. Ainsi se sont exprimés les conciles de Nicée, d'Ephèse, de Chalcédoine, de Constantinople, de Trente; tous les conciles. Toujours ils regarderont comme des assemblées schismatiques toutes celles qui ne seront point convoquées sous l'autorité de Pierre, confirmées par son suffrage. C'est là le point décisif qui leur imprime le sceau de l'Eglise, et leur donne, dans l'univers catholique, avec l'assistance du Saint-Esprit, le caractère de l'infaillibilité.

A la doctrine des conciles, ajouterai je celle des Pères? Toutes les hérésies commencent par éluder l'autorité de Saint Pierre: voilà leur crime, s'écrie saint Cyprien. Bientôt elles la combattent: voilà leur aveuglement. Elles finissent par l'abandonner: voilà leur malheur. L'univers par sa soumission confond leur audace. A qui recourt saint Jérôme, pour fixer les points contestés qui partagent les sentiments de Mélèce, de Vital, de Paulin? A l'autorité de saint Pierre. Si quelqu'un de ces trois prophètes est uni à la chaire de Pierre, dit-il, c'est mon héros. Je suis son disciple. *Si quis cathedræ Petri jungitur, meus est.* Le sentiment de saint Jérôme est celui de saint Augustin, de saint Prosper, de saint Anselme, de saint Bernard. Saint Bernard, qui osait porter jusque sur le trône de saint Pierre les sages conseils d'un zèle apostolique; saint Bernard, qui semblait ne voir qu'à regret, dans le pape Eugène, le faste d'un prince, l'opulence d'un souverain, la domination temporelle sur les peuples, quels éloges magnifiques ne donne-t-il pas à la domination spirituelle de ce Pontife sur les âmes? *Vous êtes*, lui dit-il (lib. IV *De considerat*), *l'honneur du sacerdoce, le pontife des pontifes, l'héritier des apôtres. Les successeurs des apôtres représenteront toujours dans l'Eglise le pouvoir de Jésus-Christ même.*

L'Eglise de France s'écarte-t-elle, mes frères, de cette doctrine? Non, non: elle reconnaît dans le Siége apostolique l'autorité de saint Pierre, toujours égale, toujours subsistante. Jamais, puissances de l'enfer, jamais vous ne prévaudrez contre le trône de saint Pierre, contre l'Eglise. Ce vaisseau peut être battu par la tempête; il ne sera point submergé. Dieu, pour le perpétuer, perpétuera ses merveilles. Les empires seront détruits; l'empire de Pierre sera toujours durable: *Portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* (*Matth.*, XVI, 18.) Les hérésies naîtront; elles seront extirpées. La gloire attachée à la chaire de Pierre sera de confondre l'orgueil de toutes les sectes. *Non prævalebunt.*

Une Eglise particulière peut périr: l'Eglise universelle sera toujours le centre de la foi, la règle de la sainteté. Les hérétiques auront beau se répandre en déclamations fougueuses contre les mœurs de quelques souverains pontifes. Leurs mœurs n'ôtent rien à leur autorité. Je dis à leur autorité légitime. Peut-être en est-il quelques-uns parmi ses successeurs, dont saint Pierre eût désavoué les entreprises sur les puissances temporelles. Accordons à l'erreur ce prétendu triomphe. Mais pourquoi l'erreur, si jalouse de ternir l'éclat du Siége apostolique, refuse-t-elle sa soumission à des Pontifes dignes de tous les respects, aux Grégoire le Grand, aux Léon I^er^, aux Pie V? S'il fallait des vertus pour garantir l'autorité de Pierre, voilà des saints. Mais c'est la place qui décide la puissance, ce n'est pas la conduite.

La conduite de Pierre, est digne du rang qu'il occupe dans l'Eglise. A la doctrine, à l'autorité, il joint les exemples: *Confirma.*

TROISIÈME PARTIE.

Instruire le monde par sa doctrine, le gouverner par son autorité, c'est la gloire de saint Pierre. L'édifier, l'animer par ses exemples, c'est son mérite. Exemples de foi, exemples d'amour, exemples de constance.

Le mérite de la foi est le premier mérite des chrétiens. C'était au chef de l'Eglise qu'il appartenait de donner au monde les plus frappants exemples de cette vertu.

Foi de Pierre, foi publique: au milieu des disciples qu'il forme, Jésus-Christ veut-il s'assurer de leur croyance? Il les interroge... *Interrogabat.* (*Matth.*, XVI, 13.) Au jugement des hommes, leur dit-il, quel est le Fils de l'homme? A cette demande intéressante, que répondent les apôtres? Les uns, disent-ils, reconnaissent pour Fils de Dieu, Jean-Baptiste. D'autres disputent à Jean-Baptiste ce titre glorieux, pour en décorer Elie. D'autres prophètes ont également leurs partisans, et partagent la variété des opinions. Parmi ces opinions diverses, quelle est votre idée, reprend Jésus-Christ? Qui suis-je à vos yeux? Parlez.... Qui sera chargé du soin de répondre? Pierre. Pierre ne balance pas, il prévient toutes les voix. Vous êtes, s'écrie-t-il, le Christ, Fils du Dieu vivant: *Tu es Christus, Filius Dei vivi.* (*Ibid.*, 16.) Confession glorieuse! Remarquez-le, mes frères, c'est ici le premier témoignage publiquement rendu à la divinité de Jésus-Christ. Par qui? Par saint Pierre. Dans quel temps? Dans un temps où la doctrine de Jésus-Christ était contredite, où ses miracles étaient contestés, où son ministère trouvait beaucoup d'ennemis, peu de disciples. Et au nom de qui Pierre prononce-t-il, demande saint Jérôme? Au nom de tous les apôtres: *Petrus ex persona omnium profitetur.* (HIERON., libr. III. *Comment. in Matth.*, c. 16.) Il est l'interprète de tous les cœurs. Ses oracles sont pour tous les disciples de Jésus-Christ, une décision, une loi. La foi de Pierre est déjà la foi de l'Eglise.

Foi victorieuse des scandales, auxquels d'autres disciples succombent dans la Syna-

Digitized by Google

gogue de Capharnaüm. Jésus-Christ annonce l'éternel bienfait dont il doit enrichir l'Eglise, dans l'institution de l'Eucharistie. *Ma chair*, dit-il, *sera votre nourriture.* (*Joan.*, VI, 56.) A ce langage nouveau, l'étonnement s'empare des esprits, l'incrédulité se répand en murmures, la foi même hésite, balance. D'infidèles disciples abandonnent le meilleur des maîtres. Touché de ce spectacle, Jésus-Christ demande aux disciples qui lui restent, si, scandalisés de sa doctrine, ils ne veulent pas aussi le quitter ? Ah ! Seigneur, réplique aussitôt saint Pierre, à quel autre Maître pourrions-nous nous adresser ? Qui pourrait nous dédommager du malheur de vous perdre ? Vos paroles sont les paroles de la vie éternelle. L'incrédulité des autres ne sera jamais un obstacle à la docilité de notre foi.

Foi pleine de confiance. Que la mer en fureur n'offre aux yeux de Pierre qu'un danger évident, que les vents contraires se déchaînent, que l'onde mugisse, que les flots irrités s'élèvent jusqu'aux nues, que la foudre gronde : Pierre n'appréhende rien sous la protection de Jésus-Christ. Ordonnez, Seigneur, s'écrie-t-il (*Matth.*, XIV, 28), je vole à vous. Je marcherai sur les eaux. Elles respecteront vos ordres. Vous pouvez commander à la mer, puisque vous commandez à la mort. Il dit, il ose, sa confiance devient son vaisseau, les flots le portent. On dirait que les vagues s'aplanissent sous ses pas, et que les eaux deviennent solides, pour être les témoins de sa foi, pour le récompenser.

Foi capable des plus généreux efforts. Ils approchaient ces jours, où le Sauveur du monde devait paraître aux yeux de la Judée, l'homme de douleur annoncé par les prophètes. Déjà Jésus-Christ avait prédit les entreprises de ses ennemis, et la faiblesse de ses disciples. Ah ! quand tous vos disciples vous abandonneraient, reprend saint Pierre, je ne m'oublierai jamais. S'il faut mourir avec vous, je mourrai. Vous m'êtes plus cher que la vie : *Et si omnes scandalizati fuerint in te, et non ego.* (*Matth.*, XXVI, 33.) Quelle foi ! quelle générosité ! quel amour !

Saint Pierre était né avec un cœur capable d'aimer. Cœur sensible qui, dans les offenses faites à son Dieu, se croit offensé lui-même. Cœur intrépide, qui ne redoute pas pour lui, les périls qu'il craint pour son maître. Cœur digne d'un apôtre et du premier des apôtres, qui regrette de n'avoir qu'un monde à conquérir à Jésus-Christ, et qu'une vie à lui sacrifier. Mais laissons l'amour de saint Pierre s'exprimer lui-même. L'Evangile va le représenter, sous quelles images !

D'abord sous l'image d'un pénitent, mais d'un pénitent sincère, touché, pénétré ; d'un pénitent, dont l'amour répare la faiblesse. Oserais-je le dire ? Sans un excès d'amour, Pierre n'eût jamais été criminel ; il aimait Jésus-Christ. Il écouta moins la grâce que son zèle. La présomption le rendit téméraire. Par une aveugle confiance, il cessa d'être juste. Il sembla défier le ciel, le ciel le punit. Il se croyait invincible, il fut vaincu. Il avait trop promis, il fut parjure.

J'adore, ô mon Dieu ! la profondeur de vos jugements dans la chute humiliante de Pierre. Mais, j'admire la tendresse de votre miséricorde, dans la promptitude de son retour, dans la sincérité de son repentir. A peine Pierre a-t-il péché, Jésus-Christ laisse échapper un regard de bonté, de tristesse. Quel regard ! quelle foudre ! Pierre réfléchit. Ses larmes coulent : *Flevit amare.* (*Matth.*, XXVI, 75.) L'amour lui peint toute l'horreur de son crime, l'amour lui dicte les plus vifs regrets. L'amour lui fait rendre à son Dieu tous les hommages que la crainte avait dérobés à sa gloire. Autant il a frémi de mourir avec Jésus-Christ, autant il souhaite de mourir pour lui. La grandeur de ses sacrifices n'égalera jamais l'étendue de ses désirs.

Déjà ses désirs, son amour avaient éclaté, lorsque, sur le Thabor, avec Jésus-Christ, Pierre avait été le spectateur de sa gloire. Que les mortels sont heureux, où vous êtes, Seigneur, s'était-il écrié ! L'amour lui fait trouver dans Jésus-Christ tout ce qu'il n'eût jamais trouvé dans le monde : la paix de l'esprit, le contentement du cœur, la félicité de la vie, un ciel anticipé : *Domine, bonum est nos hic esse.* (*Matth.*, XVII, 4.)

Déjà son cœur, s'était abandonné aux mêmes sentiments, lorsque dans Gethsémani un disciple ingrat, à la tête de quelques hommes vendus à l'iniquité, était venu dénoncer Jésus-Christ, le trahir, le livrer. Dans l'impétuosité de ses transports, Pierre n'avait consulté que son amour ; l'amour l'avait armé d'un glaive vengeur. Frappé, presque expirant, un téméraire était tombé à ses pieds, baigné dans son sang. Le même moment qui avait vu le crime, avait vu la punition. L'amour, vif dans ses sentiments, est prompt dans ses vengeances.

Mais, l'amour le plus ardent est aussi l'amour le plus humble. Trois fois Jésus-Christ interroge saint Pierre, trois fois, il semble former des doutes sur les protestations empressées que Pierre lui fait. Pierre, m'aimez-vous ? *Petre, amas me ?* (*Joan.*, XXI, 17.) M'aimez-vous plus que ne m'aiment les autres disciples ? *Diligis me plus his ?* (*Ibid.*, 15) A la même demande, même réponse. Réponse ferme, mais humble. Mon Dieu ! vous connaissez les plus secrets replis des cœurs, vous lisez dans le mien, vous savez que je vous aime : *Domine, tu scis quia amo te.* (*Ibid.*)

Moins modeste, Pierre aurait pu donner à Jésus-Christ, mille démonstrations palpables de son amour. Vous m'avez vu, aurait-il pu lui dire, courir à votre tombeau, triompher de votre victoire, l'annoncer à vos disciples, rassurer leur foi, devenir le premier prédicateur de votre gloire. Mes yeux vous attestent par leurs larmes, mon cœur vous peint, par ses sentiments, la vivacité de mon amour, et vous demandez encore si je vous aime ! Ah ! que ce doute est sensible à ma tendresse ! Mais non : Pierre ne sait point se prévaloir de ses actions, de ses vertus, de ses sacrifices ; on croirait qu'il n'ose s'en

Digitized by Google

rapporter à son cœur. Vous le connaissez, ô mon Dieu ! ce cœur, s'écrie-t-il, mieux que moi, vous démêlez ses affections. Je puis me tromper, vous ne vous trompez pas : *Domine, tu scis quia amo te.*

De semblables sentiments ne peuvent être que des sentiments toujours durables. La constance de Pierre égale son amour.

La constance est la vertu des héros. C'est elle qui les élève également au-dessus des succès, au-dessus des disgrâces. *Les chaînes*, dit saint Chrysostome, (*in Laud. D. Paul*), *donnent plus d'éclat à l'héroïsme que les victoires. La prison est le trône d'un apôtre. Le mérite ébauché dans l'ivresse de la prospérité se consomme dans l'horreur des supplices.*

Les chaînes, les prisons, les supplices n'ont pas manqué au mérite de saint Pierre. Rome entend les apôtres censurer son culte, attaquer ses idoles. Sa politique s'alarme ; inquiète, tremblante, elle porte jusqu'au trône des césars ses plaintes, ses fureurs. Pierre est le premier coupable qu'elle désigne ; c'est la première victime qu'elle se flatte de sacrifier à la gloire obscurcie de ses simulacres.

D'une main faible et timide, Claude conduisait alors les rênes de l'empire romain. Méprisé et digne de l'être, par ses injustices multipliées, par ses faveurs bizarres, par ses cruautés sanglantes, il avait aliéné tous les esprits, tous les cœurs. Quand l'univers ne lui devrait que le malheur d'avoir conduit Néron à l'empire, ce seul trait suffirait pour rendre sa mémoire odieuse à tous les siècles.

Les vœux du peuple, les murmures du sénat contre saint Pierre, frappent, intéressent le prince. Un édit barbare émane du trône. Pierre est banni de Rome. Les hommes peuvent tout sur la liberté d'un apôtre ; ils ne peuvent rien sur son zèle.

Le zèle de Pierre n'échappe au premier péril que pour essuyer des périls nouveaux. De Rome, voyez-le voler à Jérusalem, affermir l'empire de l'Eglise, préparer des apôtres à l'univers. Mais quel sort l'attendait dans l'ingrate Jérusalem !

Là régnait un prince que les livres saints nomment un grand prince ; Hérode Agrippa : *Rex magnus*. Grand par son autorité, il ne l'était point par son caractère. Esclave sous Tibère, libre sous Caligula, il était monté sur le trône de Judée, non par le mérite, mais par la protection. Génie faible, que la flatterie gagnait ; toujours prêt à saisir les occasions de prouver au peuple le plus volage sa facilité, son dévouement. Hélas ! il était réservé à ce malheureux prince de plonger le premier l'Eglise naissante dans les plus vives alarmes. Docile à ses ordres précipités, ses gardes osent porter sur saint Pierre une main sacrilége. Il est arrêté. Quel spectacle ! Toute l'Eglise se croit enchaînée avec lui. Il est toujours lui-même, ferme, intrépide, invincible. Sa prison devient une chaire de vérité, d'où il attaque le judaïsme, enseigne la religion. Tandis que les fidèles lèvent vers le ciel des mains innocentes, pour obtenir sa délivrance, Pierre se félicite d'avoir été jugé digne de souffrir pour Jésus-Christ.

Mais quelle main puissante vient briser ses liens ? Quel guide lui fait miraculeusement franchir les barrières impénétrables qui s'opposent à sa liberté ! Anges du ciel ! ah ! vous veillez sur les intérêts de l'Eglise, sur le salut de son pasteur... Conduisez-le dans un port assuré. Que les orages fuient loin de lui ; que le feu des persécutions le respecte autant qu'il le craint peu ! Vœux inutiles ! Pierre a trouvé des fers à Jérusalem : Rome lui prépare une croix. Le disciple est réservé au même supplice qu'a subi le maître. Glorieuse destinée ! Que ne fera-t-il pas pour la mériter !

C'est peu pour son zèle d'annoncer la vérité, dit saint Chrysostome (*In laud. DD. Petr. et Paul.*) ; *il ose combattre le vice.* La cour la plus voluptueuse ouvre un vaste champ à ses travaux apostoliques. Il agit : déjà se refusent aux passions du prince les mêmes objets qui les avaient fait naître. C'en est trop pour un prince familiarisé avec tous les crimes, pour lequel un crime nouveau semble devenir une nouvelle gloire : Néron.

Néron, imitateur d'Auguste, dans les premiers jours de son règne ; qui sut d'abord mériter les éloges, et les refuser ; qui sut recevoir de sages conseils, et en profiter ; mais qui bientôt, par un horrible contraste, se permit les désordres les plus honteux, déshonora la majesté du trône par les meurtres infâmes d'un frère, d'une épouse, d'une mère. Monstre d'inhumanité qui, dans les noirs accès de sa fureur, osait avouer qu'il souhaitait que le genre humain n'eût qu'une tête, pour avoir le barbare plaisir de la couper. Seul auteur de l'embrasement qui pensa malheureusement envelopper Rome ; jaloux de la voir périr, pour avoir la gloire bizarre de la relever de dessous ses ruines. Assez injuste pour imputer aux chrétiens le crime affreux que lui seul avait pu concevoir. Hélas ! il fit couler le sang des martyrs, après avoir fait couler le plus pur sang de Rome, et périt lui-même victime du désespoir, méprisé dans l'empire, exécré dans tout l'univers.

Néron a prononcé. Pierre a osé lui déplaire ; il mourra. Avec lui, mourra un héros chrétien, également odieux au prince, parce qu'il ose également censurer les vices de la cour : saint Paul. Pierre et Paul, unis pendant leur vie, ne seront point séparés à la mort. Le même zèle devait avoir la même récompense. Tous deux ont été distingués par une vocation égale, dit saint Léon (Serm. 1. *De Nativ. apost. Petr. et Paul.*) ; tous deux se sont consumés dans des travaux semblables : tous deux finiront par le même sacrifice. Le supplice sera différent : ils montreront la même constance. Un fer homicide fera tomber la seconde tête du monde chrétien : la première tête du monde chrétien expirera sur la croix. Tous

Digitized by Google

deux ont établi la religion par leurs succès : tous deux l'honorent par leur martyre.

Ainsi termine sa brillante carrière le Prince des apôtres, qui fut destiné par Jésus-Christ pour confirmer ses frères dans la foi : *Confirma fratres tuos.* Qu'il a bien rempli sa destination ! Sa doctrine, son autorité, ses exemples en sont les preuves immortelles. Remplissons la nôtre, mes chers auditeurs. La doctrine de saint Pierre sollicite notre attention. Etudions-la. Son autorité exige notre soumission. Respectons-la. Ses exemples méritent notre imitation. Faisons-les revivre. Que la foi de Pierre captive notre intelligence ; que sa charité règne dans nos cœurs ; que sa constance soit un guide qui nous conduise, par la pratique d'une vertu toujours soutenue, à la couronne qu'il possède.

PANEGYRIQUE X.

SAINT DENIS, APOTRE DE LA FRANCE, ET PREMIER ÉVÊQUE DE PARIS,

Prononcé le 9 octobre 1760, jour de sa fête, dans l'église de l'abbaye royale de Montmartre ; le 16 du même mois et de la même année, jour de l'octave, dans l'église de S.-Denis de la Chartre.

Signaculum apostolatus mei vos estis. (I *Cor.*, IX, 2.)

Vous êtes les preuves de mon apostolat.

Madame (59),

Du séjour de la gloire, où règne l'apôtre de la France, ne peut-il pas adresser aux Français ces paroles que l'apôtre des nations adressait aux Corinthiens : vous êtes les témoins, vous êtes les preuves vivantes de mon apostolat ? *Signaculum apostolatus mei vos estis ?*

Paul ! les fruits utiles de vos travaux subsistent après votre mort, disait Saint Jean Chrysostome. Les terres que vous avez arrosées de vos sueurs sont encore dignes de vous. Votre esprit s'y soutient, elles peuvent encore vous rendre compte de la foi dont elles vous sont redevables. Oui, vous pouvez dire que, dans ces terres heureuses, il est toujours de précieux monuments de vos succès. *Signaculum apostolatus mei vos estis.*

Et vous, qui fites briller dans la capitale de cet empire les premiers rayons de la foi, ô Denis ! reconnaissez encore votre ouvrage. Le peuple, qui vous doit sa religion, la conserve. Son zèle pour votre culte est autant une preuve de sa fidélité que de sa reconnaissance. Les traces de votre apostolat ne sont pas effacées. Nous vous honorons comme notre Père dans la foi : vous pouvez nous avouer pour vos enfants. *Signaculum apostolatus mei vos estis.*

C'est donc comme un ministre, qui fait revivre dans la France le ministère des premiers apôtres, que je viens représenter saint Denis. Denis renouvelle dans la France le mérite des apôtres. Voilà les travaux de son apostolat. Premier point. Denis renouvelle dans la France la gloire des apôtres. Voilà les succès de son apostolat. Second point.

Chrétiens ! la conversion de vos pères fut autrefois son ouvrage ; et il peut dire que par votre foi vous êtes encore aujourd'hui sa couronne.

A la place de l'apostolat que saint Denis exerça sur nos pères, vous en exercez un, Madame, plus flatteur, également efficace, dans cette maison royale, dont vous êtes l'exemple, dont vous faites les délices. Par la sagesse de votre gouvernement, par l'égalité de votre caractère, par la douceur de votre esprit, vous y régnez sur tous les cœurs, et la voix publique nous apprend qu'on s'y fait un devoir de joindre au respect que mérite l'éclat de votre naissance, l'amour que vous méritez encore plus par la délicatesse de vos sentiments. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Madame,

Les premiers apôtres de l'Evangile ne s'ingérèrent pas eux-mêmes dans le ministère. Le ciel les appela. Appelés, ils remplirent avec éclat leur destination ; et quoique leur zèle fût éprouvé par des contradictions, ils osèrent ne pas craindre les orages.

Ce mérite des premiers apôtres, Denis le renouvelle dans la France. Il renouvelle le mérite de leur fidélité, de leur zèle, de leur patience. La fidélité prépare ses travaux, le zèle les accompagne, la patience les couronne.

Je n'ignore pas les contestations qui se sont élevées au commencement de ce siècle, parmi les savants. Je sais que depuis longtemps une tradition reçue avait confondu saint Denis, la gloire de l'Aréopage, et saint Denis, l'apôtre de la France. Mon dessein n'est pas d'approfondir les motifs plausibles qui ont pu déterminer l'Eglise de Paris à distinguer dans ses solennités deux héros chrétiens, dont jusqu'alors, peut-être sans fondement, et peut-être avec raison, l'on avait cru de voir faire un seul et même héros. J'abandonne aux dissertateurs curieux le soin ingrat de fouiller dans le chaos de l'antiquité, pour y démêler la vérité à travers mille nuages. Malgré les recherches les plus pénibles, je ne pourrais me flatter, mes frères, ni de vous instruire, ni de vous persuader. Je respecterai donc, je suivrai l'opinion adoptée dans cette métropole, sans condamner l'opinion qui la combat. Le nom de saint Denis ne sera pas moins respectable, pour n'avoir pas eu une origine aussi reculée que la naissance de l'Eglise. S'il n'a pas la gloire d'avoir été converti par saint Paul, il aura la gloire d'avoir été envoyé par le chef de l'église. Il ne paraîtra pas renonçant aux idoles par conviction ; mais il paraîtra brisant les idoles par son zèle. Ce serait un faible mérite pour lui d'avoir brillé parmi les savants de l'Aréopage ; ce sera pour lui un mérite toujours durable d'avoir brillé parmi les héros de la religion.

59) Madame de La Rochefoucauld, abbesse de Montmartre.

Digitized by Google

La religion doit son établissement au ministère des apôtres. Mais avant que de l'exercer, ce ministère, ils avaient reçu de Jésus-Christ même une autorité légitime, pour annoncer l'Evangile à l'univers. La mission dont ces premiers héros évangéliques avaient été chargés par l'Auteur de la religion, leurs successeurs la reçurent, dans la suite des temps, de ceux qu'ils avaient établis pour le représenter sur la terre. Les chefs de l'Eglise, occupés du soin de l'étendre, de la perpétuer, furent également occupés du soin honorable de répandre dans tous les climats des hommes destinés à porter, dans le sein des ténèbres, la lumière de la vérité.

Au rang de ces hommes vénérables, nommés par les souverains pontifes pour la prorogation de la foi parmi les nations, les fastes de l'Eglise gallicane placent saint Denis; Denis est appelé à l'apostolat. Qu'il me soit permis, mes frères, de réfléchir sur les caractères de sa vocation, et de la comparer avec celle de tant d'hommes téméraires qui s'efforcent aujourd'hui de renverser en France la religion sainte dont Denis y jeta les fondements.

Quelle différence entre ces hommes, qui voudraient nous ravir notre foi, et ces hommes qui, les premiers ont introduit la foi dans ce royaume! Je ne dis pas quelle différence de talents à talents, de mœurs à mœurs: ce contraste serait trop humiliant pour les apôtres du déisme; il serait trop avantageux à saint Denis. Mais je demande au nom de qui prophétisa saint Denis? au nom de qui prophétisent les oracles modernes? apologistes de la religion prétendue naturelle, vous êtes sans doute autorisés à répandre la doctrine singulière que vous entreprenez de persuader. Lorsque vous renversez d'une main hardie les mystères, les miracles, l'Evangile, l'éternité, quels sont vos garants? De quel tribunal est émané le droit que vous osez vous arroger? Le ciel vous a-t-il intimé ses ordres? L'Eglise vous a-t-elle munis de son pouvoir? Non : vous êtes votre autorité à vous-mêmes. Vous parlez, et c'est le préjugé qui vous guide ; c'est la raison qui vous éclaire, une raison séduite, qui cherche à séduire les autres.

Ce n'est pas à ces traits orgueilleux, que je reconnais la vocation de saint Denis. Le ministère que nous le verrons bientôt exercer, lui est confié par une main sacrée. Un pontife, que saint Cyprien représente comme le soutien de l'Eglise affligée, le consolateur des chrétiens persécutés, leur apôtre par son zèle; par ses talents, leur oracle; leur modèle par ses exemples; sage dans son gouvernement, fidèle à son ministère, supérieur aux périls, fléau de l'hérésie, destructeur des idoles, plus grand dans les supplices que dans les honneurs, saint Fabien : tel est le ministre respectable par lequel Denis est chargé, vers le milieu du troisième siècle, de porter la parole de vie parmi les peuples qui marchent encore dans les ombres de la mort.

Fixer à cette époque la naissance de l'Eglise gallicane, ce serait lui ravir une antiquité reconnue qui en fait la gloire. Elle compte pour ses premiers fondateurs les disciples mêmes des apôtres. Mais ce n'était là que l'aurore naissante, qui promettait le jour le plus brillant. Ce jour brillant commence où commence l'apostolat de saint Denis.

Le sang de saint Pothin fumait encore, et semblait demander au ciel une vengeance digne de lui : la destruction des idoles. Pour les détruire, il fallait un homme formé dans l'école des sciences et des vertus ; un homme ferme, intrépide, qui sût voir les obstacles, et les franchir; les dangers, et les braver; la mort, et la vaincre. Tel Denis s'était formé dans la Grèce. Tel il s'offre aux desseins du souverain pontife. Ne vous semble-t-il pas entendre saint Fabien s'écrier, dans les transports d'une juste allégresse : Ah! voici l'homme selon le cœur de Dieu; voici le vase d'élection qu'il a choisi pour porter son nom parmi les nations : ***Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus.*** (*Act.* IX, 15.) Allez, nouvel apôtre; par l'autorité que m'a confiée la divine miséricorde, je vous envoie; allez, exercez votre ministère dans la capitale des Gaules : ***In gentes mitto te.*** (*Act.*, XXVI, 17.) Dans vous, le Dieu du ciel manifestera sa puissance : ***Deus ostendit splendorem suum in te.*** (*Baruch*, V, 3.) A votre aspect, tombera l'orgueil des mortels : ***Incurvabitur sublimitas hominum.*** (*Isa.*, II, 17.) Et l'idole devant laquelle ils fléchissent un timide genou ne laissera plus que d'horribles ruines : ***Et idola penitus conterentur.*** (*Ibid.*, 18.)

Voilà, mes frères, ce que j'appelle une vocation semblable à celle des apôtres. Non de ces apôtres, suscités par l'esprit de mensonge, mais de ces apôtres auxquels Jésus-Christ disait : Je vous confie les destinées de ma religion. Les portes de l'enfer ne prévaudront ni contre vous, ni contre elle. (*Matth.*, XVI, 18.) Denis reçoit sa mission; il vole la remplir. L'immensité de son zèle va répondre à la grandeur de sa destination

Le ministère des apôtres fut un ministère laborieux. Quand ils partagèrent entre eux la conquête de l'univers, ils s'ouvrirent une carrière également pénible et sanglante. L'empire des préjugés, le règne des passions, la politique des puissances, la fureur des tyrans; autant d'obstacles qui s'opposaient à leurs travaux; autant de digues qui suspendaient les rapides mouvements de leur zèle. Ces obstacles, ils osèrent ne pas les craindre; ils osèrent entreprendre de rompre ces digues. Le monde entier, tout vaste qu'il était, ne l'était peut-être pas encore assez au gré de leurs désirs.

Dans l'immensité de ses désirs, Denis aurait également voulu ne donner d'autres limites à ses travaux que les limites de l'univers. Mais il est une région que vous avez marquée dans vos décrets éternels, ô

Digitized by Google

mon Dieu! pour être le théâtre de son apostolat, la capitale de la France.

Accompagné de Rustique et d'Eleuthère, l'un nouveau Timothée, l'autre nouvel Etienne; après avoir reçu du chef de l'Eglise l'imposition des mains; après avoir prêché dans Arles; au milieu des fatigues, au milieu des dangers, imitant dans sa course rapide la rapidité de l'éclair, Denis paraît sur les rivages de la Seine. Il aperçoit cette ville déjà célèbre dans les fastes du monde par la conquête qu'en avait faite Jules César; cette ville, moins vaste, moins riche, moins brillante qu'elle ne l'est aujourd'hui, mais déjà le centre de l'empire; déjà florissante par l'étendue de son commerce; déjà distinguée par le génie de ses habitants; déjà le séjour de la licence, parce qu'elle était le siége de l'idolâtrie, comme elle est aujourd'hui le séjour de la volupté, parce qu'elle est devenue l'école de l'irréligion... O nos pères! si je viens troubler le repos profond dont jouissent vos cendres depuis tant de siècles dans la nuit de vos tombeaux, c'est moins pour rappeler vos erreurs que pour applaudir au mérite que vous avez eu de les abjurer.... *Populus, qui sedebat in tenebris, vidit lucem magnam.* (*Matth.*, IV, 16.) Le peuple qui était assis dans les ténèbres a vu une grande lumière.... Un peuple assis dans les ténèbres! Hélas! oui, mes frères, cette image ne peint que trop fidèlement les habitants de Paris dans le III^e^ siècle... Fille de l'ignorance, mère de la superstition, l'idolâtrie régnait dans cette capitale sous la protection des lois.

Je ne parle pas de cette idolâtrie grossière et stupide qui, dans des temps plus reculés, avait donné aux superstitieux Gaulois, pour objets de leurs adorations, tantôt un chêne antique, tantôt une onde fugitive; ici, une forêt consacrée par la crédulité publique; là, un marbre qui n'avait pas même l'avantage d'être poli par les mains de l'art.... Vaincus par les Romains, les Gaulois avaient changé les objets de leur culte sans en épurer les motifs. L'aigle victorieuse avait apporté de Rome à Paris d'autres lois, une autre religion. Le Panthéon n'avait point de divinité qui n'eût sur les bords de la Seine des autels aussi célèbres que sur les bords du Tibre. On eût dit que, par le commerce des Romains, le peuple de Paris n'avait reçu quelque teinture des arts et des sciences que pour déifier, sous des emblèmes ingénieux, toutes les passions, tous les vices.... Peuple belliqueux et philosophe, ami de la littérature et des combats, aussi jaloux de ses préjugés que de ses droits, aussi zélé pour son culte que pour ses murs, il réunissait avec un esprit vif une âme fière; avec un cœur droit un caractère inflexible. Peut-être se reprochait-il à lui-même ses simulacres; mais il les encensait par respect pour ses maîtres, par politique pour sa liberté, par goût pour ses plaisirs.,.. Les hommes se soumettent facilement à ce qui les flatte. Une religion, saisie dans leurs inclinations, n'a point de peine à captiver leur intelligence. L'empire de l'illusion est bien fort, quand il a pour appui l'attrait des penchants.

Telles, et plus épaisses encore, les ténèbres qui couvraient les beaux climats que nous habitons : *Populus, qui sedebat in tenebris.* Au milieu des ombres fatales qui enveloppaient ce peuple digne d'un meilleur sort, Denis fait briller le flambeau de la foi : *Populus.... vidit lucem magnam....* Il parle; Grands du monde, il vous annonce que vous devez vous humilier devant le Dieu mort au Calvaire. Savants, il vous enseigne des mystères qui doivent soumettre votre raison, et dont il ne vous est pas permis de sonder les profondeurs. .. Philosophes, il ne vous offre pas des raisonnements, mais des miracles. Orateurs, il n'essaie pas de vous captiver par les charmes vainqueurs de l'éloquence, mais il vous attire par l'attrait insinuant de la grâce. Hommes crédules et abusés, il vous prouve le scandale de votre culte, l'impuissance de vos simulacres. Il vous avertit que, multiplier la divinité, c'est la détruire. Sur quels témoignages décisifs n'établit-il pas la Divinité de Jésus-Christ! Il le représente éternel, et né dans le temps; immortel, et expirant sur la croix; mort pour vos péchés, ressuscité pour votre justification. Quels traits frappants n'emprunte-t-il pas, pour développer l'esprit de l'Evangile, la sagesse de ses préceptes, l'utilité de ses maximes, la perfection de ses motifs, l'éternité de ses châtiments, l'éternité de ses récompenses!...

A ce langage nouveau, je crois voir les passions frémissantes réclamer leurs droits, les vices condamnés solliciter des vengeurs. Vains efforts! Denis ose défier les contradictions et s'élancer au milieu des périls... Un zèle qu'anime la gloire de Dieu n'a d'autre crainte que celle de ne lui pas gagner tous les cœurs... Peuples! sortez enfin de vos ténèbres; suivez la lumière qui marche devant vous. Le moment où vous commencerez de connaître vos illusions sera le moment où vous commencerez de connaître le vrai bonheur.

Ainsi parle Denis pour imprimer le respect de la religion chrétienne, pour en inspirer l'amour, pour en ménager l'établissement dans la France.

O vous, qui, dans la France, méditez aujourd'hui de la détruire, cette même religion, oseriez-vous comparer la conduite de Denis avec votre conduite? Il parle devant un peuple immense : vous ne parlez que devant quelques hommes intéressés à vous applaudir. Il se déclare le ministre du Dieu vivant qu'il veut faire adorer : vous n'osez pas même vous déclarer les apôtres du déisme que vous voulez introduire. Il démontre que l'Evangile est la source du vrai bonheur : vous peignez l'Evangile comme une tyrannie. Il combat les passions : vous les favorisez. Il expose l'enchaînement de la religion pour en établir la divinité : pour lui disputer sa divinité, vous l'attaquez par parties, sans oser en attaquer le corps. Les miracles ac-

Digitized by Google

compagnent ses prédications : à vos yeux, les miracles sont des prestiges. Il dit aux Français : Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez à l'infaillibilité des promesses que Jésus-Christ a faites à son Eglise : vous dites aux Français : Tout vous trompe ; la raison seule ne vous trompe pas. Nous sommes pour vous des guides infaillibles, parce que nous sommes pour vous les interprètes de la raison... O philosophes ! si vous étiez dans le siècle de Denis, vous pourriez espérer des succès, parce que vous prêcheriez une religion assez conforme à l'idolâtrie, qu'il vint combattre ; mais dans un siècle où l'on connaît le prix de la foi, le mérite de la vertu, ah ! vous ne pouvez avoir de sectateurs que parmi les hommes qui regrettent les temps où la France était idolâtre, parce qu'ils ont tous les vices qui sont proscrits dans la France chrétienne... Denis a tout fait pour la félicité de ce royaume : vous faites tout pour son malheur.

Denis a tout fait pour la félicité de la France : voilà son zèle. Je dis plus, il a tout souffert : voilà sa patience. Patience égale à celle des premiers apôtres.

Si jamais, mes frères, votre imagination a suivi les premiers conquérants de l'Evangile, dans le cours orageux de leur ministère, qu'avez-vous vu ? Des hommes partout utiles et partout contredits. Des hommes, aux bienfaits desquels le monde ingrat ne répond que par des persécutions. Comment réussissent-ils à le vaincre ? Par un courage qui l'étonne ; par une douceur qui le charme ; par une patience qui le confond.... On dirait que le ciel accorde au mérite de leurs souffrances les victoires qu'il avait refusées à l'ardeur de leur zèle.

Successeur des apôtres dans la prédication de la foi, Denis devait être l'héritier de leurs sentiments. A peine il connaît le champ hérissé, dont le ciel lui confie la culture, qu'il se dévoue à tout ce que son ministère peut avoir de rigueurs. Non, s'écrie-t-il, les épreuves, les contradictions ne ralentiront pas l'activité de mon zèle. L'indocilité mettra des bornes à mes travaux ; je n'en mettrai point à ma patience. *Libentissime impendam, et super impendar.* (II. *Cor.*, XII, 15.)

Le Seigneur tient entre ses mains, les cœurs des hommes. Il peut, dans un instant, les conduire des ténèbres à la lumière. Mais il permet quelquefois que ces mêmes hommes éludent les impressions de sa grâce par une orgueilleuse résistance.... Hélas ! le peuple dont Denis entreprend la conversion, peu jaloux d'abord de son vrai bonheur, n'avance que lentement, et parmi les obstacles les plus réfléchis, vers les sources vives et pures de la vérité.

C'est un peuple éclairé. Il a des connaissances. Les mystères qu'il ne peut pas approfondir, il les regarde comme des illusions qu'il ne doit pas croire. Quelle patience ne faut-il pas, pour résoudre ses difficultés, répondre à ses raisonnements, le détromper et le convaincre ? La patience de Denis suffit à tous ces soins. Pour ne laisser aucun regret, il ne veut laisser aucun doute : *Libentissime impendam.*

C'est un peuple volage. On accusait alors, on accuse encore aujourd'hui les Français de légèreté. Je ne sais s'il n'est pas plus difficile de fixer l'inconstance que de soumettre la rébellion. C'est le fruit d'une longue patience d'arrêter, dans un point déterminé, des hommes qui volent d'objets en objets ; qui, toujours changeants et mobiles, varient au gré des caprices, se plaisent dans leurs irrésolutions, et ne voient, dans un engagement stable, qu'une onéreuse captivité. Ce caractère sans solidité ne rebute pas la patience de Denis. Il sait être homme avec les hommes ; et son indulgence pour quelques défauts pardonnables est un innocent artifice par lequel il réussit à les déraciner : *Libentissime impendam, et super impendar.*

Mais quels orages font gronder sur sa tête les prêtres alarmés des idoles, les druides furieux ! A ce nom, vous vous figurez, mes frères, des hommes ambitieux et puissants, entreprenants et politiques, jaloux et vindicatifs, barbares et sacriléges ; des hommes, arbitres de la religion, philosophes révérés, sacrificateurs suprêmes, interprètes des lois, dépositaires de la doctrine, chargés seuls de rendre les oracles des dieux ; des hommes comblés d'honneurs, distingués par leurs priviléges, hypocrites zélateurs du culte, parce que la majesté du culte est le plus ferme soutien de leur crédit ; des hommes habiles à surprendre la crédulité des peuples, plus habiles à profiter de la séduction ; indifférents pour les intérêts de la patrie, armés pour leurs propres intérêts.

Il était réservé à ces ministres des faux dieux d'exposer la patience de Denis aux plus rigoureuses épreuves. Un rayon de la foi commençait de percer dans Paris. Son éclat les blesse. Ils cherchent à l'idolâtrie chancelante de puissants défenseurs. Ils opposent à quelques citoyens soumis des grands révoltés, à quelques savants désabusés des sophistes opiniâtres, à quelques lévites fidèles un monde persécuteur. Ils opposent au zèle de Denis les menaces, l'indignation des césars, et dans une même ville rassemblent, pour ainsi dire, deux villes différentes.... Dans cette fermentation périlleuse des esprits, l'esprit du saint apôtre, toujours tranquille, toujours lui-même, voit la tempête et la brave. Les Actes qui conservent le souvenir de son apostolat, le représentent toujours invincible au milieu des traits que lui lance l'incrédule férocité de ses ennemis : *Non veritus incredulæ gentis experiri feritatem.* (60) Sans autres armes que sa foi, il sait résister aux entreprises d'un peuple armé pour le perdre. *Inermi viro non valebat plebs armata resistere* (61).

(60). (*Ex Act. Pass. SS. Dion. s. Rust. et Eleut.* (*Brev. Paris.*, 9 oct., lect. 4).

(61) *Ibid.*

Digitized by Google

Mais comment ramènera-t-il à l'unanimité des hommes ingénieux, autant qu'intéressés à la rompre? Par la patience. Par elle, il apaise les clameurs, détourne les complots, charme les esprits, maîtrise les cœurs. Par elle, il sait parler en même temps et à la raison et au sentiment. Apôtre, pasteur, ami, père, il ne fait entendre que le langage de la charité; de cette charité humble, pacifique, généreuse, patiente, qui s'assure sur les volontés même les plus flottantes, un ascendant impérieux, auquel rien ne résiste.

Cette charité, cette patience, que montre Denis dans l'exercice de son ministère, la pratiquez-vous, la connaissez-vous, esprits prétendus forts, qui tentez de nous enlever notre religion, pour nous soumettre à la vôtre? Le déisme, dont vous vous déclarez les apôtres, est-il un évangile de charité ou de haine, de douceur ou d'animosité? Si j'en juge par vos écrits, vous publiez vous-mêmes qu'il est dangereux de vous attaquer. Vos plumes trempées dans le fiel, tracent dans vos ouvrages, toute l'aigreur de vos ressentiments. Si j'en juge par votre conduite, vous excitez, dans le monde savant, une guerre scandaleuse, qui ne respecte pas même les réputations, Les traits les plus noirs de la calomnie, vous les lancez avec une profusion étonnante, qui prouve assez que vous abjurez l'humanité, dont vous réclamez sans cesse les droits. Forme-t-on, en effet, contre vos paradoxes des préjugés légitimes? Vous ne répliquez que par le fougueux enthousiasme de la fureur. Dévoile-t-on les conséquences affreuses de vos principes? Vous poursuivez cruellement votre agresseur jusque dans le secret de sa famille, et sa probité même n'est pas à l'abri de vos odieuses suppositions. Vous accuse-t-on d'une fausse philosophie, d'une fausse littérature? Les talents qui effacent les vôtres perdent leur éclat à vos yeux; et ce qu'il y a de plus sacré cesse de l'être pour vous.... Ces excès doivent-ils surprendre? Non, votre conduite est la conséquence de vos principes. Qui ne connaît de mobile que l'intérêt personnel doit sacrifier à cet intérêt contredit la décence, l'équité, toutes les lois.

Ah! que difficilement on me persuadera qu'une telle religion est la religion de la sagesse, de la raison, de la vérité! Trop conforme aux passions des hommes, je n'y découvre que l'ouvrage des hommes.

Dans la religion, au contraire, que prêche Denis, je vois une religion qui réprime les penchants, règle les désirs, épure les sentiments. Je la respecte; je la crois émanée de Dieu, parce qu'elle n'a pour objet que de me conduire à Dieu.... Dans la conduite de Denis, j'aperçois une conduite conforme à la loi divine qu'il enseigne. J'y trouve la fidélité, le zèle, la patience. Fidèle, Denis suit sa vocation. Zélé, il suffit à tous les travaux. Patient, il soutient les épreuves. Il a donc renouvelé le mérite des apôtres. Il va renouveler également leur gloire.

SECONDE PARTIE.

Des triomphes éclatants, une mort rigoureuse, un nom immortel: trois caractères que saisit saint Jean Chrysostome, lorsqu'il décrit (*In duod. apost.*) la gloire que se sont acquise les premiers apôtres de la religion. Le saint docteur aurait-il emprunté d'autres idées, pour rendre la gloire de saint Denis? Gloire dans l'immensité de ses conquêtes; prémices de ses succès. Gloire dans les épreuves de son martyre; fruit de ses succès. Gloire dans la perpétuité de son culte; récompense de ses succès.

Les apôtres ont eu tout un monde à convertir; c'était leur destinée brillante. Ils l'ont remplie. Semblables à des nuées bienfaisantes, ils se sont répandus dans tous les climats; et dans tous les climats où leur voix a fait entendre les oracles de l'Evangile l'Evangile a compté ses victoires par leurs entreprises.

Mêmes entreprises, mêmes victoires dans l'apostolat de saint Denis. Ma miséricorde s'étendra sur les nations, dit le Seigneur. Je ferai périr leurs simulacres; elles n'adoreront plus désormais le fragile ouvrage de leurs mains. Dans cette image prophétique pourrait-on ne pas reconnaître les glorieux succès qui couronnent le ministère de Denis? Ils se dispersent dans les Gaules, ces hommes vénérables que Rome envoie pour annoncer la parole du salut : *ad prædicandum gentibus*. Denis est leur chef : *dux Dionysius* (62). Ils font un choix judicieux des terres ingrates que le ciel leur donne à défricher : *legunt sibi quisque terras* (63). Je vois Paul voler à Narbonne, Trophime prêcher dans Arles, Gatien s'avancer vers Tours, Saturnin instruire Toulouse, Austremoine parcourir l'Auvergne, Martial triompher dans Limoges; et déjà, mes frères, vous avez vu Denis pénétrer dans la capitale de la France, exercer son ministère, s'élever au-dessus des obstacles....

Ces obstacles n'avaient point pris leur source dans le caractère des Gaulois. L'histoire même nous représente ces peuples, quoique barbares encore, déjà remplis des plus heureuses dispositions, pour recevoir la prédication de la foi. Un abord facile, prévenant, les distinguait, malgré la rudesse des mœurs qui semblait régner dans leur commerce. Ils se piquaient de cette urbanité officieuse qui accueille avec empressement les hommes arrivés des terres étrangères. Dans la pratique établie de l'hospitalité, ils laissaient apercevoir ces sentiments humains qui font naître la confiance. Ajouterai-je que la curiosité, dont tous les hommes sont susceptibles, était plus singulièrement leur faible, leur passion dominante? Que la nouveauté dans tous les genres fixait leur attention; et qu'avec ce seul mérite, les objets les moins dignes d'arrêter leurs regards

(62) *Orat. S. Dionis.* (*Brev. Paris.*, 9 oct.)

(63) *Hymn.* (*Brev. Paris.*)

Digitized by Google

attiraient leurs exclamations, obtenaient leurs applaudissements, réunissaient leurs suffrages?

Tel le peuple d'Israël volait autrefois, avec des transports d'admiration, recueillir les oracles d'Ezéchiel. Tels les habitants de Paris accourent, avec une avidité empressée, recevoir les instructions de Denis. Le nom du nouvel apôtre réveille l'attention publique... Il est le sujet de tous les entretiens : *loquuntur de te.* (*Ezech.*, XXXIII, 30). Les pères apprennent à leurs enfants les prémices de son apostolat; les enfants répètent à leurs pères les mystères étonnants qu'il leur explique : *dicunt unus ad alterum.* (*Ibid.*) Venez, se disent-ils mutuellement, venez entendre ce que vous n'avez pas encore entendu : *venite, et audiemus.* (*Ibid.*) Leur esprit vif, pénétrant, saisit le faible, le ridicule de la théologie païenne. La sagesse de la morale évangélique frappe leur esprit délicat, subtil. Bientôt l'une des plus illustres nations du paganisme deviendra l'une des plus précieuses portions de l'Eglise. Que dis-je? Déjà cette nation barbare s'annonce par sa docilité : *barbara gens jam docilis Deo.* (Santol. Victor., Hymn.) Une chrétienté florissante se forme : c'est une vigne naissante que Denis cultive avec soin. Il y prépare des disciples fidèles, de fervents lévites, des pasteurs vigilants. D'une main, nouveau Pierre, il place dans le sanctuaire le signe adorable de la Rédemption; de l'autre, nouveau Josaphat, il abat les autels des fausses divinités. A ces premiers succès, le paganisme frémit, les oracles sont muets, les idoles sont ébranlées, les temples tombent. Tout change. Où coulaient les eaux impures de la superstition, coule le sang de l'Agneau sans tache. Un nouveau temple, un nouveau culte, un nouveau sacrifice, une nouvelle ville : *crescit sancta fides; fit nova civitas.* (Santol. Victor., Hymn.) Paris se cherche dans lui-même et ne se retrouve pas. Ces premiers prodiges en amènent d'autres. Denis sait heureusement se reproduire dans mille héros chrétiens, qui vont porter à d'autres Eglises la lumière qu'il a fait lever sur l'Eglise de Paris.

De ses mains bienfaisantes, Beauvais reçoit ses Lucien, Rouen ses Nicaise, Evreux ses Taurin, Chartres ses Antoin, Meaux ses Sanctin, Senlis ses Rieul... Sur les exemples de saint Denis se forment les Sinice, les Ursin, les Exupère, les Quentin, les Fulcien, les Victoric, les Chryseuil, les Piaton; et si les Eglises de Bourges, de Bayeux, de Térouanne, de Soissons, de Tournai, ne sont pas son ouvrage, elles sont du moins les heureux fruits préparés par son zèle, multipliés sous sa protection... Denis a le premier fait luire dans cette capitale le flambeau de la foi. De cette capitale il l'a fait passer jusqu'aux provinces les plus reculées de cette monarchie... L'Evangile établi dans la France, la France constamment fidèle à l'Evangile; voilà les titres par lesquels il s'est acquis, il conserve des droits éternels à notre reconnaissance.

Saint apôtre! ah! quels auraient été vos sentiments, s'il vous avait été donné de percer les nuages du sombre avenir! Que vous auriez été saintement flatté de voir cette succession de héros chrétiens qui devaient vous remplacer dans cette même Eglise, dont vous étiez le premier pontife! D'autres compteront, parmi les prodigieux effets de votre apostolat, les prédications efficaces d'un saint Remi, le zèle vainqueur d'une sainte Clotilde, l'heureuse conversion d'un Clovis, les miraculeuses expéditions de Charles VII, sous vos étendards; l'abjuration solennelle de Henri le Grand, à l'ombre de vos autels. Ils diront que si les Pothin, les Irénée vous ont servi de modèles, vous avez servi de modèle vous-même aux Hilaire de Poitiers, aux Martin de Tours, aux Prosper, aux Fulgence, aux Sulpice. Pour moi, je me borne à vous féliciter de l'éclat toujours incorruptible attaché au siége auguste que vous avez établi. Non, jamais vous n'avez paru plus précieux à l'Eglise que lorsque la France édifiée vous a vu revivre dans les Marcel, les Landry, les Doctrovée, les Germain. Les victoires que vous avez remportées sur l'idolâtrie, vos successeurs les renouvellent contre le libertinage, l'illusion, l'incrédulité.

L'incrédulité, qu'opposera-t-elle à ces succès? Quelles armes emploiera-t-elle pour saper l'édifice de la religion, si solidement établi en France, avant l'affermissement même de la monarchie? Que peuvent espérer les apôtres du déisme? Téméraires, ils voudraient arrêter le christianisme dans le cours constant de ses succès. Mais ont-ils réfléchi sur la bizarrerie de leur entreprise? Quoi! pensent-ils qu'une religion subsistant en France depuis quinze siècles doive redouter leurs sacriléges efforts? Pensent-ils que leurs futiles écrits feront tomber une religion que tant de miracles ont établie dans ce royaume, que tant de martyrs ont scellée de leur sang? Pensent-ils que leurs principes ruineux, que leurs fastidieuses déclamations nous rendront moins chère une religion qui fait notre bonheur et notre sûreté? Une religion, que des hommes plus savants qu'eux professent; que nos rois, leurs maîtres, respectent; que nos lois, leurs juges, protégent? Pensent-ils que si la France avait à craindre quelque révolution de leurs attentats, elle les laisserait jouir du dangereux honneur de se croire redoutables? Non, non : au premier éclat de la foudre qu'elle pourrait lancer sur eux, ils rentreraient dans la poussière d'où ils sont sortis, et rien ne subsisterait sur la terre, ni de leurs écrits, ni de leur réputation, ni d'eux-mêmes.

Mais les ennemis de la religion n'ont jamais été, ils ne seront jamais les tranquilles spectateurs de ses triomphes. Toujours ils s'efforceront, ou d'en dégrader, ou d'en perdre les zélés défenseurs. Hélas! à quelles époques me conduit mon sujet? Je rappelais les victoires de Denis; et je me suis insensiblement engagé à parler de son martyre.

Digitized by Google

Le martyre est l'apanage de l'apostolat. C'est au sang de ses fondateurs, autant qu'à leur zèle, que l'Eglise doit sa propagation. S'ils avaient eu moins de combats sanglants à soutenir, dit saint Ambroise, ils auraient été moins dignes de la récompense qui les attendait. Il fallait que leur mérite, ébauché dans les succès, se consommât dans les souffrances : *Tolle certamina; tulisti coronas.*

Le ministère de saint Denis était trop fatal à l'enfer, pour que l'enfer n'entreprît pas d'en arrêter le cours. Que font-ils ces hommes aveugles qui, de concert avec Satan, méditent de renverser l'œuvre du Seigneur? Ne savent-ils pas que le sang des martyrs fertilise le champ de l'Eglise, et que de leurs bûchers, de leurs échafauds naît un peuple de chrétiens? Le feu des persécutions peut envelopper les ouvriers qui construisent le berceau de la foi; mais ce faible berceau, au milieu de l'embrasement qui semble présager sa ruine, devient un édifice permanent que rien ne peut abattre, et qui se joue de la rage impuissante des tyrans.

Vos idées s'arrêtent ici, mes frères, à ces tristes jours, où vainqueur dans l'Orient, Aurélien vint chercher dans l'Occident de nouvelles victoires, terrassa son superbe concurrent, et fixa sur sa tête la couronne des deux empires. Ce prince réunissait toutes les qualités nécessaires pour se faire aimer : il sembla forcer son caractère pour se faire craindre. Né dans le sein de la superstition, il était naturellement superstitieux. Préposé dans les Gaules, sous l'empire de Valérien, il s'était rendu, dans ces malheureuses provinces, le fléau des chrétiens. Monté sur le trône des césars, il jure la destruction du christianisme, et Denis est la victime privilégiée qu'il se hâte d'immoler à sa vengeance. J'ensevelirai, dit-il, dans un même tombeau et l'Apôtre et les disciples. Je veux qu'il ne subsiste pas même la trace la plus légère de ses conquêtes. Il assemble déjà les chefs de son conseil, à l'exemple du superbe Nabuchodonosor : *Vocavit omnes duces.* (*Judith*, II, 2.) Il commande au ministre chargé de remplir ses intentions : *Vocavit principem militiæ suæ.* (*Ibid.*) Allez, lui dit-il, dans tout l'empire d'Occident : *Egredere adversus omne regnum Occidentis.* (*Ibid.*) Armez-vous surtout contre ceux qui, par une religion contraire à mes lois, méprisent ma puissance, et semblent vouloir se soustraire à mon empire : *Et contra eos præcipue, qui contempserunt imperium meum.* (*Ibid.*, 5.) Le préfet des Gaules, Fescennin, homme cruel et politique, qui, dans l'extinction du nom chrétien, croit voir la gloire du nom romain; homme, zélateur des idoles, plutôt par intérêt que par conviction; digne ministre des tyrans, j'eusse mieux dit, digne ministre de l'enfer; comme un autre Holopherne, Fescennin se hâte de signaler, et son zèle pour les césars et sa haîne contre les chrétiens. Il appelle à cette expédition sanglante les hommes dévoués à sa fureur : *Vocavit viros in expeditionem.* (*Ibid.*, 7.) Tremblez, apôtres, qui oserez résister à ses commandements; vous périrez... *Omnes sibi resistentes occidit.* (*Ibid.*, 16.) Déjà brille le fer qui doit abattre les premières têtes du christianisme : *Occidit in ore gladii.* (*Ibid.*) Déjà la terreur se communique parmi les habitants de cette capitale : *Cecidit timor illius super omnes inhabitantes terram.* *Ibid.*, 18.)

Denis demeurera-t-il longtemps caché aux perquisitions rigoureuses du gouverneur? Non, non : on l'a surpris au milieu des mystérieuses fonctions de son ministère. L'homme le plus pacifique est accusé d'être un homme rebelle. O crime! ô fureur! De barbares satellites portent sur Denis leurs mains profanes. Il est arrêté. Ceux qui partagent les soins laborieux de son ministère sont arrêtés avec lui. On l'arrache à son peuple, pour arracher son peuple à Jésus-Christ.

A quels sentiments, mes frères, pensez-vous que se livre saint Denis, dans cette affreuse et subite révolution? Ah! saintement empressé, il court, il vole entendre prononcer son jugement : *Voluntarie præibat.* (II *Mach.*, VI, 19.) Quelle majesté paraît sur son front! quel héroïsme éclate dans ses paroles! Le tyran demeure flottant entre la fureur et le respect. La vertu force les hommages de ceux mêmes qui la persécutent. Dans sa rage ingénieuse, Fescennin invente des raffinements de cruauté, échappés au génie destructeur d'un Hérode, d'un Néron. Des glaives, des fouets, des chaînes, annoncent l'horrible appareil du supplice : *Aptantur gladii, verbera, compedes.* (Santol. Vict., *Hymn. in S. Dionys.*; *Brev. Paris.*, 9 oct.) Accourez, peuple; applaudissez au spectacle inhumain que vous donnent les ministres de votre religion. Non; ils craignent pour Denis tous les tourments qu'il ne craint pas pour lui-même. Ils accourent pour l'admirer dans le lieu de sa détention, comme on accourait autrefois pour entendre Jean-Baptiste dans le désert. Les chaînes dont sont chargées ses mains inspirent autant de respect au peuple de Paris que les chaînes de saint Pierre parurent autrefois respectables au peuple de Jérusalem. L'étonnement s'empare des esprits à l'aspect d'un nouvel Eléazar qui, accablé sous le poids des années, ne l'est point par la variété, par l'horreur des tourments. Sa persévérance semble leur prêcher la divinité de sa religion.

Par des interrogations insidieuses, essaye-t-on de le dérober au sort cruel qui le menace? N'attendez pas de moi, s'écrie-t-il, une feinte indigne d'un chrétien. Vos idoles sont l'ouvrage de l'enfer. Jésus-Christ est le seul Dieu que j'adore. C'est à lui que je voudrais soumettre tous les cœurs. C'est à lui que je voudrais vous soumettre vous-même, puissant ministre des césars. Puisse mon sang, répandu pour ma religion, vous apprendre à mépriser, à quitter la vôtre!

A ces nobles transports de Denis, la pitié cesse. La rage seule agit. Quel est ce fatal

Digitized by Google

instrument qui va chercher à travers ces chairs arrachées, ces entrailles palpitantes? Quelles sont ces pointes embrasées qui vont porter dans ses veines rompues avec effort l'impression des plus profondes douleurs? Vous frémissez, mes frères, et Denis est tranquille. C'est un héros qui, dans l'horreur de ses souffrances, chante sa victoire et celle de la religion. Il combat encore, et il triomphe : *Pugnavit, et vicit.*

O scène sanglante! Je frémis d'en rappeler l'idée. Rustique n'est plus, Eleuthère expire, Denis.... Ah! faut-il que, sous un fer homicide, tombe cette tête précieuse à la France, à l'Eglise, à la foi? Oui. Trois victimes immolées périssent sur la terre pour la défense de la religion. *Tres simul occidunt.* (SANTOL., *ut sup.*) Trois victimes volent couronnées dans le ciel pour y protéger la religion et lui ménager de nouveaux succès : *Tres cœlo simul advolant.* (*Ibid.*) La foudre qui frappe les défenseurs d'un empire entraîne souvent sa ruine : le glaive qui perce les héros du christianisme assure pour toujours sa stabilité. C'est à cette différence palpable que je distingue l'ouvrage des hommes et l'ouvrage de Dieu.

Je ne vous demanderai pas, incrédules, si, par votre mort, vous espérez établir votre incrédulité? Mais je vous demanderai si vous êtes capables de mourir pour elle? Le déisme n'a pas encore produit des martyrs. On vante avec ostentation le génie des philosophes : on ne nous a pas encore vanté leurs sacrifices. On les a peints vainqueurs des préjugés; on ne les a pas encore représentés vainqueurs des supplices. Ils ont écrit pour enseigner leur religion : ils ne se sont pas encore dévoués à la mort pour la défendre. Qu'on leur prodigue, j'y consens, une supériorité de raison : il sera difficile de leur accorder une imperturbabilité de constance. Nous les voyons, en effet, je ne dis pas à l'aspect de la justice qui les poursuit, du trône qui les menace, des pasteurs qui les condamnent; mais aux premières atteintes d'une maladie, mais à la seule appréhension de la mort, nous les voyons gémir sur leurs erreurs, abjurer leurs systèmes, éprouver des remords et quitter leur religion nouvelle pour retourner à leur ancienne foi.... Génies sublimes, je pourrais vous dire : pour insinuer votre religion et renverser celle dont Denis fut le fondateur en France, fournissez-nous des preuves et non pas des doutes; des vérités et non pas des illusions. Ne vous contredites pas dans vos sophismes. Croyez vous-mêmes ce que vous enseignez aux autres. Je pourrais vous demander des miracles; et je ne vous demande que des martyrs. Mais vous n'en donnerez pas, parce que vous n'êtes point assez attachés à votre religion pour en être les victimes. Où le péril commence, votre zèle finit.

Aussi, quel sera votre sort? Le pourrez-vous comparer avec la réputation immortelle dont jouit, après sa mort, l'apôtre de la France? Voyez et jugez.

La mort des apôtres n'a pas été le terme fatal de leur puissance, de leur gloire. Colonnes inébranlables, ils soutiennent l'Eglise, même après leur trépas, dit saint Jean Chrysostome (*in Duod. Apost*); ce sont des canaux propices, par lesquels descendent sur les mortels les grâces du ciel. Ils ne cessent point de combler de leurs bienfaits les peuples qui réclament leurs secours. Ils ont laissé dans leurs tombeaux une poussière immortelle : *Pulverem immortalem in sepulcris reliquerunt.*

A mesure que je réunissais ces traits sublimes, magnifiquement exprimés par l'éloquent archevêque de Constantinople, n'en faisiez-vous pas, mes frères, l'éloquente application à saint Denis? En vain, pour dérober aux recherches des fidèles la trace de son sang, les ministres des idoles ordonnent que son corps soit enseveli dans le sein des eaux. Des mains fidèles confient à la terre ce dépôt sacré; et elle devient une terre de bénédiction. Ce n'est plus un tombeau secrètement fréquenté dans des siècles de persécution, c'est un autel solennellement consacré, au pied duquel la France cherche son salut, l'Eglise obtient ses victoires. Les siècles s'écoulent; mais le nom de saint Denis triomphe des révolutions du temps. Il passera de génération en génération; et nos derniers neveux seront encore chargés d'acquitter notre reconnaissance envers le premier de nos apôtres.

Montagne sacrée (64)! vous, témoin de ses souffrances; vous, arrosée de son sang; vous, dépositaire de ses cendres, quelle célébrité ne vous a pas acquise, dans toutes les parties de l'univers, la gloire d'avoir donné à la capitale de la France, dans le premier de ses pontifes, le premier de ses martyrs? Montagne aussi vénérable que la montagne de Sion! Ah! si j'osais rapprocher le sacrifice d'un Dieu et le sacrifice d'un homme, je dirais que vous retracez à mes yeux l'image intéressante du Calvaire. Le Calvaire a été le berceau de l'Eglise universelle : vous êtes le berceau de l'Eglise gallicane : *Hic cunæ fidei.* (SANTOL., *ut sup.*) C'est au sang de Jésus-Christ que nous devons le bonheur d'avoir eu saint Denis pour apôtre; c'est au sang de saint Denis que nous devons le bonheur de connaître, d'adorer Jésus-Christ.

De là ces honneurs qu'ont rendus, dans tous les siècles, à la mémoire de saint Denis, les chefs de l'Eglise, les majestés de la terre, les savants, les saints. Quel zèle n'ont pas eu pour sa gloire les Geneviève, les Eloi, les Germain d'Auxerre, les Pépin, les Philippe Auguste? Avec quelle édification le douzième siècle ne vit-il pas Louis le Gros élever, sur le tombeau même de Denis, deux basiliques superbes, également dignes et du monarque et du saint (65)? Avec quel éton-

(64) Montmartre.

(65) Cette anecdote est titrée des registres de la paroisse de Montmartre, 1146, à l'article de la dédicace des deux églises tant abbatiales que paroissiales.

Digitized by Google

nement n'y vit-on pas un pape pieux, Eugène III, un apôtre solitaire, saint Bernard, un zélé réformateur, Pierre de Cluny, se faire un religieux devoir d'en rendre la consécration aussi solennelle que touchante?

Mais quel nouveau spectacle me présentent des siècles moins reculés! C'est dans ces catacombes vénérables où Denis semble respirer encore, que saint Ignace transporte ses premiers disciples, reçoit leurs vœux, anime leur zèle. Une compagnie d'apôtres devait s'élever sur le tombeau des martyrs.

Sur le même tombeau, les Guillaume de Paris, les Thomas d'Aquin avaient autrefois éloquemment célébré le triomphe de la religion par le ministère de saint Denis. Ils avaient invité les Français à ne jamais oublier ce qu'ils devaient à leur apôtre.

Qu'entends-je? *Ad sacros cineres currite, civitas.* (SANTOL., *ut sup.*) C'est la religion elle-même qui invite les habitants de cette capitale à se prosterner devant les cendres de Denis. Elle parle, et ils volent avec confiance implorer la protection du saint martyr. Leurs vœux sont exaucés, la puissance de Denis éclate. La terre teinte de son sang est une terre féconde en prodiges... Dans quels moments critiques l'apôtre de la France ne s'en est-il pas montré le protecteur? Sous son étendard, redoutable à nos ennemis, nos pères ont marché au combat, et ils ont été vainqueurs. Sous les auspices de saint Denis, Clovis triomphe de l'arianisme et du superbe Alaric. Saint Louis porte la terreur dans le camp des Sarrasins, et terrasse les chefs de l'hérésie albigeoise. Tu viendras jusqu'aux portes de cette capitale, hydre souvent écrasée, toujours renaissante, présomptueux calvinisme; mais frémis, et recule. Non, jamais tu n'établiras ton trône dans une ville où Denis fit régner la vérité. Il y sera toujours l'appui de la religion dont il fut le fondateur.

Il me semble que de ce temple (66), autrefois le théâtre de ses souffrances, de sa captivité, Denis inspire encore à l'enfer la même terreur qu'autrefois il sut inspirer à l'idolâtrie. Il me semble que ses liens, visibles encore et miraculeusement conservés, n'y subsistent que pour écraser tous les monstres d'impiété, ou les enchaîner au pied de ces autels.

De ce temple, où se conservent les chaînes de saint Denis, Français! portez vos regards dans un autre temple (67), où l'on expose à la piété des fidèles ce chef vénérable, qu'abattit le glaive idolâtre. Là se présentent, d'un côté, le triomphe de la religion; de l'autre, le triomphe de la mort. Partagés entre le respect et l'horreur, contemplez le spectacle le plus auguste, et le spectacle le plus affligeant. Voyez votre apôtre, voyez vos rois. Approchez de ces autels, approchez de ces tombeaux. Quelles cendres! et quelles cendres! Le martyr révéré; les monarques presque oubliés. Nous adressons nos vœux à l'un, nous en formons pour les autres. Le saint y semble vivre encore dans les restes précieux de son corps, autrefois victime de la persécution; il y protége encore le peuple, dont il fut le conducteur, dont il n'a point cessé d'être le père; les princes ont régné, et ils ont disparu. Ils sont ensevelis dans des monuments lugubres qui renferment les dépouilles de leur mortalité; et le peuple, dont ils ont été les maîtres, ne voit plus leur grandeur que sur le marbre, sur l'airain, qui attestent qu'elle n'est plus. Tous les cœurs y portent au saint martyr le constant tribut de leurs hommages; les potentats n'y reçoivent d'autres respects que ceux qu'impriment à la curiosité les mausolées qui les représentent. Denis y peut tout encore pour notre bonheur: et c'est de nous peut-être que les rois y attendent leur félicité..... O gloire! ô puissance toujours durable des héros chrétiens! O fragilité! ô néant des grandeurs humaines! Dans un même lieu, que de motifs d'émulation pour la vertu! Que d'objets de consternation pour la vanité. Non, il n'est point de leçon plus frappante, plus utile pour tous les mortels, que les reliques glorieuses d'un saint, placées avec éclat sur les autels, dans le même temple où les ossements humiliés des rois sont tristement confondus dans le sein de la terre.

C'est à cette considération que je voudrais rappeler tous les incrédules, pour réprimer leur orgueil. A quel genre de gloire peuvent prétendre après leur mort ces hommes qui ne doivent la fatale célébrité dont ils jouissent qu'à leurs attentats contre la religion? Dans l'empire de l'incrédulité, leur érigera-t-on des autels, ainsi que la religion a placé sur ses autels les cendres de saint Denis! Conserveront-ils du moins, dans la poussière du tombeau, l'espèce d'immortalité que, jusque dans leurs tombeaux, conservent les rois de la terre? Hélas! un incrédule mort est bientôt un incrédule oublié. Quels monuments transmettront sa mémoire à la postérité? Des monuments qui n'éterniseront son audace qu'aux dépens de sa réputation. Les éloges que lui prodigueront les imitateurs de ses scandales seront désavoués par la voix de l'équité. Un incrédule peut avoir des admirateurs pendant sa vie; s'il vit après sa mort, il ne vivra que chargé du mépris de tous les siècles. C'est la seule immortalité qu'il mérite dans ce monde. Heureux! si dans l'autre, il ne s'en est point assuré une mille fois encore plus affreuse.

Prétendus esprits forts! souffrez qu'en finissant je vous adresse une dernière réflexion. Vous accusez souvent les orateurs sacrés de confondre, dans les éloges des saints, la vérité avec le mensonge. L'éloge de saint Denis, tel que je l'ai entendu, est-

(66) Saint-Denis de la Chartre.
(67) L'église royale de l'abbaye de Saint-Denis, en France.

Digitized by Google

il susceptible de ces reproches? Il l'aurait été, si j'avais suivi des traditions longtemps respectées, aujourd'hui suspectes, difficiles, en effet, à justifier. N'imaginez pas cependant que j'aie voulu favoriser votre incrédulité. Non, je n'ai voulu que vous épargner de nouveaux blasphèmes. Je n'ai point dit tout ce que la religion m'a permis de ne point dire. Eh! qu'importe à la religion que le même saint Denis soit, ou ne soit pas le disciple de saint Paul, l'auteur de quelques ouvrages pieux et célèbres, l'apôtre de la France, le premier évêque de Paris? Qu'importe à la religion que, même après sa mort, la voix de saint Denis se soit fait entendre dans ces vastes plaines qui séparent la montagne où se consomma son martyre et la ville qui s'est illustrée sous son nom? La religion ne défend pas de placer au rang des faits apocryphes ces faits douteux qui n'intéressent ni sa gloire, ni notre foi. Incrédules! vous pouvez les contester; nous ne les vengerons pas. Mais ce que vous ne pouvez pas contester, c'est que l'apôtre de la France a renouvelé le mérite et les succès des premiers apôtres : leur mérite dans sa fidélité, dans son zèle, dans sa patience : leurs succès dans ses conquêtes, dans son martyre, dans son culte. Ce que vous ne pouvez pas contester, c'est que saint Denis, pour jeter en France les fondements de la religion chrétienne, a toujours employé des moyens aussi respectables, aussi saints que vous en employez d'indignes, de scandaleux, pour ravir à la religion ses triomphes.

Réfléchissez enfin sur ce que ce contraste a d'humiliant pour vous. Hâtez-vous d'en profiter. Nos vœux seraient comblés, si vos réflexions utiles vous conduisaient à professer la foi de saint Denis, et à lui faire l'hommage de votre conversion. Imitez la docilité de vos pères; cessez de pervertir leur postérité. Osez aspirer à la couronne que Denis vous a préparée; efforcez-vous de la mériter. Il la possède; vous l'obtiendrez. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XI.

SAINT GAÉTAN, INSTITUTEUR DE LA CONGRÉGATION DES CLERCS RÉGULIERS.

Prononcé le 7 août 1746, 1748 et 1759, dans l'église des PP. Théatins.

Ne dicas : non est Providentia. (*Eccle.*, V, 5.)
Ne dites pas : il n'y a point de Providence.

Monseigneur (68),

En vain dans l'égarement de son esprit, l'incrédule essaye-t-il de se faire illusion : en vain, dans la dépravation de son cœur, enfante-t-il de ruineux systèmes, qui flattent, qui protégent ses folles passions. Tandis que, par une obstination aveugle, il ose imprudemment se refuser aux miracles toujours subsistants de la Providence, elle se manifeste, cette Providence divine, tantôt dans les secours puissants, qu'elle ne cesse de susciter à l'Eglise affligée; tantôt dans les vertus utiles, qui consolent l'Eglise de ses malheurs, la dédommagent de ses pertes, et perpétuent son premier esprit, en perpétuant sa première ferveur : *Ne dicas : non est Providentia.*

L'instituteur de la Congrégation des clercs réguliers, saint Gaétan de Thienne, paraît dans les temps les plus orageux de l'Eglise. Conduit par la Providence, il procure à la religion des ressources, au monde des réformateurs, au clergé des modèles, à tous les états des instructions, des vertus.

C'est donc à la gloire de la Providence, contre les attentats d'un monde incrédule, contre l'indifférence d'un monde ingrat, que je consacre cet éloge. Monde incrédule, dans la vocation de Gaétan, vous respecterez l'ouvrage de la Providence. Monde ingrat, vous admirerez l'abandon à la Providence, dans la conduite de Gaétan. *Ne dicas : non est Providentia.* Gaétan, preuve récente de la Providence, dans les besoins de l'Eglise : premier point. Gaétan, exemple éternel de fidélité à la Providence, pour l'édification de l'Eglise : second point. Qu'il est flatteur pour moi de célébrer aujourd'hui votre gloire, grand saint, devant un pontife, panégyriste de la piété (69), dont vous fûtes le modèle; vainqueur de l'hérésie (70), dont vous fûtes le fléau; triomphateur de l'incrédulité (71), dont vous fûtes l'effroi; apologiste de la religion (72), dont vous fûtes l'ornement; exemple, oracle du clergé (73), dont vous fûtes le réformateur! *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Monseigneur,

Jusques à quand les hommes d'iniquité s'exhaleront-ils en horribles blasphèmes, disait le Prophète-Roi? *Usquequo peccatores effabuntur, et loquentur iniquitatem?* (*Psal.* XCIII, 4.) Les miracles de la Providence sollicitent leur conviction, lors même qu'ils affectent de leur opposer une scandaleuse incrédulité.

Cette Providence, qui conduisit Joseph en Egypte, pour soutenir le trône de Pharaon; qui arracha Moïse à l'impétuosité des flots, pour en faire le législateur de son peuple; qui désigna David entre ses frères, pour fixer sur sa tête la couronne d'Israël; cette Providence suscite Gaétan dans les besoins de l'Eglise. Elle le prépare à ses desseins. Elle le dirige dans la conduite de ses desseins. Elle le couronne dans l'exécution de ses desseins...

De ces traits approfondis naîtra l'indubitable vérité, que Gaétan est une preuve récente de la Providence : *Ne dicas : non est Providentia.*

(68) Monseigneur l'évêque du Puy.
(69) *La piété réconciliée avec l'esprit.*
(70) *Conférences pacifiques.*
(71) *Questions sur l'incrédulité.*
(72) *L'incrédule convaincu par les prophéties.*
(73) Les quatre ouvrages précédents sont de M. l'évêque du Puy.

Digitized by Google

Fertile en objections, l'incrédulité demandera peut-être quel est donc ce législateur privilégié, dont on ose annoncer la vocation, comme l'ouvrage de la Providence ? Qu'est-ce que Gaétan? *Quis est hic?* (*Eccli.*, XXXI, 9.) Si je disais : c'est un homme illustre par sa naissance; ses aïeux, par la gloire des armes, par l'éclat des talents, par l'illustration des honneurs, ont soutenu constamment avec dignité l'avantage d'une origine qui se perd dans l'obscurité des siècles ; peut-être cette partie de son éloge paraîtrait-elle étrangère aux desseins de la Providence : elle ne l'est pas. Que les vertus, les talents des autres fassent connaître leur nom : le nom de Gaétan fera connaître ses talents, ses vertus.

Quelles vertus ! *Quis est hic?* On croirait qu'avec le jour il reçut l'esprit de son ministère. Le ciel, qui le forma, pour rendre à la cléricature son premier lustre, veut qu'il en soit déjà le modèle. Modèle d'une sagesse, qui orne dans lui la raison, dans un âge, où la raison commence à peine à se développer. Modèle d'une piété prématurée, qui décore les autels avant que de les défendre..... Ici s'élève par ses libéralités un temple majestueux, présage de tant d'autres asiles qui lui devront leur naissance. Là, dans une retraite, où l'humilité fait oublier la grandeur, où règne la ferveur sans scrupule, la pénitence sans hypocrisie, dans la congrégation de l'Amour divin, Gaétan pratique lui-même, il communique aux autres, la science des saints, qu'il doit un jour enseigner à ses disciples.

La science des saints est sa première, mais non pas son unique science. La doctrine de Gaétan n'entre pas moins que sa piété dans les dispositions de la Providence. Un législateur doit être l'oracle des hommes qu'il veut soumettre à ses lois. Dans le restaurateur du clergé, il faut que les ministres des autels trouvent tous les talents qu'eux-mêmes doivent avoir.

Talents de l'éloquence : Gaétan ne doit donner à l'Eglise les plus célèbres orateurs chrétiens de son siècle, qu'après avoir paru lui-même dans la chaire de vérité, comme un autre Chrysostome. Talents de la philosophie : les hérétiques sont presque tous philosophes, ou du moins se vantent de l'être. Gaétan sera le fléau de l'hérésie; il faut donc qu'à l'exemple de saint Justin, il apprenne à combattre l'art séducteur des sophismes par l'art invincible du raisonnement. Talents de la théologie : la religion a des ennemis; il faut la savoir pour la défendre. Sur les traces de saint Hilaire, Gaétan doit repousser les armes subtiles de l'erreur par les armes victorieuses de la vérité... Son caractère est donc exactement conforme aux vues de la Providence, et singulièrement assorti aux besoins de l'Eglise, aux malheurs de son siècle.

Ezéchiel gémissait de voir la loi méprisée, le sanctuaire ouvert à l'iniquité, le prêtre sans zèle, le peuple sans instruction, la discipline sans vigueur, les princes sans concorde, la guerre dominante, le vice triomphant, la licence universelle... Voilà le siècle de Gaétan. Mille vents opposés s'élèvent. Le règne de l'intérêt fait disparaître celui de la probité. La licence des mœurs est venue au point qu'elle ne laisse plus de nouveaux excès à craindre. Au feu de toutes les passions s'allume le flambeau de la guerre. Deux princes rivaux, Charles-Quint et François I^er^, partagent l'Europe, l'ébranlent, l'épuisent par leurs dissensions toujours renaissantes. Au milieu de ces divisions, se réveille, paraît, foudroie une puissance plus formidable, la puissance ottomane... Hélas ! tout semble présager la ruine de l'Eglise... Les princes, ses protecteurs, n'ont plus pour sa défense qu'une émulation timide. Les ministres, ses apôtres, ne connaissent plus qu'un honteux repos, un vil intérêt, une insatiable ambition. Ils devraient édifier, ils scandalisent. Point de science, point de zèle, point de vertu. Une nuit affreuse couvre l'héritage de Jésus-Christ ; et, pour comble d'horreur, des abîmes de l'enfer s'élève un incendie qui porte la désolation dans les villes, dans les provinces, dans les royaumes. Le sanctuaire est brisé, les autels sont profanés, les vierges sont arrachées à leurs retraites, les prêtres périssent par le glaive de nouveaux tyrans. L'hérésie hardie, fougueuse, protégée, renverse toutes les digues, arme les puissances, favorise la rébellion, prêche l'indépendance, corrompt les mœurs, bouleverse la religion, change l'Europe en un vaste champ de bataille, et fait éclore pour l'Eglise un nouveau peuple de martyrs.

Vous demandiez, qu'est-ce que Gaétan ? *Quis est hic?* Demanderez-vous à présent quel besoin la religion avait de lui ? Elle en avait besoin, pour réparer ses pertes, venger ses outrages, défendre ses dogmes, maintenir son culte, conserver ses lois. Elle en avait besoin, pour rappeler les peuples à la ferveur, les pasteurs à l'édification, le clergé à ses engagements, les princes à la paix, les hérétiques à la soumission, l'univers aux principes de la foi primitive. Elle en avait besoin, pour donner des Ambroise à l'épiscopat, des Bernard à la retraite, des Athanase aux conciles, au monde des guides, des oracles aux écoles, des apôtres à l'Eglise, à la terre des exemples, des citoyens au ciel. Elle en avait besoin, pour convaincre les incrédules, que, dans les plus grands malheurs, Dieu se plaît à faire éclater ses plus grandes miséricordes.

Comment donc ne pas adorer les profondeurs de la sagesse divine, qui, conformément à ses vues, combine les besoins de l'Eglise et ses ressources ? Elle seule prépare Gaétan à ses desseins; elle seule aussi le dirige dans la conduite de ses desseins... S'il n'y avait point de preuves pour justifier qu'il est une Providence, je croirais en trouver, dans l'exemple seul de Gaétan, une invincible démonstration : *Ne dicas: non est Providentia.*

Il est des traits caractéristiques, aux-

Digitized by Google

quels il est facile de reconnaître cette Providence, appliquée à diriger Gaétan, et qui semble se charger du soin de son entreprise. C'est à moi de les développer.

Déjà le concile de Latran avait tenté de fermer les plaies profondes qu'avaient faites à l'Eglise mille monstres réunis. Déjà ses Pères assemblés avaient pris de solides mesures pour réprimer la licence et le scandale. L'ouvrage avait été commencé; il n'avait point été fini. Adrien VI avait vécu trop peu, pour achever le plan de réformation qu'il avait projeté. Les malheurs, les irrésolutions de Clément VII ne lui avaient fait concevoir que de louables desseins, sans lui faciliter l'occasion désirée de les remplir... C'est à Gaétan qu'il est réservé de joindre au mérite du projet la gloire de l'exécution. Le premier, il entreprend d'établir une congrégation de Clercs réguliers, destinés à la sanctification du monde, saints eux-mêmes.

Dans cette congrégation, il rassemblera des hommes qui, consacrés au Seigneur par des vœux irrévocables, s'exerceront aux fonctions augustes du sacerdoce. Prêtres, ils célébreront les divins mystères; religieux, ils gémiront dans l'éloignement du monde. Comme les Benoît, les Bernard, ils ne s'ensevelliront pas dans le silence des déserts; comme les Jérôme, les Salvien, ils ne vivront point libres dans le monde sans autres règles que les lois générales du sacerdoce. Aux titres de la cléricature ils joindront le devoir de la régularité. Ils se sanctifieront dans une société de ministres, qui fixeront des lois uniformes, des exercices déterminés, des constitutions particulières.

Une pauvreté magnanime et volontaire les caractérisera. Ils imiteront l'esprit de désintéressement qu'on admira dans les apôtres : *Apostolicam vivendi formam.* (*Oratio S. Gajetan., in Brev. Rom.*) Par un détachement noble, généreux, ils combattront les ministres intéressés. Les ministres ambitieux admireront dans eux des hommes dignes de tous les honneurs, et qui sauront les refuser. Dans eux les ministres hypocrites respecteront une vertu solide, sociable, utile, sans intrigues, sans détours... Ils paraîtront, et le clergé cessera de vivre dans l'humiliant oubli de ses obligations. Il se reconnaîtra; il changera... Par leur piété, les disciples de Gaétan persuaderont la vertu; ils confondront l'erreur par leur doctrine. La même année où Luther quittera l'habit, abjurera la règle de Saint-Augustin, ils embrasseront la règle nouvelle; ils jetteront les fondements de leur congrégation. Le luthéranisme, par un attentat scandaleux, abolira le culte extérieur : les clercs réguliers emploieront leur zèle à rendre au culte extérieur sa décence, sa majesté. D'un côté le sacrifice de la messe sera supprimé: de l'autre il sera vengé. L'hérésiarque s'armera contre la confession: le fondateur en multipliera la pratique. Les jeûnes seront retranchés par l'hérésie : ils seront scrupuleusement observés dans la congrégation de Gaétan. Les partisans de l'erreur seront les ennemis de la charité : les nouveaux apôtres en seront les victimes... Aussi, frappé des ressources immenses que Gaétan va donner à la religion, Luther prophétise et sa honte et sa défaite. *Une guerre dangereuse*, s'écrie-t-il, *se prépare à Rome contre moi, contre mes sectateurs*... L'hérésie n'a point de subterfuges pour se défendre contre la science et la vertu.

Eglise de mon Dieu ! vous croyiez n'avoir d'autres armes dans vos malheurs que des larmes stériles, d'inutiles regrets, des foudres impuissants; consolez-vous : *Lætare, sterilis, quæ non paris.* (*Galat.*, IV, 27.) Les abus vont cesser. Une révolution subite va changer la face du clergé. A qui serez-vous redevable de cette révolution ? A Gaétan.

Mais seul pourra-t-il suffire à cette importante entreprise ? Il faut à Gédéon des hommes dignes de combattre avec lui. Il faut à Gaétan des hommes choisis par la Providence. Il les trouvera. Sous ses lois viendra se ranger une partie de ce que l'Italie a de ministres plus distingués par leur nom, par leur science, par leur sainteté.

Boniface del Colle, homme dont le cœur est aussi noble que l'origine : savant et vertueux, courtisan sans politique, riche charitable, apôtre édifiant, il a toutes les qualités et presque pas un défaut.

Paul Conseiller, connu par sa naissance, l'est encore plus par son mérite. Esprit solide et délicat, cœur sensible et généreux, il semble n'avoir plus de progrès à faire dans les voies de la piété.

Jean-Pierre Caraffa, homme de tous les états, de tous les talents, de toutes les vertus. Il avait brillé à la cour par sa prudence; dans l'épiscopat, il avait fait chérir sa vigilance, sa charité, son désintéressement. Génie vaste, profond, devant qui les difficultés disparaissent et les obstacles se convertissent en moyens. Esprit brillant, habile à manier les armes persuasives de l'éloquence. Esprit solide, pour qui les ténèbres de la religion sont des traits de lumière. Esprit pacifique, qui excite l'envie par ses succès et la désarme par sa modération. Egalement respecté en Espagne, en Angleterre, en Italie; aussi jaloux de sa propre sanctification qu'ardent à procurer la sanctification des autres...

Profitons, dit Gaétan à ces hommes que la Providence lui soumet, profitons du moment précieux que la grâce nous ménage. Que ceux qui s'intéressent à la religion s'unissent à moi... Allons purifier le sanctuaire, et le renouveler: *Ascendamus nunc mundare sancta et renovare.* (*1 Machab.*, IV, 36.) Il parle et il persuade. L'esprit qui l'anime se communique à ses disciples... Commencez-vous, mes frères, à démêler le doigt de Dieu dans l'entreprise de Gaétan?

Mais que d'obstacles imprévus viennent en retarder l'exécution ! Les cardinaux, les prélats sont chargés d'examiner le plan de

Digitized by Google

la congrégation projetée. Ils lisent; ils se récrient. Si l'idée leur paraît admirable, le succès leur paraît impossible. Dans un ordre de clercs réguliers, leur prévention aperçoit une nouveauté, qui peut mériter des applaudissements, mais qui demande des réflexions. La politique contredit souvent les entreprises qu'elle devrait protéger.

A ce torrent de difficultés, qu'opposera Gaétan? La fermeté et l'ordre de la Providence. Il saura prouver aux esprits préoccupés, qu'un désintéressement, qu'on soupçonne de singularité, a les apôtres mêmes pour garants. Il fera remarquer que l'alliance de l'état régulier avec la discipline cléricale doit son origine à saint Augustin; qu'il en a donné, dans Hippone, le premier exemple.

Vaines représentations : les mêmes oppositions, que les François d'Assise et les François de Paule trouvèrent à l'établissement de leur ordre, se multiplient contre l'institut de Gaétan. Mais la même Providence, qui soutient l'apôtre de l'Ombrie et le thaumaturge de la Calabre, protége aussi l'instituteur des Clercs réguliers.... Tout paraissait désespéré; tout change. Un saint évêque, Gibert de Vérone, expose dans un jour avantageux le même plan qu'on avait saisi dans le point de vue le plus défavorable. Les cardinaux réfléchissent et admirent; le pape examine et applaudit. Aux yeux de Rome édifiée, le projet de Gaétan se consomme. L'ordre est approuvé; il s'établit. C'est le triomphe de la Providence. On la connaîtra mieux encore dans les succès étonnants qui vont couronner et son héros et son ouvrage.... Incrédules! voyez, et soyez confondus. *Ne dicas : non est Providentia.*

Heureux l'homme qui, pénétré de la crainte, de l'amour de son Dieu, confie ses entreprises aux soins de la Providence! Sa postérité croîtra parmi les richesses et la gloire; les siècles sembleront ne se succéder que pour éterniser sa réputation; les puissances du monde favoriseront les œuvres de son zèle; son ministère sera un ministère de miracles. Du haut des ténèbres qui couvraient son siècle, on verra sortir une lumière dont tous les siècles profiteront.

Cet oracle prophétique va s'accomplir dans Gaétan. Législateur fortuné! *Beatus vir.* (*Psal.* CXI, 1.) Le premier asile qui rassemble le père et les enfants est un bienfait de la Providence. Là douze héros chrétiens reproduisent l'image touchante des premiers apôtres; là leur pauvreté, toujours héroïque, toujours récompensée, impose silence à la malignité de la censure, et devient l'apologie sensible de leur règle. Rien ne leur manque, si ce n'est l'espérance désintéressée de manquer de tout. Ils regrettent de trouver trop peu d'épreuves à soutenir et trop de libéralités à refuser. *Gloria et divitiæ in domo ejus.* (*Ibid.*)

Dès l'aurore qui éclaire leurs premiers travaux, le culte fleurit, les mœurs se réforment, le vice est proscrit, l'hérésie est extirpée, la lumière sort du sein des ténèbres : *Exortum est in tenebris lumen.* (*Ibid.*, 4.)

Mais déjà les promesses du ciel annoncent à Gaétan une protection puissante à Venise. Il y vole. Venise le reçoit avec respect, l'emploie avec utilité. On ne sait ce qu'on doit admirer davantage, ou les bienfaits que la Providence y prodigue à Gaétan, ou les services signalés que Gaétan y rend à la noblesse, au peuple, à l'Eglise.

Naples désire de partager avec Rome, avec Venise, le privilége de posséder l'apôtre de l'Italie et les héritiers de son esprit. L'intérêt multiplie-t-il les obstacles? la Providence les dissipe. Gaétan y voit miraculeusement augmenter et ses établissements et ses disciples.

Quels disciples! O vous, qui connaissez leurs vertus, et qui les faites revivre, mieux que moi, vous traceriez le portrait de ces hommes vénérables qui partagent les travaux de Gaétan, ou qui perpétuent, après lui, son esprit. Vous nommeriez un Marinon, zélateur de la discipline, religieux admirable, inimitable supérieur, image vivante de vos constitutions; un Fuscarenne, prodige de savoir et de désintéressement; un Olympe, célèbre par sa réputation, et dont les vertus surpassent la réputation même; un Isachin, modèle de piété; un Caraccioli, exemple de pénitence; un Osoire, victime de la charité; un Scupoli, dont les ouvrages faisaient les délices de saint François de Sales; un Thomasi, dont l'Eglise pense à proposer au culte des fidèles et la science et la sainteté. Vous nommeriez un Bernardin Scotte, jurisconsulte éclairé, profond théologien, versé dans toutes les langues, savant dans les négociations politiques, guide, confident, ami des souverains pontifes, au-dessus de ses honneurs par son humilité; un Paul Arezzo, imitateur de Bernard dans la retraite, imitateur d'Augustin dans l'épiscopat, ingénieux à cacher la haire et le cilice sous la pourpre romaine. Vous nommeriez un saint André Avellino, propagateur de sa congrégation, oracle des directeurs, pacificateur des troubles, martyr de la charité, héros de la perfection chrétienne, saint unique dans l'Eglise, par le vœu difficile de faire chaque jour de nouveaux progrès dans la vertu; saint dont la conduite a fait voir, dans l'observation de vos règles, une expression vive et animée de l'Evangile.

Gaétan n'a pas conduit tous ces hommes illustres. Tous n'ont pas, dès l'origine de sa congrégation, étudié son esprit dans ses exemples; mais tous se sont sanctifiés sous ses lois. Tous ont concouru à transmettre dans l'Eglise ses vertus, ses triomphes : *Potens in terra erit semen ejus.* (*Psal.* CXI, 2.)

Qu'on observe le saint fondateur au milieu des premiers coopérateurs de son zèle. Il n'est pas moins leur maître que leur père. C'est son esprit qui donne le mouvement à ces ouvriers évangéliques. Dans la sainte ardeur de sa charité, il voudrait don-

Digitized by Google

ner des apôtres à toutes les parties de l'univers. Gaétan porte le monde entier dans son cœur.

Ses désirs seront remplis. Quelques années s'écouleront, et sa congrégation s'établira successivement en Italie, en Espagne, en Portugal, en Allemagne, en Pologne, jusque dans les Indes.... Sous les ailes d'une Providence protectrice, les disciples de Gaétan viendront en France, s'y fixeront; ils y commenceront par des souffrances; ils s'y soutiendront par des succès. Dans eux, l'Eglise gallicane aura des directeurs éclairés, d'habiles théologiens, des commentateurs fidèles, des historiens judicieux. Les uns annonceront la vérité aux maîtres de la terre; d'autres instruiront les princes dans l'art de régner.... Qui de vous, mes frères, ne se rappelle pas ici ce pontife (73*), digne de la confiance de son roi, à la cour, sans être courtisan, justement regretté par tous ceux qui chérissent l'Eglise, la probité, les mœurs?

Pardonnez si je confonds les siècles. Tracer les succès de Gaétan dans sa congrégation, c'est rappeler ceux de Gaétan même.... J'ai presque pensé compter parmi ses succès les vastes, les immortelles entreprises de saint Ignace.... Ignace et Gaétan se connaissent, ils s'aiment, ils se respectent. Que ne peuvent-ils, disciples l'un de l'autre, s'édifier mutuellement par des exemples d'obéissance, d'humilité; partager ensemble les intéressantes fonctions de leur ministère! Gaétan, vous participerez au ministère d'Ignace. Il ne se rangera pas sous vos étendards. Législateur lui-même, il deviendra le père d'une compagnie pieuse, savante. Mais cette compagnie, instituée en quelque sorte sur le modèle de votre congrégation, fera réfléchir sur vous les rayons éclatants de sa gloire.

En effet, Gaétan le premier a pensé que la réforme du clergé pouvait rendre à l'Église son ancienne splendeur. Il l'a pensé; et de ces réflexions profondes a résulté le projet de faire renaître dans sa congrégation la régularité des temps primitifs.... Que les Ignace, les Philippe de Néri, les Charles Borromée, les César de Bus, rassemblent, dans la suite, des hommes, les apôtres, les vengeurs de l'Eglise : Gaétan sera toujours regardé comme le premier mobile de ces congrégations diverses (74). Dans la succession des siècles, il portera devant Dieu le mérite de leurs travaux, de leurs écrits, de leurs souffrances, de leurs triomphes..... Ainsi saint Jean revivait dans saint Irénée, saint Paul dans saint Chrisostome. L'Eglise recueille la succession des saints, comme les familles recueillent l'héritage de leurs ancêtres : *Generatio rectorum benedicetur.*

Ne puis-je pas également compter parmi les succès de Gaétan, tous les biens que procure à la religion, son disciple, devenu chef de l'Eglise, Paul IV? Providence adorable! que vous arrangez heureusement toutes les circonstances! Les clercs réguliers perdront un père dans leur fondateur; ils trouveront un second père dans le souverain pontife, leur frère, leur protecteur, leur ami. Ce sera Gaétan, qui, par son disciple vengera la vérité, rétablira la discipline, terrassera l'erreur, et portera jusqu'aux climats du monde les plus reculés, le flambeau de la foi. Autant la mémoire de Paul IV vivra dans les fastes de l'Eglise, autant y vivra la mémoire de Gaétan, son maître, son guide, son modèle : *In memoria æterna erit justus.* (*Psal.* CXI, 7.)

Quand je le montrerais à présent, commandant aux vents, à la mer, aux fléaux, à la mort, à toute la nature, je ne ferais que confirmer, par un tissu de prodiges, l'incontestable vérité, que Gaétan est partout l'homme, le héros de la Providence..... Je n'ignore pas le peu de crédit que la philosophie moderne accorde à des faits merveilleux. Mais, quoi qu'en dise l'irréligion, aussi téméraire dans ses doutes qu'insensée dans ses systèmes, Gaétan, dans son siècle, était destiné par la Providence à ressusciter l'esprit des apôtres. Il devait donc paraître comme ils ont paru, avec cette vertu puissante, qui commande à l'admiration, et découvre les desseins de Dieu dans ceux de son ministre. Il devait être à la fois l'homme de Dieu, l'homme du peuple. L'homme de Dieu par ses miracles; l'homme du peuple par ses bienfaits. Homme de Dieu, il est le conseil que les souverains pontifes appellent pour se décider; le modèle que les apôtres étudient pour se conduire; l'oracle que les savants interrogent pour se concilier. Homme du peuple, il est le guide que les pécheurs recherchent pour se convertir; le maître que les justes choisissent pour se perfectionner; le saint auquel tous les Etats se confient pour apprendre de lui l'art difficile de bien mourir.

Que de succès n'aurais-je pas encore à produire! Succès dans trois établissements célèbres, consacrés à la prière, au zèle, à la pénitence, et qui doivent à Gaétan leur origine, leurs lois, leur stabilité. Succès dans la ferveur que font paraître aux yeux de l'Italie étonnée les Mélanies, les Paules du XVI^e^ siècle. Dans Gaétan, elles consultent un second saint Jérôme pour régler leur piété, pour diriger leurs entreprises. Succès dans lesquels se manifeste toujours une miséricorde attentive aux besoins de l'Eglise.... Incrédules! ne dites donc pas : il n'y a point de Providence : *Ne dicas; non est Providentia.* La vocation, les travaux, les triomphes de Gaétan démontrent aussi visiblement une Providence qui préside à tout, que toute la nature réclame éloquemment, un Dieu, principe unique, unique fin de tout.

Preuve récente de la Providence dans les

(73*) Jean-François Boyer, ancien évêque de Mirepoix.

(74) La congrégation des Clercs réguliers, Théatins, approuvée en 1524. L'ordre des Clercs réguliers de la Compagnie de Jésus, confirmé en 1540.

Digitized by Google

besoins de l'Eglise. Gaétan est encore un exemple éternel de fidélité à la Providence, pour l'édification de l'Eglise.

SECONDE PARTIE.

Le règne de l'incrédulité n'est pas universellement établi. Les miracles de la Providence soumettent encore des esprits qui réfléchissent. Ils croient, ils adorent. Mais hélas! souvent ils ne sont que des disciples rebelles, inquiets, ingrats de cette Providence, dont ils sont les humbles adorateurs. Confondons ces faux chrétiens par la conduite de Gaétan.

De Gaétan, soumis aux ordres, ferme dans les épreuves, reconnaissant dans les bienfaits de la Providence. J'ai représenté le législateur : je vais caractériser le saint.

Sortez de la terre qui vous vit naître, disait l'Eternel au saint patriarche Abraham. Quittez ceux auxquels vous êtes unis par les liens du sang. Venez dans les contrées que je vous montrerai..... *Egredere.... veni....* (*Genes.*, XII, 1.) Docile à la voix qui l'appelle, Abraham montre une soumission sans réserve à la volonté souveraine du Seigneur : *Et inventus est fidelis.* (*Eccli.*, XLIV, 21.)

Ce magnifique éloge, que les livres saints consacrent à la gloire du père des croyants, tous les siècles, Messieurs, le consacreront à la gloire de saint Gaétan, votre fondateur, votre père.... La Providence exige de lui de semblables sacrifices, et il fait éclater une égale fidélité.

Lui commande-t-elle de quitter la maison de ses pères pour aller dans les plus florissantes académies, chercher des maîtres savants, capables de former et son esprit et son cœur? *Egredere.* Il va dans Padoue étonner les premiers génies du monde, par la supériorité de ses talents, et par l'héroïsme de ses vertus, édifier les hommes les plus consommés dans la pratique de la sainteté : *Inventus est fidelis.*

La même voix qui l'avait appelé à Padoue l'appelle à Rome. Un cœur soumis ne se livre jamais à ses propres désirs.

Jules II remplissait alors la chaire apostolique. Je ne chargerai pas le portrait de ce pontife des couleurs peu favorables dont on veut le croire susceptible. Des plumes hardies, prévenues, ont pu le montrer dissimulé, politique, guerrier. Je le peindrai vrai dans son zèle pour la religion, ferme à poursuivre le vice, protecteur des talents, ami du mérite.... Un préjugé contre l'ennemi de la France ne me fera pas oublier ce que je dois au chef de l'Eglise.

C'est à la cour de ce pontife que la Providence place Gaétan. Sa réputation l'annonce, sa naissance le produit, sa conduite fixe sur lui tous les regards. Les plus flatteuses dignités sont offertes à ses talents, S'il cède d'abord à des ordres souverains, c'est qu'il croit y démêler l'ordre même de Dieu. Dieu s'explique-t-il d'une manière différente? Il prend une manière différente de penser. Gaétan accepte les honneurs, quand le ciel le demande; quand le ciel le demande, il sait les abdiquer.

Léon X monte sur le trône de l'Eglise. Il protége Gaétan, l'estime, le chérit. L'ambition ne peut rien souhaiter que Gaétan ne puisse obtenir. Qu'obtient-il? Un avantage plus glorieux que les honneurs dont on veut le combler. La réputation d'un saint qui, dans Rome, maître de sa fortune, de son élévation, en renverse lui-même l'édifice.

J'ai dit dans Rome; et déjà, dans Vicence, l'humilité de Gaétan triomphe des obstacles que lui suscite la vanité alarmée de sa famille. La congrégation de saint Jérôme rassemblait, dans Vicence, des hommes, dont le nom était aussi peu connu que leur piété était éclatante. Allez, Gaétan, joignez-vous à cette association populaire. *Veni.* Au service de Jésus-Christ, on ne connaît pas les rangs, mais les vertus.... Il sera le premier, il sera le seul d'entre la noblesse qui ne rougira pas de communiquer publiquement avec ces hommes vulgaires. On osera lui en faire un crime. Il dédaigne de vaines clameurs. Le respect humain n'a point d'empire sur un cœur qui est entre les mains de la Providence.

Que la Providence ait sur lui d'autres desseins, et il quittera par obéissance un genre de vie, dans lequel l'obéissance seule l'avait engagé.... Dirigé par un autre Ananie, ce nouveau Paul court à Venise, dans une moisson plus fertile, remplir de plus brillantes destinées. *Inventus est fidelis.*

Cette puissante république touchait aux moments les plus affreux. Mais non : le superbe Attila fut autrefois arrêté devant Rome par l'éloquence impérieuse de saint Léon. Gaétan, par ses prières efficaces, détourne l'orage qui gronde sur Venise. Les vertus qu'il arme contre Soliman le Magnifique, sont autant de digues impénétrables qui enchaînent dans son cours précipité ce torrent que rien ne semblait pouvoir arrêter.

L'homme de la Providence est le citoyen de l'univers. Utile à Venise, Gaétan s'y renferme. Utile à Vérone, il s'y rend. Qu'y voit-il? Un pontife zélé, devenu la victime de son zèle. Gibert s'était élevé contre la licence effrénée du clergé et du peuple. Le clergé rebelle avait sacrilégement méprisé les anathèmes. Le peuple agité, prévenu, séduit, avait arboré l'étendard de la révolte. Gaétan paraît; il parle. Sa parole, comme celle d'Élie, est un trait de feu, qui produit le frémissement, prépare la réflexion, maîtrise les esprits, captive les cœurs. Ninive ne fut pas plus heureusement changée à la voix de Jonas, que Vérone à la voix de Gaétan.

Gaétan est l'homme de tous les ministères. Le sacrifice continuel qu'il fait au Seigneur de tout lui-même est une victoire perpétuelle, qu'il remporte sur son cœur.

Lorsque je parle des victoires, que Gaétan remporte sur son cœur, vos pensées s'arrêtent à ce jour qui éclaira le triomphe de Charles-Quint dans Naples. Votre imagi-

Digitized by Google

nation vous retrace l'idée de ces trophées enfantés par le génie, qui relevaient la gloire du monarque, et qui, par la bouche de la renommée, semblaient compter les rois qu'il avait vaincus, les provinces qu'il avait conquises, les couronnes qu'il avait réunies sur sa tête. Le dirai-je? Un autre vainqueur, que Charles-Quint, me frappe, je l'admire; Gaétan. Gaétan, dans le silence de la retraite, dans la ferveur de la prière, dans l'exercice de la pénitence. Vainement on s'efforce de lui persuader que sa réputation a percé jusqu'à la cour de Charles-Quint; que ce prince s'empressera de protéger une congrégation utile à l'Eglise.... La Providence, dit-il, me prescrit ici des devoirs essentiels. Elle ne m'ordonne pas de me prêter ailleurs à d'inutiles bienséances. Je respecte la protection des puissances; je ne la cherche pas. Sujets fidèles, allez contempler la gloire de votre maître : j'applaudis à votre zèle. Je formerai des vœux pour la prospérité de ses armes. C'est ma vocation. Je m'y renferme.

Chrétiens! lequel des deux vous paraît plus grand, ou le monarque, ou le saint? Charles-Quint, par ses vastes projets, semble braver les dispositions de la Providence: Gaétan les respecte. Le premier dresse le plan d'une monarchie universelle et se repaît de la vaine idée de donner des lois à l'univers: le second, à la tête d'une congrégation, dont il est le père, se plaît à recevoir des lois de ses disciples mêmes. Celui-là souhaite que les nations tremblantes obéissent à sa voix: c'est remplir les vœux de celui-ci, que de le captiver sous le joug de l'obéissance. La présomption entraîne le conquérant: le législateur est guidé par la sagesse. Le premier met toute son ambition à triompher de ses ennemis: le second ne compte de victoires que celles qu'il remporte sur lui-même. On craint l'un; on admire l'autre. Charles-Quint est le héros du temps, Gaétan est le héros de l'éternité.

Héros aussi ferme dans les épreuves que docile aux ordres de la Providence; aux exemples d'une soumission sans réserve il ajoute le mérite d'une confiance sans bornes.

A ce nom de confiance, ne nous figurons pas une congrégation de ministres, qui ne peuvent avoir d'autres fonds que ceux de la Providence. Non; Gaétan ne commande pas à ses disciples de renoncer aux biens, tels que l'Eglise et les conciles permettent aux autres ordres d'en posséder; et quand même il les aurait soumis à la gênante loi d'une pauvreté aussi rigide qu'on la suppose, l'Eglise aurait été forcée de changer cette loi dans un siècle d'irréligion.... On doit toujours se confier en la Providence; on ne doit jamais la tenter.

Gaétan s'y confie; et comment? Il s'y confie dans les épreuves les plus délicates. J'appelle épreuves délicates ces combats, qu'il eut à soutenir, pour défendre l'héroïsme de son désintéressement contre les attaques réitérées de la prudence humaine... Le comte d'Oppido a pour Gaétan toutes les inquiétudes que Gaétan n'a pas pour lui-même. Que de raisons plausibles n'emploie-t-il pas pour le déterminer à recevoir un revenu fixe, seul moyen de donner à son ordre une stabilité qui triomphe de la révolution des siècles! Le refroidissement de la charité, la misère des temps, les ravages de la guerre, sont dépeints avec ces couleurs vives qui séduiraient un cœur moins ferme que celui de Gaétan. Rien ne le touche. Il me semble l'entendre s'écrier, dans un saint transport d'indignation, que la politique humaine compte sur les secours humains: la religion m'apprend qu'il vaut mieux mettre sa confiance en Dieu que dans les hommes : ***Bonum est confidere in Domino, quam confidere in homine.*** (*Psal.* CXVII, 8.)

Peut-être l'autorité pourra-t-elle vaincre une vertu que l'amitié n'a pu tenter. Des religieux célèbres par leur mérite, par leur vertu, allèguent à Gaétan des usages, des exemples, qu'il doit respecter et qu'il peut suivre. Que leur répond-il? Que s'il n'y avait point de Providence, il pourrait profiter de leurs conseils judicieux; mais que ***le bras de Dieu n'est point raccourci....*** Lui réplique-t-on, qu'il faut distinguer Naples et Venise? Il réplique lui-même, que la crainte ne doit jamais entrer dans un cœur qu'anime la confiance: ***Que le Dieu de Venise est aussi le Dieu de Naples.***

Qui résiste à des épreuves aussi délicates n'a plus d'épreuves à craindre. Soupçons du faux zèle, murmures de l'envie, perfidie de l'ingratitude, conjurez la perte de Gaétan et la ruine de son ordre. Paisible bienfaiteur de ses plus fougueux ennemis, il fera tomber à ses pieds la foudre, dont ils voudraient l'écraser, et désarmera la rage inquiète, qui le poursuit, par une invincible patience, par un pardon généreux, par des services constants.... Ils sont gravés sur des monuments toujours durables, les services essentiels qu'il a rendus à Venise dans des jours de calamité.

Hélas! quelles ombres fatales se répandent sur cette ville infortunée! Venise, où règnent la paix, l'opulence, le luxe, Venise n'est plus qu'un séjour lugubre, où la contagion fait respirer un air corrompu. Le venin subtil se communique. Avec lui, se communiquent la crainte, le ravage, la mort. Elle périt par sa propre grandeur, cette ville si riche, si florissante. L'ange exterminateur verse de toutes parts le vase de la colère divine. De toutes parts, le feu rapide consume, détruit.... On n'aperçoit que de pâles victimes, des cadavres hideux, des tombeaux infects, une affreuse solitude. Tout fuit, ou tout expire. L'ami n'a plus d'amis. Le père abandonne le fils. Où le danger commence, les lois semblent finir...

Dans ces périlleux moments, où se présenter à la contagion, c'est, pour ainsi dire, se dévouer au trépas, Gaétan, l'intrépide Gaétan confie ses jours aux soins de la Providence. Il en a fait le noble sacrifice. Sa vie n'est plus à lui. Rien ne suspend l'ac-

Digitized by Google

tivité de son zèle. Qui pourrait l'arrêter? Le péril? On dirait que sa puissance l'écarte lorsque son courage le brave. La mort? Ah? si ses frères peuvent vivre, il se croit trop heureux de mourir... Quand on compte sur Dieu, l'on n'a d'autre crainte que celle de lui manquer.

Gaétan ne lui manquera pas dans les épreuves plus rigoureuses encore, qui l'attendent à Rome. O ciel! vont-ils donc se renouveler pour Rome chrétienne, ces jours d'horreur, de carnage, dont saint Jean menaçait Rome idolâtre? *J'ai vu*, disait-il, *une femme couverte du sang des saints.* (*Apoc.*, XVII, 6.) *Dans un même jour viennent fondre sur elle les plaies les plus terribles. Elle porte la mort dans son sein. Une famine désespérante la désole. Un feu dévorant consume les faibles restes de son ancienne beauté. L'abîme s'ouvre; elle touche à sa ruine...* (*Apoc.*, XVIII, 8.) Par ces effrayantes images, l'apôtre désignait-il la destruction de Rome sous Vespasien, ou laissait-il entrevoir l'horrible assaut que Rome devait essuyer, sous Clément VII?... Clément VII, Charles-Quint, Fronsperg, Bourbon.... Que d'idées se réveillent à ces noms fameux? Un pontife malheureux, parce qu'il fut imprudent; un monarque terrible, parce qu'il est irrité; un guerrier, que l'hérésie protége, parce que l'Église le condamne; un prince infidèle à son roi, parce qu'il est mécontent; à ces causes politiques l'histoire attribue les malheurs de Rome....

Une armée formidable s'avance vers cette capitale du monde chrétien. Mille foudres grondent dans les airs. Rome n'est plus maîtresse d'elle-même.... L'ennemi vainqueur a forcé tous les obstacles. Dans sa fougue impétueuse, il a rompu les digues, surmonté les remparts. Je le vois au pied du Vatican. Je le vois changer le courage en fureur, nager dans des flots de sang. Quels glaives! quels feux! quel incendie! quels attentats! Les miracles de l'art brisés, réduits en poudre; les temples ouverts à tous les crimes; les ossements sacrés des saints livrés aux flammes; les tombeaux des martyrs changés en de nouveaux bûchers; les cendres des pontifes indignement foulées, dispersées; l'impiété ne respecte rien... Siècles des persécutions, vous n'offrîtes jamais de plus sanglants spectacles. Mais par quelle prédilection barbare viennent se réunir sur Gaétan tous les maux qui affligent Rome? C'est que, dans le tumulte des armes, il n'a pas craint de paraître et de reprocher, avec une vigueur apostolique, aux hérétiques leurs excès, aux catholiques leurs sacriléges. Tous d'intelligence l'insultent, le poursuivent, le forcent jusque dans sa retraite. Pour lui sont inventés des supplices, qui avaient échappé à l'ingénieuse cruauté des Néron, des Dioclétien... On peut éprouver la patience du juste; on ne peut point l'abattre.... Un monstre d'ingratitude, un homme autrefois comblé des bienfaits de Gaétan, perce jusque dans le sanctuaire, porte ses profanes mains sur le saint apôtre. .. Il ose.... Où courez-vous, téméraire? Arrêtez.... Respectez le temple.... Craignez un Dieu vengeur.... Gaétan est arraché de l'autel. Couvert de plaies, baigné dans son sang, chargé de fers, il est précipité dans un antre ténébreux.... On peut enchaîner son corps; son cœur est libre. Il souffre et il est content.... Du sombre asile qui le renferme, sortent ces paroles qui expriment à la fois sa sécurité, sa joie, sa confiance: *Dominus regit me, et nihil mihi deerit* (*Psal.* XXII, 1); le Seigneur est mon soutien; je suis tranquille; rien ne peut me manquer. Les hommes n'ont que de faibles supplices pour ébranler ma constance. Mon Dieu est mon espérance; il sera mon libérateur: *Dominus regit me, et nihil mihi deerit.*

La confiance de Gaétan sera-t-elle frustrée? Non, non: ses liens seront brisés. Une invisible main conduira ses pas. Inaccessible aux poursuites intéressées de ses persécuteurs, il trompera leur attente. Les flots de la mer sembleront se baisser, et les vents dociles respecter sa vertu.... Ici, j'oublie la fermeté de Gaétan; je n'aperçois que sa reconnaissance.

La reconnaissance est éloquente: par le feu de ses expressions, elle peint la vivacité de ses sentiments. La reconnaissance est active: elle justifie par l'ardeur de son zèle la sincérité de ses discours. La reconnaissance est persévérante: par une mort héroïque elle couronne ses sentiments, ses œuvres, ses sacrifices.... A ces beaux traits reconnaissez le cœur de Gaétan.

Tous les jours de ma vie, je consacrerai ma voix à célébrer la gloire du Seigneur. Ma bouche reconnaissante ne cessera point, dans tous les temps, de publier ses louanges. J'ai mis en lui ma confiance; et je l'ai toujours trouvé fidèle. Est-ce David? est-ce Gaétan, qui parle? C'est David, pour venger, aux yeux d'Israël, Dieu toujours grand, toujours bon: c'est Gaétan, pour venger, aux yeux de l'Italie, la Providence toujours attentive, toujours libérale.... Combien de fois ne rappelle-t-il pas aux censeurs indiscrets de son désintéressement, les prodiges éclatants qui en ont été la récompense? C'est la Providence, leur dit-il, qui m'a secouru dans Rome, protégé dans Venise, fixé dans Naples. Voyez-vous cette mer féconde en naufrages? C'est elle qui m'en a fait éviter les écueils. Mes disciples étaient-ils sans asile? Elle les a recueillis. Etaient-ils sans ressources? Elle les a nourris. Ai-je eu besoin de protecteurs? elle m'en a suscité. D'apologistes? elle m'en a donné. De secours? elle m'en a prodigué. Et mon cœur serait ingrat! Ah! périsse le moment auquel je pourrais oublier cette Providence propice, à laquelle je dois tout. Mère généreuse, elle m'a soutenu, favorisé en fils chéri. Fils reconnaissant, je lui dois un amour sans bornes, une confiance sans mesure. Elle ne recevra jamais autant d'hommages de ma fidélité, que j'ai reçu de gages de sa protection.

Ainsi parle la reconnaissance. Comment agit-elle? Gaétan va vous l'apprendre. Là

Digitized by Google

Providence l'avait arraché aux attentats de l'hérésie dans Rome : il devait, par reconnaissance, s'élever contre les entreprises de l'hérésie dans Naples.... La séduction, préparée avec art, y coule par des canaux imperceptibles. L'univers fut autrefois étonné de se trouver arien : Naples apprend, avec un égal étonnement, sa chute prochaine dans le luthéranisme..... Trois apôtres du mensonge, sous un masque imposant de piété, s'insinuent, surprennent, pervertissent.

Le premier sait charmer par sa douceur : le second réussit à séduire par son hypocrisie; le troisième essaye de captiver par son éloquence. Jean Valdez, dans une retraite isolée, parle à ses amis ; il s'explique avec confiance. Pierre Martyr, dans une école autorisée, instruit ses disciples ; il décide avec empire. Bernardin Ochin, dans la chaire de vérité, réforme les mœurs publiques ; il dogmatise avec audace. Le séculier altère le sens des livres saints : le professeur corrompt la doctrine de la tradition : le prédicateur attaque l'autorité de l'Eglise. Le premier est un homme condamnable, parce qu'il enseigne sans mission : le second est un homme dangereux, parce qu'il trompe sans pudeur : le troisième est un homme méprisable, parce qu'il enseigne la vertu sans être vertueux.

Les hérétiques, qui publiquement ne veulent jamais l'être, se démasquent secrètement entre eux. Par de sourdes trames, ils croient préparer la ruine de l'Eglise. Ils arrangent avec réflexion le système de leur doctrine, et partagent avec adresse les fonctions de leur apostolat. Mais que pourront leurs précautions concertées contre le zèle attentif de Gaétan? Il les a soigneusement observés, heureusement découverts. Avec quelle ardeur il provoque contre eux la vigilance, l'autorité, la science, la foudre! Il instruit Rome, alarme Naples, exhorte, combat, écrit. Les émissaires de la profane nouveauté n'attendent plus que des mépris, des anathèmes, des supplices. Ils fuient, chargés de leur honte, saisis de crainte, et vont porter dans des climats ouverts à la liberté, les uns leur haine contre l'Eglise, les autres leur fureur contre Gaétan; le seul Ochin, d'abord son orgueil, enfin ses regrets, son repentir, sa pénitence.

Que reste-t-il à Gaétan, si ce n'est d'être le martyr de la Providence, après en avoir été l'apôtre? Tel que parut, vers la fin de sa carrière, dans Hippone, assiégée par les Vandales, le Docteur de la grâce, saint Augustin : tel, sur le déclin de ses années, paraît, dans Naples, sanglant théâtre d'une guerre civile, le héros de la Providence, saint Gaétan.

L'hérésie, fugitive sans être détruite, laisse dans Naples des semences de discorde. Témérairement, pour la sûreté de la foi, pour le maintien de la soumission, l'autorité menace d'introduire ce tribunal despotique dont on respecte l'institution, mais dont on craint les abus, l'Inquisition. La liberté réclame ses droits, les grands se liguent, le peuple s'arme, chacun devient soldat pour ses intérêts.... Le gouvernement dissimule d'abord par politique, et bientôt fait parler les ordres, les menaces, l'indignation du prince... La guerre s'allume, les combats se livrent, mille victimes tombent; Naples est le tombeau de ses habitants.

Protecteur, apôtre de Naples, ange de la Providence, ô Gaétan! accourez. Rapprochez les esprits divisés. Parlez en prophète, en père... Touchez les cœurs... Vous êtes accoutumé à les maîtriser... Hélas! inutiles souhaits. Gaétan... Acheverai-je, chrétiens? Semblable au grand prêtre Elie, qui ne put survivre à la prise de l'arche, Gaétan, frappé du triste spectacle que lui donne un peuple qu'il chérit, plus frappé de voir la foi sur le point de périr dans Naples, Gaétan est tombé: *cecidit* (I *Reg.*, IV, 18.) Sensible aux maux cruels que Naples essuie, insensible à ses propres malheurs, épuisé de fatigues, consumé par la pénitence, dans les transports de sa charité, entre les mains de la Providence, au milieu de ses disciples consternés, regretté sur la terre, digne du ciel, Gaétan a terminé ses travaux et sa vie. Il est mort : *Cecidit, et mortuus est.* (*Ibid.*)

Il est mort cet homme, preuve récente de la Providence dans les besoins de l'Eglise. Puisse l'incrédule réfléchir sur cette preuve frappante, et cesser d'être incrédule! Il est mort cet homme, exemple éternel de fidélité à la Providence, pour l'édification de l'Eglise. Puisse le chrétien, qui se fie plus aux hommes qu'à Dieu, s'appliquer cet exemple instructif et en profiter!

Dans ce jour consacré à célébrer le triomphe de saint Gaétan, Rome l'honore comme son modèle, Venise comme son libérateur, Vicence comme son père, Naples comme son protecteur. Puisse l'Eglise universelle voir ses vertus revivre dans tous les états, comme elles revivent parmi ses disciples! que sa charité renaisse parmi les grands, sa soumission parmi les peuples. Que les apôtres imitent son désintéressement, les pasteurs sa vigilance, les supérieurs sa sagesse, les religieux son humilité, tous les états, toutes les conditions, sa foi, sa ferveur. Que la Providence, dont il fut le ministre, triomphe dans nos cœurs, ainsi qu'elle triompha par ses œuvres. Comme lui, soumettons à la Providence toutes nos entreprises dans le temps, afin qu'elle nous couronne avec lui dans l'éternité.

PANÉGYRIQUE XII.

SAINT FRANÇOIS DE SALES, ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE, FONDATEUR DE L'ORDRE DE LA VISITATION.

Prononcé le 31 *janvier* 1762, *dans l'église de Saint-Louis en l'Isle; le premier dimanche de février* 1762, *dans l'église de Saint-Roch, en présence de S. E. Monseigneur le cardinal de Choiseul; le* 23 *janvier* 1763, *dans l'église de Saint-Nicolas du Chardonnet; le* 29 *janvier, même année, dans l'église de la Vi-*

Digitized by Google

sitation, rue du Bac; le 30 janvier, même année, dans l'église de Saint-Jean en Grève.

Volui... lenitate gubernare subjectos, ut... optata cunctis mortalibus pace fruerentur. (*Esther*, XIII, 2.)

J'ai voulu conduire par la douceur les peuples soumis à mon empire, afin qu'ils jouissent de la paix que désirent tous les mortels.

Monseigneur (75),

Ces expressions de bonté, de tendresse, qu'emploie dans les livres saints un monarque idolâtre, ne rendent que les sentiments d'une feinte douceur. Ce prince annonce la paix aux peuples qui suivent ses lois; et il ordonne qu'un fer homicide fasse couler le sang d'une nation fidèle qui compose une partie de ce même peuple... Le langage de la politique est presque toujours un langage trompeur.

Dans la bouche d'un pontife chrétien, ces expressions de clémence, de charité, rendent les sentiments d'une douceur véritable. Son langage n'est point le langage de la politique, mais celui de la sincérité. Non, saint François de Sales ne s'écrie point dans le même esprit qu'Assuérus : J'ai voulu conduire par la douceur les peuples soumis à mon empire: *Volui lenitate gubernare subjectos.* Ses discours, ses écrits sont les interprètes fidèles de ses actions, de ses sentiments. Ses succès; voilà les preuves, et les garants de sa douceur; de cette douceur évangélique qui confond à la fois et l'erreur et le vice; assure des triomphes à la vérité, à la piété des conquêtes.

O charme victorieux de la douceur! O vertu la plus attrayante de toutes les vertus! quel est votre ascendant sur les esprits, sur les cœurs? Vous réglez la conduite de François de Sales, et les esprits sont captifs; la vérité répare ses pertes : vous caractérisez la morale de François de Sales, et les cœurs sont gagnés; la piété renaît de ses ruines. Pontife, apôtre, conquérant, écrivain, législateur, saint, partout François de Sales est le modèle de douceur.

Par la douceur de sa conduite, il fait triompher la vérité : *Volui lenitate gubernare subjectos :* premier point. Il fait triompher la piété par la douceur de sa morale : *Ut optata cunctis mortalibus pace fruerentur :* second point.

Dans l'éloge de saint François de Sales, que de traits, Monseigneur, qui doivent entrer dans le vôtre! L'éclat, l'ancienneté du nom, la sagesse du gouvernement, l'esprit de douceur, les sentiments de la piété, vous distinguent autant qu'ils l'ont rendu célèbre. Peut-être remarquerez-vous, dans la suite de ce discours, un fait qui pourra vous intéresser, parce qu'il intéresse le clergé de l'Eglise *illustre*, dont vous êtes le pontife et le père... Pour vous, chrétiens, si vous trouvez quelques rapports singuliers entre le saint, dont vous célébrez la gloire, et le nouveau Borromée qui vient la célébrer avec vous, c'est que dans un ministère, à peu près égal, les hommes de talents et de vertus se ressemblent. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Monseigneur,

La douceur, dit saint François de Sales (*Introd. à la vie dévote*, liv. III, c. 8), est la vertu que Jésus-Christ a le plus expressément recommandée, et par ses paroles et par ses exemples. Cette vertu est la perfection de la charité même. C'est elle qui réprime les mouvements de la colère, qui étouffe le germe de la haine, qui arrête les attentats de la vengeance; elle, qui conseille la modération, la sagesse, le pardon. Contre sa force toute-puissante viennent se briser les flots des passions, les tempêtes du monde, les armes de l'enfer. L'homme de douceur, semblable à l'homme d'obéissance, compte ses combats par ses victoires. (*Psal.* XXI, 28.)

Est-ce l'éloge de la douceur tracé par François de Sales, est-ce le portrait de sa conduite, que je viens d'ébaucher? On en jugera par son caractère, par son gouvernement, par ses succès : *Volui lenitate gubernare subjectos.* Dans son caractère, on démêlera un saint qui par sa douceur s'efforce de prévenir en faveur de la vérité, en présage les triomphes : *volui.* Dans son gouvernement, on reconnaîtra un pontife qui par sa douceur sait inspirer l'amour de la vérité, en facilite les triomphes : *gubernare.* Dans ses succès on admirera un héros, qui par sa douceur, au milieu même des contradictions, réussit à ménager des conquêtes à la vérité, en assure les triomphes : *subjectos.*

La douceur forme le caractère de François de Sales; mais la douceur n'était point née avec lui. Elle est dans lui le fruit heureux des combats les plus vifs et des plus sages réflexions : *volui.*

Je sais que, dès l'aurore de ses jours, le comte de Sales fut prévenu par le Seigneur des plus abondantes bénédictions. Le comte de Sales! ce nom profane m'est échappé. Il sera le seul hommage que je rendrai, Messieurs, à l'éclat de sa naissance. Je sais que les jeux de sa jeunesse furent les préludes édifiants de son sacerdoce. Je sais qu'à l'ombre de vos autels, Vierge sainte, il osa prononcer un vœu qui fit frémir la nature. Mais parmi tant d'indices d'une sainteté naissante, François de Sales eut ses penchants qu'il fallut réprimer, ses défauts qu'il fallut déraciner. Il eut une imagination vive, un esprit de feu, une humeur facile à s'irriter, difficile à calmer. Lui-même il en faisait l'aveu lorsqu'il disait : *Voudrait-on qu'un seul moment me fît perdre cette douceur que je m'efforce d'acquérir depuis vingt ans?* (*Esprit de saint François de Sales.*) Depuis vingt ans François de Sales s'efforce d'acquérir la douceur! La douceur n'est donc pas dans lui l'ouvrage de la nature, mais celui de la grâce.

(75) Le cardinal de Choiseul.

Digitized by Google

Aussi, les Actes, qui le proposent à la vénération des fidèles, le représentent-ils d'abord comme un saint, vainqueur de lui-même : *sui victor.* (*Bulla canonis. S. Franc. Salesii.*) Vainqueur de lui-même! Pourquoi? Parce que son premier pas vers la douceur fut marqué par une parfaite soumission de sa volonté à la volonté de Dieu. Parce que les progrès de cette vertu dans son cœur y demandèrent l'entière destruction de l'amour-propre. Parce que François de Sales ne fit, si j'ose m'exprimer ainsi, la conquête de la douceur, que par la défaite de toutes les passions, que par l'acquisition de toutes les vertus.

Afin de vous en convaincre, il me suffira de rappeler ce moment d'épreuves terribles, qui change pour François de Sales les consolations de la piété en rigueurs, les grâces en privations, les lumières en ténèbres. Dans le Dieu que son cœur adore, il n'aperçoit plus qu'un maître offensé, un père sans tendresse, un juge sans miséricorde. Il croit entendre l'irrévocable sentence qui le condamne à toujours haïr son Dieu dans l'enfer. Tentation accablante! Mais la ferveur de François de Sales sera plus forte que la tentation. Seigneur, s'écrie-t-il dans un généreux mouvement d'amour, Seigneur, si votre justice me condamne à vous haïr pendant l'éternité, ah! au moins j'emploierai tous les jours de ma vie à vous servir, à vous aimer... C'est par de semblables triomphes, et sur l'enfer et sur lui-même, que le plus vif des hommes se dispose à devenir des hommes le plus doux.

A la tentation du désespoir succédera bientôt celle des plaisirs. Contre François de Sales sont employés tous les artifices que peut inventer le génie de la séduction. Que de piéges pour lui ravir et l'honneur et le mérite de résister! Mais les puissantes armes que, dans des occasions aussi critiques, les saints, ses modèles, opposèrent avec succès aux attraits de la volupté, François de Sales les oppose avec un égal avantage aux intrigues de la subornation, et c'est de cet incendie, qu'il vient d'éteindre, que s'échappe une flamme pure, modérée, qui fait éclore dans son âme, naturellement vertueuse, le germe précieux de la douceur.

La douceur de François de Sales est donc l'ouvrage de toutes les vertus que la religion commande. Elle est encore le fruit de toutes les réflexions, que la religion inspire. Combien ne lui en fournit pas le triste Etat de France!

Hélas! que ne peut-on effacer de nos annales l'histoire des frénétiques excès qui seront à jamais la honte de nos pères! Qu'on se figure tout ce que peuvent l'impiété de l'hérésie, le fanatisme du faux zèle, la rivalité des puissances, la haine des factions, parmi les ravages d'une guerre intestine, dont la religion est le prétexte et l'ambition le motif. Les mêmes fureurs, qui, sous les règnes tumultueux de François II, de Charles IX, avaient été sur le point d'entraîner la ruine de la monarchie, se renouvelaient avec une licence, peut-être encore plus effrénée, sous le règne faible de Henri III. Le fer d'une main, l'encensoir de l'autre, avait paru ce monstre, nourri de sang, de carnage, qui armait inhumainement le citoyen contre le citoyen, l'ami contre l'ami, le frère contre le frère, la France contre la France. L'affreux spectacle que celui d'un royaume qu'ensanglantent, qu'accablent huit armées successivement défaites et victorieuses, les villes prises et reprises, les provinces écrasées par autant de tyrans qu'il y avait de seigneurs! l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, intéressées à souffler le feu de la discorde, habiles à profiter de nos divisions, et à nous réduire à l'humiliante nécessité d'implorer leur secours, pour achever nos malheurs.

François de Sales était jeune encore, quand il arrêta ses regards sur cette désolation universelle de la France; mais il était déjà capable de réfléchir. Ses réflexions le conduisent à l'origine des troubles, dont l'effrayant tableau le frappe. Il démêle que ces troubles ont pris leur source dans l'esprit altier de l'hérésie; que, pour en prévenir les suites funestes, le sacerdoce et l'empire ont réuni le zèle, la puissance; mais que la foudre, au lieu d'abattre l'orgueil, n'a servi qu'à faire éclater la rébellion. Il le voit; et il en conclut, que si le ciel le destine jamais à combattre l'hérésie, il doit plutôt la combattre par la douceur que par la force; parce que, comme dit saint Bernard (serm. 5 *De Nativ.*), il n'est pas plus possible de plaire aux hommes sans la douceur, que de plaire à Dieu sans la foi.

Réflexions solides! Elles achèvent, avec votre grâce, ô mon Dieu! elles achèvent de perfectionner dans François de Sales ce caractère affable, civil, insinuant; ce caractère toujours égal; indulgent sans faiblesse, ferme sans rigueur, actif sans impétuosité, jaloux de faire des heureux, au risque de faire des ingrats.

Allez donc, saint apôtre; partez, volez où la Providence vous appelle. Allez; contemplez la moisson qui vous attend : *Intende.* (*Psal.* XLIV.) Osez espérer les plus rapides, les plus éclatants succès : *Prospere procede.* (*Ibid.*) Vous régnerez sur le cœur de tous les hommes, qui auront le bonheur de vous connaître : *Et regna.* (*Ibid.*) D'autres n'ont que trop réussi à les aliéner par la sévérité; vous réussirez à les ramener par la douceur : *Propter mansuetudinem.* (*Ibid.*) Il n'est point d'homme plus propre à faire triompher la vérité que celui qui joint à la douceur du caractère la douceur du gouvernement : *Volui lenitate gubernare.* (*Esther*, XIII, 2.)

La douceur du gouvernement n'est pas moins désirable dans les pontifes de l'Eglise que dans les rois de la terre. Avec cette différence, cependant, que les rois sont obligés d'agir en maîtres pour les intérêts de leur empire, et que les pontifes sont obligés d'agir en pères pour les intérêts de la religion. Les rois ainsi que les pontifes

Digitized by Google

sont forcés quelquefois de sévir contre le vice, le scandale, la rébellion; mais et les uns et les autres doivent laisser apercevoir, que lors même qu'ils sont contraints, par leur place, de punir, leur cœur regrette de ne pouvoir point pardonner.

Jamais pontife n'eut plus besoin de cette douceur dans le gouvernement que François de Sales. Qu'il est difficile, en effet, d'inspirer l'amour de la vérité à des hommes qui la haïssent par préjugé!

Vous êtes-vous jamais formé une juste idée du champ hérissé, dont l'ingrate culture est confiée aux soins de François de Sales? Genève... J'ai nommé une nouvelle Babylone, le siége, le centre, le boulevard d'une hérésie fugitive et rebelle; d'une hérésie qui dispute aux saints leur culte, au purgatoire son existence, aux sacrements leur vertu, à la foi ses dogmes, à la tradition son autorité, à la grâce sa douceur, à l'homme sa liberté, à l'Eglise ses anathèmes, ses droits. Genève! C'était dans ce rempart formidable que depuis un demi-siècle le calvinisme exerçait sa rage, son despotisme, sa tyrannie. En vain ce climat, disgracié par la nature, semblait n'offrir à la délicatesse humaine que des lieux d'horreur; il avait flatté l'hérésie, parce qu'il lui avait paru le climat le plus propre à l'affermissement de son empire. Du haut des montagnes qui le partagent, qui l'environnent, formés à l'indépendance, multipliés par les factions, fortifiés par les guerres, soutenus par les puissances intéressées à troubler le repos de l'Europe, les sectateurs de Calvin menaçaient audacieusement l'Etat, l'Eglise, la religion. Aujourd'hui couronnés par la victoire, demain abandonnés par elle; souvent affaiblis, jamais abattus; trop politiques pour se compromettre, trop puissants pour se rendre; lors même qu'ils craignaient, ils se faisaient craindre. Partout les temples renversés, les autels brisés, les mystères profanés, le sang des apôtres répandu, et leurs cendres fumantes demandaient encore au ciel un vengeur.

Ce vengeur paraît, c'est François de Sales. Il paraît, et à son aspect frémissent les ennemis de la vérité; ou plutôt ils sont forcés d'applaudir à ses vues pacifiques. Le grand art de porter les coups avec succès, c'est de les préparer avec douceur.

Dans un diocèse moins orageux, la douceur aurait peut-être été moins nécessaire à François de Sales. Sa science, son désintéressement auraient suffi pour accélérer ses succès. Sa science: elle avait mérité les suffrages des Genebrard, des Maldonat, des Possevin, des Pancirole, des Baronius, des Bellarmin, de Clément VIII. Instruit des premiers combats que François de Sales avait livrés à l'hérésie, témoin de son érudition, ce pontife l'avait nommé l'apôtre de la Savoie, l'avait élevé sur le siége de Genève. Il est temps, lui avait-il dit, que, comme une fontaine inépuisable, vous répandiez sur votre patrie de salutaires eaux qui changent ses pertes en richesses: *Deriventur fontes tui foras, et in plateis aquas tuas divide.* (*Prov.*, V, 16.) Son désintéressement: Placé par la Providence dans un diocèse vaste, mais peu opulent, François de Sales le préfère constamment aux dignités brillantes que lui destinent Léon XI, Henri le Grand, le duc de Savoie, la princesse de Piémont, le cardinal de Retz. Mais, et sa science et son désintéressement n'affectent point le peuple, que le ciel lui soumet, parce que, par un aveugle préjugé, ce peuple injuste croit un pontife de l'Eglise toujours trop riche pour un successeur des apôtres.

Quel sera donc le charme plus puissant que l'éloquence et les exemples, par lequel François de Sales saura réconcilier avec la vérité des hommes qui la fuient? La douceur de son gouvernement.

Ah! si la rapidité de votre imagination pouvait le suivre dans les diverses contrées qu'il arrose de ses sueurs; à travers les montagnes escarpées, que la nature semble n'avoir rendu accessibles que pour lui seul; au milieu des neiges qui couvrent les précipices, au bord desquels il marche sans secours, sans guide, que vous seriez ravis de l'observer, lorsque, sans autre escorte que sa confiance, il se présente à son peuple rebelle, entre dans sa capitale, enseigne la jeunesse, converse avec le novateur! Sa douceur insinuante s'ouvre la route des cœurs, que la prévention contre son rang semble avoir fermée.

Elle s'annonce d'abord cette douceur dans les synodes qu'il convoque. Là, par ses leçons, par ses exemples, il inspire le véritable esprit du sacerdoce aux ministres de la réconciliation. O mes frères, leur dit-il, ô vous, dont je regarde chacun comme un autre moi-même, fuyez ces complaisances criminelles, qui endorment les pécheurs dans leurs déréglements; osez leur dire tout ce qui peut contribuer à leur conversion; mais découvrez-leur avec une bonté patiente le déplorable état de leur âme et le danger qui les menace d'un malheur éternel. Le vrai zèle avertit, il ne désespère pas. N'oubliez jamais que vous êtes pères, pour n'être que des juges.

Si la douceur de François de Sales éclate dans les synodes qu'il convoque, elle ne se manifeste pas moins dans les règlements qu'il établit. Règlements pour offrir dans son palais l'image de l'édification, de la concorde, qu'il projette de ramener dans toutes les parties de son diocèse. Que je me plais à le considérer d'un côté parmi l'élite de ses prêtres, de ses lévites; de l'autre, parmi les serviteurs fidèles qui composent sa maison! A la tête de ceux-là, il retrace le tableau de ces asiles renommés, où les Antoine les Benoît vivaient au milieu de leurs disciples solitaires, pénitents, pauvres et heureux: ceux-ci déposent dans son sein les secrets de leur conscience; et il reprend leurs défauts avec une douceur qui les charme. A réfléchir sur leur tendresse et sur sa bonté, on croirait qu'il n'y a point de distance entre celui qui commande et ceux

Digitized by Google

qui obéissent; ce n'est que par le respect qu'ils ont pour lui qu'on peut s'apercevoir qu'il est leur maître. Règlements pour ne placer dans le sanctuaire que des hommes recommandables par leur savoir, par leurs mœurs. Persuadé que l'ignorance, autant que le déréglement du clergé, est la source fatale des maux qui désolent l'Eglise, François de Sales ordonne que, dans un conseil d'hommes éclairés, les talents et les vertus se disputent, avec une noble émulation, les grâces dont il est le dispensateur. Sa voix ne prévient point, ne décide point les autres voix; c'est la multiplité des suffrages, qui, après l'examen des concurrents, fixe la couronne sur la tête du vainqueur, et le conduit comme en triomphe, dans l'emploi honorable que l'équité donne au mérite.

Quand on gouverne les hommes avec un esprit de douceur, tout concourt à faciliter le triomphe de la vérité, à la rendre aimable à ses ennemis mêmes... J'ai commencé d'aimer saint Ambroise, disait saint Augustin, parce que j'ai trouvé dans ce pontife un homme plein de bonté pour moi, plein de douceur : *Eum amare cœpimus, tanquam hominem benignum in nos.*

Les disciples de Calvin ne sont-ils pas forcés de rendre à François de Sales un semblable témoignage? Oui, je crois les entendre s'écrier : Nous avons commencé de l'aimer, et d'aimer la religion qu'il prêche: *Eum amare cœpimus;* parce que nous l'avons vu, ami des pauvres, discerner avec intelligence la misère réelle et la misère feinte; prévenir des vœux qu'on eût peut-être rougi de lui faire entendre. Nous l'avons vu, dans des jours de calamités publiques, se dévouer au salut de son troupeau, dissiper par ses prières efficaces le fléau destructeur, et renouveler dans le diocèse de Genève le même spectacle que saint Charles Borromée avait donné dans le diocèse de Milan.

Eum amare cœpimus. Nous avons commencé de l'aimer, parce que nous l'avons vu suspendre ses courses évangéliques, se renfermer dans Annecy assiégé par le duc de Nemours, partager les malheurs de son peuple, et par la douceur de son éloquence, forcer ce prince, ainsi qu'autrefois saint Léon força le fier Attila, de porter dans d'autres climats et ses armes, et ses prétentions.

Eum amare cœpimus. (*Orat. S. Franc. Sales.; Brev. Rom. et Paris.*) Nous avons commencé de l'aimer, parce que nous sommes témoins qu'il s'est *fait tout à tous.* La différence de religion ne l'a point empêché de nous donner tous ses soins. Lors même qu'il s'élevait avec une noble fermeté contre nos erreurs, il nous attirait par sa bonté, il nous comblait de ses bienfaits. Attentif à nos plaintes, sensible à nos disgrâces, nous l'avons vu se plier à tous les caractères, disputer sans aigreur; et nous persuader, par la douce onction de ses paroles, qu'il ne combattait nos sentiments que pour sauver nos âmes : *Eum amare cœpimus, tanquam hominem benignum in nos.*

Hélas! on est souvent assez équitable pour commencer d'aimer la vérité; et l'on n'est pas encore assez généreux pour l'embrasser. Par la douceur de son gouvernement, François de Sales peut bien lui concilier les esprits, faciliter ses triomphes : *gubernare.* Mais ce n'est qu'à sa douceur, au milieu des contradictions, qu'est réservée la gloire de lui gagner les cœurs, de multiplier ses conquêtes : *subjectos.*

Méditer la ruine de l'hérésie, c'est s'en attirer la haine; et, parmi les hérétiques, il n'y a qu'un pas de la haine à la vengeance. Je ne m'appesantirai pas sur l'odieuse énumération des projets homicides que le calvinisme trame contre François de Sales. Les piéges, les factions, le venin, tout sert à sa rage, à sa fureur. Les crimes ne coûtent rien à l'hérésie. L'humanité n'a point de droit sur elle, quand elle se nourrit du cruel plaisir de perdre ses ennemis.

Assailli par des orages toujours renaissants, quelle est la tranquillité de François de Sales? Un seul exemple va vous l'apprendre. Eclairé sur les desseins barbares de l'erreur, il court la braver jusque sur le trône de sa domination dans Genève... Timide prudence de la chair et du sang, vous craignez pour lui mille dangers; il ne les craint pas pour lui-même. *Non, je ne connais point de danger,* s'écrie-t-il (*Esprit de saint François de Sales*), *lorsqu'il s'agit de la gloire de Dieu.* Mon devoir est ma règle. Je serais trop heureux de lui sacrifier ma vie.

Mais il est un bien plus précieux que la vie même, la réputation. Non cette renommée stérile, qui varie au gré de la prévention, de l'intérêt; je parle de cette réputation solide, qui mérite nos soins, nos inquiétudes, parce qu'autant il est facile de la perdre, autant il est essentiel de la conserver et de la défendre contre les imputations de la calomnie. La calomnie distille sur François de Sales tout le fiel de son poison. A la cour de Rome, elle l'accuse de favoriser par sa mollesse les ouvrages de l'erreur. A la cour de France, elle lui suppose le coupable dessein de renouveler la conspiration du maréchal de Biron. A la cour de Savoie, elle insinue qu'il agit d'intelligence avec les ennemis du prince et de l'État... Qu'oppose-t-il aux ruses obliques de ses artificieux calomniateurs? Son innocence, sa douceur, des bienfaits. Plein de confiance dans le Dieu, dont il soutient la cause, auprès du souverain pontife, il ne fait parler pour sa justification, que ses œuvres. Sa candeur, sa franchise, voilà sa défense contre les préventions inspirées à Henri IV. Paraît-il devant le duc de Savoie? sa présence y devient son apologie.

L'homme de douceur, dit saint Grégoire de Nazianze, sera déchiré par la calomnie. Comment la vaincra-t-il? Par son silence : *silebit.* On tentera de le couvrir d'opprobres. Comment s'en vengera-t-il? Par le pardon : *parcet.* Il ne faut ajouter à ces traits, que le

Digitized by Google

nom de François de Sales; c'est le tableau de sa conduite.

Conduite digne d'un héros chrétien! Quels changements miraculeux elle va produire! Ici commence une nouvelle chaîne d'événements. Les obstacles cessent, les succès se multiplient; autant de conquêtes que d'entreprises... Etonnante révolution! Thonon comptait à peine dans l'enceinte de ses murs huit enfants soumis de l'Eglise : François de Sales s'y montre, et l'Eglise compte dans Thonon presque autant de disciples que d'habitants. O Gex! ô Chablais! je vous cherche vous-mêmes dans vous-mêmes. Partout les nuages se dissipent, la vérité brille, l'hérésie chancelle... Rien ne résiste à l'apôtre de la douceur. Ah! c'est que la douceur commande plus impérieusement au sentiment que l'autorité.

De là ce magnifique témoignage que rend à François de Sales le savant cardinal Duperron... Un hérétique veut-il être détrompé, dit-il, j'ose me promettre de le convaincre? Veut-il se convertir? il faut le conduire à l'évêque de Genève. Témoignage brillant, mais équitable! Duperron, génie vaste, sublime, conséquent, étonne, entraîne, subjugue : François de Sales, esprit doux, insinuant, pacifique, charme, attire, engage. Le premier montre le faible de l'erreur; le second en inspire le dégoût. L'un ôte à l'hérésie la puissance de se défendre; l'autre en ôte aux hérétiques la volonté. Duperron a l'heureux talent d'éclairer les esprits; il fait connaître la vérité : François de Sales la fait embrasser; il a le talent plus heureux encore de captiver les cœurs.

Désire-t-on un exemple éclatant de cet empire absolu qu'exerce sur tous les cœurs la douceur victorieuse de François de Sales? On se souviendra qu'un des plus célèbres guerriers, qu'ait produit le règne de Henri le Grand, lui doit son retour à la foi de ses pères. Le connétable de Lesdiguières protégeait l'erreur par son autorité, l'animait par ses exemples. Il entend François de Sales; et il est converti. Que l'hérésie, par une vengeance digne d'elle, s'efforce d'attribuer à l'intérêt, à la politique un changement, qui la couvre de honte, il s'élèvera toujours une nuée de témoins pour attester à la postérité, en dépit de l'erreur, que, touché par la douceur de François de Sales, Lesdiguières s'est soumis à la vérité par conviction, il l'a professée sans feinte, il l'a vengée, par l'éclat de sa fidélité, du crime de sa révolte.

L'esprit de révolte prépare à François de Sales de nouveaux combats. Oserais-je dire de nouvelles victoires?

Genève avait alors à la tête de ses pasteurs un homme qui, pendant la vie de Calvin, avait partagé son autorité; qui, après la mort de Calvin, réunissait en lui seul toute sa puissance; Théodore de Bèze, génie orné de tout ce que la littérature a de connaissances brillantes, de tout ce que la philosophie fournit d'idées subtiles, de tout ce que la théologie présente de raisonnements profonds; mais en même temps génie inquiet, ardent, indocile, captieux; accoutumé à produire le mensonge sous des couleurs imposantes, et à le défendre par des sophismes artificieusement préparés. Génie politique, consommé dans l'art de donner une apparence de solidité au langage le plus superficiel. Génie souple, liant, quoique vain, présomptueux : attaché à l'erreur, moins par conviction que par faiblesse.... L'hérésie aurait peut-être moins de partisans si elle protégeait moins de vices.

François de Sales est chargé par Clément VII d'entreprendre la conversion de ce ministre. Sera-ce par le langage persuasif de la sagesse humaine, qu'il attaquera son dangereux adversaire? Non; il s'introduira sous un nom emprunté. Il laissera même ignorer quelle est sa science, quel est son rang. Il fera briller la vérité, lorsqu'il paraîtra ne vouloir que la découvrir. Il feindra des doutes pour en faire naître.... Bèze est frappé, il admire, il est convaincu; mais il résiste. Il quitterait ses erreurs; mais il n'ose quitter un parti dont il est le chef, l'oracle, l'âme. Il le quitterait; mais un lien plus fort que l'intérêt et la vanité le captive. Les glaces de l'âge n'ont pas encore éteint un feu criminel qui le consume. L'esprit s'est rendu; le cœur demeure infidèle. Hélas! la douceur de François de Sales n'obtient du ministre désabusé que l'aveu de ses égarements sans en obtenir l'abjuration..... Hommes dévoués à l'hérésie, reconnaissez par cet exemple mémorable, que souvent vous vous obstinez pour des systèmes, pour des erreurs que vos chefs eux-mêmes désavouent.

Et vous, mes frères, apprenez, apprenez par combien de nouveaux succès le ciel dédommage François de Sales de l'importante conquête qui vient d'échapper à son zèle. Il l'en dédommage par la conversion d'un ministre fameux, dans lequel François de Sales donne à la vérité un apôtre, un martyr. Il l'en dédommage par la conversion du baron d'Avuli, ce chef accrédité du calvinisme dans le Chablais, et qui devient dans le Chablais le plus zélé protecteur de la foi catholique. Il l'en dédommage par la conversion d'une femme qui, par son crédit à la cour de France, appuyait le calvinisme, et détournait par ses conseils la foudre prête à partir du trône; la comtesse de Perdrieuville.

Oh! qu'il est puissant le zèle d'un homme, dont l'empire ne s'établit sur les autres hommes que par l'attrait, par les charmes de la douceur! *Cujus imperium mansuetudo.* (Saint Ignat., martyr.) Cette douceur a formé, dans François de Sales, le saint, le pontife, le conquérant, parce qu'elle a eu tout le mérite que peut avoir cette vertu; parce qu'elle n'a eu aucun des défauts qui la font dégénérer en vice. Elle a été toujours affable, indulgente; jamais faible, timide. Elle a su pardonner les offenses et soutenir ses droits, céder par prudence et résister avec dignité. Le même pontife, qui s'écriait : *Si vous me condamnez, Seigneur, que ce soit plutôt pour trop de douceur que pour trop de sévérité* (*Esprit de saint François de Sales*); disait

Digitized by Google

aux magistrats de Thonon : *Vous ne m'empêcherez jamais de soutenir les intérêts de l'Eglise; et si les anathèmes sont nécessaires, je saurai les lancer...* La vraie douceur, semblable à la grâce, prend toutes les formes pour faire triompher la vérité.

Mais que peut la vérité sur les esprits, si la piété ne règne pas dans les cœurs? C'est peu d'apprendre aux hommes à ne pas s'égarer; il faut leur apprendre à se sauver. Pour opérer à la fois et leur conversion et leur salut, l'évêque de Genève à la douceur de conduite joint la douceur de morale. Par la douceur de sa conduite il fait triompher la vérité : *Volui lenitate gubernare subjectos.* Il fait triompher la piété par la douceur de sa morale : *Ut optata cunctis mortalibus pace fruerentur.*

SECONDE PARTIE.

Ce n'est point à la faveur d'une morale austère, chagrine, rebutante, qu'on peut espérer de rappeler à la piété les hommes pervertis qui s'en écartent. On ne commande pas la vertu, on la persuade. Quel sera donc le ministre qui, par la sagesse de ses maximes, affermira l'empire de la piété contre les révolutions du temps et l'inconstance des hommes? Ce sera celui qui, formé sur les exemples de Jésus-Christ, pourra dire : Apprenez de moi que je suis doux, que mon joug est aimable, que mon fardeau est léger : *Discite a me, quia mitis sum.* (*Matth.*, XI, 29.)

Ce langage serait-il déplacé dans la bouche de François de Sales? Non, mes frères : par la douceur de sa morale, il fait triompher la piété : *lenitate.* Par elle il est l'apôtre le plus persuasif de la piété; il en est le panégyriste le plus utile; il en est le propagateur le plus heureux. L'apôtre de la piété; et le fruit de ses travaux, c'est de faire naître la paix au sein des troubles : *optata pace.* Le panégyriste de la piété; et le fruit de ses ouvrages, c'est d'introduire le véritable esprit du christianisme dans tous les Etat : *cunctis mortalibus.* Le propagateur de la piété; et le fruit de ses constitutions, c'est de perpétuer la perfection évangélique dans tous les siècles : *ut fruerentur.*

Ce n'est plus du côté de la foi, c'est du côté des mœurs que je considère le siècle de François de Sales. Quel déluge de maux! La volupté régnait dans les cours, l'ambition dominait dans le sanctuaire, l'intérêt présidait dans les tribunaux de la justice, la superstition s'accréditait parmi le peuple; et la licence des armes, aussi fatale peut-être à la vertu que la nouveauté des opinions, favorisait les excès les plus odieux. Ignorée des uns, défigurée par les autres, presque universellement abandonnée, la piété, dont le feu sacré embrasait autrefois tous les cœurs, ne jetait plus que de faibles étincelles. Elle avait compté ses héros; à peine lui restait-il quelques disciples.

Dans ces jours de licence, de déréglement, François de Sales est suscité pour venger la piété de ses pertes, et, par la douceur de sa morale lui rendre tout l'éclat, dont elle brillait dans les siècles des Constantin, des Charlemagne.... Paris, Dijon, Grenoble, Chambéry, Lyon, Belley, théâtres successifs de son éloquence, redites-nous avec quelle douceur, mais avec quelle fermeté, il déclare aux enfants de l'Eglise qu'il ne leur suffit pas de n'être point les déserteurs de la vérité; qu'ils doivent encore honorer la vérité par leurs exemples.... Chaires évangéliques, qui retentissez aujourd'hui de son éloge, apprenez-nous comment il porte dans des plaies profondes un fer non destructeur, mais salutaire; comment il peint le vice, et le fait détester; trace le devoir, et le fait aimer; exalte la piété, et la fait pratiquer.

Eh! quelle est la piété, qu'il s'efforce de persuader? Celle même que l'erreur s'applique à détruire. La piété envers Marie, que l'erreur regarde comme un abus. La piété envers les saints, que l'erreur attaque comme une superstition. La piété envers l'Eucharistie, que l'erreur condamne comme une idolâtrie; autant de sujets intéressants qu'il développe avec cette éloquence persuasive, qui captive l'attention du sénat du Dauphiné; qui attire toute la noblesse de la Bourgogne; qui fait couler les larmes des duchesses de Mercœur et de Longueville, dans la capitale de la France; qui produit, dans Belley, des changements dont avait désespéré le pontife de cette ville, le pieux Pierre Camus.

Que le génie de ces deux illustres amis était différent! Toutes les richesses de l'imagination éblouissaient dans l'évêque de Belley : dans l'évêque de Genève, tout se ressentait de la maturité de la réflexion. Le premier se livrait à l'enthousiasme d'une éloquence impétueuse : une éloquence, mélange heureux de force et de douceur, distinguait le second. L'un montrait le feu, la sévérité d'Elie; c'était un foudre : l'autre retraçait la prudence, la bonté d'Elisée; c'était un aimant. Celui-là, rapide, véhément, à force de prodiguer les fleurs négligeait les fruits : celui-ci, modéré, tranquille, avec un art moins préparé, lisait dans les yeux les impressions qu'il faisait sur les cœurs. Pierre Camus laissait les hommes avec leurs vices, avec leurs habitudes : François de Sales réussissait à les corriger, à les déraciner : *Valebat summa, et efficacissima dicendi forma.* (*Bulla canon.*, XXVII.)

Il les corrige, il les déracine dans toutes les villes, où le transporte son zèle; et jusqu'au pied du trône disparaissent les iniquités, qu'il ne craint pas d'y combattre. Jamais il ne les combattit avec plus de force qu'à la cour de Henri le Grand.

A cette cour, où dominaient le génie de la guerre et le génie de la politique; où la volupté comptait plus de partisans que la piété; où l'erreur, écartée du trône, exigeait encore des ménagements, des réserves, pour ne point voir se renouveler les scènes sanglantes des règnes précédents. A cette cour, où le monarque le meilleur, le plus grand des potentats, et le plus humain des hommes, le plus sage de ses ministres, et

Digitized by Google

le plus brave de ses généraux, *vainqueur et père* de ses sujets, aimait les talents, et les protégeait; accueillait le zèle, et l'employait; consultait la vertu, et la respectait. Heureux! s'il n'eût pas régné dans un siècle de prétention, de révolte, de fanatisme.

Les oracles de Nathan réveillèrent autrefois les remords de David. Qui pourrait dire les sentiments qu'éprouve Henri le Grand au développement de la morale prudente qu'enseigne François de Sales? Toujours étonné de cette douceur inaltérable, qui caractérise ses discours, ses actions, il l'honore de la plus intime familiarité, lui communique ses doutes, le comble d'éloges. Me demandera-t-on à présent quels sont les fruits utiles de l'apostolat que François de Sales exerce à la cour? Le fruit de son apostolat, c'est d'inspirer au monarque le zèle de la religion; c'est de se concilier tous les suffrages par sa douceur; c'est d'achever dans le tribunal de la pénitence les conversions qu'il a commencées dans la chaire de vérité.

La direction des consciences est peut-être de toutes les fonctions du sacerdoce la fonction la plus difficile et la plus ingrate. Qu'il faut de talents, qu'il faut de vertus à celui qui l'exerce! Ces vertus, ces talents, François de Sales les possède. En fit-on jamais un usage plus avantageux à la piété? Diversifier les méthodes de sa direction, selon la diversité des caractères et des besoins; entrer dans la distinction nécessaire des états, des âges; reprendre sans rebuter, plaire sans flatter, punir sans désespérer, rendre la vertu facile sans la rendre moins sévère, voilà sa morale. Morale qu'il prend lui-même soin de justifier contre ceux qui l'attaquent. *J'aime mieux*, leur dit-il, *inspirer la confiance que le désespoir; faire des pénitents que des hypocrites.* Sentiments dignes d'un saint, dignes d'un Athanase, d'un Ambroise... Ministres de la réconciliation, soyez des saints; vous penserez comme François de Sales, vous agirez comme lui... Eh! comment ne pas imiter la conduite d'un ministre, dont la douceur, dans le tribunal de la pénitence, est toujours justifiée par des conversions que j'appellerais presque des miracles?

Sera-t-on surpris à présent, si le plus doux des apôtres, le plus doux des directeurs est employé par toutes les puissances de l'Europe, dans les entreprises les plus essentielles? Tantôt la cour de Rome envoie François de Sales, comme un ange de paix, dans les abbayes d'Abondance, de Sise, de Taloire, d'Orbe, où s'étaient introduits la division, le relâchement; et, par la douceur de ses représentations, il y ramène la concorde, la régularité.

Tantôt il est nommé, par la cour de Bruxelles, l'arbitre des intérêts les plus délicats. Depuis longtemps toute l'Europe retentissait de la dispute éclatante, qui s'était élevée entre l'archiduc Albert et le clergé du comté de Bourgogne. Les souverains pontifes avaient interposé leur autorité; mais leur autorité n'avait pu concilier ni le prince jaloux de ses droits, ni le clergé jaloux de ses priviléges. Médiateur entre le trône et l'autel, François de Sales ne fera parler que sa douceur; et sa douceur triomphera. Par elle se termine un démêlé que n'avaient pu terminer les plus profonds politiques.

Des négociations plus honorables encore lui sont confiées par son souverain. Le cardinal de Savoie est désigné ambassadeur à la cour de Louis XIII. L'objet de son ministère est d'obtenir de ce monarque la princesse, sa sœur, pour le prince de Piémont. Sur qui roulera tout le succès de cette importante démarche? sur l'homme, dans lequel le duc de Savoie respecte l'homme le plus précieux de ses Etats, sur François de Sales. François de Sales accompagne le prélat. Que dis-je? il est son guide, son oracle. C'est lui qui dispose les esprits; lui qui les rapproche, qui les concilie. Je me trompe encore : François de Sales n'entreprend rien, et il exécute tout. La France ne croit pas pouvoir mieux remettre ses intérêts qu'entre les mains de la piété, de la douceur... C'est que la cour de Louis XIII conserve pour François de Sales les mêmes sentiments d'admiration, de respect, de confiance, qu'avait eus pour lui la cour de Henri IV : la même confiance dans sa sagesse, le même respect pour sa sainteté, la même admiration pour ses ouvrages.

Les ouvrages de François de Sales couronnent ses travaux. Par ses travaux, il a fait naître la paix au sein des troubles : *optata pace.* Il va par ses écrits introduire le véritable esprit du christianisme dans tous les Etats : *cunctis mortalibus.*

Je connais tous les chemins des contrées dans lesquelles je dirigerai vos pas; j'en ai souvent parcouru les sentiers, les détours, disait à Tobie l'ange qui devait être son conducteur : *Novi, et omnia itinera ejus frequenter ambulavi.* (*Tob.*, V, 8.) Monde profane! peut dire François de Sales, j'entreprends, dans mes ouvrages, de vous faire connaître et la dévotion et la charité; mais je n'en donne des préceptes qu'après en avoir moi-même suivi les règles. Mes actions justifient mes écrits : *Novi, et omnia itinera ejus frequenter ambulavi.*

Ce que l'humilité ne permet à l'évêque de Genève ni de penser, ni de dire, sa conduite le dit; elle le prouve. Qu'était François de Sales, lorsqu'il commença d'instruire, par ses ouvrages, l'univers, tous les siècles? C'était un homme renfermé dans les exercices d'une piété sans faste, sans ostentation; qui semblait vivre, comme vivent les autres hommes, lorsqu'il s'élevait au-dessus d'eux par la pratique des plus sublimes vertus. Dans le commerce du monde, ennemi de la singularité; au pied de la croix, embrasé du feu céleste, dont brûlaient un saint Paul, un saint Augustin, une sainte Thérèse : *Aimer, ou mourir;* tel était le langage que sa bouche et son cœur ne cessaient de répéter. C'était sa devise; c'étaient ses sentiments.

Digitized by Google

Ce sont ces sentiments qu'il se propose d'inspirer dans ses ouvrages. Dans l'un, il imite le prince des apôtres; c'est l'instruction la plus simple, mais la mieux réfléchie: dans l'autre, il imite l'aigle des évangélistes; son vol est aussi rapide qu'audacieux. Ici, l'on admire un langage plus éloquent, plus sublime; c'est un feu qui embrase: là, c'est une lumière qui dirige; peu d'ouvrage plus utile, peut-être plus nécessaire.

Oui, mes frères, utile, nécessaire même, cet ouvrage (*Introd. à la vie dévote*, première part., c. 1), dans lequel François de Sales apprend à tous les mortels à se sanctifier par la pratique d'une dévotion véritable et solide. Ce n'est ni dans une retraite perpétuelle, ni dans de perpétuelles contemplations, qu'il la fait consister; mais dans l'accomplissement exact des devoirs qu'impose dans tous les états le christianisme. Dans tous les états, on peut en avoir l'esprit, en observer les règles, en recueillir les fruits. Avec quelle justesse de couleurs ne peint-il pas ce fantôme de piété, qui ose en usurper le nom sans en avoir le mérite! Sous son inimitable pinceau, les peines disparaissent, elles se changent en délices. Le monde y voit la piété, telle que les Josué, les Caleb annoncent à Moïse la terre de promission, non pas comme une région, où l'air contagieux qu'on respire fait trouver la mort, mais comme une terre dont la beauté égale la richesse... (*Ibid.*, c. 2.) C'est dans ce livre instructif, que, rival des Basile, des Grégoire, ce docteur des derniers siècles enseigne l'art trop ignoré d'être pieux sans feinte, sans scrupule, sans superstition, noble et modeste dans la grandeur, généreux et pauvre dans l'opulence, mortifié au milieu des plaisirs, solitaire au milieu du monde; c'est là qu'il apprend aux hommes à cesser, en quelque sorte, d'être hommes sans s'élever au-dessus de l'humanité. Quel ouvrage! L'*Introduction à la vie dévote* fait marcher le nom de François de Sales parmi les noms les plus sûrs de l'immortalité.

L'immortalité n'est pas moins acquise à son *Traité de l'amour de Dieu*. Où trouver plus d'élévation dans les idées, plus d'images dans les expressions, plus de force dans les preuves, plus de sentiments dans les réflexions, plus de lumières jusque dans les plus abstraites profondeurs de la théologie mystique? Dans le même sujet, que saint Augustin a traité avec tant d'énergie, saint Bernard avec tant d'onction, François de Sales s'ouvre une carrière nouvelle. Il a toute la solidité qui frappe dans l'évêque d'Hippone; il a toute la délicatesse qui charme dans l'abbé de Clairvaux; et qui comparerait principes à principes, maximes à maximes, conséquences à conséquences, balancerait à décider lequel des trois panégyristes de l'amour de Dieu a proposé sur ce grand précepte des questions plus intéressantes, donné des règles plus sûres, saintement prodigué plus d'érudition, plus de piété. Si saint Augustin nous apprend que l'amour est la perfection du culte de Dieu; si saint Bernard nous enseigne que le motif de l'amour de Dieu, c'est Dieu; nous lisons dans François de Sales que la gloire de cet amour consiste à brûler, à consumer tout ce qui n'est pas lui-même. Nous lisons... Que fais-je? Analiser un ouvrage, où tout est beauté, richesse, sentiment, c'est le défigurer, ce n'est point le faire connaître. Connaissez-le dans un seul trait. L'ouvrage de François de Sales est le portrait de son cœur; de ce cœur tendre, sensible, compatissant, qui toujours se fait un devoir de conduire les hommes à la piété par la douceur.

A cette douceur doit s'attribuer le vain reproche de morale relâchée, qu'ose faire à François de Sales l'esprit de malignité, d'injustice. Morale relâchée! Mais on a donc oublié que François de Sales a puisé ses leçons dans les leçons de saint Paul, ses maximes dans les maximes de saint Augustin, ses décisions dans les décisions de saint Thomas. Morale relâchée! Mais où sont-ils ces aveugles accusateurs, qui ne craignent point de contredire les suffrages unanimes, qu'ont donnés aux écrits de François de Sales les souverains pontifes, les rois, les princes, les savants, les peuples, toutes les langues, toutes les nations, les ennemis même de l'Eglise et des saints? Morale relâchée! Je n'ignore pas qu'à la face des saints autels un prédicateur fougueux osa condamner les écrits de l'évêque de Genève; et, par un attentat inouï, les livrer aux flammes dévorantes; mais du trône de l'Eglise, mais de la cour des rois, mais du sanctuaire des sciences partirent mille et mille voix qui vengèrent François de Sales et sa doctrine. Qu'est-ce qu'un jugement passionné, que toute la terre désavoue? On n'a besoin ni d'excuse, ni d'apologie quand on n'a pour ennemi que le faux zèle.

Morale relâchée! Censeurs téméraires! Que n'ajoutent-ils aussi: fausse spiritualité, présage du quiétisme? Combien d'efforts le quiétisme n'a-t-il pas faits pour se saisir des ouvrages sortis de la plume de François de Sales? Mais, dans les maximes de François de Sales, le clergé de France a reconnu des maximes opposées à celles qu'essayait d'accréditer l'esprit de mensonge. Mais le savant Bossuet a démontré aux disciples de Molinos, que se parer du nom de François de Sales, c'était une usurpation également injurieuse et à ce saint et à l'Eglise.

L'Eglise nous donne de la doctrine, enseignée par François de Sales, la véritable idée que nous devons en avoir. On y trouve, dit-elle, une voie sûre et facile pour arriver au comble de la perfection chrétienne: *Iter ad christianam perfectionem tutum et planum demonstrat.* (*In Offic. S. Franc. Salesii.*) Une voie sûre: la doctrine de François de Sales est sévère en elle-même. Tout y réprime la concupiscence, tout y détruit le vieil homme. C'est le joug de Jésus-Christ: *iter tutum*. Une voie facile: pour former l'homme nouveau, François de Sales s'attache à l'esprit de l'Evangile. Le joug de Jésus-Christ, il le rend doux, il le rend léger

Digitized by Google

par la manière sagement réfléchie dont il oblige à le porter : *iter planum.* Une voie sûre, parce qu'il exige tout ce qu'exige la religion. Il ne donne rien aux passions, rien à l'amour-propre : *iter tutum.* Une voie facile, parce qu'il accorde tout ce que la religion permet d'accorder. Pour obtenir tout ce qu'on doit, il ne demande que ce qu'on peut : *iter planum.*

Une doctrine si pure, si solide, pouvait-elle ne pas faire voler le nom de François de Sales dans tout le monde chrétien ? Je le vois, pour ainsi dire, accablé sous le poids des honneurs, que lui rendent et les rois de la terre et les princes de l'Eglise.

Ses ouvrages, envoyés par Marie de Médicis à Jacques I^er^, roi d'Angleterre, y reçoivent les mêmes applaudissements que dans les royaumes catholiques. Le monarque séparé de l'Eglise en admire l'apôtre, le vengeur ; il l'invite à sa cour. Pourquoi la politique des puissances, auxquelles François de Sales doit obéir, s'oppose-t-elle aux désirs du monarque, au zèle du saint ? Nouveau Germain, peut-être aurait-il, dans les îles Britanniques, porté les derniers coups à des erreurs plus difficiles à détruire que celles du pélagianisme. Peut-être la conversion du prince..... Grand Dieu ! ce n'est pas à moi d'interroger vos décrets. Vous avez inspiré le dessein ; vous n'en avez pas permis l'exécution. François de Sales vous en a fait le sacrifice... Il en a eu le mérite à vos yeux ; c'est plus que d'en avoir eu la gloire aux yeux des hommes.

Cette gloire ne lui était pas nécessaire pour mettre le sceau à sa réputation. Traduits dans toutes les langues, ses ouvrages l'avaient rendu l'apôtre de l'univers. C'est à ces mêmes ouvrages qu'il doit l'honneur d'être consulté, comme un autre Jéthro, par les maîtres en Israël, dans les conjonctures les plus difficiles.

Sous le pontificat de Clément VIII avait commencé cette fameuse congrégation, dans laquelle deux ordres connus agitaient les questions les plus épineuses avec autant d'érudition que de chaleur... Les systèmes sur la grâce feront toujours une source inépuisable de disputes. Paul V était monté sur le trône apostolique. Spectateur affligé de ces combats, où trop souvent brillait le génie aux dépens de la charité, il invite François de Sales à décider. Que l'oracle prononce, et la cause est finie. Non, François de Sales ne prononcera pas. Capable d'approfondir les difficultés, il se contente de gémir sur le trouble. Sensible aux intérêts de deux ordres compromis, plus sensible encore au bien de la religion, il fait envisager une décision définitive comme une décision funeste à la paix de l'Eglise : voilà l'homme modéré. Il conserve aux deux parties son estime et sa confiance : voilà l'homme sage. Après avoir développé la doctrine des livres sacrés, celle de l'Eglise et des conciles : *Il est étonnant*, s'écrie-t-il, *qu'on s'applique avec tant d'ardeur à disputer sur les opérations merveilleuses de la grâce, et qu'on néglige toujours de répondre à ses salutaires effets.* Voilà le saint.

Le saint, qui par la douceur de sa morale fait revivre le véritable esprit du christianisme dans tous les états : *cunctis mortalibus.* Mais le panégyriste le plus utile de la piété en est encore le propagateur le plus heureux ; et le fruit de ses constitutions, c'est de perpétuer la perfection évangélique dans tous les siècles ? *ut fruerentur.*

Déjà, par la sagesse de ses conseils, François de Sales avait guidé le cardinal de Bérulle dans l'établissement de sa congrégation ; il avait introduit l'esprit de sainte Thérèse dans les principales villes de la France. Déjà dans la ferveur de sa piété il s'était associé lui-même aux enfants de saint François de Paule. Déjà par ses soins, sous ses auspices, s'étaient élevées de saintes sociétés, les unes dévouées au culte de la croix, les autres consacrées à l'adoration de l'Eucharistie, celles-ci destinées à faire fleurir la piété envers Marie, celles-là fondées pour renouveler la retraite et les austérités des Hilarion, des Pacôme.

Des travaux si multipliés auraient épuisé le zèle d'un cœur moins grand que le cœur de François de Sales ; ils ne sont pour lui que les essais d'un plus vaste dessein. Un ouvrage, dont le succès doit subsister au delà de lui-même, s'ébauche dans son esprit. Son imagination en crayonne le plan. Fertile en ressources, son génie en combine les moyens. Il réfléchissait encore sur les difficultés de l'entreprise qu'il méditait, lorsque le ciel lui suscite un secours puissant, efficace, pour l'exécuter.

Sous les lois de la piété, vivait dans la Bourgogne une femme forte, également propre à l'obéissance et au gouvernement. Dans ses veines coulait le sang de saint Bernard. Héritière de son génie, elle l'était de ses vertus. Des talents naturels, un mérite acquis, de généreux sentiments, lui conciliaient les suffrages publics. Humble dans l'élévation, charitable dans l'opulence, supérieure à la prospérité, supérieure aux disgrâces, fille soumise, épouse fidèle, mère tendre, elle s'était exercée à la sainteté de tous les états. Au milieu de la licence du monde, jamais son cœur n'en avait contracté les vices. O mon Dieu ! vous sembliez n'avoir brisé ses premiers liens que pour la rendre capable d'en former d'indissolubles. Elle avait perdu dans le baron de Chantal un époux, un ami ; elle trouve dans François de Sales un maître, un modèle.

La brillante postérité que vont produire au Seigneur le zèle d'Abraham, et la prudence de Sara ! François de Sales ouvrira la carrière : la bienheureuse de Chantal sera la première qui s'empressera d'y marcher. Il dictera la loi ; elle la suivra. Il préparera l'institut ; elle l'embrassera. Il en sera le père ; elle en sera l'ornement.

Paraissez, constitutions incomparables par votre sagesse, par votre discrétion, par votre douceur : *Constitutiones sapientia, discretione, suavitate mirabilis.* (*In Offic.*

Digitized by Google

S. Franc. Sales.; *Brev. Rom.*) Paraissez. L'Eglise vous approuvera, le monde vous admirera, vous formerez un peuple d'élus... Avant François de Sales, des hommes respectables avaient recueilli les débris du monde vertueux, et, selon la différence des vocations, avaient ouvert différents asiles à la piété. Ici, la contemplation avait eu ses modèles : là, le zèle avait eu ses apôtres. Partout s'étaient immolées des victimes à la pénitence. Mais aucun des législateurs ne s'était encore livré à l'idée charitable de rassembler sous une règle, fruit de la modération, les personnes du sexe, qui, dans la maturité de l'âge, dans l'état de viduité, dans les infirmités même, désirent de se consacrer sans retour au Seigneur, et de couler leurs jours sous les lois de l'obéissance. Il fallait la douceur de François de Sales pour inventer le plan, raisonner les exercices d'un ordre qui fixât des âmes religieuses dans un genre de piété assorti à la faiblesse même : *Dulcis et rectus dabit legem.* (*Psal.* XXIV, 9.) Un sexe, dont un tempérament délicat est le partage, ne doit point se promettre de renouveler les miracles de pénitence proposés par les Bruno, par les Romuald.

Que fait la douceur éclairée de François de Sales? Elle proportionne ses règlements aux caractères de celles qui doivent embrasser son institut. Sa prudence épargne les exercices d'une vie pénible, laborieuse; mais elle exige la pratique d'une entière et fidèle obéissance. Elle retranche une pauvreté onéreuse; mais elle commande un humble détachement. Elle substitue aux pénitences qui consument le corps, les mortifications qui éprouvent l'esprit. Ce n'est point dans l'ostentation des œuvres que François de Sales place le crucifiement évangélique; c'est dans les privations secrètes du cœur. Veut-on connaître l'esprit de la Visitation? Pour y parvenir à la perfection, il ne faut y savoir que triompher de soi-même.

Il s'élève ce nouvel ordre, aussi glorieux à l'humanité qu'à la religion. L'époque de sa naissance est celle de sa célébrité. Accrédité par la douceur de François de Sales, protégé par le zèle du cardinal de Marquemont, dirigé par la sagesse de Vincent de Paule, il s'établit dans toute la France, dans toute la Savoie. Mais la Savoie, la France, borneront-elles le cours de ce fleuve utile? Non, non : ses eaux fécondes se répandront en Italie, en Flandre, en Bavière, en Pologne, jusque dans le nouveau monde. Les filles de François de Sales rempliront toute la terre de l'éclat de leurs vertus : *Semen ejus hæreditabit terram.* (*Psal.* XXIV, 13.) Leurs succès perpétueront le succès de leur père. Elles feront revivre sa charité, sa douceur, dans des climats où l'on ne connaissait que ses ouvrages et sa réputation. François de Sales ne sera plus; et, par elles, il contribuera encore au triomphe de la piété sur la terre : *Et in bonis demorabitur.* (*Ibid.*)

François de Sales ne sera plus! Hélas! il paya donc à la mort le tribut fatal que lui payent tous les mortels, ce nouveau Moïse par sa douceur... Le duc de Savoie l'appelle pour lui confier les négociations importantes de ses Etats, ainsi qu'autrefois Grégoire X appela saint Bonaventure pour lui confier les intérêts les plus précieux de l'Eglise. D'autres orateurs vous inviteront à suivre les pas de François de Sales dans le comtat d'Avignon, où Louis XIII, vainqueur du calvinisme, lui témoigne la même confiance que témoignait à Bonaventure saint Louis, vainqueur de l'hérésie albigeoise. Un spectacle plus intéressant m'arrête sur les bords du Rhône. L'évêque de Genève arrive. Il est reçu comme un prophète, dans la même ville où le docteur Séraphique fut reçu comme la colonne de la chrétienté. Celui-ci mourut au milieu des applaudissements que lui donnait tout un concile : celui-là expire au milieu des larmes que lui donnent le clergé, les grands, le peuple, un ordre naissant qui croit périr avec lui. Lyon conserve encore avec respect les restes vénérables de saint Bonaventure, l'implore comme son protecteur, et, depuis cinq siècles, n'a point cessé d'éprouver ses bienfaits. Lyon possède le cœur de saint François de Sales. De ce cœur émane une vertu puissante, qui dissipe les langueurs, détourne les fléaux. Chargé des dons de la reconnaissance, ce cœur console ce royaume de n'avoir pu conserver toutes les dépouilles mortelles d'un saint, dont la mémoire y subsistera autant qu'y subsistera la religion.

Joseph avait ordonné que ses ossements inanimés fussent transportés de l'Egypte dans la terre de Chanaan. Ses intentions furent remplies par ses frères. François de Sales avait désiré qu'après son trépas son corps fût rendu à sa patrie. Un frère, son successeur, un autre lui-même, remplit ce désir, si cher à son cœur. O Savoie! jouissez du trésor que la France vous cède par respect pour François de Sales. Alexandre VII, qui s'intéressait à la gloire de ce saint, parce qu'il lui devait et la tiare, et la vie, a cru devoir autoriser son culte dans tout le monde chrétien. Que par vous ce culte reçoive un nouvel éclat. Que François de Sales ne cesse point d'être votre guide, après avoir été votre apôtre. L'univers possède ses ouvrages et son ordre; vous possédez ses cendres... Ah! que son tombeau soit toujours l'écueil contre lequel viennent se briser l'hérésie, le libertinage, l'irréligion. Que de ce tombeau sorte encore une voix de douceur, qui se fasse entendre dans toutes les parties de la terre. Que cette voix efficace forme encore des hommes, qui, comme François de Sales, préviennent en faveur de la vérité par la douceur de leur caractère; qui, par la douceur de leur gouvernement, rendent la vérité aimable; qui, par leur douceur dans les contradictions, ménagent à la vérité des conquêtes : *Volui lenitate gubernare subjectos.* Que par la douceur de leur conduite la vérité triomphe : Qu'ils fassent triompher la piété par la douceur de leur

Digitized by Google

morale. Que cette morale, qui est celle de Jésus-Christ, fasse naître la paix au sein des troubles, fasse revivre l'esprit du christianisme dans tous les états, fasse régner la perfection évangélique dans tous les siècles : *Ut optata cunctis mortalibus pace fruerentur.*

La vérité, disait saint François de Sales, dans ses *Lettres*, comparables pour l'esprit à celles de saint Jérôme, à celles de saint Augustin pour le sentiment, pour la piété, à celles de saint Bernard ; *la vérité, qui n'est point charitable, procède d'une charité qui n'est point véritable.* Ministre du Très-Haut, qui avez choisi ce glorieux pontife pour votre protecteur, pour votre modèle, profitez de ses leçons, imitez ses exemples. C'est le moyen de reproduire ses succès sur la terre, et de mériter la couronne dont il jouit dans le ciel

PANÉGYRIQUE XIII.

SAINT AUGUSTIN, ÉVÊQUE D'HIPPONE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Prononcé le 28 août 1755, dans l'église des Grands-Augustins.

Manus ejus contra omnes. (*Gen.* XVI, 12).
Seul il est contre tous.

Monseigneur (76),

Chaque saint semble avoir un caractère qui le distingue. Paul est le docteur des nations; Athanase, la terreur de l'arianisme; Chrysostome, l'oracle des prédicateurs; Grégoire de Nazianze, l'aigle de la théologie; Antoine, l'ange du désert; Ambroise, le maître des pontifes; Bernard, l'âme des conciles. Une seule image achève le portrait de chacun de ces héros chrétiens : tous ces traits divers, il faut les rassembler pour rendre le portrait de saint Augustin : *Manus ejus contra omnes.*

Augustin! quel nom! combien d'hommes dans un seul homme! Fléau de l'incrédulité, terreur des hérésies, panégyriste de la religion, docteur de la grâce, lumière des conciles, modèle des pontifes, prodige de pénitence... Orateur sublime, philosophe subtil, théologien profond, controversiste incomparable; que n'est-il pas? Ouvrages lumineux, travaux multipliés, succès étonnants, assemblage heureux de toutes les vertus. Je dis beaucoup, je ne dis point assez. Augustin fut l'admiration de son siècle, l'appui de l'Eglise, le vengeur de la foi, l'oracle du monde; et treize siècles écoulés n'ont fait qu'ajouter à sa réputation le sceau de l'immortalité.

Sous quel point de vue saisirai-je donc son éloge? Ah! pour me fixer dans une idée qui réponde à celle qu'ont de saint Augustin les savants qui le consultent comme leur maître, l'Eglise qui consacre sa doctrine, les conciles qui se règlent sur ses décisions, les religieux qui le respectent comme leur législateur, il faut à la fois représenter dans lui un apôtre, un docteur, un pontife, un saint, qui seul suffit à la religion contre tous ses ennemis : *Manus ejus contra omnes.*

Augustin est capable d'entreprendre seul tous les ennemis de la religion : premier point. Augustin triomphe seul de tous les ennemis de la religion : second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Monseigneur,

Quel héros chrétien plus capable, que saint Augustin, d'entreprendre seul tous les ennemis de la religion? Plus capable de les instruire par sa pénitence, de les combattre par ses talents, de les confondre par son autorité? *Manus ejus contra omnes.*

Tout instruit dans les grands hommes, leurs vices, ainsi que leurs vertus. Leurs vices apprennent au monde qu'il est de l'homme de s'égarer, et que souvent le grand homme a de plus grandes faiblesses. L'humanité se trouve partout... Leurs vertus apprennent au monde, que, s'il est de l'homme de se livrer à de funestes penchants, à des passions flatteuses, au crime, et souvent à des crimes odieux, il est du grand homme de les combattre, de les vaincre, de les réparer. Augustin sera, chrétiens auditeurs, une preuve éternelle de cette vérité. Je ne jetterai donc pas un voile flatteur sur ses égarements ; ses égarements n'ont servi qu'à donner un nouvel éclat à sa sainteté. Sa pénitence est une instruction.

Pénitence d'Augustin, l'humilité en est le principe. Elle répare les erreurs de son esprit.

Qu'ils paraissent ici, ces esprits de système, ces apôtres de l'incrédulité, ces prétendus esprits forts, qui tentent de soumettre les augustes vérités de la foi aux faibles lumières de la raison : Augustin leur dira que n'avoir de guide que soi-même, c'est s'exposer au péril presque inévitable de prendre l'erreur pour la vérité. L'orgueil est la source de toutes les illusions.

Avec beaucoup d'esprit, Augustin eut d'abord beaucoup d'amour-propre. Avide d'une vaine gloire, de la gloire humaine, elle seule pique son ambition. Le titre fastueux de savant est un titre qui le flatte, qui le séduit. Pour le mériter, il veut tout savoir, et il s'égare. Il se présente lui-même, semblable au navire fragile, qui flotte sur une mer orageuse, et qui partout ne rencontre que des écueils. Il passe, en effet, de sentiments en sentiments, pour chercher la vérité. Rien ne le fixe. Disciple de Pyrrhon, il se plaît dans un doute toujours renaissant; bientôt ce doute l'importune. Disciple d'Epicure, il érige des autels à la volupté; bientôt la volupté ne lui laisse que des remords. Disciple de Manès, il se perd dans l'absurde système de deux principes, qui toujours se combattent sans jamais se détruire; bientôt il aperçoit combien ce système est ruineux.

(76) M. l'évêque de Bayeux, officiant.

Digitized by Google

Déjà sur les brillants théâtres de Carthage et de Rome, il parle, on l'admire. Son ambition est flattée, sa vanité n'est point satisfaite. L'homme porte toujours ses désirs au delà de ses succès.

Tel était Augustin abandonné à lui-même; que deviendra-t-il par la grâce? Dans Augustin changé, pénitent, on ne trouvera plus qu'un homme saintement jaloux de s'abaisser autant aux yeux des hommes, qu'il était follement empressé à se les ménager pour admirateurs.

Augustin avait souhaité de faire retentir de sa gloire toutes les parties de l'univers; il entreprendra d'instruire tous les siècles de ses humiliations.

Il l'entreprend dans le livre utile de ses *Confessions*, livre où le regret présent retrace les anciennes faiblesses, et les déplore; où l'esprit détrompé réfléchit sur les illusions de l'esprit, et les combat; où l'homme nouveau gémit sur la vanité du vieil homme, et la punit: où la modestie ne sait rien dérober à la vérité, pour laisser encore quelques retours à l'amour-propre; où le cœur pénitent se représente les fers que le cœur séduit s'était forgés, et les arrose de ses larmes. Livre immortel! image de la sincérité, fruit du repentir, chef-d'œuvre de l'humilité, miracle de la pénitence. Livre, dans lequel saint Augustin est d'autant plus admirable, qu'il était plus éloigné de s'y faire admirer. Il ne cherchait que son humiliation, il n'a travaillé que pour sa gloire.

La gloire d'Augustin avait été autant éclipsée par les égarements de son cœur que par les erreurs de son esprit.

Monde profane! peut-être vous êtes-vous fait un coupable délice de suivre Augustin dans la route fatale, où l'ivresse des passions l'a souvent ravi à lui-même; mais instruisez-vous. Comparez ce qu'était Augustin à ce qu'il est devenu, lorsqu'une fausse idée de liberté, d'indépendance, le fortifiait dans l'habitude, aggravait la pesanteur de ses chaînes; lorsque dans le sein de l'indolence, il goûtait des plaisirs qu'une ingénieuse délicatesse savait assaisonner et rendre toujours nouveaux, toujours plus intéressants; alors Augustin prouvait au monde, que le cœur le plus vaste s'arrête souvent aux objets les plus bornés. C'est le faible de l'homme, et vous l'imitez. Mais, lorsque vous le verrez triompher de tant d'objets séducteurs, lorsque vous le verrez commander à ses passions et les vaincre, vous applaudirez sans doute à son courage, mais peut-être ne l'imiterez-vous pas.

L'heureux moment, auquel le ciel avait arrêté le changement d'Augustin, approchait. La victoire n'a été plus longtemps suspendue que pour être plus éclatante. Cependant Augustin chancelle encore..... Il veut, il cesse de vouloir; il forme un désir, ce désir, il l'étouffe; il projette, il retarde; il promet, il se rétracte. Toujours incertain, il varie, il change. L'esprit s'oppose au cœur, le cœur s'oppose à l'esprit. Augustin combat contre Augustin; un doute se dissipe, un doute renaît. L'amour, la haine, la résolution, l'irrésolution, la vérité, le mensonge, la vertu, la passion, livrent, dit-il, son âme agitée aux inquiets transports de mille sentiments contraires.

Augustin soupire: *suspirabam;* Monique gémit, Pontitien exhorte, Alipe représente. L'arbre frappé de la foudre est l'image d'Augustin frappé au récit des vertus d'Antoine. Il croit entendre une voix impérieuse qui lui dit: Prends et lis: *Tolle, et lege.* (*Confess.*) Il lit. Ciel! les vives impressions que fait sur lui la doctrine touchante de saint Paul! C'est la grâce qui lui parle dans les écrits de ce grand apôtre. La conquête est préparée..... La grâce achèvera bientôt son ouvrage. Elle conduit Augustin à Milan.

Dans Carthage, dans Rome, il avait trouvé des maîtres du vice, de l'erreur; il trouve à Milan un apôtre de la vérité, un modèle de toutes les vertus. Un pontife savant et humble, habile à manier les esprits, plus habile à maîtriser les cœurs par l'attrait innocent de ses prédications; hardi dans ses entreprises, ferme à les soutenir, capable de résister aux puissances mêmes, et de faire plier la majesté impériale sous les difficiles lois de son zèle inflexible, Ambroise, le grand Ambroise était alors l'ornement, le soutien de l'Eglise, l'oracle, la lumière de l'univers.

Sous les auspices de ce guide respectable, Augustin brise ses liens. L'inconstance est fixée, Augustin n'est plus lui-même. Quel changement! Ce coupable corps, qu'il idolâtrait, devient la victime de mille supplices diversifiés; ingénieux tyran de lui-même, il imite les raffinements de ses voluptés dans les pieux excès de sa pénitence; les sens, l'esprit, le cœur, tout est assujetti, captivé, réprimé. Augustin s'impose des lois plus dures, qu'il n'en a suivi de flatteuses. Aux feux criminels d'un profane amour succèdent les saintes ardeurs de l'amour divin. Son cœur n'a fait que changer l'objet de sa tendresse, Dieu seul y régnera désormais. Tous les pas d'Augustin seront marqués par de nouveaux sacrifices; la charité, qui l'embrase, va répandre son feu sacré dans toutes ses actions, dans tous ses écrits; et le monde édifié ne pourra plus décider si la science l'emporte dans Augustin sur la sainteté, ou la sainteté sur la science.

Ainsi donc, ô mon Dieu! vous instruisez par l'exemple d'un seul homme, tant d'hommes égarés dans les voies obliques de l'hérésie, tant d'hommes perdus dans les voies attrayantes du vice. Augustin, qui flottait entre mille erreurs, fixé dans le sein de l'Eglise, soumis à l'Eglise jusqu'au point de dire qu'il ne croirait pas même à l'Evangile, si l'autorité de l'Eglise ne l'engageait pas à le croire: *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ commoveret auctoritas.* (S. Aug.) Augustin, esclave de ses passions, devenu la conquête de la grâce, un modèle de pénitence; ah! qu'un tel exemple est un puissant exemple! Non, j'ose le dire, non: avec moins de vices, avec une vertu plus constan-

Digitized by Google

ment pratiquée, Augustin serait moins propre à vaincre les ennemis de la religion. Avec la même pénitence et sans les mêmes talents, son exemple serait moins instructif; il n'appartient qu'au grand homme de donner de grandes leçons. Capable d'instruire les ennemis de la religion par sa pénitence, Augustin est aussi capable de les combattre par ses talents : *Manus ejus contra omnes.*

La religion est établie sur un fondement inébranlable, dit saint Augustin (*De vera relig.*); ses ennemis peuvent l'attaquer, ils ne pourront jamais la détruire. L'enfer s'efforce inutilement de lui porter mille coups redoublés, ses coups redoublés retombent sur lui-même.

Quelle était la triste situation de l'Eglise dans le siècle de saint Augustin? L'idolâtrie renaissante de ses cendres, l'hérésie soutenue par les puissances, le vice accrédité par la contagion de l'exemple; voilà les maux qui l'affligeaient : et, pour comble de disgrâces, elle trouvait son tyran dans celui qui aurait dû se montrer son protecteur, Constance, fils et successeur de Constantin le Grand; fils indigne d'un si religieux père. La religion gémissante réclamait un puissant secours, le ciel lui suscite saint Augustin.

Quel génie! Il semble que les livres saints nous en aient tracé le portrait. Génie prématuré : *Spiritus intelligentiæ.* (*Sap.*, VII, 22.) Né avec cette supériorité de talents, qui se développe insensiblement dans les autres, à peine il entre dans la carrière des sciences, et il étonne par l'étendue de ses lumières, par la justesse de son discernement, par la facilité de sa pénétration; on dirait qu'il n'apprend rien, qu'il sait tout. Génie qui réunit toutes les parties, dont chacune concourt à former un orateur parfait : *Spiritus disertus.* (*Ibid.*) La nature l'avait fait éloquent; et les maîtres les plus consommés dans l'art de parler lui communiquent moins les riches secrets de cette science, qu'ils ne reçoivent de lui des préceptes. Les villes les plus savantes du monde voient les arbitres de l'éloquence puiser dans les leçons d'Augustin, l'art de peindre les objets, d'animer les images, d'exprimer les sentiments, d'ennoblir les idées. Déjà dans les panégyriques applaudis de Maxime et de Bauton, Augustin avait rassemblé les ornements étudiés de cette éloquence profane, qui étonne par les saillies de l'esprit, par la sublimité des pensées, par les grâces du style, par la délicatesse des éloges; tout annonçait le génie, le goût. Dans Augustin semblait revivre cet orateur unique, qui fit tant d'honneur au siècle d'Auguste, et que, dans tous les siècles, on ne se lassera point de lire, d'admirer. Mais ce n'était encore là que l'aurore qui devait amener le soleil. Le rhéteur était un grand homme, un plus grand homme va se montrer dans l'apôtre; Augustin est destiné au ministère évangélique. Valère, évêque d'Hippone, avait déjà fourni une longue carrière, il pensait à se procurer un successeur. Exact appréciateur, juge éclairé du mérite, il croit présager tout ce que l'Eglise doit espérer d'Augustin; il lui fraye l'entrée du sanctuaire, lui confie le soin d'instruire. Augustin paraît dans la chaire de vérité; il paraît dans Hippone avec le même éclat que saint Jean Chrysostome avait paru dans Constantinople.

Chrysostome parlait dans la ville impériale, devant les majestés de la terre; il fixait l'attention par l'élévation de ses idées; une ville maritime, peu féconde en hommes d'érudition, est le théâtre sur lequel s'exercent les talents d'Augustin. Il attire par la noble simplicité de ses discours. On s'imaginait entendre dans Chrysostome un autre Ezéchiel; Augustin semble prendre pour modèle Habacuc. Le premier saisissait ces traits brillants qui charment; le second se borne à ces réflexions solides qui instruisent. Celui-là tonnait, foudroyait; celui-ci persuade, touche. Le premier s'abandonnait à cette imagination vive, toujours prodigue de ses richesses; le second avare, si j'ose le dire, de l'esprit qu'il pourrait prodiguer, ne parle que le langage des prophètes, de l'Evangile.

Tous deux également propres à défendre les droits de la religion, l'annoncent avec cette dignité que ses ministres doivent toujours respecter. Sublimes, mais sans enflure; naturels, mais sans bassesse; spirituels, mais sans art, ils attaquent le vice avec force, peignent la vertu sous tous les traits qui peuvent la rendre aimable. Tous deux alarment les pécheurs, les confondent, les convertissent. Les discours de tous deux sont couronnés par ce suffrage plus flatteur que tous les applaudissements, par les larmes des auditeurs. Non, je n'oserais décider si Chrysostome, par ses discours, fit dans Constantinople des conquêtes plus importantes à la grâce, qu'Augustin, par ses prédications, n'en fit dans Hippone.

Le philosophe, dans Augustin, ne le cède pas à l'orateur. L'esprit philosophique fut toujours, si je puis m'exprimer ainsi, son esprit. Qui connut mieux l'art d'un raisonnement juste, victorieux? Qui sut mieux lier les principes les plus abstraits, les développer avec cette précision métaphysique qui répand une fécondité inespérée sur les matières les plus stériles, et sur les objets les moins palpables, une clarté si vive, qu'elle porte partout l'évidence, la conviction? Des principes qu'il établit naissent les conséquences, et on les saisit. Il n'a pas encore prononcé; mais, d'après ses premières idées, on ose conclure, et on ne se trompe pas. *Spiritus subtilis.* (*Sap.*, VII, 22.)

Théologien aussi profond que subtil, Augustin semble donner à la religion un jour inconnu jusqu'à lui. Tantôt c'est l'autorité des prophéties qu'il établit; tantôt c'est le mystère de l'Incarnation qu'il justifie. Que de force dans ses raisonnements, lorsqu'il démontre la divinité du christianisme par la résurrection de Jésus-Christ, et la vérité de cette résurrection par l'établissement même du christianisme! Que ne dit-il pas? Que n'écrit-il pas? Le dogme et la morale n'ont

Digitized by Google

rien d'abstrait qu'il ne démêle, de mystérieux qu'il ne sonde, de difficile qu'il n'aplanisse. La loi, l'Evangile, Jésus-Christ, sa grâce, son Eglise, le péché, ses suites, ses châtiments, la foi et ses objets, la charité et ses lois, la pénitence et ses caractères, la miséricorde et ses prodiges, sont également les objets de ses discussions savantes. Découvrez-moi les points de la religion qu'il n'ait point expliqués, et je vous indiquerai tous ceux qu'il embrasse, qu'il développe, qu'il approfondit : *Omnia prospiciens.* (*Sap.*, VII, 23.)

Est-il un controversiste plus éclairé, plus redoutable, plus atterrant? *Spiritus acutus.* (*Ibid.*, 22.) Les systèmes le mieux imaginés, le plus ingénieusement annoncés, le plus artistement combinés, le plus soigneusement enveloppés, n'ont rien qui surprenne sa raison, qui surpasse son intelligence, qui trompe ses lumières. Jusque dans la nuit de l'erreur, il entrevoit les rayons de la vérité. Les manichéens l'ont moins séduit qu'ils ne lui ont prêté des armes pour vaincre la séduction. L'apparence du vrai a pu le surprendre, mais non pas le fixer. Augustin s'aperçoit que le faible de l'erreur est de varier : dans les variations même de l'hérésie, il trouve un motif déterminant pour la quitter.

Venez donc, oracle du manichéisme, présomptueux Fauste, vous, qui, par une éloquence superficielle, mais brillante, savez couvrir adroitement le poison sous mille fleurs; vous qui feriez prendre le langage de l'hérésie pour le langage de la foi; venez, industrieux interprète de l'erreur, efforcez-vous d'en imposer aux lumières pénétrantes d'Augustin. Efforts impuissants! Augustin parle, il dispute, il presse, il confond. Ah! que ne doit pas attendre l'Eglise d'un homme qui, par la seule justesse de son génie, perce le mystère de l'iniquité; d'un homme qui annonce à l'hérésie frémissante ce qu'elle doit se promettre d'Augustin, encore son disciple et déjà son vainqueur.

Constant à chercher la vérité, assez heureux pour la trouver, Augustin ne s'en départira jamais. Jamais il n'aura de doctrine que celle dont la foi sera garant : *Spiritus stabilis, certus.* (*Sap.*, VII, 22.) Par les mêmes vérités, il combattra des erreurs opposées. Contre les manichéens, il vengera les droits de la liberté, parce que les manichéens n'élèvent la grâce que sur les ruines du libre arbitre. Il vengera la puissance de la grâce contre les pélagiens, parce que les pélagiens n'établissent l'empire du libre arbitre que sur les ruines de la grâce. Mais Augustin ne donnera rien à la liberté aux dépens de la grâce; il ne donnera rien à la grâce aux dépens de la liberté. Toujours soutenu dans ses principes : *stabilis*, en apparence, il changera de système, il ne changera pas de doctrine. Il variera ses armes selon la différence de ses ennemis, mais toujours à la gloire de la vérité. Or, quel génie plus propre à combattre les ennemis de l'Eglise, qu'un génie, qui, dans ses sentiments divers, aura toujours le sentiment avoué par l'Eglise! Le point essentiel sera toujours le point auquel il s'arrêtera : *certus.* S'il rétracte un jour ses idées, ce sera moins pour s'être écarté de la vérité, que parce qu'il ne l'aura pas fait assez clairement saisir.

Génie vrai, génie universel. Il semble que les talents d'Augustin ne connaissent point de bornes. Ce que les plus savants ignorent, il ne l'ignore pas. Ses plus mortels ennemis sont forcés de publier qu'il rassemble dans lui seul les lumières de tous les siècles, de tous les hommes. Du sein même du paganisme sort cet aveu, si glorieux à saint Augustin, qu'il est le Père des Pères, le Docteur des docteurs, l'image de la Divinité sur la terre. Toute la terre, en effet, s'empresse à lire ses ouvrages.

Quels ouvrages? Leur multiplicité étonne, leur beauté ravit. Ouvrages brillants, solides, précis, conséquents, qui seront dans tous les siècles de sûrs garants que jamais homme ne posséda des talents plus sublimes, plus variés, plus universels. Un homme à peine peut les lire, ces ouvrages : comment, parmi tant d'occupations, toujours renouvelées, Augustin a-t-il pu en former le plan, en conduire l'exécution? Comment a-t-il pu leur donner ce point de perfection, qui leur imprime le sceau de l'immortalité? Quand il ne nous serait resté de saint Augustin que ses *Lettres*, nous manquerions d'expressions, pour peindre le feu de génie, les traits d'érudition, les beautés de sentiment qu'elles renferment. On doute si l'on y doit admirer davantage, ou l'esprit, ou le cœur d'Augustin.

De quels éloges puis-je donc orner le portrait du docteur incomparable, qui dans ses écrits embrasse toute la religion? Le seul nom de ses ouvrages remplirait un discours. Il faudrait plusieurs volumes pour en faire l'extrait. Chacun, lu séparément, paraît le plus beau, le plus utile; et, dans leur ensemble, se trouvent le génie le plus orné, la science la plus profonde, la piété la plus tendre; le sublime qui transporte, le raisonnement qui convainc, le pathétique qui ébranle, la délicatesse qui plaît, l'onction qui touche, la vérité qui triomphe. L'esprit d'Augustin réunit tous les esprits, sa science toutes les sciences; et l'on n'a pas encore osé décider ce qui est le plus merveilleux dans lui, ou la fécondité, ou la supériorité de ses talents : *Spiritus qui capiat omnes spiritus.* (*Sap.*, VII, 23.)

Je vous le demande, mes frères, où trouver des talents plus propres à combattre tous les ennemis de la religion? Ces ennemis sont-ils des esprits présomptueux qui refusent de croire? Augustin les convaincra. Des esprits rebelles qui dédaignent de se soumettre? Il les humiliera. Des esprits abusés dont on a surpris la religion? Il les détrompera. Des savants enflés de leur savoir? Il les confondra. Sont-ce des hommes célèbres par leur réputation? Il les effacera. Des hommes ensevelis dans les ténèbres du pa-

Digitized by Google

ganisme? Il les éclairera. Des hommes qui n'opposent à la vérité que leurs doutes? Il les fixera. Les opinions, les systèmes, l'erreur, le schisme, l'irréligion, trouveront également dans lui un adversaire invincible, qui les accablera; et qui, pour les accabler, n'aura besoin que de leurs propres armes.

Capable de les combattre par ses talents, Augustin est également capable de les confondre par son autorité : *Manus ejus contra omnes.*

Les hommes au-dessus des autres hommes, par la supériorité du génie, ont nécessairement un caractère d'autorité respectable. Leurs exemples sont contre leurs ennemis une preuve triomphante. Le même coup qui ravit Paul au judaïsme, prépare au judaïsme un destructeur.... Dans un siècle, où la grâce était plus artificieusement combattue, le ciel venge la grâce par un exemple vivant. Celui de saint Augustin. Non : pour foudroyer, renverser le pélagianisme, je n'entasserai pas une multiplicité de raisonnements, puisés dans les écrits d'Augustin. Augustin fournit seul contre l'erreur une preuve solide, incontestable, invincible; lui-même. Augustin converti, démontre également et la douceur et la puissance de la grâce. Sa douceur : lorsqu'elle le prévient, l'attire, sans le déterminer. Sa puissance : lorsqu'elle le poursuit, le change, sans le forcer. Augustin eût été peut-être moins propre à vaincre les ennemis de la grâce, si la grâce n'eût pas auparavant triomphé d'Augustin.

A l'autorité de l'exemple, ajoutons l'autorité du rang. Un génie supérieur est capable par lui-même d'attaquer, de combattre, de confondre ses adversaires. Ses talents lui suffisent; mais l'autorité du rang paraît donner, sinon plus de force, du moins plus de crédit à la raison. La voix du pontife, quand elle est appuyée par la science, a plus de pouvoir que celle du ministre subalterne, quoiqu'avec une science égale. Les grandes places qui souvent sont un écueil pour les talents médiocres, deviennent pour un génie sublime une occasion de paraître avec plus d'éclat, et de parler avec plus d'ascendant. On admire les talents dans un rang inférieur; dans un rang élevé, on les respecte.

Le nom d'Augustin était déjà célèbre dans l'Afrique, avant que la Providence l'eût conduit à l'épiscopat; mais il était encore presque ignoré dans l'Eglise. Les monstres vomis par l'enfer avaient éprouvé déjà tout ce qu'ils devaient craindre d'Augustin; mais leur orgueil ne leur laissait apercevoir dans lui qu'un rival peu dangereux, parce qu'ils n'y trouvaient qu'un homme sans crédit, sans puissance, et dont l'érudition était l'unique ressource. Mais est-il placé sur le siége d'Hippone, ils pressentent toute la force des coups qu'il va leur porter. Le disciple de Valère les alarmait : le successeur de Valère les saisit d'effroi. Quel crédit, en effet, le pontife ne va-t-il pas donner à l'apôtre, au savant? Déjà tous les yeux sont arrêtés sur Augustin. Il est déjà l'appui que les conciles réclament; le maître que les défenseurs de la religion consultent. Un pontife, tel qu'Augustin, ne pouvait être que l'oracle du monde. Pontife, qui, toujours attentif aux besoins de son Eglise particulière, ne veille pas moins sur les intérêts de l'Eglise universelle; qui prêche autant la religion par ses exemples que par ses discours; sage dans son gouvernement, irréprochable dans ses mœurs, ferme dans ses résolutions, inépuisable dans ses charités, puissant en œuvres et en paroles, pasteur vigilant, père tendre, solitaire par goût, apôtre par devoir, toujours armé contre le vice, l'erreur, l'incrédulité, toujours animé de la noble ambition de sanctifier le monde, et plus encore de se sanctifier lui-même.

Un pontife de ce caractère devait être, sans doute, un adversaire bien redoutable aux ennemis de la religion. Il l'était en effet. Si la vérité le regardait comme son soutien, l'Eglise comme sa ressource, les ennemis de l'Eglise et de la vérité le regardaient comme un bouclier impénétrable qu'ils désespéraient de percer, comme un mur d'airain, contre lequel viendraient échouer leurs efforts, leur science, leur audace, leur fureur. L'autorité de saint Augustin était aussi puissante pendant sa vie, qu'elle l'est depuis sa mort.

Dispensez-moi de rappeler les titres pompeux, dont la religion ne cesse d'orner le tombeau de saint Augustin. Que les plus brillantes lumières de l'Eglise, les Bernard, les Pierre Damien, les Bonaventure s'accordent à nommer Augustin l'aigle des docteurs, un homme céleste, le plus savant des saints, le plus saint des savants : que l'Ange de l'école, saint Thomas d'Aquin, ne soit devenu si célèbre dans l'Eglise, que pour avoir marché, après saint Augustin, quoiqu'avec une méthode différente, dans les sentiers obscurs de la prédestination gratuite, de grâce efficace : que les souverains pontifes se soient fait un devoir de perpétuer successivement la gloire d'Augustin : que les conciles aient vengé sa doctrine contre les hérétiques qui en abusaient : que le concile de Trente ait formé ses décrets, ses anathèmes d'après les principes, d'après les raisonnements d'Augustin : l'Eglise n'a fait que renouveler, dans tous les siècles, les mêmes sentiments qu'elle avait pour lui dans le siècle qui le vit combattre et vaincre pour elle. Le concile de Trente ne dit d'Augustin que ce qu'avaient dit de lui les conciles de Carthage, de Milève. Si dans le XVI^e^ siècle Clément VIII déclare à l'univers, que, dans les disputes de la grâce, il ne faut point d'autre juge qu'Augustin : dans le V^e^ siècle, Innocent I^er^, Félix, Léon, Hormisdas, Boniface, Célestin, n'avaient-ils pas appris à l'univers qu'Augustin suffisait seul pour étouffer les monstres multipliés de l'erreur, de l'irréligion?

Les panégyriques éloquents, que les derniers Pères de l'Eglise ont consacrés à la gloire d'Augustin, ne sont que de nouvelles

Digitized by Google

preuves ajoutées à ceux qu'avaient faits de lui les Paulin, les Prosper, les Fulgence, les Possidius.

Saint Grégoire le Grand, autant l'oracle de l'Eglise par son érudition que par son autorité, combien de fois n'a-t-il pas donné aux écrits d'Augustin les éloges qu'il recevait lui-même de tout le monde chrétien?

Saint Jérôme, la lumière de l'Eglise d'Occident, ce génie vif, brillant, profond; saint Jérôme, la terreur du pélagianisme, reconnaît un vainqueur dans Augustin. Il cesse, dit-il, de combattre l'hérésie, parce que dans Augustin l'hérésie trouve un docteur capable de l'extirper, et la foi primitive un apôtre plus propre que lui à la venger: *Antiquæ rursus fidei conditorem.* Les saints n'envient point les succès des autres saints: ils ne savent qu'applaudir aux talents et les respecter.

Voilà, mes frères, quelle était l'autorité d'Augustin pendant sa vie: pendant sa vie, son autorité paraissait-elle moins redoutable aux hérétiques?

Dans tous les siècles, l'hérésie téméraire essaye de se produire sous l'autorité prétendue de saint Augustin. On ne peut guère s'annoncer sous de meilleurs auspices. A la faveur des expressions dont saint Augustin s'est servi, expressions que les conciles approuvent, que la religion consacre, les Luther, les Calvin ont cru pouvoir éluder les foudres de l'Eglise, et ils ne sont pas les seuls. Mais cette affectation de tous les hérétiques à vouloir justifier leurs erreurs par les ouvrages de saint Augustin, ne met-elle pas le comble au respect que la religion ne cesse d'avoir pour ces mêmes ouvrages? Il faut que l'autorité de saint Augustin soit bien solidement, bien constamment, bien universellement établie dans l'Eglise, puisque, pour échapper aux anathèmes de l'Eglise, les hérétiques ne croient pas pouvoir mieux se couvrir que de l'autorité de saint Augustin.

Les hérétiques des derniers siècles imitent les hérétiques du siècle où vécut Augustin. L'esprit d'erreur est toujours le même.

Le dépit, la vengeance armaient les manichéens contre saint Augustin. Les combats qu'il leur livrait les alarmaient moins que le souvenir amer de l'avoir possédé dans leur parti et de n'avoir pu l'y retenir. Tandis qu'il se montrait leur fléau, ils se vantaient, eux, qu'il était leur ennemi par politique, et leur ami secret.

Combien d'artifices Pélage n'emploie-t-il pas pour le séduire! Afin de se justifier, Pélage abuse de l'autorité d'Augustin contre Augustin lui-même. L'évêque d'Hippone, devenu son disciple, Pélage se promettait la ruine de l'Eglise. Tant il est vrai que l'autorité d'Augustin paraissait fatale à l'hérésie; tant il est vrai qu'Augustin paraissait capable de porter seul à l'erreur des coups, dont elle ne pouvait plus se relever. L'Eglise le pensait: les hérétiques même auraient voulu, mais ils ne pouvaient pas le désavouer. Le seul nom d'Augustin répandait parmi eux l'alarme, la terreur, le désespoir. Ils redoutaient presque autant ses vertus que sa doctrine. Sa vertu condamnait leurs vices, sa doctrine renversait leurs systèmes; et de cette double prévention naissait l'autorité universelle d'Augustin. Augustin ne peut-il donc pas être opposé seul à tous les ennemis de la religion? Capable de les instruire par sa pénitence, de les combattre par ses talents, de les confondre par son autorité, seul il suffit pour les entreprendre tous: seul, en effet, il triomphe de tous: *Manus ejus contra omnes.*

SECONDE PARTIE.

Saint Augustin est le panégyriste de la religion contre ceux qui l'attaquent dans son essence. Il en est l'oracle contre ceux qui l'attaquent dans sa doctrine. Il en est le défenseur, l'image vivante contre ceux qui l'attaquent dans ses mœurs. C'est ainsi que non-seulement il suffit seul à tous les ennemis de la religion, mais que seul il triomphe de tous: *Manus ejus contra omnes.*

Monté depuis plus d'un siècle sur le trône des césars, le christianisme faisait chaque jour de nouveaux progrès; mais le paganisme n'était pas universellement éteint. Sous les débris de leurs temples, les idoles avaient encore de secrets adorateurs. Elles trouvaient dans les cœurs des peuples les autels que l'autorité de Constantin avait fait renverser dans toute l'étendue de l'empire. Les anciennes victoires, que l'erreur publique attribuait à ces dieux impuissants, semblaient promettre des victoires nouvelles. Un enchaînement de revers que l'empire éprouvait, Rome devenue la proie d'un barbare vainqueur, la ruine inattendue de cette puissance autrefois si formidable, tout paraissait annoncer aux superstitieux, sectateurs du paganisme, la juste vengeance des dieux irrités. Ce frivole préjugé se communique, se répand, s'accrédite. Le christianisme devient l'objet de la haine populaire. Lui seul, aux yeux des peuples, semble avoir produit tant de maux, tant de désastres. Non, Rome n'a cessé d'être maîtresse du monde que parce qu'elle a cessé d'être fidèle à ses dieux. Entraîné par l'enthousiasme, le peuple inconsidéré porte jusqu'aux pieds du trône, ses clameurs, ses plaintes, et la persécution suspendue n'attend qu'un prince favorable à ses fureurs, pour venger la honte prétendue du paganisme par le sang des chrétiens.

Qui sera le soutien de la religion injustement attaquée? Saint Augustin. La religion n'a besoin que de lui seul. A lui seul il est réservé d'élever la vérité du christianisme sur les débris de l'idolâtrie, et le christianisme triomphera.

Que n'ai-je la sublime éloquence d'Augustin, pour tracer le plan raisonné du plus parfait de ses ouvrages (*De civ. Dei*); de ce livre où, par la force victorieuse de ses démonstrations, il dévoile l'injustice des païens; il leur rappelle que, dans les malheurs de Rome, ils ne se sont sauvés qu'à

Digitized by Google

la faveur de cette même religion, que témérairement ils attaquent; qu'à l'ombre des autels d'un Dieu crucifié ils ont trouvé leur salut qu'ils attendaient vainement de leurs impuissants simulacres! Avec quelle noblesse d'expressions il y peint l'avantage visible des chrétiens sur les idolâtres dans ces temps d'infortunes publiques! Tout, sur la terre, tout périt pour l'infidèle, dit-il, au moment qu'il périt lui-même. Triste victime de son désespoir, il souffre sans consolation, sans consolateur: puissamment soutenu par sa foi, le chrétien, dans ses malheurs, reste inébranlable; il est tranquille au milieu de sa ruine... Quelle vive peinture Augustin ne trace-t-il pas des disgrâces multipliées qu'a subies l'empire romain avant la naissance du christianisme! Qu'il fait bien sentir aux païens que les crimes commandés, autorisés même par l'exemple de leurs dieux, sont la première, sont l'unique cause de leurs revers; que le sort des combats, que la révolution des empires sont les effets d'une sage Providence, et non pas l'ouvrage d'un aveugle destin! Avec quelle facilité, avec quel ordre explique-t-il, dans le même livre, la création de l'homme et son premier état, sa chute volontaire et les suites fatales de son péché; l'enchaînement, l'antiquité, l'accord, l'accomplissement des prophéties; le rapide triomphe de l'Evangile, au milieu des persécutions les plus capables d'éteindre le christianisme dans son berceau, si les efforts de l'homme pouvaient renverser l'œuvre de Dieu! Avec quelle solidité établit-il l'économie du salut des hommes par Jésus-Christ, les châtiments présents, la gloire future; toutes les parties de la religion, qui toutes, heureusement réunies, en constatent l'excellence, en démontrent la vérité, en garantissent l'éternelle durée! Tout ce qui concerne la religion, Augustin le traite en maître, en vainqueur, dans le livre inimitable de la *Cité de Dieu*. Il le traite avec cette supériorité de génie, propre à confondre les idolâtres obstinés dans leur fausse croyance, propre à confirmer les chrétiens dans les principes invariables de leur foi. L'antiquité n'a point enfanté sur la religion un si savant ouvrage. Il a servi de modèle à tous ceux qui, après saint Augustin, ont entrepris un si vaste, un si difficile sujet. Il sera, dans tous les siècles, le guide sûr des savants, l'inévitable écueil de l'incrédulité.

Ils le seront également tant d'autres ouvrages, où le christianisme trouve dans Augustin le plus éloquent panégyriste. Tous portent la même empreinte; tous sont dignes d'Augustin.

Combien d'applaudissements ne reçut pas, à sa naissance, cet ouvrage (*De vera relig.*), aussi brillant que solide, dans lequel Augustin trace les caractères essentiels de la vraie religion! Là sont peints les travaux des apôtres et leurs succès, les souffrances des martyrs et leur constance, les persécutions des tyrans et les triomphes de l'Eglise. Là saint Augustin prouve évidemment qu'il ne faut point chercher la vraie religion chez les philosophes, qui justifient par leurs actions un culte qu'ils condamnent dans leurs discours. *Non*, s'écriait-il, *elle ne se trouvera jamais, cette religion sainte, dans l'idolâtrie, dans l'hérésie, dans le schisme:* elle ne se trouve que dans l'Eglise catholique; dans cette Eglise répandue par toute la terre. Toutes les autres religions sont l'ouvrage des hommes: la seule religion chrétienne est l'ouvrage de Dieu.

Quels traits lumineux Augustin ne répand-il pas sur la doctrine évangélique! Il explique successivement la sagesse de ses préceptes, la sublimité de ses maximes, la perfection de ses conseils. Que dirai-je de ses *explications* réfléchies sur les divines Ecritures? Les conciles de Carthage, de Numidie, le chargent du soin pénible d'en interpréter les obscurités. Les évêques les plus célèbres recourent à lui pour l'éclaircissement des difficultés qu'ils ne peuvent saisir: lui seul sait en pénétrer tous les secrets, en découvrir toutes les richesses, en former un corps de vérités liées avec tant d'art, que de leur réunion naît le plan général de la religion chrétienne. Ce plan raisonné, saint Augustin le développe, avec une égale force, dans ses livres précieux de la foi et du symbole, *De la foi et des œuvres;* et surtout dans cet ouvrage profond où sa plume familiarisée avec toutes les preuves de la religion, en étaye la divinité par la réprobation des Juifs, par la vocation des gentils, toutes deux prédites dans l'ancienne loi, toutes deux justifiées dans la loi nouvelle.

Qui pourrait raconter les succès rapides, universels, constants, que ces ouvrages différents assurent à la foi! A peine ils paraissent, et l'Eglise les reçoit avec reconnaissance, le paganisme les lit avec admiration. Depuis le siècle de saint Augustin jusqu'à nos jours, on n'a point cessé d'en recueillir le fruit. Et l'on peut dire que s'il ne subsiste pas même aujourd'hui quelques faibles restes de l'idolâtrie, dans les contrées connues du temps de saint Augustin, c'est au zèle, aux talents, aux écrits du saint docteur, que l'idolâtrie doit sa ruine, l'Eglise sa gloire, la religion ses triomphes.

Ses triomphes vont changer d'objet. Panégyriste de la religion contre ceux qui l'attaquent dans son essence, Augustin en est l'oracle contre ceux qui l'attaquent dans sa doctrine: *Manus ejus contra omnes.*

L'hérésie est une hydre à cent têtes: qu'on en coupe une, il en renaît une autre. Attentive à joindre l'artifice à la force, elle sait toujours se reproduire. A-t-elle cessé d'être redoutable? Elle essaye adroitement de s'insinuer. Trop faible pour attaquer, trop présomptueuse pour céder, elle tente de se perpétuer et de survivre à sa défaite.

Est-il des images assez lugubres pour caractériser le monstre dont saint Augustin doit écraser la tête altière? Que dis-je? C'est un monstre multiplié. Toutes les hérésies de son siècle doivent éprouver l'ardeur de

Digitized by Google

son zèle. Et fut-il jamais un siècle plus fécond en hérésies?

L'impiété arienne subsistait encore au milieu de sa ruine. Les foudres de l'Eglise l'avaient frappée; mais, soutenue par les puissances, toujours combattue, jamais détruite, elle osait insulter audacieusement à la foi de Nicée; et, dans son humiliation, fière, triomphante, elle ne cessait de se faire craindre; elle méditait des projets; elle se préparait même à tenter, à la faveur des Vandales, une subite irruption en Afrique. En Afrique! grand Dieu! C'était le tombeau que vous réserviez à son audace. L'Afrique devait donner à la divinité du Verbe un vengeur digne d'elle : Augustin. Augustin porte les derniers coups à l'arianisme mal dompté.

Dans la chaire de vérité il éclate, il tonne. Son éloquence persuasive dessille les yeux des peuples, prévient les progrès de l'hérésie, lui ravit ses premières conquêtes. Dans ses livres *De la Trinité*, il prouve, avec autant de solidité que de science, la génération éternelle du Verbe, sa consubstantialité. On croirait que, nouveau Paul élevé jusqu'au troisième ciel, Augustin a connu des secrets inconnus au reste des mortels. Dans de célèbres conférences, il désarme ou confond ses ennemis.

Maximin, la colonne de l'erreur, affecte inutilement de confesser la foi de Rimini : Augustin le presse, découvre ses sentiments erronés; l'évêque arien ne peut pas même voiler sa honte en désavouant sa défaite.

Passentius, qui lui-même avait invité Augustin au combat, reconnaît bientôt en lui un rival plus redoutable qu'il ne se l'était persuadé. Il ne lui reste que la faible ressource de venger sa réputation flétrie, en essayant de flétrir celle de son vainqueur. Mais la réputation d'Augustin est au-dessus des calomnies que l'hérésie invente.

Les manichéens éprouvent-ils un sort plus favorable? Non, non; leur défaite avait même précédé celle des ariens. D'autant plus propre à détruire les pernicieuses opinions de ces philosophes orgueilleux, qu'il connaît mieux le faible de leurs retranchements, Augustin dénoue le fil de leurs intrigues secrètes. Il humilie Fortunat, il désarme Faust, il convertit Félix. Zélé vengeur de la liberté de l'homme, il l'affranchit de la fatale nécessité, sous laquelle osent la captiver ces disciples de Manès. (*De moribus manichæorum.*) Il leur montre que l'homme ne peut s'engager ni dans le bien, ni dans le mal, sans une volonté libre, qui détermine son action. Si les mouvements de la volonté, dit-il, n'étaient pas au pouvoir de l'homme, l'homme serait sans mérite lorsqu'il se livrerait au bien; il ne serait point coupable lorsqu'il s'abandonnerait au mal.

Tels sont les sentiments de saint Augustin, sentiments bien opposés à ceux que s'efforcent de lui prêter ses disciples prétendus. La doctrine du saint docteur est plutôt la condamnation de leurs erreurs que la justification de leurs principes.

Vengeur de la liberté contre les manichéens, Augustin est le bouclier de l'Eglise contre les donatistes.

Je ne peindrai pas les étonnants progrès que le schisme de Donat avait faits en Afrique. Je déroberai même à la gloire d'Augustin cette conduite pleine de douceur, qu'il sut toujours opposer à la cruauté odieuse des *circoncellions*, monstres nourris de sang, de carnage, souvent eux-mêmes les victimes de leur propre fureur. Je ne dirai rien des premiers combats d'Augustin, de ses premiers écrits (*de l'unité de l'Eglise*); de ses livres, dans lesquels il explique si solidement toute la question de l'Eglise, son étendue, son unité, sa sainteté, malgré les crimes des chrétiens. Faibles préludes de la confusion, qui attendait les donatistes à la fameuse conférence de Carthage.

C'est dans les occasions essentielles que les génies supérieurs se manifestent.

On se rappelle ici ces jours à jamais mémorables dans les annales de l'Eglise, ces jours où l'erreur semblait n'avoir rassemblé toutes ses forces que pour procurer un plus éclatant triomphe à la religion. En vain, soutenus par trois cents évêques schismatiques, Pétilien, le captieux Pétilien, entreprend la défense de son parti : en vain, par les subtilités, puisées dans l'étude artificieuse du barreau, s'efforce-t-il d'échapper à la foudre qui le menace; Augustin parle. Trois cents évêques catholiques ont commis la cause de la vérité à lui seul. Seul il réunit tous les suffrages. Ses ennemis même applaudissent à ses succès par leur silence. Confus, désespérés, ils cherchent dans la calomnie leur unique ressource. Ressource faible, présage trop certain de leur ruine.

A ce nom de ruine, je m'aperçois que je diffère trop à parler de celle qu'Augustin prépare à l'hérésie la plus subtile, la plus dangereuse.

Vers le commencement du v^e^ siècle, parut un homme d'une éloquence insinuante, hypocrite raffiné, inépuisable en déguisements, réservé dans ses discours, dissimulé dans sa conduite, modeste par affectation, sévère en apparence dans ses mœurs, ingénieux à flatter la nature orgueilleuse, par un système qui trouvait dans l'esprit de l'homme un préjugé favorable, et dans son cœur un partisan intéressé... Pélage fait d'abord, par ses artifices étudiés, détourner le soupçon d'une foi suspecte. Adroit à préparer son venin fatal à la faveur d'une réputation accréditée dans la Palestine, à Rome, en Afrique, il sait se prêter aux volontés de ceux qu'il veut engager à suivre ses sentiments.

Son hérésie fait d'autant plus de progrès, qu'il est difficile de la connaître, et qu'elle n'a pas encore trouvé de contradicteurs.

Devait-elle cependant en imposer à la crédulité, cette hérésie, qui osait affranchir le genre humain de la tache originelle, cette hérésie, qui replaçait la nature, exempte de

Digitized by Google

faiblesses, comme dans son état d'intégrité, cette hérésie, qui accordait au libre arbitre le pouvoir de conduire l'homme à la béatitude éternelle, indépendamment de la grâce? La grâce divine humiliée, sa nécessité détruite d'abord, la grâce réduite ensuite aux instructions, à la loi, la doctrine, les exemples de Jésus-Christ substitués à l'efficacité de ses mérites. Tel était le système de Pélage.

Système impie! Il n'est pas plutôt connu, que l'Eglise en conçoit une juste horreur : *Caperunt horreri.* (Aug.) Deux conciles sont assemblés, l'un à Carthage, l'autre à Jérusalem. L'erreur naissante est frappée de l'anathème. Pélage, par de vains subterfuges, réussit à s'envelopper au concile de Diospolis. On l'y reconnaît orthodoxe, et sa doctrine y est condamnée. Trois autres conciles le condamnent en Afrique : le jugement de ces conciles est renvoyé au jugement d'Innocent I^er^ : la décision d'Innocent revient bientôt conforme à celle des évêques d'Afrique.... Vous l'attendiez cette décision, saint évêque d'Hippone, pour déployer contre l'hérésie toute la force de votre éloquence, de votre érudition.

Augustin, en effet, s'arme du glaive de la parole; il entreprend l'erreur. Que Pélage, enhardi par les déclamations d'un Célestin, par les artifices d'un Julien d'Eclane, tente, par mille ressources furtives, de surprendre la religion des évêques orthodoxes, Augustin le prévient. Rome a parlé, s'écrie-t-il, ses décrets sont venus : *Rescripta venerunt* Pourquoi vouloir terminer une cause déjà terminée? *Causa finita est.* Plaise à Dieu que le monstre de l'erreur, écrasé par les foudres de l'Eglise, rentre enfin dans le sein des ténèbres, d'où il était sorti! *Utinam aliquando finiatur error!*

C'est là, pour ainsi dire, le premier essai d'Augustin contre le pélagianisme. Bientôt il sera l'âme des conciles. Les autres évêques lui confieront le soin de combattre, de prononcer... L'Eglise agitée attend ses décisions comme autant d'oracles. Augustin dispute, il écrit. Il sonde l'abîme profond de la grâce. Il montre que le péché d'Adam a passé jusqu'à nous; que naître homme, c'est naître criminel; que la grâce seule est le principe du mérite pour l'éternité (*De la grâce et du libre arbitre*); qu'une cause naturelle ne peut produire que des vertus morales, mais stériles. Il sait, avec un juste discernement, établir le pouvoir de la grâce, sans détruire les droits de la liberté; expliquer comment la grâce n'est point, ne peut pas être esclave de la liberté, en dépendre servilement : qu'elle n'est point son tyran, ne la gouverne pas, ne peut pas la gouverner avec trop d'empire. On lit, dans ses ouvrages, que la grâce et la liberté concourent ensemble à la bonne œuvre de l'homme; que la bonne œuvre de l'homme est à la fois le don précieux de la grâce et l'action sainte de la liberté.... La nécessité, la gratuité, l'efficacité de la grâce, rien n'échappe au zèle éclairé d'Augustin. Partout il démontre que Dieu est tout puissant, et l'homme toujours libre.

Voilà le précis de sa doctrine. Par cette doctrine solide, il condamne également et les erreurs de son siècle, et les erreurs des siècles à venir.

Mais des cendres du pélagianisme abattu, une hérésie nouvelle vient de naître. Pour éviter une erreur imaginaire, on enfante une erreur véritable. Un pélagianisme déguisé s'élève, se répand, s'accrédite. Des hommes respectables par leur rang, par leurs vertus, en sont les auteurs. Nouveaux combats pour Augustin, nouveaux triomphes. Avec quelle modération il prépare la victoire! Un zèle fougueux ne respecte rien : un zèle sage agit avec douceur. Il ignore l'amertume des reproches, les vivacités déplacées. Augustin venge la religion, sans blesser des ennemis, plutôt à plaindre qu'à confondre. Il combat leur système : il ménage leur réputation. Uniquement appliqué à réfuter des principes dangereux, à simplifier des distinctions captieuses, il fait apercevoir que l'erreur, pour être adoucie, n'en est pas moins une erreur. Il détermine avec précision l'opposition sensible entre le sentiment de l'Eglise, et le sentiment de Cassien. Sa *Lettre à Vital*, son *Livre de la prédestination*, son *Traité de la persévérance*, seront des monuments éternels, qui déposeront en faveur de la vérité. Là, mes frères, nous pouvons démêler la différence essentielle entre la doctrine proscrite des semi-pélagiens, et le système orthodoxe de quelques théologiens modernes. La malignité intéressée a pu tenter, mais vainement de confondre les deux opinions : l'Eglise les distingue. La doctrine d'Augustin est directement opposée à l'une : l'autre peut être soutenue par l'autorité même de saint Augustin.

Achevons : oracle de la religion contre ceux qui l'attaquent dans sa doctrine, Augustin en est le défenseur, et, si j'ose le dire, l'image vivante contre ceux qui l'attaquent dans ses mœurs : *Manus ejus contra omnes.*

Il n'est pas moins nécessaire de soutenir l'Eglise dans ses mœurs, que dans sa doctrine. C'est aussi le double objet, qui partage les travaux et le ministère d'Augustin. Partout fatal au vice, il paraît, il parle; sa modestie étonne, sa charité engage, son éloquence ravit, son érudition persuade, sa douceur triomphe. Les peuples sont émus, touchés, convertis. Le crime devient odieux; la vertu devient aimable. Les scandales cessent. L'Eglise d'Hippone change de face. Augustin compte ses entreprises par ses succès.

Ici, je le vois, qui retranche les profanes cérémonies, qu'un reste de paganisme semblait autoriser. Il abolit la superstitieuse coutume de célébrer le triomphe des saints par les plus coupables excès.

Là, je le vois, qui oppose aux murmures d'un peuple séditieux les armes triomphantes de la persuasion. L'audacieuse rébellion est

Digitized by Google

confondue. Augustin fait heureusement renaître la paix au sein de la discorde,

Tantôt, restaurateur de la discipline exacte, il forme, par ses soins, par ses exemples, des lévites vertueux, d'irréprochables ministres, des pasteurs parfaits.

Tantôt, par sa *Règle*, il donne un nouvel éclat à la vie monastique. Je parle de la règle de saint Augustin... Pourquoi le temps ne me permet-il pas d'en tracer le plan, d'en rappeler les progrès, d'en montrer l'esprit ? Règle admirable ! Ecole de toutes les vertus ! Règle qui transmettra l'esprit d'Augustin aux siècles les plus reculés, et qui toujours le fera revivre dans ses enfants.

La religion affligée trouvera parmi les disciples d'Augustin un disciple indigne de l'être. Il les quittera. Mais combien de fidèles disciples vengeront Augustin, l'Eglise, et la religion ! Luther vif, impétueux, emporté, brisera ses liens, pour n'écouter que le ressentiment, la vengeance : un peuple de héros chrétiens fera fleurir, sous la règle d'Augustin, les talents sans orgueil, le zèle sans intérêt, l'obéissance sans réserve. Tandis que l'hérésiarque arrachera de l'autel des vierges inconstantes, pour les rendre les victimes décriées de la volupté : des vierges généreuses seront, sous les étendards d'Augustin, des miracles de pudeur, des martyres de la pénitence. Luther, par son apostasie, fait l'éloge de ceux qu'il abandonne. On y découvre le contraste de leurs vertus et de ses vices. En abjurant la règle du saint législateur, Luther annonce à l'Univers que les véritables disciples d'Augustin doivent être, ainsi que ce saint même, les défenseurs les modèles de la religion... On ne doit plus regarder saint Augustin comme son père, quand on cesse de lui ressembler. Enfants d'Augustin, ne cessez point d'être ce que vous êtes. Imitez toujours ce modèle.

Modèle d'un généreux désintéressement : Augustin ne consacre les trésors de l'Eglise qu'aux frais d'une charité saintement libérale. Son noble détachement va jusqu'au point de rendre les bienfaits destinés au sanctuaire, à de lâches bienfaiteurs, qui ne rougissent point de les regretter.

Modèle d'une parfaite modestie : Augustin est la lumière de l'Eglise ; sa doctrine règle la décision des conciles. Ce qu'il ignore manque aux sciences, j'ose le dire, d'après le célèbre Volusien, manque à la loi de Dieu. *Legi Dei deest, quidquid Augustino contigit ignorare.* Il compte parmi ses admirateurs des souverains pontifes, des docteurs parmi ses disciples : mais j'admire, dans Augustin, un autre prodige. Dans le plus savant des hommes, j'admire l'homme le plus humble. Humble, jusqu'à rétracter des propositions, qu'il croit avoir avancées peut-être trop légèrement. Rigide censeur de ses ouvrages, loin d'en excuser les défauts, il les découvre, il les condamne. Au faîte de la gloire par ses talents, il est au-dessus de sa gloire par ses vertus.

Modèle d'une invincible constance : Augustin ne met d'autres bornes à ses travaux, que celles de sa vie. Tristes jours qui précédez son trépas, quel spectacle offrez-vous à l'héroïsme de son zèle ? Une affreuse tempête s'élève dans l'Afrique. La foudre éclate. Un monarque redoutable par sa valeur, fameux par ses conquêtes, l'appui de l'arianisme, le fléau de l'Eglise, la terreur de l'univers, Genseric, sort de l'Espagne, comme un torrent, il inonde l'Afrique de ses formidables bataillons. Tout plie sous ses armes victorieuses. Cirthe tremble, Carthage frémit, Hippone est assiégée, la fureur du soldat effréné ne respecte aucune loi. Rien n'est sacré pour lui. Le nom d'Augustin, nom célèbre dans tout l'univers, semble donner une nouvelle activité à la rage des hérétiques. Le défenseur de la vérité devait en être le martyr. C'est le dernier exemple qu'Augustin donne à son peuple. Renfermé dans Hippone presque réduite en poudre, victime de la charité, Augustin ne se contente pas de gémir sur l'affliction de son peuple ; il réchauffe les glaces de la vieillesse ; il visite, il exhorte, il console ; il s'offre en sacrifice pour apaiser le ciel irrité. Son dernier soupir est un effort du zèle. Il meurt enfin au milieu des travaux de l'apostolat et des larmes de la pénitence ; plus grand, lorsqu'il triomphe ainsi de lui-même, que lorsqu'il triomphe de tous les ennemis de la religion : *Manus ejus contra omnes.*

Voilà, chrétiens, une idée succincte des combats qu'Augustin a livrés, des victoires qu'il a remportées. C'est la brillante partie de son éloge ; et je sens assez que je ne l'ai que faiblement remplie. Je finis par la partie de son éloge la plus intéressante pour vous. Imitez la pénitence d'Augustin, admirez ses talents, respectez son autorité. Qui n'est point capable d'être, comme lui, le panégyriste, l'oracle du christianisme, doit au moins s'efforcer d'être, comme lui, le modèle de la perfection chrétienne. Vous êtes chrétiens ; vous devez être parfaits, vous devez être saints. Faites revivre les vertus de saint Augustin sur la terre ; vous obtiendrez la couronne, qu'il possède dans le ciel.

PANÉGYRIQUE XIV.

SAINT NICOLAS, ÉVÊQUE DE MYRE.

Prononcé le 6 décembre 1761, dans l'église paroissiale de Saint-Nicolas du Chardonnet.

Mirabilis potentia ipsius. (*Eccli.* XLIII, 31.)

Sa puissance est admirable.

Toute puissance émane de la Divinité. Les miracles qu'ont opérés les saints pendant leur vie, les miracles qu'ils ne cessent d'opérer après leur mort, annoncent moins leur propre gloire, que la gloire de Dieu dont ils retraçaient l'image.

N'oubliez pas, chrétiens auditeurs, ce principe solide, par lequel j'ai cru devoir commencer un éloge qui ne sera qu'un tissu de prodiges. Plus ces prodiges paraîtront incroyables, plus ils constateront l'ouvrage de Dieu, qui se plaît quelquefois à communiquer sa puissance aux mortels, ou pour l'instruction ou pour le bonheur de la terre

Digitized by Google

Cette puissance a-t-elle jamais plus magnifiquement éclaté que dans le saint pontife, sous l'invocation duquel ce temple est consacré à l'Eternel? *Mirabilis potentia ipsius.* Le tableau de sa vie, l'histoire de son culte présentent un enchaînement de merveilles, également consignées et dans les fastes des empires, et dans les annales de la religion. C'était à l'énumération intéressante de ces merveilles, que saint Bernard ramenait autrefois tout le panégyrique de saint Nicolas. S'il le désignait comme le modèle de la jeunesse, la ressource de l'indigence, la gloire des pontifes, il appuyait avec une complaisance plus singulière sur le caractère d'un saint, dont les miracles se sont répandus dans toutes les parties de l'univers : *Cujus miracula per totam mundi latitudinem diffunduntur.* Miracles de saint Nicolas, s'écriait-il, ah! toutes les plumes des savants ne suffiraient pas à les recueillir, toutes les bouches des orateurs à les publier. Ils sont admirables, en effet, mes frères : *Mirabilis potentia ipsius.* Ils sont la récompense de ses vertus.

Je ne séparerai donc pas la sainteté de saint Nicolas et sa puissance. Je solliciterai pour l'une votre admiration, votre reconnaissance pour l'autre. Toutes deux méritent vos respects, parce que toutes deux peuvent être placées au rang des miracles. Miracles dans l'ordre de la grâce; miracles dans l'ordre de la nature. Miracles de saint Nicolas dans l'ordre de la grâce : objets d'admiration pour tous les siècles. Premier point. Miracles de saint Nicolas dans l'ordre de la nature : objets de reconnaissance pour tous les hommes. Second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Heureux l'homme dont la vie, exempte de faiblesses, de vices, n'offre que des jours de piété, de pénitence; qui, au faîte de la prospérité, dédaigne les trésors d'une fortune périssable, ou, par d'utiles bienfaits, sait en consacrer l'usage; qui, dans les fonctions d'un ministère glorieux, mais pénible, ignore les priviléges flatteurs de son rang et n'en connaît que les austères obligations; qui, dans des jours de trouble, d'orage, soutient les combats du Seigneur, et ne craint point d'être la victime de la vérité après en avoir été le défenseur. Quel est ce héros, ce prodige? Le siècle qui le vit naître se félicita de le posséder. Les siècles qui le suivirent, frappés de ses merveilles, lui décernèrent les louanges justement dues à ses œuvres, à ses vertus. *Quis est hic? Et laudabimus eum.* (*Eccli.*, XXXI, 9.)

Pourrait-on méconnaître, à ces premiers traits, le caractère dominant de saint Nicolas, et ses miracles dans l'ordre de la grâce? Miracles de saint Nicolas dans l'ordre de la grâce : miracles de pénitence, de charité; miracles de sagesse, de zèle; miracles d'intrépidité, de constance... Miracles de pénitence, de charité : ils préparent sa réputation, l'admiration les annonce; miracles de sagesse, de zèle : ils augmentent sa réputation, l'admiration les vante; miracles d'intrépidité, de constance : ils mettent le comble à sa réputation, l'admiration les consacre. *Mirabilis potentia ipsius.*

La vertu des saints ne commence pas toujours avec eux-mêmes. Il en est dont les premiers jours furent des jours de ténèbres; et si l'on n'a pas de vices à leur reprocher, il fut du moins un temps où l'on ne trouve point, dans eux, de mérites à célébrer.

Dans saint Nicolas, le mérite perce les nuages de l'enfance, dit saint Bernard : *Electus ab utero.* Les historiens de sa vie commencent le récit de ses actions par le récit de ses miracles. Miracles de pénitence : en effet, entre tous les saints que l'Eglise révère, le plus jeune des pénitents c'est saint Nicolas. Quel est le premier théâtre de ses austérités? Le berceau. Le berceau, où l'homme ignore la religion, ses devoirs, s'ignore lui-même; le berceau, premier témoin de la faiblesse humaine, dépositaire de nos premiers soupirs; le berceau, où les idées sont confondues, les sentiments imperceptibles; le berceau n'est point, pour saint Nicolas, ce qu'il est pour le commun des hommes. On dirait que la piété prévient en lui la raison, et qu'il est le martyr de l'Evangile, avant que de pouvoir en être le disciple. La nature étonnée le voit se refuser aux plus légitimes besoins, répugner par religion à la nourriture que d'autres sollicitent par leurs larmes, et marquer, par des privations réfléchies, des jours qu'il consacre déjà, par une vertu anticipée, aux jeûnes, à la mortification.

Quel pensez-vous, mes frères, que sera dans son midi l'astre qu'annonce une semblable aurore? Quels exemples de pénitence ne donnera pas à l'Eglise un saint qui, dans l'âge le plus tendre, se condamne volontairement aux rigueurs d'une abstinence inconnue avant lui? *Quis putas puer iste erit?* (*Luc.*, I, 66.) Il sera, dans les divers états où le placera la Providence, un modèle persévérant de la sévérité évangélique. Il sera pénitent dans la jeunesse comme dans l'enfance; pénitent sur le trône de l'Eglise comme dans le silence de la retraite; pénitent dans les glaces de la vieillesse comme dans la fougue de l'âge. Sa pénitence a commencé avec lui, elle ne finira qu'avec lui.

A des prodiges de pénitence, se joindront des prodiges de charité. *Allez, vendez votre bien et distribuez-le aux pauvres.* (*Matth.*, XIX.) C'est un conseil de l'Evangile : saint Nicolas s'en fait un précepte. En vain une opulente succession lui montre la fortune sous les points de vue les plus brillants. Que sont les fortunes les plus éclatantes pour un homme qui réfléchit sur l'éternité? Nicolas n'aperçoit qu'un obstacle à la sainteté dans les richesses que lui transmettent ses pères : il y renonce. Il y renonce pour lui-même, mais non pas pour les autres. Sa charité se réserve le droit précieux de les répandre

Digitized by Google

dans le sein de l'indigence. Un grand cœur n'est flatté d'être riche, que pour devenir libéral.

Nommer la libéralité de saint Nicolas, c'est, mes frères, arrêter vos pensées sur ce père infortuné, auquel il ne reste des débris de son ancienne opulence, que trois vierges chrétiennes, héritières de ses malheurs, ainsi que de son nom Dans une retraite ignorée, il coule ses tristes jours, attentif à dérober aux regards publics, ses soupirs, sa douleur, ses besoins. Sous ses yeux, qui versent des larmes, et qui en arrachent, ses filles désolées attendent sans regret le moment de la mort, parce que la vie est pour elles une calamité de plus. La vertu est leur unique ressource. Hélas! la vertu a-t-elle toujours un empire absolu sur des cœurs, que la fortune va tenter dans le sein de l'indigence? Misère, ô cruelle misère! à combien d'écueils n'exposez-vous pas l'innocence, l'honneur, la religion? Le dirai-je? Ne frémira-t-on pas de l'entendre? Guidé par le plus noir dépit, le père, père indigne de l'être, forme un projet, dont rougissent l'humanité, la pudeur. Son dessein monstrueux perce dans la ville, révolte la piété, avertit le libertinage. L'abîme est ouvert; le scandale se prépare. Déjà volent autour de l'asile périlleux qui renferme le père et sa postérité brillante, déjà l'assiégent les tentations délicates, les promesses flatteuses, les passions aussi hardies à se produire que faciles à s'insinuer. Déjà le crime d'intelligence avec la fortune... Non, une main bienfaisante et respectable arrêtera sur les bords du précipice d'illustres vierges, qu'un ordre barbare, arraché par une situation désespérée, allait seul y plonger. Saint Nicolas est instruit de l'opprobre, qui menace une famille obérée et digne d'un meilleur sort. Il connait le danger. Comment l'écarter? La charité est toujours industrieuse. O nuit! vous couvrirez de vos ombres la démarche secrète, que saint Nicolas médite. La vertu menacée reçoit de lui le gage de sa sûreté, sans pouvoir démêler quelle est la main propice qui la sauve d'un prochain naufrage. Les miracles de la charité sont d'autant plus admirables qu'ils sont plus soigneusement cachés.

Mais les miracles de la charité peuvent-ils longtemps échapper aux recherches empressées de la reconnaissance? Non, non : intéressée à la gloire de son bienfaiteur, elle l'observe dans ses pieux détours, le surprend, et bientôt fait voler sa réputation dans toute la Lycie. L'héroïque action, dont saint Nicolas avait cru ne confier le secret qu'à son cœur, fixe sur lui les respects publics, et lui suscite des admirateurs dans toutes les parties de l'univers, des panégyristes dans tous les siècles.

Des miracles de pénitence, de charité préparent donc la réputation de saint Nicolas; l'admiration les annonce. Des miracles de sagesse, de zèle, augmentent sa réputation; l'admiration les vante : *Mirabilis potentia ipsius.*

La Lycie édifiée l'avait vu déjà, dirigé par les soins d'un oncle vertueux et savant, faire de rapides progrès dans les voies de la vertu et de la science. Admis à l'honneur du sacerdoce, il s'était préparé à ce redoutable ministère par autant de victoires sur ses passions que ses passions lui avaient livré de combats. Malgré ces victoires, tremblant encore pour sa vertu mal assurée parmi les écueils du monde, il avait conçu le noble projet de fuir le péril; il l'exécute.

Sous les auspices de la Providence, s'était établi aux portes de Myre un asile solitaire, accrédité dès sa naissance par la réputation de sainteté que s'attirent les hommes religieux qui se consacrent au Seigneur. Dans cette école de la piété, de la pénitence, Nicolas vient chercher des exemples; il en donne. Il vient obéir; on le force de commander. Placé à la tête de cette légion sainte, par combien de prodiges de zèle et de prudence ne se distingue-t-il pas? Dire qu'il y forme des disciples qui lui ressemblent, savants dans la loi, zélateurs du culte, amis de la vertu, ennemis du vice et de l'erreur; c'est crayonner, ce n'est point achever l'intéressant tableau de son gouvernement. Hélas! à peine ses disciples le possèdent, et ils vont le perdre...

Tandis que, sous ses lois, la perfection évangélique triomphe, où va-t-il chercher une perfection encore plus sublime? Dans la Palestine. Sur les flots de la mer disparaît l'oracle de la Lycie... Oublions, mes frères, que le vaisseau qui le porte, devient une chaire de vérité où son zèle fait respecter la religion. Oublions que dans Alexandrie il court se prosterner aux pieds d'Antoine le grand; qu'il l'admire; qu'il en est admiré lui-même. C'est dans Jérusalem, c'est sur le Calvaire qu'il faut le suivre... Comment pouvoir rendre les mouvements de son cœur, à l'aspect de cette montagne vénérable où se consomma la rédemption du monde? Mais qu'entends-je? Quittez, Nicolas, quittez les déserts de la Palestine, retournez sur le théâtre du monde : *Tibi redeundum est ad mundi palæstram.* (Surius, *in Vita S. Nicol.*) Ce n'est point ici la terre que vous devez cultiver. *Non est hic ager in quo fructum proferas.* Vous êtes destiné à de plus pénibles, à de plus utiles travaux.

C'est à Myre, que le conduit la Providence. L'Eglise de Myre venait de perdre son pontife. Mille concurrents avides aspirent au privilége de le remplacer. Ah! ce n'est point sur ces hommes empressés à se produire, que tombera le choix du Seigneur : *Non elegit Dominus ex istis.* (*I Reg.*, XVI, 10.) Pontifes assemblés pour donner à cette Eglise désolée un pasteur selon le cœur de Dieu, voulez-vous savoir quel est celui que le Ciel vous destine? Consultez ses oracles; priez, vous l'apprendrez. Le ciel s'explique. *Mane qui sacram prior intrat ædem, cingite mitra.* (*Hymn. in Offic. S. Nicol. ad Matut.* Santol.) Celui qui au lever de l'aurore portera le premier ses pas vers cet auguste

Digitized by Google

sanctuaire, voilà l'homme de Dieu ; osez le nommer. Nicolas paraît dans le temple. Sur lui s'arrêtent tous les regards. Au milieu des acclamations publiques, on le conduit à l'autel. Hélas ! ce nouvel Isaac ignore qu'il est la victime qu'on va sacrifier ! Une voix unanime le proclame ; il résiste. Que ce combat est glorieux à la religion ! *Fit pugna.* Des pontifes respectables sont persuadés que la Providence préside à l'élévation de Nicolas. Nicolas, effrayé d'un joug au-dessus de ses forces, tremble, gémit, conjure. Ah ! son trouble, ses frayeurs, ses larmes, ne servent qu'à mieux prouver combien il mérite les honneurs qu'il refuse. O changement subit ! La croix, dont on le décore, lui paraît teinte du sang des Martyrs, ses prédécesseurs. A ce spectacle ses alarmes cessent. Il pense que l'épiscopat lui procurera l'occasion prochaine d'obtenir la couronne du martyre. Espoir flatteur pour son zèle ! que n'est-il déjà sur les échafauds, sur les bûchers ! Le jour qui éclairera sa mort pour la foi de Jésus-Christ, lui paraît déjà le plus beau jour de sa vie.

Ah ! ce n'est pas le sang de Nicolas, c'est son zèle que la religion demande. Quels besoins n'en avaient pas et l'Eglise universelle et l'Eglise particulière de Myre ? Etat déplorable de l'Eglise universelle ! Elle était, hélas ! tremblante sous le glaive homicide des tyrans, protecteurs politiques de l'idolâtrie sur le penchant de sa ruine. Elle était déchirée par les factions puissantes de l'hérésie, plus terrible, peut-être, dans ses succès que le paganisme dans ses fureurs. Le précurseur des Arius, de Macédonius, des Mahomet ; cet hérésiarque, dont les erreurs subtiles avaient été puissamment combattues, dès le III^e^ siècle, par le zèle savant de saint Denis d'Alexandrie ; ce philosophe audacieux, d'abord disciple de l'impie Noet, et bientôt plus hardi que son maître, à répandre l'impiété ; ce fougueux ennemi de l'auguste Trinité, qui, sous le précieux prétexte de soutenir l'unité de Dieu par l'unité des personnes, détruisit la Divinité même ; Sabellius flétri, condamné, mort, avait encore, dans le IV^e^ siècle, et surtout dans la Lycie, des partisans, des disciples, des protecteurs.

Si l'Eglise universelle avait ses maux, l'Eglise particulière de Myre avait ses désordres. On ne doit pas se figurer la ville de Myre semblable à ces villes dépravées, où règnent avec licence, avec impunité, l'orgueil, la volupté, le scandale, l'indépendance, le sacrilége, l'irréligion. Le siècle de saint Nicolas n'était pas encore un siècle d'incrédulité. Mais il restait dans Myre des vestiges d'idolâtrie qu'il fallait effacer, des germes d'erreur qu'il fallait étouffer, des vices de climat qu'il fallait combattre. Myre était une ville opulente. L'opulence est la source de mille égarements. Attirés par le commerce maritime, les étrangers y portaient les raffinements de luxe. Le luxe est l'écueil des bonnes mœurs... Pour y ramener l'esprit de l'Evangile, ne fallait-il pas des miracles de sagesse, de zèle ? Saint Nicolas les opère.

Il paraît, il voit le mal, il l'attaque. Il l'attaque par les règlements utiles qu'il établit ; et pour donner à ces règlements une forme stable, il les ratifie dans les conciles qu'il assemble. Conciles où par les décisions les plus sages, les abus sont arrêtés dans leur naissance, la majesté du culte reçoit un nouvel éclat, les lois de la discipline sont remises en vigueur, les anathèmes de l'Eglise sont renouvelés contre l'hérésie chancelante de Sabellius, et de ses derniers apologistes.

Mais il est des esprits indociles, qui d'abord résistent aux pieuses intentions du saint pontife. Que leur oppose-t-il ? Les représentations d'un ami, les remontrances d'un père ; et il triomphe. Sa modération détrompe les esprits prévenus ; les caractères les plus inflexibles cèdent à sa prudence. Son affabilité, sa douceur ne laissent aux cœurs les plus aliénés que le regret de leur ingratitude. Les cabales se dissipent, la rébellion cesse, les idoles tombent, l'hérésie fuit ; tous les vices, protégés par une longue impunité, ne sont plus connus que par la honte de ceux qui leur demeurent fidèles. Jonas fit moins de conversions dans Ninive que Nicolas dans Myre.

Eh ! quelles conversions pourraient échapper au zèle d'un pontife aussi sage qu'édifiant ; oracle, modèle de son clergé, ainsi que de son peuple ; protecteur des sciences et des savants ; appliqué à former des apôtres qui sont devenus les lumières de la Grèce : tels les Paul Rhodien, les Théodore Ascalonite. Aussi chaque jour ajoute de nouveaux traits à la gloire de saint Nicolas. Les limites de son diocèse semblent se reculer pour étendre la célébrité de sa réputation. Partout l'admiration publique s'accorde à le nommer l'honneur du sacerdoce, l'appui de l'Eglise, le miracle de son siècle : ***Mirabilis potentia ipsius.***

Mais, dans son siècle, il fallait plus que des miracles de sagesse, de zèle : il fallait des miracles d'intrépidité, de constance.

Le dépôt de la foi vous est confié, pontifes de l'Eglise. Vous en êtes responsables au ciel et à la terre. Le ciel et la terre ne verraient qu'avec indignation des pontifes timides qui tenteraient de plier la religion aux temps, aux circonstances ; qui affecteraient une odieuse neutralité entre Jésus-Christ et Bélial ; qui, par une tolérance politique, prépareraient des triomphes à l'erreur, à l'incrédulité. Ah ! s'ils se renouvelaient jamais les tristes exemples des Eusèbe, des Osius, des Auxence, pour confondre les imitateurs de ces hommes lâchement infidèles à leur ministère, je ne leur opposerais que l'intrépidité, la constance de saint Nicolas.

Intrépidité, constance, vertus nécessaires aux pontifes dans tous les temps, parce que dans tous les temps la religion trouva des obstacles. Elle n'en trouva jamais peut être de plus grands que dans le IV^e^ siècle. Jours

Digitized by Google

d'horreur, de carnage, où les deux plus mortels ennemis du christianisme en avaient conjuré la ruine: Dioclétien par politique, Maximien par goût. Le premier, parce qu'il craignait les chrétiens; le second, parce qu'il les haïssait. Dioclétien, pour affermir sa puissance; Maximien, pour manifester son autorité. L'un, sans autre motif que de dissiper des alarmes sans fondement; l'autre, par la seule raison qu'il se faisait un plaisir barbare de verser du sang...

Que d'édits destructeurs publiés dans toute l'étendue de l'empire romain! Que de spectacles de mort! Perdre les biens, la liberté, c'était le sort le moins rigoureux que pouvaient espérer les disciples de Jésus-Christ. Sous mille formes différentes se reproduisait à leurs yeux l'effrayant appareil de leur supplice. On eût dit que la vengeance des césars se plaisait à faire du monde chrétien un vaste bûcher; et que leur cruauté n'était ingénieuse qu'à trouver des tourments inconnus aux Néron, aux Domitien. O Lycie! ô Myre! par quel privilége fatal tombent sur vous les premiers éclats de la foudre? J'aperçois, hélas! vos autels abattus, vos temples ensevelis sous leurs ruines, vos citoyens menacés, tremblants, forcés à chercher dans des antres souterrains la sûreté, le salut, la vie.

Cruel spectacle pour saint Nicolas! Mais lui-même échappera-t-il au feu de la persécution? Avertis de son zèle, de ses succès, les maîtres du monde lui font un crime de sa réputation. On trouve toujours coupables ceux qu'on veut perdre ou persécuter... Où chercherai-je des couleurs assez vives pour peindre le courage avec lequel il brave la tempête, vole au-devant des supplices, et semble saintement défier la mort? Mais quoi! les ministres des césars n'osent lever sur lui des mains chargées de frapper tous ceux qui ne fléchissent pas un timide genou devant les idoles! Craignent-ils que sa mort devienne un triomphe pour le christianisme dont ils méditent la destruction? L'évêque de Myre est arraché à son peuple. On le conduit dans ces lieux lugubres, où les criminels livrés à la justice attendent, tristement enchaînés, et leur jugement et la mort.

Oh! qu'elles me paraissent belles les chaînes que portent des mains accoutumées à répandre des bienfaits! *O gloriosa vincula!* (*Prose de S. Nicolas*, à la Messe.) La prison paraît à saint Nicolas ce qu'elle paraissait à saint Paul, un palais, un trône... Une longue détention sera bientôt suivie d'un exil rigoureux; et il y montrera la même fermeté, la même constance. Sa piété prend une nouvelle force de ses disgrâces.

Hélas! cette force se soutiendra-t-elle, lorsque, pour comble de disgrâce, il apprendra que son absence devient funeste à son peuple; que parmi ce peuple, il est des cœurs intéressés que les promesses éblouissent, des cœurs pusillanimes que les menaces intimident, des cœurs perfides qui consentent à sacrifier leur religion pour conserver leur vie? Quel regret pour lui de connaître leur crime, et de ne pouvoir point le réparer!

Dieu tout-puissant, rendez la paix à l'Eglise pour rendre Nicolas à son peuple. Tels sont les vœux qu'il adresse au ciel. Ses vœux sont exaucés. Tout change. Les tyrans sont humiliés; l'enfer est confondu; Dioclétien périt; Maximien n'est plus; l'Eglise respire... Vainqueur de Licinius, Constantin monte sur le trône, y place la croix de Jésus-Christ, se déclare le protecteur de la religion, révoque les édits de ses prédécesseurs. Les évêques bannis sont rappelés. Nicolas reparaît dans Myre. Jour heureux pour son peuple et pour lui-même! On oublie la douleur qu'on eut de le perdre, par le plaisir qu'on a de le revoir. Nicolas profite du calme dont jouit la religion pour lui procurer de nouvelles conquêtes, pour la prémunir contre de nouveaux malheurs.

De nouveaux malheurs la menacent, l'affligent. Des abîmes de l'enfer sort un monstre d'audace, d'impiété: Arius. Il n'a de grand que la hardiesse et l'orgueil. Aux yeux d'un monde ébloui, il paraît avec les apparences d'un génie brillant; il n'en a pas la réalité. Dans lui, les subtilités d'une captieuse éloquence suppléent à la profondeur de l'érudition. Artificieux, insinuant, hypocrite, sous le voile de la dissimulation, il cache ses attentats réfléchis. Ambitieux, vindicatif, il ne parle que le langage de la modération, du désintéressement. Capable de toutes les bassesses, de toutes les intrigues, de toutes les noirceurs; assidu auprès des grands, soumis avec les évêques, affable parmi le peuple, habile à se plier aux opinions des savants, pour mieux leur persuader ses erreurs.

Quelles erreurs! Elles ne tendent à rien moins qu'à saper les fondements du christianisme, qu'à nier la divinité de son auteur. Aux premiers blasphèmes qu'Arius profère, l'Eglise frémit... Mais déjà les esprits sont partagés; une guerre sanglante se déclare. L'erreur trouve des ennemis; elle compte des protecteurs. D'un côté, le zèle s'arme, les talents s'exercent, l'autorité menace pour éteindre une étincelle qui peut produire un incendie. De l'autre, le venin adroitement préparé infecte les rois, les impératrices, les savants, les évêques mêmes...

Contre un adversaire aussi puissamment soutenu qu'Arius, contre une doctrine aussi manifestement impie que celle de l'arianisme, quelles voies emploiera d'abord saint Nicolas? Une Lettre raisonnée, savante, qu'il adresse au saint patriarche d'Alexandrie; voilà le premier monument de son zèle. Bientôt il s'arme du glaive de la parole, et prélude, par ses discours, aux foudres que lancera le concile de Nicée.

Concile de Nicée! assemblée la plus vénérable, la plus auguste, que vit jamais le monde chrétien; assemblée, où, sous les auspices de Constantin, ce que l'Eglise a de plus illustre, ce que l'empire a de plus respectable, ce que le monde a de plus savant,

Digitized by Google

agit d'intelligence pour examiner l'erreur sans prévention, l'approfondir avec discernement, la juger sans appel. Parmi les Pères qui composent le concile, il suffirait de nommer un Osius de Cordoue, un Eustatius d'Antioche, un Macaire de Jérusalem, un Paul de Néocésarée, un Zénon de Tyr, un Théodore de Tarse, un Athanase pas encore évêque, mais digne de l'être.

D'autres vous diront que le nom de saint Nicolas est inscrit parmi les noms immortels qui foudroyèrent l'arianisme : pour moi, je me contenterai de vous demander si l'arianisme ne dut pas frémir d'apercevoir parmi ses juges un pontife persécuté, proscrit pour la foi; mais que par respect l'idolâtrie n'avait osé immoler! Qu'un apôtre, un martyr de la religion est contre l'erreur un terrible adversaire! Que ses souffrances donnent de poids à sa doctrine! Ses exemples ont sur les esprits, sur les cœurs, un ascendant impérieux qui promet la victoire à la vérité.

La vérité; que n'a-t-elle donc pas droit d'attendre d'un pontife, l'âme du concile par ses lumières, l'ornement par sa sainteté, le père par son âge? Saint Nicolas y paraît comme un autre Jean l'évangéliste, miraculeusement échappé au trépas. Dans lui, les pontifes révèrent leur oracle, l'Eglise admire son vengeur. Constantin lui rend les honneurs les plus éclatants. Le Pape saint Sylvestre l'annonce à l'univers comme une victime de la foi qui survit à son martyre, pour armer contre l'erreur ce même courage, si souvent vainqueur de l'idolâtrie.

Manque-t-il encore, mes frères, quelques traits à la gloire de saint Nicolas! Des miracles de pénitence, de charité préparèrent sa réputation, l'admiration les annonça. Des miracles de sagesse, de zèle augmentèrent sa réputation; l'admiration les vanta. Des miracles d'intrépidité, de constance mirent le comble à sa réputation; l'admiration les consacra : *Mirabilis potentia ipsius.* Tels les miracles de saint Nicolas dans l'ordre de la grâce : ses miracles dans l'ordre de la nature rempliront la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Les livres sacrés montrent un Moïse qui brise les flots de la mer, un Elie qui fait descendre le feu du ciel, un Josué qui suspend le cours du soleil; et ces prodiges consignés dans les annales de la religion trouvent des esprits incrédules! Comment donc oserai-je raconter les miracles de saint Nicolas dans l'ordre de la nature? Je l'ose, mes frères, parceque ce sont des miracles incontestablement avérés, utilement multipliés, heureusement perpétués. Miracles incontestablement avérés; et de là, l'origine de son culte; la reconnaissance l'établit. Miracles utilement multipliés; et de là, l'universalité de son culte; la reconnaissance le répand. Miracles heureusement perpétués; et de là, la durée de son culte, la reconnaissance l'éternise : *Mirabilis potentia ipsius.*

Ne prodiguons pas le nom de miracles; mais aussi, ne refusons pas ce nom à des œuvres qui portent visiblement l'empreinte de la Divinité. Dans une matière si délicate, il est également dangereux de croire trop, et de ne pas croire assez. Il faut marcher prudemment entre deux écueils, la superstition et l'incrédulité; surtout dans un siècle où ces deux vices, quoique directement opposés, se produisent avec audace, et semblent se disputer la gloire du succès. On ne sait presque pas aujourd'hui ce qui doit le plus étonner, ou l'esprit de mensonge qui réalise des fantômes, ou l'esprit d'irréligion qui ne veut apercevoir que des chimères dans la vérité même. Nous le voyons, la postérité pourra-t-elle le croire? Le siècle le plus incrédule est en même temps le siècle le plus superstitieux.

Je n'ignore pas que des historiens peu fidèles, pour exalter la gloire de saint Nicolas, n'ont pas rougi de mêler des faits apocryphes avec des faits incontestables. Mon zèle pour lui n'ira pas jusques au point de souscrire sans discernement à tous les miracles dont des plumes suspectes ont imprudemment chargé son portrait. Les ennemis de la religion seraient fondés à méconnaître le doigt de Dieu, où véritablement il n'est pas. *Non Dominus fecit hæc omnia.* (*Deuter.*, XXXII, 27.)

Non, le doigt de Dieu ne paraît point dans un fait que rapportent sans examen des écrivains mal instruits. Ils conduisent saint Nicolas sur le Calvaire. Ils y supposent un temple dépositaire de la croix. A l'aspect de Nicolas, disent-ils, les anges s'empressent d'ouvrir à son zèle ce sanctuaire auguste, fermé dans ce moment à tous les mortels.... Supposition chimérique, faux miracles. Pourquoi? Parceque la pieuse mère de Constantin, Hélène, n'avait pas encore alors trouvé la croix de Jésus-Christ; parceque le temple, où l'on introduit miraculeusement saint Nicolas, n'avait pas encore été élevé par les mains du zèle. On peut plus que douter d'un prodige dont l'histoire et la chronologie démontrent la fausseté : *Non Dominus fecit hæc omnia.*

Non, le doigt de Dieu ne paraît point dans un évènement plus incroyable encore. Saint Antonin le cite, cet événement; mais il ne le garantit pas. On en fait mention dans un Ménologe grec; mais on ne l'y certifie pas. Et sur quelles preuves assurer, qu'en présence des Pères assemblés à Nicée, saint Nicolas réprime l'audace d'Arius; que, dans un transport de zèle, il frappe l'hérésiarque convaincu de blasphème; que ce zèle indiscret lui mérite les reproches du Concile; que d'une voix unanime, les pontifes prononcent l'arrêt de sa condamnation; que par cette condamnation, il perd et son rang et sa liberté; que comme un autre saint Pierre, il voit le théâtre de sa détention devenir le théâtre de sa gloire? Vous me prévenez, mes frères : un fait accompagné de circonstances aussi singulières, devrait être rapporté dans les Actes du concile, et ne s'y trouve point. L'in-

Digitized by Google

crédulité n'aura pas la gloire de disputer ce prodige, parceque nous n'aurons pas la témérité de l'admettre : *Non Dominus fecit hæc omnia.*

Mais, s'il est de la prudence de ne point admettre des miracles suspects, il est de l'équité de ne point rejeter des miracles constatés. Et par combien de merveilles solennellement ratifiées, ne s'est point signalée la puissance de saint Nicolas ? *Stetit in portentis et signis.* (*Sap.*, X, 16.)

Ici, se présente d'abord l'étonnant prodige par lequel il immortalise l'époque de son exaltation sur le trône de Myre. Eglise fortunée ! Quel pontificat ne dut pas vous annoncer un saint qui en commence les fonctions augustes par la résurrection d'un mort ? Mais quelle mort !

Une mère plus désolée que la veuve de Naïm, avait vu périr dans un embrâsement inopiné, un fils unique, sa consolation et son espérance. De ce fils chéri, regretté, il ne subsiste plus que des ossements arides, presque consumés, un amas de cendres. Dans la juste douleur dont est accablée cette mère tendre, aucune ressource ne lui reste. Peut-elle espérer un miracle dont il n'y eut jamais d'exemple ? Elle ose le désirer ; comment l'obtenir ? Chargée des débris qu'elle a recueillis au milieu des flammes, elle se prosterne aux pieds du nouvel évêque. Hélas ! lui dit-elle, faut-il qu'un jour qui fait la félicité de Myre, soit pour moi seule un jour de tristesse ? Je n'avais qu'un fils, voici les dépouilles de sa mortalité... Les larmes se confondent avec les paroles... Elle veut parler... On n'entend plus que ses sanglots... Touchante situation ! Les spectateurs pénétrés, saisis, fixent leurs regards sur Nicolas. Sur lui, les pontifes assemblés remettent les destinées et de la mère, et du fils. Que fera le saint pontife ? Le disciple imite la conduite du Maître, il lève les mains au ciel. Ne pleurez point, dit-il à la mère : *Noli flere.* (*Luc.*, VII, 14.) Levez-vous, dit-il au fils, et vivez : *Adolescens, tibi dico : Surge.* (*Ibid.*) Il commande, le cadavre brulé se ramine, des chairs renaissantes couvrent des ossements qui n'étaient que poudre, l'enfant respire ; il célèbre la gloire de son libérateur... Si ce prodige vous surprend, mes frères, songez qu'il a pour témoins les autels, les évêques, le clergé, tout un peuple, tout une ville... Rien n'est impossible au Dieu de miséricorde dont saint Nicolas est l'image : *Stetit in portentis et signis.*

Image du Dieu de miséricorde, ne l'est-il pas également du Dieu de justice ? Le fier ennemi du nom chrétien, Achmed, couvre les mers de ses flottes formidables, porte le fer et le feu dans l'île de Rhodes, pénètre jusque dans la Lycie, fait tomber Myre sous les armes triomphantes des Sarrasins ; et après avoir, cruel vainqueur, profané les temples, les autels, s'empresse d'exercer sur le tombeau de saint Nicolas toute la fureur dont est capable la haine du mahométisme... Arrêtez, barbare, et tremblez. Une puissance plus redoutable que la vôtre, veille à la sûreté du dépôt sacré vers lequel se précipitent vos pas. Vous n'exécuterez point vos desseins sacriléges, vous serez punis pour avoir osé les concevoir ; vous remonterez sur vos vaisseaux, mais les vents déchaînés vengeront la religion, Myre et son pontife. Elle périra cette flotte nombreuse qui fit périr tant de chrétiens ; et les sectateurs de Mahomet humiliés, confondus, ne balanceront pas à reconnaître la puissance de saint Nicolas dans la juste punition de ceux qui osèrent attenter à sa gloire. *Stetit in portentis et signis.*

Et ce ne sont pas ici de ces miracles adroitement préparés par l'imposture ; de ces miracles qui, pour éclore exigent de mystérieuses précautions ; de ces miracles, dont l'important secret n'est confié qu'à des hommes intéressés à les applaudir ou chargés de les accréditer. Les miracles de saint Nicolas sont attestés par saint Michel archimandrite, abbé de Sion ; par Lippoman, évêque de Vérone ; par saint Méthode, patriarche de Constantinople. Ajoutez à ces noms illustres, les noms plus illustres encore d'un Léonard Justinien, d'un Théophane, d'un André de Crète, d'un Métraphaste, d'un Nicéphore, d'un Godefroi, évêque d'Amiens, d'un Surius, d'un Gerson, d'un Albert le Grand, d'un Guillaume de Paris, d'un Baronius, d'un Denys le Chartreux.

Que n'ont pas écrit sur les miracles de saint Nicolas, un saint Bernard, un saint Thomas d'Aquin, un saint Bonaventure, un bienheureux Pierre Damien, un saint Antonin, un saint Vincent Ferrier, un saint Thomas de Villeneuve ? Analyserai-je l'éloquent panégyrique qu'a consacré à la gloire de saint Nicolas cet empereur, philosophe, guerrier, écrivain, orateur, Léon VI ? Ferai-je parler cette ville du Palatinat, où la gloire de saint Nicolas efface, presque aux yeux des Luthériens, celle de Luther même ? Oui, Worms entend les sectateurs de la confession d'Augsbourg publier, que les miracles de saint Nicolas égalent ceux des plus fameux thaumaturges.

Thaumaturge ! c'est le nom que lui donne l'Eglise latine pour caractériser ses miracles, comme l'Eglise grecque l'a nommé *le Jeûneur*, pour caractériser ses austérités. Or, c'est à l'éclat, à l'authenticité de ces miracles, que doit s'attribuer l'origine, la célébrité de son culte, dit un historien critique qu'on ne soupçonnera jamais de crédulité. J'ouvre son ouvrage, et j'y vois que, dès le VI^e^ siècle, ce culte était solennellement établi dans l'Eglise d'Orient ; que vers le milieu du même siècle, un empereur redoutable à l'hérésie, protecteur de la religion, vainqueur des Vandales, restaurateur de la jurisprudence, rédacteur des lois, Justinien I^er^, donna, dans Constantinople, des preuves glorieuses de sa piété, de son zèle pour saint Nicolas.

J'y vois que son culte devint bientôt aussi célèbre dans Rome, que dans Constantinople ; que comme les empereurs de la

Digitized by Google

Grèce l'avaient reconnu pour leur protecteur, les pontifes de Rome se firent un honneur de porter son nom; que le plus ancien temple érigé en Europe, sous ce nom vénérable, subsiste encore dans la capitale du monde chrétien; qu'il est devenu l'un des titres de la pourpre romaine. J'y vois que l'Eglise, sous le Pape Damase, multiplie les solennités à la gloire de saint Nicolas; et le monde entier l'imite. Le jour de sa fête est un jour d'allégresse universelle, dit saint Bernard. Cette fête, ajoute saint Vincent Ferrier, était célébrée, dès les premiers siècles, avec le même éclat qu'on célébrait celle des saints martyrs... Privilége singulier, que saint Martin seul partage avec saint Nicolas. Saint Nicolas le mérite, ce privilége, et par sa sainteté, et par ses miracles. Miracles incontestablement avérés, miracles utilement multipliés : *Mirabilis potentia ipsius.*

Les vrais miracles sont toujours des miracles utiles. Leur utilité les distingue d'avec ces prestiges infructueux, inventés par l'erreur pour éblouir les peuples. Qu'un Arius, un Pélage, un Luther, un Calvin, s'efforcent d'illustrer leur secte par le spectacle de quelques merveilles, aussi frivoles, qu'illusoires : on saisira bientôt la fausseté d'une puissance, qui, ne venant pas de Dieu, n'opère rien en faveur des hommes. Semblables aux prêtres de Baal, ils osent commander au feu, aux maladies, à la mort; et les incendies ne s'éteignent pas, les langueurs ne se dissipent pas, les tombeaux ne s'ouvrent pas. Leur pouvoir se borne à produire sur un peuple d'enthousiastes, des mouvements forcés, de stériles secours, un délire frénétique, de scandaleuses convulsions.

Ce n'est point à ces traits, que sont marqués les miracles de Jésus-Christ, les miracles des apôtres, les miracles des saints. *Allez*, disait le Sauveur du monde aux disciples de Jean-Baptiste, *annoncez, publiez ce que vous avez entendu, ce que vous avez vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent.* (*Matth.*, XI, 4, 5.) Voilà les vrais miracles; voilà les miracles de saint Nicolas.

Le premier l'unique usage, qu'il fait de sa puissance, c'est de la rendre utile : *Pertransiit benefaciendo.* (*Act.*, X, 38.)

Qu'elle éclate admirablement cette utile puissance, lorsqu'une invisible main abat les peuples de la Lycie sous les coups les plus funestes! L'air se corrompt. Un torrent de soufre, une pluie de feu portent dans Myre la terreur, la consternation. Plus rapide qu'une eau qui se précipite du sommet des montagnes, le fléau destructeur paraît, se répand, se communique. Partout des victimes expirantes, des cadavres entassés. Myre n'est plus qu'une affreuse solitude. La crainte glace tous les cœurs. Altéré par le poison, dont il est atteint, le père cesse de s'intéresser au danger, qui menace son fils. La même famille semble ne composer qu'un peuple d'ennemis. Toutes les liaisons sont rompues. Tous les sentiments sont éteints. Le courage se change en timidité, la tendresse dégénère en indifférence. Tout fuit; mais la fuite n'assure pas le salut. Les soupirs contagieux, qu'on évite de recueillir, deviennent pour tous un même héritage.

Spectateur affligé des ravages que font parmi son peuple les vapeurs meurtrières, saint Nicolas se contentera-t-il d'agir en pasteur, en père? Bornera-t-il ses tendres soins au sacrifice de son repos, de sa santé, de sa vie? Non : il prie, il commande; et déjà le fléau n'est plus. C'est par des miracles, que les saints détournent les malheurs : *Pertransiit benefaciendo.*

Libérateur de son peuple dans des jours de calamité, il l'est encore dans ces jours, où la famine, suite des saisons ingrates, des eaux débordées, des guerres renaissantes, appauvrit le riche, accable l'indigent, enfante le blasphème avec la douleur, sème la mort avec le désespoir... Tel Joseph parut autrefois dans l'Egypte, tel saint Nicolas paraît dans Myre. Il fait plus : deux fois, entre ses mains, le pain se multiplie et, semblable à la manne, descend miraculeusement du ciel, pour nourrir un nouveau peuple de Dieu : *Pertransiit benefaciendo.*

Je déroberais à la gloire de saint Nicolas la plus brillante partie de son éloge, si j'oubliais de rappeler la puissance qu'il exerce sur ces mers trop fécondes en naufrages. Est-ce un apôtre? Il instruit ceux qui voguent avec lui sur les flots. Est-ce un prophète? On le voit interrompre ses instructions; prédire qu'un danger prochain menace, qu'une horrible tempête va s'élever... Il parle; les nuages se rassemblent, l'air s'obscurcit, les vents se déchaînent, l'orage se forme, le tonnerre gronde, les eaux s'agitent; et, comme des monts entassés, vont menacer les nuées. A la lueur des éclairs, on n'aperçoit plus qu'un ciel embrasé, des abîmes ouverts. Tout est abandonné; tout va périr... Peuples, rassurez-vous. Reprenez vos travaux, trop timides pilotes. Nicolas est avec vous; vous n'avez rien à craindre. La croix à la main, Nicolas implore le Dieu qui fixa les bornes de la mer. Il est exaucé. Les vents s'apaisent, le soleil brille, le calme renaît; et ceux qui peut-être avaient résisté aux menaces de son zèle, se rendent à l'éclat de ses miracles : *pertransiit benefaciendo.*

Un miracle plus singulier, également utile, me frappe, m'arrête... Constantin, que le paganisme équitable place au rang des héros, que le christianisme reconnaissant place au rang des apôtres; prince, ami de l'équité; mais dont la bonté trop facile se prêtait quelquefois, sans le vouloir, à des injustices... Constantin avait été prévenu par les dépositaires de son autorité. Sur leurs accusations infidèles, il avait fait arrêter, il avait condamné trois tribuns de Rome. Personne, qui osât dévoiler au prince la honte dont le

Digitized by Google

couvrait un arrêt aussi sévère qu'injuste... Les princes sont d'autant moins instruits de la vérité, qu'ils sont plus intéressés à la connaître... A qui sera-t-il donné d'arracher ces tristes victimes de la calomnie au péril qui les menace? A saint Nicolas. Nicolas est dans la Lycie; et Constantin le voit paraître à la cour : *visus absens.* (*Prose de saint Nicol.*, à la messe.) Il y paraît avec cette majesté, qui imprime le respect. « Prince, dit-il, brisez les liens de l'innocence. On a surpris votre religion. Vous avez prononcé un jugement inique. Ne balancez pas à le réformer. Ce n'est pas une grâce, c'est une justice que je vous demande... » Etonné, détrompé, justement indigné contre lui-même, Constantin révoque un ordre frauduleusement arraché à sa facilité. La vérité triomphe; et le monarque le plus absolu de l'univers se félicite d'avoir trouvé, dans saint Nicolas qu'un miracle rend présent à ses yeux, le seul homme sur la terre assez vrai, pour lui épargner une injustice : *visus absens conterriti mutat regis judicium.*

Il me faudrait l'éloquence d'un saint Bernard, d'un saint Antonin, pour rassembler ici tous les miracles de saint Nicolas, miracles innombrables, dit l'Eglise : *Innumeris decorasti miraculis.* (*Orat. S. Nicol., in Brev. tum Roman. tum Paris.*) J'en ai rappelé beaucoup; trop peut-être au gré des incrédules; et je n'ai presque rien dit encore. Mais j'en ai dit assez, mes frères, pour vous faire conclure, qu'à ces prodiges utilement multipliés, l'évêque de Myre doit l'accroissement de son culte. La reconnaissance ne met point de bornes au culte de saint Nicolas, dit Théophane, parce que la puissance de saint Nicolas ne met point de bornes à ses bienfaits : *nullus est locus expers gratiarum ejus : nullus a celebritate ejus alienus.* (*In offic. S. Nicol.*, lect. nona *ad Matutin.*)

En effet, reprend saint Bernard, dans quelles régions saint Nicolas n'est-il pas connu? On célèbre sa gloire sur toutes les mers : *glorificatur in mari.* Toute la terre retentit de ses louanges : *laudatur in terra.* C'est à lui, que dans tous les périls, les mortels, pleins de confiance, adressent leurs vœux : *in omnibus periculis invocatur.* Interrogez toutes les nations. L'une vous dira, qu'après Dieu, c'est à saint Nicolas qu'elle doit la prospérité de ses armes. L'autre vous apprendra qu'après Dieu, c'est à saint Nicolas qu'elle doit la fin de ses malheurs. Cendres de nos pères, animez-vous dans ce moment, pour raconter dans l'assemblée des fidèles, ainsi que Théodore racontait au second concile de Nicée, toutes les grâces dont vous êtes redevables à sa puissante médiation. Et vous, princes, monarques; vous, villes, provinces, royaumes; dites-nous pourquoi vous conservez avec tant de respect les images de saint Nicolas? Pourquoi vous multipliez avec tant de zèle ses autels? Ah! n'est-ce pas pour vous acquitter de la reconnaissance que vous lui devez?

Je vous en atteste, ô France! sous le règne de Charles le Chauve, le culte de saint Nicolas s'introduit dans presque toutes vos cités. Avec son culte y commencent ses miracles. A la faveur de ces miracles se multiplient les temples consacrés sous son invocation. A la fin du x^e^ siècle, ces temples se ressentaient déjà de leur vétusté; et le zèle s'empressa de leur donner une nouvelle splendeur... Un saint, auquel ce royaume avait de si grandes obligations, ne pouvait pas recevoir, dans ce royaume, de trop grands honneurs.

J'en atteste l'Allemagne : comblée des bienfaits de saint Nicolas, quelle célébrité n'a-t-elle pas donnée à son culte? On observera seulement que le cardinal Campége, qui, dans le xvi^e^ siècle, retrancha dans l'Allemagne un grand nombre de fêtes, se fit un religieux devoir d'y conserver celle de saint Nicolas. La conserver, c'était remplir les vœux de toute la nation.

J'en atteste l'Angleterre : avant les jours malheureux qui séparèrent de l'Eglise romaine les îles Britanniques, que le culte de saint Nicolas y était florissant! Que ses miracles y trouvaient de zélateurs! Quelques vestiges de ce zèle y subsistent encore, malgré les ravages du schisme; malgré le schisme, l'Angleterre respecte encore le nom de saint Nicolas parmi les débris même de son culte. Ce reste de respect est la condamnation la plus authentique de l'erreur.

J'en atteste la Moscovie : cette nation, qu'un prince, génie vaste, sublime, sage, réfléchi, le czar Pierre le Grand, a tirée de l'ignorance et de la barbarie, semble n'avoir conservé de ses anciennes idées, que son respect immémorial pour saint Nicolas. Entre les saints qu'honore ce peuple savant, belliqueux, dévot quoique schismatique, saint Nicolas tient le premier rang... Ce rang, il le doit à mille prodiges que les moscovites reconnaissants publient avoir obtenus par son intercession... A tant de miracles avérés ajoutez, ô saint pontife, un miracle encore plus utile; la réunion de ce peuple à l'Eglise.

Mais ce nouveau trait de puissance n'est pas nécessaire, pour immortaliser votre gloire. Vos miracles sont non-seulement des miracles utilement multipliés, mais encore des miracles heureusement perpétués. Ils fixent la durée de votre culte. La reconnaissance l'éternise. *Mirabilis potentia ipsius.*

La mort est toujours pour les rois de la terre le terme inévitable de leur autorité; et quelquefois le fatal écueil de leur gloire. Toujours le terme inévitable de leur autorité, parce que leur pouvoir descend avec eux dans le tombeau. Au moment où le sceptre leur échappe, ils cessent de régner. Ils sont les dieux du temps; ils sont hommes pour l'éternité. Quelquefois la mort est le terme fatal de leur gloire, parce que dans leur tombeau, on les voit tels qu'ils sont, et non pas tels que l'adulation se plut à les représenter. Le moment, où l'on cesse de craindre leur pouvoir, on cesse d'encenser leurs passions. Tel, qui fut l'idole de son siècle,

Digitized by Google

n'est qu'un monstre aux yeux de la postérité.

Les saints survivent, en quelque sorte, à eux-mêmes. Ils meurent, parce qu'ils sont hommes : mais, jusque dans les ombres de la mort, leur gloire éclate, leur puissance se manifeste, parce qu'ils sont saints. La voix de leurs exemples est encore éloquente, même après leur trépas. Même après leur trépas, ils sont les bienfaiteurs de l'humanité.

Saint Nicolas n'est-il pas encore à vos yeux, mes frères, une preuve vivante de cette vérité ? Hélas ! pourquoi ne puis-je parler des honneurs constants rendus à ses cendres, sans rappeler le jour, auquel la terre le reçut ? La nature défaillante l'avertit qu'il touche au moment redoutable qui doit le rendre la victime de la mort, à laquelle il a si souvent imposé des lois. Aux approches du trépas, quels sont ses sentiments? O mon Dieu ! s'écrie-t-il, ô mon Père ! j'ai toujours espéré en vous : *In te, Domine, speravi* (*Psal.*, XXX, 1.) Mes espérances ne seront point confondues : *Non confundar.* (*Ibid.*) Je vous rends sans regret une vie, que je ne suis plus dans la puissance de consacrer à votre gloire. Daignez accepter mon sacrifice..... Il parlait encore ; la mort le ravit à ses derniers transports.

A ce coup fatal, un deuil universel se répand dans Myre, dans la Lucie, dans toute l'Eglise. Je me trompe : ce n'est point par des larmes qu'on honore ses cendres. Les hommages publics accompagnent au tombeau celui qui les avait méprisés pendant sa vie. Le jour de sa pompe funèbre devient le jour de son apothéose, et l'époque où commence une nouvelle chaîne de prodiges. Si pendant sa vie, saint Nicolas en opérait pour justifier la foi, pour la venger : il en opère encore après sa mort, pour assurer à la foi de nouveaux triomphes. Il en opéra, du temps de saint Augustin, en faveur d'un Vandale ; et il le convertit. Il en opéra pour autoriser le culte des images, du temps des iconoclastes ; et il les confondit. Ses ossements distillent une liqueur salutaire, propre à guérir tous les maux. C'est une fontaine, dont les eaux ne tariront jamais : *Eris sicut fons aquarum, cujus non deficient aquæ. Isa.*, LVIII, 11.) Depuis quatorze siècles, des miracles non interrompus attirent à son tombeau, soit à Bari, soit à Myre, toutes les nations de la terre.

A quelle époque me ramènent les noms réunis de Myre, et de Bari ? La Lycie a donc perdu tout ce qui faisait sa richesse, sa gloire, sa sûreté : le corps de saint Nicolas ? Elle a mérité de le perdre. Les ennemis du nom chrétien paraissent devant Myre. Ses timides habitants cèdent à la terreur. Ingrats ! ils oublient tout ce qu'ils doivent à la puissance de saint Nicolas. Ils oublient que cent fois il confondit leurs ennemis, défendit leurs murs, détourna leur ruine. Ils fuient... Vous fuyez, peuple insensible à vos solides intérêts. Vous laissez au pouvoir du mahométisme le tombeau de votre père, de votre libérateur ? Eh bien ! de ce tombeau, sort une voix menaçante, qui vous annonce un malheur plus grand, que celui qui fait naître vos alarmes. Peuple infidèle ! vous m'abandonnez ; je vous abandonnerai. Effrayante prédiction de saint Nicolas ! elle ne tardera pas à s'accomplir.

Depuis longtemps l'Italie enviait à Myre l'inestimable avantage de posséder les cendres de saint Nicolas. Depuis longtemps elle avait fait d'inutiles tentatives, pour les lui ravir. Enfin, il arrive le jour où s'exécute ce projet tant de fois conçu, tant de fois manqué. Les infidèles avaient alors, par leurs hostilités, changé Myre en un triste désert. Quelques habitants de Bari saisissent cette occasion ; ils en profitent. Ils abordent les solitaires, à la vigilance desquels est confié le tombeau de saint Nicolas. Ils feignent qu'un ordre du Souverain Pontife les a conduits de Rome en Lycie, pour veiller à la sûreté des saintes reliques. Ils essayent d'insinuer que l'Italie serait un asile inaccessible aux attentats du mahométisme. Ceux qu'ils ne peuvent persuader, ils tentent de les séduire. L'intérêt rend les hommes faciles.... Les satellites sont corrompus. Ils se prêtent à l'enlèvement clandestin. Le tombeau est brisé. Le marbre cède aux coups redoublés des marteaux. Un miracle éclatant semble garantir, ô mon Dieu ! que vous secondez une entreprise, qui n'a pour objet que votre gloire, et la gloire de votre serviteur... Déjà gémissent les ondes sous le poids du vaisseau, chargé de ce riche trésor. Les vents respectent encore celui, qui tant de fois enchaîna leur fureur. Une heureuse navigation conduit rapidement au port de Bari l'objet de ses espérances...

O Bari ! ville fortunée ! vous devenez pour saint Nicolas, comme un trône éclatant de gloire où sa puissance attire les hommages de tous les hommes, de tous les siècles. Un temple auguste s'élève. Les monarques s'empressent de le décorer. Urbain II se fait un devoir d'en illustrer la consécration... A l'aspect de ce sanctuaire majestueux, disparaissez, fléaux, qui désolez la nature. Démons, fuyez ; parlez, muets ; voyez, aveugles ; cadavres, respirez... Les miracles de saint Nicolas ne finiront qu'avec son culte. Son culte ne finira qu'avec les siècles. Ce n'est qu'avec les siècles, que peuvent périr les monuments consacrés à sa gloire par la reconnaissance, dans les quatre parties du monde.

Demandez-vous, disait saint Bernard, une preuve éclatante, décisive, de la perpétuité du culte, que rendent à saint Nicolas et les rois et les peuples? Des extrémités du monde, accourent dans la ville, dépositaire de ses cendres, des hommes de tout âge, de toute condition. Voilà mes témoins ; voilà mes garants : *In testimonium sunt peregrinationes in sanctum illius corpus a finibus terræ susceptæ.* Les idolâtres, les mahométans partagent le zèle des chrétiens, imitent leur confiance, participent aux mêmes bienfaits ; et pénétrés de reconnaissance, vont chercher des zélateurs à saint Nicolas, vont lui décerner une sorte de culte, dans tous les empires de l'univers.

Digitized by Google

Ce culte reçut, dans le dernier siècle, une célébrité à jamais durable, par l'association, que contractèrent, sous les auspices de saint Nicolas, des hommes destinés à faire l'honneur du sacerdoce, et à lui former de dignes ministres (77). Hommes de zèle, d'érudition : nouveaux Elies, ils élèvent d'autres Elisées. Hommes de piété, d'édification : ils sont l'ornement du clergé, auquel ils préparent des ressources. Hommes d'obéissance, de soumission : ils respectent les Pasteurs, auxquels ils apprirent à l'être.... Si malgré ses miracles, et dans l'ordre de la grâce, et dans l'ordre de la nature, saint Nicolas avait pu cesser de vivre dans les fastes de l'Eglise reconnaissante, ces ministres fidèles suffiraient pour consacrer son nom à l'immortalité.

Ici, mes frères, je crois pouvoir terminer son éloge. Sous les mêmes traits que je viens de le peindre, l'ont peint dans différents siècles ses orateurs les plus éloquents, les plus célèbres historiens les, Wandalbert, les Adon de Vienne, les Usuard. Que saint Nicolas doit donc être respectable à vos yeux, mes chers auditeurs, puisque depuis tant de siècles il est respecté dans l'Eglise de Jésus-Christ! Pourriez-vous ne pas vous intéresser à sa gloire, vous qui êtes spécialement son peuple? Peuple chrétien! Ah! ce que saint Nicolas a fait pour d'autres nations, il le fera pour vous. Sa puissance est toujours elle-même. Toujours Dieu se plaît à l'illustrer par de nouveaux prodiges : *Mirabilis potentia ipsius.* Méritez-les par votre respect, par votre confiance, et plus encore par vos vertus. Imitez les exemples de celui, dont vous osez réclamer les bienfaits.

Mais, ô contraste humiliant! saint Nicolas fut désintéressé : l'intérêt vous guide; cent fois vous avez sacrifié votre conscience à votre fortune. Il fut charitable : vous êtes insensibles ; loin de vous attendrir sur les misères des pauvres, vous en écartez l'importune image. Il fut humble : vous êtes superbes, dédaigneux. Vous voulez avoir des droits sans titres, des distinctions sans mérite. Vous n'êtes que poussière, et vous vous croyez des dieux. Il fut le zélateur de la vérité : vous quittez la vérité par prévention, vous la combattez sans la connaître. Vous vous vantez d'en être les disciples ; vous en êtes souvent les persécuteurs. Il fut patient dans les revers : l'apparence seule d'une disgrâce vous trouve inquiets, rebelles, également ennemis de Dieu, et de vous-mêmes. Quelle opposition!

Grand saint! autrefois un de vos plus zélés panégyristes (Div. ANDR. CRET., *Orat., de S. Nicol.*) disait qu'aucun genre de bienfaits ne vous avait échappé : *Nullum tibi bonum elapsum est, o Nicolae!* Mettez-le comble à vos faveurs. Obtenez pour ce peuple, dont les intérêts doivent vous toucher, les vertus qui lui manquent. Qu'à votre exemple, les enfants, la jeunesse se forment à la piété; les lévites, les pasteurs au zèle; les riches, les grands à la charité; les pauvres, les malheureux à la patience; tous les états à la sainteté; afin qu'après vous avoir honoré, invoqué sur la terre, ils règnent avec vous dans le ciel.

PANÉGYRIQUE XV.

SAINTE AGNÈS, VIERGE ET MARTYRE.

Prononcé le 20 *janvier* 1760, *jour de sa fête, dans l'église de Saint-Eustache.*

Exemplum virtutis, et fortitudinis. (II *Mach.*, VI.)
Ce fut un exemple de vertu et de courage.

La même religion, qui présente à notre foi des vérités obscures, que nous devons croire, offre à notre piété des exemples touchants, que nous devons suivre. Les exemples des saints sont l'apologie la plus éloquente de l'Evangile.

L'Evangile parut-il jamais avec plus d'éclat que dans la sainte, dont je dois aujourd'hui rappeler les vertus, célébrer les triomphes? Elle est la gloire de Rome, comme Judith fut la gloire de Jérusalem. Par elle l'idolâtrie est confondue, et le christianisme paraît admirable à ses tyrans. Le Seigneur la protége dans les épreuves les plus délicates, les plus rigoureuses. Victime de l'innocence et de la foi, elle voit ses ennemis même applaudir à sa victoire. Sur sa tête est placée une double couronne, celle de la pudeur, celle du martyre. Sa sainteté prépare son courage; son courage est la récompense de sa sainteté. Par l'héroïsme de ses actions, par la multiplicité de ses prodiges, par la force de ses exemples, elle fait successivement respecter et triompher la religion : *Exemplum virtutis, et fortitudinis.*

Pendant sa vie, Agnès rend la religion respectable à l'idolâtrie : voilà les exemples de sa sainteté : *Exemplum virtutis*, premier point. Par sa mort, Agnès fait triompher la religion de l'idolâtrie : voilà les exemples de son courage : *Exemplum fortitudinis*, second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les moyens dont Dieu se sert pour rendre la religion respectable pendant la vie d'Agnès me paraissent ressembler aux moyens dont il s'est servi pour faire respecter la religion, dans les premiers jours de son établissement. Dieu, dit saint Paul, choisit ce qu'il y a de plus faible dans le monde, pour confondre ce qu'il y a de plus fort : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.* (I *Cor.*, I, 27.) De faibles instruments, de puissants ennemis, d'éclatants prodiges ; voilà ce que me présente la pensée du grand apôtre, et ce que me retrace la conduite d'Agnès.

Comparons faiblesse à faiblesse, *infirma :* force à force, *fortia :* prodiges à prodiges, *ut confundat.* Ces idées réunies vous convaincront que pendant sa vie, Agnès rend la religion respectable à l'idolâtrie. Puissiez-vous, mes frères profiter des exemples instructifs que va vous donner sa sainteté! *Exemplum virtutis.*

L'éclat des talents, la prééminence de

(77) Messieurs les prêtres du séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, institués par M. Bourdoise.

Digitized by Google

l'autorité, les titres de la noblesse ne sont point les moyens combinés que Dieu fait concourir à l'accomplissement de ses desseins. Pour imprimer le respect que mérite sa religion, il n'emploie que la faiblesse et la vertu. Des hommes, qui n'ont d'autres lumières que leur foi, d'autres armes que leur zèle, d'autre crédit que leurs exemples : tels sont les ministres, qu'il charge du pénible emploi de faire tomber, par l'ascendant impérieux de leur sainteté, les superstitions, les vices, les dieux de l'Univers. *Infirma mundi elegit.*

Ce que le monde avait vu avec étonnement dans les premiers fondateurs du christianisme, Rome le voit avec une égale surprise se renouveler dans Agnès.

Elle naît dans cette ville célèbre qui donnait des lois à l'univers, et à laquelle l'univers avait donné des dieux..... Rome était moins alors dans les jours brillants de ses triomphes, que dans les tristes jours de ses fureurs. Ses victoires n'avaient presque plus pour objet que de disputer au christianisme ses autels, et de lui ravir ses disciples. Moins jalouse de persuader la religion, qu'attentive à la venger, Rome mettait toute sa politique à donner des édits barbares, et toute sa puissance à les faire exécuter. Rome était déjà le centre de l'Eglise, mais d'une Eglise persécutée, qui comptait presque le nombre de ses enfants par le nombre de ses victimes. Des temples secrets, rapidement dressés dans des antres souterrains, dérobaient aux yeux des persécuteurs la sainteté de ses sacrifices, et renfermaient des hommes, capables de braver les tourments, incapables de trahir leur foi. Les souverains pontifes ne sortaient de leur retraite, que pour voler au supplice; ce n'était que par leur constance, et par leurs plaies, qu'ils pouvaient exercer avec éclat l'autorité de leur ministère. On eût dit que pour conserver la religion, Rome avait consenti à perdre ses citoyens; et ce que peut-être elle n'eût point fait pour défendre ses conquêtes, elle le faisait, pour faire respecter ses erreurs.

Tandis que Rome juge la religion et ses disciples sur les imputations odieuses dont les chargent la haine et la calomnie, quel moyen le Seigneur emploie-t-il pour rendre, dans Rome, l'Evangile respectable à l'idolâtrie même? Une jeune vierge, dont la vertu commande à l'admiration, voilà l'instrument faible, mais persuasif, dont il se sert, pour venger la religion, autant attaquée dans ses mœurs, que dans son culte : *Infirma mundi elegit.*

Que la vérité est puissante, quand, pour frapper les esprits, elle ne montre à ses ennemis que l'image touchante de la sagesse, de la modestie, de l'innocence! Telle la religion se peint dans les mœurs d'Agnès.... Elevée dans l'école du paganisme, quels auraient été ses sentiments? On l'aurait vue s'annoncer avec cette vanité réfléchie qui, dans les personnes de son sexe, sait avec avantage se prévaloir de son rang, profiter de ses charmes, laisser soupçonner ses prétentions. Dans elle, la pudeur n'eût été que l'ouvrage de l'orgueil; et la sévérité de ses regards n'eût pris sa source que dans des désirs ambitieux ou dans l'art étudié de cacher le vice sous le masque de l'innocence.

Mais ce n'était point là, mes frères, le spectacle hypocrite que donnait à l'idolâtrie, dans les premiers siècles de l'Eglise, une vierge formée à l'école de l'Evangile. Alors la vertu se montrait sans détours, parce qu'elle n'était pas un titre pour surprendre l'estime des hommes.

Dans la capitale du monde idolâtre, Agnès avait eu le bonheur de n'ouvrir les yeux à la lumière du jour que pour les ouvrir à la lumière de la foi. Un père, une mère, dont la piété était aussi solide que leur naissance était illustre, lui avait appris que la noblesse est un privilége, et non pas un mérite; que les richesses font plus de coupables que d'heureux; que la pudeur est le premier ornement d'une vierge chrétienne, l'innocence son trésor le plus précieux, et la modeste simplicité le grand art de faire respecter sa religion.

Ce que l'éducation avait commencé dans Agnès, la grâce l'achève. Une piété éclairée, dit saint Ambroise (lib. I *De virg.*), prévient dans elle la maturité de la raison : *Devotio supra ætatem.* Dans elle, se manifestent des sentiments que n'inspire pas la nature : *Virtus supra naturam.* Quelles attentions rigoureuses, pour ne pas produire une beauté qui alarme sa modestie, parce qu'elle peut faire des coupables! Elle appréhende saintement de blesser des cœurs auxquels elle a pris la noble résolution de ne jamais plaire. Elle rougit des avantages dangereux que lui donna la nature : *Erubescebat se esse formosam.* (*Act. sanctæ Agn.*, apud. Boll.) Que de soins inquiets, pour éloigner des impressions qu'il est aussi facile de ressentir qu'il est difficile de les effacer! Agnès, dans la retraite, était un prodige de piété, avant que, dans le monde, elle pût paraître un prodige de foi....

Aveugles adorateurs des idoles, venez. Je ne vous dirai pas : pour connaître la religion chrétienne, approfondissez sa doctrine; mais je vous dirai : étudiez sa doctrine dans la conduite d'Agnès. Tel est l'esprit de l'Evangile, qu'il appartient à tous les âges, à tous les sexes d'en faire l'apologie. Qu'une vierge, plus célèbre encore par la réputation de ses vertus que par la réputation de ses attraits, vous donne du christianisme la saine idée que vous devez en avoir. Plus son âge est faible, plus est faible son sexe, et plus ses mœurs tournent à la gloire de la loi qu'elle professe. On ne peut admirer Agnès sans respecter sa créance.

Mais autant elle est ingénieuse à combattre ses propres passions, autant elle sera ferme à combattre les passions des autres. L'instrument le plus faible va s'armer contre les plus puissants ennemis.... *Infirma mundi elegit, ut confundat fortia.*

Jésus-Christ avait annoncé aux premiers

Digitized by Google

héros de l'Evangile les sanglantes destinées qui les attendaient. Vous serez, leur avait-il dit, les jouets, les victimes de la Synagogue jalouse de l'idolâtrie dominante, de tous les peuples intéressés à vous perdre. Mais qu'ils sont vains, les efforts de la puissance humaine contre la sainte folie de la croix! La faiblesse résiste à la force; la vertu persécutée fait pâlir le vice jusque sur ses autels; et la religion, toujours respectable dans ceux qui la défendent, obtient le suffrage secret de ceux mêmes qui projettent de la détruire. *Infirma mundi elegit, ut confundat fortia.*

Sont-ce les combats de l'Eglise naissante que je rappelle? sont-ce les combats d'Agnès que j'annonce? Le siècle qui l'avait vue naître était un siècle qui permettait de tout oser contre les chrétiens.

Alors venait de prendre les rênes de l'empire un prince dont l'élévation sera toujours regardée comme une époque fatale au christianisme. La Dalmatie l'avait vu sortir du sein de la poussière. L'ambition avait dirigé ses premières démarches. Ses succès furent la voix puissante qui le portèrent au comble de la fortune, de la grandeur. Guerrier heureux, profond politique, vainqueur des barbares, vengeur de Rome, ennemi des chrétiens, parce qu'il croyait les chrétiens préjudiciables à sa puissance; de tous les césars, depuis Néron, le plus cruel, le plus fougueux, le plus avide de sang: Dioclétien.

L'esprit du maître est presque toujours l'esprit des sujets, surtout de ces sujets politiques qui, employés dans les places importantes, n'agissent que par les impressions de la cour, se dévouent à ses intentions, et sont, pour ainsi dire, les ministres de ses injustices.... L'ennemi que doit combattre Agnès est un de ces hommes adroits, qui, sous le spécieux prétexte de zèle pour le prince, de soumission à ses ordres, d'intérêt pour sa religion, savent colorer leur haine, justifier leur fureur, assurer leur vengeance. Je parle du gouverneur de Rome, Symphronius. Quelle est la source du ressentiment qu'il fait éclater contre Agnès? La passion. Eh! quelle passion?

Rome n'avait encore vu paraître Agnès qu'à ces sanglants spectacles que donnait, au milieu des bûchers, des échafauds, la constance des chrétiens, des martyrs. Hélas! c'était avoir trop paru, pour que l'éclat de sa beauté ne fixât point les regards. On la voit, on l'admire.... Procope, fils d'un père devant qui tout tremble dans Rome, se flatte déjà d'une conquête si brillante. Déjà sa vanité se repaît d'une victoire qu'il souhaite. Qui croit n'avoir rien à craindre ose tout tenter.

Voilà, mes frères, le premier motif de la persécution qu'Agnès doit bientôt essuyer. La voix de la terreur n'est point d'abord le moyen de persuasion qu'on emploie. Les passions ont leur politique. Agnès trouve dans Procope un ennemi qui sait habilement se replier sous toutes les formes.

Ennemi puissant : il paraît avec cet appareil majestueux, avec cette décoration brillante qui annonce la grandeur. Un nom respecté, la seconde place de l'empire, la protection du prince, tels sont les fastueux dehors à la faveur desquels il ose se promettre de triompher... C'est l'aveuglement des passions. Elles comptent sur les succès, avant que de prévoir les obstacles.

Ennemi tentateur : il croit Agnès susceptible des faiblesses attachées à son sexe. Pour surprendre sa simplicité, il a recours aux piéges, aux artifices; pour tenter sa vanité, il fait espérer un rang honorable, une puissance qui ne le cède qu'à celle des césars; pour effrayer sa timidité, il laisse échapper des menaces; ce sont les ruses des passions. Quand elles ne peuvent pas éblouir, elles se font craindre.

Ennemi libéral : au langage de l'adulation, aux protestations étudiées, se joint la magnificence des présents. Il croit, par ses prodigalités, intéresser un cœur qu'il n'a pu toucher par ses empressements.... C'est la marche ordinaire des passions. Elles commencent les séductions par les bienfaits.

Ennemi prudent : à l'entendre, ce n'est point à la vertu d'Agnès qu'il veut attenter. Contracter des nœuds aussi solides que durables, voilà ses intentions.... C'est l'adresse des passions. Elles feignent de respecter l'innocence qu'elles veulent séduire.

Ennemi persuasif : les obstacles irritent un feu que la passion nourrit. Une maladie commandée peut-être, peut-être véritable, avertit le gouverneur de Rome, ou qu'il doit appuyer les prétentions de son fils, ou qu'il doit craindre de le perdre... Symphronius paraît devant Agnès... Une jeune vierge voit prosterné devant elle un homme dont l'alliance flatterait les plus illustres maisons de Rome! Triomphe éclatant pour l'orgueil d'Agnès, si son cœur pouvait être sensible à d'autres charmes qu'à ceux de la vertu! Par quelles douces insinuations, dit saint Ambroise (lib. I *De virg.*), le père industrieux ne tente-t-il pas de persuader les intérêts de son fils! *Quantis blanditiis egit, ut suaderet!* Par quelles menaces effrayantes ne s'efforce-t-il pas d'intimider celle qu'il désespère de convaincre! *Quanto terrore, ut timeretur!* C'est la dernière ressource des passions. Les conquêtes qui leur échappent deviennent leurs victimes.

Dans ce combat inégal, que peut l'innocence contre la force? Ah! mes frères, quand on a la grâce pour appui, il n'est point d'ennemis si redoutables auxquels on ne puisse résister.... Dans les premiers transports de sa ferveur, Agnès se reproche les malheureux attraits qui n'ont que trop réussi à plaire à des yeux mortels. Fatale beauté, s'écrie-t-elle, flambeau des passions, écueil de la pudeur, source d'iniquité, que ne puis-je effacer de mon sang les impressions funestes que tu fais sur les cœurs! Bientôt redoutable elle-même au tentateur importun qui l'obsède, elle oppose à ses empressements profanes une sainte fierté, un noble

Digitized by Google

dédain à ses pressantes sollicitations. Fuyez loin de moi, dit-elle, amorce du péché, ministre de l'enfer : *Fomes peccati, pabulum mortis, discede* (*Act. S. Agn.*, apud BOLLAND.) Allez ensevelir dans une nuit profonde la honteuse passion qui vous consume. Plus elle vous trouble, plus elle m'offense. Vos seuls regards portent l'indignation dans mon cœur : *Discede.*

Que le gouverneur de Rome n'espère pas lui-même de trouver dans elle, une âme timide, chancelante, que gagnent les protestations d'amitié, que l'appareil de la puissance subjugue.... Sur le front sevère d'Agnès, se lisent sa première et sa dernière réponse. Vous me sollicitez, lui dit-elle, de prendre votre fils pour époux ; mais un époux, avec lequel il ne peut entrer en parallèle, a déjà fixé mon choix : *Sponsum offers, meliorem reperi.* (AMBR., *lib.* I, *de virg.*) Epoux plus riche que les césars, plus puissant que toutes les puissances du monde. Il est l'arbitre souverain du ciel et de terre : *Divitem mundo, potentem imperio, nobilem cœlo.* (*Id., ibid.*) Ô Symphronius ! Ô Procope ! ô grandeurs ! ô fortune ! qu'êtes-vous pour un cœur dont Jésus-Christ est le maître?

Au nom de Jésus-Christ, à ce nom auguste, divin, quel changement ! Le père suborneur disparaît. C'est le politique gouverneur de Rome qui parle. C'est l'hypocrite zélateur des idoles qui foudroie. Le prétexte de religion devient le voile favorable, qu'empruntent l'orgueil, le dépit, la vengeance. Mais celle qui n'a point craint l'ennemi de son innocence ne craindra point l'ennemi de sa foi. Si les sentiments que la foi inspire ne suffisent pas pour la rendre respectable à ses ennemis, Dieu saura faire éclater sa toute-puissance, et par la voix des prodiges, forcera le respect de ceux mêmes qui la combattent.

Ici, vont se renouveler les frappants spectacles, qu'admira l'Eglise primitive. A l'aspect des apôtres, elle avait vu la mer calmer ses flots, les langueurs se dissiper, les fléaux cesser, les tombeaux s'ouvrir. La terre étonnée avait cru voir des dieux dans des hommes... Les prodiges étaient alors nécessaires pour établir la religion. Pour en démontrer la sainteté, il fallait des vertus ; pour en constater la divinité, il fallait des miracles : *Ut confundat.*

Dans le temps, qui vit combattre Agnès pour la pudeur, pour la foi, la foi avait encore besoin des mêmes secours. Les ennemis d'Agnès étaient moins les ennemis de sa vertu, que de son Dieu. Il fallait donc que ce Dieu, pour se faire connaître, respecter, adorer, fît encore éclater sa toute-puissance.

Si les ennemis de la religion avaient su réfléchir, ils auraient admiré dans Agnès ce noble désintéressement, qui méprise les grandeurs, les fortunes, tout ce que le monde a de brillant, de flatteur. Utiles spectateurs de sa résolution généreuse, ils en auraient rapporté la gloire à la loi sainte; qui dicte ses sentiments, Mais les vertus ne touchent point assez des cœurs intéressés à les combattre, et le préjugé empêche quelquefois de respecter publiquement ce que secrètement on admire. Pour forcer cet hommage public, il faut des ressorts plus puissants que la sainteté ; il faut des prodiges. *Ut confundat.*

Ces prodiges, Agnès les obtiendra, Rome en sera témoin, l'idolâtrie en frémira et le Dieu des chrétiens sera vengé.

Agnès par sa fermeté constante, avait déconcerté les passions armées pour la vaincre. Une passion rebutée ne devient que plus vive, plus furieuse. Dans l'accès fougueux, qui saisit l'imprudent fils de Symphronius, il jure qu'il se déclarera le persécuteur de celle, dont il désespère d'être l'époux. Déjà sa rage ingénieuse lui montre un vengeur du mépris qui l'offense : le gouverneur de Rome. Sous quelles image ne lui représente-t-il pas l'indifférence pour le fils, comme une injure faite au père ! Il me semble l'entendre prononcer ces touchantes paroles: O mon père ! un affront qui nous intéresse également demeurera-t-il impuni? Vengez votre nom, votre fils, votre gloire.... Agnès méprise mon alliance, qu'elle soit la victime de votre courroux. Qu'elle périsse, mais que sa honte précède sa mort. Quelle infamie....

Il parlait encore ; les sentiments du fils se communiquent au père. Il ordonne. Agnès est arrêtée, Grand Dieu ! que de périls se réunissent pour l'alarmer ! On lui laisse le libre choix, ou de se fixer parmi les vierges consacrées à Minerve, sous le nom de vestales; vierges qu'on représente comme des exemples édifians qui font la gloire de l'empire ; ou de se résoudre à subir la violence qu'autorisent les lois romaines ; violence qu'on représente sous les noms effrayants d'opprobre, de crime; comme si le crime pouvait déshonorer et rendre coupable une victime involontaire de l'iniquité.

Quelles expressions emprunterai-je de l'indignation et de l'horreur pour caractériser un mystère d'iniquité, que le soleil refusa presque d'éclairer? Terre ! que n'ouvrites-vous vos abîmes pour ensevelir le monstre, qui osa dicter un arrêt dont l'idée seule révolte l'humanité ! Je dois, mes frères, respecter votre délicatesse et mon ministère. Il est des crimes que nous devons éviter de combattre, parce que nous frémirions de les faire connaître.... Que n'ai-je pour rendre les périls et les victoires d'Agnès, la touche délicate, les ingénieuses images qu'employait, pour les décrire, ce maître consommé de l'éloquence, saint Ambroise ! Du moins j'imiterai ses sages précautions. Vierges chrétiennes, disait-il, ne prêtez pas une oreille attentive au triste récit que je dois tracer. *Claudite aures, virgines Dei.* Agnès est condamnée à paraître dans un lieu, qui, pour la première fois, verra l'innocence dans l'affreux séjour du libertinage. Naissance, vertu d'Agnès, n'êtes-vous donc pas des titres que doit respecter un ministre public? Mais les passions ne

Digitized by Google

connaissent pas les égards.... Que fais-je? continue saint Ambroise.... Ah! détournons nos regards et ne les souillons point par des objets, qui ne peuvent que les blesser. Ne prononçons pas un nom, auquel se refuse la nature indignée. Oublions les crimes des hommes; ne rappelons que les miracles du ciel. *Discite miracula; dediscite locorum vocabula.*

Miracles de protection: le Dieu qui couvrit des ailes de sa providence les Joseph, les Daniel, les Suzanne, veille à la défense d'Agnès. « Seigneur, disait-elle, je vous offre ma vie; sauvez ma vertu. » Elle est écoutée. Le crime, que son cœur déteste, ne réussira pas à la flétrir. Il aura pour elle plus de respect, que les tyrans. Quel spectacle! Dieu vient-il sur la terre, venger dans Agnès sa religion offensée? Quel voile heureux rend sa vertu inaccessible aux regards du vice! Quel glaive menaçant est suspendu sur la tête de ceux qui oseraient ne pas la respecter! Je crois voir un ange, armé du tonnerre, et prêt à le lancer... Dans le séjour périlleux où l'on se flattait de voir périr l'innocence, l'innocence conserve ses droits et son éclat. Elle est vengée.

Miracles de terreur: un coupable dessein se trame.., Procope, le téméraire Procope... Il ose... Une invisible main l'arrête.... L'air s'obscurcit, la terre tremble, la foudre tombe... Nouvel Oza, Procope est frappé d'aveuglement; il est terrassé, il expire... Allez, témoins, complices de son attentat, allez, en frémissant, apprendre à Rome idolâtre que le Dieu d'Agnès est autant le vengeur du crime, que le protecteur de la vertu... A ce spectacle terrible, Rome sent expirer son respect pour les idoles, sa haine pour le christianisme. Agnès devient l'objet de la vénération publique. Elle voit à ses pieds un cadavre livide qui annonce sa puissance; et son juge, le fier gouverneur de Rome, qui sollicite sa protection, qui lui redemande son fils.... Dieu! qu'Agnès adore, frappez encore les esprits par de nouveaux prodiges.

Miracles de clémence: Agnès prie, elle rend au ciel d'immortelles actions de grâces pour les bienfaits qu'elle a reçus; elle ose lui demander un bienfait encore plus signalé: la vie de son ennemi. Sa charité l'intéresse au sort d'un malheureux aussitôt puni que coupable. Ses nobles vœux sont exaucés. Procope est rendu à la lumière, à la vie. Le même prodige qui l'arrache à la mort l'arrache à l'idolâtrie. Reconnaissant, converti, il s'annonce chrétien, il fait gloire de l'être et devient par sa foi une preuve vivante du respect que mérite la religion d'Agnès.

Je ne sais, mes frères, disait saint Grégoire, quelles impressions font sur vous tant de merveilles. Ce sont les vertus d'Agnès qui méritent cette rapide succession de miracles; et c'est pour imprimer le respect dû à la religion, qu'elle les obtient. Ces vertus, vous les admirez, les imitez-vous? Cette religion, vous la professez, la pratiquez-vous? Agnès l'honore par sa modestie, par son désintéressement, par sa confiance, par sa charité, par son héroïsme. Que de vierges chrétiennes la compromettent par leur vanité, par leur ambition, par leur témérité par leurs vengeances, par leurs faiblesses!

Mais, dans un jour destiné à célébrer le mérite de l'innocence, de la pureté, je me refuse à des réflexions, à des contrastes que présentent naturellement nos mœurs, nos vices, et je me hâte d'achever l'éloge d'Agnès par le tableau de sa mort, après avoir tracé le récit de sa vie. Pendant sa vie, elle rend la religion respectable à l'idolâtrie; voilà les exemples de sa sainteté. *Exemplum virtutis.* Par sa mort, elle fait triompher la religion de l'idolâtrie; voilà les exemples de son courage. *Exemplum fortitudinis.*

SECONDE PARTIE.

Les moyens dont Dieu se sert pour faire triompher la religion de l'idolâtrie, par la mort d'Agnès, ont encore une sorte de conformité avec les moyens dont Dieu s'est servi pour rendre la religion triomphante dans les premiers jours de son établissement. Voulez-vous apprécier les victoires du Christianisme? dit saint Jean Chrysostome. (*Homil. in duod. Apostol.*) Considérez quels sont ses témoins, quelles sont ses victimes, quelle est sa gloire. *Videte testes, victimas, gloriam.* Le zèle, les souffrances, les succès; voilà ce que me présente l'idée de saint Chrysostôme et ce que me retracent les circonstances qui précèdent, qui accompagnent, qui suivent la mort d'Agnès.

Le témoignage qu'elle rend à la religion; voilà ce qui précède sa mort; voilà son zèle: *testes.* Les supplices qu'elle endure pour la religion; voilà ce qui accompagne sa mort; voilà ses souffrances. *victimas*: Les succès qu'elle procure à la religion; voilà ce qui suit sa mort; voilà sa gloire: *gloriam.* Ces idées rassemblées vous convaincront que, par sa mort, Agnès fait triompher la religion de l'idolâtrie. Heureux, mes frères si vous profitez des exemples, que va vous donner son courage, après avoir réfléchi sur les exemples que vous a donnés sa sainteté. *Exemplum fortitudinis.*

Les hommes, dépositaires de la vérité, doivent lui rendre témoignage. Ne point l'annoncer, c'est la trahir. Les apôtres partagent entr'eux la conquête de l'univers; et partout ils prêchent les mêmes dogmes, les mêmes devoirs, la même loi. Dans Jérusalem, le centre de judaisme; dans Rome, le siége de l'idolâtrie, ils font entendre leur voix impérieuse, enseignent la science de la croix, et confondent la sagesse des sages. Avant que d'être les victimes de la vérité, ils en sont les témoins: *testes.*

Agnès est également suscitée pour rendre à la religion un témoignage solide, éclatant, décisif. Dans quels moments? Les circonstances, qui accompagnent la confession de

Digitized by Google

sa foi, semblent donner un nouveau prix à ses oracles.

L'idolâtrie penchait alors vers la décadence. Chancelantes sur les autels que leur avaient érigés la politique et les passions, les idoles ne trouvaient plus, dans la superstition publique, ce crédit immense, qui, plus que la conviction, soutenait la majesté de leur culte. L'empire romain, ébranlé par de fréquentes secousses, s'efforçait vainement de ressusciter son ancienne puissance. Tout annonçait une révolution, dont on croyait démêler dans les chrétiens les secrets complices, parce que seuls ils pouvaient en être les auteurs intéressés. Dans l'impossibilité d'empêcher la chute du paganisme, la politique des césars employait toutes ses ressources, pour la reculer. A mesure que les dieux de la gentilité paraissaient moins respectables aux yeux de la raison, on les faisait paraître plus terribles aux yeux de la crédulité. On s'étudiait à leur conserver, par l'autorité des édits, les adorateurs, qu'on leur avait soumis par la force des armes.

Dans ces jours de troubles, de confusion, attaquer le paganisme ; quelle entreprise ! Agnès ose la former ; elle l'exécute. Les mêmes combats qu'elle a soutenus pour défendre sa pureté, dit saint Ambroise (lib. *de Virg.*), elle les soutient, pour défendre sa religion : *Idem certamen professa et pudoris et religionis.*

Les hommes jugent presque toujours sur les apparences ; et ils se trompent. Le préfet de Rome connaissait Agnès capable de pratiquer la religion chrétienne ; il la croyait incapable de la venger. Guidé par cette prévention, il prépare, pour la surprendre, les piéges artificieux que lui dicte la politique, plus que le zèle. Avec quelle habileté, il sait écarter cet abord sombre, imposant, qui annonce le ministre dépositaire de l'autorité souveraine ! C'est moins en juge qu'en ami qu'il s'explique. Que de raisons subtiles n'allègue-t-il pas ! La puissance visible des dieux qu'adore l'empire, les avantages brillants, que leurs adorateurs ont obtenus sur toutes les nations de la terre ; la religion de Rome, devenue la religion de l'univers ; la volonté des empereurs, images vivantes des dieux, dont ils soutiennent les autels ; toute la protection attachée à leur culte ; la haine, le mépris, la proscription, la mort, juste punition de ceux qui leur refusent et leur encens et leurs hommages : telles sont les preuves ruineuses, dont Symphronius étaie majestueusement, aux yeux d'Agnès, l'erreur des superstitions païennes.

Imposants subterfuges de la prudence humaine, que votre autorité est peu lumineuse, pour entraîner un esprit que guide la foi ! La foi d'Agnès voit au-delà des ruses adroitement préparées par un zèle politique. Elle les saisit, et ne daigne pas même les détruire. Son zèle prend un plus noble essor... « Périssent, s'écrie-t-elle, de frivoles dieux, qui n'ont fait ni le ciel, ni la terre. » *Dii, qui cœlum et terram non fecerunt, pereant* (*Jerem.*, X, 10.) Non, jamais je ne fléchirai le genou devant des simulacres, l'ouvrage et la honte de la superstitieuse crédulité. L'empire les adore ; je les méprise. Rome vante leur puissance ; je la nie. Les césars protégent leur culte ; je l'abhorre.

Ce n'était là, mes frères qu'insulter au paganisme ; ce n'était point venger la religion chrétienne. Agnès irritait ses ennemis ; elle devait les étonner. Quelle fut en effet leur surprise, dit saint Ambroise (*op. sup. cit.*), lorsqu'ils l'entendirent rendre à la Divinité le témoignage le plus éloquent ? *Stupere universi, quod jam Divinitatis testis existeret.* Quelle religion, reprend-elle, que ma religion ! Aussi ancienne que le monde, les prophètes l'ont annoncée ; un Dieu l'a établie. Confirmée par l'éclat des miracles, accrue par le feu de la persécution ; le sang des martyrs devient son triomphe. Elle s'élève sur le tombeau de ses disciples. Leurs cendres dispersées lui vont assurer des conquêtes dans les climats les plus reculés.

Quel Dieu, que le Dieu que j'adore ! Engendré dans la splendeur des saints, Fils du Père, égal à son Père, supérieur à tous les êtres, auteur de tout, indépendant de tout. *Cujus pater feminam nescit* (*Act. S. Agnet., apud Bolland.*) Il existait avant la naissance des siècles ; et il est né dans le temps ; une vierge est sa mère, *cujus mater virgo est.* C'est lui que les anges reconnaissent pour leur maître. Ils obéissent à sa voix. *Cui serviunt angeli.* Il ne cesse de nous combler de ses bienfaits, et ses libéralités n'épuisent jamais ses richesses. *Cujus opes nunquam deficiunt.*

Est-ce David, qui décrit la génération éternelle du Verbe ? Est-ce Isaïe, qui trace la gloire anticipée du Messie ? Est-ce saint Paul, qui sonde les sublimes mystères de l'Incarnation, de la grâce, du salut, de toute la religion ? Non : c'est Agnès. C'est une vierge, et une vierge de treize ans. Quel témoin de Jésus-Christ ! Quel panégyriste de sa divinité ! *Divinitatis testis.* Partagés entre la confusion, la fureur et l'étonnement, le juge, les spectateurs sont à la fois frappés, ravis, confondus. Ils frémissent ; et ils admirent. *Stupere universi* (S. Ambros., lib. *de Virg.*) Quelle est donc, conclut saint Ambroise, quelle est la vertu de sa foi, qui arme pour sa défense des apologistes, si faibles par leur âge, si forts par leur héroïsme !

Mais l'idolâtrie humiliée ne se croit pas encore vaincue. C'est au temple des faux dieux qu'on traîne avec éclat celle qui n'a pas craint d'insulter à leur vaine puissance. Agnès paraît devant les autels. Quel nouveau zèle la saisit ! A l'aspect même des idoles, elle ose braver leur vengeance, se rire de leurs adorateurs, dévoiler le scandale de leurs fêtes, et la superstition de leur culte. Devant les dieux de Rome, elle ose célébrer la gloire du Dieu que Rome persécute, exalter ses grandeurs, publier ses miséricordes, annoncer ses justices. Oh sainte audace ! oh spectacle attérant pour l'idolâtrie, et pour ses zélateurs ! *Stupere universi.* On essaie encore de forcer sa main à faire

Digitized by Google

fumer l'encens. Sa main est immobile. On la sollicite de se prêter à la complaisance d'une adoration feinte. Elle résiste, elle refuse... A ce refus, les dieux offensés demandent, par mille bouches, la mort de celle dont ils ne peuvent obtenir les hommages. L'indignation prend la place de la pitié. Plus d'indulgence pour la faiblesse de l'âge. Agnès est l'ennemi des dieux; elle est coupable; elle périra. Dans elle, la religion de Jésus-Christ trouve un nouveau témoin : *testes*. Il faut, dans elle, immoler une nouvelle victime aux idoles: *victimas*.

C'était un spectacle lugubre, mais ordinaire pour l'Eglise dans ses commencements, de voir ses défenseurs traînés de tribunaux en tribunaux, de supplices en supplices. Les glaives, les échafauds, les bûchers étaient les moyens terribles qu'employaient le judaïsme et l'idolâtrie pour ravir au christianisme ses zélateurs. Un fleuve de sang marquait la trace de ses premières conquêtes. L'univers s'est armé pour perdre ceux qui n'étaient envoyés que pour le convertir et le sauver.

Héritière de leur esprit, Agnès va participer à leur récompense. Ce ne sont plus des raisons qu'on oppose à sa foi, ce sont des tourments. Mais quel juge osera prononcer la sentence décisive, qui condamne à la mort celle à qui le préfet de Rome doit la vie de son fils? L'ingrat Symphronius a-t-il oublié l'essentiel bienfait dont il est redevable aux prières d'Agnès? Reconnaissance! n'avez-vous donc aucun droit sur un cœur idolâtre? Le politique gouverneur balance; il connaît la vertu d'Agnès; mais Rome ne lui connaît que des crimes. A quelles voies obliques recourra-t-il, afin de concilier son zèle apparent pour les idoles et sa vénération secrète pour sa protectrice? C'est à des mains étrangères qu'il en abandonne les destinées. Un juge subalterne est chargé d'occuper le tribunal. Aspase, le feu dans le regard, la fureur sur le front, les mains encore dégoûtantes du sang des chrétiens, Aspase paraît dans le temple de la justice. Loin de lui ces insidieuses interrogations, cette bonté simulée, par lesquelles la prudence humaine embarrasse, surprend, flatte ses victimes avant de les immoler. Il sait que les charmes les plus attrayants n'ont pu séduire Agnès. Il sait que les plus effrayantes menaces n'ont pu l'abattre. Il ne présente à ses yeux que le sanglant appareil de son supplice. Agnès voit d'un œil tranquille les chaînes pesantes qui l'attendent. Elle ignore encore ce que c'est que la mort, et déjà son cœur est disposé à la subir : *Adhuc mori nescia, jam parata*. (S. Ambros., lib. *de virg.*)

« Ministres destinés à trancher le fil de mes jours, s'écrie-t-elle, exécutez les ordres qui vous sont intimés. Vous ne ferez mourir en moi que ce qui est mortel. Il est une portion de moi-même sur laquelle le fer idolâtre n'a point de droit: mon âme!.... » Le juge prononce. C'est au supplice du feu qu'Agnès est condamnée. Elle le sait; une subite joie la transporte. Le lieu de son sacrifice lui paraît un trône dont elle va prendre possession. Elle y vole avec cette fermeté mâle que la religion seule inspire : *Ad supplicii locum læta, festiva processit*. (S. Ambros., *ut sup.*)

Le bûcher se prépare, la flamme brille, tout frémit, le sentiment parle dans les cœurs les plus barbares. Je ne sais quelle faiblesse, quelle pitié commandent le silence, répandent la consternation, impriment la terreur.... Déjà l'on croit ne plus apercevoir que les débris épars d'un corps consumé par le feu destructeur....

O prodige! le feu semble perdre pour Agnès son activité. Son corps, en quelque sorte spiritualisé, n'en reçoit aucune atteinte. Les flammes qui l'environnent la respectent. Le bucher, qui devait détruire la victime éclaire sa victoire... Mais le même feu, qui révère Agnès, la venge, et avec elle venge la religion. Les flammes se divisent : *In duas partes flammæ scinduntur*. (S. Ambros., *ut sup.*) Elles s'écartent et portent rapidement le ravage, la destruction, la mort parmi les ennemis d'Agnès. Les spectateurs séditieux de son supplice en deviennent eux-mêmes les malheureuses victimes. Telles, dans un incendie imprévu, les rapides étincelles portent dans les lieux voisins l'embrasement, la désolation, le trépas, et ne laissent partout que d'horribles ruines.

Les prodiges que Moïse opère aux yeux de Pharaon ne servent, hélas! qu'à mieux endurcir ce prince infortuné. Les miracles, qui justifient la foi d'Agnès, frappent le peuple qui les voit, et ils l'aveuglent.

Quel affreux spectacle s'offre à mes regards! O cruauté! ô juge barbare! Il lance un nouvel arrêt. Celle qui n'a pu périr par le feu périra par le glaive. Déjà brille le fer, teint encore du sang de mille chrétiens. Frappe, tyran! frappe ta victime!... son sang appartient à l'époux qu'elle a choisi. Il est temps de le répandre. C'est Agnès elle-même qui t'exhorte, qui t'anime à finir ton ouvrage, à consommer son sacrifice. Qui te retient? Achève : *Quid, percussor, moraris* (Act. S. Agn., *apud* Bolland.) Elle semble défier la main chargée de lui porter le coup fatal... Elle s'arrête : *stetit*; elle prie : *oravit*; elle baisse cette tête respectable qu'orne déjà la double couronne de la pudeur et de la foi : *cervicem inflexit*. (S. Ambros., lib. *de Virg.*)

Que ne puis-je fixer vos idées, mes frères, sur le théâtre enflammé et sanglant de son supplice! Vous verriez : *cerneres*; vous verriez le ministre de la justice dans une subite horreur, se refuser presque à son ministère : *Cerneres trepidare carnificem*. Vous le verriez frémir; et, comme s'il eût été condamné lui-même, détourner ses regards pour ne point apercevoir la victime qu'il va frapper : *quasi ipse addictus fuisset*. Vous le verriez porter une main tremblante sur le fer qui doit achever le sacrifice d'Agnès : *cerneres tremere percussoris dexteram*. Vous verriez une pâleur livide, sombre

Digitized by Google

image de la mort, couvrir tous les fronts. Tout s'intéresse au péril d'Agnès, tout tremble pour elle ; elle seule ne craint pas pour elle-même. Dans un attendrissement général chacun lui donne des larmes ; elle n'en verse pas : *Flere omnes ; ipsa sine fletu.* Vous l'entendriez adresser au ciel ses derniers vœux, avec une fermeté, une constance digne d'un apôtre.

Benedico te, Pater. (*In Offic. S. Agnet., Brev. Rom.*) O mon Dieu ! ô mon Père ! j'adore vos desseins. Dans mes maux, je reconnais vos bienfaits, et mon cœur vous est garant de ma reconnaissance. J'ai cru, j'ai espéré. Déjà je vois ce que je croyais, ce que j'espérais, je le possède. Amis, parents et vous, chrétiens sensibles à mon sort, cessez de me pleurer, cessez de me plaindre. Partagez plutôt ma joie. *Congaudete mecum.* Applaudissez à ma victoire qui est celle de la religion et la vôtre : *congratulamini.*

Elle parle ; le glaive est levé ; le coup part. Baignée dans son sang, elle tombe, elle expire. Ainsi par sa mort, Agnès triomphe de l'idolâtrie : *Victimas.* Elle va mieux encore en triompher : *gloriam.*

Les premiers héros de l'Évangile en ont été les premiers martyrs. Mais bientôt triomphante par leur supplice, la religion sort de leur tombeau, plus redoutable à l'idolâtrie, plus puissante par ses succès. Leurs cadavres entassés servent de degrés à l'Evangile pour monter sur le trône des césars. Leurs cendres font encore pâlir les tyrans, et changent leur fureur en admiration. C'est aux persécutions, dit Tertullien (*Apol.*), que l'Eglise doit sa stabilité.

Telle est aussi la gloire qui couronne le martyre d'Agnès. Victime immolée à la fureur de l'idolâtrie, elle en est la terreur après sa mort, comme elle en fut l'étonnement pendant sa vie. Grands du monde vous mourez, et vos cendres, renfermées dans de superbes mausolées, offrent à la terre un triste spectacle des vanités humaines. Ces tombeaux, décorés de titres pompeux, ne vous font souvent vivre dans la mémoire des hommes que pour éterniser, avec le souvenir de votre rang, le souvenir de vos crimes.

Agnès expire, et l'époque de sa mort est celle de son triomphe... elle semble survivre à elle-même, et respirer encore dans ses cendres placées sur les autels.

Que sont devenus ces juges si redoutables, ces empereurs fameux, ces dieux de Rome et de l'univers? Ils ne sont plus que dans les ruines de Rome... Agnès éprouve un autre sort. En vain Rome s'était fait un religieux devoir d'annoncer la mort des chrétiens comme une honte, un opprobre : Rome ne peut attacher à la réputation d'Agnès l'infamie prétendue dont elle chargeait tous les martyrs du christianisme. Où finit la vie d'Agnès, son culte commence. Culte, qui confond l'idolâtrie, et dont l'idolâtrie ne peut suspendre la rapidité, effacer l'éclat, arrêter la célébrité. Aux portes de cette Rome, encore dévouée aux idoles, le tombeau d'Agnès devient un temple, ses prodiges consternent les Césars sur leur trône, et son nom, fatal aux fausses divinités, semble présager leur ruine.

Si je ne m'étais pas borné, mes frères, à montrer que par sa mort Agnès triomphe de l'idolâtrie, je chercherais dans la succession de treize siècles, mille traits frappants qui concourent à constater sa gloire.

Je rappellerais comment, introduit par le respect, par le zèle, son culte dut bientôt à la reconnaissance publique les plus rapides accroissements ; comment, à la première fête instituée en son honneur, succéda bientôt une seconde fête dans l'Eglise latine, une troisième dans l'Eglise grecque.

Je vous inviterais à considérer sur le tombeau d'Agnès une auguste princesse, qui lui fait l'hommage de sa grandeur, parce qu'elle croit lui devoir le bienfait de la vie. Je vous ferais remarquer que l'exemple de sa constance a été comme le signal et l'origine de ces congrégations édifiantes, utiles, élevées depuis sous les auspices de sainte Agnès (78).

Je rassemblerais les majestueuses idées que renferment les savants panégyriques qu'ont prononcés à sa louange les Ambroise, les Maxime, les Thomas d'Aquin, les Bonaventure, un Guillaume de Paris, un Albert le Grand, un Denis le Chartreux.

Je ferais une énumération suivie des différents zélateurs qu'Agnès a trouvés dans toutes les parties du monde chrétien. En Espagne, vous dirais-je, Prudence en fait la matière de ses poëmes. En France, Sulpice Sévère en fait le sujet de ses éloges. Partout où saint Martin établit la religion chrétienne, il établit la vénération envers sainte Agnès. Saint Augustin dans Hippone la propose comme un modèle. Saint Grégoire le Grand l'annonce dans Rome comme un prodige. Saint Jérôme assure que le nom de sainte Agnès est devenu célèbre parmi toutes les nations ; et que ses louanges ont été publiées dans toutes les langues.

J'insisterais sur le zèle avec lequel plusieurs nations se sont envié l'avantage de posséder ses ossements sacrés. Ce fut un trésor que Constantinople reçut avec reconnaissance sous Théodose le Jeune ; que sous Clovis, la France, devenue chrétienne, compta parmi les premiers monuments dignes de sa piété. Je ne tairais pas que, presque dès la naissance de la foi, dans cette capitale, un autel fut consacré à Dieu sous l'invocation de sainte Agnès (79.) Elevé sur cet autel, si ce temple n'a pas conservé le nom de cette illustre martyre, on y conserve un zèle toujours égal pour son culte, une entière confiance en ses reliques, une reconnaissance toujours nouvelle pour ses bienfaits.

(78) Etablissement des filles de Sainte-Agnès.
(79) Chapelle de Sainte-Agnès, église de Saint-Eustache.

Digitized by Google

Mais toutes ces idées, qui rappellent le triomphe constant de sainte Agnès, ne rappellent qu'indirectement les triomphes que sa mort a procurés à la religion. Réfléchissez, en effet, sur l'histoire de l'Eglise; et vous verrez qu'à la mort de sainte Agnès, on peut fixer la date de ces heureux jours, où les idoles commencèrent d'avoir moins d'adorateurs, et Jésus-Christ plus de disciples. Agnès meurt; et le même siècle qui la voit mourir est l'époque favorable où l'Eglise essuie ses larmes; où la parole du salut cesse d'être captive; où les princes, à la tête des nations, se prosternent devant le Dieu mort au Calvaire; où Constantin, vainqueur de Mayence, reconnaît devoir la victoire à Jésus-Christ, et fait de la religion, persécutée par les Césars, la religion des Césars mêmes. Plus d'un zélateur de sainte Agnès a regardé comme une récompense de son martyre la paix, le triomphe de l'Eglise.

Je disais au commencement de ce discours.... Pendant sa vie, Agnès rend la religion respectable à l'idolâtrie; voilà les exemples de sainteté : ***Exemplum virtutis.*** Par sa mort, Agnès fait triompher la religion de l'idolâtrie; voilà les exemples de son courage : ***Exemplum fortitudinis.*** Cet exemple, mes frères, vous devez, vous pouvez en profiter. Vous avez vu les vertus de sainte Agnès; voici ses reliques. Celles-ci vous protégent; mais celles-là vous condamnent. Ah! chrétiens, disait saint Jean Chrysostome, dans une occasion semblable, craignez d'avoir un jour pour votre juge celle que vous implorez aujourd'hui comme votre protectrice.

Agnès a vaincu et la faiblesse de son âge et la fureur d'un tyran : *Ætatem vicit et tyrannum.* C'est la pensée de saint Jérôme. Ne cherchez donc plus, ni dans la fougue de la jeunesse, ni dans le péril des occasions, de futiles prétextes pour justifier vos infidélités : c'est la conclusion de saint Ambroise. (Lib. I *De virg.*)... Vierges chrétiennes, c'est une vierge que vous honorez, imitez sa ferveur. C'est une martyre que vous révérez, imitez sa foi. Ne rougissez point de porter un nom immortalisé par les plus brillantes lumières de l'Eglise, et auquel il n'appartenait qu'à la dépravation du monde d'attacher un préjugé défavorable.

Pour quel monde, en effet, le nom de la sainte que nous invoquons est-il devenu un nom de dérision, de mépris? Pour un monde profane qui fait un crime de la pudeur; pour un monde, dont le libertinage et l'irréligion devenus, si j'ose le dire, ingénieux, s'exercent autant à censurer la vertu qu'à raffiner le vice... On dirait que notre siècle qui, pour la foi, est devenu un siècle de paradoxes, est devenu pour les mœurs un siècle d'indécence.

Osons, mes frères, à l'exemple de sainte Agnès, osons nous élever au-dessus du malheur des temps. Elle fut chrétienne dans un siècle idolâtre; soyons chrétiens dans un siècle incrédule. Elle brava les supplices, bravons les censures. Comme elle, ne connaissons que nos devoirs, soyons constants à les remplir, et nous mériterons dans le temps la couronne qu'elle possède dans l'éternité

PANÉGYRIQUE XVI.

SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE, PATRON DU CLERGÉ DE SAINT-SAUVEUR.

Prononcé le 27 décembre 1759 dans l'église paroissiale de Saint-Sauveur.

Exiit sermo inter fratres quia discipulus ille non moritur. (*Joan.*, XXI, 23.)

Il courut un bruit parmi les frères que ce disciple ne mourrait pas.

S'ils sont immortels dans la mémoire des hommes, s'ils méritent de l'être, ces héros de l'Evangile, qui ont établi l'Eglise par leur zèle, qui l'ont illustrée par leurs écrits, qui l'ont rendue féconde par leurs souffrances et respectable par leurs vertus : non, il ne mourra jamais, toujours il vivra dans les fastes de la religion, ce disciple que Jésus honora de sa confiance, de son amitié; cet apôtre, qui, par sa charité, donna naissance aux premières églises d'Asie; cet évangéliste qui puisa ses lumières profondes dans le sein même de la divinité; ce martyr de Jésus-Christ, que le christianisme, par un prodige inouï, vit survivre à son martyre; ce prophète qui, parmi les ravissements, les extases, perça les ténèbres de l'avenir, annonça les destinées de l'Eglise, fit voir son règne, son triomphe toujours subsistants, toujours durables.

Tel est, Messieurs, l'auguste privilége de saint Jean, que vous avez choisi pour votre modèle, et dont en perpétuant les vertus, vous perpétuerez la gloire : ***Discipulus ille non moritur.***

Sous ces deux points de vue, je saisis et son éloge et votre instruction.

Saint Jean, modèle du clergé; ce modèle vous devez le suivre : premier point. Saint Jean, la gloire du clergé; cette gloire vous pouvez la partager : second point. ***Ave, Maria.***

PREMIÈRE PARTIE.

Je viens représenter dans saint Jean un fidèle disciple de Jésus-Christ, un apôtre zélé, un pasteur charitable.

Disciple fidèle, il instruit les lévites qui sont l'espérance du clergé.

Apôtre zélé, il instruit les ministres qui composent le corps du clergé.

Pasteur charitable, il instruit les pasteurs mêmes qui sont les guides du clergé.

Voilà, Messieurs, voilà votre modèle.

Il est d'abord le vôtre, ô vous, que le ciel destine à remplir un jour les redoutables fonctions du sacerdoce. Dans la conduite de saint Jean, étudiez la règle de celle que vous devez observer.

Discipulus quem diligebat Jesus (*Joan.*, XXI, 24). Entre tous les disciples, il est le disciple singulièrement aimé de Jésus. C'est le premier titre de son éloge, parce que c'est la première preuve de sa vertu.

Un choix éclairé ne préside pas toujours à l'amitié des hommes. Souvent ils accor-

Digitized by Google

dent au vice un cœur qu'ils ne devraient accorder qu'à la vertu. Saint Jean ne devient le disciple favori de Jésus-Christ que parce qu'il mérite de l'être.

Il le mérite d'abord par la fidélité la plus prompte. Tel que fut dans le royaume de Manassé ce héros choisi du ciel pour combattre les Madianites, Gédéon ; tel saint Jérôme considère saint Jean parmi les disciples de Jésus-Christ. Parmi les disciples de Jésus-Christ, il est le plus jeune. A cet âge, où les penchants sont plus impérieux, les passions plus vives, les désirs plus effrénés, saint Jean n'a de penchant que celui de suivre Jésus-Christ, de passion que celle de l'aimer, de désir que celui de partager sa croix, de boire son calice, de mourir pour sa gloire.

Au mérite de l'âge, ajouterai-je le mérite de cette vertu si précieuse et si rare, si facile à perdre, si difficile à conserver, la pureté? Un Dieu-Homme ne pouvait avoir de prédilection que pour un disciple vierge.

Mais quelles preuves lui donne-t-il de cette prédilection? Quelles preuves? Ah! mes frères, que vos idées s'arrêtent à ce jour qui précède la rédemption du monde; à ce jour, où promettant à ses disciples d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles, Jésus-Christ leur donne, dans le sacrement de son corps et de son sang, un gage toujours durable de son amour... Quel spectacle! et dans quelle flatteuse situation aperçois-je le disciple bien-aimé! Que les autres disciples prosternés aux pieds de Jésus-Christ lui peignent leur crainte, leurs regrets : saint Jean jouit d'un avantage qu'aucun disciple ne partage avec lui : il repose... Respectez, chrétiens, le langage des livres saints; il repose sur le sein adorable de Jésus-Christ : *Erat recumbens in sinu Jesu.* (*Joan.*, XIII, 23.) Singulière prérogative! distinction glorieuse! Jésus-Christ la devait cette distinction honorable, et à la vertu la plus rare, et au plus heureux caractère.

Caractère de saint Jean, s'écrie saint Chrysostome, qu'il est digne de captiver l'amour d'un Dieu! En effet, continue ce Père, entre tous les disciples, quel est celui dont l'abord prévient, dont le regard engage, dont la parole attire, dont le silence même persuade? C'est saint Jean. Que son langage est affectueux! que son zèle est attrayant! De sa plume coulent des traits de charité, des sentiments de tendresse. Qui pourrait décrire le généreux amour dont son cœur est pénétré pour ses frères? Il porte dans ce cœur tous les hommes, toute l'Eglise. Cœur unique! qu'il s'est peint éloquemment dans ses écrits! Tout y respire l'onction de la charité. C'est un feu sagement ménagé: c'est une douce flamme qui l'insinue; c'est une rosée salutaire, qui fait éclore des germes abondants jusque dans les terres les plus ingrates... Je l'entends s'écrier : ***Aimons-nous les uns les autres. Qu'une charité inaltérable nous distingue entre tous les peuples de la terre.*** (I *Joan.*, III, 23.) La charité est le grand commandement de mon Maître; et mon Maître, mes chers enfants, est aussi le vôtre.

Je vous le demande, chrétiens, un homme qui sait si bien inspirer la tendresse aux autres, n'est-il donc pas l'homme le plus propre à fixer la tendresse de son Dieu? Il ne la fixe pas moins par sa constance sur le Calvaire, que par sa douceur dans la société.

Ils sont écoulés ces jours propices, où par l'éclat de ses miracles, Jésus-Christ commandait aux cœurs; où par la sagesse de ses leçons, il éclairait les esprits; où tous ses pas, marqués par des bienfaits, faisaient voler au-devant de lui la confiance suppliante des uns, l'éloquente reconnaissance des autres, les hommages, les respects, les adorations de toute la Judée... Tout change. Le Dieu de puissance est remplacé par *l'homme de douleurs*... A la seule idée des périls qui le menacent, ses timides disciples fuient; tous l'abandonnent à lui-même. Je me trompe, saint Jean ne partagera pas leur crainte, leur opprobre; partout il suivra Jésus-Christ, dit saint Chrysostome, partout il l'avouera. Il percera la foule tumultueuse. Jusqu'au pied de la croix, son zèle, sa reconnaissance, son attachement invincibles s'empresseront à recueillir les derniers soupirs du Sauveur expirant. La constance de ses sentiments mettra le comble à son mérite, et lui attirera la récompense la plus capable de flatter un cœur.

Jésus-Christ meurt; mais il arrête encore sur la terre ses yeux presque éteints. Qu'aperçoit-il? Marie, sa mère; Jean, son disciple. Fortuné disciple, écoutez : Jésus-Christ vous montre Marie. *Voilà*, vous dit-il, *votre Mère*. Que votre attachement me représente auprès d'elle, je la confie à vos soins; soyez un autre moi-même. Et vous, ô ma Mère, la plus tendre des Mères! vous allez perdre un fils qui vous aime. Mais je vous laisse dans mon disciple, un Fils qui doit me remplacer auprès de vous. Il sera pour vous désormais ce que je pourrais être. Mon amour pour lui m'est un sûr garant de son amour pour vous.

Incomparable destination de saint Jean? s'écrie saint Jérôme; juste récompense de sa fidélité, de sa tendresse, de son héroïsme!

Lévites du Seigneur! vous spécialement ses disciples, voulez-vous obtenir les grâces attachées au sacerdoce, dans lequel vous espérez vous engager? Suivez votre vocation avec fidélité. Vous êtes jeunes; la jeunesse de saint Jean fut la première époque de son zèle. N'avancez dans le sanctuaire que par les voies de la vertu. Vous devez au monde l'exemple de vos mœurs. Les mœurs pures de saint Jean lui méritèrent l'amitié de Jésus-Christ. Qu'un caractère doux sied bien à des hommes qui doivent un jour instruire les peuples et les gouverner! Ce caractère pacifique fit le mérite de saint Jean. Qu'il fasse aussi le vôtre; il sera comme un présage de votre constance.

Mais si, disciple fidèle, saint Jean instruit les lévites qui font l'espérance du clergé,

Digitized by Google

apôtre zélé, il instruit les ministres qui composent le corps du clergé.

La vocation au sacerdoce est une vocation à l'apostolat. Dans les ministres des autels, le zèle est aussi nécessaire que la piété.

C'est sans doute, Messieurs, afin de répondre à votre destination, que vous avez choisi pour modèle un saint, dont le ministère vous retrace les délicates fonctions de celui auquel vous êtes appelés. Destinés à l'apostolat, apprenez de lui ce que c'est qu'un apôtre.

Un apôtre est un homme que l'amour de la religion occupe, embrase, transporte. Tous les travaux sont du ressort de son zèle, et toutes les nations sont les objets de ses travaux. Une sainte hardiesse préside à ses entreprises, et ses premiers succès ne sont qu'une préparation brillante à de nouvelles victoires.

Dans ce portrait d'un apôtre, pourriez-vous méconnaître celui de saint Jean, et l'idée de l'apostolat que vous devez vous-mêmes exercer? Quelles grâces l'y préparent! Jésus-Christ opère-t-il des miracles? Saint Jean est choisi pour en être le témoin. Il est l'un des disciples que le Sauveur conduit sur le Thabor où sa gloire se manifeste, dans Jérusalem où sa charité se signale, sur la mer de Tibériade où sa puissance éclate. C'est à lui qu'il apparaît vainqueur de la mort, et que, maître de la nature, il commande de rendre témoignage à la vérité.

Saint Jean va le rendre ce témoignage; et il sera d'autant plus puissant, qu'il est véritable. *Verum est testimonium ejus.* (*Joan.*, XXII, 24.) Spectateur lui-même des merveilles qu'il prêche aux autres, il ne dira rien qu'il n'ait vu, qu'il n'ait entendu. *Quod vidimus, et audivimus.* (I *Joan.*, I, 1.) Et sur quelles contrées cet enfant du tonnerre fait-il d'abord tomber les éclats de sa voix? Sur Jérusalem.

Jérusalem, où le sang d'Etienne fume encore. Jérusalem, où le feu de la persécution s'irrite à l'aspect des triomphes évangéliques.

Saint Jean parle, il agit, et la contradiction commence. Un prodige qu'il opère excite les clameurs publiques, avertit la rage du Sanhédrin. Déjà la vengeance trame ses obliques intrigues... Saint Jean voit l'orage, il ose le braver. Ses ennemis croient s'opposer à ses succès; et ses succès augmentent avec leur fureur. L'Eglise naissante compte chaque jour de nouvelles conquêtes.

Mais pourquoi renfermer le zèle de saint Jean dans Jérusalem? Déjà les contrées voisines en éprouvent la force, l'activité; et bientôt les nations les plus éloignées en recueilleront les précieux fruits. Bientôt on le verra voler en Asie; on l'y verra, dit saint Jérôme, rapidement établir et constamment gouverner les plus florissantes églises : *Totas Asia fundavit, rexitque Ecclesias.*

Laissons le saint apôtre instruire Samarie, y confondre l'imposture; oublions que chez les Parthes, peuples barbares et orgueilleux, il compte ses travaux par ses souffrances. L'Asie est son partage. C'est là qu'il faut le suivre; là qu'il faut le voir arriver, instruire, combattre et triompher.

L'Asie, où Jésus-Christ était encore ignoré; l'Asie, où les idoles avaient autant de vengeurs ardents que de crédules adorateurs; l'Asie, où la philosophie avait ses maîtres, l'éloquence ses héros, le génie ses prodiges; l'Asie! vaste, difficile, épineuse moisson! Saint Jean y court; la carrière est ouverte. Comme une aurore brillante, la religion paraît dans ces immenses contrées. Burse s'instruit; Smyrne est éclairée; un rayon de la foi perce dans Ancyre; dans Nicomédie, l'Evangile est reçu; la croix est arborée dans Nicée; Chalcédoine adore Jésus-Christ; Sardes lui prépare des autels. Partout les idoles tombent, leur culte cesse, les églises s'élèvent; et déjà dans ces Eglises naissantes, la religion fleurit, elle règne en souveraine. La foi de saint Jean devient la foi des nations, conquêtes de son zèle, imitatrices de ses vertus. Il se fait entendre dans Ephèse; et Ephèse, cette ville opulente, superstitieuse, n'oppose à ses entreprises que de faibles obstacles; il les franchit. Ephèse est le centre où ce nouveau conquérant établit le siége de sa nouvelle domination. C'est de là que sa vigilance attentive se partage entre les peuples nombreux, dont il est autant le père que le vainqueur. De là son cœur plus vaste que l'univers embrasse toutes les Eglises, son ouvrage et sa gloire. Son zèle sait se faire tout à tous, pour gagner tous les peuples à Jésus-Christ. Zèle ferme pour les intérêts de la vérité; zèle vif dans la poursuite des hérétiques; zèle tendre pour les juifs, éclairé pour les infidèles, insinuant pour les pécheurs, affable pour tous les chrétiens; zèle, qui dans un seul apôtre réunit le caractère de tous les apôtres.

Ministres du Dieu vivant, est-ce dans le cours de ces travaux rapides, que je veux détourner vos regards de dessus saint Jean pour les arrêter encore sur vous-mêmes? Non, l'établissement de la religion n'est pas confié à vos soins. Mais à votre zèle est confié le respect dû à l'Evangile. Saint Jean le rend respectable par ses mœurs. Voilà surtout ce que vous devez imiter.

Sa conduite est un livre instructif, qu'il présente à ses disciples. Ses discours font sur eux des impressions moins vives, que ses œuvres. Vos œuvres, Messieurs, sont également un livre ouvert aux yeux de ceux qui se destinent au sacerdoce. Ils sont vos disciples, vous êtes leurs maîtres. Qu'ils n'apprennent de vous que leurs devoirs, et ils feront un jour votre gloire, comme vous faites vous-mêmes la gloire du sacerdoce.

La gloire du sacerdoce! J'offense, Messieurs, votre modestie, et j'oublie que vous vous êtes rangés sous les étendards d'un saint qui ne prenait d'autre qualité que la qualité de frère des chrétiens. C'est votre frère qui vous écrit, leur disait-il, *ego Joannes frater vester....* (*Apoc.*, I, 9.) Peuples de l'Eglise naissante, prodiguez à saint Jean, au gré

Digitized by Google

de votre admiration, les noms pompeux d'apôtre, de fondateur, de martyr, de prophète, de thaumaturge. Saint Jean rejette ces titres onéreux à son humilité. Il est votre frère; c'est le seul titre qu'il avoue et qui le flatte. *Ego Joannes frater vester....* Prêtres de Jésus-Christ! Messieurs, voilà le nom le plus flatteur pour vous. Vous méritez par vos talents, par votre zèle, des noms glorieux, mais votre modestie n'en doit point avouer d'autre que celui de prêtre de Jésus-Christ devant les peuples, et entre vous, que celui de frères en Jésus-Christ : *Ego frater vester.*

C'est autant comme pasteur que comme apôtre, que saint Jean emploie ces expressions familières et touchantes.

Sous quelle face nouvelle me frappe mon sujet! et qui suis-je moi, pour oser, par les exemples d'un saint, prescrire des leçons à ces hommes, qui sont la lumière du monde, le sel de la terre, les oracles de la religion, les chefs et les guides d'Israël? Non, je ne hasarderai pas ici mes propres réflexions. Saint Jean parlera lui-même. Seul, il instruira les pasteurs par ses actions, par ses écrits, par ses sentiments.

Qu'est-ce qu'un véritable pasteur, un pasteur parfait? C'est celui que la Providence établit sur les fidèles, pour les conduire, par ses soins, par ses lumières, par sa prudence. Il leur consacre ses veilles, il leur sacrifie ses jours. Il les avertit, c'est un conseil. Il les dirige, c'est un guide. Il les éclaire, c'est un oracle. Il les nourrit, c'est un père. Il les porte dans son cœur. Son peuple est un autre lui-même.

Ce caractère, que saint Jean a tracé, est l'image de sa propre conduite. Choisi pour jeter les fondements des églises asiatiques, préposé pour les conduire dans les sentiers de la foi, que son zèle est attentif! qu'il est sage! qu'il est tendre! qu'il est actif! qu'il est ferme! qu'il est prévoyant! Dans un seul trait se réunissent tous ces caractères.... Je parle de ce fameux pécheur, que saint Jean ramène à l'Eglise, à la pénitence.

Il l'avait autrefois compté parmi ses disciples, ce pécheur infortuné. Les occupations diverses de son ministère ne lui avaient point permis de donner une attention suivie à cette précieuse, mais fragile conquête de son zèle; il l'avait confié aux soins d'un pontife, qui devait en répondre, et qui l'abandonna. Celui, qu'avait retenu la contrainte, la liberté le perdit; et dans l'abîme d'iniquité, où le précipitera son imprudence, il crut son retour impossible, la grâce lassée, sa réprobation certaine. Non, non : elle ne l'est point.

Pasteur vigilant, à peine saint Jean est-il revenu de ses courses apostoliques, qu'il demande au pontife peu soigneux un compte exact du dépôt qui lui fut confié... Le pontife rougit et soupire.... Il est mort, hélas! s'écrie-t-il, il est perdu... A ce discours, quel zèle saisit saint Jean! Malgré les glaces de la vieillesse, il vole au-devant de la brebis égarée, il joint le malheureux. Ses larmes lui parlent. L'ingrat fuit; l'apôtre le suit dans sa fuite. *Mon fils!* lui dit-il, *pourquoi fuyez-vous votre père, un vieillard sans armes? Ne craignez point : votre salut n'est pas désespéré. Je réponds pour vous à Jésus-Christ. J'engagerai mon âme pour la vôtre.* Paroles attendrissantes, victorieuses! Le sentiment se réveille. Le coupable sent sa honte. Il baisse les yeux. Il pleure, il se prosterne, il est touché, converti, pénitent.

Bel exemple de toutes les formes, que sait heureusement prendre la sollicitude pastorale de sa prévoyance pour conserver son ouvrage, de sa fermeté à corriger l'inattention, de son éloquence qui persuade, de sa douceur qui s'insinue, de ses larmes, qui, plus puissantes que les discours, frappent les esprits, enchaînent les volontés, captivent les cœurs, achèvent les conversions!

Ce que, pasteur présent, saint Jean opère par ses discours, pasteur absent, il l'opère par ses écrits. Il communique ses sentiments à son peuple, lorsqu'il ne peut point lui faire entendre sa voix. Qu'il sait avec sagesse se plier à tous les esprits! Tantôt par la profondeur de ses raisonnements, il précautionne les fidèles contre les attentats de l'erreur. Tantôt par des avertissements salutaires, il les défend contre les illusions du monde, il en foudroie les abus.

Mais un zèle qui foudroie n'est pas toujours un zèle efficace. Il est quelquefois nécessaire d'employer de charitables ménagements. Saint Jean les emploie. Instruit-il une dame illustre par sa naissance, plus illustre par sa piété, il sait joindre aux instructions les éloges, applaudir à sa foi et lui donner des alarmes. Il sait avec douceur, mais avec fermeté, lui commander de fuir la société des novateurs, seul moyen d'éviter leurs piéges. Ainsi lui-même s'était-il éloigné de Cérinthe dans Ephèse.

Un pasteur, dit saint Grégoire, doit avec intelligence mêler les louanges et les avertissements, la douceur et la force, les représentations d'un ami, les décisions d'un juge, les corrections d'un père, et surtout faire parler la voix impérieuse de l'exemple... C'est la conduite de saint Jean.

De nouvelles instructions partent de sa plume. C'est à Gaïus, son disciple, qu'il témoigne une affection tendre, paternelle. *J'apprends avec des transports de joie,* lui dit-il, *les soins généreux auxquels vous vous livrez en faveur de vos frères.* Sa lettre est une espèce d'acquit de la reconnaissance publique... C'est ainsi, pasteur des peuples, dit saint Jean Chrysostome, que vous devez toujours faire naître dans leur cœur un amour compatissant et libéral pour les malheureux.

Si saint Jean accorde des éloges à ceux qui les méritent, il adresse des censures à ceux qui s'en rendent dignes. Ouvrez sa troisième lettre. Vous y verrez la sainte horreur qu'il inspire pour un ministre prévaricateur, suspect d'hérésie, usurpateur de l'autorité, ennemi des apôtres... Déjà l'Asie édifiée avait vu saint Jean déposer un autre ministre, qui avait osé, dans un ouvrage

Digitized by Google

licencieux, attaquer la réputation de saint Paul... Comme saint Jean, un pasteur doit veiller sur la conduite de son clergé, en corriger les vices, en condamner les erreurs, en punir les scandales. Il doit aussi, par de justes applaudissements, animer ceux qui partagent avec lui les soins laborieux de son ministère. C'est le tribut que saint Jean paye à la fidélité de Démétrius... Un pasteur, par ses louanges, avertit ingénieusement les ministres qui coopèrent avec lui qu'ils doivent toujours donner au monde de bons exemples. C'est par là qu'à l'imitation de saint Jean, il est autant l'ami que le supérieur de son clergé.

Heureuse l'Eglise qui possède un tel pasteur! Il lui retrace, avec le nom de saint Jean, et son mérite et ses succès.

Par son mérite, saint Jean est le modèle du clergé; vous venez de le voir. Par ses succès il en est la gloire.

SECONDE PARTIE.

Evangéliste, saint Jean emploie ses talents contre l'hérésie, et il couronne ses talents par son humilité.

Martyr, saint Jean essuie de la part des tyrans les plus rigoureuses épreuves, et il survit à son martyre pour les besoins de la religion.

Prophète, saint Jean prédit les malheurs, les triomphes de l'Eglise, et dans le cours de ses derniers travaux, il voit déjà ses prédictions s'accomplir.

Telle est sa gloire. Vous la partagerez, Messieurs, si vous vengez la religion par vos talents, si vous l'honorez par vos souffrances, si vous vous dévouez à ses intérêts jusqu'aux derniers moments de votre vie.

Tel que paraît au milieu de flots agités un vaisseau, qui dispute avec les vents et les tempêtes le moment toujours prochain de son naufrage : tels les saints docteurs se sont appliqués à représenter le berceau de l'Eglise. Tantôt s'oppose à ses progrès l'idolâtrie, protégée par les puissances; tantôt le judaïsme, soutenu par l'antiquité de son culte. Toujours combattue, toujours victorieuse, l'Eglise s'élève; et, par la prédication des apôtres, l'empire de la foi s'établit dans des régions où Rome, qui se vantait d'avoir soumis l'univers à ses lois, n'avait pas encore porté ses prétentions orgueilleuses.

Mais déjà les apôtres avaient terminé leurs travaux et leur vie. Saint Jean, seul d'entre eux, reste à l'Eglise; et l'Eglise compte chaque jour de nouveaux ennemis. A l'idolâtrie, au judaïsme, se joint l'hérésie. L'hérésie moins puissante, plus artificieuse, essaie de surprendre ceux que les maîtres du monde n'ont pu vaincre. Cérinthe paraît, plein d'audace, de fureur. Hérissé de distinctions captieuses, Ebion dogmatise. A ces corrupteurs audacieux de la doctrine chrétienne, ajoutons les simoniens, monstres aussi redoutables par les systèmes affreux de leurs dogmes, que méprisables par la licence effrénée de leurs mœurs. Ajoutons les nicolaïtes, secte subtile dans ses impiétés, raffinée dans ses détours, dangereuse dans ses succès; secte, à la faveur de laquelle se glissent furtivement des évangiles factices, ouvrages de l'iniquité, favorables à l'hérésie, indignes des apôtres, et qui méritent d'armer toute la vigueur de leur zèle.

Cette vigueur apostolique, saint Jean l'armera. Seul sur la terre, chargé de l'esprit de Jésus-Christ, qu'il a recueilli, c'est à lui seul, que sont, pour ainsi dire, confiées les destinées de l'Eglise... A lui seul s'adressent les vœux publics. Ses disciples le conjurent de leur fournir des armes victorieuses pour terrasser l'esprit de mensonge. Vers lui, députent les églises les plus éloignées. Il résiste : les sollicitations redoublent. Son zèle cède. Dans le saint enthousiasme qui le saisit, il entreprend, il écrit. Quels oracles! ô profondeur! ô sublime langage! on croirait qu'il a contemplé la lumière éternelle. Un rayon de cette lumière lui échappe. Quel trait!

In principio erat verbum. (*Joan.*, I, 1.) Au commencement était le Verbe. Paroles majestueuses! paroles atterrantes! Ennemis de Jésus-Christ, écoutez et tremblez. Tombez, ouvrages tissus par les mains de l'imposture. Rentrez dans la nuit, d'où vous êtes sortis, actes apocryphes, faux évangiles. Dissipez-vous, nuages. Vérité sainte, triomphez. Humiliez-vous, Cérinthe; Ebion, fuyez; nicolaïtes, ouvrez les yeux à la lumière... Voici l'Evangile qui supplée à ce qui manque aux autres évangiles. Il paraît le dernier pour être le complément de tous. Il sera regardé comme la principale, la plus noble portion des divines écritures. Il sera comme le sceau de la parole de Dieu écrite.

Chaque évangéliste commence par des traits distinctifs, le récit qu'il doit tracer des événements qui composent la vie de l'Homme-Dieu. Sa génération temporelle arrête d'abord saint Matthieu. Le baptême, la prédication de Jean-Baptiste fixent les premiers regards de saint Marc. C'est par le sacerdoce de Zacharie, que saint Luc entreprend les détails intéressants, sur lesquels sa plume doit s'exercer. Saint Jean s'ouvre une route nouvelle, dit saint Jérôme: *A cæteris distat.* C'est un aigle qui, d'un vol rapide, va contempler l'Homme-Dieu dans le sein de la Divinité. Les secrets de l'Eternel semblent cesser d'être des secrets pour lui. (*Quasi aquila ad superna volans.* (HIERON.)

Au commencement était le Verbe. Il n'a donc pas commencé d'être. Il a toujours été. *Le Verbe était en Dieu.* (*Joan.*, I, 1.) Il est donc émané de Dieu. Entre le Père et le Fils, il y a donc une distinction de personnes et une unité d'essence. *Le Verbe était Dieu.* (*Ibid.*) Dieu, égal au Père, consubstantiel avec le Père; comme le Père tout-puissant, maître de tout ce qui existe... Dieu de puissance, il est aussi le Dieu de miséricorde... *Le Verbe s'est fait chair* (*Joan.*, I, 14); vrai Dieu et vrai Homme. Il s'est montré à nous, il a

Digitized by Google

habité parmi nous, il a conversé avec nous. *Nous avons vu sa gloire ; gloire qui convient au Fils unique du Père. Nous l'avons vu plein de grâces, plein de vérité.* (*Joan.*, I, 14.) Sa vérité éclairait, sa grâce touchait. Toutes deux faisaient de son ministère, un ministère de miracles.

Qu'ils soient donc réduits au silence, les orgueilleux disciples d'un Marcion, d'un Arius, d'un Socin. Que les sabelliens, que les monothélites, que les nestoriens, que les eutychiens soient couverts de confusion... *Au commencement était le Verbe. Le Verbe s'est fait chair.* Voilà l'écueil de toutes les hérésies qui attaquent, ou la divinité, ou l'humanité de Jésus-Christ. Saint Jean a parlé ; chaque parole est un foudre qui écrase les téméraires ennemis de son maître. Saint Jean a parlé ; et par la doctrine de saint Jean, Nicée établira ses décisions, Athanase fondera ses disputes, Hilaire justifiera ses principes, tous les Pères lanceront les foudres de l'Eglise, et assureront le triomphe de la vérité. Saint Jean a parlé ; et dans sa doctrine, le zèle trouve encore des armes victorieuses contre l'arianisme renaissant. La doctrine de saint Jean est cette tour mystérieuse de David, contre laquelle viendront échouer, dans tous les siècles, les impuissants efforts de l'incrédulité.

Pourquoi les bornes du temps ne me permettent-elles pas de suivre saint Jean dans les énumérations instructives que renferme son Evangile ? Quelle force, lorsqu'il rend le sublime discours de Jésus-Christ dans la synagogue de Capharnaüm ! Quelle précision, lorsqu'il explique le mystère de la Cène, et qu'il rappelle l'institution de l'Eucharistie ! Quelle tendresse, lorsqu'il représente l'image du Calvaire, le spectacle de la croix, la mort de l'Homme-Dieu, le deuil de la nature, la rédemption du monde ! Voilà ses talents, voici son humilité.

C'est le faible des hommes, de se prêter aux retours flatteurs, que leur inspire leur propre gloire. S'ils parlent, ils savent, par un éloge ingénieux, détourner sur leur propre mérite le suffrage brillant qu'ils accordent au mérite des autres. S'ils écrivent, ils se couronnent de leurs propres mains dans le tableau qu'ils exposent ; et les ombres qui leur sont favorables, le disputent presque à l'éclat des couleurs qui leur sont étrangères.

Saint Jean transmet aux races futures l'histoire de l'Homme-Dieu ; mais il est le seul, d'entre les apôtres, auquel il refuse un juste tribut de louanges. Est-il forcé de rappeler des événements qui intéressent sa gloire ? Par un artifice réfléchi de l'humilité, il réussit à supprimer son nom, et voudrait presque laisser ignorer à tous les siècles, que celui dont il publie les priviléges, c'est lui-même.

Ministres de Jésus-Christ ! servez la religion par votre zèle ; employez vos talents à la défense de ses dogmes, de sa morale, de sa divinité ; mais augmentez toujours, par le mérite de l'humilité, l'éclat de vos succès. Souvenez-vous que les talents sont des dons de Dieu, et que vous n'êtes que de faibles instruments dont il se sert pour l'exécution de ses desseins sur l'Eglise. Que ces frivoles génies, qui se décorent du fastueux nom d'esprits forts, vantent avec indécence leur science superficiellement profonde : il appartient à des philosophes, destructeurs de la foi, de vanter leur raison ; c'est leur idole. Un ministre de Jésus-Christ, semblable à saint Jean, ne se glorifie que dans le Seigneur, soit dans les succès, soit dans les disgrâces... Au nom de disgrâces, l'évangéliste échappe à vos regards ; vous ne les arrêtez plus que sur le martyr.

Saint Jean martyr ! Oui, mes frères, ce nom glorieux lui est donné par la tradition la plus ancienne, par le suffrage de l'Eglise universelle, par la solennité d'une fête particulière. Martyr, non pour avoir perdu la vie, mais pour avoir, en quelque sorte, triomphé de la mort. Martyr, qui a survécu à son supplice, pour la gloire de la religion. Martyr de la vérité, martyr de la pénitence, martyr de la charité... Toute sa vie n'a été qu'un enchaînement de souffrances. Son martyre, dit saint Chrysostome (homil. 33, *ad pop. Antioch.*), est un martyre mille fois renouvelé. *Multoties martyr.*

Vous l'aviez préparé à ces épreuves terribles, ô mon Dieu ! lorsque les vœux indiscrets de sa mère sollicitèrent pour lui un rang distingué dans votre royaume. Son ambition souhaitait des honneurs ; vous ne promîtes que des croix à son zèle. Vous lui fîtes voir le calice d'amertume que vous lui réserviez. Il l'accepta sans balancer... Que son amour a bien justifié ses promesses ! Suivons la trace de ses pas, et nous verrons que, d'abord dans Jérusalem, il partage avec saint Pierre les horreurs d'une dure captivité. D'autres chaînes l'attendent bientôt avec ses frères. Avec eux, il endure des tourments nouveaux, de nouvelles humiliations.

Mais déjà, par les ordres barbares de Néron, avaient péri le prince des apôtres et le docteur des nations. Néron expire ; et la haine que les Césars portent au christianisme survit à ce prince cruel. Domitien prend les rênes de l'empire. Digne successeur de Néron, aussi fougueux que lui, aussi terrible ; comme lui, implacable ennemi de la religion chrétienne et de ses disciples, c'est sur saint Jean qu'il se hâte de faire tomber sa rage inquiète. Saint Jean est la victime illustre que ce prince irrité se promet d'immoler à la vengeance des fausses divinités qu'adore l'univers.

Il parle : aux premiers ordres qu'il intime, se prépare un supplice, dont l'Eglise n'avait pas encore vu d'exemple. Supplice recherché, raffinement singulier de la cruauté. L'huile bouillante est le tourment, jusqu'alors inconnu, qu'on destine au saint apôtre. Plongé dans cette liqueur embrasée, va-t-il donner à Rome idolâtre le consolant spectacle de sa mort ? Vous l'espériez, ô Domitien ! par ce nouveau genre de mort qu'avait

Digitized by Google

inventé votre ingénieuse fureur, vous vous flattiez de voir périr l'Eglise avec son soutien. Vos espérances seront confondues. Sur l'autel de son sacrifice, la victime offre aux peuples accourus un spectacle plus frappant que sa mort ; la mort, qui respecte un apôtre, et refuse de servir un tyran. Je vois saint Jean ranimer ses forces, oublier son âge, n'écouter que son zèle. Quelle majesté sur son front ! quelle joie dans ses regards ! quel empressement dans ses désirs ! Il n'est point traîné au supplice, il y court, il y vole. Frémis, ô Rome ! Quel prodige ! les flammes s'arrêtent ; le feu perd son activité. Le martyr ne souffre, ni ne meurt. Il sort de son supplice, ainsi qu'un héros quitte le champ de la victoire. « Il en sort, dit Tertullien, plus fort, plus capable de servir l'Eglise. »

Saint Jean vit encore pour elle. Il semble avoir repris, dans les tourments, une nouvelle jeunesse. Couvert de gloire, qu'il va ménager d'adorateurs à Jésus-Christ ! Que ses plaies sacrées prêcheront efficacement l'Evangile ! En vain un ordre rigoureux le reléguera, sous un nouveau ciel, dans une terre étrangère. Ce sera moins captiver son zèle, que lui préparer une occasion favorable de l'exercer. Le lieu de son exil deviendra le théâtre de son apostolat. Ile affreuse, triste séjour, ô Pathmos ! vous serez pour saint Jean une continuation de son martyre. Pour vous, il consacrera ses veilles, redoublera ses soins, se consumera de travaux. S'il ne faut que son sang pour achever votre conversion, versez-le; il vous le donne... Mais non : Domitien périt ; Nerva monte sur le trône des césars. La paix est rendue à l'Eglise. Les ordres du prince rappellent saint Jean de son exil. Chargé de mérites, il va perfectionner ses anciens travaux, et chercher de nouvelles souffrances.

Messieurs ! qu'il est doux aux ministres de Jésus-Christ de souffrir pour les intérêts de la religion ! Les succès sont la récompense la plus flatteuse de l'apostolat ; les souffrances en sont le fruit le plus précieux. Des chaînes, des prisons, voilà les destinées, que doivent ambitionner les successeurs d'un saint Paul, d'un saint Jean. Je plains les prêtres de Jésus-Christ dans la paix de l'Eglise. Trop légèrement éprouvé, leur courage n'a presque point de mérite à demeurer fidèle. Des victoires sans peine ne sont pas pour eux de véritables victoires. C'est lorsqu'ils défendent la vérité, la sainteté de la foi, aux dépens de leur fortune, de leur liberté, de leur vie même, qu'ils sont véritablement respectables, véritablement glorieux, véritablement vainqueurs, véritablement dignes de leur ministère et de la religion... Les siècles de persécution sont les plus beaux siècles du sacerdoce... Messieurs, imitez toujours le noble courage de saint Jean ; imitez sa constance... Ici se présente un nouvel ordre de faits. Je n'aperçois plus dans saint Jean un martyr, mais un prophète.

Vous pensez, mes frères, à cet ouvrage profond, qui, pendant l'exil du saint apôtre, occupe sa plume éloquente, exerce son fertile génie. Siècle des prophètes, vous revivez dans l'Eglise. L'esprit des Elie, des Daniel, des Jérémie ressuscite dans saint Jean... L'avenir se dévoile à ses yeux... Que de lumières ! que de richesses !

J'ose percer ces voiles mystérieux... Mais que dis-je ? M'appartient-il de creuser l'abîme ténébreux de l'Apocalypse ? Que d'autres croient y découvrir les persécutions de l'Eglise (80), la constance des martyrs, la décadence de l'idolâtrie, l'extirpation des erreurs (81), le triomphe des justes, la fin des siècles, l'appareil du jugement universel (82). Qu'ils croient y démêler la cruauté de Néron, le zèle de Constantin, l'apostasie de Julien, les succès de Mahomet, les fureurs de Luther, le schisme de l'Angleterre, les ravages de l'incrédulité : que par des applications raisonnées, ils y montrent les victoires des conquérants, les destinées des monarques, les révolutions des empires, l'histoire anticipée de l'univers, les événements rassemblés de tous les siècles... Pour moi, je me contente d'y considérer saint Jean, plein de Jésus-Christ, plein de sa gloire, plein de sa religion ; ingénieux à le caractériser, sous les plus augustes images, comme le Dieu saint, juste, magnifique, qui enchaîne l'enfer sous ses pieds ; à l'aspect duquel frémissent les monstres de l'erreur, de l'impiété : agneau mis à mort, lion de la tribu de Juda, rejeton de David ; qui, couvert de son sang, sa croix à la main, remplit les prophéties, termine la loi, établit son règne sur la terre, son trône dans les cieux, sa domination dans l'éternité. Je me contente de m'écrier, avec saint Jean : Heureux celui qui lit, et qui écoute toutes les paroles de cette révélation ! *Beatus qui legit et audit verba prophetiæ hujus !* (*Apoc.*, I, 3.) Il y trouvera toute la doctrine de la religion. Ouvrage obscur ; je l'avoue : mais il doit l'être, parce qu'il contient des prophéties, qui ne se développent que par leur accomplissement. La naissance, la mort, la résurrection du Messie ont justifié les oracles, autrefois impénétrables, des David, des Isaïe, des Ezéchiel : viendra le temps où les oracles de saint Jean, voilés encore, recevront des événements, qui les ont occasionnés, une autorité lumineuse. Les symboles disparaîtront, la vérité brillera.

Ou plutôt, avant sa mort, saint Jean voit lui-même une partie de ses prophéties s'accomplir. Il voit l'univers armé contre la religion. Il voit le judaïsme qui l'attaque, l'idolâtrie qui la persécute, l'hérésie qui la trouble. Il voit les apôtres périr, les martyrs se multiplier ; il voit l'Eglise agitée par mille vents contraires, et portée sur des flots de sang, toucher à sa ruine. A ce

(80) Bossuet.
(81) Sacy.
(82) Calmet.

Digitized by Google

spectacle, son zèle semble prendre de nouvelles forces. On le porte à l'assemblée des fidèles. Il y prêche encore par sa présence les vérités saintes, dont sa plume et sa bouche ont été les éloquents interprètes. Sa dernière parole est un dernier sentiment de charité.

Eglise de mon Dieu! vous voyez avec regret approcher le fatal moment de sa mort. Il arrive enfin. Après un siècle de vertus, de travaux, de souffrances, saint Jean expire, comblé de mérites, comblé de gloire. Il meurt, chéri de l'Eglise, redouté par l'hérésie, vénérable aux puissances, regretté par les fidèles, immortel par ses écrits et par ses disciples. Il meurt; avec lui finit le siècle apostolique, mais non pas l'esprit des apôtres, Cet esprit semble sortir de son tombeau, pour guider successivement les Polycarpe, les Pothin, les Irénée. Ses cendres deviennent l'objet de la vénération publique, et, plusieurs siècles après sa mort, communiquent encore le zèle qui l'animait. Ce fut à l'aspect de ses ossements vénérables, qu'au concile œcuménique d'Ephèse, le pape saint Célestin exhorta les évêques assemblés à suivre les instructions de saint Jean, à profiter de son esprit et de ses vertus. Quel zèle n'ont pas montré pour son culte un saint Ambroise dans Milan, un saint Augustin dans Hippone, un saint Grégoire, un saint Léon dans Rome! Sa gloire ne périra qu'avec les siècles. Les services qu'il a rendus à l'Eglise trouveront, dans la reconnaissance de l'Eglise même, un tribut d'honneurs qui ne finiront qu'avec elle.

Ceux que vous lui rendez, Messieurs, l'intéressent d'autant plus, que par la constance de vos travaux vous faites revivre son esprit et sa gloire. La gloire des ministres de Jésus-Christ est de se dévouer à la religion jusqu'au dernier soupir de leur vie. Le sacerdoce est un ministère toujours laborieux. Il demande un zèle toujours actif. Comme la religion ne cesse point d'avoir des ennemis, elle ne cesse point d'avoir besoin d'apôtres. Que les prêtres sont vénérables, lorsque courbés sous le poids des années, ils ouvrent encore pour la défense de la foi, cette bouche, que la mort va bientôt fermer! Dans ce siècle même d'irréligion, un ministre de Jésus-Christ, vertueux, savant, rempli de son ministère, est un objet d'admiration pour le libertinage, pour l'impiété. Les ministres de Jésus-Christ seront toujours respectés, quand ils se respecteront eux-mêmes.

Profitez, et de leurs exemples et de ceux que vous a donnés leur modèle, peuples qui m'écoutez. C'est comme le modèle, comme la gloire du clergé, que j'ai représenté saint Jean. Mais observez qu'il peut également servir de guide à tous les chrétiens. Disciple de Jésus-Christ, saint Jean vous apprend quelle fidélité vous devez à la religion. Apôtre de Jésus-Christ, il vous enseigne quel zèle la religion a droit d'exiger de vous. Pasteur attentif, vigilant, il vous laisse dans ses exemples une règle sûre, et pour commander sans orgueil, et pour obéir avec humilité. Evangéliste, il vous expose les motifs de votre foi. Martyr, il vous invite à marcher sur ses traces dans la voie de ses souffrances. Prophète, il vous annonce les combats, que vous devez soutenir sur la terre et la récompense qui vous attend dans le ciel.

PANÉGYRIQUE XVII.

SAINT JEAN DE LA CROIX, COADJUTEUR DE SAINTE THÉRÈSE, DANS LA RÉFORME DE L'ORDRE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL, ET PREMIER CARME DÉCHAUSSÉ.

Prononcé le 24 novembre 1763. dans l'église des RR. PP. Carmes Déchaussés.

Ad nihilum redactus sum.... et cum gloria suscepisti me. (*Psal.* LXXII, 22, 24.)

J'ai été réduit à rien, et vous m'avez comblé de gloire.

Il est une vertu que le monde ignore ou qu'il méprise; une vertu que la religion conseille et qu'elle récompense. Sans elle, toute sainteté est équivoque. Elle en est la base, le fondement, l'abnégation évangélique.

Abnégation évangélique, pour en faire saisir le mérite et les fruits, il suffit de nommer le solitaire contemplatif, le docteur sublime, l'heureux réformateur que la Providence daigna dans le XVI^e^ siècle, associer à sainte Thérèse par les liens respectacles de la charité, du ministère et de la gloire. Par l'abnégation, Jean de la Croix s'est sanctifié : dans l'abnégation même, il a trouvé la récompense de sa sainteté : *Ad nihilum redactus sum, et cum gloria suscepisti me.*

Oh! qui pourrait dignement exprimer, s'écriait-il, qui pourrait fidèlement pratiquer tout ce que comprend l'éminente science de l'abnégation! Celui-là seul marche dans les voies d'une piété solide, qui sait saintement se renoncer, s'anéantir. De cet anéantissement volontaire, naît le silence des passions; et du silence des passions, naissent la tranquillité, le repos, la paix de l'âme.

A mesure que j'empruntais les expressions de saint Jean de la Croix, ne vous retraçaient-elles pas, mes frères, le tableau de sa vie? Oui, tout ce qu'il dit de l'abnégation, je dois le dire de lui-même. Il en a réuni tous les sacrifices; il en a recueilli toutes les consolations. Le mérite de l'abnégation évangélique dans tout son héroïsme : *Ad nihilum redactus sum :* Premier point. La récompense de l'abnégation évangélique dans tout son éclat : *Et cum gloria suscepisti me:* Second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Des vertus que l'abnégation épure; des actions qu'elle dirige; des écrits qu'elle inspire; des sentiments qu'elle consacre; ce sont les divers points de vue que présente l'éloge de saint Jean de la Croix. Dans ses vertus, on démêle la pratique de l'abnégation; on en reconnaît l'esprit dans ses actions; dans ses écrits, on en recueille la doc-

Digitized by Google

trine; on en admire la perfection dans ses sentiments; et voilà ce que j'appelle le mérite de l'abnégation évangélique dans tout son héroïsme : *Ad nihilum redactus sum.*

Qu'est-ce que l'abnégation ? C'est un renoncement à ses plaisirs, à ses intérêts, à soi-même. Ainsi s'exprime saint Jean de la Croix. Mais ce ne sont pas encore ses principes, que je dois exposer; ce sont ses vertus, que je dois caractériser. Or, de toutes ses vertus, l'abnégation est le mobile. L'abnégation distingue Jean de la Croix entre tous les saints, comme entre tous les saints l'obéissance distingue saint Maur, la pauvreté saint François d'Assise, la prédication saint Dominique, l'humilité saint François de Paule, la charité saint Jean de Dieu, la confiance saint Gaëtan, la douceur saint François de Sales. Et dans la seule vertu de l'abnégation que de vertus réunies, l'Eglise nous apprend que l'amour de l'abnégation constitue singulièrement le mérite de Jean de la Croix : *abnegationis amatorem. (In Off. sancti Joan. a Cruce.; Brev. Rom.*, lect. 5.) Elle nous avertit aussi, que ce mérite reçoit un nouveau lustre de l'assemblage de toutes les vertus : *Omnium virtutum præsidio munitus.* Autant, en effet, l'amour-propre produit de passions, de vices, autant l'abnégation fait éclore de germes de sainteté. De l'amour-propre, comme de leur source, sortent la vanité, l'intérêt, la vengeance, l'incrédulité. De l'abnégation, comme de leur principe, naissent l'humilité, le désintéressement, la patience, la foi.

Quelle humilité de Jean dans la Croix ! C'est un apôtre, il en imite les travaux. C'est un docteur, il en réunit les lumières. C'est un séraphin, il en montre l'amour. Qu'est-il à ses yeux ? Un homme sans naissance, sans talents, sans autorité; un pécheur que le Ciel afflige et punit. Je rends ses expressions. Qui les lui dicte ? L'humilité.

A l'humilité la plus réfléchie, Jean de la Croix joint la foi la plus vive. C'est la foi, qui lui fait envier le sort des martyrs. Elle, qui lui imprime un respect, toujours égal, pour les mystères. *Je n'ai pas besoin de motifs de crédibilité*, disait-il au sujet d'un miracle : *La foi n'a plus de mérite, lorsque la raison humaine se fait entendre.*

Sa foi soutient son espérance. C'est l'espérance qui anime Jean de la Croix dans ses travaux; elle qui lui fait dire : Je n'attends pas des hommes la récompense de ce que je fais pour Dieu. Maxime qui toujours fera connaître que dans Jean de la Croix, rien n'égale l'étendue de son espérance, que l'étendue de sa charité.

Charité aussi ardente pour son Dieu, qu'active pour ses frères. Vous êtes les preuves parlantes de son amour, ferveur sans scrupule, qui l'animez : zèle sans intérêt qui le dirigez; saints désirs qui lui faites regretter tous les moments qui le dérobent à la possession de son Dieu. Sa tendresse envers ses semblables se manifeste, lorsque par une chaîne imprévue d'événements, il est conduit dans un de ces asiles que la charité ouvre à l'indigence infirme. Là, l'image des misères humaines se reproduit dans mille tableaux variés. Là, les besoins multipliés sollicitent toutes les attentions du zèle; et le zèle le plus empressé n'est souvent payé que d'ingratitude. Là, les plaintes de douleur se mêlent avec celles du mécontentement, et font du ministère le plus laborieux, le ministère le moins consolant. Là, se comuniquent les maladies qu'on s'étudie à guérir, et souvent on devient soi-même la victime de la contagion qu'on épargne aux autres. Là, porté sur un tas de plaies ou de cadavres, on meurt pour avoir secouru les vivants, ou l'on ne vit que parmi les morts. Là, pour rendre à l'humanité tous les devoirs qu'elle a droit d'espérer, il faut quelquefois devenir inhumain; et le dernier effort de la religion est d'en conserver les sentiments dans des malheureux, plus voisins du désespoir que du repentir.

Si la charité prête des ailes à Jean de la Croix pour voler au secours de l'humanité affligée, la pénitence lui fournit des armes pour combattre sans cesse contre lui-même. Que de pieux raffinements, pour réduire en servitude la nature, toujours trop tardive, au gré de ses désirs, à seconder les impressions de la grâce ! C'est à l'amour de la croix, dont il est le disciple et l'apôtre qu'il doit le nom illustre qui le distingue dans l'Eglise. C'est par l'austérité de sa pénitence qu'il conserve, jusqu'au tombeau, la plus précieuse et la plus fragile des vertus. Que la tentation, sous mille formes différentes, essaye de rendre son cœur accessible aux attraits séducteurs de la volupté : passion flatteuse, tu pourras l'attaquer; tu ne réussiras pas à le vaincre. On triomphe aisément des dangers quand on sait triompher de soi-même

De là, cette obéissance respectueuse, universelle, dont Jean de la Croix s'impose le joug onéreux jusque dans les places qui lui donnent le droit de commander. De là, cette force plus qu'humaine, qui le rend, pour ainsi dire, le spectateur désintéressé de ses propres maux.

Toutes les vertus forment la couronne de Jean de la Croix. Humilité profonde, foi vive, charité ardente, pénitence rigoureuse, obéissance exacte, pureté sévère, je pourrais ajouter solitude impénétrable, ferveur constante, pauvreté universelle. Mais chacune de ces vertus doit à l'abnégation un nouvel héroïsme. L'abnégation rend son humilité plus cachée, sa foi plus soumise, sa charité plus secrète, sa pénitence plus continue, son obéissance plus prompte, sa solitude plus inaccessible, sa ferveur plus circonspecte, sa pauvreté plus absolue.

L'abnégation épure les vertus de Jean de la Croix; elle dirige ses actions.

Déjà sous des maîtres habiles, ses progrès dans les sciences avaient été aussi rapides que brillants. Déjà l'Eglise bienfaisante lui

Digitized by Google

avait frayé l'entrée du sanctuaire. Indécis d'abord sur sa vocation, il avait prié ; et sa destination lui avait été annoncée par la voix du ciel.

O Carmel ! vous seul aviez des droits sur son cœur. La reconnaissance devait fixer Jean de la Croix parmi vos disciples spécialement consacrés à la gloire de Marie. Par un retour de fidélité, il devait à Marie le sacrifice de sa liberté, puisqu'il lui devait deux fois la conservation de ses jours.

Faut-il renouveler ici l'inutile dispute élevée entre les savants, sur l'origine d'un ordre, dont on recule la naissance longtemps avant celle de l'Evangile ? Il n'appartient à mon ministère ni de justifier cette origine, ni de la combattre : je laisse à la persuasion sa croyance, et à la critique ses droits....

Cet ordre reçut, dans le XII^e^ siècle, une règle aussi sage qu'édifiante. Dictée par saint Albert, patriarche de Jérusalem, cette règle était également l'expression de son zèle et de sa piété. Aux hommes destinés à la suivre, elle prescrit et les travaux de l'apostolat, et l'exercice de la contemplation, peut-être a-t-elle plutôt pour objet de former des contemplatifs que des apôtres. Dans le XIII^e^ siècle, les solitaires de Carmel passent de l'Orient en Occident, Saint Simon Stok les rend illustres et les venge en Angleterre. La France les reçoit avec reconnaissance des mains de saint Louis, qui les établit dans la capitale de son royaume, et les y protége. Un changement de climat semble exiger un changement de discipline. Innocent IV approuve des modifications, que les circonstances rendent nécessaires. Des circonstances nouvelles font naître, sous Eugène IV, de nouvelles mitigations. Les besoins de l'Eglise en sont le motif, le suffrage de l'Eglise les ratifie, les ennemis seuls de l'Eglise peuvent les condamner. Une règle qui, quoiqu'adoucie, produit des saints, est une règle sainte.

Fidèle à ses lois, confirmé dans ses priviléges, l'ordre du Carmel se soutenait avec édification en France, en Italie, en Angleterre, en Espagne, lorsque Jean de la Croix, conduit par l'abnégation, vient s'y consacrer, en étudier l'esprit, en augmenter les richesses....

A peine disciple, déjà maître, il s'interdit à lui-même toutes les migitations qu'autorisent les décrets des souverains pontifes. Le torrent de l'usage ne suspend pas le cours de sa ferveur. Toujours contemplatif, toujours solitaire, un réduit obscur, voilà sa demeure. Des combats continuels contre les sens, l'esprit, le cœur, voilà son occupation. Parmi les veilles, les jeûnes, les oraisons, il conçoit le projet le plus héroïque. Le disciple de saint Albert, de saint Simon Stok, pense à devenir le disciple de saint Bruno.

Ce ne sont pas là, grand Dieu, vos desseins sur lui. Vos desseins vont se manifester.

Alors remplissait du bruit de son nom, l'Espagne, l'Eglise, l'univers, une vierge qui réunissait l'innocence de Suzanne, la ferveur d'Esther, l'héroïsme de Judith. Esprit vaste et solide, génie sublime et lumineux, âme grande et héroïque ; caractère vif et ferme, cœur généreux, sensible, noble, unique. Tout surprenait dans elle, tout ravissait, ses désirs, ses connaissances, ses entreprises, ses succès. De sa plume naïve, délicate, ingénieuse, sortaient des traits de lumière, des effusions de piété, des transports d'amour. Savante et soumise, souffrante et tranquille, guidée dans ses travaux par la charité, supérieure aux persécutions par sa constance : exemple singulier de confiance et de désintéressement, de gloire et d'humilité, de prudence et de force. Je parle d'une vierge, mais d'une vierge apôtre, prophète, législateur ; nouveau Paul par ses extases, nouvel Augustin par ses ouvrages ; d'une vierge qu'il serait permis d'envier à son sexe, si dans tous les sexes, la Providence ne suscitait pas des âmes privilégiées qui ne peuvent être comparées qu'à elles-mêmes. Je n'ai pas encore, mes frères, nommé la restauratrice du Carmel ; mais quand j'ébauchais son portrait, vous le couronniez par le nom de sainte Thérèse.

Thérèse connaît la réputation de Jean de la Croix, ses vertus, ses projets. Dans lui, la voix publique annonce un homme de zèle, un prodige d'abnégation. Thérèse le voit, elle lui parle, elle l'admire. O mon fils ! ô mon père ! lui dit-elle, quittez des idées de ferveur qui sont moins une vocation pour vous, qu'une tentation. Non, vous ne chercherez point dans la Chartreuse de Ségovie une seconde Thébaïde. Ce n'est point là que le ciel vous appelle. Vous appartenez au Carmel ; vous ne l'abandonnerez pas. C'est à vous que sa gloire est réservée. Vous êtes autant redevable à vos frères, qu'à vous-même. Vous serez leur apôtre ; vous n'en serez pas moins un saint. L'Eglise qui soutient mes projets, favorisera vos entreprises. Ce que j'ai fait pour mon sexe, vous êtes destiné à le faire pour le vôtre. Sur vous, je fonde mes espérances. C'est à vous de les remplir. Commençons l'œuvre de Dieu, et laissons à la Providence le soin du succès.

Dans la voix de Thérèse, Jean de la Croix pourrait-il méconnaître la voix du ciel ? Il obéit ; et déjà commence la réforme du Carmel.... Mais que dis-je ? Le Carmel avait-il besoin de réforme ? O vous, qui ne craignez point de le peindre dans un état de dépérissement, avez-vous consulté l'histoire et la vérité ? Non, le Carmel ne ressemblait pas à ces fleuves, dont les eaux perdent leur pureté à mesure qu'elles s'éloignent de leur source. Il avait ses priviléges ; il n'avait point d'abus. Le double esprit d'Elie régnait encore dans ces retraites édifiantes et utiles qui donnaient aux écoles des docteurs, des prédicateurs à la chaire, à l'Eglise des pontifes, à l'univers des exemples.

Le dessein de Jean de la Croix est moins de rétablir le Carmel dans sa première perfection, que de donner au Carmel le mérite d'une perfection nouvelle. Composer une

Digitized by Google

société d'hommes contemplatifs, destinés à mépriser le monde, à vivre dans les austérités ; telle est son idée.... Le premier, il arbore l'étendard de la réforme. Jean de la Croix est par rapport au second Carmel, ce qu'est saint Etienne par rapport à l'Evangile. Il est le premier religieux de la réforme, comme saint Etienne est le premier martyr du christianisme.

O Durvelle! lieu privilégié, auquel Jean de la Croix montre l'image et l'espérance d'un ordre qui va donner tant de saints à l'Eglise, que je vous félicite d'en posséder les prémices! Sous ces toits rustiques, abandonnés, que décore la simplicité, et dont la ferveur pénitente est le premier ornement, que de merveilles vous frappent! Des hommes saintement abîmés dans leur néant, qui n'interrompent les doux gémissements de leurs prières, que pour se livrer à l'étude des livres saints, aux exercices de la pénitence, aux travaux du zèle ; des hommes qui placent leurs richesses dans l'indigence: *opes in paupertate;* leurs possessions dans le renoncement : *possessio in renuntiatione ;* leur gloire dans le mépris ; *gloria in contemptu;* leur puissance dans la faiblesse : *potentia in infirmitate.* (S. Greg. Nazianz.). Tels, aux yeux de l'Espagne édifiée, paraissent les premiers restaurateurs du Carmel, formés par Jean de la Croix.

J'annonce, M. F. le commencement d'un ordre, dont les progrès rapides mériteraient de fixer ici mon attention et la vôtre. Mais qu'il disparaisse un moment à vos regards, le berceau du Carmel renaissant. Avant que de raconter les succès de Jean de la Croix, j'ai promis d'analyser ses ouvrages, ouvrages qui contiennent toute la science de l'abnégation.

Il est peu de saints docteurs qui ne se soient pas appliqués à répandre des clartés sur quelque dogme de la religion, ou sur quelque vertu de l'Évangile. Nous devons à saint Cyprien ; à saint Athanase des preuves sur la divinité de Jésus-Christ ; des notions sur le mystère de la Trinité à saint Hilaire ; à saint Augustin des principes sur la grâce. Nous devons des leçons sur la virginité à saint Ambroise ; à saint Grégoire le Grand des règles sur la patience ; des maximes sur la solitude à saint Bernard ; à saint Thomas d'Aquin des éclaircissements sur la prédestination ; à saint Jean de la Croix, nous devons des lumières sur la science presque ignorée de l'abnégation.

Veut-on connaître la clef de sa doctrine? Qu'on ouvre l'Évangile: *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum* (*Matth.*, VI, 24) ; si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même. Dans ces paroles, est renfermé le plan de tout ce qu'enseigne Jean de la Croix. Elles sont la base de la théologie mystique.

Qu'est-ce que la théologie mystique? C'est une science intérieure de Dieu, qui, par des degrés successifs, conduit à la pratique de l'abnégation. Son auteur, c'est Jésus-Christ. Les apôtres en sont les premiers interprètes. Ses docteurs, ses panégyristes, sont les Clément d'Alexandrie, les Denis, les Ambroise, les Grégoire de Nazianze, les Jérôme, les Cassien, les Jean Climaque, les Anselme, les Bernard, les Bonaventure, les Catherine de Gênes, les Thérèse.

Semblable à la théologie scolastique, la théologie mystique a son objet, ses propriétés, sa fin. Avouons que comme la théologie scolastique est quelquefois chargée de questions frivoles, la théologie mystique est quelquefois enveloppée d'expressions obscures. La première enseigne la science de la foi : la seconde enseigne la science de la contemplation Toutes deux sont fécondes en principes, en distinctions, en conséquences ; mais l'une donne tout au raisonnement ; l'autre à la réflexion. Celle-là éclaire l'esprit ; celle-ci embrase le cœur. La théologie scolastique apprend ce qu'il faut croire ; elle assujettit la raison : la théologie mystique apprend comment il faut agir ; elle règle le sentiment. L'une fait connaître Dieu : l'autre en fait jouir. Toutes deux portent la lumière dans les ténèbres ; la théologie scolastique dans les ténèbres de l'entendement ; la théologie mystique dans les ténèbres de l'âme. L'aigle de la première c'est Thomas d'Aquin : l'astre de la seconde, c'est Jean de la Croix. Tous deux, pilotes habiles, dirigent sur une mer orageuse deux vaisseaux chargés de richesses différentes et parmi les périls, parmi les écueils, les conduisent heureusement au port.

Monde profane, la doctrine de Jean de la Croix vous est étrangère. Vous ignorez jusqu'au titre des ouvrages, que je vous annonce : la *Montée du Carmel*, la *Nuit obscure*, la *Vive flamme de l'amour ;* quels noms pour vous! J'ose tenter de percer l'enveloppe mystérieuse sous laquelle Jean de la Croix cache les richesses multipliées dans ses écrits.

Il suppose d'abord que la béatitude imparfaite, qui peut s'acquérir en cette vie, consiste dans la contemplation du souverain bien. Cette contemplation est l'heureux degré, par lequel l'homme s'élève à la félicité parfaite, dont jouissent les saints dans le ciel.

L'âme mondaine se flatte d'arriver à l'union divine avec la jouissance des biens de la terre. Elle les recherche, elle les possède : les posséder, lui paraît un bonheur. Illusion perfide! s'écrie Jean de la Croix. Hélas! par cette route égarée, l'âme s'éloigne du repos qu'elle désire.

Et vous, âme imparfaite, continue-t-il, vous tentez des efforts redoublés, pour avancer dans les voies de la justice et de la vérité. Y parviendrez-vous? Non ; vos imperfections font obstacle à vos succès. Attachée par un fil presque imperceptible aux douceurs de la terre, vous vous arrêtez dans la voie, sans arriver au terme. Le privi-

Digitized by Google

lége d'y parvenir n'est accordé qu'à l'âme parfaite.

Ame heureuse et digne de l'être, c'est vous que Jean de la Croix instruit dans ses ouvrages. Pour vous conduire avec sûreté, son zèle charitable vous fraye la route pénible, que vous devez suivre. Il vous place dans trois épreuves différentes, qu'il nomme trois différentes nuits: expressions mystiques, dont on ne saisit pas d'abord toute l'énergie; mais qu'il réussit à rendre sensibles par des images ingénieuses et parlantes. Priver les sens de tous les objets qui les frappent, qui les irritent; première épreuve. Dépouiller l'entendement de ses plus légères attaches, c'est la seconde. La troisième est d'écarter de la mémoire toutes ses appréhensions et de forcer, pour ainsi dire, la volonté à ne plus être susceptible des impressions diverses qu'occasionnent la joie, l'espérance, la douleur, la crainte.

On sent combien il est difficile de familiariser l'intelligence humaine avec ces notions obscures d'une profonde spiritualité. Entendons Jean de la Croix parler lui-même dans ses ouvrages. Dans l'un (*Montée du Carmel*) il enseigne que le passage de l'âme à l'union divine est appelé la nuit des sens et des passions, parce qu'on y renonce à tous les objets du monde. La foi, qui conduit l'âme, est aussi obscure à l'esprit, que la nuit l'est aux yeux. Dans l'autre (*Nuit obscure*), il décrit les peines que Dieu fait ressentir aux âmes qu'il veut élever à la pratique des plus sublimes vertus. Peines des sens, peines de l'esprit. Dans un troisième (*Cantiques spirituels*), il exprime les vifs sentiments d'une âme, qu'embrase le feu de la charité. L'amour sans aucune science, dit-il, est savant. Porté sur ses ailes, on force les barrières du monde, et d'un vol rapide, on perce les cieux. Le quatrième (*La vive flamme de l'amour*) est une peinture intéressante de l'union la plus intime entre Dieu et une âme.... Que n'ai-je les expressions enflammées de Jean de la Croix, pour rendre les images, peindre les ardeurs, animer les transports, dont il enrichit ce dernier ouvrage! Mais non : les prodiges ne s'analysent point.

Plus facilement on saisira l'analyse de ses *Lettres*. Tantôt c'est un religieux qu'il guide (*Première Lettre*); et il lui explique comment il doit détacher sa volonté des créatures et l'attacher à Dieu seul. Tantôt ce sont de fidèles épouses de Jésus-Christ, qu'il dirige; et voici les maximes qu'il leur adresse: Ne rien dire et faire beaucoup. Des paroles dissipent l'esprit. Le silence le recueille. Souffrir, agir, se taire, oublier le monde, s'oublier soi-même, c'est le conseil de l'Evangile, c'est le mérite de l'abnégation. (*Seconde Lettre.*)

Par combien d'autres maximes également lumineuses, Jean de la Croix ne fait-il pas sortir les vérités abstraites qu'il expose, qu'il développe! Ne point avancer dans les voies de la perfection, dit-il, c'est reculer. L'âme s'approche d'autant plus de Dieu, qu'elle s'éloigne plus d'elle-même. On profite plus en un mois par l'abnégation, qu'on ne profite en plusieurs années par la pénitence. C'est être beaucoup, que de ne s'estimer rien. La vertu, qui se ménage, ressemble à ces fleurs délicates, qui se flétrissent en peu de temps et perdent leur odeur.

Telle est la doctrine de Jean de la Croix. Dans sa doctrine, il peint son âme. L'abnégation, qui caractérise ses ouvrages, consacre ses sentiments.

L'abnégation a ses martyrs, aussi bien que la foi. Si, selon les principes de saint Augustin (serm. 250 *De Temp.*), c'est une sorte de martyre de réprimer la colère, d'enchaîner l'avarice, d'humilier l'orgueil: *magna pars est martyrii*; n'est-ce pas également un martyre de se déclarer sans cesse la guerre à soi-même, de captiver ses sens, de voler au-devant des souffrances, au-devant des mépris? *Magna pars est martyrii.*

Ce goût décidé pour les souffrances, pour les mépris, l'abnégation le persuade constamment à Jean de la Croix.

Dans toute l'Eglise perce la célébrité de son nom. Les juges les plus éclairés le nomment un esprit vif, pénétrant, capable de saisir les plus grands objets; un esprit orné, qu'annonce la supériorité des talents; un esprit ferme que n'arrêtent pas les obstacles... Ce préjugé favorable lui permettra-t-il un retour flatteur d'amour-propre? Non : sa modestie ne craint pas moins sa propre vanité que les louanges des autres... Qu'il est beau d'être le spectacle de l'univers, et de n'avoir de soi-même que les sentiments les plus humbles!

Ces humbles sentiments, Jean de la Croix les fait passer jusque dans ses vertus. A ses yeux, ses vertus ne sont qu'imperfections, son esprit n'est que ténèbres, ses succès n'ont de réel que leur inutilité. Connaissez encore mieux ses sentiments.

Quelles paroles vais-je prononcer, d'après lui-même! *Pati, et contemni pro te.* Spectateur de ses combats, son Dieu lui demande quelle récompense il souhaite pour ses travaux. Souffrir, ô mon Dieu, et être méprisé pour vous; voilà sa réponse. Des afflictions et des opprobres, ce sont les couronnes que l'Evangile promet sur la terre. Ce sont les couronnes qui seules peuvent flatter la sainte ambition de Jean de la Croix. *Pati, et contemni pro te.* Thomas d'Aquin demande pour sa récompense la possession de son Dieu. C'est un désir digne d'un saint. Thérèse demande ou de souffrir, ou de mourir; ce sont les vœux d'une âme qui n'a plus de volonté que la volonté de son Dieu. Jean de la Croix demande des souffrances, des mépris. C'est le triomphe, l'héroïsme de l'abnégation: *Pati, et contemni pro te.*

O ciel! ô terre! vous semblez vous accorder pour accomplir ses vœux. Le ciel l'éprouvera par les privations, par les sécheresses, par les troubles, par les remords. La terre lui suscitera un monde d'ennemis qui, tour à tour, attaqueront son repos, sa répu-

Digitized by Google

tation, sa vie. Dans cette succession de combats sensibles, humiliants, il adorera son Dieu, il lui fera l'hommage de tout son être.

Préparé à tous les événements, il envie comme un bonheur d'avoir plus d'ennemis, d'essuyer plus de contradictions, d'être exposé à plus d'opprobres. Ses persécuteurs ne rempliront jamais toute l'étendue de ses désirs : *Pati, et contemni pro te.*

Etre inconnu des hommes, ou ne souhaiter que leurs mépris, ce n'est pas encore tout le mérite de Jean de la Croix. L'abnégation lui fournit de pieux artifices pour vivre plus sûrement dans l'oubli du monde. En vain ses vertus et ses ouvrages portent son nom jusqu'à la cour. Toujours il refuse d'y paraître. Son prince l'admire sans le voir. C'est à l'ombre des autels que Jean de la Croix prépare les succès de son ordre, et non pas dans le tumulte des cours. L'œuvre de Dieu peut se passer de vous, rois, monarques. Elle n'a besoin que de Dieu.

Dans quel transport d'une sainte colère n'entre-t-il pas lorsque, devant ses yeux, paraît un artiste habile, excité par l'admiration publique à rendre fidèlement son portrait! Fatal pinceau, qui l'avez crayonné au milieu des ravissements, environné de ses disciples, chargé de ses écrits, ah! que vous avez cruellement blessé sa modestie! Dans ce moment, trop sensible pour lui, la tristesse se peint sur son front, ses larmes coulent, son cœur rejette avec indignation les honneurs que l'équité, que la reconnaissance s'empressent de rendre à sa vertu. L'oubli des hommes est l'objet de ses désirs. Les suffrages des hommes sont le sujet de ses alarmes.

Que dans les corps religieux d'autres se livrent à l'ambitieux désir de passer de l'obéissance au commandement : Jean de la Croix, s'il ne peut éviter les dignités de son ordre, ne cesse point de les craindre. Les combats qu'il y doit soutenir, le dédommagent de l'autorité qu'il y doit exercer. Il est plus flatté des mépris dont il est la victime, que de la puissance dont il est le dépositaire. La grâce qu'il sollicite avec le plus d'empressement, avec une sorte d'importunité, c'est de mourir sans emplois, sans titres. Il l'obtient; et c'est à ces moments de loisir, c'est à ce repos laborieux que l'Eglise doit ces ouvrages, que j'appellerais des ouvrages divins, s'ils ne partaient pas de la main d'un homme. Retraite de Pegnuela! vous consommez dans Jean de la Croix la science et la pratique de l'abnégation.

Là, ses yeux ouverts aux larmes, son visage livide, son corps exténué, n'offrent plus à ses disciples effrayés qu'un cadavre vivant... Thérèse elle-même, ce prodige de pénitence, Thérèse est forcée de modérer celle de Jean de la Croix, qu'elle admire et qu'elle condamne.

J'ai prononcé le nom de sainte Thérèse. Hélas! à quel souvenir ce nom précieux à l'Eglise, ce nom cher au Carmel, vient-il me rappeler? O mort! cruelle mort! Thérèse est frappée dans les jours les plus brillants de sa carrière. Jean de la Croix perd son conseil, son appui... Je décrirais ici ses regrets, je prêterais à ses larmes une voix lamentable, si je ne savais pas que toute la vie de Jean de la Croix fût une vie d'afflictions et de sacrifices. Il ne fit peut-être jamais de sacrifice plus sensible, parce qu'il n'en fit jamais de plus essentiel... Plus d'une fois son cœur s'est familiarisé avec la perte de sa liberté, de sa réputation. Une grande âme est capable de ces efforts généreux: mais pour s'accoutumer à la perte de sainte Thérèse, il fallait un homme tellement détaché de tout sur la terre, qu'il se reposât sur Dieu seul de tous les événements... Ici, les sentiments de Jean de la Croix peuvent se concevoir; ils ne peuvent pas s'exprimer. Le plus beau sacrifice de l'abnégation, c'est le sacrifice de tout ce qu'elle craint de perdre, le sacrifice de tout ce qu'elle souhaite de conserver.

Mais après avoir considéré dans Jean de la Croix le mérite de l'abnégation évangélique avec tout son héroïsme, *ad nihilum redactus sum;* il est temps de montrer dans lui la récompense de l'abnégation évangélique avec tout son éclat. *Et cum gloria suscepisti me.* C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'abnégation épure les vertus de Jean de la Croix; elle dirige ses actions, elle inspire ses écrits, elle consacre ses sentiments. Voilà le mérite de l'abnégation évangélique dans tout son héroïsme: *ad nihilum redactus sum.* L'abnégation attache aux sentiments de Jean de la Croix une gloire dont l'éclat perce le feu de la tribulation. Elle attache à ses écrits une gloire dont l'éclat dissipe les nuages de l'erreur. Elle attache à ses actions une gloire dont l'éclat fait tomber les armes de la vengeance. Elle attache à ses vertus une gloire dont l'éclat triomphe de la révolution des siècles. Voilà ce que j'appelle la récompense de l'abnégation évangélique dans tout son éclat : *et cum gloria suscepisti me.*

Le juste, disait saint Ambroise (*in Joseph*), est-il accusé? il se tait : *justus accusatus tacet;* est-il attaqué? il semble l'ignorer: *lacessitus dissimulat;* est-il offensé? il pardonne : *læsus remittit.* L'exemple de saint Jean de la Croix va justifier la doctrine de saint Ambroise.

Jean de la Croix fut donc accusé : *accusatus;* il fut donc attaqué : *lacessitus;* il fut donc offensé *læsus.* Mais quels furent ses accusateurs, quels furent ses ennemis? Des mains respectables et chères frappent les premiers coups dont il devient la victime. Je m'arrête : avant que de prononcer sur la conduite de ceux qui font tomber sur lui le poids de leur autorité, il faut apprécier leurs motifs.

La réforme du Carmel, dans son origine, n'avait point fait naître d'alarmes. On n'avait point pensé à la contredire, parce qu'on n'avait point soupçonné qu'elle pût être à craindre. Elle s'élevait, cependant, elle se multipliait, et tout parlait pour elle. La cour;

Digitized by Google

de Rome et la cour de Madrid paraissaient plus disposées à la favoriser qu'à la combattre. D'un côté, Pie V occupait le trône apostolique. Ce pontife, zélé, pieux, austère, fléau des abus, vainqueur de l'hérésie, chargé des dépouilles du mahométisme, se déclarait le soutien des ordres religieux capables de servir l'Eglise. La réforme du Carmel était un ouvrage conforme à ses desseins. Tout présageait qu'il lui serait favorable... D'un autre côté, fils et successeur de Charles-Quint, Philippe II conduisait les rênes de la monarchie espagnole. Ce prince si savant dans l'art de régner, ce prince si prudent, si dissimulé, croyait sa politique autant intéressée à protéger les ministres des autels, qu'à réprimer les ennemis de l'Etat. Son goût à seconder les entreprises utiles à la religion, pronostiquait qu'en faveur de la réforme, se décideraient et son suffrage, et son autorité.

Ces préjugés de faveur avertissent les soupçons, font apercevoir des dangers, préparent l'orage.

Dans l'entreprise de la réforme, les disciples du Carmel qui ne se réforment pas, ne trouvent qu'un mépris de leurs priviléges. Ce mépris leur paraît le fruit d'une ferveur indiscrète, d'un zèle inquiet. Ils s'interrogent eux-mêmes; et du tribunal de leur conscience, qui ne montre à leurs yeux que leurs lois dédaignées, leurs usages contredits, ils réclament contre l'innovation, ils font parler leurs vœux, et les vœux de Jean de la Croix. L'équité rappelle les statuts, l'autorité revendique ses droits, la sagesse fait entendre les menaces, la sévérité croit devoir employer les punitions.

Gardons-nous de donner le nom odieux de passion aux démarches d'un zèle susceptible de couleurs favorables. Venger ses droits, n'est pas un crime... Je ferais presque un mérite aux agresseurs de Jean de la Croix de lui avoir ménagé l'occasion la plus éclatante de prouver sa résignation. Loin de m'échapper en invectives amères, je demanderais presque: un particulier a-t-il le droit de réformer les lois générales? N'est-ce pas fournir au mécontentement un prétexte pour arborer l'étendard de la révolte?... Ainsi pouvaient raisonner les habitants de l'ancien Carmel, jusqu'au moment où votre providence, ô mon Dieu, se déclara pour le Carmel nouveau, en soutint les prémices contre les vents et les tempêtes; et alors cessa le feu de la contradiction, les esprits se rapprochèrent, la haine réfléchit, le calme revint, le zèle, trop vif peut-être, se condamna lui-même; la paix, la concorde régnèrent; et les deux branches d'un même corps, quoique séparées par leurs lois, par leur gouvernement, s'unirent pour l'édification des fidèles, pour les intérêts de l'Eglise, pour l'avantage de la religion.

La sainteté, je l'avoue, parlait pour les disciples du second Carmel; mais la raison parlait pour ceux du premier. Ah! s'il leur eût été donné de lire dans l'histoire des siècles futurs, ils auraient applaudi au projet d'une réforme qui devait fournir des exemples toujours soutenus de ferveur, d'austérité, de science, d'abnégation... Mais ils défendaient leurs priviléges, et Jean de la Croix n'avait à leur opposer que des vertus plus rigides, et point d'autorité. S'il avait eu des scandales à déraciner, il aurait eu moins d'obstacles à vaincre.

Parler des obstacles qu'essuie Jean de la Croix, c'est annoncer cette chaîne d'événements tragiques qui le rendent plus illustre, dans les fastes de l'Eglise, par ses souffrances que par ses ravissements. Couvert d'opprobres, chargé de fers, dépouillé du vêtement caractéristique de la réforme, il est conduit dans une dure et affreuse captivité. Jean de la Croix captif! Grand Dieu! c'est à vous que j'abandonne sa cause et la cause de son ordre... Thérèse vivait encore. Elle apprend le sort de Jean de la Croix. Elle gémit, elle blâme, elle condamne. Mais inutilement porte-t-elle jusqu'au trône ses plaintes et ses larmes. Inutilement implore-t-elle la protection de Philippe II. La protection s'explique faiblement, et la persécution subsiste.

La persécution! cette expression m'est échappée. Je la rétracte. Jean de la Croix m'y force. Il jugea moins sévèrement ses juges... Pénétrons en esprit dans le lieu d'horreur qui le renferme. Ah! nous serons moins frappés des chaînes qu'il porte, que des vertus qu'il montre.

Dans l'obscurité d'un antre profond, il n'élève pas contre ceux qui l'ont condamné une voix de plaintes qu'on croirait légitimes. Il n'ose décider s'ils sont animés d'un vrai zèle, ou si leur zèle est l'ouvrage de la passion. Il penche à les justifier, parce qu'il les chérit. Il aime à les excuser, parce qu'il les respecte. A des duretés nouvelles, à de nouvelles rigueurs, il oppose les mêmes sentiments. Aussi, le théâtre de ses humiliations devient-il le théâtre de sa gloire. Ceux qui traversaient ses projets les adoptent, les favorisent, les protégent. Ses ennemis désabusés ne balancent pas à se déclarer les admirateurs de sa sainteté, injustement flétrie, constamment soutenue, universellement triomphante.

Je l'ai vu, disait l'un d'entre eux, je l'ai vu dans les prisons de Tolède, et j'ai respecté sa sainteté. Je l'ai vu toujours humble, toujours tranquille au milieu de ses peines; toujours ami des souffrances, toujours patient, toujours incapable de se prêter à la voix du ressentiment... Témoin non suspect des vertus de Jean de la Croix, quel motif vous a forcé de rendre cet hommage éclatant à sa gloire? La vérité.

Et comment la vérité ne déposerait-elle pas pour Jean de la Croix, lorsque le ciel même change le lieu de son esclavage en un lieu de consolation, de délices? Dans le choc le plus violent des combats que lui livrent les hommes, il entend une voix miraculeuse, qui lui dit: *Je suis avec toi pour te délivrer.* Il l'entend; et la promesse s'accomplit. Ses liens se brisent. Il est libre. Vous paraissez

Digitized by Google

à ses yeux, ô vous, sa protectrice constante, Vierge sainte ! Du sein de la nue qui vous porte, sort une voix consolante, qui lui répète : suivez-moi. Il la suit; et le voilà rendu, par un prodige à ses disciples, à la réforme, à lui-même. Avec quel respect ses enfants volent au-devant de lui ! Avec quels transports d'amour ils le reçoivent ! De quels honneurs ils le comblent ! Jean de la Croix paraît dans l'assemblée d'Almadouar, comme autrefois saint Jean l'évangéliste parut dans Ephèse, après son exil dans l'île de Pathmos.

L'abnégation attache donc aux sentiments de Jean de la Croix, une gloire dont l'éclat perce le feu des tribulations. J'ajoute : l'abnégation attache à ses écrits une gloire dont l'éclat dissipe les nuages de l'erreur.

Vers la fin du dernier siècle, une hérésie, dont l'Espagne avait vu naître l'auteur, dont Rome avait flétri la doctrine, parut en France, avec un nouvel éclat, sous les drapeaux de la piété, sous la protection de l'éloquence : le quiétisme. Un homme singulier, dominé par une imagination capable de tous les écarts, Molinos; tel est le chef, le créateur de ce bizarre système qui conduit au repos par l'illusion. Système où l'on propose un état de perfection chimérique, qui répugne à la raison, que la foi désavoue, que l'Eglise appelle un fantôme; système dans lequel revivent et les principes affreux, et les dangereuses conséquences du manichéisme; où l'on ne rougit point d'enseigner que Dieu fait en nous, et sans nous, le bien qui s'y rencontre; où l'âme contemplative, image d'un cadavre, ne conserve aucun principe de vie, et devient étrangère à ses propres opérations. A quelque crime qu'elle se livre, elle est immuable dans sa paix, impeccable dans ses actions. Funeste état de quiétude, ou l'on mérite le ciel, sans agir; on consomme son salut, sans y travailler, ou toute la vertu se réduit à ne rien craindre, à ne rien souhaiter, à couler ses jours tranquilles dans une entière indifférence.

Qui l'eût cru que des maximes si révoltantes eussent trouvé des partisans? Une intempérance de ferveur ne devait jeter qu'une étincelle, et mourir. Elle vécut; elle acquit des forces; elle menaça d'un incendie; l'Eglise fut alarmée plus d'une fois, et plus d'une fois lança la foudre... On me dispensera de suivre dans leurs égarements pieux, et cet orateur enthousiaste, ce mystérieux directeur, trop connu par sa fameuse *analyse* de l'oraison mentale (83). Et cette femme irréprochable dans ses mœurs (84), inconcevable dans ses opinions, flattée de l'ambition d'avoir des disciples; qui par ses discours, autant que par ses ouvrages, excita la vigilance des pasteurs, s'attira l'indignation du prince, fut condamnée par ceux mêmes dont elle avait d'abord surpris la religion.

Pour réfuter le quiétisme et ses partisans, il n'aurait fallu qu'exposer avec précision les principes sages, réfléchis, solides, orthodoxes de saint Jean de la Croix.

En effet, vous enseignez, quiétisme spéculatif, que l'humanité de Jésus-Christ doit être exclue de la haute contemplation; et c'est une erreur. Jean de la Croix enseigne que l'entendement doit bannir les images des objets sensibles; mais, dit-il, lorsque je prétends que dans la contemplation, il est avantageux d'oublier les objets matériels, je ne parle ni de Jésus-Christ, ni de son humanité sacrée. Non, il ne faut pas en négliger la représentation utile, en effacer le précieux souvenir. Et comment arriver au souverain bien, sans la considération de Jésus-Christ homme, qui en est et la source et le guide ! Par une réfutation anticipée, Jean de la Croix a pulvérisé les téméraires prétentions de ses accusateurs.

Ils se glorifient, ces contemplatifs abusés, d'être tellement désintéressés par rapport à la Divinité, qu'ils vivent dans une tranquillité stupide, sans réflexion sur leur conduite, sans inquiétude pour leur salut.

Loin de favoriser cette inaction coupable, Jean de la Croix fournit des armes triomphantes pour la combattre. Témoin *les dix degrés*, par lesquels il conduit l'âme contemplative à l'amour divin. Il n'est donc pas le dangereux protecteur d'une contemplation oisive, puisqu'il demande dans la contemplation une force qui résiste, un courage qui combatte, un amour qui se reproduise lui-même, et par des sacrifices nouveaux, et par de nouvelles victoires.

Que prétendent encore les sectateurs des nouveautés mystiques? Ils prétendent que les vertus sont inutiles à l'âme dans la contemplation. Affreux, horrible système ! La doctrine la plus propre à le renverser, c'est la doctrine de Jean de la Croix. Sans l'exercice de toutes les vertus, dit-il, les visions sont suspectes, les révélations sont illusoires. La perfection consiste dans l'amour de Dieu, et dans le mépris de soi-même.

Malgré l'opposition palpable, entre la doctrine de Jean de la Croix et la doctrine du Quiétisme, on a vu cette hérésie adroite s'armer d'objections spécieuses, et produire les ouvrages de Jean de la Croix, comme la justification des erreurs qu'il condamne. Deux hommes immortels par leurs talents, par leurs écrits, rivaux illustres, combattent, se partagent. L'un plus profond dans ses ouvrages, l'autre plus brillant. Le premier plus sublime, le second plus délicat dans ses idées. Tous deux orateurs, théologiens, controversistes, l'évêque de Meaux avec plus de force, l'archevêque de Cambrai avec plus d'onction. Tous deux dans la matière la plus abstraite, opposés de sentiments, se font un mérite de suivre les sentiments de Jean de la Croix, en appellent à son autorité, prétendent venger sa doctrine, je voudrais pouvoir dire avec une égale fidélité, avec un égal succès.... Le succès n'appartient qu'à la vérité; et la vérité triomphe par la doctrine de Jean de la Croix. Cette doctrine

(83) Le P. Lacombe.

(84) Madame Guyon

Digitized by Google

est la lumière décisive, qui dissipe tous les nuages... Ce grand homme, ce vaste génie, qui par l'universalité de son érudition, instruisit toute les nations, confondit toutes les erreurs ; qui par l'histoire de tous les temps, apprit à son siècle la religion, le monde, la politique, tout ce que peut savoir l'homme, et qu'il n'appartient peut-être qu'à lui seul de savoir ; Bossuet approfondit la doctrine de saint Jean de la Croix. Il le nomme un *contemplatif sublime*, capable seul de confondre tout les faux mystiques ; *un saint, un docteur*, aux regards observateurs duquel s'éclaircit cette nuit obscure, où l'âme qui ne vit que de la foi, se perd heureusement dans le sein de la Divinité. Avec quelle précision le venge-t-il du soupçon de favoriser les erreurs, qui se parent d'un nom si respectable ! Avec quelle attention il restitue les passages adroitement produits, visiblement mutilés, qui servent de base à l'illusion, qu'il dévoile !... Le quiétisme croyait triompher par l'autorité de Jean de la Croix, et l'autorité de Jean de la Croix est la réfutation la plus solide du quiétisme. Jean de la Croix n'est pas moins opposé à Molinos et à ses disciples, que Tertulien l'est à Marcion, saint Augustin à Pélage, saint Cyrille à Nestorius. L'Eglise prononce, et les deux rivaux triomphent, à la gloire de saint Jean de la Croix ; l'un flatté d'avoir vaincu, moins pour son intérêt, que pour celui de la vérité ; l'autre au-dessus de sa défaite par l'aveu de son erreur, par sa soumission. Je ne sais, mes frères, si cette décision de l'Eglise n'est pas aussi honorable à la doctrine de saint Jean de la Croix, que le fut à la doctrine de saint Thomas, la décision solennelle du concile de Trente.

Quand j'ajouterais à présent, pour exalter la doctrine de saint Jean de la Croix, le respect, qu'ont toujours montré pour elle les maîtres les plus consommés de la vie spirituelle : un saint François de Sales, un cardinal Bona, un Clément X, un Benoît XIII ; quand je recueillerais les éloges, qu'ont donnés à ses écrits les évêques, les docteurs, les universités ; quand je le nommerais, d'après l'Eglise universelle, le sublime docteur, l'écrivain privilégié de la théologie mystique : *Theologiæ mysticæ sublimis doctor, et scriptor*, ce serait accumuler les titres, pour prouver l'excellence, l'orthodoxie d'une doctrine victorieuse de toutes les imputations, et qui, pour être vengée, n'a besoin que d'elle-même... L'abnégation attache donc aux écrits de Jean de la Croix une gloire, dont l'éclat dissipe les nuages de l'erreur. Elle attache encore à ses actions une gloire, dont l'éclat fait tomber les armes de la vengeance.

La vengeance est peut-être de toutes les passions la passion la plus injuste, la plus cruelle, la plus furieuse. Son injustice parut-elle jamais avec plus de noirceur, sa cruauté avec plus d'acharnement, sa fureur avec plus d'excès, que dans les traits singuliers, inouïs, qui composent l'histoire de Jean de la Croix ?

Je ne rappellerai pas ces jours, où jugé digne du ministère évangélique, il y consacre ses talents et son zèle. Sur quel théâtre ? L'abnégation le choisit. C'est la campagne. Les villes l'invitent en vain : en vain ses succès y portent sa réputation. Sa modestie les redoute, et les fuit.

D'autres diront que sa gloire est d'avoir partagé le ministère de sainte Thérèse : je dirai que sa gloire est d'avoir prouvé qu'il méritait de le partager.

Et comment l'a-t-il mérité ? Par son zèle à préparer, à conduire, à perfectioner le difficile ouvrage de la réforme. Que de fondations ou qu'il favorise, ou qu'il exécute ! A Durvelle, il commence l'ouvrage ; il le cimente à Manzère ; à Pastrane, il le dirige ; il le prépare à Ségovie ; à Cordoue, il le consomme. Alcala, Séville, Altomire, Malaga, Caravaque, Manca-Reale, Almadouar, Lisbonne, lui doivent ou le mérite d'avoir introduit la réforme, ou la gloire d'avoir concouru à sa perfection. Si Grenade, Avila, Madrid possèdent les Filles de Sainte Thérèse, c'est des mains de Jean de la Croix, que ces villes heureuses ont reçu ce bienfait... Jean de la Croix remplit seul, en faveur de la réforme, le ministère de plusieurs hommes.

Tantôt on lui confie le soin de cultiver les jeunes plantes qui, pendant une année d'épreuves, s'exercent à l'esprit du nouveau Carmel, et il les instruit par ses leçons, par ses exemples. Il sait à la fois diriger leurs talents et leur piété, préparer des savants et former des saints

Tantôt, à la tête de son ordre, on le voit propre à toutes les places, les remplir et les honorer. Chacun de ses pas est marqué ou par le retranchement de quelques abus dangereux, ou par l'institution de quelques pratiques avantageuses. Son gouvernement, dont la prudence est la base, la fermeté l'appui, la douceur la règle, la piété le conseil, réunit tous les suffrages. Tout applaudit à ses succès.

Hélas ! c'est au milieu de ces succès mêmes que commencent pour lui de nouvelles disgrâces : *Filii Matris meæ pugnaverunt contra me.* (*Cant.*, I, 5.) Que vois-je ! le père attaqué par ses enfants ! les Joseph, les Benjamin armés contre Jacob ! Quels aggresseurs et quelle victime ! Prenez garde, mes frères, et ne rejetez pas sur tout un corps la conduite blâmable de quelques particuliers.

Du trône apostolique, était émané un décret qui séparait les deux Carmels. Ce décret avait exigé, dans le Carmel nouveau, un nouveau régime Il est essentiel de remonter à la source de cet événement, et pour la gloire de Jean de la Croix, et pour la gloire de son ordre. Le sage et vertueux Doria, qui le gouvernait alors, avait établi un tribunal, dans lequel les six hommes les plus distingués de la réforme prononceraient définitivement sur tous les objets de contestation : Jean de la Croix en est nommé le chef. A l'aspect de ce règlement,

Digitized by Google

les esprits s'agitent; les filles même de Thérèse, qui n'ont plus leur mère pour guide, se déclarent contre un ouvrage qu'elles regardent comme un abus. Doria en appelle à la décision du prince. Il croit arrêter l'indocilité par l'autorité de Philippe II : inutiles efforts! L'indocilité se ménage des ressources. Elle porte jusque dans Rome ses motifs et sa justification. Sixte-Quint admet les plaintes et les favorise. Sixte-Quint meurt. Grégoire XIV donne de nouveaux ordres. Un chapitre général s'assemble... Jean de la Croix frémit à la considération du schisme qui menace l'édifice encore chancelant de la réforme. Que fera-t-il pour en prévenir le péril? Il emploiera tous les moyens que dictent le zèle et la prudence. Pénétré de respect pour vous, ô filles de Thérèse, il se charge de votre apologie; il sait avec adresse peindre les malheurs de son ordre, et, sans blesser la cour de Madrid, sans compromettre les supérieurs du Carmel, applaudir aux démarches de la cour romaine.

O prévention des hommes! Jean de la Croix paraît coupable, parce qu'il ose prouver que d'autres ne le sont pas. Une voix intéressée l'accuse d'être l'auteur de l'intrigue, le mobile du schisme... Qu'ils sont sensibles, les coups que nous portent des mains qui nous sont chères! Plus ils sont sensibles à Jean de la Croix, plus il s'efforce de s'en faire un mérite devant Dieu. Que publiquement on le prive de ses emplois; qu'on le donne en spectacle à l'Espagne, à l'Eglise dans un lieu d'exil; que, par une résolution peu réfléchie, on ouvre la bizarre idée de le sacrifier dans les missions des Indes, son cœur ne commande pas un jugement rigoureux, dont le motif est peut-être légitime. J'ai tort, s'écrie-t-il, puisque je suis condamné. Mes frères me connaissent mieux que je ne me connais moi-même; leur vertu me garantit leur innocence et ma prévarication... O vous, auteurs de ses peines et spectateurs de ses vertus, comment rendre l'impression que fait sur vos cœurs l'héroïsme de sa patience! Surpris, désabusés, confondus, vous rougissez de n'avoir point d'abord percé le nuage qui dérobait à vos regards prévenus cette grande âme. Vous faites retentir de vos gémissements tous les lieux de la réforme, qui vous reprochent votre injustice. Mais, que cette réparation est onéreuse à Jean de la Croix! Pour la première fois, il vous accuse de cruauté. Son cœur vous fait un crime de l'avoir cru capable de soupçonner que vous aviez pu l'offenser...

Que je me plairais à le considérer dans le désert de Pegnuela! Là, ses humiliations se changent en hommages. Dans lui, et le chef et les membres qui composent cette maison respectable honorent un père, un maître.

Hélas! il ne devait pas longtemps jouir de sa gloire.

Tristes moments où le ciel, plus rigoureux que les hommes, achève, par les épreuves les plus terribles, le sacrifice de Jean de la Croix, vous êtes arrivés. Accablé de maux, victime languissante, son corps n'est plus qu'une plaie.

Aux rigueurs de la maladie la plus compliquée se joignent celles d'un supérieur insensible, barbare... Tout se réunit pour retracer dans Jean de la Croix l'image de Jésus-Christ souffrant, crucifié, abandonné, devenu l'homme de douleurs : *Virum dolorum*. Mais, ô changement imprévu! averti des vexations injustes que Jean de la Croix éprouve, celui qui, dans la province de l'Andalousie, préside à la réforme, accourt avec indignation. Il arrête sur lui un regard de vénération et de tristesse. *Que toute la ville*, s'écrie-t-il, *vienne admirer le prodige de sainteté qu'a le bonheur de posséder cette retraite, et le miroir de patience, qui m'étonne autant qu'il m'afflige.* A ce témoignage glorieux, son supérieur oublie sa haine, abjure sa prévention, se prosterne aux pieds de Jean de la Croix. De pieuses Mélanies volent à son secours, lui ménagent toutes les ressources d'une charité active, industrieuse... Dans les sentiments d'un profond respect, ses frères, qu'il pouvait nommer ses enfants, sa joie, sa couronne, recueillent ses derniers soupirs. Dieu lui-même se plaît à couronner, par les plus singulières faveurs, le héros, le modèle de l'abnégation... Une lumière éclatante l'environne. Prophète, il annonce le moment où vont se briser les liens de sa mortalité. Il prie, il pardonne, il exhorte, il expire. Il expire; et l'abnégation attache non-seulement à ses actions une gloire dont l'éclat fait tomber les armes de la vengeance, mais encore à ses vertus, une gloire dont l'éclat triomphe de la révolution des siècles.

Lorsque le monde ne redoute plus, dans les élus de Dieu, les exemples qui le condamnent, il change bientôt l'envie en vénération. Bientôt il rend à leur sainteté toute la gloire qu'il a tenté de lui dérober. Il semble, par l'éclat de ses suffrages, les venger de l'injustice de ses préventions.

La vie de Jean de la Croix avait été un tissu de prodiges, et il avait été ignoré parce qu'il avait voulu l'être. Mais, au moment où cet homme d'abnégation tombe sous les coups de la mort, tout change à son égard sur la terre. Les peuples consternés joignent leurs larmes aux larmes de ses disciples. Les tristes honneurs qu'on rend à ses cendres sont interrompus par les éloges brillants que la voix publique donne à ses vertus.

Ce fut alors qu'on tira de l'oubli dans lequel Jean de la Croix les avait ensevelis, ces événements miraculeux dont, si souvent, avait été favorisé son ministère. Alors on se souvint de l'avoir vu marcher sur les eaux, comme un autre saint Pierre; de l'avoir trouvé vainqueur du trépas, sous les débris d'un édifice écroulé. Alors, on se rappela, on ratifia les témoignages magnifiques qu'avait rendus à Jean de la Croix sainte Thérèse, Jean de la Croix, s'écria-t-on d'après elle, était un homme extasié en

Digitized by Google

Dieu, un perpétuel contemplatif : Thérèse l'a cru, elle l'a écrit. La plume de Thérèse ne prodigue pas les louanges. Pour les avoir obtenues, il fallait les avoir méritées.

Prétendus esprits forts, je blesserais sans doute votre raison superbe, si je vous parlais des extases dont fut récompensée l'abnégation de Jean de la Croix. Extases de Jean de la Croix ! l'Eglise les propose, non pas à notre foi, mais à notre respect; et, quoi qu'en pense l'incrédulité, ce ne sera jamais une honte de les croire, ce sera toujours une témérité de les rejeter.

Si je disais aux philosophes de nos jours qu'au moment où l'âme de Jean de la Croix s'envole dans le ciel, un globe lumineux l'enveloppe; si j'ajoutais que la singularité de ce phénomène a pour garant toute l'Espagne, qu'il est attesté par l'Eglise (*in Off. S. Joan. a Cruce*, in *Brev. Rom.*, lect. 6), j'annoncerais une vérité que le XVI^e^ siècle admira comme un miracle, et que le XVIII^e^ siècle ne balancera pas même à placer au rang des illusions.

Monde profane, monde impie, ne m'écoutez pas, ou soyez confondu. Ecoutez-moi, monde chrétien, et soyez édifié. Je dois montrer dans Jean de la Croix de nouveaux dons du ciel, le don de prophétie : *Prophetiæ dono*. (*In Off. S. Joan. a Cruce*, in *Brev. Rom*, lect. 6.) Oui, Jean de la Croix lit dans le secret des cœurs. Il connaît ce qu'il y a de plus caché dans les consciences de ses pénitents. Il leur dévoile les péchés qui échappent à la fidélité de leur mémoire. Mais si, nouvel Abias, il pénètre les replis ténébreux de l'âme, nouveau Jérémie, il perce les sombres nuages de l'avenir. N'annonce-t-il pas à ses disciples assemblés la canonisation prochaine de sainte Thérèse? Ne leur déclare-t-il pas qu'il en sera témoin? Rien n'échappe aux lumières de Jean de la Croix, comme rien ne borne sa puissance.

Puissance sur les éléments ; qu'un incendie embrase l'un des monastères qu'il habite; que les vents impétueux agissent de concert avec le feu pour réduire en poudre ce monument élevé par le zèle de Jean de la Croix. Jean de la Croix paraît, et le vent s'apaise, la flamme se dissipe, le feu s'éteint; le feu respecte et le saint, et son ouvrage : *Miraculorum dono*

Puissance sur les maladies. Parlez, ô vous, qui devez à Jean de la Croix la santé, la vie. Un de ses doigts, appliqué après sa mort sur une plaie profonde et mortelle, la ferme, la guérit, arrache au trépas une victime, qui ne profite de ses jours prolongés que pour constater et le miracle dont elle est l'objet, et sa reconnaissance, qui ne finira qu'avec elle-même.

Puissance sur les démons : je ne veux ici pour garant, que sainte Thérèse. Thérèse publie que Jean de la Croix n'a pas moins de pouvoir sur les puissances de l'enfer pour les confondre, qu'il a d'ascendant sur les pécheurs pour les convertir : *Imperio in dæmones.*

Vous invi'erai je à remonter à ce temps, où les miracles de Jean de la Croix parurent intéresser à la possession de ses dépouilles mortelles toutes les villes d'Espagne? Peu s'en est fallu que sous le pontificat de Clément VIII, les restes inanimés de l'homme le plus pacifique ne soient devenus une source de division. Jean de la Croix est aussi célèbre dans la poussière de son tombeau, qu'il s'était efforcé d'être inconnu dans le cours de son ministère : *Celebratissimus.*

Comparez sa réputation avec la réputation des hommes fameux qui illustrèrent le règne de Philippe II. Que sont devenus ces politiques profonds, ces vaillants capitaines, les appuis du trône, la terreur de l'Europe? Le monde sait à peine où reposent leurs cendres. Si l'histoire conserve le souvenir de leur nom et de leurs exploits, elle conserve aussi la mémoire des malheurs dont ils ont rempli la terre. Plus ils ont fait de malheureux, moins ils ont de droits sur la reconnaissance. Ce roi lui-même si puissant, qui donnait des lois dans l'ancien et dans le nouveau monde, qui trop resserré dans ses vastes Etats, eût souhaité, comme Alexandre, que l'univers ne reconnût point d'autre maître que lui, qu'est-il à présent pour l'Espagne, pour la Flandre, pour les Indes? Que lui importe dans la région des morts, qu'une ombre de renommée couvre ses tristes ruines, qui ne sont plus que poussière? Poussière inutile aux héritiers de sa couronne, poussière foulée par le dernier de ses sujets... Mais vous, de ses sujets le plus infortuné, le moins connu, ô Jean de la Croix, que vous êtes différent de vous-même! Après votre mort, vous recevez plus d'hommages que les rois, les conquérants n'en ont reçu pendant leur vie. Où leur puissance a fini, la vôtre a commencé. A peine subsiste-t-il quelques admirateurs de leur ancienne célébrité. Votre célébrité se perpétue avec vos miracles. Ils ont cessé d'être l'effroi de la terre : vous êtes pour la terre un objet toujours égal de confiance. L'Eglise tremble sur leur sort : l'Eglise constate votre bonheur. Elle prie pour eux : elle vous invoque. Ils sont confondus dans l'horreur du tombeau : vous êtes placé sur nos autels; et les siècles qui succéderont au nôtre, en apprenant l'histoire de vos vertus, éterniseront les monuments de votre gloire.

Ces vertus de saint Jean de la Croix, j'ose les proposer, mes frères, à votre imitation La vie des saints est une règle pour la conduite de tous les hommes, disait saint Ambroise : *Sanctorum vita cæteris norma vivendi.* Jean de la Croix eut le mérite de l'abnégation évangélique dans tout son héroïsme : *Ad nihilum redactus sum.* (*Psal.* LXXII, 20.) Embrassons la pratique de l'abnégation dans ce qu'elle a d'essentiel. L'abnégation épura ses vertus, elle dirigea ses actions, elle inspira ses écrits, elle consacra ses sentiments. Dans la pratique de la vertu, ne donnons rien à l'amour-propre. Que la vanité ne soit jamais le frivole motif de nos actions. Que

Digitized by Google

nos talents ne nous fassent rien perdre de la modestie, qui toujours ajoute aux plus éclatants succès. Pensons avantageusement des autres; ayons de nous-mêmes des sentiments humbles. Peut-être ne nous sera-t-il pas accordé, comme à saint Jean de la Croix, de recueillir la récompense de l'abnégation évangélique dans tout son éclat: *Et cum gloria suscepisti me.* (*Psal.* LXXII, 24.) Mais si nou sne triomphons pas avec éclat des tribulations, nous aurons le mérite de les supporter sans murmure. Si nous ne confondons pas avec éclat l'erreur et le mensonge, nous aurons le mérite d'en éviter avec horreur les séductions. Si nous n'anéantissons pas avec éclat les imputations de la calomnie, de la vengeance, nous aurons le mérite d'en pardonner avec générosité les noirceurs, les attentats. Enfin si nous ne nous faisons pas un nom qui perce avec éclat l'obscurité des siècles, nous aurons le mérite d'une vertu, qui, pratiquée avec ferveur, avec constance, nous conduira sur les traces de saint Jean de la Croix dans le royaume des cieux.

PANÉGYRIQUE XVIII.

SAINT VICTOR, MARTYR.

Prononcé le 21 *juillet* 1763, *dans l'église de l'abbaye royale de Saint-Victor.*

Exivit vincens, ut vinceret. (*Apoc.*, VI, 2.)

Il sortit victorieux du combat pour voler à de nouvelles victoires.

Dans les jours orageux du christianisme naissant, la vie des chrétiens n'était qu'une suite de combats, un tissu de triomphes... Que leur héroïsme condamne éloquemment notre lâcheté! disait autrefois saint Jean Chrysostome. (*Homil. ad popul. Antioch. de sanctis martyr.*) Ils couraient au-devant des épreuves, et nous les fuyons. Ils déclaraient la guerre aux idoles, et nous craignons de la déclarer à nos passions... Je ne sais lequel des deux serait plus difficile à compter, ou leurs succès, ou nos défaites.

Ne troublons pas, mes frères, la solennité de ce jour par ces considérations humiliantes pour nous. Les contrastes qui servent le plus à nous confondre, ne servent pas toujours à nous instruire. Vous vous instruirez aujourd'hui par les exemples d'un saint, dont la vie fut l'apologie de la religion, dont la mort fut l'écueil du paganisme, et dont le tombeau fait encore aujourd'hui le désespoir de l'impiété. Oui, saint Victor est encore aujourd'hui une preuve sensible de la religion contre l'incrédulité, comme il en fut autrefois une preuve vivante contre l'idolâtrie.

Cette idée si digne de lui, si digne du christianisme, indique naturellement le sujet et le plan de son éloge. Puisse, dans cet éloge, le nom de Victor ne rien perdre de sa force! Le nom n'est pas toujours un mérite. Il en est un pour l'illustre martyr, dont repose, à l'ombre de ces autels, une partie des cendres précieuses. Ce nom rappelle également et les victoires qu'il remporta pendant sa vie, et les victoires qu'il remporte encore après sa mort: *Exivit vincens, ut vinceret.*

Victor fit autrefois triompher la religion de l'idolâtrie: *Exivit vincens*, premier point. Victor fait encore aujourd'hui triompher la religion de l'incrédulité: *Ut vinceret*, second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Trois caractères distinguent la religion chrétienne, dit Tertullien (*Apolog.*); la sainteté, la vérité, la puissance. Ces caractères, Victor les développe aux yeux de l'idolâtrie surprise, confuse, désespérée. Disciple fidèle, il prouve par ses mœurs la sainteté de la religion. Eloquent apologiste, il en prouve la vérité par ses discours. Conquérant heureux, il en prouve, par ses succès, la puissance: *Exivit vincens.*

La religion chrétienne serait-elle l'ouvrage de Dieu, si elle n'était pas l'expression fidèle de sa sainteté? Un Dieu saint doit avoir des disciples formés sur son image. Si les chrétiens ont des vices, ce n'est point dans les principes de leur religion, qu'ils en ont puisé le germe.

Qu'elles tombent donc, pouvait dire Victor, qu'elles tombent les injustes imputations de l'idolâtrie. Elle accuse les chrétiens d'être autorisés par les lois de l'Evangile à devenir sujets rebelles, citoyens inquiets, amis perfides, pères cruels, enfants dénaturés. Mais à ces accusations odieuses, flétrissantes, les chrétiens doivent se méconnaître. L'Evangile leur fait un crime des mêmes désordres dont l'idolâtrie leur fait un reproche...

Ce que Victor ne prouve pas encore par ses discours, il le prouve déjà par ses mœurs. Et dans quel temps venge-t-il ainsi la religion des accusations infamantes dont l'idolâtrie tente de la charger?

Nommer le troisième siècle, c'est nommer le siècle le plus fatal à l'Eglise. Le siècle de cette persécution sanglante, qui, comme une tempête, un foudre, dévasta le champ du Seigneur, porta l'épouvante dans les cœurs les moins susceptibles de crainte. La peinture, que trace saint Jean de cet impétueux dragon, qu'accompagnent les glaives, le feu, la mort, tous les fléaux; qui distribue, au gré de sa fureur, les chaînes, les opprobres, les plaies, tous les malheurs; cette affreuse peinture ne rend pas encore l'idée de l'orage terrible, qui, dans ces jours de consternation, gronda sur la tête mal assurée des disciples de Jésus-Christ. Jours de proscription, de vengeance, où le nom de chrétien était une honte, la profession du christianisme une rebellion; où l'on savait raffiner l'art perfide et barbare de faire souffrir aux élus de Dieu une mort plus cruelle et plus lente... Comment nommer les divers genres de tourments, qui, à la honte de l'humanité, vengeaient les idoles de l'encens, que leur refusaient la piété et l'innocence? J'aurais épuisé tous les noms d'horreur, d'infamie, d'abomination, et l'on aurait encore à me repro-

Digitized by Google

cher d'avoir adouci les couleurs du tableau. Les plus lâches, les plus inhumains des tyrans ne pouvaient enfanter que des projets monstrueux; et pour les exécuter, il fallait participer à la noirceur de leur âme.

Le saint martyr, dont j'entreprends de vous décrire les souffrances, sera, mes frères, une preuve triste, mais frappante, de cette vérité. Le troisième siècle vit naître Victor; il le vit mourir.

Il le vit naître dans cette ville célèbre dont l'origine se perd dans les temps les plus reculés, dont la beauté égale la richesse, dont la situation favorise le commerce avec toutes les parties du monde; Marseille assez connue par le concours de toutes les nations, par le génie de ses habitants, par la terreur de ses armes; Marseille autrefois le siége dominant de la puissance romaine dans les provinces occidentales; aujourd'hui encore l'une des plus fortes places maritimes de la France; Marseille, autrefois le centre des superstitions païennes, aujourd'hui plus zélée pour la foi de Jésus-Christ qu'elle ne le fut longtemps pour le culte des idoles.

Les historiens représentent Marseille, dans le siècle de Victor, comme une ville que dominait un orgueil impie; et qui, par une religion barbare, forçait les chrétiens de donner à l'univers, ou la scène humiliante de leur apostasie, ou l'effrayant spectacle de leur mort.

Témoin de l'incendie dont la flamme s'élevait avec rapidité dans sa patrie sur la religion et sur ses disciples, Victor se hâtera-t-il de s'y dérober? Non : dans lui l'idolâtrie trouvera constamment un chrétien pieux, charitable, désintéressé, intrépide.

Chrétien pieux : les actes de son martyre, sans nommer ses aïeux, ne laissent pas ignorer la noblesse de son origine : *vir nobilis* (*Vita S. Vict.*, apud Bosq.); ses talents s'exercent d'abord dans les emplois de la marine; *nauta;* et il y mérite des récompenses : *gubernator.* (*Ibid.*) Bientôt l'éclat de sa réputation détermine les généraux des armées romaines à le fixer dans la profession des armes : *Victor miles.* Que dans cette profession, la plus périlleuse pour la vertu, d'autres suivent le torrent de la licence : Victor ne suit que la loi du devoir. Il ne connaît les abus que pour les éviter; les passions; que pour les vaincre. Fidèle à son prince, il lui obéit; fidèle à son Dieu, il l'adore. Parmi le tumulte des armes, Victor avait pris Jésus-Christ pour modèle, l'Evangile pour règle, sa conscience pour juge. La sainteté de sa conduite lui avait attiré la réputation de chrétien dans ces jours critiques, où c'était à la fois et une flétrissure et un danger de le paraître.

Chrétien pieux, chrétien charitable : lorsque du trône des Césars émana cet édit fatal, par lequel il fut ordonné que, dans toute l'étendue de l'empire romain, les temples des chrétiens seraient abattus, quelle fut dans Marseille l'occupation de Victor? Ah! dans un guerrier ne croirait-on pas apercevoir un pasteur, un pontife? *Miles pontificis munere fungitur.* (Santol., *Victor. Hymn.*) Un pontife! Oui; Victor en imite la vigilance, il en exerce les fonctions. Toujours utile au Christianisme, pendant le silence de la nuit, *singulis noctibus* (*Ex Vita S. Victor.*, apud. Bosq.), il pénètre dans le secret des maisons, il les transforme en autant de temples. Pauvres, il vous prépare des ressources; affligés, il vous apporte des consolations; captifs, il adoucit vos chaînes. Victor dans Marseille est l'âme de la religion chancelante, et le vengeur de la religion persécutée.

Hélas! pourquoi faut-il que surpris dans ces exercices dangereux, on le soupçonne, on l'accuse, on l'arrête? Ici, s'ouvre la carrière sanglante, où le zèle de Victor doit recueillir toutes ses forces, se livrer à tout son feu, braver saintement tout l'enfer conjuré pour sa perte.

Deux ministres de la justice étaient dans la Provence, les dépositaires de l'autorité impériale. Rivaux, jaloux et inquiets, ils s'observaient avec malignité; ils se craignaient, ils se haïssaient. C'est le faible des hommes : qui partage leur puissance a rarement des droits sur leur amitié. Astère et Eutique avaient des obligations communes à remplir, des intérêts opposés à ménager. Tous deux, esclaves de la fortune, cherchaient à démêler dans les désirs de César, l'heureux secret de mériter ses récompenses. Par des voies différentes, ils tendaient à la même fin. L'un imitait l'empereur dans ses cruautés, l'autre dans ses plaisirs. Le premier lui sacrifiait des victimes, le second essayait de lui concilier des amis. Il n'en coûtait rien à celui-là pour faire périr les sujets du prince; celui-ci croyait devoir tenter tous les moyens pour lui conserver. Marseille avait un juge dans Astère : dans Eutique, Marseille avait un juge courtisan.

C'est au tribunal de ces hommes chargés des vengeances publiques, qu'un peuple superstitieux cite Victor : *Ad forum perducitur* (*Act. S. Victor*). Oh! combien est dangereux un tribunal, où sous le nom sacré de religion, préside la sagesse humaine, où les passions sont les interprètes des lois! Victor l'éprouve. Il paraît, on l'interroge. Il se déclare chrétien : *Christianus sum* (*Ibid.*). A cette déclaration généreuse, quels sentiments opposés partagent ses juges! Le fougueux Astère n'écoute que sa fureur. Des échafauds dressés, des bûchers allumés, la mort, tels sont les spectacles de terreur qu'il reproduit à la foi de Victor... Pense-t-il l'intimider? Il se trompe : « Plus vous me montrerez de périls, lui dit Victor, plus vous me réservez de gloire. Qui ne sait pas être martyr, est indigne d'être chrétien. »

Un chrétien que n'effrayent pas les menaces, peut-être les promesses réussiront-elles à le persuader. Eutique se flatte d'obtenir par sa prudence une victoire, qui venait d'échapper à l'impétuosité d'Astère. Avec quelle adresse il insinue qu'ami de la raison, Victor ne doit pas être l'ennemi des dieux; qu'une parole, une feinte lui procureront les grâces du prince; qu'au moment

Digitized by Google

où il cessera son obstination, il ne trouvera dans ses juges que des amis, des protecteurs

Protecteurs inutiles, faux amis, réplique Victor. Ah! je vous laisse et les honneurs et la fortune. Laissez-moi ma vertu, ma religion. Je suis chrétien : *Christianus sum.* Pour un chrétien, qu'est-ce que le monde? Que sont ses faveurs? Que sont ses couronnes? Déjà ma conduite a dû vous faire connaître mes sentiments... Victor avait annoncé déjà par un trait unique, le désintéressement dont sa foi, dont son zèle le rendaient capable. Il avait refusé de recevoir le payement de ses services. *Victor militiæ præmia respuens.* (SANTOL., *Vict. Hymn.*) Le refus d'un salaire n'est pas une rébellion. C'est une délicatesse de sentiments, qui prouve qu'un chrétien sacrifie ses intérêts à sa religion. Victor lui fera de plus grands sacrifices.

Le premier est celui de sa liberté. Vous inviterai-je à le suivre dans ce réduit ténébreux, où confondu parmi les criminels, il attend un jugement décisif? Mais sa naissance, son rang exigent des égards. C'est au prince qu'appartient le droit de prononcer. Politique humaine, vous retardez le supplice de Victor. Ah! vous préparez à sa religion, vous lui préparez à lui-même de nouveaux triomphes. Disciple fidèle, Victor a prouvé par ses mœurs la sainteté de la religion; éloquent apologiste, il va par ses discours, en prouver la vérité. *Exivit vincens.*

Un militaire apologiste de la religion! Oui, mes frères, celui qui délie la langue des enfants, qui la rend éloquente, peut également inspirer une éloquence sublime et pathétique à tous ceux qu'il commet avec ses ennemis et qu'il charge du soin honorable de venger sa gloire. Victor n'imitera pas dans ses épreuves la marche réglée des Justin, des Tertullien, des Clément d'Alexandrie. Ces premiers défenseurs de la religion, qui portèrent jusqu'au trône des césars, la cause de l'Evangile, avait préparé leurs ouvrages dans le loisir de la réflexion. Il n'est point nécessaire qu'un guerrier qui parle, s'assujettisse à la méthode compassée d'un philosophe qui écrit. Un discours prononcé avec toute la chaleur que communique le zèle, n'est point susceptible de cette harmonie dans les pensées, de ces raisonnements lumineux, qui doivent former l'ensemble d'un discours qu'une plume savante conduit lentement et par une suite de méditations pénibles à son dernier point de perfection.... Vive mais naturelle, l'éloquence de Victor n'empruntera point les futiles ornements de l'art. Ses paroles auront toute la force du zèle et tous les ménagements de la prudence: *Victor prudens et eruditus.* (*Act. S. Vict.*, c. 8.) Il instruira les maîtres du monde, sans cesser de les respecter.

Le jour où Victor doit paraître devant Maximien, est arrivé. Maximien! A ce nom, l'Eglise de Jésus-Christ frémit encore. Prince le plus dépravé dans ses mœurs, le moins délicat dans ses plaisirs; élevé au rang suprême par la faveur, non par le mérite; rien par la naissance, tout par la fortune, il avait porté sur le trône des césars les vices infâmes des tyrans les plus décriés. Cruel par tempérament, par goût, furieux dans ses emportements, injuste dans ses vengeances, économe jusqu'à l'avarice, chagrin, soupçonneux, ingrat, incapable de probité, de bonne foi; son regard farouche était le fidèle miroir de son âme barbare. Dans lui, l'univers vit avec horreur un monstre ternir l'éclat de la pourpre. Son zèle apparent pour les idoles put seul faire supporter au monde plongé dans l'idolâtrie un empereur violent, inhumain, livré à tous les crimes; un empereur indigne de l'être....

Maximien, Victor; ô contraste! un empereur et un soldat, le maître et le sujet, la puissance et la faiblesse, tous les vices et toutes les vertus.

Je ne recueillerai pas les diverses accusations, dont la haine charge malignemet le saint martyr au tribunal de l'empereur! Il est aisé de supposer des attentats à ceux qu'on veut perdre. Pour perdre Victor, le prétexte de la religion suffit. Il est chrétien: voilà le point de vue sous lequel il paraît le plus coupable. (*Act. S. Vict.*, c. 3.) C'est celui que saisit Maximien, pour lui commander de sacrifier aux idoles: *Victor, sacrifica.* L'empereur ordonne; sa volonté est sa loi. Qui lui résiste, l'offense.... Prince, vous serez offensé. Victor vous résistera. Je n'adore pas des idoles, ouvrages des hommes, disait Daniel au roi de Babylone: *Non colo idola manu facta.* (*Daniel*, XIV, 4,) Je ne prostitue pas mon encens à des dieux qui sont des démons, s'écrie Victor: *Non sacrifico dæmoniis.* Quelque puissants que soient les maîtres du monde, leurs droits ne s'étendent pas sur ma religion....

A ces paroles, un ordre sévère l'éloigne du trône, le charge de nouveaux fers, le fait traîner parmi les opprobres, dans les places publiques de Marseille. Le prince lui-même irrité, furieux veut être spectateur de ce triomphe prétendu. Les païens l'augmentent par leurs applaudissements, les chrétiens l'honorent de leurs larmes; Victor en recueille toute la gloire... Mais que fais-je? J'avais annoncé dans Victor l'apologiste de la religion et je décris ses souffrances, lorsque je devrais analyser ses discours.... Il va parler; avec quelle autorité! Prophète, apôtre, comme un autre Elisée, il terrassera l'erreur et le mensonge; comme un autre saint Paul, il soutiendra les grandeurs et la divinité de Jésus-Christ. *Multa pro Christo et in dæmones dixit.* (*Ex Vit. S. Vict.*, apud Bosq.)

Le vaste champ qu'ouvrent à son éloquence les spécieuses objections de ses adversaires! La politique prétexte les intérêts de l'empire. L'imposture étale la puissance des idoles. L'orgueil allègue les humiliations de Jésus-Christ. Objections frivoles! Victor les réfute, les pulvérise, les anéantit. Ecou-

Digitized by Google

tez, aveugles adorateurs des idoles et soyez confondus.... Ecoutez une voix affaiblie par les souffrances, mais que l'esprit de Dieu transforme en une voix de force, de magnicence. *Vox Domini in virtute; vox Domini in magnificentia.* (*Psal.* XXVIII, 4.) Victor s'explique; et c'est à vous, juges injustement prévenus, qu'il adresse avec confiance ces majestueuses paroles: « S'il ne s'agissait que de l intérêt de César et de la république dans l'accusation qu'on intente contre moi, ma défense consisterait à protester que je n'ai jamais manqué à la soumission due aux empereurs. Ma profession, mes services, mieux que ma voix, feraient ma justification. Je suis chrétien; malheur aux chrétiens qui donneraient des exemples de rébellion. Ils cesseraient d'être fidèles à leurs lois, s'ils cessaient d'être fidèles à leur prince. La religion leur en ferait un plus grand crime que l'Etat. »

Mais quel feu divin, quel rapide enthousiasme s'empare de son esprit! « Dieux de la gentilité, s'écrie-t-il, fragiles simulacres, ombres impuissantes, on exige que je vous adore, et je rougirais de vous imiter! On vante la majesté de votre culte; on raconte les merveilles de votre protection. Illusions brillantes! Jusques à quand les trop crédules mortels aimeront-ils à se laisser tromper? Ah! périssent des dieux dont les ordres et les exemples conduisent au crime: *Pereant.* (*Act. S. Vict.*, c. 3.) Qu'entends-je? Le récit de leurs forfaits sur les théâtres publics! Ici, l'inceste a ses adorateurs. Là, sous le nom de divinité, on encense le larcin. Tantôt c'est à la fureur, tantôt c'est à la prostitution, que la piété superstitieuse prodigue des hommages. Ma langue publiera-t-elle les louanges de ces fantômes dont on ne peut célébrer que la malignité cruelle, et dont la puissance est toujours fatale à l'humanité? O Rome! ô Marseille! vos dieux sont votre ouvrage et vos ennemis. Ils sont votre ouvrage; j'en atteste ces bois, ces pierres, ce métal, qui leur donnent l'existence sans leur donner la vie. Ils sont vos ennemis: et quels ennemis plus redoutables pour vous que ceux qui favorisent toutes vos passions? Où règnent toutes les passions, doivent s'introduire tous les malheurs! O mes juges! ô mes concitoyens! quelles couronnes vos vertus, si vous en avez, peuvent-elles espérer? Vos dieux ne doivent point récompenser la vertu dont ils n'ont point donné l'exemple. »

Ce serait peu pour Victor de couvrir de honte le paganisme et ses partisans, il lui reste à venger et la foi qu'il professe, et le Dieu qu'il adore. Un Dieu pauvre, quel scandale, s'écriaient les païens! « Un Dieu pauvre, reprend Victor, enrichit de ses biens l'univers. Qu'il est grand celui qui, du haut de sa croix, soumet à la religion toutes les religions du monde! On insulte à sa faiblesse; mais, du sein même de ses faiblesses, Jésus-Christ a fait sortir sa puissance. A sa voix ont obéi les vents et la mer. A son aspect ont fuit les langueurs et la mort. Les hommes doivent reconnaître pour leur Dieu celui que toute la nature reconnaît pour son auteur. »

Que n'ai-je l'art heureux de faire passer dans mes paroles les vives pensées de Victor! Je ferai parler pour la religion chrétienne les prophètes qui l'annoncent, les apôtres qui la prêchent, les martyrs qui la défendent, les miracles qui la confirment, et la gloire d'un Dieu, qui, vainqueur du trépas, donne à ses disciples ses actions pour règle, sa grâce pour appui, son sang pour rançon, son royaume pour récompense.

Accablés par la force de ses raisons, ses juges confondus l'accusent de vouloir surprendre leur crédulité par les subtilités d'une vaine philosophie: *Philosopharis.* (*Act. S. Vict.*, c. 6.) « Non, juges vénérables, répond-il, ce n'est point à de captieux raisonnements, c'est à la force de la vérité que je tente de soumettre vos lumières. Daigne le ciel couronner mon ministère par votre conversion! Plus d'une fois les ennemis de la religion sont devenus ses disciples, et moi-même je pourrais exposer à vos yeux d'importantes conquêtes...» Victor! qu'a-t-il dit? Il a ménagé à la religion des disciples, des conquêtes! Quel morne silence produit cet aveu! et que d'exécutions sanglantes vont le suivre! La scène change... Changeons avec l'objet qui fixait nos regards. A l'éloquent apologiste de la religion, qui en prouve la vérité, faisons succéder l'heureux conquérant qui en prouve la puissance: *Exivit vincens.*

Depuis près de deux siècles, les progrès de l'Evangile présageaient à Rome la ruine de l'idolâtrie. En vain l'adulation présentait aux césars la perpective d'une domination toujours durable; ils craignaient de toucher au moment d'une révolution, et cette crainte n'était que trop fondée sur les secousses fréquentes qu'éprouvait l'empire romain. Les maîtres du monde sont hommes, et les hommes sont ingénieux à s'inquiéter. On croirait qu'ils ont un pressentiment des malheurs qui les attendent.

Rempli de ces appréhensions, Maximien paraît dans Marseille. La religion chrétienne avait dans Marseille multiplié ses disciples. Parmi ces disciples, Victor tenait le premier rang. Il était l'âme de cette société naissante. Une société qui s'élève dans l'Etat, et qui dans l'Etat introduit une religion nouvelle, annonce à des princes ombrageux un orage dont ils sont intéressés à détourner le cours.... Sur Victor, ce rassemblent tous les soupçons que forme contre les chrétiens la haine d'un prince jaloux de son autorité. Mais à combien de nouvelles suspicions va se livrer l'âme agitée de Maximien, quand retentira, jusque dans son palais, le bruit des merveilles qu'enfante, dans le lieu de sa détention, le captif de Jésus-Christ?

Le même ordre, qui avait ravi à Victor sa liberté, l'avait confié à des satellites chargés de le représenter au tribunal de ses juges. Alexandre, Félicien, Longin, nourris dans la profession des armes, fidèles à Cé-

Digitized by Google

sar, zélés pour les idoles, exercent d'abord, avec une rigueur barbare, l'autorité que leur a donné sur Victor le ministère public. Grand Dieu ! vous souffrez que les ennemis de Victor arment contre lui toute leur cruauté, parce que votre grâce doit changer leur cruauté en douceur, et qu'il est essentiel que l'univers ne puisse attribuer qu'à votre grâce le miracle de leur conversion.

Tandis que par sa patience Victor fait à ses gardes insensibles des leçons de modération, de charité, les ombres de la nuit se dissipent; les anges brisent les liens de sa captivité. Les satellites étonnés voient sa prison s'ouvrir. Victor libre échappe à leurs efforts redoublés, vole consoler les chrétiens, vient reprendre ses fers, qui, brisés encore par les mêmes mains, offrent à ses gardes un nouveau sujet d'étonnement. Interdits, confondus, ils récusent le témoignage de leurs yeux; ils s'interrogent eux-mêmes. Ils ont vu, et ils doutent encore. Je me trompe : le prodige se renouvelle. Leur incrédulité n'a plus de prétexte. Ils sont convertis... La prison de Victor devient le berceau d'une nouvelle Eglise. Dans les premiers mouvements de leur repentir, ses gardes, devenus ses disciples, le conjurent d'oublier qu'ils ont été forcés, par leur emploi, d'être ses persécuteurs. Sur ses pas, ils accourent au rivage de la mer. Un ministre du Dieu vivant verse sur eux cette eau salutaire, qui fait mourir au péché, qui fait vivre à la grâce. Chrétiens par miracle, ils le seront bientôt par conviction. Victor est leur conseil, leur maître, leur père. Quel père, qui donne à ses enfants un nouvel esprit, un nouveau cœur, une seconde vie !

Elle s'élève dans l'obscurité d'un antre profond, cette riche moisson de chrétiens : *Surgit Christianorum seges.* (SANTOL., *Vict. Hymn.*) Un même jour voit semer le grain, le germe éclore, les fleurs naître, les fruits mûrir... Fortifiés par la grâce du sacrement qui fait les chrétiens, instruits par Victor dans les principes du christianisme : *Non ignari divinæ legis.* (*Act. S. Vict.*) Alexandre, Félicien, Longin, prisonniers volontaires, se félicitent de leur sort. Hélas ! pensaient-ils qu'ils se trahissaient eux-mêmes, et que déjà, perçant les ombres de leur prison, le prodige de leur conversion sollicitait contre eux, sollicitait contre Victor, et l'indignation du peuple, et la fureur du prince ?

Jusqu'à la cour transpire le bruit que les gardes de Victor, surpris par ses prestiges, se sont rangés parmi ses disciples. Maximien l'apprend ; il frémit : *Fremuit.* (*Ibid.*) Dans l'accès fougueux qui le saisit, il condamne Victor à mille tourments divers. « Que les conquêtes de son zèle, s'écrie-t-il deviennent les compagnons de son supplice... » Vos désirs, prince cruel, ne seront que trop fidèlement remplis.

Dans ce moment décisif, il me semble entendre Victor animer au combat ceux qu'il a conduits à la foi : *Reficiebat eos sermonibus suis.* (*Act. S. Vict.*, c. 8.) Il me semble qu'il leur adresse ces paroles énergiques: O disciples de Jésus-Christ ! ô mes enfants ! ô mes frères ! Il ne doit y avoir qu'un pas du baptême au martyre. Braves soldats, faites pour votre religion ce que vous faisiez pour votre patrie. Que la même valeur, qui a soutenu la puissance romaine, en confonde les superstitions. Les idoles : voilà vos ennemis; Dieu : voilà votre soutien; le ciel : voilà votre récompense.

Animés par la vive éloquence de Victor, ses disciples se présentent devant leurs juges avec la même fermeté qu'ils se présentaient devant les ennemis de l'empire. Ils déclare sans feinte qu'ils professent la religion de Jésus-Christ, et qu'ils sont disposés à mourir pour elle : *Responderunt se per omnia Christianos.* (*Act. S. Vict.*, c. 8.)

Une détermination si ferme ne peut occasionner qu'un mécontentement universel. Parmi les éclats tumultueux, se mêle un cri de fureur, qui rend Victor responsable de la mort que vont subir les victimes subornées par ses perfides conseils. Victor entend les clameurs ; il n'est point ébranlé. Le presse-t-on de rappeler au culte des idoles ceux qu'il a gagnés à la foi de Jésus-Christ ? Il répond qu'il ne doit point détruire par une coupable politique un ouvrage commencé par une grâce divine.

Vous entendiez ce discours inspiré par la religion même, généreux soldats de Jésus-Christ. C'était une leçon que Victor vous adressait aussi bien qu'à ses juges. Ils s'en offensent; vous en profitez. Ils deviennent plus furieux ; vous devenez plus intrépides. La terre n'est plus rien pour vous. Il ne vous reste qu'un seul désir, celui de mourir pour Jésus-Christ. Vous mourrez .... Aux pieds des autels, l'ordre des juges fait traîner Victor et ses disciples : *Ducuntur ad templum.* (*Act. S. Vict.*, c. 9.) Un peuple immense accourt à ce spectacle : *Concurrente universo populo.* L'encens est préparé. On les invite à confondre leurs hommages parmi les hommages publics. Non, non ; les disciples de Victor portent sur leur maître un regard assuré, présage de leur victoire. On les presse; ils refusent : *Thura negant.* Refus humiliant pour l'idolâtrie et pour ses protecteurs... Ils n'écoutent que leur rage désespérée. L'arrêt est porté. La sentence s'exécute. Aux pieds de Victor triomphant, tombent, sous le glaive homicide, les trois héros que, dans un même jour, il a rendus chrétiens, apôtres, martyrs : *Gladio feriuntur.*

Couvert de leur sang et de leur gloire, avec quel respect Victor contemple ces nobles victimes de la foi ! Dans un transport de ferveur, il appelle le moment qui doit consommer son sacrifice et sa félicité. Hélas ! cette félicité, Victor ne l'achètera qu'au prix de mille tourments. Aux grandes âmes, il faut de grandes épreuves. Ce n'est point assez pour lui d'avoir confondu l'idolâtrie, il doit instruire tous les siècles; dans tous les siècles, il doit servir de preuve à la religion. Lorsqu'au règne des idoles succédera le règne de l'incrédulité,

Digitized by Google

il faut qu'en témoignage de la foi, on puisse citer et les souffrances, et la gloire de Victor.

Par ses mœurs, il a prouvé la sainteté de la religion; il en a prouvé la vérité par son éloquence; il a prouvé, par ses conquêtes, que la foi porte plus loin ses succès que l'ambition. L'ambition soumet les empires, la foi soumet les esprits. L'ambition fait des esclaves, la foi fait des martyrs. Aux conquêtes de l'ambition, les cœurs échappent; presque toujours elle fait des mécontents, les cœurs volent au devant du joug qu'impose la foi, et ils se font un bonheur de leur captivité. Héros de l'ancienne Rome, ne vantez point vos exploits; il n'en reste pas même des vestiges. Le héros de Marseille a remporté des victoires toujours durables. L'Eglise en recueille encore les utiles fruits. Victor n'a point cessé de prouver la puissance de la religion. Il la fit autrefois triompher de l'idolâtrie : *Exivit vincens.* Il la fait encore aujourd'hui triompher de l'incrédulité : *ut vinceret.*

SECONDE PARTIE.

La religion a toujours eu pour ennemis de prétendus esprits forts que l'ignorance et la vanité décorent du nom fastueux de philosophes. Ces philosophes n'ont peut-être jamais été si multipliés, si présomptueux que dans notre siècle. A les entendre, le christianisme doit ses martyrs à l'enthousiasme, ses miracles à la superstition, ses vertus à l'hypocrisie. Dans le seul exemple de saint Victor, je veux puiser des réflexions assez solides pour forcer les incrédules à rougir de leur injustice. J'interroge son sang, ses cendres, ses disciples. La voix de son sang me dit qu'il n'y a qu'une religion divine qui puisse inspirer tant de courage au milieu de tant de supplices. La voix de ses cendres m'apprend qu'il n'y a qu'une religion divine qui puisse perpétuer tant de miracles parmi tant de révolutions. La voix de ses disciples me persuade qu'il n'y a qu'une religion divine qui puisse concilier tant de vertus avec tant de gloire. Donc Victor fait encore aujourd'hui triompher la religion de l'incrédulité, comme il la fit triompher autrefois de l'idolâtrie : *Exivit vincens, ut vinceret.*

Chaque martyr est un témoin de la foi. Sa mort est pour elle une victoire. Au milieu de ses souffrances, il publie, dit saint Jean Chrysostome (*Homil. ad pop. Antioch.*), la gloire du Dieu qui le soutient, qui le couronne : *Omnis martyr enarrat gloriam Dei.*

Etienne la publie dans Jérusalem, Ignace dans Antioche, Laurent dans Rome, Cyprien dans Carthage, Irénée dans Lyon, Vincent dans Saragosse, Victor dans Marseille. Mais qu'il est éclatant le témoignage que, dans Marseille, Victor rend à la religion! Plus ses combats ont été multipliés, plus son triomphe est glorieux. Eh! quel est celui d'entre les martyrs qui ait soutenu plus de combats que Victor? On imaginerait que les plumes, qui se sont chargées d'en transmettre le souvenir aux races futures, se sont permis d'ingénieuses fictions, si le plus sévère historien des saints (85) n'avait pas pris soin d'avertir que les Actes de saint Victor, recueillis par des mains sûres, sont des actes anciens, authentiques, des actes qui ne laissent aucun nuage ni sur le temps, ni sur le lieu, ni sur le genre de sa mort.

Un orateur célèbre (86) croyait avoir trouvé toutes les circonstances de cette mort heureusement réunies dans les paroles d'un prophète; il se plaisait à prêter une voix majestueuse à chaque instrument qui servit au supplice de Victor. Il faisait entendre la voix des verges, dont Victor fut frappé : *Vox flagelli;* la voix d'une roue, sous laquelle Victor fut brisé : *Vox impetus rotæ;* la voix d'un coursier fougueux, par lequel Victor fut traîné : *et equi frementis;* la voix d'un glaive étincelant, dont Victor fut percé : *et micantis gladii;* la voix des victimes, qui, sous les yeux de Victor, furent immolées à la foi : *et multitudinis interfectæ.* (*Nahum*, III.)

Applaudissons à ces traits brillants et justes, qu'il n'appartient qu'aux maîtres consommés de l'éloquence de saisir, de rapprocher, de placer. Mais avouons aussi que ces traits d'éloquence et de génie ne montraient pas encore le portrait de Victor dans tout son jour, ne rendaient pas Victor tout entier.

Que faut-il donc ajouter à l'image de tant de douleurs, au mérite de tant de combats? Il y faut ajouter les sentiments de Victor; ces sentiments héroïques, invincibles, que la religion seule est capable d'inspirer et qui la vengent, contre les incrédules, du soupçon de rétrécir l'esprit, d'amortir le courage, d'éteindre l'héroïsme.

Il faut dire que, dès l'entrée de sa carrière, se présentent à Victor, sous mille formes différentes, l'appareil de son supplice, et la mort; mais qu'il les contemple sans horreur, qu'il les brave sans crainte, que ses sacrifices n'égalent jamais ses désirs. Il faut dire qu'à la vertu plus qu'humaine, qui soutient Victor, ses ennemis sont forcés de reconnaître la divinité de la religion qu'il professe.

Je voudrais que la solennité de ce jour eût rassemblé dans ce temple tous ces esprits indépendants, qui se déclarent aujourd'hui avec tant d'indécence contre la religion et ses martyrs. Je les inviterais à suivre les pas de Victor, ou plutôt à suivre la trace de son sang. Dans quel endroit de Marseille, ce sang n'a-t-il pas coulé? *Fusus vulneribus signat iter cruor.* (Santol. *Victor. Hymn.*) Le sort des esclaves est la première punition que lui décernent les tyrans. Punition sensible pour un homme illustre par sa naissance, connu par sa valeur! La flagellation

(85) Baillet, 21 juillet, *Table critique.*
(86) L'abbé Boileau, de l'Académie française; *Panég. de saint Victor.*

Digitized by Google

la plus sanglante remplace ses premières souffrances, en prépare de nouvelles : *Adhuc militaturus remittitur.* (*Act. S. Victor.*, c. 8.) Et toujours supérieur aux tourments, il semble défier ses juges d'éteindre, dans son sang, leur colère. Que l'empire le dénonce; que les dieux l'accusent; que les peuples sollicitent sa mort : dans ce déchaînement général, seul contre tous, Victor prouve que la variété de ses souffrances n'est point capable de le faire varier dans ses sentiments.

Une contestation de cruauté, élevée entre ses juges, ne suspend le cours de ses tribulations, que pour laisser au plus cruel des deux le plaisir barbare d'y mettre le comble.... Sur le visage du saint, sur ce visage, qui devrait imprimer le respect, Astère, dans un transport impétueux, ose porter une main sacrilége : *Asterius dedit ei alapam* (*Ibid.*). Victor, à l'exemple de Jésus-Christ, essuie l'affront sans murmure, il le pardonne. Le militaire se souvient uniquement qu'il est chrétien.

Il va le paraître avec plus d'éclat. Trois fois des mains vendues à l'iniquité, élèvent avec violence Victor étendu sur une croix : *Affixus cruci.* (SANTOL., *Vict. Hymn.*) Trois fois, avec une égale ignominie, on l'expose aux yeux d'un peuple insensé, qui toujours, avec un nouveau plaisir, se nourrit d'un spectacle si barbare.... Dans le siècle de Victor, la croix ne décorait pas encore le front des césars. Elle était encore pour Rome, pour Marseille, un supplice infâme. Mais que sous un aspect bien différent, Victor l'envisage! Sa foi n'y découvre que la représentation d'un bois sacré, sur lequel un Dieu scella de son sang le salut du monde. « Tu penses me couvrir d'opprobre, dit-il, au tyran, et tu me combles de gloire. Consomme ton ouvrage, et mon bonheur.... Glaives, bûchers, échafauds, je vous attends, je vous désire. » Ses désirs seront satisfaits. Mais il doit auparavant, par une victoire décisive, achever et la défaite de l'idolâtrie, et le triomphe de la religion.

Allez, ô le plus courageux des hommes, disait à Gédéon le Dieu d'Israël; *faites éclater votre valeur, je serai avec vous, vous humilierez l'orgueil de Madian, vous détruirez l'autel de Baal.* (*Judic.*, VI, 2, 4, 15.) Victor reçoit les mêmes ordres, les mêmes promesses, et il agit. Une cérémonie d'éclat se prépare. L'empereur y préside. Les juges s'y rendent. Le peuple y vole. Un autel est dressé. On y place l'idole. Victor paraît. Victor, c'est à vous d'achever le sacrifice; l'amitié du prince vous invite, son autorité vous presse, son exemple vous justifie, ses récompenses vous attendent. Approchez de l'autel. Victor avance, il arrive, il aperçoit l'idole, il adore.... Vous frémissez, mes frères. Ah! rassurez-vous. Ce n'est pas à l'idole, qu'il adresse son hommage. L'idole enflamme son zèle. Il ose.... quel spectacle! Il ose, en présence du prince, des juges, du pontife, du peuple, il ose insulter à l'idole, la renverser, la briser, la fouler.... A l'aspect d'un sacrificateur repoussé, d'une idole écrasée, d'un autel réduit en poudre, tous les foudres de l'empire grondent, tous les dieux de la gentilité réclament leurs droits, toutes les voix des spectateurs demandent qu'un pied sacrilége, qui n'a pas respecté la Divinité, en éprouve le ressentiment.... Dieux impuissants! qui ne savez point vous venger vous-mêmes, serez-vous mieux vengés par vos stupides adorateurs? Ah! ce pied respectable et sacré, qui, coupé par le commandement d'un prince furieux, cesse d'être un appui pour le corps exténué de Victor, ne cesse point d'être un appui pour sa foi, pour son zèle. Il porte sur cette partie de lui-même, dont on le prive, un œil serein et tranquille. Il vous l'offre, ô mon Dieu! *comme les prémices de tout son corps* dont bientôt il vous fera le sacrifice.

Son sacrifice n'est pas encore consommé. Il est un genre de supplice, que n'ont point connu les Néron, les Domitien.... Sous le poids énorme d'une meule, que fait mouvoir avec effort l'activité d'une roue, Victor est placé par les mains de la fureur. Là, sont brisées toutes les parties de son corps; là, coule à grands flots tout le sang qui lui reste. Respirera-t-il encore? Oui. Le ciel le conserve, par un prodige, pour montrer à la terre étonnée un buste animé, qui survit, si j'ose le dire, à lui-même.

La terre ne le possédera pas longtemps. Epuisé de sang, mais toujours courageux, toujours ferme, Victor présentera sans émotion sa tête courbée au glaive, qui doit l'abattre. Le coup frappe. Le martyr tombe. Victor expire. Mais en expirant, il remporte une victoire. Il entend une voix descendue du ciel : Vous avez vaincu, Victor, lui dit cette voix miraculeuse : *Vicisti, Victor.* (*Act. S. Vict.*, c. 9.) Oui, Victor, vous avez vaincu : *vicisti*, et votre victoire est encore aujourd'hui un triomphe pour la religion.

En effet, je le demande aux incrédules : dans quelle source Victor a-t-il puisé son courage, sa constance, son héroïsme? Ah! il n'y a qu'une grâce puissante, qui puisse donner à l'homme un ascendant soutenu sur les souffrances les plus longues, les plus terribles. L'homme répugne à sa dissolution : il n'appartient donc qu'à la divinité d'élever l'homme au-dessus de ces faibles sentiments de la nature. Il n'y a qu'une religion divine, qui puisse inspirer tant de courage au milieu de tant de supplices. Voilà ce que me dit le sang de Victor. Ses cendres nous apprendront qu'il n'y a qu'une religion divine, qui puisse perpétuer tant de miracles parmi tant de révolutions : *Exivit vincens, ut vinceret.*

La gloire des saints martyrs ne périt pas avec eux, comme celle des héros profanes, dit saint Cyprien. L'Eglise reconnaissante attache à leur nom l'immortalité, que les tyrans se sont efforcés de leur ravir.

Ce que saint Cyprien disait des martyrs en général, ne puis-je pas le dire de saint Victor en particulier? Au moment, où sur l'autel de son sacrifice, tombe cette grande

Digitized by Google

victime de la religion, le ciel embrasé déclare par les éclairs, par la foudre, la gloire du saint martyr, et la honte de son persécuteur : *Vindices æther jaculatus ignes.* (SANTOL., *Vict. Hymn.*) Tyran cruel, impie Maximien, tu te flattais de vaincre par ton autorité après sa mort, celui qui par sa constance t'avait vaincu pendant sa vie. Sous les flots de la mer, tu pensais ensevelir le nom de Victor, le nom de ses disciples. Tes projets iniques sont confondus. Les vagues, plus sensibles que toi, respectent les martyrs, que tu condamnes. Les eaux semblent devenir solides, pour porter au rivage le dépôt incorruptible, dont tu les fais dépositaires : *Constitit pontus venerantis instar.* (ID., *ibid.*) Une invisible main ramène, sur les flots, à Marseille étonnée, ses Martyrs, et ses protecteurs. Déjà pour elle, se signale la puissance de Victor. Sur son cadavre flottant, un nouveau martyr se forme. Fils unique d'un père, que le glaive du tyran venait de lui ravir, Deuterre inconsolable suivait des yeux, parmi les écueils de la mer, les restes chéris de Longin, presque échappés à sa tendresse.... L'esprit de la foi le saisit. Le feu du zèle le transporte. Il se précipite; et à travers les ondes écumantes, va chercher sur le corps sanglant de son père, qui n'est plus, la mort qu'il souhaite, et qu'il trouve. Mort glorieuse! Juste récompense de l'amour filial; mort que l'Eglise honore du nom de martyre, et dont elle attribue à Victor toute la gloire. Voilà le premier fruit de sa protection. Sa protection éclatera bientôt par de nouvelles merveilles.

Sur son tombeau, s'accomplit l'oracle du Seigneur, qui, par le ministère de ses prophètes, avait annoncé la destruction de l'idolâtrie. J'enverrai dans vos cités le glaive de ma vengeance, avait il dit : *Inducam super vos gladium.* (*Ezech.*, VI, 4.) Je renverserai vos temples; je démolirai vos autels : *Demoliar aras vestras.* (*Ibid.*, 5.) De vos simulacres, il ne restera plus que d'épouvantables débris : *Confringentur simulacra vestra.* (*Ibid.*, 6.)

Eglise sainte, l'auriez-vous espéré, que le siècle de Dioclétien et de Maximien toucherait de si près à l'époque, où le christianisme devait monter sur le trône des césars? La tempête la plus effrayante promettait-elle une paix si prochaine? Dieu commande; et au gré de sa volonté toute-puissante, change la face de l'univers. Que de révolutions rassemblent ici les fastes de l'Eglise! Non loin du lieu vénérable, où reposent les cendres de Victor, Constantin attaque Maximien. Le tyran redoute un vainqueur. Il prévient sa défaite. Il périt.... Marseille avait été le théâtre de ses cruautés; Marseille devait être le théâtre de son désespoir. Il fallait que ce prince infortuné mît le comble aux crimes de sa vie par le crime de sa mort. Mort de Maximilien dans Marseille, s'écrie Lactance, juste punition de la mort, que dans Marseille il a fait souffrir à Victor : *Apud Massiliam pœnas luit.* Le ciel devait permettre que ce monstre tournât enfin contre sa propre existence des mains, qu'il n'avait cessé d'armer contre les chrétiens. Il n'en était point de plus dignes de lui ôter la vie, parce qu'il n'en était point de plus infâmes. O Victor! est-ce donc votre sang, dont la voix plaintive pénètre jusqu'au ciel, pour exciter la fureur de Maximien contre lui-même, et armer en faveur de l'Eglise le zèle de Constantin?

Victor avait renversé dans Marseille l'idole et ses autels. La chute de l'idole, qu'adorait Marseille, présageait la chute des idoles qu'adorait l'univers. Où sont-ils à présent ces simulacres, auxquels Rome superstitieuse prêtait des foudres et des carreaux? *Nunc ubi Jupiter.* (SANTOL., *Vict. Hymn.*) Où sont leurs adorateurs? *Supplex ubi turba?* Où sont leurs temples, leurs autels? *Ubi ara?* Les autels, les adorateurs, les dieux ne sont plus qu'une même poussière : *Pulvis est....* Et le Dieu de Victor est adoré par toute la terre; son culte est devenu le culte de toutes les nations; sa croix, placée sur le trône, ne sera pas même enveloppée dans les ruines du monde.

Que reste-t-il de ce prince cruel, qui se déclara le persécuteur de Victor? Le souvenir de son nom semble n'avoir échappé à l'oubli des temps, qu'afin d'attacher à sa réputation les idées les plus déshonorantes pour l'humanité... Vainqueur du trépas, Victor vit encore dans la nuit de son tombeau. Ses ossements sacrés commandent à la nature. Que dis-je? commandent à l'enfer à la terre, au ciel. L'enfer en redoute la puissance, la terre l'éprouve, le ciel la perpétue. Victor expire; et les nations empressées se disputent l'avantage d'obtenir les débris de sa mortalité.

Son nom était illustre dans la capitale de la France, dès le commencement de la monarchie. Avec la monarchie, s'est étendu son culte. De la capitale, où la libéralité d'un pontife (87) fixa le respectable chef de Victor, la vénération pour sa mémoire passa dans les provinces les plus reculées. Elle passa, sous l'empereur Jean Comnène, jusque dans cette ville fameuse, aujourd'hui le centre du mahométisme, autrefois, après Rome, le siége dominant de la religion chrétienne: Constantinople.

Et vous, heureuse patrie de Victor, ô Marseille! dans quels jours malheureux auriez-vous pu vous oublier assez vous-même pour cesser de reconnaître, dans le corps inanimé de Victor, le gage le plus constant de votre sûreté? *Ad sepulcrum Victoris mira virtus.* Sur son tombeau, disait saint Grégoire de Tours. (*De gloria mart.*, c. 67.), Victor attire les démons, et les chasse; les tyrans, et les punit; les fidèles, et les sanctifie; les novateurs, et les convertit.

Les novateurs! hélas! de quels sombres nuages fut quelque temps environné le tombeau de Victor? Quelle tempête imprévue

(87) Pierre de Corbeill, archevêque de Sens.

Digitized by Google

vint troubler le repos de ses cendres ? Parmi ses zélateurs, se glisse le venin d'un pélagianisme coloré. Au premier éclat de l'erreur l'apôtre de la vérité semble se dégager de ses liens funèbres, reprendre cette voix forte, et triomphante, qui atterra l'idolâtrie; accourir au secours de la foi menacée, animer les Prosper, les Hilaire, et reprocher à des hommes, dont l'honneur l'intéresse, la téméraire audace de se permettre des sentiments opposés aux sentiments de saint Augustin. Elle paraît; et presque en même temps elle tombe, cette subtile hérésie, qui accorde à l'homme, indépendamment de la grâce, le désir de la conversion, le commencement de la pénitence, le principe de la foi l'action de la prière, la résistance à la tentation; et pèse, pour ainsi dire, dans une balance égale, la puissance de Dieu, et la puissance de l'homme. Maximes funestes, ombres passagères, vous approchez de Victor; et vous êtes dissipées. Victor ne veille pas moins sur la foi de Marseille, que sur son bonheur. Le plus grand de ses miracles est d'avoir détourné le plus grand des fléaux; un schisme dans l'Eglise : *Ad sepulcrum Victoris mira virtus.*

Ce miracle seul efface tous les autres prodiges, dont je pourrais orner son éloge, prodiges recueillis par le zèle, décrits par l'éloquence, respectés par la critique. Au tombeau de Victor, dit encore Grégoire de Tours, les possédés sont délivrés, les liens des captifs se brisent, les ennemis se réconcilient. Là, le téméraire, qui se rit de la puissance de Victor, est frappé d'aveuglement. Là, le blasphème altier reçoit le châtiment de son audace. Là, les aveugles recouvrent la vue, les sourds l'ouïe, les paralytiques le mouvement, les morts la vie *Ad sepulchrum Victoris mira virtus.*

Les incrédules n'entendront, sans doute, qu'avec mépris le récit de tant de merveilles. Mais il faut ou que les prétendus esprits forts démentent la foi de tous les siècles, ou qu'ils conviennent qu'à saint Victor la religion doit ses plus insignes triomphes. S'ils révoquent en doute ces triomphes toujours subsistants, qu'ils fuient loin de ce temple : *Impius quisquis.... procul hinc recedat.* (Santol., *Vict. Hymn.*) Temple auguste, où se conservent les cendres de Victor, je vous prends à témoin de sa puissance. Saints autels, murs sacrés, voûtes antiques, parlez. Je vous atteste. J'atteste surtout ce pied respectable. *Ille pes* (*Ibid.*) Ce pied, qui renversa les vains simulacres de la gentilité: *Vana qui stravit simulacra divum.* Ce pied qu'un souverain pontife, Urbain V, daigna confier à des mains royales, et dont un fils de France, Jean duc de Berry s'est fait un devoir d'enrichir cette basilique : *Ille pes nostris venerandus aris.* Ce pied aussi redoutable à l'incrédulité, qu'à l'idolâtrie, oui, mes frères c'est lui que j'atteste.

Qu'il brise dans ce moment le métal insensible qui le renferme, comme autrefois il brisa l'idole muette, dont il dédaignait le culte; qu'il paraisse au milieu de nous; et qu'il confirme aux incrédules la gloire de Victor, la gloire de la religion. Qu'il justifie et ses miracles, et son culte; qu'il justifie et notre vénération, et nos éloges. Si ce pied, conservé depuis plus de quatorze siècles, paraît aux incrédules un monument de la superstition, oh ! qu'il est flatteur pour nous d'être superstitieux avec les souverains pontifes, avec les rois, avec les savants, avec les saints, avec toute l'Eglise ! Nous nous félicitons, en dépit des incrédules, de professer une religion, dont les martyrs deviennent les protecteurs des royaumes.

Mais si, par la voix de ses cendres, Victor nous apprend qu'il n'y a qu'une religion divine, qui puisse perpétuer tant de miracles parmi tant de révolutions : la voix de ses disciples nous persuade qu'il n'y a qu'une religion divine qui puisse concilier tant de vertus avec tant de gloire : *Exivit vincens, ut vinceret.*

Saint Cyprien disait (epist. 34) à la louange d'un saint martyr, qu'il avait vaincu, et qu'il avait frayé à d'autres le chemin de la victoire : *Vincit ; vincendi cæteris viam fecit.* A quel martyr cet éloge peut-il être plus légitimement appliqué, qu'à saint Victor ? Victor est plus redevable de sa gloire à ses disciples qu'à ses panégyristes. Ses panégyristes racontent ses combats : *vincit.* Ses disciples les renouvellent : *vincendi cæteris viam fecit.*

Vous compterez donc, mes frères, j'y consens, les plumes savantes qui, depuis le siècle de Constantin, ont porté la réputation de Victor, dans toutes les régions où le zèle a porté le flambeau de la foi. Dans le v^e^ siècle, vous citerez un saint Jérôme, qui décore du nom de saint Victor, un ouvrage que respecteront tous les siècles. Dans le vi^e^ vous ferez observer un Fortunat de Poitiers, un Grégoire de Tours, qui félicitent autant la France d'avoir produit saint Victor, que l'Angleterre d'avoir produit saint Alban. Dans le vii^e^, vous indiquerez un saint Grégoire le Grand, qui scelle de son approbation les expressions pompeuses, sous lesquelles les fastes de l'Eglise annoncent le martyr de saint Victor, et sa célébrité. Dans le viii^e^, vous nommerez un Vénérable Bède, dont la doctrine et la piété semblent s'épuiser sur les vertus de saint Victor pendant sa vie, et sur sa gloire après sa mort. Dans le ix^e^, dans le x^e^ siècle, vous joindrez un Usuard, un Raban, un saint Adon, qui, dans différents climats, montrent pour saint Victor le même zèle, le même respect. Dans le xi^e^ vous ferez parler les Herman Contract, les Marian Scot, les Florent de Worcester : les Adam, les Godefroi, dans le xii^e^. Dans le xiii^e^, un Vincent de Beauvais, un Absalon, qui tous placent le nom de saint Victor parmi les noms illustres, qu'ils consacrent, avec leurs ouvrages, à l'immortalité. Dans le xiv^e^, vous produirez les Guillaume de Slo, les Maurice : un Pierre de Noëls, dans le xv^e^. Dans le xvi^e^, un Grégoire xiii, un Baronius, un Lippomani, un Bellin de Padoue, un Jean de Plaisance : les Ferrari,

Digitized by Google

les Du Saussais, les Tillemont, les Bosquet, les Ruinart, dans le siècle dernier, et presque de nos jours..... Vous irez, j'y consens encore ; vous irez jusque dans le sein des églises prétendues réformées, chercher des panégyristes à saint Victor, parmi ces hommes qui ne reconnaissent ni les saints, ni leur culte.

Pour moi, mes frères dans la succession de tant de siècles, j'arrêterai moins mes regards sur les hommes célèbres, qui ont consacré leurs talents à la gloire de Victor, que sur les hommes religieux, auxquels Victor a servi de modèle. Cassien me paraît moins grand, lorsqu'il érige deux temples en l'honneur de saint Victor, que lorsque, dans l'un et dans l'autre sexe, il forme à saint Victor des imitateurs.... Eglise de mon Dieu ! quels beaux jours font éclore pour vous les noms réunis de Victor, et de Cassien ! Instruit à l'école de saint Jean Chrysostome, Cassien, sous l'autorité des souverains pontifes, paraît dans Marseille. Dans Marseille sous le nom de saint Victor, il établit un monastère fameux, dont la réputation ne finira qu'avec les siècles.... Ah ! si les saints couronnés dans le ciel, s'intéressent au progrès de la vertu sur la terre, ô Victor, que vous dûtes être sensible aux biens immenses que procurèrent à l'Eglise les disciples de Cassien, que vous pouviez nommer les vôtres ! Tandis que votre tombeau leur sert de refuge, vos exemples leur servent de règle. La France, dans ces jours heureux, n'envie plus à l'Egypte les Antoine, les Hilarion. L'édifiant spectacle, pour elle, de compter à la place d'un seul martyr, cinq mille solitaires, qui le font revivre ! l'école de Victor devient celle des Evêques. Deux souverains pontifes y reçoivent la tiare ; et ces maîtres de Rome chrétienne vengent avec éclat le sang de Victor répandu par les maîtres de Rome idolâtre.

Mais c'est dans la capitale même de cet empire, qu'il faut suivre Victor, devenu le protecteur d'un peuple saint. De ses cendres, échappe une étincelle de son esprit ; elle vole dans l'école des Anselme, des Raoul, animer le zèle d'un philosophe ; elle l'arrête aux pieds d'un autel qui, sous l'invocation de Victor, existait déjà dans la partie de cette ville, qui porte aujourd'hui son nom. Le pieux et savant Guillaume de Champeaux n'a pas besoin de nos éloges. Son ouvrage, qui subsiste encore, lui assure la reconnaissance de tous les siècles. Quel établissement comparable à celui de Saint-Victor, s'écrie le cardinal de Vitry ! Les suffrages publics s'y partagent entre le maître et les disciples. Le maître enseigne la religion et il la pratique. Les disciples deviennent eux-mêmes des maîtres ; et la France, qu'instruit leur érudition, se sanctifie par leurs exemples.

Champeaux meurt ; et il laisse aux hommes que rassembla son zèle, ses écrits pour leçons, ce temple pour asile et l'esprit de Victor pour héritage. Cet esprit prend une nouvelle vigueur sous les disciples de saint Augustin. Dans cet asile ancien et vénérable, consacrés au Seigneur sous le nom de Victor, ils composent un corps canonique et régulier, toujours sans réforme, parce qu'il n'en a pas besoin. De cette source féconde en philosophes subtils, en théologiens profonds, en orateurs éloquents, en littérateurs ingénieux, sortent des pontifes, des cardinaux, des docteurs, des saints ; et c'est toujours le même esprit, l'esprit de Victor qui les anime.

C'est l'esprit de Victor qui règle la conduite de Gilduin ; de Gilduin, le premier chef de cette maison royale, et l'un des premiers membres de l'université de Paris. C'est l'esprit de Victor qui conduit la plume, épure les sentiments d'Hugues ; d'Hugues, l'Augustin de son siècle, dont l'érudition et la sainteté ont fait passer la réputation partout où la religion compte des disciples. C'est l'esprit de Victor qui nourrit la piété, sanctifie les talents de Richard ; de Richard le rival d'Hugues, l'ami de saint Bernard, comme lui le fléau de l'hérésie, le flambeau de la vérité, le Chrysostome de la France. C'est l'esprit de Victor qui soutient, enflamme le courage de Thomas ; de Thomas, qui toujours fidèle à son pontife, combat, expire sous ses yeux ; et dans la paix même de l'Eglise, en devient le martyr. C'est l'esprit de Victor qui inspire le génie de Santeuil ; de Santeuil, dont les monuments publics conservent les inscriptions profanes, et dont l'Eglise chante les hymnes sacrées ; génie qui justifie aux yeux de toutes les nations, la comparaison hardie entre le siècle d'Auguste et le siècle de Louis le Grand. C'est l'esprit de Victor qui guide, perfectionne l'humilité, la pénitence de Gourdan ; de Gourdan le saint de notre âge, l'ange de cette maison, dont les ouvrages sont également la consolation et l'édification de l'Eglise.

Ce n'est donc pas pour son siècle seul, que Victor a vaincu les ennemis de la religion. Il a rendu tous les siècles participants de ses victoires. Il fait donc encore aujourd'hui triompher la religion de l'incrédulité, comme il la fit autrefois triompher de l'idolâtrie. *Exivit vincens, ut vinceret.* En effet, l'incrédulité favorise les passions, et les disciples de Victor les combattent. L'incrédulité prêche l'indépendance, et les disciples de Victor pratiquent la soumission. L'incrédulité se répand en vaines clameurs contre les ordres religieux : et les disciples de Victor prouvent combien les ordres religieux sont utiles au monde pour l'édifier, à l'Eglise pour la défendre, aux incrédules même pour confondre la présomption par la sagesse, l'orgueil par l'humilité, la raison par la foi, le scandale par le bon exemple.

Que me reste-t-il à présent à vous dire, mes frères, concluait saint Cyprien (epist. 8) dans une solennité semblable à celle qui nous rassemble ? Sera-ce infructueusement que je vous aurai tracé les combats, les triomphes du saint martyr que vous révérez. Ah ! pour prix de mon zèle, je désire que vous marchiez sur les traces du héros chré-

Digitized by Google

tien que vous avez choisi pour protecteur ; et je ne puis trop vous exhorter à copier aussi fidèlement ses vertus, que vous honorez religieusement ses cendres. *Beatissimum martyrem, ut sectemini opto pariter et exhortor.* Ce n'est point l'apologiste, le conquérant de l'Evangile que je propose à votre imitation ; c'est le saint. Le saint, dont les exemples, le sang, les cendres, les disciples vous montrent ce que vous devez être dans le temps, si vous voulez régner avec lui dans l'éternité

PANEGYRIQUE XIX

SAINT ANTOINE, ABBÉ.

Prononcé le 17 *janvier* 1764, *dans l'Eglise des Chanoines réguliers de Saint-Antoine ; le* 22 *du même mois, dans l'Eglise de Saint-Nicolas du Chardonnet.*

Videte, contemptores, et admiramini. (*Act.*, XII, 41.)
Vous qui méprisez, voyez et admirez.

Aucun siècle n'a moins respecté les saints, que le nôtre. Ce siècle, qui va troubler le silence des tombeaux les plus obscurs, pour ressusciter des noms favorables à l'incrédulité, n'a que des censures pour des hommes qui méritent de vivre autant dans l'histoire de l'humanité, que dans les annales de l'Eglise. Il prodigue ses éloges aux Porphyre, aux Celse : ses mépris sont réservés pour les Paul, pour les Antoine. Antoine est spécialement pour un monde libertin, impie, un sujet d'indécente raillerie, d'imputations scandaleuses. Notre siècle ne connaîtrait-il donc de saint Antoine, que ses tentations? O vous qui le méprisez, voyez et admirez

Antoine a vécu plus d'un siècle ; et tous ses jours ont été des jours pleins devant le Seigneur. Etudiez-les ; et vous rougirez d'attaquer un saint si digne de vos respects. *Videte, contemptores.*

Depuis le III^e^ siècle, jusqu'à nos jours, le nom d'Antoine est célèbre dans toutes les parties de l'univers. Suivez les traces de sa gloire jusqu'aux climats qui fixent les limites du monde. Antoine, l'objet de vos mépris, deviendra l'objet de votre admiration. *Contemptores, admiramini.*

Antoine, l'ornement de la solitude, le patriarche des solitaires, la terreur de l'enfer, le fléau de l'arianisme, le vainqueur des tyrans ; voilà les titres accordés à sa réputation, depuis le règne de Constantin. Antoine a mérité ces titres par sa retraite, par sa pénitence, par ses combats, par ses triomphes.

Antoine, dans l'Eglise, a eu un siècle entier de mérite. Ce mérite, vous le verrez dans la première partie : *videte contemptores.* Antoine, dans l'Eglise, jouit de quinze siècles de réputation. Cette réputation, vous l'admirerez dans la seconde partie : *contemptores, admiramini.* — *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pendant un siècle entier, marcher d'un pas toujours égal dans la route épineuse de la perfection : le même feu, qui anima dans l'ardeur de la jeunesse, dans les glaces de la vieillesse, le conserver, lui donner une activité nouvelle : par le nombre de ses jours, compter le nombre de ses sacrifices ; c'est un mérite rare, peut-être unique ; c'est le mérite d'Antoine.

Un siècle entier de ferveur pratiquée sans ménagement ; un siècle entier de combats soutenus sans interruption ; un siècle entier de services rendus sans intérêt. Tel est le caractère singulier, qui distingue Antoine dans l'Eglise. Libertins, incrédules, je vous invite à l'observer : *videte, contemptores*

Antoine naquit sous l'empire de Déce ; il mourut sous l'empire de Constance. L'aurore de cet astre, qui devait éclairer le désert, commence donc au milieu du III^e^ siècle : le milieu du IV^e^ siècle était passé, lorsque le même astre brillait encore dans l'Eglise. Antoine a vu vingt princes se succéder sur le trône des césars ; et ces différents princes ont vu Antoine toujours lui-même dans la pratique constante de la ferveur.

La ferveur était née avec lui. A peine il soupçonne sa raison ; et déjà la réflexion s'empare de son esprit. Il trouve dans ses aïeux la noblesse, l'opulence ; futiles avantages : il les dédaigne. Il y trouve le christianisme, la vertu (S. Athan., *in vit. S. Ant.*, c. 1) ; ressources utiles : il en profite. Sciences profanes, vous ne remplîtes pas ses premiers loisirs : *non se litteris erudiri passus est.* (*Ibid.*) Apprendre la science du salut, ce fut son unique ambition. Le tombeau d'un père chéri, d'une tendre mère, est pour lui une école d'où sort une voix efficace, qui lui persuade qu'un chrétien ne doit vivre que pour se préparer à mourir. Libre, indépendant, quel usage fait-il de ces instants favorables, qui ne lui donnent point de maître à consulter, point de joug à subir, point de juge à redouter? Il les consacre à choisir un maître, qui lui tienne lieu de père, Dieu ; à voler au-devant d'un joug plus onéreux que le devoir, la perfection ; à se nommer un juge plus rigoureux que les premiers directeurs de ses actions, la conscience.

Antoine porte sur le monde un regard observateur. Ses regards sont frappés des dangers, qui l'y menacent. C'en est assez : tous les liens capables de l'y retenir, il les brise : *sæculi vinculis liber.* (*Ibid.*) Antoine veut porter dans la retraite l'innocence et non le repentir. Allez, victime prématurée, où le ciel vous appelle. Allez ; ne suivez que vos désirs, puisque vos désirs ne sont que pour la vertu. Mais avant que de vous creuser un tombeau dans le désert, le ciel exige de vous un sacrifice. C'est par un prodige de désintéressement, qu'Antoine doit se préparer à des prodiges de pénitence : je le vois accourir dans le Temple saint, y recueillir avec docilité la parole de vie. Il entend, ô mystérieuse conduite de la Providence! il entend ces paroles des livres sacrés : *si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous possédez, donnez-en le prix aux pauvres, et suivez-moi* (*Matth.*, XIX, 21.) Son cœur lui

Digitized by Google

dit que c'est à lui que ces paroles s'adressent : *ad se dominicum traxit imperium* (S. Athan., *in Vit. S. Ant.*, c. 1.) Il obéit ; et déjà sont sacrifiées ses possessions, ses espérances. Ce qu'il avait réservé pour une sœur, digne de ses soins, de sa tendresse, au son de ces paroles de l'Evangile : *ne pensez point au lendemain* (*Matth.*, VI, 34), il le répand dans le sein de l'indigence.... Antoine s'ensevelit dans la solitude avec le seul trésor de ses vertus, avec la généreuse résolution d'y faire la conquête des vertus qui lui manquent.

Pénétrons en esprit dans cette solitude d'Antoine. Osons approfondir son cœur. Que de merveilles ne va-t-il pas nous offrir! Antoine est animé de la noble ambition de ne point souffrir de rival dans la carrière de la vertu. Cette carrière, il la commence par des austérités qui étonnent la nature. Son jeûne est un jeûne continu. On dirait qu'à force de privations il s'est dépouillé de son corps, ou que cette masse pesante s'est changée en un corps glorifié. Sa vie est moins une vie qu'une mort lente : *mors dicenda potius quam vita* (S. Petr. Chrysol.) Antoine est un martyr qui s'immole sans cesse, et qui sans cesse renaît de ses cendres pour s'immoler encore : *vita ejus martyrium*. Son ingénieuse cruauté invente des supplices qu'avait ignorés la fureur des tyrans. Et ces supplices toujours nouveaux, ont-ils pour objet de punir des iniquités? Non, ils ne sont destinés qu'à conserver des vertus.

A la sévérité de sa pénitence, pourrait-on ne pas ajouter les transports de son amour? Son cœur est, pour parler ainsi, transformé en une flamme ardente. Non, s'écrie-t-il, dans les mouvements héroïques de sa charité, non, je ne puis plus craindre Dieu; je ne puis plus que l'aimer : *jam non timeo Deum, sed amo.* (Cassian., *in Vit. Patrum.*)

De cet amour, comme de sa source, naît la contemplation la plus sublime. Mais à qui sera-t-il donné de suivre Antoine dans l'exercice non interrompu de ses prières? Les jours ne suffisent pas à sa ferveur. Jusque dans les ténèbres de la nuit, il prolonge ses entretiens enflammés, extatiques, avec la Divinité. Sa piété reproche au soleil de venir avec trop de vitesse éclairer les secrètes consolations qu'il goûte.

Que d'autres fassent de sa solitude le théâtre de son zèle : ce n'est pas encore le législateur, l'apôtre, qu'il faut considérer dans Antoine; c'est le saint. Le saint toujours mécontent de lui-même.

Antoine est parfait, autant que la fragilité humaine permet à l'homme de l'être; et il ose encore, par une émulation incomparable, après un siècle de sacrifices, il ose aspirer au mérite d'une perfection plus éminente : *æmulabatur.* Quelque vertueux qu'il soit, dès que le ciel lui fait connaître qu'un homme existe, qui, plus que lui se distingue par l'éclat de ses vertus, il se livre à la sublime ambition de l'imiter.

Ce héros chrétien, qu'Antoine sait être plus avancé que lui dans les difficiles voies de la perfection, c'est Paul. Paul, le père, la gloire, le chef des ermites. Paul, qui, sur les ailes de la foi, vola le premier dans le désert; qui fit du désert l'école de la charité, le théâtre de la pénitence, le temple de la prière. Paul, dont la jeunesse n'avait connu les passions que pour les enchaîner; qui, dans la maturité de l'âge, avait ignoré le monde, avait paru s'ignorer lui-même; qui, sous le poids des années, affaibli, sans être abattu, conservait tout le feu de l'amour divin... Que n'ai-je la plume et le génie de saint Jérôme pour représenter Antoine, qui, au travers une route inconnue, se hasarde à chercher Paul et le trouve! Sous ses pas semblent s'aplanir les plus hautes montagnes. Les plus horribles déserts offrent à son zèle une route semée de fleurs... L'émulation ne connaît point d'obstacles..

L'amour, qui guide Antoine, le conduit jusqu'à cette grotte vénérable, dépositaire du trésor, qui cherche. Il aperçoit; ah! comment exprimer les sentiments de son âme tremblante et satisfaite! il aperçoit cette lumière du désert prête à s'éteindre. Hélas! les forces fugitives de Paul annoncent son dernier soupir. Humblement prosterné aux pieds de ce prodige, qui l'étonne, qui le confond, Antoine l'écoute, il l'admire. Il lui déclare que c'est un disciple qui vient consulter un maître, un fils qui vient recevoir les leçons d'un père. Ce père, ce maître, Antoine le possède à peine, il le perd. Paul expire... Ici, l'on croirait retrouver Elisée, qui s'enrichit du double esprit, que lui transmet Elie. Chargé des ossements précieux de Paul, Antoine se fait encore plus un devoir de se pénétrer de ses sentiments. Couvert des habits de Paul, Antoine retourne dans sa chère solitude, donner un nouvel essor à sa ferveur. Un siècle entier de ferveur pratiquée sans ménagement, c'est le premier mérite d'Antoine : ce mérite va se développer mieux encore dans un siècle entier de combats soutenus sans interruption.

Quand j'annonce les combats d'Antoine, on ne doit pas se figurer un de ces dangereux vainqueurs, qui, sur des flots de sang, vole à la conquête des empires, affermit son trône sur les ruines des nations, ne connaît de spectacle flatteur que celui de vivre au milieu des villes réduites en cendres; qui croit n'assurer sa gloire, qu'à proportion qu'il accable de malheur la terre et ses habitants. C'est le vainqueur, non des royaumes, et des hommes, mais le vainqueur de l'enfer, qui doit arrêter vos regards... A la perte d'Antoine, tout l'enfer paraît intéressé, tout l'enfer conspire..... O désert! théâtre et témoin de ce nouveau genre d'exploits, redites-nous comment Antoine sait résister à la tentation, comment il sait la vaincre, comment il sait en profiter. Tentation d'Antoine! l'incrédulité pardonnera-t-elle à l'éloquence sacrée, de placer au rang des vérités respectables, des événements, qu'elle place au rang des ingénieuses fictions? Qui peut ignorer les railleries sa-

Digitized by Google

criléges, dont les prétendus esprits forts se plaisent à charger les tentations d'Antoine? Mais ces mêmes tentations, que des philosophes audacieux suppriment, les Athanase, les Jérôme les attestent. Incrédules! si dans Athanase, dans Jérôme, vous ne respectez pas des saints, dans eux, respectez du moins des savants. Des savants, aussi peu capables que vous, de se prêter à l'illusion, et moins capables encore de prostituer à l'erreur leur plume consacrée à dévoiler le mensonge, et non pas à l'accréditer.

Eh! mes frères, qu'est-il dans les tentations d'Antoine, qui ne nous présente une fidèle peinture des tentations diverses, dont nous sommes nous-mêmes les victimes?

A l'ombre de la retraite, Antoine s'est fait un mérite d'oublier le monde. Jusque dans sa retraite, le monde le suit; le monde se peint à ses yeux avec le charme des grandeurs, avec le spectacle de la gloire : *Immittebat ei fluxam sæculi gloriam...* (S. Athan., *in Vit. Ant.*, c. 2.) Dans la même position, mille cœurs essuient les mêmes assauts. La tentation des honneurs n'est pas plus la tentation d'Antoine, que la nôtre.

Antoine s'est dessaisi des trésors qu'il hérita de ses pères. L'esprit tentateur lui retrace l'idée de ces richesses sacrifiées : *Memoriam possessionum.* (*Ibid.*) Il arrête son attention sur les biens immenses, dont ces richesses, sagement dispensées, seraient devenues l'heureux canal.... La tentation des richesses n'est pas une tentation pour Antoine seul. Ayons les mêmes vertus; nous aurons à combattre les mêmes dangers.

Supérieur aux timides réflexions de la nature, Antoine a brisé les liens de la chair et du sang. L'enfer lui fait entendre la voix plaintive d'une sœur, qui réclame ses attentions : *Sororis defensionem.* (*Ibid.*) Pour qui la tentation de la chair et du sang n'en est-elle pas une? Il ne faut pas être Antoine pour l'éprouver. Est-il étonnant qu'Antoine l'éprouve?

Victime volontaire de la pénitence, Antoine, dans un corps exténué, n'offre plus à la terre surprise, que l'image d'un cadavre vivant. L'esprit de ténèbres l'agite par l'inquiétante idée que sa pénitence est une indiscrétion, un homicide : *Corporis fragilitatem.* (*Ibid.*) Hélas! dans les routes de la piété, que de piéges subtils ne nous tend pas l'enfer! La tentation d'Antoine est la tentation de presque tous les cœurs vertueux.

Antoine s'est fixé dans un genre de vie, qui sans cesse ramène les mêmes exercices. Dans cet état toujours semblable à lui-même, l'enfer lui montre un dégoût onéreux, rebutant. *Virtutis arduum finem* : (*Ibid.*) Ainsi se fait sentir aux âmes les plus saintes l'amertume du dégoût. C'est la tentation d'Antoine, je l'avoue : mais sous cet aspect, il est plus d'un Antoine dans le monde.

Vainqueur des occasions périlleuses, inutilement Antoine se flatte-t-il que les occasions et les périls ne renaîtront point sous ses pas. On a beau fuir le monde, on ne peut pas se fuir soi-même. Il reste toujours une imagination féconde, des sens animés, une mémoire fidèle, un esprit, un cœur. C'est ce cœur que l'enfer projette d'entamer.... Spectacles enchanteurs, représentations voluptueuses, objets séducteurs, feux renaissants, flammes irritantes, songes, qui n'imitent que trop la réalité. *Cogitationes sordidas.* (*Ibid.*) Hélas! mes frères peut-être vos cœurs achèvent des portraits, que je n'ose pas même crayonner.... La tentation des plaisirs est de tous les siècles, comme de tous les âges. Antoine était homme. Il n'en fut pas exempt, malgré ses vertus.

Mais qu'entends-je? et d'où partent ces soupirs, ces pleurs? Un tendre enfant se prosterne aux pieds d'Antoine, lui peint sa faiblesse, l'avoue son vainqueur, le félicite de sa victoire : *Puer flebat.* (*Ibid.*) C'est toujours l'enfer, qui médite d'ébranler par la vanité, un cœur qu'il n'a pu séduire par la mollesse. L'exemple d'Antoine n'est pas un exemple unique. Tel a résisté à la tentation de la volupté, que l'enfer essaye de corrompre par la tentation de l'orgueil.

Celui que l'adresse ne peut surprendre, peut-être se laissera-t-il intimider par la terreur. Quels orages grondent! quels foudres éclatent! La solitude d'Antoine est ébranlée. Tout est renversé, confondu. Quels spectres! quels furies! quels monstres! *Multifaria dæmonum turba.* (*Ibid.*) Images trop sensibles des tempêtes dont l'enfer nous menace; des coups qu'il nous porte, pour nous arracher une innocence, qui renverse tous ses desseins. Mille chrétiens dans le monde, aussi terriblement tentés qu'Antoine dans le désert.

Mais dans ses tentations, quel fut son courage? O vous, qui nous avez conservé le détail de ses combats, reproduisez à nos yeux les armes puissantes qu'il oppose à ses aggresseurs. L'enfer emploie-t-il contre Antoine la ruse et l'artifice? Antoine prie, *pernoctabat in oratione.* (*Ibid.*) Et la prière est son bouclier. Il veille : *vigiliis.* Et la vigilance est son armure. A la prière, à la vigilance, il joint la foi : *fide.* Et sa foi triomphe. A de grandes passions, il oppose de plus grandes vertus.

Mais dans le bouleversement général de toute la nature, la constance d'Antoine pourra-t-elle ne pas succomber? Antoine succomber! Ah! de quelle idée, indigne de lui, vous laisseriez-vous frapper, mes frères? Il trace sur son front le signe adorable de la croix; et l'enfer est confondu.

Croix de Jésus! vous êtes pour Antoine, comme pour Constantin, un sûr garant de la victoire. Pourquoi ne croirais-je pas qu'au solitaire, comme à l'empereur, sont adressées ces paroles? *In hoc signo vinces.* Tous deux ont une guerre difficile à soutenir : l'un contre les ennemis de sa couronne : l'autre contre les ennemis de son salut. Constantin, pour affermir son trône : Antoine, pour affermir sa sainteté. Le premier, pour arriver à l'empire : le second, pour mériter le ciel; Constantin contre Maxence, Antoine contre l'enfer. Tous deux marchent

Digitized by Google

sous l'étendard de la croix; et à l'aspect de ce signe auguste, leurs ennemis tremblent, se dispersent, sont défaits. Avec la croix, Constantin triomphe d'une armée puissante : avec la croix, Antoine triomphe de la plus horrible persécution. La victoire du monarque est l'époque d'une révolution éclatante et dans l'empire et dans la religion : la victoire du saint est l'époque d'une révolution, qui porte dans sa retraite la paix, le calme dans sa conscience. Tous deux, sous les auspices de la croix, donnent au monde les plus étonnants spectacles : Constantin le spectacle d'un césar chrétien : Antoine le spectacle d'un solitaire législateur : *In hoc signo vinces.*

Oh ! si votre esprit, mes frères vous, transportait à présent dans la retraite d'Antoine, vous le verriez instruire ses disciples par ses exemples, leur découvrir les ruses de l'enfer, et avertir leur vigilance; leur peindre son audace, et régler leur ferveur; leur enseigner qu'avec la grâce il n'est point de tentation si forte, à laquelle l'homme le plus faible ne puisse résister. Antoine y résiste; il en profite. Il en profite, pour veiller plus attentivement sur ses sens, sur son esprit, sur son cœur. Il en profite, pour combattre sans cesse contre lui-même, et ne point regarder un état de calme comme un état de sécurité.

Un siècle entier de combats soutenus sans interruption, ce n'est pas encore tout le mérite d'Antoine. Il le consomme ce mérite par un siècle entier de services rendus sans intérêt.

Je me trompe : un intérêt puissant a toujours animé toutes les actions d'Antoine; l'intérêt de la justice, l'intérêt de la vérité, l'intérêt de la vertu. A combien d'hommes n'a-t-il pas rendu les services les plus essentiels ? *Multis utilis fuit.* (S. Athan., *in Vit. Ant.*, c. 11.) Sa retraite fait ses délices, mais elle cesse d'avoir pour lui des charmes, dès qu'il la croit préjudiciable à des malheureux qui réclament sa médiation. Il la quitte sans regret, lorsqu'il croit servir ou l'humanité, ou la religion. C'est l'humanité, qui le transporte dans les tribunaux de la justice, pour implorer la clémence des juges prêts à condamner des hommes accusés de crimes, destinés à la mort. Antoine parle, il persuade, il triomphe. Les juges sont désarmés, les arrêts changent, les chaînes des captifs se brisent, et le jour qui devait éclairer leur supplice, éclaire leur liberté.

C'est la religion qui, après avoir conduit Antoine dans le désert pour sa propre sanctification, le fait sortir du désert pour la sanctification du monde. Antoine dans la solitude, Antoine dans Alexandrie, ô contraste ! Dans la solitude, il s'était dérobé aux tentations de la philosophie, de l'erreur, de l'idolâtrie; dans Alexandrie, il court combattre les sages, confondre les hérétiques, braver les tyrans.

Là, dogmatisent avec succès, des hommes qui s'annoncent pour philosophes. La raison superbe est leur guide, ils se vouent à l'idolâtrie par politique, ils en approfondissent par état les mystères, par intérêt ils en vantent le culte; ils en méprisent les simulacres par conviction, tandis que par ostentation ils s'en déclarent les panégyristes. Le nom d'Antoine les a frappés. Antoine est chrétien, c'est un titre pour le dégrader à leurs yeux; il est solitaire, c'est un préjugé défavorable pour ses talents. Ils souhaitent de le voir, de l'interroger, de le confondre : *Sapientes eum irridere cupiebant.* (S. Athan., *in Vit. Ant.*, c. 17.) Ils arrivent, ils lui parlent, ils l'attaquent et ils sont surpris, désarmés, vaincus. *Victi sunt.* Qui sait Dieu, sait tout.

Dieu de vérité ! donnez-moi ces raisonnements vainqueurs qui, dans la bouche d'Antoine, deviennent autant de foudres. Etonnant spectacle, dans un solitaire, un apologiste de la religion ! A toutes les vertus, Antoine joint tous les talents. Antoine sait prier en contemplatif pieux, il sait disputer en philosophe éclairé. Que de sagesse dans ses discours ! Que d'énergie dans ses réflexions ! Que de feu dans ses répliques ! avec le zèle le plus noble, avec la plus vaste érudition, il oppose Jésus-Christ, que les chrétiens adorent, aux vains simulacres qu'adore l'idolâtrie. Vous tremblez, dit-il, devant d'impuissantes idoles, ouvrages imparfaits de vos mains : le Dieu qui reçoit nos hommages, commande au ciel et à la terre, au temps et à l'éternité.... Antoine, sans érudition, est plus savant que les savants même : *Illitteratus erat doctis doctior...* Profitez, religion de Jésus-Christ, profitez des importants services que vous rend un solitaire apôtre. Antoine désabuse deux philosophes, et il opère mille conversions; mille succès couronnent son zèle.

Au milieu de ces succès, s'élève un sombre nuage, qui porte dans son âme agitée la terreur, la consternation; il laisse échapper des soupirs. Qu'a-t-il lu dans le livre caché des destinées futures ? Hélas ! s'écrie-t-il d'une voix entrecoupée de sanglots, un péril tel qu'aucun siècle n'en a vu menace l'Eglise; bientôt la plus horrible tempête remplira l'héritage du Seigneur, de deuil et de ruines.... Il parle, l'oracle s'accomplit; la plus monstrueuse des hérésies paraît, et avec elle, tous les maux désolent la religion.

Les calomnies ne coûtent rien à l'hérésie, pour décorer de noms illustres la liste de ses adhérents. Elle se prête des disciples, afin d'en gagner; audacieusement elle se pare du nom d'Antoine; à la faveur de ce nom, elle se flatte de se ménager des triomphes. Et quelle est cette hérésie, qui se vante d'avoir Antoine dans ses intérêts ? C'est l'arianisme, l'arianisme, cette hérésie fameuse par ses impiétés, par ses succès; dont l'auteur est un monstre, prodige d'orgueil et d'audace, d'ambition et d'hypocrisie; esprit singulier, caractère fougueux, savant opiniâtre, novateur par vengeance, impie par système, assez politique pour s'assurer la protection des grands, assez fourbe pour en abuser... L'éloge d'Antoine n'exige pas que

Digitized by Google

je nomme les évêques qu'Arius a séduits, les courtisans qu'il a corrompus, les savants qu'il a su s'attirer. Je dois moins encore vous entretenir des équivoques frauduleuses que l'arianisme invente, des conciliabules furtifs qu'il assemble, des ruses politiques qu'il épuise.... Et qu'est-ce que l'arianisme? Une hérésie, qui refuse de reconnaître Jésus-Christ pour fils de Dieu; Dieu lui-même, consubstantiel au Père.

Telle est l'hérésie, qui cite le nom d'Antoine, et qui, par le nom d'Antoine, croit rendre ses impiétés respectables.... Le bruit transpire dans Alexandrie; un bruit favorable à l'hérésie se communique partout où l'hérésie a des protecteurs; il passe par toutes les bouches intéressées à l'accréditer.

Tu te flattes en vain, orgueilleuse erreur, de compter parmi tes héros, les héros de la religion. Antoine est informé des sentiments hétérodoxes qu'on ose lui supposer, il se livre aux transports d'une juste indignation: *Justi doloris ira commotus* (S. Athan., *in Vit. Ant.*, c. 16.) Sur les ailes de la vérité, il vole, il paraît dans Alexandrie. *Alexandriam descendit.* Il justifie avec éclat sa religion attaquée par le mensonge; il déclare sans feinte que le Verbe est le Fils de Dieu, non par création, non par adoption; il est le Fils naturel du Père, le propre fils du Père, la substance du Père.... Voyez son zèle intéresser la foi de Constantin dans la cause d'Athanase; avertir ce prince qu'on a surpris sa religion; que l'iniquité seule a dicté au faux concile de Tyr, la décision injuste et cruelle, qui ravit à l'Eglise son défenseur. Avec une fermeté héroïque, il écrivit au tyrannique usurpateur du siége d'Alexandrie, que l'erreur occupe la place de la vérité, que sur les ruines de l'équité, règne l'injustice.... Qui parle ainsi? Qui écrit ainsi? C'est Antoine.... Antoine, non pas le disciple, le défenseur d'Arius; mais Antoine, qui provoque contre Arius, contre l'arianisme, le zèle des évêques, l'autorité des princes, les foudres des conciles; mais Antoine, qui s'écrie dans Alexandrie, que les ariens sont les ennemis de Jésus-Christ, les ennemis de l'Eglise, les ennemis de l'Etat, les ennemis d'Antoine et des disciples d'Antoine; mais Antoine, dont le premier soin est d'écarter tout ce qui respire l'arianisme de la montagne sainte, sur laquelle habitent avec lui, la paix, la justice, la vérité.... Que d'hérétiques séduits il ramène! Que de catholiques chancelants il affermit! Autant les sectateurs d'Arius frémissent du zèle ardent que leur oppose Antoine; autant, dit saint Athanase, les enfants de la foi sont charmés qu'une hérésie, ennemie de Jésus-Christ, soit anathématisée par cette inébranlable colonne de l'Eglise: *Lætabantur inimicam Christo hæresim anathematizari ab Ecclesiæ columna...* (S. Athan., *in Vit. Ant.*, c. 16.)

Vainqueur de l'hérésie, Antoine s'expose à la fureur des tyrans.

Un empereur, ennemi des chrétiens par politique, non par religion; injuste dans sa haine, implacable dans sa vengeance, cruel dans ses résolutions; génie faible et craintif qui, porté sur un trône de sang, croit affermir, par la mort de ses sujets, son autorité chancelante; maître sévère, juge partial capable de toutes les horreurs, parce qu'il est dirigé par tous les vices; prince, dont la vie fut un enchaînement de désordres, le règne une suite de persécutions, et la mort le comble de tous les crimes, Maximin. Maximin déclare à l'Eglise la guerre la plus sanglante; par ses ordres barbares, le feu s'allume de toutes parts; de toutes parts, volent des arrêts de mort. Mais c'est singulièrement sur Alexandrie, que tombe l'orage; Alexandrie est le tombeau des chrétiens..... Antoine l'apprend; Antoine sera-t-il le spectateur indifférent de vos souffrances, généreux martyrs de Jésus-Christ? Non, non: vos périls l'intéressent, parce qu'ils intéressent la religion; sa jeunesse semble se renouveler comme celle de l'aigle... Que de couleurs variées il faudrait, pour rapprocher dans un même tableau toutes les nuances qui différencient son zèle! Zèle compatissant: il visite les prisonniers de Jésus-Christ, il brise avec respect leurs chaînes, il les arrose de ses larmes. Zèle éloquent: il anime les confesseurs de la foi, il les suit jusqu'au pied des échafauds; que ne peut-il participer à leurs combats! Du moins il sera le témoin de leur victoire. Zèle ferme: il brave les menaces, insulte aux idoles, provoque les juges. Son unique regret, c'est de ne point les irriter par sa foi, par sa constance.

Que les autres, politiques, fugitifs, abandonnent les martyrs: Antoine ne les abandonnera pas. Rocher immobile, il ne craint rien: *impavidus.* (S. Athan., *ut sup.*) Que craindrait-il? La prison? Il la demande. Les supplices? Il les souhaite. La mort? Ah! trop lente, au gré de ses désirs, la mort viendra toujours trop tard consommer son sacrifice. Ingénieux à fixer sur lui tous les regards, il paraît dans les lieux les plus élevés. *In eminenti loco.* (*Ibid.*) Un vêtement remarquable le distingue. *Candenti præcinctus veste.* (*Ibid.*) Oh! qu'il serait flatté de verser son sang pour la religion! Non, son zèle ne trouve que des admirateurs; il n'arme point de tyrans. Consolez-vous, Antoine, la mort, qui vous fuit sur les échafauds, vous la trouverez sur l'autel de la pénitence, où vous souffrirez un plus long martyre. Vous serez la victime, non de la foi, et de la vérité, mais de la charité, et de la mortification. Les services que vous rendez à la religion ne finiront qu'avec votre vie. Avec cette vie, dont l'Eglise, pendant un siècle, n'a point cessé d'admirer les merveilles... Antoine, dans l'Eglise, a un siècle entier de mérite. Vous, qui le méprisez, vous avez appris à le connaître. Vous êtes à présent éclairés sur le mérite de sa sainteté: *Videte, contemptores.* (*Act.*, XIII, 41.) C'est au mérite de sa sainteté, qu'Antoine doit l'éclat de sa gloire. Antoine, dans l'Eglise, jouit de quinze siècles de réputation. Cette réputation

Digitized by Google

vous l'admirerez dans la seconde partie de son éloge : *Contemptores, admiramini.*

SECONDE PARTIE.

Si l'on établit la gloire d'un savant sur la réputation dont il jouit dans l'empire des lettres, à plus juste titre, peut-on établir la gloire d'un saint sur la réputation dont il jouit dans les fastes de la religion.

Celle d'Antoine commence pendant sa vie. A sa mort, elle augmente. Depuis sa mort, jusqu'à nos jours, elle se perpétue.

Où sont-ils ces hommes téméraires, qui oseront attaquer une réputation de quinze siècles? Ah! plutôt qu'ils réfléchissent, et qu'ils admirent. *Contemptores, admiramini.*

Ne peut-on pas dire, à la gloire d'Antoine, ce que les livres saints publient à la louange d'Esther? *Fama nominis ejus per ora populorum volitabat.* (*Esther*, IX, 4.) Tous les peuples parlent de lui un même langage. Sur les ailes de l'admiration publique, son nom vole, de l'Aurore au couchant, du midi au septentrion, partout où le soleil porte sa lumière : *Fama nominis ejus per ora populorum volitabat.*

O prodige! s'écrie saint Athanase. Antoine avait mis entre le monde et lui une solitude impénétrable; mais cet homme caché dans les montagnes de l'Egypte, devient le spectacle de l'univers, attire, dans son désert, des disciples.

Avant Antoine, la piété, la religion avaient formé des solitaires; mais avant Antoine, aucun solitaire n'avait encore pris la résolution de se choisir, dans la solitude, un Maître, et d'y vivre, sous les lois de l'émulation, dans la pratique de la perfection évangélique. Antoine est le premier, sur les pas duquel se consacre, dans le désert, un peuple entier, un peuple saint. Là, sous ses auspices, règne la justice : et il en est l'image; la paix : et il en est l'ange... O héros de la pauvreté! Et c'est Antoine qui la prêche. O miracles de l'humilité! Et c'est Antoine qui l'inspire. O martyrs de la pénitence! Et c'est Antoine qui la dirige. Antoine qui la dirige! Oui, mes frères, il tente d'inutiles efforts, afin de n'avoir que le ciel pour témoin de ses vertus. Le nouveau Moïse, qui attire dans le désert un peuple immense, ne peut se défendre de conduire ses prosélytes fidèles.

Antoine se cache, et ils le cherchent; Antoine les éprouve, et ils l'aiment; Antoine évite d'être leur chef, et ils se déclarent ses disciples; Antoine refuse de leur prescrire des lois, et pour loi vivante, ils consultent ses exemples... Egypte fortunée, quel est ton éclat! quelle est ta gloire! Tes déserts sont peuplés. Tes rochers se changent en de saints asiles, que décorent, par leurs vertus, les nombreux habitants, dont t'enrichit la renommée d'Antoine, et qui donnent eux-mêmes à la réputation d'Antoine une nouvelle célébrité.

Attiré par cette célébrité d'Antoine, Hilarion vient se former à son école, Hilarion vainqueur du paganisme et de sa famille; connu par la profondeur de son érudition, et plus encore par la pureté de ses mœurs. Le nom d'Antoine est parvenu jusqu'à lui, dit saint Jérôme. Les merveilles qu'annonce la voix publique font naître dans son cœur le saint désir de voir cet homme, le prodige de son siècle. Il accourt au désert d'Antoine. Observateur intéressé de sa conduite, il étudie ses mœurs, recueille ses oracles, s'approprie son esprit. Frappé des victoires qu'Antoine remporte, Hilarion est encore plus soigneux d'imiter les vertus qu'Antoine pratique. Bientôt on le verra sacrifier l'héritage de ses pères, se cacher dans la solitude, y rassembler des disciples. On le verra célèbre, par son gouvernement par ses miracles, mériter d'avoir saint Jérôme pour panégyriste, et au comble de la perfection, publier humblement, que s'il a connu le prix de la solitude, c'est aux instructions d'Antoine, qu'il en est redevable; que, dans Antoine, il a trouvé un guide; que, dans Antoine, il ne cessera jamais de pleurer un père.

Un guide, un père, c'est ce que trouvent dans Antoine tous ceux qui vivent sous sa discipline; et combien ne compte-t-il pas de disciples? Disciples d'Antoine, comment en fixer le nombre, s'écrie Sozomène? Telle en est la multitude, qu'elle peuple l'Egypte, la Lybie, la Palestine, la Syrie : *Innumerabiles sui instituti imitatores.* (*Brev. Rom.*, 17 janv. lect. 6).

Est-il étonnant que dans toutes ces contrées, la réputation d'Antoine perce, et qu'elle lui donne autant de panégyristes qu'il y a d'hommes? Aucun âge, aucun sexe, dit saint Athanase, qui n'abandonne les villes, pour venir contempler dans Antoine l'image vivante de la vertu. La sérénité de son front, la majesté de son port, son langage insinuant, son silence même, ont je ne sais quel charme vainqueur, qui distingue l'homme de Dieu dans la foule de ses disciples. L'homme de Dieu, c'est spécialement le nom d'Antoine. Le nom que lui mérite sa réputation, et que ses vertus lui conservent : *Homo Dei.* L'homme de Dieu dans la retraite, l'homme de Dieu dans l'Eglise, que d'idées sublimes dans cette seule idée! L'homme de Dieu dans la retraite, c'est l'homme de tous les genres de sainteté : l'homme de Dieu dans l'Eglise, c'est l'homme de tous les genres de travaux : *Homo Dei.* Les étrangers s'unissent à ses disciples, l'univers s'accorde avec l'Egypte, pour reconnaître dans Antoine l'homme de Dieu, comme autrefois le peuple saint reconnut dans Moïse le Dieu de Pharaon : *Homo Dei.*

Tel est l'éclat de sa gloire, qu'on oublie presque le nom d'Antoine pour ne lui donner que le nom de Grand : *Magnus ille* (S. Hieron.) Ce nom, que l'adulation prodigue quelquefois, l'équité en est avare. Elle ne l'accorde qu'à celui qui le mérite. Peut-être pas un seul d'entre les saints, excepté saint Antoine, qui, pendant sa vie, l'ait obtenu

Digitized by Google

de toutes les nations, de tous les hommes : *Magnus ille.* Antoine le Grand ! La terre édifiée pouvait-elle mieux, que par ce nom, lui témoigner son respect, sa reconnaissance ?

Et comment la terre n'aurait-elle pas applaudi à la vertu d'un saint, dont le ciel même proclamait l'authenticité, par l'éclat des plus frappants prodiges ? Saint Athanase et saint Jérôme représentent Antoine comme le thaumaturge de son siècle : comme un Elie qui fait de sa solitude le théâtre de sa puissance : comme un Josué, dont la nature docile reçoit les ordres et les exécute : comme un Elisée, au gré duquel le ciel s'ouvre et se ferme, la terre prodigue ses bienfaits ou devient avare de ses dons : comme un Isaïe, devant lequel fuient les contagions, les maladies, la mort. Prodige de lumières et de grâces, il chasse les démons, enchaîne les éléments, connaît les destinées. Il annonce la condamnation d'Arius, lorsque l'arianisme n'existait pas encore. Il annonce la paix de l'Eglise au moment des troubles qui l'agitent. Pendant les persécutions que la religion essuye, il annonce sa propagation, ses triomphes, sa perpétuité. C'est à ses miracles, autant qu'à ses vertus, qu'Antoine doit le privilége de voir sa réputation transpirer dans Alexandrie, dans Constantinople, dans Rome.

Je dis dans Alexandrie : c'est dans cette ville que le plus ferme appui de la vérité, saint Athanase, appelle Antoine au secours de l'Eglise. Pour défendre l'Eglise, il compte plus sur les vertus d'Antoine que sur les lumières d'Athanase. Antoine accourt, sa réputation le devance. Au-devant de lui volent le clergé, la noblesse, les magistrats, le peuple. Remarquez que, dans Alexandrie, le paganisme avait encore ses sectateurs, l'impiété manichéenne ses appuis, le schisme de Mélèce ses apologistes, l'arianisme ses protecteurs. Antoine était opposé à ces différentes sectes. Il avait attaqué les adorateurs des idoles. Il avait interdit à ses disciples tout commerce avec ceux de Manès. Il avait écrit aux puissances contre les Méléciens. Il venait confondre les partisans d'Arius et se venger lui-même de leurs imputations. Au milieu de ces factions diverses, Antoine paraît ; et il ne reçoit que des respects. Ses ennemis même s'empressent à le combler d'honneurs, dans le moment qu'il vient les accabler de reproches.

Je dis dans Constantinople : qui ne sait que le plus grand des empereurs, Constantin, écrit au plus humble des solitaires ; qu'il lui recommande et ses enfants et son empire ? Qui ne sait que les fils de ce prince imitent l'exemple édifiant de leur père ; qu'ils consultent Antoine dans leurs difficultés ; et qu'ils croient mieux s'instruire dans l'art de régner par les conseils d'un saint que par les conseils de la politique ? On observera que les soins les plus essentiels occupaient alors Constantin ; qu'il avait des guerres à soutenir, des ennemis à combattre, des idolâtres à réduire, des hérétiques à réprimer, un concile à terminer, un empire à gouverner, de jeunes princes à former, le christianisme à protéger, l'Eglise à défendre... Il suspend ses occupations pour rendre hommage à la vertu. Ici, mes frères, lequel des deux vous paraît plus digne d'admiration, ou de Constantin, qui par religion honore Antoine de ses lettres ; ou d'Antoine, qui reçoit les lettres de Constantin et daigne à peine répondre à cette marque éclatante de distinction ? Antoine écrit ; et que mande-t-il aux maîtres de la terre ? Sollicite-t-il leur protection ? Non : il les félicite de professer la religion de Jésus-Christ. Il les avertit que les rois sont hommes et qu'ils ont Dieu pour juge. Il les exhorte à la justice, à la clémence, à la charité ; et ces princes reçoivent les instructions d'Antoine comme des faveurs : ils font plus ; ils en profitent.

Je dis enfin que la réputation d'Antoine s'établit jusque dans Rome. Rome vante la soumission d'Antoine aux souverains pontifes, son attachement aux évêques orthodoxes, son respect invariable pour tous les ministres de Jésus-Christ. Rome, où réside le juge des vertus sur la terre, expose aux yeux de ce juge, aussi sévère qu'incorruptible, le portrait d'Antoine. Cinq papes consécutifs se félicitent de posséder ce trésor...

La réputation d'Antoine commence donc pendant sa vie. Périra-t-elle dans l'oubli du tombeau ? Ne le craignez pas. La réputation d'Antoine, commencée pendant sa vie, augmente à sa mort.

A la mort se termine le vain spectacle d'une réputation, qui, fondée sur de fausses vertus, surprit la crédulité du monde, usurpa son admiration, sans la mériter. Celui qui doit sa célébrité à l'illusion des hommes, ne la conserve, cette célébrité, qu'autant que, par son industrieuse hypocrisie, il réussit à tromper leurs regards. Semblable à ces météores dont la lumière brille, frappe, se dissipe, s'éteint, se change en ténèbres.

En vain, dans le cours de sa vie mortelle, Antoine aurait-il acquis le nom de *Grand*, le nom de saint : au moment de son trépas, se serait anéanti ce fantôme de gloire, si sa gloire n'avait pris sa source que dans l'opinion arbitraire des hommes. Mais non : ce moment si critique met le sceau à sa réputation.

Je touche au jour où mes cendres vont se réunir aux cendres de mes pères, disait Antoine, miraculeusement instruit de son trépas. *Patrum gradior viam.* S. ATHAN., *in Vit. Ant.*, c. 20.) Ah ! mes frères, c'est sur le lit de la mort que je vous invite à contempler Antoine, s'écrie saint Athanase. Dans ses combats, dans ses victoires, on ne peut que l'admirer. La plus noble émulation ne doit point se flatter de l'atteindre. C'est sur le point d'expirer, qu'il donne des exemples que peuvent imiter tous les chrétiens... La nature affaiblie exige, dit-il à ses disciples, que je paye le tribut à la mort : *Cogit conditio naturæ.* Souvenez-vous, continue-t-il, de mes avertissements : *Mementote.* Evitez

Digitized by Google

le venin subtil que répandent partout les sectateurs du schisme et les fauteurs de l'hérésie : *Schismaticorum et hæreticorum venena vitate.* Si ma mémoire vous est chère, ne permettez pas que mes dépouilles mortelles soient transportées en Egypte. Ensevelissez-les dans le sein de la terre, et que le lieu qui les possédera soit un secret pour tout autre que pour vous... Antoine allait rendre les derniers soupirs; mais sa gloire demandait, qu'avant d'expirer, il fît de ses vêtements une disposition digne de lui. Il en destine une partie pour Athanase, une autre pour Sérapion. Ses disciples conserveront son cilice. Quels légataires! et quels dons! Recueilli en lui-même, Antoine attend la mort sans frayeur. Il la reçoit avec plaisir.

Je ne vous dirai pas que le coup qui le frappe intéresse également les souverains pontifes, les monarques, les évêques, l'Eglise, l'univers : mais je vous dirai que la perte d'Antoine est d'autant plus sensible à l'Egypte, qu'elle devient pour cette région infortunée l'époque d'une affreuse stérilité. De cette stérilité naît la persuasion des peuples, que les éléments mêmes ont pleuré la mort d'Antoine. *Dicitur Antonii mortem etiam elementa lugere* (S. Hieron., *in Vit. Hilar.*, epist. 2, lib. III.) Je vous dirai encore : écoutez comment s'exprime l'heureux possesseur du manteau dont fut couvert le saint solitaire. Celui, dit-il, qui a mérité de recueillir, par les ordres d'Antoine, la succession d'une partie de ses vêtements, dans ses dons précieux, croit le retrouver, le voir, l'embrasser lui-même : *Antonium in Antonii muneribus amplectitur* (S. Athan., *in Vit. Ant.*, c. 21.)

De quelle gloire nouvelle est suivie la mort d'Antoine? A peine son âme est envolée dans le ciel, que sa réputation va lui chercher des imitateurs jusque dans les provinces, où l'on ignorait encore les détails intéressants de sa vie... Des solitaires qui habitent ces terres éloignées, désirent de savoir quel a été cet Antoine dont le nom s'est fait jour à travers les ténèbres de leur solitude. Ils s'adressent à l'homme le plus capable de remplir leur attente et leurs vœux. Ils le conjurent d'écrire l'histoire fidèle de ce qu'il a vu lui-même, et que lui seul peut dignement raconter.

Est-il nécessaire que je le nomme cet homme incomparable, qui se charge de transmettre à tous les siècles les immortelles actions d'Antoine? Vous le reconnaissez ce héros de la vérité, que saint Grégoire de Nazianze caractérise sous l'image de toutes les vertus; dont il voudrait, dit-il, écrire la vie, comme il a lui-même écrit la vie de saint Antoine (S. Greg. Naz., *Paneg. Athan. Magn.*) Cet homme, dont il a peint l'esprit noble, sublime, capable non-seulement d'être placé sur le trône patriarchal d'Alexandrie, mais de conduire toute la terre. Cet homme, que Jésus-Christ chargea singulièrement de ses intérêts, de sa défense, de sa divinité; orateur brillant, historien réfléchi, controversiste subtil, théologien profond; l'oracle du concile de Nicée, où ses talents reçurent tous les honneurs, qui n'étaient pas dûs à son rang. Cet intrépide vengeur de la Trinité, qu'Arius ne put voir sans frémir; que Constantin condamna d'abord par surprise, que bientôt il rappela par respect; plus grand dans l'exil, qu'au milieu de ses succès; jamais plus digne de l'épiscopat, que lorsqu'un arrêt injuste l'en eut privé; dont le retour fit le bonheur de son peuple, la joie de l'Eglise, le désespoir de l'erreur; cet homme, à la tête des évêques catholiques, au milieu des colonnes ébranlées, colonne toujours inébranlable de la foi; également au-dessus de l'envie, au-dessus des éloges; prophète, apôtre, martyr, père, docteur; l'arbitre de l'univers par sa science, l'étonnement de la vertu même par ses mœurs; saint Athanase.

Athanase était d'autant plus propre à faire connaître Antoine, qu'il le connaissait mieux lui-même. Il avait été son admirateur, son ami, j'ai presque dit son disciple. Pour mettre le comble à la réputation d'Antoine, il lui fallait un saint Athanase pour historien. Athanase écrit : son ouvrage paraît. L'univers en profite. Tous les siècles respecteront dans la vie de saint Antoine, écrite par saint Athanase, l'un des plus riches monuments de l'histoire ecclésiastique.

Déjà, par des mains fidèles, avaient été recueillies les lettres d'Antoine, lettres où le solitaire est instruit sur ses devoirs, le mondain sur ses illusions, le chrétien sur ses espérances. C'est le style des apôtres, dit saint Jérôme, c'est leur goût, leur piété: *Apostolici sensus;* lettres qui ont mérité que le même saint Jérôme comptât saint Antoine parmi les écrivains ecclésiastiques; et qui, subsistantes encore, sont un trésor, où l'on peut saisir l'esprit d'Antoine, tracé par lui-même.

Mais quelque profondes impressions que fissent sur les cœurs les ouvrages d'Antoine, ils avaient, ils ont encore moins de force, que le récit de ses actions. Ce récit, disait saint Athanase, confirmera non-seulement ce que la renommée publie d'Antoine, il sera même une instruction utile pour les mœurs. Saint Athanase s'est-il trompé? Non, mes frères. La vie d'Antoine méditée, approfondie, devient le germe heureux, qui fait éclore mille vertus.

C'est elle qui arrache aux fêtes profanes de Rome, les Paule, les Marcelle, les Sophronie. Rome apprend avec surprise un miracle d'Antoine plus frappant, que ses miracles même : c'est qu'à la seule lecture de sa vie, un sexe nourri dans les délices de la cour se livre à la réflexion, reconnaît ses erreurs, quitte le monde, devient l'édification de l'Eglise.

C'est la vie d'Antoine, qui va porter la terreur dans cette cour politique, sanguinaire, où le zèle de saint Ambroise n'avait pas encore porté l'anathème; la cour de Théodose. Les vertus d'Antoine y font succéder dans les courtisans les moins religieux, la ferveur au relâchement; la pénitence aux plaisirs;

Digitized by Google

l'humilité à l'orgueil. Une seule lecture enfante une multiplicité de miracles.

Entre ces miracles, il en est un qui surpasse tous les autres : l'heureux changement d'Augustin. Si saint Etienne n'avait point prié, l'Eglise n'aurait pas saint Paul, disait un Père. *Si Stephanus non orasset, Paulum Ecclesia non haberet* (S. Aug). Et moi, j'ose dire, sans les exemples d'Antoine, l'Eglise ne célébrerait peut-être pas la gloire de saint Augustin. Que le tableau d'Antoine soit donc orné de tous les trophées qu'Augustin a consacrés à la vérité. Oui, c'est aux exemples d'Antoine, que la grâce doit son panégyriste, son docteur; la religion, son vengeur, son apologiste; la foi catholique, le destructeur de toutes les hérésies, l'oracle des savants, l'âme des conciles, le flambeau de l'Eglise, le héros de toutes les sciences et de toutes les vertus. Après Dieu, grâces soient rendues à la sainteté d'Antoine, qui prépare, consomme presque la conversion d'Augustin. De qui l'apprenons-nous? D'augustin lui-même. Et que d'éloges sa juste reconnaissance ne donne-t-elle pas à l'illustre modèle, dont la vie admirable l'a rendu à la réflexion, à la vérité, à la vertu!

A l'exemple d'Athanase et d'Augustin, tous les saints docteurs ont jeté sur le tombeau d'Antoine les fleurs de la plus brillante éloquence. Que l'on suive la chaîne des siècles.

On lira dans saint Chrysostome (homil., 8 *in c.* II *super Matt.*), que les actions d'Antoine sont contre les hérétiques, un argument victorieux en faveur de la foi catholique, parce qu'aucune secte n'a produit aucun homme, qu'on puisse mettre en parallèle avec lui. Son mérite peut être comparé avec le mérite des apôtres. *Antonius apostolis proximus.* On le verra représenté, dans les ouvrages de saint Jérôme, comme le créateur, la gloire de la vie cénobitique: *solitudinis illustrator.* Saint Grégoire de Nazianze caractérise la voix d'Antoine sous l'emblème du tonnerre: *vox tonitru;* et la vie d'Antoine sous le symbole de l'éclair : *vita fulgur.* La vie d'Antoine lui a fait des imitateurs jusque dans les Indes : *usque ad Indiarum gentes.* C'est le témoignage que lui rend saint Jean Damascène. Antoine, ajoute saint Pierre Chrysologue, semble, avant son trépas, être délivré de son corps mortel, et habiter plutôt le ciel, que la terre. *Carnali pondere defæcatus.* Saint Ephrem le nomme un des principaux défenseurs de la foi de Nicée : *Inter præcipuos fidei Nicenæ asserlores.*

Je pourrais rassembler encore les louanges qu'ont successivement consacrées à la gloire d'Antoine, les Théodoret, les Cassien, les Anselme, les Grégoire de Tours, les Vincent de Lérins, les Césaire d'Arles, les Pierre de Clugny, les Hugues de Saint-Victor, les Bonaventure, les Baronius... Je pourrais, par ces louanges, ébaucher la preuve, qui justifiera que depuis sa mort jusqu'à nos jours, la réputation d'Antoine se perpétue. Mais il est des traits plus frappants, qui vont achever cette preuve, et l'éloge d'Antoine.

Et d'abord l'ancienneté, l'universalité, la perpétuité de son culte. Depuis plus de quatorze cents ans, la fête d'Antoine est célébrée dans l'Eglise. Dans le IV^e^ siècle, lorsqu'on ignorait encore dans quel lieu reposaient ses ossements sacrés, les honneurs religieux, qu'on ne pouvait pas décerner à ses cendres, on les rendait déjà publiquement à sa mémoire.

Ces honneurs publics, saint Athanase les voit commencer en Egypte, et son suffrage les consacre. Ratifiés par saint Athanase, ils sont bientôt adoptés par tous les évêques. Bientôt la Palestine, la Syrie, lui préparent des autels et des hommages... A peine commence le V^e^ siècle, et les Eglises de Grèce imitent les Eglises d'Egypte, de Syrie, de Palestine. Le jour destiné à célébrer sa gloire est un jour privilégié dans tout l'empire. Dans tout l'empire, les travaux sont suspendus, le sanctuaire de la justice est fermé, le commerce n'a point de cours. Jusque sous la domination des musulmans, les grecs schismatiques conservent le même usage. Le culte d'Antoine fleurit jusque dans le sein de l'erreur et de l'infidélité.

Plus tardif dans l'Eglise latine, il n'y sera pas moins éclatant. Rome ne l'avait pas encore autorisé, je l'avoue, dans les siècles de saint Jérôme, de saint Augustin, de saint Grégoire le Grand. Alors n'existait encore dans l'église romaine, aucun temple, sous l'invocation d'Antoine; mais Antoine avait déjà des autels dans tous les cœurs. Il jouissait déjà de cet hommage secret, que la confiance inspire, qu'accrédite l'autorité, et qui, sous la protection des lois, reçoit un nouvel éclat de sa publicité.

Devenu public, le culte d'Antoine se répand de l'Italie dans la France, de la France dans l'Angleterre, de l'Angleterre dans l'Espagne, de l'Espagne dans la Flandre, dans l'Allemagne, dans la Pologne, dans la Lorraine. Les temples se multiplient, ainsi que les fêtes. Sous le pontificat de Paul III, sous celui de Pie V, Antoine reçoit dans l'Eglise de nouveaux honneurs. Son culte ne finira qu'avec le monde.

A la solennité de son culte, se joint la vertu toute puissante de ses cendres. Cendres d'Antoine, trop soigneusement dérobées, pendant près de deux siècles, aux recherches des hommes, par quel heureux événement avez-vous été rendues à leurs vœux empressés? La providence ne devait pas permettre que le corps d'un saint, si connu dans toutes les parties de l'univers, demeurât caché dans le sein de la terre. Les restes précieux d'Antoine devaient participer à sa gloire.

Il est arrivé le jour, où la terre restitue à l'Eglise le dépôt qu'elle cache. Un miracle découvre le corps du saint solitaire. O ville fortunée, qui deux fois aviez mérité de posséder dans l'enceinte de vos murs, Antoine pendant sa vie, Alexandrie! c'était à vous qu'appartenait le privilége de placer la première dans vos temples, les dépouilles vénérables d'Antoine après son trépas... Les

Digitized by Google

règnes de l'empire dans l'Orient, étaient alors conduites par Justinien II. Ce religieux prince regarda comme le plus beau jour de son règne, celui où l'Eglise fut enrichie de ce trésor... Avec quels transports d'allégresse, ministres de Jésus-Christ, et vous peuples fidèles, vous reçûtes ce bienfait du ciel! Avec quelle confiance vous vous dévouâtes au protecteur puissant, dont le nom vous était si cher! Vous l'implorâtes dans vos malheurs, et vos malheurs cessèrent. Vous lui rendîtes des honneurs, et il obtint pour vous des miracles. Vous défendîtes longtemps ses autels : longtemps il défendit vos murs.

Les murs d'Alexandrie abattus, Alexandrie devenue la proie d'un peuple barbare, belliqueux, conquérant, sectateur de Mahomet, toute l'Egypte dans les fers des Sarrasins, nous ramènent à l'époque d'une révolution singulière pour les cendres d Antoine. Dans ces jours de guerres sanglantes, où l'on vit les habitants de l'Egypte fuir leur patrie, pour éviter leurs vainqueurs, on les vit aussi se charger des reliques d'Antoine, et à travers les flots de la mer, leur chercher un asile. Les voilà donc transportés dans une terre étrangère, ces ossements respectables, qui, plus que le Nil, faisaient la richesse de l'Egypte. Mais telle était leur destinée, qu'ils devaient être encore déposés dans une ville, où le nom d'Antoine avait été célèbre dès l'aurore de sa réputation. Constantinople devait hériter du respect de Constantin pour Antoine. La réception de ses cendres y répand un nouvel éclat sur la solennité de son culte. La solennité de son culte est récompensée par une suite de merveilles, dont le mahométisme triomphant ne put jamais arrêter le cours. Le cours de ces merveilles n'a point été interrompu jusqu'au moment où, de Constantinople, le corps d'Antoine a été solennellement transporté en France.

Que votre imagination s'arrête à la fin du x^e^ siècle; temps auquel parut un homme hardi dans ses desseins, mais prudent à les combiner. Il avait sa piété pour motif, pour appui sa noblesse, son éloquence pour ressource. Je parle de Josselin Allemant, issu des comtes de Poitiers, de l'auguste maison de Touraine. Des montagnes du Dauphiné, un esprit de ferveur l'avait attiré sur le Calvaire, il s'était rendu à Constantinople; et c'est dans cette ville, qu'il obtient d'un empereur, peu jaloux sans doute de compter des reliques parmi ses trésors, la permission d'enrichir la France de celles de saint Antoine. La province de Vienne reçoit avec reconnaissance le présent dont Josselin daigne se dépouiller pour elle. Un temple digne d'Antoine est construit. La date des honneurs dont il est l'objet, est la même que celle des miracles dont il devient le canal.

L'Europe éprouvait alors un fléau terrible, contre lequel venaient échouer toutes les ressources de l'art. Un feu dont les ardeurs dévorantes imitaient l'activité des flammes éternelles, immolait presque autant de victimes qu'il en frappait... Ce fut dans ces tristes occurrences, que le corps d'Antoine opéra ce qu'avait autrefois opéré l'ombre de saint Pierre. A lui, dit saint Thomas, il fut donné d'éteindre jusqu'aux dernières étincelles d'un feu sorti de l'enfer, et que la superstition publique nomma *le feu sacré : Datum est illi patrocinari ad ignem infernalem.* (S. Thom. Aquin.)

De là, l'origine de cet ordre illustre, qui, sous la protection d'Antoine, édifie l'Eglise, l'enrichit, la venge, l'honore. C'est à la puissance d'Antoine, que cet ordre doit son établissement. Il doit ses progrès aux soins généreux de ses membres. A leur zèle inépuisable, il doit sa gloire. Il doit sa perpétuité à la ferveur constante, dont ils donnent et des leçons, et des exemples.

C'est ainsi que dans une congrégation édifiante, des ministres toujours réguliers perpétuent et la gloire de saint Antoine, dont ils portent le nom, et la gloire de saint Augustin, dont ils suivent la règle. Ils perpétuent la prière du premier, le zèle du second. Ils perpétuent la pénitence du solitaire, la science du docteur. Ils perpétuent de tous deux l'amour de la vérité, l'attachement à l'Eglise, la défense de la religion...

C'est ainsi que, depuis sa mort jusqu'à nos jours, la réputation d'Antoine s'accroît, se soutient. Tous les siècles en ont vu l'éclat : un seul instant en a-t-il vu l'éclipse? Ou plutôt, telle est, dans l'Eglise, la réputation d'Antoine, que dans tous les siècles, il a été la boussole, qui a dirigé dans leur course les anges de la solitude.

Antoine est le modèle, que se proposent Benoît dans la retraite de Sublac, Jean Gualbert dans l'ermitage de Vallombreuse, Romuald dans les Vallées de l'Apennin, Bruno dans les montagnes de la Chartreuse, Bernard parmi les hêtres et les chênes de Clairvaux, Félix de Valois dans les bois de Galvesse, François d'Assise dans le désert de Pérouse, François de Paule dans les rochers de la Calabre, Ignace dans la caverne de Manrèze, Jean de la Barrière dans l'abbaye de Feuillent, Rancé dans le tombeau de la Trappe... C'est ainsi que quatorze siècles après sa mort, Antoine semble respirer encore, Antoine jouit encore de toute sa réputation.

Sa réputation est si célèbre dans l'Eglise, que les Pères assemblés au concile de Constance, chargèrent les fameux Gerson d'y prononcer le panégyrique de ce saint; et que tous, après l'avoir entendu, admiré, s'écrièrent avec lui : *Quot miraculis in vita, tot post mortem beneficiis refulsit Antonius.* Autant Antoine opéra de miracles pendant sa vie, autant, après sa mort, il répand de bienfaits.

La réputation d'Antoine est si célèbre dans l'Eglise, que dans le siècle dernier, la plus subtile des hérésies, le Quiétisme, a tenté de s'appuyer sur une maxime d'Antoine, pour échapper à l'anathème. *L'oraison du solitaire*, disait Antoine, *n'est point véritable, lorsqu'il se connaît lui même, et sa*

Digitized by Google

prière. Présomptueuse erreur, ne te prévaus pas de cette maxime, reprenait le savant Bossuet. Cette maxime, ajoutait-il, est appelée par Cassien une Sentence plus divine qu'humaine. Non, Antoine qui, lorsqu'il voyait revenir la lumière, disait dans la ferveur de son esprit : *O Soleil ! pourquoi me troubles-tu?* Non, Antoine n'ignorait pas absolument sa prière. La conduite d'Antoine justifie sa doctrine; et le respect de quatorze cents ans le venge assez des imputations malignes, dont voudraient le charger les partisans des profanes nouveautés... Antoine, après avoir eu, dans l'Eglise, un siècle entier de mérite, jouit donc dans l'Eglise de quinze siècles de réputation.

Hommes imprudents! qui jugiez saint Antoine sur les dérisions scandaleuses du libertinage et de l'incrédulité, ai-je réussi à vous le faire admirer? *Videte, contemptores, et admiramini.* Un siècle entier de ferveur pratiquée sans ménagement, quelle leçon pour vous, qu'un seul jour de pénitence rebute ! Un siècle entier de combats soutenus sans interruption, quelle honte pour vous, qu'un seul jour d'épreuves révolte ! Un siècle entier de services rendus sans intérêt, quelle condamnation pour vous, qui peut-être dans le cours d'une longue carrière, ne pouvez pas compter un seul jour utilement employé ! La réputation d'Antoine commence pendant sa vie; et vous semblez ne vivre que pour perdre à chaque instant, la réputation que vous pouvez avoir. La réputation d'Antoine augmente à sa mort; et la vôtre périt avant vous. Depuis sa mort, jusqu'à nos jours, la réputation d'Antoine se perpétue. Hélas ! si la vôtre subsiste après vous, ce ne sera peut-être que pour faire passer à la postérité l'histoire de vos scandales avec l'histoire de votre vie.

Puissent les actions d'Antoine, dont vous venez d'entendre le récit, vous inspirer le désir d'imiter ses vertus, afin de participer à sa gloire, et sur la terre et dans le ciel !

PANEGYRIQUE XX.

SAINT NORBERT, FONDATEUR DE L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ, ET ARCHEVÊQUE DE MAGDEBOURG.

Prononcé le 11 *juillet* 1763, *dans l'église des Prémontrés de la rue Hautefeuille; le* 17 *du même mois, même année, aux Prémontrés de la Croix-Rouge.*

Misit Deus misericordiam suam, et veritatem suam. (*Psal.* LVI, 4.)

Dieu envoya sa miséricorde et sa vérité.

Lorsque le ciel propice suscite dans l'Eglise des hommes zélés, fidèles, qui dissipent les nuages dont elle est menacée, qui la dédommagent avec éclat de ses pertes, quels noms donner à ces ministres édifiants, à ces intrépides vengeurs de sa gloire? Ils sont à la fois pour le monde, pour l'Eglise, et une image sensible du Dieu de miséricorde et une image frappante du Dieu de vérité. *Misit Deus misericordiam suam, et veritatem suam.*

Image de la miséricorde, image de la vérité, c'est le double aspect, sous lequel doit être considéré le patriarche, le pontife, l'apôtre, le saint, dont je me suis chargé de célébrer les vertus et les triomphes.

Mais qui peut se flatter de saisir toutes les faces dont le portrait de saint Norbert est susceptible? Plus on réfléchit sur les actions diverses, qui composent le tissu de sa vie, plus on découvre combien il est difficile de choisir le sujet précis de son éloge. L'époque de sa conversion n'indique d'abord qu'un illustre pénitent. Bientôt dans ses courses évangéliques, le pénitent s'éclipse; on ne s'attache plus qu'à l'apôtre. L'apôtre échappe aux regards, quand on les arrête sur le fondateur de Prémontré. Le fondateur lui-même cesse presque d'intéresser, dès que l'archevêque de Magdebourg commande à l'admiration. Comment le suivre à la cour des rois dont il est l'oracle, parmi les hérétiques dont il est le fléau, au milieu des ravages d'un schisme dont il est le destructeur?

Accablé par cette multiplicité d'événements, j'ai cru que caractériser, dans Norbert, le vengeur de la religion, c'était le montrer tout entier, parce que c'était annoncer dans lui le ministre de la miséricorde, l'apôtre de la vérité : *Misit Deus misericordiam suam, et veritatem suam.*

Ministre de la miséricorde, Norbert change les alarmes de l'Eglise en espérances: *Misit Deus misericordiam suam :* premier point. Apôtre de la vérité, Norbert change les périls de l'Eglise en triomphes: *Misit veritatem :* second point. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dans le XII^e^ siècle, siècle fécond en événements, tantôt funestes, tantôt avantageux à l'Eglise : siècle où le sacerdoce et l'empire, presque toujours désunis, renouvellent sans cesse le spectacle des plus étonnantes révolutions : siècle trop connu par les erreurs des Tanchelin, des Pierre de Bruïs, des Gilbert de la Porée, des Henri de Toulouse, des Arnaud de Bresse, des Abailard : siècle immortel par les travaux, par les succès des Robert d'Arbrissel, des Etienne de Cîteaux, des Pierre de Cluny, des Suger, des Bernard : lorsque l'Eglise alarmée demandait au ciel les plus puissants secours, dans le duché de Clèves naît un homme qui doit, au comte de Genèpe, son père, l'honneur d'appartenir à tous les princes de l'Allemagne, aux Césars même, et à la pieuse Hadevige, sa mère, le privilége d'être allié à l'auguste maison de Lorraine, saint Norbert.

J'ai promis de le peindre d'abord comme le ministre de la miséricorde, qui change les alarmes de l'Eglise en espérances. Ces alarmes étaient fondées. Elles avaient pour objet Norbert qui s'égarait, le monde qui se perdait, la vertu qui périssait. Norbert rassure l'Eglise pour lui-même par le miracle de sa conversion. Espérances naissantes : il la rassure sur la dépravation du monde par

Digitized by Google

le succès de ses prédications. Espérances solides : il la rassure sur le dépérissement de la vertu par l'établissement de son ordre. Espérances durables. Mais sous ces divers points de vue, Norbert est-il le ministre de la miséricorde ? Comment l'est-il ? Le voici. Converti, pénitent, il est la preuve de la miséricorde. Prédicateur, apôtre, il en est l'instrument. Législateur, patriarche, il en est le vengeur ; *Misit Deus misericordiam.*

Quand on réfléchira sur les premières années de Norbert, difficilement on y démêlera le ministre de la miséricorde. Norbert à la cour des princes, des empereurs, ne promet pas un saint illustre par sa piété, admirable par son éloquence, consommé dans la science des livres sacrés. Il ne laisse apercevoir que des nuages, des ombres, une probité mondaine, des occupations frivoles, des talents stériles, des vertus suspectes... Est-ce donc là, pourrait-on demander, ce héros de l'Evangile que saint Bernard désigne comme le canal par lequel l'Eternel intime ses volontés aux hommes ? Ce n'est pas un Saül injuste, un Salomon idolâtre, un Roboam impie...

Mais qu'il est éloigné des sublimes desseins qu'a sur lui la miséricorde ! Son génie pouvait donner à la religion les plus solides espérances : sa conduite lui donnait les plus justes alarmes. En vain la voix du ciel s'était expliquée sur les grandeurs futures de ce nouveau Samuel : hélas ! le même jour, qui éclaire l'aurore de sa piété, en amène l'éclipse. Dans l'âge des passions, produit à la cour, qui en est le centre, il n'en suivra qu'avec trop de rapidité le funeste torrent.

La cour de Frédéric, archevêque de Cologne, était à la fois une cour religieuse et profane. L'Eglise et le monde y donnaient successivement leurs spectacles. Les mêmes hommes qui s'y montraient ministres des autels avec le pontife s'y montraient courtisans avec le souverain. C'était une alternative bizarre de solennités édifiantes et de fêtes licencieuses. Les jours s'y partageaient entre les fonctions du ministère sacré et les soins du gouvernement politique. Tantôt ecclésiastique, tantôt séculier, on y portait aux pieds des autels l'extérieur indécent du siècle, et peut-être toute la licence de ses mœurs : on y portait dans le siècle l'extérieur emprunté du sanctuaire, et peut-être tout le faux de son hypocrisie.

Là, Norbert se forme sur les mœurs équivoques de ceux qu'il croit les arbitres de sa fortune. Oubliera-t-il donc qu'il a solennellement promis de prendre le Seigneur pour son partage ? Ah ! s'il pense qu'il s'est fixé dans le sanctuaire par d'indissolubles liens, ces idées terribles ne font que de faibles impressions sur sa conscience, trop prompte à se familiariser avec les remords. Partagé entre les trois idoles, qui dominent dans toutes les cours, la volupté, l'intérêt, l'ambition, il se permet des écarts, il se justifie des abus. Les premiers honneurs qu'il obtient irritent ses désirs. L'Eglise gémit des possessions illégitimes qu'accumule Norbert ; et Norbert étend encore plus loin ses excessives prétentions. Pour lui, la cour d'un pontife est un théâtre trop borné. Dans celle de l'empereur, son ambition aperçoit le temple de la fortune. Il quitte un maître, son bienfaiteur, et va chercher auprès d'un maître, son allié, une protection plus utile, de plus grandes récompenses.

Déjà se réalisait dans son esprit le fantôme de ses espérances profanes. Déjà dans son vol audacieux, il atteignait toutes les places, toutes les dignités. Une invisible main l'arrête sur les bords du précipice.

Qu'on se figure, dans une vaste plaine, un nouveau Saul, je ne dis pas qui respire la vengeance, mais le plaisir : je ne dis pas sur la route de Damas, mais sur celle de Freden... Un vent impétueux s'élève, les nuages se rassemblent, le soleil disparaît, l'air s'obscurcit. Plus de lumière que celle des éclairs. Les éclats du tonnerre redoublent. Il semble que tout l'orage gronde sur la tête de Norbert... La foudre part ; elle tombe à ses pieds. Il tombe avec elle, saisi, immobile, expirant...

Saül, pourquoi me persécutes-tu ? *Quid me persequeris ?* (*Act.*, IX, 4.) L'Apôtre des nations est frappé à cette voix du ciel ; voix triomphante de la grâce ! Il l'entend, et il s'écrie : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? *Domine, quid me vis facere ?* (*Ibid.*, 6.)

Dans la conversion de Norbert, même miracle, même fidélité. Du sein de la nue qui se fend à ses yeux sort une voix alterrante. Elle porte dans son âme la terreur, la consternation. Norbert, lui dit-elle, pourquoi me persécutes-tu ? *Quid me persequeris ?* Tu dois être le salut des nations : cesse d'en être le scandale. Change ; remplis ta destination. Sois pour l'univers une preuve vivante de ma miséricorde. Norbert entend, il réfléchit, il n'est plus lui-même. Qu'exigez-vous de moi, Seigneur, s'écrie-t-il ? *Domine, quid me vis facere ?* Ordonnez ; j'obéis. Trop heureux d'effacer par mes larmes des fautes que je voudrais effacer de mon sang... Monde imposteur, fuis, et n'offre plus à mon esprit tes flatteuses illusions. J'en connais le vide, le néant ; j'y renonce... Norbert promet. L'exécution suit la promesse. Le même jour qui le voit converti le voit pénitent.

Pénitent qui se défie également et de ses lumières et de ses forces, Norbert s'était suffi à lui-même pour s'égarer dans les voies de la perdition : pour se conduire dans les voies du salut, Norbert cherche un guide aussi sage qu'éclairé. Il trouve dans l'abbé de Sigebert ce qu'avait trouvé saint Paul dans Ananie. Sous la direction d'un tel maître, que ses progrès dans la piété seront rapides ! L'humilité, la mortification, le désintéressement succèdent au désir de la gloire, au goût des plaisirs, à la soif des honneurs. Sacrifier ses espérances, ce n'est point assez au gré de son héroïsme, Il sacrifie les ri-

Digitized by Google

chesses qu'il hérita de ses pères; il sacrifie celles dont le combla l'Eglise.

O prodige de la miséricorde! Norbert précipitait ses pas vers l'abîme. Ce beau génie, ce grand cœur allait échapper aux espérances de l'Eglise, parmi les séductions d'un monde perfide. Dans le séjour de la séduction, la miséricorde va le chercher : *Invenit eum in loco horroris.* (*Deuter.*, III, 2.) Par un coup imprévu, mais salutaire, la miséricorde le terrasse : *circumduxit eum.* (*Ibid.*) Terrassé, elle l'éclaire; éclairé, elle le change; changé, elle le guide; guidé, elle l'anime; animé, elle le console; consolé, elle le fixe : *et docuit.* (*Ibid.*) Elle le fixe sans retour dans la pratique de la pénitence. Cette pénitence dont il est le modèle, il en devient l'apôtre; il devient pour l'univers l'instrument de la miséricorde, dont il est la preuve : *Misit Deus misericordiam.*

Un siècle fécond en erreurs est fécond en vices. Les vices accrédités par l'erreur prennent un nouvel ascendant parmi la licence des armes. Dans le XII^e^ siècle, tous ces maux réunis désolaient l'Eglise. Les campagnes étaient le séjour de l'ignorance et de la superstition; les villes étaient le centre du libertinage et de la discorde; le sanctuaire avait ses scandales, la cour ses abus; et dans les écoles des sciences, commençaient d'éclore des germes d'impiété. Que d'alarmes pour l'Eglise! et qui pourra changer ces alarmes en espérances? Qui fera renaître la justice au sein de l'iniquité, la paix au sein du trouble? Le ministre que le Seigneur envoie dans le champ désolé de l'Eglise est-il nécessaire que je le nomme? C'est Norbert. A sa voix efficace, l'iniquité va frémir et disparaître : *Consumetur nequitia peccatorum.* (*Ps.* VII, 10.)

Il lui manquait un caractère essentiel à l'exercice du ministère auquel l'appelle la voix du ciel : le sacerdoce. Longtemps Norbert s'en était éloigné par des vues politiques. Avec le plus vif empressement, avec trop d'ardeur peut-être, il vole aux pieds de l'archevêque de Cologne en solliciter la grâce. Grâce dont bientôt il se fera lui-même un scrupule. Il la sollicite; il l'obtient. Comment en profite-t-il? Ah! mes frères, la belle préparation que celle de Norbert au sacerdoce! Les Epiphane, les Ambroise ne s'y disposèrent point par de plus nobles sacrifices... Il monte à l'autel... O jour à jamais mémorable dans les annales de la religion! Le sacrifice commence. Norbert est sur le point d'offrir la victime. Un saint enthousiasme le saisit. Il suspend ses fonctions augustes. Apôtre imprévu, il monte dans la chaire de vérité. Quelle surprise! On l'entend, censeur équitable, mais prudent, peindre les désordres du sanctuaire, porter dans les consciences les moins délicates, la crainte de vos jugements, ô mon Dieu! La miséricorde effraie les pécheurs afin de les convertir... Le vice opiniâtre s'irrite-t-il de la sainte liberté avec laquelle Norbert l'attaque? Son zèle entreprend sans feinte ceux qu'il avait repris avec ménagement. Il donne le signal d'une réforme nécessaire. Le seul nom de réforme est un nom fatal au libertinage. Aussi le libertinage démasqué se livre-t-il à son ressentiment. L'hypocrisie murmure, la fureur éclate, la révolte se trame... Déjà quelques étincelles échappent d'un feu dont les flammes voleront jusqu'au concile de Fritzlar. On me dispensera de rappeler des traits odieux que Norbert se fait une vertu de pardonner. Le ciel, par ses faveurs, le dédommage bien de l'injustice des hommes. Les hommes lui suscitent des persécutions; Dieu lui accorde des miracles.

Mais déjà s'assemblent les Pères du concile, où la calomnie affecte de répandre avec profusion sur la conduite de Norbert les plus sombres nuages. Vains efforts de la malignité. L'innocence se montre, elle parle, elle triomphe.

Elle triomphera bientôt avec plus d'autorité dans toutes les provinces, dans tous les royaumes où la miséricorde conduit successivement le nouvel apôtre. Dans lui, la France croit apercevoir un autre saint Bernard. Tous deux, dans le même temps, intéressent l'Europe, toute l'Eglise. Tous deux avec cette force de génie qui subjugue l'indocilité, avec cette douce onction qui maîtrise les esprits et les cœurs; tous deux, apôtres intrépides, s'élèvent contre les scandales, et ils cessent; contre les abus, et ils tombent. Tous deux confirment leurs discours par leurs exemples, et le règne de la vertu commence. Dijon fournit à Bernard les premiers imitateurs de ses vertus : Norbert gagne dans Orléans le premier coopérateur de son ministère. Celui-là, cultivateur industrieux, fertilise toutes les terres qu'il parcourt, y fait germer les riches fruits de la grâce : torrent rapide, celui-ci entraîne toutes les digues qu'opposent à son cours impétueux la volupté, le sacrilége, l'impénitence; ses heureux ravages ne laissent pas même la trace des vices qu'il déracine. Reims, Milan, Pise entendent Bernard et l'admirent : Valenciennes, Cologne, Cambrai applaudissent à Norbert et se convertissent.

Il faudrait son éloquence si l'on voulait le représenter dans le cours de ses expéditions évangéliques. Que de conversions attestent les miracles de cette éloquence dans le Languedoc! Mais le Languedoc ne doit pas longtemps posséder un apôtre, à la mission duquel Gélase II ne donne d'autres bornes que les bornes de l'univers.

Mêmes succès en Allemagne qu'en France; en Italie qu'en Allemagne; en Flandre qu'en Italie. Annoncer la pénitence aux pécheurs, convertir les impies, fortifier les justes, porter partout la consolation, la grâce, le salut, c'est le précis de son ministère et de ses victoires. J'en appelle à vous, Spire, Ratisbonne, où le vice s'était glissé comme un venin et comme un superbe vainqueur, défiait audacieusement tous les efforts du zèle. Norbert paraît, et l'iniquité rentre dans l'abîme. Un seul apôtre change

Digitized by Google

la face de plusieurs contrées. Dans toutes ces contrées, Norbert force les volontés les plus rebelles avec la même facilité que les conquérants forcent les villes les moins susceptibles de défense : *Consumetur nequitia peccatorum.*

Jusque dans les campagnes il porte la parole de vie. Son zèle industrieux y forme des hommes contents de leur état, heureux dans leur misère, au-dessus de leur éducation par leurs sentiments.

Si les peuples dociles se rendent sans résistance à ses insinuantes exhortations, ses conseils judicieux règlent la conduite des évêques même. Princes de l'Eglise, vous apprenez de lui l'importance et le danger de vos places, l'étendue et l'austérité de vos devoirs. L'homme de la miséricorde se doit à tous les hommes que la miséricorde renferme dans son sein.

amais Norbert n'en parut plus singulièrement le ministre que dans le pays de Liége. Là, mes frères, armé du glaive de la parole, ange de paix, Norbert, parmi les horreurs d'une guerre civile, se fraie un libre passage à travers le fer et le feu; à travers un fleuve de sang, il semble se multiplier; il court effrayer le peuple, solliciter le magistrat, intéresser les puissances, arracher au trépas les tristes victimes qu'allait inhumainement sacrifier le parti vainqueur. C'est un David qui fait ramener l'union, la concorde parmi des hommes cruels, qui n'en connaissent les douceurs que pour les troubler : *Cum his qui oderunt pacem, eram pacificus.* (*Psal.* CXIX, 7.)

Mais sur quel nouveau théâtre Norbert vient-il s'offrir à mes regards ? Le flambeau de l'Evangile à la main, il paraît dans l'école renommée qui, sous les auspices du pieux et savant Anselme, donna, dans le XII^e^ siècle, à l'Eglise de France les Albéric, les Métellus, les Guillaume de Champeaux. Norbert se produit dans cette école florissante, comme autrefois saint Paul dans l'Aréopage. Elle était alors dirigée par les soins de Raoul, dont les talents universels faisaient voler la réputation jusque dans les climats les plus reculés; dont les leçons et les exemples honoraient également les sciences et les mœurs. Homme utile à l'Etat, précieux à l'Eglise, jaloux de transmettre à ses disciples la variété de ses connaissances, la pureté de sa foi, la célébrité de sa gloire. Avertirai-je que Norbert y parle avec cette supériorité d'érudition qui charme, étonne, persuade ? On jugera de son éloquence par ses succès. Un seul de ses discours lui soumet sept disciples qui, sur ses traces, courent s'ensevelir dans la retraite de Prémontré.... Prémontré ! Me voici donc arrivé au moment où finit l'apostolat de Norbert, où commence sa législation. Apôtre, il a rassuré l'Eglise sur les scandales du monde : législateur, il la rassurera sur le dépérissement de la vertu. Il est plus que l'instrument de la miséricorde; il en est le vengeur : *Misit Deus misericordiam.*

Quelque puissante que soit la grâce, qui conduit dans la retraite des hommes vainqueur du monde, elle n'est pas toujours un sûr garant de leur constante fidélité. Tous les jours ne sont pas, pour la vertu même, des jours de ferveur.

Dans la ville de Laon vivaient sous une règle qu'ils n'observaient pas, des hommes prétendus réguliers. Sans respect pour leurs vœux, concentrés dans la mollesse, libres dans leurs mœurs, suspects dans leur religion : l'Eglise désavouait avec justice des ministres destinés à faire sa gloire et qui changeaient sa gloire en opprobre... Pontife zélé, illustre Barthélemy, vous aviez essayé de rendre à la ferveur de leur institution, ces hommes, la désolation du sanctuaire. Hélas ! ces brebis égarées n'avaient répondu à vos vues saintes, que par une coupable rébellion.... Le ciel, cependant, avait encore sur eux des desseins de miséricorde. Il désigne dans Norbert, le ministre, qu'il destine à consommer ce critique ouvrage....

Non, mes frères, non : dans le ministère ingrat, dont se laisse charger Norbert, beaucoup de contradictions l'attendent et peu de succès. Pour l'assurer ce succès, il employera ce que l'instruction a de plus sage, l'exemple de plus persuasif. Mais que peuvent sur des hommes, consacrés par leur état à la piété, infidèles à leur état par leurs mœurs, que peuvent la persuasion, la vertu ? Le scandale, retranché dans le sanctuaire, est également inaccessible et à la réflexion et au repentir.... Fuyez, nouveau Loth, fuyez cette région d'indécence et d'horreur : *Egredimini de loco isto* (*Genes.*, XIX, 14.)

La miséricorde vous réserve à des travaux plus dignes de vous, plus dignes d'elle. Elle vous dédommagera de la résistance, que vous oppose un peuple, qui se refuse à son bonheur. Il est écrit, dans les décrets éternels que ces hommes à présent vos ennemis, deviendront vos disciples et donneront un nouvel éclat à votre ordre.

C'est à l'époque, où s'établit dans l'Eglise un ordre, qui en sera la ressource que je dois, mes frères, arrêter votre attention... Dans la vallée de Coucy est un lieu, que la la nature ingrate semble dédaigner. Là, du haut des montagnes, se précipitent des eaux plus funestes qu'utiles. Séjour contagieux, affreuse retraite, où tout semble promettre un établissement ruineux. Un marais flottant y conduit à des bois épais, à des rochers multipliés, qui ne permettent pas au soleil d'y porter sa lumière... A l'aspect de Prémontré, dans une douce extase, Norbert croit entendre la voix du ciel. Voici, s'écrie-t-il, voici le lieu de mon repos et le port de mon salut : *Hic requies mea.* (*Psal.* CXXXI, 14.) Ici, je rassemblerai des serviteurs fidèles, qui publieront les miséricordes du Seigneur. Il dit et il exécute.

Ses exemples sont d'abord pour ses disciples l'unique règle de leur conduite. La charité seule est le lien de leur société, le mobile de leur gouvernement. Ils sont apôtres; et aucune loi ne leur fait encore un devoir

Digitized by Google

de l'être.... Hélas ! tandis que Norbert pense à leur tracer le plan d'une vie régulière et uniforme, l'enfer jaloux s'efforce de renverser l'œuvre de Dieu, tantôt par les tentations les plus vives, tantôt par les plus terribles persécutions, toujours avec des armes trop sûres de triompher de la faiblesse humaine, si Norbert n'avait pas opposé la vigilance à la ruse, la grâce à la fragilité, le ciel à l'enfer.

Mais à quelles occupations religieuses destinera-t-il ses disciples? Benoît sera-t-il son modèle? Formera-t-il des solitaires? Formera-t-il des ministres évangéliques, qui reproduiront le zèle des Paul, des Chrysostôme? Norbert saura, mes frères, réunir ce double genre de vocation. Consacrés à la prière et à la prédication, ses disciples observeront la règle de saint Augustin, et ils suivront le docteur de la grâce dans leurs combats pour l'Eglise. Ils auront l'esprit de Cluny, de Cîteaux ; et à cet esprit de retraite, ils joindront les fonctions de la vie canonique. Ils travailleront à leur propre sanctification, et à la sanctification des âmes. Ils imiteront le silence, l'oraison, les austérités, le chant de l'office divin, qui distingue le premier état : ils emprunteront du second les travaux du ministère sacré, la dispensation de la parole divine, l'étude des livres saints et de la théologie, le zèle pour la conversion des hérétiques, des idolâtres, des incrédules. Par ce mélange d'exercices saints et utiles, ils s'attireront les regards du monde, les bienfaits des princes, les éloges des savants, les suffrages de l'Eglise. Religieux, écrivains, controversistes, pasteurs, pontifes, ils dirigeront les justes, ils reprendront les pécheurs, ils gouverneront l'Eglise, ils sanctifieront la terre, ils peupleront le ciel.... Le beau projet ! Qu'il est sagement saisi et dans les vues de la miséricorde, et dans les besoins de la religion !

D'autres, pour relever la gloire de Norbert, raconteront les rapides progrès de son ordre. Ils intéresseront par le récit des fondations, qu'il multiplie dans la France, dans la Flandre, dans la Lorraine, dans l'Allemagne, dans la Pologne. Ils nommeront les hommes célèbres qu'on voit sous ses auspices, donner à chaque fondation un éclat qui rejaillit sur lui-même. Ils placeront à Beaurepaire un Luc, orateur éloquent, édifiant écrivain ; à Sainte-Marie-aux-Bois, un Richard, prodige d'obéissance et de sagesse ; à Steinfeld, un Evervin, l'apôtre de Cologne, et le vainqueur de l'hérésie des henriciens. Ils feront observer un Evermode sur le trône épiscopal de Ratzbourg, un Gaultier sur celui de Laon, un Milon sur celui de Térouanne, un Godescalque sur celui d'Arras, un Henri sur celui d'Olmutz, un Adelbert sur celui de Saltzbourg. Ils compteront parmi les saints de Prémontré, auxquels l'Eglise rend un culte public, les Peckan, les Lacop, les Siard, les Godefroi, les Frédéric, les Ludolphe, les Isfride, les Gilbert. Ils applaudiront à l'esprit de Norbert, ressuscité dans une réforme, dont un Lairuels fut l'auteur et le modèle, un Longpré le propagateur, et l'ornement, un Gosset, l'âme et la gloire. Ils admireront un second Norbert dans le zélé Lucas, qu'on pourrait appeler le restaurateur, le père de tout l'ordre....

Ce n'est encore là qu'une partie des merveilles, qui caractérisent l'institut de Norbert. Sous ses lois, se rangent les personnes du sexe. D'abord s'y distinguent les comtesses de Clastres, de Roussi, de Braine ; bientôt la vicomtesse d'Amiens, la comtesse de Clèves, la duchesse de Poméranie suivent ces grands exemples. A ces exemples éclatants, ajoutez la bienheureuse Ode, prodige aussi singulier par l'héroïsme de son sacrifice, que par les vertus, dont elle le couronne.... Sous les yeux de Norbert, cette nouvelle branche de son ordre s'étend avec rapidité ; et partout son esprit y règne, il s'y perpétue : *In animas sanctas se transfert* (*Sap.*, VII, 27.)

Ce serait ici le lieu de le faire connaître, cet esprit de Norbert dans son gouvernement, dans ses maximes, dans ses sacrifices.

Dans son gouvernement : il y montre l'esprit d'un sage, l'âme d'un héros, la patience d'un martyr. Sa vigilance prévoit tout, c'est un père. Sa fermeté remédie à tout, c'est un maître. Norbert est l'homme de tous les talents, pour conduire tous les esprits ; pour les conduire au devoir par la persuasion ; au delà du devoir par l'exemple.

Au tableau de son gouvernement, faut-il joindre le précis de ses maximes? L'Eglise ne possède plus les ouvrages de Norbert. Elle doit à la fureur du luthéranisme la perte de ce trésor. Au défaut de ses ouvrages, le temps nous a conservé ses maximes. Il les adressait à ses disciples. Ses disciples en faisaient la règle de leur conduite, lorsque Norbert vivait encore. Lorsque Norbert n'est plus, ils ne cessent point de les consulter, d'en faire le sujet de leurs réflexions, la loi de leur discipline. Constamment appuyé sur elles, son ordre se soutiendra, comme l'Eglise, jusqu'à la consommation des siècles.

Qui l'eût cru, que l'ouvrage de Norbert braverait l'outrage des ans et des siècles, lorsqu'on le vit sacrifier les espérances les plus flatteuses que pouvait concevoir son ordre naissant? Je parle du comte de Champagne. La piété, la valeur, la bienfaisance concouraient à rendre ce prince l'idole de ses sujets, l'admiration des étrangers, la gloire de son siècle. Il avait pour ami saint Bernard : il voulut avoir saint Norbert pour guide, pour père. Non, prince, vous n'écoutez que votre ferveur, et votre ferveur est plus vive que réfléchie, plus pieuse qu'éclairée. Norbert ne vous le dissimulera pas. Il fera parler la vérité, malgré l'intérêt qui pourrait l'engager à vous la cacher. Vous êtes plus nécessaire à l'Etat, vous dira-t-il, qu'à mon ordre. Vous servirez mieux la religion dans le monde que dans la retraite. L'Eglise a plus besoin de vos exemples que de vos sacrifices. Vous vivrez dans les grandeurs, et vous en sanctifierez l'usage. Vous serez non pas un humble religieux, mais un

Digitized by Google

souverain respectable. Une épouse, digne de vous, fera votre bonheur. Une postérité, qui vous ressemblera, fera votre gloire. Tels sont sur vous les desseins du ciel; vous devez les remplir. J'aime votre résolution; mais je refuse vos offres. Soyez le protecteur de Prémontré; mais vous n'en serez pas le disciple.... Les saints ne favorisent pas les projets les plus édifiants, lorsqu'ils les croient opposés aux vues de la Providence.

Norbert en a rempli les desseins. Ministre de la miséricorde, il a changé les alarmes de l'Eglise en espérances : en espérances naissantes, par le prodige de sa conversion; par le succès de ses prédications, en espérances solides; en espérances durables, par l'établissement de son ordre. Preuve, instrument, vengeur de la miséricorde, voilà son premier caractère. *Misit Deus misericordiam.* Il me reste à le faire observer comme l'apôtre de la vérité, qui change les périls de l'Eglise en triomphes. *Misit veritatem.*

SECONDE PARTIE.

Changer les périls de l'Eglise en triomphes, ministère glorieux, mais difficile. Il n'appartient qu'à ceux que la vérité charge de ses intérêts, de fournir cette pénible carrière avec autant de zèle que de succès.... Avec autant de zèle que de succès, Norbert la fournit. Il est l'apôtre de la vérité, parce qu'il en est l'interprète, l'oracle, le conservateur. Interprète de la vérité, Norbert en parle le langage aux grands de la terre; il fait triompher l'Eglise des périls que lui faisaient craindre l'adulation et la politique. Oracle de la vérité, Norbert en maintient les droits dans un vaste diocèse; il fait triompher l'Eglise des périls dont la menaçaient l'indépendance et la rébellion. Conservateur de la vérité, Norbert en répare les pertes dans toute la chrétienté; il fait triompher l'Eglise des périls que lui suscitaient l'hérésie et le schisme : *Misit veritatem.*

La politique permet rarement à la vérité d'approcher du trône. C'est une lumière importune, qui troublerait le repos dont jouissent, dans le sein de l'illusion, les grands de la terre. De là, ces voiles officieux qu'emprunte l'adulation pour pallier aux yeux des princes l'injustice de leurs prétentions, la honte de leurs égarements, l'iniquité de leurs usurpations.

O Norbert! vous ignorerez toujours ces coupables ménagements. Toujours vous en préviendrez le péril. Parmi les détours de l'adulation, parmi les ruses de la politique, toujours l'amour de la vérité sera votre vertu, la science de la vérité sera votre talent, la prédication de la vérité sera votre apostolat.... Dans la bouche de Norbert, la vérité prend toutes les formes que lui donne saint Augustin : elle brille, *lucet;* elle plaît, *placet;* elle touche, *movet.*

Je le considère d'abord tel que l'admira, dans la fougue même de l'âge, la cour de Henri V. Ce prince, jeune, ardent, impétueux, jaloux de son autorité, terrible dans ses vengeances, ennemi des souverains pontifes, occupait le trône des césars, dans le même temps que Pascal II remplissait la chaire de saint Pierre. Pascal II, trop connu par le zèle courageux avec lequel il avait soutenu contre l'empereur Henri IV une cause qu'il croyait la cause de l'Eglise, l'est encore plus par l'enchaînement de malheurs dont le ressentiment de Henri V le rendit la victime.

Le génie facile, l'heureux caractère de Norbert lui méritent la confiance, l'amitié de l'empereur. C'est à lui que Henri communique ses idées, ses doutes, ses projets. C'est lui qu'il fait le dépositaire de ses secrets, l'âme de ses conseils, le sujet privilégié, sur lequel tombent toutes ses grâces... Idoles de la faveur, vous êtes, à la cour, les objets de l'envie. Norbert n'y trouve point d'envieux; il n'y compte que des admirateurs. L'usage qu'il fait de son crédit honore le choix du prince et le justifie. Il ne l'emploie, en effet, ce crédit, que pour inspirer au souverain le plus violent, des idées de conciliation, des sentiments de paix, l'amour de l'Eglise, et le respect pour ses ministres.

Négociateur modéré entre le sacerdoce et l'empire, avec quelle sagesse, à la diète de Ratisbonne, il confond la politique ténébreuse dont les sourdes intrigues ne tendent qu'à semer la division entre les deux puissances! Voit-il les propositions de la paix tomber, la guerre se déclarer? Ah! c'est alors que la vérité paraît sur ses lèvres, avec cette liberté noble qui sait respecter les potentats et ose les reprendre. Combien de fois n'invite-t-il pas Henri à peser dans une balance égale les prétentions de l'empereur et celles du pape? A ses dépens même, Norbert signalera l'amour de la vérité qui le domine... L'empereur le nomme à l'archevêché de Cambrai, place qui devait flatter Norbert dans des jours où l'ambition avait encore tant d'empire sur son cœur. Non; il connaît les limites qui bornent le pouvoir de son maître. L'intérêt ne lui permet pas de trahir sa conscience et la vérité. Il sait à la fois condamner un abus, refuser une grâce; et par sa prudence, il s'assure un ami dans le souverain pontife, sans en perdre un dans l'empereur.

Si Norbert, profane encore, ambitieux, donne à la vérité tant de force, quel respect ne lui attirera pas Norbert pénitent, apôtre? Par lui, elle a brillé à la cour de Henri V : *lucet;* par lui, elle saura plaire à la cour de Lothaire II : *placet;* Lothaire, successeur et contraste de Henri; Lothaire, prince capable d'amitié, susceptible de reconnaissance, redoutable à ses concurrents, assez heureux pour les vaincre, assez généreux pour leur pardonner, assez noble pour les combler de bienfaits, attaché à l'Eglise, protecteur des souverains pontifes, ami de la paix et de la justice, restaurateur des lois, ardent à les maintenir, grand par sa valeur, plus grand par sa piété, nouveau Constantin par son zèle, nouveau Théodose par sa douceur,

Digitized by Google

nouveau Charlemagne par ses victoires.

Par la défaite du duc de Souabe et de Conrad, ses compétiteurs à la puissance souveraine, Lothaire venait de soumettre Spire à son obéissance. Vainqueur sans ressentiment, il avait pardonné à cette ville sa rébellion. Sa cour était aussi nombreuse que brillante, lorsque Norbert vint l'orner par sa présence, l'instruire par ses prédications, l'édifier par ses exemples, y porter la paix et la félicité. Le prince l'entend, et il l'admire. Il consulte sur les affaires épineuses de son royaume, sur les affaires plus délicates encore de la religion, ce nouveau Chrysostome, qui ne craint point d'adresser aux maîtres du monde les oracles du salut. Au prince, dont il règle les intérêts politiques, Norbert inspire l'amour du bien public; il inspire l'indifférence pour des prétentions suspectes au prince, qui lui dévoile les secrets de sa conscience. Lothaire est-il trompé par l'adulation sur la fidélité de ses sujets? Norbert lui découvre la duplicité de ces sujets perfides, et, par les lumières décisives qu'il communique, il épargne au prince un malheur, au peuple un crime, une guerre à tout l'empire.... Lothaire était vertueux; mais il avait ses faiblesses. Norbert ne balance pas à les combattre. « Prince, lui dit-il, vous donnez à l'Eglise des secours, c'est votre gloire; mais vous devez à l'univers des exemples, c'est votre devoir. » Norbert parle, et il triomphe. La vérité n'offense pas un prince religieux. Dans le sévère censeur de ses désordres, Lothaire admire, il honore un prophète, un saint. Il ne faut qu'un saint pour ramener à l'austérité de ses obligations un roi qui ne les trahit que parce qu'il n'a jamais appris à les connaître.

La vérité plaît quelquefois aux dieux de la terre, sans réussir à les toucher. Elle plaît également, et elle touche, quand elle est annoncée par Norbert : *placet*, *movet*. Elle touche Honoré II, lorsque Norbert peint à ce pontife les besoins de l'Eglise, la nécessité de lui procurer des secours, et qu'il en obtient la ratification de son apostolat, la confirmation de son ordre, et le pouvoir de disperser ses disciples partout où la religion elle-même peut espérer d'en former : *movet*.

Elle touche le comte de Capenberg, prince religieux dans son palais, héros dans les armées, bienfaiteur de ses vassaux, père des pauvres. Norbert le voit, il lui parle, et bientôt il le compte parmi ses disciples. Mais que d'obstacles combattent un dessein si généreux! Une épouse jeune et vertueuse, un frère intéressé et vindicatif. Non, les obstacles tombent à la voix de la vérité, dont Norbert est l'interprète. Qu'un orage imprévu s'élève, que le comte d'Arnsbourg s'arme contre le comte de Capenberg, son gendre, il ne réussira pas à le vaincre. Celui que la vérité a touché, lui demeurera fidèle; et Norbert remportera de ses travaux la triple gloire de donner à son ordre un de ses plus beaux ornements, d'humilier un de ses plus implacables ennemis, et de lui ménager un de ses plus riches établissements : *Movet*.

La vérité, que ne peut-elle également toucher un héros, qui s'obstine à la fuir! Conrad, duc de Franconie, se flattait d'envahir, par ses victoires, l'empire, que venait de lui refuser le suffrage des électeurs. Dans le rapide cours de ses conquêtes, il avait soumis plusieurs villes d'Italie. L'archevêque de Milan, guidé par l'ambition, l'avait couronné roi de Lombardie. Honoré II lance contre l'usurpateur les foudres du Vatican; sur les traces du souverain pontife, marchent les archevêques de Cologne et de Trèves. Norbert les imite. Quel titre a-t-il donc pour employer l'anathème? Le titre de chancelier de l'empire, de primat de Germanie, d'archevêque de Magdebourg.

Oubliez ici, mes frères, l'interprète de la vérité, qui en parle le langage aux grands de la terre Je dois arrêter vos regards sur l'oracle de la vérité, qui en maintient les droits dans un vaste diocèse, et qui fait triompher l'Eglise des périls dont la menacent l'indépendance et la rébellion : *Misit veritatem*.

Je susciterai parmi mon peuple un pasteur fidèle, qui pour nourriture lui distribuera la parole de vérité. Avec lui, paraîtra la paix, la justice règnera. Son ministère sera un ministère de bénédiction et de salut. Son zèle confondra l'orgueil des puissances ennemies de ma gloire. *Suscitabo super eas pastorem unum, qui pascat eas.... et scient quia eruero eos de manu imperantium sibi.* (*Ezech.*, XXXIII, 23, 27.)

Chrétiens! ce sont les oracles d'Ezéchiel que vous venez d'entendre. Mais dans ces oracles, n'ai-je point tracé l'image des combats, des succès qui, dans Magdebourg, couronnent le ministère de Norbert? Ministère de l'épiscopat, s'il faut pour l'exercer une charité active, une prudence réfléchie, un zèle infatigable, une douceur insinuante, un courage invincible; s'il faut des mœurs irréprochables : *Irreprehensibilem*, une science reconnue : *doctorem;* une réputation sans nuage : *testimonium bonum* (I *Tim.* III, 2, 7): ces qualités réunies formaient le caractère de Norbert. L'Eglise le souhaitait parmi ses pontifes, avant qu'elle eût le bonheur de l'y voir nommé.

Un suffrage unanime le place sur le siége de Magdebourg. Lui seul s'oppose à sa nomination. C'est un autre Jérémie qui reproche au ciel de le charger d'un fardeau qui surpasse ses forces.

Que je me plais à le contempler dans l'auguste cérémonie de son installation! Qu'ai-je dit, cérémonie auguste? Ah! Norbert ne connaît point cet appareil fastueux et profane qui sollicite les regards publics. Ingénieux à se soustraire aux honneurs qui lui sont préparés, il sait, par un pieux artifice, se confondre parmi le peuple. Ignoré, méconnu, exposé aux rebuts dédaigneux de ceux qui sont les plus intéressés à lui rendre les hommages dûs à son rang, il ne veut aperce-

Digitized by Google

voir dans une méprise dont ils rougissent, qu'une justice à laquelle il applaudit. Trop rapidement ils s'écoulent, au gré de ses désirs, ces moments de surprise et d'erreur. Que ne peut-il jouir plus longtemps d'une illusion qui flatte sa modestie! Avec quelle douleur il reçoit les excuses, les regrets d'une offense involontaire! Avec quelle bonté il accueille le repentir honteux d'avoir pu se tromper!.... Un si beau début peut-il ne pas prévenir en faveur de Norbert? Il annonce un pontife vertueux, et par conséquent un pontife réformateur de son diocèse.

Jamais diocèse n'ouvrit un plus vaste champ à la réforme que celui de Magdebourg. Les prédécesseurs de Norbert n'avaient, hélas! que trop négligé ce champ fertile en ronces, en épines. Qui me donnera les vives expressions d'Ezéchiel, pour peindre l'opprobre du sanctuaire et solliciter votre indignation contre le déluge de maux que Norbert se prépare à déraciner?

Il doit combattre la présomption, la rébellion, la superstition, enfants malheureux de l'ignorance. Le libertinage, l'erreur, l'irréligion, fruits plus malheureux encore de l'impunité. Les ministres des autels par des voies obliquès, se frayaient l'entrée du sanctuaire. Par de scandaleux trafics, ils en profanaient les richesses; ils en renversaient la discipline par le déréglement de leur conduite. Parmi les puissances séculières, l'usurpateur des biens consacrés à l'Eglise semblait avoir acquis un titre de prescription. Elles s'en emparaient sans scrupule; elles en jouissaient sans remords. Les exemples des grands, les mœurs du clergé autorisaient les vices du peuple. Le peuple avait cessé de respecter ceux qui avaient cessé de l'édifier. Sans considération pour ses guides, il était devenu sans goût pour ses devoirs. Les devoirs négligés avaient conduit à l'habitude de les trahir. De cet assemblage d'iniquités, comme de leur source, étaient sorties les cabales, les divisions, les haines, les vengeances, et avec la décadence du bon ordre, le dépérissement de la foi.

Que de contradictions, le zèle de Norbert, s'il ose agir, ne doit-il pas attendre? Il ose, il agit. Par quelles voies espère-t-il de conduire avec succès une entreprise qui promet autant de périls que de travaux? Il tempérera ce que l'autorité peut avoir de rigoureux par tout ce que la douceur peut avoir de persuasif. Il s'insinuera, il avertira. .. Hélas! ces moyens efficaces, qui soumirent à saint Ambroise les empereurs dans Milan, dans Magdebourg, sont des moyens trop faibles. La victoire échappe à Norbert.

L'orage se forme. De toutes parts éclatent la résistance, la révolte. Avertit-il en ami? On méprise ses avertissements. Exhorte-t-il en apôtre? On ne répond à ses exhortations que par des fureurs. Menace-t-il en pasteur d'employer les censures de l'Eglise? On méconnaît le pasteur, on se rit des menaces, on brave les censures. Lance-t-il enfin, quoiqu'à regret, lance-t-il la foudre? La vigueur apostolique avertit le ressentiment, augmente le trouble. Toutes les passions s'arment contre Norbert. La calomnie le décrie, la vengeance le poursuit. Un monde d'ennemis se ligue contre le plus tendre des pasteurs. Et que n'a-t-il pas à craindre de la bassesse de leurs sentiments? Qui ne sait point respecter la religion ne sait point se respecter soi-même. L'oracle de la vérité devient la victime d'une guerre formée par le cabale, soutenue par la haine, terminée par un attentat.

En effet, l'intrigue médite un projet inique. L'audace s'offre à l'exécuter. Une main vénale se charge du coupable emploi de faire cesser, par la mort de Norbert, les salutaires effets de son zèle. Le fer, qu'a préparé une conjuration secrète, est confié au monstre. Il s'avance, il frappe... Non, ingrat troupeau, vous ne réussirez pas dans vos perfides desseins. Le ciel vous conserve Norbert, malgré vous.

Qu'inventera la rage impuissante, heureusement trompée dans ses espérances? Elle allumera le feu d'une sédition populaire. Tout ce que saint Paul eut à souffrir dans Listre, dans Icone, Norbert le souffre dans Magdebourg; et sa patience n'est pas épuisée. Je me livrerai toujours avec un nouveau plaisir, s'écrie-t-il, toujours je me sacrifierai pour le salut de vos âmes, ***Libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris.*** (II *Cor.*, XII, 15.) A vos derniers efforts, j'opposerai la même constance. Je vous aimerai d'autant mieux que vous m'aimerez moins : ***Licet plus diligens vos, minus diligar.*** (*Ibid.*)

Serait-il possible qu'il ne tombât pas enfin, le fatal bandeau qui fascine les yeux de son peuple? Peuple injuste! vous connaîtrez Norbert au moment où vous cesserez de jouir de sa présence. Il se dérobe à vos regards, pour mieux les attirer sur lui. Vos cœurs aliénés le suivront dans son exil volontaire, et ils changeront. Vous commencerez de vous apercevoir qu'il manque à votre bonheur. Par la crainte de le perdre, vous apprendrez combien il vous est essentiel de le conserver. Vous démêlerez tout le prix de son zèle, à mesure que vous cesserez d'en recueillir les utiles fruits; vos vœux le rappelleront, vos instances le ramèneront, et le jour fortuné de son retour parmi vous sera le jour mémorable auquel vos annales fixeront la date de votre conversion.

Norbert se montre à son clergé, à la noblesse, à son peuple, et son peuple le chérit, la noblesse le respecte, son clergé l'imite. L'amour succède à la haine, le désintéressement à la cupidité, l'édification au scandale, la paix au trouble, la vérité à l'erreur, la pénitence à l'iniquité. Tout change. Un nouveau peuple, de nouvelles mœurs, Magdebourg offre à l'Eglise édifiée, surprise, l'image du christianisme naissant..... Ici, mes frères, vous croyez l'éloge de Norbert achevé, et je n'en ai pas encore touché la partie la plus brillante. L'oracle de la vérité

Digitized by Google

en est le conservateur. Dans toute la chrétienté, il en répare les pertes. Il fait triompher l'Eglise des périls que lui suscitent l'hérésie et le schisme : *Misit veritatem.*

Il faut, dit saint Paul, qu'il y ait des hérésies : *Oportet hæreses esse.* (I *Cor.*, II, 19.) Elles sont, pour ainsi dire, nées avec l'Eglise. Ses premiers succès ont fait éclore ses premiers ennemis. Jamais siècle plus fécond en hérésies que le siècle de Norbert. Mais il ne fut pas destiné à les combattre toutes. La voix publique me désavouerait, si, dans le concile de Soissons, je l'opposais au subtil Abailard; si je le faisais paraître parmi les Pères qui, dans le concile de Reims, condamnèrent la doctrine erronée de Gilbert de la Porée. Je sais que dans ses déclamations fougueuses, Abailard n'épargna pas plus saint Norbert que saint Bernard. Je sais que les miracles de l'archevêque de Magdebourg n'échappèrent pas davantage que ceux de l'abbé de Clairvaux aux dérisions de ce génie philosophe. Mais s'il attaquait son ennemi, son vainqueur dans saint Bernard, il cherchait à dégrader le ministre de l'Eglise, le vengeur de la foi, le destructeur du tanchelinisme.

Ce nom vous transporte en esprit dans le Brabant. Anvers présente à vos réflexions le champ de bataille sur lequel Norbert paraît chargé des dépouilles d'une hérésie aussi monstrueuse que funeste. Anvers, depuis un demi-siècle, était le boulevard où s'était retranchée une secte, qui, triomphante sur le tombeau de son auteur, alarmait la foi, menaçait l'Eglise. Tanchelin avait également par ses dogmes et par ses armes ravagé l'Allemagne, la Flandre. Une éloquence naturelle suppléant à ce qui lui manquait de mérite du côté de l'érudition, il s'était cru tous les talents dont il avait l'apparence. Habile à surprendre la crédulité des peuples, adroit à flatter leurs vices, avec la réputation d'un saint. L'hypocrisie est le voile de l'erreur. Ciel! oserai-je décrire les horreurs dont furent témoins les malheureuses contrées qu'avait séduites cet apôtre effréné du mensonge? Par lui, la dignité du sacerdoce avait été avilie; la réalité du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie avait été combattue; à l'entendre, la vertu des sacrements prenait sa source dans la sainteté de ses ministres. Tanchelin avait paru avec le génie de tous les hérésiarques.

Génie d'intrigue, de cabale, génie d'adresse, de séduction, génie d'imposture, de calomnie, génie de superstition, de fanatisme, génie d'audace, de rébellion, génie capable de toutes les impiétés, et par là même favorable à tous les vices... Devant lui avaient marché le blasphème, le sacrilége, et il avait eu des disciples. Une société d'hommes infâmes, sous les auspices d'un chef si digne d'eux, s'était vantée de renouveler les exemples et le ministère des apôtres. Sur les côtes maritimes de la Zélande et de la Flandre, ils insultaient au zèle des princes catholiques, à leur autorité, à leurs lois. Les peuples étaient sans foi, les temples sans pasteurs, les autels sans sacrifice, les ministres sans autorité, la justice sans force, la religion sans pouvoir, Dieu sans adorateurs.

Un seul clergé, composé d'hommes vertueux et savants, consolait Anvers des progrès de l'hérésie. Ces hommes de piété et d'érudition implorent le secours de Norbert, l'appellent à la défense de la vérité. Ils se promettent tout de ses talents, de ses vertus, de sa réputation. Seront-ils trompés dans leur attente? Non; Norbert surpassera même leurs espérances. Aux premiers accents de leur voix plaintive, il s'arrache à la solitude, à ses disciples, aux soins essentiels que demande son ordre, auquel il laisse dans Hugo un autre lui-même. Il accourt, il arrive, il agit, il triomphe. Tout ce que peuvent le zèle, la prudence, la fermeté, la douceur, Norbert l'oppose aux fougueux disciples de Tanchelin. Avec quelle noble ardeur il instruit l'ignorance, combat le mensonge, confond l'apostasie! Loin de lui ce langage insultant et barbare, plus capable d'aliéner que de convaincre. Il sait avec bonté épargner la honte de s'avouer coupable. De ses lèvres coule la douce persuasion. Un changement inopiné constate l'efficacité de sa parole. Le monstre de l'erreur ne pousse plus que de stériles gémissements, présages de sa défaite. Les mœurs se réforment, le clergé est respecté, les temples recouvrent leur ancienne splendeur, la foi de l'Eucharistie est vengée, la religion rentre dans ses droits; et tel on vit l'arianisme tomber sous les efforts vainqueurs du grand Athanase; tel, sous les coups de Norbert, tombe le tanchelinisme. Ce n'est plus qu'un cadavre hideux, dont le seul aspect inspire l'horreur.

Autant l'hérésie de Tanchelin avait fait de ravages dans la Flandre, autant le schisme de Pierre de Léon en faisait dans tout le monde catholique.

A la faveur d'une humilité feinte, de quelques négociations sagement conduites, Pierre de Léon s'était acquis une réputation et des amis. Parvenu aux premières dignités de l'Eglise, avec une rapidité qui étonna l'univers, il s'était fait à lui-même une tentation de la tiare. Superbe rival d'Innocent II, légitimement élu, porté par les habitants de Rome, dont il était l'idole, il espéra de forcer tous les potentats catholiques à le proclamer chef de l'Eglise. Sous le nom d'Anaclet, il régnait, commandait en maître, mais sans droits : avec le droit le plus sacré, Innocent était négligé, opprimé. Le serpent triomphait, la colombe gémissait, et l'Eglise incertaine n'osait presque pas décider entre le pontife, légitime successeur des apôtres, et le pasteur mercenaire qui ne rougissait pas d'en usurper l'autorité. Mais si ce dernier avait pour lui la prévention, la politique, la cabale, il avait contre lui le bon droit, la justice, Bernard et Norbert... Pour surprendre la religion de Norbert, pour colorer à ses yeux l'attentat

Digitized by Google

d'une usurpation, l'antipape séducteur essayera toutes les voies que lui suggère un génie fertile en ressources. Il multipliera les lettres obligeantes, les détours artificieux, les promesses flatteuses, tout ce qui pourrait intéresser dans une cause suspecte une âme susceptible d'ambition.... Ah! il connaît mal le prélat équitable auquel il croit confier le succès d'une entreprise odieuse. Norbert dédaigne les offres brillantes que lui prodiguent l'intérêt et l'injustice. Tout entier à l'Eglise, à la vérité, il en respecte les droits. Ce sont les seuls qu'il s'empresse à soutenir. Ennemi déclaré d'un homme qui ose tenter de le rendre complice de ses forfaits, tantôt il réclame contre lui l'autorité de Lothaire, et il la décide; tantôt il invite à l'obéissance d'Innocent toutes les puissances de l'empire, et il les y soumet. Par lui, toute l'Allemagne est ramenée à l'uniformité des opinions. Bientôt il vole au concile de Reims venger la vérité et son pontife. Là, les deux plus éclatantes lumières de l'Eglise, Bernard et Norbert, s'accordent à fixer la tiare sur la tête la plus digne de la porter. Tandis que Bernard, au concile d'Etampes, achèvera de persuader la France, Norbert consommera le même ouvrage à la cour de l'empereur. Il conduira ce prince jusque dans Rome, où, sous ses armes victorieuses, tombera le parti du faux pontife, et s'anéantiront ses fureurs.

Couvert de gloire, pacificateur des troubles, chargé des trophées de la foi, interprète, oracle, conservateur de la vérité, Norbert reparaît dans Magdebourg. De nouveaux succès y couronnent son ministère. Hélas! son peuple ne le revoit, ne le possède, que pour bientôt le pleurer. Epuisé de travaux, comblé de mérites, respecté de ses ennemis, chéri de ses disciples, utile encore à son troupeau, il meurt... Il meurt, et ses cendres précieuses deviennent le sujet d'une contestation que je nommerais édifiante, si la charité avait su lui prescrire des bornes. Il meurt, et les rois accourent à son tombeau, les souverains pontifes immortalisent son nom, les évêques publient ses louanges, l'Eglise universelle honore sa mémoire. Il meurt, et le Brabant, et la Bohême le placent au rang de leurs protecteurs. Il meurt, et, même après sa mort, l'Eglise profite de ses leçons, de ses exemples. Il meurt, et, aux vœux des peuples qui réclament sa médiation puissante, les contagions cessent, les maladies se dissipent, la mort cède ses victimes. Il meurt, et son diocèse, défiguré par le luthéranisme, conserve pour lui un respect, une reconnaissance que ne peut affaiblir la succession des siècles. Norbert compte encore dans Magdebourg des disciples qui, malgré leurs erreurs, se nomment ses enfants, suivent ses lois, se vantent de faire constamment revivre son esprit, et de perpétuer dans l'Eglise, quoique séparés d'elle, le ministère de miséricorde et de vérité que lui confia la Providence : *Misit Deus misericordiam suam, et veritatem suam.*

La miséricorde et la vérité sont pour nous, mes frères, ce qu'elles ont été pour saint Norbert. La miséricorde fut le chercher dans ses égarements : dans nos égarements elle nous invite, elle nous presse. Ecoutons sa voix, suivons ses mouvements, et que notre conversion mette le comble à ses bienfaits. La vérité nous appelle à son secours; elle nous montre ses plaies; elle nous sollicite de réparer ses pertes, du moins par notre fidélité, s'il ne nous est pas donné, comme à Norbert, de lui ménager des victoires par notre zèle. Norbert changea les alarmes de l'Eglise en espérances, ses périls en triomphes. Alarmée de nos désordres, l'Eglise ne nous demande que des réflexions; et elle espère que nos réflexions feront naître nos remords. Elle craint pour nous les périls que nous ne craignons pas pour nous-mêmes. Le péril d'une vie coulée dans le sein de l'illusion, le péril d'une mort qui nous surprendra dans l'impénitence. Rassurons-la par la pureté de nos mœurs, par notre attachement à la foi. Nos exemples seront pour elle un triomphe, et pour nous un gage de l'éternelle félicité dont saint Norbert jouit dans le ciel.

PANÉGYRIQUE XXI.

SAINTE ELISABETH, FILLE D'ANDRÉ II, ROI DE HONGRIE, DUCHESSE DE THURINGE, PREMIÈRE RELIGIEUSE DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS;

Prononcé le jour de sa fête en 1746, dans l'église des Dames de Sainte-Elisabeth, vis-à-vis le Temple, et le lendemain dans l'église des RR. PP. Cordeliers du Grand-Couvent.

Patior; sed non confundor. (II *Tim.*, I, 12.)

Je souffre; mais je ne succombe pas sous le poids de mes souffrances.

La patience élève l'homme au-dessus de lui-même. Elle le rend capable de soutenir les plus difficiles épreuves. Jusque dans les disgrâces elle réussit à lui faire trouver un sort heureux. L'homme que la patience anime sait tout souffrir; disons mieux, il est supérieur aux plus violentes persécutions; il triomphe du monde quand le monde croit triompher de lui. *Patior, sed non confundor.*

Accoutumées, Mesdames, à vous former sur les vertus d'Elisabeth, n'avez-vous pas déjà reconnu son caractère dans le portrait moral que je viens de tracer? Ame grande, héroïque, elle voit par une révolution fatale ses jours de gloire changés en des jours d'humiliations. Elle voit l'univers, pour ainsi dire, conspirer contre elle; mais son cœur est à l'épreuve des événements. La prospérité n'a pu l'éblouir; l'adversité ne peut l'abattre. Dans la puissance, dans le diadème, sa modestie n'a vu qu'un fantôme de grandeur; dans les revers, dans les persécutions, sa patience voit un bonheur véritable. Heureuse sans orgueil, malheureuse

Digitized by Google

avec dignité, sa patience lui fait trouver dans la religion une couronne plus solide que celle dont un monde injuste ose la dépouiller. *Patior, sed non confundor.*

C'est donc comme le modèle de la patience chrétienne que je viens de représenter Elisabeth. Patience que le monde put attaquer, qu'il ne put faire succomber. Patience toujours combattue, toujours triomphante. La patience d'Elisabeth éprouvée par le monde : *patior :* premier point. La patience d'Elisabeth victorieuse du monde : *Sed non confundor :* Second point. Implorons, etc.

PREMIER POINT.

La patience chrétienne ne fut jamais l'ouvrage de la philosophie. C'est celui de la religion. Elle ne peut naître que de l'assemblage des plus sublimes vertus. Plus admirable, plus frappante que la gloire des miracles, la patience, dit saint Grégoire, est le comble de l'héroïsme chrétien. *Virtutem patientiæ miraculis majorem credo.*

Jamais patience plus vivement, plus constamment éprouvée que celle d'Elisabeth. Victime immolée à l'injustice, à la jalousie, à la fureur d'un monde toujours ennemi de la sainteté : sa vie est un martyre sans cesse renouvelé. Sa félicité même n'est pas sans trouble.

Le monde sait mêler de l'amertume dans les jours les plus heureux d'Elisabeth. Le monde est ingénieux à donner aux plus pures vertus d'Elisabeth les couleurs les plus odieuses. Le monde profite des disgrâces d'Elisabeth, pour lui susciter les plus violentes persécutions.

Quelle épineuse carrière pour sa patience ! et quelle générosité de sentiments nous allons voir éclater ! *patior.*

Jours heureux d'Elisabeth : ils semblèrent d'abord annoncer une gloire sans nuage, un bonheur constant. Née à l'ombre du trône, et pour le trône, elle lit sur les superbes mausolées des rois de Hongrie les noms immortels de ses pères. Leur grandeur passée annonce la grandeur qui l'attend. Elle voit les princes de son sang alliés aux plus augustes maisons de l'Europe, tenir en main le sceptre, donner des lois aux peuples. Tout ce qui est au-dessous de la couronne, est au-dessous d'elle. Elevée à la cour de Hongrie, bientôt produite à la cour de Thuringe, partout elle voit des sujets attentifs à démêler ses désirs, ingénieux à les prévenir, empressés à les exécuter. Elle voit les monarques jaloux de mériter son cœur, se disputer la gloire de lui ménager une destinée plus brillante, plus digne d'elle. Tout conspire à flatter son imagination, à faire sans cesse renaître à ses yeux des honneurs multipliés, d'immenses richesses, une puissance sans bornes. La plus vaste ambition ne peut rien concevoir qu'Elisabeth ne doive se promettre. Ou plutôt elle est tout ce qu'on peut souhaiter devenir. Un grand roi est son père ; il l'aime. Un prince souverain doit être son époux, il l'adore. Partout on admire ses charmes, on respecte sa vertu. Elle fait les délices des peuples, l'étonnement de la cour, l'espérance de la Thuringe. Est-il une félicité plus parfaite ?

Mais quelle félicité qui ne soit sujette aux révolutions ? Qu'ils s'écoulent rapidement ces temps d'une paix profonde ? Tandis que la cour de Thuringe jouit d'un doux repos, un événement imprévu frappe d'horreur toute la Hongrie, et prépare la patience d'Elisabeth au plus violent combat.

Le zèle venait d'armer André II contre les ennemis du nom chrétien. A la faveur de son absence, une conspiration se trame. Un sujet honoré de la confiance du prince abuse de son autorité. Ennemi du trône, dont il devrait être le soutien, c'est le trône même qu'il veut ensanglanter. Plus sa puissance est absolue, plus il croit devoir écarter les obstacles qui pourraient l'affaiblir. La prudence de la reine met un obstacle à son ambition. C'en est fait. Le respect, l'humanité, la religion ne peuvent rien sur son cœur. La reine est l'objet que sa politique redoute ; bientôt elle sera la victime de sa fureur. Il ose... Sa main enhardie au crime, porte le coup meurtrier. Le sang coule... Gertrude expire. Elisabeth l'apprend...

Ciel ! quel funeste nuage vient empoisonner ses plus beaux jours ! Délices de la cour, vous n'êtes plus rien pour elle. Vous n'offrez plus à ses yeux qu'une lugubre image. Tout irrite sa douleur. Tout l'accable. Elle vient d'être ravie à sa tendresse, cette mère que l'inclination, encore plus que le devoir, lui avait rendue la plus chère des mères. Sa vertu est la cause de sa mort. Sa mort est un crime ; et le criminel respire... Cruelle situation pour Elisabeth ! déjà son esprit agité la transporte sur le tombeau d'une mère trop digne de ses regrets. Elle laisse couler des larmes. Que fera-t-elle ? La nature demande vengeance. Mais la religion s'oppose à la nature. L'amour voudrait punir le crime. La vertu voudrait pardonner au criminel. La raison combat, la patience triomphe. O prodige de la sainteté naissante d'Elisabeth ! Le premier trait de sa patience est un miracle de générosité. Son cœur pourrait l'excuser de perdre un coupable ; sa religion lui dicte de sauver un chrétien. La patience ne se venge que par les bienfaits : *patior.*

Mais pourquoi m'arrêter à cette première époque ? La patience d'Elisabeth doit marcher d'épreuves en épreuves. Un revers amène un autre revers. Le monde a mêlé de l'amertume dans les jours plus heureux d'Elisabeth : bientôt il faudra donner des couleurs odieuses à ses plus pures vertus.

La cour, la religion ! Quelles écoles de sentiments contraires ! Qu'il est difficile de remplir les devoirs de l'une sans être exposé aux railleries malignes de l'autre ! A la cour, la puissance semble autoriser l'orgueil ; l'opulence fait naître l'insensibilité ; les plaisirs favorisent la mollesse ; le tumulte entretient la dissipation. Voir à la cour une

Digitized by Google

princesse, sur le cœur de laquelle la religion a plus d'empire que le faste pompeux du monde ; une princesse humble dans l'élévation, charitable dans l'opulence, pénitente au milieu des délices, fervente au milieu de la dissipation, le contraste est trop frappant pour qu'il ne soit pas sujet à la censure. On blâme toujours ce qu'on n'a pas le courage d'imiter. Le monde est intéressé à condamner ce qui le condamne. Plus Elisabeth est sainte, plus elle a d'ennemis. Ennemis impuissants! ils accusent les vertus d'Elisabeth ; ils lui donnent une vertu nouvelle ; le mérite de la patience : *Magis patiens, magis est sapiens.* (S. Thom.)

L'humilité sur le trône est un de ces prodiges, qui devrait forcer l'admiration des hommes. Une princesse attentive à se dépouiller de la majesté, qui l'environne ; aimant à se prêter aux souhaits de son peuple ; jalouse de gagner les cœurs par une bonté, qui la rend aimable, sans cesser de la faire respecter ; quel ravissant spectacle! Qu'il est grand d'être persuadé que le comble de la puissance doit exciter dans l'âme une émulation de vertu, et non pas un sentiment d'orgueil! Qu'il est grand, je ne dis pas d'écarter le frivole encens de l'adulation, la vraie vertu est au-dessus de la flatterie ; mais de mériter les éloges, et de les refuser! Alors la nécessité, qui force de recevoir les honneurs, est peut-être plus admirable que l'humilité, qui voudrait s'y dérober.

Mais surtout qu'Elisabeth me ravit, me transporte, quand, frappée du contraste de voir son Dieu sur la croix, et elle sur le trône, son humilité la rappelle à son néant ; quand, saintement avide d'humiliations, elle descend aux plus vils exercices de la religion ; quand, dans les transports de sa ferveur, elle vole, à l'ombre du sanctuaire, mettre aux pieds d'un Dieu couronné d'épines cette couronne brillante, dont son humilité ne lui permet pas de soutenir l'éclat!

Vous admirez, Mesdames ; mais un autre sentiment partage la cour de Thuringe. Que le monde juge peu sainement de la vertu! Dans la modestie d'Elisabeth, le monde ne croit apercevoir qu'affectation. C'est toujours un crime de se montrer vraiment chrétien où l'on se fait un mérite de ne le point paraître. Déjà la calomnie prête des sentiments hypocrites aux plus saintes actions d'Elisabeth : déjà l'autorité s'explique. Sophie, mère du landgrave de Thuringe, s'échappe contre Elisabeth en discours indécents. Elle juge, menace, condamne. Quand la jalousie anime le sexe, tout l'aigrit ; il ne pardonne pas même à la vertu. Mais la vertu s'élève au-dessus des revers. Il faut de grands combats pour éprouver les grands cœurs. Les disgrâces ne font que mieux connaître la sainteté. La valeur forme les héros profanes, la patience caractérise les héros chrétiens.

Qui pourrait rendre l'héroïsme d'Elisabeth? Sa patience la rend inaccessible au ressentiment. Elle pouvait opposer la vérité à l'imposture : sa conduite suffisait pour faire avouer à la cour injustement prévenue qu'on peut s'abaisser, sans se dégrader ; que les devoirs de religion ne blessent jamais les bienséances de la condition ; qu'il n'est de véritable grandeur que dans la sainteté. Mais la patience lui fait essuyer l'orage sans murmure. Elle souffre, se tait, pardonne. La patience met le comble à son humilité : *Magis patiens, magis est sapiens.*

Cependant de nouveaux combats se préparent. La vertu, qui devrait faire régner Elisabeth sur tous les cœurs, lui suscite de nouveaux ennemis ; sa charité. Charité d'Elisabeth, Mesdames, que de merveilles elle nous présente! Je croirais que la charité forme son caractère distinctif, si, dans sa charité même, je ne démêlais quelque chose de plus grand, de plus noble, de plus héroïque, la patience qui l'anime, l'épure, la couronne.

Non, la distance qu'il y a du trône à la misère n'est point capable de fermer les yeux d'Elisabeth sur la situation attendrissante des malheureux. Ce qu'elle ne peut éprouver par l'élévation de son rang, elle l'éprouve par les sentiments de son cœur. Par un esprit de religion, elle se met à la place de l'indigence infirme, ignorée ; elle en ressent toutes les horreurs. L'idée se grave dans son âme sensible et ne lui laisse plus estimer dans son état de grandeur, d'opulence, que la nécessité, le bonheur d'épargner à l'indigent la honte de se compromettre, l'humiliation d'essuyer des refus, le désespoir de périr sans secours.

A peine, à la face des autels, vient-elle de s'unir au landgrave de Thuringe, que son palais devient l'asile des pauvres. Bientôt sa charité libérale forme de plus grands projets. Aux pieds de son palais s'élève un édifice vaste, immense. Suivez successivement Elisabeth dans ces deux cours. L'une brillante, auguste, n'a pour elle aucun attrait. L'autre morne, lugubre, est le centre où sa charité la fixe. Empruntée au milieu des courtisans elle se plaît au milieu des pauvres. Insensible aux honneurs que les premiers lui rendent, elle prête une oreille attentive aux plaintes que les seconds lui portent. Ingénieuse à démêler l'indigence, prompte à la secourir, on dirait que d'un même regard elle perce les plus sombres retraites de ses vastes Etats. Tout à la fois mille malheureux sont arrachés au tombeau, où la misère allait les ensevelir. Les soins d'Elisabeth leur ménagent un sort aussi heureux qu'ils l'eussent trouvé dans le sein de l'opulence.

C'est à ces saintes occupations qu'Elisabeth se livre tout entière. Quel charme, pour elle de les multiplier sans cesse, de les perpétuer! Elle voudrait pouvoir se dérober à tout autre devoir. Elle voudrait n'avoir d'autre cour que les hôpitaux, d'autres courtisans que les pauvres, d'autre trône que le cœur des malheureux.

Tous les cœurs, en effet, lui sont acquis.

Digitized by Google

Heureuse et digne de l'être, Elisabeth fait le bonheur de la Thuringe. Tandis que le prince est occupé aux affaires de l'empire, il fait Elisabeth dépositaire de ses libéralités. L'un médite des projets de politique : l'autre produit des miracles de charité. La Thuringe applaudit à la valeur de Louis : elle ne sait comment reconnaître les bienfaits d'Elisabeth.

Je me trompe : les temps sont changés. La haine a pris la place de l'amour. La charité d'Elisabeth n'est plus qu'un fantôme de vertu. Le monde toujours insensible à la misère, lorsqu'il n'en est pas la victime, le monde accuse, condamne les généreux sentiments d'Elisabeth.

Dans ces jours funestes, où les ravages d'une famine universelle répandent par toute la Thuringe l'alarme, la désolation, le désespoir ; dans ces jours malheureux, Elisabeth s'efforce-t-elle de réparer l'injure des temps ? Chrétiennement prodigue, sacrifie-t-elle au besoin de son peuple, ses trésors, sa vie même ? L'envie s'arme contre elle : ses aumônes sont rendues suspectes ; ses bienfaits sont traités de profusions indiscrètes. On ose l'accuser au tribunal même de son époux, comme si pour soutenir les intérêts de son peuple, elle cessait de soutenir les intérêts de l'Etat.

Sa charité l'entraîne-t-elle dans l'obscurité des prisons ? On veut, ou que la vanité la guide, ou que ses démarches soient au-dessous de son rang.

Applique-t-elle ses lèvres augustes sur les plaies envenimées d'un malheureux, qui, par le genre de ses disgrâces, écartait de lui la charité même ? Dans l'héroïsme de cette action, le monde injuste ne veut trouver que l'accès d'un délire constaté, comme si c'était une faiblesse de triompher de la nature.

Vous l'accusez en vain, ennemis de sa vertu. Jamais, jamais vous ne vaincrez sa patience. C'est une colonne inébranlable, qui soutient sa charité. Sa patience ne sait pas céder aux obstacles. Accusez sa charité d'illusion : vous ne la verrez que plus empressée à multiplier ses aumônes ; et jamais capable d'en faire une vaine ostentation. Accusez sa ferveur d'affectation : vous ne la verrez que plus attentive à se dérober au tumulte de la cour, plus intimement unie à Dieu, et toujours jalouse de laisser ignorer au monde les extases qui la ravissent. Accusez, accusez sa pénitence d'indiscrétion : vous ne la verrez que plus appliquée à fuir les délices ; à réprimer les mouvements de ses passions ; et toujours habile à cacher sous l'or et sous la pourpre, dirai-je les armes de sa mortification, ou les instruments de son supplice ? Sa patience est inébranlable au milieu de tous les assauts. C'est une digue contre laquelle viennent se briser les efforts impuissants de ses ennemis.

Mais il est temps de la montrer dans tout son jour. Le monde ne se contente pas de donner aux vertus d'Elisabeth les couleurs les plus odieuses : il profite des disgrâces d'Elisabeth, pour lui susciter les persécutions les plus violentes.

Le trône impérial était alors occupé par un prince qui avait toutes les parties qui font le grand prince. Esprit élevé, il réunissait les connaissances les plus opposées : la religion, les affaires, la politique, la guerre. Libéral, magnifique, intrépide, Frédéric II était sans contredit un des plus puissants monarques de son siècle. Heureux ! s'il n'eût pas obscurci tant de brillantes qualités par des défauts indignes d'un empereur. Vindicatif, sévère, cruel ; peu religieux à garder ses paroles. Artificieux, dissimulé, sacrifiant toujours la voix de la conscience à la voix de l'ambition. Déjà les fameux démêlés qu'il avait eus avec la cour de Rome avaient attiré sur lui les foudres du Vatican. Depuis longtemps l'Eglise l'appelait à son secours contre la puissance ottomane. Lui-même à la face des autels en avait fait à Dieu la solennelle promesse. Mais toujours suspendu entre les intérêts de l'empire et les intérêts de la foi, il veut, il se rétracte, il balance... Cependant Rome presse, menace. Frédéric résiste longtemps par politique, et se détermine enfin par religion.

Déjà d'éclatants préparatifs annoncent que bientôt la croix s'élèvera sur les débris du mahométisme. Déjà les princes d'Allemagne se réunissent. Déjà le landgrave a quitté la Thuringe. La religion l'appelle. Il n'est plus à Elisabeth. Hélas ! que le zèle du prince devait coûter de larmes à la princesse ! Elle a réprimé les sentiments de la nature, pour n'écouter que les inspirations de la grâce. Son devoir a triomphé de sa tendresse. Son cœur aurait voulu s'opposer aux desseins du landgrave : sa piété l'y fait consentir. Mais le sacrifice n'est encore qu'imparfait. Les décrets de la Providence lui sont cachés. Elisabeth ignore les disgrâces qui lui sont préparées. Elle ne le reverra plus, ce tendre époux qu'elle consacre à la religion. Lieux sacrés, lieux teints du sang de Jésus-Christ, vous allez donc être arrosés du sang de ce nouveau martyr. Non, non, Mesdames : Louis trouve le tombeau avant que d'avoir commencé sa carrière, victime de son zèle avant d'avoir pu l'exercer, il arrive à Otrante. La maladie l'attaque, le consume. Il meurt.

Il meurt... Ah ! chrétiens, Elisabeth pourra-t-elle lui survivre ? Fatal moment, qui lui fait sentir toute l'amertume de sa situation ! Terrassée par ce foudre imprévu, elle demeure sans mouvement. Sa douleur suspend ses larmes. La parole expire sur ses lèvres tremblantes... Affliction trop légitime ! Jamais prince plus digne de regrets ; et surtout des regrets d'Elisabeth. L'empereur perd un prince l'appui de sa couronne, l'ornement de son empire ; les peuples redemandent un bienfaiteur ; les malheureux pleurent un père. La religion gémissante réclame un de ses protecteurs. Elisabeth réunit toutes ces pertes. En elle seule se réunissent tous les motifs de douleur partagés dans les autres.

Mais, que dois-je admirer ici davantage,

Digitized by Google

ou ses pleurs, ou sa vertu? O cœur vraiment généreux! Elisabeth ne sait pas se refuser aux sentiments de la nature; mais elle ne sait pas s'échapper en plaintes indiscrètes. Elle n'accuse pas le ciel d'injustice. Elle n'accuse pas le landgrave de témérité. Il me semble l'entendre s'écrier dans les pieux mouvements d'une tristesse sans feinte et sans excès : *Obmutui, quoniam tu fecisti.* (*Psal.* XXXVIII, 13.) Vous blessez mon cœur, ô mon Dieu, du trait qui m'est le plus sensible. Vous me privez d'un prince, l'objet de ma tendresse, la consolation de mes jours, la source de mon bonheur, un autre moi-même. J'adore en silence votre main qui me frappe. Il est de votre justice de m'éprouver : il est de mon devoir de me taire : *Obmutui, quoniam tu fecisti.*

Admirable résignation! patience héroïque! Mais, chrétiens, vous ne connaissez encore qu'imparfaitement l'âme d'Elisabeth. Vous ne connaissez que les prémices de ses revers. Les disgrâces amènent les persécutions. La Thuringe change de face. Dans son époux Elisabeth a perdu son unique protecteur. Tout conspire à renverser sa puissance. Parmi ses sujets mêmes, il ne lui reste plus que des envieux, des ennemis. Un peuple rebelle ose persuader au prince Henri de Thuringe, frère du landgrave, de s'emparer du gouvernement au préjudice de l'héritier légitime. La même disgrâce enveloppe Elisabeth et les princes ses enfants. On ose l'attaquer jusque dans son palais. Ce n'est plus sa vertu qu'on blâme; on insulte à sa douleur. Plus de ménagement : plus de respect. La fureur s'arme, la haine éclate. Indignement arrachée du trône; sans puissance et sans ressource; abandonnée à elle-même, inutilement elle cherche un asile assuré contre les poursuites de ses infidèles sujets; méconnue, dédaignée, on la rejette, on l'outrage. Elisabeth est étrangère dans ses propres Etats.

Quel contraste étonnant entre ce qu'elle était et ce qu'elle est! Elle était au comble de la puissance : elle est dans le plus profond abîme des humiliations. Dans le sein de l'opulence, elle était la ressource des malheureux : malheureuse elle-même, on ne daigne pas s'attendrir sur sa misère. Elle devient en quelque sorte au-dessous même de ses sujets. Les délices et les afflictions, l'autorité et la dépendance, le trône et une étable : étrange alternative, Mesdames! Je cherche Elisabeth dans Elisabeth. Je me trompe : je la retrouve toujours dans l'héroïsme de ses sentiments. Tout change, sa vertu ne change pas. Le monde peut éprouver sa patience : *patior;* sa patience sera victorieuse du monde : *sed non confundor.*

SECOND POINT.

Par sa patience, Elisabeth ramène à la vérité un monde injuste, que la prévention avait séduit. Elle force à la reconnaissance un monde ingrat, qui avait abusé de ses bienfaits. Elle s'attire les respects d'un monde tyrannique, qui l'avait persécutée.

Ces traits ne suffisent-ils pas pour rendre cette idée? la patience d'Elisabeth victorieuse du monde : *Patior, sed non confundor.*

Que la prévention a d'empire sur l'esprit de l'homme! Elle se forme aisément, difficilement elle se détruit. Ses impressions sont puissantes; ses suites sont dangereuses. Il n'appartient qu'à la patience la plus héroïque de la vaincre.

La prévention seule avait suscité l'orage contre Elisabeth. Ne croyez pas que je peigne, dans Henri de Thuringe, un prince jaloux de son autorité, cruel par tempérament, ennemi de la vertu parce qu'elle fait ombrage à ses vices; un prince qui sacrifie la religion à la politique, le devoir à l'intérêt; un prince inaccessible au sentiment, qui ne monte sur le trône que pour constater son autorité par les scènes les plus tragiques. Laissons, laissons jouir ses cendres du repos dont il fut quelque temps le perturbateur. Ses premières démarches annoncèrent un tyran : il ne l'était pas. Ne jugeons point de son cœur par sa conduite. Il n'eût jamais été injuste, s'il n'eût jamais été prévenu. Trop jeune pour ne pas se laisser surprendre par de spécieuses raisons, incapable de saisir le vrai, peu propre à démêler l'animosité qui se cache sous les dehors du zèle, et la vertu injustement accusée d'hypocrisie, Henri ne devient le persécuteur de l'innocence que parce qu'il ne la connaît pas. Pour qu'il la connaisse, il faut que la prévention s'efface. Ce prodige est réservé à la patience d'Elisabeth. *Hæc est victoria quæ vincit mundum.* (*Joan.*, V, 4.)

Jusqu'ici la grande âme d'Elisabeth, dans les souffrances, n'avait eu que le ciel pour témoin; mais bientôt elle devait s'attirer les regards de l'Allemagne étonnée. Son cœur devait se développer par une suite d'événements. De plus grandes disgrâces découvrent de plus sublimes vertus.

Etudiez la conduite d'Elisabeth, ennemis jaloux de sa gloire, vous la contemplerez exposée à la rigueur de la saison, pendant l'obscurité d'une nuit profonde, implorant le secours de ceux qui, si souvent, en avaient reçu d'elle. Vous la verrez toujours supérieure à ses humiliations, insensible à ses propres disgrâces, répandre des larmes sur le sort rigoureux des princes ses enfants; vous la verrez sacrifier ses intérêts à la religion, et ne s'intéresser uniquement que pour ceux qui partagent ses revers. Contente de sa destinée, elle est la seule pour qui elle ne sente pas les horreurs de l'adversité.

Suivons ses pas dans ce temple auguste qu'elle fait retentir des plus solennelles actions de grâces. La victoire dont elle vient rendre hommage à l'Eternel, c'est la victoire qu'elle a remportée sur elle-même. Elle a vaincu le monde en perdant ses honneurs sans regret; sa patience lui fait trouver les trésors de l'opulence dans le sein de la misère, et dans le sein des humiliations le premier trône de l'univers. *Hæc est victoria quæ vincit mundum.*

Digitized by Google

Mais un nouveau miracle de patience prépare aux ennemis d'Elisabeth un nouveau sujet d'admiration. Un prélat, grand par sa naissance, plus grand par sa vertu, l'évêque de Bamberg, apprend la triste situation d'Elisabeth. Un zèle ardent l'anime. Moins jaloux de venger son sang méprisé que d'arracher une illustre victime à la fureur injuste de ses ennemis, il forme un projet que la politique et la raison ne semblent pas devoir désavouer. Ingénieux à dérober Elisabeth au souvenir de ses disgrâces par le faste pompeux d'une cour brillante, il se prépare à lui ménager une nouvelle alliance. Il sait que les premiers princes d'Allemagne se feront un bonheur de la rechercher. Un seul obstacle suspend, arrête le bonheur d'Elisabeth : Elisabeth elle-même. En vain la prudence d'un oncle s'étudie-t-elle à s'insinuer, à persuader. Elisabeth s'est déterminée. Vastes idées de la politique vous ne la ferez pas changer. Elle préfère sa triste situation au sort le plus brillant. Elle craint plus le séjour des grandeurs, les délices de la cour, que la haine de ses envieux et la fureur de ses ennemis.

C'était, Mesdames, par cette admirable conduite, qu'Elisabeth devait insensiblement dessiller les yeux d'un peuple prévenu. La Thuringe étudie de loin tous les mouvements d'Elisabeth. On commence à la connaître quand on ne la possède plus. Sa patience frappe, étonne. La réflexion s'empare des esprits. Faites, grand Dieu, faites naître une occasion favorable, et bientôt une seconde révolution rendra Elisabeth à sa grandeur avec autant d'éclat, qu'elle en a été d'abord dépouillée avec humiliation. Il faut que, par un prodige de modération, sa patience enchaîne tous les cœurs, comme elle a déjà commencé de vaincre les préjugés de l'esprit.

Qu'on se rappelle ici cette lugubre cérémonie, où les princes de l'empire viennent rendre le corps inanimé du landgrave de Thuringe au tombeau de ses aïeux. D'abord, se présentent les images les plus touchantes. Les restes précieux d'un tendre époux rouvrent dans le cœur d'Elisabeth une plaie qui saigne encore. Sa vive douleur s'aigrit à la vue de l'objet qu'elle regrette. Sa religion la rappelle à elle-même. Le triste spectacle qui s'offre à ses regards, ne lui permet pas de retenir ses pleurs. Immobile, accablée, on dirait qu'elle expire sur le corps de son époux expiré.

Mais pourquoi, mes frères, peindre la douleur d'Elisabeth ? je ne dois vous entretenir que de sa patience. Peut-être ai-je effacé déjà les grandes idées que vous aviez conçues de son intrépidité. Est-ce là, me dites-vous, est-ce là cette Elisabeth dont le courage mâle s'élevait au-dessus des plus cruelles disgrâces? Oui, j'ose le dire, cette grande âme est toujours elle-même. Les situations les plus critiques ne servent qu'à mieux faire éclater sa vertu. La douleur d'Elisabeth est respectable; elle n'ôte rien à l'héroïsme de son cœur.

Connaissez-le, peuple de Thuringe, tel que vous n'auriez jamais dû le méconnaître. Connaissez-le, ce cœur que les revers ne peuvent abattre, que votre infidélité ne peut changer, et que votre bonheur intéressera toujours. La route des honneurs s'ouvre au mérite d'Elisabeth. Le sang de mille malheureux peut cimenter sa grandeur nouvelle ; elle peut élever sa puissance sur la ruine de ses ennemis. Qu'elle parle : le tombeau du landgrave va devenir le théâtre d'une guerre sanglante. Qu'elle parle : mille vengeurs se lèveront; le rebelle sera puni. Le crime sera dans les fers. La vertu sera couronnée.

Mais non, Elisabeth ne souffrira jamais que les larmes d'un peuple malheureux servent de trophées à sa gloire. Ses sujets sont coupables; mais ils sont ses sujets. Loin de les accuser, elle cherche à les dérober à l'orage qui les menace. Elle veut les désarmer par sa patience, et non pas les accabler par son autorité. Elle refuserait une couronne que le cœur de son peuple ne lui donnerait pas.

Sera-t-on surpris à présent si, dans toute la Thuringe, l'obéissance succède à la rébellion? Non, non, la patience d'Elisabeth est un charme vainqueur qui captive toutes les volontés. Les cœurs de son peuple lui servent comme autant de degrés pour remonter au faîte de la grandeur. Les princes de l'empire l'ont soutenue, j'en conviens; l'usurpateur a été menacé, le peuple intimidé : mais la vertu d'Elisabeth a triomphé. La prévention n'a cessé que parce qu'Elisabeth a su la détruire. Sa puissance n'aurait été capable que de la faire craindre; sa patience la fait aimer. Après avoir ramené à la vérité un monde injuste que la prévention avait séduit, Elisabeth force à la reconnaissance un monde ingrat, qui avait abusé de ses bienfaits : ***Hæc est victoria quæ vincit mundum.***

L'ingratitude est un monstre, l'opprobre de la raison, l'horreur de l'humanité; c'est moins un vice que le plus noir de tous les crimes. Payer la tendresse par l'indifférence, l'amour par la haine, les bienfaits par les outrages, qu'est-il de plus odieux? C'est le sentiment le plus injurieux au cœur de l'homme, et cependant un sentiment dont le cœur de l'homme n'est que trop souvent susceptible. Il est moins rare de voir des hommes pencher vers l'ingratitude que de voir des hommes parfaitement reconnaissants.

Elisabeth l'éprouve. Je vous l'ai représentée, Mesdames, dans les jours de la prospérité et dans le temps de sa disgrâce. Dans la prospérité, vous l'avez vue sacrifier tout aux intérêts de son peuple : on eût dit que le bonheur de ses sujets semblait décider de sa propre félicité. Dans l'adversité, vous l'avez vue devenir le jouet de ce même peuple dont elle avait fait les délices. On eût dit que le spectacle de ses disgrâces avait effacé le souvenir de ses bienfaits.

Mais, ô changement imprévu! la voilà

Digitized by Google

rendue à tout l'éclat de sa première grandeur. La flatterie cesse de se faire entendre à l'usurpateur. La vérité se produit; l'innocence triomphe. Henri, l'injuste Henri se montre le soutien d'Elisabeth, après en avoir été le persécuteur. Sophie, dont les mépris injurieux avaient autorisé la révolte du peuple, l'altière Sophie change ses mépris en respects. Jamais Elisabeth ne jouit d'un calme si parfait. Sa gloire n'est obscurcie par aucun nuage. Sa vertu n'a plus d'envieux. Maîtresse souveraine de ce peuple dont elle vient d'éprouver l'ingratitude, vous croyez qu'elle va lui faire sentir les redoutables effets de son indignation. Il semble que sa gloire soit intéressée à faire rentrer dans le devoir des sujets mutinés. Une vengeance éclatante est quelquefois nécessaire. Quand cette vengeance entraîne la sûreté d'un Etat, ce n'est plus un crime : c'est un devoir, c'est une vertu.

Elisabeth le sait; elle n'ignore pas combien il importe de punir les chefs d'une révolte; mais elle veut que les cœurs ingrats se condamnent eux-mêmes. Elle veut humilier ses ennemis, mais c'est par ses bienfaits. Par de nouveaux bienfaits, elle veut les forcer à la reconnaissance. C'est là le seul avantage qu'elle veut remporter sur ses envieux, la seule vengeance qu'elle croit digne d'elle. Elle ne connaît rien de plus grand que de triompher de ses ennemis par la douceur, quand on peut en triompher par la puissance. Son cœur sera toujours un rempart impénétrable au plus juste ressentiment. Les premiers auteurs de ses disgrâces sont ceux mêmes auxquels elle fait éprouver davantage la magnificence de sa libéralité.

J'en appelle à cette âme vile, insensible, intéressée, qui osa donner à la Thuringe l'odieux spectacle de l'ingratitude la plus marquée. Le Ciel l'avait fait naître dans l'obscurité, dans l'indigence. La charité généreuse, presque prodigue d'Elisabeth, l'avait fait passer, du sein de la poussière, aux douceurs d'une vie aisée. Sensible, pénétrée, rien ne semblait pouvoir exprimer la vivacité de sa reconnaissance. Vaines protestations. Sa bouche n'était pas l'interprète de son cœur. Elle jouait la reconnaissance, elle n'en était pas capable. Un instant dévoile l'artifice. Celle qui paraissait la plus reconnaissante se montre bientôt la plus ingrate. Celle qui ne pouvait assez exalter Elisabeth sur le trône, c'est elle-même qui ose méconnaître Elisabeth dans les jours de ses disgrâces. C'est elle qui ose insulter aux malheurs d'Elisabeth; qui tourne contre elle des mains pleines de ses bienfaits. C'est elle qui semble enchérir sur l'acharnement de ses plus mortels agresseurs.

Cœur dénué de sentiments, c'est à vous que j'en appelle. Vous frémîtes, lorsque vous vîtes remonter au comble des grandeurs celle que vous aviez indignement outragée dans l'humiliation de ses revers; une juste horreur vous fit appréhender la foudre prête à vous écraser. Ah! vous ne connaissiez pas la vertu d'Elisabeth.

Venez, venez admirer sa patience : ou plutôt venez prendre part à ses libéralités; Vous avez été insensible à ses disgrâces, elle sera toujours sensible aux vôtres. Elle oublie l'ingratitude, pour secourir la misère. Elle ne sait pas se répandre en reproches. Elle ne sait que multiplier ses bienfaits. Si vous n'êtes pas capable de l'aimer par reconnaissance, elle veut au moins que vous l'aimiez par intérêt.

Obliger ainsi des ingrats; n'est-ce pas là, Mesdames, le plus généreux effort de la patience chrétienne? Aussi, quels triomphes sur tous les cœurs cette patience n'assure-t-elle pas à Elisabeth? *Hæc est victoria quæ vincit mundum.*

Tansportons-nous en esprit à la cour de Masburg. Ce n'est plus ce calme apparent qui toujours amène un nouvel orage; le préjugé est détruit. J'entends mille voix unanimes célébrer la gloire d'Elisabeth. Les peuples lui applaudissent par réflexion, comme ils l'ont condamnée par caprice. Les grands l'avaient censurée par envie, ils l'admirent avec étonnement. L'Allemagne entière a les yeux fixés sur Elisabeth. Sa réputation perce jusque dans la capitale du monde chrétien. Grégoire IX félicite l'Allemagne de posséder un trésor si précieux. Dans le vicaire de Jésus-Christ, Elisabeth trouve un admirateur, un soutien, un panégyriste. En un mot, par sa patience, Elisabeth s'attire les respects du monde même qui l'avait persécutée.

Ce n'est plus dans le tumulte de la cour que je dois vous représenter la duchesse de Thuringe : sa vertu dans le silence de la retraite va vous donner un spectacle encore plus ravissant.

La mort venait de ravir à la religion un héros chrétien qui avait été l'ornement, l'oracle, le prodige de son siècle. Modèle, apôtre du renoncement évangélique, il avait porté le joug de la pénitence; il avait appris aux autres à le porter. Il avait formé par ses exemples un peuple riche dans la pauvreté, content dans les souffrances, heureux dans les humiliations. Son tombeau devenu le théâtre des plus éclatants prodiges, annonce sa gloire, sa puissance. Les peuples implorent son secours, les grands honorent sa mémoire. L'oracle émane du trône de l'Eglise. Rome permet de rendre un hommage solennel aux vertus de François d'Assise. Elisabeth s'empresse de les imiter.

Saintement jalouse de reproduire en elle l'esprit de ce nouvel Elie; fille auguste d'un si respectable patriarche, la duchesse de Thuringe foule aux pieds l'idole du monde, se soumet à la règle la plus austère. Je la vois oublier l'autorité dans l'obéissance, l'éclat du diadème dans l'obscurité de la retraite, les délices de la cour dans les bras de la croix.

Je ne répondrai pas ici à la critique, qui semble répandre un doute spécieux sur la retraite d'Elisabeth, et qui voudrait lui ravir

Digitized by Google

l'avantage d'avoir couronné les vertus du trône par les vertus de la vie religieuse. On la regarde seulement comme protectrice puissante d'un ordre dont elle fut l'ornement, la gloire. C'est un sentiment particulier, que l'autorité des souverains pontifes semble condamner, qu'une tradition constante semble désavouer, qu'un sentiment presque universel semble renverser, anéantir.

Pourquoi le monde veut-il envier à l'ordre de Saint-François la gloire d'avoir possédé Elisabeth ? Le monde n'était plus digne de la posséder. C'était dans le silence de la vie religieuse que le monde devait venir l'étudier. C'était là, qu'à la vue des sublimes vertus d'Élisabeth, le monde devait avouer l'injustice des procédés qu'il avait eus pour elle. C'était là que le monde devait apprendre combien Élisabeth était digne des respects qu'il lui avait si longtemps refusés.

La sainteté est en quelque sorte semblable à ces peintures dont les beautés ménagées avec art ne paraissent que dans un certain point de vue. La piété qu'on aperçoit dans le lointain, frappe davantage que celle qui s'offre sans cesse à nos regards. Elisabeth à la cour paraissait moins admirable que dans la retraite. La retraite semble prêter un nouvel éclat à ses vertus, et surtout un nouvel héroïsme à sa patience.

Avec quelle patience, en effet, ne suit-elle pas les ordres rigoureux d'un directeur, dont le zèle l'emporte quelquefois sur la prudence. Figurez-vous un homme vertueux, mais d'une vertu trop austère. Incapable de rien accorder à la faiblesse humaine, parce qu'il sait déraciner toutes les faiblesses de son cœur. Exact jusqu'au scrupule, ferme jusqu'à la sévérité. Habile à dévoiler l'âme d'Elisabeth, tantôt il étudie ses désirs pour les combattre ; tantôt il démêle ses penchants pour les détruire. Toujours il est ingénieux à lui ménager les mortifications les plus sensibles. Forme-t-elle des projets de charité ? Il la force de suspendre ses bienfaits. Aime-t-elle à se répandre dans une société de compagnes choisies ? Il sait en rompre l'habitude, en briser les liens. Arbitre souverain de toutes les démarches qu'elle médite, il exerce sur elle un empire qu'on croirait tyrannique, s'il n'avait pas pour objet la perfection d'Elisabeth.

Mais un dernier trait mettra le comble à la rigidité du directeur et à la patience de la sainte. Une jeune princesse fait l'espérance et la consolation d'Elisabeth, son auguste mère. Elisabeth se fait un devoir de former ce tendre cœur aux sentiments de religion. Elle voit déjà ses soins heureusement récompensés. Hélas ! un ordre cruel lui ravit ce cher objet de ses travaux. Conrard, l'inflexible Conrard, croit apercevoir un amour trop humain dans la tendresse d'Elisabeth pour Sophie. Rien ne l'arrête. Malgré les larmes, malgré les prières, il détruit l'union la plus légitime, parce qu'il croit y trouver un obstacle à la sainteté d'Elisabeth. Coup trop sensible ! fatale séparation ! Mais la patience d'Elisabeth ne succombe pas : *Patior, sed non confundor.*

Elle respecte les décrets de Dieu dans les ordres de son directeur. On peut éprouver sa vertu, mais non pas la vaincre. Que vois-je ? Cet homme, attentif à combattre la volonté d'Elisabeth, ne peut s'empêcher d'exalter la constance de son ouvrage. Censeur rigide, et tout à la fois sincère admirateur, il respecte dans Elisabeth, non pas son courage, mais l'ouvrage de la grâce ; il exerce en même temps sa patience pour le ciel, et la donne en spectacle au monde.

Le monde ne regarde plus Elisabeth que comme un prodige de vertu. Le monde, qui n'avait pas cru trouver assez d'opprobres pour lui multiplier ses persécutions, ne croit plus avoir assez d'éloquence pour célébrer ses triomphes. Le monde vient céder à la patience d'Elisabeth une conquête dont il faisait gloire.

Un seigneur de la cour de l'empereur, nourri dans les délices ; né pour briller dans le monde, pour y plaire ; à la vivacité de la jeunesse il joint l'éclat des richesses, la grandeur de la naissance. Noble, politique, spirituel, habile à s'insinuer par les grâces de son éloquence, il avait enchaîné mille cœurs ; une funeste habitude le captivait dans le vice ; la volupté était son idole ; il paraissait être lui-même la volupté, l'idole de la cour.

Qu'il est difficile d'arracher au précipice un homme qui s'y plaît ! Qu'il est difficile de persuader la vertu à qui sait l'art de persuader le vice ! La prudence du siècle est féconde en retranchements. Elle sait résister à la force de la raison. Elle triomphe souvent de la conviction même. La patience, la seule patience peut la désarmer.

Elisabeth a parlé, elle a prié, elle a persuadé ; elle a même convaincu. Inutiles efforts. Le courtisan convaincu n'est pas converti. Le prodige de sa conversion n'est pas l'ouvrage d'un jour. Ce n'est plus un esprit aveugle qu'il faut éclairer ; c'est un cœur chancelant qu'il faut déterminer. Les prières ferventes d'Elisabeth pourront l'embraser, ce cœur insensible ; mais sa patience seule pourra le fixer, le soumettre, le changer. Un miracle d'Elisabeth prépare à la conversion ; mais la sainteté d'Elisabeth l'achève.

C'est ainsi que par sa patience, Elisabeth triomphe du monde : *Hæc est victoria, quæ vincit mundum.* Il est temps enfin que Dieu même la couronne. Il la couronne, Mesdames. J'aurais pu vous montrer Elisabeth dans les épreuves, les persécutions, récompensée par les ravissements, par les extases. J'aurais pu vous dire que, privée du trône, au milieu de ses infidèles sujets, elle exerce un empire absolu sur les êtres inanimés ; que les éléments semblent obéir à sa voix, et la mort respecter sa puissance. Mais des prodiges sans nombre demanderaient un discours sans bornes : et je n'ai déjà que trop excédé les limites que le temps prescrit.

Arrêtons-nous aux derniers instants qui terminent une vie si éclatante. C'est sur le

Digitized by Google

lit de la mort qu'Elisabeth doit fixer notre attention. A peine a-t-elle commencé sa carrière, qu'elle en aperçoit le terme fatal. Monde trompeur, vous ne l'avez jamais intéressée : elle vous voit fuir devant elle avec cette indifférence raisonnée qui caractérise les chrétiens. Le ciel occupe tous ses désirs. Elle ne souhaiterait de vivre qu'afin de perpétuer son martyre. Humble, pénitente, dans les sentiments d'une patience invincible, elle expire, elle meurt sans regret.

Mais, que de regrets sa mort ne fait-elle pas naître ! Quel lugubre spectacle dans toute la Thuringe ! En vain les miracles se multiplient; en vain le ciel semble inviter la terre à changer sa douleur en respect; sa douleur est toujours la même. On respecte la puissance d'Elisabeth, et on pleure sa personne. On respecte sa sainteté, et on regrette ses bienfaits.

Bientôt les grands exemples de patience qu'Elisabeth a donnés au monde, déterminent l'Eglise à placer son nom dans les fastes des saints. Mais l'Eglise se félicite encore davantage de voir Elisabeth survivre à elle-même. Les siècles s'écoulent, et l'esprit d'Elisabeth subsiste toujours. Même ferveur, même pénitence. Si la charité patiente trouve ici moins d'occasions pour s'exercer, moins de victoires à remporter, les sentiments ne sont pas moins généreux, moins héroïques, moins parfaits. Dans les mêmes épreuves, on admirerait la même fidélité.

Marchons, chrétiens auditeurs, marchons avec Elisabeth dans les sentiers de la patience chrétienne. Montrons-nous toujours supérieurs aux épreuves du monde. Si le monde mêle de l'amertume dans nos jours les plus heureux, s'il donne des couleurs odieuses à nos plus pures vertus, s'il profite de nos disgrâces pour nous susciter les plus violentes persécutions, opposons-lui toujours une patience à l'épreuve de tous les événements. Par notre patience, ramenons à la vérité un monde injuste que la prévention aura séduit; forçons à la reconnaissance un monde ingrat qui aurait abusé de nos bienfaits; attirons-nous les respects d'un monde tyrannique qui nous aurait persécuté. Ainsi nous pourrons dire, à l'exemple d'Elisabeth : Je souffre, mais je ne succombe pas sous le poids de mes souffrances : ***Patior, sed non confundor.*** Et, après avoir imité ses vertus, nous obtiendrons la récompense dont elle jouit dans le ciel. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XXII.

SAINT CYR ET SAINTE JULITTE, MARTYRS,

Prononcé le 17 juin 1759 dans l'église paroissiale de Villejuif, près Paris.

Mulier... filium suum adduxit secum... Puer autem erat adhuc infantulus. (I *Reg.*, I, 24.)

La mère conduisit son fils avec elle. Ce fils était encore dans la plus tendre enfance.

Ce n'est plus à Silo qu'une mère pieuse, reconnaissante conduit un fils, le fruit de ses prières, l'objet de sa tendresse, la matière de son sacrifice. Ce n'est plus à l'ombre du sanctuaire qu'elle vient consacrer le jeune Samuel, avec autant de zèle que de ferveur.

La solennité de ce jour nous présente un spectacle plus intéressant : une femme forte, qui paraît devant un tyran avide de sang et de carnage; une mère qui porte entre ses bras un tendre enfant, formé par ses soins, héritier de sa foi, imitateur de son courage, victime de la religion, presque au même moment qu'il commence d'en être le disciple. Une mère qui prépare dans son fils un martyr et qui, bientôt martyre elle-même, partage avec lui sa couronne, comme il avait partagé avec elle ses sentiments : ***Mulier filium suum adduxit secum; puer autem erat adhuc infantulus.***

Ces traits glorieux ne peuvent appartenir qu'à saint Cyr et à sainte Julitte, dont l'Eglise célèbre le triomphe, et dont j'entreprends l'éloge.

Non, dans cet éloge, je ne dois point séparer la mère et le fils. Le fils est trop essentiel à la gloire de la mère, la mère est trop intéressée à la gloire du fils, pour ne point réunir leurs combats, leurs souffrances, leurs sacrifices dans les réflexions, qui vont partager ce discours.

Le fils voit dans la mère un amour de la religion qui change sa faiblesse en courage, premier point. La mère voit dans le fils une victime de la religion qui change ses alarmes en héroïsme, second point : ***Ave, Maria.***

PREMIÈRE PARTIE.

Quand on aime la religion de Jésus-Christ, dit saint Augustin, on se livre à tout pour elle. On la porte devant les tyrans, comme on la porte dans son cœur; on en pénètre ses enfants, comme on en est pénétré soi-même.... Dans les siècles de persécutions, une mère chrétienne se faisait un devoir de former ses enfants à la science, à la sainteté, à la défense du christianisme; elle en imprimait les principes dans leur esprit, elle en gravait dans leur cœur les sentiments.

Pour justifier ces vérités, l'exemple de sainte Julitte suffit : dans elle, saint Cyr voit un amour de la religion, qui change sa faiblesse en courage. Amour attentif : elle éclaire son fils par ses instructions. Amour ferme : elle anime son fils par ses regards. Amour généreux : elle persuade son fils par ses souffrances.

Telle que parut, dans la loi judaïque, l'admirable mère des Machabées, telle, sous la loi évangélique, les Actes des martyrs représentent sainte Julitte. Entre saint Cyr et le plus jeune des sept frères qu'Antiochus immola cruellement à sa vengeance, je crois apercevoir les traits de conformité les plus heureux. Tous deux dans l'âge le plus tendre, tous deux conduits par une mère intrépide; tous deux, malgré la rage des persécuteurs, professent leur religion, la scellent de leur sang. Ils avaient également trouvé dans un amour attentif des instructions capables d'éclairer leur esprit, de fortifier leur cœur

Digitized by Google

contre les attaques perfides des tyrans. Aimez la loi, mon fils ! osez la défendre; ne craignez point de mourir pour elle, disait la mère des Machabées. Mon fils ! vous êtes chrétien, Jésus-Christ est votre Dieu, vous lui devez et votre cœur et votre vie; ainsi sainte Julitte instruisait-elle le jeune saint Cyr. La faiblesse de son âge n'était point susceptible de leçons plus réfléchies; il lui fallait un maître qui frappât plutôt les regards que l'esprit, l'exemple. La conduite de la mère devient donc pour le fils une instruction sensible, touchante. Son amour ingénieux ne lui montre que des actions dont il peut, malgré sa jeunesse, déjà profiter.

Si le Ciel eût laissé parvenir saint Cyr à ces jours moins ténébreux où la raison commence d'éclore, Julitte, savante dans la religion chrétienne, lui eût sans doute expliqué la profondeur de ses mystères, la sagesse de ses préceptes, la grandeur de ses promesses; elle lui eût appris quels prophètes l'avaient annoncée, quels prodiges l'avaient établie, quelle puissance la soutenait, la perpétuait. Idées sublimes qui surpassent la capacité de l'enfance, Julitte les réserve pour des temps plus favorables.

A quel ministère se bornent donc et ses soins, et son zèle ? A montrer, dans sa conduite à son fils, tout ce que doit être un chrétien.

Le IV^e^ siècle de l'Eglise avait vu naître Julitte. Siècle fameux par le feu des persécutions, par le sang des martyrs; siècle, où l'idolâtrie enfanta moins de tyrans que la religion chrétienne ne compta de héros. Les anciens rois auxquels l'Asie avait été soumise étaient les aïeux de Julitte, leur sang coulait dans ses veines. Icone, sa patrie, avait applaudi aux liens sacrés qu'elle avait formés à la face des saints autels. Hélas ! le ciel les brisa bientôt ces liens; dans un magistrat, l'honneur de la justice, le protecteur des pauvres, le vengeur du christianisme, Julitte avait perdu un époux digne de sa tendresse; cet époux chéri, elle le voit revivre dans un fils unique, sa consolation et sa crainte. Sa crainte ! oui, mes frères, et vous en connaîtrez bientôt les motifs.

Dioclétien et Maximien conduisaient alors les rênes de l'empire; le souvenir de leurs crimes rend encore présente l'idée de leur caractère.... Ne parlons de leur règne que pour y fixer l'époque de la plus violente persécution, sous laquelle l'Eglise ait gémi: Quel spectacle, en effet ! Quel édit barbare vient d'émaner du trône ! O césars ! quel sang allez-vous faire couler ? Le sang le plus pur, le plus respectacle, le sang, s'il est possible, de tous les chrétiens.

Déjà Domitien, le cruel Domitien, se hâte d'exécuter dans la Lycaonie les ordres souverains qui lui sont intimés. Julitte apprend cet ordre tyrannique; le rang qu'elle occupe, le sang dont elle est issue, la religion qu'elle professe, sont aux yeux des persécuteurs autant de titres qui la rendent plus coupable. Une victime plus illustre est un plus beau triomphe pour l'idolâtrie. Julitte redoutera-t-elle les tyrans, les supplices ? Non : mais une sage défiance ne lui permet pas de compter ou sur ses forces, ou sur sa vertu. Sans craindre le péril, elle ne croit pas devoir l'attendre ou l'affronter, elle s'éloigne... Amis, parents, richesses, espérances, elle quitte tout. Son fils est l'unique trésor qu'elle emporte avec elle, deux compagnes fidèles s'empressent de la suivre Où portera-t-elle ses pas incertains ?

Hélas ! elle ne se dérobe à la première tempête que pour courir à de nouveaux dangers. On lui prépare dans l'Isaurie la même persécution qui la menaçait dans Icone.

Alexandre était dans Séleucie le dépositaire de l'autorité impériale; courtisan politique, mercenaire adulateur, il ne connaissait d'autre divinité que la passion du prince. Dévoué aux idoles par intérêt, soumis aux césars par état, cruel par inclination, ennemi des chrétiens, parce que c'était un mérite de l'être.

La même prudence, qui avait déterminé Julitte à fuir Icone, la détermine à fuir Séleucie; et la Providence permet que la persécution la suive, lors même qu'elle croit l'éviter. Arrive-t-elle à Tarse ? Tarse ne lui présente que des chrétiens inhumainement immolés aux idoles; Alexandre y paraît le même jour qu'en approche Julitte. Par quels affreux tourments n'y signale-t-il pas son pouvoir ? Tremblez Julitte, moins pour vous que pour votre fils. « Mon fils ! s'écrie-t-elle encore, vous êtes chrétien; osez dire que vous l'êtes; dites-le par vos cris redoublés, par vos larmes innocentes, repétez-le mille fois; que l'univers l'entende : Je suis chrétienne ! vous êtes chrétien ! J'ai tout dit : Volons à la mort, c'est voler au martyre. »

Elle parlait encore, mais déjà sa réputation a percé; on la démêle, on la défère, on l'arrête; avec elle on arrête son fils. Le fils a trouvé dans la mère un amour attentif à l'éclairer par ses instructions; il va trouver dans elle, un amour ferme, qui l'animera par ses regards.

Par le spectacle intéressant du ciel, la mère des Machabées animait son fils à la mort; c'est par ses regards, que Julitte anime son fils au martyre... Représentez-vous un tribunal où la prudence humaine préside, où la prévention examine, où la haine prononce, où le juge ne paraît que pour trouver des criminels, ne parle que pour effrayer par des menaces; où les supplices, la mort sont des récompenses ordinaires de la foi, de la fermeté, de la constance; où les lois n'ont de vigueur que pour condamner.

Au seul nom de ce tribunal formidable, les compagnes de Julitte sont saisies de terreur. L'image sanglante des tourments ne leur laisse qu'un cœur timide et une honteuse faiblesse, elles fuient; Julitte n'a plus pour se défendre, que son fils et sa vertu.

Digitized by Google

Le tyran l'avait interrogée sur son nom, sur sa naissance, sur sa patrie; à de captieuses interrogations, elle ne sait opposer qu'une seule réponse : « Je suis Chrétienne. » Julitte vous êtes chrétienne, et vous osez le paraître? Ah! que n'avez-vous pas à craindre d'un aveu si sincère? Etre chrétienne, c'est un crime; le paraître, c'est une rébellion; elle sera punie.

O préludes affreux! L'ordre est donné. Des mains vénales se hâtent de l'exécuter. Le fils est impitoyablement arraché d'entre les bras de la mère. Quelle mère ne partage pas ici les douloureux sentiments qu'éprouve le cœur de Julitte? Quelle mère ne croit pas sentir le glaive cruel dont Julitte se sent percée? Non, la mort, présente à ses yeux, ne la touche pas tant que le sort imprévu, la délicate épreuve qu'on réserve à son fils. Un enfant, qu'une pieuse mère ne remit jamais en d'autres mains, ne connaît qu'elle, ne voit qu'elle, n'aime qu'elle. En est-il séparé? Son âge ne lui permet que la douleur, et point de réflexions. Ah! si le sentiment avait des droits sur un cœur barbare, quelles impressions n'auraient pas dû faire sur le cœur d'Alexandre les cris perçants du jeune Cyr, ses larmes amères? Son regard immobile, son silence même, tout peint ses regrets, tout exprime son tourment. On le fait approcher du tribunal odieux sur lequel est assis le monstre qu'il redoute. A cet aspect que la voix de la nature est puissante! L'enfance même semble prévenir l'âge de la raison. Un sentiment impérieux commande à l'âme... On n'avance qu'avec horreur vers un objet qu'on n'aperçoit qu'avec répugnance. En vain par une perfide tendresse, par une amitié feinte, le tyran essayera-t-il de surprendre l'innocence, la bonne foi, saint Cyr saura dédaigner un discours flatteur, des caresses simulées, une bonté onéreuse qui cache un cœur cruel. Vous diriez que par ses gestes, par ses pleurs, par ses mouvements divers, il annonce aux spectateurs attendris la violence de sa situation. Ses yeux détournés semblent appréhender d'apercevoir le juge. Constamment il les fixe sur sa mère. Il l'appelle par ses soupirs. La mère jette sur lui un regard expressif, éloquent. Son silence lui parle. Le cœur de Julitte se dévoile sur son visage. Saint Cyr croit y lire tous les sentiments qu'elle voudrait lui transmettre. Animé par sa présence plus que par ses leçons, il voit dans les yeux de sa mère tout ce qui se passe dans son âme. Il y voit le péril qu'elle craint pour lui, sans le craindre pour elle-même. Il y voit tout ce qu'elle voudrait et ce qu'elle ne peut pas lui dire. Il voit et il profite. Que le juge, tantôt insinuant, tantôt irrité, ne se flatte pas de le vaincre, saint Cyr lui montrera que l'enfance la plus timide a des armes pour résister aux tyrans. Il lui fera connaître que la foi donne des forces à la faiblesse même... Les souffrances de sa mère achèvent ce que ses regards avaient commencé.

Témoin des supplices auxquels avaient été condamnés ses frères, le plus jeune des Machabées puisait dans leurs exemples des leçons de constance. « Non, s'écriait il, je ne changerai point de langage, de sentiments. Je n'obéis pas au commandement d'un tyran sacrilége. La loi de mon Dieu est mon seul guide, mon seul oracle. Martyrs de cette loi, mes frères ont péri; je périrai comme eux. Une douleur passagère les a préparés à d'éternelles couronnes. Imitateur de leur courage, j'ose aspirer à leur récompense. »

Témoin des tourments variés auxquels le tyran de Tarse expose Julitte, saint Cyr trouve également dans les exemples de son invincible mère des leçons de fermeté, d'héroïsme. Tous les sentiments de religion que la mère exprime, le fils les répète. Il ose imiter son langage, comme s'il voulait annoncer qu'il ne craint point de partager ses supplices.

Mais à quel supplice la condamne-t-on cette mère héroïque, qui mérite aussi justement que la mère des Machabées de vivre éternellement dans la mémoire des hommes? *Mater bonorum memoria digna.* (II *Mach.*, VII, 20.) Pour concevoir une idée sensible de ses souffrances, qu'on se rappelle de quels excès de cruauté étaient capables les princes infortunés qui persécutaient alors l'Eglise et les chrétiens.

Vers le commencement du IV^e^ siècle, parut un édit, digne du faux zèle que Dioclétien avait pour les idoles, digne de la haine irréconciliable qu'il portait au nom chrétien. A la faveur de cette loi, annoncée avec éclat, exécutée avec rigueur, on vit les livres sacrés condamnés aux flammes, les temples de Jésus-Christ réduits en poudre, les chrétiens forcés ou de renoncer au christianisme, ou de vivre dans l'opprobre, dans l'esclavage. Au premier édit succède bientôt un arrêt plus sévère, Les pontifes de l'Eglise sont chargés de fers; on tente tous les moyens pour les déterminer ou par la crainte, ou par l'intérêt, à donner aux idoles un encens qu'ils persistent à leur refuser. Déchirés, mutilés, on les entend publier en expirant que, pénétrés de respect pour les empereurs, ils meurent ennemis invincibles des dieux qu'adore l'empire. Que vois-je? une armée de chrétiens périr aux yeux de l'univers indigné. Qui pourrait dire tout ce que réservent aux disciples de Jésus-Christ l'ingénieuse rage, la haine réfléchie des tyrans? Ici, des ongles de fer avec des pointes recourbées vont à travers les côtes décharnées, chercher les entrailles palpitantes. Là, des feux lentement ménagés épuisent la victime sans la consumer, et lui font souffrir mille morts dans une seule. Ailleurs, une plaie prépare une autre plaie, jusqu'à ce que le corps entier ne soit plus qu'un spectre hideux. De quelque côté qu'on promène les regards, la flamme s'élance, le glaive brille, les échafauds se multiplient. Les villes entières ne sont qu'un vaste bûcher. Les cendres des chrétiens,

Digitized by Google

confondues parmi les ruines des temples, présentent un spectacle aussi terrible que déshonorant pour l'humanité. Des fleuves de sang ne suffisent pas pour éteindre la foudre. L'art épuise ses ressources à raffiner les maux inconnus dont la haine des césars vondrait accabler tous ceux qui ne fléchissent pas un timide genou devant leurs vains simulacres. Il fallait un génie instruit par l'enfer pour inventer ces tourments ; il fallait une constance soutenue par le Ciel pour ne point les craindre, disons mieux, pour les braver, pour les souhaiter.

Le Ciel avait suscité Julitte dans ces jours d'épreuves rigoureurses, pour montrer un courage au-dessus de son sexe, au-dessus de l'humanité même. Observez-la, mes frères, livrée à de serviles ministres, dont les mains accoutumées au crime semblent s'être familiarisées avec les expéditions les plus barbares ; exposée aux dérisions d'un peuple effréné, presque expirante dans les tortures mille fois renouvelées qui ne font de son corps qu'une seule plaie. Que n'ai-je des expressions assez vives, pour représenter ce lit de souffrances, image flétrissante d'un échafaud, et qui réellement en retrace le lugubre appareil... Un ordre impitoyable fait enchaîner ces mêmes mains, qui ne s'ouvraient que pour répandre des bienfaits. Mille coups redoublés font jaillir partout un sang respectable, que le ciel avait formé pour donner des héros à l'Empire.

Que d'autres laissent échapper des plaintes qui décèlent ou la faiblesse, ou l'inconstance. Julitte est toujours ferme, toujours elle-même... Ses alarmes ne sont que pour son fils. Elle appréhende que le spectacle de son supplice ne l'accable, ce cher fils, qui, toujours attentif, observe les regards du juge et les mouvements de Julitte... « Je suis chrétienne, » s'écrie-t-elle, au milieu des douleurs profondes qu'elle ressent. « Je suis chrétien, » réplique aussitôt saint Cyr, guidé par les sentiments de sa mère. « Sacrifiez aux divinités révérées par les maîtres du monde, dit, le tyran ; » la mort, une mort inévitable va suivre le refus. Le même coup va frapper et le fils et la mère... « Malheur à moi, répond Julitte, si j'offrais un sacrilége encens à des dieux, ouvrages des hommes et de leurs passions !... Ah ! plutôt que leurs autels tombent, que leur culte cesse, que leurs adorateurs soient confondus. Je ne crains la mort ni pour mon fils ni pour moi. Encore une fois je suis chrétienne. Remplissez votre ministère, c'est couronner mes vœux. » Averti par la voix de sa mère, saint Cyr prononce encore cette périlleuse mais décisive vérité... « Je suis chrétien... » Il le dit ; la mère l'entend, la sérénité paraît sur son front. Le juge voudrait ne le pas entendre. Mais les mêmes paroles cent fois prononcées avec le même feu lui ravissent ses dernières espérances. C'en est fait, il n'est plus maître de lui-même. Confondu, saisi, furieux, il oublie et la raison et l'humanité. Il ose... Mais ne précipitons pas les événements.

Le fils a trouvé dans la mère un amour de la religion qui change la faiblesse en courage : la mère voit dans le fils une victime de la religion qui change ses alarmes en héroïsme.

SECONDE PARTIE.

O mère ! sujet incomparable d'admiration ; mère aussi sage qu'héroïque ; ô mère unique, qui couronne par sa mort la mort de ses enfants ! *Mater supra modum mirabilis.* (*II Mach.*, VII, 20.)

Tel est le magnifique éloge que les livres saints consacrent à la gloire de cette mère, témoin du martyre que souffrent ses enfants, enfin martyre elle-même, la célèbre, l'immortelle mère des Machabées.

La sainte dont nous honorons la mémoire n'a-t-elle pas les mêmes titres pour mériter le même éloge ? Elle n'offre pas au Seigneur autant de victimes ; mais elle lui sacrifie une victime aussi précieuse, un fils, et un fils unique. Comment, en effet, ne pas admirer une mère qui triomphe de sa tendresse pour n'écouter que son courage ; une mère qui immole à Jésus-Christ tout ce qu'elle a sur la terre, et son fils et elle-même ? *Mater supra modum mirabilis.*

Quelles avaient été les alarmes de Julitte pour son fils ? Elle avait craint pour son âge l'aspect d'un juge, les artifices d'un séducteur, les fureurs d'un tyran. Elle va voir son fils expirer. Alors quel sera son héroïsme ? Ah ! mes frères, la mort de son fils deviendra pour elle une heureuse occasion de faire éclater des sentiments plus hardis, des désirs plus empressés, une constance plus invincible.

Dans la faiblesse du premier âge, la religion n'a sur l'esprit, sur le cœur de l'homme, que des droits mal assurés. Il en reçoit les principes, mais sans les saisir. La raison n'est encore qu'un chaos informe. Les sens sont ensevelis dans une nuit profonde. La parole est pour ainsi dire captive, et le sentiment muet. Dans la faiblesse du premier âge, l'homme n'agit que par des impressions étrangères. Il apprend à devenir chrétien, il l'est presque sans savoir qu'il doit l'être.

Une mère, que n'a-t-elle donc pas à redouter pour un fils incapable encore de professer avec fermeté une religion qu'il apprend à croire avec peine ? Il n'a qu'un regard à jeter, une parole à prononcer, un signe à donner pour désavouer, ou du moins paraître désavouer Jésus-Christ. Les persécuteurs de l'Evangile ne cherchent pas à persuader un enfant, ils ne s'étudient qu'à le surprendre. A peine âgé de trois ans, quelles espérances un enfant peut-il donner ?

Frappée de ces idées chagrines, Julitte se livrait à d'injustes, mais trop raisonnables appréhensions. Tout avait changé pour elle. Elle n'habitait plus cette paisible retraite où chaque jour lui laissait le loisir de consacrer à l'instruction de son fils tous ses

Digitized by Google

soins, toute son attention. Les voilà transportés dans une terre étrangère, les voilà cités devant un tribunal redoutable. Les voilà contraints à rendre séparément un compte rigoureux de leur foi. Ne craignons rien pour la mère. Tout est garant de sa constance. Mais la mère n'a-t-elle pas tout à craindre pour son fils? Rien ne la rassure contre sa faiblesse. Un enfant rendre compte de sa foi!

Grand Dieu! qui soutintes le jeune Daniel à la cour d'un prince idolâtre, soutiendrez-vous le jeune Cyr en présence d'un juge dont l'aspect imprévu étonne, dont le regard sévère intimide, dont la voix menaçante interdit, dont les ordres inhumains sont autant de coups de foudre? Une parole indiscrète peut assurer les jours de cette victime tremblante aux dépens de sa croyance.

Dieu puissant! qui rendîtes le cœur du jeune Joseph inaccessible aux attraits de la séduction, rendrez-vous le cœur du jeune Cyr impénétrable aux attaques insinuantes d'un esprit artificieux qui dissimule pour attirer, qui caresse pour blesser, qui promet pour séduire, qui semble vouloir sauver pour mieux perdre? La même foi que la tendresse maternelle n'a fait qu'ébaucher, une tendresse feinte peut la faire succomber.

Dieu! protecteur de la vertu, Dieu! qui inspirâtes au plus jeune des Machabées ces paroles de force, capables de confondre l'impie Antiochus, inspirerez-vous au jeune Cyr ce courage imperturbable qui résiste à la colère, dédaigne les menaces, confond les tyrans? Le formidable appareil des supplices, l'image effrayante de la mort peuvent ébranler un héros; un enfant doit en être épouvanté, saisi, atterré.

Cruelles perplexités, qui déchiraient le cœur de Julitte, qui lui faisaient appréhender de conserver son fils par un crime, et ne lui permettaient pas de penser qu'elle allait le perdre par sa constance!

Calmez vos inquiétudes, mère affligée, votre fils est digne de vous; il est digne de la religion. C'est un enfant, mais c'est un héros. La bouche d'un enfant a publié la gloire, les louanges du Seigneur. *Ex ore infantium, et lactentium perfecisti laudem tuam.* (*Psal.* VIII, 3.) Dieu se sert des plus faibles instruments pour perpétuer la religion, comme il s'en est servi pour l'établir. Un enfant va devenir la honte de l'idolâtrie, la consolation de l'Eglise. Par lui la religion va triompher... Saint Cyr... Quel nom m'échappe encore! et quel tableau vais-je offrir à vos regards, mères tendres et sensibles qui m'écoutez! Julitte applaudissait à la fermeté inespérée de son fils. Elle aimait à voir son amour pour la foi se reproduire dans son sang. Mais ô crime, ô rage!... juge barbare! implacable tyran! où le porte un accès fougueux? Il tient entre ses mains le sang des rois. Osera-t il le répandre? Hélas! le funeste coup est parti. Du haut de son tribunal il a sacrilégement précipité l'enfant... L'image de l'innocence, de la candeur est indignement profanée. Les marches du tribunal reçoivent ce nouveau martyr. Son sang coule à grands flots. Il jaillit jusque sur la mère. Sa tête mutilée ne laisse plus apercevoir qu'un crâne ouvert, des yeux éteints, un visage défiguré, un corps sans mouvement. A ce spectacle le tyran rougit de sa barbarie. Il voudrait, mais trop tard, réparer un crime qui le couvre de confusion. Il regrette de ne pouvoir pas animer un cadavre qu'il ne peut envisager sans frémir...

Mais à quels sentiments pensez-vous, mes frères, que Julitte s'abandonne dans ce moment terrible! Ecoutera-t-elle la voix plaintive de la nature? Ecoutera-t-elle la voix plus impérieuse de la religion? Toutes deux parlent à son cœur. Que fera-t-elle? Soutenue par une grâce victorieuse, elle contemple son fils, mais c'est pour le féliciter, c'est pour se féliciter elle-même. Ses alarmes se changent en héroïsme.

Jusqu'ici la crainte de perdre son fils avait suspendu toute l'activité de son zèle. Elle avait évité de donner aux protestations de sa foi cette vigueur animée, ce saint enthousiasme qui semblent insulter aux tyrans et les mépriser. Son fils expire. Elle n'a plus de considérations à respecter. Elle ose dire tout ce qu'elle ose penser.

Que ne puis-je imiter le feu de ses expressions! Avec quels transports de joie elle remercie le ciel d'avoir couronné le fils avant la mère! Sa voix n'est point entrecoupée de soupirs. Les soupirs sont les indices de la faiblesse. Il me semble l'entendre s'écrier avec les livres sacrés : *Je ne possède plus mon fils, mais il possède son Dieu. Vous l'aimiez, ô mon Dieu! et parce que vous l'aimiez, vous l'avez transféré d'entre les pécheurs parmi lesquels il vivait. Vous l'avez enlevé afin que son esprit ne fût point perverti par l'air contagieux qu'on respire dans le monde. Non, les passions volages, tumultueuses n'auront plus d'empire sur son cœur.* (*Sap.*, IV.) Il a peu vécu, mais il a rempli le cours d'une longue vie.

Ainsi Julitte exprimait sans respect humain l'heureuse situation de son cœur. Tantôt elle rendait à l'Eternel d'immortelles actions de grâces, pour l'avoir fait survivre à son fils, afin de recueillir ses derniers soupirs et de s'armer de son sang, comme d'un bouclier impénétrable aux attaques de son persécuteur. Tantôt elle fixait sur le corps défiguré de son fils un regard de complaisance. Son salut est assuré, disait-elle; sa vie était le sujet de mes inquiétudes, sa mort est pour moi un sujet de consolation... Mais le sang d'un martyr ne suffit pas à la vengeance des idoles. Ministres des césars, achevez votre ouvrage. Le fils a péri; immolez la mère.

Oui, la mère périra. Son discours irrite le tyran. Le frémissement le saisit. La flamme étincelle dans ses yeux. Dans le mouvement impétueux qui le transporte, il ordonne à la fois mille tourments divers. Ses ordres se confondent plutôt qu'ils ne se succèdent. Les exécuteurs de ses intentions sont moins

Digitized by Google

prompts à les remplir, qu'il n'est impatient de les renouveler... C'est ici que Juliite, supérieure à elle-même, semble devancer par ses désirs l'arrêt de sa condamnation.

Le beau, le touchant spectacle que me présentent les actes où sont décrits les détails de son martyre ! On l'y voit annoncer avec fermeté son mépris égal et pour la vie et pour la mort. On y voit avec indignation cette auguste descendante de tant de monarques, étendue sur un bois infâme (88), juste punition du crime ; déchirée avec un fer artistement construit pour former autant de plaies profondes qu'il a de pointes aiguës (89) ; accablée, mais fidèle, au milieu des inexprimables douleurs que lui fait ressentir une liqueur bouillante et sulfureuse (90), successivement versée dans chacune de ses plaies...

Les souffrances sont les délices d'un cœur chrétien. C'est flatter le zèle de Juliite, que de lui ménager des tourments ; ce n'est pas encore combler ses désirs... Le fils est dans le ciel ; la mère est encore sur la terre. Le fils est victorieux ; la mère est encore incertaine de la victoire. Le fils est arrivé à la patrie des saints ; la mère est encore dans le lieu de son exil. Ah ! c'est trop longtemps le prolonger. Terre ! ciel ! écoutez les vœux de Juliite. Joignez par la mort deux cœurs dont la vie a été si étroitement unie. Que la mère suive le fils. Que le même sort la fasse participer à la même couronne... Ses désirs seront remplis. Sa constance va triompher des dernières ressources qu'emploieront pour l'abattre les ennemis de Jésus-Christ.

Du tribunal ensanglanté, où l'iniquité seule prononce, le juge fait entendre sa voix. On croirait que sa cruauté s'oublie pour n'écouter que l'humanité. On laisse à Juliite le loisir de la réflexion. On l'invite à ne pas opposer plus longtemps aux volontés souveraines des césars une coupable rébellion. On lui fait entendre que plus sa naissance est illustre, plus on a droit d'attendre d'elle un exemple de soumission. « Vous avez vu périr votre fils, lui dit-on ; évitez de périr vous-même. Réparez votre révolte par votre abjuration. C'est à ce prix que les empereurs vous accordent et la liberté et la vie. Il faut se rendre ou mourir... »

Mourir ! Ah ! flatteuse parole pour Juliite. Elle demande au ciel la grâce d'achever sans faiblesse le sacrifice qu'elle a commencé sans crainte. Au nom de son fils, déjà martyr, son zèle réclame la palme du martyre. « Ministres destinés à me donner la mort, s'écrie-t-elle, n'en différez plus l'heureux moment. Je suis chrétienne. Les disciples de Jésus-Christ savent mépriser la vie ; ils ne savent pas trahir leur religion. »

Une résolution si ferme, quel espoir peut-elle encore laisser au juge ? N'importe : il espère. Tour à tour il emploie les artifices, les menaces, les tourments. Inutiles efforts. Qu'une âme faible s'ébranle, chancelle, tombe à la multiplicité des épreuves : c'est une eau glacée qui se dissout aux rayons du soleil. Une âme héroïque ne varie point. De nouveaux supplices lui donnent de nouvelles forces. C'est un rocher inébranlable, qui, parmi les flots de la mer irritée, brave les vents et les orages...

Trompé, surpris, désespéré, le juge balance encore ; Juliite ose encore lui résister. Il prononce... Quel arrêt ! un arrêt de mort. L'exécution suit bientôt la sentence... Esprit des Etienne, des Laurent, emparez-vous de Juliite. La terre disparaît à ses yeux. Le ciel fixe tous ses désirs. Triomphante, elle monte sur l'échafaud, ainsi qu'un conquérant monte sur le trône. Elle profite de ses derniers moments pour adresser au ciel ses derniers vœux... Mais quelle main barbare vient fermer cette bouche pure, qui chante les louanges du Seigneur ? Juliite est condamnée au silence. La parole lui est ravie, son cœur lui reste. Son cœur donne à ses sentiments plus d'énergie qu'elle n'en aurait pu donner à ses expressions. Elle allait les renouveler... Mais le glaive est levé. Le crime se consomme. Elle tombe, cette tête auguste sur laquelle l'Asie aurait voulu voir se réunir toutes ses couronnes. Elle expire, cette femme digne de toujours vivre, si la naissance, si la vertu rendaient immortel... Le même jour voit donc périr et le fils et la mère. Le fils, qui dans la mère avait trouvé un apôtre ; la mère, qui dans le fils avait vu un martyr.

A peine ils expirent, et la noblesse d'Isaurie se charge du soin de recueillir avec fidélité les Actes de leur martyre, de les conserver avec respect, de les publier avec zèle. Tout concourt à perpétuer leur gloire.

Rappellerai-je par quelle sage disposition de la Providence leurs ossements sacrés, d'abord soigneusement cachés aux recherches de l'idolâtrie, étaient déjà l'objet de la vénération publique ? Dirai-je que chaque année voyait accourir à leur tombeau les plus anciennes familles de Lycaonie, qui se faisaient un honneur de leur appartenir ; que déjà le jour de leur martyre était dans Tarse un jour de triomphe pour les chrétiens ? Triomphe secret dans un siècle de persécutions ; il fut bientôt public sous le règne de Constantin. Avec quel zèle, avec quelle sainte émulation, l'Orient et l'Occident ne se disputèrent-ils pas alors l'avantage de posséder leurs cendres précieuses ? France ! vous reçûtes avec reconnaissance une partie de ce trésor, par les mains d'un saint pontife (91). Cette partie dispersée parut dans diverses provinces comme une source fertile de grâces, de prodiges... Déjà, sous les noms de saint Cyr et de sainte Juliite, s'élèvent d'augustes basiliques... A mesure que leur protection devient plus utile, leur culte devient plus universel. On

(88) Le chevalet.
(89) Pointes de fer.
(90) Huile bouillante.

(91) Saint Amateur, évêque d'Auxerre, prédecesseur de saint Germain.

Digitized by Google

le voit rapidement se répandre, s'accréditer dans le Languedoc, dans la Provence, dans l'Auvergne, dans le Nivernois, dans le Berry, dans la Beauce, dans la Flandre. La mère et le fils y reçoivent, dans les mêmes temples, les mêmes hommages. Un culte égal leur est décerné dans l'Église latine et dans l'Église grecque.

Sous le pontificat de Clément VII, sous le règne de François Ier, Villejuif (92) devint célèbre dans tout le monde chrétien, par le nom, par les reliques, par les miracles de saint Cyr et sainte Julitte, et par la confiance des fidèles... Chrétiens! ne dégénérez point de la piété de vos pères. Vous conservez le bienfait qu'ils ont reçu; conservez aussi pour ce bienfait le même zèle, la même reconnaissance, la même vénération.

Je pourrais, afin de ranimer dans vous ces nobles sentiments, je pourrais vous citer ici l'exemple d'une maison respectable (93), qui doit son origine à Louis le Grand; à saint Cyr, son nom; et à son zèle, à sa piété, plus qu'à sa noblesse, l'universalité de sa réputation.

Vous honorez comme elle, mais avant elle, une sainte et un saint, qui se sont généreusement sacrifiés pour la défense du christianisme. Dans un siècle de persécution, on les vit solennellement professer leur religion et mourir pour elle. Dans un siècle où ce n'est plus une honte, un crime d'être chrétien, balanceriez-vous à le paraître? Saint Cyr et sainte Julitte ne craignirent point les effrayantes menaces d'un monde persécuteur: craindriez-vous les frivoles jugements d'un monde méprisable? De véritables dangers les trouvèrent fermes, invincibles: de vains périls vous trouveraient ils timides, chancelants? Quelle infidélité, s'écrie saint Grégoire le Grand, de révérer les martyrs de la religion, et de ne point les imiter!

Mes frères! marchez du moins sur leurs traces dans les sentiers aplanis de la foi, s'il ne vous est point donné d'aller sur leurs pas, dans la route épineuse des souffrances. Osez dire, comme eux, que vous êtes chrétiens. Osez-le dire au monde voluptueux, au monde impénitent, au monde incrédule. Osez-le dire par votre croyance, par vos œuvres. Osez-le dire dans tous les lieux, dans tous les temps. Vous n'aurez point de sang à répandre pour votre religion; mais vous aurez des passions à lui sacrifier, un esprit à lui soumettre, un cœur à lui consacrer. Votre victoire, sans avoir l'éclat du martyre, en aura le mérite; et des combats moins difficiles seront également pour vous un sûr garant d'une récompense éternelle. Ainsi soit-il.

—

PANEGYRIQUE XXIII

SAINT FRANÇOIS XAVIER, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, APÔTRE DES INDES ET DU JAPON,

Prononcé le 3 décembre 1744 dans la chapelle des Missions étrangères.

Terra illuminata est a gloria ejus. (*Apoc.*, XVIII, 1.)
Sa gloire a été répandue par toute la terre.

N'avoir pour bornes de sa gloire, que celles de l'univers, rare et brillante destinée! Elle peut être le partage d'un héros profane; mais elle est encore plus sûrement encore la récompense d'un héros chrétien.

Héros profanes, vous formez des entreprises, vous les exécutez. Vous vous présentez aux obstacles, vous les bravez. Vous livrez des combats, vous remportez des victoires; mais trop souvent cette gloire fugitive est ternie par l'opposition de vos faiblesses, de vos vices, plus durables, hélas! que votre gloire même. Dans le conquérant le plus heureux, l'homme paraît; et tandis que le premier commande à l'admiration de la terre, presque toujours le second est l'objet de ses censures, quelquefois de ses mépris.

Constamment lui-même, le héros chrétien n'est pas exposé à cette humiliante alternative: la vertu, qui dirige ses pas, consacre ses actions. Ses triomphes sont avoués par la religion, parce qu'elle en est le principe. Elle couronne, dans le même héros et le conquérant et le saint. Sa réputation, dont le zèle et les succès sont les garants, fixe l'attention de l'univers, et s'assure le suffrage de tous les siècles: *Terra illuminata est a gloria ejus.*

Cette première idée ne rend-elle pas déjà, Messieurs, le caractère, qui distingue l'*Apôtre des Indes*, saint François Xavier? Xavier, ce héros évangélique, suscité par la Providence, dans le XVIe siècle de l'Église, pour renouveler les merveilles du christianisme naissant.

L'hérésie extirpée, l'impiété confondue, l'Europe sanctifiée, ne rappellent que les préludes de ses éclatants succès. Les temples des idoles renversés, les rois de l'Orient soumis à l'empire de Jésus-Christ, la foi triomphante au centre de la barbarie, les Indes, le Japon convertis, ce n'est là qu'une légère ébauche des événements uniques qui composent le tableau de ses actions. Tout, dans Xavier, tout annonce un héros en saint, un saint en héros.

Héros en saint, Xavier fait triompher la religion de ses ennemis: premier point.

Saint en héros, Xavier rend la religion respectable à ses ennemis: second point.

Dans l'un et dans l'autre, on verra la gloire de Xavier franchir la distance des climats, se soutenir, se perpétuer, avoir l'univers pour

(92) Ville-Juit, vulgairement Villejuif, en latin *Villa-Julitta*.
(93) Royale maison de Saint-Cyr.

Digitized by Google

théâtre, et tous les hommes pour panégyristes : *Terra illuminata est a gloria ejus.* — *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les hommes qui doivent s'élever au-dessus des autres hommes s'annoncent par leurs sentiments, avant que de s'annoncer par leurs actions. Dès l'entrée de leur carrière, d'heureux présages semblent indiquer leur destination. Ils se préparent à de vastes entreprises par de nobles désirs. Bientôt ils essayent la course pénible où les appelle, où les engage la voix du ciel; et leurs dernières expéditions font presque oublier à l'univers étonné les premières merveilles auxquelles ils doivent la célébrité de leur nom.

Pour caractériser l'apostolat de saint François Xavier, serait-il nécessaire d'emprunter d'autres traits? Non, non; ils peignent un héros, mais un héros en saint, qui doit faire triompher la religion de ses ennemis et remplir de sa gloire toutes les parties de l'univers: *Terra illuminata est a gloria ejus.* Destiné pour les miracles, Xavier se montre capable de tout entreprendre, de tout exécuter. Il se dispose dans le monde chrétien, aux travaux immenses qu'il doit essuyer dans un monde idolâtre. Ses premiers exploits sont des prodiges dans l'ordre de la grâce. Il s'élève, il s'élance comme un géant : *Exsultavit ut gigas* (*Psal.* XVIII, 6). Il commence sa carrière par où beaucoup d'autres seraient flattés de la finir; et il ne la finit, qu'en laissant à ses successeurs la pieuse ardeur de le suivre, sans leur laisser presque l'espérance de pouvoir jamais l'égaler.

Traçons, s'il est possible, un plan fidèle de son apostolat. De généreux désirs le précèdent, d'étonnants travaux l'accompagnent, des succès uniques le couronnent. Le héros brille partout, partout se manifeste le saint. Partout sont confondus les ennemis de la religion, et la religion triomphe.

Religion sainte, vous ne fixâtes point d'abord les impétueux désirs de Xavier. Esprit facile, vif, pénétrant, génie vaste, ardent, sublime, mais guidé par une ambition frivole, Xavier s'égara dans ses voies. La vaine idée de réaliser un fantôme de réputation l'occupa tout entier, pensa le perdre.

Cette grande âme, à laquelle tout un monde ne suffira pas, se renferme dans les limites d'une université célèbre, je l'avoue, l'université de Paris; mais quel théâtre pour un cœur qui sent la noblesse de son origine, pour un cœur qui ne sait pas dégénérer du sang des rois! Le sang des rois est celui de Xavier. Les princes que la Navarre compte parmi ses souverains, Xavier peut les compter parmi ses aïeux.

Vous le destiniez, ô mon Dieu! à donner de grands spectacles à la terre. Par ces voies détournées, vous accomplissez vos impénétrables desseins. Encore quelques jours accordés à l'illusion, et la gloire humaine ne sera plus qu'une chimère aux yeux de Xavier. Philosophe, et devenu l'orac e de la philosophie, il quittera le sentier épineux des sciences pour se consacrer sans réserve à la religion... Dans un ami, le ciel lui ménage d'abord un vainqueur, ensuite un guide, enfin un père.

Un nouveau Moïse préparait alors dans la capitale de ce royaume un nouveau peuple de Dieu. L'Espagne l'avait vu naître. La France ignorait encore et sa naissance, et ses desseins. L'Italie devait bientôt les combattre, Rome les rejeter, l'Eglise les redouter. L'Italie, Rome, l'Eglise devaient enfin les admettre, les admirer, les protéger, les respecter. Génie réfléchi, profond, sublime, prudent: singulier dans ses projets, combiné dans ses moyens, heureux dans ses ressources, plus heureux dans ses succès. Supérieur aux obstacles, rien ne l'étonnait. Ferme, inflexible dans ses résolutions, il prévoyait les dangers, et il osait les défier. Guerrier par état, il portait les marques glorieuses de sa bravoure; et sous l'extérieur modeste d'un pénitent, il cachait l'âme d'un héros. Habile à saisir les caractères, à démêler les dispositions, il savait en profiter avec sagesse, et les rendre propres à ses desseins, déjà conçus, pas encore annoncés... Saint Ignace crayonnait alors le plan ébauché de sa Compagnie, lui cherchait, non pas des protecteurs, mais des sujets.

Quel sujet, l'esprit de discernement ne lui fait-il pas découvrir dans Xavier? Dans l'ambitieux Xavier, Ignace aperçoit l'apôtre du nouveau monde. Mais cet apôtre, qui doit convertir tant de peuples, il faut le convertir lui-même. Ignace l'entreprend.

O Xavier! lui dit-il, que sert à l'homme de captiver l'estime, de forcer l'admiration des hommes, par la supériorité des talents, par l'éclat des succès? *Quid prodest?* Un trésor plus précieux mérite ses soins, doit fixer son ambition. Il y a une éternité; et vous avez une âme. Perdez-la cette âme, et tout est perdu pour vous. La grandeur du monde n'est que néant: *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?* (*Matth.*, XVI, 26.) Ignace parle; Xavier réfléchit. Ignace parle encore; et Xavier est détrompé, converti, pénitent.

Xavier tourne vers la religion ces mêmes désirs qu'avait arrêtés un monde profane. A la futile espérance de s'y ménager un nom célèbre, succède la soif insatiable des humiliations. Sur le tombeau des apôtres, que la France honore comme ses pères dans la foi, Xavier, humble disciple d'Ignace se forme à l'apostolat. Sang des martyrs, vous l'animez, vous l'enflammez. Il envie saintement leur sort. Xavier ne soupire plus qu'après le martyre. Le temps n'amène point assez tôt à ses impatients désirs l'occasion favorable de voler au danger, et d'oser affronter la mort. Ses premiers sentiments sont les sentiments d'un apôtre, d'un héros, d'un saint....

Digitized by Google

Déjà, dans Venise, les asiles de l'indigence infirme ont été son partage. Là, l'essai le plus critique l'a préparé aux plus difficiles épreuves, et familiarisé, si j'ose le dire, avec elles. C'est là que la nature vaincue par la grâce a donné un spectacle... Quel spectacle! Ah! je ne l'exposerai pas, Messieurs, à vos regards. Peut-être votre délicatesse effrayée refuserait-elle d'entendre ce que le courage invincible de Xavier n'a pas craint d'exécuter. Celui qui devait un jour triompher des rois, devait auparavant triompher de lui-même.

Déjà, par les liens sacrés du sacerdoce, il s'est dévoué avec ferveur à tout ce que peuvent exiger de lui les besoins de la religion, dans un siècle de libertinage, d'hérésie, de schisme; le siècle de Luther, de Calvin, de Henri VIII. Déjà, dans Bologne, il s'est élevé contre le vice; et dans Bologne, sur les débris du vice, a commencé le règne de la vertu.

Déjà, dans Rome, Xavier compte les princes de l'Eglise, Paul III lui-même, parmi ses admirateurs. Rome s'est fait un devoir de l'observer, lorsque dans des jours de calamités publiques, il réparait les malheurs des temps par les ingénieuses ressources de sa charité. Dans Xavier, Rome a respecté son modèle, son apôtre, son libérateur.

Mais au milieu de ces succès, que Xavier est encore peu satisfait de lui-même! Ces premiers miracles de son zèle ne lui paraissent que de faibles, d'indignes essais de ce qu'il voudrait entreprendre pour votre gloire, ô mon Dieu! Dans l'héroïque transport qui le saisit, il court, il vole... Il lui tarde d'embraser l'univers du feu divin qui le consume.

Un songe mystérieux l'a frappé. Il en reste encore dans son esprit une image sensible. De vastes mers, d'affreux précipices se sont offerts à ses regards surpris. Il a cru démêler des travaux infinis à fournir. Des obstacles toujours renaissants à surmonter; mille périls, mille morts l'ont suivi dans le ministère onéreux qu'il devait exercer.... Il s'est interrogé lui-même; et une joie secrète s'est répandue dans son âme. Tous les revers dont il était menacé ont été pour lui de nouveaux attraits. Il a souhaité que l'image de ses souffrances fût moins affreuse que ses souffrances mêmes.

Ne vous semble-t-il pas l'entendre s'écrier dans la ferveur de son zèle? Seigneur! qu'elles sont douces les tribulations que vous me réservez! Non, vous ne m'accorderez jamais tant de fatigues, tant de contradictions, que je n'en souhaite encore davantage : *amplius*, *Domine*, *amplius*. Jamais, votre grâce m'en est garant, jamais la rigueur de la persécution n'égalera la constance de mon courage : *amplius*, *Domine*, *amplius*. Vous m'ordonnez de me transporter chez des peuples barbares : je m'y transporterai. Je ferai plus : je les chercherai, je les aimerai : *amplius*. Vous me promettez des humiliations : je les essuierai. A l'exemple de saint Paul, je me ferai gloire des humiliations mêmes : *amplius*. Frappez : j'adorerai la main qui me frappera. Vos coups seront pour moi des coups toujours précieux. Mes disgrâces feront mes délices. La mort dans les supplices sera pour moi le plus doux triomphe. La mort la plus cruelle peut seule répondre à la vivacité des désirs que vous faites naître dans mon cœur : *amplius*, *Domine*, *amplius*. Xavier parle. Ses actions justifieront ses sentiments. Le langage d'un héros est l'expression fidèle de sa conduite.

Je laisse le Portugal applaudir au zèle de Xavier. Je laisse Xavier dans une cour licencieuse, malgré l'exemple du prince, la cour de Jean III, le plus religieux monarque de son siècle, je laisse Xavier y persuader la ferveur par ses utiles prédications, y faire heureusement régner l'humilité chrétienne au centre de l'orgueil et de la vanité. Un champ si vaste suffirait à d'autres cultivateurs. Il ne suffit pas à Xavier. Les Indes, le Japon, la Chine, le monde entier, voilà le projet qu'a conçu son ambition sainte. Il voudrait que l'univers professât la religion de Jésus-Christ, et que cet heureux changement fût le fruit de son ministère. Ce qu'il souhaite, il essaie de l'exécuter.

Le Mozambique, tombeau fatal des chrétiens, l'admire soigneux d'opposer aux malignes influences d'un air contagieux, tous les efforts d'un zèle tendre, actif, inépuisable. Son passage est marqué par les plus frappantes conversions. Le mahométisme vaincu, l'erreur fugitive, la vérité reconnue au milieu de Mélinde, ce n'est là qu'un faible pronostic de ce que la religion a droit d'attendre de Xavier. Le Mozambique, en effet, ne le possède que pour le regretter. Le jour fortuné que désire le nouvel apôtre est arrivé... Vents, orages, respectez ses desseins. Vaisseau qui portez l'espérance et le salut des Indes, puisse le ciel favorable vous conduire heureusement au port de Goa! Xavier arrive. Ses travaux commencent. Un saint effacera la gloire des plus rapides conquérants. Xavier portera plus loin le flambeau de la foi, qu'Alexandre n'a porté son ambition, sa fureur, ses espérances.

C'est toujours avec un nouvel étonnement que nous arrêtons nos regards sur les annales de l'Eglise naissante. La force, l'intrépidité des premiers héros qu'enfanta le christianisme nous frappe, nous saisit, nous enlève. Nous aimons à nous perdre dans une chaîne d'événements miraculeux; et notre esprit ne se rapproche de ces derniers temps, que pour nous faire justement regretter les premiers. Ne les regrettons pas cependant, ces jours fortunés. Ils se renouvellent encore, ils se perpétuent. Dans tous les siècles, la foi n'a-t-elle pas eu ses héros? Le siècle de saint François Xavier n'a-t-il pas retracé à l'Eglise édifiée, à l'hérésie frémissante, à l'idolâtrie abattue le siècle des apôtres? Ce n'est pas ici, mes frères, un parallèle hazardé. Afin d'en justifier tous les traits, il suffira de suivre Xavier, de le contempler dans le

Digitized by Google

champ immense, aride, abandonné, que lui destine l'ordre de la Providence.

Tristes objets qui frappez ses regards, hélas! vous attendrissez son cœur, vous faites couler ses larmes... Elle ne subsistait plus dans les Indes, cette foi pure, qu'un apôtre formé à l'école de Jésus-Christ (94), avait autrefois, dans ces régions infidèles, scellée de son sang. Sur les ruines de la vraie religion s'était élevé un culte superstitieux, assemblage monstrueux et du christianisme presque éteint et de l'idolâtrie renaissante. En vain, guidés par la noble audace de Vasco de Gama, les Portugais, dans la rapidité de leurs conquêtes, avaient fait entrevoir à la foi l'espérance d'un nouveau triomphe : ce triomphe finit presque avant que d'avoir commencé. Les projets de l'ambition font oublier à ces heureux conquérants les saints projets que la piété leur avait inspirés. Eux-mêmes défigurent la religion par leurs exemples, dans ces mêmes climats où l'Eglise s'était flattée de la voir rétablie par leur autorité. Les vices des vaincus deviennent ceux des vainqueurs. Dans cet horrible mélange de ténèbres et de lumière, on voit avec indignation les chrétiens professer une religion sans la pratiquer, reconnaître un Dieu sans l'adorer. On voit le mahométisme accrédité, soutenu par les puissances, renverser les autels ou les profaner, pervertir les chrétiens ou les persécuter; on voit les idolâtres multiplier leurs dieux au gré de leurs désirs bizarres; sacrifier tout à ces fantômes que leur caprice divinise; on les voit dégrader l'humanité par les plus honteux excès, en étouffer tous les sentiments, oublier la nature même; et par une piété barbare immoler leurs enfants, en faire les victimes de leur crédule superstition. L'illusion est la mère de tous les crimes.

C'est cette terre ingrate que Xavier doit arroser de ses sueurs, qu'il doit changer en une terre nouvelle. A l'aspect des profondes ténèbres qui la couvrent, il est saisi d'horreur, mais il n'est point alarmé, il n'est point abattu. Que la multiplicité des obstacles étonne le âmes vulgaires : les victoires difficiles flattent les héros. Des travaux moins pénibles n'auraient pas été dignes de Xavier. Il les considère, il les pèse, ces travaux; et son cœur ose ne pas les redouter.

Je l'aperçois dans Goa. Il instruit, il étonne, il charme. Aux premiers coups qu'il porte à l'impiété, l'enfer frémit... J'ai dit dans Goa : ne me suis-je pas trompé? Une seule ville n'arrête pas un héros; elle ne doit pas arrêter un apôtre... La côte de la Pêcherie, le cap de Comorin, le pays des Paravas entendent Xavier et profitent de ses instructions.

Les brachmanes, ces adroits imposteurs dont l'orgueil assure la puissance, dont la retraite cache les forfaits, dont l'intérêt soutient les pagodes; ces hommes dont la conduite est aussi mystérieuse que l'origine; qui, parce qu'ils se vantent d'appartenir aux dieux, trompent les peuples, les rendent complices de leurs erreurs, victimes de leurs passions, esclaves de leur despotisme; ces hommes féconds en méchancetés réfléchies, en manéges ténébreux, en inventions fabuleuses; ces hommes révérés, craints, chéris, imités, adorés presque; les brachmanes, entrepris par le zèle de Xavier, avertis de sa réputation, surpris de ses talents, ébranlés par son éloquence, touchés de sa sainteté, confondus par ses miracles, le nomment leur maître, leur oracle, leur vainqueur, le suivent, l'écoutent, l'admirent partout où le transportent les intérêts de la religion, les besoins de l'Eglise; et où ces besoins, ces intérêts ne l'appellent-ils pas?

Ce nouveau soleil brille dans les royaumes de Travancor, de Macazar, de Ternate. Les rayons que répand, que communique sa lumière, réfléchissent sur tous les peuples de ses différents Etats... Je crois l'observer dans les îles de Manar, de Ceylan; je crois être témoin de ses travaux; et déjà tout applaudit aux fruits merveilleux de son zèle. Dans cette immense étendue de villes, de provinces, de royaumes, il perce partout, il est partout. La rapidité de mon imagination ne peut égaler la rapidité de sa course. On dirait que la foi lui prête des ailes, pour voler d'îles en îles, de domination en domination; pour rendre tout un monde spectateur et conquête de ses travaux : *Quasi pennatus totum peragravit orbem.* (Joan. Chrysost. *De laud. divi Pauli.*)

Noble, sublime image, sous laquelle saint Jean Chrysostome désignait autrefois l'apostolat de saint Paul, ah! que vous peignez heureusement le successeur de l'Apôtre des nations, son imitateur, j'ai presque dit son rival, l'Apôtre des Indes, saint François Xavier! Presque en même temps, Xavier perce les détours des plus sombres forêts, franchit la hauteur des montagnes les plus difficiles, s'engage sur des mers orageuses, brave les flots, méprise les tempêtes, se joue des périls. Presque en même temps, il est à Malacca, et à Firando, au milieu des Indes, et à l'extrémité du Japon : *Quasi pennatus totum peragravit orbem.*

Le Japon, cet assemblage, ce monde d'îles, situées aux confins de l'Asie; cette région dont les montagnes presque inaccessibles touchent le ciel; dont les campagnes incultes annoncent moins une terre fertile, qu'un vaste désert; où les froids excessifs semblent faire régner un hiver éternel. Le Japon, où les guerres sont fréquentes, et les révolutions plus fréquentes encore. Le Japon, où l'athéisme a ses disciples, l'idolâtrie ses sectateurs, le soleil ses autels, le démon ses temples; où la superstition compte ses zélateurs et ses victimes; où différentes sectes consacrent différentes cérémonies; où les bonzes, sacrificateurs révérés, dévots politiques, hypocrites pénitents, faux savants, mais opiniâtres, habitants des déserts, ré-

(94) Saint Thomas.

Digitized by Google

pandus dans les villes, puissants à la cour, jaloux de leur autorité, zélés pour leur religion, et plus encore pour leur fortune, examinent, jugent, condamnent tout ce qui contredit leurs opinions, tout ce qui blesse leur vanité, tout ce qui balance leur crédit. Le Japon, où domine la curiosité, où règne la licence; dont les géographes nous ont tracé la situation, dont les historiens nous ont fait connaître les mœurs; dont nous admirons les chefs-d'œuvre, dont nous regrettons le commerce, dont nous déplorons l'apostasie.

Le Japon, tel est le nouveau théâtre où vont s'exercer les talents, le zèle, la patience de Xavier. On le croit encore dans les îles du More, victime de la foi, toujours invincible parmi les persécutions de ces insulaires farouches, inhumains; et il s'est frayé un libre passage à la cour de Saxuma. Il a parlé; il a porté l'Evangile jusque sur le trône. Là régnait un prince sage, éclairé, incapable de préjugés, et susceptible de persuasion. Xavier l'instruit, le prévient en faveur du christianisme. Si ce n'est pas encore une conquête qu'il procure à la foi de Jésus-Christ, c'est du moins un protecteur qu'il lui prépare... De Saxuma, Xavier s'est rendu à Méaco. Cangoxima, Firando, Amanguchi l'ont entendu, et ne l'ont perdu qu'avec l'espérance de l'entendre encore.

Epargnez-moi, Messieurs, une multiplicité de noms barbares; mais que vos idées se fixent au centre du Japon. Dans ces royaumes divers, que j'appellerais presque un monde, quel royaume que Xavier n'ait point parcouru? quelle ville dans laquelle il ne se soit point arrêté? A le considérer comme un peuple particulier, on serait tenté de penser que ce peuple est le seul objet de ses travaux. A le suivre dans la rapide succession de ses voyages, on dirait qu'il a précipitamment traversé les montagnes, les déserts, les villes, les provinces. On dirait que le temps lui a moins permis d'exercer son zèle insatiable, que de jeter indifféremment quelques regards observateurs. Plus prompt que le tonnerre, il semble se multiplier, se répandre en même temps partout. Plusieurs mondes possèdent-t-ils donc en même temps, le même héros? Des Indes, il vole au Japon; du Japon, il revole aux Indes. J'ai cru presque l'apercevoir dans le même jour, dans le même instant, aux deux extrémités du monde : *Quasi pennatus totum peragravit orbem.*

Toujours dans des courses nouvelles, toujours supérieur aux plus pénibles fatigues, Xavier ne se refuse qu'au repos. Suspend-il le cour de ses expéditions évangéliques, c'est pour aller recueillir sur le tombeau de saint Thomas les généreux sentiments dont cet apôtre fut autrefois pénétré. Les cendres de Thomas inspirent à Xavier une force nouvelle. Une vive ardeur le transporte; et dans cette vive ardeur, à quel genre de travaux ne se livre-t-il pas? Instruire et persuader, disputer et confondre, c'est le plan et le fruit de toutes ses missions. Père avec les enfants, il catéchise; juge avec les pécheurs, il reprend; ami avec les affligés, il console... Oracle des peuples, guide des grands, protecteur des pauvres, arbitre des savants, tous ces noms donnent une idée des ministères différents auxquels ils se dévoue. L'idée est encore légère. L'esprit ne peut imaginer tout ce que Xavier ose entreprendre. Tout ce qu'il ose entreprendre, il en assure le succès. L'éclat de ses triomphes répond à l'immensité de ses travaux.

Mais sous quelles images les produire, ces frappants triomphes qui couronnent l'apostolat de Xavier? Conquérants de la terre, vos projets les mieux tracés, vos desseins les mieux concertés n'ont pas toujours une fin heureuse. La prudence aura formé le plan de vos entreprises; l'intrépidité en essayera l'exécution. Vous vous engagerez dans l'horreur des combats; vous multiplierez des miracles de valeur : mais la constance de votre courage ne vous affranchit pas toujours des révolutions fatales qu'amène le sort des armes. Dignes de vaincre, hélas! vous voyez souvent la victoire vous échapper. La plus noble audace ne garantit pas toujours le succès... Il est une Providence, qui règle les destinées des mortels.

C'est elle qui dispense les avantages et les revers, la gloire et les humiliations, les triomphes et les chaînes, la vie et la mort. Dans l'humiliation des disgrâces, comme dans la gloire des succès, hommes faibles, nous devons toujours respecter, adorer l'impénétrable profondeur de ses jugements.

Le héros chrétien dont les Indes et le Japon ont contemplé avec admiration les succès rapides et durables, saint François Xavier semble avoir ignoré la vicissitude des événements. Toujours il a volé de conquêtes en conquêtes. Favorable à ses desirs, intéressé à ses triomphes, le ciel a pris soin de lui faire trouver dans la moisson la plus ingrate la moisson la plus abondante. Pour lui les obstacles se sont convertis en moyens. Le nombre de ses combats a fixé le nombre de ses victoires; et nous ne comptons presque les contrées qu'il a parcourues que par les trophées qu'il a partout érigés à la religion. Image de la Divinité sur la terre, Xavier peut dire que du couchant à l'aurore, de l'aurore au couchant, son nom est célèbre, son nom est grand parmi les nations. *Ab ortu solis usque ad occàsum, magnum est nomen meum in gentibus.* (*Malach.*, I, 11.)

Seigneur, disait saint Jean Chrysostome (*De laud. divi Pauli*), qui pourrait ne point rendre hommage à votre puissance, lorsqu'il se représente avec réflexion quel héros vous avez montré à la terre dans saint Paul? *Quis non loquetur potentias tuas, Domine, quia talem virum orbi terrarum ostendisti?* Qui pourrait également méconnaître la puissance de votre bras, ô mon Dieu! dans le spectacle étonnant, que donne à la terre le Paul des derniers siècles, le saint conquérant de l'Asie,

Digitized by Google

le fondateur de la religion dans le nouveau monde? On croirait, continue l'éloquent panégyriste de saint Paul, on croirait que la victoire vole au-devant de ses désirs. Il semble moins combattre partout, que partout triompher : *Ad promptam expeditamque veniens victoriam.* Il renverse, il confond, il détruit les ruses, les efforts, les fureurs de l'enfer : *Evertens, dejiciens, destruens diaboli munitiones.* Il court sans intervalle de ceux qu'il a convertis à ceux qu'il projette de convertir : *Avolat ab his ad illos, vix mora interposita.* C'est un vainqueur rapide, qui chaque jour, à chaque instant, procure à l'Eglise de nouvelles richesses : *Singulis diebus, imo singulis horis, trophæa erigens.* A son aspect, les villes se rendent : *Urbes capiebat :* les peuples empressés se présentent au joug qu'il leur impose, et se font un bonheur d'être ses captifs : *Omnes accurrebant.* Il voit l'univers armé contre lui par la force des préjugés; et devant lui, les préjugés tombent, l'univers se soumet : *adversus orbem terrarum, omnia perficiebat.* Dans la célérité de sa course, il imite, il surpasse la légèreté des vents : *Vento celerius.*

Sont-ce les succès de saint Paul que raconte l'éloquent archevêque de Constantinople? Sont-ce les triomphes de Xavier qu'il prédit? les mêmes images peignent également les deux héros.

Mais à quelle époque fixer les premières victoires de Xavier? Sera-ce à ce jour mémorable où le zèle étouffe saintement dans son cœur la tendre voix de la nature, et ne lui permet pas même l'innocent désir de voir une mère qu'il chérit, que peut-être il ne reverra jamais? sera-ce à cet événement singulier, si favorable à son ministère? Peuples barbares, vous en fûtes étonnés; vous en appelâtes du témoignage de vos yeux. Vous entendîtes Xavier parler toutes les langues, et il ne pouvait pas encore en avoir appris une seule. Vous crûtes qu'un phénomène nouveau venait éclairer votre horizon. Vous l'écoutâtes comme un oracle. Vous pensâtes qu'il était moins un homme qu'un Dieu; et si vous ne lui érigeâtes pas des autels, vous vous empressâtes d'en consacrer à la Divinité pour laquelle il sollicitait vos adorations, à Jésus-Christ, le Dieu de Xavier, devenu le vôtre.

Dans la multiplicité d'objets que présentait à saint Chrysostome l'éloge de saint Paul, il ne savait pas sur quel objet il devait arrêter sa plume et ses louanges : dans l'éloge de Xavier, on balance également à choisir entre les événements divers qui méritent de fixer l'imagination et les pensées. Tout frappe, tout étonne, tout ravit. Quel enchaînement de prodiges! Des idoles brisées, et ensevelies sous les débris de leurs temples; des autels érigés au vrai Dieu; la croix arborée dans mille royaumes différents; dans chaque ville de nouveaux triomphes attendent Xavier, et semblent prévenir ses succès : *Ad promptam expeditamque veniens victoriam.* La vérité triomphante de l'erreur, l'hypocrisie démasquée, la justice rétablie; les chrétiens ramenés à la perfection du christianisme; des nations innombrables assujetties à l'empire de l'Eglise; un monde d'infidèles gagnés à Jésus-Christ, instruits de nos mystères, disciples, apôtres, martyrs de la foi; l'enfer humilié, confondu, forcé de rendre hommage à la vérité, et de respecter un vainqueur : j'ébauche un tableau, que le plus vaste génie désespérerait d'achever : *Evertens, dejiciens, destruens diaboli munitiones...* Mon esprit s'égare dans un tissu de merveilles, qui se succèdent moins qu'elles ne se confondent. Semblable à ces foudres de guerre qui forcent les retranchements les plus impénétrables, Xavier paraît chez les peuples les plus opposés par le caractère, par les sentiments, par la religion; et chez tous ces peuples, toutes les conversions qu'il médite, il les opère : *Avolat ab his ad illos, vix mora interposita.*

Goa, premier théâtre de ses travaux, est aussi le premier théâtre de ses victoires. Nouvelle Ninive, Goa par ses iniquités provoquait depuis longtemps la vengeance du ciel. Comme un autre Jonas, Xavier élève sa voix au milieu de ce peuple prévaricateur; il combat l'impiété, et l'impiété ne se soutient plus que par l'imposture. L'imposture se change en fureur, et sa fureur même dégénère en impuissance. Xavier attaque l'idolâtrie, et l'idolâtrie expire sous les coups vainqueurs dont il la frappe. Les sombres nuages qui *tenaient la vérité captive* se dissipent. Tout cède aux efforts redoublés d'un zèle, qui se rit des obstacles et les anéantit. Dans Goa je cherche Goa, et j'y trouve une Ninive pénitente. Chaque jour, chaque instant sont marqués par de nouveaux trophées. L'Eglise renaissante des Indes retrace l'Eglise naissante de Jérusalem, d'Antioche, de Rome : *Singulis diebus, imo singulis horis, trophæa erigens.*

Un peuple, chrétien de nom, idolâtre par habitude, ne résiste d'abord à la constance de Xavier que pour se soumettre avec plus d'éclat à ses vives exhortations. Rebelle aux discours de Xavier, il ne peut se refuser à ses bienfaits. Sous les auspices de Xavier, ce peuple infidèle termine glorieusement une guerre difficile, et sanglante : dans un combat décisif, il doit à Xavier tout l'avantage qu'il remporte sur ses ennemis. Sa victoire devient le signal de sa conversion. Au milieu de ses conquêtes, il se fait un mérite d'être lui-même la conquête de l'Evangile : *Urbes capiebat.*

Que de changements inespérés n'aurais-je pas encore à produire! Xavier paraît dans les îles du More, et les habitants de ces contrées sauvages changent leur prévention, leur haine pour le ministère de Xavier en respect pour ses vertus. Ils oublient la férocité de leurs mœurs. Ils prennent des mœurs nouvelles avec une nouvelle croyance. Dociles aux douces inspirations de la grâce, dont Xavier est l'interprète, ils se déclarent ses disciples les plus soumis, après avoir été ses plus obstinés persécuteurs : *Omnes*

Digitized by Google

accurrebant. Dans les Indes les brachmanes, les bonzes dans le Japon, qui, par de frivoles menaces, avaient cru surprendre, alarmer la crédulité des peuples, avouent leurs démarches obliques et inutiles. Ils rougissent de leur duplicité, ils publient leur défaite. Ces fiers soutiens des idoles, Xavier les a transformés en humbles adorateurs de la croix. Par le zèle d'un seul apôtre mille ennemis de la religion chrétienne en deviennent les plus fervents disciples.

La ferveur dans ces Eglises naissantes ne donna peut-être jamais un plus édifiant spectacle que dans l'île de Manar. Sont-ce de nouveaux Laurents, de nouveaux Cyprien, de nouveaux Irénées, dont le glaive homicide fait couler le sang? Siècles des plus cruelles persécutions, Xavier était-il destiné à vous voir renaître? Dans l'île de Manar, les conquêtes de son zèle deviennent les victimes de la foi. La politique s'inquiète, la vengeance s'arme, les lois prononcent, la fureur se déchaîne, les tyrans frappent.... L'idolâtrie croit se venger de ses pertes; elle s'en prépare de nouvelles. Les supplices enfantent des chrétiens, les multiplient. Du sein des flammes sort une Eglise scellée du sang des martyrs, une Eglise féconde en apôtres, en saints. Xavier en est le fondateur, l'âme, le chef, le guide, le modèle. Un monde d'ennemis ligués pour ensevelir cette Eglise sous les débris de son berceau, ne sert qu'à lui donner des fondements plus solides, de plus rapides accroissements, une forme plus stable, une durée plus constante. On dirait que les efforts qui devaient la renverser concourent à l'établir, à la fixer, à la perpétuer : *Adversus orbem terrarum omnia perficiebat.*

Princes, monarques des Indes et du Japon, vous ne contemplâtes d'abord qu'avec une juste frayeur ces éclatants triomphes d'une religion qui n'était point la vôtre. Vous fûtes tentés de redemander vos idoles à l'apôtre qui les enlevait à vos sujets. Vous formâtes contre lui des projets de vengeance; vous essayâtes des projets de destruction contre la foi; mais le héros de cette foi sut vous enchaîner vous-mêmes au char de l'Evangile. Il en fit briller à vos yeux les plus vifs rayons. Prophète, il vous en dévoila les plus profonds mystères; controversiste, il vous en expliqua les dogmes les plus obscurs; interprète, il vous en développa les plus sages maximes; orateur, il vous en fit connaître les conseils sublimes, les judicieuses défenses, les menaces terribles, les magnifiques récompenses. Il vous raconta ses miracles, vous fit admirer ses martyrs, vous peignit les vertus de ses disciples, et par ses douces persuasions, il fit insensiblement naître dans vos cœurs le désir d'en augmenter le nombre.... Alors, alors Xavier ne parut plus à vos yeux un perfide séducteur de vos peuples; mais un apôtre, suscité par le ciel pour votre instruction et pour la félicité de vos empires.

Se dérobait-il à vos regards, vous députiez vers lui les grands de votre cour pour l'y ramener; vous descendiez de votre trône, pour le recevoir; vous vous faisiez un plaisir toujours nouveau de l'entendre, un devoir essentiel de présider aux religieux combats qu'il livrait à vos sacrificateurs. Etonnés de sa science, touchés de ses discours, charmés de sa modération, vous ne pouviez vous défendre de protéger ses entreprises, de favoriser sa religion, d'applaudir à son zèle. Vous deveniez presque apôtres avec lui; et malgré la politique frémissante, vous osiez le paraître. Alors on vit le christianisme monter sur le trône dans divers royaumes, comme autrefois il monta sur le trône des césars avec Constantin. On vit les ombres du paganisme se dissiper, la lumière de la foi se répandre; on vit l'Evangile pratiqué, l'Eglise respectée, Jésus-Christ adoré; on vit, en dépit de la superstition, de l'erreur, du vice, de l'enfer, on vit un monde idolâtre devenir par le zèle de Xavier un monde chrétien.

Telle les livres saints peignent la Divinité qui, portée sur les ailes des vents, remplit de sa majesté toutes les parties de la terre, tel porté sur les ailes de la charité, je me figure Xavier, parcourant avec rapidité l'Europe, les Indes, le Japon; toujours arrêté, et toujours mobile, créateur d'un peuple nouveau, chef d'une nouvelle Eglise; au milieu des temples qu'il élève, des autels qu'il consacre, des fidèles qu'il forme, des martyrs qu'il anime, des idoles qu'il brise, des rois qu'il dirige, un monde entier qu'il gouverne et qu'il sanctifie; toujours au-dessus de ses travaux par ses projets, au-dessus de ses projets par ses désirs; seul fixant, si j'ose le dire, les destinées de l'univers : *Vento celerius.*

Qu'il me soit permis de vous le demander, Messieurs : si je ne vous avais pas annoncé dans Xavier un héros, un saint, n'est-ce pas l'idée que vous vous en seriez formée vous-mêmes? Xavier est un héros : il imite les conquérants profanes dans l'immensité de leurs désirs, dans la rapidité de leur course, dans l'éclat de leurs victoires. Xavier est un héros, un saint. En effet, quel est l'objet de ses nobles désirs? La propagation de l'Evangile. Quelle est la fin de ses courses multipliées? Le règne de Jésus-Christ. Ses victoires sont les victoires mêmes de la foi... Que dis-je? Héros et saint, Xavier a paru aux yeux de l'univers comme une preuve vivante de la religion chrétienne, comme une preuve de sa sagesse, de sa puissance, de sa divinité. Preuve de sa sagesse, lorsqu'elle prépare Xavier à ses desseins; preuve de sa puissance, lorsqu'elle soutient Xavier dans ses épreuves; preuve de sa divinité, lorsqu'elle couronne les travaux de Xavier. Xavier a paru aux nations idolâtres comme une preuve de la sainteté de la religion, lorsqu'il a lui-même porté la sainteté au comble de l'héroïsme, lorsqu'il a montré dans sa conduite l'expression fidèle de l'Evangile dont il était l'apôtre. Si son zèle a ménagé des triomphes à la religion, ses mœurs ont rendu la religion respectable;

Digitized by Google

respectable par tout où sa voix s'est fait entendre, partout où ses exemples l'ont prêchée, autant que ses discours. Héros en saint, Xavier fait triompher la religion de ses ennemis; et l'univers applaudit à sa gloire. Saint en héros, Xavier rend la religion respectable à ses ennemis; et l'univers profite de ses vertus : *Terra illuminata est a gloria ejus.*

SECONDE PARTIE.

Le Seigneur s'est arrêté, et il a mesuré la terre : *Stetit, et mensus est terram.* (*Habac.*, III, 6.) Il a jeté les yeux sur les nations, et il les a, pour ainsi dire, abîmées sous sa puissance. *Aspexit, et dissolvit gentes.* (*Ibid.*) Les montagnes du siècle ont été réduites en poudre : *Et contriti sunt montes sæculi.* (*Ibid.*) Les collines du monde ont été abaissées sous les pas de l'Eternel : *Incurvati sunt colles mundi, ab itineribus æternitatis ejus.* (*Ibid.*)

Dans ces idées sublimes, le prophète Habacuc ne semble-t-il pas avoir tracé le portrait du héros évangélique dont je viens d'analyser les désirs, de raconter les travaux, de célébrer les victoires? Xavier, fixé en Europe, a mesuré les terres infidèles qu'il méditait de soumettre à l'Evangile : *Stetit, et mensus est terram.* Tel je l'ai fait observer lorsqu'il se crayonnait à lui-même le plan de son apostolat. Arrivé dans les Indes, dans le Japon, Xavier a porté ses regards sur les nations idolâtres; il s'est élevé contre leurs erreurs, contre leurs idoles; et ces peuples, armés de superstitions et de sophismes, ont été forcés de céder aux charmes vainqueurs de son éloquence; ou plutôt ils n'ont pu résister à la voix de la grâce dont il était le ministre et l'organe : *aspexit, et dissolvit gentes.* Tel je l'ai représenté dans le cours pénible du laborieux ministère qui cent fois épuisa ses forces sans jamais lasser sa constance. Les puissances du siècle, les maîtres du monde, les fiers potentats de l'Orient, se sont abaissés sous le joug de la foi que Xavier leur prêchait. Ils ont mis le comble à sa gloire par les hommages volontaires qu'ils ont rendus au Dieu dont ils croyaient dans lui, contempler l'image : *Et contriti sunt montes sæculi; incurvati sunt colles mundi.* Tel je l'ai caractérisé, lorsque dans le champ le plus ingrat il recueillait la plus riche moisson.

Mais à quel attrait puissant Xavier est-il redevable de ces prodigieux succès? Par quel invisible chaîne attache-t-il au char de la religion ses plus fougueux, ses plus opiniâtres ennemis? Ah! Messieurs, ses victoires sont les fruits utiles de ses vertus. Il ne fait triompher l'Evangile de l'idolâtrie que parce qu'aux yeux des idolâtres il rend l'Evangile respectable par sa conduite. Plus saint encore que héros, il étonne moins le nouveau monde par ses entreprises que par ses exemples.

Toutes les nations dont il est l'apôtre le voient constamment réunir tous les genres de sainteté, allier par un heureux accord les vertus les plus opposées, et porter chaque vertu au plus sublime degré de perfection. Je ne parle pas d'une vertu dont le mérite se concentre dans le secret d'une solitude profonde, ignorée : j'annonce une sainteté dont l'éclat frappe le monde, qui force son admiration, ses suffrages, et dont les ennemis mêmes de la foi, devenus les témoins, s'empressent à se déclarer les panégyristes. J'indique une sainteté, toujours égale, humble dans les succès, inébranlable dans les disgrâces, qui toujours féconde en ressources pour assurer à Jésus-Christ des adorateurs, au milieu de la carrière la plus vaste, s'ouvre une carrière nouvelle, y court, y vole...

Ce sont les louanges unanimes qu'ont données à saint François Xavier, non-seulement les hommes intéressés à célébrer sa gloire, mais les historiens mêmes intéressés à l'obscurcir; les historiens ennemis de la foi, de l'Eglise, de ses ministres, de ses triomphes. Tous ont reconnu dans Xavier une sainteté universelle, une sainteté authentique, une sainteté constante. D'après un témoignage si peu suspect, à quel ministre évangélique pourrait-il n'être pas permis de publier le mérite de cette même sainteté, d'en relever l'éclat, d'en fixer la durée? Un héros qui fait respecter la religion doit être respectable à toutes les nations qui la professent : *Terra illuminata est a gloria ejus.*

Lorsque saint Jean Chrysostome eut fini le brillant récit des merveilles opérées dans l'univers par le ministère des apôtres, je ne veux, disait-il à son peuple (*De laud. div. Pauli.*), pour confirmer mes idées et les vôtres, je ne veux qu'un seul exemple, celui de saint Paul. Toutes les vertus que les autres apôtres ont pratiquées, Paul les pratique : *Adducam eum in medium hæc omnia facientem.*

Par une lumière prophétique, l'archevêque de Constantinople aurait-il désigné dans saint Paul saint François Xavier? O Xavier! quelle vertu l'Eglise a-t-elle admirée dans les hommes apostoliques qui n'ait pas été votre vertu? Les exemples qu'ont donnés Pierre dans Rome, André dans l'Achaïe, Jacques dans Jérusalem, Jean dans Ephèse, Paul les fait revivre, et Xavier les renouvelle : *Adducam eum in medium hæc omnia facientem.*

Modèle d'un zèle vif, mais réglé par la prudence; d'une charité que le ciel inspire et que le monde ne borne pas; d'une pénitence toujours nouvelle dans ses austérités; d'une humilité constante au faîte de la gloire; d'un désintéressement noble, généreux, universel; d'une obéissance prompte et réfléchie; d'une pureté victorieuse des plus critiques épreuves; d'une patience toujours inépuisable, toujours invincible; d'une douceur prévenante, inaltérable : comme autant d'astres, ces vertus réunies forment le jour le plus éclatant. Qu'on saisisse une vertu particulière : elle paraît briller uniquement et devoir effacer toutes les autres.

Toujours une nouvelle surprise me saisit, s'écrie saint Chrysostome, lorsque je contemple dans un seul homme toutes les vertus heureusement rassemblées, et qui sem-

Digitized by Google

blent se disputer entre elles l'empire de son cœur : *Obstupesco hominem unum universas simul virtutes féliciter consecutum esse.* L'éloquent docteur parlait de saint Paul : aurait-il autrement parlé de Xavier?

Xavier est le modèle d'un zèle vif, mais réglé par la prudence. Zèle du salut des âmes, qu'ai-je dit? Ai-je donc oublié que nous avons suivi les pas du saint apôtre en France, en Italie, en Portugal, au Mozambique, dans les Indes, au Japon? Viens-je tracer un nouveau récit de ses travaux? Non, non ; je veux uniquement vous faire juger de l'étendue de son zèle par l'ardeur des vœux qu'il adresse au ciel pour la conversion des idolâtres... *O Eternel! souvenez-vous que les âmes des infidèles sont l'ouvrage de vos mains. L'enfer s'en remplit à la honte de votre nom. Ne permettez plus que le sang de Jésus-Christ, répandu pour les idolâtres, soit méprisé par eux. Laissez-vous fléchir par les prières de l'Eglise. Oubliez leur infidélité : qu'ils deviennent chrétiens ; qu'ils se sauvent! Achevez mon ouvrage, qui est le vôtre. Mes souhaits n'ont pour fin que votre gloire.*

Ainsi parle Xavier. Ainsi doit parler le zèle. Zèle de Xavier, zèle qui se communique sans distinction d'âge, d'état, de zèle; zèle qui se fait *tout à tous* ; tout à l'infidèle pour le détromper; tout au mahométan pour le convertir; tout au chrétien pour le réformer; tout à toutes les nations pour n'en composer qu'un seul peuple en Jésus-Christ. Avec les idolâtres, c'est un ami qui s'insinue ; avec les nouveaux catholiques, c'est un père qui console; avec les opprimés, c'est un protecteur qui sollicite le roi de Portugal, et en obtient le retranchement ou la diminution des tributs trop facilement imposés, trop sévèrement exigés, trop universellement onéreux.

Zèle de Xavier, zèle dont la prudence égale l'ardeur. C'est par la prudence qu'il désarme la fureur jalouse d'un bonze dans la chaleur de la plus intéressante dispute, et qu'en présence d'un roi prévenu, de toute une cour idolâtre, il réussit à faire de son rival le plus orgueilleux son plus humble admirateur. C'est dans la prudence que Xavier trouve un ingénieux artifice pour retrancher, dès le premier moment qu'il paraît à Goa, les honteux excès d'un libertinage toléré, autorisé même. Mal funeste, qu'une police peu réglée et une scandaleuse impunité semblaient avoir fait dégénérer en usage, en loi, en nécessité. C'est par les voies de la prudence que sur le navire qui le porte il substitue aux criminels amusements d'un jeu subtil dans ses ressources, fatal par ses suites, l'innocent plaisir d'un jeu auquel la modération préside, la sagesse prescrit des bornes, la vertu n'abandonne jamais que des loisirs. Et vous, à qui la naissance, soutenue par la fortune, donne la malheureuse facilité de procurer indifféremment au sexe corrompu un favorable asile ; vous, victime d'une passion toujours renaissante, jamais déterminée, n'est ce pas le silence prudent, mais terrible, que Xavier sait opposer à votre audace effrénée, qui vous fait utilement réfléchir sur l'horreur d'une conduite si dépravée, et qui vous rend enfin l'effroi, la terreur du vice, après en avoir été trop longtemps le scandaleux soutien? Mille traits m'échappent; mais aux seuls exemples que je viens d'exposer, ne croirait-on pas que la prudence est la vertu singulière qui forme le caractère de Xavier? Je me trompe : on croit reconnaître mieux encore son caractère dans sa charité.

Si quelqu'un désire de connaître la vertu de la charité avec tout son mérite, avec tout son héroïsme, disait saint Jean Chrysostome, qu'il observe saint Paul. Paul est l'élève de la charité, il en est le héros; il en donne les plus utiles leçons, les exemples les plus frappants : *Si quis cupiat virtutem charitatis cognoscere, ad hujus alumnum se conferat; et ille ipsum docebit.* (JOAN. CHRYSOST., *De laud. div. Pauli.*) Mêmes leçons, mêmes exemples dans Xavier. Son cœur est l'image d'un feu dont les flammes sensibles se répandent, se communiquent. Il semble suspendre le cours de ses exploits, pour se livrer à de pieuses aspirations qui impriment aux peuples le respect de la Divinité pour laquelle Xavier montre tant d'amour. Quel charme pour lui de parler de Dieu, et d'en entendre parler les autres! Que son zèle est éloquent, lorsqu'il peint le vif intérêt qui l'anime pour la cause de Jésus-Christ, et qu'il s'écrie : *Oui, j'aimerais mieux mourir qu'être témoin des outrages que font à Jésus-Christ les impies, s'il ne m'accordait pas la grâce ou de les prévenir, ces outrages, ou de les réparer!....* Que ne peut-il donner à son Dieu souffrances pour souffrances, sang pour sang, vie pour vie! *Qui ne sait pas être martyr*, dit-il, *n'est pas digne d'être apôtre. Mon plus grand supplice, c'est que les hommes les plus cruels cessent d'être cruels pour moi. Hélas! je trouve des honneurs où je désirerais ne trouver que des échafauds.*

Quand on aime Dieu comme l'aime Xavier, peut-on ne pas aimer ses images? Mortels de tous les États, de toutes les contrées, de toutes les religions, vous avez des droits sur son cœur. Vous qu'afflige la nature, vous que la misère opprime, vous qu'abat la maladie, vous êtes les objets privilégiés de sa tendre sollicitude. C'est à vos besoins qu'il consacre, dans l'Asie, toutes les ressources que l'Europe lui procure pour lui-même. Vous, qui dans les horreurs de la guerre, frappés par le fer ennemi, rapportez dans votre patrie des membres mutilés, des bustes vivants, vous trouvez dans Xavier une charité industrieuse à vous ménager les secours que votre situation déplorable ne vous permet pas de solliciter. Tristes captifs, combien de fois n'a-t-il pas essuyé vos pleurs, adouci vos chaînes, hâté votre liberté ou sanctifié vos supplices?... Si Xavier enfante des miracles pour la propagation de la foi, il en opère aussi pour le soulagement des pauvres. L'Orient, frappé de surprise, le nomme, avec une égale vénération, le

Digitized by Google

maître des éléments, et le thaumaturge des malheureux. Les hommes bienfaisants semblent être les dieux de la terre.

Je résiste à tout, excepté à la charité : *Omnibus resisto, sola charitate excepta.* (Joan. Chrysost., *ut sup.*) Ce sont les paroles que saint Chrysostome met dans la bouche de saint Paul. Seraient-elles déplacées dans celle de Xavier? On serait tenté de penser que ce n'est point Xavier qui agit par la charité, mais Xavier qui, semblable à saint Paul, devient la charité même : *Charitate succensus, totus factus est charitas.* (Id., *ibid.*) Quelle ferveur le transporte, le jette volontairement dans les profondeurs d'un précipice affreux, où doit l'attendre une mort presque inévitable? Ah! il vole sauver un malheureux qui va périr dans le crime, parce qu'il périt sans secours. En vain, réflexion timide, tu veux suspendre la rapidité de ses pas : Xavier n'écoute que son cœur, et son cœur n'aperçoit point le péril. Il ne considère que l'infortuné qui l'appelle. Sa charité franchit tous les obstacles. Xavier tend une main secourable à la triste victime qui lui fait entendre sa voix. Il l'arrache à la mort, à l'enfer, et laisse à la Providence le soin de lui-même... La Providence veille sur ses jours. Le ciel semble les respecter. Il les respecte surtout, lorsque, fixé dans les asiles de la charité, Xavier y recueille les soupirs envenimés d'un peuple expirant qu'a frappé le plus terrible des fléaux...

Dans ces lieux lugubres, témoins de tous les genres de souffrances, les regards de Xavier s'attachent sur un nouveau *Prodigue*, triste jouet d'une fortune inconstante, et tout à la fois victime expirante d'un perfide libertinage. Rejeté, abandonné dans un réduit ténébreux, il languit, il souffre, et l'humanité, insensible à ses maux justement mérités, ne fait pas même luire à ses yeux l'espérance d'une consolation qu'il réclame, et d'un directeur qu'il souhaite. Déjà la nature défaillante l'avertit de son prochain trépas. Il gémit, il baisse, il meurt. Il meurt: Xavier! à ce spectacle, quel sentiments s'emparent de votre cœur? Une charité saintement indignée vous élève au-dessus de vous-même. Vous approchez, attendri, touché. L'odeur infecte qu'exhale ce cadavre vivant irrite votre ardeur au lieu de l'éteindre. Vous s'arrachez, malgré ses répugnances, à la cruelle situation qui l'accable. Vous partagez avec lui un lit *étonné* de rassembler tant de vices et tant de vertus. Vous exhortez à la mort celui qui n'a que trop abusé de la vie; vous le consolez. Vous faites naître dans son cœur des sentiments de componction. Ses soupirs contagieux ne ralentissent pas votre zèle. Vous le rendez à la pénitence, avant que de le céder à la mort. L'heureux chrétien expire sur votre sein, pénétré de respect pour vous, et de reconnaissance. Ah! que l'on m'indique des traits d'une charité plus héroïque, ou que l'on avoue que Xavier est le héros de la charité : *Charitate succensus, totus factus est charitas.*

Héros de la charité, Xavier est également le héros de la pénitence. Dans un même homme, je crois démêler deux hommes différents. Non, l'esprit ne peut concilier ces idées contrastées : Un homme qui, plus prompt que la foudre, vole d'un pôle à l'autre pôle; un homme épuisé par des fatigues toujours nouvelles qui le minent, le consument; et un homme toujours ingénieux tyran de lui-même, innocente victime d'une mortification volontaire; un homme, qui montre aux nations idolâtres l'image vivante des Pacôme, des Arsène, des Bernard, dont il leur annonce les saintes austérités. C'est Paul, qui *réduit son corps en servitude*, dans la crainte prudente, *qu'après avoir prêché les autres, il ne soit réprouvé lui-même.* (I *Cor.*, IX, 27.) Partout la pénitence est sa compagne fidèle. Ses immenses occupations n'en interrompent jamais le cours. Les succès et les revers lui servent de motifs pour en augmenter les rigueurs. L'apôtre d'un Dieu pénitent en retrace dans sa conduite l'exacte ressemblance. Que dis-je? La pénitence de Xavier n'est-elle pas une pénitence inconnue jusqu'à lui? Témoins ces liens étroitement serrés artifice singulier, par lequel il corrige les grâces d'une légèreté naturelle dont il se fait un crime. Témoin encore cette action incomparable, qui jamais n'eût percé les ombres épaisses de la forêt où Xavier s'était flatté de l'ensevelir, si sa ferveur même n'eût pas trahi sa modestie et rendu ses précautions inutiles. Cet exemple unique de pénitence est connu, Messieurs, il est célèbre dans les fastes de la religion. Nous y lisons qu'un militaire, rendu à lui-même après les égarements d'une jeunesse dissipée, avait fait à Xavier dans le tribunal de la réconciliation l'humiliant aveu de ses faiblesses. Il avait cru trouver dans lui un ministre justement sévère. Il fut surpris de ses prévenances, de sa modération, de sa douceur : il fut surpris, oui; mais il cessa de l'être. Dans les sombres détours d'un bois solitaire, il suit les pas de Xavier; il le surprend. Il le voit exercer sur lui-même la pénitence dont son zèle édifié avait cru devoir épargner la rigueur à l'âge, aux blessures, à la ferveur d'un guerrier chrétien sincère, sincèrement converti.

La pénitence de Xavier est un présage non équivoque de son humilité, de son désintéressement, de son obéissance. Humilité profonde, je dirais presque humilité extrême de Xavier, que de traits admirables la caractérisent! Il arrive dans les Indes, chargé de priviléges, dont la cour romaine a cru devoir décorer le ministère qu'elle lui confie; et, supérieur à ces marques glorieuses de distinction, Xavier se fait une loi sévère de soumettre à l'autorité de l'évêque de Goa les droits et les dispenses que lui donne la qualité de légat apostolique. Les saints ne savent point abuser de leur prérogatives; ils ne daignent pas même en profiter... Respecté à la cour des rois dont il est le conseil, dans l'Orient, comblé de gloire, Xavier s'abîme dans le souvenir de son néant.

Digitized by Google

Ses succès, à l'entendre, ne sont pas son ouvrage. Ce sont les triomphes de la grâce. Vainqueur des puissances mêmes, son plaisir le plus délicat est d'oublier ses trophées à l'ombre du sanctuaire. S'il s'en permet le souvenir flatteur, c'est pour offrir à Jésus-Christ les couronnes des monarques qu'il a rangés sous les étendards de la croix, Xavier, l'oracle de l'Asie, écrit en Europe que son unique mérite est *de se connaître lui-même, et il se connaît inutile à tout.* Ses péchés, dit-il, le rendent indigne du ministère évangélique. Il demande pour lui des prières, tandis que le ciel lui soumet des royaumes. Le plus beau, le plus vaste génie n'ose pas même avouer qu'il peut avoir quelque talent... Mortels! s'écriait saint Chrysostome (*loc. sup. cit.*), vous voyez dans saint Paul le mépris de la gloire humaine, le triomphe de la modestie chrétienne, et vous l'admirez : *Cernis in ipso vanæ gloriæ contemptum, modestiamque: et miraris.* Saint Chrysostome aurait rendu à Xavier le même témoignage. Xavier, dans ses vertus ainsi que dans ses travaux, est toujours l'imitateur de saint Paul.

Il imite son désintéressement. Qui me désavouera? Est-ce vous, qui l'avez observé, constamment fidèle au vœu de la pauvreté évangélique, assez généreux pour dédaigner une fortune brillante, lorsque pour l'obtenir il n'avait pas même à la désirer? Avec quelle noblesse de sentiments n'a-t-il pas refusé les bienfaits dont s'empressait à le combler le roi de Portugal, et les riches trésors dont voulaient le charger les monarques du Japon? Dans ses courses multipliées, toujours l'aumône est sa richesse, la confiance sa ressource, l'amitié des peuples sa sûreté. Simple, modeste, Xavier veut par cette modestie, par cette simplicité réprimer le faste asiatique dont il vient confondre l'orgueil. Il faut surprendre sa vigilance pour corriger les pieux excès de sa pauvreté.

Le saint le plus humble, le plus désintéressé, pouvait-il n'être pas le saint le plus soumis, le plus obéissant? Soumis à Dieu : c'est lui que Xavier consulte dans toutes ses entreprises. La volonté de Dieu est sa loi. Dans le cours orageux de son ministère, il conserve toujours la tranquillité de son âme, parce que dans la ferveur de ses prières, il soumet aux ordres de la Providence ses projets, ses désirs, ses succès. Au milieu des périls que lui présentent, sur une mer orageuse, les vents déchaînés, le ciel en feu, la foudre qui gronde dans les airs, il vous abandonne, ô mon Dieu! le soin de veiller à la conservation de sa vie et à la stabilité de son ouvrage. Les apôtres, disait-il, ont établi la religion malgré le monde : malgré le monde, il faut l'étendre et la perpétuer. Dieu me l'ordonne par la voix de son Eglise; je dois obéir. Xavier obéit; et il triomphe..... Mais commandez, Seigneur, et Xavier renonce à son ministère. L'ouvrage qu'il a commencé, il ne l'achèvera pas. A la seule voix d'Ignace, son supérieur, son père, Xavier n'est plus rien. Qu'Ignace parle, et Xavier, *enfant soumis, fidèle* (livre IV, sixième *Epît.* de S. Franç. Xav.), revole en Europe, se consacre aux plus vils emplois de sa compagnie. Xavier le publie, il l'écrit. Qu'on l'éprouve, il l'exécutera. Qu'Ignace parle, et à la volonté d'Ignace, Xavier sacrifiera ses travaux, ses espérances, les intérêts de la foi et de l'Eglise. Qu'Ignace parle, et Xavier, sous l'obéissance d'Ignace, va montrer qu'il sait encore mieux respecter l'autorité dans les autres, qu'il ne la sait exercer lui-même.

Je ne ferai pas un mérite au héros de l'humilité, du désintéressement, de l'obéissance, d'avoir conservé jusqu'au tombeau cette vertu précieuse et fragile, si rare parmi les nations idolâtres, si respectable dans un chrétien, si nécessaire dans un apôtre; la pureté. Mais je peindrai son amour délicat pour cette vertu, lorsque, dans un songe même, il triomphe de l'enfer et de ses ruses par les plus vives agitations, par les combats les plus violents, par l'effusion même de son sang. Victoire involontaire, je l'avoue, mais victoire qui prouve un saint, et un saint en héros. L'ombre seule du vice effraye Xavier: Xavier se laisserait-il tenter par le charme coupable du vice même? Quand on frémit à la seule idée, on est bien éloigné de céder à la réalité.

Tant de vertus sont couronnées dans Xavier par deux vertus les plus essentielles à son ministère : la patience, la douceur. Voulez-vous savoir de quel secours peuvent être, pour soumettre au joug de la foi les nations infidèles, la patience dans les périls et la douce aménité des mœurs? demandait saint Chrysostome (*loc. sup. ci*); Ecoutez, voyez saint Paul. *Paulum audi, et vide.* Ecoutez, puis-je dire aussi, voyez Xavier. Tout l'Orient est rempli de ses bienfaits ; et malgré ses bienfaits, il trouve partout des piéges, des dangers, des ennemis. Des piéges, parce que la politique, l'intérêt, la vengeance s'arment de concert contre la religion dont Xavier est l'apôtre; des dangers, parce que le ciel éprouve les saints avant que de les récompenser; des ennemis, parce que Xavier a des vertus et des succès. Mais au milieu des outrages, des calomnies, des persécutions, Xavier est toujours lui - même. Toujours tranquille dans le sein des orages, sa patience confond ses ennemis et les rend ses admirateurs, ses disciples. Avec ses ennemis mêmes, quelle est sa conduite? quelle est sa douceur? Vous le savez, ingrat gouverneur de Comorin. Vous trouvez dans Xavier un ami, un libérateur, lorsque vous cherchiez à faire de Xavier votre victime.... *Rendre le bien pour le mal, c'est se venger d'une manière divine :* telle est la maxime de Xavier et telle est sa conduite. Il a plus maîtrisé d'esprits, il a plus captivé de cœurs par les charmes de sa douceur insinuante, que par la force victorieuse de son éloquence.

Un tel homme, concluait le panégyriste de saint Paul, a donc rassemblé dans lui le

Digitized by Google

mérite et l'ornement de toutes les vertus. *Homo unus omnia virtutum ornamenta in se colligit;* et c'est par l'attrait puissant de toutes les vertus, que seul parmi les barbares, seul parmi les idolâtres, admiré de tous, il les a tous conduits à la lumière de la vérité : *Solus inter barbaros, solus inter gentiles, mirandus universis, universos ad veritatem traduxit.* Oui, Xavier a paru dans les Indes, dans le Japon, comme un tableau animé de la religion chrétienne dont il annonçait l'excellence et la divinité. Sa conduite a retracé aux infidèles la sagesse, la pureté de l'Evangile dont il leur expliquait les maximes sublimes, les saints conseils; et voilà ce qui les a frappés, touchés, persuadés, convaincus, édifiés, convertis.

Transportons dans les mêmes climats les hommes célèbres qui, dans le siècle de Xavier, fixaient les regards de l'Europe. Transportons-y les pontifes qui gouvernaient l'Eglise, un Léon X, un Clément VII; les monarques qui donnaient des lois au monde, un Charles-Quint, un François I^er^; les hérésiarques, qui prétendaient réformer les peuples, un Luther, un Calvin... Les papes, les rois, les novateurs auraient-ils eu dans ces climats les mêmes succès que Xavier? S'ils avaient porté dans le nouveau monde les vertus de Xavier, ils auraient pu, dans le nouveau monde, égaler ses triomphes Mais chargés de prêcher la religion à ces peuples infidèles, s'ils avaient montré dans leur conduite une partie des vices que la religion condamne, ils auraient plutôt empêché qu'assuré la propagation de l'Evangile. Léon X trop prompt dans ses vengeances, Clément VII trop sensible à ses revers, Charles-Quint trop avide de conquêtes, François I^er^ trop ami de ses plaisirs, Luther trop fougueux dans ses emportements, Calvin trop intéressé dans ses démarches, auraient paru comme autant de contrastes de la modération, de la constance, de l'humilité, de la pénitence, de la douceur, du désintéressement dont ils auraient exigé la pratique. Les pontifes auraient eu beau lancer la foudre, les monarques intimider par leurs armées, les hérésiarques surprendre par l'appareil de leur réforme : les idolâtres auraient rapproché la contradiction monstrueuse des enseignements et des actions, et ils seraient restés ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie.

Mais ils observent, ils étudient, ils admirent, dans Xavier, un apôtre et un saint; un saint qui pratique ce qu'il enseigne : un homme zélé qui prêche le zèle; un homme prudent, qui prêche la prudence; un homme charitable, qui prêche la charité; un homme pénitent, qui prêche la pénitence; un homme humble, qui prêche l'humilité; un homme désintéressé, qui prêche le désintéressement; un homme soumis, qui prêche la soumission; un homme obéissant, qui prêche l'obéissance; un homme chaste, qui prêche la chasteté; un homme patient, qui prêche la patience; un homme doux, qui prêche la douceur. Les vertus qu'il montre, accréditent, confirment rendent respectable la religion qu'il annonce, le font respecter lui-même; et l'ascendant de ses exemples achève les conversions qu'avait ébauchées l'autorité de son ministère : *Mirandus universis, universos ad veritatem traduxit.*

Une sainteté qui réunissait tous les caractères d'une sainteté parfaite pouvait-elle ne pas attirer sur l'apostolat de Xavier, sur Xavier lui-même, et les hommages de la terre, et les bénédictions du ciel? Sainteté universelle! voilà son mérite; sainteté authentique! voilà sa gloire. J'en ai montré l'étendue: qui pourrait en ignorer l'éclat?

Non! disait encore saint Chrysostome (*loc. sup. cit.*), les maîtres du monde, les Césars, n'ont jamais reçu autant d'honneurs qu'en reçoit le héros de la religion, saint Paul : *Nullus unquam exstitit imperator, qui tanto honore potitus sit.* Avec les mêmes vertus, Xavier aurait-il pu ne pas obtenir les mêmes honneurs? Le ciel, l'enfer, la terre, tous les siècles rendent également hommage à sa sainteté. L'Orient est le théâtre de ses travaux : l'univers est le théâtre de sa réputation.

La réputation n'est pas toujours un sûr garant du mérite. A Dieu ne plaise que cet éclat équivoque me fasse décider imprudemment en faveur de toute sainteté. On en a souvent le masque, sans en avoir la réalité. Souvent le vice emprunte les apparences de la piété, pour surprendre l'estime des hommes et s'accréditer. La crédulité des peuples ne perce pas toujours ce voile imposteur. Ils prodiguent leurs respects à celui qui, peut-être, s'il était approfondi, exciterait leur indignation. L'extérieur de la conduite cache quelquefois les sentiments du cœur; et l'homme le moins vertueux jouit de toute la gloire que mérite la vertu. Non, non : le triomphe de l'imposture n'est qu'un triomphe passager. Les couleurs étrangères s'effacent insensiblement. L'infidèle tableau cesse de frapper. L'homme paraît ce qu'il est, après avoir paru ce qu'il n'était pas. Sa gloire s'éclipse. Sa réputation tombe, et il ne lui reste que la confusion.

Mais il est une sainteté soutenue, invariable. Supérieure aux épreuves, elle triomphe des plus critiques examens. Elle désarme la malignité de la censure. Elle confond la fureur de l'envie. Elle captive tous les suffrages et les fixe, parce qu'elle en est toujours également digne... Vous-même, grand Dieu, vous la justifiez aux yeux des nations, par les merveilles dont vous couronnez son ministère. Vous la rendez dépositaire de vos grâces. Vous lui communiquez votre toute-puissance; et, par ce témoignage d'autant plus glorieux qu'il est moins suspect, vous forcez l'incrédulité même au silence ou au respect.

Le nom de Xavier vous serait inconnu, Messieurs, si, dans ces idées générales, vous n'aviez pas saisi l'idée particulière qu'on doit se former de sa réputation, de sa gloire,

Digitized by Google

de sa puissance. Jamais peut-être aucun saint n'a paru avec plus d'éclat sur la scène du monde. Charles-Quint en Espagne, François I^er^ en France, Jean III en Portugal, Henri VIII en Angleterre, étaient moins honorés, moins respectés que Xavier dans les Indes, au Japon, dans tout l'Orient, dans toute l'Eglise : *Nullus imperator, qui tanto honore potitus sit.*

En effet, qu'est-ce que Xavier? Si j'interroge les peuples divers qu'il instruit, qu'il dirige, qu'il gouverne, qu'il édifie, ils répondront que c'est un homme qui semble n'avoir aucune faiblesse de l'homme; qu'à tous les talents, il joint toutes les vertus; qu'on ne peut concevoir comment il peut suffire à tous les travaux, comment il aplanit tous les obstacles, comment il s'élève au-dessus de tous les périls; que son apostolat est un apostolat de tous les jours, de tous les instants; et qu'à réfléchir sur les temps qu'il consacre à ses méditations profondes, on croirait qu'il est moins un apôtre qu'un contemplatif, que s'il est le propagateur de sa religion par son zèle, il en est l'ornement par sa sainteté.

Si j'interroge les brachmanes, les bonzes, ils avoueront qu'ils ont été autant frappés des exemples que leur a donnés Xavier, qu'ils ont été surpris de son érudition. Ils déclareront qu'il a constamment opposé à leurs persécutions, tantôt secrètes, tantôt éclatantes, la patience, le pardon, les bienfaits; et qu'ils ont cessé d'être les ennemis de sa religion par la considération seule des héroïques vertus, que cette religion était capable de lui faire pratiquer.

Si j'interroge les princes, les rois de l'Asie, ils publieront que, à leur cour, Xavier a paru tel qu'il paraissait devant les peuples, sage dispensateur de la parole évangélique, image lui-même de l'Evangile dont il peignait la douceur et la sainteté. Ils attesteront que, admirateurs de tant de vertus, ils se sont fait un devoir d'en être les panégyristes, les vengeurs. Ils confirmeront qu'ils ont vu leurs sujets, observateurs intéressés de ses actions avant qu'ils eussent abjuré l'idolâtrie, solliciter l'autorité du trône, pour placer Xavier au rang de leurs dieux, parce qu'ils avaient cru reconnaître dans lui les traits augustes de la Divinité; mais que, toujours avec une sainte indignation, Xavier refusa leurs autels, leur encens, leur culte, plus flatté de les conquérir à la foi que de recevoir leurs adorations.

Xavier est un homme puissant en œuvres et en paroles : il est l'organe de l'Esprit-Saint, l'ange de l'Eglise, la colonne de la religion, le spectacle de l'Orient, la merveille de son siècle. C'est Paul lui-même qui semble respirer dans Xavier, et renouveler dans les Indes, dans le Japon, tous les prodiges, qu'autrefois il opéra dans Ephèse, dans Icone, dans Antioche, dans Corinthe, dans Rome. Tels sont les éloges brillants, que donnent à Xavier tous les témoins de son ministère. Eloges mérités en Asie, avoués en Europe, et dont l'Eglise constate l'authenticité.

Si ce jugement honorable à Xavier, si ces suffrages unanimes n'étaient établis que sur l'estime, que sur l'opinion arbitraire des hommes, ils trouveraient peut-être des incrédules. L'incrédulité se plaît toujours à dégrader la gloire des saints. Mais il est un témoignage décisif, duquel il n'est point permis à la raison humaine d'appeler. Il est des miracles frappants, utiles, avérés, subsistants, qui prouvent l'œuvre de Dieu, qui vengent la religion et ses saints. Ces miracles étaient nécessaires à la mission de Xavier. La foi devait s'établir dans l'Orient par la voie des prodiges, ainsi qu'elle l'avait été par toute la terre à la naissance du christianisme. Pour démontrer que la religion de Xavier était la religion du vrai Dieu, il fallait que ce Dieu manifestât dans Xavier sa miséricorde, sa justice, sa puissance. Si Xavier eût opéré moins de miracles, il eût eu moins de succès.

Esprits profanes, on ne vous demandera pas si vous révoquez en doute les merveilles dont fut favorisé le ministère de Xavier; votre sagesse orgueilleuse pourrait se refuser à la voix de l'évidence. Mais on vous dira, d'après saint Augustin (*De vera relig.*), qu'un monde idolâtre devenu un monde chrétien sans le secours des prodiges, est un prodige lui-même.

Appuyé sur cette décision de saint Augustin, non, prétendus esprits forts, non, je ne craindrai plus de produire dans Xavier un prophète, un thaumaturge, un Moïse par ses visions, par ses ravissements; un Isaïe, qui perce le voile du sombre avenir, qui pénètre dans les secrets replis des cœurs; un Elisée, qui exerce un empire absolu sur toute la nature.... L'impuissance seule de rendre dans tout son jour ce tissu de merveilles, suspend mes idées, m'arrête.... Tous les pas de Xavier, toutes ses actions portent l'empreinte d'une puissance que Dieu n'accorde qu'aux hommes qu'il charge des destinées de sa religion.

Ministre choisi par le ciel pour l'établir, cette religion divine, Paul, dit saint Jean Chrysostome (*loc. sup. cit.*), Paul apaise les tempêtes : *tempestatem impedit*, il fait marcher les boiteux : *claudum sanat*; par lui, les aveugles recouvrent la vue : *cæcos illuminat*; les muets reçoivent la parole : *loquentes mutos introducit*; à son aspect tous les fléaux se dissipent : *mala pellit*; les morts sont rendus à la vie : *mortuos suscitat*; dans mille lieux divers existent encore mille monuments divers des miracles qui ont signalé sa mission, honoré son ministère et assuré le triomphe de l'Evangile : *multa multis in locis miraculorum ab ipso factorum exstant monumenta.*

Dans un ministère semblable, de semblables merveilles accompagnent la prédication de Xavier. C'est une espèce de miracle, disent les historiens les moins crédules, quand Xavier n'en opère pas. Les Indes, le Japon, tout l'Orient retentissent encore de ses pré-

Digitized by Google

dictions, d'autant plus admirables, qu'elles se sont plus exactement vérifiées. *Exstant monumenta.*

Malacca se souviendra toujours du sort funeste dont la menaça Xavier. Malacca avait dégénéré de sa première ferveur. Les anciens vices avaient repris leur empire. L'impiété, renaissante de ses cendres, y régnait avec une licence effrénée..., Au milieu de ses expéditions évangéliques, Xavier arrête un regard terrible sur ce peuple prévaricateur. Il soupire, il gémit. Ainsi Jésus-Christ pleura sur les malheurs de Jérusalem.... *Ville infidèle*, s'écrie Xavier, *nouvelle Jérusalem, dans une fatale sécurité, tu te livres à tes égarements, à tes excès. Tremble; hélas! cette sécurité présomptueuse, impie se dissipera.* Il dit; et déjà cette cité malheureuse est en proie aux ravages d'une contagion subtile, au feu d'une guerre sanglante, à mille fléaux qui présagent sa ruine. Dans le sein du carnage, Malacca reconnaît qu'il est un Dieu vengeur, un Dieu terrible qui ne suspend son tonnerre sur les têtes coupables que pour le faire tomber avec plus d'éclat, confondre ses ennemis et justifier l'oracle de Xavier. Voilà le prophète.

D'autres événements méritent à Xavier le même titre. Une victoire prédite, lorsque tout faisait perdre l'espérance de la remporter; une révolution annoncée, lorsque tout semblait promettre la paix la plus constante, dégagent sa parole et font respecter le Dieu qu'il prêche.

Tout le nouveau monde est l'objet et le témoin de sa puissance. Prenez en main la carte. Chaque lieu fournit quelque trait singulier, intéressant. C'est ici qu'il rend à la vive foi d'un père désolé une fille unique qu'une mort prématurée venait de ravir à sa tendresse: *mortuos suscitat.* Là, c'est cette île célèbre par la croix miraculeuse, qui fait subitement succéder une heureuse abondance à la plus accablante stérilité. Ici, j'aperçois ce détroit difficile où Xavier, exposé sur une faible nacelle, brave la fureur des flots, apaise la tempête, ramène le calme, commande à la mer: *tempestatem impedit.* Là, s'offre aux regards des peuples ce temple nouvellement érigé à Jésus-Christ, où ravi en extase, Xavier paraît jouir d'un ciel anticipé. Sur ses pas, les boiteux marchent pour démontrer à l'idolâtrie leur guérison inespérée: *claudum sanat*; les aveugles reconnaissent la main bienfaisante qui vient d'ouvrir leurs yeux à la lumière et confondent l'obstination qui refuse de les croire: *cæcos illuminat*; les muets parlent; ils publient leur reconnaissance et annoncent qu'il n'est point d'autre Dieu que le Dieu de Xavier: *loquentes mutos introducit.* Qu'on m'indique tous les maux que Xavier écarte, et je recueillerai tous les bienfaits qu'il dispense: *mala pellit.*. Allez, incrédules, allez dans toutes les contrées de l'Asie où s'est exercé le zèle de Xavier, et vous y trouverez des monuments toujours durables, qui attestent la puissance de Dieu et celle de son ministre: *multa multis in locis miraculorum ab ipso factorum exstant monumenta.*

C'est cette puissance, soutenue par la sainteté de ses œuvres, qui concilie à Xavier, qui lui mérite la confiance des peuples, la protection des rois, l'estime, le respect des infidèles. C'est cette puissance, jointe à l'éclat de ses vertus, qui rend la religion de Xavier respectable aux hommes les plus intéressés à la combattre. Je ne dis plus aux idolâtres, aux mahométans; à peine Xavier en laisse-t-il dans l'Asie: je dis aux hérétiques mêmes. Oui, les hérétiques sont forcés de souscrire à la solide réputation de Xavier. Ils envient Xavier à sa religion; et ils avouent les insignes merveilles qu'il a partout opérées et pour elle et par elle. Eglise de mon Dieu, la gloire d'un de vos plus saints ministres est célébrée par vos plus mortels ennemis! Que cet hommage est glorieux à Xavier! qu'il est glorieux à sa religion! Avoir pour apologistes un Baldeus, un Hakvit, un Tavernier, dont nous admirons les ouvrages, dont nous déplorons les erreurs, c'est un privilége peut-être plus honorable à Xavier et à sa religion que celui d'avoir formé dans le nouveau monde, des saints, des martyrs et d'y conserver encore des disciples.

La sainteté de Xavier est donc une sainteté authentique. Elle est encore une sainteté constante. Après en avoir admiré l'éclat, il faut en fixer la durée.

Les dernières expéditions des héros sont pour eux l'époque décisive, qui les place dans le temple de la gloire, ou qui les en éloigne sans ressource. Il en fut, dont les succès avaient toujours suivi la trace glorieuse, qui avaient paru voler plutôt à la victoire, qu'au combat. Ils se sont arrêtés au milieu de leur carrière. Ils ont cru faussement avoir acheté le droit honorable de se reposer à l'ombre de leurs lauriers. Mais leur réputation n'était point assez solidement établie, pour que rien ne pût en ternir l'éclat. Leur retraite a fait tomber sur eux un soupçon d'inconstance, de faiblesse; et le monde a cessé de les avouer pour héros, au moment qu'ils ont cessé de le paraître.

Monde injuste! vous vous trompez souvent dans l'idée, que vous vous formez de ces hommes utiles, qui méritent encore votre reconnaissance, lors même qu'ils ne combattent plus pour vous.

Il n'en est pas ainsi d'un héros chrétien. Toute sa vie doit être une vie de combats. Toujours il doit aspirer au mérite d'une perfection plus sublime. Sa vertu doit toujours s'exercer dans de nouvelles épreuves, par de nouveaux sacrifices. Elle doit se soutenir encore avec plus d'éclat dans un apôtre. Dans un apôtre, le triomphe des vertus n'est parfait, qu'autant qu'il est constant. La constance est la preuve de l'héroïsme chrétien.

L'héroïsme de Xavier ne brille pas moins dans ses derniers désirs, que dans ses premiers projets. Toujours fidèle à marcher sur

Digitized by Google

les pas de saint Paul, il peut dire, comme lui, qu'il a saintement honoré son ministère par la variété de ses travaux, par la continuité de ses souffrances; mais il peut dire également avec lui, qu'il a glorieusement terminé la pénible carrière, dans laquelle Dieu l'avait appelé : *cursum consummavi* (*II Tim.*, IV, 7.) Animé d'un zèle inépuisable, Xavier compte ses jours par ses triomphes. L'Europe a vu l'aurore de cet astre nouveau. Sa lumière naissante s'est élevée en France, en Italie, en Portugal. Elle a répandu le jour le plus éclatant dans les Indes, au Japon, dans toute l'Asie. Quel horizon en a vu le déclin? Je vous prends à témoins, vastes mers, villes innombrables, provinces, royaumes, que Xavier a parcourus. Dans quel moment si critique, Xavier a-t-il paru différent de lui-même? Vous l'avez aperçu couronné par la gloire, au milieu des idoles réduites en cendres, porté sur les débris de leurs temples, comme sur un char de triomphe; mais dans les jours les plus flatteurs de sa gloire, sa vertu s'est-elle oubliée? Le saint ne s'est-il pas toujours soutenu? En effet, qu'elle est héroïque la sainteté d'un apôtre, qui toujours persuadé qu'il est un vil instrument, dont se sert l'Eternel, pour manifester sa puissance, s'écrie dans les transports de sa ferveur : C'est trop, Seigneur, c'est trop me combler de vos grâces. Modérez vos consolations, vos faveurs. C'est trop magnifiquement récompenser un zèle imparfait : *Satis est, Domine, satis est.* Qu'elle est héroïque la sainteté d'un apôtre, qui, guidé par le désir de gagner l'univers à Jésus-Christ, écrit en Europe, sollicite d'autres apôtres à venir seconder ses pieuses entreprises! Xavier écrit. Que ses lettres dévoilent éloquemment son cœur!

Lettres de Xavier, chrétiens, daignez les lire. Vous y remarquerez tout le feu de son zèle, toute l'élévation de son génie, tout l'héroïsme de ses sentiments. Lettres de Xavier, restes précieux de son esprit, Xavier y semble respirer encore. Sa grande âme s'y montre sous ces traits ingénus et nobles, qui n'appartiennent qu'à lui. Expressions simples et sublimes, images fortes et touchantes, réflexions solides et lumineuses, idées vastes et hardies, effusions tendres et pieuses, exhortations vives et animées, tout y frappe, intéresse. On croit entendre la religion elle-même, qui retrace ses malheurs, exprime ses alarmes, découvre ses ressources, réclame ses droits, ressuscite ses espérances, appelle ses zélateurs, dirige leurs pas, conduit leurs entreprises, prépare leurs succès, annonce leurs triomphes. N'importe dans quelle langue ces lettres paraissent, c'est toujours Xavier qu'on y trouve; Xavier apôtre, et apôtre jusque dans ses écrits, apôtre jusque sur le lit de la mort...

Dans le même siècle, deux hommes écrivent, bien différents dans leurs idées bien opposés dans leurs motifs; Luther, et Xavier. Luther écrit pour enlever à la vérité ses disciples : Xavier écrit pour procurer à la foi des vengeurs. Le premier tente d'intéresser à sa révolte les puissances du Nord : le second essaie de rendre sensible à la cause de la religion tous les monarques de la terre. L'un flatte les savants par l'espoir de l'indépendance : l'autre les invite par l'attrait du martyr. Celui-là s'efforce d'associer des victimes à sa fureur : celui-ci s'empresse à former des imitateurs de son zèle. Les lettres de Luther prouvent sa haine implacable pour l'Eglise : celles de Xavier montrent pour l'Eglise un respect toujours invariable. L'hérésiarque n'a que l'ambition coupable de perdre, de dissiper, de détruire : l'apôtre n'a que l'ambition louable de rétablir, d'édifier, de conserver. Luther est un Nabuchodonosor, qui renverse, abat le culte du Seigneur, et ses autels, qui voudrait voir périr avec lui la foi et ses ministres : Xavier est un Josias, qui rend au culte sa splendeur, aux autels leur gloire, et qui cherche à perpétuer au delà de lui-même les utiles fruits de ses triomphes.

Il en projette de nouveaux. Tout un monde converti ne lui suffit pas. Dans le plan qu'il se trace, il médite plus qu'il n'a exécuté. L'empire de la Chine, l'empire des Tartares soumis au joug de la foi, il se promet de retourner en Europe par le Septentrion. Là son zèle s'exercera, tantôt à combattre le schisme en Angleterre, le luthéranisme en Allemagne, le calvinisme en France : tantôt à réformer les mœurs, à rétablir l'ancienne discipline, à ranimer la ferveur. De l'Europe, il passera en Afrique, y vengera la mort de saint Louis par la défaite du mahométisme. De l'Afrique, il viendra chercher d'autres royaumes en Asie. Déjà dans l'ardeur qui le transporte, il quitte les Indes, il touche aux portes de la Chine.

Peuple fortuné! le moment où vous devez apprendre l'unique science, que vous ignorez, ce moment favorable est arrivé. Votre génie facile est susceptible de toutes les connaissances. Vous avez tous les talents. Vous vous êtes exercé sur tous les secrets de la nature. Vous avez épuisé toutes les ressources de l'art. Ah! il est une science plus digne de vous, la science de Jésus-Christ, et de sa religion. Xavier vous la communiquera. Puissiez-vous tourner vers la religion chrétienne toutes les lumières, qui vous attirent l'admiration de l'univers! Puisse Xavier.....

Mais, ô profondeur des jugements divins! ils ne s'exécuteront pas ces nobles projets. Semblable à Moïse, Xavier verra la terre de promission, et il n'y entrera pas. O Sancian! terme fatal de ses travaux, et de ses jours! Quoi! la mort ne respectera-t-elle pas un apôtre, un héros, dont elle a si souvent éprouvé la puissance? Triste moment, qui dissipe toutes les espérances de la religion! Xavier va mourir; et la conversion des Chinois l'occupe encore. Les obstacles, que lui suscitent l'envie, l'intérêt, la vengeance, semblent donner à son zèle un feu nouveau, une nouvelle activité. Faible, abattu, il porte

Digitized by Google

ses tristes regards vers ce royaume infortuné, où se réunissent tous ses désirs. Ah! qu'il serait flatteur pour lui, d'arracher à la tyrannie de l'enfer le plus vaste empire de la terre! Mais non, Seigneur, s'écrie-t-il, non, vous ne daignerez pas employer un si vil instrument pour une aussi grande entreprise.....

De ses mains défaillantes, partent des traits de force, qui, tracés par lui-même sur le papier, vont porter en Europe ses vues profondes, ses projets arrangés, ses espérances prochaines, ses héroïques résolutions, ses derniers sentiments, et sa dernière lettre... Mais déjà volent autour de sa retraite isolée les ombres de la mort. Hélas! ses yeux presque éteints s'ouvrent encore, pour accorder des larmes à la mort funeste et imprévue d'un malheureux, qui avait échappé à son zèle. Prophète, Xavier annonce la terrible punition de ce cœur ingrat, rebelle. La croix à la main, toujours apôtre, il exhorte les autres à la piété; il s'exhorte lui-même à la résignation. Il met en vous toute son espérance, ô mon Dieu! il vous le dit; il vous le répète: *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* (*Psal.* XXX, 2.) Une subite joie s'empare de son esprit; et son âme, cette grande âme brise les liens de sa mortalité. Xavier n'est plus.

Xavier n'est plus! Mais son corps incorruptible, dans le sein de la terre, annonce que Xavier dans le ciel, reçoit la juste récompense de ses travaux. La douce odeur, qu'il exhale, semble retracer le souvenir de celle que répandait, dans tout l'Orient, la renommée de ses vertus. Confiés aux flots de la mer, les restes précieux de Xavier commandent aux vents, et aux tempêtes. De Sancian, transportés à Malacca, ils y deviennent un objet de vénération pour les chrétiens, pour les mahométants, pour les idolâtres même. Ils y produisent des miracles de terreur, la disgrâce et la mort d'un gouverneur impie; des miracles de bienfaisance, la cessation du plus dangereux des fléaux, et la renaissance de la paix au sein de la discorde.

Vous étiez destinée à posséder toujours ce dépôt sacré, ville fortunée, premier témoin de son apostolat en Asie, ô Goa! Que je me plais à considérer vos citoyens saintement empressés à recevoir les cendres vénérable de leur apôtre, de leur père, reprocher aux vagues de l'amener trop tard au gré de leurs désirs, se précipiter dans les ondes écumantes, pour hâter le retour de leur protecteur inanimé, mais toujours digne de l'être! Quels transports d'allégresse! Quels honneurs! Quel respect! Mais aussi quel nouvel enchaînement de merveilles! Je ne sais ce que je dois admirer davantage, ou la juste vénération que Goa témoigne pour Xavier, ou les signalés bienfaits dont Xavier paye la piété de Goa et les nouveaux droits qu'il acquiert sur sa reconnaissance... La profonde vénération des peuples prévient le suffrage de l'Eglise. Ils invoquent dans Xavier l'ange tutélaire des Indes. Le culte de ses images s'autorise par l'exemple de l'évêque de Goa. Sous le nom de Xavier, des temples sont consacrés à l'Eternel. La ferveur précipitée semble trouver sa justification dans une continuité de miracles; les ennemis mêmes de la foi nomment Xavier *l'homme de prodiges, l'ami du ciel, le maître de la nature*, et le révèrent. Jusque dans le sein du mahométisme, le roi de Travancor dresse des autels à Xavier et l'invoque. Le Japon imite les Indes. Rome se rend enfin aux vœux de l'Orient, Rome prononce. Sous Paul V, Xavier reçoit les premiers honneurs de l'Eglise. Grégoire XV achève ce qu'avait commencé son prédécesseur; et l'*Apôtre des Indes*, avoué sous ce nom par un oracle solennel, voit l'univers entier s'intéresser à sa gloire, adopter son culte, publier ses miracles, célébrer ses vertus, honorer dans lui le successeur des apôtres, le fondateur du christianisme dans le nouveau monde; un héros, un saint, dont les cendres éloquentes prêchent encore l'amour, le zèle de la religion, et lui préparent des vengeurs dans toutes les parties de la terre: *Terra illuminata est a gloria ejus.* (*Apoc.*, XVIII, 1.)

Sur les traces de saint François Xavier, marchent dans les régions infidèles des apôtres capables de lui succéder. Ils imitent ses désirs, ils renouvellent ses travaux, ils perpétuent ses succès. Ils rendent par leur sainteté la religion respectable, et la font encore triompher de ses ennemis... Spectateurs indifférents de leur zèle, froids admirateurs de Xavier, ô chrétiens! vous ne vous intéressez pas aux progrès de la religion, vous êtes insensibles à ses malheurs, peut-être augmentez-vous ses alarmes par vos scandales, par votre incrédulité. Ah! si l'exemple de Xavier pouvait ressusciter dans vos cœurs l'amour de la religion, du moins, sous cet aspect, vous profiteriez de son apostolat; vous vous en appliqueriez les fruits, et, sans faire éclater tout l'héroïsme de son courage, vous pourriez, par le seul désir de l'imiter, aspirer à la récompense dont il jouit et que je vous souhaite.

PANÉGYRIQUE XXIV.

SAINT VINCENT DE PAUL, INSTITUTEUR DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION ET DES FILLES DE LA CHARITÉ.

Prononcé le 19 *juillet* 1752, *dans l'église de Saint-Lazare.*

Inimicos ejus induam confusione. (*Psal.* CXXXI, 18.)
Je couvrirai ses ennemis de confusion.

Monseigneur (95),

La sainteté eut toujours ses ennemis; mais toujours le ciel l'en fit heureusement triompher. Inutilement le vice, l'erreur, l'impiété s'efforcent d'éclipser la gloire de leurs vainqueurs : la gloire ne sort que plus éclatante du sein des nuages dont leurs enne-

(95) L'évêque d'Avranches.

Digitized by Google

mis essaient témérairement de l'envelopper : *Inimicos ejus induam confusione.*

Chrétiens, je ne sais si dans cette réflexion vous apercevez quelques rapports avec le caractère de saint Vincent de Paul. Me suis-je trompé? J'ai cru qu'elle renfermait et les différentes circonstances de sa vie, et le sujet singulier de son éloge.

Vincent de Paul n'est pas un saint que vit naître le berceau de l'Église. Les vertus reculées semblent moins nous intéresser. C'est un saint qui paraît, qui se forme dans le dernier âge de l'Eglise, pour démontrer à l'univers que l'Eglise a toujours eu des saints. Un exemple si récent pourrait-il ne pas faire sur nos cœurs les impressions les plus fortes et les plus durables? Vincent de Paul a vécu dans cette partie du monde que nous habitons. Nos pères ont été les spectateurs étonnés des merveilles qui ont toujours illustré son ministère. La France a été le théâtre de ses vertus, de ses travaux, de ses succès ; mais hélas! on a vu dans la France même, les vertus de Vincent de Paul attaquées par la calomnie, ses travaux dégradés par la malignité, ses succès méconnus par la vengeance. Vincent de Paul a combattu les ennemis de Dieu et de la religion; les ennemis de Dieu et de la religion se sont efforcés, mais en vain, d'obscurcir la gloire de Vincent de Paul, pour désavouer leur défaite, ou du moins pour la voiler.... Qu'ils paraissent aujourd'hui, et qu'ils soient confondus : *Inimicos ejus induam confusione.*

Oui, Messieurs, pour rendre le caractère de Vincent de Paul, pour saisir ses actions, analyser ses entreprises, apprécier ses triomphes, pour représenter sous des traits frappants, distinctifs ce nouvel apôtre, la lumière de l'Eglise, la terreur du vice, le fléau de l'hérésie, l'oracle de la cour, le père des pauvres, l'ornement de son siècle, il faut le considérer, et comme un saint qui toujours attaque, combat les ennemis de son Dieu, et comme un saint, dont les ennemis de Dieu osent injustement noircir la réputation, affaiblir le mérite, suspecter la sainteté.

La puissance de Vincent de Paul sur les ennemis de Dieu, voilà ses entreprises : premier point. L'impuissance de ces mêmes ennemis contre Vincent de Paul, voilà ses succès : second point. Ils se prêteront tous les deux une force mutuelle pour couvrir de confusion et vos ennemis, Seigneur, et ceux de votre ministre. *Inimicos ejus induam confusione. Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Monseigneur,

Couvrir d'une confusion, tantôt salutaire, tantôt flétrissante, toujours honorable à la religion, les hommes qui sacrilégement se déclarent les ennemis de Dieu, les ennemis de sa providence, de sa miséricorde, de sa vérité, ce n'est pas toujours, le glaive à la main, les effrayer, les menacer, les exterminer. La persuasion produit quelquefois des effets plus utiles que la foudre.

Il est des hommes qui blasphèment le nom de Dieu parce qu'ils l'ignorent. Ce sont des aveugles qu'il faut éclairer. Il est des hommes que des habitudes honteuses fixent dans le crime, parce qu'ils y sont entraînés par la contagion de l'exemple. Ce sont des malades qu'il faut guérir. Il est des hommes qui se dévouent à l'erreur, ou parce que le préjugé les y fit naître, ou parce que le charme de la nouveauté les séduit. Ce sont des captifs qu'il faut délivrer. Heureux qui peut dissiper les ténèbres des premiers, déraciner les vices des seconds, briser les chaînes des derniers!

Ce sera le privilége de Vincent de Paul. Quels sont, en effet, les ennemis de Dieu qu'il entreprend d'instruire, de combattre, de confondre? Les uns le sont par ignorance, les autres par libertinage, quelques-uns par système. Les ennemis de Dieu par ignorance sont ceux qui, par le malheur des temps, ou par le défaut d'éducation, ne sont pas instruits : Vincent de Paul leur prépare des ressources; voilà l'origine des missions. Les ennemis de Dieu par libertinage sont ceux que le monde corrompu assujettit à l'empire du vice : Vincent de Paul en est la terreur ; voilà l'objet de ses travaux. Les ennemis de Dieu par système sont ceux que l'erreur séduit, qu'entraîne l'esprit d'illusion : Vincent de Paul ou réprime leur audace, ou prévient leurs desseins; voilà le triomphe de sa prudence. Et telle est sa puissance, toujours victorieuse de vos ennemis, ô mon Dieu! *Inimicos ejus induam confusione.*

La Providence suscite, dans tous les temps des hommes capables de réparer les malheurs de leur siècle. Le siècle qui vit naître Vincent de Paul avait été précédé par des jours également orageux et funestes pour la religion. Des guerres toujours renaissantes avaient désolé l'Eglise et l'Etat. L'hérésie avait formé des chrétiens infidèles à la foi et des sujets rebelles à leur prince. On avait vu le sang révolté contre le sang, le frère expirant par le glaive du frère, les campagnes ravagées, les fleuves teints de sang, les villes fumantes de carnage, le trône ébranlé, le royaume embrasé, la France armée contre la France... La victoire, longtemps flottante, ne s'était enfin fixée que pour être également fatale aux vaincus, et aux vainqueurs. La guerre est le tombeau de la félicité publique.

Un prince était monté sur le trône dans ces jours de divisions intestines. Conquérant de son royaume, il en avait fait le bonheur. Heureusement détrompé, il avait décoré par sa conversion sincère un nom dont la victoire avait déjà publié la célébrité. Soutien de la justice, père de ses sujets, Henri le Grand avait essayé de tarir la source des calamités dont il avait été témoin. Hélas! il avait régné trop peu; et un siècle entier ne suffit pas pour réparer les ravages de la guerre, pour calmer la fureur de l'hérésie, pour essuyer les larmes de la religion.

L'affreuse image de tous ces fléaux destructeurs se retrace aux yeux de Vincent de

Digitized by Google

Paul. Il en trouve toutes les horreurs réunies; il les recueille, pour ainsi dire, parmi ces peuples séparés, en quelque sorte, de la société civile par la position nécessaire de leur état. Je parle de ces hommes infortunés, tristement délaissés au milieu des campagnes ravagées; jouets, victimes et d'une misère presque sans ressource, et d'une ignorance presque sans instruction. La misère et l'ignorance sont les sources intarissables de mille vices. Si ces hommes environnés de ténèbres et comblés de malheurs, suivaient une loi, ils la suivaient plutôt par coutume que par piété. Parmi les temples réduits en poudre, subsistait à peine l'idée confuse d'un Dieu, d'une Eglise, d'une religion. Des pasteurs sans talents formaient des chrétiens sans principes. L'esprit sans culture avait multiplié les égarements du cœur. La fraude, la vengeance, l'impudicité régnaient avec une licence effrénée, et semblaient cesser d'être des crimes, parce que c'étaient des crimes établis par l'usage, autorisés par l'exemple, soutenus par l'impunité.

Ciel! ô ciel! que de maux à détruire! que de scandales à déraciner! Eh! qui pourra se flatter de réussir dans cette difficile entreprise? Vincent de Paul la projette, il ose l'espérer, il l'exécutera. C'est à l'instruction de ces peuples indisciplinés qu'il se destine, se consacre. Les campagnes, voilà le centre où son humilité se plaît à se fixer. Ses talents, je l'avoue, demandent une carrière plus vaste, plus éclatante. Malgré l'obscurité de sa naissance, le nom de Vincent de Paul était déjà connu dans l'Eglise.

Victime de la foi avant que d'en être l'apôtre, Tunis l'avait vu, captif de Jésus-Christ, signaler sa captivité par des victoires. Il avait appris au mahométisme étonné que la parole de Dieu est libre jusque dans les fers: *verbum Dei non est alligatum.* (II *Tim.*, II, 9.) Chargé des dépouilles enlevées aux ennemis du nom chrétien, il avait paru dans Rome tel que parut autrefois dans Israël le vainqueur du superbe chef des Philistins. Les honneurs étaient venus le chercher; et il s'était constamment fait un devoir de s'y refuser. Rome avait également admiré sa foi, son zèle, son désintéressement.

Fixé dans une illustre maison (96), il avait formé des héros à l'Etat, à la religion des vengeurs.

Chargé quelque temps d'un ministère ingrat, et pénible, il avait, dans Clichy, rempli les devoirs de pasteur, d'apôtre, de Père. Les saints se signalent dans tous les genres d'occupations.

Des occupations nouvelles attendent Vincent de Paul. C'est à la direction des peuples négligés, abandonnés dans les campagnes, que l'appelle la Providence. Vincent de Paul est éclairé sur sa vocation. Il obéit. La religion éditiée l'entend s'écrier, dans les transports de son zèle: Quoi! les ministres de Jésus-Christ feront entendre leur voix dans les villes, à la cour; et les peuples des campagnes éloignées manqueront des mêmes secours! Est-il donc moins glorieux d'être l'apôtre des pauvres, que d'être l'apôtre des rois? L'Evangile n'est-il pas pour tous les hommes le même Evangile? O vous qui vous intéressez au salut des âmes, unissez-vous à moi. *Omnis qui zelum habet, exeat post me* (I *Mach.*, II, 27.) La moisson est abondante: *messis multa.* (*Luc.*, X, 2.) Les ouvriers sont rares: *operarii pauci.* (*Ibid*). Le travail est onéreux, les fatigues sont immenses, le succès est peu flatteur; mais l'objet est digne d'un chrétien. Le mérite est d'autant plus épuré, que la vanité a moins de part dans l'entreprise. Partons... Allons porter le flambeau de la foi chez ces peuples trop longtemps sans secours, sans espérance. La gloire ne suivra point nos pas; mais nous recueillerons des souffrances. Nous serons trop bien récompensés.

Un apôtre agit comme il parle. Sa conduite justifie ses discours... A travers mille périls, Vincent de Paul marche, il court, il vole. Les cavernes les plus ténébreuses, les montagnes les plus impraticables, les plus épaisses forêts ne sont pas inaccessibles à la sainte ardeur de son zèle. Il prêche, il catéchise, il visite, il console, il persuade. C'est un nouvel Amos, qui, par un langage populaire, mais insinuant, plein de douceur, attire, fixe les peuples les moins susceptibles de sentiments. Que les obstacles se présentent: il les aplanit. Que les difficultés renaissent: il les brave. Sa charité suffit à tout, et tout cède à sa charité. Partout où Vincent de Paul se montre, les plus consolants succès couronnent ses efforts, surpassent ses espérances. Les temples se relèvent, l'ignorance se dissipe, la piété renaît. Vincent de Paul parle: tout prend un nouvel être. La foi succède à l'impiété, la sagesse à la superstition, la pudeur au libertinage, la justice à la fraude, la paix à la discorde, l'amitié à la haine. La France admire des chrétiens dans cette partie du royaume où Vincent de Paul avait à peine trouvé des hommes

Mais que peut la voix d'un apôtre seul? Le plus heureux apôtre est homme. Il est mortel. Ah! si Vincent de Paul pouvait survivre à lui-même, les fruits de son ministère subsisteraient au delà de son siècle. Il le souhaite. Ses vœux sont remplis. Son zèle aura des imitateurs. Dans la capitale de cet empire se forme le projet, et bientôt commencent d'éclore les prémices d'une congrégation pieuse, zélée, savante, dont la destination particulière est d'annoncer l'Evangile aux pauvres. *Pauperibus evangelizare.* (*Luc.*, IV, 18.) Esprit des Norbert, des Dominique, passez dans l'esprit de ce nouveau législateur... Le plan est tracé. L'œuvre commence. La Guyenne, la Picardie se disputent l'avantage honorable de donner à Vincent de Paul les premiers sujets de sa congrégation. Le sacerdoce et l'empire concourent à favoriser un ouvrage si glorieux à la religion. Dans toutes les parties de l'Eglise se répandent les utiles eaux de ce fleuve...

Quels hommes dois-je peindre? Procurer

(96) La maison de Gondi.

Digitized by Google

la gloire de Dieu dans la sanctification des pauvres ; c'est leur objet. Se dévouer à des travaux onéreux, ingrats, dans des missions toujours renouvelées ; c'est leur occupation. L'humilité les rassemble ; leur zèle est dirigé par la charité, modéré par la douceur, récompensé par les succès.

Ah ! si l'on suivait ces hommes qu'anime l'esprit de Vincent de Paul jusque sur les mers orageuses, dont ils bravent les flots ; parmi les peuples barbares, dont ils affrontent les fureurs, au milieu des persécutions, des supplices, de la mort : on les verrait substituer des principes aux préjugés, la vérité à l'illusion, la piété aux scandales. Victoires d'autant plus difficiles, que souvent il est nécessaire d'apprendre à ces néophytes sans intelligence les lois de l'humanité, avant que de leur enseigner les devoirs du christianisme... Dans les enfants, ainsi que dans le père, les pauvres trouvent des protecteurs, les campagnes des apôtres, les pontifes des conseils, les savants des guides, l'Eglise des vengeurs. Les travaux des disciples renouvellent ceux du maître. Les fruits de leur ministère sont encore ses triomphes. Un seul prophète en a produit plusieurs. A l'exemple de Vincent de Paul, ils portent la lumière dans le sein des ténèbres ; ils font encore régner la vertu au centre du vice : *Inimicos ejus induam confusione.*

Un déluge de maux semble exiger une multiplicité de ressources. On dirait, cependant à contempler Vincent de Paul, que la destruction de tous les vices est confiée aux soins d'un seul homme.

Qu'on se rappelle dans quel critique ministère le ciel l'engage d'abord. O Marseille ! les lugubres objets, que vous offrez à son zèle ! Là, se présentent à ses regards des hommes condamnés par la justice, victimes doublement misérables, et par le sentiment de leur état présent, et par le souvenir de leurs crimes passés. Les fers énormes, qui les enchaînent, sont pour eux un supplice moins cruel que les remords toujours renaissants de leur conscience. Tristes forçats, abandonnés des hommes, insupportables à eux-mêmes ! leur vie, hélas ! est l'image anticipée de la mort.

Qui pourrait rendre les sentiments, qu'éprouve à cet attendrissant spectacle, le cœur de Vincent de Paul ? Que ses actions vous fassent connaître tout l'héroïsme de son zèle. Il paraît, il voit, il aborde ces hommes malheureux, et trop dignes de l'être. Sa douceur les prévient, sa prudence s'insinue, sa charité se répand, se produit, enfante des miracles. Ses larmes semblent ôter à leurs chaînes toute leur rigueur, à leur captivité toute son amertume. Un jour inconnu luit dans ces prisons flottantes sur les eaux. L'espoir et la vertu renaissent parmi ces hommes flétris, condamnés, qui ne savaient ni se consoler, ni se convertir. Ils respectent, ils aiment dans Vincent de Paul, un guide, un bienfaiteur, qui leur apprend à la fois la double science et de souffrir les disgrâces sans murmure, et d'embrasser la pénitence avec plaisir

Mais un apôtre marche de travaux en travaux. Paul a triomphé dans Ephèse, il vole instruire Athènes et Rome : un plus vaste champ s'ouvre au zèle de Vincent de Paul : la Providence le conduit, le fixe à Paris : Paris, le centre de la religion, et de l'impiété ; l'asile de tous les vices, et le sanctuaire de toutes les vertus ; où les grands, par un faste ruineux, s'élèvent au-dessus de leur grandeur ; où le peuple imite follement le faste des grands. Cette ville rivale d'Athènes et de Rome, où règnent les arts, les sciences ; mais où la science, à force de vouloir tout approfondir, se livre souvent à la témérité dangereuse d'oser douter de tout. Paris, où la politique a ses sages, et quelquefois ses sages prétendus ; l'Eglise ses apôtres, et quelquefois ses ministres prévaricateurs ; le libertinage ses maîtres et ses disciples. Paris, où l'opulence semble être un titre, le crédit un mérite ; où la hardiesse, l'intrigue, la médisance, la calomnie sont des moyens presque sûrs pour devenir tout ce qu'on peut souhaiter devenir.

Paris est la brillante, mais épineuse carrière que Vincent de Paul doit fournir. Quel objet le fixera dans une ville si féconde en vices ? Chaque vice demanderait le zèle de plusieurs apôtres. Vincent de Paul n'est pas étonné. Rien ne l'arrête.... A sa voix l'iniquité tremble, recule, fuit. Vincent de Paul combat, dans Paris, les désordres de son siècle ; il prévient ceux des siècles, qui suivront son apostolat : *Ipse directus est divinitus in pœnitentiam gentis* (*Eccli.*, XLIX, 3.)

Le moyen le plus sûr d'arrêter les désordres dans leur source, c'est de faire d'abord revivre, dans le clergé, l'esprit et la vigueur de l'ancienne discipline. Vincent de Paul se propose cet important ouvrage. Se le proposer, et l'achever, c'est le fruit d'un même moment. Sous ses auspices, s'élèvent des asiles sacrés, où de jeunes lévites sont d'abord l'espérance, ensuite la ressource de la religion. Admirables écoles du sacerdoce, qui doivent leur origine à saint Charles Borromée, et leur rétablissement à saint Vincent de Paul ! C'est là, qu'il dispose également et l'esprit et le cœur : c'est là, que la conduite de ceux, qui se destinent au ministère des autels, est mûrement examinée ; leurs talents y sont assidûment cultivés, leur zèle est constamment exercé, leur vocation est rigoureusement éprouvée. Etait-il une voie plus favorable pour procurer la réforme du clergé, si le clergé avait eu besoin de réforme ? Ménager à l'Eglise des ministres vertueux, c'était puissamment condamner les ministres prévaricateurs.

Un spectacle plus intéressant encore me frappe. Mon esprit se transporte dans ces assemblées augustes, dont Vincent de Paul est le chef, l'oracle, l'âme. C'est un pieux Esdras, qui se fait un devoir d'expliquer la loi, et de soutenir la religion contre les attaques de l'erreur, contre les sophismes de l'impiété. Il y discute avec précision les

Digitized by Google

points les plus importants de la foi, les questions les plus difficiles de la morale. Conférences savantes, qui d'abord avertissent, réveillent la curiosité maligne, qui bientôt excitent, forcent l'admiration universelle! On y contemple avec surprise, avec respect les plus éclatantes lumières de l'Eglise, les Bérulle, les Bossuet, humblement placés parmi les disciples de Vincent de Paul. Un clergé nombreux le consulte, l'écoute, reçoit ses oracles, en profite... Discours de Vincent de Paul, vous ne respirez pas cette éloquence fastueuse, étudiée, profane : c'est un art futile, qu'il connaît, mais qu'il dédaigne. Ses discours profonds, réfléchis portent l'empreinte d'une éloquence solide, persuasive lumineuse. Instructions utiles! leurs fruits se communiquent de la capitale, dans les provinces. Dans toute la France, elles produisent des succès rapides, éclatants, durables. Elles sont partout des armes victorieuses de l'ignorance, du scandale, de l'impiété. Il n'appartient qu'à l'éloquence vraiment chrétienne de faire des conversions.

Vous en êtes la preuve illustre commandeur de Sillery; vous, accoutumé au tumulte de la cour, vous savant dans l'art des négociations difficiles. Par quel attrait vainqueur venez-vous ensevelir dans la piété de la retraite les talents d'un rare génie? Trop longtemps, profane mondain, le commandeur de Sillery avait cru ne pouvoir pas se distinguer assez, assez briller par la somptuosité de son luxe : Vincent de Paul le détrompe; il réussit heureusement à lui persuader d'embrasser avec éclat la simplicité chrétienne, et de se faire une loi de paraître plus grand, aux yeux de la religion, par l'exemple instructif de sa pénitence, qu'il ne l'était, aux yeux du monde, par son rang, par ses emplois, par son mérite... On inspire facilement la vertu aux autres, quand on la pratique soi-même.

Cette vertu, dont il est le modèle et l'apôtre, Vincent de Paul l'affermit, contre l'injure des temps, par l'institution des retraites. Retraites, où le pécheur vient utilement réfléchir sur ses égarements, l'homme du monde faire de salutaires retours sur lui-même, le lévite se disposer à prendre l'esprit du sacerdoce, le prêtre, le pasteur s'instruire, se consommer dans les fonctions augustes de leur ministère. Retraites jamais assez fréquentes, puisque le vice s'y corrige, l'habitude s'y déracine, la piété s'y nourrit, la sainteté s'y forme, et l'esprit de Vincent de Paul passe dans mille esprits pour l'édification du monde, pour la consolation de l'Eglise, pour l'avantage de la religion, pour la gloire de Dieu, pour le salut des âmes.

Triomphera-t-il de l'erreur, avec le même succès, qu'il a triomphé du vice? Oui, chrétiens. Sous quelque point de vue que vous envisagiez Vincent de Paul, il est toujours fatal aux ennemis de Dieu : *Inimicos ejus induam confusione.*

L'hérésie naissante est timide. A-t-elle des protecteurs? Elle devient audacieuse. Etend-elle son empire? Elle se montre cruelle, sanguinaire, tyrannique; et se fait un plaisir barbare d'immoler ses ennemis à sa vengeance. Supérieure à ses revers, elle méprise les foudres qui la frappent, et se flatte de se soutenir par l'adresse, lorsqu'elle désespère de s'accréditer par la force.

Ainsi le calvinisme, malgré ses humiliations, malgré sa défaite, subsistait encore en France. S'il n'avait pas engagé dans ses intérêts le roi, les princes, la cour, il avait encore dans la prévention d'une noblesse, malheureusement séduite, un puissant appui: dans la plume de quelques savants préoccupés, de fanatiques vengeurs; dans la crédulité d'un peuple ignorant, de vains enthousiastes, de superstitieux zélateurs, des martyrs abusés.

Tous ces maux, et des maux peut-être plus affreux encore, frappent les regards de Vincent de Paul dans une province, que Henri IV venait de réunir à la France, la Bresse. Dans la Bresse, Châtillon, dont le peuple est confié à sa vigilance, Châtillon lui retrace l'image de Genève. Après Genève, Châtillon était le rempart de l'hérésie, le centre du fanatisme, le théâtre de la rébellion. Là, des ministres sans autorité affectaient un odieux mépris pour les ministres autorisés par l'Eglise. Là, régnait l'esprit de liberté, d'indépendance, l'esprit de sédition, d'enthousiasme. Là, sous les imposants dehors d'une réforme prétendue, triomphaient l'hypocrisie, le libertinage, tous les vices..... Les hérétiques vantent toujours la vertu; rarement ils la pratiquent.

Voulez-vous savoir le charme puissant, par lequel Vincent de Paul réussit à maîtriser les esprits, à captiver les cœurs? Il emploie le tendre langage de la modération, de la charité; et ce langage désarme l'obstination même. La prudence et la douceur d'un Apôtre portent souvent à l'erreur des coups plus décisifs, que les éclats funestes de l'anathème.... Est-il une bouche assez éloquente, pour raconter les instructions que Vincent de Paul multiplie, les controverses dans lesquelles il s'engage, les victoires qu'il remporte? Que les ministres de la religion prétendue réformée ne se flattent pas de l'entraîner dans les piéges imperceptibles qu'ils lui tendent. Votre langage, leur dit-il, avec saint Augustin, n'est point consacré par l'antiquité; je n'y reconnais pas le sentiment de l'Eglise. La vraie doctrine est celle de Jésus-Christ, des apôtres, des Pères, des conciles. La vôtre vous appartient, ou vous l'avez empruntée de quelques hérétiques, dont vous copiez les expressions hétérodoxes. Ils se sont trompés avant vous : vous vous trompez avec eux : *Nova dicitis, falsa dicitis.* Avec autant de sagesse, que de force, il démasque, il confond la politique et ses raffinements, la dissimulation et ses détours, la duplicité et ses artifices, la superstition et ses prestiges, la calomnie et ses excès, la haine et ses fureurs. Quelque adroitement que soit préparé le venin, il sait encore plus habilement le détourner. Il parle sans ai-

Digitized by Google

greur, il dispute sans animosité, il persuade par sa prudence; et par ses travaux, par son zèle, par sa constance, il défend, il venge, il sauve la foi catholique, dans une province, où l'hérésie entreprenante s'était promis de la renverser, de la détruire, de la déraciner. Il ne faut qu'un Judas Machabée, pour terrasser tous les ennemis du Seigneur.

Ardent à combattre les erreurs anciennes Vincent de Paul sera-t-il moins attentif à prévenir les opinions nouvelles? A ce nom d'opinions nouvelles, qu'on n'attende ni réflexions malignes, ni scandaleuses imputations, ni déclamations odieuses. J'annoncerai les faits. J'éviterai les discussions.

Le même siècle avait vu paraître deux hommes, unis par l'amitié, par les sentiments, l'un, pontife de l'Eglise, l'autre, ministre des autels; l'un plus savant, l'autre plus politique; l'un capable d'enfanter un système, l'autre capable de l'accréditer; l'un enseveli dans les marais de la Flandre, subtil dans ses idées, peut-être inconsidéré dans ses jugements; il hasardait des opinions; il n'entreprenait pas de les défendre; il annonçait même sa soumission à l'Eglise et à ses pasteurs: ces mêmes opinions étaient semées par l'autre dans la capitale de la France; et sous un nom, révéré dans l'Eglise depuis le cinquième siècle, il les colorait avec adresse, il cherchait à leur assurer des partisans. Esprit insidieux, dissimulé, insinuant il s'était flatté que l'amitié lui ferait trouver dans Vincent de Paul, non-seulement un homme facile à surprendre, mais un soutien, un autre lui-même... Non, non: incapable de se prêter à l'illusion, Vincent de Paul ne cède pas au charme éblouissant qu'on lui présente. Il se dit à lui-même avec le Prophète-Roi: Des hommes artificieux ont essayé de m'engager dans leurs piéges; mais fidèle à la vérité, j'en respecterai constamment les oracles. Sous ces étendards, je ne peux ni m'égarer, ni me perdre: *Posuerunt peccatores laqueum mihi, et de mandatis tuis non erravi.* (*Ps.* CXVIII, 110.) Il ne balance pas. L'amitié n'a point de droit sur son cœur, quand la religion est intéressée. Vincent de Paul eût respecté un ami savant, docile, vertueux, assez malheureux pour se tromper, assez généreux, assez fidèle pour se rétracter; mais sa foi délicate, invariable l'oblige de n'avouer plus pour son ami un homme assez éclairé pour connaître une doctrine répréhensible, trop prévenu pour y renoncer, quoiqu'avec des vertus.

On me dispensera de faire observer l'attention de Vincent de Paul à démêler l'illusion, toujours elle-même, à travers les détours multipliés, qu'elle emprunte, pour éluder également et l'anathème, et la soumission. Une foi qui n'est point décidée lui paraît avec raison une foi suspecte. Je m'arrête... Malheur à moi, si je venais aigrir les esprits déjà trop aigris, aliéner les cœurs déjà trop aliénés! Que ne m'est-il donné plutôt de rapprocher tous les esprits par la vérité, et de réunir par la charité, tous les cœurs! Telle fut toujours la conduite prudente de Vincent de Paul. Puisse-t-elle avoir des imitateurs!

Il a d'abord éclairé l'ignorance, ensuite combattu le vice, enfin confondu ou prévenu l'erreur, c'est ce que j'ai nommé la puissance de Vincent de Paul sur les ennemis de Dieu. Quelle est l'impuissance de ces mêmes ennemis contre Vincent de Paul? *Inimicos ejus induam confusione.* On l'apprendra dans la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Les ennemis de Dieu et de sa religion accusent le zèle des saints de témérité, leur charité d'ostentation, leur foi de faiblesse. Dans tous les siècles, l'impiété osa répandre sur la sainteté les soupçons les plus injustes, et les plus injurieux.

La sainteté de Vincent de Paul est au-dessus de ces odieuses accusations. Le témoignage des grands, dont il est le conseil, l'oracle, établit la pureté de son zèle. Le témoignage des pauvres, dont il est le protecteur, le père, annonce le désintéressement de sa charité. Le témoignage de l'Eglise universelle, dont il est l'ornement, la gloire, constate l'intégrité de sa foi... Tout ici, tout concourt à confondre les ennemis des saints et de la sainteté: *Inimicos ejus induam confusione.*

L'étonnant contraste, que rappelle la vie de Vincent de Paul! Un homme né dans l'obscurité de l'indigence, est élevé par la Providence au faîte des honneurs: *Suscitans a terra inopem, ut collocet eum cum principibus.* (*Psal.* CXII, 8.) Monde critique, vous respectez l'élévation de Moïse; respectez celle de Vincent de Paul. Il ne devient le conseil, l'oracle des grands, que pour être l'appui, le zélateur de la religion, que pour en retracer dans lui-même les plus nobles, les plus héroïques sentiments.

En effet, il paraît à la cour: et dans le séjour de l'orgueil, il montre un zèle toujours humble: et au sein de la volupté, il étonne par un zèle toujours pénitent: et sur le théâtre de la duplicité, il se fait respecter par un zèle toujours vrai, toujours ennemi de la dissimulation: et au milieu des variations, son zèle toujours ferme, toujours inflexible, ne connaît que le devoir et le remplit

A la cour, vivre en chrétien, parler en apôtre, agir en prophète, forcer l'admiration, sans se prêter aux retours flatteurs de l'amour-propre, c'est un genre de miracles, plus frappant peut-être que les miracles mêmes: c'est le mérite singulier de Vincent de Paul

A peine il est produit à la cour, qu'il fixe l'attention des ministres, du prince, de toute la France. Quel homme intéresse-t-il d'abord dans le succès de ses pieuses entreprises? De quel ministre son éminente sainteté lui mérite-t-elle la confiance, l'amitié, le respect?

L'Europe voyait alors le trône de France, soutenu par un de ces génies puissants, nés pour donner des lois à l'univers; le cardinal de Richelieu, génie profond, consommé

Digitized by Google

dans les systèmes les plus raffinés de la politique, dans les mystères les plus impénétrables du gouvernement; génie propre à manier l'esprit du monarque, à le porter au grand, à la vraie gloire; appliqué à maintenir l'autorité royale par des exemples nécessaires de sévérité; attentif à faire rentrer dans les bornes de l'obéissance les grands du royaume, qui semblaient en vouloir secouer le joug, sous le spécieux prétexte d'un mécontentement supposé; génie redoutable aux ennemis de l'Etat, plus redoutable encore aux ennemis de la foi; génie vaste, par la grandeur de ses entreprises; solide, dans les mesures qu'il prend pour l'exécution; pénétrant, pour saisir les obstacles, et les détourner; ferme, inébranlable : rien n'est capable de le faire départir du projet qu'il a formé. L'humiliation des puissances ennemies et rivales, la destruction de l'hérésie, le rétablissement du commerce, de la navigation, des arts, et des sciences, en sont les preuves incontestables, glorieuses, immortelles.

La sainteté de Vincent de Paul avait été un titre pour lui donner un accès favorable auprès de ce ministre. Le grand homme révère dans la sainteté quelque chose de plus grand que lui. Ne nous étonnons plus si Richelieu confie au zèle éclairé de Vincent de Paul les plus délicates affaires de l'Eglise, s'il emprunte ses lumières, s'il profite de ses conseils. Richelieu, dépositaire de l'autorité souveraine, se fait une loi, un mérite de partager son crédit et sa gloire avec un saint.

Que la sainteté a d'empire sur les esprits, sur les cœurs! Aux uns, elle apprend à bien vivre, elle apprend aux autres à bien mourir.

L'idée de la mort ramène les vôtres, Messieurs, à l'époque d'un de ces événements funestes où la cour devient l'image lugubre d'une triste solitude, où les plaisirs se changent en tristesse, où le silence succède au tumulte, où le deuil, que l'on porte dans le cœur, se lit dans les yeux... Un roi mourant est toujours un malheur pour un royaume. Alors la politique alarmée se livre à de justes frayeurs. Les pâles craintes assiégent le trône. La couronne chancelante sur la tête du monarque semble annoncer à chacun le dépérissement de sa fortune... La France devait à Louis XIII les plus vifs sentiments de tendresse, de respect, de reconnaissance. Ce monarque était aimé; il méritait de l'être. Ses ennemis avaient craint sa valeur, éprouvé sa puissance. La victoire, fidèle à le suivre, l'avait mis au rang des héros. Dans lui ses sujets avaient trouvé un père. La justice formait ses desseins, la prudence les conduisait, le succès les couronnait. Monarque grand, sans doute, il le paraîtrait encore davantage dans l'histoire, s'il n'avait pas eu Henri IV pour père, et pour fils Louis XIV.

Pourquoi les princes, qui font les délices du monde, ne sont-ils pas immortels? Mais, hélas! l'arrêt est prononcé. Louis a régné; il va mourir. Les jours d'Ezéchias sont comptés. Qui sera le confident privilégié de ses derniers sentiments? Sera-ce sur les montagnes de la Calabre qu'on ira, comme autrefois, chercher l'homme de Dieu (97.) Non, non : le prophète est à la cour : *Propheta magnus surrexit in nobis* (*Luc.* VII, 16.) C'est Vincent de Paul. Que son zèle est digne de ces hommes respectables dont il remplit le ministère délicat! Il sait s'attirer la confiance du prince, sans le flatter; l'instruire, sans l'alarmer. Vincent de Paul présente à Louis le tableau redoutable de l'éternité. Le tableau de l'éternité n'a rien de redoutable pour Louis. Un monarque, qui fit régner Dieu sur la terre, doit régner avec lui dans le ciel. Louis expire; et il expire entre les bras de Vincent de Paul, frappé de respect, pénétré de reconnaissance pour le zèle de cet homme, héritier de l'esprit apostolique. Les rois vertueux honorent toujours les saints.

Un nouvel ordre d'événements se présente. Ils intéressent tous la gloire de Vincent de Paul. Tous ils concourent au triomphe de son zèle... Louis le Grand passe du berceau sur le trône. La régence d'une reine sage et magnanime présage à la France le règne d'un de ses plus grands rois. Régence célèbre par le discernement avec lequel Anne d'Autriche sait se choisir des ministres dignes de l'Etat, digne d'elle-même.

Parmi ces hommes accrédités, puissants, Vincent de Paul tient un rang distingué. La politique éclairée a pu présider à l'élévation des autres : la vertu seule prépare, cimente l'élévation de Vincent de Paul. C'est la politique qui fixe dans le ministère deux hommes capables de soutenir une régence difficile. L'un, esprit adroit, insinuant, persuasif, politique subtil, habile à remettre toujours à la finesse des négociations ce qu'il n'ose espérer par la force, Mazarin. L'autre, consommé dans la connaissance des lois, éloquent orateur, juge intègre, citoyen vertueux, protecteur des savants, Séguier. Mais ces hommes intelligents n'étaient, à proprement parler, que les hommes de l'Etat : celui que la reine place dans le conseil pour être l'homme de l'Eglise et de la religion, c'est Vincent de Paul. Eh! qui jamais répondit mieux que lui à ce choix glorieux par sa piété, par son zèle, par sa prudence, par sa charité, par son désintéressement? Il est le canal des grâces; et il les dispense en apôtre, en saint.

Venez, soutenus par le crédit, par la faveur, enfants de l'ambition, venez exposer à Vincent de Paul vos droits chimériques aux honneurs de l'Eglise : il vous dira que, dans la dispensation des biens du sanctuaire, il ne doit rien accorder à l'intrigue, peu à la faveur, quelque chose à la naissance, beaucoup au mérite, tout à la vertu réunie avec les talents. Il sait, en effet, démêler la vertu

(97) S. François de Paule, instituteur des Minimes, appelé à la cour de Louis XI.

Digitized by Google

modeste, produire le mérite ignoré. La conscience est le seul juge qu'il consulte. S'il récompense les talents, ce sont les talents consacrés à la religion.

Une conduite si chrétienne fait naître des ennemis. Ennemis injustes, impuissants, que condamnent-ils dans Vincent de Paul? Diront-ils qu'il abuse de la juste confiance que lui donne la reine? Mais cette confiance ne fut-elle pas toujours à charge à l'humilité de Vincent de Paul? Combien de fois ne voulut-il pas se dérober à des honneurs importuns? Il les fuit; et ils vont le chercher. L'accuseront-ils de s'être ménagé à lui-même des ressources secrètes, un rang dans l'Eglise, des places au-dessus de sa naissance? Mais ne s'opposa-t-il pas constamment aux libéralités des grands en sa faveur? Ne détourna-t-il pas toujours d'une main modeste, les grâces prêtes à l'accabler? Il pouvait tout obtenir; il ne voulut rien même demander. Il ne souhaita rien. La richesse des saints, c'est leur vertu.

Je dis trop, Messieurs, Vincent de Paul souhaite des richesses, il en demande, il en obtient. Est-ce pour lui-même? Non. C'est en faveur des pauvres, en faveur des malheureux, qu'il réclame la protection du trône, le crédit des grands, la libéralité des riches.

Le témoignage des grands, dont il est le conseil, l'oracle, établit la pureté de son zèle : le témoignage des pauvres, dont il est le protecteur, le père annonce le désintéressement de sa charité. *Inimicos ejus induam confusione.*

Il est des hommes que le ciel fait naître, pour être aux yeux du monde surpris, les images vivantes de sa miséricode. L'humanité les rend sensibles, la foi les rend généreux, la providence les rend inépuisables. Leur charité universelle attire tous les regards, et mérite des miracles. Souvent leur puissance, quoiqu'ils soient pauvres eux-mêmes, égale, surpasse la puissance des plus grands monarques... Ils sont pour l'indigence ce que le soleil est pour le monde.

Quand je ne nommerais pas Vincent de Paul, pourrait-on le méconnaître à cette image, véritablement l'image de son cœur? J'ose opposer ce cœur aux traits envenimés de l'envie, de la critique, de la calomnie. Faibles traits! Non, la malignité intéressée ne pourra jamais réaliser ses fantômes, dont elle s'efforce de charger le mérite d'un saint, l'apôtre, le héros de la charité. Jusqu'aux climats les plus reculés de la terre, mille et mille voix publient la gloire de Vincent de Paul. Tous les malheureux lui rendent aujourd'hui, par ma bouche, l'hommage légitime du tendre souvenir qu'ils conservent pour ses bienfaits, et vengent avec éclat sa réputation : *Eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia sanctorum* (*Eccli.*, XXXI, 11.)

Renaissez, sous les yeux de ce généreux Tobie; renaissez, familles chancelantes, dont il a détourné la ruine. Brillez, maisons illustres, mais obérées, qui, par le spectacle d'une opulence apparente, dérobiez aux regards du monde la scène touchante de votre misère; brillez! Soutenues par les libéralités de Vincent de Paul, vous subsistez, vous vous relevez, vous n'avez plus de révolutions à craindre. Sa charité vous en est garant. Pour vous, pour votre sûreté, pour celle de tous les infortunés, sa charité se perpétue dans cette institution. (98), dont il n'a trouvé l'idée que dans son cœur. Elle se perpétue dans ces assemblées inconnues jusqu'à lui; assemblées dont on peut apprécier le mérite par leur utilité; assemblées, dont la charité est l'unique motif. Une nouvelle Paule (99), sous les auspices d'un nouveau Jérôme, en devient le modèle. Ce modèle en sert encore aujourd'hui, et dirige par son esprit, dans leurs associations pieuses, des personnes du sexe, qui, respectables par leur naissance, par leurs richesses, le sont encore plus par l'usage chrétien qu'elles font et de leurs richesses, et de leur naissance. Ainsi, la charité de Vincent de Paul procure des ressources à tous les siècles.

Dans celui qui fut témoin de sa tendre sollicitude envers les malheureux, il était des malheureux, qui, plus que les autres, méritaient ses attentions, ses soins, ses secours. Un désordre funeste faisait alors la honte de l'humanité, excitait les larmes de la religion. Le siècle de Vincent de Paul ne favorisa pas le libertinage; mais il sut en prévenir les dangereux effets... Avant Vincent de Paul, on condamnait le vice, on en plaignait les victimes. Cependant, le vice subsistait; les victimes périssaient, et la charité oisive se bornait à gémir sur le mal, sans se prêter aux moyens efficaces d'en tarir la source. Et comment la tarir? Comment assurer un sort fixe et permanent à ces tristes enfants, dont le même jour éclairait souvent la naissance et le trépas? Fruits onéreux de l'indigence et du crime, ils étaient désavoués par la honte, et sacrifiés par la cruauté. Hélas! dans les coupables auteurs de leur vie, trop souvent ils trouvaient les auteurs plus coupables encore de leur mort. Infortunés enfants, sans appuis, sans ressource, ils n'avaient pour eux que leurs larmes; et combien de fois leurs premières larmes avaient-elles été suivies par leurs derniers soupirs! Vous le saviez, ministres du Dieu vivant. Votre état vous rendait, tous les jours, les confidents de ce perfide secret. Vous en gémissiez. Vous réclamiez les droits de la nature, ceux de la charité; et le monde était insensible.

Le monde est-il donc devenu barbare? L'humanité n'est-elle donc plus susceptible de sentiments? Ne se renouvelleront-ils plus les temps des Ambroise, des Borromée? Ces temps heureux sont encore pour la France. Un homme, dans qui les Ambroise, les Borromée semblent revivre, va remontrer à la France édifiée, que la charité a toujours des héros. Par son ingénieuse et sainte industrie, s'ouvrira bientôt un asile

(98) Assemblées des Dames de Charité.

(99) Madame Legras.

Digitized by Google

favorable à tant d'innocentes victimes de l'iniquité. Vincent de Paul a réfléchi, et tout a paru possible à sa charité. Il a parlé, et il a préparé à ces enfants abandonnés les secours, les aliments, la vie, que la nature marâtre osait inhumainement leur ravir...

Mais que d'obstacles se rassemblent, pour détourner, du moins pour suspendre l'exécution d'un établissement, que tout paraissait devoir favoriser! La piété se récrie, le zèle murmure, la charité se glace, les puissances se refusent. On dirait que la religion même s'oppose aux projets, que médite la charité. L'ouvrage est-il commencé? On l'abandonne. Hasarde-t-on de le reprendre? Nouvelles clameurs... Foi généreuse, tendre charité, ah! suggérez à Vincent de Paul ces expressions pathétiques, victorieuses, qui frappent, ébranlent, persuadent, touchent... Il s'adresse à vous, âmes sensibles et compatissantes. C'est à vos cœurs qu'il se fait entendre... Il triomphe. Les obtacles cessent, la charité s'enflamme, l'émulation renaît, les richesses se répandent, et l'ouvrage se consomme. Le nouveau temple de la miséricorde s'élève, il est achevé, il se soutient, il subsiste encore. Vincent de Paul en fut le fondateur; la Providence en est l'appui, nos monarques en seront les protecteurs... La plus utile des entreprises ne doit jamais tomber.

Une entreprise à laquelle Vincent de Paul paraissait devoir se refuser, parce qu'il paraissait ne pouvoir pas y suffire, arrête sur lui les regards de l'univers... C'est un peuple entier, c'est toute la Lorraine, qu'il accueille, qu'il nourrit, qu'il arrache à ses malheurs.

Charles III, duc de Lorraine, venait d'éprouver combien il est fatal d'avoir les Français pour ennemis. Ses remparts avaient été forcés, ses villes prises, ses Etats ravagés; et les désastres qu'enfante une guerre malheureuse avaient été suivis par les horreurs d'une famine universelle.... Ses sujets accablés cherchent leur salut dans la fuite. Mais dans leur fuite où trouveront-ils un refuge? En France. Mais des ennemis que peuvent-ils attendre de leurs ennemis? Des miracles de charité. La charité aperçoit dans ces hommes écrasés, fugitifs, des objets dignes de sa commisération.... Accourez, peuple fidèle à votre prince. La France ne vous fait pas un crime de cette fidélité. Dans Paris il est un autre Joseph qui vous appelle, qui vous attend. Fiez-vous à ses soins. Accourez! La charité de Vincent de Paul embrasse toutes les nations et tous les malheureux. Vos malheurs sont le seul titre qu'il vous faut auprès de lui.

Des bienfaits si généralement départis effrayent la prudence humaine. La conduite de Vincent de Paul est soupçonnée d'indiscrétion. Elle étonne. On la censure. La réflexion, l'expérience lui concilient tous les suffrages, et lui procurent plus de secours qu'il n'en osait espérer. Tout applaudit à sa charité. On fait plus; on l'imite... Ne croirait-on pas qu'un miracle continuel multiplie les aumônes entre les mains de cet homme, dépositaire de la confiance publique? Non, les plus puissants monarques n'oseraient point entreprendre ce que Vincent de Paul exécute. Par ses soins assidus un peuple entier qui manquait de tout ne manque de rien, si ce n'est d'expressions pour répondre à tant de bienfaits.... Semblable à ces nuées qui par d'utiles eaux fertilisent toutes les parties du monde, de Paris où ses occupations le fixent, et où l'on voit une seule de ses fondations être une ressource générale pour tous les malheureux (100), Vincent de Paul répand les trésors de la charité en France, en Lorraine, en Flandre, dans toutes les parties de l'univers.

Dans toutes les parties de l'univers voleront bientôt de nouvelles étincelles du beau feu qui l'embrase. Sous les étendards de la charité, Vincent de Paul vient de rassembler un peuple de vierges ferventes qui se consacrent aux fonctions les plus humbles, et aux plus sublimes sentiments. Naissez au milieu des applaudissements de l'Eglise, congrégation utile, nécessaire, le modèle de la piété, l'ornement de la foi, l'honneur de l'humanité.... Villes, provinces, royaumes, empressez-vous à recueillir l'esprit de Vincent de Paul dans le zèle tendre de ces héroïnes chrétiennes, destinées à servir le monde dans un nouveau genre d'apostolat. Quelle humilité! Quelle ardeur! Quelle constance! Dans elle je crois apercevoir la charité même, douce, officieuse, patiente, active, invincible. C'est dans les tristes lieux de toutes les misères que se fixent, que se concentrent ces cœurs généreux, désintéressés. Le sexe oublie sa délicatesse pour s'élever au-dessus de la nature, et n'écouter que la religion. Mais leur héroïsme doit-il étonner? Non, non; des cœurs formés sur le cœur de Vincent de Paul ne doivent enfanter que des miracles. Et quels miracles de charité ne multiplient pas à nos yeux ces généreuses Marthes? Non, l'étendue de leur ministère n'égale pas celle de leur ferveur, toujours elle-même. Point de malheureux dont elles ne voudraient partager, dont elles ne partagent en effet les disgrâces.... Ah! chrétiens, qu'un peuple particulier publie les bienfaits des Elisabeth, des Thomas de Villeneuve; toute l'Eglise, l'univers, tous les siècles sont intéressés à publier les bienfaits de Vincent de Paul. En formant des âmes qui lui ressemblent, il s'est acquis des droits sur l'admiration, sur la connaissance de tous les hommes. *Eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia sanctorum.*

A cette voix générale la voix de la haine, de la vengeance oserait-elle opposer ses clameurs? Voix impuissante! une charité toujours active et désintéressée, toujours utile et inépuisable, doit être autant au-dessus de la censure qu'elle est au-dessus

(100) L'Hôpital-Général.

Digitized by Google

des éloges.... Les mêmes éloges qui sont dus à l'héroïsme de sa charité, sont dus à l'intégrité de sa foi. Qu'ils paraissent donc encore une fois les ennemis, les injustes ennemis de Vincent de Paul, et qu'ils soient encore une fois humiliés, confondus, atterés. *Inimicos ejus induam confusione.*

La foi est le premier caractère d'un chrétien; elle doit être la première vertu d'un saint. Dans tous les siècles, la foi forma les solitaires, les apôtres, les martyrs, les docteurs. Dans un siècle où ses ennemis sont plus puissants, elle doit se montrer plus vive, plus animée, plus ferme dans ses disciples.

Disciple fidèle de cette foi qu'il hérita de ses pères, Vincent de Paul en fit éclater les sentiments dans toutes les circonstances de sa vie : *In fide sua probatus est propheta.* *Eccli.*, XLVI, 17.) Il en fut l'élève dans l'Aquitaine, le panégyriste dans l'Afrique, le vengeur dans Paris, le modèle dans toute sa conduite. Son zèle pour les intérêts de la foi l'associa saintement aux travaux de tous ceux qui combattent pour elle : aux travaux d'un Bérulle, d'un Olier, d'un Bourdoise, d'un Le Vachet, d'une Lumague, d'une Miramion. Il lui procura des apôtres jusque dans le nouveau monde. Sa foi fut égale à celle d'un Noé, d'un Abraham, d'un Jacob, d'un Eléazar : *In fide sua probatus est propheta.*

Foi de Vincent de Paul, foi toujours humble parce que toujours elle se défie d'elle-même. Je suis le dernier des hommes, disait-il à ses disciples; et vous m'appelez votre instituteur, votre père! Retranchez ces noms fastueux.... Prêtre de Jésus-Christ, voilà mon titre; homme et pécheur, voilà mes qualités; le dernier de notre congrégation, voilà ma place.....

O vous qui la composez, cette congrégation respectable, vous qui connaissez les vertus de Vincent de Paul parce que vous les imitez, mieux que moi vous diriez quelle était l'humilité de sa foi. Les honneurs de l'Eglise qu'il refusa, l'obscurité de son origine dont il aimait à rappeler le souvenir, dont il se faisait une sorte de gloire; cette simplicité évangélique constamment conservée dans le monde, à la cour; mille traits concourent à prouver qu'une foi toujours humble fit autant le mérite de Vincent de Paul qu'une charité toujours active.

Foi de Vincent de Paul, foi toujours pure. Aucun nuage ne put éclipser dans sa périlleuse marche cet astre lumineux. Telle est la pureté de sa foi, que dans notre siècle le témoignage de saint Vincent de Paul est l'oracle, sur lequel l'Eglise s'est appuyée pour venger la foi de la bienheureuse de Chantal, et la proposer à notre imitation.

Foi de Vincent de Paul, foi toujours éclairée. Les chaires de théologie ont retenti de ses oracles. Les rois et le clergé de France ont profité de ses talents. Toute l'Eglise a cru devoir applaudir à son érudition, érudition respectée; j'en appelle au prince de Condé. Non, ce Condé, dont le nom suffit pour inspirer la terreur à nos ennemis, ce héros, l'Alexandre de la France. C'est au digne père de ce glorieux fils que Vincent de Paul donne les preuves les plus décisives d'un savoir universel. Le prince de Condé, l'appui de la régence par son zèle, par sa prudence, par son autorité, se plaît à s'engager avec Vincent de Paul dans la chaleur d'une dispute abstraite. Les matières les plus épineuses de la religion en sont le sujet. Vincent de Paul est malignement interrogé, sévèrement examiné, vivement pressé, subtilement retourné... Sûr dans ses principes, solide dans ses preuves, lumineux dans ses raisonnements, juste dans ses conséquences, il répond avec sagesse, s'explique avec précision, réfute avec force, triomphe avec modestie; et vainqueur admiré par un prince, lui-même l'admiration des savants, il apprend de sa bouche qu'un prince instruit est flatté de trouver un saint qui ne dédaigne pas de l'instruire.

Une multiplicité de témoins s'élèveraient ici, Messieurs, s'il était nécessaire, pour appuyer un si brillant suffrage. Je nommerai seulement l'Ambroise et l'Augustin de la France.

Sous le nom d'Ambroise, on reconnaît saint François de Sales, ce pontife dont la sainteté égale la science, victorieux de l'hérésie par l'onction de sa douceur; oracle de la cour, apôtre de la Savoie, vengeur de l'Eglise. Ce nouvel Elie cherche un autre Elisée qui puisse transmettre son esprit au peuple saint qu'il vient de former. Sur qui tombera son choix? Ah! il ne connaît, s'écrie-t-il, que Vincent de Paul qui soit propre à soutenir, dans la Visitation, sa ferveur primitive. Aux yeux de François de Sales, Vincent de Paul est un exemple vivant de toutes les vertus. Mais l'évêque de Genève eût-il confié le gouvernement de son ordre naissant au zèle d'un homme dont la foi n'eût pas été également sûre, éclairée? Non, non : un saint ne pouvait choisir qu'un saint, pour perpétuer au delà de lui-même, et son zèle et ses succès. Un demi-siècle a vu François de Sales revivre dans Vincent de Paul; et si l'ordre de la Visitation révère avec raison son instituteur dans le premier, dans le second il doit révérer son propagateur.

Au témoignage d'un autre Ambroise, qu'il me soit permis d'ajouter celui d'un autre Augustin : Bossuet. Génie sublime, majestueux, dont l'éloquence mâle, pathétique, enlève, transporte, ravit; historien concis, profond théologien, controversiste invincible, le grand Bossuet respecte, dit-il, dans Vincent de Paul, *un guide, un maître.* Ici l'éloge du maître et l'éloge du disciple se confondent. Avoir eu Bossuet pour admirateur, pour élève, c'est une gloire aussi singulière à Vincent de Paul, qu'il fut glorieux à saint Bazile le Grand d'avoir pour panégyriste saint Grégoire de Nazianze.

Ces témoignages honorables devaient être enfin ratifiés par un témoignage plus décisif encore, celui de l'Eglise. Accablé sous la

Digitized by Google

poids des ans, Vincent de Paul termine sa pénible, sa longue, sa brillante carrière, et l'époque de sa mort devient presque celle de son culte. Le temple, dépositaire de son corps précieux, voit sortir des cendres de Vincent de Paul une vertu puissante qui va porter la confiance dans le cœur des fidèles, le désespoir dans le sein de l'hérésie, son nom, et sa gloire dans les fastes de l'Eglise.

Inutilement la calomnie lancera contre la réputation de Vincent de Paul des traits qui tendent à la flétrir. La calomnie prépare à la réputation de Vincent de Paul de nouveaux triomphes. Si Vincent de Paul trouve des ingrats dans un royaume, dans une ville, qui profitent encore de ses bienfaits et qui les méconnaissent, la religion punit l'ingratitude par le culte qu'elle consacre, par les autels qu'elle érige au héros de la foi, à l'apôtre de l'humanité, au bienfaiteur de Paris et de toute la France. Le nom de Vincent de Paul sera toujours cher aux esprits non préoccupés et aux cœurs reconnaissants.

L'ignorance éclairée, le vice proscrit, l'erreur confondue ou démasquée, annoncent la puissance de Vincent de Paul sur les ennemis de Dieu. Son zèle, sa charité, sa foi vengées par le témoignage des grands, des pauvres, de l'Eglise: voilà, chrétiens, les preuves victorieuses qui constatent l'impuissance des ennemis de Dieu contre Vincent de Paul : *Inimicos ejus induam confusione.*

Ministres de Jésus-Christ, apprenons de Vincent de Paul l'art difficile d'instruire l'ignorance, de combattre le vice, de confondre l'erreur. Instruire l'ignorance par nos talents, combattre le vice par nos vertus, confondre l'erreur par notre soumission; tels sont nos devoirs. Vincent de Paul est notre modèle. Il est également un modèle pour tous les chrétiens par son zèle, par sa charité, par sa foi. Son zèle peut avoir des imitateurs dans tous les états. Il est un apostolat pour toutes les conditions. Sa charité doit servir de règle aux grands et aux riches. C est pour eux qu'est spécialement établi le précepte de l'aumône. Sa foi doit être celle de tous les chrétiens. Les disciples d'une même religion doivent avoir les mêmes sentiments.

Ne l'oubliez pas, mes frères, je dois encore vous le répéter, Vincent de Paul est un saint qui appartient presque à nos jours. Un saint si proche de nous, nous condamne plus que les autres saints de ne l'être pas nous-mêmes. Dans ses vertus étudions nos obligations : les remplir ces obligations, c'est mériter que la récompense dont il jouit soit aussi la nôtre.

AVERTISSEMENT.

J'avais été prié de prononcer le panégyrique suivant dans l'église de la Chartreuse du Val-Saint Pierre, diocèse de Laon, en 1763. Des raisons particulières m'ont empêché de remplir ma promesse. Les Chartreux m'ont engagé à faire imprimer ce discours, qu'il ne m'a pas été possible de prêcher, mais que j'ai lu à quelques-uns d'entr'eux à Paris. Il aura le mérite de la nouveauté. Je ne connais aucun panégyrique de saint Bruno, qui puisse soutenir la lecture. Ceux du P. Lion, prêtre de l'Oratoire, et du P. Duneau, Jésuite, les seuls qui soient peut-être imprimés, sont si mal conçus, si mal conduits, si mal écrits, qu'ils ne méritent pas la plus légère attention.

PANÉGYRIQUE XXV

SAINT BRUNO, INSTITUTEUR DE L'ORDRE DES CHARTREUX.

Vidit, et fugit. . . . . Montes exsultaverunt. (*Psal.* CXIII, 4.)

Il vit, il fuit. Les montagnes furent remplies d'allégresse.

Est-il un autre héros chrétien que saint Bruno, auquel puissent convenir tous les traits sous lesquels j'annonce son éloge? Bruno considère le monde, et il projette de s'y dérober : *vidit.* Ses projets s'exécutent; il fuit dans la solitude : *fugit.* Les montagnes de la Chartreuse, où le conduit la Providence, devenues le théâtre de sa gloire, semblent devenir une terre nouvelle, de nouveaux cieux : *Montes exsultaverunt.*

Dans un autre sens, le Prophète-Roi applique ces paroles au peuple de Dieu. Il représente la mer, étonnée de la majesté avec laquelle le Seigneur dirige son peuple, qui sort de l'Egypte : *Mare vidit.* A cet aspect, dit-il, elle suspend, elle calme ses flots jrrités. Ses eaux se retirent pour ouvrir un libre passage à la nation sainte : *fugit.* Frappées de ce spectacle, les montagnes sont ébranlées. On croirait qu'elles entendent le langage du sentiment, et qu'elles baissent leurs sommets pour adorer les desseins de l'Eternel : *Montes exsultaverunt.*

Dans l'image de la mer, qu'emprunte David, pourquoi ne reconnaîtrais-je pas le regard inquiet de saint Bruno? *Mare.* Ce regard, il l'arrête, non sur un peuple religieux que protége le Très-Haut, mais sur un monde corrompu qui abandonne les voies du Seigneur : *vidit.* Il fuit, non pour donner à ce monde profane un facile accès dans son cœur, mais pour chercher dans la solitude un rempart inaccessible au charme de la tentation : *fugit.* Sur les montagnes qu'il vient habiter, d'horribles déserts se changent en des lieux de délices. On dirait que, sensibles à ce changement prodigieux, elles imitent la voix de l'univers, et célèbrent avec lui la gloire du saint qu'elles

Digitized by Google

possèdent : *Montes exsultaverunt.*

Je rapproche ces objets divers dans un plan d'autant plus facile à saisir, qu'il est tracé par la vérité des faits, par l'ordre des événements.

Bruno réfléchit sur le monde; et de ses réflexions, naissent des projets de retraite : *vidit* : premier point. Les projets de Bruno se réalisent, et dans sa retraite il devient un fondateur d'ordre : *fugit* : second point. Fondateur d'ordre, Bruno voit sa gloire voler du sein de sa retraite dans le monde même qu'il a fui : *montes exsultaverunt* ; troisième point. Bruno n'a point cessé d'éprouver vos bienfaits, ô Marie ! Ses enfants ne cessent point de vous rendre le tribut de leur reconnaissance. Daignez vous intéresser au panégyrique d'un saint, qui plus d'une fois s'est chargé du vôtre. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Etudier le monde, pour le connaître, c'est le devoir du chrétien. L'étudier, le connaître, et le mépriser, c'est le fruit de la réflexion, c'est le triomphe de la vertu dans un saint. Saint Bruno va justifier cette vérité par son exemple.

Avant que de se dévouer à la solitude, Bruno vivait dans le monde. Dans un monde savant : il en était l'oracle. Dans un monde, où les honneurs volaient au devant de ses désirs : il en était l'ornement. Dans un monde, qui respectait la vertu, et qui la pratiquait : il en était le modèle. Mais il apprend, par une utile expérience, à connaître ce monde, il apprend à le mépriser : *vidit.* Il réfléchit sur la vanité des sciences, qui le fixent dans le monde, et il projette d'ensevelir ses talents dans la retraite ; projet ébauché. Il réfléchit sur l'iniquité, qui conduit aux honneurs du monde, et il projette de sacrifier dans la retraite son rang, ses espérances ; projet soutenu. Il réfléchit sur l'incertitude des vertus, que le monde couronne, et il projette d'assurer dans la retraite, sa vertu, dont il se défie ; projet consommé : *vidit.*

Cologne avait vu naître, vers le milieu du XI^e^ siècle (101), cet homme rare, qui devait être la gloire de sa patrie, le restaurateur de la solitude, la consolation de l'Eglise. L'Allemagne ne se glorifie pas moins d'avoir produit saint Bruno, que se glorifient l'Egypte d'avoir produit saint Antoine, l'Italie saint Benoît, la France saint Bernard... Les anges du désert sortent de toutes les parties de la terre

La noblesse de son origine était un titre pour illustrer Bruno dans le monde. La supériorité de ses talents est le premier titre qui l'annonce dans l'Eglise. Né avec un esprit vif, facile, avec un génie vaste, pénétrant, il entre dans la carrière de la littérature. Ses premiers essais étonnent, dans Cologne, ses rivaux, ses maîtres même. Produits sur un théâtre plus célèbre, ses talents s'y développent, s'y perfectionnent. Paris ne connaîtra le nom de Bruno, que par l'éclat de ses succès. Paris était le séjour de l'émulation, parce qu'il était celui des talents. La réputation des maîtres y faisait accourir une multiplicité de disciples, qui, devenus eux-mêmes les oracles de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Angleterre, portaient, dans toutes les parties de l'Europe, la renommée soutenue d'une université, qui devait sa naissance à Charlemagne, et ses progrès, son illustration à tous les princes, successeurs de ce monarque sur le trône de France.

Paraître dans cette université fameuse, et s'y préparer la réputation la plus brillante, c'est pour Bruno moins l'effet de son assiduité, de son application, que la preuve de l'étonnante facilité, avec laquelle il débrouille le chaos des plus abstraites sciences. A peine il apprend, et déjà proclamé par la gloire, il est désigné pour enseigner. Il enseigne..... Dès qu'il explique les profondeurs de la religion, la plus célèbre université du monde applaudit à sa doctrine précise, raisonnée, lumineuse. Les hommes les plus consommés dans l'étude épineuse de la théologie le respectent comme l'un de ces phénomènes heureux, qui, par ses doctes leçons, va faire universellement renaître le goût des sciences sacrées, et du sein de la langueur, faire sortir un feu rapide, dont la flamme volera dans toutes les parties du monde chrétien.

Les écrits de saint Bruno, qui subsistent encore, dit le savant Surius, sont les témoins éloquents, sont les sûrs garants de son érudition. Ils nous apprennent que l'homme le plus capable d'instruire le monde par ses talents, a voulu l'instruire plus efficacement encore par sa retraite.

Je n'ignore pas les opinions diverses, sur les ouvrages, qui légitimement appartiennent à saint Bruno, et sur ceux, qui lui sont attribués par des hommes, plus jaloux d'ajouter quelques traits à sa gloire que soigneux de consulter l'exacte vérité. Non, je n'ornerai pas la liste de ses ouvrages de quelques écrits, où l'on ne découvre ni l'empreinte de son génie, ni le goût de son éloquence. Saint Bruno n'a pas besoin d'écrits supposés, pour avoir, en qualité de savant, un nom sûr de l'immortalité (102.) Que Brunon évêque de Segny, jouisse de la gloire, que lui donnent quelques traités singuliers dans leurs titres : la conformité des noms leur a procuré l'honneur d'être placés parmi les ouvrages de saint Bruno, sans avoir avec eux le mérite de la ressemblance. Saint Bruno me désavouerait, si je lui prêtais un bien, qui n'est pas son bien (103.) Il est assez riche de ses propres richesses. Ses *Commentaires sur les Psaumes, ses Explications sur les Epîtres de*

(101) 1040. (CORBIN, *Histoire sacrée de l'ordre des Chartreux.*)

(102) *Voyez* l'*Histoire Générale des Auteurs Ecclésiastiques*, par D. Remi CEILLIER, religieux de la congrégation de Saint-Vannes, tom. XXI, pag. 216 et suivantes.

(103) Tous les traités contenus dans le troisième tome des *Œuvres* de saint Bruno, à l'exception des deux lettres, ne sont pas de lui. Ils sont de Brunon, évêque de Segny.

Digitized by Google

saint Paul, ses deux Lettres, dignes d'un saint Cyprien, d'un saint Basile, autant d'expressions fidèles, autant de preuves vivantes de ses talents

Examine-t-on cet ouvrage profondément médité, dans lequel Bruno recueille les expressions du Prophète-Roi, les explique, les développe? On s'aperçoit qu'attentif à suivre dans une analyse raisonnée l'esprit de David, partout il considère Jésus-Christ et son Eglise, partout il s'applique à montrer toute l'économie de la religion. Les livres saints, les Pères, les interprètes : voilà ses guides. S'il s'arrête sur les mystères de l'Incarnation, de la naissance, de la mort, de la résurrection de Jésus-Christ, il oppose dans un parallèle exact tout ce qu'ont fait les Juifs pour humilier le Sauveur, tout ce que Dieu a fait pour le glorifier. (*Explic. in psal.* II.) Dans le cours de son ministère, dit-il, Jésus-Christ trouvera des accusateurs, des ennemis, des persécuteurs; dans la poussière du tombeau, il trouvera des confesseurs, des apôtres, des martyrs : *Confessores tibi pariet pulvis.* (*Explic. in psal.* XXIX.) Peint-il les heureux progrès, l'établissement miraculeux de la religion? Dans un tableau magnifique, il rassemble tous les caractères qui en démontrent la divinité. La rapidité de son style imite la course rapide des apôtres, qui, dans toutes les parties de l'univers, prêchent l'Evangile, autant par l'héroïsme de leurs vertus, que par la sublimité de leur éloquence : *Sublimitate sermonum, et virtutum.* (*In psal.* XVIII.) Avec quelle force invincible ne réfute-t-il pas ceux qui croient que Jésus-Christ n'est qu'en figure dans l'Eucharistie! Il assure que les hérétiques qui combattent ce mystère, ont la coutume dangereuse de séduire l'ignorance, la simplicité, parce qu'il ne leur serait pas également facile de surprendre les hommes éclairés et prudents. (*In psal.* CVI.) Il les accuse de préparer avec adresse leurs sentiments erronés, et de prêter un sens détourné aux livres saints pour étayer les plus monstrueux systèmes : *Paraverunt sententias pravas : falsis rationibus probant.* (*In psal.* XI.) Que de preuves ne rassemble-t-il pas, lorsqu'il enseigne que le libre arbitre est affaibli par le péché originel, mais qu'il est toujours existant; que dans la bonne action de l'homme, le libre arbitre agit de concert avec la grâce; que par cet admirable concert, la grâce opère, l'homme mérite! *Liberum arbitrium cooperatur gratiæ divinæ, aut nullum meritum ejus.* (*In psal.* X, LXX, CI, CXXIV.) Pourrait-on me nommer quelque mystère, quelque dogme sur lequel saint Bruno n'ait point donné d'importantes leçons, répandu des lumières décisives? La certitude d'une autre vie, la résurrection des corps, l'immortalité de l'âme, les dogmes incontestables d'une béatitude éternelle, d'un éternel supplice (*In psal.* XXXI, LVII, LX, CIV, CVII, etc.); le nombre des sacrements, l'unité, la sainteté, l'universalité, la perpétuité de l'Eglise : ce sont les vérités sublimes que Bruno enchaîne dans les lois du raisonnement qu'il éclaire par la solidité des réflexions, qu'il orne par un style concis, soutenu, naturel. (*In psal.* XXIII, CXX, CXXXIV.)

Dans le même ouvrage, avec la même force, passe-t-il des dogmes à la morale? On y trouve les réflexions les plus frappantes sur le monde et ses illusions, sur le scandale et ses périls, sur les richesses et leur fragilité, sur l'hypocrisie et ses artifices, sur la calomnie et ses fureurs, sur l'incrédulité et ses blasphèmes. (*In psal.* XXVII, XXXIII, XLII, LXXI, LXXXIX, CXXXVI, CXL, CXLVI.) Dans ce seul trésor, Bruno renferme toutes les richesses de la religion.

Que de richesses nouvelles ne prodigue-t-il pas encore dans les explications diverses qu'il donne aux *Epîtres* de saint Paul! C'est là qu'animé par les vives expressions du grand apôtre, il saisit un pinceau hardi pour peindre les passions et leurs ravages; pour décrire le règne du péché et le règne de la justice; pour exposer l'autorité des souverains, la dépendance des sujets, les devoirs des juges; tout ce qu'on peut accorder à la nature, et tout ce qu'on doit lui refuser. Chaque épître, chaque raisonnement, chaque pensée, chaque parole lui fournissent une heureuse occasion de manifester toute l'étendue de ses connaissances. Jamais on ne se lassera d'admirer la précision inimitable avec laquelle il en explique le sujet, en trace l'analyse, en saisit le sens, en conserve la beauté, en rend l'énergie. *Prologus.* (*Comment. in Ep. S. Pauli.*)

Qu'il me soit permis, mes frères, de suspendre l'énumération des ouvrages qui prouvent l'érudition de saint Bruno, pour vous faire observer que c'est à cette érudition qu'il doit les places importantes que lui confie l'université de Reims. Cette université était alors dans les jours les plus éclatants de sa réputation... Annoncé par celle qu'il s'était justement attirée dans les écoles florissantes de Cologne et de Paris, Bruno paraît dans l'église métropolitaine de Champagne. Il y paraît; et aussitôt les théologiens les plus éclairés quittent leurs chaires pour les lui céder. Il est nommé pour présider aux études du clergé; il en dirige, il en règle, il en perfectionne les exercices. Le nom du maître, le nom des disciples volent dans toute la France. Toute la France est persuadée que le Seigneur destine Bruno à devenir l'instrument singulier de sa gloire... O vous, qui rendiez hommage aux talents supérieurs de Bruno, vous ignoriez les voies mystérieuses qui devaient le conduire aux desseins qu'avait sur lui la Providence. Peut-être les ignorait-il lui-même. Il ne tardera pas à les connaître.

Tandis que la voix publique applaudit à son rare savoir, tandis qu'on croit voir s'ouvrir pour lui la carrière de la fortune, de la gloire, peu sensible à sa réputation, Bruno se livre aux réflexions les plus lugubres. Dans une solitude volontaire, il aime à confier à des amis respectables ses alarmes sur la vanité des sciences humaines, sur l'inu-

Digitized by Google

tilité des suffrages que le monde leur accorde, sur le stérile mérite qu'elles assurent pour l'éternité à ceux qui les cultivent. Il se dit à lui-même ce qu'il enseigne dans ses ouvrages, que le monde est une mer orageuse où l'on trouve plus de dangers à fuir, que de biens à procurer : *Mundus tribulationum mare.* (*In psal.* VIII.) Il le dit, et déjà dans son cœur, avec ces mêmes amis, il combine le projet de quitter le monde pour la retraite, les sciences pour le salut. Aux pieds de la croix, sa bouche en prononce l'irrévocable vœu. Mais ce vœu que lui dicte sa piété, sa piété ne doit pas encore l'exécuter. De nouvelles considérations feront naître une nouvelle ferveur. Son projet se soutiendra, lorsqu'après avoir réfléchi sur la vanité des sciences que le monde admire, Bruno réfléchira sur l'iniquité qui conduit aux honneurs que le monde dispense.

Si les honneurs du monde et de l'Eglise n'étaient accordés qu'au mérite, à la vertu, ils pourraient être une tentation pour l'amour propre, un attrait pour la vanité.

De quel œil la piété envisagera-t-elle ces mêmes honneurs, lorsqu'elle les verra devenus le fruit de l'intrigue, le prix du crime, la honte de ceux qui n'ont pas craint de les usurper?

L'Eglise affligée de Reims offrit aux regards de Bruno ce triste et scandaleux spectacle, dans le temps même qu'il méditait de mettre entre le monde et lui un mur de séparation éternelle.

Déjà, Messieurs, une des plus illustres Eglises de l'Allemagne regrettait dans Bruno son ornement et son espérance (104). Déjà sa science, sa réputation l'avaient placé dans le chapitre de cette métropole ancienne, où fut sacré par saint Remi le premier roi chrétien qu'ait eu la France, Clovis. Métropole heureuse, si jamais elle n'eût compté parmi ses pontifes, un Manassés, successeur indigne des Remi, des Nicaise, des Gervais!

Vous prévenez, mes frères, l'affreux tableau que je dois tracer. Le nom de Manassés sollicite déjà votre indignation. L'on ne lui dispute point l'éclat de sa naissance : *Vir quidem nobilis* (105). Mais la naissance seule ne doit pas conduire à l'épiscopat. Il osa cependant y prétendre. Il y parvint, Hélas! par quelles voies? l'intrigue et ses artifices, la cabale et ses ruses, la prodigalité et ses bienfaits; le dirai-je! Ce monstre qui osa troubler le repos de l'Eglise naissante, et dont l'Eglise naissante abattit la tête altière, la simonie; voilà les ressorts puissants qui portèrent Manassés sur le trône d'une Eglise qui frémit de l'y voir placé... De semblables protecteurs n'annoncent pas un pontife, ils n'annoncent pas un saint. Le gouvernement de Manassés fut aussi défectueux que sa fortune avait été illégitime. Libre dans ses discours, dépravé dans ses mœurs, sans respect pour son rang, pour lui-même; la foi lui paraissait un fardeau, le sacrilége une ressource, le parjure une justification, le luxe une décence, la violence un soutien, la conscience un préjugé..... Les autels dépouillés, les temples profanés, les places du sanctuaire accordées aux manéges d'un trafic mercenaire; le libertinage protégé, le mérite persécuté : tels sont les excès que justifiait par ses exemples, par son approbation, un prélat qui scandaleusement affectait la licence d'un militaire, le faste d'un monarque, le despotisme d'un tyran.

Contre une conduite si peu analogue à celle d'un pasteur, s'élève bientôt le cri du mécontentement. La piété alarmée tremble, le zèle intrépide éclate, le clergé porte jusqu'au concile d'Autun ses plaintes, ses accusations (106.) Entre les accusateurs de Manassés, Bruno tient le premier rang, parce qu'il occupe une des premières places dans l'Eglise, dans l'Université. Sa voix est entendue. Le coupable est appelé au tribunal de ses juges. Il croit éluder le jugement; il refuse de paraître; il est puni. Sa punition entraîne la disgrâce de Bruno. Bruno devient la première victime, que se fait un plaisir éclatant de sacrifier à sa vengence un pontife qui aurait dû se faire un devoir, moins de la vengeance que du repentir.

Hélas! le repentir peut-il entrer dans le cœur d'un homme, qui se promet d'accabler ses accusateurs sous le poids de son autorité? C'est au chef de l'Eglise, qu'il en appelle des décisions d'un concile. Une apologie faible en raisons, forte en sophismes, partout artificieuse, éblouissante : c'est le titre spécieux qu'il oppose à ses juges, qu'il dirige contre ses dénonciateurs, et par lequel il se flatte de surprendre la religion du souverain pontife.

Grégoire VII occupait alors le trône de saint Pierre. Pontife aussi connu par l'éclat de son zèle, que par l'intégrité de ses mœurs. Génie vaste, mais trop hardi; ferme, mais trop entreprenant; actif, mais incapable de modération; esprit orné, âme grande, caractère ardent, toujours vigoureux, quelquefois violent dans ses résolutions; trop dégradé par la calomnie, parce que la haine charge toujours les tableaux : justement attaqué par la prudence, parce qu'il ne sut pas se fixer dans les bornes d'une autorité légitime; il aurait réuni tous les suffrages, s'il n'avait pas tenté de rendre les couronnes tributaires d'une puissance, qui ne doit en avoir que sur les âmes.

Ce pontife presque toujours inflexible, ne l'est point d'abord pour Manassés. Il consulte plutôt sa clémence, que les plaintes fondées de Bruno, et les oracles réfléchis d'un concile. Manassés triomphe, à la faveur d'une feinte soumission. Son triomphe sera peu durable. Le concile de Lyon s'assemble. La cause des Manassés est agitée, approfondie. Le crime est constaté. Le concile prononce. Le criminel est déposé. Sentence

(104) Saint Cunibert de Cologne.
(105) Guibert, abbé de Nogent.
(106) En 1077.

Digitized by Google

foudroyante! Rome la ratifie, Reims l'exécute; et le pasteur mercenaire, humilié, confondu, condamné va dans une cour étrangère porter sa honte, couronner ses désordres, combler sa disgrâce, et mourir impénitent après avoir vécu malheureux.

C'est, Messieurs, dans ces temps de troubles, de scandales, que Bruno, livré à lui-même, réfléchit sur les malheurs de l'Eglise, sur les attentats de l'ambition sur le danger des honneurs,... Dans l'exil glorieux, auquel l'a condamné l'injustice, il pense à remplir les promesses qu'il a faites à l'Eternel. Combien vivement ne se reproche-t-il pas d'avoir trop tardé à se rendre aux inspirations réitérées de la grâce! Retiré dans un lieu solitaire, que de réflexions ne communique-t-il pas aux Raoul, aux Fulcius, sur la vanité, sur l'instabilité des choses humaines! Il disait alors, ce qu'il a dit depuis dans ses ouvrages : non, nous ne devons pas nous laisser séduire par le charme d'un monde flatteur, qui nous trompe : *Neque blanditiis seducamini* (D. Bruno, *in psal.* II.) Non, nous ne devons pas nous laisser abattre par la crainte d'un monde persécuteur, qui nous menace : *Neque metu terreamini*. Les impies vivent dans la prospérité, dans la gloire : *Impii vivunt prospere.* (D. Bruno, *in psal.* XXXVII.) Fuyons leur société, pour ne point imiter leurs désordres : *Fugiamus* (*In Epist. I, ad Timot.*) En être plus longtemps le témoin, ce serait en devenir le complice.

Inutilement vous destinez Bruno à remplir le siége de Reims, voix du peuple, voix des savants. Inutilement vous lui préparez vos suffrages, ministres du Seigneur : Il résiste, il fuit... L'orage, qui gronde sur sa tête, devient pour lui un motif plus pressant de hâter l'exécution de son projet. Ce projet depuis longtemps ébauché, constamment soutenu, va bientôt se consommer. Mais avant que de le consommer, Bruno devait réfléchir sur l'incertitude des vertus, que le monde couronne, après avoir réfléchi sur l'instabilité des honneurs qu'il dispense.

Bruno était né avec le penchant le plus heureux pour la vertu. D'utiles leçons, des exemples édifiants avaient été après la vie, le bien le plus précieux, qu'il avait reçu de ses pères. L'âge de la piété avait devancé dans lui l'âge de la raison. Dès le berceau, la grâce semblait s'être saisie de ce nouveau Jérémie. Chacun de ses jours avait été marqué par de nouveaux progrès dans les voies de la perfection. Une sagesse de mœurs toujours égale, laissait apercevoir déjà dans sa conduite, l'ébauche de l'institut incomparable dont il devait être le père, l'âme, le modèle. Le saint présageait le législateur.

Mais la vertu la plus solide se défie toujours d'elle-même. Bruno, dont l'innocence, l'humilité, la ferveur intéressent Cologne, Reims, Paris, Rome, Bruno ne réfléchit qu'avec une sainte frayeur, sur les écueils, que le monde multiplie sous les pas de l'innocence, sur les tentations auxquelles il expose l'humilité, sur les exemples licencieux par lesquels il s'efforce d'ébranler, de corrompre la ferveur... Avant que de former des projets de retraite, il avait formé des projets de conversion.... Des projets de conversion! Qu'ai-je dit? Bruno n'avait point de vices à corriger, point d'égarements à pleurer, point de scandales à réparer. Il n'avait que des vertus à cultiver, à perfectionner. J'appellerai donc, non pas un retour à la grâce, mais le miracle de la grâce, cette héroïque résolution qu'exécute Bruno, d'aller dans les plus affreux déserts cacher, ensevelir une gloire importune à sa modestie.

Jusqu'au milieu du siècle dernier, on avait cru que le premier motif qui porta les regards et le cœur de Bruno vers la solitude, avait pris sa source dans un événement singulier, terrible, miraculeux.

On place sur la scène un homme dont on indique l'état, dont on trace le caractère. On le peint célèbre par son éloquence, par son érudition. On lui attribue la réputation d'une probité sans nuages, d'un christianisme exact, irréprochable. On lui donne un nom; on lui prodigue des titres; on le conduit aux portes du tombeau. Il expire. L'Eglise s'empresse à rendre à ses dépouilles mortelles les honneurs dus à son rang. Déjà commence la cérémonie lugubre. Le devoir, la décence y conduisent Bruno. C'était son ami. Mais quel spectacle effrayant, suspend tout à coup les chants lugubres, trouble dans leurs fonctions les ministres du Seigneur, porte dans l'âme de Bruno la terreur, le saisissement! Le cadavre s'anime. Sa voix frappe. Trois fois elle fait retentir le temple de ses funestes accents : *Par un juste jugement de Dieu*, dit-elle, *j'ai été accusé, j'ai été jugé, j'ai été condamné.*

Cet événement existe-t-il? Est-ce une fable artistement arrangée? La critique le suppose. Est-ce un prodige avéré, qui mérite une croyance universelle? L'érudition et le zèle ont essayé de le démontrer.... Ecoutez, mes frères, et vous prononcerez.

Si je m'étais chargé de combattre le fait, je ferais observer que le silence des écrivains qui touchent au siècle de saint Bruno, permet de placer le miracle prétendu au rang des fictions. J'attesterais le silence de Guibert, abbé de Nogent, dont la probité est aussi connue que le sont ses écrits (107). Le silence de Pierre le Vénérable, dont l'aveu serait une autorité, dont la réserve favorise au moins le doute (108). Le silence de saint Bruno lui-même, dans sa lettre au prévôt de Reims, lettre qui constate que sa retraite est le fruit d'un vœu, et non pas l'ouvrage d'un prodige (109). Eh quoi, m'écrierais-je, ce prodige peut-il encore en conserver le

(107) L'abbé Guibert attribue la retraite de saint Bruno au scandale de Manassès.

(108) Pierre le Vénérable dit que la vocation de saint Bruno eut pour principe le relâchement des moines.

(109) Je prouverai que cette lettre ne détruit pas l'ancienne tradition.

Digitized by Google

nom, lorsque l'Eglise, qui l'adopta sans examen, l'a supprimé par sagesse (110)? En vain, poursuivrais-je, en vain, dès l'origine de l'ordre, la peinture l'expose dans ses tableaux. La peinture imite la poésie. Elle crée les images. Les faits, qu'elle invente, elle ne les garantit pas. Les tableaux prouvent l'ancienneté de la croyance; ils n'en justifient pas le motif. Comment, en effet, continuerais-je, comment justifier un événement sur lequel Baronius affecte de se taire (111); que l'auteur des anciens *Statuts* ne rappelle pas; qu'altère le rédacteur des nouvelles *Annales* (112)? Un événement, qui n'a pour garant qu'une vision de saint Bruno, ou dans la ferveur de ses prières, ou dans le moment d'un sommeil agité? Cette vision, Bruno la raconta, sans doute, à ses disciples. Ceux-ci, dans l'ouvrage de l'imagination, crurent apercevoir une réalité. Elle passa, sous cette qualification, de bouche en bouche, de siècle en siècle. Elle trouva des historiens crédules, quoique savants. Ce que des hommes d'érudition profonde ont écrit, de pieux solitaires l'ont cru. De là, cette tradition constante, unanime, jusqu'à ces jours féconds en génies observateurs (113), qui ont porté la lumière de la critique dans le chaos de l'obscurité antique. C'est donc, conclurais-je, d'après ces objections fortes, lumineuses, qu'ont produites sur ce phénomène imaginaire, la critique et la réflexion, que la raison épurée l'a regardé d'abord comme un problème, ensuite comme une erreur.

Vous ne m'accuserez pas, Messieurs, d'avoir dissimulé les côtés défavorables sous lesquels peut être envisagé le seul fait épineux que présente la vie de saint Bruno. De quel jour avantageux le même tableau ne serait-il pas susceptible, sous le pinceau de quiconque entreprendrait de le défendre?

Je me figure un orateur chrétien, chargé par les disciples de Bruno du soin honorable de venger, dans ce miracle, la croyance uniforme de leur institut... Il me semble l'entendre s'adresser aux savants qui le combattent avec force, et leur dire avec zèle : le miracle que vous osez attaquer est un miracle avéré; un miracle dont la renommée triomphe de tous les doutes : *Agnitum plane, et famosum est miraculum* (114). Ce n'est point mon sentiment particulier que je viens soumettre à votre tribunal, c'est l'oracle de Denis le Chartreux, pour lequel je sollicite votre respect. Qu'opposerez-vous à sa décision? Les lettres de saint Bruno? Je les approfondis. Qu'y vois-je? Pour exciter de justes remords dans la conscience d'un ami, Bruno le rappelle à ses réflexions, à ses promesses (115). C'était lui parler le langage de la raison, le langage de la religion même. Ajouter à ces motifs déterminants un miracle dont son ami n'avait pas été témoin, c'eût été affaiblir un raisonnement victorieux par un merveilleux inutile. Les écrits de saint Bruno ne consacrent pas le miracle, je l'avoue, mais ils ne le détruisent pas. Je dis plus : Bruno, par sa conduite, le justifie. C'est sur la foi de cet événement merveilleux que s'est établi le berceau de son ordre. Sur ce berceau est inscrit le titre irrécusable qui porte la réputation de cette merveille dans toute l'Eglise, dans toutes les parties de l'univers (116). Ou les disciples de Bruno en ont été les inventeurs: et alors le maître aurait confondu l'audace de ses disciples; il aurait sagement supprimé une illusion témérairement enfantée. Ou les disciples l'ont appris de leur législateur; et alors sa parole est leur garant. Sa parole est donc la source de la tradition qu'ils ont transmise d'âge en âge. On ne soupçonnera pas Bruno d'illusion; il était trop éclairé : on ne l'accusera pas d'imposture, il était saint.

Hommes préoccupés! par quel subterfuge spécieux, essayerez-vous d'éluder le témoignage irréfragable de cette tradition? Réclamerez-vous le silence des Guibert (117), des Pierre le Vénérable (118), des Guigues (119), des Baronius (120)? Leur silence est-il une preuve? Il faudrait citer leurs réfutations. Leur silence! Mais à ce silence, j'opposerai la voix d'une nuée d'apologistes. La voix des Du Puy, des Surius, des Indagine,

(110) Cette histoire fut retranchée du Bréviaire romain, sous Urbain VIII; on verra pour quelle raison.

(111) Baronius, *Annal.*, in ann. 1086. Il se trompe : c'est 1084.

(112) Guigues, cinquième général des Chartreux, auteur des anciens *Statuts*. Dom Masson, auteur des nouvelles *Annales*.

(113) M. de Launoy, docteur en Sorbonne, connu par son érudition, et par ses critiques, prétend qu'avant Gerson, et saint Antonin, personne n'avait parlé de ce miracle. On démontrera son erreur.

N. B. Il est faux que le prodige ne se trouve pas à la tête des anciens *Statuts*. Il y est gravé. On n'y dit point, que le mort répondit à ces paroles : *Responde mihi*. C'est donc inutilement, que M. de Launoy avance qu'en 1082, on ne disait à l'Office des Morts que des psaumes, et point de leçons. Quelques circonstances retranchées, ou ajoutées, prouvent que les historiens ont pu varier dans le récit du prodige, dit Dom Masson; mais cela ne dit rien contre le prodige même.

(114) Dionys. Carthus., *De præconio, sive laudibus ord. Carth. de Institut.*, art. 1... Denis le Chartreux ne mérite-t-il pas autant de respect que l'abbé Guibert?

(115) *Lettre de saint Bruno à Raould le Verd, prevôt de Reims*. On peut consulter ses ouvrages

(116) DD. Du Puy et Masson assurent que la tradition du miracle est née avec l'ordre des Chartreux, et que c'est à ce miracle que l'ordre doit son origine.

(117) Guibert cite un fait dont il est instruit, et qui est véritable. Il ne rejette pas un autre fait, qu'il ne touche point, et qu'il pouvait ignorer.

(118) Pierre le Vénérable ne dit rien contre le miracle.

(119) Le silence de Guigues est une supposition chimérique. Guigues cite le fait; mais il ne l'orne pas de certaines circonstances qu'on ne veut pas nous plus justifier.

(120) Baronius cite une époque. Il se serait écarté de son sujet s'il avait discuté un miracle.

Digitized by Google

des Dorlandus, des Sutor (121). Ces voix vous sont-elles suspectes parce qu'elles vous paraissent soutenir des intérêts de corps, perpétuer des préjugés d'état? Vous entendrez la voix de savants, que ce préjugé ne guide pas ; la voix des Nauclerus, des Volateran, des Gerson, des Polydore Virgile, des Bellarmin, des Vincent de Beauvais, des Sixte de Fienne, des Colombi (122). Vous entendrez la voix des évêques, des souverains pontifes, des saints, que le seul intérêt de la vérité touche. La voix d'un Suarès, évêque de Séez, d'un du Saussay, évêque de Toul, d'un cardinal d'Albe, d'un Léon X (123). La voix d'un saint Antonin, d'un François de Sales..... Le même sentiment est attesté par l'Angleterre, par l'Allemagne, par la France, par l'Italie, par toute l'Eglise, par le luthéranisme lui-même (124)

Si Rome a permis que ce prodige fut supprimé dans ses offices, Rome déclare qu'elle n'en conteste pas la vérité (125).

Rien ne contredit la possibilité du miracle : *Le bras de Dieu n'est point raccourci.* Une triple résurrection n'est qu'un léger essai de sa toute-puissance.

Tout garantit la certitude du miracle : mille auteurs qui parlent pour quatre écrivains, qui ne parlent pas (126) ; des tableaux sans contradicteurs, des gravures marquées au sceau de l'approbation (127); une tradition que l'univers adopte, et à laquelle ont souscrit plus de sept siècles.

Tout confond les censeurs du miracle. Les fausses époques qu'ils fixent, les faits apocryphes qu'ils rapportent, les suppositions chimériques qu'ils allèguent, la passion maligne qui les guide (128), les règles de la saine critique dont ils s'écartent (129), les jours récents qui les ont vus naître (130), le mépris injurieux qu'ils affectent pour ses ministres pour ses saints (131), leur haine pour les miracles, leur penchant pour l'incrédulité ; sont-ce là des preuves?

Mais j'ai dit, mes frères, que vous prononceriez. Que prononcerez-vous? Pourquoi direz-vous d'abord, pourquoi supprimer un prodige qui fit entreprendre à Bruno la vie la plus austère, et jeter les fondements de l'ordre le plus édifiant de l'Eglise?

Il est plusieurs degrés, ajouterez-vous, qui conduisent les grands projets à leur point de maturité. La conversion de saint Paul fut l'ouvrage d'un moment. Celle de saint Augustin fut le fruit de plusieurs réflexions. Pourquoi la vocation de saint Bruno ne serait-elle pas l'effet de plusieurs circonstances ménagées par le ciel, pour affermir dans son projet, le saint fondateur?

Eh! quelle imagination assez déréglée, assez enthousiaste, vous écrierez-vous, peut créer un fait accompagné de circonstances aussi terribles, un fait aussi terrible en lui-même? Et ce fait a été admis, cru, respecté par des savants, par des saints, par le monde entier, par l'Eglise même pendant plusieurs siècles! L'imposture était trop hardie pour ne point trouver de contradicteurs.

Dans une matière si délicate, la vérité est difficile à démêler. Mais dans le doute, ne vaut-il pas mieux croire un miracle, que le rejeter? C'est à la fois rendre hommage à la puissance de Dieu, respecter ses œuvres, honorer saint Bruno, soutenir son ordre, condamner l'incrédulité sans favoriser la superstition.

(121) Tous ces auteurs sont des Chartreux. Ils doivent mieux savoir que les critiques du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle, ce qu'ils ont appris de leurs prédécesseurs, et ce que ceux-ci avaient appris de saint Bruno.

(122) *Voyez l'Histoire de l'ordre des Chartreux*, par CORBIN, ouvrage très-mauvais pour le style, mais très-exact pour les citations.

(123) La bulle de canonisation de saint Bruno, Léon X : le Bréviaire Romain, jusques à la réformation, sous Urbain VIII. Si ces autorités ne sont pas décisives, elles sont du moins d'un grand poids.

(124) Les Centuriateurs de Magdebourg, centurie XI.

(125) Les nuages qu'on s'obstine à répandre sur l'histoire du mort résuscité, parce que, sous le pontificat d'Urbain VIII, elle fut retranchée du Bréviaire romain, se dissipent au grand jour de la vérité. On sait quels efforts l'intrigue intéressée fit à la Cour de Rome, pour décréditer ce prodige, et en obtenir la suppression : mais on sait aussi que celui qui présidait alors à la congrégation ordonnée pour la direction des Rituels, déclara que cette histoire ne fut pas supprimée, pour être soupçonnée de fausseté, mais pour quelqu'autre considération particulière... (*Voyez* DU SAUSSAY, BARTHOLDUS, NIBUTIUS, et un ouvrage intitulé *Traité de la cause de la conversion de saint Bruno*, Paris, 1656.)

(126) Consultez le P. COLOMBI, Jésuite, DORLANDUS, Chartreux, *Chron.* et notes. Lisez CORBIN, *Hist. des Chart.* Il cite plus de soixante-dix auteurs, qui ont écrit en faveur du miracle.

(127) Les docteurs, les chapitres, les évêques n'ont jamais rien dit contre le petit cloître des Chartreux, à Paris. Leur silence n'est-il pas une sorte d'aveu?

(128) MM. de Launoy et Baillet ont tort d'avancer qu'avant Gerson et saint Antonin, ou du moins avant Surius, personne n'avait parlé du miracle On leur oppose : 1° un vol. du monastère de Grammont, 1115; 2° L'auteur de la *Vie de saint Etienne d'Obanie*, 1140; 3° Thomas Morimond, 1150; 4° La *Chronique de saint Alban*, même année; 5° les fragments de *l'Histoire d'Angleterre*, 1180; 6° Mathieu Paris, petite *Histoire*, 1340; 7° Césaire Hesterbaes, religieux de Cîteaux, sous le pontificat de Clément III, etc..... C'est par vengeance contre le P. Théop. Raynaud, Jésuite, que M. de Launoy a composé sa *Dissertation*. (*Voyez* BAYLE, art. *Launoy*.)

(129) La saine critique demande un jugement désintéressé, et Bayle, lui-même n'accorde pas cette qualité à M. de Launoy, malgré les éloges qu'il lui prodigue.

(130) Il est singulier de voir quatre ou cinq critiques des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles contredire les historiens des XI^e^, XII^e^ XIII^e^, XIV^e^, XV^e^, XVI^e^ siècles, qu'ils blâment, mais qu'ils ne refutent pas.

(131) Parmi les critiques, les uns disent que saint Antonin ne mérite aucune croyance. Cette décision n'est-elle pas trop hardie? Les autres prétendent que l'Eglise a rétracté ce qu'elle avait adopté : comme si l'Eglise pouvait se contredire.... On sait que M. Baillet retranche souvent de vrais miracles. Aussi le nomme-t-on communément le *Dénicheur de saints.*

Digitized by Google

D'ailleurs, répliquerez-vous, quel motif aurait pu déterminer à supposer un prodige? La retraite de saint Bruno, pour devenir célèbre, n'avait pas besoin d'un si fragile appui. Il n'avait besoin que de sa vertu et de sa réputation. Inutile à saint Bruno, ce prodige supposé est également inutile à son ordre. Un miracle ne lui aurait pas acquis autant de célébrité que sa pénitence, que sa ferveur.

Respectons donc l'antiquité, conclurez-vous; et disons que par une disposition admirable, Dieu a voulu employer des miracles, pour favoriser l'origine d'un institut, qui devait être dans l'Eglise, un miracle perpétuel de sainteté.

Quoi qu'il en soit, mes frères, et quelque opinion qu'on embrasse; opinion qui n'intéresse essentiellement, ni la foi ni la piété, il est toujours sûr que la vocation de Bruno est le fruit des réflexions successives auxquelles il se livre. Réflexions tantôt sur la vanité des sciences, tantôt sur la fragilité des honneurs, tantôt sur l'instabilité des vertus, toujours sur les dangers, sur le néant du monde.

Suppose-t-on avec Pierre le Vénérable, qu'un des motifs qui détermina la retraite de Bruno, ce fut la tiédeur, le relâchement, la décadence, dans laquelle il voyait vivre les cénobites, dévoués par leur état à la perfection? C'est avouer que Bruno réfléchit sur l'inégalité de la vertu dans les autres, après avoir réfléchi sur la faiblesse de la vertu dans lui-même.

Le conduit-on aux pieds d'Etienne Muret, illustre solitaire qui fixait alors les regards de la France et de l'Eglise, par la réputation de ses austérités? C'est toujours se former de Bruno l'idée d'un saint qui tremble sur l'état de sa conscience, et qui, dans un directeur sage, va chercher des lumières pour guider ses pas, calmer ses troubles, faire cesser ses irrésolutions.

Soutient-on que frappé du spectacle de terreur dont il fut témoin, il se dit dans le secret de son cœur: Hélas! si un homme, dont la vie semblait être une leçon et la mort un exemple, est condamné au tribunal du souverain Juge, quel jugement sévère ne dois-je point craindre pour moi? C'est également justifier le premier point de vue, sous lequel je considère Bruno

Bruno, ai-je dit, réfléchit sur le monde; et de ses réflexions naissent des projets de retraite : *vidit.* Il fuit, ai-je ajouté. Ses projet de retraite s'exécutent; et il devient un fondateur d'ordre : *fugit.*

SECONDE PARTIE.

La terre déserte et sans chemin se réjouira. La solitude sera dans l'allégresse, et elle fleurira comme le lis.... Il s'y préparera une voie qui sera appelée la voie sainte.... (*Isa.*, XXXV, 1.) Ne dirait-on pas que ces images tracées par Isaïe, sont autant de traits heureux qui caractérisent Bruno, sa retraite, son institut, ses desseins, et leur exécution?

Lorsque le même prophète s'écrie : un juste paraîtra; il demeurera dans les lieux élevés : *Iste in excelsis habitabit.* (*Isa.*, XXXIII, 16.) Il se retirera dans de hautes roches, fortifiées de toutes parts : *Monumenta saxorum sublimitas ejus.* (*Ibid.*) Ses yeux contempleront le roi dans l'éclat de sa beauté; et ils verront la terre dans l'éloignement· *Regem in decore suo videbunt oculi ejus, cernent terram de longe.* (*Ibid.*,,17.) Dans ce juste, ne retrouverez-vous pas encore Bruno; les montagnes de la Chartreuse, dans ces lieux élevés, presque inaccessibles; et ses occupations, celles de ses disciples, dans la contemplation qui les fixe loin du monde et de ses habitants?

En effet, Bruno fuit. Ses projets de retraite s'exécutent. Il devient un fondateur d'ordre : *fugit;* il fuit: mais il ne fuit pas seul. Il rassemble des disciples, présage de son ordre. Il fuit: mais où fuit-il? Vers un guide qui lui prépare le berceau de son ordre. Il fuit; et le berceau de son ordre est l'image fidèle de l'esprit dont son ordre doit être animé.

Qu'on se représente Bruno, dans ce moment où la terreur, d'accord avec la réflexion, lui peint le monde sous les couleurs les plus sombres, lui montre la solitude comme le seul asile que respecte la séduction.... Heureusement effrayé, il vole chercher ses amis. Il leur communique ses appréhensions. Un trouble salutaire, leur dit-il, s'est élevé dans mon cœur : pourrait-il ne pas se communiquer au vôtre? Le tableau de la mort pénètre mon âme de la plus vive frayeur : pourriez-vous ne point la partager avec moi? Des iniquités à réparer, un enfer à craindre, un ciel à conquérir, ah! mes frères, voilà pour nous de grandes leçons de pénitence. C'est par la pénitence qu'il faut prévenir les jugements de Dieu.

Bruno parle; et il persuade. Ses sentiments passent dans l'âme attendrie des Landuin, des Etienne, des Hugon, des André, des Guérin; ils ne balancent que sur le genre de vie, qui doit régler leur pénitence, et sur le lieu privilégié, qui en sera le théâtre... Empruntons *les ailes de la colombe*, reprend Bruno, fuyons, volons dans la solitude, fixons-nous-y; et que le dernier de nos jours y consomme les derniers sacrifices de notre ferveur.

Un égal désir de retraite enflamme et le maître et les disciples. Déjà leur imagination les y transporte. Ils croient être arrivés à ces jours où, sous les étendards de Bruno, *l'équité habitera les déserts, la paix y sera l'ouvrage de la justice*, le silence y cultivera la piété, la prière, la pénitence (*Isa.*, XXXII, 16, 17.) Déjà se crayonne dans leur esprit, déjà s'exécute dans leur cœur le plan de cet ordre singulier, unique, dont l'Eglise n'avait pas encore eu d'exemple; de cet ordre auquel Bruno attachera le mérite, jusqu'alors inconnu, de composer une société d'hommes, qui réuniront, et les vertus de la vie solitaire, et les vertus de la vie cénobitique; d'un ordre qui recueillera tous les avantages

Digitized by Google

de la solitude, sans en essuyer les périls ; qui, par des exercices saintement réglés, joindra l'esprit des Pacôme et l'esprit des Benoît ; d'un ordre dont les membres seront seuls, et se rassembleront : seuls dans le secret de la retraite ; assemblés dans le temple du Seigneur. Ils se tairont, et ils parleront. Ils s'éviteront ; et ils se verront. Ils auront des lois et des supérieurs. Des lois, pour régler leurs devoirs ; des supérieurs, pour en maintenir l'observation. Tantôt livrés à leur conscience, pour en écouter la voix ; tantôt dirigés par des guides, pour en recevoir des conseils. D'un ordre, qui retracera l'image de la Thébaïde, mais sans en éprouver les inconvénients, les tentations : l'image du Mont-Cassin, mais sous une discipline différente, avec des règlements plus austères, et, si j'ose le dire, avec un genre de vie encore plus parfait (132).

Ce n'est plus sur la fragilité, sur le néant des choses humaines, que Bruno instruit ses disciples. C'est leur cœur qu'il prépare à s'affermir dans la résolution hardie qu'ils méditent. Qu'ils méditent ! que dis-je ? Il tarde à leur ferveur de l'exécuter... Providence de mon Dieu, ils en confient à vos soins, et les difficultés et le succès. Vous couronnez leurs vœux. Ils ont quitté le monde ; ils se quittent eux-mêmes. Ils partent, ils fuient, ils volent... L'amour divin est leur guide... Heureux présages ! Des miracles vont les suivre. Suivons nous-mêmes Bruno, Bruno chargé des espérances de l'Eglise. Il fuit : *fugit*. Mais où fuit-il ? Vers un guide, qui lui prépare le berceau de son ordre.

Le même Dieu qui inspire à Josué de grandes entreprises, ménage à Josué l'infaillible moyen de les exécuter. Tandis que Bruno flottant, incertain, balance son choix entre différentes retraites, qui doivent le fixer, la renommée fait voler jusqu'à lui le nom d'un pontife, qui, dans la capitale du Dauphiné, édifie son peuple par ses vertus, l'instruit par sa doctrine, le nourrit par ses aumônes... Au seul nom d'Hugues, Bruno croit reconnaître l'ange qui doit diriger les pas chancelants de Tobie... Hugues méritait tous les titres dont le décoraient ses panégyristes. Dans lui, la douceur contemplait son image ; et la charité même semblait avoir pris soin d'épurer les sentiments de son cœur. A ses travaux présidait un zèle ferme et prudent. Ami de la justice, il était le fléau du scandale. Protecteur de la vertu, il en était le modèle ; ardent à saisir l'occasion de procurer à Dieu des adorateurs, à l'Eglise des apôtres, à la retraite des saints ; savant et pieux, laborieux et pénitent ; sage dans ses conseils, éloquent dans ses discours, irréprochable dans ses mœurs ; ressource de l'indigence, rémunérateur des talents ; admiré dans le Dauphiné, célèbre à Rome, oracle de la France, respecté dans l'Eglise, et digne de l'être

Allez, disait le Seigneur à son peuple allez consulter Moïse. Il vous enseignera les voies que vous devez suivre... Allez, Bruno, consultez l'évêque de Grenoble. Il vous ouvrira la carrière de pénitence dans laquelle vous devez marcher. Il vous montrera cet asile, ou plutôt ce tombeau, que vos désirs enflammés sollicitent. Allez... Avant vous, le ciel a parlé au cœur d'Hugues. Le ciel a parlé au chef même de l'Eglise. Oui, Victor III est miraculeusement instruit, à Rome, de la grande entreprise qui va se consommer en France. Oui, l'évêque de Grenoble est miraculeusement averti des richesses, dont le fait dépositaire une Providence adorable, qui bientôt manifestera ses desseins.

Que les libertins, les incrédules n'entendent qu'avec un dédain superbe le récit du prodige avéré, que j'annonce : Je ne dois pas à leur fausse délicatesse la complaisance criminelle de ne point assurer que, dans un songe mystérieux, Hugues avait cru voir l'Eternel, qui se consacrait un temple sur les montagnes de la Chartreuse ; qu'à lui, s'étaient présentées, pendant son sommeil, sept étoiles brillantes, qui portaient la lumière et la vertu dans ces lieux d'horreur, de proscription. J'atteste ce miracle sur le témoignage irrécusable d'un critique sévère (BAILLET, *Vie de saint Bruno*, 6, *oct.*), qui ne sait pas se prêter à l'illusion des prestiges, et qui n'admet de miracles, que ceux qui sont empreints du sceau même de l'évidence.

Il serait difficile de rendre le spectacle étonnant de sept hommes inconnus, prosternés aux pieds d'un pontife vénérable, qui les accueille, pénètre leur dessein, les interroge, sonde leurs intentions. Ces interrogations, Bruno les écoute, avec quel respect ! Ces intentions, il les dévoile, avec quelle humilité ! Le zèle examine ; la ferveur réplique. Que n'ai-je l'art de rendre, dans toute son énergie, l'éloquent discours qu'adresse à Bruno et à ces disciples, ce pontife, père plutôt que juge ! Des saints, leur dit-il, *dont le monde n'était pas digne*, ont coulé leurs jours *dans les antres* profonds, dans les ténébreuses *cavernes de la terre*. (*Hebr*, XI, 37, 38.) Il est admirable, il est utile de marcher sur les traces de ces hommes héroïques. Mais l'entreprise n'est pas facile, elle est scabreuse... Le lieu que le ciel vous destine, est un lieu horrible, situé sur les plus hautes montagnes. Vous y trouverez un terrain vaste, mais inculte. Personne, jusqu'à ce jour, ne s'est encore livré au téméraire désir d'y établir sa demeure. Deux rochers inaccessibles y semblent menacer le ciel. D'effrayants précipices les environnent. Les froids excessifs n'y font rencontrer que des arbres sans fleurs, sans fruits. Les neiges d'une année y trouvent celles de l'année précédente. Du sommet des montagnes, s'y précipitent avec rapidité, des eaux qui me-

(132) *Expendit Bruno omnes tum cœnobiticæ, tum eremiticæ vitæ perfectiones. Ex utraque medium quoddam vivendi genus instituit.* (D. JOAN. JUSTUS LANSPERGIUS, *Carthus.*, *in solemn. sancti Brun.*, sermo 1.)

Digitized by Google

nacent de tout submerger. Pour s'y fixer, il faut une vertu plus qu'humaine. Pour s'y soutenir, il faut un miracle de protection singulière de la part de Dieu... J'ai peint les obstacles. Consultez votre courage. Interrogez vos cœurs.

Un portrait si répugnant, soutenu par des réflexions si judicieuses, quelles impressions pense-t-on qu'il fera sur Bruno, sur ses disciples? Le saint et prudent évêque parlait encore. Bruno ose l'interrompre. Non, s'écrie-t-il, la retraite que vous tracez à nos yeux sous les couleurs les plus défavorables, ne ralentit pas notre empressement. Elle offre à nos désirs toutes les rigueurs auxquelles nous nous proposons de nous dévouer. Le Dieu, qui fit naître dans nos cœurs la vocation qui vous étonne, achèvera son ouvrage. Remplissez, ô saint pontife! les desseins du ciel; c'est remplir nos vœux.

Un courage si ferme triompherait de la défiance même. Hugues cède. Bruno, vos souhaits sont remplis. L'asile que vous demandez vous est accordé... Le pontife prodigue à l'instituteur ses bienfaits, lui communique ses droits, lui transmet ses priviléges. Il l'accompagne dans le lieu de son repos, j'eusse mieux dit, sur le théâtre de ses combats, qui bientôt le sera de ses victoires. Aux yeux de l'Eglise édifiée s'élève le berceau d'un ordre qui sera pour l'Eglise un éternel sujet de consolation, un éternel sujet d'étonnement. Le berceau de l'ordre est l'image fidèle de l'esprit dont l'ordre doit toujours être animé.

Cet arbre fertile produira les fruits les plus précieux. L'institut de Bruno, dans différents siècles, comptera des hommes dignes d'avoir Bruno pour père, dignes de le remplacer; il comptera un saint Hugues, évêque de Lincoln, l'apôtre de la pénitence, l'honneur de son ordre en Angleterre, et qu'on ne craindra pas de mettre en parallèle avec saint Thomas de Cantorbéry.

Il comptera un Guigues, propagateur de l'institut par son zèle, écrivain éloquent, l'ami de saint Bernard; sage auteur des *Constitutions*, dont il est l'expression fidèle... Un saint Anthelme, religieux fervent, supérieur laborieux, thaumaturge reconnu; pontife pour lequel l'ordre conservera toujours autant de respect que de reconnaissance... Un Etienne, qui exerce un empire également absolu sur les cœurs et sur les éléments; pontife dont l'Eglise de Dieu n'oubliera jamais les bienfaits (133)... Un Basile aussi pieux que savant, aussi connu par ses règlements utiles que par ses édifiants ouvrages (134).

Il comptera un Birelle, le plus doux des hommes, qu'une voix unanime aurait placé sur le trône de saint Pierre, s'il n'avait pas indiqué, dans Innocent VI, le pontife choisi du ciel pour gouverner le monde chrétien... Un Boniface Ferrier, dont le moindre mérite, la moindre gloire, sont d'avoir saint Vincent Ferrier pour frère.

Il comptera un Albergati, dont la science égale la piété; sur le trône de l'Eglise, décoré de la pourpre romaine, toujours imitateur de Bruno, pacificateur des troubles, conseil des papes, fléau des hérésies, extirpateur des schismes, vengeur de la religion; invoqué comme saint par les peuples, reconnu pour *bienheureux* par l'Eglise.

Un Denis de Rikel, écrivain fécond, docteur immortel, homme d'une érudition vaste, d'un jugement solide, dont le nom ne périra qu'avec la foi et les sciences; respecté des rois, consulté par les souverains pontifes, oracle de son siècle, et à la gloire duquel tous les siècles répéteront ce magnifique éloge sorti de la bouche d'Eugène IV : *Lætetur mater Ecclesia quæ talem habet virum;* mère des fidèles, Eglise sainte, réjouissez-vous d'avoir un tel Fils.

Il comptera un Surius, historien vrai; un Dorlandus, chronologiste exact; un Petrée, critique judicieux; un Ludolphe, dont le langage est celui du sentiment même (135).

Mais quel sera le mérite distinctif, par lequel chacun de ces grands hommes s'attirera les éloges de l'Eglise et du monde? Ce sera le mérite de reproduire, aux yeux de tous les siècles, l'aurore de leur institut.

J'arrête donc mes regards sur le berceau de l'ordre que Bruno vient d'instituer, et j'y trouve le tableau frappant de ce que l'ordre doit être, de ce qu'il sera dans la succession des siècles. J'y contemple avec une sorte d'horreur, mais avec une sorte de plaisir, ces nouveaux habitants du désert. A considérer la pâleur de leur front, on les croirait des victimes dévouées à la mort: *Quasi morientes.* (II *Cor.*, VI, 10.) A les entendre se féliciter de leur sort, on dirait que leur vie est une vie de charmes et de délices: *et ecce vivimus.* (*Ibid.*) Observez les dans leur saint recueillement; vous les croirez abattus par la plus sombre tristesse: *quasi tristes.* (*Ibid.*) Approchez-les, osez les interroger; vous diriez que la sérénité qui se remarque sur leur visage est un indice du calme qui règne dans leur cœur: *semper gaudentes.* (*Ibid.*) Si l'on s'arrête à la simplicité de l'asile qu'ils habitent, on croirait qu'ils manquent de tout : *tanquam nihil habentes.* (*Ibid.*) Si l'on consulte leur goût et leur désintéressement, on est persuadé qu'ils possèdent tout ce qu'ils désirent. Ils n'ont point de souhaits à former. Ils sont heureux : *et omnia possidentes.* (*Ibid.*)

Solitaires sans oisiveté, ils prient et ils travaillent. L'ordre naissant de Bruno annonce à l'univers que la spiritualité et les sciences lui auront également des obligations (136), qu'à l'ombre de ces paisibles

(133) On célèbre sa fête dans l'église de Die.

(134) *Scripsit de vita solitaria...* (*Chron. Carth.*, lib. IV, c. 14.)

(135) Ludolf., *De vita Christi*; Lyon. 1644.

(136) On comptait dans l'ordre des Chartreux plus de cent quatre-vingts auteurs, du temps de Pierre Sutor.

Digitized by Google

retraites, des hommes, qui paraissaient ne vivre que pour eux seuls, vivront aussi pour le bien de l'Eglise; qu'ils sauront saintement instruire le monde, pour lequel ils ne semblent que prier; que s'il ne leur est point permis d'être par leurs prédications, les apôtres de la vérité, ils en seront du moins par leurs écrits les soutiens, les panégyristes. (Surius, *in Vita sancti Brunon.*, 6 oct.)

Désire-t-on de connaître nos prémiers modèles, disait un disciple de Bruno, incapable de flatter et le père et les enfants? Interrogez le siècle qui contempla le berceau de notre ordre. Dans les prémices de l'institut, il vit le portrait vivant de nos lois. Il vit des hommes pauvres aux yeux du monde: *pauperes sæculo*, mais riches devant Dieu: *divites Deo*. Il vit un silence sans interruption: *juge silentium*; une contemplation toujours soutenue; *jugis contemplatio*. Leurs corps leur paraissaient étrangers; ils ne s'étudiaient qu'à nourrir saintement leur esprit: *parum corpori, plurimum spiritui tribuebant*. Dans eux, il vit de nouveaux Pauls, de nouveaux Antoines: *Novos hic Paulos, novos hic vidisses Antonios*. Il vit des hommes qui lui parurent moins des hommes, que des anges: *Angelica ab eis vita in terris ducebatur* (137).

Monde profane, vous les vîtes et vous fûtes forcé de les admirer. Vous admirâtes ce silence dont les disciples de Bruno n'interrompaient l'observation rigoureuse que par les louanges du Seigneur. Ces louanges, ils les chantaient au pied des autels, avec cette lenteur édifiante qui inspire la ferveur, imprime le respect.

Vous admirâtes ce cilice perpétuel, cette perpétuelle abstinence des *viandes*, dont les disciples de Bruno se faisaient un devoir sacré. Abstinence tellement exacte, que les infirmités, les maladies, la mort prochaine n'étaient pas capables de les déterminer à se départir de cette pratique sévère. Ils l'observaient comme une obligation, et elle ne leur était pas encore imposée comme un conseil. Leur ferveur seule leur faisait un crime d'une transgression, dont leur ferveur seule leur faisait une loi (138).

Comment nommer une vie si austère? Un martyre? Oui; mais un martyre, auquel chaque jour, chaque instant ajoutent un nouvel héroïsme.

Vous admirâtes ce désintéressement incorruptible, dont les disciples de Bruno se faisaient une obligation. Désintéressement si noble, dit Pierre le Vénérable (*De miraculis*, lib. II, c. 28), que l'enceinte de leurs murs est la borne qu'ils ont marquée pour limite décisive de leurs prétentions. On aura beau les tenter par les offres les plus flatteuses; ils ne sauront rien recevoir; ils sauront tout refuser. Le comte de Nevers voudra payer par de magnifiques dons le plaisir religieux qu'il eut de voir Bruno, d'observer l'esprit de son institut, d'admirer la pauvreté toujours satisfaite de ses disciples. Ils lui remettront ses bienfaits, trop bien payés d'avoir pu les mériter. C'est le témoignage que leur rend l'abbé Guibert.

Si dans le tableau que je viens de tracer, Messieurs, vous avez cru perdre Bruno de vue, vous vous êtes trompés. Lorsque je peignais ses disciples, je le peignais lui-même. C'est le soleil, dit Surius (6 oct.), qui brille parmi les astres: *inter astra sol*. Que je me plairais à vous le faire considérer à leur tête, maître, supérieur, il est vrai; mais toujours le plus humble, toujours le plus charitable, toujours le plus mortifié! Commander plus par ses vertus que par son autorité, c'est le seul privilége qui le flatte dans la supériorité de son rang. Aussi, dans ses exemples, ses enfants puisent-ils sans cesse les plus puissants motifs d'émulation. Et comment Bruno ne se distinguerait-il pas entre ses disciples, par des veilles plus suivies, par des jeûnes plus rigoureux? Il savait que le fondateur d'un ordre doit en être le modèle.

L'évêque de Grenoble, le pieux Hugues, ne se lasse point de l'étudier, ce modèle. Il ose presque se livrer à l'ambition sainte de l'imiter. Le pontife se plaît à recevoir du législateur des leçons, des conseils. L'innocent, l'utile plaisir de converser avec Bruno, lui fait presque oublier qu'il se doit à son peuple, à son Eglise. Non, il ne l'oublie pas. Bruno le rappelle à ce devoir essentiel; ou plutôt Hugues puise dans l'école de Bruno les règles, les maximes les plus sages du gouvernement. Le pontife sanctifié dans la retraite de la Chartreuse, ne paraît que plus respectable aux yeux de Grenoble, et sa réputation ne fait qu'ajouter un nouvel éclat à la réputation de Bruno.

Elle percera bientôt, cette renommée brillante de Bruno, elle percera les montagnes du Dauphiné. Ses projets de retraite sont exécutés. Son ordre est établi. Le fondateur d'ordre va voir sa gloire voler du sein de sa retraite dans le monde même qu'il a fui: *Montes exsultaverunt*. (*Psal.* CXIII, 4.)

TROISIÈME PARTIE.

Montagnes de la Chartreuse, montagnes depuis la naissance des siècles inaccessibles aux humains, vous vous êtes félicitées, lorsqu'entre vos rochers et vos torrents Bruno est venu ensevelir ses vertus, sa réputation, et changer, pour ainsi dire, la nature de votre être: *Montes exsultaverunt*. Seules témoins des merveilles dont vous étiez le théâtre, vous ne croyiez pas que le monde entier viendrait vous chercher, pour en partager avec vous l'admiration. Ne soyez cependant point jalouses du sort inespéré que le ciel lui prépare. Sa gloire sera la vôtre et celle de son ordre, dont vous êtes le berceau.

Gloire de Bruno; gloire qui, du sein de

(137) *Chron. Carth.*, lib. I, c. 1.

(138) Les Chartreux ont dans leurs Statuts, dressés depuis, une loi très-expresse touchant cette abstinence.

Digitized by Google

sa retraite, vole jusqu'au trône de l'Eglise dont il devient l'appui; gloire qui, du sein de sa retraite, perce à la cour des princes, dont il mérite la confiance; gloire qui, du sein de sa retraite, force l'admiration de tous les siècles dont il réunit les suffrages.

Tranquille, heureux, Bruno croyait couler des jours obscurs, au milieu du peuple saint qu'il dirigeait sagement dans les voies de l'éternité.... Pourquoi la gloire humaine, à laquelle il s'était dérobé avec tant de ferveur, vient-elle l'arracher à sa solitude, où tous ses vœux n'avaient pour objet que d'être ignoré des hommes, d'être connu de Dieu seul ?

Entre les sujets divers, dont Bruno avait dans Reims cultivé les talents, dirigé les études (139), avait paru avec éclat un lévite d'une naissance illustre, d'un génie facile, d'une piété soutenue; Odon, fils du comte de Lageri. Parmi les distinctions et les honneurs, la Providence l'avait conduit de Reims à Cluny, de Cluny à Rome. Des places importantes avaient été confiées à sa capacité; l'épiscopat avait été la récompense de ses succès. Enfin la voix du ciel venait de le proclamer chef de l'Eglise, sous le nom d'Urbain II.

Urbain n'était pas, ainsi qu'affectent de l'insinuer des plumes vendues à l'erreur (140), un pontife, dont *l'orgueil, l'avarice, l'ambition, la duplicité, la présomption* formaient le *caractère;* mais un pontife, littérateur habile, théologien précis, protecteur des savants, ami des saints, esprit pacifique, cœur compatissant, juge impartial, exemple de douceur, ardent zélateur de la gloire de Dieu, scrupuleusement attentif aux besoins de l'Eglise, sans cesser de veiller sur son propre salut; digne d'être le chef de la chrétienté, puisque dans le rang suprême il sut demander des conseils, les peser et en profiter (141).

Qui pourrait lui donner des conseils plus salutaires que Bruno? Pénétré de reconnaissance pour cet illustre solitaire, dont il connaît les talents, les sacrifices, Urbain II l'invite à venir partager avec lui le poids onéreux de la tiare. D'abord il prie : bientôt il commande...

A cet événement imprévu, quelle douleur se répand dans la retraite de la Chartreuse! Montagnes, rochers, et vous vallées profondes, de quelles plaintes ne vous firent pas retentir de tendres enfants, auxquels un ordre respectable allait arracher le plus cher des pères! Que de soupirs adressés au ciel pour détourner le coup fatal qui les menace! Obéissez, saint législateur, au commandement redoutable que vous réitère le chef de l'Eglise. Obéissez. Vos disciples ont formé l'héroïque projet de vous suivre. Ne craignez rien pour leur vertu; ils marchent sous vos auspices. Ils porteront comme vous leur solitude et leur ferveur dans la capitale du monde chrétien : *Secum medias per urbes portat eremum.* (Santol. Vict., *Hymn. in S. Brunon.*)

Docile, mais tremblant, Bruno part. Oh! combien de fois, dans sa marche forcée, tourne-t-il vers sa chère solitude ses tristes regards! Il arrive. Comment décrire le vif empressement, la tendresse affectueuse, la singulière considération, que lui témoigne le souverain pontife? Dans l'amertume de son cœur, il se plaint à lui du fardeau dont l'accable le pénible soin de l'Eglise universelle. Que ne peut-il forcer l'humilité de Bruno d'accepter toutes les dignités du sanctuaire, l'Épiscopat, la pourpre! Ce serait à la fois acquitter sa reconnaissance et servir la religion. Bruno refuse les honneurs, refusera-t-il les travaux? Résistera-t-il aux vœux empressés d'un pontife qui se fie à ses lumières, qui sollicite ses conseils, qui se fait un devoir d'employer son zèle dans les plus épineuses affaires de l'Eglise?

Un déluge de maux portait alors dans son sein le trouble, le scandale, la consternation. Que de tempêtes réunies! Le schisme de Guibert (142), usurpateur de la tiare, pontife ambitieux, génie violent, idole accréditée. La guerre portée jusque dans le centre de l'Italie, jusque dans Rome, par un prince irrité, jaloux de son autorité, mécontent des papes, protecteur de la religion (143); partout le carnage, la misère, la dévastation, des ruines.... Les mœurs corrompues, la simonie, l'avarice, l'hypocrisie, l'ambition, tous les crimes, dans tous les Etats, et surtout dans le sanctuaire (144). L'hérésie de Bérenger, l'homme le plus dangereux par ses talents, le plus insinuant par son éloquence, le plus funeste par sa duplicité, le précurseur de Calvin, le destructeur de la présence réelle, l'ennemi de Jésus-Christ, de ses bienfaits, de ses miracles..... Le mahométisme, terrible dans son origine, furieux dans ses progrès, presque invincible dans le rapide et prodigieux cours de ses victoires; monstre, sous les coups duquel était tombée Jérusalem, et à la domination duquel tentait alors de la ravir un jeune héros qui joignait la force à l'adresse, la prudence à la vivacité, la piété à la valeur, Godefroi de Bouillon..... Voilà, Messieurs, le tableau fidèle des maux qui désolaient l'Eglise sous le pontificat orageux d'Urbain II; maux contre lesquels ce pontife réclame le zèle, la sagesse, la science de Bruno.

Que d'importants services ne lui rend-il pas dans les périls divers qui menacent et la foi et les mœurs! Son zèle, sa prudence semblent annoncer au monde chrétien qu'il est capable de le gouverner. Toute l'Eglise publie que l'homme, choisi par le souverain pontife pour être son oracle, est l'homme le plus propre à devenir son successeur.

(139) *Histoire des papes*, t. II, p. 503; La Haye, 1736.
(140) (*Ibid.*,) p. 535; La Haye, 1736.
(141) *Histoire de l'Eglise gallicane*, t. VIII, p. 162.
(142) L'antipape.
(143) L'empereur Henri IV.
(144) *Voyez l'Histoire de l'Eglise gallicane*, t. VIII, p. 162.

Digitized by Google

Bruno, l'oracle qu'Urbain II consulte! Oui, mes frères, et ce titre glorieux, Bruno le justifie par sa conduite. En effet, contre un schisme opiniâtre, contre un superbe rival, Bruno persuade au chef de l'Eglise le zèle, mais le zèle rendu respectable par la modération. Contre un empereur entreprenant, inflexible, il lui suggère les égards, mais les égards qui, sans blesser les prétentions réciproques, puissent opérer une paix solide et durable. A la licence effrénée, universelle, triomphante, il lui fait entendre qu'il faut opposer les lois de la discipline, la voix des représentations, les droits de l'autorité, et surtout le charme vainqueur de l'exemple. Il le détermine à combattre l'hérésie, d'abord par le suffrage des évêques, ensuite par la médiation des puissances, enfin par les foudres des conciles (145). Contre les ravages du mahométisme, qui, comme un torrent, menace d'inonder l'Eglise, il anime le souverain pontife à réunir les princes chrétiens sous les étendards de la croix. Peut-être aux prières de Bruno, Godefroi de Bouillon dut ses victoires, Jérusalem, sa délivrance, la religion, ses conquêtes et sa gloire.

Mais déjà le tumulte de Rome est à charge à Bruno, il trouble les paisibles occupations de ses disciples. Ah! si le chef de l'Eglise pouvait lire dans leur cœur!... Les enfants communiquent leurs alarmes à leur père. Leurs sentiments, plus que leurs paroles, lui font concevoir que la capitale du monde chrétien n'est point le séjour où le ciel veut les fixer. Ils y craignent tout pour leur ferveur. Crainte respectable! Elle touche également Urbain et Bruno. Bruno renvoie à leur première destination des disciples qui ne l'ont quittée que pour ne point s'éloigner de leur guide, de leur modèle. Son unique regret, c'est de n'avoir que le désir, sans avoir la liberté, d'y suivre leurs pas.

Bruno, dans Rome, triste captif, n'aspire qu'après le moment fortuné de briser ses chaînes. Cent fois il conjure le chef de l'Eglise de le rendre à sa vocation, à ses vœux, à ses disciples, à lui-même. Prières inutiles! Une tentation plus délicate l'attend.

Sur lui, le souverain pontife arrête son choix, pour le placer sur le siége métropolitain de Reggio; siége le plus brillant de la Calabre; siége pour lequel l'ambition et la faveur produisent une multiplicité de concurrents avides. Mais, autant l'intrigue et la cabale aspirent aux places, aux dignités, autant le mérite et la modestie s'efforcent de s'y dérober, les refusent, les fuient. J'ai peint la conduite de Bruno. Elle aura toujours trop peu d'imitateurs.

Accablé sous le poid des honneurs que lui rendent et le monde et l'Eglise, Bruno tente de persuader qu'il est également inutile et à l'Eglise et au monde. Voyez-le redoubler ses instances pour quitter la cour, faire parler ses pleurs.... Ses vœux sont exaucés; il est libre; plus de dangers. Bruno, vous le croyez; vous le croyez en vain. En vain, en effet, vole-t-il dans les déserts de la Calabre; sa gloire le suit. Du sein de sa retraite, elle y percera bientôt à la cour des princes. Les princes de la terre accorderont à Bruno la même confiance que lui témoigne le chef de l'Eglise.

Vers les déserts de la Calabre, au diocèse de Squillace, est le désert de la Torre. Désert inconnu jusqu'au siècle de Bruno; mais que ses vertus, sa réputation, ses écrits ont rendu célèbre. J'ai dit les écrits de Bruno: est-il en effet rien de plus délicat, rien de plus élégant que la peinture qu'il en a tracée? Je ne me flatte pas, mes frères, de conserver dans une langue toutes les richesses que Bruno prodigue dans une autre. Heureux si, dans l'impuissance de rendre la beauté de ses expressions, je ne dérobe rien à la sublimité de son génie. « J'habite, dit-il (146), une retraite assez éloignée de toutes parts de la société des hommes. Que pourrai-je dire qui répondît aux charmes innocents qu'on y goûte, à l'air tempéré qu'on y respire, aux jours tranquilles qu'on y coule? C'est une vaste plaine, dont l'aspect flatte les regards, que partagent de riantes prairies, qu'ornent des pâturages fleuris, que termine une chaîne de montagnes. Où trouverai-je des images assez parlantes, pour rendre le spectacle varié que présentent une perspective de collines qui s'élèvent insensiblement dans les nues; une suite de vallées dont l'ombrage épais invite au repos, qu'arrosent de leurs eaux bienfaisantes des fontaines, des rivières, des fleuves, qu'embellissent des arbres chargés de fruits, des jardins où les présents de la nature surpassent les miracles de l'art? Mais pourquoi m'arrêter à ces frivoles objets? Il est des attraits plus dignes de captiver l'attention d'un homme sage; des attraits plus utiles, plus précieux, parce qu'ils sont divins.... » Ceux-là seuls qui éprouvent tous les avantages que procure, soit pour le silence, soit pour la solitude, cette retraite délicieuse, peuvent exactement en crayonner le tableau. Là, les hommes assez courageux pour s'y concentrer, peuvent, au gré de leurs désirs, rentrer dans le secret de leur cœur, habiter avec eux-mêmes, cultiver sans relâche le germe de toutes les vertus. Là, dans un repos laborieux, on éprouve, pour prix de ses combats, cette paix si rare et si désirable,

(145) Baronius: *Ejus opera usus est (Urban. papa) in conciliis celebrandis. (Annal.*, an. 1092.)

(146) *Eremum incolo, ab hominum habitatione satis unaque remotum. De cujus amœnitate, aerisque temperie, et sospitate, vel planitie ampla, et grata, inter montes in longum porrecta, ubi sunt virentia prata, et florida pascua, quid dignum dicam? Aut collium undique leniter se erigentium prospectum, opacarumque vallium recessum, cum amabili fluminum, rivorum fontiumque copia, quis sufficienter explicet? Nec irrigui desunt horti, diversarumque arborum fertilitas. Verum quid his diutius immoror? Alia quippe sunt oblectamenta viri prudentis gratiora, et utiliora, quia divina..... Quid vero solitudo, eremique silentium amantibus suis utilitatis, jucunditatisque conferat, norunt hi solum, qui experti sunt. Hic namque*, etc. (Div. Bruno, *Epist. ad Radulphum.*)

Digitized by Google

dont le monde ne connaît que les apparences trompeuses. Là, inaccessible au trouble, exempt de peines, on peut changer le lieu de son exil en un ciel anticipé.

Telle est, Messieurs, la seconde retraite, où par les soins, par les exemples de Bruno, va se peupler une seconde Chartreuse. A lui se sont associés dans Rome des hommes pieux et savants, qui l'accompagnent dans la Calabre, se rangent sous ses drapeaux, se règlent par ses instructions, se forment sur ses exemples (147).

Qu'on ne croie pas que ses premiers disciples échappent à sa vigilance, qu'ils aient cessé d'avoir des droits sur son cœur. Il daignera, dans ses *Lettres*, justifier à leurs yeux les clauses plausibles de son absence. Il n'oubliera ni l'autorité qu'il conserve sur leur gouvernement, il leur rappellera leurs devoirs; ni les droits qu'ils conservent sur sa tendresse, il les consolera dans leurs tentations; ni l'espérance qu'il conserve encore de présider à leurs exercices, il leur annonce son retour, toujours trop tardif au gré de ses souhaits, mais dont il n'appartient qu'au ciel d'amener l'heureux moment (148).

Dans sa retraite de Calabre, Bruno vivait ignoré, et flatté de l'être. Son unique occupation était de perfectionner sa conduite et celle de ses disciples. Il applaudissait aux miracles de leur pénitence.

Ces miracles de pénitence, vous ne permettez pas, ô mon Dieu! qu'ils demeurent longtemps inconnus. Vous conduisez dans la retraite d'un autre Benoît un autre Totila; un prince, qui mérite les intentions singulières de votre providence par son attachement à l'Eglise, par son zèle pour ses pontifes, par son invincible fermeté contre les Sarrasins; un prince, dont l'équité est la loi, dont la bienséance honore les sentiments; qui respecte la vertu, chérit la vérité, pratique la reconnaissance, et donne à la religion le rare spectacle d'une grandeur sans faste, d'une valeur sans faiblesse, d'une grande âme sans ambition; Roger, comte de Calabre et de Sicile (149).

Guidé par la main propice de ce même Dieu, qui désigne David à Samuel, Roger perce les vastes forêts de ses Etats; il pénètre jusqu'à la solitude de Bruno; il trouve et le père et les enfants dans l'exercice d'une fervente prière... L'admiration l'arrête, l'étonnement le saisit. Il les interroge. L'état qu'ils professent, le motif de leur retraite, rien n'échappe à ses curieuses recherches. Tout ce qui les intéresse le paraît intéresser lui-même. Ceux que la curiosité lui fait connaître, la réflexion les lui fait respecter. Bientôt le respect se change en confiance, la confiance en amour... Parcourez l'histoire, mes frères, vous y lirez avec quelle foi Roger fonde sur les prières de Bruno toutes ses espérances; avec quelle assurance il lui recommande la paix de ses Etats. C'est dans le sein de Bruno qu'il dépose les secrets de sa conscience. Il l'appelle à sa cour. C'est le Jonathas qu'il chérit, le Nathan qu'il consulte, l'Esdras qu'il révère, l'Elisée dont il implore la protection.

Je ne rétracterai pas, mes frères, cette dernière expression. La prudence humaine la croira témérairement hasardée. Les fastes de la Calabre vous apprendront qu'elle a pour garant un prodige.

Entendons parler la reconnaissance du prince... « Lorsque j'étais occupé, dit-il, au siége de Capoue, j'avais placé à la tête de mes armées un homme sur lequel j'osais me reposer du succès de mes entreprises. Hélas! devais-je le penser? Ce chef infidèle s'était laissé corrompre par mes ennemis. Il allait me trahir, et je l'ignorais. Par quel heureux événement ai-je été éclairé sur sa conduite, ai-je pu en prévenir les suites funestes? Tandis que je me livrais aux douceurs du sommeil, j'ai vu.... Ciel! j'ai vu s'approcher de moi un homme vénérable. Ses vêtements étaient déchirés, et semblaient m'annoncer, avec ses larmes, la vive douleur dont il était pénétré. Je me suis figuré que je lui demandais la cause des larmes qu'il versait. Je pleure, m'a-t-il dit, les âmes des chrétiens; je vous pleure vous-même. Accourez, délivrez-vous; délivrez vos soldats.... Ah! c'était Bruno, c'était lui-même que je croyais apercevoir. C'était lui qui me parlait. Surpris, effrayé, saisi, je veux vérifier le songe. J'arrive... Sergius me démêle; il fuit, il marche sous les étendards du prince de Capoue.... Il allait me livrer, livrer mon armée. J'ai vu le péril. Je l'ai évité. J'ai vaincu. Je dois à Bruno l'hommage de mon bonheur et de ma victoire... Mais non : son humilité ne lui permet pas de s'avouer mon libérateur. Il en renvoie toute la gloire au Dieu des armées. Il refuse mes dons; il ne se réserve que ma confiance. Il la mérite. Mais mon cœur reconnaissant n'oubliera jamais que je lui dois et ma gloire et ma vie. » (Surius, 6 oct.)

S'il est des grâces que Bruno refuse, il en est, mes frères, qu'il accepte. Que la libéralité de Roger lui procure des établissements qui tournent uniquement à la gloire de Dieu : ce sont là des bienfaits qui flattent le saint instituteur; des bienfaits qui ne blessent pas le noble désintéressement qu'il prêche à ses disciples et qu'il pratique.

Ses disciples de Calabre, Bruno les con-

(147) C'est une erreur de M. Fleury, *Histoire Ecclésiastique*, t. XIII, p. 518, in-12, de dire que saint Bruno se retira en Calabre avec Landuin. Il ne faut point confondre celui-ci, second prieur de la Grande Chartreuse, avec Lanvin, successeur de saint Bruno, dans le gouvernement de la Chartreuse de Calabre.

(148) *Mihi desiderium est veniendi ad vos, et vivendi, et quando potero, opere adimplebo, Deo juvante.* (Epist. 15 Brun. *ad filios suos majoris Cartusiæ.*)

(149) Roger Ier, surnommé *le Bossu*. Ce prince chassa les Sarrasins de toute la Sicile. (*Voyez le Dictionnaire* de Moréri, à la lettre R.)

Digitized by Google

duit avec la sagesse d'un législateur, avec la tendresse d'un père. Ses disciples de la Chartreuse, que ne peuvent-ils également profiter de ses exemples? Pour ne point s'en écarter, ils chargent celui qui représente Bruno à leurs yeux, d'aller consulter Bruno lui-même.... La distance des lieux n'effraye pas Landuin. Le zèle lui donne des forces... Il joint Bruno, il l'admire; il l'étudie encore, il profite. Allez, Landuin, allez, reportez dans la Chartreuse les sentiments de votre juste vénération pour Bruno et le véritable esprit de son institut. Hélas! je l'aperçois cet homme vénérable, livré au pouvoir du schismatique Guibert. Inutilement il tente de ramener à la réflexion, à l'obéissance, à l'unité, ce fléau de l'Eglise... Quelle est la récompense de son zèle? La perte de la liberté. Il ne la recouvre que pour bientôt rendre à son Dieu cette grande âme qui s'était sacrifiée à sa gloire. O Bruno! quelle consolation pour vous d'apprendre que le second général de votre ordre en est le premier martyr! Combien ne lui en fourniront pas dans la suite des siècles, l'Angleterre, la Flandre, la Hollande? Ah! s'il vous était donné de lire dans les destinées futures, vous sauriez que, si tous vos enfants ne sont pas des martyrs, tous sont capables de l'être, parce qu'ils sont des saints. Elle est si universellement établie cette réputation de sainteté, que la leur refuser, ce serait contredire la persuasion de toutes les nations, de tous les temps. Aussi, je l'ai dit: du sein de sa retraite, la gloire de Bruno force l'admiration de tous les siècles dont il réunit les suffrages.

Bruno vit encore, disait, vers la fin du XII^e^ siècle, un de ses panégyristes : *Vivit adhuc Bruno* (150). Ce qu'il disait alors, nous pouvons le répéter aujourd'hui. Bruno vit encore; il vit dans cette solennelle profession de foi, monument immortel, qui constate ses derniers sentiments. Recueillez, disciples de Bruno, recueillez les oracles de votre père mourant; et que par votre organe, ces oracles passent aux races futures. Je crois, vous dit-il. Que croit-il? Tout ce qu'enseigne l'Evangile, tout ce que croit l'Eglise. Il expose surtout son adhésion inviolable à l'infaillible croyance de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie; croyance alors attaquée par Bérenger, dont il déteste également et l'audace et les erreurs (151). Il meurt enfin de la mort des justes, cet homme, la merveille de son siècle.

Bruno meurt; non, il vit encore : *Vivit adhuc Bruno*. Il vit dans les témoignages brillants qu'au moment de sa mort rendent à ses vertus, à sa science, toutes les Eglises d'Italie, de France, d'Allemagne, de Flandre (152). Lumière du clergé : *clericorum lumen;* honneur du sacerdoce : *sacerdotum splendor;* étoile du désert : *stella deserti;* rempart de l'Eglise : *Ecclesiæ murus;* docteur des docteurs : *doctor doctorum;* arbitre de l'éloquence : *loquendo disertus;* oracle des philosophes : *fons philosophiæ;* interprète de la religion : *religionis interpres;* vainqueur du monde : *mundi spretor;* guide des saints : *dux sanctorum;* homme supérieur à tous les hommes de son siècle : *vir eximius* : ce n'est là qu'une partie des titres que consacrent à sa gloire le génie, l'érudition, la piété, la reconnaissance. « Bruno, dit Maynard, abbé de Cormeri, était mon maître. Je n'oublierai jamais que j'eus le bonheur d'être son disciple; et si j'ai fait quelques progrès dans les lettres humaines, dans les sciences divines, je n'oublierai jamais que c'est à lui que je reconnais les devoir. » (*Annales Benedict.*, t. V, p. 669, titul. *S. Pauli Cormaricensis.*)

Bruno vit encore dans ses ouvrages. Il vit encore dans son ordre : *Vivit adhuc Bruno.* Sa plume n'a point tracé à ses enfants le code spéculatif des austères devoirs dont ils doivent observer l'invariable pratique (153). Ses exemples, leur ferveur, leurs vœux ont été longtemps leur règle vivante. Les règles auxquelles les ont soumis leurs supérieurs ne sont que le résultat des paroles que les enfants ont recueillies de la bouche de leur père. C'est au souvenir de ses actions, toujours présent à leurs yeux, qu'ils doivent le mérite de conserver, dans la décadence des siècles, toute l'exactitude de leur première ferveur. D'autres ordres ont éprouvé l'humiliante nécessité d'une réforme. L'ordre de saint Bruno n'en a jamais eu besoin. D'autres ordres ont des apologistes, mais ils ont des ennemis. L'ordre de saint Bruno n'a que des admirateurs. On sera plutôt accusé d'en affaiblir l'éloge que soupçonné de le charger. Plus on l'étudie, plus on croit toucher au siècle de saint Bruno; et, par une illusion édifiante, on cesse de regretter ses exemples, parce qu'on croit encore en être témoin.

Oui, Bruno semble respirer encore : *Vivit adhuc Bruno.* C'est lui qu'honorent dans ses disciples les François d'Assise, les Philippe de Néri, les Charles Borromée, les Thérèse.

C'est à Bruno, comme à leur source, que doivent remonter tous les éloges que donnent à ses disciples un abbé Guibert, qui se plaît à décrire l'austérité de leur vie et l'héroïsme de leur désintéressement (154); un Pierre le Vénérable, qui osa assurer le pape Eugène IV, qu'entre tous les ordres religieux qui font la consolation, la gloire de l'Eglise, il n'en est aucun qui puisse

(150) Poëme latin à la louange de saint Bruno.

(151) Profession de foi de saint Bruno au lit de la mort. (*Voyez* D. Mabillon; il la rapporte tout entière, *Analecte*, pag. 447.)

(152) *Voyez* Surius, 6 oct., et les *Chron. de l'ordre Chartreux*.

(153) *Nullam vivendi formam a sancto Brunone scriptam fuisse credimus..... Documenta et exempla erant quasi vivens regula.* (*Annal. Carth.*, c. 3.)

(154) Guibert, abbas Sanctæ Mariæ de Novigento, *in Vita sua.* (*Edit.* Lucæ d'Achery.)

Digitized by Google

entrer en parallèle avec l'ordre dont saint Bruno est l'instituteur (155); un saint Bernard, qui représente les disciples de Bruno comme des habitants du ciel plutôt que de la terre; qui regrette de ne pouvoir point partager leurs saints exercices, et leur déclare qu'au défaut de Bernard même, ils possèdent l'esprit de Bernard et son cœur (156); un Guillaume, abbé de Saint-Thierry, qui compare leur vie à la vie des anges (157); un Pierre de Blois qui, après avoir peint les disciples de Bruno sous tous les traits qui caractérisaient les solitaires de Scété et de la Thébaïde, décide, à la gloire de cet ordre, que sa réputation n'a pour limites que les limites même de la terre (158).

C'est à Bruno, comme à leur source, que doivent remonter les témoignages glorieux, que rendent à ses disciples les priviléges honorables qu'accorde à son ordre l'approbation authentique, que donnent aux lois qui le distinguent, tous les souverains pontifes, depuis Alexandre III jusqu'à Benoît XIV. Clément III applaudit à leur contemplation. Leur pénitence est exaltée par Luce III. Célestin III vante leur solitude. Ils sont représentés par Innocent VI comme des hommes de feu par l'ardeur de leur charité, comme des cadavres vivants par la rigueur de leur abstinence : *Fervore charitatis igniti, rigore abstinentiæ pallidi.* Il faudrait suivre la chaîne chronologique de tous les pontifes qui ont gouverné l'Eglise, pour nommer tous ceux dans lesquels l'ordre de Bruno a trouvé d'ardents protecteurs, des bienfaiteurs magnifiques, des admirateurs éclairés. Le nom de Benoît XIV m'arrête. Ce pontife donne aux disciples de Bruno une louange délicate, que l'exemple même de Bruno va justifier. *Cet ordre*, dit-il, *est plus jaloux de former beaucoup de saints pour le ciel, que de réclamer pour beaucoup de ses saints les honneurs de la terre* (159).

En effet, ces honneurs publics, il ne les avait pas même demandés pour son saint fondateur. Du XI^e^ siècle au pontificat de Léon X, quel intervalle! Quatre siècles! Le croirait-on que, pendant ce long espace de temps, les disciples de Bruno, contents de lui rendre un culte secret dans leur cœur, n'aient pas même pensé à réclamer pour lui un culte public dans l'Eglise? On blâmerait presque leur humilité du peu d'intérêt qu'ils ont pris à la gloire de leur père, si l'on ne savait pas que, fidèles à son esprit, ils étaient plutôt animés du noble désir de lui former des imitateurs, qu'épris de l'ambition pieuse de solliciter pour lui des autels. Ce qu'ils ne sollicitaient point par humilité, l'équité de Léon X l'accorde à la sainteté avérée de Bruno. Alors le monde chrétien crut voir Bruno sortir de son tombeau. Il applaudit avec un égal empressement et au triomphe du père, et au triomphe des enfants, dont la piété simple, modeste, avait seule jusqu'alors suspendu l'éclat.

Bruno vit encore; il respire : *Vivit adhuc Bruno.* Il vit dans ses miracles, dans son culte, dans les restes précieux de sa mortalité. Je ne compterai point parmi les miracles de Bruno l'approbation solennelle qu'ont donnée à son ordre le concile de Bâle et celui de Trente; la protection éclatante que lui accorde saint Louis; les grâces singulières dont le comble Louis le Grand. Mais je nommerai les miracles de Bruno, cette source tantôt féconde, tantôt tarie, qui sort de son tombeau comme une fontaine salutaire, et qui, suspendant le cours de ses eaux, devient un malheur, et qui, reprenant son cours ordinaire, devient un bienfait... Je nommerai les miracles de saint Bruno cette succession constante de merveilles qui ont suivi l'établissement de son culte, qui en ont augmenté la célébrité, qui en perpétuent la durée. Je nommerai les miracles de saint Bruno, cette puissance qui partout accompagne ses cendres, et qui n'excite pas moins le respect des fidèles que leur reconnaissance. Je nommerai les miracles de saint Bruno, la pureté constante dans laquelle son ordre se soutient, et la naissance d'un nouvel ordre dans l'Eglise.

N'est-ce pas, en quelque sorte, sur le tombeau de saint Bruno que s'est formé cet homme de prodiges, ce thaumaturge du XV^e^ siècle, l'image de la pénitence, le héros de la simplicité évangélique, saint François de Paule? Pourquoi ne croirais-je pas que c'est au bonheur qu'a eu la Calabre de voir mourir le fondateur des *Chartreux*, qu'elle doit la gloire d'avoir vu naître le fondateur des *Minimes*? L'esprit des deux législateurs a trop de ressemblance, pour que le dernier n'ait pas été recueillir sur le tombeau du premier une étincelle de ce beau feu, qui avait formé, qui forme encore tant de pénitents, tant de saints.

Lorsque j'ai dit, mes frères, que la gloire de Bruno vivrait après lui, qu'elle vivrait dans tous les siècles, me suis-je trompé? Bruno a réfléchi sur le monde pour le mépriser : *vidit.* Et le monde réfléchit sur le mérite de Bruno pour le révérer. Bruno a fui le monde pour se sanctifier dans la retraite : *fugit.* Et le monde a été chercher Bruno dans sa retraite pour le consulter. Bruno, dans les montagnes de la Chartreuse, a cru se dérober à la connaissance de son siècle, et des montagnes de la Chartreuse sa gloire s'est répandue, avec son

(155) *Instituta Cartusiensia universarum religionum institutionibus prætuli.* (PETR. CLUNIAT., epist. 25.)

(156) BERN. *ad Guigon. prior. maj. Cart.*, epist. 11 et 12.

(157) *Institutio vestra.... par angelis est.... Non vestrum est languere circa communia præcepta, neque hoc solum attendere quid præcipiat Deus, sed quid velit.* (*Epistola ad fratres de monte Dei* falso attribuitur Divo Bernardo.)

(158) *In omnem terram exivit fama ejus.* (PETR. BLESENS.)

(159) Benoît XIV, *Décret de béatif. du B. Nicolas Albergati*, 1744.

Digitized by Google

ordre, de ville en ville, de royaume en royaume, de siècle en siècle : *Montes exsultaverunt.*

Un trait qui honore la mémoire de saint Bruno et qui achève son éloge, l'éloge de son ordre, a frappé nos pères dans le siècle dernier. Quel trait? Le voici : Quand la France s'est fait un devoir d'appeler dans son sein les Filles du Carmel, dont l'Espagne avait vu naître la réforme, on a cru trouver une conformité si parfaite entre l'esprit qui caractérise saint Bruno et sainte Thérèse, qu'on a choisi celui qui gouvernait les disciples de l'un, pour conduire les imitatrices de l'autre. Si ses occupations et ses lois l'ont forcé de refuser ce ministère glorieux, malgré les invitations de Clément VIII, le seul choix qu'on a fait de lui prouve qu'on a jeté les yeux sur le chef de l'ordre le plus saint pour faire fleurir, dans son berceau, la plus sainte des réformes (160).

O Père! ô modèle! ô protecteur de cet ordre, que l'Eglise chérit, que le monde même respecte, Bruno! du ciel où vous régnez, animez sa ferveur, soutenez son zèle, écoutez ses vœux. Obtenez-lui la grâce d'être toujours ce qu'il est, toujours pénitent, toujours contemplatif, toujours solitaire, toujours digne de vous. Que toujours il soit fidèle à la foi par sa soumission, utile à la société par ses prières, vainqueur des tentations par sa vigilance; et par sa charité, propre à former autant de citoyens du ciel, qu'il compte de sujets. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XXVI.

SAINT PIERRE NOLASQUE, INSTITUTEUR DE L'ORDRE DE NORTRE-DAME DE LA MERCI, POUR LA RÉDEMPTION DES CAPTIFS.

Prononcé le 31 janvier 1745, dans l'église des Pères de la Merci.

Elige tibi viros, et vade et libera fratres tuos. (I *Mach.*, XV, 17.)
Choisissez-vous des hommes, allez et délivrez vos frères.

Dieu est toujours le Dieu de son peuple. S'il laisse les ennemis de son nom étendre leur puissance, avec leurs conquêtes, au comble de leur puissance, il sait les humilier, les confondre. Permet-il qu'Israël vaincu languisse sous la domination des infidèles vainqueurs? Au moment même de sa disgrâce, il lui suscite un héros qui devient son appui, sa gloire, son vengeur; ce héros instruit des guerriers qui lui ressemblent. Soutenu par leur courage et par son zèle, il brave les périls, il vole dans l'horreur des combats; par ses victoires utiles, il procure à ses frères captifs la liberté avec la vie. *Elige tibi viros, et vade, et libera fratres tuos.*

Chrétiens! n'avez-vous pas confondu l'éloge de Pierre Nolasque avec celui de Simon Machabée? Quelle singulière conformité dans leur destination, dans leur conduite! Tous deux rassemblent des hommes zélés, intrépides : *Elige tibi viros.* Tous deux livrent des combats, étonnent la terre par leurs triomphes. La liberté des Juifs captifs est l'objet qui fixe les travaux du premier; la liberté des chrétiens captifs est l'objet qui anime la charité du second : *Libera fratres tuos.*

Pierre Nolasque, père, soutien, rédempteur des captifs, et pour la rédemption des captifs, fondateur d'un ordre qui perpétue son esprit; c'est l'idée générale qu'on doit se former de son caractère.

Choisissez-vous des hommes; allez, tel est l'ordre du ciel. *Délivrez vos frères*, tels en sont les desseins.

Déjà, Messieurs, se développent à vos esprits les projets de Pierre Nolasque, et leur exécution; déjà s'annoncent l'héroïsme qui les accompagne et les avantages qui en résultent.

Les sacrifices que Pierre Nolasque fait à la religion, pour la rédemption des captifs, lui méritent d'avoir des disciples : *Elige tibi viros;* première partie. Elle constatera la générosité de ses sentiments. Les services que Pierre Nolasque rend à la religion, dans la rédemption des captifs, immortalisent et ses disciples et lui-même : *Libera fratres tuos;* seconde partie. Elle démontrera l'utilité de ses entreprises. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Sacrifier ses richesses, sacrifier sa réputation, se sacrifier soi-même, afin de procurer la liberté des chrétiens qui gémissent dans une fatale servitude, sous la domination d'un peuple ennemi-né du christianisme, c'est un héroïsme dont le Prophète-Roi semble présager le mérite, lorsqu'il s'écrie : Du haut du ciel, le Seigneur a laissé tomber un regard de commisération sur la terre; il a prêté une oreille attentive aux gémissements de ceux qui étaient dans les chaînes : *Dominus de cœlo in terram aspexit, ut audiret gemitus compeditorum.* (*Psal.* CI, 20, 21.) Le temps de la miséricorde est venu. Il leur a donné un libérateur : *tempus miserendi.* (*Ibid.*, 14.)

Ce libérateur que désigne David est Jésus-Christ. Oserais-je le reconnaître encore dans saint Pierre Nolasque?

Il est dans l'Eglise deux ordres consacrés à la rédemption des captifs, et c'est à la France que tous deux doivent leurs instituteurs. Vers le milieu du XII^e^ siècle (1160), le premier naquit dans la Provence; c'est Jean de Matha. Vers la fin du même siècle (1189), le Languedoc vit naître le second; c'est Pierre Nolasque. Tous deux distingués par la noblesse de leur origine, le sont encore davantage par les miracles de leur charité. A tous deux la voix du ciel se fait entendre; elle

(160) *Voyez* la bulle de Clément VIII, adressée, en 1603, à la princesse de Longueville. Elle est, cette bulle, aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, à Paris. Consultez encore la *Vie de saint Jean de la Croix*, in-4°, tom. II, liv. X, pag. 308.

Digitized by Google

leur dit : *Choisissez-vous des hommes ; allez, et délivrez vos frères.* Innocent III approuve le projet de Jean de Matha, lorsque Pierre Nolasque était encore enseveli dans les ténèbres de l'enfance. Grégoire IX autorise l'institut de Pierre Nolasque, lorsque Jean de Matha avait déjà terminé sa carrière, et reçu la récompense de ses travaux. Tous deux ont saisi le même objet, se sont proposé la même fin; tous deux, pour l'exécution de leur dessein, ont employé les mêmes moyens. Une seule différence les distingue : le premier oblige ses disciples de consacrer leurs soins, de sacrifier leurs biens pour la délivrance des captifs; le second assujettit ceux qui suivent son institut à l'irrévocable vœu, non-seulement de voler au secours des captifs, de consacrer à leur rançon les aumônes des fidèles, mais encore de se sacrifier eux-mêmes, et de perdre la liberté pour la leur rendre.

Que les orateurs chargés de célébrer la gloire de Jean de Matha le suivent dans ses travaux pénibles, dans ses courses multipliées parmi les Sarrasins, parmi les Maures; qu'ils donnent un légitime encens à l'esprit de son institut, à la fidélité de ses disciples, à l'éclat de ses prodiges, à la célébrité de son culte : dans l'éloge de Pierre Nolasque, lui seul doit me fixer. Il ne m'est permis de m'arrêter qu'aux traits distinctifs qui caractérisent ses vues, ses actions, ses sacrifices.

Quels sont-ils ces sacrifices? Déjà, mes frères, quelques traits me sont échappés, qui vous ont fait entrevoir la générosité de ses sentiments. Ces traits, je vais les développer, et vous y remarquerez un saint, bienfaiteur des captifs aux dépens de sa fortune, protecteur des captifs aux dépens de sa réputation, libérateur des captifs aux dépens de sa liberté.

Sa libéralité lui fait naître l'idée d'avoir des disciples, sa fermeté lui en prépare, sa captivité lui en procure. *Elige tibi viros.*

La France, qui fut le berceau de Pierre Nolasque, était agitée, dans le XII^e^ siècle, par une des plus dangereuses sectes qu'ait jamais produite le démon du fanatisme, l'hérésie des albigeois. Dans le même temps qu'elle déchirait le sein de l'Eglise par les plus monstrueuses erreurs, elle troublait le repos de l'Etat par les guerres les plus sanglantes.

L'esprit de mensonge est un esprit d'artifice ou de fureur. Lorsqu'il désespère de s'insinuer, il se fait craindre... Spectateur effrayé des troubles, des ravages qui, dans sa patrie, ne respectent ni le trône ni l'autel, Pierre Nolasque va chercher dans un autre royaume la paix, la sûreté, que vainement il attendait dans un empire qui se fournit à lui-même ses ennemis, ses destructeurs.

L'amour de la vérité l'éloigne de la France; le zèle, la charité le conduisent en Espagne. L'Espagne, longtemps captive sous la domination des Maures vainqueurs, mais dont elle avait enfin secoué le joug odieux, était alors encore troublée par les irruptions de cette nation belliqueuse, toujours dominée par l'ambition de ressaisir ses anciennes conquêtes. La mer, couverte de leurs vaisseaux, offrait sans cesse de nouvelles alarmes.... Tantôt, attachée à leurs drapeaux, la victoire leur soumettait des villes, des provinces; tantôt, obligés de céder à la force, humiliés, fugitifs, au lieu de prendre des places, ces fiers sectateurs de Mahomet enlevaient des esclaves.

Ce sont ces esclaves délaissés, qui fixent les tendres attentions de Pierre Nolasque. C'est à leur délivrance qu'il se destine. Il croit les entendre s'adresser à lui du fond des antres ténébreux qui les renferment. Il lui semble que chacun de ces malheureux lui répète ces engageantes paroles : *Educ de custodia animam meam.* (*Psal.* CXLI, 8.) O Nolasque! brisez, brisez des liens plus funestes encore à mon âme qu'à mon corps, des liens moins préjudiciables à mon bonheur qu'à mon salut : *Educ de custodia animam meam.*

L'affreux état, en effet, que celui des chrétiens dans les fers des infidèles! Images lugubres, attendrissantes expressions qu'employait Jérémie pour décrire la captivité du peuple juif à Babylone, suffirez-vous pour exprimer tous les genres de disgrâces qu'essuient ces tristes victimes? Hélas! ces hommes infortunés ont perdu le plus précieux de tous les biens, la liberté. Les souhaits qu'ils forment pour la recouvrer deviennent un titre pour aggraver la pesanteur de leurs chaînes. Il ne leur reste, pour ainsi dire, qu'une ombre de vie, qu'ils traînent languissamment parmi les regrets, les alarmes, la nudité, les douleurs, les supplices. Si de ces antres souterrains, d'abord seuls témoins de leurs peines, ils sont rendus à la lumière, ce n'est que pour éprouver un sort plus barbare sous les lois de maîtres capricieux, cruels, trop ingénieux à se dédommager de la victoire qui leur échappe, par la fureur qu'ils exercent. La différence des religions sert de prétexte à la plus inflexible sévérité; et l'inhumanité même se voile sous le langage spécieux du zèle, de la piété. Aujourd'hui des travaux ingrats, accablants, forcés, leur sont imposés avec cet ordre despotique, terrible, que la menace accompagne, que suit le mécontentement, et dont mille coups redoublés sont presque toujours l'unique salaire. Demain, exposés dans les places publiques, par l'avide intérêt, ils attendent avec horreur qu'un nouveau maître daigne acheter le droit d'exercer sur eux une nouvelle tyrannie. On dirait qu'un peuple de rois se dispute l'odieux plaisir de gouverner avec un sceptre de fer des sujets dont il suspecte la fidélité, dont il craint l'évasion, dont la constance même aigrit sa fureur : souffrances des captifs, souffrances plus épouvantables que celles dont les Néron, les Dioclétien furent les inventeurs contre les premiers héros de l'Evangile; leur martyre est d'autant plus cruel, qu'il se renouvelle sans cesse, et qu'il ne leur laisse d'autre ressource pour

Digitized by Google

en adoucir la rigueur, pour en assurer la fin, que le crime de l'apostasie.

Que fais-je, mes frères? Faut-il par d'inutiles réflexions provoquer vos larmes, tandis que Pierre Nolasque procure à ces malheureux des secours solides, puissants, efficaces? Ah! si votre imagination rapide pouvait suivre cet *homme de miséricorde*, vous l'admireriez, lorsque, chargé d'une opulente succession, fixé dans le sein du mahométisme, supérieur aux obstacles, aux dangers, il se fraye un libre passage à ces réduits obscurs, infects, qu'habite l'innocence opprimée, la vertu gémissante, la foi toujours tentée, mais toujours fidèle.

C'est là que sa voix insinuante fait parler la religion même et réclame puissamment ses droits. C'est là que sa main libérale distribue les trésors de la charité et calcule utilement ses ressources. Qu'il aime à se confondre parmi *ces hommes de douleurs*, que le spectacle de leurs maux lui rend précieux, que le titre de chrétiens lui rend respectables! La tendre consolation, la vive espérance pénètrent avec lui dans le séjour de l'affliction, du désespoir. C'est un ami qui parle à des amis, qui mêle avec un plaisir secret ses larmes avec leurs larmes, qui baise avec un religieux respect leurs chaînes teintes de leur sang. Cent fois sa piété leur donne le cher nom d'enfants: cent fois il reçoit de leur reconnaissance le doux nom de père...

Frappés, étonnés, saisis de cette scène touchante et nouvelle pour vous, superbes ennemis de la religion, pourriez-vous vous défendre d'admirer les héroïques sentiments qu'elle inspire? Ils les admirent, sans doute, ces nobles sentiments, dont ils ne sont pas susceptibles. Mais une autre idée les occupe et leur fait démêler, dans la conduite de Pierre Nolasque, un objet plus intéressant pour eux. A l'aspect des bienfaits qu'il répand, leur avarice se plaît à se nourrir d'un espoir flatteur. Le spectacle de ses libéralités semble ôter à leur âme vénale sa rudesse, sa froideur. L'appât de l'or les rend sensibles; ils se prêtent à d'utiles arrangements; ils consentent à donner des bornes à leur cruauté, à mesure que la charité étendra celles de ses largesses. Que ne peut pas la soif des richesses? Ces hommes barbares, devenus raisonnables, cèdent, à la sainte prodigalité de Pierre Nolasque, les mêmes victimes qu'ils s'étaient promis d'immoler à leur superstitieuse religion. L'intérêt les porte jusqu'au point d'applaudir aux généreux efforts de sa charité.

Ah! mes frères, ils ne connaissent pas encore tout le mérite de cette admirable charité que Pierre Nolasque exerce. Ils ignorent que, sous l'image simple, modeste de la pénitence, il dérobe à leurs yeux l'éclat d'une ancienne noblesse, qui pouvait l'élever dans sa patrie au faîte des honneurs. Quelles seraient leur surprise, leur vénération, si la renommée portait jusque dans leurs climats la certitude, la conviction que cet homme, qui ne respire que l'humilité, les souffrances, est ce Nolasque qui, même avant sa naissance, avait été annoncé par un oracle prophétique comme l'ornement, la gloire du christianisme; ce Nolasque qui, par la mort prématurée d'un père illustre, n'est devenu le chef, l'héritier de sa maison, que pour sacrifier aux captifs, malgré les larmes d'une tendre mère, ses droits acquis, ses plus légitimes espérances: ce Nolasque qui, pendant les jours de calamités publiques, ange tutélaire de la Catalogne, a su, par ses soins attentifs, par sa charité saintement inépuisable, écarter, dissiper les ravages de la famine et ramener l'abondance au sein de la stérilité!... Quelles seraient leur surprise, leur vénération, s'il leur était donné de connaître le héros qu'ils admirent sans l'apprécier, sans l'approfondir! Auraient-ils assez d'éloges pour exalter ses bienfaits, s'ils étaient éclairés sur les sacrifices qui en sont le principe.

Oui, Messieurs, Pierre Nolasque, par un trait unique de désintéressement, s'est refusé aux offres brillantes d'une alliance qui devait ajouter un nouveau lustre à son nom, le produire à la cour de France, le placer à la source des grâces. Voilà l'essai de son sacrifice. Oui, Pierre Nolasque n'a touché à l'aurore d'une fortune immense que pour en renverser avec éclat l'édifice naissant, que pour en apporter les précieux débris aux pieds de l'indigence souffrante, que pour s'ouvrir les cachots des captifs avec la même clef qui aurait pu lui ouvrir le temple de la faveur. Voilà les effets de son sacrifice. Oui, Pierre Nolasque s'est dérobé plusieurs fois aux pressantes sollicitations d'un monarque reconnaissant, qui croyait sa gloire intéressée à le rendre le dépositaire de sa puissance, l'objet privilégié de ses bienfaits. Il a même détourné avec sagesse les favorables dispositions du souverain pontife qui, pour récompenser ses vertus, projetait de le décorer de la pourpre romaine. Oui, Pierre Nolasque a fui les honneurs, lorsqu'ils sont venus s'offrir à lui, sans qu'il daignât les souhaiter. Voilà l'héroïsme de son sacrifice.

Mais ce sont les motifs qui donnent le prix aux actions. Le motif de Pierre Nolasque, c'est la charité et la charité envers les captifs. *L'esprit du Seigneur* s'est reposé sur lui. Il l'a *envoyé* pour consoler ceux *dont le cœur est brisé* par la tristesse, pour répandre *l'onction de la grâce* sur ceux qui gémissent dans l'amertume du désespoir, pour faire briller le jour de la liberté dans les ténèbres de l'esclavage, pour briser les chaînes d'un peuple digne d'un meilleur sort, pour changer sa crainte en espérance, ses *pleurs* en allégresse, *sa cendre en couronne*, son opprobre *en gloire*... (*Isa.*, LXI, 1.) Le ciel a parlé; Nolasque en a suivi la voix. Il a renoncé à tout, abdiqué tout, donné tout. Un monde d'esclaves rachetés publie ses bienfaits, chante ses louanges, célèbre son triomphe. Voilà le miracle de son sacrifice... Mais Nolasque n'est pas encore content. Que manque-t-il donc à ses désirs? Hélas!

Digitized by Google

il reste plus de captifs qu'il n'en a délivrés; et ses richesses tarissent, ses ressources s'épuisent. Accablante situation pour son cœur! Que pourront désormais ses vœux impuissants? Il est seul. Seul peut-il suffire à tous les besoins? Seul remplira-t-il l'attente de ces hommes intéressés, qui ne se déterminent à se dessaisir de leurs proies qu'à proportion qu'on leur sacrifie plus de trésors? Que n'a-t-il à sa suite un peuple de libérateurs généreux, dont les mains toujours ouvertes pour contenter l'avarice des Maures insatiables, les obligent, à force de richesses, de céder celles qu'ils possèdent et dont ils abusent! Ah! si Nolasque avait des disciples, heureux captifs, vous cesseriez bientôt de l'être... Ainsi Nolasque se parlait à lui-même. Ainsi se crayonnait dans son esprit l'idée d'une société d'hommes, imitateurs de sa libéralité.

Nolasque, où vous conduit une charité plus ardente que réfléchie? Vous formez des projets; et déjà le monde profane censure ceux que vous exécutez. Déjà la noire jalousie a peint vos sacrifices sous les plus odieuses couleurs. Nolasque, bienfaiteur des captifs, lui paraît un prodige de singularité, que l'hypocrisie inspire, que guide l'ambition, que l'intérêt domine... Monde injuste! Pierre Nolasque entend tes clameurs; il dédaigne tes censures. Son cœur est à l'épreuve de tes flétrissants reproches. Tes mépris font sa gloire. Tes persécutions ajoutent à son mérite. Il sait tout souffrir, comme il a su tout sacrifier. Bienfaiteur des captifs aux dépens de sa fortune, Nolasque sera leur protecteur aux dépens de sa réputation; et sa fermeté lui préparera des disciples dans ses ennemis même.

La réputation est une fleur fragile dont le souffle le plus léger ternit l'éclat, et dont l'éclat une fois terni ne laisse qu'une feuille desséchée à laquelle le soleil le plus favorable ne peut rendre ses premières couleurs. Elle est pour l'homme une seconde vie. Autant il est facile d'y donner atteinte, autant il est difficile d'en réparer les débris; et l'avoir perdue, c'est presque avoir cessé d'exister pour la société. La réputation attaquée, quoique injustement peut-être, est bientôt flétrie, ruinée, parce que le monde, toujours susceptible de préventions malignes, daigne rarement approfondir, vérifier les accusations les plus hasardées; plus rarement encore veut-il dévoiler la calomnie et confondre les calomniateurs. Ce n'est pas en vain que le Sage donne à tous les hommes cet avertissement utile: Veillez avec un soin sévère sur votre réputation: *Curam habe de bono nomine.* (*Eccli.*, XLI, 15.) Il savait qu'où finit la réputation commence l'opprobre.

N'être pas sensible aux traits lancés contre sa réputation c'est un faux stoïcisme. Ne leur opposer qu'un pardon généreux, des bienfaits, des vertus, des sentiments, c'est l'effort d'un héroïsme que la religion seule peut inspirer, soutenir, parce qu'il n'appartient qu'à la religion d'élever l'homme au-dessus de lui-même. Guidé par elle, Pierre Nolasque, toujours ferme au milieu de l'orage, n'arrêtera les vents déchaînés pour sa perte, que par l'imperturbable tranquillité de son âme, sûre de son innocence, supérieure aux événements, plus généreusement livrée aux œuvres de la charité, à mesure qu'on tente d'en rendre les motifs suspects, l'exercice coupable, le mérite odieux. Il est persuadé que le crime seul déshonore. Sa conduite lui suffit. On peut le soupçonner, on ne pourra pas le convaincre de prévarication. Le monde est son accusateur; sa conscience est son juge.

De quatre sources également méprisables sortent les imputations dont la censure envenimée charge le ministère de Pierre Nolasque, ses actions, sa personne. La vengeance les invente, la crainte les annonce, l'envie les aggrave, l'intérêt les divulgue. Et sur quel théâtre la calomnie ouvre-t-elle cette scène scandaleuse? A la cour d'Aragon; à cette cour que partageaient alors de puissantes factions, où des rivaux ambitieux osaient disputer au légitime monarque, l'autorité, le trône; où l'opposition des intérêts favorisait l'opposition des sentiments. Et à quel tribunal l'audace porte-t-elle une cause qui ne peut que l'abattre sous les mêmes coups, dont elle médite d'accabler Pierre Nolasque? Au tribunal du roi.

Ce roi était Jacques I^er^ que l'histoire, d'accord avec la vérité, nomme *l'Heureux*, *le Conquérant*, *l'Invincible*. Prince, qui avait appris par les révolutions, par les malheurs de sa jeunesse, l'art des sages défiances, et la science utile de régner en roi précautionné contre les artifices de l'imposture. L'exemple de son père, Pierre II, tué à la bataille de Muret, lui avait enseigné combien il est fatal aux princes d'écouter la prévention, la haine, la vengeance. Un héros, Simon comte de Montfort, lui avait donné des principes de valeur, de politique, de prudence, de modération. A l'école de Pierre Nolasque, chargé de son éducation, il avait reçu des sentiments de religion, de zèle, de charité, de justice, de reconnaissance. Longtemps détenu dans une sorte de servitude, Jacques I^er^ avait connu le prix de la liberté par une triste expérience, et s'était promis de s'employer efficacement, avec Pierre Nolasque, à la rédemption des chrétiens captifs parmi les Maures. Rendu à ses sujets, placé par la victoire sur le trône de ses aïeux, au milieu des troubles qui paraissaient devoir l'en écarter, il s'était opposé à la rébellion; il avait fait éprouver aux rebelles son courage, son bonheur, sa clémence; il avait pleuré leur mort. Aux négociations pacifiques de Pierre Nolasque, il devait la cessation des troubles qui divisaient l'Aragon entre deux compétiteurs redoutables; il lui devait le bonheur d'avoir échappé au danger évident, où sa vie avait été exposée par l'artifice, par la violence des partis opposés. Ce prince avait été suscité par le ciel comme un autre Cyrus, pour faire cesser la captivité de la nation sainte. A lui était réservée la gloire

Digitized by Google

de faire porter aux infidèles le joug qu'ils avaient imposé avec tant d'orgueil à l'Espagne chrétienne. Le seul nom de Jacques Ier désigne un prince dont le règne, comme celui de Constantin, a été un tissu de merveilles; qui, maître consommé dans le génie de la guerre, a fait trembler Muradal, forcé Valence, assujetti la Murcie, soumis Majorque, humilié la puissance des Sarrasins, captivé le fils d'un de leurs rois sous le joug de l'Evangile, conquis deux royaumes, gagné trente batailles; un prince toujours habile à profiter des événements, à les maîtriser, grand dans ses vues, réfléchi dans ses moyens, prompt dans l'exécution, ferme dans le péril, toujours brave, toujours vainqueur; un prince zélateur de l'Eglise, propagateur de la foi, qui s'est armé pour les intérêts de la vérité, ainsi que pour la défense de ses Etats; qui a dédié autant d'autels à Marie, qu'il a enlevé de mosquées au mahométisme; qui a laissé à tous les siècles, dans plus de deux mille temples consacrés par ses soins à l'Eternel, des monuments immortels de sa piété, de sa religion.

Ce prince, dont les lumières égalent l'équité, cédera-t-il aux impressions défavorables qu'essayent de faire sur son esprit les diverses passions qui lui dénoncent la conduite prétendue répréhensible de Pierre Nolasque, de Pierre Nolasque, auquel il a les obligations les plus essentielles; de Pierre Nolasque, dont il connaît les pures intentions, l'âme noble, l'incorruptible probité?

La vengeance ose s'en flatter; elle se trompe. L'époque de la persécution qu'elle excite contre Nolasque doit se fixer à la réforme d'une congrégation célèbre dont il est l'auteur; cette congrégation avait été établie, par Alphonse II roi d'Aragon; dans son origine, elle avait été pour l'élite de la noblesse, une école de charité envers les captifs. La ferveur de sa conduite avait répondu quelque temps à la sublimité de sa destination. Hélas! tout dégénère dans les hommes, jusqu'à la vertu, parce qu'ils sont hommes; l'oisiveté avait remplacé le zèle. Les trésors destinés à la délivrance des captifs étaient absorbés par les folles dépenses du luxe.... Pierre Nolasque se déclare sans feinte contre un scandale qui s'annonce sans pudeur; il ose le condamner. Le scandale trouve toujours des protecteurs; ces protecteurs offensés font retentir le trône de mille clameurs; le réformateur est peint par la vengeance sous les traits les plus flétrissants pour sa réputation. A l'entendre, son zèle pour le rétablissement de la discipline cache des projets d'ambition; sous le prétexte plausible de retrancher des abus, il s'empare du gouvernement; apôtre des nouveautés profanes, il sait, par des voies obliques, introduire en Espagne l'hérésie albigeoise, dont il a sucé le venin en France. Son empressement à dégager les captifs des liens de la servitude est un piége pour les entraîner dans l'abîme de l'erreur.

A ces perfides suppositions de la vengeance se joignent les alarmes étudiées de la crainte. Ce sont des hommes distingués par leur naissance, par leur rang, qui représentent au prince combien l'attachement de leurs fils à Nolasque est préjudiciable à leur famille. Ils se plaignent que son zèle à les rendre charitables les rend prodigues: *Prodigos evadere filios querebantur.* Par ses funestes persuasions, les maisons les plus opulentes cesseront de l'être; c'est à regret qu'ils réclament l'autorité souveraine; mais, fatigués par d'importunes demandes, ils sont obligés d'en prévenir les dangereux effets.....

Les alarmes de la crainte sont appuyées par les murmures de l'envie: témoins inquiets de la confiance dont le prince honore Pierre Nolasque, les courtisans, toujours politiques, d'abord respectent son choix; bientôt ils lèvent le masque. Un étranger avoir la préférence sur les sujets du prince, c'est une injustice! Et quel étranger? Un homme sans sentiments, qui se plaît davantage parmi le peuple le plus vil, que parmi les grands de la cour; un homme, qui avec les apparences de la sainteté, a des mœurs corrompues; un homme, qui abuse des bontés du monarque, favorise ses compétiteurs à la couronne, médite la ruine de l'Etat par des guerres inconsidérées qu'il conseille.... Plus on craint la vertu, plus on est ingénieux à lui supposer des crimes.

L'envie maligne appelle à son secours l'artificieux intérêt. Qu'entends-je? Les hommes préposés dans les maisons consacrées à l'indigence infirme, pour en régir les biens, portent jusque sur le trône leurs remontrances, leurs plaintes, leurs gémissements. Nolasque, indiscret protecteur des captifs, est le plus dangereux ennemi des pauvres; qu'il persiste à solliciter les libéralités publiques, et bientôt tomberont les plus utiles établissements du royaume; bientôt seront fermés tous les asiles que la piété des rois d'Aragon avait ouverts à la misère. Déjà la suspension trop sensible des aumônes force à des retranchements nécessaires. Séducteur adroit, Nolasque détourne les bienfaits des fidèles, et profite seul des largesses dont il paraît être le distributeur.....

Si la prévention pouvait surprendre un prince éclairé et juste, le roi, sans doute, aurait cru devoir se prêter à des plaintes si graves, si généralement multipliées; mais il n'ignore pas dans quels motifs ont pris leur source tant de frivoles déclamations, il sait en apprécier la valeur: *Non latebat regem quo ex fonte ista manarent.*

Mais, Nolasque lui-même, spectateur de l'orage qui gronde sur sa tête, entreprendra-t-il de se justifier? Non. Passer dans l'opinion arbitraire des hommes pour ce qu'il n'est pas, c'est un triomphe pour son humilité. Qu'oppose-t-il, en effet, aux diverses passions dont il doit craindre d'être la victime? Le silence. Mais son silence peut accréditer les imputations de la ca-

Digitized by Google

lomnie; on méprise la calomnie, quand on a pour soi la vérité. Mais sa réputation flétrie ne lui permettra plus que de gémir sur le sort des captifs, sans pouvoir leur faire éprouver les généreux efforts de son zèle. Son zèle ne les abandonnera pas; il fuira la cour, mais jusque dans sa retraite, il ne cessera pas d'intéresser le roi à leur situation..... Prince, lui dira-t-il, ce n'est pas à moi de me défendre contre mes ennemis; vous me connaissez, je vous laisse le soin de ma réputation; mais serait-il possible que mes ennemis trompassent la juste attente des captifs, et que ceux-ci perdissent leurs droits sur votre cœur? Ah! je suis trop sûr de ce cœur, pour me livrer à de semblables alarmes. Je ne dois plus vous avertir que leur délivrance est un ouvrage digne d'un roi chrétien; qu'un roi trouve dans les captifs qu'il rachète, autant de soutiens de sa couronne : *Captivos redimere opus est præstantissimum*..... (S. Grég., pap.)

Non, je ne vous répéterai plus ce que mon devoir m'obligeait de vous apprendre, lorsque dans votre jeunesse j'étais chargé de former votre esprit, votre cœur; je ne vous répéterai plus que l'éclat du diadème s'éclipse, s'il n'est point relevé par l'éclat de la vertu; qu'il est plus beau d'essuyer les larmes des malheureux, que de conquérir des royaumes; qu'il est plus glorieux de retirer vos fidèles sujets de la servitude, que d'y retenir vos ennemis vaincus..... Vous suivrez vos aïeux sur le trône, c'est votre destinée, vous disais-je alors; mais, au faîte de la grandeur, n'oubliez pas que tandis que tout concourt à votre félicité, il est des chrétiens, image de votre Dieu, qui languissent dans un triste esclavage; des chrétiens, dont l'unique crime est de toujours demeurer fidèles à leur religion, à leur roi. Puisse le rang suprême ne jamais dérober à vos réflexions le frappant contraste de leur sort et du vôtre! C'est ainsi, grand roi, qu'alors j'osais vous parler; aujourd'hui vous êtes mon maître, vous n'avez plus besoin de mes leçons....

Mais qu'il me soit encore permis de conjurer votre charité d'être toujours propice à ces mêmes captifs, qu'une conspiration trop visible cherche à vous rendre moins précieux. Ne souffrez pas que ces innocentes victimes périssent avec ma réputation. J'ai recueilli leurs larmes; entendez leurs soupirs. Du sein de leur captivité, ses respectables disciples de Jésus-Christ vous adressent les mêmes paroles qu'adressaient à Josué les habitants de Gabaon : *Ne retrahas manum tuam ab auxilio servorum tuorum.* (*Josué*, X, 6.) O notre roi! ô notre père! ne nous retirez pas une main secourable qui fait toute notre espérance. Nous sommes vos sujets. Ne nous privez pas de votre puissante médiation : *ascende cito.* (*Ibid.*) Ah! si vous pouviez venir vous-même, vous connaîtriez toute l'horreur de notre position; du moins hâtez notre délivrance : *libera nos.* Et puisque les occupations du trône ne vous permettent pas d'adoucir notre sort par votre présence, que votre protection soit pour nous un appui, une consolation, une ressource : *ferque præsidium.* (*Ibid.*)

Que le langage de la charité est éloquent! Ce langage pourrait-il ne pas toucher un prince compatissant, religieux? Il y trouve l'âme tout entière de Nolasque. Cette belle âme lui rend la calomnie plus odieuse, et Nolasque plus cher. Avec quel empressement il le rappelle à la cour, dont il s'était volontairement exilé! Avec quelle autorité il arrête les séditieuses rumeurs! Nolasque reparaît à la cour. Tremblez, passions conjurées pour sa perte. Monstres, qui vomissez contre lui le fiel et l'amertume, craignez sa faveur; ou plutôt, ennemis de Nolasque, avouez votre honte, applaudissez à son triomphe.... Tout change. La tempête cesse. La vengeance frémit et se tait. La crainte avoue l'injustice de ses soupçons. L'envie confondue rougit de ses trames. L'intérêt même renonce à ses prétentions. Les entreprises de Nolasque, approuvées par le roi, le sont par toute la cour. Ceux qui traversaient les nobles desseins de sa charité, les adoptent, les favorisent, se joignent à lui pour en assurer l'exécution : *Qui fuerant illius conatibus adversati juvare eum cœperunt.* La fermeté de Pierre Nolasque lui prépare donc des disciples. Il va s'en procurer par sa captivité. Sa captivité! Oui, mes frères. Ce n'est point assez pour Nolasque d'appuyer de son crédit, malgré la calomnie, la cause des chrétiens qui gémissent dans l'esclavage; il leur fait de plus généreux sacrifices. Protecteur des captifs aux dépens de sa réputation, Pierre Nolasque est encore leur libérateur aux dépens de sa liberté.

Que servirait de ménager aux captifs d'abondants secours, des protecteurs zélés, si ces protecteurs, si ces secours n'étaient pas un gage prochain de leur délivrance? Ce serait adoucir leur malheur, ce ne serait pas le finir. Pour le finir efficacement, Pierre Nolasque invente un moyen dont l'idée appartient à lui seul; dont, avant lui, la terre n'avait point eu d'exemple. Ce moyen, mes frères, c'est de payer la rançon des captifs par sa propre captivité : c'est de briser leurs chaînes, et d'en recevoir soi-même; c'est de s'ensevelir dans les antres profonds, dont on les arrache, de s'y fixer volontairement, d'y demeurer patiemment, de s'y plaire chrétiennement; c'est d'acheter la liberté des autres par le sacrifice de sa propre liberté; c'est de se faire esclave pour terminer l'esclavage de ses frères; c'est de se dévouer à tous les malheurs pour cesser de voir souffrir des malheureux. Héroïque projet de Pierre Nolasque! Projet arrêté dans son esprit, il tarde à son cœur de l'exécuter. Il en cherche l'occasion, elle se présente, il la saisit.... Nolasque sera donc le premier qui aura la gloire de frayer cette nouvelle route à la charité.... La charité est plus industrieuse dans ses ressources, que la politique dans ses artifices.

Vous étiez arrivé, fatal moment, où les richesses, dont la libéralité des fidèles avait

Digitized by Google

fait Pierre Nolasque dépositaire, devaient s'épuiser. La position la plus sensible pour un grand cœur est celle de ne pouvoir pas suffire à tout le bien qu'il voudrait opérer. On est d'un faible secours, quand on n'a que des regrets à donner.... Suspendus aux voûtes des temples, les fers d'une multitude innombrable de chrétiens délivrés par les bienfaits de Nolasque, annonçaient, il est vrai, les miracles de sa charité. Mais l'avarice des Maures, toujours ingénieuse à se préparer, dans des victimes nouvelles, de nouvelles ressources, offraient encore à la générosité de Nolasque un peuple de captifs à délivrer... Rompons, se dit-il à lui-même, rompons les chaînes dont ces hommes barbares aiment à charger les chrétiens : *Dirumpamus vincula eorum.* (*Psal.* III, 2.) Offrons-leur une rançon, qui, sans flatter leur cupidité, excite leur commisération. Puisque les trésors de l'opulence leur servent d'appâts pour soumettre à leur joug un plus grand nombre de malheureux, opposons-leur un spectacle capable de les attendrir, s'ils conservent encore quelques sentiments d'humanité. Allons solliciter leur cruauté pour nous-même; allons librement nous captiver sous leurs lois; allons leur demander de rassembler sur nous les supplices que nous les conjurons d'épargner à nos semblables.

Sagesse humaine, ne pensez pas arrêter Nolasque dans son intrépide résolution. Amis, timides amis, qui consultez plus ses intérêts que sa piété, ne redoutez pas pour lui les périls qu'il se promet de braver. Plus Nolasque se livre à ses réflexions, plus elles présentent à son cœur de motifs qui le confirment dans son idée... Il part, il arrive; il parle, on l'écoute. Il propose; quoi? Il propose, au défaut de trésors, de se donner lui-même. Les Maures étonnés croient se tromper; ils hésitent, Nolasque prie. Ils répliquent; Nolasque persiste. Ils acceptent enfin. Les vœux de Nolasque sont remplis. Les captifs son délivrés, et Nolasque est dans les fers.

Est-il, Messieurs, avant Pierre Nolasque, est-il dans l'histoire un seul exemple d'un semblable héroïsme? On vante l'intrépidité de ce roi, qui, vaincu par Alexandre, refusa d'acheter sa liberté au prix d'une bassesse. Mais le sort des armes l'avait soumis au pouvoir de son vainqueur. Ce n'était point dans l'idée de procurer le salut de son peuple, que jusque dans sa captivité il montrait un inflexible orgueil. Il voulait, par l'élévation de ses sentiments, paraître digne du trône qu'il venait de perdre par un revers de fortune. Il se faisait une gloire fastueuse de se montrer supérieur aux événements; mais il n'était point l'arbitre de sa destinée. Il recevait la loi; il ne la faisait pas.... Pierre Nolasque ne traite pas avec ses vainqueurs. Sur lui les Maures n'ont aucun droit. Sa captivité est son ouvrage. Ses chaînes, il est le maître de les rompre. Les Maures n'exigent de lui qu'autant qu'il exige d'eux. Que Nolasque leur laisse leurs esclaves, ils lui laissent la liberté.

On respecte ces héros de l'Evangile, qui dans les jours de persécution préfèrent de périr couverts d'opprobres, dans l'horreur des prisons, plutôt que de renoncer à Jésus-Christ, et de conserver leur vie aux dépens de leur foi. Mais ils n'avaient pas volé au-devant des traitements barbares que leur faisaient éprouver les maîtres du monde. Leur détention était forcée; et la religion, intéressée à leur constance, ne leur permettait pas de choisir entre leur Dieu et les idoles, entre le martyre et l'apostasie. Ils combattaient pour la foi; ils lui devaient le sacrifice de leur liberté.... Ce n'est point la foi, c'est la charité qui commande le sacrifice de Pierre Nolasque. Sa conduite a moins pour objet son propre salut que le salut de ses frères. Elle honore la religion, mais la religion ne lui en fait pas un devoir. Il souffre par vertu ce qu'il pouvait éviter sans crime.

Nolasque dans les fers des infidèles! A ce seul trait s'effacent tous les autres traits dont je pourrais orner son éloge. J'oublie que l'Espagne l'avait admiré, lorsque, nommé pour concilier les intérêts de deux puissances rivales, il avait montré un génie propre à conduire, à terminer les plus difficiles négociations. J'oublie que Nolasque s'était attiré les regards de l'Allemagne, lorsque, envoyé par le roi d'Aragon à la cour de Hongrie, il avait, par la sagesse de ses opérations, conclu pour ce prince une alliance souhaitée, que paraissaient traverser d'invincibles obstacles. J'oublie que Nolasque avait mérité les applaudissements de toute l'Europe, lorsque, prudent consolateur d'une reine infortunée, qu'une subite révolution venait d'arracher à son époux, à sa couronne, il lui avait appris à sanctifier ses disgrâces, et à couronner le sacrifice de sa grandeur par le sacrifice de sa vie.

J'oublie que les actions de Nolasque avaient porté sa réputation jusqu'à la cour de France; que saint Louis avait souhaité de le voir; qu'il ne l'avait vu que pour l'admirer, le consulter, le respecter. Nolasque appelé, invité, chéri par ce monarque aussi grand saint que grand roi; les entreprises de Nolasque approuvées, protégées par ce prince dont la sagesse dictait les conseils, dont la justice consacrait les louanges, dont la piété réglait les démarches; Nolasque reconnu pour saint par ce roi, l'image de la vertu, le vengeur de Jésus-Christ, l'apôtre, le martyr de la foi; Nolasque sollicité par saint Louis à venir, sous ses auspices, combattre le mahométisme, délivrer les captifs de Damiette et de Carthage; ah! Messieurs, je sens tout le prix d'une gloire si flatteuse pour Nolasque. Je n'aurais garde d'écarter les rayons qui servent d'ornement à sa couronne, si dans les fers des infidèles Nolasque ne me paraissait pas au-dessus de sa gloire, au-dessus de lui-même.

Veut-on connaître, disait saint Jean Chrysostome, quel est le mérite d'un homme chargé de chaînes pour la cause de Jésus-Christ? Qu'on étudie saint Paul. Paul captif de Jésus-Christ; voilà le titre qui flatte le

Digitized by Google

plus le Docteur des nations : *Paulus vinctus Christi.* Ce titre est plus noble, plus auguste que celui d'apôtre, que celui d'évangéliste. Oui, je préférerais les chaînes de Paul à la puissance de ressusciter les morts. Paul captif dans les prisons me semble plus grand que Paul ravi au troisième ciel. Heureuses chaînes ! heureuses mains ! *O beata vincula! o beatas manus!* Ah ! si j'avais vécu du temps de saint Paul, avec quel respect j'aurais baisé ces mains, ces chaînes ! (S. Joan Chrysost., *De laud. divi Pauli.*) Un roi sur son trône paraissait moins respectable à saint Chrysostome, que Paul enchaîné par les ordres de Néron.

Tel aussi je me représente Pierre Nolasque dans les fers des infidèles. Nolasque volontairement soumis aux ennemis du nom chrétien ; Nolasque victime de la charité, parce qu'il veut l'être ; parce qu'au prix de sa liberté, il veut procurer la liberté des captifs ; ah ! je ne connais rien qu'on puisse comparer avec de semblables sentiments. Titres pompeux, qui m'annoncez dans Nolasque l'ambassadeur d'Aragon, le ministre de Jacques Ier, l'ami de saint Louis, vous le cédez à mes yeux au titre glorieux qui m'annonce dans lui un captif de Jésus-Christ : *Vinctus Christi.* (*Philemon*, 1.) Ses miracles me frappent moins que ses chaînes.

Par une douce illusion, je me crois transporté aux jours de sa captivité. Je crois toucher ses chaînes, toucher ses mains ; et je suis saisi du plus profond respect. Je crois l'entendre se féliciter de son esclavage comme d'une victoire, et s'écrier dans les transports d'une sainte allégresse : heureuses chaînes ! chaînes précieuses ! vous ne faites plus le tourment des chrétiens ; vous faites mes délices. Aimable captivité ! ah ! je préfère vos rigueurs aux palais des rois. Pour moi, vous n'avez point de peines ; vous n'avez que des consolations : *vinctus Christi.* Je suis captif ; mais ma captivité fait mon bonheur, parce qu'elle fait celui de mille malheureux, qui ont cessé de l'être. Honneurs de la cour, faveur du prince, puis-je vous regretter lorsque j'obtiens tout ce que je souhaite ? Nolasque captif de Jésus-Christ, voilà mon titre, voilà ma gloire. Je ne changerais pas mon sort pour celui du plus puissant potentat de l'univers. A quelle agréable idée ce sort, qui paraît si rigoureux, me rappelle ! Allez, vous qui depuis longtemps languissez dans ces lugubres prisons, allez, à la faveur de mes fers, goûter les charmes d'une tranquille liberté. Vous êtes délivrés ; c'était le seul objet de mes désirs. Je suis content ; je suis heureux, puisque vous l'êtes : *vinctus Christi.*

C'est par ces actions généreuses, c'est par ces héroïques sentiments que Nolasque commande à l'admiration de l'Espagne, qu'il fixe l'attention de la France, qu'il s'attire les suffrages de Rome, qu'il se forme des imitateurs, qu'il se prépare, qu'il se procure des disciples. Sous ses étendards se rangent des hommes déterminés à marcher sur ses traces ; capables, comme lui, d'être les bienfaiteurs des captifs aux dépens de leur fortune, les protecteurs des captifs aux dépens de leur réputation, les libérateurs des captifs aux dépens de leur liberté. Nolasque les a choisis : *Elige tibi viros.* (*Exod.*, XVII, 9.) Ils sont dignes de partager ses travaux. Bientôt on connaîtra leur esprit, leur conduite, leur gloire. Mais ne précipitons pas les événements.....

Les sacrifices que Pierre Nolasque fait à la religion, pour la rédemption des captifs, constatent la générosité de ses sentiments, lui méritent d'avoir des disciples. Les services que Pierre Nolasque rend à la religion, dans la rédemption des captifs, immortalisent et ses disciples et lui-même. Ils démontrent l'utilité de ses entreprises : *Libera fratres tuos.*

SECONDE PARTIE.

Lorsque le Dieu d'Israël eut résolu d'arracher son peuple à la tyrannique domination de Pharaon, il lui suscita Moïse, dans lequel il retraça l'image de sa sagesse, de sa puissance et de sa gloire : *Misit Moysen servum suum.* (*Psal.* CIV, 26.) Avec la même sagesse, avec la même puissance, avec la même gloire, Pierre Nolasque paraît dans l'Eglise, lorsque le Seigneur se détermine à délivrer les chrétiens de la servitude, où les retenaient les Maures, autrefois vainqueurs de l'Espagne, alors encore ses perturbateurs... Législateur, apôtre, conquérant, Pierre Nolasque, dans la rédemption des captifs, rend à la religion les plus importants services. Il se choisit des hommes, il va, il délivre ses frères : *Elige tibi viros, et vade, et libera fratres tuos.* Il s'associe des disciples ; et par ce puissant secours, il enrichit la religion : *Elige tibi viros.* Il agit ; et, par ses travaux immenses, il venge la religion : *et vade.* Il délivre les captifs ; et par, leur délivrance il s'assure une gloire qui fait le triomphe de la religion : *Et libera fratres tuos.* La religion enrichie par l'établissement d'un ordre, dont la rédemption des captifs fixe la destination. La religion vengée par un enchaînement de travaux, dont la rédemption des captifs est le fruit. La religion triomphante par des traits uniques de gloire, dont la rédemption des captifs éternise l'éclat. Telles sont les entreprises utiles de Pierre Nolasque ; tels sont les services essentiels que lui doivent les captifs, l'Eglise, la religion ; services par lesquels Pierre Nolasque immortalise ses disciples, s'immortalise lui-même.

Tous les ordres religieux sont pour la religion de précieux secours, dont elle profite. Mais, entre tous les ordres religieux, il n'en est peut-être aucun qui ait procuré à la religion, dans ses plus pressants besoins, des secours plus efficaces que l'ordre dont saint Pierre Nolasque est l'instituteur. Ordre, dont le nom seul caractérise le mérite, achève l'éloge ; ordre, dont la naissance est un bienfait du ciel, dont la destination est un bonheur pour la terre. Son plan est l'ouvrage de la sagesse. Son motif est un héroïsme de zèle. Ordre singulièrement ap-

Digitized by Google

pelé à la rédemption des captifs par un miracle; et dont la conduite, dans la rédemption des captifs, est un miracle perpétuel de charité : *Elige tibi viros, et vade, et libera fratres tuos.* Une inspiration divine en fait naître le dessein. Les larmes des malheureux en font éclore les prémices. Les ennemis même du nom chrétien en publient les succès.

Qu'on se souvienne ici des traits odieux, mais exacts, sous lesquels j'ai peint déjà ces implacables ennemis du christianisme. Ils suffisent, ces traits, pour justifier l'origine de l'ordre institué par Pierre Nolasque.

Je ne remonterai donc pas au temps reculé de cette éclatante révolution, où les Sarrasins, conquérants de l'Egypte, de la Numidie, de la Mauritanie, furent introduits en Espagne par une perfidie, et s'y soutinrent par des victoires. Périsse à jamais la mémoire du citoyen indigne, du coupable chrétien, qui forma l'exécrable projet de livrer sa patrie aux plus irréconciliables ennemis de sa nation, et de sa foi ! Je ne décrirai pas les rapides succès de ce peuple voluptueux et guerrier, impie et superstitieux, politique et barbare, souvent humilié, toujours ambitieux. Je ne suivrai pas ce torrent, lorsque, dans son cours impétueux, il rompt toutes les digues, se répand avec un horrible fracas, dans l'Andalousie, dans l'Estramadure; lorsque, par ses épouvantables ravages, il laisse partout la consternation, le carnage, des ruines, la mort. Je ne tracerai pas la sanglante image des vexations inouïes, qu'exèrcent les Maures vainqueurs sur les peuples désarmés, qu'ils soumettent à leur domination. Je ne représenterai pas ces tyrans inhumains, qu'anime le désir d'étendre leur secte, sans autre loi que celle de leur férocité, de leur puissance, de leur faux zèle, armés contre le Dieu des chrétiens, destructeurs de ses temples, persécuteurs de ses disciples, multipliant les martyrs avec leurs conquêtes... Ces jours de gloire et de félicité étaient passés pour eux dans le XIII^e^ siècle; siècle, où s'éleva dans l'Eglise l'ordre de Pierre Nolasque, aussi fatal au mahométisme qu'avantageux à la religion de Jésus-Christ. Je répéterai seulement que, quoique redoutables encore à l'Espagne, les Maures y faisaient alors plus d'esclaves qu'ils n'y remportaient de victoires. Ils y donnaient des fers aux sujets de ceux auquels ils ne pouvaient pas donner des lois. D'autant plus cruels qu'ils étaient plus souvent humiliés, ils se vengeaient de la vicissitude des armes par les impositions de l'avarice. Ce n'était qu'à la lueur de l'or que s'ouvraient les prisons ténébreuses, où leur fureur exerçait sur leurs captifs un pouvoir arbitraire, tyrannique, la honte de la raison, et de l'humanité.

C'est dans ces critiques occurrences que Pierre Nolasque, par l'institution de son ordre, vient essuyer les larmes de la religion et celles des captifs. Captifs fortunés, un peuple dont vous ignorez encore l'existence, accourra pour vous secourir : *Gentes, quæ te non cognoverunt, ad te current* (*Isa.*, LV, 5.) Ses mains bienfaisantes changeront votre sort. Sa charité, comme une pluie favorable, fera succéder à vos jours de tristesse des jours de prospérité : *Descendit imber... de cœlo.* (*Ibid.*, 10.) Vous sortirez avec joie de vos antres lugubres, et vous serez conduits en paix dans le sein de vos familles : *In lætitia egrediemini, et in pace deducemini.* (*Ibid.*, 12.)

Est-il des expressions assez magnifiques, pour décrire les merveilles de cet ordre, dont un prodige décore le berceau, dont la propagation fait la richesse de l'Eglise, dont les fruits toujours durables feront passer la gloire, toujours avec un nouvel éclat, jusqu'à la fin des siècles! Ordres florissants des Basile, des Jérôme, des Benoît, des Bernard, des Dominique, des Jean de Matha, des François d'Assise; ordres utiles, qui, depuis Pierre Nolasque jusqu'à nos jours, vous êtes rendus recommandables par votre pénitence, par votre charité, par votre zèle, par votre confiance, par votre abnégation; je ne prétends point affaiblir le mérite de vos travaux, disputer la célébrité de vos succès. Je sais combien les ordres religieux édifient l'Eglise, combien ils la servent. Les préjugés d'un monde incrédule, et faussement philosophe, doivent céder à l'évidence des faits. La vérité triomphera toujours des fougueuses déclamations, que hasardent quelques génies téméraires, réformateurs spéculatifs des abus, qu'eux seuls aperçoivent. Mais, sans manquer à la considération due aux ordres divers, qui subsistent dans l'Eglise, ne peut-on pas dire que, dans son plan, dans son origine, dans son établissement, dans ses progrès, dans sa durée, l'ordre dont Pierre Nolasque est le père a des caractères de mérite, de gloire, qui le distinguent de tous les autres instituts.

C'est la mère de Dieu, c'est Marie, qui dans le ciel prépare cet admirable projet de charité, que Nolasque doit exécuter sur la terre. L'aurore des autres ordres semble n'avoir eu pour témoins que de vastes déserts. L'ordre de la Merci, comme un astre éclatant, s'élève à la cour des rois. Leur palais est son premier temple. Une révélation lui donne ses premiers protecteurs.

Je n'ignore pas, Messieurs, qu'en matière de révélation, il faut une prudence réfléchie, afin de ne pas confondre les fictions avec la vérité, les prestiges avec les miracles, les illusions faciles des hommes, avec la volonté visible du ciel. Si l'ordre, établi par Pierre Nolasque, n'avait pour preuve de son origine merveilleuse qu'une tradition populaire, suspecte, contredite; s'il n'avait pas pour garant la parole des rois qui en attestent la certitude, le témoignage des saints qui la confirment, l'autorité des souverains pontifes qui l'approuvent, les suffrages de l'Eglise qui la consacrent, l'aveu unanime de tous les historiens qui la racontent, on ne la placerait pas au rang de ces

Digitized by Google

événements surnaturels, qui méritent une juste croyance, qui exigent un respect universel. On envelopperait dans le voile du silence un prétendu prodige, dont on serait fondé à soupçonner la réalité. On se bornerait à suivre cette congrégation naissante dans ses heureux progrès, sans s'appesantir sur les traits singuliers qui marquent l'époque de son institution. On laisserait à la prévention ses idées, à la critique ses observations, et l'on se contenterait de s'écrier: Heureux le siècle qui vit paraître ce phénomène, la terreur du mahométisme, la ressource des captifs, la consolation de la foi!

Mais lorsqu'une révélation a tous les caractères d'une révélation véritable, il n'est point permis à l'éloquence sacrée de l'abandonner aux doutes, aux dérisions des incrédules.

Celle dont je parle ne laisse rien à désirer pour constater son évidence..... Pierre Nolasque entend la voix de Marie, qui lui commande d'instituer une congrégation destinée à la rédemption des captifs: *Elige tibi viros.* Cette même voix, dans le même temps, se fait entendre à Jacques I^er^, roi d'Aragon. Aucun intérêt n'engage ce prince à protéger l'imposture. Il était capable de la dévoiler; et il déclare sa vision à sa cour, à tout son royaume. Dans la chaire de vérité, Raymond de Pennafort prend à témoin le Dieu, dont il prêche l'Evangile, qu'à l'exemple du roi, à l'exemple de Pierre Nolasque, il a reçu l'ordre du ciel, qu'il en remplit les intentions, et que les peuples doivent en respecter les oracles.

Raymond de Pennafort n'était pas un de ces faibles génies, faciles à surprendre, qui croient sans fondement ce qu'ils adoptent sans examen. C'était un saint, mais un saint éclairé. Homme connu par sa naissance: il était allié aux rois d'Aragon. Homme distingué par ses talents: dans lui brillaient à la fois l'habile littérateur, le philosophe solide, le profond théologien, l'orateur éloquent, le casuiste accrédité, le directeur des rois et le conseil des souverains pontifes. Homme de zèle et d'exemple: il combattait les Albigeois, les Juifs, les Maures, et il les convertissait; il instruisait les évêques, et il avait refusé de l'être. Homme de poids, d'autorité, destiné à gouverner l'ordre de Saint-Dominique, dont il devint le disciple, il justifie par sa conduite sage, ferme, édifiante, un choix qui l'honore, et auquel il fait lui-même honneur. Cinq papes consécutifs le chargent de présider aux plus épineuses affaires de la chrétienté, et il les termine avec autant d'intelligence que de succès. Homme de travail, d'érudition: l'Eglise lui doit la première et la plus exacte rédaction des *Constitutions apostoliques.* Homme pénitent, et apôtre de la pénitence: les mêmes mœurs le suivent à la cour et dans la retraite. Dans la retraite, il commande à ses passions; à la cour, il ose condamner les passions des princes; et sa piété sévère, son inflexible constance sont récompensés par des miracles. Homme puissant en œuvres et en paroles, nouvel Elie, nouveau Paul, à la gloire duquel il serait difficile de pouvoir décider s'il avait plus de lumières que de vertus, plus de réputation que de mérite, plus de célébrité pendant sa vie qu'après sa mort.

Qui pourrait se refuser d'adopter ici la réflexion judicieuse que fait, sur la naissance de l'ordre institué par Pierre Nolasque, un ingénieux orateur de notre siècle (161)? *Il semble*, dit cet éloquent panégyriste, *il semble* que le ciel *ait voulu, dans l'établissement* de cet ordre, *ménager la délicatesse de certains génies critiques*, par *le rang*, par *l'habileté*, par *la sagesse*, par *la sainteté de ceux qui président* à ce miraculeux ouvrage..... *Leur témoignage* en faveur d'une apparition est une *autorité respectable*, qui toujours anéantira les censures, les blasphèmes de l'erreur et de l'impiété. Il est sage de croire ce qu'il est impossible de combattre..... D'ailleurs, mes frères, dans ce prodige, rien ne répugne à la raison. L'apparition est possible, le motif est saint, l'objet est utile, l'effet est prompt, l'exécution est publique, le succès est permanent..... L'ordre s'élève..... Encore une fois, essuyez vos larmes, brisez vos fers, chrétiens captifs, qui gémissez sous la puissance du mahométisme. *In lætitia egrediemini.* Mille héros de la charité s'unissent pour votre délivrance, et vont se consacrer à votre rédemption.

D'autres orateurs publieront les travaux de ces hommes charitables, et leur science. Ils les feront contempler dans les places importantes qu'ils occupent; sur différents trônes de l'Eglise, qu'ils remplissent à la cour des rois, qu'ils dirigent; parmi les *maîtres en Israel*, qu'ils instruisent. L'éloge de Pierre Nolasque ne me permet de les suivre que dans le centre du mahométisme, occupés à fléchir des maîtres barbares.... Là je les admirerai chargés des précieuses dépouilles qu'ils enlèvent à l'humanité et qu'ils offrent à la religion, comme autant de conquêtes de leur zèle. L'univers publie leurs triomphes. Ne craignons pas d'ajouter leur éloge à l'éloge de Nolasque. Les enfants sont la couronne de leur père; le père est le modèle, la gloire de ses enfants..... *Corona senum filii filiorum, et gloria patrum filii eorum.* (*Prov.*, XVII, 6.)

Ils ont prononcé le vœu, l'irrévocable vœu, qui fait l'essence de leur ordre. A la face des saints autels, en présence *du Dieu vivant*, chacun d'eux a dit: S'il est nécessaire, pour la rédemption des captifs, de rester en otage sous la puissance des Sarrasins, j'y resterai: *In Surracenorum potestate, in pignus, si necesse fuerit ad redemptionem Christi fidelium, detentus manebo* (162). Fidèles à leur promesse, les disciples

(161) L'abbé Ballet, *Panégyrique de N. D. de la Merci.*

(162) Quatrième vœu des religieux de la Merci.

Digitized by Google

de Nolasque, après Nolasque même, rempliront leur engagement. Que de victimes de cet héroïque vœu l'on pourrait nommer! Un Campany, un Bozet, un Raymond Albert, un Pierre Aimery, un Jean de Grenade, un Othon, un Adulphe, prouveront à l'Eglise édifiée, qu'exposés librement aux ennuis de la captivité, aux horreurs de la mort, leur vie est pour eux un supplice, lorsqu'elle n'est point consacrée à racheter des captifs. Prodigues de leur sang, ils iront, saints rivaux de Nolasque, ils iront chercher dans Maroc, dans Alger, dans Tunis, les tyrans qu'ils ne trouvent pas en Espagne.

Le beau spectacle que présente le jour qui éclaire la naissance de cette société d'hommes dévoués à la délivrance des captifs! On les voit se dérober à leur patrie, briser les liens du sang et de l'amitié, risquer, dans de périlleux voyages, leur sûreté, leur vie; on les voit accourir dans ces réduits lugubres, où languit l'innocence captive, la débarrasser de ses fers, et s'en charger eux-mêmes. Les disciples imitent leur maître; et leur captivité volontaire fait autant leur gloire que la sienne : *Corona senum filii filiorum.* (*Prov.*, XXVII, 6.)

L'abondance de vos bénédictions, ô mon Dieu, sur l'institut de Nolasque, est si sensible, qu'une seule ville, un seul royaume ne suffisent déjà plus au nombre étonnant de ses disciples.

Saint Paul disait que, parmi les premières conquêtes de l'Evangile, on ne trouvait pas beaucoup d'hommes recommandables par leur sagesse : *non multi sapientes* (1 *Cor.*, I, 26); redoutables par leur puissance, *non multi potentes.* (*Ibid.*) Il n'en est pas ainsi de l'ordre dont Pierre Nolasque est l'instituteur. Dès son origine, on compte, parmi les membres qui composent ce vaste corps, des hommes savants, et leur science fait trembler les sectateurs de Mahomet; des hommes puissants, et leur puissance donne à leur charité un nouvel ascendant..... A ces hommes, dont il est le chef, Pierrre Nolasque persuade que ce n'est point assez, pour la perfection de leur ordre, de racheter quelques captifs, sans sortir des terres sujettes aux princes chrétiens : il leur commande de passer chez les nations infidèles, d'y délivrer leurs frères de la servitude, au danger d'y trouver la captivité, des supplices, la mort; et ils y volent. Nolasque appuie ses discours de ses exemples. Après avoir enrichi la religion par l'établissement d'un ordre, dont la rédemption des captifs fixe la destination : *elige tibi viros*, il la venge par un enchaînement de travaux, dont la rédemption des captifs est le fruit : *et vade.*

Ne croirait-on pas que saint Ambroise a prévu les travaux qu'essuie Pierre Nolasque, lorsqu'il s'écriait (lib. II *Offic.*, c. 15.) : Racheter les captifs, arracher des hommes à la fureur de leurs ennemis, enlever des victimes à la mort, rendre des enfants à leurs pères, des pères à leurs enfants, restituer des citoyens à leur patrie, ah! c'est le plus bel ouvrage de la charité, c'est le comble de la bienfaisance? La libéralité évangélique ne peut étendre plus loin ses efforts et ses désirs. *Summa liberalitas est captivos redimere, eripere ex hostium manibus, subtrahere neci homines, reddere parentibus liberos, liberis parentes, cives patriæ restituere.*

Compte, qui voudra, parmi les travaux de Pierre Nolasque, son zèle à seconder la valeur du comte de Montfort contre l'hérésie albigeoise; la fermeté qu'il montre à la célèbre journée de Muret, si fatale aux novateurs, si mémorable pour la France, si glorieuse à l'Eglise; ces prodiges de bravoure, qui l'égalent presque au héros même que la vérité reconnaît pour son vengeur.... A mes yeux, le libérateur des captifs efface le vainqueur de l'hérésie.

Apprécie, qui voudra, les travaux de Pierre Nolasque dans le gouvernement de son ordre; son discernement éclairé dans le choix des sujets; sa prudence réfléchie dans la distribution des emplois; sa vigilance attentive sur la foi, sur les mœurs publiques et particulières; l'activité de son zèle à multiplier les établissements, sans les solliciter; son application à prescrire des lois, sa fermeté à les faire observer; les ressources de son éloquence pour persuader les devoirs et les faire aimer; son industrieuse charité à réclamer des secours pour les autres; son désintéressement qui ne sait pas en profiter pour lui-même; ses soins, ses fatigues, ses courses, pour ménager des protecteurs à sa congrégation naissante, sans se permettre ni les ruses de la politique, ni les bassesses de l'adulation; sa patience, son intrépidité, sa constance à se roidir contre les contradictions toujours renaissantes qu'il éprouve dans l'exercice de son ministère. Le premier général d'un ordre en est, pour ainsi dire, la première victime.

Ce n'est pas sous ce point de vue que Pierre Nolasque me frappe davantage. Admirable dans le gouvernement de son ordre, il me paraît plus digne encore d'arrêter nos regards dans la rédemption des captifs, à laquelle il instruit ses disciples, à laquelle il ne cesse point de se consacrer lui-même.

Il s'y consacre avec un zèle toujours plus ardent, dans les royaumes de Valence, d'Aragon, et toujours il revient vainqueur du mahométisme. Une captivité nombreuse, qui ne doit plus en porter le nom, marche à sa suite, en décore l'appareil, bénit son libérateur, et change pour la religion ses jours de deuil en jours de pompe.... Superbes conquérants de la terre, le spectacle de votre gloire peut-il être comparé avec le spectacle ravissant que Nolasque donne à l'Eglise? A son char de triomphe, comme au vôtre, sont attachés mille et mille captifs. Mais vous leur donnez des fers, et il les brise. Vous comblez leur douleur, et il la fait cesser. Leurs larmes arrosent vos trophées; ils ornent ses trophées par leurs cantiques de joie. Vous les arrachez à leurs climats; il les rend à leur patrie. Vos succès leur sont

Digitized by Google

odieux; sa victoire leur est precieuse. Vous faites leur malheur; il fait leur félicité.

Mais c'est donner des limites trop resserrées aux travaux de Nolasque, mes frères, que de les renfermer dans les seuls royaumes de Valence et d'Aragon. Il est temps de le contempler, lorsqu'il confie ses jours à de fragiles vaisseaux. Je l'aperçois qui défie les vents et les flots sur des mers orageuses, parmi les flottes puissantes des Sarrasins.... Il vole sur les sables brûlants de l'Afrique, s'expose à mille périls, brave mille morts. Dans le sein de la barbarie, au milieu des ténèbres de l'infidélité, il fait briller le flambeau de la foi, il enlève au mahométisme ses sectateurs et ses conquêtes. Que de succès flatteurs couronnent ses travaux, le rendent également utile aux chrétiens et au christianisme! Non-seulement à sa voix, les chaînes tombent, les captifs respirent, mais les disciples même de Mahomet deviennent les disciples de Jésus-Christ. Si d'un côté une succession rapide et constante de rédemptions est le fruit de ses bienfaits, de l'autre, les conversions les plus inespérées sont les fruits de son zèle. Dans l'apostolat de Pierre Nolasque, on ne sait ce qu'on doit exalter le plus, ou les miracles de sa charité, qui rend à la religion ses enfants, ou les miracles de ses prédications, qui lui font des prosélytes.

De l'Afrique revient-il en Europe? L'Europe lui prépare de nouvelles entreprises, lui réserve de nouveaux périls, le destine à de nouveaux triomphes. Aux charitables négociations de Pierre Nolasque est confiée la rançon, souvent sollicitée, toujours refusée, d'un homme vénérable par son caractère, célèbre par ses malheurs; d'un homme, que l'Espagne regrette, que l'Eglise pleure; victime, dont les Maures se sont promis de se dessaisir, d'autant plus difficilement, qu'ils en connaissaient mieux le prix.

Cette victime illustre, dont la détention intéresse le roi, le clergé, la noblesse, les magistrats, le peuple, c'est l'archevêque de Valence. Le mérite seul avait élevé ce pontife aux honneurs de l'Eglise. Dans les fonctions laborieuses de l'épiscopat, il s'était fait chérir de Dieu et des hommes; il avait joui de cette considération honorable qui attire la confiance; de cette réputation universelle qui commande le respect. Hélas! faut-il ne relever sa gloire que pour rappeler ses disgrâces! Au milieu des troubles, dont avait été agitée son Eglise, les yeux de ce tendre, de cet intrépide pasteur avaient suivi la plus considérable portion de son troupeau, entraînée par les Maures vainqueurs dans une funeste servitude.... Surpris dans l'exercice de son zèle, il avait été lui-même inhumainement arraché de l'autel, chargé de fers, amené dans les terres infidèles; et partageait depuis longtemps, avec son cher et malheureux peuple, les amertumes de la captivité.... Un pontife de Jésus Christ abandonné aux disciples de Mahomet! Vous frémissez autant, religion sainte, de ce triste événement, que l'erreur s'en applaudit.... L'Espagne, l'Europe entière souffrent avec indignation un si sanglant outrage et se hâtent d'en effacer l'opprobre. Une noble émulation épuise tous les moyens de travailler efficacement à la délivrance d'une tête si respectable. Il tarde au monde chrétien de réparer, de venger l'honneur du sacerdoce et de rendre à son Eglise le prélat le plus digne de la gouverner.

Il ne pouvait être donné qu'à Pierre Nolasque de conduire avec autant de sagesse, que de dignité, cette importante, mais délicate opération.... Il en est chargé, il s'en acquitte. Au nom du roi, au nom de toute l'Eglise, Nolasque se transporte à la cour d'un prince cruel, mais politique, orgueilleux, mais intéressé.... Superbe tyran des chrétiens, lui dit-il, jusqu'à quand braverez-vous la puissance d'un monarque, dont les victoires vous ont été si fatales? Le roi d'Aragon vous redemande, par ma bouche, un pontife qu'il honore et que vous persécutez. Remplissez ses intentions, ou craignez sa vengeance. Un archevêque de Valence n'est point fait pour être votre esclave. Vendez sa liberté, si vous l'osez; mais pensez que l'Espagne n'a plus dans vous un maître et que vous pouvez devenir son captif.... Ouvrez vos prisons. Allons y chercher celui que je réclame. Balancez; je pars, et bientôt vous payerez un refus qui offense un roi, dont le seul nom doit vous imprimer la terreur.

Est-ce Nolasque qui parle? Est-ce l'ombre de Samuel qui épouvante Saül? Le prince infidèle n'est plus à lui-même. Il croit, dans un seul homme, apercevoir toute l'Espagne. Il croit que la foudre, prête à le frapper, va répandre dans ses Etats mal assurés le ravage, la mort. Saisi de crainte, il laisse échapper sa proie....

Qu'on se retrace le souvenir de ce jour fortuné où l'arche du Seigneur, tombée entre les mains des Philistins et longtemps captive dans le temple de Dagon, fut enfin enlevée aux adorateurs des idoles, restituée au peuple de Dieu, conduite au milieu des acclamations, des transports d'allégresse, dans Cariathiarim et reçue avec respect comme un monument sacré, comme un infaillible gage de la félicité publique. C'est l'image fidèle du touchant spectacle que donne, à son retour dans son diocèse, le saint archevêque de Valence. Sous les drapeaux de Pierre Nolasque, ce pontife heureusement délivré entre en triomphe dans sa métropole. Des cris de victoire signalent son passage. Les prêtres, les lévites, portent avec une vénération profonde jusque sur l'autel ce dépôt auguste de la foi, rendu à leur tendresse. A son aspect, coulent des larmes de joie, faibles indices des vifs sentiments qu'inspire le désir de le revoir. Entre le pontife et Nolasque se partagent les marques sensibles de la satisfaction générale. L'un recueille les hommages du dévouement, l'autre reçoit l'encens, les louanges. A tous deux sont prodigués, avec un saint enthousiasme, les mêmes empressements,

Digitized by Google

le même amour. Tous les cœurs semblent se disputer l'avantage de donner au pontife racheté plus de preuves de leur zèle, et à son libérateur plus de preuves de leur reconnaissance.

Quelle reconnaissance, en effet, ne mérite pas un saint, dont les travaux, toujours avantageux à la foi, réparent ses pertes, ferment ses plaies, lui rapportent les dépouilles de ses ennemis confondus, ravissent à leur fureur, non pas quelques conquêtes vulgaires, mais *les colonnes* même *de l'Eglise?* Un saint, qui, après avoir vengé la religion par un enchaînement de travaux, dont la rédemption des captifs est le fruit, *vade*, fait encore triompher la religion par des traits uniques de gloire, dont la rédemption des captifs éternise l'éclat : *libera fratres tuos.*

Louons ces hommes de sagesse et de puissance, ces hommes de charité et de miséricorde, dont les œuvres pieuses ne finiront qu'avec les siècles. L'esprit qu'ils ont laissé à leur postérité ne disparaîtra pas avec eux. Les enfants de leurs enfants seront un peuple saint. Leur race, ainsi que leur gloire, ne périra point. (*Eccli.*, XLIV, 1 et seq.) Ce sont les paroles de Salomon que je cite, Messieurs; mais n'est-ce pas le portrait de Nolasque, n'est-ce pas l'éloge de ses disciples que j'achève? Entre les hommes sages, puissants, charitables, dont l'esprit se perpétue dans une postérité fidèle, je doute qu'il en soit beaucoup dont la gloire puisse balancer la gloire de Pierre Nolasque. A peine avait-il été placé à la tête de son ordre, qu'il avait souhaité d'en quitter le gouvernement. La place la plus conforme à son mérite fut toujours la plus onéreuse à sa modestie. Combien de fois ne fit-il point parler ses larmes, afin de toucher le cœur de ses enfants, et d'obtenir de leur indulgence le droit de leur obéir, après avoir dû à leur respect le privilége de leur commander? Que ne peut-il, dans les emplois les plus vils, faire oublier qu'il est le père d'un grand ordre! Cédez, ô mes enfants, leur dit-il, cédez à mes justes instances. Mes forces épuisées ne me permettent plus ni de présider à vos travaux, ni de me consacrer à la rédemption des captifs dans les terres barbares. C'est à vous de remplir désormais mon ministère et le vôtre. Je vous laisse l'honneur d'aller attaquer le mahométisme; et je borne mes soins à solliciter humblement en votre faveur la constante protection du ciel, pour combattre les ennemis de la foi et les vaincre.

La terre et le ciel entendent les vœux de Nolasque, et les remplissent. Nolasque cesse d'agir. Ses disciples agissent pour lui; et par eux il ne cesse pas de triompher. Elevé sur ses propres débris, son ordre prend un nouvel accroissement de ses pertes même. Ses premiers martyrs sont sa première richesse. Sous le glaive de la persécution, tombent les Soto, les Sérapion, les Darmangole; et de leurs cendres sort un peuple nombreux de rédempteurs. Sur un fleuve de sang l'ordre de Nolasque est porté jusqu'aux climats les plus reculés de la terre. Nolasque mourra; et les siècles qui suivront son siècle conserveront son esprit et son gouvernement. Pierre de Bas imitera la sagesse, la charité de Pierre Nolasque, dont il s'est fait un devoir d'étudier l'esprit, les sentiments. Il sera le propagateur de l'ordre, comme Nolasque en est l'instituteur. Bernard de Saint-Romain établira dans l'ordre de Nolasque l'uniformité des observances religieuses; il rédigera le corps de ses constitutions. Par le zèle de Pierre Aimery, s'introduira dans l'ordre de Nolasque une utile séparation entre les guerriers intrépides, destinés à combattre pour les captifs, et les ministres charitables, destinés à les racheter. Sous la protection de Clément V, Arnauld Rossignol ramènera l'esprit des anciennes constitutions; il conduira l'ordre de Nolasque avec autant de ferveur que de fermeté. Raymond Albert, soutenu par Jean XXII, opérera dans l'ordre de Nolasque des changements heureux, qui lui concilieront l'estime publique. Nouveau Nolasque, François de Torre exercera sur l'ordre une supériorité éclatante, qui portera son nom et sa réputation jusque dans l'Amérique. L'île Majorque, la Sardaigne, les côtes de Barbarie, toute l'Afrique, posséderont les disciples de Pierre Nolasque, et admireront leur charité. La France, l'Italie, la Sicile, leur offriront divers asiles, et souhaiteront de les voir se multiplier. Lorsque les Espagnols porteront dans le Pérou la terreur de leurs armes, les disciples de Pierre Nolasque y porteront le flambeau de l'Evangile. Les premiers y soumettront des sujets; les seconds y formeront des chrétiens. Jusque dans le Brésil, leur charité trouvera des bienfaits à répandre, des esclaves à délivrer, des exemples à donner.

Nolasque ne recueillera que dans le ciel ces abondants fruits de son ordre; mais les travaux de son ordre, dont il est témoin sur la terre, ne lui présagent-ils pas tout ce qu'il peut espérer? Quand sous ses yeux se forme un Pierre Pascal, un Raymond Nonnat, que ne doit-il pas se promettre? Pierre Pascal, Raymond Nonnat, tous deux disciples de Nolasque, consacrent également, quoique par des voies différentes, leurs noms et leurs triomphes à l'immortalité.

Issu d'une famille renommée par son zèle contre les Maures, Pierre Pascal doit la vie à Nolasque; ses premiers pas sont un vol rapide vers le martyre. Raymond Nonnat allié aux illustres maisons de Foix et de Cordonne, prend la vie dans le sein même de la mort. Son berceau est un cadavre. Le premier rival des Thomas d'Aquin, des Bonaventure, dans le même temps, dans la même université, se distingue par la même science. Le second n'a pour maître dans la science des saints, comme Bernard, que les hêtres et les chênes. Il trouve l'érudition dans les forêts. Pierre Pascal sacrifie dans l'ordre de Nolasque les solides espérances, que lui donne un grand prince, son élève, son ami. Raymond Nonnat sacrifie, dans le

Digitized by Google

même ordre, les justes prétentions que lui donne, à la cour d'Aragon, l'éclat de sa naissance. Pierre Nolasque meurt entre les bras de l'un : il vit, il se plaît à vivre dans la société de l'autre. Pascal, évêque titulaire de Grenade, suffragant de Tolède, évêque de Jaen, fondateur de son ordre en Portugal, admiré à Rome par Nicolas IV, panégyriste de la religion contre le mahométisme, fait voir à Nolasque l'exemple édifiant d'un captif, arbitre de la liberté, et qui la refuse. Successeur de Nolasque, dans le difficile emploi de rédempteur, Nonnat fait retentir de ses succès l'Espagne, la Barbarie; captif volontaire, et dans sa captivité, consolateur des affligés, apôtre des infidèles, cent fois martyr. Sa bouche, condamnée au silence par un supplice nouveau et raffiné, par un miracle nouveau, unique, parle, toute muette qu'elle est, honore ses souffrances, confond le mahométisme, venge la religion de Jésus-Christ. Le premier reçoit à l'autel la récompense de son zèle; il meurt martyr, il a mérité de l'être; et son martyre est suivi de mille prodiges, que l'incrédulité même avoue. Le second, pour récompense de ses travaux, est décoré de la pourpre romaine. Il regrette, en mourant, d'avoir échappé à la rage des infidèles; et, plusieurs siècles après sa mort, sa sainteté est attestée par le concile de Constance dont l'univers révère les oracles.

Heureux le maître, auquel vous accordez, ô mon Dieu, de pareils disciples! Heureux l'ordre dont la gloire s'élève sous de si favorables auspices, et qui, en s'éloignant de sa première origine, ne s'éloigne jamais de ses premiers modèles!

Mais pourquoi m'arrêter aux disciples de Nolasque, à son ordre, lorsque par des traits uniques de puissance, de gloire, Nolasque lui-même doit fixer nos regards et nos éloges? Oui, mes frères, Dieu communique à saint Pierre Nolasque, en faveur des captifs, une puissance, une gloire, dont l'éclat a souvent frappé les infidèles même, et qui toujours ont été pour les chrétiens, dans les fers, l'instrument salutaire de leur délivrance.

Permis à vous, incrédules, de révoquer en doute quelques faits obscurs, qu'un voile mystérieux dérobe à la pénétration des hommes : sur les traces de saint Pierre Nolasque, vous ne rencontrerez qu'un tissu de prodige lumineux, marqués au sceau de la vérité. Il exerce un empire absolu sur toute la nature. Les êtres inanimés deviennent sensibles à sa voix. Au gré de ses désirs, s'apaisent les flots de la mer; les démons frémissants disparaissent, rentrent dans l'abîme des ténèbres. On dirait que Dieu a voulu accorder à Pierre Nolasque, en faveur des chrétiens captifs, des merveilles aussi surprenantes, qu'il en accordait aux apôtres en faveur de la religion persécutée. Et quels sont les théâtres de ces merveilles? L'Espagne, l'Aragon, la France, toute l'Europe, l'Afrique même. Quels en sont les témoins? Des rois, trop judicieux, trop éclairés pour se laisser surprendre. La cour, également difficile à tromper et à convaincre. Des barbares, des infidèles, les Maures, toujours ingénieux, toujours intéressés à disputer à la vérité ses avantages.

Prophète inspiré de Dieu, Nolasque lit dans le livre obscur des destinées futures, et c'est en présence des Maures même dont il prédit la prochaine destruction. Retranchés dans Valence, comme dans une autre Jéricho, ils osaient du haut de ce rempart, qu'ils croyaient impénétrable, insulter aux forces de toute l'Espagne.... « Peuple impie, s'écrie Nolasque, tu te flattes en vain qu'il est un boulevard inaccessible à la puissance des princes catholiques. Bientôt tomberont et tes murs superbes, et ton aveugle sécurité. *Encore quarante jours, et Ninive sera renversée*, disait Jonas (*Jon.*, III, 4) : et moi, au nom du Dieu de vérité je te déclare qu'en moins de temps encore, Valence, le centre de ton empire, le trône de ton orgueil, Valence sera le terme fatal de tes succès et le tombeau de tes défenseurs. » Nolasque parle, l'impiété l'écoute et frémit. L'Espagne l'entend, et justifie ses oracles. Déjà la foudre gronde, elle éclate. Une armée formidable paraît, s'empare des dehors de la place. La ville est investie. Tout est forcé. Valence est prise. Les chrétiens qui gémissaient dans les fers sont délivrés, et la religion triomphe. Victoire importante! victoire décisive! Nolasque en est le premier auteur; il en reçoit toute la gloire. Toutes les bouches le nomment le Josué des chrétiens, leur libérateur. Et qui pourrait refuser de rendre hommage à des miracles, dont deux peuples rivaux sont témoins, l'un pour sa honte, l'autre pour son bonheur? Mais dans les miracles de Pierre Nolasque, il est un point essentiel, qui les rend croyables, et en quelque sorte nécessaires; c'est le triomphe de la religion dans l'humiliation des Maures, dans la rédemption des captifs.

Ici, Nolasque promet à don Sanche d'Aragon, que, supérieur au vain éclat qui l'environne, il renoncera saintement au trône de ses pères; que, loin de la cour, il cherchera dans le silence de la retraite un asile assuré contre les illusions du monde. Est-ce la gloire de son ordre que Nolasque considère? Non, non : l'objet qui l'intéresse, c'est le triomphe de la religion dans le cœur de ce prince sur le charme impérieux du monde; c'est la liberté des chrétiens captifs, auxquels il ménage un si puissant libérateur.

Là, Nolasque, en présence de la cour, du roi même, prend pour devise ces paroles prophétiques : *Vincula me manent* (*Act.*, XX, 23.) Les chaînes seront mon partage. Paroles qui pronostiquent le sort que lui réservent les Maures en Espagne, les Sarrasins en Afrique. La fin de cette prédiction? C'est le triomphe de la foi, que Nolasque envisage dans ses humiliations; c'est la liberté des chrétiens captifs, qu'il envisage dans sa propre captivité.

Enfin Nolasque, au milieu de ses disciples assemblés, annonce le moment qui doit

Digitized by Google

terminer ses combats et sa vie. Il profite de l'intervalle qui lui reste pour les exhorter à ne jamais oublier les captifs : *Mementote vinctorum.* (*Hebr.*, XIII, 3.) Quel feu dans ses paroles ! Elles sont prononcées d'une voix mourante ; mais qu'elle est vive la peinture qu'il trace à leurs cœurs, des obligations qu'ils ont contractées en faveur des captifs ! Dieu, leur dit-il, m'a suscité pour leur délivrance : *Redemptionem misit populo suo* (*Psal.* CX, 8.) Ah ! si peu fidèle à ma vocation, je n'ai rempli qu'imparfaitement cet important ministère, ô vous chargés de marcher dans la même route, achevez un ouvrage si digne de votre zèle, si digne de la religion. Heureux ! si j'emporte dans le tombeau l'espérance flatteuse que vous serez toujours ce que vous devez être. Il dit, et il meurt.

Nolasque meurt. Peuples, empressez-vous à lui décerner les honneurs que méritent les services qu'il a rendus à la religion, à vous-mêmes. Sur le monument qui renferme ses cendres, gravez en caractères ineffaçables tous les titres que lui consacre votre amour. Non, mes frères, le tombeau de Pierre Nolasque ne sera pas orné de ces inscriptions pompeuses que la vanité prodigue à la vanité. Les larmes de ses enfants, les chaînes des captifs, les regrets des rois d'Aragon et de Castille, le respect des infidèles même : voilà les voix éloquentes chargées de son apothéose, les seules voix capables de rendre sa gloire immortelle. Nolasque meurt ; et, dès le quatorzième siècle, les peuples réclament sa médiation, ressentent ses bienfaits. Dirai-je que, sous Benoît XII, les restes inanimés de Pierre Nolasque sont exposés à la vénération publique, et reçoivent les honneurs d'un culte anticipé ? Ce culte est autorisé avec éclat par Urbain VIII. L'Europe, l'Afrique célèbrent avec une égale magnificence le triomphe de Pierre Nolasque solennellement inscrit par l'Eglise dans les fastes des saints. Jusque dans l'Amérique, des bouches éloquentes prononcent son éloge. Cet éloge prononcé avec succès dans la capitale du Pérou est lu avec admiration par les savants d'Italie, de Flandre ; il est cité par des critiques judicieux (163) comme un monument authentique, qui atteste la gloire universelle de Pierre Nolasque et l'immense étendue de son ordre dans les quatre parties du monde. Quand on ajouterait à ces traits brillants le singulier respect, le zèle éclatant qu'ont montrés pour saint Pierre Nolasque, Alexandre VII, Clément X, Philippe II, roi d'Espagne, Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France, tous les princes catholiques, depuis Charles-Quint jusqu'à Louis le Grand, ce serait confirmer par de nouvelles preuves la même vérité, qu'un saint si utile aux hommes pendant sa vie, devait conserver après sa mort, un droit toujours égal sur leur vénération, sur leur reconnaissance. Et fut-il jamais un saint plus digne de nos hommages que celui dont tous les jours furent consacrés à la rédemption des captifs ; qui fut leur bienfaiteur aux dépens de sa fortune, leur protecteur aux dépens de sa réputation, leur libérateur aux dépens de sa liberté ; qui, dans la rédemption des captifs, enrichit, vengea, fit triompher la religion ? *Elige tibi viros, et vade, et libera fratres tuos.*

Puisse la charité envers les captifs ne jamais se refroidir ! Les mêmes besoins demandent toujours les mêmes secours. Il est encore des captifs ; il est encore des rédempteurs. L'ordre de saint Pierre Nolasque ne cesse point de remplir sa destination. C'est à vous, mes frères, de soutenir son zèle, par vos libéralités. Les disciples de Pierre Nolasque vous rendent souvent les spectateurs édifiés des victoires qu'ils ont remportées sur les infidèles. Vous comptez leurs conquêtes : vous devriez en partager le mérite. A l'aspect des chaînes dont ce temple est dépositaire, pouvez-vous dire : Voilà les fruits utiles de notre charité, comme ils peuvent dire : voilà les précieux effets de nos sueurs, de nos courses, de nos souffrances ? La gloire de traverser les mers pour racheter les captifs, leur est réservée. Celle de concourir à faciliter leurs entreprises vous appartient. Ils porteront en Asie, en Afrique les charités de l'Europe, vous recueillerez en Europe les fruits de leurs travaux en Afrique, en Asie. Vous partagerez avec eux le mérite de faire des heureux. Leur gloire sera votre gloire dans le temps, leur récompense sera votre récompense dans l'éternité.

PANÉGYRIQUE XXVII.

SAINT ANDRÉ AVELIN, RELIGIEUX DE LA CONGRÉGATION DES CLERCS RÉGULIERS, THÉATINS.

Prononcé le 10 *novembre* 1743, *dans l'église des Pères Théatins.*

Ascensiones in corde suo disposuit. (*Psal.* LXXXIII, 6.)
Il a disposé son cœur à s'élever par degrés à la perfec-

Le cœur de l'homme est le centre des passions. C'est un fort où se retranchent tous les vices. La noblesse de ses sentiments n'est pas toujours un obstacle à la perversité de ses inclinations. Le moment, auquel commencent d'éclore ses premiers désirs, est souvent l'époque fatale à laquelle doivent se fixer ses premiers égarements. Un cœur sans faiblesses ressemble à ces phénomènes étonnants que rarement on voit paraître sur la scène du monde. Je croirais ne pouvoir rien ajouter à l'éloge d'un héros chrétien, dont il serait vrai de dire : son cœur fut toujours fidèle. L'étude constante de la vertu fut son unique étude. Mille périls évités, mille victoires remportées sur les ennemis de son innocence, ont été comme autant d'heureux degrés, par lesquels il s'est élevé jusqu'à la divinité. *Ascensiones in corde suo disposuit.*

(163) Bollandus, Baillet.

Digitized by Google

C'est le témoignage éclatant que l'Eglise rend à l'humble religieux, au saint apôtre, dont l'Eglise célèbre aujourd'hui le triomphe. Destiné par le ciel à devenir, dans le XVI^e^ siècle, le défenseur de la foi, la gloire du sacerdoce, le modèle des directeurs, l'ange tutélaire de l'Italie; digne disciple de saint Gaétan, André Avelin n'a pas moins été un homme de sainteté qu'un homme de prodiges. Par le difficile vœu de faire chaque jour de nouveaux progrès dans les voies de la vertu, de la perfection, il a renfermé dans son cœur tous les sentiments capables d'attirer sur lui les grâces et les récompenses de son Dieu: *Ascensiones in corde suo disposuit.*

Ce vœu singulier, unique, incomparable, fut dans lui le principe de son mérite; il sera la matière de son éloge. Les vertus, qui l'y préparent, sont, si j'ose le dire, l'essai de sa sainteté. Les vertus qui concourent à le remplir, en sont la consommation. La ferveur avec laquelle Avelin se dispose à ce qu'il médite de promettre: *disposuit*: premier point. La fidélité avec laquelle Avelin s'efforce d'exécuter ce qu'il a promis: *Ascensiones in corde suo*: second point. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un vœu, dans les principes de la religion, est une promesse solennelle faite au Seigneur: *Votum vovit Deo.* (*Psal.* CXXXI, 2.) Elle ne peut être violée, cette promesse, sans rendre prévaricateur celui qui la viole. Un vœu demande donc dans le chrétien qui s'y soumet une ferveur que la réflexion inspire, qu'anime le courage, que le repentir ne suive jamais. Former les liens d'un engagement irrévocable, sans avoir reconnu, dans son cœur, les dispositions nécessaires pour en remplir toute l'étendue, c'est être téméraire; c'est s'exposer volontairement au péril de devenir parjure.

Entre tous les vœux, il n'en est point de plus difficile, de plus héroïque, de plus parfait que celui par lequel saint André Avelin s'oblige, à la face des saints autels, de faire tous les jours de nouveaux progrès dans les voies de la vertu: *Arduum quotidie in virtutibus proficiendi votum.* (*Oratio sancti Andreæ Avel.*, in *Brev. Rom.*) Avant que d'assujettir sa liberté à de si rigoureuses lois, il devait donc s'y disposer par l'exercice non interrompu de tous les genres de sainteté. Ah! il devait en quelque sorte remplir son vœu avant que de le prononcer.

Qu'on observe la trace de ses pas, depuis sa plus tendre jeunesse jusqu'au jour de son engagement solennel, on trouvera qu'il s'y prépare par d'utiles épreuves, par de pénibles travaux, par de généreux sacrifices. Voilà l'essai de sa sainteté. Voilà le mérite de sa ferveur: *disposuit.*

Il est des saints dont les vertus tardives n'ont commencé de briller avec éclat qu'après une longue éclipse. Entraînés par la fougue d'une jeunesse impétueuse, ils ont suivi la pente de leurs désirs avant que d'écouter l'austère voix de la vertu. Tels les David, les Augustin, les Norbert. C'est au monde qu'ils ont accordé les premières affections de leur cœur. Ils n'ont marché dans les voies sûres de la piété par réflexion, qu'après s'être livrés à l'illusion par faiblesse.

Avelin ne réserve pas pour le Seigneur une victime, flétrie par les profanes hommages, qu'elle rendit longtemps au monde et à ses charmes. Maître de son cœur dans un âge, où d'autres soupçonnent à peine qu'ils en ont un, il en consacre les prémices à la religion. Dans lui, la sagesse prévient la raison, la raison prévient le nombre des années. Le devoir règle ses premières inclinations. Les sentiers des pécheurs furent toujours pour lui des sentiers inconnus. Supérieur aux faiblesses de la nature, il ne démêle pas plutôt un rayon de la grâce, qu'il en goûte les doux attraits. Il aime Dieu presque avant que de savoir les puissants motifs qui déterminent à l'aimer. Sa jeunesse est moins un heureux présage qu'un continuel exercice de la vertu.

Respectables auteurs de ses jours, vous offrez à ses regards des chrétiens irréprébensibles devant Dieu et devant les hommes. Sur vous, la prière, l'aumône fixent l'attention de Castronovo, de Naples, de toute l'Italie. Avelin vous imitera. Ce que des exemples édifiants commencent, une heureuse éducation l'achève. Sous les auspices d'un oncle, l'ornement du sacerdoce, le temple devient sa retraite, la prière son occupation, l'étude son délassement. A peine Avelin est homme, il est chrétien, il est saint. Il sera saint et savant.

Esprit vif, sublime, pénétrant, il paraît dans la carrière des sciences, ses succès l'annoncent; mais il ne sait que se défier et de ses succès et de ses lumières. Il étonne par la sublimité de son génie. Il édifie par la modestie de ses sentiments. Cœur noble, généreux, il est détaché des frivoles objets que lui présente le monde. Des objets plus essentiels le touchent: Dieu, la religion, l'éternité.

La fuite des occasions est un mérite dans tous les hommes: dans la jeunesse, elle est un prodige. Ce prodige va nous frapper dans Avelin. Que d'artifices, en effet, n'invente pas l'enfer pour enchaîner un cœur qu'il voit échapper à ses efforts! Avelin ne possède que trop ces avantages dangereux qui plaisent au monde et qui souvent deviennent le triste écueil de l'innocence. Agrément de l'esprit, délicatesse de sentiments, grâces naturelles, douceur de caractère, commerce liant, imagination vive, cet air noble, majestueux, qui semble avertir les passions et qui ne réussit que trop à les inspirer aux autres...

Denisi, école des sciences, séjour de la politique, théâtre de la volupté; Denisi, où règne l'opulence, où domine la liberté, où le plaisir semble avoir son empire: c'est dans cette ville licencieuse que la Providence conduit Avelin. Là vole au-devant de soi

Digitized by Google

cœur une de ces tentations délicates à laquelle difficilement on résiste. Une nouvelle Dalila, qui joint au funeste talent de plaire l'art périlleux de séduire et la malheureuse passion d'aimer, observe les démarches d'Avelin, suit ses pas, essaye de le voir, de lui parler, et se promet de faire passer dans son âme sensible les coupables feux dont elle brûle... A l'attrait de la volupté elle ajoute l'appât de l'intérêt. Des ressources furtives sont employées pour ne pas alarmer une vertu dont elle redoute les regards atterrants. Elle ose... Mais la pudeur ose plus que le libertinage... Ferme, inébranlable, Avelin déclare que si ses yeux ont pu faire naître le crime, ces mêmes yeux réussiront à le confondre. Un regard d'indignation qu'il lance est un foudre qui terrasse la subornation et un avertissement salutaire qui ne laisse à la passion désespérée que la honte de l'entreprise, les remords de la conscience et la crainte de la punition. Un cœur qu'embrase l'amour de Dieu n'est pas facile à séduire. Plus il essuie d'épreuves plus il acquiert de mérite Les saints se forment au milieu des périls.

D'autres périls attendent Avelin. Celui que n'a pu vaincre la tentation des plaisirs peut-être va-t-il céder à l'esprit de curiosité une victoire plus fatale encore à sa piété, à sa religion. Je ne sais quel ange de ténèbres dirige les pas d'Avelin dans un lieu où des livres (dirai-je heureusement multipliés,) arrêtent ses regards, sollicitent son attention, flattent l'ambition qu'il a de s'instruire, et fournissent à ses talents autant de maîtres qu'il trouve d'auteurs qui vivent encore dans leurs ouvrages. Dans cette riche collection, que de monuments précieux de l'antiquité méritent son respect, lui montrent la lumière, la sagesse, la vérité, la vertu et le bonheur! Mais dans cette même collection, que de productions scandaleuses cachent le venin sous les fleurs! Ici, paraît l'esprit philosophique avec ses opinions hardies, avec ses systèmes captieux, avec ces lueurs éblouissantes, qui n'ont de la raison que le langage, sans en avoir les caractères. Là, tiennent un rang distingué, ces miracles du génie, applaudis sur un théâtre profane, et dont les mœurs rougissent souvent d'entendre le nom qui ne peut entraîner que leur décadence. D'un côté, sont placées ces fictions ingénieuses, mais perfides, qui doivent aux grâces du style le mérite qu'elles ont de plaire et à la dépravation du cœur humain le secret qu'elles ont d'intéresser. D'un autre côté, se rencontrent ces écrits furtifs que l'erreur sème avec adresse pour colorer ses illusions, accréditer ses dogmes et préparer dans des âmes faibles le naufrage de la foi... Ailleurs, se font remarquer ces orgueilleux enfants de l'irréligion, qui, fondés sur des doutes; ne produisent que des fantômes ou des blasphèmes et semblent n'être destinés qu'à former une race d'incrédules.

Dans ce mélange de livres utiles et pernicieux, tout attire un homme curieux, que possède le goût des sciences... Avelin, que d'écueils il vous faut éviter pour ne point vous prêter à la séduction que peut amener un regard indiscret, que peut achever une lecture flatteuse! Ce regard indiscret, Avelin ne se le permettra pas. Il s'interdira cette lecture flatteuse... Dans une perspective éloignée, il a cru découvrir le danger. L'idée seule l'a fait frémir. Sa vertu alarmée s'est refusée au désir de s'instruire pour ne pas s'exposer à l'occasion de se perdre. Avelin a marché sur les bords du précipice; mais il ne s'est point arrêté. Il a fui; et dans une même victoire il a remporté deux victoires, l'une sur son esprit, l'autre sur son cœur. C'est dans les épreuves les plus délicates que se consomment les plus héroïques vertus.

Avelin ne peut-il pas dire avec le Prophète-Roi? Seigneur, vous m'avez éprouvé et vous m'avez connu : *Domine, probasti me, et cognovisti me* (*Psal.* CXXXVIII, 1.)

Oui, grand Dieu, vous l'avez éprouvé par des combats plus difficiles encore à soutenir que ceux dont il est sorti vainqueur: *probasti*. Vous l'avez éprouvé par la plus subtile des tentations, la tentation de l'amour-propre... Sur les différents théâtres où le conduit la Providence, les talents d'Avelin percent avec un égal éclat. Dans les académies de la littérature, c'est un orateur sublime, aux succès duquel applaudissent les arbitres même de l'éloquence. Dans l'étude épineuse des lois, c'est un génie lumineux, qui, à travers le chaos de la jurisprudence, se fraye la route la plus brillante, étonne les juges les plus consommés, fixe leur admiration, commande à leurs suffrages. Lorsqu'il sonde les augustes profondeurs de la religion, il écarte d'une main légère les ronces qui paraissent devoir retarder sa marche rapide. Pour lui, la science obscure de la théologie cesse d'avoir des ténèbres. Il en discute les principes sans sécheresse; il en simplifie les raisonnements sans en affaiblir la force. La religion elle-même semble, par la voix d'Avelin, expliquer ses mystères, développer ses dogmes, défendre ses préceptes, justifier ses maximes, constater sa divinité... Les actions publiques, où paraît ce nouvel apologiste du christianisme, le couvrent d'une gloire universelle qui porte son nom dans toutes les villes d'Italie. Qu'il est difficile que la vanité ne se fasse pas entendre au milieu de ce murmure d'applaudissements flatteurs! Est-il un homme insensible à ses succès? Oui, mes frères, c'est Avelin. Incapable de nourrir dans son cœur les sentiments d'orgueil que peut faire naître l'idée de sa réputation, il en étouffe jusqu'au germe. Toujours fidèle à rapporter au Père des lumières les hommages que lui méritent ses talents, il ne triomphe de ses rivaux par son érudition que pour triompher de lui-même par son humilité. Plus Dieu se plaît à ménager des épreuves à la vertu d'Avelin, plus la vertu d'Avelin se fait connaître, se soutient, s'épure, se perfectionne, se con-

Digitized by Google

somme. *Domine, provasti me. et cognovisti me.*

Ainsi, parmi les épreuves critiques dont Avelin est assailli, soit que les plaisirs l'appellent, soit que la curiosité l'invite, soit que l'amour-propre essaye de le surprendre; ainsi, toujours maître de son cœur, Avelin se dispose au redoutable vœu que projette sa ferveur. Chaque vertu qu'il pratique est un degré qui l'élève à l'héroïsme que demande une action si généreuse : *disposuit.* On peut promettre des miracles de sainteté, quand on est capable d'en opérer. Mais avant que de s'engager dans cette importante promesse, Avelin doit s'y préparer encore. A d'utiles épreuves vont succéder de pénibles travaux. Un cœur tel que celui d'Avelin doit faire face à toutes les situations.

Dans un de ces tableaux frappants que David trace de la Divinité et de ses attributs, il la représente attentive à veiller sur les intérêts de la vérité : *Custodit veritatem.* (*Psal.* CXLV, 7.) Appliquée à rendre la justice, et à venger les droits de l'innocence : *Facit judicium.* (*Ibid.*) Occupée à distribuer une nourriture salutaire, assortie aux divers besoins des peuples : *Dat escam esurientibus.* (*Ibid.*) Soigneuse de briser les liens de ceux qui languissent dans les horreurs de la captivité : *Solvit compeditos.* (*Ibid.*, 8.) Ingénieuse à porter la lumière dans le sein même de l'aveuglement : *Illuminat cæcos.* (*Ibid.*, 7.) Empressée à relever ceux qu'une chute profonde a précipités dans un abîme de malheurs : *Erigit elisos.* (*Ibid.*) Pénétrée d'un sentiment de tendresse pour les âmes fidèles, qui marchent dans les sentiers de la vertu : *Diligit justos.* (*Ibid.*) Armée d'un foudre vengeur contre les pécheurs impénitents, déterminée à dissiper leurs projets iniques, et à confondre leur présomptueuse, leur criminelle sécurité : *Vias peccatorum disperdet.* (*Ibid.*, 9.)

Il n'est aucun de ces traits dont l'application ne convienne à saint André Avelin. O vous, qui peut-être ignorez les détails intéressants du laborieux ministère qu'il exerce, écoutez, et vous déciderez si son portrait n'est point susceptible de toutes les couleurs sous lesquelles je l'annonce.

Avelin n'était encore que l'espérance du sacerdoce, et il était déjà le défenseur de la vérité : *Custodit veritatem.* Tandis que, lévite fervent, il se distinguait dans le sanctuaire par l'éclat de sa piété; orateur disert, il captivait les suffrages du barreau par les charmes de son éloquence. Les causes les plus intéressantes lui sont confiées. Entre ces causes, il en est une qu'il semble se faire un honneur, un plaisir de soutenir avec cet ascendant qui fixe les juges, et les amène à l'unité d'opinions... C'est l'innocence accusée par la calomnie, qu'il est chargé de venger. Celui qu'on accuse est l'ami d'Avelin. Quels moyens victorieux emploiera-t-il pour éclairer les arbitres de la justice sur un mystère d'iniquité difficile à dévoiler? Il établira les droits contestés avec ce zèle ferme qu'inspire la vérité. Il attaquera la calomnie avec cette éloquence mâle qui caractérise le génie. Il profite de cette réputation brillante que donne la supériorité des talents. Il..... Dans la chaleur du discours, la réflexion ne pèse pas toujours la force des preuves. Sous un point de vue, trop favorable peut-être, Avelin saisit les droits d'un homme que l'amitié rend cher à son cœur. Une parole officieuse échappe à la vivacité qui l'entraîne. Parole fatale, source éternelle pour lui de larmes et de remords! La cause est jugée. Avelin triomphe. Mais, hélas! que sa victoire est onéreuse à lui-même! Qu'il se reproche sévèrement, dans l'amertume de son âme, un éloge inconsidéré, que ne peut avouer sa conscience! Il a pu surprendre la religion des juges. Cruelle idée qui l'agite, le trouble! Cette importune idée le suivra tous les jours de sa vie; et tous les jours de sa vie seront employés à pleurer une faute que tant d'autres se pardonnent, et dont souvent leur probité peu délicate ne rougit pas de se faire un mérite. Avelin porte plus loin ses regrets et son repentir. Il se punit lui-même d'une démarche imprudente par un silence volontaire. Il renonce à de nouveaux succès, qu'il craindrait d'acheter par une nouvelle infidélité : *Facit judicium.* L'abus qu'il a pu faire de ses talents, il le réparera par l'usage qu'il en fera pour les intérêts de votre gloire, ô mon Dieu! L'oracle de la jurisprudence devient l'apôtre de la religion.

Elle avait alors, plus que jamais, besoin d'en trouver. Les malheurs de l'Eglise, dans le XVI^e^ siècle, sont assez connus. L'image que je pourrais en tracer n'ajouterait rien à celles que présentent à nos regards les fastes du monde et les annales de l'Eglise. Siècle trop fameux par les sanglantes fureurs du schisme, par les rapides progrès de l'hérésie, par les étonnants succès du mahométisme, par les éclatantes divisions des princes chrétiens, par l'affaiblissement sensible de la discipline, par la dépravation générale des mœurs, par le triomphe funeste de l'irréligion; siècle plus fameux encore par les scandales tolérés du clergé, par la profonde ignorance des peuples, par les ombres presque universellement répandues sur le champ de l'Eglise. Dans ces jours d'erreurs, de discorde, de licence, Rome lançait ses foudres. Ses foudres impuissants étaient méprisés, et le torrent de l'iniquité suivait son cours. Pour en suspendre les ravages, un concile, convoqué depuis longtemps, pas encore terminé, préparait ses décisions, ses anathèmes; mais ses tardives opérations laissaient à l'hérésie, au vice la dangereuse facilité d'acquérir de nouvelles forces. L'Italie n'était point le centre des profanes nouveautés, mais elle était le théâtre des guerres toujours renaissantes. A la faveur de la guerre s'étaient introduits tous les désordres, l'intérêt dans le sanctuaire, la dissipation dans les asiles de la piété, le relâchement dans le sein même de la pénitence, l'esprit de tolérance dans les villes, dans les campagnes l'esprit d'oisiveté, l'esprit de

Digitized by Google

politique, de despotisme à la cour, dans tous les états, la négligence ou la transgression des devoirs, l'éloignement ou la profanation des sacrements, l'indifférence ou l'abus de la religion.

Dieu, qui permet les maux qu'éprouve l'Eglise, lui prépare toujours des consolations et des ressources. Il lui préparait un Charles Borromée à la cour de Rome, dans l'ordre de saint Dominique un Pie V, un Alexandre Sauli parmi les clercs réguliers de saint Paul, un André Avelin parmi les occupations isolées de Castronovo.... L'évêque de Tursi venait de placer ce dernier au rang des ministres saints qu'il destine à la réforme de son diocèse. Il connaît les talents, les vertus d'Avelin; il les emploie.... Un pontife, qui sait avec discernement apprécier le mérite des sujets et les occuper avec intelligence, doit se promettre les plus heureux succès.... Les succès d'Avelin justifient le choix que fait de lui l'évêque de Tursi.

Les grandes villes ne sont pas d'abord ouvertes à son zèle. C'est aux habitants négligés, abandonnés de la campagne, qu'il donne ses premiers soins : *Dat escam esurientibus.* Avec quelle patience, avec quelle humilité, cet homme, déjà célèbre par sa réputation, porte la lumière et l'instruction dans des lieux où règnent l'ignorance et l'opacité de l'esprit! *Illuminat cæcos.* Que de ministères variés il remplit! Catéchiste, il explique les premiers éléments de la religion. Prédicateur, il fait entendre les vérités du salut. Réformateur, il arrête les débordements du vice. Directeur, il porte l'effroi et le calme dans les consciences. Pacificateur, il dissipe les troubles, et ramène la concorde. Zélateur de la patrie, il excite l'indolence, avertit l'émulation, anime les travaux : *Solvit compeditos.* Apôtre, ses paroles sont des oracles. Père, ses conseils sont des leçons, Ami, ses représentations sont des bienfaits. Saint, ses exemples sont des lois : *Dat escam.* Chaque moment le voit voler à des occupations nouvelles, et recueillir de nouvelles consolations. Ce n'est plus, en effet, le même peuple. Ce sont des hommes éclairés, utiles, vertueux, pénitents.... Pourquoi faut-il que leur pénitence excite les clameurs de l'envie? Pourquoi faut-il que des bouches téméraires essayent de flétrir la réputation d'Avelin, et d'avilir le prix de son ouvrage? Vains discours de la calomnie, vous tomberez. L'injustice a fait naître les soupçons. L'équité les désavoue. La vérité se manifeste. Les accusateurs d'Avelin deviennent ses apologistes; et sa vertu, que la malignité intéressée avait tenté de noircir, sort avec plus d'éclat du sein des nuages dont on s'était efforcé de la charger : *Vias peccatorum disperdet.*

De la campagne passe-t-il dans les villes? Même zèle, mêmes travaux, mêmes succès. Un égal empressement à l'entendre produit une égale révolution dans les mœurs. Quels changements prodigieux n'opère-t-il pas dans Roccanova? Là, comme un autre Jérémie dans Jérusalem, habile à peindre le vice, il sait encore mieux en inspirer l'horreur. Plus flatté de toucher les cœurs que d'éblouir les esprits, il n'emprunte point le *langage persuasif de la sagesse humaine* (I *Cor.*, II, 4); mais il frappe, il étonne, il attire par les sens éclatants de cette majestueuse *voix, qui brise les cèdres du Liban.* (*Psal.* XXVIII, 5), arrête l'activité des flammes (*Ibid.*, 17), renverse les montagnes du siècle, annonce la vertu de Dieu et sa puissance. Ce ne sont pas les suffrages des hommes qu'il sollicite; c'est leur conversion, leur pénitence qu'il demande et qu'il opère. L'iniquité frémissante disparaît. Le sexe abjure son luxe, le savant renonce à ses illusions, le vindicatif sacrifie ses ressentiments, le voluptueux quitte ses idoles, abat les autels qu'il leur érigeait. L'orgueil même des grands, des princes de la terre, vient s'humilier aux pieds du saint apôtre, et augmenter ses conquêtes par l'aveu de leur repentir : *Vias peccatorum disperdet.*

L'Italie avait d'autres ouvriers évangéliques qu'Avelin. Sur lui seul, cependant, le cardinal de Pise jette les yeux pour l'exécution d'une entreprise critique, ingrate, qui promet beaucoup de peines, plus encore de contradictions, peu de gloire, moins encore de fruits.

Sous la règle de saint Benoît existait dans Naples une congrégation de vierges, dont l'ardeur ralentie était pour le monde un objet de censure, un sujet de larmes pour l'Eglise, pour l'état religieux une flétrissure, un opprobre. L'esprit de liberté s'était accrédité dans cet asile consacré à l'obéissance. Aux sévères lois de la pénitence avaient succédé les relâchements de la mollesse. Le voile de la modestie y servait de ressource aux rallinements de la vanité. Le sanctuaire du recueillement était devenu le séjour de la dissipation. Les conversations frivoles y remplissaient le temps destiné au silence. Le culte de Dieu était négligé; les prières même offraient un scandale. La licence des mœurs avait suivi l'infraction des lois; et la religion gémissante trouvait de profanes Pélagies, à l'ombre de ces mêmes autels où longtemps elle avait admiré de ferventes Scholastiques.

Pour rappeler à l'esprit de son institution un monastère déchu de sa première splendeur, il faut un zèle actif, mais prudent; doux, mais ferme. Il faut un homme qui joigne l'intrépidité d'Élie à la sagesse de Daniel... Tel dans cette vigne désolée paraît, l'Évangile dans une main, et la règle de Benoît dans l'autre, image vivante de la sainteté qu'il inspire, tel paraît Avelin... Témoin affligé des maux dont l'archevêque de Naples lui avait tracé la peinture, il en suspend les progrès par son autorité. Par lui, l'indocilité est avertie, la rébellion réprimée, le mécontentement étouffé, le murmure apaisé, la licence arrêtée, l'esprit du monde proscrit, l'esprit de retraite introduit, l'amour de l'état religieux inspiré, persuadé. Sa charité achève ce que son zèle commence : *Erigit elisos.* Que de circonspection dans ses conseils! Dans ses reproches,

Digitized by Google

que de modération! Dans ses punitions même que de réserve! Aussi, tout change-t-il bientôt au gré de ses désirs. La ferveur primitive renaît, la subordination règne. Plus de mollesse, plus de vanité. Le recueillement, le silence s'observent avec autant d'exactitude qu'ils avaient été enfreints avec facilité; autant de dignité dans le culte divin que de régularité dans les mœurs. Il ne reste des anciens désordres que la honte et le regret d'avoir eu la faiblesse de s'y livrer : *Vias peccatorum disperdet...* Une réforme aussi subite qu'édifiante est votre ouvrage, Avelin, et votre gloire. Tout Naples, toute l'Italie retentissent de vos succès. Tout Naples, toute l'Italie vont retentir de vos souffrances.

Hélas! lorsque paisible vainqueur, au milieu des vertus qu'il dirige et qu'il pratique, Avelin conduit avec prudence les âmes justes qu'il admire, qu'il respecte, qu'il aime : *Diligit justos;* lorsqu'il fait à la grâce l'hommage des heureux changements produits par ses soins, par sa vigilance, l'enfer jaloux arme contre lui la rage, la fureur, la vengeance, le désespoir. Un orage imprévu s'élève contre la réforme et contre le réformateur. Des hommes d'iniquité, des monstres de perdition ourdissent des trames secrètes, combinent les moyens, préparent la conspiration, se liguent, éclatent, frappent.

Ici, mes frères, mon étonnement se partage entre l'héroïsme d'Avelin et l'audace de ses ennemis. On l'insulte, il se tait. On le menace, il est tranquille. On porte sur lui des mains sacriléges... Couvert de son sang, il se félicite d'être jugé digne de souffrir pour la justice. Trop heureux de cimenter par sa mort l'œuvre de Dieu! Trop heureux d'avoir des ennemis et de leur pardonner! Sa patience est plus constante que leur aveuglement n'est opiniâtre. Ses ennemis se lassent de le persécuter. Il ne se lasse point de se présenter à leurs persécutions. Le feu qui les anime perdra son activité : Avelin conservera son courage. Ce courage invincible les frappe, les confond, les saisit. Prosternés à ses pieds, ils détestent leur crime, prouvent leur repentir. Ils rendent Avelin l'arbitre de leur destinée, eux, qui s'étaient promis d'être les auteurs de sa mort : *Vias peccatorum disperdet.* Les vertus des saints sont la plus forte condamnation des pécheurs.

Je vous laisse à présent, mes frères, le droit de prononcer. Quelle idée vous formez-vous d'un homme qui sait tout entreprendre, tout exécuter et tout souffrir? S'il est capable de soutenir une sainte entreprise au péril de ses jours, sera-t-il moins capable d'offrir à l'Éternel toutes ses pensées, toutes ses actions, tous ses désirs? Ah! quand on montre tant de vertus, on peut promettre d'acquérir, chaque jour, des vertus nouvelles, d'y faire chaque jour de nouveaux progrès : *Quotidie in virtutibus proficiendi votum.*

Allez donc, Avelin, allez dans la ferveur qui vous transporte, prononcer le formidable vœu dont le ciel vous suggère l'idée. S'il n'a pas accepté le sacrifice de votre vie, il acceptera celui de votre cœur. Non, non : arrêtez encore. Il est un autre sacrifice qui doit précéder votre promesse irrévocable, qui doit en être la dernière, la plus décisive, la plus héroïque disposition : *Disposuit.*

La mort venait de ravir à l'Italie, à l'Eglise, un homme qui avait réuni toutes les qualités propres à former un contemplatif, un solitaire, un apôtre, un réformateur, un prophète, un législateur, un saint; Gaétan de Thienne, illustre par sa naissance, célèbre par ses talents, immortel par ses souffrances. La cour avait admiré son désintéressement, l'Eglise profitait de ses entreprises, l'univers rendait hommage à sa sainteté. Il avait compté parmi ses disciples Paul IV, Charles-Quint parmi ses admirateurs, Bernardin Ochin parmi ses conquêtes. Il avait été une preuve vivante de cette Providence qui veille sans cesse sur les besoins de la religion. Le clergé lui devait son rétablissement, le culte sa majesté, la ferveur sa naissance. Génie vaste dans ses projets, prudent à les conduire, ferme à les soutenir. Chéri des peuples, respecté des grands, consulté par les pontifes, redoutable aux novateurs, vainqueur du vice, destructeur des scandales, supérieur à la gloire par son humilité, supérieur à ses disgrâces par sa constance : sa vie n'avait été qu'un tissu de miracles; et le plus grand de ses miracles, c'était lui-même.

La Providence qui, dans Naples, fit autrefois connaître les disciples de saint Dominique à Thomas d'Aquin, conduit dans Naples les pas d'Avelin vers les disciples de saint Gaétan. Il trouve dans eux des maîtres profonds dans les sciences profanes, des maîtres plus consommés encore dans la science du salut. Il étudie d'abord leur esprit, bientôt il leur accorde sa confiance. Ils édifiaient l'Italie par leurs exemples, la dirigeaient par leurs talents, la sanctifiaient par leur zèle. Apôtres sans intérêt, puissants sans ambition, accrédités sans politique, utiles sans vanité, ils faisaient revivre les vertus et la gloire de leur Père.... Sous de tels guides, qu'Avelin va faire d'étonnants progrès dans la science de la religion, dans la pratique de la vertu, dans les fonctions de l'apostolat!

Que dis-je? C'est parmi les membres de ce corps respectable que le ciel le destine à devenir une des plus fermes colonnes de l'Église. Ce n'est point assez pour lui de s'être fixé dans le sanctuaire; d'avoir dérobé son cœur aux vils intérêts, aux espérances frivoles du monde; d'avoir, par les austères obligations qu'impose le sacerdoce, réprimé les ambitieux désirs auxquels des succès prématurés avaient ouvert son âme : l'homme est toujours homme, dit un Père. S'il ne s'arrache pas au péril qui le menace, il doit toujours appréhender de périr : *Nemo tutus periculo proximus.* (S. Hieron.)

Persuadé que l'éclat auquel il s'est consacré n'est pas un lieu assez fort pour as-

Digitized by Google

surer sa vertu contre le torrent du mauvais exemple, Avelin médite un sacrifice plus parfait. Dieu l'inspire, la vocation se décide, le dessein s'exécute. Noble, généreux dessein! Avelin n'est pas un de ces hommes qui viennent, dans le sein de la retraite, effacer le souvenir d'une révolution, d'une disgrâce; qui n'abandonnent le monde que parce qu'un revers fatal leur en fait découvrir le charme trompeur, le néant. C'est un héros chrétien qui dépose sa gloire aux pieds des autels. C'est un apôtre connu, un heureux réformateur, qui renonce à la fortune que lui prépare le monde, pour embrasser dans la religion la pauvreté évangélique, y vivre, y mourir.

Mille motifs déterminèrent Avelin à s'engager dans la congrégation des clercs réguliers. Les bienfaits qu'il en a reçus, le zèle qui la caractérise, la ferveur qui la distingue, la soumission à la Providence, dont elle ne sait pas se départir, l'émulation qui anime les talents, l'exemple, cette grâce puissante sur les cœurs, la pénitence qui prévient les fautes ou qui les répare : voilà ce qui fixe ses regards, ce qui ne lui permet pas de balancer son choix...

Tel un jeune héros s'élance dans la carrière des armes, tel Avelin paraît dans les premiers jours d'épreuves, auxquelles sa vocation le soumet. Hommes pieux, qui l'aviez précédé dans la retraite qu'il choisit, avec quel respect vous vîtes l'apôtre de Roccanova et de Naples recevoir les conseils, écouter les instructions de ceux auxquels il aurait pu servir de maître! Avec quel étonnement vous vîtes ce sage directeur venir étudier les devoirs de la religion, lorsqu'il aurait pu lui-même en tracer les premières règles!

Paul Arezzo, André Avelin, quels héros, et quel héroïsme ces deux noms m'indiquent! La Providence semble ne les avoir conduits en même temps dans la même retraite que pour se disputer saintement le prix de la plus éminente ferveur. Arezzo sera, dans la suite, le protecteur de son ordre, l'ami des souverains pontifes, la gloire de l'épiscopat, l'ornement de la pourpre romaine, les délices de Naples, l'édification de Rome, le soutien de l'Eglise, la lumière de son siècle, un homme de sainteté et de miracles. Avelin deviendra le propagateur de sa congrégation, le modèle des directeurs, un apôtre infatigable, un martyr du zèle, le pacificateur des troubles, l'oracle de l'Italie, le spectacle de l'univers... Dans la ferveur du noviciat, tous deux s'animent par des prodiges de piété, de sagesse, d'humilité, de pénitence, de charité. Tous deux, par l'exactitude de leur conduite, sont déjà proposés aux autres pour modèles; et la régularité de leur conduite n'est encore qu'une faible image des désirs qu'ils forment et de la perfection sublime à laquelle ils osent aspirer.

Observez Avelin, chargé, pour première épreuve, du soin pénible de veiller sur les jours d'un homme, à qui la faiblesse de l'âge et le poids des infirmités laissent à peine quelques intervalles de raison. Tantôt sombre, inquiet, tantôt emporté, furieux, il ne répond que par une ingratitude involontaire aux tendres attentions qu'Avelin lui témoigne. C'est par les injures qu'il paye les bienfaits. Il ne considère que l'horreur des maux cruels qu'il endure; il ne connaît point le zèle charitable qui se sacrifie pour en adoucir les rigueurs. Terrible épreuve pour un cœur moins généreux que le cœur d'Avelin! Avelin sait tout souffrir; il ne sait pas se plaindre. Il est sensible au triste spectacle que lui donne un malheureux dont l'accablante situation le touche. Les rebuts, qu'il en reçoit, augmentent sa charité, au lieu de la rebuter; loin d'épuiser sa patience, ils la flattent. Avelin est reconnaissant des humiliations même que le ciel se plaît à lui ménager... Les saints se font un bonheur de leurs peines.

Dans ces peines, un maître, digne d'Avelin, lui fait connaître l'esprit de saint Gaétan, et l'anime à le perpétuer. Je parle du vertueux Pierre Fuscarenne, homme plus noble par ses sentiments que par sa naissance; homme dont Vérone avait admiré les sacrifices, Paris les lumières, Bayeux le zèle; et dont la sagesse éclairait dans Naples, les sages mêmes. Son abord facile prévenait les esprits, sa douceur aimable captivait les cœurs. Savant et modeste, ami vrai, conseil solide, supérieur prudent, sévère pour lui seul. C'est le caractère de la véritable vertu.

Sous la direction d'un tel maître, Avelin se dispose au grand jour où doit se consommer son sacrifice. Jour auquel il couronnera les trois vœux de religion par un quatrième vœu, qui renferme tous les autres; par un vœu qui n'exige pas une vertu particulière, mais toutes les vertus, mais les vertus les plus parfaites; par un vœu, qui n'est comparable qu'à lui-même : *Quotidie in virtutibus proficiendi votum.*

S'imposer l'indispensable obligation d'une charité, d'une obéissance, d'une pauvreté volontaire et perpétuelle : c'est un sacrifice admirable, mais on en trouve tous les jours des exemples; le vœu d'Avelin semble n'appartenir qu'à lui seul. Tendre toujours à ce qu'il y a de plus parfait, s'assujettir à faire toujours de nouveaux progrès dans les voies de la vertu : *quotidie.* Héroïque résolution! En former le projet, c'est un dessein grand, noble, unique, *votum*, c'est le comble de l'héroïsme et de la sainteté.

Les autres saints ont un caractère distinctif qui décide leur mérite. Augustin fut la conquête de la grâce, et il en fut le soutien. Dominique fut le modèle des orateurs chrétiens, il en fut le père. J'applaudis à la pauvreté de François d'Assise, à la charité de Thomas de Villeneuve, au zèle de Xavier : toutes ces qualités rassemblées entrent dans le caractère d'Avelin, forment le genre singulier de sainteté qui le distingue dans l'Eglise. Non pas que je prétende imprudemment le placer au-dessus des autres saints :

Digitized by Google

loin de moi ce zèle indiscret, cette aveugle prévention. Avelin désavouerait lui-même un si bizarre éloge. Son mérite n'ôte rien aux vertus des autres saints : les vertus des autres saints n'ôtent rien à son mérite. Tout ce que j'ose dire à sa gloire, sans préjudicier à leur réputation, c'est que son vœu l'oblige de réunir toutes les perfections, dont une seule suffirait pour former un grand saint.

Promesse difficile, difficile vœu ! *Arduum votum.* Mais promesse, hélas ! qui ne servirait qu'à la condamnation d'Avelin, si le vœu qu'il osa prononcer, il n'avait pas été fidèle à le remplir. Je l'ai dit : les dispositions qu'il apporte à son vœu ne sont que les prémices de sa sainteté : il y met le comble par la fidélité avec laquelle il s'efforce de l'exécuter : *Ascensiones in corde suo disposuit.*

SECONDE PARTIE.

Jephté, disent les livres saints, fit un vœu solennel au Seigneur. *Votum vovit Domino.* (*Judic.*, XI, 30.) Sa promesse était libre, il ne pouvait point la rétracter; et malgré la voix de la nature, qui réclame contre un engagement dont elle ne pouvait avouer l'accomplissement rigoureux, fidèle à sa parole, ce qu'il avait eu le courage de promettre il eut le mérite de l'exécuter : *et fecit sicut voverat.* (*Ibid.*, 39.)

Nouveau Jephté, saint André Avelin contracte avec son Dieu les liens d'un engagement volontaire et sacré : *Votum vovit Domino.* Ce vœu, que sa seule ferveur lui dicte, devient pour sa conscience, qu'elle assujettit, un joug irrévocable dont il n'est plus libre de se départir. Ce qu'il a promis sans contrainte, il ne peut point le transgresser sans crime. Aussi, tous les jours qui suivirent le jour de son sacrifice, furent-ils employés à se faire une loi sévère de remplir constamment avec fidélité un devoir qu'il s'était volontairement imposé avec réflexion : *et fecit sicut voverat.*

Il s'était preparé à son vœu par d'utiles épreuves, par de pénibles travaux, par de généreux sacrifices : pour en remplir les austères obligations, il devait terminer ses épreuves par des épreuves plus difficiles. Il devait ajouter à ses travaux des travaux plus multipliés. Il devait consommer son sacrifice par des sacrifices plus parfaits. Il le devait; il l'exécute. Avelin a triomphé des ennemis de son innocence : il va triompher de lui-même. Une seule ville a, pour ainsi dire, borné ses travaux : toute l'Italie va devenir le théâtre de son apostolat. Avelin a sacrifié sa liberté dans la retraite : il va sacrifier sa vie au milieu des plus affreux périls. Par l'abnégation la plus épurée, il met le comble à ses épreuves. Par le zèle le plus universel, il met le comble à ses travaux. Par la charité la plus invincible, il met le comble à ses sacrifices. Et c'est par l'assemblage de ces différentes vertus qu'il remplit toute l'étendue de son vœu, qu'il en consomme le mérite : *Ascensiones in corde suo disposuit.*

L'amour-propre caractérise les hommes : l'abnégation caractérise les saints. Etre au faîte de la gloire et savoir l'ignorer; se défier de sa faiblesse; s'estimer peu; ne s'étudier qu'à se vaincre soi-même; ne vivre que pour mourir aux passions, à la nature, au monde; c'est un genre de sainteté d'autant plus héroïque qu'il est plus rare. Saint André Avelin en a donné de si frappants exemples, qu'on serait tenté de confondre la noblesse de ses sentiments avec les sentiments de saint Paul.

Le beau spectacle pour l'Eglise naissante, de voir l'apôtre des nations, le destructeur de l'idolâtrie, le flambeau de la foi, l'oracle de la religion, ce conquérant évangélique, qui avait enseveli les simulacres de la gentilité sous les ruines de leurs autels, qui avait arboré la croix de Jésus-Christ dans Rome, le centre du paganisme, qui avait soumis aux mystérieuses vérités de la foi et les lumières des savants, et l'orgueil des puissances : le beau spectacle de voir cet homme ravi au troisième ciel, illustrer ses brillants succès par la plus profonde humilité, ne reconnaître dans ses triomphes que les triomphes de la grâce; renvoyer à son Dieu tous les hommages qu'on lui rendait à lui-même; désavouer sa gloire, publier sa faiblesse, ou plutôt ne tirer sa gloire que de sa faiblesse et de son néant ! *Nihil gloriabor nisi in infirmitatibus meis.* (II *Cor.*, XII, 5.)

Ce témoignage, que saint Paul peut refuser à ses vrais sentiments, pourrait-on refuser de le rendre aux humbles sentiments de saint André Avelin ? Attentif, ingénieux à dérober aux regards des hommes et ses vertus, et les faveurs dont le ciel les récompense toujours, il cherche à s'attirer l'humiliante réputation d'un *pécheur. Un pécheur !* C'est le nom flétrissant sous lequel Avelin s'annonce. *Un pécheur*, dit-il, qui n'est venu se fixer à l'ombre du sanctuaire que pour y cacher, que pour y pleurer les égarements de sa jeunesse. Et jamais jeunesse fut-elle plus chrétienne, plus édifiante ? La gloire, qui suit la trace de ses pas, alarme sa conscience délicate. Combien de pieux artifices ne multiplie-t-il pas, afin d'en suspendre, d'en arrêter l'éclat ?

De surprenants prodiges, des prodiges avérés ne permettent pas de douter de sa sainteté. On l'aperçoit environné d'un rayon de lumière, ravi en extase. Le sombre avenir se dévoile à ses yeux. Il arrive à Milan. Il y mérite l'amitié, la confiance de saint Charles Borromée; il lui fait entendre les plus étonnantes prédictions. Tandis que ses regards observateurs contemplent ce pontife, le vainqueur et l'effroi de l'hérésie, le héros et l'ornement de la religion, l'auteur et l'exemple de la réforme dans le clergé; l'apologiste de la pénitence et son image, l'apôtre et la victime de la charité, qui avait fait conclure un concile général, et qui en multipliait de particuliers; qui avait donné un chef à l'Eglise, et qui avait refusé de

Digitized by Google

l'être. Tandis qu'Avelin étudie ce nouvel Ambroise, qu'il l'admire, d'une voix prophétique, il lui déclare les suites de son gouvernement, le terme de ses travaux, le jour de sa mort. Il fixe l'époque précise à laquelle l'Eglise reconnaissante doit inscrire dans ses fastes le nom de ce pontife et l'invoquer comme son protecteur, après l'avoir révéré comme son modèle. L'événement a justifié la prophétie.

Avec le même succès, Avelin avertit la princesse Caraffa que témérairement les hommes qui se promettent, par le secours de l'art, de prolonger des jours comptés par la Providence, lui font espérer que le tombeau ne s'ouvre pas encore pour elle. « D'autres, s'écrie-t-il, osent vous faire illusion; je dois vous découvrir ce qu'il vous est essentiel de ne pas ignorer. La vérité ne me permet pas de vous cacher un événement triste, mais prochain. Aujourd'hui même vous paraîtrez au tribunal de l'Eternel. » Il parlait encore; la princesse expire; et l'incrédulité, qui se riait des alarmes qu'Avelin faisait naître, respecte ses lumières, qu'elle n'avait pas l'avantage de partager avec lui.

Que le prince de Montdragon ne se flatte pas de trouver dans sa jeunesse une ressource contre la mort qui le menace. Hélas! lui dit Avelin, cette fleur qui vient d'éclore va se flétrir. Ne comptez point sur des jours qui ne seront pas pour vous. Le rang, l'opulence, l'âge, tout échappe à l'homme. Lisez dans mes yeux, consultez mes larmes, et jugez de votre sort. Aujourd'hui vous êtes un grand prince; demain vous ne serez que poussière.

Que d'événements semblables démontrent un prophète dans Avelin! Aux uns, il prédit leurs travaux et leurs souffrances; il annonce à d'autres leur chute et leur repentir. Ce qu'il y a de plus secret dans les consciences, ce qui n'existera que dans un avenir éloigné, il le sait, il le fait connaître.

Sa puissance égale ses lumières. A son aspect fuient les démons confondus. A sa voix, la mer calme ses flots. Il commande, et les fléaux se dissipent, les maladies cessent, les éléments sont enchaînés. La mort, la mort même respecte les lois qu'il lui prescrit, et restitue à la terre les victimes qu'il réclame. Naples, Milan, Plaisance, Rome, publient les bienfaits d'Avelin et leur reconnaissance.

En vain s'efforce-t-il d'imposer silence aux témoins étonnés de son pouvoir. La vérité le trahit et porte sa réputation dans les villes mêmes qui ne profitent pas de son ministère. Mais qu'il sait bien se dédommager d'une gloire importune qui le cherche lorsqu'il la fuit! Vous vous trompez, répète-t-il aux spectateurs, aux panégyristes de ses miracles. Injustement vous m'attribuez des faits qui sont l'ouvrage de Dieu seul. Dieu daignerait-il employer l'instrument le plus faible pour retracer l'image de sa puissance? Vil atome, néant animé, je ne suis rien, je ne peux rien; mais la grâce peut tout. Respectez ses opérations merveilleuses. Ne voyez en moi rien de plus que moi-même. Les actions auxquelles vous prodiguez votre admiration et vos louanges ne sont qu'une preuve mieux constatée de ma faiblesse : ***Nihil gloriabor nisi in infirmitatibus meis.***

La voix publique s'empresse-t-elle d'applaudir aux talents supérieurs d'Avelin, pour expliquer les oracles du salut? Hélas, répond-il, plût à Dieu que cette même bouche, aujourd'hui l'interprète de la vérité, n'eût pas autrefois été l'organe du mensonge! Les hommes d'abnégation se dissimulent leurs vertus; ils n'oublient pas leurs fautes. Avelin se reproche celles dont il se croit coupable, jusque dans ses ouvrages.

Ouvrages divers dont Avelin enrichit l'Eglise, ouvrages précieux! Ils convertissent les pécheurs, ils consolent les justes, ils instruisent les savants, ils honorent sa congrégation, ils jouissent d'une approbation universelle toujours durable... Les disciples de saint Thomas croient retrouver saint Thomas lui-même dans les remarques lumineuses qu'Avelin ajoute aux décisions arrêtées par l'Ange de l'école (164). Les discours qu'il a prononcés dans les différentes chaires ne sont pas plutôt recueillis, imprimés, publiés, que toute l'Italie se hâte d'y lire avec fruit les vérités solides et sublimes qu'elle avait toujours entendues avec édification (165). Partout on avoue que les principes incontestables, établis par Avelin sur l'espérance, sur le péché, sur la miséricorde, sur la pénitence, sur l'Eucharistie, sur l'oraison dominicale, sur le vrai bonheur, sur l'amour de Dieu (166), sont les principes saisis dans l'Evangile, développés par les Pères, consacrés par les conciles. Les réflexions judicieuses, les profonds raisonnements dont il les orne, n'ont pour objet que d'en faire connaître le prix ou de leur donner plus de force. Génies familiarisés avec la science des livres saints, vous ne pouvez vous défendre de publier que les explications réfléchies, données par Avelin sur les *Psaumes* de David, sur l'*Epître catholique de saint Jacques*, sur celles de saint Paul *aux fidèles de Rome et d'Ephèse*, vous présentent des points de vue, qui, jusqu'alors avaient échappé à votre pénétration (167). Princes, pontifes, dans les lettres que vous recevez d'Avelin, vous croyez recevoir les oracles d'un Nathan, les avertis-

(164) *Remarques* de saint André Avelin sur la *Somme* de saint Thomas.

(165) *Sermons* de saint André Avelin *pour le Carême, et pour toute l'année.*

(166) Divers traités composés par saint André Avelin.

(167) *Explication* de saint André Avelin *sur les Psaumes* XLV *et* CXVIII, *sur l'Epître de saint Jacques, sur celles de saint Paul aux Romains et aux Ephésiens.*

Digitized by Google

sements d'un Jérémie, les instructions d'un saint Jérôme, les répréhensions d'un saint Bernard (168). Celle qu'il écrit à la princesse de Parme, Marie de Portugal, sur le mépris du monde, est une leçon frappante pour les maîtres de la terre et pour leurs sujets (169).

De là cette considération générale qu'Avelin s'attire, de là cet empressement unanime que montrent les grands de son siècle pour ne se conduire que par ses conseils; témoins la princesse de Parme, dont il dirige la conscience; le cardinal Caraffa, dont il recueille les derniers soupirs; saint Charles Borromée, dont il partage les travaux; la duchesse de Nocera, dont il règle la charité et la ferveur; la princesse de Stilliano, dont il prépare la retraite et la pénitence.

Orateur applaudi, écrivain utile, directeur accrédité, Avelin, que n'est-il pas? Avelin, cependant, que pense-t-il de lui-même? Ah! qu'on le suive dans ces moments de loisir où, rendu à ses réflexions, il se confond, il s'abîme au pied de la croix. Humble, soumis, pénitent, son cœur se plaît à balancer les succès de ses prédications, la réputation de ses ouvrages, le suffrage de ses admirateurs, qu'il écarte, par les reproches secrets de sa conscience, qu'il rappelle. Son humilité va jusqu'au point de refuser les honneurs de l'épiscopat que sollicite pour lui, auprès de Grégoire XIII, le cardinal Cusani.

Telle est sa soumission, qu'il se fait un devoir constant d'opposer toujours à sa volonté une invincible résistance, et d'obéir à ceux même qui sont assujettis à son commandement. Sa pénitence est tellement rigoureuse, qu'elle paraîtrait incroyable, si l'on ne savait pas que, dans leurs pieux excès, les saints ajoutent à la sévérité de l'Evangile; et l'abnégation, qui couronne tant de vertus, ne veut apercevoir dans ces vertus même que les faibles essais d'une piété où l'homme le dispute toujours au chrétien : *Nihil gloriabor nisi in infirmitatibus meis.*

Désire-t-on un trait frappant de la modération, de l'héroïsme dont l'abnégation rend Avelin capable? Dans l'épreuve la plus sensible va se développer toute la générosité de ses sentiments. Son frère, qu'il chérit comme un autre lui-même, n'a qu'un fils unique, sa consolation, sa ressource : ce fils, par sa piété, par sa prudence, par ses talents, mérite les soins d'Avelin et sa tendresse. La sainteté n'étouffe pas les sentiments de la nature, mais les perfectionne... Dans le cours de ses travaux, Avelin apprend qu'un monstre, guidé par une haine injuste, excité par une lâche fureur, vient de porter un fer homicide dans le sein de celui qui faisait tout l'espoir de sa famille. De cet objet chéri et digne de l'être, il ne reste qu'un cadavre sanglant, de froides cendres, et l'auteur de sa mort respire; il triomphe de l'impunité de son crime. Plaintes trop légitimes, éclatez! Magistrats, soyez éclairés sur une action si barbare, et le sang pu juste sera vengé. Les lois prononceront. Père affligé, parlez : faites entendre vos regrets, votre douleur, vos droits; que l'image de votre fils unique anime votre zèle... Non, non; Avelin écoute un sentiment plus noble, plus chrétien; il arrête les démarches du père, il dérobe aux recherches de la justice la tête qu'il peut lui livrer : il pardonne... C'est le comble de la vertu de sauver, par son silence, ceux que par une parole il est facile de perdre (170).

Plus on réfléchit sur la conduite d'Avelin, plus on remarque combien est absolu l'empire quil exerce sur ses sens, sur son esprit, sur son cœur. Autrefois des vues ambitieuses avaient pu l'engager à se produire dans la capitale du monde chrétien. Alors il se flattait de trouver dans les souverains pontifes des protecteurs zélés de ses talents. Rome lui paraissait le séjour de la gloire, le temple de la fortune, le théâtre favorable aux grandes réputations, aux grandes récompenses. Il pensait en politique : à présent il pense en saint. Il vole à Rome; mais c'est pour recueillir sur le tombeau des apôtres une étincelle du feu qui les anima. C'est pour s'exciter à la vue des cendres respectables des saints martyrs, au noble désir d'être martyr lui-même. La pompe brillante, la magnificence de Rome, ces temples augustes, chefs d'œuvre de l'art et du génie, ces monuments antiques, l'admiration de tous les siècles, ne sont pas capables d'attirer un seul de ses regards. S'il paraît à la cour, ce n'est point pour solliciter la protection de Paul IV, qui le reçoit avec tous les égards qu'inspire la vertu; c'est pour apprendre du souverain pontife l'esprit d'une congrégation dont il avait été la gloire, le soutien, j'ai presque dit le créateur. S'il visite deux hommes célèbres, l'un, jurisconsulte éclairé, profond théologien, savant dans les négociations, politique confident de Paul IV, conseil de Pie IV, ami de Pie V, décoré de la pourpre romaine, pénitent jusqu'à la cour; le cardinal Schott : l'autre, dévoué à la retraite, ennemi des honneurs, respecté dans Venise, admiré dans Rome, partout utile et désintéressé, Jérôme Isachin, c'est qu'ils sont, comme lui, disciples de Gaétan, qu'ils peuvent lui donner des leçons et des exemples. Avelin dans Rome ne cherche que des imitateurs de Gaétan, afin d'en devenir l'imitateur lui-même. C'est l'unique objet de toutes ses démarches, parce que c'est le terme de ses désirs et l'unique moyen de remplir son vœu.

Pour le remplir, ô mon Dieu, qu'exigez-vous encore d'Avelin? Non, j'ose le dire, quelque étendu que soit son vœu, il ne peut pas montrer plus de fidélité, plus

(168) *Lettres* de saint André Avelin à différents princes, cardinaux, évêques, etc.

(169) André Avelin, *Sur le mépris du monde*, à la princesse de Parme.

(170) *Necem fratris filio illatam imperturbato animo tulit, ac suos ab omni ulciscendi cupiditate compescit.* (*In Offic. S. And. Avell.; Brev. Rom.* lect. 5.)

Digitized by Google

d'ardeur à se captiver dans les immenses obligations qu'il impose. Sa vertu consommée pourrait-elle encore faire de nouveaux progrès? Elle le peut. Avelin a mis le comble à ses épreuves par l'abnégation la plus épurée; il mettra le comble à ses travaux par le zèle le plus universel.

Si saint André Avelin n'eût écouté que son cœur, toute sa vie eût été une vie de prière et de retraite. Mais ses talents étaient connus et sa congrégation était intéressée à les rendre utiles. Elle venait de voir s'éclipser, s'éteindre une de ses plus éclatantes lumières; un homme recommandable par la sainteté de ses mœurs, un maître éclairé dans la direction des âmes, un supérieur, prodige de sagesse et de zèle, un homme révéré, qui, après avoir fait revivre l'esprit de saint Gaétan dans lui-même, l'avait heureusement transmis à mille disciples fervents, qu'il avait conduits dans les voies de la plus sublime perfection? le pieux Marinon, que l'Eglise a placé au rang des bienheureux, avait fourni sa glorieuse carrière. Son ordre, en le perdant, croyait avoir perdu un second instituteur.

Avelin avait reçu les dernières paroles, les derniers sentiments de Marinon, son oracle, son père. Comme un autre Athanase, il se charge du soin de rassembler les actions d'un autre Antoine. Il écrit. Que ne nous reste-t-il ce monument précieux! Faut-il que l'humilité d'Avelin l'ait condamné aux flammes? Ah! s'il eût moins consulté cette austère vertu, nous posséderions encore cet ouvrage si digne d'Avelin! ouvrage dicté par la reconnaissance, exécuté par la ferveur; ouvrage dans lequel, sans l'apercevoir, il s'est presque représenté lui-même.

Aux justes regrets que fait naître la mort de Marinon succède l'empressement inquiet de le remplacer. Il serait difficile de peindre les alarmes d'Avelin, lorsqu'il apprend qu'il est l'Elisée destiné par le ciel à reproduire Elie. Héritier de ses emplois, il craint de ne l'être pas de son zèle. Il essaye la pesanteur du joug, il consulte ses forces, il frémit. Dieu seul est sa confiance; et, dans les sentiments de son humilité, il croit pouvoir adresser à son illustre prédécesseur les mêmes paroles que le prophète adressait autrefois à celui dont il devait remplir le ministère: *Obsecro ut fiat in me duplex spiritus tuus.* (IV *Reg.*, I, 9.) O vous, que je suis chargé de faire revivre dans les fonctions délicates d'un apostolat qui fit votre gloire, transmettez-moi l'esprit de force et de sagesse dont vous étiez animé pour exercer le même ministère. Vous avez été pour moi l'ange de la Providence pendant votre vie, soyez toujours mon modèle après votre mort: *Obsecro ut fiat in me duplex spiritus tuus.*

La prière d'Elisée fut exaucée. Celle d'Avelin a le même succès. Avec quelle noble émulation le disciple marche sur les pas de son maître! Il l'imite, il l'égale, il le surpasse même. La congrégation des Clercs réguliers ne doute plus que le supérieur qu'elle admire n'efface le supérieur qu'elle regrette.

Singulière prérogative d'Avelin! A peine il a saisi l'esprit de son ordre, et son ordre lui confie le soin de l'inspirer aux autres. Dix années sont consacrées à ce ministère critique, important. Avec quel éclat, avec quel succès il cultive ces jeunes plantes qu'une année d'épreuves fait éclore à la religion! Sa vigilance attentive ne sait point se démentir. Ses exemples sont ses premières leçons. Il anime à la sainteté par la sainteté même. Commande-t-il l'humilité? Il est humble. La prudence? Il est prudent. Le désintéressement? Il est désintéressé. Condamne-t-il la mollesse? Il est laborieux. La dissipation? Il est recueilli. Tous les vices? Il est vainqueur. Trouva-t-on jamais plus d'habileté dans le discernement des esprits? Appliqué à dévoiler les différents caractères, il réussit avec intelligence à se prêter à la diversité des humeurs. Tantôt sage, discret, il dissimule une faute échappée à la fragilité, et il s'explique assez pour avertir le coupable, l'humilier et le changer. Tantôt doux, affable, il corrige utilement les défauts et possède l'heureux secret de faire aimer ses représentations, sans rien diminuer de leur force. Si son exactitude oblige à l'observation de la règle; s'il captive les esprits sous le joug d'une pénible dépendance; sa tendresse, plus que son autorité, persuade le goût et l'amour de la subordination.

C'est par ce zèle toujours modéré, toujours actif, qu'Avelin prépare à la religion des ministres évangéliques, capables de la défendre. De l'école de ce maître consommé dans la science des saints sortent des hommes, l'honneur de leur ordre, la gloire de l'Eglise, les fléaux de l'hérésie, les vengeurs de la foi; des hommes dont la réputation vit encore; des hommes dont le nom respectable et partout respecté est digne de l'immortalité. Un Carracioli par sa sainteté, un Solitaire par sa science, un Osoire, victime de la charité, un des Consul, l'honneur de l'épiscopat, un Scorcoville, second général de son ordre, feront éternellement la gloire de la congrégation des Clercs réguliers, et plus singulièrement l'éloge de saint André Avelin, leur guide et leur modèle.

Des emplois plus onéreux, mais plus brillants l'appellent. Toutes les chaires semblent le demander, pour recevoir de lui un nouvel éclat. Dans lui, Naples, Milan, Plaisance, Rome, la Lombardie, trouvent successivement un supérieur, l'ornement, le soutien, le propagateur de sa congrégation. Les honneurs de sa congrégation, auxquels un suffrage unanime l'élève, lui paraissent moins une obligation de ses services qu'une obligation nouvelle de lui rendre des services encore plus essentiels. Qu'on imagine un homme qui se fait une étude constante de joindre l'humilité à la puissance, la douceur à l'autorité; qui prescrit des lois et qui les observe; zélateur du culte autant que de la discipline; qui maintient la piété

Digitized by Google

également par ses exemples et par sa vigilance; solitaire, et toujours occupé; indulgent pour les défauts, ferme contre les vices, destructeur des abus, ennemi des nouveautés; toujours utile à son ordre, plus utile à la religion; c'est le tableau que présente le gouvernement d'Avelin.

Que de saints asiles lui doivent leur origine! Que de règlements avantageux lui doivent leur naissance! Que de pratiques négligées lui doivent leur rétablissement! A la sagesse d'Avelin, le premier général de sa congrégation (171) doit l'avantage de n'avoir pas trouvé de contradicteurs, et sa congrégation même, le bonheur de n'avoir pas essuyé le plus dangereux orage..... Dans cette multiplicité de travaux auxquels plusieurs hommes sembleraient ne pouvoir pas suffire, Avelin trouve encore des loisirs; il se livre à d'autres entreprises. On dirait que son courage inépuisable le multiplie. Le même instant qui le voit occupé à la propagation de son ordre, le voit presque devenu l'apôtre de toute l'Italie, dissiper les ténèbres du vice, de l'erreur, persuader par son éloquence, toucher par sa douceur, triompher par ses exemples.

Un monstre nourri dans les principes funestes des Luther, des Calvin, ose-t-il, dans Naples, s'ériger en destructeur de la présence réelle, et de la *transsubstantiation?* Avelin l'arrête dans ses projets pernicieux, et prévient, détourne la séduction d'un peuple, aveugle adorateur d'une doctrine dont il ne saisit pas le venin.

Partisan de cette doctrine impie, moins par système, que par libertinage, un jeune téméraire osè-t-il ajouter au crime d'une communion sacrilége celui d'une nouvelle profanation? Avelin attend le moment où les remords impérieux vont troubler l'âme du coupable. Alors, témoin de ses regrets, de son désespoir, il tranquillise son inquiète fureur, le ramène à des sentiments de componction, le soustrait aux châtiments dont le menacent les ordres sévères de Grégoire XIII et de Philippe II, prêts à s'exécuter par les perquisitions exactes du cardinal Baronius et de dom Jean de Zunica, vice-roi de Naples.

Dans une position plus difficile, Avelin agit avec la même sagesse, il enfante les mêmes miracles. Ce sont les chefs séditieux d'une révolte, qu'il va chercher, qu'il apaise parmi le tumulte des armes, au milieu des flots de sang, dans le sein du carnage et de la mort. Tel, quarante ans auparavant, avait paru dans la même ville, saint Gaétan, martyr de son zèle et de sa charité.... Un bruit de disette se répand. La prévention accuse un homme distingué par sa place, et dès lors l'objet de la haine publique. Elle éclate. La fureur ne respecte rien. Une armée de rebelles se forme. La mort vole de toutes parts. De duc d'Ossone croit par son autorité accabler, intimider du moins la rébellion. Il irrite le feu; il prépare un incendie. Rien ne peut imprimer la terreur aux fanatiques conducteurs d'un peuple effréné, qui ne connaît que ses intérêts, qui n'écoute que sa vengeance..... Ah! Messieurs, qu'une voix pacifique s'élève; et cette voix puissante portera l'effroi dans tous les esprits, le repentir dans tous les cœurs. Paraissez, Avelin: il paraît, il parle, il supplie; tout cède. La fureur cesse, le calme renaît, Naples respire. Ses habitants heureusement réconciliés rendent hommage à la douceur d'Avelin qui, pour les vaincre, n'a fait entendre que la voix du bien public, l'amour de la patrie, la sûreté du citoyen, les droits de la religion, et, peut-être plus que tout cela, l'ascendant de ses vertus.

Est-il surprenant que tous les pas d'un ministre aussi sage, aussi vertueux, soient marqués par les conversions les plus inespérées? Un homme illustre par sa naissance, mais encore plus fameux par ses ressentiments contre un rival redoutable, se fait un devoir barbare de sacrifier au faux point d'honneur tous les principes de la religion. Déjà le sacerdoce et l'empire s'étaient unis pour ménager une réconciliation sincère et durable entre les deux ennemis. Inutiles tentatives! C'était un triomphe qu'Avelin seul devait obtenir. Ses prières, ses larmes attendrissent ce cœur insensible à toutes les représentations. L'entrevue se prépare, la religion agit, le vindicatif pardonne, et l'Italie entière applaudit à l'auteur d'une réconciliation que la vertu seule pouvait inspirer et faire exécuter.

Avelin exécute à Plaisance des projets encore plus épineux; des projets auxquels on oppose un enchaînement de contradictions. Le cardinal Arezzo s'était élevé contre les scandales qui, comme un déluge, inondaient son diocèse, et il n'avait eu que le mérite du zèle sans avoir celui du succès. Il appelle à son secours l'homme qu'il croit le plus propre à ramener parmi son peuple le pur esprit du christianisme. Il arrache Avelin aux besoins de Milan, à la tendresse de saint Charles. Il le souhaite, il le demande, il l'obtient, il le possède, et son peuple en profite..... Le luxe régnait dans Plaisance; Avelin l'attaque: le luxe tombe. Un malheureux intérêt favorisait dans Plaisance les excès du libertinage. L'indigence est la source de mille crimes. Avelin combat la licence des mœurs, et l'asile du libertinage se change en un temple de la pénitence..... Vous applaudissez à ces changements miraculeux, saint pontife, ami d'Avelin et son admirateur. Hélas! ces mêmes changements provoquent contre Avelin un monde d'accusateurs iniques. On rassemble des soupçons, on suppose des indices, on annonce des preuves. Jusqu'à la cour du duc de Parme, Octave Farnèse, la calomnie répand sur la conduite d'Avelin de sombres nuages à travers lesquels il est difficile que la vérité perce. Elle percera. L'imposture sera découverte et punie; l'innocence sera

(171) Le Père Jean-Baptiste Milan.

Digitized by Google

reconnue et recompensée. Le prince, qu'on avait voulu prévenir contre Avelin, instruit, éclairé, se déclare son apologiste, se range sous sa direction, l'honore de sa confiance, et rend grâce au ciel de lui avoir fait connaître un saint qui, pour justifier sa conduite, n'a besoin que de sa conduite même.

Sur quelque partie de l'Italie que je promène mes regards, j'y découvre des monuments qui attestent le zèle d'Avelin, ses entreprises et ses triomphes. Dans l'exercice de son ministère il a donc rempli toutes les obligations de son vœu; de ce vœu dont le projet eût paru téméraire, l'exécution impossible, si la conduite d'Avelin n'en eût pas garanti et la sagesse et la possibilité. Il a promis de faire chaque jour de nouveaux progrès dans les voies de la vertu. Ses progrès sont sensibles, soit que, par le zèle le plus universel, il mette le comble à ses travaux; soit que, par la charité la plus invincible, il mette le comble à ses sacrifices.

La charité, dit saint Paul, croit tout: *Omnia credit* (I *Cor.*, XIII, 7); elle espère tout: *Omnia sperat* (*Ibid.*); elle souffre tout: *Omnia sustinet* (*Ibid.*); la charité ne s'éteint jamais: *Charitas nunquam excidit.* (*Ibid.*, 8.) Elle croit tout; voilà son humilité. Elle espère tout; voilà sa confiance. Elle souffre tout; voilà sa générosité. Elle ne s'éteint jamais; voilà sa constance.

Saint André Avelin, pour l'accomplissement parfait de son vœu, a dû réunir tous ces caractères de la charité. Il les a réunis. Qu'elle est vive, qu'elle est ardente, mais qu'elle est humble cette charité dont Avelin exprime les sentiments dans les écrits! écrits dont j'ai plutôt fait l'énumération qu'apprécié le mérite. Augustes monuments de sa science, de sa piété, de sa foi; témoins éloquents du feu divin dont il était embrasé, vous subsistez encore; et par les fruits que vous opérez vous ratifiez les suffrages honorables que vous ont accordés les souverains pontifes; vous justifiez les magnifiques éloges qu'a cru devoir vous donner saint Charles Borromée! C'est ainsi que la charité transmet aux autres les vérités qu'elle croit, qu'elle pratique. C'est ainsi qu'elle invite tous les siècles à les croire, à les pratiquer: *Omnia credit.*

Mais la charité d'Avelin se peint encore mieux dans sa conduite que dans ses ouvrages..... Votre esprit, mes frères, vous ramène dans ce moment au souvenir de ces jours malheureux, de ces jours féconds en misères, en afflictions; de ces jours, où le ciel, toujours lent à punir, éclate enfin par la plus terrible vengeance, et fait tomber sur Milan ce fléau destructeur qui change la ville la plus florissante en un lugubre tombeau.

Un poison funeste se répand dans l'air, et porte sur la terre un germe de corruption, un souffle de mort. La contagion s'allume, s'étend, semblable à ces incendies dont un vent impétueux irrite les flammes dévorantes. Le sang se corrompt; la nature succombe; tout est frappé, tout périt. Jusque dans la plus profonde retraite, les influences malignes jettent la terreur, la consternation. Tout fuit, mais la fuite même n'assure pas le salut. Il n'est aucun refuge contre la vengeance de Dieu qui poursuit. Les maux sont sans nombre, ils sont presque sans remède. Les secours manquent. La charité est glacée. Toutes les liaisons sont rompues. Le sang n'a plus de voix. L'amitié, le sentiment, les droits les plus sacrés sont négligés, oubliés, trahis. La crainte enfante la timidité; la timidité arrête le courage; la générosité même n'aperçoit que le péril et se croit déjà la victime d'un mal dont les effroyables ravages n'offrent que des idées atterrantes de souffrances, de mortalité, de désespoir.

L'histoire nous apprend quels furent, dans ces jours déplorables, la sollicitude, le zèle, les sentiments de saint Charles Borromée; mais peut-être ignore-t-on que dans cet affreux désastre saint André Avelin fut pour cet autre Aaron un autre Moïse. Oui, mes frères, dans les malheurs de Milan Avelin a le privilége, la gloire de partager avec Charles les périlleuses fonctions d'une charité qui espère contre toute espérance: *Omnia sperat.* D'une charité qui, toujours avide de souffrir, en saisit toutes les occasions et s'en félicite: *Omnia sustinet.* D'une charité aussi constante qu'active, que rien ne rebute, que rien n'alarme, que rien n'éteint: *Charitas nunquam excidit.* A l'exemple du saint pontife le saint prêtre affronte tous les dangers et ne craint pas d'exposer sa vie pour sauver celle d'un peuple affligé.

Sur ce vaste et funèbre théâtre les deux héros chrétiens volent sur les ailes de la charité, et semblent miraculeusement se reproduire. Tous deux, semblables à l'éclair, dans le même instant parcourent les différentes parties de cette ville immense. L'un anime par ses discours; l'autre console par ses aumônes. L'un dispose à bien mourir; l'autre est occupé à la sépulture de ceux qui viennent de payer le tribut à la mort. Avelin réconcilie dans le sacrement de la pénitence; Charles distribue le pain de vie. Charles visite les asiles de l'indigence; il prépare des secours à ceux qu'Avelin enlève des places publiques pour les y transporter. Tous deux se prêtent à toutes les situations, se livrent à tous les travaux, suffisent à tous les besoins. Tous deux, dans l'amertume de leur cœur, les yeux baignés de larmes, adressent au ciel les plus ferventes prières. Tous deux s'offrent en victimes pour satisfaire à la justice de Dieu et apaiser sa colère. Tous deux, par leurs soins, par leurs vœux, écartent les nuages enflammés qui portent le trépas. Un soleil favorable succède aux noires vapeurs qui régnaient dans les airs. Milan reprend son ancien éclat, et ses habitants ne croient pas moins devoir leur salut à l'invincible constance d'Avelin qu'aux charitables empressements de Charles. Ils croient devoir à tous deux le glorieux nom de libérateur. Tous deux

Digitized by Google

ont épuisé l'admiration de Milan; ils en partagent la reconnaissance.

Que puis-je ajouter, Messieurs, à l'idée que vous avez à présent de saint André Avelin? Un homme supérieur au péril de la contagion ne sera-t-il pas supérieur à la vicissitude des saisons? Se refusera-t-il aux besoins d'un malheureux abandonné qui, parmi les ténèbres de la nuit, exposé aux injures de l'air, attend sans ressource que la mort vienne trancher le fil de ses jours et de ses disgrâces? Non, non : rien ne peut mettre obstacle à la charité toujours empressée d'Avelin. Son ministère l'appelle; il court, il vole ouvrir *les portes de l'éternité* (*Psal.* XXIII, 7-9) au chrétien expirant qui réclame son secours..... Ciel, témoin de son zèle, de sa charité, vous vous hâtez de les récompenser. Une lumière inespérée guide les pas d'Avelin : *inusitato splendore;* et, comme une nuée favorable, le rend inaccessible aux vents, à la pluie, à l'orage, qu'il voit, qu'il entend et dont il est préservé. *Inter effusissimos imbres nihil made factus est.* (*In Offic. S. Andr. Avelin., Brev. Rom.*, lect. 5.) Une charité, qui obtient des miracles pour les autres en mérite pour elle-même.

Avelin a fourni sa carrière en apôtre; il devait la terminer en saint. Il avait souhaité d'expirer au pied des autels; ses vœux seront remplis. Au pied des autels! Oui, mes frères, les échafauds, les bûchers, sont les tombeaux des martyrs : l'autel est le tombeau d'un apôtre.... Consumé de fatigues, accablé sous le poids des années, épuisé par les mortifications, faible, abattu, presque sans vie, Avelin désire encore de célébrer les saints mystères : *Ad aras celebraturus.* (*Ibid.*, lect. 6.) Inutilement lui représente-t-on que ses forces fugitives ne répondent pas à l'ardeur de son zèle. Le ciel l'inspire; Avelin prie; on cède à ses pieux désirs. Il monte à l'autel. Sa faiblesse augmente; on veut l'arrêter; il résiste; il commence le sacrifice. La parole expire sur ses lèvres. Il est frappé du coup qui doit le ravir à la terre. Ses yeux s'éteignent; il tombe, il expire, il est mort....

Quelle mort et quelle vie! *Mort précieuse* (*Psal.* CXV, 15), juste récompense de sa ferveur! Au pied des autels Avelin avait prononcé son vœu : au pied des autels Avelin devait en remplir les engagements, consommer son sacrifice, recevoir sa couronne : *Ascensiones in corde suo disposuit.*

Je ne rappelerai pas la vénération de toute l'Italie pour les cendres d'Avelin, la célébrité de son tombeau, la multiplicité de ses prodiges, sa gloire devenue un triomphe pour sa congrégation, le vif intérêt que montrent pour la publicité de son culte, Castronovo, Palerme, Naples, Milan, Plaisance, Rome; et ce culte, seize ans après sa mort, autorisé par Urbain VIII, même avant celui de sait Gaétan. Je ne rappelerai pas ce jour à jamais mémorable où Clément XI, par un décret solennel, achève ce qu'avait commencé Urbain VIII, et ordonne à toute l'Église d'honorer, d'invoquer, dans saint André Avelin, un prodige unique de sainteté qui, *par le difficile vœu de faire chaque jour de nouveaux progrès dans la vertu, a disposé son cœur à s'élever par degrés* au comble de la perfection.

D'utiles épreuves, de pénibles travaux, de généreux sacrifices, l'ont préparé saintement à son vœu; il en a rempli toute l'étendue par l'héroïsme de son abnégation, par l'immensité de son zèle, par la constance de sa charité.

Nous avons, mes frères, contracté des engagements moins étendus, mais aussi solennels, que saint André Avelin. Il a promis d'être parfait : nous avons promis d'être chrétiens. Il a promis de renoncer à lui-même : nous avons promis de renoncer au monde. Il a rempli son vœu : remplissons les nôtres. Comme lui, soyons fidèles dans nos épreuves, désintéressés dans nos travaux, généreux dans nos sacrifices, humbles dans nos succès, prudents dans notre zèle. Que la charité, qui acheva son sacrifice, épure nos actions, nos sentiments, nous rende dignes de notre vocation sur la terre, et d'un bonheur éternel dans le ciel.

PANEGYRIQUE XXVIII.

SAINT PAUL, APÔTRE.

Prononcé en 1747, dans l'église des Pères Barnabites; et, en 1749, dans celle de Saint-Paul.

Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos. (I *Cor.*, IX, 22.)
Je me suis fait tout à tous pour les sauver tous.

Que cette seule idée renferme un magnifique éloge! Il n'appartient qu'à saint Paul de célébrer parfaitement sa gloire et ses triomphes. Non, s'écrie saint Jean Chrysostome. (*De laud. div. Pauli*), non, jamais l'apôtre des nations n'aurait de panégyristes, s'il n'avait que des panégyristes dignes de lui.

Les plus heureux efforts de l'art pourraient-ils, en effet, égaler le plus frappant miracle de la grâce? Saint Paul rassemble tous les genres de mérite, tous les genres de travaux, tous les genres de succès. Il est la terreur du judaïsme, le destructeur de l'idolâtrie, le maître des savants, le prophète des monarques, le docteur de l'univers, le livre de tous les siècles. Que dis-je? Prononcer son nom, c'est ajouter à tous ces titres.

Ainsi pensaient saint Athanase, saint Chrysostome, saint Grégoire de Nazianze, saint Augustin, Saint Léon, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin. Ils avouaient que le génie ne peut concevoir, que l'éloquence ne peut exprimer, tout ce que saint Paul a généreusement tenté, constamment souffert pour les intérêts de Jésus-Christ, pour l'établissement de l'Evangile, pour la conversion des gentils, pour la gloire de la religion.... Quel orateur chrétien oserait entreprendre ce qu'ont désespéré d'exécuter les plus brillantes lumières de l'Église?

Saint Paul suppléera donc aujourd'hui à notre insuffisance. Ses écrits serviront à peindre ses actions et ses vertus. Organe de la vérité, il ne peut point surprendre notre

Digitized by Google

admiration, parce qu'il ne sait point flatter son portrait. Jusque dans le tableau de sa gloire on retrouve toujours le langage de son humilité.

Chargé de l'honorable, mais difficile avantage d'apprécier l'héroïsme de ses vertus, de raconter l'immensité de ses travaux, de peindre l'éclat de ses succès, j'ai cru saisir les caractères qui rendent saint Paul tout entier, dans les paroles que ses ouvrages m'ont fournies. Elles m'ont paru renfermer tout ce qu'on peut dire de lui, d'après lui-même. Je me suis fait tout à tous : *Omnibus omnia factus sum.* Je me suis fait le modèle de tous, le guide de tous, l'oracle de tous, pour les sauver tous : *ut omnes facerem salvos.* Image sublime qui présente toutes les vertus, tous les hommes, tous les temps.

Paul est le saint de toutes les vertus : *Omnia factus sum* : premier point. Paul est le saint de tous les hommes : *omnibus omnia* : second point. Paul est le saint de tous les temps : *ut omnes facerem salvos* : troisième point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le berceau de la religion chrétienne flottait au milieu des vents et des orages : la première aurore de ses succès avait amené les premiers jours de ses persécutions. Jésus-Christ sur la croix avait triomphé de l'enfer, et il avait laissé des ennemis sur la terre. Fumante encore du sang d'un Dieu, la terre couronnait le crime d'un déicide par un cri de proscription contre ceux qui osaient se déclarer ses disciples.... Pour vaincre les obstacles multipliés, qu'opposaient aux progrès de l'Evangile le judaïsme, l'idolâtrie, toutes les passions, tous les vices, vous lui deviez, ô mon Dieu, un secours puissant, efficace. Il fallait que les richesses de votre miséricorde se manifestassent dans la vocation, dans le ministère d'un homme, qui combattît toutes les passions, tous les vices, par l'édifiant spectacle de toutes les vertus. Vous deviez un saint Paul à l'Eglise, à la foi, à vous-même ; Paul, l'homme de tous les genres de sainteté. La sainteté est peut-être une voie plus sûre pour persuader la vérité, que le raisonnement.

Mais comment rendre le fidèle tableau de ses vertus? Vertus les plus opposées à son caractère ; vertus les plus incompatibles avec ses travaux. Il suffira d'approfondir ce double mérite, pour démêler dans saint Paul l'un des plus frappants miracles de la Providence en faveur de l'Eglise naissante... Un saint, modèle de tous les états, de tous les âges, est le saint le plus propre à conduire tous les états, tous les âges à la lumière admirable de la foi : *Omnia factus sum.*

C'est dans les livres sacrés que je cherche le portrait de saint Paul, et je l'y trouve tel que le représente saint Jean Chrysostome. Génie profond, sublime, universel, versé dans l'intelligence de la loi ; distingué par son érudition, par son éloquence ; austère dans ses mœurs, exemple des plus sévères pharisiens ; l'espérance, déjà l'appui du judaïsme. Esprit vif, entreprenant ; mais esprit prévenu, et dont la prévention paraissait être appuyée sur l'autorité de Dieu même.

De cet esprit de préoccupation naissait, dans le jeune Saul, un zèle vif, impétueux pour la loi de ses pères, une haine réfléchie pour le christianisme. Déjà le sang d'Etienne, offert aux cendres des prophètes, annonce à l'univers l'ardeur qui guide Saul, l'entraîne, le transporte : *Saulus erat consentiens neci ejus.* (*Act.*, VII, 59.) C'est sur le tombeau de l'Eglise qu'il se flatte d'établir et sa réputation et sa gloire.

Dans lui le cœur agit de concert avec l'esprit. Quel cœur que le cœur de Saul! L'élévation de ses sentiments égale la sublimité de ses connaissances. Cœur hardi, intrépide, il se joue des obstacles, défie les périls, braverait la mort même.

Rien ne l'étonne, rien ne semble pouvoir l'arrêter. Je me trompe : une invincible main l'arrêtera. Vous le frapperez, Seigneur, et il sera un homme nouveau. Vous le frapperez, et l'orgueilleux défenseur des lois judaïques deviendra le plus humble adorateur de Jésus-Christ. Vous le frapperez; et le persécuteur de l'Eglise, dit saint Jérôme (epist. 26), en deviendra l'apôtre. *Ex persecutore prædicator factus.*

En vain, armé de menaces, ne respirant que le carnage, *spirans minarum* (*Act.*, IX, 1), il marche, il vole à Damas : Damas ne le verra qu'engagé lui-même dans cette secte timide dont il avait juré la destruction... Qu'entends-je? O lumière imprévue! La foudre gronde, elle éclate, elle tombe.... L'ennemi du christianisme est renversé par le Dieu des chrétiens. Le Dieu des chrétiens parle, et sa grâce agit. Quelle voix! quel langage! quel changement! *Saule, Saule, quid me persequeris?* (*Act.*, IX, 4.) Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? O justice! ô miséricorde infinie de mon Dieu! ô puissance de sa grâce! mais en même temps, ô miracle de fidélité dans l'homme! *Qui êtes-vous, Seigneur?* s'écrie-t-il. *Le Seigneur lui dit : Je suis Jésus que vous persécutez.* Surpris, tremblant, *tremens, ac stupens* (*Ibid.*, 6), terrassé, confondu, Saul avoue sa défaite, et la victoire de la grâce. Seigneur, s'écrie-t-il encore, que voulez-vous que je fasse? *Domine, quid me vis facere?* (*Ibid.*) Ordonnez; mon cœur n'a rien à vous refuser. Faut-il réparer la révolte par la soumission, la haine par le zèle? Faut-il renoncer à la loi pour défendre l'Evangile? Commandez ; par mon obéissance, vous jugerez de mes sentiments... *Quid me vis facere?* Que voulez-vous que je fasse? Faut-il dans l'école d'Ananie avouer la vanité des lumières que j'ai puisées dans l'école de Gamaliel? J'irai, je m'instruirai. Ma reconnaissance me rend capable de tous les sacrifices. Faut-il vous venger? Je vous vengerai. Annoncer votre gloire? Je l'annoncerai. Constater votre divinité? Je la constaterai. Mourir pour les intérêts de votre religion? Je mourrai... Jamais les projets de Saul persécuteur n'au-

Digitized by Google

raient été si funestes à l'Eglise, dit saint Bernard, que les vertus de Paul converti lui deviendront avantageuses. En effet, tout ce qu'il promet, il l'exécute. A peine converti, poursuit saint Bernard, Paul devient pour l'univers un instrument de conversion : *Conversus Paulus conversionis minister factus est.* Il prouve par sa conduite qu'il n'a changé de sentiment que parce qu'il a trouvé la vérité. L'ennemi de l'Eglise en paraît déjà le maître, le docteur. Celui qui persécutait les saints à Jérusalem va former les saints à Damas. L'appui du judaïsme s'en déclare la terreur... Les apôtres le voient, l'entendent, et sur lui, plus que sur eux-mêmes, ils fondent les espérances du christianisme. Ils avaient été appelés à l'apostolat par Jésus-Christ conversant avec les hommes sur la terre : Paul est appelé à l'apostolat par Jésus-Christ régnant avec son Père dans le ciel. Que ne doivent-ils pas attendre d'un homme que Dieu même a pris soin d'instruire ? C'est à son zèle qu'ils confient avec respect les destinées de l'Eglise... Paul paraît, et ses premiers efforts sont des miracles. Héros aussitôt que chrétien, qu'il persuade éloquemment la puissance de la grâce dont il est lui-même la preuve ! La conversion de Paul et les merveilleux effets de cette conversion semblent donner une autorité nouvelle à la vérité, à l'excellence, à la sainteté, à la divinité de la religion : *Conversus Paulus conversionis minister factus est.*

Qu'il est, en effet, différent de lui-même ! Ce n'est plus cet esprit ardent, fougueux qu'occupent des projets destructeurs. Dans Paul j'admire un prodige de modération, de patience. Le premier essai de sa vertu est l'héroïsme d'une vertu parfaite. Où commence son apostolat commence son martyre. Que d'épreuves, que de souffrances l'attendent ! Paul essuiera plus de maux qu'il ne s'était promis d'en faire essuyer, dit saint Augustin (*in ps.* XXXVI, serm. 2) ; *Sustinuit Paulus multo plura mala, quam fecerat.* Tantôt une cruelle soif le tourmentera, tantôt il sera dévoré par une faim insatiable. D'un côté, il sera exposé aux injures de l'air ; de l'autre, on lui tendra des embûches. Ici, les périls renaîtront sous ses pas ; là, des coups redoublés seront la récompense de son zèle. Pourrait-on se flatter de tracer une image sensible de toutes les persécutions dont il devient la victime ? Une seule de ces persécutions suffirait pour abattre une âme grande, héroïque. Paul est supérieur à tout, s'écrie saint Jean Chrysostome (*De laud. div. Pauli*) ; Dieu le soutient ; il est invincible. *Invictus Paulus* Non, dit-il, les souffrances que j'endure sur la terre ne sont rien en comparaison de la gloire qui m'est préparée dans le ciel : *Existimo quod non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam.* (*Rom.*, VIII, 18.)

Jusque dans les fers, il est vainqueur. Un grand et subit tremblement de terre se fait sentir : *Terræ motus factus est magnus.* (*Act.*, XVI, 26.) Les fondements de la prison sont ébranlés. Les portes s'ouvrent. Les chaînes des captifs sont brisées. Les gardes se prosternent aux pieds de Paul, ils sont convertis. *Universorum vincula soluta sunt.* (*Ibid.*) Les chaînes de Paul, ses blessures ne suspendent pas la rapidité de ses triomphes. La parole du Seigneur a toujours un libre cours. Elle se déborde comme un torrent impétueux que ne peut arrêter une faible digue. Paul dans les fers devient par sa patience la force des faibles, la lumière des aveugles, le guide universel de tous. Sa prison est le théâtre de ses prodiges. C'est le berceau d'un peuple de chrétiens. Chaque chrétien est un héros. On croit moins apercevoir un captif dans l'humiliation, dit saint Jean Chrysostome (*loc. sup. cit.*), qu'un roi sur le trône : *Quemadmodum rex conscenso in solio, sic in carcere Paulus.* Qui me donnerait, ajoute l'éloquent archevêque de Constantinople, dans un transport d'admiration, qui me donnerait le choix, ou d'être ravi au ciel avec les anges, ou de vivre dans les fers avec saint Paul, je ne balancerais pas. La prison serait mon partage. Dans saint Paul, je contemplerais toutes les vertus que renferme le ciel. Non, je ne l'admire pas tant, lorsqu'il calme les tempêtes, dissipe les fléaux, enchaîne les éléments, commande à la mort, que lorsqu'il est traduit devant les tribunaux, condamné par l'injustice, immolé par la fureur. Quel est donc ce prodige au-dessus de tout prodige ? C'est la patience de Paul. Il est moins grand d'être l'arbitre de la nature, que de se montrer toujours maître de soi-même.

Cette invincible patience a pris sa source dans l'amour tendre, généreux, unique de saint Paul pour Jésus-Christ. Aveugle prévention, tu l'avais opiniâtrément attaché aux prophètes d'Israël : mais la prévention s'efface. Dans Jésus-Christ, saint Paul aperçoit l'accomplissement des prophéties. Jésus-Christ est donc Dieu. Saint Paul le croit. Qu'il honore bien sa croyance ! Sciences humaines, vous n'êtes plus rien pour lui. Paul ne sait plus, il ne veut plus savoir que Jésus, et Jésus crucifié. Le fiel de la calomnie, le feu des persécutions, les horreurs de la mort, rien ne pourra désormais le séparer de la charité de Jésus-Christ. *Quis nos separabit a charitate Christi.* (*Rom.*, VIII, 35.) Paul ne se glorifie plus que dans la croix de Jésus-Christ. Il est crucifié avec Jésus-Christ. Sans Jésus-Christ, il n'est rien : avec Jésus-Christ, sa puissance est au-dessus de toute puissance. Quiconque n'aime pas Jésus-Christ, saint Paul le menace du plus foudroyant anathème ; et cet anathème, c'est moins sa bouche que son cœur qui le prononce. Il ne vit plus ; c'est Jésus-Christ qui vit en lui. La reconnaissance, la générosité, l'héroïsme renferment, pour ainsi dire, le cœur de saint Paul dans le cœur de Jésus-Christ même. C'est l'expression hardie de saint Jean Chrysostome (*loc. sup. cit.*) : *Cor Christi, cor Pauli.*

Apôtre de la croix, saint Paul en est le disciple. Autrefois austère dans ses mœurs par vanité, la piété n'avait point eu de part

Digitized by Google

à son sacrifice. Il était sans vertu; il était sans mérite. Aujourd'hui c'est un esprit de religion, qui rend Paul son propre persécuteur, son tyran. Que ne fait-il pas, afin de triompher des violents assauts que lui livre une chair rebelle? Ingénieux à la réduire en servitude, il retrace sur son corps et dans son cœur les sacrés stigmates de Jésus-Christ. Saint Paul semble achever ce qui manque aux souffrances, à la mort de Jésus-Christ : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi.* (*Colos.*, I, 24.)

Je m'arrête, mes frères; et je vous le demande : dans le tableau que je viens de tracer, avez-vous saisi le contraste des deux caractères qui distinguent l'ennemi de la foi et son vengeur? Un homme guidé par la haine, par la fureur, entraîné par l'impétuosité, par la violence; un homme qui se faisait une gloire frivole d'une orgueilleuse austérité; tel était le pharisien : un homme, prodige de zèle, de patience; un homme, victime de la foi par une pénitence volontaire; voilà le chrétien; et c'est ce que j'appelle réunir les vertus les plus opposées à son caractère. Me sera-t-il plus difficile de vous convaincre que saint Paul a réuni les vertus les plus incompatibles avec ses travaux?

Travaux de saint Paul, travaux immenses : est-il une éloquence assez brillante, assez vive, assez variée, pour en épuiser l'intéressant récit? Il faudrait, pour ainsi dire, plus de temps pour nommer les villes, les provinces, les royaumes, qu'il a parcourus, qu'il n'en a mis à les parcourir. Je le cherche à Jérusalem; et il est à Tarse. Je crois l'admirer dans Antioche; et il instruit Salamine. Il a déjà quitté Paphos, Icone, Lystres : il forme au christianisme la Macédoine, la Galatie, la Thessalonie. La terre, la mer, le ciel même, sont successivement les théâtres de sa gloire. Il marche, il court, il vole. C'est une nuée féconde qui passe d'Asie en Europe, d'orient en occident. Plus rapide que le vent, on croirait qu'il se multiplie pour être en même temps partout. Ainsi qu'un père tendre instruit ses enfants; ainsi qu'un pilote habile conduit son vaisseau; ainsi, dit saint Chrysostome (*De laud. div. Pauli*), Paul est l'oracle, le maître de l'univers : *Orbem terrarum regebat.*

Mais l'étendue de son ministère est moins ce qui me touche ici, que les pures vertus qui l'accompagnent. Le noble, le généreux désintéressement, avec lequel saint Paul entreprend, essuie, termine ses travaux, c'est là ce qui en fait le prix. C'est là ce qui ajoute à l'éclat de l'héroïsme, le mérite du sentiment.

Vil intérêt, non, tu ne seras jamais l'indigne mobile qui dirigera les pas de saint Paul. Un apostolat mercenaire est un apostolat indigne de lui. Eclat des titres, trésors de l'opulence, aux yeux de Paul, vous n'êtes qu'un fantôme, qu'un néant : *Omnia arbitror ut stercora.* (*Philip.*, III, 8.) Peuples qu'il a formés à la sainteté du christianisme, vous lui êtes témoins que c'est vous, et non pas vos biens frivoles, que son grand cœur recherche : *Non quæro quæ vestra sunt; sed vos.* (II *Cor.*, XII, 14.) Le travail de ses mains, telle est sa ressource. L'établissement de la religion, telle est sa récompense. L'intérêt avilit le ministère et captive le ministre..... Paul sera toujours hardi à combattre le vice, parce qu'il ne sera jamais resserré dans les bornes d'une timide reconnaissance. A son désintéressement, il doit la rapidité, il doit le miracle de ses succès.

Par quels traits commencerai-je cet enchaînement de miracles que m'offre l'apostolat de saint Paul? Dirai-je que sa parole, ainsi qu'un feu dévorant, pénètre tous les cœurs et les embrase? Ajouterai-je que sa voix, ainsi qu'un tonnerre, renverse les puissances du monde, les atterre? Toutes les vertus, voilà son armée. Tous les vices, voilà ses ennemis. L'univers, voilà son champ de bataille, j'ai presque dit sa conquête. Plusieurs mondes ne suffiraient pas à son cœur.

Paul arrive à Jérusalem; et, à son aspect, la Synagogue humiliée frémit. Il dispute avec les hellénistes; il a pour témoins de ses combats les apôtres; et pour garants de sa victoire les ennemis mêmes qu'il n'a pas craint de combattre. Il paraît dans Rome, et l'idolâtrie confondue chancelle. Les philosophes orgueilleux cèdent à la force victorieuse des raisons qu'il leur oppose. Les juges étonnés se rendent à l'éclat imprévu des miracles qui les frappent. En vain, par l'art d'un coupable enchantement, Elymas se flatte-t-il d'éluder la vérité et d'échapper à sa défaite : son art impuissant peut surprendre un prince crédule; devant l'Apôtre des nations c'est un fantôme qui ne peut se réaliser. Esprit fourbe et plein de malignité, lui dit saint Paul, enfant du démon, ennemi de toute justice, ne cesserez-vous jamais de pervertir les voies droites du Seigneur? Paul a parlé; le châtiment suit la répréhension. Le subtil Elymas est frappé d'aveuglement. Paul l'a prédit. La prédiction s'accomplit, et la punition même du crime en devient la honte, le désespoir.

Nouvelles entreprises : nouvelles merveilles. La pythonisse est délivrée du funeste esprit qui la possède. Eutyche est rendu à la vie aux yeux de tout un peuple témoin de sa mort. Paul commande aux vents, il dissipe les orages; il érige des trophées jusque dans la mer. Est-ce un homme? Est-ce un Dieu? Les peuples surpris projettent de lui consacrer des autels. Dans Paul ils croient reconnaître les traits de la Divinité : *Dicebant eum esse Deum.* (*Act.*, XXVIII, 5, 6.) Quelle gloire! Paul s'écrie que, loin de vouloir être adoré, il veut apprendre aux peuples à n'adorer que Dieu, seul Créateur du ciel et de la terre. Le destructeur de l'idolâtrie ne pouvait pas en favoriser les abus. Le comble de sa gloire, c'est de couronner ses travaux et ses miracles par les plus humbles sentiments.

Serait-il nécessaire de venger saint Paul, quelquefois, dans ses ouvrages, panégyriste

Digitized by Google

de lui-même? Ah! mes frères, pour le justifier, je n'ai besoin que des expressions de son humilité. Que la critique audacieuse respecte les motifs qui forcent saint Paul de parler de ses souffrances, de ses occupations, de ses vertus, de ses triomphes. L'idée seule de rendre son ministère utile, son autorité efficace, l'Evangile respectable, arrache à sa bouche des aveux honorables à sa vocation, des louanges favorables à ses entreprises. C'est un témoignage qu'il rend à la vérité plutôt qu'à son apostolat. Le ministre n'est rien à ses yeux. Il n'écrit, il ne parle que pour l'honneur de la religion... Peu jaloux de fixer les regards des peuples, il dédaigne leurs éloges, ainsi qu'il brave leur fureur. S'il se compare aux premiers apôtres, *Existimo me nihil minus fecisse a magnis apostolis* (II *Cor.* XI, 5), ce n'est pas qu'il se prête à la coupable tentation de s'élever par un sentiment de vanité. Etablir la sainteté de sa destination, c'est son unique fin.

Que la censure maligne ose à présent reprocher avec amertume à saint Paul de faire une ostentation fastueuse de ses succès. Saint Paul dira lui-même qu'il se fait une gloire et un bonheur de ses humiliations : *Nihil gloriabor, nisi infirmitatibus meis.* (I *Cor.* XII, 5.) Ingénieux à se dégrader, il se placera toujours au dernier rang des apôtres : *Minimus apostolorum.* (I *Cor.* XV, 9.) Le nom même d'apôtre lui paraîtra toujours au-dessus de ses talents, au-dessus de ses vertus : *Non sum dignus vocari apostolus.* (I *Cor.* XV, 9.) Le contraste frappant de ce qu'il a été et de ce qu'il est, ses crimes et les miséricordes de Dieu sur lui le confondent, l'anéantissent : *Blasphemus fui, et persecutor.* (I *ad Timoth.*, I, 13.) Il avoue que toujours il est dans la crainte, dans le tremblement. (I *Cor.*, II, 3.) Dans le rapide cours des victoires qu'il assure à la religion, toujours il se rappelle, par une réflexion modeste, le souvenir amer, humiliant, d'en avoir été le persécuteur : *Persecutus sum Ecclesiam Dei.* (I *Cor.*, XV, 9.) S'il avoue ses succès, il en fait hommage à la grâce et au sang de Jésus-Christ. C'est par la grâce qu'il est apôtre. C'est par Jésus-Christ qu'il est un apôtre vainqueur. *Per quem accepimus gratiam, et apostolatum.* (*Rom.*, I, 5.) La grâce lui suffit pour se soutenir. Sa puissance paraît davantage dans sa faiblesse. Paul fait servir son infirmité même à se perfectionner dans la vertu.

Egal, supérieur peut-être aux autres apôtres par sa foi, par sa patience, par son zèle, par son désintéressement, par ses triomphes, saint Paul est au-dessus de lui-même par son humilité. Saint Paul, dit saint Jean Chrysostome (*De laud. div. Pauli*), a l'esprit, les vertus de tous les saints. Dans lui seul se trouvent réunis tous les exemples de sainteté que les autres donnent à la terre. Paul est donc le saint de toutes les vertus. *Omnia factus sum.* Il est encore le saint de tous les hommes : *Omnibus omnia.*

SECONDE PARTIE.

Paul est le saint de tous les hommes. Il est l'apôtre de tous, il est le père de tous. L'apôtre, voilà son esprit; le père, voilà son cœur : *Omnibus omnia.*

L'idée générale de son ministère que je vous ai déjà présentée, Messieurs, n'est que l'esquisse d'un tableau qui mérite de nouvelles couleurs. Nous avons plutôt observé que suivi saint Paul dans ses travaux. Osons à présent saisir tous les traits qui nous ont échappé. Saint Paul est l'apôtre des juifs, l'apôtre des gentils, l'apôtre des savants, l'apôtre des rois, l'apôtre des pasteurs, l'apôtre des apôtres même : *Omnibus omnia.*

Lorsque saint Paul fut appelé par le ciel à l'apostolat, deux peuples partageaient le monde dont il devait être l'oracle, et semblaient se disputer la gloire d'ensevelir le christianisme sous ses premiers triomphes; le juif et le gentil. L'un était resserré dans les bornes étroites de sa patrie; l'empire de l'autre était l'empire de l'univers. L'idolâtrie était au-dessus du judaïsme par la force, par la terreur des armes; le judaïsme croyait être au-dessus de l'idolâtrie par l'antiquité, par l'excellence de son culte. Le juif attendait vainement un Dieu qu'il avait refusé de reconnaître; le gentil reconnaissait pour Dieu les objets divers que divinisait follement son caprice. Ils se déclaraient ennemis l'un de l'autre, autant par politique que par religion. Le paganisme honorait la Synagogue de son mépris; la Synagogue contemplait le paganisme avec horreur. Dans les deux peuples, différence de caractères, différence de mœurs, différence de sentiments. Tous deux ne se réunissaient que par la haine commune, que par l'égale fureur qu'ils montraient contre le christianisme et ses apôtres. Le gentil, qui accusait le juif d'être un peuple superstitieux, s'accordait avec lui pour accuser les chrétiens d'une nouvelle superstition...

Le temps est venu où tout va changer de face. Le christianisme s'élève. Bientôt le christianisme vainqueur fera de ces deux peuples un même peuple en Jésus-Christ; et ce changement miraculeux sera l'ouvrage de saint Paul. Déjà son zèle sage, éclairé, rompt le mur fatal de division, et forme le lien aimable qui doit réunir ces deux puissances ennemies. Successivement il attaque le juif, il attaque le gentil. Toujours une ardeur nouvelle guide ses pas. Toujours il prend de nouvelles forces pour les combattre sans relâche et les confondre sans ressource. Je l'entends s'écrier que tous deux, rassemblés sous les mêmes drapeaux, soumis aux mêmes lois, ils doivent composer un nouveau peuple, dont Jésus-Christ est le chef, la foi l'esprit, l'Eglise l'empire, l'éternité la demeure. Tous deux, sous les étendards de la croix, ne doivent plus avoir qu'un même esprit, un même cœur.

Mais tandis que Paul instruit le monde, quelle voix mystérieuse l'appelle en Macédoine, et lui montre la moisson qu'il y doit recueillir? *Transiens in Macedoniam, adjuva nos.* (*Act.*, XVI, 9.) Déjà dans Philippe son

Digitized by Google

zèle s'exerce. Son zèle est attaqué. Attaques impuissantes. Philippe se rend... Thessalonique le reçoit, l'entend, l'admire. La Macédoine est chrétienne.

Paul fait entendre sa voix à Corinthe : *Venit Corinthum* (*Act.*, XVIII, 1); Corinthe, où règnent avec l'opulence, la mollesse, tous les vices; où le peuple, enivré de sa gloire, s'endort dans l'inaction, brille par son faste, et se déshonore par ses mœurs. Corinthe, qui ne connaît de Dieu que ses passions; Corinthe n'écoute d'abord saint Paul qu'avec mépris, bientôt l'entend avec étonnement, et tout change. L'humilité succède à la vaine gloire. On dédaigne les richesses par réflexion. La volupté est proscrite. La pénitence triomphe. Les nuages du paganisme se dissipent à la lumière de la foi. La foi naissante dans Corinthe y fait naître toutes les vertus.

Une carrière plus vaste s'ouvre au zèle de saint Paul. Le ciel le destine à devenir l'Apôtre des sages, des savants. Paul dans Athènes, dans Ephèse, prépare, assure à la religion mille conquêtes.

Athènes n'était plus cette ville puissante, redoutable, victorieuse. Il ne lui restait de son ancien éclat qu'une ombre légère, qui se soutenait à peine à la faveur des sciences. Les beaux-arts avaient succédé à la valeur. Concentré dans l'oisiveté, le peuple d'Athènes ne connaissait plus d'autre gloire que celle de se distinguer par l'émulation des talents. Le philosophe avait pris la place du héros. Chaque philosophe hasardait ses opinions, ses systèmes, ses erreurs. L'un croyait démêler son bonheur dans le plaisir. L'autre le fixait dans la vertu. Liberté de penser, diversité de sentiments, diversité de religion. Point d'idoles dans l'univers, qui, dans Athènes, ne comptât des adorateurs.

Paul se sent ému, et comme irrité en lui-même, à l'aspect de cette ville florissante, si superstitieusement attachée à l'idolâtrie : *Incitabatur spiritus ejus in ipso, videns idololatriæ deditam civitatem.* (*Act.*, XVII, 16.) Il parle dans la synagogue avec les juifs, et avec ceux qui craignent le Seigneur. Sa puissante voix retentit dans les places publiques. Les voluptueux disciples d'Epicure, les orgueilleux sectateurs du stoïcisme l'écoutent avec surprise. D'abord ils l'accusent de prêcher de nouveaux dieux; et bientôt ils adorent le Dieu mort au Calvaire.

Mais, dans Athènes, il est une société d'hommes également vénérables par la distinction de leur rang, par l'étendue de leurs lumières, par la profondeur de leur sagesse. Philosophes accrédités, arbitres des sciences, protecteurs de la religion, il ne leur manque, hélas! que de connaître la religion véritable. Qui leur annoncera cette loi divine, si digne de fixer l'attention des hommes les plus capables de réfléchir? Saint Paul. Saint Paul paraît sur ce fameux théâtre : *Stans in medio Areopagi* (*Act.*, XVII, 22.) Il y porte le flambeau de la foi. Qu'il peint éloquemment le contraste bizarre d'une science sublime, et d'une aveugle superstition! *Viri Athenienses, per omnia quasi superstitiosiores vos video.* (*Ibid.*) Qu'il prêche dignement le Dieu qu'Athènes adore, sans le reconnaître! *Quod ignorantes colitis, hoc annuntio vobis.* (*Ibid.*, 23.) Dans la rapidité du discours, quelle force de raisonnement! Quelles preuves victorieuses! On craint presque de l'entendre, parce qu'on craint d'être persuadé : *Audiemus te de hoc iterum.* (*Act.*, XVII, 32.) Par une seule conversion, que l'on juge de ses autres conquêtes. Denys, la gloire de l'Aréopage, devient l'ornement de la religion, l'oracle des évêques. La science de Paul l'a persuadé, l'a conduit à la vérité. La trace du sang de Paul l'animera, le conduira lui-même à la mort. Dans un seul homme, Paul ménage à la foi un apôtre, un panégyriste, un martyr.

Vainqueur dans Athènes, Paul va dans Ephèse combattre des ennemis nouveaux, moissonner de nouveaux lauriers.

Ephèse, ainsi qu'Athènes, était le centre des sciences, et des illusions. Un philosophe, le plus célèbre philosophe de son temps, le fameux Apollonius de Tyanes, y paraissait avec l'autorité d'un législateur, avec l'ascendant d'un prophète. Habile à surprendre la crédulité par le spectacle imposant d'une conduite étudiée, d'un désintéressement simulé, d'une libéralité politique. Par le charme attrayant de mille prestiges, il fascinait les yeux des peuples, il maîtrisait les monarques, il se livrait à la folle ambition d'assujettir l'univers, et osait l'espérer. Zélateur hypocrite des idoles, dont il enviait les autels; le culte respectueux en apparence, qu'il leur rendait, n'était qu'un artifice raffiné, pour se procurer à lui-même, parmi le peuple, des disciples, des adorateurs. Tantôt recherché, craint, honoré; tantôt méprisé, dédaigné, abandonné; toujours égal à lui-même par son orgueil philosophique, il savait, en s'élevant au-dessus des événements, ramener l'admiration des hommes, et forcer leurs respects. L'enfer semblait avoir vomi ce monstre, pour opposer sa profane science aux vérités saintes, qu'annonçaient les apôtres, ses succès naturels aux triomphes divins de l'Evangile, et ses prétendues merveilles aux miracles constatés de Jésus-Christ.

Paul et Apollonius, dans le même temps, rassemblés dans la même ville, vous étonnent peut-être, mes frères; le silence des livres saints sur ce point essentiel vous alarme. Mais qu'on ouvre l'histoire, on y trouvera la certitude incontestable du fait établie par des époques précises, qui dissipent tous les nuages. Paul et Apollonius, quels adversaires! Quels rivaux! ou plutôt quelle force d'un côté! De l'autre, quelle faiblesse! Un seul discours de Paul aurait suffi pour confondre, pour atterrer l'ennemi de l'Evangile. Qu'oppose-t-il à l'esprit séducteur? Il oppose des œuvres de lumière à des œuvres de ténèbres. Il oppose l'humilité à l'orgueil, la vérité à l'illusion, la raison aux prestiges, le ciel à l'enfer. Il com-

Digitized by Google

bat le monstre, sans paraître le combattre; et sa conduite seule détrompe Ephèse, confond le mensonge, anéantit l'imposture. La lueur du météore cède à l'éclat du soleil. Apollonius affectait la divinité; il n'est qu'un homme : Paul refuse les honneurs divins; et les peuples adorent le Dieu inconnu que Paul annonce : *Ignoto Deo.*

Hélas! pourquoi les utiles succès de Paul réveillent-ils dans Ephèse et l'envie et la fureur? Aveugles adorateurs de Diane, vous craignez que votre fortune, ensevelie sous les débris de votre idole, ne fasse tomber le crédit dont vous abusez. Vous frémissez, vous éclatez : *Impleta est civitas confusione.* (*Act.*, XIX, 29.) L'esprit d'intérêt emprunte le masque de la religion. Avec quelle ardeur l'avare Démétrius allume le flambeau de la discorde! Avec quel zèle fougueux il avertit l'indignation publique! Tout s'arme. Un peuple effréné insulte au ministère de Paul, l'attaque lui-même, le poursuit, voudrait l'immoler à sa rage. *Impetum fecerunt.* (*Ibid.*) Paul est exposé à mille morts. Ah! la mort ne l'intimide pas. Seul il soutient les tumultueux assauts d'un peuple mutiné, d'une ville révoltée. Il résiste, il combat, il triomphe. Le culte superstitieux cesse. Le règne de Diane finit. Celui de Jésus-Christ commence, l'Evangile s'établit avec éclat dans Ephèse, où tous les vices contraires à l'Evangile semblaient avoir établi leur trône.

Est-ce d'Ephèse? est-ce de Rome que je parle? Paul dans Rome! Religion sainte, que ses travaux doivent ici vous intéresser! Paul dans Rome est pour vous un heureux présage, qui vous assure, quoique dans un avenir encore éloigné, la conquête de l'univers. Rome victorieuse du monde avait multiplié ses autels avec ses victoires. Les mêmes peuples qui recevaient d'elle des maîtres et des lois, lui donnaient un culte et des dieux. Dans Rome s'élevaient d'un côté les trophées de ses héros, et de l'autre les monuments de la superstition. Dans Rome régnaient toutes les religions, excepté la religion véritable.

C'est parmi ce peuple guerrier, savant, poli, voluptueux, idolâtre, que l'esprit de Dieu conduit saint Paul : *venit Romam* (*Act.*, XXVIII, 14.) Que d'ennemis à combattre! Que de soins à multiplier! Que de travaux à soutenir! Mais Paul est l'homme de tous les travaux, de tous les soins, de tous les hommes. A l'aspect des obstacles, sa confiance redouble : *accepit fiduciam* (*Ibid.*, 15.) Il élève sa voix. Il déclare que le temps est arrivé, où le salut de Dieu doit être envoyé aux gentils, et qu'ils le recevront. Il prêche le royaume de Dieu : *prædicans regnum Dei.* (*Ibid.*, 31.) Il annonce la divinité de Jésus-Christ : *Docens quæ sunt de Domino Jesu Christo.* (*Ibid.*) Rome respecte l'apôtre qui vient l'instruire. Aucune contradiction ne s'oppose à l'ardeur de son zèle : *sine prohibitione.* (*Ibid.*) A la lumière de l'Evangile se dissipent les ombres de la gentilité. Déjà dans Rome commencent d'éclore les prémices de l'Eglise. Paul la forme, il l'instruit, il l'anime, il la dirige. Rome, la capitale du monde idolâtre, sera la capitale du monde chrétien. Dans une seule ville, un seul homme devient l'apôtre de l'univers.

Mais c'est trop différer à suivre les pas de saint Paul à la cour des princes, des rois : *coram regibus* (*Act.*, IX, 15). Puissances de la terre, il sera pour vous ce qu'il fut pour Corinthe, pour Athènes, pour Rome, l'oracle de la vérité, l'ennemi de la dissimulation... Un apôtre ne sacrifie jamais la religion à la politique.

Paraît-il devant le proconsul Serge-Paul, homme, dont la prudence forme le caractère? Il parle avec sagesse, mais avec fermeté. Il connaît les heureuses dispositions de cet homme droit et sincère pour la religion chrétienne; mais il découvre aussi le fatal obstacle qui suspend sa conversion. Que fera-t-il pour maîtriser un esprit qu'un habile imposteur entretient dans de funestes préjugés? Que fera-t-il pour toucher un cœur que la grâce a déjà prévenu? Serge-Paul est un juge éclairé, doux, mais préoccupé. L'homme d'érudition, saint Paul l'affecte par sa solidité et ses discours. L'homme de douceur, il l'attire par le charme de l'insinuation. L'homme de prévention, il le terrasse par l'éclat d'un miracle. On dirait que les obstacles ne se multiplient que pour rendre plus éclatant le triomphe de la religion : *Credidit admirans.* (*Act.*, XIII, 7, 8, 12.)

Paraît-il devant Félix, gouverneur de la Judée, homme dont l'avarice est le faible, dont l'injustice règle les décisions, dont la cruauté déshonore le caractère? Nouvel art d'instruire, Paul connaît cet esprit jaloux de dominer, qui fait trembler la Judée sous les sévères lois d'un gouvernement despotique. Il connaît ce cœur captif dans les liens d'une criminelle passion. Paul sait également peindre les sentiments, dévoiler la conduite, approfondir le cœur, intéresser la religion de Félix. Félix s'instruit, sans vouloir s'instruire. Le portrait de lui-même le frappe, l'étonne. Il est ébranlé, il hésite, il tremble. *Tremefactus Felix.* (*Act.*, XXIV, 25.) Un adversaire qui tremble est un adversaire vaincu. Sa crainte, ses frayeurs sont l'aveu de sa faiblesse, les témoins de sa conviction. C'en est assez pour la gloire de saint Paul. Par l'image terrible d'un jugement général, avoir intimidé, alarmé un prince, c'est avoir triomphé. On doit juger de l'arbre par ses fruits.

Paul paraît-il devant Agrippa, devant Bérénice, devant Festus? Sa voix est un foudre qui porte la terreur dans les consciences. Paul est captif, et il parle en apôtre. Agrippa, prince faible, curieux, inquiet, superstitieux, mais équitable, souhaitait depuis longtemps d'entendre saint Paul, dont la réputation avait transpiré jusqu'à la cour : *Volebam et ipse hominem audire.* (*Act.*, XXV, 22.) Paul est amené par le comman-

Digitized by Google

dement de Festus. Le prince lui permet de parler pour sa défense. Que je m'estime heureux, ô roi Agrippa, s'écrie-t-il, de pouvoir jusqu'aux pieds de votre trône me justifier des crimes qu'ose m'imputer l'injuste fureur des juifs! *Æstimo me beatum.* (*Act.*, XXVI, 1, 2.) J'ai vécu en pharisien. Cette secte est la plus approuvée de notre religion. J'espère en la promesse que Dieu a faite à nos pères. Voilà l'objet de l'accusation intentée contre moi. Vous connaissez les coutumes des juifs. Je vous ai dévoilé ma conduite. Prononcez..... A sa propre cause, Paul sait bientôt, avec une sage adresse, joindre la cause de Jésus-Christ... Apologiste de la religion devant les maîtres de la terre, avec quelle éloquence surnaturelle il développe l'accord merveilleux des deux alliances! C'est sur le témoignage même de Moïse qu'il établit avec force la divinité de Jésus-Christ. Agrippa croit aux anciens oracles; Agrippa doit donc croire aussi aux événements qui les justifient. C'est ainsi que Paul, génie solide, conséquent, rapproche les objets, presse les arguments, lie avec précision un système qui porte l'empreinte de l'évidence. Qui pourrait ne pas se rendre? Agrippa est frappé, surpris. Il céderait par conviction; mais il craint de perdre parmi le peuple une ombre d'autorité dont Rome le fait dépositaire. Il résiste par politique, et par intérêt il rejette la lumière. Peu s'en faut, s'écrie-t-il, que vous ne me persuadiez d'être chrétien : *In modico suades me fieri Christianum.* (*Act.*, XXVI, 28.) O l'éclatante victoire, reprend saint Jean Chrysostome! L'ennemi ne se rend pas, mais il s'avoue vaincu. Son témoignage devient une preuve triomphante de la foi. Son aveu fait sa honte et la gloire de Paul : *Victoriam ipse judex profitetur.* (S. Joan. Chrysost., *De laud. div. Pauli.*)

Paul est donc l'apôtre des grands. Il est aussi l'apôtre des pasteurs. Paraissez ici, zélé Timothée, fervent Tite : instruits par les soins de Paul, instruisez l'univers par vos vertus. Montrez-vous les modèles des peuples, comme vous en êtes les guides : *exemplum præbe.* (*Tit.*, II, 7.) Combattez le vice sans aigreur, mais avec intrépidité : *argue, increpa.* (*1 Tim.*, V, 20.) Soyez des exemples toujours édifiants de patience et d'érudition : *in patientia et doctrina.* (*Ibid.*) Paul n'exige rien de vous, qu'il n'exige de lui-même. Dans les instructions qu'il vous donne, il trace le portrait de sa conduite. Apôtre des pasteurs, Paul est l'apôtre des apôtres même. Non de ces hommes qu'un esprit d'intrigue, de faux zèle avait engagés dans un apostolat mercenaire. Ils étaient l'opprobre de la religion; ils ne pouvaient pas en être les fondateurs. Saint Paul les humilie, les confond. Il ne leur laisse que la honte d'avoir usurpé le nom d'apôtre, sans en avoir l'esprit, le caractère, les sentiments.

Mais je parle d'un apôtre digne de l'être; d'un apôtre choisi par Jésus-Christ même; de Pierre, qu'un instant avait vu coupable qu'un demi-siècle vit pénitent; de Pierre, prêtre souverain des prêtres; apôtre, prince des apôtres; de Pierre, dont l'autorité, la puissance, étaient émanées de Jésus-Christ même, auquel Jésus-Christ avait confié les clefs du ciel et l'Eglise sur la terre. Tel est l'apôtre que saint Paul ose redresser, corriger dans les fonctions du ministère apostolique : *In faciem ei restiti, quia reprehensibilis erat.....* (*Galat.*, II, 11.) N'attendez pas ici, mes frères, le récit de cette fameuse dispute. Attendez moins encore que je discute un point délicat sur lequel n'ont pu s'accorder les plus célèbres critiques : si Pierre a failli, s'il n'a point failli; si c'était Pierre ou Céphas. Il est inutile de produire les sentiments opposés de saint Jérôme et de saint Augustin. Contentons-nous de respecter le zèle ferme, intrépide de Paul; le zèle toujours humble de Pierre. Paul reprend : Pierre se soumet. La charité les guide tous deux. L'un condamne avec douceur un maître qu'il révère; l'autre cède sans aigreur aux conseils d'un homme, encore le persécuteur de l'Eglise, lorsqu'il en était, lui, l'apôtre, le chef, le conquérant. Disons seulement que l'humilité honore davantage saint Pierre que ses succès, et ses miracles. Disons que le zèle courageux de saint Paul lui mérite autant la confiance des apôtres que les respects de l'Eglise.

Apôtre de tous, il est le père de tous : *Omnibus omnia.*

Loin de saint Paul ces bornes étroites qui ne resserrent que trop souvent le cœur des hommes. L'univers n'est point assez vaste pour le cœur de ce héros chrétien. Point de peuple pour lequel il ne sacrifie son repos, sa réputation, sa vie même. Il a la même tendresse pour les habitants de Lystres et pour ceux d'Athènes, pour le peuple d'Ephèse et pour celui de Corinthe, pour le Parthe et pour le Romain, pour le juif et pour le gentil, pour le chrétien et pour l'ennemi du christianisme. Il suffit d'être homme, pour trouver dans Paul un appui, un bienfaiteur. Paul ose prendre le ciel à témoin qu'il n'est point de peuple dont les intérêts ne lui soient précieux, et qui dans son cœur ne trouve un rempart assuré contre les disgrâces de la fortune : *Testis est mihi Deus.* (*Philip.*, 1, 8.) Son âme généreuse s'offrirait aux foudres du ciel pour assurer le salut du monde : *Optabam anathema esse.* (*Rom.*, II, 3.) Il est l'arbitre des différents, le consolateur des affligés; et, pour me servir de l'expression énergique qu'emprunte son humilité, il est le serviteur de tous : *Omnium me servum feci.* (*I Cor.*, IX, 19.)

Ne peut-il pas s'écrier, dit saint Ambroise (*in II ad Cor.*, II, c. 5), qu'il ne doit pas céder le prix au premier des apôtres, puisqu'il n'est pas seulement l'apôtre d'une Eglise particulière, mais l'apôtre, et, si j'ose le dire, le fondateur de toutes les Eglises?

Parmi ces Eglises, à laquelle ne ménage-t-il pas des secours, ne donne-t-il pas des instructions, ne prodigue-t-il pas des bien-

Digitized by Google

faits? Il y ressent toutes les horreurs de ceux qui languissent dans l'abîme de la misère. Il y partage le triste sort de ceux qui gémissent dans le sein des souffrances. L'univers, voilà son centre. Dans l'univers, sa charité sait se reproduire; et dans la multiplicité des hommes, aucun homme n'échappe à ses regards attentifs. Son cœur est un monde abrégé.

Etonnant spectacle, m'écrierais-je volontiers, d'après saint Chrysostome! Ce héros, qui brave les périls, qui vole au-devant de la mort, qui par son intrépidité désarme les puissances de la terre, et voit à ses pieds l'enfer confondu; Paul ne peut refuser des larmes aux larmes d'un peuple malheureux. Les disgrâces des chrétiens font ses propres disgrâces. Paul résiste à tout, triomphe de tout. Paul ne peut résister à la charité. La charité triomphe de Paul. La charité a sur son cœur le même empire que la religion.

C'est dans son cœur qu'il a trouvé ces vives couleurs avec lesquelles il achèva le portrait de la charité; de cette charité, qui n'a d'autre ambition que l'ambition de faire des heureux : *Non est ambitiosa* (**I Cor.**, XIII, 5); de cette charité noble, généreuse, qui regarde Dieu pour tout, soi-même pour rien : *Non quærit quæ sua sunt* (*Ibid.*); de cette charité patiente, douce, bienfaisante, qui ne connaît ni les noirceurs de l'envie, ni les précipitations de la témérité, ni les enflures de l'orgueil : *non inflatur* (*Ibid.*, 4); de cette charité qui ne sait point se réjouir de l'injustice, mais qui se réjouit de la vérité : *congaudet veritati* (*Ibid.*, 6); de cette charité qui tolère tout, qui croit tout, qui espère tout; qui, plus durable que les talents et les sciences, ne finira pas même avec le monde, mais règnera dans les siècles des siècles, éternelle comme Dieu, qui est la charité, est éternel lui-même : *Nunquam excidit* (*Ibid.*); de cette charité qui a l'humilité pour principe, la prudence pour règle, le désintéressement pour base, les souffrances pour partage, tous les peuples pour objet, l'univers pour limites, le ciel pour récompense.

Si je parlais toutes les langues des hommes, dit-il, si je parlais le langage même des anges, et que je n'eusse point la charité, je ne serais qu'un airain sonnant, une cymbale retentissante. Quand j'aurais le don de prophétie, quand je pénétrerais tous les mystères, quand j'aurais une parfaite connaissance de toutes choses, quand j'aurais toute la foi possible, jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien; sans elle, les œuvres sont sans mérite pour l'éternité. Dans les caractères de la charité, saint Paul a donc rendu l'image fidèle et naïve de ses sentiments.

Image toujours présente aux yeux des chrétiens. Image qu'ils devraient retracer dans eux-mêmes. Saint Paul ne cesse point de les instruire. S'il est le saint de tous les hommes, il est le saint de tous les temps : *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos.* (**I Cor.**, IX, 22.)

TROISIÈME PARTIE.

Paul est le saint de tous les temps; depuis la naissance du christianisme jusqu'à nos jours, tous les siècles lui ont des obligations. Nous ne serons plus; et dans tous les siècles jusqu'au jour où le monde sera détruit par un déluge de feu, les peuples profiteront des leçons que saint Paul a données aux peuples de l'Eglise naissante. Tous les climats ont recueilli les fruits de ses travaux. Ses écrits feront la richesse de tous les âges... Paul est le saint de tous les temps. Faut-il, mes frères, des garants de cette vérité? Nous en sommes nous-mêmes la preuve vivante. Si nous sommes chrétiens, c'est aux succès de saint Paul que nous sommes spécialement redevables de la foi. Si la foi compte toujours de nouveaux apôtres, c'est la doctrine de saint Paul qui les forme. Les triomphes de saint Paul heureusement perpétués dans l'Eglise : la doctrine de saint Paul établie dans l'Eglise, la doctrine de tous les siècles; ce sont les deux idées qui vont justifier ma proposition et achever l'éloge de saint Paul : *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos.*

C'était un esprit prophétique qui faisait percer à saint Paul les ténèbres de l'avenir; qui lui faisait annoncer la perpétuité de ses victoires dans celles de l'Eglise : *Semper triumphat nos in Christo Jesu.* (**II Cor.**, II, 14.)

Consolez-vous, Eglise naissante. Un barbare édit émane du trône. La mort va ravir saint Paul à la terre, à la religion. Mais la religion ne le perdra pas tout entier. Paul aura le privilége de survivre à lui-même. Son esprit reste à l'Eglise. Cet esprit sera vainqueur de la fausse sagesse, des persécutions, de l'incrédulité. Les fureurs de Néron n'arrêteront pas les progrès de l'Evangile. Le sang de saint Paul fera remporter à l'Evangile de nouvelles victoires : *Semper triumphat nos.*

Paul à la cour de Néron! Ici s'ouvre la scène la plus sanglante. Néron, qui, par un tissu de crimes, a depuis longtemps fait oublier les jours brillants de sa jeunesse; Néron, dans qui le monde contemple avec horreur, moins un maître qu'un tiran; frère barbare, fils dénaturé, prodige d'ingratitude, de cruauté; monstre odieux dont l'humanité rougit; monstre, auquel le sein qui le porta frémit, regretta d'avoir donné la vie; toutes les vertus qui vont condamner tous les vices. Quel spectacle! quel contraste!

Déjà la voix de Paul s'est fait entendre. Jusque sur le trône, Paul ose combattre l'idole de la volupté (172). L'idole tombe. Mais, dans sa chute profonde, elle entraîne, hélas! celle de son vainqueur. Les lauriers de Paul seront teints de sang. Néron, le fougueux Néron, vient de s'annoncer le persécuteur de l'Eglise. Rome embrasée est son crime, et, par un raffinement de politi-

(172) Saint Chrysostome assure que saint Paul convertit une concubine de Néron.

Digitized by Google

que, de méchanceté réfléchie, il en fait le crime des chrétiens; il les punit.

Les premiers apôtres de la foi doivent en être les premières victimes (173). Pierre et Paul sont saisis; ils sont arrêtés. L'Eglise est inondée du sang de ses fondateurs.

Mais déjà le sang des martyrs devient une source intarissable de chrétiens. Rome, qui persécute les prédicateurs de l'Evangile, en sera bientôt elle-même la conquête : *Semper triumphat nos.*

L'Apôtre des nations revit dans les héritiers de son zèle. Peuples, plongés dans la nuit du paganisme, écoutez les disciples de saint Paul. Ils vous annonceront ce qu'ils ont appris de lui; les mêmes mystères, les mêmes dogmes, la même religion. Vous l'embrasserez, cette religion sainte, et bientôt vous-mêmes vous transmettrez à vos successeurs l'esprit, le zèle, la foi de Paul. A Paul ont succédé les Philémon, les Tite, les Timothée, les Denis. D'autres apôtres remplacent ces premiers ministres de l'Evangile; et ces ruisseaux, répandus dans l'Eglise, y coulent toujours les pures eaux du fleuve, dans lequel ils ont pris leur source. C'est toujours l'esprit de saint Paul qui caractérise les disciples de ses disciples.

L'esprit de saint Paul se multiplie dans les trois parties du monde. L'Asie admire un Paul dans Chrysostome, l'Afrique dans Augustin, l'Europe dans Ambroise. Paul est l'interprète de l'Evangile. Les Pères sont les interprètes de saint Paul. Par conséquent, si l'Evangile se répand, s'il se soutient, s'il triomphe par toute la terre, c'est par le ministère de Paul qu'il se répand, qu'il se soutient, qu'il triomphe. Le ministère de Paul se perpétue jusque dans le dernier âge de l'Eglise. On retrouve les conquêtes de Paul dans les conquêtes d'un Hyacinthe, d'un Vincent Ferrier, d'un Jean de Capistran, d'un François Xavier, d'un Jean-François Régis.

Et sans chercher des exemples étrangers, sous les auspices, sous le nom de saint Paul, s'élève un peuple nouveau (174). Un clergé réduit en règle fournit à la foi une heureuse multiplicité d'apôtres. Dans la Corse, Alexandre Sauli (175) renouvelle avec éclat les merveilles du christianisme naissant. Dans lui, on croit apercevoir saint Paul lui-même. Et combien de nouveaux Saulis, dont j'admire le zèle, dont je respecte l'humilité! C'est ainsi que l'apostolat de saint Paul se perpétue dans l'Eglise. L'Eglise, telle qu'elle est aujourd'hui, telle qu'elle sera jusqu'à la consommation des siècles, sera donc un éternel trophée érigé à la gloire de saint Paul. La gloire de saint Paul n'aura donc d'autre tombeau que le tombeau du christianisme. La gloire de saint Paul ne sera donc ensevelie que sous les ruines de l'univers : *Semper triumphat nos.*

C'était à la considération de ce triomphe toujours subsistant, que le zèle de saint Jean Chrysostome ne pouvait soutenir le parallèle de saint Paul et d'Alexandre. Alexandre n'est le vainqueur que de quelques années : Paul est le vainqueur de tous les temps. Le tombeau de Paul est plus glorieux à Rome, que les conquêtes d'Alexandre ne furent glorieuses à la Macédoine. Rome, dépositaire des cendres de Paul, je ne vous féliciterai pas; mais je féliciterai tous les siècles, dépositaires, possesseurs de son esprit.

Saint Paul est le grand livre des chrétiens, disait saint Chrysostome : *Magnus christianorum liber.* Ce fleuve de l'éloquence chrétienne, en s'éloignant de sa source, ne perd rien de sa majesté. C'est la pensée de saint Jérôme : *Flumen eloquentiæ christianæ.* Divines *Epitres* de saint Paul, vous êtes des armes victorieuses du temps, ajoute le même Père : *Scripturarum armarium.* Le monde qu'il instruisit autrefois par son zèle, saint Paul ne cesse pas de l'instruire par sa doctrine : *Defunctus adhuc loquitur.* (*Hebr.*, XI, 4.) Ce n'est pas seulement au commun des fidèles, c'est aux anges même de l'Eglise, que Dieu a donné saint Paul pour maître : *Non solum hunc magistrum dedit hominibus, sed etiam angelis.* Ainsi s'exprime saint Augustin.

Dans les ouvrages de saint Paul, tous les siècles peuvent étudier les mystères, et les devoirs de la religion. Saint Paul apprend à tous les siècles ce qu'ils doivent croire. Sa doctrine est la condamnation de toutes les hérésies et la clef de toutes les vérités. Saint Paul apprend à tous les siècles ce qu'ils doivent pratiquer. Sa morale est la condamnation de tous les vices, et la règle de toutes les vertus.

Ne pourrait-on pas dire, avec saint Chrysostome, que saint Paul était en quelque sorte, nécessaire à l'Eglise naissante? Oui, par les écrits de saint Paul, Jésus-Christ achève l'important ouvrage, qu'il avait commencé par les prédications du même apôtre. Par la bouche de saint Paul, Jésus-Christ prononce de plus grands oracles, qu'il n'en a prononcé lui-même. Pensée hardie. Le zèle de saint Chrysostome a osé la risquer, la développer. La doctrine de saint Paul semble la justifier. Pour ne point lui laisser une apparence de paradoxe, d'impiété, approfondissons cette doctrine sublime, lumineuse, divine.

Saint Paul y paraît un *génie vif, solide, supérieur*, qui, dans son vol hardi, s'élève jusqu'à la lumière des *premières vérités.* Ces vérités, il les rend dans le jour le plus sensible. Ses lettres sont un enchaînement de principes, de raisonnements, de conséquences, qui forment une *théologie complète*, où tous les mystères sont développés avec une

(173) Saint Etienne et saint Jacques le Majeur ont souffert le martyre avant saint Pierre et saint Paul; mais il s'agit ici des apôtres qui ont souffert le martyre à Rome.

(174) Les Clercs réguliers de Saint-Paul, dits *Barnabites.*

(175) Le B. Alexandre Sauli, de la congrégation des Barnabites, évêque d'Aléria, ensuite de Pavie, apôtre de Corse, béatifié par Benoît XIV.

Digitized by Google

élévation d'idées *grandes*, *augustes*, *saintes*, qui montrent partout dans saint Paul un apologiste de la religion, digne d'elle. Elles seront à jamais pour les chrétiens un *trésor inépuisable*, dans lequel ils peuvent sans effort puiser toutes les richesses de la foi.

Chrétiens qui, dans le sein du christianisme, connaissez à peine Jésus-Christ, et l'Evangile, dit saint Chrysostome, venez, venez les étudier dans saint Paul. Imitez sa foi respectueuse, lorsqu'il sonde le mystère incompréhensible de l'Incarnation. Un Dieu dans l'humiliation, sans cesser d'être Dieu; un Dieu sur la croix; et la croix qui devient le salut du monde. Jésus-Christ ressuscité; et dans sa résurrection, preuve victorieuse de la divinité de la foi, modèle de la résurrection des âmes, garant de la résurrection des corps. Jésus-Christ dans l'Eucharistie, exemple d'amour; Jésus-Christ dans son sacerdoce, Roi de gloire; Jésus-Christ dans le ciel, arbitre de l'éternité; Jésus-Christ, chef invisible de l'Eglise, législateur et modèle de ses disciples; Jésus-Christ unique médiateur entre Dieu et les hommes, prêtre, pontife, juge, sauveur, Dieu. Saint Paul sera dans tous les siècles l'apôtre, le panégyriste de Jésus-Christ et de sa divinité. Il confond l'arianisme avant sa naissance. Nouveaux disciples d'Arius, lisez les lettres de saint Paul : vous connaîtrez, vous respecterez, vous adorerez Jésus-Christ. Si la doctrine de saint Paul était plus exactement approfondie, le socinianisme aurait moins de sectateurs, le déisme moins de partisans, l'irréligion moins d'apologistes.

Et vous, qui paraissez les inébranlables soutiens de la grâce, mais qui trop souvent vous refusez à ses puissantes invitations; contrastes bizarres de zèle et d'ingratitude, étudiez les ouvrages de saint Paul. Vous connaîtrez le vrai mystère de la prédestination, autant qu'un mystère peut être connu. C'est un mystère, ce n'est pas un système. Vous connaîtrez que Dieu est le maître de ses grâces; qu'il appelle qui il veut; qu'il rejette qui il lui plaît. Le juif est rejeté; le gentil est appelé. L'un s'est rendu indigne de la grâce : c'est un vase de colère, préparé pour la perdition par un adorable décret de justice et de sagesse : *vasa iræ*. (*Rom.*, IX, 22.) L'autre ne l'a point mérité : c'est un vase d'honneur, préparé pour la gloire par un prodige de miséricorde et d'amour : *vasa misericordiæ*. (*Ibid.*) Voilà, dans les principes de saint Paul, la gratuité de la grâce : *Misereor cujus misereor*. (*Rom.*, IX, 15.) Bientôt il en établit la nécessité, il en célèbre la puissance. Il peint Dieu toujours juste, l'homme toujours libre; l'homme appelé à la foi sans le mérite des œuvres : *Jam non ex operibus*. (*Rom.*, XI, 6.) La grâce sans cela ne serait plus grâce : *Jam non esset gratia*. (*Ibid.*) N'était-ce point là, Messieurs, par une décision précise, par une condamnation anticipée, ôter au pélagianisme tous les subterfuges dont il ne s'est servi qu'à sa honte et préparer contre ce monstre d'orgueil les foudres des conciles?

Sublime théologie de saint Paul, ne nous lassons pas de l'examiner, et de nous instruire. Qu'est-il de si difficile dans la doctrine abstraite de la grâce, que saint Paul ne rende, en quelque sorte, sensible? Les ténébreuses notions de la plus subtile métaphysique se transforment, sous sa plume, en autant de traits d'évidence. Il fait considérer l'homme dans la foi sauvé par les mérites de Jésus-Christ, lorsqu'il répond fidèlement à la grâce. L'homme ne peut se sauver sans la grâce : pour se perdre, l'homme se suffit à lui-même. C'est par la grâce que saint Paul est ce qu'il est : *Gratia Dei sum id quod sum* (*I Cor.*, XV, 10); mais la grâce n'a pas été inutile en lui : *Vacua non fuit*. Il en a été la conquête : il en est l'apôtre. La grâce agit avec lui : *gratia Dei mecum*. Il agit avec la grâce. La grâce est toute-puissante. La liberté est toujours entière. Les triomphes de l'une jamais ne blessent les droits de l'autre. A vous, ô mon Dieu! l'honneur de la victoire : à l'homme, le mérite de la fidélité. Telle est, mes frères, la doctrine de saint Paul. Que tout autre système disparaisse. Ce n'est pas la doctrine de saint Paul; ce n'est pas la doctrine de l'Eglise. Saint Paul est l'oracle, que doivent consulter toutes les écoles. Saint Augustin n'a bien saisi toute l'économie de la grâce qu'à mesure qu'il a lu, médité, approfondi les principes, les distinctions, les raisonnements, les décisions de saint Paul.

Pourrait-on me nommer un seul point de la religion, sur lequel saint Paul ne donne pas à tous les siècles des lumières, des instructions, des règles? La misère et la grandeur de l'homme, sa faiblesse et ses ressources, sa chute et sa rédemption; les oracles des prophètes et leur accomplissement, la vocation des chrétiens et leurs espérances, la naissance de l'Eglise et sa perpétuité, l'ancienne et la nouvelle alliance; les attributs de Dieu, sa sagesse, sa science, sa bonté, sa puissance, l'immensité de son être et l'excellence de ses ouvrages; la nécessité et le mérite de la foi, ses caractères et ses avantages; le péché et son esclavage, ses attentats et sa punition; le premier et le second Adam, la croix et ses triomphes, l'Evangile et sa propagation, la parole de Dieu et son efficacité; l'hérésie et ses subterfuges, l'impiété et ses blasphèmes; les apôtres et leur autorité, les justes et leur amour, les élus et leur gloire; les saints, leur mérite et leur médiation; l'Esprit de Dieu et ses dons, ses bienfaits; le culte et ses lois, l'Eucharistie et son institution; la vie et sa brièveté, la mort et ses horreurs, le jugement et son appareil, le salut et la réprobation.... J'aurais épuisé tous les détails et saint Paul me fournirait encore de nouvelles richesses. Crayonnée par le pinceau de ce grand maître, que la religion paraît sage, raisonnée, sublime, majestueuse, utile, divine! Sur la doctrine de saint Paul, l'Eglise établira toujours ses décisions,

Digitized by Google

les Pères prononceront leurs oracles, les conciles régleront leurs décrets. Dans la doctrine de saint Paul, tous les hérétiques, tous les incrédules trouveront toujours la réfutation de leurs systèmes, la condamnation de leurs erreurs, l'anathème que méritent et leur audace et leur rébellion. Dans la doctrine de saint Paul, tous les états trouveront des règles de conduite. Dans les vices de son siècle, il a combattu les vices de tous les temps. Les vertus qu'il a montrées dans les premiers disciples de Jésus-Christ, sont les vertus que, dans tous les temps, les disciples de Jésus-Christ doivent pratiquer.

Si saint Paul est l'infaillible oracle de la vérité, il est aussi le guide des mœurs le plus sûr, le plus prudent. Lorsqu'il a peint la sainteté du christianisme, il a tracé les devoirs invariables des chrétiens. Ses leçons sont également propres à toutes les conditions, à tous les sexes, à tous les âges. Tant que Jésus-Christ comptera des disciples sur la terre, saint Paul ne cessera point de les instruire. De la nuit de son tombeau, se répand sur le monde une lumière éternelle qui toujours percera les ténèbres de l'ignorance et de l'infidélité. Saint Paul dans ses ouvrages, parle à tous les hommes, à tous les siècles: *Defunctus adhuc loquitur.* (*Hebr.*, XI, 4.)

Pasteurs des peuples, saint Paul vous apprend les devoirs essentiels du sacerdoce. Empêchez qu'on enseigne une doctrine différente de celle qui nous a été enseignée dans l'Evangile; soyez irrépréhensibles, prudents, graves, modestes, équitables, modérés, éloignés des contentions, désintéressés; veillez sur vous-mêmes et sur l'enseignement des autres; remplissez, respectez, aimez votre ministère; dispensez la parole de vérité, instruisez d'une manière qui soit digne de la saine doctrine: *sanam doctrinam.* (*Tit.*, II, 1.) Rendez-vous des modèles de bonnes œuvres et dans la pureté de la foi et dans l'intégrité des mœurs.... Pasteurs des peuples, telles sont vos obligations, et c'est saint Paul qui vous les explique.

Vierges, qui avez choisi Jésus-Christ pour époux, saint Paul vous apprend que la modestie doit être la règle de votre conduite. Une vierge ne doit avoir d'autre soin que celui de s'occuper de son Dieu, et de ce qui peut intéresser sa gloire. Son corps doit être l'image de son âme pure et fidèle. Son esprit ne doit point se fixer à ce monde qui passe, mais à la vérité qui doit être éternelle.

Infortunés, qui languissez dans l'amertume des afflictions, saint Paul vous apprend que la voie des afflictions est la voie qui conduit à la gloire. Pour avoir part à la gloire de Jésus-Christ, il faut avoir part à ses souffrances. Nulle proportion entre les disgrâces de cette vie et la félicité du ciel.

Vastes génies, savants du monde, sublimes philosophes, saint Paul vous apprend que Dieu confond *la sagesse des sages.* (*I Cor.*, I, 19.) La science seule éblouit, elle enfle. Unie à la charité, elle augmente la vertu. Les plus rares connaissances sont infructueuses, si Dieu n'éclaire pas le cœur par une opération ineffable de son esprit.

Riches du monde, saint Paul vous apprend la sagesse de Dieu, dans l'inégale distribution des richesses. Il vous apprend l'art utile de jouir des trésors de l'opulence, sans attachement, de les perdre sans regret. Qui met sa confiance dans les richesses n'amasse qu'un trésor d'amour-propre et d'orgueil. Les vraies richesses de l'âme, ce sont les bonnes œuvres.

Vous, que le ciel a placé dans l'état d'une triste indigence, saint Paul vous apprend que tout périt excepté la vertu, que les malheureux du temps sont les heureux de l'éternité. C'est pour éprouver votre foi, c'est pour expier vos péchés que Dieu exerce votre patience. Une légère épreuve conduit souvent au plus grand bonheur.

Chrétiens, qui que vous soyez, lisez, lisez les lettres inimitables de saint Paul. Vous apprendrez et ce que vous êtes et ce que vous devez être.

Augustin, tristement livré à la fougue impétueuse de ses passions; Augustin qu'une fatale inconstance avait conduit d'erreurs en erreurs, et qui, par le malheureux penchant à vouloir tout approfondir, était venu jusqu'à douter de tout; dans l'abîme de l'égarement, Augustin jette sur les ouvrages de saint Paul un regard indifférent. A l'indifférence succède la réflexion. La réflexion prépare le trouble, le trouble amène le repentir. Heureux changement! L'inconstance est fixée. La grâce triomphe. Augustin est converti, Augustin est pénitent. Voilà les miracles de saint Paul, non sur son tombeau, mais par ses ouvrages: *Defunctus adhuc loquitur.*

Oui, mes frères, quand on lit les lettres de saint Paul avec piété, avec foi, on ne les lit jamais sans fruit. Elles renferment une doctrine céleste, où ne brillent pas, dit-il, les charmes persuasifs de l'éloquence humaine, mais une doctrine dans laquelle son génie naturellement sublime, éloquent sans effort, sait, par un tissu de principes solides, victorieux, tracer le plan du christianisme, en suivre l'économie, en expliquer les mystères, en développer les préceptes, en saisir l'objet, l'esprit, la fin; et ne faire servir au tiromphe de la religion, que la religion elle-même.

Puisse la lecture de ces divines lettres produire dans ce siècle d'irréligion, de libertinage, une réforme également générale, et dans les idées, et dans les mœurs! Imitons, s'il se peut, dans saint Paul, le saint de toutes les vertus. Admirons le saint de tous les hommes. Respectons le saint de tous les temps. Notre vénération même servira de preuve à ce dernier titre de son éloge; et notre fidélité à marcher sur ses traces dans ce monde, nous fera perpétuer son triomphe dans l'autre. Ainsi soit-il.

Digitized by Google

PANEGYRIQUE XXIX.

SAINT SULPICE, ARCHEVÊQUE DE BOURGES.

Prononcé en 1744, dans l'église paroissiale qui porte son nom.

In medio magnatorum ministrabit. (*Eccli.*, XXXIX, 4.)
Il exercera son ministère parmi les grands.

Monseigneur (176),

Ce n'est pas toujours par des voies obscures que Dieu conduit ses élus. La solitude n'est point le partage de tous les saints. Si, dans les fastes de l'Eglise, sont inscrits les noms de mille héros chrétiens, sanctifiés dans le silence des déserts, il en est aussi qui, dans un ministère éclatant, se sont sanctifiés au milieu du tumulte du monde, à l'ombre du trône, au faîte des honneurs, parmi les grands de la terre, grands de la terre eux-mêmes.

Chrétiens! la solennité qui nous rassemble offre à votre admiration un saint qui, sans avoir vécu dans la retraite, peut être compté parmi les modèles de la perfection évangélique; un saint nourri dans les délices de la cour; un pontife placé par le ciel sur un des premiers siéges de l'Eglise gallicane; obligé par état à se répandre parmi les grands, témoin de leurs vices, sans les partager, indifférent pour les honneurs, objets de leur ambition; élevé lui-même aux premières dignités; mais il ne les accepte que pour en remplir les devoirs, sans être sensible au vain éclat qui en est inséparable.

Ce sera, Messieurs, à la cour des rois, sur le théâtre brillant des grandeurs humaines; ce sera sur le trône de l'Eglise, dans les augustes fonctions de l'épiscopat, que Sulpice rendra successivement son ministère intéressant, utile, glorieux, instructif: *In medio magnatorum ministrabit.*

Sulpice vit au milieu des grands du monde, et il les instruit par ses exemples: *In medio magnatorum*: premier point. Sulpice vit au milieu des grandeurs de l'Eglise, et il les sanctifie par l'usage qu'il en fait: *ministrabit*: second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Monseigneur,

Le monde est le centre du vice. Ses maximes l'autorisent, ses exemples le soutiennent, ses éloges le couronnent. L'austère vertu y paraît étrangère; et souvent trop faible pour résister au torrent de la contagion qui entraîne tout, elle y fait, hélas! un triste naufrage. La molle oisiveté, les charmes séducteurs du plaisir, l'attrait de la liberté, la tyrannie de la coutume, tout y semble conjurer la perte de l'innocence.

Mais, dans le monde, il est un monde plus dangereux encore pour la vertu; il est une école plus raffinée du vice; la cour. Les grands que leur état y fixe, et que leur état met dans la situation de contenter tous leurs désirs, ne savent que trop profiter de ce funeste avantage. Dominés par leurs passions, parce que rien n'y fait obstacle, ils n'écoutent, ils ne suivent que les penchants déréglés de leur cœur. Ce sont les seules lois qu'ils connaissent; on dirait que souvent c'est la seule religion qu'ils paraissent professer.

Hélas! elles se communiquent trop facilement les malignes influences d'un air si contagieux. C'est un poison subtil qui se glisse, qui se répand. S'en garantir est presque un prodige. Une multiplicité de siècles en fournit à peine un seul exemple.

Le VII^e^ siècle en fournit un dans saint Sulpice. Le VII^e^ siècle, si connu dans les fastes de cette monarchie par les divisions fatales, par les guerres malheureuses, par les morts précipitées de ses souverains. Le VII^e^ siècle, si célèbre dans les annales de l'Eglise par le gouvernement, par la science, par les vertus, par les miracles, par les ouvrages de saint Grégoire le Grand, l'éloquent panégyrique de la France, l'heureux conquérant de l'Angleterre, l'extirpateur des hérésies et des schismes, l'oracle et le père du monde chrétien... Le VII^e^ siècle vit naître Sulpice et admira ses vertus. L'histoire nous laisse ignorer le nom, le rang, les qualités de ses aïeux; mais elle nous éclaire sur la noblesse de son origine: *Ortus a claris parentibus.* (*In Vita sancti Sulpitii*, anonym. auctor coætan., apud BOLLAND., c. 1.) Par elle nous apprenons que, dès son enfance, Sulpice fut instruit dans les lettres divines et humaines, et qu'il y fit les plus étonnants progrès: *Is a puero sacris litteris eruditus.* (GALINES.) Nous y lisons que sa piété égala ses talents: *Omni virtute præluxit* (GALINES); et qu'avant d'être engagé dans le sanctuaire, au milieu du monde même, il avait déjà l'esprit du sacerdoce: *etiam laicus.* (BOLLAND.) Qu'à peine instruit lui-même, il instruisait les autres, et semblait, par un apostolat prématuré, se disposer aux fonctions augustes de l'épiscopat: *alios instruit.* (ID.) Nous y trouvons que, dès l'aurore de ses jours, la grâce paraissait s'être saisie de son cœur: *aderat ei divina gratia.* (*In Vita sancti Sulpitii*, c. 1.) Elle nous le montre conduit, dès sa jeunesse, à la cour, où l'éclat de sa naissance lui mérite la faveur du prince: *Castris regalibus altus* (*In secunda Vita*, c. 1.); où l'héroïsme de sa sainteté lui attire les respects de ceux même qui ne l'imitent pas: *Bonis operibus deditus.* (*In secunda Vita sancti Sulpitii*, c. 1.) Le devoir y conduit ses pas: la religion en éloigne son cœur. Il en déplore les égarements, il n'en contracte pas les vices. La conduite de ceux qu'il est obligé de pratiquer devient le contraste de ses mœurs. Il vit en pénitent dans le séjour de la licence, en solitaire dans le séjour de la dissipation, en apôtre, en prophète dans le séjour de l'incrédulité. Et c'est ainsi qu'il instruit les grands de la terre par ses ver-

(176) L'archevêque de Bordeaux

Digitized by Google

tus, par ses exemples : *In medio magnatorum ministrabit.*

La facilité de se livrer à la licence des plaisirs semble donner le droit de s'y livrer aveuglément, surtout dans un âge où les passions naissantes écartent les utiles réflexions, parce qu'elles les craignent. Alors, l'esprit d'indépendance se plaît à secouer le joug onéreux de la contrainte, et le cœur agité conspire, en quelque sorte, contre la vertu, à sa propre défaite. La liberté fait naître les désirs, l'occasion les excite, l'exemple les fortifie. La jeunesse se croit permis tout ce qu'elle souhaite. Aussi, tous ses pas, dit saint Jérôme, sont-ils des pas glissants : *Lubricum adolescentiæ iter.* Sa légèreté ne lui laisse apercevoir que le charme attrayant du plaisir. Le poison fatal que le plaisir cache n'arrête pas son esprit, incapable d'attention. Elle ne considère que les fleurs qui couvrent le précipice : elle ne laisse pas tomber ses regards distraits sur le précipice même.

Quelle sera donc la conduite de Sulpice, abandonné à lui-même, au milieu d'une cour profane, voluptueuse, où les objets les plus séducteurs volent au-devant de ses désirs, où, pour les satisfaire, il ne lui en coûte que l'embarras de les fixer? Les passions qui l'invitent, les plaisirs qui l'appellent, les écueils qui l'environnent, pourront-ils ne pas surprendre sa raison à peine éclose? Ne triompheront-ils pas d'autant plus aisément de sa vertu, qu'elle n'est pas encore capable de leur opposer une constante résistance?

Dans ce combat inégal, nouveau Daniel, Sulpice saura terrasser les monstres multipliés, que la séduction oppose à sa vigilance.

Vous savez, Messieurs, quelle était la cour de Thierri II. Dans un court espace de temps, cette cour orageuse avait trois fois changé de maîtres, et successivement avait pris les vices ou les vertus de ses différents rois. Sous Gontran, prince pieux, faible génie, guerrier plutôt par nécessité que par ambition ; monarque dont la bonté inspirait plutôt la licence que le devoir, dont la douceur, l'humanité étaient plutôt l'effet de la timidité que de la réflexion; qui était aimé de son peuple, mais qui ne savait pas s'en faire respecter; qui prodiguait ses largesses aux pauvres et sa confiance à ses ministres ; qui se montrait moins un grand roi qu'un grand saint. Sous Gontran, la cour de Bourgogne avait été le centre de la politique, de l'hypocrisie, de la superstition. Sous Childebert, prince d'un courage vif, ardent, qui n'écoutait que son ressentiment, sa vengeance; qui, dans le feu de la jeunesse, ne respirait que les combats et n'ambitionnait que des victoires, la même cour avait été guerrière, cruelle, sanguinaire. Sous Thierri II, prince toujours brave, souvent imprudent, quelquefois malheureux, et qui ne cessait de l'être que pour donner à ses peuples le triste spectacle d'un monarque trop facile à céder à des impressions étrangères; esclave d'un ministre délié, adroit, ambitieux, entreprenant; monarque hardi dans ses projets, rapide conquérant, vainqueur orgueilleux, fils sans soumission, frère sans tendresse; monarque infidèle à ses paroles, inconstant dans sa conduite, plus jaloux de ses intérêts, de ses plaisirs, que de sa réputation, de sa gloire. Sous Thierri II, la cour de Bourgogne était le séjour de l'intrigue, de la licence, de la haine, de la fureur. On y voyait une alternative bizarre de fêtes et de deuil, de mollesse et de cruauté, d'amusements et de meurtres. Les passions les plus opposées y formaient des hommes sans mœurs, sans sentiments, accoutumés à passer de la débauche aux combats, des combats à la débauche ; presque toujours sans respect pour les lois, pour leur maître, pour eux-mêmes.

Là, lorsque Sulpice y parut, régnait encore, sous l'autorité de son petit-fils, cette princesse célèbre, contraste singulier de qualités brillantes et de défauts flétrissants, trop dégradée par la calomnie, trop vantée par l'adulation; princesse à laquelle la vérité ne peut refuser ni de grandes vertus, ni de grands crimes : Brunehaut. L'histoire de son règne renferme un tissu d'horreurs; mais on lui doit accorder un génie consommé dans l'art de gouverner, une âme grande, capable de pardonner à la perfidie même, un caractère ferme, que les revers ne purent abattre, un cœur généreux qui connut le mérite d'un bienfait; une piété libérale et magnifique, attestée par mille monuments immortels dans les fastes de la France et de l'Eglise. On lui reproche des traits de cruauté, des trahisons réfléchies, de noires vengeances, des excès d'avarice, la mort de dix rois; on lui prête des mœurs licencieuses, des scandales; mais ses accusateurs sont les destructeurs de son sang, les ennemis de sa gloire. Ses persécuteurs, ses juges étaient intéressés à flétrir sa réputation. Princesse dissimulée, politique, jalouse, vindicative, cruelle peut-être; mais sûrement prudente, courageuse, active, constante. Rivale redoutable, femme impérieuse, régente despotique; mais épouse fidèle, mère tendre, grande reine, plus malheureuse que coupable; digne de blâme à certains égards : mille qualités la rendent digne de louanges.

C'est dans cette cour, trop féconde en exemples licencieux, que la Providence fixe les destinées de Sulpice. C'est là que commencent à briller les premiers rayons de sa vertu. Peu susceptible des frivoles objets qui s'offrent à ses regards, sa raison ne se développe que pour en détacher son cœur. Une voix impérieuse lui dit, dans le secret de la conscience, que tout ce qu'il aperçoit n'est que vanité. Sulpice ne se connaît pas encore lui-même, il connaît déjà le néant du fantôme trompeur qui l'environne. Un sentiment intime le convainc que l'amertume suit le plaisir, que l'inquiétude est inséparable de l'opulence, qu'il n'est de vrai bonheur que dans la religion. Frappé de ces pensées solides Sulpice

Digitized by Google

mêle le danger : il l'évite. Il vit au milieu du monde; il n'en est ni l'adorateur, ni l'idole. Les abus, qu'il voit régner avec empire, deviennent pour lui des motifs de pénitence. S'il n'a point à gémir sur ses propres faiblesses, il veut punir sur lui-même les égarements des autres. Quel spectacle ! Sulpice se dérobe aux fêtes de la cour pour voler au tombeau des martyrs. Il s'afflige de n'être pas au temps des persécutions de l'Eglise, pour braver la fureur des tyrans, pour sacrifier et sa vertu et sa vie au triomphe de la foi. Sous l'éclat de l'or, il cache la haire et le cilice. Chaque jour, chaque instant éclairent les victoires signalées qu'il remporte sur les ennemis de son innocence : *Propositum obtinuit castitatis.* (Bolland.) Plus l'enfer l'attaque, plus il résiste. Les démons étonnés fuient un héros, toujours armé pour les combattre, pour les confondre : *Dæmones fugat.* (Bolland.) Moments favorables que la nuit couvre de ses ombres, Sulpice vous choisit pour se livrer sans témoins à la ferveur de la contemplation : *Silentia noctium profunda cum fierent.* (In *Vita sancti Sulpitii*, c. 2.) Vivre sans penser, sans parler à son Dieu, ah ! ce serait ne pas vivre pour Sulpice. Les instants qui lui dérobent un si précieux avantage sont des instants qu'il regrette. Victime de la plus austère mortification il consacre aux exercices de la prière les heures destinées à la tranquille douceur du repos. Et quel repos ! L'esprit de pénitence en retranche ce que la nécessité même exige de lui donner. Un lit de ronces et d'épines, voilà ce que Sulpice oppose à la molle délicatesse des courtisans. Combien de fois même se refuse-t-il au sommeil, qui l'invite et l'accable ! *Somnis spretis* (Bolland.). Combien de fois l'aurore l'a-t-elle trouvé ravi en extase à l'ombre du sanctuaire ! Tels sont, Messieurs, tels sont pour Sulpice les jeux de son enfance : *Hic ludus ejus infantiæ.* (In *Vita sancti Sulpitii*, c. 1.) La prière, la pénitence sont des armes bien puissantes contre les passions, contre les vices de la cour. Mais avec quelle attention Sulpice dérobe-t-il aux regards des grands, du prince même, et les exercices de sa ferveur, et les lieux ignorés, qui en sont les seuls témoins : *Sanctum elaborabat propositum occultare.* (*Ibid.*, c. 2.)

Parmi les horribles débris des guerres sanglantes dont la France avait été le lugubre théâtre, subsistaient les tristes restes d'un temple dont le zèle n'avait pas encore réparé la ruine : *Ecclesia pene diruta.* (In *Vita S. Sulp.*, c. 2.) Là, guidé par la piété, Sulpice court oublier le spectacle séduisant d'une cour licencieuse : *Pernoctare pergebat.* (*Ibid.*) Là, dans l'amertume de son cœur, il oppose ce que ces autels ont été et ce qu'ils sont; là, pendant l'obscurité de la nuit, il aime à redoubler les rigueurs de sa pénitence : trop heureux d'arroser de son sang une terre où sa foi lui découvre les traces presque effacées du sang de son Dieu. Que ne peut-il rassembler ces pierres dispersées, et, de ses propres mains, rendre au temple de l'Eternel son premier éclat, son ancienne splendeur ! La nuit semble à sa ferveur disparaître avec trop de rapidité. Arraché, malgré lui-même, à ces pieux exercices, il ne porte plus à la cour que des réflexions sombres, un affreux dégoût; mais, forcé de s'y produire, il en sera le modèle. On admirera, Messieurs, un saint dans un courtisan.

En effet, l'éclat du trône, dont les rayons réfléchissent sur ceux qui l'approchent, n'éblouit pas Sulpice : également ennemi du faste et de l'orgueil, il se renferme dans la modestie, dans la simplicité : Sulpice, à la cour, n'a d'autre plaisir que de ne s'en permettre aucun; l'exemple, ce tyran impérieux, l'exemple ne peut rien sur lui; un Dieu crucifié est le modèle qu'il se propose; partager sa croix, c'est le comble de la félicité à laquelle il aspire : *Christo confixus sum cruci.* (*Galat.*, II, 19.)

Se soutiendra-t-elle toujours, cette héroïque vertu de Sulpice? Le monde a plus d'un charme pour séduire les cœurs; la dissipation en est un qui paraît moins dangereux, qui peut-être l'est davantage. Ah ! je ne dois rien appréhender pour Sulpice; son cœur est à son Dieu, il ne changera pas : il fut pénitent dans le séjour de la licence, il sera solitaire dans le séjour de la dissipation.

Région tumultueuse, où les passions du cœur entretiennent les esprits dans un mouvement continuel; où l'ambition, toujours attentive à s'élever au préjudice du mérite, s'occupe sans cesse à nouer le fil de mille intrigues; où la politique, toujours inépuisable en raffinements, pense également et à former des projets secrets, et à pénétrer les projets voilés des autres; où l'envie, toujours intéressée à nuire, ne s'étudie qu'à supplanter des rivaux heureux; où le soin de s'assurer des protecteurs engage dans une multiplicité de devoirs, toujours prescrits par la décence, souvent remplis avec contrainte; où l'espérance de la faveur, la crainte des disgrâces jettent dans un abîme de perplexités toujours renaissantes, et semblent ne promettre un bonheur à venir que par l'extinction du bonheur présent; où le spectacle varié des objets, la rapide succession des événements, la naissance, la ruine des fortunes enlèvent l'homme à l'homme même; cour des princes, région fertile en duplicités, en manéges, en perfidies; où la dissipation est le moindre des abus, et la fausseté le moindre des vices; cour des princes, séjour de l'agitation, du trouble, des orages : que serez-vous pour Sulpice?

La cour est pour lui une nouvelle Thébaïde, et dans lui le monde surpris croit contempler un autre Antoine. Toujours même ferveur, même humilité, même recueillement; déjà l'éclat de sa réputation égale celui de son mérite; de la cour de Bourgogne elle perce à la cour de Paris : *Clarescere cœpit.* (In *Vita S. Sulp.*, c. 2.) Toutes les provinces de la France retentissent de son nom et de sa gloire : *Fama longe*

Digitized by Google

lateque dispersa. (In *Vita S. Sulp.*, c. 2.) Mais, ingénieux à se soustraire à ce tourbillon rapide, par lequel se laissent entraîner les hommes attachés à la cour, Sulpice affectera-t-il les dehors d'une vertu peu sociable? Non, non : il évite le monde par sagesse, il s'y prête par bienséance; il se répand parmi les hommes sans s'éloigner de Dieu. Au centre des dissipations, il se fait une solitude dans son cœur. Là, toujours rendu à lui-même, il triomphera et des objets extérieurs qui le sollicitent, et du penchant malheureux qui pourrait l'en approcher; il jouira d'une paisible retraite parmi les occupations les plus capables de la troubler; si sa position ne lui permet pas de vivre en solitaire, du moins il en aura les sentiments.

Ou plutôt Sulpice a su rompre les liens qui le retenaient à la cour : *Laqueis sæculi ruptis.* (*Ibid.*) Dans une solitude domestique, libre, maître de lui-même, sa ferveur s'est fait un rempart impénétrable aux illusions du monde : *Domestica solitudo.* (*Ibid.*) Contemplatif ardent, les jours, les plus longs jours suffisent à peine au doux commerce dont il jouit avec son Dieu : *Dulci contemplatione.* (*Ibid.*) Que de merveilles j'aurais à produire! mais l'humilité de Sulpice a voulu dérober à notre connaissance le récit des faveurs surnaturelles qui accompagnèrent sa retraite : retraite dont il n'interrompt le cours que pour se livrer aux plus saints exercices de la religion, adoucir, et par ses libéralités et par ses discours, le triste état de ces hommes infortunés, ou que la justice retient dans un lieu de captivité, *multos e vinculorum pœnis liberare* (*Ibid.*), ou que la nature défaillante fixe dans les asiles ouverts à l'indigence : *Miseris auxilium ferre.* (*Ibid.*) Détruire dans le Berri les restes de l'idolâtrie mal domptée, ou renaissante de ses cendres, voilà, mes frères, les saintes occupations qui partagent la retraite de Sulpice, et ses loisirs.

Dignes occupations d'un homme que le ciel voulait conduire à l'honneur du sacerdoce et de l'épiscopat! Sulpice, en effet, était appelé au ministère des autels : le goût et la piété l'y portaient. Le moment d'une vocation décidée arrive : dans la voix d'un vertueux pontife Sulpice croit entendre la voix de Dieu même. L'illustre et pieux primat d'Aquitaine, l'exemple et la gloire du Berri, le saint pontife de Bourges, Austregisile, admirateur de Sulpice, éclairé sur ses desseins, le demande à Thierri II. Il lui représente qu'un homme qui fait l'ornement de la cour sera plus sûrement encore l'ornement du sanctuaire : *Poposcit Austregisilus.* (*Ibid.*) Le monarque balance d'abord : il craint de perdre Sulpice; il l'honore, il l'aime, mais il respecte sa vocation; il cède à ses désirs religieux et aux sages vues du pontife; il permet à Sulpice de suivre la voix du ciel et de remplir sa destination : *Regia defertur auctoritas.* (*Ibid.*) Quelle lumière va se lever sur l'Eglise de Bourges! De l'ordre lévitique Sulpice passe aux fonctions du sacerdoce : ministre fidèle, il est bientôt l'appui, la ressource de la religion, le conseil, l'âme, le consolateur d'Austregisile. A peine ce nouvel astre brille dans le clergé du Berri, et tout y change de face : les ténèbres dissipées, le scandale détruit, la vertu triomphante sont les premiers succès de son zèle; mais ces succès, quelque étonnants qu'ils soient, m'étonnent moins que l'esprit de recueillement, qui est comme l'âme de tous les travaux qu'entreprend Sulpice. Tout entier au peuple, sans cesser de veiller sur lui-même, rien ne peut troubler la paix de son cœur : il porte sa solitude au milieu des fonctions les plus capables de l'en détourner.

Une noble émulation anime le pontife et son disciple. L'un fait parler la voix de l'autorité, l'autre emploie le langage de la persuasion. Le premier commande avec douceur; le second invite avec bonté. Celui-là établit d'utiles règlements; celui-ci les fait observer. Le pontife enseigne par ses écrits; son disciple touche par ses prédications. Tous deux joignent les exemples au zèle, les bienfaits à l'instruction. Ainsi Paul et Timothée partageaient les fonctions du ministère, et assuraient, par leurs succès, le triomphe de l'Evangile.

Mais déjà le monde envie à l'Eglise le héros qu'elle possède. Sulpice s'était dérobé à la cour de Thierri : il est appelé à celle de Clotaire. Ah! s'il n'eût consulté que son zèle, que d'efforts n'eût-il pas faits, pour ne point arrêter sur lui les grâces du prince! Mais il faut obéir. Les souhaits des rois sont des ordres. Voilà donc Sulpice revenu à son premier état, à cet état si dangereux, et qu'il n'a point cessé de craindre. Plus que jamais il s'est promis de marcher dans les voies de la justice. Rien ne pourra le faire changer de conduite. Il sera toujours lui-même : pénitent dans le séjour de la licence, solitaire dans le séjour de la dissipation, apôtre, prophète dans le séjour de l'incrédulité.

A Dieu ne plaise que, par un zèle indiscret, je vienne prêter aux grands des vices qu'ils n'ont pas. Si l'incrédulité règne à la cour des princes, elle n'y règne pas universellement. S'ils ne sont plus ces jours heureux, où la foi triomphait de tous les cœurs, ne limitons pas ses conquêtes dans des bornes trop resserrées. La foi compte ses héros parmi les grands comme parmi le peuple. Mais aussi ne flattons pas l'homme dans ses défauts. Avouons que sa raison superbe n'aime que trop à se frayer une libre carrière au préjudice de la religion. Combien de grands, plus bornés peut-être dans leurs connaissances, que le reste des hommes, plus portés à s'en prévaloir, ne veulent d'autres guides dans la foi qu'eux-mêmes? Un préjugé forme leurs opinions; leurs opinions sont pour eux des lois qui les précipitent dans mille écarts. La foi est bientôt soumise aux faibles lumières de la raison. La raison est vaincue par la tyrannie des passions; et les passions deviennent le principe fatal de l'incrédulité. Les grands, qui pré-

Digitized by Google

tendent savoir tout, avouent souvent eux-mêmes que ce qu'ils savent le moins, c'est la religion.

La cour de Clotaire II n'avait été que trop instruite dans l'oubli de la religion, dans le mépris de ses lois, de ses devoirs, de ses sentiments, par l'indigne mère de ce vertueux prince. Reine odieuse, dont la mort venait enfin de terminer la carrière et les attentats; mais dont l'esprit semblait encore survivre à elle-même pour le malheur de la France. Je parle, Messieurs, de la trop fameuse Frédégonde, dont le génie avait paru s'épuiser, pour enfanter d'affreux projets; qui, toujours intrépide dans le crime, avait couronné les plus noirs excès par des excès plus horribles encore. Une couronne conservée par la fermeté de sa conduite; un époux rétabli par ses intrigues, sur un trône dont l'avaient précipité ses perfidies; une minorité soutenue avec toute l'industrie de la plus adroite politique; une régence mémorable par deux victoires; le royaume de Bourgogne assuré au roi, son fils, n'effaceront jamais les sinistres impressions qu'ont données contre cette princesse fougueuse, les trames obliques de son ambition, les tragiques spectacles de ses vengeances, les scènes sanglantes de sa cruauté, de ses fureurs. Quelques traits de prospérité, de gloire, ne feront jamais oublier que Frédégonde fit périr le roi, son époux; qu'elle ne rougit point d'immoler à sa jalousie deux vertueuses reines, deux fils de roi, mille victimes illustres. La juste horreur que doivent inspirer tant de forfaits, ne sera jamais diminuée par le vain éclat de quelques succès. Elle mérita, dans son siècle, la haine publique; et dans tous les siècles, le nom de Frédégonde sera flétri par les titres odieux qui caractérisent une reine indigne de l'être; une femme qu'on oserait presque appeler un monstre; justement abandonnée à l'exécration de la postérité.

La mort de Frédégonde n'avait pas encore purgé la cour de France de l'air infect qu'avait fait respirer la contagion de ses exemples. Sulpice ne l'ignorait pas. Il se trace à lui-même le fidèle tableau du séjour qu'il doit habiter; et sur ce tableau, sa piété règle sa conduite. A ses soins est confiée une place importante, délicate, qui le donne en spectacle à tous les ordres du royaume. Il est nommé le chef des prêtres, des lévites, que le ministère des autels attache au prince, fixe dans son palais. Sur lui vont s'arrêter tous les regards. Doit-il les redouter? Non. Ferme dans la piété, immobile dans la vertu, rocher inébranlable parmi les vagues d'une mer continuellement agitée, il y ramènera le calme. Par ses exemples autant que par ses discours, le théâtre de l'orgueil, de la licence, de l'insensibilité, de la vengeance, de tous les vices, deviendra le sanctuaire de l'humilité, de la pénitence, de la charité, de l'oubli des injures, de toutes les vertus.

Tel, en effet, saint Paul parut dans l'Aréopage: tel Sulpice paraît à la cour de Clotaire II. Paul instruit les philosophes: Sulpice éclaire les courtisans. L'ouvrage est également critique. Par la force de ses prédications, Paul sait prendre un empire absolu sur les esprits les plus indépendants: par la prudence de son zèle, Sulpice mérite les suffrages des hommes les plus intéressés à le censurer. Paul éclipse les plus brillantes lumières de la Grèce: Sulpice charme, persuade les prétendus oracles de la cour. Paul annonce le Dieu qu'Athènes adore, sans le connaître: Sulpice ose dire que la cour reconnaît un Dieu, et qu'elle ne l'adore pas. Habile à peindre le contraste bizarre de ce que sont les grands, et de ce qu'ils font profession d'être: pour les confondre, son éloquence n'a besoin que d'eux-mêmes. Dans lui, chacun trouve un censeur charitable, un guide prudent, un oracle et un modèle. A tous il prescrit de sages règles pour se conduire dans les voies gênantes de la vertu. Souvent il les rappelle à leurs devoirs; toujours il les exhorte à ne point s'en écarter: *Hortabatur ne legem amoverent a corde suo.* (II *Mach.*, II, 3.)

Ministres du Seigneur, appelés à la cour pour y remplir les fonctions du plus auguste ministère, combien d'importantes leçons Sulpice ne vous donne-t-il pas sur les austères obligations, et sur les déplorables abus de votre état? Avec quelle douceur, mais avec quelle fermeté il vous répète que votre zèle doit toujours être supérieur aux bassesses d'un vil intérêt; que l'avancement de votre fortune doit moins vous occuper que la gloire de votre Dieu; que les richesses sont souvent le supplice de ceux qui les possèdent; que les biens de l'Eglise, dont vous êtes les dépositaires, ne sont entre vos mains, que pour les faire passer dans les mains de l'indigence? Son zèle vous touche, sa sainteté vous persuade. Dans votre chef, vous trouvez l'image vivante de vos devoirs. Vous lisez dans son cœur tous les sentiments qu'il essaye de graver dans les vôtres: *Hortabatur ne legem amoverent a corde suo.*

Et vous, que l'éclat de votre noblesse, la supériorité de votre rang, le crédit, l'autorité rendent la portion la plus brillante de la cour; vous qui, partagés entre les travaux pénibles de la guerre, et les doux charmes de la paix, ne suivez, dans l'une et dans l'autre, que le torrent d'une licence effrénée; vous, que le spectacle nouveau d'un apôtre à la cour fait échapper en discours railleurs: dites-nous par quelle chaîne invisible Sulpice vous attire, vous captive. Apprenez-nous comment son éloquence a pour vous plus d'attraits que les plaisirs. Il vous représente vous-mêmes à vous-mêmes. Il vous dévoile vos détours obliques, vos perfides dissimulations, votre ambition cruelle, vos vices, vos passions. Il ne sait pas vous flatter; et vous ne savez pas lui résister. Ses discours sont autant de traits de flamme, qui pénètrent les secrets replis de vos cœurs, et qui les changent. Ah! c'est que la conduite de Sulpice vous reproche éloquemment la vôtre. C'est que les lois qu'il vous impose

Digitized by Google

avec prudence, il se les impose avec sévérité à lui-même. *Hortabatur ne legem amoverent a corde suo.*

Oh! si j'avais une légère partie des talents qui distinguent Sulpice, je les emploierais à tracer l'intéressant tableau de ses succès. La cour en est étonnée. A peine peut-elle croire les merveilles dont elle est témoin. De nouvelles merveilles vont la frapper. Elle admire dans Sulpice un apôtre. Elle va trouver dans lui un prophète.

Hélas! dans quelle triste position était alors la cour! Tranquille possesseur du trône, seul monarque de la France, presque toujours partagée entre différents souverains depuis la mort de Clovis; élevé dans le carnage de la guerre, fils d'un père malheureux et d'une mère coupable; encore enfant, et déjà conquérant, Clotaire II faisait les délices de ses sujets, après avoir été la terreur de ses ennemis. Esprit orné, ami des lettres, roi philosophe, et philosophe chrétien, il réparait, par la douceur de son gouvernement, les barbares exécutions qu'avaient exigées de lui l'impérieuse Frédégonde. Quelquefois sévère par nécessité, toujours bienfaisant par inclination; lent à punir, facile à pardonner; consommé dans le grand art de régner; courageux sans impétuosité, prudent sans dissimulation, modéré sans faiblesse; accessible, affable, il jouissait de la confiance de ses peuples. Une équité inflexible, une inaltérable douceur, une piété sincère et judicieuse lui méritaient les respects publics. Son attention à rétablir les lois dans leur ancienne vigueur, la sagesse de ses règlements lui assignaient une glorieuse place parmi les législateurs; charitable pour les pauvres, pour les malheureux; libéral envers les temples du Seigneur; zélé pour l'observation des saints canons; protecteur ardent de la vertu, et de ceux qui la professent, il en recevait autant d'éloges qu'il leur prodiguait de bienfaits. Quand la monarchie universelle de la France ne lui aurait pas été acquise par les droits du sang, il y aurait été appelé par la voix unanime de la reconnaissance.

La félicité de l'Etat faisait celle du monarque. Pourquoi n'est-il point sur la terre de félicité sans trouble, sans nuages? Un événement fatal porte dans tout le royaume l'alarme, l'effroi, la consternation. Les ombres de la mort environnent le trône. Clotaire II est frappé, il tombe, il expire: *Rex crudeli afficitur morbo.* (In *Vita S. Sulp.*, c. 12.) Déjà l'impuissance de cet art qui se vante de guérir les hommes, n'annonce plus au prince que les affreuses horreurs du tombeau. Quelques soupirs, faibles garants d'un reste de vie, ne laissent déjà presque plus apercevoir dans lui qu'un monarque à qui la couronne échappe: *Præceps ad mortem festinat.* (*Ibid.*, c. 12.) Imaginez ici ce qu'il serait difficile de peindre, imaginez la reine accablée par la force de la douleur, mourante elle-même au pieds du monarque expirant: *regina deflet.* (*Ibid.*) Le courtisan baigné de larmes, saisi de crainte, toute la France dans le trouble, dans le deuil: *Turbatur domus.* (*Ibid.*) Déjà l'on se figure toucher au moment où vont renaître tous les malheurs sous lesquels le royaume a si longtemps gémi. Déjà l'on se fait l'horrible peinture des guerres cruelles qu'on va voir déchirer le sein de l'Etat. Déjà s'élève le murmure des partis, présage trop funeste des prochaines divisions. Il semble que dans le même tombeau, vont être ensevelis et le monarque et le royaume.

France! calmez vos frayeurs. Sauveur du prince et de l'Etat, Sulpice écartera le fléau qui vous menace. Sa modestie l'a d'abord empêché de se rendre à vos vœux: *ad virum concurrunt.* (*Ibid.*) Il a paru douter du pouvoir qu'il avait auprès de Dieu. Mais il ne pourra pas vous refuser ses larmes, ses prières: *fundit preces.* (*Ibid.*) Dans une profonde retraite, il redoublera les rigueurs de sa pénitence, la ferveur de ses vœux. Il n'interrompra l'austérité de ses jeûnes, que lorsqu'il aura rendu le ciel propice à ses désirs. Habitants consternés de la cour, ne considérez plus votre roi sur le lit de la mort. La mort fuit. Sulpice vous annonce le moment heureux, où va revivre pour son peuple le monarque le plus chéri, le plus digne de l'être: *pollicetur.* Sulpice parle; le jour promis, attendu, arrive: *dies adest exspectata.* (*Ibid.*) L'oracle se vérifie: *promissa complentur.* (*Ibid.*) Le prince échappe au danger qui le menace. Il vit pour le bonheur de ses sujets, pour la tranquillité de son empire, pour les intérêts de la religion, pour la gloire de Sulpice.

Témoin de ce prodige, l'incrédulité même ne peut refuser à Sulpice son admiration, son respect. Tout applaudit à son triomphe: *omnium manibus glorioso triumpho attollitur.* (*Ibid.*) Il partage avec son prince l'amour de tous ses sujets: *charus omnibus.* (*Ibid.*) Toute la France se félicite de posséder dans lui un autre Isaïe. La réputation de Sulpice vole dans toute l'Eglise. Mais Sulpice n'envisage qu'en tremblant, et sa puissance, et sa gloire. Il voudrait pouvoir s'y dérober. Inutile projet. La reconnaissance ne permet pas au prince d'écouter l'humilité du saint. L'occasion de couronner le mérite se présente. Clotaire en profite. Sulpice est élevé aux premières dignités du sanctuaire.... Je me hâte de le considérer dans les honneurs de l'Eglise, après l'avoir admiré dans les honneurs du monde. Pénitent dans le séjour de la licence, solitaire dans le séjour de la dissipation, apôtre, prophète dans le séjour de l'incrédulité, Sulpice a vécu parmi les grands de la terre, et il a su les instruire par ses exemples. Sulpice parvient aux grandeurs de l'Eglise. Il les sanctifie par l'usage qu'il en fait: *In medio magnatorum ministrabit.*

SECONDE PARTIE.

La mort venait de frapper un des plus illustres pontifes que la capitale du Berri eût compté parmi ceux qui avaient décoré le siége de sa métropole; un pontife, dont

Digitized by Google

l'épiscopat peut être nommé l'une des merveilles du VI^e^ siècle; un pontife recommandable par sa naissance, plus distingué par ses vertus, saint Austregisile. Déjà les premiers regrets des peuples commençaient à se changer en une juste vénération. La mémoire d'Austregisile était d'autant plus précieuse, qu'on n'osait presque pas se flatter de lui donner un successeur qui pût lui ressembler. Les suffrages étaient partagés, et semblaient, à la faveur des plus puissantes factions, ne devoir pas sitôt se réunir. Divisé par les intrigues de la cour, le clergé suspendait ses délibérations et son choix. L'ambition de plusieurs rivaux, également soutenus, retardait la nomination du prince... Vous ne permettiez, ô mon Dieu, la division des esprits, que pour bientôt les fixer avec plus d'éclat dans une parfaite uniformité d'opinions. Austregisile était remplacé. Il l'était conformément à ses désirs. Les desseins du ciel se manifestent. Une voix s'élève; toutes les voix applaudissent. Sulpice est proclamé. La pieuse Sichilde, reine, que l'histoire dépeint sous l'image même de la vertu, représente à Clotaire la sainteté, les miracles de Sulpice, et ses droits à la reconnaissance de son maître : *Gloriosa ad viri memoriam revocabat.* (In *Vita S. Sulp.*, c. 13.) Elle sollicite; elle n'a pas de peine à persuader. Le monarque consulte à la fois sa religion et son cœur. Il nomme Sulpice. La primatie d'Aquitaine lui paraît encore une faible récompense des obligations qu'il reconnaît avoir au plus saint de ses sujets : *Emeruit primæ Aquitaniæ sedem.* (*Ibid.*) Sulpice seul est contre Sulpice. Mais que peut contre lui sa timide modestie? Elle ne sert qu'à mieux constater combien il mérite les honneurs qu'il refuse. Forcé de se rendre, il égale, il surpasse même le mérite de son prédécesseur. Après avoir été l'oracle de la cour, Sulpice devient l'oracle de l'épiscopat.

L'épiscopat a ses avantages. Mais ces avantages ne font pas toujours le mérite, la gloire d'un pontife. Le mérite, la gloire d'un pontife ne consistent pas dans l'autorité qu'il exerce, dans les richesses qu'il possède, dans les prérogatives dont il jouit : c'est l'usage qu'il fait de ses droits, de ses biens, de ses priviléges, qui le rend l'objet des louanges ou des censures publiques L'autorité de l'Episcopat doit appuyer le zèle d'un pontife. Les richesses de l'épiscopat doivent régler les bienfaits de sa charité. Les prérogatives de l'épiscopat ne lui doivent être connues, que pour faire éclater son désintéressement.

Dans les devoirs d'un pontife zélé, charitable, désintéressé, ô Sulpice, n'ai-je point tracé le portrait de votre épiscopat? Le zèle de Sulpice triomphe avec éclat par l'autorité que l'épiscopat lui confie. Sa charité prodigue saintement les richesses que l'épiscopat lui fournit. Son désintéressement le fait renoncer sans regret aux priviléges que l'épiscopat lui donne. C'est donc par ses travaux, par ses bienfaits, par son abdication, que Sulpice sanctifie les honneurs de l'Eglise. *In medio magnatorum ministrabit.*

L'autorité est nécessaire au zèle; le zèle est nécessaire à l'autorité. Sans l'autorité le zèle ne peut rien. Réduit à former des vœux impuissants, il ne peut s'étendre au delà de lui-même. C'est un feu qui se consume sans se répandre. C'est une faible voix qui ne s'élève que pour tomber. L'autorité sans le zèle se rend redoutable par une domination odieuse. Trop souvent, hélas! elle force les esprits sans régner sur les cœurs. C'est un tonnerre qui écrase; ce devrait être un aimant qui attire. Mais, quand le zèle et l'autorité se prêtent une force mutuelle, un mutuel secours, que leurs lois sont aimables, qu'elles sont puissantes! Alors un pontife n'éprouve point de contradictions; il ne recueille que des succès.

On en jugera par la conduite de Sulpice. Moins flatté des honneurs qui viennent le chercher que des travaux qui l'attendent, il ne connaîtra que ses devoirs, il n'écoutera que son zèle : *Oneri occubuit, non honori.* (In *secunda Vita S. Sulp.*) Et quel zèle que celui de Sulpice!

Non, pour soutenir son autorité, sous le spécieux prétexte d'assurer la gloire de la religion, Sulpice ne se livrera pas aux impressions d'un zèle aveugle et indiscret, toujours ennemi de la paix, parce qu'il est entier dans ses préventions; toujours fatal à la vérité, parce qu'il est partial dans ses jugements; toujours faux dans ses vues, parce qu'il se dirige sans principes, et par les lueurs d'une fausse conscience; toujours malheureux dans ses entreprises, parce qu'il agit sans sagesse et fait naître le péril; toujours dangereux dans ses conséquences, parce qu'il est inflexible par obstination et se refuse à l'évidence même; toujours odieux à l'équité et désavoué par elle, parce qu'il fait gronder la foudre avant que de faire parler les lois... Sulpice fait en même temps les délices de son peuple et l'édification de l'Eglise. L'Eglise applaudit à sa prudence, à sa fermeté. Dans lui, son peuple trouve un pasteur, un père. Toujours sa vigilance égale sa bonté; toujours sa douceur est la règle de son zèle. L'Eglise le nomme l'homme du peuple : *egregius pastor.* Son peuple le nomme l'homme de Dieu : *vir Dei.* (*Ibid.*) S'il soutient ses travaux par son autorité, si le titre de pontife lui donne sur les esprits un ascendant impérieux, il en profite sans en abuser.

Deux hommes du même nom, presque dans le même siècle, ont gouverné la même Eglise, et par la sagesse de leur gouvernement ont mérité d'être placés sur les autels. Sulpice *le sévère*, par la gravité de ses mœurs, s'est fait un nom qui n'ôte rien à la douceur de son caractère : par l'affabilité de son esprit, Sulpice *le pieux* s'est fait un nom qui n'ôte rien à la fermeté de son zèle. Tous deux élevés à la cour de Bourgogne, s'y sont distingués par leurs vertus : tous deux placés dans l'épiscopat, s'y sont distingués par leurs succès. Sulpice *le sévère* dut son élévation à Gontran : celle de Sulpice *le pieux* fut l'ouvrage de Clotaire. Le premier s'est rendu.

Digitized by Google

célèbre par son éloquence, par son érudition : des conversions, des miracles ont assuré la célébrité du second. Tous deux ont montré une sollicitude égale, une égale prudence. L'un a rétabli la discipline chancelante ; l'autre l'a maintenue dans sa vigueur. Les talents de celui-là ont été utiles dans le concile de Mâcon : on a respecté l'autorité de celui-ci dans le concile de Reims. Sept ans ont terminé l'épiscopat de Sulpice premier : Sulpice second, dans un épiscopat aussi glorieux, mais plus long, va se signaler, s'immortaliser.

Vous en apprendrez avec édification les intéressantes merveilles. Tantôt zélateur des lois et de l'esprit ecclésiastique dans le Berri, sa vigilance éclairée forme un clergé savant, religieux, utile : tantôt par de charitables répréhensions, sa modération maintient les peuples dans une douce dépendance, qui paraît moins un joug qu'un bienfait. Je le vois, à la tête des synodes qu'il assemble, combattre les abus accrédités et les déraciner, réprimer les mœurs licencieuses et les changer. Je le vois semer partout le grain mystérieux de la parole évangélique, et recueillir les plus abondants fruits de salut : *Salutaria semina per omnem terram latius ferens* (in *secunda Vita S. Sulp.*) ; enseigner beaucoup par ses discours, et plus encore par ses exemples : *Multa verbis, plura docebat exemplis.* (*Ibid.*) Tout l'Occident a les yeux fixés sur lui. Ses travaux sont immenses. L'Aquitaine, toute la France, suffisent à peine à l'infatigable ardeur de son zèle. C'est un autre Josias, qui partout élève la piété sur les débris de l'irréligion : *Tulit abominationes impietatis, et corroboravit pietatem.* (*Eccli.*, XLIX, 34.)

Paraît-il parmi les pontifes assemblés dans la capitale de la Champagne pour y ratifier les décisions des conciles précédents et en fixer de nouvelles : dans lui, les plus illustres métropolitains de l'Eglise gallicane, un Sonnace de Reims, un Thierri de Lyon, un Sindulfe de Vienne, un Modégisile de Tours, un Richer de Sens, respectent le docteur, l'oracle de la religion : *religionis doctor.* (In *secunda Vita sancti Sulpitii*, apud Bolland.) Sulpice semble dicter aux Aaron, aux Onias de son siècle les sages lois qui défendent l'aliénation des biens consacrés au sanctuaire ; qui punissent les intrigues des lévites contre les pasteurs ; qui extirpent les restes de l'hérésie dans les Gaules ; qui excluent des charges publiques les hommes engagés dans les liens d'un mariage illégitime ; qui déclarent meurtriers des pauvres les coupables détenteurs des biens destinés à leur subsistance ; qui ordonnent de réfuter les blasphèmes des juifs contre la religion chrétienne ; qui condamnent les augures comme une superstition ; qui indiquent les sujets dignes de l'épiscopat, nomment ceux qu'il faut en écarter, et rappellent le respect que les évêques doivent aux ordres du roi, aux lois de l'État, aux décrets des conciles, à leur propre ministère... (177) Les lois que Sulpice établissait pour toute l'Eglise de France, étaient l'image ébauchée des frappants exemples qu'il donnait lui-même à son peuple.

Déjà sa voix triomphante s'était fait entendre jusque dans les parties les plus éloignées de son vaste diocèse. Elle avait pénétré jusque dans les campagnes désolées par les ravages de la guerre. Elle avait porté le pain de la parole à des peuples malheureux, depuis longtemps abandonnés à leur triste sort. Elle avait brisé les chaînes des pécheurs les plus rebelles à la grâce. Elle avait aboli les dangereuses pratiques d'un culte profane, restes sacriléges d'un paganisme mal éteint. Faibles essais pour le zèle de Sulpice ! Epuisé de fatigues, il ne suspend la rapidité de ses courses apostoliques que pour se livrer à de plus pénibles travaux. Il ne cesse de combattre le vice que pour détruire l'impiété : *Tulit abominationes impietatis.*

Une contagion funeste menaçait alors la capitale du Berri. Dans l'Eglise de Jésus-Christ, essayait de s'introduire une synagogue naissante. A la faveur d'un commerce usuraire, le judaïsme s'insinuait, s'accréditait, se soutenait. Une portion de ce peuple, autrefois chéri de Dieu, formait dans Bourges un corps assez puissant pour se faire craindre. Elevé sur les ruines des familles, dont il précipite la décadence par le cruel secours qu'il leur offre, il commençait à se répandre dans toutes les parties de la province. Le Berri l'eût bientôt dédommagé de la Judée si son triomphe eût été durable. Mais juste vengeur du crime, ô mon Dieu, permettrez-vous que cette nation déicide exerce encore longtemps son tyrannique empire sur votre peuple ? Le ciel arme contre elle l'autorité et le zèle de Sulpice. Sulpice s'est fait une loi sévère de ne souffrir, dans son diocèse, aucun hérétique, aucun idolâtre, aucun juif : *Nullum sinit aut hæreticum, aut gentilem, aut judæum.* (In *secunda Vita sancti Sulpitii, apud* Bolland.) Il agit, il parle. Autant de discours il prononce, autant de trophées il érige à la religion. Chaque jour multiplie ses conquêtes. Ces cœurs endurcis deviennent dociles à sa voix. Il n'est plus de distinction entre le juif et le gentil, ou plutôt il n'est plus de juif, il ne reste que des chrétiens. Adorateurs de la croix, qu'ils regardaient comme un scandale, comme un opprobre, les chefs même de la synagogue abjurent leurs anciennes erreurs : *Antiquos pœnitentes errores.* (*Ibid.*) Ils rendent à la vérité de la religion le plus glorieux témoignage. Sulpice lui-même se charge de répandre sur ces hommes pénitents les salutaires eaux du baptême : *Ab ipso pontifice baptizati sunt* (*Ibid.*) S'il en est encore qui, constants dans leur aveugle opiniâtreté, refusent de souscrire à la loi évangélique, le zèle de Sulpice ne demeure pas dans l'inaction. Il les com-

(177) Divers canons du concile de Reims (VII^e siècle).

Digitized by Google

bat, il les poursuit, il les force ou de plier sous son autorité victorieuse, ou de chercher loin du Berri un asile favorable à leurs concussions, à leur impiété : *Tulit abominationes impietatis.*

Sulpice bornera-t-il ses succès à cette première victoire? Non, non : vainqueur du judaïsme, il médite de nouveaux projets. Son zèle a ramené ou confondu les ennemis de la religion : il entreprend de procurer la paix à tout le royaume. Hélas! est-il nécessaire de rappeler le souvenir des maux que la France vit se multiplier dans ces jours de troubles et d'horreurs, où, pour réunir la puissance divisée de ses princes, le plus florissant empire de l'Europe fut teint du plus pur sang de ses propres sujets? Jours déplorables, où, victorieuse et vaincue à la fois, la France elle-même changea ses lauriers en cyprès; jours funestes dont Sulpice fut témoin, dont il gémit devant Dieu, et dont par la sagesse de sa conduite il prévint ou dissipa les malheurs. Adroit à manier les esprits, à maîtriser les cœurs, *ange de paix*, il porte jusque sur le trône ses salutaires conseils. Habile à concilier les différents intérêts des puissances opposées, on l'entend parler un nouveau langage de politique. Qu'il prouve avec force que les prétentions de l'intérêt aveugle doivent céder à la voix plaintive de la nature; que des princes d'un même sang, au lieu de chercher à s'élever au préjudice les uns des autres, devraient s'étudier à se soutenir mutuellement, à se venger contre leurs ennemis communs! Sans franchir les bornes du respect qu'il doit aux puissances, son zèle éclate avec une sainte indignation, et fait éloquemment au prince la triste peinture de la désolation publique : les peuples opprimés, les campagnes ravagées, les trésors épuisés, le royaume à deux doigts de sa perte.... Ses larmes suppléent à son éloquence; et son silence même rend encore plus sensible ce qu'il voudrait et ce qu'il n'ose représenter.

C'est à ce sujet que l'historien de sa vie le nomme un héros de la religion qui fait trembler les héros de la terre : *bellator egregius.* (*Op. sup. cit.*) Le monarque cède aux vœux du pontife; et les destins de la France changent. Si le feu de la guerre s'éteint, si Clotaire II devient seul maître de l'empire français, grand Dieu! c'est aux larmes, c'est aux prières de Sulpice que vous daignez accorder cette miraculeuse révolution. Du moins tous les ordres du royaume croient y reconnaître l'ouvrage de son zèle. Sulpice ne pouvait faire de son autorité un usage plus chrétien. Fait-il un usage moins respectable de ses richesses? Ah! s'il n'a fait servir son autorité qu'à son zèle, il ne fera servir ses richesses qu'à sa charité.

Heureux ces temps, où victimes d'une glorieuse indigence, les pontifes de l'Eglise ne brillaient que par l'éclat de leurs vertus! Mais oserais-je le dire? Dans ces temps fortunés, contents de leur sort, il manquait aux ministres de l'Eglise un avantage pour rendre leur bonheur parfait. Ils se faisaient une gloire précieuse de leur pauvreté; mais ils n'avaient pas la douce consolation de pouvoir secourir la pauvreté dans les autres. Ils sont venus ces temps, où la libéralité des fidèles a rempli leurs nobles désirs. Chrétiens, n'en murmurez pas. Dépositaires des trésors de l'Eglise, ses pontifes n'en sont pas les possesseurs. Le soin de les répandre dans le sein de la misère, confié à leur prudence, ne leur donne pas le pouvoir arbitraire d'en pervertir la destination. Ah! s'il pouvait s'en trouver qu'une conduite peu fidèle rendît prévaricateurs de leur ministère, combien plus en est-il qui généreusement enchérissent sur les rigides obligations que leur état leur impose! De leurs mains libérales, comme d'une source féconde, sortent ces utiles bienfaits, qui rétablissent les familles chancelantes, qui procurent des asiles à la misère désespérée, qui font éclore tant de saints établissements dont l'humanité et la religion profitent, qui portent, pour ainsi dire, la richesse et l'espérance dans le sein même de la pauvreté et du désespoir.

Tel, aux yeux de toute la France, s'est montré dans le VII^e^ siècle le sauveur du Berri, saint Sulpice. Protecteur zélé de tous les malheureux, la gloire d'être leur libérateur est la seule gloire dont il croit devoir être jaloux. Content de souffrir lui-même, pourvu qu'il puisse adoucir les souffrances de son peuple; saintement prodigue, il s'estime trop heureux de pouvoir tout sacrifier pour arracher au sein de la poussière les tristes victimes d'une fortune inconstante. Mais comment peindre ses soins, son attention à prévenir, par l'immensité de ses aumônes, les disgrâces qu'entraîne la calamité des temps? Quel nom donner à cet innocent artifice qu'il emploie pour découvrir, à travers les dehors d'une situation aisée, les rigueurs cachées d'une indigence réelle? Appliqué à la démêler, prompt à la secourir, il craint que sa mémoire infidèle ne trahisse sa charité Il vole... Que dis-je? Non, il croirait, par une démarche indiscrète, alarmer une timide délicatesse. Les malheurs sont secrets; il ne veut pas que ses bienfaits soient publics. Il sait faire couler, par des canaux imperceptibles, les salutaires eaux qui vont fertiliser les terres stériles, et laisser ignorer à ceux même dont il sèche les larmes quel est leur consolateur.

Aussi universelle que prudente, sa libéralité ne connaît point d'odieuses exceptions. Il suffit d'être infortuné pour trouver dans lui les mêmes sentiments, pour éprouver les mêmes bienfaits. Se pardonna-t-il jamais d'avoir abandonné à des mains étrangères la vie d'un enfant, longtemps exposé à la rigueur de la saison? Qu'on se forme, s'il est possible, une juste idée de sa douleur vive et profonde, lorsqu'il apprend que la mort vient de lui ravir ce précieux dépôt. Ah! qu'il se reproche cruellement, dans l'amertume de son cœur, une dureté dont il

Digitized by Google

n'est pas coupable ! Qu'il regrette sensiblement de ne pouvoir pas réparer les tristes effets d'une négligence involontaire ! Déjà se peint sur son front une pâleur mortelle. On dirait que sa tendresse ne lui permet pas de survivre au malheureux dont il croit avoir occasionné la mort. Dieu, témoin de ses larmes, refuserez-vous de justifier sa charité ? Rendez, rendez à ses prières ardentes cet enfant malheureux, dont bientôt il partagerait le sort ; et par l'éclat de ce miracle, gagnez-lui tous les cœurs : *Ad vitam revocat.* (In *Vita sancti Sulpitii*, apud BOLLAND.)

Le cœur de son peuple est le seul trésor que Sulpice ambitionne : digne ambition de l'humanité ! Mais l'humanité seule n'est point ce qui produit dans l'âme de Sulpice, cette tendre compassion envers les hommes infortunés. Etre homme, c'est un titre pour s'intéresser à leur sort, c'est un devoir de la nature ; la nature parle au cœur de Sulpice. Mais il est un motif plus noble, qui épure la tendresse de ses sentiments en faveur de la misère, la religion. La religion ajoute un nouveau prix aux héroïques efforts de sa générosité. Dans les tristes jouets d'une fortune bizarre, l'humanité ne lui découvre que l'image de lui-même ; la religion dans eux, lui découvre l'image de son Dieu. Lorsqu'elle lui présente l'image d'un autre lui-même, l'humanité ne peut exiger de lui que de partager avec eux leurs disgrâces ; lorsque la religion lui présente dans eux l'image de son Dieu, elle exige de lui un héroïsme plus parfait, le sacrifice de lui-même. Convaincu que telle est l'indispensable obligation de tout chrétien, Sulpice ne comprendrait-il pas jusqu'à quel point cette même obligation doit s'étendre pour un pontife ?

De là, ces immenses largesses qu'il distribue dans toutes les parties de son diocèse. Son palais devient l'asile universel de tous les pauvres ; ils en font le premier ornement ; ils en forment la plus brillante décoration ; ou plutôt un autre spectacle y frappe mes regards, y saisit mon admiration ; c'est Sulpice lui-même, au milieu de cette cour lugubre. Il écoute les plaintes, il étudie les désirs, il fait son bonheur de faire des heureux. Son cœur voudrait que sa puissance fût sans bornes, pour n'en point mettre à ses libéralités. Trois célèbres fondations s'élèvent presque dans le même temps ; instituées par les soins de Sulpice, elles se soutiennent par ses largesses, et seront des monuments éternels de sa gloire. Des établissements avantageux, ménagés aux personnes du sexe, dont la misère exposait l'innocence ; d'utiles secours procurés à de jeunes lévites, dont l'indigence étouffait, rendait inutiles et les talents et les vertus ; les temples de la miséricorde, soutenus ou relevés ; le sanctuaire orné, embelli ; mille traits intéressants qui m'échappent, ne furent que les préludes des miracles que la charité de Sulpice devait opérer en faveur de son peuple, dans la circonstance la plus délicate.

Fils et successeur de Clotaire II, Dagobert Ier tenait alors les rênes de l'empire français. D'abord chéri de ses sujets, il les avait délivrés de leurs tyrans ; il les avait conduits avec empire, mais avec sagesse. Respecté des puissances voisines, il en avait été l'arbitre, le médiateur. Placé au faîte de la gloire par les ministres du Seigneur, il avait répandu sur eux avec profusion ses magnifiques largesses. Peu redoutable par sa valeur, beaucoup par ses généraux ; toujours admirable par sa générosité, il devint enfin blâmable par ses déréglements ; et ceux même qui vantaient les miracles de sa charité, ne purent dissimuler la tâche qu'imprima sur son règne, l'asservissement à la plus honteuse passion.

Longtemps suspendu par l'amour de ses sujets, enfin forcé par le malheur des temps, ce monarque venait de se ménager sur le bien des particuliers, une ressource nécessaire à ses trésors épuisés. Sûr des sentiments du prince, le peuple avait reçu le joug avec respect. Les lois les plus dures semblent cesser de l'être, quand celui qui les impose, fait violence à son cœur, pour les imposer. Mais que la conduite des ministres subalternes est souvent peu conforme aux sages intentions du prince ! Les mêmes lois, dont la bonté du monarque avait adouci la rigueur, deviennent onéreuses par les concussions d'un exacteur. Sous ce tyran des provinces, la justice dégénère en cruauté, et la cruauté se couvre témérairement de l'autorité royale dont elle abuse. L'avide intérêt ne respecte ni les rangs, ni les besoins. Les riches sont dépouillés, les pauvres sont accablés ; tous les états gémissent sous la plus violente persécution ; la désolation est générale, et personne n'ose porter jusque sur le trône, les justes plaintes d'une province prête à périr sous le poids de ses disgrâces.

Tendre charité de Sulpice, serez-vous insensible à l'affliction de votre peuple ? Vous permettrez-vous un silence politique ? Sulpice exhorte avec douceur le ministre cruel : *Assessorem alloquitur blande.* (In *Vita sancti Sulpitii*, apud BOLLAND.) C'est peu d'avoir redoublé l'étendue de ses aumônes, d'être devenu le premier pauvre de Berri : « Ah ! s'écrie-t-il, je sacrifierai tout ; je me sacrifierai moi-même, pour changer le triste sort de mon troupeau. J'irai, je parlerai, et vous cesserez, peuple infortuné, d'être la victime d'une injuste et odieuse vexation : *Descendam, et loquar, et non graveris.* (*Num.*, XI, 17.) Je ne me contenterai pas de verser des larmes stériles, je porterai jusqu'au tribunal du souverain, la cause de l'innocence opprimée : *descendam.* J'y porterai mes plaintes, je formerai des vœux, je demanderai vengeance au ciel et à la terre : *loquar.* Le malheur de mon peuple est le supplice de ma vie ; s'il ne faut que ma mort pour l'arracher aux rigueurs d'une indigne servitude, c'est un devoir qu'il tarde à mon cœur de remplir. Le prince m'entendra, il m'exaucera, et mon peuple

Digitized by Google

cessera d'être malheureux. *Descendam, et loquar, et non graveris.* »

Ce que Sulpice ne peut obtenir d'un exacteur impitoyable, il ose le demander au Dieu de justice. Il demande, non pas la perte du barbare ennemi qui opprime son peuple, mais sa conversion. Il ordonne un jeûne général pour la cessation du fléau; jusqu'aux pieds du trône, il fait entendre ses vives supplications, ses prédictions terribles. Il fait annoncer au monarque qu'à peine lui reste-t-il le temps de prévenir par une prompte pénitence, une mort prochaine : *Celerem interitum, nisi fuerit celerius emendatum.....* (In *secunda Vita sancti Sulpitii.*) A la menace de Sulpice, Dagobert est saisi de crainte : *Rex metu deterritus.* Il applaudit à son zèle, il remplit ses vœux, il profite de ses avertissements. Les impositions sont abolies : *Aboletur census.* Le tyran est puni : *Perit assertor;* et Dagobert publie, en mourant, que c'est à Sulpice seul qu'il est redevable d'avoir réparé une injustice, d'avoir connu un ministre indigne de l'être, d'avoir sauvé un peuple qu'il rendait malheureux, sans le savoir : *Salus tribuitur populo.* (*Ibid.*) Le monarque expire dans des sentiments de repentir, son ministre périt couvert d'opprobres, et le fléau cesse; mais Sulpice ne cesse pas d'être charitable. Que ne fait-il pas, afin de réparer par de nouveaux bienfaits, les anciennes disgrâces, afin de prévenir celles qui ne sont pas encore ! Fidèle pasteur, il ne fait servir les richesses de l'épiscopat qu'aux besoins de son troupeau; et par un désintéressement, supérieur aux priviléges que l'épiscopat lui donne, il se montre plus grand que ses grandeurs.

Rien n'est plus propre à séduire le cœur de l'homme, que le faux éclat des honneurs. Les priviléges qu'y semblent attacher les lois, les usages ou les abus, ont je ne sais quels attraits, dont il est difficile de ne pas quelquefois se prévaloir. Ils flattent l'amour-propre, la vanité, l'ambition. Tel qui ne rougit pas de négliger les devoirs de sa place, ne paraît que trop jaloux d'en soutenir les prérogatives.

Sulpice ne fut jamais épris d'une pareille illusion. La simplicité évangélique fut toujours son partage : *Simplicitatem apostolicam observans.* (In *Vita sancti Sulpitii*, c. 7.) Accoutumé à n'estimer dans l'épiscopat que la sainteté du ministère dont il est revêtu, et non pas cette gloire frivole, extérieure, qui n'ajoute rien au mérite, toujours il se fait un devoir de marcher sur les traces de Jésus-Christ humble, d'être humble lui-même : *Humilitatem Christi æmulari studet.* (*Ibid.*) Autant ennemi du faste que des louanges, il sait différencier ce qui ne flatte que l'homme, et ce qui doit distinguer le pontife. Juste appréciateur du sacré caractère, toujours il méprise ces futiles avantages que votre orgueil, enfants du siècle, recherche avec tant d'empressement, défend avec tant de chaleur, venge avec tant d'éclat. Parvenue au faîte des grandeurs par les voies de la vertu, sa vertu honore son rang, sa dignité par son désintéressement. Il est parvenu aux honneurs sans ambition; il y vit sans faste, il y renonce sans regret. Avec le plus vif empressement, il conjure son souverain de lui permettre d'associer à ses travaux un ministre capable de lui succéder : *Petiit sibi a rege socium.* (*Ibid.*) Ce qu'il demande, il l'obtient; ce n'est pas encore assez pour sa ferveur. Ce pontife, l'honneur du sacerdoce, l'apôtre du Berri, de toute la France; l'ami, le vengeur, la victime de son peuple, Sulpice abdique l'épiscopat, et dans sa démission, il a tout le mérite d'un détachement volontaire. Si l'autorité du prince, si la voix publique agissent auprès de lui, c'est pour le détourner du projet qu'il médite, et non pour l'y déterminer. Le Berri applaudit au touchant spectacle d'un peuple baigné de larmes, qui s'efforce d'arrêter les pas de son protecteur, de son père, et qui forme autour de lui un rempart impénétrable, pour suspendre sa résolution et retarder sa fuite. Tout ce que les cœurs accablés de tristesse ont de plus persuasif, est employé à fixer Sulpice dans une ville, dans un diocèse, dont il fait le bonheur.... Peuple affligé, vos pleurs attendrissent, touchent Sulpice, mais vous ne triompherez pas de sa détermination. Il s'est choisi un successeur qui, comme un autre lui-même, le remplacera auprès de vous. Déjà, dans l'obscurité d'une retraite inconnue, il s'est dérobé à vos pressantes sollicitations.

Retraite inconnue ! Non, non : Sulpice y deviendra le père, et le législateur d'un peuple nombreux. La sainteté de sa vie sera le charme puissant, qui appellera, loin du tumulte des villes, de vertueux lévites, de fervents religieux. Ils le choisiront pour leur maître, pour leur guide. Ils étudieront ses exemples; ils se montreront dignes d'être ses disciples. Ils l'imiteront; et par des voies différentes, ils perpétueront l'héroïsme de son désintéressement, la sévérité de sa pénitence, les miracles de sa piété. Dans ces lieux solitaires, Sulpice, toujours actif, et toujours recueilli, consomme sa sainteté et sa gloire. Là, dans la ferveur d'une sublime contemplation, il consacre les derniers jours d'une vie languissante. Là, dans un repos toujours utile à l'Eglise, il se dispose saintement à paraître au tribunal *du juste Juge*. Père des pauvres jusqu'à la mort; jusqu'à la mort, oracle, modèle d'une postérité sainte, qu'il voit heureusement se multiplier; après avoir coulé des jours pleins, *plenus dierum* (*Ibid.*), seul insensible à la réputation d'un mérite que révère toute la France, Sulpice meurt.

Sulpice meurt ! Ah ! qui pourrait exprimer la juste douleur que font éclater ses disciples, son peuple, son clergé, son successeur, tout le royaume, toute l'Eglise? *Erat omnium planctus immensus.* (*Ibid.*) Chacun croit périr avec lui, parce qu'il craint de lui survivre. Mais, ô subite révolution ! les larmes, les regrets se changent en confiance, en vé-

Digitized by Google

nération. Le jour de sa pompe funèbre devient celui de son culte. Toutes les bouches publient son éloge, que jusqu'alors son humilité les avait obligées de supprimer. Le temple, dépositaire de ses cendres, consacré sous son nom, devient le témoin de sa puissance. Sur l'autel qui lui sert de tombeau, cette puissance attire les rois, les pontifes, les peuples, la France, l'Europe, l'univers. Une nouvelle succession de siècles y produit une nouvelle succession de merveilles. Sulpice, depuis son trépas, n'a point cessé d'être ce qu'il était pendant sa vie, le bienfaiteur de sa nation, le canal de mille prodiges.

Si j'avais voulu, Messieurs, vous étonner, plutôt que vous instruire, je vous aurais dit, avec les historiens contemporains de Sulpice, qu'à sa parole puissante, les aveugles voyaient, les sourds entendaient, les muets parlaient, les paralytiques marchaient, les morts ressuscitaient. *Cæcis visum, surdis auditum, locutionem mutis, claudis gressum, vitam mortuis reddebat* (In *Vita S. Sulpitii*, c. 7). Je vous aurais dit qu'à sa voix impérieuse, les eaux suspendaient leurs ravages : *fluminibus imperat* (*Ibid*); le feu arrêtait son activité : *flammas extinguit* (*Ibid.*); la foudre cessait de gronder dans les airs : *compescit aera* (*Ibid.*); la terre se couvrait de riches moissons : *ditatur tellus* (*Ibid.*); et ces miracles ont eu pour garants les hommes même qu'on sait être les moins empressés à les admettre, les plus ingénieux à les obscurcir, les plus hardis à les contester. Je vous aurais rappelé les témoignages sûrs, irrécusables, universels, qu'ont également rendus à ces miracles, Clotaire II, la reine Sichilde, Dagobert I^er^, saint Didier, saint Oüen, saint Éloi, saint Grégoire de Tours, saint Antonin, les Bède, les Vincent de Beauvais, les Usuard, les Guibert, les Galesin, les Odon, les Raban, les Surius, les Aimon, les Bollandus, et ce critique sévère, que les philosophes modernes n'accuseront ni de crédulité, ni de superstition. Je vous aurais fait remarquer que les mêmes merveilles se perpétuent dans les différentes villes, dont le zèle s'est empressé à solliciter une portion de ses dépouilles mortelles... Vous vous êtes distinguées, entre les autres, Paris, Villefranche, Fontaine-Française, Favière; et vous, heureuse ville, qui possédâtes Sulpice, qui le vîtes mourir. Votre piété n'augmente pas moins la célérité de son culte, que la continuité de ses prodiges.

Il est un autre prodige, du moins il semble mériter ce nom, par l'ordre des événements, qui en ont préparé la naissance, hâté les progrès, produit la consommation; ce temple, le plus auguste temple de l'Europe, consacré à l'Eternel, sous l'invocation de saint Sulpice... Puisse le sage, le pieux Esdras, qui a conduit cette brillante entreprise avec tant de zèle, contempler longtemps son ouvrage, jouir de ses succès, et ne perdre sa gloire qu'avec celle de Sulpice ! Puissent les peuples, qui viennent d'entendre le récit des étonnantes actions, par lesquelles s'est distingué ce saint pontife, ne jamais oublier que Sulpice est à la fois et leur protecteur et leur modèle! Puissent les grands de la terre, auxquels l'exemple de Sulpice semble donner des leçons particulières, apprendre de lui l'art de vivre pénitents dans le séjour de la licence, recueillis dans le séjour de la dissipation, fidèles à la foi dans le séjour de l'incrédulité! Puissent-ils, comme lui, faire servir leur autorité à leur zèle, leurs richesses à leur charité! Puissent-ils par un généreux mépris du vain éclat qui les environne, édifier les peuples, et leur prouver efficacement que la grandeur n'est pas un obstacle à la sainteté. C'est ainsi que Sulpice ne cessera pas d'exercer, parmi les grands, un ministère toujours édifiant, toujours utile. *In medio magnatorum ministrabit.*

Me sera-t-il permis de former d'autres vœux? Grand saint, vous fûtes autrefois le conseil de nos rois : soyez aujourd'hui le protecteur d'un monarque aussi cher à ses sujets, que redoutable à ses ennemis. Pacifique par inclination, l'obligation de soutenir ses droits l'a rendu guerrier. Déjà ses succès prouvent un héros. Qu'il vole rapidement de victoires en victoires; qu'il étonne l'univers par la terreur de ses armes, par la rapidité de ses conquêtes; qu'il force les puissances armées contre lui, à conclure une paix, qui sera pour son cœur le plus beau, le plus précieux triomphe. Et nous, mes frères, témoins de sa gloire, ne cessons pas d'en rendre au Tout-Puissant d'immortelles actions de grâces. Reconnaissons que lui seul fixe le sort des combats, assure la stabilité des empires, règle les destinées de l'univers. A lui seul la louange, l'honneur, la gloire dans tous les siècles des siècles.

PANEGYRIQUE XXX.

SAINT JACQUES LE MAJEUR, APÔTRE,

Prononcé le 25 Juillet 1764, à Tournay dans l'église paroissiale qui porte son nom.

Cecidit ipse primus. (I *Mach.*, VII, 43.)
Il est mort le premier.

Sur quel titre viens-je établir l'éloge de saint Jacques, dont le triomphe nous rassemble ? A-t-il dans l'église de Jésus-Christ un caractère singulier, qui le distingue? Oui, mes frères : et sans m'écarter du respect que je dois à tous les apôtres, j'ose annoncer que celui, sous l'invocation duquel est consacré ce temple, a sur eux un avantage de primauté, consigné dans les fastes de la religion.

Il est des saints, en faveur desquels le zèle des orateurs chrétiens aime quelquefois à se prévenir. Ils se plaisent à placer au-dessus de tous les héros évangéliques, le héros que la Providence leur donna pour protecteur. C'est un abus. Quelque vive que soit l'ardeur qui vous intéresse aux louanges de saint Jacques, je n'exalterai pas ses vertus, ses actions, ses sentiments, au préjudice de ceux, dont il a partagé le ministère et les succès..... Dans le tableau de sa vie, dans les circonstances de sa mort, je saisirai les traits essentiels, qui différencient sa vocation, son apostolat, ses priviléges, son martyre, ses cendres, son culte, sa puissance. Ou plutôt,

Digitized by Google

je me fixerai dans une seule idée, à laquelle je rapporterai toutes les autres.

Entre les apôtres, saint Jacques est le premier martyr. *Cecidit ipse primus.* C'est un mérite, qui n'appartient qu'à lui ; et c'est la proposition générale, qui va servir de base à ce discours. En voici le dessein.....

Le privilége de précéder les apôtres, dans la carrière du martyre, est pour saint Jacques la récompense de sa fidélité : premier point. Le privilége d'avoir précédé les apôtres, dans la carrière du martyre, est pour saint Jacques la source de sa gloire : second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tous les apôtres étaient destinés au martyre, dit Tertullien (*Apol.*) ; mais un seul d'entre eux devait frayer aux autres cette route de sang, dans laquelle ils devaient le suivre ; et c'est à saint Jacques qu'est réservée cette glorieuse prérogative.... Le premier membre du collége apostolique, que verra périr l'Église affligée, ce sera cet homme qui ne compte, avant lui, à la suite de Jésus-Christ, que saint André et saint Pierre ; cet homme dont saint Augustin relève la vocation, dont saint Chrysostome vante les sacrifices, dont saint Jérôme constate les triomphes ; ce sera saint Jacques le Majeur.

Que dois-je d'abord le plus admirer, ou l'amour de Jésus-Christ pour saint Jacques ou l'amour de saint Jacques pour Jésus-Christ ? L'amour de Jésus-Christ envers saint Jacques se signale dans le choix qu'il fait de lui, pour être son disciple, dans la dignité de l'apostolat, à laquelle il l'élève, dans les faveurs privilégiées dont il l'honore, dans les importantes leçons, qu'il lui donne. L'amour de saint Jacques envers Jésus-Christ se manifeste, par la promptitude de son obéissance, par la générosité de son sacrifice, par l'ardeur de son zèle ; et c'est à cet amour fidèle, qu'il doit le privilége de précéder les apôtres dans la carrière du martyre : *Cecidit ipse primus.*

Jésus-Christ avait déjà commencé son ministère public. Du sein de sa retraite, il s'était élancé dans le champ épineux, qui renfermait les brebis dispersées de la *Maison d'Israël.* (*Matth.*, X, 6.) Par ses exemples, par ses leçons, il préludait au grand ouvrage, qui devait consommer la rédemption du monde, éclairer la naissance de l'Evangile, changer la religion de l'univers..... Pour exécuter ce difficile ouvrage, il rassemble des disciples ; bientôt il formera des apôtres.... André et Pierre bornaient encore ses conquêtes, lorsqu'il parut sur les bords de la mer de Galilée : *Procedens.* (*Matth.*, IV, 21.) C'est là qu'il aperçoit Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui, sous les ordres de leur père, se livraient à l'obscure occupation de la pêche : *Vidit.* (*Ibid.*) C'était leur science, leur travail, leur richesse. Là, se bornait leur modeste ambition. Ils n'avaient pas un génie propre à tenter de plus vastes projets, dit saint Basile. Sans lettres, sans nom, sans crédit, ils étaient ignorés du monde ; ils en ignoraient eux-mêmes et les honneurs et les dangers. Jésus-Christ laisse tomber sur eux un regard de bonté, de complaisance. Il les appelle : *Vocavit eos.* (*Ibid.*) Il les appelle pour les fixer parmi ses disciples. Telle est la vocation de saint Jacques, et la première preuve de l'amour, que lui témoigne Jésus-Christ....

A peine disciple, saint Jacques est placé au rang des apôtres. Douze homme sont séparés du reste des hommes, et choisis par Jésus-Christ, *duodecim* (*Marc.*, III, 14), pour être les spectateurs de ses actions, les dépositaires de ses secrets, les interprètes de sa doctrine, les prédicateurs de l'Evangile, les fondateurs de l'Eglise, les victimes de la religion. Entre ces hommes privilégiés, saint Jacques tient le troisième rang..... *Boanerges* (*Ibid.*, 17), Enfant du tonnerre, c'est le nom mystérieux qu'il reçoit ; nom, dont il remplira toute la signification.

Mais si l'amour de Jésus-Christ, envers saint Jacques, paraît dans le ministère honorable, qu'il lui confie, il va paraître avec plus d'éclat dans les faveurs singulières dont il le comble,

Jésus-Christ venait d'opérer, dans la Galilée, le premier miracle, qui lui attira la confiance des peuples, l'envie de la Synagogue, les hommages de ses disciples. Il se dérobe pour quelques instants, au murmure des applaudissements.... Dans un lieu solitaire, il va jouir du plaisir délicat d'avoir des amis et de leur découvrir sa puissance. Il commande à saint Jacques de le suivre dans une maison de tristesse, d'alarmes, dans la maison de Simon Pierre. La belle-mère de cet apôtre languissait sur un lit de douleur. Une fièvre ardente allumait dans ses veines un feu destructeur, qui paraissait devoir rapidement la conduire au tombeau. Saint Jacques implore pour elle le pouvoir de Jésus-Christ. Sa prière sera-t-elle exaucée ? Oui : un miracle subit fait succéder la force à la langueur, pénètre de reconnaissance celle qui en est l'objet, frappe d'admiration ceux qui en sont les témoins. C'est le privilége de saint Jacques..... Hâtez-vous, grand Dieu de couronner une première grâce, par une seconde faveur.

Un homme distingué dans la Synagogue, il en était le chef, Jaïre, met toute sa consolation, toute son espérance dans une fille unique, qui fait le bonheur de ses jours. O fatal évènement ! Une mort prématurée la ravit à sa tendresse. Elle n'est plus cette fille chérie et digne de l'être. Les larmes du père arrosent le corps inanimé ; et ses tristes regards cherchent encore à rencontrer les regards éteints de celle qu'il regrette.... Jésus-Christ arrive.... L'étonnante merveille, qui se prépare ! L'homme de foi prie ; le Dieu de puissance agit. Jésus-Christ commande à la mort ; la mort cède sa proie. C'est la première résurrection, dont le Sauveur donne à la terre l'intéressant spectacle. Mais Jaïre profitera-t-il seul d'un miracle, qui paraît ne toucher que lui ? Non, non : l'Homme-Dieu choisit trois disciples privilégiés, aux yeux desquels il veut opérer cet insigne prodige.

Digitized by Google

Saint Jacques est encore un de ceux auxquels il ordonne de l'accompagner : seconde faveur.

Elle sera suivie d'une troisième, qui surpassera toutes les autres. Mon esprit se transporte sur le Thabor, où Jésus-Christ laisse échapper un rayon de sa gloire.... Vous demeurerez aux pieds de la montagne, disciples que Jésus favorise moins que Pierre, Jacques et Jean. Mais vous, disciples dignes de sa confiance, vous suivrez ses pas sur le théâtre glorieux, où le Ciel va reconnaître, dans lui, le Fils éternel du Père ; où Moïse et Elie vont rendre hommage à sa divinité.... Saint Jacques voit ce que l'œil de l'homme n'a jamais vu.... Quel bruit ! les nuées se brisent. Quel éclat ! le soleil semble descendre sur la terre. Quelle majesté ! un homme paraît un Dieu. Ah ! que n'est-il permis à saint Jacques de raconter ce qu'il lui fut accordé d'admirer ! Que la reconnaissance le rendrait éloquent !

Mais un silence rigoureux lui est prescrit. Sa fidélité à l'observer lui mérite de nouveaux bienfaits. Celui que Jésus-Christ a rendu le témoin de ses grandeurs, de sa gloire, doit être aussi le spectateur de ses douleurs, de son agonie. Il approche, le jour où le Fils de l'homme sera trahi par l'ingratitude, livré par la perfidie. Jésus-Christ sort du cénacle. Il s'avance vers le jardin des Olives. L'image du Calvaire se présente à ses tristes réflexions. Il pense, il languit, il prie. Son sang coule, ses forces l'abandonnent. Le Dieu de sagesse, de puissance, ne paraît plus qu'un homme faible, abattu, expirant... Fidèles amis de Jésus-Christ, vous seuls deviez recueillir les soupirs de votre Maître, dans ce moment critique, trop capable d'ébranler votre constance. Celle de saint Jacques est à l'épreuve de tous les événements. S'il fuit, dit saint Jean Chrysostome, c'est moins la crainte de mourir avec Jésus-Christ qui précipite ses pas, que l'horreur de le voir souffrir. Ah ! si ses mains puissantes pouvaient lui procurer les secours efficaces que voudrait ici lui donner son cœur, il préviendrait la voix de l'ange, qui va rendre à Jésus-Christ toute son ardeur, tout son zèle..... A l'école d'un Dieu souffrant, saint Jacques devait se former au goût des souffrances. Il devait apprendre à s'humilier, dans le souvenir de ses propres faiblesses. De ses faiblesses ! Eh quoi ! serait-il possible, après tant de faveurs que saint Jacques eût encore des idées d'ambition ? Hélas ! oui, mes frères, et l'amour de Jésus-Christ devait réformer le cœur de son apôtre, éclairer son esprit, corriger ses affections. Il a peut-être accordé une plus grande faveur à saint Jacques, lorsqu'il a daigné lui donner des instructions, que lorsqu'à ses yeux, il a voulu multiplier des miracles.

Un injuste préjugé abusait la nation juive. Elle se représentait le libérateur d'Israël, sous l'image brillante d'un monarque, qui, vainqueur de l'univers, devait conquérir un royaume, dont les limites seraient celles du monde. Saint Jacques et son frère, élevés dans cette opinion nationale, ne saisissent pas l'idée du royaume spirituel, que Jésus-Christ leur annonce ; ils se figurent un trône qu'il va posséder, des rangs qu'il va distribuer, des honneurs qu'il va dispenser. Frappés de l'illusion qui les charme, ils intéressent à leur sort leur mère, aussi crédule, et peut-être plus ambitieuse qu'ils ne l'étaient eux-mêmes..... De quelle indignation furent saisis les autres disciples, lorsque cette mère indiscrète, prosternée aux pieds de Jésus-Christ, lui demande la grâce de voir ses fils placés, l'un à la droite, l'autre à la gauche du Sauveur dans son royaume ! Mère imprudente, fils intéressés, connaissez votre erreur. Vous vous nourrissez d'un fantôme qui ne se réalisera pas..... On pourrait essayer, d'après saint Ambroise, de jeter un voile officieux sur cette fausse démarche ; on pourrait la venger du soupçon d'une flétrissante cupidité. Mais est-il des couleurs favorables, pour excuser une action que Jésus-Christ condamne ? Qu'on juge de ses sentiments par sa réponse. Vous demandez des trônes, leur dit-il, et je vous réserve des croix. Pouvez-vous boire le calice que je boirai avant vous ? *Potestis bibere calicem, quem ego bibiturus sum?* (*Matth.*, XX, 22.) Pour régner avec moi, il faut savoir souffrir avec moi. Pouvez-vous ne pas redouter la mort? *Potestis?* Ainsi l'amour de Jésus-Christ présente à saint Jacques l'effrayant spectacle des revers, des tourments, du martyre, qui seront son partage. Il lui montre des opprobres, avant que de lui faire espérer des couronnes.

Saint Jacques répond à l'amour par l'amour. Oui, Seigneur, nous pouvons tout vous promettre, parce que vous nous accorderez la grâce de tout exécuter. *Possumus.* (*Ibid.*) Nous pouvons garantir que nous serons les victimes de la religion, puisque vous nous appelez pour en être les apôtres : *Possumus.* (*Ibid.*) Un disciple aussi fidèle que saint Jacques pouvait assurer qu'il serait un disciple constant.

Je dis un disciple fidèle : en effet, Jésus-Christ fait entendre aux fils de Zébédée cette voix insinuante qui attire avec douceur, entraîne sans violence : *Vocavit* (*Matth.*, IV, 21.) Aussitôt l'obéissance la plus prompte suit la plus tendre invitation : *statim.* (*Ibid.*) Une première grâce est, pour saint Jacques, un attrait victorieux, qui triomphe de tout lui-même. Mais il faut abandonner des filets, une nacelle, qui composent toute sa fortune : il les abandonne. Mais il faut quitter un père dont il soulage les travaux, dont il partage les possessions : il le quitte : *relictis retibus et patre.* (*Ibid.*) Mais il faut oublier tout, sacrifier tout : tout est oublié, tout est sacrifié. Quand un Dieu fait entendre sa volonté, l'homme est trop heureux de s'y rendre. Saint Jacques n'a plus rien sur la terre, que le Maître auquel il s'attache, il se dévoue. Jésus-Christ lui tient lieu de tout. Il est sa richesse, son espérance, son père. Saint Jacques ne connaît, n'écoute que Jésus-Christ. Il se donne à lui tout entier.

Digitized by Google

Il se donne à lui pour toujours. Il le suit; son frère l'imite. L'exemple de saint Jacques est une leçon pour saint Jean : *Secuti sunt eum.* (*Matth.*, IV, 12.)

Mais suivre Jésus-Christ, c'est s'ouvrir une carrière de contradictions, d'opprobres; c'est embrasser la pauvreté, la pénitence; c'est se détacher de la chair et du sang, c'est se renoncer soi-même. N'importe : le sacrifice le plus héroïque paraît à saint Jacques le sacrifice le plus parfait. La multiplicité des épreuves n'égalera jamais l'immensité de ses désirs. Les plus difficiles entreprises seront toujours au-dessous de son zèle.

Zèle de saint Jacques, à qui sera-t-il donné d'en peindre la vivacité, d'en mesurer l'étendue, d'en décrire les succès? Déjà cet enfant du tonnerre perce le nuage qui le tenait captif. L'éclair brille dans ses yeux, le feu part de sa bouche, sa main voudrait lancer la foudre sur tous les ennemis de l'Homme-Dieu..... Vous êtes les premiers objets contre lesquels s'enflamme son zèle indigné, coupables habitants de l'infidèle Samarie. Vous refusez de donner à Jésus-Christ un asile dans l'enceinte de vos murs. A ce refus offensant, saint Jacques ne consulte que son amour. Dans l'ardeur qui le saisit, il ne pense qu'à venger l'injure, à punir ceux qui en sont les auteurs. Dût périr une ville entière, il voudrait que la flamme descendît du ciel, et que, par un horrible ravage, elle en consumât jusqu'aux derniers débris. Il pense que si vous l'ordonnez, Seigneur, les éléments vont obéir à sa voix. Sa foi, dit saint Ambroise, ne lui laisse aucun doute sur la puissance de Jésus-Christ. Sa foi est louable, mais son zèle est trop impétueux. Vous ignorez, lui dit le Sauveur, quel est l'esprit qui doit vous animer. *Nescitis cujus spiritus estis.* (*Luc.*, IX, 55.) L'esprit de ma loi n'est pas un esprit de vengeance, mais de pardon. La terreur confond les hommes : la modération les gagne. Un zèle trop sévère est dangereux. Il faut attirer les pécheurs par les bienfaits, et non pas les écraser par les malédictions.

Que saint Jacques saura bien profiter de ces sages leçons! Vainqueur du trépas, prêt à remonter au ciel, Jésus-Christ ordonne à ses apôtres de partager entre eux la conquête de l'univers. Dans ce partage est compris saint Jacques... Descendez sur la terre, Esprit divin, et répandez sur lui vos dons divers : le don d'intelligence, de sagesse, d'intrépidité, de constance, pour remplir le pénible ministère qu'il doit exercer. Mais dans quelles régions l'exercera-t-il, ce ministère laborieux? Chaque partie du monde aura son apôtre. Jacques le Juste sera fixé dans Jérusalem; il sera choisi pour en être le premier pontife; et saint Jacques le Majeur ratifiera ce choix, dit saint Clément d'Alexandrie. André instruira l'Achaïe, Pierre la Judée, Thomas les Indes, Jean toutes les églises d'Asie. Pour quel climat saint Jacques le Majeur sera-t-il l'*Ange de la Providence?*

Ici, la critique ouvre un labyrinthe ténébreux, et la vérité refuse son flambeau pour marcher sur les traces de saint Jacques, dans le cours de son apostolat. Le silence des livres saints a fait naître des opinions; ces opinions ont produit des doutes; ces doutes ont enfanté des objections vivement poussées, plus vivement combattues. Dans ce choc de préjugés contraires, comment faire sortir la lumière du chaos obscur qui la renferme? On ne vous garantira pas, mes frères, ce que l'Esprit-Saint n'a pas voulu nous apprendre. Mais on n'hésitera pas à justifier une tradition reçue par les autorités qui s'établissent. Si après avoir porté le jour dans les ténèbres, le sentiment le plus solide trouve encore des contradicteurs, on laissera les savants avec leurs conjectures, la prévention avec son incrédulité, disputer à l'Espagne ses prétentions. Saint Jacques n'a pas besoin de titres contestés, de triomphes imaginaires, pour imprimer à son apostolat le sceau de l'immortalité.

Cet apostolat, il le commence dans la Judée. La Judée est le premier théâtre de ses entreprises, de ses succès. C'est aux Juifs qu'il reproche la mort d'un Dieu, dont le sang fume encore; aux Juifs, qu'alarment les progrès de l'Eglise naissante, que le zèle des Apôtres irrite; aux Juifs toujours superstitieusement attachés à leurs lois, à leurs cérémonies; aux Juifs, d'autant plus implacables dans leur fureur qu'ils étaient plus orgueilleux dans leur sagesse. Par ses travaux dans la Judée, saint Jacques mérite d'être nommé l'une des *trois colonnes* de l'Eglise; c'est le sentiment de saint Jérôme. Le savant Baronius ajoute que, par la sainteté de sa vie, par la gloire des plus éclatantes actions, par la rapide propagation de la foi, saint Jacques s'assure, dans la Judée, une réputation universelle. Mais saint Jacques a-t-il borné à sa patrie seule ses courses, ses victoires? Serait-ce pour ce seul peuple que Jésus-Christ aurait changé le nom de cet apôtre? Ce tonnerre ne devait-il gronder que sur Jérusalem? Et pourquoi ne pas croire que le Fils de Dieu l'avait destiné à porter dans les climats les plus reculés de la terre les éclairs de sa doctrine, les foudres de son éloquence, les éclats de son zèle? *Ut prædicationis fragore esset quasi tonitru.* (BOLLAND.)

Plusieurs peuples croient devoir à la prédication de saint Jacques les premiers enseignements de leur foi. C'est par le ministère de saint Jacques, que la Sardaigne prétend avoir reçu le présent de la religion chrétienne. Prétention incertaine. On cherche des titres pour l'appuyer; on ne trouve que des raisons pour la détruire. Il n'en est aucune qui puisse favoriser l'opinion frivole de ceux qui soutiennent que saint Jacques a porté le flambeau de la foi dans l'Hibernie, dans les Gaules, dans l'Italie, dans l'Angleterre, jusque dans l'Arménie. Ce serait affaiblir sa gloire, que de la fonder sur des suppositions, que combattent également l'ordre de la chronologie, l'autorité de la tradition, l'unanimité des sentiments.

Sur des titres plus respectables, quoique

Digitized by Google

souvent contestés, l'Espagne se glorifie d'être redevable à saint Jacques de la foi qu'elle professe..... Hommes armés d'objections éblouissantes, multipliez vos attaques, faites briller votre savoir, épuisez vos raisonnements, communiquez vos doutes, formez-vous des imitateurs : il sera toujours permis d'opposer à vos décisions fastueuses une autorité irrécusable, la voix de l'Eglise. L'Eglise parle ; écoutez ses oracles.... Après l'Ascension de Jésus-Christ, dit-elle, saint Jacques a prêché la divinité du Sauveur dans la Judée, dans la Samarie ; il a rangé sous les drapeaux de l'Evangile un grand nombre de peuples ; ensuite il est parti pour l'Espagne : *In Hispaniam profectus.* (In *Offic. S. Jacob.; Brev. Rom.*) Quelques conversions ont été, dans ces vastes contrées, les fruits heureux de son zèle : *Ibi aliquos ad Christum convertit.* (*Ibid.*)

A ce témoignage authentique, serait-il nécessaire d'ajouter de nouveaux traits qui le confirment ? Qu'on jette les yeux sur cette collection précieuse, dans laquelle des hommes éclairés se sont chargés de transmettre aux races futures les *Actes des saints.* (Boll.) Dissertateurs profonds et curieux, ils ont recueilli tous les titres qui conservent à saint Jacques ses conquêtes, à l'Espagne ses droits, à l'Eglise sa décision, à la tradition toute sa force, toute son évidence. Qu'on ouvre ce monument vénérable, né, pour ainsi dire, avec l'Evangile, et que la célèbre abbaye de Marchienne compte parmi ses richesses : on y lira ces paroles décisives, saint Jacques a prêché en Espagne : *In Hispania prædicasse....* (*Manus. monaster. Marchien.*) Quand, pour soutenir sa cause, dit un auteur non suspect, l'Espagne n'aurait qu'une tradition immémoriale, cette tradition, appuyée sur la foi de tous les temps, suffirait à sa défense. La croyance de tous les siècles doit triompher de quelques préventions particulières : *Inconcussa fides.* (Sanctius.)

L'Italie, la France, l'Angleterre, la Russie, les Indes concourent à maintenir cette croyance, dont il appartenait à l'incrédulité moderne d'ébranler les fondements.

Mais comment placer au rang des faits apocryphes une vérité que paraissent insinuer saint Justin, Tertullien, Origène, Arnobe ; une vérité solennellement attestée par saint Jérôme, par saint Isidore, par saint Julien de Tolède, par saint Vincent Ferrier, par saint Antonin, par saint Hildebert ; une vérité que le cardinal Baronius attaqua d'abord par surprise, qu'il respecta bientôt par conviction ; une vérité que le cardinal Bona ne croit susceptible d'aucune difficulté réelle, que le cardinal d'Aguirre venge avec autant de zèle que de savoir ; une vérité que confirment les premières liturgies d'Espagne, un ancien martyrologe d'Auxerre, un Godefroi de Viterbe, un Notker, un Adon, un Usuard, un Bellarmin ; une vérité dont se déclarent les garants plusieurs souverains pontifes, Léon III, Calixte II, Jean X, Pie V, Clément VIII, Urbain VIII, Grégoire XIII ? Et pourquoi l'Espagne n'aurait-elle pas eu son apôtre, puisqu'aux apôtres fut confiée la conversion de l'univers ? Que saint Jacques jouisse donc dans votre idée, mes frères, de l'avantage d'avoir le premier fait briller en Espagne les rayons de la foi. Que l'Espagne s'arme constamment contre l'audacieuse critique qui oserait lui ravir, dans saint Jacques, son apôtre, son père. Il ne sera jamais défendu au zèle de vous inspirer un profond respect pour des traditions soutenues par le suffrage des Eglises particulières, et ratifiées par l'autorité de l'Eglise universelle. Les savants peuvent vous faire illusion : l'Eglise ne vous trompe pas ; lorsqu'elle venge la cause de saint Jacques, elle venge la cause de la religion.

Saint Jacques en fut le prédicateur, non-seulement en Espagne, mais encore parmi les douze tribus des Juifs, dispersées en divers endroits de la terre, dit saint Jérôme. Dans un court espace de temps, il remplit un ministère qui semblerait demander l'espace d'un siècle entier.

Qu'ai-je dit, dans un court espace de temps ? Hélas ! cette tête précieuse au monde chrétien devait donc bientôt tomber sous le glaive des tyrans. Le fruit d'une obéissance sans délai, d'un zèle sans bornes, ce sera donc la couronne d'un prompt et cruel martyre. Oui, saint Jacques sera, parmi les apôtres, la première victime de la religion : *Cecidit ipse primus.* Le privilége de précéder les apôtres dans la carrière du martyre est pour saint Jacques la juste récompense de sa fidélité. Ce même privilége sera pour lui une source éternelle de gloire.

SECONDE PARTIE.

Le privilége de précéder les apôtres dans la carrière du martyre est pour saint Jacques une source éternelle de gloire : *Cecidit ipse primus.* Pour développer cette vérité, il suffira d'approfondir les motifs de son martyre, d'en saisir les circonstances, d'en suivre les effets, et de rapprocher de ces objets divers les honneurs rendus à ses cendres, la célébrité de son tombeau, l'authenticité de ses miracles, l'universalité de son culte, les éloges de tous les siècles.

Jérusalem fut toujours l'ennemie des prophètes. Saint Jacques avait commencé sa carrière apostolique dans cette ville superstitieuse, cruelle, ingrate ; il devait l'y consommer. Chargé des trophées qu'il avait érigés à la religion, vainqueur de plusieurs peuples qu'il avait été chercher parmi les *ombres de la mort* (*Luc.*, I, 79), pour les conduire à la lumière de la vérité, il paraît dans la capitale de la Judée.

Là, régnait un prince que Jérusalem regardait comme son souverain, et Rome comme son sujet, Hérode Agrippa, petit-fils d'Hérode le Grand, qui avait fait couler tant de sang dans ses états ; neveu de cet Hérode Antipas, qui, dans ses excès voluptueux, avait sacrifié *le plus grand des enfants des hommes* (*Matth.*, XI, 11) Jean-Baptiste. Sur un trône

Digitized by Google

chancelant que lui confiaient les Romains, maîtres du monde, roi dépendant, monarque esclave, Agrippa, dans le centre du judaïsme, suivait les impressions de Rome idolâtre. Jaloux de son autorité, qui n'était qu'un fantôme; attentif à ménager les césars, dont il recevait les ordres et redoutait la puissance; précautionné contre les Juifs, dont il connaissait le génie inquiet, et dont il voulait éviter la haine, le mépris ou la révolte; politique par système, populaire par intérêt, cruel par complaisance, susceptible de tous les sentiments, parce qu'il était dominé par toutes les passions.....

Une ville, séjour contagieux de la cour, une ville où le prince, ennemi du christianisme observe les pas, les discours, les actions de ceux qui s'en déclarent les disciples, les apôtres; Jérusalem n'est point capable de ralentir le zèle de saint Jacques. Avec cette noble liberté, qui ose ne pas craindre les périls, les tourments, la mort, il attaque la superstition, dévoile l'imposture, condamne le vice, prêche Jésus-Christ. *Libere confitentem.* (CLEM. ALEX.) Au bruit de ses succès, la Synagogue frémit : mille soupçons l'agitent; elle éclate en murmures, elle médite des projets de vengeance. Jusqu'aux pieds du trône sont portés les vœux de la nation contre saint Jacques. Saint Jacques est le premier perturbateur du repos public : qu'il soit la première victime immolée à la tranquillité de l'empire... Voilà, mes frères, le fougueux langage de la haine. Voici les généreux efforts du zèle.

Deux hommes, séducteurs adroits, prétendus sages, oracles révérés, Hermogènes et Philète, sous des couleurs imposantes, produisent le mensonge. Un voile de piété couvre la superstition. Les charmes du prestige sont présentés sous le nom favorable de miracle.... Qu'oppose saint Jacques au danger pressant, qui menace l'Eglise ? Il oppose aux leçons de l'imposture des leçons de vérité, à des signes trompeurs d'incontestables prodiges. Il frappe, étonne, atterre les maîtres de l'erreur. Il porte dans leur âme interdite les remords, le repentir; il les soumet à la foi : *Magistros erroris convertit* (S. EPIPHAN. Hélas! faut-il qu'un si brillant triomphe devienne un triste présage pour la religion? L'envie des Juifs s'irrite, leur ressentiment s'anime, le feu de la sédition éclate. Saint Jacques est saisi par les mains de la fureur. Il est traîné au tribunal d'Hérode. Hérode respecte peut-être le saint apôtre; mais il veut plaire au peuple; mais il veut conserver sa fortune : *Videns quia placeret Judæis.* (*Act.*, XII, 3.) Il se déclare le premier persécuteur de l'Eglise : *Misit ut affligeret quosdam de Ecclesia.* (*Act.*, XII, 1.) Il prononce contre saint Jacques l'arrêt de condamnation. Saint Jacques meurt; et il est le second martyr de l'Eglise, le premier martyr parmi les apôtres, entre les apôtres, le seul, dont les livres saints constatent le martyre; et son martyre est précédé par la conversion de son accusateur

Quand j'annonce, dans saint Jacques, le second martyr de l'Eglise, je parle d'après les Annales de la religion, d'après le témoignage de saint Jérôme, d'après les Ménologes de l'Eglise grecque. Dans les Actes de l'Eglise naissante est d'abord décrit le martyre de saint Etienne; ensuite celui de saint Jacques. Avant saint Jacques, saint Etienne était possesseur d'une couronne, qu'il ne partageait avec aucun disciple de Jésus-Christ : cette couronne, indivisible jusqu'alors, saint Jacques la partage avec lui. Leur sang réuni est l'heureuse et féconde semence qui enfante un peuple de chrétiens. Saint Etienne et saint Jacques sont les prémices des martyrs, dit saint Jérôme : *Primitiæ martyrum.* C'est dans la même ville, sous le même prince, presque dans le même temps, qu'ils expirent. Leur sang appelle dans toutes les parties de l'univers des imitateurs de leur constance. Que sont les Laurent, les Pothin, les Vincent, les Denis? Des hommes, auxquelles mille héros chrétiens ont tracé la route de la vertu; des hommes, auxquels saint Etienne et saint Jacques ont les premiers tracé la route du martyre : *primitiæ martyrum....*

Saint Epiphane a fait un mérite à saint Jacques d'avoir été le disciple de Jean-Baptiste, avant que d'être le disciple de Jésus-Christ, et d'avoir joint la couronne de la continence à celle du martyre. L'Eglise latine adopte toutes ces louanges. L'Eglise grecque ose les lui disputer. Mais elle se fait un devoir de lui consacrer un éloge, que respectent toutes les Eglises. Elle chante dans ses offices, et tous les peuples répètent avec elle : saint Jacques est le premier martyr du christianisme, après saint Etienne : *Alter post Stephanum martyr.* (*Menolog. Mosc.*) Sainte religion, quelles espérances ne doivent pas vous donner de semblables victimes! Lorsque le chef des diacres arrosa de son sang votre berceau, vous n'osâtes pas vous flatter de trouver des disciples, susceptibles du même héroïsme. Etienne vous parut un exemple plutôt fait pour étonner la terre, que pour y former des imitateurs; mais lorsque sur les pas du premier martyr, un second martyr osa voler à la mort; lorsque saint Jacques puisa dans le sang d'Etienne une intrépidité capable de braver la rage des tyrans, vous crûtes apercevoir, dans son exemple, un présage, un garant de ce que pourraient, dans tous les siècles, pour votre défense, les hommes véritablement zélés pour votre gloire.

Saint Etienne a servi de modèle à saint Jacques : saint Jacques a servi de modèle aux apôtres.... *Primus omnium apostolorum subiit martyrium.* (BOLLAND.) Le premier de tous les apôtres, il a subi le martyre. Voilà l'unique titre, dont saint Chrysostome a cru devoir orner le panégyrique de saint Jacques. Entre les apôtres, il est le premier martyr : *Primus omnium.* Il est donc le premier, qui leur montre leur destination, leur fin, leur récompense. Le premier qui leur apprend, non pas comment ils doivent vivre, agir, combattre; comme lui, ils vivent en saints ; ils agissent en apôtres, ils com-

Digitized by Google

battent en héros; mais il leur apprend comment ils doivent mourir. Il meurt avant eux : *primus omnium.* Le premier il leur apprend qu'il faut suivre Jésus-Christ sur le Calvaire, comme sur le Thabor; qu'il faut marcher à la gloire par les supplices; que sur les *colonnes* abattues *de l'Eglise*, l'Eglise élèvera son empire, cimentera ses triomphes, éternisera sa durée : *primus omnium.* Le premier il leur montre le fruit qu'ils doivent espérer, la couronne qu'ils doivent acheter, la victoire qu'ils doivent remporter. Saint Jacques est apôtre ainsi que les autres apôtres. Sa gloire est commune avec eux : avant eux, il saisit la palme du martyre qu'ils n'ont encore que l'espérance d'obtenir. C'est son privilége singulier, sa gloire unique. Sous ce point de vue, il a la primauté sur tous les apôtres. A saint Pierre la primauté de puissance, à saint André la primauté de vocation, à saint Matthieu la primauté d'évangéliste, à saint Jean la primauté d'amour, à saint Jacques le Majeur la primauté du martyre, et l'honneur d'être, sous cet aspect, le chef des apôtres, leur guide, leur maître, leur docteur : *Primus omnium apostolorum subiit martyrium.*

Admirable contraste entre deux frères apôtres, entre saint Jacques et saint Jean ! L'un meurt le premier des apôtres; l'autre en meurt le dernier. Saint Jacques ouvre la voie; saint Jean la ferme. L'un meurt avant ses collègues, pour les instruire par ses souffrances; l'autre leur survit pour les reproduire dans son ministère. Saint Jacques meurt le premier pour féconder l'Eglise par son sang; saint Jean meurt le dernier, pour venger l'Eglise par ses écrits.

Premier martyr d'entre les apôtres, *Apostolorum protomartyr*, saint Jacques est encore le seul d'entre eux, dont le Saint-Esprit ait voulu se charger de nous transmettre le martyre : *Solus ille de cujus martyrio nos Spiritus sanctus certos reddere voluit.* (Bolland.) On trouve dans les livres sacrés le nom des autres apôtres, leur vocation, leurs travaux, leurs triomphes : on n'y trouve point leur mort. C'est à la tradition, ce n'est point à la foi que nous en devons le récit. La foi nous apprend que saint Pierre établit son siége dans Antioche; que saint Paul est le Docteur des nations; que saint Jacques le Juste prononce dans le premier concile; que saint André est le premier à suivre Jésus-Christ sur les bords de la mer de Galilée; que saint Thomas se convertit dans le cénacle; que saint Philippe assiste à la multiplication des pains dans le désert; mais c'est la tradition seule qui nous instruit sur la mort de saint Pierre et de saint Paul à Rome, de saint Jacques le Juste à Jérusalem, de saint André dans l'Achaïe, de saint Thomas dans les Indes, de saint Philippe dans la Phrygie. Leur martyre n'est pour nous que l'objet d'une pieuse croyance : saint Jacques est le seul, dont le martyre soit pour nous un objet de foi : *solus.* La foi nous en garantit le temps, le genre, la certitude. Hérode, dit l'Esprit-Saint, fait périr par le glaive Jacques, frère de Jean : *Herodes occidit Jacobum, fratrem Joannis, gladio.* (*Act.*, XII, 2.)

A ce récit fidèle et sacré, saint Clément d'Alexandrie ajoute des circonstances dignes de nos respects, quoique la foi n'en soit pas garant.... Sur le témoignage de ce Père, chrétiens, représentez-vous saint Jacques, conduit par la haine, par la fureur, dans la place publique de Jérusalem. Contemplez le théâtre de son martyre devenu pour lui le théâtre de sa gloire. Voyez un miracle précéder son sacrifice. A sa voix, un paralytique marche. Voyez une conversion éclatante accompagner sa mort..... Celui qui vient de traduire saint Jacques au tribunal d'Hérode; celui qui se fait un fatal honneur de le traîner, chargé de fers, au lieu de son supplice, frappé du zèle intrépide que montre le saint apôtre : *commotum viri constantia* (S. Clement. Alex.); ce scribe orgueilleux, ce mercenaire délateur devient un homme nouveau. La grâce l'appelle, le remords le presse, il se déclare chrétien. Il ambitionnait de faire un martyre; il devient martyr lui-même. Le persécuteur de saint Jacques partage avec lui sa couronne, et l'Eglise en perdant un apôtre, gagne deux saints.

On observera que l'époque à laquelle saint Luc fixe la mort de saint Jacques, est celle à laquelle il marque l'époque de la détention de saint Pierre. Le même jour est donc pour l'Eglise un jour de triomphe et de deuil. Un apôtre martyr est pour elle une gloire : un apôtre captif est pour elle un malheur. Tandis qu'au premier elle accorde sa vénération, elle donne au second des larmes. Elle croit que saint Jacques règne dans le ciel; elle l'honore : elle sait que saint Pierre lui est encore essentiel sur la terre; elle le regrette. Elle célèbre la victoire de celui-là : elle réclame la liberté de celui-ci. Ainsi partagée entre deux sentiments opposés, l'Eglise s'abandonne à la joie et à la frayeur.... Dissipez, cependant, Eglise de mon Dieu, dissipez vos alarmes. Livrez-vous à de justes transports d'allégresse. Les liens de saint Pierre se brisent, sa prison s'ouvre, il vous est rendu, et la gloire de saint Jacques, devenue la vôtre, va vous offrir un enchaînement de merveilles dont vous n'avez pas encore eu d'exemples.

Est-il vrai qu'Hermogènes et Philète, disciples de saint Jacques, aient dérobé son corps précieux aux recherches empressées de ses ennemis ? Est-il vrai qu'après avoir confié aux flots de la mer ce dépôt sacré, ils l'aient conduit, parmi les miracles, dans une terre étrangère qui devait lui servir de tombeau ? Est-il vrai que, prophète avant sa mort, saint Jacques ait annoncé que ses cendres seraient transportées en Espagne ? Des autorités récusables pourraient servir à discuter ces faits différents, à les justifier peut-être, peut-être à les combattre. Le zèle indiscret décide sur des suppositions : le zèle sage ne prononce que d'après la vérité.

La vérité permet d'assurer que plusieurs peuples se vantent de posséder les restes mannmés de saint Jacques, et qu'un seul

Digitized by Google

peuple les possède. Ses ossements sacrés ont été transportés de Jérusalem en Espagne. La vérité peut garantir cet événement. L'histoire l'atteste, la critique le respecte, l'Eglise le publie. C'est la croyance de tous les siècles.

Dans l'Eglise chrétienne, il est trois villes connues, illustres par le concours des fidèles, Jérusalem, Rome, Compostelle. A Jérusalem, on visite avec respect, avec foi, le tombeau de Jésus-Christ. Rome voit le zèle et la piété accourir au tombeau de saint Pierre et de saint Paul. La confiance attire à Compostelle, sur le tombeau de saint Jacques, tous les peuples de la terre. Ce concours toujours égal, toujours nouveau, a pu exciter les dérisions des hérétiques : mais ce que les Jean Hus, les Jérôme de Prague nomment fanatisme ; ce que les Luther, les Calvin appellent superstition, l'Eglise l'autorise, le révère, le consacre, et elle emploie contre les imputations des novateurs, les mêmes raisonnements que Théodoret employait contre les incrédules de son siècle. O Compostelle, Eglise autrefois ignorée, que d'éclat a répandu sur vous le riche trésor dont vous êtes dépositaire ! Irie vous donnait la loi : vous la lui donnez. Vous dépendiez de ses pontifes : ils dépendent des vôtres. Métropole auguste, vous possédez une basilique plus auguste encore, dont vous devez aux pontifes de Rome les priviléges, la décoration aux rois d'Espagne, au concile général de Latran la primatie.

C'est là que la gloire et la puissance de saint Jacques conduisent, dit-on, dans le VIII^e^ siècle, ce prince, la terreur de l'Europe, le vengeur de l'Eglise, l'ornement de l'empire, le père de la France, Charlemagne. C'est là qu'à l'exemple du plus grand potentat de l'univers accourent Alphonse II, roi d'Espagne, dans le IX^e^ siècle ; dans le X^e^, le fameux Gotteschalk ; saint Siméon l'ermite, saint Théobald dans le XI^e^ ; dans le XII^e^, le bienheureux Albert, saint Guillaume, saint Morand, Sophie, comtesse de Hollande ; dans différents siècles, des rois et des reines, des pontifes et des prêtres, des savants et des saints, des hommes de tous les états, de tous les sexes, de toutes les nations.

Cette réputation, ce concours, cette célébrité ont leur cause, leur principe.... Le premier hommage rendu aux cendres de saint Jacques fut un tribut de la reconnaissance. L'Espagne reçut de lui des bienfaits ; elle lui décerna des honneurs. De grands miracles ont été la source d'une grande confiance.

Que d'autres épuisent votre attention, mes frères, par l'énumération fatigante de mille prodiges plus suspects qu'avérés, plus propres à favoriser les soupçons des hérétiques, les doutes des incrédules, qu'à nourrir la piété des fidèles. On nous accuse trop souvent de crédulité superstitieuse, ridicule, puérile ; et peut-être l'indiscrétion du zèle autorise-t-elle quelquefois ces flétrissantes qualifications.... Il est indubitable que, par l'intercession de saint Jacques, s'est opérée une infinité de miracles : *Haud dubie innumera patrocinio sancti Jacobi patrata sunt miracula.* (BOLLAND.) Mais n'admettons pas sans discernement tous ceux que l'ignorance cite sans preuve. Il serait aussi téméraire de les produire que difficile de les justifier. Vous ne chargerez donc, mes frères, le tableau de saint Jacques que des seules merveilles qu'ont soigneusement recueillies, solennellement attestées les villes, les provinces, les royaumes, les princes, les rois, les souverains pontifes, les historiens, les savants, les saints ; un Vincent de Beauvais, un Guibert, abbé de Nogent, un Césaire Heisterbach, un vénérable Bède, un Fortunat de Poitiers.

Permis à vous de douter si, sous la protection de saint Jacques, l'innocence, qui venait de subir un supplice infâme, a recouvré la réputation et la vie ; si, sous le corps inanimé de saint Jacques, les flots de la mer se sont abaissés, pour le rendre au lieu de sa destination : mais osez assurer que par le secours de saint Jacques, les chrétiens, captifs sous la tyrannie des Maures, ont obtenu leur délivrance ; qu'au royaume de Léon, saint Jacques a ménagé un soleil favorable qui a changé la stérilité en abondance ; que par la médiation de saint Jacques, la république de Venise a vu subitement cesser un déluge, qui, dans ses affreux débordements, paraissait devoir entraîner sa ruine ; qu'à la protection de saint Jacques les Indes attribuent la célèbre journée de Goa, si fatale au mahométisme, si glorieuse à la religion chrétienne.

Osez assurer que l'ordre militaire établi en Espagne, sous le nom de saint Jacques, a pris son origine dans mille bienfaits signalés. Osez assurer qu'à saint Jacques, les rois d'Espagne, les Ramire, les Ferdinand, les Alphonse, rendent l'hommage des plus décisives victoires ; et qu'aux voûtes du temple, consacré sous son nom, sont suspendus les monuments éternels de leur reconnaissance.

Ferdinand II soutenait depuis longtemps, contre les Sarrasins, une guerre toujours renaissante, toujours funeste. Dans un combat inégal, ce prince allait succomber au nombre, à la force de ses ennemis. Tout annonçait le péril qui menaçait ses Etats et ses jours. Déjà la victoire, quelque temps flottante, se fixait sous les drapeaux des infidèles. O prodige ! Du séjour de la gloire, saint Jacques apporte au monarque consterné *le rameau d'olivier*. Vengeur de l'Espagne, il semble marcher à la tête de ses timides bataillons. Sous un semblable guide, Ferdinand vole de succès en succès. Ses nobles efforts portent la terreur dans l'armée musulmane. L'ennemi furieux ne peut résister à l'invincible courage qui l'attaque, le poursuit ; le ciel, et saint Jacques combattent pour l'Espagne. Ferdinand est vainqueur ; et de cette formidable puissance, que les Maures exerçaient,

Digitized by Google

avec tant d'orgueil, dans un royaume où les avait introduits la perfidie, il ne subsiste plus que de vastes débris, dont, sous la protection de saint Jacques, un autre Ferdinand, dans un autre siècle, dissipera, anéantira les faibles restes.

C'est la renommée de ces miracles, *miraculorum fama* (BOLLAND), qui porte dans tous les climats la gloire de saint Jacques, la célébrité de son tombeau, l'éclat de son culte.

Culte de saint Jacques, culte presque aussi ancien que lui-même. On ne peut fixer l'époque du premier temple que lui consacra Jérusalem, selon saint Epiphane, dans le lieu qu'on prétend être celui de son martyre. Et dans les quatre parties du monde, que de temples qui portent son nom! Presque point de villes en Espagne, en Italie, en Allemagne, en France, en Flandre, où saint Jacques ne compte des autels. Il en avait chez les Moscovites, presque avant d'en avoir chez aucune autre nation. Les Eglises de Grèce célébraient la fête particulière de saint Jacques, lorsque l'Eglise latine confondait encore cette fête avec celle des autres apôtres. (BAILLET.) La gloire de saint Jacques était répandue dans tout l'Orient, lorsque l'Occident faisait encore d'inutiles recherches pour découvrir ses cendres. Au temps de saint Augustin, le culte de saint Jacques était autorisé dans l'Eglise de Carthage. Il était approuvé dans l'Eglise gallicane, au siècle de Charlemagne. Au siècle de Charles le Chauve, il était universellement établi. L'Angleterre conserve pour saint Jacques le respect qu'elle a cessé de conserver pour tant d'autres saints. Ses autels, son culte y subsistent, au milieu des innovations d'un schisme qui condamne tout ce que l'Eglise approuve. (ID.)

Et sur quel prétexte un peuple chrétien pourrait-il ne pas révérer un saint, le premier martyr d'entre les apôtres, le second martyr du christianisme, un martyr dont l'Esprit-Saint a rendu les souffrances respectables par le récit qu'il n'a pas dédaigné d'en tracer?

La gloire de saint Jacques, publiée dans les livres saints, aurait-elle pu ne pas exercer l'éloquence des saints docteurs, mériter les éloges de l'Eglise, s'attirer les hommages de tous les siècles? Son nom est célèbre dans les fastes de toutes les nations, dans les Eglises de toute la terre : *In sacris omnium pene gentium fastis apostolus iste celebratur.* (BOLLAND.) Partout on y répète les magnifiques louanges qu'ont données à la sainteté de sa vocation, à la singularité de ses priviléges, à l'immensité de son zèle, à la primauté de son martyre, à la continuité de ses miracles, à l'universalité de son culte, les Tertullien, les Origène, les Athanase, les Hilaire, les Ambroise, les Chrysostome, les Augustin, les Grégoire, les Pierre Chrysologue, les Epiphane, les Bernard, les Bonaventure, Eusèbe, Alexandre III, Guillaume de Paris, saint Charles Borromée. On a peut-être donné autant d'éloges au tombeau de saint Jacques qu'à l'apostolat de saint Paul.

Chrétiens! n'oubnez jamais que l'ange tutélaire de ce temple doit en partie l'éclat de sa célébrité au privilége d'avoir été le premier martyr d'entre les apôtres : *cecidit ipse primus.* C'est sous ce titre que j'ai produit son mérite et sa gloire dans son panégyrique dont je me suis chargé avec d'autant plus de zèle que son nom, qui vous est cher, m'est précieux à moi-même..... Saint Jacques a frayé aux apôtres la route sanglante du martyre. Il doit diriger tous les chrétiens dans l'épineuse carrière des souffrances. La vie et la mort de saint Jacques ont été une suite d'épreuves, de contradictions, de supplices. Nous n'avons plus de supplices à braver. Il n'est plus de tyrans; il n'est plus de martyrs. Mais dans la vie la plus paisible, la plus heureuse, que de contradictions! que d'épreuves! que de revers! Le monde est le centre des révolutions, et nous en avons toujours de nouvelles à craindre. Pour les supporter avec patience, avec humilité, implorons le secours d'un saint qui n'est pas moins notre modèle que notre protecteur. Demandons-lui que pour boire une partie du calice qu'il a bu jusqu'à la lie, il obtienne pour nous une étincelle de ce beau feu qui anima son zèle, sa charité, sa constance. Puisse-t-il ajouter à tant de miracles qui constatent son pouvoir, celui de notre sanctification! Il faut imiter les saints sur la terre pour régner avec eux dans le ciel.

PANÉGYRIQUE XXXI.

SAINT JOSEPH DE LÉONESSA, RELIGIEUX DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS CAPUCINS.

Prononcé le 13 juin 1747, dans l'église des Pères Capucins de la rue Saint-Honoré, à la cérémonie de la canonisation de saint Fidèle de Sigmaringen, martyr, et de saint Joseph de Léonessa, confesseur.

Laudemus viros gloriosos. (*Eccli.*, XLIV, 1.)
Célébrons des hommes pleins de gloire.

Monseigneur (178),

L'Eglise a prononcé. Elle vient de publier la sainteté, de constater les prodiges, d'éterniser la gloire de deux héros chrétiens. Ministres de l'Evangile, il nous est permis d'appuyer nos hommages sur la décision des souverains pontifes. Leurs oracles justifient nos éloges : *Laudemus viros gloriosos.*

En vain un monde incrédule n'arrête qu'un regard dédaigneux sur ces éclatantes cérémonies qui donnent en spectacle à l'univers l'héroïsme de la sainteté. Monde profane, tu ne refuses ton admiration aux vertus des saints nouveaux que parce qu'elles sont une nouvelle condamnation de tes vices.

C'est également et l'équité et la reconnaissance de l'Eglise qui placent sur nos autels saint Fidèle de Sigmaringen et saint

(178) L'évêque d'Agde.

Digitized by Google

Josepn de Léonessa. L'Eglise équitable devait un témoignage authentique aux exemples de leur humilité, de leur obéissance, de leur charité. L'Eglise reconnaissante devait un témoignage distingué au zèle avec lequel ils ont soutenu ses intérêts, vengé sa gloire, étendu son empire.

Fidèle couronne le plus pénible apostolat par le martyre le plus glorieux : Joseph survit à son martyre pour exercer avec succès un second apostolat.... Tel est, Messieurs, le double spectacle pour lequel je devrais solliciter votre admiration. Tels sont les deux héros auxquels, à la face des autels, je devrais rendre un solennel tribut de louanges : *Laudemus viros gloriosos.*

Mais je fixe mes idées. Deux panégyriques dans un seul panégyrique fatigueraient votre attention.

Joseph de Léonessa sera donc l'objet unique de ce discours ; et parmi les traits brillants que présente le détail de ses actions, un seul trait fera la matière de son éloge. Il renfermera tous les autres.

Un homme apôtre après son martyre, c'est le point de vue qui m'a frappé ; celui sur lequel je me suis proposé d'arrêter vos regards et mes idées. Joseph de Léonessa, par d'immenses travaux, parvint au martyre le plus singulier : premier point. Joseph de Léonessa survit à son martyre pour se livrer à des travaux plus pénibles : second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Monseigneur,

Le titre sous lequel j'annonce le saint dont l'Eglise célèbre le triomphe, est-il un titre légitimement acquis ? C'est la question que peut-être vous vous êtes déjà faite à vous-mêmes, mes frères ; peut-être m'avez-vous accusé de prêter à Joseph de Léonessa une gloire que son cœur désira, mais qu'il plut au ciel de lui refuser ; la gloire du martyre.... J'avoue qu'il apercevra la mort sans expirer réellement sous ses coups. Hélas ! sa destinée sera plus affreuse que la mort même. Victime en désir, il sera véritablement martyr sans cesser de vivre. On en jugera par les prémices de son apostolat dans le monde chrétien, par la compensation de son apostolat dans le monde infidèle.

C'est dans le monde chrétien que je dois le produire et le suivre. L'Italie, témoin de sa naissance, l'est aussi de sa première éducation, de ses premiers engagements, de ses premiers travaux, de ses premières victoires.... Serait-ce avertir l'incrédulité des prétendus esprits forts si je les assurais que d'éclatants rayons éclairent le berceau de Joseph de Léonessa, et décèlent en lui l'homme de la Providence ? Déjà mille vertus ornent sa raison, développent son caractère, épurent ses sentiments. La charité, la douleur, la pénitence sont les premières armes qu'il oppose aux ennemis de l'Eglise. Avant que de combattre le monde par sa doctrine, Joseph de Léonessa le combat par sa sainteté,

La sainteté est un heureux présage pour l'apostolat.... A peine disciple, déjà maître, Joseph de Léonessa instruit les autres dans un âge où les autres s'instruisent encore eux-mêmes.

La maison de son père est le premier théâtre où s'essayent pieusement sa patience, son zèle. Qu'il est doux pour ce père tendre de contempler dans un fils un héros de la mortification, un protecteur des pauvres, l'esprit, le cœur d'un apôtre ! Que ne peut-il être témoin des miracles que promettent ces essais prématurés ! Mais le moment fatal arrive. Le tombeau s'ouvre. Desideri meurt. Tout change pour Joseph, excepté sa vertu.

De Léonessa passe-t-il à Viterbe ? Son éloquence y perce, éclate, y prépare sa fortune avec sa réputation. Sa fortune ! ah ! vainement le monde offre à ses regards l'avenir le plus flatteur. Dans le sein d'une indigence volontaire, Joseph vient chercher la véritable félicité. Le monde la fait toujours espérer et ne la donne jamais.

Une réforme nouvelle de l'ordre de saint François d'Assise était alors, est encore aujourd'hui, l'édification, le soutien de l'Eglise et sa ressource. On y trouvait, on y trouve encore le renoncement évangélique porté au comble de l'héroïsme. Là, des hommes animés de l'esprit apostolique étonnent le monde par les rigueurs d'une pénitence exemplaire, par les prodiges d'un zèle désintéressé. L'humilité décide leur caractère. Leur charité ne connaît de bornes que celles de l'univers. Ils sont accusés, calomniés par l'hérésie, parce que l'hérésie considère et redoute en eux des hommes d'une foi souvent éprouvée, toujours sûre. Ils sont les enfants les plus soumis de l'Eglise et ses plus ardents défenseurs. Les dérisions, les mépris de l'erreur font leur éloge. Je les respecterais moins s'ils avaient moins d'ennemis.

Qu'il tarde à Joseph de Léonessa d'unir ses travaux aux travaux de ce peuple saint ! Le ciel l'appelle. La ferveur le guide. Le jour du sacrifice est fixé. La victime vole à l'autel.

Providence qui dirigez les pas de Joseph, où le conduisez-vous ? Assise, quelle école pour un disciple de François ! Assise, où la gloire de François commence d'éclore, où son esprit se perpétue ; c'est là que Joseph de Léonessa vient l'étudier cet esprit. Il l'étudie ; il s'en pénètre. Presque dans le même temps il est l'espérance et la gloire de son ordre. Dans lui se réunissent les talents, le zèle des hommes apostoliques. Tout disciple de François doit être un apôtre.

J'imagine un nouveau Jean-Baptiste, dont le zèle, préparé dans le silence de la retraite, éclate enfin aux yeux de la Judée surprise, anime les peuples à marcher dans les sentiers de la pénitence, sans cesser d'y marcher lui-même.

On serait étonné, si, dès l'entrée de sa carrière, je représentais Joseph, habile à maîtriser les esprits, à toucher les cœurs ; arbitre de l'éloquence, sans en prodiguer les

Digitized by Google

richesses, sans les dédaigner; simple avec majesté; hardi à peindre le péché sans compromettre le pécheur. Les talents de l'orateur charmeraient. On verrait avec édification couler les larmes des peuples. Les larmes des peuples sont les succès les plus glorieux pour un orateur chrétien.

Mais je me hâte de suivre Joseph de Léonessa, à Léonessa même. Prophète, où presque jamais on n'est prophète, dans sa patrie, il vient d'intéresser, de ravir ses concitoyens par la force, par l'onction de ses discours. Mille voix unanimes exaltent ses talents, célèbrent sa gloire. Epreuve délicate pour l'amour-propre, si Joseph pouvait en être susceptible! Mais non: faibles succès, qui flattez tant d'autres, vous n'avez rien de flatteur pour lui, vous alarmez sa timide modestie. Par quel artifice singulier se venge-t-il des éloges qu'il reçoit? Cet homme, l'oracle des prédicateurs, descend au dernier rang du ministère évangélique. Le maître des savants vient éclairer l'obscure ignorance. Faible avec les faibles, il se plaît à former les enfants à la vertu, après avoir déraciné les vices dans les pères. Les grands hommes savent se plier à tous les hommes. Leur humilité ajoute à leur gloire... Par ses succès, Joseph de Léonessa ne paraissait qu'au-dessus de ses rivaux dans le ministère de la parole; par son humilité, il se montre au-dessus de lui-même. Il est cet homme admirable dont parle saint Jérôme; cet homme qui, en fuyant les honneurs, mérite des honneurs plus éclatants. *Fugiendo gloriam, gloriam merebatur.*

Mais la Providence ne ménagera-t-elle à Joseph qu'une suite d'événements heureux? Ah! mes frères, mille revers l'attendent. Il rencontrera des esprits rebelles, des cœurs insensibles. Il ne craindra que pour leur salut; il ne craindra rien pour lui-même. Au-dessus de ses victoires par sa modestie, il est au-dessus de ses disgrâces par sa constance.

Sa constance paraîtra dans les entreprises les plus difficiles. En voici, mes frères, un frappant exemple. Un exacteur impitoyable se nourrit du barbare plaisir d'opprimer un peuple dont il devrait être le protecteur, le père. Au faîte de la fortune, il est ingénieux à s'étourdir sur le crime qui la cimenta. Est-il heureux? Non. Fût-on le maître du monde, on ne peut pas se dérober aux reproches importuns de la conscience. Au dedans de l'homme criminel, il est un invincible obstacle à sa félicité; lui-même.

Ce n'est pas moi, c'est Joseph de Léonessa qui s'exprime de la sorte. Sa voix insinuante emploie tous les moyens que son zèle lui suggère, pour ouvrir ce cœur de bronze à des sentiments d'humanité. Sous les plus vives images, il lui trace l'odieux portrait d'un tyran, la triste situation des peuples, les murmures du monde, les vengeances du ciel. Peut-être persuade-t-il: il ne triomphe pas. Le zèle d'un apôtre irrite toujours un homme qui s'aveugle dans le crime. Hélas! qui se refuse aux remords se refuse encore plus aux représentations.

Un ministre des autels fournit à Joseph de Léonessa une nouvelle preuve de cette triste vérité. Ministre indigne de l'être, par la dépravation de ses mœurs il est devenu le scandale d'une ville et l'opprobre du sacerdoce: doublement coupable d'ajouter aux égarements d'un cœur corrompu les illusions d'un esprit incrédule. Que ne tente pas le saint apôtre, pour arracher à l'iniquité ce ministre prévaricateur! Il s'insinue avec prudence, il combat avec force. Mais que peut le zèle contre un homme qui n'a pas craint de secouer le joug salutaire de la religion? Vains efforts de Joseph! Les mépris, les outrages, les menaces: voilà, mes frères, la récompense de sa noble et sainte liberté. Puisse le Dieu de justice ne pas faire tomber sur le coupable son foudre vengeur! Combien de fois une opiniâtre résistance à la voix d'un apôtre a-t-elle conduit au comble des disgrâces? On mérite d'être malheureux, quand on ne sait pas se prêter à son propre bonheur. Tel est l'oracle terrible que prononce Joseph de Léonessa, et l'oracle ne tarde pas à s'accomplir.

Par un semblable oracle, Joseph essaye, mais en vain, de vous amener à la réflexion, ô vous qui, dans les conversations d'un monde profane, aimez à charmer les ennuis de la retraite. *Vierge insensée*, jeune, incapable de retour sur vous-même, vous croyez n'apercevoir dans l'imprudence de votre conduite qu'un plaisir innocent; Joseph y découvre un dénoûment funeste. Chaste colombe, il vous annonce le terme prochain de votre pudeur expirante. Hélas! le temps ne vérifie que trop exactement cette triste prophétie. Celle dont la vertu paraissait invariable et supérieure au danger y succombe, brise ses liens onéreux, franchit les barrières sacrées du sanctuaire, et finit par sacrifier scandaleusement, aux flammes d'une passion honteuse, l'innocence, l'honneur, la probité, la religion.

Ainsi vous permettez, grand Dieu! que, dans leurs desseins les plus louables, vos saints échouent, pour éprouver leur vertu. Les prophètes, les apôtres ne comptèrent pas toujours leurs combats par leurs victoires. Elie confond Achab, Achab ne change pas. Paul fait briller la lumière aux yeux de Félix, Félix se refuse à la lumière. Les disgrâces du ministère n'ôtent rien au mérite du ministre. Constamment arbitre des esprits et des cœurs, un apôtre passerait pour un Dieu. Les disgrâces montrent l'homme dans lui; elles prouvent le saint. Ici, mes frères, quand il ne me resterait rien à dire à la gloire de Joseph de Léonessa, j'aurais déjà caractérisé, dans sa conduite, l'héroïsme de la sainteté. Qu'il faut, en effet, de vertus pour être supérieur aux revers de l'apostolat!

Mais, rival des hommes apostoliques dans leurs succès comme dans leurs disgrâces, Joseph ne sait se reposer ni sur les lauriers, ni sur les épines. La grâce qu'Israël refuse,

Digitized by Google

il va la porter aux nations. Du monde chrétien, Joseph se transporte dans le monde infidèle. L'un a recueilli les prémices de son apostolat, l'autre en admirera la consommation.

Le ciel s'explique, la vocation se manifeste, l'ordre des supérieurs est donné, Joseph part. Porté sur les ailes de l'obéissance, il brave les périls de la mer, commande aux vents et aux flots, calme les tempêtes par sa seule puissance, arrive, se fixe dans le florissant empire de Mahomet. Que l'on apprécie l'ardeur de son zèle par les obstacles qu'il eut à surmonter.

Un monstre, plutôt qu'un prince, occupait alors le trône ottoman. Fils et successeur de Sélim II, qu'un enchaînement de honteux excès avait rapidement conduit au tombeau, Amurat III avait tous les vices de son père, sans avoir aucune de ses qualités.

Incapable de respecter les liens du sang, sourd à la voix de la nature, sept de ses frères, immolés dans un même jour, furent les premières victimes de son caractère jaloux. Inconstant, timide, irrésolu; plongé dans le sein de la mollesse, de la volupté; aimant la guerre par cruauté, non par valeur; guidé par l'intérêt, déchiré par la méfiance, scrupuleux observateur du mahométisme, implacable ennemi des chrétiens; toujours opiniâtre dans ses superstitions, dans sa haine, moins par principe de religion que par faiblesse d'esprit; les bassesses de l'avarice, les noirceurs de l'ingratitude étaient ses moindres défauts. L'assemblage horrible de tous les crimes formait son portrait. J'aurais dû le peindre moins comme un homme que comme le fléau, l'horreur, l'opprobre de l'humanité.

Par le génie du prince, on peut juger quel était celui du peuple: peuple ambitieux, guerrier, cruel, avare; sectateur religieux, aveugle, d'une loi dictée par l'imposture, établie par la force des armes. Une heureuse témérité assura ses premiers succès. La crédulité fut surprise. Le cœur, intéressé dans les préjugés de l'esprit, adopta, suivit un système puisé dans les passions de l'homme. La superstition se répandit. La volupté étendit les limites de son empire. L'homme devint plus homme par l'espérance frivole de perpétuer ses passions au delà de lui-même, et de les éterniser par la jouissance d'un plaisir toujours renaissant.

Au centre de la volupté, un apôtre de la pénitence peut-il espérer des succès? Un peuple, ennemi-né des chrétiens, embrassera-t-il le christianisme? Il se croit heureux par sa religion; difficilement lui persuadera-t-on qu'une autre religion pourra lui procurer un bonheur plus parfait.....

Joseph de Léonessa commence dans Constantinople son ministère laborieux et critique. O mon Dieu! confiez-lui les trésors de votre grâce. Donnez à ses discours un attrait victorieux, auquel rien ne résiste. Et vous, saint apôtre, parlez. Que les murs de cette orgueilleuse Jéricho retentissent de vos oracles: *Clama, ne cesses* (*Isai.*, LVIII, 1.) Annoncez à ce peuple séduit la fausseté de sa loi, le ridicule de ses superstitions, l'excès de ses crimes: *Annuntia populo.... scelera eorum.* (*Ibid.*) Frayez à ses yeux les sentiers de la vérité.... Un homme, que le ciel protége, peut, en un jour, renverser l'ouvrage de plusieurs siècles.

Déjà l'intrépide Joseph tente; il agit. Il attaque l'erreur. La nouveauté surprend. L'attention lui paraît favorable. Mais l'esprit, mais le cœur ne sont point intéressés. Rien ne persuade un peuple esclave du préjugé. Que fait Joseph? Jusque sur le trône, il ose porter le flambeau de la foi. Il sait combien l'exemple du prince est puissant sur l'esprit du peuple. Le prince, devenu chrétien, assurerait à la foi la conquête de tous ses sujets.... Guidé par l'espérance, animé d'un saint zèle, Joseph marche; il ose, en héros, se présenter devant le monarque. La mort, ou la victoire; voilà l'objet de ses désirs. Ses désirs ne seront pas encore remplis.

Dans les décrets éternels, la destinée de ce prince infortuné est écrite. Par ses vices odieux, par son obstination à fermer les yeux à la raison, le cœur à la nature, Amurat écarte la lumière de l'Evangile; il s'en rend indigne. Joseph de Léonessa ne trouvera que des supplices, où son zèle s'était flatté de trouver des conquêtes. O spectacle digne des Néron, des Maximien! Joseph est insulté, méprisé, rejeté avec dédain. Mille coups redoublés le préparent à des épreuves encore plus difficiles. Chrétien, apôtre, religieux, autant de titres, pour exciter contre lui la plus cruelle, la plus sanglante persécution. Tout présage, tout annonce un martyr.

Les persécutions ne sont pas capables de suspendre les travaux d'un apôtre, tant que la liberté lui reste. Rejeté par les infidèles, Joseph de Léonessa vole consoler les chrétiens dans les fers.

Que de lugubres images me frappent ici, me saisissent! Nommer des chrétiens dans les fers des infidèles, c'est supposer tous les genres de disgrâces. Infortunées victimes, ensevelies toutes vivantes dans la nuit du tombeau!.... Ah! le tombeau serait moins affreux pour elles que l'abîme profond qui les renferme. Pénétrez dans ces antres souterrains, inaccessibles aux rayons du soleil. On y respire un air corrompu, plus capable de précipiter la mort, que de prolonger la vie. Qu'y démêlerez-vous? Des hommes pâles, défigurés, des bustes vivants. Le poids de leurs chaînes est pour eux le supplice le moins sensible. La réflexion ajoute à leurs disgrâces. Il semble qu'ils connaissent mieux le prix de la liberté par le vif regret de l'avoir perdue. L'appareil des supplices, toujours présent à leurs regards, est plus cruel pour eux que la mort même.

Mon esprit se transporte, s'arrête aux portes fatales de ces tristes lieux. Une garde redoutable en défend l'entrée. Je

Digitized by Google

crois y considérer Joseph de Léonessa; je crois l'entendre.

Peuple digne d'un meilleur sort, s'écrie-t-il, suspendez un moment vos justes frayeurs : *Nolite timere, pusillus grex.* (*Luc.*, XII, 32.) Chrétiens, c'est la voix d'un chrétien qui perce jusqu'à vous. Il vient essuyer vos larmes. Que ne peut-il, en partageant vos malheurs, en adoucir l'excès!

Joseph parle; mais déjà son âme attendrie se refuse à de plus longs discours. Il s'empresse à justifier ses sentiments par sa conduite. Ménager à ces malheureux d'utiles secours, ce n'est point assez pour son généreux cœur. Il offre de sacrifier sa liberté, ses jours. Trop dédommagé de languir dans l'obscurité des prisons, s'il pouvait en arracher ses frères! Heureux de tarir la source de leurs larmes aux dépens de sa propre félicité! Content de mourir pour eux, s'ils vivent eux-mêmes pour Jésus-Christ!

Héroïque charité! Elle frappe, elle étonne; on l'admire, sans l'exercer. Mais ce que les tyrans lui refusent, Joseph saura se le procurer à lui-même. Il saura défier, en quelque sorte, la mort, dans ces tristes jours, où la contagion terrible, universelle, répand dans Constantinople le trouble, la désolation, le désespoir.

Qu'on n'attende pas de moi une de ces peintures intéressantes, où l'imagination crée des traits hardis, pour décrire les crimes des hommes et les vengeances de Dieu. Vous-mêmes, mes frères, vous vous figurez l'air obscurci, des tourbillons épais; les peuples attaqués par le venin subtil; la contagion aussi rapide que le vent qui la porte; partout la terreur, la mort; partout la tendresse étouffée, l'humanité foulée; la charité tremblante, la religion éteinte; l'ami n'a plus d'ami. Les hommes fuient les hommes. Les maisons sont changées en tombeaux. Constantinople est une vaste solitude....

Eloignez, mes frères, éloignez ces tableaux effrayants pour fixer sur Joseph de Léonessa et vos regards, et votre attention. Héros invincible, il affronte le péril, brave le fléau, remplit seul le ministère de plusieurs apôtres. Mais quoi! Sera-t-il la victime de son zèle? Hélas! les malignes influences ne respectent pas sa vertu. Cet homme, la ressource des peuples, est frappé lui-même.... Dieu! qui l'avez destiné pour le salut de tant d'âmes, ne veillerez-vous pas à son propre salut? Vous l'éprouvez dans votre justice, ne le couronnerez-vous pas dans votre miséricorde? *Ego percutiam, et ego sanabo.* (*Deut.*, XXXII, 39.) Je frapperai, dit le Seigneur, et je guérirai.

L'avouerai-je? Je ne sais ce qui m'étonne davantage, ou la sagesse de la Providence, ou la constance de Joseph. Que les éléments combattent contre lui: au dedans de Joseph, il est une vertu, qui triomphe des éléments conjurés, vertu, qui fait au ciel une espèce de violence. O prodige éclatant! le Dieu de rigueur devient le Dieu de consolation. La même main qui a blessé Joseph ferme ses plaies et le conserve à sa patrie, à l'Eglise : *Ego percutiam, et ego sanabo.*

Hélas! faut-il qu'il n'échappe au premier martyre, que pour bientôt souffrir un martyre plus cruel? Dieu cesse de l'éprouver; les hommes le persécutent.

Joseph de Léonessa vient d'enlever au mahométisme une de ses plus importantes conquêtes, un archevêque, qui, par une odieuse apostasie du christianisme, avait érigé, depuis longtemps, un brillant trophée à la gloire de Mahomet. O combien n'est-il pas difficile de rendre à la vérité un homme que l'intérêt a pu déterminer à la quitter! Par la fureur, avec laquelle le mahométisme se venge de sa défaite, connaissez le triomphe de Joseph. La plus belle victoire est celle à laquelle les ennemis sont le plus sensibles.... L'orage se forme; il éclate. Joseph est accusé, saisi; il est précipité dans les horreurs d'un antre profond. Il attend l'arrêt décisif, un arrêt de mort.... L'ordre émane du trône. Déjà se prépare un supplice étudié; un supplice, qu'avait ignoré l'ingénieuse cruauté des anciens tyrans; un supplice digne de la haine que les mahométans portent aux chrétiens.

Il faudrait de nouvelles expressions, pour tracer un nouveau genre de martyre. Des pointes aiguës pénètrent les chairs, sans ouvrir au sang un canal universel. Le corps est à la fois attaché et suspendu. D'un côté, il est exposé aux injures de l'air; de l'autre, un feu lentement actif le mine, sans le consumer. Trois jours consécutifs offrent aux peuples indignés ce barbare spectacle. L'humanité frémit. Joseph est imperturbable. De son bûcher ardent, qu'il change en une chaire de vérité, il annonce, il prouve, il démontre la sainteté de la religion chrétienne. La constance d'un martyr est une preuve victorieuse de la foi.

Mais que vois-je? La nature succombe. Le sacrifice est consommé. La mort va ravir à la vérité son apôtre. Un moment encore, et Joseph ne sera plus. Non, non, une invincible main arrache la victime à la mort, le soustrait à la fureur de ses tyrans. Joseph est rendu à la religion, dont il s'était flatté d'être le martyr. Mais s'il triomphe de la rage de ses ennemis, ce n'est que pour se livrer à d'autres combats.

Par d'immenses travaux, Joseph de Léonessa a mérité le martyre le plus singulier: il survit à son martyre, pour essuyer des travaux encore plus pénibles.

SECONDE PARTIE.

Un homme, qui survit à son martyre, pour se livrer à des travaux plus pénibles; travaux soutenus avec un courage plus héroïque; travaux couronnés par de plus éclatants succès: voilà, mes frères, les derniers traits, les traits les plus magnifiques, qui distinguent le ministère de Joseph de Léonessa, et qui doivent achever son éloge.

Le premier siècle de l'Eglise vit avec étonnement un héros chrétien échapper à

Digitized by Google

la fureur des tyrans, malgré l'activité du feu destructeur, et, vainqueur de la mort, si j'ose ainsi parler, voler sur les ailes de la charité, dans la carrière épineuse d'un nouvel apostolat.

Heureux jours de l'Eglise primitive! vous renaissez pour le XVI^e^ siècle. Vous reproduisez pour lui un second Jean l'Evangéliste, dans Joseph de Léonessa. Ne dirait-on pas que ses plaies, encore sanglantes, prêtent à sa voix une force victorieuse? L'île de Pathmos devient chrétienne par le ministère de saint Jean; par le ministère de Joseph de Léonessa, l'Italie va changer de face. Plus rapide que les flots de la mer, qui l'y ramènent, sa réputation y devance son retour.

Tel un héros, la terreur de ses ennemis, couvert de blessures, comblé de gloire, paraît devant le monarque, dont il a soutenu le trône: tel Joseph de Léonessa paraît à la cour de Rome, devant le chef de l'Eglise.

Le monde chrétien était alors gouverné par un pontife, né dans l'obscurité de l'indigence, produit par l'éclat de son mérite, élevé aux premiers honneurs, et toujours capable de les soutenir; génie vaste, profond, sublime dans ses projets, magnifique, puissant, absolu; ennemi du vice, sévère à le punir; ferme à défendre les intérêts de l'Eglise, jaloux de l'embellir, de la venger, de l'étendre; pontife vraiment digne d'admiration, quoique dans l'ardeur, dans la vivacité de son zèle, un monde injustement prévenu, témérairement décisif, n'ait voulu reconnaître que l'ouvrage de la politique, de l'ambition, du despotisme.... Les hommes jugent moins par réflexion, que par préjugé.

C'est aux pieds de Sixte-Quint que je désirerais pouvoir représenter Joseph de Léonessa. Deux hommes célèbres, tous deux disciples de François d'Assise, héritiers de son esprit: on pencherait à croire que le ciel les a réunis, pour ménager de concert la gloire de la religion. Combien d'éloges le pontife ne donne-t-il pas au vainqueur du mahométisme? Mais qu'il est édifié, lorsque Joseph détourne modestement ces éloges, lorsque adroitement il écarte le souvenir honorable de ses combats, de ses souffrances, et n'ambitionne d'autre grâce que celle de pouvoir se dévouer à des combats plus difficiles, à de plus longues souffrances! Un apôtre souhaiterait que son dernier soupir ne fût pas encore le dernier effort de son zèle.

Venise, Milan, Naples, Rome, tels sont les théâtres distingués, où vous croyez, mes frères, qu'un noble courage va successivement conduire Joseph de Léonessa. Vous vous trompez: son zèle se fixe d'abord dans un ministère moins flatteur, plus ingrat. A travers une route de ronces et d'épines, il se fraye un libre passage à des peuples, victimes de la misère, vertueux peut-être par inclination, coupables par ignorance, chrétiens sans principes, hommes, pour ainsi dire, au-dessous des autres hommes par les ténèbres de l'esprit, par l'insensibilité du cœur, par la rudesse du caractère. Leurs mœurs, leurs sentiments ne répondent que trop souvent à la bassesse de leur extraction.

Parmi ces peuples négligés, dédaignes, abandonnés, Joseph de Léonessa aime à se confondre. Un vaste champ est le temple, où son zèle les rassemble. Habile à descendre aux esprits les plus bornés, il persuade les uns par une peinture naturelle du vice; il touche les autres par l'édifiant spectacle d'un nouveau Calvaire. La croix est arborée. Aux pieds de la croix, Joseph considère avec plaisir le scandale enchaîné, la vertu renaissante. C'est dans les larmes de tout un peuple converti, que le prédicateur veut éteindre le feu de son zèle.

Mais tandis que Joseph se retranche dans le pénible exercice de ces emplois obscurs, l'obéissance ouvre à son courage une carrière plus éclatante. Son zèle, comme une source intarissable, se répand partout, partout semble se multiplier. Qui pourrait essayer de compter les courses variées, dans lesquelles il s'engage, de nommer les villes diverses, qu'il édifie par sa conduite, qu'il éclaire par ses instructions, qu'il sanctifie par sa présence?

Que de sages moyens n'emploie pas son zèle, pour arracher au sein de la volupté un malheureux, qu'une passion, toujours écoutée, rend incapable de réflexion, conduit rapidement dans le précipice? Joseph sait rendre, un moment, le jeune voluptueux à lui même. Il sait faire tomber le bandeau fatal, qui fascine les yeux de ce *Prodigue* inconsidéré. Il lui montre le charme séduisant, mais trompeur; le plaisir flatteur, mais perfide. Sous ces dehors riants, il découvre une source féconde de regrets amers... On ne connaît souvent que par un repentir trop tardif, le danger de s'abandonner à la fougue des passions... Fuis, malheureux, fuis une idole, qui ne peut que te perdre. Aux pieds de ses autels, tu te creuses un tombeau. Oppose ton cœur à ta raison, ta conduite à ta foi, ta passion à ton Dieu. Réfléchis, et balance, si tu l'oses.

Joseph parle, et il persuade. Qui parlerait comme lui, persuaderait comme lui. Le grand art de combattre le vice, c'est de montrer que le vice ne peut jamais rendre l'homme véritablement heureux.

Mais quelle fut l'intrépidité de Joseph de Léonessa, quand le scandale accrédité vint, en quelque sorte, insulter à son zèle par un triomphe public? Un théâtre profane, pernicieuse école pour les mœurs, s'introduit dans une ville par le crédit d'un protecteur puissant. Une scène fabuleuse enfante des passions véritables. L'illusion des sens produit les faiblesses du cœur: poison d'autant plus subtil, qu'il est plus adroitement préparé! C'est presque toujours aux dépens de la vertu que le théâtre représente le ridicule du vice.

Ainsi s'explique Joseph de Léonessa. Rang, naissance, autorité, rien ne peut cap-

Digitized by Google

tiver la noble liberté de son zèle. On l'entend s'écrier d'une voix prophétique ; c'est participer au désordre, que de le favoriser, et c'est le favoriser, que d'ouvrir à la licence des mœurs une carrière trop libre. Malheur à celui qui, follement prodigue, sacrifie à d'illicites amusements le patrimoine des pauvres! Un Dieu vengeur suspend son tonnerre sur les têtes coupables. Lent à punir, il punit avec plus d'éclat. Il frappera ; l'opulence fera place à la misère. Déjà la plus triste révolution... Ou plutôt, détournez, grand Dieu! détournez cette punition sévère. Que le coupable expie son crime dans les larmes de la pénitence; qu'il ne le consomme pas dans les larmes du désespoir... Paroles énergiques de Joseph de Léonessa! Paroles victorieuses! Les spectacles d'abord suspendus, bientôt proscrits, constatent ses succès, et le triomphe de la grâce.

Vainqueur des excès qu'occasionne la prodigalité, le ferai-je observer vainqueur des bassesses que produit l'avarice? Qu'on se figure un de ces riches malheureux qui possède sans jouir, qui croit ne jamais posséder assez ; jaloux d'entasser, craignant de se dessaisir. Il est à la fois et le fléau de la société, et son propre tyran. Maître du monde, et toujours insatiable, un avare souhaiterait de pouvoir dans un monde nouveau, découvrir de nouvelles richesses. Un trésor est son autel ; l'or est son Dieu. Jusque sur les biens consacrés au sanctuaire il ose porter ses mains avides. Il a su les détourner avec adresse; il les retient sans scrupule. L'intérêt est presque toujours l'écueil fatal contre lequel l'honnête homme et le chrétien viennent criminellement échouer.

Sacrilége usurpateur! il se flatte donc d'étouffer la voix plaintive de la conscience. Ah! qu'il résiste, s'il le peut, à la voix attirante d'un apôtre. A Joseph de Léonessa il appartient de toucher, de changer ce cœur barbare. Les premières tentatives ne réussissent pas. Douces persuasions, représentations vives, menaçantes prédictions, toutes les voies seront successivement employées, mais inutilement. L'avare avouera son avarice, il ne se rendra pas... Mais viendra le jour où Joseph de Léonessa triomphera sans effort et avec plus d'éclat. Ses prières obtiendront ce que ses menaces n'ont pu produire... Victoire d'autant plus glorieuse, qu'elle est plus difficile! Je ne sais lequel des deux prodiges est plus étonnant, ou de changer l'avarice en générosité, ou de substituer la concorde à la division, la paix à la guerre.

Cette idée me retrace un autre genre de merveilles. Un différend s'élève entre deux peuples rivaux. Des deux côtés on suppose des droits légitimes, des deux côtés on les conteste. L'intérêt se soutient avec chaleur. L'animosité prépare la division. La haine allume le flambeau de la discorde. Les pères transmettent à leurs enfants l'esprit de rivalité, de ressentiment, de vengeance. La force des armes n'a pu déterminer encore la solide légitimité des prétentions. La victoire toujours flottante perpétue les combats, sans fixer les droits. L'Italie apprend avec surprise, avec horreur, qu'elle est le théâtre des scènes les plus scandaleuses et les plus sanglantes.

Vainement le duc de Parme a tenté de réunir les esprits aliénés. Ce prince, la terreur de ses ennemis, ce génie aussi habile dans l'art de ménager la paix que consommé dans l'art de faire la guerre; le fameux Alexandre Farnèse, véritablement l'Alexandre de son siècle, sollicite, presse, menace. Effort impuissant. Ce prince, capable de concilier les intérêts des puissances divisées, ne peut concilier les intérêts réciproques de deux villes ennemies. L'Eglise même lance sans succès ses anathèmes, ses foudres. La haine, la fureur ne respectent ni le sacerdoce, ni l'empire.

Paraissez, ange de paix que le ciel destine à ces peuples infortunés; paraissez, génie puissant, auquel il est donné de renverser le funeste mur de division. Mais il faut un prodige pour vaincre des obstacles si multipliés. Non, mes frères, il ne faut que le courage ferme et sage de Joseph de Léonessa. Lui seul ramènera la concorde que les puissances réunies n'ont pu ramener. Sa vertu, voilà son autorité. Il paraît : un silence éloquent qu'il affecte d'abord frappe les esprits, les prévient. Le nom de paix aimable, d'heureuse tranquillité qu'il laisse prudemment échapper, touche les cœurs et les change. On croyait se haïr encore; on commence de s'aimer. La prévention résiste d'abord, mais l'humanité parle; la religion achèvera l'ouvrage. Un pas encore, et le succès surpasse les espérances de Joseph. Il tente, il réussit. Dans une entrevue chrétiennement préparée, la réconciliation se consomme. Avec les nœuds de la paix se forment les nœuds de l'amitié. L'intérêt divisé devient l'intérêt commun. Ceux qui ne cherchaient qu'à s'entre-détruire, ne cherchent plus qu'à s'assurer mutuellement un secours redoutable contre leurs ennemis. Deux villes rivales semblent ne plus composer qu'une même ville.

Mille traits semblables, plus frappants encore, m'échappent. L'imagination ne peut rendre tout ce que Joseph de Léonessa entreprend. Tout ce qu'il entreprend avec zèle, il l'exécute avec succès. L'universalité de sa gloire répond à l'immensité de ses travaux. Peut-être ai-je confondu déjà ces deux idées. Dans le récit des entreprises, peut-être ai-je anticipé sur celui des triomphes. Les grands sujets ne permettent pas de s'assujettir aux règles générales de l'éloquence... Quoi qu'il en soit, le fléau du vice, le purificateur des troubles vont s'effacer devant l'homme de gloire, devant l'homme de prodiges. Les dernières actions de Joseph de Léonessa font presque oublier ses premières victoires : *Opera tua novissima plura prioribus.* (*Apoc.*, II, 19.)

L'homme de gloire, l'homme de prodiges;

Digitized by Google

et c'est d un religieux simple, modeste, que je parle; et je parle dans un siècle d'incrédulité! J'entends déjà l'irréligion, retranchée dans un doute philosophique, toujours hardie à décider, je l'entends se récrier sur la nature des faits, sur l'authenticité des preuves. Tout ce qui est marqué au coin du miracle lui paraît suspect. Elle voudrait supprimer jusques au nom de prodige dans l'éloge des saints, surtout des saints nouveaux. Comme si Dieu n'était pas toujours lui-même; comme si les hommes animés de l'esprit apostolique ne pouvaient pas, ainsi que les apôtres, avoir été les dépositaires de la puissance divine. Ah! mes frères, le plus grand miracle des saints, c'est leur sainteté. Un mort ressuscité n'est que la récompense de leur vertu.

A Dieu ne plaise cependant qu'admirateur superstitieux de frivoles prestiges, je n'accorde rien à la prudence de l'examen! Alors la critique serait fondée. Qu'il est à craindre que des faits supposés ne dégradent des faits véritables! Dans tous les siècles, l'erreur emprunta l'imposant éclat d'un merveilleux factice pour illustrer, pour accréditer ses partisans, et les déshonora.

La gloire d'un saint ne doit être établie que sur la vérité. Telle est la gloire de Joseph de Léonessa. Dans les trophées que l'Église vient de lui ériger, on aperçoit à ses pieds les vents enchaînés, les contagions dissipées, les éléments soumis, la mort captive. Celui qui fait revivre l'esprit des apôtres, peut aussi faire revivre leur puissance.

Tantôt semblable aux prophètes, Joseph de Léonessa perce la nuit du sombre avenir. Aux uns, comme Ezéchiel, il porte un funeste arrêt de mort. C'est ainsi qu'il annonce à son neveu le terme précis de sa fortune et de sa vie. A peine, lui dit-il, vous entrerez dans la carrière des honneurs, que le tombeau s'ouvrira sous vos pas. Tremblez et profitez.

Tantôt, à l'exemple d'Elie, il annonce aux dieux de la terre que leur gloire s'éclipsera, qu'un revers imprévu les attend. C'est ainsi qu'il déclare au plus illustre de ses amis, de ses protecteurs, que des envieux l'ont desservi à la cour; que le prince, injustement prévenu, au lieu de récompenser sa fidélité, son zèle, doit bientôt le punir d'une conspiration supposée; et qu'il ne lui reste que le temps de penser à ses enfants, à lui-même.

Mais oublions, j'y consens, oublions que Joseph de Léonessa fut le prophète, le thaumaturge de son siècle. Ne considérons dans lui que l'oracle, le père des peuples. Nouveau genre de puissance moins surprenant, peut-être plus utile que celle des miracles.

Un homme en effet se dévoue à l'obéissance, à l'humilité; et il devient l'arbitre des événements, la ressource dans les disgrâces, l'image de la Providence. Admirable contraste! et voilà ce que j'appelle les succès de l'apostolat : *Opera tua novissima plura prioribus.*

Me permettra-t-on de comparer Joseph de Léonessa avec le fameux Joseph de l'ancienne loi? C'est moins la conformité de nom que la conformité de ministère, qui justifie le parallèle. Ce que l'un fit en Égypte, l'autre le renouvelle en Italie.

Peuples affligés, vous périssez dans le sein de la misère. Les astres cessent de verser leurs douces influences. La terre ingrate, au lieu de moissons, ne produit que des ronces, des épines. En vain vous l'arroserez de vos sueurs, de vos larmes. Les campagnes stériles n'offrent à votre désespoir qu'une affreuse désolation..... Consolez-vous. Le ciel vous prépare d'abondantes ressources. Il est un sage économe, dont les bienfaits multipliés en faveur des malheureux, vous promettent mille bienfaits encore plus essentiels. Recourez à lui, peignez-lui votre sort, attendez tout de sa tendresse : *Ite ad Joseph.* (*Gen.*, XLI, 55.) Pauvre lui-même, Joseph de Léonessa sera le père des pauvres. Il est le dépositaire des libéralités publiques. Les grands lui confient leurs richesses, pour les répandre dans le sein de l'indigence. A mesure qu'il les distribue, on croirait qu'elles se multiplient. On croirait qu'il fait naître l'abondance au sein même de la stérilité. Sous ses auspices s'élèvent des édifices superbes, où la charité fait procurer à la misère infirme l'heureux sort que lui refusa la fortune. Joseph est l'espérance de tous les malheureux. Il en est en quelque sorte le sauveur.

Triste famille! à peine vous naissez, déjà vous êtes condamnée à périr. Un père obéré ne vous fait que trop sentir qu'il est arrivé au comble des disgrâces. Il était votre soutien par l'assiduité constante de son travail. Hélas! d'impitoyables créanciers l'ont conduit au tribunal de la justice. Poursuivi, condamné, il touche avec horreur à l'inévitable moment qui va le rendre la victime d'un arrêt équitable, mais également ruineux et pour lui et pour vous. Que fera-t-il? Par une fuite précipitée il pense à se dérober, non à la sévérité des lois, mais aux poursuites dangereuses de ses aggresseurs... Déplorables enfants abandonnés à vous-mêmes, sans appui, sans secours, sans espérance, à qui sera-t-il accordé de conserver vos jours? Des portes du tombeau, à qui ferez-vous entendre vos derniers soupirs? A Joseph de Léonessa : *Ite ad Joseph.* Non, vos larmes ne couleront pas. Joseph en saura détourner la source. Plus père que votre père même, c'est à ses pieds qu'il soutient avec zèle votre cause. Il lui rappelle vos besoins et vos droits. Il lui reproche avec tendresse le dessein barbare, mais forcé qu'il médite. Ou plutôt, dans une récolte inespérée, il réussit à lui procurer la fin de ses longs malheurs, et les prémices d'une plus longue prospérité.

Et vous, mère tendre, mère désolée, quel ennemi jaloux de votre bonheur vient de vous ravir, par une mort prématurée, un fils unique, l'objet de votre complaisance, l'espérance de sa maison; un fils, dont les jours vous étaient aussi précieux que vos

Digitized by Google

propres jours! Vos cœurs unis ne faisaient qu'un seul cœur; dans lui, vous retrouviez un autre vous-même... Ah! l'implacable et trop heureux ennemi, qui vient de l'immoler à sa vengeance, n'échappera pas à la vôtre. Contente de survivre à votre disgrâce pour punir le crime; le crime puni, vous ne voulez plus que la mort. Vous la souhaitez... Arrêtez, mère trop sensible, arrêtez. Il faut, par les lumières d'un sage conseil, apprendre à vous élever au-dessus de vous-même : *Ite ad Joseph.* Dans Joseph de Léonessa, vous rencontrerez un ami d'autant plus consolant qu'il mêlera ses larmes avec vos larmes. Il ne vous dissimulera pas ce que vous devez à la nature : mais il ne vous laissera pas ignorer ce que vous devez à la religion. Il vous transportera sur le Calvaire. Il vous y fera contempler Marie aux pieds de Jésus expirant. Marie, modèle parfait d'une mère chrétiennement affligée, d'une mère supérieure à ses afflictions par sa constance. Voyez, vous dit-il, réfléchissez, imitez...

Mais c'est à Rome que Joseph de Léonessa donne le plus beau spectacle de sa puissance et de sa gloire. Une princesse, plus respectable encore par sa vertu que par son rang, est sur le point de descendre dans la nuit du tombeau. Tout ce que Rome a de grand s'intéresse à des jours si précieux. Un prélat illustre pleure une tendre mère. Les pauvres craignent de perdre une protectrice libérale. La noblesse regrette dans elle son ornement, la piété son élève, la religion son modèle. Le chef même de l'Église justifie, par sa douleur, la douleur publique. Déjà la nature se refuse à toutes les ressources de l'art. La science la plus profonde ne forme sur les symptômes de sa maladie que de vagues conjectures. A qui s'adressera-t-on? A Joseph de Léonessa : *Ite ad Joseph.* Rome l'appelle. Il hésite d'abord par humilité. Il cède enfin par obéissance. Il paraît à Rome. Rome attentive éclaire ses démarches. Rome attend un miracle. Son attente sera-t-elle frustrée? Non : un prodige avéré justifiera le pouvoir de Joseph et sa réputation. Mais son pouvoir éclatera moins encore que sa vertu. Peu sensible à la gloire, ingénieux à l'attribuer à la ferveur seule de la princesse pour laquelle il prie, il prouve à Rome surprise, que s'il est l'homme de Dieu par sa puissance, il l'est encore plus par sa sainteté.

Je m'arrête : je crois avoir rempli l'objet que je m'étais proposé. Je crois avoir montré dans Joseph de Léonessa un homme qui survit à son martyre, pour mettre le comble à son apostolat par son courage, par ses succès : *Opera tua novissima plura prioribus.*

Ce courage, ces succès l'accompagnent au tombeau. Triste moment, qui termine le cours d'une si belle vie, Joseph l'avait connu, il l'avait annoncé. Son dernier regret est de ne pas consommer son martyre, après en avoir fait mille fois un rigoureux essai. Il meurt dans les plus cruelles souffrances, et il croit ne pas encore assez souffrir. Quel héroïsme! Les grands, les peuples, une ville entière s'empressent à recueillir ses derniers soupirs. Un morne silence, une consternation universelle lui peignent assez tous les sentiments. Qu'il est glorieux de porter dans la région des morts la reconnaissance, l'admiration de ses contemporains! Qu'il est glorieux de porter au ciel les respects de la terre, et de vivre, après son trépas, dans tous les esprits, dans tous les cœurs!

Les siècles passeront avec la rapidité d'un torrent : la gloire de Joseph de Léonessa subsistera tant que subsistera la religion. Cette gloire ne sera balancée que par celle de saint Fidèle de Sigmaringen, placé comme lui et avec lui sur nos autels. L'Italie regardera toujours Joseph comme son apôtre; l'apostolat de Fidèle ne sera pas moins célèbre en Allemagne

Ah! si mes faibles talents m'avaient permis d'ébaucher successivement le portrait de saint Joseph et celui de saint Fidèle, vous auriez vu ce dernier disciple, apôtre, victime de la vérité. Disciple de la vérité, il la cherche dans l'étude épineuse des lois; il la trouve dans l'étude plus utile de la piété. Vous l'auriez vu, tantôt illustrer le barreau par sa science, le sanctifier par ses vertus; tantôt ensevelir ses talents à l'ombre du sanctuaire, les consacrer à la religion. Vous auriez vu l'apôtre de la vérité étonner l'Allemagne par des prodiges de zèle; attaquer, combattre, extirper l'hérésie, annoncer le sort des combats, la révolution des empires, la défaite de l'erreur, les victoires de la foi. Vous l'auriez vu, victime de la vérité, s'immoler par les rigueurs de la pénitence, avant qu'il fût immolé par le glaive des tyrans; échapper aux persécutions pour voler à la mort; mourir en héros après avoir vécu en prophète... Par l'ébauche, appréciez le tableau; et concluez avec moi, mes frères, que l'Église révèrera toujours, et dans saint Fidèle de Sigmaringen et dans saint Joseph de Léonessa, deux de ses plus zélés défenseurs.

Mais quel sera le fruit que vous remporterez vous-mêmes de cette auguste et pieuse cérémonie? Deux saints sont proposés à votre admiration, à votre ferveur. Le récit de leurs actions héroïques n'aura-t-il rien produit sur vos cœurs? Vous aura-t-on retracé leurs vertus, sans vous rendre vous-mêmes plus vertueux.

Rapprochez ici leurs portraits, moins pour leur gloire, que pour votre instruction. Tous deux, disciples de saint François d'Assise, ils ont marché dans les sentiers difficiles du renoncement évangélique. Riches du monde, apprenez d'eux à dédaigner le fantôme d'une vaine fortune. Tous deux ils ont fourni avec succès la carrière de l'apostolat : l'un vainqueur de l'hérésie, l'autre du mahométisme; tous deux ils ont terrassé les monstres du relâchement, du libertinage. Ministres du Seigneur, apprenez d'eux le devoir essentiel d'être toujours les enfants soumis, les ardents zélateurs de l'Eglise. L'un a fait à la foi le sacrifice de sa vie : chrétiens faites à la

Digitized by Google

foi le sacrifice de vos passions. L'autre n'a cessé d'être le martyr de la religion, que pour devenir le martyr de la pénitence; la pénitence doit être le partage de tout chrétien sur la terre, s'il veut régner avec les saints dans le ciel.

PANEGYRIQUE XXXII

LE BIENHEUREUX IDESBALDE VANDER GRACHT, MINISTRE D'ÉTAT, SOUS THIERRI D'ALSACE, COMTE DE FLANDRE ET ABBÉ DE L'ABBAYE DES DUNES, ORDRE DE CITEAUX.

Prononcé en 1764 à l'abbaye du Saulchois proche Tournay

—

ÉPÎTRE DÉDICATOIRE.

Au très-haut, très-puissant seigneur Louis-François Vander Gracht, grand bailli héréditaire de Tournay et du Tournaisis, seigneur de Grandrieux, Frétin, La Broie, etc., etc.

Je n'ai composé que pour vous, mon cher frère (179), l'éloge que je me fais un devoir et un plaisir de vous présenter. Un saint de votre sang vous attire plus de gloire que votre naissance, vos dignités, votre rang; objets sur lesquels je dois m'imposer un profond silence. Les liens qui m'unissent à vous rendraient suspect le témoignage public que je consacrerais à la justice, à l'amitié, à la vertu. Je ne dois rien vous dire de vous-même..... Mais j'ose penser que le panégyrique du bienheureux Idesbalde Vander Gracht sera précieux à tous ceux qui vous connaissent. S'ils y trouvent des rapports heureux entre ce qu'il fut et ce que vous êtes, le parallèle sera leur ouvrage; et, plus vous le désavouerez, plus vous en justifierez l'exactitude.

Je vous offre un modèle que vous pouvez efficacement proposer à vos enfants par vos exemples. Ils vous aiment, ils seront flattés de vous imiter. Dans l'ouvrage de leur oncle ils liront l'expression de sa tendresse pour vous, pour leur mère, pour eux-mêmes.

Mes sentiments vous sont connus. Vous les renouveller, ce n'est rien ajouter à l'inviolable attachement avec lequel je suis, mon cher frère, pour la vie,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur, — l'abbé DE LA TOUR-DU-PIN.

—

Circumcinxit eum... et coronavit. (*Eccli.*, XLIV, 9.)
Dieu l'a conduit, Dieu l'a couronné.

Madame (180),

Dans la loi de son Dieu, le Juste trouve moins une peine qu'un bonheur. S'il entend l'impérieuse voix des passions, il en réprime la fougue. Son devoir est sa règle. Un monde tentateur lui présente-t-il une multiplicité d'objets capables de surprendre son innocence, il se dérobe avec ferveur aux attraits de la séduction. L'image de l'éternité devant ses yeux, il ne pense, il n'agit, que pour en mériter, que pour en obtenir les récompenses. Vous dirigez ses pas, ô mon Dieu! vous couronnez ses œuvres : *Circumcinxit eum et coronavit.*

Ce tableau d'un Juste fidèle et récompensé me paraît rendre exactement les deux faces, dont est susceptible le portrait du bienheureux Idesbalde Vander Gracht, au triomphe duquel s'intéressent avec un zèle égal, une famille illustre, un fameux monastère, tout l'ordre de Cîteaux, toute la Flandre, toute l'Eglise.... Sa retraite, sa charité, sa pénitence, son désintéressement, sa prudence, son autorité, son érudition, sa modestie, lui ont mérité, dans le XII^e^ siècle, l'admiration des peuples, la confiance des grands, les honneurs de son ordre, les louanges de saint Bernard. Depuis le XII^e^ siècle ses cendres respectables sont l'objet de la vénération publique. Son tombeau n'a point cessé d'être le théâtre de sa puissance... C'est ainsi que longtemps même après sa mort, se soutient, se perpétue la gloire d'un Juste, dont la vie fut un assemblage édifiant de tous les genres de vertus. Dieu est toujours fidèle à ceux qui le servent. Sa grâce avait sanctifié Idesbalde : sa justice devait le couronner : *Circumcinxit eum et coronavit.*

Dieu l'a conduit, dans sa miséricorde, pour montrer à la Flandre édifiée un modèle unique de sainteté : *Circumcinxit eum :* premier point. Dieu l'a couronné, dans sa magnificence, pour montrer à la Flandre étonnée un prodige unique de gloire : *Et coronavit :* second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Madame,

Qui le Seigneur a-t-il consulté, disait Isaïe? Qui l'a instruit? Qui lui a montré le sentier de la justice? Qui lui a communiqué le don de la science? Qui lui a tracé le chemin de la sagesse?

A l'exemple du prophète (*Isa.*, XL, 14), j'ose demander à toute la Flandre : quel est celui, que le bienheureux Idesbalde a toujours consulté? *Cum quo iniit consilium?* De quel maître a-t-il constamment suivi les instructions? *Et instruxit eum?* Vous seul, ô mon Dieu! vous seul avez toujours été sa lumière pour l'éclairer, son guide pour le diriger, son oracle pour le fixer. Idesbalde s'est toujours tenu sous la main puissante du Seigneur, et le Seigneur lui a montré le sentier de la justice : *Docuit eum semitam justitiæ.* Il lui a communiqué le don de la science : *Erudivit eum scientiam.* Il lui a tracé le chemin de la sagesse : *Viam prudentiæ ostendit illi....* Tels sont les caractères de sa sainteté.

Avoir le mérite de la justice chrétienne, c'est avoir celui de toutes les vertus. Dans les principes de la morale évangélique, un véritable juste est un chrétien pieux, humble, pénitent, un chrétien parfait. C'est la doctrine de saint Augustin. Le bienheureux Idesbalde en justifiera la solidité.

Tout, dans lui, tout est digne de louange, dit un de ses premiers panégyristes : *Vir per omnia laudabilis.* (Jac. MEIER.) Il est représenté, dans les fastes de Cîteaux, comme un homme, l'honneur du sacerdoce, rempli de l'esprit apostolique, vainqueur du monde

(179) M. Vander Gracht a épousé, en 1739, Philis-Marie-Marguerite-Geneviève de La Tour-du-Pin, sœur aînée de l'auteur.

(180) Madame l'abbesse du Saulchois.

Digitized by Google

au milieu du monde même; comme un homme, que distinguent, dans l'Eglise de Dieu, une piété sans hypocrisie, une humilité réfléchie, une pénitence soutenue, une foi pure; comme un homme, qui, avec une conscience délicate, conserve au milieu des écueils, l'incorruptible dépôt d'une religion noble dans ses sacrifices, épurée dans ses sentiments : *Vir religione strenuus, humilitatis præcipuus æmulator.* (*Fast. Cister.*)

Cette année si célèbre dans l'histoire de l'Eglise et des empires, par l'immortelle victoire de Godefroi de Bouillon, qui humilia le mahométisme, délivra Jérusalem, remplit d'allégresse le monde chrétien, sous le règne de Robert II, surnommé le Jérosolymitain, la dernière année du XI^e^ siècle, naquit, dans le comté de Flandre, le bienheureux Idesbalde Vander Gracht. Sa maison y tenait déjà, Mesdames, un rang distingué. Le père d'Idesbalde était ce guerrier renommé, qui, à la tête de la noblesse, suivit le comte Robert dans les guerres entreprises pour la conquête de la Terre-Sainte. Sa famille respectable dans les Pays-Bas, si fertiles en noms illustres, s'attirait, chaque jour, une nouvelle considération et par les premières places qu'elle remplissait à la cour, et par des alliances honorables qui répondaient à l'éclat de son origine.

Les auteurs de ses jours, plus recommandables encore par la réputation de leur vertu, que par le privilége de leur naissance, forment d'abord son esprit et son cœur. Leurs exemples sont les premiers maîtres d'Idesbalde. Sous des cultivateurs assidus, une jeune plante porte presque aussitôt des fruits que des fleurs. Dès le berceau, la grâce se saisit de cet enfant *de bénédiction*. A mesure qu'il croît en âge, il croît en sagesse. Avec des sentiments dignes de son nom, avec une maturité de raison, au-dessus de sa jeunesse, avec une piété héréditaire, Idesbalde est produit par la Providence sur le théâtre du monde. Dans cette terre de dissipation, de licence, de scandale, ce faible arbrisseau pourra-t-il n'être pas entraîné par le torrent de la contagion? Il y résistera. Le séjour des spectacles profanes, des frivoles amusements, des criminelles délices, sera le séjour même, où commenceront de naître dans le cœur d'Idesbalde de saints désirs de pénitence. Il arrête sur le monde un regard observateur, il réfléchit, et le monde se montre à ses réflexions, non pas tel qu'il paraît, mais tel qu'il est; un charme trompeur, une illusion perfide, une ombre fugitive. Quand on est éclairé sur la vanité du monde, on en évite bientôt la séduction. Idesbalde pense à s'y dérober. Des idées de retraite le frappent; il s'y livre. On s'efforce de les dissiper. Elles renaissent. Mais quel combat subit s'élève dans son âme, l'agite, la trouble? La ferveur enfante des projets de solitude. Le zèle s'oppose à ces projets, les condamne.

Idesbalde aperçoit l'élite de la noblesse qui se range avec les souverains, sous les étendards de la croix, pour arrêter le mahométisme dans le cours de ses rapides conquêtes. Il s'interroge lui-même. Son nom réclame ses droits. Le désavouera-t-il ce nom qui lui retrace la gloire de ses aïeux dans la brillante carrière des armes? Je ne sais quelle secrète satisfaction lui fait considérer avec une sainte envie les hommes de son rang, qui se transportent, avec une noble émulation, dans les régions infidèles. Ne point imiter leur conduite lui paraît une faiblesse. Il regarde, avec son siècle, comme un schisme, comme une impiété, la singularité de ne point suivre la route tracée par tous les princes chrétiens, pour voler à la gloire sous les drapeaux de la piété.

On n'ignore pas l'aspect défavorable sous lequel les philosophes modernes envisagent ces expéditions saintes dont nos pères se faisaient un religieux devoir. On entend ces déclamateurs spéculatifs nommer avec dédain préjugés, erreurs du temps, ces guerres pieuses, qu'autorisa d'abord le concile de Clermont, qu'Urbain II crut devoir accréditer, dont le célèbre Pierre l'Ermite sut, par son éloquence, persuader la justice, les avantages. On sait qu'ils osent appeler ambition, fanatisme, enthousiasme, dans Godefroi de Bouillon, ce que l'histoire appelle piété, zèle, héroïsme. Mais on laisse à la politique ses raisonnements, à la philosophie ses objections, à la malignité ses critiques : chaque siècle peut avoir sa manière de penser. Dans tous les siècles la religion a ses droits; et les censures de ses ennemis n'ôtent rien au mérite de ses zélateurs. Le siècle d'Idesbalde raisonnait peut-être moins sur les inconvénients; il agissait plus efficacement dans les besoins. Peut-être ne portait-il qu'un œil indifférent sur les plaies profondes que des guerres étrangères pouvaient faire à l'État; il pesait sûrement, avec réflexion, les avantages solides qu'elles pouvaient procurer à la religion...

Idesbalde apprend que le comte de Flandre quitte ses États pour accourir dans l'Orient au secours de la foi. Il est instruit que toute la noblesse marche sur les traces de son maître et va mériter, par des exploits glorieux, les regards du prince, sa faveur, ses récompenses... Un frère qu'il chérit, et dont la renommée publie, dans la Flandre, les actions éclatantes qui le distinguent dans la Palestine, semble appeler Idesbalde du sein de la gloire et lui préparer les lauriers qu'il doit moissonner... Idesbalde balance... Son âme flottante se partage entre le désir de venger la religion par sa valeur, et la résolution de lui sacrifier sa valeur même... Non, il n'hésite pas. L'amour de la solitude impose silence à la voix qui réveille le génie militaire. Aux pieds de vos autels, vierge sainte, le cœur d'Idesbalde, plus que sa bouche, a promis généreusement d'ensevelir dans la retraite son nom, ses vertus, sa fortune, ses espérances.

Noble projet! mais il ne doit pas encore s'exécuter. Vous aviez résolu, ô mon Dieu! de retenir quelque temps Idesbalde dans les liens du monde pour lui faire mieux

Digitized by Google

connaître la vanité de ses honneurs, la fragilité de ses richesses, le néant de ses plaisirs, l'impiété de ses maximes, la tyrannie de ses usages, l'instabilité de ses faveurs, le danger de ses exemples.

Tandis qu'il y coule des jours tranquilles en apparence, mais onéreux à sa piété, une voix intérieure lui dit: *Je vous conduirai dans la solitude, et j'y parlerai à votre cœur.* Levez les yeux et contemplez les anges qui vous précèdent dans la route épineuse que vous devez suivre. A ces traits Idesbalde reconnaît les austères habitants de Cîteaux.

Sous le nom de Cîteaux, une réforme récemment née dans l'Eglise répandait alors le plus grand éclat sur l'ordre de Saint-Benoît, enrichissait de ses fruits précieux la France, l'Angleterre, l'Allemagne, et faisait voler, dans tout le monde chrétien, la réputation de ses disciples, la gloire de son instituteur. Cet instituteur était Robert de Molême; religieux pénitent, supérieur zélé, il avait entrepris de ramener dans l'ordre de Saint-Benoît la discipline primitive du mont Cassin. Effrayé de gouverner dans Molême des hommes qui avaient cessé d'être vertueux, parce qu'ils avaient cessé d'être pauvres, il s'était fait un devoir de les avertir, de les reprendre, de les réprimer; et il avait trouvé des rebelles. Il avait fui; et dans sa fuite il avait entraîné ceux de ses disciples qui suivaient la loi, pratiquaient l'obéissance, respectaient leur état, se respectaient eux-mêmes. La Bourgogne leur avait offert, dans une vaste forêt, une retraite favorable. Là, s'éleva le berceau de la plus rigoureuse réforme. Elle était encore dans sa première ferveur, lorsque saint Robert en céda le gouvernement au bienheureux Albéric. Successeur d'Albéric, saint Etienne lui donna de nouveaux degrés de perfection; et Cîteaux fut cité, dans toutes les parties de l'univers, comme le séjour privilégié de la sagesse, de la pénitence, de la sainteté.

Cette réputation de sainteté semble être pour Idesbalde un heureux avertissement de sa vocation. C'est à Cîteaux qu'il croit que le ciel l'appelle. Son cœur y vole. Il souhaitait d'en partager le mérite, il l'espérait, lorsqu'une lumière plus éclatante vient ajouter à la renommée de Cîteaux, déjà solidement établie, la gloire plus brillante encore de Clairvaux.

Le nom de Clairvaux annonce celui de Bernard; de Bernard, le restaurateur de Cîteaux dans sa décadence, le chef d'une nouvelle colonie, le père d'une postérité nombreuse et sainte; conquérant, avant que d'être solitaire, fondateur aussitôt que religieux, génie sublime et délicat, caractère vif et insinuant, cœur sensible et intrépide, savant et pieux; au sein des revers, toujours ferme; toujours humble au faîte de la gloire; médiateur puissant entre Dieu et les hommes; apôtre par ses travaux, docteur par ses ouvrages, thaumaturge par ses miracles; ennemi et destructeur de l'hérésie, fléau et vainqueur des schismes, vengeur et conseil des souverains pontifes réformateur et apologiste des évêques, maître et ami des rois; pacificateur des empires, flambeau de l'Eglise, arbitre de l'Europe, oracle de l'univers...

Instruit des étonnantes merveilles, qui partout suivent les pas de Bernard, Idesbalde apprend que la Flandre doit bientôt posséder le Moïse de la France, qu'il doit y laisser, dans des hommes qui lui ressemblent, l'image vivante de son esprit. On dirait qu'un prodige éclaire Idesbalde sur sa destination future; et que déjà transporté dans l'abbaye des Dunes, il y reçoit les instructions de Bernard, se règle sur ses exemples, lui forme des imitateurs, s'efforce de l'imiter lui-même.

Rempli de ces idées, il se ferme volontairement la route des fortunes mondaines. Il vole aux pieds de l'évêque de Térouenne. Ses larmes, autant que ses paroles, sollicitent la grâce d'être admis au rang des vertueux lévites, qui font l'espérance du clergé, comme ce pontife lui-même en fait la gloire. Ses vœux sont remplis. Successivement on le voit passer, avec une ferveur toujours plus édifiante, par tous les degrés subalternes qui le conduisent à l'honneur du sacerdoce. Dans quels sentiments d'humilité, de pénitence, de zèle, il en reçoit le caractère auguste! Avec quels transports de foi, d'amour, d'abnégation, il se consacre aux fonctions pénibles, qui caractérisent les parfaits ministres de Jésus-Christ! Monde profane, vous ne trouverez pas dans Idesbalde un de ces hommes, qui compromettent indécemment leur caractère par le spectacle scandaleux de leurs mœurs. S'il ne se refuse pas aux devoirs de bienséance, qu'exigent de lui son rang, sa condition, il ne s'y prête qu'avec une répugnance secrète. Paraît-il à la cour de son prince? C'est moins pour y tenir le rang que lui donne sa naissance, que pour s'y déclarer le protecteur de l'innocence, le défenseur des opprimés, et solliciter les récompenses de son souverain, en faveur du mérite; en faveur des malheureux, ses libéralités, ses bienfaits. A la cour, ainsi que dans le sanctuaire, Idesbalde montre une âme sacerdotale. Dans lui, son prince trouve et respecte un apôtre, un saint. Celui qui marche dans les voies de la justice, est toujours ce qu'il doit être. Il a toujours les vertus de son état, parce qu'il en a l'esprit.

Mais dans un ministre évangélique, les talents sont aussi nécessaires que les vertus. Les talents d'Idesbalde s'étaient déjà fait connaître par des succès. Le même Dieu qui lui a montré les sentiments de la justice: *Docuit eum semitam justitiæ*, lui a donné le don de la science: *Erudivit eum scientiam.*

L'avouerai-je, à la honte de la noblesse? Il fut un temps auquel les sciences parurent étrangères à sa condition; un temps où l'on crut que de grands talents ne devaient pas s'assortir avec un grand nom. Alors plus jaloux de briller par l'honneur que par l'érudition, les hommes de naissance pensèrent qu'ils devaient jouir du privilége de ne pas s'instruire. Ils laissèrent à l'homme

Digitized by Google

vulgaire le droit exclusif d'apprendre ce qu'ils se faisaient, eux, une gloire bizarre d'ignorer. Ils se persuadèrent qu'ils étaient assez illustres pour n'avoir pas l'ambition d'être éclairés ; et souvent avec des talents naturels, avec la facilité de l'esprit, avec le germe du génie, ils ne daignèrent pas même profiter des lumières que s'efforçaient de leur communiquer des savants chargés de leur éducation.

Le siècle d'Idesbalde ne fournissait que trop d'exemples de cet éloignement marqué qu'avaient pour les sciences les hommes distingués par les prérogatives de la noblesse. Ces exemples pernicieux ne seront-ils pas une contagion pour lui ? Non, non. Que d'autres adoptent un système si favorable à la mollesse, à l'oisiveté, Idesbalde en saisira le faux, le danger. Un père appliqué, instruit, savant, malgré les préjugés de son siècle, est le modèle qu'il se fait un devoir de suivre. Par le discernement de ce père, juge éclairé du mérite, sa jeunesse est confiée à des maîtres choisis, capables de cultiver les heureuses dispositions de l'élève le plus laborieux et le plus docile. A peine il entre dans la carrière de la littérature, qu'on s'aperçoit qu'une lumière plus sûre que celle des hommes, dirige ses pas, élève sa raison au-dessus de son âge. Le feu de l'émulation qui l'anime, le goût des sciences qui le saisit, la rapidité surprenante de ses progrès, l'aptitude pour tous les genres d'érudition qu'il montre, prouvent à ses maîtres étonnés, que plus qu'eux vous présidez, ô mon Dieu ! à son éducation... Chaque jour, chaque instant amènent pour Idesbalde une nouvelle occasion de produire un esprit juste et facile, sublime et pénétrant, un discernement vif, un jugement solide, une mémoire heureuse, un génie universel. A la noble ardeur de s'instruire, se joint l'ambition louable de rendre ses connaissances utiles.

Des hommes recommandables par leurs talents avaient paru dans le XI^e^ siècle, et pouvaient servir de guides au bienheureux Idesbalde dans les routes variées qu'il se plaît à parcourir. Orateurs, philosophes, jurisconsultes, théologiens, ils avaient par leurs ouvrages, par leurs succès, préparé la renaissance des lettres trop négligées dans des temps de troubles, de corruption, d'ignorance, de superstition. Léon IX, Pierre Damien en Italie ; en Angleterre, Lanfranc, Glaber, Radulphe, saint Odilon en France, Burchard en Allemagne, Raimbert en Flandre, avaient montré un génie au-dessus de leur siècle. Ils avaient annoncé l'aurore du beau jour, où devaient briller les Anselme, les Bernard, les Hildebert, les Yves de Chartres, les Pierre de Cluny, les Guillaume de Champeaux, les Norbert, les Pierre Lombard, les Robert d'Arbrissel, les Othon de Frisengen, les Hugues, les Richard de Saint-Victor ; ajouterai-je les Abailard, les Arnaud de Bresce, les Gilbert de la Porée ?

Ces rayons de lumière échappés des ténèbres de l'ignorance, dans le XI^e^ siècle, sont recueillis avec avidité dans le commencement du XII^e^ par Idesbalde, jaloux d'imiter ces savants, capable de les surpasser. Il trouve dans leurs écrits des secours imparfaits, il est vrai, mais utiles pour suivre la chaîne de l'histoire, la chronologie de l'Eglise, les progrès de la philosophie, les variations de la jurisprudence, les décisions des conciles, les règles de la discipline, l'économie de la religion. Il s'instruit ; et dans le noble essor que prend son génie, toutes les sciences lui deviennent familières ? Quel usage en fera-t-il ? Il les consacrera, mes frères, à la gloire de son Dieu auquel il en est redevable. Il sait que les talents sont des bienfaits de l'Être suprême ; et que c'est au *Père des lumières* que doivent retourner, comme à leur source, celles dont il daigne orner la faible intelligence des mortels. Il le sait ; il ne sera pas ingrat. L'auteur *de tout don parfait* recevra toujours l'hommage de ceux qu'il lui communique. On le verra tantôt distribuer aux peuples la parole évangélique, et multiplier les conversions ; tantôt diriger les *maîtres en Israël*, leur enseigner les lois du Dieu de Jacob, et former par ses leçons un peuple saint. On le verra conduire les dieux de la terre dans les voies de la *justice*, *de la vérité*, et devenir, par son érudition, l'appui des empires, le vengeur de la foi. On le verra frapper par son érudition, un saint Bernard, un Alexandre III, un Thomas de Cantorbéry, tout un concile ; et par les charmes de son éloquence, ménager à l'Eglise des protecteurs, en conserver l'unité, en faire respecter les droits et les ministres. On le verra...

Mais déjà sa science lui mérite une réputation qui perce jusqu'à la cour de Gertrude, comtesse de Furnes, princesse amie des talents, parce qu'elle est savante, protectrice de la piété, parce qu'elle est vertueuse. Flattée de procurer au ministère des autels un sujet capable de l'honorer, elle attache Idesbalde par un lien sacré et glorieux, à l'église de Sainte-Walburge. Idesbalde ne s'était pas encore alors déterminé sur l'état de vie qu'il se proposait d'embrasser. La princesse lui laisse même la liberté du choix. Elle veut qu'il consulte Dieu seul sur une vocation pas encore décidée ; elle veut que cette vocation soit l'ouvrage de la grâce et non celui de l'intérêt, de l'ambition.

Pourquoi le dissimuler, mes frères ? Les lois de l'Eglise n'ont pas été observées dans la nomination d'Idesbalde. Cette nomination sera pour lui une source éternelle de regrets. On l'a fait dépositaire des richesses attachées à l'Eglise, avant qu'il eût fait les premiers pas vers le sanctuaire. C'était un abus. Les exemples d'une conduite si peu régulière, quoique multipliés dans ces siècles ténébreux, ne justifient pas l'infraction visible des saints Canons. Qu'on dise, tant qu'on voudra, qu'Idesbalde avait un nom, des talents, de la science, et que tout séculier qu'il était, on démêlait dans lui l'esprit du

Digitized by Google

sacerdoce : je louerai ses dispositions ; mais je blâmerai ses protecteurs.

Pardonnez, mes frères, cette réflexion. Elle justifie la sagesse de l'Eglise. Elle ne répand aucun nuage sur le mérite d'Idesbalde. Ce mérite va fixer l'attention de toute la Flandre, dans un moment critique, où les talents de l'esprit ne sont pas moins nécessaires que les sentiments du cœur. Quel horrible spectacle arrête mes regards, glace mes sens ! *Le Seigneur a rompu l'alliance* avec son peuple. *Il a rejeté les villes; il ne considère plus les hommes. La terre est dans les pleurs, et dans la langueur. Le Liban est dans la confusion. Saron a été changé en un désert; Basan et le Carmel ont été dépouillés de leurs fruits. Un feu dévorant a tout consumé. Les peuples sont semblables à des cendres qui restent après un embrasement...* (*Isa.*, XXXIII, 8, 9, 11, 12.) Dans ses images lugubres, reconnaissez, mes frères, la désolation de la Flandre, que vient de frapper une calamité imprévue et générale. Hélas ! le soleil refuse à cette triste province sa lumière bienfaisante. Il semble avoir cessé de luire pour elle. Les vents déchaînés annoncent la plus violente tempête. Les riches dons de la nature, mourant avec leur germe, dans les campagnes dévastées, frustrent l'espérance du laboureur. *Dissipatæ sunt viæ.* (*Isa.*, XXXIII, 8.) Les mains les plus industrieuses trouvent un sol ingrat, qui ne donne à recueillir que des sueurs. La terre aride, au lieu de moissons, ne produit que des ronces. *Luxit et elanguit terra.* (*Ibid.*, 9.) Tout annonce la misère, tout y concourt; et déjà la disette trop universelle porte l'épouvante dans les esprits, le désespoir dans les cœurs. *Conterriti sunt.* (*Ibid.*) La faim dévorante accable un peuple de malheureux. La région la plus fertile n'est plus qu'un stérile désert. *Factus est Saron sicut desertum.* (*Ibid.*) Elle croit toucher au moment où ses malheurs vont l'ensevelir dans sa propre cendre. *Populi quasi de incendio cinis...* (*Ibid.*, 12.) Dans ces jours de douleur, de consternation, vous auriez entendu des cris lamentables percer les airs, vous auriez vu de pâles ombres étendues sur les places publiques, et le besoin sans secours précipiter le trépas de mille victimes. Vous auriez contemplé avec frémissement l'enfant sans parole, expirant entre les bras d'une tendre mère, qui succombant elle-même à la rigueur du temps, s'efforce de lui donner la nourriture, qu'elle n'a point pour sa propre subsistance. Vos yeux de toutes parts n'auraient rencontré que des morts et des mourants. Pour comble d'horreur, vous auriez été saisis à l'aspect de l'odieuse et cruelle avarice qui, trop habile à profiter des disgrâces qu'éprouve l'Etat, pour en écraser les membres, exerce sans pitié, sans pudeur, les plus monstrueuses exactions, et couvre sous le voile spécieux de la prévoyance, l'usure, les brigandages, les vexations, la tyrannie.

Objets déplorables, pourriez-vous ne point toucher le cœur d'Idesbalde? Attentats de l'avarice, pourriez-vous ne point exciter dans son âme attendrie une juste indignation ? C'est à ce double fléau qu'il oppose la charité, le zèle, la fermeté, l'éloquence, tous les talents, toutes les vertus... Dans de semblables conjonctures, les bienfaits sont bientôt épuisés, quand le génie ne fournit point de ressources... Par sa charité, Idesbalde soutient un peuple affligé, par son zèle il anime les magistrats insensibles, par sa fermeté il confond les exacteurs impitoyables, par son éloquence il excite son prince à soulager des malheureux, et à punir des tyrans.

Charles le Bon, fils de saint Canut, roi de Danemark, martyr, et martyr lui-même, gouvernait alors la Flandre. Il avait été appelé à la souveraineté, autant par l'amour de son peuple, que par le droit de sa naissance. Sa douceur, son équité l'en rendaient l'ami, le protecteur, autant que le maître. Guerrier par zèle, non par ambition; toujours redoutable à ses ennemis, il savait les vaincre par sa valeur, et les désarmer par sa clémence. Soumis à l'Eglise, il en respectait l'autorité ; il en protégeait les ministres. Sa piété était sincère, son humilité sublime, sa charité inépuisable. Dans lui, se trouvaient réunies les lumières d'un philosophe, l'âme d'un héros, les vertus d'un saint. Ennemi du vice, fléau de la tyrannie, capable de sacrifier pour la justice, pour la vérité, sa grandeur, sa couronne, sa vie. Pénitent au sein des plaisirs, recueilli dans le tumulte de la cour ; digne de vivre éternellement, si les bons princes avait le privilége d'être immortels.

Spectateur affligé du malheur, sous lequel gémit son peuple, que de moyens ce prince ne cherche-t-il pas pour réparer le désordre de la stérilité ! Animée par les conseils d'Idesbalde, guidée par son propre cœur, sa charité ne connaît point de bornes. Excité à son tour par les exemples de son prince, Idesbalde ouvre sa retraite aux malheureux; il partage avec eux ses biens, il leur consacre ses soins, il est leur consolateur, leur appui, leur apôtre. Tandis que son souverain multiplie, dans Ypres, des miracles de générosité, Idesbalde, dans Bruges, joint à des prodiges de charité, des prodiges de courage. Il s'oppose aux malversations, instruit le prince, réclame son autorité, implore le secours des lois. Lettres pathétiques, exhortations vives, courses pénibles, il se livre à tout, afin de sauver sa patrie de la ruine qui la menace. Charles et Idesbalde offrent à la Flandre édifiée deux modèles de cette charité admirable, qui souffre tout, donne tout, suffit à tout. L'un agit en souverain bienfaisant ; l'autre en sujet zélé. Le prince prodigue ses trésors; le sujet se sacrifie lui-même. Le premier retranche tout ce que la décence permet de ne pas accorder à son rang : le second distribue ce qui paraît le plus nécessaire à ses besoins. Celui-là fonde des asiles, où l'indigence trouve tous les secours ; celui-ci fait de sa maison le temple de la miséricorde. Le comte

Digitized by Google

de Fandre mérite la reconnaissance de son peuple : le ministre de Jésus-Christ devient pour ce même peuple un objet de respect. Ypres, Bruges, Dunkerque, Furnes, sont les divers théâtres, sur lesquels Charles et Idesbalde, comme deux *anges de la Providence*, veillent à la conservation du bon ordre, répriment les excès de la cupidité, se montrent magnifiques en libéralités, inépuisables en bienfaits, malheureux, en quelque sorte, de ne pouvoir pas faire plus d'heureux.

La Flandre commençait à perdre le souvenir de son affliction. De nouvelles disgrâces viennent l'accabler. Aux ravages de la famine succèdent les horreurs de la guerre. Précieuse occasion pour Idesbalde d'exercer sa charité, et d'étonner par ses profusions ses nouveaux maîtres.

J'ai dit ses nouveaux maîtres : Charles le Bon avait terminé par la gloire du martyre et son règne, et sa vie. Plusieurs princes annoncent leurs prétentions sur ses Etats. Louis le Gros, roi de France, nommé l'arbitre du différend, ramène par la décision la plus sage, la paix et le calme dans une province agitée, et déjà prête à devenir le tombeau de ses citoyens. Hélas ! un nouveau feu s'allume. Une nouvelle désolation achève la ruine de ces belles provinces, dont le ciel, vengeur du sang de Charles le Bon, semblait avoir juré la perte.

Au milieu de ces calamités intestines, quelles sont vos occupations, vertueux et savant Idesbalde ? Aux pieds des autels, vous conjurez le *Dieu de toute consolation* d'arrêter le bras de l'ange exterminateur. Victime volontaire de la pénitence, vous vous présentez au Dieu de justice comme un holocauste d'expiation pour les péchés de vos concitoyens. Les maux, que vous ne pouvez pas dissiper de votre autorité, vous vous efforcez de les adoucir par vos largesses.

Le ciel propice aux vœux d'Idesbalde change les destins de la Flandre... Après un règne court, mais odieux, peu regretté par les Flamands, peu digne de l'être, Guillaume de Normandie finit, par une mort malheureuse, une domination tyrannique. Thierri d'Alsace lui succède. La Flandre heureuse sous le gouvernement de ce prince sage, courageux, équitable, pieux, bienfaisant, oublie ses anciennes disgrâces et les répare.

Avec le sort de sa patrie, change celui d'Idesbalde. L'usage qu'il fait de ses biens, de ses talents, le conduit dans une place, où vont également éclater et sa capacité et sa prudence. Le Seigneur lui a communiqué le don de la science : *Erudivit eum scientiam.* Il lui tracera le chemin de la sagesse : *Viam prudentiæ ostendit illi.*

Dieu de mes pères, disait Salomon, *Dieu de miséricorde, accordez-moi cette sagesse, qui est assise avec vous sur votre trône, afin qu'elle soit avec moi, qu'avec moi elle travaille, et que je sache ce qui vous est agréable. Elle a la science et l'intelligence de toutes choses. Elle me conduira dans toutes mes œuvres avec une exacte circonspection. Elle me protégera par sa puissance, et je conduirai votre Peuple avec équité.*

Salomon a *souhaité l'intelligence, et elle lui a été donnée.* Il *a invoqué le Seigneur, et il a reçu l'esprit de sagesse. Avec elle lui sont venus tous les biens.*

Ne puis-je pas dire qu'Idesbalde adresse au ciel les mêmes vœux, qu'il en reçoit les mêmes bienfaits ? On en jugera par sa conduite.

Tandis que par ses négociations, par ses établissements, par ses conquêtes, saint Bernard fait des Pays-Bas le théâtre de sa gloire, Idesbalde, qui devait être un de ses plus illustres disciples, est élevé par la providence à des emplois honorables, qui suspendent l'exécution de ses projets, sans affaiblir l'idée de sa vocation. Il vivait dans une pauvreté volontaire, solitaire au milieu du monde, attentif à réprimer ses passions, soigneux de veiller sur lui-même, lorsque Thierri d'Alsace l'appelle à sa cour.

Ce prince que la religion et la gloire attendent dans l'Orient, laissait dans la Flandre une épouse respectable, seul objet de sa tendresse et qui la méritait par l'éclat de sa naissance, par la supériorité de ses charmes, par les grâces de son esprit, par la solidité de son caractère, par la délicatesse de ses sentiments, par les exemples de sa piété ; la comtesse Sibylle, fille de Foulques, roi de Jérusalem. A quelles mains le comte de Flandre confiera-t-il et les intérêts et la conscience de cette auguste princesse ? Il lui fallait un homme prudent dans ses conseils, d'un zèle éclairé, d'une autorité reconnue, qui, pendant son absence, pût entretenir dans la Flandre le bon ordre et la paix ; qui sût représenter son souverain avec dignité, imprimer le respect pour les lois, protéger l'Eglise et ses ministres, servir avec un désintéressement incorruptible et la religion et l'Etat.

Tous les suffrages se réunissent pour conduire à cette place importante Idesbalde Vander Gracht. La voix publique détermine celle du prince. Le choix est arrêté. La nomination éclate. Tout applaudit à l'élévation d'Idesbalde. C'est dans ce moment, qu'à l'exemple du plus sage des rois, il s'écrie : Dieu de miséricorde, donnez-moi la sagesse, qui est assise avec vous sur votre trône : *Da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam* (*Sap.*, IX, 4) ; qu'elle éclaire toutes mes voies dans l'épineuse carrière où vous me conduisez : *ut mecum sit* (*Ibid.*) ; qu'elle préside à tous les travaux que vous m'ordonnez de soutenir : *et mecum laboret* (*Ibid.*) ; que toujours dirigé par ses conseils, je ne fasse que ce qui peut vous plaire : *et sciam quod acceptum sit apud te....* (*Ibid.*) Il paraît à la cour. Toutes les vertus y paraissent avec lui. L'humilité qui publie son insuffisance ; le désintéressement qui dédaigne les richesses ; le zèle qui ose parler sans crainte ; la vérité, qui ose s'expliquer

Digitized by Google

sans déguisement. « Prince, dit-il à son souverain, je sens tout le prix de la faveur que vous m'accordez, mais s'il m'était permis de la refuser, je vous objecterais que depuis longtemps j'éprouve, dans le secret de mon âme, une vocation décidée pour la retraite. Vous me placez à la cour, et Dieu m'appelle dans les déserts. Dois-je vous témoigner ma reconnaissance? Ne dois-je pas plutôt vous exposer mes frayeurs? O mon maître! vous ne pouvez calmer mes justes alarmes que par la solennelle et irrévocable promesse de me rendre à ma vocation, à moi-même, lorsque, revenu de vos expéditions glorieuses, vous n'aurez besoin que de vous, pour faire le bonheur d'un peuple dont vous êtes les délices. »

La demande d'Idesbalde est accordée. Le seul espoir de remplir sa vocation le détermine à se charger des chaînes brillantes que lui donnent les ordres de Thierri, la confiance de Sibylle, et le poids immense d'un ministère qui fait frémir sa vertu.

Placé par la Providence dans un poste si délicat, quelle y sera la conduite d'Idesbalde? Il y montrera toute la capacité d'un homme consommé dans la politique, et toute la sainteté d'un ministre supérieur à la contagion de la cour. Il a reçu l'esprit de sagesse. *Venit in me spiritus sapientiæ.* (*Sap.*, VII, 7.) Cet esprit réglera toutes ses démarches. Il administrera la justice sans partialité. Il dispensera les grâces avec discernement. Il punira le crime sans respect humain. Il protégera la vertu par son autorité. Sous l'administration de ce Suger de la Flandre, les lois fleuriront, les talents brilleront, les arts se perfectionneront, les sciences seront cultivées, l'édification des mœurs fera la gloire de l'Eglise. Toute la Flandre admirera dans Idesbalde *un courtisan favori et désintéressé* (*Vie du B. Idesbalde*, liv. I, c. 3), maître de sa fortune et ne pensant qu'à celle des autres; un homme au faîte de la prospérité, sensible au sort des misérables; un sage directeur des consciences, qui ne sait point déguiser les abus qu'il est obligé de reprendre; un homme tout entier à l'Etat, tout entier à la religion dont il est également le ministre. Tel est le vrai sage : tel est Idesbalde.

Les souverains vertueux font beaucoup de courtisans hypocrites. Idesbalde ne peut se dissimuler cette affreuse vérité à la cour de la princesse Sibylle. Si d'un côté il contemple avec admiration dans cette auguste souveraine l'image naïve de la modestie, de la piété, du recueillement, de l'équité, de la mortification; de l'autre, il observe dans les courtisans politiques le spectacle d'une réserve étudiée, d'une dévotion feinte, d'une tranquillité voilée, d'une probité apparente, d'une rigidité masquée. Adroit à ne pas confondre le fantôme avec la réalité, il sait avec une intelligence réfléchie profiter des heureuses dispositions de la princesse, et ne point se lier aux artificieuses protestations des hommes dissimulés, qu'un intérêt personnel engage à tromper et les souverains et leurs ministres. Un ministre sage, savant, pieux, ne laisse pas surprendre sa religion, parce qu'il ne prodigue pas sa confiance.... De tout le temps que je donne aux affaires de l'Etat, disait Idesbalde, je ne regrette que celui qu'il me faut accorder aux grands de la cour. Ils ne cherchent qu'à me tromper; et je ne cherche pas à les connaître. Je ne dévoile leur duplicité qu'à mesure qu'ils sollicitent des grâces. Ils perdent toujours à demander ce qu'ils prouvent, par leurs demandes mêmes, qu'ils sont indignes d'obtenir. Je ne gagne à les refuser que la conviction de leur malignité, et l'espérance de leur haine.

Le comte de Flandre se félicite de posséder à sa cour un si rare modèle de vertu. Mais plus il le considère, plus il craint de le perdre. En vain, pour le fixer constamment à l'ombre du trône, s'empresse-t-il d'aller au-devant de ses désirs. En vain, à sa sollicitation, ouvre-t-il dans ses Etats des académies aux talents, des refuges à l'indigence, des établissements aux disciples de Benoît, de Bernard. Au moment de sa plus grande faveur, Idesbalde réclame la promesse du prince, le conjure de ne pas s'opposer à l'Esprit de Dieu, qui, plus que jamais, fait renaître dans son cœur des désirs de retraite. Le prince résiste. Idesbalde renouvelle ses instances. C'est à vous, ô mon Dieu, qu'il appartient de terminer ce religieux combat et de combler les vœux de votre serviteur. Vous en préparez l'occasion, vous l'amenez.

Non loin des rivages de la mer, entre Furnes et Dunkerque, est un vallon spacieux où, sous les auspices d'un saint évêque (181), le pieux Foulques avait transporté, dans le siècle d'Idesbalde, le berceau de l'abbaye des Dunes, dont, au même siècle, le vénérable Léger avait jeté les fondements. Cette maison, sous la règle de saint Benoît, avait dans son origine embrassé l'étroite observance de Savigny. Dans ses progrès, elle venait d'embrasser la réforme encore plus sévère de Cîteaux. Une des premières colonnes de Clairvaux, Robert de Bruges, en avait pris le gouvernement par les ordres de Bernard, lorsque Bernard lui-même, semblable à l'astre du jour, vint y répandre les éclatants rayons de sa lumière. Alors se transportèrent, à l'ombre de ces lieux isolés, les princes de la terre, les pontifes de l'Eglise, la noblesse, les savants, toute la Flandre. Bernard, né pour commander à son siècle, attirait sur ses pas, partout où le conduisait son zèle, un monde d'admirateurs... Entre ses admirateurs se distingue le bienheureux Idesbalde Vander Gracht.

A quel pinceau sera-t-il donné de saisir l'exacte ressemblance des traits différents qui caractérisent, dans l'entrevue la plus intéressante, l'abbé de Clairvaux et le

(181) L'évêque de Térouenne.

Digitized by Google

ministre de Thierri? Le premier s'annonce avec cette autorité douce, insinuante, qui imprime le respect et attire la confiance; le second se présente avec cette soumission noble, décente, qui prouve une grande naissance, de grands talents, et une plus grande ferveur. L'un, avec le génie d'un politique, avec la tendresse d'un père, avec le désintéressement d'un saint, s'instruit sur les motifs d'un homme qui souhaite de se ranger sous ses lois, tandis que son souverain réclame ses services; l'autre, avec la simplicité d'un religieux, avec l'humilité d'un disciple, avec l'intrépidité d'un apôtre, fait connaître son éloignement pour la cour, ses désirs de retraite, tandis que tout semble se réunir pour faire tomber ses desseins. Bernard entend Idesbalde, et admire son projet: Idesbalde consulte Bernard et révère ses décisions. Celui-là se plaît à faire naître des obstacles qu'il redoute, mais que la prudence doit opposer à la singulière détermination d'un homme ennemi des grandeurs au sein des grandeurs mêmes; celui-ci combat ces obstacles dont il apprécie la valeur, et leur oppose une fermeté qui montre un homme capable de sacrifier tout excepté sa vocation. Enfin, Bernard, vous cédez à la persévérance d'Idesbalde une victoire que vous aviez cru devoir disputer à sa ferveur : et vous, Idesbalde, vous accordez aux représentations de Bernard de suspendre la consommation d'un ouvrage dont il ne vous promet le succès qu'à des conditions auxquelles vous devez souscrire, puisque votre souverain y souscrit.

Cette condition qu'impose Bernard, c'est qu'Idesbalde ne se rangera parmi les disciples de Clairvaux que lorsque le comte de Flandre, revenu des guerres saintes, conduira ses Etats sans ministre, et récompensera les services de son confident par le bienfait de la liberté.

Animé par les promesses de Bernard et par les engagements de son prince, Idesbalde se rend à la nécessité de soutenir encore quelque temps le poids d'un ministère honorable, mais épineux. L'espérance d'être bientôt délivré du joug dont il se laisse charger lui en adoucit la pesanteur. Dans la difficile carrière qu'il parcourt, l'histoire le représente accessible avec dignité, officieux par inclination, bienfaisant sans intérêt, réservé dans ses promesses, fidèle à sa parole, ennemi de la cabale et de l'adulation, honoré des courtisans pour sa prudence, chéri du prince pour son zèle; digne de sa confiance, parce qu'il joint à tous les travaux tous les talents, et à toutes les vertus le mérite de s'ignorer lui-même : *Suis principibus fidelem, amicis beneficum, cunctis officiosum, sed in omnibus Deo famulantem. (Mem. histor., Vie du B. Idesbalde*, liv. I, c. 5.)

Dans les jours d'une régence orageuse, il balance avec équité l'opposition des intérêts, la rivalité des prétentions, les droits du trône et les priviléges des sujets. Il conserve au prince son autorité, à l'Eglise ses immunités, au peuple sa liberté, à l'Etat sa tranquillité. Il ne fait point de jaloux, parce qu'il ne fait que des heureux.

L'habileté, la prudence d'un ministre se signalent dans les positions les plus délicates.... L'absence de Thierri d'Alsace occasionne dans la Flandre des hostilités dont elle croyait n'avoir pas à redouter l'éclat. Les puissances voisines, que guide une ambition déplacée, osent former une ligue; et sans aucune déclaration de guerre, en excitent une qui porte l'alarme, la terreur, jusque sur le trône. Une invasion inattendue livre les Etats du comte de Flandre, sous la régence de Sibylle, aux ravages d'un feu qui semble annoncer un embrasement universel. La princesse assemble son conseil. Les ministres divers qui le composent concluent unanimement en faveur d'une défense prompte et nécessaire. Idesbalde seul s'oppose à l'uniformité des opinions. Sa décision est appuyée sur un enchaînement de motifs qu'il développe avec précision, avec force. Il fait considérer la guerre comme un fléau pour les Etats, dans tous les temps, mais comme un fléau plus fatal encore à l'Etat dans l'absence de son souverain. « Princesse, dit-il à Sibylle, épargnez le sang de vos sujets; épargnez-leur et la misère et des crimes. Epargnez-vous à vous-même des chagrins et des malheurs. Un utile accommodement est toujours préférable à des succès douteux. Les victoires même les plus brillantes sont toujours à l'empire des plaies cruelles, qui souvent ne se ferment pas après la révolution de plusieurs siècles. Vos Etats se ressentent encore des guerres dont la Flandre n'a été que trop souvent le sanglant théâtre. » Idesbalde parle, et un traité pacifique est le précieux fruit de ses conseils, de ses réflexions, de ses démarches, de son éloquence. Le comte de Flandre conserve ses possessions, le roi d'Angleterre se désiste de ses projets, le comte de Hainaut retire son armée, le comte de Saint-Pol renonce à ses prétentions; et c'est un seul homme, c'est un saint, c'est Idesbalde qui arrange, qui cimente, qui fait exécuter une trêve aussi glorieuse à son souverain qu'humiliante pour ses aggresseurs. Les saints ne sont donc pas des hommes inutiles aux Etats.

Ici, Messieurs, se confondent les vertus et les succès d'Idesbalde, sa sainteté et sa gloire. Le Seigneur lui a montré les sentiers de la justice; il lui a communiqué le don de la science; il lui a tracé le chemin de la sagesse. Dans lui, vous avez observé un juste fervent, un savant charitable, un sage utile, avec le mérite de toutes les vertus. Dieu l'a donc conduit dans sa miséricorde pour montrer à la Flandre édifiée un modèle unique de sainteté : *Circumcinxit eum.* Dieu l'a couronné dans sa magnificence, pour montrer à la Flandre étonnée un prodige unique de gloire : *et coronavit.*

SECONDE PARTIE.

Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous

Digitized by Google

donnerai la couronne de vie. (*Apoc.*, II, 10.) C'est l'oracle émané de la Vérité même. Cet oracle s'est vérifié dans mille saints. Il se vérifie singulièrement dans le bienheureux Idesbalde. Dieu l'a couronné dans sa magnificence, pour montrer à la Flandre étonnée un prodige unique de gloire : *coronavit.* Pour justifier cette idée, ne me serait-il pas permis d'appliquer au bienheureux Idesbalde ces paroles que Salomon s'appliquait à lui-même? *Je gouvernerai les peuples*, s'écriait ce monarque, *et les nations me seront soumises.* (*Sap.*, VIII, 14.) *Les puissances de la terre seront surprises à mon aspect, et les princes mêmes arrêteront sur moi des regards d'admiration.* (*Ibid.*, 11.) *Lorsque je ne serai plus, je jouirai de l'immortalité, et la gloire de mon nom sera éternelle.* (*Ibid.*, 13.) Tous ces traits caractérisent Idesbalde. Je le considère dans sa retraite, dans le monde, dans son tombeau. Autant de théâtres de sa gloire. Sa gloire commence dans sa retraite par son gouvernement. Elle se soutient dans le monde par son autorité. Elle se perpétue dans son tombeau par sa puissance. Par son gouvernement dans la retraite, l'abbé des Dunes dirige une nation sainte, qui ajoute à l'éclat de sa réputation : *Disponam populos.* Par son autorité dans le monde, il commande à l'admiration des souverains pontifes, des princes de la terre, qui rendent à son zèle les témoignages les plus honorables : *In conspectu potentium mirabilis ero.* Par sa puissance dans son tombeau, il s'attire la confiance des peuples de toute la Flandre, qui s'intéressent à la célébrité de son culte : *Habebo immortalitatem.*

Dieu, disent les livres saints, *a fait entendre sa voix* à Moïse. *Il l'a fait entrer dans la nuée. Il lui a donné ses préceptes devant son peuple.* Il lui a communiqué *une loi de vie et de science, pour apprendre son alliance à Jacob*, pour instruire *Israël de ses ordonnances.* (*Eccli.*, XLV, 5, 6.) Semblable à Moïse, Idesbalde entend la voix de l'Eternel, il la suit, et elle dirige ses pas vers la retraite, où, comme enveloppé dans une nuée, il se dérobe aux regards du monde. *Induxit illum in nubem.*

En effet, au milieu de ses succès, peu sensible à sa gloire, captif à la cour, enchaîné malgré lui dans les occupations du ministère, Idesbalde aspirait au moment heureux de sa délivrance. Il attendait le jour tardif où son souverain, chargé des dépouilles du mahométisme, viendrait dans la Flandre régir ses Etats, faire le bonheur de ses sujets, humilier ses ennemis, et renouveler en Europe les prodiges de valeur qui l'avaient distingué dans la Palestine. Ce jour tant désiré arrive. Idesbalde revoit son maître. Mais il ne le revoit que pour lui rappeler sa parole, ses engagements. De nouvelles difficultés sont combattues avec la même constance. Sa constance triomphe enfin. Ses liens sont brisés. Idesbalde quitte son souverain. Il fuit la cour. Il est déjà dans Furnes, ou plutôt il est aux Dunes. Il est aux pieds de Robert de Bruges. Il est parmi les disciples de Bernard. Il est revêtu de cette robe mystérieuse, qui indique à la fois et la blancheur des lis, dont son âme est l'image, et le deuil de la nature, à laquelle il meurt...

Venez, sages du monde, venez contempler un novice de Clairvaux dans le ministre d'un grand prince. Inutilement le clergé de Sainte-Walburge réclame son ornement, la cour son oracle, Sibylle son directeur, Thierri son confident. Inutilement lui sont offerts les honneurs les plus éclatants dans l'empire et dans l'Eglise. Le premier trait par lequel Idesbalde est flatté de ressembler à Bernard, c'est de préférer, à son exemple, la pauvreté aux richesses, la pénitence aux honneurs, la solitude à l'épiscopat.

J'aurais dû le faire observer dans le moment où, par l'abdication volontaire du titre qui le liait à l'église collégiale de Furnes, il préludait au sacrifice de tous les biens qu'il avait hérités de ses pères. J'aurais dû le suivre, lorsqu'après avoir distribué aux pauvres cette opulente succession, il était venu solliciter l'abbé des Dunes de ne plus retarder son sacrifice, lorsqu'il lui avait peint avec force les périls toujours renaissants auxquels son âme tremblante était exposée parmi les intrigues de la cour. « Hélas! lui disait-il, je n'ai ni la piété de David, ni la sagesse de Salomon. Si ces princes vertueux sont tombés, que ne dois-je pas craindre pour ma faiblesse? Vous m'exhortez à demeurer fidèle; mais n'est-ce pas être fidèle à la grâce que d'éviter les occasions de la perdre? »

Ce fut là, pour ainsi dire, le cri de victoire qui fixa les destinées d'Idesbalde..... Encore une fois, sages de la terre, venez contempler dans sa retraite ce héros vainqueur du monde, vainqueur de lui-même. L'éclat de sa vocation semble répandre sur l'abbaye des Dunes une nouvelle splendeur. Ceux qui l'habitent croient presque pouvoir déjà disputer la réputation de Clairvaux. Idesbalde leur paraît un autre Bernard...

Maître presque aussitôt que disciple, il étonne la ferveur même par la noble ambition avec laquelle il aspire à vaincre, dans la perfection, ses plus parfaits modèles. Occupations les plus viles, vous flattez son humilité. Il dévore les opprobres de la croix avec cette sainte avidité qui, dans la vie religieuse, constate le plus héroïque mépris de soi-même. Que pour exercer son obéissance, des ordres sévères l'exposent à la délicate épreuve d'une confusion publique, sa soumission lui rend tout possible, sa patience lui rend tout agréable, et sa douceur, victorieuse des contradictions, se plaint de trouver des maîtres trop indulgents, des combats trop faciles, des amis qui le flattent, au lieu de juges qui devraient le condamner. Son corps est abattu sous le poids des macérations dont il l'accable, et son cœur appréhende saintement de ne pas observer dans toute son austérité une règle à laquelle il ajoute de nouvelles rigueurs.

Digitized by Google

Un homme qui honore son ordre pourrait-il n'en pas réunir tous les suffrages pour l'émission solennelle de ses vœux? Idesbalde les prononce. L'autel de son sacrifice devient pour lui le tombeau de son amour-propre. Ses vertus prennent un nouvel essor avec ses nouveaux engagements. Apôtre de la charité, héros de l'abnégation, victime du zèle, martyr de la pénitence, ces différents noms semblent dans un seul homme annoncer plusieurs hommes. Il fallait qu'Idesbalde prît tous les caractères dont son ordre était susceptible pour en remplir successivement tous les emplois.

Le premier dont le soin est commis à sa vigilance demande une affabilité décente, une charité officieuse, une patience inépuisable, une précaution réfléchie, une réserve sans affectation, une fermeté sans rudesse, l'usage du monde avec l'esprit de la solitude. Les clefs de la *maison de Dieu* lui sont confiées. Il devient en quelque sorte responsable de sa gloire et chargé de sa réputation. Idesbalde, dans ce poste scabreux, s'attire l'estime de ses frères, la confiance de son supérieur, l'admiration des étrangers, le respect des princes et des évêques. L'homme de tous les talents est propre à toutes les places.

Des places plus essentielles deviennent-elles la récompense de ses travaux, il s'en acquittera, mes frères, avec une fidélité égale, avec un égal applaudissement.

Dans les maisons religieuses, où sur les ruines de la pauvreté évangélique s'est introduite une opulence profane qui fait le bien général, sans que les particuliers en profitent, il est une place enviée mais critique, pénible mais flatteuse; une place qui trop souvent est une tentation pour l'intérêt, un écueil pour la probité, et pour la conscience une source de remords. L'attachement idolâtre aux biens temporels dont on est l'administrateur y voile quelquefois les attentats de la cupidité, sous le plausible prétexte de conserver ses droits ou de revendiquer ses possessions. On s'y fait un mérite de porter, dans les tribunaux de la justice, des prétentions suspectes qui ne devraient être pesées que dans la balance du sanctuaire. La réputation de se rendre utile à son corps y triomphe presque toujours de l'obligation d'être équitable envers la société.

C'est dans cette place difficile qu'Idesbalde montre une équité judicieuse, une incorruptible probité, un désintéressement qui, en lui méritant les éloges du monde, en attire sur sa maison les bienfaits. Loin de lui et cette négligence blâmable qui néglige les avantages légitimes de son corps, et cette avidité réprouvée qui ose en justifier les criminelles usurpations. Loin de lui l'art funeste d'éterniser les discussions, afin de prolonger son autorité. Sa prudente modération se fixe dans les bornes d'une économie soutenue, sans avoir recours aux artifices de la chicane pour colorer de litigieuses acquisitions. Ennemi des difficultés, il les aplanit; sans compromettre les intérêts dont il est dépositaire, il sait par une administration fidèle répondre à la confiance de sa congrégation, et lui faire plus de bien par les contestations qu'il évite que par celles qu'il entreprendrait de soutenir.

Est-il nommé pour présider à la majesté du culte, à l'harmonie des saints cantiques dans le temple du Seigneur? Il donne au chant de l'Eglise ce ton de gravité mesurée qui captive l'inattention même, produit l'édification, et répand sur les cérémonies augustes de la religion le plus vif éclat. Le génie se distingue dans tous les emplois.

Les emplois les plus obscurs étaient ceux qu'Idesbalde eût voulu toujours remplir. Il se plaisait à vivre ignoré dans le silence de la retraite; il croyait qu'il était autant oublié à la cour, qu'il se faisait une loi sévère de l'oublier lui-même, quand parut à ses yeux le prince dont il avait été le ministre, et qui n'avait point cessé d'être son ami... Alors venait d'être publiée cette célèbre et malheureuse croisade qui fit périr tant de chrétiens. Toute l'Europe excitée par les prédications, par les miracles de saint Bernard, se préparait à joindre ses forces à celles de l'empereur Conrad et de Louis le Jeune. Avant que de s'engager dans cette expédition périlleuse, le comte de Flandre veut consulter Idesbalde et suivre ses conseils. Baudouin III, roi de Jérusalem, frère de Sibylle, l'appelait à son secours. Son propre zèle l'y conduisait. Qu'avait-il besoin d'un oracle pour déterminer sa marche? Hélas! mes frères, dans les réflexions d'Idesbalde, le prince croit démêler la prophétie d'un dénouement fatal. « O mon maître! lui dit-il, je ne puis trop applaudir à vos nobles desseins; je ne puis trop exalter votre empressement à vous joindre aux plus augustes potentats du monde chrétien. Mais pensez que des armées nombreuses, une ligue formidable, le courage des héros ne sont pas toujours de sûrs garants de la victoire. C'est l'union des chefs, la discipline des troupes, la piété des uns et des autres, qui, plus que la valeur, donnent les succès. Les vices opposés peuvent devenir pour les infidèles une occasion de réparer leurs pertes, et alors on travaillerait plus sûrement à la ruine qu'au rétablissement de la religion dans la Palestine. Partez sous de meilleurs auspices, et daigne le ciel préserver le monde chrétien des maux dont l'idée seule jette dans mon âme interdite l'effroi, la consternation... » Ah! si la voix d'Idesbalde avait pu se faire entendre à tous les princes de l'Europe et de l'Asie, peut-être aurait-elle épargné à l'Eglise le plus sensible des malheurs. Mais il ne pouvait, comme Moïse, que lever vers le ciel ses mains pures, afin d'attirer sur Israël les bénédictions du Seigneur, afin d'en obtenir le salut, la gloire de son peuple.

Non, non : Israël devait combattre; mais il ne devait pas vaincre. Les jugements de Dieu sont impénétrables. Nous devons adorer en silence la sévérité de ses décrets, nous humilier, et ne pas approfondir les

Digitized by Google

mystérieuses dispositions de la Providence. La Providence préparait à l'Eglise, en Europe, des coups aussi funestes que la déroute des armées chrétiennes en Asie. Dans le même temps, la mort frappe le pape Eugène III, l'empereur Conrad, roi des Romains, et une tête plus précieuse peut-être au monde catholique, le maître d'Eugène, le conseil de Conrad, saint Bernard.

La perte de ce dernier répand dans la retraite d'Idesbalde un deuil universel. On y fait éclater une tristesse encore plus profonde, quand on apprend que Bernard, en mourant, a désigné pour son successeur dans le gouvernement de Clairvaux celui qui gouverne l'abbaye des Dunes avec autant de sagesse que de succès, Robert de Bruges. Les larmes des enfants suivent ce tendre père de la Flandre dans la Bourgogne. Albéron, neveu de Thierri d'Alsace, homme prudent et vertueux, est nommé pour remplacer Robert. Il lui succède. Mais à peine est-il placé à la tête de ses religieux, dont il commençait à faire les délices, qu'épuisé par ses travaux, par sa pénitence, au milieu des plus brillants succès, comblé de bienfaits par son prince, aimé de ses disciples et digne de leur amour, il renonce à l'honneur de les conduire, pour achever de se sanctifier.

Mais quel est celui sur lequel il jette les yeux pour occuper la place qu'il projette de quitter? Quel est celui qu'il propose à l'abbé de Clairvaux de nommer à l'abbaye des Dunes? C'est l'homme que tous les vœux appellent à cette place; l'homme qui réunit tous les genres de mérite nécessaires pour la remplir; l'homme qui seul ne se doute pas qu'on pense à son élévation; l'homme qui apprend sa nomination, et qui seul ne peut se déterminer à la croire; c'est Idesbalde.

Idesbalde, abbé des Dunes, voilà, mes frères, le véritable point de vue sous lequel doivent être considérées ses entreprises, ses vertus, sa gloire. C'est ici que le Seigneur lui donne ses préceptes devant son peuple: *Dedit illi coram præcepta.* (*Eccli.*, XLV, 6.) C'est ici qu'il lui communique la loi de vie et de science, pour apprendre son alliance à Jacob, pour instruire Israël de ses ordonnances: *Dedit illi legem vitæ et disciplinæ, docere Jacob testamentum suum, et judicia sua Israel.* (*Ibid.*) Qu'on imagine un supérieur tel que le demandent saint Basile, saint Jérôme, saint Grégoire le Grand; sévère pour lui-même, indulgent pour les autres; zélateur ardent, et tout à la fois image fidèle de la règle; fervent pour édifier, éclairé pour instruire; ami, père de ses disciples, autant que leur législateur et leur maître; on aura saisi le portrait d'Idesbalde et l'idée la plus juste de son gouvernement.

Peuples voisins de sa retraite, vous apprenez avec édification que le premier trait par lequel il signale son autorité est un trait de désintéressement, de générosité. Instruit de votre indigence, il ordonne que vous partagiez avec ses disciples, avec lui-même, les libéralités des princes, les productions de la terre, l'exemption des impôts, les fruits de l'industrie; et, selon la parole de Jésus-Christ, plus il donne, plus il reçoit. D'immenses aumônes sont récompensées par d'insignes bienfaits.

Que la prudence humaine, toujours féconde en alarmes, n'essaye pas de lui persuader qu'il est un plus utile emploi des richesses que celui de la charité; qu'il faut, par de sages réserves, se précautionner contre la stérilité du climat, contre les malheurs de la guerre... Hommes de chair et de sang, vous portez dans l'âme d'Idesbalde l'étonnement et l'indignation. Il ne daignera pas même vous écouter.

Que des hommes amis du faste tentent de le convaincre qu'il doit profiter de son abondance pour étendre, pour orner le trop modeste asile qu'il habite; que dans l'indispensable nécessité de recevoir les princes, les pontifes, la décence exige qu'il se prête à ces dépenses légitimes, dont ne peut s'offenser la plus scrupuleuse régularité... Disparaissez à ses yeux, coupables apologistes d'un luxe qu'il abhorre; vous lui conseillez un abus; vous ne méritez pas sa confiance... Et vous, chrétiens auditeurs, apprenez les paroles édifiantes qu'à ce sujet Idesbalde adresse au peuple religieux qu'il gouverne. *Paroles*, dit l'historien de sa Vie, *dignes d'être transmises à la postérité dans les annales de l'Eglise.* Quoi! leur dit-il, on veut que j'introduise le monde dans le centre de la religion! On veut que le sanctuaire de la pénitence devienne le palais de la vanité? On veut m'exposer à l'opprobre de regarder mes frères comme mes sujets, eux que leurs vertus rendent dignes d'être mes supérieurs? Non, l'Eglise ne connaît point cet esprit profane, ces orgueilleuses distinctions. Ce ne sera pas de mon temps que les oblations des fidèles deviendront, par un indigne emploi, un sujet de scandale pour la terre. Nous n'en sommes que les dépositaires; les pauvres en sont les maîtres. Lorsqu'ils nous auront permis de les aliéner pour soulager leur misère, ils sauront engager la Providence à nous fournir d'autres ressources pour leur subsistance et pour la nôtre.

C'est ainsi que parle Idesbalde; c'est ainsi qu'il agit, et que, par l'usage édifiant qu'il fait des richesses confiées à son administration, il devient le dépositaire de la libéralité publique, convertit dans des temps de calamité l'asile de la pénitence en un asile de la miséricorde, où la charité épuisée, au défaut de ressources, obtient des miracles.

Si la charité distingue le gouvernement d'Idesbalde, l'humilité le caractérise. Humilité si profonde, qu'elle lui fait constamment refuser les marques extérieures de distinction qui sont dues à son rang. Elle va plus loin encore: on le voit descendre du siége qu'il doit occuper dans le temple du *Dieu vivant*, y placer l'image de saint Bernard, comme s'il voulait apprendre à ses disciples que le saint abbé de Clairvaux est le supérieur

Digitized by Google

dont ils doivent, dont il doit lui-même étudier les exemples et s'efforcer de reproduire les vertus.

Que je m'arrêterais volontiers à comparer Idesbalde avec lui-même; à rapprocher dans lui le ministre de Thierri d'Alsace et l'abbé des Dunes! Par des voies différentes, son ministère à la cour et son gouvernement dans son ordre lui procurent une égale gloire. Là, son zèle retranchait les abus; ici, sa vigilance maintient la discipline. Dans le premier état, il écartait les ennemis de l'empire; dans le second, il éloigne les ennemis du salut. A la cour, il soutenait les droits de la couronne; dans son ordre, il ne soutient que les droits de la religion. Dans le conseil, il s'opposait aux prétentions des courtisans ambitieux; à l'ombre du sanctuaire, il anime l'émulation des religieux fidèles. Lorsqu'il avait la confiance de son maître, il s'en montrait digne par l'admirable sagesse de son administration; lorsqu'il est choisi pour commander ses frères, il répond à leur choix par les tendres attentions de sa sollicitude. Le ministre gagnait la bienveillance des peuples; l'abbé s'attire les respects des solitaires. Dans les deux places, Idesbalde est également désintéressé, humble, charitable; il jouit également de la considération la plus flatteuse, de l'estime la plus universelle, de la plus éclatante réputation.

Cette réputation, dont Idesbalde jouit dans la retraite par l'équité de son gouvernement, aurait mis le comble à sa gloire, *Disponam populos*, si, du sein de sa retraite, cette gloire n'eût point percé dans le monde. Dans le monde, par son autorité, Idesbalde commande à l'admiration des souverains pontifes, des princes de la terre, qui rendent à son zèle les témoignages les plus honorables : *In conspectu potentium admirabilis ero.*

Le zèle d'Idesbalde que n'entreprend-il pas, en effet, pour la gloire de Dieu, pour l'honneur de ses saints, pour la défense de l'Eglise? Souffrez que je le représente tel qu'il parut à l'évêque de Tournay dans la ville de Bruges. Attentif à la pompe d'une cérémonie religieuse, objet de la joie publique, Idesbalde laisse échapper des soupirs, des larmes. Quel est le sujet de sa tristesse? Hélas! témoin des honneurs publics que rendent les fidèles aux cendres de saint Gutagone, récemment proposé à leur vénération, il gémit de ne pas encore voir placé parmi les saints l'homme le plus digne de cet honneur, l'incomparable Bernard. Il ose avouer ses regrets et sa douleur... Cet objet, qui l'occupe uniquement, devient l'unique motif des courses multipliées dans lesquelles il s'engage.

Que toute la terre, qui connaît la sainteté, la gloire de Bernard, dit-il, s'unisse à moi. *Omnis terra, date gloriam laudi ejus.* (*Psal.* LXV, 2.) Allons, intéressons à la publicité de son culte les souverains pontifes qui lui doivent la tiare, les rois qui lui doivent leur conversion, Cîteaux dont il fut le fils, Clairvaux dont il fut le père.... Dans la noble ardeur qui le presse, Idesbalde écrit, il exhorte. Porté sur les ailes de l'espérance, il traverse la Flandre, la Picardie, la Champagne. Le voilà dans la Bourgogne. Le voilà sur le tombeau de Bernard. Sur le tombeau de Bernard un nouveau zèle l'anime. Saisi d'un saint enthousiasme, on l'entend s'écrier : « Cendres puissantes, ah! que ne puis-je vous transporter aux pieds du trône apostolique, et vous faire parler pour vous-mêmes! Si Bernard vous communiquait son éloquence, je n'aurais plus de souhaits à former; vous seriez placées sur les autels...» Plein de ces idées, est-il des mesures qu'Idesbalde ne prenne pas? Est-il des titres qu'il n'ait pas soin de recueillir, pour consommer ce grand ouvrage? Chargé des actions glorieuses, des sublimes vertus, des miracles constatés, dont la vie de Bernard est une chaîne non interrompue, il part pour Anagni...

Là, résidait Alexandre III, pontife éclairé, éloquent, qu'un mérite reconnu, d'importants services, une réputation soutenue, avaient conduit au trône de l'Eglise; pontife modéré, mais ferme; longtemps persécuté, jamais persécuteur; assez grand pour pleurer la mort de son ennemi; écrivain solide et profond; qui sait venger avec éclat le sang d'un martyr, changer un monarque fier et fougueux en un prince humble et pénitent; qui voit enfin le redoutable protecteur de ses rivaux devenir son défenseur, son ami, et rendre un hommage également sincère à son rang et à ses vertus...

Alexandre III avait alors à se défendre contre un concurrent à la tiare, puissamment soutenu par toutes les forces de l'empire. Sous la protection de Frédéric Ier, un homme avare par inclination, prodigue par intérêt, orgueilleux jusqu'à la présomption, cruel jusqu'à la tyrannie; ambitieux sans talents, rampant devant ses protecteurs, inflexible envers ses ennemis; indigne de la tiare, quand pour la fixer sur sa tête il n'aurait pas employé l'injustice, la violence; un homme qui avait tous les vices et pas une vertu, l'antipape Victor croyait, à la faveur d'un schisme, se fixer sur le trône de saint Pierre. L'orage était alors dans toute sa violence. Le feu de la division acquérait chaque jour une nouvelle activité par les efforts opposés du pontife légitime et du pontife usurpateur.

Idesbalde est conduit aux pieds du trône apostolique par l'archevêque de Tarentaise, l'un des plus ardents zélateurs d'Alexandre III. Le chef de l'Eglise reçoit les hommages, les vœux et les demandes d'Idesbalde avec tout l'intérêt d'un pontife zélé, avec tout le regret d'un pontife persécuté. « Vos désirs, Idesbalde, lui dit-il, sont légitimes. La gloire de Bernard me touche autant qu'elle vous touche vous-même. Je ne balance pas sur une décision qui me flatte. Mais les agitations de l'Italie et la puissance de mes ennemis m'obligent à chercher un asile en France. J'y convoquerai un concile. J'y porterai la cause de Bernard,

Digitized by Google

dont vous faites la vôtre. Mon zèle doit vous répondre du succès. J'admire votre piété. Comptez sur ma promesse. Allez; tandis que je soutiendrai vos prétentions, soutenez mes droits. Montrez-vous le digne enfant de Bernard. Armez-vous contre le schisme. Persuadez à mes ennemis l'obéissance et la soumission qu'ils me doivent. Je vous munis de tous mes pouvoirs. Servez-moi de tout votre zèle. »

L'abbé des Dunes pouvait-il ne pas se consacrer à la défense du Saint-Siége, en soutenir les droits, lui que l'idée seule d'un schisme alarmait? Il agit. Suivez-le dans toutes les villes de l'Etat ecclésiastique. Elles entendent sa voix; elles se rendent aux charmes de son éloquence. Qu'il est digne de vos regards, lorsque dans les duchés de Spolète et d'Urbin, ce qu'il n'obtient point par ses exhortations, il l'obtient par ses miracles! Frappé de ses succès, Alexandre III lui témoigne avec éclat son admiration, sa reconnaissance. Idesbalde s'efforce de mériter l'une et l'autre par de nouveaux services..... Revenez avec lui sur ses pas, lorsqu'il revole en Flandre. Là, vous observerez ses disciples qui, par ses ordres, redoublent leurs prières, pour obtenir du ciel la paix de l'Eglise, l'union des princes catholiques, l'extinction du schisme..... Jusques à la cour de son souverain, Idesbalde exposera les droits du légitime chef de l'Eglise. Il exhortera le comte de Flandre à seconder les désirs d'Alexandre III auprès de Henri II, roi d'Angleterre.

La Flandre était alors partagée entre les justes regrets qu'elle devait à Baudouin III, frère de sa souveraine, le plus digne successeur de Godefroi de Bouillon (la mort venait de le frapper à Jérusalem), et les respectueux hommages qu'elle rendait au fils de cette princesse, Philippe d'Alsace, prince dont elle n'oubliera jamais la sagesse, la valeur, les bienfaits. Philippe d'Alsace! A ce nom, l'esprit se rappelle un prince dont la France eut successivement à se louer et à se plaindre; un prince qui fut un sage conseil pour le roi d'Angleterre, et un puissant appui pour le roi de Jérusalem; un prince politique en Europe, héros en Asie; qui soutint Philippe-Auguste dans sa minorité, et Gui de Lusignan dans ses malheurs; blâmable, sans doute, quand pour défendre le comté de Vermandois il s'arma contre son maître et son pupille; mais véritablement grand, lorsque devant Acre il mourut vengeur et victime de la religion.

Que n'ai-je des expressions de feu pour rendre, d'un côté, tout ce que le zèle inspire à l'abbé des Dunes, et peindre, de l'autre, le favorable accueil dont l'honore le comte de Flandre! Idesbalde parle au prince comme au fils de son souverain : il implore sa protection; Philippe reçoit Idesbalde comme un ami; il se croit trop heureux d'appuyer ses desseins. L'un exhorte, l'autre promet : le premier soutient les intérêts de l'Eglise avec toute l'ardeur d'un enfant soumis, le second les saisit avec toute la chaleur d'un protecteur zélé. Le maître et le sujet semblent se disputer la gloire de témoigner au souverain Pontife plus d'attachement, de lui procurer plus de défenseurs, de le venger avec plus d'éclat de ses injustes et fougueux ennemis.

Pour exécuter ce projet d'émulation, le comte de Flandre vole à Rouen où la cour d'Angleterre était avec son monarque; l'abbé des Dunes vole à Tours, où venait d'être convoqué un concile auquel présidait le chef même de l'Eglise. Idesbalde paraît dans cette assemblée auguste. Le beau spectacle que présente à ses regards Alexandre III, placé sur un trône dont se déclarent les soutiens le roi de France, celui d'Angleterre, ceux d'Espagne, plusieurs princes d'Allemagne et d'Italie; sur un trône qu'environnent et que s'engagent à défendre dix-sept cardinaux, cent vingt-quatre évêques, quatre cent quatorze abbés, et un homme, qui seul semblait valoir un concile; qui en est l'âme, l'arbitre, l'ornement; un homme, aussi ferme génie que grand saint; plus admirable dans son exil, dans les persécutions, que sur le premier siége de l'Eglise anglicane; un homme qui vivait en apôtre et qui devait mourir en martyr, Thomas de Cantorbéry!

C'est là qu'Idesbalde, après avoir donné au successeur de saint Pierre les marques les plus éclatantes de son zèle, de son dévouement, ose lui rappeler avec un nouvel empressement les vertus de l'abbé de Clairvaux, et s'efforce de réunir à sa voix tous les suffrages. C'est là que, par la sainte vivacité de son zèle, il mérite d'entendre sortir de la bouche même du Vicaire de Jésus-Christ cet oracle glorieux et consolant : « Non, il n'est pas possible qu'un enfant si passionné pour l'honneur de son père, et si fidèle imitateur de ses vertus, ne soit pas un jour possesseur de la même gloire. »

Si vous ne permîtes pas, ô mon Dieu! qu'Idesbalde achevât son ouvrage, s'il mourut avant que de le consommer, vous accordâtes du moins à son zèle la gloire d'en préparer le succès.

S'il mourut! cette parole me ramène sur les traces d'Idesbalde, dans l'abbaye des Dunes. Je l'aperçois fixé dans une solitude profonde, averti par ses forces fugitives que le tombeau l'attend; je l'aperçois occupé à méditer sur *les années éternelles*. (*Psal.* LXXVI, 6.) Ici, l'historien d'Idesbalde se plaît à le distinguer sous les emblèmes d'un Abel, d'un Noé, d'un Abraham, d'un Tobie, d'un David. On dirait qu'il cesse d'être l'historien d'Idesbalde pour devenir son panégyriste. Et que d'éloges ne mérite pas un vénérable abbé qui, sur le lit de la mort, contemple une postérité nombreuse et fidèle qu'il édifie par sa patience, qu'il anime par ses discours, à laquelle il indique pour son successeur Walter, son élève, son ami, un autre lui-même!

Au premier bruit du danger qui le menace, l'abbaye des Dunes devient une cour brillante et lugubre : brillante par la réunion de tout ce que le sacerdoce et l'empire ont de plus grand; lugubre par les regrets que leur

Digitized by Google

arrache le saint abbé expirant. Qu'il était doux pour lui de recueillir les larmes de ses disciples, de les entendre s'écrier, pénétrés de douleur, qu'avec le pasteur allait périr le troupeau! Qu'il était consolant pour eux d'entendre Idesbalde animer leur confiance, et charmer en quelque sorte leur tristesse par les plus flatteuses prédictions! Ne craignez rien, leur dit-il, mes chers enfants; le Seigneur ne vous abandonnera pas : les Dunes sont l'ouvrage de sa bonté; il les soutiendra dans leurs progrès comme il les a soutenues dans leur origine. Suivez les exemples de vos pères, et il vous accordera la protection qu'il leur a fait espérer. Soyez fidèles dans vos engagements, il sera fidèle dans ses promesses...

Au milieu de ses disciples consternés, de plusieurs pontifes attendris, de toute la noblesse flamande touchée, saisie, Idesbalde rend à son Créateur cette belle âme qui n'avait eu pour objet sur la terre que sa propre perfection, la gloire de son ordre, les intérêts de l'Eglise, le triomphe de la religion.

Ce n'est plus, mes frères, ni dans son ordre, ni dans le monde, qu'il faut considérer la gloire d Idesbalde; c'est dans son tombeau qu'il faut interroger ses cendres. Par son autorité dans le monde, Idesbalde a commandé à l'admiration des souverains Pontifes, des princes de la terre; ils ont rendu à son zèle les témoignages les plus honorables : *In conspectu potentium mirabilis ero.* (*Sap.*, VIII, 13.) Par sa puissance dans son tombeau, il s'attire la confiance des peuples de toute la Flandre, qui s'intéressent à la célébrité de son culte : *Habebo immortalitatem.* (*Ibid.*)

Tombeaux des hommes, éloquents témoins de leur misère, de leur faiblesse, de leur néant, où sont tristement confondus les rois de la terre et leurs sujets, les conquérants du monde et leurs esclaves; tombeaux des hommes, superbes monuments que la vanité construit, que le temps abat, et qui, après un siècle écoulé, ne faites souvent qu'une même poussière avec ceux dont vous renfermez les dépouilles mortelles; tombeaux des hommes, lugubres spectacles qui présentez à la nature confondue, dans des ossements épars, dans de froides cendres, les humiliants débris d'elle-même; tombeaux des hommes, serait-il donné à la sainteté de faire disparaître l'horreur qui vous environne, d'animer, en quelque sorte, les cadavres dont vous êtes dépositaires, et de changer le séjour de l'opprobre, de l'anéantissement, en un séjour de gloire, de puissance? Oui, dans le sein de la terre les saints semblent respirer encore : utiles, même après leur mort, à ce monde, *qui ne fut pas digne de les posséder* (*Hebr.*, XI, 38), ils vivent encore pour lui dans leurs bienfaits, et par un enchaînement de merveilles, juste récompense de leurs vertus, ils fixent ses regards, forcent son respect, méritent sa reconnaissance. On serait tenté de croire que leurs corps partagent avec leurs âmes le privilége de l'immortalité. La corruption respecte leur cendre, et leurs os, miraculeusement conservés, comme ceux de Joseph, *prophétisent* longtemps *après leur trépas.* (*Eccli.*, XLIX, 18.)

J'avoue, mes frères, que ces traits généraux n'appartiennent pas tellement au bienheureux Idesbalde, qu'il n'en faille faire l'application qu'à lui seul. La gloire attachée aux restes précieux de sa mortalité est une gloire qui a rendu célèbres, dans toutes les parties du monde, les tombeaux de mille et mille héros chrétiens. Mais, comme il est des événements singuliers qui ont illustré chacun d'eux, il est aussi des faits uniques qui, sur le tombeau d'Idesbalde, ont annoncé à la terre le bonheur dont il jouit dans le ciel.

Depuis le XII^e^ siècle, époque de sa mort, jusqu'au siècle où nous vivons, qu'a-t-on vu, que voit-on encore? Ouvrez, mes frères, les annales de la Flandre, parcourez les fastes de Cîteaux, et vous serez instruits.

Quelle pompe funèbre j'aurais à décrire, si, d'après ce que rapporte l'histoire fidèle, je recueillais les gémissements de trois mille malheureux qui, dans Idesbalde, redemandent leur bienfaiteur; le désespoir de cent religieux, qui dans lui pleurent leur père; les éloges de cinq évêques qui, jusque sur sa tombe, cherchent leur conseil; les regrets de Thierri et de Philippe d'Alsace, qui publient par leurs larmes qu'ils ont perdu dans Idesbalde un guide, un confident, un ami! Combien de témoins respectables attestent que sur le marbre, sur l'airain, furent gravées, en caractères toujours durables, les expressions de la tristesse commune; que l'éloquence et la poésie s'exercèrent à l'envi sur les vertus, sur la gloire d'un saint dont un siècle presque entier avait admiré les exemples, et dont six siècles n'ont point cessé d'admirer la puissance dans la nuit même de son tombeau!

Veut-on savoir comment dans ce tombeau toujours glorieux, le corps inanimé d'Idesbasde, renfermé quelque temps, fut ensuite exposé à la vénération publique? Qu'on consulte les savants qui ont parcouru les archives des Dunes, qui en ont vérifié les titres, on apprendra d'eux que, vers le milieu du XIII^e^ siècle, cette abbaye, menacée d'une prochaine ruine, prit un nouvel éclat sous le gouvernement de Nicolas de Bailleul, l'un des plus illustres successeurs d'Idesbalde; qu'alors un temple auguste fut consacré à l'Eternel; et qu'à l'ombre de ces nouveaux autels, l'abbé, à la tête de ses religieux, transporta les sacrées dépouilles d'Idesbalde, avec le même respect que les frères de Joseph, à la tête des Israélites, transportèrent autrefois les ossements vénérables de ce glorieux patriarche. O jour mémorable, ô merveilleux événement! s'écrient ici d'une voix unanime tous les historiens de la Flandre! Le corps d'Idesbalde, que le temps devait avoir réduit en poudre, est trouvé aussi sain, aussi entier que s'il eût été récemment confié au sein de la terre.

Digitized by Google

Partout se répand une douce, une agréable odeur. *La maison* du Seigneur *en est remplie*...(*Joan.*, XII, 3.) Le nom d'Idesbalde avait toujours été en bénédiction. A ce prodige, le respect augmente, la confiance s'anime, la piété lui érige des autels dans les cœurs...

Hélas! une époque fatale vint troubler la solennité de cette dévotion. Une guerre sanglante... Mais ne rappelons pas ces tristes jours, où les divisions intestines des Pays-Bas y changèrent le bon ordre en confusion, renversèrent la discipline ecclésiastique, firent à la religion des plaies qui ne saignèrent que trop longtemps; jours funestes, où le tombeau d'Idesbalde se ressentit de la fureur des rebelles et des iconomaques; jours malheureux, où la célébrité de son nom fut presque ensevelie sous les ruines de l'abbaye des Dunes.

Il est des objets plus dignes d'arrêter votre attention. Que vos idées, Mesdames, se fixent au siècle dernier, temps où la gloire d'Idesbalde parut ressusciter avec lui. Bogaerde, où l'abbaye des Dunes avait été transférée, devait être pour Idesbalde le plus éclatant théâtre de sa gloire. La crainte d'exposer son corps précieux dans un temps de guerre avait déterminé à le soustraire aux regards publics... Dans un lieu voisin de la mer, les eaux pénétrantes semblaient ne devoir pas respecter ce dépôt sacré, mais fragile. Les tombeaux qui l'environnent n'offrent que des ruines et des corps réduits en poudre. Le seul tombeau d'Idesbalde est préservé de la corruption générale, et son corps est une seconde fois trouvé dans le même état que s'il venait d'expirer. Etonnante merveille! Elle remplit les Dunes, elle remplit tous les lieux voisins de surprise, d'admiration.

Instruit de ce miracle public, avéré, subsistant, l'évêque d'Ypres (182) accourut. Quel est, s'écrie-t-il comme autrefois Josias, quel est le monument que j'aperçois? *Quis est titulus ille quem video?* (IV *Reg.*, XXIII, 17.) Les habitants de ce lieu lui répondent, ainsi que répondirent les habitants de Béthel au monarque d'Israël: *Responderunt cives urbis illius:* C'est le tombeau de l'homme de Dieu: *Sepulcrum est hominis Dei.* (*Ibid.*) Le pontife interroge les témoins; il vérifie toutes les circonstances du prodige. Frappé, surpris, il avoue que Dieu, *admirable dans ses saints* (*Psal.* LXVII, 36), manifeste sa puissance et sa miséricorde dans Idesbalde. Ses mains consacrent l'autel sur lequel il expose aux regards, à la vénération des fidèles, le saint corps auquel il rend lui-même le premier culte. Il permet aux fervents solitaires des Dunes d'inscrire le nom d'Idesbalde parmi les saints de leur ordre. « Conservez, leur dit-il, conservez avec un respect toujours égal le corps de cet *ami de Dieu;* c'est votre plus riche trésor. » Il leur accorde, il accorde à son peuple de rendre en particulier au bienheureux Idesbalde les honneurs que l'Eglise catholique a coutume de rendre à ceux qu'elle garantit posséder la couronne de gloire.

Toute l'Europe retentit de cet événement. De toutes parts se transportent aux Dunes des témoins et des admirateurs du nouveau miracle... L'auguste princesse qui gouvernait alors les Pays-Bas, Isabelle d'Autriche, infante d'Espagne, dont la vertu égalait la naissance, est informée des merveilles qui se multiplient dans ses Etats. Sa piété les regarde comme la grâce la plus singulière dont jusqu'alors le ciel eût favorisé son gouvernement. Il tarde à son zèle de se rendre à Bogaerde. Elle arrive. Une cour brillante et nombreuse l'accompagne: elle approche... Ah! comment peindre la ferveur empressée, qui précipite ses pas jusqu'aux pieds du monument où sont renfermés les restes précieux d'Idesbalde? Quel est, s'écrie-t-elle, l'étonnant spectacle qui me frappe? *Quis est titulus ille quem video?* Elle ne laisse pas à ceux qui l'environnent le loisir de lui répondre. Oui, se dit-elle à elle-même, oui, c'est ici le tombeau de l'homme de Dieu. *Sepulcrum est hominis Dei.* Ses yeux ne peuvent se lasser de contempler un phénomène qui sans cesse lui présente un nouveau sujet de surprise, de vénération... Les mêmes sentiments saisissent le marquis de Spinola, le cardinal de la Cueva, l'archevêque de Césarée. On entend une voix unanime qui publie, qui répète: *Le doigt de Dieu est ici, Idesbalde est un saint.* Ce serait une impiété d'en douter. Un miracle toujours subsistant doit triompher de la plus opiniâtre incrédulité.

Il en triomphe en effet. Le nom d'Idesbalde devient célèbre dans toute la Flandre. Les grands et les peuples se prosternent devant son tombeau avec la plus vive confiance. Leur confiance est récompensée par les plus insignes bienfaits. Vingt ans vous ont paru trop courts pour publier les bienfaits d'Idesbalde et votre reconnaissance, vertueux pontife (183), dont l'Eglise de Tournay avait partagé les souffrances, et dont elle regarda la guérison comme l'effet d'un miracle obtenu par la puissante intercession du bienheureux Idesbalde. On remarquera que ce prodige fut attesté par toute la Flandre dans le temps que les ennemis de la vérité s'efforçaient d'y répandre le venin de leur doctrine. Adorable conduite de la Providence! C'est ainsi que Dieu venge cette province vraiment catholique des incursions du calvinisme. Il oppose des miracles aux erreurs. Il vous confond, ennemis de l'Eglise et de ses ministres, par la protection visible qu'il ne cesse de leur accorder.

D'autres orateurs ont exercé leur éloquence à décrire la gloire d'Idesbalde, lorsque ses cendres vénérables ont été transportées à Bruges. Ils ont célébré la pompe de cette auguste cérémonie. Ils ont donné de justes louanges au zèle de cette ville pour son nou-

(182) Antoine de Hennin-Lietard.
(183) Maximilien-Villain de Gand, évêque de Tournay

Digitized by Google

veau protecteur. Ils ont cité des miracles dont il serait difficile de fixer le nombre. Ils ont ajouté que témoin de ces miracles, la capitale de la Flandre française avait autant de piété pour le bienheureux abbé des Dunes, que la capitale de la Flandre autrichienne.

Pour moi, mes frères, je me bornerai à former pour le bienheureux Idesbalde les mêmes vœux qu'il formait pour saint Bernard. Ah ! s'il m'était accordé de faire passer ma voix jusqu'au trône apostolique, et d'y porter les mérites, la réputation de cet homme immortel, qui dans l'abbaye des Dunes fit revivre l'abbé de Clairvaux ; si j'étais autorisé à solliciter pour lui les honneurs publics de l'Eglise, je le peindrais au souverain pontife tel que je l'ai représenté dans cet éloge.... Dieu, dans sa miséricorde, lui dirais-je, a conduit Idesbalde, pour montrer à la Flandre édifiée un modèle unique de sainteté : *Circumcinxit eum*. Dieu, dans sa magnificence, a couronné Idesbalde, pour montrer à la Flandre étonnée un prodige unique de gloire : *et coronavit*. Sa justice, sa science, sa sagesse, ont été des dons du ciel. Le ciel a présidé à son gouvernement dans son ordre. Il a rendu son autorité respectable dans le monde. Jusque dans son tombeau, il a fait éclater sa puissance... O père commun des fidèles ! voilà les titres sur lesquels notre piété est fondée à demander votre suffrage et la décision de l'Eglise. Un saint qui a fait triompher la religion mérite que la religion lui consacre des autels. La publicité de son culte doit égaler celle de ses vertus.

Ces vertus, que n'ont-elles autant d'imitateurs sur la terre qu'elles y comptent d'admirateurs ! Idesbalde fournit des leçons à tous les états. Il enseigne aux grands du monde l'humanité, la pénitence ; aux prêtres de Jésus-Christ le zèle, la charité ; aux ministres des princes la prudence, le désintéressement ; aux supérieurs ecclésiastiques la fermeté, la douceur ; aux savants la foi, la soumission. Il nous enseigne à tous nos devoirs. Remplissons-les. Soyons justes comme lui ; et comme lui, nous serons récompensés. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XXXIII.

SAINT DIDIER, ÉVÊQUE DE LANGRES ET MARTYR;

Prononcé le 23 *mai* 1765, *dans l'église paroissiale de Villiers-le-Bel, diocèse de Paris.*

Quæcunque sancta.... hæc cogitate quæ vidistis in me. (*Philip.*, IV, 8.)

Occupez-vous de tout ce qui est saint, selon l'exemple que je vous en ai donné.

Les saints, qui sont nos protecteurs, sont en même temps nos modèles. Nous ne devons pas moins profiter de leurs exemples que de leur médiation. C'est un devoir pour nous de les invoquer ; c'est pour nous une obligation encore plus essentielle de les imiter.

Qu'imiterez-vous, chrétiens auditeurs, dans l'illustre pontife, dans le glorieux martyr, dont le nom, toujours précieux à vos pères, ne doit point cesser de l'être pour vous ? Ah ! s'il paraissait dans ce temple, consacré depuis tant de siècles sous son invocation, il vous dirait ce que saint Paul disait aux fidèles de l'Eglise naissante : Occupez-vous de tout ce qui est saint, selon l'exemple que je vous en ai donné... *Quæcunque sancta, hæc cogitate quæ vidistis in me.*

Didier nous offre, en effet, et dans le tableau de sa vie, et dans les merveilles de sa mort, les exemples d'une sainteté dont l'éclat et la durée sont autant d'instructions utiles, touchantes, sensibles. Je m'empresse de les développer ; appliquez-vous à les saisir.

Une sainteté éclatante conduisit Didier d'un état obscur à l'épiscopat, et son épiscopat fut illustré par des traits uniques de zèle : premier point. Une sainteté constante conduisit Didier de l'épiscopat au martyre ; et son martyre fut couronné par des traits uniques de célébrité : second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Deux saints du même nom reçoivent, en ce jour, les hommages de l'Eglise universelle, et plus singulièrement ceux de l'Eglise gallicane. Leur fête est célèbre dans différentes provinces ; différents peuples s'intéressent à leur culte. Tous deux pontifes, tous deux martyrs, ils ont plusieurs traits de ressemblance : ils ont cependant un caractère de sainteté propre, et un mérite personnel qui distingue l'un d'avec l'autre. Le premier est saint Didier, évêque de Langres ; et c'est celui que vous honorez ; le second est saint Didier, évêque de Vienne, dont la gloire vous est absolument étrangère. Didier, dans lequel vous révérez votre protecteur, naquit vers la fin du III^e^ siècle. Gênes fut le lieu de sa naissance, la Champagne l'objet de ses travaux, toute la France le théâtre de sa gloire. Le VI^e^ siècle produisit l'autre saint Didier. La Bourgogne fut son berceau ; Childebert I^er^, son maître ; le Dauphiné, sa conquête ; Brunehaut, son ennemie ; saint Grégoire le Grand, son vengeur. Les sciences ne furent point le partage de l'évêque de Langres ; parmi les exercices champêtres, il apprit le grand art de gouverner les hommes. Il dut à l'esprit de Dieu ses connaissances, ses vertus à la grâce, et son élévation à la réputation de sa sainteté. L'évêque de Vienne, distingué par sa noblesse, célèbre par ses talents, formé par un saint pontife, mérita de l'être lui-même. Son éloquence fit voler sa gloire jusque dans la capitale du monde chrétien. Son zèle, sa fermeté, ses succès lui attirèrent des amis et des persécuteurs. Protégé par Thierri, roi de Bourgogne, condamné par le concile de Châlons, immolé par des hommes vendus à l'iniquité, il mérita d'être comparé aux Elie, aux Jean-Baptiste, et il reçut de l'Eglise reconnaissante autant d'honneurs qu'il lui avait rendu de services.

J'ai cru, mes frères, devoir vous donner cette connaissance exacte de deux saints Di-

Digitized by Google

dier, pour ne point vous exposer au péril humiliant d'attribuer à l'un des actions, des vertus, des combats, des victoires, qui appartiennent à l'autre. Celui dont vous célébrez le triomphe fournit dans sa vie, dans sa mort, dans son culte, des événements assez variés, assez instructifs, pour ne pas charger son éloge d'un mérite qui n'est pas le sien.

Dans un état obscur, il se signale par d'héroïques vertus. Ces vertus lui méritent des prodiges. Ces prodiges l'élèvent à l'épiscopat. Dans l'épiscopat, son zèle se distingue par d'utiles entreprises, par des succès durables.

L'éclat de la naissance n'est point nécessaire à l'éclat de la sainteté. On peut être d'une extraction basse, et avoir de nobles sentiments. On a souvent vu réunis un nom vulgaire et d'illustres vertus. Sainte Geneviève est la patronne de Paris ; elle était bergère. Saint Isidore est le protecteur de l'Espagne; il était laboureur. Comme on peut se sanctifier dans tous les siècles, on peut se sanctifier dans tous les états.

L'état dans lequel la Providence plaça d'abord saint Didier est le même dans lequel le ciel a fixé la plus grande portion du peuple auquel j'adresse aujourd'hui son éloge. Non, la cour des princes ne fut point son berceau; non, ce ne fut point dans des villes florissantes que commencèrent d'éclore ses talents. Le nom de ses pères n'avait point transpiré au delà du hameau qui dans l'Italie eut le privilége de le donner à l'Eglise, et la gloire de le préparer. On lit, dans les Actes de son martyre, qu'il est le fils d'un habitant de la campagne, dont la misère était le partage, le travail la ressource; qui se faisait un bonheur de son état et trouvait dans la vertu plus de consolations qu'il n'en aurait trouvé parmi les grandeurs du monde : *Pauperis agricolæ filius.* (In *Offic. sancti Desider.*, lect. 6.)

Représentez-vous Didier, concentré dans le même séjour, exposé à la même indigence, destiné aux mêmes occupations, héritier des mêmes sentiments. Cultivateur assidu des terres confiées à ses soins, *terram aratro exercebat.* (*Act. S. Desid.*) Il se plaît dans ces emplois laborieux, ingrats, parce que la main du Seigneur l'y retient. Ni les ardeurs brûlantes du soleil, ni la froideur piquante des neiges, des glaçons, ne sont capables d'arracher à sa bouche un murmure indiscret. Est-ce par des jeux frivoles, par d'indécentes débauches, par des liaisons suspectes, par de funestes entretiens qu'il remplit les moments où ses longues et pénibles fatigues lui laissent un intervalle de repos? Ah ! ce repos, il le consacre à la piété. Accourir dans le temple du Seigneur, chanter ses louanges, écouter sa parole, implorer sa miséricorde, réfléchir sur ses mystères, adorer sa divinité ; tels sont les seuls plaisirs que se permet Didier, à l'exemple de Tobie : *Pergebat... ad templum... et adorabat Dominum.* (*Tob.*, I, 6.) Tout entier à ses occupations agrestes, lorsque le devoir l'y rappelle, il est tout entier aux œuvres de ferveur lorsqu'il en a le loisir. Par ce mélange soutenu d'utiles opérations et d'exercices saints, il coule ses premiers jours dans la simplicité évangélique : *vir simplex.* (*Act. S. Desid.*) Il demeure ferme, immobile dans la crainte et dans l'amour de son Dieu : *Immobilis in Dei timore.* (*Ibid.*) Déjà dans son cœur se rassemblent toutes les vertus qui méritent les suffrages de la terre, et qui attirent les grâces du ciel : *Omni virtutum genere ornatus.* (Bolland.) Dans lui on admire un juste, digne de ce nom, dit l'auteur de sa Vie, par sa tendresse envers les pauvres, quoique pauvre lui-même; par une sobriété édifiante, dont les exemples étaient aussi rares dans son état que dans son siècle; par une pureté de mœurs qui servait de leçon à ceux de son âge et de condamnation aux hommes plus âgés que lui. Ses pensées, ses actions, ses sentiments portent également l'empreinte d'une sainteté humble, pénitente, toujours heureuse dans sa situation, parce qu'elle ne souhaite que d'être ce qu'elle est. *Deo acceptabilis in omnibus.* (*Act. S. Desider.*)

A considérer, mes frères, saint Didier dans l'état obscur auquel l'avait destiné la Providence, on ne soupçonnerait pas qu'elle avait sur lui de sublimes desseins. Un homme rustique, dont le génie ne s'étend pas au delà de l'intelligence qu'exigent les semences de la terre, la culture des champs, le travail de la moisson, paraît-il un homme propre à la direction des âmes, au gouvernement de l'Eglise, à la défense de la religion? Qu'il y a de distance entre le premier état et le second ! Passer d'une chaumière dans un palais ; changer la houlette en croix ; à la bure substituer la soie ; un être isolé, élevé dans les campagnes, devenir un homme public, devenir évêque ; devenir évêque dans une terre étrangère ; le devenir sur la foi d'un miracle, sans talents, sans réputation, sans protecteur; le devenir, et prouver par sa conduite que ce changement inopiné d'état, de fonctions, est l'ouvrage du Ciel ; étonnante merveille ! La vie de saint Didier en offre peut-être l'exemple unique. Vous avez droit, mes frères, d'attendre le récit de cet événement singulier. Je vous le dois ; le voici. Les histoires d'Italie et de France, les fastes de Gênes et de Langres ; tels sont mes garants ; ils doivent être les vôtres.

Aux confins des deux Bourgognes, sur le sommet d'une montagne escarpée, est une ville dont l'ancienneté n'est pas le moindre mérite. Elle était le plus fort rempart d'un peuple nommé *Lingones*, lorsque Jules César ajouta l'empire des Gaules à celui de Rome. Connue depuis, dans la France, sous le nom de Langres, elle est située dans la Champagne, et avouée pour la capitale du Bassigny. Dès le II^e^ siècle de l'Eglise elle avait reçu les principes de la foi. Un disciple de saint Polycarpe, chrétien zélé, ministre fidèle, prédicateur éloquent, invincible

Digitized by Google

martyr, saint Bénigne, avait formé dans Langres quelques prosélytes qui, après avoir été les héros de la foi, en devinrent les victimes. Cette ville, dont les pontifes, sous le règne de Philippe-Auguste, ont été décorés d'un titre distingué, qu'ils ne partagent, dans l'Eglise gallicane, qu'avec les pontifes de Reims et de Laon, cette ville ne comptait encore que deux évêques dans le III^e^ siècle. Sénateur fut d'abord destiné à cultiver le champ épineux qu'avait arrosé de ses sueurs l'apôtre de la Bourgogne. Son zèle sut conserver à la religion ses premières conquêtes, et lui en procurer de nouvelles. Il mourut comblé de mérite et de gloire, digne d'obtenir des autels. Juste lui succéda. Juste, dont le nom indique le caractère, marcha sur les traces de son prédécesseur, honora son ministère par ses travaux, par ses succès. Il commença de donner à l'Eglise de Langres cette réputation brillante qu'ont soutenue avec tant d'éclat un saint Grégoire, un Robert de Torote, un Sébastien Zamet, un Gauthier, oncle de Hugues III, duc de Bourgogne, un Gui Bernard, un Guillaume de Durfort, un cardinal de Givry, un d'Antin ; cette réputation à laquelle un Montmorin met aujourd'hui le comble par ses mœurs, par sa catholicité...

Après une carrière longue, périlleuse, honorable, Juste, second évêque de Langres, venait de rendre les derniers soupirs parmi les regrets de son peuple.

La voix du peuple annonçait alors la voix de Dieu pour remplacer par un digne pasteur le pasteur dont on pleurait la perte. Sur quel membre du clergé tombera l'unanimité des suffrages ? Il est, dans Langres, des hommes tels que les demande saint Paul pour remplir les critiques fonctions de l'épiscopat. Il est des hommes d'une foi sûre, d'une conduite irrépréhensible, d'une réputation éclatante, qui méritent l'épiscopat sans le désirer. Qu'il est flatteur d'avoir pour son chef un de ses concitoyens ! Placez donc, ville fortunée, placez sur votre siége un de ces ministres vénérables dont vous connaissez l'érudition, les mœurs, le zèle... Mais incertaine, vous balancez votre choix ; vos opinions se partagent, vous retardez votre décision. Afin qu'elle soit conforme aux vues du ciel et utile à votre salut, vous formez le projet de vous adresser au chef de l'Eglise. Vous voulez que son autorité détermine votre élection. Vous l'en rendez l'arbitre. Que prononcera-t-il ? Ah ! mes frères, une voix, dit-on, supérieure à la voix du souverain pontife, se fait entendre. Un nom mystérieux, un nom inconnu dans Langres est indiqué à ses habitants par le ministère d'un ange. Didier, c'est l'homme privilégié, en faveur duquel le ciel ordonne que toutes les voix se réunissent. Mais on ignore quel lieu de la terre le possède. On ignore ses qualités, sa profession ; et si son nom n'est plus un mystère, sa personne en est un sur lequel on n'espère pas de faire aucune découverte. Pourquoi vous tiens-je en suspens, mes frères ? Le ciel, qui désigne le pontife que Langres doit choisir, marque les traits essentiels auxquels Langres pourra le reconnaître.

Venez, disait le Seigneur à Samuel, afin que je vous envoie à Isaï de Bethléem ; je me suis choisi un roi parmi ses enfants. Vous sacrerez celui que je vous aurai montré : *Unges quemcunque monstravero tibi.* (I *Reg.*, XVI, 3.) Il me semble que le peuple de Langres reçoit de l'Eternel le même commandement. Je crois entendre le ministre chargé de porter aux mortels les volontés du Très-Haut, dire à ce peuple qui hésite sur le choix de son pontife : « Allez, traversez les Alpes ; pénétrez dans l'Italie ; dirigez vos pas vers Gênes ; dans un bourg voisin de cette ville est celui que je vous ai destiné pour pontife. » Didier est son nom. Il porte dans ses mains un bois sec, aride, mort. Ce bois, enfoncé dans la terre, reprendra sous vos yeux une nouvelle vie. Il reverdira, se couvrira de feuilles, sera chargé de fleurs. C'est le miracle auquel vous discernerez entre mille hommes l'homme que le Seigneur a choisi pour le gouvernement de vos âmes. Vous l'amènerez en France. Vous le ferez sacrer. Tel est l'ordre de la Providence : *Unges quemcunque monstravero.*

Les desseins du ciel sur Didier seront aussi miraculeusement remplis, qu'ils se sont miraculeusement manifestés. Les députés de Langres partent. Ce n'est plus le vicaire de Jésus-Christ qu'ils se proposent de consulter pour fixer sur le trône de leur Eglise un pontife digne de l'occuper. C'est sur la route de Gênes qu'ils se promettent, qu'ils sont assurés de rencontrer l'homme *selon le cœur de Dieu.* Ils le rencontrent... Mais quel homme ! Un homme sans éducation, sans naissance. Rien ne l'annonce..... Contre lui paraissent également parler sa simplicité, sa misère, ses fonctions. N'importe : il faut l'aborder, l'interroger. Son nom et un prodige feront tomber le préjugé défavorable que donne de lui son langage, sa pauvreté, son genre d'occupations. On l'interroge... Le nom de Didier, nom désigné par la voix d'un ange, est le premier trait qui frappe dans cette vocation surnaturelle. Le second trait auquel la vocation doit être marquée suit immédiatement le premier. La prophétie s'accomplit. Le miracle promis éclate. Plus de doutes, plus de perplexités ; le ciel a fait connaître son choix ; c'est au ciel à le justifier.

Il le justifiera. En vain, à la voix imprévue qui lui déclare sa destination, Didier se récrie, comme autrefois Jérémie, sur son incapacité : en vain s'efforce-t-il d'éviter le joug onéreux dont le charge la Providence : *Ecce nescio loqui.* (*Jerem.*, I, 6.) Le Seigneur lui répond par les interprètes de ses volontés, ainsi qu'il répondit au prophète : N'alléguez point votre insuffisance. Elle n'est pas un titre pour vous soustraire aux desseins qu'a sur vous le Tout-Puissant. *Vous irez partout* où vous *enverront* ses ordres ; *vous porterez sa parole* parmi les peuples auxquels

Digitized by Google

il vous *commandera* de l'annoncer; *ne craignez point* de vous offrir à leurs regards étonnés. (*Ibid.*, 17.) La grâce du Seigneur vous accompagnera dans toutes vos démarches. Sa main s'étendra sur toutes vos œuvres. Son esprit vous dictera toutes vos paroles. Vous arracherez, vous détruirez. Vous perdrez, vous dissiperez. Vous édifierez, vous planterez. Vous êtes établi comme *une ville forte, une colonne de fer, et un mur d'airain*, sur toute la terre dont Dieu vous remet les destins. Les princes et les rois *combattront contre vous* (*Ibid.*, 18); ils n'auront sur vous aucun avantage. Leurs efforts impuissants feront leur honte et leur malheur; ils feront votre félicité et votre gloire.

Jérémie n'opposa pas au commandement du Seigneur une coupable résistance; il obéit. Didier se rend, avec une égale soumission, à l'événement merveilleux qui lui découvre les adorables desseins de la Providence. Il cède, il part, il arrive.

Déjà sur sa tête avait été versée l'huile sacrée; déjà par l'imposition des mains, il avait reçu la plénitude du sacerdoce. Placé parmi ces hommes justement appelés les successeurs des apôtres, les pères et pasteurs des fidèles, élevé à l'épiscopat par un prodige, *miraculose vocatus* (Apud Bolland.), Didier dans l'épiscopat va se signaler par d'utiles entreprises, par des succès durables.

Quelle idée vous formez-vous, mes frères, d'un homme qui, né dans une condition obscure, arraché d'un vil emploi, paraît dans un vaste diocèse pour le gouverner, y paraît comme un présent du ciel? Vous vous figurez un empressement unanime à le recevoir, tous les regards arrêtés sur lui pour l'observer, toutes les espérances réunies pour attendre de son ministère autant de miracles que d'entreprises. Vous ne vous trompez pas. Au milieu des plus vives acclamations, parmi le murmure confus des applaudissements, Didier est accueilli par un clergé respectable, par un peuple immense qui, dans les yeux de leur évêque, croient apercevoir un présage de leur bonheur. *Magno cum applausu a Lingonarum civibus exceptus.* (In *Offic. S. Desid.*, lect. 6.)

On ne l'avait pas encore vu, et sur sa réputation seule, on souhaitait de le posséder: *Votis omnium expetitus.* (Jac. Vignerius, S. J. *De div. Desider.*) A son aspect, chacun se livre aux conjectures les plus favorables; et plein de l'opinion avantageuse qu'il a conçue du vertueux pasteur que Dieu lui donne dans sa miséricorde, chacun s'écrie: Didier est un prophète que le Ciel inspirera; Didier est un apôtre que le Ciel dirigera; Didier est un saint que le Ciel bénira. Dans lui, nous aurons un guide sage, un tendre père, un modèle parfait. Dieu, qui nous l'a ménagé pour sa gloire, nous le conservera pour notre salut.

Hâtez-vous, Didier, de remplir l'attente de votre peuple et vos obligations... Mais dans un pontife, les vertus peuvent-elles suppléer aux talents? Parmi ses occupations champêtres, Didier n'a point eu l'heureuse facilité de s'initier dans les lettres humaines, de sonder les profondeurs augustes de la religion. Il peut avoir un génie propre à toutes les sciences. Le génie est de tous les états; mais il n'a fait l'essai d'aucun genre d'érudition. Tel que le produisit la nature, tel le trouve l'épiscopat. Lui-même il en fait l'aveu naïf et sincère: *Cum se litterarum expertem profiteretur.* (Ferrar., *De dir. Desiderio.*) Peuples, ne craignez rien: un miracle a fait Didier évêque, un miracle rendra Didier savant. Le même Dieu, qui lui confie le soin d'enseigner Israël, lui communiquera la science de l'enseignement. *Qui doctrinæ committit officium*, dit le bienheureux Pierre Damien (*De S. Severo, episc. Raven.*), *docendi suggeret incrementum*... Au premier essai de son ministère, qui pourrait méconnaître dans lui un homme que Dieu même s'est chargé d'instruire? *Divinitus instructus.* (Ferrar.) Semblable aux plus éclatantes lumières de l'Eglise, il paraît d'abord aux yeux de son diocèse frappé d'étonnement; il paraît avec le don de la parole, avec l'éclat de la doctrine, avec l'esprit de gouvernement. Ce que saint Bénigne avait commencé dans Langres, saint Didier l'achève.

Bénigne avait porté le flambeau de la foi dans les ténèbres de l'idolâtrie; malgré les efforts de l'idolâtrie expirante, Didier conserve à la foi ses conquêtes. L'apôtre de la Bourgogne avait renversé les vains simulacres de la gentilité; l'évêque de Langres multiplie les temples consacrés à la gloire du vrai Dieu. Le premier avait fait connaître l'Evangile; le second donne à l'Evangile de nouveaux accroissements. L'un avait planté la vigne; l'autre la cultive. Celui-là s'était frayé une carrière de souffrances, de contradictions; celui-ci s'ouvre une carrière de succès, de triomphes. Bénigne avait réussi à détromper les esprits; Didier réussit à captiver les cœurs. Langres avait dû au premier la conversion de quelques-uns de ses habitants; tous les habitants de Langres devront au dernier leur sanctification.

Nous ignorons, je l'avoue, l'intéressant détail du ministère que Didier exerce. L'histoire ne nous a pas transmis le récit fidèle de ses actions, de ses victoires. Mais ce qu'elle nous apprend de lui nous fait regretter avec raison ce qu'elle aurait pu sans adulation ajouter au tableau de son gouvernement. L'histoire nous apprend que, parvenu à l'épiscopat, Didier fit éclater les plus nobles, les plus héroïques vertus: *Sacerdos virtutibus præstantissimus.* (*Act. S. Desider.*) Ces vertus, portées au comble de la perfection, supposent une foi soumise, active; une espérance solide, inébranlable; une humilité profonde, universelle; une pénitence rigoureuse, continue; une ferveur vive, animée, une abnégation telle que l'Evangile la commande ou la conseille. Voilà ses exemples... L'histoire nous apprend que, dans le cours de son ministère, Didier se livra tout entier à tous les devoirs qu'exige sans interruption

Digitized by Google

la sollicitude pastorale : *Vigilantissimus pastor.* (Jac. VIGNER., S. J., *De S. Desiderio.*) Cette sollicitude montre un zèle attentif, laborieux, infatigable ; des soins inquiets, officieux, constants ; des veilles suivies, des courses pénibles, des projets médités avec réflexion, conduits avec sagesse, exécutés avec éclat. Voilà sa vigilance... L'histoire nous apprend que, dans toutes les parties de son diocèse, Didier sut verser d'une main libérale mille et mille bienfaits ; qu'il serait aussi difficile d'en apprécier le mérite que d'en calculer le nombre : *Innumera sunt beneficia ejus insignia.* (*Prolog. in act. S. Desider.*) Ces bienfaits indiquent des aumônes prudemment répandues, des secours secrètement prodigués, des établissements utilement multipliés. Voilà sa charité....

L'histoire nous apprend que ce pontife fut le défenseur le plus ferme, le plus intrépide vengeur de la foi : *Fidei vindex.* (*Hym. in Offic. S. Desider. ad Matutin.*) Nommer Didier le vengeur de la foi, c'est annoncer que la foi eut des ennemis, et qu'il les combattit ; qu'il fut le fléau de l'idolâtrie, la terreur du judaïsme, le destructeur de l'hérésie. Voilà ses travaux... L'histoire nous apprend que Didier se montra constamment un exemple de patience, de douceur : *Patientiæ æquanimitas, bonitatis mansuetudo.* (*Act. S. Desider.*) Cette patience, cette douceur prouvent qu'il eut des contradictions à soutenir, des obstacles à vaincre, des rebelles à gagner, des préjugés à détruire, des passions à réprimer, des abus à déraciner, des scandales à dissiper, des offenses à pardonner. Voilà ses épreuves.... L'histoire nous apprend que son peuple, pénétré de respect pour lui, l'honorait comme un prophète ; qu'il en était l'amour, les délices ; et que, pour un cœur ingrat, il trouvait mille cœurs reconnaissants : *A suis honoratus, et dilectus.* (*Act. S. Desider.*) Ce respect, cet amour, cette reconnaissance, permettent de croire que Didier se dévoua généreusement au bonheur de son troupeau ; qu'il brava, pour le sauver, les périls, les persécutions, la mort. Voilà ses sacrifices... L'histoire nous apprend que, sous le pontificat de cet homme, véritablement l'homme de Dieu, l'Eglise de Langres fut une Eglise toujours florissante ; que le triomphe de la religion y fut aussi rapide qu'éclatant ; que chaque jour l'empire de la foi recula ses limites et compta de nouveaux sujets : *Res Christiana floruit ; incrementique plurimum cœpit.* (Jac. VIGNER., S. J., *De S. Desider.*) Ces progrès, ces victoires de l'Evangile, dans le diocèse de Langres, constatent, démontrent que, par les prédications efficaces de Didier, on y vit beaucoup de conversions et beaucoup de piété ; on y vit la vérité s'élever sur les ruines de la superstition, la foi sur les débris du paganisme ; on y vit les vices proscrits et la vertu triomphante ; on y vit un saint pontife former un peuple de saints. Voilà ses succès, sa gloire, ses prodiges...

Mes frères, si vous aviez un Didier pour vous conduire, profiteriez-vous également de ses exemples ? O Langres ! ô Villiers-le-Bel ! oserais-je aujourd'hui vous comparer ? Sous un pasteur que lui donna la Providence, Langres changea de face ; Langres ne renferma plus dans son sein aucun désordre ; sous le pasteur que la même Providence vous a donné (184), peuples de Villiers-le-Bel, que peut-on espérer de vous ? ou plutôt que n'en doit-on pas attendre ? Le nouveau Didier qui vous guide a des talents pour vous diriger : écoutez sa voix, instruisez-vous, soyez dociles ; il a des vertus pour vous édifier : observez sa conduite ; réformez-vous ; soyez vertueux. Ainsi vous honorerez votre saint protecteur, et vous serez la consolation de celui qui le représente auprès de vous...

Une sainteté éclatante conduisit Didier d'un état obscur à l'épiscopat, et son épiscopat fut illustré par des traits uniques de zèle. Vous l'avez vu.

Une sainteté constante conduisit Didier de l'épiscopat au martyre, et son martyre fut couronné par des traits uniques de célébrité. C'est la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Il fut un temps où la vocation à l'épiscopat était une vocation au martyre, dit saint Augustin. Dans ces jours de haine, de cruauté, de barbarie, où coulait à grands flots, sous le glaive idolâtre, le sang des chrétiens ; où, pour la destruction du christianisme, se réunissaient, par un commun effort, le préjugé, la politique, la puissance, la fureur ; dans ces jours de carnage, de ruines, pontifes de l'Eglise, vous en deveniez souvent les victimes. Votre zèle insultait aux idoles ; les idoles armaient des vengeurs ; et vous périssiez. Témoins les Timothée, les Polycarpe, les Irénée, les Cyprien, les Didier.

Didier se livrait aux travaux pénibles de l'épiscopat. Dans le cours de ses travaux éclate une révolution subite. Cette révolution le prépare, le conduit au martyre. Son martyre est couronné par des traits uniques de célébrité.

Lorsque j'annonce les travaux auxquels Didier se livre, viens-je donc, mes frères, me replier sur mes idées et sur ses actions ? Viens-je redire ce que j'ai déjà dit ? Non, non ; au tableau que je vous ai tracé, il manque un trait, un trait peut-être le plus glorieux à l'épiscopat de Didier, un trait qui va nous assurer que les fruits de ses veilles se perpétueront au delà de lui-même. Didier instruit, il forme des disciples. Quels disciples ! un Vincent, un Valère, deux membres de son clergé, distingués par leurs talents, édifiants par leur piété, respectables par leur zèle ; élevés d'abord au sacerdoce,

(184) M. Quillet, chanoine régulier, ancien bibliothécaire et professeur de l'abbaye de Saint-Victor, docteur de Sorbonne, prieur-curé de Villiers-le-Bel.

Digitized by Google

parvenus ensuite aux premières dignités de l'Eglise de Langres, capables de seconder le saint pontife dans son gouvernement, destinés à remplir sa place après lui, assez généreux pour le précéder, pour l'accompagner ou pour le suivre au martyre.

Des historiens peu fidèles ont fait interrompre à Didier les soins assidus avec lesquels il cultivait ces plantes heureuses, pour le conduire au concile de Cologne et à celui de Sardique. Je n'imiterai point dans leurs fictions, dans leurs erreurs, ces chronologistes légitimement suspects aux savants qu'ont produit le siècle dernier et le nôtre. Qu'un Fauchet, un Sigebert de Gemblours aient confondu les temps, falsifié les époques, changé les noms, pour jeter sur la réputation de saint Didier un éclat qui n'ajoute rien à sa gloire, je rejetterai leur opinion sans la combattre. Une chimère ne mérite pas une réfutation.... Les mêmes écrivains ont fait combattre saint Didier contre l'arianisme, lorsque l'arianisme n'existait pas encore. Ils ont supposé un roi des Vandales, protecteur de cette hérésie, afin d'attribuer à leur héros l'avantage d'avoir écrasé la tête d'un monstre qui parut longtemps après lui. Les Sirmond, les Ruinart ont démontré l'évidence de cet anachronisme impardonnable. J'adopte leur sentiment; et je ne fais pas soutenir à saint Didier des assauts imaginaires, pour lui prêter de chimériques triomphes. Non, je ne le ferai point paraître dans deux conciles où nécessairement il n'a point paru; non, je ne ferai point agir son zèle contre une hérésie qu'il n'a certainement ni pu voir ni pu combattre. C'est dans les limites de son diocèse que nous devons nous arrêter avec lui; c'est sur son peuple, sur son clergé qu'il fixe ses attentions, et que nous devons fixer nos regards. Ministres de Jésus-Christ, dont la sanctification autant que l'enseignement occupe spécialement la sagesse, le zèle, l'éloquence de Didier, ah! que je me plais à le considérer, lorsqu'il vous montre la route que vous devez suivre, et qu'il y marche le premier! Il voudrait que chacun de ses élèves pût devenir son rival, être un autre lui-même. Si dans sa sollicitude pastorale quelque objet semble mériter de sa part des soins privilégiés, c'est cette portion de son troupeau qu'il en nomme la portion choisie, qu'il nomme sa joie, son espérance, sa consolation. Combien de fois répète-t-il à ces hommes, l'honneur du sacerdoce, ces paroles tendres et puissantes? O mes enfants! ô mes frères! vous êtes les prêtres de Jésus-Christ; vous êtes par conséquent responsables de son Evangile. Vous devez le soutenir au péril de vos jours; c'est à vous qu'il appartient d'oser défier les tyrans, et de prouver que la foi vous est plus précieuse que la vie. D'autres se borneront au faible mérite d'être chrétiens : vous avez au-dessus d'eux un caractère auguste; le sacerdoce est pour vous une obligation d'être apôtres. Et qu'est-ce que l'apostolat? Une préparation au martyre. C'est par votre sang que vous devez honorer votre ministère. On ne doit pas s'engager à défendre la foi, quand on n'est pas déterminé à mourir pour elle.

A ce discours que prononce Didier avec le saint enthousiasme d'un prophète, ne croirait-on pas qu'il a reçu du ciel une connaissance anticipée de la sanglante révolution qui menace son peuple, son église, sa ville?

En effet, les nuages se rassemblent, les vents se déchaînent, l'orage se forme, la foudre gronde, elle éclate. Sur quelles têtes, hélas! va tomber le fléau destructeur?

Un prince que son mérite et ses services avaient conduit à l'empire romain; qui d'abord avait charmé Rome par son courage; qui l'avait indignée ensuite par ses fureurs; qui ne s'était déclaré quelque temps le protecteur du christianisme que pour finir, hélas! par s'en montrer le plus implacable ennemi; Valérien venait de subir un sort aussi rigoureux que celui qu'il avait fait éprouver aux disciples de Jésus-Christ.

Instruit par le funeste exemple de son père, effrayé du sort affreux qui avait terminé ses crimes avec sa vie, Gallien, plus philosophe que politique, plus flatté d'avoir la réputation de savant que jaloux de soutenir le titre d'empereur, Gallien avait rendu la paix à l'Eglise.

Eglise de mon Dieu! vous ne jouîtes pas longtemps d'un calme que vous aviez reçu d'une main trop faible pour le maintenir... Quels sont ces barbares, autant ennemis du nom chrétien que du nom romain, dont l'irruption subite porte la terreur dans toutes les parties de l'univers? Quel est ce monarque, qui, trop habile à profiter de la faiblesse et de la division qu'éprouve l'empire sous Gallien, se répand dans les Gaules avec l'impétuosité d'un torrent? Chrocus.... A ce nom, votre esprit, mes frères, se rappelle ce redoutable chef des Allemands, nation alors féroce, idolâtre, impie, mais brave déjà, disciplinée, victorieuse.

Les fastes les plus anciens, d'accord avec saint Grégoire de Tours, représentent, dans Chrocus, un roi qui n'avait de génie, d'attrait que pour la cruauté, de haine que contre Rome et contre le christianisme. Plus touché de ses intérêts que de sa gloire, il renversait d'une même main et les autels des idoles, et les temples de Jésus-Christ. Barbare par tempérament, autant que par éducation, Chrocus se plaisait à porter, sur un fleuve de sang, l'étendard de la victoire, et traînant à sa suite la désolation, le carnage, la mort, il se nourrissait du plaisir ingrat de faire partout des malheureux, ou d'immoler partout des victimes. Rival audacieux de ceux qu'on nommait les maîtres du monde, dans sa fougue impétueuse, il osait mesurer ses forces avec leur puissance, armé pour les déprimer, trop peu soutenu pour les abattre. Sous les drapeaux de la superstition et de l'impiété, sans politique, sans frein, souvent sans objet, Chrocus volait d'expéditions en expéditions : impérieux

Digitized by Google

dans le commandement, insatiable dans les conquêtes, furieux dans les succès ; insensible à la voix de la justice, aux cris de la raison, aux droits de l'humanité, on le voyait souiller ses triomphes par des meurtres, et faire rougir la terre d'avoir pu enfanter un monstre né pour sa destruction.

A la tête d'une armée plus redoutable par le nombre des soldats que par leur valeur, Chrocus traverse le Rhin. Le trouble, l'horreur, des ruines signalent son passage. A ses armes triomphantes ne peuvent résister les plus forts remparts. Le fer et le feu multiplient de toutes parts la désolation, le carnage. Guidées par l'appât des richesses, ses troupes formidables pénètrent jusqu'aux bords de la Seine, jusqu'à la source de la Marne. O Gaulois ! peuples belliqueux, dont César avait admiré le courage, vous n'opposez que de faibles obstacles à la terreur que jette dans les esprits la renommée du monarque sorti de la Poméranie !... Que de traces sanglantes d'un fléau image de la foudre, dont il imite la promptitude et les ravages ! Religion sainte ! quels jours firent éclore pour vous ces guerriers farouches et impies, ennemis jaloux de votre gloire, révoltés contre vos mystères, persécuteurs de vos disciples, et dont peut-être le premier objet, dans leurs courses funestes, était d'élever leur puissance sur les débris de la vôtre !

Spectateur affligé de la tempête qui fondait sur les Gaules, Didier, renfermé dans Langres, prévoyait le danger prochain dont était menacé son peuple. Il conjurait le ciel par ses larmes, par ses vœux, par sa pénitence, d'éloigner de ses concitoyens un malheur qu'il craignait pour eux, qu'il osait ne pas craindre pour lui-même. Aux pieds des autels, il redoublait ses prières ferventes, lorsque viennent le frapper le bruit des armes, le son des trompettes, les cris tumultueux de l'ennemi, les alarmes désespérantes de son troupeau... Déjà s'avance jusqu'aux pieds de la ville le présomptueux chef d'un peuple qui, sous ses ordres, à son exemple, viole sans honte le droit des gens... Langres est assiégé. Langres, que la nature semble avoir rendu inaccessible, Langres, que défendent également et une montagne redoutable, et des murs qu'a respectés l'injure des temps, Langres frémit aux premières attaques des Suèves, des Allemands. La frayeur que répand le nom de Chrocus désarme sans effort des hommes qui auraient dû combattre sans crainte. Plus empressés à se cacher qu'à se défendre, ils fuient... Ah ! leur lâcheté même fournit des armes pour appesantir sur eux le joug qu'ils tentent d'éviter. L'ennemi profite de l'épouvante qu'il inspire. Il arrête dans leur marche précipitée ces hommes incertains vers quelles régions ils dirigeront leurs pas... La place est investie, les fortifications sont rompues, les remparts tombent, on escalade les murs, Chrocus est dans Langres. Tout est abandonné au pillage. Le soldat peut avec impunité abuser de la victoire. Il peut... Est-il des égards, est-il des droits que respecte un vainqueur barbare ? La lugubre description de Jérusalem désolée, telle que l'a rendue Jérémie, est le tableau trop fidèle de Langres, livré au pouvoir d'un peuple idolâtre, avide du sang chrétien.

O douleur ! s'écriait le prophète. Toutes les portes de Jérusalem sont démolies ; ses barrières ont été forcées. Ses remparts sont tombés : *Omnes portæ ejus destructæ* (*Thren.*, I, 4.) Ceux qui devaient la défendre, faibles, languissants, ont fui devant l'ennemi, qui les poursuivait : *Principes abierunt absque fortitudine ante faciem subsequentis.* (*Ibid.*, 6.) Un feu dévorant s'est allumé, dont la flamme rapide a volé, dans un même moment, d'une extrémité de la ville à l'autre. *Succendit quasi ignem flammæ devorantis in gyro* (*Thren.*, II, 3.) Ses prêtres sont dans les gémissements. *Sacerdotes ejus gementes.* (*Thren.*, I, 4.) Ses vierges sont défigurées par le saisissement, par la tristesse : *Virgines ejus squalidæ.* (*Ibid.*) Les enfants et les vieillards sont également tombés sous le fer homicide : *Jacuerunt puer et senex* (*Thren.*, II, 21.) Partout se reproduit l'image, l'effrayante image de la mort : *Domi mors similis est.* (*Thren.*, I, 19.)

Ne confondez-vous pas ici, mes frères, les siècles et les objets ? Ne substituez-vous pas Langres à Jérusalem ? Quelles sont vives, les couleurs avec lesquelles Warhnaire peint le siége de Langres et ses malheurs ! L'impiété triomphe, dit-il, et follement insolente dans la victoire, elle viole toutes les lois. Le sexe le plus faible, l'âge le plus tendre, la vieillesse la plus extrême, le prêtre et le magistrat, l'évêque et le lévite ne sont pas les seules victimes qu'immole, dans ses furieux accès, le soldat effréné. Du sein de leurs mères, sont arrachés les enfants qui à peine ouvrent les yeux à la lumière. Un même jour éclaire leur naissance et leur trépas. Oh ! qui pourrait rendre les cris lamentables des mourants ? Qui pourrait soutenir le spectacle d'une ville qui ne compte plus pour citoyens que des cadavres ?

Dans ce désastre horrible, quels sont les sentiments, quelle est la conduite de Didier ? Verra-t-il d'un œil tranquille périr son peuple ? Le père abandonnera-t-il ses enfants à leur triste sort ? Ah ! mes frères, connaissez le cœur de Didier par ses actions... Je touche au moment décisif où son zèle va se montrer avec cette fermeté héroïque qui doit caractériser un pontife, avec cette invincible constance qui promet un martyr.

Un martyr ! Oui, chrétiens auditeurs. Un noble, un saint enthousiasme a saisi Didier. Le feu de la charité, qui l'embrase, vient de l'arracher à l'autel qu'il arrosait de ses pleurs. Il s'est élancé au milieu de l'armée ennemie. *Pastor accurrit medios in hostes.* (*In Offic. S. Desider.*, ad. prim. Vesper.) Il a précipité ses pas vers le barbare Chrocus... O contraste ! Un pontife qui ne respire que la modération : un monarque qui ne respire

Digitized by Google

que la vengeance, un pontife, qui demande la vie de son peuple, un monarque qui commande que ce peuple soit livré à la mort! D'un côté, le zèle et la fermeté ; de l'autre, l'insensibilité et la fureur. Là, tout ce que peut inspirer la charité la plus ingénieuse ; ici, tout ce que peut inspirer l'inflexible dureté. Dans le pontife, l'âme d'un père ; dans le monarque, la fougue d'un tyran.

Ne pouvons-nous pas dire de la sollicitude pastorale, ce que saint Pierre Chrysologue (serm. 40) disait de l'amour divin : L'amour, s'écriait le saint docteur, est un bouclier impénétrable : *Amor impenetrabilis est lorica;* il insulte aux dangers : *insultat periculis;* il se rit de la mort : *mortem ridet;* il triomphe de tout : *vincit omnia.*

Tel, dans sa vive sollicitude, se montre le saint évêque de Langres. Les traits, que lancent les ennemis victorieux, il les méprise : *respuit jacula ;* le fer, qu'ils font briller à ses yeux, il l'affronte : *gladios excutit ;* il semble défier le péril, voler au devant du trépas, s'élever au-dessus des événements : *insultat periculis, mortem ridet, vincit omnia.*

Avec Didier, s'avancent vers l'armée, vers le général, la portion la plus précieuse de son clergé, la partie la plus distinguée de ses citoyens. Il arrive, il parle. Pour qui? Pour lui-même? Non, il parle pour ses chers enfants qu'il porte dans son cœur, et dont le salut lui paraît préférable à ses propres jours. *Sua contempta, ovium saluti invigilat* (Joan. Chrysost, homil. 59 *in Joan.*)

« Prince, lui dit-il, vous voyez à vos pieds un évêque consterné, qui, chargé des larmes que vous faites verser, qui, couvert du sang que vous venez de répandre, ose implorer votre clémence en faveur de son peuple, et s'offrir lui-même au sort rigoureux qu'il vous plaira de prononcer contre lui. Frappez le pasteur, épargnez le troupeau. *Rex! oves serva ; ferias parentem...* (*Hym. S. Desid.*, ad prim. Vesper.) Vous marchez sur les ailes de la victoire. Tous vos pas sont marqués par autant de triomphes ; mais il est un Dieu auquel vous êtes redevable de vos succès ; et ces succès, il peut les changer en disgrâces. Vous ne le connaissez point, ce Dieu. Que ne puis-je vous le faire connaître ! Vous persécutez ses disciples, parce que vous ignorez sa religion. Elle nous apprend, cette religion sainte, que les princes armés contre elle, peuvent être quelque temps heureux, parce que l'Eternel accorde aux méchants même des prospérités temporelles. Elle nous enseigne à leur obéir, lorsqu'ils deviennent nos maîtres ; mais elle nous défend d'accepter leur culte, lorsque nous recevons leurs lois. Les idoles que vous adorez ne sont que d'impuissants simulacres. Il ne nous est point permis de leur prostituer notre encens. Nous ne rendons nos hommages qu'au seul Dieu qui a fait le ciel et la terre. Nous plions sous votre puissance ; c'est le sort des armes, mais nous refusons de sacrifier à vos dieux, c'est le devoir de notre conscience. Pontife de Jésus-Christ, c'est moi qui vous réponds pour tous ceux dont il m'a confié le soin. Ces ministres du Dieu vivant, qui viennent, sous mes auspices, réclamer vos bontés, vous garantissent que vous pouvez faire mille martyrs, mais que vous ne ferez pas un seul apostat... S'il vous faut des victimes, ah ! prince, que je sois la première qui subisse vos rigueurs. Ne me réservez pas au douloureux spectacle de voir mourir un peuple, pour lequel je vous offre mon sang. »

De quelles idées pensez-vous, mes frères, que sera frappé le monarque vainqueur, à ce langage si digne d'un pontife? Cédera-t-il à ses vœux? O fatale résolution d'un prince qui ne consulte que son génie barbare ! « Périssent, s'écrie-t-il, et le chef et le peuple. Périssent tous les superstitieux adorateurs de Jésus-Christ. Ministres de mes vengeances, cessez d'écouter un mortel présomptueux, qui ose défier mon pouvoir. Que sa tête soit le prix de son audace. Frappez. » Paroles trop décisives d'un prince, devant qui tout tremble ; elles n'auront qu'un trop prompt effet... D'impitoyables satellites saisissent Didier, l'enchaînent l'insultent... A ses pieds, tombent avant lui sous le fer ennemi, le chef de son clergé, le chef de ses citoyens. Didier contemple sans émotion ces victimes expirantes, dont le courage anime sa constance. Eh quoi ! par un raffinement de barbarie, le prince lui laisse le temps de plaindre ces généreuses victimes, de les regretter, de les pleurer ! Ah ! mes frères, Didier les félicite d'avoir mérité la couronne, qu'il espère... Il l'obtient. Le glaive brille. Le coup est porté. L'une des plus respectables têtes de l'Eglise gallicane est abattue en haine de la religion. Didier a consommé son sacrifice. Il n'est plus... Hélas ! sa mort sera-t-elle un nouveau triomphe pour l'impie Chrocus? Non, Didier a péri, Chrocus périra. La mort du pontife entraînera la mort du monarque ; et le martyre de saint Didier sera couronné par des traits uniques de célébrité.

Du haut du ciel, vous avez fait entendre, Seigneur, la terreur de vos jugements, disait le Prophète-Roi : *De cœlo auditum fecisti judicium.* (*Psal.* LXXV, 8.) La terre a tremblé ; mais du sein même de l'orage est sorti pour elle le repos : *Terra tremuit, et quievit.* (*Ibid.*) Image frappante du premier prodige, qui suit le martyre de saint Didier.. Du haut de son trône, l'Eternel a prononcé contre le persécuteur de l'Eglise et de son ministre, un jugement terrible, un arrêt de proscription, de mort. *De cœlo auditum fecisti judicium...* Dans sa marche rapide, le vainqueur de Langres a pu traverser la Bourgogne sur un fleuve de sang. Il a pu multiplier dans l'Auvergne les plus horribles ravages. Un désastre universel a pu marquer son passage dans le Gévaudan. Comme un vent impétueux, il a pu porter dans Angoulême la foudre et le trépas. Devant lui, la terre a pu trembler : *terra*

Digitized by Google

tremuit, mais il touche enfin au terme fatal de ses victoires et de ses jours. La terre a respiré, lorsque ce farouche vainqueur s'est avancé vers Arles : *et quievit...* Arles ! c'est donc à vous qu'est réservé le privilége d'ouvrir le tombeau sous les pas du perfide Chrocus. Le sang de Didier, semblable à celui d'Abel, s'est élevé jusqu'au ciel, pour solliciter contre ce prince inhumain la juste vengeance de celui qui tient dans ses mains le sort des rois. Chrocus a pu triompher dans la Champagne; il sera humilié en Provence. Dans le cours orageux de ses conquêtes, il a pu porter partout l'épouvante, le saisissement : *terra tremuit*, une invisible main l'arrêtera. L'ennemi de Rome sera terrassé. Le persécuteur de la foi sera confondu. Chrocus expire; et le repos est rendu à Rome, aux Gaules, à l'Eglise, à l'univers : *Terra tremuit, et quievit*,

La mort de Chrocus n'était point nécessaire à la gloire de saint Didier. Ce pontife avait laissé sur la terre le souvenir de ses vertus, les dépouilles de sa mortalité, son tombeau, ses cendres, sa puissance. Comment sa mémoire aurait-elle pu ne pas lui survivre ? Ceux qu'avait affligés le spectacle de ses combats, avaient été consolés à l'aspect de sa victoire. Soigneux de recueillir avec la plus profonde vénération, ses restes précieux, ils avaient, non loin de la ville, confié au sein de la terre, ce dépôt sacré, qu'ils regardaient comme la sûreté de leurs murs. Là, leur vive reconnaissance pour le saint pontife, leur attachement religieux à tout ce qu'ils possèdent encore de lui, se signalent par leurs soins inquiets, par leur confiance unanime, par leurs vœux ardents. Ils osent invoquer déjà l'illustre et cher martyr qu'ils regrettent; ils osent le nommer leur protecteur.

Oui, Didier sera votre protecteur, peuple vertueux, qui avez mérité de l'avoir pour père. O Langres ! tu perds un pontife, et tu gagnes un soutien. Une armée de barbares a renversé tes murs, un seul martyr saura désormais les défendre. Tes ruines seront réparées ; et ta gloire, plus durable que ton malheur, t'assurera dans tous les siècles plus de succès que tu n'as éprouvé de disgrâces. *Terra tremuit, et quievit.*

C'est en effet à la médiation puissante de saint Didier, que Langres a cru devoir sa délivrance, lorsque le trop fameux Attila en avait juré la ruine : *Tutamen urbis.* (*Hym., S. Desider.*) C'est à la même médiation, que la même ville a cru devoir la conservation de sa foi, lorsque l'hérésie ou l'impiété ont essayé d'y semer l'erreur, ou l'irréligion : *Fides per fidelem martyrem conservatur.* (*Act. S. Desid.*) De combien d'autres merveilles ne pourrait on pas orner l'éloge d'un saint, qui, depuis le III^e^ siècle, n'a point cessé d'en opérer ? Le premier temple élevé sur son tombeau subsiste encore, dit un éloquent panégyriste de saint Didier. *Etiam nunc perdurat.* (Jac. VIGN., S J., *De S. Desider.*) Ce temple n'a point cessé d'être le théâtre de sa gloire, parce qu'il n'a point cessé d'être le témoin de sa puissance. Telle est la multiplicité des prodiges, que Dieu accorde constamment à l'intercession efficace de saint Didier, disent les évêques de Langres, dans l'*Office* de ce pontife martyr, qu'il serait presque impossible d'en fixer le nombre : *Tanta miracula meritis beati martyris fecit Deus, ut vix dinumerare quis poterit.*

Que ne m'est-il donné de transporter votre imagination dans cette ville également célèbre par le gouvernement, par les souffrances, par les miracles de saint Didier ! Ici, vous contempleriez avec admiration cette porte fameuse, qui, dans tous les siècles, sera, mes frères, un monument authentique de l'éclatante punition, qu'ont éprouvée les téméraires, qui avaient osé profaner le nom du saint martyr, insulter à ses cendres, dédaigner son pouvoir. *Martyr in suo nomine non patitur impunitam ferre perfidiam.* (*Act. S. Desider.*) Là, votre attention s'arrêterait sur ce livre précieux, dont le sang de saint Didier n'a servi qu'à rendre les caractères ineffaçables, lorsque ce même sang aurait dû les détruire. Partout on vous répéterait ce magnifique témoignage, que rendent à la puissance de saint Didier tous ceux qui se sont chargés de son éloge : *Si quis ad ejus limina ægrotus advenerit, revertitur confortatus.* (*In Offic. S. Desid.*) Si quelqu'un approche du lieu, où reposent les ossements heureusement conservés du saint martyr, il y voit sa faiblesse changée en force, sa tristesse en joie. L'aveugle, le boiteux, le sourd, le muet, y trouvent tous les secours, qu'ils osent réclamer, et souvent des secours plus efficaces qu'ils n'avaient osé l'espérer. *Si dolore perterritus, redit exhilaratus; si cœcus, claudus, surdus, mutus, remedia, sine mora, percipit opportuna.* (*Ibid.*)

De là, mes frères, les honneurs singuliers, que rendent à saint Didier, les habitants de Langres, pénétrés de reconnaissance pour ses bienfaits, frappés de respect pour ses reliques, saintement jaloux de perpétuer sa gloire dans l'Eglise. De là, ces transports d'allégresse, lorsque, dans le quatorzième siècle, le pieux évêque de Langres, Guillaume de Durfort, porta les vénérables restes de cet illustre martyr dans un temple auguste, qui, sous le nom de saint Didier, devait attirer tous les peuples de la France. Avec quels sentiments religieux ne célèbre-t-on pas, depuis cette époque mémorable, la fête solennelle de saint Didier, dans le vaste diocèse, dont il est encore le patron, comme il en fut autrefois l'apôtre

Si je m'étais proposé de rassembler tous les traits qui peuvent intéresser saint Didier, je vous aurais dit que, dès le VII^e^ siècle, ses actions avaient mérité d'avoir pour rédacteur un Warhnaire, un saint Céran pour admirateur ; que, dans les siècles suivants, les Usuard, les Adon, les Guy Bernard, un cardinal de du Raz, un Calcagin, un Sigebert, un Ferrare avaient nommé les dépouilles mortelles de saint Didier, le trésor de la

Digitized by Google

France, et celui de nos rois : *Thesaurus regum, regnique Galliæ* (August. Calcag., *Vit. S. Desider.*, italice); que les actes de son martyre ont été recueillis avec zèle, dans le siècle dernier, par la célèbre Christine, reine de Suède; que les plus sévères critiques, les Bollandus, les Baillet, les Tillemont ont orné ces actes respectables de réflexions judicieuses, qui, pour contester à saint Didier quelques faits apocryphes, ne font que mieux constater l'époque de son supplice, l'universalité de son culte, la perpétuité de sa puissance.

Je dis l'universalité de son culte. Ce culte en effet, ne s'est point borné aux limites étroites d'un seul diocèse. Gênes partage avec Langres sa tendre dévotion envers saint Didier. Saint Didier reçoit en Italie les mêmes honneurs, que lui décerne la France. Une ville dans la Champagne se glorifie de porter son nom : une ville dans le Milanais l'honore comme son protecteur. Que de temples érigés sous l'invocation de saint Didier dans toutes les parties de ce royaume ! Dans les royaumes étrangers, nous en trouverions encore bien davantage. Il en est dans l'Allemagne, dans la Suisse, dans la Flandre, jusque dans le Nouveau Monde. Où voulez-vous, mes frères, que je conduise vos pas, pour vous y faire observer la gloire et le triomphe du saint martyr que vous révérez ? A Boulogne ? on y solennise avec éclat la fête de saint Didier. A Liége ? les miracles de saint Didier y ont fait établir son culte. A Milan ? saint Didier y compte des autels. A Castel-Novo ? saint Didier y reçoit des hommages. A Cologne ? saint Didier y trouve des zélateurs. Arles révère les reliques de saint Didier, Elwagen en Souabe les montre, Avignon se flatte de les posséder, et un illustre chapitre y croit devoir toute sa réputation à celle de saint Didier.

Lui devez-vous également la vôtre, chrétiens auditeurs ? Comme Langres, comme Gênes, comme Avignon, comme Cologne, comme mille autres villes, vous honorez saint Didier. Une portion de ses cendres repose à l'ombre de vos autels. Votre temple porte son nom; vous célébrez sa fête; vous faites prononcer son éloge; vous vous intéressez à son culte; il est votre protecteur. Est-il votre modèle ? Il doit l'être; il peut l'être; vous êtes coupables, s'il ne l'est pas.

Saint Didier doit être votre modèle, dans l'état obscur où le plaça d'abord la Providence. Vous avez le même état; vous y devez pratiquer les mêmes vertus; la soumission dans l'indigence, la patience dans les travaux, dans toutes les situations, la crainte et l'amour de Dieu...

Saint Didier peut être votre modèle; non pas dans les pénibles fonctions de l'épiscopat; non pas dans sa constance à souffrir le martyre; mais ses exemples peuvent vous guider dans l'obéissance que vous devez à l'Evangile, dans le témoignage que vous devez à la foi, dans les sacrifices que vous devez à Jésus-Christ, qui a tout sacrifié pour votre salut.

Si saint Didier n'est pas votre modèle, vous êtes coupables; coupables, parce que du haut du ciel, il vous dit : Occupez-vous de tout ce qui est saint, selon l'exemple que je vous en ai donné : *Quæcunque sancta, hæc cogitate quæ vidistis in me.* Coupables, parce que s'il vous invite à marcher sur ses traces, il demande pour vous les grâces nécessaires, afin que, comme lui, vous consommiez le grand ouvrage de votre sanctification... Coupables, parce que si vous ne vous sanctifiez pas, saint Didier condamne vos vices par ses vertus, et ses bienfaits mêmes tourneront contre vous au tribunal de Dieu. Profitez donc, mes frères, des leçons que vous donne sa vie, des exemples que vous offre sa mort, des secours que vous ménage sa protection. En vous dévouant à sa gloire, efforcez-vous de mériter celle dont il jouit, et que je vous souhaite.

PANEGYRIQUE XXXIV.

SAINT DOMINIQUE DE GUSMAN, FONDATEUR DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS.

Prononcé dans l'église des Dames de la Croix, rue de Charonne, faubourg Saint-Antoine, le 4 août 1745; et aux Jacobins du faubourg Saint-Germain en 1746.

Dedit mihi linguam eruditam, ut sciam sustentare eum qui lapsus est verbo. (*Isa.*, L, 4.)

Dieu m'a donné une langue diserte pour soutenir le faible par la force de mes paroles.

Il est une sagesse supérieure qui sait départir comme il lui plaît ces talents que le monde admire. Ces lumières de l'Eglise, ces arbitres de la parole, ces hommes les oracles de la religion, sont les hommes de la prudence; c'est elle qui les forme; à elle seule ils doivent rapporter leurs succès : *Dedit mihi linguam eruditam, ut sciam sustentare eum qui lapsus est verbo.*

Parmi ces hommes qui ont porté le ministère de la parole au plus haut degré de perfection, le nouvel Isaïe dont votre piété attend l'éloge, tient un des premiers rang. Modèle, père des Prédicateurs, au seul nom de Dominique se retracent des travaux toujours multipliés et toujours glorieux. Génie vaste, sublime, orateur touchant, persuasif, il a su triompher également des préjugés de l'esprit, des passions du cœur. Paraître entreprendre l'erreur et vaincre, c'est le plan de son apostolat; mais au faîte de la gloire, avoir toujours été attentif à renvoyer à Dieu l'hommage de ses conquêtes, ce trait vous le représente encore mieux, vous le peint tout entier : *Dedit mihi linguam eruditam, ut sciam sustentare eum qui lapsus est verbo.*

Sa gloire en effet, Dominique ne la devait qu'à Dieu : voici donc le précis de son éloge. Un homme consacré au ministère de la parole et dont le ciel couronne toutes les entreprises. Dominique procurant la gloire de Dieu : voilà les travaux du prédicateur : premier point. Dieu procurant la gloire de Dominique : voilà le succès du prédicateur : second point. *Ave, Maria.*

Digitized by Google

PREMIER POINT.

Si j'étais chargé de tracer le portrait d'un grand du siècle, plus connu par son nom que par ses vertus; si, pour relever le faible de ses actions, il fallait emprunter les vains ornements de l'éloquence, je chercherais dans ses ancêtres ce que je voudrais trouver dans lui-même; je couvrirais ses défauts de leur gloire; je rendrais à sa naissance les honneurs qu'elle mérite, pour suppléer aux louanges qu'il ne mérite pas.

Dans l'éloge de Dominique, je ne m'arrête pas à ces traits de vanité. C'est le vainqueur de l'hérésie, le soutien de l'Eglise, l'oracle des prédicateurs, que je dois produire. Le grand du siècle échappe à mes regards; je préfère ses vertus à sa noblesse; j'oublie que ses pères sont les Gusmans; j'oublie ce qu'il doit à ses aïeux; je me hâte de vous dire ce que lui doit la religion. Son zèle seul me fixe. Zèle charitable, qui prépare Dominique au ministère de la parole; zèle sage, qui le seconde dans le ministère de la parole; zèle patient, qui le soutient dans le ministère de la parole.

Zèle charitable, qui prépare Dominique au ministère de la parole. La charité est le caractère essentiel du vrai zèle : *Zelum tuum inflammet charitas.* C'est le premier mouvement dont le cœur de Dominique soit susceptible. Mon dessein n'est pas de chercher dans ses premières actions un heureux présage de ce qu'il doit être. Dire qu'il se détache du monde avant de le connaître; le représenter tantôt dans les ferveurs de la prière, tantôt dans l'application des études, toujours victime de la pénitence; vous le montrer dans les jours d'une jeunesse toujours soutenue, savant sans orgueil, modeste avec dignité : ce tableau pourrait fixer vos esprits; il attire sur Dominique les regards de l'Espagne étonnée; Valence le voit, l'admire. Disciple, maître, on dirait qu'il possède les sciences avant de les apprendre. Mais ne nous perdons pas dans ces premiers événements; un trait singulier m'arrête.

Formez-vous, s'il se peut, une juste idée de ces temps malheureux, où la terre languit dans une triste sécheresse, où la stérilité fait réunir partout le trouble de la désolation. Jours de misère, d'affliction, où le riche semble cesser d'être riche, où l'indigent éprouve plus vivement toutes les rigueurs de l'indigence! Jours funestes, où le peuple abattu sous le poids des souffrances, se voit forcé de céder à la calamité, s'abandonne aux mouvements d'un cruel désespoir! Jours marqués au coin de la vengeance céleste! Un frémissement secret s'empare déjà de votre âme; déjà votre esprit frappé se représente un père languissant, qui reçoit dans ses bras un fils qu'il voit expirer et que bientôt il suit au tombeau. Une mère dénaturée ravit à ses enfants le jour qu'elle leur a donné, se repaît d'une chair formée dans son sein : c'est la dernière ressource qui lui reste; la nature n'a plus de sentiments, l'humanité de lois. Heureux ceux qu'une mort précipitée dérobe à la fureur du fléau! Malheureux ceux qu'elle épargne! Ils souffrent sans secours, presque sans espérance; ils croient périr mille fois sans en périr une seule.

Tel, et peut-être dans une situation plus désolante encore, s'offre à la charité de Dominique le royaume de Léon. Fatale extrémité! Mais que ne peut pas la charité? Son activité la rend supérieure aux événements. Peu content de mêler ses larmes avec les larmes de tant d'infortunés, Dominique sacrifie son repos, répand ses richesses. Saintement prodigue, il cède tout; rien n'est à lui. Dans ses biens, la religion ne lui laisse voir que le bien des pauvres. Ses livres, précieux monuments dans lesquels il puise cette science divine, qui doit un jour éclairer le monde, ses livres, il s'en dépouille, il sait les faire servir aux pressants besoins qui s'offrent à sa charité. Que dis-je? Dominique se sacrifie lui-même.

Baignée dans ses pleurs, pressée de sanglots, abattue par la douleur, une femme se traîne à ses pieds, lui peint la rigueur de son sort : trop heureuse d'intéresser la charité de Dominique, de toucher son cœur. Un frère, lui dit-elle, un frère chéri, l'appui de ma misère.... Hélas! il languit dans les fers des infidèles : sa liberté seule peut faire mon bonheur; sa captivité fait mon supplice. Ah! c'en est fait, je succombe à mes disgrâces, si ce frère, dont les jours me sont plus précieux que les miens, n'est rendu bientôt à mes vœux. Ces dernières paroles sont noyées dans de nouvelles larmes. Elle finit sa plainte avant de l'avoir bien commencée. La douleur, la vive douleur ne lui permet pas de s'expliquer.

Quel spectacle pour le cœur de Dominique! Un refus coûterait trop à sa tendresse; ce serait irriter des maux qu'il lui tarde d'adoucir. Mais quels seront ses bienfaits? Il ne lui reste de ses biens que le souvenir flatteur de les avoir répandus dans le sein d'un peuple affligé. Je me trompe : il lui reste un dernier trésor, lui-même. Prodige de la plus héroïque charité, il offre ses jours, il prie, conjure, presse. Que ne peut-il forcer! Devenir le libérateur d'un captif aux dépens de sa liberté, ah! c'est un bonheur qu'il envie : voilà, voilà la gloire dont il est jaloux.

A de tels sentiments, je reconnais un homme digne de s'engager dans le ministère de la parole. Qu'il est bien capable de toucher, de convaincre, l'homme qui sait appuyer ses discours des plus frappants exemples! Pauvre volontaire, que Dominique persuadera bien le mépris d'une vaine fortune! Quel préjugé favorable, de voir dans un même homme, le père des pauvres et l'oracle de la vérité; l'ornement et le défenseur de la religion! Retracer dans soi-même les vertus qu'on veut inspirer aux autres, c'est le plus sûr garant du succès.

Mais déjà la réputation de Dominique perce, se répand, étonne. Déjà l'évêque d'Onna l'attire dans son clergé, l'attache à

Digitized by Google

son Eglise par des liens sacrés, l'élève aux premiers honneurs. Déjà Dominique marche à pas de géant de vertu en vertu : le sacerdoce donne un nouvel éclat à sa sainteté. Déjà je le vois s'engager dans la carrière de l'apostolat. L'Espagne retentit de ses premiers oracles. La France sera bientôt le théâtre de ses travaux, de ses conquêtes.

Ici mon sujet se présente sous une nouvelle face. Un zèle charitable, prudent, va le seconder. Mais pour rendre dans tout son jour le triomphe de mon héros, je dois vous tracer le caractère des ennemis qui l'appellent au combat. Vers le milieu du XIIe siècle, venaient de s'élever de nouveaux hérétiques, hardis à tout entreprendre : et trop heureux, hélas! dans l'exécution de tout ce qu'ils avaient entrepris, leur système impie portait à la religion les coups les plus terribles. Leur parti était puissant. Soutenus par les princes, et surtout par le roi d'Aragon, ils arboraient partout l'étendard de la révolte. Guidés par l'audace, favorisés par le succès, ils semblaient menacer l'Eglise d'une prochaine ruine; comme si l'Eglise pouvait tomber sous les coups de ses ennemis. Déjà plusieurs provinces étaient infectées de ce poison fatal. La France était le fort où l'erreur s'était retranchée. Du sein de ce vaste royaume, elle se répandait dans toutes les parties de l'Europe. Le mensonge se produisait sous les couleurs de la vérité et prêtait à la vérité un caractère d'imposture. L'Eglise gémissait. Dans une seule hérésie, toutes les hérésies semblaient revivre.

Les mystères n'étaient plus regardés que comme de vaines superstitions, n'avaient été inventés que pour surprendre la crédulité des peuples.

L'arianisme semblait renaître de ses cendres : Jésus-Christ n'était plus égal à son Père. Regardé comme un prophète, ce n'était plus un Homme-Dieu. De nouveaux nestoriens ôtaient à Marie l'admirable prérogative d'une mère vierge. On voyait se renouveler la funeste doctrine de Manès. Deux princes, qui toujours se combattent, jamais ne se détruisent. Combien d'autres erreurs altéraient la pureté de la foi! Le calvinisme s'insinuait avant la naissance de Calvin.

J'ai peint l'hérésie des albigeois, sans vous la nommer, Messieurs; vous n'avez pu la méconnaître. Mais eussiez-vous pensé que ces bizarres imaginations de l'esprit auraient trouvé d'aveugles partisans, des partisans obstinés? Que dis-je? La raison humaine se plaît quelquefois dans les ténèbres; elle aime à s'égarer dans les routes les plus obliques. Le triomphe de l'erreur était constant : elle se multipliait sans cesse. Le vice accrédité, la vertu outragée, les autels renversés, les temples démolis : tels étaient les trophées, que l'hérésie érigeait à sa gloire.

Au milieu de l'orage, dont l'Eglise se voit attaquée, Dominique paraît. C'est le nouveau Jérémie, qui comme une colonne inébranlable, doit soutenir la religion contre la fureur de ses ennemis : *Ego dedi te in columnam ferream.* (*Jer.*, I, 18.) Dominique parle. Les premiers essais de son zèle étonnent Rome même. Déjà Rome croit voir dans ce nouvel apôtre le plus ferme appui du Vatican. Mais bientôt Dominique surpasse les espérances les plus flatteuses qu'on avait conçues de son zèle. Prédicateur plein de force et de prudence, tout le monde chrétien retentit des travaux de son apostolat.

J'ai dit, Messieurs, prédicateur plein de force et de prudence. On voit souvent des hommes ardents par zèle, timides par réflexion. Ils attaquent l'erreur; mais l'attaquent avec moins d'intrépidité. On dirait qu'ils sont ingénieux à se dérober aux traits vengeurs de leurs ennemis. On dirait qu'ils redoutent le combat, lors même qu'ils s'y engagent.

Toujours circonspecte, jamais craintive, la prudence de Dominique voit les périls, elle les détourne. Ces périls mêmes semblent lui donner une activité nouvelle. Pour mieux se défier de lui-même, Dominique n'en est que plus inébranlable. Sage sans timidité, jamais le zèle de Dominique ne se hasarde dans des disputes indiscrètes, jamais il ne se refuse aux entreprises les plus hardies. Dans la grandeur des projets, ce prodige d'intrépidité s'annonce, menace, éclate. Dans l'exécution des travaux, ce prodige de sagesse prépare, agit, triomphe.

Suivre Dominique dans la rapidité de sa course, je ne l'entreprendrai pas. Quand je vous dirais que la rigueur des saisons, l'horreur des dangers, sont de faibles obstacles à l'impétuosité de son zèle; quand je vous dirais qu'à travers les rochers, les montagnes, les précipices, les embûches, il se fraye une route facile aux cœurs qu'il veut gagner; quand je vous dirais qu'il vole de ville en ville, de province en province; que partout il attaque l'hérésie, la couvre de confusion; quand je vous dirais que les temples les plus vastes ne suffisent plus au nombre prodigieux de ses admirateurs, ah! Messieurs, ne m'accuseriez-vous pas vous-mêmes de ne pas rendre dans un point de vue assez brillant l'apostolat de Dominique? Ne me renverriez-vous pas dans les villes, les théâtres de ses prédications, m'instruire de mille merveilles qui m'auraient échappé? Toulouse, Albi, Carcassonne, Agen, je n'ai qu'à les interroger, chacune de ces villes m'annoncera des miracles de prudence, dont le zèle de Dominique l'a rendue témoin.

Montréal le voit dans des conférences publiques confondre les ministres de l'erreur. En vain des juges corrompus, des juges choisis pour décider entre les deux partis, affectent un silence suspect, et font penser, qu'en condamnant l'hérésie, ils seraient condamnés eux-mêmes. Dominique les force par sa prudence à devenir les désintéressés panégyristes de la vérité, après avoir été ses soutiens mercenaires.

C'est, Messieurs, la prudence de Dominique qui, dans Toulouse, fait sortir la lumière du sein même des ténèbres. Il sait,

Digitized by Google

au milieu des plus vives disputes, laisser à ses adversaires le temps de mieux développer leur doctrine, pour les surprendre, les abîmer, les anéantir par leur doctrine même. Juge circonspect, il condamne avec force, mais avec modestie; et par la sagesse de sa conduite, il abaisse l'orgueil des grands, détruit la prévention des peuples, enlève à l'hérésie ses plus fermes appuis, ses plus zélés protecteurs. L'hérésie ne se soutient, qu'autant qu'elle s'enveloppe; le vrai moyen de la détruire, c'est de lui laisser le temps de se dévoiler.

Un vaste champ s'ouvre ici, Messieurs, au zèle prudent de Dominique. Dans Montpellier, s'élèvent deux hommes capables d'imposer à la piété la plus éclairée. Unis par la conformité des sentiments et des mœurs, ils semblent se reproduire l'un dans l'autre. Mêmes entreprises, mêmes travaux, mêmes succès. Esprits faciles, brillants, habiles à charmer par les grâces de l'éloquence, ils savent cacher leur venin sous mille fleurs adroitement ménagées. Incrédules par un égarement de raison, soutiens de l'erreur par une politique d'intérêt, d'autant plus dangereux, qu'une sainteté apparente les met au-dessus de la critique, au-dessus même du soupçon. Arbitres souverains, oracles universellement respectés, on ne les voit que pour les imiter, on ne les entend que pour les admirer : ce sont des hommes au-dessus des autres hommes.

Qu'il est difficile d'effacer des idées avantageuses, que tout un peuple a conçues ! Qu'il est difficile de pouvoir dessiller des yeux sur lesquels la prévention a mis un bandeau favorable ! Persuader à toute une ville, qu'elle s'est laissée surprendre par l'imposture; que ceux qu'elle regardait comme les apôtres de la vérité, sont ceux mêmes qui l'attaquent; un tel ouvrage est un ouvrage critique. Dominique l'entreprend, il l'exécute. Déjà dans de célèbres disputes, il a démêlé les artifices de ces prétendus apôtres; déjà dans la chaire de vérité, il a censuré leur doctrine; ses ennemis le défient au combat, c'est là que sa prudence les attend. Fiers ministres du mensonge, vous ne pourrez éluder la honte que Dominique vous prépare : ce sera devant vos admirateurs mêmes, qu'il vous démasquera, qu'il vous humiliera. Votre silence sera le plus éloquent témoin de sa victoire.

Mais tandis que je m'arrête, le fléau des Albigeois marche de combats en combats. Partout sa parole puissante opère des prodiges, partout on applaudit à ses talents. Ne croyez pas en effet, que Dominique soit un de ces orateurs dont la réputation ne se soutient que parmi quelques personnes intéressées à le vanter; il suffit d'entendre Dominique, pour être édifié, saisi, transporté Un suffrage universel n'est pas un suffrage équivoque. Partout se multiplient les plus éclatantes conversions. Ne croyez pas cependant, Messieurs, ne croyez pas que Dominique captive les attentions par des discours travaillés avec art. Occuper les esprits par les ornements recherchés d'une ingénieuse éloquence, c'est un genre de prédication que Dominique ne connaît pas, qu'il ne veut pas connaître. Il cherche moins à flatter l'esprit, qu'à toucher le cœur. Simple avec dignité, il parle le langage des Livres saints; il est l'interprète solide des Chrysostome, des Ambroise, des Augustin, dont il retrace les talents, la doctrine, les vertus.

Telles sont les armes puissantes que la sagesse de Dominique sait opposer aux vaines subtilités de l'erreur; mais l'erreur terrassée, en rappelle encore; des cendres fumantes de ce monstre écrasé, semblent naître des monstres nouveaux. Quel orage se prépare ! Quand l'hérésie peut éclater par la vengeance, sa vengeance est terrible; elle ne se relève du sein de son tombeau, que pour y précipiter son vainqueur. Ses coups sont d'autant plus redoutables, qu'ils sont plus adroitement préparés.

Ou plutôt, Messieurs, que peut la fureur de l'hérésie contre la patience d'un apôtre ? Un apôtre se rit de la rage de ses ennemis : *Insultat periculis.* Il se croirait heureux de tomber sous leurs coups; sa mort serait son triomphe : *ridet mortem.* Son invincible courage calme les tempêtes les plus violentes : *omnia vincit.*

Messieurs, ce n'est pas un portrait d'imagination, c'est le portrait de Dominique, que je vous trace. Il eut donc des épreuves critiques à essuyer, des persécutions à souffrir, ce prophète de la nouvelle loi. Il fut donc attaqué par l'erreur, cet homme par qui l'erreur avait été si souvent attaquée, chrétiens ? Mais ces jours de contradictions furent les plus beaux jours de son triomphe. Ce même homme, que la sagesse dirige dans le ministère de la parole, la patience le soutient, le couronne. Tels que parurent ces premiers héros du christianisme, toujours attaqués et toujours supérieurs aux attaques; toujours persécutés et toujours invincibles au milieu du feu des persécutions; plus terribles à leurs ennemis, lors même qu'ils semblaient en être les victimes; tel je me représente Dominique.

Des esprits séditieux osent s'épancher en discours satiriques; si la vertu de Dominique est avérée, ils s'élèvent contre le projet de sa mission: la politique la guide; la religion n'a point de part à son zèle. Déjà dans Carcassonne la calomnie l'accuse, la crédulité le condamne, l'injustice est prête à le sacrifier. Tranquille, toujours lui-même, Dominique souffre et se tait. Je crois voir un nouveau Paul dans Icône, qui fait trophée de ses humiliations. Ses ennemis se lassent plutôt de l'outrager, qu'il ne se lasse d'être en butte à leurs outrages : *Signa apostolatus in patientia.* (II *Cor.*, XII, 12.)

Nouveaux revers, nouveaux prodiges de patience. Non, grand apôtre, vous ne savez pas dégénérer de votre héroïsme. Un guide infidèle vous écarte de la route que vous devez suivre; à travers les ronces, les épines, il vous engage dans un chemin oblique,

Digitized by Google

impénétrable. Peu content d'avoir fait illusion à vos yeux, il ose s'ériger en railleur indiscret de votre crédulité. Mais que vois-je ! Quel changement ! Votre patience l'a fait réfléchir. Confus de sa duplicité, il se rend à vos discours; il devient le fléau de l'hérésie, après en avoir été le soutien : *Signa apostolatus in patientia.*

Avide de réparer ses pertes, l'hérésie médite un coup d'éclat. Elle ose armer des mains vénales; elle se promet de voir périr dans une route détournée, le seul homme capable de suspendre la rapidité de ses progrès. Vains efforts, la foudre gronde et ne peut éclater. Je vois aux pieds de Dominique, ces mêmes hommes qui s'étaient engagés à trancher le fil de ses jours. Je les vois faire un sincère aveu de leur crime. Admirateurs de sa patience, ils en sont bientôt les conquêtes : *Signa apostolatus in patientia.*

A tant d'orages, succédera sans doute un calme constant ? Non, Messieurs, il semble que ces contradictions se multiplient à mesure que le zèle de Dominique se répand. L'Espagne, la France, l'Italie, voient avec la même ardeur les mêmes épreuves. Que dis-je ? Une entreprise délicate anime contre Dominique la fureur de mille ennemis jaloux.

Je parle de ces vierges qu'une jeunesse inconsidérée, plutôt qu'un esprit de religion, avait entraînées dans les ennemis du cloître. Hélas ! la réflexion les rappelait dans le monde qu'elles avaient quitté par légèreté. La captivité est un supplice, quand la ferveur ne sait pas en adoucir l'amertume. Rome voyait ces colombes dispersées se dédommager d'un joug importun, par de scandaleuses licences. Rome se plaignait avec raison de ne plus voir dans ses monastères ce que nous admirons ici : l'humilité sincère, la pénitence sans affectation, la piété constante, l'heureux assemblage de toutes les vertus. S'engager dans le cloître, semblait être un privilége pour donner un plus libre cours à ses passions.

Un tel désordre excite le zèle des souverains pontifes. Honorius entreprend de l'arrêter. A qui cette réforme si difficile sera-t-elle confiée ? A Dominique. Dominique parle. Mais que d'obstacles se réunissent contre ce vaste projet ! Des amis intéressés, de puissants protecteurs s'élèvent, menacent, tonnent. Criminels défenseurs d'une fatale liberté, ils accusent l'entreprise de Dominique d'une violence téméraire. Ils éclatent en murmures; ils lancent des traits envenimés; ils forment de coupables desseins. Que fait Dominique ? Toujours modéré, toujours guidé par la douceur, il tente, il agit, il exécute. Je vois ses ennemis forcés d'accorder à l'héroïsme de la patience la victoire qu'ils avaient disputée à l'activité de son zèle : *Signa apostolatus in patientia.*

C'est ainsi que par des prodiges de charité, de sagesse, de patience, Dominique venge, soutient la gloire de son Dieu. Et voilà ce que j'appelle les travaux du prédicateur. Voyons à présent Dieu procurant la gloire de Dominique : ce sont les succès du prédicateur.

SECONDE PARTIE.

Avoir ses ennemis pour panégyristes, pour admirateur l'univers entier, l'éternité des siècles pour garant de ses triomphes : voilà le succès le plus flatteur auquel un homme puisse aspirer. Aussi, grand Dieu, vous couronnez le mérite de vos saints. Ainsi s'accomplissent vos oracles. Vous êtes toujours attentif à procurer la gloire de ceux qui procurent la vôtre. *Quicunque glorificaverit me glorificabo eum.* (I *Reg.*, II, 30.)

Je ne cherche point d'autre idée pour achever le portrait de Dominique. Succès avoués par ses ennemis; succès dont l'univers entier retentit; succès durables dans tous les siècles : telle est la récompense de ses travaux; telle est la nouvelle face sous laquelle je rends son éloge.

Qu'elle est solide, qu'elle est éclatante, la gloire que des ennemis mêmes ne peuvent désavouer ! Ces hommes surtout que le schisme sépare de l'Eglise ne rendent pas aisément témoignage au mérite d'un apôtre qui ne doit sa gloire qu'à leur confusion. Intéressés à le dégrader, souvent ils rabaissent les vertus qu'il a, lui prêtent les vices qu'il n'a pas. Il est moins difficile de vaincre les hérétiques que de les faire souscrire à leur défaite. Leur honte irrite leur fureur. Audacieux jusque dans l'humiliation, ils trouvent toujours dans l'opposition des sentiments un spécieux prétexte pour ne pas applaudir aux succès de leur vainqueur.

Dire donc à la gloire de Dominique qu'il voit dans ses mortels ennemis les panégyristes de sa gloire, ce n'est pas une louange commune, peu d'hommes la partagent avec lui.

Des prodiges multipliés avaient signalé l'apostolat de Dominique. L'hérésie voit ses miracles; elle ne les croit pas. Aveugle par intérêt, elle ne veut reconnaître dans ces traits divins que l'ouvrage de l'imposture. Il faut qu'elle-même prononce contre elle-même. Il faut que, trompée dans ses espérances, elle s'engage dans le précipice lorsqu'elle croit y engager son ennemi.

Ici, Messieurs, je crois voir renaître Elie dans Dominique. Dans les albigeois, je m'imagine voir renaître les adorateurs de Baal. Quelle heureuse conformité !

Elie voit un peuple rebelle à ses discours se partager sur le fait de la religion. Il médite de terminer le différend. Il forme un projet hardi, digne de son zèle. Le projet est reçu, il est applaudi : *Optima propositio.* (III *Reg.*, XVIII, 24.) Deux sacrifices sont dressés : deux victimes sont préparées. La victime que le feu consumera doit décider entre le Dieu d'Israël et Baal. Déjà le moment approche : il est arrivé. Quel spectacle ! Les prophètes imposteurs invoquent Baal. Baal ne les entend pas. Impuissante divinité, ouvrage de la superstition ! Sa victime demeure; ses adorateurs sont couverts de confusion...

Digitized by Google

Mais que, autre prodige frappe, étonne! Elie forme des vœux; le ciel l'exauce. Le tonnerre gronde, la foudre part, le feu descend, la victime est consumée, il n'est plus de différend.

Miracle avéré! Dominique le renouvelle. Vous pensez, Messieurs, à cette journée si fatale aux albigeois, où parmi les acclamations d'une auguste assemblée, la vérité triomphe de l'erreur. Déjà l'hérésie présomptueuse croit marcher à la victoire. Elle insulte déjà au zèle crédule de l'humble Dominique. Bientôt, bientot elle changera de langage. Deux livres sont jetés au milieu des flammes. L'un renferme les prétendus oracles de l'imposture; l'autre renferme les sacrés oracles de la foi. Celui que les flammes épargneront doit être la condamnation de l'autre. Que vois-je déjà? Le livre des albigeois est réduit en poudre : le livre de Dominique est encore tout entier. Conçu dans les ardeurs de sa charité, on dirait que naturalisé aux flammes, il n'en peut recevoir aucun dommage. J'admire Elie lorsqu'il fait descendre du ciel un feu qu'un miracle produit. Je n'admire pas moins Dominique lorsque, par un nouveau miracle il force le feu de suspendre son activité.

Osez à présent, ministres du mensonge, osez balancer encore sur le parti que vous devez embrasser : *Usquequo claudicatis in duas partes.* (III *Reg.*, XVIII, 21.)

Non, Messieurs, ils ne peuvent se refuser à l'éclat d'un pareil prodige. Il tombe, ce funeste bandeau qui fascinait leurs yeux. La prévention se dissipe, les conquêtes de la foi se multiplient. Mille voix unanimes annoncent le succès de Dominique. Ceux même que l'orgueil ou l'intérêt retient dans le sein des ténèbres sont forcés de reconnaître en lui le dépositaire de la puissance divine. Persuadés sans être convertis, il ne leur reste que la faible ressource de le préparer à de nouveaux combats : nouvelle source de gloire pour Dominique.

En vain pour ramener ces hérétiques au centre de l'union leur annonce-t-il le triste sort qui les attend; en vain offre-t-il à leurs yeux un fleuve de sang dans lequel doivent s'éteindre les restes malheureux de leur armée défaite, fugitive. Dans l'excès de sa fureur l'hérésie rejette avec dédain la prédiction du prophète. Elle voit des rois puissants armés pour sa défense. Le nombre de ses troupes soutient son audace. Il lui tarde de faire éclater sa rage, de porter dans le sein de l'Eglise le feu de sa vengeance. Devant les remparts d'une place importante il se prépare à l'action. Elle ne se doute pas même qu'on puisse lui faire résistance. Mais, grand Dieu! que vous lui ferez bien sentir que vous êtes le Dieu de votre peuple, et que vous êtes garant de la parole de vos saints! Vains efforts du peuple rebelle à votre loi! il attaque des murs impénétrables : Le peuple que vous protégez est sûr de vaincre. Marcher au combat, c'est marcher à la victoire.

En effet, l'oracle de Dominique s'accomplit. L'armée des confédérés est battue en ruine; ses horribles débris couvrent la campagne : et l'armée des croisés triomphante donne à Dominique toute la gloire du succès; ses ennemis mêmes ne la lui peuvent disputer. Je dis plus : la gloire de Dominique se répand partout l'univers : *Nomen gloriæ ejus usque ad extremum terræ.* (I *Mach.*, XIV, 10.)

L'univers semble s'intéresser aux guerres de religion. Il semble que tous les peuples prennent part à la décadence de la religion qu'ils ne suivent pas, comme ils sont jaloux de voir triompher la religion qu'ils suivent. Quelle partie du monde n'a pas retenti des combats sanglants dont l'Europe fut le théâtre pendant le XIIe siècle? La naissance, les progrès, la ruine des albigeois sont des époques que l'histoire fidèle a transmises à toutes les nations. Le nom du héros que la religion a couronné dans ces jours de troubles et d'horreurs, doit être aussi célèbre que la confusion de ses ennemis. Quel climat donc, Messieurs, où la la réputation de Dominique n'ait percé? *Nomen gloriæ ejus usque ad extremum terræ.*

Un événement essentiel se présente, un événement qui semble devoir assurer à jamais ou le triomphe de la vérité, ou le triomphe de l'erreur. Ce coup est unique. La défaite doit être irréparable, le succès décisif.

Représentez-vous le péril qui menaçait l'armée de Saül. Hélas! elle allait plier sous les armes victorieuses des Philistins. L'audace présomptueuse de Goliath semblait annoncer la ruine prochaine d'Israël. Un moment change la face des choses. David paraît, une noble ardeur l'anime. Héros presqu'aussitôt que guerrier, il se hasarde dans un combat inégal. Seul il soutient un royaume ébranlé. Il paraît, il agit, il est vainqueur; sa gloire est celle de toute la nation.

Ce parallèle ne vous rend-il pas déjà l'idée du tableau que je dois vous tracer? Déjà vous vous figurez sans doute la fatale situation dans laquelle était l'armée des croisés. Hélas! elle doit être enveloppée par la multitude des albigeois. A la tête des novateurs le roi d'Aragon, comme un autre Goliath, défiait les plus fiers de ses ennemis. O subite révolution! Dominique paraît comme un autre David; une sainte indignation excite dans son cœur un héroïsme de zèle. S'il ne peut défendre la religion par la force de ses armes, il la soutiendra par la sagesse de ses conseils.

Bientôt je vois s'élever un homme, le Machabée des chrétiens, prodige de piété, ardent zélateur de la religion, hardi dans la grandeur de ses projets, prudent à conduire les critiques entreprises, d'une valeur au-dessus des événements, toujours modéré dans la victoire, la terreur des ennemis, l'admiration du monde chrétien : le comte de Montfort.

Digitized by Google

Mais le croiriez-vous, Messieurs? ce héros dont les conquêtes récentes font l'étonnement des plus fameux guerriers, ce héros ne veut s'engager dans les combats, que sous les auspices de Dominique. Il semble que Dominique seul puisse assurer le succès de ses armes. Ainsi Moïse et Josué partageaient la gloire du triomphe

Quel édifiant spectacle me présentent ces deux grands hommes! L'un ordonne, l'autre exécute. Le premier règle, le second conduit. Dominique anime; Montfort combat. L'un rassure par la force de ses discours; l'autre excite par la grandeur de ses exemples. L'un tient en main la croix, et prédit un succès assuré; l'autre montre une épée sanglante, et promet ou de vaincre ou de mourir. Dominique obtient la victoire par ses prières : Montfort la remporte par l'activité de son courage; ou plutôt Dominique est le seul mobile qui fait agir Montfort. Montfort avoue qu'à la seule prudence de Dominique, il doit la déroute d'une armée de cent mille hérétiques. Le prédicateur de la vérité est le seul par qui la vérité triomphe. L'Eglise reconnaît Dominique pour son libérateur. Faut-il, Messieurs, faut-il d'autres traits pour vous faire dire avec moi, que Dominique n'a pour bornes de sa gloire, que les bornes même de l'univers? *Nomen gloriæ ejus usque ad extremum terræ.*

De nouveaux traits! Ah! chrétiens, mille prodiges saisissent en foule mon esprit. Mais puis-je vous les rendre avec ce merveilleux, qui attire sur Dominique la confiance des peuples, le respect des prélats, l'estime des rois, l'admiration des souverains pontifes?

Semblable aux apôtres, parler en même temps aux peuples de différentes nations une langue, qu'ils entendent, qu'ils croient être leur langue naturelle; pénétrer les sentiments du cœur, et les replis les plus secrets des consciences; percer les voiles du sombre avenir; annoncer des événements que la révolution des siècles doit amener; commander aux éléments, et les voir soumis à ses lois : ce sont là, Messieurs, les moindres miracles qui fixent sur Dominique tous les regards. Le vainqueur des passions humaines, qui, par la force de ses discours, arrache au sein de la volupté un sexe, dont la volupté était l'idole : voilà l'homme, qui dans Florence étonne, ravit, transporte.

L'éloquent panégyriste de Marie, qui, par une formule de prières dont il est l'auteur, semble animer tous les peuples à célébrer avec lui la sainteté, la gloire, la puissance de la mère de Dieu : voilà l'homme que les François d'Assise, que les Pierre Nolasque respectent, admirent, imitent.

Le prodige de désintéressement qui, trop heureux de soutenir les intérêts de l'Eglise, se refuse avec modestie aux honneurs dont l'Eglise veut le combler : voilà l'homme, que les autres hommes croient au-dessus des éloges, et dont ils ne s'empresseront jamais de suivre les exemples.

L'arbitre pour ainsi dire de la nature : voilà le héros chrétien que Rome surprise écoute comme un oracle, reçoit comme un prophète.

Rome, quel théâtre pour Dominique! Ces astres, dont la lumière avait ébloui des peuples crédules par prévention, viennent souvent s'éclipser dans les villes célèbres, où des censeurs éclairés démêlent aisément les prestiges de la séduction. Une cour accoutumée à tout examiner, une cour que l'intérêt de la religion rend toujours circonspecte dans les jugements; Rome, où de faux miracles ne surprennent pas aux dépens des véritables; Rome, où la flatterie ne se fait pas entendre aux dépens de la vérité; Rome, où la sainteté la moins suspecte est plus longtemps étudiée pour être plus sûrement avouée; Rome, où l'apôtre n'est reconnu que lorsqu'il s'est élevé au-dessus de toutes les épreuves de l'apostolat,

C'est dans Rome que la gloire de Dominique brille, éclate. Déjà Rome avait vu le vicaire de Jésus-Christ, pontife dont la sublime éloquence avait été applaudie par les maîtres de la parole : Rome avait vu Honorius III placer au frontispice de son ouvrage le nom de Dominique, comme s'il eût voulu par cet hommage reconnaître dans Dominique le modèle des prédicateurs. Déjà savant interprète des livres sacrés, Dominique avait étonné Rome par la profondeur de son génie; déjà son zèle avait ménagé à la foi les plus importantes conquêtes. Trois morts ressuscités en présence du peuple, des religieux, des évêques, des cardinaux, du pape même : voilà, voilà les illustres témoins de sa puissance, voilà les panégyristes de sa vertu : voix éloquentes, qui publient la gloire de Dominique, je ne dis pas dans Rome, je ne dis pas en Italie, en France, en Espagne; je ne dis pas dans toute l'Europe, dans toutes les parties du monde chrétien : *Nomen gloriæ ejus usque ad extremum terræ.*

Je finis par un dernier trait le plus brillant de cet éloge. Succès de Dominique, succès durables dans tous les siècles.

Dans ce portrait que l'Esprit-Saint a tracé de ce Machabée célèbre, qui fit éclater son zèle pour rétablir l'exacte observation de la loi, qui rendit au temple sa première splendeur, qui remplit l'univers du bruit de ses exploits, dont tous les jours furent des jours glorieux; que dis-je? dont la gloire perça la nuit du tombeau, et mérita des admirateurs dans la postérité la plus reculée : *Gloria ejus omnibus diebus.* (I *Mach.*, XIV, 4.) Dans ce portrait magnifique, Messieurs, ne vous semble-t-il pas que j'aie fait le caractère de Dominique? Non, ils ne meurent pas ces hommes, les soutiens de la religion; ils sont après eux-mêmes. Mieux que ces héros profanes, le héros chrétien doit vivre dans tous les siècles. Laissons, laissons aux premiers le frivole avantage de vivre dans leur réputation; qu'on respecte leur gloire dans les héritiers de leur nom, qui souvent ne le

Digitized by Google

sont pas de leur mérite. Je découvre dans le second un privilége plus singulier. Je vois son esprit se perpétuer d'âge en âge; je le vois revivre dans des hommes qui sont ce qu'il a été : on dirait que c'est un autre lui-même, qui se reproduit et se multiplie: *Gloria ejus omnibus diebus.*

Messieurs, vos pensées préviennent mes paroles; votre imagination trace déjà le plan d'un ordre qui dès sa naissance fut moins un ordre nouveau, qu'un apostolat renouvelé. Ouvrage immortel de Dominique! il en conçoit le projet. Quelle bouche assez éloquente pourrait en rendre toute l'etendue? Des hommes qui opposent à tous les vices toutes les vertus, à la vaine science des hommes la science des saints, aux prestiges du mensonge la lumière de la vérité; des hommes réunis par les vœux d'un généreux désintéressement, d'une pauvreté volontaire; des hommes capables de confondre l'erreur, de soutenir l'Eglise, de porter le flambeau de la foi d'un pôle à l'autre pôle; des hommes dont le caractère distinctif sera d'annoncer la parole de Dieu, et d'être les apôtres de l'univers: telle est le puissant secours que Dominique prépare à l'Eglise. Ce dessein est vaste, Rome l'entend avec surprise, Rome semble douter qu'il s'exécutera. Oui, Messieurs, il s'exécutera; le succès s'annonce dès l'origine; le nouvel ordre s'élève; un concile général le confirme. Bientôt, bientôt les villes, les provinces, les royaumes s'empressent de voir, d'entendre Dominique dans ses enfants.

Le temps s'écoule et les prodiges se multiplient; les disciples héritent de l'esprit du maître. Dominique n'est plus, et son zèle triomphe encore de la fureur de l'hérésie. Dominique n'est plus, et la foi croit le voir encore confondre l'incrédule par sa science, persuader la vertu par ses exemples. Dominique n'est plus. Hélas! ne rappelons ce moment fatal où la mort le ravit à la religion, ne le rappelons que pour admirer l'héroïsme de ses derniers sentiments.

Dominique meurt. Ah! que vois-je! couvert des armes de la pénitence, il exhorte, il anime ses disciples, non pas à marcher sur ses traces; il croit n'avoir répondu que faiblement à la grandeur de sa vocation; mais il les exhorte, il les anime à toujours avoir pour ennemis les ennemis de l'Eglise, il les exhorte, il les anime à tout entreprendre, à tout sacrifier pour la gloire de la religion. Dominique meurt; mais à combien d'Elisée ce nouvel Elie transmet-il son esprit? *Gloria ejus omnibus diebus.* Dans quel royaume les rayons de ce soleil ne se sont-ils pas répandus?

Pierre de Vérone, l'ornement, le soutien, la victime de la foi, fait revivre Dominique dans l'Italie. La Pologne croit voir l'apostolat de Dominique dans l'apostolat d'Hyacinthe. Mais quel prodige d'érudition et de vertu donne à l'ordre de Dominique un éclat immortel! Génie profond, universel, supérieur, qui semble avoir donné aux sciences un nouvel être; l'aigle de la théologie, l'ange de l'école, l'oracle du monde, l'admiration de tous les siècles, Thomas d'Aquin. Il était réservé à Dominique de donner à l'Eglise, dans un humble religieux, le plus savant des saints, si j'ose ainsi parler, et le plus saint des savants. Combien d'autres noms célèbres pourrais-je rappeler ici! Voulez-vous des hommes dont les vertus instruisent tous les états? J'admire le modèle des apôtres dans Vincent Ferrier. Dans Antonin se voit la gloire de l'épiscopat. Les Raymond, les Bertrand étonnent le cloître et le monde; Catherine de Sienne brille en Europe. En Amérique, Rose de Lima fait voir les prodiges d'une pénitence inouïe. Les Albert, les Lasitant éclairent l'Eglise des plus vives lumières. Mille noms m'échappent. Pardonnez, illustres disciples du grand Dominique, pardonnez si je ne vous rends pas le tribut de louanges que vous méritez. Que pourrait ajouter mon éloge au suffrage de l'univers? Nouveaux Dominiques, je le revois en vous. Oui, Messieurs, ces hommes, les arbitres des savants, ces hommes décorés de la pourpre romaine, ces hommes qui ont soutenu la tiare avec tant de dignité : voilà, voilà ceux qui feront à jamais la gloire de Dominique. La gloire des enfants rejaillit sur le père : *Gloria ejus omnibus diebus.* Et c'est ainsi que Dieu récompense la vertu de Dominique.

Prédicateur plein de zèle, Dominique a soutenu les plus critiques épreuves, les plus pénibles travaux. O vous! appelés au même ministère, étudiez la charité, la sagesse, la patience d'un si parfait modèle. Puisse le ciel couronner vos travaux par une gloire que la jalousie des rivaux, la corruption du monde, les siècles à venir soient forcés de respecter, afin qu'après avoir été les admirateurs de Dominique sur la terre, vous partagiez sa récompense dans le ciel.

PANEGYRIQUE XXXV.

SAINTE URSULE, VIERGE ET MARTYRE.

Prononcé dans l'église des Ursulines de Saint-Cloud le 21 octobre 1741.

Adducentur regi virgines post eam. (*Psal.*, XLIV, 15.)
Des vierges seront amenées au roi après elle.

Les temps sont arrivés, les prophéties sont accomplies, le mystère s'est développé, et l'univers surpris a reconnu dans la glorieuse martyre que l'Eglise honore en ce jour, cette reine que le prophète royal envisageait dans un long avenir, cette vierge choisie qui devait conduire à sa suite et offrir au Roi de gloire un grand nombre de chastes épouses que ses soins et ses exemples avaient formées aux plus héroïques vertus, et avaient rendues dignes d'entrer en possession du temple céleste. ***Adducentur regi virgines post eam; adducentur in templum regis.***

Que sur un témoignage plus suspect que respectable on limite le nombre des vierges qui partagèrent la palme du martyre avec la sainte dont je fais l'éloge : pour moi, respec-

Digitized by Google

tant une tradition également ancienne et unanime, autorisée par le silence même de l'Eglise, je rends avec elle à sainte Ursule et à ses compagnes le culte qu'elles méritent, et laisse aux esprits prévenus à faire trophée de leur incrédulité.

N'attendez pas cependant de moi que j'entreprenne ici l'éloge de cette illustre colonie de vierges; je reconnais la multitude, je n'en fixe pas le nombre; je sens trop le faible d'un panégyriste naissant pour m'engager dans une carrière si épineuse; je laisse à un génie plus éclairé le soin de vous tracer cette multitude de combats et de triomphes; je m'attache uniquement à celle que vous avez spécialement choisie pour patronne et modèle dans les voies de la perfection.

Heureux si, dans une matière si abondante, je sais choisir des traits frappants, instructifs, qui, sans les ornements étudiés d'une éloquence fleurie puissent attacher l'esprit et pénétrer jusqu'au cœur!

Heureux si je puis exposer dans un beau jour cette parfaite innocence et ce courage intrépide qui formèrent le véritable caractère d'Ursule, et qui vont me fournir le plan de ce discours!

Innocence d'Ursule, que son courage sut conserver dans les plus grands périls. Courage d'Ursule, que son innocence fit triompher au milieu des plus rudes combats.

En deux mots : innocence d'Ursule soutenue par son courage : c'est ma première partie. Courage d'Ursule soutenu par son innocence : vous le verrez dans ma seconde partie. La virginité d'Ursule, le martyre d'Ursule : c'est tout le sujet de mon éloge, et la matière de vos attentions. Esprit de vérité, j'ai besoin de vos lumières; je vous les demande par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si j'avais à parler devant des homme que la passion entraîne dans les plaisirs illicites d'un monde pervers, je leur proposerais l'innocenee, non-seulement comme la plus rare vertu, mais encore la plus agréable aux yeux de Dieu; et mettant leur désordre en parallèle avec le mérite de la vierge que nous honorons, je trouverais dans l'éloge de celle-ci la condamnation de ceux-là. Mais il ne me sied pas de produire les horreurs d'un siècle criminel dans un lieu où le monde et ses vices sont également inconnus; dans un lieu où l'on ne respire que la sainteté, et où la vertu, quoique toujours admirable, paraît moins extraordinaire, parce qu'elle y est plus universellement répandue.

L'on m'avouera cependant qu'il est permis de donner en tout lieu une belle idée de l'innocence, parce que s'il n'est personne qu'on puisse instruire, il est toujours quelqu'un qu'on peut édifier. Edifiez-vous donc aujourd'hui, Mesdames, et admirez dans votre glorieuse patronne cette innocence dont vous connaissez et dont elle connut si parfaitement le prix inestimable.

En effet, qui comprit mieux qu'Ursule combien l'innocence est précieuse, et combien en même temps elle est fragile? Qui comprit mieux que cette illustre vierge l'importance de conserver ce trésor, et la facilité de le perdre? Mais aussi qui sut mieux qu'elle se conduire dans un péril si évident? Plus elle vit son innocence exposée, plus elle fit paraître de courage pour la conserver; en sorte que son courage soutenant son innocence, elle sut éviter les occasions qui l'exposent, mépriser les honneurs et les richesses qui la tentent, éloigner les engagements qui la la perdent. Suivez-moi.

Je dis d'abord que l'innocence d'Ursule fait éviter les occasions qui exposent l'innocence; et pour vous faire entrer dans ma pensée, Mesdames, je pourrais vous faire voir ici combien l'innocence est exposée au milieu des plaisirs du siècle; je pourrais vous dépeindre le monde comme une mer orageuse où la faible innocence, ainsi qu'un fragile vaisseau, est toujours sur le point de faire un triste naufrage contre quelque écueil fatal. Vous frémiriez déjà sans doute de voir une jeune vierge au milieu de tant de périls; car vous savez que si le monde est funeste pour tous les hommes, il l'est particulièrement pour la jeunesse, parce qu'à cet âge on se livre d'autant plus facilement au plaisir qu'on en connaît moins le danger.

Que serait-ce, si abandonnant le tumulte du monde populaire, je vous conduisais sur un théâtre plus critique encore; et si dans les délices de la cour je découvrais une source plus féconde d'occasions dangereuses?

Qu'y a-t-il en effet de plus opposé à l'innocence que la cour? La mollesse qui y règne, les plaisirs qu'on y goûte, les personnes qu'on y fréquente, ne sont-ce pas autant d'ennemis de l'innocence, ennemis d'autant plus cruels, qu'ils paraissent plus aimables.

Mais Dieu se plaît quelquefois à exposer l'innocence de ceux qu'il aime, afin de leur procurer une victoire plus signalée. Souvent le ciel favorise ceux auxquels il paraît être le plus contraire. Qu'on craigne le péril pour ceux qui l'aiment et qui forgent eux-mêmes les fers qu'ils ne veulent pas éviter. Ursule, supérieure à ces âmes vulgaires qu'une lâche timidité domine, va bientôt dissiper vos alarmes, et vous fera voir qu'il n'est point d'ennemis si redoutables qu'on ne puisse vaincre, lorsqu'on sait donner à propos les marques d'un véritable courage.

Si je ne trouvais dans Ursule que les charmes d'une beauté ravissante, si ses belles qualités se réduisaient à la noblesse des sentiments, à la douceur du caractère, à la pénétration de l'esprit, j'aurais lieu de tout appréhender pour son innocence; parce que dans un caractère parfait selon le goût du monde, je n'y vois rien qui puisse soutenir

Digitized by Google

la virginité, et qu'au contraire je vois tout ce qui peut la perdre.

Mais Ursule aux qualités de son rang, sait joindre les vertus de sa religion. Fille d'un roi, elle a les sentiments dignes du trône; épouse de Jésus Christ, elle a tout ce qui forme les véritables chrétiens.

Peu semblable en ce point à beaucoup de gens de notre siècle qui n'ont ni les qualités qu'exige leur naissance, ni les vertus que demande leur religion; lâches d'une part, impies de l'autre, on les voit et on se tait, parce qu'on respecte le nom et encore plus le caractère qu'ils portent, et l'on se contente de penser qu'ils ne méritent ni l'un ni l'autre.

Qu'ils imitent la sainte dont je fais l'éloge, et qu'à son exemple ils soutiennent leur noblesse avec dignité et se montrent chrétiens avec ferveur; car si l'on trouve dans Ursule tous les attraits que le monde peut désirer, n'y admire-t-on pas aussi tout ce qui peut mériter les complaisances de Dieu?

Je ne parle pas de ce naturel ennemi de la vanité attaché au solide, porté pour le bien, qui fuit tout ce qu'il faut fuir, qui aime tout ce qu'il faut aimer. Je n'envisage dans Ursule que cette foi vive, cette ardente charité, cette humilité profonde, cet assemblage heureux des plus éclatantes vertus. Le courage manquerait-il à ce portrait ébauché? Non, Mesdames, je sais qu'il n'est rien de plus périlleux pour une jeune vierge que de se voir au milieu des plaisirs, des charmes, des délices d'une cour brillante. Je sais qu'il n'est pas moins séduisant que gracieux de se voir environné d'autant d'adorateurs que de sujets qui s'empressent à l'envi de vous présenter leurs hommages, et s'étudient de concert à vous prodiguer l'encens que vous méritez, souvent même que vous ne méritez pas.

Mais transportez-vous à la cour de Cornouaille; c'est là que vous verrez les beaux préludes du courage naissant dont Ursule doit donner dans la suite des preuves si merveilleuses.

Vous vous attendez sans doute à trouver une cour ensevelie comme celle des Césars dans les ténèbres du paganisme. Détrompez-vous, Mesdames, le zèle et le courage d'Ursule en dissipent les faibles lueurs qui auraient pu y rester. Vous n'y trouverez point dans les meubles et dans les habits ce luxe immodéré et ce faste ambitieux que l'orgueil des Romains portait alors à son comble. Le courage d'Ursule n'a pas craint de prévenir avec respect la religion de son père et de lui déclarer que des chrétiens devaient mépriser les vanités d'un monde frivole. Vous n'y trouverez point ces peintures lascives et indécentes, mais trop communes hélas! parce que les yeux aiment à voir ce que le cœur désire. Ursule a su en présence de son père, détourner adroitement les regards de dessus ces objets odieux; et par une conduite en même temps si sage et si prévoyante, elle a laissé apercevoir que le feu seul devait être le partage de ces ingénieuses horreurs.

Et ne croyez point, Mesdames, que la pieuse princesse en reste là. Il est d'autres occasions que son innocence doit craindre, et dont son courage doit lui faire surmonter les dangers. Ah! que ne puis-je vous expliquer ici cet art ingénieux qu'Ursule savait mettre en usage pour éviter de plaire, sans cependant blesser personne, bien éloignée de ces femmes mondaines qui empruntent de l'art ce que la nature leur a refusé, pour attirer des adorateurs criminels! Que ne puis-je vous exprimer cette adresse à détourner un discours suspect et à y substituer une conversation aussi agréable, mais plus édifiante, pour condamner ces hommes trop coupables qui, ennuyés de prêter une oreille attentive à un discours de piété, se plaisent à faire briller leur esprit suborneur dans une conversation d'autant plus scandaleuse, qu'ils y épargnent moins la charité, la pudeur et la religion! Que ne puis-je vous dépeindre cette modestie naturelle qui imposait aux courtisans les moins discrets; modestie qui condamne parfaitement ces indécences, qui ne sont que trop ordinaires, et dont on ne peut parler sans rougir!

Voilà ce que fait le courage naissant d'Ursule. Que ne fera-t-il pas dans la suite? C'est une fleur qui vient d'éclore; bientôt elle paraîtra dans tout son éclat; en sorte que, après avoir évité les occasions qui exposent l'innocence, notre fervente princesse saura mépriser les honneurs et les richesses qui la tentent.

Je ne m'arrêterai pas ici, Mesdames, à vous exposer combien les richesses et les honneurs sont opposés à l'innocence. On ne voit que trop tous les jours, combien il est difficile à la noblesse d'accorder une fortune brillante avec des mœurs sans reproche. Et j'ose le dire, il suffit souvent dans le monde d'être riche ou d'une grande naissance, pour faire peu de cas de la vertu et pour se laisser aller à tous les désordres; en sorte que la puissance est souvent un titre qui engage à être vicieux, comme si l'on soutenait son rang avec plus de dignité, en se laissant entraîner par le torrent des plus honteuses passions. Quoi donc, l'opulence ne peut-elle se produire sans crime? Faut-il que des biens fragiles et passagers fassent perdre des biens solides et éternels? Ah! mille fois plus heureux, ô vous, qui au milieu des richesses humaines, savez conserver les trésors de la grâce céleste! Mais où les trouver ces âmes de prédilection? Jetez, Mesdames, jetez les yeux sur Ursule, vous y reconnaîtrez le modèle qu'on devrait suivre et qu'on suit si peu.

Vous dirai-je en effet de quel œil Ursule envisageait les honneurs qu'on s'empressait de lui rendre? Vous dirai-je que tantôt elle savait les éviter adroitement, et que tantôt elle savait les refuser avec modestie? C'est que, sans dégénérer de sa noblesse, elle en méprisait les vanités.

Digitized by Google

Je ne vous dirai point que son cœur était inaccessible à la flatterie ; que sa modestie même paraissait blessée à la moindre louange. Applaudir à son mérite, élever ses talents, couronner ses vertus, c'était ouvrir un vaste champ à son humilité, parce que, tandis qu'il n'était personne qui n'admirât ses belles qualités, elle seule voulait en ignorer la multitude et la grandeur. Humble dans l'élévation, elle était persuadée qu'un rang distingué ne fait honneur qu'autant qu'on sait s'en rendre digne par son mérite : et la raison lui dictait qu'il est plus glorieux d'avoir de la vertu sans naissance, que de la naissance sans vertu.

Qu'il en est peu qui pensent de la sorte ! Et combien ne s'en trouve-t-il pas au contraire, qui, entêtés d'un vain titre de noblesse, voudraient qu'on leur rendît un hommage qui ne leur est pas dû ; comme s'il n'était pas plus beau de recevoir avec indifférence les honneurs qu'on mérite, que d'exiger avec orgueil les honneurs qu'on ne mérite pas !

Telle était la pratique d'Ursule ; telle doit être la vôtre, chrétiens qui m'écoutez. Ainsi devez-vous, à son exemple, regarder avec indifférence les faveurs que la fortune procure.

Beaucoup de personnes s'étonneront ici sans doute de voir la fille d'un roi mépriser les biens du siècle ; et l'exemple paraîtra d'autant plus surprenant, qu'il est plus rare. Mais Ursule connaissait trop le faux éclat des richesses pour y attacher son cœur ; et si elle paraissait les aimer, c'est parce qu'elles lui procuraient l'heureux avantage de pouvoir les répandre dans le sein de l'indigence. Quel courage ! quelle générosité ! Eh quoi, se disait-elle souvent à elle-même, j'aimerais un bien qui peut me ravir mon innocence ! j'aimerais des richesses que je possède aujourd'hui, qui peuvent m'échapper demain ! Loin de moi trop brillantes vanités d'un monde frivole. Le Dieu que j'adore est né, a vécu, est mort dans la pauvreté : si je n'y ai pu naître, je vivrai du moins et mourrai dans le même état.

Tels sont, Mesdames, les sentiments d'Ursule : qu'ils sont dignes d'un grand cœur et d'un courage capable, non-seulement d'éviter les occasions qui exposent l'innocence, de mépriser les honneurs et les richesses qui la tentent, mais encore d'éloigner les engagements qui la perdent !

Je ne parle pas ici de ces engagements illicites, tristes effets d'une passion criminelle : j'envisage uniquement les engagements honnêtes d'un mariage légitime et avantageux qu'Ursule pouvait espérer avec plus de fondement que personne.

A quel parti ne doit pas prétendre une princesse également recommandable et par sa beauté et par son esprit ? Déjà je vois des princes dont le mérite égale la naissance ; je vois des rois mêmes se faire un devoir et un honneur de rechercher son alliance ; je les vois, par des poursuites réitérées, se disputer l'avantage de remporter une si belle victoire qui fait l'unique objet de leurs vœux empressés.

Ursule ignorait encore le danger qui menaçait son innocence ; mais bientôt elle le lit dans les yeux d'un père qui craignait de se déclarer. La tristesse d'un visage pâle et abattu, la longue durée d'un morne silence inspirent à la fervente princesse une crainte secrète que le respect lui empêche de déclarer. Circonstance fatale pour une jeune vierge qui appréhende tout pour son innocence. Comment s'éclaircir ? On ne fait rien ; mais on craint, mais on doute : et un doute suffit souvent pour conduire au désespoir.

Embarras cruel pour un père qui aime tendrement une fille dont il est tendrement aimé ! Comment lui déclarer un mariage qu'il souhaite et qu'il sait ne pouvoir réussir ? Comment l'exhorter à perdre une virginité qu'il lui connaît avoir promise à Dieu par un vœu exprès ? Comment l'engager à prendre des liens avec les hommes, après lui avoir permis de prendre des liens indissolubles avec Dieu ?

L'obstacle serait aisément levé, Mesdames, si Ursule avait un père semblable à ceux de notre siècle, qui refusent leurs enfants à Dieu et à eux-mêmes pour les sacrifier à l'ambition.

Mais le roi de Cornouaille ignorait les usages scandaleux ; et peut-être n'eût-il pas fait connaître ses vues, si la sage conduite d'Ursule n'eût su le prévenir.

En effet, je vois la vertueuse princesse porter à Dieu des vœux pour obtenir l'explication du mystère qu'elle ne pouvait développer. Le ciel lui est favorable, la grâce l'éclaire, et elle apprend que les nœuds qu'on voudrait former à son insu ne méritent ni ses craintes, ni ses alarmes, parce que son courage lui fera prendre de sages mesures pour renverser les projets des hommes et exécuter les desseins de Dieu. Que fera-t-il donc ce courage ? Engagera-t-il Ursule à mépriser les ordres de son père ou à ne pas écouter ses avis ? Non, Mesdames. Un tel courage serait plutôt inspiré par l'enfer que dirigé par le ciel, Ursule saura respecter les ordres de son père et suivre les volontés de Dieu. Elle acceptera le mariage qu'on lui propose, bien assurée qu'il ne réussira jamais ; et les préparatifs mêmes qu'elle semble faire pour en augmenter l'éclat, sont des desseins secrets qui ne tendent qu'à en rompre les funestes liens. Ce grand nombre de vierges que ses soins rassemblent de tous les Etats voisins, ne serviront qu'à exécuter le projet de son courage médité. Elle les instruira d'abord, les formera ensuite, les mettra dans ses intérêts, et les engagera à chercher dans une terre étrangère les couronnes que le ciel leur y prépare.

Je parle encore : et déjà le zèle a transporté Ursule et ses compagnes sur le navire fatal ; déjà je les vois fendre les flots et se risquer sur une mer périlleuse ; je les vois

Digitized by Google

abandonner au ciel une vie qu'elles lui ont consacrée de concert.

Voilà ce que fait le courage d'Ursule : c'est ainsi qu'il éloigne les engagements qui pouvaient perdre son innocence. Donc le courage d'Ursule a conservé son innocence dans les plus grands périls, soit en évitant les occasions qui l'exposent, soit en méprisant les honneurs et les richesses qui la tentent, soit en éloignant les engagements qui la perdent : donc le courage d'Ursule a soutenu son innocence.

Innocence d'Ursule soutenue par son courage. Vous venez de le voir. J'ajoute : courage d'Ursule soutenu par son innocence ; c'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le courage, quelque intrépide, quelque généreux qu'il soit, n'est pas toujours invincible. Il arrive quelquefois qu'après avoir longtemps résisté aux attaques de ses ennemis, il est obligé de céder à leurs efforts redoublés.

Le courage d'Ursule ne fut jamais de ce caractère : ce qu'il osa entreprendre, il le put exécuter; et une fois vainqueur, il sut tellement faire usage de sa victoire, que rien ne fut capable de l'ébranler ; en sorte que plus il était attaqué, poursuivi, pressé, plus il se montrait hardi, intrépide, invincible. On eût dit que la fureur de ses adversaires lui donnât de nouvelles forces, tant il est vrai que quand l'innocence soutient le courage, il n'est point de danger qu'on ne méprise, point d'obstacles qu'on ne surmonte, point d'ennemis qu'on ne terrasse.

Et quels sont ceux qu'Ursule doit combattre et confondre? Sont-ce des hommes qui n'envisagent dans leur triomphe que la gloire qui doit le suivre? Non, Mesdames, non; le courage d'Ursule demande des ennemis plus redoutables.

Je la vois au milieu d'une armée d'hommes également cruels, avares, impies, sacriléges, qui, n'ayant de l'humanité que la figure, n'en connaissent ni les lois, ni les devoirs. Voilà ceux qui attaquent notre héroïne, et auxquels elle sait résister; mais dont elle ne surmonte les vains efforts que pour tomber entre les mains d'un monstre impudique et sanguinaire, qui, lui seul, porte dans son cœur toute la férocité et toute la rage de ses soldats réunis. C'est ici, Mesdames, que l'innocence va rendre facile à Ursule ce que son courage aurait cru ne pouvoir exécuter; en sorte que, toujours supérieure aux attaques, elle rejette les promesses et les louanges qui trompent le courage, méprise les menaces et les fureurs qui l'intimident, souffre les supplices et la mort qui l'abattent. Ecoutez le détail, vous allez en convenir.

Rien, Mesdames, n'est plus capable de séduire le courage que les promesses et les louanges, parce que c'est le propre de l'homme de laisser entraîner son cœur par tout ce qui peut le flatter. Or, qu'est-il de plus flatteur que les promesses et les louanges? Les louanges donnent tout, les promesses font tout espérer : celles-ci entraînent, celles-là enchantent; toutes deux sont d'autant plus à craindre qu'on les craint moins, parce que les unes et les autres font des esclaves, et non pas des heureux : ce sont deux écueils critiques qu'on ne saurait trop éviter, et qu'on n'évite pas assez. Je dis qu'on ne saurait trop éviter, parce que tous deux trompent d'autant plus facilement, qu'ils paraissent moins vouloir tromper. Je dis qu'on ne les évite pas assez.

Car, serait-il nécessaire de produire ici les funestes exemples de ceux dont les promesses et les louanges ont trompé le courage? Mais ne nous écartons pas de mon sujet. Quoique tous les hommes en général soient susceptibles de promesses, de louanges, Ursule cependant ne se laisse pas séduire par ces éclats trompeurs : son innocence est un bouclier qui pare les coups dont le tyran voudrait accabler son courage.

Que j'aimerais à vous transporter en esprit aux portes de Cologne ! C'est là que vous verriez Ursule s'y avancer vers le tyran, non pas en âme vulgaire, mais d'un pas assuré, mais d'un air tranquille et paisible, qui fait bien voir qu'elle est supérieure à tous les événements. Son cœur est transporté d'une joie secrète; le contentement est peint sur son visage, tout son extérieur respire je ne sais quel air de majesté, jamais l'éclat de sa beauté ne parut dans un jour si brillant, tout semble parler en sa faveur, la cruauté même de son ennemi ne peut résister à tant d'attraits. Il voit Ursule, et déjà son cœur semble cesser d'être barbare; il est ébranlé, il est touché, il soupire, il aime; mais qu'il ne se flatte pas de satisfaire son illicite passion; qu'il craigne plutôt d'être inutilement consumé par le feu trop ardent qu'il nourrit dans son cœur; que s'il ose déclarer ses sentiments, Ursule est prête à lui répondre: elle n'attend que sa demande pour lui déclarer son refus.

Est-ce ainsi que se conduisent les chrétiens de nos jours, victimes criminelles de l'amour impur? Combien en est-il qui entretiennent les feux qu'ils pourraient, qu'ils devraient éteindre? Qu'ils jettent les yeux sur Ursule et qu'ils soient confondus. Ils verront une jeune princesse mépriser également et les prières et les poursuites d'un amant passionné; ils verront son courage d'autant plus inflexible, qu'on a fait plus d'efforts pour le tromper.

Car, Mesdames, quel langage l'amour ne fait-il pas emprunter au tyran? Tantôt il met en usage une douceur insinuante, et tantôt il a recours à une adresse imperceptible; tantôt il prodigue un encens flatteur, et tantôt il s'épuise en promesses magnifiques, tantôt il loue la beauté d'Ursule, vante son esprit, élève son mérite, applaudit à son courage, et semble même imiter

Digitized by Google

la précieuse innocence qu'il voudrait lui ravir, et tantôt il fait briller à ses yeux une fortune aussi éblouissante, un rang aussi élevé, et un sort peut-être plus heureux qu'elle n'eût pu se promettre à la cour du roi son père.

Vaines promesses, louanges inutiles! Cessez, cessez, tyran ingénieux, vos armes sont trop faibles, votre politique n'est pas assez raffinée pour tromper un courage que l'innocence soutient. Ursule entend le langage, elle le connaît, mais elle sait le rejeter, parce qu'elle regarde son innocence comme le plus grand mérite, et qu'elle la préfère aux honneurs les plus insignes.

Qu'il serait glorieux pour la religion si l'on pensait de même dans notre siècle! Non-seulement on rejeterait, comme Ursule, les promesses et les louanges qui trompent le courage, on mépriserait encore, à son exemple, les menaces et les fureurs qui l'intimident.

Si l'héroïsme souffre des éclipses, le courage ne peut-il pas quelquefois être intimidé? Or, qu'est-il de plus capable de l'intimider, que les menaces et les fureurs?

On a vu, je l'avoue, beaucoup de chrétiens se montrer supérieurs à la rage des bourreaux; mais ces exemples, pour mériter notre admiration et nos éloges, n'en sont pas moins difficiles à suivre, parce que tout chrétien n'est pas héros. L'homme est toujours homme, et, dès-lors, s'il a des vertus il a des faiblesses; on est courageux, mais on ne l'est pas jusqu'à perdre une vie qu'on aime; en sorte que, menacé de se voir ravir ce trésor si précieux, c'en est assez pour intimider, pour ébranler même le courage le plus héroïque. Telle est la situation où se trouve Ursule devant le tyran. Son courage sera-t-il moins ferme? La verra-t-on renoncer à cette innocence si souvent exposée, jamais flétrie? Verra-t-on mourir ce lis dont aucune tache n'a pu encore effacer la blancheur? ou plutôt ne sera-ce pas l'innocence qui fera écouter à Ursule les menaces plus véritables et en mépriser les inévitables effets?

J'avoue, Mesdames, que je succombe ici sous le poids de mon sujet. Comment vous dépeindre tant de fureur d'une part, et tant de courage de l'autre? Il faudrait une bouche plus éloquente que la mienne pour répondre aux idées nobles et sublimes que vous avez formées dans votre esprit, et pour vous tracer un plan raccourci de tant de prodiges.

Vous ne verriez pas le tyran mettre en usage une basse flatterie, et cacher sous ces dehors trompeurs le caractère barbare de son âme impitoyable; vous ne le verriez plus attentif à plaire, à charmer, à toucher. Le masque est tombé, l'amant disparaît, le tyran se produit, le monstre se fait connaître et paraît tel qu'il est : son air est terrible, ses yeux sont étincelants, la colère est peinte sur son visage, le désespoir est dans son cœur, et déjà il éclate.

La rage des bourreaux paraît un instrument trop faible pour satisfaire sa vengeance; il voudrait réunir, pour le supplice d'une jeune vierge, tout ce que l'ingénieuse fureur des plus cruels tyrans a pu jamais imaginer de plus affreux pour faire succomber le courage de tant de généreux martyrs. Les prisons, les chaînes, les fouets paraissent ne pouvoir apaiser son courroux enflammé. Il cherche des tourments nouveaux pour rendre le supplice plus digne de lui, et, peu content de faire craindre à l'innocente princesse les tortures, les huiles bouillantes, le feu, le fer, son amour offensé voudrait lui faire souffrir mille morts dans une seule.

O haine trop funeste que l'amour a produit! Est-ce ainsi que le tyran se flatte de vaincre? Croit-il soumettre par force celle qu'il n'a pu soumettre par adresse? Non, non; la résistance qu'il combat sera d'autant plus forte qu'il sera plus cruel. Qu'il achève l'ouvrage qu'il a osé commencer, qu'il éteigne ses feux criminels dans un sang non coupable, et qu'il voie si l'image de la mort lui donnera une victoire que ses faibles menaces n'ont pu lui obtenir.

En effet, Mesdames, déjà je le vois livrer les compagnes de notre sainte à la fureur de ses soldats; déjà il anime leur rage, et promet à leur zèle impie une récompense proportionnée à leur prompte obéissance, et digne de sa barbare libéralité.

Ceux-ci, guidés par l'espérance, osent, comme des vautours affamés, s'élancer sur ces innocentes colombes, et d'autant plus acharnés, qu'ils n'ont pu satisfaire leur brutale passion. Ils se préparent à exécuter avec joie le sanguinaire commandement de leur chef inhumain.

Que fera Ursule? Répandra-t-elle des pleurs inutiles sur le sort de tant de vierges expirantes? Non, Mesdames, elle regarde les larmes comme une marque de faiblesse; et son grand cœur, loin d'être attendri par un spectacle si touchant, rassemble assez de force pour les exhorter à braver le tyran et ses fureurs.

« Mourez, mourez, dignes épouses de Jésus-Christ, leur dit-elle, le ciel attend de vous ce généreux sacrifice : vos couronnes sont préparées, la mort vous en mettra en possession. »

Mais tandis que je parle, je vois les glaives d'une part, les flèches de l'autre, percer ces chastes cœurs, et par une mort glorieuse, leur faire remporter la palme triomphante du martyre. Elles tombent aux pieds d'Ursule, ces infortunées victimes de l'innocence. Quel triste spectacle! Chacun tremble et frémit d'horreur, Ursule seule est immobile; elle voit l'image multipliée de mille morts cruelles : son courage la soutient, et son innocence en danger lui fait plutôt souhaiter de partager le sort de ses compagnes, que de l'appréhender. Mais elle ne craint point de déclarer au tyran que s'il faut mourir, elle mourra, et vierge et chrétienne; en sorte que dans un même supplice elle

Digitized by Google

réunira et le triomphe de sa virginité et le triomphe de son innocence.

Quoi de plus beau, quoi de plus capable de confondre ces hommes lâches, que le moindre danger intimide, déconcerte, abat! Qu'est devenu ce zèle qu'on voyait dans les premiers siècles de l'Eglise? Est-on moins chrétien aujourd'hui qu'on ne l'était autrefois? Pourquoi ne voit-on pas la même ardeur et le même courage à défendre la religion? Heureuses mille fois ces âmes choisies, qui, comme Ursule, sont prêtes à répandre leur sang pour en soutenir les intérêts! Les menaces et les fureurs du tyran sont donc inutiles, puisque son innocence rend son courage intrépide et inébranlable : donc l'innocence d'Ursule méprise les menaces et les fureurs qui intimident le courage. Je dis en dernier lieu qu'elle souffre les supplices et la mort qui l'abattent!

J'en appelle à vous, chrétiens auditeurs : quel courage n'est pas abattu à la vue des supplices et de la mort? Est-ce le courage de ceux qui dans le sein d'une mollesse criminelle, traînent des jours tranquilles et oisifs? Je dis mieux, est-ce le courage de ceux qui, menant une vie réglée, remplissent parfaitement les devoirs de leur état? Ah! combien s'en trouverait-il parmi eux que la vue seule des supplices épouvanterait? Tant il est vrai que l'image de la mort est quelque chose de terrible pour les courages même les plus héroïques, et qu'il faut un courage que l'innocence soutienne pour en mépriser les toules horreurs.

A ces traits, reconnaissez Ursule. L'ordre cruel est porté. Elle va mourir, cette généreuse vierge, que le monde et ses attraits n'ont pu vaincre, que les prières et les menaces n'ont pu ébranler. Elle va mourir, cette fleur brillante, dans l'aurore de ses plus beaux jours, et par sa mort elle donnera à l'univers le beau spectacle d'un courage égal à celui qu'ont fait paraître les héros les plus célèbres.

Et que Rome ne me vante plus la générosité d'une Lucrèce, dont l'action, quoiqu'insigne, ne peut être mise en parallèle avec le courage d'Ursule sans être obscurcie, flétrie, anéantie, parce que dans celle-ci j'admire un courage innocent et saint, tandis que dans celle-là je ne trouve qu'une générosité d'orgueil et d'ambition. Et non-seulement j'ose mettre Ursule au-dessus de ces courages profanes, mais encore j'ose la comparer aux plus illustres martyrs que la religion chrétienne reconnaisse.

Qu'ont-ils fait, ces héros, qu'on ne puisse admirer dans Ursule? Ils ont souffert, ils ont été persécutés pour la gloire de Dieu. Mais combien de persécutions Ursule ne souffre-t-elle pas? Et pour qui les souffre-t-elle, si ce n'est pour Dieu? Ces grands hommes sont morts avec courage; mais jetez les yeux sur Ursule, vous la verrez élevée sur un théâtre sanglant, je veux dire portée sur les corps de ses compagnes expirantes. C'est là qu'elle attend le coup qui doit la joindre à son divin époux : c'est-là que son innocence, animant son courage, elle semble accuser la mort de lenteur : c'est là qu'elle sait faire trembler l'impiété du tyran, et qu'elle résiste avec plus de force que jamais aux caresses et aux fureurs que le tyran emploie tour à tour pour la vaincre : c'est là que par un visage riant, elle fait douter si la mort lui est moins agréable que la vie.

Mais où m'arrêté-je? Déjà une main sacrilégement audacieuse a lancé le trait fatal; déjà je vois couler du bras d'Ursule le sang dont on eût dû respecter la noblesse et l'innocence. Ah! si du moins ce coup pouvait contenter la fureur du tyran! Mais non. Au premier trait il en succède un second qui va percer son cœur; ce cœur que les traits de l'amour ont trouvé inaccessible; ce cœur noble dans ses inclinations, généreux dans ses sentiments, vaste sans ambition, élevé sans orgueil, tendre sans faiblesse, facile par bonté, inflexible par religion; ce cœur discret, sincère, désintéressé, constant; ce cœur, en un mot, orné de toutes les vertus, exempt de tous les vices.

C'en est donc fait, il n'est plus d'espérance : Ursule tombe, elle expire. Elle expire, grand Dieu! quelle confusion pour le paganisme! quelle gloire pour la religion! Une jeune vierge triomphe des promesses et des louanges, des menaces et des fureurs des supplices, et de la mort même! Quel prodige! C'est ainsi que l'innocence d'Ursule soutient son courage, après que son courage a soutenu son innocence.

Pardonnez, grande sainte, dont j'ai si faiblement ébauché le portrait, pardonnez à ma téméri é, et ne rejetez pas les vœux que je forme, en finissant ce discours, pour une maison qui vous est d'autant plus chère, qu'elle vous est plus spécialement consacrée.

Conservez dans une supérieure cet assemblage merveilleux de toutes les belles qualités que demande son emploi. Conservez dans un directeur ce zèle prudent et actif qu'exige son ministère. Conservez dans tous les membres de ce grand corps cet esprit d'humilité, d'abnégation et de sainteté que demande leur état. Conservez dans cette brillante jeunesse cette innocence, cette sagesse, cet amour de la vertu qu'on lui inspire. Communiquez à tous mes auditeurs et à moi-même ce zèle ardent pour les intérêts de la religion et la gloire de Dieu, afin qu'après vous avoir imitée sur la terre, nous puissions vous suivre au ciel. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XXXVI.

SAINT CHARLES BORROMÉE, CARDINAL, ARCHEVÊQUE DE MILAN.

Prononcé en 1745, le jour de la fête du saint, dans l'église paroissiale de Saint-Sauveur.

Obsecro ut fiat in me duplex spiritus tuus (IV *Reg.*, II, 9.)

Je vous conjure de faire passer en moi votre double esprit.

Le double esprit qu'Elisée demande avec

Digitized by Google

tant d'empressement à Elie est un problème souvent agité, pas encore déterminé. Mon dessein n'est pas de fixer les variations des interprètes, content de me représenter ce prophète comme le vengeur sévère de l'iniquité, ou comme le libérateur d'un peuple affligé. La fermeté et la tendresse d'un zèle toujours prudent me paraissent former son caractère ; je crois y découvrir aussi le caractère de l'illustre pontife, votre patron et votre modèle : *Obsecro ut fiat in me duplex spiritus tuus.*

Elie, dans des jours de superstition et d'idolâtrie, rappelle les peuples de l'égarement, confond l'impiété orgueilleuse, punit l'audace des rebelles, ensevelit les faux dieux sous les ruines de leurs temples. Dans des jours de calamité, il apaise le ciel irrité, il dissipe la contagion, il fait naître l'abondance au sein de la stérilité. Ainsi, dans un siècle d'erreurs et de libertinage, Charles arrête les progrès de l'hérésie, répare les ruines du sanctuaire, rétablit la vigueur de la discipline, corrige la dépravation des mœurs. Ainsi, dans des jours d'affliction et de misère, il devient infirme, il devient pauvre lui-même. Il est en même temps et l'apôtre et le père de son peuple; l'apôtre de son peuple, par la fermeté de son zèle; le père de son peuple, par la tendresse de son zèle. En deux mots : Zèle ferme, qui rend Charles supérieur aux plus pénibles fatigues de l'épiscopat : premier point. Zèle tendre, qui rend Charles supérieur aux plus critiques épreuves de l'épiscopat : second point. Implorons, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Soutenir l'unité de l'Eglise contre ceux qui la divisent ; soutenir la discipline de l'Eglise contre ceux qui la violent; soutenir la sainteté de l'Eglise contre ceux qui la corrompent : tels sont les devoirs de l'épiscopat. Pour remplir ces devoirs, il faut un zèle ferme, courageux, infatigable; un zèle dont l'activité se livre à tout, dont la vigilance remédie à tout, dont la sagesse triomphe de tout. Il faut un Charles Borromée.

Suscité de Dieu dans les derniers âges pour venger la gloire, pour soutenir les intérêts de la religion, Charles répond fidèlement à sa vocation. Il remplit, il honore son ministère. Vainqueur de l'hérésie, restaurateur du clergé, réformateur du cloître, cette idée me fixe, elle développera tous les caractères d'un zèle ferme, qui rend Charles supérieur aux plus pénibles fatigues de l'épiscopat.

Je ne puis, Messieurs, vous peindre le zèle de Charles à combattre l'hérésie, sans vous rappeler ces temps où Rome, en l'élevant au faîte de la gloire, crut voir déjà dans lui le plus ferme soutien de l'Eglise : il semble que son autorité ne fut prématurée que pour avancer aussi les travaux de son apostolat.

Ce n'est pas ici un de ces coups précipités de l'ambition, que la religion condamne ; ce n'est pas ici une fortune rapide, ouvrage de la faveur et non pas du mérite. La politique n'a point de part dans l'élévation de Charles. Si les hommes préviennent dans lui les talents, j'admire le sage discernement qui fixe le choix de son bienfaiteur. La qualité de neveu, le sang des Borromée, auraient pu déterminer Innocent IV en faveur de Charles.

Mais non : il récompense dans lui ce qu'il eût récompensé dans un autre, s'il l'eût trouvé. Une piété tendre, une prudence reconnue, des talents éprouvés, un esprit de règle, d'exactitude, une charité dont les premiers essais ont été des miracles ; une pudeur victorieuse au centre de la volupté; l'université de Pavie : voilà, Messieurs, voilà les titres qui justifient la nomination du souverain pontife. L'Eglise en augure favorablement. Bientôt, bientôt Charles fera voir que si l'Eglise le comble d'honneurs avant le temps, c'est qu'avant le temps il est capable de les remplir.

Déjà je le vois briller sur le théâtre critique où la vertu est d'autant plus exposée qu'elle le paraît moins; où, malgré l'autorité toujours attentive à bannir le vice, le vice se masque et se soutient; où, malgré la sagesse qui sait détruire les projets de l'ambition, l'ambition s'étudie à faire réussir ses artifices et sait obliquement parvenir à ses espérances; où, malgré des yeux toujours attentifs à démêler l'hypocrisie, l'hypocrisie se pare du spécieux prétexte de servir la religion, parce qu'elle sait que les intérêts de la religion règlent la dispensation des grâces.

Charles voit le péril, il sait l'éviter. Il redoute les honneurs que les autres recherchent. Plus respectable par l'éclat de sa vertu que par l'éclat de la pourpre, il partage le poids de la tiare ; il ne sait pas se prévaloir de son autorité. Rome admire la profondeur de sa capacité dans le maniement des affaires. Bientôt le monde entier applaudira aux prodiges de son zèle. Charles devait édifier l'Eglise avant de la défendre.

Jamais siècle plus fatal à l'Eglise que le XVI^e^ siècle. Sous les apparences d'une prétendue réforme, deux monstres vomis par l'enfer portent partout l'esprit de trouble, de révolte. L'un, audacieux, téméraire, ne suit que la fougue impétueuse de son naturel ; il entraîne tout par la véhémence de ses discours. L'autre, plus réservé, sans être moins ambitieux, toujours plongé dans l'amertume d'une noire mélancolie, séduit les peuples par l'imposant spectacle d'une régularité sévèrement affectée. Tous deux, soutenus par les puissances intéressées à troubler le repos de l'Eglise, osent menacer la religion d'une ruine entière.

En vain Rome lance ses foudres, l'erreur semble renaître de ses cendres. Déjà frémissante aux pieds des Alpes, elle se promettait d'infecter le Vatican du venin dont elle avait infecté et la France et l'Allemagne. Chimérique projet! l'Italie est pour l'erreur un rempart impénétrable. Les décrets

Digitized by Google

de Rome n'ont pas arrêté ses rapides progrès. L'oracle d'un concile général va la précipiter dans le sein des ténèbres d'où elle est sortie.

Mais, ô jugement de la Providence! par quel retardement fatal l'arrêt suspendu fait-il balancer entre la vérité et l'erreur? Trente, depuis dix-huit ans, théâtre d'un concile souvent interrompu, jamais terminé, voit ses Pères tantôt arrêtés par les intérêts des puissances, tantôt traversés par les intrigues des hérétiques, toujours contraints de penser sans juger, d'agir sans résoudre.

L'Eglise gémit, le monde attend, l'hérésie se multiplie. Qui sera le libérateur d'Israël? Quel homme d'une prudence assez consommée, d'un pouvoir assez étendu, d'un zèle assez ferme, pour concilier les esprits, pour vaincre les obstacles, pour entreprendre, poursuivre, terminer un ouvrage où les plus grands génies du monde ont échoué?

Cet homme essentiel, reconnaissez-le dans Charles. Ici commence à se développer ce zèle toujours ferme, jamais sévère, qui ménage à Charles tant de succès; ce zèle qui fait frémir la profane nouveauté jusque dans ses retranchements. Le premier usage qu'il fait de son autorité, c'est donc en faveur de la religion. Comme il ne la doit qu'à l'Eglise, il ne veut s'en servir que pour l'Eglise. Une telle expédition demande des travaux, des fatigues; mais déjà son cœur a formé de si généreux sentiments, que jamais la multiplicité des travaux, des fatigues, n'égalera la constance de son courage. Plus il se présentera d'obstacles, plus il emploiera son crédit pour les vaincre.

Déjà son zèle entreprend prières, sollicitations, veilles, jeûnes. Charles intéresse et le ciel et la terre dans le succès de son entreprise: il parle, il agit. Vains efforts! Bientôt il commande. Archevêque, cardinal, nonce du pape, Charles soutient son rang. Il emploie pour les intérêts de l'Eglise l'autorité qu'il sait mépriser pour ses propres intérêts. Tout plie sous son pouvoir: seul il règle tout le monde. L'examen est fini; la sentence est portée; le jugement est unanime; le concile est conclu; le ciel est vengé; la religion triomphe; l'hérésie proscrite, fugitive, annonce par sa haine qu'elle reconnaît Charles pour son vainqueur.

Chrétiens, je n'ai peint encore que les prémices du zèle que Charles fait éclater contre les ennemis de la religion, et déjà je m'aperçois que vous l'admirez comme le soutien de l'Eglise. Mais que le cœur de Charles est bien éloigné de concevoir de lui-même une idée aussi favorable! Non, il ne sait pas se prévaloir des importants services qu'il a rendus à l'Eglise, de nouveaux services qu'il peut encore lui rendre. L'hérésie est affaiblie; mais elle n'est pas détruite. Charles lui a fait voir ce qu'elle doit désormais appréhender de l'intrépidité de son zèle. S'il faut encore lui porter de nouveaux coups, Charles saura la poursuivre, la confondre, l'anéantir. Que dis-je? il ne cherchera qu'à ramener au bercail les brebis égarées; il ira les découvrir jusqu'aux extrémités de son diocèse. Il persuadera les uns par son éloquence; il gagnera les autres par sa douceur: partout il écrasera la tête de ce monstre fatal; partout il fera succéder l'union à la révolte, le calme à la tempête, la paix à la guerre.

Mais pourquoi m'arrêter à ces premiers succès? Un nouvel enchaînement de travaux se présente; une autre carrière s'ouvre au zèle de Charles: son inclination l'y portait depuis longtemps. Il eût voulu se dérober au tumulte de la cour: le devoir l'y retenait. Ses liens sont enfin rompus. Maître de lui-même, il fait servir sa liberté à son zèle; son exactitude ne souffre point de retardement. L'apôtre de l'Eglise universelle consacre son apostolat à l'Eglise de Milan. Le vainqueur de l'hérésie devient le restaurateur de la discipline. Rome n'est plus capable de le retenir. Son cœur est à Milan: il se croit plus nécessaire à son peuple qu'à l'Eglise. L'Eglise a ses apôtres sans lui; sans lui son peuple n'a point de pasteur: le champ est moins vaste et peut-être plus épineux.

Mais n opposons pas ici ce que Charles quitte à ce qu'il va chercher. Quel contraste s'offrirait à nos yeux! Lui-même, le dirai-je? lui-même ne s'était fait qu'une faible idée des immenses travaux qui l'attendaient. Le spectacle qui frappe ses regards l'étonne. Qui ne s'en étonnerait pas?

Quelle ville où la licence des armes, où l'absence des pasteurs autorise tous les désordres, où l'oubli de la religion produit la dépravation des mœurs, où la liberté de satisfaire les passions nourrit le feu qui les irrite! Quelle ville, où la volonté des particuliers forme la discipline générale, où l'on n'est astreint aux ordres de personne, parce que personne n'y commande, où l'on n'observe de loi que celle de n'en observer aucune! Quelle ville, où l'on voit le clergé enseveli dans une criminelle oisiveté, dévoré par le feu de l'ambition, plongé dans les ténèbres d'une présomptueuse ignorance, où l'on ne craint pas de faire passer les abus des ministres pour les droits du ministère, où l'on sacrifie impunément le devoir au plaisir, la religion à l'intérêt! J'en dirais plus, je n'en dirais pas assez dans le portrait de Milan. J'ai tracé l'image ébauchée d'une nouvelle Ninive: l'esprit en conçoit l'idée, la bouche ne doit pas la rendre.

A la vue d'un tel désordre, Charles se rebutera-t-il? Non, non: si son cœur est attendri, son courage s'anime, s'enflamme; il gémit sans s'abattre; il craint sans désespérer; il voit l'iniquité, il l'entreprend, il la combat, il la détruit: *Persecutus est iniquos, perscrutans eos.* (I *Mach.*, III, 5.)

Déjà l'ardeur de son zèle voudrait le transporter dans toutes les parties de son diocèse, arracher de tous les cœurs le penchant au vice, y faire naître l'amour de la vertu. Mais il sait que l'exemple des pasteurs est le torrent qui entraîne les peuples dans le

Digitized by Google

précipice. Il attaque le mal par le principe; il commence par la difficile mais nécessaire réforme de son clergé: *Persecutus est iniquos, perscrutans eos.*

S'il n'eût fallu, pour rétablir la discipline, qu'en proposer un modèle parfait, Charles n'avait qu'à paraître. Exact observateur des lois qu'il voulait prescrire, il offrait dans sa conduite les caractères de la plus éminente sainteté. On l'avait vu renoncer par inclination au luxe dans lequel il avait donné par contrainte. On l'avait vu sacrifier les richesses au désintéressement, la gloire à l'humilité; le faste était banni de son palais, la vanité de son cœur; prodige de mortification, on l'avait vu retracer la vie d'un solitaire pénitent au milieu des travaux de l'apostolat. Mais que peut l'exemple, lorsque le vice a jeté de si profondes racines dans les cœurs? Il faut quelque chose de plus efficace, quelque chose qui persuade. L'iniquité retranchée dans le sanctuaire, veut toujours s'y défendre; quelle intrépidité de zèle ne faut-il pas pour l'en arracher?

C'est, Messieurs, c'est dans ce zèle intrépide que Charles trouve des armes puissantes pour battre l'iniquité en ruine. Ici, que de merveilles se présentent dans un seul homme! Je crois voir plusieurs hommes.

Dans la chaire de vérité, c'est un autre Ambroise. Paraître, parler, convaincre, c'est pour lui la même chose. Tantôt il trace une pointure vive, il frappe, étonne par la force de son éloquence; mais la sainteté de ses exemples soutient la véhémence de ses discours; c'est le charme vainqueur qui entraîne dans les sentiers de la pénitence ceux qui se croyaient exempts de la pratiquer, parce qu'ils la prêchaient aux autres. Tantôt il fait voir la grandeur, l'excellence du sacerdoce, mais il n'en relève l'éclat que pour en rappeler les devoirs. Il ne dit aux ministres de Jésus-Christ ce qu'ils sont, que pour leur apprendre ce qu'ils doivent être.

Passe-t-il de la chaire de vérité à la tête des conciles provinciaux, des synodes diocésains, succès encore plus éclatants. Six conciles provinciaux, douze synodes diocésains; jamais diocèse en compta-t-il tant? L'Eglise en vit-elle jamais de plus utiles? Que ne puis-je vous transporter en esprit au milieu de ces augustes assemblées? vous y verriez Charles comme l'oracle, comme l'âme de ce corps vénérable. Il étonne par l'étendue de sa science; il charme par la justesse de son discernement; il triomphe par la fermeté de son zèle. Aucun abus ne se dérobe à sa censure; aucun règlement n'échappe à sa vigilance. Habile à démêler les priviléges sagement autorisés, attentif à retrancher les usages frauduleusement introduits, il laisse, dans les statuts qu'il fait dresser, une idée parfaite de la discipline ecclésiastique; il en offre dans lui-même un parfait modèle.

Est-il moins admirable dans les conférences particulières qu'à la tête des conciles? Parlez, et rendez ici témoignage au zèle de Charles, ministres du Seigneur, qui, toujours rebelles à la grâce, vous promettez de persister dans votre fatal aveuglement; dites-nous par quelle chaîne invisible Charles sait vous entraîner; dites-nous comment, dans le secret d'un entretien familier, il sait vous émouvoir, vous toucher, vous convertir. Que son langage est convaincant! que sa charité est insinuante, ferme! Il intimide, il est affable, il engage; il est l'homme de tous les talents pour gagner tous les cœurs.

Mais ce n'est pas assez de ramener à la sainteté de leur état des hommes engagés dans le ministère: il faut préparer au ministère ceux qui n'y sont pas encore engagés. Par combien de nouveaux prodiges éclate ici le zèle de Charles! Milan voit avec surprise s'élever tout à la fois trois établissements dirigés pour ainsi dire par les mains de la religion. Asiles respectables, où la vertu, toujours étudiée, se forme, se soutient, se perfectionne; où les talents, toujours éprouvés, s'exercent par émulation, triomphent sans envie. Quel spectacle pour l'Eglise de voir ainsi s'élever à l'ombre du sanctuaire une pieuse jeunesse, d'abord l'espérance, ensuite l'ornement du sacerdoce! Ainsi, par le zèle de Charles, le temps prépare à la religion des pasteurs capables de la soutenir par leur doctrine, de la défendre par leurs travaux, de l'illustrer par leurs vertus. Ces établissements multipliés font encore aujourd'hui l'admiration du monde, l'esprit de Charles s'y reproduit, son zèle s'y perpétue.

J'allais former des souhaits pour que cet esprit ne dégénère jamais;... mais de nouvelles merveilles attirent mes regards. Le passé m'échappe, le présent me fixe: c'est au milieu des travaux les plus pénibles que Charles se présente à mon esprit. Je le vois marcher à pas de géant, voler de combat en combat. Dans la rapidité de sa course, il s'élance au milieu des périls, il rompt les digues, il fournit sa carrière par les obstacles mêmes qui semblaient devoir l'arrêter. Ses conquêtes, plus rapides que mon imagination, me laissent à peine le loisir de le suivre. Paraît-il dans les temples, les autels y sont plus magnifiquement décorés, les offices plus décemment célébrés, les pasteurs plus constamment appliqués. Se montre-t-il à son clergé, la réforme est universelle, on entreprend par zèle ce qu'on avait entrepris par intérêt, on évite par religion ce qu'on avait pratiqué par coutume. Se fait-il entendre dans Milan, les scandales cessent, les spectacles sont fermés, les ridicules amusements qui précèdent le temps destiné à la pénitence sont changés en de religieuses pratiques de dévotion. Il paraît, et l'iniquité ne subsiste plus: il ne reste du vice que le regret de s'y être livré, et la résolution de ne s'y livrer jamais. Il parle, et la force ou la douceur de ses paroles soumet également l'orgueil des grands, l'opiniâtreté du peuple. En un mot, par les sages règlements que Charles établit dans le clergé, il donne à

Digitized by Google

Milan une nouvelle face. La réforme des pasteurs produit la conversion du peuple. Ainsi, par la prudence, par la fermeté de son zèle, Charles sape le vice jusque dans ses fondements. Partout, partout la discipline de l'Eglise s'élève sur les débris des coutumes qui la détruisaient : *Persecutus est iniquos, perscrutans eos.*

Un ouvrage plus critique restait, la réforme des religieux. C'est dans le calme de la retraite, c'est dans l'intérieur du cloître que la piété devrait briller avec plus d'éclat. Eloigné du tumulte du monde, plus intimement uni avec Dieu, on y devrait jouir, dans les ferveurs de la contemplation, d'un ciel anticipé; l'homme devrait y cesser d'être homme. Mais telle est l'instabilité des choses humaines : elles ne subsistent un temps, que pour bientôt pencher vers leur décadence; la ferveur primitive dégénère insensiblement; le relâchement succède à l'exactitude; le soleil a ses éclipses, la vertu a ses ombres. Hélas! qu'ils étaient épais les nuages où la piété du cloître était ensevelie!

Les religieux embrassaient une règle et ne la suivaient pas. Habiles à donner aux vœux une interprétation favorable, ils laissaient à leurs successeurs le soin d'en remplir les devoirs. Une brillante opulence avait banni le lugubre appareil de la pauvreté. Les supérieurs, assez puissants pour commander, étaient trop faibles pour se faire obéir; souvent même on voyait l'autorité timide plier au gré de chaque particulier. De là les libertés indiscrètes, les commerces suspects, les excès honteux; et comme la contagion se communique toujours, les conquêtes mêmes de Jésus-Christ, qu'un rempart impénétrable semblait avoir séparées du monde pervers, se ressentaient aussi de la dépravation. Ce n'étaient plus ces consciences timorées que l'ombre d'une légère imperfection alarmait dévotement; ce n'étaient plus ces âmes embrasées de l'amour divin, dont les chastes soupirs attiraient les complaisances de Dieu. Le torrent d'iniquité avait franchi les barrières qui semblaient dérober ces précieuses colombes aux poursuites de l'ennemi séducteur. Le siècle avait trouvé dans le cloître des cœurs susceptibles de ses charmes. A la faveur d'un privilége supposé, le scandale se soutenait, triomphait jusque dans les cercles profanes. Le vice consacré par la religion osait se produire; la piété en rougissait, le monde même en murmurait. Dans le monde, on ne se pique pas toujours d'être vertueux; mais on veut la vertu dans les autres, surtout si leur profession les y engage.

Tandis que je trace ce portrait, votre imagination s'arrête sur Charles : vous pensez aux moyens que ce zèle va lui fournir pour défricher cette terre ingrate. Saisi d'une sainte indignation, s'il n'eût suivi que les premiers mouvements de son ardeur, il eût éclaté, tonné, foudroyé; il fût entré dans les obscures retraites, armé d'un glaive vengeur. Mais imitant la conduite de Dieu qui, toujours lent à punir, cherche moins à confondre le pécheur qu'à le ramener, il parle, il exhorte, il presse, il menace. Si l'indocilité résiste, il la réprime; si l'orgueil se révolte, il l'arrête; si la fureur s'arme, il la souffre et la confond. Faut-il, pour soumettre des esprits opiniâtres, leur faire éprouver les effets d'une salutaire rigueur, il sait, par des exemples de sévérité, intimider l'audacieuse rébellion. Faut-il, pour fixer des esprits flottants, incertains, user de ménagements judicieux, il sait, par l'attrait d'une conduite pacifique, terminer leur fatale irrésolution. Quelquefois inflexible, quelquefois débonnaire, toujours prudent; rien ne résiste à son zèle, tout change.

Le cloître se relève sur ses ruines. Aux ordres anciens se joignent des ordres nouveaux. Tous à l'envi se disputent la plus exacte régularité. L'émulation réunit la science à la ferveur. Que dis-je? bientôt on voit sortir du sein de ces retraites des prédicateurs pleins de zèle, des directeurs pleins de prudence, des apôtres pleins de courage, des prélats humbles au milieu de la gloire; un pape même, qui ne dut son exaltation qu'à Charles. Je me trompe, il ne la dut qu'à sa profonde capacité, qu'à ses talents supérieurs, qu'à l'héroïsme de ses vertus. Prodige de sainteté, il avait été l'ornement du cloître, avant que l'idée fût venue à Charles d'en entreprendre la réforme.

Qu'ajouter à cette idée? L'élection d'un souverain pontife confiée à la sagesse de Charles; Pie V placé sur le trône de saint Pierre; le choix de Charles; le gouvernement du pape. A ce trait je terminerais l'éloge de Charles, si je ne m'étais proposé de vous le montrer au milieu des épreuves, après vous l'avoir montré au milieu des fatigues. C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'épiscopat a ses épreuves. La Providence en attache à toutes les conditions, pour apprendre aux hommes qu'ils dépendent tous d'un même Maître, pour apprendre à ceux qu'elle élève qu'elle peut les abaisser.

A n'envisager que les apparences, que le brillant de l'épiscopat, il est difficile de ne se pas laisser éblouir à l'éclat qui l'environne. Sous ce point de vue, un évêque paraît au rang des dieux de la terre. Élevé au-dessus du reste des hommes, il est au faîte de la gloire, de la félicité. Mais lorsqu'au travers ce nuage imposant, on perce le voile mystérieux, lorsqu'abandonnant ce dehors qui avait surpris, on pénètre l'intérieur qui avait échappé, que de ronces, que d'épines ne trouve-t-on pas dans une terre qu'on ne croyait semée que de fleurs?

Que vois-je? d'un côté c'est un peuple rebelle qui secoue le joug de la subordination, se révolte et tourne contre son pasteur des mains pleines de ses bienfaits; de l'autre côté, c'est Dieu même qui punit ce peuple rebelle, et qui, par cette fatale vengeance, n'éprouve que plus vivement la vertu d'un fidèle pasteur. Un pasteur tendre, qu'opposera-t-il à ces différentes épreuves? Il désarmera tout à la fois et Dieu et les hommes :

Digitized by Google

dans les persécutions, il soumettra les rebelles par sa patience; dans la calamité, il obligera les ingrats par de nouveaux bienfaits.

Sans nommer Charles, j'ai tracé son portrait. Un zèle patient qui souffre tout, un zèle généreux qui sacrifie tout : cette idée est simple, elle est naturelle. Mais ici le brillant des actions supplée au brillant de l'éloquence.

Vous représenter Charles comme le modèle d'un zèle tendre, d'une invincible patience, quel contraste, Messieurs, entre le caractère de douceur et le caractère de sévérité qui semble le distinguer! Ne m'accusez-vous pas déjà de confondre l'éloge de Charles Borromée avec l'éloge de François de Sales? Jusqu'à présent vous avez cru peut-être que l'esprit pacifique de l'un et l'esprit inflexible de l'autre ne pouvaient être susceptibles de parallèle; mais il est aisé d'en justifier tous les traits. Tous deux sont en même temps doux et sévères : sévères pour eux-mêmes, doux pour les autres. Tous deux ont des contradictions à essuyer, des persécutions à souffrir. Vous me direz que l'un menace, foudroie; que l'autre prévient, s'insinue; vous me direz que Charles persuade, entraîne; que François touche, engage; et moi je vous dirai que tous deux opposent la patience à la rébellion, le silence à la calomnie, les bienfaits aux outrages, l'amour à la haine; je vous dirai que tous deux intimident l'hérétique pour le convertir, excommunient le pécheur pour le gagner; je vous dirai que toujours une charité tendre est le principe de leur conduite, la règle de leurs actions, le garant de leurs triomphes.

Qu'est-ce en effet qu'un prélat sans cette tendresse de charité, sans ce zèle patient? C'est un prélat indigne de l'être. Un prélat doit porter dans son cœur le peuple dont il est le père, le clergé dont il est le guide, les grands dont il est le chef, tout le corps de son diocèse dont il est l'âme. Un prélat ne doit avoir d'ennemi que lui-même dans ses plus injustes agresseurs; il doit moins voir des coupables qui méritent sa vengeance, que des malheureux auxquels il doit pardonner. Le premier caractère du zèle est la charité; le premier caractère de la charité est la patience : *Charitas patiens est.* (I *Cor.*, XIII, 4.)

Je m'aperçois qu'en vous traçant les devoirs d'un évêque, je ne fais que vous développer l'épiscopat de Charles. Invectives malignes, plaintes injustes, libelles injurieux, outrages sanglants, procédés indignes, attentats sacriléges, je ne puis vous dire tout ce que Charles a souffert; mais je dois vous dire comment la charité lui a fait tout souffrir : *Charitas patiens est.*

C'est un peuple rebelle, qui le premier ose s'armer contre le zèle de Charles. Des hommes intéressés à condamner ses entreprises, parce qu'ils en sont le premier objet; des hommes ennemis de la vertu, parce qu'elle est le contraste de leur conduite : voilà ces esprits critiques qui s'échappent d'abord, se répandent en censures. Habiles à surprendre la crédulité par les apparences de religion, ils prêtent à la calomnie toutes les couleurs du zèle; ils font servir l'Église même à leur vengeance. La réforme que Charles avait entreprise dans son Eglise, ils l'accusent d'une nouveauté téméraire; ils osent persuader aux peuples que, retrancher de prétendus priviléges, c'est usurper les droits du ministère. Bientôt ces premiers traits font lancer des traits encore plus odieux. La prévention, soutenue par l'imposture, ne voit plus dans le zèle de Charles qu'indiscrétion; dans son exactitude, que sévérité; dans sa charité, que politique; dans sa pénitence, qu'ostentation; dans toute sa conduite, qu'affectation, hypocrisie. Ce n'est pas assez : la victime du mensonge devient la victime de la fureur. Tout est contre Charles.

Ici, quel spectacle! Une main vendue au crime ose arrêter le saint archevêque à la porte même de son église. Mais le cœur de son ennemi changé, converti, est bientôt le premier pas qui lui fraye l'entrée du sanctuaire.

Là, quelle nouvelle audace! un pied sacrilége ne craint pas de fouler les respectables décrets du saint pasteur. Mais l'ennemi, désarmé par la douceur de Charles, se livre bientôt à la réflexion; il répare son crime avec autant d'éclat qu'il l'a commis.

Et toi, dépositaire des oracles sacrés, toi qui ne dois servir qu'à l'explication des saints mystères, qu'à la censure du vice, qu'aux éloges de la vertu, chaire de vérité, tu servis donc aussi aux horreurs de la calomnie! Un ministre prévaricateur doit, aux dépens de la charité, faire briller les saillies de son imagination; dans un discours destiné à combattre l'injustice, il devient injuste lui-même, ingénieux à changer les couleurs du portrait, parce qu'il sait trouver dans les esprits un préjugé favorable; il est d'autant plus sûr du succès, qu'il peint Charles au gré de ses ennemis; il juge d'autant plus hardiment, qu'il conçoit mieux la charité de Charles jamais portée à la vengeance, toujours prête à pardonner.

Mais la haine devait porter au delà de Milan ses procédés injustes; jusqu'à la cour de Rome, jusqu'à la cour de Madrid, elle fait entendre ses plaintes spécieuses. A Madrid, on accuse Charles d'élever la puissance du sacerdoce sur les débris de l'empire. A Rome, on l'accuse d'élever la puissance de l'empire sur les débris du sacerdoce. Sujet fidèle du prince, humble disciple de l'Eglise, partout détruit par ses envieux, partout justifié par sa conduite, et toujours le bienfaiteur de ses ennemis.

En effet, Messieurs, opposons ici la pénitence à la fureur, le prélat au peuple. Charles entend les clameurs, il voit la rébellion, il essuie les outrages. S'arme-t-il d'un foudre vengeur? fait-il sentir à ces coupables toute l'étendue de son crédit, les droits de sa puissance? Non, non : un silence constant, voilà le coup redoutable qui fait tomber à ses

Digitized by Google

pieds la calomnie, la haine, le peuple, le clergé, le gouverneur même.

Son cœur est moins pénétré d'indignation que de douleur : il soupire, il gémit; mais l'iniquité de son peuple, et non pas les persécutions qu'il souffre, lui arrache un torrent de larmes. Il peut se justifier, il se tait; il peut se venger, il reste dans l'inaction. Supérieur aux disgrâces, sa pénitence sait toujours souffrir, et ne sait pas se plaindre.

S'il lance sur le gouverneur de Milan les foudres de l'Eglise, c'est que ce coup hardi est l'unique ressource qui lui reste, pour soutenir les droits de l'Eglise contre les entreprises illégitimes de la puissance séculière. S'il force et Rome et Madrid de rendre à sa réputation injustement flétrie un témoignage authentique, c'est moins pour défendre sa propre gloire que celle du ministère.

Charles punit, quand les seuls intérêts de la religion ne lui permettent pas de pardonner; lorsque seul il est intéressé à la vengeance, jamais il ne sait punir. Pour mieux pardonner à ses ennemis, il ne veut pas les connaître; il est aussi flatté d'excuser les autres qu'il est sévère à se condamner lui-même : *Charitas patiens est.*

O zèle! ô patience de Charles! Mais quels nouveaux excès viennent la braver? L'audace forme un projet, la fureur entreprend de l'exécuter. Le crime prémédité se prépare; on tente. Le trait fatal est lancé. Vaines espérances de l'impiété! une croix sert à Charles de bouclier. La croix seule faisait son espérance; seule elle devait procurer son salut; seule elle est endommagée. La victime qu'on se promettait échappe au danger. Charles ne s'en souvient que pour s'abandonner au regret d'avoir fait un essai du martyre, et de ne l'avoir pu consommer.

Au premier orage, un second orage succède. A l'ombre du cloître, l'iniquité trame un nouvel attentat. Un homme impétueux n'écoute que la violence de ses passions. Sans mœurs, sans religion, malgré la sainteté qu'exige son état, capable des plus noires entreprises, il s'offre à se venger de la réforme de son ordre par la mort du réformateur. Le dessein sacrilége est conçu; il étudie l'occasion; il ménage le moment; que dis-je? il agit, il presse sans réflexion; on dirait que le crime qu'il médite l'accable sans l'intimider. Il veut que dans son propre palais Charles trouve son tombeau. C'est à la face des autels qu'il se promet de faire tomber cette tête essentielle à l'Eglise. C'est un temps de prière, de recueillement qu'il choisit pour porter le coup meurtrier. Il s'avance, le feu part. Mais que vois-je? O prodige! le feu perd son activité; on dirait que cet élément devient sensible, et se refuse au crime dont un homme, un religieux, un prêtre n'a pas horreur.

Au milieu de cette scène tragique, vous vous figurez aisément quel trouble s'empare des esprits, quelle crainte saisit les cœurs. C'est au milieu d'un peuple chéri, dont Charles est le père, qu'on attente à sa vie. Vous peindre les mouvements de douleur, d'indignation dont chacun se sent pénétré, ah! Messieurs, pourrais-je vous les rendre? Il n'est personne qui ne se fût exposé au péril pour y dérober Charles consterné, abattu, ou plutôt excité, animé. Chacun semble plus empressé à démêler le coupable; chacun se forme un genre de vengeance digne de son zèle. Charles, Charles seul tranquille, toujours lui-même, apaise le tumulte; la tendresse de son zèle s'oppose à la sévérité de la justice. « Le ciel, dit-il, m'a sauvé. Le malheureux a vu son projet échouer : il est assez puni. Il n'est plus de danger; rendons, rendons à Dieu d'immortelles actions de grâces. » Il parle, tout est calme, l'oraison est continuée. Le meurtrier s'échappe; et l'Italie surprise ne sait lequel des deux prodiges est plus admirable, ou la protection de la Providence sur Charles, ou la douceur de Charles envers son ennemi; douceur toujours opposée aux poursuites de la cour de Rome, de la cour d'Espagne; et s'il ne peut, malgré ses larmes, ses prières, arracher le coupable à la rigueur du supplice, il lui pardonne en chrétien, malheureux de ne pouvoir pas le servir en ami.

Continuerai-je un récit où la tendre charité de saint Charles m'offre des prodiges toujours renaissants? Messieurs, je crois en avoir dit assez pour justifier cette idée : un zèle patient fait tout souffrir à Charles. L'ingratitude d'un peuple rebelle ne fait que mieux connaître la générosité de son cœur. En effet, ce peuple dont il souffre tout, Charles ne le peut voir dans les souffrances, qu'il ne sacrifie tout pour le secourir. Second caractère du zèle tendre, qui rend Charles supérieur aux plus critiques épreuves de l'épiscopat.

La générosité est la vertu des grands cœurs, vertu d'autant plus rare, qu'elle est plus héroïque. Les hommes l'aiment, l'admirent dans les autres hommes; mais trop souvent un vil intérêt les empêche de retracer dans eux-mêmes ce qu'ils applaudissent dans les autres.

Oubliez ici, je le veux, oubliez tout ce que je vous ai dit de Charles; je vais vous le représenter sur le théâtre de sa gloire. Ames charitables, je vais peindre votre modèle, le héros de la générosité; générosité magnifique, sans ostentation, bienfaisante avec prudence; attentive à démêler l'indigence, prompte à la secourir; tantôt publique, tantôt secrète, toujours universelle, toujours constante; générosité unique à Charles; générosité dont son cœur se fit encore plus un plaisir, que son rang ne lui en fit un devoir. Saintement prodigue, Charles s'oublie lui-même, pour ne penser qu'à son peuple; tous ses pas sont marqués par autant de bienfaits : *Pertransiit benefaciendo* (*Act.*, X, 38.) Comblé des biens de l'Eglise, il n'en dispose qu'en faveur de la misère. La même main qui les reçoit, les répand aussitôt. Retraites établies, colléges fondés, hôpitaux soutenus, ce sont les moindres merveilles de sa charité. Il sacrifie la principauté d'Arone aux

Digitized by Google

besoins publics. Que dis-je? Charles devient le premier pauvre de son diocèse; et pour me servir des paroles de son historien, on le voit distribuer le pain dont il manque lui-même.

Mais quel fatal événement offre au zèle de Charles le plus attendrissant spectacle! Ce triste moment, dont cent fois Charles avait menacé son peuple, et que cent fois son peuple incrédule avait rejeté comme une vaine illusion, ce moment funeste est arrivé. Le Dieu de miséricorde se montre: ce Dieu de justice, toujours lent à punir; il punit enfin: sa vengeance est d'autant plus terrible, qu'elle a plus longtemps été suspendue. C'est ainsi qu'Israël infidèle voit un feu dévorant descendre du ciel. Déjà mille victimes tombent: tout allait périr. Il s'élance au milieu des flammes; il prie; le ciel exauce sa prière: le fléau cesse: *Stans inter mortuos ac viventes pro populo deprecatus est, et plaga cessavit.* (*Num.*, XVI, 48.)

En proie à la désolation, Milan trouvera-t-il un libérateur aussi généreux? Hélas! vous le savez, lorsque le ciel vengeur répand sur la terre les influences de maux, lorsque l'air, infecté par de malignes vapeurs, fait respirer aux hommes le venin le plus subtil, quelle révolution dans la société! L'humanité gémit; sans agir, on s'aime et on s'évite. La nature parle, mais la crainte étouffe la voix de la nature. La religion arme le zèle; mais bientôt l'affreux spectacle de mille morts force le zèle même à s'engager dans une fuite prudente. On regarde sa patrie comme son tombeau. Malheureux ceux que la contagion frappe! Souffrir est la moindre disgrâce, mais souffrir sans consolation, sans secours, c'est le comble de la calamité. La mort est l'unique espérance qui reste à l'esprit abattu. Bientôt le désespoir s'empare des cœurs; chacun croit voir dans son parent, dans son ami, un ennemi qui l'évite, le fuit. Les villes se changent en déserts. Je me trompe: théâtres lugubres, où mille cadavres vivants frappent les sens, révoltent l'humanité, on y voit toute espèce de misère, et nulle espèce de miséricorde, parce que ceux qu'on ne peut abandonner sans crime, on ne peut les secourir sans danger. L'homme éprouve alors plus que jamais qu'il est homme; il ne croit pas que la charité l'oblige à chercher lui-même la mort, pour y dérober les autres.

Prudence humaine, telles sont donc tes ressources: toujours habile à te retrancher dans une impossibilité imaginaire, tu sais, par de spécieuses raisons, en imposer à la crédulité, éluder le péril, te ménager même des admirateurs. Mais que Charles est bien plus admirable, lorsqu'il affronte le danger, brave la mort! Il aurait pu former des obstacles, il les aplanit; il aurait pu supposer une absence nécessaire; l'exemple des autres pasteur autorise un prétexte si sage en apparence.

Les autres fuient: ah! c'en est assez pour fixer Charles dans Milan. Les autres n'écoutent que leur prudence; Charles ne consulte que son zèle. Les autres croient que le devoir cesse d'être devoir dans une situation si critique; plus la situation est critique, plus Charles croit le devoir indispensable. Son peuple est un autre lui-même; que dis-je? plus cher que lui-même. Il sacrifie tout pour lui ménager un prompt secours. Il préfère l'air contagieux de Milan aux délices de Rome. En vain des amis, intéressés à conserver ses jours, veulent détourner ses pas, ou suspendre l'activité de son zèle. Charles n'écoute que son amour, son cœur est son oracle.

Ici, Messieurs, je ne sais ce qui me saisit davantage, ou le péril auquel le peuple est exposé, ou le péril auquel Charles s'expose. Quel spectacle! A travers mille morts, il fraye un passage à ceux dont la mort n'a pas encore terminé les souffrances: *stans inter mortuos ac viventes.* Apôtre, si j'ose le dire, plus qu'apôtre, il va, il court; on dirait que son zèle le multiplie. Tandis que d'un côté je le vois arracher au sein d'une mère expirante un enfant qui vient de naître, et déjà prêt à mourir, je le vois presqu'en même instant d'un autre côté pourvoir à la sépulture des morts, au salut des mourants. Je le crois voir en même temps dans toutes les parties de cette grande ville; semblable à cet esprit céleste, il vole partout, s'arrête partout: *stabat et volabat.* Il exhorte, il anime, il console; chacun croit voir dans lui son apôtre particulier: *stabat.* Tous ne peuvent comprendre comment il suffit à tous, comment il est supérieur à tous. Les pères abandonnent leurs enfants: Charles est le père commun: *volabat.* Il donne tout ce qu'il a, au delà de ce qu'il a; il excite les uns par ses discours; il nourrit les autres par ses aumônes; il les étonne tous par ses exemples.

Faut-il le représenter dans cet appareil de pénitence, couvert de cendres, baigné de larmes, chargé d'un cilice, la corde au cou, les pieds nus et sanglants, l'amertume dans le cœur? Il semble qu'il soit le seul coupable; seul il veut expier les prévarications de son peuple: il s'offre en victime. Le ciel sera-t-il inflexible? Ah! grand Dieu, voyez le sang de Jésus-Christ sur mille et mille autels; ce sang demande grâce pour un peuple consterné, pénitent. Ces voix puissantes que Charles fait monter vers votre trône ne désarmeront-elles pas votre bras vengeur?

Les vœux de Charles sont exaucés. L'air se purifie, la contagion cesse, le calme renaît, Milan semble renaître; Milan reconnaît Charles pour son libérateur: *Pro populo deprecatus est, et plaga cessavit.* (*Num.*, XVI, 48.)

Que me reste-t-il à présent à vous dire, chrétiens? De nouvelles idées affaibliraient l'éloge de Charles. Ce dernier trait de son tableau vous présente le comble de l'héroïsme chrétien. L'image doit en rester tout entière dans vos esprits. Puisse-t-elle pénétrer jusqu'à vos cœurs, pour y produire les mêmes sentiments! Charles n'est plus; mais vous pouvez le faire revivre dans

Digitized by Google

dans votre charité. Charles n'est plus, la grandeur de ses actions n'a pu le dérober à la mort; mais ses vertus sont immortelles.

Etudiez-les, ces vertus assez héroïques pour être admirées; on peut encore les imiter. Imitez ce zèle ferme, qui rendit Charles supérieur aux plus pénibles fatigues de l'épiscopat, ô vous plus particulièrement destinés à procurer la gloire de la religion. Un zèle toujours prudent, jamais timide : voilà le zèle d'un véritable apôtre. Imitez ce zèle tendre, qui rendit Charles supérieur aux plus critiques épreuves de l'épiscopat, ô vous qui venez d'entendre son éloge. Un zèle patient qui souffre tout, un zèle généreux qui sacrifie tout : voilà le caractère qui distingue le vrai chrétien de celui qui n'en a que les apparences. Ainsi vous renouvellerez les vertus de Charles sur la terre, afin de mériter la couronne dont il jouit dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XXXVII.

SAINT CHAUMOND, ARCHEVÊQUE DE LYON ET MARTYR, PATRON DES DAMES DE L'UNION CHRÉTIENNE.

Prononcé le 3 octobre 1745, dans la chapelle des Dames de l Union chrétienne, dites de Saint-Chaumond.

Dixerunt contra eum testimonium, et mortuus est. (III *Reg.*, XXI, 13.)

On a rendu témoignage contre lui ; il est mort.

C'est ainsi que l'innocence périt sous les traits de l'ambition. Naboth est juste ; mais Naboth croit pouvoir soutenir ses droits. Bientôt on sait le trouver coupable. L'impérieuse Jézabel a su lui prêter des crimes; elle a suborné des témoins; elle a corrompu les juges : on a vu triompher l'iniquité. Par un attentat barbare, l'ambitieux Achab voit réussir son injuste entreprise : *Dixerunt adversus eum testimonium, et mortuus est.*

Puis-je mieux, Mesdames, rendre le caractère du saint dont vous célébrez le triomphe, qu'en vous le représentant comme une victime immolée par la fureur de l'ambition? Nouveau Naboth, vertueux comme lui, l'ambition sut lui supposer de criminels desseins; elle lui suscita des accusateurs. Un injuste soupçon produisit un attentat plus injuste encore. L'ambition porta ses mains sacrilèges sur cette tête respectable; et l'Eglise alarmée vit un primat des Gaules, un archevêque de Lyon, périr sous le coup de ses barbares ennemis : *Dixerunt contra eum testimonium et mortuus est.*

C'est le propre de l'ambition de s'élever contre le mérite. Le mérite de Chaumond était avéré. Digne de l'épiscopat, avant d'y parvenir; pasteur vigilant, avec quelle exactitude n'en remplissait-il pas les devoirs? Tel fut le principe de la guerre que l'ambition lui déclara. L'ambition ne put voir un homme élevé au faîte de la gloire par les voies de la vertu, elle qui ne sait se produire que par les voies de l'intrigue. En un mot :

L'ambition confondue par le mérite qui éleva Chaumond à l'épiscopat : premier point. L'ambition furieuse contre le mérite que Chaumond fait éclater dans l'épiscopat : second point. Un saint qui condamne l'ambition, un saint que l'ambition condamne : c'est le sujet de cet éloge, le partage de mon discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour s'élever, l'ambition dissimulée, dit saint Bernard, sait toujours envelopper ses artifices des plus frauduleux détours : *Ambitio doli artifex.* Habile à paraître ce qu'elle n'est pas, elle impose par de spécieux dehors ; plus on l'étudie, plus elle est impénétrable : *mater hypocrisis.* Toujours inquiète, toujours animée par la jalousie, le bonheur des autres fait son supplice ; on dirait que son génie consiste à perdre ses rivaux : *livoris parens.*

Chaumond est élevé à l'épiscopat. Pour y parvenir, il n'a pas su faire jouer les ressorts ordinaires de l'ambition. Sa grandeur est l'ouvrage de sa vertu. Etudions sa conduite; nous verrons l'ambition artificieuse confondue par un mérite longtemps éprouvé. Nous verrons l'ambition hypocrite confondue par un mérite constamment soutenu. Nous verrons l'ambition jalouse confondue par un mérite supérieur à l'envie.

Les honneurs du sanctuaire ne sont pas toujours la récompense du mérite. La vertu n'est pas toujours le premier pas qui conduit au trône de l'Eglise.

Souvent on voit l'ambition hardie l'emporter sur les plus heureux talents, sur la solidité du mérite. Ingénieuse à s'insinuer toujours, elle sait se produire par des artifices étudiés. L'injustice la guide, l'imposture la soutient; et bientôt elle se familiarise avec le crime : *ambitio doli artifex.* Toutes ces démarches ne tendent d'abord qu'à balancer ses concurrents, pour bientôt les détruire, les perdre. C'est à l'ombre même des autels que se méditent les intrigues secrètes. C'est du sein même de l'Eglise que l'ambition lance sur des rivaux les traits d'autant plus funestes, qu'ils sont plus adroitement détournés.

A cette ambition qui ne sait s'élever aux honneurs que par des voies injustes, souvent criminelles, un homme oppose un mérite longtemps éprouvé, universellement reconnu, Chaumond.

Si j'avais dessein de vous tracer les premiers événements d'une vie si féconde en merveilles, je vous dirais que la sainteté semble naître avec lui; que dès l'aurore de ses jours commencèrent à éclater les prémices de ses vertus. Je vous peindrais les heureuses dispositions d'un esprit avide de tout savoir, capable de tout apprendre. Vous verriez ses talents éclore, se développer, se perfectionner. Dans ces premiers traits vous reconnaîtriez un mérite naissant, qui annonce un mérite supérieur.

Mais plaçons d'abord Chaumond dans le séjour le plus critique; suivons la trace de ses pas dans le tumulte de la cour. La cour! quelle école pour la vertu! C'est là cependant, c'est là que vous admirerez dans Chau-

Digitized by Google

mona une vertu au-dessus des plus délicates épreuves.

Epreuves dans les exemples qui frappent les regards. C'est surtout à la cour qu'on voit se répandre le torrent contagieux du mauvais exemple. On croit qu'il est nécessaire de copier ces hommes qui approchent le trône de plus près. Leurs exemples paraissent autant de règles de conduite. On croit ne pouvoir se produire qu'autant qu'on sait les imiter. Loi tyrannique! Chaumond ne la suit pas; il cherche plutôt à éviter les vices des grands qu'à les multiplier.

Loin de lui ce fatal orgueil que les grands affectent; cet art de se retrancher dans une fierté inaccessible. Chaumond les voit, ces hommes qui se regardent comme les dieux de la terre, qui croient les autres hommes d'une espèce inférieure à la leur, et qu'à peine ils daignent honorer d'un regard. Chaumond les voit; il se montre aussi attentif à s'écarter de leur conduite, que les autres sont empressés à se les proposer pour modèles. Plus il est grand, plus il est humble. Cette ville autrefois la maîtresse du monde profane, aujourd'hui la capitale du monde chrétien, Rome, avait vu les ancêtres de Chaumond réunir la gloire des armes et les honneurs de l'Eglise. Mais Chaumond s'est persuadé que la noblesse doit exciter dans les cœurs une émulation de vertu, et non pas un sentiment d'orgueil.

Loin de lui ce luxe fastueux qui environne les grands, qui annonce leur opulence, souvent même la surpasse. Comblé des biens de la fortune, Chaumond ne les fait pas servir à la vanité. S'il se prête à la magnificence, c'est toujours avec modération. Il ne donne pas dans un brillant qu'il sait mépriser. Point d'affectation non plus dans sa modestie. Il sait remplir en même temps les devoirs du courtisan, les obligations du chrétien. Il accorde à son rang ce qu'il ne peut lui refuser. Il prodigue à l'indigence ce que la nécessité ne le force pas d'accorder à son rang.

Loin de lui cet esprit d'adulation qui ne règne que trop à la cour. Chaumond est toujours l'interprète de la vérité. Il laisse les courtisans avides de plaire, se dégrader par une flatterie intéressée, prêter au monarque les vertus qu'il n'a pas souvent, habiller en vertus ses vices mêmes, se ménager la faveur du prince aux dépens de la vérité, ce n'est pas le caractère de Chaumond. Il gémit en silence sur les défauts que les autres confondent par leur éloge.

Mon dessein n'est pas d'enchérir sur l'histoire de notre monarchie. Il est difficile de pouvoir, dans l'obscurité de nos fastes, démêler les événements de quelques règnes. Le règne de Clovis II est de ce nombre. Pour tracer le caractère de ce monarque, dois-je suivre ou ses critiques, ou ses panégyristes.? Les premiers l'ont représenté indolent, incapable de conduire l'Etat, esclave de toutes les passions. Les seconds l'ont peint sage, modéré, aussi grand par sa valeur que par sa piété. Dans ce contraste de portraits, comment rendre le vrai portrait du prince? Mesdames, tout ce que je puis vous dire, c'est que la France, qui sous les règnes de Clotaire et de Dagobert avait été tranquille, puissante, redoutable, commença par la faiblesse de Clovis II, à perdre son premier éclat, s'obscurcit insensiblement, devint le théâtre des guerres les plus sanglantes, et vit enfin la postérité de Clovis le Grand pencher vers sa ruine, s'éteindre, s'anéantir. Tout ce que je puis vous dire, c'est que sous ce règne les maires du palais commencèrent à s'emparer du gouvernement de l'Etat, s'en rendirent ensuite les maîtres absolus.

Telle était la situation de la France, lorsque Chaumond parut à la cour. S'il eût voulu parler le langage de l'imposture, il eût encensé les défauts du prince. Mais la religion qui le guide ne lui permet pas de déguisement. Il hasarde ses conseils jusque sur le trône. Il peint Clovis à lui-même; il démasque le courtisan adulateur; il mérite la confiance du prince. Que dis-je? il est l'objet qui fixe l'admiration de la cour. La cour, toujours attentive à l'étudier, à l'éprouver, le voit toujours triompher de ses épreuves; ces erreuves mêmes donnent un nouveau jour à son mérite.

Le plaisir ne l'amollit pas; il n'est pas ébloui par la faveur. Au plaisir il oppose la pénitence; il répond à la faveur du prince par un noble désintéressement. Que n'ai-je ici ces vives couleurs de l'éloquence, pour vous peindre les combats que Chaumond se livre à lui-même! La molle volupté l'invite de toute part. La cour fournit aux passions mille objets qui les irritent. Séjour d'autant plus fatal qu'il est plus délicieux! L'innocence constante y paraît un phénomène. Heureux les cœurs qui peuvent se défendre des charmes toujours renaissants que la cour présente! Heureux Chaumond, de vivre pénitent au milieu des délices, et de faire servir à sa vertu les obstacles mêmes qui semblaient la devoir renverser! Heureux d'être, également supérieur, et à la jalousie du courtisan, et à la faveur du prince!

De quelles grâces en effet ce prince n'avait-il pas déjà comblé Chaumond? Déjà Clovis l'avait choisi parmi les grands du royaume pour tenir sur les fonts sacrés l'héritier de la couronne, Clotaire III. Déjà Dauphin, frère de Chaumont, avait été nommé gouverneur d'une place importante. Déjà, devenu l'âme du conseil, Chaumont maniait les plus épineuses affaires de l'Etat. Mais les grands hommes ne savent pas se prévaloir de leur élévation. L'humble Chaumond est toujours lui-même, toujours éprouvé, toujours au-dessus des épreuves. Sa vertu est avérée. Quel présage pour l'Eglise! Que ne doit-elle pas se promettre d'une sainteté à laquelle rien n'est capable de donner atteinte? Les actions, les sentiments de Chaumond, tout l'enchaînement de sa conduite désavoue donc, condamne cette ambition artificieuse qui ne s'élève que par les voies de l'injustice. Tout condamne

Digitized by Google

également cette ambition hypocrite qui paraît ce qu'elle n'est pas; surprend d'abord, bientôt dégénère; enfin se trahit elle-même: *Ambitio dolî artifex, mater hypocrisis.* Le mérite de Chaumond, longtemps éprouvé, se soutient encore constamment.

Hélas! dois-je le dire? l'hypocrisie ce monstre odieux, s'est glissée jusque dans le sanctuaire. Les hommes se jouent de la religion pour arriver à ce que la religion a de plus saint. Mais ne dévoilons pas ici tant de mystères d'iniquité. Si l'on voit quelquefois l'ambitieux hypocrite percer, se répandre, triompher; si quelquefois, par des routes obliques, il parvient au terme de ses désirs, plus souvent encore il voit ses projets dissipés. Le personnage d'imposteur est difficile à soutenir; on le démêle aisément. Il est trop d'aspirants aux honneurs de l'Eglise, pour qu'on n'éclaire pas les démarches de ceux qu'on sait y prétendre. On étudie l'hypocrite, il se dément; on le démasque, lui-même est son plus dangereux ennemi; lui-même, par sa conduite peu soutenue, s'écarte, cède à ses rivaux. Puissent n'être jamais placés dans les premiers rangs du sanctuaire, que ceux qui percent par l'éclat d'une vertu solidement établie! La seule ambition que l'Eglise doit couronner, c'est l'ambition d'en mériter les honneurs.

Ce mot me rend à mon sujet, et vous trace d'abord le caractère de Chaumond, toujours soutenu dans sa conduite, toujours lui-même, Chaumond édifie, étonne. La cour le respecte. La France entière a les yeux fixés sur lui. Dans lui, la France croit voir un autre Mardochée, un homme pieux, zélé, intrépide, capable également, et de résister à ces idoles que le monde encense, et de refuser de serviles hommages à l'orgueil d'un nouvel Aman; un homme qui soutient les intérêts de l'Etat, du prince contre les violents usurpateurs de l'autorité royale; un homme qui perce les intrigues politiques de ces ministres, dont la puissance était trop rapidement établie, pour ne l'être pas au préjudice du monarque, du peuple.

Quel tissu de merveilles l'histoire de Chaumond ne me fournit-elle pas, si les bornes d'un seul discours m'en permettaient le brillant récit! Vous le verriez inspirer au roi l'amour du peuple, au peuple l'amour de son roi; vous le verriez apaiser les troubles, maintenir la paix, soutenir la religion, donner à tout le royaume l'édifiant spectacle d'un homme au faîte de la gloire par son autorité, au-dessus de sa gloire par sa vertu.

Mais la cour, théâtre où toutes les passions représentent tour à tour les scènes les plus éclatantes, la cour n'était pas digne de posséder plus longtemps un trésor si précieux. Au comble de la faveur, Chaumond entreprend de se dérober au tumulte qui l'environne; son crédit lui est à charge, sa gloire lui est importune. C'en est fait, le dessein se forme, il s'exécute. Une vocation constante détermine le choix de Chaumond. Le sanctuaire est son partage. Qui pourrait rendre les dispositions qu'il apporte au ministère sacré? Un esprit brillant, sublime, universel; un cœur dont le feu des passions n'a jamais entamé la parfaite innocence; un esprit assez solide pour se détacher du monde par réflexion; un cœur qui ne trouve dans le monde rien qui le contente. Dieu seul est l'objet capable de le fixer.

Dirai-je que dans le secret de la retraite Chaumond se prépare au sacrifice qu'il médite? Ah! le séjour même de la dissipation a été pour lui une solitude perpétuelle.

Mais le temps est arrivé, la victime s'immole. Chaumond s'engage par des liens indissolubles. Déjà je le vois remplir les redoutables obligations du sacerdoce. Il égale la ferveur des anges, le zèle des apôtres; partout, son mérite, constamment soutenu, frappe, saisit; l'ambition même, l'ambition toujours jalouse du succès d'autrui, respecte dans Chaumond un homme supérieur à la malignité de ses indiscrètes censures. Je vois l'envie, toujours attentive à nuire, je la vois déférer au mérite de Chaumond les premiers honneurs de l'Eglise, et lui ménager la voix de ses concurrents de tout le royaume.

L'Eglise de Lyon venait de perdre un prélat digne de ses regrets; un prélat dont le sage gouvernement devait servir de modèle à ses successeurs.

Lyon, dès lors célèbre par son antiquité, si connu aujourd'hui par la richesse de son commerce, par son étendue, sa magnificence, après Paris la reine de nos villes; Lyon offrait à l'ambition du clergé une place brillante, auguste, unique. L'Eglise de Lyon était née presque avec le christianisme, aussi zélée pour la pureté de la foi qu'elle avait été attachée aux superstitions de l'idolâtrie. Cette ville avait compté parmi ses prélats les plus vives lumières de l'Eglise, les plus fermes colonnes de la religion, des hommes les oracles de l'univers; victorieuse au milieu des plus violentes persécutions, illustrée par le sang d'une infinité de martyrs. Les noms immortels des Pothin, des Irénée, des Eucher, des Nizier, établissaient encore mieux sa gloire que son opulence, ses priviléges, sa primatie. L'Eglise de Lyon portait un caractère de grandeur, de supériorité universellement reconnu. Lui donner les titres les plus pompeux, l'appeler le centre de la sainteté, le théâtre des conciles, le boulevard du christianisme, le dépositaire de la noblesse, l'admiration des rois le refuge des souverains pontifes, je ne, ferais que rendre les éloges que les souverains pontifes, que les rois, que les Pères de l'Eglise, les Bernard, les Anselme lui ont donnés avant moi.

Pour remplir un siége aussi important, vous croyez sans doute, Mesdames, que l'ambition fera jouer ses ressorts les plus secrets, les plus sûrs. C'est à la vue de ces grandes places que l'ambition se livre à ses plus impétueux transports; c'est alors que, jalouse de ne point céder, elle réunit tous ses artifices pour triompher de tous ses rivaux: *ambitio livoris varens.* Elle sup-

Digitized by Google

pose des vices pour dégrader la vertu : elle sait adroitement surprendre la bonne foi de ceux qui répandent les grâces. Plus le sujet est digne de la place à laquelle il aspire, plus l'ambition jalouse s'étudie à l'en écarter. Le mérite le plus éclatant est celui qui a le plus d'envieux.

Je me trompe, l'histoire de Chaumond me présente un mérite universellement reconnu, et cependant à l'abri des jaloux. Sublime éloge, Mesdames, éloge singulier à Chaumond. L'exemple d'une vertu avouée par l'ambition même est un exemple unique.

Et ne m'accusez pas ici, Mesdames, de donner un encens flatteur à mon héros. Le choix de tout le royaume est un sûr garant de ma parole.

Livré aux sentiments de l'humilité la plus profonde, Chaumond ne pensait qu'à se former à la sainteté du sacerdoce, d'autant plus éloigné des honneurs de l'Eglise, qu'il était plus capable de les remplir. Le suffrage unanime du clergé, du peuple, l'appelle au siége de Lyon. La cour applaudit au choix du clergé, du peuple. On voit l'ambition, l'ambition si jalouse de s'élever aux dépens de ces hommes qui se sont attiré la confiance du prince, l'ambition qui avait épuisé les dernières intrigues pour briguer la place à laquelle Chaumond est nommé; on la voit se départir de ses prétentions, donner au mérite de Chaumond le suffrage le moins équivoque; on la voit en faveur de Chaumond solliciter, presser la nomination du prince.

Le prince se félicite de voir son inclination s'accorder avec le choix de tout le royaume. Mais quel obstacle s'élève? qu'il est difficile à surmonter! Un seul homme s'oppose à la voix unanime du peuple, du clergé, du prince. Un seul homme balance toutes ces voix, Chaumond est contre Chaumond. Surpris, alarmé, confondu, il résiste, il prie, il veut se dérober aux honneurs. Vains efforts d'une vertu trop modeste : il faut céder, il faut se rendre. Chaumond est placé sur le siége de Lyon. Bientôt il en est la gloire, le soutien, l'ornement. Bientôt... Hélas! sous quelle face se présente ici mon sujet? Ne pourrais-je rappeler les travaux qui signalent l'épscopat de Chaumond, sans vous tracer les injustes persécutions dont il devient la victime? Ah! c'est ici que va se développer encore mieux la sainteté de Chaumond.

Vous avez vu l'ambition confondue par le mérite qui élève Chaumond à l'épiscopat. Il faut vous peindre à présent l'ambition furieuse contre le mérite que Chaumond fait éclater dans l'épiscopat. C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'ambition ne sait point céder; elle ne voit pas plutôt le mérite récompensé, qu'elle s'efforce de le détruire. Elle ne forme pas d'abord des projets hardis : elle s'élève par degré, elle prépare les scènes éclatantes par des coups obliquement conduits.

L'exemple de Chaumond m'en est un sûr garant. Elevé aux premiers honneurs de l'Eglise, il voit l'ambition conjurer contre lui. D'abord artificieuse, elle emploie mille détours pour le rendre suspect : *ambitio doli artifex*. Bientôt elle emprunte le personnage de l'hypocrisie pour oser l'accuser : *mater hypocrisis*. Enfin elle se livre aux plus noirs excès de la jalousie, et met tout en usage pour le perdre : *livoris parens*.

En un mot, Chaumon injustement soupçonné, indignement accusé, inhumainement immolé: voilà l'ouvrage de l'ambition; voilà le tableau sanglant que je dois offrir à vos yeux.

Ces hommes élevés au faîte des honneurs fixent sur eux tous les regards. Le monde les étudie : il est ingénieux à démêler leur caractère. Le préjugé qu'il se forme, ou de leurs défauts, ou de leurs vertus, est toujours difficile à vaincre. Les premières impressions demeurent; il faut une espèce de prodige pour effacer une idée désavantageuse; et j'ose le dire aussi, quand une idée favorable s'est universellement répandue, il semble que rien ne puisse jamais la changer.

Pontife vigilant, humble, charitable, saint, digne successeur des Irénée, des Euchère, Chaumond faisait l'ornement de l'épiscopat. Le clergé l'admirait, la cour le respectait. Il faisait les délices du peuple. Les pauvres le regardaient comme leur soutien, leur père. L'éclat de sa réputation répondait à la supériorité de son mérite. Quelle révolution ne fallait-il pas pour entamer une vertu si universellement avérée, pour susciter des ennemis à un homme qui s'attire sans cesse de nouveaux admirateurs, pour détruire les favorables sentiments que toute l'Europe avait conçus de Chaumond? Il fallait insensiblement préparer l'orage. La foudre ne devait pas d'abord l'écraser. L'ambition devait adroitement ménager ses artifices. Il fallait amener les événements; pour déclarer Chaumond coupable, il fallait d'abord le rendre suspect.

Suivons l'ambition dans ses démarches; et pour mieux rendre la gloire de Chaumond, permettez-moi de prendre les choses dans leur source.

Une mort précipitée venait de ravir Clovis II à sa couronne. La faiblesse de ce prince avait été fatale à sa puissance. Sous son règne, on avait vu une autorité étrangère s'élever sur les débris de l'autorité royale. Sa mort change la face de l'Etat. Des troubles s'élèvent, se multiplient, et le calme ne renaît que pour amener une nouvelle forme de gouvernement.

A peine sorti des ténèbres de l'enfance, Clotaire III monte sur le trône. Bathilde, la vertueuse Bathilde conduit le royaume pendant les jours difficiles de la minorité. Que dis-je? je vois s'élever une puissance également redoutable et au prince et au peuple, une puissance d'autant plus funeste à l'Etat, qu'elle en semble soutenir les intérêts.

Un homme paraît, ferme appui du trône qu'il cherche à renverser. Habile à s'envelopper, ses démarches obliques n'annoncent rien moins que ses desseins. Esprit dissi-

Digitized by Google

mulé, raffiné politique, adroit à s'insinuer, ingénieux à se rendre nécessaire, il s'empare insensiblement de l'autorité; il l'exerce plus qu'en souverain. Ministre cruel, odieux tyran, son ambition ne connaît point de bornes, son génie impérieux ne ménage personne. La justice vendue, le peuple accablé, la noblesse maltraitée, la perfidie triomphante, ce ne sont là que les préludes des spectacles sanglants qu'il doit donner à la France.

A ce portrait vous reconnaîtriez Ebroïn, quand je ne vous le nommerais pas: Ebroïn, si connu dans nos annales, Ebroïn, ce violent usurpateur de la puissance royale, Ebroïn, qui sut rendre coupables tous ceux qui ne furent pas les vils adorateurs de sa fortune, Ebroïn, qui ne craignit pas d'immoler à son ambition tous ceux qu'il crut capables de pouvoir dévoiler ses criminels desseins.

Parmi ces hommes ennemis de sa puissance, Ebroïn croit voir Chaumond. Austère vertu de l'archevêque de Lyon lui paraît un obstacle difficile à surmonter. Ce n'est pas un rival de son autorité qu'Ebroïn redoute; un homme capable de balancer son crédit, est un fragile roseau qu'il saura bientôt anéantir. Mais dans Chaumond, Ebroïn voit un sujet toujours zélé pour les intérêts de la couronne. Il craint que par la bouche de ce ministre fidèle, la vérité ne s'approche du trône. Il sait qu'un moment change la scène; il sait que la même main, qui l'a placé au faîte de la prospérité, peut le précipiter dans les horreurs d'un funeste revers. Comme sa grandeur est l'ouvrage de la politique, il craint que la politique démasquée par la sincérité ne devienne le sujet de la disgrâce. Etre saint, c'en est assez pour lui être odieux; le préjugé triomphe. La vertu de Chaumont l'anime, l'aigrit. Capable de trahir l'Etat et le prince, Chaumond, l'objet de sa fureur, deviendrait le confident de ses secrets, le dépositaire de son autorité. Mais Chaumond ne sait pas se prêter au crime; c'est aux yeux d'Ebroïn un crime encore plus grand: forfait imaginaire qu'il ne saura que trop faire servir à sa vengeance.

Déjà, pour mieux exécuter son fatal projet, il sait redoubler les raffinements de sa politique. Tandis que par la sagesse de sa conduite, Chaumond captive tous les cœurs; tandis que les prodiges de son zèle étonnent, saisissent, enlèvent; tandis qu'il ménage à la religion les plus glorieuses conquêtes, tandis que l'héroïsme de sa piété perce à la cour, c'est à la cour même que son ennemi prépare le coup mortel. Déjà par des bouches vénales il a su lancer contre Chaumond mille traits envenimés. Tantôt on répand sur les actions du saint archevêque les couleurs les moins favorables; tantôt on sait affecter un silence qui semble douter de ses vertus mêmes; tantôt on sait parer la calomnie du titre pompeux d'éloge. Les esprits commencent à se laisser prévenir. La guerre se déclare plus ouvertement. L'ambition a su rendre Chaumond suspect; elle se livre à de plus funestes excès: elle l'accuse, et fait appuyer l'accusation du personnage imposant de l'hypocrisie: *ambitio mater hypocrisis.*

S'il n'eût fallu que surprendre la crédulité du prince pour faire partir du trône la foudre qui devait écraser Chaumond, son arrêt eût été bientôt prononcé. Dans les jours ténébreux de l'enfance, un roi, sans savoir ce que c'est qu'être roi, un prince qui ne se connaît pas lui-même, pourrait-il connaître l'équité de ses jugements? Tyran involontaire, il peut faire des malheureux; il peut être le persécuteur de l'innocence, comme il peut récompenser le crime. Un roi enfant n'agit point, on le fait agir. Son cœur facile à pardonner, on le peut forcer à la nécessité de la vengeance. Père du peuple par inclination, un funeste conseil peut effacer ses nobles sentiments. Incapable de pouvoir démêler la vérité de l'imposture, il est également facile et de lui persuader les choses comme elles ne sont pas, et de lui dérober la connaissance des choses comme elles sont.

Dans Clotaire III, Ebroïn eût trouvé un esprit susceptible de tous les préjugés. La haine du ministre eût bientôt su rendre Chaumond coupable aux yeux du prince. Mais il était un obstacle plus difficile à vaincre: une reine, dont la modération mettait un frein au génie le plus violent.

Ce n'était pas une de ces personnes du sexe facile à se préoccuper, plus facile à juger sans connaissance, à condamner sans raison; qui, sur le plus léger soupçon, s'abandonne aux mouvements impétueux de sa fureur, éclate par la vengeance, sacrifie tout à son injuste ressentiment; qui fait trophée d'une vertu que sa conduite dément; qui toujours affecte l'humilité, la dévotion; mais dont la douceur, la charité ne firent jamais le caractère.

Bathilde donnait à la France un autre spectacle. Placée sur le trône par la Providence, pour conduire le royaume dans les jours les plus critiques; reine digne de l'être, elle honore la couronne par l'héroïsme de ses vertus; elle la soutient par la sagesse de sa conduite. Prodige d'une humilité sans faiblesse, sa religion toujours soutenue étonne la cour, toute la France, l'Europe entière. Sa profonde capacité la rend l'âme de son conseil, la terreur de ses ennemis, la maîtresse souveraine de son royaume. Habile à manier les plus épineuses affaires, la prospérité ne l'éblouit pas; elle est supérieure à l'adversité; elle voit les troubles et les calme par son génie pacifique; elle fait les délices du peuple. Facile, accessible, charitable, d'un esprit assez solide pour tout approfondir; toujours occupée, et toujours au-dessus de ses occupations, elle voit tout, connaît tout, règle tout. Incapable de prononcer sans avoir examiné, toujours ferme à s'opposer aux ambitieux desseins de ses ministres.

Dans une reine de ce caractère, Chaumond trouvera sans doute une puissante protectrice. Une sainte se prêterait-elle à la con-

Digitized by Google

damnation d'un saint? Non, non. Je sais que des historiens peu fidèles ont accusé Bathilde d'avoir partagé le crime d'Ebroïn. Une critique judicieuse les a confondus. Dire qu'Ebroïn n'ait point employé tous les artifices d'un génie fécond en ressources, pour imposer à la crédulité de Bathilde, ce serait m'inscrire en faux contre un fait avéré. Oui, Mesdames, oui, pour perdre Chaumond, l'ambitieux Ebroïn porte jusque sur le trône ses plaintes spécieuses. Hypocrite raffiné, il sait que la vertu seule peut se faire entendre de la reine. Pour mieux s'insinuer, il devient charitable par ostentation : des temples superbes s'élèvent sous ses auspices; mais c'est moins à Dieu qu'à son ambition, qu'il consacre ces pompeux monuments. Il a su paraître un homme essentiel à l'Etat; il veut s'annoncer encore comme le héros de la religion, et il se flatte que sous ce masque trompeur il pourra se produire. Il croit que les apparences de piété garantiront la droiture de ses intentions. L'intérêt, le seul intérêt de l'Etat, de la religion, le force, dit-il, d'être l'accusateur d'un homme dangereux, et qui ne le paraît pas. Il cherche à démêler dans la conduite de Chaumond mille traits qui semblent le déclarer ennemi de l'Etat. La sainteté apparente de Chaumond est un charme imposant pour faire illusion. Ces soins, cette vigilance à former à l'Angleterre un prélat, un apôtre dans le fameux Wilfrid, est un prétexte pour ménager une secrète intelligence avec les ennemis de l'Etat. Ce grand nombre de vierges qu'il a rassemblées, moins pour être la gloire du christianisme dans la ferveur du cloître, que pour être les victimes de ses passions; la célèbre abbaye de Saint-Pierre, dont il est l'instituteur, et où sa politique dérobe à la connaissance du monde des trésors toujours nouveaux, sont autant de présages des coupables desseins qu'il médite. Ces immenses richesses qu'il répand dans le sein de l'indigence; cette douceur, cette bonté qui maîtrise les esprits, charme les cœurs, sont autant de liens puissants par lesquels Chaumond s'attache et les grands et les peuples. En un mot, Chaumond est d'autant moins saint, qu'il s'étudie davantage à passer pour saint.

Ainsi par le langage de l'imposture, l'ambition se flatte de triompher. Trompeuse espérance! Non, ministre injuste, non, tu n'envelopperas pas dans ton coupable ressentiment une reine qui connaît la vertu de Chaumond, qui la respecte; non, elle ne se persuadera jamais que Chaumond soit capable d'enfanter les crimes que tu lui supposes. Le mensonge a osé se produire jusqu'aux pieds du trône; mais il n'a pu se faire écouter. Bathilde a démêlé la calomnie; l'accusation s'évanouit : Chaumond n'est pas coupable.

Mais l'ambition ne sait pas se départir de ses projets. L'artifice a échoué, elle emploie la violence. Elle n'a pu intéresser le trône dans le succès de sa fatale entreprise, elle l'exécutera malgré le trône même. La jalousie achèvera l'ouvrage que l'hypocrisie a vainement tenté : *ambitio livoris parens.* C'en est fait : le sort de Chaumond est décidé. Le dénoûment de la scène frappera d'horreur l'univers entier.

Quand l'ambition se livre aux funestes transports de la jalousie, elle ne respecte aucune loi; elle marche de crime en crime; l'humanité, la religion sont de faibles obstacles à sa fureur. Sa fureur s'irrite par les obstacles mêmes qui devraient l'arrêter. Tandis que je parle, l'orage se forme, la foudre gronde. Heureux Chaumond, s'il était le seul que la foudre menace! Mais quel barbare édit plonge son cœur dans l'amertume! Je vois un frère qu'il aime enveloppé dans la plus injuste accusation. Déjà ce frère cheri vient d'être enlevé à ses yeux.

O coup trop sensible! ô mortelle disgrâce! Mais pourquoi m'échapper en murmures? Chaumond ne se permet pas les plaintes les plus légitimes. S'il témoigne sa douleur, c'est par son silence. Il connaît l'innocence de son frère; il sait que son seul crime est de s'être refusé à l'ambition d'un criminel usurpateur; il sait qu'il est fidèle à son Dieu, à son roi. Lyon, que dis-je? tout le royaume est témoin de son zèle. Ses actions justifient ses sentiments; sa conduite est le garant de son cœur.

A cet heureux souvenir, les alarmes de Chaumond se dissipent; l'amitié cède à la vertu. France, tu ne verras donc plus l'édifiant spectacle qui t'a si longtemps frappée, saisie? Quel spectacle en effet de voir dans deux frères un autre Moïse, un nouvel Aaron!

L'un est l'honneur de l'empire, l'autre du sacerdoce. Dauphin fait observer les lois par son autorité; Chaumond fait triompher la religion par son zèle. Tous deux font les délices du peuple. Le premier en sollicitant auprès du prince la diminution des impôts; le second, en les adoucissant par l'étendue de sa charité. Tous deux par leur vigilance maintiennent la paix, l'un dans l'Etat, l'autre dans le sanctuaire. Tous deux inspirent au peuple l'amour du prince dont ils sont pénétrés eux-mêmes. La sagesse, la piété de l'un se retrace dans l'autre. Leurs cœurs unis semblent ne former qu'un seul cœur.

Spectacle ravissant! Il va donc cesser. Hélas! déjà le coup est porté. La France a vu avec horreur tomber une victime si précieuse. Dauphin n'est plus. Quel présage pour Chaumond! Ah! dans la mort de son frère il découvre assez la destinée qui l'attend. Mais à quelle dure épreuve sa constance est-elle encore exposée! On offre à ses yeux le corps sanglant de son infortuné frère. Ah! la nature s'explique : les larmes coulent, Chaumond gémit.

Je me trompe. Bientôt la religion condamne sa faiblesse. Un nouvel héroïsme s'empare de son cœur. Il semble percer les ténèbres de l'avenir. Il annonce les combats qu'il doit livrer. Vous croyez qu'il se dérobera aux recherches de ses ennemis furieux. Vous croyez qu'il ira dans une retraite inaccessible braver la puissance qui

Digitized by Google

le poursuit. Sa grande âme ne sait pas se prêter à de si bas sentiments. Il croit devoir à son peuple un exemple de constance. Voir la mort et la mépriser, voilà son partage. Un tendre ami, dépositaire des derniers efforts de son zèle, le voit plus grand que jamais; le voit saintement empressé à consommer son sacrifice.

Quelle ferveur de prières, quelle rigueur de pénitence, quelle étendue de charité, quelle vivacité de zèle signalent ces derniers instants! Mais déjà l'ambition hardie sait faire servir à ses projets l'autorité supposée du prince. L'ordre secret est porté. Je vois les cruels émissaires d'un ministre plus cruel encore, je les vois se hâter d'exécuter le plus noir attentat; je les vois se frayer un libre passage jusqu'au saint archevêque. Il est saisi, arrêté. Lyon, théâtre où la gloire de Chaumond brille depuis longtemps, sera donc le théâtre de sa mort; ou plutôt cette ville si longtemps témoin des prodiges dont la vie de Chaumond n'a été qu'un heureux enchaînement, cette ville, comblée de ses bienfaits, ne se refusera-t-elle pas au spectacle sanglant de son martyre? Que vois-je? Chaumond est ravi aux vœux de son peuple; on l'engage dans une route détournée. C'est là, c'est dans ce lieu solitaire, que le sang de l'innocence doit se répandre. Le coup se prépare. Le héros ne dégénère pas. Il semble qu'il s'élève au-dessus de lui-même. Son dernier sentiment est un prodige de générosité. Il souffre et pardonne. Chrétiens, dispensez-moi de vous représenter ici cette scène tragique, Je vois le fer meurtrier. La victime est percée, elle tombe. Tu t'applaudis de ta victoire, jalouse ambition. Ah! que ta victoire te coûtera cher! Le sang de Chaumond aura des vengeurs. Déjà mille prodiges annoncent sa gloire; déjà les respects de tout tout un peuple préludent au triomphe qu'il doit remporter sur ses ennemis.

Bientôt, bientôt viendra le moment où le crime sera puni par le crime. Ebroïn n'a pas craint de sacrifier mille victimes à son ambition. Son ambition lui deviendra fatale à lui-même. Une mort funeste l'attend. Il périra sous les coups de ses ennemis, cet homme qui n'a pas craint d'immoler mille ennemis à sa haine. La mémoire de Chaumond sera toujours précieuse; le nom d'Ebroïn toujours odieux. Les peuples se disputeront l'avantage de posséder les cendres respectables de Chaumond; les cendres dispersées d'Ebroïn seront confondues, anéanties. C'est ainsi que l'hommage immortel qu'un chacun rend à la vertu est une punition éternelle du crime.

J'en ai dit assez, Mesdames, pour remplir l'idée que je m'étais proposée. Je crois vous avoir peint dans Chaumond un saint qui condamne l'ambition, un saint que l'ambition condamne. Je devrais à présent vous exhorter à copier un si parfait modèle; mais je me contente de vous animer à suivre les exemples d'une illustre congrégation, héritière de son esprit. Admirez, étudiez, imitez.

Grand saint, vous vous êtes offert comme de vous-même pour patron à cette communauté naissante: soyez son protecteur, soyez le nôtre. Son zèle, sa ferveur méritent que vous jetiez sur elle un regard favorable. Ne rejetez pas non plus les vœux d'un peuple fidèle qui célèbre avec piété votre triomphe et qui vient s'instruire par le récit de vos éclatantes vertus. Soyez notre soutien sur la terre; soyez notre guide dans les sentiers qui conduisent à l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XXXVIII.

SAINTE CATHERINE DE RICCI, VIERGE DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

Prononcé à la cérémonie de sa canonisation, le 15 mai 1747, dans l'église des Dames religieuses de Saint-Dominique, dites les Dames de la Croix, rue de Charonne, faubourg Saint-Antoine; et le 20 juin, dans l'église de l'abbaye de Poissy.

Dabo tibi coronam vitæ. (*Apoc.*, II, 10.)
Je vous donnerai la couronne de vie.

Madame,

Ces hommes qu'une sage providence place sur la terre au-dessus des autres hommes, ne marchent pas toujours dans les routes de l'immortalité. L'éclat de leur gloire a frappé le monde pendant leur vie, souvent leur gloire disparaît avec eux. Le tombeau du monarque est le terme fatal de sa puissance; il meurt: sa couronne n'est plus à lui; elle passe à ses successeurs.

A la sainteté seule appartient le privilége de survivre. Elle-même a su se former une couronne dont la solidité se soutient contre l'injure des temps. La révolution des siècles ne sert qu'à lui donner un jour plus parfait: toutes les vertus en font l'ornement; bientôt les prodiges en deviennent la récompense. Le ciel semble concourir avec la terre pour couronner à jamais le mérite de la sainteté: *Dabo tibi coronam vitæ.*

Chrétiens, que rassemble ici la gloire d'une illustre vierge, ne l'avez-vous pas reconnue dans l'interprétation que j'ai faite des oracles sacrés? Depuis plus d'un siècle, le ciel continue à constater l'authenticité de ses vertus par des prodiges multipliés. L'Italie, théâtre de ses merveilles pendant sa vie, n'a pas cessé de l'être depuis sa mort. Mais le monde attendait un oracle plus solennel. Enfin Rome a prononcé. L'Eglise universelle célèbre le triomphe de Catherine de Ricci. Un ordre respectable, dont elle a été le modèle, se fait un devoir de lui rendre les premiers honneurs et nous invite à tracer le brillant assemblage de ses vertus.

La sainteté de Catherine de Ricci, telle est la couronne qu'elle a su former; elle doit servir de fondement à son éloge: *Dabo tibi coronam vitæ.*

Sainte qui se cache au monde, et cependant reconnue sainte par le monde. Voilà son caractère et le plan de ce discours. Catherine de Ricci toujours attentive à dérober ses vertus à la connaissance du monde: premier point.

Digitized by Google

Le monde toujours attentif à rendre hommage aux vertus de Catherine de Ricci : second point. Qu'il est flatteur pour moi, Madame, de trouver aujourd'hui dans une sainte le même caractère qui vous distingue! La noblesse illustrée par l'humilité ; les avantages de la fortune sacrifiés par le désintéressement ; l'Eglise soutenue par un zèle sage, éclairé ; les honneurs devenus la récompense du mérite, et le mérite toujours au-dessus des honneurs. L'éloge est ici d'autant moins suspect qu'il est fondé sur le témoignage du public. Le public est votre panégyriste, et je ne fais que rendre ici ses sentiments. Puissé-je rendre de même la gloire de la sainte dont j'entreprends le panégyrique. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que les âmes vulgaires cherchent à se produire : les grands cœurs se suffisent à eux-mêmes. Les cœurs chrétiens s'élèvent au-dessus d'eux-mêmes ; ils dédaignent le suffrage des hommes par vertu, non par orgueil. Plaire à Dieu est le seul objet qui les occupe. Ils s'éloignent du monde lorsqu'ils pourraient y représenter avec éclat ; et dans le sein d'une retraite volontaire, ils ne veulent avoir que le ciel pour témoin. Leur mérite est à charge à leur humilité : et tandis que l'univers attentif est ébloui de leur gloire, seuls ils ignorent leur grandeur.

N'est-ce pas là, chrétiens, le vrai portrait de Catherine? Quelle suite de merveilles ne vous présente pas sa vie! Mille actions éclatantes, mille vertus intérieures. Mais je l'ai dit, Catherine est ingénieuse à dérober ses vertus aux regards perçants dont elle est obsédée. Elle m'étonne moins lorsqu'elle opère des prodiges, que lorsqu'elle se renferme dans son néant.

Les motifs qui la déterminent à la retraite. Sa conduite dans la retraite.

Deux idées qui vous feront connaître combien Catherine est attentive à soustraire sa sainteté à la connaissance du monde. Mais partout vous verrez que les caractères de son humilité deviennent pour elle autant de degrés de gloire : *Dabo tibi coronam vitæ.*

Est-ce donc toujours un motif de religion qui arrache au monde les âmes qui viennent dans le sein de la retraite se consacrer à Dieu? Vocation de nécessité : telles sont souvent les causes d'une retraite précipitée. Le cœur soupire après le monde qu'il abandonne et voudrait cependant se faire un mérite d'un sacrifice forcé. La victime redoute l'autel où elle va s'immoler ; la volonté révoque l'engagement, tandis que la bouche le prononce. Rien, rien de pareil dans le sacrifice de Catherine. Une volonté libre dirige ses pas ; sa vocation est l'ouvrage de la grâce. Elle triomphe du monde dans le temps même que le monde se croit en droit de la réclamer.

Je me la représente d'abord telle que la vit une des premières villes d'Italie. La noblesse de ses aïeux est étrangère à sa gloire. Dans un éloge profane je pourrais en tirer avantage. Je n'en parlerai dans l'éloge de Catherine que parce qu'elle a su la mépriser. Je dirai que le sang illustre qui coule dans ses veines devient pour elle un motif de s'illustrer par ses vertus. La vertu est la seule gloire que connaissent les saints.

Florence la voit naître. Florence se glorifiera moins désormais de ses monuments superbes, de ses immenses richesses, de sa vaste étendue, que d'avoir donné à l'Eglise, dans Catherine, une vierge, l'ornement de son siècle et l'étonnement des siècles à venir.

Peut-être vous attendez-vous à des événements singuliers qui annoncent au monde la naissance de ce prodige. Mon sujet n'a pas besoin d'un merveilleux emprunté ; il est merveilleux par lui-même. Je laisse à l'éloquence profane l'art d'orner les discours aux dépens de la vérité. Puisse cet art frivole n'être jamais employé dans les éloges sacrés! Je cherche la gloire de Catherine dans elle-même : je ne veux rien ajouter à ses actions. Les actions seules des saints doivent fournir le sujet de leur éloge.

Quelle idée m'arrête d'abord? C'est sur le tombeau de sa mère que Catherine vient étudier la vanité du monde. Elle peut à peine le connaître : son cœur sait déjà s'en détacher. Jeune encore, mais capable de réflexion, déjà dans la ferveur de la prière, Catherine sait opposer le temps à l'éternité. Quelle attention à se dérober par une fuite prudente au charme séduisant de ces sociétés, où l'amitié fait naître le sentiment, où le cœur s'engage lorsqu'il croit être encore à lui-même! Le cœur de Catherine ne sera susceptible que de l'amour divin. La perfection de toutes les vertus, voilà son étude ; Jésus sur la croix, voilà son modèle. Une pareille aurore n'annonce-t-elle pas le jour le plus brillant?

Quand vous verrez donc à présent Catherine former la noble résolution de se sacrifier à Dieu dans le silence de la vie religieuse ; quand vous la verrez franchir les obstacles, fouler aux pieds l'idole de la fortune, briser les liens du sang, l'accuserez-vous de s'engager dans une démarche indiscrète? Croyez-vous qu'elle s'éloigne du monde, parce que le monde n'ouvre pas à son ambition une carrière assez brillante? Mais le nom de Ricci ne peut-il pas prétendre à ce que le monde a de plus grand? Mais le père de Catherine n'établit-il pas déjà sur elle l'espérance de sa maison? Ah! chrétiens, c'est parce qu'elle peut vivre dans les honneurs du monde, qu'elle se hâte de le fuir ; c'est parce que sa vertu naissante fixe déjà les regards du monde, qu'elle ne veut plus s'attirer que les regards de Dieu seul.

Retraite célèbre de Montecelli, vous l'aviez vue, déjà éloignée du tumulte du siècle, étudier dans une autre de Ricci, victorieuse elle-même du monde, l'esprit d'obéissance, d'humilité, d'abnégation ; vous l'aviez vue surpasser la ferveur des plus fervents. Encore aujourd'hui vous conservez le monu-

Digitized by Google

ment précieux qui faisait ses délices ; ce crucifix, source pour elle de tant de lumières, de tant de grâces, j'ai presque dit de tant de miracles. Les premiers pas de Catherine dans la science des saints vous annonçaient un prodige de sainteté.

Mais le monde allait rappeler Catherine, et ce n'était pas au monde que Catherine se destinait. Son cœur aspire au moment de terminer son sacrifice. La Providence ménage l'occasion.

Catherine la saisit. Qui met en Dieu son espérance est sûr de triompher.

Vous pensez à ce jour où les desseins des hommes servirent aux desseins de Dieu. Une affaire importante appelle le seigneur de Ricci à la ville du Prat. Une affaire plus importante y mène Catherine. Le père va consulter sur les intérêts de sa maison; la fille va consulter sur les intérêts de son salut. L'un saisit avec plaisir les conseils politiques d'un parent éclairé ; l'autre saisit avec ardeur l'esprit religieux d'une communauté fervente. Les exemples la frappent, la règle l'édifie. La grâce parle, le cœur cède, la vocation est déterminée, le choix est fixé. Catherine, la gloire de Florence, va s'ensevelir dans la solitude ignorée du Prat, mais sa vertu la sait bientôt illustrer. La sainteté brille dans le sein des ténèbres.

Cependant quel obstacle aux désirs de Catherine ! Un père vertueux, mais prudent, refuse de sacrifier celle qui se sacrifie elle-même. Il croit devoir éprouver une vocation si rapidement décidée. Le temps pourra le convaincre ; mais il ne croit pas devoir abandonner une victime trop généreuse à des transports dictés par la jeunesse, que peut-être la réflexion désavouera. Il connaît le cœur inconstant de l'homme. Combien de fois un cruel repentir suit-il une vocation sans obstacle? Le caprice la fait naître, l'expérience fait regretter de l'avoir trop légèrement suivie.

Austère sagesse d'un père trop tendre, cédez, cédez. La vocation de Catherine porte un caractère respectable; sa vertu, depuis longtemps soutenue, est un sûr garant que la religion seule éclaire ses démarches. Multipliez les oppositions, elles seront vaincues. Reproduisez Catherine dans le monde profane qu'elle a résolu de quitter, rien ne changera sa résolution ; elle verra ce que le monde a de plus séduisant, ce fantôme ne l'éblouira pas. Les larmes de sa famille pourront quelque chose sur le sentiment, rien sur la vertu. L'intrépide Catherine rompt le nœud fatal ; elle renonce aux délices du monde sans les regretter, comme elle les a connues sans les aimer. Elle a déjà quitté Florence ; le moment du sacrifice est arrivé; l'engagement solennel se contracte.

C'est ici, chrétiens, l'époque à laquelle je voulais m'arrêter, c'est ici que je vous demande si vous avez saisi le motif qui détermine Catherine à la retraite ? Ah ! sans doute vous me prévenez. Sa conduite justifie mon idée. Vous avez reconnu une sainte toujours attentive à dérober sa sainteté à la connaissance du monde.

Dieu conduit Catherine dans la retraite. Dieu s'y fera bientôt entendre à son cœur. *Ducam in solitudinem, et loquar ad cor ejus.* (*Ose.* II, 14.) Dans la retraite, Catherine va perfectionner l'ouvrage de sa sanctification.

C'est sous les lois du grand Dominique de Gusman qu'elle vient se ranger. Perpétuer l'esprit d'un si parfait législateur, voilà le projet qu'a conçu sa pieuse ambition. Elle a saisi le caractère de cet ordre, l'une des plus brillantes lumières de l'Eglise. Elle voit d'un côté des hommes, l'ornement de la foi par leurs exemples, les soutiens de la foi par leur zèle. Apôtres savants, destinés au ministère de la parole, la religion est leur étude, l'Evangile est leur règle, l'univers est le théâtre de leurs travaux, de leur gloire.

D'un autre côté s'offrent à ses regards des vierges ferventes, qu'un rempart impénétrable sépare du monde séducteur. Elles obtiennent par leurs prières les victoires que leurs frères remportent par leur doctrine. Apôtres en désirs, elles partagent les combats des héros, et le triomphe des héros devient en quelque sorte leur propre triomphe.

Dans tous deux, même pénitence, même humilité, même charité. La vertu est supérieure à la faiblesse du sexe.

Parmi tant de prodiges de sainteté, quelle sera la conduite de Catherine ? Chrétiens, pourrai-je ici vous tracer, pourrai-je vous développer tous les sentiments de ce cœur qui se concentre, si j'ose ainsi dire, dans les sacrées plaies de Jésus crucifié? Son cœur devient une espèce de Calvaire. Elle s'immole sur la croix avec Jésus-Christ. Le sang de Jésus-Christ est un préservatif contre le feu de toutes ses passions. C'est dans le tombeau de Jésus-Christ qu'elle voudrait ensevelir et l'éclat de ses vertus et les prodiges dont le ciel les couronne.

Mais en vain veut-elle se dérober aux yeux des hommes. Les prodiges multipliés sur son corps sanglant paraissent des traces glorieuses que son humilité s'étudie inutilement à laisser ignorer. L'humilité est la preuve de sa sainteté, la gloire en est la récompense.

Mais ne préviens-je pas ici l'ordre des faits? Je dois vous représenter Catherine dans l'entrée de sa carrière, et je vous rappelle déjà les événements qui la déterminent.

Suivons l'enchaînement de mille actions plus intéressantes les unes que les autres. Et d'abord, par quel trait Catherine cimente-t-elle son engagement solennel? Je l'appelle Catherine. Ai-je donc oublié le caractère mystérieux de son nom? Alexandrine de Ricci, tel était le nom pompeux dont la vanité du siècle l'avait décorée sur les fonts sacrés, mais la pieuse de Ricci s'élève au-dessus des idées profanes. Dans une patronne, elle veut se proposer un modèle. Quel sera ce modèle? Une sainte, le prodige du XIV^e^ siècle, l'un des premiers ornements de l'ordre de Saint-Dominique;

Digitized by Google

une sainte dont l'histoire n'est qu'un tissu de merveilles; pudeur souvent éprouvée, toujours victorieuse; pénitence sans ménagement; humilité sans bornes; patience au-dessus des événements; amour de Dieu sans réserve; charité active, universelle; autorité respectée; assemblage de toutes les vertus; ferveur des anges; souffrances des martyrs; zèle des apôtres; lumière des prophètes; puissance émanée de Dieu même. Le seul nom de Catherine de Sienne est un éloge.

C'est sur les pas de cette héroïne chrétienne que notre sainte se propose de marcher. Le plan est dressé, il s'exécute. Eglise de mon Dieu, ne regrettez pas les siècles antérieurs : ils viennent de renaître. Le XIV^e^ siècle se reproduit dans le XVI^e^. Je vois revivre Catherine de Sienne dans Catherine de Ricci.

Au nom de Ricci, quelle idée se présente ici! Jusque dans la retraite, Catherine devait trouver ce nom grand, selon le monde; mais dont la grandeur ne lui paraît qu'une ombre vaine, fugitive. Ombre importune, jusqu'où la suivez-vous? La retraite où Catherine croit ensevelir ses titres frivoles, pourquoi les vient-elle offrir à ses yeux? Oui, chrétiens, Catherine retrouve le nom de Ricci dans un oncle, disciple comme elle de Dominique. Ici le nom de Ricci n'a plus rien de profane; il est illustré par les vertus : c'est le nom des saints.

Dirigée par le zèle, les conseils, la prudence de cet oncle vertueux, quels progrès Catherine ne va-t-elle pas faire dans la perfection évangélique?

Tels que paraissent dans les airs ces phénomènes qui surprennent les regards des hommes, telle paraît dans l'ordre de Dominique Catherine de Ricci.

Catherine, dont l'âge semblait demander des exemples, sert elle-même d'exemple.

A peine novice, déjà parfaite. Parmi tant de modèles de pénitence, Catherine offre un spectacle nouveau. On l'admire dans l'impuissance de pouvoir l'imiter.

Lieux témoins des saintes cruautés qu'elle exerce sur sa chair innocente, que ne pouvez-vous nous tracer ici l'image de ses austérités! Combien de fois retentites-vous des coups redoublés dont son corps fut la victime! L'imagination peut enfanter des portraits; jamais elle ne rendra la réalité. On dirait que Catherine ne connaît plus d'autre nourriture que la nourriture des anges. Les années s'écoulent, les forces se refusent à sa ferveur : elle ne les veut réparer que par un jeûne moins éclatant, peut-être plus rigoureux, et toujours plus parfait. Dirai je qu'elle ignore presque les douceurs du sommeil; qu'elle ne connaît de repos que dans l'action; que sa vie est une mort continuelle? Dirai-je qu'une chaine épaisse la réduit en servitude; que des pointes hérissées changent son corps en une plaie universelle? Ah! ce corps ravi en extase, semble cesser d'être : ce corps que la pénitence affaiblit, la grâce le fortifie. L'être mortel semble devenir un être divinisé : *Intra corpus est, et extra corpus esse putares.*

Mais les épreuves du ciel suivent les faveurs. Jalouse de cacher les unes par humilité, Catherine soutient les autres avec patience. Son histoire nous la représente comme un rocher à l'épreuve des vents et des tempêtes, surtout dans ces tristes jours où la mort exerce sur la maison de Ricci les plus horribles ravages. Les premières têtes tombent : d'autres les suivent rapidement au tombeau. Le père de Catherine, ce père dont elle connaît les nobles sentiments, la piété sans hypocrisie, la tendresse toujours égale, ce père qu'elle aime autant qu'elle en est aimée, une mort prématurée le ravit. Quelle situation pour le cœur de Catherine! L'ordre de la religion, l'ordre de la nature ne sont pas ici contraires. Il est permis de répandre des larmes sur le tombeau d'un autre soi-même. Catherine ne se refuse pas aux sentiments légitimes de la douleur; mais bientôt la religion triomphe. Au pied des autels, elle offre à Dieu cette tête chérie. Plus le sacrifice lui coûte, plus il est glorieux. Tout ce qui lui appartient appartient à Dieu. Elle-même n'est plus à elle-même. Sa conduite garantit ses sentiments.

En effet, la nature défaillante lui ouvre une source féconde d'infirmités compliquées : elle souffre sans murmure. Son cœur est content. L'amour de Dieu la soutient. Elle se plaît mieux dans l'amertume des afflictions qu'au faîte des honneurs : *Optatius mala perferre, quam honore affici.*

Deux années dans les horreurs de la plus obscure prison auraient pour Catherine plus de charmes que deux années dans l'éclat de l'opulence, de l'autorité. Je parle ici d'après elle. C'est ainsi qu'un sentiment d'humilité toujours soutenu est la base de sa conduite. Sa vertu voudrait être enveloppée dans la nuit la plus profonde.

Mais une voix unanime la place à la tête de son ordre. Qui peut mieux faire observer la règle que celle dont la conduite est une règle vivante?

Ne vous figurez pas ici une autorité timide, qui plie par faiblesse. Ne vous figurez pas une autorité chagrine, qui, par un commandement despotique, se venge d'avoir gémi trop longtemps sous le joug de la subordination. La prudence est la règle de Catherine. Elle rend la loi facile sans en tempérer la rigueur. Elle sait également faire respecter sa douceur, faire aimer son exactitude. Sa discipline se soutient dans sa vigueur. Il en est dont il faut encourager la faiblesse, lever les scrupules, affermir la vocation. Il en est dont il faut humilier la fierté, réveiller l'indolence, fixer les doutes, modérer la ferveur. Catherine sait s'assortir à toutes les inclinations. On dirait que son caractère particulier est un assemblage heureux de tous les caractères. Des vices essentiels la forcent-ils d'user d'une rigueur qu'elle redoute, elle sait prêter à la plus sévère répréhension un charme insinuant qui persuade, entraîne, corrige les défauts

Digitized by Google

et gagne les cœurs ; le même jour qui la voit reprendre sans aigreur, la voit pardonner avec bonté.

Mais n'allez pas croire que dans l'autorité du commandement, Catherine ne se livre pas aux humiliations, qu'elle ne descende pas aux derniers degrés de l'obéissance. La vraie vertu sait passer de l'élévation aux abaissements : l'humilité est son centre. Delà cette charité tendre, officieuse de Catherine. Le besoin de ses chères compagnes est seul capable de la ravir à la ferveur de ses oraisons. L'oraison fait ses délices ; mais la charité est un devoir. Elle ne balance pas. Elle marche, elle vole soulager les maux, adoucir les peines, consoler, prier, exhorter, disposer au passage redoutable du temps à l'éternité. Ici Catherine me retrace un autre saint Paul. Comme Paul, elle est infirme avec les infirmes ; elle pleure avec ceux qui pleurent ; elle souffre tous les maux qu'elle voit souffrir. *Quis infirmatur, et ego non infirmor?* (II *Cor.*, II, 29.)

N'est-ce pas là, chrétiens, être vraiment ingénieux à cacher l'éclat du mérite sous le voile de l'humilité ? Un trait m'arrête ici : qu'il est frappant ! qu'il développe bien le cœur de Catherine, lors même qu'elle cherche davantage à ne pas le laisser pénétrer !

Une plume désintéressée a tracé dans un fidèle mémoire le portrait de Catherine. On a peint au naturel ses sentiments, ses actions, ses vertus, ses prodiges. Rien que la vérité la plus sévère puisse désavouer : tout est constaté. C'est un tissu de faits, de merveilles, qu'une nuée de témoins attestent. Chaque jour de nouveaux événements rendent le trésor plus précieux. Personne qui ne lise avec plaisir ce qu'il a vu avec étonnement. Catherine est la seule à qui le tableau d'elle-même ne soit pas connu. Que dis-je ? elle ne le connaîtra que trop tôt ; une recherche exacte le lui fait découvrir. Fatale découverte ! Elle voit... elle lit... Quel spectacle pour elle ! Le portrait de ses vertus. Ah ! c'est un portrait que son humilité ne peut soutenir. Vainement elle voudrait s'y méconnaître : la vérité trahit sa modestie. Que fera-t-elle ? Le parti est pris : puisqu'elle ne peut empêcher que ses vertus ne fassent l'admiration de son siècle, elle en dérobera du moins la connaissance aux siècles à venir. Que vois-je ? Ce rare monument aux yeux de toute l'Italie, vil objet aux yeux de Catherine ; c'en est fait, il est une proie aux flammes dévorantes ; il n'en reste que des cendres. Cendres éloquentes ! elles font le plus beau panégyrique de Catherine ; elles annoncent à l'univers surpris, que l'humilité sait toujours inventer de nouveaux, de pieux artifices pour se venger de sa gloire.

Mais plus Catherine est attentive à dérober ses vertus à la connaissance du monde, plus le monde est attentif à rendre hommage à la sainteté de Catherine.

SECONDE PARTIE.

Le monde panégyriste de la sainteté, je ne sais, chrétiens, si vous avez saisi combien cette idée est glorieuse à Catherine. Qu'il est rare que la sainteté soit respectée dans le monde ! Le monde ne veut souvent reconnaître dans la piété que l'ombre de la piété. Toujours intéressé à combattre la vertu, parce que la vertu condamne ses vices, il croit se venger de la censure de ses vices, en les prêtant à la sainteté même. Un monde vain, superbe, accuse l'humilité de raffinement, d'orgueil. Un monde inquiet, intrigant, accuse le zèle d'amertume ou de politique. Un monde voluptueux, efféminé, accuse la pénitence d'indiscrétion ou d'hypocrisie. Un monde avare ou prodigue accuse la charité d'ostentation ou d'intérêt. Le monde injustement persuadé qu'il n'est point de vertu véritable, fait presque un crime d'être vertueux. Delà cette guerre sanglante qu'il déclare aux hommes de sainteté. Pour un Mardochée comblé de gloire, combien d'Eléazars dans les fers ? On dirait qu'il faut avoir cessé d'être, pour commencer d'être reconnu saint ; comme si les premiers rayons de gloire qui doivent couronner les saints ne pouvaient sortir que de la nuit de leur tombeau ; comme si les miracles dont le tombeau des saints est le théâtre étaient une preuve plus évidente de leur sainteté que leurs vertus.

Mon sujet me présente un autre spectacle. Une sainte reconnue sainte pendant sa vie. Catherine, devenue l'admiration de son siècle, l'admiration d'un monde profane, dont elle est le contraste ; l'admiration d'un monde religieux, dont elle est le modèle.

Prêtez-vous, chrétiens, au détail de tant de prodiges ; et bientôt vous conviendrez avec moi que le monde est toujours attentif à rendre hommage à la sainteté de Catherine : *Dabotibi coronam vitæ.* (*Apoc.*, II, 10.)

Lorsque je vois le monde prodiguer son encens à ces hommes qui par leurs actions éclatantes forcent tous les suffrages, à ces héros qui livrent des combats, remportent des victoires, je ne m'en étonne pas. Le monde, par un retour d'amour-propre, se croit intéressé à célébrer la gloire de ces grands hommes.

Mais voir le monde s'intéresser à la gloire d'une vierge solitaire, pénitente, ensevelie dans l'intérieur d'une vie contemplative ; voir le monde chercher Catherine jusque dans les retranchements de son humilité ; voir une ville ignorée devenir tout à coup célèbre dans l'univers par la seule réputation de notre sainte : voilà ce que j'appelle un de ces prodiges sensibles, un de ces prodiges que condamne le monde qui n'est pas saint par les honneurs mêmes qu'il rend à la sainteté.

Ne dérobons pas ici, Mesdames, à la gloire de Catherine un de ses plus éclatants triomphes. Rappelons ces jours de trouble où sa vertu fut confondue avec les vertus feintes qui n'ont de la vraie piété que le spectacle apparent. Un bruit injurieux s'élève ; le bruit s'accrédite à la faveur de ces langues malignes dont l'unique occupation est de noircir

Digitized by Google

l'innocence. Le poison de la calomnie se répand avec rapidité. Des esprits hardis à juger de tout sans rien connaître prononcent, condamnent. C'est devant Catherine même que ces lâches accusateurs osent se produire. Ignorent-ils donc que les humiliations sont les délices des saints? Le ciel est témoin à Catherine de la pureté de ses intentions, de la droiture de ses démarches. Que lui importe qu'un monde incrédule approuve sa vertu ou qu'il la condamne? Elle écoute sans émotion la raillerie détournée, la satirique invective. Les efforts de l'enfer ne peuvent rien sur son cœur; son cœur est inaccessible au ressentiment. Catherine ne porte sur ses ennemis qu'un regard tranquille, un regard de charité. Elle souffre avec constance et pardonne avec générosité.

O nobles sentiments de Catherine! Ils imposent silence à la calomnie. L'enfer est confondu. Le monde admire. La gloire des saints naît de leurs humiliations. Les ennemis de Catherine édifiés, surpris, ne forment plus aucun doute sur la solidité, l'héroïsme des vertus. La satire se change en panégyrique. Catherine n'a plus d'autre ennemi qu'elle-même : *Gloria virtutem quasi umbra sequitur.*

C'est la pensée de saint Jérôme. La gloire, dit ce Père, fuit ceux qui la cherchent et cherche ceux qui la fuient. L'ombre de l'homme fuit l'homme. La gloire suit la vertu : *Gloria virtutem quasi umbra sequitur.*

Cet oracle ne s'est-il pas vérifié dans Catherine? Opposez ici le contraste de son humilité et de sa réputation. Vous l'avez vue fuir les regards du monde, et le monde fixe sur elle ses regards. Mais quel monde! Les hommes vulgaires admirent les vertus communes; les vertus supérieures attirent l'attention, les éloges des puissances, des rois de la terre, de l'impiété même.

Il faudrait nommer tous les princes qui, dans le XVI^e^ siècle, occupèrent les trônes du monde chrétien pour nommer tous les admirateurs de Catherine.

Côme de Médicis, ce prince qui, par la sagesse de son gouvernement, par le cours rapide et constant de ses prospérités, faisait les délices de ses sujets, la gloire de la Toscane; au faîte de la grandeur, ce prince voit dans ses Etats un astre devant qui sa grandeur s'éclipse. Aux pieds de Catherine, il oublie qu'il est son souverain, pour ne se souvenir que des hommages qu'il doit à la sainteté.

Les sentiments du père se transmettent aux enfants. François de Médicis, pacificateur des troubles entre Florence et Ferrare, ne confia-t-il pas toujours à la prudence de Catherine le secret de ses entreprises? Ne crut-il pas toujours que les prières de cette illustre vierge étaient pour lui un gage assuré de ses succès?

Quelle vénération surtout ne témoigna pas à Catherine ce prince, l'ornement de la pourpre romaine pendant sa jeunesse, mais qu'un événement imprévu arracha au sanctuaire, Ferdinand de Médicis, l'admiration de l'Europe par sa prudence, par son zèle contre les Ottomans? Ferdinand ne dédaigna pas de faire réfléchir les rayons de sa gloire sur Catherine. Dans les vœux que la sainte a formés pour lui, il a cru trouver des armes plus puissantes contre ses ennemis que dans la valeur de ses soldats.

Et vous que la Providence conduisit sur le premier trône du monde, vous que le ciel avait destinée pour épouse à ce monarque qui conquit par la force des armes un royaume qui lui appartenait par le droit de succession, reine fameuse dans les fastes de la France, et par vous-même, et par le nom immortel de Henri le Grand, dites-nous quels furent vos sentiments pour Catherine? La Toscane, où vous naquîtes, la vit naître quelque temps après vous. Vos pères l'avaient honorée, respectée; vous ne sûtes pas dégénérer de leur admiration. Catherine vous parut un prodige de sainteté, et vous parûtes à Catherine digne du trône avant d'y monter. Que sais-je si, par une lumière prophétique, Catherine ne vit pas alors la gloire qui vous attendait?

Mille fois en effet Catherine perça le nuage du sombre avenir. Mille fois elle annonça les événements éloignés, Ses oracles se sont vérifiés aux yeux de toute l'Italie.

Mais la réputation de Catherine se répand au delà de sa patrie. La vénération que l'Italie a pour elle se communique au delà du Rhin, au delà des Alpes, au delà des Pyrénées.

La cour de Bavière applaudit avec autant d'éclat à la sainteté de Catherine que la cour de Toscane.

Philippe II, roi d'Espagne, ce prince dont la profonde politique égalait l'ambition insatiable, mais dont la religion ne fut jamais un problème comme celle de Charles-Quint, son père, ce prince dans qui la vertu trouva toujours un ardent protecteur, Philippe II avait dans ses vastes Etats mille prodiges de sainteté : une Thérèse, la restauratrice et la gloire du Carmel; un Pierre d'Alcantara, prodige d'une pénitence inconnue jusqu'à lui; un Jean de la Croix, prodige d'abnégation et de science; un François de Borgia, plus grand lorsqu'il méprise le monde par humilité que lorsqu'il brille par son rang. Cependant Philippe envie à la Toscane le bonheur de posséder Catherine. S'il ne la compte point parmi les sujets de son royaume, il veut du moins la mettre au rang de ses protectrices. Que dis-je? le même ambassadeur qui doit représenter Philippe à la cour de Florence doit aussi le représenter aux pieds de Catherine, à qui Philippe fait recommander la sûreté de sa personne, le succès de ses armes, les intérêts de son royaume.

Qu'ajouterai-je encore, Mesdames? Faut-il vous dire que le libertinage, l'impiété même travaillent de concert à l'apothéose de Catherine? Combien de fois des hommes de volupté sont-ils venus étudier dans elle

Digitized by Google

l'esprit de pénitence! Combien de fois le contraste de leurs vices et de ses vertus a-t-il mis une digue au torrent rapide du scandale! A son aspect l'enchantement des passions se dissipe, la réflexion commence, la piété triomphe; rien ne persuade mieux la sainteté que la sainteté même.

Mais peut-être un monde incrédule se refusera-t-il à l'évidence? Peut-être la vertu universellement admirée, cessera-t-elle de l'être par des hommes dont la religion est de n'en avoir aucune? Non, non; s'il se trouve de ces prétendus esprits forts qui veulent assujettir la foi à la subtilité de leurs raisonnements, c'est aux lumières de Catherine qu'ils viennent se soumettre. Dans Catherine je crois voir revivre l'Ange de l'école. L'univers recevait avec respect les décisions de Thomas d'Aquin comme des oracles. Catherine est l'oracle que l'Italie vient consulter. Catherine prononce : les doutes sont levés; l'impiété confondue avoue sa défaite. Dans une vierge la foi voit un apologiste, un soutien, un apôtre.

Serez-vous donc à présent surpris de voir toute l'Eglise concourir à la gloire de Catherine? Devenue l'admiration d'un monde profane dont elle est le contraste, pouvait-elle ne pas devenir l'admiration d'un monde religieux dont elle est le modèle?

Son ordre la respecte; les prélats, les cardinaux la consultent; les papes l'honorent; les saints la regardent comme un prodige de sainteté. Tout constate l'évidence de cette vérité. Le monde s'étudie d'autant plus à faire briller la gloire de Catherine, que Catherine est plus ingénieuse à l'ensevelir. *Gloria virtutem quasi umbra sequitur.*

Ames ferventes qui contempliez de plus près la lumière de cet astre éclatant, il vous appartenait de lui rendre les premiers hommages. Quel respect dans tout l'ordre de Saint-Dominique pour le nom de Catherine! De la ville du Prat il a percé jusqu'aux extrémités de la terre, où cet ordre heureusement multiplié étend ses branches fécondes. Elle vit encore, et déjà les supérieurs de son ordre la proposent pour modèle dans chaque monastère. La réputation de sa vertu vole au delà des mers, pénètre en Amérique. Sur les pas de Catherine, Rose de Lima marche dans les voies de la plus héroïque sainteté. Elle vit encore, et elle voit déjà ses ouvrages immortalisés dans son ordre. Recueil précieux des sacrés oracles, cantique divin, ouvrage de la science et de la piété, rare monument que Catherine avait uniquement consacré à son usage, vous échappez de ses mains; l'humilité vous a condamné aux ténèbres; l'obéissance vous produit au jour. La dévotion particulière de Catherine devient la dévotion générale de tout l'ordre de Saint-Dominique.

De l'ordre de Saint-Dominique, la vénération pour la sainte passe aux ordres supérieurs de l'Eglise. Quelle foule de prélats célèbres dans l'Italie par leur piété, leur zèle, leur érudition, viennent soumettre aux conseils de Catherine les entreprises de l'épiscopat! Les uns viennent étudier dans sa prudence l'art d'entreprendre les vices, de les déraciner. Les autres viennent étudier dans sa science l'art de combattre l'incrédulité, de la confondre. Tous viennent étudier dans sa conduite l'exemple de toutes les vertus. Tous viennent avouer que la réalité de son mérite surpasse l'éclat de sa réputation.

Les rives du Jourdain virent autrefois avec étonnement la superbe Synagogue députer vers Jean-Baptiste ses premiers personnages. La gloire de Jean-Baptiste échappe à l'ombre de son humilité. Le Sanhédrin fait informer de lui à lui-même. La modestie de ses réponses doit garantir la solidité de ses vertus.

Un trait à peu près semblable se présente dans l'histoire de Catherine. Sa réputation a passé jusqu'à la cour de Rome. Des événements singuliers, des vertus sublimes, des prodiges multipliés frappent, étonnent. Mais Rome ne prononce point sur des faits dont l'évidence n'est pas constatée. Souvent on suppose des actions héroïques; on prête des miracles apparents. La crédulité est surprise, mais le merveilleux n'a de réalité que dans l'imagination prévenue. La réputation ne décide pas toujours du mérite. Rome veut étudier la vertu dans la vertu même,

Ainsi pensait de Catherine le célèbre pontife qui gouvernait alors le monde chrétien. Paul III ne croit pas devoir écouter un préjugé, quoiqu'universel, trop favorable peut-être. Ce ne sera que sur la conduite de Catherine qu'il jugera, qu'il prononcera. Ce même zèle qu'il exerce à confondre les desseins de l'hérésie, à rétablir la discipline dans le clergé, à suspendre les conquêtes rapides des armes ottomanes; ce même zèle, Paul III l'exercera, Mesdames, à constater la sainteté, les prodiges de Catherine.

Par son ordre, un prélat incapable de se laisser surprendre, prévenir, se fixera dans la ville du Prat. Il éclairera toutes les démarches de Catherine; il approfondira ses sentiments; il sera le censeur exact de toute sa conduite. Que dis-je? il en sera l'admirateur. Il connaîtra, il fera connaître le prodige de sainteté; le témoignage qu'il rendra servira de preuve au témoignage qu'on a déjà rendu à Catherine. La vérité triomphe. Du trône de l'Eglise émane en faveur de Catherine l'oracle le plus solennel. Dans un pape, la gloire du monde chrétien, Catherine trouve un admirateur sincère, un éloquent panégyriste. Avant sa mort, Catherine entend pour ainsi dire prononcer le décret solennel de sa canonisation.

Ici nouvel ordre de faits, nouveaux degrés de gloire pour Catherine. A Paul III succèdent des pontifes auxquels elle avait annoncé leur élévation. Marcel II, Léon XI n'oublient point sur le trône de l'Eglise l'édifiant spectacle que Catherine leur a donné dans la retraite du Prat.

Mais il était réservé au pontificat de Pie V

Digitized by Google

de voir la gloire de Catherine dans tout son éclat. Vous vous rappelez ici ce temps d'abord si fatal, ensuite si glorieux au christianisme ; ce temps où Soliman le Magnifique porta le feu de la guerre dans le centre de l'Église, força Belgrade, conquit Rhodes, fit trembler la Hongrie dans les plaines de Mohacz, porta la terreur jusque dans Vienne. Mais ici l'histoire de Catherine n'est pas intéressée dans l'histoire du monde. Sans doute elle accorde des larmes au triste sort des chrétiens. Elle adore les jugements de la Providence. Fixons-nous à ces jours où les succès de l'Eglise sont nécessairement unis aux succès de Catherine.

Sélim II, successeur de Soliman, moins ambitieux, moins guerrier que lui, ne se livre d'abord qu'au raffinement de la volupté, qu'aux excès de la débauche ; mais la haine héréditaire pour le christianisme lui fait enfin déclarer la guerre aux chrétiens. Sélim rompt un traité solennel avec les Vénitiens, menace l'île de Chypre, s'empare de Nicosie, assiége Famagouste. L'Europe voit avec horreur le fléau se répandre, l'inhumanité se porter aux derniers excès.

Dans un temps si critique, un pontife tel que Pie V demeurera-t-il dans l'inaction ? Son grand cœur se contentera t-il de gémir sur les ruines de Sion embrasée ? Non, non. Déjà son zèle alarmé excite le zèle des princes chrétiens. Déjà le célèbre Bonelli, volé par ses ordres, solliciter la France, l'Allemagne, l'Espagne, le Portugal, à former contre les infidèles une ligue redoutable. Du succès de cette négociation dépend le succès de l'Eglise.

Et voilà, Mesdames, ce que l'esprit de Dieu semble avoir révélé à Catherine. C'est dans la puissante médiation de Catherine auprès de Dieu que Bonelli met toute son espérance. Son espérance sera-t-elle frustrée ? Non; Catherine assure des prières: c'est assurer la victoire.

En effet les chrétiens s'arment, la mer se couvre de vaisseaux, la bataille se prépare.

Puisse le Dieu des combats communiquer sa puissance à un peuple de héros ! La seule gloire de Dieu l'anime : c'est elle seule qu'il demande à venger. Puisse-t-il proscrire à jamais une nation impie et voluptueuse ! Un saint pontife arrose l'autel de ses larmes. Une vierge fervente redouble les rigueurs de sa pénitence. Le cœur de Pie V, le cœur de Catherine semblent se réunir pour former les mêmes vœux. Non, à leurs vœux réunis le ciel ne peut refuser la victoire... L'action commence, le croissant pâlit, la croix triomphe. Journée fameuse de Lépante, vous éterniserez à jamais dans les fastes de l'Eglise la honte des Ottomans, la gloire des chrétiens. Et vous, religion sainte, vous ne croirez pas moins devoir votre triomphe aux prières de Pie V, aux prières de Catherine, qu'à l'intrépidité de don Juan d'Autriche, et à l'héroïque valeur des chrétiens.

Que me reste-t-il à dire à présent à la gloire de Catherine ? Ne devrais-je pas terminer ici son éloge ? Terminer son éloge, Mesdames ! Ne m'accuseriez-vous pas d'un silence trop précipité ? Ne m'accuseriez-vous pas de vouloir dérober à sa gloire un trait qui couronne tous les autres traits ? Je parle de cette vision surnaturelle entre Catherine et Philippe de Néri.

Ici l'incrédulité se récrie, la critique forme des doutes. L'Eglise décide, la piété doit se soumettre. C'est un prodige. Dieu est le maître de ses grâces. Je m'explique.

Philippe de Néri, l'ornement et le restaurateur du sacerdoce, se voit fixé dans Rome par l'intérêt de la religion. Une congrégation naissante dont il est le père, l'occupe tout entier. Respecté des peuples, consulté par les évêques, chéri des papes, uni avec les plus grands saints de son siècle, Philippe apprend avec édification, avec surprise, les prodiges de Catherine. C'est ainsi qu'Antoine fut autrefois frappé d'étonnement, lorsqu'il apprit les miracles de Paul.

Bientôt se forme entre Catherine et Philippe une parfaite union de sentiments. L'admiration mutuelle en est le principe, la gloire de Dieu en est la fin. Mais quel regret pour eux de ne pouvoir pas se voir, se parler, se communiquer réciproquement de vive voix leurs mouvements divers, leurs secrètes pensées ! Mesdames, ce qui ne se peut dans l'ordre de la nature se peut dans l'ordre de la grâce. Un transport mystérieux les rend l'un à l'autre. Philippe est à Rome, Catherine est au Prat. Quel prodige les réunit ? Ah ! c'est que la vertu sympathise avec la vertu. Deux cœurs unis par la charité peuvent franchir la distance des lieux, pénétrer jusqu'au ciel, et se rencontrer dans le sein même de la Divinité. Deux cœurs alors ne font qu'un même cœur.

Combien de merveilles semblables, combien d'extases, de ravissements, combien de prophéties, de miracles avérés pourrais-je rapporter ici ! La vie de Catherine n'est qu'un enchaînement de prodiges. Hélas ! pourquoi la mort en vient-elle trancher le cours glorieux ? Ces miracles de sainteté devraient toujours vivre: ils vivent en effet au delà du tombeau.

Catherine meurt, et déjà l'Italie respecte ses cendres. La dépouille de ce corps mortel triomphe de la révolution des siècles, La confiance des peuples obtient les premiers prodiges. Les prodiges se multiplient, se perpétuent ; la confiance redouble. Ainsi le monde est toujours attentif à rendre hommage à la sainteté de Catherine. Enfin l'Eglise, dont elle fut l'ornement, la gloire pendant sa vie, la couronne après sa mort : *Dabo tibi coronam vitæ.*

Mais le triomphe de Catherine ne doit pas se rapporter, se terminer à elle seule. Chrétiens, que la pompe d'une cérémonie éclatante attire dans ce temple, peut-être le portrait que je vous ai tracé vous a-t-il édifiés; mais en vous édifiant, vous avez dû vous instruire.

Une réflexion naturelle doit être le fruit de ce discours. Dans ces temps où la foi

Digitized by Google

semble ralentie, où le mensonge paraît triompher de la vérité, où la vertu est presque universellement ignorée, où le vice est presque universellement accrédité; dans ces siècles de ténèbres, quoi qu'en dise l'incrédule qui s'abuse, il est donc encore des saints dignes de l'Eglise naissante. Si nous ne le sommes pas comme eux, n'en accusons que nous-mêmes. La sainteté est de tous les temps. Les moyens pour être saints ne nous manquent pas. Il ne nous manque, hélas! que le courage, la volonté de le devenir.

Cette morale vous est étrangère, Mesdames. Vous connaissez les vertus de Catherine; vous les étudiez, vous les imitez. Qu'un si rare exemple soutienne toujours votre zèle. Comme Catherine, montrez-vous toujours attentives à dérober votre sainteté à la connaissance du monde; et toujours le monde se fera un devoir de rendre hommage à votre sainteté sur la terre, jusqu'à ce que Dieu en soit lui-même la récompense dans le ciel. Ainsi soit-il.

PANEGYRIQUE XXXIX.

LE BIENHEUREUX PIERRE FOURIER DE MATINCOURT, INSTITUTEUR DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME, ET RÉFORMATEUR DES CHANOINES RÉGULIERS DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-SAUVEUR.

Prononcé le 7 juillet 1747, dans l'église des Chanoinesses de Saint-Augustin, dites les Religieuses de la Congrégation, rue Neuve-Saint-Etienne, faubourg Saint-Marcel.

Congregabo omnia a facie terræ.... et ruinæ impiorum erunt. (*Soph.*, I, 2.)

Je rassemblerai toutes choses à la face de l'univers : je battrai l'iniquité en ruine.

Tel est le ministre parfait : il est la terreur de l'impiété par son zèle; il en est le fléau par ses exemples. Guide et modèle, il instruit et édifie. Ses discours et sa conduite concourent heureusement à rassembler tous les peuples dans les sentiers de la vertu. *Congregabo omnia a facie terræ... et ruinæ impiorum erunt.*

Ne saisissez-vous pas déjà, Mesdames, le caractère de votre glorieux fondateur? Au seul nom de Pierre Fourier, vous vous représentez l'astre de la Lorraine; un nouveau patriarche suscité dans ces derniers temps pour dissiper les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur; pour terrasser les monstres du relâchement et du libertinage; pour inspirer la ferveur aux uns, pour la faire renaître dans les autres; pour soutenir, étendre, faire triompher l'Eglise par ses travaux, par ses vertus : *Congregabo.... et ruinæ impiorum erunt.*

Mais pour rendre la gloire de Pierre Fourier dans une idée simple, naturelle, je le considère dans ses entreprises, dans lui-même.

Pierre Fourier rassemble dans le sein de l'Eglise des peuples fidèles, capables de confondre l'impiété : première partie. Pierre Fourier rassemble dans lui-même tous les caractères de sainteté capables d'assurer le succès de ses entreprises contre l'impiété : seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dans un seul homme se présentent d'abord trois hommes différents. Je vois dans Fourier un pasteur zélé, un sage législateur, un restaurateur parfait de l'ordre canonique.

Pasteur zélé, il rassemble sous les étendards de la vérité un peuple hérétique; il enlève à l'impiété ses conquêtes.

Sage législateur, il rassemble dans le sein de la retraite un peuple religieux; il oppose à l'impiété les plus rares modèles de vertu.

Parfait restaurateur de l'ordre canonique, il rassemble sous les lois d'une réforme sévère un peuple prévaricateur; il prépare à l'impiété mille vainqueurs nouveaux.

Tout justifie cette idée. Fourier rassemble dans le sein de l'Eglise des peuples fidèles, capables de confondre l'impiété : *Congregabo.... et ruinæ impiorum erunt.*

Ce n'est pas toujours dans les plus brillantes carrières qu'un apôtre opère les plus éclatants prodiges

Matincourt n'était célèbre dans la Lorraine que par ses égarements. Bourgade obscure, presqu'ignorée avant le VI^e^ siècle, aujourd'hui connue, respectée par les princes, les monarques. Le nom de Matincourt ajouté au nom de Fourier sera pour la postérité la plus reculée un éternel sujet d'admiration.

Matincourt est le premier théâtre où le zèle de Fourier fixe mes regards. Dispensez-moi de rappeler les vertus de sa jeunesse. La retraite, la pénitence, le sacerdoce le préparent au ministère saint. Mais c'est dans le ministère même que je me hâte de le suivre. Dans les grands sujets on ne doit toucher que les grands événements.

Le premier devoir d'un pasteur c'est d'étudier le caractère de son peuple. Avant de réussir dans l'art de persuader les esprits, il faut posséder le talent de les connaître. Hélas! Fourier n'avait que trop appris les affreux ravages que l'erreur et le vice avaient faits dans Matincourt. C'était flatter son zèle que de lui promettre des travaux difficiles. Un apôtre se plaît au milieu des obstacles. Il tarde à Fourier de les braver, de les vaincre. Quel charme pour son cœur, si par la douce persuasion il peut enchaîner le monstre de l'iniquité! Pasteur saintement empressé, il part, il arrive, il voit...

Il voit, ô spectacle dont les portraits ne peuvent rendre l'image fidèle! un peuple plongé dans les ténèbres de l'ignorance, qui veut se donner le relief d'un savoir qu'il n'eut jamais. Un esprit borné se croit presque toujours un génie supérieur. Dans un commerce assez riche, le peuple de Matincourt croit avoir acquis des connaissances qu'il ne reçut jamais de la nature, encore moins de l'éducation. Commerce fatal, à la faveur duquel s'est communiquée une vapeur infecte; le poison s'est glissé subtilement; les esprits en sont imbus; la vérité s'éloigne;

Digitized by Google

le calvinisme s'insinue; le vice naît avec l'erreur. Matincourt devient une autre Babylone. La voix du prince n'est plus écoutée; on méprise celle des pasteurs; les penchants règlent les devoirs; le caprice dicte la loi. Intrigues de l'ambition, souplesse de l'imposture, artifices de l'intérêt, fureur de la discorde, excès de la débauche, abominations de l'impiété, tout est permis chez un peuple sans religion. Dans l'enceinte d'une seule bourgade se trouvent réunis tous les vices de l'univers.

Suivons, suivons les pas de Fourier dans cette vigne désolée. Le désintéressement le fixe, la prudence le guide. J'imagine voir dans Fourier ce pasteur inimitable qu'Ezéchiel annonçait aux siècles à venir; ce pasteur dont la vigilance devait ménager avec discernement à toutes ses brebis une nourriture salutaire. *Pascam oves meas..... et pascam illas in judicio.* (*Ezech.*, XXXIV, 16.)

Tantôt il sait confondre l'hypocrisie avec les armes mêmes qu'elle emploie pour sa défense : il oppose la conduite aux sentiments, les principes aux conséquences; il fait voir que presque toujours les vices du cœur produisent les égarements de l'esprit; que l'ignorance est la source fatale de l'opiniâtreté : l'homme guide de lui-même sera toujours sujet à l'illusion. A la voix de Fourier, les nuages se dissipent, l'erreur est démasquée; le peuple hérétique par surprise devient catholique par conviction : *Quod perierat, requiram.* (*Ibid.*)

Tantôt soutien de la justice sans intérêt, juge des différends sans prévention, Fourier écarte le flambeau de la discorde. Les esprits divisés se rapprochent, les cœurs aliénés se réunissent; Fourier fait naître une paix constante où la guerre était le plus cruellement allumée. Mais partout la religion est le premier objet de ses travaux. Il ne réconcilie les hommes avec les hommes que pour les ramener tous à Dieu. *Quod confractum fuerat, alligabo.* (*Ibid.*)

Qu'il est ingénieux pour diversifier ses instructions selon les divers caractères ! *Pascam in judicio.* (*Ibid.*) Je me représente cette armée spirituelle partagée en trois corps. Ici c'est l'hérétique obstiné, le pécheur rebelle à la grâce : Fourier les poursuit, les menace. *Quod perierat, requiram.* La vertu naissante : Fourier l'instruit, l'anime : *Quod infirmum consolidabo.* (*Ibid.*) Les chrétiens parfaits forment le troisième rang. Fourier profite de leurs heureuses dispositions, il les cultive, il maintient le feu de la ferveur. *Quod pingue et forte custodiam.* (*Ibid.*) Il est le fléau des premiers : c'est un Elie par la fermeté de son zèle. Il est le guide des seconds : c'est un Josué par la rapidité de ses conquêtes. Il est le modèle et le chef des derniers : c'est un nouveau Moïse qui conduit un nouveau peuple de Dieu.

Déjà la Lorraine voit avec étonnement Matincourt, cette terre stérile, produire tout à coup de dignes fruits de pénitence. Les sueurs, les larmes de Fourier font éclore les prémices d'un peuple saint. Au centre de la rébellion, de l'erreur, de l'iniquité, je vois renaître la paix, régner la vérité, la pénitence triompher. Fourier renouvelle dans Matincourt les prodiges qu'Augustin opérait autrefois dans Hippone. Le maître semble revivre dans le disciple. Combats critiques, zèle immense, succès constants : je hasarderais presque le parallèle. Ainsi qu'Augustin, après avoir ramené au sein de l'Eglise des peuples égarés, Fourier donne à l'Eglise des peuples fidèles. Au zèle de l'apôtre, il joint la sagesse du patriarche.

Ici tout annonce un ouvrage divin. Le ciel l'inspire, le soutient, le couronne. Plan singulier, obstacles renaissants, progrès rapides, triomphe éclatant; mille traits me frappent, se confondent. Un homme sans nom, sans crédit, sans autre autorité que la voix de pasteur; un homme renfermé dans les bornes étroites d'une bourgade obscure, entreprend d'établir dans l'Eglise un nouvel ordre; l'entreprend malgré les oppositions, malgré les puissances, malgré la terre, malgré l'enfer; l'entreprend et l'exécute. Quel prodige ! J'admire tout à la fois et l'ordre de la Providence, et la fidélité de l'homme.

Ce fleuve, dont les rapides eaux traversent les villes, les provinces, les royaumes, à peine connaît-on le lieu où il prend sa source. Matincourt, voilà le berceau de la congrégation. Qu'importe dans quelle terre cette vigne soit plantée, c'est votre ouvrage, grand Dieu ! bientôt ses branches fécondes s'étendront d'un pôle à l'autre pôle : *Plantasti radices ejus et implevit terram* (*Psal.*, LXXIX, 10.)

La Lorraine possédait alors un trésor précieux : une illustre vierge, le modèle de son sexe, l'ornement de la noblesse, la gloire de son siècle; une vierge distinguée par la douceur de son caractère, par l'élévation de ses sentiments, par la pénétration de son esprit, par la générosité de son cœur; une vierge qui, après s'être engagée dans le monde par devoir, s'en était retirée par réflexion. Jeune, mais prudente; incapable d'écouter le caprice, résolue d'embrasser la piété. Ame grande, son premier sacrifice, c'est le sacrifice d'elle-même. Nouvelle Thérèse, savante dans la vie extatique, mais trop humble pour s'en rapporter à ses lumières, elle cherche un guide, un maître; le ciel lui ménage Fourier. Elle le connaît, l'admire; ses discours la touchent, ses vertus la charment. Fourier n'est d'abord que le dépositaire de ses secrets; bientôt il sera le mobile de ses actions. Tous deux sont appelés à la même entreprise. Mais tel était l'ordre de la Providence : Alix Leclerc, destinée, Mesdames, à devenir la pierre fondamentale de votre congrégation, devait auparavant être d'une manière spéciale la conquête de Fourier. Quel obstacle cependant en retarde le succès? Un père furieux qui s'oppose vivement à la retraite d'une fille, l'espérance de sa maison; une fille qui respecte les ordres d'un père, mais qui connaît la volonté de Dieu; docile à la na-

Digitized by Google

ture, fidèle à la grâce. Les grands desseins souffrent toujours de grands obstacles. Que fera Fourier? Aux pieds des autels, il gémira, il priera, il attendra de Dieu ce qu'il n'ose espérer des hommes. Ses vœux sont exaucés, le ciel couronne ses espérances. Un événement imprévu change la face des choses: le père se rend, la fille est libre, Fourier triomphe, le projet s'exécute.

En vain les difficultés se multiplient, Fourier les aplanit. Avec quelle intrépidité, dans une assemblée convoquée à Liverdun, ne détruit-il pas les spécieuses raisons de ses ennemis? Il parle, ses ennemis deviennent ses panégyristes. On admire son plan on respecte son zèle; sa prudence semble répondre du succès; on croit voir dans l'ouvrage de Fourrier l'ouvage de Dieu même: *Plantasti radices ejus.*

Tout concourt à favoriser son dessein. Les prélats le secondent, les princes le protégent, Rome l'approuve. Elle s'élève donc au milieu des applaudissements de toute la Lorraine, cette célèbre congrégation, qui dès son origine annonce les importants services que la religion doit s'en promettre.

Tracer le plan de votre institut, c'est, Mesdames, achever votre éloge: la conduite des enfants m'annonce les desseins du père. Quel plan! Une assemblée de vierges consacrées à Dieu sous les auspices de Marie. La charité les réunit; la charité est le motif de leurs travaux. Partagées entre les ferveurs de la contemplation et le soin laborieux d'instruire la jeunesse, le seul intérêt de la religion dirige leur zèle. Leur zèle n'attend d'autre récompense que le bonheur d'assurer contre les dangers du siècle des cœurs constamment formés à la piété. Voilà leur fin, leur ambition, leur gloire. Le comble de leur mérite, c'est de persuader encore mieux la vertu par leurs exemples, qu'elles ne l'inspirent par leurs instructions. De là ces succès rapides, éclatants, merveilleux. Le même siècle qui voit paraître dans l'Eglise cette nouvelle lumière, la voit de Matincourt se répandre dans toute la Lorraine; de la Lorraine passer en France; briller en Allemagne; franchir les Alpes; braver les flots de la mer; porter jusqu'aux extrémités du nouveau monde la gloire et les vertus de Fourier; venger la foi de ses ennemis; assurer des triomphes à la religion. Dans une congrégation de vierges, je vois pour ainsi dire les apôtres de l'univers: *Plantasti radices, et implevit terram.*

Mais tandis que je m'arrête, le zèle de Fourier médite, commence, achève un projet moins vaste, peut-être plus difficile. Il vient d'instituer un ordre nouveau, il réforme un ordre ancien. Partout son zèle est fatal à l'impiété. *Congregabo... et ruinæ impiorum erunt.*

Rien sur la terre que le temps respecte: il détruit tout; la vertu même n'est pas à l'abri de ses fureurs. L'abbaye de Chaumonsey avait été longtemps l'édification de la Lorraine, l'ornement du clergé, la colonne de la religion. Plusieurs siècles avaient vu régner la même ferveur; elle semblait se reproduire dans tous les membres de ce corps respectable. Mais, ô fatale inconstance des choses humaines! le sanctuaire de la vertu devient le centre de la dépravation; la ferveur dégénère en relâchement, le relâchement en scandale, le scandale en excès. Sur les ruines de l'obéissance s'élève l'empire de la liberté A l'ombre du tabernacle on érige un trône au vice: la volonté des particuliers est substituée à la discipline générale, l'autorité timide ménage les esprits, plie aveuglément, l'intérêt fait dissimuler ce que le zèle devait condamner; chacun laisse à ses successeurs le soin tardif de changer la faiblesse en fermeté, l'indulgence en exactitude. Cet édifice, autrefois superbe, qui faisait l'admiration des hommes, n'offre plus à leurs regards que d'affreux débris.

Qui réparera ces ruines? Quel homme d'un zèle assez ferme pour triompher de mille obstacles? Le vice arrêté dans ses progrès, a toujours des partisans; souvent il arme des vainqueurs. Il faut que la prudence règle tout. Le zèle doit beaucoup tenter, ne rien hasarder; prévenir les esprits, et non pas les irriter; gagner les cœurs, et non pas les maîtriser; étudier les moyens, et les saisir; prévoir les difficultés et les vaincre. Il faut que l'homme s'élève au-dessus de ses ennemis par la sagesse de sa conduite, au-dessus des temps par l'héroïsme de sa constance, au-dessus de lui-même par des miracles de sainteté. Il n'appartient véritablement qu'aux saints de réussir dans l'entreprise d'une réforme. Je ne sais s'il n'est pas plus difficile de réformer un ordre ancien, que d'établir un ordre nouveau.

Vase d'élection, Fourier devait ramener dans cette terre de perdition la vertu fugitive. Une invincible main conduit l'homme à sa destination. Jeune encore, Fourier entre dans l'abbaye de Chaumonsey. Sa vertu était connue. Sa retraite cependant semble répandre sur sa vertu un soupçon injurieux. Monde toujours injuste dans tes jugements, tu n'approfondis pas les desseins de la Providence. Fourier ne touche au précipice que pour l'éviter; bientôt il en arrachera ceux que le torrent de la coutume a malheureusement entraînés. Il faut que le temps le prépare à ce grand ouvrage. Mille revers éprouveront son zèle; mais enfin son zèle triomphera.

Larmes, prières, veilles, jeûnes, mortifications, crédit, autorité, travaux, qui pourrait dire tous les moyens que Fourier emploie? La sublimité des expressions ne peut rendre la grandeur des prodiges. Son invincible cœur brave les périls; sa prudence ménage, saisit les occasions favorables; rien ne résiste, les obstacles sont vaincus. Quel changement!

Déjà dans Pont-à-Mousson s'élèvent les prémices de la réforme. Lunéville, Verdun, Toul, Bechamp, annoncent à la Lorraine étonnée que le zèle d'un seul homme vient de remplir un projet dont l'Eglise et l'em-

Digitized by Google

pire avaient inutilement tenté l'exécution. Je vois mille héros chrétiens rangés sous les étendards du Sauveur des hommes, soutenir la religion par leur science, l'étendre par leur zèle, l'honorer par leurs vertus. Où régnait la licence des passions, je ne vois plus que les rigueurs de la pénitence. Puisse cet esprit ne jamais dégénérer! Puisse l'erreur!... Je m'arrête, et reviens à Fourier. Ce que son zèle commence, sa sainteté l'achève.

Pasteur vigilant, sage législateur, restaurateur parfait de l'ordre canonique, Fourier a rassemblé dans l'Eglise des peuples fidèles, capables de confondre l'impiété.

Fourrier a rassemblé dans lui-même tous les caractères de sainteté, capables d'assurer le succès de ses entreprises contre l'impiété. C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Fourier a rassemblé sous les étendards de la vérité un peuple hérétique : il donne à ce peuple converti les exemples du cœur le plus humble, de l'esprit le plus soumis.

Fourier a rassemblé dans le sein de la retraite un peuple religieux : il donne à ce peuple fidèle les exemples du zèle le plus universel, de la plus tendre charité.

Fourier a rassemblé sous les lois d'une réforme sévère un peuple prévaricateur : il donne à ce peuple pénitent les exemples de l'austérité la plus inouïe, du désintéressement le plus généreux.

C'est ainsi qu'il rassemble dans lui-même tous les caractères de sainteté, capables d'assurer le succès de ses entreprises contre l'impiété. *Congregabo omnia... et ruinæ impiorum erunt.*

Il n'est point d'armes plus puissantes contre les ennemis de la religion que la sainteté. Etre par ses exemples le contraste de l'hérésie, tandis qu'on en est la terreur par son zèle; opposer l'humilité à l'orgueil, la soumission à l'opiniâtreté, c'est achever par ses vertus ce qu'on a commencé par la science.

L'humilité de Fourier, que de prodiges elle nous présente! Seule, elle suffirait à plusieurs panégyriques. Son humilité est un contre-poids à l'immensité de ses trophées; c'est elle qui toujours le rend ingénieux à cacher au monde l'éclat de son mérite, et à lui-même la gloire de ses succès; c'est elle qui l'arme d'une sainte indignation à la vue de son portrait; c'est elle qui lui fait détruire par le fer cette image de lui-même, sujet trop vil à ses yeux pour fixer les regards des hommes.

Peuples éblouis de ses miracles, vous pouvez l'appeler le restaurateur du clergé, la gloire de la Lorraine : l'humble Fourier ne se regardera jamais que comme un ministre prévaricateur; il regardera la réforme de ses frères, moins comme son ouvrage, que comme la censure de son peu d'exactitude à les imiter; son mérite l'appelle au généralat d'un ordre dont il est le père.

En vain l'humilité se plaît dans l'obéissance. Fourier gémit, il tremble, il refuse; seul, il se croit incapable de soutenir ce poids accablant. S'il est forcé de se rendre, sa modestie ne se dément pas dans l'autorité. Maître par son rang, il ne cesse pas d'être disciple par sa vertu : sa gloire est pour lui une véritable humiliation; les humiliations font ses délices.

Vous vous rappelez ici ce jour où l'enfer, jaloux de réparer ses pertes, ose produire contre Fourier mille forfaits supposés. Quelle bouche sacrilége entreprend ce nouveau Paul, accuse son zèle de vanité, sa charité d'ostentation, sa prudence de politique, sa piété d'hypocrisie, son humilité d'orgueil? Il semble que déjà la vengeance divine creuse l'abîme sous les pieds de Fourier ; bientôt un feu dévorant sera le prix de ses crimes. Les respects vont se changer en mépris, la gloire en opprobre. Le moindre vice de Fourier est de n'avoir aucune vertu.

Quelle scène pour un homme moins saint que Fourier! Mais que peut l'enfer contre la sainteté? La sainteté est l'écueil fatal où vient s'anéantir la puissance des ténèbres. Ecoutez et admirez, écoutez le langage du cœur le plus humble. Fourier dont l'Europe entière respecte la vertu, Fourier s'annonce comme un vil pécheur, comme une victime digne de subir la vengeance d'un Dieu offensé. Oui, s'écrie-t-il, l'enfer doit être mon partage; mille fois mon coupable cœur a bravé la justice de Dieu. Si la foudre est encore suspendue, c'est l'ouvrage de sa miséricorde : *Vere misericors.* (*Luc.*, VI, 36.)

Ainsi pense l'humilité. Idées capables de rendre Fourier aux retours de l'amour-propre, il vous rejette. Sa timide conscience, voilà son tribunal. Juge sévère de lui-même, Fourier oublie que l'univers retentit de ses louanges ; il oublie que dépositaire de la puissance divine, il vient de porter jusque sur le trône des paroles de vie; qu'à la vertu de ses prières, le duc de Lorraine doit la prolongation de ses jours. Je me trompe; Fourier se rappelle sa gloire, mais c'est pour la mépriser. Il se souvient que les princes, admirateurs de ses prodiges, ont imploré son secours puissant auprès de Dieu; il se souvient d'avoir vu à ses pieds les premières couronnes du monde. Il sait que sa réputation a percé jusqu'à la cour de France; qu'une auguste reine a souhaité le voir; qu'elle aurait compté parmi les plus beaux jours de son règne le jour auquel elle aurait eu le bonheur de l'entretenir. Il sait qu'il compte parmi ses panégyristes les cardinaux de Lorraine, de la Rochefoucauld, de Bérulle; que tous s'empressent de confier à son zèle mille entreprises glorieuses à la religion. Consulté comme un oracle, respecté comme un prodige de sainteté, Fourier n'a contre lui que l'enfer et lui-même. Fourier vit encore, et déjà Rome prononce sur l'héroïsme de sa sainteté. Urbain VIII se félicite de voir que sous son pontificat l'Eglise ait produit un tel héros chrétien.

Mais qu'est-ce que le jugement des hom-

Digitized by Google

mes pour Fourier, quand il l'oppose aux jugements de Dieu? Ah! dans sa gloire, il ne voit qu'une ombre fugitive qui disparaît au grand jour de l'éternité. Dans ses vertus, il voit à peine le premier essai des vertus qu'exige son ministère. Il souhaiterait n'avoir travaillé que pour son salut; mais il craint de n'avoir travaillé que pour sa condamnation: *Vereor*. Paroles victorieuses, qui désarment l'enfer, étonnent la terre, ravissent le ciel. De l'abîme profond que l'humilité de Fourier se creuse, je vois s'élever un éternel trophée à sa gloire. Partout les honneurs le cherchent, et toujours il les fuit. Prodige d'humilité, prodige de soumission!

Il commande aux éléments, et il obéit aux hommes. Quels exercices si humiliants qu'il ne cherche, qu'il n'aime? Fourier devient en quelque sorte le disciple de ses disciples mêmes; il obéit à ceux auxquels il pourrait donner des lois.

Or, chrétiens, tant d'humilité, tant de soumission dans Fourier, quel charme puissant pour vaincre l'hérésie rebelle! Quel édifiant exemple pour affermir l'hérétique converti! Un homme savant sans orgueil, mis en parallèle avec les ministres qui ne s'étudient qu'à faire un vain trophée de leur science; un homme humble dans les succès, toujours égal dans les disgrâces, mis en parallèle avec ces ministres fiers, téméraires dans la prospérité, dans les disgrâces, chancelants, humiliés sans cesser d'être présomptueux; la vertu opposée au vice, la sainteté à l'hypocrisie: voilà ce qui dans Matincourt terrasse l'erreur, et avec l'erreur l'impiété, tous les scandales. *Congregabo... et ruinæ impiorum erunt.*

Bientôt par son zèle, sa charité, Fourier anime sa congrégation naissante. Dans des vierges, c'étaient des apôtres que Fourier avait rassemblés à l'ombre de la retraite. On marche avec plaisir sur les traces de son législateur. La conduite d'un apôtre est la meilleure école pour former à l'apostolat.

Zèle de Fourier, zèle prudent. Placez-le dans les situations les plus critiques, il sait ménager les esprits, saisir les événements, assurer la victoire. Qu'un homme, esclave de la volupté, toujours résolu d'encenser l'idole qu'il adore, croie, dans le tribunal de la pénitence, surprendre la bonne foi de Fourier par un aveu superficiel de ses faiblesses: Fourier démêlera la dissimulation; il pénétrera ce cœur intéressé à se voiler; il le forcera de rompre un silence fatal, il le rendra à la grâce de la pénitence dont il allait sacrilégement abuser.

Quelle sagesse à fixer la vocation d'une jeune vierge qu'un dégoût naissant pour la retraite faisait soupirer après les délices du siècle! Fourier n'exige d'elle que de sonder son cœur aux pieds des autels. Il ne l'attire pas, il ne la rejette pas. Il redouterait pour sa congrégation un sujet jaloux de sa liberté, un sujet dont la religion désavouerait les vœux.

Un spectacle plus intéressant ouvre au zèle de Fourier une carrière plus difficile. Un homme connu par sa noblesse, sa probité, sa valeur, touche aux portes du tombeau. L'indigne jalousie d'un sexe vindicatif vient de lui ravir une vie qu'il se flattait ne devoir finir que dans l'ardeur des combats, et pour les intérêts du prince. Baigné de sang, insensible à la voix des ministres de Jésus-Christ, insupportable à lui-même, dans un funeste désespoir il périt sans retour, sans religion. Qui pourra, Messieurs, qui pourra rendre la paix à cet esprit si cruellement agité? Fourier. Que ne peut pas un zèle prudent! Fourier paraît, il parle: sa douceur prévient; il s'attendrit sur la situation de cet infortuné; il partage sa disgrâce, il en adoucit l'amertume; il s'insinue dans son esprit, il l'éclaire; il se fraye un passage à son cœur, il le gagne, et ne s'en rend enfin le maître que pour le rendre entièrement à Dieu. Zèle prudent, zèle ferme: ce ruisseau paisible devient, quand il le faut, un torrent impétueux; il respecte l'autorité et brave la vengeance; il porte jusque sur le trône la volonté du Très-Haut. Un apôtre doit être partout apôtre. Le duc de Lorraine cède au zèle intrépide de Fourier ce que la politique du gouvernement semblait lui devoir refuser.

Zèle ferme, zèle sans bornes. Voyez Fourier dans le comté de Salm voler mille fois au-devant du martyre. Si le martyre se refuse à ses vœux empressés, il s'immole lui-même par la continuité de ses travaux. Rien n'arrête ce conquérant dans la rapidité de sa course. L'apôtre de la Savoie, l'apôtre de la Lorraine, fixent les regards, partagent l'admiration de toute l'Europe.

François de Sales, Fourier, tous deux puissants en œuvres et en paroles; tous deux vainqueurs de l'hérésie. L'un confond Bèze dans Genève; l'autre confond un disciple de Bèze dans Badonvillers. Sages patriarches, tous deux répandent leur esprit dans toutes les parties du monde chrétien. L'un est un Moïse par sa douceur; l'autre un Elie par son courage. Tous deux imitent l'activité du feu qui embrase tout, consume tout; l'amour de Dieu enflamme leur cœur; la sanctification de l'univers est l'objet de leurs travaux. Tous deux consultent le même oracle, suivent le même guide. Tous deux, après leur mort, ont le même panégyriste; la même bouche qui apprend à Rome étonnée les vertus de François de Sales, lui peint aussi les vertus de Fourier. Qu'ajouterai-je? Faut-il dans la charité de Fourier chercher de nouveaux traits pour justifier le parallèle?

Dirai-je que, comme une nuée féconde, la charité de Fourier se multiplie, se répand en même temps partout? Déjà vous vous fixez à ces jours d'affliction, où tous les fléaux réunis désolent la Lorraine. Le poison de la peste corrompt tout; les ravages de la famine absorbent tout; le feu de la guerre détruit tout; la charité de Fourier répare tout. Il adoucit les disgrâces par sa libéralité; il calme le désespoir par ses discours; il dissipe la contagion par sa puissance

Digitized by Google

Imaginez tout ce que peut une charité tendre, active, invincible. Ce sont des miracles que la charité de Fourier a mille fois reproduits aux yeux de la Lorraine.

Combien de fois ne l'a-t-on pas vu, protecteur des malheureux, peindre leur misère au prince; l'éclairer sur la situation d'une noblesse obérée, d'autant plus à plaindre qu'elle n'ose se produire! L'humiliation d'avouer un revers est souvent plus sensible que le revers lui-même.

Combien de fois ne l'a-t-on pas vu devenir le protecteur de ses ennemis, la ressource de ses persécuteurs!

Témoin ce malheureux qui avait osé porter sur Fourier une main sacrilége. Injustement accusé, ce malheureux touche au moment fatal d'une mort honteuse. Vous vous le représentez chargé de fers dans un réduit obscur, interrogé par la justice, jugé par les lois. Sans amis, sans protection, nulle espérance, il va périr au plutôt. Quel dénouement imprévu! Que vois-je? Fourier qui vole au secours de son persécuteur. Toujours il lui fut cher; sa disgrâce le lui rend plus cher encore. Que ne tente-t-il pas pour l'arracher au trépas? Il gémit, il prie, il implore la clémence des juges. Jusqu'aux pieds du trône il porte la cause de l'innocence opprimée. Il presse, il persuade, il triomphe. Rien n'est impossible à la charité: elle gagne ses ennemis par ses bienfaits, étonne le monde par son intrépidité, et par la force de ses miracles s'élève un trône dans tous les cœurs

Mais il est temps de vous faire voir toute la charité de Fourier, animée par la pénitence, couronnée par le désintéressement.

Non, ce n'est pas ici un homme sévère pour les autres, indulgent pour lui-même; un homme au sein de la mollesse, prédicateur de la croix; au sein de l'opulence, prédicateur du renoncement évangélique; apôtre de la vertu, séducteur du vice. Réformateur zélé, Fourier est le premier modèle de la réforme; il prêche la pénitence, et la pratique. S'il demande des ministres sans intérêt, il leur donne les plus rares exemples de désintéressement.

Pénitence de Fourier, qu'elle est héroïque, constante, universelle! Le corps, l'esprit, le cœur, tout annonce en lui l'homme de mortification : *Totus pœnitentia formatus incedebat.*

Suivez-le au sortir du berceau; c'est l'époque de la guerre sanglante qu'il se déclare à lui-même; il ne la termine qu'au tombeau. Quel appareil de supplices! chrétiens, vous verriez avec horreur les instruments expressifs de son martyre. O Fourier! ô victime généreuse! L'autel du sacrifice, c'est son cœur; le sacrificateur, c'est lui-même. Il frappe; en vain, timide prudence du siècle, tu veux suspendre ses coups redoublés: Fourier ne cessera de s'immoler que quand il cessera d'être : *Totus pœnitentia formatus inced. bat.*

Voulez-vous un nouveau genre de mortification? Dans un seul trait vous allez voir Fourier triompher de toutes les puissances de son âme, assujettir l'esprit, réprimer les sens, captiver le cœur

Au milieu de ses courses apostoliques, il apprend qu'une sœur unique, l'objet de sa tendresse, est sur le point de terminer ses jours. Dans ce moment décisif elle souhaite voir, embrasser ce frère chéri, le rendre dépositaire de ses derniers sentiments, contente de mourir pourvu qu'elle expire dans ses bras. Quelle situation pour un cœur naturellement sensible! La voix du sang se fait entendre à Fourier. Il est frappé, saisi; les vœux d'une sœur l'invitent, peut-il s'y refuser? Mais les intérêts de la foi le retiennent, son absence serait fatale à l'Eglise. Qui l'emportera de son zèle ou de sa tendresse? Fourier s'est déterminé: l'amitié cède au devoir. Sa présence ne pourrait pas dérober sa sœur au tombeau qui l'attend; il ne lui accorde que des larmes, des prières, des regrets. Son cœur en souffre; mais la religion, victorieuse de son cœur, ne laisse pas longtemps réfléchir sur cette lugubre image. La religion l'appelle, il vole à son secours, elle l'occupe tout entier.

N'est-ce pas là, chrétiens, le dernier effort d'une mortification héroïque? N'en soyez pas surpris : on peut s'élever au-dessus de la nature, quand on s'est mille fois élevé au-dessus de soi-même.

Une source si pure ne devait produire que des sentiments désintéressés. Il faudrait ici commencer un nouveau panégyrique. Je vois à peine Fourier paraître, que je le vois briser sous ses pieds l'idole de la fortune; l'esprit de désintéressement le conduit à Chaumousey, bientôt après le fixe à Matincourt. Toujours il préférera la misère à l'opulence, les ténèbres à l'éclat, le mépris aux honneurs.

Mais pourquoi tarder à vous montrer le désintéressement de Fourier dans tout son jour, au milieu des funestes ravages de la guerre? Je parle de ces jours où la France fut autant ennemie de la Lorraine qu'elle lui est aujourd'hui plus intimement unie.

Charles III, duc de Lorraine, faisait craindre depuis longtemps les suites de sa légèreté. Bizarre dans ses humeurs, inconstant dans sa conduite, sa valeur seule était toujours égale. On l'avait vu former des nœuds par politique, et les rompre par caprice. Tantôt allié avec la France, tantôt avec l'empire, incapable de se fixer dans aucun parti, il dicte des traités et ne les observe pas. Il s'attire enfin les ressentiments de Louis XIII; la guerre se déclare. Louis, toujours juste dans ses entreprises, marche au combat, s'empare de Nancy, somme toute la Lorraine. Dépouillé de ses États, Charles brise avec la maison d'Autriche, se rallie avec la France : la paix renaît et ne dure pas. Nouveaux combats, nouvelles victoires pour la France : la Lorraine est reprise, Charles est une seconde fois sans États, sans ressources. Je le vois errant de province en province, malheureux par son

Digitized by Google

inconstance, lorsque, par mille qualités, il pouvait être un des plus grande princes de l'Europe.

Au milieu de ces étonnantes révolutions, peignez-vous le triste état de la Lorraine : les campagnes ravagées, au lieu de moissons, n'offrent que des fleuves de sang; les murs sont réduits en poudre; les villes sont abandonnées au pillage; partout règne l'horreur, la mort; les peuples alarmés, consternés, escaladent un tas de cadavres pour chercher leur salut dans la fuite; la Lorraine n'est qu'une vaste solitude.

Grand Dieu ! vous aviez donc réservé Fourier à ces jours de désolation, pour faire voir jusqu'où peut aller l'héroïsme d'un grand cœur. Déjà, par mille ressources, Fourier s'est efforcé de soustraire son peuple aux ruines qui le menacent. Déjà, saintement prodigue, il a tout sacrifié, il ne lui reste plus que lui-même. Ah ! s'il pouvait, aux dépens de ses jours, calmer l'orage, ramener la paix ! Mais le fléau devient plus violent, l'alarme plus universelle; le désespoir entraîne tout, tout fuit. Le peuple abandonne le pasteur, le pasteur abandonnera-t-il son peuple? Non, non : je vois Fourier voler sur les pas de ses brebis fugitives. Lorraine, théâtre de sa gloire, il vous quitte, il se dérobe aux yeux de vos ennemis devenus ses admirateurs. Les Français savent reconnaître, respecter le mérite même dans leurs ennemis.

Je vois Fourier, ce vénérable patriarche, abattu par les glaces de la vieillesse, je le vois suivre la route de la Franche-Comté. Une pauvreté glorieuse, toutes les vertus, voilà les trésors qu'il emporte dans cet exil volontaire, et qui bientôt l'accompagnent au tombeau.

Peuple de Gray, que vous vous crûtes heureux de ménager un asile à l'oracle de la Lorraine ! Mais quels furent vos sentiments, lorsque vous le vîtes presque en même temps arriver et mourir ! Ou plutôt, Fourier vécut assez parmi vous pour vous consacrer les derniers jours de son apostolat. Il semble que le ciel ne vous l'envoie que pour vous faire connaître que sa vertu surpasse sa réputation. En le recevant, vous pensiez qu'il n'emporterait que votre admiration; en le perdant, vous éprouvez qu'il emporte votre reconnaissance, vos regrets.

La mort exerce son empire sur les grands hommes comme sur les hommes vulgaires. Si les vœux des peuples suffisaient pour détourner les coups de la mort, l'univers entier s'intéressait aux jours de Fourier : les grands dont il était l'oracle, les pauvres dont il était le protecteur, deux célèbres congrégations dont il était le père, le clergé dont il était l'ornement, la Lorraine dont il était l'apôtre, l'Eglise dont il était la colonne, l'hérésie, l'impiété même dont il était le vainqueur

Une voix universelle semble se plaindre au ciel, d'avoir accordé au monde un si grand homme, et de ne l'avoir pas rendu immortel. Religion sainte, consolez-vous : Fourier n'est plus, mais ses vertus subsistent après lui. Connaissez les enfants, vous retrouverez le père; vous trouverez des prodiges d'humilité, de soumission; des prodiges de zèle, de charité; des prodiges de pénitence, de désintéressement.

Heureux qui réunit les mêmes vertus sur la terre ! la même gloire le couronnera dans le ciel. Ainsi soit-il.

PANGÉYRIQUE XL.

SAINT IGNACE DE LOYOLA, FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Prononcé en 1744, à Paris, dans l'église de la maison professe des Pères Jésuites; dans celle du collége de Louis-le-Grand, en 1745; et en 1744, veille de la fête, dans la chapelle de la congrégation des externes au même collége.

Nunquid sapientiorem, et consimilem tui invenire potero? (*Gen.*, XLI, 39.)

Pourrai-je trouver un homme qui vous égale en sagesse, un homme qui soit semblable à vous.

C'est le témoignage que Joseph reçut autrefois de Pharaon, lorsque, après avoir expliqué à ce prince le songe fatal qui agitait son esprit il calma ses frayeurs par des avis salutaires, mérita les applaudissements du conseil, et fit voir ce que l'Egypte devait attendre de sa fidélité, de ses soins, de sa prévoyance. Le roi se félicite d'avoir trouvé un tel appui de son trône : il s'empresse de lui en marquer sa reconnaissance. Vous serez, lui dit-il, le dépositaire de mes secrets; vous exercerez un empire absolu sur mon peuple; après moi, vous serez le premier de mon royaume. Non, jamais je ne pourrai trouver un ministre, je ne dis pas qui surpasse, mais qui puisse approcher de la profondeur de votre sagesse. *Nunquid sapientiorem, et consimilem tui invenire potero?*

L'éloge de Joseph n'est-il pas, Messieurs, l'éloge d'Ignace? La reconnaissance que Pharaon témoigne au premier, l'Eglise ne la doit-elle pas témoigner au second? Quel homme rendit à la religion des services plus essentiels qu'Ignace? Joseph fut l'appui du trône; Ignace est le soutien, la colonne de la religion. Joseph fut envoyé de Dieu pour être l'espérance, la ressource de l'Egypte dans les temps de calamité; dans des jours critiques, le ciel suscite Ignace pour attaquer, combattre, vaincre les ennemis de l'Église. Prodige de sagesse, comme Joseph, Ignace ne mérite-t-il pas une gloire aussi éclatante? *Nunquid sapientiorem, et consimilem tui invenire potero?*

C'est en effet, c'est dans la sagesse que je crois découvrir le caractère d'Ignace. Par la sagesse, Ignace s'est sanctifié; il a sanctifié une infinité de peuples. La vie d'Ignace ne m'offre que des prodiges de sagesse. La sagesse est le principe de sa conversion, la règle de sa pénitence. La sagesse conduit ses desseins, elle couronne ses travaux. Ignace est donc un saint que la sagesse instruit, dirige; un apôtre que la

Digitized by Google

sagesse soutient, anime. Ignace formé à la religion par la sagesse : première partie. La religion triomphante par la sagesse d'Ignace : seconde partie. Implorons, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'il est fragile, Messieurs, le bonheur auquel l'homme du monde aspire ! Qu'elle est vaine la sagesse qui le conduit ! Dieu n'en est pas le principe. Une fin plus noble doit être l'objet du chrétien. Ce n'est pas dans les moyens qu'il emploie pour suivre la fougue impétueuse de ses passions que doivent éclater les traits de sa prudence. Le sage ne connaît que la sagesse qui tend à la perfection de l'âme. Toute autre sagesse n'est qu'illusion, fantôme. *Est sapiens animæ suæ sapiens.* (*Eccli.*, XXXVII, 25.)

Telle est la sagesse d'Ignace : un génie profond, un grand sens qu'une saine raison éclaire et qui se perfectionne par la grâce : voilà la sagesse dont je dois vous tracer le portrait. Telle a été mon idée lorsque je vous ai proposé dans Ignace un homme formé à la religion par la sagesse

En effet, c'est la sagesse qui détermine la volonté d'Ignace à suivre les voies de la religion. C'est la sagesse qui rend le cœur d'Ignace capable de surmonter les épreuves de la religion. C'est la sagesse qui découvre à l'esprit d'Ignace les plus pures lumières de la religion.

Ignace marche dans les voies de la religion, et c'est la sagesse qui l'y conduit.

Ignace est supérieur aux épreuves de la religion, et c'est à la sagesse qu'il doit sa victoire.

Ignace est éclairé des lumières de la religion, et c'est par la sagesse qu'il les pénètre.

Un homme qui ne connaît la gloire de ses ancêtres que pour faire éclater la noble émulation de marcher sur leurs traces. Un homme d'un cœur généreux, élevé, toujours porté au grand, à l'héroïsme ; incapable de se prêter à des sentiments qui ne rendraient pas la grandeur de son nom ; naturel ambitieux, avide de gloire ; esprit solide, pénétrant, que les apparences ne peuvent surprendre, ne peuvent séduire ; qui discerne tout, et en tout saisit le vrai. Un héros prématuré, qui réunit au feu saillant de la jeunesse, la prudente réflexion que pourrait donner l'expérience des années.

Chrétiens, ce caractère ébauché ne vous représente-t-il pas Ignace, avant que la grâce eût triomphé de son cœur ? Ainsi loin des voies de la religion se perdait-il dans les vaines espérances du monde ; ainsi abandonnait-il au fantôme d'une gloire incertaine le précieux trésor de sa vertu.

Le militaire, état critique dans lequel, après avoir sacrifié son repos à l'ambition, l'homme ne sacrifie que trop souvent son innocence à l'idole du plaisir, c'est la carrière qui s'ouvre d'abord à la sagesse d'Ignace. Profession fatale, où l'on n'est que trop ingénieux à réparer de pénibles fatigues par de tendres inclinations. Hélas ! dois-je le dire ? Ignace courut les sentiers de perdition. Le ciel permit que celui qui devait être le fléau du vice en fût auparavant la victime. Par ses propres faiblesses Ignace devait apprendre à triompher des faiblesses d'autrui. Mais les passions n'exerceront pas longtemps leur empire sur son cœur. Dans Ignace, bientôt, Messieurs, bientôt vous retrouverez Ignace.

Chargé de défendre une place importante, il fera des prodiges de valeur. L'ennemi même admirera son invincible courage. Ignace n'ambitionne qu'une victoire qui doit établir sa réputation ; une autre victoire l'attend. Frappé d'un coup de feu, il sera réduit aux portes de la mort ; mais ce ne sera que pour ressusciter à la grâce. De sa défaite naîtra son triomphe. Un même coup assurera deux conquêtes : la conquête de Pampelune à la France ; à Ignace la conquête du ciel.

Laissons, laissons Ignace au milieu des plus cruelles opérations ; un faux point d'honneur les lui fait constamment souffrir. Fixons-nous plutôt à ce moment heureux qui le rend à lui-même. Dans un ennuyeux loisir, il cherche à vaincre sa douleur. Il s'est flatté qu'un recueil de mensonges agréables pourra dissiper les sombres nuages de son imagination. Que la grâce est ingénieuse à ménager ses conquêtes ! La vie de Jésus-Christ et de ses saints, voilà le livre que le ciel présente aux réflexions d'Ignace. Fatale nécessité ! il faut se rendre. Ignace prête un regard peu envieux. Il est persuadé que tout doit combler sa langueur. Il lit indifféremment ; il parcourt négligemment. Mais que vois-je ? Bientôt il est arrêté. Mille prodiges le frappent. Il est touché, presque vaincu ; déjà s'élèvent dans son âme de secrets mouvements ; la grâce parle, il l'écoute. Son cœur est agité. Ah ! je le vois tourner vers la religion cette sagesse, don précieux du ciel, mais qu'il n'a déjà que trop fait servir à son ambition.

Charmes séduisants du monde, frivoles idées, que pouvez-vous désormais sur son esprit ? Ignace a pénétré le néant des choses humaines. Il a compris que rien n'est grand que dans la religion. L'exemple des saints l'a saisi, confondu. Admirateur de leur conduite, il s'est fait un reproche amer de n'avoir pas toujours été l'imitateur de leurs vertus. Il a médité, il a réfléchi, il s'est rendu ; et d'une main intrépide il a tranché le funeste lien qui l'attachait au monde, à la fortune.

Loin d'ici ces conversions occasionnées par la légèreté d'un esprit volage ; ces conversions qu'un instant forme, qu'un instant détruit : un homme qui ne revient à Dieu que parce qu'un monde trompeur lui a fait connaître la vanité de ses plus brillantes espérances ; un homme qui dans le sein de la religion, vient éteindre l'accablant souvenir d'une disgrâce imprévue. Non, ce ne

Digitized by Google

sont pas là les sentiments d'Ignace : c'est au comble même de la gloire qu'Ignace forme le noble dessein de s'engager dans la voie des humiliations. La sagesse, la seule sagesse, voilà le flambeau qui le guide ; voilà le charme puissant qui l'arrache au sein des ténèbres. La sagesse dissipe les prestiges de la séduction qui maîtrisaient son esprit ; la sagesse fait briller à ses yeux les lumières de la vérité ; la sagesse le force pour ainsi dire à cimenter par un engagement solennel son union avec Dieu : *Sapientia deduxit illum per vias rectas.* (*Sap.*, X, 10.)

Rendre à présent les sentiments d'Ignace, les premières agitations de son cœur ; je ne l'entreprendrai pas. Comment vous peindre en effet cette sage précaution à se dérober aux reproches d'un frère qu'il aime, par un départ secrètement ménagé ? Cette prudence ingénieuse à cacher sous un vil extérieur les marques de sa noblesse : comme s'il eût craint qu'un monde critique et connaisseur n'eût été capable de le faire départir de ses pieux desseins ? Vous réussîtes, illustre pénitent, à soustraire aux recherches des hommes et la gloire de votre naissance, et l'éclat de votre vertu. Le monde condamna des excès apparents dont vous lui laissiez ignorer le motif. Le ciel même parut autoriser les injustes soupçons qui s'élevèrent contre vous ; mais bientôt vous sûtes tourner vos humiliations à votre avantage. La sagesse vous avait frayé les voies de la religion ; elle vous rendit bientôt supérieur aux épreuves de la religion.

C'est par les épreuves, les persécutions, que se forment les apôtres. Paul, ce vaisseau d'élection, qui devait confondre l'incrédule gentilité, écraser l'idole de la superstition païenne, porter l'Evangile jusque sur le trône ; Paul ne commence, n'exerce, ne remplit son ministère que par les voies de la tribulation. Insulté, méprisé, persécuté, il ne triomphe qu'au milieu des orages : ce n'est que sur un fleuve de sang qu'il porte la religion jusqu'aux extrémités du monde.

Dieu prépare Ignace à renouveler les prodiges de l'Eglise naissante ; mais Ignace ne doit se disposer à son ministère qu'au milieu des plus rudes épreuves. Ce n'est que par les outrages, les calomnies, les persécutions, que ce nouveau Paul doit entrer dans la carrière de l'apostolat.

Je me représente Ignace tel que l'Espagne le vit aux premiers jours de la pénitence. Recueilli, pensif, baigné de larmes, sous un maintient pieusement affecté, il n'écoute que sa ferveur. Tantôt enseveli dans les horreurs des hôpitaux ; tantôt prosterné à l'ombre du sanctuaire ; tantôt comblé de faveurs célestes, ravi en extase, il ne vit plus qu'en Jésus-Christ. Tantôt abandonné à lui-même, rongé de scrupules, le cœur plongé dans l'amertume, il languit, il souffre. Cruelle alternative pour un cœur qui ne fait que se donner à Dieu ! Que dis-je ? La sagesse met bientôt Ignace au-dessus de ces critiques épreuves. S'échapper en murmures, accuser le ciel de rigueur, le cœur d'Ignace ne se prête pas à des mouvements si peu chrétiens. Dans sa disgrâce, Ignace croit voir un juste châtiment. Plus il paraît abandonné, plus il est fidèle. Ah ! Seigneur, s'écrie-t-il dans les transports d'une fervente charité ; ah ! Seigneur, vous aimer, et vous aimer à jamais, voilà la seule grâce que je vous demande ; voilà le seul bonheur auquel j'aspire. *Amorem tui, Domine, nec quidquam aliud ultra posco.* (*Orat. S. Ignat.*)

Ils seront remplis, Messieurs, les souhaits d'Ignace. Mais son amour doit être auparavant purifié dans le feu de la tribulation. Que de tempêtes il essuiera, que de disgrâces l'attendent avant qu'il puisse jouir d'un calme parfait ! Qui soutiendra son courage, qui le fera triompher ? La sagesse. La sagesse d'Ignace est comme un bouclier qui pare les traits de ses ennemis.

Je ne parle pas de ces ennemis qui si souvent éprouvèrent la vertu d'Ignace pendant sa vie. Je parle de ces fréquents assauts qu'Ignace soutient ici contre une populace insolente qui l'accable d'injures ; là contre un peuple d'enfants qui fait tomber sur lui une grêle de pierres ; ici contre la prévention d'un juge mal intentionné qui le condamne sans l'entendre ; là contre la vengeance d'un homme plein de lui-même qui le rend suspect par une basse jalousie.

Inutiles efforts ! mais Ignace pour ramener en sa faveur ceux qui s'étudient à le perdre, pour persuader son innocence, Ignace sollicitera-t-il la protection des grands ? Sollicitera-t-il la justice des juges, le secours des amis ? Non, non : Ignace ne doit sa justification qu'à lui-même, qu'à sa prudence. Sa prudence désarme ses plus puissants ennemis. Un air assuré lorsqu'il semble avoir tout à craindre, une conduite toujours uniforme, une seule parole qu'il laisse échapper, son silence même, sont autant de coups de foudre qui font tomber à ses pieds et l'injustice de la prévention, et la fureur de l'ennemi.

Dans Salamanque, la cabale prévaut, la jalousie triomphe. Ignace est chargé des chaînes dont auraient dû être chargés ses accusateurs. Ah ! bientôt sa profonde sagesse, comme un astre éclatant, perce l'obscurité de sa prison. Maître de sa liberté par un effet du hasard, il fait voir qu'il ne la veut obtenir que de la justice ; il aime mieux demeurer captif sans être coupable, que de se rendre coupable en cessant d'être captif. Une conduite si prudente pouvait-elle ne pas faire du théâtre de la confusion le théâtre de sa gloire ?

Mêmes persécutions dans Alcala ; mêmes succès. Ses ennemis l'accusent d'une doctrine erronée ; un soupçon d'erreur alarme la vertu d'Ignace ; lui-même vole se présenter au tribunal de l'inquisition, et ne produit pour se justifier que cette doctrine qu'on soupçonne. Ignace se conduit-il autrement dans Paris ? Il est menacé du traitement le plus indigne ; que fait-il ? il ne fait connaître son innocence que par une soumission trop humble pour ne lui pas devenir avantageuse.

Digitized by Google

Enfin, par quelles autres voies que par la sagesse Ignace triomphe-t-il dans Rome? Mille obstacles dans l'établissement de sa compagnie; tout est contraire à son entreprise : le zèle des uns, la mauvaise volonté des autres; on le rejette avec dédain, on le traite avec mépris; on l'accuse, on le condamne; les cardinaux, le pape même l'écartent, le rebutent; il semble que l'Eglise s'oppose aux intérêts de l'Eglise. Quelles ressources restent à Ignace? Sa prudence suffit; par sa prudence, il se ménage ses ennemis mêmes. Il paraît à la cour de Rome; il parle : son langage l'annonce comme un homme dépositaire de l'Esprit de Dieu; il charme, il étonne, il persuade; tout change : les obstacles sont aplanis, ceux mêmes qui s'étaient le plus récriés contre l'entreprise d'Ignace deviennent ses plus ardents protecteurs; ils ont reconnu le doigt de Dieu dans l'ouvrage d'un homme.

Ainsi, grand Dieu, ainsi vous accomplissez la promesse que vous aviez faite à Ignace. Vous pensez, Messieurs, à cette célèbre vision, où Dieu même s'annonce le protecteur d'Ignace contre la fureur de ses ennemis : *Ego tibi Romæ propitius ero.* (*In Vita S. Ignat.*) Combien, en effet, combien d'ennemis s'élèvent dans Rome contre Ignace! Mais j'ose le dire, pour faire triompher Ignace, le ciel ne se sert que d'Ignace même. Un rayon de la sagesse divine lui est communiqué. Ce rayon perce, éclate; il dessille les yeux, force les esprits, maîtrise les cœurs; et non-seulement il rend Ignace supérieur aux épreuves de la religion, il lui découvre encore les plus pures lumières de la religion.

Développer les replis du cœur humain; peindre l'homme à l'homme même, lui montrer la fin qu'il doit se proposer, les obstacles qui l'empêchent de parvenir à cette fin, les moyens qu'il doit prendre pour surmonter ces obstacles; l'engager par de pressants motifs, l'entraîner par des raisonnements invincibles; offrir à ses yeux les plus augustes mystères de la religion; lui tracer un tableau naturel de ce que la religion exige de lui; lui faire envisager l'étendue de ses préceptes, la sagesse de ses maximes, la force de ses vérités : quelle entreprise, Messieurs! Ce n'est pas tout.

Expliquer les principes de la plus pure morale; enseigner la doctrine de la théologie la plus relevée; en un mot, dans un même recueil, fixer l'esprit par une méthode solide, parler au cœur par des réflexions touchantes : chrétiens, vous croiriez que c'est l'ouvrage d'un homme consommé dans l'étude de la religion; d'un homme qui, pendant de longues années, s'est épuisé en fatigues, en recherches, pour enrichir le monde d'un trésor si précieux.

Détrompez-vous : le sublime ouvrage dont je viens d'ébaucher le portrait doit son origine à la sagesse; il ne le doit pas à un pénible travail. Une main, jusqu'alors accoutumée à manier l'épée, en a tracé le plan. C'est le fruit de la réflexion; ce n'est pas celui de la science.

Transportez-vous en esprit dans une grotte ténébreuse, presque inaccessible; vous le verrez ce livre admirable, vous le verrez naître au milieu des ferveurs de la contemplation, au milieu des larmes de la pénitence. Enseveli dans un réduit obscur, éloigné du tumulte du monde, un homme détrompé des vanités du siècle, pense, réfléchit; la prudence le fixe, le guide, l'éclaire; les ténèbres de son esprit se dissipent; les mystères semblent se développer à ses yeux; il est rempli des plus sublimes connaissances; saintement empressé de les communiquer au monde, avide d'en profiter lui-même, il crayonne, il écrit, il compose; la sagesse lui dicte des oracles, l'ouvrage est presque aussitôt achevé que conçu.

A ces traits, reconnaissez-vous Ignace dans la fameuse retraite de Manrèze? Retraite autrefois inconnue, la pénitence d'Ignace l'a rendue célèbre; retraite où, dans les exercices d'une fervente oraison, souvent ravi hors de lui-même, Ignace oublie les révolutions des temps, se perd en Dieu, jouit d'un ciel anticipé; retraite où la foi semble cesser d'être obscure pour Ignace, où les plus vives lumières se présentent à son esprit : quelles lumières! qui peuvent inspirer le courage d'être prêt de mourir pour l'Evangile, quand même l'Evangile n'existerait plus; retraite d'où part l'aurore de ce jour brillant qui bientôt se répand par tout l'univers : je veux dire le livre des Exercices; livre unique, connu de tout le monde, utile à tous les états, au-dessus de tous les éloges; ouvrage parfait, je pourrais l'appeler un prodige, puisque l'ouvrage d'un homme sans lettres renferme cependant les traits de la plus haute science.

Ne vous en étonnez pas : Ignace a puisé ses lumières dans la sagesse; la sagesse est la source de son érudition. L'étude peut orner l'esprit de connaissances profanes, il n'appartient qu'à la sagesse de donner la science des saints : *Scientia sanctorum prudentia.* (*Prov.*, IX, 10.)

Telle est la sagesse répandue dans le livre des exercices. L'hérésie en a voulu dérober l'honneur à Ignace; mais le livre d'Ignace est marqué au coin de l'esprit de sagesse, on ne l'y peut méconnaître; les ennemis d'Ignace le lui peuvent envier, l'injustice seule osera le lui disputer. Livre divin! monument précieux!

Quel présage pour l'Eglise dans ce coup d'essai d'Ignace! De quelles lumières ne l'éclairera-t-il pas, lorsqu'il aura perfectionné par l'étude tant de connaissances qu'il ne doit qu'à la sagesse? Ici s'offre un nouvel ordre de choses.

Ce n'est plus un solitaire pénitent, un nouvel Elie par ses ravissements, que j'ai à vous présenter; c'est un guerrier fameux par ses exploits, un homme nourri dans la mollesse de la cour qui se réduit au rang d'une jeunesse volage. Je vois Ignace s'ensevelir dans l'obscurité des classes; Ignace

Digitized by Google

formé par la sagesse de Dieu même. Ignace reconnaît un maître, se range sous sa discipline; Ignace dévore les ennuis d'une étude toujours avide dans ses commencements. Quel prodige de sagesse!

Tu ne manqueras pas sans doute de te récrier, prudence du siècle; mais blâme, si tu l'oses, blâme une résolution si héroïque. Range au nombre des insensés celui qui ne craint pas de se déshonorer par les apparences peu favorables d'une telle conduite. Heureux l'insensé qui se livre au délire d'une telle folie! Une folie de cette nature surpasse la sagesse des sages mêmes : *Stultum videtur, sed stultum hoc superat omnes sapientes.* (S. Aug. *in Psal.*).

Un lâche ambitieux, pour se ménager une fortune qui le suit, descend jusqu'à s'avilir; il ose acheter une gloire passagère par un déshonneur éternel. Je blâme l'excès de sa conduite; mais j'admire, j'exalte le héros chrétien, qui, pour se faciliter les moyens de procurer la gloire de son Dieu, oublie sa naissance, n'écoute que son zèle, ne craint pas d'être méprisé d'un monde qu'il méprise. S'il peut, en renonçant à ses propres intérêts, soutenir les intérêts de la religion, c'en est assez : son intention suffit. La singularité de ses actions est justifiée par les sentiments de son cœur.

Motif de religion, c'est le seul qui fait agir Ignace. Que la prévention se récrie contre son entreprise : les succès éclatants qu'elle a produits me répondent que la sagesse seule en était le principe : *Stultum videtur, sed stultum hoc superat omnes sapientes.*

Ainsi, par la sagesse, Ignace se forme à la religion. Il me reste à vous faire voir la religion triomphant par la sagesse d'Ignace : c'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Capables de former les plus magnifiques desseins, les grands hommes ne savent les exécuter que par les voies de la sagesse. La sagesse est la règle de leur conduite.

Vous me prévenez, Messieurs; déjà vous vous imaginez voir Ignace enseveli dans la profondeur de ses pensées : il examine la face de la religion dans toute l'étendue de la terre; animé d'un zèle ardent, il prend de sages mesures pour faire connaître la foi à ceux qui n'en sont pas instruits, pour soutenir la foi parmi ceux qui ne la connaissent que pour la déshonorer. Ignace ne donne d'autres bornes à ses travaux que les bornes mêmes du monde : *Stetit, et mensus est terram.* (*Habac.*, III, 6.)

Vaste entreprise! elle ne convenait qu'à Ignace. Quel zèle ne fallait-il pas pour la tenter, pour la conduire? Il fallait une sagesse consommée pour l'exécuter. Ce sont, Messieurs, ce sont les prodiges de cette sagesse que je dois ici vous faire admirer. Sagesse également habile et à combattre ceux qui corrompent la religion, et à former à la religion ceux qui l'ignorent. Entrons dans cette vaste carrière, les triomphes s'y multiplieront sous nos pas. Le monde entier, voilà le champ que je vous propose, voilà le théâtre où doit s'exercer la sagesse d'Ignace à la gloire de la religion. Prêtez-vous au détail d'une si riche matière.

Il est des ennemis de la religion dans le sein de la religion même : ses propres enfants sont ceux qui le déchirent avec plus de fureur. Les uns, aveugles et présomptueux, attaquent les vérités qu'elle enseigne; ils la corrompent dans sa doctrine. Les autres respectent sa doctrine, mais, infidèles dans la pratique, ils secouent le joug qu'elle impose; ils la corrompent dans ses mœurs. Les premiers, il les faut instruire; il faut toucher les seconds. Là, ce sont des erreurs à détruire; ici, ce sont des vices à déraciner. Ignace entreprend ce double ouvrage, il l'exécute. Mais dois-je produire les miracles de sa prudence, sans vous tracer la triste peinture des malheurs qui les occasionnèrent? Quelle était la situation de l'Eglise?

L'Angleterre, si longtemps soumise aux décrets des souverains pontifes, venait de se soustraire à leur autorité. Par une subite révolution, elle s'était enveloppée dans l'injuste ressentiment d'un prince aveuglé par le feu de ses passions. Dans l'Allemagne venait de paraître un homme vif, impétueux, que la jalousie d'un vil intérêt animait : véhément dans ses discours, puissant sur l'esprit des peuples. Un péril aussi grand menaçait la religion en France : déjà commençaient à s'élever ces funestes nuages dont les noires vapeurs ne se sont dissipées qu'après de sanglantes guerres. La contagion était universelle : déjà les nouvelles erreurs se glissaient de province en province, de royaume en royaume. Partout la dépravation des mœurs suivait la naissance des hérésies. La piété était bannie du sanctuaire; la moisson était sans ouvriers. L'ignorance des pasteurs semblait autoriser celle des peuples, et leurs pernicieux exemples servir d'excuse aux scandales qui régnaient, à l'impiété qui se répandait.

Qui défendra la religion dans un si déplorable état? Ignace. Ignace, guidé par la sagesse, rendra la paix à l'Eglise. Seul, il ne suffit pas : il sait se multiplier, répandre son esprit par toute la terre, combattre toutes les hérésies et les extirper; attaquer tous les vices, et les déraciner. Ignace entreprend, l'enfer frémit; il tente tout pour détruire un projet qui doit lui être si fatal. Ignace combat, triomphe, et par lui-même, et par ceux qu'il s'associe.

Exigez-vous, chrétiens, que je vous rappelle ici tous les travaux qu'Ignace eut à essuyer pour rassembler ses premiers disciples, les mesures qu'il eut à prendre avant que de s'ouvrir à eux, les ménagements qu'il eut à garder pour se les attacher par un lien imperceptible? Exigez-vous que je suive ces nouveaux apôtres dans ces grottes souterraines qui reçurent leurs vœux solennels? Là, sur cette montagne respectable où le sang des martyrs de la France fume encore, vous les verriez recueillir un esprit de zèle, de courage, qui les fera triompher de la mort même; bientôt vous les verriez sor-

Digitized by Google

tir de ces antres vénérables; un feu divin les transporte; Rome seconde leurs désirs; dispersés par les soins d'Ignace, ils ne tarderont pas à s'engager dans l'épineuse carrière de l'apostolat : leurs coups d'essai seront des prodiges. Les eaux de ce fleuve naissant s'éloigneront de leur source, et bientôt ils porteront une heureuse fertilité jusque dans les terres les plus stériles.

Je parle, et déjà cette Compagnie naissante bat l'erreur en ruine. Anglicans, luthériens, calvinistes, tous sont l'objet de son zèle. Armée du glaive de la parole, elle attaque, elle poursuit, elle redresse les détours, dévoile les artifices, surmonte les obstacles La plus opiniâtre résistance cède à l'ardeur d'un zèle si actif : principes erronés, raisonnements captieux, rien n'échappe à la vigilance de ces héros chrétiens. Vainqueurs dans les disputes publiques, vainqueurs dans les entretiens particuliers, tout annonce leur gloire, leurs triomphes. Quels hommes! Messieurs; mais doit-on s'en étonner? Ce sont des hommes formés par la sagesse d'Ignace; Ignace a étudié la nature du venin avant que d'y appliquer le remède: il connaît le faible de l'hérésie; c'est par son faible qu'il l'attaque.

Ignace sait que par l'éclat d'une doctrine fastueuse les hérétiques cherchent à éblouir les esprits : que leur oppose-t-il? Il leur oppose des hommes nourris dans la saine doctrine, armés des autorités sacrées comme d'un bouclier impénétrable, ennemis par état de toutes les nouveautés profanes, détachés de leur propre sentiment, contraints de suivre les sentiments les plus universellement approuvés. Ignace sait que les hérétiques sont ingénieux à s'envelopper : que leur oppose-t-il? Il leur oppose des hommes capables de tirer l'erreur des ombres dont elle se couvre; des hommes qui, par la solidité de leur doctrine, persuadent ou confondent; qui soient ou les destructeurs de l'hérésie, ou les victimes de la vérité. Ignace sait que les hérétiques se consument en efforts impuissants pour renverser l'empire de l'Eglise : que leur oppose-t-il? il leur oppose des hommes unis aux souverains pontifes, qui respectent les décrets de Dieu dans ceux de son Eglise; des hommes qui se font un devoir d'être tout à la fois et ses plus fidèles enfants, et ses plus zélés défenseurs.

Tel est l'esprit, telle est la sagesse qui conduit Ignace. Combien de fois ce digne chef d'Israël défie-t-il au combat les plus fiers de ses ennemis? Combien de fois les force-t-il à prévenir par une fuite précipitée la confusion qui les attendait? Il sait les découvrir jusque dans leurs retranchements. Que par cent et cent replis l'hérésie, cet artificieux serpent, s'efforce d'échapper à sa funeste destinée; qu'elle cherche à séduire la crédulité des peuples par une feinte soumission : la sagesse d'Ignace sait démasquer l'imposture, déconcerter l'erreur : *Errores suggerit; vincitur per sapientiam.* (S. August.) Que, supérieure à sa défaite, l'hérésie s'étudie à se venger de son vainqueur, tranquille au milieu de l'orage, Ignace voit les projets de la fureur; sa prudence les détourne; elle sait lui ménager les conquêtes de ceux-mêmes qui s'étaient flattés de sa perte : *Vincitur per sapientiam.*

Au centre de la vérité, dans Rome, s'élève un apôtre prétendu, célèbre par ses talents, plus encore par sa réputation; homme de mœurs en apparence, habile à s'insinuer, ingénieux à répandre ses erreurs, à les faire goûter; maître des esprits, il cherche à captiver les cœurs et à y faire couler, par des canaux imperceptibles, le poison qu'il savait préparer avec art : un autre Luther qui s'élève contre l'Eglise dans le sein de l'Eglise même. Ah! il faut combattre, proscrire, anathématiser ce fatal ennemi de la religion. La foi d'Ignace est alarmée, son zèle l'enflamme, mais la sagesse ne lui permet pas un éclat indiscret. Admirez, Messieurs, admirez la conduite d'un homme toujours prudent : Ignace se retranche d'abord dans un silence nécessaire; il étudie l'hérétique pour le connaître, et ne le connaît ensuite que pour mieux l'attaquer, le confondre. Déjà, par des avis sagement ménagés, Ignace a tenté d'écarter l'erreur; mais l'erreur ne sait pas se rendre; elle sait détourner le juste soupçon d'Ignace, et le rejeter adroitement sur Ignace même. La guerre se déclare, Ignace est accusé; ses disciples sont enveloppés dans la même persécution. Ignace est pour Rome, et Rome est contre Ignace. Tu viendras jusque-là, profane nouveauté; mais voilà, voilà le terme de ton audace : *Usque huc venies.* Tes orgueilleux efforts viendront se briser contre la prudence d'Ignace. Toujours victorieuse, la sagesse d'Ignace confondra ses ennemis par les témoins mêmes qu'ils avaient suscités contre lui. Confus, désespéré, fugitif, le moine apostat n'échappe quelque temps à sa funeste destinée que pour servir, malgré tous ses artifices, à la gloire de la religion, et en particulier au triomphe d'Ignace : *Vincitur per sapientiam.* Combien d'autres traits m'offre ici la sagesse d'Ignace?

De Rome, où ce nouveau soleil s'est fixé, il répand ses rayons sur toute l'Europe, et tout à coup se dissipent les ténèbres dans lesquelles l'Europe était ensevelie. Un concile œcuménique admire les oracles d'Ignace dans la bouche d'un Lainez, d'un Salmeron, d'un Lejay. C'est par la sagesse d'Ignace, que le célèbre Canisius attaque, combat, défait les hérétiques en Allemagne. C'est la sagesse d'Ignace qui guide le zèle du grand Campien en Angleterre, et qui le rend le martyr de la vérité, après en avoir été l'apôtre. La France n'a-t-elle pas cru voir un autre Ignace dans l'illustre Régis, le vainqueur du calvinisme, la gloire de la Compagnie de Jésus?

Mais venger la religion attaquée dans sa doctrine, ce n'est pas assez. Il faut encore rétablir la sainteté de ses mœurs. Je ne sais s'il n'est pas plus difficile de rappeler un pécheur à la grâce, que de ramener un hérétique à la vérité. Pour triompher de celui-ci,

Digitized by Google

souvent il suffit de détruire les préjugés de son esprit ; pour vaincre celui-là, toujours il faut arracher les penchants de son cœur. La conquête du cœur est un ouvrage critique ; Ignace ne l'ignorait pas. Une triste expérience ne lui avait que trop appris combien est puissant l'empire des passions. Mais que ne peut la zèle soutenu par la sagesse ? C'est un torrent qui renverse toutes les digues. Rien ne résiste à ses efforts. Il paraît, et la piété s'élève sur les débris de l'irréligion. Les charmes de la volupté cèdent aux attraits de la vertu. Les désordres cessent. Partout il ne reste que l'amer regret de s'y être abandonné.

Que de merveilles j'offrirais ici, Messieurs, à votre admiration, si je traçais toutes les victoires qu'Ignace remporta sur les iniquités du siècle ! Mais arrêté par la foule des objets, mon imagination peut à peine suivre ce conquérant des âmes dans la rapidité de sa course. Le luxe fastueux des femmes mondaines est retranché. Les jeux de hasard, où souvent l'adresse décide, fixe la fortune, sont suspendus, proscrits. La régularité est rétablie dans un fameux monastère, l'esprit de ferveur y renaît. Messieurs, ce ne sont que les préludes de ce qu'Ignace doit faire. Son cœur est plus vaste que l'univers. Il voudrait que, semblable à l'éclair, il put être en même temps partout. Rien n'est impossible à sa charité, rien n'arrête l'activité de son zèle.

Voyez-le, malgré la rigueur de la saison, se plonger dans un étang à demi glacé ; et de cette espèce de nouvelle chaire, prédicateur persuasif, dégager un malheureux des liens d'une criminelle habitude. Ah ! trop heureux que sa prudence lui ait suggéré cet innocent artifice pour assurer à la grâce la conquête de ce cœur rebelle !

Voyez-le aux pieds d'un ministre prévaricateur, devenir pénitent pour l'engager à la pénitence ; lui faire un aveu pour en obtenir un autre. Ses larmes sont comme un pieux stratagème, pour en arracher à ce cœur endurci. C'est l'unique ressource qui reste à sa prudence pour ramener ce serviteur infidèle à la sainteté de son état.

Quelle conduite, grand Dieu ! J'y reconnais la sagesse. Elle seule peut rendre Ignace capable d'opérer de tels prodiges. Prodiges qu'il multiplie, qu'il perpétue par les travaux de sa Compagnie. C'est elle qui a ramené tant d'enfants prodigues à la maison paternelle. C'est elle qui par les charmes de l'éloquence maîtrise les esprits et gagne les cœurs. Mais c'est principalement, c'est par la force de ses exemples, qu'elle triomphe. Quelles vertus ne concourent pas à former son caractère ? La mortification, Ignace en fait à sa Compagnie un devoir d'autant plus essentiel, qu'il semble l'abandonner à la libre ferveur de chaque particulier. L'obéissance, Ignace ne laisse à sa Compagnie d'autre volonté à suivre, que celle d'une puissance supérieure, au gré de laquelle il veut qu'elle agisse, qu'elle se répande. Témoin cette fameuse lettre, où la sagesse d'Ignace sait peindre sous de si vives couleurs les caractères de l'obéissance ; où il fait voir que l'obéissance est la seule vertu qui fait naître, qui entretient toutes les vertus ; ouvrage digne de son auteur : on y compte moins de paroles que d'oracles... Toujours attentif à maintenir dans sa Compagnie une parfaite obéissance, Ignace sait y maintenir aussi la charité la plus héroïque.

La charité ! Oui, Messieurs, Ignace veut que sa Compagnie sache oublier les plus sanglants outrages. Charité toujours elle-même, qui mille fois l'a rendue la secrète bienfaitrice de ses ennemis les plus acharnés. A cet esprit qui caractérise l'Institut, pourriez-vous méconnaître la sagesse de l'instituteur ? Combattre tous les vices par l'exemple de toutes les vertus ; voilà, voilà ce que j'appelle le comble de la sagesse d'Ignace.

Que dis-je ? Vous n'avez encore qu'une légère idée de cette sagesse. L'hérésie confondue, le vice aboli, ne sont qu'une partie des travaux d'Ignace. Ignace a de plus vastes desseins. Il a combattu ceux qui corrompent la religion ; il doit instruire de la religion ceux qui l'ignorent.

Peuples assis à l'ombre de la mort, dans ces régions éloignées, où le flambeau de la foi ne pénètre jamais, vous n'êtes pas les seuls auxquels il faut communiquer la profondeur de nos mystères. Au milieu du christianisme, il est des chrétiens, dont la raison éclose, n'est capable de rien développer. Susceptibles de tous les préjugés, ils suivent la foi, parce qu'on leur a dit qu'il la fallait suivre. Ils ignorent ce qu'ils professent ; ce sont des esprits faciles à plier, mais dont il faut dissiper les premières ténèbres. C'est aux soins d'Ignace, que la religion abandonne ces jeunes plantes. C'est à lui de les cultiver. Cette partie du ministère apostolique était trop importante, pour échapper à son zèle. Sa prudence a su la remplir. L'ouvrage fait l'admiration de l'univers.

Ici, chrétiens, se présente l'origine de ces académies célèbres, où la jeunesse, par la prudence d'Ignace, confiée à d'habiles maîtres, se forme tout à la fois et à la science et à la piété ; où la même main qui dirige les esprits dans l'étude des connaissances profanes, les dirige aussi dans la connaissance des vérités saintes ; où par la plus parfaite éducation, le temps prépare à l'Eglise et à l'Etat les plus abondantes richesses.

Sage tempérament d'Ignace, pour concilier avec l'utilité de la religion l'avantage de son ordre ; pour y entretenir la science, sans préjudicier à la piété. En effet, ne le connaître que par sa science, c'est ne le pas connaître. Un autre mérite le rend digne de nos éloges ; l'esprit de religion qui l'anime.

Hélas ! il n'est que trop ordinaire de sacrifier à l'ambition d'être savant, l'obligation d'être vertueux. Les disciples d'Ignace sont exempts d'un tel reproche. Ignace veut que, partagés entre l'étude et la prière, ils se garantissent dans le recueillement de l'une,

Digitized by Google

de la dissipation où l'autre pourrait les entraîner. Il veut que deux années d'épreuves les exercent dans l'étude de la vertu, avant qu'ils s'engagent dans la carrière des sciences. Sortent-ils du tumulte des classes? Ignace veut que dans le calme d'une seconde retraite, ils s'affermissent de nouveau dans la pratique de la perfection. En un mot, que la science même soit pour elle une source, un moyen de sainteté. Moins flatté d'y voir des savants que des saints, il préférerait les vertus sans talents aux talents sans vertu. Un exemple éclatant va vous en convaincre.

Dans le XVI^e^ siècle parut un homme dont la réputation est encore toute entière; génie vif, sublime, universel; capable de tout apprendre, heureux à tout retenir; versé dans toutes les langues, profond dans toutes les sciences; favorisé par un grand prince qui le regardait comme un homme supérieur aux autres hommes; respecté par les savants qui le reconnaissaient pour leur maître; célèbre par toute l'Europe dont il faisait l'admiration et qui le consultait comme un oracle.

Qu'un tel homme paraît propre à seconder les desseins d'Ignace! Il le paraît : il ne l'est pas, Ignace est ébloui par l'apparence; bientôt il est détrompé. A travers le brillant du mérite, sa prudence sait démêler un caractère vicieux. Dans le bel esprit, Ignace sait développer l'esprit opiniâtre. C'en est assez. Les talents ne peuvent le faire balancer. Postel vertueux eût été digne enfant d'Ignace. Sa vertu aurait suffi; sa science ne suffit pas. Et son exemple apprend à l'Univers étonné, qu'Ignace sait retrancher de sa Compagnie les membres qui lui font le plus d'honneur, quand ils ne font pas également honneur à la religion.

Mais où m'arrêté-je? Pourquoi tarder à porter nos pas au delà de l'Europe? La sagesse d'Ignace brille du couchant à l'aurore. Partout Ignace assure des triomphes à la religion : *Sapientia complevit labores illius.* (*Sap.*, X, 10.)

A la faveur d'une heureuse navigation, sous les auspices d'un roi puissant, les Indes orientales venaient de sortir de ce chaos ténébreux, où jusqu'alors elles avaient paru ensevelies. Que tout est admirablement ménagé dans l'ordre de la Providence! Les passions mêmes des hommes servent aux desseins de Dieu. A la nouvelle de cette découverte, un peuple belliqueux affronte les périls des mers; vole sur ces rivages étrangers : il y établit et sa fortune et sa domination. C'est une porte que le ciel ouvre à l'établissement de la foi dans ces régions infidèles. La cupidité humaine ira dépouiller cette terre fertile de ses immenses richesses; d'infatigables apôtres y porteront des trésors plus précieux. Ils arboreront l'étendard de la croix sur les débris de l'idolâtrie; d'abord ils adouciront le caractère farouche de ces peuples barbares; ils les rendront hommes; ils les rendront chrétiens; que dis-je? ils en feront des martyrs.

C'est aux enfants d'Ignace, ce n'est pas à Ignace même, que cette gloire est réservée. S'il n'eût écoulé que l'ardeur de son zèle, ah! que bientôt on l'aurait vu voler à la tête de ce grand ouvrage, donner naissance à cette Eglise nouvelle. Trop heureux de couronner ses travaux par le sacrifice de sa vie. On l'aurait vu dans les terres infidèles chercher des tyrans, braver leur fureur; parler et mourir pour la foi. Mais la destinée n'est pas toujours conforme aux souhaits. Le ciel s'explique. Ignace demeure en Europe. Rome le voit premier général de son ordre, malgré ses larmes, ses refus. La sagesse de son gouvernement étonne le monde chrétien; il servira de modèle à ses successeurs. Mais triompher de l'idolâtrie, ce n'est pas son partage. Quel regret pour son cœur! ou plutôt, son cœur partagera tous les travaux de ses enfants.

En effet, suivons-les jusque dans les climats les plus éloignés; les disciples ne se conduisent que par l'esprit du maître. C'est la sagesse d'Ignace qui les dirige, son zèle qui les anime.

Je vois le grand Xavier, ce héros chrétien, qui a renouvelé dans les derniers âges de l'Eglise les merveilles de l'Eglise naissante; ce nouveau Paul, qui par la vertu de ses prédications et la multiplicité de ses miracles, a réduit sous l'obéissance de l'Eglise tant de rois et de royaumes; ce cœur plus vaste que celui d'un Alexandre, auquel la conquête de tout un Monde ne suffit pas; je le vois, cet incomparable apôtre des Indes et du Japon, n'entreprendre rien, n'exécuter rien que par les conseils, que par les ordres d'Ignace. Ignace règle toutes ses démarches. Qu'il parle, et le soleil de l'Orient suspendra la rapidité de sa course. Humble disciple d'Ignace, il viendra mettre à ses pieds les couronnes des monarques, les cœurs des peuples qu'il a rangés sous les étendards de la croix. Il viendra lui abandonner et le fruit et l'espérance de ses travaux.

Et vous, hommes apostoliques, dignes successeurs de Xavier, vous qui avez essuyé tant de fatigues, couru tant de mers, affronté tant de périls, dites-nous lorsque vous annonciez l'Evangile à la face des tyrans, lorsque votre zèle bravait saintement leur fureur et que la mort présente à vos yeux ne vous rendait que plus intrépides, plus invincibles, dites-nous, quel autre esprit vous animait, que l'esprit d'Ignace? C'était lui qui semblait exciter votre courage, qui semblait vous inspirer des sentiments plus qu'humains.

A la plus grande gloire de Dieu : *Ad majorem Dei gloriam.* (In *Vita S. Ignat.*) C'était la devise d'Ignace. Procurer la gloire de Dieu, la venger, l'étendre, la perpétuer, à cette fin se rapportaient toutes les actions d'Ignace, toutes ses pensées : *Ad majorem Dei gloriam.* Tels sont les sentiments qui se perpétuent dans sa Compagnie. Non, ce n'est pas un vil intérêt qui la transporte au delà des mers, qui lui fait souvent arroser ces terres ingrates du sang de ses apôtres. Un plus noble objet l'anime, l'établissement de

Digitized by Google

la religion. La gloire de Dieu : *Ad majorem Dei gloriam.* Les temples des faux dieux réduits en poudre; les cultes superstitieux abolis; la foi triomphante au centre de l'idolâtrie; voilà, voilà des voix qui mieux que la mienne, vous apprendront que l'intérêt seul de la gloire de Dieu soutient la constance d'un zèle si héroïque : *Ad majorem Dei gloriam.* Apôtres ambitieux, les enfants d'Ignace iraient-ils donc chercher sous un autre hémisphère des honneurs qu'ils trouvent partout et que partout ils refusent, contents de les mériter?

Quels hommes plus propres à remplir les premières dignités de l'Eglise? Mais leur règle les en éloigne. Leurs cœurs n'y aspirent pas. Persuadé qu'un tel sacrifice était nécessaire à sa Compagnie, Ignace lui en a fait une obligation étroite. L'ordre seul des souverains pontifes l'en peut légitimement dispenser; mais combien peu sait-elle profiter d'une pareille dispense? Religion sainte, n'était-ce pas votre gloire qu'Ignace consultait dans l'avantage de sa Compagnie? Il voulait la mettre en état de vous servir toujours avec fidélité, en vous servant toujours avec désintéressement.

Admirable sagesse d'Ignace, pour perpétuer au delà de lui-même les pures intentions de son zèle et du sein même du tombeau assurer à la religion d'immortels triomphes! Hélas! dans quel triste ministère me conduit insensiblement mon sujet! Me voilà donc au terme fatal de la brillante carrière qu'Ignace fournit! Ignace meurt; mais permettez-moi de recueillir ici ses derniers sentiments. Le ciel l'invite, la terre le retient. Il a rempli, il a honoré son ministère, et son zèle voudrait l'engager dans de nouveaux combats. Il reste des peuples à convertir. Que ne peut-il être leur apôtre!

Je me trompe : adorateur soumis des jugements divins, Ignace n'écoute plus les mouvements de son zèle. *Sordet tellus*, s'écrie-t-il, *dum cœlum aspicio.* (In *Vita S. Ignat.*) Monde profane, monde hérétique, monde, théâtre éternel de tous les vices, que peux-tu sur mon esprit, sur mon cœur? Tes biens fragiles ne me flattent pas. Un bien plus solide m'attend : *Sordet tellus.* Terre, triste lieu de mon exil, non, tu n'est plus capable de me fixer. Je vois le ciel qui s'ouvre. Le ciel est ma patrie. C'est là que je porte tous mes désirs : *Sordet tellus, dum cœlum aspicio.* Saintement emporté par ses héroïques sentiments, ravi à lui-même, Ignace expire; il meurt. Il meurt, ce glorieux patriarche, le sage Joseph de la nouvelle loi; admiré, respecté pendant sa vie, sa mort le rend bientôt partout un objet de vénération. Son nom est inscrit solennellement dans les fastes de l'Eglise. Toute la terre retentit de ses louanges : *Laudis ejus plena est terra.* (*Habac.*, III, 3.)

Les Philippe de Néri, les François de Borgia, les Charles Borromée deviennent ses panégyristes, Thérèse, l'incomparable Thérèse l'admire, et le croit voir renaître dans sa compagnie. Les Baronius, les Bellarmin annoncent les éclatants prodiges qui se multiplient à son tombeau. Les souverains pontifes ne croient pas pouvoir lui donner d'assez magnifiques éloges. Comme Ignace a procuré la gloire de l'Eglise, l'Eglise s'empresse de célébrer la gloire d'Ignace : *Laudis ejus plena est terra.*

Qu'il vive, qu'il vive à jamais dans le cœur de tous les chrétiens, cet homme le soutien du christianisme. Profitons des secours qu'il nous a laissés. Puisse-t-il nous conduire à la perfection sur la terre, à la gloire dans le ciel! Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XLI.

SAINT THOMAS DE VILLENEUVE, RELIGIEUX DE L'ORDRE DES ERMITES DE SAINT AUGUSTIN, ARCHEVÊQUE DE VALENCE EN ESPAGNE;

Prononcé le 18 septembre 1743 dans la chapelle des Filles de Saint-Thomas de Villeneuve, rue de Sèvres, faubourg Saint-Germain.

Dilectus Deo et hominibus. (*Eccli.*, XLV, 1.)
Il a été chéri de Dieu et des hommes.

C'est l'éloge que l'Ecriture nous a tracé de ce sage législateur qui fut choisi de Dieu pour être le chef de son peuple; qui porta les lois du Seigneur jusqu'aux pieds du trône; qui confondit l'audacieuse témérité de Pharaon; qui sépara les flots de la mer, pour s'y frayer un passage impraticable à ses ennemis; qui fit descendre la manne du ciel pour nourrir les Israélites dans le désert; qui étancha leur soif, en faisant sortir des rochers une eau miraculeuse; et qui, par cette multiplicité de merveilles, fit voir combien il était chéri de Dieu qui lui communiquait son pouvoir, combien il méritait de l'être des hommes en faveur desquels il l'exerçait. *Dilectus Deo et hominibus.*

Epouses de Jésus-Christ, qui vous faites un devoir d'étudier les vertus de Thomas de Villeneuve, ne reconnaissez-vous pas son portrait dans celui de Moïse? Briller dans l'Eglise comme un homme vraiment apostolique; multiplier et renouveler sans cesse des prodiges de zèle; en un mot, être l'oracle et l'exemple des prédicateurs, l'appui et l'ornement de la religion, la gloire et le modèle des prélats : telles sont les vertus que Dieu cherche dans ses vrais serviteurs, qu'il voit avec complaisance dans les cœurs qu'il a formés spécialement pour lui. *Dilectus Deo.*

S'attrister sur le sort des malheureux; avoir un cœur toujours prêt à s'ouvrir à ceux qui souffrent, pour les soulager; prévenir leurs besoins et la honte qu'ils ont de les découvrir; offrir dans toute sa conduite les caractères d'une charité qui s'exerce sans s'affaiblir, qui se répand sans décroître; en un mot, être la ressource des affligés, le père des pauvres, l'aumônier universel : tels sont les traits qui forcent l'admiration des hommes qui épuisent leur amour et leur reconnaissance : *dilectus hominibus.*

Arrêtons-nous, Mesdames, à ces deux

Digitized by Google

idées: elles rendent parfaitement le caractère du saint archevêque dont l'Eglise célèbre le triomphe.

Thomas de Villeneuve, par les travaux de son zèle, s'est rendu agréable à Dieu : *dilectus Deo :* première partie. Thomas de Villeneuve, par la multiplicité de ses aumônes, s'est fait chérir des hommes : *dilectus hominibus :* seconde partie. Implorons, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

De toutes les vertus du christianisme, il n'en est point de plus agréable à Dieu, que le zèle par lequel un homme apostolique consacre ses jours à travailler au salut des âmes, parce que selon la belle remarque de saint Augustin, celui là possède la charité de Dieu dans un degré plus parfait, qui fait aimer Dieu à un plus grand nombre de personnes : *Ille in charitate Dei est perfectior, qui ad ejus amorem plures convertit.* Or, Mesdames, c'est sur ce principe que j'établis l'éloge de Thomas. Mais pour fixer mes idées, et d'une matière immense former un plan raccourci, je l'envisage sur trois théâtres également critiques : dans l'intérieur du cloître; dans la chaire de vérité; dans les travaux de l'épiscopat. Dans le cloître, vous verrez un supérieur, qui par la force de ses exemples rétablit, maintient la ferveur. Dans la chaire de vérité, vous verrez un prédicateur, qui par l'onction de ses discours, suspend, arrête les désordres. Dans l'épiscopat, vous verrez un pasteur, qui par une vigilance toujours active, corrige les abus, entretient le bon ordre. Un zèle si héroïque doit être sans doute agréable à Dieu, puisque Dieu en est le principe : *dilectus Deo.* Commençons.

Le cloître est le premier théâtre où Thomas se présente à notre admiration; mais dans quel temps, Mesdames? Vous ne l'ignorez pas. Ce fut dans ces jours si funestes à l'Eglise, où l'Europe vit sortir du sein de la retraite un homme animé par la vengeance, guidé par l'audace; esprit de cabale, entraînant tout par la véhémence de ses discours; esprit partagé entre l'orgueil et l'ambition, vain, enflé de la supériorité de son mérite, impatient de le faire connaître; esprit vif, emporté par les mouvements d'un naturel impétueux; esprit de présomption, opiniâtre jusqu'à soutenir par fierté, contre sa raison même, tout ce que son génie fanatique avait imprudemment enfanté; esprit d'indépendance qui, après avoir nourri quelque temps dans le cloître le feu d'un ressentiment jaloux, lève enfin le masque, éclate contre Rome, et secoue le joug de la religion dont il avait déjà perdu les sentiments.

Il ne faut pas nommer Luther; à ces traits il est aisé de le reconnaître. Mais ne trouverez-vous pas étrange, Mesdames, que de la révolte de cet hérésiarque je fasse naître la gloire de Thomas? Que dis-je? mon dessein est uniquement de faire admirer les jugements de votre providence, ô mon Dieu! Si vous affligez un ordre respectable par la sortie d'un sujet rebelle, vous le consolez aussitôt par l'entrée d'un fidèle disciple. En effet, au milieu des ténèbres qui s'élèvent, paraît un soleil qui les dissipe. Le même jour auquel Luther sort de l'ordre de Saint-Augustin, pour se faire chef d'une prétendue réforme, Thomas y entre pour jeter les fondements de la plus éminente sainteté.

Je ne m'arrêterai pas ici, Mesdames, à recueillir les sentiments pendant les épreuves du noviciat. Disposé, dès son enfance par une éducation chrétienne, à la piété du cloître, Thomas ne vient point réparer, à l'ombre du sanctuaire, les égarements d'une jeunesse dissipée; il ne vient point, par les macérations du corps, vaincre les faiblesses du cœur. Humble, mortifié, charitable, parfait, ses défauts seraient des vertus dans les autres; et ceux qui auraient dû lui donner l'exemple, le regardent comme leur modèle, le respectent comme leur maître, bientôt le choisissent pour leur supérieur. Que dans l'ordre de Saint-Augustin, il y ait une règle qui demande sept ans de profession dans ceux qu'on élève aux dignités, Thomas est privilégié, son mérite extraordinaire le met au-dessus des règles communes. Il n'est personne qui ne croie qu'un honneur sans exemple doit être le prix d'une vertu supérieure. Ainsi le ciel conduit ce vase d'élection aux grands desseins qu'il a sur lui. Hâtons-nous de produire les prémices de son zèle.

Vous le savez, Mesdames, la religion prescrit à ceux qu'elle appelle dans la retraite, des devoirs particuliers. Ces devoirs, on peut les ignorer : un supérieur doit en instruire; on peut les négliger : un supérieur doit les maintenir. Mais celui ci peut-il exiger des autres l'observation de la règle, s'il ne l'observe lui-même? Non, le pouvoir de maintenir les lois n'exclut pas l'obligation d'en remplir les devoirs.

La conduite de Thomas fut toujours réglée sur cette maxime. Je le vois supérieur à Salamanque, prieur à Valladolid, provincial dans l'Andalousie. Partout il maintient la règle; partout il soumet les esprits; il maîtrise les cœurs, il entraîne les volontés: c'est un torrent qui renverse toutes les digues. Tandis que d'une part il fixe les variations de l'inconstance, il dissipe les dégoûts de la tiédeur; de l'autre il apaise les murmures du mécontentement, il calme les troubles de la discorde. Son ordre reprend une nouvelle face par toute l'Espagne; l'esprit d'Augustin y revit, la vertu y triomphe. Et cette colonne de l'Eglise que la révolte de Luther avait paru devoir ébranler, devient par les soins de Thomas l'espérance, l'appui, l'ornement de la religion.

O Mesdames! à quel charme puissant attribuer un succès si prodigieux? Est-ce l'effet d'une prudence judicieuse qui étudie les caractères pour les mieux manier? Est-ce l'effet d'une douceur insinuante qui ménage les faiblesses pour avoir sur elles un empire plus absolu? Ah! le dirai-je? c'est

Digitized by Google

encore plus l'ouvrage de la vertu. Ce que Thomas ordonne, il le pratique. A l'activité du zèle il joint la force de l'exemple; et devenu le modèle de tous, il rend la règle facile, sans rien ôter à sa première austérité.

Mais ce ne sont là que les prémices des merveilles que je dois retracer. Il est temps de suivre Thomas dans une carrière plus brillante. De l'obscurité du cloître il passe dans la chaire de vérité, où par ses prédications il va triompher de tous les vices.

Ne vous figurez pas ici de ces ministres de la parole divine, qui quelquefois se produisent moins pour faire triompher la religion, que pour faire montre de leurs talents; qui, trop ingénieux à peindre le vice, le font plutôt connaître qu'ils ne le rendent odieux; qui, plus jaloux de rassembler sous leurs yeux une foule d'admirateurs que d'augmenter le nombre des pénitents, occupent l'esprit, ne pénètrent pas jusqu'au cœur. Ne vous figurez pas de ces orateurs recherchés dans leurs pensées, éloquents avec art, spirituels par étude, qui demandent moins à voir couler des larmes qu'à entendre un murmure confus d'applaudissements, et qui, substituant le langage des hommes à la parole de Dieu, avilissent leur ministère, ne sont utiles à personne, et se contentent, pour ainsi dire, d'avoir en leur faveur la fausse opinion de quelques hommes aveuglés ou intéressés à leur applaudir. Tel ne fut jamais Thomas. Je trouve dans lui tout ce qu'on peut désirer pour former un prédicateur parfait; un génie sublime, universel, une mémoire heureuse, une éloquence pathétique, une érudition profonde. Mais lui-même ne s'élèverait-il pas ici contre moi, si j'osais attribuer le fruit de ses prédications à ces brillantes images qu'il savait à la vérité placer en maître, mais qu'il savait aussi négliger en apôtre? Ne me dirait-il pas que la grâce a couronné ses travaux, que l'éloquence n'a que peu de part à ses conquêtes? *Laboravi, non ego autem; sed gratia Dei mecum.* (I *Cor.*, XV, 10).

En effet, Mesdames, paraît-il dans les plus grandes villes d'Espagne? Aussitôt il y brise les chaînes des pécheurs les plus endurcis. C'est un nouvel Elie; sa parole, semblable à un trait enflammé, perce les cœurs, et y fait naître les sentiments les plus chrétiens. Le beau spectacle de voir le peuple fondant en larmes, le prédicateur ravi en extase! L'un pénétré des mystères qu'il annonce, l'autre frappé des vérités qu'il entend; celui-ci attentif au milieu des remords qui l'agitent, celui-là éloquent au milieu même de son silence; l'un tendant la main pour se retirer du précipice, l'autre s'efforçant d'en sortir; le premier exhortant, pressant, entraînant; le second ému, touché converti, et tous deux rendant grâces à Dieu; Thomas, d'avoir trouvé dans le peuple des esprits si dociles, et le peuple d'avoir trouvé dans Thomas un directeur si parfait.

Qu'on me vante à présent ces discours brillants où tout respire l'art d'une composition réfléchie: pour moi, j'admire un homme qui ne connaît d'autre éloquence que la noble simplicité de l'Evangile, par laquelle il sait tantôt apaiser une sédition qu'une province rebelle avait osé méditer contre son prince, et tantôt faire succéder dans toute une ville la plus édifiante vertu au plus scandaleux désordre; partout regardé comme l'oracle de la religion. Il entre dans Burgos, Valladolid, Salamanque; il parle, et Burgos, Valladolid, Salamanque ne reconnaissent plus leurs citoyens dans leurs citoyens mêmes. C'est un peuple nouveau: l'avare est devenu généreux, l'entêté docile, l'orgueilleux modeste, l'impie dévot; le riche est plus charitable, le grand moins impérieux; le faux sage a renoncé à sa politique, le voluptueux à ses plaisirs, l'indolent à sa mollesse; on ne connaît plus les intrigues de l'ambition, les bassesses de la jalousie, les fureurs de la vengeance: Thomas a tout changé. Je me trompe, ce n'est pas son ouvrage, c'est l'ouvrage de la grâce; il a triomphé par elle, comme elle a triomphé par lui: *Laboravi, non ego autem; sed gratia Dei mecum.*

Que lui reste-t-il, si ce n'est d'ajouter à la conversion des peuples la réforme de la cour? Celle d'Espagne était alors la plus puissante de l'Europe. Le grand nombre de seigneurs dont elle était formée, la rendait également brillante et redoutable; les caractères y étaient différents, selon la diversité des nations qui la composaient. La vertu pouvait y avoir ses partisans, mais le vice y dominait avec empire. Si l'on y savait louer sans flatterie, juger sans prévention, personne n'y savait l'art de soutenir sa grandeur sans fierté. La politique y avait introduit le raffinement, la guerre y avait autorisé le désordre; et tandis que l'intérêt y fomentait l'ambition, la mollesse y énervait le courage.

Allez, illustre apôtre des rois, allez où le ciel vous appelle; plus votre ministère est critique, plus il vous sera glorieux de le remplir. Déjà je le vois paraître devant le prince: ne croyez pas, Mesdames, qu'il y change de langage; que moins libre et plus étudié dans ses discours, il taise par respect ce que le devoir l'oblige de dire; que flatteur ingénieux, il encense les défauts, ou ne les combatte que faiblement. Non, non, persuadé que partout la religion est la même, il croit que partout elle donne le même droit à celui qui l'annonce; et comme il sait que la naissance n'est pas un titre qui exempte les grands des faiblesses humaines, il pense aussi qu'elle ne leur donne pas le privilége de ne point être repris. Fondé sur ce principe, il vient à la cour comme un autre Jean-Baptiste; ferme sans témérité, il attaque tous les vices; apôtre où presque personne n'ose l'être, il peint avec liberté, il s'explique avec prudence, il insiste avec force. Quelque enveloppée que soit la duplicité des courtisans, bientôt il la démêle: quelque profonde que soit leur dissimulation, bientôt il la dévoile; il fait voir ce qui

Digitized by Google

est permis et ce qui ne l'est pas; il oppose ce qu'on est à ce qu'on doit être. Quel zèle! Mais cette sainte hardiesse ne l'exposera-t-elle pas à quelques fâcheux revers? Esclaves de toutes les passions qu'ils ne sont que trop en état de satisfaire, les grands, s'ils ne peuvent persuader leur innocence, voudraient au moins imposer silence sur leurs faiblesses.

Ah! il est une sincérité judicieuse qui ne peut offenser: Thomas la saisit, il l'emploie, avec elle il triomphe; et la cour si difficile à convaincre, cède à la persuasion de son éloquence. C'est ainsi qu'en produisant la vérité sans crainte, on l'insinue sans obstacle.

Un succès si flatteur mettra-t-il le comble aux travaux de notre apôtre? Non, Mesdames; le prince, ou plutôt le ciel en l'élevant à l'honneur de l'épiscopat, malgré la résistance de sa modestie alarmée, vient découvrir une plus vaste carrière à ses expéditions apostoliques. Quels soins, quels travaux, en effet, ne demande pas un diocèse où règne une dépravation de mœurs universelle; où les séculiers, autorisés dans le désordre par l'exemple pernicieux des ecclésiastiques, se livrent impunément aux abominations les plus infâmes; où les grands et le peuple font consister tous les devoirs de la religion dans quelques pratiques superstitieuses; où les Maures, reste d'une nation impie et subjuguée, forcés par les ordres du prince d'abjurer les horreurs du mahométisme, y sont cependant plus attachés que jamais, et en observent scrupuleusement, dans l'intérieur de leur maison, les plus ridicules cérémonies!

Tel est le triste état où Thomas trouve le diocèse de Valence. A la vue de ce spectacle il ne demeure pas dans l'inaction. Il voit le mal, il pense au remède. Ah! déjà ce tendre pasteur ne désire rien tant que de se sacrifier pour le salut de son troupeau; déjà son zèle semble le multiplier, et comme un autre saint Paul, il se fait tout à tous pour gagner tout le monde à Jésus-Christ. *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos.* (I *Cor.*, IX, 22.)

J'ai besoin que votre imagination supplée à la faiblesse de mes paroles. Figurez-vous ce que je ne puis bien vous peindre; un zèle discret sans être timide, qui pallie le mal sans l'autoriser, qui après avoir agi avec ménagement, agit avec force et triomphe également des préjugés de l'esprit et de la corruption du cœur; un zèle doux et affable sans être trop indulgent, qui accorde beaucoup pour obtenir davantage, qui par des voies insinuantes prévient, touche, persuade et fait aimer la pénitence sans éluder les pénibles rigueurs qu'elle exige; un zèle actif, infatigable qui se livre tout entier, qui vole partout, qui sans s'effrayer de la vicissitude des saisons, de la longueur des voyages, de la continuité des fatigues inséparables de son ministère, s'engage au milieu des écueils, surmonte les obstacles, et pour sauver une âme ne craint point de braver mille morts; un zèle ferme et intrépide, qui, malgré toutes les oppositions, réprime l'audace, confond l'orgueil, arrête la dissension, rétablit la concorde; un zèle universel, qui embrasse tous les états, qui s'étend à toutes les personnes, qui voit tout, remédie à tout, change tout : *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos.*

Parcourez en effet le diocèse de Valence, partout vous verrez le libertinage proscrit, la superstition détruite, l'hypocrisie démasquée, l'impiété confondue, la discipline rétablie dans le clergé, la vertu triomphante dans tous les états. Mais ne suivons pas un détail qui nous conduirait trop loin; contentons-nous de dire à la gloire de notre saint que la terre, le ciel, l'enfer même rendent également témoignage à son zèle, témoignage rendu par une infinité de prodiges dont l'Espagne retentit encore aujourd'hui, et qui font bien voir que le zèle de Thomas a toujours été agréable aux yeux de Dieu : *Dilectus Deo.*

Qui de nous, Mesdames, peut se rendre le même témoignage? Qui de nous ne travaille comme Thomas, qu'à procurer la gloire de Dieu? Ah! si nous sondons les replis de notre cœur, si nous écoutons la voix de notre conscience, que de vues humaines ne découvrirons-nous pas dans nos démarches! L'un se produit par vanité, l'ambition détermine les pas de l'autre; celui-ci sacrifie à l'idole du plaisir; celui-là prodigue son encens à l'idole de l'intérêt. Agir pour soi-même, agir pour le monde, rien de plus ordinaire. Agir pour la religion, agir pour Dieu, rien de plus rare. Imitons aujourd'hui, chers auditeurs, imitons l'exemple du saint archevêque dont nous célébrons la fête. Comme lui, rendons-nous agréables à Dieu par les travaux de notre zèle; je dis d'un zèle proportionné à chaque état : *Dilectus Deo.* Comme lui, méritons l'estime, l'amitié des hommes par l'étendue de nos aumônes : *Dilectus hominibus:* second trait qui caractérise Thomas, seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

La gloire d'un évêque ne consiste pas dans l'appareil fastueux qui annonce la grandeur, la prééminence du rang, l'éclat des titres.

L'autorité du commandement, la dispensation des grâces ont je ne sais quel charme, dont il n'est pas facile de se défendre. Le cœur humain s'ouvre avec avidité aux avantages que l'orgueil lui fait souhaiter; mais ils sont moins les honneurs et les prérogatives de l'épiscopat qu'ils n'en sont les piéges, les dangers, les écueils. La gloire d'un évêque, dit saint Jérôme, consiste dans l'usage des biens qui lui sont confiés. Or le meilleur emploi qu'il en puisse faire, c'est de les consacrer aux pressants besoins des pauvres : *Gloria episcopi est pauperum necessitati providere.*

Quels éloges ne mérite donc pas un saint prélat qui n'accepte les biens de l'Eglise que parce qu'ils lui donnent les facilités de

Digitized by Google

soulager l'indigence; qui, dès les premiers jours de son avénement à l'épiscopat, fait moins un partage qu'une destination de ses revenus au profit des pauvres; et par une générosité qui le dépouille des fonds mêmes les plus nécessaires pour soutenir son rang, se trouve tout à la fois et leur bienfaiteur et le compagnon de leurs souffrances! Sans nommer Thomas, chrétiens, je crois avoir fait son portrait.

Un prélat saintement prodigue, qui ne met point de bornes à ses largesses; un prélat sagement économe, qui en donnant tout, donne tout avec discernement; un prélat constamment généreux, dont la libéralité envers les pauvres subsiste même après sa mort; voilà sur quoi je fonde la plus courte, mais la plus intéressante partie de l'éloge que je consacre à la gloire de Thomas. L'étendue, l'ordre, la durée de ses aumônes méritent de votre part un renouvellement d'attention.

Abandonner aux pauvres un bien qu'on ne peut posséder sans crime, c'est un devoir, ce n'est pas une vertu. La charité n'a de mérite qu'autant qu'elle est libre. N'allez pas croire par là que les aumônes de Thomas perdent quelque chose de leur prix. Non, Mesdames. Je sais qu'en qualité d'évêque, il ne pouvait se dispenser de répandre dans le sein de l'indigence la plus grande partie d'un revenu qui est le patrimoine des pauvres; mais son cœur généreux sait étendre ses libéralités au delà de ce qui est d'obligation. Traiter les pauvres comme ses frères ce serait trop peu, il les fait dépositaires de ses biens; et si leur grand nombre ne lui permet pas de les tirer tout à fait de la misère, il se croit au moins heureux de diminuer leurs peines, de les partager même avec eux.

Pénétrez en esprit dans l'intérieur de son palais; vous n'y verrez pas ces meubles précieux que le luxe mondain expose en spectacle à la délicatesse du goût; tout y respire la simplicité des premiers âges de l'Eglise; rien n'y brille que la charité du saint archevêque; il en est l'unique ornement. Une foule de peuples et de pauvres qui l'environnent, voilà sa cour. Une patience inépuisable à les écouter, à les plaindre, à les soulager, voilà son occupation. Plus attentif à prévenir les besoins de l'indigent, que celui-ci n'est empressé à les exposer: il n'est aucun état, aucune condition, aucun âge à qui il ne trouve le secret d'être utile; personne n'échappe à ses attentions, à ses soins, à son amour. C'est un autre Job; comme lui il peut dire qu'il est le père universel de tous les pauvres: *Pater eram pauperum.* (*Job*, XXIX, 16.) En faut-il d'autres preuves que sa conduite à l'égard de cette malheureuse portion du monde que le crime enfante et qu'il ne veut pas reconnaître? Tristes victimes que l'opprobre suit jusqu'au tombeau, et que l'humanité immole à toute la rigueur du sort! Enfants proscrits avant que de naître, condamnés aux larmes et aux regrets qui devraient être le partage de ceux qui vous ont donné le jour! Ames infortunées, quels prodiges ne vont pas éclater en votre faveur! Thomas a jeté les yeux sur vous; l'apparence du besoin suffit pour réveiller toute sa sensibilité. Quels efforts ne lui fera pas faire le comble de l'indigence! Déjà je le vois pénétré de la plus vive douleur, épuiser toutes les ressources qu'une charité ingénieuse peut fournir.

Vous manque-t-il rien qui ne soit avantageusement remplacé par les fruits de son zèle? Parlez, et rendez témoignage à une vérité que votre reconnaissance, autant que la gloire de Thomas, ne vous permet ni de trahir ni de taire. Mais quand vos langues seraient muettes, ou trop impuissantes pour rendre et la vivacité de vos sentiments, et l'excès de sa générosité, le changement de votre fortune, la conservation de vos jours, ont un langage bien plus éloquent pour nous exprimer la tendresse avec laquelle Thomas vous a tenu lieu de père, élevés sous ses yeux, instruits par ses soins, nourris par ses aumônes. Il vous a fait trouver dans votre disgrâce même, un sort que jamais vous n'aviez dû espérer: *Pater eram pauperum.*

Que dirai-je de tant de maisons où la pauvreté fait tout à coup les plus grands ravages, qui, sur le point d'essuyer les plus affligeantes révolutions, couvrent encore sous l'apparence d'une grandeur qui n'est plus, un fond de misère qu'il faut enfin dévoiler aux yeux des hommes, et qu'elles ne peuvent manifester sans voir augmenter le désespoir qui les accable? La charité de Thomas est trop vive pour ne pas l'éclairer sur une situation qui impose aux autres; il la pénètre, il la sent, il y remédie.

Permettez-moi ici, Mesdames, un trait remarquable que l'auteur de sa Vie, n'a pas cru devoir dérober à notre connaissance. Un gentilhomme obéré n'ose exposer sa situation, la honte le retient; il voudrait se produire, il craint de compromettre sa délicatesse; il doute s'il réussira à intéresser la bonté du saint archevêque en sa faveur. Il se soustrait à ses yeux, Thomas l'apprend. Quel sujet d'inquiétude pour lui! Son cœur s'afflige, et se fait un tourment de ne pouvoir découvrir la retraite de cet infortuné. L'inutilité de ses recherches, irrite ses empressements et ses désirs; il ne se pardonne pas dans ce moment une dureté que personne ne peut lui reprocher avec justice, et à laquelle il attribue le malheur qui vient de lui arriver. C'est ainsi qu'il envisage les circonstances qui lui ravissent l'occasion précieuse de faire du bien. Après cela, faut-il s'étonner si rien n'est capable d'arrêter, de suspendre même le cours de ses saintes profusions? Qu'on tâche de lui persuader que la multiplicité de ses largesses ne sert qu'à fomenter de criminelles dépenses, et à fournir aux frais d'un jeu ruineux. A Dieu ne plaise, réplique-t-il à ces délateurs trop zélés, à Dieu ne plaise, que sur un soupçon peut-être injuste, j'aille frustrer un malheu-

Digitized by Google

reux de ses droits. S'il est coupable, je saurai l'avertir, mais je ne dois pas l'abandonner. Que ses officiers malignement scrupuleux viennent se plaindre à lui qu'un pauvre s'est adroitement glissé pour recevoir par artifice une seconde aumône. « Ah ! s'écrie le saint archevêque, gardez-vous bien d'accuser ce pauvre d'une duplicité peut-être imaginaire ; l'en juger capable, c'est un crime. Eh ! qui sait si Jésus-Christ, sous l'habit de cet indigent, ne veut point éprouver notre patience pour mieux récompenser notre fidélité ? »

Tant de merveilles vous frappent, Mesdames, vous en êtes éblouies ; vous avez peine à comprendre, votre admiration fait l'éloge de notre saint. Mais ce qui m'étonne dans Thomas, ce n'est pas tant l'immensité que l'ordre de ses aumônes. En effet, s'il donne tout sans mesure, il donne tout néanmoins avec un sage discernement.

Loin de lui cette bienveillance universelle, qui ne met aucune distinction entre ses objets ; qui se déploie également sur ceux qui souffrent, et sur ceux qui affectent de souffrir ; qui est moins une vertu morale qu'un instinct, qui se répand indifféremment et sans choix, sur tout ce qui se présente.

Des sentiments si peu chrétiens, ne firent jamais agir Thomas : ses aumônes furent toujours réglées sur son devoir ; on l'a vu même triompher de la nature pour n'écouter que les lois de la religion. Je m'explique : né dans le sein d'une famille dont la vertu faisait le bien le plus précieux, il ne fut pas plutôt élevé sur le siége de Valence, qu'il fit ressentir à ses parents les effets de sa charité. En qualité de pauvres, ils avaient droit à ses aumônes ; mais s'il fut attentif à leur misère, il n'eut garde de les distinguer, et de fournir à des désirs que son élévation pouvait faire naître.

En vain sa mère le fait-elle solliciter d'augmenter une pension raisonnable qu'elle en recevait. Ah ! Mesdames, si quelque besoin extrême de la mère eut exigé la vie du fils, Thomas eût volé à la mort avec plaisir, avec empressement. Incapable de manquer en rien aux devoirs de la reconnaissance, tout ce qu'il a n'est plus à lui, dès que sa mère peut en avoir besoin. Un refus paraît bien dur à son cœur. La nature parle, il voudrait l'écouter, et ce n'est que malgré lui qu'il se résout enfin à ne lui point obéir. Je me trompe, il ne croit pas que la religion lui permette de rien relâcher en faveur du sang. Il sait que son revenu appartient aux pauvres de son diocèse, et qu'il n'est pas le maître d'en disposer à son gré. Il a fait pour sa mère tout ce qu'il peut, il ne balance plus, son devoir l'emporte sur son amour, il refuse ; mais son refus même fait son éloge auprès de sa mère, et elle ne sait ce qu'elle doit admirer davantage dans son fils, ou la violence qu'il a faite à son cœur, ou la fidélité avec laquelle il remplit son ministère.

Mais cette scrupuleuse exactitude qu'une mère pieuse sait respecter dans son fils, un roi saura-t-il la reconnaître dans son sujet ? Quand un prince s'abaisse jusqu'à prier, sa prière est un ordre ; en ne commandant pas, il veut être mieux obéi, et il croit qu'il lui suffit de déclarer ses souhaits, pour tout assujettir à ses volontés. Or, quel prince fut jamais plus jaloux de son autorité, que celui qui occupait alors le trône d'Espagne.

Esprit entreprenant, capable de tout ; cœur ambitieux, né pour la gloire ; hardi, quelquefois téméraire dans ses desseins ; prudent dans sa conduite, heureux dans l'exécution, quelquefois plus redevable à son bonheur qu'à sa prudence ; génie vaste, quoique particulier ; ouvert et dissimulé, naturel et artificieux ; couvrant ses défauts sous l'apparence des vertus contraires ; toujours zélé pour la religion par intérêt, toujours ingénieux à la faire servir à sa politique ; maître dans l'art de se faire des alliés, d'intimider ou d'endormir ses ennemis, selon l'état de ses affaires ; plus habile encore à les tromper par des termes équivoques ; au milieu de la victoire, toujours avide de nouvelles conquêtes ; si Charles-Quint fut forcé de se départir du chimérique projet de se former une monarchie universelle, il s'en consola dans l'idée que sa puissance ferait trembler les plus grands monarques de l'Europe.

Cependant, Mesdames, ce prince si jaloux de voir tout plier au gré de ses désirs, s'abaisse jusqu'à prier Thomas de suppléer à ses trésors épuisés, en faveur d'un peuple qui implore son secours. Il le prie, Mesdames, mais il pense bien qu'il ne s'expose pas à un refus ; et si la vertu austère du saint archevêque ose s'opposer à ses desseins, il est résolu de lui faire sentir les redoutables effets de son indignation.

Quel parti prendra Thomas ? Instruit des intentions de l'empereur, il n'ignore pas le pouvoir absolu que ce prince a sur lui ; il sait que résister à ses désirs, c'est encourir sa disgrâce ; mais il sait aussi qu'il ne doit pas se ménager sa faveur, au préjudice de la religion. C'en est fait, il n'hésite plus, il déclare ses sentiments : « Prince, lui dit-il, vous êtes mon roi, je respecte vos ordres ; mais vous êtes juste, vous connaissez mon devoir : ce que vous me commandez, Dieu me le défend. Si ma sincérité vous offense, vous pouvez me punir ; mais vous-même ne blâmeriez-vous pas mon infidélité, si j'avais la faiblesse d'acquiescer à vos souhaits ? Vous-même pourriez-vous entendre les plaintes trop justes de mes pauvres, si je leur ravissais des biens qui leur appartiennent, et que je ne puis sans crime, faire passer dans d'autres mains ? »

Quelle impression pensez-vous, Mesdames, qu'une réponse si positive dut faire sur l'esprit de Charles-Quint ? Le croiriez-vous ? charmé d'un procédé si chrétien, lui-même applaudit à la prudente charité de Thomas ; il l'en estime davantage, le comble de faveurs ; il accorde même à sa sollicitation, une grâce qu'il avait refusée à

Digitized by Google

la prière des seigneurs de sa cour, et de son propre fils Philippe II.

C'est ainsi que la charité ménage les intérêts des pauvres; que d'une part elle répand ses bienfaits d'une main libérale, tandis que de l'autre elle sait les dispenser avec prudence. Mais où m'arrêté-je? Un troisième trait caractérise les aumônes de Thomas: leur durée.

La générosité n'est pas toujours la vertu de la vieillesse. Plus l'homme est près de quitter les biens de la terre, plus son cœur, par un aveuglement déplorable, paraît se livrer à leur possession. Il n'en fut pas ainsi de Thomas. Le déclin de ses années ne le fit pas changer de sentiments. Marquée au coin de la religion, sa charité libérale ne dégénéra jamais. Si elle naquit avec lui, elle ne mourut pas avec lui. Son dernier soupir ne fut pas précédé du dernier de ses bienfaits. Son amour pour les pauvres sut percer l'obscurité de son tombeau. Ses cendres inanimées devinrent dans les temps de calamités le plus précieux trésor du royaume de Valence. En un mot, il fut le père des pauvres, même après sa mort: *Pater eram pauperum.*

Que dis-je? hélas! il mourut donc comme le reste des hommes, ce prélat, la gloire de l'Espagne; et je ne pourrais vous faire admirer les prodiges de sa vie, sans vous rappeler ce moment fatal qui en trancha le cours. Mais qui me donnera de bien retracer les mouvements de ce soleil vers la fin de sa carrière?

Ce n'est pas ici un de ces grands de la terre, que la triste connaissance d'une mort prochaine effraye, accable, désespère. Thomas dans une sainte tranquillité attend cette heure, si terrible pour les autres, mais qui n'a rien que de consolant pour lui. Voyez-le épuisé de fatigues, exténué de macérations, résister longtemps par vertu à la violence des maux qu'il souffre, les cacher, et n'y succomber que lorsqu'ils sont devenus sans remède. Voyez-le étendu sur un lit qu'il a donné par charité, qu'il emprunte par nécessité, consacrer le peu qui lui reste de vie, à répandre dans le sein des pauvres une somme considérable qu'il vient de recevoir. Ainsi ne se réservant rien, et devenu le premier pauvre de son diocèse, il meurt content, il meurt heureux; ou si son cœur ressent quelques regrets, c'est de laisser après lui des pauvres qu'il ne pourra plus nourrir, mais qu'il ne cessera jamais d'aimer.

Je ne vous décrirai pas ici, Mesdames, le deuil de tout Valence. La nouvelle que le saint archevêque n'est plus, jette dans les cœurs une consternation universelle. Chacun pleure son maître, son libérateur, son père. Un monde de peuple investit bientôt son palais. Les riches se confondent parmi les pauvres. L'air retentit de sanglots. Le chapitre, la noblesse, les magistrats, les paroisses, tous les ordres de la ville s'assemblent pour composer son triste convoi. Neuf mille pauvres, qui par leurs cris lamentables, encore plus que par leur nombre, font connaître toute la grandeur de leur perte, en forment et le plus édifiant et le plus lugubre appareil. Mais quel spectacle, lorsqu'au milieu de la pompe funèbre, on voit la cérémonie du chant interrompue, le sacrifice arrêté, et des torrents de larmes suppléer aux prières de l'Église! La douleur augmentée à la vue du saint corps, resserre les cœurs, coupe la parole, et laisse au morne silence de tout un peuple consterné, la gloire de consacrer à la mémoire de Thomas le plus éloquent de tous les éloges.

Témoignage qui fait voir combien ce grand saint s'est fait chérir des hommes par les aumônes, après s'être rendu agréable à Dieu par les prodiges de son zèle: *dilectus Deo et hominibus.* Quel exemple pour vous, riches du monde, qui laissez languir le pauvre sans secours, qui quelquefois même insultez à sa misère! Etudiez, étudiez le grand modèle que je viens de vous proposer. Plût à Dieu que sa conduite, en vous reprochant votre insensibilité, vous engageât à devenir d'autant plus charitables, que vous l'avez été moins! Plût à Dieu!.. Mais j'ose favorablement augurer des sentiments que forment vos cœurs. Et il ne me reste, en finissant ce discours, qu'à publier ici les mérites d'une sainte communauté qui, fondée sous les auspices de Thomas, le fait revivre tout entier parmi nous, et perpétue, pour ainsi dire, la durée de ses aumônes. Continuez, Mesdames, à vous édifier par vos libéralités envers les pauvres, à les assister par vos soins. Continuez à ne point dégénérer de l'esprit de votre saint patron. Le monde respectera votre ferveur, la religion secondera votre zèle, Dieu couronnera vos travaux dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite.

PANEGYRIQUE XLII.

SAINT GERMAIN, ÉVÊQUE DE PARIS, TITULAIRE DE L'ABBAYE ROYALE DE SAINT-GERMAIN DES PRÉS;

Prononcé dans l'église des RR. PP. Bénédictins de l'abbaye Saint-Germain, le 28 mai 1745.

Cum ipso sum in tribulatione; eripiam eum, et glorificabo eum. (*Psal.* XC, 16.)

Je suis avec lui dans l'affliction; je l'en tirerai et le comblerai de gloire.

Les revers, les souffrances, voilà, Messieurs, le partage des saints. Telles sont les routes mystérieuses qui conduisent à la gloire les élus de Dieu. Toujours éprouvés, jamais abandonnés, la même main qui les frappe les soutient. Quelque temps exposés aux plus violents orages, ils jouissent enfin d'un calme parfait: c'est la récompense de leur courage. Plus leurs humiliations ont été profondes, plus leur gloire est éclatante. *Cum ipso sum in tribulatione; eripiam eum, et glorificabo eum.*

Jetons les yeux sur l'histoire de saint Germain; Germain, cette ferme colonne de l'Eglise gallicane l'ornement et la gloire

Digitized by Google

de l'Eglise de Paris. Recueillons les événements d'une vie si miraculeuse. Quel mélange singulier de tribulations et de gloire se présente! Tantôt dédaigné, méprisé, persécuté; tantôt respecté des peuples, consulté par les rois, comblé d'honneurs; dans l'un et l'autre état, toujours lui-même, toujours constant dans la vertu, toujours saint. Ferme dans les disgrâces, il adore les jugements d'un Dieu sévère: humble dans l'élévation, il adore les jugements d'une providence miséricordieuse. Partout la religion le guide, le soutient, le couronne: *Cum ipso sum in tribulatione; eripiam eum, et glorificabo eum.* En deux mots: Germain, par la voie des tribulations, devient un prodige de gloire: première partie. Germain au faîte de la gloire, est toujours un prodige de sainteté: seconde partie. Implorons, etc

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'elle éclate ici la vérité de cet oracle! Il n'appartient qu'à celui qui a soutenu de rudes combats, d'oser prétendre à la couronne de gloire: *Nemo coronabitur, nisi qui legitime certaverit.* (II *Tim.*, II, 5.) C'est par la route pénible des combats, que Germain parvient au faîte des honneurs. Quelle idée, Messieurs, vous formez-vous d'abord de Germain? L'admirez-vous comme la lumière de l'Eglise? Mais il n'est monté sur le trône de l'Eglise que par la voie des souffrances. L'admirez vous comme un homme de prodiges? Mais il n'est devenu le dépositaire de la puissance divine, qu'après avoir été en butte aux persécutions des hommes. L'admirez-vous comme l'oracle des rois? Mais il n'a exercé son autorité sur les puissances, qu'après en avoir essuyé les plus sanglants mépris. Vous verrez donc la lumière de l'Eglise sortir du sein des afflictions; vous verrez l'homme de prodiges sortir du sein des persécutions; vous verrez l'oracle des rois sortir du sein des humiliations. Ainsi par la voie des disgrâces, Germain devient un prodige de gloire: *Cum ipso sum in tribulatione; eripiam eum, et glorificabo eum.*

Quel triste tableau m'offre d'abord mon sujet! Un cœur roidi, inaccessible aux retours importuns et successifs du sentiment; la tendresse changée en fureur; la nature étouffée; une mère assez barbare pour méditer la mort de son enfant avant de lui avoir donné la vie; une mère qui dans son propre sein s'efforce de creuser le tombeau de son fils: tel est l'odieux spectacle qui me frappe d'abord dans l'histoire de Germain. Vous frémissez, Messieurs! Ah! ce ne sont là que les prémices des souffrances que Germain doit essuyer. Vainqueur de la mort avant de naître, permettez-moi cette expression, il ne voit le jour que pour être bientôt menacé de le perdre. Un péril le conduit dans un autre péril: toujours il éprouve de nouvelles disgrâces.

Echappé aux funestes attentats d'une mère dénaturée, il pense tomber sous les traits de l'ambition. De quoi l'ambition n'est-elle pas capable? C'est sous les dehors trompeurs de l'amitié qu'elle cache ses plus noirs projets, qu'elle s'arme contre Germain. Deux coupes sont préparées; Germain est invité. Une main mercenaire, une main livrée, vendue à l'iniquité, a su mêler dans une liqueur délicieuse le poison le plus subtil. L'espérance d'un riche héritage a inspiré le crime; mais le crime sera puni; la victime du forfait sera celui-là même en faveur duquel on avait osé le tenter. Grand Dieu! vous veillez sur les jours de Germain. Le breuvage fatal qui devait être son partage, est imprudemment présenté à Stratidus. Stratidus périt: Germain triomphe. Chrétiens, dans tous ces traits n'admirez-vous pas le mystère d'une vocation supérieure? Suscité pour être la gloire de l'épiscopat, Germain n'y devait arriver que par la voie des souffrances; il fallait que par de rudes épreuves il se préparât au ministère le plus laborieux.

Mais déjà je le vois entrer dans la carrière que la Providence ouvre en sa faveur. Formé à la vertu par la vertu même, sous le pieux Scapilion, on avait vu le disciple faire l'étonnement du maître. Prodige de prudence, savant sans orgueil, religieux par inclination. Autun l'avait vu passer des moindres emplois de l'Eglise au sacerdoce. L'abbaye de Saint-Symphorien, faible récompense de ses travaux apostoliques, n'avait fait que redoubler l'ardeur de son zèle. Presque tout l'Occident avait retenti de ses louanges. Capable de remplir les premiers honneurs de l'Eglise, une voix unanime le nomme au siége de Paris. Inutile résistance de la part de Germain; en vain sa modestie se refuse à son élevation. Dans un songe mystérieux, Germain a cru entendre l'ordre du ciel. L'obéissance l'emporte sur l'humidité: il cède.

Paris n'était pas encore ce qu'il est aujourd'hui; ce n'était pas encore cette ville célèbre par l'immensité de son étendue, par l'éclat et la magnificence de ses édifices, par le nombre et le génie de ses habitants. Paris n'était pas encore ce théâtre fameux où l'on voit l'opulence toujours ingénieuse à trouver un nouveau raffinement de luxe; où le scandale accrédité par l'exemple des grands, se produit avec audace, se soutient avec impunité, triomphe souvent de la justice même. Paris n'était pas encore le centre des arts et des sciences; mais la science n'y était pas, comme elle ne le paraît que trop aujourd'hui, la source fatale de l'incrédulité. Les esprits y étaient moins brillants, et les cœurs plus vrais; on y voyait moins d'habitants et plus de chrétiens. Le vice n'empruntait pas alors les apparences de la piété pour se frayer une route facile à la fortune. On ignorait les intrigues secrètes de la politique. L'honneur, le seul honneur de servir la religion, l'Etat, le roi, faisait les rivaux, formait l'émulation. La vertu faisait les grands; la sainteté était le premier pas qui conduisait aux dignités de l'Eglise.

Ne vous figurez pas cependant une ville où la piété des peuples soit tellement universelle, que le zèle d'un pasteur puisse demeurer dans l'inaction. Paris avait ses vices,

Digitized by Google

il fallait les entreprendre ; ses abus ; il fallait les retrancher ; ses erreurs, il fallait les combattre. Dans Paris subsistaient encore quelques malheureux restes de l'idolâtrie, il fallait les abolir. Paris avait des peuples qu'il fallait instruire, un clergé qu'il fallait former. Germain remplira tous ces devoirs. Digne de l'épiscopat avant d'y arriver, il en soutiendra les travaux avec un zèle vraiment apostolique ; il deviendra le modèle des prélats, la gloire de la France, l'admiration de l'Europe. Que dis-je ? Germain fait déjà l'étonnement du monde chrétien ; sa gloire naissante s'est élevée comme un astre éclatant. On a vu la nature docile respecter la parole de cet autre Elie. Mais avant de rendre ici l'homme de prodiges, je dois vous représenter encore Germain au milieu des tribulations. Par la voie des souffrances, il est parvenu aux honneurs de l'Eglise. C'est du sein des orages, des persécutions que doit sortir le maître des éléments le Thaumaturge.

Jours de troubles et d'horreurs, où l'on vit un peuple rebelle secouer le joug du plus tendre pasteur, et ne répondre à l'excès de ses bontés que par un excès d'ingratitude ; tristes jours, je ne vous rappellerai pas. Témoins des disgrâces que Germain eut à souffrir, vous le fûtes aussi de la constance qu'il montra, de la gloire qui le couronna. Un autre spectacle m'arrête. Germain, victime de l'envie, vous le ferai-je voir dans les horreurs d'une obscure prison, chargé de fers ? Quel prodige ! Injustement condamné, il languit, il souffre, et ne daigne pas dévoiler l'iniquité de ses agresseurs. Son innocence lui suffit ; bientôt elle éclate. Dans Germain je m'imagine voir un nouveau Pierre. Ses chaînes se brisent d'elles-mêmes ; ses ennemis sont confondus ; sa vertu triomphe. C'est ainsi que la réputation de Germain perce les ténèbres qui l'environnent. Par les revers, les disgrâces, la Providence établit la gloire de ce héros chrétien. Le réduit affreux où l'on croyait lui faire expier un crime supposé, est le premier théâtre où sa puissance commence d'éclore. Bientôt un enchaînement de merveilles fixe sur lui tous les regards. Un prodige amène un autre prodige. *Facit mirabilia.* (*Job*, IX, 10.) Des membres mutilés rendus à leur première situation ; les flammes d'un incendie violent dissipées, éteintes. La multitude de ses miracles saisit mon admiration : qui en oserait marquer le nombre ? *Facit mirabilia, quorum non est numerus.* (*Ibid.*) Miracles avérés.

Je ne parle ici que d'après un Grégoire de Tours, un Fortunat de Poitiers, juges éclairés, prudents, désintéressés. Je parle d'après le témoignage du critique le plus sévère, à qui la crainte de donner dans de faux miracles en a souvent fait retrancher de véritables. Je ne parle enfin, Messieurs, que d'après un de nos rois. C'est à la cour de nos rois que la puissance de Germain a paru dans tout son éclat.

Childebert I^er^, l'un des fils et successeurs du grand Clovis, régnait dans cette partie de la France où les miracles semblaient naître sous les pas de Germain. Roi digne de l'être, si quelques traits de cruauté avaient paru obscurcir la gloire de son règne, ils étaient effacés par les qualités les plus brillantes. Mille monuments de sa piété subsistent encore, et sont comme autant de trophées de la religion, de son zèle. La guerre portée jusqu'en Espagne, la conquête de la Bourgogne, la bataille de Narbonne qu'il avait gagnée contre le fameux Amalaric, seront à jamais dans nos fastes d'illustres témoins de sa valeur, de son courage. Guerrier par inclination, pacifique par bonté, il faisait les délices de son peuple, la terreur de ses ennemis, la gloire de la France. Mais les rois les plus puissants ne sont devant Dieu que cendre et poussière. Cette main qui les place sur le trône, peut en un moment les ensevelir dans la nuit du tombeau. La France crut Childebert à ce moment fatal. Frappé d'un mal imprévu, le monarque recourt en vain aux maîtres de l'art. Tous avouent l'impuissance de leurs faibles conjectures.

Dispensez-moi de vous peindre les sentiments de tout le royaume, le trouble des esprits, le langage des cœurs, les larmes qui coulent des yeux, les sanglots qui percent les airs. Tout le royaume était menacé dans la personne du prince. Le danger du monarque est celui du peuple, surtout quand le peuple voit un père dans son roi. Messieurs, vos idées confondent ici les événements. Hâtons nous de porter nos regards sur un autre objet, sur Germain.

Il est appelé au château de Celles. C'est dans le pouvoir de cet autre Isaïe que ce nouvel Ezéchias a mis sa confiance. La confiance du prince anime celle du peuple. Jamais on ne vit des vœux plus ardents, plus sincères : la piété les inspire, le cœur les dicte, le ciel les exauce. Vivez, prince, vivez pour les intérêts de la France, pour le bonheur de vos sujets, pour la gloire de la religion. Germain parle, et sa parole puissante dissipe la mortelle langueur qui déjà menaçait le monarque d'un prochain trépas, Childebert est rendu aux vœux de son peuple. Le calme renaît, la France elle-même semble renaître ; et tout ingénieuse qu'elle est, elle ne sait comment témoigner sa reconnaissance à Germain.

Ici se rencontre l'homme de prodige, l'oracle des rois. Germain, l'oracle des rois ! Oui, Messieurs, c'est un nouveau caractère qui le distingue. Les majestés de la terre, devant qui tout paraît trembler, frémir, respectent la parole de Germain, se font un devoir de suivre ses conseils, de prévenir sa volonté, ses souhaits. Mais, le dirai-je ! il est de la destinée de Germain de n'arriver à la gloire que par les tribulations. Il n'a, pour ainsi dire, participé à la puissance divine, qu'après avoir souffert de la part des hommes les plus violentes persécutions. Il ne doit s'attirer la confiance des rois, qu'après avoir essuyé les plus sanglants mépris.

Digitized by Google

Il est d'un chrétien de s'élever au-dessus des humiliations; il est de l'homme d'en éprouver toutes les amertumes. Les plus généreux efforts de la vertu ne peuvent tout à fait étouffer les sentiments de la nature. L'homme est toujours homme; tandis que la religion triomphe de son cœur, l'humanité le rappelle à lui-même, et le force toujours de sentir l'injure qu'il pardonne. Que sera-ce, si ces coups sensibles partent d'une main respectable, et si par un fatal éclat ils autorisent les indignes détractions de mille ennemis jaloux ? Les mépris d'un semblable sont des traits aigus qui toujours blessent. Les mépris d'un roi sont des coups de foudre qui écrasent.

Vous vous placez ici, Messieurs, à ce moment critique qui changea la face du royaume, et qui fut pour Germain comme le présage d'une prochaine disgrâce. La cour, théâtre d'intrigues, de révolutions éternelles, n'est jamais plus agitée que dans les premiers jours d'un nouveau règne. La mort de Childebert le fit éprouver à la France. Germain l'éprouva le premier. La France perdit dans ce prince un roi digne de ses regrets; Germain perdit un bienfaiteur, un soutien, j'ai presque dit un disciple. Le voilà donc au terme fatal de cette faveur que chacun recherche, envie. La scène change. La couronne passe sur une autre tête. Clotaire monte sur le trône. L'héritier du sceptre héritera-t-il des sentiments de son prédécesseur ? Les mêmes favoris auront-ils le même accès auprès du nouveau monarque ? Cruelle incertitude qui occupe la cour, le royaume, les particuliers !

Elle n'occupe pas Germain : il pense aux intérêts de son Eglise, de son peuple. Il n'ambitionne la faveur du prince qu'autant qu'il la croit nécessaire à la gloire de la religion. Humble pasteur, il se présente à la cour; sa modestie voudrait l'en écarter. Mais, ô surprenante révolution ! je vois cet homme respectable par son caractère, cet homme dont le rang, la naissance, l'érudition, la vertu méritent des égards, je le vois confondu parmi ce monde vulgaire, toujours avide de se produire, et dont la foule empressée s'écarte mutuellement. Je le vois exposé aux rigueurs de la saison, dans un mortel en lui, étudier vainement les mouvements du prince pour rencontrer ses regards. Méconnu, dédaigné, on ne lui permet pas même de s'expliquer : on dirait qu'on se fait un jeu d'éprouver sa patience et d'insulter à son crédit expirant. L'indifférence du prince dégénère en mépris. Le mépris se communique : le courtisan se croit en droit d'imiter la conduite du monarque. Vous eussiez entendu la critique maligne répandre mille discours railleurs, accuser hautement l'ambition le zèle qui conduit un évêque à la cour. Quelle charité politique, s'écrie-t-on, de s'éloigner de son peuple sous prétexte de le servir !

Plût à Dieu que de tels reproches ne fussent jamais mieux fondés qu'ils ne l'étaient à l'égard de Germain ! Sur des sentiments de son cœur, il laisse au ciel le soin de le justifier. Le ciel en effet venge Germain; et la vengeance est d'autant plus éclatante, que l'outrage avait été plus sanglant. Dans le mépris du prince, la Providence avait ménagé la gloire de Germain. L'indifférence changera bientôt en respect. Quel spectacle ! Clotaire se voit aux portes de la mort; il est saisi d'horreur. Dans cet événement singulier, il croit reconnaître le doigt de Dieu; il se reproche son injustice. Germain, jusqu'auquel il n'avait pas daigné s'abaisser, est le nouveau prophète dont il implore le secours. La guérison miraculeuse de Childebert l'entretient dans l'idée flatteuse d'un pareil prodige. Germain vole où le ciel l'appelle; le danger qui menace le prince lui paraît un danger personnel. Heureux, s'il pouvait lui marquer sa fidélité, son zèle, son respect ! Il paraît devant le monarque. Sagesse de mon Dieu ! les cœurs des rois sont entre vos mains, vous savez les plier au gré de votre volonté toute-puissante : *Cor regis in manu Domini quocunque voluerit, inclinabit illud.* (*Prov.*, XXI, 1.) Je cherche Clotaire dans lui-même. Ce n'est plus ce prince dédaigneux qui, du haut de son trône, n'envisageait dans le reste des mortels que l'ombre de sa grandeur. Quel contraste de conduite ! Clotaire devient accessible; il invite Germain, il le prévient, il l'honore. Que vois-je ? le monarque aux pieds de son sujet ! Ce n'est plus ce prince cruel qui, par mille exécutions sanglantes, avait terni la gloire de son règne. La douceur semble former son caractère. Messieurs, est-ce un sincère regret qui le rappelle ? Non, non : Clotaire revient à son devoir, non parce qu'il est devoir; ce serait assez pour l'en écarter. Le lugubre appareil de la mort triomphe de ce cœur depuis longtemps accoutumé à mépriser, à étouffer les remords d'une conscience agitée. Mais ne pénétrons pas ici le motif qui fait agir le prince. Quel qu'il soit, il est toujours glorieux à Germain. Il fait voir que Dieu sait rendre la vertu respectable à ceux-mêmes qui ne la suivent pas. Bientôt le monarque échappe aux périls de la maladie; il croit ne devoir sa guérison qu'à la puissance de Germain. Témoin du prodige, la cour y souscrit; son témoignage annonce à l'univers que les saints n'ont d'ennemis qu'eux-mêmes, et qu'ils ne savent se venger que par leurs bienfaits.

Après l'éclat d'un tel prodige, doutez-vous, Messieurs, du pouvoir que Germain eut sur l'esprit de Clotaire ? Vous dire qu'il fut comblé d'honneurs, qu'il devint l'âme du conseil, que les grâces ne se répandirent sur le peuple qu'après sa sollicitation, ce serait encore vous rendre mal les sentiments du prince; vous n'auriez qu'une idée légère de sa reconnaissance : sa reconnaissance ne finit qu'avec ses jours; mais l'autorité de Germain ne finit pas encore. Sous quatre règnes différents, il est toujours l'apôtre, le guide, l'oracle des rois. Je pour-

Digitized by Google

rais en rapporter ici des traits frappants; mais j'en ai dit assez pour justifier cette idée.

Germain, par la voie des tribulations, devient un prodige de gloire. Il est temps de vous faire voir qu'au faîte de la gloire, il est toujours un prodige de sainteté; c'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Un homme, la lumière de l'Eglise, l'oracle des rois, l'arbitre de la nature, quel homme! Mais je n'ai fait encore qu'ébaucher le portrait de Germain. J'ai tâché de peindre sa gloire: il faut tracer l'image de ses vertus. Sa gloire même n'a servi qu'à l'ouvrage de sa sanctification. Il n'a profité des honneurs de l'Eglise que pour la gloire de Dieu; il s'est sanctifié par le zèle, le désintéressement; il n'a profité de l'autorité qu'il avait sur les puissances que pour l'intérêt de son peuple; il s'est sanctifié par la bonté, la charité; il n'a profité du pouvoir qu'il exerçait sur la nature que pour s'humilier, s'anéantir lui-même; il s'est sanctifié par l'humilité, la pénitence.

L'épiscopat a ses avantages, mais il a ses devoirs. Il est de la sagesse d'un évêque de profiter des premiers pour remplir les seconds. Telle fut toujours la conduite de Germain. Prééminence du rang, droits de l'autorité, vous ne servîtes qu'à seconder les entreprises de son zèle. Zèle actif, infatigable, qui se prête à tout, entreprend tout, exécute tout. Puissant médiateur entre le ciel et la terre, Germain ne peut-il pas dire, comme Moïse le disait autrefois, qu'il porte aux hommes les lois de Dieu, qu'il porte à Dieu le cœur des hommes? *Ego sequester et medius fui inter Dominum et vos.* (*Deuter.*, V, 5.) Jugez de ses travaux par la situation dans laquelle était le royaume.

La France était chrétienne, depuis que Clovis, vainqueur des Allemands, avait rendu à Jésus-Christ l'hommage de ses trophées. La religion soutenue par le zèle, les miracles des Rémi de Reims, des Hilaire de Poitiers, des Martin de Tours, des Germain d'Auxerre, remportait chaque jour de nouvelles victoires. Mais qu'il fallait encore de travaux pour rendre son triomphe parfait! L'idolâtrie avait encore d'aveugles partisans, et les idoles des adorateurs superstitieux. Tantôt autorisée par la licence des armes, tantôt fomentée par la mollesse de la paix, l'erreur se répandait, s'insinuait, son empire était universel.

Quel homme opposer à tant de monstres? Germain. Le zèle de Germain suffit à tout. Avec quelle ardeur ne poursuit-il pas l'idolâtrie jusque dans ses retranchements? Il parle, il touche, persuade; son zèle attaque, sa science confond; les ténèbres se dissipent, la vérité se produit. Est-il des rebelles qui refusent de se rendre à ses discours? Il arme contre eux l'autorité du prince; les édits émanent du trône, les idoles sont brisées, le christianisme triomphe. Heureux commencements, suites encore plus heureuses! Chargé des dépouilles de l'idolâtrie, il s'élève contre le vice, retranche les abus, il établit de sages règlements.

Je me le représente ici tel que l'admirèrent les plus illustres prélats de France au troisième concile de Paris. On eût dit qu'il était l'organe qui rendait les sentiments de ceux qui composaient cette auguste assemblée. Son vaste génie s'étend à tout; tout est rapporté à ses lumières. Chaque parole qu'il prononce est reçue comme un oracle. Il lance les foudres de l'Eglise sur les violents usurpateurs des biens du sanctuaire, et tout applaudit à sa conduite. Son sentiment particulier forme le sentiment universel. Sa profonde capacité n'est pas moins reconnue au second concile de Tours qu'au quatrième concile de Paris. Les plus brillants succès couronnent partout ses travaux. Dans la chaire de vérité, c'est un autre Chrysostome. Par la force de ses discours, il détruit les préjugés de l'esprit, il arrache les penchants du cœur. Comptez les conquêtes de son zèle, je compterai les prodiges qui les accompagnent. Sigerce, si opiniâtrement attaché aux cérémonies judaïques, devenu le plus humble adorateur de la croix; Florentin, la gloire de l'Eglise de Mâcon, arraché au péril qui le menaçait; Radegonde, secondée dans ses pieux desseins, devenue l'admiration de Poitiers, la lumière du cloître, après avoir été le modèle de la cour, l'ornement du trône. Je ne fais qu'annoncer les merveilles dont le zèle de Germain laisse par toute la France des traits admirables, uniques. C'est ainsi qu'il conduit les hommes à Dieu, et qu'il obtient de Dieu, en faveur des hommes, les grâces les plus singulières: *Ego sequester et medius fui inter Dominum et vos.*

Quel zèle, Messieurs, toujours actif, infatigable, toujours glorieux à la religion! Je n'en veux d'autres preuves que ce temple auguste, que cette célèbre abbaye, monument immortel. La piété d'un de nos rois en avait formé le projet, sa libéralité en avait jeté les premiers fondements; mais, j'ose le dire, l'exécution de cette grande entreprise est l'ouvrage de Germain. Son zèle la sollicita, l'obtint; bientôt les marques de sa magnificence y brillèrent. L'injure des temps n'en a laissé que de légers débris. Un trésor plus précieux s'y est conservé, malgré la révolution des siècles; l'esprit de Germain, sa science, sa sainteté y sont encore toutes entières. Puissent-elles s'y perpétuer toujours! Puissions-nous toujours y voir les prodiges de son zèle! zèle toujours réglé par la prudence. Sans la prudence, le zèle dégénère en indiscrétion: c'est un foudre impétueux, il ne produit que de funestes effets. Ferme sans sévérité, le zèle de Germain attaque, combat, poursuit l'iniquité jusque sur le trône; mais toujours guidé par la sagesse, il sait remplir les obligations de pasteur, sans manquer à celles de sujet. Prenons les choses dans leur origine.

La mort venait d'enlever à la France le dernier des successeurs de Clovis Clotaire Ier,

Digitized by Google

L'empire que ce monarque avait réuni en sa personne, fut à sa mort divisé entre ses quatre fils, Cherebert, Gontran, Chilpéric, Sigebert. Le royaume de Paris fut le partage de Cherebert. Figurez-vous un prince pacifique, dont le cœur est inaccessible aux mouvements de l'ambition; plus jaloux de maintenir le repos dans son royaume, que d'en étendre les limites; un prince d'un esprit vif, pénétrant, zélé pour la justice, modéré, libéral, accessible; mais un prince qui ternit l'éclat de ses plus belles qualités par des vices encore plus éclatants; un prince esclave de ses passions, enseveli dans le sein de la mollesse, et qui en déshonorant la religion, se déshonore aussi lui-même. Tels sont les désordres dont Germain entreprend d'arrêter les rapides progrès.

Que son zèle est intrépide! mais qu'il est ingénieux? Loin de lui ces voies raffinées pour se ménager la confiance du prince, sans paraître s'écarter de la sainteté de son ministère.

La prudence ne permet pas de déguisement à Germain; mais il ne sait pas s'échapper en discours indiscrets. Il entreprend le monarque et le respecte. Devant le peuple, il soutient la majesté du trône. Devant le prince, il change de langage. Il peint Cherebert à lui-même: *Tu es ille vir* (*II Reg.* XII, 7), lui dit-il; prince, reconnaissez-vous dans le portrait que je vous trace. Ce sont vos vices que j'attaque: *Tu es ille vir*. Peut-être la sincère hardiesse de mon zèle vous blessera-t-elle; mais mon devoir m'oblige de parler; la mort seule pourra me forcer au silence.

Hélas! chrétiens, vaines représentations! Cherebert méprise tout, se met au-dessus de tout. Germain, l'intrépide Germain ne se rebute pas; il a pressé vivement, inutilement il a menacé: elles sont épuisées toutes les ressources que sa sagesse pouvait lui suggérer. Il éclate enfin; il lance la foudre jusque sur le trône, et ce coup hardi est comme le présage qui annonce au monarque le terme de son règne, la fin de ses jours. La mort en effet l'arrache bientôt à ses criminels plaisirs. Triste exemple, qui apprend aux grands du monde à respecter les ministres saints! Exemple en même temps qui donne aux ministres de Jésus-Christ, dans la personne de Germain, un modèle parfait du zèle le plus sage, le plus vrai!

Mais ce qui saisit mon admiration, c'est le généreux désintéressement qui règne dans la conduite de Germain. L'intérêt est souvent le mobile qui fait agir le zèle: l'espérance d'un avenir flatteur fait souvent risquer ces traits hardis qui étonnent le monde. Tel ne serait pas apôtre, s'il ne comptait pas se produire par les succès de son apostolat. Peu susceptible de ces bas sentiments, Germain ne s'envisage pas lui-même dans les travaux de son zèle. On l'a vu mépriser l'éclat des honneurs, les trésors de l'opulence, lorsque pour les obtenir il n'avait qu'à les souhaiter; on l'a vu prodiguer ce qu'il avait, bien éloigné de chercher ce qu'il n'avait pas.

Sans y penser, Messieurs, je m'engage dans un nouveau cercle de merveilles. Vous avez vu l'homme de Dieu; connaissez l'homme du peuple. Germain n'a profité des honneurs de l'Eglise que pour la gloire de Dieu.

Il s'est sanctifié par le zèle, le désintéressement; il n'a profité de l'autorité qu'il avait sur les puissances, que pour l'intérêt de son peuple; il s'est sanctifié par la bonté de la charité.

C'est le cœur de Germain qu'il faut peindre ici: ce cœur dont les généreux sentiments sont au-dessus des plus édifiantes actions de son zèle; ce cœur toujours avide de souffrances, et toujours ingénieux à les épargner au prochain; ce cœur né pour faire des heureux. Germain fait le bonheur de son peuple: Pasteur exact, père tendre, on le voit toujours tempérer la fermeté par la douceur. Affable sans complaisance, il sait faire aimer jusqu'à la sévérité de sa conduite. Que d'événements m'offre ici la charité de Germain! charité toujours attentive à prévenir les besoins de son diocèse. Au faîte des honneurs, admiré de la cour, c'est l'oracle, établi comme un autre Moïse pour représenter la puissance de Dieu même devant les monarques de la terre; arbitre, pour ainsi dire, de la volonté et de la destinée des rois; quel usage Germain fait-il de son pouvoir? Ah! Messieurs, s'il le met en usage, c'est pour le faire rejaillir sur son peuple: tout pour les autres, rien pour lui-même. C'est en faveur de l'indigence qu'il s'empresse de solliciter les grâces de la cour. La même main qui reçoit les bienfaits du prince, les répand aussitôt dans le sein de la misère.

Quelle édifiante scène se présente! Quel noble combat de charité entre le prince et Germain! Germain exhorte, le prince donne. Que dis-je? D'un côté les aumônes se multiplient sans cesse; de l'autre elles se distribuent avec prudence, sans acception. Le prince ne croit pas pouvoir assez fournir à la charité de Germain, et Germain ne croit pas pouvoir assez seconder les pieuses intentions du prince. L'un se montre saintement prodigue en faveur du pauvre; l'autre est ingénieux à démêler la pauvreté.

Ne croyez pas cependant, Messieurs, que les libéralités du prince bornent la charité de Germain. Tristes veuves qu'il a soulagées; orphelins abandonnés qu'il a secourus; pauvres de toute espèce, qui faisiez la plus chère compagnie et le plus bel ornement de son palais; captifs infortunés dont il a brisé les chaînes, j'en appelle à vous. Dans Germain vous aviez un père; publiez ici ses bienfaits répétez ici les louanges que vous lui donnez lorsque, attentif à écouter vos plaintes, à étudier vos besoins, il essuyait vos larmes, partageait vos peines, adoucissait l'amertume de votre sort. Jaloux de régner sur vos cœurs, il sait ménager vos intérêts dans les jours les plus critiques; et s'il ne peut arrêter ces affreux ravages de la guerre, il sait les réparer par la multiplicité de ses bienfaits.

Quand je parle des affreux ravages de la

Digitized by Google

guerre, vous pensez à ces jours de troubles et d'horreurs, où l'ambition arma le frère contre le frère ; où l'on vit le Français combattre contre le Français ; où la fureur exerça d'autant plus cruellement sa rage, qu'elle l'exerçait contre des ennemis d'un même sang ; jours malheureux qui mirent le royaume à deux doigts de sa perte, où l'on vit la mort même des vaincus affaiblir la puissance des vainqueurs. Déjà la foudre grondait aux environs de Paris : des remparts forcés, des villes prises annonçaient encore des combats plus sanglants ; les démêlés se multipliaient au lieu de se terminer. En vain l'ange de paix avait fait entendre sa voix ; en vain triste et désespéré de voir la désolation de son peuple, Germain avait porté jusqu'aux pieds du trône les justes plaintes d'un royaume consterné ; en vain sa prudence avait ménagé les voies d'un accommodement utile, nécessaire : son zèle méprisé est sans effet. La haine et la jalousie de deux reines animées l'une contre l'autre, rend l'incendie plus violent. Chilpéric excité par Frédégonde, Sigebert par Brunehaut, se livrent au feu de leur funeste ambition. Ils volent de combats en combats ; la victoire flottante laisse encore l'avantage indécis. Mais la prise d'une place importante doit bientôt le terminer. Chilpéric réfugié dans Tournay, est sur le point de soutenir le siége. L'armé de Sigebert s'empare déjà des environs de la place.

Mais quel spectacle ! Germain paraît rempli de cet esprit qui caractérise un apôtre. Il s'efforce d'arrêter Sigebert dans son dessein criminel. Il l'exhorte, il le presse. Que son langage est convaincant ! Il part d'un cœur que la charité seule anime. Il me semble l'entendre s'écrier d'une voix prophétique : « Prince, si vous épargnez votre frère, vous vivrez, vous reviendrez victorieux ; si vous avez d'autres pensées, vous mourrez. » Vaines menaces ! Le monarque se rit de la prédiction. Il ne sait pas se départir de son projet. Il regarde la charité de Germain comme un effet de politique. Dans la mort que le saint lui annonce, il ne croit voir que l'ardeur d'un zèle indiscret. Heureux s'il se fût moins retranché dans son incrédulité, et si par la sagesse de sa conduite il eût su se dérober à la fureur de ses ennemis !

Vous savez, Messieurs, la fin malheureuse de ce prince, vous l'avez apprise dans nos annales ; et tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il est toujours utile de suivre les avis des saints. La charité leur arrache quelquefois de tristes oracles ; ils doivent nous instruire, c'est à nous d'en profiter.

Ici, Messieurs, je devrais vous tracer de nouveaux triomphes ; je devrais produire dans un nouveau jour la charité de Germain. Mais quand je vous dirais qu'il calme les fureurs de l'ambition, qu'une paix inespérée est son ouvrage, qu'il fait succéder aux désordres, au pillage, une heureuse abondance, une longue prospérité ; quand je vous dirais que sa charité est toujours soutenue, toujours inépuisable, je n'en dirais pas assez. Suppléez vous-mêmes à tout ce que le temps me force de passer sous silence ; et permettez-moi d'achever cet éloge par un dernier trait qui met le comble à la sainteté de Germain. Vous l'avez vu profiter de l'autorité qu'il avait sur les puissances pour les intérêts de son peuple. Il s'est sanctifié par la bonté, la charité. Je dis enfin qu'il a profité de l'empire qu'il exerçait sur la nature, que pour s'humilier, s'anéantir lui-même ; il s'est sanctifié par l'humilité, la pénitence.

Commander au ciel et à la terre, aux êtres sensibles, comme aux êtres inanimés : enchaîner à son char de triomphe la mort vaincue ; dissiper les forces redoutables de l'enfer déchaîné ; percer l'immense espace des temps ; annoncer l'avenir ; développer les replis les plus secrets des cœurs, c'est être au-dessus de l'homme. Mais au milieu de cette puissance absolue, au milieu des applaudissements du monde, se renfermer toujours dans sa modestie, oublier sa gloire pour se rappeler son néant, c'est être en même temps et au-dessus de l'honneur et au-dessus des miracles. ***Supra hominem est quodcunque edidit.***

A l'ombre d'une humilité si profonde, paraissez, incomparable Germain ; et vous, chrétiens, instruisez-vous par son exemple. Voyez ce héros chrétien dans le séjour le plus critique, au milieu du tumulte de la cour, théâtre fameux de sa puissance. Voyez-le au milieu des honneurs de l'épiscopat, toujours au-dessus de sa grandeur, par le noble mépris qu'il sait en faire.

Un génie borné se prévaut de son élévation ; il est susceptible des éloges qu'on lui donne. Le grand homme, le génie supérieur de Germain s'élève au-dessus des hommages qu'on lui rend. On l'admire, et il se dérobe aux yeux de ses admirateurs ; on applaudit à son pouvoir, et lui, toujours ingénieux à se dégrader, ne sait faire trophée que de sa misère. L'homme de miracles frappe, éblouit, étonne ; l'homme de vertu édifie, enchante, ravit. Je me trompe, ce n'est plus un homme, c'est un astre dont les rayons réfléchissent sur tous ceux qui l'environnent, et dont la lumière se communique à la cour, à tout le royaume : ***Supra hominem fuit quodcunque edidit.***

Admirable humilité de Germain, toujours soutenue, couronnée par la pénitence la plus rigoureuse ! O nuit ! dont les fatales ombres dérobent aux yeux des mortels tant de mystères d'iniquité qui n'ont servi qu'à favoriser la modestie de Germain. Aussi jaloux de cacher sa pénitence qu'il était exact à la pratiquer, il aurait voulu n'avoir jamais de témoins de ses veilles, de ses prières, de ses macérations que lui-même et les ténèbres. Mais bientôt sa pénitence perce ces mêmes ténèbres, dont il avait voulu l'envelopper. Que fait Germain ? Admirez, Messieurs, admirez les sentiments d'un cœur vraiment chrétien. Germain triomphe de sa réputation par un redoublement d'austérités. Rigueurs de la saison, travaux de l'apostolat, délices de la cour, rien ne peut

Digitized by Google

suspendre le cours de ses surprenantes mortifications. Victime de sa ferveur, il épuise les derniers artifices de la pénitence ; et parmi tous les prodiges, dont sa vie n'est qu'un heureux enchaînement, le plus grand prodige c'est lui-même : *Supra hominem fuit quodcunque edidit.*

Suivons ses pas depuis la jeunesse la plus tendre jusqu'à la dernière vieillesse : c'est toujours le même genre de vie. Partout je vois un homme qui, pendant les jours pacifiques de l'Eglise, sait, au défaut des tyrans, se ménager à lui-même un martyre d'autant plus glorieux, qu'il est plus souvent renouvelé : et dans ces jours de langueur où la nature défaillante lui annonce toutes les horreurs du tombeau, sur le point d'expirer, il ne sait pas encore mettre fin à la sainte cruauté qu'il exerce sur sa chair innocente : la haire, le cilice sont les armes avec lesquelles il attend la mort. Ce moment terrible, ce moment où se termine toute grandeur, est pour lui un commencement d'une gloire nouvelle.

Ainsi meurt l'illustre Germain, l'ornement de l'Eglise, l'oracle des rois, le dépositaire de la puissance divine. Chrétiens, qui venez d'admirer l'éclat de sa gloire et l'héroïsme de ses vertus, souvenez-vous toujours qu'il n'est parvenu au faîte des honneurs que par la voie des tribulations. Son cœur, loin de se laisser abattre par les revers, les souffrances, fut toujours au-dessus de ses disgrâces. O vous que la seule idée d'une adversité passible agite, trouble, consterne, étudiez, étudiez; par la conduite de Germain, instruisez-vous, confondez-vous.

Oubliez, je le veux, oubliez l'homme de gloire : la gloire de Germain ne mérite que votre admiration. Mais n'oubliez jamais l'homme de souffrances, l'homme de zèle, l'homme de charité, l'homme d'humilité, l'homme de pénitence : voilà votre modèle, vous devez l'imiter. Ce n'est qu'en marchant sur la trace de ses pas dans les sentiers de la vertu, qu'il vous sera donné de partager la couronne de gloire dont il jouit dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite.

PANÉGYRIQUE XLIII.

SAINT MARTIN, ÉVÊQUE DE TOURS.

Prononcé dans l'église paroissiale de Saint-Martin, faubourg Saint-Marcel, le 11 novembre 1745.

Signa faciam quæ nunquam visa sunt super terram. (*Exod.*, XXXIV, 10.)

Je ferai des prodiges qui n'ont jamais été vus sur la terre.

Ces merveilles, qui, dans l'ancienne loi, frappèrent les peuples d'admiration, se perpétuent dans la loi nouvelle. La même puissance que Moïse fit éclater en Israël, Dieu l'a communiquée à ses apôtres. Que dis-je? Le christianisme a produit des miracles plus singuliers, des miracles que le monde a vus avec d'autant plus d'étonnement, qu'il ne les avait jamais vus : *Signa faciam quæ nunquam visa sunt super terram.*

Pour justifier cette idée, je n'aurais qu'à remonter aux premiers âges de l'Eglise. Quels prodiges ne signalèrent pas l'apostolat de saint Paul? Mais fixons-nous d'abord au quatrième siècle. Un nouveau Paul se présente, un apôtre digne successeur des apôtres; un prélat, la gloire des prélats; un homme dont les actions héroïques, dont les miracles avérés ont été comme une preuve vivante de la religion. Je n'avais qu'à nommer saint Martin, j'avais fait un éloge au-dessus de son éloge. Homme de prodiges, il fait voir à l'univers surpris des signes éclatants qu'il n'avait peut-être pas vus encore, et qu'il ne verra peut-être jamais : *Signa faciam quæ nunquam visa sunt super terram.*

Mais ces prodiges inouïs, qui sont comme le garant de sa parole, ne sont que la récompense de ses vertus, de son zèle. Saint Martin ne devient le thaumaturge de son siècle qu'après avoir égalé les premiers fondateurs de la religion par la sainteté de ses exemples, par la grandeur de ses travaux.

Telle est la double idée que je saisis. Saint Martin se forme à la religion, il en devient l'ornement : première partie. Saint Martin se consacre à la religion, il en devient le défenseur : seconde partie. C'est ainsi que dans sa personne je vois un miracle plus grand que tous les miracles qu'il opère. *Signa faciam quæ nunquam visa sunt super terram.-- Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un homme vainqueur du monde, vainqueur de lui-même; un homme qui s'élève au-dessus de ses ennemis, au-dessus de ses admirateurs; un homme supérieur aux autres hommes par l'héroïsme de sa foi, par la singularité de sa pénitence, par sa patience invincible, par son humilité profonde : tel est l'homme que je vous propose comme l'ornement de la religion; tel vous paraîtra saint Martin dès l'entrée même de sa carrière.

Dans lui se réunissent toutes les vertus; dans lui toutes les vertus sont des prodiges. Sa foi est héroïque, sa pénitence inouïe, sa patience inébranlable, son humilité toujours elle-même; et, par l'heureux accord de tant de vertus, il triomphe également du monde, de lui-même, de ses ennemis, de ses admirateurs. Il triomphe du monde par l'héroïsme de sa foi; de lui-même par la rigueur de sa pénitence; de ses ennemis, par sa patience invincible; de ses admirateurs, par son humilité toujours constante. Hâtons-nous de produire les richesses d'un si vaste sujet.

Ce fut dans le sein même des ténèbres que la lumière commença de briller. Ce fut au milieu des épais nuages du paganisme que la foi commença d'éclairer saint Martin : *Exortum est in tenebris lumen.* (*Psal.* CXI, 4.) Idolâtre par nécessité, chrétien par inclination; le malheur de sa naissance n'est pas son crime, les heureuses dispositions de son cœur annoncent déjà les prémices de son mérite.

La faiblesse de son âge ne lui permet pas

Digitized by Google

encore de se connaître lui-même, et déjà sa prudence lui fait démêler le ridicule des opinions auxquelles on s'étudie à le former. Le préjugé de l'éducation ne peut rien sur son esprit. Je le vois se dérober aux yeux d'un père adorateur des idoles. Je le vois chercher dans les temples des chrétiens les adorateurs du vrai Dieu. Disciple docile, il s'instruit avec empressement. Sa foi naissante aplanit tous les obstacles. Dans un catéchumène je vois déjà les sentiments d'un apôtre. Première victoire que sa foi remporte sur le monde; heureux présage de celles qu'il doit encore remporter.

Dans quelle carrière, en effet, le monde engage-t-il d'abord saint Martin? Dans une profession d'autant plus critique qu'elle semble permettre un libre cours à toutes les passions humaines. Le militaire, en triomphant des ennemis de l'Etat, se voit toujours vaincu par les funestes penchants de son cœur; la licence des armes le rend tour à tour victime de la volupté séduisante de l'impérieuse ambition, souvent même d'un vil et criminel intérêt. Tyranniques passions, vous ne donnâtes jamais atteinte à l'innocence de saint Martin; la foi de ce jeune héros fut toujours un rempart impénétrable à vos charmes. Le plaisir, qui trop souvent énerve le courage du guerrier, fut le premier ennemi qu'il crut devoir combattre. Vertueux soldat, l'unique plaisir qu'il se permet, c'est de se distinguer par sa valeur. Son ambition n'aspire qu'à l'honneur de mieux servir son prince. Que les autres se plaisent à faire des malheureux par les excès d'une odieuse violence, que leur fureur intéressée ne respecte aucunes lois, saint Martin ne se prête qu'aux sentiments de modération, de douceur, de charité.

Charité de saint Martin! Qu'ai-je dit, Messieurs? Quelle action éclatante sa foi nous présente-t-elle ici? Vous pensez à ce pauvre, baigné de larmes, qui vient aux pieds de saint Martin exposer les disgrâces de sa situation. Privé lui-même des biens de la fortune, saint Martin se reproche de ne pouvoir accorder à ce malheureux qu'une stérile compassion; un refus coûterait trop à son cœur. Quel artifice lui suggérera sa foi? Pour couvrir l'indigent, il se dépouillera lui-même; il se croira trop heureux de partager son manteau avec un homme, l'image de son Dieu. O prodige digne d'être admiré dans tous les siècles! Un militaire, un catéchumène exercer la plénitude de la perfection chrétienne : c'est là, Messieurs, un de ces traits dont on sent, mais dont on ne peut rendre la grandeur, l'héroïsme.

A ces premiers triomphes qui signalent la foi de saint Martin, succède une victoire plus essentielle. Il vient de briser le fatal lien qui l'attachait au siècle profane. En vain tantôt par l'appât de ses récompenses, tantôt par l'aigreur de ses reproches, le monde s'était efforcé de le retenir. Saint Martin a pensé, il a réfléchi, il s'est dérobé aux yeux de la prostituée Babylone. Déjà sa foi prudemment fugitive est venue dans Poitiers chercher un guide éclairé, un maître capable de le former à l'héroïsme de la religion, Hilaire. Quel nom! Hilaire, la gloire de l'épiscopat, l'oracle des savants, la terreur de l'arianisme, le défenseur, la victime de la foi de Nicée; Hilaire, l'interprète le plus judicieux, le plus éloquent panégyriste de la Trinité; Hilaire, dont les écrits profonds, dont le zèle intrépide attaquent l'erreur jusque sur le trône, la détourne dans ses entreprises, la développe dans ses subtilités, la confond dans ses principes, la force dans ses retranchements; Hilaire qui, par la constance de ses travaux et la sainte hardiesse de sa conduite, venge la divinité de Jésus-Christ, fait triompher la religion, étonne l'univers.

Il était réservé à ce grand homme de conduire saint Martin dans les routes mystérieuses de la foi. Que ne puis-je vous dire avec quelle avidité le disciple étudie l'esprit du maître! Que ne puis-je rendre ici ces entretiens secrets qui font passer les sentiments de celui-ci dans le cœur de celui-là! Héritier de la foi de saint Hilaire, saint Martin marche bientôt après lui dans la carrière de la pénitence. Par l'héroïsme de sa foi, il a triomphé du monde; par les rigueurs de la pénitence, il triomphe de lui-même.

Ici commence à se développer une suite de faits étonnants. Dans un chrétien qui vient à peine d'ouvrir les yeux à la lumière évangélique, se présente un martyr volontaire, un autre Jean-Baptiste, ingénieux à trouver un nouveau genre de mortification. En effet, vivre dans le silence de la solitude, par le seul désir de s'y livrer sans témoins aux derniers excès de la pénitence; se consumer par des jeûnes redoublés, par des veilles continues; exercer sur une chair innocente une espèce de tyrannie; se réduire en quelque sorte au néant par des austérités toujours nouvelles; ce n'est là qu'une faible peinture du surprenant spectacle que saint Martin donne au Poitou. Du Poitou, suivons la trace de ses pas dans la Touraine. La Touraine le verra-t-elle dégénérer? Ah! Messieurs, c'est là que s'offre à nos yeux le plus fameux théâtre des victoires que saint Martin remporte sur lui-même.

Figurez-vous une retraite obscure, presque inaccessible, dans les horreurs d'un affreux désert; une retraite environnée d'un roc escarpé. La nature semble en avoir dérobé la vue aux recherches des hommes; à peine se doute-t-on des routes obliques qui en facilitent l'entrée. Telle est la situation de la solitude où l'esprit de pénitence conduit saint Martin. Vous dire à quel point il y devient la victime de sa ferveur, je ne l'entreprendrai pas; le portrait le plus vif serait un portrait ébauché. Lieux témoins de tant de prodiges, vous seuls pouvez les rendre. Antres profonds, qui retentîtes si souvent des coups redoublés qu'il porta sur un corps épuisé déjà par mille macérations, dites-nous comment ce nouveau solitaire fixa bientôt les regards des hommes, mérita les

Digitized by Google

complaisances de Dieu même. Vous vîtes le ciel aussi attentif à produire la gloire de saint Martin, que saint Martin était ingénieux à se soustraire aux applaudissements du monde. Vous vîtes... Mais que vois-je moi-même? Cet affreux désert se change en un monastère célèbre, le premier de France, le premier peut-être qui se soit établi dans l'Occident. Quatre-vingts disciples, distingués par leur noblesse, volent se ranger sous la discipline de saint Martin, se forment sur ses exemples, imitent l'austérité de sa pénitence, deviennent l'étonnement du monde chrétien. Ainsi s'élève sous les auspices de saint Martin la fameuse abbaye de Marmoutier; elle subsiste encore, et pendant plusieurs siècles elle a fourni constamment à l'Eglise des prélats distingués par leurs vertus, leur science; des prélats qui longtemps même après saint Martin on fait revivre la sainteté de son esprit.

Mais une gloire sans nuage ne couronne jamais les saints sur la terre : le ciel leur ménage des contre-temps, il éprouve leur vertu. Ennemi de lui-même, saint Martin doit encore combattre d'autres ennemis. Est-il des hommes qui n'en aient pas? L'envie s'élève contre saint Martin; la fureur l'attaque; le martyr de la pénitence devient presque le martyr de la foi. Hommes inquiets, que peut votre rage? Osez, et vous serez confondus; vos efforts impuissants viendront se briser contre un cœur ferme, inébranlable. La pénitence de saint Martin triomphe des plus violents orages : *Flaverunt venti, et irruerunt.* (*Matth.*, VII, 27.)

Patience invincible de saint Martin! quel enchaînement de merveilles nous offre-t-elle ici! Pour vous les tracer, il faudrait l'éloquence d'un saint Bernard. Que dis-je? Ce panégyriste zélé de saint Martin avoue lui-même qu'il ne sait comment produire sous un même point de vue tant de contradictions et tant de courage, tant de persécutions et tant d'intrépidité : *Persecutiones quas sustinuit beatus Martinus, propter fidem longum est numerare.* Il semble que le ciel et la terre aient conjuré sa perte : *Flaverunt venti, et irruerunt.* C'est un autre Job. On dirait que la Providence arme contre lui des ennemis toujours nouveaux et toujours plus furieux.

Tantôt la calomnie s'exhale en discours envenimés, l'attaque, cherche à le détruire; tantôt la prévention autorise les traitements les plus indignes, elle anime les esprits, elle aigrit les cœurs. Saint Martin voit ses agresseurs injustes; il souffre, et se tait; leur cruauté se lasse plutôt de le persécuter que sa patience ne se lasse d'essuyer les persécutions : *irruerunt.* Dans les gorges des Alpes, deux hommes nourris de sang, de meurtre, de carnage, osent lever sur lui une main sacrilége. L'intérêt les guide, l'audace les soutient; ils tentent, ils poursuivent : *irruerunt.* Mais la tranquille douceur, la patience inébranlable de saint Martin les charme, les ravit; la réflexion succède à l'étonnement. Ils sont désarmés, ils se rendent aux pieds de saint Martin; ils avouent l'iniquité de leur conduite. Ils deviennent les conquêtes de son zèle, eux qui s'étaient flattés d'être les auteurs de sa mort : *irruerunt.*

Brice, l'impétueux Brice n'écoute que les mouvements d'une jeunesse inconsidérée : également condamné et par le zèle et par les exemples de saint Martin, il n'aspire qu'au moment d'une vengeance éclatante; la témérité l'entraîne. Censeur intéressé d'une vertu qui fait ombrage à ses vices, il vient jusqu'au pied des autels se répandre en invectives amères : *irruerunt.* Ingénieux à peindre saint Martin des plus noires couleurs, se promet-il de surprendre la crédulité du peuple? Ah! bientôt lui-même arrêté, confondu, il trouvera dans la patience de saint Martin un frein à son audace : l'audace se change en respect, la fureur en admiration, la satire en panégyrique. L'indiscret agresseur de saint Martin devient son disciple fidèle, l'héritier de ses vertus, de sa gloire : *irruerunt.*

Quel nouveau spectacle! Mais laissons échapper une suite de contradictions que nous présente l'histoire de saint Martin; les emportements de l'hérétique, la rage de l'idolâtre, la violence du libertin, les bannissements, les chaînes, les prisons. Sa patience est supérieure à tout; partout je vois sa gloire sortir du sein des persécutions; partout le calme succède à la tempête; partout le courage de saint Martin lui ménage des admirateurs, même dans ses ennemis. Il a triomphé de ses ennemis par sa patience; il triomphe de ses admirateurs par son humilité.

C'est ici, Messieurs, l'héroïsme des grands cœurs. Être inaccessible aux retours de l'amour-propre, c'est un sentiment dont les âmes vulgaires ne sont pas capables. Être l'objet de l'admiration publique, et savoir se refuser à un encens si flatteur, c'est vouloir se dérober aux honneurs qui viennent vous chercher. Il appartenait à saint Martin de donner un tel spectacle à l'univers étonné : son exemple sera dans tous les siècles la condamnation de ces vils esclaves de la fortune, dont l'élévation est moins l'effet du mérite que l'ouvrage de l'intrigue.

L'édifiante scène que je dois vous présenter! Quel combat singulier entre l'humilité de saint Martin et la conduite de ses admirateurs!

Saint Liboire, digne successeur de saint Gatien, venait de fournir sa carrière. Prélat de toutes les vertus pour édifier tous les peuples, de tous les talents pour gagner tous les cœurs : où trouver un homme capable de remplacer un si grand homme? C'est sur saint Martin que l'Église de Tours a jeté les yeux; l'éclat de son mérite réunit en sa faveur tous les suffrages. Mais comment arracher l'homme de Dieu à sa solitude? Son humilité l'éloigne d'autant plus des honneurs qu'il les mérite davantage; il faut la surprendre pour la vaincre; pour obliger sa modestie de se rendre, il faut intéresser sa charité. L'artifice réussit. Saint Martin croit

Digitized by Google

marcher aux humiliations, il marche à la gloire; il croit voler au secours de l'indigence infirme, il vole remplir les vœux de tout un peuple qui l'attend, d'un peuple que bientôt il voit prosterné à ses pieds.

Ici, chrétiens, que votre imagination vous retrace, s'il se peut, les sentiments opposés qui partagent le cœur de saint Martin. L'Episcopat est un ministère laborieux, pénible, c'en est assez pour déterminer son courage; mais l'épiscopat demande des talents, des vertus, c'en est assez pour alarmer sa modestie : son courage souhaite ce que sa modestie redoute. Ah! s'écrie-t-il, rendez-moi à ma solitude; la solitude doit être mon partage. Un préjugé trop favorable a fixé votre choix sur moi. Incapable de répondre aux idées que vous vous êtes formées, je tremble, je frémis, à la vue du redoutable ministère où vous voulez m'engager.

Déjà prêt à se dérober, par une fuite précipitée, à la gloire qui l'appelle, il cherche à pouvoir s'échapper à des yeux qui ne peuvent assez l'admirer. Mais plus son humilité résiste, plus on est ingénieux à lui faire violence; le ciel même se déclare par des événements singuliers. Vaines larmes, vaines protestations. Malgré la constance de ses refus, saint Martin est placé sur le trône de l'Eglise. Nouveaux triomphes pour son humilité. Son humilité se soutiendra dans l'élévation; sa ferveur, sa pénitence ne changeront pas. Toujours saint Martin sera l'ornement de la religion; je dis plus, il en sera le défenseur. C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE

Confondre l'impiété du paganisme, soumettre l'opiniâtreté de l'hérésie, extirper les erreurs de la superstition, combattre les excès du faux zèle, voilà ce que j'appelle soutenir la religion : idée naturelle qui rend d'abord le caractère de saint Martin.

Saint Martin soutient la religion contre l'impiété du paganisme : c'est le triomphe de son intrépidité. Saint Martin soutient la religion contre l'opiniâtreté de l'hérésie : c'est le triomphe de sa science. Saint Martin soutient la religion contre les erreurs de la superstition : c'est le triomphe de son discernement. Saint Martin soutient la religion contre les excès du faux zèle : c'est le triomphe de sa constance. Quelle multiplicité de prodiges!

C'est le vainqueur du paganisme que je dois peindre d'abord. Depuis la mort de Constantin le Grand, l'idolâtrie semblait se reproduire. Ce prince le premier avait fait monter le christianisme sur le trône des césars. Toujours ferme, toujours inébranlable dans sa foi, il avait enseveli les idoles sous les ruines de leurs temples. Les héritiers de sa couronne ne le furent pas de son zèle. La foi équivoque de Constantin le Jeune; la vaine, la ridicule superstition de Constance, qui osa témérairement se parer du titre d'éternel; l'indigne apostasie de Julien, dont l'impiété avait effacé les plus brillantes qualités : quels funestes revers pour l'Eglise! En vain le pieux Jovien avait fait reparaître le signe respectable de la croix sur les drapeaux, dont Julien les avait fait ôter. Un nouveau règne amène de nouveaux événements. Valentinien et Valens permettent à chacun de suivre la religion de ses ancêtres; ils conservent les droits et les exemptions des sacrificateurs païens, et par les ménagements politiques ils semblent ne se prêter que trop à la propagation de l'idolâtrie. Mais c'était surtout dans les Gaules que le culte des fausses divinités était établi. Dès la naissance du christianisme en Occident, la foi avait été plantée dans les Gaules. Faibles commencements! Son triomphe n'avait été qu'imparfait. La croix n'avait qu'un petit nombre d'adorateurs. Il était réservé à saint Martin d'étendre les conquêtes de l'Evangile dans ces vastes contrées.

Mais par quelle cruelle épreuve saint Martin doit-il entrer dans cette pénible carrière? La première conquête qu'il médite, il la voit échapper. Fatal aveuglement! Son cœur en est d'autant plus attendri, touché, pénétré, que l'objet lui est plus cher. C'est dans un père qu'il trouve le seul ennemi qui lui résiste. Une mère tendre et docile se prêtera facilement aux attraits de la grâce. Un monde de peuples sera soumis à l'obéissance de la croix. Mais au milieu de ses plus brillants succès, saint Martin n'oubliera jamais que la victoire, qui devrait le plus flatter son zèle, est la seule victoire que le ciel lui refuse. Combien de trophées cependant capables de le dérober à cet importun retour!

Je me représente saint Martin au milieu de la France, comme un autre Ezéchiel que l'esprit de Dieu conduit au milieu d'une vaste campagne. Le peuple enseveli dans la nuit du paganisme, sans connaissance, sans amour du vrai Dieu, me retrace ces ossements décharnés, sans forme, sans action, sans mouvement, auxquels le prophète fait entendre la voix toute-puissante du Seigneur : *Ossa arida, audite verbum Domini.* (*Ezech.*, XXXVII, 4.)

En effet, le prophète parle; un bruit soudain se fait entendre, ces os desséchés, dispersés, se raniment, se réunissent; des chairs renaissantes les environnent; bientôt ils prennent la forme d'un corps parfait : *Ingressus est in ea spiritus, et vixerunt.* (*Ibid.*, 10.)

Peuples assis à l'ombre de la mort, s'écrie saint Martin, peuples qui n'adorez d'autres dieux que l'ouvrage de vos mains, écoutez, écoutez la parole d'un maître plus puissant : *Ossa arida, audite verbum Domini.*

A peine le nouvel Ezéchiel a fait entendre sa voix, que partout je vois les plus surprenants effets. Les peuples éloignés se rassemblent; l'esprit de Dieu les agite, les trouble, les change. Semblables à ces os desséchés qui se raniment, je les vois prendre une forme nouvelle. Les premiers renaissent à la vie; les seconds naissent à la grâce : *Ingressus est in ea spiritus, et vixerunt.*

Digitized by Google

Si j'avais à vous tracer un éloge moins fécond en merveilles, je m'arrêterais à vous peindre les obstacles que saint Martin eut à surmonter; je vous dirais qu'il eut à vaincre également les préjugés de l'éducation, la force de l'exemple, le tyran de la coutume, l'aveuglement des esprits, la dépravation des cœurs; je vous dirais qu'il n'entreprenait rien moins que d'inspirer l'horreur du vice à des hommes qui érigeaient le vice en vertu; je vous ferais admirer l'activité, la force de l'héroïsme de son zèle. Mais ici j'oublie les combats; les triomphes saisissent mon attention, les obstacles se présentent aplanis, et les travaux couronnés par les plus glorieux succès.

Les temples des faux dieux réduits en poudre; les cultes sacriléges suspendus, abolis; tous les monuments de l'idolâtrie renversés; les idoles brisées sur leurs propres autels; tout a changé de face. Je cherche les arbres antiques consacrés par la crédulité du peuple, ils ne sont plus. A la face des idolâtres révoltés, malgré leurs efforts, malgré leurs menaces, malgré leur fureur, saint Martin a détruit les funestes ouvrages de l'enfer, il les a érigés comme autant de trophées à la religion. Dans les mêmes lieux où l'on voyait les temples des idoles inanimées, s'élèvent avec majesté les temples du Dieu vivant. Les peuples auparavant barbares, opiniâtres, plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, forment un peuple civilisé, docile, chrétien : *Ingressus est in ea spiritus, et vixerunt.*

Intrépide défenseur de la religion contre l'impiété du paganisme, saint Martin ne la soutient-il pas avec autant d'ardeur contre la révolte de l'hérésie? vers le milieu du IVe siècle, l'Eglise avait vu s'élever dans son sein la plus furieuse tempête. Un homme d'un esprit élevé, subtil, également capable et de persuader et de séduire; d'un naturel doux, agréable, propre à s'insinuer; d'un extérieur grave, austère; habile à imposer; un homme d'abord connu par ses talents, ensuite par son inconstance, enfin par son impiété; Arius. Il venait de troubler la paix de la religion par un système qui ne tendait à rien moins qu'à détruire la divinité du Verbe. Les premiers succès de l'hérésiarque avaient enhardi son audace, malgré les foudres lancées contre lui au concile de Nicée. Il se préparait à de nouveaux triomphes: mais une mort tragique l'arrête dans ses funestes projets. Hélas! la fin de sa vie ne met pas fin à ses erreurs. L'arianisme favorisé, soutenu par les puissances, se répand comme un torrent; ses fiers sectateurs résistent à la science des Athanase en Orient, des Hilaire en Occident. L'univers entier se voit avec étonnement enveloppé dans l'erreur : *Mirabatur orbis se esse arianum.* Une formule équivoque surprend la foi de Rome même. Dirai-je, Messieurs, que saint Martin exécute ce que les Athanase, les Hilaire avaient inutilement tenté? Non, non; le zèle de saint Martin ne peut pas tout à fait éteindre les flammes de cet incendie universel. Mais qu'ils sont terribles les coups que son intrépidité, que sa science portent à ce monstre altier!

Ce n'est pas assez pour lui d'établir le principe incontestable de la consubstantialité du Verbe, Jésus-Christ engendré de son Père dans la splendeur des saints avant la naissance des siècles, né dans le sein d'une vierge, égal en tout à son Père; comme son Père, puissant, éternel, Dieu. Ce n'est pas assez pour lui de faire voir que trois personnes font un seul Dieu; que l'unité de nature ne détruit pas la trinité des personnes; que c'est un mystère au-dessus de la raison, sans être contre la raison.

A ces traits d'une science profonde, saint Martin joint les derniers efforts d'un zèle infatigable. Il attaque, il combat l'hérésie dans le peuple; il sait que l'hérésie est d'autant plus puissante sur l'esprit du peuple, qu'il ne s'y est engagé que par ignorance, et ne s'y soutient que par opiniâtreté: c'est par son faible qu'il l'attaque, bientôt il en triomphe. L'Illyrie entière m'offre les trophées de son zèle.

Vainqueur des idées vulgaires, il poursuit l'arianisme dans ses plus ardents protecteurs. Ce sont les chefs du parti qu'il entreprend, les évêques. C'est l'ambition ou l'intérêt qui entraîne un évêque dans les nouveautés profanes. L'envie de dominer se masque sous les apparences de la religion. Un évêque est d'autant plus opiniâtrément attaché à l'erreur, qu'il en connaît mieux le faux, le ridicule. Tel était Auxence, évêque de Milan. L'ambition l'avait rendu partisan d'Arius; un faux point d'honneur l'en rendait le soutien. Génie borné, caractère violent, il se voit réduit au silence par le discours de saint Martin; il ne sait se venger que par d'injustes persécutions. La rage, la fureur sont la dernière défense de l'hérésie.

En dis-je assez, Messieurs? Ah! le zèle de saint Martin se porte à des entreprises plus hardies. Il confond l'arianisme jusque sur le trône. Oui, Messieurs, la couronne impériale était imbue de ce venin fatal. Justine appuyait l'erreur de son autorité. Nourrie dans la religion arienne, elle portait sa haine envers les catholiques aux derniers excès. Les ministres de Jésus-Christ étaient ses plus mortels ennemis. Le sexe ne se contente pas de haïr, il est ingénieux à communiquer sa haine. Justine a inspiré les mêmes sentiments à Valentinien. Valentinien fier, impérieux, inaccessible pour tout le monde, ne croit pouvoir être assez doux, assez facile, assez complaisant pour l'impératrice. Les désirs de Justine règlent la volonté du prince; elle règne sur son cœur; elle sait y faire régner avec elle l'arianisme. Sans être hérétique, Valentinien protége l'hérésie, il écarte du trône les ministres saints. Saint Martin se présente à la cour; mais l'ordre est porté, la présence du prince lui est défendue. Vaines défenses! Que vois-je? Les obstacles sont levés; la vigilance des gardes est surprise; les portes s'ouvrent d'elles-mêmes. Saint Martin se fraye un libre

Digitized by Google

passage jusqu'aux pieds du trône. Il approche le prince; il le force, par un miracle éclatant, à calmer son injuste courroux; et par ce coup hardi, il réduit l'arianisme à la nécessité, ou d'avouer son impuissance, ou de se rendre à la vérité.

Nouvelles entreprises, nouveaux triomphes pour saint Martin. L'hérésie vaincue le regarde comme son fléau, son destructeur. Il tente un projet plus critique; il suspend, il arrête les erreurs de la superstition.

La superstition est-elle moins fatale à l'Eglise que l'incrédulité? C'est un problème qu'il ne m'appartient point de résoudre. L'un et l'autre excès ne peuvent que jeter dans les plus funestes écarts. L'incrédulité rejette tout; la superstition ne rejette rien. L'une répand un jour douteux sur la vérité même; l'autre croit voir la vérité dans le mensonge. L'une est le vice de l'esprit qui approfondit trop; l'autre est le vice de l'esprit qui n'approfondit pas assez. Les grands donnent ordinairement dans celui-là; le peuple donne dans celui-ci. S'il est difficile de pouvoir persuader les premiers, il n'est pas moins difficile de pouvoir détromper les seconds: et dans les uns et dans les autres la religion trouve ses plus dangereux ennemis. Oserai-je le dire? On voit quelquefois l'homme incrédule céder à la raison; l'homme superstitieux semble triompher de la raison même.

Idées populaires! elles se glissent imperceptiblement; bientôt elle se répandent; on les voit se perpétuer dans la succession des siècles. L'ignorance les produit, l'imposture les adopte, la coutume les autorise, la crédulité croit y reconnaître un caractère de religion. Abus dangereux, abus que saint Martin entreprend de retrancher.

Un culte public s'était introduit près de Marmoutier. Une fausse opinion lui avait donné naissance. Un martyr supposé, dont le peuple ignorait jusqu'au nom, mais dont la puissance ne lui était pas même suspecte, tel était l'objet de la superstition. Un autel avait été érigé en son honneur; on y voyait le peuple aborder en foule. On était ingénieux à donner au prétendu saint les plus héroïques vertus; peut-être même lui prêtait-on des miracles. Mais est-il nécessaire, Messieurs, de vous représenter les scènes éclatantes dont ce fameux tombeau était le théâtre?

Le zèle de saint Martin me donne un autre spectacle. Quelle prudence! quel discernement! Témoin de la dévotion populaire, il ne sait pas d'abord l'abolir, il cherche à la justifier. S'il ne peut démêler dans une obscure tradition le mensonge d'avec la vérité, il évite quelque temps un éclat indiscret. C'est au ciel qu'il s'adresse pour régler les démarches de son zèle. Il prie; ses prières sont exaucées. Il connaît l'abus d'un culte frauduleusement introduit. Une ombre hideuse se présente sur le tombeau du faux martyr. Alors, alors le zèle de saint Martin se livre à son impétuosité; il menace, tonne, foudroie. Il intimide le peuple pour mieux le détromper; il le force tout à la fois et de renoncer à un saint sans mérite, et de retrancher une dévotion sans autorité.

C'est ainsi que saint Martin soutient la pureté de la religion contre les erreurs d'une superstitieuse coutume; je dis enfin qu'il la soutient encore contre les excès du faux zèle.

Ce sont ici des prodiges connus, célèbres, uniques; il suffit de les annoncer: votre imagination me prévient. Déjà votre esprit vous transporte à la cour de Maxime. Au nom de Maxime se retrace ce que la tyrannie a de plus odieux; un sujet révolté contre son prince; un sujet assez hardi pour se frayer par la mort de son prince un sanglant passage à la couronne. Quel forfait! Mais le crime même a des flatteurs. L'adulation suit partout la puissance. On voit le zèle même dégénérer de la sainte intrépidité qui doit former son caractère; comme si le trône ôtait les défauts, donnait les vertus. Attirés à la cour pour solliciter les grâces du prince, les évêques même osent se ranger au nombre des courtisans. La charité les guide; et en faveur de la charité, ils osent s'ériger en panégyristes aux dépens de la vérité. Ingénieux à étudier le faible de Maxime, ils croient que la flatterie obtiendra ce qu'ils n'osent espérer de sa justice. Vils adorateurs de la fortune, ils dégradent le sacerdoce, et leur zèle mal entendu les rend prévaricateurs de leur ministère, lorsqu'ils devraient le remplir avec plus de sévérité. Coupables ménagements de la politique humaine, vous ne régnâtes jamais dans les discours de saint Martin. Comme les autres évêques, il paraît devant le tyran; le même sujet l'amène, mais il ne fera pas voir la même faiblesse. Il vient engager Maxime à briser les chaînes de mille malheureux qui languissent dans l'horreur des prisons. Il prie, et semble commander. L'éclat du trône n'éblouit pas ses yeux, et ne lui laisse pas voir l'image de son Dieu dans un criminel usurpateur de la couronne. Il blâme Maxime devant Maxime même.

S'il consent à manger à la table du tyran, ce n'est que pour donner à l'univers étonné l'exemple unique d'une liberté supérieure aux événements. Vous savez le fameux trait de la coupe que l'empereur présente à saint Martin, et que saint Martin fait passer au ministre de Jésus-Christ qui l'accompagne, avant de la présenter à l'empereur. Action héroïque! Maxime l'admire; son admiration se communique à sa cour: que dis-je? la postérité la plus reculée apprendra toujours avec une nouvelle surprise, que, comblé d'honneurs par les maîtres de la terre, saint Martin n'a pu se prêter à leur rendre des honneurs qu'il ne croyait pas leur devoir.

Est-ce là, Messieurs, soutenir la religion contre les excès du faux zèle? Mais quand je parle des excès du faux zèle, ne vous rappelez-vous pas un trait, dirai-je glorieux, dirai-je fatal à saint Martin? Je m'explique.

L'hérésie des priscillianistes, que l'Espagne avait vue naître, commençait à se ré-

Digitized by Google

pandre en France. Le concile de Saragosse l'avait condamnée; mais un zèle inconsidéré veut porter à l'erreur des coups plus décisifs. Ithace prétend arrêter le mal dans sa source. L'Eglise a parlé : ce n'est pas assez pour lui; il fait retentir le trône de l'empereur d'une cause qui n'est point de son ressort. Des évêques, intéressés à confondre quelques ennemis particuliers engagés dans l'hérésie, se joignent à Ithace; ils forment un parti, ils tentent, poursuivent. Maxime les soutient; saint Martin leur résiste. Ce n'est pas à la puissance séculière de terminer les différends qui s'élèvent dans l'Eglise; c'est un tribunal étranger. Tout zèle qui ose en appeler à ce tribunal est un zèle faux; saint Martin le condamne; il ne le condamne pas moins dans les priscillianistes.

En vain en effet, en vain accuse-t-on sa douceur; en vain le soupçonne-t-on de favoriser les hérétiques, d'être engagé dans leur sentiment. La douceur de saint Martin est réglée sur la justice. C'est un renversement d'ordre qu'une cause ecclésiastique soit soumise à un juge séculier: voilà le motif qui empêche saint Martin de communiquer avec les ithaciens. Jusqu'à présent quelle gloire pour saint Martin!

Mais dois-je le dire? la colonne de la religion s'ébranle; le Moïse de la nouvelle loi chancelle, tombe. Un édit sanglant est émané du trône. Saint Martin croit ne pouvoir sauver l'innocence opprimée qu'en se prêtant aux volontés de l'empereur. La charité le presse, le détermine, il se rend. Le plus redoutable ennemi des ithaciens communique avec eux.

J'adore vos jugements, grand Dieu! La vertu de saint Martin eût été trop éclatante si elle n'eût pas eu ses éclipses; on eût cessé de le prendre pour un homme s'il n'eût pas laissé voir quelques faiblesses de l'humanité. Mais que ce moment de faiblesse devient pour saint Martin le sujet d'une longue pénitence! Que ce moment critique est pour nous une puissante instruction!

Cet homme dont les éléments reconnaissent, annoncent la puissance, cet homme que la mort même respecte, ce thaumaturge dont tous les pas étaient marqués par quelques prodiges, il ne fut donc pas exempt de défaut. Il fut le dépositaire de la puissance divine, mais il fut aussi un triste exemple de la fragilité humaine. Admirons ses vertus, sa gloire; instruisons-nous par sa chute, sa pénitence: apprenons que les plus grands hommes sont toujours hommes; ils peuvent tomber, mais leur faute donne un nouvel éclat à leur sainteté, leur pénitence met le comble à leurs vertus.

Je pourrais vous représenter saint Martin dans ces jours d'humiliation, de larmes, plus grand que lorsqu'il réduit en poudre les temples des idoles; plus grand que lorsqu'il rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la vie aux morts. Mais forcé par le temps de supprimer mille traits d'un éloge souvent multiplié, jamais achevé, je me fixe à ce moment qui termine sa carrière.

Quel zèle! quelle constance! quelle soumission parfaite aux ordres de la Providence! Mourir, ne mourir pas; il n'a de volonté que la volonté de son Dieu. O prodige de la vertu la plus héroïque! Ne point craindre la mort; ne point refuser la vie; être également combattu et par le désir d'aller jouir de la récompense de ses travaux, et par l'ardeur de s'engager dans des travaux encore plus pénibles: n'est-ce pas là, Messieurs, un martyr plus généreux, si j'ose le dire, que les martyrs mêmes? *Non recuso laborem.* Non, son cœur n'est plus à lui, le ciel et la terre le partagent, son Dieu, son peuple. Ordonnez, Seigneur, ordonnez... Il est prêt à suivre sa destinée. Partout heureux, parce qu'il ne veut vivre, il ne veut mourir que pour vous: *Non recuso laborem.* Quelle mort! Mais ainsi meurent les hommes, les héros de la religion. Les prodiges de leur mort égalent les prodiges de leur vie.

La gloire de saint Martin le suit jusqu'au tombeau; les miracles se multiplient; son nom devient célèbre dans toutes les parties du monde. L'époque de sa mort devient une époque universelle; l'Eglise lui rend les honneurs les plus singuliers; la grâce le révère sous le nom glorieux de Thaumaturge.

Pour nous, chrétiens, nous le révérons sous le titre d'un homme, l'ornement, le défenseur de la religion. Le paganisme, l'hérésie, la superstition, le faux zèle regarderont toujours saint Martin comme leur fléau, leur vainqueur. Pour nous, marchons, à son exemple, dans les routes d'une foi sûre, d'une rigoureuse pénitence, d'une patience invincible, d'une profonde humilité.

Grand saint, si l'Eglise universelle vous a des obligations, que ne vous doit pas en particulier l'Eglise gallicane! La France, théâtre de votre apostolat, vous est en quelque sorte redevable de la religion qu'elle professe. Puisse cette religion ne jamais s'altérer! Puisse ce royaume se souvenir toujours qu'il a reçu la foi de vous et qu'il est responsable de la foi, telle qu'il l'a reçue de vous! Protégez ce peuple fidèle; il est spécialement jaloux de votre gloire. Puissions-nous tous, après avoir marché sur vos traces dans cette vallée de larmes, arriver à la récompense dont vous jouissez dans l'éternité bienheureuse! Ainsi soit-il.

Digitized by Google

DISCOURS

POUR LA DÉDICACE SOLENNELLE

DE L'ÉGLISE DE SAINT-SULPICE,

Prononcé le 7 juillet 1745, dernier jour de l'octave.

Faciam illum columnam in templo. (*Apoc.*, III, 12.)
Je l'établirai la colonne, l'appui du temple

Le zèle vient de mettre le comble à ses prodiges ; les travaux sont achevés. Ce temple, dont la magnificence encore imparfaite avait attiré les regards, mérité l'admiration ; ce temple auguste, chef-d'œuvre de l'art, la merveille de notre siècle, cet ouvrage digne d'un nouveau Salomon s'offre enfin dans toute sa splendeur ; et votre piété, chrétiens, s'empresse à le venir contempler.

Mais tandis que vos yeux viennent se satisfaire par la nouveauté de ce spectacle, tandis que la dernière pompe d'une cérémonie éclatante porte ici vos pas, permettez-moi de fixer votre attention par un objet plus intéressant.

Ces colonnes superbes, cet auguste sanctuaire, l'heureux assemblage de tant de merveilles, l'élévation, l'étendue, la majesté de cet édifice, sont au-dessus de tout éloge. L'éloquence la plus sublime ne pourrait en tracer qu'un faible portrait : je ne l'entreprendrai pas.

Une autre idée m'arrête ; elle me paraît entrer dans l'esprit de cette solennité. A la gloire de Sulpice : c'est la dédicace de ce temple, c'est le sujet dans lequel je me renferme.

En effet ce temple a des rapports essentiels avec les vertus de Sulpice.

Sulpice, prodige de foi, prodige de puissance, prodige de charité. A ces traits vous reconnaissez l'illustre patron de cette église. Reconnaissez aussi les caractères d'une Eglise telle que saint Augustin la représente.

Quel est, dit ce Père, quel est ce temple digne du Seigneur ? C'est celui dont les pierres sont formées par la foi, affermies par l'espérance, unies par la charité : *Lapides fide formati, spe solidati, charitate compacti.*

Confondons ici l'éloge du patron avec l'histoire du temple. Disons que dans ce temple nous trouvons la foi de Sulpice. C'est la foi qui a rassemblé les pierres de ce temple : *lapides fide formati.* Disons que dans ce temple nous pouvons éprouver la puissance de Sulpice qui affermit les pierres de ce temple : *lapides spe solidati.* Disons que dans ce temple nous admirons la charité de Sulpice. Ce sont les liens de la charité qui unissent les pierres de ce temple : *lapides charitate compacti.*

Encore une fois, à la gloire de Sulpice, les exemples de sa foi ont formé ce temple : premier point ; l'espérance dans sa protection soutient ce temple : second point ; les prodiges de sa charité se perpétuent dans ce temple : troisième point. C'est ainsi que Sulpice est la colonne, est l'appui de ce temple : *Faciam illum columnam in templo.* Implorons, etc.

PREMIER POINT.

Lorsque dans la chaire de vérité un orateur chrétien entreprend l'éloge des saints, expose leurs vertus, c'est moins pour exciter votre admiration par un récit pompeux de merveilles, c'est moins pour illustrer la mémoire des héros dont il produit les éclatantes actions, que pour vous animer, Messieurs, à marcher sur leurs traces dans la carrière de leur sainteté. S'il peint leur mérite, c'est pour vous proposer des modèles. S'il célèbre leur puissance, c'est pour vous offrir des protecteurs.

Il en est de même des temples érigés en l'honneur des saints. Ces illustres patrons, dont la piété fixe le choix, doivent nous servir de guides dans les sentiers de la vertu ; leurs actions doivent régler nos actions. Retracer leur conduite, faire revivre leurs exemples, tel doit être l'esprit qui engage à leur élever des autels.

Il ne fut jamais animé d'un autre esprit, le sage pasteur qui, sous les auspices de Sulpice, entreprit le premier d'étendre les limites de ce temple ; que dis-je ? entreprit de l'égaler aux plus superbes temples du monde chrétien. Ce fut sur les pas de Sulpice qu'il marcha toujours. Il suivit d'abord les exemples de sa foi. Les exemples de la foi de Sulpice ont donc formé ce temple : *lapides fide formati.*

Parmi les illustres prélats qu'a produits l'Eglise gallicane, Sulpice tient un des premiers rangs. Si j'avais dessein de faire son panégyrique, je rappellerais la gloire de sa naissance, sa vertu toujours constante au milieu du tumulte de la cour. Je vous tracerais les merveilles de son épiscopat ; le mérite seul l'y avait élevé. Je vous le représenterais comme un autre Moïse, dépositaire de la puissance divine. Mais plaçons-nous dans le point de vue que je me suis proposé. Ne jetons les yeux sur Sulpice que pour admirer les miracles de sa foi.

Transportez-vous en esprit à ces jours de

Digitized by Google

troubles, de ravages, où la France se vit le théâtre de tant de guerres civiles, où parmi les plus affreux désordres les temples du Seigneur n'offraient que d'horribles débris, tristes restes de leur ancienne splendeur. Là, sur les ruines de ces autels que le feu vient presque de consumer, sur ces pierres dispersées, Sulpice s'offre à vos regards; Sulpice animé de cette foi vive qui lui laisse voir jusque dans la désolation du sanctuaire la majesté du Dieu qu'on y adorait, et que la fureur des armes n'a pas su respecter. Bientôt la foi de Sulpice entreprend de relever ces autels presque réduits en poudre. Je m'imagine voir ces temples démolis reprendre leur premier éclat, un lustre nouveau.

De cette idée d'autres idées naissent; l'exemple de Sulpice amène naturellement un autre objet. Vos yeux, qui s'étaient arrêtés au septième siècle, ne se rapprochent-ils pas déjà du siècle présent? Votre esprit, qui s'était transporté sur les débris du temple où Sulpice passait les plus doux moments, ne se transporte-t-il pas dans ce temple dont Sulpice est le protecteur? La même foi détermine aux mêmes entreprises.

Hélas! quel était alors ce temple, dont la magnificence égale aujourd'hui, efface presque la magnificence de tous ceux de la chrétienté? Toujours respectable par les dépôts sacrés qu'il renfermait; toujours digne de nos hommages, parce qu'il était le tabernacle du Dieu vivant. La piété des chrétiens s'y pouvait satisfaire, il est vrai, mais on n'y voyait aucun mouvement de leur zèle. Etroit dans ses limites, simple dans ses ornements, l'art ne s'y laissait point entrevoir. La sagesse, la vigilance des pasteurs, la ferveur, l'exactitude du clergé, l'assiduité des peuples en formaient le plus brillant appareil. Eclipsé par la majesté de mille édifices, ce temple vulgaire n'avait rien qui saisît les regards, rien qui pût attirer l'attention. Le seul nom de Sulpice le distinguait dans la multitude; mais si son nom faisait seul sa gloire, peut être était-il en danger de le perdre, en menaçant d'une prochaine ruine.

Je me trompe. Non, les fondements du temple ne s'écrouleront pas; le zèle en préviendra la décadence. Un temple nouveau se prépare à la gloire de Sulpice.

Mais à quelles mains confier l'immensité d'un pareil ouvrage? Un homme se présente, un homme héritier de l'esprit apostolique. Il ne se propose que de faire revivre l'esprit de Sulpice. Comme Sulpice, il n'envisage dans ses travaux que la gloire des autels, la majesté du sanctuaire, le triomphe de la foi.

Il paraît, et sa piété naissante annonce ce qu'il doit être un jour. Il s'élève, il se forme, et bientôt se développent la richesse de ses talents, la profondeur de son génie. Il se consacre au sanctuaire, et bientôt il est l'honneur du sacerdoce. Ses premières victoires sont celles qu'il remporte sur lui-même. Son cœur aspire à d'autres combats; il se livre à toute l'impétuosité de son zèle. L'Auvergne, d'abord indocile à la force de ses discours, devient le premier théâtre de ses succès. La Bretagne ouvre un nouveau champ à ses travaux, à ses triomphes. La ferveur renaît dans le cloître; l'hérésie frémit dans le Vivarais; bientôt elle est détruite, anéantie.

Quel homme, Messieurs! J'ai cru peindre un apôtre, mais je n'ai fait qu'ébaucher son portrait. Rome l'admire, Paris le respecte. Je le nommerais saint s'il m'était permis de prévenir le jugement de l'Eglise.... Avoir eu pour admirateur ce génie vaste, sublime, universel, aussi habile à connaître tout que capable de juger de tout, le cardinal de Richelieu; avoir eu pour panégyriste l'homme de la vertu la plus singulière, la lumière de l'Eglise, l'apôtre de la France, le grand Vincent de Paul: c'est un éloge au-dessus de tout éloge. Tout ce que je pourrais ajouter affaiblirait la majesté du tableau. Ce seul trait suffit pour vous faire connaître le vénérable Olier.

A ce nom, quel nouvel enchaînement de merveilles se retrace! Ce missionnaire infatigable, l'homme que les honneurs de l'Eglise étaient venus chercher, et qui s'était refusé aux honneurs de l'Eglise, l'homme d'humilité, l'homme de pénitence, j'ai presque dit l'homme de miracles, échappe à vos regards: vous ne voyez plus que l'instituteur d'un fameux séminaire et le premier fondateur de cette nouvelle église.

Ces deux ouvrages, entrepris à la gloire de Sulpice, se suivent de près. Le premier semble donner naissance au second. Le séminaire produit le temple, et dans l'un et dans l'autre la foi de Sulpice sert de règle, de modèle.

Quel prodige m'arrête d'abord! Je le vois s'élever, cet établissement, l'espérance de l'Eglise gallicane, disons-le, de l'Eglise universelle; cet établissement qui est pour le vertueux Olier comme une disposition à l'entreprise de ce temple; cet établissement où de jeunes lévites se forment aux fonctions du ministère saint, où la vertu simple et modeste s'inspire par l'exemple, se soutient par l'émulation; où les talents sont connus et produits, où la noblesse est moins un titre de distinction qu'une nécessité de se distinguer par la ferveur, où le simple mérite perce, mais où le mérite même est plus longtemps éprouvé, plus sûrement démêlé, plus exactement récompensé. De cet établissement, comme de son centre, la France voit sortir une partie de ses prélats les plus illustres, qui, dans les travaux de l'épiscopat, renouvellent l'épiscopat de Sulpice, dont ils ont étudié l'esprit.

Mais où m'arrêté-je? Passons, passons au grand ouvrage, qui seul en ce jour semble demander toute votre attention. Passons au projet de l'édifice nouveau que la foi du pieux Olier entreprend à la gloire de Sulpice.

Représentez-vous ce même homme dont

Digitized by Google

l'humilité vient de refuser les honneurs de l'épiscopat, et qui dans une cure laborieuse se consacre aux pénibles fonctions du ministère apostolique. Sa réputation est encore tout entière dans ce temple. Ces murs, ces murs immortels annonceront à jamais sa gloire : *Lapis de pariete clamabit.* (*Habac.*, II, 11.)

Ce temple, à proprement parler, est son ouvrage; c'est lui qui le premier en a conçu le projet, formé le plan, tenté l'exécution.

Permettez-moi d'entrer ici dans ses sentiments. Hé quoi ! se disait-il à lui-même, sommes-nous donc à ces tristes jours, où les ravages de la guerre ensevelissaient les autels sous les ruines de leurs temples? Du moins, dans ces temps d'horreurs, la foi de Sulpice réparait les dommages que la fureur des armes avait causés. Et dans cette capitale, où règne l'opulence, on donnera tout au luxe, rien à la charité ! Les temples pencheront vers leur ruine, et on ne les relèvera pas ! O scandale de la religion ! Chrétiens vraiment dignes de ce nom, unissez-vous à moi; faisons, faisons revivre la foi de Sulpice. A son exemple, hâtons-nous d'orner le temple du Seigneur; donnons un nouvel éclat à ces autels défigurés, tristes, mais trop éloquents témoins du peu de zèle qui anime et le prêtre et le peuple : *Ascendamus nunc mundare sancta et renovare.* (*1 Mach.*, IV, 36.)

Le nouveau Judas Machabée parle, il agit. Le feu sacré se rallume, le zèle se ranime, le sanctuaire se relève.

Providence de mon Dieu, secondez cette noble entreprise. Et vous qui par les exemples de votre foi semblez l'avoir inspirée, grand saint, soutenez le zèle, dirigez les pieuses intentions du saint ministre qui l'entreprend. Que dis-je ? Non, il n'est pas réservé à celui qui entreprend l'ouvrage, d'en voir l'exécution; il aura tout le mérite du zèle, sans avoir la gloire du succès.

Déjà commençaient à s'offrir aux yeux des spectateurs surpris les prémices de ce bâtiment superbe; déjà ce que l'on voyait faisait augurer favorablement de ce qu'on devait se promettre de voir. Mais quel fatal événement change la face des choses ! Il vient de disparaître l'astre qui répandait sa lumière sur ces prodiges naissants, la mort vient de l'arrêter au milieu de sa course.

Hélas ! est-ce donc ici un nouveau David, dont le ciel désavoue les entreprises? Sont-ce donc ici des mains ensang'antées, des mains que l'iniquité a rendues indignes d'élever un temple au Dieu de paix ? *Non poteris ædificare domum nomini meo, tanto effuso sanguine coram me.* (*1 Paralip.*, XXII, 8.) Non, non. Pénitent comme David, sans avoir été coupable comme lui, le grand Olier laisse à la sagesse d'un autre Salomon l'exécution des travaux qu'il avait entrepris. Mais n'en accusez que l'ardeur de son zèle. Son zèle seul a précipité la fin de ses jours. Digne de toujours vivre, la rapidité de sa course n'a fait qu'en relever la gloire. Dans ce héros chrétien, la religion regrette son ornement, les pauvres pleurent pour leur père, et ce temple en particulier doit le regarder comme son fondateur. Je l'ai dit, je le répète, les pierres de ce temple annonceront à jamais sa gloire : *Lapis de pariete clamabit.* (*Habac.*, II, 11.)

Ici se présente un nouvel ordre d'événements. Les travaux cessent, le temps s'écoule. On admire le zèle d'Olier ; mais ce zèle n'a que des admirateurs. Quel sera le nouvel Esdras, qui, marchant sur les pas d'un si respectable modèle, s'empressera comme lui d'imiter la foi de Sulpice? Cet homme attendu, souhaité, paraît. Vous connaissez ses talents, son génie, ses vertus. Sa modestie refuse les éloges, se contente de les mériter. Laissons, laissons à la postérité le soin de publier ce que nous savons admirer. Que ses prédécesseurs aient eu la gloire de l'entreprise, lui seul jouit de la gloire du succès. Les autres ont vu l'ébauche de ce grand ouvrage, lui seul a su le conduire à sa perfection.

Chrétiens, c'est l'histoire de nos jours que je vous trace. Vous vous retranchez souvent dans un doute philosophique, lorsqu'on vous rappelle les merveilles de ces anciennes fondations, dont les premiers instituteurs n'avaient de fonds que ceux de la Providence, de ressources que celles de la charité. Vous vous persuadez que ces merveilles des siècles antérieurs sont moins l'ouvrage du zèle que des traits enfantés par l'imagination ; ou si vous croyez ces prodiges véritables, vous vous figurez qu'ils ne se renouvelleront jamais; comme si le siècle présent ne pouvait égaler les siècles passés; comme si la foi eût cessé d'avoir ses héros, et que le zèle ne fût plus capable de produire des miracles.

Apprenez, apprenez aujourd'hui que nous le pouvons disputer aux temps de l'antiquité la plus brillante. Le temple de Salomon fit l'admiration de Jérusalem. Paris compte ce temple érigé en l'honneur de Sulpice parmi ses plus superbes monuments. Ce pompeux édifice étonne d'autant plus, que c'est un prodige dont nous sommes nous-mêmes les témoins.

Opposez ici, Messieurs, opposez ce que vous avez vu à ce que vous voyez. Souvenez-vous de ce qu'était ce temple; représentez-vous ce qu'il est. Les travaux ont commencé sous vos yeux; vous avez vu leurs progrès; vous les voyez enfin heureusement terminés. Le plan de l'entreprise avait paru téméraire. Le monde juge selon le monde. On se récrie d'abord; bientôt on admire.

La foi sait aplanir tous les obstacles. Je dis la foi ; ce temple est son ouvrage. La finesse du goût en a pu former l'ordre, l'arrangement; la prudence ingénieuse en a pu conduire les travaux ; la libéralité des fidèles en a pu tracer le projet. Mais tout est subordonné à la foi.

C'est la foi qui a rassemblé ces pierres dispersées : *lapides fide formati.* Foi digne des premiers âges du christianisme; foi

Digitized by Google

dont les exemples de Sulpice ont fourni le plus parfait modèle. Et voici le caractère qui distingue ce temple, c'est qu'il nous représente en même temps et la gloire et les vertus de Sulpice. La gloire de Sulpice, puisque ce temple ne s'est élevé que sous ses auspices et en son honneur ; les vertus de Sulpice, puisque ce sont les exemples de sa foi qui ont pour ainsi dire formé ce temple : *lapides fide formati.*

Ajoutons que l'espérance, dans la protection de Sulpice, doit soutenir ce temple : *lapides spe solidati.* C'est mon second point.

SECOND POINT.

Que l'hérésie insulte à la puissance des saints ; qu'elle s'élève contre le culte religieux que nous leur rendons ; qu'elle réduise en poudre les temples que nous érigeons à Dieu sous leur invocation ; qu'elle exerce jusque sur leurs cendres les violents excès de sa rage. Pour nous, Messieurs, reconnaissons l'étendue de leur pouvoir ; et tandis que l'erreur ose renverser leurs autels, osons, à la face de ses mêmes autels, solliciter leur protection. C'est dans ces temples qui leur sont spécialement consacrés, que les saints font spécialement éclater leur puissance, qu'ils répandent, qu'ils prodiguent leurs bienfaits.

De là ne puis-je pas conclure en faveur de ce temple : Sulpice est son protecteur ; c'est l'ange tutélaire qui veille à la gloire de ces autels, qui les défend, qui les soutient ? La protection qu'il a déjà paru donner à ce temple, les motifs qui l'engagent à lui continuer cette protection, tel est le double garant sur lequel j'établis l'espérance qui doit vous animer : *lapides spe solidati.*

Oui, chrétiens, tout dans ce temple, tout me paraît annoncer la protection de Sulpice. Mais n'allez pas croire que je veuille surprendre ici votre crédulité par un tissu de merveilles. Le seul miracle que je vous propose, c'est ce temple même : c'est dans sa construction que je reconnais l'ouvrage d'une main supérieure, que je découvre la protection visible de Sulpice. Dans un pareil ouvrage, ne rien reconnaître de prodigieux, c'est avouer un prodige encore plus étonnant.

Quel contraste, Messieurs, entre ce temple et le temple de Salomon ! Dans le superbe monument que Salomon élève, tout réussit au gré de ses désirs : *Complevit Salomon domum Domini, et prosperatus est.* (II *Paral.*, VII, 11.) Je n'en suis pas étonné. Je m'étonnerais, si le succès eût été moins parfait. Héritier du sceptre de David, ce prince avait hérité de ses trésors immenses. Sa puissance était sans bornes ; ses richesses inépuisables semblaient se multiplier à mesure qu'il les répandait. Des matériaux sans nombre avaient été préparés ; ils semblaient se reproduire. Mille mains habiles se disputaient à l'envi la perfection de cet ouvrage unique ; et si le monarque seul n'eût pas suffi à la grandeur de son entreprise, il eût trouvé dans les chefs d'Israël les plus zélés soutiens. Le temple de Salomon est autant l'ouvrage de la puissance que celui de la sagesse.

Mais ici je vois la sagesse de Salomon, je ne vois pas sa puissance. Vous vous rappelez ces jours où furent repris ces grands travaux si longtemps suspendus. Une éclatante cérémonie annonce les pieux desseins qui se méditent. Un prince du sang de nos rois, deux prélats décorés de la pourpre romaine se font un honneur de jeter les fondements du nouvel édifice. Déjà l'on met le terrain en état de recevoir le bâtiment qu'on y destine. Déjà l'industrie des hommes laisse voir dans les premiers essais du temple les prémices de sa grandeur.

Vous croyez que déjà des trésors immenses sont amassés et n'attendent que le temps de fournir aux frais de cet auguste monument. Détrompez-vous ; le zèle ne sait pas se conduire par les voies ordinaires. Les trésors de la Providence, voilà ses fonds, voilà ses ressources. Précieuses ressources ! fonds inépuisables !

En vain, sagesse humaine, en vain t'efforces-tu, par de spécieuses raisons, d'étouffer ces nobles sentiments de confiance. Les hommes que la religion guide s'élèvent au-dessus d'une timide réflexion ; ils n'écoutent que l'ardeur de leur zèle, et leur zèle triomphe.

J'en atteste ces murs sacrés ; je les vois s'élever, ils naissent pour ainsi dire du néant. Mais bientôt la Providence leur ménagera des protecteurs ; le trône même s'intéressera dans le succès de cette vaste entreprise. Les rois, les princes, feront éclater leur magnificence. Le particulier contribuera d'autant plus volontiers à la gloire du temple, qu'il sera moins forcé d'y contribuer. La rigueur des saisons, la misère des temps, rien ne suspendra la libéralité publique, la continuité des travaux. On les verra se soutenir dans les jours de guerre comme dans les jours de paix ; et le monde ne saura ce qu'il doit admirer davantage, ou le rapide accroissement, ou l'éclatante majesté de l'édifice.

Dans tous ces traits, dans un succès aussi frappant, ne voyez, je le veux, ne voyez que le cours des événements naturels : pour moi je crois y découvrir le doigt de Dieu : *Digitus Dei est hic.* (*Exod.*, VIII, 19.) Je crois y découvrir la puissante protection de Sulpice ; c'est Sulpice qui, saintement jaloux de voir s'élever en son honneur le plus superbe temple de ce royaume, a pour ainsi dire facilité, conduit, couronné tous les travaux.

Mais c'est principalement dans ces jours solennels, que du haut du ciel Sulpice jette sur ce temple un regard favorable ; jours de bénédictions, où ce temple acquiert un nouveau degré de sainteté, où la consécration de ces autels semble nous inviter à nous consacrer plus particulièrement à Dieu. C'est dans ces jours dont l'époque doit être à jamais gravée dans les cœurs, c'est dans ces jours de salut que Sulpice commence à

Digitized by Google

répandre dans ce temple une multitude de nouveaux bienfaits.

Dès la naissance de ce temple, Sulpice a été son protecteur : mille motifs l'engagent à lui continuer sa protection : sa gloire y est en quelque sorte intéressée.

Pourquoi ne renouvellerait-on pas de nos jours les prodiges qui annoncèrent autrefois sa puissance dans le premier temple érigé en son honneur ?

Permettez-moi ce trait d'histoire : j'en ai pour garant le grand Eloi; un critique sévère n'a pu le contredire. A peine Sulpice avait fourni sa carrière, que son tombeau devint célèbre par le nombre et l'éclat de ses miracles. Les miracles ont sur l'esprit du peuple une force victorieuse; ils triomphent de l'incrédulité même. C'en est fait, la sainteté de Sulpice n'est plus suspecte ; sa puissance est avérée ; une voix unanime place son nom dans les fastes de l'Eglise ; déjà la piété lui érige des autels; et c'est, chrétiens, c'est sur ces autels que les prodiges se multiplient ; c'est là que des malheureux, trop légèrement peut-être condamnés aux derniers supplices, cherchent un asile contre la sévérité des lois. Ils l'y trouvent, Sulpice est leur protecteur; *Ipse visitator et adjutor est loci.* (II *Mach.*, III, 39.) Réfugiés à l'ombre de ces autels, ils voient leurs chaînes se briser d'elles-mêmes. L'éclat du miracle frappe, surprend ; et le Berri étonné avoue que Sulpice peut tout au près de Dieu, et que les puissances humaines ne peuvent rien dans son temple contre ceux qu'il protége : *Ipse visitator et adjutor est loci.*

Le pouvoir de Sulpice est toujours le même. Ce qu'il a fait pour un temple dépositaire de son tombeau glorieux, ne le fera-t-il pas pour un temple dépositaire de ses précieuses reliques? *Ipse visitator et adjutor est loci.*

Oui, chrétiens, je le répète, la gloire de Sulpice est en quelque sorte intéressée à rendre respectables les sacrées dépouilles de lui-même dans un siècle incrédule ; dans un siècle où le libertinage, dégénérant en impiété, ne se montre que trop ingénieux à dégrader la puissance des saints, aussi éloigné de croire leurs miracles que d'imiter leurs actions. Espérez donc, espérez tout de la protection de Sulpice. Tout engage Sulpice à multiplier dans ce temple ses grâces, ses bienfaits. Quel temple, en effet, plus digne de sa protection ? Ou plutôt oublions les merveilles qui, dans le temple, surprennent nos regards. Le goût de l'architecture, la singularité du portique, la hauteur des colonnes, l'ordre, l'arrangement des pilastres, la richesse des ornements, la majesté des autels, ces voûtes sacrées, ce vaisseau spacieux, cet auguste sanctuaire, rien de plus grand, de plus noble, de plus magnifique. Mais ce n'est pas à ces miracles de l'art que j'attache la protection de Sulpice : il est un objet plus digne de son attention ; l'esprit qui règne dans ce temple.

Esprit de ferveur. Quel édifiant spectacle me charme, me ravit, me transporte ! Je crois voir renaître ces jours heureux de l'Eglise primitive, où la vertu seule formait l'émulation parmi les chrétiens. Vous-mêmes, Messieurs, vous-mêmes, n'êtes-vous pas saisis d'une secrète admiration, lorsqu'à l'ombre de ce tabernacle, vous voyez un clergé aussi brillant que nombreux, imiter la ferveur des esprits célestes?... Quels exemples ! Chaque particulier semble mériter une admiration particulière. Modestie sans affectation, piété sans hypocrisie ; achevez vous-mêmes ce portrait. Puisse, puisse cet esprit se soutenir, se perpétuer toujours !

Esprit de ferveur, esprit de zèle. Faut-il vous rappeler ces jours d'horreur, où l'impiété osa, dans ce temple, porter ses mains sacriléges jusque sur le tabernacle; osa, par le crime le plus odieux, insulter la Divinité jusque sur l'autel; et sans respect pour les saints mystères, au mépris de la religion, désavoua ce Dieu caché sous les apparences du pain, se fit un criminel plaisir de l'outrager, de le fouler ? O scène trop touchante pour un cœur vraiment chrétien ! Vous frémissez, Messsieurs ; mais portez vos regards sur un autre objet. Vous avez vu le comble de l'iniquité ; admirez des prodiges de zèle. Que de recherches pour découvrir les coupables ! Que d'artifices ingénieux pour réparer l'excès d'un tel crime ! Que de vœux, que de solennités pour venger la gloire de Jésus-Christ ! Chaque année nous en rappelle le souvenir ; chaque année nous présente le même zèle. Que dis-je ? Quel jour où ce zèle ne se répande, ne se consume ! C'est un feu dont l'activité s'irrite par les digues même qu'on lui oppose. Les travaux les plus capables de l'intimider sont de nouveaux motifs qui l'animent. Puisse cet esprit avoir autant d'imitateurs qu'il a de panégyristes ! Puisse !... De nouvelles merveilles m'arrêtent.

Esprit de zèle, esprit de décence ! Ici, chrétiens, mes expressions peuvent-elles répondre à l'exactitude du tableau que votre imagination forme ? Témoins du ravissant spectacle que je voudrais vous peindre, mieux que moi vous le rendriez ici ; mieux que moi vous rendriez cet ordre édifiant qui règne dans toutes les cérémonies, et qui semble leur donner une majesté plus éclatante ; cette sage lenteur qui, dans la célébration des mystères divins, inspire à l'impiété même un ravissement secret ; ce chant toujours conduit par la prudence, qui semble exprimer la noblesse des pensées et donner de l'âme aux paroles. Que dirai-je de ce spectacle pompeux qui, par sa décence, sa grandeur, rend avec tant de noblesse l'auguste majesté de notre religion, et qui, chaque année, s'annonce avec un nouvel éclat ? Spectacle d'autant plus digne de nos regards, qu'il pénètre jusqu'à nos cœurs. Que dirai-je de ce religieux silence si expressément recommandé, si exactement observé ? Hélas ! un tel éloge devrait-il être particulier à ce temple ? Mille autres traits

Digitized by Google

se présentent, mon dessein n'est pas de les produire tous. Tel est l'esprit de décence qui règne dans ce temple, que plus il frappe, il étonne, plus il nous met dans l'impossibilité d'en pouvoir tracer une image parfaite.

Esprit de décence, esprit de catholicité. Le dirai-je à la honte de notre siècle ? le sanctuaire n'est pas inaccessible à l'erreur jusque sur les autels. Cet artificieux serpent a su répandre son venin fatal jusque dans la chaire de vérité ; la nouveauté profane a su se produire. Soutenu par les apparences du zèle, l'esprit de mensonge impose à la crédulité du peuple. Loin de ce temple les prétendus oracles de l'imposture. La saine doctrine forme l'étude d'un clergé savant ; et ce zèle éclairé d'un pasteur judicieux, ne se voit jamais dans la nécessité d'imposer silence à l'erreur, parce qu'il sait en écarter jusqu'au soupçon. Loin, loin de ce temple cette conduite suspecte d'un zèle toujours amer. La prudence sait allier la douceur avec la sévérité ; la sévérité ne rebute pas ; la douceur ne flatte pas ; et, par un tempérament si heureux, la foi toujours pure se soutient, se communique, la vérité triomphe.

Voilà, chrétiens, voilà les caractères qui distinguent ce temple : telles sont les voix puissantes qui sollicitent en sa faveur la constante protection de Sulpice. Non, il ne pourra se refuser à tant d'actions, à tant de vertus qui font ici revivre son esprit : *Ipse visitator et adjutor est loci.*

Me désavouerez-vous à présent, Messieurs, lorsque je vous dirai que l'espérance dans la protection de Sulpice doit soutenir ce temple ? *Lapides spe solidati.* Voulez-vous un dernier trait qui mette le comble à la confiance qui doit vous animer ; un trait qui force, pour ainsi dire, Sulpice à se déclarer toujours l'appui de ce temple ? Je dis que dans ce temple se perpétuent les prodiges de sa charité : *lapides charitate compacti.* C'est mon troisième point.

TROISIÈME POINT.

Charité universelle, charité constante. En deux mots j'ai peint la charité de Sulpice, j'ai peint la charité dont les prodiges se renouvellent, se perpétuent dans ce temple : Suivons le parallèle.

J'appelle d'abord charité universelle, cette charité féconde qui sait, en faveur de l'indigence, produire, enfanter des miracles : *Charitas alios parturit.* Cette charité sensible, compatissante, qui partage avec le malheureux son malheur, avec l'infirme son infirmité : *Cum aliis infirmatur.* Cette charité qui, comme une mère tendre, se répand sans acception, se fait toute à tous : *omnibus mater.*

Telle est l'ingénieuse pensée de saint Augustin ; je ne fais que l'interpréter. Mais permettez-moi de vous le demander : dans ce portrait est-il rien que je ne puisse dire de Sulpice ? est-il rien que je ne puisse appliquer à ce temple ?

C'est dans Sulpice que je cherche les exemples de cette charité que je dois vous peindre. O vous, qui connaissez les vertus de Sulpice, parce que vous vous faites un devoir de les étudier, nous le représenteriez-vous autrement que comme ce héros d'une charité saintement féconde ? Témoins tant de fondations utiles, dont les annales de l'Eglise gallicane transmettront la naissance à la postérité la plus reculée ; témoins tant d'asiles ouverts à la misère désespérée ; tant d'établissements avantageux, ménagés à un sexe dont l'indigence exposait la vertu ; témoins tant de retraites établies en faveur de cette partie du clergé, qu'une situation peu opulente semblait mettre hors d'état de cultiver ses talents, de se former aux fonctions du ministère saint. C'est ainsi que, comme une source fertile, inépuisable, la charité porte l'opulence dans le sein même de la stérilité : *Charitas alios parturit.* L'application est naturelle. Je ne sais si je me trompe ; mais il me semble avoir moins peint la charité de Sulpice que celle dont les prodiges toujours renaissants s'offrent dans ce temple à mes yeux éblouis.

De ce temple, comme de leur centre, n'avez-vous pas vu sortir tant de fondations également utiles à la religion et à l'état ? tant d'asiles où la misère, toujours à l'abri des humiliations de l'indigence, semble se dédommager, par l'heureux état où elle est, de la triste situation où elle a été. Saintes retraites où le sexe affermit sa vertu contre les dangers du siècle ; communautés florissantes où le clergé fait aujourd'hui l'espérance du sacerdoce, bientôt en fera la gloire, l'ornement ; ouvrages immortels, vous brillez à l'ombre de ce temple : c'est dans ce temple que la charité vous a, pour ainsi dire, produits, qu'elle vous reproduit encore tous les jours : *Charitas alios parturit.*

Cum aliis infirmatur. L'état de malheureux était un titre pour avoir un libre accès auprès de Sulpice, pour toucher son cœur. Dans la charité de Sulpice, l'indigence abandonnée trouvait les ressources que le monde insensible lui refusait : *Cum aliis infirmatur.*

Est-ce l'esprit de Sulpice ? est-ce Sulpice lui-même qui, dans ce temple, écoute les plaintes de tant d'infortunés, tarit la source de leurs larmes, adoucit l'amertume de leur sort ? Que dis-je ? souvent même la charité sait prévenir leurs souhaits, toujours elle se montre plus empressée à les secourir, qu'ils ne sont ingénieux à peindre leur misère : *Cum aliis infirmatur.*

Triste famille ! la décadence imprévue d'une brillante fortune vous réduit dans un état d'autant plus humiliant qu'il succède à un état plus flatteur ; votre situation vous force de chercher un secours nécessaire, votre délicatesse craint de se hasarder. Dans l'intérieur de ce sanctuaire ; venez, venez confier un secret qu'il vous importe de cacher au reste du monde ; la charité saura vous soutenir sans vous compromettre.

Pauvres languissants ! vos membres mutilés se refusent aux travaux nécessaires à votre entretien ; venez, venez communi-

Digitized by Google

quer, dans ce temple, la nature de vos infirmités ; la charité toujours industrieuse saura vous occuper à des emplois faciles qui suppléeront aux pénibles fatigues que vous ne pouvez soutenir : *Cum aliis infirmatur.*

Mais j'aperçois encore un caractère qui justifie les rapports essentiels que je trouve entre la charité de Sulpice et celle qui règne dans ce temple ; cette charité qui ne sait faire acception de personne : *omnibus mater.*

Vous le savez, le palais de Sulpice était l'asile des pauvres ; c'était leur source, leur centre. Pauvres infirmes, pauvres errants, pauvres honteux, pauvres de toute espèce, telle était sa cour. Sa charité savait les distinguer tous, étudier leurs besoins ; tous étaient contents : *omnibus mater.*

Un tel prodige subsiste encore : je le vois dans ce temple. Il appartenait à notre siècle d'être au-dessus du reproche que saint Bernard faisait autrefois aux ministres des autels. J'admire, disait-il, j'admire l'éclat fastueux des églises ; mille chefs-d'œuvre de l'art y brillent, enchantent, enlèvent : *Fulget Ecclesia in parietibus.*

Hélas ! dans ce magnifique spectacle, quel lugubre spectacle se présente ! L'indigent abandonné à toute la rigueur de son sort : il demande, on ne l'écoute pas ; il gémit, on ne le console pas : *Fulget Ecclesia in parietibus et in pauperibus eget.*

Un tel reproche ne convient point à ce temple. Jamais peut-être on ne vit un temple plus superbement décoré ; tout y flatte les regards des curieux, des connaisseurs. Mais, disons-le à sa gloire, sa pompe ne se soutient pas aux dépens de l'indigence. Le plus bel ornement de ce temple, c'est la magnificence que la charité fait éclater en faveur des pauvres. Semblable à la grâce, la charité sait prendre dans ce temple mille formes différentes ; toujours ingénieuse, elle sait se multiplier.

Tantôt elle consacre ses talents, elle instruit : c'est son apostolat envers les pauvres. Tantôt elle consacre son crédit, elle sollicite, presse, persuade : c'est une protection qu'elle leur ménage. Tantôt elle consacre ses richesses, elle répand d'une main libérale d'immenses trésors, elle soulage, elle anime, elle soutient, elle nourrit : c'est une mère tendre qui regarde les pauvres comme ses chers enfants, qui ne pense, n'agit que pour leurs intérêts : *omnibus mater.*

Mille et mille voix unanimes pourraient ici rendre un témoignage bien éloquent, bien glorieux. Sincères interprètes des sentiments du cœur, ce sont autant de preuves vivantes qui me garantissent du soupçon injurieux de m'être prêté à l'adulation. A Dieu ne plaise en effet que dans la chaire de vérité j'ose prodiguer un encens flatteur. J'aurais plutôt à me reprocher d'avoir faiblement ébauché les traits, que je ne serais persuadé d'avoir réussi à les rendre dignement. Eh ! comment rendre tant de merveilles qu'une charité modeste dérobe à la connaissance du monde ? Charité toujours elle-même, qui toujours mérite de nouveaux éloges ; elle est aussi constante qu'elle est universelle.

Ces grandes révolutions qui arrivent dans les empires sont encore plus fatales aux pauvres qu'elles ne le sont au reste des hommes. Dans ces jours critiques, l'opulence la plus brillante se retranche dans une économie nécessaire, semblable à ces fleuves dont les glaces de l'hiver suspendent le cours, arrêtent les eaux. Dans les temps de misère, la charité cesse presque toujours de se répandre ; plus les besoins se multiplient, plus elle paraît réservée, plus ses bienfaits sont suspendus.

Je me trompe. Il est des cœurs, qui, dans les temps les plus difficiles, ne savent pas dégénérer de leurs sentiments ; leur piété, leur générosité s'animent, redoublent à la vue des calamités publiques ; plus les disgrâces sont universelles, plus leur charité est féconde, plus elle est étendue : *Charitas nunquam excidit.* (I *Cor.*, XIII. 8.)

Qu'ils échappent ici, Messieurs, qu'ils échappent à votre mémoire les immortels exemples d'un saint Augustin, qui dans les dures extrémités d'un siége opiniâtre, fit voir à Hippone surprise jusqu'où peut aller la charité la plus héroïque. Oubliez ce que les derniers siècles ont vu avec étonnement, ce qui fera l'étonnement des siècles à venir, la charité d'un saint Charles Borromée, qui, pendant le fléau le plus terrible, aima mieux devenir le premier pauvre de son diocèse, que d'abandonner son peuple aux rigueurs de la misère.

Oubliez même, oubliez le grand modèle que je vous ai proposé jusqu'à présent, la charité de Sulpice. Quel tissu de merveilles ne nous offrirait-elle pas dans ces jours funestes, où la longue durée des guerres força le prince à chercher dans le bien des peuples les ressources qu'il ne trouvait plus dans ses trésors épuisés ? Ce fut alors que toujours constante la charité de Sulpice apaisa les esprits rebelles, gagna les cœurs aigris, s'éleva, si j'ose ainsi parler, au-dessus même de l'héroïsme chrétien : *Charitas nunquam excidit.*

Mais pourquoi remonter dans l'antiquité des siècles pour trouver des prodiges de charité ? Notre siècle nous en fournit ; ce temple nous en fournit les plus éclatants exemples. Dans ce temple la charité est supérieure aux événements.

En vain vous déguiserais-je les disgrâces du temps ; vous les sentez : eh ! qui ne les sent pas ? Une guerre que la justice a formée, que la nécessité prolonge, en est le principe. Nos victoires auraient dû finir nos malheurs.

Grand Dieu ! ce sont nos crimes qui font tomber sur nous le poids de votre vengeance. Un monarque, dont nos ennemis vaincus sont forcés d'avouer l'intrépidité, l'héroïsme ; un nouveau Louis XII, comme lui le père de ses sujets ; un roi, qui seul ne craint pas les périls que tout un royaume craint pour lui, guerrier par inclination, pacifique par

Digitized by Google

bonté, il n'aspire qu'au doux moment de pouvoir donner la paix à l'Europe et de rendre heureux un peuple dont il fait les délices, un peuple qu'il chérit, un peuple en faveur duquel il voudrait suspendre, arrêter les édits qu'il voit malgré lui partir de son trône. Vos jugements sont profonds, ô mon Dieu! ce n'est pas à nous de les sonder. Nous adorons votre main, lors même qu'elle nous frappe. Votre grâce agit dans les coups que vous nous portez. Dans nos malheurs vous nous ménagez des ressources.

Quelles ressources en effet la misère ne trouve-t-elle pas dans ce temple? La même charité qui se faisait admirer dans les jours de paix ne subsiste-t-elle pas dans les jours de guerre? Que dis-je? une charité plus étendue, plus immense ne multiplie-t-elle pas constamment ses bienfaits? Ces plaintes, dont tant de temples retentissent, ces plaintes que la pauvreté négligée, oubliée, semble avoir droit de former, jamais, jamais on ne les entend dans ce temple auguste, parce qu'une charité toujours soutenue s'y répand sans décroître, parce que le zèle toujours réglé sait y distribuer ses aumônes avec la plus exacte prudence, pourquoi ne dirai-je pas avec une espèce de sainte prodigalité? *Charitas nunquam excidit.*

Soutenez une charité si respectable, riches du monde, grands du monde. Que peut un seul homme dans un temps où la misère est presque universelle parmi le peuple? Que ses exemples excitent dans vos cœurs une émulation de charité; que ce temple nous représente toujours les vertus de Sulpice.

C'est en son honneur que votre piété vient de le consacrer : que ce soit pour vous un engagement de marcher sur ses traces.

Respectez, imitez la foi de Sulpice. Les exemples de sa foi ont été comme la pierre fondamentale de ce temple : *lapides fide formati.*

Fidèles à l'imiter, constants à l'invoquer, vous pouvez tout espérer de sa protection. Protection puissante! ce temple en a souvent éprouvé, il peut se promettre encore d'en éprouver les salutaires effets. Sulpice est comme la colonne inébranlable qui soutient, affermit ces voûtes sacrées : *lapides spe solidati.*

Mais surtout que Sulpice revive toujours dans les prodiges de votre charité. Les pierres vivantes de ce temple, les pauvres, regardez-les comme un autre vous-mêmes. Que la religion les unisse avec vous sur la terre : *lapides charitate compacti;* afin que vous soyez couronnés avec eux dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite

SERMON

POUR L'ANNÉE SÉCULAIRE

DES FILLES DE L'UNION CHRETIENNE,

Prononcé le 17 octobre 1752, aux Filles de Saint-Chaumond, rue Saint-Denis

Rememoramini pristinos dies. (*Hebr.*, X, 32.)
Rappelez-vous les anciens temps.

Monseigneur (185),

Sont-ce les beaux jours de l'Eglise primitive que je viens vous décrire? On a cent fois exposé à vos yeux l'image frappante de ces hommes qu'animait l'esprit de Jésus-Christ, que le souvenir de ses exemples et la trace de son sang rendaient vainqueurs du monde et d'eux-mêmes. Aussi n'est-ce point à ces temps heureux que je veux, Mesdames, fixer et vos idées et vos réflexions, lorsque je vous dis : Rappelez-vous les anciens temps : *Rememoramini pristinos dies.*

Un spectacle plus intéressant pour vous, parce qu'il est moins éloigné, parce qu'il vous est personnel, doit aujourd'hui redoubler votre zèle, votre ferveur, vous édifier et vous instruire.

Qu'attendez-vous de mon ministère dans cette auguste cérémonie qui vous renouvelle la mémoire de ce jour auquel un peuple de vierges ferventes se voua, sous le titre de l'*Union chrétienne*, à tout ce que le zèle et la charité peuvent inspirer de plus grand, de plus héroïque? Un siècle écoulé, depuis leur consécration solennelle, n'a pas encore terni l'éclat de leur réputation. C'est dans le portrait touchant de leurs exemples que je dois vous faire saisir le précis de vos obligations : *Rememoramini pristinos dies.*

Mon dessein est de vous montrer dans celles qui étaient avant vous l'expression fidèle de ce que vous devez être : celles-ci vous ont précédées dans l'*Union chrétienne*, d'autres vous y suivront; les unes vous ont laissé des exemples, vous devez en laisser aux autres.

Celles qui étaient il y a un siècle sont vos modèles : premier point. Il faut que dans un

(185) Mgr l'archevêque de Paris.

Digitized by Google

siècle vous puissiez servir de modèles vous-mêmes; second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Après un siècle écoulé il serait inutile de rappeler le souvenir de ces établissements, fruits périssables de la sagesse humaine; les hommes qu'ils pourraient intéresser ne sont plus, ceux qui les ont suivis ne sont point jaloux d'en perpétuer la mémoire. Les ouvrages des hommes sont nécessairement enveloppés dans les débris des siècles.

Il n'en est pas de même de ces établissements utiles que la Providence fait naître pour l'avantage de l'Eglise, pour l'édification du monde : la main toute-puissante qui en jeta les racines les affermit contre les orages du temps.

Vous serez à jamais les témoins irrécusables de cette vérité, ordres immortels que différents siècles ont vus s'élever dans l'Eglise, et qui ne cessez de faire passer d'âge en âge le pur esprit de vos glorieux instituteurs. Cet esprit de vos instituteurs, connaissez-le aujourd'hui, Mesdames, pour le recueillir tout entier. Vous comptez un siècle depuis l'établissement de votre congrégation : l'esprit d'un ordre religieux est de tous les siècles.

Permettez-moi donc de vous exhorter, comme Isaïe exhortait le peuple de Dieu, à réfléchir sur les exemples que vos premiers modèles vous ont donnés : *Attendite ad Abraham patrem vestrum, et ad Saram quæ peperit vos.* (*Isa.*, LI, 2.) Puisque vous êtes destinées à renouveler leur ministère, souffrez que je vous le retrace. Souvenez-vous des anciens temps : *Rememoramini pristinos dies.* Ces temps où l'hérésie, malgré sa défaite, insinuait encore l'erreur, surprenait l'ignorance, favorisait le vice, répandait le feu de la discorde : c'est dans ces pressants besoins de l'Eglise que naît votre congrégation; elle naît pour venger la religion par son zèle, pour éclairer l'ignorance par ses talents, pour rendre par ses exemples la piété respectable, pour condamner par son union les divisions élevées dans l'Eglise.

Né sous le règne de François I^er^, le calvinisme, sous les règnes suivants, avait fait dans la France les plus horribles ravages. Hérissée d'une doctrine équivoque, mais éblouissante, l'hérésie s'était ménagé parmi les savants des apologistes, des protecteurs; par des prestiges imposants, elle avait fait éclater les étincelles d'un fanatisme d'autant plus accrédité qu'il trouvait, dans des enthousiastes sans raison, des vengeurs sans crainte, des victimes superstitieusement dévouées à l'illusion. En vain le zèle de Henri IV et de Louis XIII lui avait porté des coups capables de la détruire; hydre toujours renaissante, elle avait essuyé des revers sans encore toucher à sa ruine. Il appartenait à Louis le Grand d'écraser la tête altière de ce lion rugissant; mais ces jours de triomphe n'étaient pas encore venus : tranquille, à l'ombre de ses priviléges, fière d'avoir impunément ses temples, ses lois, ses pasteurs, l'erreur élevait dans la France une Eglise contre l'Eglise.

Mais vous savez, ô mon Dieu! tirer le bien du mal même. Le siècle le plus fatal à la foi va devenir un des plus florissants. C'est alors que le ciel procure à la religion les plus utiles ressources. Une des plus utiles fut la congrégation de l'Union chrétienne. Ils vont reparaître les siècles des Basile, des Jérôme : un homme, héritier de leur esprit, va donner à l'Eglise de nouvelles Paules, d'autres Marcelles, de dignes imitatrices des Olympiade, des Mélanies : homme célèbre par ses talents, par ses vertus, par ses travaux, par sa charité. Tantôt les chaires de vérité avaient retenti de ses oracles; tantôt ils avaient donné, dans le tribunal de la pénitence, des conseils dignes des Borromée, des François de Sales. Empressé d'offrir à la France un prodige de désintéressement, il avait fait de ses biens le patrimoine des pauvres. Admis auprès des grands, il avait su profiter de leur protection pour les intérêts de l'Eglise, jamais pour lui-même. Egalement pieux dans ses entreprises, dans ses écrits, dans sa conduite, tout y frappe, y surprend : son zèle, qui ne connaît point de bornes; son humilité, que la gloire cherche, et qui la fuit; sa charité, qui sait prendre toutes les formes pour gagner tous les hommes à Jésus-Christ... Quand je ne nommerais pas ici l'instituteur de l'Union chrétienne, vous me devanceriez, Mesdames, pour ajouter son nom à ce portrait (186).

Que tout est heureusement assorti dans les desseins de la Providence! Sous ses auspices, sous son nom, un ordre nouveau venait de paraître dans la capitale de la France (187). C'était dans le sein de cette congrégation naissante que s'élevaient, au pied des autels, sous les yeux de saint Vincent de Paul, les De Croze, les Des Bordes, les Martaingueville.

A ces noms, Mesdames, quelles images vous frappent! Ils vous rappellent l'aurore de ces jours qui vont éclairer la naissance de votre congrégation. Non loin de cette ville est un lieu moins connu par lui-même que par le berceau de votre ordre (188) : pénétrez dans cet asile, qu'un noble désintéressement vient de consacrer à la religion. Que verrez-vous? un tableau vivant de vos constitutions. A la tête est une illustre vierge qui sait mépriser sa noblesse par humilité, et par zèle sacrifier ses richesses; savante dans les connaissances humaines, plus habile dans la science de la religion; âme grande, généreuse, que l'amour de Dieu embrase, dévore; avide de procurer la gloire de Dieu, réunissant toutes les qualités qui peuvent concourir à la procurer; un zèle vaste, mais prudent; une charité immense, mais réglée; un courage qui ose tout, avec

(186) M. Jean-Antoine Le Vacher.
(187) Les Filles de la Providence.
(188) Charonne.

Digitized by Google

une foi qui espère tout: la sévérité pour soi-même, l'indulgence pour les autres; sage dans ses conseils, solide dans ses vues; également propre à discerner les esprits, à manier les caractères, à concevoir des desseins, à les achever : la vénérable Anne De Croze.

Destinée par le ciel pour conduire cette nouvelle colonie, elle la forme d'abord, elle l'instruit, bientôt elle l'admire. Que ne font-elles pas en effet, ces héroïnes chrétiennes, pour sauver la foi des entreprises de l'hérésie? Figurez-vous un amour pur de la vérité, un fidèle attachement à l'Eglise, un zèle attentif à démêler un sexe que l'erreur séduit, constant à l'instruire dans les principes de la saine doctrine, soigneux à l'arracher du sein de l'illusion, voilà, Mesdames, le portrait de vos premières mères. Elles pensaient que non-seulement elles devaient travailler à leur propre sanctification, mais à la sanctification des autres : *Non soli mihi laboravi, sed omnibus exquirentibus disciplinam* (*Eccli.*, XXXIII, 18). Que d'illustres conquêtes je pourrais compter ici ! Combien de saintes épouses ménagées à Jésus-Christ ! Je n'en veux qu'un seul exemple, celui de la célèbre Mère Daillé.

Vous pensez ici, chrétiens, à ce fameux ministre de même nom, l'un des plus fermes appuis de la religion prétendue réformée. Le même nom offre à l'Eglise deux spectacles bien différents. D'un côté, c'est un homme imbu des principes de l'erreur, et qui les soutient; de l'autre, c'est une fille pieuse, qui reçoit les mêmes principes, et qui sait en démêler le venin. Je vois celui-là monter dans la chaire du mensonge pour corrompre les esprits, je vois celle-ci travailler dans des instructions utiles pour ramener les esprits que l'erreur a séduits. L'un par ses travaux, par ses succès, dédommage le calvinisme de ses pertes; l'autre, par son zèle, par ses victoires, répare le malheur de sa naissance. L'un se fait des partisans, des admirateurs par des talents dont il abuse, par un zèle aussi faux que dangereux : l'autre consacre ses talents, son zèle à la vérité, après avoir coulé ses premiers jours dans l'illusion.

Ce zèle, ces talents, font le caractère des filles de l'Union chrétienne. Par leur zèle, elles vengent la foi. Par leurs talents, elles doivent éclairer l'ignorance.

Si l'hérésie n'avait que des disciples instruits, elle en aurait moins. Les hommes qui s'égarent sans connaissances s'égarent presque toujours avec plus d'opiniâtreté. On peut convaincre une personne qui sait : une personne qui ne sait point, on ne peut que la plaindre, on désespère presque de la convertir. Aussi un des artifices de l'hérésie fut toujours de prévenir la jeunesse par de faux principes, par des déclamations affectées contre l'Eglise, contre les pasteurs, contre les puissances.... Incapable de saisir le vrai, la jeunesse suit plutôt qu'elle ne s'engage. Le système paraît un dogme, l'opinion une vérité, l'égarement un mérite. D'abord on est trompé par ignorance, ensuite par honneur, par conscience, plus souvent par intérêt; on demeure dans l'erreur, on y vit sans scrupule, on y meurt avec sécurité.

Vous sentez par là, chrétiens, combien l'instruction de la jeunesse est essentielle. Les orateurs sacrés vous ont dit souvent que de l'éducation dépendent et le temps et l'éternité; qu'elle prépare également des hommes, les soutiens ou les fléaux de la religion; le bonheur ou la perte des Etats; l'appui ou la désolation des familles; la gloire ou la honte de la noblesse; les vengeurs ou les oppresseurs de la justice; les modèles ou l'opprobre du sacerdoce; l'ornement ou le scandale du sexe; les pères ou les tyrans du peuple; les délices ou l'horreur de la société; des hommes précieux ou funestes au monde, soumis ou rebelles à l'Eglise; des saints pour le ciel ou des victimes pour l'enfer.

Vos instituteurs avaient compris toute la force de ce contraste. De là leurs sages précautions pour ménager sûrement l'éducation de la jeunesse. Instruire et édifier, voilà, Mesdames, l'abrégé de vos obligations. Mais pour instruire les autres, il faut être instruit soi-même. Il faut une connaissance profonde de la religion, pour en inculquer les principes, pour en inspirer l'amour. Il faut une connaissance réfléchie du monde. Ce ne sont pas toujours des Scholastiques ou des Claires que la Providence confie à vos soins. Il est de ces jeunes cœurs que le ciel doit un jour placer sur le théâtre du monde. Une partie essentielle de l'éducation est donc de leur représenter le monde avec ses charmes, mais avec ses dangers : avec ses charmes, pour apprendre à les craindre; avec ses dangers, pour apprendre à les fuir.

Si pour former un seul cœur, il faut mille talents, quel assemblage de qualités réunies ne faut-il pas pour conduire un corps de jeunesse qui demande autant de talents variés qu'il y a de sujets différents? Un Elie suffit pour instruire un Elisée; un Ananias pour élever un Paul. Pour présider à l'éducation du jeune sexe, il faudrait et les lumières de plusieurs prophètes, et le zèle de plusieurs apôtres. Il faut plus encore : heureux qui, dans cet emploi délicat, sait joindre la douceur à la fermeté! L'une pour conduire à la persuasion, l'autre pour imprimer le respect. Qui ne sait point se faire respecter ne sait point se faire obéir. Quelle prudence, quelle pénétration, quelle patience n'exige pas encore ce ministère difficile, cette espèce d'apostolat! La prudence, pour étudier les caractères divers et s'y conformer : la pénétration, pour démêler les passions naissantes et les étouffer : la patience, pour supporter la légèreté, fixer l'inconstance, corriger la paresse.... Ajoutez un zèle ingénieux pour entretenir l'émulation; une affabilité égale pour attirer la confiance; un talent singulier pour unir les grâces de l'enjouement avec le sérieux des préceptes, pour égayer la sécheresse des

Digitized by Google

leçons, et les faire goûter. Une bonté sans faiblesse, une sévérité sans tyrannie, pour se faire tout ensemble et craindre et aimer.

Ce détail immense vous annonce, Mesdames, que l'éducation de la jeunesse demande une variété, une supériorité de talents heureusement rassemblés. Vos premières mères les avaient, ces talents variés, supérieurs.

Ouvrons ces monuments, où sont recueillies leurs actions, leurs sentiments. Avec quel éclat n'y relève-t-on pas le mérite singulier qui fixa sur elles l'attention de la France, l'admiration de l'Eglise? Que n'ai-je l'art de payer à chacune d'elles le tribut de louanges qui leur appartient! Dans l'une je vanterais une prudence consommée pour attirer dans le sein de l'Eglise un sexe élevé dans les ténèbres de l'erreur. Je ferais remarquer dans l'autre un génie familier avec les langues d'Athènes et de Rome, et qui savait profiter de ses lumières pour donner la connaissance, pour inspirer l'amour de la religion. Dans quelques-unes je peindrais une pieuse adresse qui sait fixer les esprits, gagner les cœurs, préparer des Elisabeths pour la cour, des Moniques pour le monde, des Thérèses pour la retraite. Dans toutes vous aimeriez à voir l'esprit et le sentiment, la douceur et la fermeté, la raison et la foi concourir à former des vierges chrétiennes, qui partout font honneur à l'éducation parfaite qu'elles ont reçue.

Ordres illustres, spécialement destinés à l'éducation du sexe, n'enviez point les rapides succès d'un ordre naissant. Sa gloire ne diminue pas la vôtre. Vous ne devez qu'applaudir à des talents qui n'effacent point votre mérite, mais qui se consacrent comme vous à l'extirpation de l'hérésie, au bonheur de la société, à la gloire de la religion.

Ces talents sont d'autant plus respectables, que partout l'édification les accompagne. Jamais il ne fut plus nécessaire d'édifier le monde que dans un temps où l'hérésie surprenait la crédulité des peuples par un fantôme de réforme. L'hypocrisie fut toujours la ressource de l'erreur. Et peut-être jamais hérésie ne fut plus hypocrite que le calvinisme. Quelles vertus ses disciples imposteurs n'ont-ils pas affectées? La charité; mais elle avait l'ostentation pour motif, l'intérêt pour fin. La pénitence; mais l'hérésie sait la prêcher sans la pratiquer. L'humilité; mais les hérétiques cachèrent toujours, sous une humilité feinte, un secret orgueil. La foi; mais toutes les sectes se sont vantées de venger la foi, lorsqu'elles osaient sacrilégement l'attaquer. L'obéissance; mais sous le masque de l'obéissance, on vit toujours les sectaires arborer l'étendard de la rébellion. C'est-à-dire que l'hérésie a l'apparence de toutes les vertus sans en avoir la réalité.

Or, une congrégation établie pour ramener les personnes engagées dans l'erreur, et pour conduire celles qui l'avaient abjurée, devait principalement soutenir la vérité par ses exemples. L'exemple, dit saint Jérôme, est le plus éloquent des apôtres. Vos premières mères devaient donc combattre une ombre de sainteté par une sainteté véritable, constatée. Ont-elles rempli fidèlement l'esprit de leur vocation? Interrogeons nos pères, spectateurs étonnés des grands exemples qu'elles donnèrent à l'Eglise: *Interroga majores tuos.* (*Deuter.*, XXXII, 7.) Ils vous diront qu'à la naissance de ce nouvel établissement on crut voir les premiers siècles du christianisme. *Et dicent tibi.* (*Ibid.*) Interrogez ce temple, ces autels, ces voûtes, ces pierres. *Interroga.* Ah! si ces êtres inanimés, devenus sensibles, pouvaient rendre les merveilles dont ils ont été les témoins, ils vous répondraient qu'ils ont vu des vierges imitatrices fidèles de Jésus-Christ par leur douceur, par leur humilité; des vierges, dont les unes avaient scélé leur engagement solennel par des traits uniques de désintéressement; dont les autres, capables de remplir tous les honneurs, n'ont su que les mériter, et se sont fait une loi constante de les refuser. L'édifiant spectacle de les voir se consacrer sous le nom de Marie et l'invocation de saint Joseph, pour faire fleurir par leur piété le culte de Marie, le culte des saints que l'hérésie s'efforçait d'abolir! Que dirai-je de cette charité active, qui semble les reproduire pour instruire l'ignorance, soulager la misère, secourir l'infirmité, épuiser tous les moyens d'être utile à l'Etat, à la religion? Chacune de vos mères semble porter le monde entier dans son cœur. L'une d'entre elles, spécialement dévouée à l'Apôtre des Indes, saint François Xavier, disait souvent dans les transports de son zèle qu'elle aurait voulu pouvoir comme lui reculer les bornes du monde, pour étendre les conquêtes de la foi.

Dans toutes les autres, mêmes désirs, mêmes sentiments. L'éloge de chacune serait celui de toutes les qualités réunies qui font les saints.... Interrogez donc, Mesdames, interrogez vos constitutions; en vous disant ce que vous devez être, elles vous diront ce que vos premières mères ont été. *Interroga, et dicent tibi.*

Par une seule, connaissez toutes les autres. Je parle de cette admirable servante de Dieu, dont le nom seul est un panégyrique. La postérité aura peine à comprendre ce que son ordre naissant a eu le bonheur de voir. Habile à cacher, sous un nom étranger, l'éclat d'une illustre naissance, sa piété commence avec sa vie et ne finit qu'avec elle. Dans la vénérable Mère de Grammont, quelles qualités n'aurais-je pas à peindre? Quel tissu d'humilité profonde, de pénitence inouïe! Quels exercices d'une charité qui ne se délasse de ses premiers travaux que par des entreprises nouvelles! Quel zèle pour la gloire de Dieu, pour la conversion des hérétiques! Apôtre par l'immensité de ses courses, législatrice par la multiplicité de ses fondations, conquérante par la rapidité de ses triomphes; et au milieu de ses

Digitized by Google

courses, de ses succès, modeste, fervente, soumise. A la tête de tout, par son rang, par son mérite, elle sait en descendre par une conviction intime de son néant. Prodige d'une foi vive, d'une piété tendre, ajoutant au mépris du monde le mépris d'elle-même; elle a presque fait douter lequel des deux on devait admirer davantage en elle, ou son esprit ou son cœur.

Mais entre tant de vertus qui distinguèrent vos premières mères, il en est une qui les caractérise singulièrement, l'union. Avant la naissance de votre congrégation, on avait vu des sociétés religieuses défendre la foi, instruire la jeunesse, édifier l'Eglise. Aucune n'avait encore paru sous le titre de l'*Union chrétienne*. Il était réservé à vos sages institutrices de se ranger les premières sous les lois de cette vertu, l'honneur de l'humanité, canonisée par Jésus-Christ même.

L'esprit des autres congrégations avait été pris dans les divers besoins de l'Eglise. L'Eglise ne peut qu'applaudir au zèle de leurs fondateurs. Les vôtres se sont aussi conformés, Mesdames, à l'état de la religion. Les circonstances du temps ont inspiré l'idée de l'esprit qui doit vous animer, l'esprit d'union, comme pour indemniser la religion, des troubles que l'hérésie avait suscités de toutes parts.... Quels fléaux en effet le calvinisme n'avait-il pas traînés à sa suite? La guerre allumée dans toutes les parties de la France, avait longtemps multiplié des spectacles d'horreur; des fleuves de sang avaient coulé; la rage effrénée n'avait connu de lois que celles de la fureur, de l'inhumanité; et l'hérésie, intéressée à diviser les esprits, avait élevé puissance contre puissance, peuple contre peuple, le sujet contre le prince, le fils contre le père, le père contre le fils. Hélas! qui ne respecte point les lois de la religion ne respecte bientôt plus celles de la nature.

Dans ces jours de troubles, de confusion, il semblait qu'on eût retranché de l'Evangile cet oracle de Jésus-Christ: *Je vous donne un commandement nouveau, de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés* (*Joan.*, XIII, 34.) Que dis-je? Elle va reparaître dans toute sa ferveur, l'exacte observation de ce commandement. Votre congrégation s'élève, et l'union chrétienne règne à la place de la division.

Qu'est-ce que l'union chrétienne? C'est l'âme, l'essence de la charité. C'est le fondement, le lien de la société. Par elle l'amour du prochain naît, s'enflamme, se perpétue; c'est elle qui forme les doux nœuds d'une amitié sainte; elle qui de mille esprits ne fait qu'un même esprit, de mille cœurs un seul cœur. Par elle on se sanctifie, on sanctifie les autres. Elle assortit les humeurs, rapproche les volontés; elle excuse les défauts dans les autres, elle oblige de les corriger dans soi-même. Oh! qu'il est avantageux, qu'il est flatteur de vivre toujours dans une mutuelle union! *Ecce quam bonum, et quam jucundum habitare fratres in unum!* (*Psal.* CXXXII, 1.) On se fait un bonheur du bonheur d'autrui. On ignore les rivalités odieuses, les basses jalousies, les perfidies ténébreuses, les jugements désavantageux, la noire ingratitude, la froide indifférence. Où règne l'union, règne une paix inaltérable. Avec elle les peines s'adoucissent, parce qu'on peut les confier; les défauts se corrigent, parce qu'on ose les reprendre: les vertus se perfectionnent, parce qu'on sait les encourager. C'est l'union, dit saint Augustin, qui, comme une heureuse harmonie, enfante les sociétés religieuses, les soutient. Des lieux où l'union ne se trouve pas, ajoute saint Jérôme, sont les images de l'enfer. Mais aussi l'asile fortuné qu'elle habite est l'image anticipée du ciel.

Quel doit par conséquent être le bonheur d'un corps dont l'union chrétienne est le sceau, l'âme, la vie? Cendres précieuses des De Bordes, des de Croze, des Martaingueville, des de Baincy, ranimez-vous dans cet instant pour me peindre les charmes flatteurs que vous avez constamment éprouvés dans le sein de l'Union chrétienne. Oui, du fond de leurs tombeaux, je crois entendre leur voix unanime m'annoncer qu'à cette union elles doivent l'ouvrage de leur sanctification, et les rapides succès de leur congrégation naissante. Tel qu'un torrent impétueux précipite ses eaux du sommet des montagnes, s'étend au loin dans les terres, et sans se diviser, retourne dans son premier lit, prend son cours ordinaire; tel cet ordre nouveau se répand dans la France, se partage sans se séparer: les sujets s'éloignent, l'union demeure. La multiplicité des maisons n'en altère point la concorde. Toutes semblent n'en être qu'une seule. Les succès de l'une sont les succès de l'autre. Partout règne le même esprit. L'absence ne fait rien aux cœurs. La distance des lieux ajoute à la vivacité des sentiments. La charité rapproche ce que l'obéissance sépare. Paris s'intéresse à ce qu'on entreprend à Metz; Metz et Paris joignent leurs vœux pour l'exécution des projets qu'on médite à Caen, à Loudun. Tours, Poitiers, Angoulême voient différents sujets guidés par les mêmes motifs, tendant à la même fin, par les mêmes moyens. Ainsi l'Eglise primitive se dispersait sans se diviser; et les chrétiens de Rome composaient avec ceux de Jérusalem les liens étroits de la plus parfaite intelligence.

M'accuserait on ici de prodiguer un encens flatteur à des vertus supposées? Je parle, Mesdames, d'après les panégyristes de vos premières Mères: les Vincent de Paul, les Olier, les Bourdoise, les De Harlay, les Péréfixe, les Bussy-Rabutin, un cardinal Ranussi; mais leur panégyriste le plus honorable fut le roi lui-même. Et quel roi? Un roi devant qui la terre étonnée se taisait, comme devant un autre Alexandre. Toujours héros, au comble de la prospérité, ainsi que dans l'horreur des disgrâces. Armé tantôt pour s'opposer aux entrepri-

Digitized by Google

ses de l'Europe conjurée contre lui, et tantôt pour extirper les ennemis de la religion. prince qui savait donner des monarques aux empires, et les soutenir sur le trône; la terreur des puissances entreprenantes, rebelles, ingrates, et l'appui des rois opprimés, malheureux. Vainqueur tout à la fois et pacificateur de l'Europe. Juge éclairé des talents, habile à les employer, grand, magnifique à les récompenser. Prince qui savait respecter la religion, la pratiquer, la soutenir, l'étendre, la venger. Fléau de l'hérésie, triomphateur du vice, de l'irréligion. Prince qui paraissait rassembler dans lui seul toutes les qualités réunies des plus grands rois qu'ait eus la France; qui, dans un des plus longs règnes, a constamment été pour l'univers un objet d'estime, d'étonnement, d'envie, de crainte, de respect. Prince plus admirable encore sur le lit de la mort, que dans l'éclat de ses triomphes: Louis le Grand.

Voilà, mesdames, le prince qui ne cesse point de s'intéresser à la naissance, aux progrès de votre congrégation. Il connaît par lui-même le zèle, les talents, la piété, l'union de vos premières mères; il saisit avec empressement les moyens les plus propres à seconder leurs louables desseins. Faut-il favoriser leur établissement? Il s'y prête. Faut-il ratifier les dons que la libéralité leur offre? Il les autorise. Faut-il leur ménager un asile plus spacieux? Il les transfère. Il applaudit à leurs travaux, leur prépare des triomphes, leur procure des bienfaits. Heureuses les congrégations qui naissent sous des princes zélateurs de la religion! Dans eux elles trouvent des secours, des protecteurs. Ce que vos premières mères ont trouvé dans Louis le Grand, vous le trouverez, Mesdames, dans Louis *le Bien-Aimé*. Avec les mêmes vertus, j'ose vous garantir la même protection, les mêmes bienfaits (189). Instruites de ce qu'étaient vos premières mères, apprenez à préseut ce que vous devez être. Celles qui étaient, il y a un siècle, sont vos modèles. Il faut que dans un siècle vous puissiez servir de modèles vous-mêmes.

SECOND POINT.

Elle ne reviendra plus pour vous, Mesdames, l'auguste solennité que vous célébrez aujourd'hui. Vos jours s'écoulent comme un torrent. Vos années se précipitent comme les flots poussent les flots. Encore un court espace de temps, et vous ne serez plus. Ce ne sera que dans le silence du tombeau que vous prendrez part à la même solennité que célébreront dans un siècle celles qui vous auront succédé dans la congrégation de l'Union chrétienne. Mais vos noms inscrits dans les fastes de votre ordre avertiront celles qui vous auront suivies que vous avez les premières solennisé l'année séculaire de votre fondation. Alors on vous rapprochera de vos anciens modèles. Quelle honte pour vous, si le parallèle devenait un contraste! Mais non. Alors on fera l'éloge de votre zèle, de vos talents, de vos exemples, de votre union, comme nous louons aujourd'hui cet assemblage de qualités brillantes dans celles qui vous ont précédées. L'état présent de la religion demande de vous encore plus de qualités: plus de zèle pour soutenir la foi contre les attentats de l'impiété; plus de talents pour défendre la jeunesse contre la séduction du monde; des exemples plus frappants pour venger l'état religieux de ses injustes accusateurs; plus d'union dans des jours où les troubles de la religion, en divisant les esprits, divisent, aliènent les cœurs. Dans un siècle, on dira sans doute aux filles de l'Union chrétienne, comme je vous le dis aujourd'hui: Rappelez-vous les anciens temps: *Rememoramini pristinos dies.* (*Hebr.*, X, 32.) Ah! Mesdames, jugez-vous donc aujourd'hui, ainsi que vous serez alors jugées. Vos constitutions à la main, décidez ce qu'on pensera de vous, et ce que vous devez en penser vous-mêmes.

Les besoins de la religion ont donné naissance à votre institut. Le zèle de la religion doit donc en être un des principaux caractères. Il me semble que chacune de vos premières mères vous dit avec saint Paul: Tout ce que vous avez observé dans notre conduite, vous devez l'imiter: *Quæ vidistis in me, hæc agite.* (*Philip.*, IV, 8.)

Mais leur zèle n'eut à combattre que l'hérésie et ses artifices. Aujourd'hui le calvinisme respire à peine. La France, purgée du venin de l'erreur, ne l'y voit plus subsister qu'à l'ombre du mystère.... Hélas! à la place de l'erreur a paru un monstre plus fatal, l'irréligion. Voilà, Mesdames, votre ennemi.

L'hérésie n'attaquait qu'une partie de la foi: l'irréligion attaque la foi tout entière. Celle-là prétendait soutenir la révélation; celle-ci la détruit. L'hérésie voulait se rendre juge de sa croyance; l'incrédulité ne veut avoir pour juge de sa croyance que la raison. Et quelle raison! L'une frappait par des prestiges, le fanatisme était son centre, l'imposture sa ressource; elle voulait engager le ciel dans les intérêts de l'enfer: l'autre s'appuie sur des systèmes qui semblent découvrir la vérité et qui l'obscurcissent; qui paraissent écarter d'anciens préjugés, et qui en établissent de nouveaux. Systèmes captieux qui tendent à produire une morale qui corrompt les mœurs, une politique qui renverse les Etats, un luxe qui confond les conditions, des lois dont l'esprit est de n'en point admettre, une nature singulière et bizarre qui voudrait interroger ou perfectionner l'œuvre du Créateur. On voyait l'hérésie s'élever contre le mérite des bonnes œuvres: on entend l'irréligion nier l'existence même de la vertu. L'une révoquait en doute les flammes du purgatoire, l'autre sape l'immortalité de l'âme. L'hérésie supposait que la politique faisait tort à la reli-

(189) Le roi leur donne 3,000 livres de pension.

Digitized by Google

gion : l'incrédulité s'écrie que la religion est l'ouvrage de la politique. L'hérétique, mauvais théologien, disputait par goût, raisonnait sans principes : métaphysicien subtil, l'incrédule croit penser en philosophe ; il pense en homme, et ne soutient que les droits de la volupté lorsqu'il se vante de soutenir les droits de la raison. Tous deux, censeurs de la vérité, s'engagent dans des contradictions inexplicables, et préparent eux-mêmes le glaive qui les doit percer. Enfants de l'orgueil et de la licence, ils fomentent la révolte, ébranlent les trônes, divisent les empires ; avec cette seule différence que nos pères égarés ont donné des preuves sanglantes de leur infidélité, de leur rébellion, de leur fureur, et que les prétendus esprits forts de nos jours n'ont encore laissé apercevoir tous les crimes dont ils sont capables que dans des écrits que l'impiété répand avec adresse, qu'elle prend soin d'accréditer, malgré la foudre qui les frappe. Heureuse la France, si le déisme ne passe jamais des principes aux actions, et s'il ne nous amène pas des scènes plus tragiques encore que celles qu'a si souvent occasionnées l'esprit d'erreur, de fanatisme, de superstition !

Grâces immortelles vous soient rendues, ô mon Dieu ! Il est toujours des *murs de fer* (*Jerem.* I, 18), des *villes fortes*, (*Ibid.*) contre lesquels viennent échouer les armes impuissantes de vos ennemis : *Bellabunt adversum te, et non prævalebunt.* (*Ibid.*, 19.) Dans son origine, la congrégation de l'Union chrétienne fut destinée à réunir les infidèles habitants de Samarie avec les peuples fidèles de Jérusalem. Aujourd'hui cette même congrégation ranime son premier feu, et tourne les entreprises de son zèle contre les nouveaux ennemis de votre gloire et de votre religion. Extirper l'erreur, fut, Mesdames, le partage de vos premières mères : combattre l'incrédulité est votre devoir. Et comment devez-vous la combattre ? Devez-vous par des preuves solides, victorieuses, renverser de fragiles, de ruineux systèmes ? Non, non ; une voie plus facile vous est tracée. Ouvrez vos constitutions, elles vous apprendront l'art utile de venger la religion et de combattre ses ennemis, même sans les attaquer. Elles vous diront que les Filles de l'Union chrétienne doivent travailler sans cesse à procurer la plus grande gloire de Dieu ; que pour la procurer, elles soutiendront le culte extérieur par la pompe, la majesté des cérémonies religieuses, et plus encore par les secrets sentiments du cœur. Elles vous répéteront mille fois que dans les ministres de Jésus-Christ, vous devez écouter, respecter Jésus-Christ même. Là, tout vous invite à ne parler jamais de la religion qu'avec une vénération profonde, à soutenir ses vérités par votre zèle, ses mystères par votre foi, ses maximes par votre fidélité à seconder ses apôtres, à désabuser ses ennemis. Avec quelle indignation ne devez-vous pas imposer silence à l'imprudence audacieuse qui devant vous oserait former des doutes sur la religion ?

Vos premières mères par leurs discours, par leur conduite, confondaient les ministres de l'erreur : par vos discours, par votre conduite, vous devez confondre les partisans de l'irréligion. Elles se déclaraient pour l'Eglise ; vous devez vous déclarer pour l'Evangile. Elles condamnaient la nouveauté partout où elle se trouvait ; partout où se trouve le déisme, vous ne devez point l'épargner. Elles prouvaient à la face de l'univers qu'elles étaient catholiques ; à la face de l'univers prouvez que vous êtes chrétiennes. Qui rougit de sa foi n'est pas digne d'elle. Vos premières mères soutenaient la grâce de Dieu ; soutenez sa providence. Elles réparaient les pertes de la foi ; affermissez son empire. Elles en défendaient l'unité ; défendez-en la divinité. Elles lui ménageaient des conquêtes ; vous pouvez lui en procurer. Par là vous perpétuerez leur succès, et vous remplirez votre vocation.

Que fais-je, Mesdames ? Je croyais vous donner une idée de vos obligations, et je m'aperçois que je trace le tableau de votre conduite. Oui, les siècles à venir diront que dans un temps d'irréligion vous avez été fermes, inébranlables dans la foi ; vous en avez été les soutiens, les apôtres. Alors on dira qu'une jeune vierge, élevée, nourrie dans les illusions du judaïsme, a rendu dans ce temple un solennel hommage à la sainteté de l'Evangile, à la divinité de Jésus-Christ, à l'excellence du christianisme. Elle-même peut ici joindre sa voix à ma voix pour ériger des trophées à votre zèle, et prouver par son exemple combien vous êtes utiles à la religion.

Je passe, sans y penser, Mesdames, de votre zèle à vos talents : talents surtout essentiels aujourd'hui pour défendre la jeunesse contre la corruption du monde. Jamais la licence ne régna peut-être avec plus d'empire qu'aujourd'hui. Aujourd'hui dans le monde tout est danger, tout est piége, tout est séduction ; et ces dangers, ces piéges, cette séduction, capables d'entraîner tous les cœurs dans un funeste naufrage, présentent surtout au jeune sexe mille voies de perdition, dont il ne saura point se défendre s'il ignore et les périls qui le menacent, et l'art de les vaincre. C'est donc par les principes de l'éducation qu'il faut prévenir la jeunesse contre la corruption du monde... Monde profane, tu n'étais pas autrefois la première école du jeune sexe. La prudence attentive savait alors l'élever avec cette modestie, cette réserve, cette pudeur, qui lui laissaient ignorer l'air contagieux qu'on y respire. Aujourd'hui le sexe reçoit du monde les premières règles de conduite. Les usages du monde président à l'éducation. Et qu'apprennent-ils ?

La science de l'enjouement et de l'immodestie ; le désir et le talent de plaire ; les politesses libres, les modes indécentes, les raffinements du luxe, l'art de suppléer aux grâces naturelles par des attraits empruntés ; le secret de jouer les dehors de la timido

Digitized by Google

réserve, avec les agréments de la galanterie; beaucoup de monde, et peu de religion.

Aux dangers des usages se joint celui des maximes : maximes qui n'admettent d'autre bonheur que celui de la volupté, d'autre loi que celle des désirs, d'autre religion que celle de la nature, d'autre crainte que celle de l'opprobre; maximes dictées par les passions, et trop capables d'en inspirer.

Eh! comment les maximes ne séduiraient-elles pas, quand elles sont autorisées par la force de l'exemple? L'exemple, cet impérieux tyran des cœurs, quel maître! Autrefois le scandale d'une mère n'en était pas un pour sa fille. Celle qui ne se faisait pas un devoir d'édifier le monde se faisait du moins une loi d'édifier dans le secret de sa maison. Aujourd'hui l'on donne également et de mauvaises leçons et de mauvais exemples. Je vous vois, mère indiscrète, faire de vos jours un tissu de plaisirs. Le soleil dans son midi peut à peine vous arracher au repos. Du sein de la paresse je vois sortir l'oisiveté. Le monde reçoit vos premiers hommages. Idole brillante, qu'une foule d'adulateurs vient adorer, vous recevez leur encens, même sans penser que vous en devez à Dieu. Plus occupée de vos attraits que de vos devoirs, vous remplissez par des lectures profanes le temps que vous ne donnez pas à la passion du jeu, aux délices de la table, au frivole des conversations, à la coutume de vous produire au spectacle, spectacle vous-même. Sans réserve, sans pudeur, presque sans religion, quel modèle offrez-vous à une fille qui se règle sur vos actions? Instruite par vos exemples, quels exemples prépare-t-elle au monde? Est-ce l'amour de la vertu ou celui des plaisirs que vous faites naître dans son cœur? Hélas! trop habile à vous perdre, vous la perdez avec vous.

Semblable au frêle vaisseau sur une mer orageuse, qui court se briser contre le premier écueil qu'il rencontre; le jeune sexe court se perdre parmi les plaisirs enchanteurs qui renaissent sous ses pas. Plaisirs des lectures, où le venin se cache sous les fleurs de l'expression, où l'art de feindre apprend celui d'agir. Plaisirs des conversations, qui ne paraissent qu'amuser, et séduisent. Plaisirs des spectacles, où l'illusion des sens prépare les égarements du cœur. Plaisirs animés par les liaisons suspectes, dans lesquelles ils engagent; liaisons que l'occasion assortit, où la familiarité enfante les passions, les passions entraînent dans l'intrigue, l'intrigue dans l'égarement, et l'égarement trouve son excuse dans le christianisme corrompu du monde.

Chrétiens mondains, quel Evangile pratiquez-vous, enseignez-vous? Un Evangile extrait des usages du monde, accommodé aux bienséances de la société, réglé sur les penchants du cœur; un Evangile, qui fait aller de pair les devoirs supposés du monde, avec les obligations essentielles du christianisme.

Telle s'ouvre au jeune sexe la carrière du monde. Qui le fortifiera contre ce peuple d'ennemis séducteurs?

Vous, Mesdames; vous, à qui l'éducation en est confiée. Ce doit être là votre grande étude, votre application sérieuse, votre soin principal. Un ouvrage si essentiel ne demande pas des talents médiocres. Ah! s'il fallait à vos premières mères beaucoup de génie et de lumières, beaucoup d'attention et de vigilance, beaucoup de fermeté et de douceur, beaucoup de prudence et de piété, beaucoup de patience et de courage, pour conduire la jeunesse dans un siècle d'erreur et de nouveauté; il vous faut encore plus de génie, de lumières, d'attention, de vigilance, de fermeté, de douceur, de prudence, de piété, de patience, de courage, pour élever la jeunesse dans un siècle de libertinage et d'irréligion.

Que j'aime à lire dans vos constitutions ces avis dictés par la sagesse, et sur lesquels vous devez vous régler! Dans l'éducation de la jeunesse, prenez Jésus-Christ pour modèle; que ses exemples soient l'image de votre conduite. Soutenez les préceptes par les œuvres : *Cœpit facere, et docere.* (*Act.* I, 1.) Elevez la jeunesse dans la simplicité, dans la modestie. L'orgueil et la vanité sont ordinairement la perte du sexe. Occupez-le par un travail utile ou nécessaire. Il n'est point de source plus féconde en vices que l'oisiveté.

Apprenez-lui que la seule richesse est la vertu; que le véritable honneur est la conscience; qu'il n'est de solide bonheur que dans la pratique de la religion. Entretenez toujours l'émulation, jamais la jalousie : toujours l'amour de la vraie religion, jamais le feu de l'ambition. Donnez toujours une liberté honnête; ne facilitez jamais une occasion dangereuse. Animez la piété; mais bannissez l'hypocrisie. Eclairez la conduite, examinez les penchants, étudiez le cœur, réveillez l'indolence, corrigez les humeurs, saisissez les caractères, faites voir que le monde est semé d'écueils; mais qu'on peut les éviter; que tous les états ont produit des saints; que par conséquent il n'est point d'état où l'on ne puisse se sanctifier; inspirez l'horreur du crime, le goût de la vertu, l'amour et la crainte de Dieu; ne cessez point de répéter que l'Evangile doit être l'unique règle des chrétiens; et que les usages, les bienséances du monde, ne doivent jamais céder aux devoirs du Christianisme : *Clama, ne cesses.* (*Isa.* LVIII, 1.)

A la sagesse de ces maximes, vous reconnaissez, Mesdames, l'esprit de vos constitutions; et toute la France y reconnaît vos œuvres. Je me trompais, lorsque je vous disais qu'il fallait que dans un siècle vous pussiez servir de modèles. Je devais dire plutôt que dans tous les siècles on ne pourra trop applaudir à vos talents, à vos succès. Vous cultivez une brillante jeunesse, qui fait aujourd'hui votre espérance, qui sera dans la suite votre gloire. Ainsi l'arbre qu'on voit planté le long du courant des eaux an-

Digitized by Google

nonce les fruits qu'il doit porter : *Tanquam lignum, quod plantatum est secus decursus aquarum... fructum suum dabit in tempore suo.* (*Psal.*, I, 3.) Soigneuses de graver dans leur esprit, dans leur cœur, les solides principes que vous leur donnez, vos jeunes élèves seront bientôt l'ornement de la France, la consolation de l'Eglise, l'apologie permanente de votre congrégation : *Fructum suum dabit, et folium ejus non defluet.*

Mais l'apologie la plus sensible de votre congrégation, vous devez la faire vous-mêmes. C'est par vos exemples que vous devez venger l'état religieux de ses injustes accusateurs.

Quand on cesse de respecter la religion, l'on ne respecte guère ceux qui la pratiquent. Dans les beaux jours du christianisme, le monde admirait la vertu réfugiée à l'ombre du sanctuaire ; et s'il n'avait point assez de piété pour la suivre, il avait du moins assez d'équité pour ne point la censurer. Hélas ! ils ne sont plus ces temps où l'on regardait les habitants de la retraite comme des peuples saints, dont les prières puissantes détournaient les fléaux du ciel, attiraient sur la terre des trésors de grâces, où leurs exemples passaient pour une prédication éloquente de l'Evangile. D'où peuvent donc provenir ces odieuses accusations, dont le monde retentit chaque jour, et qui ne tendent qu'à jeter sur les sociétés les plus vertueuses, les plus utiles, d'injurieux soupçons qu'elles ne méritent jamais ? N'attribuons cet injuste préjugé qu'à la dépravation du cœur humain. Des hommes sans religion n'ont pu se persuader qu'il y eût des âmes assez fidèles, pour remplir tous les devoirs que la religion commande, ou conseille. Des hommes, victimes de toutes les passions, ont cru justifier leurs désordres, en essayant de persuader au monde que ceux qui paraissent déclarer une guerre continuelle à leurs passions, en étaient eux-mêmes les esclaves.

Religion sainte ! vous les avez entendues ces indécentes déclamations ; vous en avez eu horreur : mais le monde, toujours facile à prendre des préjugés, s'en est autorisé pour décréditer la vertu. Telle est l'injustice du monde ; il croit toujours le mal qu'il ne voit pas, et il s'aveugle sur le bien qu'il voit.

Deux hommes surtout se sont, de nos jours, efforcés de flétrir les ordres religieux par les plus noires calomnies. L'un avec plus d'adresse ; l'autre avec plus d'audace. Le premier les accuse d'être dangereux ; le second prétend démontrer qu'ils sont inutiles. Celui-là les attaque dans leurs mœurs ; celui-ci dans leurs vœux. Le premier, génie brillant, familiarisé avec la satire délicate, les badine avec légèreté, applaudit à leurs talents pour censurer leur conduite. L'esprit d'erreur conduit sa plume ; et comme il essaye de renverser la religion, il commence d'abord par en dégrader les disciples. Le second, copiste, plutôt qu'auteur, se répand en invectives. Critique sans délicatesse, juge sans autorité, apologiste affecté du Judaïsme, partout acharné contre ces différents ordres religieux, décidant sans lumières, par passion, il réforme en idée, retranche en souverain, conserve en politique, et toujours il prouve qu'il n'est ni citoyen, ni savant, ni chrétien.

Qu'il est glorieux pour vous, Mesdames, de n'avoir que de semblables ennemis ! N'en méritez jamais d'autres. Unissez-vous à tant de saints Instituts, pour détruire par vos exemples les fatales impressions dont le monde est imbu contre l'état religieux. Edifiez toujours l'Eglise, comme ils ne cessent de l'édifier. On est utile à la religion, quand on la sert avec zèle, quand on la pratique avec fidélité. Or quelle fidélité vos constitutions n'exigent-elles pas de vous ? Je vous traçais, il n'y a qu'un moment, le portrait de vos premières mères, et vous admiriez leurs vertus. C'étaient vos constitutions réduites en pratique. La même pratique est pour vous un devoir. Leur ferveur vous charmait : la même ferveur doit vous distinguer. Elle est l'âme de toutes les bonnes œuvres. Vous étiez frappées de leur humilité : la même humilité doit vous caractériser. Sans elle, vous n'avez que l'habit de votre état sans en avoir les sentiments. Vous applaudissez à l'héroïsme de leur charité ; la même charité doit être la règle de vos actions. Sans elle, eussiez-vous mille vertus, vous n'auriez point la vertu de votre ordre. Leur pénitence vous ravissait : le même esprit de pénitence doit vous animer. Moins vos constitutions vous imposent d'austérités, plus vous en devez pratiquer. C'est par vos exemples que vous devez perpétuer les succès de votre congrégation, et fixer l'éternité de sa durée. Laissez l'impiété décrier les liens sacrés qui vous retiennent dans cet asile : ne pensez qu'à les rendre respectables par votre conduite. Votre réputation dépend de vous-mêmes. Prouvez toujours par vos mœurs que si vos constitutions étaient perdues, on les retrouverait tout entières dans vos actions, dans vos sentiments ; surtout dans les sentiments de cette union inaltérable, qui n'a jamais rien souffert des fatales divisions qui se sont élevées dans l'Eglise.

Qu'on ne croie pas que je veuille envenimer ici une plaie qui saigne encore ; que je peigne la religion gémissante jusque dans son empire ; le sein de l'Eglise déchiré, ses enfants alarmés, ses ennemis entreprenants, la paix fugitive, la discorde régnante, la guerre allumée, les esprits aigris, les cœurs divisés ; la charité blessée par l'animosité, le faux chrétien soufflant partout un feu qui annonce plus l'homme que le chrétien... Ah ! puisse un voile impénétrable couvrir à jamais ces tristes événements dont nous sommes les témoins ! Déplorons les malheurs, ne les augmentons pas. Ne parlons que le langage de la réconciliation, de la concorde. Souhaitons la paix, osons l'espérer ; formons des vœux pour la voir naître, régner, se soutenir, se perpétuer.

Cette douce paix ne fut jamais troublée

Digitized by Google

parmi vous, Mesdames. Jamais on ne vit parmi vous les sentiments opposés se partager entre Apollon et Céphas. Fidèles à vos constitutions, vous eûtes toujours l'Eglise pour mère, les pasteurs pour guides, l'unité pour centre, la vérité pour loi, la soumission pour partage. Vous ne connûtes les troubles de la religion que pour en gémir; et, s'il n'eût fallu que votre sang pour les faire cesser, vous vous seriez crues trop heureuses d'acheter, au prix de vos jours, cette paix désirable, objet de nos vœux, source de notre bonheur.

A cette uniformité de sentiments vous devez l'union qui règne parmi vous. Est-ce un peuple immense parmi lequel se trouvent des inclinations contraires, des idées opposées, des humeurs diverses, des âges inégaux, des naissances différentes, différentes vertus, qui s'offre à mes regards? N'est-ce pas plutôt une seule famille qu'anime le même esprit, où chacun voit dans les autres un autre lui-même; où, comme dans l'Eglise primitive, mille chrétiens semblent ne faire qu'un *même corps*, une même intelligence, *une même âme?* (*Act.*, IV, 32.)

Conservez toujours cette aimable union, dont vos fondateurs ont fait la base de votre institut, dont vos premières mères vous ont laissé de si touchants exemples, dont vos constitutions vous recommandent, à chaque page, la pratique constante.

Ne vous lassez point de les lire, ces règles: vous y verrez que la charité mutuelle est le lien de toute perfection : *Vinculum perfectionis.* (*Colos.*, III, 14.) Que ce lien précieux ne sera jamais rompu, si la même charité qui vous engage dans divers emplois vous porte à vous y prêter des secours réciproques; surtout ce secours puissant, l'âme de l'émulation, le germe des vertus : l'exemple. Voulez-vous vivre avec les autres sans division, sans froideur? Commencez par vous vaincre vous-mêmes. Voulez-vous vous ouvrir un facile passage à leur cœur? Commencez par leur ouvrir le vôtre. Vous n'aurez point à souffrir des humeurs d'autrui, quand vous ne ferez souffrir personne de votre propre humeur. Amies sincères, vous aurez de vraies amies. Cherchez la paix; rien ne la troublera. Douces, vous ne rencontrerez que de la douceur. Soyez indulgentes pour les faiblesses d'autrui, on aura de l'indulgence pour les vôtres. Pardonnez, on vous pardonnera. Supportez, on vous supportera. Avec un cœur obligeant, vous ne trouverez que des cœurs attentifs à vous obliger. N'agissez que pour les autres, les autres n'agiront que pour vous. Voilà, Mesdames, le langage continuel de vos constitutions.

Il en est une vivante (190) qui, par ses exemples, vous invite encore plus efficacement à la pratique de vos devoirs. A votre tête, la charité même vous conduit et vous inspire la charité. La douceur vous commande et vous persuade la douceur. La bonté vous anime et vous engage à l'imiter. Aimée, et digne de l'être, une nouvelle Des Bordes, une autre De Croze vous dirige et vous édifie. Heureuses sous son gouvernement, dans le sein de la concorde, vous croyez être aux premiers jours de votre institution. La même union toujours subsistante vous fait presque douter si c'est l'année séculaire de votre établissement que vous célébrez, ou le jour de votre établissement même.

Soyez toujours, Mesdames, ce que vous êtes; toujours exactes à reproduire le zèle, les talents, les exemples, l'union de vos premières mères. Que les anciens temps soient toujours présents à vos esprits pour les faire revivre : *Rememoramini pristinos dies.* Ainsi justifiées au tribunal de Dieu, respectables au tribunal des hommes, après avoir marché sur les traces de vos premiers modèles, dignes d'être, dans un siècle, proposées pour modèles vous-mêmes, vous serez plus dignes encore de régner avec Jésus-Christ dans l'union des saints, pendant les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(190) La Supérieure.

ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT TRÈS-PUISSANT ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE

LOUIS D'ORLÉANS,

DUC D'ORLÉANS, PREMIER PRINCE DU SANG,

Prononcée le 13 mai 1752, dans l'église de Paris.

Mortuus est... et universus Juda, et Jerusalem, luxerunt eum. (II *Paral.*, XXXV, 24.)

Il est mort; et tout Juda, tout Jérusalem l'ont pleuré.

Monseigneur (191),

C'est ainsi que les livres saints terminent l'éloge d'un roi (192) qui, après avoir été la gloire, l'exemple, l'édification de Juda, emporta dans le tombeau les regrets d'un peuple dont il avait fait l'admiration pendant sa vie; et c'est ainsi que doit commencer l'éloge de ce religieux prince dont la mort prématurée a fait couler tant de larmes.

(191) Monseigneur le duc d'Orléans.

(192) Josias.

Digitized by Google

Mortuus est; et universus Juda, et Jerusalem, luxerunt eum.

Dans le triste ministère que je vais remplir, qu'il est avantageux pour moi d'avoir à peindre les plus sublimes vertus du christianisme ! Qu'il est heureux que déjà la voix publique ait pris soin de rassembler tous les traits d'un tableau qu'à peine le temps m'a permis d'ébaucher ! Pour l'achever, il me suffirait de faire entendre ici les pauvres qui redemandent leur père, les talents qui réclament leur protecteur, la pénitence qui pleure son modèle, l'impiété qui rend hommage au héros de la religion, la religion elle-même justement sensible à la perte d'un prince, plus respectable encore par le sacrifice et l'usage qu'il a fait de sa grandeur, que par sa grandeur même.

Arrêtons-nous à ces derniers traits, qui caractérisent singulièrement le prince que nous pleurons, et qui justifieront à jamais la vivacité de nos regrets. ***Universus Juda, et Jerusalem, luxerunt eum.***

Il sait distinguer dans la grandeur le faste d'avec la dignité, les tentations qu'elle suscite d'avec les moyens de sanctification qu'elle fournit. Il sait renoncer à tout ce qu'elle a de frivole ou de dangereux pour lui-même; il n'en retient que ce qu'elle a d'essentiellement utile pour les autres. Je ferai donc voir comment il sacrifie sa grandeur par un principe de religion; comment il conserve sa grandeur pour la gloire de la religion. Telle est la matière et le partage de l'éloge que je consacre à la mémoire du très-haut, très-puissant et très-excellent prince, Louis d'Orléans, duc d'Orléans, premier prince du sang.

PREMIÈRE PARTIE.

Monseigneur,

Publier qu'un prince sacrifie sa grandeur à la religion, et faire de ce sacrifice le fondement de son éloge, c'est sans doute révolter les préjugés du monde; mais le monde connaît mal les voies de Dieu. La Providence semblait devoir donner à notre siècle un exemple éclatant qui pût venger la loi sainte des rapides progrès du déisme et de l'incrédulité. Tandis qu'une orgueilleuse et téméraire philosophie répandait de toute part le venin de l'irréligion, tandis que le libertinage osait s'élever contre les mystères de la foi, pour mieux se soustraire à la nécessité d'en suivre les préceptes, le ciel a suscité un prince dont la vie a retracé l'esprit, la perfection de l'Evangile. Plus flatté d'être l'humble disciple de Jésus-Christ que de briller parmi les dieux de la terre, il a fait voir à l'Eglise édifiée un prince vainqueur du monde, vainqueur de lui-même.

La grandeur a ses devoirs, ses dangers : il est essentiel au prince de connaître les uns et les autres. Le duc d'Orléans sentit de bonne heure que sa principale obligation était d'apprendre ce que les premiers exigeaient de lui, ce qu'il devait craindre des seconds. A peine sa raison commence à se développer, qu'il fait admirer la pénétration de son esprit, la justesse de son discernement, la droiture de son cœur, sa bonté naturelle. Déjà circonspect dans sa conduite, mesuré dans ses discours, ami de la vérité, zélateur de la justice, capable de se rendre utile au roi et à l'Etat, il se forme aux sciences par goût, à la politique par devoir, à la vertu par sentiment.

Mais au milieu d'une cour, le centre des plaisirs, que d'écueils pour le cœur du jeune prince ! Il habite un séjour, où tout ce qui l'environne n'est occupée qu'à saisir ses inclinations pour s'y conformer, ses penchants pour les favoriser, ses désirs pour les satisfaire; où l'aduladion rempante nourrit les vices, arrête le progrès, ou fait perdre le mérite des vertus qu'elle encense par une vanité secrète qu'elle inspire; ou tout se convertit en piège pour l'innocence. Heureux l'homme qui peut se préserver constamment de la contagion qu'on y respire ! Heureux-même celui qui, après s'être prêté aux tentations délicates qu'un art trompeur y prépare, sait bientôt rompre ses chaînes, et rendre à Dieu un cœur qu doit-être tout entier à Dieu.

Tel la France a vu le duc d'Orléans. Si l'exemple, si les conseils corrompus l'entraînent pour quelques moments dans la route des pécheurs, il ne s'y arrête point. ***In via peccatorum non stetit.*** (***Psal.*** I, 1.). Bientôt la grâce le ramène dans les sentiers de la justice, l'y fixe pour toujours. Mais avant que d'exposer les circonstances de son retour vers Dieu, je dois en marquer l'époque: elle ajoute à la gloire, au mérite du sacrifice.

Rappelons-nous ce jour funeste où la mort imprévue du duc régent présente à son fils tout ce que peuvent avoir de flatteur les titres, les richesses, l'indépendance. Peu sensible aux avantages qu'il va recueillir, il est uniquement occupé des instructions que lui donne ce fatal événement. Quel contraste en effet n'offre pas à ses yeux le tombeau d'un père qu'il venait de voir au plus haut degré de puissance et d'honneur où puisse parvenir un sujet? Après un règne aussi long que glorieux, supérieur à ses succès, supérieur à ses disgrâces, Louis XIV meurt. Un tendre enfant, l'espoir de la nation, monte sur le trône, et le duc d'Orléans devient le dépositaire de l'autorité royale. Génie vaste, pénétrant, sublime, universel, capable de tout entreprendre, de tout exécuter; maître de ses projets, il les conbine, il les varie, il ne les développe que lorsqu' il est sûr du succès; habile à céder aux circonstances, à les faire naître, à les saisir; consommé dans l'art de connaître les hommes, de démêler leurs talents, de les employer; politique profond, amateur des savants, savant lui-même; cœur noble, généreux, intrépide; cœur avide de gloire, mais qui subordonnait tous les projets que la gloire peut inspirer à la satisfaction d'entretenir la paix dans le royaume, d'y faire fleurir les sciences, les arts, l'abon-

Digitized by Google

dance, et de graver dans le cœur des peuples qu'il gouverne les sentiments de respect, de fidélité, d'amour dont il est lui-même pénétré pour un roi enfant; prince en un mot, digne de plusieurs trônes, s'il ne fallait, pour y monter, que réunir tous les genres de vie.

Témoin du bonheur public que nos voisins étonnés partageaient avec nous sous une si sage administration, témoins des acclamations flatteuses que la reconnaissance universelle de l'Europe prodiguait au régent, le prince que nous venons de perdre, n'avait jusque-là connu les grandeurs humaines que par les côtés qui peuvent réveiller l'amour-propre, enivrer la raison, corrompre le cœur; l'image de la mort, le cadavre livide d'un père, lui en découvre le néant. Au milieu des larmes, des regrets, il porte ses regards au delà du temps. C'est donc au tombeau, dit-il, que se termine la gloire du monde; et il y a une éternité!

Idée terrible! qui, dans les beaux siècles du christianisme, fit passer du tumulte des villes dans le sein de la retraite un peuple de pénitents justement effrayés....Hommes, qui vous laissez séduire par le faux brillant du monde, vous n'êtes point émus de ces exemples de terreur! Ils remplissent, ils changent l'âme du duc d'Orléans. Tous les sacrifices qu'il fera dans la suite seront le fruit de l'impression qu'il en a reçue.

Peu d'années s'étaient écoulées, lorsqu'elle se renouvelle, cette salutaire impression, par un coup non moins rude, non moins inattendu. Le prince venait de contracter une alliance digne de son rang, conforme aux volontés du roi, assortie aux intérêts de la France... Mais je parle des nœuds sacrés dans lequel le duc d'Orléans s'engage, et je dois presque aussitôt rappeler le cruel moment où ils furent rompus. Grand Dieu! vous ne lui donnez donc l'idée d'un bonheur commencé, que pour le convaincre qu'il n'est point de parfait bonheur sur la terre! Les deux augustes époux faisaient les délices de la cour : même douceur dans le caractère, même amour de la piété. Dans la duchesse d'Orléans, c'était un noble désir de répandre des bienfaits; c'était dans le duc d'Orléans une sainte émulation de seconder de si nobles désirs. Tous deux, animés des mêmes sentiments de religion, se plaisaient plus au pied des autels, que dans le tumulte du monde. Tous deux possédaient le rare talent de soutenir la grandeur avec dignité, et d'en descendre avec décence. Tous deux, comme de concert, se promettaient de pouvoir transmettre au prince que le ciel leur accorde tant de mérites, tant de vertus... Hélas! le berceau de l'enfant fut presque le tombeau de la mère.

Quel coup pour un prince sensible! Mais plus la victime est chère à sa tendresse, plus le duc d'Orléans se fait un devoir de triompher de sa douleur. Il accorde en même temps des larmes à la nature, et consacre sa sensibilité par le sacrifice qu'il en fait à la religion.

Que lui reste-t-il, si ce n'est de sacrifier sa grandeur même, après avoir connu, par des épreuves réitérées, que toute grandeur sur la terre n'est qu'une *ombre vaine* (*Sap.*, V, 9), une pompeuse chimère, qui flatte la vanité sans contenter le cœur? Le temps est venu, s'écrie-t-il, de briser les liens qui m'attachent à de frivoles et périssables objets. La grâce parle; il obéit. C'est dans la solitude qu'il va gémir, comme David, de ses anciennes faiblesses, qu'il va les repasser dans l'amertume de son cœur, les réparer par la pénitence, ne s'en consoler jamais. Il fuit; une retraite modeste prend la place d'un superbe palais.

Là, le duc d'Orléans dépose l'appareil de sa grandeur, les prérogatives d'un rang sublime, les distinctions personnelles, l'honneur d'être assis dans cet auguste sanctuaire où le plus grand roi de l'univers balance les destins de l'Europe. Ces brillants avantages, si chers au commun des hommes, sont la matière de son sacrifice.

J'entends ici la fausse sagesse censurer témérairement une conduite dont elle ne sait pas approfondir les motifs. Que le monde la condamne, que la politique en murmure; des vues supérieures aux vues de la sagesse humaine dirigent le duc d'Orléans. Celui qui le fit naître auprès du trône est le même qui l'invite à quitter le rang où il l'avait placé. Dieu se plaît quelquefois à conduire les élus par des voies extraordinaires. Respectons les desseins de la Providence, et souvenons-nous que l'homme est toujours dans l'ordre, quand ses actions ont la grâce pour principe, et la religion pour objet.

Quel autre esprit, en effet, que l'esprit de Dieu, peut inspirer au duc d'Orléans la résolution qu'il exécute? Aurait-il suivi des mouvements d'une piété peu réfléchie? Non. Il avait longtemps médité son sacrifice, avant que de le consommer. De fréquentes retraites, mais passagères, l'avaient préparé à sa retraite solennelle. Il avait interrogé les guides éclairés, prudents, vertueux; et du tribunal de sa timide conscience, il en avait appelé à leur décision. La cour était-elle pour lui une terre étrangère? Non : ce n'est pas ici un de ces hommes portés du sein de la solitude sur la scène du monde, étonnés de leur grandeur, regrettant leur obscurité. La cour était sa patrie; le palais des rois avait été son berceau. Né dans les honneurs, il ne lui manquait rien de ce qu'il faut pour en soutenir le poids, que dis-je? pour les mériter, s'il ne les eût pas tenus de sa naissance. Mais, dans ces avantages mêmes, il voit des dangers, il les évite. Dira-t-on qu'il essuya, ou qu'il voulut prévenir des revers? Ah! le duc d'Orléans ne doit craindre que d'être trop constamment heureux. Mais cette crainte même est le motif qui le détermine.

Pouvons-nous en douter, Messieurs, lorsque nous le voyons sacrifier, non-seulement ce qu'il y a d'éblouissant dans la grandeur, mais encore tout ce que la grandeur a de propre, selon le monde, à faire le bonheur

Digitized by Google

de l'homme? S'il n'en eût abdiqué que la pompe, on l'aurait soupçonné de n'avoir voulu qu'en éviter les embarras, de n'avoir voulu que secouer un joug importun, pour aller, dans une tranquille obscurité, jouir d'une liberté oisive. Mais il renonce en même temps à la mollesse, aux plaisirs; son sacrifice est aussi complet qu'il est volontaire.

Qui me donnera de vous dévoiler ici l'âme du duc d'Orléans? Comment vous retracer une image fidèle des combats qu'il se livre à lui-même, après avoir vaincu le monde? O vous, témoins de sa conduite, dépositaires de ses sentiments, redites-nous ce que vous avez vu, ce que vous avez entendu. Ils ont vu, Messieurs, un prince saintement ambitieux de sacrifier à la religion tout ce que les grands croient souvent pouvoir lui refuser, sa volonté, son esprit, ses sens, son cœur. Ne pourrais-je pas appliquer à ce héros du christianisme ce que saint Ambroise disait de Valentinien le Jeune, dont il faisait l'éloge? Hélas! nous pleurons un prince qui fut la gloire de l'Eglise. Quel éclat ne répandait-il pas sur elle par la vivacité de sa foi, par les sentiments de sa piété? *Ecclesiam splendidiorem fide sua et devotione faciebat.* Et tandis que je trace son portrait, ne croyez-vous pas le voir revivre? *Videtur nobis in sermone reviviscere.* Suppléez à ce qui me manque de l'éloquence d'Ambroise par le souvenir de ce que vous avez vu vous-mêmes. Un prince, plus grand encore par son humilité profonde que par l'élévation de son rang; un prince, non pas entraîné par une suite de jeux, d'amusements, de spectacles, mais qui semble commander au sommeil pour devancer l'aurore, et voler aux pieds des autels, répandre son âme devant le Seigneur, participer aux divins mystères, ajouter aux exercices publics de la religion les affections secrètes du cœur; prosterné devant celui qui le fit grand, il semble oublier son rang, sa naissance, ou ne s'en souvenir que pour lui en faire hommage. Sans pompe, sans suite, humblement confondu avec le peuple, il voudrait pouvoir échapper à l'admiration des hommes. Mais non; lorsqu'il croit n'avoir que Dieu seul pour témoin de sa ferveur, c'est alors qu'il fixe tous les regards; sa piété trahit sa modestie.

D'où naissaient dans l'âme de ce prince les sentiments de cette piété toujours humble, toujours édifiante? De sa foi. Elle lui avait appris, cette foi, que la grandeur est pour l'homme un titre de plus pour s'humilier devant Dieu (*Eccli.*, III, 20); que posséder tout dans le monde, et ne point posséder Dieu, c'est être grand pour le temps, et rien pour l'éternité. Guidé par les lumières de la foi, le duc d'Orléans s'élève sans cesse au-dessus de la terre pour fixer tous ses désirs dans le ciel.

C'est elle qui le conduit dans ces tristes lieux où la faim, la nudité, la misère accablent des malheureux, souvent tentés d'accuser la mort de lenteur. Pauvres de Jésus-Christ, qui sur un lit de douleur n'attendez que le moment de voir finir vos maux, quel spectacle pour vous! Vous allez recevoir votre Dieu, et vous voyez sur ses pas un prince qui vient connaître votre situation déplorable et la changer. Tandis que le prêtre vous exhorte, ranime votre ferveur, le duc d'Orléans vous console, vous sert. L'un sonde les plaies de votre âme; l'autre visite, panse les plaies de votre corps. Le premier fait couler de vos yeux des larmes salutaires; le second vous en fait verser de reconnaissance. Celui-là, par son zèle, vous apprend à mourir en chrétiens; celui-ci, par ses exemples, vous apprend comment un chrétien doit vivre... Ah! il n'appartient qu'à notre sainte religion de produire de pareils exemples; et qu'il est édifiant de voir un duc d'Orléans les donner! Car ce n'est pas encore le prodige de charité qui m'étonne, c'est le prodige d'humilité. Ce qui me touche dans ce prince, c'est une vertu toujours empressée à saisir toutes les occasions de surmonter les fausses délicatesses de la nature, de vaincre les préjugés de la naissance, d'édifier le monde, de s'abaisser, de s'anéantir devant Dieu.

Que les grands regardent les plaisirs, la mollesse comme les apanages ordinaires de la grandeur: le duc d'Orléans, persuadé qu'ils en sont les dangers ou l'abus, partage sa retraite entre l'étude et la prière. Tel saint Jérôme, après s'être dérobé aux tentations, aux plaisirs de Rome, s'occupe dans sa grotte profonde, tantôt à méditer la loi de Dieu, tantôt à l'interpréter dans ses ouvrages. Tous deux, solitaires par choix, par vertu, font des divines écritures l'objet de leurs veilles, la matière de leurs écrits, la source de leur sanctification.

Que la flatterie persuade aux princes que le faste ajoute à leur gloire; que leur volonté est la loi souveraine qu'ils doivent suivre; que devant eux tout doit se soumettre, ramper; et que parce qu'ils sont grands, ils peuvent être injustes: pernicieuses maximes, vous ne ferez aucune impression sur le cœur du duc d'Orléans. En sacrifiant ces chimériques priviléges de la grandeur, il croit ne rien sacrifier. Le beau spectacle pour l'Eglise, pour la religion, que la conduite constamment soutenue d'un prince modeste dans son extérieur, frugal dans ses repas, et qui par religion aime à descendre au rang des simples particuliers, d'autant plus grand, qu'il veut moins le paraître! Avec quelle attention veille-t-il sur lui-même, pour réprimer les mouvements d'un naturel facile à s'enflammer! Avec quel soin s'étudie-t-il à ne laisser échapper aucunes paroles qui annoncent l'humeur ou le ressentiment! L'homme s'oublie-t-il quelquefois par surprise, aussitôt la réflexion fait retrouver le chrétien. Indulgent, il pardonne aux autres des fautes essentielles; sévère, il ne se pardonne rien à lui-même. On l'a vu (cieux écoutez, et vous terre soyez saisie d'admiration), on l'a vu équitable aux dépens

Digitized by Google

de ses intérêts, bienfaiteur de ceux mêmes qui soutiennent en justice leurs droits contre lui. A ces traits, je reconnais la vraie vertu; admirable dans le commun des hommes, que doit-elle paraître dans un prince? *Ecclesiam splendidiorem fide et devotione faciebat.*

Ne vous figurez point dans le duc d'Orléans une vertu renfermée dans un cercle de pratiques stériles ou indiscrètes. Sa piété est active. L'esprit de l'Evangile est sa règle. Il condamne l'excès, il l'évite. En vain sa ferveur le porte-t-elle à des mortifications au-dessus de la nature il y renonce pour remplir ses obligations; convaincu, dit-il, que *la vraie pénitence est la pénitence du cœur.* Que la sienne cependant est sévère, et qu'elle fut constante! Pénitence sévère, elle retrace les exemples frappants des premiers chrétiens: jeûnes, privations, austérités, crucifiement... Je cherche des expressions pour rendre les pieux raffinements que le prince invente, et qui caractérisent sa pénitence: pénitence constante, rien ne peut la modérer. Ceux qui approchent le prince tremblent pour ses jours précieux à l'État, à la religion; seul il ne craint point les périls que tous craignent pour lui. *Il ne sera pas dit*, dit-il, *que j'aurai sauvé le corps aux dépens de l'âme.*

On ne le soupçonnera pas, après cela, de s'être permis un retour chagrin sur les honneurs qu'il a quittés, sur les plaisirs qu'il a fuis, sur le luxe qu'il a méprisé, sur la vanité des grandeurs qu'il a généreusement dédaignée, abjurée. Il pense sans regret à ce qu'il a sacrifié sans contrainte. Ne le voit-on pas chaque jour à ses premiers sacrifices en ajouter de nouveaux?

Il chérit dans une auguste reine une sœur que l'Espagne a vue presque en même temps avoir pour époux un roi et le perdre, monter sur le trône et en descendre. Sensible au sort de cette princesse, il sait la consoler en chrétien, la soutenir en prince, lui sacrifier quelquefois les charmes de la solitude, la voir, s'édifier avec elle, la perdre, la pleurer, l'offrir au ciel. Un prince qui a tout quitté pour Dieu, n'a plus de volonté que la volonté de Dieu. Tout changerait pour lui sur la terre, sa vertu serait toujours elle-même.

Déjà d'autres pertes avaient éprouvé son cœur. La mort avait frappé trois princesses de son sang. Une mère lui reste: princesse digne de sa tendresse, elle faisait les délices du monde par sa bonté; elle était l'édification de l'Eglise par ses vertus; mais les vertus ne prescrivent point contre la loi générale du trépas. Elle meurt. Nouvelles sources de larmes pour le prince. Il gémit, mais en chrétien soumis, mais en chrétien supérieur à tous les événements, et qui profite du spectacle de la mort pour mieux encore mourir à toutes les grandeurs, au monde, à lui-même. Ses derniers sacrifices ne font que le confirmer dans le premier.

Pour les couronner tous, faut-il même quitter sa chère solitude? Il ne balance pas. *Parlez, Seigneur*, s'écrie-t-il, *j'obéis. « Loquere, Domine, quia audit servus tuus. »* (I *Reg.*, III, 9.) Il dit, il exécute. Dans les occasions essentielles, sa retraite n'est plus un lien qui puisse l'arrêter... Entre tous ses sacrifices, il en fut un auquel son courage pensa d'abord se refuser: son attachement à la personne du roi était connu. Qu'il en avait dû coûter à son cœur pour s'éloigner d'un maître auquel il eût voulu donner sans cesse, par des assiduités empressées, les témoignages de sa respectueuse tendresse! Pour lui seul, il se dérobe aux exercices continus de sa pénitence... Ciel! que vais-je dire? Mais qu'il est doux de se rappeler un danger qu'on ne craint plus! Jusqu'alors le roi avait montré toutes les vertus d'un prince pacifique; celles d'un roi guerrier n'étaient que suspendues; peu flatté de n'avoir encore triomphé que par ses généraux, bientôt il triomphera par lui-même. La guerre se déclare; le héros paraît. Ses premières conquêtes annoncent à nos ennemis que Louis XIV revit dans Louis XV; et déjà sur le Rhin d'autres conquêtes se préparent. Hélas! nous avons été menacés de le perdre dans le moment le plus décisif pour sa propre gloire, pour le bonheur de l'Etat... Pénétré de douleur à ce coup fatal, le duc d'Orléans part, il arrive, ses larmes peignent son amour. Et sans doute son cœur fait monter jusqu'au ciel cette voix puissante qui conserve à la France son soutien, son vengeur, son Père...

Monde injuste! ferez-vous un crime au duc d'Orléans de n'avoir cultivé que des vertus paisibles, que vous osez nommer des vertus obscures? Mais quel est donc le héros le plus digne de nos éloges, ou celui qui triomphe des ennemis de l'empire, ou celui qui triomphe de lui-même? Des récompenses temporelles, une réputation qui se borne à la terre, des actions qui ne rendent grand qu'aux yeux des hommes, un vain désir de gloire, voilà le plus souvent ce qui excite, ce qui allume le courage de l'un. Des récompenses éternelles, une réputation qui vole jusqu'au ciel, des actions dont Dieu seul est le principe, le témoin; des désirs que la ferveur enflamme, que la foi couronne, voilà ce qui anime l'autre à faire un éternel divorce avec tous les objets qui l'attachent à la terre. L'un, par ses sentiments, se montre quelquefois au-dessous de la gloire qu'il acquiert; l'autre, par ses vertus, se montre plus grand que les grandeurs qu'il quitte. Qu'aperçoit-on à la suite du premier? Des peuples malheureux, des victimes immolées à l'ambition, des cadavres sanglants, des villes saccagées, des trônes ébranlés, des rois vaincus, l'univers devenu un horrible théâtre de meurtres, de carnage, un désert. La conduite du second offre sans cesse des sacrifices multipliés, des faiblesses évitées, des défauts corrigés, des passions enchaînées, l'esprit assujetti, la chair domptée, les sens apaisés, le cœur captivé, l'homme tout entier attaché à la croix, victime de l'abnégation, martyr de la pénitence. Décidez. Messieurs, lequel des deux remporte les victoires les

Digitized by Google

plus difficiles, les plus glorieuses; mais du moins vous avouerez que les exemples et les prières d'un prince vertueux sont plus utiles encore à un empire que la sagesse et la valeur des héros qui le défendent. Celui qui commande à ses sens, à ses passions, est supérieur à celui qui force des remparts, qui prend des villes : *Melior est qui dominatur animo suo expugnatore urbium.* (*Prov.*, XVI, 32.)

Voilà l'esprit du christianisme. C'est sur cet esprit que le duc d'Orléans s'est fait une loi de régler ses actions, ses sentiments. Chacune de ses vertus est un triomphe éclatant de la morale évangélique sur les tentations, écueils ordinaires de la grandeur; de la prière sur la dissipation, de l'oisiveté, de la mortification sur la mollesse, de l'abnégation sur l'amour-propre, de l'humilité sur l'orgueil, de la pénitence sur les plaisirs. Convaincu, d'après Tertullien, que les grands, les princes ne sont que des hommes devant Dieu, et que devant Dieu, l'homme n'est que poussière, le duc d'Orléans est descendu de sa grandeur par un principe de religion. Mais, d'un autre côté, instruit par les livres saints que les grands, les princes sont les images de Dieu sur la terre, et qu'ils doivent le représenter aux yeux de l'univers, il a su conserver sa grandeur pour la gloire de la religion.

SECONDE PARTIE.

La religion demande des sacrifices; mais les sacrifices qu'elle demande, toujours animés par la ferveur, doivent toujours être réglés par la sagesse. A ses yeux, les vertus déplacées sont des vices. Si le duc d'Orléans renonce à l'éclat, se dérobe aux dangers de la grandeur par un principe de religion, il doit conserver les droits et les sentiments de la grandeur. Les a-t-il conservés? Et pour quel usage? Ah! Messieurs, le détail de ses actions immortelles suffira pour l'apprendre à tous les siècles. Nous, témoins de sa conduite, nous en avons été frappés. Heureux, si je puis bien rendre ce que vous avez cessé de voir, ce que vous n'avez pas encore cessé d'admirer!

Toute autorité vient de Dieu : *Non est enim potestas nisi a Deo.* (*Rom.*, XIII, 1.) Telle est la doctrine du grand Apôtre. Avant lui, le Sage s'était écrié : Grands du monde, princes de la terre, prêtez une oreille attentive aux oracles du Très-Haut : *Præbete aures* (*Sap.*, VI, 4.) C'est lui qui vous a donné votre puissance; elle est une émanation de la sienne : *Data est a Domino potestas vobis* (*Ibid.*) Mais, en vous plaçant au-dessus des autres hommes, il a ses desseins sur vous. Vous êtes responsables des titres et du pouvoir qu'il vous a confiés. Vous avez une sorte de ministère que vous êtes obligés de remplir : ne point le remplir, c'est vous dégrader. C'est renverser l'ordre de la Providence que d'abuser de votre autorité. Respectés des autres, respectez-vous vous-mêmes. Apprenez que ne point soutenir toute la dignité de son rang, c'est en être indigne. Vous devez conserver les droits de la grandeur, et pour la gloire de la grandeur même, et pour représenter aux yeux de l'univers le Dieu qui vous en fit les dépositaires, les administrateurs. Sur ces vérités invariables, vous lui rendrez un compte exact et rigoureux de vos œuvres. Il interrogera toutes vos voies, il examinera toutes vos démarches; votre conduite réglera son jugement. *Qui interrogabit opera vestra... judicium... fiet.* (*Ibid.*, 4, 6.)

Ces principes essentiels n'ont-ils pas été pour le duc d'Orléans la règle constante de ses actions? Qui jamais sut mieux que lui venger la foi de l'injuste préjugé, que l'humilité chrétienne, en élevant les hommes devant Dieu, les avilit aux yeux des hommes? La religion, qui le conduit dans la retraite, est toujours le flambeau qui l'éclaire sur ce qu'il doit à Dieu, au monde, à lui-même. Il rapproche sans cesse les desseins de la Providence sur lui et sa conduite. Dans le secret de son cœur, il se rend à lui-même le compte sévère qu'il doit un jour rendre à Dieu. Il pèse au poids du sanctuaire ses devoirs et ses actions, ce qu'il est, et ce qu'il doit être.

Si le duc d'Orléans n'avait su, solitaire inaccessible, que prier, s'humilier au pied des autels, ne conserver de la grandeur que le nom, le caractère, sans en soutenir les droits, je soupçonnerais ses vertus de faiblesse; je n'y verrais que l'ouvrage d'une piété mal entendue; je gémirais en secret sur l'erreur d'un prince abusé qui saisit l'ombre de la religion pour la religion même. Mais ne séparons pas ce qu'il ne sépara jamais, sa foi et sa naissance, sa piété et son rang, son humilité et ses droits, ses sacrifices et son état. Celui qui se prosterne humblement au pied de la croix n'oublie pas qu'il naquit à côté du trône. Il fait à Dieu l'hommage de sa grandeur, il ne permet pas qu'elle disparaisse devant le monde. Il fuit le brillant des honneurs; c'est là ce qui lui est personnel. Il est beau de mépriser le faste, les plaisirs de la grandeur; ils en sont toujours les périls, souvent les crimes. Mais ses titres, ses droits, ses possessions sont moins à lui qu'à l'auguste maison dont il est le chef, et dont les intérêts sont nécessairement confiés à ses soins, à sa justice, à sa prudence. La raison, d'intelligence avec la foi, lui apprend que ces avantages ne doivent point être la matière de son sacrifice.

Prétendra-t-on que sa piété l'avait fixé dans une continuité d'actions qui le dérobaient à des devoirs essentiels? Non, non : toujours il remplit avec application, avec assiduité, les obligations qu'il croit inséparables de son rang. Lorsqu'il le faudra, il saura leur sacrifier ses prières, sa solitude même, pour présider à son conseil. Il en est l'âme par la supériorité de ses lumières, par la justesse de ses vues, par l'équité de ses décisions.

Vous ferai-je observer comment, par des retranchements nécessaires, par d'ingénieu-

Digitized by Google

ses ressources, il rétablit l'ordre dans sa maison, en acquitte les dettes immenses, en répare les finances épuisées ; comment il ajoute à ses anciens domaines des domaines nouveaux ? C'est par cette conduite toujours prudente qu'il montre au monde que l'esprit évangélique, bien loin d'être un obstacle à la véritable grandeur, ne sert qu'à la faire paraître dans un plus beau jour.

S'il ne marche pas toujours avec cet appareil pompeux qui annonce les princes de la terre, ce n'est pas qu'il ignore tout ce qu'il doit à son état. La religion lui avait appris qu'il est un usage légitime de l'éclat extérieur dont elle épure le motif, et consacre la fin. Cet éclat soutient le caractère de la grandeur, lui attire les respects. Le prince en retient tout ce qu'il doit en retenir. Mais il est une pompe stérile, ouvrage du faste, de l'ostentation; elle n'ajoute rien à la dignité, moins encore à l'homme même : voilà ce qu'il évite, ce qu'il dédaigne. Ce n'est point par un vain spectacle de grandeur, mais par la conduite, qu'il se montre grand et digne de l'être. Placez-le cependant dans des conjonctures où sa naissance exige qu'il paraisse avec cette splendeur qui frappe, éblouit; alors il ne sait point se refuser à la décence. La vraie piété change de situation sans changer de motif. Simple dans sa conduite particulière, magnifique lorsqu'il doit l'être, le duc d'Orléans sait, selon les circonstances, s'humilier en chrétien, et représenter en prince; se prêter par obligation à la magnificence qu'il avait abjurée par vertu; s'y prêter seulement, et bientôt quitter cette décoration de cérémonie, pour reprendre la modeste simplicité de l'Evangile. On avait respecté le prince, on admire le chrétien.

Mais tandis que celui-ci n'est ingénieux qu'à pratiquer l'humilité évangélique, celui-là se montre toujours attentif à soutenir les prérogatives de son rang. Le duc d'Orléans n'ignore pas qu'il y a des distinctions essentiellement attachées à la naissance. La vertu même ne doit pas les négliger. Elles sont une suite de l'ordre établi par la sagesse de Dieu. Il croit devoir les maintenir, non par un sentiment de vanité (il était trop persuadé que la considération, l'honneur, le respect dûs aux princes, sont les priviléges de la grandeur, et non pas un supplément du mérite), mais uniquement parce qu'il croit que cette sorte d'hommage public rejaillit sur celui qui place les princes au-dessus des autres hommes. Jaloux de ses droits, même par religion, il sent tout ce qu'il est, il sait le faire sentir aux autres, toujours avec noblesse, jamais avec dédain. Loin de lui cette hauteur altière qui caractérise un homme étonné d'une grandeur pour laquelle il n'était point fait. Le duc d'Orléans laisse aux hommes que le hasard élève aux honneurs cette enflure concertée qui peut orner la représentation, mais ne donne rien à la personne. Elle convient aux Aman, elle est au-dessous des Jonathas. S'il laisse apercevoir à ceux qui s'oublient par une familiarité déplacée qu'elle n'échappe pas à son attention, c'est toujours avec cette grandeur affable et modeste qui naît du sentiment, peint la vertu et force le respect.

Ce respect, il l'exige de ceux mêmes dont il consulte les lumières. S'il est l'ami des savants, il ne veut pas qu'ils ignorent qu'il est leur protecteur. Mais à quels savants l'accorde-t-il, cette protection ? Constantin sut autrefois distinguer Lactance pour son zèle à défendre la religion, et le combler de ses bienfaits. Notre siècle a vu cet exemple célèbre se renouveler dans le duc d'Orléans. Combien de fois les plus éloquents apologistes de la religion n'ont-ils pas trouvé dans ce prince un soutien puissant, un magnifique rémunérateur ? Empressé à faire éclore leurs talents, il anime leur zèle, seconde leurs travaux, s'intéresse à leurs succès. Les uns n'ont pas voulu nous laisser ignorer qu'ils lui devaient et des secours et des lumières ; d'autres pourraient nous apprendre encore tout ce qu'ils doivent à ses attentions, à sa générosité.

Juge éclairé du mérite, s'il récompense les talents consacrés à la religion, il n'a qu'un juste mépris pour ceux qui s'exercent à son préjudice. Avec quelle indignation ne voit-il pas le fatal abus qu'on fait aujourd'hui de l'esprit, du génie même ? Que ne peut-il arrêter le rapide cours de ces ouvrages ténébreux, multipliés par l'intérêt, recherchés par le libertinage, accrédités par l'irréligion ! Il voit, avant sa mort, s'élever un système impie; déjà il rassemble les docteurs d'Israël, il les exhorte à la censure d'un ouvrage scandaleux, où le disciple téméraire avait essayé de surprendre la religion de ses maîtres. Le zèle alarmé du prince voudrait pouvoir éteindre une étincelle capable de produire un incendie.

Il avait saisi tout l'enchaînement de cette pernicieuse doctrine. Qui pouvait mieux en sentir tout le venin ! L'étendue de ses lumières a fait plus d'une fois l'étonnement des savants mêmes. Mais si mille connaissances lui sont familières, elles ont toutes pour fin la gloire de la religion.

C'est là, Messieurs, l'intérêt qui doit être le plus cher aux princes. Que tous les arts, toutes les sciences fassent donc graver sur le tombeau du duc d'Orléans les titres qui sont dus à son érudition : orateur chrétien, j'admire surtout un prince profond dans la science des livres saints, dont la langue originale n'a rien d'étranger pour lui ; un prince parfaitement instruit de la religion, qui s'en est montré le défenseur, l'apologiste contre les téméraires entreprises de l'erreur et de l'impiété ; un prince zélateur de la doctrine des Pères, nourri de leurs ouvrages, héritier de leur savoir, disciple de leurs sentiments, imitateur de leur modestie et de leur soumission.

Savants plus particulièrement connus de ce prince, vous pourriez nous dire ici com-

Digitized by Google

bien il aimait à vous communiquer ses réflexions, ses connaissances, ses conjectures, ses doutes; il paraissait vouloir s'instruire, il vous instruisait souvent. Souvent vous avez profité de ses lumières, lorsque vous croyiez ne profiter que de sa protection.

C'est en accordant sa protection pour des entreprises avantageuses à la religion, à la société, qu'un prince s'immortalise, parce qu'il acquiert des droits sur la reconnaissance de l'Eglise et de l'Etat; droits plus flatteurs que ceux de la grandeur même. Je parle de ces deux établissements, dont le premier a pour objet l'éducation de la jeunesse (193); le second l'intelligence d'une langue si utile au christianisme et trop ignorée dans le christianisme même (194). Versailles applaudit à l'un, Paris à l'autre, la religion à tous deux. Dans la première école, se forment des disciples; dans la seconde, se préparent des maîtres. Là, s'instruisent des hommes qui feront un jour la gloire de l'Etat; ici, s'exercent des ministres qui seront un jour les vengeurs de la foi. Etablissements essentiels qui transmettront à la postérité la plus reculée la piété, le zèle, la libéralité de leur illustre fondateur!

La plus noble vertu des princes, c'est la libéralité; c'est elle qui prouve l'élévation, la générosité de leurs sentiments. Le pouvoir de faire des heureux est le plus beau privilége de la grandeur. Etre sur la terre l'image du Dieu de miséricorde, le ministre de sa providence, ce sont là des titres précieux que la charité ajoute à ceux de la naissance, et qui font autant la gloire des princes qu'ils font leur mérite réel. Un nom auguste fait l'éloge de leurs aïeux; les bienfaits font l'éloge de leur cœur. On respecte leur rang; c'est la gloire qu'ils ne se donnent pas. Leur cœur les fait aimer; c'est un mérite qu'ils se donnent : et les honneurs qu'on rend à leurs sentiments, indépendamment de leur naissance, doivent les flatter d'autant plus délicatement qu'ils n'en sont redevables qu'à eux-mêmes.

Le duc d'Orléans les a reçus ces honneurs, et il les méritait; c'étaient d'éclatants hommages que la reconnaissance rendait à sa personne plutôt qu'à son rang. Voulez-vous savoir quelle est la prérogative de sa naissance qui le touche le plus? C'est l'avantage de pouvoir faire du bien. En sacrifiant une partie de sa grandeur, il ne sacrifie point ses richesses; il les conserve, non pour vivre en prince magnifique (il le pouvait), mais pour un usage plus noble, plus utile, plus chrétien : il les consacre à la charité.

Je ne rassemblerai point ici toutes les preuves de cette charité tendre, compatissante, industrieuse, universelle, qui, comme une nuée bienfaisante, répand l'abondance sur les terres les plus stériles. Qu'il me suffise de vous rappeler les ravages de ce débordement funeste qui porta la désolation dans tout l'Orléanais. Représentez-vous les campagnes changées en une vaste mer, les moissons ravagées, les troupeaux entraînés, la famine qui s'étend avec la même rapidité que les eaux, la mort prête à frapper mille victimes à qui la vie paraît une misère de plus; le riche est sans espérance, le pauvre sans consolation : tous sont menacés d'une ruine prochaine. Il semblait que dans ces tristes lieux le ciel eût résolu de couvrir la terre d'un déluge nouveau.... Peuple infortuné, consolez-vous; vous avez fléchi la colère céleste par vos larmes, par vos prières; vos craintes vont cesser, vos pertes vont être réparées. Voyez la colombe vous porter le rameau d'olivier. Un prince généreux connaît vos besoins, vos disgrâces; ses trésors sont ouverts, les secours se répandent, le fléau cesse, l'abondance renaît, et l'immense charité du duc d'Orléans fait douter dans cette province désolée s'il n'est pas plus avantageux aux peuples d'avoir éprouvé des malheurs que de n'en avoir point ressenti.

Mais ces prodiges sont connus; combien d'autres sont encore ignorés? C'est vous que j'en atteste; vous, dont personne n'adoucit les souffrances, parce que personne n'en est témoin; vous, qui toujours appréhendez de compromettre un grand nom, et qui voudriez pouvoir vous cacher à vous-même l'affreux contraste de votre rang et de votre misère; vous, qui rougissez des larmes que vous répandez en secret, illustres malheureux, paraissez. Ne craignez point de tracer au prince le portrait de vos revers; il vous en épargnera même le récit. Vous n'aurez point à rougir en recevant ses bienfaits; il vous cachera la main qui vous les ménage, et ce ne sera que par la grandeur de la générosité que vous connaîtrez que votre bienfaiteur est le duc d'Orléans.

Ressource de l'orphelin abandonné, consolateur de la veuve désolée, père de tous les malheureux, il étend sur tous sa charité; charité qui ne connaît d'autres bornes que celles de sa puissance; charité dont la religion est toujours le principe et la règle. Le duc d'Orléans est-il quelquefois, malgré lui-même, forcé de suspendre le cours universel de ses dons? On voit que son cœur accorde ce que la nécessité l'oblige de refuser.

De là, cette confiance générale. Chaque jour se forme autour de lui une cour nombreuse, non de flatteurs, mais de suppliants. Le riche y vient implorer des secours pour le pauvre; le pauvre y vient parler pour lui-même : tous sont admis, écoutés; tous sortent satisfaits. Si le prince entend quelques murmures, ils partent de mille voix confuses qui s'écrient à l'envi : Heureux celui qui s'attendrit sur les misères des hommes! *Beatus vir qui intelligit super egenum et pauperem!* (*Psal.* XL, 1.) Tous les cœurs lui sont acquis; tous les vœux se réunissent pour assurer sa félicité, pour perpétuer ses jours. La mort devrait respecter ces hommes,

(193) Le collége de Versailles.

(194) La chaire Hébraïque fondée en Sorbonne.

Digitized by Google

l'honneur de l'humanité et de la religion. Le duc d'Orléans entendait souvent ce langage unanime des cœurs ; seul il n'en faisait point l'application. La vraie charité n'est sensible qu'au plaisir d'obliger.

Mais quel nouveau tissu de faits intéressants, dignes d'être inscrits dans les annales de l'Eglise ! Là, par ses libéralités, la noblesse indigente se forme aux sciences, à la piété (195). Ici, se préparent, à l'ombre du sanctuaire, de jeunes lévites soutenus par son zèle généreux (196). Ils sont d'abord l'espérance, ensuite la gloire du sacerdoce.

Si je porte mes regards dans les asiles consacrés à la charité, le détail des largesses que le duc d'Orléans n'a cessé d'y multiplier offre des prodiges toujours renaissants. Si je pénètre dans ces antres profonds, où la justice des lois tient tant de malheureux, je les vois oublier l'amertume de leur situation, pour m'annoncer que le duc d'Orléans vient de mêler ses larmes avec les leurs, et qu'ils ne savent ce qu'ils doivent admirer davantage, ou sa modestie qui ne se refuse à rien, ou sa charité qui suffit à tout.

Par les secours que le duc d'Orléans leur ménageait, combien d'artisans habiles ont continué de cultiver leurs talents ! combien de négociants obérés ont réparé leurs pertes, ont soutenu leur commerce ! Toute la France est pleine de ses bienfaits ; ils sont répandus jusque dans le nouveau monde.

C'est à lui que les pontifes, les pasteurs, les ministres de Jésus-Christ recourent dans les temps difficiles, et ils le trouvent toujours favorable à leurs désirs, rival de leur zèle, utile à leur charité. La sienne, toujours abondante, devient alors saintement prodigue. C'est à lui que tant de vierges consacrées à Jésus-Christ doivent la paix dont elles jouissent dans la maison du Seigneur ; l'innocence exposée lui doit sa sûreté, le pécheur pénitent sa retraite. Combien pleurent encore, dans ce prince, le soutien de leur honneur, le zélateur de leur gloire, le conservateur de leurs jours ! Si le faux zèle, si la fausse piété ont quelquefois abusé de sa confiance, n'en accusons ni ses lumières ni son cœur. Il aime mieux, dit-il, faire des ingrats que laisser des malheureux ; il aime mieux prodiguer des secours que n'en pas répandre assez. En un mot, on a pu surprendre sa charité, mais non pas l'épuiser.

Si quelqu'un doute qu'il y ait de la grandeur dans ces actions, dans ces sentiments que la charité inspire, que l'amour de la patrie sait heureusement varier, que le zèle de la religion reproduit chaque jour ; qu'il demande donc si Théodose, tel que l'éloquent archevêque de Milan le peint, représentant aux yeux du monde l'image du Dieu de charité, était un prince aussi grand par ses actions que par son rang ? Qu'il demande donc encore si saint Louis, toujours empressé à se montrer le juge, le père de son peuple, était un monarque moins grand, moins admirable, parce qu'il était plus charitable, plus chrétien ?

Je ne finirais pas, Messieurs, si j'entreprenais de réunir tous les traits de grandeur qui caractérisent le duc d'Orléans : grandeur toujours utile à la société, à la religion, à sa propre sanctification. Il la conserve, que dis-je ? elle se montre avec un nouvel éclat dans ce fatal instant, où il est permis à l'homme de devenir faible. Il voit la mort approcher à pas lents, bien plus effrayante sous ce tranquille appareil que dans le tumulte d'une action sanguinaire. Il la voit, et loin de détourner les yeux, on dirait, à la fermeté dont il l'envisage, qu'il ne craint pas de la défier.

Que fais-je ? Hélas ! j'ose ici, Monseigneur, renouveler vos douleurs et les douleurs publiques. J'ose retracer à vos yeux le touchant spectacle d'un père expirant. Quel moment pour son cœur et pour le vôtre ! Deux fois, dans le cours de sa vie, il avait senti quelle était la force des liens qui l'attachaient à vous. Dans votre enfance, une cruelle maladie menaça vos jours ; dans un autre âge, vous les exposâtes vous-même (197) pour le salut de l'Etat, avec une intrépidité qui lui fit craindre, ainsi qu'à toute la France, que votre gloire ne lui coûtât trop cher.

Tout ce qu'il avait éprouvé dans ces deux circonstances se réveille à votre aspect : vous seul pouvez lui apprendre qu'il tient encore à quelque chose ici-bas. A peine il respire, il sent qu'il vous aime. Je le vois lever ses mains mourantes avec effort vers le ciel et recueillir tout ce qui lui reste de vie pour donner à son auguste famille le dernier gage de son amour.

C'en est fait, il ne pense plus qu'à consommer son sacrifice. Son zèle, sa ferveur le transportent encore aux pieds des autels ; mais ses forces se refusent à sa piété : du moins adoucira-t-il les rigueurs de sa pénitence. Elle n'est pas encore, dit-il, *proportionnée* à ce qu'il doit à la justice de Dieu. Partagé entre la crainte d'un Dieu vengeur et la confiance au Dieu des miséricordes, avec la constance d'un héros chrétien, il reçoit la mort, il expire. Tout retentit de ce cri lugubre : Il n'est plus, ce prince qui sacrifia sa grandeur à la religion, et qui sut encore la conserver pour elle ; ce prince *chéri de Dieu et des hommes* (*Eccli.*, XLVI, 16), l'ornement de la France, la consolation de l'Eglise, le héros de l'Evangile, le père des pauvres : *Mortuus est.*

Tels sont les justes éloges que lui donnent le monarque et les sujets, le riche et le pauvre, tous les ordres du royaume : *Universus Juda, et Jerusalem, luxerunt eum* (II *Paralip.*, XXXV, 24).

Il nous a été enlevé ce prince, qui peut-

(195) Le collége de Beaumont, en Normandie.
(196) Le séminaire de la Sainte Famille, dit *les Trente-Trois.*
(197) Bataille de Dettingen.

Digitized by Google

être, hélas! n'aura que trop peu d'imitateurs. Mais ses exemples sont encore vivants. Que son tombeau instruise à jamais les chrétiens sur la vanité des grandeurs humaines et sur la nécessité de les sacrifier à la religion.

Me trompé-je, Messieurs? Il me semble voir ce lugubre appareil se changer en un spectacle brillant. A de tristes chants je crois entendre succéder des chants d'allégresse. Je crois entendre l'Eglise invoquer le prince pour lequel elle prie aujourd'hui. Ses vertus semblent garantir ce présage. Eh! pourquoi ne penserions-nous pas qu'un prince formé sur les exemples des saints jouit déjà de leur récompense?

DISCOURS DE M. L'ABBÉ DE LA TOUR-DU-PIN

POUR SA RECEPTION A L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES ET BELLES-LETTRES DE NANCY.

Messieurs,

Tous les talents appartiennent à l'Académie royale de Nancy. Un roi philosophe, orateur, écrivain, semble lui avoir communiqué tous les genres de génie dont il est le modèle. Il ne faudrait que parcourir les noms inscrits dans vos fastes pour connaître tous les caractères de l'esprit dont votre société est susceptible. C'est une mer féconde qui renferme dans son sein toutes les richesses.

Votre fondateur n'a point fixé le nombre de ceux qui peuvent aspirer à vos suffrages, parce que le mérite est toujours un titre pour oser les demander, et presqu'un droit pour espérer de les obtenir... Les hommes qui s'appliquent à défendre les vérités incontestables de la religion, et les hommes qui s'exercent à creuser les mystères trop ignorés encore de la nature, ne sont pas étrangers à vos travaux. Vous ne balancez pas à les adopter également, parce que si les premiers sont précieux à l'Eglise, les derniers sont utiles à la société. Le génie qui crée les arts et le goût qui les perfectionne peuvent prétendre à l'avantage flatteur de participer à votre réputation. Vous accueillez avec le même zèle et le talent de la poésie, et le talent de l'éloquence. Le géomètre exact, le profond théologien, le critique judicieux, le curieux dissertateur, l'historien fidèle (198), l'esprit de politique et de négociation, celui auquel le discernement du prince confie l'important emploi de le représenter dans les villes, dans les provinces (199); le magistrat, dépositaire et vengeur des lois (200); le génie militaire et le génie qui préside à la paix, s'unissent, quoique par des voies différentes, pour consacrer à l'immortalité et vos noms et votre gloire. L'éclat de cette gloire me frappe: je la redoute presque, à l'aspect du sanctuaire auguste dont vous daignez aujourd'hui m'ouvrir l'entrée.

Oui, je serais tenté de penser que, pour la première fois, vous avez dérogé à la loi sage qui doit vous désigner le mérite, si je n'attribuais pas au ministère que j'exerce un choix qui me flatte, mais qui ne me permet pas de me faire illusion. Ce choix sera peut-être un motif d'émulation pour ceux qui consacrent leurs talents au même ministère. Deux fois, dans un seul jour (201), proclamée par vos suffrages, l'éloquence de la chaire recevra de vous un nouveau lustre, dans un temps où l'on se plaint qu'elle dégénère trop sensiblement des modèles inimitables qu'enfanta le siècle de Louis le Grand.

Permettez, Messieurs, que ces plaintes appréciées soient le sujet des réflexions que vous prépare ma reconnaissance.

Est-il vrai que le tombeau des Bourdaloue, des Massillon, des Surian, soit devenu celui de cette éloquence saine qui parlait à la raison avec force, et qui savait intéresser le cœur par le sentiment? Serait-il permis de se livrer à cette prévention dédaigneuse qui ne voit plus dans les orateurs chrétiens que de *stériles déclamateurs* appliqués à combiner la science des mots, et à se perdre dans un *chaos d'idées informes*?

C'est à vous, Messieurs, qu'appartient le droit de juger si ces accusations flétrissantes ont pris leur source dans de légitimes motifs. La voix de l'équité vous rappellera seulement que déjà vous possédez dans votre corps des orateurs que les arbitres de l'éloquence sacrée, dans le plus beau siècle de la France, ne rougiraient pas d'avouer pour leurs rivaux. Les talents supérieurs dont vous êtes, si j'ose m'exprimer ainsi, dépositaires, n'ont sans doute pas à redouter les imputations de la censure.

A l'entendre, cette censure, qu'on pourrait nommer une déclamation, l'art de l'invention, qui distingue les grands maîtres de l'éloquence, est aujourd'hui presque entière-

(198) M. le chevalier de Solignac, secrétaire perpétuel de l'Académie, historiographe de Lorraine.

(199) M. de La Galaisière, intendant de la généralité, directeur.

(200) M. Thibaud, procureur général de la Chambre, sous-directeur.

(201) M. Torné, chanoine d'Orléans, prédicateur du roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar.

Digitized by Google

ment ignoré dans l'éloquence de la chaire. Elle ne compte plus de génies créateurs. Tout prend aujourd'hui la teinture d'une imitation servile. On n'ose plus penser que d'après les autres. On s'enrichit de leurs richesses, et souvent on les défigure par un luxe apprêté de paroles propres à déparer la beauté même...

Voilà les plaintes et les motifs qui les font naître. Si ces motifs sont fondés, les plaintes sont raisonnables.

En effet, il est de l'éloquence sacrée comme de l'éloquence profane. Toutes deux doivent au génie leur premier éclat, et, à la faveur de cet éclat, leur cours rapide vers la perfection : toutes deux, renfermées dans les chaînes de l'imitation, dégénèrent, s'avilissent, tombent.

Si les orateurs immortels de la Grèce et de Rome s'étaient assujettis à ne pas franchir les limites fixées par les orateurs qui les avaient précédés, leurs noms, ensevelis dans l'oubli du tombeau, ne solliciteraient pas pour leurs ouvrages l'admiration des savants et le respect de tous les siècles. Démosthènes, emporté par le feu du génie, n'aurait pas produit ces éclairs, ces foudres qui changèrent un peuple timide en un peuple de héros. Cicéron n'aurait pas réuni la pompe et la délicatesse des expressions, la variété et la richesse des tours, la marche didactique du raisonnement et la noble hardiesse de l'enthousiasme. Il n'aurait pas détourné l'orage dont Rome était menacée. Catilina triomphant eût peut-être écrasé César, et, en perdant César, eût peut-être fait perdre à Rome l'empire du monde.

Religion chrétienne! vous n'avez pas besoin d'emprunter le secours de l'éloquence pour perpétuer vos victoires. Vous vous suffisez à vous-même. Mais quelle réputation, quel succès pourront espérer vos apôtres lorsqu'ils borneront leurs talents au soin facile de ne reproduire que les idées employées par d'autres orateurs?

L'éloquence chrétienne doit varier ses tableaux et les assortir aux mœurs, aux circonstances, aux situations. Nous ne sommes pas exactement ce qu'ont été nos pères, et, quoiqu'il soit vrai de dire que les hommes se ressemblent dans tous les temps, dans un autre temps il faut d'autres nuances pour les caractériser. Or l'esprit qui ne fait qu'imiter ne connaît point assez ces différences essentielles. Il ne les saisit pas. Ce n'est qu'au génie, qui sait créer et réfléchir, que la religion ouvre un champ vaste dans lequel, appuyé sur des ailes solides, il peut prendre un vol hardi, concevoir un projet qui étonne, l'exécuter avec un feu qu'il communique, prouver et persuader, raisonner et convaincre, censurer et confondre, maîtriser les esprits, captiver les cœurs et les changer.

Si les Bourdaloue, les Massillon n'avaient su qu'imiter comme on les imite, seraient-ils devenus ce qu'ils sont? Bourdaloue sublime et convaincant, simple et majestueux, qui toujours fait parler à la religion un langage digne d'elle, qui force l'esprit rebelle jusque dans ses derniers retranchements, qui ne laisse au vice confondu que le frémissement ou le repentir: non, cet orateur unique n'aurait pas obtenu le sceptre dans l'empire de l'éloquence chrétienne, s'il ne s'était pas frayé une route inconnue à ceux qui, avant lui, avaient fourni la même carrière.

Massillon annonça que s il entrait jamais dans le ministère évangélique, il ne suivrait pas les traces des maîtres même qu'il admirait. Et quelle éloquence plus singulière, plus neuve que celle de Massillon! Il n'imite que la nature. Toujours ingénieux, mais sans affectation; quelquefois sublime, mais sans enflure; juste dans ses plans, heureux dans ses applications, fidèle dans ses portraits, modéré jusque dans sa véhémence; peintre incomparable du cœur, il explique au chrétien l'Evangile pour l'instruire, et pour corriger l'homme il montre l'homme à lui-même.

Ces oracles de l'éloquence chrétienne peuvent, ils doivent même être consultés par ceux qui se destinent au ministère de la parole évangélique. Mais on ne doit profiter de leurs travaux qu'avec ce discernement délicat, auquel ils sont redevables eux-mêmes de la supériorité qu'ils ont sur ceux qui leur servirent de guides; ou plutôt le génie ne connaît de guide que le génie; il est gêné dans la route que d'autres lui ont tracée.

Fixé dans cette route, l'esprit servilement imitateur, resserre, pour ainsi dire, l'étendue de sa capacité. Qu'est-ce que le talent de rassembler, de lier dans un même discours, les idées de plusieurs auteurs? Un talent médiocre. On méconnaît la main d'un maître consommé dans l'ensemble le mieux rapproché d'un ouvrage, où l'auteur n'est jamais lui-même.

Plaçons ces hommes, incapables de créer les pensées qu'ils tentent de rendre, plaçons-les dans une circonstance qui les force de manier des traits neufs et frappants. Supposons que dans un discours chrétien, ou dans un discours profane, ils aient à caractériser un roi qui peut avoir quelques rapports avec Louis le Grand, mais qui, sous mille points de vue, n'est semblable qu'à lui-même..... Quels secours trouveront-ils dans l'imitation, pour achever son portrait? Des images générales annonceront un prince supérieur à ses succès, supérieur à ses disgrâces; grand par sa valeur, plus grand par sa religion; protecteur des talents, père des malheureux; chéri, et digne de l'être.... Mais l'Europe, mais l'univers, reconnaîtront-ils à cette ébauche légère le héros qu'on essaye de peindre? N'exigeront-ils pas qu'on le présente placé sur le trône par le choix d'un peuple libre, dont il avait gagné les cœurs par ses vertus, mérité les suffrages par son éloquence, vengé les droits par ses victoires? Ils souhaiteront de le voir ami d'un monarque dont la vie fut celle d'un conquérant, la

Digitized by Google

mort celle d'un héros (202). Ils voudront qu'on décrive ces révolutions étonnantes qui changèrent tant de fois sa destinée, sans jamais changer son cœur. Mais à qui sera-t-il donné de suivre cette chaîne d'événements, dans lesquels la Providence place successivement ce prince? Prince toujours au-dessus des circonstances, dont la grande âme, après avoir étonné le Tartare, charmé le musulman, vient se développer tout entière chez une nation qui cesse presque de regretter ses anciens maîtres, à la considération du bonheur que lui prépare le maître nouveau qu'elle acquiert. Autant il est facile à la reconnaissance de sentir tout le prix de ce bonheur, autant il est difficile à l'éloquence d'en tracer l'image. Les orateurs, qui s'arrêtent au travail resserré de l'imitation, pourront s'exprimer ainsi que s'exprime le monarque lui-même dans ses ouvrages; et, d'après ce guide auguste, ils seront solides, ingénieux, profonds, intéressants. Mais leur sera-t-il aussi facile de crayonner le précis de ses bienfaits, que de rendre l'analyse de ses écrits? Ne faut-il pas avoir quelque étincelle du génie qui l'anime, pour donner, comme lui, aux rochers un mouvement inconnu, aux fleuves un nouveau cours, aux arts un nouvel être, aux sciences des maîtres et des leçons, à la religion, des apôtres et des exemples; à tous les genres de misère, tous les genres de secours; et répandre dans ses Etats tranquilles, florissants, le goût, l'émulation, la vertu, la vie?

L'esprit d'imitation doit avouer ici son insuffisance. Pour peindre un Alexandre, il faut un Apelles.

On ne dissimulera donc pas, Messieurs, que cet esprit qui ne s'occupe qu'à recueillir ce qu'ont dit, ce qu'ont pensé les autres, annonce une stérilité préjudiciable à l'éloquence de la chaire, ainsi qu'elle l'est à tous les arts, à toutes les sciences. Mais notre siècle a-t-il droit de se plaindre de cette stérilité? Non, non : il est encore des orateurs chrétiens que la postérité osera mettre en parallèle avec les hommes admirables que nous envions au siècle des Condé, des Turenne, des Luxembourg, des Villars.... Une éloquence rapide, fleurie, profonde, aussi riche en images qu'en raisonnements, nous montre dans un seul homme le génie de plusieurs grands hommes. D'autres se distinguent, tantôt par l'heureux talent d'enchaîner dans leurs discours le langage des livres saints, d'en faire leur propre langage, tantôt par l'art ingénieux de réduire les préceptes en maximes, de joindre les raisonnements aux peintures, de tourner les vérités en sentiments.

Et quand l'imitation trop fidèle serait aujourd'hui le vice dominant dans l'éloquence sacrée, ce vice réaliserait-il les appréhensions auxquelles on se livre, de la voir bientôt pencher vers son entière décadence? Ah! cette décadence, si l'on doit la craindre, sera moins occasionnée par les orateurs qui, profitant des richesses d'autrui, décèlent leur propre disette, que par ces orateurs qu'une vaine prétention d'esprit dérobe à la pénétration de ceux même qu'ils prétendent instruire. Les premiers, du moins, peuvent être solides, les seconds ne sont que superficiels; ceux-là se font un devoir d'éclaircir, ceux-ci ne savent qu'éblouir. On ne peut reprocher aux uns que de ne pas montrer de génie, on pourrait faire aux autres un crime d'abuser du génie même dont ils font une inutile ostentation.

Quel abus, en effet, d'introduire dans le genre d'éloquence le plus propre au développement des grandes idées, ce raffinement de pensées énigmatiques, que le goût épuré pardonne à peine dans ces futiles ouvrages destinés à l'amusement de l'oisiveté! Quel abus d'employer à défendre la vérité, ces ornements puériles, dont une plume légère se plaît à charger d'ingénieuses fictions! Les charmes du langage, la variété des figures ne sont pas des beautés étrangères à l'éloquence sacrée. Semblable à la peinture, elle permet d'animer les tableaux, d'en distribuer sagement et le jour et les ombres. Mais ces touches brillantes, dont une habile main dirige l'usage avec intelligence, les prodiguer sans discernement, c'est manquer d'esprit, lors même qu'on s'étudie à paraître en avoir. Et que servent à l'instruction des peuples, à la réforme des mœurs, à l'extirpation du vice, à l'affermissement de la vertu; que servent ces tours laborieusement recherchés, ces expressions sévèrement compassées, ces finesses subtiles, qu'invente la seule vanité de plaire; ces phrases peu lumineuses mais illusoires, qui dans un enchaînement de mots, *étonnés* de se voir réunis, semblent renfermer des pensées, lorsqu'elles n'offrent que des erreurs? Stériles traits d'une application pénible, qui épuise avec effort toutes ses ressources, pour s'assurer l'enthousiasme de la surprise, et qui ne laisse à la maturité de la réflexion que des essais d'idées, des images obscures, un sens impénétrable, des paroles, un vide, rien!

L'adopteriez-vous, Messieurs, cette sorte d'éloquence qui, à force de vouloir tout assujettir aux règles combinées de l'esprit, n'en saisit souvent que l'ombre; l'adopteriez-vous dans ces discours justement applaudis, par lesquels vous payez à Stanislas le tribut de votre admiration et de votre reconnaissance? Non, le temple des Muses où vous veillez à la gloire des lettres, ne fut jamais ouvert à ces voix funestes, trop capables, hélas! d'amener le dépérissement du goût et de l'éloquence.

Ce faux éclat d'une pierre qui peut imiter le diamant, mais qui n'en a pas la valeur; ce faste apparent d'une trompeuse opulence qui cache la misère; cette élo-

(202) Charles XII.

Digitized by Google

quence de figures, et non de pensées, d'expressions et non de sentiments; cette éloquence qui cherche plus à se faire deviner qu'à se faire entendre ; jamais le goût sûr, la saine philosophie, la raison réfléchie ne s'aviliront au point, je ne dis pas de l'applaudir, mais de la tolérer, même dans un discours profane.

Ah ! ce que dans un discours profane l'on croirait déplacé, ne doit-il pas l'être encore davantage dans un discours chrétien ? Des ornements frivoles pour représenter l'auguste majesté de la religion, quelle nouveauté ! La simplicité évangélique, enveloppée dans le voile transparent de l'esprit subtilisé avec art, quelle difformité ! Des maximes sévères, énoncées dans un style dont la légèreté a tout le saillant de l'épigramme, quelle indécence ! Des vérités lumineuses rendues dans un jour tellement imperceptible, qu'on n'y démêle que l'ambiguïté d'une énigme, quel scandale !

Parlait-il ainsi, ce maître consommé de l'éloquence chrétienne, dont la voix puissante semblait rendre la vie aux morts qu'il célébrait et les arracher à leurs tombeaux, pour les faire trembler sur les vérités terribles qu'il savait placer jusque dans leurs éloges ? lui, dont les traits de feu, la rapide véhémence, la raison profonde, les mâles expressions, les pensées énergiques, les majestueuses images, les preuves fortes, atterrantes, imprimaient dans les esprits la crainte des jugements divins, confondaient la vanité des idoles périssables, et fixaient le trône de la religion sur les débris de toutes les grandeurs humaines: Bossuet.

Loin de lui la manie ingrate de plier sa sublime intelligence à ces petitesses de l'art. Il dédaignait ces fleurs artistement arrangées par les mains du travail. Il les croyait indignes du ministère auguste qu'il exerçait.

Ce ministère est autant déshonoré par les apprêts du bel esprit que par les écarts de l'imagination. Et par quelle fatalité la contagion du bel esprit verse-t-elle aujourd'hui, jusque sur la chaire de vérité, ses malignes influences ? On dirait qu'elle est devenue un titre assuré pour accréditer quelques orateurs, dont la réputation rapide, mais peu durable, ne sert que trop à leur former des imitateurs. Le spectacle de leurs succès devient pour de jeunes disciples une tentation flatteuse qui, par les mêmes voies, les conduit aux mêmes écueils. Les talents les plus décidés, au lieu de se permettre ce noble essor fruit du génie, se concentrent dans le cercle étroit de quelques paroles symétrisées, dont le faux éclat prouve souvent que les efforts de l'esprit ne sont pas d'accord avec la solidité du jugement.

Comment un monde éclairé peu-il prodiguer ses éloges à ces corrupteurs perfides de la véritable éloquence? Qu'il se souvienne que le siècle de Tibère suivit le siècle d'Auguste; qu'alors Rome n'eut plus de Cicérons, et que l'affaiblissement du goût en produisit bientôt l'extinction. Qu'il rapproche ces temps, qu'il réfléchisse et qu'il profite... Hélas ! nous sommes autorisés à craindre que, pour l'éloquence et les talents, la France chrétienne n'ait des traits de ressemblance avec Rome idolâtre.

Mais lorsque j'accuse le faux bel esprit de préparer par ses minutieux raffinements la dégradation sensible de l'éloquence chrétienne, je ne prétends pas en exclure les richesses d'une littérature également enrichie et instructive. Pourquoi serait-il défendu aux orateurs sacrés de puiser dans les trésors de la littérature l'élégance et les grâces que peuvent avouer les austères vérités de la religion?

Le monde souhaite qu'au talent de l'instruire on joigne le talent de lui plaire... La profondeur du savoir n'est pas toujours dans l'éloquence de la chaire un sûr garant du succès. Dépouillée des ornements qui flattent et l'oreille et le goût, la science seule intéresse rarement ceux qu'elle étonne; et le tableau de la religion le mieux raisonné, lorsqu'il ne présente que des objets de spéculation, est presque toujours inutile pour la réformation des mœurs.

Qu'il paraisse dans la chaire de vérité un homme profondément enseveli dans le labyrinthe embarrassé des questions théologiques; qu'il charge l'éloquence sacrée de ces arguments épineux, de ces obscures distinctions plus propres à gâter l'esprit qu'à l'exercer; que dans ses arides discours, la raison froide, inanimée, suive la marche monotone des syllogismes entassés pour donner aux oracles divins toute la force d'une démonstration invincible; malgré la justesse des raisonnements les plus persuasifs, s'il ignore l'heureux secret de placer avec choix des réflexions judicieuses, des maximes frappantes, des mouvements ménagés, des portraits intéressants, de grandes images, un feu rapide, un pathétique touchant, des situations, des sentiments, des mœurs, quels effets produiront ses discours méthodiques, raisonnés? Ils imprimeront le respect de la religion, ils n'en persuaderont pas la pratique. Les préjugés de l'esprit pourront tomber, les vices du cœur subsisteront; et le ministre spéculatif, théologien, non orateur, sera toujours impuissant contre la tyrannie des passions.

Mais observez dans la même position, avec le même fonds de science, un orateur dont l'esprit se soit familiarisé avec les tours sublimes, les figures hardies, les expressions pittoresques des orateurs grecs et romains; auquel le feu de la poésie ait communiqué cette chaleur créatrice qui donne des *couleurs* aux paroles, de l'*âme* aux pensées; qui, tantôt comme un torrent impétueux, entraîne par la rapidité du style, et tantôt par une expression majestueuse, imite le paisible cours d'un fleuve tranquille auquel l'histoire des rois et des empires soit un tableau toujours présent pour y démêler, dans la succession des couronnes, l'ordre immuable de la Providence; dans les révolu-

Digitized by Google

tions des Etats, dans les vicissitudes de la fortune, de la victoire, l'instabilité des choses humaines; dans les ruses mêmes, dans les écueils de la politique, la faiblesse des ressorts que font jouer les mortels pour assurer leur puissance, leur félicité; riche d'un côté par ces immenses ressources dont le génie sait profiter avec avantage; de l'autre, armé des traits vainqueurs que lui fournit la religion méditée, approfondie, qu'un orateur chrétien a d'ascendant sur les esprits, sur les cœurs! S'il raisonne, il persuade. S'il instruit, il applique. S'il peint, il intéresse. S'il censure, il corrige. S'il foudroie, il confond. Toujours sûr de plaire, aux talents s'il joint l'exemple, il charme, il touche, il triomphe... J'ai désigné le héros de l'éloquence sacrée. Puisse notre siècle voir ces héros se multiplier!

Mais les Fléchier, les Fénelon sont des phénomènes oratoires qu'on admire, qu'on regrette et qu'on désespère presque de voir revivre.

Formé dans l'école de la religion, Fléchier paraît instruit, solide, persuasif. Doué de ce jugement admirable qui discerne au premier aspect ce qu'il ne faut qu'annoncer et ce qu'il faut développer, il ne dit que ce qu'il est essentiel de dire; et partout où doit s'arrêter la réflexion, il s'arrête. Il représente les morts illustres tels qu'ils ont vécu, tels qu'ils ont dû vivre. Il exalte leurs vertus sans dissimuler leurs faiblesses. Ses éloges sont des instructions. Habile à rendre le caractère des saints dont il célèbre la gloire, le mérite, il condamne le monde qui se fait un devoir d'honorer leur mémoire, et qui n'a pas le courage de suivre leurs exemples. Par quel attrait puissant Fléchier sait-il à la fois instruire, toucher et plaire? Par ce goût exquis qui joint la science de la religion aux agréments de la littérature. C'est l'accord constamment soutenu de cette double opulence, qui forme de ses discours enchanteurs un tissu de vérités d'autant plus frappantes que le langage des livres saints y reçoit un nouvel éclat, et de l'harmonie la plus pompeuse, et des plus délicates pensées.

Jeune, mais éloquent, Fénelon s'élance dans la carrière évangélique. Son premier vol n'est pas celui du timide aiglon. Il ose s'élever dans les cieux; et la terre surprise de la majesté avec laquelle il s'annonce, n'ose presque pas se promettre que son midi réponde à son aurore. Quelle onction et quelle force! Quel feu et quelle réflexion! Dans ses discours sont placés avec goût la foi, la raison, l'esprit, le génie, la persuasion, le sentiment... Comment Fénelon possède-t-il ce don si rare d'allier le brillant des expressions et la solidité de la doctrine? Il prend soin d'ajouter la culture assidue des belles-lettres à l'étude constante de la religion. Sous sa plume que dirige l'élégance même, les richesses puisées jusque dans les sources profanes deviennent par l'usage qu'il en fait autant de richesses sacrées dont la vérité se pare et s'embellit.

L'usage de la littérature, Messieurs, deviendrait un écueil pour l'éloquence chrétienne, s'il n'avait pas ses règles et ses bornes. Uniquement nécessaire au triomphe de la religion, il doit toujours être subordonné aux grandes preuves que les orateurs emploient pour constater sa divinité, expliquer ses enseignements, annoncer ses défenses. Le luxe des ornements sert à décorer un palais; il n'en est pas la base. Aussi n'ai-je point séparé ce qui ne doit pas l'être. Souhaiter que l'orateur évangélique soit l'ami des lettres, ce n'est point lui permettre de substituer dans la chaire de vérité des discours académiques à des discours chrétiens. Dans le ministère de la parole, on doit toujours avoir pour objet sa véritable destination. La religion ne doit point disparaître dans un genre d'éloquence dont l'unique fin est de rendre la religion respectable, de la faire croire, d'en persuader la pratique, d'en inspirer l'amour.

En vain la voix publique couronnera par ses suffrages, par ses applaudissements, des apôtres prétendus, qui ne font retentir les saints autels que de leurs accents profanes; qui bornent aux grâces de l'élocution, aux agréments du style, aux saillies de l'imagination, aux réflexions de la philosophie, aux fleurs de la littérature, les éloquentes, mais stériles productions de leur zèle. Ils auront le talent de plaire, d'intéresser; ils n'auront pas celui d'instruire, de corriger. Ils pourront charmer, étonner : ils ne sauront pas convaincre, toucher. Ils entendront le murmure confus des acclamations prodiguées à la singularité de leurs talents : ils ne recueilleront pas les larmes précieuses du repentir, qui seules honorent un discours chrétien, parce que seules elles en font le véritable succès. L'art de bien écrire n'est point l'art de bien prêcher. Un trait frappant de christianisme fait quelquefois pardonner une négligence échappée d'expression. Mais l'expression la plus exacte, la plus châtiée ne supplée jamais à l'absence de la religion, dans des discours destinés à la défendre. Etre éloquent sans être chrétien, c'est changer l'esprit de l'éloquence sacrée; c'est en profaner l'usage.

Telle était la solide manière de penser de cet orateur sublime, véhément; élevé d'abord dans le sanctuaire des Muses, familiarisé avec toutes les richesses de la littérature; qui par ses poésies dignes de Virgile, d'Horace et d'Ovide, mérita d'avoir le grand Corneille pour traducteur; qui préposé pour former à tous les genres d'éloquence la jeunesse confiée à ses soins, lui donna tout à la fois et les préceptes les plus sages, et les plus brillants exemples, Larue s'attache à la poussière éblouissante de la rhétorique, pour semer dans la carrière épineuse de l'apostolat des fleurs que la maturité de la raison a changés en fruits. Cette tournure vive, ces images parlantes, ces ingénieuses couleurs, ces expressions élégantes, ce style ferme et nerveux que lui donna l'éloquence profane, il les introduit dans l'éloquence

Digitized by Google

sacrée pour la rendre plus lumineuse dans les principes, plus forte dans les raisonnements, plus intéressante dans les tableaux, plus rapide dans les mouvements. Il donne à la religion cette parure décente qui lui conserve son ancienne majesté et lui prête de nouveaux charmes. Le littérateur écrit, le philosophe raisonne, le théologien persuade, l'apôtre foudroie, et l'orateur le plus éloquent est toujours l'orateur le plus chrétien.

Quand les hommes qui se consacrent à l'éloquence chrétienne suivront la route que leur ont tracée les Bourdaloue, les Massillon, les Bossuet, les Fléchier, les Fénelon, les Larue, ils se renfermeront dans les vrais principes de la chaire; et ce sera toujours injustement qu'ils seront accusés d'abuser de leurs talents, pour ne montrer qu'*une stérile abondance de mots, un vain étalage* ou *de raisonnements sans objet* ou *de sentiments sans force*. Noblement jaloux d'atteindre à la perfection des grands modèles, ils donneront un nouveau jour à des vérités anciennes. Ils se créeront un genre d'éloquence assortie à leur génie. Ils imiteront sans copier; et sous leur pinceau délicat, l'imitation même aura le mérite de la nouveauté. Les secours qu'ils emprunteront de l'art seront cachés avec cette dextérité de l'art même qui se dérobe aux regards des juges les plus éclairés. L'esprit n'affectera pas les prétentions de l'esprit. Il paraîtra toujours placé, parce qu'il n'aura pas la vanité de vouloir le paraître. La religion recevra de la littérature les ornements, les grâces qui captiveront l'attention la plus volage. L'homme de lettres ôtera par des traits ingénieux aux préceptes leur sécheresse, aux raisonnements leur monotonie; mais il conservera respectueusement à la religion toute sa force, toute son autorité. La science, le zèle, la vertu distingueront les orateurs chrétiens. On cessera de se plaindre que l'éloquence sacrée touche au moment de sa décadence. Et nos neveux, qui fixeront au règne de Stanislas l'époque où commença de briller une société académique qui réunit tous les genres de génie, diront peut-être aussi que ce monarque par ses lumières, par ses conseils, n'a pas dédaigné de former des apôtres dignes de l'avoir pour admirateur, tandis qu'il s'attire lui-même l'admiration de l'univers.

NOTICE SUR LE P. PERRIN.

Perrin (Charles-Joseph), de la Compagnie de Jésus, naquit à Paris en 1690, et mourut à Liége vers la fin de 1767; selon d'autres, à Bruxelles en 1768. Il exerça avec succès le ministère évangélique dans les principales villes de France, mais surtout à Paris, où il attirait un concours prodigieux d'auditeurs. Il avait enseigné la rhétorique avec distinction, et avait publié un poëme latin sur la mort de Louis XIV, qui commence par ces deux beaux vers :

Heroem luget pietas, Mars fulmen, Apollo
Præsidium, robur Gallia, terra decus.

Mais ses supérieurs l'ayant destiné à la prédication, il s'y consacra tout entier, et y porta ce zèle dégagé de toutes considérations humaines, cette ardeur qui annonce les vrais ministres de Jésus-Christ. Sa vie était l'application journalière des vertus qu'il enseignait; ouvrier infatigable, il ne sortait de la chaire que pour aller recueillir, dans le tribunal de la pénitence, les fruits qu'il avait semés. Il se dérobait aux applaudissements pour se livrer aux exercices de la charité, consoler les malheureux, secourir les pauvres, les malades, visiter les hôpitaux et les prisons. Après la disgrâce de la Compagnie, l'archevêque de Paris lui donna, en 1762, un logement dans son palais. Dans sa dernière maladie il touchait, au moment de voir achever l'impression de ses *Sermons*, à laquelle il n'avait consenti qu'avec peine. On y remarque une imagination brillante, des images grandes et nobles, des pensées heureuses, des expressions fortes et souvent pittoresques, un style rapide, pressé; de l'ordre, de la méthode; une manière vive et intéressante de présenter les objets, et un enchaînement sagace de preuves d'où l'on voit sortir de temps en temps des traits de flammes. Tout y respire l'esprit de religion, l'ardent désir de toucher et de convertir dont l'orateur était animé. A côté de ces qualités, on pourrait remarquer quelques négligences, quelques hyperboles, quelques incorrections de style; mais ces légères taches sont amplement rachetées par les beautés nombreuses qui font de lui un de ces orateurs sacrés les plus éminents du XVIII^e^ siècle. Ses *Sermons* ont été publiés en 1768, en 4 vol. in-8° (Liége, Plomteux); en 3 vol. in-12 à Avignon (1779); en 4 vol. in-12 à Saint-Brieuc (Prudhomme, 1827); et à Lyon (Savy, 1829.) Leur mérite nous engage à les reproduire intégralement; nos lecteurs, nous l'espérons, nous en sauront gré.

Digitized by Google

SERMONS

COMPLETS

DU P. CHARLES-JOSEPH PERRIN,

SUR LA MORALE ET SUR LES MYSTERES.

SERMON Ier.

SUR LA DIVINITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Bene omnia fecit. (*Marc.*, VII.)
Il a bien fait toutes choses.

Dieu a bien fait toutes choses : *Bene omnia fecit.* Les impies ont beau le blasphémer, leurs blasphèmes portent à faux; tout dépose pour lui, et son éclatante apologie est écrite sur tout ce que nous apercevons dans l'univers. *Bene omnia fecit*, Dieu a bien fait toutes choses dans l'ordre de la nature; tout y est plein de sa puissance et de sa gloire, tout y offre à nos yeux les plus étonnantes merveilles, les plus superbes spectacles; et nous serions frappés d'admiration, nous serions enchantés si, à force de les voir, nous n'y étions devenus comme insensibles. *Bene omnia fecit*, Dieu a bien fait toutes choses, et qu'il les a divinement faites dans l'ordre de la religion ! Le Verbe incréé, engendré de toute éternité dans les splendeurs de la gloire, est descendu de son trône, il s'est incarné pour faire le bonheur de sa créature. Qui peut méconnaître l'envoyé du Très-Haut ? Enfants des hommes, approchez ; voilà le Pasteur dont il faut écouter la voix, le Maître dont il faut recevoir les enseignements, le Pontife dont il faut révérer les oracles, et pour tout dire en un mot, voilà le Dieu Sauveur qui nous a apporté le plus grand des biens, la religion chrétienne que nous professons; religion descendue du ciel et respectable à l'univers, religion dans laquelle on aperçoit un caractère d'autorité qui doit assujettir tous les esprits, un caractère d'unité qui doit concilier tous les cœurs, un caractère de vérité qui doit enlever tous les suffrages, un caractère de sainteté qui doit exterminer tous les vices; religion qui, sous quelque rapport qu'on la considère, soit dans son établissement, soit dans ses avantages, est l'abrégé de toutes les merveilles, est admirable et divine en toute manière : si admirable et si divine dans son établissement, qu'à consulter la raison, le devoir le plus juste est de s'y soumettre ; si admirable et si divine dans ses avantages, qu'à consulter nos intérêts, le plus parfait bonheur est de s'y attacher. En deux paroles : divinité de la religion chrétienne dans la conquête qu'elle fait du monde, soumettons-nous, rien de si raisonnable; c'est le premier point : divinité de la religion chrétienne dans le bonheur qu'elle procure au monde, soumettons-nous, rien de si avantageux ; c'est le second point, tel est mon dessein.

Dessein, je ne craindrai pas de le dire, le plus salutaire, le plus nécessaire même qu'on puisse traiter; en voici la raison : c'est que si vous n'êtes convaincus de la vérité de votre religion, à quoi serviront les autres discours ? Quel fruit produiront-ils ? Je parlerai de la miséricorde de Dieu, en serez-vous touchés ? Je parlerai de la rigueur des supplices éternels, en serez-vous effrayés ? Je parlerai de la nécessité de garder la loi, en serez-vous persuadés ? Toutes mes paroles seront inutiles, et votre esprit n'étant point gagné, votre cœur ne se rendra point. Mais si vous êtes une fois convaincus que votre religion est véritable, et la seule véritable, alors point de discours, chrétien, qui n'ait son effet. Je parlerai de la beauté, de la sainteté de la loi, et elle vous intéressera ; je parlerai de la miséricorde de Dieu, et elle vous touchera; je vous parlerai de l'enfer, et l'enfer vous intimidera. Appliquez-vous donc à cette importante matière qui est la base et le fondement de toutes les autres : et sachez que plus vous avez d'esprit et de lumières, plus vous devez ici une attention vive et soutenue. Si je parviens à vous donner une haute idée de votre religion, j'ai tout fait pour votre salut. Esprit-Saint, seul auteur de ce grand ouvrage, plus que jamais j'ai besoin de votre secours ; je l'implore par l'intercession de votre chaste et fidèle Epouse dont la foi ne s'est jamais démentie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quoi qu'en dise l'orgueil, le christianisme ne doit point à l'homme son origine; il jette un éclat si divin, le doigt de Dieu y est marqué à des traits si frappants, qu'il est comme impossible de le méconnaître. Jésus-Christ entreprend d'introduire une religion nouvelle; voyons-en les dogmes, les instruments, les obstacles, les succès : je dis les dogmes sévères qu'elle enseigne, les instruments méprisables qu'elle emploie, les obstacles violents qu'elle rencontre, les succès

Digitized by Google

durables qui l'accompagnent. Qu'aperçois-je qui ne soit tout éclatant de lumière, et qui n'attire tous les regards! Sont-ce les dogmes? Rien ce semble de si révoltant, et ils sont reçus; sont-ce les instruments? Rien de si faible, et ils prévalent; sont-ce les obstacles? Rien de si terrible, et ils cèdent; sont-ce les succès? Rien qui paraisse moins devoir se soutenir, et ils se perpétuent. Quatre points de vue d'où je prétends vous faire envisager la religion chrétienne comme un ouvrage qui n'a pu partir que des mains de Dieu.

D'abord avant que Jésus-Christ fût annoncé, représentez-vous quelle était la face de l'univers : voyez tous les peuples infatués de mille erreurs, livrés au plus brutales passions, plongés dans les ténèbres d'une monstrueuse idolâtrie, qui, à titre d'assassinat et d'adultère, plaçaient un coupable sur les autels. Le bois, la pierre, le métal étaient adorés, tout était Dieu excepté Dieu même. Ainsi erraient la plupart des hommes. Dans ces conjonctures le christianisme s'élève, adresse la parole à toutes les nations, et d'un ton d'autorité leur dit : Profanes, jusqu'à quand vivrez-vous dans la séduction? Vous verrai-je toujours prostituer votre encens à de sacriléges divinités? Renversez leurs temples, cessez leurs sacrifices, brisez leurs statues : vous ignorez quel est le Dieu véritable; écoutez, je vais vous l'apprendre. Ce Dieu qui règne dans tous les siècles n'est point tel que l'erreur vous la retrace : sa puissance a formé tous les êtres, son immensité embrasse tous les lieux, sa sagesse dispense tous les événements : un jour il appellera du tombeau tous les morts pour les juger, et, suivant leurs vertus ou leurs crimes, il accordera des biens ou imposera des châtiments éternels. Appliquez-vous à le bien connaître, ce Dieu est unique, ainsi que la raison le montre; et ce que la raison ne montre pas, quoiqu'il soit unique, sa simple et indivisible essence dans une parfaite unité, renferme trois personnes réellement distinctes : la seconde de ces trois personnes adorables, s'est revêtue d'une chair mortelle par amour pour vous; voici sa respectable image que je vous présente, tombez mortels, et prosternez-vous. En même temps on tire un crucifix, c'est-à-dire le tableau d'un homme attaché à un infâme supplice, et on commande de lui rendre le culte suprême. A cette vue figurez-vous quels furent les sentiments, dans quelle surprise tombèrent ceux qui donnent le ton aux autres, les politiques et les sages. Quoi! tout ce qui respire est sorti du néant! Les morts ressuscitent! Pour punir le péché une peine éternelle! Un Dieu unique, et pourtant en trois personnes! Un Dieu immense, et pourtant homme! Un Dieu adorable, et pourtant crucifié! Quels étranges paradoxes! Sont-ce des vérités? Sont-ce des fables? On veut que nous nous assujettissions à le croire, le pouvons-nous? Mes frères, je me transporte à leur temps, je me mets à leur place, dites quelle révolte dans les imaginations, quels murmures, quels éclats, tout cela devait exciter. Voilà pour les mystères; venons à la morale.

On continue : hommes aveugles vous courez après les plaisisirs, les richesses, les honneurs; sachez que c'est là précisément ce qu'il faut mépriser. Voulez-vous être heureux? *Beati qui lugent* (*Matth.*, V), renoncez-vous, haïssez-vous, crucifiez-vous; être accablé de disgrâces, c'est être comblé de prospérités. Vous surtout, avares, désormais vous ferez trois parts de vos biens; la première sera pour restituer ce que vous avez envahi, la seconde pour soulager la misère du pauvre, la troisième, je ne vous la laisse qu'à condition d'en user comme n'en usant pas. Je veux quelque chose de plus. Vous en particulier, vindicatif, approchez : vous ne respirez que le sang, et déjà vous avez pris les armes; servez-vous-en, je le permets, mais que ce soit en faveur de votre ennemi, supposé qu'on attente à sa vie; quelque violents que soient vos ressentiments, vous les étoufferez, vous pardonnerez du fond du cœur. Encore une fois, au premier instant qu'on entendit de tels discours comprenons-nous les regards confus et interdits de toute une multitude, l'étonnement qui déconcerta tous les esprits? N'était-ce pas là en quelque sorte transporter l'homme dans une autre sphère? Non, quelque fertile et inventif qu'on puisse être, jamais il ne serait venu à l'esprit de proposer rien de semblable. Je suppose qu'après avoir formé un pareil plan je vienne trouver un génie du premier ordre pour en conférer avec lui; que pensez-vous qu'il me répondrait? Vous voulez réformer le monde, et le réformer sur ce plan; mais vous n'y pensez pas, vous allez passer pour un visionnaire, pour une imagination blessée : qui donc a pu vous inspirer ces étranges maximes? Votre doctrine est contraire à toutes les passions, à toutes les inclinations, et on y applaudira, on s'y soumettra? Croyez-moi, renoncez à ces chimères. Ainsi s'expliquerait-il, ainsi, en pareille occasion, nous serions-nous expliqués nous-mêmes : or, néanmoins cette doctrine si rigide, si rebutante, elle a été proposée, elle a été écoutée, bien plus elle a été adoptée. Comment cela? D'où vient que des lois si belles n'ont point eu de cours, ou n'en ont eu que dans les bornes d'une province, et que celle-ci, qui captive l'esprit et le cœur, est devenue la loi dominante? D'où vient que des dieux esclaves de leurs adorateurs sont tombés dans le mépris, et que celui qui par des vérités incompréhensible et austères, tient l'homme en servitude est partout reconnu? D'où vient? Sinon parce que comme il n'y a que lui qui fût capable de donner de telles leçons, il n'y a que lui qui fût capable de les faire goûter.

Dogmes extraordinaires et inouïs : j'ajoute, instruments d'une faiblesse extrême, instruments qui, à juger par les apparences, devaient être sans effet Car

Digitized by Google

quelle proportion entre eux et le but qu'on se propose ? qui croirait que douze pêcheurs sont propres au choix qu'on fait de leurs personnes, qu'ils voudront même l'accepter ? Messieurs, qu'il me soit permis d'évoquer ce qu'il y a eu dans l'antiquité de plus grands hommes, et de les rendre témoins du spectacle qui se prépare. Pour soumettre la Judée, Holopherne, Nabuchodonosor, les Romains, font avancer des armées nombreuses; pour soumettre l'Asie, Alexandre marche à la tête de cinquante mille combattants : que diront-ils en voyant Jésus-Christ, pour conquérir la terre entière, n'employer que douze hommes ! Nous-mêmes aujourd'hui, lorsque par les seules lumières de la raison nous envisageons la chose, que nous les voyons, ces douze hommes, jeter sur les nations un coup d'œil de maître, et, comme à titre d'héritage, les partager entre eux, prendre chacun pour soi des royaumes, des empires sans nombre, ne serions-nous pas tentés de les comparer à cet enfant qui prétendait enfermer toutes les mers dans un vase étroit ; mais peut-être que ces douze hommes sont devenus de puissants monarques qui portent sur le front un caractère de grandeur : non, on voit d'abord que ce sont des hommes tirés de la plus vile populace, nourris sur le bord des étangs, accoutumés dès l'enfance à des travaux obscurs. Mais peut-être que ce sont de fameux sages, des génies supérieurs capables, par les charmes d'une éloquence victorieuse, d'entraîner tous les peuples : non, ce sont des hommes grossiers, sans étude et sans lettres, qui s'expriment assez mal dans leur langue naturelle, et qui ne connaissent que quelques filets qu'ils ont maniés toute leur vie. Mais peut-être que ce sont des riches qui ont amassé des trésors et qui savent les distribuer à propos pour gagner des sectateurs : non, dépourvus de tout, ils ne possèdent et ne veulent posséder rien ; tout le fond de leur subsistance est dans la piété des autres ou dans le travail de leurs mains. Mais peut-être qu'ils sont invulnérables, et que tous les coups qu'on leur portera porteront à faux : non, suivez-les dans les contrées diverses, la trace de leur sang peut servir de guide : comme les autres, sensibles à la douleur, sur les chevalets, sur les roues, par le fer, dans les flammes, ils expirent. Mais peut-être qu'ils vivent réunis dans un même lieu pour agir de concert et réciproquement se soutenir, s'entr'aider : non, il est bien vrai qu'ils n'ont tous qu'un cœur et qu'une âme, qu'ils enseignent une même doctrine ; mais du reste, ils volent séparément d'un pôle à l'autre, ils se répandent dans tous les quartiers du monde, et colonnes de l'Eglise, en soutenant le même édifice, ils mettent entre eux de la distance. Mais peut-être qu'ils se bornent à parcourir de simples bourgades : non, c'est aux endroits du monde les plus connus que leur zèle les entraîne.

Offrons ici la riche et sublime peinture que présente le grand saint Chrysostome. Voilà Pierre, qui, vêtu d'un habit simple, un bâton à la main, s'avance ; je lui demande où allez-vous ? C'est à Rome que je porte mes pas. Qu'y prétendez-vous faire ? Subjuguer la maîtresse de l'univers, renverser son Capitole, détruire ses autels, anéantir ses simulacres, et malgré son orgueil, la faire tomber aux pieds d'un homme attaché en croix. Quelle entreprise ! Et pour y réussir où sont vos ressources, vos appuis, vos soldats ? Je n'en ai point ; si l'univers était pour moi, je serais moins sûr de vaincre, je suis invincible, parce que je suis seul. Etes-vous sage ? Et fut-il jamais entreprise plus marquée au coin de la témérité et de la folie ? Témérité et folie tant qu'il vous plaira ; le ciel me répond du succès. Or, mes chers auditeurs, cela vous paraît-il au-dessus des forces de la nature ? Le voyant, cet homme de néant, prendre le ton décisif, marquer une confiance intrépide, qu'en pensez-vous ? Mais quel va être votre étonnement, si ces pompeuses et magnifiques promesses s'accomplissent à la lettre ? N'en doutez pas, il les accomplira. Au moment que je parle il entre dans Rome, et vous diriez qu'à son approche le Capitole tremble ; les dieux du paganisme alarmés présagent leur ruine prochaine : arrivé au milieu de cette ville superbe, il parle, et on écoute ; il enseigne, et on admire ; il commande, et on obéit ; il tonne, et la croix est sur le front, les idoles sous les pieds. On peut dire de lui, mieux que du premier des césars, il vient, il voit, il triomphe. Bientôt les fruits de son zèle s'étendent dans les pays éloignés : où les armes des Romains n'avaient point pénétré la voix de Pierre se fait entendre. Pendant plus de six cents ans, après bien des guerres et des combats, Rome n'était parvenue qu'à être la capitale d'un empire, et sous un homme qui n'entend point la guerre, en peu de temps elle devient la capitale du monde. Dites après cela, si vous l'osez, que l'établissement dont il s'agit n'est pas l'œuvre de Dieu, que Dieu n'en est pas le seul et véritable auteur, tandis que de la part des hommes les moyens sont si disproportionnés et si insuffisants. Non, pour exécuter ses volontés, le Roi des rois n'a point besoin de nos secours ; son bras se suffit à lui-même, et quand il emploie de faibles instruments, c'est alors plus que jamais qu'il prodigue les miracles.

Troisièmement, obstacles terribles et obstacles cruellement vaincus ? Contre la religion de Jésus-Christ : il se fait un soulèvement général ; calomnies, promesses, artifices, trahisons, fureurs, cruautés, tout est employé, toutes les puissances viennent fondre en même temps sur Dieu et sur son Christ : ***Nolumus hunc regnare super nos*** (***Luc.***, XIX) ; non, a dit la raison, tu ne régneras pas sur nous, tu mets sur les yeux un voile trop sombre : et sur cela venant à discuter les dogmes, à subtiliser sur les mystères, elle a voulu y entrevoir des contradictions palpables, de révoltantes absur-

Digitized by Google

dités. Non, a dit la passion, tu ne régneras pas sur nous, tu imposes un joug dont la pesanteur accable ; et sur cela étalant tous ses charmes, elle a été droit au cœur verser son poison et faire parler la volupté. Non, a dit la fausse politique, tu ne régneras pas sur nous, tu sapes les fondements des Etats: et sur cela les ongles de fer, les roues, les flammes, des légions entières de bourreaux ont paru, et comme si parmi les hommes il n'y avait point assez de bourreaux, on a eu recours aux tigres et aux lions. A quels excès ne se porte pas Néron, quand, pour éclairer ses repas voluptueux, il veut que les chrétiens enduits de poix et de résine servent de torches ardentes ! A quels excès ne se porte pas Dioclétien, lorsqu'au lieu de repousser les barbares dont l'Empire était assiégé, il s'acharne à verser le sang chrétien ! entre tous les autres, quels mouvements ne s'est pas donnés, quels efforts n'a pas tentés Julien pour effacer, s'il était possible, de la mémoire des hommes, le nom de Jésus-Christ, que cet infâme apostat haïssait personnellement ! Pour parvenir à son but qu'y a-t-il qu'il ne mette en œuvre ? Dans le cabinet, il s'enferme pour composer de ténébreux libelles ; sur le trône, il paraît pour fulminer des proscriptions ; il monte sur le tribunal et ordonne des persécutions qui, pour être moins sanglantes, n'en sont pas moins cruelles ; il descend jusque dans les enfers où par des ressorts magiques il évoque les démons ; même sur le point de mourir il lance son sang vers le ciel, parce que c'était trop peu de n'y lancer que des blasphèmes. Sous ce monstre on favorise les Juifs, on donne main-forte aux hérétiques, on brûle les livres saints : qu'il y ait un chrétien dans une ville, ce titre fait chercher des prétextes pour le dépouiller de ses biens, le mettre aux fers et lui faire les plus indignes traitements : on n'est fidèle à son prince, on ne parvient aux honneurs qu'autant qu'on frappe sur de telles victimes.

Vous avez donc conjuré tous ensemble, passions, philosophes, rois, empereurs, terre et enfer, vous avez réuni vos forces ; tout retentit de vos coups, quel en sera l'effet ? ***Regnavit a ligno Deus*** : la croix brille, et je vois vos ligues rompues, vos complots détruits. Cet étendart glorieux tout déchiré, tout ensanglanté qu'il est, obtient l'empire du monde. Vous vous révoltez, passions indociles, vous faites sonner bien haut que si l'Evangile est suivi, sans cesse il faut être aux prises avec soi-même ; vous, au contraire, vous promettez les plus touchantes douceurs ; dans ce parallèle qui l'emportera ? ***Regnavit a ligno Deus***, la croix l'emporte : elle n'offre, il est vrai, qu'un bois rigide, des nœuds cruels, des clous énormes, des larmes mêlées de sang : malgré cela, flatteuses voluptés, on trouve dans elle plus d'attraits que dans vous, et, pour se jeter entre ses bras, on s'arrache d'entre les vôtres. Tyrans, vous rassemblez vos licteurs, vous préparez vos tortures : de tant d'hommes qu'on vous amène, les uns sont précipités dans les eaux, les autres jetés dans les flammes, les autres dévorés par les ours, tous expirent d'une mort sanglante et funeste ; même votre cruauté, habile pour prolonger les supplices, ne verse le sang que goutte à goutte ; tandis que le Fils de Marie est sans armes et sans défense, vous, environnés de soldats, vous présidez à de barbares exécutions : de vous et de lui pourtant qui est-ce qui se fera suivre ? De vous et de lui qui est-ce qui régnera ? ***Regnavit a ligno Deus***, l'agneau immolé devient l'agneau dominateur de la terre : des généraux d'armée, des gouverneurs de province, des préfets du prétoire viennent demander la mort ; viennent avec eux, du même pas, de tendres enfants, de jeunes filles. Tyrans, dans l'appareil de votre grandeur, vous êtes vaincus par des enfants, et des enfants ne le sont pas par des bourreaux. Ce qui n'avait point encore été vu, les tortures et la joie, les plus cruelles douleurs et les cris d'allégresse sont joints ensemble ; plus on immole de victimes, plus il s'en trouve, et l'Eglise est fertilisée par ses ruines ; sur des fleuves de sang elle n'en est que plus majestueusement portée aux extrémités de la terre.

Oui, vous régnez, grand Dieu ! vous régnez, non plus par le bras de la toute-puissance, comme dans la production de tous les êtres ; non plus par le bruit du tonnerre, comme sur le mont Sinaï ; non plus par le soulèvement des flots, comme sur les soldats de Pharaon ; non plus par le glaive exterminateur, comme sur l'armée de Sennachérib, mais par un bois infâme : tout infâme qu'il est, votre nom y est écrit avec des caractères plus divins que dans le reste de la nature. Adorable spectacle ! spectacle digne de votre magnificence ! Jésus-Christ est sur la croix, les tyrans sont sur le trône ; Jésus-Christ n'a pas un bras qu'il puisse remuer, les tyrans en ont cent mille, et en dépit des tyrans, c'est aux pieds de Jésus-Christ que viennent se prosterner les nations : ***Regnavit a ligno Deus***. Revenons, que le païen fasse encenser ses statues, que l'athée fasse applaudir ses systèmes, que le déiste fasse goûter ses raisonnements, que Mahomet fasse triompher ses erreurs ; l'orgueil, l'impureté, le libertinage, tout les favorise ; mais qu'un Evangile qui ne sait pas flatter, qu'un Evangile combattu en tous lieux, en toute manière, se fasse universellement recevoir, c'est ce qui n'a pu venir que de Dieu, c'est ce qui porte les caractères de divinité les plus incontestables et les plus sûrs.

Dernier trait : succès qui semblaient devoir peu durer, et cependant succès immortel. Messieurs, pour un moment, plaçons-nous au premier siècle de l'Eglise, et ne raisonnons que sur des principes communs et ordinaires. Voilà donc que de la croix le flambeau de la vérité part et va éclairer l'un et l'autre hémisphère ; devant la montagne sacrée du Calvaire les autres montagnes s'a-

Digitized by Google

baissent, la nouvelle religion prend le dessus ; subsistera-t-elle? Un philosophe mondain répond hardiment qu'elle ne subsistera pas. Première raison, c'est que le charme de la nouveauté, charme invincible et séduisant, tôt ou tard se dissipera, et alors ne voyant en elle rien qui pique, on s'en dégoûtera : cette inconstance naturelle à l'homme, par combien d'exemples est-elle attestée? Seconde raison, c'est que sans se relâcher en rien, elle combat les inclinations, domine la cupidité ; inflexible et sévère, jamais elle ne se prête aux penchants. Je veux que par ostentation, par entêtement, on vive quelque temps dans la contrainte ; mais où est l'homme qui veuille s'assujettir pour toujours à un maître impérieux et captivant? Où est l'homme qui veuille s'engager à souffrir par état? Les grâces de la volupté s'usent, on s'en dégoûte; mais les pointes de la douleur piquent toujours dans un endroit sensible, on ne s'y fait point ; et puisque la loi chrétienne gêne éternellement, il faut qu'elle périsse. Il en sera d'elle comme de ces spectacles qui attirent des peuples entiers : ils sont grands, ils sont frappants, mais ils ont un dernier acte. Ainsi dans les règles de la prudence ordinaire, croirais-je devoir prononcer : qu'arrive-t-il cependant? elle échappe à toutes les persécutions, à tous les dangers, elle subsiste. Tant de prodiges de l'art si vantés, tant de palais, de mausolées superbes sont détruits ; dans un cercle continuel de révolutions, les lois, les coutumes, les royaumes ont changé ; et au milieu de toutes ces ruines sans révolution, sans changement, la foi est toujours la même : tandis qu'autour d'elle tout fond, tout s'écroule, seule elle reste immobile, et depuis dix-huit cents ans elle a acquis une noblesse que l'univers ne trouve dans le sang d'aucun de ses rois. Tout cela d'où vient-il? Sinon de la main toute-puissante qui la soutient. Soleil, arrête, dit autrefois Josué, quand il voulut achever la défaite du Chananéen, soleil, arrête, *Sta, sol*, et le soleil s'arrêta : de même, cette source de lumières, la foi, pouvait s'éclipser; mais Dieu la tient suspendue sur nos têtes, il dit : *Sta, sol*, demeure, éclaire les combats que donnent mes élus, et ne disparais point qu'ils n'aient remporté une pleine victoire. Elle se soutient en effet, et non-seulement elle se soutient, mais elle s'étend, elle fait des conquêtes : et tandis que l'avarice, qui est de toutes les passions la plus entreprenante, ne s'est emparée que d'une partie du nouveau monde, la foi a pénétré dans le centre des monarchies, et aujourd'hui les bornes de son empire sont les mêmes que celles du monde.

Or, douter après cela qu'elle soit une religion divine, douter qu'on doive s'y soumettre, n'est-ce pas la témérité la plus impardonnable? N'est-ce pas confondre et renverser tout? Parlant des incrédules, en dis-je trop, quand je dis qu'ils sont ennemis déclarés de toute raison? Attachons-nous à les considérer, vous en jugerez. Qui sont ceux qui refusent de croire? Ce sont des esprits superficiels dont la vue basse est tout à coup éblouie par une objection frivole et incapable de sentir le vrai d'une réponse juste. Ce sont des esprits hautains qui ont pour principe de ne point penser comme les autres, et qui, fiers d'une prétendue supériorité de raison, viennent prononcer dogmatiquement, et préfèrent leurs travers aux oracles de Dieu. Ce sont des esprits vains, jaloux, à quelque prix que ce soit, de briller dans une conversation profane, et qui du côté de la naissance, des talents, des emplois, n'ayant rien qui les distingue, ne trouvent pour se distinguer que les attentats d'une langue impie. Ce sont de toutes les parties du royaume des auteurs rassemblés, qui, n'ayant point de subsistance, composent de misérables pages auxquels un imprimeur avide prête ses sacriléges caractères, et qui ne mangent point de pain qui ne soit, j'ose le dire, tout pétri de blasphèmes. Ce sont des riches, ivres de leur opulence, dont les uns ont empoisonné leur imagination par des lectures impies, d'autres n'ont jamais su que le secret de faire couler le sang de la veuve indéfendue, et qui, à la faveur d'un habit superbe chargé des imprécations de l'orphelin, bravent dans un discours audacieux la majesté des mystères, ainsi qu'ils ont fait les cris de l'innocence. Ce sont des femmes hardies qui, dans l'intervalle du jeu et du sommeil, parlent des matières saintes avec autant de liberté que si elles s'expliquaient sur l'assortiment d'une parure, et qui d'un ton ferme, d'un air imposant se font faire silence tandis qu'elles prononcent. Ce sont de prétendus esprits forts qui s'assemblent dans ces lieux connus pour être des écoles d'impiété et d'irréligion, et qui débitent des opinions dignes du lieu où elles sont enfantées.

Vous dites que l'obscurité des mystères vous ébranle : eh, mon frère! est-ce que vous ne voyez pas qu'entre la Divinité et votre intelligence la disproportion est entière, que Dieu étant nécessairement infini, l'incompréhensibilité ne lui est pas moins essentielle que ses attributs ; que nos yeux sont trop faibles pour soutenir l'éclat de sa gloire; que là où on ne le comprend pas, là même on ne sent que mieux qu'il est Dieu? Combien dans la nature de prodiges indubitables, et pourtant incompréhensibles à l'esprit humain? Et à plus juste titre, quand Dieu parle, combien est-il raisonnable que la raison se condamne au silence? Vous voyez vous-même que la croix a exterminé les superstitions, a introduit toutes les vertus, pouvez-vous n'y pas reconnaître, avec saint Paul, le chef-d'œuvre de la toute-puissance et de la sagesse? Et vous vous rendez à une objection frivole! vous vous laissez abattre par un souffle qui ne doit pas même agiter des roseaux! vous chancelez dans votre foi par des raisons qui doivent vous rendre plus inébranlable que les rochers! mais non, ce n'est point l'obscurité des mys-

Digitized by Google

tères qui vous ébranle ; tout autre motif vous fait agir, je l'entrevois. Vous, avare, sur un bien mal acquis, vous avez bâti votre fortune : si ce que la foi enseigne est véritable, c'est une nécessité de restituer, restituer est un devoir qui vous révolte ; quel parti prenez-vous ? Le parti de ne rien croire pour conclure à ne rien rendre. Vous, sensuel, charmé d'une beauté fatale qui vous a malheureusement ébloui, vous êtes passionné, vous êtes idolâtre : si ce que la foi enseigne est véritable, c'est une nécessité de renoncer à votre idole ; ce renoncement, parce qu'il vous plaît d'en juger de la sorte, est impossible : quelle est votre ressource ? C'est d'effacer l'idée des feux éternels pour entretenir les coupables feux qui vous transportent. Qu'on y fasse attention, on en conviendra ; de tous ceux qui ne croient pas, pas un qui ne soit souillé de quelque opprobre : dans toute l'étendue du christianisme, je défie qu'on me montre un seul homme d'une conduite irréprochable, qui ne soit en même temps fidèle, et tel que vous connaissez mieux que moi avant qu'il perdît la foi, était déjà perdu de conscience. Donc c'est la passion qui étouffe les lumières, la passion qui jette dans l'incertitude, la passion qui fait errer. Homme pervers, ce n'est pas des dogmes impénétrables que tu doutes, tu ne doutes que de ceux qui gênent ta cupidité : je m'en prends à elle, c'est ton cœur qui est l'incrédule, tu condamnerais toutes les erreurs, si on te permettait de suivre tous tes penchants. Résiste, à la bonne heure, résiste aux oracles de tous les prophètes, au sang de tous les martyrs, à l'autorité de tous les Pères, au suffrage de tous les peuples ; ou plutôt en présence de la foi, devant ses augustes ténèbres, viens, mortel téméraire, viens baisser les yeux et prosterner ton orgueil : apprends que la raison est un guide qui plus que tout autre a besoin d'un guide lui-même : apprends, et ne l'oublie point, qu'au moment que tu auras rompu ce commerce criminel, ou rendu ce que tu as pris, au même moment tous tes doutes sur la foi disparaîtront. Avançons : divinité de la religion chrétienne dans la conquête qu'elle fait du monde, soumettons-nous, rien de si raisonnable, vous l'avez vu : divinité de la religion chrétienne dans le bonheur qu'elle procure au monde, soumettons-nous, rien de si avantageux ; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si nous pensions aux avantages solides qu'apporte la religion, nous en serions frappés, et nous bénirions à chaque instant celui qui l'a versée dans nos cœurs. Qu'y a-t-il de comparable en effet aux avantages qu'elle procure ? Rien de si propre à fixer nos incertitudes, rien de si propre à nous faire revenir de nos égarements. La religion est tout à la fois un flambeau contre l'erreur, une ressource contre l'impénitence. L'homme est aveugle, c'est une règle qui le dirige, règle la plus parfaite : l'homme est pécheur, c'est une voix qui le rappelle, voix puissante et divine. Motifs qui doivent nous la faire estimer, et nous engager à tout faire, à tout souffrir plutôt que de la perdre ou de l'altérer.

En premier lieu, la religion est pour l'homme une règle qui le dirige, règle parfaite en toute manière. Je dis d'abord règle sûre, et règle sûre contre quelque ennemi que ce puisse être. Règle sûre contre les païens. Pourquoi ? parce qu'elle est appuyée sur la parole de Dieu, appuyée sur des prophéties si claires qu'on croirait qu'elles racontent ce qui se passe dans le temps même ; appuyée sur une doctrine si sublime, si vraie que jamais la philosophie ne dicta rien qui lui soit comparable ; appuyée sur des miracles si certains que le paganisme a été forcé d'en convenir ; appuyée par des témoins qui, en la supposant fausse, avaient toute sorte d'intérêts de la contredire. Règle sûre contre les Juifs. Pourquoi ? parce que les Juifs, en conservant les livres saints, conservent les immortelles archives où ils sont déclarés imposteurs, et que, malgré leur haine contre nous, eux-mêmes ils perpétuent les armes dont nous les terrassons : en sorte, dit saint Chrysostome, qu'ils sont comme les membres sanglants d'un cadavre écartelé par la justice divine, et distribué dans les quatre parties du monde pour servir de preuve authentique à la religion. Règle sûre contre Mahomet. Pourquoi ? parce que tandis que Mahomet prend les armes, la foi n'en a point d'autres que de souffrir et de pardonner ; tandis que Mahomet couvre du voile de l'ignorance de monstrueuses absurdités, la foi pleine d'une confiance divine s'est montrée à découvert, a bravé tous les regards, a défié tous les critiques, a subi tous les examens. Règle sûre contre les hérésies. Pourquoi ? parce que tant d'hérésies qui l'ont combattue n'ont servi qu'à lui donner de nouveaux éclaircissements, et que de tant de combats, chacun de ses dogmes est sorti plus autorisé, plus décidé. Différentes sectes se sont élevées, dites vous ; eh ! voilà justement ce qui m'affermit, c'est une preuve en ma faveur, une preuve indubitable, voulez-vous le voir ? C'est qu'avant qu'elles s'élevassent, elles avaient été prédites ; c'est qu'avec tous leurs efforts elles sont resserrées dans des bornes étroites ; c'est que sans s'attacher à un point fixe, sans cesse elles varient ; c'est, que malgré le lien commun qui les unit, elles s'entre-déchirent ; c'est que contre le commandement de Jésus-Christ elles ont soufflé les fureurs de la guerre, la révolte contre les souverains ; c'est qu'après avoir causé les ravages que nous savons elles sont replongées dans l'abîme d'où elles étaient sorties pour ne plus reparaître. Que répondre à tout cela ? Par où éluder ces raisonnements ? L'enfer et ses suppôts qu'opposeront-ils ? Oui si je suis dans l'erreur, j'y suis avec les Ambroise, les Augustin, les Athanase, les Chrysostome ; j'y suis par les ressorts

Digitized by Google

de la sagesse suprême, parce que Dieu m'aurait trompé ; je ne crois rien qui ne soit appuyé sur le plus invincible témoignage qu'il y ait au monde.

Prenez garde, je vous prie, règle d'autant plus sûre qu'elle ne suppose rien d'incertain et d'équivoque ; aux ignorants comme aux savants rien de si facile que de l'apercevoir ; elle est à la portée de tout le monde, elle saute aux yeux. J'avoue que la vérité révélée est couverte de nuages ; mais la révélation a toute la clarté du grand jour. Tout roule sur des faits publics, évidents, que je ne puis contester sans renoncer à tout principe de certitude. Pour comble de bonheur, survient-il quelque doute, ces mêmes faits me démontrent une autorité visible, une Eglise au jugement de laquelle il faut qu'on s'en rapporte pour ne se pas tromper ; grâce au ciel, me voilà tiré d'embarras. S'il fallait discuter, raisonner, approfondir, mille gens se rebuteraient, et, sous prétexte que la capacité, le loisir leur manquent, ils refuseraient d'entrer en discussion ; mais non, j'ai un tribunal où est assis le souverain pontife avec le corps des premiers pasteurs, tribunal suprême et infaillible : quelle que soit la question qui s'élève, je la lui porte, il parle ; et, acquiesçant aussitôt, je sais que je souscris à des oracles dictés par l'Esprit-Saint. A la faveur de ce tribunal, tout rentre dans un même centre ; je l'aperçois ce centre, je m'y attache, et me voilà tranquille.

Règle sûre, j'ajoute, règle constante et toujours la même : l'unité de Dieu, la trinité des personnes, l'incarnation du Verbe, la passion, la résurrection, la divinité de Jésus-Christ, l'autorité de l Eglise, la vertu et le nombre des sacrements, tous les articles essentiels ont été constamment prêchés, constamment reçus, constamment transmis jusqu'à nous par le canal d'une invariable tradition. Sans doute, par mille moyens on a tenté de la corrompre et de l'altérer, cette source sacrée ; mais, efforts inutiles, il en est d'elle comme de l'Océan : on y a jeté mille cadavres, et toujours les cadavres ont été repoussés sur les bords, toujours elle est restée pure et sans mélange, et nous avons la consolation de croire aujourd'hui ce qui a été cru dans tous les temps. Règle constante, disons encore, règle admirable par l'ordre et la justesse qui y règne : je vais vous en convaincre ; c'est que les vérités que j'ai intérêt de savoir sont mises dans le plus beau jour, sont développées dans la suite la plus distincte. Remarquez ceci : d'abord le flambeau de la foi me découvre un Dieu qui m'a donné la vie, et que je dois adorer comme mon maître, craindre comme mon juge, aimer comme mon père. De là il m'éclaire sur moi-même, me montre une conscience que je dois suivre, une loi que je dois garder, des passions que je dois tenir en respect. Ensuite, il m'offre autour de moi des hommes formés à la ressemblance du Créateur, qui, par cette raison, quelque outrage que j'en aie reçu, doivent m'être chers. Et où tout cela me conduira-t-il ? A un parfait bonheur si je suis fidèle. De sorte qu'à la faveur de la foi, je sais, dans toute la précision, dans toute la netteté possible, de quel principe je suis sorti, de quels devoirs je suis chargé, à quel terme je dois tendre : ce qui forme le corps de doctrine le plus juste, le mieux lié et le mieux assorti dans toutes ses parties qui fut jamais. De plus, règle sublime : il ne s'agit point ici de questions académiques, de ces points qui ont partagé les savants, et qui, ne renfermant rien de solide, se terminent à satisfaire une orgueilleuse curiosité : la foi nous mène droit à la source des lumières, nous instruit de ce qui rend l'homme heureux et saint, nous dévoile tous les attributs, tous les mystères, tout le fond de la Divinité. Par son moyen en un quart d'heure un enfant de sept ans en sait plus que n'en ont jamais su toutes les écoles de Rome et d'Athènes : et ce qu'on aurait peine à croire, ce qui est pourtant incontestable, tout bornés que nous sommes, nous croyons ce que Dieu lui-même sait de plus adorable et de plus grand.

Enfin, règle efficace et persuasive, qui conclut à la pratique, qui porte à remplir les devoirs, et à les remplir tous, en voici la raison ; c'est qu'elle propose le motif le plus fort, le plus pressant qu'on puisse imaginer, une peine, une récompense infinie. Quelque indifférent, quelque insensible que puisse être le cœur de l'homme, quand on le prend par des motifs de cette nature, il est comme nécessaire qu'il se rende. Il n'en est pas ainsi des principes purement humains. Un homme se règle sur des principes purement humains, toujours sa conduite me sera suspecte, je me défierai de sa probité. Tant que les yeux seront ouverts sur lui, j'en conviens, il se soutiendra ; les sentiments les plus nobles, quelquefois même les actions les plus généreuses ne lui coûteront rien ; mais qu'il soit éloigné des regards, qu'il soit persuadé qu'on ne le voit point, croyez-moi, si la tentation est un peu forte, bientôt il se démentira : il n'y aura point d'action si lâche, point de crime si odieux dont il ne soit capable. Et pourquoi ? c'est que l'œil des hommes ne l'observant point, il n'aura plus de motif qui l'anime et le soutienne. Mais je suis dans l'attente d'une récompense éternelle, je suis menacé d'un éternel supplice ; à cette vue on prend des sentiments bien différents, l'imposture n'a plus lieu. Dieu me voit, et je ne puis me dérober à ses regards ; Dieu me voit, et je ne puis récuser son tribunal ; Dieu me voit, et je ne puis échapper à ses châtiments : il ne faut donc pas que je m'en tienne aux apparences, que je me borne à plaire aux hommes. Qu'on me voie ou qu'on ne me voie pas, il faut donc que réellement je m'acquitte de mes obligations. Qu'on me voie ou qu'on ne me voie pas, il faut donc que je pardonne cette injure, que je pratique ce jeûne, que je vienne au secours de ces mal-

Digitized by Google

heureux qui me réclament : conséquence naturelle et légitime, dont la force se fait sentir à ce chrétien vertueux que vous connaissez. Parce qu'il est pénétré des principes de sa foi, suivez ses démarches, partout vous le trouverez fidèle. Il va au barreau, c'est pour dicter en faveur de l'innocence d'équitables arrêts; il vient dans nos temples, c'est pour rendre à Dieu de profondes et respectueuses adorations; il entre chez un ami, c'est pour entretenir un commerce où il fait régner la politesse, et encore plus la conscience; il se trouve dans une partie de plaisir, c'est pour prendre un délassement nécessaire, et oublier un moment l'austérité de la vertu, sans jamais oublier la vertu même; il revient dans sa maison, c'est pour veiller à l'éducation de ses enfants, et donner d'utiles leçons, de saints exemples. Nulle part vous ne le verrez se démentir. Tel est le premier avantage de la religion, voilà comme elle est pour diriger l'homme, la plus parfaite de toutes les règles, une règle divine.

Mais l'homme veut-il porter sur les mystères un regard curieux? Ah! dans quel labyrinthe il s'engage! Dans quel abîme le jette le travers d'une raison aveugle et séduite! Les difficultés se succèdent, comment les résoudre? Les contradictions se multiplient, comment les concilier? Les ténèbres s'amassent, comment les éclaircir? Dans le même temps, sur le même objet il approuve et condamne, il rejette et embrasse, il prononce et se rétracte; quel parti prendre? A quoi s'en tenir? Y a-t-il une Providence? Est-ce le hasard qui préside aux événements? Dieu est-il jaloux qu'on l'honore? A-t-il déterminé un culte plutôt qu'un autre? L'âme sera-t-elle anéantie? Doit-on croire une éternité? Doit-on s'assujettir à garder la loi? Peut-on vivre au gré de ses plaisirs? Partout inquiétudes et perplexités; son imagination le promène d'erreur en erreur; au moment qu'il croit saisir la vérité, il sent qu'elle échappe, il tombe dans un accablement qui le désespère. J'en appelle à vous, mes chers auditeurs, rendez à votre Dieu le témoignage qu'il attend de vous. Dans les siècles passés, dans le siècle où nous sommes, de prétendus sages ont pris leur raison pour arbitre; où les a-t-elle conduits? Sous ses auspices qu'est-ce qu'ils ont fait? De plus grands pas dans les sentiers de l'erreur que le vulgaire. Elle leur a servi, cette raison orgueilleuse, à donner dans toutes les absurdités, à recevoir toutes les extravagances, à tomber dans tous les précipices. Même chez les peuples nos voisins qu'un bras de mer assez court sépare de nous, peuples d'ailleurs policés et spirituels, voyez quelles ont été les suites de l'incrédulité. Que dirai-je de ceux qui tolèrent toutes les religions? De ceux qui comprennent dans cette tolérance les mahométans et les juifs? De ceux qui, par respect, défendent de prononcer le nom de Dieu.

Vous savez ce nombre prodigieux de livres contre la religion, qui se débitent, et qu'on vante avec emphase. Qu'on en vante tant qu'on voudra les auteurs, la preuve éclatante de leur folie s'y développe tout entière. En premier lieu, parce que se donnant pour esprits sublimes, pour génies inventeurs, ils ne disent rien que de suranné; ils ne font que reproduire sous une nouvelle forme les vains sophismes, les objections cent fois réfutées des Crescent, des Celse, des Porphyre et d'un Julien l'Apostat. En second lieu, parce que, prétendant que l'âme est matière, qu'elle périt avec le corps, qu'il n'y a point de liberté, ils ouvrent la porte à toutes les abominations, à toutes les horreurs, et que dans ce système pervers les hommes ont droit de se déchirer, de se dépouiller, de se révolter, pourvu qu'ils aient soin d'échapper au bras de la justice humaine. Preuve éclatante de leur folie en troisième lieu, parce que, tandis qu'ils s'accordent à combattre la religion, il n'y a entre eux nul accord, tous dogmatisent différemment; c'est parmi eux une variété de monstres qui elle-même est monstrueuse. Preuve éclatante de leur folie en quatrième lieu, en ce que, faisant parade de probité, d'honneur, d'amour de la patrie, ils affectent d'orner leurs écrits d'images indécentes, d'histoires obscènes et scandaleuses, ils perdent le respect à l'humanité, et marchent sur les pas des infâmes auteurs du paganisme. Preuve éclatante de leur folie en cinquième lieu... Mais arrêtons, je ne finirais point, si je les voulais suivre dans tous les écarts où les précipite l'ensorcellement et le vertige : *Deus qui sedes super Cherubim intuens abyssos!* (*Psal.* LXXIX.) Dieu terrible, inaccessible lumière! ainsi confondez-vous le téméraire qui ose vous interroger sur vos augustes secrets! ainsi vous jouez-vous d'un mortel qui, au lieu de s'humilier à vos pieds, se redresse et vous appelle pour lui rendre compte de vos vues; tandis qu'il prétend mal à propos pénétrer vos grandeurs, le poids de votre majesté l'accable; pour vouloir vous envisager de trop près, l'insensé perd les yeux : *Ibi confringes tumentes fluctus tuos* (*Job*, XXXVIII); tu viendras jusque-là, dit Dieu à la mer, et tes flots respecteront sur le sable les bornes que je leur prescris : *ibi confringes tumentes fluctus tuos;* tu viendras jusque-là, dit Dieu à la raison, voilà mon Evangile, je parle; que ton orgueil tombe, ou s'il ose lever les yeux, que ce soit pour lire et adorer mes volontés.

Chrétiens, voulons-nous suivre un guide fidèle? Marcher d'un pas égal dans les sentiers de la vérité? Soumettons-nous à la religion, attachons-nous à cette règle irréformable, rejetons avec horreur tout ce que l'amour de la nouveauté, tout ce que l'entêtement de la vanité suggère. Persuadons-nous que, dans ce qui regarde les oracles divins, le seul oracle que puisse prononcer la raison, c'est qu'il faut se condamner au silence. Avec cette disposition d'esprit et de cœur, toujours nous aurons des lumières

Digitized by Google

sûres; toujours à la suite d'un astre favorable sans craindre de nous égarer, nous tiendrons une route certaine. Que l'incrédule se hasarde sur des mers pleines d'écueils où les flots vont l'engloutir : pour nous, établis sur la pierre ferme qui est Jésus-Christ, appuyés sur la foi de son Eglise, nous verrons de loin le danger sans y prendre part, et ce qui est pour les autres un naufrage, ne sera pour nous qu'un spectacle.

Je dis, en second lieu, que la religion est une ressource contre l'impénitence, et que c'est elle dont se sert une miséricorde infinie pour nous rappeler de nos égarements. On sait quel est est le pouvoir de la passion sur le cœur de l'homme : sujet à toutes les faiblesses, capable de tous les excès, trop souvent il roule de désordre en désordre : mais quoi qu'il en soit de ce désordre pourtant, et quelque opiniâtre qu'on le suppose, donnez-moi un homme qui n'ait pas perdu la foi, je n'en désespère pas; fût-il vendu à tous les crimes, s'il n'a pas étouffé ce germe précieux, ce germe est un heureux présage, tôt ou tard il est capable de produire dans plusieurs des fruits de salut. Tant que la foi reste, la conscience parle, le remords se fait sentir, les grandes vérités étonnent, la rigueur des jugements divins effraye, une remontrance sage, une lecture sainte, un tragique accident font impression, et si on ne revient pas toujours dans le moment, du moins on se condamne; et condamner son vice, est un pas pour en sortir. Qu'il vous souvienne de ce feu sacré que les Juifs, traînés captifs à Babylone, jetèrent dans un puits, et qui, après un grand nombre d'années tiré de la vase et placé sur l'autel, s'enflamma aux premiers rayons du soleil : ainsi la foi, cette étincelle divine dans un cœur déréglé, est assoupie et presque éteinte : mais que le soleil de justice se montre, cette étincelle prend feu et cause un embrasement salutaire.

Mais voilà un pécheur déterminé à ne rien croire ou à ne croire que ce qu'il lui plaît, quelle ressource espérer? Quels moyens employer? Son cœur est fermé de toutes parts, est inaccessible à tous les traits, par où l'attaquer? Tenterai-je de le gagner par la vue de la miséricorde, lui qui ne croit ni miséricorde ni Providence? Le prierai-je d'envisager la croix, ce digne objet de nos regards, lui qui en fait la matière de ses outrages? Le conduirai-je sur le bord des enfers? ferai-je retentir à son oreille les cris des damnés? pour lui ces vérités sont des fables ou du moins des problèmes. Nul principe de retour; il est naturel qu'il s'endurcisse, qu'il persévère, qu'il meure dans son crime et qu'il vienne aboutir au terme que mérite son incrédulité. Incrédulité qui le jette dans les plus affreux déréglements, qui le porte à souffler en tous lieux ses abominables maximes, et à se faire un plaisir sacrilége, après qu'il s'est perverti lui-même, de travailler à pervertir les autres.

Fuyons, chrétiens, le sort de ces insensés, concluons à estimer, à conserver la religion qui est pour nous d'un si grand prix. Hélas! je le dis en soupirant, des peuples entiers sont plongés dans les ténèbres, et ils y périront. Nous autres, qu'avions-nous fait pour mériter une préférence si heureuse! mes très-chers frères ; de quels sentiments nous devrions être pénétrés! de quel amour nous devrions être enflammés pour un Dieu de qui nous avons reçu un don qui est au-dessus de tous les dons! ah! bénissons mille fois, les larmes aux yeux, la tendresse dans le cœur, bénissons un Dieu de qui nous tenons une grâce si inestimable : et quand vous vous trouverez avec les philosophes de nos jours qui débitent leurs dogmes pervers, souvenez-vous de leur résister hardiment, de les contredire fortement; ne cédez pas : honorez votre religion dans le monde par un hommage public, dans le cœur par une soumission aveugle et constante : c'est ce qui vous conduira au terme heureux de prédestinés; je vous le souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, ainsi soit-il.

SERMON II.

SUR L'IMPORTANCE DU SALUT.

Domine, bonum est nos hic esse ; si vis, faciamus hic tria tabernacula. (*Matth.*, XVII.)

Seigneur, il est bon d'être ici ; si vous voulez, nous y dresserons trois tentes.

Heureux et sublime spectacle! Effaçant pour un moment tous les dehors de faiblesse et de mortalité, Jésus-Christ se transfigure, son visage éclate comme le soleil, ses yeux brillent comme les éclairs : on voit luire sur son front un rayon de cette gloire magnifique qui couronnera dans peu ses nobles combats, et l'éclat qui rejaillit sur sa personne, annonce le Fils du Très-Haut. A la vue de ses immortels appas, dont la splendeur éblouit les yeux, les apôtres ravis, enchantés, demandent à fixer leur séjour dans un lieu si charmant : chrétiens, j'en suis sûr, nous le demandons nous-mêmes, nous ressentons les mêmes transports par un instinct invincible et raisonnable, avec une ardeur aussi vive qu'elle est juste, nous désirons une vie parfaitement et souverainement heureuse, dont le Thabor n'était qu'une image. Continuons de la désirer, soupirons, après cette joie éternelle et infinie qui nous est promise; comprenons que c'est là ce qui nous intéresse essentiellement, ce qui demande tous nos soins, et que s'il est permis de donner à tout le reste quelques moments, c'est là, préférablement à tout le reste, ce qui doit faire le fond de nos occupations et de nos travaux. Nous ne sommes ici-bas que pour être un jour transfigurés sur le modèle de Jésus-Christ, pour ressusciter à une meilleure vie, pour entrer dans la joie du Seigneur, en un mot, pour nous sauver, et si nous ne nous sauvons pas, nous n'y aurons joué tous, tant que nous sommes, qu'un inutile personnage. Or, pour donner une juste idée du salut, et développer à fond ce qu'il renferme, je veux vous y faire envisager deux rapports capables de fixer l'attention d'un chrétien sage, je vous en

Digitized by Google

propose la nécessité et le succès; nécessité absolue, succès certain: nécessité absolue, il s'agit de tout pour vous; succès certain, avec la grâce et en vertu de la grâce du Rédempteur, la chose est véritablement entre vos mains. Etudiez bien le grand intérêt du salut: rien de si essentiel que d'y réussir; et rien, avec la grâce, et en vertu de la grâce, qui dépende si sûrement de vous que d'y réussir : de toutes les affaires que vous avez au monde, le salut est la seule qui soit nécessaire, la seule qui soit en votre pouvoir: la seule qui soit nécessaire, donc vous devez en être occupés entièrement; la seule qui soit en votre pouvoir, donc vous devez en être occupés avec une vraie consolation : ce sont les deux parties de ce discours. Ecoutez, je vous prie, attentivement ; il s'agit ici d'une suite de réflexions les plus sérieuses que vous puissiez faire en votre vie. Demandons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

J'entre d'abord dans mon sujet, et pour montrer la nécessité du salut, je prétends que le salut est la seule affaire nécessaire: nécessaire dans tous les sens qu'il soit possible de concevoir; nécessaire par le caractère du bien qu'elle présente; nécessaire par l'inévitable alternative qu'elle propose; nécessaire généralement à tous les hommes; nécessaire personnellement à chacun en particulier; nécessaire dans tous les moments; nécessaire par-dessus toute chose indispensablement et souverainement: nécessaire, en sorte que tout lui soit subordonné, tout lui soit rapporté, tout, s'il le faut, lui soit sacrifié; si nécessaire que, sans que je le dise, vous conclurez vous-mêmes quec'est, à proprement parler, la seule affaire que vous ayez au monde; vérités frappantes qui demandent toutes vos réflexions.

Je dis, en premier lieu, nécessaire par le caractère du bien qu'elle présente, qui est un bien dont la possession rend souverainement heureux, dont la perte est souverainement irréparable; ne perdez pas de vue ces deux vérités. Que ce bien est au-dessus de nos expressions et de nos pensées, chers auditeurs! Qu'il est digne d'envie! Donnez à vos esprits un libre essor, ramassez tout ce que la vivacité de l'imagination est capable de peindre, vous n'en tracerez qu'une faible ébauche, Bien parfait en tout genre, c'est asssemblage de tout ce que la richesse a de solide, de tout ce que la gloire a d'éclatant, de tout ce que le plaisir a d'attraits; c'est un abîme sans fond, où tous les trésors qui composent la félicité sont réunis, et où il faudra que le cœur se plonge, parce que, tout immense qu'il est, il ne l'est pas assez pour les contenir tous. Dieu lui-même, Dieu pour rendre heureux emploiera, fera éclater sa puissance infinie; et, si la création de cet univers n'a été qu'un jeu pour lui, que pensez-vous qu'il produira quand il enfantera des miracles? Jugez de ce bonheur par le tableau que fait saint Jean de la Jérusalem céleste, où il rassemble la jeunesse, la beauté, la lumière, l'or, l'argent, les pierreries et tout ce que nous voyons ici-bas de plus vanté; jugez-en par le titre de rois que l'Ecriture donne aux prédestinés, par les termes qu'elle emploie de fleuve de délices, de torrents de volupté, de rassasiement et d'ivresse, et, pour dire quelque chose de plus, jugez-en par tous les termes qui me manquent pour l'exprimer; oui, toute la capacité du cœur le plus vaste, toute l'avidité des plus insatiables désirs, toute la violence du penchant sera remplie et satisfaite. Ce n'est pas tout, on est heureux, on le sera toujours, on le sera tant que Dieu sera Dieu, on ne peut jamais cesser de l'être ; ce qui forme la béatitude la plus entière, la plus consommée où on puisse atteindre. Je suppose un homme fidèle, qui, après avoir constamment rempli ses devoirs, vient à mourir; présenté au tribunal du souverain Juge il trouve grâce. Chrétiens, quel spectacle pour ce juste, lorsque les liens qui unissaient son âme à son corps étant rompus, tout à coup le ciel s'ouvre, Dieu se montre, et à ses yeux étale la grandeur et la gloire! Figurez-vous quel est le coup d'œil de cette âme fortunée dans ce premier instant, de tous les instants le plus délicieux! l'éloquence humaine peut-elle exprimer les transports dont cette âme sera ravie?

Bien incompréhensible et suprême, mais, bien qu'on se flatte inutilement d'obtenir quand une fois on l'a manqué. Pensez-y, ou n'y pensez pas ; mais je vous le déclare, si vous le perdez, vous le perdez absolument et pour toujours. Les vierges folles s'endorment, et ne se trouvent point à temps pour entrer dans la salle de l'époux; les conviés malgré de pressantes invitations refusent de venir au festin; qu'ils viennent ensuite, qu'ils frappent, qu'ils conjurent, qu'ils fassent tout retentir de leurs cris, vains efforts: la porte se ferme, et tous leurs cris ne l'ouvriront pas. Vous vous êtes bannis du royaume céleste, point de retour, point d'espérance, vous en serez impitoyablement exclus, exclus pour toute l'éternité; quand tout l'univers se déclarerait en votre faveur, il ne vous y ferait pas trouver place. Voilà donc ce que le salut présente, un bien dont le prix est sans bornes, dont la perte est sans retour. Est-il un homme au monde, quand on lui supposerait un cœur de bronze, qui puisse n'en être pas touché? Est-il un homme qui par l'amour qu'il se doit à lui-même, ne soit pas essentiellement obligé de se le procurer?

Je dis en second lieu, affaire nécessaire par la terrible et inévitable alternative qu'elle propose; soyez attentifs. Il y a des gens que leur paresse naturelle, ou quelque teinture de philosophie humaine rend insensibles à tout ce qu'on admire le plus; indifférents par l'une ou par l'autre cause, ils ne disputeront avec personne dans la carrière où courent les mondains: qu'on leur propose la possession des richesses, la jouissance des plaisirs, l'éclat d'une réputation

Digitized by Google

brillante, ils peuvent y renoncer: même à envisager le ciel précisément et en soi, je ne sais si dans un moment de fureur et de désespoir le libertin n'y renoncerait pas; mais ici il en est tout autrement : il ne s'agit point simplement d'une béatitude complète en toute manière qu'on puisse perdre, ou ne perdre pas; retenez-le bien, voici ce que le salut a de propre et de singulier, voici l'importante alternative qui ne convient qu'à lui : vous ne parvenez pas au comble de la félicité, dès là vous tombez dans le dernier des malheurs; vous renoncez à d'éternels avantages, préparez-vous à souffrir d'éternelles tortures, point de milieu, vous êtes placé entre deux éternités, il faut vous déterminer à l'une ou à l'autre, cherchez, consultez, examinez tant qu'il vous plaira, mais après toutes les recherches, tous les examens, il ne reste qu'un parti à prendre, qu'un choix à faire, ou du plus haut des cieux, ou du plus profond de l'abîme; ou des plus pures délices, ou des plus effroyables tourments : Dieu paraît, d'une main il tient la palme, de l'autre la foudre; choisissez; mais il faut qu'il vous couronne, ou qu'il vous écrase. Si un bien dont le prix mérite tous nos vœux, dont la perte mérite tous nos regrets, vous touche peu, je n'insiste pas : mais qui de vous veut établir sa demeure dans ces prisons embrasées où la coière de Dieu s'exercera au delà de tous les âges? Qui de vous consent à être la victime d'un bras tout puissant et irrité dont rien ne suspendra les coups? Vous frémissez; par conséquent c'est au ciel qu'il faut tendre même indépendamment des couronnes qu'il prépare; par conséquent c'est au salut qu'il faut donner tous ses soins, quand même Dieu n'y aurait pas attaché, comme il a fait, le plus précieux et le plus inestimable de tous les avantages.

Je dis en troisième lieu, affaire nécessaire, généralement à tous les hommes : dans quelque situation qu'on se trouve, le monarque sous le dais, le magistrat sur les tribunaux, le guerrier les armes à la main, le négociant dans son commerce, l'artisan dans son travail, l'esclave dans les fers; tout âge, tout sexe, toute condition, tous les hommes sans en excepter un seul, ont sur cela une obligation commune : ce n'est point une nécessité d'être monarque, d'être magistrat, d'être guerrier, d'être négociant, d'être artisan ; mais qui que vous soyez, dans quelque état que la Providence vous ait placé, vous devez servir un maître, c'est Dieu; vous devez craindre un mal, c'est l'enfer; vous devez ménager une affaire, c'est votre salut. On ne vous commandera point d'embrasser tous le même état; enfants des hommes, suivez des routes diverses, mais tendez au même but, suivant la différence d'engagements ; d'inclinations, d'intérêts; commandez, obéissez, combattez, écrivez, mais sauvez-vous. J'admire que des chrétiens se proposent de travailler au salut, quand ils seront sortis de charge, ou qu'ils auront pourvu à l'établissement de leur famille; comme si la vertu était contraire aux emplois, et l'Evangile incompatible avec la république : ne vous trompez point, votre état est par lui-même une ressource, un moyen de salut, vous pouvez vous y sauver; si vous êtes riche, par l'aumône; si vous êtes pauvre, par la patience; si vous êtes grand, par l'humilité; si vous êtes du nombre des petits, par la soumission; si vous êtes homme public, par la justice; si vous êtes artisan, par le travail; si vous êtes persécuté, par l'oubli des injures; si vous êtes père de famille, par l'éducation vertueuse que vous donnerez à vos enfants. Le royaume des cieux est cette place forte que nous assiégeons tous; tous ne doivent pas l'attaquer avec les mêmes armes, mais tous doivent s'en rendre maîtres.

Affaire nécessaire personnellement à chacun en particulier. Dans les emplois de la vie civile souvent on porte un titre, et on laisse à d'autres le fardeau; un souverain commande, et un sujet zélé vole à l'instant; il parle, et cent mille bras exécutent; il déclare la guerre, et on livre de sanglantes batailles qu'il ne peut voir souvent que dans un récit : vous-même dans les embarras qui surviennent, vous trouvez un protecteur, un avocat qui se charge de tout; mais dans le cas présent, permettez-moi de le dire, il faut payer de sa personne, c'est à vous de porter le coup décisif; Dieu ne fera rien s'il n'a un second, et ce second c'est vous : de tous ceux qui règnent dans la gloire, pas un qui ne l'ait acquise à la sueur de son front; vous avez le même intérêt, faites le même effort, et faites-le par vous-même.

Vous travaillez pour le public, vous travaillez pour votre famille, tout cela c'est l'affaire d'autrui, ce n'est point la vôtre, vous prenez le change : et que vous reviendra-t-il de tant d'inquiétudes, de fatigues, d'agitations? De quoi vous servira d'avoir été juge habile, courtisan adroit, grand capitaine, père de famille vigilant et industrieux, si avec tout cela vous êtes un réprouvé? De quoi vous servira d'avoir procuré aux autres un agréable repos, tandis que vous brûlerez vous-même dans les flammes? Vos héritiers partageront-ils votre supplice? Penseront-ils seulement à vous? Venez à ces hommes ingrats pour qui vous vous êtes épuisé, vous vous êtes sacrifié, venez, rappelez le souvenir de vos bienfaits, faites valoir vos services, priez qu'ils vous récompensent. Pour ce qui est de Dieu, vous l'avez négligé, vous l'avez méprisé, vous ne recevrez de lui que des châtiments, des châtiments dont vous subirez toute la confusion et la douleur, des châtiments où il n'y aura rien qui vous dédommage : non, rien qui vous dédommage, vous dis-je. Dans un combat, si on ne terrasse pas l'ennemi, du moins la victoire peut être douteuse; dans un procès, si on ne l'emporte pas sur son rival, du moins on peut négocier un accord; dans un commerce si on ne réussit pas, du moins on est lié d'intérêt avec quelqu'autre sur qui le dommage tombe en

Digitized by Google

partie: ici point de compensation, point de tempérammont; point d'accommodement; vous avez seul toute la charge, vous courez seul tous les risques, et que la chose vienne à manquer, vous porterez seul toute la perte. Pensez donc à vous, dit saint Ambroise, mon frère, pensez à vous: *attende tibi;* à vous, et non point à vos revenus, à votre argent: *tibi, non pecuniæ tuæ;* à vous, et non point à vos domaines, à vos héritages: *tibi, non possessionibus tuis;* à vous, et non point à la santé de votre corps, à la satisfaction de vos sens: *tibi, non viribus corporis;* à vous encore une fois, à vous-même, à votre âme qui est la partie de vous-même la plus précieuse, la seule qui mérite d'être conservée: *tibi, tibi, hoc est animæ tuæ in qua potiorem te esse nosti.* Dans cette affaire chacun y est pour soi, vos propres enfants ne sont que des étrangers, et vous faites une insigne folie, si pour des étrangers vous consentez à vous perdre.

Affaire nécessaire dans tous les moments, nécessaire au moment où je vous parle, parce qu'au moment où je vous parle, votre sort peut être décidé. Vous savez que Jésus-Christ menace de surprendre comme un voleur; comparaison basse, à ce qui semble, mais comparaison magnifique et sublime; un maître parle noblement, quand il parle pour ne pas punir, et je trouve qu'une expression est belle, quand c'est une expression salutaire.

Vous remettez votre conversion de jour en jour; mais voyez si votre ennemi irréconciliable, ce lion rugissant, dont parle saint Pierre, en use de même? Remet-il à vous tenter? Il tente dès aujourd hui; comme il ne sait pas non plus que vous le jour et le moment de votre mort, dès à présent il tend ses piéges, dès à présent il fait jouer ses ressorts, dès à présent dans votre cœur, dans votre chair, il suscite la révolte: *deglutiamus* (*Prov.*, I); il se hâte, il saisit l'instant présent: et d'où vient que vous-même vous ne le saisissez pas? Pourquoi avez-vous moins de zèle qu'il n'a de fureur? Pourquoi ne ferez-vous pas pour échapper aux flammes éternelles ce qu'il fait pour vous y précipiter? Vous devriez vous instruire par son exemple, et employer contre lui la même activité dont il use à votre égard.

Enfin, affaire nécessaire par-dessus toutes choses indispensablement et souverainement. On peut, pour de justes causes, être dispensé de certains devoirs; dispensé du silence dans les injures à raison du scandale; dispensé de certaines pratiques d'humilité, à raison des bienséances de son état: rien ne dispense de travailler au salut, quand tous les hommes, toutes les passions, tous les obstacles s'y opposeraient; en dépit des hommes, des passions, des obstacles, quoiqu'il en coûte, il le faut faire. Nulle puissance sur la terre ne peut vous décharger de ce devoir, votre âme est le talent qui vous a été confié, vous en êtes comptable à Dieu et à la conscience, deux tribunaux où vous aurez à comparaître, deux juges dont vous ne devez jamais espérer de grâce.

Et dans le fond, nous sommes sur la terre, qui est-ce qui nous y a placés? Nous avons une âme capable de penser et d'agir, qui est-ce qui l'a formée? Dans quel dessein? Pour que la cupidité, la sensualité, la vanité nous dominent? *Servite Domino,* (*Psal.* II.) servez Dieu, c'est là votre destinée, c'est là votre fin dernière, en cela consiste tout l'homme. Un homme qui ne sert pas Dieu, n'est pas un monstre moins surprenant dans la morale que le serait dans la nature un soleil qui n'éclairerait pas, un feu qui n'échaufferait pas; le soleil n'étant pas plus fait pour éclairer, le feu pour échauffer, que l'homme pour aimer et servir Dieu. Cherchez Dieu, c'est là ce qui presse, et cherchez-le, même avant de vous dégager des ruines d'une maison qui s'écroule, même avant d'échapper aux fureurs d'un assassin qui vous poursuit, même avant de remédier à un poison qui vous dévore; cherchez Dieu; malheur à qui ne le cherchera pas, mais surtout, malheur à qui ne le trouvera pas: *Quid prodest homini, si universum mundum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur!* (*Luc.*, IX.) Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme! chrétiens, toute la philosophie n'a rien dit de si beau, voilà de tous les oracles le plus sage. Je voudrais qu'il fût écrit en lettres d'or dans les places publiques, dans nos temples, sur le frontispice de nos maisons. Rien n'égale cette maxime adorable, et s'il était permis de comparer les discours avec les actions, je dirais que cette parole est plus grande que la résurrection des morts. Quand on pense en effet au salut, qu'est-ce que tout ce qui s'appelle dans le monde vastes projets, sublimes entreprises, négociations importantes, commandement des armées, maniement des grandes affaires? Sont-ce même des affaires, ou des jeux d'enfant, des jeux ridicules et indignes de nous, des châteaux de sable élevés sur le bord de la mer qu'un premier flot engloutira? Voilà un homme qui, sur de fermes appuis, a élevé sa fortune; redouté de ses rivaux, protégé des grands, couvert de gloire, il voit prospérer tout au gré de ses vœux: je dis plus, ce que le démon promit faussement à Jésus-Christ, est accordé à celui-ci; maître de la terre et de l'Océan, il voit devant lui tous les sceptres, tous les diadèmes prosternés: *quid prodest?* Le moment fatal est arrivé, le tombeau s'ouvre, la mort frappe; coupable fortuné, tu as perdu ton âme; reponds, arbitre de l'univers, tes richesses, tes grandeurs, à quoi servent-elles? Suspendent-elles le redoutable arrêt qui vient d'être fulminé? Modèrent-elles l'activité des feux vengeurs? Désarment-elles les ministres cruels qui exercent la vengeance? Abrégent-elles en partie la durée de tes tourments? A quoi servent-elles, *quid prodest?* Voulez-vous le savoir? Elles servent à tourmenter ce pécheur par la plus cruelle des contradictions, par le regret d'avoir possédé ces funestes

Digitized by Google

biens, et par le regret de ne les posséder plus ; elles servent à le tourmenter par la comparaison de l'état où il fut autrefois, et de celui où il est aujourd'hui ; elles servent à le tourmenter par le souvenir des déréglements dont elles ont été la matière et l'occasion ; elles servent à le désoler, à le déchirer, à le désespérer.

Quid prodest? Les réprouvés la méditent, cette vérité, au fond de leurs tristes demeures, et ils ne cesseront de la méditer. Actuellement parmi eux combien pensez-vous qu'il y en a qui s'écrient, *vanitas vanitatum* (*Eccle.*, I), vanité des vanités ? Ah ! malheureux, où en suis-je? Je vivais dans la magnificence, dans l'éclat, dans la splendeur, j'attirais seul tous les regards ; pompe frivole, grandeur fatale ! *Transierunt* (*Sap.*, V), elle n'est plus, et me voilà couvert des horreurs d'une éternelle ignominie. J'étais environné d'une foule de partisans qui m'adoraient, partout on s'étudiait à me plaire, j'étais obéi au moindre signe ; vains respects, coupables adorateurs ! *Transierunt*, ils ne sont plus, et me voilà livré à d'impitoyables bourreaux qui me tourmenteront à jamais et sans relâche. Je regorgeais de biens, je possédais moi seul ce qui aurait suffi à l'établissement de plusieurs familles ; mes richesses étaient montées à tel point, qu'à peine moi-même en connaissais-je toute l'étendue ; biens trompeurs, richesses perfides ! *Transierunt*, elles ne sont plus, du moins elles ne sont plus pour moi, et il ne me reste en partage que les flammes vengeresses qui me dévorent. Tout concourait à la satisfaction de mes sens, tout me procurait des plaisirs nouveaux ; à voir la santé, la prospérité dont je jouissais, on me croyait heureux, je le croyais moi-même ; faux plaisirs, traîtresses douceurs ! *Transierunt*, elles ne sont plus, et me voilà condamné à boire un calice d'amertume présenté par la main du Dieu des vengeances. *Transierunt*, il est donc vrai, mes trésors, mes plaisirs, mes honneurs ont disparu comme un songe, ils ont passé, et pour comble de malheur, le malheur de mon âme que j'ai perdue ne passera jamais. Tel est leur langage, langage hélas trop véritable ! Et que disent-ils ensuite? *Ergo erravimus* (*Ibid.*), nous nous sommes donc trompés, ajoutent-ils, c'est la conséquence qu'ils tirent : ah ! déplorables victimes, objets infortunés sur qui s'appesantit un bras terrible, que vous raisonnez juste, mais que vous le faites à contre-temps ! Que vos réflexions sont vraies, mais que vous avez attendu tard à les faire ! Vous vous êtes trompés, est-il temps de le reconnaître quand il n'y a plus de temps pour vous? Est-il temps de former un repentir, quand ce repentir ne peut que vous arracher des cris et des hurlements inutiles ?

Quid prodest? vous à qui je parle, appliquez-vous-la cette parole, et dans ce moment placez-vous à votre dernière heure. Rangez ces bâtiments commodes, ces ameublements précieux, ces belles terres, ces revenus si sûrs, rangez-les autour de votre lit, interrogez-les tour à tour, demandez-leur ce qu'ils sont ; ils trompent l'homme pendant la vie, mais jamais ils ne trompèrent les mourants ; que vous diront-ils dans leur langage? Que seront-ils à vos yeux? Je veux que la réputation, l'autorité, les richesses soient votre partage, vous en jouirez, combien de temps? Je vous suppose parvenu au comble des prospérités, où se termineront-elles, sinon à un tombeau d'abord enrichi, ensuite méconnu, bientôt détruit? Voilà pour cette vie ; mais après cette vie votre âme qui est exempte des lois du trépas, votre âme qui vous a été donnée pour la sanctifier, si elle est frappée d'un éternel anathème, si, engraissée par vos crimes, elle devient la proie des feux éternels, où en sera-t-elle? Quel sera son asile? Qui en réparera la perte? A quoi vous sert d'avoir été heureux de toutes les manières dont on peut l'être ici-bas? C'est fait de vous, vous tomberez entre les mains du Dieu vivant, vous y tomberez pour n'en sortir plus ; et toutes vos richesses, tous vos titres sont un éclat passager et frivole qui vous aura jeté dans le précipice. Aujourd'hui vous n'avez d'ardeur que pour ces prétendus biens ; dès qu'il s'agit du salut, il semble que quelques moments d'une attention légère et superficielle que vous y donnez, soient des moments perdus ; moments perdus, mon cher frère ! Ah ! ce sont des moments perdus que ceux où vous vous livrez à vos passions ! perdus pour votre repos par les chagrins qu'ils vous causent, perdus pour votre conscience par les devoirs qu'ils vous font omettre, perdus pour votre éternité où il ne vous restera qu'un repentir amer et cruel de les avoir employés sans fruit : vous comprendrez à la mort, oui alors vous comprendrez, mais peut-être trop tard, que tout ce qu'il y a de plus pompeux et de plus flatteur, s'il est contraire au salut, est un amas de bagatelles et d'inutilités, est le comble de l'extravagance et de la folie, et que la seule chose essentielle est d'aimer et de servir Dieu.

Quid prodest? maxime incomparable que je ne puis assez approfondir ! Dieu de toute vérité, qu'elle soit gravée en traits ineffaçables dans nos âmes ! Rien de plus certain : qu'un homme pendant sa vie ait été en butte à toutes les rigueurs du sort le plus barbare, à tous les traits de l'ennemi le plus furieux, à toutes les atteintes des maladies les plus cuisantes, qu'il ait été réduit à la mendicité, qu'il ait été trahi, abandonné, persécuté de toutes parts, qu'il soit devenu le jouet et l'opprobre du monde ; si avec cela il se sauve, s'il obtient ce point capital, il obtient tout ; mais si dans ce seul point malheureusement il s'égare, quand tout réussirait d'ailleurs, tout est perdu. Concluons ; puisque le salut est d'une nécessité pressante, d'une nécessité absolue, d'une nécessité qui passe et qui exclut toute autre, il est constant qu'on en doit être occupé tout entier : mais comment en être occupé tout entier? Trois conséquences invincibles qui l'expli-

Digitized by Google

queront, et que je vous prie de bien méditer, parce que ce sont dans la matière que je traite autant de règles sûres et de principes certains.

L'affaire du salut est la seule nécessaire; donc en premier lieu que toutes les autres soient subordonnées à celle-là. Dans l'état où vous êtes, procurez vos avantages, faites-vous des protecteurs, goûtez même certains plaisirs honnêtes qui se présentent, en tout cela rien que de légitime; l'Evangile réforme, il ne détruit pas la nature; mais dans tout cela que ce soit le salut qui dispose, qui arrange, qui fasse la loi; que chacun se dise : si je me consacre aux autels, je cesserai d'être à charge à ma famille, je suppléerai à la bassesse de ma naissance, je me ferai un établissement honorable; mais me sauverai-je? Si je prends le parti des armes, je marcherai sur les pas de mes ancêtres, je gagnerai la faveur du prince, je monterai aux grades les plus illustres; mais me sauverai-je? Si j'entre dans cette alliance, je trouverai de la protection, je trouverai du bien, je trouverai mille agréments; mais trouverai-je le salut? voilà une charge qui m'attirera les respects d'une foule de partisans, voilà un plaisir capable de toucher les plus insensibles, on me les propose, puis-je accepter tout cela et me sauver? Je ne puis : qu'on ne m'en parle plus. La richesse et l'élévation, tant qu'il vous plaira, mais le salut avant la richesse, le salut avant l'élévation, le salut préférablement à tout ce qu'on peut m'offrir de plus avantageux.

L'affaire du salut est la seule nécessaire, donc en second lieu que toutes les autres soient rapportées à celle-là. Voyez ce mondain qui roule un projet dont il croit que dépendent son repos et sa gloire, voyez s'il le perd de vue un instant, et si ce projet n'est pas l'âme de toutes ses actions et le ressort de tous ses mouvements? Et nous qui avons devant les yeux tout ce qu'il y a de plus intéressant, une éternité heureuse et malheureuse, un paradis, un enfer, par quelle raison craindrons-nous d'en user de même? Ignorons-nous que par rapport au salut même les mondains sont d'habiles maîtres? Anathème à leurs maximes, à leurs actions; le crime est toujours abominable, mais la méthode du crime est excellente, et je voudrais que la vertu s'en servît. Suivant cette méthode, je prendrai cet emploi pénible, parce que malgré moi il m'arrachera d'entre les bras de cette oisiveté fatale qui est la source de mes dérèglements; je n'entrerai point dans cette charge qui donne lieu de faire des gains illégitimes, parce que l'argent a pour moi un attrait auquel je ne me sens pas la force de résister; j'éviterai cette personne d'ailleurs régulière et vertueuse, parce que la nature lui a donné certaines grâces qui font sur mon cœur de funestes impressions : mon salut est mon terme, mon objet unique; tout le reste non-seulement lui cédera, mais sera pris selon ses vues, sera réglé selon ses besoins, sera disposé selon ses intérêts : je dresserai mon plan, je distribuerai mes arrangements de manière qu'il n'y ait rien qui ne concoure et ne se prête à cette fin, seule digne de tous mes vœux.

L'affaire du salut est la seule nécessaire; donc que toutes les autres, s'il le faut, soient sacrifiées à celle-là : c'est le parti que prendra le sage. Est-il rien de plus triste que de se dépouiller de ses biens? Mais ce sont des biens usuraires et mal acquis; il s'en dépouillera, il les arrachera d'entre les mains de ses enfants. Est-il rien de plus triste que de refuser un ami qu'on aime comme un autre soi-même? Mais sa demande est injuste, il refusera, et sur le refus il tiendra ferme. Mais, dit-on, si j'en use de la sorte, mes enfants se plaindront; mon salut ne doit pas céder à d'injustes plaintes : mes amis me blâmeront; la perte de mon salut est plus à craindre que tous les reproches : qu'il en soit de ma réputation et de ma fortune comme il plaira au hasard, ou plutôt comme l'arbitre suprême des événements en ordonnera, j'ai une affaire qui me touche de plus près, et pourvu qu'elle réussisse, je ne m'embarrasse pas du succès, je me console de la ruine de toutes les autres. Enfants, amis cruels, vous avez beau dire, dès là que vous ne parlez pas le langage du devoir, je ne vous connais point, je ne vous servirai point : si j'avais deux âmes, peut-être vous en donnerais-je une; mais je n'en ai qu'une, je ne veux pas vous la vendre : vous m'êtes bien chers, mais vous êtes la victime que je dois à mon salut; pour vous immoler il m'en coûtera, la nature se révoltera, le cœur saignera, je pleurerai sur vous, mais toujours je vous sacrifierai. La parole de Jésus-Christ est expresse; dès qu'il s'agit du salut éternel, on doit se couper un pied, on doit s'arracher un œil, et malgré les résistances de la nature, s'immoler soi-même. Rien de si nécessaire que le salut, on en doit être occupé tout entier, vous venez de le voir : rien qui avec la grâce et en vertu de la grâce dépende si sûrement de nous que le salut, c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il y a dans ma proposition deux choses qu'il importe extrêmement de ne pas confondre : j'ai dit que dans l'affaire présente avec la grâce et en vertu de la grâce du Rédempteur, le succès, si l'on veut, est certain; je n'ai pas dit qu'il fût facile, à Dieu ne plaise que je vous trompe! le salut est peint dans l'Ecriture sous l'image d'une guerre où il faut combattre, d'une vigne qui demande des ouvriers vigilants et actifs, d'une drachme perdue qu'on ne retrouve qu'avec peine après bien des recherches, d'un héritage qui ne se donne qu'à titre de récompense : renoncer à soi-même, crucifier sa chair, haïr son âme, porter sa croix, sont pour le chrétien d'indispensables devoirs, *contendite* (*Luc.*, XIII.), les sentiers sont rudes, la porte étroite. Mais quoique tout cela soit vrai, il n'est pas moins vrai que vous ne pouvez périr que par votre

Digitized by Google

faute, et que le salut est une affaire sûre, une affaire immanquable, si vous-même vous ne la ruinez. En puis-je douter quand je lis dans les livres saints, dans les ouvrages des saints docteurs, tant de textes qui marquent la volonté véritable et sincère où est Dieu de sauver tous les hommes? Comment parle Moïse ou plutôt le Seigneur par son organe? Je mets devant vous le feu et l'eau, le bien et le mal, la vie et la mort, prenez celui des deux qui vous plaira, je vous laisse le choix. Comment parle-t-il par l'organe d'Ezéchiel? Je ne veux pas que l'impie meure, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Comment parle le disciple bien-aimé? L'Agneau s'est immolé, son sang a coulé non-seulement pour nous, ses amis, mais généralement pour tout l'univers. Comment parle le docteur des nations? *Unus enim Deus, unus et mediator.* (I *Tim.*, II.) Il n'y a qu'un Dieu et qu'un médiateur. Le domaine du Très-Haut sur les hommes est aussi universel qu'inaliénable, tous y sont soumis, aucun ne peut s'y soustraire. La médiation du Sauveur a la même étendue, tous les hommes en sont l'objet, aucun n'en est exclus. C'est la pensée de l'Apôtre. La manière dont il s'exprime sur la mort de Jésus-Christ, sur la rançon qu'il a payée, sur les mérites par lesquels il a satisfait à la justice de son Père, ne laisse point lieu de douter que tous les hommes ne soient compris dans la volonté de Dieu par rapport à leur salut. Aussi de tous les docteurs, celui qui a le plus constamment étudié saint Paul, le grand saint Chrysostome dit expressément, puisque Dieu veut sauver tous les hommes, vous devez le vouloir vous-même, vous devez prier pour eux; en voulant, en priant de la sorte vous faites une chose agréable à Dieu, vous lui devenez en quelque façon semblable, puisque vous voulez ce qu'il veut lui-même.

Or, en conséquence de cette volonté universelle et sincère que nous supposons en Dieu en notre faveur, voyez-vous les moyens de salut que nous avons? moyens tels que si Dieu nous en eût donné le choix, jamais nous n'en eussions choisi de si propres et de si convenables. Moyens de toute espèce: dans la parole de Dieu, pathétique et persuasive, dans de bons livres, dans de saints exemples, dans le néant des grandeurs humaines, dans la mort funeste de tant d'impies, subitement enlevés sous nos yeux. Moyens toujours prêts, dans la conscience qui suit à chaque pas, qui montre le devoir, qui approuve les actions justes, qui déchire le coupable après ses infractions. Moyens surnaturels et divins, dans la grâce médicinale du Rédempteur qui éclaire, qui touche, qui répare, qui donne à l'homme une force qu'il n'a point de son propre fonds. Moyens d'eux-mêmes efficaces, qui confèrent la grâce, quand on ne l'a pas encore; qui la rendent, quand on l'a perdue; qui la soutiennent et l'augmentent, quand on l'a conservée. Dieu tout-puissant! qu'avez-vous à faire pour moi que vous n'ayez fait, et si je me perds, à qui m'en prendrai-je?

Omnes homines vult salvos fieri (*Ibid.*), Dieu veut sauver tous les hommes: maxime indubitable et maxime qui remplit de consolation. Prenez garde! si je doutais que le médiateur fût mort pour moi, je le regarderais comme un maître partial, je me laisserais aller à d'accablantes frayeurs, je tomberais dans le découragement, et le découragement favorisant la pente du vice me jetterait dans tous les crimes; mais quand je me dis à moi-même: oui, mon Dieu, vous m'aimez, vous m'appliquez les mérites de votre sang, je ne suis, il est vrai, qu'une méprisable créature, un pécheur indigne de vos moindres soins; mais tout indigne que je suis, vous vous intéressez pour moi, vous voulez me rendre à jamais heureux; alors je ne sais quelle secrète ardeur me transporte et m'enflamme, je me sens tressaillir d'une joie divine; je m'écrie aussitôt: le ciel est ma patrie, pourquoi y renoncerai-je? Le ciel est mon trésor, pourquoi le laisserai-je échapper? Il en coûte pour se sauver, n'en coûte-t-il rien pour faire fortune? Le salut a ses difficultés, quelle autre affaire n'a pas les siennes? Travaillons, puisque mes travaux seront si bien et si magnifiquement récompensés; et sur cela je m'anime, je m'encourage, avec la grâce de mon Dieu je me sens capable de tout entreprendre et de tout souffrir.

Omnes homines vult salvos fieri, Dieu veut sauver tous les hommes, et voilà ce qui faisait dire à saint Augustin, ce qui doit nous faire dire à nous-mêmes ces belles paroles: Si je veux être ami de mon Dieu, il ne tient qu'à moi, je puis l'être dès ce moment: *Amicus Dei, si volo, nunc fio.* Parmi les hommes que je cherche à me faire un ami, je ne suis pas sûr de réussir; celui sur qui je jette les yeux est un homme indifférent qui me négligera, un homme fier qui me méprisera; je ferai des avances qui seront rebutées. *Amicus Dei, si volo, nunc fio*: mais si je viens à Dieu, je serai reçu à bras ouverts, je serai du nombre de ses favoris, je trouverai entrée dans sa confidence, dans son cœur. Parmi les hommes j'ai un ami, mais que je devienne malheureux, je le perds bientôt, le moment de ma disgrâce est celui de son éloignement. *Amicus Dei, si volo, nunc fio;* mais si je m'attache à vous, ô mon Dieu! je vous trouve toujours le même, toujours gardant les lois de l'amitié la plus fidèle et la plus tendre. Ce Dieu de bonté jamais ne m'abandonnera; dès maintenant il me donnera du secours; un jour, il me donnera son royaume; et, ce que j'estime plus que son royaume, il se donnera lui-même.

Et remarquez que de toutes les entreprises le salut est la seule, par exclusion à toute autre, dont on puisse se promettre le succès et sur laquelle, dans le sens que j'ai dit, on puisse compter avec certitude. Dans ce combat l'ennemi est resserré, il est effrayé; il est presque désarmé; remporterez-vous la victoire? Dans ce procès votre cause est juste; les juges décideront-ils en votre faveur? Dans ce commerce vous avez pris

Digitized by Google

de justes mesures, les circonstances sont heureuses; en tirerez-vous les avantages dont on vous flatte? La calomnie dont on vous a flétri est grossière, elle est contre toute vraisemblance; tournera-t-elle à la honte du calomniateur? Je n'en sais rien; tout dépend d'une attention, d'un ami, d'un bon moment, d'un caprice, choses fort incertaines : serez-vous justifié au tribunal de Jésus-Christ, serez-vous sauvé? Je ne puis vous le promettre; mais ce que je sais, c'est qu'avec la grâce et en vertu de la grâce, il ne tient qu'à vous de l'être, et que si vous le voulez, vous le serez infailliblement. Vous me demandez si la sentence du souverain juge vous sera favorable? question frivole, la sentence est en votre pouvoir, dictez-la lui, je vous réponds de sa part, qu'il ne prononcera que d'après vous. Chose étonnante! L'homme est ici-bas environné d'une foule d'ennemis acharnés à sa perte, et, malgré la fureur de tant d'ennemis, il ne peut être percé, si lui-même il n'en donne l'ordre. Il est sur une mer orageuse, battu de tous côtés de la tempête, et, malgré la violence de la tempête, il est maître de son naufrage.

Tels sont les desseins de Dieu en votre faveur, desseins paternels et favorables, s'il en fut jamais : c'est à vous de voir si vous y êtes entrés, si vous les avez secondés. Jusqu'ici vous avez avancé votre fortune, vous avez arrondi vos domaines, vous avez grossi vos revenus, vous avez établi vos enfants; mais qu'avez-vous fait pour vous? Votre premier, votre essentiel intérêt où en est-il? Peut-être est-il dans un état où vous ne voudriez pas voir la moindre de vos affaires domestiques; peut-être vous-même avez-vous mis tout en œuvre pour le renverser, pour le faire échouer. Travaillons-nous en effet, pensons-nous même au salut? Et si quelques-uns y pensent, s'ils le veulent, comment le veulent-ils, sinon d'une volonté vague et indéterminée, d'une volonté bornée et stérile qui ne prend aucun moyen, ou qui n'en prend que d'insuffisants, d'une volonté ridicule qui met des conditions impossibles : comme quand un avare veut se sauver, pourvu qu'il ne restitue point; comme quand un impudique veut se sauver, pourvu qu'il ne renonce point à ses honteux engagements; comme quand une femme veut se sauver, pourvu qu'elle continue de jouer, de s'emporter et de médire. Où sont ceux qui veulent le salut, comme ils veulent la fertilité de leurs terres, le rétablissement de leur crédit, tout ce qui peut donner du lustre à leur famille et à leur nom? Je suis sûr, et vous en conviendrez avec moi, que dans un objet où il s'agirait de l'honneur, de la santé, de la vie, si nous ne faisions que ce que nous faisons pour gagner le ciel, nous passerions pour des hommes qui n'ont pas l'ombre du bon sens, et nous serions perdus de réputation dans l'esprit de tous ceux qui nous connaissent. O imprudence! ô témérité des hommes! ils s'aiment et ils vivent dans un profond oubli de ce qui devrait nuit et jour les occuper! Ils s'aiment et l'effrayante alternative dont j'ai parlé ne les effraye pas! Ils s'aiment et ils vont tête baissée se précipiter dans l'abîme de tous les maux! Quel aveuglement, grand Dieu! Pour sauver l'âme vous avez versé jusqu'à du sang! Et nous qui sommes personnellement intéressés à ce qu'elle ne périsse pas, nous nous obstinons à la laisser périr! Et depuis quarante, cinquante ans que nous vivons, nous n'avons rien exécuté pour elle! Et que faites-vous sur la terre, si vous n'y faites pas votre salut? Où portez-vous vos attentions, si vous ne les portez à l'objet de tous les objets le plus sérieux?

On ne pense point au salut; viendra le temps où l'on sera forcé d'y penser, lorsqu'au milieu des flammes un réprouvé se dira à lui-même : je suis perdu pour jamais! Je n'avais qu'une affaire, une importante, une essentielle, une unique affaire, et je l'ai totalement abandonnée! Je n'avais qu'une âme et je l'ai traitée comme si elle eût été l'âme d'un païen, l'âme de mon ennemi, comme si je n'avais point eu d'âme, comme si je ne l'avais eue que pour la perdre, comme si en la perdant on ne perdait pas tout et pour toujours! Il ne tenait qu'à moi de la sauver, je ne l'ai pas voulu; j'avais des moyens sans nombre, je ne m'en suis pas servi; Dieu m'appelait par sa grâce, j'ai refusé de lui répondre! Malheureux que je suis! Ah! j'ai beau me plaindre, je ne puis me plaindre que de moi-même! Encore si dans les embarras de mon état, dans la violence des tentations, dans le péril des occasions j'avais quelque prétexte! Mais les prétextes où sont-ils? Comment me retrancher sur les embarras de mon état, moi qui sus si bien les faire céder à mes plaisirs? Comment me disculper sur la violence des tentations, moi qui eus pour y résister des secours encore plus forts? Comment me plaindre du péril des occasions, moi qui me fis une criminelle étude de les rechercher et d'y rester? Non, Dieu ne ménage plus rien avec moi, il me frappe des plus terribles coups; mais rendons-lui justice, il ne frappe qu'un impie. Je suis perdu pour jamais! Me voilà condamné de Dieu qui m'aimait, exilé loin de ses yeux qui jetaient sur moi de si tendres regards, atterré par la pesanteur de son bras qui me comblait des plus précieux dons : Dieu ne voit plus en moi qu'un objet d'horreur, et je ne trouverai désormais en lui qu'un ennemi éternellement inexorable! Quel désespoir! Je suis perdu, perdu par ma faute, perdu sans ressource, perdu pour une éternité entière! O cruels, mais inutiles regrets qui vont me déchirer dans tous les siècles!

Vous, mon cher frère, à qui Dieu donne du temps, profitez-en; je vous le dis à tous : *salva animam tuam.* (*Gen.*, XIX) Vous vous êtes habilement tiré d'un mauvais pas, vous avez dissipé les bruits qu'on répandait contre vous, vous avez confondu vos envieux; et sur cela entre amis, vous vous écriez, je suis un

Digitized by Google

homme sauvé. *Salva animam tuam;* sauvez-vous d'un danger plus grand, du danger de la réprobation : si vous n'évitez celui-là, c'est inutilement que vous échappez à tous les autres. *Salva animam tuam*, sauvez votre âme : c'est le Sauveur qui vous en conjure par tout ce qu'il a fait pour vous. Chrétiens, après tant de peines qu'il a endurées, après tant de coups que vous lui avez portés, voulez-vous encore, en vous perdant, faire à son cœur une plaie mortelle ? Votre âme est le prix de son sang, elle est l'objet de sa tendresse; aurez-vous la cruauté de la lui arracher d'entre les mains ? Ah ! si la voix du sang de Jésus-Christ ne peut rien sur vous, que celle des réprouvés vous touche : ils vous crient de ne point descendre dans le lieu des tourments, parce qu'un seul de leurs moments est plus affreux que toutes les peines d'ici-bas réunies ensemble et souffertes l'espace de tout un siècle. *Salva animam tuam;* vous vous bornez à la terre, vous ne songez qu'à amasser pour la vieillesse où vous ne parviendrez peut-être point, qu'à faire valoir votre argent, qu'à tirer intérêt de l'intérêt, et dans la poursuite de ces prétendus biens vous vous épuisez, vous vous sacrifiez : êtes-vous sage ? Prenez compassion de vous-même. Je ne devrais pas être obligé de vous en supplier; je vous en supplie cependant, prenez compassion de vous-même, et n'enfoncez point dans votre cœur le plus irrémédiable de tous les traits. Ah si de zélés missionnaires, marchant sur les pas des apôtres, traversent les mers pour chercher des âmes qui ne sont point à eux, nous autres, dans le centre du Christianisme, dans le sein de l'Eglise, par quelle fureur, en quelle conscience trahissons-nous la nôtre ? Qui que vous soyez, pensez avant tout au salut, c'est lui qui doit attirer vos regards, lui qui doit fixer vos complaisances, lui qui mérite vos travaux les plus assidus, vos soins les plus ardents, lui qui doit emporter chez vous la préférence en toute manière. Je vous le dis donc pour la dernière fois : *salva animam tuam*, sauvez-vous, sauvez votre âme, et pour la sauver, vendez, risquez, sacrifiez tout : faites sur le salut les mêmes réflexions que le réprouvé, mais faites-les plus à propos; elles sont pour lui désespérantes, mais elles seront pour vous d'une utilité constante : qu'il n'y ait pas un seul jour de la vie où chacun ne dise, je n'ai qu'un Dieu, je n'ai qu'une âme : je n'ai qu'un Dieu, je veux l'aimer; je n'ai qu'une âme, je veux la sauver. Pensées salutaires qui vous engageront à faire une pénitence solide, à marcher dans la voie de l'innocence, et par là vous conduiront au terme de la bienheureuse éternité que je vous souhaite, au nom de Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON III.

SUR LE PÉCHÉ MORTEL.

Cum venerit ille, arguet mundum de peccato. (*Joan.*, XVI.)

Lorsque le Saint-Esprit viendra, il reprendra le monde de péché.

Il s'applaudira, il triomphera ce monde séduit et séducteur; l'opulence, la grandeur les plaisirs l'environneront; il se couronnera de roses, il nagera dans l'ivresse des heureux succès; la joie éclatera dans ses fêtes et ses spectacles : mais ô joie fausse et réprouvée ! Joie accompagnée de remords cuisants, joie fondée sur le crime, et qui est un crime elle-même ! Dieu lui remettra son péché devant les yeux, à ce monde pervers, et, malgré son orgueil, le couvrira de confusion. Le péché est l'objet que Dieu abhorre, l'objet qui excite sa colère et sa haine; le péché fait horreur à celui qui n'a pas eu horreur de monter sur le Calvaire, et qui est jaloux de l'impeccabilité autant que de la toute-puissance. *Arguet*, toujours il s'élève et s'élèvera contre ce monstre pour le démasquer, pour le frapper d'anathème, pour faire sentir à ceux qui en sont partisans, la justice de ses arrêts : *arguet mundum de peccato.*

Plût au ciel que chacun de nous méditât bien ces vérités, et que le péché, surtout le péché si justement nommé mortel, parce qu'il donne à l'âme le coup de la mort, fût détesté autant qu'il mérite de l'être; qu'on le regardât comme le fléau du genre humain, comme l'opprobre et l'exécration de la nature ! Chrétiens, vous le commettez, et, malgré l'amour que vous vous devez à vous-mêmes, vous faites à votre cœur la plus profonde et la plus dangereuse de toutes les plaies ! Est-il donc juste qu'on prenne tant de soin pour éviter la maladie, l'humiliation, l'indigence, et qu'on n'en prenne point pour se garantir du plus grand de tous les maux ! Qu'on mette tout en œuvre pour échapper à ce qui n'a qu'une simple apparence de mal, et qu'on se précautionne si peu contre ce qui en a toute la réalité et le poison ! Tâchons aujourd'hui de peindre le péché, je dis le péché mortel; tâchons, pour vous en défendre, de vous en inspirer une sainte horreur; montrons que c'est le souverain mal de Dieu et de l'homme. Péché mortel, souverain mal de Dieu dont il attaque la gloire, vous le verrez dans mon premier point; péché mortel, souverain mal de l'homme qu'il rend malheureux dans le temps et l'éternité, vous le verrez dans le second point : deux vérités qui vont faire tout le plan et le partage de ce discours. Je ne m'arrête point à vous faire remarquer l'importance de mon sujet; vous savez tous que si le chrétien tombe dans les enfers, c'est uniquement le péché mortel qui l'y précipite : point de matière plus intéressante. Implorons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

N'outrons point la matière, chrétiens, et ne prétendons point qu'une simple négligence dans le service de Dieu soit un sacrilége; qu'une médisance légère soit une destruction totale de la charité; qu'un mensonge officieux soit un parjure : le péché mortel est un péché commis contre une loi parfaite, en matière grave, avec pleine liberté. C'est un attentat de la volonté créée contre la

Digitized by Google

volonté incréée, une opposition, une résistance formelle à la justice de ses lois: c'est en un mot, pour parler avec saint Thomas, un acte par lequel on se détourne du créateur pour s'attacher à la créature. Dans ce sens je dis qu'il est le souverain mal de Dieu ; vous-mêmes vous en serez convaincus pour peu que vous considériez, premièrement l'affront insigne qu'il fait à Dieu ; secondement la réparation étonnante qu'un Dieu toujours juste en a tirée dans la personne de son propre Fils. Deux vérités de la dernière importance que je veux mettre dans tout leur jour.

Péché mortel, affront fait à Dieu, affront de toutes les manières ; comment cela ? Parce que c'est une révolte véritable qui nous fait violer tous ses droits, droits légitimes et sacrés, droits absolus et suprêmes, droits nécessaires, essentiels, éternels. Nous violons le droit de premier principe, qui nous oblige de lui donner en toute chose, en toute rencontre la préférence ; le droit de fin dernière qui nous oblige de rapporter tout à lui, de ne vivre que pour lui ; le droit d'arbitre et de législateur qui, dans le détail de la conduite, le rend maître de nos volontés pour commander et défendre ce qui lui plaît : nous violons le droit qu'il a, comme souverainement juste, de se faire craindre ; comme souverainement sage, de se faire suivre ; comme souverainement grand, de se faire obéir ; comme souverainement bon, de se faire aimer. Révolte ouverte et déclarée : dans la nécessité de renoncer à son plaisir ou de perdre la grâce, on aime mieux perdre la grâce que de renoncer à ce plaisir que la passion présente. On proteste, non de bouche il est vrai, mais par le langage secret du cœur, qu'on ne se soumettra point. Dieu dit, je veux cela de vous, et, dans la pratique, l'homme est assez insolent pour répondre, vous commandez, je ne me soumettrai pas : *Non serviam.* (*Jerem.*, II.) Or, je demande ici, qu'est-ce que Dieu ? qu'est-ce que l'homme ? Dieu, comme parle l'Ecriture, éternel, immuable, indépendant, est maître des nations et de leurs destinées ; il est ce souverain qui d'un mot a créé tous les êtres, et d'un mot peut les replonger dans le chaos ; devant qui la terre entière n'est qu'un point, et ceux qui la gouvernent comme autant d'atomes. L'homme essentiellement esclave, assujetti au pouvoir du Créateur, n'a de soi qu'un vide affreux, une impuissance, une indigence totale ; il faut qu'à chaque instant il reçoive tout de Dieu ; que Dieu retire sa main, il va retomber dans le néant : comment ose-t-il donc, cet esclave, se roidir contre la toute-puissante et redoutable Majesté qui règne au plus haut des cieux ? Qu'y a-t-il de plus étonnant que de l'entendre dire à son Créateur et à son Seigneur, vous commandez, je ne me soumettrai pas : *Non serviam ?* Quoi ! vous, misérable créature, vous parlez sur ce ton ! Et contre qui vous élevez-vous, homme indigne ? A qui vous attaquez-vous, poussière et cendre ? Non, je ne comprends pas comment vous en venez jusque-là, je comprends encore moins comment Dieu vous souffre : sans les mérites de Jésus-Christ toujours présents à ses yeux, sans cette miséricorde infinie qui fait son caractère, je craindrais tout pour vous. Mais encore pourquoi l'homme parle-t-il de la sorte ? Pour se satisfaire en dépit de la conscience, pour trahir d'indispensables devoirs, pour plaire à quelque vaine idole, dont il est follement épris. Et pour quel sujet agit-il de la sorte ? Qu'est-ce qu'on lui commande ? Rien qui ne soit dicté par la justice, approuvé par la raison ; rien qui ne tende au terme du véritable bonheur, et qui, dès à présent, ne rendît heureux, si de point en point il était suivi.

Vous vous révoltez contre Dieu ! mais qu'un sujet se révolte contre son prince, qu'il déchire ses images, renverse ses statues ; la justice humaine tarde-t-elle à en faire un exemple ? mais vous-même, qu'un inférieur vous résiste avec arrogance, différez-vous d'en tirer vengeance, si la chose est en votre pouvoir ? et vous défiez ce Maître adorable, ce Dominateur suprême, qui voit dans la nature tout trembler à sa vue, tout fléchir sous ses lois, tout ramper à ses pieds ! vous le défiez au préjudice des hommages qui lui sont dus ! Tandis que les anges, par de profondes et respectueuses adorations, témoignent leur dévouement, vers de terre, vous vous armez contre lui ! le crime est-il pardonnable ? l'est-il dans vous, qui, en présence des grands, êtes si rampants et si soumis ? Je puis bien m'écrier ici avec le prophète : qui êtes-vous, grand Dieu ! et quel est l'homme ? qui est-il, cet homme rebelle qui vous brave avec tant d'audace ? et qui êtes-vous, Roi des rois, pour qu'il vous brave impunément ?

Péché mortel, affront fait à Dieu, comment cela ? parce que c'est une marque sensible du dernier mépris. Tandis qu'on ne voudrait pas manquer d'assiduité pour les grands, de complaisance pour ses proches, de politesse dans le commerce du monde ; on n'a pour Dieu nulle considération, nul égard. Telle action l'offense, il la proscrit, il l'abhorre ; n'importe, on se contente, et c'est assez. Encore si l'ennemi du salut proposait tous les royaumes de la terre, comme autrefois au Fils de Dieu ; s'il était question d'échapper à la rigueur des tourments, de se couvrir d'une gloire éclatante, de fixer chez soi la prospérité : vous avez tort, m'écrierais-je, plutôt mourir que de violer la loi, sacrifions tout à la conscience ; je croirais pourtant que la grandeur du prix diminuerait de la faute. Mais que pour une satisfaction honteuse, pour un lâche intérêt, pour un faux et chimérique honneur, on vienne à s'oublier, c'est ce qui, à tout autre tribunal que celui d'un cœur pervers, ne passera jamais. Prenons ici la pensée de saint Paul : pécheur, vous vous vantez d'adorer un Dieu, quel est-il ce Dieu que vous adorez ? venez, vous pouvez le reconnaître, le voilà ! Votre Dieu, c'est cette vengeance dont vous suivez les emportements ; c'est ce plaisir dont vous

Digitized by Google

idolâtrez les charmes; c'est cet argent que vous tirez par des injustices et des bassesses: pour le Dieu qui vous a fait naître, vous ne l'honorez que des lèvres; dans le cœur vous le renoncez, vous le renversez de son autel, pour mettre à sa place la criminelle idole que votre cœur encense.

Mais bien plus, ce crime que vous commettez, de quel bras vous servez-vous pour le commettre? du bras de Dieu que vous faites concourir à votre iniquité; puisque vous ne pouvez agir sans le concours de sa puissance : *Servire me fecistis iniquitatibus vestris.* Je vais plus loin, ce crime que vous commettez, en quel endroit, en dépit de quel témoin le commettez-vous? En dépit de Dieu qui est présent et qui vous voit. Oui, ce péché que vous craignez de déclarer à un confesseur, que vous voudriez, s'il était possible, vous dissimuler à vous-même, que sûrement vous ne commettriez pas devant le dernier esclave, vous le commettez sous les yeux d'un tel maître, vous en profanez ses augustes regards! Dites ce que vous entendez par mépris, apprenez-moi ce que c'est qu'outrage, si de tous les mépris, de tous les outrages ce n'est pas là le plus cruel et le plus sanglant.

Péché mortel, affront fait à Dieu, comment? Parce que c'est une témérité outrée, qui dans la nature n'a point d'exemple. Vous insultez, à qui? A celui à qui seul il appartient de décider de vous en dernier ressort, à celui qui vous tient sous lui, comme un vermisseau, et qui, pour peu qu'il vous presse, vous écrasera sous ses pieds. Figurez-vous qu'un homme suspendu par les cheveux au-dessus des flammes, traite injurieusement celui qui le tient de la sorte : vous diriez que c'est un imprudent; eh! qui sommes-nous, quand nous irritons une colère armée de la Toute-Puissance, qui, au moment que nous abusons de la vie, peut nous l'arracher sur l'heure! Qui sommes-nous, quand nous irritons un Dieu qui n'a qu'à dire un mot, qui n'a qu'à faire un signe pour nous précipiter à l'instant au fond de l'abîme, et là nous abandonner à toute la fureur de l'ennemi que nous lui préférons! Sommes-nous chrétiens? Sommes-nous même raisonnables de vouloir courir des risques dont la pensée seule fait frémir? Si la nuit on venait vous apprendre qu'un assassin est caché au fond de vos appartements, qu'un serpent affreux s'est glissé sous votre lit, vous seriez saisi d'horreur : mais savez-vous qu'une chose plus à craindre que ce serpent, que cet assassin, c'est ce péché mortel que vous avez sur la conscience? Votre tranquillité est étonnante, et saint Thomas ne comprenait pas comment un chrétien pouvait reposer en cet état. J'offense mon Dieu, je me rends son ennemi, dans le temps qu'il peut se venger de moi, et s'en venger pour toujours! Pensée terrible! Si elle était aussi profondément gravée dans nos cœurs qu'elle est constamment vraie, je suis sûr qu'elle arrêterait la tentation la plus forte, et retiendrait dans le devoir.

Péché mortel, affront fait à Dieu, comment? Parce que c'est une horrible ingratitude. Que ne lui devons-nous point! Dans nous, hors de nous, qu'y a-t-il qui ne vienne de lui? Comptons tant de bienfaits pour le corps et pour l'âme, pour la fortune et le salut, pour le temps et l'éternité; comptons tant de maux dont il nous a délivrés, tant de châtiments qu'il nous a épargnés, tant de grâces spéciales versées si à propos dans des conjonctures si favorables : ce souvenir ne devrait-il pas nous accompagner partout, nous attendrir? Et nous fermons les yeux à une bonté si aimable! Nous pouvons nous endurcir contre tout ce qu'il y a de plus capable de nous gagner le cœur! enrichis des bénédictions du ciel et de la terre, nous y sommes insensibles! L'affreuse ingratitude! En voici l'indignité, elle est à l'égard du meilleur de tous les pères; en voici le comble, ce ne sont point simplement des grâces temporelles, ce sont des biens spirituels, des biens par conséquent sans prix dont on abuse; en voici l'excès, on en abuse à toute heure, en toute rencontre, en toute assurance, pour toute sorte d'iniquités; en voici le prodige, les plus favorisés sont en même temps les plus ingrats : ceux qui ont reçu en partage la puissance, l'autorité, la grandeur, sont ceux qui s'oublient le plus : il semble que les enfants les plus tendrement chéris d'un si bon père soient les plus ardents à le persécuter. On n'a pas honte de jouir du bienfait et de trahir le bienfaiteur; de recevoir les grâces, et de les tourner contre celui qui les donne : quelle conduite! *Populo meus, quid feci tibi!* (*Mich.*, V.) Mon peuple, qu'ai-je pu faire pour toi que je n'aie pas fait! Et voilà les actions de grâce que tu me rends! Tu es accablé de mes dons, et je le suis de tes outrages! Ah! perfide! La nature peut-elle te souffrir! Peux-tu te souffrir toi-même! Réponds à ce que tu fais toi-même : quand un ami t'a obligé, quels sont à son égard tes sentiments, tes transports de reconnaissance? Et ces sentiments, ces transports, ingrat, c'est pour moi seul que tu les oublies! Je les mérite tous, et je suis le seul à qui tu les refuses! Parle, c'est à ton cœur que j'en appelle; justifie si tu peux ton ingratitude et ta perfidie; *populo meus, quid feci tibi responde.* (*Ibid.*)

Mais voulons-nous mieux sentir par une preuve sans réplique, que le péché dont je parle est pour Dieu le plus grand des maux? Voyons ce qu'il en coûte au médiateur pour réparer la gloire du Père céleste que ce péché offense. Des millions de créatures plus parfaites à l'infini eussent-elles offert les satisfactions les plus rigoureuses, se fussent-elles sacrifiées tout entières; rien n'était suffisant, rien ne pouvait dédommager la majesté suprême de l'outrage reçu; pour l'effacer, cet outrage, il a fallu qu'un Dieu se fît homme, et que le sang de cette adorable victime coulât sur l'arbre de la croix. Il coule, et vous demandez par quelles mains! Pécheurs, c'est par les vôtres; votre

Digitized by Google

péché est ce meurtrier barbare qui a porté au Fils de Dieu le coup mortel. Mes frères, que la mort d'un Homme-Dieu prouve invinciblement tout l'odieux d'un pareil attentat, et que la croix en offre à mes yeux une affreuse peinture, puisque dans Jésus-Christ l'ombre seule en est si sévèrement punie, sans que ni la divinité de son Etre, ni la sainteté de sa personne puisse arrêter l'effort de la vengeance! J'ose le dire, l'éternité des peines ne me donne pas de ce péché une idée si frappante; le Calvaire avec une goutte de sang en dit plus que l'enfer avec toutes ses flammes : un roi qui immolerait son propre fils montre mieux sa colère que s'il exterminait tout un peuple. Un Dieu mis au rang des criminels! Un Dieu expirant dans les supplices! Quelle a dû être l'énormité du crime qui a donné au monde un si étonnant spectacle! O homme, qui que tu sois, dit saint Bernard, regarde dans les vues de la foi ces plaisirs si charmants, ces moments délicieux qui t'enchantent, et juge de la profondeur des plaies qui ont arraché la vie à l'auteur de la vie même! Juge de tout le poids d'un mal sous qui le Tout-Puissant a succombé : *Agnosce, homo, quam gravia sunt vulnera pro quibus oportuit Christum vulnerari!* A la passion du Fils de Dieu joignons ce que les fastes ecclésiastiques rapportent de la passion d'un héros chrétien dont le martyre dura vingt-huit ans. Qu'est-ce que les tyrans demandaient de lui? Qu'il renonçât ou parût renoncer la foi, ce qui est une faute grièvе. Or un homme aime mieux, dans l'espace de vingt-huit ans, subir des tortures réitérées, que de pécher mortellement.

Voyez après cela, si le péché mortel est un mal léger; voyez si vous avez raison de le commettre, et si après l'avoir commis vous êtes en droit de le traiter de bagatelle. Concluons bien plutôt que c'est un monstre né dans les ténèbres, que nos yeux sont trop faibles pour en percer toute l'horreur, qu'il n'y a que Dieu qui par la force de son intelligence infinie en puisse mesurer toute l'étendue. Je dirai bien avec saint Ignace martyr, que c'est un germe maudit qui nous transforme en démons, ainsi que la grâce nous fait des dieux; avec saint Augustin, que c'est une privation de raison et de vie, un anéantissement total de l'homme; avec Tertullien, que c'est un culte rendu à Satan préférablement au Très-Haut; avec saint Paul, que c'est un nouveau crucifiement de Jésus-Christ; je dirai que par son souffle la nature est infectée, la grâce étouffée, l'âme dans toutes ses puissances dégradée, la divinité injurieusement offensée; je dirai qu'il a dépeuplé le ciel, qu'il a désolé la terre, qu'il a creusé l'enfer : mais après avoir dit tout cela, après l'avoir comparé à tout ce qu'il y a de plus haïssable, après avoir épuisé l'énergie des plus pathétiques et des plus violentes expressions, je confesse que je n'ai tracé qu'un léger crayon d'un mal qui passe tous les autres maux, et dont la malignité, incompréhensible aux esprits des hommes et des anges, ne peut être exprimée que par celui qui l'a expié sur la croix.

Envisageons d'ailleurs, dit saint Chrysostome, tout ce qu'il y a dans la nature, nous trouverons qu'il n'y a rien d'indigne de Dieu. La fournaise de Babylone n'en est pas indigne, il y entre avec les trois enfants; la caverne des lions n'en est pas indigne, il y entre avec Daniel; le ventre d'une baleine n'en est pas indigne, il y entre aves Jonas; le puits de Jérusalem n'en est pas indigne, il y entre avec Jérémie; même le fumier de Job n'en est pas indigne, il y est avec ce héros de la patience : le péché seul ne se trouve point avec lui, le péché n'est point, et ne peut être son ouvrage. De là est venue l'étonnante expression qu'ont imaginée les saints, quand ils l'ont nommé *Antideus*, pour donner à entendre qu'il est le capital ennemi de la Divinité, qu'il l'outrage plus que toutes les vertus, tous les anges, tous les saints ne lui procurent de gloire. Venez, après cela, demandez, suivant le style des mondains, quel mal votre péché fait à Dieu : *respondebunt peccata vestra*, votre péché répond que vous contrevenez à la sainteté de ses lois, que vous violez la majesté de son empire, et qu'il ne tient pas à vous que vous ne le détruisiez, que vous ne l'anéantissiez, s'il se peut, jusque dans le fond de son être. Venez, plaignez-vous que pour un plaisir d'un moment, on prépare un supplice éternel : *respondebunt peccata vestra*, votre péché répond qu'à raison de l'outrage qu'il fait à Dieu, sa malice est infinie, et que pour le punir, l'enfer, tout enfer qu'il est, n'a point de supplices trop rigoureux. Dans tout cela, dis-je, votre péché portera témoignage contre vous, et malgré votre prétendue apologie, vous confondra.

Or ce qu'il y a d'étonnant, d'incompréhensible même, c'est que, le péché mortel étant tel que je viens de le décrire, nous y tombions aussi hardiment que si c'était la chose du monde la plus indifférente. Nous le commettons en toute occasion, pour la moindre cause; nous le commettons de sang-froid et de gaieté de cœur; c'est peu, nous le commettons avec plaisir, avec joie; nous le commettons avec scandale, avec audace; nous en tirons vanité; et ce qui devrait nous faire rougir est la matière de notre triomphe : c'est peu; nous le réitérons, nous nous y habituons, nous nous y endurcissons, nous grossissons sans cesse un trésor d'iniquité qui est la source de nos malheurs; c'est peu, nous y restons des années entières, nous y restons tranquilles, nous y restons malgré les reproches qui se font entendre du fond du cœur, nous y restons sans vouloir user du remède salutaire et facile qui nous est donné pour en sortir; c'est encore trop peu, nous l'approuvons dans les autres, nous l'admirons, nous en venons jusqu'au point de le justifier, de l'autoriser, de le conseiller, de le commander, de le récompenser, de le canoniser. Il semble même, à nous entendre, que ce ne soit

Digitized by Google

pas un mal. Que je dise à un mondain, prenez garde à telle démarche, elle vous perdrait d'honneur ; sur-le-champ il s'arrête ; mais que je lui dise, prenez garde à telle démarche, vous offenseriez Dieu mortellement, il n'en tient compte, il franchit le pas. Voilà ce que je ne comprends point : nous sommes chrétiens, je veux le croire ; mais nous n'agirions point autrement, quand nous serions sans foi et sans religion.

Oh ! que les saints eurent bien une autre idée de ce mal épouvantable ! que cette femme incomparable dont la mémoire sera à jamais en bénédiction dans la France, la mère de saint Louis, l'avait en horreur ! prenant un jour ce jeune prince entre ses bras, et l'arrosant de ses pleurs, elle lui disait : « Mon fils, vous m'êtes bien cher, et vous me le serez toujours, le ciel m'est témoin combien je vous aime ; mais quelle que soit pour vous ma tendresse, mon fils, j'aimerais mieux vous voir expirer à mes yeux que de vous savoir coupable d'un seul péché mortel : il vaut mieux pour vous perdre le trône et la vie, que de perdre la grâce d'un Dieu qui est plus votre maître que vous n'êtes vous-même le maître des autres. » Admirable leçon qui fit tant d'impression sur ce jeune prince, qu'il conserva jusqu'au dernier soupir l'innocence de son baptême ! Admirable leçon dont il faut que nous profitions nous-mêmes, persuadés comme nous le devons être, qu'en péchant mortellement nous nous oublions à l'égard de Dieu de la manière la plus criante, et que ce que la témérité a de plus révoltant, nous le commettons. Avançons. Péché mortel, souverain mal de Dieu qui en est la victime, ainsi qu'il en est l'objet, vous venez de le voir : péché mortel, souverain mal de l'homme qui en est la victime, ainsi qu'il en est l'auteur, c'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Croyons-en les oracles de l'Ecriture ; tous les maux de la vie, absolument parlant, ne sont point des maux. Au fort de la maladie et de la misère Job disait : Que le Tout-Puissant m'accable, j'espérerai dans le coup même dont il me frappera. Tobie disait : Mon fils, qu'un triste revers nous enlève nos biens, nous en aurons toujours assez si nous avons la crainte du Seigneur. Susanne disait : Pourvu que je me conserve sans tache, qu'importe que je perde la réputation et la vie : le véritable honneur c'est l'innocence. Maxime certaine, tout ce qui arrive ici-bas est de sa nature indifférent ; la maladie, l'humiliation, la pauvreté, la mort, tout cela dans les vues de la Providence, si j'en fais un bon usage, est un bien réel, parce que c'est un châtiment utile, ou une épreuve salutaire, ou une cause qui éloigne des objets séducteurs. Le seul malheur, grand Dieu ! c'est de vous déplaire, et, quoi qu'on en dise, tout est beau, tout est digne d'envie, dès là que vous aimez, et qu'on vous aime. Mais le souverain mal de l'homme, c'est le péché mortel : pourquoi ? Pour deux épouvantables effets qu'il produit : premièrement parce qu'il attire la haine de Dieu ; secondement parce qu'il nous expose à tous les traits de la justice et de la colère de Dieu ; je m'arrête à ces deux pensées.

En premier lieu, haine de Dieu, haine positive et formelle : s'il n'avait que de l'indifférence pour l'homme qui pèche mortellement, ce serait déjà beaucoup. Des courtisans sont morts de chagrin pour avoir perdu les bonnes grâces du prince, et Absalon aimait mieux mourir que de vivre plus longtemps dans l'oubli où semblait rester David à son égard. Mais non, Dieu en vient jusqu'à la haine : j'ai, dit-il, l'impie en aversion, *aversor impium* (*Exod.*, XXIII) ; je l'ai en exécration, *labia mea detestantur impium* (*Prov.*, VIII) ; il est pour moi un objet abominable, *abominatio est* (*Ibid.*) ; toute iniquité, dit le prophète, lui fait horreur, il ne peut même en soutenir la vue : *respicere ad iniquitatem non poteris* (*Habac.*, I.). Entendez-vous ? Et si vous avez commis ce que Dieu hait nécessairement, invinciblement, infiniment, ce qu'il haïra toujours, comment tout votre sang ne se glace-t il pas dans vos veines ?

Mais voyons, qu'arrive-t-il aux conséquences de cette haine ? C'est que vous n'êtes plus un membre vivant de Jésus-Christ, vous n'êtes plus enfant de Dieu ; c'est que vous êtes livré à Satan, vous êtes son esclave, et marqué par lui d'un caractère qui vous met au-dessous de tout ce qu'il y a de plus méprisable dans la nature. Le péché mortel fait dans l'âme ce que fait parmi les hommes une tache infamante ; vous êtes flétri, vous êtes précisément devant Dieu ce qu'est un réprouvé. Pensez à ce cadavre de quatre jours que Jésus-Christ ressuscita ; pécheur, voilà votre état : *nomen habes quod vivas* (*Apoc.*, III), vous jouez dans le monde un grand rôle, vous passez pour un génie, vous attirez tous les regards : mais étant couvert de la lèpre du péché, vous êtes véritablement mort, et un cadavre de quatre jours est moins affreux aux yeux des hommes que vous ne l'êtes vous-même aux yeux de Dieu. Quel est donc votre aveuglement ! Ah ! mon cher frère : *Luges corpus a quo recessit anima, non luges animam a qua recessit Deus !* Vous pleurez une mort à laquelle naturellement on doit s'attendre, et vous ne pleurez point celle qui est la plus funeste et la plus cruelle de toutes les morts ! Vous pleurez une mort qui vous enlève un père, un frère, un ami, et vous ne pleurez point celle qui vous enlève un Dieu de tous les amis le plus fidèle, de tous les frères le plus aimable, de tous les pères le plus tendre ! *luges corpus a quo recessit anima, non luges animam a qua recessit Deus !* Que vous veniez à perdre une personne extraordinairement chérie, vous êtes hors de vous-même, vous éclatez en gémissements, vous vous abandonnez aux transports de la douleur ! Vous avez perdu votre Dieu, vous êtes sorti de son cœur, d'entre ses bras, et vous n'êtes point touché ! Vous qui devriez être inconsolable, vous qui sur une perte de

Digitized by Google

cette nature devriez verser jusqu'à la dernière larme ! *luges corpus a quo recessit anima, non luges animam a qua recessit Deus* !

Qu'arrive-t-il ensuite en conséquence de cette haine ? C'est qu'on est totalement dépouillé des mérites qu'on avait acquis dans l'état de grâce. Sachez, dit saint Cyprien, que ce qu'est aux fruits une grêle impétueuse, aux troupeaux une peste dévorante, aux vaisseaux une cruelle tempête, le péché l'est à l'âme : et le désespoir d'un laboureur qui, après avoir compté sur une abondante récolte, voit ses espérances trompées ; le désespoir d'un négociant qui, après une navigation de long cours, prêt à rentrer dans le port avec un vaisseau richement chargé, tombe entre les mains des pirates, n'est qu'une faible image d'une si grande perte. Eussiez-vous l'espace de soixante ans mené une vie pénitente et austère, eussiez-vous égalé, surpassé même la vertu des premiers héros du christianisme, amassé pour le ciel des fonds immenses ; dès là que vous tombez dans un péché grief, tout le bien que vous avez fait est inutile, et, si vous mourez en cet état, jamais Dieu ne vous en tiendra compte, parce qu'alors vous êtes son ennemi, et que de la part d'un ennemi il n'agrée et n'accepte rien. Ces mérites revivront par la pénitence, si vous la faites ; mais tant que vous êtes coupable, ils sont nuls pour vous.

Triste pensée ! Réflexion affligeante, que peut-être plus d'un parmi nous peut faire ! Encore hier j'étais agréable au Seigneur, j'étais l'objet de ses soins, il arrêtait avec complaisance ses regards paternels sur moi : les anges veillaient à ma garde pour me défendre, toutes mes actions même les plus petites, surnaturelles dans leur principe et leur motif, me procuraient de nouveaux degrés de grâce et de gloire : une tentation est survenue, j'y ai succombé ; aussitôt tous mes mérites m'ont été ravis, mon âme que le ciel avait embellie, enrichie de ses dons, n'est plus qu'un objet d'horreur : *hæccine est illa Jerusalem* ! Coupable Jérusalem, autrefois reine et maîtresse des nations, qu'es-tu devenue ! Il est donc vrai, l'ennemi victorieux est entré dans tes murs, tes pompeux bâtiments sont détruits, tes rues baignées de sang, tes places publiques couvertes de morts ; une idole monstrueuse est placée sur le frontispice du temple, et toute la richesse, toute la pompe de ce temple auguste livrée à l'avarice du barbare Antiochus ! *Hæccine est urbs perfecti decoris* ! (*Thren.*, II.) Malheureuse Jérusalem, toi qui fus la joie de tes habitants, l'admiration des étrangers, la merveille du monde, qui t'a rendue méconnaissable ? Quoi ! dans une nuit, dans un instant une ville si florissante a été changée en un vaste désert, et à tous ceux qui la virent dans l'éclat de sa gloire, elle n'offre au milieu de ses vastes ruines qu'un funèbre et déplorable spectacle : *desolata est*, (*Jerem.*, XII.) Image allégorique, mais sensible d'une âme infortunée où Satan règne à la place de Jésus-Christ : le péché mortel la met encore dans un plus triste état : tant de magnifiques ouvrages qu'on avait bâtis pour l'éternité s'écroulent, tant de titres qu'on avait acquis sur le royaume des cieux s'évanouissent. Le chrétien perd le fruit de ses prières, de ses jeûnes, de ses aumônes ; et son nom effacé du livre de vie restera effacé à jamais, si la pénitence ne le fait sortir de l'état de mort où le péché l'avait fait tomber.

Qu'arrive-t-il encore en conséquence de cette haine ? C'est que les actions les plus louables en elles-mêmes, faites en mauvais état, ne sont d'aucune valeur pour la vie future. Quand un chrétien, tel que je le suppose, passerait les jours et les nuits en prières ; quand il crucifierait sa chair par les macérations les plus sanglantes ; quand il exercerait toutes les œuvres de la piété, de l'humilité, de la charité, tout cela ce sont des œuvres mortes pour le ciel, parce qu'il est lui-même en état de mort ; et vint-il dans la suite à se convertir, jamais elles ne seront récompensées. Prenez garde, je ne dis pas qu'elles soient dignes de châtiment, comme le prétend faussement l'hérétique ; c'est hérésie de vouloir que tout ce qui est fait en état de péché, soit péché lui-même : car il s'ensuivrait de là que quelque parti que prenne le pécheur ou d'accomplir, ou de violer la loi, il pèche nécessairement : ce qui est contraire à tout principe de raison et de religion ; non je ne dis pas que ces sortes de bonnes œuvres soient dignes de châtiment ; je ne dis pas même qu'elles soient tout à fait inutiles ; elles peuvent avoir leur avantage, elles peuvent disposer l'âme à se reconnaître, elles peuvent engager Dieu à donner la grâce du repentir ; mais ce que je dis, et ce qui est incontestablement vrai, c'est qu'elles ne donnent nul droit à la couronne. Par tout cela on pouvait obtenir dans le ciel une place distinguée, et tout cela restera éternellement dans l'oubli : en faut-il davantage pour nous faire gémir sur le malheur où nous nous engageons, quand nous commettons une faute griève ?

On encourt donc la haine de Dieu, et en second lieu, on encourt avec sa haine les traits de sa colère et de sa vengeance. L'impie a dit : Dieu ne me verra pas, il ne me punira pas : *Non videbit, non requiret.* (*Psal.* IX.) Eh ! que veulent donc dire tant d'effroyables châtiments que la justice divine étale à nos yeux ! Châtiments temporels. Comment a été traité le premier homme sur qui s'était signalée la magnificence du Créateur ? parce que trop jaloux de ne pas déplaire à sa compagne il mange du fruit défendu, il est dépouillé de ses priviléges, assujetti à la mort, condamné à une pénitence de neuf cents ans, et toute sa postérité devient héritière de son crime et de ses malheurs. Tant qu'il y aura sur la terre une goutte de son sang, Dieu sera irrité : depuis six mille ans il se venge ; et les animaux, les éléments, toute la nature sont les instruments des sanglantes exécutions qu'il exerce et qu'il exercera jusqu'à la fin. Comment a été traité

Digitized by Google

Caïn pour l'assassinat commis contre son frère? Les yeux troubles, l'air égaré, tout hors de lui, sans qu'on le poursuive il prend la fuite; sans qu'il y ait de bourreaux il est à la torture; sans qu'on lui reproche son crime, son crime se trahit, sa conscience le lui écrit sur le front et le glace des plus mortelles frayeurs. Comment ont été traités les hommes qui se livraient aux désirs de la chair? Les cataractes des cieux s'ouvrent, la mer s'enfle, et tous à l'exception d'un petit nombre sont engloutis dans les eaux destinées à laver leurs forfaits. Comment ont été traités des peuples entiers pour ces abominations que la pudeur défend de nommer? Des nuages brûlants s'amassent, il tombe du ciel, pour parler avec saint Chrysostome, des torrents de flammes; vous diriez que l'enfer est sorti de ses abîmes pour venir souffler sur la terre ses embrasements et ses horreurs. Comment sont traités les Juifs pour un crime d'idolâtrie? Dans un jour vingt-trois mille passent par le tranchant de l'épée.

Ici, chrétiens, je demande, comme il fut autrefois demandé à Job: *thesauros aspexisti?* (*Job*, XXXVIII.) Avez-vous considéré les trésors de la vengeance? Dieu au milieu de la nature s'est érigé un tribunal: de là découvrant les iniquités de la terre, il les rassemble comme des vapeurs funèbres dont il forme le nuage qui porte le tonnerre. De là sur des nations révoltées il verse les inondations, les incendies, les ravages, et le calice qu'une juste colère lui met en main: de là, suivant le style des prophètes, il commande à la guerre de ruiner Jacob, à la peste de désoler Israël, à la famine d'exterminer Juda. Autrefois la verge de Moïse se changeait en serpent; et aujourd'hui, par un prodige contraire, nos crimes sont comme des serpents qui se changent en verges dont la main de Dieu nos châtie: tant de renversements dans les états, tant de désastres dans les familles dont nous sommes témoins, sont-ce des effets du hasard? Non, ce sont des coups du ciel indigné qui tonne contre des prévaricateurs et des rebelles. Vous demandez pourquoi nous voyons pleuvoir du ciel tant de fléaux: c'est que nos crimes y sont montés pour les forger; encore même ses coups ne se bornent pas là.

Châtiments temporels, et châtiments éternels: Dieu poursuit au delà du trépas, et donnant à ses victimes cette mort redoutable qui consiste à ne pas mourir, par un immortel et sanglant sacrifice il les immole à son courroux. Témoins les anges, ces êtres si nobles, si supérieurs à tous les autres. Ils s'abandonnent à l'orgueil, à la vue de leurs perfections ils s'enivrent: malheur à eux! Dieu les foudroie, et veut que, puisqu'ils ont refusé de glorifier sa puissance par leur soumission, ils soient forcés de glorifier sa justice par leurs tourments. Voilà donc des légions d'anges, d'esprits sublimes, pour un péché d'orgueil, accablés, atterrés pour jamais! O qu'il faut que le péché mortel soit quelque chose de bien monstrueux, puisqu'un Dieu, dont les jugements sont remplis d'équité, le frappe d'une manière si terrible! qu'en pensez-vous? Le juge qui n'a pas épargné des créatures si excellentes, si propres à l'honorer, vous épargnera-t-il? Sa main appesantie sur eux leur a porté un coup inévitable; vous, serviteurs inutiles, comptez-vous qu'il vous fera grâce? Le grand nombre de ceux qui s'oublient comme vous, continuera-t-il de vous rassurer? Direz-vous, comme vous avez coutume de dire, ce que je fais, bien d'autres le font? Dites-le, mais le grand nombre des anges rebelles n'en a pas sauvé un seul, et votre grand nombre ne vous sauvera pas; ils périront, ces pécheurs dont la multitude vous rassure, et vous périrez avec eux. Direz-vous que les anges avaient péché par malice, et que vous péchez vous par surprise, par ignorance, par faiblesse? Dites-le, mais les anges n'avaient commis qu'un seul péché de pensée; et vous, qui en avez commis de paroles et d'actions; commis dans tous les âges, de toutes les espèces, en toute rencontre, vous êtes cent fois plus coupables, et dans vous le bras de la Justice divine trouvera plus d'endroits à frapper.

O que de millions d'hommes sont déjà tombés dans les mêmes abîmes, et quelles peines ils y endurent! Je me représente l'Eternel qui descend dans ces sombres souterrains en souverain irrité, tenant en main le livre où sont écrits tous les forfaits: là, il parle de ce ton qui jette la terreur; là, il lance ces feux; là, il fait rouler à grands flots le torrent des vengeances. Qu'est-ce qui l'y engage? C'est le péché. L'enfer est formidable, ah! chrétiens, c'est le péché qui l'a fait. Si présentement le séjour des tourments s'ouvrait à nos yeux, combien de gens vous y apercevriez qui vous diraient: j'ai été ce que vous êtes, guerrier, magistrat, commerçant, artisan comme vous; engagé dans le mariage, dans le célibat, dans le sacerdoce comme vous; formé, instruit au bien comme vous; que n'en profitai-je! Hélas! c'est le péché qui m'a perdu. J'avais médité les grandes vérités, j'en avais été touché; mais étant retombé dans cette faute énorme, dans cette habitude fatale, j'y ai vécu, j'y suis mort, j'y suis condamné, et c'est pour toujours. Combien y en a-t-il même dans ces gouffres détestés qui n'ont jamais commis qu'un seul péché mortel! Et vous, chrétien infidèle, à qui je parle, que savez-vous ce que le ciel vous prépare? Vous êtes bien téméraire de pécher au mépris de sa défense, bien téméraire de persévérer dans votre péché, bien téméraire d'ajouter sans cesse à votre péché des péchés nouveaux, bien téméraire, téméraire jusqu'à la fureur, de faire gloire de votre péché. Dieu ne se lasse-t-il point? N'est-il point déjà las? Qui vous a dit que ce péché que vous avez commis aujourd'hui ne sera pas le dernier? Etant, comme vous l'êtes, hors de la grâce, à quoi vous exposez-vous? Quels traits sont suspendus sur votre tête! Quels précipices sont ouverts sous vos pas! Encore un moment peut-être, et le

Digitized by Google

coup va partir ; encore un pas, et c'est celui qui vous conduira à la perdition. On plaint un homme dans la tempête, parce qu'entre la mort et lui il n'y a qu'une planche: eh! combien est-il plus à plaindre dans l'état du péché, quand il a pour ennemi un juge qui prononce tels arrêts qu'il lui plaît, et qui est maître de les faire exécuter sur-le-champ! Tant d'hommes, vous dis-je, n'ont péché qu'une fois, et la justice divine les a frappés sans retour! Qui vous a promis à vous un traitement plus favorable? Je vous montre ce qu'il en coûte pour être tombé dans sa haine ; attendez-vous à vous instruire au milieu des flammes? attendez-vous à pleurer votre péché, quand vous serez dans le cruel désespoir de le pleurer inutilement et pour toujours?

Expergiscere (*Habac.*, II), pensez à vous ; le péché mortel est un poison brûlant qui dévore les entrailles, un glaive à deux tranchants qui déchire le corps et l'âme, un ennemi implacable qui précipite l'homme tout entier dans les brasiers éternels. *Expergiscere*, pensez à vous ; dans une si juste crainte, rien que les saints n'aient fait, rien qu'ils n'aient souffert plutôt que de violer un seul des commandements. Pour vaincre une tentation impure, les uns se sont roulés sur des épines, les autres se sont plongés dans des étang glacés, d'autres ont marché pieds nus sur des charbons ardents ; tous ont tenté les plus prodigieux, les plus violents efforts. *Expergiscere*, tremblez vous-mêmes, et craignez le péché plus que vous ne craindriez tous les maux ensemble qui peuvent fondre sur la tête d'un malheureux. Que, si au moment que je vous parle, vous êtes infecté de ce poison, peut-être vous lassez-vous de l'entendre ; mais je dois éternellement vous le répéter. *Expergiscere*, pensez à vous, et venez, dans le sang de Jésus-Christ, recouvrer votre innocence pour ne plus la perdre.

Entrons, chrétiens, entrons tous dans les sentiments de saint Chrysostome, lorsqu'on vint, de la part de l'impératrice Eudoxie, lui faire des propositions contraires au devoir épiscopal. On le menaça de lui enlever ses biens : Enlevez-les, dit ce grand homme, vous me déchargerez d'un pénible fardeau. On le menaça de l'exiler : moi en exil, pour en trouver un, trouvez un lieu où Dieu ne soit pas. On le menaça de le faire mourir : « Tout à l'heure, si vous voulez, je donnerai avec joie tout mon sang pour soutenir une si belle cause. Allez, continua-t-il, dites à l'impératrice qu'elle peut ordonner ce qu'il lui plaira ; mais que la seule chose que je crains, c'est d'offenser Dieu. » Sentiments héroïques et dignes d'une âme qui est toute à Dieu. Chrétiens mes frères, ne craignons, ne haïssons, ne fuyons rien tant que le péché mortel : fallût-il perdre le repos, la santé, les biens, l'honneur, la vie même, que rien ne nous coûte : plutôt périr que de pécher mortellement. Grand Dieu! voilà ce que je veux, ce que je promets, ce que je vous demande, à quel prix qu'il faille l'obtenir. ***Salvum me fac Deus, salvum me fac***, sauvez-moi, mon Dieu, sauvez-moi, non de la calomnie de mes envieux, non du renversement de ma fortune, non de la perte de ma santé; mais de ce mal affreux qui mérite d'être souverainement haï, parce que vous méritez d'être souverainement aimé. Tous les jours, chrétiens, dans votre prière du matin, après avoir adoré le Seigneur, conjurez-le qu'il vous préserve du malheur de l'offenser mortellement. Une disposition si sainte, qui est une disposition d'amour et de sacrifice de soi-même, si vous y persévérez, vous conduira au terme bienheureux que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

SUR LE DÉLAI DE LA PÉNITENCE.

Venit prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum. (*Luc.*, II.)

Jean-Baptiste vint prêcher le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés.

Telle est la nécessité de la pénitence : Jean-Baptiste, cet homme destiné du ciel pour préparer les voies au Messie, en donne lui-même l'exemple le plus illustre ; et, après l'avoir consacrée dans sa personne, il commande à tous les hommes de la part de Dieu d'en embrasser les justes rigueurs. Bientôt Jésus-Christ paraît, confirme le même oracle, impose le même devoir, menace de venir au moment que nous y penserons le moins : paroles décisives où je trouve tout à la fois ce qu'il y a de plus terrible et de plus aimable. Il viendra nous surprendre, quel sujet de frayeur! Mais d'autre part quel trait de clémence! Il dit qu'il surprendra. Résolu de nous enlever sans avertir, il nous met en garde contre lui, et au moment qu'il prend les armes il montre comment on peut les lui faire tomber des mains. Permettez-moi de le dire, Seigneur, après un avertissement si paternel et si utile, il n'y a plus lieu à la surprise : si une mort imprévue nous arrache du sein de nos criminels plaisirs, et sans préparation nous enlève à la terre, ce n'est point surprise; c'est infidélité de notre part, c'est ingratitude : il ne tient pas à vous que vos traits ne soient sans effet, et c'est n'avoir pas voulu lancer la foudre que de l'avoir si hautement annoncée. Cependant, tout instruits que nous sommes de nos obligations sur ce point, nous ne songeons qu'à flatter une chair coupable, à suivre ses penchants les moins permis, à couler dans les plaisirs une vie mondaine. Malgré les ordres de Jésus-Christ, malgré les périls suspendus sur nos têtes, et l'incertitude d'une vie dont la trame peut être coupée à tous les instants, nous restons aussi tranquillement dans nos désordres, que si Dieu n'avait ni des yeux pour les voir, ni un bras pour les punir.

N'écouterons-nous jamais tant de puissants motifs qui nous portent à rentrer dans nous-mêmes et à rompre de funestes liens! Je me trompe, tous les pécheurs veulent faire pénitence ; mais dans la fausse persuasion où ils sont, que le temps ne leur manquera

Digitized by Google

pas, qu'elle sera toujours en leur pouvoir; ils la reculent de jour en jour, et par le plus pitoyable des égarements, c'est en multipliant leurs crimes qu'ils se disposent à les pleurer. Elevons-nous aujourd'hui contre cet abus, montrons à ces pécheurs que la conduite qu'ils tiennent est pleine d'imprudence; qu'ils ne voient pas, ou ne veulent pas voir le danger où leur témérité les engage; qu'ils s'exposent au plus irréparable des malheurs, au malheur de l'impénitence finale. Oui, ce pécheur qui diffère, qui promet toujours de se convertir, sans se convertir en effet, qu'il sache combien il doit craindre que l'impénitence finale ne soit son partage: dès là qu'il refuse de changer actuellement, comme nous l'en sollicitons, il mérite de mourir dans son péché, c'est le premier point; il mourra dans son péché, en effet, c'est le second point. Il mérite de mourir dans son péché, voilà son crime; il mourra dans son péché en effet, voilà son malheur. Oh! que de chrétiens gémissent actuellement dans les enfers, qui étaient résolus de faire pénitence, et qui, avec toute cette résolution, ne l'ont point faite. Prévenons ce malheur et recourons au Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dès là qu'on refuse aujourd'hui de se convertir, on mérite, par un juste jugement de Dieu, de mourir dans son péché: venons à la preuve; tout homme raisonnable et chrétien en doit être ébranlé. D'abord approfondissons ce qui se passe de plus intime dans l'âme. Quand nous remettons à un autre temps la réforme d'une conduite peu chrétienne, que disons-nous? Que disent les secrets sentiments de notre cœur? Précisément ce que dit Salomon dans ce jugement mémorable dont parle l'Ecriture. Deux femmes se disputant un enfant dont chacune prétendait être la mère: Qu'on m'apporte un glaive, dit le prince, et en deux parties égales que l'enfant soit partagé, *dividatur.* (III *Reg.*, III.) Autant en dites-vous, quoique dans un sens tout autre, pécheur que je combats: Dieu d'une part, de l'autre la passion m'appelle, je ne puis être à tous les deux ensemble, à qui donner mon cœur? Je ne le donnerai totalement ni à l'un ni à l'autre, le mieux est de faire un partage, *dividatur.* Tandis que je me vois de la santé, de la prospérité, profitons-en, couronnons-nous de roses, essayons la douceur des plaisirs; mais quand les beaux jours seront éclipsés, quand le monde n'aura plus pour moi les mêmes attraits, alors je reviendrai, je ferai avec le monde un éternel divorce: par là je concilie tout, j'échappe tout à la fois, et à ce que la vertu a de trop austère, et à ce que le mépris du salut a d'effrayant. Or, je soutiens que ce sentiment, qu'à la vérité jamais on ne prononce de bouche, mais qui dans la pratique n'est que trop réel, est le péché le plus capable de conduire à l'impénitence finale, parce que c'est le péché qui porte les caractères les plus odieux: caractère de présomption, caractère d'ingratitude, caractère de mépris de Dieu; entrons dans le détail, vous en serez convaincus.

Caractère de présomption: elle paraît dans ce milieu même, dans ce tempérament que vous prenez. Vous, mon frère, contre la parole de l'Evangile, contre la pratique de tous les saints, vous voulez pendant un certain temps vivre en mondain et participer ensuite au sort des justes: vous voulez allier deux choses presqu'incompatibles, une vie criminelle et une mort heureuse; et vous vous flattez que Dieu s'en tiendra à de pareilles conditions: si cela est, quel sera l'avantage du juste sur le pécheur? De quoi servira-t-il d'avoir porté le poids du jour? d'avoir constamment vieilli dans les rigueurs d'une vie pénitente et crucifiée? L'Esprit saint nous a donc trompés, quand il a ordonné de prendre le joug dès l'enfance? tant de fervents chrétiens qui dès le premier usage de la raison, avec un empressement extraordinaire, sont venus se ranger au service de Dieu, ont donc été bien simples? le parti le plus juste est donc de commencer par suivre ses penchants? c'est vous seul qui êtes sage? Fausse et damnable sagesse, criminelle présomption qui vous joue! on ne sert point deux maîtres, il n'y a point deux patries, ni deux félicités. Dès là que présentement vous êtes déterminé à ne vous pas reconnaître, à ne vous pas vaincre, vous méritez que Dieu vous réprouve; vous méritez qu'une mort inattendue vienne jeter dans votre âme le trouble et le désespoir, et qui, en la troublant, en la désespérant, lui ferme toutes les voies du retour. Donnons à cette pensée toute son étendue. Ce qui doit vous causer un juste remords, c'est qu'appartenant nécessairement, irrévocablement à Dieu, vous ne craignez pas de vous soustraire à lui dans le temps qu'il doit être, et qu'il est en effet le plus jaloux de vous posséder. Quel est le temps le plus intéressant de la vie? Dans quel temps la vertu est-elle communément le plus estimable, le plus méritoire pour le ciel? N'est-ce pas dans la jeunesse et la santé? Et conséquemment n'est-ce pas alors que le don que vous ferez de vous-même doit paraître le plus flatteur? Pourquoi donc ne vous donnerez-vous pas à Dieu qui a des droits incontestables sur vous? Pourquoi ne lui réserverez-vous qu'un reste de vie peut-être inutile, dont le monde ne voudra pas, tandis que vous consacrez à ce monde corrompu vos plus belles années? Lui croyez-vous si peu de délicatesse, à ce Dieu jaloux, pour qu'il ne se tienne pas choqué d'une si injurieuse préférence? Je vous déclare que si, après l'avoir abandonné, vous différez de le rechercher, vous faites un vol criant, vous dérobez la partie de l'holocauste la plus précieuse; ce qui ne peut que l'indigner et changer son amour en fureur. Car, jugez de lui par comparaison avec vous-même. Un ami vous a méconnu des années entières, il vient ensuite vous de-

Digitized by Google

mander une grâce, comment le recevez-vous? Un souverain qui verrait le plus chéri de ses sujets lui promettre un jour ses services, tandis que pour le présent il les consacre aux ennemis de la patrie, de quelle colère serait-il enflammé? Comment punirait-il une pareille révolte? Révolte dont vous vous rendez coupable; dans le parti que vous prenez de rester dans votre péché, l'application vous en convient. Eh! mes frères! la vie est si courte en toute manière, si courte pour l'acquisition des vertus, si courte par rapport à l'éternité : ce n'est pas trop d'elle tout entière pour faire pénitence, ce n'est pas trop d'elle tout entière pour nous occuper des obligations que nous avons à Dieu : est-il juste de vous refuser à sa tendresse et d'abuser des moments qu'il vous donne? Pourquoi ne commencerez-vous à le servir que quand vous ne pourrez plus l'offenser?

Vous comptez sur le retour de l'âge, sur la vieillesse; c'est-à-dire que vous craignez de servir Dieu trop tôt; c'est-à-dire que, partageant votre carrière en deux parties, vous jugez que la plus méprisable est encore assez pour lui; c'est-à-dire que vous, qui devriez expier un péché d'un moment par trente ans de rigueurs, vous voulez vivre trente ans dans le désordre, et donner au repentir quelques jours : homme présomptueux! Et vous n'avez pas honte d'un partage si indigne! Quoi! vous ne destinez au Seigneur votre cœur que lorsqu'il sera usé par les plaisirs; vous ne prétendez renoncer au monde que lorsque vous ne pourrez plus en jouir; vous ne voulez renoncer au crime que lorsque vous ne pourrez plus le commettre; et c'est sur cette coupable disposition que vous vous rassurez, que vous vous flattez de revenir un jour sincèrement à Dieu. Quelle présomption!

Présomption d'ailleurs mêlée d'ingratitude, comme on le voit dans la cause de ce retardement. Vous connaissez toute l'étendue de la miséricorde, et parce que cette miséricorde vous paraît infinie, ainsi qu'elle l'est en effet, vous espérez revenir dès que vous le jugerez à propos, et ce qui devrait vous faire quitter le désordre est précisément ce qui vous engage à y rester. Ce n'est point ici une supposition chimérique; voyez ce qui se passe dans vous, et vous sentirez l'illusion dont je parle. Voici le principe sur lequel on temporise : Dieu ne veut pas que le coupable périsse, mais qu'il vive; donc, quoique je demeure attaché à de criminels objets, il dissimulera mes attachements. Dieu attend le pécheur avec une patience à toute épreuve; donc il m'attendra, il m'accordera pour le repentir tout le temps nécessaire : conséquence détestable, mais conséquence que tire la cupidité; et différer de se convertir, c'est dire tout cela; je ne veux qu'un mot pour vous en convaincre. Supposons que par révélation vous appreniez que dans quelques instants vous devez mourir : qu'on vienne de la part de Dieu vous dire, comme à Ezéchias, mettez ordre à vos affaires : *dispone domui tuæ* (*Isa.*, XXXVIII); alors n'est-il pas vrai que de vous tous, il n'en est pas un qui ne se réveillât aussitôt de son assoupissement, pas un qui ne s'arrachât à sa passion, qui ne travaillât à mettre sa conscience dans le meilleur état; que vous prendriez toutes les précautions imaginables, et que vous les prendriez dans le moment? Mais aujourd'hui ces mêmes précautions vous paraissent inutiles et à contre-temps; vous rejetez bien loin ceux qui vous en parlent : pourquoi? Ah! c'est que la bonté de Dieu vous rassure, et que vous vous flattez de n'être pas enlevé sitôt. Si Dieu était un maître rigide qui ne pardonnât qu'une fois, et qui ne dût vous pardonner qu'aujourd'hui, vous ne balanceriez pas à vous convertir, j'en suis sûr : un tribunal sévère, des démons accusateurs, d'impitoyables flammes, l'assemblage de tous les maux, tout cela vous remuant jusqu'au fond de l'âme, vous ferait changer sur l'heure; mais parce que Dieu est un maître facile, plein d'indulgence, qui pardonne jusqu'à soixante et dix-sept fois, vous vous tranquillisez dans le crime, et vous y voulez persévérer.

Or, je demande à la face du ciel et de la terre, si ce n'est pas là une ingratitude, et une ingratitude énorme qui crie vengeance? Dieu est bon, et pour cela il faut qu'à son égard votre œil soit mauvais! Dieu est bon, et pour cela il faut persister dans l'infraction de la loi! Dieu est bon, et pour cela il ne faut payer sa bonté que de perfidie! Dieu vous donne du temps, et il faut que ce temps soit employé à lui faire outrage! En vérité, si nous avions pour Dieu les sentiments d'honneur dont nous nous piquons envers les hommes, une telle conduite nous paraîtrait insoutenable, et nous ne croirions jamais pouvoir assez la détester. Par exemple, Dieu vous accorde vingt ans, c'est une faveur extrême; et ce sont vingt ans d'oisiveté et de mollesse, vingt ans de libertinage, vingt ans de scandale! Qu'on tienne un compte exact de nos moments, c'est celui de nos infidélités; autant de grâces, autant d'offenses : est-il rien de plus indigne! Abuser de la longanimité du Père céleste; se faire du plus intéressant des attributs divins un titre pour persévérer, pour se rassurer dans le crime! Armer tout contre Dieu jusqu'à ses bienfaits! De quel nom cela s'appelle-t-il? Vous dites que la miséricorde du Seigneur est grande; il faut bien qu'elle le soit pour souffrir l'abus que vous en faites. Mais puisque la miséricorde du Seigneur est grande, vous devriez donc être pénétré de reconnaissance, être enflammé d'amour, et le témoigner, s'il le fallait, cet amour, par le sacrifice de mille vies. Ingrat! et vous en prenez droit de vous révolter contre lui! de lui porter, de lui réitérer des coups sanglants! Enfant dénaturé, pouvez-vous la vanter cette miséricorde sans vous couvrir de confusion, sans vous accabler de tous les reproches qui vous sont dus? Vous dites que la miséricorde est grande, tremblez,

Digitized by Google

vous n'en serez que plus sévèrement puni, puisque, toute grande qu'elle est, vous osez continuer de lui faire insulte.

Insulte véritable, car, dans ce retardement de pénitence, on voit manifestement l'outrage fait à la majesté suprême par le mépris de Dieu et le mépris formel qu'il renferme. On a péché, et on veut persister dans son péché : qu'est-ce que cela fait entendre? Cela fait entendre d'une manière très-intelligible : Seigneur, j'ai eu le malheur de vous déplaire, et je m'en mets peu en peine; vous êtes irrité contre moi, et votre colère ne m'inquiète pas; je voudrais bien que vous ne fussiez point en concurrence avec le monde : mais puisque tous deux vous êtes incompatibles pour le présent, c'est lui qui l'emportera. Je le promets; comme le Publicain, un jour je viendrai me jeter à vos pieds, je les arroserai de mes larmes; mais pour le présent, le spectacle du monde est enchanteur, le torrent m'entraîne; attendez que la violence des passions ait eu son cours, et je songerai ensuite à vous apaiser. Chrétiens, je sais qu'un pareil discours vous fait horreur; mais ce qui me fait horreur à moi, c'est que votre conduite y est conforme : car qu'est-ce que différer sa conversion? qu'est-ce que ne vouloir pas présentement revenir à Dieu, sinon être pour un temps résolu d'étouffer ses inspirations et ses lumières; résolu de braver son bon plaisir et sa haine; résolu de fouler aux pieds ses promesses et ses menaces? Montrez-moi une autre idée de ce délai, sinon celle-ci : Je veux un jour aimer Dieu par-dessus toute chose; mais avant que de l'aimer par-dessus toute chose, je consens en dépit de sa loi de me satisfaire? Et ce n'est pas là se moquer de Dieu? ce n'est pas là lui faire affront? Affront, pécheur, que sûrement vous ne feriez pas, si vous étiez touché pour Dieu de quelque estime : vous ne voudriez pas vivre un instant dans sa haine, vous mettriez tout en œuvre pour vous réconcilier avec lui, et le moment de votre réconciliation vous paraîtrait le plus heureux des moments; bien loin de le reculer ce moment plein de charmes, vous travailleriez à l'avancer, et dès là que vous n'en faites rien, vous marquez à Dieu le plus profond mépris.

Mépris si outré que, si j'en crois saint Augustin, il est marqué à des traits de noirceur, à des traits diaboliques. *Peccare humanum est*, dit ce Père, *perseverare in peccato diabolicum*. De sorte qu'à prendre son texte à la lettre, l'homme qui persiste dans son péché, pèche non pas en homme, mais en démon. Examinons la chose, et voyons si le terme dont s'est servi saint Augustin est aussi révoltant qu'il le paraît. Vous avez péché, vous êtes condamnable à tout tribunal : mais je sais que l'homme est faible, qu'il a la fragilité des roseaux, qu'une pente rapide l'entraîne au mal; je vous excuse en partie : *Peccare humanum est*. Vous avez péché, et en matière de vanité, d'inimitié, d'impudicité, vous vous êtes écarté des plus essentiels devoirs; je gémis, mais me dis-je à moi-même : C'est la compagnie, l'occasion, la surprise, l'inexpérience qui ont contribué à le séduire; je vous blâme, mais avec un sentiment mêlé de compasion : *Peccare humanum est*. Il y a plus; vous avez péché, et l'espace de quelques mois, même de quelques années, vous êtes demeuré dans votre péché; j'en ressens une peine bien vive. Mais, me dis-je cependant, ce qui diminue son tort, c'est que le charme était fort et que ses yeux faibles ont eu peine à s'ouvrir : *Peccare humanum est*. Mais dans la vue d'une pénitence future, vous multipliez vos péchés sans cesse, vous vieillissez dans un funeste état; mais, quoi qu'on en dise, vous vous êtes égaré, et vous ne voulez point revenir de votre égarement; à force de délais, vous vous fixez dans le désordre par une stabilité, une opiniâtreté affreuse : alors, dans quels termes, avec quelle indignation n'ai-je pas droit d'éclater? Interrogez saint Augustin; demandez-lui quels reproches vous méritez; demandez-lui de qui vous êtes esclave, à qui vous ressemblez, et vous verrez quelle sera sa réponse : *Perseverare in peccato diabolicum*. Ah! mes frères, Jean-Baptiste voit les Juifs accourir à son baptême, embrasser la pénitence, et, malgré ces démarches édifiantes, il les traite de race de vipères; il demande qui leur a appris à fuir la colère de Dieu. Et moi donc, de quel ton dois-je parler, je ne dis pas à des hommes pénitents, mais à des hommes qui aiment, qui renouvellent, qui éternisent leurs infidélités? Ai-je tort de les nommer race de vipères, et de leur dire : Qui vous a appris à irriter de plus en plus la colère de Dieu? Qui vous a appris à braver sa miséricorde, à être d'autant plus fiers et plus impies, qu'il est plus généreux? Sans doute que, si le reproche de Jean-Baptiste était juste, le mien est cent fois plus juste et plus légitime encore.

Continuez donc, pécheur impénitent qui comptez sur l'avenir, continuez en attendant de satisfaire vos passions; mais vous êtes pour le ciel un objet d'horreur, un objet sur lequel il a droit de faire tomber tous les éclats de sa vengeance. Qu'il fasse pleuvoir tous ses feux pour vous consumer, il le peut. Qu'il ouvre le sein de la terre pour vous engloutir, vous en êtes digne. Que la mort, fidèle à ses ordres, tranche tout à coup le fil de vos jours, c'est ce qui vous est dû. Et ce qui vous est dû ne l'éprouverez-vous point? Il y a tout lieu de le craindre. Voulant demeurer dans l'état du péché, vous avez sur votre tête un Juge redoutable qui vous poursuit; vous avez sous vos pas un enfer qui vous attend; vous avez dans votre cœur la sentence de votre condamnation toute dressée, et autour de vous mille et mille ennemis invisibles prêts à l'exécuter sur l'heure. Présomption, ingratitude, mépris de Dieu, tels sont les traits qui caractérisent le pécheur qui diffère; en vertu de ces traits, il mérite de mourir dans son péché. J'ajoute que moralement parlant, il mourra

Digitized by Google

dans son péché en effet, c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le comble de l'imprudence, l'imprudence la plus impardonnable, c'est, lorsque dans une affaire capitale, décisive, qui seule mérite tous nos soins, on s'expose volontairement et par sa faute au danger prochain d'une cruelle et irréparable disgrâce. C'est le reproche que je viens faire à l'homme qui ne veut pas présentement se réformer; je viens l'avertir qu'il est menacé du plus grand des malheurs, de l'impénitence de la mort. Je prétends que, selon le cours ordinaire des choses, il mourra dans son péché, et je le prétends pour deux raisons que vous n'avez peut-être jamais bien approfondies : c'est qu'attaché à son péché, premièrement il ne pourra pas; secondement, même quand il le pourrait, il ne voudra pas en sortir. Il périra selon toutes les apparences, vous dis-je, parce que le pouvoir, parce que la volonté lui manqueront. Entrons dans l'examen de ces deux points, et tâchez de les bien comprendre.

Il ne pourrra pas; impossibilité de toute espèce, impossibilité absolue. Si vous êtes frappé d'un coup imprévu, voilà votre perte éternelle assurée; et qui vous a dit que vous ne le serez pas? Sur quel espoir vous fondez-vous pour croire que ce qui arrive à tant d'autres ne vous arrivera point? Montrez-nous le pacte que vous avez fait avec la mort; voyons depuis quand vous êtes maître de l'avenir et dépositaire des décrets éternels. Votre santé est forte, votre constitution robuste; mais d'autres l'ont eue comme vous, et ils n'en ont pas moins été surpris. Vous-même, quelle que soit la force du tempérament dont jouisse un protecteur, un père, vous n'y faites pas fond, et quand votre fortune n'est appuyée que sur cela, vous la croyez mal affermie. S'agit-il du salut? Par une bizarrerie inconcevable ce fondement paraît solide : on ne voudrait pas risquer sur cela une somme modique, et on risque son éternité; accordez-vous avec vous-même; mais, dussiez-vous vous en offenser, je le dirai hardiment, vous manquez essentiellement de sagesse. Et l'instant présent à peine est à nous; au moment que je parle il nous échappe, et nous comptons sur celui qui le suit! Faut-il vous ouvrir les yeux pour vous faire voir qu'ici-bas tout est rempli de cadavres, et que les passages qui mènent de la vie au tombeau sont ouverts de toutes parts? Faut-il vous faire souvenir qu'il est partout de perfides amis, des ennemis pleins de rage, d implacables rivaux, des domestiques infidèles et parjures? Faut-il vous montrer des hommes sans nombre terrassés par la foudre, écrasés sous des ruines, engloutis dans les eaux, suffoqués par la flamme, assassinés par les brigands? Faut-il vous en montrer d'autres étouffés par un coup de sang, d'autres enlevés à la table, au jeu, dans la fureur d'une débauche; d'autres perdus par un triste accident qui leur a troublé la raison, en sorte qu'ils traînent tout vivants le spectacle de leurs funérailles; d'autres surpris dans l'action même du crime, ô comble des horreurs! et qui ne sont arrachés de là que pour passer sans milieu dans l'abîme des supplices éternels? *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt.* (*Luc.*, XII.) Pensez à vous, pécheur, pensez à vous; peut-être que dès cette nuit vous périrez. Jésus-Christ vous dit que la mort vous surprendra. Croyez-le et rapportez-vous-en à lui plus qu'à la bonté du tempérament, plus qu'à la téméraire confiance qui vous aveugle.

Mais, dit-on, je ne retarderai pas davantage, demain je me convertirai ; je vous réponds avec saint Grégoire pape : Demain? Y en aura-t-il un pour vous? Vous vous en flattez ; moi je dis que vous devez craindre de ne l'avoir pas. Qui de nous deux se trompe, et qui de nous deux a intérêt de ne se pas tromper? L'intérêt vous regarde, et vous devez savoir qu'il n'y a point ici de faute qui ne soit sans retour. Demain je me convertirai, je me convertirai dès que j'aurai pourvu à cet établissement, terminé ce procès. Mais, je vous prie, cette affaire, tout importante qu'elle est, l'est-elle plus, l'est-elle autant que votre salut? Que ne dites-vous aussi bien : Demain je travaillerai à cet établissement, je suivrai ce procès ; mais ce qu'il y a d'essentiel pour moi c'est de revevenir à Dieu, et dès ce moment j'y reviens! Homme aveugle, si vous n'étouffiez toutes les lumières de l'Esprit-Saint, voilà comme vous raisonneriez. Demain je me convertirai : répondez-moi. Si je vous proposais une occasion favorable et présente de vous établir, de vous enrichir, de vous agrandir, la remettriez-vous à demain? Ou plutôt, sans que rien pût vous arrêter, ne la saisiriez-vous pas avec tout l'empressement, toute la vivacité dont vous êtes capable? Quel est donc l'aveuglement, dans l'objet qui doit seul enflammer tout votre zèle, auquel seul vous devez courir d'abord, de vous permettre de coupables retardements? Demain je me convertirai : non, je n'assure pas qu'il n'y aura point de demain pour vous, peut-être vous sera-t-il accordé; mais voyez si l'imprudence peut aller plus loin! Fonder ses espérances sur un avenir toujours incertain, souvent chimérique! Sur un peut-être hasarder son Dieu, son salut, son éternité! Cela se conçoit-il? Doit-il se pardonner? Demain! ah! terme maudit et funeste! que de millions d'hommes tu as pour jamais exclus du ciel, pour jamais précipités au fond de l'abîme! Chose étrange! quand un chrétien peut se dire : Dans l'état où je suis, si je venais à mourir je serais damné! Dans cet état je puis mourir, et je diffère! En ce moment il ne tient qu'à moi d'échapper par la pénitence au plus effroyable des malheurs, et je remets à demain, c'est-à-dire, à un temps où j'aurai déjà roulé peut-être dans ces gouffres détestés dont on ne sort plus! Ai-je une étincelle de raison, et des hommes, partout ailleurs si éclairés, peuvent-

Digitized by Google

ils donner dans un travers si étonnant ! Non, nous ne connaissons point le prix du temps : que ne savons-nous l'estimer aujourd'hui, comme nous saurons le regretter un jour ! Hélas ! viendra le temps où un moment sera plus précieux que tous les trésors, tous les empires ; ce moment, nous le demanderons avec des larmes ardentes, larmes réprouvées ! La justice divine fera entendre ces redoutables mots : *Tempus non erit amplius* (*Apoc.*, X), plus de temps pour vous. Eh ! pécheur, le temps vous a-t-il manqué ? Au lieu de moments, n'avez-vous pas eu des années entières ? Qu'en avez-vous fait ? Qui vous empêchait d'en profiter ? Non, plus de moments pour vous : bien loin d'en recevoir de nouveaux, venez tout à l'heure, venez rendre compte de ceux que vous avez mal employés.

On répond que ce sont là des discours, des maximes vulgaires dont on a été cent fois rebattu ; mais, s'ils sont tant de fois rebattus, ces discours, à qui s'en prendre ? Ne vous en prenez qu'à vous-mêmes, nous les répéterions moins, si vous en profitiez mieux. Mais, voulez-vous que je vous fasse voir que cette morale ne porte point à faux, et que, sans égard à tant d'autres morts subites, vous en particulier, jeunesse libertine, si vous différez votre repentir, plus que tout autre vous devez vous l'appliquer ? C'est que ce délai vous engage de plus en plus dans le plaisir, du plaisir vous jette dans le déréglement, du déréglement dans la débauche, de la débauche dans les excès, des excès dans une fièvre dangereuse, et de là vous conduit rapidement au trépas. Du moins cela arrive ; tout le monde le sait, l'intempérance et la volupté non-seulement ouvrent les enfers, mais dès à présent creusent les tombeaux, et je pourrais nommer telle ville où chaque année on compte par centaine de jeunes gens cruellement moissonnés au milieu de leur carrière voluptueuse, et qui abrégent leur vie pour vouloir trop en jouir. Devenez sages à leurs dépens, et faites si bien que personne ne le devienne aux vôtres.

A l'impossibilité absolue, je joins l'impossibilité morale, et je la tire de l'abandon où Dieu laissera le pécheur qui s'opiniâtre pour un temps dans son déréglement. Je sais que pendant la vie jamais cet abandon n'est total : tant que nous respirons, dit saint Augustin, Dieu n'en vient pas jusqu'à retirer toute sa lumière, jusqu'à ne plus faire, pour nous ramener, aucune démarche ; toujours la clémence l'intéresse en notre faveur ; tant que nous respirons, Dieu veut véritablement notre salut, et, si nous nous repentons du fond du cœur, fût-ce au dernier soupir, infailliblement il nous sauvera ; retenez bien ce principe : mais je sais qu'en différant nous l'indisposons contre nous, que nous n'aurons point de part à ces grâces spéciales et abondantes, à ces grâces favorites et privilégiées, qui sont l'effet d'une miséricorde toute particulière : ces grâces, il ne les doit pas au juste, les donnera-t-il à ceux qui s'obstinent à vivre ses ennemis ? Ils ne peuvent prétendre qu'à des grâces communes et ordinaires avec lesquelles ils pourraient véritablement changer, et probablement ne changeront pas. Aussi, voyons-nous dans certaines gens une dureté, une insensibilité qui effraye. Vifs et ardents pour tout le reste, dès qu'il s'agit du salut, vous diriez que ce sont d'autres hommes. Quelque édifiants que soient les exemples dont ils sont témoins, quelque pathétiques que soient les discours qu'ils entendent, quelque efficaces que soient les moyens qu'on emploie, rien ne fait impression sur eux : c'est dans eux un assoupissement, une léthargie que je regarde en quelque sorte comme un caractère de réprobation. Tout cela, d'où vient-il ? De ce que Dieu, irrité de leurs délais continuels, les a enfin abandonnés dans le sens que j'ai expliqué.

Vous dites que Dieu est miséricordieux ; oui, mais il est juste, il est saint, il est jaloux de ses droits ; mais parce qu'il aime à user de clémence, il ne prétend pas qu'on en abuse ; mais plus il a été patient, et plus il sera inexorable. Vous dites qu'il attend les pécheurs ; oui, mais il n'a point promis, il ne donne point à tous le temps de rentrer en eux-mêmes ; dans ce sens il ne les attend pas tous, il ne les attend pas toujours ; il n'a pas attendu Coré, Dathan, Abiron ; il n'a pas attendu Ananie et Saphire ; il n'a pas attendu ces vingt-quatre mille Juifs qui passèrent en un jour par le fil de l'épée ; il n'a pas attendu tant de pécheurs incorrigibles que nous avons vus, vous et moi, tout à coup enlevés sous nos yeux. Vous dites : A quelque heure qu'on revienne, il promet qu'il recevra, à quelque heure qu'on se repente, il promet qu'il pardonnera ; voilà des paroles bien consolantes ; oui, mais c'est le même qui n'a jamais voulu promettre de lendemain, c'est le même qui veut que vous ne comptiez point sur l'avenir, qui veut que vous regardiez chaque heure de votre vie comme pouvant être la dernière, c'est le même qui menace les pécheurs impénitents d'un sort pareil à celui de tant de personnes que la mort enlève tous les jours avant le temps qu'elles avaient fixé pour leur conversion. Répétez tant que vous voudrez que Dieu est miséricordieux, j'en conviens ; mais je réponds avec l'Ecriture, qu'il brise la tête de ses ennemis ; je réponds avec l'expérience qu'il fait de temps en temps des exemples de sévérité ; je réponds, en un mot, que tous les jours l'enfer se remplit. Tirez de là, si vous pouvez, une conséquence qui vous rassure.

Autre impossibilité morale, je la tire des penchants dont un coupable retardement rend la pente plus rapide. N'en doutons point : en différant on prête des armes à ses ennemis ; l'habitude passe en nature, la passion entre jusque dans la substance de l'âme, la passion devient tyrannique, et les péchés qu'on a commis sont comme une nécessité d'en commettre de nouveaux. Parmi ceux qui fixent à un certain temps l'époque

Digitized by Google

de leur pénitence, presque tous viennent échouer là ; tous les jours nous en sommes témoins. Je prends à part un de ces pécheurs pour qui la charité, la religion m'intéressent, et dans une colère mêlée de tendresse: Eh! mon cher frère, lui dis-je, est-ce que vous persisterez toujours dans votre péché? Déjà n'apercevez-vous pas le glaive qui étincelle, le coup épouvantable, le coup irréparable qui va partir! Quoi, vous ne rentrerez point dans vous-même! J'y rentrerai, me répond-il, c'en est fait, je veux me reconnaître. Mais quand? Ce sera dans peu, je le promets, je ne tarderai pas. Dans peu! Mais l'enfer est plein de gens qui le voulaient bientôt, qui le voulaient dès demain ; si comme eux vous ne voulez périr, commencez dès ce moment. Dès ce moment! A ce mot il soupire, il se trouble, il veut, il est prêt à se rendre, je le crois gagné, et enfin tout se termine à demander encore du temps. O ciel! quel assemblage de pensées confuses, de sentiments irrésolus! Que penser de ces sortes de gens, sinon que la passion les domine et les enchaîne? Et admirez, je vous prie, le piége ridicule où elle engage, comme elle fait errer grossièrement. Aujourd'hui on ne peut pas rentrer dans soi-même, et dans la suite on y rentrera; aujourd'hui on ne peut pas se faire violence, et dans la suite on le pourra; aujourd'hui on ne peut pas embrasser une vie chrétienne, et dans la suite on l'embrassera: fut-il jamais contradiction, inconséquence plus marquée? Messieurs, c'est dire équivalemment que si on ne peut pas plier une plante encore tendre, on la pliera sans effort quand elle sera devenue un grand arbre; que si on ne peut pas étouffer une étincelle, on peut éteindre un incendie; que si on ne peut pas écraser un insecte, sans peine on terrassera des monstres. Vous êtes surpris; ces étranges paradoxes, disons mieux, ces visibles fausseté vous révoltent; mais ce n'est pas moi qui les avance, c'est vous, oui, vous-mêmes: aujourd'hui la passion vous paraissant trop violente, dans quelques années vous vous faites fort de la vaincre: achevez donc, tranchez le mot ouvertement; dites que le moyen de sortir de l'abîme c'est de le creuser de plus en plus, et que votre conversion sera aisée quand elle sera devenue presque impossible. Réellement plus on tarde, plus la passion s'enracine. Tel parmi vous, s'il veut être de bonne foi, m'avouera qu'il sent aujourd'hui sa conversion plus difficile qu'elle n'était il y a dix ans : et que sera-ce si l'espace de dix autres années il vit dans le désordre! Qu'un homme ait brûlé toute sa vie d'une flamme illégitime, jusqu'à la fin il en est possédé : même sur le point d'expirer, même à la vue du crucifix il jette un coup d'œil sur son idole ; ses derniers soupirs encensent la volupté, ses derniers transports sont idolâtres.

Cependant, au milieu de tous ces retardements, la mort avance, ou plutôt elle accourt : on peut bien différer sa pénitence, mais on ne diffère point son trépas, il faut mourir. Approchons, et voyons le triste état où l'homme qui temporise sera réduit. Abîmes et précipices de toutes parts. Représentez-le-vous étendu sur le lit de douleur, la pâleur sur le front, le trouble dans les yeux, le frisson dans tous les membres! De quel étonnement il est saisi! Quelle consternation à la vue de ses parents, de ses amis, de ses domestiques éplorés! Quel embarras d'affaires où il faut mettre ordre! Où trouver alors la liberté d'esprit si nécessaire! Dans ces moments si courts, moments de trouble et d'horreur, moments si proches du dernier moment, comment rappeler le nombre, l'espèce, les circonstances de ses péchés; comment examiner, confesser, détester, expier les péchés d'une vie longue! L'esprit accablé, le corps appesanti, comment faire un effort qu'il n'a jamais fait, qu'il n'a jamais essayé de faire, qu'il a toujours jugé impraticable! La vue de ses crimes, la vue de son Juge, la vue de son supplice, le sentiment de la douleur, l'effort de la tentation, tout l'assiége. Et vous croyez qu'il amortira tout à coup des passions vives, qu'il rompra de coupables attachements, qu'il étouffera des haines invétérées, qu'il acquerra des vertus dont le nom seul lui est inconnu? Il n'a jamais pensé à Dieu, et il l'aimera par-dessus tout? Devoir cependant sans lequel il ne peut être sauvé. Dans l'accablement où il est, vous ne voudriez pas lui confier la moindre affaire, et il réussira dans la plus difficile, la plus critique de toutes les affaires, l'affaire du salut? Non, Messieurs, non, cela n'est point aisé. S'il est vrai qu'on ne devient point tout d'un coup impie, il est également vrai que d'ordinaire on ne devient point tout d'un coup vertueux. Et quel sera la destinée de celui-ci? *In peccato vestro moriemini* (*Joan.*, VIII); la mort le frappe, il tombe, il meurt dans son péché; il est perdu.

Et on me viendra dire qu'il a donné des signes de repentir; que concluez-vous de là? Ce que je conclus, moi, c'est que vraisemblablement il a fait ce qu'ont fait avant lui Caïn, Esaü, Antiochus. Caïn se repent, Esaü se repent, Antiochus se repent; leur repentir est accompagné de gémissements, de sanglots : le ciel en est-il touché? Le ciel, mes frères! Il est indigné plus que jamais, il les accable de toutes ses malédictions. On vante ses pleurs, ses gémissements, ces marques de pénitence. Qui m'assurera que ces marques de pénitence ne sont point des terreurs, des convulsions d'une âme agitée, et moins des signes de salut que des symptômes de désespoir? Qui m'assurera que ces marques de pénitence ne sont point un rôle qu'il a joué sur la scène du monde pour la satisfaction de sa famille, et qu'avec ces spécieux dehors il n'est pas mort pécheur opiniâtre, pénitent hypocrite, impie réprouvé? Ce que je sais, du moins, c'est qu'on a vu, que tous les jours on voit encore, des pécheurs qui, à peine sortis d'une maladie dangereuse, ou-

Digitized by Google

bliant les promesses édifiantes qu'ils avaient faites, et se replongent dans le déréglement avec une nouvelle fureur : ce que je sais, c'est que saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, saint Grégoire, parlent sur ce sujet d'une manière qui fait trembler ; qu'ils disent que ce pécheur ne se convertira pas ; qu'il ne le pourra pas, que s'il en est un qui soit justifié, sa justification doit être mise au rang des prodiges, que de cent mille conversions ainsi différées à peine en est-il une dont ils voulussent répondre ; que, par rapport au bon larron, si son exemple rassure, parce qu'il est d'un homme converti à la mort, il doit encore plus effrayer, parce qu'il est unique.

Et que dirons-nous donc si ce mondain est frappé d'un coup si subit qu'il ne puisse pas participer aux sacrements, ni donner quelque signe de repentir? Quelqu'un dira : Il était dans de très-bons sentiments, il était résolu de changer, j'espère encore. Ah, funeste! ah! malheureuse espérance! Il était résolu de changer, il n'a donc pas changé en effet ; il voulait faire pénitence, il ne l'a donc pas faite réellement ; tout s'est donc terminé de sa part à des projets en l'air dont on n'a point vu d'exécution ; et vous vous rassurez? Moi, je vous déclare que c'est là ce qui me fait trembler. Je tremble, parce que je sais qu'on meurt comme on a vécu ; je tremble, parce que je sais les menaces terribles du Seigneur, parce que ces bons sentiments même qui n'ont point été suivis, montrent qu'il a toujours résisté à la grâce qui le poursuivait. Allez, rassurez-vous sur ces bons sentiments, c'est-à-dire rassurez-vous sur ce qui doit plus que tout le reste vous alarmer sur son sort.

Je passe à ma seconde réflexion, et je dis que l'homme qui remet toujours, non-seulement ne pourra pas, mais quand il le pourrait, ne voudra pas se convertir. Il ne voudra pas, et ce sera impiété. Souvent il s'étudie à ne rien croire pour parvenir à ne rien craindre. Plus d'un, je le dis en frémissant, plus d'un sentant approcher le moment fatal, et déjà environné des ombres de la mort, au lieu de se frapper la poitrine, de pousser des gémissements pour apaiser la colère céleste, au milieu des horreurs du trépas, a témoigné une affreuse intrépidité, n'a voulu entendre parler ni de Dieu ni des sacrements ; a raillé sacrilégement des choses saintes et a couronné une impiété détestable par une irréligion plus détestable encore. Il ne voudra pas, et ce sera désespoir. Lui qui marchait tête levée, plein d'une témérité présomptueuse, il se persuade qu'il a mis le comble à son iniquité, qu'il ne doit désormais attendre que des châtiments : il dit avec Caïn : Mon péché est trop grand pour que j'obtienne grâce, et par un juste jugement de Dieu, passant d'une extrémité à l'autre, il craint trop ses rigueurs après avoir trop compté sur sa clémence. Il ne voudra pas, et voici ce qui n'arrive que trop, ce sera illusion. On voit de ces sortes de gens qui, réduits à l'extrémité, se flattent d'une convalescence prochaine ; des médecins d'ailleurs, des parents peu sages par une amitié cruelle les entretiennent dans cette rêverie ; et sur cela, sans autre examen, se promettant encore plusieurs années, ils renvoient à un autre temps le plan d'une conversion imaginaire. Dieu tout-puissant, Dieu des vengeances, sur ces entrefaites vous éclatez, votre colère se déploie, le coupable est surpris, et au milieu des secours que le temps, le lieu, la maladie lui fournissaient, la volonté seule lui a manqué ; une mort d'ailleurs tranquille et lente est devenue pour lui une mort subite.

Quoi qu'il en soit, soit que le pouvoir, soit que la volonté lui manque, rappelez, chers auditeurs, le souvenir de certains pécheurs que vous avez particulièrement connus, avec qui vous avez vécu, et songez à la fin déplorable qu'ont eu plusieurs d'entre eux. Ils s'étaient enrichis par des voies iniques, et ils sont morts sans avoir restitué ; ils avaient entretenu des haines cruelles, et ils sont morts sans avoir pardonné ; ils avaient négligé les sacrements, et ils sont morts sans y avoir participé ; et des hommes qui meurent de la sorte en quelles mains tombent-ils ? Quel est le terme où ils aboutissent ? Je n'en dis pas davantage, j'abandonne le reste à vos réflexions, réflexions qui ne peuvent être qu'attérantes. Ainsi ils ne peuvent point, ainsi ils ne veulent point se convertir, et ils ne se convertissent point en effet : ainsi sur eux s'accomplit l'épouvantable menace de Jésus-Christ : Vous me chercherez, et vous me chercherez en vain, vous ne me trouverez pas, vous mourrez dans votre péché : *In peccato vestro moriemini.* (*Joan.*, VIII.) Mourir dans son péché! Mourir ennemi de Dieu! Mourir pour tomber entre les mains de cet ennemi éternellement inexorable! Peut-on y penser sans horreur? Hâtons-nous donc, chrétiens, hâtons-nous, profitons de l'avis du Sage qui ne veut pas qu'on diffère de peur d'appesantir sur soi le bras de Dieu ; profitons de la menace du Sauveur, qu'au moment que nous y penserons le moins il viendra nous surprendre. Retenez bien cette pensée avec laquelle je finis, et ne l'oubliez point, que différer de se convertir, c'est vouloir un jour son salut, et travailler actuellement à sa réprobation. Hâtons-nous, vous dis-je, le temps presse, il n'y a pas un moment à perdre : ne disons-point comme ont dit tant de réprouvés : Je voudrais ; disons comme ont dit tant de saints pénitents : Je veux me convertir. Tout à l'heure une démarche de conversion, une démarche efficace et prompte ; nous la devons à Dieu, nous la devons à nous-mêmes, si nous voulons parvenir au terme heureux que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Digitized by Google

SERMON V.

SUR LA MORT.

Pulvis es, et in pulverem reverteris. (*Gen.*, III.)

Vous êtes poussière et vous retournerez en poussière.

Tel est l'oracle qu'a prononcé le Seigneur dans son juste courroux : ce n'est pas que l'homme ne fût déjà poussière ; on le rappelle à la bassesse de son origine, on nous y rappelle aujourd'hui nous-mêmes. L'Eglise, dans une cérémonie auguste, nous met des cendres sur la tête pour nous avertir que nous sommes pécheurs et mortels. Il faut mourir, c'est la malédiction qu'a encourue le premier homme par sa témérité à violer la loi. Placé dans un lieu de délices, il devait être exempt du trépas ; d'une vie courte et heureuse, il devait passer sans milieu à une vie éternelle et plus heureuse encore ; mais sa révolte l'a dépouillé de ses priviléges, sa révolte a creusé les tombeaux : le péché entrant dans son âme a infecté la masse de son sang, et cette masse corrompue dans lui, dans sa coupable postérité, a empoisonné les principes de vie. Il faut mourir, c'est une sentence irrévocable fulminée contre l'homme ; sentence qui, de jour en jour, de siècle en siècle, sans interruption comme sans exception, s'exécute et s'exécutera jusqu'à la fin : au son de la dernière trompette nous sortirons tous du sein de la terre, et tous auparavant nous y serons engloutis. Il faut mourir, nous sommes ici-bas dans une vallée de larmes, dans un lieu d'exil et de passage où il est défendu de fixer son séjour ; nous tendons à un terme qui semble s'avancer au-devant de nous, et nous nous trouvons rendus à ce terme fatal sans presque savoir qui nous y a portés si brusquement. Il faut mourir ; tous les jours, au signal que donne la mort, parents, voisins, amis tombent en foule autour de nous, se renversent les uns sur les autres, font un vide rempli sur l'heure par des hommes qui bientôt disparaissent eux-mêmes ; et c'est parmi cet amas de ruines et de débris que nous voyons continuellement se dépeupler et renaître l'univers. Il faut mourir ; mais la mort dans quel temps viendra-t-elle ? Quelles seront ses suites par rapport à nous ? Deux points effrayants ! C'est à Dieu d'ordonner du premier et c'est à nous de pourvoir au second. Offrons donc le tableau de la mort, et afin qu'on s'y prépare, perçons pour l'envisager, tout affreuse qu'elle est, jusque dans le centre de ses horreurs. J'aperçois du premier coup d'œil sa nécessité et son incertitude : le moment de la mort est le moment qui décide de la plus importante, de la seule affaire que nous ayons au monde ; et ce moment personne ne peut l'éviter, personne ne peut le savoir : personne ne peut l'éviter, tout demande qu'on s'y dispose ; personne ne peut le savoir, tout demande qu'on s'y dispose au plus tôt. Comprenez ces utiles conséquences. Je parle à tous les hommes, et je dis : Le moment de la mort est le plus critique des moments ; donc, puisqu'il est inévitable, préparez-vous ; le moment de la mort est le plus critique des moments ; donc, puisqu'il est incertain, préparez-vous tout à l'heure : deux points qui partageront ce discours où il ne s'agit point de preuves et de raisonnements, mais d'une exposition frappante qui doit jeter dans l'âme de saintes frayeurs. Demandons les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne viens point vous prouver la nécessité de la mort, je viens vous la faire envisager ; l'un serait souverainement inutile, l'autre est extrêmement avantageux, et mérite de votre part les plus sérieuses attentions. Oui, chrétiens, le moment de la mort est un moment inévitable : *Statutum est hominibus semel mori* (*Hebr.*, IX), la sentence est portée ; quand je vois le lit où un malade agonise, je vois l'échafaud où monte un criminel sur qui Dieu exécute la justice de ses arrêts. Nous mourrons, nous mourrons tous, nous mourrons bientôt ; nous mourrons pour être dépouillés, nous mourrons pour être dans une partie de nous-mêmes totalement et absolument détruits, nous mourrons infailliblement ; appliquez-vous à l'exposé que je vais faire, et aux conséquences salutaires que j'en tire.

Nous mourrons, qui nous le dit ? Une expérience dont le témoignage est invincible ; puis-je faire un pas sans rencontrer une pompe funèbre ? Parmi les hommes, tous les jours des alliances, et à toute heure des funérailles. Qui nous le dit ? Les tableaux, les statues de nos ancêtres, la vanité même nous fait ici des leçons ; il n'y a pas jusqu'aux traités que nous faisons ensemble où la mort ne tienne sa place ; dans l'acte authentique du sacrement qui unit deux personnes l'une à l'autre, on appose des conditions qui en parlent, et, de toutes les fêtes qui se célèbrent ici-bas, la plus belle, la plus riante est elle-même un cri de mort. Qui nous le dit ? Les fièvres, les apoplexies, les douleurs de tête, tant d'autres infirmités auxquelles nous sommes sujets ; la complexion qui s'affaiblit, les ressorts qui se démentent. Combattez, enfants d'Adam, combattez le destructeur qui vous attaque, servez-vous d'étoffes diverses contre les impressions de l'air qui vous mine, servez-vous d'aliments contre la chaleur qui vous dévore, servez-vous du sommeil contre les travaux qui vous usent, servez-vous des plantes contre les maladies qui vous assiégent ; vains efforts. La vie échappe, chaque instant en enlève une portion ; cette suite de moments qui composent nos jours est une suite de coups que la mort nous porte, il y en a un à qui il faudra céder.

Nous mourrons, et nous mourrons tous. La loi est générale, point d'exception, point de dispense. Tous ne sont pas pauvres, tous ne sont pas affligés, mais tous sont mortels. Figurez-vous cet amas d'hommes qui couvraient, il y a deux cents ans, la face de la terre ; que sont-ils devenus ? Ceux qui

Digitized by Google

dans cette multitude occupaient les premiers rangs, où sont-ils ? En est-il resté un seul? *Dormierunt somnum suum.* (*Psal.* LXXV.) Ils ont disparu, et nous disparaîtrons après eux; qui osera se flatter d'un autre sort? Grands de la terre, vous mourrez malgré l'effort de votre puissance ; riches, vous mourrez malgré l'ostentation de vos trésors; génies sublimes, vous mourrez malgré la supériorité de vos lumières; fameux héros, vous mourrez malgré l'éclat de vos conquêtes; monarques, vous ne serez point exempts de la loi; vous qui imposez des tributs, en voici un qu'il vous faudra payer; de la hauteur du trône, vous serez précipités dans les entrailles de la terre ; tous les jours dans nos temples nous marchons sur les rois. Quand on parlera de chacun de vous, après avoir dit en termes pompeux : Il a commandé, il a triomphé, il a régné, on ajoutera : Il est mort. De tant de superbes inscriptions gravées sur vos tombeaux, celle qui se lira le mieux, et la seule peut-être qui dira vrai, c'est que vous êtes poussière.

Nous mourrons, et nous mourrons bientôt. Qui peut se répondre d'une longue vie? Il n'est pas permis aux vieillards de l'espérer, je n'ose la promettre aux jeunes gens. Mes frères, que je vienne dans dix ans vous annoncer la parole de Dieu, je trouverai la face de cette ville toute changée : le présent s'envole, l'avenir se hâte; au moment que je parle il arrive, déjà il n'est plus, et tous nos moments s'écoulent avec une rapidité que rien n'arrête. Dussions-nous vivre mille ans entiers, demandons au prophète ce qu'il pense de tout cet espace ; il répondra que ce n'est qu'un jour. Entre le berceau et le tombeau, l'intervalle est comme d'un clin d'œil, et on peut dire que nous ne sommes au monde qu'autant de temps qu'il en faut pour régler l'état dans lequel nous voulons en sortir.

Nous mourrons, et nous mourrons pour être dépouillés. Du même pas la grandeur et la bassesse courent au néant; la mort couvre d'une même terre l'éclat des grands, l'obscurité des petits; donne une même fin à la prospérité des uns, à l'adversité des autres, et ne laisse nulle trace de tous les deux. A ce moment les biens se perdent, les plaisirs fuient, l'autorité tombe, tout fond, tout disparaît, tout s'abîme : c'est un renversement total de l'homme par la chute de ses appuis; un vide affreux par la perte de tout ce qui le remplissait; une solitude entière par la séparation de tout ce qui était autour de lui; un déchirement cruel par la rupture de toutes ses attaches. Voilà le mauvais riche et le Lazare qui meurent ensemble, l'un sur un lit magnifique et semé de fleurs, l'autre étendu sur la paille; l'un entre les bras de sa famille éplorée, l'autre dans la compagnie des vils animaux qui lèchent ses plaies; l'un honoré d'un pompeux cortége, l'autre abandonné de tout le monde. Consolez-vous, Lazare : *mortuus est* (*Luc.*, XVI); votre tyran n'a de plus que vous que l'injustice et la barbarie avec laquelle il vous traita : qu'on vante tant qu'on voudra ses enfants tendrement chéris, ses partisans dévoués, ses amis fidèles et sûrs : *mortuus est ;* tout un peuple le révérait, et il n'est plus; toute une ville s'employait pour lui, et il n'est plus; voilà encore le dais sous lequel il recevait les adorations des hommes, et il n'est plus; tout ce qu'il avait ne lui sert de rien, tout ce qu'il avait, il faut qu'il le laisse. Tout laisser! Ah! terme affreux et désolant! Ah! riche infortuné ! Pour amasser, il a travaillé toute sa vie, et il faut tout laisser! Pour amasser, parjure, violence, intrigue, il mit tout en œuvre; conscience, honneur, religion, il sacrifia tout, et il faut tout laisser! Son argent fut son Dieu favori, il mit toute sa joie dans son argent, et il le faut laisser! Prenez compassion de lui, Seigneur, qu'au moins il emporte une partie de ce qui lui coûta tant de travaux. Il laissera tout, vous dis-je : un cercueil, un drap, six pieds de terre, tout se réduit là. Autrefois on marchait des journées entières sur ses vastes domaines, et maintenant sur toute sa personne on ne fait qu'un pas. Mais quelque ombre d'immortalité vous suivra-t-elle? Parlera-t-on de vous? Peut-être l'un dira que vous étiez opiniâtre, l'autre que vous étiez superbe, un autre que vous étiez sans probité et sans âme : n'en doutez pas, comme on ne vous craindra point, on s'expliquera librement, et votre portrait ne sera point flatté. Encore même le portrait ne durera-t-il pas. Par rapport à un homme qui meurt, je distingue trois instants ; dans le premier on le dépouille, dans le second on le critique, dans le troisième on l'oublie. Un homme fut-il le plus révéré des potentats, quand il meurt, voilà son partage : aujourd'hui roi, demain rien, et dans deux jours ignoré; aujourd'hui c'est une idole qu'on encense, demain c'est un cadavre dont on se défait ; dans deux jours c'est un étranger à qui on ne pense plus.

Nous mourrons, et nous mourrons pour être dans une partie de nous-mêmes totalement et absolument détruits. Voyez-vous ce teint livide, ces joues creuses et flétries, cette bouche et ces yeux horriblement ouverts, ces cheveux hérissés et épars, ce visage défiguré où sont encore les marques des convulsions, tout ce corps immobile, et je ne sais quel air d'horreur répandu autour de lui; qu'il soit jeté en terre, on ne peut trop tôt en délivrer le monde. En ce moment, que j'expose au milieu de vous le corps du plus grand des rois et celui du dernier des hommes, les reconnaîtrez-vous? Distinguerez-vous les cadavres ? S'il y a quelque différence, c'est que l'un, autrefois plus délicatement traité, est mangé de plus de vers. Que serait-ce, si, quelques jours après qu'un homme a expiré, si, son cercueil entr'ouvert, je vous faisais voir... Arrêtons, à Dieu ne plaise que j'offre à votre imagination effrayée ces abominables restes capables d'infecter l'air et de faire pâlir la

Digitized by Google

nature; le spectacle serait trop affreux; en voici un qui révolte moins : j'entre dans le lieu saint, je lève un des pavés du sanctuaire, je prends au hasard une poignée de cendres, savez-vous ce que je tiens? Ce peu de cendres, c'est ce conquérant qui faisait trembler le monde, c'est ce bras qui foudroyait les villes; ce peu de cendres, c'est cette tête qui enfantait de si vastes desseins, c'est cette beauté qui charmait tous les cœurs : *Hæccine est illa Jezabel?* (IV *Reg.* IX.) Quoi, c'est là ce qu'on vantait ici-bas! Fière majesté, attraits impuissants, c'est là que vous vous terminez! C'était bien la peine de lier tant d'intrigues, de remuer tant de ressorts, d'exciter tant de tempêtes; donne, mortel superbe, donne l'essor à ton orgueil, prends ton vol jusqu'aux nues; mais toi qui presses arrogamment la terre, bientôt caché dans ses entrailles, tu ne seras qu'un peu de cendres.

Nous mourrons, et nous mourrons infailliblement. Chrétiens, le savez-vous? J'ai cru longtemps que cette vérité n'était ignorée de personne; mais vous m'avez détrompé; vos projets, vos entreprises, vos bâtiments, vos soins outrés pour l'avenir m'ont dit que vous ne le saviez pas, et je dois vous l'apprendre. Je vous l'apprends donc : ces compagnies si agréables, vous les quitterez; ces biens si flatteurs vous les laisserez; cette vie qui vous est si chère, vous la perdrez; que vous le vouliez ou ne le vouliez pas, vous mourrez; nouvelle fâcheuse, je crains de vous la dire, parce qu'il m'est triste de vous affliger; mais je crains de ne la dire pas, parce qu'il me serait encore plus triste de vous voir périr.

Moment de la mort, moment inévitable, et en même temps qu'il est inévitable, moment critique! Encore si tout passait avec lui; il renverse, il dépouille l'homme, qu'importe? Pour les riches, pour les heureux du siècle le coup serait rude; pour tant d'autres qui souffrent, il serait consolant; mais, quand on l'envisage par rapport à la vie future, par rapport à l'état fixe et permanent où il nous constitue, chrétiens, les profondes réflexions qu'il fait naître! On meurt, et on meurt pour être présenté à un tribunal où est assis le souverain Juge des vivants et des morts; où l'homme ne sera accompagné que de ses vertus et de ses crimes; où, les livres de la conscience ouverts, l'impiété paraîtra et déposera contre elle-même; où le criminel jugé en dernier ressort portera tout le poids de l'arrêt définitif et irrévocable qui sera fulminé contre lui. On meurt pour entrer dans l'éternité, dans une éternité souverainement digne d'envie, dans une éternité souverainement digne d'horreur; dans un lieu qui réunit tous les biens, dans un lieu qui rassemble tous les maux; dans une demeure marquée des traits aimables d'une bonté, d'une miséricorde infinie, dans une demeure marquée de caractères éternels de la malédiction et de la haine; deux états qui sont, à proprement parler, deux états parfaits : la félicité y est sans bornes, le malheur est à son comble, et l'un et l'autre interminables dans leur durée. Qui doute que ce ne soit là le grand intérêt? Intérêt en comparaison de qui tout autre n'est qu'un jeu? Or, sur cet intérêt si grand, si capital, c'est la mort qui prononce. A la mort nous contractons avec la justice de Dieu, ou pour les joies du ciel, ou pour les flammes de l'enfer, et ce contrat subsistera toujours. A l'instant qu'on expire, le Juge descend, l'âme se présente, le procès s'instruit, quel sera votre arrêt? Je ne le puis dire; mais tout à la fois il sera porté, signifié, exécuté. Jésus-Christ l'a dit : *Soit au nord, soit au midi, que l'arbre tombe, quelque part qu'il tombe, éternellement il y restera.* O moment sur qui roule la plus intéressante, la plus invariable des destinées! Moment où déjà nous touchons, et dont nous ne sommes séparés, vous et moi, que par quelque chose de plus fragile qu'une planche, c'est la vie! Vous y voilà parvenu, je le suppose, on vous enlève du monde, on vous traîne devant le Juge, voyons où vous en êtes : vous avez vécu dans l'opprobre, dans la misère; vous avez été trahi, calomnié, chargé des plus rudes croix; aujourd'hui quel mal en ressentez-vous? Vous avez vécu dans les délices, dans la joie; aujourd'hui quel avantage vous en reste? Pauvre, le théâtre de tes ignominies est détruit; monarque, le colosse de ta grandeur est renversé; entrez tous deux, entrez dans une des deux éternités qui vous attendent. Il est donc vrai, vous mourez en chrétien, vous mourez ami de Dieu : consolation, victoire! vos combats sont terminés, vos maux finis, partez pour la céleste Jérusalem, la voilà, elle est à vous. Vous mourez avec la marque du péché, vous mourez ennemi de Dieu! Ah malheur de tous les malheurs le plus fatal! Portez la peine qui vous est due; pécheurs, vos crimes, votre juge, l'enfer, c'est tout ce qui vous reste.

Cela étant, qu'en dites-vous, chrétiens? Doit-on penser à la mort, doit-on s'y préparer? Est-on excusable de traiter une affaire de cette nature avec autant d'indifférence que si elle ne nous regardait pas? Où porterons-nous nos vues, qui réveillera notre zèle, si une image si frappante ne le peut faire? Chose étrange! Ce que l'homme sait le mieux, c'est qu'il mourra, ce qu'il désire le plus ardemment, c'est de bien mourir : et la chose, à laquelle il se prépare le moins, c'est la mort! Est-il possible que cette foule d'hommes que nous voyons à toute heure tomber autour de nous ne nous rappelle pas à nous-mêmes, et ne dissipe pas la vanité qui nous enchante? Ah pourtant, grand Dieu, au flambeau de la mort que les traits de la vanité sont languissants! Que l'éclat des grandeurs est sombre! Pensée terrible! *Superest sepulcrum* (*Job* XVII); je suis dans l'opulence, dans les plaisirs, et au bout de ces appartements commodes, de ces jardins délicieux, j'aperçois le tombeau qui va m'absorber! *Superest sepulcrum;* je suis placé au grand jour, couvert de gloire, et je vais être enfoncé en terre plus avant que les insectes que j'écrase! *Superest sepulcrum;*

Digitized by Google

je n'ai qu'un petit nombre de jours à passer sur la terre, et ensuite mon sort éternel sera décidé. Non, mondains, rien de si capable de rompre le charme qui vous aveugle, rien de si capable de vous inspirer des pensées salutaires et saintes. Je mourrai, et pourquoi donc borner ici-bas toutes mes vues, et fixer mon séjour dans un lieu qui n'est pour moi qu'un lieu d'exil et de passage? Je mourrai, et pourquoi parer, idolâtrer un corps qui tombera en pourriture? Pourquoi m'attacher, avec un amour aveugle, à des enfants dont il faudra tôt ou tard que je me sépare, et dont les larmes seront si tôt essuyées? Pourquoi tant de vœux, tant de soins outrés pour amasser un argent qui me perdra, perdra mes héritiers après moi, et dont je suis sûr de n'emporter rien? Je mourrai, et pourquoi négliger la seule affaire qui me suivra au delà du trépas? Pourquoi, au lieu de m'occuper de Dieu, de m'occuper de mon salut, vivre dans l'oubli de l'un et de l'autre, et continuellement entasser dettes sur dettes, péchés sur péchés? Sérieusement la vue d'une mort certaine ne me dit-elle pas de penser à moi? Concluons de la sorte, si nous sommes sages, et puisque la mort est un mal si commun qu'il frappe tous nos sens, si fréquent que nous en avons sans cesse de nouveaux spectacles, si proche que nous en portons dans nous-mêmes les principes, si nécessaire qu'il n'y a pas moyen d'y échapper, si cruel qu'il enlève ce qu'on a de plus cher, si essentiel qu'il décide de tout; anticipons sur ce jour fatal; saisissons ces lumières vives et pénétrantes que nous aurons alors; n'attendons pas que la catastrophe et le dénouement des intrigues du monde nous développe des mystères de vanité; développons-les nous-mêmes par de sages réflexions; disons-nous de temps en temps: La mort m'enlèvera mes enfants, ne les aimons donc que dans les règles de la charité et de la conscience; la mort m'enlèvera mes plaisirs, n'en goûtons donc que de légitimes; la mort m'enlèvera mes biens, ne conservons donc que ceux qui sont justement acquis. *Ad sepulcra ducetur* (*Job*, XXI), disait le saint homme Job, et je le dis après lui; si je disais: *ad legem et ad testimonium*, la loi pourrait paraître obscure, l'amour-propre l'expliquerait selon ses vues; mais non: *ad sepulcra*, étudions à l'école de la mort, c'est un maître qui ne trompe point; *ad sepulcra*, sur le tombeau concertons nos entreprises; sur le tombeau distinguons ce qui est permis de ce qui ne l'est pas; sur le tombeau réglons les articles importants de la réconciliation, de la restitution, de l'aumône; sur le tombeau prenons nos dernières résolutions, nous n'en prendrons là que d'utiles et de vertueuses. Chaque jour lisons dans un de ces cadavres qui partout se présentent, lisons le néant des choses humaines, et apprenons à tourner vers Dieu toutes nos pensées. Ah! Dieu seul doit nous occuper; il est beau, il est sage de s'attacher à un maître qui seul ne meurt pas. Moment de la mort, moment critique, puisqu'il est inévitable, préparons-nous, vous venez de le voir: moment de la mort, moment critique, puisqu'il est incertain, préparons-nous tout à l'heure; c'est le second point.

SECONDE PARTIE.

Si la mort était simplement un terme où il fallût aboutir, on se consolerait peut-être, on jugerait que, dans une si commune disgrâce, on ne doit point prétendre de privilége; que tout ce qu'il y a eu d'hommes dans les siècles passés ayant subi la loi, nous devons la subir après eux. Mais la mort vient au moment qu'on y pense le moins; autant qu'elle est inévitable, autant est-elle incertaine; voilà ce qui doit ranimer notre vigilance, ce qui doit faire que nous nous préparions, non pas dans un temps éloigné, non pas demain, mais dès ce moment même. Incertitude du lieu, incertitude du temps, incertitude de la manière et des circonstances, c'est encore la matière d'une exposition qui mérite que vous soyez attentifs.

Moment de la mort, moment incertain pour le lieu: dans quel lieu vous frappera-t-elle? Sera-ce à la campagne, à la ville, dans votre maison, dans une place publique, aux pieds des autels, dans la patrie, dans une terre étrangère: en quel endroit? Mais en est-il un seul où tout ne soit forcé de plier sous sa loi? Ne savons-nous pas qu'elle vole sur toutes les mers, parcourt tous les rivages, atteint d'une extrémité du monde à l'autre, et embrasse toutes les nations? Vous voulez fuir, vous ne fuirez que dans l'enceinte de son domaine et à la portée de ses coups; ce vaste univers est un autel toujours dressé où elle immole sans cesse un million de victimes qui ne sont point sur leurs gardes; quelque part qu'on aille, il y a trois choses auxquelles on n'échappe point: l'œil de Dieu, le cri de la conscience, le coup de la mort.

Moment de la mort, moment incertain pour la conjoncture particulière du temps: quand viendra-t-elle? Sera-ce dans l'enfance, dans la fleur ou dans la force de l'âge, dans une vieillesse décrépite, après avoir commencé, après avoir fini la carrière? Sera-ce dans un mois, dans une semaine, dans un jour? Peut-être dans un instant. Nous ne vivons que par emprunt; de dessus son tribunal la mort appelle les hommes, et aussitôt tous, jeunes et vieux, sans distinction, malgré nous, il faut comparaître. Ce qui est constant, c'est qu'il n'y a pas sur la terre un homme sensé qui puisse assurer positivement: Je vivrai dans deux heures. Celui-ci, fier d'une santé robuste, plaint le sort d'un vieillard qui demain pleurera sur sa tombe; celui-là, courbé sous le poids des années et penché sur le tombeau, a vu un tendre enfant y descendre avant lui. Un autre, sur le point de rendre les derniers soupirs, a été précédé par celui qui se disposait à lui fermer les yeux. Plus d'une fois le même jour a vu les obsèques de l'aïeul et du petit-fils. Pour le sommeil, pour les repas, pour les occupations, il y a des temps marqués; il n'y en a

Digitized by Google

point pour cesser de vivre : mourir est l'affaire de tous les instants; sur tous les instants comme sur tous les lieux la mort fait valoir ses droits.

Moment de la mort, moment incertain pour la manière et les circonstances : quelle mort sera la vôtre? Prompte ou tardive, violente ou naturelle, imprévue ou envisagée de sang-froid? Quel coup vous portera-t-elle? Serez-vous emporté d'une fièvre ardente, d'une fièvre lente, d'une fièvre intermittente, d'une fièvre continue, d'une fièvre maligne? Serez-vous étouffé d'une apoplexie subite, enveloppé dans le tourbillon d'un incendie, terrassé par la foudre, écrasé sous un toit qui s'abîme? La mort se sert de tout : du sommeil qu'on prend, de l'air qu'on respire, des délassements dont on use; même les aliments, même les remèdes, sont ses exécuteurs, et dans ces meurtres innombrables dont elle ensanglante la nature, rien qui ne soit pour elle un instrument et un bras. Mais encore dans quelle situation vous prendra-t-elle? A une table d'étude, à une table de jeu; dans l'embarras des affaires, dans le sein du repos; dans le fort des disgrâces, dans l'ivresse des heureux succès? Combien de gens, après le gain d'un procès fameux, croyant jouir des pleurs d'un rival, ont disparu tout à coup, et ont été pour ce rival un sujet de joie? Combien, après avoir couru longtemps de contrée en contrée pour amasser du bien, lorsqu'ils rentraient dans la patrie chargés de richesses, ont brusquement fini leur course, et se sont trouvés avoir travaillé pour un héritier qu'ils ne connaissaient pas? Combien, avec des dépenses extraordinaires, ont bâti des maisons commodes, de superbes palais, et, dans le temps qu'ils s'y logeaient, enlevés aussitôt, ont fait voir qu'il ne faut à l'homme qu'un pouce de terre, quoique son orgueil lui fasse désirer ici-bas une si grande étendue de terrain? Qui eût dit à Hérode, lorsqu'au milieu de la superbe ville de Tyr, assis sur le trône, le diadème en tête, adoré de tout un peuple, il s'enivrait de sa gloire, qu'il serait frappé à l'instant des traits de la colère céleste, et qu'en dépit des acclamations sacriléges dont on l'honorait comme dieu, les vers sortis de son corps diraient qu'il était homme? Qui eût dit à Holopherne, lorsque, maître de cent rois et sûr d'emporter Béthulie, il comptait rentrer triomphant dans Babylone, qu'il serait prévenu par une femme, et périrait par un bras auquel il n'aurait pas même voulu devoir la vie? Qui eût dit à Pharaon, lorsque, avec toutes ses forces, il poursuivait les Juifs, que cette brillante armée serait engloutie dans les eaux, et qu'en un jour, dans la perte de ses sujets, il verrait les funérailles de tout son royaume? Pharaon, Hérode, Holopherne, ne pensent qu'à satisfaire leur ambition et leur orgueil, et, au milieu de ces vastes projets, qu'aperçois-je? *Ecce vigil et sanctus* (*Dan.*, IV). Ce Dieu, qui est le Saint des saints, et qui tient sans cesse les yeux ouverts, descend du ciel environné des ministres exécuteurs de ses arrêts; il prononce la sentence : *Succidite* (*Ibid.*), coupez; sentence exécutée à l'heure même : les anges renversent le trône, le diadème, dissipent les armées, les trésors, livrent le corps aux vers, l'âme au bras de la justice, et, dans l'instant qui suit celui où un grand orgueilleux se croit au plus haut point de gloire, non-seulement il ne lui reste rien, mais il n'est rien lui-même. Compter sur la vie, c'est compter sur une vapeur, sur une ombre, sur l'éclair que sa rapidité entraîne. Dieu, qui promet tout à l'homme, ne lui promet point de lendemain; nous sommes maîtres du ciel si nous voulons, nous ne le sommes pas d'un instant dans l'avenir.

Mais pourquoi Dieu a-t-il voulu que le dernier moment fût caché dans une profonde et impénétrable nuit? Ah! chrétiens, adorons les lumières infinies, les dispositions du conseil d'en haut. Quelque triste que cette incertitude paraisse, Dieu s'en sert pour l'intérêt de sa gloire, afin d'assurer les hommages qui lui sont dus; il s'en sert pour l'intérêt de sa loi, afin que les obligations qu'elle impose soient respectées; il s'en sert pour l'intérêt de l'homme, qui sans cela se livrerait avec fureur à ses penchants, et, mettant son esprit à se satisfaire, ne serait raisonnable qu'à la honte de la raison : car, si le terme de la mort était connu, figurez-vous dans cette supposition quelle serait la face du monde, concevez sur ce théâtre d'horreur quels spectacles donneraient les passions, quel torrent, quel débordement d'iniquités se répandrait de toutes parts; comment les hommes à l'envi se dépouilleraient, se déchireraient, se plongeraient dans toutes les infamies. Aujourd'hui, malgré des surprises capables d'intimider, ils sont vicieux et corrompus; et s'ils pouvaient fixer leur pénitence à tel temps, jusqu'à ce que ce temps arrivât, que feraient-ils? Quelle Sodome égala jamais les abominations dont nous serions témoins? Disons donc, et redisons mille fois à la louange du souverain Maître : C'est par un trait de sa profonde sagesse qu'il a dérobé une connaissance dont on ferait d'énormes abus; il a voulu qu'on se hâtât de saisir le présent, qu'on se tînt toujours prêt, et que, faute de connaître le dernier moment, tous les moments fussent dignement employés.

Vous vous promettez du temps, vous comptez sur le temps; ah! téméraire, en aurez-vous? En aurez-vous assez? En aurez-vous qui soit utile? En aurez-vous qui soit à votre disposition? En aurez-vous qui soit accompagné des secours nécessaires? En aurez-vous qui soit exempt de la plus funeste des trahisons? Tous écueils où personne sans folie ne peut répondre qu'il ne donnera point. Un coup d'œil, je vous prie, sur ces différents points que je ne fais qu'indiquer.

Vous comptez sur le temps; en aurez-vous? J'en doute; la force de l'âge, la vigueur du tempérament sont des titres équivoques, n'y faites pas fond; d'autres aussi jeunes, aussi robustes que vous, tous

Digitized by Google

les jours y sont trompés. Que sais-je s'il n'est point quelqu'un dans mon auditoire dont l'heure est venue, et qui va se trouver mal au sortir du temple, et qui malgré l'effort des remèdes sera précipitamment enlevé du monde dès cette nuit? Dailleurs par où méritez-vous que Dieu vous accorde du temps? Doit-il vous en accorder à vous, qui par l'abus que vous en faites, mettant le comble à vos infidélités, rendez l'abîme qui vous engloutira plus profond? Doit-il vous accorder du temps, à vous qui vous le refusez à vous-même? Oui, vous vous le refusez, cruel; par votre intempérance, par votre incontinence, par votre acharnement au jeu vous abrégez vos jours, et la mort en vous immolant ne vous immole que par vos mains.

Mais je veux que vous ayez du temps; en aurez-vous assez? Autre point digne d'attention. Atteint du coup mortel, on se réveille de sa léthargie, on songe à mettre ordre à sa conscience, on veut apaiser Dieu; mais qu'arrive-t-il? On jette les fondements de la tour évangélique, et on est arrêté; au milieu de l'effort on succombe: prenez-y garde, vous ne seriez pas le premier qu'on eût vu disposé à faire une confession sans qu'il ait pu seulement la commencer; tel que nous avons connu s'y prenait bien, il allait pousser un cri qui eût désarmé le ciel, lorsque la mort venant dans le moment l'a étouffé; et alors cette tentative de pénitence, cette ébauche de conversion, de quoi sert-elle? Vous voyez ce qu'il en faut croire.

Vous aurez du temps; en aurez-vous qui soit utile? Si une fièvre ardente bannit de chez vous la raison, si un délire opiniâtre vous enlève à vous-même dans le temps que vous seriez le plus nécessaire; si l'accablement du mal vous appesantit; si en un mot vous mourez avant de cesser de vivre, quand vous vivriez en cet état plusieurs années, voilà un état bien favorable; vous avez bien pourvu à la chose du monde qui vous touche de plus près; dans une pareille situation que penser d'un homme qui a mal vécu, voulez-vous que je le dise? Que sa conduite a été celle d'un libertin, que sa fin est celle d'une bête, et son sort celui d'un réprouvé.

Vous aurez du temps; en aurez-vous qui soit à votre disposition? Ah! grand Dieu, quel spectacle, et qu'il est bien digne de la cupidité en fureur! Dès qu'un malheureux est frappé, tout aussitôt le bruit s'en répand; on vient à lui, parents, amis, domestiques, créanciers, tous l'assiégent; vous diriez que son lit est une place à qui on donne l'assaut: l'un dit: Je vous ai servi vingt-ans, pensez à moi; l'autre dit: Je vous ai prêté, garantissez-moi; un autre dit: Vous m'avez promis une récompense, assurez-la moi; c'est une multitude de voix confuses: comment se reconnaître? Comment se tirer d'embarras? A qui répondre? Il faut passer, réformer un acte; il faut signer, substituer, disposer, ordonner; quand pensera-t-on à la conscience? Une famille fera si bien qu'elle vous arrachera tout ce qu'elle veut, vous emportera tout votre temps, et vous donnera ensuite un confesseur, quand il ne pourra plus être d'aucun usage. Car voilà la perfidie des parents, la voilà, vous devez la connaître; pour une disposition testamentaire qui leur est avantageuse, il ne faut pas différer d'un instant, il faut conclure; mais dans l'affaire qui vous regarde vous seul, dans ce qui concerne votre salut, votre éternité, rien ne presse, on peut attendre.

Vous aurez du temps; en aurez-vous qui soit accompagné des secours nécessaires? Dès que vous vous sentirez à l'extrémité, vous demanderez les sacrements, vous réclamerez le ministre de la pénitence; mais dites-moi, y aura-t-il quelqu'un auprès de vous qui puisse vous entendre et exécuter l'ordre? Le ministre du Seigneur se trouvera-t-il toujours à point nommé? Le tribunal de la miséricorde, auquel vous ne pouvez aller, se transportera-t-il chez vous à temps? Vous l'espérez; espérez-le à la bonne heure, et donnez le démenti à l'expérience, qui cent fois a fait voir le contraire.

Enfin vous aurez du temps; en aurez-vous qui soit exempt de la plus funeste des trahisons? J'explique ma pensée: dans tous les temps, dans tous les âges, voici ce qui a été, ce qui est encore fatal à une infinité de gens; fasse le ciel qu'il ne le soit pas pour vous, mes frères. On se trouve extrêmement mal, et déjà on désespère de sa vie, on se condamne; peu après on se trouve mieux, on sent renaître ses forces; des parents triomphent, des médecins rassurent, on se croit sauvé; c'est alors qu'on est perdu. Tout à coup dans le sang, dans les humeurs, il se fait une révolution subite, les membres se glacent, les bras tombent, les yeux s'égarent, on expire; et ce retour de santé n'était qu'une fausse lueur qui conduisait au trépas sans laisser apercevoir le chemin. Peut-être est-il ici quelqu'un qui a vu de ses yeux ce que j'avance. Tous les jours en sortant d'auprès d'un malade, tandis qu'on raisonne sur des symptômes favorables, qu'on en augure bien, du fond de l'appartement sort une voix lugubre qui dit: *Il expire.* Et alors dans toute une maison quelle épouvante! Au cri funèbre qu'on entend, *il se meurt!* des parents qui, un moment auparavant, s'étaient retirés pleins d'espérance, reviennent, au lieu d'un homme trouvent un cadavre; et représentez-vous le silence affreux, les regards taciturnes et sombres de toute une famille, qui voit que son chef est mort sans avoir pris aucune des précautions nécessaires pour bien mourir: *Repentinus superveniet interitus* (*Prov.*, XXIX); et de là quelle conséquence? *Circumdederunt dolores mortis.* (*Psal.* XVII.) Concevez un pilote surpris de la tempête qui voit son mât rompu, son gouvernail emporté, la mer couverte de ténèbres, et toutes les horreurs du naufrage; concevez un criminel qui vient d'être arrêté, et que la vue des questions, la vue de l'infamie, la

Digitized by Google

vue du supplice effrayent; tel est le pécheur dans la surprise dont nous parlons : *circumdederunt dolores mortis;* ses impuretés, ses concussions, ses parjures, tous ses crimes se présentent en foule; de quelque côté qu'il jette les yeux, il aperçoit des remords qui le déchirent, des démons qui l'attendent, un Dieu qui le poursuit, un enfer qui s'entr'ouvre. *Proficiscere*, pars, âme infortunée, ton Dieu t'appelle, et il est impossible de résister à sa voix; pars, je ne dirai pas âme chrétienne, mais âme païenne, qui as montré par tes œuvres que tu renonçais à ton baptême; vas trouver un Dieu que tu as méprisé, outragé, et, tête-à-tête avec lui, soutiens la confrontation la plus désolante, qui fut jamais. Le Saint-Esprit l'a dit : *Mors peccatorum pessima* (*Psal.* XXXIII), la mort des pécheurs est très-mauvaise; très-mauvaise par le coup inattendu dont elle les frappe; très-mauvaise par le désespoir qu'elle leur cause; très-mauvaise par l'impénitence finale où elle les surprend; très-mauvaise, et souverainement mauvaise; par le tribunal où elle les conduit, et dont ils ne doivent jamais espérer de grâce. Pour comble de maux, y avez-vous jamais bien pensé, *semel mori?* (*Heb.*, IX.) Encore si on pouvait réparer sa faute! Mais inutilement voudrait-on revenir sur ses pas? Point d'apprentissage, point de retour; le premier coup décide; tout est perdu, s'il porte à faux; une mauvaise mort, qui est le plus grand des malheurs, est en même temps de tous les malheurs le plus irréparable. *Semel mori!* Quels désirs forment ici les réprouvés, à quels regrets ils s'abandonnent! Mais, ô désirs frivoles, ô regrets superflus! La mort nous jette entre les mains du Dieu vivant, et quand une fois on est tombé dans ses mains vengeresses et inexorables, c'est pour toujours.

Or, dans une si cruelle incertitude, dans l'incertitude du plus critique des instants, s'rieusement peut-on se précautionner trop tôt? Peut-on trop tôt commencer? Y a-t-il un moment à perdre? Sachant que nos corps ont la fragilité du verre, instruits par tant de coups tragiques, tant de morts étonnantes, avec quelle ardeur ne devons-nous pas saisir les moyens d'assurer notre salut! Chrétiens, répondez-moi; voudriez-vous mourir dans l'état où vous êtes? Cette confession vous donne des remords, cette acquisition suspecte vous fait peine, cette réconciliation équivoque vous trouble; voudriez-vous la porter au tribunal de Dieu? Quel témoignage sur cela vous rend la conscience? Dans cet état vous ne voudriez pas mourir; et pourquoi donc y vivez-vous? Pourquoi pêchez-vous contre le premier principe de la sagesse, qui ordonne d'exécuter sans délai la seule chose qui presse, la seule chose qui demande qu'on sacrifie tout, la seule chose qui, n'étant point faite à temps, peut vous précipiter dans un abîme de maux dont on ne revient point? Vous-mêmes ne voyez-vous pas que le temps de la mort est un temps trop court pour une affaire de cette discussion, trop incertain pour une affaire de cette importance? Vous attendez la dernière heure pour pleurer vos péchés, pour ordonner une restitution, une aumône dont on ne s'acquittera peut-être point! Est-il temps d'armer un vaisseau quand on donne le signal pour s'avancer en pleine mer? Est-il temps de munir une place quand l'ennemi est aux portes? Est-il temps de se pourvoir d'huile quand l'époux est arrivé? *Estote parati* (*Matth.*, XXIV); Jésus-Christ n'a pas dit : Préparez-vous; il a dit : Soyez prêts; et c'est une maxime certaine, régulièrement parlant, que le temps de mourir n'est point le vrai temps de se préparer à la mort.

Ah! mille fois heureux ceux qui meurent dans la paix, dans le baiser du Seigneur! Que leur sort est charmant, qu'il est digne d'envie! Nous le disons souvent, nous désirons la mort des justes, et nous avons bien raison de la désirer; rien ne mérite si bien nos transports : quelle joie ne donnent point à la mort les bonnes œuvres qu'on a pratiquées! Quelle humble et sainte confiance elles inspirent! Dieu lui-même, de quelles bénédictions ne récompense-t-il point ceux qui lui ont été fidèles! Chrétiens, si nous le servons pendant la vie, à la fin de la vie nous trouverons dans lui un ami, un père qui n'a point son égal; mais ne perdons point de temps, dès maintenant portons nos soins à toutes les choses où la conscience nous dit qu'il faut mettre ordre; dès maintenant restituons, pardonnons; dès maintenant occupons-nous de la prière, approchons des sacrements, tranquillisons notre conscience par une confession pleine de droiture et de sincérité; dès maintenant, en un mot, faisons ce qu'à la mort nous voudrons avoir fait, et ce qu'à la mort il ne sera presque plus possible de faire. Voulons-nous assurer notre salut? Vivons aujourd'hui comme devant aujourd'hui cesser de vivre. Même, si vous en croyez saint Augustin, disposez votre testament, mettez de bonne heure quelque ordre à vos affaires domestiques; il sera bien doux à un mourant, l'esprit et le cœur parfaitement libres, de ne s'occuper que de Dieu, et de n'avoir plus en ce monde autre chose à faire que de l'aimer.

Dieu tout-puissant, qui tenez en main les clefs de la vie et du trépas, et qui avez ordonné que je meure, vous m'imposez une loi en apparence bien dure, mais pourtant au fond bien consolante; la mort détruira mon corps, il est vrai; mais, Seigneur, je ne vous offenserai plus; cela seul me dédommage de tout le reste. Je verrai mes biens, mes charges, mes plaisirs se précipiter, s'anéantir autour de moi; le spectacle est douloureux : oui, douloureux sans doute; mais je n'offenserai plus mon Dieu; à ce prix il n'est point de perte qui ne soit préférable aux trésors d'ici-bas; juge redoutable des vivants et des morts, prosterné le visage en terre, acquiesçant humblement à la sainteté de vos arrêts, grand Dieu, je vous offre une vie que j'ai mérité de perdre, parce que je ne l'ai pas employée pour vous;

Digitized by Google

recevez le sacrifice respectueux que je vous en fais, et au moment que mon âme sortira, faites qu'elle jouisse de vous : au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON VI.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. (*Luc.* XXI.)

Alors ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur une nuée avec une grande puissance et avec une grande majesté.

Enfin, pour la gloire du Seigneur, pour la consolation du juste, pour le malheur de l'impie, arrivera ce jour fatal qui sera le dernier des jours. Dans ce jour marqué par les prophètes, annoncé par Jésus-Christ, cet Homme-Dieu va paraître, non plus comme autrefois couvert de langes, couché dans une crèche, anéanti dans un enfant; mais avec l'éclat qui convient à la supériorité de son Etre, et dans un appareil qui fera que le ciel, la terre, les enfers s'enfuiront de devant lui. Dans ce jour, le crime et la vertu seront seuls mis dans la balance, et Dieu, juste dans sa colère, ainsi que prodigue dans sa miséricorde, rendant à chacun selon ses œuvres, dispensera d'une main équitable les récompenses et les châtiments.

Peut-être demandera-t-on quel est ici son dessein; l'homme au moment du trépas aura paru devant son Juge, subi l'arrêt qui règle son sort; pourquoi avec tant de pompe et de terreur rassembler tous les peuples? Chrétiens, c'est ici que se développent tous les ressorts de la sagesse suprême. Ce jugement public et solennel, il est dû au juste qui a rampé dans la poussière, il est dû au méchant qui a monté sur le pinacle; Jésus-Christ se le doit à lui-même; ses attributs offensés demandent de lui ce spectacle. Car jusqu'où n'a-t-on pas porté contre lui la témérité et la perfidie? Comment a-t-on répondu à son amour? Marquez-moi un affront qui ne lui ait pas été fait par d'indignes créatures, qui n'ait pas été réitéré mille et mille fois; et vous êtes surpris qu'aux yeux de toute la terre il fasse éclater sa puissance? Qu'il force ses ennemis humiliés à lui faire publiquement amende honorable? *Dies Domini magnus* (*Joel.*, II), c'est le grand jour, le jour qu'il a choisi pour tirer une éclatante réparation; elle lui est due, et il l'exigera, il se fera justice de tous ses ennemis. On l'a méconnu, on l'a calomnié, on l'a trahi, et il se montrera tel qu'il est : il fera sentir à ceux qui l'ont méconnu tout l'éclat de sa grandeur; à ceux qui l'ont calomnié toute la sainteté de sa conduite; à ceux qui l'ont trahi tout le poids de sa colère. En un mot, et voici tout mon dessein, que je vous prie de bien comprendre, *Dies Domini magnus*, au dernier jour, au grand jour de la révélation, que verrons-nous? Jésus-Christ souverainement exalté, Jésus-Christ authentiquement justifié, Jésus-Christ pleinement vengé. Trois spectacles qu'il offrira au monde; spectacle de sa grandeur, spectacle de sa sainteté, spectacle de sa vengeance. Trois réflexions qui partageront ce discours. Implorons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave*, *Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une maxime indubitable, et saint Paul sut bien la faire sentir aux Athéniens; Dieu qui a tiré du néant tous les êtres, à toute heure les conserve et les anime : c'est par lui que nous respirons, sans lui nous ne pouvons pas former une pensée; tout est présent à ses yeux, tout est mû par sa puissance, tout est plein de son immensité et de sa gloire. De là, éclairés que nous le sommes du flambeau de la raison, partout nous devrions l'apercevoir et comme le toucher au doigt; mais hélas! ce Dieu qui nous parle par autant de bouches qu'il y a de merveilles qui nous environnent, dans tous les temps il a été méconnu. Méconnu des païens et des gentils, qui, au lieu d'interroger le ciel sur la nature du premier Etre, payèrent l'artisan pour leur faire des dieux. Méconnu de tant de fiers conquérants qui, après avoir désolé les provinces, porté partout le fer et le feu, voulurent qu'on leur élevât des temples, comme si c'était un titre, pour être les dieux de la terre, que d'en avoir été les fléaux; méconnu de tant de sages profanes qui, après s'être élevés jusqu'à lui dans leurs contemplations sublimes, en descendirent pour s'abandonner aux infamies, et se placer parmi les bêtes. Méconnu, de nos jours, de tant de prétendus esprits forts qui, rejettant ses exemples, combattant ses mystères, tournant ses dogmes en problèmes, font parler leur orgueil plus haut que ses oracles. Mais aujourd'hui que la face des choses est changée! Ce Dieu-Homme méprisé par les hommes, qu'il est majestueux! Qu'il est grand! Les signes qui précèdent sa venue, l'appareil dans lequel il vient, le caractère de divinité marqué sur son front, tout force à reconnaître la majesté qui règne au plus haut des cieux.

D'abord je ne dis rien des maux effroyables qui seront les avant-coureurs de ce funeste jour, je ne parle point des ravages causés par la peste et la famine, de la discorde qui règne en tous lieux, des hommes acharnés à s'entredétruire, des fleuves de sang qui inondent la terre entière, ni de tant d'autres malheurs qui sont comme les symptômes du monde expirant : laissons-là ces scènes cruelles, d'autres objets nous appellent; pour les tracer j'emprunte les expressions, les images des livres saints, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. Ciel! quels événements! Qu'ils sont frappants et terribles! Le soleil obscurci, la lune ensanglantée, les astres détachés du firmament remplissent tout d'horreur; les vertus des cieux tremblent, les éléments se confondent, la terre est ébranlée jusque dans ses fondements, les montagnes s'écroulent, la mer franchit ses bornes, et les vagues poussées jusqu'aux nues font tout retentir de leurs mugissements. Comment peindre dans cette étrange

Digitized by Google

nuit les éclairs qui jettent une lumière affreuse, les tonnerres qui grondent de toutes parts, et qui parlent avec tant de majesté de la colère du Très-Haut ! Ce qui met le comble à cette horrible catastrophe, c'est un feu dont tout devient la proie sans que rien puisse échapper à ses atteintes. Tant de superbes palais que l'orgueil a élevés, tant de riches trésors que l'avarice a entassés, tant de précieux ameublements que le luxe a inventés, sont dévorés de ce feu dont la mer avec ses inondations ne peut éteindre la flamme ; animé qu'il est du souffle de l'Eternel, il embrase les quatre parties du monde. Que dis-je, à ce déluge de feu, à ce mugissement des flots, à ces étonnantes convulsions de la terre et de l'océan, ajoutez le bruit confus de l'enfer qui s'ébranle, et qui semble s'élargir pour engloutir les victimes qu'on lui prépare. Ah ! mes frères, quelle crainte alors s'emparera de tous les cœurs ! Dans un orage, lorsque les vents se déchaînent, que l'air est en feu, nous nous troublons, nous cherchons les souterrains ; eh ! quelle sera la consternation et l'épouvante dans ce renversement général des lois de la nature ! C'est alors qu'on connaîtra ce qu'il faut penser de ce Dieu-Homme, quand on verra qu'au seul bruit de sa marche tout fond, tout s'anéantit, tout s'abîme, et que la chute des colonnes des cieux n'est que le préparatif de son triomphe. Mais qu'entends-je ? Quelle est cette trompette fatale dont retentissent les sons lugubres ! Dieu puissant, qui tenez en main les clefs de la vie et du trépas, voulez-vous donc rassembler ce que le monde enferme ! Il le veut, chrétiens, il parle, et sa voix dominante pénètre au centre de la terre, entre dans le fond de la mer, va de l'orient à l'occident, du midi au septentrion, ranimer des cendres éteintes ; il parle, et la poussière docile à ses impressions devient un germe d'immortalité pour tant de millions d'hommes qui sont de nouveau reproduits : il parle, et tandis que d'une part le monde se détruit, de l'autre ses habitants renaissent et viennent être spectateurs de ce débris lamentable. De sa part les anges le disent : *Surgite*, levez-vous, sortez des bras du sommeil qui vous tient ensevelis ; les siècles sont terminés, l'éternité commence, *surgite* : on obéit ; au premier son, dans un clin d'œil, avec la rapidité d'un éclair qui fend la nue, la mer ouvre ses abîmes, la terre déchire ses entrailles, et toutes deux de concert rendent leur proie ; de tous côtés les morts sortent du sein des tombeaux. Oh ! quand pour la première fois ils ouvriront les yeux, qu'ils apercevront le désordre de la nature consternée, quelle sera leur surprise ! Qui pourrait dire combien le bras destructeur de ce grand ouvrage leur paraîtra magnifique ! Mais déjà je vois les hommes de tout âge, de tout sexe, de tout état courir avec précipitation à cette vallée célèbre où va se tenir l'assemblée des nations. Jusqu'ici rien qui n'inspire une haute idée de celui qui se fait appeler dans l'Ecriture le Dieu des dieux.

Tout cela n'est rien encore, ce qui suit est sans comparaison plus pompeux et plus atterrant. Continuons d'emprunter le langage des livres saints. Au moment que je parle le Juge se montre ; assis sur les séraphins, porté sur l'aile des vents, environné des ministres exécuteurs de ses arrêts, enveloppé d'un nuage d'où il ne se laisse entrevoir qu'autant qu'il faut pour faire pâlir ses ennemis, annoncé par les éclats du tonnerre, il vient, il prend place ; et à l'instant, *incurvabitur sublimitas, humiliabitur altitudo.* (*Isa.*, II.) C'est le Maître du monde, et pour lui rendre hommage le monde tombe en ruine à ses pieds. Figurez-vous la magnificence du spectacle : tout ce qu'il y a jamais eu d'hommes réunis et entassés comme un amas de vils atomes : peignez-vous cette multitude infinie glacée d'effroi, éblouie par les regards du Juge, étonnée à la vue de tout ce que préparent la miséricorde et la vengeance. Que sera-ce quand le Juge commandera qu'on sépare le juste d'avec l'impie, et que par son ordre les anges iront de rang en rang démêler les bons d'avec les méchants, sans que, dans cette multitude innombrable, il y ait un seul homme qui résiste ? Avec quelle promptitude, dans quel ordre tout cet arrangement s'exécutera ! Non il n'est point d'imagination qui puisse peindre ; il n'est point d'expression qui puisse tracer le Maître glorieux sur qui viendront se réunir tous les regards pour tomber aussitôt respectueusement vers la terre.

Ce sont encore les termes de l'Ecriture. Hommes présomptueux, vous doutiez qu'il y eût un Dieu, vous ne l'apperceviez pas dans la nature qui est le grand livre où son nom est écrit en caractères divins ; vous demandiez où il était. Connaissez-vous maintenant celui qui arrache les fondements sur lesquels porte la masse du monde, et de la même voix dont il l'appela des abîmes du chaos lui commande d'y rentrer ? Vous demandiez où il était. Connaissez-vous maintenant le Souverain qui, du haut de son trône, interroge les rois, et devant qui toute supériorité, toute élévation est comme si elle n'était pas ? Vous demandiez où il était. Connaissez-vous maintenant le Rédempteur à l'instrument de ses combats, au trophée de sa victoire, à sa croix qui fut tout ensemble et l'ouvrage du plus noir des forfaits, et l'autel du plus auguste des sacrifices ? Vous demandiez où il était. Connaissez-vous maintenant le Juge suprême qui oblige le monde entier à comparaître, le tient à ses pieds en posture de suppliant, et va lui prononcer ses éternelles destinées ? Vous demandiez où il était. Moi je demande à mon tour, monarques, où sont vos diadèmes ? Conquérants, où sont vos lauriers ? Divinités du siècle, où sont vos autels ? D'où vient que sans autorité, sans distinction, mêlés indifféremment parmi la plus vile populace, vous n'avez point de soldats pour écarter la foule ? Où sont du moins, où sont ces superbes tombeaux où la flatterie qui vous avait séduits pendant la vie vous accompagna encore après la mort, et jusque sur le mar-

Digitized by Google

bre grava ses mensonges ? C'en est fait, vos prééminences ont cessé, votre éclat est évanoui ; il n'y a que Dieu qui ait des sujets, il n'y a que Dieu qui soit grand : *Exaltabitur Deus solus in die illa.* (*Isa.*, II.) Dans le rang où vous veniez vous offrir j'avais dit que vous étiez des dieux, je l'avais dit, je me rétracte ; vous n'êtes que des hommes, disons mieux, vous n'êtes que poussière et cendre; vos arcs de triomphe renversés, vos sceptres brisés, tous vos titres effacés ne m'offrent dans vous que de vils insectes qui se remuaient dans la poussière avec plus d'orgueil que les autres ; je vous vois revêtus, non de ces pompeux habillements qui vous parèrent, non de ces marques d'honneur qui vous distinguèrent, non de tant de brillants avantages de la nature et de la fortune qui vous enflèrent, mais de votre néant et de vos crimes : tombez, méprisables idoles, tombez et apprenez enfin que vous avez un maître dont la foudre ne se brise pas comme la vôtre: *Exaltabitur Deus solus in die illa.* Chrétiens, il y a des moments où nous portons envie aux heureux du siècle, où l'éclat de leur prospérité nous enchante ; attendons, on les verra ces grands génies qui savaient tout hors Jésus crucifié, ces politiques fameux qui se croyaient maîtres de la fortune et dispensateurs des événements ; on les verra, pleins de désespoir et de honte, confesser qu'ils ne furent que des enfants : bientôt eux-mêmes il faudra qu'ils s'humilient, qu'ils succombent sous le poids de la grandeur dont ils seront atterrés ; Dieu élevé sur leurs têtes les tiendra sous lui anéantis et rampants. *Exaltabitur Deus solus in die illa.*

Or, c'est cette pensée de la majesté suprême, cette pensée du souverain Juge des vivants et des morts, aperçu dans tout l'éclat de sa gloire, qui devrait nous occuper, et qui produirait infailliblement en nous des impressions de terreur, mais d'une terreur vive et salutaire. Car enfin, doit se dire chacun à soi-même, un jour viendra que je serai présenté au tribunal de Dieu, le moment est inévitable, je n'y échapperai pas : mais si je trahis sa loi, si j'arme contre moi son courroux, où en suis-je ? Que puis-je devenir ? Moi qui tremblerais devant un roi de la terre, moi à qui un ami, un père, quelquefois même un domestique fait baisser les yeux, comment soutiendrai-je les regards qu'un Dieu irrité lancera sur moi ! Au jardin des Olives, lorsque ses ennemis vinrent fondre sur lui, un rayon de la Divinité tracé sur son visage mortel les étonna, les renversa, les laissa comme à demi morts : et moi donc, comment le soutiendrai-je ce visage adorable, quand il y fera briller en traits de flamme la toute-puissance ! Et puisque je ne le soutiendrai pas, insensé que je suis, pourquoi par mon péché allumer dans ces yeux le feu dont ils étincelleront contre moi ! Ah ! que vos regards seront terribles pour l'impie ! Grand Dieu, quand vous fixerez sur lui des yeux enflammés, des yeux pleins d'indignation et de fureur ! Où ira-t-il ? où se cachera-t-il, que doit-il attendre? Voilà, dis-je ce que nous devrions méditer, ce qui, dans l'occasion de commettre le crime, nous arrêterait, nous tiendrait inviolablement attachés au devoir : au lieu de tant de pensées vaines, de pensées même criminelles où nous nous abandonnons, voilà celle que nous devrions rappeler, et que nous ne rappellerions jamais sans en tirer des fruits de salut. Poursuivons. Spectacle de la grandeur de Dieu, Jésus-Christ souverainement exalté, vous l'avez vu : spectacle de la sainteté de l'Homme-Dieu, Jésus-Christ authentiquement justifié, c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les hommes s'entredéchirent par des médisances cruelles ; mais ils n'en demeurent pas là, leur témérité attaque un plus digne objet, c'est Dieu-même : on n'a respecté dans lui ni le Créateur, ni le législateur, ni le Sauveur, ni le vengeur ; pour tous les noms qui demandaient notre estime et notre amour il n'a reçu que des blasphèmes. On a osé dire que sa providence était aveugle, sa loi trop dure, ses châtiments injustes. Or, c'est au dernier jour qu'il confondra la calomnie, et qu'à la face de tous les peuples de la terre il sera authentiquement justifié sur tous ces chefs. Justifié dans sa providence dont on verra la sagesse ; justifié dans sa loi dont on verra, dit l'Ecriture, la fidélité ; justifié dans ses châtiments dont on verra la justice. Entrons en matière et comprenez la sainteté d'un Dieu qui, accusé, calomnié, aujourd'hui en appelle à ses propres ennemis, et à leur tribunal même va être absous. Il sera jugé, ce Maître adorable, il sera jugé, mais à sa gloire ; et, avant de prononcer la sentence, lui-même il sera déchargé par celle de l'univers.

Dieu justifié dans sa providence dont on verra la sagesse. Pourquoi faut-il, dit l'impie, que ceux-ci regorgent de biens, et que ceux-là manquent de tout ? J'approuve que le partage des biens soit inégal, mais devrait-il l'être jusqu'à ce point ? De plus cet homme sans probité, sans foi, voit prospérer tout au gré de ses vœux : le public le vante, la cour le protége, les tribunaux lui sont vendus, partout le char de la prospérité promène en triomphe son insolence et son orgueil ; mais ce juste qui mériterait des autels n'éprouve que des disgrâces, tous les maux conjurés viennent fondre sur sa tête, il en est accablé. Et où est-elle donc cette providence impartiale, providence si réglée dans ses voies ? *Quomodo scit Deus, et si est scientia in excelso ?* (*Psal.* LXXII.) Ainsi parle l'impie, ainsi vomit-il d'abominables noirceurs : Dieu va lui répondre.

Vous trouviez mauvais que j'accordasse tout à quelques-uns, que je refusasse tout à plusieurs, que je misse entre les hommes une disproportion si étonnante ; mais si j'ai prétendu que les premiers par un saint usage des richesses fussent sous moi les sauveurs des misérables, que les seconds par la patience et le travail échappassent aux dangers d'une vie sensuelle, qu'entre

Digitized by Google

les uns et les autres il y eût un commerce de charité : si en effet ce grand nombre de riches, ce grand nombre de pauvres, qui sont maintenant au comble du bonheur, n'y sont parvenus que parce que les uns furent compatissants et charitables, les autres soumis et laborieux, que répondrez-vous ? Vous me reprochez un partage trop inégal ; dites que vous me reprochez une conduite pleine de sagesse et de lumière, une conduite qui, sanctifiant le riche par le pauvre, le pauvre par le riche, donna au monde l'exemple des plus solides vertus, et le donna dans tous les états : *Intelligite, insipientes ; et stulti, aliquando sapite.* (*Psal.* XCIII.) Vous ne vouliez pas que le méchant fût couronné d'heureux succès, que le juste essuyât de tristes revers ; mais pour le coupable, qu'ai-je donc tant fait ? Je lui ai donné de la santé, de la réputation, de la faveur : sont-ce là des biens ? En a-t-il joui longtemps ? Le sauveront-ils des tortures qui l'attendent, et qui lui feront payer bien cher les criminels plaisirs qu'il a goûtés ? Homme aveugle, si vous aviez étudié mes maximes, vous auriez su que je récompensais dans lui quelques bonnes œuvres échappées au hasard, que c'était là une récompense aussi frivole que ses vertus, une récompense digne d'un maître en courroux, et qu'à le bien prendre mes faveurs étaient des coups de tonnerre : *Intelligite, insipientes; et stulti, aliquando sapite.* Pour le juste, il avait péché, il pouvait pécher encore : avais-je tort de porter le fer et le feu dans des plaies que tout autre remède n'eût fait qu'aigrir ? Je le destinais à la jouissance de ma gloire, et vous êtes témoin qu'il la possède ; avais-je tort de le faire passer par quelques épreuves ? Demandez à mes élus qui sont ici présents, s'ils se repentent de leurs disgrâces ; demandez en particulier à tels et tels si ce n'est pas l'affliction seule qui les a sauvés, qui les a tirés du précipice; qu'ils disent où ils en seraient, si je n'avais été en apparence inexorable. Quoi que vous en disiez, je frappais, il est vrai, mais je frappais avec le bras de la clémence, je frappais en père, mes rigueurs étaient des bienfaits, et porter de tels coups c'était plus que si j'avais donné des royaumes : *Intelligite, insipientes ; et stulti, aliquando sapite.*

Dieu justifié dans sa providence dont on verra la sagesse, et justifié dans sa loi dont on verra la fidélité. La loi, dit-on, est un maître intraitable, c'est une nécessité de se combattre sans cesse, et dans ces combats cruels point de trait qui ne rejaillisse sur le cœur même qui triomphe. J'entre dans le détail des obligations, qu'y vois-je ? Qu'on pardonne à son ennemi. Mais c'est un fourbe qui m'a voulu enfoncer le poignard, qui a violé à mon égard les droits les plus sacrés ; qu'on lui pardonne. Mais je ne suis pas maître de mes transports, à sa vue tous mes sens se révoltent ; qu'on lui pardonne. Mais ce pardon ne servira qu'à le rendre plus insolent, plus hardi à tout entreprendre ; qu'on lui pardonne. Mais si je le fais, je suis déshonoré, il faudra que je me cache au fond d'un désert ; pardonnez, vous dis-je, et pour pardonner, sacrifiez la vie, sacrifiez l'honneur même : si vous le traitez en ennemi, je me déclare le vôtre ; il y a plus, c'est que je veux que dans le besoin vous lui assuriez votre bras, votre argent, vos conseils. O ciel ! que je lui pardonne ! Que je fasse sur moi un si violent effort ! Non, dit l'impie, on ne tient point contre une pareille rigueur, la chose est impraticable, cent autres devoirs ne le sont pas pas moins. Chrétiens, voilà les discours que plusieurs de vous ont entendus, que peut-être quelques-uns ont tenus au fond du cœur : discours téméraires, pleins d'injustice et d'iniquité, que Dieu confondra d'un seul mot.

Vous blâmiez la dureté de ma loi, il faut que je la justifie. Approchez et répondez d'abord à un certain nombre de païens que je vous confronte. Voilà des païens qui ont oublié les injures les plus sanglantes, les plus atroces ; vous, pourquoi n'avez-vous pris conseil que de vos ressentiments et de vos fureurs ? Voilà des païens qui ont détesté les plaisirs infâmes ; vous, pourquoi vous êtes-vous livrés sans pudeur à toutes les infamies qu'une coupable flamme vous inspirait ? Voilà des païens qui, dans le commerce, ont suivi les lois de la probité, de la bonne foi, ; vous, pourquoi dans le désir d'amasser avez-vous pris indifféremment toutes sorte de voies, même les plus criantes, les plus iniques ? Voilà des païens qui, touchés de compassion, ont volé au secours du pauvre ; vous, pourquoi sans cœur et sans entrailles l'avez-vous laissé périr misérablement dans le sein de la maladie et de l'indigence ? Des païens élevés dans l'erreur, nourris dans la superstition, formés au mensonge, ont été chastes, désintéressés, compatissants, équitables ; et vous, instruits à mon école, arrosés de mon sang, chrétiens, en un mot, vous avez été avares, injustes, impudiques, inexorables ; et après avoir été tout cela, vous vous en prenez à moi, vous me faites responsable de vos crimes ; perfides, c'est aux païens que je vous renvoie, consultez-les et prononcez. Vous blâmiez la dureté de ma loi, vous aviez donc oublié la grâce dont je vous prévenais, grâce extérieure, grâce intérieure, grâce de toute espèce. Mais que dites-vous de cette troupe triomphante que je fais ici placer à ma droite ? Ma loi était trop dure ; et tant de gens l'ont observée. Vous, religieux dans le cloître, vous, prêtres dans le sanctuaire, vous n'avez pu vous sanctifier ; et ces guerriers dans les alarmes, ces courtisans dans le grand monde, ont pratiqué la morale évangélique. Vous, père de famille, dans le repos d'une vie privée, vous n'avez pu y faire entrer la vertu, et voilà des rois qui l'ont associée au diadème. Vous n'avez pu étouffer vos ressentiments, et en voilà qui ont recherché, qui ont embrassé, qui ont aimé, qui ont servi leurs ennemis avec des transports qui firent douter si ce n'était

Digitized by Google

pas ceux de la reconnaissance : je demande comment ils m'ont été fidèles, comment à mon service ils parurent si contents, si satisfaits, que vous-mêmes vous en étiez surpris ; je demande par quelle raison ce qu'ils jugeaient facile s'est trouvé au-dessus de vos forces ? Quoi ! des devoirs pratiqués par des hommes comme vous, et souvent plus faibles que vous, pratiqués en vertu des mêmes grâces et dans les mêmes états, pratiqués avec une joie, une satisfaction que rien n'égala, pratiqués avec constance jusqu'à la mort, étaient des devoirs insupportables, des devoirs impossibles, vous vouliez vous le persuader ? Dites que vous couvriez votre lâcheté de ce prétexte, et qu'à l'infidélité vous ajoutiez l'imposture. Mais il faut achever de vous confondre, voici un dernier trait dont je vous accable. Ma loi était trop sévère, mais toute sévère qu'elle était, elle permettait la possession des richesses justement acquises ; d'où vient que tant de gens s'en sont dépouillés ? Toute sévère qu'elle était, elle permettait la jouissance des plaisirs chastes et innocents, d'où vient que tant de gens s'en sont privés ? Toute sévère qu'elle était, elle permettait l'exercice des emplois, des honneurs légitimement obtenus, d'où vient que tant de gens y ont renoncé ? Un fardeau est-il trop pénible, quand ceux qui le portent grossissent encore la charge ? Je demandais trop ! expliquez-moi donc comment parmi ceux que vous voyez, plusieurs en ont voulu faire, et réellement en ont fait davantage ? A tout cela le criminel restera sans réponse, et, tombant sous les coups du Seigneur en même temps qu'il le haïra, il prononcera pour lui contre soi-même.

Autre discussion importante, Dieu justifié dans ses châtiments dont on verra la justice. Je l'avoue, je touche un point délicat, je parle d'un mystère où quelques-uns se sentent ébranlés, où l'impie prend occasion de se récrier avec violence. Quoi ! dit-il, pour un péché d'un moment le poids d'une éternité entière ! Un Dieu plein de clémence, et un Dieu éternellement inexorable ! Comment concilier ces deux pensées ? Non, continue-t-il, Dieu n'a point préparé le châtiment dont on nous menace ; quand toute la terre croirait un dogme de cette nature, moi seul je ne le croirai pas. Vous ne le croirez pas ! Malheur à vous, malheur à votre sagesse, que l'Ecriture appelle diabolique et maudite ; elle sera confondue, on fera voir la faiblesse de vos raisonnements scandaleux et insensés.

C'est donc la vue d'une éternité malheureuse qui vous révolte : allons de suite, et rendons-nous à l'assemblée générale de toutes les nations. Là, envisagez les Arius, les Nestorius, les Eutychès, les Pélage, les Calvin, tant d'autres qui, contre les lumières de leur esprit, contre les remords de leur conscience, ont semé des erreurs dont la malignité a passé d'un pôle à l'autre, a plongé des peuples entiers dans des ténèbres pires que celles du paganisme, et dites-moi si c'est trop d'un supplice éternel pour punir un orgueil si outré, un si énorme attentat ? Envisagez ces écrivains avec leurs livres dangereux en matière de mœurs, livres infames, dont le poison, après avoir coulé de la plume d'un scélérat, par une contagion funeste remplit le monde de libertins, et dites-moi si c'est trop d'un supplice éternel pour punir les auteurs qui ont enfanté de tels ouvrages ? Au dernier jour, j'en suis sûr, quand cet hérésiarque, quand ces écrivains verront la multitude des crimes qu'ils ont fait commettre, la multitude des victimes qu'ils ont livrées au bras de Dieu ; non, pas un qui puisse se plaindre de l'éternité de son supplice, et quand l'éternité pourrait croître, non, pas un qui puisse se plaindre qu'on ajoutât à son étendue. Or, ce que je dis des prévarications criantes, des iniquités monstrueuses, toute proportion gardée, je le dis des crimes ordinaires : fragilité tant qu'il vous plaira, dès là qu'ils sont mortels, la durée du châtiment peut être la même. Voici quelque chose de plus fort ; j'en viens à l'ingratitude que tout péché mortel suppose, ingratitude horrible : au jugement général nous en verrons en plein jour toute la noirceur, et nous la verrons dans les plaies de Jésus-Christ même ; des plaies de Jésus-Christ il sortira une lumière qui fera voir que le péché mortel est une révolte au-dessus de toute expression et de tout châtiment.

Est-ce qu'il ne m'était pas bien dur, dira le Fils de Dieu se tournant vers les réprouvés, de mourir comme j'ai fait dans le sein des opprobres et des tourments ? Pécheur, qu'ai-je pu faire pour toi que je n'aie pas fait ? Mais de ta part quel outrage pouvais-je recevoir que je n'aie pas reçu ? Je t'ai prodigué mon sang, et ce sang répandu pour toi, barbare, tu l'as foulé aux pieds ; plus cruel que les Juifs tu m'as crucifié de nouveau ; vas, plains-toi de la durée des tourments que je te prépare, et donne des bornes à ma colère après que ta perfidie n'en a point eu. Chrétiens, un Dieu s'immole pour nous, et nous vendons le prix de son sacrifice ! il porte sur sa chair les cicatrices de ses plaies, et nous les déchirons, ces plaies, nous les ensanglantons ! son sacré cœur a été percé, il est même encore ouvert pour nous recevoir, et dans ce cœur adorable nous avons la cruauté d'enfoncer de nouveaux traits ! Non, une peine éternelle n'a plus rien qui m'étonne, je n'y vois rien d'incompatible avec les règles de la plus exacte équité ; une bonté infinie outragée à ce point est une bonté qui a droit de se venger infiniment. Aussi, savez-vous ce qu'ont pensé sur cela tous les saints, ce que vous penserez un jour vous-mêmes, ce qui doit présentement vous alarmer, vous donner de l'horreur du péché mortel, vous engager à sacrifier les biens, l'honneur, la vie plutôt que d'en commettre un seul ? le savez-vous ? C'est qu'à la vue des sacrés stigmates du Rédempteur tous les réprouvés s'écrieront d'une voix commune : *Justus es, Domine,*

Digitized by Google

justus es (*Psal.* CXVIII); et ces bouches maudites, ouvertes à d'éternels hurlements, en même temps qu'elles blasphémeront le Seigneur, seront forcées de démentir leurs blasphèmes.

Mais qu'est-il besoin de tant de discours pour montrer la justice des jugements de Dieu, tandis que nous-mêmes, par la preuve la plus sensible et la plus forte, nous en sommes intimement convaincus? Je suppose qu'on vous ait calomnié de la manière la plus atroce en vous imputant un crime auquel vous ne pensâtes jamais; je suppose qu'on vous ait fait une injustice sanglante en vous enlevant contre toute raison vos biens, qu'arrive-t-il alors? C'est que dans un transport subit, par manière d'instinct, levant les yeux au ciel il vous échappe de dire, Dieu nous jugera. Dieu nous jugera! Il y aura donc de la part de Dieu un jugement de confrontation, où comparaîtront avec vous vos ennemis, un jugement où on vous rendra votre innocence, où présidera celui qui est essentiellement incapable d'injustice et d'erreur; vous reconnaissez donc un Juge suprême, et en même temps incorruptible. Or, si dès maintenant, par un sentiment qui n'est pas libre, nous sentons que Dieu est juste, combien plus le sentirons-nous au dernier jour, quand lui-même travaillera hautement et de dessein formé à la justification de ses attributs! Finissons. Spectacle de la grandeur de Dieu, Jésus-Christ souverainement exalté; spectacle de la sainteté de Dieu, Jésus-Christ authentiquement justifié, vous l'avez vu; il reste, spectacle de la colère de l'Homme-Dieu, Jésus-Christ pleinement vengé, c'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Sur la terre Dieu suit en tout ses inclinations bienfaisantes; quand il a le bras levé pour frapper, ses yeux paternels et tendres cherchent quelqu'un qui le désarme. Depuis le commencement du monde jusqu'à présent, avec une patience invincible, il attend et soutient le coupable; en sorte que si maintenant la fin du monde arrivait, on pourrait dire dans un sens que de six mille ans il n'y a eu qu'un jour pour la vengeance. Mais aussi ce jour, qu'il sera funeste! Selon les prophètes qu'est-ce que ce jour? Jour de tribulation, jour de ténèbres, jour de bataille, jour de crainte et d'horreur, jour de sang et de carnage. Dans ce jour plus de compassion, plus de clémence, le Dieu-Homme tient en main un calice qu'il versera tout entier. Imaginez à quel point s'enflammera son courroux, quand il verra ses ennemis rassemblés! je ne puis que vous en tracer une faible image. Mes frères, l'assaut est donné à Jérusalem par Antiochus; on force la place, le soldat fait main basse, tout nage dans le sang de quatre-vingt mille Juifs égorgés; peut-être dans aucun siége la cruauté n'avait été si loin : savez-vous qui est-ce qui permet ce désastre? Le Seigneur, dit l'Ecriture, légèrement irrité : *Modicum Deus fuerat iratus* (II *Mach.*, V); ô ciel! un léger courroux, et quatre-vingt mille personnes massacrées! Vous tirerez de ce fait la conséquence naturelle qui se présente, et à ce jour où la colère divine s'exercera contre les méchants, vous jugerez quelles exécutions on en doit attendre. Dieu ensanglantera ses traits, c'est peu, il les rassasiera, c'est encore trop peu, il les enivrera, *inebriabo sagittas* (*Deut.*, XXXII); il tirera de ses ennemis une pleine et entière vengeance; et cela dans l'opprobre dont ils seront couverts, dans l'arrêt dont ils seront frappés, dans le supplice dont ils seront punis. Opprobre infamant, arrêt foudroyant, supplice désespérant; donnons quelque jour à ces trois pensées.

Opprobre infamant dans la manifestation des péchés les plus honteux. Où fuir pour échapper à l'œil perçant qui démêle les plus imperceptibles replis, et pour qui la nuit la plus sombre est éclairée de mille flambeaux? Le cœur de l'homme est un océan qui a ses gouffres, il s'y trouve des monstres qu'on ne peut apercevoir; mais alors, selon le disciple bien-aimé, quel sera cet océan? *Mare vitreum* (*Apoc.*, IV), une mer de cristal, une mer transparente; tous les monstres cachés paraîtront sur la surface des eaux. Voilà Dieu qui fait apporter les livres de la conscience, et, ces livres ouverts, tous les crimes qui y sont écrits avec une plume de fer sur une feuille de diamant, seront développés au grand jour. Qui est-ce qui me voit? dit insolemment l'impie au livre de la *Sagesse*, les ténèbres m'environnent, les murailles me couvrent, je suis sans témoins; qui est-ce qui me voit? qui est-ce qui peut me faire trembler? Tremble, pécheur, tremble sur des crimes que les hommes n'ont point vus, parce que sûrement ils n'ont point échappé aux regards de ton Dieu : il en a été témoin; témoin de leur multitude, témoin de leur énormité, témoin de leur durée, témoin de leur scandale; et non-seulement il les a vus, mais il te les fera voir à toi-même, il les fera voir à toute la terre. *Fode parietem et videbis* (*Ezech.*, VIII), perce la muraille, dira-t-il, et vois ce qu'il y a eu dans ton âme de plus secret; de sales pensées ont infecté ton esprit, de criminels désirs ont empoisonné ton cœur, mille infâmes projets t'ont occupé tour à tour. Ce n'est pas tout. *Fode parietem et videbis abominationes* (*Ibid.*), perce la muraille et compte tes abominations : tu as donné dans le déréglement, tu en as fait trophée, tu as mis tout en œuvre pour y engager les autres, tu as tenu des discours dont la pudeur a été alarmée et l'innocence flétrie. Ce n'est pas tout. *Fode parietem et videbis abominationes pessimas* (*Ibid.*), perce la muraille et vois des abominations qui crient vengeance : tu es venu au sacré tribunal, et tu as déguisé ce qu'il y avait dans ta conduite de plus criant; tu es venu à la table sainte, et tu as commis contre moi un attentat qui tient du parricide; par un amas de sacrileges, tes remords ont disparu, à force d'accabler ta

Digitized by Google

conscience tu l'as soulagée. Ce n'est pas encore tout. *Fode parietem et videbis abominationes majores* (*Ibid.*), perce la muraille, et vois des abominations qui ne peuvent plus être exprimées, l'abomination de l'abomination même : tu as donné dans des systèmes ténébreux, dans d'exécrables opinions qui tendaient à renverser tout principe de religion, à détruire tout sentiment de la Divinité ; t'en souvient-il ? oseras-tu me démentir ? Ainsi Dieu fera-t-il connaître, ainsi étalera-t-il publiquement les offenses, sans qu'on puisse ni les déguiser, ni les éluder, ni les contester, ni les justifier : *Revelabo pudenda tua, ostendam gentibus nuditatem tuam.* (*Nahum*, III.)

Quelle confusion ! et comment la soutiendront ces envieux qui ont pris de si lâches détours, ces avares qui en sont venus à des injustices si noires, ces ambitieux qui sont descendus à des bassesses si rampantes, ces voluptueux qui se sont permis des actions pleines d'horreur ? Quelle confusion ! et comment la soutiendront ces pécheurs justement détestés de Dieu et des hommes, je veux dire les hypocrites ? comment la soutiendra cet homme qui prenait en public un visage composé et sévère, et dans le secret, s'abandonnait aux infamies, qui condamnait si rigidement un mensonge léger, et tranquillement se pardonnait un adultère ? Tout cela étant découvert, il voudra se perdre dans les entrailles de la terre, se cacher au fond des tombeaux ; mais non, paraissez ; il faut exposer à tous les yeux les débordements qu'une infâme hypocrisie colora des apparences de la piété : *Revelabo pudenda tua, ostendam gentibus nuditatem tuam.* Comprenez-vous tout le poids d'une si insupportable et si horrible confusion ? Si, de la part de Dieu, instruit par son organe, je venais entreprendre un d'entre vous, que cette faute qu'il voudrait se dissimuler à soi-même, et dont le seul souvenir le confond, fût publiée ici devant le monde, dans quel accablement tomberait-il ! Est-il des tortures qu'il n'endurât volontiers pour racheter cette ignominie ? et ce ne sera pas devant un petit nombre de personnes, ce ne sera pas dans une ville ni dans un royaume, c'est à la face de l'univers que l'impiété se verra traduite ; tout coupable montera sur ce théâtre, et, pour qu'il ne soit pas méconnu, ses crimes seront gravés sur son front : *Revelabo pudenda tua, ostendam gentibus nuditatem tuam.*

Toutes les iniquités de la terre étant ainsi, à la honte des méchants, manifestées et révélées : *Deus deorum Dominus locutus est, et vocavit terram* (*Psal.* XLIX), Jésus-Christ de dessus son tribunal se lève, il prononce : *Discedite* (*Matth.*, XXV), Retirez-vous ; tel est l'arrêt contre les impies. Arrêt foudroyant, sa justice le dictera, sa bouche le fulminera, l'univers l'entendra, l'enfer l'exécutera, et sous son poids, pécheur, éternellement tu gémiras. Arrêt foudroyant, parce qu'il émane d'un tribunal qui ne connaît point de maître, et qui l'est de tous les autres, d'un tribunal armé des droits sacrés de la divinité et de la toute-puissance : quand il a parlé, point d'appel : l'homme jugé en dernier ressort ne peut, quoi qu'il fasse, se soustraire à la sentence. Arrêt foudroyant, parce qu'il condamnera tout sans miséricorde, le péché qu'on a commis soi-même, le péché qu'on a fait commettre aux autres : péché qu'on a commis soi-même dans l'enfance, dans la jeunesse, dans l'âge mûr, dans l'âge avancé ; péché qu'on a fait commettre aux autres, parce qu'on l'a approuvé, parce qu'on l'a conseillé, parce qu'on l'a commandé, parce qu'on y a participé. Arrêt foudroyant, parce que, dans l'affaire la plus sérieuse, dans une affaire dont la durée embrasse tous les âges, il réglera le sort pour jamais. S'il ne s'agissait que d'un certain nombre d'années, d'un certain nombre de siècles, l'accablement aurait lieu, le désespoir ne l'aurait pas ; mais non, il s'agit d'une durée sans bornes, d'une éternité entière, et, si jamais je suis assez malheureux pour que mon Dieu prononce contre moi, plus de ressource, tout est perdu, éternelles ténèbres, éternelles douleurs, éternels grincements de dents. Arrêt foudroyant, parce qu'il est absolument irrévocable : Dieu seul qui, par la plénitude de son pouvoir pourrait le modifier, le révoquer, l'annuler, s'est solennellement engagé à ne le faire jamais. Arrêt foudroyant par les termes dans lesquels il est conçu : *Discedite, maledicti* (*Ibid.*), retirez-vous de moi, maudits, maudits pour le corps et pour l'âme, maudits de mon Père, de moi, de toutes les créatures, maudits dès maintenant et pour toujours ; jamais, jamais vous n'aurez de part avec moi ; sujets ingrats, je ne suis plus votre Roi ; membres corrompus, je ne suis plus votre chef ; enfants dénaturés, je ne suis plus votre Père ; je vous rejette, je vous abhorre, je vous frappe de ma malédiction : *maledicti*. Vous m'avez préféré le monde, qu'il vous arrache de mes mains ; le ciel vous déteste, l'enfer vous attend ; abominables victimes, je vous précipite dans des gouffres que vous vous êtes creusés vous-mêmes : *Discedite, maledicti, in ignem æternum* (*Ibid.*). Mais qui est-ce qui fait retentir ces éclats ? qui est-ce qui lance de si épouvantables anathèmes ? Sauveur des hommes, adorable Jésus, est-ce donc vous ? vous dont le dernier soupir en notre faveur demanda grâce, vous dont les entrailles si souvent s'attendrirent sur nous, ne vous souvient-il plus... Je me souviens de vos emportements et de vos serments, je me souviens de vos impuretés et de vos horreurs, je me souviens de vos violences et de vos rapines, je me souviens de vos profanations et de vos sacriléges. Que je me souvienne de vous ? n'en doutez pas, je m'en souviendrai, mais je m'en souviendrai pour entretenir l'activité des flammes qui vous dévoreront : oui, à la pesanteur de mes coups vous sentirez que je ne vous oublie pas ; traîtres, disparaissez de devant moi, entre moi et vous je forme l'impénétrable barrière

Digitized by Google

qui ne sera jamais forcée, *Discedite, maledicti, in ignem æternum.* Paroles effrayantes ! Jésus-Christ les prononcera d'un air si enflammé, d'un ton si terrible qu'il n'est rien à quoi les réprouvés ne consentissent pour ne le pas voir et ne pas l'entendre ; dans le désespoir qui les saisira, Terre, engloutis-nous, s'écrieront-ils, montagnes, accablez-nous, enfer, rends-nous tes abîmes ! Chrétiens, ce qui a consolé les martyrs sur les échafauds, ce qui a encouragé les solitaires dans les déserts, ce qui a soutenu les pénitents au fort de leurs rigueurs, la vue de Jésus-Christ, sera pour ceux-ci le plus affreux des spectacles.

Cela étant, doit dire tout chrétien déréglé, à quoi m'exposai-je ? Entêté que je suis des vanités, négligeant la prière, m'éloignant des sacrements, ne respirant que la vengeance, ne pensant non plus à ma religion que si toute ma religion était de n'en point avoir, que ferai-je lorsque mon juge décidera de moi : *Quid faciam cum surrexerit ad judicandum Deus ?* (*Job*, XXXI.) Que ferai-je ? Tenterai-je de le surprendre ? mais c'est un juge éclairé toujours conduit par ces lumières vives et pénétrantes à qui rien ne se dérobe. Tenterai-je de le corrompre ? mais c'est un juge équitable, et la plus inflexible équité est la seule règle qui préside à ses jugements : *judex justus.* Tenterai-je de lui résister ? mais c'est un juge victorieux et puissant, il faut que sous l'effort de son bras tout plie, tout succombe, *judex fortis.* Tenterai-je de l'apaiser ? mais c'est un juge qui a longtemps attendu, et par la raison qu'il a longtemps attendu, quand il aura une fois condamné, rien ne le touchera ni ne le fléchira. Tenterai-je de lui échapper ? mais c'est un juge que son immensité rend présent dans tous les temps, dans tous les lieux, et la mort qui nous met à couvert de la fureur des hommes, nous jette entre ses mains, *judex mortuorum.* Il faut donc, ah ! il faut que je sois bien aveugle pour tenir une conduite si peu chrétienne, et m'exposer, comme je fais, à tous les traits de son juste courroux.

Opprobre infamant, arrêt foudroyant, finissons, supplice désespérant et désespérant en toute manière : il l'est par sa violence, il l'est par sa durée, et ce qui fait singulièrement à mon sujet, il l'est par sa totalité, vous m'entendez. Le corps réuni à l'âme rend la victime complète, il partagea sa révolte, il partagera ses tourments. Il fut, ce corps, d'abord l'instrument du péché, puis la pâture des vers, et vous en faites, grand Dieu, la proie des flammes ! Et quelles flammes ! Des flammes qui puniront chaque membre suivant le différent abus qu'on en a fait. Ainsi les habitants de Sodome, qui les ont prostitués aux ignominies, ainsi le riche de l'Evangile qui les a livrés à la bonne chère, ainsi l'impie Jézabel, qui les a parés d'ambitieux ornements, ainsi de nos jours tant de femmes mondaines qui n'ont point d'autre soin que de les engraisser dans l'oisiveté, que de les flatter par les plaisirs, que de les orner par d'indecentes parures, dans ces corps de péché éprouveront des tortures qui répondront à la grandeur de leurs offenses ; mais c'en est fait, enfin la consommation des siècles est arrivée, l'arrêt est porté, et va sur l'heure même être exécuté. Dans le moment la terre tremble, le coup part, un cri général de tous les réprouvés s'élève, et après un regard vers le ciel pour dire, *voilà ce que je perds*, ils sont précipités au fond de l'abîme, poursuivis par la justice divine qui les tourmentera éternellement sans pitié et sans relâche.

Vous tous qui m'écoutez quels sont vos sentiments, et quel sera votre sort ? N'est-il ici personne qui travaille à faire tomber sur soi le redoutable arrêt ? Ah ! qui ne tremblera ? qui ne se sentira frissonner de tous ses membres ? Si le juste lui-même sera consterné, si les anges apostats, quoique d'une nature supérieure à la nôtre, frappés du poids de la sentence, ne pourront le soutenir ; si un saint Jérôme, au fond des déserts, couché sur le cilice et la cendre, au son de la trompette fatale sent ses genoux tremblants se dérober sous lui, nous autres, qui est-ce qui nous rassure ? Vous ne tremblez pas, mon cher frère, vous qui vivez dans de criminelles liaisons ; vous qui nourrissez des inimitiés scandaleuses ; vous qui retenez sous de frivoles prétextes un bien qui ne vous appartient point ; vous qui êtes actuellement en état de péché mortel, actuellement digne de la haine de Dieu, vous ne tremblez pas ! et quand donc, et sur quoi tremblerez-vous ? Tremblerez-vous quand votre Juge irrité vous anathématisera, vous réprouvera ? Il sera bien temps alors ! il sera bien temps d'abandonner votre âme à la terreur, quand ce sera une terreur de réprouvé, une terreur pleine de rage et de désespoir ! O aveuglement ! ô folie ! pour une perte légère on est hors de soi, et je vois les hommes tranquilles, quand il s'agit du plus déplorable des malheurs ! Les imprudents ! continuez, à la bonne heure, dans une sécurité funeste, bravez toute crainte des jugements divins ; mais si saint Paul vous assure que l'arrêt de votre réprobation est déjà dressé, que vos impuretés, vos inimitiés, vos injustices l'ont écrit, tremblerez-vous maintenant ? Oui, selon la doctrine de saint Paul, vous tous qui êtes en péché mortel, sachez qu'il est écrit, votre arrêt : mais heureusement il ne l'est pas en caractères ineffaçables ; votre Juge le tient en main, mais il pèse à sa main comme à son cœur : si vous êtes sages, arrachez-le-lui, déchirez-le, il ne tient qu'à vous ; vous le pouvez par la pratique d'une pénitence fidèle, par l'accomplissement des devoirs qui font le parfait chrétien.

Alors au lieu d'une sentence de rigueur vous mériterez d'entendre ces consolantes paroles : *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi.* (*Math.*, XXV.) *Venite*, venez du sein de la misère et de l'obscurité où vous avez vécu, du milieu des tentations et des persé-

Digitized by Google

cutions que vous avez éprouvées, venez. Et à qui viendront-ils, ces hommes trois fois heureux! A un Dieu qu'ils aiment, et dont ils sont eux-mêmes tendrement aimés. *Venite, benedicti Patris mei*, venez, les bénits de mon Père, de mon Père qui ne bénit pas comme les hommes, en formant de simples vœux, mais dont la bénédiction féconde produit toutes les grâces, apporte tous les biens. *Possidete regnum*, possédez non une superbe demeure, un pompeux établissement, une charge éclatante; mais un royaume en comparaison de qui tous les royaumes de la terre ne sont qu'un grain de sable, un royaume où vous aurez éternellement toutes les richesses, toutes les grandeurs, tous les plaisirs à souhait. *Paratum vobis*, je vous l'ai destiné, je vous le donne, je place sur vos têtes un diadème qui ne sera jamais ni ravi, ni flétri. Je sais que vous avez combattu les passions, que vous avez pratiqué la loi, que vous avez été patients dans les disgrâces; mais surtout vous avez été charitables envers mes membres: je veux que vous soyez pleinement dédommagés de vos maux, pleinement récompensés de vos aumônes; je veux, dans le cours d'une éternité entière, satisfaire toute l'étendue, toute l'immensité de vos désirs. Favorable sentence! paroles dignes d'envie! Quel bonheur alors de s'être attaché à Dieu! quel bonheur de l'avoir aimé, et d'avoir fait et souffert quelque chose pour son amour! Entrez dans ces sentiments, qui vous conduiront au terme de la félicité éternelle, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

SUR L'ENFER.

Ibi erit fletus et stridor dentium. (*Matth.*, XXII.)

Il y aura là des pleurs et des grincements de dents.

Tel est le sort de ces chrétiens impies, qui viennent s'asseoir à la table du Seigneur sans être revêtus de la robe nuptiale, qui participent aux sacrements, et surtout au plus auguste des sacrements, sans y apporter les dispositions que la piété demande. Le sacrement adorable de nos autels, figuré par le festin de l'Evangile, est, de tous les dons d'en haut le plus précieux et le plus salutaire; quand on en fait un saint usage, il procure à l'homme toutes les bénédictions, toutes les grâces; il conduit sûrement au salut: mais malheur aux profanateurs dont la témérité présomptueuse en fait un sacrilége abus: il est pour eux un poison fatal, une coupe empoisonnée; au lieu d'y puiser la vie, ils y trouveront une mort terrible qui leur arrachera des pleurs, des grincements de dents éternels: *ibi erit fletus et stridor dentium.* Et voilà en peu de paroles une faible image du plus sévère des châtiments, de la plus épouvantable des disgrâces. Voilà peut-être de tous nos mystères le plus impénétrable à la raison humaine, le plus authentiquement avéré par l'Ecriture, le plus digne de vos réflexions et de vos frayeurs. Vous tous qui méprisez le Seigneur, apprenez à le connaître, et sachez combien il est horrible de tomber entre ses mains. Ce Dieu souverainement grand, prodigue dans le ciel à ses élus les couronnes et la gloire; mais il n'est pas moins grand aux enfers dans l'appareil des châtiments qu'il destine à ses ennemis. Là, se livrant à une juste mais implacable colère, et marchant sur les flammes comme autrefois sur les eaux, il fait pleuvoir ces traits vengeurs dont la créature rebelle sentira éternellement les atteintes.

L'infidèle et l'athée refusent de croire ce mystère; les raisonnements les plus décisifs tirés de la grandeur de Dieu et de l'énormité du crime, ne leur paraissent que des fables: on les renvoie à l'expérience future; le feu de l'enfer est un maître dont les leçons coûtent, mais qui saura les instruire. D'autres croient sans hésiter; mais le déréglement des mœurs est une inconséquence qui rend leur foi stérile; à voir la tranquillité présomptueuse dans laquelle ils vivent, on dirait que les portes de l'abîme sont fermées, qu'ils sont sûrs de n'y tomber jamais. Vous vous trompez, l'enfer n'est pas plein, pécheurs impénitents, vous pouvez y tomber. Heureux si, dans ce sujet terrible, je pouvais ébranler ceux qui m'écoutent, et porter dans toutes les puissances de leur âme de saintes et salutaires frayeurs! Voici une proposition toute simple qui m'a paru propre pour cet effet: je dis qu'un chrétien jaloux de son salut doit continuellement méditer et craindre l'enfer; pourquoi? Parce que de tous les tourments, ceux de l'enfer sont les plus redoutables, premier point; parce que dans quelque état que nous soyons, nous sommes en danger de mériter ces tourments, second point; jugez quelles doivent être nos craintes et notre vigilance. Suivez-moi, chrétiens, entrons avec saint Augustin dans les enfers; pour vous en préserver, je veux, sur ses pas, vous y conduire. Commençons par saluer Marie, et disons-lui avec l'ange, *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quelle idée devons-nous nous former de l'enfer? Puisqu'on y souffre des peines dont le sentiment est accablant, dont la multitude est innombrable, dont l'action n'est point interrompue, dont la durée n'a point de bornes, l'enfer est le lieu des tourments, et ils sont, ces tourments, affreux dans leur rigueur, universels dans leur nombre, insupportables dans leur continuité, désespérants par leur durée; ils sont, en un mot, cruels, universels, continuels, éternels. Leur rigueur, leur nombre, leur continuité, leur éternité, présentent le plus funèbre et le plus horrible des tableaux.

Tourments affreux dans leur rigueur. D'abord représentez-vous ces cavernes sombres, creusées par la justice divine, ce lieu connu dans l'Ecriture sous les noms de puits de l'abîme, d'étang enflammé, de fournaise ardente; ce gouffre détesté des cieux où sont rassemblées toutes les horreurs

Digitized by Google

voilà un coupable forcé de comparaître au tribunal du souverain Juge, une voix foudroyante lui a fait entendre son arrêt : *discedite* : dans le moment l'enfer s'ouvre, Dieu d'un coup inévitable précipite ce malheureux au fond des brasiers qui l'attendent. Quelle catastrophe pour ces hommes amateurs du monde, lorsqu'enfoncés dans ces noirs cachots, enveloppés d'un tourbillon de feu dont ils ne peuvent supporter la violence, ils voient en quel état ils sont réduits! Vous avez bravé la clémence céleste, vous vous êtes roidis contre tous les efforts de la miséricorde; buvez, funestes victimes, buvez dans la coupe que vos crimes ont remplie : *Inebriamini*, Enivrez-vous, non de ces vins délicieux qui flattèrent une sensualité coupable, mais d'un calice amer présenté par la main du Dieu des vengeances; non de ces plaisirs qui vous causèrent d'infâmes et ridicules transports, mais de ces traits abreuvés de sang qu'on fait pleuvoir sur vous; non des délices d'un monde profane qui, dans un cercle d'amusements, vous fit passer de criminelles années, mais d'un supplice dont les pointes cruelles pénètrent jusqu'au fond des entrailles. La colère divine n'est plus un vase qui distille goutte à goutte, c'est un torrent qui déborde, qui vient fondre avec impétuosité : *Inebriamini*, Enivrez-vous et succombez. Mais encore jusqu'à quel point souffrira-t-on? Non, chrétiens, je ne trouve point de termes capables de peindre les douleurs préparées aux méchants; jamais la bouche d'un mortel ne sera aussi éloquente que le bras de Dieu est terrible; tout ce que je puis dire, c'est que les roues, les ongles de fer, les flammes, les métaux liquéfiés, la dent des bêtes féroces, et tout ce qu'a pu imaginer une cruauté inventive et barbare, en comparaison du feu de l'enfer ne sont presque rien; c'est que le feu que nous voyons ici-bas, et dont nous ne pouvons un moment souffrir les atteintes sans que toute la nature se révolte, au prix de celui-là, n'est qu'un feu en peinture; c'est que ce feu irrité par le souffle de la colère de Dieu, devenu l'instrument de sa toute-puissance et le ministre de son courroux, agira sur le corps et sur l'âme, les investira, les traversera, les pénétrera, s'exercera avec une force, une activité, que rien n'égale, partout arrachera des cris et des hurlements forcenés : ainsi sera puni le peché mortel. Et ceux qui ont commis les grands excès, la calomnie, l'assassinat, l'adultère, le sacrilége, où en seront-ils? grand Dieu! Quel épanchement des vases de votre colère! De quels effroyables coups votre bras appesanti les écrase! De la même force dont il tira du néant tous les êtres, il se déploie pour atterrer ces insensés.

Que la folie des hommes paraît bien ici dans tout son jour! Le feu de l'enfer, tout obscur qu'il est, luit assez pour la faire connaître tout entière. Dieu veut l'éteindre, ce feu, il veut l'étouffer, et malgré lui les hommes l'entretiennent, y jettent par leurs iniquités une matière toujours nouvelle; travaillent à y tomber, et à y faire tomber avec eux ceux qu'ils aiment le plus : barbares et dénaturés qu'ils sont, plus ennemis de leurs âmes que ne le sont les démons mêmes, les voyant en esprit ces flammes maudites ils tremblent, et pourtant ils s'y plongent.

De là tourments universels dans leur nombre. Je ferai, dit le Seigneur, tomber sur eux tous les maux : *Congregabo super eos mala.* (*Deut.*, XXXII.) Toutes les cataractes des cieux s'ouvriront pour les couvrir d'un affreux déluge : *Pluet super peccatores laqueos.* (*Psal.* X.) Sur la terre Dieu ne lance qu'un trait à la fois, dans l'enfer il les épuisera tous : *Sagittas complebo.* (*Deut.*, XXXII.) Sur la terre Dieu frappe légèrement, et si je l'ose dire, il s'arrête au premier sang; dans l'enfer ses traits s'y plongeront jusqu'à se rassasier et s'enivrer : *Inebriabo sagittas.* (*Ibid.*) Autant qu'on a reçu de différentes grâces, autant qu'on a commis de différents crimes, autant de différents châtiments : tous les membres, toutes les puissances, tous les sens auront leur peine particulière, l'homme tout entier et dans toutes ses parties souffrira. Vous, avec une liberté effrénée, vous avez promené vos regards indécents sur toutes sortes d'objets : vous serez couverts de ténèbres, vos yeux ne seront éclairés que pour apercevoir des spectres horribles, des bourreaux acharnés contre vous, les compagnons, les auteurs, les victimes de vos déréglements et tout ce qu'il y a eu sur la terre de scélérats. Vos oreilles se sont prêtées à des discours empoisonnés contre la religion et la pudeur : elles seront forcées de n'entendre que des imprécations et des malédictions. Dans ce qui pouvait plaire au goût vous avez étudié les raffinements d'une délicatesse outrée : une faim, une soif dévorantes seront votre partage. Vous avez paré de scandaleux ornements un corps dont vous étiez idolâtre : il sera, ce corps, chargé de chaînes et, comme dit le Saint-Esprit, imbibé et salé de flammes. Ainsi des autres excès; dans ces prisons brûlantes le feu prendra mille formes diverses, réunira dans soi des qualités d'ailleurs incompatibles; il se modifiera, il s'étendra pour faire sentir en même temps tous les genres de tortures, il sera comme divinisé par un bras qui, pour se venger, prodigue les miracles.

J'entre dans le cœur du réprouvé : quelle foule, quel assemblage de maux j'aperçois! La tristesse et ses ennuis, l'envie et ses noirceurs, la haine et ses efforts, la rage et ses emportements, toutes les passions déchaînées le déchirent, le précipitent, le transportent; au milieu de ces combats la conscience s'élève, réitère ses morsures; ver insatiable qui ne meurt point, qui s'acharne à sa proie, qui enfanté par le crime en devient le châtiment et ronge jusqu'au vif le cœur qui l'a fait naître. Qui pourrait dire les reproches dont elle accable? Téméraire, as-tu bien pu braver la majesté du Dieu vivant, sachant qu'il fixait sur toi ce regard à qui

Digitized by Google

rien n'échappe, et qu'au moment que tu péchais sous ses yeux il ne tenait qu'à lui de t'écraser? Je t'ai averti de fuir ces compagnies libertines, de rejeter ces conseils pervers, d'où vient que tu ne m'as pas écouté? d'où vient que tu as étouffé mes cris? Dieu par sa grâce t'a recherché, t'a sollicité; à la faveur d'une pareille grâce, parmi les compagnons de tes désordres, il en est qui sont rentrés en eux-mêmes: leur exemple était la plus puissante, la plus efficace de toutes les leçons; qui t'empêchait de le suivre? De tous les motifs qui portent à la pénitence, de tous les exemples qui la persuadent, de tous les moyens qui la facilitent t'en a-t-il manqué un seul?

De là ces retours amers, ces repentirs cuisants: j'ai pu éviter un si déplorable état, et je m'y suis jeté de moi-même; je suis au comble des malheurs et j'y suis par ma faute, parce que je l'ai voulu; j'ai voulu me perdre et je me suis perdu malgré Dieu même. Dieu s'emparait, se saisissait de mon âme et je la lui ai arrachée d'entre les mains pour la plonger dans ces feux! O fureur! ô vertige! Oui, les hommes les plus furieux, les plus barbares ne pourraient aiguiser contre leurs ennemis des traits aussi violents que ceux que j'ai enfoncés dans mon propre sein.

Un trait plus sensible, un des plus impitoyables supplices des damnés, le croiriez-vous? c'est le ciel même. Le ciel, pour ainsi dire, abaisse sa hauteur, descend dans ces sombres souterrains et se rapproche des damnés pour devenir un de leurs tourments. Là, étalant avec pompe ces palmes immortelles dont il couronne, ce fleuve de délices dont il regorge, ces cris d'allégresse dont il retentit, il offre à leurs yeux un théâtre plus détesté que leurs abîmes. Demeure charmante! heureuse patrie! *Plangite super regione desiderabili.* (*Isa.*, XXXII.) Ames infortunées, la voilà, elle était à vous: vous vous en êtes bannies, vous avez élevé le mur impénétrable qui vous en sépare; aujourd'hui vous la désirez avec une passion pleine de fureur: *Plangite super regione desiderabili*, tremblez, elle se présente; mais elle se présente pour insulter à vos pleurs et ensanglanter par la vue de ses ineffables plaisirs les profondes et douloureuses plaies dont vous êtes couverts. Encore un trait plus perçant, un tableau plus funèbre et plus sombre: c'est celui d'une âme privée de la vue de Dieu. Tant que nous sommes sur la terre, la crainte d'un pareil mal nous touche peu; mais une âme dégagée des liens du corps connaît ce fond de perfections, cet amas de tous les biens que Dieu possède dans la richesse de son Etre; déjà vers lui elle vole, elle s'élance avec plus de rapidité, plus d'impétuosité que la flèche ne tend à son terme, la pierre à son centre: vains efforts! Dieu, inexorable, l'œil en courroux, la main armée de foudres, ne paraît que pour la dédaigner, pour l'écarter; elle revient, il la repousse; elle revient encore, il l'accable; il est avec elle, il est dans elle sans qu'elle puisse l'atteindre; et sur cela consternée, désespérée, dans les étranges convulsions qui l'agitent pour un Dieu que tout à la fois elle désire et déteste, elle se livre aux plus furieux transports, aux plus exécrables blasphèmes. Vomir des blasphèmes! et contre qui encore? O mon Dieu toutes les ressources de votre colère sont-elles épuisées? de tant de fléaux que vous avez amassés ne vous reste-t-il plus rien pour punir nos forfaits? Blasphémer contre le plus digne des maîtres, contre le meilleur de tous les pères! être forcé de le haïr! ouvrir pour le maudire une bouche qui doit chanter ses louanges! Seigneur levez-vous, ajoutez à tout ce qu'on endure dans ces tristes lieux, frappez, s'il se peut, un coup aussi grand que vous l'êtes vous-même: mais vous haïr, Sauveur mille fois aimable, vous haïr! Oui, à cette pensée l'esprit s'égare, le cœur se confond, tout l'homme succombe: nous pouvons subir toutes les autres peines; qu'on les suppose multipliées à l'infini, nous pouvons les désirer, vous les demander en grâce, à celle-là seule nous ne pouvons consentir, préservez-nous de celle-là, quoi qu'il en coûte. Et c'est ici que tout l'enfer se rassemble; fût-il d'ailleurs permis de le méconnaître, à ce seul trait il se déclare. Enfin, pour finir cette description des peines des damnés, concevez sur leurs têtes le ciel qui les abhorre, sous leurs pieds l'abîme qui les enchaîne, au dedans d'eux le ver qui les ronge, autour d'eux les ténèbres qui les couvrent, partout les brasiers qui les dévorent; rappelez avec cela le spectacle de l'embrasement de Sodome, joignez tout ce qu'il y a de maladies aiguës, entassez les ignominies et les opprobres, laissez votre imagination s'égarer et se perdre dans une foule de maux dont la seule vue fasse pâlir d'effroi; tout cela c'est la punition du réprouvé.

Ensuite tourments insupportables dans leur continuité, autre remarque digne d'attention. Sur la terre, quelque affligé qu'on puisse être, du moins quelquefois on respire. Est-ce une fièvre ardente qui dévore, est-ce un revers subit qui désole, le sommeil charme les ennuis, les soins d'une famille attentive, les larmes d'un ami touché de notre état nous consolent. Tantôt par d'agréables songes on se fait illusion, et il est des erreurs qui valent des prospérités; tantôt une fermeté noble qu'inspire la croix de Jésus-Christ, quand on sait l'envisager chrétiennement, rend l'âme supérieure aux événements et fait que sans murmurer on adore avec respect la volonté qui les ordonne, on baise avec amour la main qui les dispense. Même dans la violence du trait qui blesse il y a un appareil à la plaie, le sentiment trop vif s'émousse; en un mot la nature, l'amitié, la grâce concourent à sécher nos pleurs, ce qui est bien doux, ou à les faire couler, ce qui est quelquefois plus doux encore. Dans l'enfer point de relâche, point d'adoucissement, point de consolation: qu'on ne s'attende pas ni que Dieu s'apaise, ni que le

Digitized by Google

démon se lasse, ni que le feu s'amortisse. Dans le lit fatal où le mauvais riche est étendu, tout sentiment de compassion est étouffé pour lui; il demande une goutte d'eau pour tempérer d'excessives ardeurs, impitoyablement on la lui refuse : *Non miserebor.* (*Ezech.*, V.) Plus de charité, plus d'indulgence, à chaque instant le péché reste, à chaque instant il sera puni. Pécheur, tous les trésors de colère, trésors immenses, seront versés sur la tête à pleines mains et à toute heure; ponse aux maux que je viens de décrire : tu les souffriras tous, tu les souffriras tous ensemble, tu les souffriras sans qu'ils soient discontinués. Comment parle l'Ecriture de cette verge que Dieu tient en main? Tant que nous vivons, c'est une verge paternelle et amie; conduite par un cœur tendre elle met de l'espace entre les coups; à peine a-t-elle frappé qu'elle s'endort? Vient-on à mourir dans le péché, *Virgam vigilantem ego video.* (*Jerem.*, I.) C'est une verge de fer qui jamais ne se repose : Dieu irrité l'est toujours au même degré; ses coups serrés, précipités, se suivent de si près que sans donner le temps d'essuyer les premières larmes, ils en arrachent de nouvelles; sa colère dans tous les moments s'exerce et dans aucun n'est apaisée.

D'ailleurs, de la part des démons, quel ménagement doit-on attendre? Implacables ennemis de l'homme, ils le tentent pendant la vie, et après la mort ils s'acharnent sur lui sans perdre de vue leur proie un seul instant. Dans le désir de se dédommager sur elle en quelque manière, la fureur leur fait tout inventer pour la déchirer, pour la tourmenter sans compassion, sans interruption. Mais peut-être que le grand nombre de ceux qui souffrent peut servir à les consoler : ah! chrétiens, dans ce grand nombre, après la résurrection générale, quel surcroît de douleur! Pressés, entassés avec violence sans pouvoir se séparer, ils seront réciproquement dans cet amas confus, effrayés des cris, accablés du poids, pénétrés des flammes, chargés des malédictions les uns des autres.

Or j'appelle ici tous mes auditeurs; je demande si parmi eux il en est qui se sentent assez d'intrépidité pour n'être pas ébranlés jusque dans l'âme : ces supplices, si redoutables par cela seul qu'ils ne sont point interrompus, voyons, qui est-ce qui les soutiendra? Les soutiendra-t-elle, cette personne voluptueuse qui, endormie dans le sein de la mollesse n'est occupée, comme parle l'Esprit-Saint, qu'à boire le vin des prostitutions de Babylone? En soutiendra-t-elle seulement l'idée? Et quand il faudra malgré elle en faire l'épreuve, où en sera-t-elle? Comment! elle ne peut pas soutenir quelques heures l'assujétissement d'un travail honnête, elle ne peut pas soutenir la gêne d'un exercice de religion, elle ne peut pas soutenir une posture d'ailleurs commode, s'il n'est permis de la changer bientôt après; que dis-je? elle ne peut pas soutenir les plaisirs mêmes qui durent au delà d'un certain temps, il faut en prévenir la satiété par des intervalles semés à propos; toute la fatigue dont elle est capable, c'est de passer d'un plaisir à un autre, de consulter de bizarres ajustements pour savoir qui d'eux tous maintiendra mieux l'empire de sa vanité; et je croirai qu'au fond de ces prisons embrasées elle soutiendra la continuité, l'acharnement de ces furies vengeresses dont pas un moment ne verra suspendre les sanglantes exécutions? Je croirai qu'au milieu des bourreaux qui nuit et jour l'assiégent elle ne détestera pas, mais trop tard, ces jours passés dans des joies impies, ces jours où elle n'a vécu que pour montrer qu'elle était indigne de vivre? Qu'elle y pense et qu'elle voie le terme où aboutissent ses honteux plaisirs. Je reviens encore : ces supplices, si redoutables par cela seul qu'ils ne sont point interrompus, voyons qui les soutiendra? Les soutiendra-il, ce chrétien indigne de son nom, qui ne peut soutenir la rigueur d'un jeûne légitime ordonné par l'Eglise ou par la pénitence? Ce jeûne nécessaire par toutes sortes de raisons, nécessaire parce qu'il vient d'une tradition apostolique, nécessaire pour réprimer la violence des penchants et l'ardeur de la convoitise, nécessaire pour satisfaire à la justice divine, nécessaire parce qu'il oblige sous peine d'un péché grief, on le rejette absolument; voilà donc quel est votre respect pour les lois les plus sacrées, voilà comme vous expiez des fautes énormes, comme vous en faites pénitence : continuez d'engraisser une chair sensuelle qui n'en sera brûlée que de plus de flammes; préparez-vous, ainsi que dit l'Ecriture, à boire le sang des aspics et le fiel des dragons; vous voulez toujours vivre dans les délices, mais elles seront remplacées par le vin de la colère de Dieu, que vous serez forcés de boire jusqu'à la lie.

Après tout, les maux que j'ai décrits ne sont pas tout à fait extrêmes : rigoureux, innombrables, continuels, n'importe, si la mort devait y mettre fin, ils seraient supportables, on se consolerait. Mais, ô arrêt fatal porté par le souverain Juge des vivants et des morts! vérité lamentable qui doit faire trembler les mortels sous la profondeur des jugements divins! ces mêmes tourments sont désespérants par leur durée, ils sont éternels. Dans le sujet que je traite c'est là le point critique; or sur cela, voici deux courtes paroles que je vous propose : la première, l'enfer peut justement être éternel; la seconde, l'enfer est éternel en effet. En premier lieu l'enfer peut justement être éternel, parce que nos âmes étant immortelles, si lorsque le terme de la pénitence est passé, elles se trouvent grièvement coupables, les voilà pour toujours dignes de haine, et pour toujours dignes de châtiment. La raison en est que le péché subsiste en elles et ne peut mourir; qu'après cette vie elles n'ont plus aucun moyen de l'expier, de l'effacer, que pour elles le

Digitized by Google

temps de la miséricorde est passé, que la justice seule agira dans l'éternité, et les traitera toujours en victimes de colère, parce qu'elle verra toujours en elles le caractère odieux du péché, qui ne leur sera jamais remis, parce que jamais elles ne le répareront, elles ne l'anéantiront. En second lieu, l'enfer est éternel en effet. Dans l'Écriture il est dit que le ver ne meurt point, que le feu ne s'éteint point, que la peine des méchants ne finit point; il est parlé de la peine des méchants comme de la récompense des bons; et comme la récompense des bons est interminable, la peine des méchants est interminable elle-même; d'où il résulte, par une conséquence invincible, que Dieu est en droit de punir éternellement, et qu'en effet c'est éternellement qu'il punira.

Non, il ne se laissera point fléchir; il prend malgré lui l'épée, mais l'a-t-il prise? il la plonge au fond des entrailles, et elle y demeure. Ingrat, tu mourras, dit-il, dans le jardin de volupté, au premier prévaricateur; aujourd'hui, parlant à chacun de ses descendants qui meurt impénitent, d'un ton plus terrible il dit : Tu ne mourras pas. Qu'on s'élève, si on veut, contre cet arrêt; le glaive étincelle, il perce, et au même moment répare sa victime; le tonnerre de la justice divine, digne de la grandeur du Maître qui l'envoie dans les siècles des siècles, fait entendre ses mugissements, et tombant sur le pécheur, par un effet prodigieux, il l'accable et l'immortalise. Ce pécheur veut implorer la mort; qu'il l'implore, elle se refuse et se refusera toujours à ses demandes. *Non est medicamentum exterminii* (*Sap.*, I.) La destruction, l'anéantissement serait le comble de ses vœux; mais non, c'est pour lui une nécessité d'être, et d'être pour souffrir, pour se désespérer, pour tenter inutilement de n'être pas. *Discedite in ignem æternum* (*Matth.*, XXV). Retirez-vous, maudits, tombez dans des flammes que je saurai, contre leur nature, entretenir au delà de tous les âges; vous en êtes venus contre moi à des prodiges d'ingratitude, essayez ceux de ma colère; mon sang ne descend dans les enfers que pour demander vengeance, il la demande, il l'obtiendra, et pour qu'elle soit digne de lui, il faut qu'elle dure toujours : *Discedite, maledicti, in ignem æternum. Discedite*, quelle malédiction! *in ignem*, quel supplice! *æternum*, quel désespoir!

Pensée cruelle pour un damné! pensée qui dans l'accablement des maux présents, fait anticiper sur les maux futurs! Il n'y a plus pour moi d'espérance, je suis perdu pour jamais! encore si de la part du ciel un reste de clémence... Si je pouvais! mais c'en est fait : moments de salut que j'ai eus entre les mains et dont j'ai abusé, moments précieux, vous ne reviendrez plus! Sang de Jésus-Christ, qui me rachetâtes et que j'ai foulé aux pieds, vous ne coulerez plus pour moi! Impitoyables ardeurs qui me consumez, jamais vous ne serez éteintes! Barrière insurmontable, qui me séparez d'un Dieu plein d'attraits, jamais tu ne seras renversée! Souffrirai-je encore un siècle? C'est trop peu; souffrirai-je dix, vingt, trente siècles? C'est trop peu; souffrirai-je mille siècles entiers? C'est encore trop peu. Mais je rassemble tous les âges, je complique des révolutions étonnantes de siècles, je compte autant de millions d'années qu'il y a d'étoiles au firmament, de gouttes d'eau dans l'Océan, de grains de sable sur les rivages, d'atomes dans les airs; est-ce qu'enfin cette durée ne s'épuisera pas, n'est-ce pas assez? Je ne suis qu'au premier instant, l'éternité commence; dans cet abîme plus je roule, plus je m'aperçois qu'il est sans fond et sans bords. Malheureux que je suis! éternellement dans les pleurs, éternellement dans les cris, éternellement dans des accès furieux! jamais d'adoucissement, jamais de délivrance, jamais nulle sorte de grâce! toujours brûler, toujours se désoler, toujours se désespérer! jamais, toujours! où suis-je, Ciel! Dieu juste, multipliez mes peines, pourvu qu'elles finissent! jamais, toujours! O désespoir, ô rage! maudit soit le moment où je me suis laissé séduire! maudit soit le crime qui m'a perdu! jamais, toujours! je m'arrête, chrétiens, les termes me manquent pour exprimer les grincements de dents, les cris forcenés, les transports monstrueux qu'arrachent à un réprouvé ces affreuses paroles. O éternité! ô parole qui seule est un livre où sont tracées en caractère de flammes les vérités frappantes du christianisme! spectacle où viennent se développer dans tout leur jour les grands objets que la religion propose! Peuples qui habitez l'univers, à ce mot reconnaissez la souveraineté du Dieu trois fois saint, et dans un humble silence prosternez-vous pour adorer l'équité de ses irrévocables arrêts. Eternité! et vous chrétiens, vous excuserez vos offenses, vous soutiendrez que ce ne sont que des bagatelles; soutenez-le, mais le flambeau de l'éternité, plus sûr que celui des passions, vous fera voir que ce sont des monstres. Eternité! qu'en pensez-vous? Les saints en ont-ils trop fait? Quand ils crucifiaient leur chair, quand ils domptaient leurs convoitises, quand avec une circonspection extrême ils se précautionnaient contre les plus légères fautes, s'écartaient-ils des règles de la prudence? Etaient-ce des hommes faibles et superstitieux? Superstitieux! c'est nous qui, en tenant une conduite contraire à la leur, agissons en vrais insensés, et commettons la plus impardonnable de toutes les folies. Eternité! nous avons sans doute tort de déclamer contre le vice, de vous répéter à propos, hors de propos les devoirs de votre état, de vous dire de temps en temps des vérités amères? Et vous avez raison, vous, de rejeter nos remontrances? Je vous laisse à penser si le zèle que nous témoignons pour votre salut, les cris que nous poussons sont dignes du mépris que vous en faites. Eternité! vous vous plaignez souvent que nos discours sont trop longs; vous-

Digitized by Google

lez-vous que je ramasse tous les sermons, toute la morale dans un seul mot? Ce mot le voici, méditez-le bien, c'est l'éternité. Continuons : on doit continuellement méditer et craindre l'enfer, parce que de tous les tourments, il n'en est point de comparable à ceux de l'enfer, vous venez de le voir; on doit continuellemeut méditer et craindre l'enfer, parce que dans quelqu'état que nous soyons, nous sommes en danger d'y tomber; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ne fais-je point une proposition bien dure quand j'avance que tous, dans quelque état que nous soyons, nous sommes en danger de périr pour jamais? Mais venons à la preuve, et ma proposition vous paraîtra exactement vraie. En effet, parlant à tous les hommes du châtiment dont il s'agit, je dis : pécheur, vous le méritez sûrement; pénitent, peut-être vous le méritez encore, juste, peut-être vous le mériterez bientôt; jugez dans quel tremblement et avec quelle piété nous devons vivre.

Pécheur, vous le méritez sûrement : toute pensée mauvaise à laquelle on s'arrête volontairement sépare de Dieu, combien plus des désirs injustes, des actions perverses? Tout sensuel, tout vindicatif, tout avare selon saint Paul est exclu du royaume de Dieu, et saint Jean, par une expression que je n'emploierais pas, s'il ne l'avait consacrée, les traite de chiens et d'empoisonneurs qui seront chassés avec ignominie. En vain se présenteraient-ils pour entrer dans le ciel, l'enfer a droit sur eux, ce sont des victimes appartenant aux feux éternels. Déjà même l'arrêt serait fulminé; coupable, tu périrais, si la miséricorde ne te dérobait aux coups de la justice du Très-Haut : par son moyen la cause est suspendue, mais que conclure de là? Toujours est-il vrai que le procès est instruit, et que nos iniquités en sont les pièces décisives que nous avons fournies nous-mêmes; toujours est-il vrai que dans un jugement réglé la voix de nos iniquités fera taire le sang de Jésus-Christ même, et que si le Juge prononce, c'est une nécessité qu'il condamne. A présent qu'un criminel soit cité au tribunal suprême, s'il me demande quel sera son sort, je ne lui réponds que ces trois mots : tu sais ton crime, tu vois ton Juge, voilà l'enfer.

Or combien de gens à qui ce discours s'adresse? Mes frères, je ne viens point vous faire outrage; je suppose, je suis même convaincu qu'il n'est personne parmi vous capable de ces attentats qui font pâlir le ciel et la terre; mais combien en est-il dont la conscience est chargée des péchés ordinaires, qui sont sujets à l'impudicité, à l'intempérance, à la médisance, à la vengeance; qui peuvent se dire je ne m'occupe que de mes plaisirs, je déchire le prochain, je donne des exemples licencieux, je néglige mes devoirs, devoirs d'état, devoirs de religion? Combien en est-il qui peuvent se rendre ce témoignage funeste : actuellement je suis en état de péché mortel; ainsi je suis ennemi de Dieu, je suis pour lui un objet d'exécration; et si je persévère dans cet état, quand tout l'univers se déclarerait pour moi, je n'échapperais pas au plus effroyable de tous les malheurs. A ce moment que les voûtes du temple s'écroulent, qu'une apoplexie survienne, qu'un accident imprévu m'enlève, au même moment je tombe dans l'abîme infernal, je suis damné. En vérité cela fait frémir; mais qu'est-ce qui nous rassure? Comptables à la justice humaine nous vivrions dans des inquiétudes mortelles; parents, amis, crédit, argent, tout serait mis en œuvre; et si rien de tout cela ne réussissait, nous tenterions une fuite rapide : et ici, par un aveuglement qui ne se conçoit pas, nous sommes tranquilles! Est-ce tranquillité? Est-ce folie? Nos infidélités crient, le ciel gronde, la terre s'entr'ouvre, l'enfer s'ébranle, Dieu s'arme, toutes les créatures indignées viennent s'offrir à leur auteur pour lui faire raison du superbe qui a violé ses lois : quels sujets de craindre! Enfants que nous sommes, et plus enfants que ceux qui ne font que de naître, sans égard au péril qui nous menace, nous nous occupons à d'indignes jeux; jusque sur le bord du précipice nous nous amusons à cueillir des fleurs! Sommes-nous sages? Sommes-nous chrétiens? Ah! mon frère, déjà la flamme vous gagne, vous allez être enveloppé, il n'y a point de temps à perdre, sauvez-vous, et profitez d'un moment qui reste pour échapper au plus irréparable de tous les maux.

Pénitent, ce mal irréparable peut-être vous le méritez encore. A Dieu ne plaise que je trouble les consciences, et que par de téméraires soupçons je cause des scrupules embarrassants. Vous avez reconnu vos erreurs, vous avez rompu vos liens; j'applaudis à votre courage, et je me flatte qu'il a été pour les saints anges la matière d'un nouveau cantique de triomphe; mais pourtant qu'il y ait des bornes à votre confiance : le Saint-Esprit ne veut pas qu'on se tienne trop assuré du pardon. Heureuses les larmes, Seigneur, qu'une vraie pénitence fait verser, et qui, dans leur langage sincère, vous disent qu'on se repent et qu'on vous aime! Mais prenons garde : il est des larmes fausses, des larmes hypocrites, des larmes, permettez-moi de le dire, qui elles-mêmes méritent d'être pleurées; car, pour entrer ici dans un détail nécessaire, tel, si je veux l'en croire, s'est converti; est-il converti en effet? Après des années entières passées dans la dissipation, dans la débauche, dans l'oubli des plus essentiels devoirs, a-t-il creusé avec soin dans les secrets replis de son cœur? A-t-il sondé ces détours obscurs où l'amour-propre se retranche? Dans le sacré tribunal n'a-t-il point eu recours à la duplicité artificieuse, aux expressions ambiguës dont se sert une âme qui, ne pouvant se dissimuler ses égarements, craint de les taire, et trouve le secret de ne les pas dire? N'a-t-il point imité certaines personnes qui, chargées de péchés énormes, les présentent sous un jour

Digitized by Google

si favorable, que le confesseur songe plus à les canoniser qu'à les absoudre? A-t-il formé pour l'avenir un propos véritable, une résolution ferme et constante? Car voilà le point capital, le point où les enfants, les femmes, les hommes faits manquent souvent, et qui fait que des pénitents sans nombre sont autant de profanateurs. A-t-il expié sa conduite par des peines proportionnées à l'offense, des peines capables de satisfaire le Seigneur et de le venger? N'a-t-il point cherché tout exprès un directeur commode, un de ces directeurs qui versent une huile empestée sur des plaies où le fer et le feu seraient nécessaires, qui disent comme autrefois le pontife Héli au jeune Samuel : *Dormi, fili mi, dormi* (I *Reg.*, III), vous êtes trop scrupuleux, dormez mon fils, dormez : toutes questions importantes; de tous les points que je propose, il n'y en a pas un qui ne soit essentiel; que les pénitents de nos jours voient ce qu'ils ont à répondre.

Chrétiens, mes frères, le célèbre Hilarion, après soixante et dix ans de vertus, est tellement saisi aux approches de la mort qu'il a peine à calmer ses frayeurs; dans la Thébaïde, pour une faute, grossière il est vrai, mais unique, un homme se condamne le reste de ses jours à toutes les horreurs de la plus affreuse pénitence; et à la mort il demande encore en tremblant s'il y a apparence que Dieu lui ait pardonné; vous à qui je parle, je vous le demande plus justement, croyez-vous que Dieu vous ait pardonné à vous-mêmes? Croyez-vous qu'il vous ait pardonné, vous qui n'avez pas commis un péché seul, mais qui en avez commis de tant de différentes espèces, en tant d'occasions, en si grand nombre que votre mémoire ne peut presque suffire à s'en souvenir; et qui ne pouvez-vous répondre d'en avoir eu un véritable repentir? Croyez-vous que Dieu vous ait pardonné, vous qui vous êtes contenté de faire au ministre du sacrement une simple déclaration de vos désordres, et chez qui d'ailleurs je ne vois ni prières, ni jeûnes, ni aumônes, ni aucun des exercices laborieux d'une âme repentante et contrite! Croyez-vous que Dieu vous ait pardonné, vous qui continuez de vivre au milieu d'un monde corrompu avec autant de liberté que si vous étiez invulnérable, et qui affrontez les occasions que vous savez certainement être pour l'innocence autant d'écueils? Croyez-vous que Dieu vous ait pardonné, vous qui sans aller à la source du mal, conservez un attachement secret aux péchés qui vous ont fait perdre la grâce? Parlez, sur quels titres présumez-vous votre pardon? Qui est-ce qui fonde votre assurance? Des pécheurs convertis, après trente ans de rigueurs, sont glacés d'effroi, et vous qui ne faites à votre chair nul des traitements rigoureux qu'elle mérite, vous êtes tranquilles? Le péché est-il donc aujourd'hui moins odieux? Dieu est-il moins jaloux de ses droits? Vous êtes sans inquiétude, avez-vous raison de l'être? Mais n'insistons point sur l'exemple des fameux pénitents; bornons-nous à demander dans la conversion le pur nécessaire. Votre conversion, mon cher frère, n'a point eu de ces défauts qui la rendent évidemment nulle ou même illusoire, le déguisement et le mensonge n'y ont point eu de part? Elle a été pleine de droiture, vous en êtes sûr? Et par où s'il vous plaît? Et si votre repentir a été douteux, votre douleur équivoque, si votre résolution a été chancelante et superficielle, si, en un mot, vos péchés ne sont point effacés, vous voilà pourtant digne de la colère de Dieu; voilà le précipice où vous marchez avec sécurité qui tout à coup fond sous vos pas et vous entraîne, portant avec vos crimes une pénitence insuffisante : où en êtes-vous? Etat affreux! Je suppose que vous n'y êtes pas, je prie le ciel qu'il vous en préserve; mais pourtant je ne puis pas dissimuler que je crains pour plusieurs.

Et que dirons-nous de ceux qui attendent au moment de la mort à se convertir? Vous dites qu'ils se frappent la poitrine, qu'ils gémissent, qu'ils s'humilient; et je vous dis, moi, qu'alors presque pas un d'eux, ne renonce du fond du cœur à ses commerces, à ses habitudes, à ses injustices, à ses haines : par ces démarches spécieuses ils rassurent les hommes et se moquent de Dieu; je dis que, participant en cet état au corps et au sang du Sauveur, devant ce même Sauveur ils vont paraître la bouche sacrilégement teinte de son sang, et portant sur leurs lèvres l'attestation de leurs parjures; je dis qu'au sortir de la vie, la plupart, faute d'une contrition vraie, tombent entre les mains de Dieu pour être éternellement immolés à sa vengeance.

Finissons. Ce châtiment formidable, juste, peut-être vous le mériterez bientôt : voici le point critique; plût au ciel que l'expérience, par de tristes exemples, n'eût pas confirmé cette vérité! Dût-elle, cette vérité, déplaire, il faut que je la rappelle. Quelque précieuse que soit la grâce, le vase où on la porte est fragile; quelque soin qu'on prenne de se tenir ferme, les sentiers sont glissants; les colonnes du firmament s'ébranlent, les astres les plus brillants s'éclipsent, souvent d'un léger souffle les cèdres sont déracinés et renversés. Du ciel aux enfers, quel prodigieux espace! En un clin d'œil le crime le franchit. Il y a peu de distance du chrétien vertueux à l'homme, encore moins de l'homme au coupable, et très-peu du coupable au réprouvé. Encore si les chutes étaient médiocres! Mais quand j'y pense, je vous avoue que je me perds. Salomon, ce prince si sage, au milieu de son palais, se prosterner devant des simulacres inanimés, adorer des dieux de même matière que le pavé où marchaient ses esclaves! Des anachorètes, après avoir vécu quatre-vingts ans dans le désert, après avoir vieilli dans les macérations, les austérités, se sont laissés aller à ce qu'il y a de plus criant, et le même instant a vu ces corps décharnés joindre ensemble le cilice et l'adultère. Des martyrs, après des tortures dont le seul récit glace le

Digitized by Google

sang, lorsqu'il n'y avait plus qu'un pas à faire, ont renié le Maître dont ils avaient hautement soutenu les intérêts, et déjà si proches de la palme qu'ils y touchaient de la main, ils l'ont manquée. Vous qui m'écoutez, voyez-vous ce chrétien dont la vie est réglée sur les maximes évangéliques, qui est en tout le parfait modèle de la régularité la plus exacte? Je sais que sa couronne est toute prête, je sais que Dieu la lui destine, je sais que lui-même la souhaite, je sais qu'il ne tient qu'à lui de l'obtenir, l'obtiendra-t-il? Je ne puis en répondre. En ce moment, que je rassemble dans un même lieu tout ce qu'il y a de justes sur la terre, et que je leur dise : Mes frères, peut-être quelqu'un de vous périra, je ne dirai rien que de véritable. Vantons après cela nos vertus, faisons fond sur nos travaux, envisageons d'un œil de complaisance ce que des motifs de charité et de zèle nous ont fait entreprendre, consolons-nous sur le renoncement au monde, sur la sainteté de l'état où nous sommes engagés, croyons qu'après tant de glorieux combats, l'ange du Seigneur vient essuyer les sueurs de notre front; mais j'avertis que sur ce même front il y a place pour que le caractère de la réprobation y soit gravé. Après avoir vécu avec Jésus-Christ, on peut, à côté de Jésus-Christ, mourir dans sa haine. Rien de plus vrai, Dieu aime les justes, et les aime avec tendresse, il veille particulièrement sur eux, il veut leur salut plus sincèrement qu'ils ne le veulent eux-mêmes; mais s'ils viennent à se démentir, et que malgré les sollicitations de la grâce, ils persévèrent dans le crime, qu'ils continuent de résister opiniâtrément au Saint-Esprit, vous ne doutez pas que leur perte ne soit certaine.

Cela étant, suivant la parole du prince des apôtres, tout homme doit se défier de soi-même, tout homme doit opérer son salut avec crainte et tremblement. Craignons, parce que les jugements de Dieu sont impénétrables, et que les conseils de la sagesse sont pour l'esprit humain comme un labyrinthe où nos faibles raisonnements se perdent et se confondent; craignons, parce que les démons jaloux sont continuellement occupés à nous tendre des piéges, et que malgré leur défaite, ils reviennent sans cesse à la charge; craignons, parce que nous vivons au milieu d'un monde corrompu et enchanteur qui, par ses faux plaisirs, ses faux biens, n'est attentif qu'à nous séduire; craignons, parce que toujours le tumulte des passions, les révoltes de la chair se font sentir; craignons, parce qu'un apôtre du premier ordre, un saint Paul, au milieu des persécutions et des combats, dans le temps qu'il se sacrifie pour Dieu, n'a pas cessé de craindre; craignons, parce que la crainte, dit le Sage, assurera notre salut. Comment? Malgré tout ce que je puis dire, on se tranquillise, on se rassure à l'excès; faut-il que je produise ici devant vous quelqu'un de ces criminels que Dieu a déjà condamnés? Paraissez, déplorables victimes que le ciel a frappées de ses malédictions, découvrez-nous ces plaies profondes dont vous accable la main du Dieu des vengeances, montrez-nous ces visages lugubres marqués des traits d'ignominie; ouvrez ces yeux couverts d'éternelles ombres, ces yeux sanglants d'où jaillissent les larmes et les flammes; faites voler quelques étincelles du milieu des brasiers qui vous entourent; poussez un de ces cris que la vue d'une affreuse et désespérante éternité vous arrache, dites une parole. Elles parlent, elles vous disent à vous, à moi, à chacun en particulier: bientôt peut-être tu seras un d'entre nous, bientôt peut-être tu tomberas dans ces gouffres maudits dont on ne sort plus; et si tu y tombes, comme tu es chrétien, comme tu as reçu plus de grâces, et que ton péché est plus énorme, tu seras puni au centuple des idolâtres, pense à toi. Et réellement c'est à nous d'y penser, et le comble de l'extravagance et de la folie est de n'y penser pas.

Chrétiens, je vais vous interroger avec le prophète : *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante? Quis habitavit ex vobis cum ardoribus sempiternis?* (*Isa.*, XXXIII.) Qui de vous consent à fixer son séjour dans ces sombres et ténébreuses demeures? Qui de vous consent à se voir investi de flammes dont rien ne suspendra la violence? Vous ne pouvez pas prier, vous ne pouvez pas jeûner, vous ne pouvez pas restituer, vous ne pouvez pas pardonner, vous ne pouvez pratiquer rien de ce que l'Evangile ordonne: et comment soutiendrez-vous donc le poids de l'indignation de Dieu? Comment, dans l'espace d'une éternité, soutiendrez-vous les coups réitérés, les coups atterrants dont son bras inexorable vous frappera? Quand Dieu sera devenu votre ennemi, et votre ennemi pour toujours, qui vous arrachera d'entre ses mains? Qui vous sauvera de sa colère? Quel sera votre asile? Dans le ciel, sur la terre, dans les enfers, en trouverez-vous? Et que n'apaisez-vous donc votre Dieu tandis qu'il veut être apaisé? Que ne répondez-vous aux démarches tendres et amoureuses qu'il fait vers vous? Que n'acceptez-vous le pardon qu'il vous offre? Sera-t-il temps de verser des pleurs, quand ces pleurs ne trouveront en lui qu'un juge irrité, un juge foudroyant et inaccessible à la clémence? Je vous le proteste à la face des autels, et je n'en serai point démenti: il dépend de vous de ne point descendre dans ces tristes lieux, les raisons que vous avez d'espérer sont plus fortes et en plus grand nombre que les raisons de craindre; la miséricorde de Dieu, par rapport à nous, est sans comparaison plus grande que sa justice: vous demandez que le partage des réprouvés ne soit point le vôtre, et Dieu le souhaite encore plus que vous: mais ne soyez donc pas le premier à vous trahir, mais remplissez donc vos devoirs, mais vivez donc en chrétiens.

Quoi! Jésus-Christ a versé tout son sang, et les hommes périront! Ah! grand Dieu, ne le souffrez pas, ne souffrez pas que nous tombions dans le plus terrible des malheurs.

Digitized by Google

Si pour calmer votre courroux il faut du sang, voilà celui que vous avez donné, voilà le nôtre que nous vous offrons, couvrez nous de cent mille plaies, mais à quelque prix que ce puisse être, Père des miséricordes, sauvez-nous de ce lieu d'horreur. Prosternés à vos pieds, le visage en terre, les yeux baignés de larmes, le cœur pénétré de repentir, nous nous humilions! *Recordare, Jesu pie!* Souvenez-vous des travaux que vous avez endurés, souvenez-vous du prix que vous avez donné. Madeleine était pécheresse, le larron s'était souillé des plus grands crimes ; et dès qu'ils ont recours à vous, je vois que vous pardonnez ; adorable Sauveur, Jésus infiniment aimable, que nous participions à la même grâce, c'est vous qui nous la faites espérer; nous sommes coupables, il est vrai, et plus coupables que nous n'osons dire, mais nous avons dans notre cœur une ressource qui excite notre confiance: quelque irrité que vous soyez, pour échapper à votre courroux, c'est dans vous, c'est dans vos plaies sacrées que nous nous retirerons. *Recordare, Jesu pie!* Si dans l'enfer on louait votre nom, si on chantait vos bontés, nous le craindrions moins : mais nous redoutons un lieu où on ne vous aimera jamais. Ah! par le mérite inestimable de votre sang, par l'étendue infinie des entrailles de votre miséricorde, faites que nous l'évitions et que nous arrivions tous au terme du bonheur éternel ; au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, ainsi soit-il.

SERMON VIII.

SUR LA MISÉRICORDE DE DIEU.

Ego sum Pastor bonus, bonus Pastor animam suam dat pro ovibus suis. (*Joan.*, X.)

Je suis le bon Pasteur, le bon Pasteur donne sa vie pour son troupeau.

Telle est l'idée que le Fils de Dieu nous trace d'une de ses plus charmantes perfections. Idée naturelle et simple, mais dans sa simplicité même, d'une richesse, d'une beauté, d'une grâce infinie. Le Sauveur du monde, suivant en tout ses inclinations bienfaisantes, laisse approcher de sa personne sacrée les publicains et les pécheurs; même par une condescendance digne de lui, il entre dans leurs maisons, prend avec eux d'innocents repas; parcourant sans cesse les villes et les bourgades, il enseigne une doctrine céleste, guérit toutes les espèces de maladie, pourvoit à toute sorte de besoins : nul homme n'échappe aux soins attentifs de sa bonté et de sa toute-puissance. Après tant de bienfaits si généreusement offerts, si gratuitement donnés, pouvait-il mieux se peindre lui-même que sous l'image d'un pasteur? Pasteur aimable qui veille sans cesse sur son troupeau ; de cent brebis qu'il possède, si une seule vient à se perdre, il laisse pour un moment les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, court après celle qui s'égare, la charge sur ses épaules, la ramène, invite ses amis et ses voisins à le féliciter, et ordonne au ciel même, où il a tout pouvoir, d'en célébrer une fête éclatante. Pasteur aimable qui, pour nous délivrer de la mort et nous rendre la vie, a versé tout son sang.

Qui désespérera désormais? Qui ne sentira renaître dans son cœur tous les charmes de l'espérance, au récit que vient de faire l'Evangile, à la vue du tableau qu'il a mis sous nos yeux? Peinture si belle, si touchante que je ne puis me dispenser d'en exposer tous les traits; mais d'ailleurs peinture délicate, qui demande à être placée dans son véritable jour, dans son point de vue, et qui hors de là ne peut qu'éblouir les yeux et porter dans le cœur de dangereuses atteintes. Heureux qui, dans ce sujet de la miséricorde, encore plus que dans tout autre, peut saisir un milieu juste, faire sentir à quel point Dieu est bienfaisant, sans autoriser l'homme à être vicieux, ouvrir les cœurs à la confiance, sans les ouvrir à la présomption! Je l'aperçois, ce milieu, et je m'y attache; voici tout mon dessein.

Sans parler des fautes vénielles, des péchés légers dont il n'est pas ici question, je considère en général les péchés griefs que vous pouvez avoir commis, et, les partageant comme en deux classes, je dis que parmi eux il n'en est point de si excusable qui doive vous rassurer; point de si énorme qui doive vous désespérer; point de si excusable qui doive vous rassurer, tant que votre cœur y persistera; point de si énorme qui doive vous désespérer, dès que votre cœur le désavouera. Comprenez ceci : Ne fussiez-vous coupable que de péchés mortels ordinaires, si vous négligez de vous en repentir, la miséricorde n'est point pour vous; je n'ai pour vous que des paroles de terreur, première proposition, et le sujet de mon premier point. Fussiez-vous plus coupable vous seul que tous les hommes ensemble, si dès ce moment vous vous repentez, dès ce moment la miséricorde vous ouvrira tous ses trésors; je viens vous annoncer des paroles de vie, seconde proposition, et le sujet de mon second point. En deux mots, avec les crimes qui passent pour excusables, pécheur opiniâtre, tremblez; avec les attentats les plus noirs, pécheur actuellement repentant, espérez. Et voilà l'idée la plus précise, la plus exacte qu'on puisse avoir de la miséricorde divine. Adressons-nous à la Mère de miséricorde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Faites pénitence, disait le Sauveur du monde, je vous l'ordonne à tous, si vous voulez échapper aux traits de la colère céleste, faites pénitence; et ce discours ne tombe pas seulement sur ces vices abominables et criants, qu'on ne peut entendre sans horreur, et dont il n'y a que peu de personnes qui soient capables, il tombe encore sur les péchés qui règnent communément, et auxquels la plupart des hommes ne sont que trop sujets. Sans parler des calomnies, des adultères, des assassinats, des empoisonnements, des brigandages, il est

Digitized by Google

des médisances, des vengeances, des emportements, des jugements téméraires, des attachements illicites que le monde excuse, qu'il approuve même, et dont les auteurs, quoiqu'en dise la loi, passent dans le commerce de la vie pour gens à couvert de tout reproche, pour gens d'honneur. Eux-mêmes se rendent un témoignage avantageux; persuadés qu'il n'y a rien dans leur conduite de fort criminel, que leurs péchés ne sont après tout que des faiblesses pardonnables, ils vivent tranquillement dans leurs désordres : qu'on leur parle de réformer une vie peu chrétienne, ils rejettent bien loin pour le présent toute pensée de réforme; or c'est à ces sortes de personnes que je m'adresse; je leur dis avec Jésus-Christ, faites pénitence; si vous ne faites pénitence, vous comptez en vain sur sa miséricorde; votre présomption l'outrage, voilà votre crime; votre présomption sera confondue, voilà votre malheur. Puissent ces deux pensées vous pénétrer d'une crainte qui vous sauve de l'écueil où donnent tant de chrétiens.

En premier lieu je remarque, et comme moi vous avez remarqué, j'en suis sûr, un abus qui règne universellement dans le monde; abus qui a fait gémir les saints et qui doit, si nous avons quelque sentiment de religion, nous faire gémir avec eux. Il n'est pas étonnant que l'homme pèche; comme dès la jeunesse il est porté au mal avec violence, on n'est pas surpris que le poids l'entraîne, que sa vertu succombe; mais il n'en demeure pas là, voici le désordre. Ce jeune libertin, en dépit de l'éducation qu'il a reçue, entretient un commerce contraire à toutes les lois de la pudeur; cette fille imprudente et téméraire se laisse éblouir par les charmes d'une passion naissante où plusieurs de ses compagnes ont échoué; ce magistrat, déjà sur le retour de l'âge, s'occupe éternellement des amusements, des intrigues, des plaisirs d'un monde profane; cet ecclésiastique, qui ne doit sortir du sanctuaire que pour éclairer le monde de la sainteté de ses exemples, présente dans sa personne un homme tout mondain; ce débiteur qui sait le triste état où sont réduits ses créanciers, refuse contre toute raison de les satisfaire; tant d'autres pendant des années entières sont esclaves du vice qui les domine. En vain la conscience parle, ils étouffent ses cris ou les négligent; pourquoi? Parce qu'ils comptent sur la miséricorde de Dieu; sa miséricorde leur paraît, si je puis parler de la sorte, un fond imprescriptible et inaliénable qui ne leur manquera pas; sa miséricorde mal entendue, mal expliquée les endort dans leurs déréglements.

Pécheurs opiniâtres, vous comptez donc sur la miséricorde divine! et parce que vous espérez trouver en Dieu un maître facile, toujours prêt à faire grâce, vous refusez de vous convertir; tout au plus vous vous bornez au chimérique projet d'une conversion future! Est-il permis de donner dans une erreur si grossière? et comment pouvez-vous vous livrer à une confiance pleine de témérité et de présomption? Est-il rien de plus indigne que de s'autoriser dans sa malice par la pensée qu'elle demeurera impunie, de faire du pardon qu'on se promet, un prétexte de libertinage et un sujet d'impénitence? Est-il rien de plus indigne que de tourner contre Dieu ses propres bienfaits, de l'attaquer par sa miséricorde même, et de réitérer les outrages qu'on lui fait à proportion qu'il les endure? Quoi! parce qu'il est miséricordieux, on étouffera la voix qu'il fait entendre, on refusera son amitié qu'il offre et qu'il presse de recevoir, on mettra sans cesse sa patience à l'épreuve? Parce qu'il est miséricordieux, on profanera le plus aimable de ses attributs, on repoussera la main qu'il présente pour aider à sortir du précipice? l'étrange raisonnement! Est-ce un chrétien, est-ce un monstre qui ose le faire? Dites ce qu'il faut être pour abuser d'une bonté si digne de tous les sentiments de la plus vive reconnaissance. Mais voudriez-vous offenser le souverain, parce qu'après l'offense vous seriez sûr d'obtenir les lettres d'abolition? Voudriez-vous outrager un père, parce qu'après l'outrage votre père garderait le silence? Et comment donc continuez-vous de vous élever contre Dieu, parce que dans son cœur tendre et compatissant vous voyez une ressource certaine? Cessez, pécheurs impénitents, cessez de dire que Dieu est bon; il est bon sans doute, on ne peut trop le répéter à sa louange; mais la conséquence que vous en tirez est un affront que vous lui faites.

Dieu m'attend, et je refuse d'aller à lui! Dieu me recherche, et je méprise ses avances! Dieu me souffre, et je lui donne matière de souffrir de plus en plus! Quand il n'y aurait ni paradis, ni enfer, sa bonté seule devrait me faire détester le crime, et je m'en sers pour le commettre! Que dois-je admirer davantage, sa patience, ou mon opiniâtreté, son amour, ou ma perfidie? J'atteste ici tous ceux qui ont de la droiture : combien serait-il plus naturel de conclure : puisque Dieu est miséricordieux, c'est une indignité, c'est une ingratitude à moi de lui déplaire; puisque Dieu est miséricordieux, il faut que je le révère, que je l'aime, que j'entre pour lui dans tous les sentiments d'un fils soumis, respectueux! Se prévaloir de sa clémence, mépriser le sang de Jésus-Christ dans le dessein de s'y laver un jour, c'est ce qui est insoutenable en toute manière, et de quoi on ne croirait jamais l'homme capable, si on ne le voyait de ses yeux. Quand j'y pense, mes chers auditeurs, je suis surpris que le ciel n'éclate pas contre nous. Dieu m'épargne les châtiments qui me sont dus, et parce qu'il me les épargne, je persiste dans ma révolte, quelle ingratitude! Tous les jours Dieu me comble de grâces, et tous les jours j'en abuse pour accumuler offenses sur offenses, quelle horreur! Qu'on ne s'y trompe pas : Dieu est bon, parce qu'il prétend nous ren-

Digitized by Google

dre fidèles, nous rendre saints; mais si nous abusons de sa bonté pour être impunément vicieux, craignons son courroux. Nous méritons que notre présomption soit confondue, et elle le sera.

Rien de si engageant ni de si aimable que la manière dont Dieu nous supporte dans le désir de nous ramener; mais nous résistons continuellement : notre résistance outrage sa miséricorde et provoque contre nous sa justice. Comment! pécheurs, s'écrie saint Chrysostome, vous croyez que Dieu vous attendra toujours? et d'où peut naître encore la fausse et malheureuse espérance d'une prétendue impunité? Vous êtes bien hardis de croire que le Dieu de toute sainteté sera le protecteur de vos déréglements; vous êtes bien aveugles pour ne pas voir que sa patience méprisée va se changer en fureur. Voyez si, après avoir longtemps averti, il n'ouvre pas les cataractes des cieux pour abîmer la terre dans les eaux du déluge; voyez si, après avoir longtemps menacé, il ne fait pas pleuvoir sur Sodome des torrents de flammes qui ne s'éteignent que pour faire place aux flammes éternelles; voyez si les pharisiens, toujours rebelles à la doctrine céleste qu'ils avaient entendue, aux miracles éclatants qu'ils avaient vus, ne tombent pas dans un endurcissement qui les accompagne jusqu'au tombeau. Qui est-ce qui extermine Jéroboam avec sa race impure? Qui est-ce qui plonge dans le cœur de Saül les poignards de l'Amalécite et du Philistin? Qui est-ce qui arme contre Pharaon les anges, les éléments et les flots? Qui est-ce qui renverse de fond en comble la superbe Jérusalem, et y donne ces spectacles d'horreur qui n'avaient point été vus depuis le commencement du monde, sinon un Dieu indulgent de son fond, mais que nos iniquités ont rendu inexorable?

On répond que ces exemples ne font rien au sujet, parce que ce sont des exemples de criminels vendus à tous les forfaits. Eh bien! en voici un autre que je vous propose, répondez-y, ou plutôt répondez à Jésus-Christ, dont l'oracle va vous instruire. On vient lui dire que Pilate a égorgé une multitude de Juifs qui sacrifiaient, et mêlé leur sang avec celui des victimes. On ajoute que la tour de Silo, venant à s'écrouler tout à coup, a écrasé sous ses ruines dix-huit personnes; et au récit de ces deux tragiques accidents, le peuple qui est présent fond en larmes : pleurez, dit le Sauveur du monde, pleurez des malheureux d'autant plus à plaindre, qu'une mort temporelle n'est pas la seule qu'ils aient encourue; mais n'allez pas vous imaginer qu'ils eussent extraordinairement irrité le Seigneur, que leur mort sanglante et imprévue soit le châtiment de quelque insigne attentat. Je vous le déclare, la Galilée est pleine de gens aussi coupables qu'eux, et si Dieu les a choisis tout exprès pour signaler sur eux ses redoutables vengeances, c'est pour vous apprendre que si vous ne faites pénitence, et si vous ne la faites au plutôt, tous sans exception vous périrez.

Venons à l'application. Je le veux : vous n'êtes point adultères; il y a dans l'adultère une tache odieuse qui révolte; mais combien d'ailleurs parmi vous est-il de gens qui n'écoutent que les désirs d'un cœur sensuel, qui prennent d'indécentes libertés, et satisfont sans honte les penchants les moins permis? Vous n'êtes point assassins; il y a dans l'assassinat une cruauté, une barbarie indigne de l'homme; mais combien entretiennent des ressentiments, des inimitiés, des aigreurs dont ils s'occupent jusqu'aux pieds des autels, et qu'après des confessions, des communions sans nombre ils n'étouffent jamais? Vous n'êtes point calomniateurs; supposer au prochain un crime évidemment faux, c'est un trait si noir que vous ne voudriez pas avoir à vous le reprocher; mais combien, dans une conversation enjouée, aiment à s'égayer aux dépens de leurs frères, et soit envie, pour rabattre du mérite d'autrui, soit malignité pour tirer une secrète vengeance, soit vanité pour faire briller leur esprit, soit légèreté pour ne pas mettre un frein de circonspection à leur langue, exposent le ridicule du prochain dans tout son jour, et le peignent des couleurs les plus tristes, les plus sensibles? Vous n'exercez point de brigandages; ils sont incompatibles avec les sentiments d'honneur dans lesquels on vous a élevés; mais combien de négociants dans le commerce, de subalternes dans le maniement des affaires, de domestiques dans le soin d'une maison, se permettent certaines infidélités qu'il leur plaît de traiter de bagatelles, et sur lesquelles au temps d'une communion, d'une maladie sérieuse, ils ressentent des remords cruels?

Or, parce que vos péchés ne sont pas des péchés révoltants, des péchés, comme on dit, qui fassent pâlir le ciel et la terre, vous vous rassurez; il semble que tout ce que nous prêchons de la nécessité du repentir ne vous regarde pas. Tremblez sur vous : Dieu va éclater, il va frapper; et comment? C'est qu'il permettra que vos remords cessent, que la crainte des jugements ne vous touche plus, que vous tombiez dans un assoupissement, une insensibilité qui est, au jugement des saints, un caractère visible de réprobation; c'est qu'il permettra que vous donniez de jour en jour dans le vice avec un acharnement qui tiendra de la fureur, sans que les considérations les plus pressantes soient capables de vous en retirer; c'est que vous vous trouverez dans une prospérité fatale qui vous attachera au monde, vous enivrera de ses faux biens, de ses faux plaisirs; c'est qu'aveuglé par une présomption funeste au milieu de vos déréglements, loin de songer au repentir, vous vous croirez encore irréprochable; c'est qu'enfin, au moment que vous y penserez le moins, vous serez frappé d'une mort subite qui, ne vous donnant ni le temps ni les moyens de pourvoir à votre salut, vous

Digitized by Google

conduira précipitamment au terme de l'impénitence et du désespoir. Le dirai-je ? et n'en a-t-on pas vu des exemples ? Quelquefois les plus grands pécheurs se convertiront plutôt que les autres, parce que l'énormité de leurs forfaits les déchire, les jette dans des frayeurs qui les forcent, comme malgré eux, de revenir; au lieu que ces pécheurs que j'appelle pécheurs du second ordre, étant moins intimidés, moins alarmés, persévèrent souvent jusqu'à la fin dans le déplorable état où nous les voyons.

Et voilà le principe d'un vérité terrible qui vous fait trembler toutes les fois qu'on l'expose, en voici l'explication et le dénoûment. Toutes les fois qu'on vous fait souvenir du petit nombre des prédestinés, qu'on rappelle ces comparaisons alterrantes, où il est parlé du nombre des élus, comme du nombre des personnes qui se sauvèrent dans l'arche, comme du nombre des olives, des épis qui, dans le temps de la récolte échappent à un œil attentif et vigilant, vous êtes hors de vous-mêmes; peu s'en faut que le désespoir ne vous glace; de tous les mystères il n'en est point qui vous consterne davantage; mais ce mystère, votre propre conduite ne vous le dévoile-t-elle pas ? Dieu veut sauver tous les hommes; le ciel ouvre toutes ses portes; les plaies de Jésus-Christ versent sans cesse un déluge de grâces; c'est vous qui vous opposez à la miséricorde; c'est vous qui vous obstinez à périr; vous n'êtes sujets qu'aux péchés ordinaires; mais, chrétiens, la plupart des hommes ne sont point scélérats, cependant la plupart des homme périssent; par conséquent, ce sont les péchés ordinaires qui, continuellement et opiniâtrément réitérés, précipitent en enfer cette effroyable multitude, condamnée à d'éternelles tortures. Et prenons garde, si nous imitons leur folie, que Dieu, qui nous aura longtemps soutenus, ne se venge par la rigueur des peines qu'il exercera sur des ingrats.

Mais Dieu est bon; il ne me damnera pas. Vous dites vrai : il est bon, et la bonté même; mais ne vous figurez pas une bonté indolente, mêlée de lâcheté et de faiblesse; c'est une bonté digne de lui, une bonté noble, qui maintient l'ordre et prétend qu'on fasse le devoir. Il ne vous damnera pas; mais il a damné, il damne tous les jours un grand nombre d'autres; mais, si nous en croyons saint Grégoire, pape, il a damné le plus sage des rois, malgré la supériorité des lumières dont il l'avait prévenu; mais il a damné un apôtre qu'il avait honoré de sa plus intime confiance; il vous damnera vous-même, si vous l'y contraignez, et vous l'y contraignez par une conduite aussi irrégulière, des mœurs aussi incorrigibles que le sont les vôtres.

Dieu est bon, il m'attendra; jusqu'à quel temps vous attendra-t-il ? *Usque ad messem*, (*Amos*, IV); jusqu'à la moisson, jusqu'au terme qu'il a fixé; et alors, s'il trouve dans vous la dureté d'un cœur impénitent, ne doutez pas qu'il ne vous charge de chaînes, et ne vous jette dans les ténèbres extérieures, où les grincements de dents seront votre partage.

Mais Dieu est bon, il me donnera tous les moyens d'un parfait retour; dites quelque chose de plus, dites que ces secours viendront à point nommé, dans le temps qu'il vous plaira de les recevoir; dites que ce seront des secours favoris et privilégiés qu'il accorde quelquefois, mais qu'il ne doit à personne; dites que ces secours ne seront point alors, comme ils sont tous les jours par votre faute, inutiles et sans effet; dites que ces secours ne serviront point à justifier la Providence, à vous rendre plus criminels, à donner un nouveau poids au sanglant arrêt de votre réprobation.

Dieu est bon, il me pardonnera; vous êtes dans l'erreur : c'est parce qu'il est bon, qu'il ne vous pardonnera pas; c'est parce qu'il est bon, qu'il fera sur vous un exemple utile à plusieurs qui profiteront de votre malheur et deviendront sages à vos dépens. Il y a en enfer tel réprouvé qui a, j'ose le dire, sauvé plusieurs chrétiens, parce que sa mort impénitente et funeste les a fait rentrer en eux-mêmes, et leur a fait embrasser une pénitence dans laquelle ils ont persévéré jusqu'à la mort. Dieu vous punira, vous dis-je, et ce qui résultera de votre châtiment, c'est que Dieu est bon de sa nature, et que, par la continuité de vos offenses, vous l'avez, malgré lui, forcé d'être sévère.

Mais la parabole de l'enfant prodigue réconcilié dans l'instant est si touchante, et les Pères de l'Eglise ont si bien su la faire valoir. Mon frère, je dois vous arrêter là, je vous surprends dans une contradiction trop palpable pour devoir la dissimuler. Convenons de la grâce accordée à l'enfant prodigue; convenons de l'énormité de sa faute; quoiqu'il en soit de cette faute, il ne l'a donc pas condamnée en détestant ses égarements et ses scandales? Il ne l'a donc pas avouée en se jugeant indigne des regards du ciel et de la terre ? Il ne l'a donc pas rétractée en renonçant à une vie vagabonde et libertine? Il ne l'a donc pas expiée en se prosternant aux pieds de son père, en versant un torrent de larmes, en se soumettant sans réserve à tout ce qu'il lui plaira d'ordonner? Et vous m'objectez l'enfant prodigue! un homme dont la conduite est la censure la mieux marquée de vos criminelles habitudes toujours entretenues, toujours les mêmes? Eh! puisque vous prenez son exemple, prenez-le tout entier; accusez-vous comme lui, repentez-vous comme lui, corrigez-vous comme lui, et comme lui je le promets de la part de Dieu, vous trouverez grâce. Insensiblement me voilà parvenu au second point. Oui, chrétiens, ces péchés qui règnent communément, que vous jugez si pardonnables, si vous différez de vous en corriger, peuvent causer votre perte entière; mais j'ajoute, fussiez-vous plus

Digitized by Google

criminel vous seul que tous les hommes ensemble, si dès ce moment vous vous repentez, dès ce moment la miséricorde va ouvrir tous ses trésors. Je viens vous apporter des paroles de vie. Renouvelez-moi pour cette partie toute votre attention.

SECONDE PARTIE.

Pour mieux entrer dans mon sujet, je dois vous faire souvenir qu'il faut que Dieu prévienne le pécheur, parce que le pécheur ne peut revenir de lui-même : je dois vous présenter quelques traits de cette miséricorde prévenante, mais des traits si consolants et si doux, qu'il est comme impossible de n'être pas attendri jusqu'aux larmes. Pour peu qu'on ait lu les livres saints, l'histoire de l'Eglise, on voit un Dieu, avec des empressements ineffables, courir après l'homme qui s'égare, être le premier à rechercher celui-là même qu'il serait en droit d'écraser mille et mille fois, et qu'il devrait rejeter, ce semble, lors même qu'il revient par le retour le plus sincère. Adam avait péché, et il l'appelle encore; il l'appelle d'un ton où il entre plus de compassion que de colère; et si ce malheureux, au lieu de s'excuser sur une femme infidèle, eût avoué franchement sa faute, dans le moment, dit saint Grégoire, il eût trouvé grâce. David avait péché, et, à la faveur d'une parabole sensible, il lui fait ouvrir les yeux, il l'oblige à se condamner lui-même, il va jusque dans le fond de son cœur chercher un reste de droiture que deux énormes attentats n'avaient pu détruire. Augustin avait péché, et à Carthage, à Rome, à Milan, dans la poussière d'une classe, dans le sénat, en présence des empereurs, sur mer et sur terre, quelque part qu'il aille, il le presse, il le tourmente : reproches d'une mère, remords de la conscience, dégoût des voluptés, tout est mis en œuvre pour ramener ce fugitif. Encore, quand un père veut sauver son enfant du milieu d'un incendie, il le saisit où il peut, il ne prend pas garde s'il le blesse, pourvu qu'il l'arrache du sein des flammes; mais ce Dieu de bonté, dans l'excès de sa charité infinie, use de toute sorte de ménagements : il se prête aux inclinations, il s'accommode aux faiblesses, il prend mille formes différentes, en mille manières il assiége le cœur; rien ne lui coûte, pourvu qu'il nous sauve. Quel crime que celui du prince des apôtres, lorsqu'avec des imprécations, des serments horribles, il renie un Maître pour qui il avait juré de sacrifier ses jours! Et c'est ce Maître si cruellement outragé qui jette sur ce disciple parjure, non un regard foudroyant tel qu'il le méritait, mais un de ces regards favorables et tendres qui rendent la vie. Judas même, l'infâme Judas est l'objet de ses bontés; pour le gagner point d'effort qu'il ne tente, point de démarche où il ne s'abaisse; il reproche, il avertit, il menace, il caresse; il fallut toute la perversité du cœur le plus noir qui fût jamais pour ne se pas rendre.

Et voilà ce qui est au-dessus de toutes nos pensées, ce qui doit nous jeter dans l'étonnement le plus profond. Car, enfin, qu'un homme s'apaise, je n'en suis pas surpris : quelle que soit parmi nous la différence d'état et de condition, après tout la colère d'un homme contre un autre est une colère d'égal à égal; mais que Dieu recherche ceux qui le fuient, qu'il prévienne ceux qui lui font outrage, que le Père des miséricordes aille au-devant de l'assassin dont l'épée est encore teinte et fumante du sang de son propre Fils, c'est un prodige dont il n'y a d'exemple que dans lui seul. Encore quelque chose de plus prodigieux, c'est que tandis que nous nous éloignons de plus en plus, que nous nous perdons dans des routes funestes, Dieu, qui voit ses recherches inutiles, nous souffre, nous attend avec une patience qui est le plus grand des miracles. Dès le premier péché grief il serait en droit de nous perdre; dès le premier péché grief sa sainteté exige que nous soyons punis, sa justice, que nous le soyons en toute rigueur; son éternité, que nous le soyons dans tous les temps; sa puissance, que nous le soyons par toute sorte de moyens. Cependant, tout dignes de mort que nous sommes, nous respirons, nous subsistons encore : comment cela? Par un effet de sa patience, patience dont le Prophète-Roi ne parle qu'avec des termes de ravissement et d'extase. Dieu veut-il former le monde? Il le forme en six jours; mais veut-il le ruiner par un déluge? Il met un siècle entier avant de porter le coup : sa toute-puissance exécute sur-le-champ, parce que rien ne l'arrête; mais sa justice procède lentement, parce que la miséricorde lui parle en faveur des coupables.

En particulier, pour ce qui regarde Sodome, est-ce qu'il devait patienter un instant? Est-ce que le ciel et la terre ne criaient pas vengeance contre une ville exécrable dont l'abomination était montée à son comble? Qu'arrive-t-il cependant? *Descendam et videbo* (*Gen.*, XVIII) : Je descendrai, dit-il, j'examinerai si Sodome est coupable en effet des horreurs dont on l'accuse; je descendrai, j'examinerai. Il ne dit pas : Tout présentement je descends, j'examine. Vous diriez que c'est un père à qui on porte des sujets de plainte contre son fils, et qui ne les écoute qu'avec peine; qui ne les croit qu'avec réserve, qui ne les examine qu'avec lenteur, qui voudrait se faire illusion, qui continue de douter jusqu'à ce qu'il soit forcé par l'évidence. Tous les jours qui est-ce qui conserve la vie à tant d'hommes indignes de vivre? Nous-mêmes, où en serions-nous s'il nous avait traités selon nos mérites? Depuis trente, quarante ans que nous vivons, que n'a-t-il point souffert de notre part? Hélas! s'il faisait sentir ses rigueurs à tous ceux qui en sont dignes, peut-être au moment que je vous parle disparaîtrions-nous tous de dessus la terre. Rendons justice à sa patience, nous l'avons assez exercée pour la connaître. Même à considérer ceux qui tiennent aujourd'hui une conduite régulière et sainte, combien en trouverons-nous qui ont résisté longtemps, longtemps délibéré s'ils

Digitized by Google

se rendraient à ses pressantes et amoureuses sollicitations; qui, persuadés que le bon parti était de s'attacher à lui, ont craint de s'y attacher en effet! Que de paroles données et trahies! Que d'engagements contractés et violés! Que de termes de délai pris les uns après les autres! Grand Dieu! et vous avez été à l'épreuve d'une résistance si outrageante! Vous avez continué de presser, de solliciter, d'aimer! Qu'est-ce que l'homme, pour que vous pensiez à lui? Surtout qu'est-ce que le pécheur, pour que vous soyez si indulgent à son égard? Ah! je le confesse : ce n'est point la patience et la miséricorde simplement, ce sont, comme dit votre Apôtre, des trésors de patience, des profusions de miséricorde que je dois admirer en vous : *Divitias patientiæ et longanimitatis.* (*Rom.*, II.) Non, ce ne sont point de simples remerciements que je vous dois; c'est un sentiment profond de confusion et de reconnaissance dans lequel il est juste que je passe le reste de mes jours.

Concluons, et venons au point capital. Si Dieu, plein de compassion pour le pécheur, veut bien le rechercher et l'attendre, combien plus est-il disposé à le recevoir! Oui, quand vous auriez commis tous les crimes, dès là que vous reviendrez sincèrement au Seigneur, votre pardon est infaillible; c'est un article de foi, c'est un principe indubitable, dont en premier lieu sa parole, en second lieu sa conduite, démontrent également la vérité.

Sa parole : voyons comment il s'exprime en mille endroits. Dans Isaïe : Reviens, s'écrie-t-il, fille de Jérusalem; reviens, nation adultère et perfide, et j'oublierai tes perfidies; je les jetterai derrière moi, je les précipiterai même au fond de la mer pour mieux en perdre le souvenir. Maison d'Israël, vous vous obstinez à périr, et pourquoi périrez-vous? Je ne suis point votre ennemi, je suis et veux être votre Sauveur. Dans Ezéchiel : Au moment que l'impie se détournera de ses voies infâmes et corrompues, au même moment toutes ses iniquités disparaîtront, je le traiterai comme si jamais il ne les avait commises. Prenez garde : il ne dit pas dès que le pécheur se repentira; il nomme l'impie, c'est-à-dire un homme qui a vécu dans l'infraction des devoirs les plus sacrés, qui a poussé la révolte à l'excès, qui s'est abandonné à toutes les horreurs : *Impius.* (*Ezech.*, XXXIII.) Il ne dit pas dès qu'il sortira de ses voies dangereuses et suspectes, il parle des voies infâmes et corrompues : *Viis pessimis* (*Ibid.*), pour donner à entendre que tout ce qu'il y a de plus énorme n'est pas capable de mettre obstacle à ses bontés. Convertissez-vous, dit-il encore; fussiez-vous tout couvert de plaies honteuses, mon peuple, convertissez-vous à moi et je guérirai les plaies, je vous rendrai votre innocence dans tout son éclat; vous deviendrez plus blanc que la neige.

Rien de si vrai, dit saint Grégoire pape, dès que l'homme a péché, à l'instant toutes les créatures indignées conjurent sa perte, et viennent offrir leurs bras au Créateur. Les éléments disent : Voulez-vous que nous lui arrachions une vie dont il abuse? La terre dit : Voulez-vous que je m'entr'ouvre pour l'engloutir? L'Océan dit : Voulez-vous que je l'ensevelisse dans la profondeur de mes abîmes? La maison qu'il habite dit : Voulez-vous que je l'écrase sous mes ruines? Tel est leur langage; mais que répond le Seigneur? Arrêtez, *Nolo mortem peccatoris* (*Ibid.*), c'est son salut et non sa ruine que je demande, je veux qu'il se convertisse et qu'il vive, *convertatur et vivat.* (*Ibid.*) Douce et consolante pensée, s'écrie l'Apôtre, pensée bien capable de porter dans tous les cœurs la reconnaissance et la joie! Dieu est venu sur la terre en qualité de Sauveur pour racheter les coupables : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me* (*Gal.*, II.); il m'a aimé, il s'est livré pour moi, continue-t-il, marquant par là que le prix de la rédemption est appliqué à chaque homme en particulier, en sorte qu'il n'y en a pas un seul qui ne puisse dire : Oui, mon Dieu, c'est pour moi, c'est pour effacer mes péchés, pour procurer mon salut que vous avez versé votre sang; ce sang adorable versé jusqu'à la dernière goutte, tandis qu'une seule pouvait suffire, me dit clairement que vous avez mon salut à cœur, et plus à cœur que je ne l'ai moi-même. Que dis-je? Une larme, quelle merveille! une larme seule éteint tous les feux de sa colère, arrête tous les carreaux de sa vengeance : vous avez vu une larme, et à l'instant, grand Dieu, votre fureur s'est apaisée, votre tonnerre a suspendu ses éclats! Qu'il s'en faut bien que partout ailleurs une si faible cause produise le même effet! Qu'une mère pleure sur le tombeau de son fils, ses larmes ne ranimeront point l'objet de sa tendresse : qu'un courtisan pleure sa disgrâce, ses larmes ne lui rendront point la faveur : qu'un criminel comptable au tribunal de la justice humaine pleure ses forfaits, ses larmes ne différeront pas d'un moment la sanglante exécution qui se prépare; mais vous, mon cher frère, que vous pleuriez vos crimes, une larme fera révoquer la sentence, vous déchargera de toutes vos dettes, une larme ira dans le ciel marquer votre place parmi les saints. Nous voyons des hommes dont toute la vie n'est qu'un tissu d'actions abominables, et Dieu assure positivement, par la bouche de saint Pierre, qu'il ne veut pas qu'il y en ait un seul qui périsse, mais que tous rentrent en eux-mêmes et fassent pénitence : preuve plus claire que le jour, qu'on recevra de lui un favorable accueil lorsque, dans le sentiment d'un cœur contrit et humilié, on viendra se jeter entre ses bras.

Favorable accueil, vous dis-je, il l'a promis, et si sa promesse ne suffit pas, pour gage de sa promesse vous avez sa conduite; conduite qu'il a tenue dans tous les temps, qu'il tiendra jusqu'à la fin des siècles. Chrétien, à la vue de vos impiétés, de vos impuretés, de vos injustices, de vos sacriléges, l'effroi vous saisit : Je suis, dites-vous, un

Digitized by Google

grand pécheur : oui, vous êtes pécheur j'en conviens; mais l'êtes-vous plus que Nabuchodonosor, qui, dans l'ivresse d'un orgueil exécrable, ose se placer sur les autels, et se faire rendre des hommages qui n'appartiennent qu'à la Divinité ? L'êtes-vous plus que Manassès, qui introduit l'abomination dans le lieu saint, et qui n'est point content de donner un horrible scandale, si ce scandale n'éclate à la face de tout son royaume ? L'êtes-vous plus que les Ninivites, dont les débordements vont si loin qu'ils semblent ne plus connaître de bornes ? L'êtes-vous plus que Madeleine, qui, dans une jeunesse trop libre, idolâtre d'elle-même, idole des autres, donne entrée dans son cœur à tous les vices? Encore une fois, êtes-vous plus coupable que ces illustres criminels? Avez-vous égalé ou surpassé leurs attentats? Eh ! puisqu'un retour sincère les a réconciliés, puisqu'ils ont trouvé grâce, qui peut autoriser dans vous d'excessives frayeurs ? Pourquoi ne prendrez-vous conseil que de votre désespoir ?

Consolamini, consolamini, populo meus (*Isa.*, XL), rassurez-vous, mon peuple, dit le Seigneur. Peuple ingrat et perfide, j'aurais sujet de te haïr; mais mon cœur s'y oppose, mon cœur est pour toi, je ne le puis! *Consolamini, consolamini*, rassurez-vous, chrétiens, vous êtes pécheurs, et grands pécheurs; mais quelque chose de plus grand que vos crimes, c'est la bonté de Dieu qui veut les oublier. Bonté infinie! En voici un exemple que vous avez entendu cent fois, qu'il faut que vous entendiez encore, parce qu'on ne peut trop vous le remettre devant les yeux. Il vous montrera un Dieu qui, favorable au pécheur, le recherche, le reçoit, le rétablit.

L'enfant prodigue, par ses prières, ses importunités, force un père trop facile à lui donner sa légitime : à peine l'a-t-il reçue qu'il se retire dans un pays étranger, où, vivant au gré de ses passions, tout occupé de ses plaisirs, en peu de temps il la dissipe : bientôt une famine survient, le voilà réduit à la mendicité, obligé de vendre sa liberté à un maître barbare, exilé au fond d'une campagne, chargé de conduire de vils animaux dont même on lui refuse la nourriture : quel état, et qu'il doit paraître dur à un jeune homme élevé dans le sein d'une famille également vertueuse et opulente! C'est alors que, réfléchissant sur sa misère, comparant la triste situation où il se trouve avec la situation heureuse et commode de tant de mercenaires qui vivent dans la maison paternelle, il reconnaît sa faute, et prend une généreuse résolution de la réparer. Non, je ne puis plus soutenir un indigne esclavage : *Surgam* (*Luc.*, XV), il faut que je sorte d'une terre maudite, et que j'en sorte à l'instant. Mais, où allez-vous, enfant rebelle et dénaturé? A qui demanderez-vous un asile? *Ibo ad patrem* (*Ibid.*), j'irai à mon père, mon père est désormais le seul bien qui me reste; j'irai embrasser ses genoux et implorer sa compassion. Mais songez-vous que vous lui avez arraché la moitié de ses biens, et que vous les avez ensuite prodigués en folles dépenses? Aurez-vous le front de vous présenter devant lui? Et de quel air vous recevra-t-il? *Ibo ad patrem*, je l'ai offensé, je l'avoue, je suis coupable; mais il est mon père, ce nom parlera pour moi, et parlera plus haut que mes offenses. Mais comment pourra-t-il savoir que vous êtes son fils? Défiguré, dépouillé, comme vous l'êtes, à quoi voulez-vous qu'il vous reconnaisse? *Ibo ad patrem*, c'est mon père ; si ses yeux ont peine à me retrouver, son cœur me reconnaîtra; j'ai dans son cœur une place que je me flatte de n'avoir point perdue. J'irai à mon père : il vient en effet, il approche sans être encore à portée de rien apercevoir; mais que les yeux d'un père sont clairvoyants! Déjà son père l'a aperçu lui-même; et qui pourrait exprimer la vivacité de ses sentiments? Un autre se serait détourné pour ne pas voir un indigne fils; un autre se serait contenté de l'attendre, du moins ne se serait avancé que lentement; mais ce père tendre n'est plus maître de sa tendresse : il court, il vole au-devant d'un fils qui a cessé de lui être fidèle, sans cesser de lui être cher : *misericordia motus et accurrens.* (*Ibid.*)

Et n'est-ce pas là, pécheurs qui m'écoutez, parlez avec sincérité, n'est-ce pas là la conduite que Dieu a tenue à votre égard, quand vous avez formé la résolution de le mieux servir? Il pouvait ; ce Dieu si souvent, si lâchement trahi, rejeter vos prières, dédaigner vos pleurs; et s'il en avait usé de la sorte, il n'aurait fait que ce que font tous les jours tant de mondains, dont toutes les soumissions imaginables ne peuvent désarmer la colère aussi injuste qu'inflexible. Mais non, la compassion a parlé en votre faveur, il vous a prévenus, il vous a recherchés, et comment? En vous éclairant sur les horreurs de votre état, en vous faisant sentir mieux que jamais les malheurs d'une affreuse éternité, en vous attirant par un charme puissant et invisible, en vous inspirant du dégoût pour un monde trompeur, en aplanissant tous les obstacles qui s'opposent à votre retour. Vous aviez honte de déclarer vos fautes, et dans cet aveu, il vous a fait trouver des charmes; vous redoutiez les assauts de la tentation, et, par sa grâce, il en a suspendu la violence; vous désespériez de rompre cet engagement, et il a eu soin d'écarter un objet fatal : à peine vous a-t-il vus dans la disposition de venir à lui, qu'il est accouru se présenter lui-même; vous n'aviez fait qu'un pas, et il en a fait mille pour se rapprocher de vous; vous envisageant avec les yeux d'un père, il n'a pas voulu voir que vous étiez criminel; tout ce qu'il a vu, c'est que vous étiez son enfant.

Vous venez de voir comme le père de l'enfant prodigue vient à la rencontre de son fils, voyez ensuite comment il le reçoit. Ne forcera-t-il point un moment sa tendresse?

Digitized by Google

Ne témoignera-t-il point quelque mécontentement? Ne laissera-t-il point échapper les reproches que mérite une vie licencieuse et déréglée? Ne serait-il pas à propos de prendre certaines mesures, de garder certains dehors que, dans une conjoncture si délicate, la bienséance veut qu'on observe? C'est trop demander à un père; charmé de revoir l'enfant de sa douleur, il lui tend les bras, il se jette à son cou, il l'embrasse avec tendresse, il l'arrose de ses larmes, à sa vue il semble revivre. N'attendez pas même de lui qu'il reçoive les justes satisfactions qu'on lui présente; quelque chose que puisse dire son fils, il ne répond point à son fils, il ne répond qu'à son amour. Mon père, dit le prodigue, j'ai péché contre le ciel et contre vous; *Cito proferte stolam* (*Luc.*, XV); qu'on apporte sans différer, qu'on apporte un habit digne de son rang et de sa naissance. Mon père, je ne mérite plus d'être appelé votre fils : *date annulum in manu ejus* (*Ibid.*), qu'on apporte l'anneau que je lui destine, et que sur l'heure on le lui mette au doigt. Mon père, contentez-vous de me donner place parmi vos mercenaires, ce sera encore pour moi trop de faveur : *occidite vitulum saginatum, epulemur* (*Ibid.*), qu'on prépare un festin superbe, où la famille entière soit invitée, et que tout retentisse des accords d'une agréable symphonie.

Image naturelle et sensible de la manière touchante dont Dieu a coutume d'en user avec nous. Revient-on à lui dans la droiture d'un cœur sincère, il reçoit à bras ouverts, il comble de caresses, il remplit de consolation. Pénitents véritables et fidèles, j'ai recours à vous, parlez, dites quelles chastes délices vous avez goûtées en pleurant vos égarements; dites avec quelle douceur ont coulé ces larmes que vous versiez dans le sein de Dieu, et si une seule de ces larmes n'est pas plus consolante, plus délicieuse que tous les plaisirs. Que dois-je penser de Dieu, dit Isaïe, à qui dois-je le comparer? *Sicut pastor levabit agnos, et in sinu suo portabit* (*Isai.*, XL); c'est un berger aimable qui regarde avec complaisance ses tendres agneaux, et qui les porte entre ses bras; c'est une mère attendrie sur l'enfant qu'elle a porté dans son sein. Figurez-vous quels seraient les transports d'une mère, si, après la perte d'un fils unique, tout à coup on lui rendait ce fils si cher, plein de santé et de vie! Tel se montre le Seigneur, dans l'occasion dont nous parlons; *Congratulamini mihi* (*Luc.*, XV), il éclate, il triomphe, il veut que les cœurs des anges, la troupe des saints, tout ce qu'il y a dans le ciel, prenne part à son bonheur. Eh! quelle victoire avez vous donc remportée, Dieu des combats? Quelle importante conquête avez-vous faite pour témoigner tant d'allégresse? Sans doute, que le berger se réjouisse d'avoir retrouvé la brebis égarée : il était triste pour lui de voir diminuer son troupeau; mais vous, Roi des rois, quel besoin avez-vous de l'homme? Ne pouvez-vous pas des pierres mêmes tirer des enfants d'Abraham, et des enfants plus justes que nous? Quand vous abandonneriez le pécheur à son sens réprouvé, quand vous le perdriez pour jamais, en seriez-vous moins heureux? Son bonheur serait le même, et en nous faisant un traitement si doux, il n'a point d'autre intérêt que la part qu'il prend au nôtre; mais il est père, et dans nos péchés, oubliant ses offenses, il ne considère que nos malheurs.

Encore un trait du père de l'enfant prodigue; non-seulement il vient au-devant de son fils, non-seulement il le reçoit de la manière la plus favorable; mais il oublie tout le passé, il oublie une faute dont les suites étaient dangereuses : loin de faire sentir au coupable la peine qui lui était due, et à laquelle naturellement il devait s'attendre, il le rétablit sans condition dans la maison paternelle, la réconciliation est prompte, elle est parfaite, elle est entière : et c'est ici, chrétiens, que la grandeur de mon sujet m'accable; il faudrait des termes nouveaux pour peindre la charité, la générosité infinie avec laquelle Dieu accorde le pardon qu'on lui demande. Je comprends, il est vrai, qu'il n'est pas indigne de Dieu de pardonner, mais quel autre que lui pardonne à l'instant? Nous l'avons longtemps fait attendre, et il ne nous fait pas attendre un seul moment; nous tardons à demander grâce, et en la demandant, jamais nous ne tardons à l'obtenir. Quelle autre que lui pardonne tout? Point de bornes à sa clémence, ni pour le temps, ni pour le lieu, ni pour les personnes, ni pour les crimes : en matière d'impudicité, d'avarice, d'ambition, d'irréligion, de scandale, tout est effacé, tout est jeté dans un abîme impénétrable où il échappe désormais à la vue. Quel autre que lui pardonne sans retour? Le péché remis est remis absolument et pour toujours, jamais rien ne le fera revivre, il est anéanti. Quel autre que lui pardonne, j'ose le dire, avec une délicatesse, une grâce plus touchante que le pardon même? Nous le voyons par expérience : quand les hommes pardonnent, il y a toujours au fond du cœur un levain secret, un reste d'amertume, et quoiqu'on soit fort éloigné de vouloir du mal à cette personne, qu'on soit même disposé à lui faire dans l'occasion toute sorte de bien, cependant on ne la voit plus des mêmes yeux, on ne lui fait plus le même accueil, elle n'occupe plus dans le cœur la même place : la plaie est guérie, mais on en voit encore la cicatrice : avec Dieu il en est tout autrement, nulle froideur, nulle réserve de sa part : vous êtes aussi bienvenu que s'il n'y avait point eu de rupture; vous avez autant de part à ses bonnes grâces que si jamais vous ne vous en étiez rendu indigne; vous entrez aussi avant dans sa confidence, dans son cœur, que si jamais vous n'en étiez sorti : on dirait même qu'il a pour vous un surcroît d'affection et de bienveillance capable de faire une sainte envie à ses fidèles serviteurs. Enfin quel autre que lui pardonne après qu'on lui a

Digitized by Google

souvent manqué de parole, que cent et cent fois on s'est parjuré? Dispensez-moi de rapporter ces traits divers, je sens que je succombe.

Non, je ne suis point surpris que Pierre et Madeleine, malgré les assurances que leur donne le Fils de Dieu, pleurent sans cesse : comment n'être pas pénétré jusqu'au vif, comment n'être pas inconsolable, quand on pense quel est le père à qui on a eu le malheur de déplaire? O mon Dieu, ce qui me rend mon péché amer, c'est la facilité avec laquelle vous l'oubliez! Je ne puis me pardonner d'avoir offensé un maître si plein de charmes, et la manière dont vous essuyez mes larmes est la même qui m'en fera répandre toute ma vie!

Revenons : il est donc vrai que dès qu'on voudra véritablement rentrer dans le devoir, on doit tout espérer de Dieu ; on le doit en vertu de la parole qu'il a donnée, on le doit en vertu de la conduite qu'il a tenue. Vous le voyez, je ne rétracte point dans la seconde partie ce que j'ai avancé dans la première, je ne détruis point d'une main ce que j'ai élevé de l'autre; je présente une idée juste, exacte, précise, qui doit servir de règle; je blâme également une confiance présomptueuse et un désespoir injurieux; je ne veux point qu'on envisage dans l'avenir un pardon comme certain, et je ne veux point qu'on regarde quelque péché que ce puisse être comme irrémissible; on fait affront à la majesté suprême, quand on espère sans se repentir, et on ne lui fait pas un moindre affront, quand on se repent sans espérer. Je dis à un pécheur du commun que s'il ne veut pleurer son crime que demain, je ne réponds pas que demain il ne le pleure dans les enfers; et je dis au plus abominable des hommes que s'il se repent dans la sincérité dès ce moment, dès ce moment le ciel lui est ouvert. Comprenez bien ce parallèle, et qu'il soit si avant gravé dans vos esprits que jamais il ne s'en efface.

Pour moi je suis bien aise de vous avoir fait envisager toute l'étendue de la miséricorde divine, et jamais je ne suivrai le sentiment de ceux qui défendent de traiter cette matière, parce qu'ils craignent, disent-ils, les abus. Motif insuffisant et frivole! Quoi donc! nous serons muets sur la plus charmante des perfections qui sont en Dieu! Nous ne dirons rien de cette miséricorde qui remplit toute la terre! Elle éclate dans tout ce qu'a fait le Seigneur, dans ce qu'il fait tous les jours; elle offre à nos yeux les plus admirables de ses ouvrage, et il ne sera pas permis d'en publier les richesses! Elle nous prévient, elle nous accompagne, nous en sommes investis, environnés de toutes parts, nous lui devons tout ce que nous sommes, nous en attendons des biens éternels et infinis, et il sera défendu de la faire connaître à l'univers! Nous n'oserons même en parler! Eh! qui est-ce qui fait tous les jours tant de prédestinés? qui est-ce qui remplit le ciel? Voilà le ciel occupé en grande partie par les pécheurs, qui est-ce qui les y place, sinon une miséricorde toujours fidèle, toujours prête à recevoir les criminels repentants et contrits, sans qu'il y en ait un seul qu'elle rebute? Non, je ne puis me taire sur un sujet si beau; quand ma bouche se condamnerait au silence, mon cœur me trahirait, les pierres même parleraient.

Mais je dis en même temps : Malheur et doublement malheur à quiconque la viole et la déshonore, cette miséricorde sans bornes, qui fait du fondement de notre espérance l'appui de son iniquité, et qui de ce que Dieu est bon, concluant à être impunément et opiniâtrément vicieux, se sert du plus efficace des remèdes pour composer le plus mortel des poisons. Ne séparons point la pénitence et l'espérance : la pénitence toute seule ferait des désespérés, l'espérance toute seule ferait des présomptueux : il faut les joindre, ce sont deux compagnes fidèles que l'homme doit avoir sans cesse à ses côtés dans le cours de cette vie mortelle. Dieu de bonté si justement nommé le père des miséricordes, que les traits que j'aperçois dans vous sont adorables! Qu'ils sont aimables! Vous craignez donc de punir! Ah! puisque vous craignez de punir, nous craindrons de vous déplaire : sentiment sur lequel je vous renvoie; sentiment dicté par la religion et la raison; Dieu le bénira sur la terre et le couronnera dans le ciel. Au nom du Père et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON IX

SUR LA CONFESSION.

Quis ex vobis arguet me de peccato? (*Joan.*, VIII.)
Qui de vous me reprendra de péché?

Tel est le témoignage que se rend à soi-même celui qui est la vérité et la sainteté par essence; témoignage dont il prétend que personne ne révoque en doute la certitude. Qu'on lui objecte la condition d'artisan, la pauvreté, les misères humaines, il ne s'en défendra pas; mais pour ce qui est du péché, il défie d'en montrer dans lui la moindre tache; et, sûr du jugement qu'on doit porter de son innocence, il en appelle au tribunal de ses ennemis même : ***Quis ex vobis arguet me de peccato?*** Heureux si nous pouvions nous rendre le même témoignage, et que jamais le péché n'eût fait passer la corruption dans nos cœurs! Mais hélas, tout parle contre nous! Quel que soit l'orgueil qui nous anime, reconnaissons-le, à notre honte, nous sommes pécheurs; pécheurs par choix, pécheurs par état, pécheurs en toute manière : il est tel parmi nous qui peut dire avec autant ou plus de raison que le Prophète, que le nombre de ses péchés est si grand qu'il passe celui des cheveux de sa tête : et où en serions-nous, si Dieu aimait à se venger? Où en serions-nous même, s'il ne pardonnait qu'une fois? Dans quel abîme serions-nous tombés la plupart? Heureusement lui-même nous tend les bras, il veut tout oublier. Les hommes ne pardonnent point, soit que la haine à chaque insta-

Digitized by Google

ranime dans eux ses transports, soit qu'un faux point d'honneur leur persuade qu'il est beau de paraître sensible. Jésus-Christ est dans des sentiments bien différents; son plaisir est de faire grâce : dans cette vue il a établi un sacrement qui est la ressource des pécheurs, et la planche à laquelle il ne tient qu'à eux de s'attacher pour se sauver du naufrage; un sacrement où il efface le péché avec son sang, déchire l'arrêt porté contre nous, nous remet au nombre de ses amis, nous redonne des droits certains à la participation de son royaume; un sacrement qui, lavant les taches dont l'âme est défigurée, est véritablement une fontaine de vie. Fontaine sacrée et salutaire ! Que les eaux en sont belles, qu'elles sont pures, qu'elles sont précieuses ! Ceux qui se plongeaient dans la piscine de Siloé, lorsqu'un ange avait agité l'eau, recouvraient une santé parfaite; mais ce moment heureux ne revenait que par intervalles, ne revenait que pour un homme seul, ne revenait que pour procurer un bien temporel : ici la grâce est offerte généralement en tout temps, à tous les pécheurs, pour une éternité entière; profitons-en. C'est la matière sur laquelle il convient plus que jamais, dans le temps où nous sommes, de donner de justes leçons. Je viens donc vous parler de la confession, et je vous la présente sous l'idée d'un tribunal, elle l'est en effet : tribunal le plus respectable et le plus favorable qui fut jamais : tribunal le plus respectable, parce que c'est Dieu qui y préside : tribunal le plus favorable, parce que c'est Dieu qui y prend en main nos intérêts : tribunal respectable, il en faut observer les justes lois; tribunal favorable, il en faut saisir les précieux avantages : deux points qui partageront ce discours. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de celle qui n'a jamais péché, c'est Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pardonner le péché en lui-même, en laver la tache, en effacer le caractère, rendre à l'âme qu'il a flétrie sa première beauté, son premier éclat, c'est un droit qui appartient tellement à Dieu que la créature, quelque parfaite qu'on la suppose, n'y peut prétendre. Toutes les fois que vous venez à nos pieds pleurer vos égarements, n'arrêtez point les yeux sur nous, portez-les sur Dieu même; c'est Dieu qui parle, c'est Dieu qui exerce une juridiction essentiellement propre de la Divinité : lui seul a dressé de ses mains le tribunal où nous sommes assis, lui seul, pour justifier l'homme, a imposé la loi d'une confession expresse et détaillée. Pour vous le faire bien connaître, ce tribunal respectable dont on doit observer les justes lois, montrons d'abord l'autorité divine dont il est revêtu, ensuite l'importance des devoirs qu'il exige; ce sont les deux pensées auxquelles je m'arrête.

Oui, chrétiens, veut-on que le péché soit effacé, qu'on le déclare expressément et distinctement : les paroles de Jésus-Christ dans saint Jean sont formelles : *Insufflavit* (*Joan.*, XX), voilà le Fils de Dieu qui fait des préparatifs extraordinaires, des préparatifs qu'il ne fit point, quand il s'agissait d'appeler du tombeau le Lazare; je m'attends à un chef-d'œuvre sans exemple : *Insufflavit et dixit, accipite Spiritum sanctum* (*Ibid*); d'abord il souffle sur les apôtres, et par la vertu de son souffle verse sur eux la plénitude de l'Esprit-Saint : cela fait : Je vous mets en main, dit-il, les clefs du royaume des cieux, les péchés que vous remettrez seront remis, ceux que vous retiendrez seront retenus; parlez, et le ciel attentif à votre voix ne parlera que d'après vous : *Quorum remiseritis peccata remittuntur, quorum retinueritis retenta sunt* (*Ibid*); quel langage, quel oracle ! Dans toute l'Écriture en trouvera-t-on un plus pompeux ! Donc nous ne déclarons point simplement les péchés remis, comme le prétendent de faux docteurs, mais nous les remettons en eux-mêmes, l'oracle le dit en termes exprès; c'est son sens propre et naturel : donc l'homme est établi juge, c'est devant lui que doivent comparaître les criminels, c'est lui qui dans la foule des suppliants doit distinguer ceux dont il convient ou ne convient pas de briser les fers : donc il faut que chaque péché grief lui soit déclaré, car comment fera-t-il un juste discernement? Comment voulez-vous qu'il démêle le pénitent qu'il faut absoudre d'avec le pénitent qu'il faut éloigner, s'il ne connaît exactement et en détail les crimes qu'on a commis? Comment les connaîtra-t-il d'une connaissance développée et suffisante, si vous-mêmes par un aveu sans feinte vous ne lui ouvrez votre cœur? Parlera-t-il témérairement et au hasard, et, par une méthode contraire à tous les principes du bon sens, contraire à toutes les formes essentiellement requises dans une justice réglée, portera-t-il son jugement sur ce qu'il ne sait pas? Dans une affaire aussi importante, qu'est la réprobation ou la justification des hommes, violera-t-il des lois qu'on ne viole pas chez les sauvages? Raisonnement décisif, que les fureurs de l'hérésie, l'impiété du libertinage n'y donneront jamais d'atteinte.

Vous dites qu'il s'agit du baptême où le ministre admet ou n'admet pas ceux qui se présentent : et pourquoi voulez-vous que, par le canal du ministère, un païen reçoive la grâce, tandis que le chrétien n'y aura point de part? Pourquoi restreindre le bienfait aux infidèles, tandis qu'il est offert dans des termes qui ne souffrent point d'exception, dans une étendue qui embrasse universellement tous les hommes? Vous dites qu'on impose un fardeau pénible, un joug de fer : impies, vous vous condamnez vous-mêmes, votre témoignage va vous confondre. Ce fardeau que vous jugez intolérable s'il ne vient pas des apôtres, par qui a-t-il été imposé? Dans quel siècle, dans quelle vue, de quelle manière? Comment une pareille coutume a-t-elle pu s'introduire? Comment a-t-elle passé sans opposition? Sur tout le reste on a pris feu, sur l'unité de personne,

Digitized by Google

la distinction des natures en Jésus-Christ, c'est-à-dire sur un point essentiel à la foi, je l'avoue, mais peu important pour la pratique, on a sonné l'alarme : et une loi qui intéresse l'homme dans un point si délicat, qui, selon vous, met les consciences à la torture, aurait été reçue sans obstacle? Les docteurs ne se seraient pas récriés, les conciles n'auraient pas réclamé, le peuple fidèle ne se serait pas révolté pour repousser la tyrannie, il ne se serait pas fait de toutes parts un soulèvement général? Mais si je prétendais aujourd'hui que sous peine de réprobation on est obligé de renoncer à ses biens, à ses emplois, pour s'enfoncer dans la solitude, pensez-vous que je trouverais créance? Et comment l'eût trouvée l'hérétique en voulant assujettir à une loi qui n'est pas, dit-on, moins tyrannique et moins révoltante? ***Mentita est iniquitas sibi.*** (***Psal.*** XXVI.) Qu'on dise tout ce qu'on voudra, une pratique dont il est impossible de marquer l'origine et de fixer l'époque, un consentement si unanime de tous les siècles, de tous les savants, de tous les peuples, prouve une tradition immémoriale, une tradition apostolique à laquelle le mensonge n'opposera que de vaines clameurs.

Bien plus, j'interroge sur ce sujet ce qu'il y a de plus respectable et de plus ancien parmi les Pères : tous d'un commun accord que me répondent-ils? Tertullien répond que le crime est un poids sur la conscience dont on ne se décharge qu'en le déclarant, que le pécheur qui rougit mal à propos de se faire connaître, dans sa timidité malheureuse trouve la cause infaillible de sa perte, que c'est une insigne folie de vouloir s'épargner une honte passagère aux dépens du salut, au risque d'un intérêt si grand que, quand il s'agit de l'assurer, un peu de confusion doit être compté pour rien. Saint Cyprien répond que les chrétiens étant hommes ne sont point impeccables; mais que, s'il leur arrive de tomber, ils viennent avec une simplicité pleine de candeur découvrir leur cœur dont ils laissent apercevoir les replis les plus imperceptibles et les plus secrets. Saint Chrysostome répond qu'il y a cette différence entre l'ancienne et la nouvelle loi, que dans l'ancienne loi on se présentait simplement au prêtre pour qu'il déclarât la lèpre guérie; dans la nouvelle loi, ou contraire, le remède que nous employons entre dans la substance de l'âme et en ferme les plaies : que quiconque s'obstine à les dissimuler, ces plaies funestes, méprise l'Evangile, contredit Jésus-Christ; qu'il ne suffit pas d'avouer les fautes publiques et scandaleuses qui ont frappé les yeux, si on n'avoue en même temps ce qu'il y a de plus intime et de plus caché au fond du cœur. Saint Ambroise répond que, quelque pesants que soient les liens dont le démon nous tient enchaînés, la confession les arrache et les brise, que d'esclaves que nous étions, elle nous rend libres et nous fait rentrer dans tous nos droits. Saint Jérôme répond qu'on doit non-seulement exposer le crime, mais les différentes espèces du crime, qu'on doit informer le ministre de tout sans omettre aucune des pièces nécessaires à l'instruction du procès qu'on se fait à soi-même. Saint Grégoire pape veut qu'on se fasse rendre un compte fidèle, qu'on reconnaisse son péché, qu'après l'avoir reconnu, on en fasse l'aveu; aveu, selon lui, si nécessaire que la plus précieuse des grâces, la grâce de la justification, y est attachée. Saint Augustin parle du devoir dont nous traitons comme d'un devoir capital; non content de l'avoir dit une fois, vingt fois il revient à la charge, il assure que se dispenser de ce devoir, c'est vendre son âme et sacrifier son éternité. Je passe sous silence saint Pacien, saint Basile, saint Léon, tant d'autres : la foule des autorités est si grande, les textes si formels et si précis, les preuves victorieuses de toute espèce en si grand nombre, qu'il faut ou renoncer à la foi, ou reconnaître que la confession est de droit divin, et c'est un esprit de vertige qui a porté Calvin et ses partisans à combattre un dogme si authentique et si avéré.

Ainsi, chrétiens, nous, ministres du Seigneur, nous ne sommes qu'un peu de poussière et de cendre, nous sommes pécheurs comme vous, et quelquefois plus que vous; malgré cela Dieu a déposé dans nos mains la toute-puissance, nous réconcilions le ciel avec la terre; arbitres souverains, nous portons des sentences qui sont souscrites par le Très-Haut. Rien de si puissant et de si redoutable sur la terre qui ne ressortisse à notre tribunal; il faut que les rois aussi bien que leurs sujets viennent s'humilier devant nous et tomber à nos pieds. Vous voulez rentrer en grâce avec Dieu, approchez, c'est à nous qu'il a confié ses droits; dépositaires de son autorité et administrateurs de ses trésors, nous distribuons son sang adorable et le faisons couler sur les pécheurs. Eussiez-vous commis les plus grands crimes, nous les remettons; fussiez-vous couverts des plaies les plus profondes, nous les fermons; eussiez-vous mérité les plus terribles châtiments, des châtiments éternels et infinis, nous vous en délivrons : jamais le pouvoir suprême, pouvoir, ce semble, incommunicable à la créature, pouvait-il être communiqué d'une manière plus éclatante? Fut-il jamais un tribunal plus auguste, une loi plus digne de Dieu?

Loi juste : quiconque réfléchira sur la bassesse de l'homme, sur l'énormité du péché mortel, sur l'étendue des droits de la justice divine, bien loin de se plaindre qu'on le traite ici avec trop de rigueur, s'étonnera au contraire qu'un Dieu si grand, si insolemment méprisé, veuille bien à des conditions si favorables rendre ses bonnes grâces. Loi sage, parce qu'elle oppose une barrière à l'iniquité, met un frein aux penchants. Qu'arriva-t-il dans le XV^e^ siècle, quand les hérétiques l'eurent abolie en quelques endroits? C'est qu'on vit fondre un torrent, un débordement de corruption qui les fit rougir eux-mêmes; en sorte qu'après l'avoir

Digitized by Google

anathématisée, l'avoir déclarée un ouvrage de l'enfer, eux-mêmes ils recoururent aux princes de la terre pour la rétablir; ce qui les a couverts d'un opprobre dont ils ne se laveront jamais. Loi nécessaire: les péchés que nous retiendrons seront retenus; dès là, c'est une nécessité indispensable qu'on les révèle : que la douleur que vous en ressentez soit vive, soit amère tant qu'il vous plaira, si elle ne renferme un propos réel et véritable de les déclarer à temps, c'est une douleur hypocrite qui ne peut être pour la justification d'aucun usage. Loi sublime : on ne fait point ici de violence, on ne traîne personne malgré soi, il n'y a ni question, ni torture; c'est au coupable à se présenter lui-même, à s'accuser et à exécuter ensuite de ses propres mains l'arrêt qui est porté contre lui. Loi miséricordieuse : avec la contrition un simple aveu suffit, un simple aveu efface les plus criantes prévarications : la justice humaine l'arrache à force de tourments, cet aveu, souvent elle n'attend que lui pour faire périr le criminel; Dieu l'attend aussi, mais pour nous faire grâce. Pensée touchante! Si j'avais offensé mon roi, une peine affreuse, une mort cruelle serait mon partage; j'ai offensé le Seigneur, et il se contente de si peu! O mon Dieu! que votre conduite est aimable! Qu'elle doit nous inspirer pour vous de tendres sentiments! Voilà donc quelle est la sainteté et la majesté du tribunal, voilà l'autorité absolue dont, comme vicaires de Jésus-Christ, nous exerçons les droits sacrés : de là pour la pratique deux principaux devoirs que nous devons accomplir d'une manière qui réponde à la grandeur de Dieu, deux devoirs où nous devons apporter toute la sincérité, toute la droiture imaginable, la déclaration et la contrition, ou, ce qui est le même, l'aveu et le repentir.

Aveu sincère, et par un aveu sincère qu'est-ce que j'entends? J'entends un aveu qui soit exact pour ne rien oublier, qui soit simple pour ne rien déguiser, qui soit modeste pour ne rien justifier, qui soit fidèle pour ne rien cacher, qui soit précis pour ne rien mêler d'étranger. Telle est la règle, règle téméraire ment et continuellement, violée par des confessions négligées et pleines de tiédeur, par des confessions ambiguës et pleines d'artifice, par des confessions arrogantes et pleines d'orgueil, par des confessions fausses et pleines d'imposture, par des confessions puériles et pleines d'inutilité. J'entre ici dans une carrière toute remplie de funestes objets qui doivent exciter mes gémissements et les vôtres.

Confessions négligées et pleines de tiédeur. Vous avez passé les mois, les années entières dans le désordre, votre vie n'a été qu'une suite d'infidélités entassées les unes sur les autres, et après un examen superficiel vous venez précipitamment vous jeter dans un tribunal pour y faire un récit historique : est-ce là comme vous traitez l'affaire du monde la plus sérieuse? Est-ce là comme vous vous préparez à la grâce du sacrement? Comment voulez-vous rappeler en si peu de temps les criminelles pensées que vous avez entretenues, les parties dangereuses que vous avez liées, les médisances que vous avez faites, les scandales que vous avez causés, le tort que vous avez fait au prochain dans ses biens, dans son honneur? Comment voulez-vous qu'il n'y ait pas des fautes énormes, des fautes sans nombre qui vous échappent? Vous me pressez de vous interroger, je vous interroge en effet, mais quel fruit tirez-vous de là? Quoi! dans l'espace peut-être de moins d'une heure je puis connaître vos penchants, vos habitudes, votre humeur, tout ce qui a rapport à votre conscience, à votre état? Je puis deviner quel est chez vous l'endroit faible par lequel le démon s'insinue pour mettre obstacle aux desseins de Dieu, pour renverser l'économie du salut? Il faudra que je parcoure tous les points de la morale chrétienne pour savoir si vous avez corrigé vos enfants, si vous avez instruit vos domestiques, si vous avez acquitté vos dettes, si vous avez fait l'aumône, si vous avez resserré l'avidité du gain dans de justes bornes? Défaite admirable : Interrogez-moi! Et que ne vous êtes-vous interrogé vous-même? Que n'avez-vous réfléchi sur les commandements divins, sur les occasions qui se présentent, sur certains devoirs qui sont pour vous des devoirs propres et personnels dans l'état où la providence vous a placé? Quand il s'agit de vos intérêts, de vos droits, est-il besoin qu'on vous interroge pour vous les apprendre? Sachez que vous vous exposez à un danger sérieux, et que la déclaration que vous faites, quelque sincère qu'on la suppose, ne vous justifiera pas. Tant que vous vous ferez rendre un compte exact, que votre examen sera tel qu'il doit être, toutes les offenses dont il ne vous souvient pas, fussent-elles des crimes du premier ordre, en vertu d'un oubli nécessaire et invincible seront toutes effacées; mais quand l'infidélité de votre mémoire ne viendra que d'un fond de négligence, l'oubli est volontaire, est criminel, et malgré la prétendue bonne foi que vous faites valoir, il met votre confession au rang des confessions impies et réprouvées.

Confessions ambiguës et pleines d'artifices : c'est ce qui arrive lorsqu'une personne, craignant tout à la fois de dire son péché et de ne le pas dire, s'explique de manière qu'elle ne fait réellement ni l'un ni l'autre. Il y a des fautes qu'on explique sans peine, parce qu'on les regarde comme assez indifférentes; il y en a même qu'on explique avec un retour de complaisance, parce qu'une vanité secrète persuade qu'elles font honneur, comme d'être d'une vivacité trop grande, de prendre aisément feu; tant l'amour propre est subtil, et court après la gloire dans le temps même qu'il s'humilie; mais vient-on au point délicat, au péché favori pour qui la passion réclame, c'est un amas de circonlocutions, d'expressions équivoques; on supprime, on adoucit, on écarte,

Digitized by Google

on donne le change ; dans une narration habile, par des incidents ménagés avec art, par des faux jours adroitement répandus, on dérobe l'objet, ou, tout au plus comme dans un lointain, on le laisse entrevoir. Que dis-je? On se fait des principes à son gré; principes faux et séducteurs, à la faveur desquels on dissimule sans scrupule tout ce qu'on juge à propos de dissimuler. Ainsi une personne avoue qu'elle a médit, mais elle n'ajoute pas qu'elle a déchiré le prochain en toute rencontre, qu'elle l'a déchiré par un esprit d'inimitié et de haine, qu'elle l'a déchiré dans l'endroit sensible de la manière la plus cruelle, qu'elle a révélé sa honte jusqu'alors inconnue, qu'elle lui a donné un ridicule qui ne s'effacera point, que ses traits réitérés et mordants font douter si devant Dieu et devant les hommes elle n'est point obligée à de justes réparations et restitutions. Ainsi une dame avoue qu'elle a suivi son humeur, mais elle n'ajoute pas qu'elle se rend insupportable à toute la terre, qu'elle a sans cesse à la bouche des termes arrogants, qu'elle entre dans des transports outrés, si on manque d'exécuter sur l'heure ses commandements impérieux et hautains. Un homme avoue qu'il a écouté ses ressentiments ; mais il n'ajoute pas qu'il a décrié son rival, qu'il a cherché à le supplanter, qu'il lui a rendu sous main toute sorte de mauvais offices, qu'il lui a suscité des ennemis de toutes parts, qu'il a triomphé de joie, quand il l'a vu accablé de tous les malheurs. Un jeune homme avoue qu'il a trop aimé ses plaisirs, mais il n'ajoute pas que ce sont des plaisirs illégitimes, du moins dangereux, qu'il a négligé son emploi, négligé le service divin, mené une vie toute sensuelle et toute mondaine. Or, je vous laisse à penser quelle estime on doit faire de confessions pareilles, si c'est là se confesser, ou vouloir en imposer à Dieu dans la personne de celui qui tient sa place. Et qu'est-ce donc en matière d'intérêt ? Que ne dit-on point, que ne fait-on point pour couvrir un gain dont la conscience est alarmée? C'est-là qu'on coule d'une manière légère et rapide, c'est là que l'esprit met en œuvre tout ce qu'il a de souplesse et de faux-fuyants. Le ministre veut-il approfondir, veut-il s'instruire ? aussitôt voilà le pénitent qui se tient en garde, il s'enveloppe avec tant de soin, il use de termes si obscurs, si énigmatiques, il entasse tant de ténèbres et de nuages, il présente sous un jour si favorable les circonstances qui sont à son avantage, que l'injustice venant à disparaître, je suis forcé de me rendre, et de lever même tous ses scrupules. Chrétien pervers, vous réussissez donc, vous parvenez à tromper ! Qui trompez-vous? Vous vous trompez vous-même, le piége que vous dressez n'est piége que pour vous, vous seul y êtes pris au risque de périr éternellement.

Confessions arrogantes et pleines d'orgueil; je parle d'un homme qui repris de son vice, au lieu d'écouter avec respect et de suivre avec docilité une remontrance salutaire, un charitable avis, trouve toujours des prétextes pour colorer ses infractions. Quelque chose que vous puissiez dire, quelque juste que soit le reproche, sa réponse est toute prête. Mais vous devriez modérer ces emportements, ils sont furieux, ils sont scandaleux : un fils entêté et opiniâtre me met à toute heure au désespoir, avec la vertu la plus haute il est impossible que la patience n'échappe. Mais vous devriez détester ces paroles sales, ces équivoques honteuses, vous voyez bien que c'est un langage qui choque toutes les lois de la pudeur : dans une compagnie le discours amène naturellement ces sortes de licences, je n'irai pas critiquer à contretemps et faire le ridicule ; obligé de vivre parmi les hommes, je dois parler et agir comme eux. Mais vous devriez, dame chrétienne, retrancher quelque chose de ces parures, elles ont je ne sais quoi d'indécent, elles sont contraires aux sacrés engagements de votre baptême : elles n'ont rien qui ne soit encore plus modeste que ce que telles et telles se croient permis ; je dois soutenir mon rang, et pour quelques esprits faibles qui se scandalisent mal à propos, il n'est pas juste que je renonce à des ajustements que l'usage a consacrés. Mais il faudrait travailler au soulagement du pauvre ; de tant de biens que vous possédez, il conviendrait qu'une partie fût appliquée à ses besoins : tout le monde sait les dépenses où mon état m'engage, le nombreux domestique qu'il faut que j'entretienne, l'établissement qu'il faut que je prépare à mes enfants ; les pauvres n'ont droit qu'au superflu, et comme je n'ai point de superflu, le précepte de l'aumône ne me regarde pas. Dans tout le reste il en est de même ; on commence par s'avouer coupable en général, et dans le détail on ne convient de rien : on rejette même la faute sur tout autre que sur soi : les enfants la rejettent sur les débauches de leur père, le père sur le mauvais naturel de ses enfants; le maître sur l'infidélité de ses serviteurs, les serviteurs sur l'avarice de leur maître : l'un dit : La tentation était trop violente, l'autre dit : La surprise était extraordinaire et imprévue : tous, si je les en crois, sont innocents, tous sont en droit de faire leur apologie. Mais, mon chère frère, si cela est, pourquoi vous accusez-vous? Pourquoi venez-vous les yeux baissés, les mains jointes, les genoux en terre, vous constituer en posture de criminel ? Vous n'avez rien fait que de raisonnable, est-ce à vous à demander grâce ? J'entends : au lieu de juges qui vous condamnent, vous cherchez des approbateurs qui vous canonisent: poursuivez, faites ce que nous voyons faire à quelques-uns qui viennent raconter fort au long leur naissance, leurs emplois, leurs talents, et tout ce qu'il est inutile que nous sachions ; qui parlent d'un ton d'empire, d'un air de maître au ministre saint, comme à un homme trop honoré du récit de leurs forfaits ; qui, sur la simple proposition d'un délai, s'emportent jusqu'à lui dire en face des paroles dures, lui remontrent son devoir dont il n'est pas

Digitized by Google

selon eux assez instruit, et prétendent à force de menaces lui arracher une sentence d'absolution qu'il refuse trop justement.

Confessions fausses et pleines d'imposture; et ceci regarde surtout les jeunes gens, qui, se croyant déshonorés à jamais, s'ils se font voir tels qu'ils sont, se taisent dans une occasion où tout demanderait qu'ils parlassent. Dès qu'ils approchent du sacrement, la grâce presse, le cœur fait effort pour se débarrasser du poison, déjà le péché est sur les lèvres, et par une crainte ridicule ils le suppriment: le démon qui, pour faciliter le crime, leur avait ôté toute honte, après qu'ils l'ont commis la leur rend toute entière. Enfants malheureux! Car c'est le nom que je leur donne, ils n'en méritent point d'autre; et fasse le ciel qu'à trente, à quarante ans il n'y ait point d'enfants de ce caractère! Enfants malheureux, quels traits ils ressentent ensuite de la part d'une conscience irritée! Quels moments cruels ils passent parmi les remords qui les déchirent! Ils ne savent donc pas qu'entre la confession et la sentence du souverain Juge il n'y a point de milieu, et qu'à l'un ou l'autre de ces tribunaux tôt ou tard nécessairement il faudra qu'ils comparaissent? Ah! pudeur mal entendue! Silence détestable et parjure! Pécheur, tu caches ton crime, penses-tu le cacher à Dieu? Dieu le sait, la conscience l'a vu, elle parlera, elle le révélera aux yeux des anges et des hommes, et pour une confusion légère que tu as fuie, tu seras couvert d'une confusion inévitable et éternelle.

Il en coûte, dit-on, pour révéler soi-même son infamie, c'est un martyre, une agonie dont la seule idée glace le sang: eh! mon frère, vous avez mérité tous les carreaux de la justice divine, vous avez mérité l'enfer, et Dieu vous en tient quitte à si peu de frais! Devriez-vous balancer? De tous ceux dont la justice humaine fait des exemples, en est-il un seul qui aux mêmes conditions ne se rachetât volontiers du supplice? Je frémis, je l'avoue, quand je pense aux suites que cette timidité traîne après soi, les voici. On a violé le sacrement, et la première fois qu'on y viendra on le violera encore, il se forme une chaîne de fer qu'on ne peut presque plus rompre, il se forme un labyrinthe, un chaos où on reste enfoncé, égaré; à la vue du passé, saisi d'effroi, on n'ose revenir sur ses pas: ainsi on accumule les mensonges, on entasse les sacriléges, on persévère dans un état plein d'horreur: il est certain que par là une infinité de gens se sont perdus. De là, au moment qu'ils reçoivent l'absolution, ces ténèbres affreuses qui se répandent dans l'âme; elle est, cette absolution, le plus redoutable des anathèmes, et moins une absolution qu'un coup de tonnerre.

Confessions puériles et pleines d'inutilité; telles sont les confessions de certaines personnes qui ne sont point contentes si elles ne rapportent un amas de circonstances et d'événements qui ne font rien au sujet: dans la démangeaison qu'elles ont de tout dire sans discernement et sans choix, si je veux les écouter et m'armer de patience, elles me conduiront dans toutes les compagnies, dans toutes les places publiques, à tous les spectacles, elles feront tout passer en revue sous mes yeux, sans que je sache encore de quoi il s'agit; me voilà instruit de tout, excepté de ce que je devais apprendre: en sorte que dans le sentiment d'une juste colère je m'écrie: Oubliez les autres, c'est vous et vous seul qu'il faut accuser.

Quoi qu'il en soit, humilions-nous, chrétiens, à la vue de tant de confessions défectueuses dont je viens de faire le dénombrement, et auxquelles il est impossible que plusieurs de nous ne s'y reconnaissent; humilions-nous, disons comme le Roi-Prophète: *Confitebor... injustitiam meam.* (*Psal.* XXXI.) Grand Dieu, je vous confesserai mes offenses, je vous exposerai mes injustices; inutilement voudrai-je les taire, j'ai péché sous vos yeux: non, je ne déguiserai rien, je m'ouvrirai non-seulement à vous qui me connaissez, mais à celui qui par vos ordres est mon Juge, je découvrirai mes faiblesses dans tout ce qu'elles ont de plus propre à me confondre; trop à plaindre, non pas de les dire, mais de les avoir commises contre le plus digne des maîtres et le meilleur de tous les pères!

Insensiblement je touche le second devoir que la sainteté du tribunal exige, le repentir et la douleur; repentir et douleur sincère pour détester ses égarements, pour les détester tous, pour les détester plus que tous les autres maux, pour les détester jusqu'à être prêt de sacrifier tout plutôt que d'y retomber dans la suite. Repentir et douleur nécessaire; si on ne renonce à son péché, si on n'y renonce totalement et du fond du cœur, il n'y a de miséricorde à espérer ni dans cette vie, ni dans l'autre. Repentir et douleur juste: nous avons offensé un Dieu qui après mille outrages reçus cherche encore à nous faire grâce, combien cela seul doit-il exciter nos regrets? De quoi serons-nous touchés, si nous ne le sommes de sa tendresse et de notre perfidie? Vous voulez pardonner, grand Dieu! Vous pouvez oublier des offenses telles que les miennes! Non, je ne tiens point contre une bonté si charmante; quand il n'y aurait point d'enfer pour punir mon péché, mon péché me déplaît, j'y renonce, et avec votre grâce je ne le commettrai plus. Aussi voyons-nous quelquefois des pécheurs qui ont mené une vie fort déréglée, mais qui reviennent avec une droiture, une sincérité dont rien n'approche: quelles que soient les rigueurs qu'on leur impose, ils en demandent davantage, selon la parole de saint Augustin; qu'on coupe, qu'on brûle, qu'on déchire, ils sont déterminés à tout; leur divorce avec les penchants est si ferme, si marqué, si décidé, qu'on sent d'abord que c'est le cœur qui parle. Que ces sentiments sont beaux, et que le spectacle qui s'offre alors à nos yeux est un spectacle bien doux! Avec ces sortes de pénitents on n'hésite point; eussent-ils donné dans toutes les abominations, on les reçoit sans peine, et on prononce dans le temps convenable

Digitized by Google

une sentence qui est, j'en suis sûr, applaudie dans les cieux. Oh! si nous pouvions goûter souvent une consolation si touchante, si propre à adoucir les travaux du ministère!

Mais voici le trait qui nous perce et qui nous arrache des plaintes lamentables! Pour un qui est véritablement contrit, véritablement résolu de changer, il en est mille qui n'ont du repentir que le masque et l'apparence. Tous les jours nous en sommes témoins. Après qu'ils ont fini leur récit, je prends la parole et je leur dis : Dans quel abîme de maux vous êtes tombé! Dans quels excès jette une passion à qui on s'abandonne! Voilà la cause de vos déréglements, voilà ce qui vous a perdu : du moins à présent y renoncez-vous? Tiendrez-vous désormais une conduite tout autre? Quelle est pour l'avenir votre résolution? Alors sentant la difficulté, et craignant de s'engager, ils disent : Je me condamne, je demande pardon au Seigneur. Mais, mon cher frère, voilà une parole bien froide, vous ne parlez que des lèvres: parlez-moi d'un ton ferme, donnez-moi une réponse moins vague; dites, quel parti prenez-vous? Le parti de faire mieux, de remplir le devoir. Mais ce n'est pas là précisément ce que je demande, je demande quelque chose de formel et de précis; je veux savoir sur tel et tel article quels sont vos sentiments, c'est sur tel et tel article que je veux être éclairci, point de détour, je vous prie : vous avez en main le bien d'autrui, promettez-vous de le restituer? Vous avez nourri des haines cruelles, promettez-vous de vous réconcilier? Vous avez encensé une idole de chair, promettez-vous de vous en séparer? Ferez-vous, en un mot, pour ne plus retomber dans cette faute grossière et journalière, ce que vous feriez pour ne pas perdre un procès, un établissement? Répondez. Ici le masque tombe, ils se révoltent, ils éclatent, ils menacent de s'adresser à un ministre moins scrupuleux. Menace redoutable sans doute! Adressez-vous à un autre, j'y consens, trouvez quelque âme basse dont la criminelle complaisance vous abuse : avez-vous donc prétendu que je trahisse mon devoir, que je vous trahisse vous-même pour prix de la confiance que vous me témoignez? Voulez-vous que je tienne la place de Jésus-Christ pour travailler à vous perdre et à me perdre avec vous? Profanez, si vous voulez, le sacrement, abusez de la miséricorde de Dieu, abusez du sang de Jésus-Christ, empoisonnez le remède destiné à guérir vos plaies, fermez-vous toutes les portes de salut; si vous périssez, je n'aurai point de part à votre perte. J'admire la téméraire confiance qui les anime; c'est bien à eux de trouver mauvais que nous insistions sur un point qui regarde leur intérêt le plus essentiel : quand ils promettent à un grand de la terre, à un ami, la promesse est sérieuse; et quand il s'agit de se convertir, une promesse en l'air suffira, elle apaisera Dieu, elle effacera le péché, elle éteindra les feux de l'enfer. Que reste-t-il après cela, sinon de mettre au rang des vertus la duplicité et la mauvaise foi? Ce qu'il y a de certain, c'est que le principe des rechutes, le principe de l'aveuglement, de l'endurcissement, c'est le manque de bon propos : le manque de propos rend mauvaises presquet outes les confessions qui font verser aux anges de paix des torrents de larmes. Une criminelle honte en produit plusieurs, je le sais, mais je sais aussi, et tous les saints le disent, qu'on prenne toutes les confessions sacriléges ensemble, le plus grand nombre vient de ce qu'on ne renonce à son péché que pour la forme, et que dans la vérité le cœur y tient encore. Attachons-nous donc, en comptant sur la grâce qui ne manque jamais, attachons-nous à former des résolutions véritables et solides : n'oublions point que dans les conjectures extraordinaires, dans un naufrage, un incendie, un accident imprévu, la confession étant impossible, on peut recourir à la contrition comme au seul moyen de salut qui reste; mais que la contrition elle-même ne peut jamais être remplacée, et que si le pécheur ne se repent, s'il n'est résolu de changer, infailliblement il est perdu. Confession, tribunal respectable où Dieu préside, vous avez vu quels devoirs il impose : confession, tribunal favorable où Dieu prend en main nos intérêts, voyons quels avantages il procure; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je dis, chrétiens auditeurs, que le tribunal de la pénitence est un tribunal favorable, où Dieu lui-même prend en main nos intérêts, et cette proposition contraire aux préjugés qu'on a pris dès l'enfance révolte peut-être quelques esprits peu attentifs; mais appliquez-vous à comprendre la preuve que j'en donne, elle est incontestable, et porte avec elle un caractère de vérité qui se fait sentir. Je demande quels sont les plus chers intérêts du coupable, ou plutôt quels sont surtout les maux qu'il a coutume de craindre : il craint la lumière, il craint l'infamie, il craint le supplice; son intérêt, c'est de n'être point manifesté, de n'être point diffamé, de n'être point condamné : or c'est ce que le sacrement procure à l'homme de la manière la plus favorable et la plus avantageuse; dans un sens légitime tout cela par rapport à lui se trouve exactement vrai. Il dit ce qu'il a de plus caché, et il n'est point connu; il dit ce qu'il a de plus honteux, et il n'est point flétri; il dit ce qu'il a fait de plus injuste, et il n'est point condamné : le tribunal, retenez bien ces trois courtes paroles, le tribunal lui assure son secret, son honneur, sa grâce : trois rapports qui mettent dans le jour le plus sensible la vérité que j'ai proposée.

Premier avantage, son secret est en sûreté : *secretum meum mihi* (*Isa.*, XXIV); par tout ce qu'il y a de capable de réveiller la conscience et l'honneur, par toutes les lois divines et humaines, le ministre est obligé à un silence inviolable, obligé sous les peines

Digitized by Google

les plus rigoureuses; qu'il vînt à le violer, non-seulement il se rendrait à jamais infâme en commettant la plus insigne des lâchetés; mais il serait livré au bras de la justice humaine, pour expier dans les flammes la témérité de son attentat. Il y a plus, voyez, pour vous mettre à couvert, comme on a élevé de tous côtés des remparts, jusqu'où on porte la délicatesse et le ménagement. Dès là que vous vous êtes ouvert à moi, non-seulement je ne puis pas déclarer la chose en termes exprès, mais je ne puis pas même m'en expliquer d'une manière détournée et indirecte : j'apprends que dans une ville y a des lieux d'horreur où l'on tient des écoles d'impiété et d'athéisme; j'apprends qu'on trame un projet détestable qui tend à la ruine de tout un peuple : je ne puis ni donner en général aucune lumière, ni faire prendre aucune mesure : qu'il s'agisse tant qu'il vous plaira de l'honneur de la religion, du bien de la patrie; ce que je ne sais que par le canal de la confession, je ne le sais point; et il n'est point permis d'informer les magistrats et les pasteurs, pour qu'ils apportent à des maux pressants un remède certain. Dieu aimera mieux permettre la destruction des empires, le renversement de ses autels, l'anéantissement même, s'il était possible, de son Eglise, que de mettre l'homme en danger de se repentir de la confidence qu'il lui a faite. Il en est de nous à certains égards, comme des divinités des gentils, et à cela près que nous avons des oreilles pour entendre, nous avons des yeux pour ne point voir, et une langue pour ne point parler.

Et que dirons-nous du soin admirable avec lequel la Providence veille ici en notre faveur; du miracle perpétuel et subsistant qu'elle opère, pour conserver dans son entier le sceau respectable dont nous parlons? Tout le monde le sait, et je le dirai d'autant plus librement que, grâces au ciel, il est peu de personnes à qui le reproche convienne : dans toute l'étendue du christianisme il est des prêtres vicieux : il en est qui aiment le vin, et dans le vin s'oublient; il en est d'imprudents, dont la langue téméraire et précipitée s'explique trop librement; il en est d'intéressés et d'avares, capables pour une ombre de gain de faire mille bassesses; il en est de calomniateurs et de médisants, qui sans ménagement, sans égards, déchirent leurs frères; il en est de colères et de vindicatifs, qui pour avoir mille fois encensé le crucifix, n'en ont pas mieux appris à pardonner; il en est d'hypocrites, qui imposent au monde, et n'ont au fond ni probité, ni mœurs : sans en venir là, ils sont de même nature que les autres, ils sont hommes, par conséquent sujets aux transports d'une fièvre frénétique, sujets à des moments d'absence où la raison s'égare; sujets à de tristes accidents, qui en troublant l'esprit délient la langue, tout cela est constant : malgré tout cela, nous ne voyons pas qu'il arrive ici aucun désordre, et il faut parcourir des siècles entiers, pour trouver un seul prêtre qui ait violé l'indispensable engagement qui l'oblige au silence.

Trouvez ailleurs la même fidélité, dites-en autant du reste des hommes dans les affaires de la vie civile; mais rien de si vrai, et vous savez bien vous en plaindre, tout se révèle, tout ce qu'il y a de plus impénétrable, tôt ou tard est percé à jour; ce qu'on a confié le soir à une personne, dès le lendemain, sans qu'on sache comment, est publié sur les toits; celui qui demande le secret souvent ne le peut garder lui-même, les murailles parlent : les murailles parlent, chers auditeurs, et dans ce langage de toute la nature, nos tribunaux seuls demeurent sans voix; ce qui y est apporté est jeté dans un abîme dont il ne sort plus; il semble que Dieu s'intéresse davantage à conserver le dépôt de la confiance que celui de la foi : pour le dépôt de la foi, des millions de martyrs ont versé leur sang, et pour celui de la confiance, nous ne savons qu'un seul homme qui ait été obligé de donner sa vie. Non, vous dis-je, la probité humaine ne va point jusque-là, c'est un miracle de la Toute-Puissance, c'est une des preuves que j'aurais pu apporter pour montrer que la confession est un ouvrage émané du conseil d'en haut, et qui a Dieu pour auteur.

Je conviens que les confesseurs peuvent faire des fautes, ils en font en effet : ils verront à leurs pieds une personne de condition, et ils lui donneront une préférence injuste sur d'autres qui ont attendu des jours entiers; ils lui donneront un temps considérable, tandis qu'il n'examinent les autres que superficiellement et à la hâte; ils lui parleront d'une manière pleine d'égards, tandis qu'ils n'ont pour les autres que de la fierté et des hauteurs; ils lui donneront à son gré l'absolution des plus énormes fautes, tandis qu'ils rebutent et remettent les autres pour des fautes assez légères. Mais encore une fois, pour ce qui est du secret, la Providence y est attentive et ne permet pas qu'il soit trahi. D'ailleurs, à parler humainement, où serait pour vous le risque de la part du confesseur? qui l'engagerait à vous déceler? vous connaît-il? prend-il personnellement intérêt à ce que vous lui dites? s'en souvient-il même, et dans la foule des personnes qui l'assiégent, dans la multitude des choses qu'il entend, distingue-t-il votre péché de celui des autres? Ne pouvez-vous pas par un artifice innocent montrer le crime, et laisser ignorer le criminel? Disons-le donc encore : *Secretum meum mihi*, votre secret est en assurance; et Dieu, qui pour punir votre péché pouvait vous obliger de le prononcer tout haut dans l'assemblée des fidèles à la face du sanctuaire, qui même en attachant votre pardon à une condition si dure, vous en fait une grâce insigne, par une miséricorde infinie, a bien voulu qu'il restât enseveli dans les ténèbres les plus profondes.

Second avantage du tribunal, il assure votre honneur. On a beau se retrancher sur la honte, la honte est imaginaire. Appli-

Digitized by Google

quons ici la maxime reçue généralement, autant que le crime est infâme, autant l'aveu qu'on en fait est glorieux; ce n'est pas de le confesser, c'est de l'avoir commis qu'il faut rougir. Vous voilà obligé de déclarer votre péché, vous le déclarez, à qui? à Jésus-Christ en propre personne, qui par ses regards menaçants vous effraie? aux esprits célestes qui, dans une nature supérieure à la vôtre, incapables de vos faiblesses, seront saisis d'horreur au récit que vous en ferez? aux magistrats qui feront approcher les témoins, vous confronteront avec eux, vous forceront de répondre sur les chefs qu'on vous objecte, vous feront boire à longs traits la confusion dans toute son amertume? Non, vous le déclarez à un homme faible et pécheur comme vous: point de ces formalités humiliantes souvent plus insupportables que le supplice qu'elles annoncent, point de ces langues vénales qui pourraient vous supposer des crimes que vous n'avez point commis; tout est en votre pouvoir, l'exercice de la toute-puissance n'a lieu qu'autant que vous le voulez; le coupable, le dénonciateur, le témoin, la partie, c'est vous: vous parlez à un mortel, vous lui parlez seul à seul, vous lui parlez pour être cru sur votre simple témoignage.

Mais il me connaîtra pour un emporté, un impudique, je serai perdu dans son esprit, cela est bien triste. Perdu, dites-vous, par quelle raison? Vous êtes emporté, impudique, que m'apprenez-vous par là? Vous m'apprenez ce que je savais déjà, que vous êtes homme, que vous avez été tiré de cette masse corrompue d'où partent tous les vices, que ce qui est arrivé à David, à Salomon, à saint Pierre, à tant d'autres, a passé malheureusement jusqu'à vous. Eh! combien y a-t-il de gens dans le monde livrés à la colère, à l'impudicité, à l'avarice, à des excès dont les vôtres ne sont qu'une légère image! Que savez-vous si celui à qui vous vous adressez n'a pas commis les mêmes péchés, et si ce que vous lui racontez n'est pas une leçon touchante qui l'instruit et le confond en retraçant à ses yeux ses propres déréglements? Je veux qu'il soit parvenu à une sainteté éminente, ravi jusqu'au troisième ciel; croyez-moi, l'expérience de vos misères lui fait porter un regard de tristesse sur les siennes, et, trouvant en soi la même corruption, le même fond, s'il n'est pas tel que vous, il craint de le devenir.

Mais il en viendra à des réprimandes sérieuses, à des reproches amers. Voulez-vous qu'il se fasse votre complice? Voulez-vous que par une indigne mollesse, vous endormant mal à propos dans vos criminelles habitudes, il favorise ses penchants? Peut-être vous reprendra-t-il dans des termes assez forts; mais où avez-vous entrevu qu'il vous méprise? Il vous mépriserait, vous, il vous mépriserait dans le temps que vous revenez à Dieu, que vous faites amende honorable à la loi, que vous faites une démarche digne des applaudissements de la cour céleste? Ah! bien loin de juger si mal, il prend en votre faveur des sentiments tout contraires: sentiments de compassion, parce qu'il voit que dans une chair fragile la violence du tentateur, la séduction des objets vous a, en quelque sorte, arraché malgré vous un consentement funeste; sentiments d'amitié, parce qu'il est touché de la confidence que vous lui faites de certaines choses que pour tous les trésors de la terre vous n'auriez jamais confiées au plus intime de vos amis; sentiment même d'une juste envie, parce que venant à se comparer avec vous, peut-être qu'en même temps que vous trouvez en lui votre juge, il trouve en vous son modèle, et qu'il voit dans vos larmes toutes celles qu'il devrait verser. Fût-il le plus déraisonnable et le plus orgueilleux des hommes, dans le spectacle que vous offrez, il ne peut qu'admirer la toute-puissance de la grâce, le prix du sang de Jésus-Christ, la grandeur de votre courage, l'éclat d'une victoire plus illustre que toutes celles qu'on vante parmi les mondains. C'est le jugement qu'il est naturel de porter, c'est le vôtre, mes chers auditeurs; qu'un homme parmi vous soit décrié par sa conduite, qu'il soit devenu un objet de mépris, s'il vient à la réconciliation d'une manière qui écarte tout soupçon de duplicité, au sortir du tribunal vous l'envisagez avec d'autres yeux, vous compterez plus sûrement sur sa parole; dans l'occasion vous lui confierez un chagrin, un secret dont avant ce temps-là vous ne l'auriez pas fait dépositaire.

Troisième avantage plus précieux et plus intéressant que les deux autres, le même tribunal qui assure à l'homme son secret et son honneur, lui assure sa grâce. C'est un article de foi; la confession justifie infailliblement, justifie pleinement, justifie promptement, justifie irrévocablement; c'est une source intarissable de grâces; c'est une fontaine salutaire où il ne tient qu'à l'homme de laver ses taches, de guérir ses plaies, de puiser le salut et la vie. Vous avez péché, approchez, la miséricorde divine paraît ici dans toute l'étendue de ses richesses et de sa gloire; en voici le comble, en voici le miracle, en voici le prodige. Après une confession bien faite, dit saint Isidore, il est aussi certain que le péché est remis, qu'il est certain que Dieu ne peut manquer à sa parole; remis en tout temps, en tout lieu, remis à toute sorte de personnes, remis pour jamais. Je dis tout péché absolument sans en excepter un seul, de quelque nature qu'il puisse être, quelque noirceur qu'on lui suppose. Oui, mes frères, imaginez les crimes les plus énormes; si on en fait l'aveu dans le sentiment d'un cœur contrit et humilié, Dieu les pardonne et les oublie. Anathème donc à Novat, qui a voulu exclure du pardon certains crimes, l'Eglise l'a frappé de ses foudres; quoi qu'il en dise, l'assassinat avec toute sa cruauté, l'adultère avec toute son infamie, l'apostasie avec tous ses parjures, le blasphème avec toutes ses horreurs,

Digitized by Google

peuvent et doivent être pardonnés, dès que ceux qui s'en sont rendus coupables se présentent avec les dispositions convenables au tribunal de la pénitence.

Et cette importante réconciliation, en combien de temps pensez-vous qu'elle s'achève? Dans l'espace de moins d'un jour, de moins d'une heure, dans un instant; vous ne vous êtes pas plus tôt rendu que votre juge s'apaise. Veut-on obtenir des grands de la terre la grâce d'un criminel? Il faut remuer, presser, solliciter; il faut faire intervenir des personnes puissantes, essuyer des longueurs, saisir le moment favorable; encore ne réussit-on pas toujours: ici le pécheur ne languit point dans une fâcheuse attente, et à moins que par des habitudes opiniâtres, par des occasions prochaines et volontaires, lui-même il ne s'oppose à sa justification, elle s'exécute sur l'heure. Vous venez au prêtre, il prononce, dans le moment l'abîme se ferme; les cieux s'ouvrent, vous ressuscitez d'entre les morts, Dieu est votre Père, et le ciel est votre patrie. Dès que les trompettes de Jésué se firent entendre, les murs de Jéricho furent renversés: dès que le prêtre a dit: *Je vous absous*, les fers de votre esclavage sont rompus.

Cependant on vous presse de vous confesser; vous sentez vous-même que vous en avez un besoin extrême, et vous différez éternellement; êtes-vous sage? Ne croyez-vous pas qu'à proportion que vous différerez, l'embarras de la mémoire, le poids de l'habitude augmentent de plus en plus. Non, je ne vous reprocherai point vos déréglements, quoiqu'ils méritent les reproches les plus amers: la tentation vous a renversé, l'exemple vous a séduit; vous avez péché par emportement de passion, par une espèce d'ivresse, je le veux croire; mais vous êtes atteint de mortelles blessures qui déjà s'enflamment, et, dans un si triste état, lorsqu'on vous présente un appareil qui sûrement vous guérirait, vous le négligez; la négligence est-elle excusable? Peut-on marquer à Dieu un mépris plus outrageant que de savoir qu'on est dans sa disgrâce, qu'on a, pour le regagner, un moyen sûr, et de refuser de s'en servir? Devriez vous être ennemi de vous-même au point où vous l'êtes, en résistant comme vous faites à tous les motifs que la conscience et la religion proposent, en vous exposant, avec une témérité sans égale, au plus irréparable de tous les dangers? Si votre corps était blessé dangereusement dans quelqu'un de ses membres, vous appelleriez à votre secours toutes les ressources de l'art, toute la dextérité d'une main habile; votre âme va périr de la plus funeste de toutes les morts, et vous l'abandonnez! Cruel, est-il une dureté pareille à la vôtre! Vous prétendez-vous confesser à la mort; il sera bien temps, le remède viendra fort à propos, lorsque votre esprit commencera à s'égarer, que la parole expirera sur vos lèvres, qu'il vous sera impossible de rappeler un amas d'infidélités qui auront régné dans tout le cours de votre vie, que votre juge tout proche de vous fera entendre sa voix terrible! Que pensez-vous de ceux qui meurent après des confessions si équivoques, et que pensera-t-on de vous, quand vous en aurez fait une toute semblable, encore même si vous la faites? Comprenez-vous, si jamais vous êtes assez malheureux pour vous perdre, quels seront vos regrets de songer que vous avez eu en main un remède si facile, et que vous n'en avez point fait usage? Oui, de tant de supplices que vous endureriez alors, un plus propre que tout autre à vous arracher des cris de désespoir, ce serait le souvenir d'une si affreuse négligence.

Si vous saviez les avantages qu'une bonne confession procure! Ah! saint Augustin le témoigne, et plusieurs parmi vous peuvent rendre après lui le même témoignage: après une bonne confession quel contentement, quel repos! De quelle joie ineffable on a l'âme remplie! Une femme en travail, dit le Sauveur, se livre à la tristesse, parce que son heure est venue; mais est elle heureusement délivrée, elle tressaille de joie. Etat heureux où se trouve un vrai pénitent qui vient d'arracher l'iniquité de son cœur; enfin il se sent déchargé d'un fardeau pesant, il respire, il goûte cette paix profonde que verse dans l'âme l'Esprit-Saint. Il n'a pas de certitude que son péché soit remis, mais il l'espère, et cette espérance est pour lui pleine de douceur. Il est frappé de la crainte des jugements divins; mais c'est une crainte respectueuse et tendre qui est le caractère des enfants bien nés. Que serait-ce, si je parlais des avis charitables que donne le prêtre, de la retenue qu'inspire l'assujettissement de venir à confesse, de la grâce que porte toujours avec soi le sacrement? Dans tout cela quel fond d'utilité! Quelle plus forte barrière le chrétien opposera-t-il au torrent du mauvais exemple, à la violence des passions? Approchons donc, chrétiens, de ce tribunal auguste, où Dieu veut bien user à notre égard de la plus grande clémence; plongeons-nous dans cette piscine salutaire, où le sang de l'agneau rend à nos âmes une blancheur plus éclatante que celle des lis, et donnons mille bénédictions au père des miséricordes. Sa miséricorde dans tout le reste se signale; mais c'est ici qu'elle ouvre ses trésors, ou plutôt ses abîmes. Quand je compare d'un côté les hommes si vindicatifs, de l'autre un Dieu toujours prêt à pardonner à ses plus mortels ennemis, je vous l'avoue, je ne puis exprimer ce que je ressens. Quand nous aurions le cœur des séraphins, nous n'aimerions point encore assez un Dieu qui mérite toute la tendresse, toute l'ardeur de notre amour. Puissions-nous profiter de ses bontés, et chanter à jamais ses louanges dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON X.

SUR LE SACRIFICE DE LA MESSE.

Respondens Jesus dixit ad legisperitos et pharisæos, dicens, si licet sabbato curare? (*Luc.*, XIV.)

Digitized by Google

Jésus parlant aux docteurs de la loi et aux pharisiens, leur demanda s'il était permis de guérir quelqu'un le jour du sabbat.

Etrange aveuglement des pharisiens! Malignité pleine de folie, de prétendre assujettir le suprême Législateur à la loi, et de trouver mauvais que le jour du sabbat il fasse des miracles! Insensés, disait le Sauveur saisi d'une juste colère, votre conscience ridiculement scrupuleuse se scandalise de Dieu même, et lui rend pour ses bienfaits des blasphèmes! Mais qu'un vil animal tombe le jour du sabbat dans un puits, dans le moment vous volez à son secours pour le tirer du précipice : et des hommes accablés de tous les maux, des hommes dont les pleurs devraient exciter les vôtres, ne vous touchent point! Vous ne voulez pas que je les soulage! Impies, je vous surprends en contradiction avec vous-mêmes, votre impiété prononce votre arrêt. Tels sont les reproches dont le Sauveur accablait ces hypocrites, reproches foudroyants et, en même temps, si judicieux qu'ils en étaient atterrés sans pouvoir y répondre.

Chrétiens, il est grand le miracle que nous admirons aujourd'hui dans la guérison du paralytique de notr évangile; mais il en est un plus grand mille fois qui s'opère, non plus le jour du sabbat, mais tous les jours : je parle de cette action étonnante dans laquelle il faut, suivant l'oracle de saint Paul, que toute puissance se prosterne devant Jésus-Christ, de cette action véritablement adorable qui est le trésor des grâces, le gage de l'immortalité, la réconciliation de l'univers, le mémorial et le sceau des merveilles que le Seigneur a opérées; de cette action supérieure en quelque sorte à l'Eucharistie même, en tant qu'elle est son principe, son fond, son origine; c'est le sacrifice des autels, sacrifice qui est le plus incompréhensible et le plus majestueux des spectacles. Spectacle pour le ciel dont il est le triomphe, spectacle pour la terre dont il est le salut, spectacle pour les enfers dont il est la terreur, spectacle où se rassemble tout ce qu'il y a de plus digne de l'admiration des hommes et des anges. Dieu a transporté et continué sur nos autels l'oblation du Calvaire, et en cela je soutiens qu'il a pourvu divinement aux deux intérêts qui le touchent le plus; aux intérêts de sa gloire, aux intérêts de son amour; aux intérêts de sa gloire par un monument adorable qu'on ne peut assez respecter, aux intérêts de son amour par un bienfait immense dont on ne peut assez profiter. Voici donc tout mon dessein, appliquez-vous à le bien comprendre. Le sacrifice de la messe est le monument le plus illustre que Jésus-Christ pût ériger à la gloire de Dieu; par conséquent il mérite tous nos respects, c'est la première partie : le sacrifice de la messe est le témoignage le plus sensible que Jésus-Christ pût donner de son amour; par conséquent il mérite notre confiance et nos assiduités, c'est la seconde partie. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Vous convenez sans doute; conformément aux principes de la religion, qu'à bien méditer le sacrifice de la croix on trouvera qu'il n'est rien de si majestueux et de si grand. Disons-le même du sacrifice des autels; c'est le monument le plus illustre que Jésus-Christ pût ériger à la gloire de Dieu. Comment cela? c'est qu'à considérer premièrement la victime qui s'immole, secondement la manière dont elle s'immole, tout est infini et divin. Deux pensées qui feront sentir avec quel respect on doit assister à l'action auguste et terrible qui est proprement l'âme du Christianisme.

De tous les dogmes que propose l'Eglise catholique, je ne sais s'il en est un que les protestants aient combattu avec plus d'emportement et de fureur que celui dont nous parlons; on est surpris, quand on voit quel torrent d'invectives ils ont vomi à ce sujet contre nous. Mais quelles que soient leurs clameurs, elles n'étoufferont point la voix de la vérité qui parle : il sera toujours vrai que la messe est un sacrifice institué par Jésus-Christ, un sacrifice adorable : développons ce point magnifique de religion, la preuve est intéressante, suivez-moi. Je lis dans le Prophète-Roi, que le Fils de Dieu est prêtre selon l'ordre de Melchisédech; Melchisédech offrit le pain et le vin; par conséquent le Fils de Dieu a offert quelque chose de semblable, et quand l'a-t-il offert, sinon lorsque dans la dernière Cène, par la vertu de sa parole, le pain et le vin furent consacrés? Ainsi la prophétie est-elle expliquée par saint Cyprien dans sa lettre à Cécilius, par saint Augustin (livre XVI, chapitre 22, de la *Cité de Dieu*), et par plusieurs autres saints Pères. Je lis dans le prophète Malachie, que dans toutes les parties de la terre habitable on offrira une hostie pure et sans tache : mais cette hostie n'est point celle des païens qui est infâme, ce n'est point celle des Juifs qui est proscrite, ce n'est point celle du Calvaire qui n'a été offerte que dans la Judée. Quelle est-elle donc, sinon celle qui, pour le salut du monde, est offerte dans toutes les parties du monde? Ainsi la prophétie est-elle expliquée par saint Irénée (livre IV *Contre les hérésies*, chapitre 32), par saint Justin, martyr (dans son *Dialogue contre le juif Tryphon*). Je lis dans saint Matthieu, dans saint Luc, dans saint Paul : Voici mon corps qui est livré, voici mon sang qui est versé pour vous. La Vulgate marque une fois, le texte grec marque toujours le temps présent : *datur : funditur, frangitur :* donc à prendre les termes dans leur sens propre, il ne s'agit point simplement de l'immolation prochaine du Calvaire, qui alors ne s'exécutait pas, mais d'une immolation actuelle qui se passe dans le moment même. Je lis dans saint Paul (I *Cor.*, XI) : Le calice que nous bénissons, le pain que nous rompons n'est-il pas une

Digitized by Google

participation du corps et du sang de Jésus-Christ? Et pourquoi donc entrerez-vous en société avec les païens pour vous souiller de leurs sacrifices impurs? Sachez que la table du Seigneur et la table des démons sont incompatibles, qu'il est impossible de participer à l'une et à l'autre tout ensemble. Témoignage sans réplique qui démontre invinciblement le point que j'avance. Soyez-en juges. Saint Paul compare le culte des gentils avec celui des chrétiens. La comparaison est sensible. Or, la table des gentils était un autel; il y avait donc un autel que dressaient les chrétiens: ce que les gentils prenaient sur cette table étaient une viande sacrifiée aux idoles; ce que les chrétiens prenaient sur l'autel était donc une hostie immolée au vrai Dieu; tout est égal; s'il y a quelque différence, que les protestants nous la fassent voir.

Bien plus, et voici un abîme dont ils ne se tireront jamais: parlant des quatre premiers conciles généraux, ils font gloire d'en adopter les oracles; et au concile œcuménique d'Ephèse (anathème 11), au concile œcuménique de Chalcédoine, dans la requête contre Dioscore, on déclare expressément que nous avons une victime et un sacrifice, victime et sacrifice non sanglants. Et que dirons-nous de cette foule d'autorités qu'on trouve dans ce qu'il y a de plus illustre parmi les Pères? Que dirons-nous de saint Augustin, qui (livre I^er^ de ses *Confessions*, chapitre 12) assure que dans tout le temps que dura le sacrifice qu'on offrait pour l'âme de sa mère, il ne versa pas une seule larme? De saint Grégoire de Nysse qui (dans son premier discours de la *Résurrection*) assure que le Fils de Dieu, prévenant la cruauté des Juifs, devint lui-même le prêtre et l'agneau; dans quel temps? Dans le temps que faisant la Cène avec ses disciples, il leur donna sa chair à manger, son sang à boire. De saint Optat qui (au livre VI *contre les Donatistes*) reproche à ces schismatiques d'avoir, par un sacrilége, un attentat énorme, renversé les autels où ils avaient offert eux-mêmes les membres vivants du Rédempteur? De saint Chrysostome qui, expliquant le texte de saint Paul que nous avons cité, assure que dans le Nouveau Testament, nous avons un sacrifice terrible, *sacrificium horrendum*, dans lequel Dieu a ordonné qu'on fît rougir les autels, non plus du sang des animaux, mais de son propre sang. Tout ce que je viens de dire forme une conviction si pleine, si atterrante, qu'on ne comprend pas comment l'hérétique persiste dans sa révolte. Aussi Calvin est-il forcé d'avouer que les Athanase, les Ambroise, les Augustin, les Chrysostome sont contre lui, et toute sa réponse est de dire qu'ils ont mal entendu l'Ecriture, qu'ils se sont trompés. Tous ces grands hommes se trompent, et lui seul ne se trompe pas! Dites-moi un terme, si vous en savez, qui puisse caractériser une insolence si outrée. Ridicule défaite de dire, comme quelques-uns, que la croix a racheté l'univers, et que l'action eucharistique est inutile; comme si ces deux actions ne se prêtaient pas réciproquement l'une à l'autre, Dieu ayant voulu par sa miséricorde infinie que l'une fût le principe de la Rédemption, et l'autre l'instrument par lequel les mérites de la Rédemption fussent appliqués.

Mais toujours c'est par là que je prétends que de tous les peuples qui connaissent le vrai Dieu, le peuple catholique est le seul qui suive la véritable religion. Partons de ce principe que la véritable religion doit avoir un sacrifice, parce que ce n'est que par le sacrifice que Dieu est honoré d'une manière digne de lui. Or, sans parler des Juifs et des mahométans, où est le sacrifice des calvinistes, des sacramentaires, des sociniens, des luthériens? En quoi l'honneur public qu'ils rendent à Dieu diffère-t-il de celui qu'on rend aux magistrats et aux puissances? Ils se retranchent sur le sacrifice de la croix: mais comment ne voient-ils pas que ce sacrifice ne subsiste plus et ne peut plus subsister par lui-même? Qu'ayant été offert pour les hommes, et non pas par les hommes, jamais il ne fut de leur part qu'un meurtre abominable, un déicide? Cependant il faut un lien qui unisse la créature au créateur; il faut un centre où la piété du fidèle s'attache, où les fruits de la Rédemption se distribuent: on doit rendre hommage au premier Etre, on doit le remercier de ses bienfaits, on doit apaiser sa colère, on doit solliciter ses grâces: devoirs qui renferment un culte particulier d'adoration et de latrie, devoirs qui ne sont vraiment acquittés que par le sacrifice: qu'ils me montrent dans leur secte une seule action qui en porte le caractère? Qu'ils me fassent voir chez eux un culte extérieur rendu à Dieu, qui appartienne de sa nature à Dieu seul! Dès lors leur religion est essentiellement fausse, et quoiqu'elle ne donne pas dans toutes les absurdités des païens, il est vrai de dire dans un sens qu'elle est moins conséquente que celle des païens mêmes.

Pour nous autres, nous avons un pontife immortel, une victime respectable et sainte, la même victime qui fut immolée sur la croix; dans sa chair, son sang, son âme, sa divinité, dans sa personne tout entière le Fils du Dieu vivant, l'Agneau dominateur du monde se constitue présent, nous le possédons, nous l'immolons, nous le mangeons: *Hoc est corpus meum* (*Luc.*, XXII), ceci est mon corps. Ah! parole adorable et terrible par qui l'hérésie sera éternellement foudroyée! Voilà le Messie comme enfanté de nouveau au milieu de nous; grâce au ciel, la plus sainte des religions a un sacrifice digne d'elle, Dieu touché de notre indigence nous a mis en main de quoi payer un tribut tel qu'on le doit à ses grandeurs. Nous n'offrons point la chair des animaux, Dieu depuis longtemps l'a proscrite et rejetée: nous n'immolons point les hommes, leur sang impur et coupable ne servirait qu'à profaner les autels, bien loin de les honorer: il ne s'agit pas même de nos bonnes œuvres, qui, mêlées d'imperfections, se démentent tou-

Digitized by Google

jours par quelque endroit. Mais quand j'offre l'auguste sacrifice comme ministre, ou que, comme membre de l'Eglise, je l'offre par le ministère du prêtre de l'Eglise, alors ce que j'offre à Dieu ne se ressent en rien de mes prévarications et de mes faiblesses, ce que j'offre à Dieu n'est rien moins que son Fils et son égal : victime si noble qu'elle a dû être offerte par elle-même. Jésus-Christ, il est vrai, en vertu de ces paroles : *Faites ceci en mémoire de moi*, nous a établis prêtres de la nouvelle alliance, nous a associés à son sacerdoce ; mais après tout c'est lui qui est le prêtre par excellence, et l'holocauste glorieux n'est dignement qu'entre ses mains. Victime si noble qu'elle ne peut être offerte qu'à Dieu seul. Nous invoquons les martyrs, nous invoquons Marie, plus sainte elle seule que toutes les créatures ; mais quelle que soit notre vénération pour cette incomparable vierge, ce n'est point à elle que nous sacrifions, nous la prions seulement de se joindre à nous. Victime si noble que dans toute l'étendue de l'univers, la majesté suprême ne voit rien qui annonce si divinement ses adorables attributs. Quelle vue pour Dieu plus charmante que celle d'un Fils aimable, qui, dans le désir de lui plaire, vient en quelque sorte s'incarner de nouveau sur nos autels, et par une oblation sans exemple, lui prodigue tout son être? Non, je ne m'étonne plus que Dieu publie que d'un pôle à l'autre parmi les nations son nom est célèbre : *Magnum est nomen meum in gentibus* (*Malach.*, I) ; et de quoi pensez-vous que l'Eternel s'applaudisse? D'avoir calmé les mers, ressuscité les morts, délivré son peuple, terrassé ses ennemis, d'être l'auteur de tant de merveilles qui montrent la force de son bras? Quel est le sujet de son triomphe? *Offertur nomini meo oblatio munda* (*Ibid.*) : autrefois on ne lui donnait que des hosties grossières, capables d'offenser ses yeux et de blesser sa délicatesse ; aujourd'hui on lui en offre une dont il est honoré autant qu'il mérite de l'être, on brûle pour lui un encens aussi noble que le trône vers lequel il monte, on lui présente un adorateur aussi grand que le Dieu qu'il adore : *Magnum est nomen meum in gentibus, offertur nomini meo oblatio munda.*

Telle est la victime qui s'immole, et la manière dont elle s'immole n'est pas moins admirable ; les hommages du Calvaire, hommages dont il n'y a point de bouche qui puisse exprimer la noblesse, sont ici rendus et renouvelés dans tout leur prix. Nous le savons, chrétiens, et fasse le ciel que nous ne soyons jamais capables de l'oublier! Le moment étant venu où Jésus-Christ devait consommer l'ouvrage du salut du monde, il se charge de l'instrument de son supplice, et va droit au lieu d'ignominie procurer à Dieu le plus parfait honneur qu'il pût attendre. Là, couronné d'épines, le visage ensanglanté, le corps déchiré dans tous ses membres, les bras percés et étendus, au milieu des anges de paix qui versent des larmes amères, il lève les yeux au ciel, et ses plaies parlent en faveur de ceux qui les ont faites. Là, dans le dévouement le plus profond, il adore son Père, il satisfait à sa justice, il le remercie des tourments qu'il endure, et son regret en mourant est, ce semble, de ne mourir qu'une fois. Là, ce vertueux Fils honore la Divinité d'une manière si excellente, si supérieure, que toutes les créatures ensemble, quand une charité héroïque leur ferait sentir ses ardeurs, n'en approcheront jamais. Or, je vous le déclare, cet honneur suprême est le même que dans l'action eucharistique il renouvelle sans cesse : sans cesse prosterné devant Dieu, abîmé par la profondeur de son respect, il offre de nouveau son sang, il se sacrifie sans réserve, en sorte que, pour glorifier son Père infiniment, rien ne manque de toute la vertu qu'eut son trépas, et que la croix ne l'emporte pas sur nos autels. J'avoue qu'il ne peut plus souffrir et mourir : mais avouez en même temps qu'il n'y a rien ici qui ne rappelle le souvenir de sa mort, et qui n'en retrace une vive image. Image dans la mystérieuse séparation du corps et du sang ; puisqu'en vertu des paroles sacrées, il n'y a dans le calice que le sang, il n'y a dans l'hostie que le corps, et que si dans l'un et dans l'autre Jésus-Christ est tout entier, comme il y est en effet, c'est par la nécessité absolue, par l'accompagnement naturel que suppose tout corps vivant. Image dans la destruction des espèces, lorsque devenu notre nourriture, tout impassible et immortel qu'il est au milieu de nous, il expire d'une mort ineffable et mystique. Image dans la fin qu'il s'est proposée, quand il a dit : *Faites ceci en mémoire de moi* (*I Cor.* XI) ; puisqu'il est impossible de penser à lui sans penser à son chef-d'œuvre qui fut sa Passion. C'est alors que l'offrant au Père éternel, nous lui disons : *Recordare paupertatis* (*Thren.*, III), souvenez-vous des misères auxquelles il s'est soumis, de la vie pénitente et crucifiée qu'il a soutenue : *recordare lacrymarum* (*Ibid.*) ; souvenez-vous des larmes qu'il a versées, des larmes de sang qui ont coulé de tous ses membres : *recordare absinthii et fellis* (*Ibid.*) ; souvenez-vous qu'il a bu le calice d'amertume jusqu'à la lie, qu'il a été rassasié d'opprobres, qu'il s'est anéanti jusqu'à n'être plus qu'un ver de terre ; il ne méritait que des adorations et des louanges, et il n'a pas craint de finir ses jours dans un supplice infamant. *Recordare;* Père saint, souvenez-vous d'un Fils qui vous a infiniment aimé, et qui de toutes les gouttes de son sang a signé sa tendresse.

Je vais plus loin, et je prétends qu'il y a même ici quelque chose de plus que sur le Calvaire, que le Sauveur y est en quelque façon plus profondément humilié, plus divinement sacrifié ; pourquoi? Parce qu'il se met au pouvoir d'un homme pour le faire descendre sur l'autel, pour le consumer, pour le distribuer aux autres, pour le porter en divers lieux, pour en disposer à son gré ; parce qu'il s'abaisse à descendre dans nos corps qui, par leurs impudicités, leurs in-

Digitized by Google

tempérances, sont souvent un lieu plus digne d'horreur que celui où il expira; parce qu'il est exposé à la rage des hérétiques qui, plus furieux, plus barbares que les Juifs, l'ont arraché du tabernacle, l'ont foulé aux pieds, ont exercé sur lui leurs brutales fureurs; parce qu'indépendamment même de ces affronts, en supposant qu'on le reçoive avec une vraie piété, il ne trouve dans nous, après tout, qu'une demeure indigne de lui. Que dirai-je de tant d'autres rapports qui assurent une espèce de préférence à ce sacrifice divin en toute manière? Divin dans sa continuité : le sacrifice de la croix n'a été offert qu'une fois, celui-ci est offert sans interruption. Divin dans son immensité : le sacrifice de la croix n'a été offert qu'à Jérusalem; celui-ci, par la main d'un million de sacrificateurs, est offert en tous lieux, et la terre entière n'est plus aujourd'hui qu'un vaste temple où, mieux que dans celui de Salomon, le Roi des rois a fixé son séjour. Divin dans sa perpétuité : le sacrifice de la croix ne dura que trois heures, celui-ci depuis dix-huit cents ans subsiste, subsistera jusqu'à la fin des siècles. Divin dans la manière dont il s'exécute; suivez ceci. Sur la croix, Jésus-Christ était dans l'état naturel d'un homme souffrant; parmi nous, il est dans une situation incompréhensible et ineffable; il s'immole sans souffrir, il se partage sans se diviser, il est mangé sans être détruit; parmi nous, il est tel qu'il règne dans le ciel, et tel qu'il mourut sur la croix; il y est comme dans le ciel, mais sans éclat; il y est comme sur la croix, mais sans douleur. Comprenez la merveille de cet holocauste; son cœur en est l'autel, son amour en est la flamme, son humanité en est la victime, Dieu en est le terme, le ciel où nous montons en est le prix. *Qui intueris abyssos et sedes super cherubim!* (*Dan.*, III.) Dieu des dieux, éternelle majesté! quelle gloire ne vous revient point d'un holocauste si illustre! quelle haute et brillante idée ne donne-t-il point de vos grandeurs! *Non est sanctus ut est Dominus* (I *Reg.*, II); votre sainteté paraît dans tout son jour, quand on voit votre Fils, pour vous honorer, ne chercher que dans lui-même le don magnifique qu'il vous présente : *Non est fortis sicut Deus noster* (*Ibid.*); votre toute-puissance paraît dans tout son jour, quand on considère cet amas de prodiges qui s'opèrent dans le sein de nos tabernacles : *Non est similis tui in mirabilibus cœli et terræ;* vos richesses, vos vertus s'y déploient avec tant de pompe, qu'on ne peut rien imaginer de plus grand.

Or, puisque notre sacrifice a tant de rapport avec celui de Jérusalem, qu'il en renferme la victime, qu'il en réitère les hommages, toutes les fois que nous y assistons, quels doivent être nos sentiments! de quelle sainte et divine horreur devons-nous être pénétrés! En quels termes parler de tant d'affreuses immodesties, de tant de sacriléges irrévérences qui s'y commettent tous les jours? Voilà mon corps qui sera livré pour vous, disait le Sauveur : *quod pro vobis tradetur* (*Matth.*, XXVI); oui, le Rédempteur est livré, non plus à la barbarie des Juifs, mais à l'inhumanité de ses propres enfants; ses propres enfants sont ses mortels ennemis; c'est là qu'ils devraient respecter leur religion, et c'est là qu'ils la déshonorent. Et où voit-on des ris plus dissolus, des postures plus indécentes, des entretiens plus libres, des regards plus licencieux et plus indévots? Où vient-on avec plus d'art étudier les raffinements du luxe, interroger la vanité sur le caprice d'un frivole ajustement? Où l'impiété affecte-t-elle de montrer un front plus hardi? On parle sans retenue, on forme une partie, on concerte une intrigue, on médite un rendez-vous. Quelques-uns fléchissent à peine un genou; on dirait qu'ils craignent de trop s'humilier devant Dieu, et qu'ils ne prétendent l'honorer que jusqu'à un certain point. Quelques-uns, par le scandale de leurs discours, troublent la piété des assistants, et, non contents de ne point adorer le Seigneur, ils interrompent l'adoration que les autres lui rendent. Quelques-uns, dans le temps même qu'on élève la sainte hostie pour la proposer à la vénération publique, fixent un coup d'œil idolâtre sur de profanes objets, et sous les yeux de Dieu soupirent pour un autre que pour lui. Que le ministre saint fasse avec décence, avec gravité, les fonctions sacerdotales, et ne soit pas aussi prompt qu'on le voudrait, vous en verrez qui éclatent en murmures, et qui lui marquent impérieusement des bornes que dans leurs plaisirs, leurs festins, ils ne connaissent pas. Qui peut penser sans indignation à ces messes tardives, différées tout exprès à l'usage des mondains et des mondaines qui ne s'arrachent que tard d'entre les bras du sommeil, où tout ce qu'il y a de libertins se rassemble, et semble n'être dans le lieu saint que pour outrager avec plus d'audace le Fils de Dieu? Qui peut penser sans indignation qu'en certaines villes, ces sortes de messes sont une partie de plaisir, un spectacle; qu'elles sont comptées parmi les promenades, les assemblées, et que, lorsqu'un étranger arrive, pour lui faire voir le monde dans tout son lustre, c'est à une dernière messe, ainsi qu'aux jeux publics, aux théâtres, qu'on le mène d'abord? Sans doute, monde réprouvé, tu étais trop resserré dans les maisons, dans les places; il a fallu franchir la barrière du sanctuaire, et, dans le plus redoutable des mystères, rendre Dieu l'objet et le témoin de tes attentats! Voilà donc comme nous accomplissons le commandement que l'Eglise nous impose! Voilà comme nous témoignons à Jésus-Christ notre reconnaissance en insultant à son agonie, en bravant ses soupirs! Ne craignons nous point que les pierres mêmes du sanctuaire ne s'élèvent contre nous? Pour avoir prévenu le moment d'un sacrifice qui n'était que la figure de celui-ci, Saül est rejeté à jamais; pour avoir porté la main à l'encensoir, Osias est couvert de lèpre; pour avoir

Digitized by Google

violé des cérémonies légales, les enfants d'Héli sont frappés de mort : nous qui affrontons le Dieu Sauveur jusque dans sa personne, échapperons-nous à sa colère?

Pensée touchante ! pensée bien capable, si nous la méditions, de nous couvrir d'une confusion également juste et salutaire ! Ceux qui visitent les lieux saints, à la vue de la crèche, ne peuvent retenir leurs larmes ; on en a vu expirer d'amour et de joie en se prosternant sur la montagne où le Fils de Dieu fut immolé, en baisant les sacrés vestiges de ses pas : et nous qui possédons un bien sans comparaison plus précieux, sa propre chair, sa propre substance, nous nous croyons permis de la déshonorer, de la profaner ! Mais si je vous transportais sur le Calvaire, dans le lieu même où le Sauveur expira, et que là je vous fisse voir un chrétien occupé à de profanes divertissements, n'en seriez-vous pas indignés ? Quelle est donc notre témérité et notre audace, lorsque, en présence de l'hostie pacifique, dans le temps qu'elle réconcilie le ciel et la terre, nous nous laissons aller aux plus grands excès de mépris à son égard ! Quoi ! mes frères, devant les rois, si nous sommes criminels, si nous demandons quelque faveur, nous ne paraissons qu'avec tremblement ; que dis-je? devant les enfants des rois encore au berceau, où ils ne peuvent ni nous parler, ni nous entendre, nous nous abaissons jusqu'à terre ; et devant ce monarque d'une majesté terrible, comme parle l'Eglise, dans l'action la plus grande qui puisse jamais être, nous nous laissons aller impunément aux dernières indignités ! Et où sont ces prières, ces larmes, ces frayeurs avec lesquelles un criminel paraît devant son juge? Vous venez, dites-vous, remplir un devoir de religion, et feriez-vous autre chose si vous veniez dans le dessein de vous venger d'un outrage? Si jamais on a dû tonner dans la chaire, c'est ici le lieu d'employer les expressions les plus pathétiques et les plus fortes. Vous continuez vos scandales, mondains, et où voulez-vous que la piété du fidèle se retire? Si le sanctuaire même est redoutable à la pudeur, où cherchera-t-elle un asile? Elle a renoncé aux théâtres, la forcerez-vous encore à s'interdire les autels? Chrétiens scandaleux, vous faites blasphémer le nom du Seigneur, vous autorisez la doctrine de Calvin sur l'eucharistie. Les protestants sont en droit de vous dire : Si vous ne croyez pas votre Dieu présent, pourquoi nous traitez-vous d'hérétiques? Et si vous le croyez présent, pourquoi êtes-vous impies jusqu'au sacrilége? Nous méprisons vos sacrements, et c'est vous qui nous inspirez ce mépris ; votre prétendue réalité n'est qu'une fable, vous-mêmes vous en êtes convaincus, vos scandales le disent tout haut. Ainsi les confirmons-nous, sans le vouloir, dans leurs erreurs en leur donnant occasion d'y persévérer. Voulez-vous savoir comment il faut paraître devant l'Agneau qui a racheté le monde? Je ne veux qu'un mot pour vous l'apprendre : il est votre Dieu, il est présent, vous êtes chrétiens ; la religion, si vous en avez, vous dira le reste. Sacrifice de la messe, monument le plus illustre que Jésus-Christ pût ériger à la gloire de Dieu, il mérite tous nos respects, vous venez de le voir; sacrifice de la messe, témoignage le plus sensible que Jésus-Christ pût donner de son amour, il mérite notre confiance et nos assiduités ; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Est-il rien de plus touchant, chrétiens auditeurs, que de voir un Dieu si occupé de nos intérêts, si attendri sur nos besoins que, pour montrer à quel point il nous aime, il opère un prodige plus merveilleux que la résurrection des morts? C'est ce que je remarque dans le sacrifice de la messe; sa miséricorde y règne, et nulle part je ne vois sortir tant de flammes de son cœur tout brûlant d'amour. Comprenez ces deux termes : un Dieu s'immole par nos mains, un Dieu s'immole pour nous ; un Dieu s'immole par nos mains, quel honneur ! un Dieu s'immole pour nous, quelle faveur ! C'est ce qui me fait dire que si dans tout le reste il mérite de notre part un culte véritable et tendre, c'est ici qu'il mérite d'une façon plus particulière notre confiance et nos assiduités.

Première réflexion, il s'immole par nos mains ; et c'est une différence essentielle que j'observe d'abord entre l'autel et la croix. Quand le Fils de Dieu expira par la violence des tortures, lui seul faisait l'office de pontife, les Juifs n'étaient que des bourreaux altérés de sang ; mais, ô bienfait inestimable ! ô effort qui n'a pu partir que de la générosité la plus grande ! ce qu'il fit alors, il prétend que nous le fassions nous-mêmes ; nous devenons dépositaires de ses droits, en vertu de l'onction sainte qu'il applique à nos mains, et du caractère sacré qu'il imprime dans nos âmes. Il n'y a pas jusqu'au simple fidèle qui n'entre en participation de ce pouvoir ; non pas que, quant à l'essence et au fond, il puisse lui appartenir, qu'il doive s'ingérer dans le ministère : à Dieu ne plaise que je profère une impiété énorme qui a été scandaleusement avancée de nos jours ! mais parce qu'il se joint au prêtre, et que dans une parfaite union d'esprit et de cœur, mêlant ses vœux aux siens, il offre de concert, par son ministère, l'hostie sans tache. Ce fut dans Marie une prérogative bien surprenante quand, en conséquence de sa réponse à l'envoyé du Très-Haut, elle devint par l'opération de l'Esprit-Saint la Mère du Verbe incarné ; mais sommes-nous en un sens moins privilégiés, nous qui avons droit de prononcer les paroles sacrées, qui sont comme le signal des plus grandes merveilles? Dieu parla autrefois, et sa parole féconde appela, fit sortir du néant tous les êtres. Ministres de Jésus-Christ, nous l'appelons sur la terre, et il daigne s'y rendre.

Voilà le prêtre paré des respectables or-

Digitized by Google

nements qu'un saint usage a introduits, environné du peuple fidèle il s'avance; après quelques prières préliminaires, après l'oblation du pain et du vin, le moment est venu qu'il va consacrer : chrétiens, élevez vos esprits, et retracez-vous tout ce qu'on peut imaginer de plus auguste; à ce moment le bras de l'Eternel s'étend, le Fils de Dieu assis à la droite du Père entend la voix d'un homme, il lui obéit; dans l'instant il descend, il se reproduit sur nos autels, il se cache sous de fragiles espèces; déjà il est au milieu de nous, il est à nous. Que devient-il ? Quel est son sort ? Aussitôt nous l'offrons à l'auteur de tous les biens, et sans le perdre pour nous-mêmes, nous le faisons, comme parle l'Ecriture, remonter vers celui qui l'avait prêté à nos vœux. *Quid retribuam Domino?* (*Psal.* CXV.) David, comblé des bienfaits du Seigneur, voudrait témoigner sa reconnaissance; je le vois qui s'abandonne aux plus ardents transports; mais après avoir interrogé toute la nature il ne trouve rien qui mérite d'être offert. Grâces vous soient rendues, Seigneur, nous ne sommes point dans la même indigence, nous ne tiendrons point le même langage : je suis votre débiteur, mon cœur m'en fait souvenir; mais je vais pleinement m'acquitter envers vous : quelque exorbitantes que soient mes dettes, je vais les payer plus qu'au centuple. Recevez, non comme de la main d'Abel, des agneaux tendres et choisis; non comme de la richesse de Salomon, des troupeaux innombrables : mais recevez l'objet de vos infinies complaisances, votre propre Fils; vous me l'avez donné, je vous le rends : par là je me flatte d'être aussi reconnaissant que vous êtes généreux, je vous offre un prix qui ne cède pas à vos bontés.

Comprenons de là combien Dieu nous a aimés, quand il nous a donné un moyen de reconnaître ses bienfaits et d'en mériter de nouveaux; comprenons, surtout nous autres, qui, en qualité de prêtres, lui sommes spécialement dévoués, quel est notre avantage. Josué voulant poursuivre sa victoire commande au soleil de s'arrêter, le soleil s'arrête, prodige frappant ! Et quel miracle est-ce donc, lorsque parlant au Roi des rois nous le faisons descendre sur nos autels ! Quelle doivent être la pureté, la sainteté de ceux qui exercent un si grand pouvoir ! Souvenons-nous de répondre à un choix si beau; et chargés d'instruire et d'édifier les autres, ne songeons qu'à leur offrir d'utiles leçons et de saints exemples. Il ne m'appartient point de censurer les oints du Seigneur, je sais le respect que je leur dois : d'ailleurs il serait fort inutile que je fisse la description de leurs défauts; les laïques, toujours plus déréglés qu'eux, ne se plaisent que trop à les publier et très-souvent à les exagérer ; je dis seulement, tremblons, ministres du Seigneur, participant à son sacerdoce, dispensateurs de ses dons, sacrificateurs de son corps et de son sang; tremblons, si le représentant dans l'autorité du ministère nous ne le représentons dans la sainteté de la vie : puisqu'un laïque coupable n'échappera pas à la rigueur d'un sanglant arrêt, un prêtre infidèle, que doit-il attendre ?

Revenons à l'Homme-Dieu, seconde réflexion. Non-seulement il s'immole par nos mains, mais, nouveau trait de sa charité immense, il s'immole pour nous. La profane antiquité a élevé jusqu'au ciel ces hommes magnanimes qui s'étaient dévoués pour la patrie : quel bienfait est-ce là pourtant? Quel funeste service quand on ne sauve une nation que pour en perdre une autre, et que la victoire dont on s'applaudit ici cause ailleurs des funérailles ! Vous seul, ô Fils du Dieu vivant, vous vous offrez pour tous les peuples, vous vous offrez pour tous les hommes; votre sang, plus généreux que celui d'Abel, coule pour ceux-là même qui l'ont versé. Dois-je rapporter ici les images hardies, les touchantes expressions des saints et des Pères ? Selon eux, dans le temps du sacrifice, les anges qui accompagnent l'Agneau demeurent autour de lui prosternés; mais l'action du sacrifice est-elle finie, tout à coup ils s'élancent avec la rapidité des éclairs, et tenant en main un vase plein du sang de Jésus-Christ, les uns le versent dans l'âme des pécheurs dont ils amollissent la dureté, les autres le versent dans l'âme des justes dont ils affermissent la constance; ceux-ci le versent sur les nations infidèles dont ils dissipent les ténèbres, ceux-là le versent sur les prisons du purgatoire dont ils amortissent ou éteignent les feux : partout la chaleur de ce sang adorable se communique, ses mérites infinis embrassent tout l'univers; c'est un fleuve majestueux qui, se répandant d'une extrémité du monde à l'autre, enrichit tous les lieux par ses salutaires inondations.

Ce sang, offert chaque jour tant de fois, suspend les sanglantes exécutions de la justice divine; ce sang est l'effet de la miséricorde, le canal de la réconciliation, la source intarissable de toutes les grâces. Coupables comme nous le sommes de tant d'injustices énormes, de tant de médisances atroces, de tant d'impuretés honteuses, de tant d'infidélités de toute espèce, si ce sang ne ruisselait sur les autels, que deviendrions-nous ? Que serions-nous déjà devenus ? Ah ! Seigneur ! votre sang est venu à mon secours; je le dis, plein de confusion et de reconnaissance, votre sang m'a sauvé; sans lui j'aurais roulé dans le plus profond de l'abîme, je serais la victime de vos vengeances.

A quoi pensons-nous donc de ne pas voir la richesse du trésor que nous avons entre les mains ? Vous pleurez sur les maux sans nombre qui vous assiégent, vous vous plaignez d'un ennemi intraitable, d'un mari violent, d'une femme chagrine, d'un fils indocile et libertin, et vous ne savez comment adoucir vos disgrâces; vous vous plaignez d'être colère, impudique, vindicatif, et quoi-

Digitized by Google

que persuadé que si vous venez à mourir dans ces funestes habitudes vous êtes perdus, vous ne pouvez gagner sur vous de vous faire violence : mais qu'avez-vous fait pour échapper à tant de malheurs? Quand avez-vous intéressé l'hostie de propitiation que nous immolons? Dieu ne vous écoute point; vous ne méritez pas, il est vrai, qu'il vous écoute; mais il ne peut rien refuser à un Fils qu'il aime. Je le dis à tous les pécheurs, mettez ici votre espérance : en vain on vous dira qu'assister au sacrifice en état de péché mortel, c'est commettre un péché nouveau, la proposition est fausse et impie; ce sacrifice ayant été offert pour les pécheurs, les pécheurs comme les autres, et peut-être plus que les autres, doivent s'y trouver. Oui, chrétiens, Dieu est-il las de nos crimes, est-il armé pour nous perdre, à la vue de ce sang il suspend ses coups; dès que nous présentons Jésus-Christ, l'ombre de sa personne sacrée nous protége; vous pécheurs, vous justes, vous tous qui que vous soyez, sachez que le temps de la messe est le vrai temps de négocier avec Dieu, le vrai temps d'emporter tous ses dons : soit que vous demandiez la conversion, soit que vous demandiez la persévérance, soit que vous sollicitiez quelqu'autre intérêt temporel ou spirituel, sachez que voici de toutes les heures la plus favorable, une heure dont il faut, si vous êtes sages, mettre à profit tous les instants; demandez toute sorte de grâces, demandez avec toute sorte de confiance, demandez pour toute sorte de personnes; tout ce que vous devez craindre, c'est de demander trop peu; quelle que soit votre avidité, vous ne demandez rien qui ne soit au-dessous des mérites de la victime qui s'immole pour nous.

Ames fidèles, ah! j'entends vos soupirs : vous souhaitez une mort sainte et heureuse; que vos soupirs sont justes! qu'ils sont vertueux! et que je prie le ciel qu'il les exauce! mais gardez-vous de trembler à l'excès et de redouter jusqu'au découragement l'ennemi du salut. Opposez-lui l'Agneau sans tache; l'Agneau sans tache vient-il à paraître, *Nudus est infernus coram illo* (*Job*, XXVI) : à son aspect le démon fuit, et ne pousse que d'inutiles hurlements, capables tout au plus d'effrayer, mais non pas de vaincre. Qu'il fasse jouer tous ses ressorts, qu'il enfante tous ses stratagèmes; pour vous, recourez à Jésus immolé sur nos autels; Jésus immolé sur nos autels vient-il à jeter un regard, *Nudus est infernus coram illo*, ce regard déconcerte les puissances infernales : cette mort sainte et heureuse que vous souhaitez, demandez-la dans ce moment de faveur, demandez, elle sera accordée à vos instances. *Nudus est infernus coram illo;* partout ailleurs le Verbe incréé donne la loi, mais c'est particulièrement ici que, devenu redoutable à l'enfer, il s'en fait respecter et craindre, c'est ici le triomphe de sa puissance et le canal de ses bienfaits.

En faut-il davantage pour confondre nos tiédeurs, et réveiller nos empressements? Comment comprendre l'affreuse indifférence que nous témoignons, je ne dis pas pour participer aux divins mystères, je dis simplement pour y assister? Quel affront pour le Fils de Dieu de voir sa maison abandonnée dans le temps où on devrait s'y rendre en foule de toutes parts! J'entre dans les assemblées du grand monde, et je vois que les lieux les plus vastes ne le sont pas assez pour la multitude qui s'y rassemble; j'entre dans le palais des rois, et j'y vois un concours si extraordinaire qu'il m'est impossible de percer la foule; viens-je aux autels où le Sauveur nous invite d'une manière si tendre, un affreux désert se présente, un prêtre est obligé d'attendre, parce qu'il ne se trouve personne pour le seconder dans les fonctions du ministère. Chrétiens insensibles, nommerai-je à votre honte ceux qui sont jaloux d'assister au sacrifice, et qui accourent au premier signal? Qui sont-ils la plupart? C'est cet artisan qui s'arrache à un travail nécessaire pour faire subsister sa famille; c'est ce domestique qui, malgré les embarras dont il est chargé, se ménage quelques moments pour les donner à la religion; c'est ce malade qui se traîne aux pieds de son Dieu pour y chercher sa consolation; mais ceux qui ont du bien, qui ont de la santé, qui ont du temps, ceux qui, par toute sorte de raisons, devraient s'y trouver, sont précisément ceux qui ne s'y trouvent pas. Aux jours indispensables du moins paraîtront-ils? De quelques-uns je n'ose répondre; les autres viennent avec une lenteur qui marque leur dégoût : dès qu'ils sont dans le temple, la seule chose qui les occupe, c'est le moment où ils en sortiront; sans attendre qu'à la fin on ait distribué le pain vivant, ils fuient avec une précipitation qu'on se permettrait à peine pour éviter les plus grands périls; souvent la messe est bien avancée quand ils arrivent, et elle n'est pas finie quand ils se retirent. Et que dirons-nous donc de ceux qui, dans tout le cours d'une semaine, non-seulement n'approchent pas, mais ne permettent pas à leurs sujets, à leurs inférieurs de se présenter? Maîtres indignes, en leur présence un domestique effréné se permettra les discours les plus libres, les jurements les plus atroces, il ne se cachera pas, il sera sûr de l'impunité; mais vient-il au sacrifice non sanglant, qu'il s'échappe alors, qu'il se dérobe, s'il ne veut essuyer les reproches les plus vifs.

Ah! que nous sommes aveugles! Que nous sommes ennemis de nous-mêmes! Quel malheur que nous ayons au milieu de nous un arbre de vie propre à communiquer la santé, l'immortalité même, et que nous restions accablés de langueurs, que nous mourions de la plus funeste de toutes les morts! La messe est un témoignage subsistant de la bonté suprême de Dieu pour nous; rien de plus capable que la messe bien entendue de nous préserver des dangers, de nous réconcilier avec notre Juge, de nous procurer les grâces dont nous avons besoin, d'assurer notre persévérance, et rien de si négligé!

Digitized by Google

On est bien digne de périr, quand on périt avec un secours si efficace et si puissant. Venez donc, mes chers auditeurs, venez à cette oblation sainte et divine qui est la terreur des enfers; venez à ce trésor inestimable que Dieu dans sa miséricorde nous ouvre, et où il ne tient qu'à nous de puiser à pleines mains; venez à cette fontaine sacrée dont les eaux rejaillissent dans la vie éternelle : vous y trouverez le gage certain de la vie bienheureuse que je vous souhaite. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XI.

SUR LA FRÉQUENTE COMMUNION.

Homo quidam fecit cœnam magnam, et vocavit multos. (*Luc.*, XIV.)

Un certain homme prépara un grand festin, et invita beaucoup de gens.

Dans l'évangile que l'Eglise nous propose, il n'y a pas une parole qui ne soit digne de toutes nos attentions. *Cœnam magnam*, on le dit, et on dit vrai, l'Eucharistie est le plus auguste des sacrements : sacrement qui est l'objet de notre foi par la grandeur de l'étonnante et incompréhensible merveille que Dieu y opère ; sacrement qui est l'objet de notre reconnaissance, parce que Dieu y déploie la force de son bras, et renverse toutes les lois de la nature pour se communiquer à des hommes faibles, à des pécheurs; sacrement qui est l'objet de notre confiance, parce qu'il est le principe de la sainteté et de la grâce, le trésor inépuisable et toujours subsistant des biens infinis qui nous sont préparés pour cette vie et pour l'autre ; sacrement qui est l'objet de notre amour, parce qu'il est, de la part de Dieu, le gage d'un amour immense et l'amour même. *Vocavit multos... impleatur domus mea*, la multitude est appelée, le Roi des rois veut voir sa maison remplie : *compelle intrare*, il veut que personne ne manque au festin magnifique qu'il prépare; par ses ordres on fait aux conviés une violence aimable : avec quel empressement, quelle ardeur devrions-nous accourir! Mais hélas! *Villam emi... juga boum emi quinque... uxorem duxi.* L'avarice, la volupté, les soins d'un monde profane nous détournent de ce banquet céleste ; et pour comble de malheur, de faux docteurs, des maîtres séduits et séduisant, n'épargnent rien pour en inspirer un criminel dégoût. Leurs prétextes pour abolir, du moins pour interrompre la manducation de l'Agneau sans tache, c'est que nous ne sommes pas dignes d'y participer, c'est que nous sommes sujets à en abuser: l'indignité et l'abus sont les deux grandes raisons dont ils se prévalent.

Or, pour les détruire, ces prétextes, et vous précautionner contre les dangereuses impressions qu'ils pourraient faire sur vos esprits, je vais montrer qu'à parler en général on ne peut trop engager le chrétien à communier souvent, quand il est instruit des dispositions requises, parce que communier souvent est un usage glorieux à Jésus-Christ, utile à l'homme; et voici le jour sous lequel un si important sujet doit être envisagé. Vous dites que la communion fréquente est une pratique peu respectueuse à l'égard de Jésus-Christ, et je prétends qu'il n'en est point de si capable de l'honorer, première vérité qui fera le sujet de mon premier point ; vous dites que la communion fréquente est une pratique dangereuse au chrétien, et je prétends qu'il n'en est point de si capable d'assurer son salut, seconde vérité qui sera le sujet de mon second point; en deux mots, Dieu honoré, l'homme sauvé par la communion fréquente, c'est tout mon dessein. Adressons-nous à Marie, ce temple auguste du Verbe fait chair; disons-lui avec l'ange. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Si j'en crois de faux dévots, communier souvent, c'est manquer au respect qu'on doit à Jésus-Christ ; celui-là seul qui, dans un humble sentiment de son indignité, s'éloigne du sacrement de son corps, lui rend un véritable hommage. Mais ce sont là des discours dont la piété du fidèle ne s'alarmera pas : je ferai voir au contraire que de toutes les pratiques qui tendent à honorer le Sauveur, il n'en est point qui l'honore tant, puisque vivre dans le fréquent usage de la communion, c'est rappeler souvent le souvenir qui lui est le plus glorieux, c'est lui donner une marque toute particulière d'estime et de tendresse, c'est seconder ses intentions dans un des points qu'il a le plus à cœur. En un mot, c'est penser dignement à sa mort, c'est aimer tendrement sa personne, c'est entrer parfaitement dans ses vues. Tout ceci se développera encore mieux dans l'exposé que j'en vais faire.

En premier lieu, quel est le souvenir le plus glorieux à Jésus-Christ, si ce n'est celui de sa mort? C'est par sa mort qu'il a satisfait à la justice divine, qu'il a terrassé les puissances infernales, qu'il a réconcilié le ciel avec la terre; et nous pouvons bien dire que Jésus-Christ paraît dans tout l'éclat de son pouvoir, quand il paraît sur la croix. Chrétiens fidèles, soyez convaincus que jamais vous ne ferez rien de si agréable à ses yeux, que lorsque vous vous occuperez de la pensée de ses tourments : le souvenir de Jésus crucifié est le souvenir le plus flatteur dont on puisse l'honorer; et si à l'exemple des chœurs célestes, on doit répéter trois fois qu'il est saint, on doit répéter plus de mille fois qu'il a voulu mourir pour nous. Or qui peut le rappeler, ce souvenir, et le rappeler d'une manière plus forte, plus efficace? voulez-vous le savoir? Saint Paul va vous l'apprendre; toutes les fois que vous mangerez ce pain, que vous boirez ce calice, vous publierez la passion de Jésus-Christ: *Quoties-cunque manducabitis panem hunc, et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis.* (I *Cor.*, XI.)

Mais, dit-on, quel rapport de la communion à Jésus mourant? Ah! chrétiens, rap-

Digitized by Google

port admirable, rapport le plus juste, le plus exact. Ce qui se passa sur le Calvaire, c'est ce qui se passe sur nos autels, même victime de part et d'autre; la situation est différente, la personne ne l'est pas. Voyant la sainte hostie, je me dis à moi-même : Voilà celui qui a souffert pour moi tant d'opprobres et de tourments; oui, les voilà, ces membres saints sur qui un peuple barbare a épuisé sa rage; les voilà, ces sacrés stigmates qui, comme autant de bouches éloquentes, publient son zèle pour la gloire de son Père, et son amour pour nous; il me semble que je ramasse les précieuses gouttes de sang qui en coulent, j'y découvre une source de grâces où je puise à pleines mains, j'y aperçois un asile où je m'enfonce, et toute l'idée du Calvaire s'imprime profondément dans mon âme : *Quotiescunque manducabitis panem hunc, et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis.* D'où je conclus qu'il est à propos de communier souvent; que communier souvent est une pratique sainte, une pratique conforme aux intentions du Sauveur, une pratique qui lui rend un honneur digne de lui. Malheur au téméraire qui la censure ! On voudrait l'interdire ou la restreindre? Continuez, âmes vertueuses, de chérir un mémorial si tendre; continuez d'approcher de celui des sacrements qui parle le plus dignement de la croix.

D'ailleurs c'est en s'approchant de ce même sacrement qu'on donne à Dieu un témoignage particulier d'estime et d'amour. S'il descendait sur nos autels dans l'appareil de sa gloire, avec les traits de cette beauté immortelle et divine qui enchante les bienheureux, s'il distribuait des trésors, on y viendrait de toutes parts; la curiosité, la vanité, l'intérêt attireraient les hommes en foule; mais non, rien de tout cela ne peut avoir lieu : dépouillé qu'il est de sa grandeur, caché sous de fragiles espèces, un voile impénétrable le dérobe à la vue, et il n'y a que les motifs les plus purs, les plus désintéressés qui puissent par eux-mêmes exciter le chrétien fidèle. Ce qui me conduit à la table eucharistique, c'est que frappé d'accablantes disgrâces, je viens me jeter entre vos bras, ô mon Sauveur, et chercher ma consolation dans vous qui êtes toujours prêt à essuyer mes larmes; c'est qu'assiégé par d'innombrables ennemis, je viens réclamer votre secours, et vous demander la victoire, à vous qui êtes mon appui et ma défense; c'est que, dégoûté des plaisirs où je ne trouve rien que d'insipide, lassé de la compagnie des hommes toujours faux et trompeurs, c'est vous seul que j'aime, avec vous seul je me plais; c'est enfin que, comblé de vos dons et pénétré de reconnaissance, dans le désir de m'acquitter envers vous, je n'ai rien à vous offrir qui soit digne de vous que vous-même. Tels sont les motifs qui portent à recevoir le corps du Fils de Dieu, et par là vous voyez que réitérer ses communions, c'est réitérer les actes d'estime et de tendresse envers lui.

Vous donc qui retirez les autres, et vous retirez vous-mêmes du saint autel, dussiez-vous vous en offenser, je le déclare hautement, votre amour pour Dieu est équivoque; parlez tant que vous voudrez avec emphase de l'obligation du grand précepte, déclamez avec chaleur contre ceux que vous accusez de le mépriser; je prétends que, supposé votre éloignement de la table sainte, toutes les fois que vous prêchez l'amour divin, d'une main vous en présentez le flambeau, tandis que vous l'éteignez de l'autre; que vous manquez à la règle essentielle du véritable amour, qui de sa nature se porte comme invinciblement à embrasser l'objet qu'il aime, et qu'il sera toujours vrai que plus on aime Dieu, plus on veut s'unir à lui.

Troisième réflexion qu'il ne faut pas oublier, c'est qu'on ne peut douter que l'intention de Jésus-Christ ne soit que nous approchions souvent de sa table sainte. Il l'a manifestée, cette intention, par les preuves les plus claires. Preuve dans les termes dont il s'est servi. Après avoir dit que sa chair est une viande, son sang un breuvage, il ne dit pas : Prenez et croyez, prenez et remerciez, prenez et adorez : il dit : Prenez et mangez : *manducate, comedite*, termes décisifs qui marquent par eux-mêmes un fréquent usage. Preuve dans les miracles dont le commandement est accompagné, miracles inouïs et dignes de la toute-puissance. Manger la chair d'un homme, boire son sang, quelle proposition ! Quoi de plus capable de révolter la nature? Mortels, gardez un respectueux silence et admirez : le Fils de Dieu va déployer la force de son bras et faire disparaître tous les obstacles. Réellement et substantiellement présent, mais replié à la manière des esprits, et en quelque sorte anéanti, il écarte ce qui pourrait nous éblouir, il ménage notre délicatesse, et vous diriez que le Dieu de majesté entrant dans l'homme y entre avec respect. Preuve dans les symboles dont il se couvre, symboles parlants et expressifs qui donnent à entendre qu'il veut entrer plus d'une fois dans nos cœurs, et qu'il ne tiendra pas à lui que nous ne le recevions tous les jours. Car, sans donner dans une spiritualité trop étudiée, dans de superstitieuses allégories, peut-on nier que comme le pain et le vin sont la nourriture de nos corps, le Sauveur, sous la figure du pain et du vin, ne veuille être la nourriture fréquente de nos âmes : et si tel n'a pas été son dessein, par quelle raison pour l'institution de son Sacrement a-t-il déterminé de pareils signes, au lieu de tant d'autres qu'il pouvait prendre? Quelles sont ses vues, lorsque dans tous les lieux, dans tous les temples, à la voix d'un nombre innombrable de ministres, il s'incarne en quelque sorte de nouveau sur nos autels, il s'enferme dans nos tabernacles; et que là demeurant entre nos mains, livré à la discrétion de ses créatures nuit et jour,

Digitized by Google

victime obéissante, il nous attend, il prend notre heure, en sorte que nous disposons de lui comme il nous plaît? Pourquoi, toutes les fois que l'Ecriture fait mention de ce Sacrement, affecte-t-elle de le retracer sous l'idée de banquet superbe, de table délicieuse, de viande exquise, de vin qui inspire une sainte ivresse? Pourquoi? Pour réveiller en nous une ardeur, une faim toujours nouvelle, et on m'avouera qu'il n'y a là aucune expression qui ne fasse pencher tout esprit raisonnable en faveur de la communion fréquente.

Cependant on travaille à la proscrire: mais en vérité croirai-je que Jésus-Christ s'exprime si clairement, avec un renversement si étonnant des lois de la nature, dans le dessein que mes communions soient rares? Le voyant agir avec tant de force, condescendre à notre faiblesse avec tant d'égards, demeurer parmi nous avec tant d'amour, puis-je penser qu'il veut que je ne communie point, ou que je me borne à la communion pascale, et la pensée la plus naturelle, la plus juste qui vient s'offrir d'abord, n'est-ce pas qu'il est de son bon plaisir que je me fasse un usage de vivre de sa chair sacrée? Non, je ne puis me persuader, et je ne me persuaderai jamais qu'un Dieu qui en fait tant pour se communiquer à nous, prétende que nous nous retirions: tant de pas que fait vers moi un si bon père ne me disent point de prendre la fuite.

Mais voici le prétexte qu'on fait valoir, prétexte fameux qui sert de retranchement aux indévots. Je ne désire rien tant, dit-on, que de me prêter à ce que vous voulez; ma passion la plus ardente serait de m'unir chaque jour à mon Sauveur, et si je refuse de le recevoir, je le prends lui-même à témoin que c'est le respect qui m'arrête. Mais quel est l'homme que j'entends parler de la sorte? Quel est le prétendu respect dont il se fait honneur? Et plût au ciel que ce prétexte ne fût pas porté plus loin! Plût au ciel qu'on respectât du moins le précepte de la communion pascale, et qu'au scandale du christianisme on ne vît pas certaines gens, même sous ombre de dévotion, renoncer au banquet de l'Agneau! Dévotion, juste ciel! Cela se peut-il dire sans impudence, se peut-il entendre sans horreur? Et qui la leur a inspirée, cette dévotion pleine d'impiété? Où l'ont-ils puisée, cette dévotion qui va directement contre les vues de Dieu, qui rend presque inutiles toutes les condescendances, toutes les mesures de sa sagesse? Hommes impies, quoi! c'est par respect que vous ne communiez pas même à Pâques! Par respect que vous bravez un commandement redoutable, que vous vous retranchez en quelque sorte et que vous méritez d'être retranché du corps des fidèles, que vous vous soumettez à l'anathème! Vous osez le dire! Ah! il était réservé à nos déplorables jours de désobéir à Dieu par respect, et de l'outrager pour lui faire honneur. Chrétiens, ne donnez jamais dans cet écueil, soyez exacts à remplir un devoir indispensable, soyez opposés de conduite et de sentiments avec ces chrétiens indignes qui passent les quinze, les vingt années entières sans paraître à la table sainte. Que penser d'eux, sinon qu'ils marchent à grands pas dans le chemin de la perdition, et qu'il y a tout lieu de craindre qu'ils n'arrivent au terme fatal? En vain répondront-ils qu'il vaut mieux ne pas communier que de communier mal; la réponse est insensée: communier indignement et ne point communier sont deux crimes, et il est ridicule de violer une loi dans la crainte d'en violer une autre.

Je reviens à la communion fréquente dont on se défend. Vous vous sentez, dites-vous, pénétrés pour Dieu d'un respect profond; parlez-vous sincèrement? Eh bien! mettez le respect à n'en pas approcher avec une conscience impure, à n'en pas approcher avec tiédeur, à n'en pas approcher par vanité, par respect humain, à n'en pas approcher avec le scandale d'une parure indécente et mondaine; mais quand vous le mettrez à n'en point approcher, ou à n'en approcher que très-rarement, votre respect est un respect faux et déplacé. Depuis quand le respect a-t-il appris à un enfant à s'éloigner de son père? Depuis quand le respect a-t-il appris à un courtisan à s'absenter de la cour du prince? Vous-mêmes, mes chers auditeurs, quand avez-vous vu un véritable ami fuir par respect votre table et votre présence? Distinguons toujours, chrétiens, distinguons un respect de terreur qu'on a pour les tyrans, d'avec un respect d'amour qu'on a pour son père et pour son roi; un respect de terreur écarte, mais un respect d'amour n'en use pas de même; il peut fuir quelquefois, mais il ne fuit pas loin, il ne fuit pas pour longtemps, il ne fuit que pour nous reporter entre les bras de celui que nous aimons; souvenons-nous que quand un père et un roi manifestent leurs intentions, le respect est de s'y conformer; quand ils donnent, le respect est de recevoir; et puisqu'un Dieu trop aimable veut se donner à nous, profitons d'un sacrement plus propre que tout autre à nous attacher à lui par des nœuds sacrés et éternels.

Mais je n'en suis pas digne, continue-t-on; vous n'êtes pas digne, que signifie ce terme? Dans quel sens l'entendez-vous? La conscience vous reproche-t-elle des fautes énormes, des habitudes vicieuses, des occasions prochaines où vous soyez résolu de persister? Retirez-vous, malheur à qui fait une communion indigne! Pour foudroyer de pareilles abominations, il faudrait des carreaux plutôt que des discours; il n'y a point d'alliance plus monstrueuse que celle du péché avec la sainteté même; le comble des horreurs est d'arracher Dieu de son sanctuaire pour le loger dans une âme vendue à Satan: *Foris canes, et venefici.* (*Apoc.*, XXII.) Je n'ai garde d'exhorter ces sortes de personnes à manger la chair du Fils de l'homme, parce que je sais qu'elles mangeraient leur jugement et leur condamnation; mais en premier lieu qui vous empêche de

Digitized by Google

vaincre ces obstacles ? En second lieu, si ces obstacles ne se trouvent pas dans vous, qu'est-ce qui vous retient ? Vous n'êtes pas digne; non vous ne l'êtes pas, et vous ne le serez jamais; je dis plus : c'est que les anges, les plus sublimes séraphins ne le sont pas eux-mêmes. Et qui, grand Dieu ! sera digne de recevoir le Verbe incréé, celui que l'Ecriture appelle si justement le Dieu des dieux, le Saint des saints ! Si vous attendez pour communier que vous en soyez digne, très-certainement vous ne communierez jamais. Mais renoncez donc aussi à la prière, renoncez au sacrifice des autels : prier, c'est s'entretenir avec Dieu; êtes-vous digne de parler à une si haute majesté ? Quand vous assistez au sacrifice, vous y assistez avec des millions d'anges saisis de crainte et de tremblement; êtes-vous digne de vous mêler avec eux, et d'accompagner l'adorable victime qui s'immole ?

Vous êtes dans l'erreur : on ne vous demande point des dispositions égales au mérite du Rédempteur, elles sont impossibles; on vous demande des dispositions proportionnées à la grâce présente, proportionnées à votre faiblesse, et celles-là dépendent de vous. Retenez bien ce principe, que dans l'Eucharistie, par rapport à Dieu nous avons deux intérêts de sa gloire à ménager : l'un qui veut que comme un fils bien-né on lui donne un baiser tendre, l'autre qui défend que, comme Judas, on lui donne un baiser parricide. Si je le reçois mal, je suis un traître; si je ne le reçois point, je suis un prévaricateur; si je ne le reçois qu'une fois l'an, je suis un ami équivoque; que ferai-je ? Conclurai-je à m'interdire la manducation du pain céleste, parce qu'après tout il vaut mieux ne le manger jamais que de le manger indignement ? Raisonnons mieux, disons : Le désir de Jésus-Christ est que je m'unisse souvent à lui, je la formerai donc, cette union, tout autant de fois qu'il me sera possible; mais il condamne une union parjure : j'arracherai donc de mon cœur tout ce qui le blesse; par là je concilie tout, et tous les mois, toutes les semaines même, s'il est à propos tous les jours, je me présente à mon Sauveur, sans crainte ou de l'outrager par un sacrilége, ou de lui déplaire par mon indifférence.

Persuadez-vous avant tout, ce qui est incontestablement vrai, que la communion est la plus grande action de la vie, et conséquemment celle qui doit le plus enflammer nos désirs et animer nos transports. Non, dans toute la vie vous n'avez rien de si important et de si illustre : vînt-on me dire d'une part que vous avez gagné des batailles, conquis des royaumes, de l'autre que vous avez communié : je suis en droit de traiter vos victoires, vos conquêtes, de bagatelles; mais je ne puis regarder votre communion que comme l'action du monde la plus grande et la plus majestueuse. Vérité si constante, que s'il n'y avait au monde qu'un seul prêtre et un seul autel, on y viendrait de toutes parts; ce prêtre serait plus recherché que les rois, cet autel mieux environné que les trônes. Eh quoi ! Seigneur, parce que vous êtes souverainement bon, devons-nous être moins touchés de vos bontés ? Parce que vous vous prodiguez en tous lieux, devons-nous avoir pour votre personne sacrée moins d'ardeur ? C'est une chose admirable de voir ici les sentiments de tous les saints qui ont été le plus affectionnés à l'aimable Jésus. Il y en a qui ont passé presque toute leur vie au pied des autels; il y en a qui n'ont parlé, qui n'ont écrit, qui n'ont été occupés, il y en a même qui n'ont vécu pendant un temps que de la communion. Et dans le fond, est-il un objet au monde intéressant comme celui-là ? Quand on a communié, on est d'une manière spéciale avec Jésus, quoi de plus désirable ? Ah ! ramenons-les, ces moments fortunés, heureux si nous pouvions les ramener tous les jours ! De temps en temps au moins renouvelons une action si sainte, et puisque le plus fidèle des amis veut habiter dans nous, ouvrons, mes très-chers frères, ouvrons nos cœurs à un hôte si adorable et si charmant.

Concluons : rappeler le souvenir de la passion du Sauveur, lui donner un témoignage singulier d'estime et d'amour, obéir à un ordre dont il presse l'exécution, c'est lui rendre le plus grand honneur : mais plus on communie, plus on le rappelle, ce souvenir; plus on le renouvelle, ce témoignage; plus on la réitère, cette obéissance : par conséquent il est vrai de dire de la communion habituelle, que de toutes les pratiques qui sont en usage il n'en est point de si capable d'honorer le Sauveur du monde. Il n'en est point de si capable d'assurer le salut de l'homme, vous l'allez voir dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je m'attends bien que des esprits prévenus et entêtés ne conviendront pas du principe que j'établis, qu'ils débiteront à l'ordinaire que la fréquente communion est sujette à des abus, à des dangers inévitables; mais quoi qu'ils disent, je prétends en faire sentir l'utilité; je vais montrer qu'elle est un puissant préservatif pour se garantir des fautes grossières, un moyen sûr pour rendre la pratique de la vertu douce et facile, un gage certain pour mourir de la mort des justes. Je soutiens, en un mot, qu'elle préserve des fautes considérables, qu'elle facilite le devoir, qu'elle procure une mort heureuse. Motifs puissants et victorieux, rendons-nous, cédons aux tendres invitations de Jésus-Christ et de son Eglise.

Il faut avouer que l'homme trouve en soi un fonds de corruption étrange; quelque déterminé qu'il paraisse à suivre la règle du devoir, toujours inconstant et volage, s'il n'est secouru d'en haut, il est impossible qu'il se soutienne, tôt ou tard il périra. Heureusement le secours est prêt, c'est le même que Dieu a donné à ses martyrs, le pain des forts. Fut-il jamais tentation plus violente, assaut plus terrible ! Représentez-

Digitized by Google

vous l'appareil formidable des roues, des lions et des flammes : cependant ces généreux athlètes s'animent, à proportion que le péril augmente leur grand cœur prend de nouvelles forces : d'où les tirent-ils, ces forces ? demande saint Cyprien. De ce breuvage céleste que l'Eglise leur fait prendre en les envoyant au combat : *Quos excitamus ad prælium, protectione corporis et sanguinis Christi munimus.* J'en dis de même : la volupté fait briller ses charmes, le monde ébranle par ses scandales, le démon exerce sa tyrannie, trois ennemis qui ont conjuré notre perte, que deviendrons-nous ? Agités de guerres domestiques et étrangères, divisés au dedans, assiégés au dehors, obligés de confesser l'Evangile non pas en présence des tyrans, mais ce qui est presque aussi redoutable, en présence du monde ; à qui avoir recours ? A Jésus dans l'Eucharistie : c'est lui qui vous armera, lui qui vous défendra, lui qui ne permettra pas qu'on vous donne atteinte. Parlant de ce sacré banquet, saint Ambroise assure que l'âme qui en fait usage ne peut mourir ; saint Bernard assure que quand la tentation presse, il empêche de consentir ; saint Chrysostome assure qu'au milieu du plus cruel danger, sur le penchant du précipice, il a la vertu de nous soutenir ; le concile de Trente assure que par son moyen on ne tombe point, ou l'on tombe plus difficilement dans le péché qui fait perdre la grâce. Vérités consolantes, vérités que je comprends sans peine, car quelle puissance est capable de résister à celui qui tient en main les clefs de la vie ? Touchant seulement le bord de sa robe, on a été guéri d'un flux de sang invétéré ; la manducation de sa chair virginale, de quels maux ne sauvera-t-elle point ? Ce Dieu-Homme, mettant de la boue sur les yeux d'un aveugle-né, lui rend la vue ; se donnant à nous, quelle lumière ne fera-t-il point briller à nos yeux ? Son nom seul a eu le pouvoir de chasser les démons, son sacré corps, quel empire n'exercera-t-il point sur ces esprits apostats ? Ils craindront, ils s'enfuiront ; il est aussi essentiel à cette manne vivante de réveiller, d'animer, de fortifier, qu'à la nourriture de réparer les forces, qu'au feu d'embraser la matière à laquelle il s'attache, à la lumière d'éclairer les objets sur qui elle tombe.

De nous-mêmes nous ne sommes qu'un amas de ruines, partout nous ne présentons que des brèches ; mais Dieu au milieu de nous tient lieu du plus impénétrable des remparts. Chrétien, dès que vous avez les lèvres teintes du sang du Rédempteur, vous êtes un homme invincible ; sous la protection du sang de Jésus-Christ, vous triompherez des puissances de l'enfer. Voulez-vous être rempli d'un courage à toute épreuve ? Voulez-vous en dépit des efforts qu'on fera pour vous perdre, en dépit des traits de la volupté, des prestiges du monde, conserver un cœur invulnérable ? Venez à cette source sacrée, plongez-vous dans ces eaux de salut ; oui, le voilà ce pain véritablement adorable, ce pain qui donne la vie au monde ; je vous le présente à tous ; mangez, combattez, triomphez : *Quos excitamus ad prælium, protectione corporis et sanguinis Christi munimus.*

Remède qui garantit des fautes grossières, j'ajoute, qui rend la pratique de la vertu douce et facile. Le propre de l'Eucharistie est de nous incorporer au Rédempteur, suivant l'auteur de l'Imitation ; que conclure de là ? Que nous sommes entés sur Jésus-Christ, qu'il sort de lui une flamme qui absorbe tout ce qu'il y a de vicieux dans notre fond, que son sang, en quelque manière, se mêlant, se confondant avec le nôtre, nous sommes transformés en lui et déifiés ; qu'ainsi le vieil homme se détruit par partie, que la séve corrompue d'Adam s'arrête et que nous en sommes beaucoup moins portés au mal. Exemple allégorique et sensible ; voilà les apôtres battus d'une horrible tempête et prêts à faire naufrage : tout à coup l'Homme-Dieu paraît, il commande à la mer, la mer obéit : *Imperavit ventis et mari, et facta est tranquillitas.* (*Matth.*, VIII.) Telle et plus magnifique encore est l'entrée de Jésus-Christ dans nos cœurs. Dans son absence les passions grondent, soufflent le tumulte et la guerre ; mais vient-il à paraître dans nous, *Imperavit ;* aussitôt les passions se taisent, l'orage cesse, le calme revient.

Rendez gloire au Seigneur ; n'avez-vous jamais vu surtout des jeunes gens bien disposés faire leur première communion, et avez-vous remarqué de quelle manière ils s'avançaient vers l'autel ? Dieu de bonté, quelles flammes ! quelles ardeurs ! quelle sainte ivresse ! Dans le transport qui les animait, on eût dit qu'ils étaient hors d'eux-mêmes ; un feu céleste brillait dans leurs regards, une joie divine était peinte sur leur front ; on voyait sur leur visage couler des larmes heureuses ; larmes, ô monde profane, que tu ne connais pas et qui sont plus consolantes, plus délicieuses mille fois que tous tes plaisirs. Avaient-ils communié, c'était dans eux une paix, une tranquillité profonde, gage de celle qu'on goûte dans le séjour des prédestinés. De retour ensuite chez eux, quelle pureté de mœurs, quelle innocence pendant un certain temps ! Il semblait que la vertu leur fût devenue comme naturelle, rien ne leur coûtait ; pour violer la loi ils auraient été obligés de se faire violence. Nous avons vu cela vous et moi, et touchés d'un spectacle si attendrissant nous avions peine à retenir nos larmes. Mais vous-mêmes, rappelez dans votre mémoire le souvenir de certaines communions, où vous vous étiez préparés avec plus de soin et de ferveur : ces jours-là vous n'aviez nulle peine à croire les vérités de la foi les plus obscures, tout ce qu'il y a au monde de plus séduisant, de plus flatteur, ne faisait sur vous nulle impression ; un sentiment, un goût exquis des choses du ciel vous occupaient, vous ne teniez plus à la terre : or, si une communion seule a produit des effets tout divins, des communions en grand nom-

Digitized by Google

pre que produiront-elles? Par le commerce avec l'auteur de toute vertu, de quel amour pour la vertu ne serons-nous point remplis? Non, de tous les dons du ciel il n'en est point qui puisse être comparé au pain vivant : il a, ce pain céleste, une force que rien n'égale pour aplanir, pour faire franchir tous les obstacles; et la raison, dit saint Thomas, c'est que dans les autres sacrements la grâce est donnée avec mesure; ici tous les trésors sont versés à pleines mains, un torrent d'onction et de lumière investit l'âme, en pénètre toutes les puissances.

Communiez souvent, et, si le devoir vous pèse, si vous sentez pour le bien une opposition violente, peu à peu cette opposition diminuera; communiez souvent, et l'horreur du péché de la chair augmentera et y servira de frein. Tous les saints d'un commun accord assurent que si le sacrement n'éteint pas le foyer même de la concupiscence, du moins il en amortit les traits, il en modère les ardeurs; communiez souvent, et vous connaîtrez par expérience combien le Seigneur est doux, vous comprendrez que s'il y a un vrai bonheur ici-bas, c'est celui de l'aimer; communiez souvent, et vous entrerez sans peine dans les sentiments de cette âme pieuse qui s'écriait : Mon Dieu se donne à moi, ah! je le préfère au monde entier, désormais je ne veux vivre que pour lui. Mes mains se sont présentées pour le recevoir, mes mains ne seront occupées que de ce qui regarde son service et sa gloire. Mes yeux l'ont regardé, mes yeux vont se fermer aux objets profanes, et se condamneront à d'éternelles ombres plutôt que de se permettre un regard criminel. Ma langue l'a touché, ma langue ne tiendra que des discours honnêtes, je consens qu'elle soit desséchée plutôt que de lancer un trait ou impudique ou médisant. Mon cœur le possède, mon cœur ne soupirera que pour lui, tout autre amour que le sien je le désavoue. Sentiments admirables, puissiez-vous les adopter! Vous n'en formerez jamais ni de plus sublimes, ni de plus salutaires. Communiez souvent. Quand je vous reproche à vous, homme colère, vos impatiences; à vous, impudique, vos rechutes honteuses; à vous, vindicatif, vos ressentiments, vous vous excusez sur la violence des passions; excuse frivole : dans le froment qui fait les élus, dans le vin qui enfante les vierges, vous avez un moyen sûr pour corriger la malignité des penchants, et tant que vous négligez de vous en servir, je dis que vous êtes porté au mal et que vous voulez continuer de l'être.

Troisième avantage de la pratique à laquelle je vous exhorte : en la suivant on peut justement se flatter de mourir de la mort des saints. Parmi les Pères qui ont traité de l'Eucharistie, les uns disent qu'elle est un sel vivifiant qui, pour le siècle futur, sauve le corps et l'âme de la corruption; d'autres, que c'est un antidote salutaire qui pare aux coups de la mort; d'autres, que s'en nourrir c'est se naturaliser avec la vie; d'autres, que, si pour avoir mangé un pain cuit sous la cendre, Elie porta ses pas victorieux jusqu'au haut de la montagne sainte et fut enlevé au ciel dans un char de feu, à plus forte raison quiconque boira cette liqueur divine parviendra sûrement à la demeure du Roi des rois. Parlons sans figure; rien de plus marqué que ce que disent saint Augustin et saint Thomas : tous deux prétendent que c'est à cette grande action que sont attachées les grâces du premier ordre, les grâces de prédilection : et quand ils ne l'auraient pas dit, tenons-nous-en aux paroles du Sauveur même; comment s'exprime-t-il? Celui qui mange ma chair et boit mon sang ne fait qu'un avec moi, il ne mourra point, au dernier jour je le ressusciterai : *Vivet in æternum, non morietur, ressuscitabo eum in novissimo die.* (*Joan.*, VI.) Résurrection triomphante et glorieuse, les termes le disent par eux-mêmes; et résurrection destinée par préférence à ceux qui participent souvent au corps et au sang du Fils de Dieu; pourquoi? Parce qu'à la faveur de cette participation les nœuds qui nous unissent à Jésus-Christ se resserrent de plus en plus, parce que le germe d'immortalité qu'il jette dans nos âmes ne vient point à dépérir, parce que nos corps lui étant d'une manière toute particulière dédiés et consacrés, lui étant intimement, étroitement unis, ils ont un droit spécial à tous les priviléges du chef dont ils sont membres.

Quelle pensée, chrétiens auditeurs, et qu'elle est consolante au retour de la sainte table! Dieu m'honore de sa présence! Il est à moi, il est dans moi, il y est lui-même le gage de son amour, je le possède! Je l'entends au fond de mon cœur qui me dit une parole de vie, il m'assure qu'il veut me sauver, qu'il veut que je règne un jour avec lui! Puis-je ne pas m'abandonner au plus doux des transports? Puis-je ne pas recourir sans cesse à un sacrement qui est le gage de la plus chère de mes espérances? *Vivet in æternum, non morietur, ressuscitabo eum in novissimo die.* Ames vertueuses, comptez ici sur la miséricorde de votre Dieu : vos communions réitérées seront la cause de votre bonheur, il n'y en aura pas une qui ne vous produise une grâce particulière; vos communions réitérées vous procureront une communion dernière qui vous apportera la grâce inestimable de la persévérance, qui vous fera expirer dans les bras et sur le cœur même de Jésus. O mort plus précieuse que la vie, et qui est la vie même! *Vivet in æternum, non morietur, ressuscitabo eum in novissimo die.*

Cependant les indévots ne se rebutent pas, ils soutiennent toujours que la réception fréquente de l'Eucharistie est accompagnée de périls extrêmes, qu'il s'y glisse de dangereux abus, que par un trop grand usage on se familiarise avec elle, que plusieurs, loin de se corriger, ne font que s'autoriser et s'endurcir dans le vice; qu'ainsi cet usage doit être restreint. Discours que

Digitized by Google

l'indévotion a suggéré et fait cent fois répéter. Tout à l'heure on ne communiait point, parce qu'on ne s'en jugeait point digne, c'était humilité; présentement on ne communie point, parce qu'on appréhende des suites funestes, c'est prudence. Prudence de la chair, prudence ennemie de Dieu, ainsi tu nous en imposes! Ainsi, pour aveugler l'homme et le détourner des voies de salut, tu lui mets sur les yeux un bandeau! Grand Dieu, qu'est devenu le siècle de l'Eglise naissante, ce siècle d'or du christianisme, où, sans prétexter de faux abus, l'usage du pain des anges était un usage de tous les jours! Je vous rappelle, chrétiens, et voici deux courtes paroles auxquelles on ne trouvera point de réponse: dans la primitive Eglise on communiait tous les jours, et tant que les hommes ont communié tous les jours, ils ont été des saints.

Vous craignez par là d'augmenter le nombre de vos péchés : crainte juste et raisonnable, si vous parlez de communions sans préparation, sans recueillement, sans examen; je le dis avec saint Cyprien, jamais je n'approuverai une communion précipitée. Je veux qu'on se prépare en renonçant à cette habitude, en fuyant cette occasion, en déchirant ce contrat usuraire; mais qu'on exige des préparations outrées, des préparations qui vont à différer éternellement, c'est ce que je ne permets pas. Vous craignez d'augmenter le nombre de vos péchés: crainte juste et raisonnable, si vous parlez d'un cœur qui conserve de criminelles attaches; mais vous renoncez aux vôtres, vous y renoncez sincèrement; approchez, mon cher frère, approchez, et pour rendre vos promesses authentiques, hâtez-vous de les sceller du sang de Jésus-Christ. Vous craignez d'augmenter le nombre de vos péchés; crainte juste et raisonnable encore une fois, si vous parlez d'un pécheur qui retombe dans les mêmes péchés griefs, qui retombe sans cesse; mais pour celui qui ne tombe que par fragilité, qui tombe rarement, qui fait effort pour se relever après sa chute, qui revient dans toute la droiture de son cœur, eût-il d'ailleurs quelques imperfections, qu'il soit admis sans difficulté. Il est faible, et c'est pour cela même qu'il faut distiller sur ses lèvres la liqueur divine qui inspire un courage à toute épreuve; il est tiède, et c'est pour cela même qu'il doit s'approcher de la fournaise ardente qui allume le feu de l'amour divin; il est malade, et c'est pour cela même que par un breuvage médicinal et salutaire on doit dissiper ses langueurs. Est-ce que les apôtres étaient sans défaut? Est-ce que les premiers fidèles étaient exempts de toute tache? Cependant Jésus-Christ communie les apôtres, cependant les premiers fidèles se rangeaient chaque jour à la table sainte. Non, ne croyons pas qu'on doive être parfait pour communier; la perfection n'est pas tant une disposition à la communion que le fruit même qu'on en doit recueillir.

Vous dites que plusieurs communient souvent, et qu'ils n'en sont pas plus réguliers; mais montrez-moi, vous, que pour ne communier jamais ou presque jamais on en soit moins vicieux. Sans doute la communion ne rend pas l'homme impeccable, il reste toujours homme; vous voudriez qu'il devînt tout-à-coup un saint du premier ordre; Dieu ne fait pas toujours des miracles, la grâce ainsi que la nature a ses degrés; celui dont je parle ne court pas dans les sentiers de la vertu, mais il y marche; ses pas ne sont point des pas de géant, mais toujours ce sont des pas; ce qu'une première communion n'a fait qu'ébaucher, une seconde, une troisième l'achèvera. Eh! songez que Dieu mit plus d'un jour à former le monde, et ne soyez pas surpris qu'il mette plus d'un jour à former quelque chose de plus grand que le monde, je veux dire un cœur vertueux. Or voilà l'injustice du libertin, la voilà tout entière. Qu'une personne accoutumée au repas eucharistique s'écarte tant soit peu de la sévérité de la règle, incontinent la voilà décriée sans miséricorde. Censeurs téméraires, où est la bonne foi? Est-ce qu'il ne serait pas juste de faire moins d'attention à quelques fautes qui lui échappent par fragilité, qu'à toutes celles dont elle se préserve par la vertu du sacrement?

Je veux cependant que quelques-uns abusent de la communion, que loin de devenir plus vertueux ils se pervertissent; que conclure de là? Faut-il écarter les hommes du sacré tribunal, parce que plusieurs en sortent plus criminels? Faut-il proscrire la lecture des livres saints, la lecture de saint Chrysostome, de saint Augustin, parce que l'hérétique s'en sert pour appuyer ses dogmes pervers? Revenons au principe de saint Thomas, on n'abuse que de ce qui est bon; corrigeons l'abus, et retenons la chose; corrigeons l'abus de la fréquente communion, et que la fréquente communion soit maintenue. De tous les Pères de l'Eglise il n'en est pas un seul qui l'ait désapprouvée; de tous les chefs d'ordre il n'en est pas un seul qui ne l'ait ordonnée à ses inférieurs; de tous les saints reconnus par l'Eglise il n'en est pas un seul qui ne l'ait adoptée pour soi-même, et conseillée aux autres; de tous les maîtres de la morale il n'en est pas un seul qui ne m'apprenne que les communions mauvaises se trouvent presque toutes parmi les communions tardives, et que celui qui communie rarement est celui-là même qui plus que tout autre communie sacrilégement. On craint de perdre le respect par trop d'habitude et de familiarité; mais est-il permis de former un raisonnement si pitoyable? A la bonne heure, qu'on puisse se familiariser avec les grands de la terre : la pourpre qui les couvre ne peut couvrir leurs petitesses; à travers l'éclat qui les environne, leurs défauts percent; mais qu'il en soit de même par rapport à Dieu en qui la raison et la religion nous font apercevoir sans cesse de nouvelles beautés, c'est n'avoir pas la

Digitized by Google

première idée de la grandeur du Maître que nous servons. Parlons juste, ce qui fait qu'on insiste tant sur l'abus, et qu'on en tire une si fausse conséquence, c'est qu'on est dans le désordre, et qu'on ne veut pas en sortir. Car voici le vrai. Si, de temps en temps, on participait aux divins mystères, qu'arriverait-il ? Il faudrait régler les démarches, il faudrait s'assujettir aux exercices de religion; quelque flatteur qu'un engagement paraisse, il faudrait en faire le sacrifice; cela coûte, on ne veut rien prendre sur soi : le parti le plus sûr pour se donner pleine liberté est de fuir nos tabernacles, et, au lieu de rougir d'une conduite si oblique, on est encore assez pervers pour s'en vanter publiquement et s'en faire un mérite. Vous verrez dans le monde des libertins, et quelquefois des libertines, faire ici les scrupuleux, prendre un air suffisant, et à une table de jeu, les instruments du jeu à la main, prononcer dogmatiquement contre ceux qui aiment à approcher de la table sainte.

Ne vous laissez point éblouir par ces sortes de discours, mes très-chers frères ; voilà votre Dieu qui vient à vous; venez à lui, venez sans cesse. Jésus-Christ est votre trésor, et vous savez que quand on a un trésor, on ne le quitte qu'avec peine, on ne le quitte qu'en y laissant son cœur, on ne le quitte que pour y revenir bientôt après. Etant à ses pieds, demandez-lui sa crainte et son amour. Je l'ai dit, oh! si, à l'exemple de la primitive Eglise, nous pouvions approcher tous les jours ! Béni soit du moins le chrétien fidèle qui approche tous les jours que l'Eglise sanctifie! Que cette pratique est belle ! qu'elle est sûre ! qu'il en revient d'avantages ! Heureux mille fois, ô mon Dieu ! heureux l'homme dont vous êtes toute la consolation sur la terre ! Heureux l'homme qui vous aime, et parce qu'il vous aime, ne peut vivre sans vous ! Je vous souhaite dans cette disposition, afin qu'après avoir mangé la chair de l'Agneau, vous méritiez de le posséder éternellement sur la sainte montagne de Sion, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XII.

SUR LA PAROLE DE DIEU.

Multi prophetæ et reges voluerunt... audire quæ auditis, et non audierunt. (*Luc.*, X.)

Des prophètes et des rois en grand nombre ont désiré d'entendre ce que vous entendez, et ils ne l'ont point entendu.

Des prophètes et des rois ont désiré d'entendre les oracles sortis de la bouche sacrée du Sauveur du monde ; tous les jours on nous les explique, ces oracles, les chaires chrétiennes en retentissent, et nous ne pouvons assez bénir le Seigneur qui nous procure l'avantage inestimable de les entendre. Puissions-nous en profiter, et tirer de la parole divine les fruits de grâce et de salut que l'Evangile nous offre à tous ! C'est sur ce sujet, si riche par lui-même, que les saints ont déployé ces pensées hautes, ces expressions fortes qu'enfantait leur génie. Parlant de la parole de Dieu, ils l'ont préférée à tout ce que débitèrent les anciens sages dans leur morale fastueuse, ils l'ont appelée une impression de l'Etre suprême dans l'âme des prédestinés, ils l'ont comparée au sacrement d'amour, au corps et au sang de Jésus-Christ, et ils ont dit que l'Eglise, par la libéralité de son époux, possédait deux magnifiques trésors, sa personne et ses oracles; le Sauveur la nomme une semence : semence illustre, chaque jour pour le chrétien nous la répandons à pleines mains, mais nous ne la répandons peut-être qu'à son regret et sûrement à sa honte. Pardonnez si je le dis : le laboureur jette son grain dans le sein de la terre, et souvent il ramasse une abondante récolte ; et nous qui, suivant le terme de saint Hilaire, avec tant de soins ensemençons les âmes, qui y jetons un grain choisi de la main du Père céleste, hélas! nous nous épuisons pour des terres ingrates, et, après bien des travaux, nous ne moissonnons que des larmes. Pénible emploi ! triste ministère ! Qu'il est douloureux pour nous ! et pour vous qu'il est redoutable ! Le comble du malheur c'est que la plupart ne venant point nous entendre, nous ne pouvons rien pour leur salut. Du moins pour ceux qui viennent il y a de la ressource : quelque déréglés qu'ils soient, on peut leur faire sentir les suites du dérèglement, on peut les toucher, les gagner à Dieu ; mais pour les autres, j'ai beau m'avancer, j'ai beau leur tendre la main, leur présenter une planche : comme ils s'éloignent toujours, ils échappent à mon zèle, à mes yeux, et tout ce que je gagne, c'est d'être témoin de leur naufrage. Je renonce donc, hélas ! c'est malgré moi, je renonce à leur délivrance, et je viens à ceux qu'on peut encore secourir.

Rentrons ici en nous-mêmes, et que chacun réforme dans sa conduite ce qu'il trouvera de défectueux en cette matière. Par rapport à la parole de Dieu, je remarque deux défauts essentiels qui ne règnent que trop parmi nous. On est peu exact à l'écouter, on est peu fidèle à en profiter : on est peu exact à l'écouter, quoiqu'elle n'ait rien perdu de son éclat ; on est peu fidèle à en profiter, quoiqu'elle n'ait rien perdu de son efficace ; on est peu exact à l'écouter, quoiqu'elle soit sortie de la bouche de Jésus-Christ ; on est peu fidèle à en profiter, quoiqu'elle ait converti le monde. Or, sur cela voici deux propositions que je vous prie de bien comprendre. La parole que nous annonçons est digne d'être entendue, ainsi qu'elle le fut dans la bouche de Jésus-Christ même : le chrétien qui l'écoute peu, comment justifiera-t-il son indifférence? Premier reproche et le sujet de mon premier point. La parole que nous annonçons est efficace, ainsi qu'elle le fut dans la naissance du christianisme, où elle convertit et changea le monde; le chrétien qui n'en profite pas, comment justifiera-t-il son insensibilité? Second reproche et le sujet du second point

Digitized by Google

Conclusion : soyez plus assidus, soyez plus dociles, c'est le plan de ce discours. Implorons l'assistance du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour écarter toute équivoque, il est bon d'observer que la parole de Dieu peut être prise en deux manières. Elle peut être prise en premier lieu pour l'Ecriture elle-même, et en ce sens elle est émanée d'en haut, elle est adorable, le terme de parole de Dieu lui convient à la rigueur. Elle peut être prise en second lieu pour une suite de maximes, d'instructions, de règles de conduite, tirée de l'Ecriture, et alors, dans l'exactitude et la justesse de l'école, elle n'est point parole de Dieu ; mais on l'appelle communément de ce nom dans un sens moral que l'usage de la chaire a consacré.

Or, prétendre, comme je fais, que la parole de Dieu que nous annonçons est digne d'être entendue, ainsi qu'elle le fut dans la bouche de Jésus-Christ, n'est-ce point trop dire ? J'avoue qu'en passant par sa bouche sacrée, elle passait par le canal le plus illustre qui fut jamais ; elle avait, sur ses lèvres, ces grâces touchantes qui la rendaient maîtresse des cœurs, elle était autorisée par des prodiges qui terrassaient l'incrédule : de là ces cris d'applaudissement et de louange arrachés même à ses plus mortels ennemis ; mais enfin il n'est pas question ici de comparer Jésus-Christ avec ses ministres : sa personne était adorable en toute manière, et la nôtre peut n'être digne que de mépris ; venons au fond : la parole divine prise en soi, quoique différemment annoncée, n'est point différente, elle est toujours la même ; toujours la majesté, l'utilité, la nécessité l'accompagnent : majesté qui la rend souverainement respectable, utilité qui la rend souverainement salutaire, nécessité qui la rend souverainement importante. Trois caractères qui justifient ce que j'avance, et qui doivent lui concilier vos attentions.

Si la parole des rois tient lieu d'oracle, quelle sera la majesté de votre parole, Seigneur, où tout est au-dessus de l'homme, tout est digne de vous ! *Sermo tuus... a regalibus sedibus... prosilivit.* (*Sap.*, XVIII.) Morale, mystères, portraits, événements, rien dans elle qui n'étonne, qui ne soit l'image de vos grandeurs. *Dixit* (*Psal.* XXXII), Dieu a parlé, et c'est pour dévoiler à nos yeux ses incompréhensibles secrets. J'apprends que la Divinité qui est une, subsiste en trois personnes ; que le Verbe incréé, engendré avant tous les temps, s'est fait homme dans le temps ; que, rassasié d'opprobres et de tourments, il a expiré sur une croix ; qu'à toute heure, en tous lieux, la toute-puissance et l'amour le produisent sur nos autels ; qu'un jour, qui sera le dernier des jours, tous les hommes sortis du tombeau seront cités à son tribunal ; que le supplice des méchants, le bonheur des justes seront éternels ; quoi de plus profond que ces mystères ? et que les ténèbres qui les environnent sont augustes et terribles ! *Dixit*, Dieu a parlé, et c'est pour donner des leçons admirées des païens mêmes. Il veut que je méprise les biens d'ici-bas, la possession du monde entier, et que je ne prétende à rien moins qu'au bonheur dont il jouit lui-même. Il veut que je me haïsse, que je me combatte, que je foule aux pieds les plaisirs, que je renonce à la vengeance, ou qu'à son exemple je ne me venge que par des bienfaits. Qu'ils sont admirables, ces commandements ! et qu'il est bien vrai qu'ils portent l'empreinte de leur auteur ! *Dixit*, Dieu a parlé, et c'est pour apprendre au monde une foule de prodiges par qui son bras s'est signalé dans tous les temps. Je vois une arche, dépositaire des restes précieux de l'innocence, flotter sur les eaux qui inondent la terre ; les feux vengeurs pleuvoir sur Sodome ; tout un peuple, à travers les flots suspendus, dans une marche triomphante s'avancer vers sa patrie ; Susanne échapper aux calomnies de deux infâmes vieillards ; Judith triompher elle seule de toute une armée ; Daniel au milieu des lions affamés qui respectent ses vertus ; trois enfants dans une fournaise ardente comme dans le centre des plaisirs ; un roi superbe qui, oubliant qu'il est homme, n'est plus homme en effet ; cent autres faits éclatants dont le récit nous mènerait trop loin : qu'ils sont merveilleux ces événements ! De quelle sainte et divine horreur ne sont point frappés les esprits, lorsque, dans la chaire de vérité, nous retraçons ces pompeux spectacles ! *Dixit*, Dieu a parlé, et dans sa parole, partout avec des traits immortels, la justice, la sagesse, l'autorité, la providence se montrent ; elle a une magnificence qui fait sentir son origine, elle a des traits hardis, une hauteur d'expression où les écrivains profanes n'ont point atteint ; devant Isaïe les Démosthènes ne font que bégayer, David efface tous les Homère. *Sermo tuus... a regalibus sedibus... prosilivit.*

Aussi quelle majesté n'a-t-elle pas dans la bouche de saint Paul, quand il fait trembler un Romain, et que celui-ci interrompt un discours dont sa fierté ne peut soutenir les éclairs ! Quelle majesté dans saint Pierre, dans saint Etienne, quand ils imposent silence à la Synagogue, et que les pontifes, les magistrats, réduits à se taire, ne trouvent pour répondre que les prisons et les tourments ! Si on était assidu à l'entendre, les nobles sentiments qu'elle ferait naître dans nous ! la haute et magnifique idée qu'elle nous donnerait du Dieu que nous servons ! Devrions-nous la dédaigner ? et faut-il que nous comptions pour perdus des moments qui seraient si bien employés à l'entendre ?

Parole souverainement respectable, et ensuite parole souverainement salutaire : c'est elle qui nous enseigne notre religion, qui en prouve la divinité, qui en montre les devoirs ; rois, guerriers, magistrats, courtisans, simple peuple, tous y apprennent de quelle manière ils doivent se conduire dans

Digitized by Google

les différents états où le ciel les a placés. C'est une école publique que tient le Verbe fait chair, tous les hommes indifféremment y sont admis. Nous apprenons aux maîtres du monde qu'eux-mêmes ils en ont un, et qu'ils doivent briller sur la terre moins par leur rang que par leurs vertus. Nous apprenons aux guerriers qu'ils ne doivent user du glaive que comme dépositaires de la colère céleste, et que de tous les ennemis qu'ils ont à vaincre, le premier c'est leur propre cœur. Nous apprenons aux magistrats à tenir la balance droite; quand le crime est heureux, à ne pas absoudre; quand il est puissant, à ne pas craindre; quand il est punissable, à ne pas épargner; quand il offre des présents, à n'ouvrir ni la main ni les yeux. Nous apprenons au négociant à ne regarder l'argent qu'avec les yeux de l'équité, à régler son poids sur celui du sanctuaire, et dans les entreprises qu'il forme pour s'enrichir, à ne consulter l'intérêt que d'après la conscience. Nous apprenons à l'artisan à fuir les écueils où jettent la colère, le mensonge, l'excès du vin, la supercherie, à travailler de manière que le ciel soit un jour le prix de son travail. Nous apprenons aux pères et mères à donner à leurs enfants quelque chose de meilleur que la vie, c'est la crainte et l'amour de Dieu; et aux enfants à respecter dans leurs parents le maître qui les a formés. Nous apprenons tout cela, et, pleins de confiance dans celui qui nous envoie, nous osons dire: *Si quis sitit veniat ad me* (*Joan.*, VII), voulez-vous faire votre salut, venez à nous, rassemblez-vous sous nos auspices; à la clarté du flambeau que nous présentons on ne s'égare point, à la fontaine que nous ouvrons on boit ces eaux divines qui désaltèrent pour jamais: *Si quis sitit veniat ad me.* Vous dites que, régulièrement parlant, on connaît assez ses devoirs: vous en croirai-je? Croirai-je qu'ils sont connus, tandis qu'ils sont violés avec impunité, violés avec scandale? Non, ils ne sont pas connus; mais quand ils le seraient, est-ce qu'il n'est pas à propos de vous en rappeler le souvenir? Est-ce qu'une triste expérience ne fait pas voir que tous les jours vous en perdez la mémoire? Mes frères, je ne vous avertis point de donner au sommeil, au plaisir, un certain temps, je ne vous presse point de travailler à obtenir cet emploi, cette succession: de pareils objets n'échappent pas, ils suivent partout; mais je vous avertis que vous avez un cœur à dompter, un monde dangereux et séducteur à éviter, un prochain à édifier, un Dieu à aimer; c'est ce qu'il faut remettre à toute heure devant les yeux, pourquoi? Parce qu'on ne le sait point, qu'on cherche à ne le point savoir, que quand on l'a su, bientôt on l'oublie.

Je vais plus loin: vos devoirs vous sont connus, ils vous sont présents; mais si c'est une connaissance stérile, à quoi peut-elle aboutir qu'à vous rendre plus criminels? Où en êtes-vous, si vous ne vous y affectionnez, si vous n'y prenez goût, si un ministre zélé n'assiége votre cœur dans les formes, et ne l'emporte par des motifs victorieux? Dans ce dessein nous proposons l'Evangile, le testament d'un Père à qui notre salut est si cher, que son cœur l'a désiré, que ses soupirs l'ont demandé, que son sang l'a mérité. Nous offrons la plus belle de toutes les leçons, la vie de Jésus-Christ; est-il rien de plus utile? Disputez tant qu'il vous plaira, pour vous tous, dans quelque état que vous soyez, la parole sainte renferme des avantages infinis; c'est un moyen de salut des plus puissants et des plus forts. Etes-vous pécheur, et pécheur endurci, quoi de plus effrayant, lorsque nous ouvrons les enfers, que nous étalons cet amas de victimes infortunées que Dieu immole et immolera éternellement à ses inexorables vengeances; que nous faisons gronder le tonnerre de la justice divine avec des éclats si terribles, qu'il n'est point de cœurs si durs qu'ils ne soient ébranlés? Etes-vous pécheur timide encore, et sensible aux amoureuses poursuites de la grâce: quoi de plus touchant que l'exemple de l'enfant prodigue qui rentre en lui-même, se jette aux pieds d'un père qu'il a indignement abandonné, et dans lui, par une agréable surprise, au lieu d'un juge irrité, trouve un père tendre? Etes-vous juste, quoi de plus consolant que l'explication des vérités que vous aimez, des promesses qui vous sont faites, des grâces qui vous soutiennent, des récompenses qui vous attendent? Etes-vous dans la prospérité, de quels traits la désignons-nous d'après les livres saints, cette prospérité enchanteresse et fatale? Quoi de plus accablant que cette foule d'anathèmes marqués dans l'Evangile? Alors la richesse n'est plus qu'un objet de crainte, et comme ce sage profane, on serait presque tenté de jeter son or au fond des mers, si on ne savait qu'il peut tomber plus noblement dans le sein du pauvre. Etes-vous affligé, persécuté, ah! quels traits enlevants fournit l'Ecriture! Quelle onction délicieuse elle nous met en main pour verser sur vos plaies! Quels modèles dans Abel, dans Job, dans Tobie, dans les prophètes, et plus que partout ailleurs, dans Jésus-Christ! Chrétien, disons-nous, ton Dieu et ton Sauveur, de trente-trois ans qu'il a passés sur la terre, n'a pas été un moment sans douleur; et toi dans tes peines tu murmures, tu te livres au désespoir! As-tu oublié qu'il est le Saint des saints, et que tu es coupable? As-tu oublié qu'il n'afflige que parce qu'il aime, et que ceux qui sont attachés à sa croix ont dans leurs souffrances un gage précieux de ses vues bienfaisantes pour eux?

Voilà les matières que nous traitons, voilà quels sont nos discours; jugez si c'est à tort que saint Chrysostome les appelle une flèche ardente qui porte au cœur ses atteintes, un glaive à deux tranchants qui pénètre jusque dans l'âme, une marche rapide de l'esprit de Dieu sur les eaux, un feu qui dévore et qui embrase. Jésus-Christ

Digitized by Google

nous a substitués à sa place, il est avec nous, et jusqu'à la fin des siècles il y sera; c'est à nous qu'il veut qu'on s'adresse, c'est notre voix qu'il oppose à la corruption. Si malgré ce secours les scandales règnent, ce secours manquant, le torrent d'iniquité s'enflerait et couvrirait toute la terre. Du milieu de ses tourments le mauvais riche demande qu'il parte quelqu'un pour avertir ses frères, et empêcher qu'à son exemple ils ne se perdent : ô mes chers auditeurs, si à présent un réprouvé, sorti du sein des flammes, montait ici pour vous prêcher l'enfer, quelles terreurs s'empareraient de vos âmes! Qui de vous balancerait à se convertir? Je me trompe, écoutez ce que dit le Sauveur : *Habent Moysen et prophetas* (*Luc.*, XVI), nous vous sommes plus utiles, nos voix sont plus puissantes, et je viens vous dire de la part de Dieu, que si pour vous convertir nous ne pouvons rien, même un damné n'y réussirait pas.

Parole de Dieu, parole respectable et salutaire au delà de ce qu'on peut dire; j'ajoute, nécessaire et importante au dernier point. Pour le prouver je ne veux qu'un mot. Celui, dit le Sauveur, qui appartient à Dieu écoute sa voix; vous, Juifs, vous, pharisiens, vous n'appartenez point à Dieu, et de là vient que quand je vous parle en son nom, vous vous bouchez les oreilles : *Qui ex Deo est verba Dei audit, propterea vos non auditis quia ex Deo non estis.* (*Joan.*, VIII.) Texte à jamais mémorable; de quelque manière qu'on l'explique, dans ceux qui écoutent la parole sainte, caractère de prédestination; dans ceux qui ne l'écoutent pas, caractère de réprobation. Si cela est, vous qui êtes assidus à nos instructions, quelle sainte et divine allégresse doit couler dans vos cœurs! Au contraire, que penser de ceux qui ne paraissent que rarement, qui se font même un point d'honneur de ne paraître jamais? Quoi! Dieu les aurait vomis de sa bouche! L'éternelle malédiction serait déjà lancée sur eux! Ils périraient pour toujours! Dieu de bonté, sauvez-les du naufrage! S'il n'y a point d'autre moyen de les dérober à vos coups, comme saint Paul nous nous y offrons, quoi qu'il en coûte, sauvez-les; je l'avouerai, je crains pour eux, et je crains, pourquoi? Parce que le refus qu'ils font de nous entendre est une marque que dans eux la charité est éteinte, qu'ils n'ont point d'amour pour Dieu, puisque quand on aime, tout ce qui parle de l'objet aimé est sûr de plaire : jugez quel présage, et s'il en est au monde un plus funeste. Je crains, pourquoi? Parce que ce refus est une preuve sensible qu'ils n'appréhendent rien tant que d'être inquiétés dans leurs désordres, qu'ils ont pris le parti d'y persister; ce qui est si vrai, que si par hasard un impudique vient à savoir que nous fulminerons contre ses horreurs, un avare que nous parlerons d'aumône ou de restitution, non-seulement ils n'approcheront pas du temple, mais supposé qu'ils y fussent, ils se hâtent d'en sortir. Je crains, pourquoi? Parce qu'en vertu de ce refus ils se mettent hors d'état de rompre avec la passion qui les enchaîne. Comment voulez-vous qu'ils se reconnaissent? Qui les reprendra? Qui les avertira? Des livres de piété? Les lisent-ils? Et ces organes inanimés qui ne sont soutenus ni du ton ni de la voix, ni de la grâce du ministère, seront-ils plus recherchés que nos discours? Seront-ce les amis? Mais quel est l'homme qui s'embarrasse des fautes dont il n'y a que Dieu qui soit offensé? Où sont les amis qui vous aiment assez pour ne pas craindre de vous déplaire? Un ami vous suivra aux jeux, aux festins; mais êtes-vous malheureux? il n'ose vous voir; êtes-vous vicieux? il n'ose vous reprendre. Je reviens, qui les corrigera donc? Qui leur tendra la main? Sur quelle ressource espérer leur conversion? Il est naturel qu'ils s'endurcissent, qu'ils persévèrent dans leur péché, *Propterea vos non auditis quia ex Deo non estis.*

Il fait beau voir un chrétien, quand je lui reproche son peu d'assiduité, me dire qu'il n'a pas le temps : prétexte encore plus faux et plus imaginaire qu'il n'est commun. Il n'a pas le temps; et d'où vient qu'il ne l'a pas? Qu'est-ce qui le lui enlève? En manque-t-il pour une foule de divertissements qui se succèdent sans raison les uns aux autres? En manque-t-il pour des lectures qui promènent son imagination sur des objets empoisonnés? En manque-t-il pour toutes les choses que la conscience et la religion devraient lui interdire? Dieu parle, il expose ses volontés, et un chrétien répond qu'il n'a pas le temps d'entendre : mon frère, si le temps vous manque, dérobez-en à vos occupations, à votre repos, et surtout à vos plaisirs; c'est leur donner assez que de leur donner les restes du devoir : faites avec moi une réflexion qui vous touchera. J'entre dans ces colléges où, par l'étude des belles-lettres, on cultive l'esprit; dans ces académies où, par divers exercices, on forme le corps; et je vois une nombreuse jeunesse y accourir avec une passion extrême, s'y entretenir avec des dépenses infinies : viens-je dans nos temples où on enseigne la seule chose qu'il importe de savoir? Ces temples inhabités sont de véritables déserts, ils cèdent aux théâtres, aux spectacles, ils cèdent à ces lieux où on enseigne à l'homme ce qu'il serait heureux d'oublier, et plus heureux encore de n'avoir jamais appris.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le temps où nous instruisons est ce temps-là même que l'intempérance a choisi pour dresser une table profane, et donner dans de honteux excès. Actuellement qu'on vous instruit de vos devoirs, il y a des chrétiens qui se font un devoir de les violer tous. Et qu'arrivera-t-il de là? Traîné ensuite au tribunal de Dieu, apparemment on se retranchera sur son ignorance. Interrogé sur la prière qu'on n'a point faite, sur les devoirs de son état qu'on n'a point accomplis, sur les principaux points de sa religion qu'on a ignorés ou perdus de vue, on répondra qu'on ne sa-

Digitized by Google

vait pas : serviteur infidèle, vous ne saviez pas, il n'y avait donc pas de temps marqués où, loin du tumulte, on désirait vous rassembler à l'ombre du sanctuaire? Il n'y avait pas de chaires où la vérité parlait en mon nom? Il n'y avait pas de maîtres en Israël qui fixaient la pratique du devoir, et s'élevaient contre le vice avec une autorité digne de leur zèle? Quand vous a-t-on épargné, je dis plus, quand ne vous a-t-on pas prodigué le pain vivant? A qui tenait-il que vous n'eussiez de vos obligations la connaissance la plus claire, la plus parfaite? Vous ne saviez pas! c'est là votre crime, un crime sans excuse dont vous porterez la peine : *Si quis ignorat, ignorabitur.* (I *Cor.*, XIV.) Réflexion sérieuse dont il n'y a personne qui ne doive être frappé.

Mais le croiriez-vous? Pour en éluder la force, pour justifier le dégoût qu'on a de la prédication, on tombe sur ceux qui sont chargés de la faire, et comme si on était innocent, parce qu'ils sont coupables, on entre dans une vaste description de leurs défauts. En sont-ils exempts? A Dieu ne plaise que je le prétende! Il peut y en avoir dont la vanité se produit dans le lieu saint comme sur un théâtre où elle cherche bien plus les applaudissements que les conversions. Il peut y en avoir qui ne veulent paraître que dans les chaires illustres, jamais dans les campagnes, et dont les yeux mondains sont plus sensibles à l'éclat de la pourpre qu'à celui du sang de Jésus-Christ qui brille dans le pauvre. Il peut y en avoir de trop libres à se produire dans les assemblées du grand monde où ils renversent par leur conduite ce qu'ils ont établi par leur morale; je sais tout cela, mais rien de tout cela ne vous justifie : nous ne sommes point votre règle; votre règle, c'est la doctrine que nous publions, ce sont les ordres du ciel que nous avons soin de vous intimer; votre règle, c'est l'oracle du Fils de Dieu qui déclare qu'on doit s'attacher à nos maximes préférablement à nos exemples. N'entrez pas toujours dans le chemin où nous marchons nous-mêmes, mais suivez celui que nous montrons. Semblables à des flambeaux, nous pouvons nous consumer et nous perdre, mais nous donnons aux autres une lumière éclatante et sûre.

On se plaint que nous abusons de la patience, et que, voulant corriger le vice, nous le combattons par des discours dont la longueur fatigue : plainte injuste; vous qui la faites, voudriez-vous pour vos divertissements vous contenter des mêmes bornes? Que diriez-vous, si sur l'étendue de nos discours on fixait celle de vos repas et de vos plaisirs? Nous sommes trop longs, comment ne pas l'être? Dans une corruption si générale, parmi des désordres si criants, si innombrables, si publics, comment se resserrer? Si nous passons quelquefois les bornes du temps, c'est qu'à la vue de tant d'offenses commises contre Dieu, parmi tant de raisons de soupirer, il ne nous est pas aisé de borner nos plaintes et nos gémissements. Du reste, notre plume est entre vos mains; nous aurons pour votre délicatesse des égards, quand vous en aurez vous-mêmes pour la loi de Dieu. On se plaint que, sans éloquence et sans génie, la plupart, nous ne disons que des choses communes et rebattues. Mais quoi! l'Evangile a-t-il besoin d'ornements? Ce chef-d'œuvre de l'Esprit-Saint dans sa simplicité même n'a-t-il pas des grâces supérieures à toutes autres? chrétiens, vous êtes faits pour le ciel, c'est du ciel que nous parlons, faut-il de l'art? Ah! quand un homme est en exil, si on lui parle de la patrie, quelque mal qu'on s'exprime, on parle toujours bien, et il écoute volontiers. On se plaint que nous ne ménageons rien, et que, sans respect pour l'auditeur, dans la chaleur de nos invectives, nous nous servons de termes peu mesurés : cela peut être; je crois bien que l'énormité des scandales nous arrache quelquefois des expressions un peu fortes; mais se plaindre sur ce sujet, c'est se plaindre que nous crions quand nous vous voyons sur le bord de l'abîme; c'est se plaindre que nous avons des entrailles de père, c'est se plaindre que nous vous aimons. Chers auditeurs, puissiez-vous n'avoir jamais d'autre reproche à nous faire! Si nos termes sont durs, songez qu'une mère, toute mère qu'elle est, s'emporte contre un fils bien-aimé, quand ce fils court à sa perte. Enfin, quoi qu'on puisse dire, je défie de trouver des raisons plausibles pour justifier le peu d'assiduité qu'on apporte à entendre la parole sainte. Avançons, et après avoir montré que la parole de Dieu est digne d'être entendue, ainsi qu'elle le fut dans la bouche de Jésus-Christ même; par conséquent qu'on a tort d'être peu exact à l'entendre, montrons qu'elle est efficace, ainsi qu'elle le fut dans la naissance du christianisme où elle convertit et changea le monde, par conséquent qu'on a tort de n'en pas profiter. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La parole sainte, comme le témoignent les fastes de dix-sept siècles, a opéré de tout temps les plus étonnantes merveilles, et encore aujourd'hui elle a la même force. La preuve en est dans les changements qu'on lui voit faire : réflexion unique à laquelle je m'attache, et qui mérite que vous soyez attentifs.

Je ne remonterai point aux premiers siècles du christianisme pour vous rappeler ces temps heureux où on a banni le démon de son empire et renversé ses autels. Ce qui a opéré tant de prodiges, c'est la vertu toute puissante du glaive qui nous est remis en main pour terrasser les erreurs et les vices, vertu qui n'est point affaiblie. Sans parler de ses succès dans le Nouveau-Monde, encore tous les jours parmi nous quels effets ne produit-elle point? Dans les missions, dans les retraites, dans les campagnes, de quelles bénédictions nos travaux sont suivis? Combien d'incrédules reviennent de

Digitized by Google

leur entêtement? Combien de pécheurs rompent leurs chaînes? Combien de justes s'affermissent dans la piété! Traitant des grandes vérités, de la nécessité de la mort, de la terreur des jugements divins, de la rigueur des feux éternels : surtout montrant l'image de Jésus crucifié; nous avons la consolation de voir les cœurs attendris, des torrents de larmes couler de tous les yeux : nous voyons les réconciliations, les restitutions, les confessions, une réforme générale; fruits admirables que le Seigneur opère par notre organe : *Vox Domini super aquas* (*Psal.* XXVIII), encore aujourd'hui, comme autrefois, sa parole dans une terre aride et desséchée fait naître des sources d'eaux vives qui rejaillissent dans la vie éternelle : *Vox Domini in virtute* (*Ibid.*); sa parole a des charmes si puissants, si victorieux, que les cœurs s'amollissent, et trouvent du plaisir à se rendre : *Vox Domini in magnificentia* (*Ibid.*); sa parole dans la conversion de l'impie, dans la persévérance du juste, donne au monde un spectacle dont rien n'égale la splendeur : *Vox Domini confringentis cedros* (*Ibid.*); sa parole force l'amour-propre jusque dans ses derniers retranchements, terrasse un cœur rebelle, et le brise par la violence de la douleur : *Vox Domini intercidentis flammam ignis* (*Ibid.*); sa parole étouffe de dangereuses flammes, et allume en leur place la seule dont il est beau, dont il est doux de brûler. *Verbo Domini cœli firmati sunt* (*Psal.* XXXII); sa parole a formé le monde, et, par un miracle plus grand, elle le convertit. Elle se plaignait, dans le transport de son zèle, qu'Israël avait trahi le Dieu de ses pères pour sacrifier aux dieux des nations, et Dieu lui fait voir d'un coup d'œil sept mille Israélites qui, dans le centre de l'apostasie, toujours constants et fidèles n'avaient point fléchi le genou devant l'idole. J'en dis de même : nous nous plaignons des déréglements qui règnent, et plût au ciel que nos plaintes fussent mal fondées! Mais pourtant il est des âmes généreuses qui, au milieu des prostitutions de Babylone, demeurent sans recevoir d'atteinte, il est des personnes irréprochables; vous en connaissez; dans le barreau, dans l'épée, dans le commerce, dans le sanctuaire, il y en a; et pour la gloire du Seigneur, pour l'honneur de la religion, pour la confusion des méchants, grâce au ciel, il y en aura toujours : miracle subsistant et permanent, quelle en est la cause? Les maximes évangéliques expliquées avec soin : ces maximes sont un rempart contre le désordre, sont l'arche tutélaire qui sauve la vertu du naufrage.

Or, je prétends qu'elle est capable de procurer aux autres le même avantage, et qu'infailliblement, si nous voulions, elle nous le procurerait à tous : preuve certaine, c'est que le bras de Dieu n'est pas raccourci, c'est que le sang du Rédempteur n'a rien perdu de sa force. Si donc pour le grand nombre elle est infructueuse, savez-vous à quoi j'attribue ce malheur? Je l'attribue à une curiosité profane qui en méconnaît l'usage, à une dissipation criminelle qui en écarte le souvenir, à une application maligne qui en élude les traits, à une résistance opiniâtre qui en étouffe les impressions. Ne perdons rien de ceci, et suivons de point en point des reproches que nous n'avons que trop mérités.

Curiosité profane. On vient au sermon, dans quelle vue? Pour juger de l'orateur par soi-même, et voir s'il est tel qu'on l'a dépeint. Ainsi voilà le sanctuaire changé en académie, la chaire en théâtre, les auditeurs en juges qui vont prononcer décisivement et sans appel. Où va l'attention? L'économie d'un discours juste et bien pris, une distribution exacte, des termes choisis, des caractères copiés d'après nature, des peintures tracées avec une hardiesse heureuse, des fleurs adroitement semées, c'est ce qu'on cherche et sur quoi on se récrie. Pour ce qui est des exemples du Fils de Dieu, des exemples des saints, de la morale qu'on doit suivre, des vertus qu'on doit embrasser, ce n'est pas de quoi il s'agit; tout cela est étranger au spectacle, on le compte pour rien. Dans le fond, devons-nous prêcher sans préparation, sans étude, et parler le langage de la barbarie? Non, sans doute, le respect que nous devons au sacré ministère, le respect que nous devons à nos auditeurs demandent un juste travail; si on met tout en œuvre pour appuyer l'erreur, en faveur de la vérité qu'il soit permis de se prévaloir des mêmes moyens; si des imposteurs n'oublient rien pour colorer et farder leurs poisons, qu'on ne soit pas condamné à s'expliquer sur le salut avec un froid propre à lasser ou à endormir; tout doit combattre pour la religion, et il est bon de la présenter avec cet air de majesté et de grandeur qui lui convient.

Avouons-le pourtant, ce qui a converti le monde, sont-ce les figures pompeuses? Sont-ce les talents humains? Ne voyons-nous pas, au contraire, que saint Paul, si capable de s'en servir avec éclat, les a dédaignés, et que toute l'éloquence qu'il a employée a été l'éloquence de la croix? Oh! que le crucifix est un grand livre! qu'il est beau! qu'il est éloquent! et quand on l'étudie bien, qu'on est en état de se passer de tous les autres! Malheur à ces discours qui plaisent au monde et le laissent périr! Malheur à ces portraits flattés des plus honteuses faiblesses qui ne sont propres qu'à rendre le vice aimable! Malheur à celui qui cherche autre chose qu'à convertir les âmes! Si on ne travaille d'une manière propre à convertir les âmes, Messieurs, le plus beau sermon est le plus digne d'être jeté au feu. Organe des oracles éternels, ambassadeurs du Très-Haut, ne sommes-nous pas bien malheureux si, destinés à vous sauver, nous nous bornons à vous plaire? Qu'avons-nous besoin de l'estime des hommes? Qu'importe à mes confrères et à moi ce qu'on dit de nous? Rentrez dans vous-mêmes, sortez de vos égarements, soyez chrétiens, soyez

Digitized by Google

saints, et pensez ensuite ce qui vous plaira: nous montons ici pour honorer Dieu, pour vous sauver; sauvez-vous, et voilà pour nous le plus flatteur des applaudissements: s'il est permis d'être sensible à vos éloges, c'est quand ils seront attestés par vos larmes. Chrétiens, le beau spectacle, lorsqu'au retour de la captivité les Juifs écoutèrent la lecture de la loi faite par le grand prêtre! Le texte sacré rapporte que la multitude entra dans des sentiments de componction si vifs, éclata en gémissements si amers, que les Lévites furent obligés d'imposer silence. Que ne sommes-nous dans de pareilles circonstances! Hélas! notre embarras, à nous autres, ce n'est pas d'arrêter les soupirs, c'est de les faire naître! Curiosité funeste et déplacée! Au lieu de l'exercer sur son propre cœur pour y découvrir des infidélités énormes qu'on se déguise, et que l'œil du souverain Juge, malgré qu'on en ait, saura bien faire apercevoir, on l'emploie à examiner notre composition, notre langage; sans se mettre en peine de ses propres défauts, on s'arrête à critiquer les nôtres; on ne nous pardonne pas un terme peu exact, et on se pardonne à soi-même un adultère! Fut-il jamais critique plus déraisonnable, plus injuste! Et ne suis-je pas en droit de vous reprocher, qu'entrant dans nos temples, c'est Rome et Athènes et non pas Jésus-Christ que vous y cherchez?

Autre abus, dissipation volontaire et criminelle qui fait que les vérités exposées n'entrent point, ou que dans le moment elles échappent. Rappelons ce qui est dit dans la parabole des semences. Une partie tomba sur le chemin et elle fut enlevée par les oiseaux, ou foulée par les passants; une partie sur les buissons et les ronces, et à peine était-elle sortie de terre qu'elle fut étouffée; une partie tomba sur un sol pierreux, et faute d'humidité bientôt elle dessécha; image de ce qui arrive tous les jours dans le christianisme, où l'estime du monde et de ses vanités fait avorter les enseignements que nous donnons. Toutes les fois que nous les offrons, ces enseignements salutaires, très-peu les recueillent, les méditent, y prêtent une partie de l'attention qu'ils donnent à des bruits populaires; on a l'esprit occupé de toutes les pensées, de tous les fantômes qui se présentent, occupé d'un procès dont la décision prochaine tient en suspens, occupé d'une intrigue dont les ressorts sont en mouvement, occupé d'un argent qu'on compte devant Dieu, et que plus que Dieu on adore, occupé d'une partie de jeu après lequel cette dame soupire; le dirai-je? occupé de coupables sentiments qui, partout ailleurs, seraient un crime, et dans le lieu saint ne peuvent être qu'un sacrilége. Où sont-ils ces chrétiens qu'on croit voir dans l'auditoire? Ils sont dans les bras du sommeil qui jamais ne les surprend ni à la table, ni au jeu; ils sont aux promenades, aux bals, aux spectacles; ils sont où leurs craintes, leurs désirs, leurs intérêts les entraînent; cherchez-les où Dieu n'est pas, c'est là que vous les trouverez; mais ne les cherchez pas ici, ils n'y sont point, ou ils n'y sont qu'en apparence: *Non est hic* (*Matth.*, XXVIII; *Marc.*, XVI); ils représentent dans nos temples, mais ils sont restés dans le monde. Celui-ci promène indécemment ses regards de tous côtés, le crucifix n'est pas pour lui un objet assez illustre, il envisage les personnes, leurs démarches, leurs situations, leurs parures et tout ce qui ne parle pas du Dieu qui l'a sauvé. Celui-là s'entretient avec autant de liberté que s'il était dans sa maison, et lui qui, au récit des malheurs imaginaires de quelque héros fabuleux, dans des lieux de crime et de scandale, marquerait du respect par son silence, il ne s'embarrasse pas que dans le temple tout retentisse de l'éclat de sa voix. Le discours est-il fini? tout-aussitôt, comme déchargé d'un poids sous lequel on gémissait, on sort avec précipitation, et, dans des salutations indiscrètes dans des parties qui se forment sur l'heure, on étouffe le trait qui avait touché.

Tonnez, prédicateurs pleins de zèle, tonnez d'une manière digne de celui qui vous inspire, abandonnez-vous au feu qui vous dévore, lancez éclairs sur éclairs, votre courroux à quoi se terminera-t-il? A frapper l'air. Je n'en suis pas surpris: tant qu'on ne se tiendra pas comme Madeleine aux pieds du Sauveur dans un recueillement religieux et profond; tant qu'au dedans de soi-même on ne conservera pas précieusement, comme Marie, ce qu'on vient d'entendre, la voix qui parle fût-elle plus énergique et plus frappante, elle ne fera ni impression sur les esprits, ni changement dans les cœurs.

Troisième abus, application maligne, application satirique par laquelle les reproches que nous fulminons sont méconnus, sont détournés, sont rejetés sur tout autre que sur soi. Telle est la perversité du cœur humain; tandis qu'on s'aveugle sur soi-même, qu'à la peinture de son propre vice on ferme les yeux, on les tient ouverts sur celle d'autrui, et l'endroit où le tableau pèche est toujours celui qu'on oublie le moins. Vous-mêmes, prenez garde à ce qui arrive. Dès que nous entrons dans le détail, et que contre le pécheur nous tirons le glaive évangélique, à l'instant j'en vois qui cherchent des yeux certaine personne, et pour ainsi dire lui portent le trait jusque dans le cœur, sans songer que c'est à eux-mêmes que convient la censure. Dans l'auditoire c'est comme une nuée de traits réciproquement lancés et réfléchis; sortis de nos mains ils devaient ouvrir et guérir vos plaies, et par un usage pervers; ce sont ou des traits inutiles qui portent à faux, ou des traits empoisonnés qui vous tuent. Non, la malignité n'est pas concevable, par une manie des plus étranges on entre dans le cœur des autres, et on y transporte ses propres faiblesses pour avoir le plaisir de les

Digitized by Google

critiquer. Si je parle contre les avares ; enfoncez, dit un homme de qualité ; que le coup porte, on ne peut frapper trop rudement sur ces inhumains ; j'en sais tel qui a ruiné des familles, qui est chargé d'exécration ; n'épargnez pas, faites-vous entendre, et s'il le faut, embouchez la trompette : *Clama, ne cesses, quasi tuba exalta vocem.* (*Isa.*, LVIII.) Si je m'élève contre les impudiques ; poursuivez, dit un joueur, poursuivez ces infâmes qui immolent d'innocentes victimes, qui enlèvent le plus précieux des trésors. La tête couverte de cheveux blancs s'abandonner à de pareilles infamies ! cela n'est-il pas criant ? Criez, éclatez, et malgré qu'ils en aient, forcez-les à rougir : *Clama, ne cesses, quasi tuba exalta vocem.* Si je tonne contre les orgueilleux ; encore plus, dit le vindicatif, démasquez ces insolents ; il est ridicule qu'un homme de rien s'en fasse accroire, qu'il affecte partout la place d'honneur, qu'il vante ses titres ; venez le confondre, venez lui apprendre que ce qu'il y a de plus ancien chez lui, c'est la turpitude et l'opprobre : *Clama, ne cesses, quasi tuba exalta vocem.* Ainsi est-on mutuellement attentif à s'observer, à se décrier, ainsi se plaît-on dans une diversion qui flatte.

Or, je reprends, vous noble, vous joueur, vous vindicatif, vous êtes satisfaits ; mais, je vous prie, qui pensez-vous que j'attaque ? Sur qui tombe ma censure ? Sur vous, censeur aveugle, sur vous-même, *Tu es ille vir.* (II *Reg.*, XII.) Vous, homme de qualité, vous n'exercez point l'usure ; mais vous opprimez un vassal, vous frustrez un créancier ; mais contre ceux qui ont le malheur d'être vos voisins, vous usez de mille violences ; mais sur vos tables, vos habits, vos équipages, le sang du marchand et de l'artisan que vous ne payez point, ruisselle : de quel front condamnez-vous l'avare ? Vous êtes avare vous-même, vous pratiquez une manière d'usure plus cruelle que lui : *Tu es ille vir.* Vous, joueur, vous ne brûlez point d'une coupable flamme, mais vous vous endettez, vous vous ruinez, vous ôtez la dot à vos malheureuses filles, vous les mettez au désespoir, et je laisse à penser si les conseils du désespoir sont des conseils amis de la pudeur : de quel front condamnez-vous l'impudique ? Sans être impudique vous apprenez à vos enfants à le devenir, vous les mettez dans l'occasion : *Tu es ille vir.* Vous, vindicatif, vous n'êtes point de ceux qui vantent leur noblesse, qui forgent des titres ; mais vous êtes sensible à l'excès : vous prenez une simple indifférence pour un outrage, une légère bienséance manquée vous met en fureur ; par quelle raison condamnez-vous l'orgueil d'autrui ? C'est vous, plus que tout autre qui êtes orgueilleux : *Tu es ille vir.* Vous tous qui m'écoutez, ne vous abusez point, prenez pour vous ce que j'ai dit, contemplez-vous dans les portraits que j'ai offerts : ne dites point, comme vous avez coutume de faire : que j'ai regret que tels et tels ne soient point ici ! il est ici le coupable dont il s'agit, il est au milieu de vous ; cherchez dans votre cœur, vous l'y trouverez : *Tu es ille vir.*

Dernier obstacle aussi fatal que les précédents, résistance formelle et opiniâtre par laquelle on rend inutiles toutes les tentatives que nous faisons. Nous avons touché l'endroit faible, le caractère est marqué, il est impossible de s'y méconnaître : que fait-on ? On réprime le mouvement de la grâce, on étouffe de légitimes frayeurs, on prend toute réprimande pour une satire, et quels que soient nos efforts, on est déterminé à ne se pas rendre. Il y a des pécheurs si rebelles que la seule chose qu'ils craignent, c'est de ne pas périr. A peine élevons-nous la voix qu'au premier cri la passion sonne l'alarme ; ils se mettent en défense, ils se tiennent en garde. Il y en a même qui s'irritent, et qui entrent contre nous dans une espèce de fureur : en vain répétons-nous, ce qui est très-vrai, que ce n'est point la passion qui nous anime, que, ne les connaissant point en particulier, n'ayant point intérêt de leur déplaire, ce ne sont point eux nommément que nous désignons ; rien ne les apaise, vous diriez que ce sont autant de furieux qui s'emportent contre le médecin, et qui eux-mêmes déchirent la plaie qu'une main miséricordieuse et tendre voulait fermer. Voyez même avec quelle fierté ils rejettent nos avis, s'ils ne parlent pas comme ces impies chez le prophète : où tendent tous vos discours, disent-ils d'un ton méprisant et dédaigneux, à quoi bon tous ces éclats. *Quid clamas ?* (*Jerem.*, XXX.) A quoi bon, mon cher frère : mais vous-même y pensez-vous ? Avez-vous perdu les yeux pour ne pas voir les horribles désordres qui se commettent ? Dieu est méprisé, le sang du Rédempteur est foulé aux pieds, les hommes courent en foule à leur perte, ils tombent dans les enfers, et vous dites, *Quid clamas ?* Dans de si tristes conjonctures la compassion nous saisit, nous venons à votre secours, nous voulons vous tirer du précipice, nous voulons vous sauver, et vous dites, *Quid clamas ?* Est-ce que nous devons souffrir tant de corruption dans les familles, tant de déréglements dans la jeunesse, tant de licence parmi les grands, tant de débauches parmi le petit peuple ? Est-ce que nous devons souffrir que l'impiété et le libertinage passent pour force d'esprit ; que la fureur du jeu soit sur le pied d'une occupation honnête ; que les discours sales, les équivoques honteuses soient pour quelques-uns les seuls ornements du langage ? Est-ce que nous devons souffrir que les hommes destinés à posséder le ciel soient par leur faute exclus du ciel pour jamais ? *Quid clamas ?* Entrez, entrez dans votre cœur, vous y entendrez un cri plus perçant que les nôtres, nous ne disons rien qu'il ne vous ait dit cent fois, et en vous avertissant, en vous reprenant nous ne parlons que d'après vous.

Ah ! mes frères, quand j'y pense, quel désespoir ! Chez les sauvages, dans des terres barbares, la parole de Dieu produit au centuple : et dans le sein de l'Eglise, dans

Digitized by Google

une terre arrosée du sang de Jésus-Christ, dans une terre où les fontaines de vie coulent de toutes parts, où les nuées célestes versent sans interruption des pluies abondantes, où d'infatigables ouvriers unissent leurs travaux et leurs sueurs, la semence évangélique ne trouve presque que des sables arides! Pouvons-nous le voir? Devons-nous le souffrir? Pécheurs, qui en profitez si peu, je vous le dis à regret, retenez bien ces mots : la parole de Dieu prononcée sans fruit, et écoutée sans fruit, sera pour vous le plus grand des maux, sera le plus redoutable de vos ennemis; ne pouvant vous sauver il faudra qu'elle vous perde; parce que vous êtes indociles et sourds, nous avons ordre de vous quitter sans emporter même la poussière de nos pieds, et en vous quittant, de ne vous laisser que des anathèmes. Le Sauveur assure qu'on vous prépare le dernier des châtiments, que vous serez traités avec plus de rigueur que les habitants de Sodome. Par le moyen de la sainte parole vous deviez être fondés sur Jésus-Christ qui est la pierre angulaire; et, par votre résistance, votre opiniâtreté, cette pierre de toute sa pesanteur tombera sur vos têtes, vous en serez écrasés. Nos sermons sont des témoins qui déposeront contre vous, cette chaire deviendra un tribunal d'où partira le coup de la vengeance : dans cette même chaire Dieu nous fera paraître encore une fois, non plus pour vous ouvrir le ciel, le ciel ne sera plus votre patrie; mais pour vous annoncer une dernière, une terrible, une irrévocable vérité, pour vous annoncer qu'il n'y a plus de salut pour vous. Nous, être réduits à vous condamner! être contraints de vous frapper d'un malheur infini et sans retour! Mon ministère aurait un si déplorable succès! Je contribuerais à votre perte, moi qui me croirais heureux de donner pour vous tout mon sang! Dieu Rédempteur, vous le souffririez! Quoi qu'il en coûte, quand il devrait m'en coûter mille vies, ne le souffrez pas. Si nos voix sont trop faibles, faites parler une voix plus forte que celle du tonnerre, une voix plus éloquente que celle des hommes et des anges, faites parler votre sang; et que votre parole soit pour mes auditeurs et pour moi un germe de vie, d'abord dans le temps, et ensuite dans l'éternité; au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XIII.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in via, et aperiret nobis Scripturas? (*Luc.*, XXIV.)

Ne nous sentions-nous pas le cœur embrasé, lorsqu'il nous parlait en chemin, et qu'il nous expliquait les Ecritures?

Le Sauveur parle, deux disciples l'entendent, et se sentent pénétrés des vives ardeurs d'un feu divin; fasse le ciel que le même feu s'allume dans nos cœurs. Aimer Dieu est le premier des commandements, le plus essentiel des devoirs, l'accomplissement de toute la loi, la consommation de toute sainteté, le miracle de la grâce, le plus haut point de la grandeur et de la gloire où l'homme puisse atteindre. Voilà la fin pour laquelle nous sommes créés, le terme où nous devons aboutir : ce doit être notre occupation dès maintenant, et ce sera un jour notre récompense. Dans ce commandement, comme dans un abrégé fidèle, Dieu a voulu nous proposer tous nos devoirs ensemble, afin que, sous un point de vue, nous pussions d'un coup d'œil les envisager tous, et comprendre toute l'étendue de nos obligations.

Amour de Dieu, vertu rare, vertu sublime! Son principe, c'est le plus pur sang de Jésus-Christ; sa nature, c'est d'être le lien qui nous unit à Dieu; son objet, c'est l'infinité des perfections divines; ses effets, c'est de consacrer, et, en quelque manière, de diviniser le cœur de l'homme. Les autres vertus n'ont qu'un temps; les rigueurs de la pénitence finiront, les obscurités de la foi s'éclairciront, les douceurs de l'espérance s'anéantiront, la charité, maîtresse et victorieuse des temps, subsistera dans tous les siècles. Les autres vertus plus resserrées n'envisagent Dieu que par parties, la pénitence le redoute comme son juge, la foi l'écoute comme son maître, l'espérance le cherche comme son rémunérateur, la charité immense embrasse l'Etre divin tout entier. Vertu aimable et charmante, capable de fournir sans cesse à toutes les vertus un nouvel éclat, à tous les bienheureux de nouveaux cantiques, à tous les orateurs de nouveaux tours, à tous les cœurs de nouvelles flammes. Vertu nécessaire, essentielle, indispensable : comment arrive-t-il qu'on en tienne de si beaux discours, et que dans la pratique on la connaisse si peu? Réformons, il en est temps, un abus si indigne; par toute sorte de moyens; tâchons de nous enflammer de cet amour; parlons-en, s'il le faut, un peu moins, et pratiquons-le davantage; apprenons une bonne fois à aimer le Seigneur : les plus puissants, les plus invincibles motifs nous y engagent. Amour divin, c'est de tous les devoirs le plus indispensable; amour divin, c'est de tous les devoirs le plus aimable; tel est le partage de ce discours. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est certain que les motifs que nous avons d'aimer Dieu, si nous les prenons par rapport à lui, ne sauraient être plus touchants, plus efficaces qu'ils ne sont. Comment pourrions-nous lui refuser notre amour? Par ses perfections il l'attire, par ses bienfaits il le mérite, par son autorité il l'exige : c'est pour nous un devoir de l'aimer; devoir de justice, parce qu'il est aimable; devoir de reconnaissance, parce qu'il est bienfaisant; devoir de fidélité, parce qu'en maître il le commande.

Amour de Dieu, devoir de justice. Quelles qualités supposeriez-vous dans un objet, chrétiens, pour faire à vos cœurs une violence heureuse, et ravir toute votre ten-

Digitized by Google

dresse? Ces qualités vous les trouverez en Dieu, pleinement, souverainement, infiniment. Voulez-vous que l'objet de votre amour soit saint? Dieu est la sainteté par essence; toujours équitable dans ses jugements, il se déclare en faveur du juste opprimé, pèse tout dans la balance du sanctuaire, juge avec des lois égales, sans acception de personne, le monarque et l'esclave, et rend à chacun selon ses œuvres. Voulez-vous qu'il sache régler tout avec un admirable tempérament de sévérité et de clémence? Dieu est terrible pour les impies; mais viennent-ils à se reconnaître, il oublie leurs égarements, un soupir le désarme, et une larme seule éteint tous les carreaux de sa vengeance. Voulez-vous que sa puissance et sa sagesse éclatent par des faits merveilleux? Ces globes qui roulent avec tant de majesté sur nos têtes, la fécondité des campagnes, la variété des saisons, la vaste étendue des mers, tout cela est son ouvrage, et il soutient de trois doigts ce monde qu'il a formé d'une parole. Voulez-vous des caractères marqués d'autorité et d'empire? Dieu, dit l'Ecriture, du haut de son trône, ébranle les cieux, commande à la terre, interroge les rois, se fait entendre au néant, et, en sa présence, il n'est point de grandeur qui ne rampe et ne s'humilie. En un mot, voulez-vous donner l'essor à vos esprits pour ramasser dans un point ce qu'il y a de parfait en tout genre? Supériorité de génie, talents rares, vertus sublimes, tout coule de cette source adorable et féconde, tout ce qu'il y a de merveilles, de richesses, de grâces éparses çà et là dans la nature, n'est que comme une goutte d'eau comparée à cet océan sans fond et sans bords: l'idée de toute grandeur, le centre de toutes les beautés, l'assemblage de toutes les perfections, la plénitude de tous les biens, se trouvent dans lui. Figurez-vous quels doivent être les charmes que, pendant des siècles infinis, avec une insatiable avidité, sans se lasser jamais, les saints contempleront, brûlés d'un feu, livrés à des transports dont rien ne suspendra la violence!

Qui le croirait cependant? Nous ne sommes point touchés de tant de charmes, nous réprimons le penchant naturel et raisonnable qui nous entraîne vers le premier Etre, et tandis que nous partageons notre cœur entre mille objets indignes de le posséder, nous le refusons à celui-là seul qui le mérite tout entier! Quoi, mes frères, une beauté fragile, qui n'est après tout qu'une argile artistement figurée, vous met hors de vous-mêmes, vous enchante, et la beauté, l'amabilité infinie ne trouvent en vous que des cœurs de glace, vous ne sentez rien pour elle! Il faut que nous n'ayons jamais ouvert les yeux pour voir ce que le ciel et la terre nous apprennent de leur auteur: si nous les consultions, quel langage ils nous feraient entendre! Avec quels traits d'une sublime énergie ils nous peindraient les attraits du plus parfait de tous les êtres! Les tableaux enlevants qui s'offriraient de toutes parts! Vous, grand Dieu, jusqu'à quand souffrirez-vous une si criminelle indifférence? Faites luire sur nous un de ces rayons qui vous couronnent, faites partir un de ces traits dont les atteintes sont si charmantes, et, puisque vous nous avez donné un cœur qui aime, que ce soit vous, et vous seul que nous aimions! Jamais ailleurs le cœur ne trouvera son repos; le reste peut l'amuser, peut l'éblouir; mais, dans la vérité, tout ce qui n'est point vous ne saurait nous satisfaire pleinement.

Amour, devoir de reconnaissance pour un Dieu souverainement bienfaisant. Avouons que ce Dieu de bonté nous a comblés de ses bienfaits. Bienfaits d'un Dieu Créateur qui nous a donné la vie préférablement à tant d'autres qu'il a laissés dans le néant, et qui l'auraient mieux servi que nous. Bienfaits d'un Dieu Sauveur: Dieu a voulu que son Fils s'immolât pour nous. Pécheur, attachez vos regards sur ce Dieu-Homme qui expire, voyez ses plaies, voyez le sang qui en coule! Si je dois aimer ceux qui en veulent à ma vie, quels doivent être mes sentiments pour un Dieu qui m'a sacrifié la sienne! Non, mon cœur, tout insensible qu'il est, ne tient point contre le Calvaire, aux pieds de la croix je rends les armes; je devrais être accablé de tout le poids de la vengeance, et le Fils de Dieu s'offre en ma place! C'est moi qui ai commis le crime, et c'est lui qui en porte la peine! Chrétiens, en quels termes reconnaître, de quel amour payer de si étonnantes faveurs! Mais malgré le prix de son sacrifice, des peuples entiers sont encore enveloppés des ombres de la mort: par où avions-nous mérité, nous autres, d'être régénérés dans les eaux du baptême, de vivre dans le sein de la véritable Eglise, de puiser la grâce dans les sacrements comme dans autant de sources inépuisables, d'entrer dans tous les priviléges de l'adoption divine? Avec les rois de la terre, je n'ose prendre le titre d'ami, et vous, Dieu de majesté, vous m'avez mis en droit de vous appeler mon Père! Quelle grandeur! L'ambition la plus vaste peut-elle porter plus loin ses vœux? Bienfaits donnés à tous; est-il ici quelqu'un qui n'en ait pas reçu, est-il même ici quelqu'un qui n'en ait pas reçu de très-distingués? Qu'il approche. Vous étiez, vous, assiégé d'ennemis qui tramaient votre perte, il vous a sauvé de leur fureur; vous étiez, vous, abandonné de toutes parts, il a fourni à vos besoins; vous étiez, vous, frappé d'une maladie cruelle à la veille d'une mort prochaine dont vous aviez tant à craindre les suites, il vous a rendu la vie; vous étiez, vous, d'un naturel facile à séduire, il a éloigné les occasions où votre innocence eût fait naufrage. Bienfaits continuels; que de traits d'une providence spéciale depuis votre premier moment jusqu'à celui où je vous parle! Quelles années, quels jours, ou plutôt quels instants n'ont pas été marqués de quelque faveur! Les tendres mouvements de son cœur le rendent aussi attentif à vos intérêts

Digitized by Google

que si vous étiez seul au monde. Bienfaits étonnants : tandis que nous ne pensons point à lui, ou que nous n'y pensons que pour l'offenser, que nous ne nous servons de ses dons que pour l'outrager, il ne nous oublie point, et notre perfidie ne peut interrompre le cours de ses bontés. Plusieurs d'entre nous ont mérité l'enfer, et l'ont mérité par des crimes énormes. Père des miséricordes, qui vous louera dignement? Vous ne nous condamnez pas, vous nous recherchez encore, et au lieu des satisfactions rigoureuses que vous seriez en droit d'exiger, que sûrement les hommes exigeraient pour de moindres offenses, une peine de quelques moments vous suffit! le coupable s'est révolté contre Dieu, et il ne veut pas que le coupable périsse! *A sæculo non est auditum* (*Joan.*, IX); chrétiens, suppléez à ma voix, les termes me manquent. Mais, qui est-ce qui s'intéresse pour nous jusque-là? Qui est-ce qui nous accorde tant de grâces? Un Dieu qui n'a nul besoin de nous, un Dieu que nous avons cent fois trahi, qui trouverait l'intérêt de sa justice dans notre perte, et qui oublie son intérêt pour penser au nôtre, qui, dans le temps que sa grandeur offensée demande que nous périssions, n'écoute que la voix de sa clémence! En vérité, il y a en Dieu des traits qui devraient nous percer jusqu'au vif, de ces traits aimables qui, si nous les méditions, feraient sur notre cœur une impression profonde. O abîme, non plus des jugements, mais de la charité du plus tendre de tous les pères! Seigneur, l'excès de nos crimes est grand, mais un excès plus grand, c'est celui de vos bontés. Après cela, ne suis-je pas autorisé à dire qu'à la vérité Dieu est grand, qu'il est juste, qu'il est saint; mais que la miséricorde a pris l'ascendant sur ses autres attributs, que c'est elle qui conduit ses desseins, et qui règle jusqu'à la marche de son tonnerre : *Miserationes ejus super omnia opera ejus.* (*Psal.* CXLIV.)

D'où vient donc que nous sommes si peu attendris? De quel aveuglement sommes-nous frappés pour ne pas sentir ce qu'on fait pour nous? Moïse reprochait aux Juifs infidèles les miracles opérés en leur faveur, les flots suspendus sur leurs têtes, leurs ennemis précipités au fond des mers, et, dans l'emportement d'une juste colère, il employait les expressions les plus dures : en quels termes n'ai-je pas droit d'éclater? Dieu est notre protecteur et notre appui, tout nous parle de ses bienfaits, nous en sommes comme accablés, sa tendresse va plus loin que celle des mères, et néanmoins plus durs que les rochers, nous ne payons ses grâces que de rebuts, ses caresses que de mépris, ses bontés que d'outrages : mes frères, avons-nous un cœur? Sommes-nous des hommes? Enfants ingrats, où en serions-nous, si Dieu ne nous avait aimés que de la manière dont nous l'aimons? Il est étonnant que nous puissions oublier un bienfaiteur si généreux, et que nous soyons plus insensibles à son égard que les animaux ne le sont au nôtre : devrait-il y avoir un seul moment de notre vie où tout notre cœur ne se portât vers lui? Souvenons-nous du moins en ce jour de ces paroles si tendres que le Seigneur nous adresse : *Præbe, fili mi, cor tuum* (*Prov.*, XXIII), mon fils, donnez-moi votre cœur. Je pourrais vous redemander les biens que je vous ai prodigués; les tenant de ma libéralité vous devriez être prêt à m'en faire le sacrifice : mais non, je vous les ai accordés, je vous les laisse, je ne demande que votre cœur, donnez-le-moi, mon fils, et je suis content : donnez, je le demande, parce qu'il est à moi; je le demande, parce que je le mérite; je le demande pour le rendre heureux : *Præbe, fili mi, cor tuum.* A cela, mes frères, que répondez-vous? Répondez par vos larmes, elles parleront mieux que vos discours, donnez à un Dieu si charmant ce cœur dont il est jaloux; mais que ce soit un cœur enflammé, enivré, transporté d'amour : *Præbe, fili mi, cor tuum.* Vous hésitez, je ne veux pas vous contraindre, je ne vous fais qu'une seule prière : rappelez le souvenir de ses bienfaits, comptez-en la multitude, considérez-en la grandeur, et ensuite je vous permets d'abandonner votre cœur à son penchant.

Troisièmement, amour, devoir de fidélité envers Dieu qui l'exige : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex omnibus viribus tuis, et ex omni mente tua* (*Luc.*, X), voilà le commandement tel qu'il le propose, marquez-en bien tous les traits. *Diliges ex toto corde*, il en montre la nécessité, donnant sur cela ses ordres absolus en souverain qui prétend être obéi, menaçant de tout le poids de sa colère le rebelle qui ne se soumettra pas. Quand même il me serait donné, dit le grand Apôtre, de parler le langage des anges, de percer les secrets de l'avenir, quand je distribuerais mes biens aux pauvres, quand j'abandonnerais mon corps à la rage des tyrans, sans la charité je ne suis qu'un instrument qui rend un son frivole, je ne suis qu'un réprouvé. D'un ton terrible le même saint Paul prononce le grand anathème contre quiconque n'aime pas Jésus-Christ; anathème foudroyant, mais juste : ici la désobéissance est un crime énorme, et ne pas brûler d'un si beau feu est un titre pour brûler à jamais dans celui des enfers. Jamais, quoi qu'il arrive, personne ne peut être dispensé de l'obligation du grand précepte.

Diliges ex toto corde, en voici l'étendue, Dieu veut qu'on l'aime de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit, de toutes ses forces.

Diliges ex toto corde; tel en est le caractère; Dieu voulant qu'on l'aime de tout son cœur, veut qu'on l'aime d'un amour dominant, d'un amour qui l'emporte sur tous les autres amours, d'un amour de préférence, il n'y a que celui-là qui soit digne de lui : ce Dieu jaloux, dans sa délicatesse, infinie ne souffre point de compétiteur ni d'égal, notre

Digitized by Google

cœur est une place qu'il aime mieux abandonner que de ne la pas posséder tout entière; il veut une disposition constante, une volonté déterminée à sacrifier tout ce qui est incompatible avec les intérêts de sa gloire; n'en pas venir là c'est pécher dans le point capital, c'est ne lui donner rien de plus qu'aux créatures, c'est par une manière de sacrilége faire asseoir avec lui la créature sur son trône.

Diliges ex toto corde; connaissez-en la supériorité et l'excellence : prenez garde, Dieu ne commence pas par dire, vous craindrez le Seigneur, vous l'adorerez, vous lui offrirez vos vœux, vous mettrez en lui votre confiance, il dit d'abord, vous l'aimerez, il met ce commandement à la tête de tous les autres comme celui qu'il juge le plus important, et dont il a plus à cœur l'exécution. Je dis le plus important, non pas l'unique : quand on craint les feux de l'enfer, comme l'Evangile l'ordonne, quand on désire le ciel pour être éternellement heureux, quand, pour satisfaire à la justice divine, on donne l'aumône, quand pour se rassurer contre de justes frayeurs on met son espérance dans le sang de Jésus-Christ, quoi qu'en dise l'hérésie, on pratique des actes véritablement salutaires et qui même sont méritoires si on est en état de grâce, des actes pourtant auxquels nous ne devons pas nous borner : toutes ces vertus sont belles, mais la charité est la plus nécessaire ainsi que la plus excellente; les autres vertus, comme ses compagnes fidèles doivent être assises à ses pieds, mais la charité comme leur souveraine doit être placée sur le trône.

Diliges ex toto corde; puisqu'on doit aimer Dieu de tout son cœur, par conséquent au fond du cœur on doit lui jurer un éternel amour; et cela non-seulement à l'article de la mort; non-seulement dans les dangers pressants, lorsqu'on a particulièrement besoin de son secours; non-seulement dans les prospérités éclatantes, lorsqu'on a reçu de lui quelque insigne faveur; mais encore dans tous les états, dans tous les âges de la vie. Retenez-le bien, tous, sous peine de réprobation, nous sommes obligés de former des actes d'amour : et qu'ils soient formés, ces actes, non pas d'une manière superficielle, non pas du bout des lèvres; ils doivent partir du cœur; il n'y a dans l'homme que le cœur qui parle bien.

Diliges ex toto corde; l'accomplissement de ce précepte demande de la pureté, du désintéressement, de la délicatesse : à Dieu ne plaise que nous n'aimions qu'en mercenaires ! il faut un amour chaste qui n'envisage en Dieu que Dieu lui-même, un amour pareil dans ses motifs à celui de saint Paul, de Madeleine, d'Augustin, de Thérèse, de Stanislas. Chrétiens, élevons-nous au-dessus de tous les êtres créés, au-dessus du ciel même, et abîmés dans le sein du meilleur de tous les pères, demandons-lui de l'aimer toujours plus.

Diliges ex toto corde; la pratique de ce précepte est en notre pouvoir; il ne faut qu'entendre les termes pour en être convaincu, et c'est ici que je voudrais que deux sources de larmes coulassent de mes yeux; c'est ici que les novateurs s'égarent de la façon la plus étrange, ils combattent l'amour divin jusqu'à en saper tous les fondements. Ils commandent comme nous d'aimer Dieu, ils font valoir avec emphase l'obligation du grand précepte; mais d'ailleurs ils soutiennent qu'en conséquence du péché d'origine Dieu abandonne absolument les hommes hors un petit nombre dont il fait choix; que l'homme ainsi laissé dans la masse de perdition ne peut, quelque effort qu'il fasse, parvenir au salut; que Jésus-Christ n'est mort que pour les seuls élus; que la grâce n'est pas donnée à tous; que les commandements sont impossibles même à quelques justes : que signifie ce langage ? Quoi je puis aimer un Dieu dont on me fait un tyran impitoyable et barbare, un Dieu qui serait digne de toute ma haine ? il veut que je l'aime; si je ne le fais, il me punira d'un supplice éternel; cependant il me refuse la grâce qui m'est nécessaire pour cela, et je m'attendrirai pour un Dieu présenté sous de si affreuses couleurs ? et dire cela ce n'est pas révolter la nature, ce n'est pas blasphémer ? Débiter ces principes sur la mort de Jésus-Christ pour les seuls élus, sur le refus de la grâce, sur l'impossibilité des préceptes, sur la nécessité inévitable de la réprobation, et commander ensuite d'aimer Dieu, n'est-ce pas se contredire, et présenter d'une main le flambeau de l'amour divin, tandis qu'on l'éteint de l'autre ? Novateurs, vous accusez les enfants dociles de l'Eglise de détruire le grand précepte : je prends le ciel à témoin que c'est vous qui, par vos principes maudits, le renversez de fond en comble et l'anéantissez; avec le caractère que vous prêtez à Dieu, il est impossible qu'on l'aime; avec le caractère que vous prêtez à Dieu, je vous le dis à la face de toute la terre, votre Dieu n'est pas le mien : j'en aime un plein de justice et de clémence, et ne connais point celui que votre cœur ténébreux a forgé.

Chrétiens, écoutez-moi; Dieu aime tous les hommes, Jésus-Christ est mort pour tous les hommes, il veut le salut de tous les hommes, telles sont les maximes que j'établis d'après les deux plus illustres apôtres : en vertu de ces maximes je vous présente un Dieu qui n'a rien que d'aimable, je vous dis à tous de l'aimer de tout votre cœur, de l'aimer par-dessus toutes choses, il n'y a rien qui ne vous y engage, vous n'avez point de prétexte pour vous en défendre; car quel serait-il ? Par quelle raison n'aimerez-vous pas un Dieu dont il est certain que vous êtes aimés vous-mêmes ? Croirons-nous qu'il soit, indifférent pour cette espèce d'hommage ? Il ne l'est pas : notre cœur est la victime la plus chérie de nous-mêmes, il veut qu'on la lui réserve; notre cœur est la victime la plus précieuse, il veut qu'on la lui sacrifie : vous avez vu de quel ton il le commande, commandement bien humiliant pour nous ! Devions-nous mettre Dieu dans la nécessité

Digitized by Google

de le faire ! Commandement cependant à jamais aimable ! le dirai-je, et m'en croirez-vous ? Commandement aimable en cela même qu'il oblige sous peine de mort : car à quel excès nous aimez-vous, ô mon Dieu, puisque vous commandez avec tant d'empire qu'on vous aime ! Useriez-vous des droits de votre souveraineté absolue pour obtenir notre cœur, si vous ne le jugiez de quelque prix ! Ah qu'il est doux d'accomplir un ordre de cette nature ! Plus il est rigoureux, plus il est tendre. Vous voulez, Seigneur, que je vous aime ! Je le puis, je le dois, je le veux : si j'étais maître du monde entier, je donnerais le monde entier pour une seule étincelle d'une si belle flamme, et, sans que vous me forciez par la crainte du châtiment à vous aimer, je croirai, comme Augustin, que le plus grand des malheurs est celui de ne vous aimer pas. Avançons. Aimer Dieu, c'est de tous les devoirs le plus indispensable, vous venez de le voir : aimer Dieu, c'est de tous les devoirs le plus aimable ; je vais vous en convaincre dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Pour peu qu'on voulût réfléchir sur les vrais et solides avantages, on ne soupirerait que pour Dieu, et c'est à lui, comme au terme désirable et unique, que tendraient tous les efforts de l'âme. Point de moyen si sûr que celui-là de se tranquilliser et de se consoler. Car, dites-moi, dans la pratique du devoir, dans ce qui concerne le salut, qu'est-ce qui vous fait peine ? Sont-ce les difficultés qui vous rebutent ? Est-ce la petitesse et le peu de mérite de vos actions qui vous déplaisent ? Est-ce l'impossibilité des choses que vous voudriez, mais que vous ne pouvez exécuter pour Dieu, qui vous alarme ? Aimez, et l'amour opérera des miracles en votre faveur : ce qu'il y a de plus rude, il le facilitera ; ce qu'il y a de plus petit, il l'ennoblira ; ce qu'il y a d'impossible, il le suppléera : quoi de plus capable de nous faire désirer ardemment cette charité divine dont le Fils de Dieu a prétendu embraser le monde ?

Ce qu'il y a de plus rude, il le facilitera ; je ne dis pas qu'il écartera tous les périls, qu'il calmera tout le feu des passions, qu'il déchargera des pénibles devoirs que le christianisme impose : il y a plus, c'est qu'il mettra votre fidélité à de justes épreuves ; peut-être vous verrez-vous assaillis d'ennemis contre qui il vous faudra soutenir de rudes combats ; quand on aime, on doit être résolu et déterminé à tout. Or, l'êtes-vous ? Voilà une tentation qui presse : un ami qui vous a servi, pour gage de votre reconnaissance, demande un crime, et il le demande avec des larmes qui, de la part d'un bienfaiteur, sont plus redoutables que les supplices ; parlez, quel parti prenez-vous ? Le parti de l'homme ; dès là les intérêts du Seigneur ne vous sont point chers, vous ne l'aimez point. Aime-t-on celui qu'on trahit, en donnant à son rival une injurieuse préférence sur lui ? Un ami aime-t-il son ami, un fils son père, un serviteur son maître, quand, dans l'occasion, ils ne veulent rien faire et rien souffrir ? Non, vous n'aimez point Dieu, vous qui, plein d'impatience et de fureur, laissez échapper des murmures scandaleux, lorsqu'il permet que vous éprouviez un revers imprévu : vous ne l'aimez point, vous qui, dans l'assemblée des méchants, au lieu de vous armer d'une fierté noble pour soutenir sa cause, par une lâche complaisance prêtez l'oreille à des discours impies ou libertins. Vous ne l'aimez point, vous qui, esclaves des passions, suivez en tout de criminels penchants ; vous ne l'aimez point, vous qui ne l'aimez que dans les succès. Quand je vous verrais aux pieds des autels verser des larmes, pousser des soupirs, éclater par des transports, je regarderais cela comme des marques équivoques, ce sont des mouvements d'une conscience agitée, c'est quelque chose qui s'exprime comme l'amour, ce n'est pas l'amour même.

Mais qui est-ce qui aime véritablement son Dieu ? C'est Abraham, lorsqu'il s'écrie : Je n'ai qu'un fils, et sur ce fils est fondé tout l'espoir d'une postérité nombreuse ; il me serait dur de le voir mourir, que sera-ce si je suis obligé moi-même de l'égorger ! mais vous me le demandez, Seigneur, c'en est fait ; il n'est plus mon fils, il est votre victime, et je ne le verrai que le glaive à la main. Qui est-ce qui aime véritablement son Dieu ? C'est Suzanne, lorsqu'elle dit : d'infâmes vieillards ont tramé contre moi de noirs complots, je serai chargée d'opprobre, condamnée à une mort cruelle ; mais quelqu'insupportable qu'en soit le coup, grand Dieu ! j'aime mieux périr que de pécher en votre présence, je ne connais qu'un seul malheur au monde, c'est celui de vous déplaire. Qui est-ce qui aime véritablement son Dieu ? c'est saint Paul, lorsqu'il s'écrie : les persécutions, les chaînes me sont destinées à Jérusalem, mais Dieu me commande de partir, je ne balance pas : je pourrais différer pour les plaisirs, mais ce sont des tourments qui m'attendent, dans le moment je pars. Qu'il demeure donc pour constant que le véritable amour doit être toujours prêt à s'acquitter du plus rigoureux devoir, toujours prêt à marcher au Calvaire, et à y marcher à grands pas.

Mais aussi, et voilà le point que j'avais en vue : s'il commande de grandes choses, sachez qu'il donne des secours encore plus grands. Il donne un courage, il inspire une fermeté qui ne connaît point d'obstacles : ce que peut dans le libertin une passion déréglée pour se livrer à de folles entreprises, ce que peut dans l'avare le désir du gain pour s'arracher d'entre les bras du sommeil, ce que peut dans le vindicatif l'emportement et la fureur pour assurer la perte de son ennemi, l'amour divin l'exécute dans tout ce qui regarde la vraie vertu : émané d'en haut, il a une ardeur, une activité à qui tout cède.

Que dirai-je des délices ineffables qu'il procure ? Au fort de sa peine, une âme fidèle vient se jeter entre les bras de son

Digitized by Google

Dieu, se repose sur son sein, et, dans ces bras, dans ce sein adorable, qu'elle y trouve un asile bien consolant et bien doux! Que les maladies, les renversements, les chagrins surviennent, toujours tranquille, toujours soumise, elle trouve dans son bien-aimé celui qui fait couler ses pleurs, et celui qui les essuie. Et d'où vient, pensez-vous, que saint Paul ressente une joie si excessive que, n'en pouvant modérer les transports, il s'exprime dans les mêmes termes qu'aurait pu faire le plus fortuné des hommes? D'où peut naître en vous, grand Apôtre, cette allégresse triomphante? N'est-ce pas vous que nous voyons en butte aux plus sanglantes persécutions? N'est-ce pas vous qui êtes sans cesse dédaigné par les gentils, calomnié par les Juifs, contrarié par de faux frères? Vous qui avez été flagellé, qui avez été lapidé, qui avez été trois jours et trois nuits au fond de la mer? Vous qui êtes encore actuellement chargé de fers, comment la joie a-t-elle pu se faire jour à travers ces affreuses calamités? Chrétiens, il aime Dieu, ne demandons plus pourquoi il est heureux, avec cela seul tout lui est facile; jusque dans les bras de la croix il goûte des plaisirs purs : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* (II *Cor.*, VII, 4.) Non, non, l'amour divin n'épargne pas toujours ses victimes, il les blesse dans l'endroit sensible; mais le trait dont il blesse, ah! qu'il est accompagné d'une onction exquise et délicieuse! Heureuse l'âme qui brûle d'un si beau feu, et qui, hors d'un Dieu plein d'attraits, ne voit rien dont elle soit touchée! Le Prophète s'écriait autrefois : qui donnera à mes yeux deux sources de larmes pour pleurer les égarements de mon peuple et les miens? Moi, Seigneur, au nom de ceux qui m'environnent, je m'écrie : qui donnera à mon cœur deux sources de flammes, afin qu'il brûle uniquement pour celui qui mérite d'être uniquement aimé? Par là je suis sûr que j'aplanirais tous les obstacles, et que je parsèmerais de fleurs le sentier étroit qui conduit à la vie. Que ce feu s'allume, et, dans nos peines, nous ne craindrons que de les voir finir! Quel est donc l'aveuglement des chrétiens de ne pas recourir à un moyen si efficace et si puissant! S'il survient un contre-temps, une persécution, un devoir pénible, aussitôt ils sont hors d'eux-mêmes, je ne les connais plus, et où est leur foi? Comment ne voient-ils pas que, tombant ainsi dans l'accablement, ils ne font qu'aigrir la douleur, ensanglanter la plaie, enfoncer plus avant le trait qui les désespère? *Erigere* (*Job*, XL), rappelez vos forces, aimez le Seigneur; en l'aimant, la croix qui vous paraît si pesante deviendra un fardeau léger, et la main qui vous en charge la portera avec vous et plus que vous.

Ajoutons, ce qui est incontestablement vrai, que ce qu'il y a de plus petit, l'amour divin l'ennoblira; que, par son moyen, des actions vulgaires, des actions en soi de nul mérite, recevront un grand lustre, et deviendront d'une valeur presqu'infinie. Sans la charité, dit saint Paul, tout le reste ne me servira de rien, et j'ajoute, pourvu qu'on soit rempli d'une charité ardente, quand on n'offrirait qu'une courte prière, quand, à l'exemple de cette veuve canonisée par l'Evangile, on ne présenterait au prochain que deux oboles, quand on ne donnerait qu'un verre d'eau; cette courte prière, ces deux oboles, ce verre d'eau, sont quelque chose qu'on ne peut égaler par toute la magnificence des expressions : le gain des batailles, l'éclat des diadèmes n'en approchent pas : tout ce que les politiques les plus vantés, tout ce que les guerriers les plus fameux, tout ce que les plus illustres potentats ont étalé de merveilles, ne méritent pas d'entrer en parallèle avec ces actions si méprisables en apparence : doctrine conforme aux plus pures lumières du bon sens. Tous les jours nous disons qu'il ne faut point apprécier les bons offices par ce qu'ils sont en eux-mêmes, que c'est la volonté, que c'est le cœur qui y donnent du prix : or ce qui passe ici pour constant parmi les hommes ne l'est pas moins par rapport à Dieu : ce Dieu souverainement riche de son fond n'a nul besoin de nous; qu'on prenne nos hommages en eux-mêmes, ils n'ont rien qui puisse les rendre agréables à ses yeux; par conséquent c'est du motif qu'ils doivent emprunter leur mérite; et le plus parfait des motifs quel est-il, sinon l'amour?

Voilà ce qui doit vous rassurer, âmes fidèles, ce qui doit vous inspirer une fierté sainte. Si j'en juge par les dehors, dans ce que vous exécutez pour Dieu, peut-être ne vois-je rien que de médiocre et d'obscur; mais dès là que ce que vous faites vous le faites en vue de lui plaire, tout ce que vous faites est grand; chaque action est un chef-d'œuvre, un miracle, et si, dans le monde on n'en parle pas, c'est que le monde n'est pas digne de louer les saints. Oh! que je voudrais qu'un principe si noble influât dans le détail de notre conduite et de nos mœurs! Pardonnez au zèle qui m'enflamme, mais je ne puis m'empêcher de gémir sur la manière pitoyable dont nous prenons le change. Tous les jours on porte impatiemment l'obscurité de son état, à quelque prix que ce soit on veut se tirer de la poussière; et sur cela les uns se mettent à la suite des grands, d'autres s'efforcent de parvenir à des emplois distingués, d'autres pâlissent sur les livres; mais, puis-je m'écrier avec Augustin : *Quid per multa vagaris?* Que demandons-nous? Où tendent nos ridicules projets? Nous cherchons l'honneur, est-ce là le chemin qui y mène? *Ama unum et satis est.* Eh! contentons-nous d'être ce que nous sommes, bornons-nous à faire précisément ce que nous faisons tous les jours; mais faisons-le pour Dieu, faisons-le par l'impression de son amour : dès lors nous voilà en possession de la véritable gloire; nous ne méditons rien, nous ne disons rien, nous n'accomplissons rien qui ne soit admiré dans le ciel, et applaudi de Dieu même. *Ama unum*

Digitized by Google

et satis est. Chrétiens, en aimant, à quelle grandeur vous êtes élevés! Dans quelle auguste familiarité vous êtes admis! Dieu ne veut plus, pour ainsi dire, que vous le traitiez de Seigneur et de Maître, il vous permet en quelque sorte de le traiter d'égal à égal. Les grands de la terre vous dédaignent, venez vous consoler, vous entretenir avec lui : dites-lui vos peines; il les sait, mais il veut que vous les lui exposiez : dites-lui que vous avez bien des chagrins, et un plus cuisant que les autres, qui est de ne pas l'aimer assez : osez, à l'exemple du Prophète, lui faire de ces reproches tendres, plus chers à son cœur que les soumissions, plaignez-vous amoureusement de l'abandon où il semble quelquefois vous laisser : le dirai-je? Plaignez-vous de ses propres bienfaits : Seigneur, que vos dons me sont chers! mais qu'ils me sont redoutables, parce que je crains de les aimer autant que vous! Sentiments heureux, sentiments nobles! Ils n'éclatent point dans le public, dans le monde on n'en sait rien; mais sentiments qui vous approchent de Dieu, qui vous agrandissent à ses yeux, qui vous divinisent en quelque manière.

Ne donnons point pourtant ici dans l'erreur, comprenez bien une courte parole que j'ajoute, parole essentielle capable d'assurer votre prédestination et votre salut. Quand je dis que par l'amour divin la bassesse de nos actions sera relevée, c'est supposé toujours que nous serons ce qui dépend de nous, c'est supposé toujours que nous aurons pour Dieu le seul véritable amour, l'amour de préférence. *Non diligamus verbo neque lingua* (I *Joan.*, III); par rapport à Dieu les sentiments tendres sont estimables, les larmes d'amour sont belles; mais il faut quelque chose de plus, il faut dans le concours de la passion et du devoir, dans le concours de l'amour-propre et de l'amour divin, donner à l'amour divin la préférence la plus parfaite, la plus entière. Sur ce principe, nous dirons dans l'occasion de ce plaisir illégitime : ce plaisir est bien doux, il flatte agréablement les sens, je l'aimerais avec ardeur; mais, ô mon Dieu, je vous aime davantage, je rejette toute satisfaction qui vous déplaît. Nous dirons dans l'occasion de ce gain illégitime; cet argent viendrait fort à propos, il aiderait à rétablir mes affaires, il me procurerait mille douceurs; mais, ô mon Dieu, j'y renonce parce que je vous aime davantage. Nous dirons dans l'occasion de cette vengeance : en me vengeant je me ferais respecter et craindre, je serais applaudi des mondains, applaudissement flatteur, j'y suis sensible; mais, ô mon Dieu, je vous aime davantage, je renonce pour vous à cette vengeance si délicate. Le péché a pour moi des attraits, mais vous, ô mon Dieu! vous en avez mille fois plus, par amour pour vous je ne le commettrai point. Ainsi devons-nous penser, ainsi devons-nous agir; et je dis qu'en pensant, en agissant de la sorte, nos actions, quelque basses et obscures qu'elles puissent être, malgré leur bassesse et leur obscurité, seront d'un prix inestimable.

Finissons dans une matière où l'on ne devrait finir jamais, où les discours les plus longs seront toujours trop courts. Dernier avantage de l'amour divin, c'est qu'il supplée à tout ce qu'il est impossible de faire, et que Dieu vous en tiendra compte, comme si vous en étiez venus à une pleine et entière exécution. Ceci va vous faire connaître le maître que nous servons, et la vaste étendue de ses miséricordes. Lorsqu'on pense aux premiers héros du christianisme, qu'on entend le récit des grandes actions qui ont éternisé leur mémoire, il n'est pas rare qu'on ressente quelque étincelle de la même ardeur, qu'on gémisse d'être hors d'état de tenter d'aussi héroïques entreprises : mais qu'il s'en faut bien qu'on doive juger de la conduite de Dieu par celle des hommes! Ceux-ci pour marque d'un attachement inviolable veulent que, dans la poursuite de leurs intérêts, non-seulement on tente, mais qu'on fasse l'impossible : tyrans inexorables, si vous ne forcez d'invincibles obstacles, si vous ne réussissez, ils ne vous payeront que de mépris : Dieu seul qui lit au fond des cœurs, Dieu, toujours juste, agrée des vœux sincères; sans être couverts de sang vous êtes martyrs, un soupir tient lieu de combats, et est couronné comme les victoires. Fussiez-vous, ce qui n'arrivera pas, privés des occasions de souffrir pour lui, dès là que vous l'aimez, l'amour est un supplément à tout ce que la bonne volonté vous inspire.

Supplément du jeûne dont on voudrait soutenir la rigueur, mais qu'un travail pénible, une infirmité habituelle ne permet pas : supplément de la prière dont on voudrait s'occuper nuit et jour, mais que le soin d'une famille, l'éducation des enfants oblige d'interrompre : supplément de l'aumône qu'on voudrait verser avec largesse dans le sein du pauvre, mais qu'une accablante indigence empêche de faire. Supplément de certains devoirs de la pénitence : Dieu tout-puissant, encore ici l'excès de vos bontés me confond! Ceci vous étonne, et peut-être vous scandalise; je le répète donc, amour, supplément de certains devoirs de la pénitence; entrez dans ma pensée. Vous voilà, mon cher frère, chargé d'iniquités, comptable au tribunal de Dieu d'une vie passée dans le déréglement : cependant vous êtes sur le point de périr par l'incendie, par le naufrage : à ce moment fatal tant de criantes infidélités que vous avez commises ne peuvent être déclarées au ministre du sacrement, ce ministre ne se trouve point, que deviendrez-vous? Aimez, pleurez vos crimes; les larmes que l'amour de Dieu fait couler, effacent tous les attentats. Madeleine avait péché, Madeleine avait rendu toute une ville témoin de ses scandales; mais elle sait le moyen de fléchir son Juge : Jésus-Christ ne tient pas contre ses soupirs ardents, elle l'aime, il est désarmé.

Tels sont les motifs qui doivent vous en-

Digitized by Google

gager à aimer Dieu. Mais ô dureté, ô perfidie du cœur humain! Que c'est bien avec raison que les saints te nomment le plus incompréhensible et le plus affreux des mystères! On aime ses parents, ses amis, ses patrons, ses maîtres: qu'une personne nous ait rendu service, que son humeur sympathise avec la nôtre, il n'est pas nécessaire qu'on nous presse de l'aimer: et Dieu, à qui notre amour, comme un tribut naturel et légitime, est dû par tant d'endroits, Dieu qui mérite seul toute notre tendresse, est le seul qui n'y ait point de part! Homme insensible, peux-tu te pardonner une faute si criante? Qu'est-ce qui devrait soulever contre nous toute la nature! Qu'est-ce qui devrait nous arracher plus de larmes de sang qu'il n'y a de gouttes d'eau dans les vastes mers, si ce n'est pas une indifférence si détestable et si dénaturée?

Appliquons-nous donc à remplir un devoir si indispensable et si saint, consacrons à l'auteur de nos jours un cœur que ses grandeurs, que ses bienfaits, que notre raison, que tout nous demande pour lui; aimons-le dans toute l'étendue dont nous sommes capables; ici la seule mesure juste, c'est qu'il n'y en ait point. S'il fallait offrir de riches présents, supporter d'excessifs travaux, pratiquer des macérations austères, le faible et l'indigent auraient une excuse: mais puisque Dieu se contente de notre cœur, mes très-chers frères, c'est bien notre faute, si nous ne le lui donnons! Jusqu'à quand vivrons-nous dans une insensibilité trop coupable! Disons-le avec Augustin: O mon Dieu! que j'envie le sort d'une âme que vous avez blessée de vos traits, et que je m'estimerais heureux, si dans toute ma vie il y avait un seul jour où je vous eusse aimé comme je le dois! *Accende me, accendar totus a te! totus diligam te!* Que vos célestes flammes me dévorent et m'embrasent! Que je vous aime autant que vous le méritez! Hélas je ne puis! Que je vous aime du moins avec tous les transports, que le cœur le plus passionné peut concevoir! Je mourrai content, si les transports qu'on ressent pour le monde sont dans moi plus ardents pour vous et plus violents. Dieu de bonté, versez dans nous ce feu qui ne s'éteint jamais, ces ardeurs qui brûlent toujours, que chacun de nous ne vive que pour vous aimer. Du reste, grand Dieu, je ne demande point que vous m'épargniez les disgrâces; que je souffre, pourvu que j'aime! Quelque affligé que je puisse être, je consens d'être accablé de plus de malheurs, si je suis pour vous consumé de plus de flammes. Régnez, ô le plus digne des maîtres, ô le plus tendre des pères! régnez dans mon cœur; quand j'en aurais mille, j'en aurais encore trop peu pour vous aimer.

Mes frères, voici le sentiment avec lequel je vous renvoie; que le Seigneur l'imprime bien avant dans nos âmes. Par la création nous sommes son ouvrage, par la rédemption nous sommes son peuple, par l'adoption nous sommes ses enfants: moment heureux où par l'amour nous serons ses victimes! Voulez-vous en venir là! Voulez-vous véritablement aimer Dieu? Disposez-vous à cet amour par l'humilité et la confiance, l'humilité et la confiance vous le procureront, et ces trois vertus jointes ensemble vous uniront à Dieu pour jamais: l'humilité vous tiendra à ses pieds, la confiance vous mettra entre ses bras, l'amour vous placera dans son cœur: puissiez-vous y rester toujours: au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi-soit-il.

SERMON XIV.

SUR L'AMOUR DE JÉSUS.

Medius vestrum stetit... qui ante me factus est, cujus ego non sum dignus ut solvam ejus corrigiam calceamenti. (*Joan.*, I.)

Vous avez au milieu de vous celui qui existe avant moi, et qui est si grand que je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers.

C'est l'ami de l'époux qui parle, et que la manière dont il parle est digne de lui! Cet homme sanctifié dès le ventre de sa mère, canonisé par la vérité même, comme prophète et plus que prophète, comme le plus grand des mortels, non-seulement rejette avec horreur la disposition où l'on est de le reconnaître pour le Messie, mais rendant lui-même au Messie le témoignage le plus glorieux, il déclare qu'il n'est pas digne de se prosterner devant lui, et de dénouer les cordons de ses souliers. Serons-nous surpris après cela, qu'apercevant Jésus-Christ tout à coup, à sa vue il tressaille d'une joie divine, qu'il le nomme l'Agneau de Dieu, le Sauveur du monde, le sanctuaire de l'Esprit-Saint, le bien-aimé du Père et le dépositaire de sa toute puissance? Serons-nous surpris qu'il consente à être méconnu, à tomber dans l'oubli, pourvu que celui qu'il appelle l'époux par excellence soit adoré de toute la terre? Ces sentiments dans le cœur de Jean-Baptiste procédaient d'un amour tendre et fidèle pour la personne sacrée du Fils de Dieu: heureux si les mêmes sentiments régnaient dans nous! Si nous soupirions comme lui pour un Maître à qui nous devons tout! Faut-il que nous résistions sans cesse à un Dieu souverainement aimable! Et jamais une étincelle de ce feu céleste dont brûlait Jean-Baptiste ne parviendra-t-elle jusqu'à nous! Essayons de vaincre la dureté de nos cœurs, c'est le plus digne effort que nous puissions faire dans la vie. Sans réserve et sans bornes livrons-nous à la charité, mesurons avec saint Paul, et dans les propres termes de saint Paul, les dimensions de cette charité suprême qui, dans sa longueur, a pensé à nous de tout temps, dans sa largeur embrasse tous les hommes, dans sa hauteur nous élève à la participation de son trône, dans sa profondeur atteint au fond de l'abîme pour nous en tirer. Renonçons à tout ce qui n'est point Dieu, prenons pour devise Dieu seul, nous ne serons heureux qu'autant que nous l'aimerons.

Chrétiens, je vous propose de tous les objets le plus adorable et le plus charmant, c'est la personne sacrée de Notre-Seigneur

Digitized by Google

Jésus-Christ, l'aimez-vous? Voulez-vous l'aimer dans la suite? Si jusqu'ici vous n'avez point satisfait à ce que demande de vous la religion, du moins en ce moment, sans plus différer, ouvrez vos cœurs aux impressions de reconnaissance et d'amour que je cherche à vous inspirer. Si je parviens à vous faire aimer votre Sauveur, je fais plus pour vous que si je vous donnais des royaumes. Deux courtes paroles renfermeront tout mon dessein. Rien de si juste, rien de si doux que d'aimer Jésus: rien de si juste, l'amour de Jésus est de toutes les obligations la plus légitime; rien de si doux, l'amour de Jésus est de tous les vrais plaisirs le plus touchant. C'est tout mon dessein. Esprit-Saint, qui versez la charité dans les cœurs, j'ai recours à vous par l'entremise de celle qui a le plus parfaitement aimé le Rédempteur; c'est Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Voulez-vous comprendre en un instant la justice des motifs qui vous engagent à aimer votre Sauveur? Un coup d'œil, je vous prie, sur les trois plus grands objets qui aient paru dans l'univers, la crèche, la croix, les autels: à cette vue, l'amour doit déployer toutes ses flammes, l'amour doit triompher: tous les cœurs se rendront, si ce ne sont des cœurs de bronze. Un amour humble, un amour courageux, un amour tendre vous fera sentir toutes ses ardeurs.

Premier objet d'amour: la crèche. D'abord, à l'exemple du bien-aimé disciple, je porte mes regards jusqu'au trône de la divinité, et je vois le Verbe incréé, engendré de toute éternité dans les splendeurs de la gloire, reposant dans le sein du Père, sortir de ce sein glorieux pour tirer du néant tous les êtres, et enfanter les pompeuses merveilles que nous admirons dans ce monde visible: *Exsultavit ut gigas ad currendam viam* (*Psal.* XVIII): voilà le premier pas que fait ce maître adorable, ce pas de géant sous qui tremble la nature: mais quelque chose de plus noble encore, je le vois descendre dans la crèche, s'anéantir jusqu'à devenir homme, et c'est là que sa marche est plus majestueuse, qu'il franchit un plus grand pas: *Exsultavit.* Cieux, soyez attentifs! Le Tout-Puissant est faible, l'Immortel est sujet aux lois de la mort, l'Eternel ne fait que de naître, le Très-Haut est un enfant, quel prodige! Et de quel étonnement ne doivent point être frappés tous les esprits? Que dire du contraste de bassesse et de grandeur qu'on aperçoit dans sa personne! Cet auguste enfant, il est ignoré sur la terre, et le firmament l'annonce, les astres sont ses organes; Jérusalem le méconnaît, et les chœurs des anges publiant sa gloire font retentir leurs sublimes concerts; il a pour retraite une étable, et des rois sortis de leurs états viennent mettre à ses pieds leurs diadèmes; dans le même temps c'est un enfant abandonné de toutes parts, et c'est un souverain qui reçoit les plus magnifiques hommages. Et qu'a-t-il en vue, ce roi des rois si profondément humilié, si prodigieusement anéanti, qu'est-ce qu'il prétend? Sauver les hommes, les sauver en corrigeant leurs erreurs, en réglant leurs passions. Chrétiens, dans l'état où il se réduit, les divines leçons, les sublimes exemples qu'il donne au monde! Enseignant dans sa personne le mépris des richesses, des voluptés, des grandeurs, canonisant l'humilité, la pauvreté, la pénitence, satisfaisant à la justice divine pour nos péchés, il est tout à la fois le maître, le modèle, le réparateur de l'univers. Aimable enfant qui nous tend les bras et nous invite d'approcher avec confiance! Aimable enfant qui est baigné de pleurs, et qui ne pleure que parce qu'il nous aime! Qu'il a d'attraits! Qu'il est digne de captiver tous les cœurs! Dans sa petitesse il a des grâces dont les âmes sont attendries, il fait une violence, il lance des traits dont il est comme impossible de se défendre. Oh! si nous entrions dans les dispositions de Marie, pour un Fils qu'elle a enfanté sans douleur et qu'elle aime sans bornes! A la vue de cet objet plein de charmes, qui pourrait dire les sentiments, les transports qu'elle éprouve! Tantôt prosternée respectueusement à ses pieds, tantôt le prenant entre ses bras, le pressant sur son sein, souvent appliquant sa bouche sur ses lèvres sacrées, avec quel zèle elle s'empresse à le soulager, à le servir! L'amour lui arrache mille tendres soupirs, l'amour lui fait essuyer les larmes d'un Fils qu'elle arrose incessamment des siennes, l'amour la consume d'un feu dont je voudrais que les étincelles volassent jusqu'à nous. Serons-nous toujours insensibles! Et ne verrai-je jamais ce moment heureux où le même feu s'allumera dans nos âmes!

Premier caractère de l'amour de Jésus; amour qui soit humble. Vous êtes d'une délicatesse, d'une sensibilité outrée, vous ne montrez que de la fierté et de la hauteur; cette fierté, cette hauteur, à quelle école l'avez-vous apprise? Est-ce la crèche qui vous l'inspire? Si nous aimons Jésus, apprenons à devenir petits, à devenir enfants à son exemple. Non, désormais, en matière d'orgueil il faut que nous ne nous pardonnions rien, il faut que nous nous souvenions sans cesse qu'il n'y a dans nous que deux choses véritablement grandes, les péchés que nous avons commis, et la bonté de Dieu qui les pardonne. Si nous aimons Jésus, témoignons-lui notre amour principalement par les actions obscures dont l'occasion viendra s'offrir. Voilà un jeûne dont personne ne s'apercevra, c'est celui que nous pratiquerons avec plus de joie; voilà une aumône dont personne ne sera instruit, c'est celle que nous donnerons plus volontiers; voilà une prière, une action de charité qui n'éclatera point dans le public, c'est celle où nous nous porterons avec le plus d'ardeur. Mais on ne nous applaudira, on ne nous encensera point; eh! quel besoin avons-nous de l'applaudissement des hommes et de leur encens? Seigneur, je suis trop récompensé, si je puis vous plaire, et, en vous ai-

Digitized by Google

mant, je ne cherche, je ne désire que vous.

Passons de la crèche au Calvaire, quel spectacle! Et le monde depuis qu'il est sorti des abîmes du chaos, en a-t-il vu de si frappant? Un Dieu, la tête couronnée d'épines, les bras étendus, les pieds et les mains percés, tout le corps déchiré, couvert de plaies, est attaché à un bois infâme, sur lui est venu fondre l'amas des ignominies et des tortures, il est l'opprobre des hommes, l'homme de douleur : et qui donc l'a fait monter sur cet autel douloureux et sanglant? Mes frères, deux bras opposés ont concouru à immoler le Saint des saints, celui du crime, celui de l'amour : nous sommes coupables, il est miséricordieux, voilà la cause de ses tourments. O Fils unique du Dieu vivant, arbitre suprême de tout ce qui respire! Je devais craindre le moment où vous alliez m'écraser, et vous vous mettez en ma place! Vous deviez frapper sur moi, et vos coups retombent sur vous-même! N'est-ce point que la foudre s'égare? Descendez, Rédempteur adorable, descendez de la croix, c'est moi qui suis le rebelle, c'est moi qui dois périr. Il refuse de descendre; trois mortelles heures entières il persévère dans l'action d'un sacrifice dont il est en même temps le prêtre et la victime. Toute la nature est touchée de l'excès des maux qu'il endure, lui seul ne l'est pas; dans le fort de sa douleur, ce n'est point la douleur qui occupe sa grande âme, de plus vastes objets la remplissent : placé sur la croix, il porte ses attentions à toutes les parties de l'univers, il les porte au ciel à qui il ordonne de s'ouvrir, aux enfers à qui il ordonne de se fermer, sur la terre qui est le théâtre de ses bontés. La cruauté n'a épargné aucun de ses membres et sa charité n'oublie aucun des mortels. Charité immense, les Juifs barbares ont déchargé sur lui, sans ménagement, leurs brutales fureurs, et il fait parler en leur faveur ses soupirs; son sang : on lui arrache la vie, et il la rend à toute la terre. Il meurt enfin, il expire : grand Dieu, une si belle vie devait-elle finir! Que nous mourions nous autres, nous l'avons bien mérité, c'est un tribut que nous devons à la nature, à votre justice; mais dans une vie dont les jours furent si dignement employés, devait-il y avoir un dernier jour? L'auteur de tous les biens meurt et il n'est point vengé! De tant d'outrages reçus, de tant de sacriléges attentats, commis contre sa personne, qu'est-ce qui lui fera raison? Son grand cœur y a pourvu; les hommes sont sauvés, voilà la réparation qu'il exige, le salut du monde est le coup de sa vengeance. De là en effet toute la disposition et l'économie du salut du monde. En vertu de la croix, dit saint Paul, la sentence de mort fulminée contre les enfants d'Adam est déchirée, les puissances infernales qui exerçaient sur l'homme une affreuse tyrannie ont perdu leur pouvoir, et Jésus-Christ, en triomphateur glorieux, les traîne à la suite de son char, vaincues et enchaînées. En vertu de la croix, nous avons été appelés à la religion, élevés dans le sein de l'Eglise, lavés de nos offenses, destinés à être les citoyens d'une patrie infiniment heureuse; c'est à la croix, à ce trésor ineffable des biens éternels que nous devons tout. Tous les saints ont été enfantés dans les bras de la croix, tous sont sortis du sein d'un Dieu mourant; dans son côté ouvert ils ont lavé ces robes d'une pourpre éclatante dont ils sont revêtus, dans son cœur ils ont puisé ce courage qui les a rendus invincibles. Aussi, imaginez-vous dans quels sentiments les bienheureux pensent aujourd'hui à la croix, quelle joie ils feront éclater un jour à la vue de cet étendard glorieux, lorsque, porté par la main des anges, il brillera dans les airs, et, des quatre parties du monde, rassemblera en foule autour de lui tous les élus! Quels cris d'applaudissement et de victoire retentiront pour lors!

Puissions-nous attacher nos regards sur un objet si digne de les fixer! Puisse l'image du crucifix nous être toujours chère, toujours présente! *Amor meus crucifixus est!* Image auguste! Jamais nos yeux ne verront rien de si beau, jamais nos mains ne toucheront rien de si consolant, jamais notre cœur n'aimera rien qui mérite tant d'être aimé. *Amor meus crucifixus est!* Croix charmante! Elle n'offre, il est vrai, que des larmes mêlées de sang; avec cela, divin Sauveur, je ne trouve d'attraits que dans elle, c'est dans ses bras, c'est sur vos plaies sacrées que je veux rendre mes derniers soupirs. *Amor meus crucifixus est!* O Jésus crucifié! O le digne objet de tous les vœux! O le centre des vrais plaisirs! Que j'aime à vous voir tel que vous vous présentez sur le Calvaire! Qu'il est beau d'être sur le Calvaire, quand on y est avec vous! Vous m'êtes témoin, que si je désire le ciel, c'est parce que dans le ciel en vous aimant on est sûr de vous aimer toujours.

Second caractère de l'amour de Jésus, amour courageux qui dans l'occasion soit prêt à tout souffrir. Chrétiens, ouvrez les yeux; dans toute l'étendue du ciel et de la terre, il n'est rien qui égale la croix. Vous craignez de vous en charger; mais envisagez votre Sauveur, dans quel état se présente-t-il? Ah! chrétien lâche et pervers, de trente-trois ans que ce maître adorable a passés sur la terre, il n'a pas été un moment sans douleur et, tu cherches le repos! Toute sa vie a été un continuel martyre, et tu veux couler la tienne dans les plaisirs! Il n'a été appuyé que sur des cloux, et tu veux dormir sur les roses! Quoi! c'est ainsi que tu dégénères! Va, marche sur ses pas à la trace de son sang, prends de ses mains la coupe qu'il te présente; depuis que ses lèvres sacrées ont touché au calice, le calice a perdu de son amertume. Prends des livrées qui sont sanglantes, mais qui sont belles, et souviens-toi que s'il est ici-bas un jour heureux, c'est pour celui qui aime et qui souffre tout ensemble. Aimer et souffrir, c'est ce qui nous reste; au trépas de notre divin maître, l'amour et la croix se donnèrent la

Digitized by Google

main et ne vont plus l'un sans l'autre, l'amour et la croix doivent être notre partage.

Troisième objet qui ne cède point aux autres et aussi capable que les autres de nous inspirer de l'amour, les autels. Encore ici un Dieu se dépouille de sa gloire : dans la crèche il s'est rendu notre égal, sur la croix il est devenu notre victime, sur les autels il est notre nourriture. Il a donné son sang, sa vie, ici il se donne lui-même : *In finem dilexit* (*Joan.*, XIII), il a aimé à l'excès, aimé avec une tendresse qui prodigue les miracles. Dans ce sacrement ineffable ne disons point que l'amour dispose de lui, disons qu'il en triomphe. Amour dans la manière favorable et judicieuse dont il se donne. Dans la crainte de révolter nos sens et de blesser notre délicatesse empruntant des voiles obscurs, cachant sous des symboles connus la majesté que le ciel adore, il s'accommode à nous, et dissipe les répugnances qui pourraient nous écarter. Amour dans la libéralité avec laquelle il se donne. Dans tous les temples, à toutes les heures, par la main d'un million de prêtres, il se présente à l'homme. De la même main dont il a placé dans le ciel un flambeau qui éclaire tous les yeux, dans l'Eucharistie il donne un aliment qui vivifie toutes les âmes : là cet Agneau sublime toujours se sacrifie et toujours survit à son sacrifice pour le besoin des nations. Amour dans la patience avec laquelle il se donne. L'hérétique le foule aux pieds, le mauvais chrétien l'outrage, le chrétien lâche l'abandonne, n'importe, il consent à essuyer nos outrages pourvu que nous éprouvions ses bontés, et quoiqu'il lui soit dur de trouver des ingrats, il lui serait plus dur encore de n'être pas bienfaisant. Amour dans la condescendance dont il use : quel souverain s'abaissa jamais jusqu'à venir chez son esclave et un esclave digne de toute sa colère? Cependant touchons-nous aux portes de la mort, il vient dans nos maisons, il vient nous apporter les clefs de son royaume, et nous demander à nous-mêmes quelle sentence nous voulons qu'il nous prononce. Amour dans les vues qu'il se propose en se donnant : ses vues sont de fermer nos plaies, de dissiper nos craintes, de nous assurer un éternel bonheur. Que vous dirai-je? Il veut satisfaire son cœur, et son cœur est pressé de nous rendre heureux. Dans l'auguste sacrement il est invisible, mais en même temps qu'il se refuse à nos yeux, il se prodigue à nos besoins. Et voilà ce qui doit nous inspirer un troisième caractère d'amour, un amour tendre qui attache et si je l'ose dire, qui fasse fondre notre cœur sur le cœur de Jésus.

Aussi voyons-nous que les plus vertueux d'entre les saints ont eu un attrait particulier pour la personne du Fils de Dieu dans ce mystère. Ils auraient passé les journées, les années entières aux pieds des autels, si les soins indispensables de la vie ne les en avaient arrachés comme malgré eux. Leur présentait-on la divine hostie? leur cœur volait au-devant d'elle, ils ne la recevaient qu'après l'avoir baignée de leurs pleurs et hâtée par leurs soupirs. L'avaient-ils reçue? ils étaient abîmés dans le sein du céleste Epoux, ils tombaient dans d'amoureuses défaillances qui ne leur permettaient d'ouvrir les yeux que pour les fixer sur l'objet de leur tendresse. Et dans le fond comment penser à un Dieu réduit pour nous en cet état, sans que la reconnaissance fasse parler tous ses transports, allume tous ses feux! Vous, mon Dieu, vous descendez jusque-là, vous en venez à ce point d'abaissement, d'anéantissement, pour vous communiquer à un pécheur, à un homme plus méprisable que tout ce qu'il y a dans la nature; et je ne suis pas transporté, je ne suis pas embrasé! Tout mon cœur ne s'élance pas, il ne va pas se perdre dans vous! Comment suis-je si insensible! Ou comment vous-même êtes-vous si généreux! Voilà ce qui enfonçait dans le cœur des saints ces traits brûlants auxquels on ne résiste point, ce qui leur causait ces ravissements, ces extases, ces langueurs qui les faisaient mourir d'amour. Heureuses ces âmes fidèles qui, par une association sainte, ont trouvé moyen de rendre à Jésus-Christ dans le sacrement de continuels hommages, et qui, voyant que, dans tous les moments, il est à nous, ont voulu que tous les moments fussent enfermés dans un cercle de louanges et d'actions de grâces! joignons-nous à ces âmes héroïques, et, dans le temps qui nous sera libre, environnons ce Roi des rois assis sur le trône de sa miséricorde. Quand on approche des rois de la terre, on se fait honneur de leur parler; le comble de l'honneur pour nous est de nous entretenir avec le Verbe fait chair; parlons-lui souvent, parlons-lui à cœur ouvert, et, pour parler mieux, quelquefois taisons-nous : si nos sentiments sont tendres, s'ils sont fidèles, il n'y a que le silence qui soit assez éloquent pour les exprimer. *Totus in usus nostros expensus non jam sua, sed semetipsum impendit.* Un Dieu tout entier dévoué, immolé à mes besoins! Seigneur, je me tais, pardonnez à mon silence; vos bontés sont si excessives, que je ne puis rien dire qui ne soit au dessous de ce que vous méritez et de ce que je ressens. *Totus in usus nostros expensus*, sacrés tabernacles! Demeure du Dieu des dieux, où tous les rayons du soleil de justice sont ramassés, tous les traits de l'amour sont confondus! Sanctuaire auguste qui renfermez celui que j'aime, quels vœux formerai-je en votre présence! Dois-je souhaiter de mourir! dois-je souhaiter de vivre! Il est beau de mourir pour faire le sacrifice de moi-même; il est beau de vivre pour que le sacrifice dure plus longtemps, *Quid est quod debui ultra facere, et non feci?* (*Isa.*, V), peut dire le Sauveur avec encore plus de justice qu'il ne faisait autrefois parlant aux Juifs : je me sacrifie, je m'anéantis jusqu'à devenir votre aliment; si, après cela, votre cœur ne m'est pas dû, qu'un autre le possède, j'y consens. Un autre le possédera, grand Dieu! Nous y consentirons! Nous tiendrons contre

Digitized by Google

les traits que vous lancez! *Sanctus ejus in flamma* (*Isa.*, X); qu'il en soit de nous comme de celui dont il est si majestueusement parlé dans l'Ecriture; on le représente vivant au milieu des flammes, puissions-nous y rester nous-mêmes! Seigneur, les plus ardentes, les plus dévorantes flammes nous seront douces, si c'est votre amour qui les allume. *Sanctus ejus in flamma;* sublimes séraphins, prêtez-moi vos ardeurs, que je ressente les feux qui vous dévorent; je n'envie point votre gloire, je n'envie que l'amour dont vous brûlez. *Sanctus ejus in flamma :* ô Jésus, ô la lumière de mes yeux, les délices de mon cœur! Je le déclare à la face du ciel et de la terre, dans la vie je ne connais de moments heureux que ceux où l'on vous aime. Chrétiens, mes frères, aimons l'aimable Jésus de toute la force, de toute l'ardeur dont nous sommes capables : quand nous lui donnerions mille fois notre cœur, nous le lui donnerions trop peu souvent. Aimer Jésus, c'est le plus juste des devoirs, vous l'avez vu; aimer Jésus, c'est le plus touchant des vrais plaisirs, je prétends le faire voir dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Rien de si doux que d'aimer Jésus. A Dieu ne plaise que, pour établir une proposition si évidente, je prenne de longs détours! la chose s'explique d'elle-même. Il est souverainement aimable, il nous aime, il veut que nous l'aimions : trois charmes invincibles, trois caractères d'amabilité qui doivent enchanter et ravir tous les cœurs.

Jésus est aimable, aimable dans le degré suprême. Dès le premier pas, je sens que je suis au-dessous de mon sujet, les termes, les pensées, les images me manquent. Qui suppléera à ma faible voix, si celui dont je parle ne vient à mon secours? Concevez un mérite réel et véritable, un mérite parfait et sans défaut, un mérite constant et permanent; concevez une sagesse à qui rien n'échappe, une puissance à qui rien ne résiste, une miséricorde que rien ne lasse, une justice que rien n'altère, un assemblage de qualités supérieures et infinies qui se réunissent et concourent à former un objet adorable. Parlerai-je des sciences naturelles et surnaturelles dont son âme est enrichie, de la vaste étendue de ses lumières qui embrasse tous les temps, tous les secrets, tous les êtres? Quand on lui présente une femme adultère, quand on l'interroge s'il est à propos de payer le tribut à César, quand il justifie la guérison d'un paralytique au jour du sabbat, quand il fait sentir que la conquête du monde entier est inutile, si on vient à perdre son âme, quand il démontre que ses miracles ne peuvent venir de Béelzébub, parce que Béelzébub travaillerait à se détruire; qu'ainsi, il faut, de nécessité absolue, que son Evangile soit véritable : dans tout cela, ses réponses, ses maximes sont d'un sens si exquis, qu'elles feront à jamais l'admiration de tous les âges. Sans entrer dans ce détail, m'arrêterai-je avec saint Jérôme à l'éclat de son extérieur? avec l'Evangile, au caractère de son cœur? Tout est ravissant, tout est enlevant. Un front auguste, des traits divins, un port sublime, une démarche majestueuse, annonçaient dans lui le plus grand des mortels; c'était un air de dignité et de grandeur qui l'élevait au-dessus des autres hommes, tandis que son affabilité l'abaissait jusqu'à eux. Ses yeux, pleins d'un feu céleste, portaient la consolation et la paix dans les cœurs affligés; c'était par eux que transpirait sa grande âme : il n'envisageait les besoins que pour y pourvoir à l'instant. Ses mains, que la miséricorde avait formées, n'avaient de mouvement naturel que pour verser des grâces. Vient-on lui apporter la couronne? il prend la fuite. Vient-on lui apporter des fers? il va au-devant. S'agit-il, pour autoriser l'Evangile qu'il annonce, de déployer la force de son bras? Par un miracle, de tous les miracles le plus grand, de tant de prodiges qu'il opère, pas un n'est donné à l'ostentation; tous se rapportent à l'utilité publique ou particulière, tous vont à faire des heureux. Ses ennemis viennent-ils le saisir comme un brigand? tandis que ses mains sont encore libres, ce moment de liberté à quoi pensez-vous qu'il l'emploie? à guérir ses assassins. Il n'y a pas jusqu'à sa colère qui ne soit digne de tous nos éloges; elle éclate contre le vice de tous les vices le plus odieux, la fourberie et l'imposture; et remarquez que, pour être véritablement grand, il ne lui faut point de secours étrangers. Les rois ont besoin d'argent, de soldats, d'appuis de toute espèce; sans cela, ils seraient confondus dans la foule. Pour lui, rien ne partage avec lui sa gloire : son diadème, ses armées, ses trésors, c'est sa personne même. Le héros dans Alexandre, c'est Alexandre et cinquante mille combattants. Dans lui, le héros, c'est lui seul; dans toute sa personne, il y a quelque chose de si charmant et de si grand, qu'en sa présence on est forcé de baisser les yeux, et forcé de les arrêter sur lui. A sa suite, on s'enfonce dans les déserts, on oublie le sommeil, les occupations, la nourriture; il ne reste que des yeux qui ne peuvent se rassasier de le voir. Il est, en un mot, le centre de tous les biens de la nature et de la grâce, le chef-d'œuvre de la toute-puissance, la merveille du monde.

Aussi voyons-nous que dans les commencements de l'Eglise, ceux qui l'aimèrent, l'aimèrent avec des transports inexprimables. Marie, sa mère, n'expira que de la violence de son amour. Jean-Baptiste s'emploie de tout son pouvoir à le faire connaître, et, ce qui était jusque-là sans exemple, il tressaille de joie de se voir éclipsé par ses prodiges et ses vertus. Pierre se reproche sans cesse de lui avoir été infidèle, l'amour sur son visage est tracé par ses pleurs. Le jour, il travaille à la gloire de son maître, et la nuit venue, pour tout délassement de ses travaux, il ne se console qu'avec ses larmes. Madeleine sans lui ne peut plus vivre; depuis qu'une fois elle l'a connu;

Digitized by Google

c'est un torrent de larmes qu'elle verse à ses pieds ; c'est une avidité sainte à entendre sa parole: ce sont de mortelles atteintes qu'elle ressent sur le Calvaire; ce sont des inquiétudes extrêmes de ne plus le trouver dans le tombeau. L'espace de trente ans, cachée dans une grotte solitaire et livrée à ses transports, elle est la victime que l'amour détruit et que l'amour répare des mêmes coups. Saint Paul ne respire, n'agit, n'est passionné que pour lui. L'image de Jésus lui est tellement présente, il en a l'âme si vivement empreinte, que, dans ses *Epîtres*, il a répété son nom jusqu'à deux cent vingt fois. Il n'a d'expressions que pour vanter ses grandeurs; il n'a d'ardeur que pour lui soumettre l'univers; il n'a de vie que pour la lui sacrifier; il n'a de moment délicieux que ceux où il souffre pour sa cause. Ignace, martyr, est plein des mêmes sentiments; il appelle Jésus son trésor et sa vie; il conjure les Ephésiens de ne le jamais perdre de vue. Dans le désir de lui être réuni, ce sont des termes d'enthousiasme et d'extase. Conduit d'Antioche à Rome pour être exposé aux bêtes, la seule chose qu'il craint, c'est que les bêtes ne l'épargnent, ainsi qu'elles font à l'égard des autres martyrs; il proteste qu'il les défiera, qu'il les irritera, qu'il ne se croira heureux que lorsque, pour son cher maître, il expirera sous la dent cruelle des lions. Dans la suite des temps, un autre Ignace est tellement enflammé, transporté, que l'espace de huit jours, sans aucune interruption, une extase d'amour fut, pour ainsi dire, la seule fonction qu'il fit de la vie.

Ainsi parlaient, ainsi aimaient ces hommes inimitables; que sont devenues ces nobles et sublimes ardeurs? Un si beau feu, un feu si digne d'embraser l'univers, devait-il s'éteindre? Enfants de tant de généreux pères, comment avons-nous si peu hérité de leur tendre attachement pour un Dieu qui le mérite par tous les titres possibles? Eh! mes frères, nous nous affectionnons à certaines personnes dont on peint les rares qualités, nous nous sentons une inclination secrète pour ces grands hommes qui sont vantés dans l'histoire, et il faut que je vienne vous dire d'aimer votre Sauveur! Il réunit dans soi tous les attraits, toutes les perfections, toutes les grâces; pendant une éternité entière, il ravira, il enchantera les bienheureux, et il faut que je vienne vous dire de l'aimer! Votre cœur ne devait-il pas vous l'avoir dit avant moi? Cruelle indifférence! Elle est le plus grand de tous nos crimes; elle est le plus grand de nos malheurs; un crime que nous ne devrions jamais nous pardonner, un malheur dont nous devrions être inconsolables toute la vie.

Jésus est aimable, première raison de l'aimer; mais il nous aime, seconde raison, peut-être encore plus pressante que la première. Rien de si beau que l'amitié; l'Écriture ne parle qu'avec admiration de David et de Jonathas, dont les cœurs vertueux étaient tendrement unis l'un à l'autre. Que sera-ce de trouver place dans le cœur de Jésus, d'avoir dans Jésus le plus parfait des amis, ami désintéressé, car que peut-il attendre de nous? En quoi pouvons-nous contribuer à son bonheur? Quelque chose que nous puissions faire, nous lui sommes inutiles. Dans le commerce du monde c'est tout le contraire ; quelques-uns vous caressent, vous embrassent, en apparence vous sont dévoués ; ils sont vos amis, oui, amis de vos richesses, de votre table, de votre crédit ; mais ils ne vont pas plus loin; ce qui accompagne votre personne leur est cher, votre personne elle-même leur est fort indifférente : de là vient que le même coup d'adversité qui enlève vos biens, enlève vos amis. Ils ont disparu; et voulez-vous que je vous apprenne où ils sont? Actuellement ils entrent chez votre ennemi qui prospère; pour vous qui êtes malheureux, ils vous laissent seul.

Dans Jésus nous avons un ami désintéressé, et, ce qui ajoute au prix de l'amitié, un ami tendre; témoin les larmes qu'il verse à la mort du Lazare, larmes touchantes auxquelles il est comme impossible de ne pas mêler les nôtres. Mes frères, la résurrection du Lazare a quelque chose de bien frappant : il me semble que j'aurais voulu voir l'Homme-Dieu s'approchant du tombeau, étendant le bras, parlant en maître à un mort de quatre jours, et le produisant plein de vie aux yeux d'un peuple innombrable. Je ne sais si la Divinité peut ici-bas étaler rien de plus illustre, mais quand je le vois, cet Homme-Dieu, pleurer sur nos disgrâces, je vous l'avoue, un sentiment délicieux me pénètre dans l'âme, mon cœur s'échappe et va se rendre à lui : je ne demande point qu'il fasse pour moi des miracles, je demande seulement qu'il m'arrose d'une de ses larmes; son cœur sensible me touche, et me fait tomber amoureusement entre ses bras. Je disais ami tendre, disons ami susceptible de toutes les délicatesses de l'amitié. Voyez comment il en use avec saint Jean, à qui il donne sa propre mère, don plus inestimable et plus précieux que tous les trésors; voyez, dans la dernière cène, avec quelle ouverture de cœur, avec quel air de bonté il entretient ses apôtres; vous sentez le meilleur des pères qui se plaît dans le sein de sa famille, et qui n'a point de plus doux plaisir que de faire celui de ses chers enfants. Que dirai-je de la privauté avec laquelle Jean est admis à reposer sur le sein de son maître, repos plein d'attraits et digne de faire envie aux anges mêmes, repos qui fut la plus profonde comme la plus divine de toutes les extases? Disciple trop heureux, de quelles lumières il fut éclairé! de quelles ardeurs il fut embrasé! de quelles délices il fut inondé! Que vit-il? que comprit-il? C'est ce qui est au-dessus de tout langage.

Jésus, ami tendre et en même temps ami vertueux qui détourne du mal, qui porte au bien. Vient-on à s'écarter du bien, il presse, il sollicite, il fait agir les remords, il ménage à propos des peines salutaires, et si

Digitized by Google

quelquefois il prend en main la foudre, la foudre ne porte que des coups paternels. Et n'oublions point qu'en nous portant à la pratique du devoir, cet ami vertueux est en même temps, j'ose le dire, le terme est juste, un ami respectueux qui ne touche point à notre liberté. Il y a dans le monde des amis fort incommodes : chez vous, ils s'ingèrent dans tout, ils veulent savoir tout, ils vous font rendre compte de tout, ils donnent leurs avis sur tout, et leurs avis sont des commandements; attendez-vous à plier sous leur domination, vous n'êtes point leur ami si vous n'êtes leur esclave. Avec Jésus nulle contrainte, nulle servitude : quoiqu'il ne demande que ce qui lui est dû, il attend, il représente, il sollicite nos soupirs, mais sans les arracher; il assiége notre cœur, mais sans le forcer; s'il y a quelque violence de sa part, c'est celle que font pour lui ses attraits et ses bienfaits, attraits et bienfaits véritablement touchants. Avec Jésus, que les moments sont doux! Pour la cause de Jésus, que les tourments sont délicieux! Dans les bras de Jésus, que la mort est charmante! Ah! violence digne d'envie, que celui qui la fait est aimable, et que celui qui la souffre est heureux!

Heureux, parce qu'il a dans son bien-aimé un ami généreux et solide sur qui il peut compter. Et c'est encore ici que des amis de toute espèce se font voir tels qu'ils sont; il ne faut pas avoir longtemps pratiqué le monde pour les connaître. Amis délicats à l'excès, rigides observateurs des formalités, et avec qui il ne faut pas manquer à la moindre bienséance : les a-t-on offensés tant soit peu, l'offense est sans retour, ils ne reviennent, ils ne pardonnent jamais; amis en démonstrations et en paroles, termes gracieux, promesses obligeantes, protestations d'attachement et de fidélité, c'est leur langage; mais avez-vous besoin de leur secours? Ils trouvent cent prétextes pour se dispenser de vous secourir. Amis prodigues de flatteries et de compliments, en votre présence ils vous connaissent mille vertus, en votre absence ils vous prêteront mille défauts. Dans Jésus, que les sentiments sont nobles, la conduite bienfaisante et généreuse! *Sitio* (*Joan.*, XIX.) La soif le dévore, et c'est la soif de notre salut; *sitio*, il a versé tout son sang, et il voudrait en avoir encore à verser pour nous; *sitio*, il a ouvert son royaume, et il lui tarde de nous y donner place. Sa générosité va jusqu'à pardonner les forfaits les plus atroces : vous l'avez offensé, et vous vous humiliez; un soupir le désarme, une larme l'apaise; nul crime n'échappe à sa clémence, nul besoin n'échappe à sa tendresse; nous sommes comblés par lui de plus de grâces que dans notre vie il n'y a d'instants.

Dernier trait qui met le comble aux autres : ami constant et toujours le même; voilà le point essentiel. On reproche aux amis l'inconstance, et ce reproche est des mieux fondés. Combien d'amitiés, dans le commencement vives et ardentes, qu'on croyait devoir durer toujours, et qui durent peu? Qu'est-ce qui les détruit? Souvent on ne les détruit point, elles tombent d'elles-mêmes. D'abord on est charmé, on se cherche à toute heure, on ne peut pas vivre un moment l'un sans l'autre; mais bientôt on se connaît, de là on se dégoûte, ensuite on se néglige et on ne se voit plus. Combien de gens dans une médiocre fortune étaient tout à vous, et, quand ils ont porté leur vol plus haut, ne vous témoignent que de l'indifférence et de l'éloignement? Parvenus aux honneurs, ils commencent par se méconnaître eux-mêmes, et, ce qui suit naturellement de là, ils finissent par méconnaître les autres : de sorte que quand j'ai un ami voilà où j'en suis réduit, réduit à craindre également ma disgrâce et sa prospérité : ma disgrâce, parce qu'il m'abandonnera, et sa prospérité, parce qu'il me méprisera. Mais si vous vous attachez au modèle des vrais amis, vous n'éprouverez point ces tristes retours. Jésus vous aimera jusqu'au tombeau, ce que font rarement les autres, et, ce que personne que lui ne peut bien faire; au delà du tombeau il continuera de vous aimer. Pendant la vie il sera votre soutien, à la mort il sera votre consolation, après la mort il sera votre récompense. Et nous ne céderons point à tant de charmes? Nous ne rendrons point amour pour amour? N'en disons pas davantage, je ne vous accablerai point de reproches, votre cœur est trop équitable pour ne pas se les faire à lui-même.

Jésus est aimable, il nous aime : j'ajoute, il veut que nous l'aimions, troisième réflexion plus capable que tout le reste d'enflammer, et, si j'ose dire, d'emporter d'assaut tous les cœurs. Vous le savez, et tous ceux qui ont quelque délicatesse de sentiment en conviendront sans peine, il n'est point de proposition plus gagnante et plus flatteuse que lorsque quelqu'un d'un mérite distingué et d'un rang supérieur au nôtre nous commande de l'aimer. Tel est le jugement du monde, qu'en fait, non pas d'amour, mais d'amitié, quiconque demande notre cœur mérite de l'obtenir, parce que quiconque demande notre cœur déclare qu'il donne le sien. Or, il y a un commandement du Fils de Dieu qui nous avertit de ce que nous lui devons, commandement tracé avec son sang et prononcé par toutes ses plaies; commandement qui, mieux que la loi de Moïse, mérite d'être gravé dans nos mains, sur nos fronts, dans le plus intime de nos âmes; commandement où est renfermé en un seul mot le devoir et le bonheur du monde : *Manete in dilectione mea* (*Joan.*, XV.). Demeurez, persévérez dans mon amour : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur?* (*Luc.*, XII.) Je suis venu allumer le feu sur la terre, et que prétends-je, sinon de l'embraser? *Si quis non amat Dominum Jesum, sit anathemata* (*I Cor.*, XVI), si quelqu'un n'aime pas le Seigneur, qu'il soit anathème. Comprenez l'importance de cet oracle également tendre et terrible. Par cette parole, le Fils du Dieu vivant abaisse la hauteur des cieux, et s'il ne nous cède

Digitized by Google

pas son trône, il en descend du moins pour se mettre de pair avec nous. Rien ne justifie mieux ce qu'il a dit que ses délices étaient d'être avec les enfants des hommes, et rien ne doit mieux nous engager à mettre dans lui toutes les nôtres.

Quand les y mettrons-nous? Ce commandement dont je vous parle, quand viendra le moment où nous l'accomplirons dans toute son étendue? Quand est-ce qu'au souvenir de Jésus, nos voix seront entrecoupées de sanglots, et notre lit baigné de pleurs? Prophète, lorsque rempli des lumières de l'Esprit-Saint, vous envisagiez le Christ, vous étiez enchanté, vous conjuriez tous les mortels de reconnaître, d'expérimenter par eux-mêmes combien il est doux : qu'il est doux en effet, qu'il est aimable! Qui donnera à mes yeux non plus deux sources de larmes, mais à mon cœur deux sources de flammes! Et ce Dieu-Homme veut être aimé de nous! Que penser d'une clémence qui s'abaisse jusqu'à ce point! Il veut être aimé de nous! Rejetterons-nous une loi si charmante, une loi que nous devrions nous être imposée nous-mêmes? *Diligam te, Domine.* (*Psal.* XVII.) Faux amis, amis d'intérêt, amis d'intrigue, amis de parade et de bienséance, disparaissez; j'en ai un que je préfère à tous, et qui lui seul me tient lieu de tous les autres. *Diligam te, Domine*, Seigneur nous soupirons après les chaînes que vous donnez, nous courons au-devant d'elles, et toute la grâce que nous demandons, c'est qu'elles soient si fortes que jamais rien ne les brise. *Diligam*, mon parti est pris, vous me jugez capable de vous aimer, je n'aimerai rien de tout ce qui n'est point vous; vous me demandez mon cœur, je veux que mon cœur vous aime aussi souvent qu'il respire : je crois avoir reçu de vous quelque chose de plus qu'un diadème, parce que j'ai reçu un cœur qui peut vous aimer. Je vais commencer dès aujourd'hui; c'est bien tard, mais ce sera pour toujours. Tels sont les sentiments que la piété fait naître dans le cœur du chrétien fidèle; heureux et saint qui les adopte! Heureux et saint qui aime uniquement l'unique objet qui soit aimable!

Voulez-vous réduire tout ceci à quelque-chose de solide? Voulez-vous dans la pratique témoigner à votre Sauveur un parfait et véritable amour? S'unir à lui, souffrir pour lui, s'entretenir de lui; voilà ce que je vous recommande. 1° S'unir à lui en communiant souvent, en venant avec une faim, une avidité sainte, se rassasier de sa chair et de son sang; en voulant le posséder sans cesse, parce que hors de lui on trouve la vie amère : et en le possédant, que lui dire? Tantôt on dit avec le prophète, Seigneur, qu'y a-t-il sur la terre, qu'y a-t-il dans le ciel même qui m'intéresse? Quelles que soient les beautés qu'ils étalent, leurs beautés sans vous n'ont rien qui puisse me plaire. Tantôt on dit avec le même prophète (*Psal.* XLI): Ainsi qu'un cerf altéré court à la source des eaux vives, ainsi mon âme brûlée d'une soif dévorante s'élance vers le chaste et fidèle époux dont elle est éprise : tant que je me vois éloigné de vous, ô le bien-aimé de mon cœur, je ne trouve de goût qu'aux pleurs que je répands à vos pieds! Tantôt on dit avec Augustin : O vous le plus beau des enfants des hommes! Vous voyez quels sont mes ennuis en votre absence : pour soulager mes ennuis, donnez-moi votre amour; que je vous aime autant que je le dois, et s'il se peut autant que vous le méritez! Tantôt on dit avec François d'Assise : *Deus meus et omnia*, je vois les richesses, les grandeurs, les prospérités des mondains, et je les vois sans envie, Jésus est mon trésor; partout où je ne vois point Jésus, je ne vois que des tourments. Tantôt on se tient à ses pieds dans un respectueux silence, on l'écoute, on témoigne que s'il y a du plaisir à lui parler, il y en a encore mille fois plus à l'entendre. 2° Souffrir pour lui. Thérèse, dans ses transports, demande qu'au moment où elle cessera de souffrir elle cesse de vivre. Madeleine de Pazzi, enchérissant encore, demande qu'on prolonge ses jours pour prolonger ses douleurs : ce qu'il y a de vrai, c'est que la croix est pour un chrétien le témoignage d'amour le plus sûr : car quand je donne l'aumône pour Jésus, je l'aime plus que mon bien; mais quand je souffre pour lui, je l'aime plus que moi-même. 3° S'entretenir de lui, et s'en entretenir à propos. Vous parlez à un ami, cet ami vous écoute; vous donnez du secours à un pauvre, ce pauvre est sensible à vos bontés; vous prenez occasion d'inspirer un sentiment d'amour pour le Sauveur, et ce sentiment a son effet; vous avez un livre qui parle de Jésus, après l'avoir lu vous-même, vous le prêtez, vous le faites passer de main en main; enfin, on entremêle Jésus à ses discours; ses conseils, ses sacrements, ses vertus, ses miracles, les mystères de sa personne divine sont des sujets qu'on amène adroitement; pour faire penser à lui on a mille industries. Je puis bien le dire, et l'expression n'est pas trop forte : une âme qui aime Jésus est naturellement une âme conquérante; non contente de l'aimer, elle veut qu'il soit aimé de toute la terre. Puissions-nous ressentir ces chastes et divines flammes! Puissions-nous ici bas anticiper sur l'exercice des bienheureux, pour le continuer avec eux dans l'éternité! Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XV.

SUR LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN

Estote misericordes sicut et Pater vester misericors est, nolite judicare et non judicabimini, nolite condemnare et non condemnabimini, dimittite et dimittemini, date et dabitur vobis. (*Luc.*, VI.)

Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux, ne jugez point et vous ne serez point jugés, ne condamnez point et vous ne serez point condamnés, pardonnez et on vous pardonnera, donnez et on vous donnera.

Modèle adorable que nous propose le Sauveur du monde, il nous met devant les yeux l'exemple du Père céleste; que l'exemple

Digitized by Google

est illustre, qu'il est touchant! Père souverainement aimable, de quelle bonté il use envers nous! Par quels traits de miséricorde et de clémence il mérite de régner dans nos cœurs! Nous le méconnaissons, il nous recherche; nous l'offensons, il nous pardonne; nous revenons à lui, il nous reçoit; nous lui adressons nos prières, il nous exauce; tous les instants qui composent notre vie sont marqués par quelqu'un de ses bienfaits. Mais en même temps qu'il nous fait grâce, il veut que nous la fassions aux autres, et que la conduite qu'il tient à notre égard nous engage à faire au prochain le traitement le plus favorable. Apprenons d'un si grand maître ce que nous devons à nos frères, apprenons à nous entr'aider, à nous secourir : il est certain qu'après les devoirs qui nous attachent à Dieu, c'est là le devoir le plus essentiel, comme le plus naturel.

Mais, hélas! contradiction étrange, fatale inconséquence de l'amour-propre! l'homme ne peut vivre seul, il cherche le commerce de ses semblables; et ce commerce si nécessaire, en même temps qu'il l'entretient, il le sape par les fondements, il le détruit. La passion souffle les troubles, les animosités, les haines, les fureurs, les guerres; la passion fait que nous nous causons réciproquement mille chagrins, que nous nous portons mutuellement mille coups funestes, que nous rassemblons sur le théâtre du monde tous les crimes avec tous les malheurs. Non, nous ne pouvons vivre seuls, nous nous cherchons même à travers l'Océan; mais nous nous cherchons pour ainsi dire l'épée et la flamme à la main, nous concourons à nous rendre malheureux pour cette vie et pour l'autre. Tâchons donc, avec la grâce de l'Esprit-Saint, auteur de la paix, et principe de la charité, de remédier à un désordre si grand, essayons de faire revivre parmi les chrétiens les droits sacrés de la concorde et de l'union. J'établis tout ce que j'ai à dire sur ce grand principe de saint Paul : *Qui diligit proximum legem implevit* (*Rom.*, XIII), celui qui aime le prochain est observateur de la loi entière : je dis que, si on excepte l'amour de Dieu, l'amour du prochain est de toutes les vertus la plus nécessaire, la plus excellente, la plus propre à assurer votre salut, pourquoi? Parce qu'il est l'accomplissement de toute la loi dans l'esprit de Jésus-Christ, parce qu'il est l'accomplissement de toute la loi dans les vues particulières de la religion. Il est l'accomplissement de toute la loi dans l'esprit de Jésus-Christ, qui nous en fait un précepte et nous en donne l'exemple : il est l'accomplissement de toute la loi dans les vues particulières de la religion, qui oppose aux vices contraires les motifs les plus pressants et les plus forts : d'où résultent une foule de raisons intéressantes et victorieuses qui font du devoir que je vous prêche un devoir en toute manière indispensable. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nous disons que la charité envers le prochain est l'accomplissement de toute la loi dans l'esprit de Jésus-Christ, et ma proposition, si je l'appuie comme je l'espère sur des preuves solides, vous fera embrasser avec ardeur la pratique d'une vertu qui est de toutes les vertus, après l'amour divin, la plus propre à assurer votre salut, parce qu'elle est la plus nécessaire, ainsi que la plus excellente. Voici donc ce que je vous propose : Nécessairement, indispensablement, il faut que nous nous aimions; Jésus-Christ le prétend, et pour le faire régner cet amour, il nous y engage par tout ce qu'il y a de plus capable de remuer le cœur de l'homme, et de faire sur lui des impressions victorieuses; il nous y engage par un commandement qui est son commandement favori, par son exemple qui est de tous les exemples le plus admirable et le plus divin. Deux vérités qui, développées dans tout leur jour, vous feront sentir que la vertu dont nous parlons est, plus que toute autre, essentielle au christianisme, et comme le caractère distinctif de la loi de grâce.

Commandement du Fils de Dieu, commandement favori : j'en juge par la force des termes, par la variété des tours, par la vivacité et l'énergie des traits dont il se sert. Pris tous ensemble, ils montrent que de tous les commandements il n'y en a point dont il ait tant à cœur l'exécution. Commandement répété, inculqué cent fois : aimez-vous les uns les autres, et aimez-vous en frères; aimez-vous les uns les autres, parce que c'est Dieu qui l'ordonne; aimez-vous les uns les autres, parce que cet amour vient de Dieu et qu'il a Dieu pour principe; pardonnez-vous mutuellement vos offenses, soulagez-vous mutuellement dans vos fardeaux, ayez pour autrui les mêmes égards que vous voulez qu'on ait pour vous, ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux. Je supprime tant d'autres expressions de cette nature que je ne pourrais répéter sans prolonger ce discours à l'infini.

Commandement préféré à la plupart des autres. Il est dit dans saint Marc que l'amour du prochain est d'un mérite supérieur à celui des sacrifices, même des sacrifices les plus complets, tels que sont les holocaustes. Il est dit dans la première épître de saint Pierre que sur toute chose : *ante omnia*, on doit aimer le prochain, comme s'il disait : soyez humbles, soyez chastes, soyez constamment attachés à tous vos devoirs; mais avant tout : *ante omnia*, montrez pour le prochain un cœur tendre et fidèle.

Commandement comparé à tout ce qu'il y a dans la morale évangélique de plus capital et de plus illustre. Deux fois Jésus-Christ est interrogé quelle est la première, la plus indispensable des obligations, et il répond que c'est d'aimer Dieu; et deux fois sans qu'on le lui demande, de lui-même il ajoute qu'une seconde semblable à celle-là, c'est

Digitized by Google

d'aimer le prochain. Vous diriez qu'il y a ici de sa part une manière d'affectation, que cette seconde obligation lui paraît si nécessaire, que dans la crainte qu'on ne la méprise ou qu'on ne l'ignore, il prend à tâche de la remettre sans cesse devant les yeux.

Commandement porté du ton le plus menaçant et le plus terrible. Comment parle-t-on de celui qui n'aime pas le prochain ? Comme d'un assassin qui tient le glaive levé pour l'égorger : *Homicida est* (I *Joan.*, III); comme d'un menteur dont la bouche est vendue à l'imposture : *Mendax est* (I *Joan.*, IV); comme d'un impie qui n'a pas même un commencement d'amour de Dieu, et qui se moque de Dieu quand il dit qu'il l'aime : *Deum quomodo potest diligere ?* (*Ibid.*) Comme d'un coupable qui est digne de mort, et qui doit s'attendre à la mort éternelle, s'il ne se corrige : *Manet in morte.* (*Ibid.*)

Commandement intimé par un disciple extraordinairement chéri de notre divin maître, et qui avait le mieux pénétré dans ses dispositions adorables, c'est saint Jean : Saint Jean, dans son *Evangile*, dans son *Apocalypse*, dans ses *Epîtres*, recommande sans cesse le point dont il s'agit. Il y revient dans ses discours tant publics que particuliers, jusqu'à causer à des chrétiens, d'ailleurs passionnés pour la parole divine, une espèce d'ennui et de lassitude.

Commandement imposé par le législateur avec un air de prédilection. La charité réciproque est la leçon que je vous donne, la charité réciproque est par excellence mon précepte, la charité réciproque est un précepte nouveau dont je fais gloire d'être l'auteur; je veux que ce soit à l'observation de ce précepte qu'on connaisse que vous êtes mes disciples. A l'observation de ce précepte, adorable Sauveur ! Sans doute je suis votre disciple, si je renonce à mes biens pour embrasser votre pauvreté, si je renonce aux plaisirs pour participer à vos douleurs, si je me soumets de bon cœur aux croix dont vous me chargez, si, pour la cause de l'Evangile, je verse tout mon sang : la mortification, la pauvreté, la croix, le martyre, sont des marques de christianisme, des titres d'apostolat. Non, répond le Sauveur, ce n'est point là précisément ce que je veux vous faire entendre; je dis que c'est à la charité que vous aurez les uns pour les autres que je reconnaîtrai, et que les hommes reconnaîtront avec moi, le parfait attachement que vous conservez pour ma personne.

Je dis plus, commandement imposé en quelque sorte au préjudice de Dieu même, et qui semble autoriser une espèce de préférence de la créature sur le Créateur, je m'explique : Un Dieu est mort pour nous : mes très-chers frères, je vous en conjure, tirez de ce principe quelque conséquence. J'entends d'ici le langage de vos cœurs qui sont pleins de sagesse et de droiture : vous dites, puisqu'un Dieu m'a sacrifié sa vie, si jamais l'occasion s'en présente je lui sacrifierai la mienne, tel est votre raisonnement; rien ne paraît plus édifiant ni plus naturel, le croiriez-vous pourtant ? Ce n'est point celui du Saint-Esprit, voici du même principe ce qu'il conclut : Puisqu'un Dieu est mort pour nous, nous devons, s'il le faut, mourir pour nos frères. Qu'entends-je ? Vous, grand Dieu, vous nous aimez jusque-là ! En notre faveur vous oubliez vos propres intérêts ! O grandeur, ô bonté infinie ! le désintéressement peut-il aller plus loin ?

Commandement que nous devons le moins oublier, parce que notre divin maître, sur le point de mourir, l'a répété, inculqué avec une force toute nouvelle. Dans ce discours si touchant qu'il fit la veille de sa mort à ses apôtres, que leur recommande-t-il avant tout ? Quel est le point où il les ramène sans cesse ? L'affection, l'union entre eux; cette affection, cette union, est le testament du meilleur de tous les pères, testament scellé de son sang et confirmé par ses derniers soupirs.

Enfin, commandement dont l'observation est une preuve de la mission de Jésus-Christ, une preuve de la divinité du christianisme. Dans la primitive Eglise, les gentils, voyant la concorde qui régnait parmi les chrétiens, comment ils s'aimaient et s'entr'aidaient, ne pouvaient résister à la force de ce témoignage; ils y voyaient un caractère de sainteté, une empreinte du doigt de Dieu, en sorte qu'on peut dire que la charité du prochain a triomphé des nations et que, sur les ailes de la charité du prochain, le flambeau de la foi a volé d'une extrémité du monde à l'autre.

De tout ceci, voici ce qui résulte : je n'aime pas le prochain, dès là je suis tout ce qu'il y a de plus odieux, un menteur, un homicide, un ennemi de Dieu, une victime de l'enfer. Je n'aime pas le prochain, dès là je blesse mon Sauveur en violant sa loi chérie, je le blesse dans l'endroit sensible, dans la prunelle de l'œil, je suis un disciple infidèle qui ne marche à la suite d'un tel maître que pour lui faire outrage. Je n'aime pas le prochain, dès là je suis sûr que je n'aime pas Dieu, conséquemment je suis sûr d'être sous l'anathème, d'être dans un état qui doit me glacer d'horreur. Y resterai-je dans cet état funeste, et me priverai-je du plus grand bien, du seul bien qu'il y ait au monde, qui est de pouvoir me rendre témoignage que j'aime Dieu ? Continuez après cela si vous l'osez, dans les manières que vous avez eues jusqu'ici; continuez dans vos hauteurs à l'égard de ceux qui vous approchent, dans vos duretés à l'égard de ceux qui vous demandent, dans vos violences contre ceux qui vous résistent, dans vos vengeances contre ceux qui vous font tort, dans vos calomnies, vos railleries contre ceux qui vous déplaisent, dans vos injustices envers tout le monde; mais je vous ai fait voir à quoi vous vous exposez, et c'est à vous

Digitized by Google

à ne pas mépriser de trop nécessaires leçons.

Commandement de Jésus-Christ, commandement favori : il est appuyé de toute l'autorité du législateur, et il est appuyé plus puissamment encore de son exemple, exemple le plus admirable et le plus divin. Contemplons-le ce digne maître, fixons un moment nos regards sur ce parfait modèle de toute sainteté et de toute vérité, nous admirerons une charité portée aux derniers excès. Partout on implore sa compassion, on ne l'implore point inutilement : les malades se présentent, il les guérit ; les aveugles, il les éclaire ; les possédés, il les délivre ; les affamés, il pourvoit à leur subsistance ; des misérables de toute espèce, il les soulage. Même le tombeau n'est pas impénétrable à ses bienfaits, il en tire les morts. Et qui sont ceux qu'il oblige ? Des hommes qui ne méritaient nulle grâce, qui ne méritaient même que des châtiments ou des rebuts. Fut-il jamais rien de plus grossier que les apôtres? il les supporte ; fut-il rien de plus importun que ce peuple qui l'assiégeait à toute heure? il est toujours prêt à l'instruire ; fut-il rien de plus perfide que les pharisiens, les princes de la synagogue? il ordonne qu'on les respecte quand ils sont assis sur la chaire de Moyse ; fut-il rien de plus ingrat que la nation entière? il ne cesse de lui prodiguer ses soins. Il y a plus, on le calomnie, on le persécute, on le met au nombre des brigands, on l'attache à une infâme croix : il prie pour ses persécuteurs, et n'ayant plus que la langue de libre, il la fait parler, cette langue sacrée, pour ses bourreaux. Envisageons, en un mot, toute l'étendue de l'univers, c'est celle des marques de ses bontés : il posséda dans le souverain degré le plus beau des talents, le talent de faire du bien à toute la terre. Vous et moi, quels outrages ne lui avons-nous point faits! quels outrages ne continuons-nous point de lui faire! Cependant notre protecteur, notre médiateur, le plus tendre des amis, c'est lui ; malgré nos infidélités, tous les jours il nous comble de biens.

Amour de sa part, amour prévenant : dans l'impuissance où nous sommes d'aller à lui, il fait vers nous les premiers pas. Amour désintéressé ; tout inutiles serviteurs que nous sommes, il nous traite d'une manière aussi favorable que si son bonheur dépendait de nous : amour généreux ; il est scellé de toutes les gouttes de son sang : amour constant ; sans se rebuter de nos perfidies, il nous attend, nous recherche avec une patience que nous ne pouvons assez admirer : amour incompréhensible, immense ; mais amour qui doit nous servir de règle : *Sicut dilexi vos.* (*Joan.*, XIII.) Voilà le point fixe où il faut attacher sa vue, voilà la maxime qui doit faire loi, il n'est plus permis de s'y méprendre : *Sicut dilexi vos.* Approchons, et voyons si nous avons soin de nous y conformer.

On aime le prochain, et comment? D'un amour naturel, parce qu'il nous est uni par les liens du sang, parce qu'il nous a rendu service, parce que son caractère nous plaît, parce que son humeur sympathise avec la nôtre. On aime le prochain, et comment? D'un amour sensuel, pour souffler dans son cœur une criminelle flamme, pour faire jouer les ressorts d'une passion honteuse, c'est-à-dire pour le perdre, et se perdre éternellement avec lui. On l'aime d'un amour politique, par respect pour son crédit, par crainte de son pouvoir, parce qu'on est bien aise de ménager un homme qui serait en état de nous nuire. On l'aime d'un amour intéressé, pour avoir part à ses largesses, pour en tirer les services dont on a besoin. Vous qui connaissez le monde, vous le savez, il n'est rien de pareil à un homme qui sollicite une grâce, qu'à quelque prix que ce soit il veut obtenir : dans ce dessein rien ne lui coûte, il dévore tout, il est assidu, il est insinuant, il est flatteur, il étudie vos inclinations pour s'y conformer, il vous caresse de la manière la plus vive, il frappe d'une main délicate à toutes les portes de votre cœur : dès qu'il aura obtenu ce qu'il souhaite, il sera votre maître, du moins votre égal ; mais jusque-là il est chez vous l'esclave le plus soumis et le plus rampant. On aime le prochain d'un amour chagrin et rebutant : il est des caractères charitables, mais durs ; ils font du bien, et ne le font pas de bonne grâce. Ils offrent le contraste étonnant d'une main bienfaisante et d'une humeur fâcheuse ; ils gagnent les cœurs et les perdent tout à la fois. On l'aime d'un amour stérile, paroles affectueuses, promesses obligeantes, protestations d'attachement et de fidélité, c'est leur langage ; mais fussiez-vous dans l'état le plus déplorable, prêt à rendre l'âme, impitoyablement ils vous verront mourir sans vous donner le moindre secours.

Or, est-ce là l'exemple que Jésus-Christ nous a donné? Sa compassion pour les misérables, sa prière pour ses bourreaux, nous ont-elles appris à nous aimer de la sorte? *Sicut dilexi vos*, que notre charité soit réglée sur la sienne : par conséquent que ce soit une charité patiente pour souffrir les duretés, les humeurs, les mauvais traitements. Nous sommes pacifiques avec les pacifiques, nous nous accommodons sans peine de ceux qui ne nous contrarient en rien ; mais il faut oublier les offenses, étouffer les ressentiments : tant que nous serons vindicatifs, nous ne serons point imitateurs d'un Dieu qui, accablé de tourments et d'outrages, ne s'est vengé que par l'amour. Que notre charité soit sincère, sans déguisement et sans fard : nous savons dissimuler, sauver les apparences ; mais il faut dans nos sentiments de la cordialité et de la droiture : tant que nous chercherons à imposer, nous ne sommes point disciples d'un Dieu qui, percé d'une lance, a laissé entrevoir le plus fidèle et le plus tendre de tous les cœurs. Que notre charité soit réelle, effective, pour faire tout le bien qui dépend de nous : nous sommes capables de dire des

Digitized by Google

paroles gracieuses, d'avoir des manières prévenantes : mais qu'est-ce qu'aimer véritablement le prochain ? C'est le reprendre dans ses égarements, c'est l'encourager à la pratique du devoir, c'est le consoler dans ses disgrâces, c'est lui prêter, lui donner dans ses besoins : tant que nous n'en viendrons point aux effets, nous ne sommes point disciples d'un maître qui nous a aimés jusqu'à sacrifier sa propre vie. Que notre charité soit universelle pour embrasser généralement dans l'occasion toute sorte de personnes : nous rendons service à nos parents, à nos bienfaiteurs, à nos amis: les païens en font autant, les païens se piquent aussi bien que nous de reconnaissance et d'amitié : mais ne nous renfermons pas dans des bornes si étroites ; que personne ne soit exclus de nos soins charitables : l'exclusion ne fût-elle que pour un seul, nous ne sommes point disciples d'un Dieu qui s'est sacrifié sans exception pour tous les hommes. Que notre charité soit judicieuse, fondée sur une règle invariable et sûre : cette règle c'est de se dire à soi-même, comment voudrais-je qu'on en usât avec moi ? Comment voudrais-je qu'on me favorisât, qu'on me soulageât ? Et sur cela d'en user ainsi avec les autres, de les favoriser, de les soulager de même : tant que nous ne ferons point pour autrui ce que nous voulons qu'on fasse pour nous, nous ne serons point disciples d'un Dieu qui nous a aimés en quelque sorte plus que lui-même. Enfin, que notre charité soit surnaturelle, en sorte que dans l'homme ce ne soit point l'homme, mais Dieu que nous aimions. *Sicut dilexi vos.* Voilà les leçons que nous donne le Sauveur bien moins par ses discours que par ses exemples : adorables exemples ! Comment des chrétiens en sont-ils si peu touchés ! Insensés que nous sommes ! Passionnés admirateurs des grands hommes, nous les étudions, nous copions ridiculement jusqu'à leurs défauts, et dans le plus parfait des mortels, dans le Saint des saints nous méprisons jusqu'aux vertus !

Et d'où vient que, par la fureur des passions, toujours les armes, toujours le flambeau de la discorde à la main, on ne se rapproche que pour se frapper mutuellement et s'entre-déchirer ? Peut-on voir les divisions qui règnent parmi nous, et ne pas se représenter les villes, les familles comme des lieux d'horreur, comme une image du séjour des réprouvés, où l'on fait par avance ce que font les réprouvés dans leurs affreuses demeures ! Peut-on voir sans gémir, que l'homme éclairé par la raison, formé par la religion, ne soit pas pour ses frères ce qu'est la brute pour ses semblables ! Jusqu'à quand ne serons-nous chrétiens qu'au scandale du christianisme ! O cruels et trop justes regrets ! des liens sacrés dans l'ordre de la nature et de la grâce, des liens qui devaient être immortels, ne tiennent qu'à un nœud fragile ! Mais enfin si l'innocence vous est chère, si vous avez votre salut à cœur, c'est par la charité du prochain que vous marquerez à Jésus-Christ l'estime que vous faites de son commandement et de son exemple ; c'est dans la charité du prochain que vous trouverez l'innocence et le salut. Avançons ; la charité est l'accomplissement de toute la loi dans l'esprit de Jésus-Christ qui nous en fait un précepte et nous en donne l'exemple, vous venez de le voir : j'ajoute, la charité du prochain est l'accomplissement de toute la loi dans les vues particulières de la religion, qui oppose aux vices contraires, les motifs les plus pressants et les plus forts ; c'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Saint Paul et saint Chrysostome font l'énumération des vices opposés à la charité, je la fais d'après eux, j'entre dans une carrière toute remplie d'objets qui méritent nos gémissements. Je contemple la face du monde, j'envisage les divers états qui le composent, quel spectacle ! Comment en soutenir les horreurs ! La charité est bannie, les droits de l'humanité, de la société, de l'amitié sont violés de la manière la plus étrange ; c'est une malignité aveugle qui fait qu'on se réjouit du mal prochain, et que souvent on ne vient le consoler dans ses malheurs que pour goûter de plus près le plaisir qu'on ressent de le voir malheureux. C'est une jalousie basse qui fait que son éclat nous éblouit, que dès là qu'il nous efface, il nous déplaît, que les applaudissements qu'on lui donne, sont pour nous des outrages, les succès qui le couronnent des disgrâces. Mille gens vous pardonneront plutôt une offense sanglante qu'un mérite supérieur ; il n'est point à leurs yeux de crime si noir que l'admiration qu'on leur arrache. C'est une antipathie qui nous prévient contre un particulier que nous n'avons point vu, avec qui nous n'avons point eu de rapport, qui nous le fait haïr sans savoir pourquoi : dans sa physionomie, sa parole, son regard, il y a quelque chose qui ne revient pas, c'en est assez ; sa cause portée au tribunal de la prévention, on lui fait son procès, et on le condamne. C'est une fureur, une cruauté même qui va jusqu'à employer des armes meurtrières, cruauté aussi étendue que l'univers. Non-seulement les peuples barbares, mais les nations policées en viennent aux mains, et pour un coin de terre s'entre-déchirent impitoyablement, sans parler de ces brigandages particuliers, de ces meurtres personnels dont tout est plein. La justice humaine les arrête de tout de son pouvoir, je le sais ; mais ils causent beaucoup plus de désastres que la fureur des tigres et des lions, et nous pouvons bien dire à notre honte que de tous les animaux le plus redoutable à l'homme, c'est l'homme même. C'est fierté et arrogance : il y a des gens qui ne vous parlent que comme à leur sujet ou à leur esclave ; un ton d'empire, un air de maître, une démarche altière les annonce ; dès qu'ils sont parvenus à sortir de

Digitized by Google

la poussière et à percer la foule, ce sont des hauteurs que rien n'égale ; la main de la fortune qui les a colorés et embellis, les enhardit à donner impérieusement des lois qu'ils étaient nés pour recevoir. C'est la passion de la vengeance, et la vengeance à quelles extrémités ne se porte-t-elle pas! Vengeance déclarée, on cherche ouvertement à perdre un rival; vengeance artificieuse, on caresse, on embrasse, tandis qu'on porte sous main les coups les plus cruels; vengeance immortelle, on ne revient point : dans certaines familles il y a des haines héréditaires qui, par une succession malheureuse, passent des pères aux enfants plus sûrement que les charges et les revenus ; vengeance insensée, dans la fureur dont on est animé, on consent à périr, pouvu qu'on fasse périr celui dont on médite la ruine; vengeance pharisaïque, on fait entrer la religion dans ses ressentiments, on autorise du nom de Jésus-Christ ce qu'on machine contre ses membres ; vengeance atroce, on ne donne point de bornes à sa haine, et pour une offense légère on répand, si on peut, jusqu'à la dernière goutte de sang. Vengeance, passion maudite et presque incurable! Il n'est point de monstre si difficile à exterminer, point de démon qui coûte tant à chasser du cœur de l'homme. C'est médisance qui déchire sans miséricorde tout ce qui se trouve sous sa dent cruelle ; et voilà le défaut qui règne universellement : la médisance est l'âme de toutes les conversations, la ressource de tous les entretiens, le sel qui assaisonne tous les repas. Surtout dans ses heures où un certain nombre d'amis se rassemble, quelle liberté ne se donne-t-on point! Là, après avoir inutilement réglé l'Etat, plus inutilement réformé le genre humain, on passe en revue les particuliers, chacun est saisi par son endroit faible, est marqué du caractère qui lui est propre ; et si dans sa présence on lui avait prêté quelques vertus, dans son absence on lui rend tous ses défauts. Par un effet de la même malignité, quelques-uns n'ont pas plutôt appris un trait fâcheux qu'ils brûlent de le redire, et passant successivement d'une maison dans une autre, ils divertissent celui chez qui ils entrent aux dépens de celui de chez qui ils sortent. On médit en tous lieux, continuellement dans le monde, souvent dans le sanctuaire, quelquefois dans le cloître. On se donne sur cela pleine liberté. On médit par toute sorte de principes ; par légèreté pour n'être pas maître de sa langue, par vanité pour faire briller son esprit, par complaisance pour faire sa cour aux amis qu'on veut flatter, aux grands qu'on veut gagner; par caractère, parce qu'on est naturellement mordant et caustique. On médit de toute sorte de gens, de ses parents, de ses maîtres, de ses égaux, de ses inférieurs, de ses ennemis, de ses amis mêmes. Ce vaste univers est comme un champ de bataille, où, avec le tranchant de la langue mieux qu'avec celui de l'épée, il se fait continuellement des meurtres qui demeurent impunis. C'est vanité et présomption : on trouve mauvais que les postes les plus honorables, les emplois les plus distingués ne soient pas offerts à notre amour-propre qui voudrait avoir la gloire de ne les pas demander, le mérite de les refuser, et le plaisir d'être contraint de les accepter. C'est humeur, humeur impatiente et chagrine, humeur impérieuse et hautaine, humeur inconstante et volage; telle est la cause ordinaire des bizarreries et des inégalités qui dans une personne en présentent deux, et nulle des deux sur qui on puisse compter. C'est ingratitude, on méconnaît un bienfaiteur ; tant qu'on a besoin d'une personne on se jette entre ses bras, on lui ouvre son cœur avec des épanchements pleins de tendresse, on lui jure une éternelle reconnaissance : mais a-t-on obtenu ce qu'on souhaitait, on n'est plus le même. Tel est le génie de la plupart des hommes. Celui qui est en état de donner, fait des suppliants; celui qui donne, fait des ingrats ; un bienfait attendu est une grâce, un bienfait reçu est un fardeau ; on cherche à être mécontent, le mécontentement éclate, et nous savons par expérience que de tous ceux qui nous haïssent, les plus furieux, les plus irréconciliables sont ceux que nous avons autrefois obligés. C'est injustice qui supplante, qui dépouille le prochain, qui emploie, pour le ruiner, la supercherie, la chicane, la violence, la mauvaise foi.

D'autre part, ce sont des maîtres bizarres qui ne sont jamais contents, quelque chose qu'on fasse, et à qui on est sûr de déplaire par les soins qu'on leur rend : maîtres infatués de leur prétendue grandeur, et d'un orgueil qui va jusqu'à l'extravagance : ils reprendront, ils donneront leurs ordres fastueux d'un ton dont il ne conviendrait pas de se servir en parlant aux plus vils animaux ; maîtres durs et avares qui accablent de travaux excessifs, qui retranchent une partie du nécessaire, qui font languir des années entières dans l'attente d'un payement légitime, qui se font même prêter par ceux à qui ils doivent ; est-il rien de plus criant!

Ce sont des domestiques, des inférieurs souvent d'une négligence impardonnable, souvent d'une insolence outrée ; parce qu'ils se croient nécessaires, il ne sera permis de faire que ce qu'ils approuvent : souvent d'une avidité sans bornes, sous prétexte qu'on ne les satisfait point, ils se dédommagent sourdement, ils touchent deux fois un salaire qui n'est que différé.

Et si je voulais entrer dans le détail de ce qui concerne les enfants, que n'aurais-je point à dire de leur insensibilité, de leur dureté, de leur mauvais cœur, de leur naturel pervers à l'égard de ceux qui leur ont donné la vie? Un père et une mère, après les avoir élevés avec des soins extrêmes, ne trouvent dans eux que des serpents domestiques ; la main qui devait essuyer leurs larmes les fait couler, et ceux

Digitized by Google

qui devaient être la consolation de leur vieillesse en sont le fléau.

Or, de ces défauts sans nombre que résulte-t-il ? Des murmures, des animosités, des haines, un assemblage énorme de tant d'hommes qui sont comme un monstre dont les membres mal assortis ne peuvent ni se séparer, ni rester unis ensemble. Tel est le détail des vices contraires à la charité, vices, qu'à quelque prix que ce soit, il faut vaincre : comment les vaincre en effet ? Par des motifs tirés du fond de la religion, motifs les plus pressants et les plus forts. Défendez-vous, si vous voulez, d'aimer le prochain ; apportez sur cela toutes les raisons que le monde fait valoir, vos raisons fussent-elles plus plausibles encore, en voici qui l'emportent sur les vôtres, et auxquelles, malgré qu'on en ait, il faut qu'on se rende.

Quand on vous dit d'aimer le prochain, qui veut-on que vous aimiez ? Un homme qui est frère, qui est membre de Jésus-Christ, qui est racheté de son sang, qui est cohéritier de son royaume, qui a avec lui les plus sublimes rapports. Pour toucher les cœurs que faut-il de plus ? Voilà ce qui touchait un saint Louis, une sainte Elisabeth de Hongrie, jusqu'à leur faire oublier ce que le monde met au rang des plus indispensables bienséances : ils se prosternaient aux pieds des pauvres, ils pansaient leurs ulcères, ils baisaient leurs plaies, ils leur rendaient les services les plus bas ; et vous jugez bien qu'à parler humainement, il n'y avait rien en tout cela que de rebutant : mais parce que dans l'homme ils envisageaient Jésus-Christ, dans l'homme ils apercevaient des traits de beauté et de grandeur qui effaçaient l'éclat des diadèmes. Ne nous récrions point tant sur les défauts qui accompagnent l'humanité ; l'homme est vicieux, rien de plus certain ; mais le sang de Jésus-Christ a coulé sur lui ; couvert de ce sang, il n'a plus que de beaux endroits ; cette pourpre glorieuse l'embellit : ne fut-il personnellement digne que de haine, Jésus-Christ est dans lui, et partout où est Jésus-Christ, il est aimable.

Quand on vous dit d'aimer le prochain, qui veut-on que vous aimiez ? Des hommes à qui le Rédempteur a fait une cession, un transport de ses droits, pour qui il s'intéresse si ardemment, qu'il assure en propres termes que ce qu'on fait pour eux, il se le tient fait à lui-même. Rappelons ici les obligations infinies que nous avons à Notre-Seigneur ; tant de périls dont il nous a délivrés, tant de péchés qu'il nous a pardonnés, tant de biens dont il nous a comblés : méditons surtout les feux de l'enfer qu'il nous a tant de fois épargnés ; quand pour lui nous verserions jusqu'à la dernière goutte de notre sang, nous ferions encore trop peu. Au moment que je vous parle, qu'il se présentât en personne, j'en suis sûr, nous nous jetterions à ses pieds, nous lui offririons sans réserve tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes, nous nous tiendrions honorés à l'excès qu'il voulût recevoir quelque chose de notre main. Eh ! nous avons sous les yeux ceux qu'il regarde comme d'autres lui-même ; dans d'autres personnes nous pourrions nous acquitter envers lui, lui marquer notre reconnaissance ; à qui tient-il que nous ne le fassions ? Oui, quand je donne aux malheureux les secours qui sont en mon pouvoir, c'est mon Sauveur que j'assiste, c'est mon Sauveur dont j'essuie les larmes, c'est mon Sauveur dont je soulage la misère : avantage inestimable. Ah ! mondains, cessez de me vanter vos plaisirs ! De tous les plaisirs qu'on peut goûter au monde, voilà le plus sensible.

Quand on vous dit d'aimer le prochain, qui veut-on que vous aimiez ? Un homme régénéré par le même baptême, dès là enfant de Dieu, et comme enfant de Dieu sous ce rapport plus respectable que les rois ; un homme participant aux mêmes mérites de la rédemption, destiné au même bonheur ; car voilà ce qui est certain. Cet homme que je rebute, pour qui je n'ai que du mépris dans les vues de Dieu, lui et moi nous sommes faits pour nous aimer éternellement, pour vivre éternellement dans les douceurs de la paix : est-il juste qu'en attendant nous soyons ou indifférents, ou ennemis ? Et des cœurs qui doivent à jamais être réunis dans le cœur de Dieu, doivent-ils un instant être séparés ?

Quand on vous dit d'aimer le prochain, qui veut-on que vous aimiez ? Un homme avec qui la concorde, l'union serait avantageuse au delà de tout ce qu'on peut dire. Figurez-vous quels seraient alors les agréments de la vie : le prochain chercherait à m'obliger, je m'attacherais à le servir ; il pleurerait mes disgrâces, j'applaudirais à ses succès ; plus de procès, plus d'inimitiés, plus d'emportements ; le flambeau de la discorde cesserait d'éclairer de funestes combats. Etant tous unis par des nœuds aimables, la paix régnerait dans les familles, la subordination dans les Etats, la probité dans le commerce : chacun concourrait au bien public ; on satisferait ses créanciers, on soulagerait les indigents, on pardonnerait à ses ennemis, ou, pour mieux dire, il n'y aurait plus d'ennemis ; toutes les nations ne formeraient qu'un même peuple, et tout l'univers une même patrie. Fermant les yeux sur les défauts du prochain, on ne les ouvrirait que sur ses besoins pour les soulager, sur ses vertus pour les suivre, sur ses succès pour s'en réjouir. Les hommes seraient tous comme les membres d'une famille heureuse, la société serait charmante, la terre un séjour enchanté, un paradis. Encore aujourd'hui, lorsque nous pensons à la primitive Eglise, que nous nous représentons les premiers chrétiens qui mettaient leurs biens en commun, qui n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme, nous nous sentons transportés hors de nous-mêmes ; la peinture est si belle, le tableau si tou-

Digitized by Google

chant, que toutes les fois qu'on l'expose, nous l'arrosons de nos larmes.

Et par quel malheur faut-il que nous leur ressemblions si peu? Etant frères ainsi qu'ils l'étaient, comment nous livrons-nous aux transports d'une implacable haine? Comment attaquons-nous des hommes tout couverts du sang du Rédempteur? Est-ce que la raison et la religion ne parlent pas? Est-ce qu'elles ne forment pas entre nous des nœuds sacrés, ou ne les forment-elles qu'afin qu'ils soient rompus à l'instant? Quel opprobre pour les enfants du Très-Haut, qui, jusque sous les yeux de leur Père, cherchent à se percer le sein! Entrons dans l'esprit de l'Evangile, aimons le prochain véritablement, sincèrement, efficacement, et, pour tout dire en un mot, aimons-le comme nous nous aimons nous-mêmes. N'oublions point que l'amour de Dieu et l'amour du prochain sont le même amour; que qui n'aime pas le prochain n'aime pas Dieu, et que celui qui n'aime pas Dieu prononce contre soi le plus foudroyant des anathèmes. De cette sorte, fidèles à Jésus-Christ, nous accomplirons son précepte, nous imiterons son exemple, et nous mériterons de le posséder, de l'aimer dans le cours de l'éternité bienheureuse. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XVI.

SUR LA PROVIDENCE.

Per totam noctem laborantes nihil cepimus; in verbo autem tuo laxabo rete... concluserunt piscium multitudinem copiosam. (*Luc.*, V.)

Nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre, mais sur votre parole je vais jeter mes filets... ils prirent une grande quantité de poissons.

Non, les grands de la terre, avec toute leur puissance, ne peuvent nous délivrer des maux dont nous sommes assiégés. Sous les dehors pompeux d'une grandeur qui éblouit, est cachée une faiblesse véritable, et loin d'être en état de secourir les autres, souvent ce sont eux qui ont le plus besoin de secours. Dieu seul est l'inébranlable appui sur qui se fonde un chrétien sage; ce roi des rois se déclare en faveur de ceux qui espèrent en lui, il remplit leur attente, les comble de ses grâces, et, sous sa puissante protection, il ne tient qu'à nous de nous procurer ici-bas une béatitude commencée, une image véritable, quoique imparfaite, de l'état des bienheureux. Oui, Dieu veille au bonheur des hommes; nous avons dans les paroles de notre évangile une déclaration expresse de cette admirable Providence qui s'intéresse pour sa créature. Providence indépendante et souveraine, qui fait passer la fidélité de l'homme par de justes épreuves; providence infaillible qui, tôt ou tard, vient à son secours, et de la même main dont elle l'a frappé, essuie ses pleurs; providence sage qui travaille à le rendre éternellement heureux, et ensuite attentive aux intérêts temporels, étend ses soins jusque sur eux; providence toujours la même; le bras de Dieu n'est pas raccourci; s'il agit avec moins d'éclat, il n'agit pas avec moins de force. Enfants des hommes, vous pleurez sur vos malheurs, pleurez sur vos défiances; si vous vous fondiez sur un Dieu bienfaisant, vous ne seriez point en butte à tant de maux qui vous assiégent; si vous vous fondiez sur un Dieu bienfaisant, vous en seriez soutenus: Providence à laquelle tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre doivent se confier sans réserve.

Pour vous instruire d'un de vos plus essentiels devoirs, et pour développer à fond une matière si intéressante, je demande d'abord qu'est-ce que la Providence, et par ce terme qu'est-ce qu'on doit entendre? C'est dans le Créateur du ciel et de la terre le concours d'une sagesse, d'une puissance, d'une bonté infinie, qui, par des moyens justes, quoique souvent inconnus, conduit chaque chose, et particulièrement l'homme à la fin qui lui est propre. Suivant cette définition exacte, je vous présente en Dieu le Père de l'univers: Père le plus respectable, et en même temps le plus aimable: Père le plus respectable, parce qu'il est le plus sage et le plus puissant; Père le plus aimable, parce qu'il est le plus bienfaisant et le plus tendre. Comprenez bien ces deux traits. Père le plus respectable, parce qu'il est le plus sage et le plus puissant: sa Providence mérite de notre part une confiance pleine de soumission, telle que doivent l'avoir des enfants respectueux; Père le plus aimable, parce qu'il est le plus bienfaisant et le plus tendre: sa Providence mérite de notre part une confiance pleine d'amour, telle que doivent l'avoir des enfants bien nés: deux points capables de fixer vos attentions. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, chrétiens, Dieu est ce Père respectable à tous égards, dont la providence attentive ne cesse de prodiguer au monde ses soins. Providence infiniment sage et infiniment puissante, elle est marquée à des traits dont rien ne peut exprimer la grandeur; infiniment sage, elle a des lumières à qui rien n'échappe; infiniment puissante, elle a un pouvoir à qui rien ne résiste: comprenons combien il est juste qu'on l'honore par une confiance pleine de soumission.

D'abord avant tout, soyons bien convaincus que Dieu a une parfaite connaissance de ce qui se passe dans l'univers. Soit qu'il contemple les objets dans son essence infinie comme dans la cause exemplaire qui les produit, soit que, par la force de son entendement divin, il les envisage en eux-mêmes, il est certain que, depuis le plus grand monarque jusqu'au plus petit insecte, tout est dévoilé, tout est présent à ses yeux. Nous ne pouvons pas tout connaître nous autres, parce que nous sommes bornés et limités; nous ne le devons pas même, parce nous ne pouvons penser à trop d'objets sans partager une attention qui est due à des soins plus importants. Dieu dont les

Digitized by Google

lumières ne peuvent être ni éclipsées, ni partagées, Dieu souverainement parfait comme souverainement saint, est capable de suffire à tout; tout sans confusion et sans mélange, comme sans peine et sans travail, se présente à lui, jusque-là, dit le Sage, qu'il sait à point nommé combien il y a de gouttes d'eau dans l'océan et d'atomes dans les airs. Et ce qui est essentiel, c'est qu'en même temps qu'il connaît tout, il connaît éminemment et divinement. Parmi les hommes, il en est plus d'un qui sait, mais il fait un mauvais usage de son savoir; ce qu'il sait, il ne le sait que pour notre malheur: un autre sait, mais il se borne à chercher sa satisfaction particulière; ce qu'il sait, il ne le sait que pour lui: un autre sait, mais il charge sa mémoire de faits et d'événements confusément entassés; ce qu'il sait, il le sait mal: Dieu marche toujours précédé d'un flambeau, à la clarté duquel il forme des desseins souvent ignorés, souvent mal à propos critiqués des mortels, mais toujours pleins de la plus haute sagesse. Toutes ses connaissances vont à un but; et ce but, c'est avec tant de dextérité qu'il le dispose, que tout entre dans l'ordre de ses décrets, tout se place dans l'économie de ses arrangements.

Est-il rien de mieux entendu que l'inégalité des conditions et des biens parmi les hommes? C'est dans l'ordre de la nature la preuve d'une sagesse supérieure. Si tous étaient riches, ou si tous étaient pauvres, la nature inanimée languirait, les hommes seraient comme les membres épars d'un cadavre sans vie, la pauvreté n'aurait que des misères, la richesse avec tout son or ne serait qu'indigence: mais le besoin réciproque, la dépendance mutuelle rassemblant les hommes, rapprochant les nations, fait de toutes les nations un même peuple, de tous les hommes un même corps, de tout l'univers une même patrie. Quoi de plus sage que les vues de la providence relativement aux divers états de prospérité et d'adversité où sont les justes et les pécheurs? Le juste prospère, afin que la reconnaissance l'attache à Dieu, et plus souvent il est affligé, afin que se détachant de l'amour du monde, il porte au ciel toutes ses pensées. Le méchant est longtemps supporté, afin qu'il ait le temps de rentrer en lui-même, et qu'on voie toute l'étendue de la miséricorde divine; et quelquefois il est brusquement enlevé au milieu de son désordre, afin que personne ne se flatte que son crime restera impuni. Le juste est longtemps conservé sur la terre, afin qu'on profite de ses exemples; et quelquefois il est appelé au milieu de sa course, de peur que la séduction ne le pervertisse. Partout Dieu agit en Dieu; c'est une profondeur, une étendue, une supériorité de génie, qui enchante; il arrange les événements avec une justesse qui est au-dessus de tout éloge. Justesse infinie en toute manière.

Justesse infinie dans les dénoûments inespérés qu'il fait naître; j'en appelle à quelques-uns d'entre vous; voyez ce qui s'est passé dans votre enfance; un père et une mère vous avaient pris en aversion, toutes leurs caresses étaient pour un fils bien-aimé, ils ne travaillaient, ils ne s'épuisaient que pour lui: et Dieu, par des ressorts supérieurs, a si bien disposé tout, que les coups qui devaient renverser votre fortune, en ont été les fondements; et que les raisons qui devaient vous rendre malheureux, sont celles-là mêmes qui vous ont empêché de l'être. Souvent nous avions formé des projets qui nous paraissaient admirablement concertés, et dans la suite nous avons reconnu nous-mêmes que si les choses avaient tourné selon nos vues, nous étions perdus, et que cela a été pour nous le comble du bonheur que Dieu ait fait précisément tout le contraire de ce que nous souhaitions.

Justesse infinie dans les ménagements, les condescendances dont il use. Figurez-vous une planche dans la tempête; elle est flottante, mais pourtant toujours solide; elle obéit aux vagues, et pourtant elle les surmonte; quoi que fassent les vents en courroux, sûrement elle gagnera le rivage: ainsi Dieu s'accommode, se prête, et toujours amène les choses au point qu'il a en vue: en agissant contre lui, c'est pour lui qu'on travaille; en allant directement contre ses desseins, on en assure le succès. Joseph est persécuté par des frères jaloux, par une femme impudique; de l'esclavage il tombe dans les fers, il semble que c'est là qu'il va trouver sa perte; c'est là cependant ce qui lui ouvre la route des honneurs, et d'un crédit qui le rend l'arbitre d'un royaume, et le libérateur de ses frères.

Justesse infinie dans la sainteté qui l'accompagne. Il n'y a pas jusqu'au péché même qui ne soit du domaine de la providence par le bien qu'elle en tire. Augustin donne dans le déréglement en matière de religion, en matière de mœurs; ce déréglement même contribuera à sa sanctification: le repentir de ses erreurs lui donne du zèle pour combattre les hérétiques, le repentir de ses impudiques amours lui inspire pour Dieu la plus belle de toutes les flammes: confus de ses excès, plus il sent qu'il a fait outrage à son Dieu, plus il est jaloux d'étendre sa gloire.

Justesse infinie dans les principes sur qui la Providence se règle, principes les plus sensés, les plus vrais: partout vous la verrez cette Providence vraiment divine soutenir sans se démentir le caractère glorieux de reine absolue qui règne sur tous les êtres, de reine équitable qui règne sur toutes les passions, de reine immortelle qui règne sur tous les temps: et sur ce plan comme reine absolue qui règne sur tous les êtres, préférer le bien public au bien particulier; comme reine équitable qui règne sur toutes les passions, préférer le bien honnête au bien sensible; comme reine immortelle qui règne sur tous les temps, préférer le bien éternel au bien passager. Développons ces sublimes

Digitized by Google

caractères. Vous vous plaignez de n'être pas dans un poste où votre mérite puisse éclater, plainte injuste ; il s'agit de régler le plan et l'ordre général du monde, c'est sans raison que vous voulez qu'on entre dans vos vues particulières ; le bien public doit l'emporter sur le bien personnel ; vous êtes membre de la société, et un membre doit céder à tout le corps : la Providence étant cette reine absolue qui règne sur tous les êtres, l'objet de ses soins n'est rien moins que l'univers. Vous vous plaignez d'être peu favorisé dans le partage des richesses, plainte injuste : il s'agit avant tout de maintenir la piété et la religion; c'est sans raison que vous vous bornez aux biens sensibles, vous n'êtes pas fait pour être riche, mais pour être vertueux : la Providence étant cette reine équitable qui règne sur les passions, la première chose qui soit digne d'elle, c'est de faire des saints. Vous vous plaignez d'être en butte aux revers, aux disgrâces, plainte injuste ; il s'agit avant tout de penser à l'éternité ; une prospérité de quelques jours n'est pas digne de vous : la Providence étant cette reine immortelle qui règne sur tous les temps, elle veut vous faire mériter un royaume dont la durée n'a point de bornes. Providence adorable ! Providence qui rapporte tout à la vertu, qui conduit à sa félicité suprême ! Providence qui tend toujours à faire des saints et des heureux ! Voilà le plus frappant de tous les tableaux, voilà ce qui doit nous faire estimer à jamais la hauteur de cette vaste et suprême intelligence qui usant divinement de ses lumières, forme des plans magnifiques, dignes de l'admiration des hommes et des anges.

Appliquons ceci au point qui vous intéresse. Chrétiens, Dieu sait l'injustice de vos proches, les calomnies de vos envieux, la malignité de vos censeurs ; vos maladies, vos misères, vos besoins, vos intérêts dans toutes leurs circonstances, dans le détail le plus exact, lui sont connus : les princes ne sont point informés de ce qu'endurent leurs sujets; sur leur passage on écarte avec soin les misérables. *Cum sublevasset oculos Jesus.* (*Joan.*, VI.) Dieu tient une conduite tout autre ; l'œil de sa providence est fixé sur nous, et c'est un œil qui ne s'endort point; il étudie notre état, il compte toutes nos peines, afin qu'il n'y en ait pas une qui échappe à ses soins paternels. De là quel fonds de consolation pour l'homme ! Dieu est instruit de mes disgrâces, il n'ignore rien de ce que j'endure ! Je ne pousse pas un soupir qui ne retentisse jusqu'à son cœur ! Les larmes qui coulent de mes yeux, ont ses yeux pour témoins ! Quels que soient nos malheurs, il y a en cela seul de quoi nous tranquilliser et nous consoler. Mais cette même Providence, qui est infiniment sage, est infiniment puissante : si rien n'échappe à ses lumières, rien aussi ne résiste à son pouvoir dans tout ce qui ne concerne pas l'ordre qu'elle a établi pour conduire les hommes, sans nuire à leur liberté, dans la voie du salut éternel. Nouveau motif de la confiance respectueuse qui lui est due.

C'est ici que l'Ecriture s'explique avec une magnificence, une énergie qui enlève. *Quam magnificata sunt opera tua, Domine !* (*Psal.* XCI). A quels traits d'autorité et d'empire, Seigneur, votre adorable Providence se fait connaître ! Dans la splendeur des cieux, dans l'étendue de l'océan, dans les richesses de la terre, dans la sublime harmonie des différentes parties de l'univers, elle est marquée à des caractères immortels. *Tua, Pater, Providentia gubernat.* (*Sap.*, XIV). Invisible, elle fait sentir sa présence; et répandue dans tout le monde, elle est l'âme qui règle les mouvements de ce vaste corps : *Attingit a fine usque ad finem fortiter* (*Sap.*, VIII). Elle atteint d'une extrémité du monde à l'autre, accompagnée de la Toute-Puissance qui porte sur d'éternels fondements, Toute-Puissance infaillible, qui, par des voies extraordinaires, exécute ses desseins glorieux : *Non est qui possit resistere voluntati.* (*Esth.*, XIII). Rien ne lui résiste, elle change les obstacles en moyens ; toutes les puissances conjurées de la terre et des enfers ne forment que des ligues impuissantes qu'elle confond d'un coup d'œil et renverse d'un souffle. *Dixit et facta sunt.* (*Psal.* XXXII). Au premier signal qu'elle donne, tous les êtres courent se placer au lieu qu'elle leur marque, et, dans un silence respectueux, tout est attentif à sa voix, tout est tremblant à sa vue, tout est soumis à ses volontés. Voulons-nous la voir dans un éclat qui efface tous les triomphes, dans son chef-d'œuvre par excellence, contemplons l'établissement de l'Eglise, c'est là le grand théâtre où elle paraît dans tout son jour. Le christianisme dès sa naissance est persécuté de toutes parts, on le proscrit par de sanglants arrêts, on invente, pour l'exterminer, des tortures dont le seul récit fait horreur. Venez, tyrans ; venez, maîtres du monde, rassemblez vos licteurs, préparez vos tourments, paissez vos yeux inhumains du plus barbare des spectacles, enivrez-vous dans les fleuves de sang que vous versez : vous vous croyez sûrs de vaincre, et déjà vos flatteurs vous applaudissent; applaudissement frivole : on étouffe l'ardeur des flammes, on émousse le tranchant des épées, on captive la dent des bêtes féroces, on change les tourments en délices; vos ministres sont déconcertés, vos bourreaux désarmés, vos sacriléges divinités tombent, le christianisme acquiert chaque jour des millions de sectateurs. Qui opère tout cela ? Un Dieu dont la Providence renverse tout ce qui s'oppose à ses desseins : ce Maître glorieux n'a vu tous les royaumes ligués contre lui que pour les confondre tous ensemble. Avec son secours, le bras du chrétien, en perdant tout son sang, est devenu le bras de la victoire : avec son secours, pareille à ces globes suspendus dans les cieux, qui ne sont jamais plus lumineux que lorsque la nuit est plus sombre, l'Eglise, du sein des persécutions, ne sort que plus brillante ; les vagues, élevées et entassées contre elle, ne servent qu'à lui dresser un trône où, placée avantageu-

Digitized by Google

sement, elle est en vue à l'univers qui l'honore. Peut-on ne pas admirer une Providence dont le bras tout-puissant donne au monde ces pompeux et superbes spectacles! Et nous craindrons de nous abandonner entre les mains d'un Dieu si grand! Nous lui refuserons les sentiments qu'inspirent la confiance et le respect!

Les prophètes tonnaient contre les Juifs qui, après le passage de la mer Rouge, après une multitude de prodiges opérés en leur faveur, entraient en défiance; sommes-nous moins criminels nous autres, dont la défiance est la même? Nous savons que Dieu est maître souverain dans le ciel et sur la terre, qu'il dispose de tout comme il lui plaît; que s'il est pour nous, quand tous les hommes conjureraient notre perte, rien ne peut nous donner d'atteinte, nous le savons; et d'où vient donc que nous sommes assez aveugles pour chercher un autre appui? *Confundimini confidentes* (*Isa.*, XXXII), dit Isaïe : il en sera de nous comme de ce prince qui, atteint d'une plaie dangereuse, fit consulter Béelzébut. Impie, dit le prophète, il n'y a donc pas un Dieu en Israël, à qui tu puisses t'adresser! Tu descends dans les enfers, tu implores les démons! Impie, pour cela seul, de la part de Dieu, je te le déclare, tu périras. Et vous périrez, vous qui vous faites de faux appuis, vous qui comptez sur les autres ou sur vous-mêmes. Voyez ce qui est arrivé à Nabuchodonosor, à l'ancienne Rome, à vous-mêmes. Nabuchodonosor contemple la magnificence de Babylone, la vaste étendue de son empire; et, dans l'ivresse de son orgueil, il se croit le Dieu de la nature, l'arbitre des hommes : Prince insensé, qu'a-t-il osé dire, lui le dieu de la nature! Tout à l'heure il en sera l'opprobre, lui l'arbitre des hommes! Dans un moment il sera moins que le dernier des hommes! Enivrée de ses triomphes, la superbe Rome fait frapper une orgueilleuse médaille avec cette inscription : *Victoria æterna*, après avoir enchaîné les nations, j'ai enchaîné la victoire elle-même; et voilà que, des extrémités du monde, une foule de nations barbares vient fondre sur elle; Rome sept fois saccagée, sept fois a éprouvé, a appris au monde ce que c'est qu'un bras qui n'est pas celui du Très-Haut.

Profanes chrétiens, vous comptez sur vos fonds et vos revenus, sur votre or et votre argent, le Dieu des richesses est le seul qui vous rassure, un coup d'œil sur la scène du monde : Que devient cette prospérité dont l'éclat vous rendait si fier et si présomptueux? Dans quel abîme sont venus s'engloutir ces richesses que vous envisagiez d'un œil de complaisance? Le malheur des temps les consume, des enfants débauchés les dissipent, un procès ruineux les absorbe, les dépenses, les nécessités, les affaires se multiplient, les disgrâces se succèdent, ces ressources qui semblaient intarissables s'épuisent, et tout ce colosse de fortune est renversé. La richesse passe continuellement de main en main, et se joue des hommes, dont les uns sortent du sein de la terre, tandis que les autres y rentrent; et ceux parmi vous qui sont déjà âgés, ont vu plus d'une fois depuis leur enfance, la face des fortunes et des familles toute changée. *Vidi impium superexaltatum* (*Psal.* XXXVI) : pareil aux cèdres du Liban, l'impie portait sa tête orgueilleuse dans les nues; mais parce qu'il fondait ses espérances sur tout autre que sur Dieu, bientôt sa grandeur s'est évanouie; ainsi qu'elle avait le brillant des éclairs, elle en a eu la durée; je n'ai fait que passer, elle n'était plus : *Transivi, et ecce non erat.* (*Ibid.*) Je croyais au moins que dans sa ruine on verrait de pompeux débris qui donneraient quelque idée d'une fortune si brillante; je me suis trompé, elle était anéantie sans qu'il en restât la moindre trace. *Quæsivi et non est inventus locus ejus.* (*Ibid.*) Vous comptez sur la faveur des grands, et que sont-ils ces grands, sinon de pompeuses victimes qui, pour être plus ornées de fleurs, n'en sont immolées que par de plus grands coups? Sans interroger les annales de tous les siècles, sans recourir aux tragiques événements dont parle l'histoire, combien de revers éclatants, de sanglantes catastrophes arrivés de nos jours! Combien avons-nous vu de ces hommes adorés tomber eux-mêmes, et, dans leur chute, entraîner leurs adorateurs! Voilà donc quels étaient vos soutiens, les voilà ces dieux protecteurs que vos rampantes adulations mettaient au rang des immortels! Ils ne sont plus, leurs cendres et vos espérances sont ensevelies dans la même tombe. *Surgant et opitulentur vobis.* (*Deut.*, XXXII), venez, réclamez-les, qu'ils sortent de leurs tombeaux, qu'ils vous protégent, ou plutôt qu'ils vous apprennent qu'un bras de chair n'est que faiblesse, n'est qu'un roseau fragile qui se brise, et que nous ne serons à couvert ici-bas que sous la protection d'un Dieu, dont la main peut seule conserver ainsi qu'elle peut seule donner les véritables biens.

Un chrétien se défie de Dieu il se confie à la créature! Encore s'il s'en tenait là et que sa témérité n'allât pas plus loin! Mais si le ciel dispense les événements autrement que nous ne voulons, s'il porte un coup un peu rude, que d'impatiences, que de révoltes, que de murmures! Combien peut-être en trouverais-je dans cet auditoire à qui il est échappé de dire : Qu'ai-je fait à Dieu pour être traité de la sorte? Ce que vous avez fait à Dieu, pécheur insolent! Ah parole maudite, exécrable, capable, si la foudre était éteinte, de lui rendre tous ses feux! Ne craignez-vous point que l'enfer s'ouvre sous vos pas! Osez-vous bien demander au Tout-Puissant raison de sa conduite! Ah si vous vous souveniez de ce qui ne devrait jamais sortir de votre mémoire, si vous vous souveniez des crimes que vous avez commis, des châtiments que vous avez mérités, vomiriez-vous des paroles pleines d'outrage! Prenons d'autres sentiments, disons avec David : *Tua est potentia, tuum regnum, Domine* (*I Par.*, XXIX), grand Dieu, vous êtes le maître, je ne suis que votre esclave, c'est à vous

Digitized by Google

d'ordonner et à moi d'obéir; je m'abandonne entre vos mains, je me soumets à vos arrêts; quelle que soit votre volonté sur moi, parlez et j'écoute, commandez et j'exécute, paraissez et j'adore. Avançons: Dieu est le plus respectable de tous les pères, parce qu'il est infiniment sage, infiniment puissant; sa providence mérite de notre part une confiance pleine de soumission, telle que doivent l'avoir des enfants respectueux; j'ajoute, Dieu est le plus aimable de tous les pères, parce qu'il est le plus bienfaisant et le plus tendre; sa providence mérite de notre part une confiance pleine d'amour, telle que doivent l'avoir des enfants bien nés: c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Oui, chrétiens, Dieu est véritablement Père, et le meilleur de tous les pères; sa providence a des tendresses dont la langue d'un mortel ne fera jamais que de trop faibles récits. J'en trouve deux preuves sans réplique dans sa parole expresse, et dans les effets qui ont répondu à sa parole.

Je vous abandonnerais, dit ce Père souverainement aimable, je vous refuserais le nécessaire! Admirez les lis des campagnes qui ne travaillent et ne filent point, quelle richesse, quelle splendeur! Jamais Salomon, dans l'éclat de sa magnificence et de sa gloire, étala-t-il rien de si pompeux? Cependant ces fleurs si belles disparaissent bientôt, elles brillent aujourd'hui, demain sont jetées au feu; puisque je leur donne une beauté plus éclatante que la pourpre des rois, pensez-vous que je puisse négliger votre habillement, et livrer vos membres nus à la rigueur des hivers? Admirez cette multitude innombrables d'oiseaux qui volent dans l'air; on ne les voit point faire des amas de vivres, prendre des mesures pour l'avenir; occupés de leur chant, ils célèbrent à leur manière les louanges du Créateur, et le Créateur pourvoit à leur subsistance. Vous qui êtes sans comparaison plus chers au Père céleste, pourquoi vous mettez-vous en peine de la vôtre? Faites réflexion sur votre corps qui est composé de ressorts et d'organes si artistement disposés, est-il naturel que l'adorable artisan qui l'a formé d'une main si habile, le prive des aliments sans lesquels il est impossible qu'il subsiste? Vous craignez qu'il ne s'endorme sur vos intérêts; hommes de peu de foi, c'est vous qui les trahissez, qui les ruinez par l'outrage que vos doutes injurieux font à sa providence. *Dominus sollicitus est mei* (*Psal.* XXXIX), Dieu pense à nous, son cœur pour nous l'intéresse. On sait à quel point vont les attentions d'une mère pour son enfant: elle le porte entre ses bras, elle le presse sur son sein, elle lui prodigue mille tendres caresses; ses soins sont empressés, ils sont assidus, ils sont infatigables, et Dieu assure en propres termes qu'il prendra de nous les mêmes soins; que s'il se trouve des mères dénaturées qui haïssent le fruit de leurs entrailles, pour lui il ne nous oubliera jamais. *Dominus sollicitus est mei*, Dieu pense à nous; selon les prophètes, entre autres David et Isaïe, tout ingrats que nous sommes, nous lui sommes chers, la compassion lui ferme les yeux sur nos crimes pour les ouvrir sur nos misères: il en est touché, il y est plus sensible que nous ne le sommes nous-mêmes. Selon les mêmes prophètes, il nous serre entre ses bras, il nous porte dans son cœur, nous lui sommes chers comme la prunelle de l'œil.

Telle est sa parole, voyons-en l'exécution; je ne crains pas de vous en prendre vous-mêmes à témoin. Qui de vous n'a pas ressenti les effets de sa bonté? Je conviens qu'il ne vous a pas tous logés dans un palais, qu'il ne vous donne pas à tous des trésors, qu'il ne vous présente pas à tous des mets exquis et délicieux, propres à flatter la sensualité, qu'il n'emploie pas indifféremment l'or et la soie pour vous parer au gré du faste et de la vanité; mais qui de vous réclamant, comme on doit, son assistance, a été destitué des secours absolument nécessaires? Qui de vous s'est vu sans pain, sans habillement? Je défie qu'on m'en montre un seul, et le téméraire qui me donnerait sur cela le démenti, ne le donnerait qu'en se rendant coupable de la plus noire des impostures. Mais on voit des gens réduits à la misère la plus déplorable, réduits à manquer de tout: je le veux, et savez-vous pourquoi? C'est que plusieurs sont d'une indolence sans excuse, et que pleins d'une santé robuste, ils négligent, contre toute raison, un travail honnête qui les mettrait en état de n'être à charge ni à eux ni aux autres: c'est que plusieurs donnent dans des excès, et qu'ils n'ont pas plutôt reçu un favorable secours, qu'ils vont satisfaire des passions ruineuses. Et ils oseront encore se plaindre? Qu'ils se plaignent, qu'ils disent que le poignard est enfoncé dans leurs entrailles, il n'y est enfoncé que par leurs propres mains. *Dominus sollicitus est mei*, Dieu pense à nous, son cœur pour nous l'intéresse. Surtout, si nous lui sommes fidèles, avec quel zèle il épousera nos intérêts? J'ai vécu longtemps, dit le Prophète-Roi, mais je rendrai cette justice au Seigneur, je la lui rendrai à la face de toute la terre, je n'ai point vu les justes abandonnés: *Non vidi justum derelictum* (*Psal.* XXXVI); je les ai vus contrariés, persécutés, opprimés, en butte aux attaques les plus violentes, aux ennemis les plus furieux; mais qu'ils l'aient été jusqu'à la fin, c'est ce qui est sans exemple: *Non vidi*. On n'attendait que le moment où ils allaient périr, quand tout à coup Dieu s'est fait voir; consolateur aimable, il a pour un temps laissé couler leurs pleurs, mais ensuite il les a essuyés, et non-seulement il a pris soin d'eux, mais après leur mort il s'est chargé de leurs enfants: *Non vidi justum derelictum, nec semen ejus quærens panem.* (*Ibid.*) Il règne ce Dieu de majesté dans les cieux, et du haut des cieux, abaissant sur nous ses regards, portant vers nous les ten-

Digitized by Google

dres mouvements de son cœur, il nous prend par la main; et tandis qu'il nous tient par la main, nous ne savons pas toujours où nous marchons; mais nous marchons bien et tous nos pas sont heureux. Il aime les hommes, vous dis-je, il se plaît à les secourir, et selon Tertullien, cela est si vrai, nous en sommes nous-mêmes si convaincus que lorsque nous nous voyons au comble du malheur, calomniés d'une manière atroce, persécutés à toute outrance, ce n'est point au Capitole, c'est au ciel que nous levons les yeux.

A qui recourir en effet? Qui réclamer sinon lui? Vous avez recours aux hommes, qu'en pouvez-vous attendre? Quel fond peut-on faire sur eux? Les connaissez-vous si mal? Tous, quand ils sont malheureux, embrassent vos genoux, implorent vos bons offices, vous jurent une éternelle reconnaissance; à les en croire, pour vous tirer d'un mauvais pas, ils verseront s'il le faut, tout leur sang: mais sont-ils hors de danger? Ils ne vous connaissent plus; êtes-vous dans le danger vous-même? ils vous connaissent encore moins. Quelques-uns, instruits de votre désastre, se tiennent cachés tout exprès, examinent quel tour prendront vos affaires, et quand ensuite ils les voient rétablies, ils viennent vous faire des reproches de ne les avoir pas informés à temps et de ne leur avoir pas donné occasion de vous être utiles. Quelques-uns, sachant que vous avez besoin de secours, feignent d'en avoir besoin eux-mêmes; tandis que vous allez à eux, ils viennent à vous, vous font un exposé menteur de leurs prétendus maux et bien loin de fermer vos plaies, ils cherchent à les augmenter. D'autres vous reçoivent volontiers, vous font des offres considérables; mais ils y attachent des conditions si onéreuses, ils vendent si cher leurs secours mercenaires, que ces secours sont au nombre de vos malheurs. D'autres pleurent sur vous, et rien de plus; ils ne versent que des larmes sur vos plaies qui demandent l'huile et le vin. D'autres, entendant vos plaintes, vous font remarquer les fautes qui ont causé votre perte, vous instruisent des moyens qu'il eût fallu prendre pour les prévenir, et dans la nécessité qui vous accable, au lieu de secours ils ne vous donnent que des leçons. D'autres, apprenant la situation fâcheuse où vous êtes et craignant que vous ne les sollicitiez, prétextent contre vous je ne sais quel sujet de mécontentement, vous déclarent une guerre imprévue, et par là se ménagent une raison spécieuse pour se dispenser de vous tendre la main. Tous les malheureux sont à charge, on les craint, on les évite, on ne veut avec eux nul commerce; l'amitié n'a plus ses grâces, quand elle n'a plus l'éclat de l'or; tout l'attachement, tout le zèle est pour les riches, et à parler en général, celui-là seul trouve du secours qui est en état d'en donner aux autres. Mettez, enfants d'Adam, mettez votre espérance dans les hommes, vous ne l'y mettrez qu'à votre honte; l'expérience fait voir que vous ne trouverez dans eux que de la perfidie.

Mais voulez-vous n'être point trompés? portez vos vues plus haut, portez-les jusqu'à Dieu; c'est lui qui vous écoutera, lui qui vous recevra favorablement, lui qui vous comblera de bénédictions. Abraham espère, et contre toute apparence un fils est donné, est rendu à ses vœux. David espère, et il déchire les lions, il terrasse les géants, il échappe aux fureurs de Saül; chassé de son palais, errant dans son royaume, presque sur l'heure il se voit rétabli, et le moment de sa ruine est suivi de celui de sa victoire. Ezéchias espère, et le ciel le faisant triompher, cent quatre-vingt mille hommes par leur mort ensanglantent le champ de bataille. Job dans la foule des maux qui l'assiégent, au milieu d'une nuit sombre qui ne lui présente que des horreurs, ne perd point la confiance, la confiance lui ramène tous les biens. La confiance dans l'exécution de ses desseins ne trouve rien d'impossible; l'Ecriture nous la représente amollissant les rochers, rendant les mers solides, arrêtant le soleil, transportant les montagnes et disposant à son gré du bras de la toute-puissance. Vous donnerai-je un exemple de cette bonté de Dieu plus que paternelle, un exemple sensible, intéressant que vous connaissez tous? Pensez à ces différents ordres d'hommes religieux qui sont étroitement liés par le vœu d'une pauvreté austère, et renoncent sans exception à tout domaine: ils sont répandus dans nos villes, ils sont en grand nombre, leur unique fonds est celui de la Providence; et sur ce fonds ils ont ce qui suffit à une vie frugale; sur ce fonds ils donnent encore du secours aux autres; sur ce fonds ils ont en certains lieux exécuté à la gloire du Seigneur des entreprises si hardies, que pour y réussir il fallait un trésor plus riche que celui des rois, le trésor de la pauvreté évangélique. Nous voyons des avares, sur le prix du sang des pauvres, élever à grands frais une fortune orgueilleuse et rapide qui s'écroule avec fracas et ne passe pas jusqu'à la seconde génération, tandis que ceux-ci, qui n'ont rien et ne veulent rien avoir, admirent de siècle en siècle la Providence attentive à prévenir leurs justes désirs.

Oh! si nous connaissions les ressources que nous avons dans le cœur de Dieu! Non, je ne crois pas qu'il y ait rien de si touchant que ce que l'Evangile nous fait voir dans le miracle de la multiplication des pains. *Misertus est*, l'aimable Jésus souffre une pauvreté extrême, jusqu'à n'avoir pas où reposer la tête, jusqu'à se nourrir d'un pain insipide et il ne se plaint point; dans la suite il souffrira les fouets, les clous, les épines, tous les tourmens et il ne lui échappera pas un soupir: mais voit-il des hommes pressés de la faim? Il est pénétré, il est touché; son cœur à l'épreuve des calomnies, des outrages, n'est pas à l'épreuve de nos misères; insensible à ses propres besoins,

Digitized by Google

il ne peut tenir contre les nôtres. *Misertus est:* le peuple ne dit rien de l'état où il se trouve, il ne remontre point sa nécessité; toujours attentif aux vérités éternelles qu'on lui enseigne, il perd le souvenir des aliments; mais il a dans le cœur de Jésus un avocat qui plaide sa cause, la compassion parle pour lui, et la compassion est de toutes les voix celle qui touche le plus Jésus-Christ. *Misertus est*, il est attendri, ce Dieu de bonté, il craint pour des misérables qui vont tomber en défaillance. Ses disciples étaient durs; qu'on renvoie, disaient-ils, cette multitude d'hommes et de femmes, qu'ils aillent dans les lieux voisins chercher des vivres : comment, dit le Sauveur, vous aurez la dureté de les renvoyer! Je veux que ce soit vous qui les nourrissiez, qu'on m'apporte le peu de provisions qui vous restent : et sur cela, il fait asseoir un grand peuple et rassasie cinq mille personnes.

Je le répète, oh! si nous connaissions les ressources étonnantes que nous avons dans le cœur de Dieu! Mais on ne les connaît point, c'est une manière de désespoir, une défiance impie qui règne dans tous les états; dans tous les états on se défie d'un Dieu dont on devrait tout attendre. On s'en défie dans le commerce; un négociant dit : Comment ferai-je subsister ma famille! Comment échapperai-je aux rigueurs d'une affreuse indigence! Ah, je vais succomber, jamais je ne me tirerai de cet abîme! Il roule projets sur projets, il se ronge d'inquiétudes et d'ennuis; et il pense, l'insensé qu'il est, il pense au jour de demain, comme si demain il ne devait pas y avoir de Dieu pour lui. On s'en défie dans le service des grands; un subalterne chargé d'une administration importante, appréhendant une disgrâce, travaille à se faire un asile; mais un asile où une conscience droite ne le conduit point; dans ce qu'il dispense, ce qu'il ordonne, ce qu'il exécute, il fait couler l'or pour s'en enrichir injustement; par des voies journalières et souterraines, il décime sourdement les personnes puissantes qui l'emploient; et amassant plus de crimes que de ressources, il se prépare pour la vieillesse des remords, et pour l'éternité des tourments. On s'en défie dans les emplois et les arts : un artisan craint la pauvreté, et il frémit; les jours les plus saints, après avoir entendu impatiemment et à la hâte une messe rapide il se renferme chez lui, se livre tout entier à l'ouvrage, sans songer que le maître dont il viole le commandement redoutable, va verser sur lui et sur ses coupables travaux, tout le poids de sa malédiction. On s'en défie dans la dispensation et l'économie de ses biens : un père étend bien loin ses vues sur l'avenir, et quoiqu'il ait un bien honnête, cependant, dans l'appréhension de la disette, il en vient aux épargnes les plus ridicules, les plus honteuses, il se refuse tout à lui et aux autres, endurcit ses entrailles contre le cri de ses enfants à demi nus et mourant de faim, et réduit au désespoir une famille qui ne commencera à respirer que du jour de ses funérailles. On s'en défie à la cour des rois : un courtisan qui ne connaît de Dieu que le souverain, et d'autel que le trône, quand il se voit disgracié, est un homme perdu, hors de lui-même, il tombe dans des chagrins, des accablements funestes à sa santé, à sa vie, et après avoir sacrifié sa conscience à l'ambition, il sacrifie ses jours au désespoir.

Eh! mes frères, nous, à qui l'Evangile donne de Dieu une idée si sublime, nous qui le connaissons sous le nom de Père, qui le voyons mettre ce nom à la tête de la prière qu'il nous a apprise, penserons-nous moins noblement que David, qui, dans une loi moins parfaite, répète à chaque verset de ses cantiques le panégyrique de la confiance? Vivrons-nous sans cesse dans d'indignes perplexités, dans des inquiétudes toutes païennes? Que les païens entrent en fureur contre leurs dieux, dont il ne sont pas secourus; ces dieux qui ont des yeux sans voir, des oreilles sans entendre, des bras sans agir, incapables de se défendre eux-mêmes, peuvent encore moins protéger leurs adorateurs; ces dieux d'or et d'argent ne sont utiles qu'autant qu'ils sont détruits; mais nous qui voyons l'adorable Jésus deux fois s'attendrir sur un peuple qui le suit, et multiplier les pains en sa faveur, nous qui sommes témoins que les plus vils animaux n'en sont point délaissés, nous appréhendons qu'il ne nous oublie, nous ouvrons notre cœur aux accès d'une sombre tristesse! Et où avons-nous puisé des sentiments si lâches! Qui nous a appris à faire au plus digne des maîtres un affront si sanglant! Ne suis-je point en droit de vous demander si vous êtes chrétiens? Revenons-en donc toujours là, *Dominus sollicitus est mei*; disons dans les sentiments, dans les termes même de l'Ecriture, j'espère dans le Seigneur, j'y espérerai toujours; tout grand qu'il est, il veut bien s'abaisser jusqu'à moi, je serai occupé de son amour, il le sera de mes besoins. *Pater*, doit dire chacun de nous, *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum* (*Luc.*, XXIII); Seigneur mon Dieu, vous ne m'avez point abandonné, vous ne m'abandonnerez point encore; des bras de ma mère j'ai passé dans les vôtres, et que les vôtres sont plus consolants et plus doux! Les bras d'une mère se lassent à porter son enfant, les vôtres ne se lassent point; j'y goûte un repos plein de charmes, j'y resterai toute ma vie. Puissiez-vous y rester en effet, mes très-chers frères!

Voilà un père qui n'a qu'un revenu médiocre, et des enfants en grand nombre : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum*, Seigneur, je renonce à toutes les inquiétudes qui me viennent au sujet de mes enfants : je suis leur père, il est vrai, mais vous l'êtes plus que moi, je les remets tous entre vos mains; et sans rien négliger de ce qui dépend de mon travail, je me repose d'eux et de moi sur les soins de votre aimable providence. Voilà une personne qui, dans tous ses membres, ressent des dou-

Digitized by Google

leurs vives : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum*, Seigneur, j'abandonne à votre justice et mon esprit et mon corps : c'est l'amour qui conduit votre main dans les coups miséricordieux dont elle me frappe; c'est l'amour qui conduira ma langue. Dans les bénédictions qu'elle vous donnera sans cesse, c'est l'amour qui conduira mon cœur dans les sentimens d'une amoureuse confiance, qu'il ne cessera de former pour vous. Voilà une personne dont les fonds périssent, la fortune tombe : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum*, mon Dieu, ce que vous m'enlevez n'était point à moi; par grâce vous me l'aviez donné, avec respect je vous le rends; disposez de mes biens selon qu'il vous plaira, pourvu que je sois fidèle à la pratique de vos saints commandemens, je possède le plus riche des trésors. Tendres orphelins, veuve désolée que j'aperçois, votre sort est bien triste; parce qu'on vous voit sans appui, on vient vous accabler, on veut vous arracher jusqu'à la dernière goutte de sang; mais savez-vous quel langage il faut tenir? *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum;* Seigneur, nous venons nous jeter entre vos bras; vous êtes notre consolation, vous essuierez nos pleurs, vous me tiendrez lieu à moi d'époux, et de père à mes enfants. O quel bonheur pour vous, si je pouvais vous faire entrer dans de pareils sentiments! Par-là je calmerais les inquiétudes dévorantes qui vous accablent, je tranquilliserais vos âmes, je vous ferais reposer sur les soins bienfaisants de la Providence, et de ce repos également doux et glorieux, vous passeriez au port de l'éternité. Entrons dans ces sentiments; nous sommes dans des temps fâcheux, temps déplorables, hélas! que nous n'avons que trop mérités : car, je vous le demande, quand a-t-on vu dans les mœurs une corruption plus générale, dans la jeunesse une licence plus effrénée, dans la plupart des personnes du monde une indifférence, disons mieux, un mépris plus marqué pour les choses saintes, dans presque tous les états un plus grand débordement de crimes? et l'on se plaint, l'on murmure de ce que les temps sont fâcheux.

Mais sans m'attacher à vous prouver plus en détail l'injustice de ces plaintes et de ces murmures, je vous le dis, chrétiens, quels que soient les maux d'ici-bas, voulez-vous un remède? Espérez dans le Seigneur: quand la terre ouvrirait ses abîmes sous vos pas, quand les montagnes s'écrouleraient pour vous ensevelir sous leurs ruines, quand l'air retentirait du bruit des tonnerres, quand toutes les créatures s'uniraient pour vous détruire, si vous espérez, Dieu sera pour vous; si vous espérez, plutôt que de frustrer votre attente, Dieu fera des miracles. *Respicite, filii, nationes hominum, et scitote quia nullus speravit in eo et confusus est.* (*Eccli.*, II.) Enfants des hommes, entendez et chérissez cet oracle, depuis que le monde subsiste, de tous ceux qui ont espéré en lui, nul n'a été confondu. La confiance est une ressource assurée, un trésor inépuisable; tant que vous ne perdrez point la confiance, Dieu prendra vos affaires en main, et vos affaires dans ses mains réussiront. Tels sont les sentiments que la raison, la religion nous inspirent, et qui, après vous avoir procuré le nécessaire ici-bas, vous conduiront à un bonheur éternel dans les cieux; je vous le souhaite. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XVII.

SUR L'AUMÔNE.

Accepit Jesus panes, et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus. (*Joan.*, VI.)

Jésus prit les pains, et ayant rendu grâces, il les distribua au peuple qu'il avait fait asseoir.

Charité immense du Fils de Dieu à l'égard des hommes qui souffrent! Charité qui nous montre l'obligation où nous sommes de venir au secours des malheureux! Parmi les commandements de la loi nouvelle, voici un des plus aimables, des plus conformes à la nature, des plus propres à caractériser la religion que nous professons. Commandement dont l'observation procurerait à l'homme ses véritables et solides intérêts; puisqu'alors une égalité légitime étant établie parmi nous, la richesse serait exempte du poison qui l'infecte, et la pauvreté des misères qui l'accablent; mais commandement négligé, détesté même, commandement interprété par l'avarice; et à la faveur de ses détours, tous les jours éludé en mille manières. Au seul mot d'aumône on voit frémir les riches, on lit sur leurs visages la terreur qui s'empare de leurs âmes; sans le vouloir, on a lancé sur eux un coup de foudre : des paroles d'impudicité, d'irréligion n'alarmeraient pas leurs oreilles, et le mot d'aumône les révolte; leur cœur est agité, il faut recourir à quelque défaite; l'ange de Laodicée dénué de tout, soutenait mal à propos qu'il était riche; et ceux-ci dans le sein de l'opulence, parmi des amas d'or et d'argent, soutiennent qu'ils sont à plaindre, et, sans un reste de pudeur, tendraient presque la main pour demander. Grand Dieu, comment permettez-vous que ceux qui sont abondamment pourvus des biens d'ici-bas, et qui doivent par vos ordres en faire la répartition, viennent par leur dureté porter le désespoir dans le cœur du pauvre, et de tous les biens qu'ils possèdent, ne lui en donnent que le spectacle! J'adore la profondeur de vos justes jugements; mais ces jugements terribles, qu'ils sont à craindre pour ces cœurs intraitables et barbares! Essayons cependant de les fléchir, tentons, pour les vaincre, un dernier effort, montrons à quel excès ils pèchent contre le prochain et contre eux-mêmes : je dis qu'en refusant l'aumône, ils se rendent coupables d'un crime énorme; coupables envers le prochain à l'égard de qui ils violent les droits les plus sacrés; coupables envers eux-mêmes, dont ils trahissent les plus essentiels intérêts. Deux propositions qui renferment tout le plan et le partage de

Digitized by Google

ce discours : implorons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Voyons, chrétiens, dans la matière de l'aumône quelles sont nos obligations, et nous serons effrayés du crime dont tant de riches chargent leur conscience. Nous trouverons que par leur dureté ils violent les droits de la justice, les droits de l'humanité, les droits de la religion. Qu'on dise après cela qu'ils ne pèchent pas contre le prochain, qu'ils ne violent pas dans sa personne les droits les plus sacrés.

Ils violent les droits de la justice. Prenez garde, je ne prétends point qu'il soit ici question d'une justice rigoureuse, d'une justice pareille à celle qui veut qu'un père donne le nécessaire à ses enfants, qu'un maître pourvoie à ses domestiques, que tout homme, quel qu'il soit, restitue le bien mal acquis; si je prétendais faire valoir une justice de cette nature, peut-être ce sentiment n'aurait-il rien que de vrai; c'est du moins celui de plusieurs célèbres docteurs; mais non, c'est un point où je n'entre pas; prenez la justice dans le sens qu'il vous plaira, pourvu que ce soit dans le sens d'une justice positive et véritable : sur quoi fondée? Fondée sur un précepte qui donne aux pauvres un droit réel sur le superflu des riches; fondée sur un précepte répété cent fois dans l'Evangile, sur un précepte conçu dans les termes les plus formels et les plus précis, sur un précepte porté sous peine des plus terribles châtiments. Au Deutéronome, au Livre de l'Ecclésiastique, au Livre de la Sagesse, Dieu parle en maître; je veux que vous assistiez votre frère, et je le veux en vertu de la loi que j'en ai portée. *Propter mandatum assume pauperem.* (*Eccli.*, XXIX.) Riche, qu'il ne vous arrive point de détourner de dessus lui vos regards, ni de boucher vos oreilles à ses cris plaintifs, que votre aumône vienne à son secours, je veux que vous sachiez qu'elle lui est due. *Eleemosynam... ne defraudes... redde debitum tuum* (*Eccli.*, IV); et comme si ce n'était pas assez de l'avoir dit une fois, pour faire une impression profonde, il répète ailleurs le même terme, prononce décisivement que l'aumône est une dette, et qu'en la demandant, c'est moins un secours qu'on mendie, qu'un payement qu'on exige. Comment s'exprime saint Paul parlant à Timothée? lui dit-il de conseiller, de presser par la charité de Jésus-Christ, de réitérer ses instances? Il prend un ton impérieux; commandez au riche de donner aisément, commandez au riche d'aider de ses facultés ceux qui sont dans la peine. *Divitibus hujus sæculi præcipe... facile tribuere, communicare.* (I *Tim.*, VI.) Tu vois ton frère dans le besoin et tu ne lui tends pas la main! Non, dit saint Jean, la charité n'est pas dans toi, tu n'aimes pas Dieu. Je ne cite point saint Ambroise, saint Augustin, presque tous les Pères, qui, d'un commun accord, décident que le superflu du riche est le patrimoine du pauvre; que ne pas donner son superflu, c'est voler le bien d'autrui; que le pain que vous tenez sous la clef est la nourriture de l'orphelin; que les habits dont la variété vous rend si fiers, sont ses propres habillements; que l'argent enfermé dans vos coffres est sa rançon; que dans les biens que vous possédez à juste titre, soit transmis par vos ancêtres, soit accrus par votre travail, il doit trouver sa légitime : sans parler de tant d'autres expressions qu'ils entassent pour faire sentir la force du précepte qui nous oblige.

Et il se trouvera d'indignes chrétiens qui, à la faveur des détours qu'une damnable avarice suggère, chercheront à éluder la loi? Ils soutiendront que l'aumône n'est pas un de leurs plus essentiels devoirs, un devoir de justice? Vous vous trompez, vous résistez au Saint-Esprit, les textes que j'ai rapportés vous condamnent; dans toute la loi évangélique il n'est pas un seul précepte porté d'un ton d'autorité plus absolue, et que je ne puisse rendre inutile, s'il est permis de donner atteinte à celui-ci. Dites tant qu'il vous plaira, qu'il n'y a que la charité qui ait ici lieu; du moins est-il constant que ce n'est point une charité arbitraire, une charité de conseil et de perfection, mais une charité à laquelle on est tenu en rigueur, et dont on ne peut pas plus se dispenser que des autres commandements divins. Dites tant qu'il vous plaira, que vos biens vous appartiennent; ils vous appartiennent, oui, sans doute, mais supposé toujours que vous prendrez le nécessaire et l'honnête, et rien au delà; mais supposé toujours que vous aimerez le prochain, que vous l'aimerez comme vous-même, que vous l'aimerez comme vous voudriez qu'on vous aimât, et que par conséquent vous lui donnerez un gage naturel de votre amour, qui est de le secourir dans le besoin; mais supposé toujours que dans le besoin vos biens sont à lui comme à vous, qu'il a, pour les partager, des titres de toute espèce : ses titres, c'est la nudité qui le confond; ses titres, c'est la faim qui le dévore; ses titres, c'est la fièvre ardente qui le brûle; titres, Messieurs, plus valides et plus anciens que des papiers où peut-être il entra du faux, et qui furent composés par la chicane et la mauvaise foi. Qu'on justifie sa dureté à tel tribunal qu'on voudra, ce ne sera sûrement pas à celui de l'Evangile; selon l'Evangile je suis en droit de traiter le riche avare de ravisseur, et de regarder des richesses qu'il ne partage point avec l'indigent, comme d'infâmes exactions qui déposent contre lui.

Il y a plus, c'est qu'il étouffe les sentiments de la nature, il foule aux pieds les droits de l'humanité. Retracerai je ici les misères qui se présentent? Quel spectacle, et qu'il est capable d'arracher des larmes à quiconque ne voit pas par les yeux de l'avarice! Ici, ce sont de jeunes filles privées de toute ressource, et parées de quelque grâce naturelle; deux manières de

Digitized by Google

peur au lieu d'une. Là, c'est un artisan que pour une somme modique un créancier avide traîne dans les fers, ne lui laissant remporter de sa maison que ses malheurs, et ceux de sa déplorable famille. D'autre part, c'est une mère désolée, environnée de tristes enfants que la faim dévore; qui, après leur avoir donné la vie, ne peut plus leur donner que des pleurs, contrainte à toute heure d'essuyer les demandes de ces malheureux qui tendent vers elle inutilement les mains, et par leurs cris perçants déchirent le sein dont ils sont sortis; que dis-je? contrainte, dans les transports de sa douleur, de laisser tomber d'entre ses bras d'infortunés objets dont elle ne peut plus soutenir la vue. Ce sont des prisonniers enfoncés dans de noirs cachots, courbés sous le poids des chaînes, empestés des vapeurs d'un air impur et contagieux, n'ayant pas où reposer leurs têtes appesanties par des chagrins cuisants, et dont les corps infects et décharnés ont à peine de quoi servir de pâture aux vers qui les rongent. Ce sont, dans des réduits obscurs, des personnes déchues de leur rang, qui sont forcées de cacher dans le secret leurs soupirs; qui souffrent l'indigence, et la honte de l'avouer; qui, après avoir vendu tout ce qui restait de leur premier état, ne possèdent que leurs larmes; encore même le défaut d'aliments est-il sur le point d'en tarir la source. Ce sont dans les places publiques, dans nos temples, des hommes qui ne traînent qu'en rampant, des corps tronqués et mutilés, et à qui il ne reste de membres qu'autant qu'il en faut pour souffrir. Ce sont dans nos campagnes, dans nos villes, des hôpitaux que la piété et la magnificence de nos ancêtres élevèrent pour être autant d'asiles sacrés, et où notre dureté qui néglige d'en réparer les fonds, a concentré les disgrâces et rassemblé les horreurs. Sombres demeures où les mourants sont confondus avec les morts, et envient leur sort. Telles sont les misères qui s'offrent de toutes parts; si ce détail blesse l'imagination du riche, qu'il s'en prenne à lui-même; puisqu'il refuse de s'en instruire, il faut bien qu'on le lui remette devant les yeux.

Ah, mes frères, serez-vous insensibles à tant de calamités? A la vue de tant de lugubres images, la compassion ne pourra-t-elle vous faire sentir ses douloureuses atteintes? Ouvrez, mon cher frère, ouvrez une main secourable à ces spectres vivants qui vous implorent, suivez ces inclinations bienfaisantes que vous avez apportées en naissant, écoutez des gémissements amers, capables de fendre les cœurs : malheureux le cœur à qui tant de maux et ceux qui les souffrent, ne font aucune plaie! *Miseremini* (*Job*, XIX), vous disent-ils par le langage de leurs pleurs : *Miseremini, saltem vos* (*Ibid.*), soyez attendris, abaissez sur nous un de vos regards, traitez-nous en parents, en amis; si nous sommes malheureux, n'oubliez pas que nous sommes vos frères.

Mais qu'arrive-t-il? Dans une famine qui désole Israël, l'impie Achab fait venir son économe; je vois, dit-il, le pays ruiné, mes chevaux languissent, je suis en danger de les perdre, donnez promptement vos ordres pour qu'on leur trouve quelque pâturage. Qu'entends-je? Prince cruel, c'est là ce qui vous occupe! N'avez-vous donc pas des sujets que la faim dévore et fait périr chaque jour sous vos yeux, et qui méritent vos premiers soins? Le ciel ne vous a-t-il donc fait commander aux hommes que pour veiller à la conservation des animaux? Dans une famine générale tout ce qu'il appréhende, c'est que ses chevaux périssent. Riches, combien parmi vous sont dans des dispositions à peu près semblables! que n'ai-je l'éloquence dont était animé sur ce sujet le grand saint Chrysostome, pour vous accabler de tous les reproches que vous méritez! Oui, l'or brille dans vos appartements, et vous craignez de donner à ce misérable de quoi le défendre des rigueurs du froid; vos lits sont plus parés que les autels, et vous le laissez étendu sur la paille! vos tables sont chargées de mets exquis, et vous lui refusez un morceau de pain! Vous prodiguez des sommes considérables au jeu et à vos divers plaisirs, et vous l'abandonnez impitoyablement à l'amertume de ses chagrins et de ses différentes peines! Par respect pour le lieu saint, je n'ose nommer les vils animaux à qui s'étendent vos folles dépenses, tandis que je vois à votre porte un vieillard décrépit qui sollicite inutilement quelque secours. Ministres de l'Evangile, est ce à des hommes, est-ce à des rochers que nous parlons? Cœurs barbares, quelle honte que le spectacle des besoins de vos frères ne vous touche point! Grand Dieu, de quel œil voyez-vous une insensibilité si odieuse! Il y a tel qui regorge de biens, dont le superflu suffirait à nourrir des familles entières, et qui ne retranchera rien de ses divertissements, de ses festins, pour aider à leur subsistance; qui, parmi les funérailles d'un million d'hommes, fera retentir les éclats de sa joie inhumaine, qui sera jusqu'à la fin plus dur, plus insensible que son or : cœurs dénaturés, osez-vous soutenir la clarté du jour : Allez, barbares, vous êtes des assassins, c'est saint Ambroise qui le dit! *Non pavisti, occidisti*, ne nourrissant pas le pauvre, vous l'égorgez; vos refus sont des meurtres, les sacs d'argent chez vous entassés sont des vases remplis de sang : craignez la colère de Dieu; la voix de la compassion ne peut percer jusqu'à vous, il vous parlera, et sa voix sera celle de l'indignation la plus redoutable. Que si on donne quelque secours, il est resserré dans des bornes si étroites, précédé de regards si hautains, jeté d'une main si dédaigneuse, accompagné de paroles si offensantes, que le bienfait tient de l'outrage, et que jusque dans la charité règne la barbarie. Vous êtes bien téméraire

Digitized by Google

de le prendre sur ce ton; donnez-vous l'aumône, ou achetez-vous le droit d'insulter? Venez faire amende honorable à celui que vous avez secouru. Mais le pauvre est importun. Devrait-il vous importuner? devrait-il vous demander même? Est-ce que sa douleur ne parle pas assez? Lui faut-il un interprète? Vous avez tort de tirer de lui un aveu humiliant; si vous étiez sensible, si vous étiez homme, il devrait n'en coûter qu'à vous. Mais il impose par des blessures apparentes, par des misères simulées. Pourquoi le forcez-vous d'en venir là? D'où vient que votre cœur est si dur, que, par les moyens naturels, on ne peut trouver d'accès pour pénétrer jusqu'à lui? Cessez de lui reprocher un artifice que votre dureté lui a apprise; il serait moins imposteur, si vous étiez moins inexorable.

Les droits de l'humanité sont donc ici violés, ceux de la religion ne sont pas respectés davantage, on fait affront à la Providence. Car, pourquoi pensez-vous que Dieu ait fait pleuvoir dans vos maisons la rosée du ciel, qu'il vous ait prévenu d'une bénédiction spéciale, tandis que les autres sont comme une masse réprouvée qu'il semble avoir mise en oubli? Est-ce pour nourrir votre mollesse, pour entretenir chez vous un jeu outré, pour autoriser vos airs fastueux, pour fournir à d'inutiles dépenses? Quoi, il ne vous aurait comblés de ses faveurs que pour vous mettre en état de satisfaire les désirs d'une cupidité sensuelle et bizarre, et vous seriez assez aveugles pour le croire? Et où sont donc les administrateurs du patrimoine de Dieu ici-bas? où sont les économes de sa nombreuse famille qui est le monde, sinon vous? Dieu s'est chargé de pourvoir à la nourriture des insectes; mais pour vous, il vous a confié les hommes; vous en êtes, sous lui et sous sa direction, les sauveurs; devoir illustre auquel on ne peut manquer sans donner occasion aux murmures de l'impie. L'impie s'élève, et comparant d'une part l'orgueilleux étalage de votre opulence, de l'autre la nécessité cruelle où tant d'hommes sont réduits, il demande s'il y a un Dieu; au cas qu'il y en ait un, s'il préside aux événements; d'où vient que ceux-ci prospèrent, que ceux-là sont en butte à tous les maux? Parlez, la pitié vous touche? Aussitôt je ferme la bouche aux libertins; dans vos mains pleines d'aumônes, malgré qu'ils en aient, je leur fais remarquer la preuve sensible qu'il y a une providence, ils sont confondus; mais si vous avez un cœur de bronze, alors vous abandonnez votre Dieu à la merci de ses ennemis, vous le faites blasphémer par des bouches impures; conduite qui ne peut que vous attirer sa colère. Que répondrez-vous quand il vous fera voir qu'il avait pris de justes mesures et que vous les avez rompues; qu'il s'était reposé sur vous du soin de sa gloire et que vous l'avez trahi? Quand, en un mot, il vous rendra responsable des outrages faits à sa providence? Criminel envers un de ses attributs, il se trouvera qu'au lieu de le justifier et de l'honorer, vous l'avez couvert d'opprobre.

Entrons encore plus avant, et mettons l'opprobre fait à la religion dans tout son jour. Qu'est-ce que le pauvre? Ne nous arrêtons point à une surface rebutante, accoutumons-nous à le regarder tel qu'il est. Je vois en lui un membre, un frère, un cohéritier de Jésus-Christ, un homme marqué de ses traits, canonisé par ses oracles, spécialement appelé à la possession de son royaume. Jésus-Christ venant au monde honora son état en le choisissant; la richesse et la grandeur s'offraient, la pauvreté seule fixa sur elle des regards qui dédaignèrent la pourpre et le diadème. Quand je tiens le flambeau de la foi, n'apercevant dans l'Eucharistie qu'un peu de pain, je dis à mes yeux qu'ils sont imposteurs : ils sont imposteurs, ces mêmes yeux, quand ils ne voient dans le pauvre qu'une âme de boue; il est le sanctuaire du Dieu vivant; son extérieur négligé, ses vêtements en désordre, sont le respectable nuage où la divinité s'éclipse pour ne pas éblouir les mortels. Messieurs, voici le pauvre que je vous présente, je demande que pour un instant vous l'envisagiez : en jugez-vous par les maximes de l'orgueil? Foulez-le aux pieds comme l'opprobre du monde. Prenez-vous la foi pour règle? Dieux de la terre, tombez à ses genoux. O si cette pensée était aussi profondément gravée dans nos cœurs qu'elle est constamment vraie! Jésus-Christ est caché dans ce prisonnier, dans ce malade! avec quel empressement nous irions à lui! avec quelle vivacité nous interrogerions ses besoins pour qu'aucun ne nous échappât! Au moment que je vous parle, si vous étiez convaincus que c'est Jésus-Christ qui, en propre personne, vous sollicite, j'en suis sûr, vous partageriez avec lui vos habillements pour le couvrir, vous vous arracheriez les aliments pour le nourrir, vous vous dépouilleriez de vos biens pour l'enrichir, rien ne vous coûterait : et par quelle contradiction arrive-t-il donc que vous n'avez pour ses membres que de l'indifférence, sachant qu'il vous assure en propres termes que ce qu'on fait au moindre des siens, il se le tient fait à lui-même; sachant, ou devant savoir qu'il y a en un sens plus de mérite à leur faire sentir les effets de votre libéralité, que si, le voyant, vous vous épuisez en sa faveur : et pourquoi? C'est que si Jésus-Christ se présentait, alors l'âme frappée de la grandeur de Dieu, la passion étonnée et en silence, tout effort extraordinaire serait facile, le premier mouvement irait à prodiguer tout ce qu'on a; mais assister cette foule d'indigents, se pencher vers ces infortunés qu'on voit tous les jours envisager en eux Jésus-Christ, c'est pratiquer la charité d'une manière d'autant plus méritoire, que le témoignage des sens en détourne plutôt qu'il n'y porte. Mais enfin j'en reviens toujours là, Jésus-Christ est dans

Digitized by Google

la personne du pauvre, et dès-là que le pauvre n'a point de part à vos bienfaits, c'est Jésus-Christ que vous laissez languir dans les prisons, c'est Jésus-Christ que vous laissez expirer par la faim, c'est dans le sein de Jésus-Christ que vous enfoncez le coup mortel : lui qui vous a donné la vie, lui qui vous a sacrifié la sienne, vous le méconnaissez, vous l'abandonnez ! Accordez cela comme vous pourrez avec les principes de votre religion; ce qui est vrai, c'est que quand un riche se dit à lui-même, je suis dans les délices et mon Sauveur manque de tout; son visage est baigné de larmes, et je lui refuse jusqu'à un regard; je le vois à mes pieds suppliant, et je le rejette, je le mets en fuite ! ou il faut qu'il soit vendu à l'iniquité, ou il faut que cette pensée l'accable. Pour moi je ne puis concevoir comment un chrétien qui adore la croix n'a que du mépris pour ceux que la croix tient entre ses bras.

Mais d'ailleurs, enfants des hommes, songeons-nous que par là nous nous rendons coupables des déréglements où le pauvre s'abandonne; que nous sommes causes qu'il se livre à l'impatience, au désespoir, qu'il s'emporte contre Dieu à d'horribles blasphèmes; qu'aux dépens du public, aux dépens de son salut, il en vient aux plus violentes extrémités; qu'en le punissant selon les lois nous punissons dans lui des attentats que nous avons occasionnés. Quel sera notre étonnement au grand jour quand les meurtres, les pillages qu'il exerce nous seront reprochés, et que ses crimes ajoutés aux nôtres grossiront le trésor de colère qui viendra fondre sur nous ? *Vox sanguinis fratris tui clamat ad me de terra* (*Gen.*, IV); qu'as-tu fait de ton frère? dira le Seigneur; je te l'ai confié, qu'est-il devenu? Il n'a tenu qu'à toi de sauver son âme, et tu l'as perdue, tu l'as damnée, je m'en prends à toi, tu m'en répondras. De plus, songeons-nous dans qu'elle religion nous avons le bonheur de vivre, et combien le devoir que je vous prêche lui fut toujours à cœur? Le premier esprit qui l'anima fut la charité ; le premier spectacle dont elle étonna le monde fut la misère exilée ; point de lieu particulier pour s'assembler tant qu'elle vit ses enfants dans la peine; ce n'est que de ce qui restait après avoir pourvu à la substance des pauvres qu'elle a bâti des temples au Dieu vivant. Les premiers chrétiens, en véritables frères, en parfaits amis, ne possédaient rien en propre, tout était rapporté à la subsistance commune : même dans les nécessités pressantes, l'Eglise n'a pas craint de briser les vases sacrés, elle les a crus ces vases précieux dignement employés à soulager l'indigence. Pour la même cause, les premiers pasteurs cent fois ont aliéné jusqu'aux marques qui les distinguaient du troupeau, et jaloux de leur sublime ministère, pour mieux en remplir les devoirs, ils en vendaient les ornements. Tels étaient les premiers fidèles, tels leurs sentiments et leurs maximes : dans la comparaison de leur conduite et de la nôtre à l'égard du prochain, faut-il qu'on y trouve si peu de rapport? c'est peu qu'on y trouve la contrariété la plus criante. Et nous avons de la religion ! oui, nous en avons en apparence, nous en avons pour l'exposer aux insultes des païens, des hérétiques, quelquefois plus exacts que nous à soulager l'indigence.

Vous, mes frères, dont le cœur est plein d'humanité, trouvez bon que je plaide auprès de vous la cause de tant d'infortunés, et que je m'efforce de vous attendrir sur leur triste sort. *Vinum non habent*, disait la sainte Vierge à son Fils (*Joan.*, II), ils n'ont point de vin : moi, je vous dis en vous montrant ces affligés, ils n'ont point d'habits, ils n'ont point de lits, ils n'ont point de pain, ils n'ont rien du tout de ce qui est le plus nécessaire à la vie; prenez compassion de leur triste état, et qu'il ne soit pas dit que sous les yeux d'un chrétien, des chrétiens périront faute de secours. Mais si le riche sans pitié est coupable envers le prochain, parce qu'il viole dans sa personne les droits les plus sacrés, il n'est pas moins coupable envers lui-même, parce qu'il trahit ses plus essentiels intérêts, c'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quels que soient les faux principes dont la cupidité nous a prévenus, convenons que rien n'égale les avantages qui accompagnent l'aumône. Ils sont si réels, que suivant la pensée d'un Père, nous devrions presque remercier le pauvre qui consent à la recevoir : ils sont si réels, que si nous y avions réfléchi sérieusement, bien loin qu'il fallût exciter notre charité, on serait plutôt forcé d'y mettre des bornes. En effet, le sentiment d'un plaisir exquis, des péchés sans nombre pardonnés, une sentence favorable de la part du souverain Juge, voilà ce qu'elle opère. Par-là jugeons de l'aveuglement de ceux dont le cœur, resserré dans l'amour de soi-même, et fermé à la compassion, ne vient point au secours de l'indigence.

D'abord si je voulais peindre les avantages qu'une charité compatissante produit dès cette vie, quelles peintures frappantes, mais vraies, n'aurais-je point à vous offrir? Est-il une grandeur pareille à celle d'essuyer les larmes, d'arrêter les soupirs, de fermer le tombeau déjà entr'ouvert, de faire couler la joie dans des cœurs flétris, et venant dans des cabanes, des hôpitaux, où des misérables sont sur le point de périr, y entrer comme une divinité tutélaire qui préserve de la mort? Quel plaisir plus pur que de couper pied aux malédictions, aux imprécations, aux emportements, d'arracher des âmes à l'enfer par ces richesses, qui, par le mauvais usage que l'on en fait, le peuplent tous les jours? Quelle occupation plus aimable que de s'instruire adroitement de la disette où sont tels et tels, et, imitant en quelque sorte l'immensité du bras de Dieu, atteindre de loin la misère pour l'écarter?

Digitized by Google

Quoi de plus beau que de se dire à soi-même : nul de ceux qui souffrent ne m'est étranger ; dès-là qu'ils souffrent, ils sont mes enfants ! Quoi de plus touchant que de venir à propos, sans en être sollicité, répandre ses grâces, et cela par respect pour une pudeur timide qui les achète toujours trop cher dès qu'on l'oblige à les demander ! Quelle douceur d'acquérir des sujets sur qui la royauté est d'autant plus glorieuse, que c'est le souverain qui est tributaire ; de savoir qu'au moment qu'on use de vos dons, on vous donne mille bénédictions, on forme pour vous mille vœux, que votre vie est regardée comme une faveur d'en haut, qu'on ne mange le pain que vous avez distribué, qu'en l'arrosant de larmes de tendresse ! Quelle douceur, à la rencontre des personnes qu'on a aidées, de lire la reconnaissance sur des visages satisfaits, de voir les cœurs qui s'élancent en quelque sorte au-devant de vous ! Quand Tobie faisait asseoir à sa table ses frères captifs, qu'il se privait pour eux du nécessaire, chrétiens, les saints transports qu'il ressentait ! les ineffables plaisirs dont son âme était inondée ! N'en doutons point, ses dons rejaillissaient sur lui, et reportaient dans son cœur la félicité qu'il procurait aux autres. Oui, pour une âme bien née, c'est là un fond de consolation qui paye au centuple les biens qu'on accorde. Chrétiens, vous aimez passionnément les richesses ; permettez-moi de le dire, vous ne savez pas être riches : si vous vous prêtiez, comme vous le devez, aux besoins du prochain, vous jouiriez avec délices de vos biens, parce que vous en jouiriez avec cette douce satisfaction qui est inséparable du calme de la conscience.

Je pourrais ajouter que le bien qu'on répand dans le sein des pauvres, est comme une semence qui souvent fructifie même pour cette vie. Ce qu'il y a du moins de sûr, c'est qu'il est impossible de citer une seule personne qui soit tombée dans l'indigence pour avoir suivi les lois de la charité : il en est, au contraire, plusieurs dont la prospérité semble avoir été en proportion de l'abondance de leurs aumônes. Tous les jours on est frappé de la décadence de ces fortunes rapides, cimentées du sang des peuples, et accompagnées d'une criminelle indifférence à l'égard des pauvres. Sorties du sein de la terre, elles s'étaient élevées bien haut, elles retentissaient avec fracas ; semblables aux éclairs, elles éblouissaient par leur éclat, et tout-à-coup elles se sont dissipées pour ne plus paraître. Au lieu que vous verrez souvent un bien honnête se conserver, s'accroître dans une famille charitable ; et, par le canal de la miséricorde, passer de générations en générations.

Mais à Dieu ne plaise que j'insiste là-dessus, et que je cherche à intéresser votre compassion par des motifs purement naturels et humains. Ils conviennent peu à la sainteté et à l'excellence de votre vocation. Il en est d'un ordre supérieur qui sont relatifs au bien de vos âmes, et ce sont ceux que, ministre de l'Evangile, je vous propose comme dignes de fixer votre attention, et d'ouvrir vos cœurs aux sentiments d'une charité bienfaisante ; car, pour en venir au point capital, vous avez péché ; peut-être en est-il plus d'un parmi vous, à qui la conscience reproche des prévarications énormes, qui peut dire avec plus de raison que le Prophète, qu'elles passent le nombre des cheveux de sa tête ; par conséquent, obligation d'apaiser Dieu et de le satisfaire. Or, voulez-vous un moyen pour cela ? un moyen efficace et sûr ? C'est l'aumône ; j'en appelle aux Livres saints, les textes sont décisifs. Prince, dit Daniel à Nabuchodonosor, rachetez vos péchés par l'aumône : et que ce ne soit pas une aumône vulgaire, faites-là en pécheur qui est roi, réglez-là sur votre diadème et vos crimes, *Eleemosynis, misericordiis.* (*Dan.*, IV.) Homme secourable, dit le Seigneur, ne craignez rien ; parce que vous êtes secourable, la miséricorde et la clémence se signaleront pour vous ; l'eau éteint la flamme, et l'aumône calme mon courroux ; par l'aumône on obtient l'abolition de ses offenses, abolition entière et complète, *Perficiatur propitiatio.* (*Eccli.*, VII.) Mais ce sont des offenses dont la seule idée fait horreur, ce sont des offenses dont la multitude est comparable au sable des mers ; n'importe, par l'aumône toutes sans exception seront effacées : *Eleemosyna ab omni peccato... liberat.* (*Tob.*, IV.) Fussiez-vous, dit le Sage, sur le penchant du précipice, l'aumône vous soutiendra et vous empêchera de rouler au fond de l'abîme, *Eleemosyna non patietur ire in tenebras.* (*Ibid.*) Et remarquez que ces autorités si fortes sont en même temps en si grand nombre que, si je voulais les rapporter toutes, un discours entier ne suffirait pas. C'est d'après ces idées que les Pères s'expriment avec tant de force et d'énergie ; ils disent que Dieu a créé le pauvre afin que le riche eût occasion de se laver de ses forfaits ; que la charité pour les souffrants est comme un baptême ; qu'il y a des gens si infatués de la figure de ce monde trompeur, si abrutis par les infâmes inclinations de la chair, que sans le pauvre il n'y aurait point de ressource pour eux. Mais à quoi m'arrêtai-je, et que peut-on voir de plus authentique sur cette matière, que ce qu'a prononcé l'oracle de la vérité même, dans une de ces invectives foudroyantes lancées contre des fourbes qui jouaient le monde par le masque d'une vertu hypocrite ? Le Fils de Dieu, après avoir peint les pharisiens des plus effroyables couleurs, après un long récit de leurs abominations et de leurs forfaits, recourez, dit-il, à l'aumône, et vous voilà justifiés, *Verumtamen date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis.* (*Luc.*, XI.)

Plein de ces grandes et magnifiques images, quand je viens à réfléchir sur la conduite que nous tenons, j'avoue qu'elle me paraît incompréhensible. Pécheurs que nous sommes, et chargés de péchés, péchés per-

Digitized by Google

sonnels, péchés étrangers, péchés publics, péchés secrets, péchés de toute espèce, péchés sans nombre; nous n'avons point de plus grand intérêt que d'en obtenir le pardon : pour l'obtenir, ce pardon, fallût-il sacrifier mille vies, ce serait peu : sans sacrifier sa vie, un moyen se présente; il est sûr, il est entre nos mains, notre éternité en dépend, et nous le négligeons! Encore s'il fallait tenter de prodigieux efforts, s'il s'agissait de macérations, de crucifiement de la chair, de tortures inouïes, d'infamie qui nous flétrît à jamais, j'excuserais en partie notre délicatesse; mais il s'agit d'un devoir pour lequel on trouve des ressources dans le fond de l'humanité, d'un devoir avec qui les sentiments naturels du cœur sympathisent, et nous nous en dispensons! A quoi attribuer notre opiniâtreté? Est-ce que nous doutons des châtiments éternels? Est-ce que ces châtiments éternels nous paraissent des objets indifférents? Chrétiens avares, vous voulez que vos crimes vous soient imputés, vous voulez que Dieu fasse pleuvoir sur vous tous ses traits, vous voulez périr; quoi donc, périrez-vous au mépris de sa clémence? Certes, ou les hommes sont infidèles, ou ils sont insensés; mais soit infidèles, soit insensés, ils se trahissent eux-mêmes : il est impossible, sans un excès d'aveuglement ou de folie, de négliger un intérêt aussi essentiel, aussi facile à se procurer que celui-là.

Dernier trait plus important que les autres, et qui n'est pourtant, à le bien prendre, qu'une suite du précédent; sentence portée en faveur de quiconque aura exercé la charité tendre que nous recommandons. Croyez-moi, dit saint Jérôme, je vous proteste que je n'ai point vu d'hommes de ce caractère mourir impénitent; il a une foule de médiateurs et d'amis, dont sûrement, tôt ou tard, la voix sera écoutée. Il ne périra pas, reprend saint Chrysostome; l'aumône pour quiconque la fait, est en possession de tout obtenir, et parlant moins en suppliante qu'en reine, elle offre des prières qui sont, pour ainsi dire, respectées du Très-Haut.

Ainsi, Messieurs, à ce jour terrible, le dernier des jours, où tout sera dans la confusion et le trouble, figurez-vous la marche triomphante avec laquelle cet homme de miséricorde se rendra à l'assemblée générale de l'univers. D'abord, au sortir de la tombe, tout-à-coup il se verra escorté de ses aumônes; les affligés dont il a essuyé les larmes, les prisonniers dont il a adouci les chaînes, les malades dont il a soulagé les douleurs, les orphelins dont il a protégé l'enfance, les veuves dont il a maintenu les droits, sont le brillant et nombreux cortége qui l'environne : au milieu de cette foule, il marche plutôt en vainqueur qui va être couronné, qu'en sujet qui va entendre son arrêt : arrivé au lieu fatal, il trouve pour juge celui qu'il a visité, nourri, consolé; il le voit encore revêtu des habits dont il couvrit ses membres tremblants. Qu'en pensez-vous? A ce tribunal sera-t-il condamné? S'il l'était, il aurait droit d'interrompre son juge, et des propres termes de son arrêt il tirerait son apologie : c'est l'aumône qui prononcera, et Jésus-Christ, tout incorruptible qu'il est, gagné par son moyen, ne parlera que du ton qu'elle inspire.

Mais vous, riches impitoyables, cœurs plus durs que l'acier et le diamant, quel sera votre asile? Quelles cavernes assez sombres vous déroberont aux châtiments qui vous attendent? Ah, que le tribunal du pauvre, où vous comparaîtrez, sera terrible pour vous! Que ses larmes, qui déposeront contre vous rendront un témoignage accablant! Vous avez été sans miséricorde, de quel front demanderez-vous qu'on soit miséricordieux à votre égard? Vous avez rejeté avec fierté les cris de l'indigence, comment seront écoutés ceux de votre désespoir? Vous êtes perdus : l'arbitre des vivants et des morts, l'œil enflammé de colère, vous envisageant de ce regard qui ébranle la terre jusque dans ses fondements, prononcera ces paroles redoutables : allez, maudits, retirez-vous de moi; j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas nourri; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas désaltéré; j'ai été nu, et vous ne m'avez pas couvert; j'ai été dans les fers, et vous ne m'avez pas consolé; retirez-vous, vous m'avez immolé à votre barbarie, je vous immole à ma vengeance; je ne reçus rien de vous, et vous ne recevrez de moi que le coup dont je vous accable. Aussitôt la terre tremblant, les abîmes ouverts, ils tomberont, ces avares détestés, dans des gouffres où l'insatiable avarice qui les a brûlés, entretiendra, pour les brûler encore, d'éternelles flammes. On dirait que Jésus-Christ met en oubli les vertus et les vices pour penser uniquement à l'aumône; l'aumône seule décide, et selon qu'elle a été pratiquée ou méprisée par d'irrévocables arrêts, elle place dans les cieux ou plonge dans les enfers. Si nous méditions attentivement ces vérités, si nous les laissions entrer bien avant dans nos cœurs, pour y porter leurs salutaires atteintes, pour peu qu'on eût un reste de christianisme, il faudrait qu'on se rendît.

Eh quoi, pour éluder un devoir si indispensablement nécessaire, recourra-t-on toujours à des prétextes spécieux en apparence, mais au fond, pleins de fausseté et de mensonge? Fera-t-on toujours sonner bien haut que les temps sont malheureux, qu'on doit soutenir son état, qu'on n'a point de superflu? Pauvres de Jésus-Christ, allez à des nations barbares : dans ces cœurs tout farouches qu'ils peuvent être, vous trouverez plus d'humanité. Je me trompe, venez à des pauvres comme vous : proposition étrange, je frémis, quand je la fais : ces maisons opulentes, où l'or et l'argent roulent à grands flots, ont des portes de fer la charité a beau frapper, presque jamais elles ne s'ouvrent. C'est dans de petits ruisseaux qu'on peut puiser quelques faibles ressources, et pour l'indigence aux abois, on reçoit des

Digitized by Google

secours des personnes qui seraient dans le cas d'en demander. Si quelque chose au monde crie vengeance, c'est cela sans doute.

Mais voyons-les, ces chimériques prétextes, à la clarté du flambeau que je présente. Riches sans pitié et sans âme, les temps sont malheureux; pour qui le sont-ils? Comme si toute la rigueur n'en retombait pas sur les pauvres, qui seuls en sont les victimes; comme si chez vous on s'apercevait du malheur des temps à la vue de vos appartements, de vos ameublements, de vos équipages; comme s'il n'était pas du bon sens de conclure que, puisqu'il y a un plus grand nombre de gens qui souffrent, vous devez aussi plus que jamais prodiguer vos largesses. On doit soutenir son rang; mais la vie du pauvre n'est-elle pas d'un plus grand poids, et un intérêt tel que celui-là, ne doit-il pas l'emporter sur toutes les bienséances? Vous tous qui m'écoutez, voulez-vous que je vous apprenne quel est votre premier et votre plus nécessaire état? C'est celui de chrétien, c'est celui-là qu'il faut soutenir, et vous ne le soutiendrez qu'autant que vous serez pleins de charité pour ceux qui le sont comme vous. On n'a point de superflu; non, votre vanité, votre avidité, votre sensualité n'en a pas; mais vous, mon frère, vous en avez; mettez un frein à vos intempérances, retranchez de votre luxe et de vos parures, et pour dire quelque chose de plus fort, votre bien fût-il encore plus modique, comptez vos crimes, et je vous trouverai du superflu.

Surtout si on se modérait sur un jeu outré; un jeu outré à quels excès n'engage-t-il pas! Combien y passent les journées, les nuits entières! Combien s'y acharnent avec un entêtement qui tient de la fureur! Combien y profèrent des paroles capables de percer les voûtes, et de faire qu'en tombant elles écrasent des emportés et des furieux! Combien, après avoir épuisé ce qu'ils avaient, n'ayant plus d'argent à mettre sur une carte, y ont mis la conscience et la pudeur! Entre autres, les jeux de hasard sont l'écueil où la vertu et le devoir échouent; on sait quel déluge de maux ils traînent après eux. La loi de Dieu et du prince violée, les affaires les plus importantes négligées, les pratiques de religion les plus indispensables abandonnées, une famille ruinée, une vie totalement dérangée, sont les suites funestes de ces jeux criminels, qui sont moins des jeux que des transports de passion et d'ivresse. Dites les maisons opulentes qu'ils ont renversées de fond en comble? N'est-il pas bien triste, que, dans une ville où il y a des familles sans nombre réduites aux dernières extrémités, on prodigue de la sorte un argent dont elles devraient être secourues! Des milliers d'hommes manquent des choses les plus nécessaires à la vie, ils sont sur le point de périr; et voilà des joueurs qui s'assemblent autour d'une table pour risquer en un instant, d'un seul coup, des sommes considérables! Qu'aperçois-je sur ces tables proscrites? Est-ce de l'or, est-ce le sang du pauvre? C'est le sang du pauvre qui y ruisselle; elles sont ces tables, ces cartes funestes, comptables à l'univers du sang des malheureux.

Quoi qu'il en soit, en quelque temps que ce puisse être, on doit, en proportion de son bien, secourir le pauvre; mais je vous déclare que, dans les temps de calamité, cette obligation est, sans contredit, plus rigoureuse et plus étroite; que vous devez alors, je ne dis pas vous priver du nécessaire, mais vous retrancher, vous resserrer, vous épargner, pour être en état de donner davantage. Tout riche qui ne donne pas suivant son bien et la grandeur du mal est un riche pour qui il n'y a point de salut. Il est constant que c'est sur l'observation de ce précepte que roulera la sentence fatale, que c'est ce qui réglera la plus importante des destinées. Cela suffit, si vous êtes sages. Ainsi, pour une dernière fois, voilà le pauvre que je vous présente: vous êtes chrétiens, il est votre frère, il sera votre juge, prenez votre parti. Donnez donc, votre intérêt l'exige; donnez promptement; le pauvre souffre aujourd'hui, est-ce demain qu'il faut donner? Donnez largement, tout chrétien est noble, il ne faut pas que votre aumône dégénère · donnez de bonne grâce, toujours la bonne grâce dans un bienfait en accorde deux : donnez par vos propres mains, jamais vos mains ne manieront l'or si noblement que lorsqu'elles le verseront dans le sein du pauvre: donnez par votre testament; saint Chrysostome ne veut pas que l'aimable Jésus soit déshérité: donnez enfin, suivant vos biens et votre état, tout ce que vous pourrez; quand il y aurait dans votre libéralité quelque léger excès, cet excès est le défaut des grandes âmes. Par là, au grand jour de la révélation, vous mériterez d'entendre ces consolantes paroles: Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume éternel qui vous est acquis; *Venite, benedicti Patris mei, possidete... regnum* (*Matth.*, XXV). Je vous le souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XVIII.

SUR LES SOUFFRANCES.

Offerebant ei paralyticum jacentem in lecto (*Matth.*, IX.)

On lui présenta un paralytique couché dans son lit.

Le paralytique de notre évangile, privé de l'usage de ses membres, étendu sur un lit de douleur, passait de tristes jours, et sa vie était une mort continuelle; mais le Sauveur du monde, touché de son état, vient à sa rencontre, le console dans la disgrâce, arrête ses pleurs, et par un miracle de sa toute puissance ainsi que de sa miséricorde, lui rendant la santé, en même temps qu'il lui remet ses péchés, il lui rend deux fois la vie. Image des maux dont il permet que nous soyons affligés, et de la consolation qu'il nous prépare. Ce Dieu de bonté veut nous rendre éternellement heureux; il y a

Digitized by Google

dans le ciel une place pour nous ; mais cette place, il faut la mériter ; la mériter, comment? Remontons à la disposition du conseil d'en haut, et adorons la conduite de la providence. Dieu veut que tous les hommes aient à souffrir, et dans la distribution qu'il fait des maux, le juste n'est pas oublié ; souvent son partage est le plus fort, et sa mesure la plus comble. Dieu veut que tous les hommes aient a souffrir; vérité palpable, je ne viens point vous en instruire, l'expérience l'a fait avant moi. Vous tous qui m'écoutez, ou vous avez déjà souffert, ou vous souffrez actuellement, ou vous aurez bientôt à souffrir, ou c'est tout cela ensemble. Non, je ne viens point vous annoncer la croix, d'elle-même elle se présente: mais ce que je dois vous apprendre, c'est à souffrir avec patience, avec résignation ; c'est à respecter, et, s'il se peut, à aimer vos malheurs.

Entrez donc, mes chers auditeurs, dans un sujet si intéressant pour vous, et revenez enfin de l'accablement où je vous vois. Victimes des miséricordieuses vengeances du Seigneur, ranimez votre courage: Dieu vous arrache quelques larmes; mais pour une éternité entière il saura les essuyer. Pour vous inspirer sur cela les sentiments où vous devez être, j'envisage les souffrances par rapport à l'importante, à l'unique affaire du salut, et je dis : tout ce qui est contraire au salut, il faut le détruire ; tout ce qui est favorable au salut, il faut le procurer ; et c'est ce que font les souffrances; on peut dire que le salut est leur ouvrage, pourquoi? Parce que de la manière la plus efficace elles en écartent les obstacles, elles en procurent les moyens: en deux mots, vous êtes pécheur, vous êtes chrétien: vous considérant sous des deux rapports, je dis: souffrez, pécheur, c'est l'arrêt porté contre le crime; par là vous détruirez dans vous le plus grand des maux, qui est le péché : souffrez, chrétien, c'est le trésor que vous offre l'Evangile; par là vous vous procurerez le plus grand des biens qui est le salut: deux vérités qui feront le partage de ce discours. Le sujet est sérieux; il est certain que quiconque refuse de souffrir, refuse d'être couronné. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie ; *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nous sommes pécheurs: quel que soit l'orgueil qui nous anime, il faut le confesser à notre honte, nous sommes pécheurs. Sur cela je demande quel est le plus grand, ou pour parler juste, le seul obstacle au salut, et je réponds que c'est le péché auquel nous sommes sujets : péché que nous commettons, et où nous restons attachés ; péché que nous avons commis, et que nous refusons d'expier; péché que nous pouvons commettre, et que nous ne songeons point à prévenir. Or c'est ici que paraît la vertu des souffrances en remédiant à ce péché funeste. Vous y tombez actuellement, les souffrances vous en retirent ; vous y êtes tombé autrefois, les souffrances l'expient ; vous y pouvez tomber dans la suite, les souffrances vous en préservent. Comment douter après cela qu'elles n'aient une vertu singulière et divine pour vaincre tout ce qui s'oppose au salut?

Jetons les yeux sur les hommes qui nous environnent, et voyons les maux innombrables dont ils sont assiégés. Il est des contre-temps qui renversent la fortune la plus brillante; il est des traits calomnieux qui ternissent la réputation la mieux établie; il est des maladies imprévues qui altèrent une santé pleine de vigueur: que dis-je? et ce qui est plus rigoureux encore, il est des disgrâces qu'on est forcé de taire, et de couvrir même du voile de la prospérité. Ici j'interroge l'Evangile, que m'apprend-il? que ces prétendus maux sont de véritables biens, de véritables dons du ciel. Mes frères, ils le sont en effet. Voilà un homme engagé dans le désordre, il donne dans tous les excès, chaque jour il s'endurcit de plus en plus; par où le rappeler de ses égarements? par des rémontrances pathétiques qu'un zèle enflammé suggère? les écoutera-t-il? Par des exemples frappants que vous lui remettrez devant les yeux? daignera t-il les envisager? Par des menaces foudroyantes que vous lui intenterez de la part de Dieu? pense-t il seulement qu'il y en ait un? Est-ce que les prophètes n'ont pas mis tout en œuvre pour faire revenir Manassès de ses cruautés, de ses impuretés, de ses sacriléges superstitions? plein de tendresse et de courroux, cent fois n'ont-ils pas tonné contre ses scandales? Qu'oppose à tout cela Manassès? le blasphème; Jérusalem nage dans le sang de ses prophètes, c'est toute sa réponse. Mais qu'il soit, ce roi impie, présenté en esclave à son vainqueur, chargé de fers, jeté dans les cachots : alors du milieu des horreurs qui l'environnent, il ouvrira les yeux, il reconnaîtra qu'il est au ciel un maître qui règne sur les maîtres du monde, et fait justice de leurs attentats; il pleurera ses crimes, et par la profondeur de ses humiliations, il méritera que sa couronne, et, ce qui est préférable à toutes les couronnes du monde, que son innocence lui soit rendue.

Autant en dis-je des autres hommes. Parlez leur de renoncer à la débauche où ils se plongent, d'étouffer l'ambition qui les dévore, de se roidir contre le torrent d'un monde corrupteur qui les entraîne, de revenir de la bagatelle qui les séduit, tous se récrieront, tous rejetteront un censeur importun: mais que celui-ci soit consumé d'une fièvre lente, et il verra que ce corps paré avec tant de luxe, nourri avec tant de délicatesse, n'était qu'une fleur passagère, un vase fragile ; que celui-là tombe du rang où il était parvenu, et il sera convaincu du néant des grandeurs humaines ; qu'un autre soit trahi par d'infidèles amis, et ne reçoive que des chagrins mortels de la part de ceux de qui il attendait de la protection, et il reconnaîtra qu'il a eu tort de s'appuyer sur

Digitized by Google

un bras de chair. Dès qu'on est atteint des traits de l'adversité, aussitôt le charme se dissipe, le rayon de la vérité perce; d'un œil tout autre on envisage les objets : dans les violentes, mais salutaires agitations qu'on éprouve, voyant autour de soi tous les appuis disparaître, ne sachant où se prendre, comme un enfant timide qui s'enfonce dans le sein de sa mère, on vient se jeter entre les bras de Dieu : on se dit à soi-même : quoi, les voilà ces biens sur qui je me fondais, et ils m'échappent; le voilà ce monde à qui j'ai sacrifié tout, et il m'abandonne; le voilà ce péché qui a eu pour moi tant d'attraits, et il m'attire de si terribles peines : m'y attacherai-je encore? Chercherai-je toujours mon bonheur hors de Dieu? *Domine... flagellas et salvas!* (*Tob.*, XIII.) Ah, grand Dieu; vos rigueurs apparentes sont de véritables bienfaits. Oui, chrétiens, pour nous ramener dans la voie du devoir, le Seigneur nous ménage de salutaires afflictions. Sur le point où nous sommes d'être emportés par la tempête, d'être engloutis dans les eaux, son bras nous saisit, et en saisissant il blesse; mais il blesse et il sauve, et pourvu qu'il sauve, qu'importe de quelle manière? Non, que l'on ne se laisse point aller aux murmures, en considérant les coups que la justice divine frappe ici bas, ces coups ont un rapport essentiel à nos véritables intérêts; s'ils nous annoncent un Dieu irrité, ils nous annoncent également un Dieu plein de clémence qui nous châtie parce qu'il nous aime, qui nous fait souffrir parce qu'il veut nous sauver. *Domine... flagellas et salvas.* Que votre bras, Seigneur, s'appesantisse sur ces impies, disait le Roi-Prophète; quand ils sont heureux, ils sont ingrats; ils seront fidèles, quand ils seront humiliés.

Je vous remercie, disait le même Prophète; je vous bénis mille fois, ô mon Dieu, de l'humiliation à laquelle vous m'avez réduit : elle m'est un gage certain de vos bontés. Père des miséricordes, vous êtes digne de ma reconnaissance par autant de titres que vous m'avez envoyé de fléaux : percé des traits les plus sensibles, j'adore la main de qui ils partent, j'aime le cœur qui les ordonne, et en présence du monde entier, je confesse que dans le temps que vous êtes sévère, vous n'en êtes que plus propice : *Domine... flagellas et salvas.*

Mais non-seulement les souffrances nous retirent du péché que nous commettons, elles servent encore à expier celui que nous avons commis. Qu'est-ce que souffrir patiemment? C'est, au dedans de soi, dresser un tribunal, et là prendre en main la cause de Dieu, devenir l'exécuteur de ses arrêts contre un coupable qui est chéri. Qu'est-ce que souffrir patiemment? C'est, par le prix le plus modique et le plus bas, trouver le moyen d'acquitter des dettes exorbitantes; c'est par l'acceptation des maux d'ailleurs inévitables, satisfaire pleinement à la justice du Très-Haut : de votre propre fonds vous ne lui donnez presque rien, et elle se contente, pourquoi? Mes frères, c'est que chaque peine que vous souffrez avec une soumission chrétienne vous fait participer aux mérites de Jésus-Christ; c'est que couverts de son sang précieux, vous avez tout ce qui est nécessaire pour payer à Dieu une rançon digne de lui.

Vous ne pouvez en douter : puisque vous vous êtes révolté contre le Seigneur : il faut expier la révolte; puisque vous avez péché, il est juste que vous en soyez puni; si vous ne l'êtes en cette vie, vous le serez sûrement dans l'autre : point de milieu. Eh! si vous êtes sage, pouvez-vous ne pas accepter la satisfaction que je vous propose? En est-il une qui vous convienne mieux, et qui doive moins vous coûter? Voyons la conduite que vous avez tenue jusqu'ici; répondez, qui êtes-vous? vous êtes un pécheur qui méritez l'enfer : Vous êtes un pécheur qui devriez au moins, dans les prisons du purgatoire, passer par des flammes qui ne le cèdent point aux flammes infernales; vous le méritez, vous n'en disconvenez pas : or, Dieu ne veut pas que vous soyez la victime de ses vengeances éternelles; il veut vous épargner les tourments du purgatoire; pour cela, dans le temps il vous assujettit à quelques traverses; de quoi vous plaignez-vous? Ingrat, vous vous plaignez qu'il ne vous traite pas en ennemi; vous vous plaignez qu'il s'intéresse pour vous, qu'il vous aime : vous ne méritez pas qu'il vous frappe; craignez que malheureusement pour vous, dans sa juste indignation il ne cesse de le faire.

Vous dites que la croix tombe sur vous de toute sa pesanteur, que vous en êtes accablé : mais faites-vous réflexion que les maux, qui vous arrivent très souvent, n'arrivent que par votre faute, et qu'ils sont presque toujours le fruit de vos injustices? On vous a calomnié d'une manière atroce; je n'en suis point surpris. C'est que vous avez pour tout le monde des fiertés, des hauteurs qui révoltent. Vous venez de perdre un procès qui vous ruine; c'est que vous l'avez vous-même intenté, et que, plein d'une malignité aveugle, vous n'avez voulu entendre à aucun des accommodements que la charité, la prudence suggéraient. Vous ressentez dans tous vos membres des douleurs aiguës qui ne vous donnent presque pas un moment de relâche; c'est que suivant un emportement furieux pour le plaisir, vous avez fait des excès capables de ruiner le tempérament le plus fort. Rendez-vous justice; la perte de vos biens, de votre santé, de votre honneur, est un mal auquel vous avez consenti, que vous avez voulu; un mal que vous vous êtes formellement procuré : par conséquent, vos murmures portent à faux, et les pertes qui vous font gémir, sont la peine naturelle, la peine légitime que vous devez embrasser. Peine pour plusieurs d'entre vous indispensablement nécessaire, voici ma preuve : Un homme a vécu en libertin, ses déréglements ont éclaté, toute une ville en a retenti : enfin Dieu le touche : pénétré de repentir, fondant en

Digitized by Google

larmes, il vient me faire l'aveu de ses offenses : j'approuve ses larmes, et j'y mêle les miennes : mais pourtant je me trouve par rapport à lui dans un embarras extrême, et je ne sais quel parti prendre. Je lui commanderai, comme Daniel à Nabuchodonosor, de racheter ses péchés par l'aumône ; mais digne de compassion lui-même, il est hors d'état de secourir les autres. Je le presserai de venir dans le temple passer les heures en prières; mais sans un travail continuel, jamais il ne fera subsister une famille dont il est juste qu'il soit l'appui, après en avoir été le fléau et le scandale. Je lui prescrirai des jeûnes, des macérations, des austérités; mais le travail, mais une santé peu affermie lui interdit absolument toutes ces rigueurs.

Cependant il a commis des péchés criants, des péchés en tout genre, des péchés sans nombre ; il faut qu'il satisfasse une majesté infinie tant de fois outragée, comment faire? Le moyen qui lui reste, moyen unique et d'une nécessité absolue, c'est qu'il se soumette sans réserve à toutes les épreuves par lesquelles il plaira à Dieu d'éprouver sa vertu naissante : il ne peut venger Dieu, qu'il laisse à Dieu le soin de se venger lui-même; sa vengeance tiendra lieu de satisfaction, d'une satisfaction préférable à toute autre; d'une satisfaction dont le prix ne peut être révoqué en doute. A Dieu ne plaise que je condamne les peines volontaires qu'un pécheur pénitent s'impose ; malheur à moi si je censurais des pratiques recommandées dans l'Ecriture, et appuyées de l'exemple des saints ; bien loin d'en détourner le coupable, il n'est rien que je ne voulusse faire pour l'y engager : je dis cependant qu'elle peuvent être suspectes, et qu'on ne peut pas toujours y faire fond. Vous, mon frère, vous priez, vous jeûnez, vous couchez sur le cilice et la cendre, vous pratiquez l'aumône, tout cela pour expier vos crimes; les expiez-vous? Je le crois : cependant je n'en suis pas absolument certain. Mais vous souffrez de la part de Dieu qui vous éprouve, de la part des hommes qui vous persécutent, de la part des démons qui vous tentent, de la part de votre propre cœur qui vous pèse; et au milieu de ces tentations cruelles, vous acquiescez humblement, vous vous courbez avec respect sous la main vengeresse qui vous accable : j'en réponds, de telles satisfactions qui ne sont point de votre choix, qui ne sont point conformes aux inclinations de la nature, qui ne sont point du ressort de la vanité, portent avec elles un caractère qui les justifie ; le ciel ne les désavouera pas; elles sont à juste titre la rançon et le payement de vos offenses.

L'homme redoute les adversités; à leur approche seule il frémit. Ah, s'il était éclairé sur ses véritables intérêts, dans quels termes, avec quelles effusion de cœur il témoignerait à Dieu sa reconnaissance! Grand Dieu, j'ai péché contre vous! j'ai péché en commettant des offenses que parmi les hommes on ne me pardonnerait pas, et vous vous contentez de si peu! et vous mettez si peu de proportion entre ce que je mérite et ce que j'endure! et après que j'ai contracté envers vous la dette énorme de dix mille talents, vous-même vous me fournissez de quoi l'éteindre à si peu de frais! Ah! je m'abandonne entre vos mains, ordonnez de moi ce qu'il vous plaira; quelque chose que vous ordonniez, toujours vous me trouverez parfaitement soumis; et si j'ouvre la bouche pour parler de vos coups, ce ne sera que pour avouer qu'ils sont trop légers.

Mais si les souffrances nous retirent du péché que nous commettons ; si elles expient celui que nous avons commis, elles préviennent encore celui que nous pourrions commettre. Chrétiens, vous allez être étrangement surpris ; mais la chose est véritable. L'écueil de la vertu, le fléau de la conscience, le centre de tous les vices, c'est la prospérité ; la prospérité cause un ensorcellement, une ivresse qui infatue. Il semble que le péché ait divisé la prospérité et l'innocence pour en faire deux rivales irréconciliables. J'entends dire qu'un homme a toujours été heureux, et sur cela je prononce qu'il est dans le désordre, est-ce hasarder? Bien moins que quelques-uns ne croient. De tous les justes qui règnent dans le ciel, qu'on m'en montre un seul qui ait vécu ici-bas dans une prospérité constante, et je me rétracte. Mais moi, je ferai voir un Agrippa, qui, applaudi par les cris d'une multitude insensée, adoré comme une divinité, dans le moment s'oublie, et goûte avec une complaisance sacrilége l'encens le plus grossier et le plus infâme. Je ferai voir un Nabuchodonosor que la magnificence de Babylone, la vaste étendue de son empire entêtent d'un orgueil si exécrable, qu'il faut que Dieu en fasse un monstre pour le faire redevenir homme. Je ferai voir un Salomon que, malgré la sublimité de ses lumières, l'opulence et les délices renversent aux pieds de Baal. Je ferai voir l'orgueilleuse Capharnaum qui, fière de la richesse de ses habitants, semble s'élever jusqu'au ciel pour en défier les carreaux. Exemples terribles! Mais dites vous-mêmes si la prospérité ne favorise pas tous les vices ; si ce n'est pas dans elle qu'ils trouvent l'occasion qui les fait naître, le charme qui les embellit, le ressort qui les facilite, le prétexte qui les colore, les éloges qui les canonisent. Dites si les dieux de la terre, ces hommes fortunés, chez qui brillent la grandeur et la gloire, ne sont pas communément les plus pervertis, les plus déréglés dans leurs mœurs : Ah! que c'est bien avec raison que le Sauveur s'écrie : Malheur à vous qui nagez dans les plaisirs! Il ne l'a fulminée, cette affreuse sentence, que parce qu'il connaissait mieux que nous le danger inévitable que traînent après eux les succès.

Mais voulez-vous une barrière qui arrête, un poids qui contre-balance, un préservatif qui mette à couvert ? C'est l'adversité ; l'adversité parle avec éloquence du néant des

Digitized by Google

grandeurs; l'adversité, par un mouvement naturel, nous fait baisser les yeux vers la terre : là on aperçoit le limon dont on est formé, les vers dont on sera la pâture, le tombeau où on ira se perdre: images sombres qui glacent les penchants ! D'ailleurs, assiégé par la maladie, pressé par l'indigence, persécuté par les envieux, trahi par la fortune, en quoi se satisfaire? On n'a rien qui flatte la nature, qui prête des armes à la volupté ; les passions, moins irritées par la vue des objets, sont un feu qui se ralentit, et au milieu d'un monde corrompu qui prêche le vice, on est comme dans une heureuse impuissance d'être vicieux. Mes frères, quand Dieu vous a comblés de biens temporels, vous lui avez été infidèles ; mais ces jours d'affliction et de deuil qui vous sont survenus, sont les seuls que vous ayez passés dans l'innocence, si jamais vous en avez passé quelques-uns. Nous disons tous les jours que la simplicité, l'innocence, ne règnent guère que dans les campagnes, nous disons vrai. D'où vient cela? sinon de ce que les hommes asservis à de pénibles travaux, gagnant leur pain à la sueur de leur front, éloignés du luxe et de la mollesse, sont encore mieux défendus contre la volupté que contre la faim.

Tels sont les principes que le christianisme enseigne, principes sûrs et indubitables; principes, si nous les méditions, qui réformeraient le langage profane que nous tenons, au scandale de la piété. Par un naufrage, un incendie, un renversement de saisons, un homme voit sa fortune s'abîmer et fondre; et sur cela on s'écrie : c'est un homme perdu. Je dis, moi, c'est un homme sauvé; il avait besoin de ce contre-temps; c'est à présent que je lui porte envie, parce que c'est à présent plus que jamais, que j'ai lieu d'être tranquille sur son sort éternel. Tout au contraire, parvient-il aux richesses, aux honneurs? dans le moment on court le féliciter; quel éclat, dit-on, quelle abondance! ah, que son sort est beau ! qu'il est charmant! Les insensés ! son sort est beau, il est charmant: oui, mais une troupe de flatteurs va lui inspirer de fausses maximes, et il les suivra; mais tout va lui faire oublier Dieu, et il l'oubliera ; mais il est en état de satisfaire de criminels désirs, et il les satisfera ; mais il a autour de lui mille abîmes ouverts, et il s'y précipitera; hâtez-vous, venez le féliciter: c'est-à-dire, venez lui applaudir de ce que peut-être il va consommer sa perte, et marquer sa place parmi les réprouvés. Eh quoi! ne savez-vous pas que la main de Dieu, quand elle accorde de pareilles faveurs, n'en est que plus à craindre, et que quand elle caresse de la sorte, c'est alors qu'elle écrase? Prenons des sentiments plus chrétiens: que le juif et l'infidèle remercient le Seigneur, dont ils reçoivent la rosée du ciel et la graisse de la terre: pour nous, remercions-le surtout des maux qu'il nous envoie, et puisque ces maux sont des remèdes certains contre le déréglement des mœurs, la licence des penchants, plus ces maux sont amers, plus aussi éclaterons-nous en actions de grâces. Mais si telle est la vertu des souffrances, que ce qui s'oppose au salut, elles le détruisent, il n'est pas moins vrai que ce qui conduit au salut, elles le procurent ; ainsi qu'elles en écartent les obstacles, elles en fournissent les moyens : souffrez, pécheur, c'est l'arrêt porté contre le péché. J'ajoute, souffrez, chrétien, c'est le trésor que vous offre l'Evangile, comme vous l'allez voir dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Un homme qui est chrétien, n'a qu'une affaire au monde, c'est celle de son salut. Or, j'appelle, et je dois appeler moyens de salut, les vertus qui donnent droit à la béatitude, et les joies solides qui adoucissent et facilitent l'effort qu'on doit faire pour y atteindre. Double avantage que renferment les souffrances ; en premier lieu, rien qui fasse naître si sûrement les vertus propres du chrétien ; en second lieu, rien qui, dans la pratique de ces mêmes vertus soutienne l'âme par des consolations si sensibles et si touchantes ; conséquemment rien qui donne pour le salut de si excellents et de si sûrs moyens.

Premièrement donc, les souffrances présentent les vertus à l'homme, les rapprochent de lui, les mettent en quelque sorte à sa portée. Comment cela? parce que naturellement et sans détour, elles en fournissent l'occasion ; parce qu'elles arrachent du fond du cœur ce qui les écarte: l'amour de soi-même, l'amour du monde ; parce que le monde ne peut devenir infidèle à notre égard, sans que son infidélité même devienne pour nous la plus utile de toutes les leçons ; parce que, quand nous sommes malheureux, il semble qu'un instinct de vertu nous porte à lever les yeux au ciel pour y chercher un meilleur sort. Donnez-moi une personne convaincue des principes de sa religion, qui dans ses malheurs reconnaisse les volontés du ciel et les adore : ce pas est difficile, je le sais, c'est même le point critique dont il s'agit ; mais ce pas une fois fait, toute la carrière est fournie, tous les devoirs sont accomplis, la morale de l'Evangile est pratiquée dans toute son étendue : *Patientia opus perfectum habet* (*Jac.*, I) vous l'allez voir. Jésus-Christ a dit, si vous ne faites pénitence, vous périrez ; et l'homme véritablement patient embrasse la pénitence par le châtiment dont il est atteint, et que, de forcé qu'il était, il rend volontaire. Jésus-Christ a dit, si vous ne portez votre croix, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux ; et l'homme véritablement patient se charge de sa croix, en prenant volontiers sur ses épaules celle que Dieu lui a préparée. Jésus-Christ a dit, si vous ne devenez humbles et petits comme des enfants, vous n'aurez point de part avec moi; et il se ravale à cette petitesse, il l'exerce, cette humilité, par l'état obscur et inconnu dans lequel il consent à passer ses

Digitized by Google

jours; Jésus-Christ a dit, malheur aux riches ; s'il est impossible à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, il est impossible aux riches d'entrer dans le ciel ; et je trouve l'esprit de pauvreté, je trouve le détachement évangélique dans les suites de l'indigence à laquelle il se soumet. Jésus-Christ a dit : malheur au monde par ses scandales; plutôt que de scandaliser personne, il serait avantageux d'être précipité au fond de la mer; et par sa patience il donne un exemple capable de faire des impressions infinies sur ceux qui sont témoins de sa peine. Oui, cet homme sur qui le ciel semble épuiser ses traits, s'il profite du moyen qui se présente, s'il ne murmure point, s'il ne résiste point, dès là c'est un homme mortifié, pénitent, laborieux, pauvre d'esprit, humble de cœur : parcourez toutes les vertus que l'Evangile ordonne, il n'en est point qu'il ne pratique d'abord. Vertus solides : vous vantez Job, disait le démon parlant à Dieu, vous le proposez comme un parfait modèle ; eh, qui ne voit les biens dont il regorge, la nombreuse postérité qui fait son espérance, le rempart que vous avez élevé autour de lui pour le rendre inaccessible à tous les chagrins ! A ce prix est-il si difficile d'être vertueux ? et la vertu qui prospère est-elle vertu ? Mais étendez la main sur ses biens, sur ses enfants, sur sa personne, qu'il sente à son tour ses rigueurs, et vous verrez si la bouche ne s'ouvrira pas aux imprécations et aux blasphèmes. Il faut que Job soit dépouillé de ses biens, affligé par la perte de ses enfants, calomnié par d'indignes amis, importuné par les cris d'une femme perverse, étendu sur un fumier, couvert d'ulcères ; que, dans cet état, il baise la main qui le frappe, pour que le démon convienne de sa piété. Vieillard fidèle, disait l'ange à Tobie, tu cherchais Dieu dans la droiture de ton cœur, droiture constante et véritable. Il semble cependant qu'en quelque sorte Dieu en ait douté ; pour en être convaincu, il lui a fallu un témoignage plus fort que celui des bonnes œuvres, le témoignage des disgrâces.

Venons à l'application. Tant que vous vous montrez à moi dans un état florissant, je ne vous connais point, vous ne vous connaissez pas mieux : mais l'adversité survient ? C'est un miroir fidèle qui vous présente vous-même à vous-même, et vous dit : voilà ce que vous êtes. Mais Dieu tire le glaive, il réitère d'invisibles coups, et néanmoins, victime obéissante, vous vous laissez traîner à l'autel. J'en suis sûr, vous avez les vraies vertus, des vertus qui portent l'empreinte du crucifix : c'est un or qui a passé par le creuset, c'est un vase qui a résisté aux ardeurs du feu ; on ne peut sans injustice en contester la solidité. Souffrez-la, mon cher frère, cette calomnie qui vous déshonore ; souffrez-la, cette maladie dont les pointes cruelles se font sentir si vivement. Alors il n'est point à craindre que votre imagination vous égare ; vous accomplissez la volonté de Dieu ; vous l'accomplissez aussi parfaitement que si elle vous était intimée par le ministère d'un ange. Chers auditeurs, pouvoir se dire à soi-même, j'obéis à Dieu, je suis la volonté de Dieu, je suis dans l'état où Dieu me veut. Quel avantage ! en est-il un pareil au monde ? J'y vois le caractère de sainteté le plus vrai le plus indubitable qui fut jamais.

Vertus solides, et, de plus, vertus sublimes. Job, que dans ce sujet je dois nommer plus d'une fois, dès qu'il voit la tribulation, comme parle l'Ecriture, frapper à sa porte, entre sans hésiter dans les sentiments de la résignation la plus soumise, la plus entière. Seigneur, s'écrie-t-il, votre bras terrible s'appesantit sur moi ; vos flèches sanglantes me font de larges et profondes plaies ; je suis dans un état à toucher de compassion les cœurs les plus barbares ; mais vous le voulez, je suis content ; toujours votre bon plaisir me tiendra lieu des plus flatteuses prospérités, *Dominus dedit, Dominus abstulit... sit nomen Domini benedictum.* (*Job*, I.) Vous m'aviez donné des trésors qui me rassuraient, des enfants qui me consolaient, un nom célèbre qui me faisait respecter ; et ces avantages, partant d'une main telle que la vôtre, m'étaient bien doux : après tout ils n'étaient point à moi ; vous me les redemandez, je vous les rends, plein de reconnaissance pour les avoir reçus, sans murmure de ce que vous me les ôtez, *Dominus dedit, Dominus abstulit... sit nomen Domini benedictum.* Dans mon opulence, Seigneur, je vous donnais mille bénédictions ; aujourd'hui, je le confesse, je vous en dois davantage ; ma langue n'y peut suffire ; je veux que mes plaies soient autant de bouches qui vous louent : on a pu m'enlever mes trésors ; mais il en est un plus cher que les autres qu'on ne m'enlèvera point ; c'est le respect, c'est la soumission, c'est l'amour que je vous dois, *Dominus dedit, Dominus abstulit, sicut Domino placuit ita factum est ; sit nomen Domini benedictum.* Que pensez-vous de ces dispositions héroïques, chrétiens ? Ne trouvez-vous pas Job sur son fumier plus grand que tout ce qu'il y a de plus vanté parmi les mortels ? Pour moi, je le déclare, je ne trouve point d'idée si majestueuse et si haute que celle d'une vertu souffrante. Tout se prête à une vertu agissante ; tout lui donne du secours, même la passion ; mais ce qui est d'une vertu souffrante, tout lui résiste ; après Dieu elle n'a que soi : quel renoncement ! quel dévouement ne lui faut-il pas ! Dans une calamité imprévue, lorsque les sens se révoltent, que le cœur saigne, prendre des mains de Dieu le glaive qu'il présente, s'immoler soi-même, sacrifier ce qu'il y a de plus précieux dans l'homme, le cœur et le sang ; trouvez, s'il se peut, sur la terre, trouvez un spectacle où il entre plus de grandeur. Non, il n'est rien de si beau qu'une âme qui souffre et qui remercie : au fort de sa peine une langue qui bénit le Seigneur ne le cède pas à celle des séraphins ; le martyre des larmes sou-

Digitized by Google

vent est égal au martyre du sang, et le sacrifice qu'offrent alors des lèvres respectueuses n'est inférieur qu'à celui du Calvaire. Les Juifs disaient au Fils de Dieu : Qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui. Moi je dis à un homme étendu sur la croix : demeurez, et vous êtes un homme de miracles; demeurez, et vous êtes un vainqueur digne des regards du ciel et de la terre; demeurez, et vous êtes parvenu à la sainteté la plus illustre dont il y ait des exemples.

Vertus solides, vertus sublimes, et vertus marquées du sceau de la persévérance; c'est la doctrine du prince des apôtres. Vous souffrez, dit-il, mes chers enfants; ah! souffrez en chrétiens, souffrez pour Dieu; la patience vous affermira, vous fixera dans le bien, vous y fera persévérer jusqu'à la mort : *Modicum passos ipse perficiet, confirmabit, solidabitque.* (II *Pet.*, V.)

Ainsi les souffrances font naître les vraies vertus, et ensuite dans la pratique des vraies vertus, elles soutiennent l'âme par les consolations les plus sensibles et les plus touchantes. Vous me demandez, mondains, où je les trouve, ces consolations? je les trouve, dans l'Evangile, chaque page me les présente. J'entre dans nos temples, j'entends la lecture de cet Evangile qu'on y publie; que m'apprend-il? Bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui souffrent, bienheureux ceux qui sont calomniés, persécutés, opprimés. C'est là sa morale; partout il prononce en faveur des malheureux; il semble que Jésus-Christ n'ait parlé que pour canoniser les disgrâces. Et après cela je pousserai de honteux soupirs, j'éclaterai en murmures, j'irai mendier des sentiments de compassion! Arrêtez, indignes amis, vos pleurs me font injure; mon état demande plutôt des applaudissements que des larmes. S'il y a des hommes au monde qu'on doive consoler, on doit consoler les heureux. Vous demandez où je les trouve, ces consolations; je les trouve dans la marque certaine que Dieu me donne de son amour. Voilà un enfant pervers qu'il rejette, un pécheur incorrigible qu'il livre à son sort réprouvé; à la bonne heure; que chez lui la richesse abonde, qu'il voie réussir tout au gré de ses ambitieux projets : mais vous, mon frère, de toute éternité Dieu a fait choix de vous pour vous mettre au nombre de ses amis : sachez qu'il accomplira sur vous la plus favorable, la plus tendre de ses promesses, la promesse de ne vous épargner pas. Croirons-nous qu'il n'aimait pas son Fils, qu'il n'aimait pas tous les saints? Et par quelles épreuves son Fils, tous les saints ont-ils passé? Vous êtes combattu de mille dégoûts, vous essuyez mille contradictions, vous êtes en butte à toutes les disgrâces : eh bien, Dieu agit avec vous, comme il a promis qu'il agirait avec ses enfants; il vous traite comme il a traité son propre Fils, pouvez-vous être mieux partagé? Chaque coup qu'il porte, est un baiser qu'il vous donne; chaque coup qu'il porte, est une voix tendre par laquelle il dit : Mon fils, je vous aime. Vous demandez où je les trouve ces consolations; je les trouve dans le souvenir de Jésus crucifié; souvenir, j'en appelle aux fidèles de Jésus, plein d'un goût ineffable. *Filii Calvariæ sumus*, dit saint Augustin; voilà la preuve authentique de notre noblesse; le Calvaire est notre patrie et le lieu de notre origine; nous y avons pris naissance : ça été dans les douleurs de sa passion que le Sauveur nous a tous enfantés; tous nous servons un Dieu mort en croix : désormais que la nature se taise; la croix est divinisée et les souffrances sont adorables. Un chrétien patient et soumis qui envisage Jésus expirant, quels sentiments doit-il avoir, et que ses sentiments sont délicieux! Il se voit honoré de la livrée du plus digne de tous les maîtres; il entre dans ce contrat magnifique où est stipulé le salut du monde; il a part à ce testament glorieux tracé en caractères de sang, où le Sauveur nous a laissé ce qu'il eut de plus cher sur la terre, je veux dire, sa croix. Si quelquefois la croix pèse; car, j'avoue qu'il y a des moments où l'on sent la nature ébranlée qui frémit; si, dis-je, la croix pèse, alors un coup d'œil sur le crucifix la rend plus légère et l'adoucit; il se demande à lui-même si c'est trop de donner des larmes à un Dieu qui a donné pour lui tout son sang; comme saint Paul, il en vient à se plaire dans les infirmités, les opprobres; et il trouve, ô Jésus, ô aimable et adorable maître! que le plus rigoureux des tourments est de ne rien souffrir pour vous : de temps en temps ces mots entre coupés lui échappent : je souffre; mais, Seigneur, je l'ai bien mérité : je souffre; mais, Seigneur, vous avez souffert davantage : je souffre; mais, Seigneur, je crois ne rien souffrir, si je souffre avec vous et pour vous. Telle est la maxime de tous les saints : Jésus-Christ ressuscité s'est déchargé sur eux de sa croix, et ils l'ont reçue à bras ouverts, tous sans exception l'ont portée. Un chrétien qui les contemple, ces âmes au-dessus du vulgaire, et qui par ses maux bien pris se voit membre du plus illustre corps qui fut jamais, rangé sous le même étendard, paré des mêmes cicatrices, peut-il ne pas ressentir un contentement, une joie dont rien n'approche? Vous demandez où je les trouve ces consolations? je les trouve dans la qualité des souffrances qui sont courtes, qui sont légères. Elles sont courtes : *Ad punctum in modico dereliqui te* (*Isa.*, LIV), c'est avec regret que Dieu nous voit souffrir : attendez, nous dit-il, mon fils, c'est moi qui vous ai blessé; mais je ressens la violence du coup; attendez, et je vais guérir la plaie : *Ad punctum in modico dereliqui te.* Elles sont légères, Dieu les dispense d'une main sage, les proportionne toujours à notre faiblesse : quand il nous a chargés d'une croix, l'amour divin avec ses traits en retranche une partie pour rendre le fardeau plus supportable; l'amour divin touche à nos plaies avec la délicatesse d'une mère

Digitized by Google

qui touche à la plaie d'un fils unique. Enfin consolation dans la vue du ciel qui est singulièrement la patrie des hommes crucifiés. Jésus-Christ l'a dit, vous serez dans la tristesse; mais à votre tristesse je ferai succéder des plaisirs que rien ne troublera, ni ne finira. Saint Paul l'a dit, vous vivrez dans les travaux, mais vous serez pleinement dédommagés de vos travaux par le poids immense de gloire qu'ils produiront. Tous les saints l'ont dit, Dieu ne nous doit rien; mais si pour lui nous endurons quelque chose, sûrement nous serons récompensés au-delà du centuple. Mais qu'entends-je, et quel est cet oracle qui vient de partir de la bouche de Saint-Paul? Esprit-Saint, qu'à jamais il soit gravé dans nos cœurs en traits de flammes! Personne ne sera sauvé, s'il ne ressemble au Fils de Dieu; il y a un décret de prédestination porté par le Père céleste, qui est fondé sur la conformité que nous aurons avec ce divin modèle; mais, chrétiens, toute la vie de Jésus-Christ a été un continuel martyre; mais Jésus-Christ a expiré dans les bras du supplice; mais ce qui caractérise Jésus-Christ, c'est d'être l'homme de douleur: donc, malheur à celui qui ne souffre pas; donc, heureux celui qui souffre; donc, celui qui souffre patiemment et chrétiennement est celui qui montre les traits de ressemblance les mieux marqués avec le Dieu-Homme, et, par conséquent, c'est lui qui a sur le ciel des droits les plus certains. Job est-il dans la prospérité? Il est dans la crainte, *verebar* (*Job*, IX); mais voit-il sa maison ruinée, ses enfants écrasés, ses membres ulcérés? Alors il tressaille d'une joie divine, il se tient assuré qu'un jour dans sa chair, de ses propres yeux, il verra son Sauveur, *in carne mea videbo Salvatorem meum.* (*Job*, XIX.)

Telles sont les consolations que la foi nous offre, que la chaire de vérité nous retrace, et dont je puis dire que nous sommes assez instruits. Mais que nous en sommes peu touchés, et qu'il s'en faut bien qu'elles fassent sur nous les impressions qu'elles devraient faire! Parallèle du chrétien souffrant avec le réprouvé, parallèle affreux! malheureusement il n'est que trop vrai. On souffre, et on souffre avec une opposition aux ordres du ciel, avec une opiniâtre indocilité, une dureté que rien ne fléchit, avec un orgueil qui, tout abattu qu'il est sous la main de Dieu, fait effort pour se soulever contre lui. On souffre, et on souffre sans contrition, sans amendement, sans pénitence, sans profiter, comme on le peut et comme on le doit, de l'occasion de sortir du vice, sans entrer dans les vues de miséricorde et de salut que Dieu se propose en nous châtiant. On souffre, et on souffre pour s'abandonner à tous les transports; aux transports de la cupidité, dans le désir de recouvrer ce qu'on a perdu; aux transports de la vengeance, dans le désir de perdre celui par qui on se croit supplanté; aux transports de la fureur, dans le désir d'exhaler l'humeur chagrine et dévorante dont on est la proie; quelquefois aux transports de l'intempérance, dans le désir d'effacer par le vin l'idée de sa peine. On souffre et on fait souffrir; cet homme qu'un revers imprévu accable, ne rentrera dans sa maison qu'avec toutes les marques de la fureur: l'œil en feu, le front menaçant, les paroles foudroyantes à la bouche, il déchargera son courroux sur tout ce qui se présente; parents, enfants, domestiques, sont les victimes qu'il immole à l'indécence de ses expressions. Quelle manie! Dites-moi, que gagnez-vous à vous impatienter, à suivre d'aveugles emportements? Votre santé en est-elle moins ruinée, votre fortune moins désespérée, votre autorité moins anéantie, votre déshonneur moins sanglant? par vos impatiences, en un mot, remédiez-vous à quelque chose? Non, pécheur, non, vous ne remédiez à rien: tout ce que vous gagnez par là, c'est d'enfoncer plus avant le trait qui vous déchire; c'est d'armer contre vous la colère de Dieu; c'est de verser le poison dans les vases de sa miséricorde; c'est de vous creuser dès à-présent un enfer, en attendant cet enfer maudit et irréparable où vous vous précipitez. Vous fulminez contre votre ennemi; ah malheureux! c'est vous qui êtes de tous vos ennemis le plus violent et le plus barbare. Souffrant comme vous faites en désespéré, en forcené, vous vous faites plus de mal que toute la malignité des démons et des hommes ne peut vous en faire. Où est pendant ce temps-là votre tranquillité et votre repos, parmi les agitations, les convulsions qui nuit et jour vous tourmentent? En vérité, vous écoutez bien peu votre raison et votre religion! Eh! puisque c'est une nécessité de souffrir, que ne mettez-vous à profit vos souffrances? Que n'amassez-vous des trésors pour le ciel? Que ne vous ménagez-vous un bien que les hommes ne vous enlèveront point, et qui est plus grand que celui qu'ils vous envient?

Vous tous, qui êtes affligés, ah, que je voudrais vous faire entrer dans les sentiments de résignation et de soumission que le ciel demande! Comme ministre de l'Évangile, je m'intéresse pour tous les hommes; il n'en est point dont je ne voulusse procurer le salut: mais je vous avouerai que je me sens particulièrement attendri sur le vôtre: car enfin, qu'un coupable fortuné, un homme de plaisir et de bonne chère se perde, sa perte m'est sensible, je le plains: du moins il a goûté quelques douceurs, douceurs fausses et trompeuses, douceurs passagères et fugitives, je le sais; douceurs cependant qui l'ont amusé et qui lui ont fait couler quelques jours dans une agréable ivresse: mais vous, après une vie traversée par de funestes accidents, passée dans les pleurs, si vous venez à vous perdre, si vos maux, qui sont un principe de vie, deviennent par votre faute une anticipation des flammes infernales, si, du prix dont on achète le ciel, vous vous creusez un affreux abîme, où en êtes-vous? est-il un sort plus déplorable que le vôtre, et ne puis-je pas vous nommer tout à la fois les

Digitized by Google

plus insensés, les plus infortunés des hommes, à qui il serait avantageux de n'avoir jamais vu le jour? Souffrir dans cette vie pour souffrir ensuite dans l'autre, deux enfers, mes chers auditeurs, deux enfers au lieu d'un! pouvez-vous vous y résoudre? Ah! par l'amour du Dieu crucifié que vous servez, par l'amour que vous vous devez à vous-mêmes, mes très-chers frères, je vous en conjure, n'allez pas par des larmes rebelles déshonorer le fardeau glorieux dont le ciel vous charge; ne perdez pas les biens immenses que vous possédez dans la croix. Rien de si beau, rien de si proche du paradis que la croix; nos plus beaux jours sont ceux où elle nous tient entre ses bras: s'il est permis de se glorifier dans sa chair, c'est lorsqu'elle est blessée et cicatrisée sur le modèle de celle de Jésus-Christ; si les anges pouvaient envier quelque chose sur la terre, ils envieraient le sort des hommes crucifiés. Ce n'est pas que je condamne absolument vos soupirs; je ne prétends pas que vous soyez de fer et de bronze; je sais que je parle à des hommes; je sais que difficilement on se fait à souffrir, et que, de tous les apprentissages, le plus rude c'est celui de la douleur: versez des larmes j'y consens; mais versez-les en chrétiens; versez-les dans le sein de Dieu, versez-les pour les mêler au sang de Jésus-Christ: alors elles adouciront vos amertumes, elles calmeront vos aigreurs, elles dissiperont le nuage qui vous afflige: et ce que j'appelle le prodige de la religion, le miracle de la grâce, dans vous elles montreront un homme qui souffre et qui est heureux; heureux solidement dans le temps, pour être heureux parfaitement dans l'éternité, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi-soit-il.

SERMON XIX.

SUR LA PRIÈRE.

Amen amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis... Petite, et accipietis. (*Joan.*, XVI.)

En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous l'accordera; demandez et vous recevrez.

Voilà, chrétiens, la preuve la plus complète, le témoignage le plus sensible de la bonté du Maître que nous servons. Ne consultant en tout que sa miséricorde, il se plaît à nous combler de toute sorte de biens. Chez lui le pauvre qui rampe dans la poussière, l'esclave qui gémit sous le poids des fers, le coupable que le fardeau de ses péchés accable, sont favorablement reçus, reçus à partager ses trésors. Malgré son indépendance absolue qui ne voit en nous que d'inutiles serviteurs, malgré sa sainteté infinie qui ne trouve en nous que des criminels, il se montre passionné pour le bonheur de sa créature. Grand Dieu, quelle bouche dans l'univers célébrera dignement vos bontés? Comment parler des profusions de votre amour? Mais encore quelle est la condition dont vous faites dépendre vos grâces? Chrétiens, voilà le comble, le prodige de la générosité la plus frappante; cette condition n'est autre que la prière, et, pour obtenir tout il suffit de le demander.

Il n'en est pas ainsi des grands de la terre: outre que les malheureux, comme autant de profanes, sont écartés de leur présence; s'il donnent, ce n'est qu'à ceux dont ils attendent, ce n'est qu'à ceux qui s'épuisent pour leur service et pour leur gloire; ce n'est qu'une faible partie de ce qu'ils ont emprunté de tous: encore même combien d'illustres travaux, de services réels qu'un caprice bizarre, une fierté hautaine, d'injustes préventions ont méconnus! Dans celui qui est arbitre de toutes les grâces, je ne crains point ces tristes retours: c'est à tous les hommes, c'est en tout temps, c'est sans intérêt, c'est pleinement et abondamment qu'il communique ses dons, pourvu seulement qu'on les lui demande. Cependant, avec tous ces avantages, la prière n'est point pratiquée, ou elle l'est de manière à faire souhaiter qu'elle ne le fût pas; il s'agit de la chose du monde la plus intéressante, et c'est la chose du monde à laquelle on prend le moins d'intérêt; rien ne fait mieux voir à quel point nous sommes aveugles: aveuglement contre lequel je m'élève, et que je ne crois pas pouvoir mieux corriger qu'en le mettant dans tous son jour. Comprenez mon dessein. Je dis que par rapport à la prière nous vivons presque tous dans le plus déplorable aveuglement: aveuglement de ceux qui la négligent, aveuglement de ceux qui en abusent. Aveuglement de ceux qui la négligent, montrons les raisons qui engagent à s'y appliquer, c'est le premier point: aveuglement de ceux qui en abusent, montrons les règles qu'il y faut suivre, c'est le second point, et tout le partage de ce discours. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Convenons-en, mes frères, il faut être bien aveugle pour renoncer à un exercice qui est absolument nécessaire, qui apporte les plus solides avantages, qui n'a rien en soi que de facile: trois caractères qui conviennent singulièrement à la prière. La prière est d'une nécessité absolue, d'une utilité infinie, d'une facilité extrême; par conséquent, peut-on ne pas gémir sur le déplorable aveuglement de tant de chrétiens qui la négligent?

Nécessité absolue: sans en chercher bien loin la preuve qui se présente d'elle-même, ouvrons les Livres saints, nous y trouverons un commandement exprès de recourir à la prière. Priez, dit l'Apôtre, et si la nature résiste, si les saillies d'une imagination volage vous emportent, combattez ces distractions, forcez ces résistances: *Oportet orare et non deficere.* (*Luc.*, XVIII.) Un jour viendra, dit Jésus-Christ, que je citerai tous les hommes à comparaître: voulez-vous échapper à ma colère, et n'être point enveloppés dans les disgrâces qui menacent le monde?

Digitized by Google

Vigilate... orantes. (*Luc.*, XXI.) Au moment que vous y penserez le moins, je vous ferai appeler à mon tribunal, prenez-y garde, prenez garde à ces moments que mon Père a mis en sa puissance, à ces moments décisifs pour votre éternité; malheur à celui qui n'aura pas soin de se tenir prêt; mais pour qu'on se tienne prêt en effet, savez-vous ce que j'ordonne? J'ordonne de veiller et de prier, *Vigilate et orate* : *nescitis quando tempus sit.* (*Marc.*, XIII.) Il revient à la charge; il veut qu'on demande: *Petite* (*Matth.*, VII); il veut qu'on cherche : *Quærite* (*Ibid.*); il veut qu'on frappe : *Pulsate* (*Ibid.*) : dites, si ce n'est pas là marquer une volonté expresse, et si, après un commandement formel, un commandement réitéré, tel que celui-là, on peut sans crime se dispenser d'obéir. Il s'agit ici d'un culte que tous, en qualité de créatures, nous devons au premier Être. Tous en qualité de créatures, nous devons hommage à sa grandeur, nous devons reconnaître ses bienfaits, nous devons faire l'aveu de notre dépendance; mais le rendrons-nous cet hommage, la témoignerons-nous cette reconnaissance, le ferons-nous cet aveu, si nous ne prions? Conduite étrange! Témérité impardonnable, s'écrie saint Chrysostome! un homme osera, le matin, envisager la lumière du soleil, sans avoir offert ses vœux à celui qui, par le moyen de cet astre, éclaire le monde! Il osera, le soir, se jeter entre les bras du sommeil, sans avoir adoré un Dieu toujours attentif à le conserver! Eh! si vous avez un cœur qui aime, une langue, qui en exprime les sentiments : profanes, ce cœur, cette langue, à quel usage doivent-ils être consacrés? En ferez-vous toujours l'organe des plus honteuses passions, et ne sera-ce que pour un Dieu votre Créateur, votre Sauveur, que vous leur défendrez de s'exprimer? chrétiens, croyez-vous qu'en conscience on puisse passer sa vie sans former les actes essentiels au christianisme, sans marquer à Dieu, par des protestations fidèles, qu'on croit en lui, qu'on met en lui sa confiance, qu'on l'aime par-dessus tout? Que penseriez-vous d'un homme qui, dans le cours de ses années, ne payerait jamais un tribut si légitime? En est-il parmi vous un seul qui voulût mourir sans y avoir satisfait? Devoir qui suppose manifestement l'exercice dont nous parlons.

Mais d'ailleurs, quand tout cela ne serait pas aussi incontestable qu'il l'est en effet, avons-nous oublié que nous sommes couverts de péchés, péchés qui crient vengeance, et sûrement l'attireront sur nous, si nous ne leur opposons un cri plus perçant et plus fort? Avons-nous oublié que de notre propre fonds nous ne pouvons rien dans l'ordre du salut; et que, dans cette impuissance totale, c'est du ciel qu'il faut tout attendre? L'enfer se soulève, le démon s'arme : comment lui résister, si on ne se couvre d'un bouclier qui rende le cœur impénétrable à tous ses traits? La concupiscence des yeux, la concupiscence de la chair se fait sentir : comment devenir humble, devenir chaste, si on ne s'adresse à celui qui dispense la sainteté et la grâce? Au dedans, au dehors, sur nos têtes, sous nos pas, les périls nous assiégent, les ennemis nous attaquent : comment échapper, si Dieu, gagné pas nos soupirs, ne combat avec nous et pour nous? Voilà un pécheur qui a vieilli dans le crime, et que le poids de son iniquité tient courbé vers la terre; il est assez présomptueux pour ne pas réclamer le secours divin; et d'où tirera-t-il les forces nécessaires pour vaincre une habitude invétérée, pour dompter une passion impérieuse et régnante, pour se faire une violence souvent plus cruelle que la mort? Qu'est-ce qui le rappellera? Qu'est-ce qui le convertira? Surtout un pécheur endurci peut-il ignorer ce que dit le concile de Trente, après saint Augustin, que, pour accomplir les commandements, la grâce d'action est offerte et renfermée dans la grâce de la prière, et que la grande ressource qui reste alors, c'est de soupirer et de gémir? D'où il s'en suit que dans des moments critiques, dans des tentations délicates, la prière est le plus indispensable des devoirs; que n'y pas recourir, c'est se mettre dans l'impossibilité de faire pénitence; c'est de propos délibéré, de gaieté de cœur, renoncer absolument à son salut.

En second lieu, prière d'une utilité infinie : c'est elle qui amortit le feu d'une concupiscence effrénée, elle qui inspire du dégoût pour le monde, elle qui nous rend Dieu propice, elle qui nous ouvre tous ses trésors. Je croirais que Moïse va périr avec son peuple, lorsque l'Amalécite, par une attaque imprévue, vient fondre sur Israël; mais il oppose à ses ennemis la prière, et il triomphe; ses mains élevées vers le ciel sont l'étendard dont n'ose s'écarter la victoire. Je croirais que Judith, lorsqu'elle se rend dans la tente d'un conquérant superbe, risque tout à la fois son honneur et sa vie; mais par le moyen de la prière, son projet héroïque pour la délivrance de la patrie, va réussir; ses soupirs mieux que ses coups terrassent Holopherne. Je croirais que les trois enfants de Babylone, plongés dans des brasiers ardents, vont être réduits en cendre; mais ils s'occupent à chanter les louanges du Seigneur, et la flamme les respecte; ils sont au milieu d'une fournaise embrasée comme dans le sein des plaisirs. Il semble que Daniel dans la caverne des lions va être à l'instant dévoré par ces animaux cruels; mais, protégé par la prière, il les trouve transformés à son égard en animaux pleins de douceur. Partout je vois la prière écartant les périls, gagnant des batailles, ressuscitant des morts, forçant d'insurmontables obstacles, maîtrisant la nature : par son secours l'innocence rentre dans ses droits, les feux sont éteints, les monstres adoucis, les tyrans abattus, l'enfer dompté.

Que dis-je? Elle semble avoir une espèce d'autorité sur Dieu même; les Juifs se révoltent, et le Seigneur immole quatorze

Digitized by Google

mille de ces séditieux ; tous les autres sont sur le point de périr des mêmes coups, qu'arrive-t-il ? Aaron interpose son encens, et aussitôt au milieu de ces sanglantes exécutions, l'épée se ralentit et tombe ; un mortel parle, et Dieu n'achève point sa vengeance : *Proferens... scutum orationem... restitit iræ, et finem imposuit.* (*Sap.*, XVIII.) Ne t'oppose point à ma colère, dit-il a Moïse, ne t'intéresse point pour ce peuple ingrat que je veux perdre, et je te ferai régner sur un grand peuple : *Faciam te in gentem magnam.* (*Exod.*, XXXII.) Quoi, reprend saint Augustin, vous, créateur du ciel et de la terre, vous, majesté suprême, vous suppliez qu'on vous laisse agir ! Et qui peut vous résister ? Qui peut vous arrêter ? D'un mot ne pouvez-vous pas écraser vos ennemis ? Il le peut, mais aussi la prière peut tout sur son cœur. Moïse l'éprouve, il presse, et par ses pressantes instances il devient le libérateur de son peuple.

Voilà pour l'ancienne loi, que sera-ce pour nous autres à qui les promesses de Jésus-Christ s'adressent ? Il assure que tout ce que nous demanderons, il le demandera pour nous ; que tout ce que nous demanderons, nous sera donné ; qu'il prétend qu'en lui demandant, nous sortions d'auprès de lui comblés d'une joie sainte ; que si les hommes, d'ailleurs méchants, se font un devoir de transmettre leurs biens à leurs enfants, le père céleste qui nous aime, désire plus ardemment encore de verser sur nous ses dons ; que tout homme sans exception sera bien venu à offrir ses vœux ; que pas un seul ne sera rebuté : promesses authentiques et solennelles ; promesses qui, dans le Nouveau Testament, sont répétées presque à chaque page. *Petite et accipietis*, demandez et vous recevrez : jamais roi de la terre a-t-il parlé de la sorte à ses sujets ? Demandez et vous recevrez : Peut-on ouvrir à l'immense avidité de nos désirs une carrière plus vaste et plus étendue ? Demandez et vous recevrez : que dans cette seule parole Dieu est bien peint sous le plus charmant de ses attributs ! Demandez et vous recevrez ! Dieu, selon la pensée de l'Apôtre, en livrant pour nous tous son propre Fils, nous a tout donné. Oui, il nous a tout donné en Jésus-Christ ; mais Jésus-Christ veut que nous ayons recours à la prière pour obtenir de lui ce que le Père céleste nous a donné en lui, parce qu'il lui a été donné pour qu'il en disposât à son gré. Pénétrez-vous bien, mes frères, de cette pensée consolante. Dieu m'a donné son propre Fils, son Fils la splendeur de sa gloire, et l'objet de ses complaisances ; il me l'a donné, à moi criminel, à moi qui n'aurais jamais osé former un souhait de cette nature. Et ce Fils qui s'est sacrifié pour moi, je le trouverais inexorable ! Il me refuserait ce que je désire ! Non il ne me refusera rien. Ce qu'il a fait pour moi, me répond de ce qu'il est disposé à m'accorder. *Cum illo omnia nobis donavit* (*Rom.*, VIII), demandez tout, vous êtes en droit de tout attendre. *Omnia*, demandez même les biens temporels, demandez le rétablissement d'une santé ruinée, la prospérité d'une entreprise : Dieu est prodigue, et le ciel n'est pas la seule chose qu'il veut vous donner. *Omnia*, demandez le pardon de vos offenses, vos offenses lui font horreur ; mais malgré l'horreur qu'elles lui causent, il trouve dans l'exercice de sa miséricorde un plaisir digne de lui, le plaisir de pardonner. *Omnia*, demandez la plus importante de toutes les grâces, une grâce qui est indépendante de nos mérites, une grâce dont l'incertitude doit atterer, confondre l'orgueil de l'homme, la grâce de la persévérance ; demandez la persévérance, chrétiens, vous la recevrez : de la part de Jésus-Christ je vous la promets, *omnia*. Je sais qu'il ne la donnera pas à titre de justice ; mais il la donnera par amour, il la donnera sur le fonds des mérites de son sang, et cela suffit. Je dis, avec saint Augustin, que Dieu donne le commencement de la foi sans en être prié, mais que, pour le don de persévérer, il veut qu'on prie, et que si nous prions, il l'accordera. Je dis avec saint Chrysostome, êtes-vous pécheur ? priez pour ne l'être plus. Etes-vous juste ? priez pour l'être jusqu'à la fin : priez, parce que la prière est une ressource assurée, un trésor inépuisable, l'amas de tous les biens, et le principe du salut : *Cum illo omnia nobis donavit... omnia quæcunque orantes petitis, credite quia accipietis, et fiet vobis.* (*Marc.*, II.)

Il y a plus, c'est que ses promesses si belles, si consolantes, sont confirmées par serment : *Amen, amen dico vobis, quidquid petieritis, fiet vobis.* Quelle doit être votre assurance ! Si la parole des rois est inviolable et sacrée, que penserons-nous de celle du Très-Haut ? Voilà Dieu, pour m'exprimer de la sorte, qui donne sa parole, et qui est-ce qui craindra désormais ? Qui est-ce qui différera de recourir à lui ? Non, mon Dieu, je ne mets plus de bornes à mes désirs, puisque vous me permettez de n'en point mettre à mes demandes ; je croirais demander trop peu, si je ne demandais que la moitié de votre royaume : tout vos biens et ce qui dit tout, la possession de vous-même, voilà l'objet de mes vœux et de mes demandes. *Omnia quæcunque orantes petitis, credite quia accipietis, et fiet vobis.*

En troisième lieu, prière d'une facilité extrême ; sûrement la pratique en est aisée, et la fausse délicatesse des gens du siècle ne trouvera point de prétexte plausible pour s'en défendre. Si je venais aujourd'hui, comme de la part de Dieu, vous intimer que vous êtes tous dans la nécessité de macérer vos corps par le jeûne, tous dans l'obligation de faire l'aumône, tous exclus du royaume des cieux, si vous ne travaillez au salut des âmes, vous auriez droit de censurer un zèle outré qui proposerait indifféremment à tous ce qui est impraticable à plusieurs ; vous pourriez me répondre, vous, qu'un travail assujettissant vous rend le jeûne impossi-

Digitized by Google

ble; vous, que la triste situation de vos affaires vous met hors d'état de secourir le prochain; vous, que l'emploi dont vous a chargé la providence est incompatible avec le soin d'instruire et de sanctifier les autres : mais direz-vous que vous ne pouvez pas prier? Direz-vous que le travail où votre état vous condamne, ne vous en laisse pas le loisir? Quel est-il donc ce travail? Etes-vous plus occupé que les rois? Etes-vous plus occupé que David, qui, régulièrement sept fois le jour, offre à Dieu son encens? Et David en a-t-il moins trouvé le temps de gouverner un royaume, d'entreprendre de rudes guerres, de livrer plus de trente batailles, d'exterminer des peuples jaloux, et de régner avec tant de gloire que jamais roi ne s'est montré si digne de l'être? Le travail vous assujettit et vous accable, que ne l'acceptez-vous des mains de Dieu? Que ne commencez-vous par l'offrir à Dieu? Que ne le prenez-vous dans un esprit de pénitence pour satisfaire à la justice de Dieu? Tandis que les mains sont attachées à l'ouvrage, que ne tenez-vous votre esprit occupé de la pensée de Dieu? Vous savez si bien alors charmer vos ennuis, ou par des discours médisants que la malignité enfante, ou par des chansons hardies que la pudeur abhorre; vous serait-il plus difficile d'appeler le Seigneur, et de lui parler au fond du cœur un langage qu'il est toujours disposé à écouter, à agréer?

Frivole excuse de répondre, comme font quelques-uns, que dans la prière ils ne savent que dire. Chrétiens, vous ne savez que dire à votre Dieu! Mais ne l'avez-vous jamais offensé? Ne vous a-t-il accordé aucune grâce? N'avez-vous nul besoin de son secours? Suivez ceci. Vous l'avez offensé, lui avez-vous demandé pardon? Il vous fait tant de grâces, l'avez-vous remercié? Son secours vous est nécessaire, l'avez-vous réclamé? Comment! Vous avez en Dieu un ami, un Sauveur, un Père, et vous ne savez que dire? Eh! en trois paroles, voilà de quoi fournir à d'éternels entretiens; quand pour chaque bienfait vous ne diriez qu'une seule fois, je vous aime, voilà de quoi le dire des siècles entiers. On ne vous demande point ces ravissements, ces goûts délicieux dont il n'est donné qu'à un petit nombre de faire la douce épreuve; on ne vous demande point ces efforts d'une contemplation sublime qui enlèvent l'âme jusqu'au troisième ciel : ce que vous avez à faire, c'est de vous mettre devant Dieu dans la posture d'un coupable, de lui avouer vos fautes, de lui découvrir vos faiblesses, de lui exposer vos besoins : parlez sans art, il vous entendra; votre langage fût-il barbare, si c'est le cœur qui le prononce, Dieu saura ce qu'il signifie : venez à lui du pas dont un enfant va à sa mère : vous êtes malheureux, vous êtes ses enfants, vous lui êtes chers, en voilà plus qu'il ne faut pour parler éloquemment.

Tels sont les motifs qui engagent à prier, motifs touchants; mais quoique nous puissions dire, on a pour la prière une indifférence, un mépris qui va jusqu'à l'excès. L'un croit faire beaucoup, en se recommandant aux prières des autres, comme si, étant capable de s'oublier soi-même, il pouvait raisonnablement compter que les autres ne l'oublieront pas; comme si, dans le temps qu'il traite par lui-même des affaires de nulle valeur, il y avait du bon sens à se reposer sur autrui du plus essentiel de ses intérêts; comme si les prières d'autrui devaient être d'un grand secours, tandis qu'on ne se met nullement en peine de les accompagner et de les seconder. Priez pour vous, mon cher frère, priez pour vous, et appliquez ici la maxime que vous faites valoir si sagement partout ailleurs : vous travaillez vous-même, quand il s'agit de vous enrichir, priez vous-même, puisqu'il s'agit de vous sauver.

Un autre veut qu'on laisse la prière aux personnes enfermées dans le sanctuaire, ou dans le cloître; pour lui, qui vit dans le grand monde, ce soin ne le regarde pas. Je vous prends par votre propre témoignage. Puisque vous vivez dans le grand monde, pouvez-vous nier que toute sorte d'objets viennent frapper vos sens, que toute sorte de pièges vous sont tendus, qu'à mesure que vous marchez, vous voyez sous vos pas mille abîmes entr'ouverts? Mais les écarterez-vous, ces objets; les romprez-vous, ces pièges; les comblerez-vous, ces abîmes, sans une grâce particulière? Et cette grâce particulière, si vous ne priez, l'obtiendrez-vous? Ah! mondain, qui dites que ce soin ne vous regarde pas, c'est vous qu'il regarde plus que tout autre, pour vous plus que pour tout autre il est d'une nécessité extrême, et c'est dans vous le comble de l'imprudence de négliger un moyen que tant de raisons vous doivent faire embrasser.

Un autre encore ne songe pas même qu'il doit prier : le matin il se lève précipitamment pour courir à une affaire qui presse, à un plaisir qui l'appelle; dans la poursuite de cette affaire, de ce plaisir, la journée se passe; le soir, accablé de fatigues, il se livre au sommeil : le travail a été suivi du repas, le repas de la conversation, la conversation immédiatement remplacée par le jeu, le jeu par le repos; et de tant de moments, pas un où il se souvienne d'un Créateur qu'il doit adorer, d'un vengeur qu'il doit appaiser, d'un bienfaiteur, d'un père qu'il doit remercier; le jour finit ainsi qu'il a commencé, d'une manière toute mondaine et toute profane. Il en est même qui, dans tout le cours d'une semaine, ne font absolument aucun exercice de piété. N'est-ce pas là vouloir se perdre? Et quelles sont donc nos vues? Que prétendons-nous en renonçant à une pratique si nécessaire, si salutaire, si facile? Quoi! nous verrons Dieu se constituer notre débiteur, nous offrir les véritables biens, sans faire aucune démarche pour les recevoir! Qu'on se plaigne après cela, d'une répugnance cruelle à remplir les devoirs de son état; qu'on se plaigne de l'ennemi du salut, et des obstacles imprévus qu'à toute

Digitized by Google

heure il fait naître ; qu'on se plaigne de tant de malheurs qui arrivent, malheurs qu'à dire vrai, nous nous procurons. Je suis convaincu de ce que disent les saints, que si tant d'hommes périssent, c'est qu'ils ne mettent point en œuvre un moyen de salut si puissant et si assuré. Avançons : par rapport à la prière, déplorable aveuglement de tant de chrétiens qui la négligent, vous venez de voir les raisons qui nous engagent à prier; j'ajoute, déplorable aveuglement de tant de chrétiens qui en abusent, voyons ici les défauts qu'il faut éviter, les règles qu'il faut suivre dans la prière. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il faut l'avouer, dans le christianisme l'exercice dont nous parlons, n'est pas inconnu; grâce au ciel, nos temples ne sont pas tout-à-fait déserts, quelques personnes y viennent traiter avec Dieu : mais encore ceci ne donne-t-il point matière à de justes reproches? La prière qu'on fait, est-elle propre à honorer le Seigneur, est-elle propre à nous sanctifier? Du caractère dont elle est communément, je n'y vois rien qui ne rende l'homme criminel : criminel par le sujet pour lequel il prie, sujet indigne du chrétien; criminel par la manière dont il prie, manière par mille endroits défectueuse. Appliquez-vous, et déplorez un aveuglement qui n'est que trop digne de nos larmes.

En premier lieu, l'homme criminel par le sujet pour lequel il prie : prenez garde, je ne dis pas par l'état dans lequel il prie, qui sera, je le suppose, l'état du péché; à Dieu ne plaise que j'avance une maxime aussi fausse qu'elle est désespérante : c'est un trait d'impiété dans l'hérétique, d'interdire au coupable le recours à Dieu; en cela, il combat également la religion et la raison. Si je suis pécheur, puis-je rien faire de mieux que de lever les mains au ciel? Dans quel temps veut-on que je m'y adresse, sinon lorsque je me vois engagé dans un triste esclavage dont sans lui je ne puis sortir? Condamner alors la prière, c'est condamner l'homme de ce qu'il veut faire pénitence, c'est condamner Dieu de ce qu'il aime à faire grâce. Mais je dis, l'homme criminel par le sujet pour lequel il prie, sujet contraire aux vues de Dieu, contraire aux termes de sa loi. Toutes les fois que Jésus-Christ commande de prier, il veut que ce soit en son nom : par là, il fait entendre que, quand nous formons des vœux, il faut que ces vœux soient dignes de lui; par là, je comprends sans peine le reproche qu'il fait à ses apôtres de ce qu'ils ne prient point. Car suivons un moment cette réflexion : n'avaient-ils pas demandé de fixer leur séjour sur le Thabor? n'avaient-ils pas demandé d'occuper dans son royaume les premières places? n'avaient-ils pas demandé que le feu vengeur tombât sur Samarie? Cependant ils n'avaient point prié, j'entends prié en son nom : comme il porte essentiellement le caractère de Sauveur, c'est comme Sauveur qu'il doit être invoqué, comme Sauveur qu'il doit et veut agir : tout ce qui est inutile au salut, tout ce qui est dangereux pour le salut, tout ce qui met formellement obstacle au salut n'est point de son ressort; et à l'égard de ces sortes de demandes, plus il nous aime, plus il sera ferme et constant à les rejeter. Convient-il, en effet, qu'il se prête à des désirs aveugles, et, pour me servir de ses propres termes, qu'au lieu du pain que sa bonté prépare, il fasse tomber sur nous les pierres, les scorpions, les serpents? Convient-il que sa tendresse soit la plus cruelle des inimitiés, et ses faveurs les faveurs d'un tyran? Non, non, le sacrifice de la croix n'a point été offert pour nous acheter des disgrâces. Qu'un père imprudent donne à son fils l'épée dont il se blessera : pour lui, dès-lors que nous demandons ce qui nous est funeste, ce qui nous perd, il aime mieux voir couler nos pleurs que de les essuyer à ce prix; il refuse et son refus est un nouveau trait de bonté de sa part.

On se persuade quelquefois que si on était riche, on ferait aux pauvres de grandes largesses; que si on était d'une santé forte, on entreprendrait pour Dieu de grands travaux; que si on était accrédité, placé dans le lieu d'honneur, on confondrait l'audace du libertin : erreur, chrétiens! Dieu voit que vous abuseriez de la richesse pour vous assoupir dans le repos d'une vie molle, de la santé pour donner dans les excès, de l'autorité pour exercer des hauteurs. *Quærite primum regnum Dei* (*Matth.*, VI); cherchez premièrement le royaume de Dieu, et reposez-vous sur lui de tout le reste. Je ne défends point au chrétien de demander les biens temporels; qu'il les demande, à la bonne heure! il le peut légitimement et saintement; mais qu'il se souvienne qu'étant enfant de Dieu, il ne doit rien vouloir expressément qui démente sa naissance et réponde mal à ses hautes destinées; qu'il se souvienne que les biens temporels sont des biens frivoles, aussi indignes de l'occuper qu'incapables de le satisfaire. Par conséquent, qu'il ne les demande qu'avec une modification, une restriction salutaire, toujours sous la condition du bon plaisir de Dieu; mais que sans modification, sans restriction, il demande un esprit de lumière pour connaître ses vices, et ce qu'il doit faire pour les détruire; quand le tentateur presse, un esprit de force pour lui résister; quand les disgrâces surviennent, un esprit de religion pour se soutenir sans se décourager.

Suivant cette méthode, nous dirons dans les maux de la vie : Seigneur, des langues empoisonnées ont terni ma réputation, et je voudrais qu'elle recouvrât son premier lustre; une maladie cruelle m'étend sur le lit de douleur, et je voudrais qu'on arrachât de mon sein le trait sanglant qui me déchire; mon ennemi m'a enlevé les faibles ressources d'une famille éplorée, et je voudrais qu'elles me fussent rendues : mais, Seigneur, je représente, je ne demande pas; mieux que moi vous connaissez mes inté-

Digitized by Google

rêts, je les remets entre vos mains; ordonnez ce qu'il vous plaira, seulement faites que je vous sois fidèle; je règne, si je vous sers, et je possède tout, si je suis à vous. Ainsi pria Salomon : Dieu lui propose de satisfaire tous ses vœux, et il était naturel qu'un prince à la fleur de l'âge ambitionnât le titre de conquérant, voulût voir les peuples et les rois à ses genoux, choisît la grandeur et la victoire : mais il se borne à demander la sagesse. *Quærite primum regnum Dei;* faites de même, demandez la crainte et l'amour de Dieu, demandez-les par préférence. Qu'il ne vous arrive jamais de former une prière semblable à celle d'Antiochus, prière en apparence si touchante, accompagnée de tant de larmes, mêlée de tant de soupirs, et au fond prière réprouvée. Jusqu'à quel point il est anéanti et consterné sous le bras terrible qui l'accable! Ne serez-vous point fléchi, Dieu des vengeances, et sera-t-il la victime sur qui s'épuiseront tous vos traits? Ah ciel! Antiochus déplore ses impiétés, ses fureurs, et il est traité de scélérat! Il promet de donner à toute la terre l'exemple d'un attachement inviolable pour le Dieu d'Israël, de favoriser la nation sainte, de réparer les maux qu'il a faits, et l'enfer s'ouvre sous ses pas! Il pousse des gémissements, il ressent des transports qui doivent, ce semble, ébranler les cieux, et les cieux sont inexorables! Pourquoi? c'est que réellement il n'est qu'un imposteur, il n'aime que son péché, et que dans le moment même qu'il s'humilie devant Dieu, ses véritables dieux ce sont ses crimes. Renversé en la présence du Seigneur, à qui il confesse ses excès, qu'est-ce qu'il lui demande? Du temps pour l'outrager. Je ne m'étonne point qu'il soit rejeté avec le dernier mépris; c'est le traitement qu'il mérite, et que méritent d'indignes chrétiens qui prient comme lui. Malheur à ces prières monstrueuses qui profaneraient la sainteté des autels! Malheur au vindicatif qui voudrait qu'on écrasât ses ennemis! Malheur au riche qui souhaiterait de voir prospérer ses criantes et sanguinaires exactions! On voit assez qu'une telle prière renferme toutes les horreurs, est digne de tous les anathèmes. Sans en venir là, malheur à ceux qui, toujours penchés vers la terre, absorbés dans les choses d'ici-bas, ne désirent, ne demandent précisement que les biens présents! Aveugles qu'ils sont, ils demandent ce qu'ils devraient redouter, à cause de leurs dispositions condamnables; ils demandent le contraire de ce qu'ils devraient désirer, et de ce qu'ils désireraient ardemment, si les intérêts du temps ne leur faisaient perdre de vue ceux de l'éternité.

En second lieu, l'homme criminel par la manière dont il prie, manière par plus d'un endroit défectueuse. Ces défauts sont évidents, sont ordinaires, vous-mêmes vous allez les reconnaître. D'abord, prière sans respect : on sait que Dieu nous voit et nous entend; pensée qui devrait fixer un esprit volage, et pensée qui ne fait nulle impression. Cette attention qu'on donne au discours d'un grand, au récit d'un bruit vague, à la suite d'un jeu profane, elle n'échappe que pour Dieu. A peine est-on devant lui, qu'incontinent on se dissipe, on s'égare, on est transporté hors de soi, on récite nonchalamment quelques formules mal articulées qui sont pour les lèvres une habitude, et pour les assistants un spectacle : on veut que Dieu écoute, et soi-même on ne s'entend pas; on veut qu'il accorde, et on ne comprend pas ce qu'on lui demande. Il en est qui, depuis vingt, trente ans, se trouvent régulièrement dans nos Eglises, à qui je viens apprendre aujourd'hui qu'ils n'ont jamais prié; non, vous dis-je, il n'ont jamais prié; car je n'appelle point prier, que de penser à son plaisir, à son emploi, à ses craintes, à ses espérances, à tant d'autres sujets que, selon le terme de saint Bernard, on doit laisser à la porte. Je n'appelle point prier, que de rappeler le souvenir des pertes qu'on a faites, des injures qu'on a reçues, des intrigues qu'on a suivies, de rouler des sentiments de vengeance, des sentiments d'ambition, des sentiments plus criminels encore. Je ne donne point le nom de prière à une prière faite dans une posture peu décente; à une prière accompagnée de regards trop libres, troublée par des salutations indiscrètes, profanée par des rires dissolus; à une prière moins respectueuse que celle que vous feriez au dernier des hommes dont vous auriez besoin. Et qui vous autorise dans cette impiété, chrétiens indévots? A qui parlez-vous? En présence de qui êtes-vous? Vous reconnaissez un Dieu, où est le souvenir de sa grandeur et de votre néant? C'est vous; oui, vous-mêmes, bien plus que le saint pontife Esdras, qui devriez, en priant, frapper du front la terre, et vous reconnaître indignes de baiser même le pavé du sanctuaire.

Prière rapide et précipitée : quelques-uns, dans ces moments de la journée qui de droit appartiennent à Dieu, font une prière scandaleusement finie presque au moment qu'elle commence; ils ne se montrent aux yeux du Seigneur que pour disparaître; ils ne sont pas plutôt en sa présence qu'ils en sortent; ils ne demeurent avec lui qu'autant de temps qu'il en faut pour lui faire voir qu'il n'a dans leur cœur que la dernière place.

Prière mal à propos interrompue : il en est qui, dans le temps qu'ils se mettent à prier, sont toujours prêts à recevoir indifféremment tous ceux qui se présentent, à donner audience à toute la terre, à répondre sur tout ce qu'on leur propose; on serait importun, on serait mal reçu si on les troublait dans une partie de jeu; mais un exercice de religion, mais Dieu même est pour eux la seule chose qu'il soit permis de ne respecter pas.

Prière différée contre toutes les règles : est-on sorti d'entre les bras du sommeil, aussitôt un magistrat court aux fonctions de sa charge, un savant à son étude, à ses livres, un artisan à son travail, une dame à

Digitized by Google

ses parures; tout est en mouvement, tout s'exécute avec une promptitude, une ardeur sans égale : ô honte, ô indignité! D'une journée précieuse, l'intérêt, quelquefois l'intempérance, a les premiers instants, et le Créateur de l'univers n'a que les seconds! Encore même s'il les a; car nous le savons, une prière différée est presque toujours une prière qui ne se fait point.

Prière pleine de fausseté et de mensonge. Telle est souvent la disposition du cœur, particulièrement d'un cœur impudique, d'un cœur avare; il demande, et il craint de recevoir; il demande sa conversion, et il ne craint rien tant que de se convertir; il demande, parce qu'il veut étourdir ses remords, et il craint de recevoir, parce qu'il veut toujours conserver son idole, conserver le bien mal acquis.

Prière prolongée d'une manière puérile, sans discernement et sans choix. Il en est qui, bien moins par piété que par caprice, font tous les jours un nombre infini de longues prières. Ils réciteront des offices multipliés, ils s'engageront dans un cercle d'oraisons interminables, ils seront sur cela d'une exactitude qui va jusqu'au scrupule; mais dites leur de prier avec recueillement, dans un esprit intérieur, un esprit de religion, c'est à quoi ils n'entendent point. La prière vocale est sainte, elle est conforme à l'esprit de l'Eglise; mais s'agit-il de remuer les lèvres? Eh! parlez moins à Dieu, mais parlez-lui en chrétien; offrez moins d'encens, et que l'encens soit digne de lui.

Prière sans confiance, parce qu'on y vient avec un cœur resserré et timide. Dieu commande par la bouche de saint Jacques qu'on bannisse de l'oraison, il ne dit pas le désespoir, il ne dit pas l'incertitude, il ne dit pas l'appréhension et le trouble; mais même un doute léger, une simple défiance : *Postulet in fide nihil hæsitans* (*Jac.*, I); avec tout cela, on hésite, on est inquiet; mais, reprend saint Chrysostome, n'avez-vous jamais admiré la splendeur dans laquelle vivent quelques impies, la santé dont ils jouissent, la prospérité qui couronne leurs ambitieux projets? Si Dieu en fait tant pour ceux qui l'oublient, ceux qui s'appuient sur lui, que doivent-ils attendre? Ah! si je ne voyais en lui que le Maître du monde, l'idée de son pouvoir imprimerait dans mon âme un respect atterrant; si je n'y voyais que le redoutable Juge des vivants et des morts, la rigueur de ses jugements me glacerait d'effroi; mais, puisqu'il prend avec nous la qualité de père, que nous sommes ses enfants, qu'il se plaît réciproquement à donner, à recevoir des noms si tendres, j'espère en lui, j'en espère tout, j'espérerai en lui jusqu'au dernier soupir. *In te, Domine, speravi* (*Psal.* XXXVII), Seigneur, vous êtes ma consolation et mon espérance : il est vrai, je suis dans un état bien triste; mes ennemis me persécutent, mes amis m'abandonnent, ma ruine paraît inévitable; mais ô mon, Dieu! mon véritable Père! je m'appuie sur vous, je ne tomberai point; j'espère en vous, je ne serai point confondu : *In te speravi, non confundar in æternum.* (*Psal.* XXX.) Tous les jours j'entends des plaintes amères, chacun exagère les peines qui le font gémir; j'ai prié, dit-on, j'ai pressé, conjuré, fatigué, vains efforts! Le ciel est pour moi de fer et de bronze, rien ne peut le fléchir. Mais vos sentiments sont-ils propres à le fléchir? Dans les fâcheux événements qui vous troublent, vous comptez uniquement sur qui? sur un domestique assidu, sur un ami zélé, sur un patron accrédité; vous comptez uniquement sur les ressources que votre capacité, votre expérience vous fournissent; vous ne comptez point sur Dieu, comment voulez-vous qu'il vous soit favorable? Allez à ces dieux d'argile que vous avez encensés, allez à ces faibles roseaux dont vous avez fait votre plus ferme appui, continuez de faire agir un bras de chair que vous avez pris pour le bras de la Toute-Puissance; tant que ce ne sera pas sur Dieu que vous vous fonderez, il ne vous connaît point, il ne vous doit rien.

Enfin prière sans persévérance, parce que d'abord on se rebute, on oublie le commandement de prier sans cesse; on oublie les différentes paraboles dont le Sauveur se sert, tantôt d'un ami qui vient troubler le repos de son ami, et à force d'importunités, en tire le secours dont il a besoin; tantôt d'une veuve désolée, qui, par ses accablantes assiduités, force un juge à lui rendre justice. Parlons sans figure. Du fond d'un pays barbare la Chananéenne vient trouver Jésus-Christ, le conjure de délivrer sa fille que le démon tyrannise : avec quelle indifférence apparente elle est reçue! Avec quelle dureté elle est traitée! O vous le plus aimable des enfants des hommes, de quels noms vous la chargez! Seigneur, c'est une mère qui vous implore, une mère dont la malheureuse fille ressent les plus cruelles atteintes! Prenez compassion de ses pleurs, soyez touché de ses cris, dites un mot qui la console : l'Homme-Dieu paraît ne vouloir rien écouter, et chez lui la colère semble avoir pris la place de la clémence. Que deviendra cette mère infortunée à la vue du mépris qu'on lui témoigne? Affligée de la perte de l'objet qu'elle aime, quel parti prendra-t-elle? le parti de persévérer; en persévérant elle surmonte tout. Dieu lui refuse une grâce, et elle la lui arrache, pour ainsi dire, des mains. Vingt ans entiers Monique sollicite la conversion de son fils, et vingt ans entiers Dieu la fait attendre; mais il la fait attendre pour lui accorder plus qu'elle n'eût osé souhaiter : ses vœux étaient qu'Augustin cessât d'être impudique et hérétique, et Dieu fait d'Augustin le docteur de la grâce, un modèle de sainteté, un rempart de son Eglise.

Vous voulez que vos désirs soient accomplis aussitôt qu'ils sont formés; si, après une suite de prières continuées l'espace de quelques jours, l'affaire pour laquelle vous l'avez entreprise ne réussit pas, vous entrez en courroux; mais voyez ce pauvre qui

Digitized by Google

mendie à votre porte, quelle patience, quelle persévérance à attendre, malgré de mauvais traitements, des heures entières! Vous-même, quand parmi les hommes vous sollicitez quelque faveur, avec quelle fermeté vous roidissez-vous contre d'insupportables délais! et Dieu ne sera pas en droit de vous mettre à quelque épreuve! il ne lui sera pas permis de vous faire attendre pour vous apprendre à estimer ses dons et à les conserver! après que lui-même vous a recherché, qu'il vous a longtemps soutenu, longtemps attendu, le moindre retardement de sa part vous jettera dans l'impatience! Je soutiens que ce n'est point là le prier; c'est lui donner des ordres, c'est lui faire des sommations; conduite tout à la fois pleine d'injustice et d'ingratitude.

Tels sont les défauts où nous tombons en priant, et par un contraste, une opposition sensible, telles sont les règles qu'il y faut suivre; règles invariables et sûres qui établissent le recueillement, la droiture, la confiance, la persévérance qu'on doit apporter à l'oraison, qui nous apprennent à prier au nom de Jésus-Christ, et dans les vues de Jésus-Christ; à prier d'une manière agréable à Dieu et méritoire pour nous. Recourons donc, chrétiens, à une pratique si sainte, qu'elle fasse désormais pour nous l'occupation et les délices de la vie. Surtout recourons à ce Médiateur adorable que nous avons auprès du Père céleste.

Dans le temps d'une famine générale, Pharaon voyant venir à lui ses sujets, leur disait: *Ite ad Joseph* (*Gen.*, XLI), allez à Joseph; moi, en changeant un mot, je vous dis aujourd'hui: *Ite ad Jesum*, venez à Jésus, vous trouverez dans lui tout ce qui peut vous rendre heureux. Etes-vous dans une indigence entière, dépouillé de tout? *Ite ad Jesum*, venez à Jésus; mieux que Joseph qui ouvre à ses frères les greniers de l'Egypte, Jésus vous ouvrira ses trésors et vous prodiguera tous ses biens. Etes-vous dans la bassesse et l'obscurité, méprisé du monde? *Ite ad Jesum*, venez à Jésus; mieux que Joseph qui oublie son rang en faveur de ses frères, Jésus descendra de sa grandeur pour venir au-devant de vous, et il vous prendra entre ses bras, il vous donnera le baiser de paix. Etes-vous dans l'affliction et la douleur, dévoré par des chagrins cuisants? *Ite ad Jesum*, venez à Jésus; mieux que Joseph qui arrose ses frères de ses larmes, Jésus vous arrosera de son sang, et il mettra sa gloire à être votre consolation et votre asile. Etes-vous dans la crainte et dans le trouble, parce que vous avez offensé Jésus? à qui pour lors irez-vous? *Ite ad Jesum*, venez à Jésus; mieux que Joseph qui pardonne à ses frères et ne se venge que par des bienfaits, Jésus oubliera vos perfidies, et il vous cachera dans son cœur, où son amour vous dérobera aux traits de sa juste colère. Dans l'adversité, dans la prospérité; dans la santé, dans la maladie; dans les intervalles du sommeil, dans les occupations de la journée; à la vie, à la mort, *Ite ad Jesum*, venez à Jésus; ce sera pour vous une source de grâces en cette vie, et de gloire dans l'autre. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XX.

SUR L'EMPLOI DU TEMPS.

Modicum, et jam non videbitis me. (*Joan.*, XVI.)
Encore un peu et vous ne me verrez plus.

Jésus-Christ donnait à entendre à ses apôtres que dans peu ils ne le verraient plus, parce que la mort le déroberait à leurs yeux. Nous pouvons tous tenir le même langage, et la conséquence que nous devons en tirer, est qu'il nous importe de mettre à profit, de racheter le temps. Dans peu nous disparaîtrons; nous allons être appelés pour comparaître au tribunal du souverain Juge: il demandera au monarque comment il a gouverné ses Etats; au pasteur comment il a conduit son troupeau; au père de famille comment il a élevé ses enfants; au riche comment il a dispensé ses trésors; au pauvre comment il s'est réglé dans l'indigence, au chrétien comment il a profité de tant de secours, de sacrements, de bons exemples; au prêtre, au religieux comment il a rempli ses engagements; à tous les hommes quel usage ils ont fait de tant de différentes grâces dont ils ont été favorisés. Il faut racheter le temps, parce que nous sommes comptables d'une vie qui est tout ensemble un fonds des plus heureux, et un fonds des moins sûrs.

Vous avez déjà vécu plusieurs années, mes chers frères, et peut-être vous en reste-t-il encore un grand nombre; mais, après tout, qu'en sera-t-il? Ni vous, ni moi n'en savons rien: le temps passe, et pour tous tant que nous sommes, il passera plus tôt que nous ne pensons. Il n'est personne parmi nous qui ne voie de temps en temps disparaître quelques personnes de sa connaissance, peut-être les suivrons-nous bientôt: sans m'ériger en prophète, je puis bien prédire que, malgré les forces de la santé et de la jeunesse, quelques-uns de ceux qui m'entendent ne verront pas le terme de l'année que nous parcourons. Puissions-nous employer ces moments rapides dans les vues de Dieu pour sa gloire et notre salut! puissions-nous si bien les faire valoir, qu'on ne puisse pas nous reprocher que nous ne nous en sommes servis que pour préparer à sa colère des armes contre nous! Pour cela méditons une bonne fois sur la nature du temps; réfléchissons sur sa brièveté et sa valeur; gardons-nous du double écueil et de ceux qui ne l'emploient pas, et de ceux qui l'emploient mal. D'une part on doit craindre l'oisiveté; les oracles du Saint-Esprit, et les oracles de la sagesse humaine s'accordent à la proscrire: d'autre part on doit travailler utilement; tout travail qui ne tend pas à glorifier Dieu, et à sanctifier l'homme, n'est qu'un jeu d'enfant. Voici donc ce que j'ai à vous dire sur le temps: rien de si court, rien de si précieux; rien de si court, il doit être employé tout

Digitized by Google

entier ; rien de si précieux, il doit être employé à propos ; c'est tout le plan et le partage de ce discours. Implorons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, chrétiens, le temps est court, *tempus breve est* (I *Cor.*, VII), c'est là une de ces vérités que personne ne conteste. Quand nous lisons dans l'Ecriture que la vie de l'homme est une vapeur qui se dissipe, une ombre qui s'évanouit, un songe qui s'envole, nous sentons dans ces comparaisons un caractère d'exactitude et de justesse qui frappe. Le trait qui fend l'air, l'éclair qui perce la nue, les astres qui, avec une incroyable rapidité, parcourent en un instant des espaces immenses, ne sont qu'une faible image de la vitesse qui emporte nos moments. Qu'est-ce que la vie par rapport à l'éternité? Quelque chose de moins qu'un atome par rapport au nombre infini de grains de sable qui sont sur le bord des mers. Qu'est-ce que la vie comparée même à celle des premiers hommes? Ce qui n'était pour eux que la fleur du bel âge, est pour nous une vieillesse décrépite; et ils ne faisaient que de commencer de vivre, quand déjà, parmi nous, ceux qui ont le plus vécu sont réduits en cendre, eux et les vers qui les ont consumés. Bien plus, de cette carrière étroite où nous sommes resserrés, combien peu parviennent au terme de soixante, de soixante-dix ans! Quelque part que je jette les yeux, dans quelque prodigieuse assemblée que je me trouve, je vois des jeunes gens en foule ; mais je compte sans peine les vieillards. Les vieillards eux-mêmes, quand ils repassent sur leurs années, que trouvent-ils qui leur en reste? Tant de moments qu'ils ont parcourus, avec qu'elle précipitation ont-ils échappé! dans quel abyme sont-ils venus fondre et se perdre! La chose est sensible dans ces hommes infatués de l'idole du monde. Comment chez eux se passe la vie? C'est un emploi qui occupe, c'est un plaisir qui attache, c'est une occasion qu'il faut saisir, c'est un procès qu'il faut poursuivre, c'est une perte qu'il faut réparer : une affaire terminée, en voici une à laquelle on ne s'attendait pas : est-on sorti d'un embarras, on rentre dans un autre; perpétuellement de nouveaux objets se succèdent ; et au milieu de tout cela, tandis qu'inquiets, chagrins, ils se fatiguent, ils s'agitent, les moments coulent, les jours s'éclipsent : un pécheur se trouve rendu au terme fatal, sans savoir qui l'y a porté si brusquement. Autre raison qui abrége le temps, la manière dont nous l'avons : il n'est rien qui soit moins à nous ; le passé n'y est plus, l'avenir n'y est pas encore, peut-être n'y sera-t-il jamais, il n'y a que l'instant présent que nous ayons en main, et déjà lui-même il s'enfuit, il disparaît, sans qu'on puisse répondre s'il sera suivi d'un autre. Enfin, sous quelque rapport que j'envisage le temps, il est si fugitif, si rapide, que c'est une insigne folie d'y faire fond.

Aussi quand je vois un mondain rouler de vastes projets, bâtir en idée une fortune éclatante, que je lui porte compassion! Arrête, imprudent, arrête des jours, captive des moments qui, dans leur fuite précipitée, vont t'entraîner dans la tombe avec les desseins que tu enfantes. Jugeons de là si le temps doit être employé; jugeons quelle promptitude on doit avoir à le saisir, quelle attention à le ménager, quelle économie pour en régler, pour en dispenser les instants. Vous le prodiguez à la bagatelle, aux amusements; eh! pourquoi laisser périr sans fruit des moments qu'une providence miséricordieuse vous accorde, tandis que par un travail honnête, une application convenable, vous pourriez les mettre à usure, et dans un jour seul vous assurer une éternité de bonheur? D'où vient que vous les passez à la manière des infidèles? Que ne vous appliquez-vous le honteux, mais salutaire exemple de l'avare, en faisant pour le temps ce qu'il fait pour son argent? Mais malheureusement voici l'abus; on le perd, et on le fait perdre aux autres : deux infidélités que je veux vous faire apercevoir, et dont vous n'avez peut-être point encore senti les conséquences.

Première infidélité : on perd le temps pour soi-même. Je ne vois que gens qui viennent échouer contre l'écueil d'une vie oisive, tout est plein d'exemples en cette matière. Celui-ci qui a un nombreux domestique dont il devrait éclairer la conduite, d'importantes affaires dont il devrait régler le maniement, sans s'en mettre en peine, passera tout son temps dans un lieu public, un rendez-vous; sera parfaitement instruit des affaires d'autrui, parfaitement ignorant dans les siennes; souvent apprendra chez les autres ce qui se passe chez lui, et laissera tout, en mourant, dans un dérangement, une confusion qui éternisera parmi ses enfants les inimitiés et les procès. Celui-là, sans autre guide que son entêtement opiniâtre, et sa sotte vanité, fatiguera le monde de ses discours, parlera indifféremment sur toute sorte de sujets, parlera de religion; ou il aime les nouveautés, et entamera mal à propos certaines questions délicates, où la seule chose qu'il prouve clairement, c'est qu'il ne les entend pas. Tel qui doit ses moments au prince et à la patrie, les consacre à l'ordonnance d'un repas; ne songe qu'à la bonne chère dont il fait son capital, qu'à son ventre dont, selon saint Paul, il fait son Dieu; et à la honte de la raison ainsi que de la religion, il n'est occupé que de la partie de lui-même qui mérite le moins de fixer son attention. Un autre, malgré les forces d'une santé robuste, attaché au lit, plongé dans le sommeil, n'entreprend rien de sérieux en faveur de sa conscience et de sa famille ; enseveli qu'il est tout vivant dans une indolence, une oisiveté léthargique, le seul usage qu'il fait de la vie, est, pour ainsi dire, de mourir à toute heure. Ce jeune homme, destiné au barreau, au lieu d'étudier la jurisprudence, de s'instruire des coutumes, de connaître les

Digitized by Google

divers intérêts des particuliers, affectera de se montrer dans les compagnies, de courir de cercle en cercle, vivra au gré de ses plaisirs, et, par une contradiction des plus bizarres, c'est en violant toutes les lois, qu'il se prépare un jour à les défendre. Une dame du grand monde s'arrache d'entre les bras du sommeil vers le milieu du jour; du lit elle passe à la table, de la table à une conversation où les vices du prochain, vrais ou faux, sont développés; vient ensuite le jeu qui est poussé bien avant dans la nuit : dans ce passage d'un plaisir à un autre, l'intervalle qui se trouve, est employé à parer le corps d'ornements superflus, à imaginer cent secrets pour conserver je ne sais quelle grâce : en sorte que si je nomme le sommeil, le jeu, la parure, la médisance, voilà en quatre paroles sa vie et sa honte.

Eh! quels soins sont-ce là, grand Dieu! Le temps a-t-il été donné dans cette vue? ce temps que nous devrions mettre à méditer votre loi, à profiter de vos grâces, à reconnaître vos bontés, nous le vendons à l'ennemi du salut, et nous appelons cela vivre! Est-ce vivre en effet, ou nous préparer à nous-mêmes la plus funeste de toutes les morts? A qui veut-on que je compare une foule de chrétiens oisifs, sinon à ce prince impie et voluptueux dont l'Ecriture nous apprend la déplorable destinée? Assiégé dans sa capitale, sur le point d'être pris d'assaut, sans doute qu'il va donner ses ordres, encourager ses soldats, s'avancer sur la brèche, faire tête à l'ennemi : nullement. Plongé dans un festin sacrilége, mettant sa joie à profaner des vases qui avaient été respectés par ses ancêtres, il force le ciel, qui ne peut plus souffrir la vue de tant d'horreurs, à lui prononcer sur le champ son arrêt.

Et on demande quelle stupidité est pareille à celle-là? La vôtre, chrétiens; instruits que le temps est court, qu'encore un moment vous allez être enlevés, dans ce court espace vous vous livrez à la crapule, à la débauche; dans ce court espace vous entassez crimes sur crimes. Rapporterai-je l'infâme proverbe du libertin, quand il s'érie : *Buvons, mangeons, réjouissons-nous aujourd'hui, nous mourrons demain* (*Sap.*, II; I *Cor.*, XV) : l'abominable discours! est-il rien de plus insensé et de plus extravagant? Parce qu'il mourra demain, donner aujourd'hui dans tous les excès! parce qu'il mourra demain, se préparer à mourir en désespéré, en forcené! Eh! puisque tu mourras demain, pense à toi, malheureux! dès aujourd'hui, dès ce moment pense à toi; travaille à détourner les maux éternels qui vont fondre sur ta tête.

Mais laissons-là ces hommes indignes de vivre, et ne parlons qu'au commun des personnes inappliquées, qui, pour être inappliquées, ne s'en croient pas moins irréprochables : montrons qu'elles se font à elles-mêmes le plus grand tort; qu'une telle vie est incompatible avec l'innocence, est la source de tous les crimes et de tous les malheurs. Donnez-moi l'homme le mieux né; supposez-lui pour la vertu les inclinations les plus heureuses; joignez-y les préservatifs les plus sûrs; s'il tombe dans l'inaction, il tombera dans le désordre; s'il est oisif, il ne peut être qu'un libertin. Qu'est-ce qui fait tomber Nabuchodonosor dans cet orgueil monstrueux qui attire sur lui le courroux d'en haut, et par une métamorphose inouïe le donne en spectacle d'horreur? L'oisiveté, qui le fait promener dans les vastes portiques de son palais. C'est là que dans le sein du repos il encense les superbes pensées qui lui disent, tu es le Dieu de la terre. Qu'est-ce qui persuade au plus juste des rois de couronner l'adultère par l'assassinat, et pour toute récompense envers un sujet fidèle, après lui avoir ravi l'honneur, de lui arracher encore la vie? Sinon parce que, contre sa coutume, il ne se trouve pas dans son armée pour en disposer les mouvements : il ne travaille plus, je ne vois plus dans lui le saint, ni le héros; David laborieux avait vaincu les lions, David oisif est terrassé par un regard. Qu'est-ce qui plonge les habitants de Sodome dans les abominations dont le cri monte jusqu'au ciel? Sinon parce que, dans un pays fertile, le charme de la prospérité les endort : faute de s'endurcir aux travaux, ils s'endurcissent à tous les remords, et la terre qui n'est point arrosée de leurs sueurs est souillée de leurs attentats. Qu'est-ce qui engage tous les jours de jeunes personnes dans de fausses démarches, dans des fautes dont ensuite l'infâmie éclate et prête ample matière aux discours de toute une ville? Remontez à la source, vous la trouverez dans le sommeil d'une vie indolente et paresseuse, qui fait que ces jeunes personnes, n'étant point occupées d'objets qui les détournent du mal, elles se livrent comme nécessairement à ces funestes impressions. L'oisiveté écarte les barrières que le travail oppose aux égarements de l'imagination, à la séduction des mauvais exemples, au danger des occasions.

Vous ne travaillez point, et c'est une occasion de vous trouver avec des libertins qui, dès qu'ils vous verront condamner leurs manières, leurs maximes licencieuses, en viendront à des railleries, à des éclats dont vous serez ébranlé, renversé même, et qui seront cause qu'après avoir été leur disciple timide, vous les égalerez tous, et deviendrez maître dans l'art effronté du libertinage. Vous ne travaillez point, et c'est une occasion de vous trouver dans des assemblées où chacun se communique réciproquement sur le compte du prochain tout ce qu'il sait, et ce qu'il ne sait pas; de lier des entretiens damnables, des conversations cyniques, où une langue maudite, devenue l'organe et l'interprète de l'enfer, n'épargne rien pour exterminer du cœur des autres un reste de pudeur, que la nature et l'éducation y avait mis. Vous ne travaillez point, et c'est une occasion de faire des lectures d'abord suspectes, ensuite criminelles : il vous tombe en main un livre dangereux, vous le lisez,

Digitized by Google

vous y prenez goût, le poison se glisse, le serpent caché sous les fleurs imprime sa dent maligne; et de là quelles pensées dans l'esprit, quels fantômes dans l'imagination, quels sentiments dans le cœur! Quels sont les effets qui s'en suivent? c'est ce qu'il n'est pas nécessaire que j'explique. Vous ne travaillez point, et c'est une occasion de passer au jeu les jours entiers, de vous laisser aller, en jouant, au transports d'une joie folle, aux transports d'une fureur aveugle, de vous habituer à des jurements de toute espèce; jurements que vous proférez sans cesse, comme sans scrupule, devenant tout à la fois joueur et blasphémateur.

Selon le Sage, l'homme est fait pour travailler, comme l'oiseau pour voler; selon saint Paul, si quelqu'un ne travaille pas, qu'on lui retranche la nourriture; selon le Prophète, Dieu dans le ciel n'a suspendu son flambeau que pour éclairer les travaux de notre esprit et de nos mains. Ne dussiez-vous tirer aucun fruit de votre travail, je vous dirais toujours, travaillez; il n'est rien qu'on ne doive faire pour ne pas demeurer oisif; demeurer oisif, c'est vouloir se perdre; demeurer oisif, c'est devenir soi-même son tentateur, c'est suppléer par rapport à soi le ministère de Satan : le travail est la clef qui garde le trésor de l'innocence, comme la fuite du travail est l'école du libertinage, est l'instrument universel, infaillible de tous les maux.

Vous surtout, Mesdames, souffrez qu'ici je vous adresse la parole : l'occupation vous conviendrait si bien, elle est si digne de votre sexe, elle tiendrait si bien la place de ces conversations éternelles, de ce jeu excessif, où quelques-unes ont perdu plus que leur argent : qu'il est triste que, dans une occupation légitime, vous ne cherchiez pas un rempart pour vous mettre à couvert des périls, où plus que tout autre vous êtes sujettes! qu'il est triste qu'une vie, d'ailleurs assez longue, ne soit qu'un amas d'inutilités, qu'un vide affreux, sans presqu'aucune action que la conscience puisse applaudir, et que le ciel puisse couronner! Je vous le dis à toutes, travaillez, quelque riches, quelque nobles, quelque puissantes que vous puissiez être, fussiez-vous reines de l'univers, travaillez; le travail n'a rien qui déshonore. Le Saint-Esprit vous propose un fameux modèle dans la femme forte; il assure que son bras s'est signalé par d'importants exploits; et quels sont-ils? a-t-elle paru à la tête des armées? a-t-elle gagné des batailles? a-t-elle conquis des provinces? est-elle entrée dans l'assemblée des Dieux de la terre, pour leur donner le ton? où sont en un mot ses exploits? *Digiti ejus apprehenderunt fusum Prov.*, XXXI), elle a manié la laine, elle a pourvu aux besoins de son domestique; dans le sein de la richesse et de l'abondance, elle n'a mangé son pain qu'après l'avoir acquis par le plus incontestable de tous les titres, qui est celui de ses sueurs. Son époux monte sur les tribunaux, son époux, s'il le faut, verse le sang du coupable : pour elle, elle descend dans les détails de son ménage, et dans les moments où ses mains ne tiennent pas le fuseau, elles essuient les pleurs des malheureux. Suivez-le, Mesdames, cet exemple, votre noblesse en tirera un nouveau lustre, et le fuseau dans vos mains sera plus noble que les sceptres. Vous ne savez à quoi vous occuper; mais, sans sortir de chez vous, n'avez-vous pas des enfants à élever, un mari à soulager, une famille à gouverner? mais hors de l'enceinte de vos maisons, n'avez-vous pas des malades à secourir, des pauvres honteux à visiter, des misérables de toute espèce dont la misère sollicite vos entrailles? Vous n'êtes pas dans le besoin; non, mais les pauvres y sont, que votre travail vienne à leur secours; le pauvre doit trouver des revenus dans le travail d'une femme vertueuse. Vous n'êtes pas dans le besoin; non, mais nos temples y sont, nos temples dont les ornements, surtout dans les campagnes, sont si vils en comparaison de ceux de vos maisons : devriez-vous les négliger? qui y pourvoira sinon vous? La nature, en faisant vos mains si industrieuses, les a faites tributaires des autels. Toujours, quoiqu'il arrive, vous avez un Dieu à servir, un cœur à garder, une âme à sauver; qu'une femme chrétienne dise après cela qu'elle ne sait que faire.

Autre infidélité plus coupable que la première; on perd le temps, et on le fait perdre aux autres; on compte pour rien une perte de cette nature, et on veut qu'elle s'étende à plusieurs; il en est, à certains égards, de quelques gens oisifs comme de ces hommes furieux et désespérés qui, résolus de périr, pour ne pas périr seuls immolent tout ce qui se présente. On fait perdre le temps par un cercle de repas réciproques qui reviennent trop souvent, et qui, emportant la moitié du jour, font murmurer la religion, à qui on ne donne jamais des soins si étendus. On fait perdre le temps par un cercle de visites, où l'on passe des jours qui appartiennent au salut, et que la conscience réclame. Je sais qu'il est des bienséances que la coutume, l'amitié, la politesse exigent, et à Dieu ne plaise que je les condamne.

Mais je condamne des visites réitérées, multipliées sans nécessité, seulement pour dissiper son ennui, ou le partager avec d'autres : visites inutiles où tout se termine à des discours en l'air, et à une répétition ennuyeuse de fades compliments; visites de pure grimace, où l'on va chez une personne pour dire qu'on y a été, et pour faire des offres que le cœur désavoue; visites curieuses, où l'on se rend dans une maison pour savoir ce qui s'y passe, et tirer adroitement certains secrets dont, par malignité, on veut s'instruire; visites dangereuses, où le même homme, qui évite opiniâtrément une personne que Dieu l'oblige de voir, recherche, avec une autre, de coupables entrevues, que toute sorte de raisons lui devraient faire éviter; visites cruelles et médisantes, où l'on court redire certains traits

Digitized by Google

fâcheux qu'on vient d'apprendre, et où, à la honte de la charité, de l'humanité même, on divertit celui chez qui on entre, aux dépens de celui de chez qui on sort; visites importunes et d'une longueur outrée, qui ne peuvent que nuire à ceux qui les rendent, et fatiguer ceux qui les reçoivent. Mais il est dans le monde des gens d'un caractère bizarre; ne pouvant rester avec eux-mêmes, toujours insupportables à eux-mêmes ils se rendent insupportables aux autres; ils vous aiment pour vous tirer de vos plus indispensables obligations, ils vous aiment pour vous ravir des moments dont il n'y a pas un qui ne soit un don du ciel; ils ne savent ni remplir leur devoir, ni souffrir que les autres s'acquittent du leur. Visites rendues à contre-temps, rendues précisément dans le temps que tout demande qu'on ne les rende pas. Je m'explique, et je veux vous faire remarquer un abus dont des personnes de piété ont eu occasion de gémir plus d'une fois. Dans une famille régulière et chrétienne on aime à sanctifier la fête et le dimanche, et parce que dans le cours de la semaine, à cause de ses emplois, on n'a pu donner à la religion tout le temps qu'on souhaitait, on prend ces jours-là pour se dédommager : accompagnés de fidèles enfants, un père et une mère vertueux se disposent à venir entendre la parole sainte, à assister aux offices divins, à recevoir de Jésus-Christ, exposé sur l'autel, une bénédiction qui est la source de toutes les grâces : et au moment qu'ils partent, qu'arrive-t-il? Voilà un ami importun qui entre, et qui restera des heures entières sans s'apercevoir de certains signes qui devraient lui faire comprendre qu'il est à charge : il les tiendra jusqu'au soir, et ne se retirera qu'en les laissant dans le chagrin mortel de n'avoir pu payer à Dieu dans son saint temple le tribut que les autres fidèles lui ont payé. Eh! dirais-je volontiers à ces fléaux de la société, si vous n'honorez pas votre religion, n'empêchez pas qu'on ne lui rende les hommages qui lui sont dûs; si vous n'adorez pas Dieu, ne lui enlevez pas ses adorateurs; laissez ces personnes que votre importunité désole, laissez-les à elles-mêmes. Croyez-vous qu'il soit permis d'enlever des moments qui sont tous réglés définitivement par le conseil d'en haut, tous dispensés avec poids et avec mesure par une sagesse infinie? Si vous aviez dépouillé quelqu'un d'une partie de ses biens, vous vous croiriez coupable d'un vol honteux; mais savez-vous qu'en lui dérobant son temps, vous faites un vol qui pour être moins flétrissant, n'en est ni moins criminel, ni moins injuste? Vous enlevez ce qui est essentiellement l'appui et le fond des autres biens; vous enlevez l'usage de la vie, et par-là, en quelque sorte la vie même; vous enlevez ce qu'avec toute la bonne volonté imaginable on ne peut jamais rendre, la dernière ressource du salut. Non; par un vol de cette nature, vous ne serez point traîné au tribunal des hommes; mais vous serez cité à celui de Dieu, et c'est à vous de voir comment vous vous sauverez de sa rigueur.

Apprenons donc, chrétiens, à saisir et remplir le temps, ménageons-le pour nous et pour les autres; n'en perdons rien, n'en faisons rien perdre. S'il est permis quelquefois de se divertir, comme il l'est sans doute, sachez que le sage doit acheter ses divertissements, et qu'il ne les achète que par le travail : s'il est permis de se divertir, souvenez-vous que votre plaisir ne doit rien prendre sur votre devoir, et qu'il doit toujours lui être subordonné. J'ai dit, au sujet du temps, rien de si court, il doit être employé tout entier; j'ajoute, rien de si précieux, il doit être employé à propos. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

S'il est des personnes passionnées pour le repos, qui aiment à couler dans le loisir des jours stériles, rendons justice à la vérité, ce n'est pas le défaut de tous les hommes : vifs et inquiets la plupart, nous cherchons de l'aliment au feu qui nous dévore; suivant la diversité des caractères, des emplois, des circonstances, communément on s'occupe assez. Mais à quoi s'occupe-t-on? Parmi tant d'affaires qui emportent nos soins, quelle part donne-t-on à celle qui les mérite tous? Matière immense où nous trouvons amplement de quoi nous instruire et nous confondre.

Le principe de nos illusions et de nos erreurs, c'est que nous vivons comme si nous n'étions au monde que pour y jouer un certain rôle et disparaître ensuite pour jamais. Nous voyons les années s'enfuir avec une impétuosité qui passe celle des torrents, et nous les comptons pour rien. De quel prix ne sont-elles point cependant et quel avantage pour vous, si je pouvais vous faire sentir combien le temps est précieux! précieux par cela qu'il est irréparable : le moment que je perds, je le perds sans retour; en vain par ma pensée voudrais-je courir après et le ressaisir, ma pensée échappe avec lui, et ne revient plus; il ne me reste de lui que le crime dont il a été témoin. Précieux dans l'ordre de la Providence, qui, pour la beauté du monde visible et l'utilité de ses habitants, a diversifié les états; que chacun s'applique au devoir de son état, dès lors je me forme une idée sublime du Maître adorable qui nous a créés : je découvre une image de sa sagesse dans l'économie des lois; de sa justice, dans les arrêts du magistrat; de sa vengeance dans l'épée des guerriers; de sa grandeur dans le trône des rois; et de là résulte une voix magnifique la plus capable de publier sa gloire. Précieux dans l'ordre de la grâce : il n'est point de moment qui ne m'apporte une grâce pour commander avec douceur, pour reprendre avec zèle, pour pardonner avec clémence, pour secourir avec tendresse, pour me repentir avec sincérité : avec du temps je puis corriger une passion qui me domine, je puis acquérir une vertu qui me

Digitized by Google

manque, je puis tirer le prochain d'un péril qui le presse; je puis dire une parole de salut qui fera rentrer un pécheur en lui-même. Avec du temps, si je ne puis rien faire pour Dieu, du moins je puis souffrir pour lui, et c'est toujours beaucoup; quand nos bras n'agissent pas pour Dieu, qu'ils soient étendus sur la croix. Précieux par l'importance de la perte, ou du gain que j'y puis faire. Rassemblez les objets les plus intéressants, les plus frappants, le sang de Jésus-Christ, la grâce, la vertu, le ciel: un moment me met tout cela en main; je travaille pour mon éternité, et je la rends telle que je puis la désirer; et ce chrétien, qui sur la terre avec toutes ses fatigues ne parviendrait pas à se faire une maison fragile, bâtit dans le ciel une éternelle demeure; ce chrétien, qui sur la terre oserait à peine porter ses yeux sur le trône des rois, prend place près de celui du Très-Haut. Précieux, parce qu'infailliblement il en faudra répondre; je n'en suis point propriétaire, mais dispensateur; je n'en ai point le domaine, mais simplement l'usage; tôt ou tard j'en rendrai compte. *Vocabit adversum me tempus.* (*Thren.*, I.) Réponds-moi, dira le Juge! je t'ai donné du temps, c'était un fonds qui devait produire pour ma gloire, qu'a-t-il produit? Les fruits que j'attendais, où sont-ils? dans l'enfance, dans la jeunesse, dans l'âge mûr, dans l'âge avancé, quelles furent tes œuvres? *Vocabit adversum me tempus;* nous serons interrogés, autant de moments, autant de témoins qui déposeront; et malheur à celui qui, par un criminel abus du temps, se sera mis hors d'état de satisfaire le maître rigide qui veut être payé jusqu'à la dernière obole! malheur à celui qui n'aura été sur la terre, que pour être un impudique, un vindicatif, un libertin! Qu'il ait vécu soixante ans, à la bonne heure! soixante ans, lui dira-t-on, c'est la durée de vos crimes, ce n'est pas la vôtre; n'ayant pas vécu en chrétien, vous n'avez pas vécu un seul jour. Précieux enfin au-delà de ce que le plus vaste génie peut penser et dire. Donnons un exemple sensible qui porte la conviction jusque dans le fond de l'âme. Mes frères, voilà un pécheur chargé de crimes, qui va mourir sans avoir un seul moment pour se reconnaître. Dans ce moment figurez-vous toutes les conquêtes des César, tout l'empire des Alexandre, toutes les richesses de la terre et de l'océan, donnez-les à ce pécheur: en lui donnant un quart d'heure, vous lui donnerez quelque chose de plus que tout cela. Or, puisque tel est le prix du temps, qu'il soit employé à propos, je veux dire employé à faire le bien et à le bien faire: deux conséquences qui suivent nécessairement du principe, et dont vous comprenez, j'en suis sûr, toute la justesse.

Je dis en premier lieu, que le temps soit employé à faire le bien. Vous avez des passions, il faut les réprimer; vous avez une conscience, il faut l'écouter; vous avez des devoirs, il faut les pratiquer; vous avez des croix, il faut les supporter; vous avez dans Jésus-Christ un maître, un modèle, il faut vous y attacher; vous avez une âme il faut la sauver: votre salut mérite tous vos soins, votre salut vous demande vous-même tout entier. Point d'affaire si importante, il s'agit du bonheur suprême! point d'affaire si indispensablement nécessaire, il s'agit de deux fatales éternités, entre lesquelles il n'y a point de milieu; point d'affaire si irréparable, le salut une fois manqué, on n'y revient plus; point d'affaire si difficile, il s'agit de renoncer, de mourir à soi-même; point d'affaire si incertaine, notre volonté inconstante et volage change à toute heure; point d'affaire si instamment recommandée, Jésus-Christ ordonne qu'on la préfère à toutes les autres. Nous la négligeons, nous la traitons comme la dernière des inutilités, jusqu'à lui refuser un moment, nous qui savons que tous les moments lui sont dûs! Oh! si nous entrions dans les sentiments de l'illustre Louis de Gonzague, lorsque, envisageant les prospérités qui l'environnaient, il s'écriait d'une manière si sensée: *Quid hoc ad æternitatem!* Je suis jeune, je suis riche, je suis grand, je tiendrai rang en Italie parmi les souverains; mais à quoi me servira tout cela, quand j'entrerai dans la maison de mon éternité? ces beaux jours que le monde me promet, quelle proportion ont-ils avec ce jour qui ne finira jamais? *Quid hoc ad æternitatem?* Faisons ce qui conduit au ciel et ne faisons que cela.

Je l'ai dit, vous vous occupez la plupart: il en est qui, se laissant aller à l'impétuosité de leur naturel, embrassent tout, se livrent à tout sans ménagement, sans discrétion; ils forment à toute heure des projets; ils passent toute leur vie dans une suite tumultueuse d'intrigues, de commerces, de négociations, d'entreprises; ils entassent emploi sur emploi, embarras sur embarras; ils s'abîment dans les soins de la terre: *Quid hoc ad æternitatem?* Quelles occupations sont-ce là pour un chrétien? des occupations inutiles valent-elles mieux que l'oisiveté? des occupations déplacées sont-elles autre chose que la marque de nos travers? des occupations criminelles où peuvent elles aboutir qu'à nous perdre? Que dirai-je d'un homme public qui, dans une administration importante, se repose sur des yeux mercenaires pour se donner tout entier à la chasse, à la poésie, à la peinture, à d'autres bagatelles auxquelles il est permis de s'amuser, mais non pas de se livrer, et qui ne fait pas réflexion que, chargeant les autres de soins qui le regardent personnellement, il se charge en même temps de toutes les injustices qu'ils commettront? Que dirai-je de ces hommes impies, de ces hommes hérétiques qui, en matière de foi, composent des livres pervers, et, armant contre Jésus-Christ leur plume sacrilége, travaillent à perdre des âmes que Jésus-Christ a sauvées? Que dirai-je de ces avares, dont les yeux penchés vers la terre, en engloutissent avec avidité la substance; qui, par des prêts usuraires, par des contrats iniques, par des concussions violentes,

Digitized by Google

par toute sorte de moyens cherchent à s'enrichir? Quelques-uns, dans ce dessein, ont tellement épuisé leur santé, ruiné leur forces, qu'à peine avaient-ils creusé une fosse pour cacher leurs trésors, qu'il en fallait creuser une seconde pour enfouir leurs cadavres! Les infortunés! dans le désir d'amasser l'espace de trente, quarante ans, ils ont mené une vie malheureuse; eh! s'ils avaient donné une partie de ces soins à leur salut, aujourd'hui leurs héritiers triompheraient moins, et eux-mêmes seraient moins à plaindre. Que dirai-je de ces hommes ambitieux, dont les yeux superbes se portent à ce qui est au-dessus de leur état, qui, par des intrigues, des manœuvres obscures, par toutes sortes de voies cherchent à s'élever? Quelques-uns, parvenus enfin au rang qu'ils se proposaient, n'ont pas survécu à leur grandeur, et dans le temps que leur tête orgueilleuse se portait dans les nues, elle a été enfoncée dans les entrailles de la terre. Insensés! dans le désir de jouer un grand rôle, nuit et jour ils se sont mis à la torture, et s'ils avaient pensé à l'éternité, aujourd'hui leurs noms seraient moins illustres, et leur sort serait plus heureux.

Ah! chrétiens, les détestables, les indignes travaux! travaux semblables à ceux de ces impies qui voulurent élever une tour célèbre, et se faire sur la terre un rempart contre celui qui tient la terre entière dans ses mains toutes-puissantes; travaux semblables à ceux de Salomon qui, bâtissant un temple à Moloch, déshonora des mains qui avaient travaillé pour l'Eternel; travaux semblables à celui de ce ridicule empereur qui, dans le temps que le sénat, les rois, les ambassadeurs des nations attendaient pour recevoir de sa bouche les destins du monde, enfermé seul dans ses appartements, donnait la chasse à de vils insectes. Nous le traitons d'enfant; mais sommes-nous moins enfants nous-mêmes, nous qui nous occupons comme lui d'objets frivoles? Sommes-nous moins enfants, nous qui, au mépris des lumières de la raison et de l'Evangile, faisons dans l'ordre du salut les démarches les plus pitoyables et les plus insensées? Quand je vois que nous croyons un enfer, et que nous nous y précipitons, que nous croyons un paradis, et que nous faisons tout ce qu'il faut pour le perdre, que voulez-vous que je dise, sinon que nous sommes enfants, et plus enfants que ceux qui ne font que de naître?

Je veux cependant que vous ne fassiez aucun mal: dès-là que vous ne faites pas le bien, Dieu vous jugera et vous condamnera. Le serviteur de l'Evangile n'avait point dissipé le talent de son maître en folles dépenses; mais parce qu'il ne l'avait point fait valoir, il est condamné, précipité dans les ténèbres extérieures: *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores* (*Matth.*, XXV): il en sera de même de vous. Au sortir de la vie, on vous demandera où sont vos bonnes œuvres, et si vous n'en avez point que vous puissiez produire, votre malheur est inévitable; l'arrêt de votre réprobation sera fulminé: *Inutilem servum ejicite.* Justifiez-vous, si vous pouvez; mais dès-là que vous n'êtes point vertueux, vous êtes criminel; dès-là que vous ne servez point Dieu, vous le trahissez; dès-là que vous ne travaillez point à mériter le ciel, vous méritez que l'enfer soit votre partage: *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores.*

Autre obligation qu'impose le prix du temps: il ne suffit pas de faire le bien, il faut le bien faire, le faire avec zèle, avec ferveur, pourquoi? Nous servons Dieu, chers auditeurs, c'est-à-dire, nous servons le plus grand, comme le plus digne de tous les maîtres: nous servons Dieu, c'est-à-dire, nous servons le meilleur et le plus tendre de tous les pères: nous servons Dieu, c'est-à-dire, nous servons un libérateur qui s'est sacrifié pour nous, et qui veut nous rendre à jamais heureux: quels doivent être nos sentiments? Si le prince, par quelque emploi, nous avait attachés à sa personne, nous aurions des attentions infinies; nous ne voudrions manquer à rien; chaque chose se trouverait à point nommé; elle aurait de nôtre part toute la perfection qu'on pourrait attendre. Nous servons Dieu, quelle doit être notre fidélité, notre vigilance? Chrétiens, je ne vous prescrirai point un amas de pratiques, je ne vous accablerai point d'une multitude de préceptes; je ne vous dis qu'un seul mot, vous servez Dieu, ce mot en dit plus que tout les discours.

Le point essentiel que je recommande, c'est qu'en s'appliquant à la vertu, on s'y applique dans les règles, on s'y applique selon son état. Ce n'est pas assez d'être saint, ou, pour parler juste, on ne peut être saint, si on ne l'est de la manière dont Dieu prétend qu'on le soit: la Providence, qui a distribué les états, veut que chacun s'attache au sien, et travaille à s'y perfectionner: la loi du Seigneur est au milieu de nous, elle est dans nos mains, dans la sphère de nos emplois; saisissons-la, et ne soyons point assez imprudents pour la chercher où elle n'est point. La charité doit être la même, mais sans avoir les mêmes effets; nous tendons au même terme, mais non pas par la même route. Il n'est pas question de nous sanctifier selon nos caprices; comme nous sommes différemment appelés, ce qui convient à l'un, ne convient pas à tout le monde; ce qui est vertu dans lui, serait un écart dans vous; ce qui fixera sa place au plus haut des cieux, peut marquer la vôtre au fond des enfers. Je le veux, le sentier que vous suivez, est droit; mais il n'est pas le le vôtre, et il n'aboutira pour vous qu'au précipice. Dans le temps de la primitive Eglise, la persécution déployant ses fureurs, quelquefois il était du devoir d'un pasteur, pour encourager son troupeau, de s'offrir aux bourreaux; mais il était défendu au simple fidèle, sans une révélation expresse, d'en faire autant: de sorte qu'à raison de différents états, courir au martyre était un chef-d'œuvre d'héroïsme, et courir au martyre était une témérité. A juger par les appa

Digitized by Google

rences, qu'y avait-il que de juste dans l'action d'Oza, quand il avança la main pour soutenir l'arche qui chancelait ? Mais cela n'était point de son ministère, Dieu éclata contre un téméraire, et le frappa de mort. Qu'y avait-il que de juste dans l'action d'Ozias, quand il prit l'encensoir pour honorer le Dieu d'Israël ? Mais ce n'était point à lui à offrir l'encens, il est renversé du trône, et couvert de lèpre. Qu'y avait-il que de juste dans l'action de Saül, quand il immola des victimes pour apaiser le Dieu des armées ? Mais cette fonction ne le regardait pas, il est rejeté, lui et toute sa race.

Sur ce principe, je condamne un magistrat enfoncé dans une pieuse solitude, où les cris de l'innocence, dont il doit être le protecteur, ne peuvent percer jusqu'à lui. Je condamne un pasteur si absorbé dans l'étude de l'Ecriture et de la Tradition, qu'il néglige d'administrer les sacrements, de visiter les pauvres, de distribuer le pain de la parole. Je condamne un cavalier qui, au lieu d'étudier l'art des campements et des siéges, aime à dogmatiser sur les livres saints, et à en sonder mal-à-propos les profondeurs. Je condamne un artisan dévot à contre-temps, qui passe tout son temps à prier au lieu de manier un instrument utile pour chercher sa subsistance et celle de sa famille Je condamne une dame tellement abîmée dans des méditations édifiantes, qu'elle laisse sans éducation des enfants que le ciel a confiés à ses soins. Toutes ces différentes personnes prennent le change : tout cela c'est pratiquer des actions vertueuses ; mais ce n'est pas pratiquer la vertu. Or, voilà l'illusion, la voilà manifestement : nous avons de l'inclination pour le bien, nous aimons la sainteté ; mais nous aimons une sainteté qui ne nous est pas propre, une sainteté étrangère ; nous voulons la sainteté d'autrui. La sainteté qui nous convient, qui est de notre ressort, nous la négligeons, nous n'y voyons rien que de rebutant : nous voulons prier, lorsqu'il faudrait agir ; nous voulons instruire, lorsqu'il faudrait écouter ; nous voulons donner l'aumône, lorsqu'il faudrait payer des dettes ou faire des restitutions. D'où il arrive qu'on est vertueux d'une manière qui apprête à rire aux libertins, qui tourne au scandale de la vraie piété, qui attache au nom de dévot, nom, quoiqu'on dise, toujours respectable en lui-même, un caractère de petitesse et de ridicule. Mais enfin le temps n'est bien employé, qu'autant qu'il l'est dans les vues de Dieu ; et il n'est employé dans les vues de Dieu, qu'autant qu'on est jaloux d'accomplir par préférence les devoirs propres et personnels dont il nous charge.

Profitons de ces importantes vérités, concluons à faire dans la suite un digne usage du temps ; prenons si bien nos mesures que nous ne soyons point réduits aux regrets de ce courtisan qui s'écriait à la mort : « Il y a cinquante ans que je sers mon prince et je n'ai pas réservé un seul instant pour mon âme ! » Réglons si bien tout dans la journée, que le soir nous ayons la consolation d'avoir fait quelque chose pour Dieu. En repassant le soir sur notre conduite, le souvenir des plaisirs que nous aurons goûtés, nous causera peut-être des remords cruels ; mais le souvenir des devoirs auxquels nous aurons satisfait, nous remplira d'une joie sainte. Voici une pensée, dont je vous avoue que je suis touché de plus en plus : si un réprouvé avait un de ces moments que nous perdons, avec quelle joie il en profiterait ! avec quel empressement il se hâterait de pleurer son crime, de fléchir son juge ! Combien croyez-vous qu'il nous porte envie, quand il pense à tant de beaux jours qui se lèvent pour nous ? Si on lui en accordait un, croyez-vous qu'il en négligeât un seul instant ? Et vous, que Dieu favorise et conserve, qui vous empêche de faire de même ? Attendez-vous que la mort vous surprenne ? Attendez-vous que Dieu, justement indigné, tonne contre vous, et que vous enlevant tout à coup, il fasse retentir à vos oreilles ces redoutables paroles : Tu *as* abusé du temps, je ne t'en donne plus ? *Venit nox* (*Joan.*, IX), insensiblement le temps s'écoule, la nuit vient, cette nuit affreuse où l'on ne peut plus rien faire d'utile : dans peu quelques-uns d'entre nous toucheront à leur dernier moment : *Venit nox.* Trois paroles d'une force, d'une énergie toute divine, que je voudrais que chacun méditât sans cesse : un Dieu, un moment, une éternité. Un Dieu qui me regarde, un moment qui m'échappe, une éternité qui m'attend ! un Dieu que je sers si peu, un moment que je ménage si mal, une éternité que je mets en danger. Voila trois idées capables d'ébranler l'âme..Ainsi hâtons-nous, pratiquons nos véritables devoirs, préparons-nous des richesses pour le ciel. Mais, hélas ! que notre aveuglement est déplorable ! que notre conduite est étrange ! Nous amassons pour la terre dont nous allons sortir incessamment, et nous ne thésaurisons point pour le ciel où nous devons éternellement demeurer ! Encore une fois, hâtons-nous, occupons-nous du service de Dieu, occupons-nous du salut ; et ce qui est le comble de la vraie sagesse, saisissons toutes les occasions de faire le bien, toutes les occasions d'enrichir notre couronne ; toutes les occasions de marquer à Dieu que nous l'aimons.

O mon Dieu ! qui dans votre miséricorde infinie m'aviez accordé de si favorables instants, daignerez-vous m'en accorder encore ? Accordez, aimable Maître ! j'en suis indigne, mais j'ai recours à vous, et j'espère tout de vos bontés. Vous m'avez donné du temps, quand j'en abusais pour vous déplaire ; n'en refusez pas à un pécheur qui n'en demande que pour vous servir. Le monde n'a que trop emporté de ma coupable vie, hélas ! il en a eu les plus beaux jours ; mais puisque vous me la conservez, c'est de vous que je la tiens, c'est à vous que je la consacre. Non, je ne veux pas vous en dérober un seul instant : quand je devrais vivre encore un siècle, Père des miséricordes, c'est trop peu d'un

Digitized by Google

siècle pour vous aimer. Dans de pareils sentiments nous ferons un si digne emploi de la vie, que nous mériterons l'éternité bienheureuse. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXI,

SUR LE PARDON DES INJURES.

Vade reconciliari fratri tuo, et tunc veniens offeres munus tuum. (*Matth.*, V.)

Allez vous réconcilier avec votre frère, et ensuite vous viendrez offrir votre présent.

Voilà de tous les commandements, celui où Dieu fait sentir, avec plus d'éclat, la supériorité de son être, et l'étendue de ses droits; voilà le commandement où l'orgueil de l'homme confondu n'a point d'autre parti à prendre que celui d'adorer et de se taire. De tous les sujets de la morale chrétienne, que la chaire de vérité nous expose, il n'en est point contre qui les préjugés soient si violents, la coutume si rebelle, la nature si indocile et si opiniâtre. Si j'en crois les enfants d'Adam, cette loi est un fardeau insupportable, un joug de fer: quand Dieu l'a imposée, il a commandé en maître rigoureux et il a parlé du ton dont il foudroie. Raison aveugle, ainsi tu te plais dans ta révolte! Toujours contraire à l'Evangile, c'est surtout ici que tu le combats de front, et, ce que je regarde comme le plus grand des malheurs, que tu le combats avec succès. De tous les crimes que le monde voit commettre, il en est qu'il condamne, il en est qu'il excuse, il en est qu'il canonise; et du nombre de ces derniers est la vengeance; le monde profane l'a effacée du nombre des crimes, l'a consacrée par ses suffrages: selon lui, quand on se venge, on a de l'honneur; quand on ne se venge pas, on est lâche et indigne de vivre.

Or, c'est contre un sentiment si faux, si impie, que je m'élève; je prétends que tout vindicatif mérite d'être impitoyablement condamné au tribunal de Dieu, comme en effet il le sera. Pour le prouver, j'entre dans le cœur de l'homme, j'en étudie les ressorts secrets; et voici les motifs que je découvre de ces implacables inimitiés trop souvent et trop longtemps entretenues. On se venge, parce qu'on trouve, à se venger, le plaisir le plus exquis et le plus piquant: première raison. On se venge, parce qu'on sent, à ne se venger pas, la répugnance la plus violente et la plus cruelle: seconde raison. Mais écoutez ce que je vous annonce de la part de Dieu. Pardonnez! le plaisir de la vengeance est un plaisir odieux qui doit vous faire horreur; pardonnez! la répugnance que vous sentez à pardonner est une répugnance funeste qu'il faut vaincre. Tout vindicatif sera impitoyablement condamné au tribunal de Dieu, parce qu'il cherche un plaisir que, par toute sorte de raisons, on doit détester; parce qu'il écoute une répugnance que, par toute sorte de raisons, on doit étouffer. Voulez-vous que je m'explique encore plus clairement? En premier lieu, il n'est point de principe de justice; en second lieu, il n'est point de principe de religion, par qui la vengeance ne soit anathématisée et foudroyée. Deux pensées qui renferment tout le plan et le partage de ce discours. Demandons les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

Est-il bien vrai que la vengeance particulière et personnelle d'homme à homme, telle qu'ici je la suppose, malgré le plaisir qui l'accompagne, doive faire horreur? Sans doute, et pour vous en convaincre, je prétends qu'elle est injuste en toute manière: injuste en elle-même et de sa nature; injuste dans la cause sur laquelle elle se fonde; injuste dans les moyens dont elle se sert; injuste dans l'étendue qu'elle se permet; injuste dans le triomphe dont elle s'applaudit; par conséquent le plaisir qu'elle procure, est un plaisir qu'on ne peut assez détester.

Je dis d'abord, injuste en elle-même et de sa nature: elle répugne aux lois de la raison et de la société. Consultons la raison, une raison saine et libre de préjugé; qu'est-ce qu'elle nous apprend? Elle nous apprend que ces emportements, ces transports, ces éclats où se laisse aller un vindicatif, ont quelque chose dont la vertu rougit et dont l'humanité est dégradée; qu'à la vérité, on peut bien se précautionner contre l'injure, maintenir ses droits, recouvrer ce que la violence a ravi; mais que de s'armer pour donner du chagrin, pour nuire, c'est une action criante; qu'après tout, on n'en sera pas moins à plaindre pour avoir fait un malheureux; que la vengeance de droit appartient à Dieu et à ceux qu'il a fait dépositaires de son autorité; qu'il est le premier offensé dans le tort qu'on nous a fait, et que, dans une cause qui nous est commune avec lui, on doit tout remettre entre ses mains; que la vengeance, pour être exercée selon des règles sûres, suppose essentiellement un jugement de comparaison, un jugement qui, dans un rapport exact, proportionne la peine à l'offense; que, moralement parlant, il est impossible que ce jugement soit équitable, impossible qu'il ne soit cruel de la part de celui qui se sent blessé, parce que la passion grossit l'injure, et que les yeux de la colère qui sont des yeux faux, y laisent des noirceurs qui n'y sont pas; qu'enfin, s'il était permis à chacun de se faire justice, le juge et l'ennemi se trouveraient dans la même personne, ce qui est contraire à tous les principes, puisqu'il est certain qu'alors le juge adopterait toutes les fureurs de l'ennemi, et que l'ennemi abuserait de tout le pouvoir du juge.

Disons de même de la société? Que deviendra-t-elle, si ses membres trop délicats, trop sensibles, ne se pardonnent rien? Qu'on se venge, et dans les familles, le mari et la femme, le père et les enfants, le maître et les domestiques, ne vivront sous un même toit que pour empoisonner la douceur de leurs jours; et les maisons particulières seront autant de cavernes affreuses, où la

Digitized by Google

fureur et le désespoir étaleront toutes leurs horreurs; qu'on se venge, et dans les états tout sera en proie aux meurtres, aux incendies, aux carnages, et l'univers deviendra le sanglant amphithéâtre ou d'infâmes gladiateurs armés de fer, de poison, et, ce qui est plus funeste, de perfides caresses, se précipiteront l'un sur l'autre pour s'entr'assassiner; qu'on se venge, et la terre présentera un spectacle plus horrible, en un sens, que l'enfer même: l'enfer présente des criminels qui, malgré eux, et par châtiment, s'entredéchirent; au lieu que la terre offrira des millions d'assassins qui le seront, parce qu'ils voudront l'être, et qui verseront avec plaisir leur propre sang, pourvu qu'il se confonde avec celui d'un parent ou d'un frère. Telle sera encore une fois la société, société exécrable, société capable de nous faire envier celle des tigres et des lions.

Je dis, en second lieu, injuste dans la cause sur laquelle elle se fonde; cause souvent imaginaire, cause insuffisante. Entrons dans le détail, et voyons quel est le sujet du courroux qui vous enflamme. Vous courez à la vengeance, pourquoi? Parce que vous êtes d'une délicatesse, d'une sensibilité outrée; une bienséance omise, une parole échappée au hasard, un air d'indifférence, en voilà assez pour vous aigrir; mais reprend saint Chrysostome, de si légers nuages doivent-ils donc obscurcir une âme immortelle, où Dieu fait briller sa splendeur? Et ne serait-il pas plus juste de mépriser des offenses auxquelles un peu de réflexion vous rendrait insensible? Vous courez à la vengeance, pourquoi? Parce que vous êtes d'un orgueil insupportable; vous croyez que tout vous est dû; vous voulez qu'on ait pour vous des attentions que vous n'avez pour personne; vous voulez des respects, des assiduités, des hommages, et pour peu qu'on ne se rende pas à ce que votre fierté exige, la colère vous emporte. Sera-t-on donc votre ennemi pour avoir refusé d'être votre esclave, et ceux qui ne sont pas vos adorateurs, doivent-ils pour cela être vos victimes? Vous courez à la vengeance, parce que vous êtes rongé d'une secrète envie. Tant que cet homme a été votre inférieur ou votre égal, vous n'avez rien vu dans lui qui vous blessât; mais depuis que la voix publique lui a donné son suffrage, depuis que la prospérité couronne ses entreprises d'un enchaînement d'heureux succès, tout dans lui vous déplaît, sa parole, son regard, sa démarche; il est coupable, parce qu'il est heureux; il vous choque, parce qu'il vous efface; et n'est-ce pas ainsi que l'impie a toujours persécuté le juste à toute outrance? N'est-ce pas de là que sont venues ces haines vengeresses et meurtrières dont l'Écriture nous offre les tableaux? Celle des enfants de Jacob contre Joseph, celle de Joab contre Abner, celle de Saül contre David, celle de Caïn contre Abel? Connaissez l'envie, connaissez-la toute entière; le premier crime commis par les enfants d'Adam a été commis par ses mains. Vous courez à la vengeance, parce qu'un rival est parvenu au point que vous vous étiez flatté d'obtenir. Vous couriez tous deux la même carrière; vous aspiriez à une charge, à un emploi, auxquels il avait droit autant que vous; il a été plus heureux, il l'a emporté en maniant plus habilement certains ressorts; et sa victoire, que vous regardez comme votre défaite, vous fait jeter sur lui un regard d'indignation qui trahit dans vous l'esprit d'orgueil et d'intérêt. Vous courez à la vengeance, parce qu'on a voulu vous rendre service. Il est vrai qu'un triste accident a renversé le projet concerté en votre faveur; la chose n'a pas tourné comme on le souhaitait; mais la volonté était droite, sincère, officieuse; partout on en est convaincu, et vous êtes le seul à ne pas voir ce qui est reconnu de tout le monde. Mes frères, si je dis qu'il est parmi vous quelqu'un qui a encouru la disgrâce d'une personne par une démarche qu'il ne faisait que pour lui plaire, je ne dirai rien qui ne soit constant et véritable. Et que sera-ce, si, par la dernière des indignités, vous courez à la vengeance, parce qu'en effet on vous a servi, et que dans vos malheurs, touché de compassion, on vous a tendu la main? Examinez-vous bien, peut-être qu'un bienfait reçu vous pèse; l'ingratitude peint à vos yeux un bienfaiteur comme un maître; toute votre haine contre lui porte sur des titres de reconnaissance; et vous cherchez à lui percer le cœur, parce qu'il a mérité de régner sur le vôtre.

Or, maintenant, je demande si ce ne sont pas là les causes assez ordinaires de vos mécontentements et de vos aigreurs : que je soutienne qu'en effet c'est là souvent ce qui vous met hors de vous-même, qui peut me démentir? Vous faites sonner bien haut ce que votre frère a commis contre vous; mais voulez-vous que je vous montre son crime? Très-souvent son crime, c'est votre délicatesse; son crime, c'est votre orgueil; son crime, c'est votre jalousie basse; son crime, c'est son habileté, c'est sa vertu : qu'il cesse d'avoir du mérite, qu'il cesse d'être heureux, vous irez l'embrasser : ne sentira-t-on jamais l'injustice, le ridicule même des motifs dont on s'autorise dans ses fureurs!

En troisième lieu, vengeance injuste dans les moyens dont elle se sert, moyens indignes et qui couvriraient de confusion, si on avait un reste de sentiment. J'en appelle ici à tous ceux qui ont quelque usage du grand monde, qu'ils reconnaissent des traits dont ils ont vu plus d'un exemple. Dans le dessein de perdre son ennemi, où n'en vient-on pas, que ne met-on pas en œuvre? D'abord on en parle à tout propos; on n'en parle que pour le déchirer; on en trace des portraits odieux et pour les rendre, ces portraits, plus infamants, on y verse tout le poison de la calomnie. Mais la calomnie tombe, sa réputation se soutient; il faut lui susciter une affaire imprévue, l'embarrasser dans les dédales de la chicane, le consumer en frais

Digitized by Google

et disposer si bien tout, que, dévoré d'inquiétude et d'ennui, il ne coule que des jours pleins d'amertume. Mais ce procès tourne à son avantage, la victoire se déclare pour lui; il faut lui opposer des rivaux, des concurrents; et si ces rivaux, ces concurrents ne sont pas en état d'agir par eux-mêmes, leur fournir des ressources, avoir à sa solde des bras mercenaires qui ne soient occupés qu'à creuser sous ses pas quelque précipice. Mais le précipice est inutile, la trame se découvre; il faut profiter des semences de discorde qui sont dans sa famille, pour souffler le feu de la division, et ménager une rupture éclatante. Voilà un fils mal né, qui se dit mécontent : on appuiera ses mécontentements, on l'engagera à faire valoir ses droits, on le tirera adroitement de la maison paternelle, et par son moyen on fera perdre à un père infortuné ou le repos ou les biens, ou l'un et l'autre tout ensemble. Mais la tentative est sans effet, il n'en revient que de la honte; il faut prendre un autre tour, et en voici un qui a été pris plus d'une fois : parce qu'on a remarqué dans son ennemi quelque ambition, qu'on sait qu'il brigue un poste au-dessus de ses talents, à force de haine on lui sera favorable, sous main on le servira, on l'aidera à monter sur le théâtre, afin qu'il échoue dans une affaire importante, que son ridicule paraisse avec éclat, et qu'il devienne, s'il se peut, la fable du monde. C'est ce qui s'appelle embellir sa victime, la couvrir d'or et de soie, la placer sur un autel magnifique, afin de l'immoler plus délicatement et plus cruellement. Mais si dans ce poste il suit de sages conseils, s'il se tire avec honneur; on feindra de vouloir se réconcilier avec lui, on lui donnera au dehors toutes les marques d'un retour sincère : tout cela pour l'empêcher d'être sur ses gardes, pour reconnaître sûrement par quel endroit on le peut surprendre; à la faveur d'une réconciliation simulée on se rapprochera de lui, on le caressera pour l'amuser, on l'embrassera pour l'étouffer. Mais il se tient en garde, il se défie; on lui fera faire une fausse confidence, on lui fera donner de faux avis, afin qu'il soit continuellement en alarmes, qu'il voie du danger où il n'y en a pas, et que dans la crainte d'un malheur imaginaire il se rende en effet malheureux. Je serais infini, si je rapportais toutes les souplesses qu'on invente, toutes les machines qu'on dresse, tous les ressorts qu'on fait jouer. Toujours on a l'œil sur son ennemi, toujours on fixe sur lui un regard sinistre qui étudie le moment de lui nuire : ce moment étant venu, avec quelle rapidité dans l'instant on s'élance, on fond sur sa proie! On fait, pour lui enfoncer le trait fatal, ce qu'on n'aurait pas l'adresse de faire pour l'arracher de ses propres entrailles, si soi-même on en était atteint. Et vous dites que c'est l'honneur qui vous fait courir à la vengeance! Mondains, répondez : Est-ce l'honneur qui vous engage à faire tant de bassesses? Est-ce l'honneur qui vous conseille tant de détours et de perfidies? Est-ce l'honneur qui vous apprend à fouler aux pieds l'honneur même?

En quatrième lieu, vengeance injuste dans l'étendue qu'elle se permet. Je veux qu'on ait péché contre vous, qu'on vous ait nui dans vos biens, vos enfants, dans ce que vous avez de plus cher : le châtiment a ses bornes, il est des barrières qu'on ne doit point franchir; on les franchit toutes, on suit un instinct aveugle et sans règle, sans mesure, sans pudeur, tout ce qu'on est en état d'exécuter, on l'exécute. Jusqu'où doit-on aller? Ici on interroge son pouvoir et sa haine, et en vertu de leurs arrêts on rend au delà du centuple : *Vindicans in exterminium.* (*Eccli.*, XXXIX.) Mon rival m'a empêché d'avoir part dans ce testament; je lui ferai perdre son emploi, je le dépouillerai, si je puis, de l'héritage de ses ancêtres; il ne tiendra pas à moi que, victime de l'indigence, il ne soit forcé de mendier un asile dans ces tristes demeures qui sont le centre de la misère. Il m'a traité avec mépris; je le poursuivrai, quelque part qu'il aille, jusqu'à ce que je l'aie foulé aux pieds comme un ver de terre. Il m'a fait une plaie par ses bons mots; je la lui rendrai, je lui en ferai une qui saignera, et dont le sang rejaillira jusque sur ses enfants. Et quand s'arrêtera-t-on? Après avoir tenté de criminels et trop heureux efforts, quand dira-t-on : C'est assez? C'est assez : ce terme que l'avarice n'a jamais connu, la vengeance le connaît-elle mieux? *Vindicans in exterminium.* Pour un coup dont on a été atteint, des coups sans nombre seront enfoncés, réitérés les uns sur les autres; pour une larme qu'on a répandue, on en fera couler des torrents, dont toute une famille sera inondée; pour un qui a mécontenté, mille seront enveloppés dans sa disgrâce : *Vindicans in exterminium.* Mardochée n'a point fléchi les genoux en présence de l'orgueilleux Aman : toutes les furies s'emparent du cœur de l'Amalécite; il se livre à toute l'impétuosité de sa rage; il ne se possède plus : Un esclave ne s'est pas courbé devant moi, seul il a refusé de m'adorer; je me vengerai, et les éclats de ma vengeance retentiront par toute la terre. Mais pour une simple marque de fierté, la peine est trop violente : il périra et périra dans un supplice infâmant; je vais le faire attacher à un gibet de la hauteur de cinquante coudées et le donner en spectacle à la capitale de ces vastes royaumes. Bornez-vous là du moins, et puisqu'il est seul coupable, qu'il périsse seul : Il périra, et parce qu'il est Juif, tous les Juifs périront avec lui; je prétends les exterminer tous de dessus la face de la terre, et que dans dix jours il n'y en ait pas un seul qui respire. Ainsi raisonne Aman, ainsi raisonne Saül. Vous savez avec quel acharnement il poursuit David, et David fugitif est contraint d'errer dans les campagnes, dans les bourgades, dans les déserts; déjà même il ne peut plus fuir, parce que la faim le dévore : si le généreux Abimélech ne lui donnait quelque secours, il expirerait sur l'heure. Ah! pontife du Dieu

Digitized by Google

vivant, qu'avez-vous fait! Dès que Saül sera instruit de tout, que deviendrez-vous! Que les droits de l'hospitalité vous coûteront cher! Abimélech en effet est égorgé : c'est peu; cinq cents prêtres sont égorgés avec lui : c'est encore trop peu; Nobé, petite ville où il faisait son séjour, est abandonnée au soldat qui fait un massacre général, sans épargner même les enfants à la mamelle. Voilà des victimes multipliées, des cadavres entassés, des fleuves de sang; c'est encore trop peu : Saül ordonne que Nobé soit livrée aux flammes, soit renversée de fond en comble, sans qu'il reste pierre sur pierre. Cette ville a donné retraite à mon ennemi, ce serait peu de la détruire, j'en détruirai les ruines mêmes.

La loi de la vengeance est de violer toutes les lois, de pousser les choses jusqu'où elles peuvent aller, de commettre tous les crimes. Et que dirons-nous des poisons qu'elle a préparés, des meurtres, des parricides secrets qu'elle a exécutés? Ce qui met le comble à l'étendue de ces maux, c'est leur durée. On a été offensé un moment, et l'espace de soixante, de quatre-vingts ans, l'espace d'un siècle entier, on persécute. N'a-t-on pas vu au lit de la mort, un père barbare et impie laisser pour tout héritage à ses enfants peu de bien et d'irréconciliables inimitiés? Il y a des maisons illustres, où l'ennemi qui offensa leurs ancêtres, il y a plus d'un siècle, est encore un nom tout récent, un nom qui est en horreur : aujourd'hui, en présence de leurs descendants, que quelqu'un par hasard vienne à le prononcer ce nom, il sera regardé ou comme un insolent qui fait outrage, ou comme un stupide qui ne sait pas vivre.

Enfin, en dernier lieu, vengeance injuste dans le triomphe dont elle s'applaudit, triomphe sacrilége où il n'y a rien que de révoltant. C'est ce qui paraît dans ces duels meurtriers, ces infâmes combats que, depuis trois siècles, nous voyons éclater sur la scène du monde. En appellerai je aux âges futures? Hélas! peut-être l'extravagance et la folie de nos déplorables jours passera-t-elle jusqu'à eux! J'en appelle à l'antiquité, aux sages païens; que penseraient-ils s'ils voyaient que, pour une raillerie, pour un regard, on prend feu, que la cause est portée à un tribunal où la pointe de l'épée est le seul juge qui décide; que pour cette raillerie, ce regard, on se porte des coups qui ne sont dus qu'aux incendiaires, aux brigands; que tel homme, qui se croirait déshonoré s'il avait exécuté un malfaiteur, dont la mort est nécessaire au bien public, pour cette raillerie, ce regard, se fait un devoir d'en immoler un autre? Que diraient-ils, s'ils voyaient qu'après avoir abattu sous soi son adversaire, au lieu de s'enfoncer dans les ténèbres, on s'est produit au grand jour; qu'avec une démarche arrogante, un visage assuré, des yeux étincelants d'une joie farouche, on est venu mendier des applaudissements de porte en porte, et promener son crime en triomphe? Que d'excellents sujets cette passion aveugle et barbare a enlevés à l'Etat! Quel deuil n'a-t-elle pas causé? que de familles illustres n'a-t-elle pas éteintes? Au souvenir de ces horreurs la raison est étonnée, la religion désolée, le paganisme même scandalisé. Il est donc vrai de dire que le vindicatif cherche un plaisir que, par toutes sortes de raisons, on doit détester; j'ajoute, qu'en refusant le pardon, il écoute une répugnance que, par toutes sortes de raisons, on doit étouffer : ainsi que la vengeance est combattue par tous les principes de justice, ainsi elle est foudroyée par tous les principes de religion; c'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Oui, chrétiens, quelque mauvais traitement que vous ayez reçu de la part des hommes, la répugnance que vous sentez à pardonner est une répugnance funeste; étouffez-la, pardonnez; un devoir indispensable vous y oblige, un intérêt essentiel vous y engage : un devoir indispensable vous y oblige, voici sur cela l'autorité de Dieu la plus forte qui puisse jamais être; l'autorité de sa loi, l'autorité de ses exemples : un intérêt essentiel vous y engage; il s'agit de tout par rapport à vous, et pour le temps et pour l'éternité : de sorte que si vous résistez vous êtes ennemis de Dieu, vous êtes ennemis de vous-mêmes.

Il est vrai, au souvenir d'un affront le sentiment se réveille, le sang s'allume, le cœur saigne, les yeux se troublent, tout l'homme se confond; mais voyons en cette matière comment Dieu s'exprime : *Dico vobis*, je suis le Seigneur et voici mes volontés. Le pharisien vous dira : *Oculum pro oculo, dentem pro dente* (*Deut.*, XIX), œil pour œil, dent pour dent : *Ego autem dico: Diligite* (*Matth.*, V), et moi je vous dis : N'en faites rien, c'est là une maxime mal entendue que je condamne et que je prétends que vous condamniez après moi. La passion vous dira: n'épargnez pas votre ennemi, cherchez dans sa douleur un dédommagement, une consolation à la vôtre : *Ego autem dico : Diligite*, et moi je vous dis que la passion ne soit point votre règle, prenez des sentiments tout opposés à ceux qu'elle inspire. La raison vous dira : punissez une première faute de peur qu'elle n'en attire une seconde : *Ego autem dico, diligite*, et moi je vous dis, sans craindre, ce qui peut arriver pour tout le mal qu'on vous a fait ne rendez que des bienfaits et des grâces. Le monde vous dira, dans la personne de ce téméraire, faites-vous une justice éclatante, la gloire le veut: *Ego autem dico: Diligite*, et moi je vous dis que tous ceux qui sont indisposés contre vous ne trouvent dans vous qu'un ami et un frère. Et qui est-ce qui parle de la sorte? *Ego autem*, c'est moi, moi votre Créateur, moi qui prétends que dans la nature tout rampe à mes pieds, tout fléchisse sous mes lois; moi, qui connais votre faiblesse et qui vous donnerai le secours nécessaire pour accomplir le commandement que je vous

Digitized by Google

impose ; moi, votre juge et qui saura venger la majesté de mon tribunal, s'il vous arrive d'en vouloir anticiper les arrêts; moi, qui ai donné la vie à votre ennemi et qui le tiens sous ma protection : si je lui pardonne, apprenez à respecter l'objet de mes complaisances, et, si je ne lui pardonne pas, apprenez à respecter ma victime : *Dico vobis: Diligite;* pesez bien la force du terme, point de restriction, point d'équivoque : non-seulement vous ne vous vengerez pas, mais vous étoufferez tout désir de vous venger; non-seulement vous ne vous abandonnerez point aux éclats qu'enfante la colère, mais au dedans de vous-mêmes vous calmerez vos aigreurs, vous ferez taire vos ressentiments; non-seulement vous ne haïrez pas, mais vous aimerez, et de quel amour ? d'un amour de bienséance et de politique, d'un amour où entre l'ambition, la vanité, d'un amour commandé par l'intérêt ? Non, mais d'un amour chrétien, pour l'honorer comme un de mes membres; d'un amour déclaré, pour lui rendre les devoirs communs de la vie civile; d'un amour sincère, pour lui vouloir toute sorte de biens; d'un amour efficace, pour lui en procurer selon votre pouvoir; d'un amour tendre, pour venir vous-mêmes auprès de moi plaider sa cause. *Diligite, benefacite, orate;* aimez-le, intercédez pour lui, faites-lui du bien; expressions que le Fils de Dieu entasse pour prévenir les sophismes de l'amour-propre.

Vous frémissez; une si pénible obligation vous alarme : il y a pourtant encore un pas à faire. Vous avez oublié tout le passé, vous avez accordé à vos anciens débiteurs une pleine et entière abolition, cela suffit-il ? *Pro persequentibus et calumniantibus vos* (*Ibid.*); nécessité de tenir la même conduite à l'égard de ceux qui, actuellement même et au moment que je vous parle, vous persécutent et vous déchirent. Votre ennemi vous tint-il resserré dans les fers, sans mouvement : dès que vous pourrez dégager un bras, que ce bras, s'il le faut, soit employé à le défendre; vous eût-il déchiré votre manteau, du peu qui reste dans le besoin, couvrez sa nudité. Répétez tant qu'il vous plaira que cela est dur, que cela est contraire aux maximes du monde : je vous répète que c'est moi qui le commande, moi votre maître, et le maître de ceux que vous craignez; au moment que vous voudrez du mal à votre ennemi, je me déclare le vôtre; s'il y va de votre honneur de vous venger, il y va du mien d'être obéi, et que je sois obéi sur l'heure. Fussiez-vous prosterné à mes pieds, occupé à me rendre hommage, interrompez l'hommage, suspendez le sacrifice, abandonnez l'autel : tant que vous ne serez point réconcilié avec votre frère, je ne veux ni de votre cœur ni de votre encens : *Relinque munus ante altare, et vade reconciliari fratri tuo.* (*Ibid.*) Commandement formel, et commandement d'autant plus indispensable, qu'il est appuyé de l'exemple du législateur.

Serons-nous délicats sur le point d'honneur? Oserons-nous murmurer, tandis que Dieu même se relâche de ses droits ? Chrétiens, voilà un Dieu-Homme que je vous présente. Enfin, les Juifs exécutent leurs sacriléges complots; armés d'épées et de bâtons, ils viennent le saisir comme un brigand : *Exsurgat Deus* (*Psal.* LXVII); éclatez, Seigneur, il en est temps; on traite indignement votre personne adorable, éclatez: il éclate en effet, mais contre qui ? contre celui qui tire l'épée pour le défendre. De là, traîné de tribunal en tribunal, rassasié d'opprobres, déchiré dans tous ses membres, il est traité comme le dernier des esclaves : *Exsurgat Deus;* éclatez pour cette fois, Seigneur; que les cruels qui vous ont réduit en cet état périssent. Ils ne périront pas, ils ont un refuge assuré; dans quel endroit ? dans le cœur de celui-là même qu'ils font mourir. C'est lui qui est leur avocat; le lieu où il reçoit tant d'indignités est le lieu même où il les oublie; près de rendre l'âme, il emploie ses derniers soupirs à excuser ses bourreaux. *Crucifige, ignosce,* deux cris opposés qui se font entendre; les Juifs demandent qu'on le crucifie, et Jésus demande qu'on leur pardonne. Oui, l'aimable Jésus est environné d'une multitude de bourreaux qui se baignent dans son sang, et tandis qu'ils se baignent dans son sang, il prie pour eux, il les aime, il leur ouvre le ciel : ah ! nos cœurs sont bien durs, s'ils tiennent contre un trait si touchant.

Un trait peut-être plus touchant encore, parce qu'il nous est personnel. Tous les jours comment en use-t-il avec nous ? Nous tombons dans le péché, il nous supporte; nous réitérons notre péché, il nous attend; nous nous endormons dans notre péché, il nous recherche; nous faisons après notre péché quelque faible démarche de pénitence, il nous reçoit : quelle confusion ! Dieu dissimule mes crimes ! Digne de perdre mille fois la vie, je vis encore; je me vois conservé par un miracle de clémence, et je roule des projets sanguinaires ! Et pour peu qu'on m'ait choqué, je montre un front d'airain, un cœur inexorable ! Ai-je un reste de religion ! Infidèle que je suis ! Dieu fait grâce à son esclave, et moi esclave, je la refuse à mon frère ! Dieu se tait, et moi j'éclate ! Dieu pardonne, et moi je me venge ! Qui suis-je, et de quels yeux la nature doit-elle m'envisager ! Mais si Dieu prenait exemple sur moi, s'il me traitait comme je traite ce compétiteur, ce calomniateur, où en serais-je, et depuis combien d'années l'enfer me verrait-il dans ses abîmes parmi les malheureuses victimes qu'il tourmente ! Je ne sais pas ce qu'on peut répondre à cette réflexion. Vous entretenez des haines cruelles : ah, mon frère, est-ce que la considération du sang de Jésus-Christ ne devrait pas vous arrêter ? C'est ce sang qui vous a régénéré au baptême, ce sang qui vous comble de biens, ce sang qui tant de fois vous a sauvés de l'enfer; vous devez tout à ce sang adorable : venez, et, si vous l'osez,

Digitized by Google

frappez sur ceux qui en sont couverts. Jésus-Christ s'intéresse pour votre ennemi comme pour vous, c'est pour lui comme pour vous qu'il offre sa mort : venez, et, sous les yeux, entre les bras de Jésus expirant, terrassez celui pour qui il expire. Oui, vous dis-je, votre ennemi est cher à Jésus-Christ ; il l'aime, il le porte dans son sein ; barbare, venez l'attaquer là, et pour le percer, percez le cœur de Jésus où il est renfermé. Mais ce concurrent m'a méprisé, m'a bravé, m'a trahi, rien de si inexcusable que ce qu'il a tramé contre moi ; je le veux, mais combien Jésus a-t-il souffert davantage ! il a été défiguré de crachats, il a été livré aux tourments, il a subi l'ignominie de la croix ; venez, demandez à être vengé, Jésus-Christ ne l'est pas encore.

Vous dites que je propose la vertu de Jésus-Christ pour modèle, et que l'homme est trop faible pour y atteindre ; comme si, parce qu'il était Dieu, les affronts n'en avaient pas été plus sensibles et plus outrageants : comme si les Joseph, les David, les Etienne, avaient été autre chose que des hommes : comme si on ne les avait pas vus remettre tout à des frères inhumains, à des sujets rebelles, à des bourreaux altérés de sang. Répondez, vous tous qui êtes ici présents, répondez à ces exemples, et j'approuverai vos transports.

Nouveau motif qui porte à obéir, la vue d'un intérêt essentiel et capital. Je pourrais dire d'abord intérêt du repos et de la fortune, quelquefois de la vie. Car enfin, qu'on ne s'en fasse point accroire, celui dont on médite la perte pense à se défendre ; tout ce qu'il a de ressource et d'appui est mis en œuvre : fait-on une démarche, il en prévient l'effet ; tente-t-on un effort, il le repousse ; selon les conjonctures diverses, il vient au-devant, il échappe, il tient ferme : bien plus, peut-être qu'au dedans de soi il rira des efforts impuissants qu'on fait pour le perdre, fera semblant de n'en rien apercevoir, et, par une délicatesse de vengeance, ne se vengeant point, il conservera un sens froid qui émoussera les traits qu'on lancera contre lui. Et s'il en vient là, qui peut dire les agitations violentes, les dépits cruels de celui qui ne cherche qu'à faire de la peine ? Ajoutez ce qu'il en coûte pour se satisfaire : c'est une irrésolution qui arrête, c'est un remords qui déchire, c'est une inquiétude qui accable, c'est un contre-temps qui désespère. Cet homme m'a promis de me servir, me servira-t-il ? ne se tournera-t-il point contre moi ? ce piége aura-t-il l'effet que j'en attends ? n'en aura-t-il point un tout contraire ? C'est un cercle, un labyrinthe de perplexités où quelquefois on s'enfonce : j'ose le dire, souvent un vindicatif travaille pour son ennemi, presque point de trait aiguisé contre lui qu'il n'essaye sur ses propres entrailles, et avant qu'il le frappe il l'a déjà vengé.

Venons maintenant à un intérêt plus marqué, celui de l'honneur et du solide honneur ; il est du devoir de mon ministère d'insister sur ce point. Une personne a été offensée, et sur cela, honneur et vengeance, crient les mondains : que veulent-ils dire ? que signifie ce cri insolent et séditieux ? Dites, mondains insensés, dites : vengeance et respect humain, vengeance et bassesse, vengeance et timidité ; c'est par timidité qu'on montre ici du courage, et on ne peut paraître brave que parce qu'on est lâche. Honneur et vengeance ! Je le soutiens, il a fallu tout l'ensorcellement de la passion, tous les prestiges de l'enfer pour concilier ces deux termes. Trop inflexibles chrétiens, vous me forceriez, presque à la honte des autels, de produire ici le vainqueur de l'Asie et celui de Rome, qui, après avoir vaincu le monde, ont vaincu leurs ressentiments : mais, je le demande, cette clémence qu'ils ont exercée, ils l'avaient puisée dans Platon et ils l'avaient trouvée belle : vous qui l'avez apprise de l'Evangile, par quelle raison la trouvez-vous infâme ? Et dites-moi donc, je vous prie, Dieu sait-il où réside l'honneur ? Connaît-il les routes de la véritable gloire ? Jaloux de ne céder la sienne à personne, il fait cependant luire son soleil pour les méchants comme pour les bons ; il verse des pluies fécondes sur les terres des méchants comme sur celles des bons ; les hommes à toute heure ingrats, à toute heure éprouvent ses bontés : et vous qui êtes chrétiens, vous qui ne pouvez rien faire de mieux que de marcher sur les pas d'un tel maître, en pardonnant vous vous croyez flétris ! depuis quand est-on flétri pour ressembler au Très-Haut ? Vous vous trompez en courant à la vengeance, vous y courez sur les pas des animaux farouches dont vous imitez les fureurs.

Troisième et dernier intérêt plus pressant, plus important lui seul que tous les autres ; intérêt de la rémission du péché, intérêt du salut. Chrétiens, voulez-vous trouver grâce devant Dieu, voulez-vous assurer votre éternité ? Oubliez les offenses, on oubliera les vôtres ; soyez miséricordieux, on exercera à votre égard un jugement plein de miséricorde. Vous nourrissez d'éternelles aigreurs, toute votre vie se passe dans de scandaleuses et sanglantes inimitiés : cœurs impitoyables, jusqu'à quand vous trahirez-vous vous-mêmes ! Comment pouvez-vous vous adresser au Père céleste dont vous persécutez les enfants ! De quel front demandez-vous qu'il oublie vos infidélités, tandis que les infidélités commises contre vous vous paraissent ineffaçables ! Je vous vois répéter chaque jour l'oraison que nous tenons de la bouche sacrée du Sauveur, vous y mettez votre confiance : quelle confiance ! Qu'est-ce que répéter une prière de cette nature, le savez-vous ? C'est au pied des autels, en présence de l'adorable hostie, au nom du sang de Jésus-Christ, conjurer le Père des miséricordes, de quoi ? De n'être plus le Père des miséricordes, de vous traiter en juge irrité, en ennemi implacable, de se souvenir de vos péchés, de leur multitude, de toute leur

Digitized by Google

noirceur : le dirai-je, et soutiendrez-vous ce récit ? C'est demander votre perte, et solliciter vous-mêmes une place parmi les réprouvés. *Dimitte, sicut dimittimus* (*Matth.*, VI), pardonnez comme nous pardonnons ; détestable prière, désir sacrilége ! Pouvez-vous le former ce désir, pouvez-vous la prononcer cette prière, sans vous apercevoir de la sentence que vous fulminez contre vous ? *Dimitte, sicut dimittimus.* Vindicatif, crains d'être exaucé ; après qu'on t'a remis des dettes exorbitantes, tu refuses d'en remettre une modique ; crains de payer la somme entière, crains de tomber sous l'accablant anathème auquel toi-même tu t'es soumis. Et qui ne sait les coups terribles dont Dieu a frappé les personnes de ce caractère ? Qui ne sait le funeste et mémorable exemple du perfide Saprice ? Pour la cause de la foi Saprice avait enduré les questions, les tortures les plus cruelles ; encore un instant, il remportait la palme : mais, parce qu'il s'obstine à refuser un pardon qu'on lui demande avec des larmes capables d'attendir un cœur de bronze, pour cela seul il est rejeté de Dieu ; sa dureté incorrigible en fait d'un chrétien un idolâtre, d'un martyr un apostat, et d'un saint un réprouvé. Dieu nous traitera comme nous aurons traité le prochain.

Tout au contraire, est-on facile à se calmer, à s'adoucir ? A l'instant, le glaive du Seigneur tombe, on est en droit d'espérer, d'exiger tout de lui, sa parole y est engagée : *Dimittite, et dimittemini.* (*Luc.*, VII.) Eussiez-vous commis des crimes sans nombre, *dimittite, et dimittemini* ; après une injure reçue, traiter favorablement le prochain, c'est en quelque sorte faire à Dieu la loi, c'est lui marquer comment nous voulons qu'il nous traite, avec assurance de n'en être pas démentis. *Dimittite, et dimittemini*, retenez-le bien, le pardon des injures efface tout sans exception, procure l'amnistie la plus favorable, la plus entière qu'on puisse attendre.

Cela étant, que ne vous rendez-vous ? Qu'avez-vous à m'opposer ? Qu'est-ce qui vous arrête ? Vous revenez à dire que le commandement est bien dur : mais je vois que vous vous réconciliez quand un grand de la terre témoigne qu'il le souhaite ; je vois que vous vous réconciliez quand il s'agit d'une alliance glorieuse pour votre famille ; je vois que vous vous réconciliez, que vous recherchez même votre ennemi quand, par là, vous espérez saisir une fortune extraordinaire : ce qui vous est facile par ces motifs, devient-il impossible quand l'Evangile l'ordonne ? Et vous justifierez-vous jamais à aucun tribunal quand on vous fera voir que vous n'avez pu faire pour Dieu ce que vous avez pu par complaisance, par ambition, par intérêt ? Mais si je pardonne, mes amis me blâmeront. Le ciel vous applaudira : les hommes me mépriseront ; ils ont méprisé Jésus-Christ avant vous : le monde m'insultera ; le monde est un imposteur et un traître : je serai perdu d'honneur ; les apôtres se réjouissaient d'avoir été déshonorés pour Jésus-Christ. Mais, dit un homme de qualité, ce qui me fait le plus de peine, c'est que je ne pourrai plus me produire dans le monde, ni paraître dans les armées : oh, mon frère, c'en est trop, vous portez les choses à l'excès, je n'ai qu'un mot à vous dire. Voilà Dieu d'une part, de l'autre le monde, voyez à qui des deux vous voulez obéir ; voilà le salut, voilà la réprobation, voyez quel parti vous voulez prendre. Je le veux, en pardonnant, vous perdrez vos biens, vos emplois, votre honneur ; mais je dis, choisissez ou de vos biens, ou de l'enfer ; ou de vos emplois, de votre honneur, ou de l'enfer ; pardonnez, ou brûlez éternellement, point de milieu, c'est là désormais toute ma réponse. Prenez donc une ferme résolution de remettre les offenses.

Et que les personnes qui font profession de piété (par ce terme, j'entends également les deux sexes) se souviennent de profiter de ces leçons ; parmi elles, il y en a qui, s'écartant visiblement de l'esprit de la véritable dévotion, sont délicates à l'excès et qui donnent ici un scandale qu'il n'est pas permis de dissimuler. J'en vois plus d'une qui vient régulièrement dans nos temples, qui vit dans la pratique des œuvres saintes : et, du reste, on sait qu'il y a une sœur, un frère, un parent qu'elle ne voit point, qu'elle ne veut point voir, qu'elle a même refusé de répondre à certaines démarches d'honnêteté dont on l'a prévenue : comment donc l'entend-elle, disent quelques-uns ; quelle est la prétendue dévotion dont elle fait trophée, qui est-ce qui la dirige dans les voies du ciel ? Et on ne sait pas que le ministre du Seigneur l'a pressée, exhortée, et, si je l'ose dire, exorcisée sans pouvoir chasser de son âme le démon de la vengeance ; on ne sait pas qu'il lui a ordonné une visite de politesse et de bienséance, qu'elle ne l'a point rendue, ou l'a rendue de si mauvaise grâce, avec un air si froid, si négatif, si plein de hauteur, que les inimitiés, au lieu de finir, sont devenues plus mortelles, plus irréconciliables que jamais. Réponse admirable de dire, comme elle fait à toute heure, qu'elle ne veut de mal à personne ; comme si on ne savait pas que de ne vouloir de mal à personne et s'en tenir là, c'est précisément accomplir la moitié du précepte, et qu'en accomplissant la moitié du précepte il est impossible de plaire à Dieu et de se sauver ; comme si la charité ne commandait pas de rendre les devoirs communs de la vie civile ; comme si on ne devait pas éviter le scandale du crime avec autant de soin que le crime même. Je ne lui veux point de mal, mais je ne le veux point voir : voilà sans doute un tempérament bien imaginé ; tempérament néanmoins que prennent tant de familles composées de ce qu'on appelle dans le monde gens irréprochables, gens d'honneur. On est parent, on a été ami, et sur je ne sais quels mécontentements, tout commerce est absolument

Digitized by Google

rompu, sans espérance de le renouer jamais. Tout au plus au commencement d'une année on se visite, justement à l'instant où l'on est bien sûr de ne se pas trouver : et, du reste, on ne se voit point, on n'a point de rapport ensemble, on ne se salue pas même quand on se rencontre. Et dans cet état on vit les années entières ; dans cet état on fait la Pâque, dans cet état on court les risques où la vie humaine est exposée : tout cela, comment et en quelle conscience ? C'est ce que je n'ai pas encore compris.

Prenez donc une ferme résolution de remettre les offenses, et de les remettre absolument ; de les remettre du fond du cœur, de les remettre comme vous souhaitez que Dieu vous remette les vôtres. Vous vous proposez de vous réconcilier à la mort, cela est certain ; mais ce que vous ne pourrez peut-être point alors, que ne le faites-vous dès aujourd'hui ? Aujourd'hui Dieu est-il moins votre maître, ses jugements sont-ils moins terribles ? Ah ! par l'amour que vous lui devez, par l'amour que vous vous devez à vous-mêmes, chrétiens, je vous en conjure, renoncez à vos inimitiés, calmez vos haines : c'est Jésus-Christ qui vous le demande, Jésus-Christ actuellement présent sur nos autels ; il vous ouvre son cœur, fermerez-vous le vôtre à votre ennemi ? Ah ! si vous ne pouvez gagner sur vous de pardonner à votre frère, j'ose le dire, pardonnez à Jésus-Christ dont il est l'image ; votre frère peut bien être un objet de mépris, mais l'image de Jésus est respectable. L'homme ne mérite point que vous lui fassiez grâce ; mais Jésus le mérite par tout le sang qu'il a versé pour vous ; que la voix de ce sang adorable vous attendrisse. L'homme regardé en soi n'est digne que de haine ; mais Jésus est digne de toute votre reconnaissance, de tous les transports de votre amour. Si la vengeance a pour vous des attraits, exercez la vengeance qui s'apprend au Calvaire, la vengeance qui seule est digne de vous, vengez-vous par des bienfaits. Je l'ai dit, et il est vrai, un affront est sensible ; mais enfin, tôt ou tard il faut mourir : eh ! mes très-chers frères, avant de mourir procurons-nous la consolation d'avoir fait quelque chose pour Dieu ; mettons-nous en état de lui dire : Seigneur, je vous ai fait le plus grand sacrifice qui fût en mon pouvoir, le sacrifice de mes ressentiments. Je ne crois pas qu'il puisse entrer dans le cœur d'un chrétien des sentiments plus nobles et plus raisonnables. Quoi qu'il en soit, voilà Jésus-Christ qui, tenant votre ennemi par la main, vous l'amène et vous le présente : il vous dit, obéissez-moi, pardonnez-lui, sauvez-vous ; parole qui doit vous désarmer ; votre fidélité à garder la plus sévère des lois évangéliques, vous méritera sûrement en ce monde la rémission de vos péchés, dans l'autre la récompense éternelle ; je vous la souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXII.

SUR L'ÉDUCATION DES ENFANTS.

Ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ, et hæc vidua erat. (*Luc.*, VII.)

On portait en terre le fils unique d'une mère qui était veuve.

Cette mère infortunée, qui vient de perdre un fils unique, ne peut lui donner que des pleurs : chrétiens, ne devez-vous rien de plus aux vôtres ? Remontons à la source, et prenons la chose dans son origine. Est-ce une faveur que le ciel dispense, lorsque d'un mariage vertueux il fait sortir des enfants ? Sans doute, et nous ne pensons qu'avec indignation à ces infâmes hérétiques qui, au lieu d'adorer la toute-puissance et la sagesse du Créateur à peupler le monde, ont prétendu que les noces étaient un ouvrage de l'enfer : c'est une faveur, vous dis-je, puisque par ce moyen on voit naître à l'univers des habitants, à la patrie des sujets, à vos familles des appuis, à votre vieillesse une ressource, et pour dire quelque chose de plus, à l'Eglise des chrétiens, et au ciel des prédestinés : mais si la faveur est grande par le plaisir que vous ressentez de vous retrouver en d'autres vous-mêmes, et de survivre à vos cendres, le fardeau ne l'est pas moins par l'ingratitude dont les enfants payent votre tendresse, et les chagrins amers qu'ils vous causent. Chagrins de toute espèce : si le ciel les enlève, on passe de tristes moments ; et si le ciel les conserve, on en passe souvent de plus tristes encore. Mais quand nous leur supposerions les dispositions les plus heureuses, le naturel le plus aimable, quand ils seraient aussi reconnaissants que d'ordinaire ils sont ingrats ; c'est toujours un fardeau par les devoirs pénibles et rigoureux dont vous êtes nécessairement chargés à leur égard. Vous leur devez tout, vous leur devez l'éducation, et ce détail de soins que l'éducation renferme. Ce n'est point assez de travailler à votre salut, il faut vous sauver et les sauver avec vous. C'est le sujet dont j'ai à vous entretenir. Les pères et mères ne me désapprouveront pas ; ils veulent qu'on rappellent aux enfants le souvenir de leurs devoirs ; qu'ils ne trouvent pas mauvais qu'on les fasse eux-mêmes souvenir des leurs. Commençons par intéresser Marie en notre faveur. *Ave, Maria.*

Saint Bernard, parlant du nom que reçut le Fils de Dieu dans sa Circoncision, dit que c'est un nom plus grand lui seul que celui de tous les héros, parce qu'il exprime toute l'étendue de ce qu'il signifie : toute proportion gardée, j'en dis de même du nom de père. Ce nom, d'ailleurs si commun, fonde en même temps les droits les plus illustres et les devoirs les plus sacrés. Dès là qu'un homme est père, il est maître, il est juge, il est modèle, il est guide. Il est maître pour instruire, il est juge pour punir, il est modèle pour édifier, il est guide pour conduire dans des voies sûres. Je m'explique encore. Comme maître, il doit donner d'utiles leçons ; comme juge, il doit exercer de sages rigueurs ; comme modèle, il doit présenter

Digitized by Google

de saints exemples; comme guide il doit montrer le droit chemin. Quatre maximes importantes auxquelles je m'attache. Les deux premières regardent les enfants encore en bas âge, et sous les yeux de leurs parents; je les expliquerai dans la première partie. Les deux autres regardent les enfants plus avancés, et bientôt en état d'entrer dans le monde, j'en ferai la matière de la seconde partie. Or, que de prévaricateurs méritent ici d'être censurés! Que de pères, ou trop tendres ou trop indifférents, non-seulement ne s'appliquent point à former ceux à qui ils ont donné le jour, mais les autorisent, les enhardissent, les fixent même dans le mépris du devoir! Qu'ils écoutent, je parle pour eux, pour les avertir des maux innombrables qu'ils préparent à la patrie, à leurs enfants, à eux-mêmes.

PREMIÈRE PARTIE.

Avant que d'entrer en matière, je ne crois pas devoir avertir que les pères et mères sont obligés par justice de donner le nécessaire à leurs enfants et de pourvoir à leurs besoins. Ici la nature parle; montrant à un père son enfant, elle ne lui fait point de longs raisonnements; elle ne lui dit point: c'est votre image, votre égal; elle dit c'est votre sang, c'est vous; ce que vous vous devez à vous-même, vous le lui devez: langage éloquent et touchant, tous les hommes l'entendent, et l'entendent de la même manière; on peut dire que sur cela les nations dans l'univers parlent toutes la même langue. Vous avez concouru avec la toute-puissance pour faire naître des hommes, vous devez par vos soins paternels perfectionner l'ouvrage; vous leur avez donné la vie, vous devez la leur conserver; vous êtes pour eux ici-bas des dieux tutélaires, vous êtes par conséquent chargés à leur égard des droits sacrés de la Providence; ils viennent au monde sans autre ressource que celle de leurs larmes, c'est à vous de les essuyer. Rien ne vous dispense d'en prendre soin, tout ce qui vous appartient leur appartient ainsi qu'à vous: la même raison qui vous constitue leurs maîtres vous constitue leurs débiteurs; ils sont vos premiers créanciers, jusqu'à ce qu'ils aient le nécessaire; qu'on retranche la dépense, qu'on bannisse les plaisirs, quelque dette qui presse d'ailleurs, qu'on ne parle point d'y satisfaire. Même l'aumône est alors défendue, ce serait une charité déplacée; Jésus-Christ ne vous la demande point, ou il ne la demande qu'en faveur de vos enfants qui sont pour vous les plus chers, comme les plus respectables de ses membres. Je dis plus, votre testament, ce gage de vos dernières volontés, cet acte authentique et souverain qui fait que vous régnez encore après la mort, votre testament, dis-je, ne dépend point de vous; pour le régler par des dispositions arbitraires, vous n'êtes ni un maître qui commande, ni un bienfaiteur qui accorde; vous êtes simplement un juge subalterne commis de Dieu, pour prononcer sous lui d'équitables arrêts, et à l'exception de quelques marques de reconnaissance qu'on vous permet de donner à de fidèles amis, de quelques aumônes judicieuses faites aux membres du Sauveur, le fond de vos biens héréditaires, par un droit imprescriptible, doit nécessairement revenir à vos enfants, si rien ne les accuse d'être perfides et dénaturés. Tout cela est évident, la justice parle trop intelligiblement pour n'être pas entendue.

Et d'où vient donc que nous sommes obligés de tenir sur cela tant de discours? C'est que je sais qu'il y a des pères ambitieux, amis du faste et de l'orgueil, qui ne prennent nulle précaution pour l'avenir, ne mettent nul ordre à leurs affaires. Ils aiment la pompe et l'éclat, chez eux tout se fait à la grandeur; et quand ils viennent à mourir, les ressources étant épuisées, les fonds dissipés, une famille se trouve réduite à la plus déplorable mendicité. C'est que je sais qu'il y a des pères inhumains qui bannissent un enfant encore jeune de la maison paternelle, le chargent lui seul du soin de sa fortune, et l'abandonnent au désespoir et au libertinage. C'est que je sais qu'il est plus d'un père indolent, inappliqué, qui, chargé d'une nombreuse famille, ne s'en met pas plus en peine que si elle n'était point à lui; qui, malgré les forces de la santé et de la jeunesse, malgré de pressants besoins, est toujours plongé dans le sommeil, toujours occupé de ses plaisirs, sans se souvenir que ses bras sont tributaires de ses enfants. C'est que je sais qu'il est plus d'un père passionné pour le jeu, qui court dans des lieux, malheureusement trop fréquentés, jeter ce qu'il avait acquis par son travail; y passe les jours entiers, et rentrant dans sa maison avec des yeux pleins de fureur, poursuit ses misérables enfants jusque dans le sein d'une mère désolée. C'est que je sais qu'il se trouve des mères dénaturées qui, après les avoir mis au jour, leur refusent ces soins, ces attentions indispensables qu'on doit à leur âge, et par leur dureté souvent les font passer des entrailles d'une marâtre dans les entrailles de la terre. Quelles injustices! quelle barbarie! quels monstres! Que n'aurais-je point à dire de tant de coupables contre qui la nature outragée réclame ses droits! mais je reviens à mon sujet.

Premier devoir d'un père et d'une mère; dans leur personne je vois des maîtres chargés d'instruire les enfants, de les instruire de la plus sublime, de la plus haute de toutes les sciences, de la science du salut, de la science des saints. N'attendez pas, pour parler le langage de l'Ecriture, qu'ils soient infatués, ensorcelés de l'esprit du monde; commencez de bonne heure; les premières impressions sont celles qui s'effacent le moins; la première liqueur qu'on verse dans un vase est celle qui l'imbibe et le pénètre mieux; une table d'attente reçoit sans résistance toute sorte de formes; commencez de bonne heure. Tandis qu'ils sont

Digitized by Google

encore jeunes, répétez, inculquez à ces esprits dociles les enseignements salutaires que vous avez appris dans l'enfance; développez peu à peu certaines maximes proportionnées à leur capacité et à leur âge; jetez dans ces terres encore molles les semences d'une doctrine saine; tâchez que dès qu'ils ouvriront les yeux, de tous les objets qui se présentent, le premier qu'ils connaissent, ce soit la vertu, le premier qu'ils détestent ce soit le péché, le premier qu'ils aiment, ce soit Dieu; faites en sorte que Dieu ait le premier soupir de leur cœur, et que la première parole que formera leur langue bégayante, soit une parole d'amour pour Dieu, qui est plus leur père que vous. Aimables sons, quoique mal articulés! Heureuse harmonie qui percera les cieux, et se fera entendre du Seigneur, pour attirer sur eux, comme sur vous, toutes les bénédictions! Qu'il vous souvienne, dit saint Augustin, du rang que vous tenez dans vos familles, vous en êtes les prédicateurs, les apôtres, les prélats; vos enfants sont un dépôt glorieux qui vous a été remis entre les mains; votre maison est une Eglise particulière qui est confiée à votre zèle, vous devez y exercer l'autorité du ministère évangélique; les grandes vérités du christianisme, les vrais principes de la morale, le détail des obligations chrétiennes sont les connaissances dont préférablement à toute autre il faut que leur âme soit enrichie. Apprenez-leur, tant que vous voudrez, ce qu'il y a de plus délicat, de plus spirituel dans les arts; mais avant tout qu'ils sachent qu'ils sont chrétiens, qu'ils sachent se sauver; cherchez des maîtres habiles qui vous aident, mais ne vous reposez pas totalement sur eux de la conduite de leurs élèves; veillez vous-mêmes, vous-mêmes formez-les: au bien: par-là ils recevront de vous une naissance plus précieuse que celle qu'ils ont déjà reçue; et si vous n'êtes pas en état de leur procurer la richesse, la grandeur, les entrées dans le monde, au défaut de tout cela, vous leur donnerez le plus solide bien, une éducation sage et vertueuse.

On ne peut dire combien des leçons données à propos sont utiles par les traces vives et profondes qu'elles laissent presque toujours après elles. C'est dans l'estime de la loi, dit l'Ecriture, que Susanne est élevée: ne craignez rien; assiégée par d'infâmes vieillards, menacée d'une mort honteuse, elle craindra l'œil du Seigneur, et le craindra jusqu'à sacrifier, de peur de lui déplaire, tout ce qu'il y a de plus cher au monde, l'honneur et la vie. C'est dans la même loi, dit encore l'Ecriture, qu'est élevé le jeune Tobie; rien ne sera capable de lui donner atteinte, il vivra au milieu de Babylone sans participer ni aux abominations des gentils, ni à la perfidie de ses frères apostats. C'est dans la crainte de Dieu qu'est élevé saint Louis; il verra les plaisirs du même œil dont un guerrier intrépide voit l'ennemi; il se conservera sans tache jusqu'à la fin, et il alliera dans sa personne deux choses qui semblaient incompatibles, le trône et l'innocence. Il y a même un avantage que je ne dois pas omettre, c'est que si vous donnez à cet enfant de bons principes, quand même dans la suite, ou par la force du penchant, ou par la séduction du mauvais exemple, il viendrait à se démentir, tout n'est pas désespéré: les marques qu'on a gravées dans lui sont obscurcies, elles ne sont pas détruites; les étincelles qu'on a jetées dans son âme sont assoupies, elles ne sont pas éteintes, il y a de la ressource; la passion calmée, le feu de l'âge amorti, à la faveur de vos principes peut-être reviendra-t-il, du moins vous préparez à la miséricorde divine un moyen de le tirer de son égarement.

Moyen, par conséquent, qui devrait être employé, et moyen souvent trop négligé. On n'instruit point les enfants. Un père est livré aux affaires, une mère au jeu, un enfant aux domestiques; et, sous prétexte de ménager une santé faible, on le laisse ignorer ce qu'il lui importe le plus de savoir; on le laisse converser indifféremment avec des compagnons de son âge qui, aussi ignorants que lui, ne sont déjà que trop savants pour le former à la colère, au mensonge, au jeu, et quelquefois aux écarts les plus licencieux. A peine une fois l'année lui fera-t-on expliquer les premiers éléments de la religion. Je n'ose dire jusqu'où un père porte l'attention pour de frivoles amusements, même pour de vils animaux qui l'intéressent; comment il interrompt pour eux les occupations les plus sérieuses, tandis qu'il ne se met nullement en peine que son fils sache ou ne sache pas s'il y a un Dieu. Et par quelle voie supplée-t-il à ce qu'il ne fait pas? Qui met-il à sa place pour remplir des obligations dont il s'acquitte si mal? S'il s'agit de régler la démarche, la contenance, la bonne grâce, il choisira ce qu'il y a de plus célèbre; il examinera tout par ses yeux; il ne s'en rapportera qu'à lui-même: mais il est question d'inspirer la vertu, les bonnes mœurs; alors tout domestique, tout précepteur en sait assez: encore lui ordonne-t-il expressément de ne point trop presser, trop fatiguer; et ses ordres pour la perte d'une jeunesse malheureuse ne sont que trop bien exécutés. On n'instruit point les enfants; tout au plus on les instruit des règles de la sagesse humaine, des manières d'une politesse exquise, des coutumes, des bienséances du monde; on leur inspire ces sentiments d'honneur que le monde exige; on les précautionne contre certains vices qui portent avec eux un caractère infamant, et on s'en tient là: c'est-à-dire, qu'on les élève à l'école de Socrate, on les forme comme Platon les eût formés: éducation que je n'appellerai pas criminelle, mais stérile et sans fruit: car qu'est-ce que l'honnête homme, si le chrétien ne s'y joint? Et de quoi servira la vertu, si ce n'est pas celle que Jésus-Christ a enseignée? On n'instruit point les enfants, et ce qui arrive, c'est qu'ils s'instruisent eux-mêmes; l'amour-

Digitized by Google

propre devient leur maître, et à l'école de l'amour-propre qu'apprennent-ils, ou plutôt que n'apprennent-ils point? Tout jeune qu'est cet enfant, il sait qu'il est riche; que son père possède une charge importante; qu'il lui reviendra un jour d'amples successions; il sait qu'un nombreux domestique est obligé de lui obéir; il sait que la nature a versé sur sa personne certaines grâces; son oreille délicate a entendu furtivement certaines paroles dites à l'avantage de son esprit; il sait tout cela: mais qu'il ait des devoirs à remplir, un Dieu à servir, c'est ce qu'il ignore. Par rapport aux vérités du salut, nous voyons souvent à trente ans des personnes dans une ignorance grossière, qui est tout à la fois et le crime et la honte de leurs parents. On n'instruit point les enfants, je me trompe, on leur apprend ce qu'ils ne doivent point savoir, et ce qu'il faudra un jour que la pénitence leur fasse oublier: un homme d'affaire découvre ces ressorts de chicane qui éternisent les procès; un négociant, ces souplesses ténébreuses qui précipitent un gain toujours à son avis trop lent, un artisan; ces supercheries dont le public est la victime. Un homme de qualité leur dit qu'ils aient à ne pas souffrir impunément un affront, et il le dit sans détour. Voilà donc comme vous les instruisez! Dieu a parlé, et vous parlez-vous pour le démentir? Sachez que vous êtes pires que les infidèles; saint Paul l'a dit, et je le dis après lui: oui, vous êtes pires que les infidèles, parce que vous trahissez la foi que vous faites semblant de professer, et que vous opposez à l'Evangile de Jésus-Christ un Evangile plein d'horreur; parce que vous faites périr des âmes infortunées pour qui et sur qui a coulé le sang de la Rédemption; parce que vous donnez des leçons détestables, leçons, hélas! mieux comprises et mieux retenues que toutes les nôtres.

Second devoir des pères et mères: comme ils sont maîtres pour donner d'utiles leçons, ils sont juges pour exercer de sages rigueurs. Dieu leur a adressé un tribunal pour rendre des arrêts et faire justice: qu'ils soient jaloux de maintenir l'ordre; qu'ils aient soin, quand les enfants s'oublient, qu'ils ne s'oublient pas impunément. Le Saint-Esprit insiste sur ce point de la manière la plus forte; il assure que celui qui ne fait pas la correction, ne sait pas aimer; qu'un enfant étant presque toujours incapable de réflexion, c'est la correction qui lui en donne; qu'il ne faut lui plaindre ni le pain, ni le châtiment; que si on ne le châtie, il suivra l'impétuosité de son naturel, se livrera à ses penchants et imitera la fougue d'un cheval indompté; que si on ne le châtie, il couvrira de honte ses parents et marquera leur front des traits de l'infamie; qu'il est important de réprimer ses saillies, de rompre ses caprices, de maîtriser son humeur, d'assujettir son orgueil, de le plier, de le courber, malgré qu'il en ait, sous le joug; que les coups qu'on lui porte sont des coups salutaires, des coups de grâces qui, dans le moment, lui causent de la douleur, mais qui feront entrer la vertu dans son âme et le sauveront des enfers. Tel est le langage de l'Esprit-Saint, langage incontestablement vrai, l'expérience ne le confirme que trop: ces soins excessifs, ces tendresses mal entendues vous coûteront cher; un fils trop caressé est pour l'ordinaire un fils dénaturé; il est votre idole, il sera votre supplice. D'abord il s'accoutumera à ne faire que ce qu'il lui plaît; ensuite il prétendra que ce qu'il veut, les autres le veuillent après lui; il donne aujourd'hui une marque de mépris, demain il donnera des commandements; et croissant chaque jour en âge, encore plus en malice, il commencera par être son maître et finira par être le vôtre? Armez-vous donc, si vous êtes sages, tandis qu'il en est temps, armez-vous d'une fermeté, d'une sévérité légitime: je rougis pour quelques-uns de la malheureuse et pitoyable faiblesse qu'ils font paraître.

Il en est qui tremblent, qui dissimulent, qui détournent la vue, qui se font illusion pour ne pas apercevoir les fautes les plus criantes, qui se retirent même et disparaissent pour avoir un prétexte de ne rien voir et de ne rien reprendre. Il en est qui éclatent, qui témoignent un juste mécontentement, mais se ménageant secrètement un médiateur qui les apaise, ils jouent un personnage ridicule, dont un fils s'aperçoit sans peine, dont il se moque dans l'âme, et ne tarde pas à se prévaloir. Il en est qui applaudissent à leurs plus coupables offenses: dans la folle tendresse qui les aveugle, les vices de leurs enfants sont à leurs yeux des vertus. Disent-ils un mot équivoque et obscène, c'est agrément; disent-ils un mot impie et libertin, c'est feu d'imagination, saillie heureuse; sont-ils tardifs, opiniâtres, mélancoliques, chagrins? c'est profondeur de réflexion, solidité de génie; sont-ils passionnés pour le jeu, portés au libertinage, ennemis de toute contrainte, c'est naturel ouvert, sans détour et sans fard; marquent-ils de la fierté et de l'audace, c'est noblesse de sentiments, c'est grandeur d'âme; quoi qu'ils disent, ou qu'ils fassent, on les encense: par là que produit-on? se voyant applaudis, à quoi ne se porteront-ils pas? Il est des parents qui ne veulent point être informés de tout ce qui échappe de plus criminel à leurs enfants: qu'avec toute la circonspection, toute la prudence imaginable on insinue une parole contre leur conduite peu réglée, incontinent ils montrent un visage sévère: de sorte qu'on prend le parti de ne rien dire, et qu'on trouve le fils moins insupportable par ses écarts, que le père par ses travers. Il en est qui n'ont d'attention que pour leur procurer dans l'babillement, dans la nourriture, toutes les délices; qui les font, si j'ose le dire, dormir dans les bras de la mollesse; ce qui les rend inhabiles à tout, en sorte que leurs corps appesantis, efféminés, ne peuvent soutenir le travail et se ruinent à la première fatigue. Il en est qui ne peuvent pas un moment les

Digitized by Google

perdre de vue; qui les adorent, les accablent de caresses, et les accablent à tel point, qu'eux-mêmes en étant importunés, les reçoivent avec dédain et donnent lieu de dire que le fils est un ingrat et la mère imprudente. Armez-vous donc, je le répète, d'une sévérité convenable.

Ce n'est pas que je veuille exclure la compassion; à Dieu ne plaise qu'on porte la rigueur trop loin. Non, je n'excuse point ces pères violents qui, transportés de fureur contre leurs enfants, ne les envisagent qu'avec des yeux cruels; qui, pour une faute légère qu'on devrait oublier, frappent sur eux aussi impitoyablement que sur le fer et le bronze, et dans un châtiment ou la passion ne garde nulle mesure, leur redemandent tout le sang qu'ils leur ont donné; c'est cruauté, c'est barbarie : mais faites-y réflexion, vous conviendrez que dans les familles il y a souvent un enfant malheureux qui, abandonné à la discrétion de ses tyrans domestiques, n'a pas un moment de relâche; ses paroles, ses actions, son silence même, tout est un crime; à peine ose-t-il ouvrir les yeux, où s'il les ouvre, il ne rencontre dans les auteurs de ses jours que des yeux qui le glace d'effroi : c'est sur lui qu'on décharge tout le poids d'une humeur chagrine; c'est lui qui est la victime qu'on immole à toutes les heures, et dans l'accablement où il se trouve, il n'a de consolation que dans ses larmes, où dans celles de quelque domestique moins barbare que ses maîtres. Faut-il s'étonner après cela qu'il en vienne aux extrémités, qu'il prenne témérairement le parti des armes? Et quand le père se plaint que son fils est libertin, le fils ne peut-il pas se plaindre plus justement que son père est sans cœur et sans entrailles? Mais ce qui est moins excusable encore, c'est la conduite d'une mère une fois prévenue; une mère une fois prévenue est la femme du monde la plus déraisonnable; rien ne modère ses chagrins, rien n'arrête ses fureurs; à la place des tendresses de l'amour, elle met tous les transports de la haine; et tandis qu'un tendre enfant, conduit par la nature, lui tend amoureusement les bras, elle le repousse et le dédaigne : où trouver des termes pour peindre et condamner de si détestables antipathies! à quelle école mérite-t-elle qu'on la renvoie! Et fasse le ciel que la justice divine lui épargne un châtiment dont il n'y a que trop d'exemples! qu'un jour elle ne soit pas contrainte de mendier du secours chez celui qu'elle a maltraité; qu'elle ne soit pas forcée, dans une vieillesse impuissante, de ramper aux pieds d'un fils qui, devenu le maître à son tour, ne la recevra que pour goûter le plaisir de la vengeance!

Qu'on use donc prudemment de compassion et d'indulgence : avec les enfants il faut parler peu, dissimuler quelquefois, menacer à propos, pardonner de temps en temps. Mais quand les menaces ne produisent rien, quand vous voyez des fautes sérieuses, des fautes réitérées, alors, prenant les conseils de la discrétion, faites parler le devoir; faites-le parler en maître et en vengeur. En cela vous ne risquez rien; vos enfants ne vous en aimeront pas moins, seulement ils vous craindront davantage. Ils sentent quand ils ont tort; ils distinguent quand les voies de rigueur sont justes : leurs larmes essuyées, ils vous justifieront dès maintenant, vous remercieront peut-être, et sûrement un jour vous loueront. Et pourquoi pensez-vous qu'Ophni et Phinées en vinrent à profaner les autels, à faire du sacerdoce un brigandage, à donner à tout Israël d'horribles scandales qui leur attirèrent une mort cruelle, sinon parce qu'Eli, homme d'ailleurs irréprochable, mais faible, autorisa par sa mollesse leurs attentats? Pourquoi suivrez-vous son exemple? C'est Dieu que vos enfants outragent, pourquoi craindrez-vous de venger sur eux la majesté suprême! Eh! vos rigueurs tombent quelquefois mal à propos sur un sujet étranger, pourquoi ne tomberont-elles pas sur un fils qui les mérite mieux? Mais toujours que ce soit la raison, et non la passion qui vous anime : maxime certaine; un enfant, puni dans la passion, ne pleure que son malheur; mais quand c'est la raison qui vous fait agir, il pleure sa faute. Tels sont les devoirs envers les enfants encore en bas âge et sous les yeux de leurs parents : voyons maintenant quels sont les devoirs envers les enfants plus avancés, et en état d'entrer dans le monde; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si vous êtes maîtres pour instruire, juges pour punir, vous êtes en même temps modèles pour édifier : les leçons, les corrections serviront peu, si l'exemple ne s'y joint: troisième réflexion qui doit vous faire souvenir de ce que vous devez à des hommes dont vous êtes en quelque sorte les créateurs. Enfin ils sont sortis des ténèbres de l'enfance, dans eux la raison est développée, ils sont capables de réfléchir : moments précieux, moments décisifs! qu'on en profite, qu'on se hâte d'imprimer dans leur cœur flexible et tendre une forme heureuse dont l'empreinte dure toute la vie. Que la régularité de vos mœurs soit le flambeau qui les éclaire; que vos vertus soient le premier livre où ils apprennent à lire leurs devoirs; présentez-leur constamment dans votre personne l'honnête homme et l'homme chrétien. Comme c'est d'abord sur vous qu'ils portent la vue, sur vous qu'ils aiment à se régler, avec vous qu'ils parlent, qu'ils agissent, qu'ils conversent, insensiblement la piété se naturalisera dans leur cœur, et y jettera de profondes racines qui porteront dans la suite des fruits heureux. Jamais qu'il ne vous arrive, en leur présence, de vous permettre rien qui blesse tant soit peu la bienséance la plus sévère. Ma proposition vous surprendra, mais elle est vraie, elle est dictée par le Saint-Esprit; c'est qu'il n'est rien au monde de plus digne de respect qu'un enfant : les hommes que le ciel a

Digitized by Google

placés sur nos têtes, méritent sans doute nos hommages; mais l'innocence a des droits qui, pour être moins pompeux, n'en sont pas moins sacrés : un père et un fils se trouvant ensemble, sont tous deux respectables l'un à l'autre; le premier, par un titre de supériorité, il est le maître ; le second, par un titre plus délicat, il est faible. Si vous ne vous observez, si vous vous donnez la liberté de dire et de faire sans ménagement tout ce qui vous plaît, vous leur portez l'iniquité dans les yeux ; vous la leur portez dans l'âme; votre péché entre, il devient un péché originel, un péché héréditaire qu'ils réitéreront, qu'ils conserveront jusqu'à la fin ; un péché en vertu duquel vous pécherez même encore après votre mort. Si vous n'êtes vertueux, inutilement tenterez-vous de cacher vos désordres : les enfants sont attentifs, ils ont un regard perçant à qui rien n'échappe ; dès que vous aurez fait une action criminelle, ils prendront droit de la faire eux-mêmes, et vous perdrez-vous le droit de la leur défendre. Si vous n'êtes vertueux, inutilement leur donnerez-vous de fréquents avis ; ils sont plus touchés de ce qu'ils voient que de ce qu'ils entendent : ils opposeront vos actions à vos discours, de vous ils en appelleront à vous-mêmes, et à votre propre tribunal se feront absoudre par vos déréglements. Si vous n'êtes vertueux, le poids de l'exemple vous manquant, quels avis leur donnerez-vous qui ne soient mêlés la plupart de colère et d'emportement? Avis par conséquent inutiles, dangereux même; la colère vous rendra méprisables, la colère vous fera perdre votre autorité; ils ne se repentiront point d'une faute dont on les reprend par une faute plus grande ; ils s'accoutumeront aux invectives, et ne retiendront de vos réprimandes que les paroles violentes dans lesquelles elles sont conçues? Si vous n'êtes vertueux, en un mot, avant que d'avoir vos biens, ils auront tous vos vices.

Votre vie est peu conforme aux règles de l'Evangile, apprenez-moi par quels moyens vous les engagerez à remplir leurs obligations. Comment voulez-vous leur faire aimer la prière, tandis que rarement ils vous voient fléchir les genoux pour adorer le Seigneur? Comment approcheront-ils des sacrements, tandis qu'ils savent que vous vous confessez à peine une fois l'an? Comment se tiendront-ils en garde contre les surprises de la colère, tandis que vous faites retentir à leurs oreilles des paroles dictées par la fureur? Comment une mère inspirera-t-elle à sa fille un esprit de religion, tandis qu'elle-même s'attache à étudier la vanité des ajustements, à courir les cercles profanes, à lire des livres dangereux pour connaître les passions des autres, et entretenir les siennes à faire gloire de voir et d'être vue? Un père dans l'administration des affaires est infidèle, dans le maniement de l'argent il use de détours : son fils, qui en est témoin, deviendra-t-il charitable? Apprendra-t-il à faire l'aumône à l'école d'un père qui fait des injustices? Croyez-vous que de jeunes gens ne sentiront pas l'énorme contradiction qui se trouve entre ce que vous commandez, et ce que vous pratiquez? Croyez-vous qu'au milieu de vos invectives, ils ne vous jetteront pas un regard satirique, pour vous dire, qui de nous deux mérite mieux, d'être repris? Pensez-y, vivant avec eux, et vivant mal, vous vous rendez coupables d'un désordre que rien n'excuse : s'il vaut mieux, dit le Sauveur, être jeté dans la mer avec une pierre au cou, que de scandaliser les enfants, ceux qui les scandalisent à toute heure, qui les scandalisent, malgré l'obligation particulière qu'ils ont de ne les scandaliser pas, combien sont-ils criminels, et quels châtiments doivent-ils attendre!

Enfin, après vous avoir considérés comme maîtres, comme juges, comme modèles, je dois vous considérer comme guides. Vous l'êtes en effet dans ce qui regarde l'établissement et la vocation. Au sujet de l'établissement, précautions nécessaires. Précaution contre l'avarice. Celui-ci, en établissant ses enfants, ne se dessaisit de rien, comment prétend-il qu'ils se soutiennent? On ne vous ordonne pas de vous dépouiller entièrement; quelque protestation que les enfants vous fassent d'une éternelle reconnaissance, la reconnaissance n'est pas toujours leur vertu, n'y comptez pas; conservez-vous indépendants jusqu'à la fin : mais aussi ne les mettez pas dans l'occasion de faire des vœux sacriléges, et de laisser échapper certains soupirs qui disent qu'un père vit bien longtemps. Précaution contre la complaisance : celui-là qui a contracté de nouveaux liens, ne voit désormais les enfants d'un premier lit qu'avec les yeux de sa nouvelle épouse ; il les abandonne à toute la convoitise, à toute la haine de leur marâtre ; il les dépouille pour enrichir leurs jeunes rivaux, et il donne lieu à de tendres orphelins de dire, qu'en perdant leur mère, ils ont perdu leur père. Précaution contre la prédilection et la partialité. On aime un fils plus que les autres, et aux dépens des autres on veut le pousser : le temps est-il venu de l'établir? une tendresse aveugle se permet tout. Dans un acte fabriqué tout exprès on dresse un partage qui en apparence n'a rien que de légitime ; mais on sait l'art de faire couler sourdement ses dons dans une main chérie, on suce sans bruit le sang de plusieurs frères, pour engraisser un frère bien-aimé à qui on élève une fortune qui n'est bâtie que du débris des malheureux. Et l'on ne songe point que sa conscience demeure chargée, qu'on est comptable d'un surplus poussé jusqu'à l'injustice, et rigoureusement obligé à restitution. Tout cela autant d'écueils qu'on doit éviter.

Mais c'est la vocation qui demande les principaux soins : affaire importante, s'il en fut jamais ; affaire décisive pour la vie présente et pour la vie future. Si un enfant prend le bon parti, on peut presque sûrement répondre de son salut : mais si vous

Digitized by Google

lui en faites prendre un autre, je tremble sur sa destinée. S'il vous était permis d'ordonner, de disposer à votre gré, je ne vous presserais point, j'approuverais vos arrangements, quels qu'ils fussent; mais ici votre autorité tombe, vos enfants absolument indépendants du joug paternel, ne sont comptables qu'à Dieu et à la conscience; il ne vous appartient point de leur donner des lois : vous êtes seulement chargés de leur intimer celles de Dieu. C'est donc à vous de faire à leur égard la fonction d'anges tutélaires, d'user de toute votre habileté et votre prudence, pour les aider dans le choix qu'ils ont à faire. C'est à vous de les suivre d'un œil attentif, d'étudier leurs vertus, leurs défauts, leurs inclinations, leurs talents; de peser mûrement toutes leurs démarches; de les engager à consulter Dieu, de le consulter vous-mêmes : il s'agit d'un dernier pas, d'un pas critique, n'épargnez rien pour qu'il soit juste. Vous voulez que votre fils vous remplace, et perpétue votre nom, vous voulez que vos charges passent sur sa tête, vos richesses dans ses mains; qu'elles y passent, si Dieu y consent : mais il n'est pas question d'établir votre famille, la fin du mariage est de mériter une place dans le ciel; vos enfants étant destinés au bonheur suprême, c'est à ce bonheur qu'il faut les conduire; pour premier héritage vous leur devez le ciel. Travaillez à leur fortune, j'y consens; mais ils sont à Dieu plus qu'à vous; si Dieu vous les demande, n'hésitez pas à en faire le sacrifice.

Je dis sacrifice raisonnable et religieux; qu'on y prenne garde; Dieu, qui mérite si bien d'être servi, ne veut point qu'on le serve malgré soi; tout hommage forcé lui déplaît : *Dominator virtutis... cum magna reverentia disponis nos* (*Sap.*, XII); il nous a créés libres, il ne veut point nous ôter, il nous laisse l'exercice de notre liberté; et quoiqu'il soit ce dominateur suprême, dont la voix toute-puissante ébranle les cieux, il veut bien conséquemment à ses décrets ne point étendre son domaine et sa puissance jusqu'à contraindre et subjuguer le libre arbitre de l'homme. De là il s'ensuit que je ne puis m'élever avec assez de force contre ces téméraires usurpateurs qui, entreprenant sur la liberté des jeunes gens, les déterminent à un genre de vie, et leur marquent, aussi impérieusement qu'injustement, l'état qu'ils doivent embrasser : il s'ensuit que les moyens qu'ils prennent pour les éloigner du monde sont des moyens iniques, et que ce n'est qu'à la honte de la religion qu'ils veulent que la religion soit leur partage. Avec quelle hardiesse cependant le fait-on ce partage illégitime! Il n'y a dans une famille qu'un bien médiocre; pour le grossir en quelque sorte, ce bien, on veut qu'un membre de cette famille soit exclu de la succession. Un enfant n'a pas le bonheur de plaire, il faut s'en débarrasser. Un enfant n'a pas dans l'esprit certaine vivacité, dans la figure certaines graces, pour les emplois certains talents, on l'enfoncera dans la solitude; il n'est pas propre pour le monde il le sera pour Dieu : que penser de cette conduite? L'abus est-il manifeste? Surtout ce sont les personnes du sexe dont le sort est le plus à plaindre, parce que c'est en particulier sur elles que la passion exerce sa tyrannie. Comme elles sont naturellement plus timides, plus susceptibles d'esclavage, d'abord on leur insinue à mots couverts, ensuite on leur déclare en termes exprès ce qu'elles doivent vouloir, et pour peu qu'elles fassent de résistance on sait bien les y forcer. On entasse les reproches, on réitère les mauvais traitements; on les persécute avec tant d'acharnement que, malgré l'horreur qu'elles ont du cloître, pour se sauver de la persécution, elles s'y confinent. Voyez même à quel point on s'aveugle, et si ce n'est pas là un trait qui doit également couvrir de confusion l'homme et le chrétien. On a laissé parvenir des enfants jusqu'à l'âge de dix-huit ans sans presque leur parler de Dieu, et une des premières choses qu'on leur dit de Dieu c'est qu'il faut se donner à lui. Lois respectables et sacrées, où êtes-vous! Pères trop coupables qui débitez à contre-temps une leçon si belle, qui vous a chargés des intérêts d'en haut? C'est bien à vous de donner à Dieu ce qu'il ne vous demande pas, ce qu'il ne veut pas; de lui donner, à l'exemple de Caïn, l'objet de vos mépris et de vos rebuts! il vous sied bien de prescrire une pauvreté à laquelle on n'est point appelé, une obéissance qui sera un joug intolérable! osez-vous traîner aux autels une victime palpitante qui résiste, et les ensanglanter du sang d'une victime qui refuse d'être immolée? Osez-vous lui faire prononcer des serments qui sont dans sa bouche des parjures? Le sacrifice achevé, disons mieux, le parricide commis, pouvez-vous ensuite goûter quelque plaisir dans la vie, quand vous pensez à une misérable esclave à qui vous l'avez impitoyablement arrachée! Je vous compare à ces juifs idolâtres qui faisaient passer leurs enfants par la flamme en les sacrifiant à Moloch. Dites tant qu'il vous plaira que vous avez donné à Dieu les vôtres : non, ce n'est point à Dieu que vous les avez donnés, c'est à l'avarice et à l'ambition, c'est à la haine que vous les avez vendus; vous-mêmes, le terme dût-il vous faire frémir, vous méritez de l'entendre; vous-mêmes les avez égorgés. Que vous reste-t-il après cela, si non de faire ce que vous ne faites que trop souvent, qui est de les venir voir accompagnés d'un frère, d'une sœur parés de leurs dépouilles comme pour insulter à leur douleur par l'étalage d'une pompe mondaine, et enfoncer dans leur cœur mille traits meurtriers? Quels remords dévorants, quelles affreuses et sombres terreurs doivent vous troubler nuit et jour! La victime sacrifiée respire encore, et respire pour vous donner des malédictions qui retomberont sur votre famille et ruineront la prospérité que vous avez prétendu y établir. Fussiez-vous dans la suite touchés de l'esprit de pénitence, du moins il n'y aura point de

Digitized by Google

jour dans votre vie où vous n'ayez sujet de vous dire : j'ai condamné à la religion un fils, une fille, et je ne sais s'ils n'en seront point le scandale ; c'est moi qui les ai rendus malheureux, malheureux pour le temps, et malheureux peut-être pour l'éternité ; je viens de les mettre au tombeau tout vivants, je viens de creuser sous leurs pas les enfers ; il est à craindre qu'ils n'y tombent, et s'ils y tombent, c'est ma faute. Pensée terrible qui répandra sur vos jours un nuage épais, et vous rendra toutes les rigueurs dont votre cruauté accable l'innocent.

Mais voici l'excès opposé : Un fils a-t-il quelque mérite ? Lui voyez-vous un caractère heureux, un esprit facile, des manières engageantes, des dispositions à paraître dans le monde avec éclat ? Alors le sanctuaire dont on ouvrait toutes les portes à un fils disgrâcié est fermé pour celui-ci d'une triple barrière ; on s'oppose ouvertement à ses desseins, et tandis que d'un bras on traîne violemment aux autels un misérable qui n'y marche que malgré lui, de l'autre on arrête avec la même violence celui qui y porte ses pas. Et de quel droit encore ? De qui en cela prétendiez-vous suivre l'exemple ? Est-ce d'Abraham qui, au premier commandement qu'il reçoit de la part de Dieu, lève le bras pour frapper un fils, le gage de ses plus chères espérances ? Est-ce de la vertueuse Anne qui consacre si généreusement au Seigneur le jeune Samuel ? Est-ce de la mère des Machabées, qui, avec une grandeur d'âme héroïque, immolant ses sept enfants, endure le martyre sept fois dans un jour ? Jésus-Christ vous demande votre fille et vous la lui refusez ; il vous la demande pour épouse et vous la lui enlevez, vous la lui arrachez d'entre les bras pour la donner à un homme mortel ! L'alliance d'un Dieu n'est pas assez noble, vous en cherchez une parmi les mondains ! Qui est-ce qui fait à Dieu tout à la fois un affront et une injustice ? Et par un retour funeste qui est-ce qui doit craindre qu'il ne se venge en permettant que dans cet époux que vous lui avez préféré votre fille ne trouve son bourreau et ne demeure le reste de ses jours attachée à l'instrument du supplice ? Je ne sais si je dois ici révéler des mystères d'iniquité et publier des actions qui feraient rougir le paganisme même. Il se trouve des pères et des mères qui, voyant une fille exacte à tous les devoirs de piété, lui reprochent sa piété même, et se servent pour cela d'un terme de mépris que je ne répète pas. Il s'en est trouvé qui, voyant un fils résolu d'entrer en religion, inflexible sur ce point à leurs prières et à leurs larmes, ont tendu à son innocence des piéges secrets ; par le moyen d'un domestique, d'un ami, lui ont présenté des objets séduisants, et ont réussi à lui faire perdre tout ensemble la vocation et la pudeur. O attentat ! ô infâmie ! Pères barbares ! voilà donc comme vous en usez avec les objets de votre tendresse ! Autrefois dans le baptême vous les enlevâtes au démon, et aujourd'hui vous les lui rendez ! Vous les précipitez et vous vous précipitez avec eux dans l'abîme !

Revenons maintenant, et concluons. Par une conduite mal réglée envers ceux qui nous touchent de plus près, on ne les instruit point, on ne les corrige point, on ne les édifie point, on ne leur fait point prendre l'état qui leur convient : et ce désordre, où doit-il naturellement aboutir ? Où pensez-vous qu'il aboutira en effet ? Aux contre-temps, aux malheurs les plus étranges. Il arrivera premièrement que n'étant point faits pour le genre de vie que vous leur avez marqué, ils ne satisferont en rien à tout ce qu'on attend d'eux. Ils présenteront, dans leurs personnes, des citoyens qui vivront dans la licence ; des magistrats qui vendront la justice ; des négociants qui s'enrichiront par la mauvaise foi ; des prêtres, des religieux corrompus et appliqués à corrompre les autres ; des femmes qui aiment le jeu, qui aiment la dépense, qui mettent leur bonheur à troubler celui de toute une famille. Vous aurez donné au barreau de mauvais juges, au sanctuaire de mauvais prêtres, au cloître de mauvais religieux, et pour tout dire, en un mot, à la patrie de mauvais sujets, et à l'Eglise de mauvais chrétiens. Tous les membres de la société seront déplacés, conséquemment tous les états infectés ; la confusion sera générale ; et il est constant que la source presque de tous les maux qui règnent dans le monde, vient de ce qu'on n'entre pas dans l'état que le ciel destinait. Il arrivera secondement que, parmi ces personnes mal élevées, plusieurs et peut-être la plupart se perdront pour l'éternité ; en voici la preuve, c'est qu'en les engageant dans une route qui n'est point la leur, vous renversez à leur égard le plan qu'avait dressé une providence paternelle et sage ; vous interrompez la chaîne des grâces choisies et spéciales, qui les conduisaient au terme du salut ; vous les jetez dans l'occasion, de l'occasion dans le crime, du crime dans l'impénitence, de l'impénitence dans la plus irréparable, la plus affreuse des disgrâces. Et quand un père, aussi bien que son fils, en seront venus là ; quand au milieu des flammes celui-ci dira au premier : c'est toi qui m'as perdu, tu ne m'as donné la vie que pour me faire mourir éternellement, tu n'as été mon père que pour être mon assassin : jugez quels seront de part et d'autre les transports de rage et de désespoir. Prévenez donc à propos les reproches que vous feraient ces malheureux ; soyez attentifs à les enseigner, à les corriger, à les édifier, à les diriger, afin que vous méritiez tous ensemble de parvenir à la gloire que le Seigneur vous prépare. Au nom du Père, etc.

SERMON XXIII.

SUR LE SCANDALE.

Occurrerunt ei decem viri leprosi, qui steterunt a longe. (*Luc.*, XVII.)

Dix lépreux vinrent au-devant de Jésus-Christ, se tenant éloignés de sa personne.

Vous savez, chrétiens, combien la lèpre a

Digitized by Google

toujours été en horreur parmi les nations, et surtout parmi les Juifs : c'est un mal horrible, un mal contagieux, un mal qui, par l'ordre exprès de Dieu, bannissait l'homme de la société : voilà l'image d'un mal mille fois plus horrible, plus contagieux, plus détesté de Dieu et de ses véritables serviteurs, je veux dire, le scandale. Quelle foule de maux en effet ce vice traîne après soi! Que de raisons pour nous de le craindre et de le combattre! Le Fils de Dieu, descendant sur la terre, s'est proposé de sanctifier et de sauver le monde : en vertu de ses lumières infinies, il nous développe les maximes de son royaume, nous révèle les secrets de la sagesse d'en haut : en vertu de ses exemples, il tire l'homme du milieu des abominations et des horreurs, et, dans une chair mortelle, lui apprend à vivre d'une vie divine : en vertu de sa grâce, il élève l'âme au-dessus d'elle-même, lui inspire une force supérieure à toutes les attaques des passions, des démons, des tyrans. Mais, hélas! ce monde toujours ingrat et perfide, a méconnu le don de Dieu : à ses maximes, à ses vertus, à ses miracles, à ses bontés, il oppose le mensonge, l'impiété, la révolte; il oppose surtout ce monstre, dont le souffle pernicieux se répand universellement sur la face de la terre, donne au vice une activité funeste pour multiplier chaque jour le nombre des méchants, et infecter la masse des hommes, le scandale.

Le scandale est le fléau du monde entier : suivant l'oracle de Jésus-Christ, c'est cette ivraie mêlée avec le bon grain, qui sera coupée et jetée au feu. Le scandale a le démon pour auteur; formé dans les ténèbres de l'abîme, il en sort pour se produire au grand jour; il se trouve dans les assemblées les plus saintes, dans les sociétés les plus régulières, les plus ferventes; il ressemble même quelquefois à la vertu, et c'est alors qu'il porte de plus rudes coups. Le scandale irrite la colère de Dieu, et Jésus-Christ a lancé contre lui des anathèmes, dont le souvenir doit glacer d'effroi. Il est tout ce qu'il y a de plus contraire aux opérations de l'Esprit-Saint. Il est singulièrement ennemi de Jésus-Christ, ennemi de sa croix et de son sang : tandis que Jésus-Christ est occupé du salut du monde, le scandale travaille à le pervertir, et ne travaille malheureusement qu'avec trop de succès. C'est surtout dans ce temps qu'il marche tête levée, qu'il triomphe, qu'il traîne à sa suite la volupté, l'intempérance, l'irréligion, tous les excès. Nous nous plaignons que le siècle est malheureux; hélas! il est plus vicieux encore, nos crimes sont plus grands que nos malheurs. Scandale, péché abominable, péché monstrueux; en premier lieu, parce qu'il s'oppose au salut du monde; en second lieu, parce qu'il s'y oppose avec un caractère particulier de malice et de noirceur. C'est tout mon dessein.

Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour définir exactement la matière dont nous parlons, par scandale j'entends toute parole, toute action, toute démarche, en général toute infraction de la loi, qui, parvenant à la connaissance des hommes, et soufflant le poison du mauvais exemple, est capable par elle-même de porter au mal Or, que fait le scandale? il s'oppose au salut du monde, en ce qu'il présente sans cesse des leçons, des exemples, des moyens de perdition. Le crime serait inconnu; en le produisant au jour, il lui donne ce que j'appelle la notoriété : le crime tomberait dans le mépris; en le justifiant, il lui concilie de l'autorité : le crime, après avoir été commis, disparaîtrait; en le conservant, il en assure la perpétuité. En trois mots, point de vice qu'il n'enseigne, point de vice qu'il n'autorise, point de vice qu'il ne perpétue. Tel est l'ennemi que Jésus-Christ a frappé de ses anathèmes; marquons-le des traits qui lui sont dus, et tâchons de vous en inspirer la plus juste horreur.

Point de vice qu'il n'enseigne : tout scandaleux est un homme qui tient école d'iniquité, et qui en donne des leçons; si ce n'est pas toujours de vive voix, c'est toujours d'une manière qui parle plus haut que les discours. Ainsi un père de famille, en se réglant sur les maximes du monde, inspire les mêmes maximes à ses enfants; ainsi un maître, en donnant dans l'écueil du libertinage, y forme bientôt ses élèves; ainsi un riche, qui vit dans un profond oubli du salut, fait passer le même mépris dans le cœur de ses domestiques : ces domestiques, ces élèves, ces enfants susceptibles de toutes les impressions, attentifs à toutes les fausses démarches qu'ils voient, les étudient, les méditent, par malheur les comprennent, et, par un malheur plus grand, en font une règle de conduite qui les engage dans le crime, et qui les damne. Que dis-je? Dans le dessein de pervertir et de corrompre les âmes, n'en vient-on pas aux discours mêmes? Combien de pères, entêtés de la passion de s'enrichir, révèlent à leurs enfants des mystères d'iniquité, des ressorts ténébreux enfantés par le Dieu de l'intérêt, et ne sont point contents qu'ils ne les aient endurcis contre tous les cris de la conscience et de la loi? Combien de mères, sous prétexte de chercher à une fille un établissement qui lui convienne, la produisent témérairement dans des compagnies suspectes, prétendent qu'elle fasse son étude de l'art de plaire, lui font prendre des airs enjoués, des manières toutes mondaines? Combien d'impies, dans un cercle où ils président, hasardent des paroles licencieuses, traitent de scrupuleux ceux qui ne les goûtent pas, et, avec les traits d'une raillerie cruelle, persécutent la pudeur jusque sur le front de ceux qui savent rougir? Combien de vieillards, plus chargés de crimes que d'années, et dans le temps que la

Digitized by Google

monde les rebute, encore tout mondains parlent des désordres où ils donnèrent étant jeunes, en parlent avec complaisance, en font gloire, et ouvrent à une jeunesse sans expérience, qui les écoute, des chemins pleins d'horreur? Est-il un lieu au monde où l'on ne trouve de ces docteurs insensés, qui apprennent à de jeunes personnes trop dociles ce qu'elles ignoraient, et ce qu'il était à propos qu'éternellement elles ignorassent? Il faut des années entières pour inspirer à la jeunesse une vertu, et quelquefois dans un jour elle apprendra tous les crimes.

Cependant ce serait peu d'enseigner le vice, le scandale l'autorise; il a trouvé le secret de le persuader, de l'accréditer, de le dépouiller de la honte qui lui est attachée, de le mettre en honneur. Remarquez, dit saint Grégoire de Nazianze, ce que l'enfer imagina dès le commencement du monde pour forcer les barrières naturelles qui s'opposent à la licence, et plonger l'homme dans le déréglement. Il plaça le crime sur les autels; des plus insignes scélérats il fit des dieux; les attentats consacrés, au lieu de supplices qu'ils méritaient, par d'infames apothéoses, reçurent de l'encens. On vit un Mars, un Jupiter, une Vénus, tant d'autres dont les meurtres, les adultères étaient connus, habiter dans des temples, où une foule d'adorateurs se prosternaient à leurs pieds. Quelle impression ces étranges divinités ne firent-elles point sur l'esprit des peuples! Qu'il était difficile qu'avec de tels garants l'innocence maintînt ses droits! Comment arrêter un libertin persuadé qu'en suivant ses penchants il suivait sa religion, et qu'il était vertueux par la raison même qu'il était impie? De là cette corruption générale de mœurs qui se répandit dans l'univers; de là cette fameuse réponse d'un jeune impudique, qui, repris d'un crime où il n'avait que trop fidèlement imité Jupiter: qu'est-ce qu'on me reproche, s'écria-t-il? depuis quand est-on coupable pour ressembler au dieu qui lance la foudre? Téméraires qui me censurez, j'en appelle au Capitole: venez dans ce temple auguste, venez de la bouche du plus grand des dieux entendre mon apologie: *Deos vitiorum patronos effinxerunt, ut peccatum non modo crimine careat, sed præclarum aliquid et divinum censeatur.*

Or, voilà ce qui arrive dans la matière du scandale; le scandale vient au secours du vice, et comme s'il n'avait pas assez d'attraits, comme s'il ne faisait pas assez de ravages par l'autorité qu'il lui donne, l'ascendant qu'il lui fait prendre, il enhardit à le commettre. Le scandale se trouvant dans des personnes qu'on révère, il donne au libertinage une couleur, une raison dont il ne manque point de se prévaloir : chacun croyant pouvoir faire ce que font à ses yeux d'illustres criminels, presque personne n'est en garde pour se précautionner contre la séduction. Et de qui prétends-je parler, à votre avis? Je parle de vous, grands de la terre, qui imposez au vulgaire; de vous qui tenez dans une ville les premiers rangs: qui peut dire les maux que causent vos égarements! Qui ne sait que vos exemples sont des lois, et que le respect qu'on rend à vos personnes passe jusqu'à vos actions? Votre rang, votre naissance, vos charges sont l'écueil où vient échouer une multitude aveugle; vos crimes, dit saint Cyprien, assis sur le trône et couverts de la pourpre, ne sont plus des crimes; dès là que vous êtes vicieux, vous ne l'êtes jamais seuls; toujours vous avez pour complices des âmes faibles, que l'éclat de votre grandeur éblouit; des âmes orgueilleuses qui, pour se distinguer, font gloire d'être ce que vous êtes; des âmes intéressées qui, pour avoir part à vos libéralités, affectent avec vous les traits d'une criminelle ressemblance. L'expérience le montre, c'est à qui marchera sur vos pas; parents, amis, sujets courent avec ardeur dans les routes où vous vous montrez à leur tête. Malheureuses victimes, et doublement malheureuses! si vous-mêmes, comme il n'arrive que trop, jaloux d'être applaudis dans vos excès, vous attachez à ces applaudissements mercenaires les récompenses et les grâces. Je parle de vous, prêtres et religieux qui faites rejaillir sur le sacré ministère l'opprobre d'une vie condamnable : que doit penser tout un public, qui tient sur vous les yeux ouverts, lorsqu'il vous voit passer du temple dans de profanes assemblées, et par votre conduite favoriser les divertissements, les airs mondains, le mépris des choses saintes? Quel sens donnera-t-il à l'Evangile, s'il l'interprète suivant vos mœurs? Oserez-vous monter dans la chaire pour prêcher la mortification, la pénitence, la retenue? Oserez-vous fulminer contre le pécheur? Et le pécheur condamné par vos arrêts n'en appellera-t-il pas du prêtre à l'homme mondain? Continuez d'annoncer une religion dont vous êtes les destructeurs bien plus que les organes. Je parle de vous, chrétiens réguliers en certains points, et infidèles dans des points importants, tels que ceux qui prient et se pardonnent l'usure, qui font l'aumône et se permettent la médisance; qui visitent les hôpitaux, et ne voient point leurs ennemis; qui pratiquent le jeûne et donnent dans des nouveautés que l'Eglise condamne : oui, chrétiens prétendus vertueux qui accomplissez une partie de la loi pour la violer dans tout le reste impunément, c'est vous qui méritez les reproches les plus amers; votre conduite est pernicieuse, elle fait une plaie à laquelle il est comme impossible de remédier. Qu'un libertin déclaré lève l'étendard contre la loi, le danger est moindre, parce qu'il porte sur le front une marque qui le décrie; mais un crime accompagné de bonnes œuvres est d'autant plus redoutable, que pour déchirer la vertu, il est aidé de la vertu même. Je parle de vous, qui brillez dans le monde par l'endroit le plus flatteur, je veux dire par le mérite de l'esprit et des talents; si le siècle se corrompt, c'est à vous qu'il faut s'en prendre : dès là

Digitized by Google

que sur les matières de religion vous vous expliquez en termes équivoques, incontinent je vois une foule d'esprits superficiels, ou renversés, ou ébranlés : un terme railleur qui vous échappe, une maxime perverse que vous insinuez comme au hasard, sont plus dangereux que les discours chrétiens ne sont utiles : le poison entre, il plaît, on s'y attache : peu à peu le cavalier ignorant, la femme mondaine prennent des sentiments d'irréligion, et, en les prenant, s'applaudissent d'une supériorité de génie qui les met au-dessus des opinions populaires.

Mais, vous-même, voyez si l'exemple n'entraîne pas après soi la multitude. Dans le militaire, un officier connu par sa valeur s'est-il vengé avec éclat, tous les jeunes gens de qualité se formeront sur ce modèle; ils prendront feu pour une parole, pour un regard; ils en viendront à ces combats meurtriers, à ces duels infâmes qui sont l'opprobre de l'humanité et de la religion; et le même qui dans ce moment offrait ses services et son argent à un ami, le moment d'après, pour une bagatelle, mettra contre lui l'épée à la main. Dans le barreau, un homme instruit des ressorts de la chicane sait l'art d'appointer, d'éluder, d'embarrasser, d'éterniser les procès : d'autres, admirateurs de ses souplesses, étudieront les mêmes tours, et pour la ruine des malheureux, ne sauront que trop tôt les mettre en œuvre. Dans le sanctuaire, un jeune homme est curieux d'une propreté affectée; jaloux de se trouver avec le sexe qu'il accompagne aux promenades, aux spectacles, il est de tous les divertissements du grand monde; il n'y a point d'intrigue secrète, point de partie délicate dont il ne soit l'âme; d'autres, frappés d'un genre de vie si commode, s'engageront dans le sacerdoce, non pour sanctifier le monde, mais pour partager ses plaisirs sans en avoir les embarras. Parmi le sexe, une personne prend des habillements au-dessus de son rang; une autre, pour ne lui pas céder, affectera les mêmes parures.

Et quel vaste champ s'offrirait à moi! Dans quel détail entrerais-je, si je voulais suivre le scandale dans toutes ses indignités, si je vous le faisais voir dégradant la vertu même, et lui arrachant jusqu'à son nom pour en parer le vice qu'il justifie! Qu'est-ce que l'impudicité, l'avarice, la vengeance? L'Evangile prononce que ce sont des crimes : sont-ce des crimes aujourd'hui? Quel est sur cela le jugement du monde, et surtout du grand monde? On court à la vengeance, on y court en furieux. Colère légitime, juste ressentiment d'une âme bien née : il est bon qu'un téméraire apprenne à ne pas s'oublier; il n'y a que des esclaves qui reçoivent sans se plaindre des soufflets; il n'y a que des âmes basses qui ne sentent pas un affront. On suit une criminelle intrigue, on forme de coupables nœuds. C'est enjouement, c'est politesse; ne doit-on pas permettre quelque chose à certains âges? Si le cœur est insensible, que devient le commerce de la vie? Il n'y a qu'un sauvage, un misanthrope, à qui il n'échappe pas de temps en temps quelques soupirs. On s'enrichit à toutes mains, on pousse le gain à l'excès? C'est habileté, c'est industrie; pourquoi ne pas profiter d'une occasion favorable? Pourquoi ne pas faire ce que font tant d'honnêtes gens? Il n'y a qu'un scrupuleux, un esprit faible qui puisse, quand la bonne fortune se présente, renoncer mal à propos à ses intérêts. Voilà comme on parle. Encore si c'était dans les ténèbres, dans des conversations particulières que ces abominables maximes se débitassent! Mais c'est publiquement. Vice effronté, tu te produis au grand jour! Le théâtre a pris ta défense; le théâtre, parmi nous, après avoir rassemblé ce qu'il y a de plus distingué dans une ville, parlant non à des idolâtres, non à des infidèles, mais à des chrétiens, il déclare qu'il est beau de soupirer, d'écouter la tendresse, que le bel âge est la saison des plaisirs; qu'il faut se hâter de les saisir, ces plaisirs fugitifs, cent autres maximes pareilles; et à la honte de Jésus-Christ, dont on fait taire la voix, les vices sont non-seulement absous, mais couronnés : il n'y a qu'un moment que les hommes dans le temple écoutaient la morale évangélique dont on les instruisait, et au sortir du temple, ils entrent dans un lieu où, par plusieurs bouches impures, cette même morale est frappée d'anathème.

Que diraient tant de généreux martyrs qui ont signé de leur sang les vérités de la foi, s'ils voyaient ces vérités respectables ouvertement contredites et blasphémées! Croiraient-ils que nous adorons Jésus-Christ, voyant avec quelle audace ses oracles sont démentis! Ce qui résulte de là, c'est ce que dit saint Augustin : *Pudebat non esse impudentem*, on ne rougit plus : cette rougeur qui se peint sur le front après le péché commis, et qui est comme le premier appareil que la grâce met sur une conscience blessée, comme une première réparation d'honneur que nous faisons à Dieu au tribunal de la nature, cette rougeur est traitée de puérilité et d'enfance. Voici le principe; une personne consacrée à Dieu aime les parties de plaisir, les cercles profanes; par quelle raison, dit un homme du monde, m'obligera-t-on d'être dans mon état plus réformé, plus austère que ceux qui ont pris de si saints engagements? Et cela est si vrai que lorsque dans le sacré tribunal nous reprenons certaines gens de leurs défauts, que nous les faisons souvenir de leurs devoirs, quelles maximes sont les vôtres, nous disent-ils d'un air surpris? Quels frivoles scrupules m'inspirez-vous? Pourquoi ne me permettrais-je pas ce que tant d'honnêtes gens croient pouvoir faire?

Ainsi le vice prend de nouvelles forces, ainsi il s'accrédite : crédit funeste! Ah! c'était pour prévenir ce désordre, que le saint vieillard Eléazar refusa si constamment, je ne dis pas de manger des viandes prescrites par la loi, mais de paraître même y avoir

Digitized by Google

touché. Donnez quelque chose aux apparences, lui disait-on, sauvez vos jours qui sont si chers à la patrie; qu'on croie que vous avez satisfait aux volontés du prince. Comment, s'écria ce héros, vous voulez qu'aux dépens de la conscience et de l'honneur je conserve un reste de vie prête à s'éteindre? Vous voulez que je donne à la jeunesse un exemple dont elle se servira pour braver avec impunité les lois de nos ancêtres! Perfides amis, avez-vous bien le front de nous donner des conseils de cette nature, et la conduite que j'ai tenue jusqu'ici vous a-t-elle dit que je fusse capable de les suivre? Non je ne ferai point une démarche qui serait pour Dieu un outrage, et pour la nation un scandale : Eléazar sait mourir, il ne sait point autoriser les infractions.

Mais s'il est vrai que le scandale enseigne le mal, s'il est vrai qu'il l'autorise, il n'est pas moins vrai qu'il le perpétue. Un père châtie son enfant, dit saint Augustin, et dans le moment il jette au feu la verge dont il l'a frappé; tout le contraire arrive ici : le scandaleux perd les âmes, et l'instrument dont il se sert pour les perdre, il le conserve, il l'éternise. Faut-il de longs discours dans une chose qui parle d'elle-même? On compose un livre qui, au mépris du dogme catholique, sème la nouveauté et l'erreur : ce livre piquera la curiosité, passera de main en main, et après avoir perverti ceux avec qui nous vivons, il pervertira ceux qui viendront après nous. Témoin, sans parler d'Arius, de Nestorius, d'Eutychès, de tant d'autres, témoin ce que nous savons de Luther et de Calvin : comment ont été reçus leurs écrits? Quel feu ils ont allumé! Quelle désolation ils ont portée jusqu'aux extrémités de l'Europe! Actuellement que je vous parle, il y a deux siècles que ces imposteurs ont paru, et leurs propositions subsistent encore pour combattre l'Eglise catholique, apostolique et romaine; pour mépriser ses décisions les plus respectables; pour causer des maux qui ne seraient pas assez pleurés, quand ils le seraient avec des larmes de sang. On compose un livre qui favorise l'impiété, qui sape les fondements du christianisme : ce livre, d'âge en âge, trouvera des partisans qui le vanteront, qui le distribueront, qui en goûteront les sophismes, qui se croiront du nombre des esprits forts en adoptant les ténébreux systèmes qu'il contient. Témoin les Machiavel, les Spinosa, les Hobbes, tous ces monstres qui ont abusé de la raison à la honte de la raison même, pour apprendre aux hommes à raisonner en athées, et à vivre en bêtes. On compose un livre qui, par des traits hardis, des images obscènes, donne atteinte à la pudeur : ce livre est un feu puisé dans l'enfer, qui ira chez la postérité la plus reculée souffler dans les cœurs de coupables flammes. Témoin les écrivains de l'antiquité profane, et, ce que je ne dis qu'en frémissant, témoin les auteurs modernes qui les ont imités : parmi les uns et les autres, il en est qui, depuis deux mille ans, depuis deux cents ans, depuis quelques années, sont enfermés dans la tombe, et ils survivent à eux-mêmes pour être l'opprobre ainsi que la ruine du genre humain. Et que dirons-nous de ce réfugié trop célèbre, dont l'ouvrage, sous le titre de *Dictionnaire*, parut il y a plus de soixante ans? Badiner et blasphémer sont pour l'auteur une même chose : douter de ce qu'il y a de plus vrai, et braver ce qu'il y a de plus saint, ce sont ses deux leçons favorites : traînant à sa suite la volupté avec ses poisons, l'impiété avec son audace, se jouant insolemment de la pudeur et de ses lois, du christianisme et de ses mystères, du ciel et de ses foudres, il présente dans sa personne un écrivain qui n'a point de front, et un impie qui n'a point de Dieu. Philosophe, théologien, historien, politique, se mêlant de tout, disputant sur tout, il enseigne tout, excepté à être chaste et à être chrétien. Qui peut dire les maux qu'il a faits, qu'il fait encore! Combien il remplit le monde d'impudiques et d'incrédules! Il est impossible de compter les horreurs que continue de produire sa plume infernale.

Et pour changer d'exemple, pourquoi pensez-vous qu'en certaines familles, plus qu'en toute autre, on remarque un caractère d'ambition, un caractère d'avarice, un caractère de fierté qui les distingue? Cela est dans le sang, dites-vous; dites qu'un père vicieux, par ses détestables maximes, a corrompu sa postérité, et que rendant ses vices héréditaires, il a laissé à ses descendants ses défauts ainsi que ses domaines. O temps! ô mœurs! hélas nous sommes mortels, et nous ne voulons pas que nos crimes le soient! Nous savons les affranchir de ce tombeau où nous allons être engloutis; et nous leur donnons une affreuse immortalité qui les transmet aux siècles futurs! Pour comble de maux, qui le croirait? quelquefois les mauvais livres, ces malheureuses productions d'une imagination corrompue, étant sur le point de disparaître, les exemplaires en étant devenus rares, tout à coup un maudit imprimeur les ressuscite, les répand dans tout un royaume; et comme s'il appréhendait que les hommes ne se sauvassent du naufrage, il se hâte de prêter à l'enfer ses sacrilèges et trop durables caractères.

Comprenez-vous maintenant ces terribles paroles du Sauveur : *Væ mundo a scandalis?* (*Matth.*, XVIII.) A la vue de tant de désordres si impunément enseignés, autorisés, perpétués, êtes-vous surpris de la manière dont il foudroie? Le christianisme, ce chef-d'œuvre immortel de la toute-puissance et de la sagesse d'en haut, est décrédité; qu'est-ce qui en désole la face? qu'est-ce qui en renverse la morale? Le nom de Dieu, ce nom adorable et saint, est blasphémé par les gentils, par les chrétiens; qu'est-ce qui fournit matière aux blasphèmes? Peut-on nier que le scandale ne soit, comme dit saint Paul, une odeur de mort qui répand

Digitized by Google

la mort : *Odor mortis in mortem* (II *Cor.*, II); un air empesté, qui infecte ceux qui le respirent; un poison brûlant, qui dévore les entrailles; un feu dont les tourbillons se répandent, et causent un mortel incendie? *Væ mundo a scandalis.* Malheur au monde à cause de ses scandales, parce qu'ils donnent des leçons plus favorablement reçues, plus applaudies que toutes les leçons salutaires que nous tirons de l'Ecriture et des saints. Malheur au monde à cause de ses scandales, parce qu'ils appuient l'iniquité par des exemples contre qui les bons exemples ne tiennent pas, et qu'ils ébranlent ce qu'il y a sur la terre de plus solides vertus. Trente personnes vertueuses ne corrigeront pas un libertin; et dans le commerce d'un libertin, de trente personnes vertueuses, plusieurs ne tarderont pas à se démentir. Malheur au monde à cause de ses scandales, parce qu'ils ne meurent point, et qu'ils ont, pour faire mourir les âmes, une malheureuse fécondité qui, de père en fils, de siècle en siècle, perpétue la séduction et le désordre. Non, je ne m'étonne plus que des âmes innocentes s'enfoncent dans la solitude, et forment entre elles et le monde une barrière qui ne leur paraît jamais assez forte. De jour en jour ce monde pervers devient inhabitable : c'est une terre qui dévore ses habitants, c'est une Egypte fertile en monstres; heureux qui peut fuir! dut-il, pour mieux fuir, se jeter à travers les écueils et les flots. Scandale, péché abominable, péché monstrueux, parce qu'il s'oppose au salut du monde, vous venez de le voir : scandale, péché abominable, péché monstrueux, parce qu'il s'oppose au salut du monde avec un caractère particulier de malice et de noirceur. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Oui, chrétiens, le scandale est l'ennemi déclaré du salut du monde; il est entre les mains de Satan un instrument de perdition extraordinairement dangereux et funeste : pourquoi ? parce qu'il attaque tous les hommes en général; parce qu'il attaque en particulier ceux qui doivent être respectés davantage; parce qu'il attaque de toutes les manières; parce qu'il attaque dans les lieux les plus saints; parce qu'il attaque en portant des coups presque irréparables. Jugez si jamais monstre rassembla plus d'horreurs, et mérita mieux toute votre haine.

Scandale funeste généralement à tous les hommes. Il règne dans toutes les conditions, vous n'en trouverez point qui soit à couvert de ses ravages. Il règne à la cour, où la trahison, sous un air de franchise, les démonstrations d'amitié avec les haines les plus violentes, les plus tendres caresses avec les plus mauvais offices, sont le grand art dont on se fait honneur. Il règne dans les armées, où la volupté, le brigandage, l'oubli du salut, manifestement proscrits par l'Evangile, se fondent sur le droit de l'épée. Il règne dans le grand monde, où la médisance, la fierté, la mollesse, sont des vices dont on ne rougit point; où la magnificence, l'opulence, est portée au delà des bornes, souvent sans autre fond que la hardiesse d'emprunter, et l'usage de ne point rendre. Il règne dans le sanctuaire, où des orateurs mercenaires ne craignent point, à la face des autels, de louer des hommes qui ne furent grands que par leurs vices, et d'interrompre le redoutable sacrifice pour encenser d'illustres mondains. Il règne parmi les subalternes, dont les anciens instruisent les nouveaux à se prévaloir de la confiance, ou de la négligence de ceux qui les emploient : parmi les négociants qui conviennent ensemble d'un prix exhorbitant dont le public et la conscience sont également surchargés : parmi les artisans qui se transmettent les uns aux autres une succession de supercheries et d'infidélités : parmi la populace, où chacun réciproquement s'entretient dans l'habitude de proférer les termes les plus grossiers, les plus indécens: parmi la plupart des hommes qui s'abandonnent aux excès, parce que le nombre de ceux qui s'y abandonnent est si grand qu'ils ne craignent pas qu'on puisse leur faire des reproches.

Le scandale est l'instrument général dont le démon se sert contre les enfants d'Adam; il embrasse universellement tous les péchés pour les faire commettre; tous les états pour les corrompre; dans chaque état tous les hommes pour les séduire. Il ne faut même qu'un exemple pour entraîner toute une multitude : un jeune homme pervertira toute une société, un bel esprit toute une académie, un père toute une famille, un homme seul toute une ville, toute une province, tout un royaume. Jéroboam entreprend de rendre tout un peuple idolâtre, il l'entreprend avec succès : ce ne sont point simplement quelques particuliers, ce sont des millions d'hommes qui apostasient; de douze tribus qui composent la nation, on en compte jusqu'à dix qui renoncent au Dieu de leurs pères pour sacrifier à des dieux ridicules, à des veaux d'or. *Væ tibi torrens moris humani !* dit saint Augustin; malheur au torrent de la coutume ! torrent funeste qui, grossi par une multitude d'exemples pervers, renverse ses digues, inonde les villes entières ! dans cette désolation, chacun est aveuglé par l'usage, entraîné par la foule : point de vertu, point de constance qu'il n'ébranle, et de ce nombre innombrable de pécheurs qui périssent, c'est à lui qu'on doit attribuer la perte.

Du moins s'il faisait grâce à quelques-uns ! mais ceux que toutes les raisons imaginables veulent qu'on respecte, ne sont pas respectés; c'est à eux nommément qu'il porte les plus mortelles atteintes. Monstre insatiable, il lui faut des victimes choisies; partout il en cherche, et partout il en trouve. Victimes dans les enfants, quand ceux qui sont chargés de leur éducation, au lieu de leur inspirer la crainte de Dieu, l'horreur du vice, sont les premiers à leur tendre des piéges. Pères et mères qui m'écoutez, que je tremble pour vous ! que vous devez trembler vous-mêmes ! quel compte vous aurez à ren-

Digitized by Google

dre ! souvent par les faux principes dont vous les prévenez, par l'indulgence cruelle avec laquelle vous les élevez, par les caresses honteuses dont vous les amollissez, vous êtes pour eux moins des maîtres qui les forment, que des loups ravissants qui les dévorent. Comment vous justifierez-vous de leur sang? Ne faut-il pas avoir l'âme bien cruelle pour ravir à Jésus-Christ des enfants qu'il aime, et leur enfoncer des traits qui les blesseront toute la vie ! Vous dites vous-mêmes qu'ils sont corrompus, comment ne le seraient-ils pas ? Un enfant a éternellement devant les yeux une mère qui joue, un père qui se dérègle, comment veut-on qu'il se défende du jeu, des autres dérèglements ? Verrions-nous dans les jeunes gens tant de libertinage, s'il ne se trouvait des corrupteurs qui, au sortir du berceau, leur font sucer le lait empoisonné du vice, et les arrachent d'entre les bras de l'innocence pour les jeter dans ceux de la volupté ? Victimes dans de jeunes personnes indigentes, qu'un maître retire chez soi sous prétexte de les dérober au malheur des temps, et en effet pour en faire les rivales secrètes d'une légitime épouse. Une fille pleine de pudeur a été tirée de la maison paternelle, et elle tombe entre les mains d'un prétendu libérateur, qui lui ordonne pour première loi de servir ses penchants : qu'entend-on par cruauté, si la cruauté peut ici être méconnue ? Peut-on vous détester assez, hommes indignes, qui êtes charitables en ennemis, et miséricordieux en assassins; qui, après avoir triomphé d'une jeunesse imprudente, vantez encore votre triomphe, et ravissez deux fois l honneur à une malheureuse qui se trouve perdue sans ressource. Victimes dans des pécheurs qui voudraient se convertir, et dont on arrête la conversion. Voilà un pécheur touché de Dieu, frappé de la crainte des jugements, saisi d'horreur à la vue de ses désordres, il veut rentrer en lui-même, il veut briser ses fers, et on l'en détourne. Une femme vindicative craint que son mari ne se réconcilie ; un mari avare craint que sa femme ne restitue; des enfants intéressés craignent qu'un père ne les dépouille d'un bien injustement acquis : cela suffit; à la seule apparence de conversion ils prennent l'alarme, ils se réunissent pour écarter le pénitent des voies de salut. Plus d'une fois des enfants avides, lorsqu'un père était à l'extrémité, l'ont assiégé dans son lit, ont fermé toutes les portes au ministre du Seigneur qui venait le remettre dans le droit chemin ; l'ont conduit tout chargé de rapines au tribunal de Dieu, et par là lui ont porté un coup plus cruel que s'ils avaient trempé leurs mains parricides dans son sang. Plus d'une fois un mondain effréné, sur le point où était sa complice de renoncer à un commerce criminel, l'a menacée, si elle en venait là, de publier lui-même sa honte, l'a tenue par ce moyen attachée en esclave, et l'a fait vieillir dans l'infamie.

Vous voyez donc que le scandale est fatal à tous les hommes, fatal à ceux à qui il devrait l'être le moins : mais que penser des moyens qu'il emploie ? Tantôt on donne un conseil pervers, on approuve un projet inique, on enhardit à l'exécuter, on vante une action impie, et, dans le récit qu'on en fait, on la pare des plus brillantes couleurs. Tantôt ce sont des promesses, des présents pour engager un ami à seconder une intrigue dont il est d'abord le confident, ensuite le ministre, et bientôt l'imitateur. Tantôt ce sont des discours sales, des équivoques hardies, toutes propres à ranimer la passion qui parle le plus impérieusement au cœur de l'homme. Entrez dans les assemblées qui se tiennent chaque jour, vous verrez mille gens, dont toutes les conversations roulent sur l'obscénité et la médisance, déchirer le prochain, insulter la pudeur; c'est à quoi se bornent tous leurs talents. Tantôt ce sont des vers où les grâces de la poésie changées, comme dit saint Bernard, en blasphèmes, et profanant leurs accords, déshonorent le Dieu dont elles devaient chanter les grandeurs. Tantôt ce sont des peintures indécentes qu'on recherche, qu'on débite, qu'on étale. O ciel ! dois-je retenir ici les transports d'une juste colère, et userai-je d'un terme trop fort, quand je traiterai de fureur infernale la manie de ces peintres détestables qui prostituent leur pinceau ! Qui peut dire à la vue de ces horribles tableaux, comment dans quelques-uns le cœur est saisi, la vertu ébranlée ! Cependant un chrétien est passionné pour ces ouvrages de ténèbres ! Un chrétien adore le crucifix, et il expose une Vénus, il l'expose à des parents, à des étrangers qui y jetteront des regards plus à craindre pour eux que ceux du basilic ! Ah, mes frères, puissiez-vous prendre à la lettre les paroles de Jésus-Christ, et vous arracher les yeux plutôt que de les fixer un moment sur de si indignes objets ! Tantôt ce sont des livres qui parlent en apparence le langage de la piété ; mais qui, en matière de foi et de soumission à l'Église, sont pernicieux. On voit un auteur qui se prosterne humblement au pied des autels pour mieux les saper par les fondements, qui copie les expressions de l'Evangile pour mieux en déchirer toutes les pages, qui, avec une hypocrisie modeste, des yeux dévots, distille le miel sur ses poisons, et l'onction sur ses blasphèmes. Je ne finirais point, si je voulais parcourir tous les moyens dont use le scandale, pour conduire dans le chemin de perdition mille et mille gens, ou trop imprudents, ou trop lâches pour se roidir contre ses attaques.

Et dans quel lieu pensez-vous qu'elle se produise ? Sur quel théâtre entre autres monte son audace ? sur les autels. C'est là que la redoutable majesté du Dieu vivant mérite nos plus profonds respects ; et c'est là que les immodesties, les irrévérences, les profanations, lui font outrage. L'heure d'adorer le Seigneur étant venue, les portes du temple s'ouvrent ; et qui est-ce qui entre ? Le dieu de la cupidité entre avec ces avares qui s'entretiennent hardiment de leur commerce et de leurs intérêts. Le dieu

Digitized by Google

de l'impiété entre avec ces libertins dont les postures, les regards, les discours, n'ont rien que de révoltant. Le dieu de l'obscénité entre avec ces personnes mondaines, condamnables par l'indécence de leurs habillements. Non, je ne puis les comprendre sur ce point; car, quelle manie de se montrer dans un état contraire aux lois de la modestie, de venir dans le temple faire affront à Dieu, à ses autels, à ses mystères, à ses saints ! Je ne dis rien de l'opprobre qui les suit : il est naturel qu'on demande de quoi sont capables, dans le secret, celles qui ont en public si peu de retenue; mais je dis : est-ce que l'ennemi du salut n'est pas assez formidable ? Vous convient-il de lui fournir des armes ? Etes-vous donc chrétiennes pour peupler les enfers ? C'était peu pour ce monde profane de braver le Seigneur, s'il ne le bravait sur son trône : il a transporté ses horreurs dans le sanctuaire ; il s'est fait une ressource du sanctuaire pour la perte des hommes.

Vous gémissez, et ce qui fait gémir encore, c'est que les maux dont nous parlons sont presque irréparables. On doit réparer le scandale ; mais, pour le réparer, quelle démarche, quelle entreprise aura lieu ? Le scandaleux détestera son crime : mais toujours ces pernicieuses maximes qu'il a avancées, ont porté coup ; toujours ce livre impie qu'il a composé, qu'il a prêté, passe de main en main ; toujours ce tableau obscène, dont il est l'auteur, fait entrer la mort par les yeux. Il versera des larmes; mais ses larmes arrêteront-elles les impressions qu'il a faites sur des cœurs trop faciles à séduire ? Arracheront-elles le trait qui a fait une plaie profonde ? Je vous en fais juges, réussira-t-il à convertir, comme il a réussi à corrompre ? Il versera des larmes ; en versât-il assez pour égaler l'océan, une multitude étonnante n'en sera pas moins condamnée à d'éternels gémissements. Et c'est là ce qui pénétrait de douleur l'hérésiarque Bérenger, qui dogmatisa d'audace contre la présence réelle. Revenu de son erreur, il s'écriait, dans les sentiments de sa pénitence : insensé que je suis, combien de blasphèmes j'ai fait prononcer ! Combien d'infortunés périront éternellement par ma faute ! Dieu, mon Sauveur, j'ai recours à vous ! Tout indigne que je suis, vous déploierez sur moi vos infinies miséricordes, je l'espère; mais, ce qui me perce jusqu'au vif, ce qui me rendra à jamais inconsolable, ah cruel, j'ai ôté la vie à mes frères ! Je les ai précipités dans un abîme dont ils ne sortiront jamais. Tels sont les reproches que doit se faire à lui-même le scandaleux, et qui doivent lui causer le plus sensible de tous les regrets.

Je viens d'exposer la malignité du scandale, j'ai rassemblé les traits divers qui le caractérisent ; de ces traits rapprochés, voyons ce qu'il faut conclure. Saint Bernard s'est-il trompé, quand il a dit que le scandale déchire plus cruellement Jésus-Christ, que ne firent les bourreaux ; que les bourreaux, qui par la rigueur des tourments tirèrent tout le sang de ses veines, concourraient au salut du monde qui lui était plus cher que sa propre vie ; mais que le scandale, en étouffant sa grâce, en ruinant ses mérites, ensanglante de nouveau ses plaies, et les ensanglante à pure perte ? Tertullien s'est-il trompé, quand il a donné à entendre que le scandale est plus nuisible à l'Eglise, que ne le furent les Domitien et les Néron ; parce que les Domitien et les Néron firent des martyrs, et qu'il fait lui des apostats ; que l'Eglise, persécutée par les tyrans, n'en devint que plus illustre, n'en fit que de plus éclatantes conquêtes ; mais que le scandale serait capable, s'il était possible, de la renverser de fond en comble, et de la détruire ? Saint Cyprien s'est-il trompé quand il représente le scandale tenant le glaive d'une main, le poison de l'autre, et, par rapport aux hommes, étant également un traître qui les empoisonne, et un assassin qui les poignarde ? Saint Chrysostome s'est-il trompé, quand il compare le scandaleux aux incendiaires, contre qui il est juste que la rigueur des lois divines et humaines soit employée ? Saint Grégoire s'est-il trompé, quand il a dit que le scandaleux tient la place de Satan ; que Satan étant invisible, et conséquemment incapable de remuer par lui-même certains ressorts, le scandaleux lui prête un corps, lui donne des yeux et des bras ? L'Ecriture s'est-elle trompée, quand elle lui donne le nom d'Antechrist ? Et dans le fond Jésus-Christ a-t-il un ennemi plus dangereux ? N'est-il pas constant qu'au mépris de la Rédemption, il travaille à perdre autant d'âmes que les mérites de Jésus-Christ en ont sauvées ? Il est même certains hommes qui ont, pour pervertir les autres, un talent que j'appellerai diabolique : ils ont une manière de s'insinuer, de se concilier les esprits, qui arrachera un consentement qu'on aurait regardé comme impossible. Barbares et dénaturés, eh, quand donc votre fureur sera-t-elle assouvie ? Quand mettrez-vous fin aux maux que vous faites tomber sur vos frères ? *Sufficiant vobis scelera vestra* (*Ezech.*, XLIV) ; si le crime a pour vous tant d'appas, commettez-le sans le faire commettre aux autres ; contentez-vous d'être impies, sans forcer les autres de le devenir à votre exemple ; périssez, si la fureur vous y engage, mais que les autres ne soient point enveloppés dans votre perte : *Sufficiant vobis scelera vestra ;* n'enlevez point au Rédempteur des âmes qu'il a achetées, qu'il a payées de toutes les gouttes de son sang. Vous, assurer à l'enfer votre ministère, en favoriser les complots, en élargir les abîmes ! Osez-vous vous dire chrétiens, et l'êtes-vous ? Quelles doivent être vos frayeurs, quand vous songez que Jéroboam, pour avoir rendu les Juifs idolâtres, est maudit avec toute sa race, et que, plus de quatre cents ans après sa mort, Dieu réitère sans cesse les sanglantes malédictions dont il l'a frappé ? Quand vous voyez saint Paul tonner contre ceux qui blessent la conscience des

Digitized by Google

faibles, et tonner avec tout le pathétique de la colère et du zèle? Quand vous entendez le Fils de Dieu parler du péché dont il s'agit, comme d'un péché si énorme que, selon lui, il vaut mieux être jeté dans la mer avec une pierre au cou, que de scandaliser le moindre des fidèles? Quel sera le sort d'un séducteur qui cause la perte du prochain?

Il est vrai, malheureux ceux qui reçoivent le scandale; ils ne sont point excusables, ils ne seront point à couvert du châtiment: Dieu qui n'épargne pas les auteurs, n'épargnera pas leurs partisans; c'est la loi, c'est l'Evangile, et non pas la coutume qui doit nous servir de règle: encore une fois, malheureux ceux qui reçoivent le scandale; mais cent fois plus malheureux ceux qui le donnent, ils seront punis à proportion du nombre des prévaricateurs qui seront devenus prévaricateurs par leur moyen: ce ne sont pas seulement des charbons ardents, c'est le trésor des vengeances qui tombera sur leurs têtes: *Væ homini illi per quem scandalum venit... expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus, et demergatur in profundum maris.* (*Matth.*, XVIII.)

Comprenons une bonne fois combien il importe de ne point scandaliser; veillons continuellement sur nous-mêmes, pour que nos paroles, nos actions, toutes nos démarches, soient si bien compassées, si bien mesurées, qu'elles ne donnent à personne occasion de chute. Nous ne voudrions pas ravir à qui que ce soit l'honneur et les biens, craignons encore plus de ravir ce que l'honneur et les biens n'égalent pas; craignons de ravir le ciel. Que si, en exécutant ce que le Seigneur demande de nous, en satisfaisant à nos obligations, il arrive que quelqu'un s'offense mal à propos, alors n'ayons nul égard à ce qu'il peut penser et dire; le devoir doit l'emporter sur tout; continuons d'y satisfaire: mais dans tout le reste, saint Paul l'ordonne, et saint Paul l'a pratiqué; quelque indifférente, quelque permise qu'une chose puisse être, dès là que nous voyons que les consciences en sont troublées, il faut, sans balancer, nous l'interdire. Je puis manger de la chair des animaux, dit le Docteur des gentils, l'usage en est légitime; mais, si la vertu des fidèles en souffre, je proteste que je n'en mangerai jamais. Suivez cette règle. Vous dites, parlant de tel et tel, qu'il est faible à l'excès; mais n'est-ce pas à vous à ménager sa faiblesse? Ménageons-la en effet avec toute la circonspection, tous les égards que la prudence chrétienne exige; sacrifions, quoi qu'il en coûte, notre plaisir à son salut; n'offrons rien à ses yeux qui ne l'excite à la vertu, afin que par un commerce réciproque de saints exemples, nous aidant mutuellement à faire le bien, nous méritions de parvenir tous ensemble au terme heureux, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXIV.

SUR LE RESPECT HUMAIN.

Cum venerit paracletus, quem ego mittam vobis a Patre, Spiritum veritatis, qui a Patre procedit ille testimonium perhibebit de me, et vos testimonium perhibebitis. (*Joan.*, XV.)

Lorsque l'Esprit consolateur sera venu, Esprit de vérité que je vous enverrai de la part de mon Père, et qui procède de mon Père, il rendra témoignage de moi, et vous aussi vous me rendrez témoignage.

Le Saint-Esprit, qui est par excellence l'esprit de vérité, rend témoignage au Fils de Dieu, et en même temps éclairant notre esprit de ses lumières, allumant dans notre cœur ses saintes ardeurs, il nous engage à rendre le même témoignage. Quelle gloire pour nous de joindre nos voix à celle de l'Esprit de Dieu, et par son organe de célébrer les louanges, de publier les mérites du Rédempteur! Importante action, chrétiens, dans laquelle il s'agit de se déclarer pour Dieu, de se déclarer publiquement à la face du ciel et de la terre, sans que nulle crainte, nulle considération humaine soit capable de nous faire rougir. Que le crime soit enseveli dans les ténèbres; pour le couvrir, il n'en est point d'assez profondes, plût au ciel qu'il n'en sortît jamais! Mais la vertu doit se produire, la vertu doit des exemples qui fassent rendre hommage au Dieu de toute sainteté qui en est l'auteur. Pourquoi rougirons-nous d'être chrétiens! J'ose dire qu'il en est de la cour du Roi des rois comme de celle des princes de la terre; dans l'une et dans l'autre on n'aime point les lâches, on veut que chacun soutienne son caractère, et que ce qu'il est, il ait le courage de le paraître.

Or, voilà le défaut qui règne, et qu'aujourd'hui, pour m'attacher à l'Evangile, je dois combattre ouvertement. S'il s'agit d'une action criminelle, vous trouverez des gens qui l'entreprendront hardiment, et qui se mettront à la tête; mais s'il s'agit d'une action vertueuse, alors que de chrétiens s'observent d'un œil timide, s'étudient, craignent de commencer! ils ne veulent, pour ainsi dire, servir Dieu qu'en seconds; il semble que la dévotion soit une tache infamante dont ils croiraient leurs noms ternis; on dirait de quelques-uns qu'ils n'ont un Dieu que pour le trahir: trahison véritable qui ne peut être peinte avec d'assez noires couleurs. Qu'est-ce qu'un homme assujetti au respect humain? Je ne répondrai point; mais saint Augustin, saint Chrisostome vont répondre pour moi; tous deux tranchent le mot, et ne le traitent de rien moins que d'apostat: *veritatis desertor*, ce sont les termes de saint Augustin: *veritatis proditor*, ce sont les termes de saint Chrysostome. Je viens donc vous présenter le respect humain sous la même idée; idée un peu forte, je l'avoue, mais solide: le respect humain est une espèce de renoncement à la religion, une manière d'apostasie; apostasie odieuse, apostasie funeste: apostasie odieuse, vous verrez à quel point elle rend l'homme coupable; apostasie funeste, vous verrez à quel point elle rend l'homme malheureux; deux réflexions qui partageront ce discours. Je parle à tous en général, et en particulier aux jeunes gens qui ne font que d'entrer dans le monde: l'expérience m'apprend que c'est presque toujours le respect

Digitized by Google

humain qui les plonge dans le déréglement. Implorons le secours du Saint-Esprit par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

J'entends par respect humain un assujettissement, une complaisance aveugle qui, dans le désir de plaire aux hommes, et dans la crainte de leur déplaire, porte à commettre le mal, et détourne de faire le bien. Je sais avec quel respect on doit assister dans nos temples, où réside la Majesté suprême ; mais parce que je crains de passer pour un homme du commun, j'y affecte des airs indécents, une scandaleuse fierté : je sais quels biens reviennent de la fréquentation des sacrements ; mais parce que je crains de passer pour dévot, je m'éloigne de ces sources sacrées qui rendent la vie ; je sais que la réputation du prochain doit être respectée, qu'il n'est point permis d'y donner atteinte; mais dans la crainte de passer pour scrupuleux, j'applaudis au médisant : mes frères, n'est-ce pas là une trahison certaine, et comme j'ai dit, une manière d'apostasie ? apostasie odieuse, remarquez-en bien tous les traits. On renonne en quelque sorte à Dieu, et on y renonce au mépris des serments les plus authentiques et les plus solennels; on y renonce dans la cause la plus favorable et la plus avantageuse; on y renonce de la manière la plus méprisante et la plus cruelle. Donnons du jour à ces trois pensées, et jugez combien ce vice doit faire horreur à tout homme qui a des sentiments véritablement chrétiens.

Par le respect humain on renonce en quelque sorte à Dieu ; on y renonce en dépit des serments les plus authentiques et les plus solennels. Rappelez les engagements que vous avez pris avec lui. Dans le baptême vous avez juré de faire à ses ennemis une guerre irréconciliable; dans la confirmation vous avez promis de donner, s'il le fallait, tout votre sang; dans le tribunal de la pénitence, aux pieds du Dieu Sauveur, vous avez protesté que, puisqu'il vous rendait sa grâce, vous prendriez hautement ses intérêts : promesses réelles, promesses réitérées à la face des autels, osez les révoquer en doute, tout vous démentira : d'où il s'ensuit qu'en toute occasion vous devez parler pour lui, combattre ceux qui l'attaquent, soutenir ceux qui le défendent, et que si par impossible son Evangile venait à se perdre, on doit le retrouver sur votre front.

Et après cela, dans le moment de se déclarer dans ce cercle profane où l'on décrie la vérité de ses mystères, on canonise des maximes opposées aux siennes, vous reculez, vous souffrez que ses ennemis triomphent ! un homme qui lui appartient par tant de titres, un homme, je ne dis pas seulement formé de sa main, mais racheté de son sang, mais marqué de son sceau, mais attaché à lui par des promesses solennelles, en vient à le méconnaître ! Lâches chrétiens, êtes-vous donc adorateurs du Dieu vivant, pour n'oser en sa présence fléchir les genoux ! lâches soldats, êtes-vous enrôlés sous ses drapeaux, pour n'oser combattre en sa faveur ! Disciples infidèles, avez-vous été formés à l'école d'un tel maître, pour donner à sa doctrine un démenti plein d'outrage ! justifiez une telle conduite ; mais la voix de vos engagements, les termes de vos protestations, le sentiment même d'un juste honneur, tout dépose contre vous. Je fais une supposition qui va vous surprendre. Au milieu de vous, j'introduis un païen déjà instruit de nos principes, et je l'interroge : qui peut, à votre avis, rendre un chrétien confus? de quoi pensez-vous qu'il rougisse? Un chrétien, dira-t-il, rougit d'être ambitieux, parce que le Dieu crucifié qu'il adore a donné de l'éclat aux ignominies ; il rougit d'être vindicatif, parce que son Dieu, sur le point d'expirer, a fait parler son sang pour ses bourreaux; il rougit d'être sensuel, parce que son Dieu couronné d'épines n'a laissé pour héritage à ceux qui le suivent qu'un diadème sanglant : sans doute l'ambition, la volupté, la vengeance sont les objets dont le chrétien rougit. Vous vous trompez, ce n'est point là le sujet de sa honte, toute autre raison la fait naître. Quoi donc ! serait-ce d'être éloigné de son Maître même un instant ? de ne pas perdre mille vies pour son amour? vous vous trompez encore, tout cela lui est fort indifférent ; la cause de sa confusion vient d'ailleurs. Mais quelle est-elle enfin? parlez, expliquez-vous ; c'est de paraître chrétien. De paraître chrétien ! Comment, lui qui s'est voué, qui s'est consacré à Jésus-Christ par tant de serments, tout ensemble il l'adore et le renonce ! il l'encense et l'outrage ! Est-on chez vous fidèle dans l'obscurité, pour être prévaricateur en public, et professe-t-on dans les ténèbres une religion qu'on vienne perdre au grand jour? où est la probité, la droiture? Ainsi répondrait, ainsi vous confondrait un païen.

Or, de ce que vous violez ainsi la parole donnée, je forme contre vous le préjugé le plus terrible, et en même temps le plus vraisemblable : je prétends que si, au péril de la vie, il fallait confesser la foi, selon toutes les apparences vous la trahiriez; vous la trahiriez, vous dis-je; parlez tant que vous voudrez avec emphase, parez-vous de grands sentiments, assurez qu'alors les biens, l'honneur, la vie, rien ne vous coûterait : eh ! comment soutiendriez-vous le regard d'un tyran, vous qui ne soutenez pas celui d'un libertin ? de quel œil verriez vous l'appareil des tortures, vous qui êtes troublé, déconcerté par un simple geste? de quel air sentiriez-vous la pointe des peignes, des ongles de fer, vous qui n'êtes pas à l'épreuve d'un bon mot souvent insipide, toujours impie et détestable ? Venez, montez sur les échafauds, affrontez les tyrans, défiez les supplices, vous que la vue d'un mondain intimide ; entrez dans un combat où le courage le plus mâle et le plus déterminé se soutient à peine; vous qui, dans un combat moins rude, cédez au premier choc. Non,

Digitized by Google

vous ne tiendriez pas un moment ; renversé tout d'abord, vous donneriez l'exemple d'une prévarication infâme et scandaleuse. Déjà même vous êtes peut-être plus coupable que vous ne seriez alors. Car, enfin, entouré d'une multitude de bourreaux qui tiendraient le fer et la flamme, si vous tombiez, je vous plaindrais, je trouverais dans la violence des tourments de quoi excuser un peu votre chute ; je dirais que sous un coup douloureux la victime palpitante a chancelé ; mais que, loin des bourreaux et des supplices, vous n'osiez être à Jésus-Christ dont vous avez pris le joug, que dans le centre du christianisme, le christianisme soit pour vous un objet honteux, c'est une infidélité, c'est un parjure dont toute l'injustice des auteurs du respect humain ne vous lavera pas. Malheur à eux sans doute, malheur à ces hommes pervers, qui, par un sourire cruel, des réflexions malignes, des traits satiriques, se rendent redoutables ! Quelle fatalité, grand Dieu ! autrefois des tyrans devenaient chrétiens, et aujourd'hui des chrétiens se changent en tyrans ! mais toujours ceux qui se laissent intimider n'en sont pas moins infidèles, ni moins traîtres.

Autre preuve de l'indignité du respect humain ; non-seulement on renonce à Dieu malgré l'authenticité des plus saintes promesses, mais on y renonce dans la cause du monde la plus favorable et la plus avantageuse. De quoi s'agit-il en effet ? il s'agit de Dieu, il s'agit de l'Evangile : *Quid times fronti tuæ ;* que craignez-vous ? fut-il jamais cause plus belle à plaider aux yeux de l'univers ? c'est pour cette cause que les apôtres ont élevé la voix, qu'ils n'ont compté parmi les jours heureux que ceux qui leur amenaient des opprobres et des tourments ; ces maîtres des nations ne sont-ils plus les vôtres, et connaissez-vous mieux les sentiers du véritable honneur ? Mais ne parlons plus d'opprobres et de tourments, parlons de ce que le monde adore ; la croix est gravée sur le front des monarques : *Quid times fronti tuæ ;* en quoi vous fait-elle peine ? et ce qui relève la majesté des rois, depuis quand est-il indigne de vous ? De tous ceux qui servent les grands, pas un qui ne s'en fasse honneur ; bien loin de cacher leurs livrées, ils affectent de les donner en spectacle ; vous, qu'avez-vous aperçu dans celles du Dieu vivant, pour ne les porter que dans les ténèbres ? Chrétiens, saint Pierre dit que vous êtes revêtus d'une espèce de royauté et de sacerdoce (I *Petr.*, II) : sont-ce des rois qui doivent craindre ? On a imprimé sur votre front le plus auguste des caractères ; ce qui vous rend respectables au ciel même, est-il donc ce qui vous alarme ? Dans le temps des persécutions, vos pères prodiguèrent généreusement leur vie : enfants de tant de héros qui n'ont pas craint la mort, devez-vous craindre les discours des hommes ? *Quid times fronti tuæ quam signo crucis armasti ?*

Chose étrange ! Les ennemis de Dieu se déclarent, et ses amis pâlissent ! Jusque sous le crucifix on consulte les regards des créatures pour savoir si on l'adorera ! Dieu n'a pas rougi de se livrer pour les hommes ; et leur dire à ces hommes ingrats qu'ils appartiennent à Dieu, c'est les offenser ! Ah ! si nous avons à rougir, que ce soit d'avoir trop tard embrassé la vertu ; que ce soit de l'avoir lâchement abandonnée ; elle n'a de honteux que les outrages que nous lui avons faits. Encore une fois, dans une cause si belle, qui vous arrête ! quels sont les prétendus obstacles qui vous troublent ? Les jugements du monde ? Mais ignorez-vous qu'un jour vous lui devez prononcer son arrêt, et qu'en attendant, au lieu de vous donner la loi, il doit la prendre de vos vertus ? qui sont-ils ces jugements que vous redoutez si fort ? Jugements portés au hasard, jugements sujets à l'erreur, fondés sur des apparences, sur des conjectures frivoles : que dis-je ? Jugements chimériques qui n'existent la plupart que dans notre imagination effrayée. Souvent nous croyons qu'on nous examine, et il n'en est rien ; nous nous persuadons que nous sommes l'objet des attentions du public, et peut-être ne sait-on pas si nous sommes du nombre des vivants : la vanité nous agrandit à nos propres yeux, et peut-être sommes-nous des objets imperceptibles qui échappent à la vue. Eh ! nos propres amis ne pensent point à nous, les autres hommes y penseront-ils ? On ne se souvient point de nos services, se souviendra-t-on de nos personnes ? Nous sommes souvent fort éloignés de ceux mêmes avec qui nous demeurons ; les autres se rapprocheront-ils pour nous envisager ? Croyez-moi, on n'a pas toujours le mérite qu'on pense avoir. Tel croit remplir la scène du monde, qui penserait bien différemment, s'il cessait d'écouter les illusions de son orgueil.

Ajoutons que les jugements du monde, que vous redoutez, vous seront favorables. Si je me convertis, si je m'attache à Dieu, ma dévotion fera du bruit, on en parlera ; qu'en dira-t-on ? on dira que vous avez pris le bon parti ; on dira que la jeunesse, l'exemple, les compagnies vous avaient égaré ; mais que vous avez eu assez de lumières pour reconnaître, assez de force pour quitter vos égarements ; on dira qu'en homme sage vous ne voulez pas risquer le plus essentiel de vos intérêts, qui est l'intérêt de votre salut : sûrement on dira tout cela ; qu'y a-t-il là qui vous déshonore ? Je n'y vois rien, moi, qui ne vous couvre de gloire : éclatez tant qu'il vous plaira contre les jugements du monde, il y a encore parmi les hommes une étincelle de vérité. Il y a dans l'âme de l'impie des remords qui parlent pour vous, et il canonise dans vous tous les endroits par lesquels vous ne lui ressemblez pas. Preuve certaine, c'est qu'il y a des hypocrites : la vertu n'est point tombée dans le décri, puisqu'on est jaloux de se couvrir de son manteau. On se plaint des jugements du monde ; savons-nous qui ils attaquent ? Ils attaquent ce qu'on ne voit que trop, un mélange équivoque de déré-

Digitized by Google

glement et de devoir; un assortiment bizarre de régularité et de mondanité; un composé énorme qui dans le même homme présente le saint et le libertin : ils attaquent un homme plus pieux et pourtant plus sensible que les autres, qui court le premier aux bonnes œuvres, et le premier à la vengeance; qui, joignant un cœur tendre avec un cœur barbare, soulage les pauvres, et désespère ses débiteurs. Ils attaquent une dame qui emploie une partie du temps à la prière, et tout le reste au jeu; qui fait des aumônes considérables, et des médisances atroces; qui partout ailleurs, pleine de politesse et de savoir-vivre, n'a dans sa maison que d'insupportables hauteurs. Ils attaquent cette mère de famille qui veille à tout, excepté à l'éducation de ses enfants; qui pratique toutes les vertus, excepté celles qui sont propres de son état. Voilà ce que le monde critique, et dans le fond a-t-il tort? Mais la vertu, accompagnée d'un sens droit, la vertu ingénue et sans fard, la vraie vertu, en un mot, malgré le torrent de corruption qui déborde, trouve des partisans zélés, et des partisans en tous lieux.

J'accorde cependant que les jugements du monde vous seront contraires : après tout, ce sont des jugements, et non pas des persécutions; ce sont des jugements, et non pas des roues, des flammes, des morts sanglantes; le sage, dit-on, ne sera pas ébranlé par la chute du monde : chrétien, qui avez l'honneur de servir Dieu, pourquoi le seriez-vous pour un coup de langue? Oui, je veux que les jugements du monde vous soient contraires, que ne lui rendez-vous la pareille? Il blâme votre retenue, blâmez son imprudence et ses excès; il vous traite d'esprit faible, de faux dévot, traitez-le, d'après l'Ecriture, d'imposteur et de réprouvé. Eh! il n'a pas épargné ce qu'il y eut jamais de plus respectable, l'Auteur de toute sainteté et de toute vérité, Jésus-Christ même : nous préserve le ciel qu'au tribunal qui a condamné Jésus-Christ, nous soyons absous; là où Dieu a été calomnié, il est beau de l'être. Vous m'objectez les jugements du monde, je ne vous comprends pas; eh! qui est-ce qui les méprise plus que vous? Examinez bien ceux dont les discours vous alarment; ce sont gens dont, même à une partie de jeu, vous ne voudriez pas suivre les avis; qu'ils vinssent vous disputer une charge, un héritage, sur quel ton vous le prendriez! comme vous défendriez vos droits jusqu'à la mort! *Et oblitus es factoris tui qui tetendit cœlos, et fundavit terram!* (*Isa.*, LI.) Eh! ne serez-vous donc timide que quand il s'agira d'être vertueux! ne vous verrai-je baisser les yeux que quand il en devrait partir des éclairs pour confondre l'impiété! *Esto vir fortis et præliare bella Domini* (I *Reg.*, XVIII): votre cause est bonne, c'est la cause du Seigneur; prenez les armes, combattez, et forcez l'impie à ne pas parler, ou à parler comme vous : si vous avez à craindre, ne craignez que l'œil de Dieu, et celui de votre conscience.

D'autant plus qu'ici le prévaricateur renonce à Dieu de la manière la plus méprisante et la plus cruelle, le respect humain est un vrai paganisme; sans forger des statues d'or et d'argent, il nous fait tomber aux pieds de l'idole qu'enfante une imagination craintive, et nous adorons des dieux moins réels que ceux des païens mêmes. Suivons les excès où la crainte des hommes précipite; comptons, s'il est possible, les fautes énormes qu'elle fait commettre. Pour plaire à de faux amis, l'un répétera à tout propos des termes pleins d'indécence, dignes de ces bouches sans frein et sans retenue; l'autre, sans respect pour les oreilles chastes, mêlera sans cesse dans ses discours des équivoques honteuses; il offrira des images, il tracera des portraits révoltants. Celui-ci, se livrant sans ménagement à la fureur de médire, donnera un tour malin à ce qu'il y a de plus innocent, révélera la tache des familles; et n'épargnant ni parent, ni ami, ne respectant ni le juste, ni le coupable, déchirant sans miséricorde tout ce qui se présente sous sa dent cruelle, il se fera valoir auprès de ses pareils par de bons mots qui sont presqu'autant de coups mortels. L'autre condamnera effrontément les cérémonies de la religion, en rejettera la morale, en combattra les mystères. Heureusement elle est mieux vengée par ses travers que combattue par ses blasphèmes.

Entrerai-je dans le détail des indignités que certaines gens ont apprises à l'école du respect humain? Vous ferai-je remarquer comment, lorsqu'il s'est rendu maître du cœur, il inspire une hardiesse, une témérité qui étonne? Faites-y réflexion : c'est là ce qui perd les jeunes gens. Voilà l'écueil où plusieurs d'eux viennent échouer. Un jeune homme aura apporté, en naissant, le plus beau naturel, les plus heureuses inclinations. Une éducation sage et vertueuse l'aura formé à la pratique du devoir. Que n'en peut-on pas espérer? Malheureusement il vient à faire connaissance avec d'autres jeunes gens trop libres. C'en est assez, la crainte d'être en butte aux traits de leur censure, s'il ne les imite pas, le jette dans tous les écarts dont ils lui donnent l'exemple; il change en peu de temps, de manière à n'être pas reconnaissable; et non-seulement il se dérègle, mais il fait parade de son déréglement. On en a vu braver les règles de la bienséance et de l'honnêteté, et s'applaudir en mauvaise compagnie de ce qu'ils étaient les premiers à condamner lorsqu'ils se trouvaient avec des personnes respectables par leur façon de penser et leur conduite. On en a vu qui, loin des regards de ceux à qui le respect humain les avait assujettis, ne paraissaient que d'une manière édifiante dans le temple saint, et qui en leur présence scandalisaient par leur immodestie, par les éclats de leurs ris dissolus, et par l'indécence de leurs postures. Dans ces temps déplorables, où l'impiété est presque

Digitized by Google

devenue une mode, combien n'en est-il pas qui, craignant le ridicule qu'un certain monde a attaché à la religieuse simplicité de nos pères, annoncent dans leurs discours et dans leurs écrits une liberté de penser qu'ils se reprochent en secret? Si tous n'en viennent pas là, de quoi pourtant n'est pas capable celui qui se conduit par une crainte humaine! Tel a de la vertu, mais il ne craindra rien tant que d'en donner des marques; il se croira trahi, si on vient à connaître ses sentiments : je le vois qui se retire, il s'enfonce dans l'obscurité, il ne veut pas qu'on le voie, et que fait-il? Une prière, une lecture sainte. Si c'était modestie, j'en serais édifié; mais c'est une mauvaise honte. Eh, mon frère, est-ce pour de telles actions que le Créateur de l'univers a formé les ténèbres! vous vous cachez! eh s'il n'y avait pas de péril pour vos jours, je voudrais que les murailles s'entr'ouvrissent pour vous laisser apercevoir. Vous vous cachez! avez-vous oublié qui vous êtes, et convient-il de pratiquer la vertu comme on commet les attentats! Touchée de Dieu, cette dame venait dans nos temples pleurer ses fautes, et parce qu'un mondain la regarde, la voilà troublée; elle change de route, elle court se placer la première à une table de jeu, à un bal : vous craignez donc de paraître chrétienne! ah! chrétienne, indigne de l'être, que faites-vous! vous foulez aux pieds l'Evangile, vous marchez sur le crucifix. Or, par rapport à Dieu est-il rien de plus outrageant? n'est-ce pas le mépriser, le renoncer pour des hommes corrompus dont on craint la censure, violer toutes les lois, étouffer tous les remords, faire à Dieu ce que les idolâtres ne firent point à d'infâmes divinités? n'est-ce pas la chose du monde la plus impardonnable et la plus criante? Quelle matière pour les plus tristes et les plus désolantes réflexions! Respect humain, apostasie odieuse; vous voyez à quel point elle rend l'homme coupable : respect humain, apostasie funeste, voyons à quel point elle rend l'homme malheureux; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La plus triste des disgrâces, la condition la plus à plaindre est celle d'un homme assez ennemi de lui-même pour s'assujettir au caprice du respect humain. Voulez-vous savoir à quel point il se rend malheureux? il se couvre d'ignominie, il se réduit en servitude, il s'attire une éternelle malédiction. Comprenez bien ces trois paroles; il sacrifie son honneur, sa liberté, son salut : en un mot, le déshonneur, l'esclavage, la réprobation, voilà à quoi il s'expose.

Il sacrifie son honneur. Qu'un homme pèche par imprudence, par légèreté, par faiblesse, il peut absolument mériter qu'on lui fasse grâce; mais, quand on le voit ne craindre que le jugement des mondains, se livrer à toutes leurs impressions, leur vendre sa conscience, que voulez-vous qu'on pense de lui, sinon qu'il n'a rien de la constance des grandes âmes, et qu'un coup d'œil fait sur lui, ce que ne devrait pas faire toute la rage des bourreaux? Ainsi pensent les saints, c'est-à-dire les seuls véritables sages. Or, qui le dédommagera de la perte qu'il fait ici? Condamné au tribunal le plus respectable qui soit sur la terre, par où échappera-t-il à la marque qui le déshonore? marque pour lui d'autant plus flétrissante, qu'il sera d'ailleurs moins spirituel et moins éclairé. Prenez garde, dans un esprit médiocre la vertu est un supplément de mérite; elle couvre bien des défauts, corrige bien des travers, met dans la conduite certaine égalité qui tient lieu de raison, ou qui est la raison même. Chrétiens, que cette pensée ne vous surprenne point, je le puis bien dire à la gloire de la vraie piété, il y a de l'esprit à être vertueux. Mais que le respect humain domine dans une personne qui a peu de lumières, sûrement il met la petitesse de génie dans tout son jour, et réunissant ensemble un déréglement qui fait horreur avec un travers qui fait pitié, il présente dans le même homme un libertin qu'on déteste, et un ridicule pour qui on n'a que du mépris.

Cependant il marche tête levée ce mondain, il triomphe dans la persuasion qu'on lui applaudit; et il ne se trompe pas, il est applaudi en effet, mais par qui? par les compagnons de ses désordres, gens décriés dont on devrait acheter la censure, et qui eux-mêmes, s'ils viennent un jour à se reconnaître, mettront au rang des crimes les applaudissements qu'ils lui prodiguent. Il est applaudi, mais en quel endroit? à l'école de Jésus-Christ qu'il n'écoute plus, à l'école de la vertu qu'il méprise, de la raison qu'il brave, de la conscience dont il étouffe les remords? Non, ce n'est point là qu'il est vanté; mais il l'est à ces tables de bonne chère où il s'oublie, à ces tables de jeu où il s'emporte; il l'est dans ces cercles détestés où il tient la première place, parce que la pudeur n'en tient aucune. Il est applaudi, mais en quel temps? Dans le temps qu'en matière de calomnie, d'obscénité, d'irréligion, son scandale se produit ouvertement; dans le temps qu'il arme le plus contre lui l'indignation de tout vrai fidèle et qu'il acquiert en quelque sorte le droit de ne pas rougir, parce qu'il force tout le monde à le faire pour lui. Il est applaudi, mais comment? d'une manière souvent qui devrait le faire rentrer en lui-même. Car voici ce qui arrive : ceux à qui il veut plaire sont les premiers à le condamner, n'en parlent entre eux qu'avec le dernier mépris et l'engagent à certaines fausses démarches, dont ils se procurent à eux-mêmes le plaisir et lui laissent toute la honte. Voilà donc où des hommes raisonnables, des hommes qui sont chrétiens, qui sont enfants de Dieu, mettent la gloire! Quelle gloire de craindre tant la réputation de dévot, et de ne pas craindre celle de libertin, d'homme sans conduite et sans religion! Quelle gloire que celle qui est bâtie sur le fond de l'impiété, et qu'on se-

Digitized by Google

rait trop heureux d'effacer de tout son sang!

Mais si je prends le parti de la vertu, tôt ou tard le monde me rendra justice et m'approuvera, j'en suis certain. Mais dût-il me mépriser, du moins j'aurai fait mon devoir, Dieu sera content, et pourvu que Dieu soit content, que m'importe que les hommes me blâment? Il suffit de plaire aux yeux d'un tel maître; c'est son approbation que je demande, et pourvu que je l'obtienne, je compte pour rien les discours du monde. *Non erubesco Evangelium* (*Rom.*, I); mon parti est pris, je ne rougis point de l'Evangile. Je suis un dévot, dites-vous; voyons ce qu'il faut entendre par ce terme. Etre dévot c'est craindre Dieu, c'est remplir ses devoirs, c'est se souvenir qu'on est chrétien: oui, à ce prix je suis dévot et j'en fais gloire, et je veux continuer de l'être; votre malheur est de ne l'être pas, et vous le seriez si vous aviez de la conscience et de l'honneur. Sentiment juste et que nous ne devons jamais oublier. Si vous vous trouviez dans qu'elqu'un des Etats voisins, qu'on vous interrogeât sur votre patrie, rougiriez-vous de la nommer? Ne diriez-vous pas hautement qui vous êtes? Et pourquoi donc rougissez-vous d'être chrétiens? Le nom de la patrie, tout illustre qu'il peut être, l'emporte-t-il sur ce nom de chrétien?

Par le respect humain on sacrifie donc son honneur pour se rendre méprisable, et on sacrifie encore sa liberté pour se rendre esclave. Dans quelle contrainte on passe les jours! si on entrait dans les replis de son cœur, qui ne serait effrayé de la servitude où l'on s'engage? assujettissement de toutes parts, assujettissement à toutes sortes de passions, à toutes sortes de maîtres. Autant de gens vicieux qu'on fréquente, autant d'espèces de tyrans. Comment serai-je regardé par celui-ci? Pour qui passerai-je dans l'esprit de celui-là? Chez tels et tels de quelles couleurs serai-je peint? Si je manque à cette partie, quelle matière de réflexion! on croira que je forme le projet d'un changement de vie, on en plaisantera, que faire? Tels sont les troubles, les agitations de l'homme faible et timide. Sur cela il examine si par hasard quelque action de vertu ne lui est point échappée, de ce pas il court à une assemblée mondaine en faire le désaveu, et se justifier de toutes les vertus dont il craint qu'on ne l'accuse. *Domine, quid me vis facere* (*Act.*, IX)? disait saint Paul, quand il fut terrassé par une voix qui fut pour lui la voix de la miséricorde et de la grâce; *Domine, quid me vis facere?* dit le mauvais complaisant au monde profane; que veux-tu de moi? Et aussitôt on veut qu'il emploie au jeu tous les moments, il les emploiera; qu'il se livre à certains excès, il s'y livrera; qu'il s'éloigne des exercices de piété, il s'en éloignera: il donnera, ce misérable esclave, tantôt dans les hauteurs d'un esprit superbe, tantôt dans les détours d'un esprit avare, tantôt dans les délires d'un esprit incrédule: tour à tour il entrera dans les vues diverses de ceux dont il prend l'ordre: l'un médite un projet téméraire, il faut lui applaudir; l'autre médite une vengeance, il faut lui en faciliter les moyens: qui le croirait? Cette manie fait redouter ceux mêmes sur qui on a une autorité légitime, un juste ascendant: un maître pâlira à la vue de ses domestiques: dans tout le reste impérieux et fier, prêt à tout oser en leur présence, dès qu'il s'agit du devoir il tremble, et lui qui brave l'œil de Dieu, craindra des yeux servilement baissés devant les siens.

Transportons-nous à Jérusalem. L'impie Hérode a-t-il craint d'enlever la femme de son frère, et de faire éclater à la face de toute la Judée ses flammes incestueuses? A-t-il craint de donner un festin où brillent avec une pompe sacrilége son faste et son orgueil? A-t-il craint d'y admettre des danses impudiques? A-t-il craint de faire la promesse la plus folle et la plus insensée? Nullement; dans ces occasions il croit savoir les droits de la couronne, il s'en prévaut: mais vous le priez de sauver un juste dont on demande la vie; vous voulez qu'il dérobe l'innocent aux fureurs d'une femme perdue; que faites-vous? Hérode n'est plus sur le trône, il est aux pieds de ses sujets: *Propter discumbentes* (*Marc.*, VI): une mauvaise honte l'empêche de reconnaître publiquement l'iniquité de la parole qu'il a donnée; et comme il n'a point le courage de la révoquer, il croit son honneur intéressé à la tenir. La faiblesse et l'erreur qui le guident le rendent à la fois l'esclave d'une prostituée et le bourreau de Jean-Baptiste. Dès là qu'on veut en tout se conformer aux mondains, c'est une nécessité qu'on soit vendu à leurs caprices: ainsi on sera colère, orgueilleux, vindicatif, on roulera d'abîme en abîme: les autres vices sont bornés à un objet, le respect humain ne l'est pas, tout péché est de son ressort; c'est comme un péché universel qui embrasse et renferme tous les autres; c'est un trésor d'iniquité qui ramasse toutes les injustices; il fait qu'un homme pèche en suivant tous les penchants d'autrui; en le voyant lui seul, je vois une foule de mondains avec qui il est lié. L'antiquité bâtit un temple où tous les dieux étaient adorés; le respect humain forme des cœurs où tous les vices sont admis.

Par exemple, Messieurs, je vous en prends tous à témoin: combien de gens seraient disposés à pardonner! combien touchés de la peine qu'il y a à se venger, touchés du désir de fléchir la colère céleste, frappés de l'exemple des saints, étoufferaient volontiers leurs ressentiments, et courraient embrasser leurs ennemis! mais ce qu'on appelle dans le monde de qu'en dira-t-on les arrête; le qu'en dira-t-on leur met les armes à la main; le qu'en dira-t-on leur souffle une fureur que rien n'apaise. Qu'on retrace le pardon accordé par Jésus-Christ mourant, qu'on fasse sentir dans toute sa force une action si touchante, qu'on supplie, qu'on mêle la

Digitized by Google

colère et la tendresse; vains efforts! même à la vue de la croix, même à la vue du sang du Rédempteur, le respect humain mettra à la main des armes dont la raison et la religion prescrivent également l'usage.

Combien de gens, pénétrés de la grandeur de Dieu, frappés de la majesté de nos mystères, se tiendraient volontiers à la face du sanctuaire dans un recueillement profond et religieux! mais un ami profane survient, il interroge; on n'a pas le courage de résister, on se prête, on lui répond, on s'entretient. Que le peuple murmure, que les prêtres gémissent, que la conscience crie, vaines clameurs! même l'adorable sacrifice qui réconcilie le ciel et la terre ne sera pas respecté, et des discours qu'on ne tiendrait pas en la présence d'un homme d'autorité, au mépris de Dieu, à la honte de ses autels, on les tiendra impunément dans le temple des heures entières.

Combien de gens sont indignés dans l'âme quand, la conversation tombant sur le prochain, on verse le poison de la calomnie sur une vie dont la régularité leur est connue! Combien, par des preuves sensibles, pourraient aisément réfuter et réfuteraient volontiers un récit odieux! Que ne le font-ils? Une mauvaise honte leur ferme la bouche : je me trompe, elle la leur fait ouvrir; dans la crainte d'être raillés, dans le désir de s'accommoder aux autres, ils applaudiront au médisant, ils aideront à aiguiser encore les traits qu'il enfonce; déjà eux-mêmes ils ajoutent, ils embellissent, disons mieux, ils empoisonnent, et au lieu de défendre un malheureux comme la vérité, la probité l'exigent, il semble qu'ils conspirent à lui porter le dernier coup.

Dans le parti révolté de nos jours contre l'Eglise, combien de gens connaissent qu'il n'y a qu'infamie dans les convulsions dont on s'y applaudit, qu'imposture dans les merveilles qu'on y publie, que fausseté dans les dogmes qu'on y enseigne sur la prédestination, la liberté, la grâce! Combien sont persuadés qu'ils devraient se soumettre aux respectables décisions des premiers pasteurs unis à leur chef! mais le parti les a vantés, les a élevés jusqu'aux nues; s'ils venaient à changer ils seraient en butte à ses mépris; ils déplairaient à certaines personnes; voilà l'écueil : ils craignent les discours des hommes, tandis qu'ils ne craignent ni la colère de Dieu, ni les foudres de son Eglise.

Encore un autre exemple. Combien de personnes du sexe ont de l'inclination pour les pratiques de piété! mais le seul nom de dévotes les fait frémir, les perce jusqu'au vif; dans la crainte de passer pour dévotes, tout ce qu'il y a de plus immodeste et de plus indécent, elles se le permettront; tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré, elles le mépriseront; tout ce qu'il y a de plus pénible, de plus captivant, elles s'y assujettiront; dans la crainte de passer pour dévotes, elles renonceront à Dieu, s'il le faut. Cœurs lâches et la lâcheté même, qu'est-ce que la servitude; qu'entendez-vous par esclavage, si la servitude et l'esclavage ne se trouvent pas ici dans toute son indignité? Vous violez la loi de Dieu pour vous soumettre aveuglément à celle des hommes, et on dira que vous n'êtes pas esclaves! Vous êtes, quoi qu'on en dise, vous êtes les plus rampants, les plus enchaînés de tous les esclaves.

Suivons un chrétien de ce caractère dans le détail de la vie : que de paroles étudiées! que d'inquiétudes et de chagrins! que de tortures de corps et d'esprit! A-t-il un sentiment qui soit à lui? Son propre cœur lui appartient-il? Forcer des inclinations vertueuses qu'il voudrait suivre, vivre dans un dérangement qui lui déplaît, quel état! Ne puis-je pas dire que pour le prix auquel il vend et perd son âme, il gagnerait mille fois le ciel! *Tantopere laboratur ut peccetur*, dit saint Augustin. Quoi! pour se perdre faut-il se faire tant de violence! l'enfer est déjà un terme si horrible, faut-il n'y marcher que par la voie de la contrainte! *Dirumpamus vincula eorum* (*Psal.* II); rompons, rompons de funestes liens, affranchissons-nous d'un honteux esclavage : nous sommes chrétiens, nous devons être libres; et si nous portons des chaînes, n'en portons point d'autres, Seigneur, que celles que votre amour nous impose.

Finissons. Par le respect humain on fait le sacrifice de son honneur, le sacrifice de sa liberté, disons encore le sacrifice de son salut; on encourt de la part de Dieu une éternelle malédiction. Cent fois il a retenti à vos oreilles l'effroyable anathème lancé contre les mauvais complaisants. Si quelqu'un, dit Jésus-Christ, rougit de moi et de mes maximes, au jour que dans l'appareil de la majesté suprême je viendrai juger les vivants et les morts, je rougirai de lui, j'en rougirai dans la présence de mon Père et des saints anges, à la face du ciel et de la terre : *Qui me erubuerit et meos sermones, hunc Filius hominis erubescet, cum venerit in majestate sua et Patris et sanctorum angelorum.* (*Luc.*, IX.) Pesons un moment ces foudroyantes expressions. Etre désavoué de Dieu, seul principe de la grandeur et de la gloire; être désavoué de Dieu dans le plus majestueux et le plus auguste des spectacles; être désavoué de Dieu qui rejettera, qui maudira, qui accablera de toute la pesanteur de son bras; être désavoué de Dieu, et par ce désaveu déclaré infâme, obligé dans l'assemblée des nations de faire amende honorable à la vertu dont on a rougi, quelle confusion! à quelles montagnes s'adresser pour cacher dans leurs entrailles l'infamie dont on sera couvert! Pécheur, vous avez méconnu Dieu, vous en serez méconnu vous-même; il a été pour vous un opprobre, il vous rendra l'opprobre de l'univers : *Qui me erubuerit et meos sermones, hunc Filius hominis erubescet.*

Et dites-moi, quel châtiment pensez-vous que méritent ceux qui se révoltent contre la foi et qui en combattent les vérités? doutez-

Digitized by Google

vous que le feu de l'enfer ne soit leur partage? Or, selon saint Jean, le même feu agira sur ces âmes basses qui craignent de se déclarer pour Dieu : *Timidis et incredulis... pars illorum in stagno ardenti igne et sulphure* (*Apoc.*, XXI), les incrédules, et avec eux les lâches, seront plongés dans un étang de soufre enflammé; que peut-on dire de plus? Ecoutez cependant encore, voici une expression bien extraordinaire et bien frappante. L'Ecriture, parlant de ceux qui, à quelque prix que ce puisse être, veulent plaire aux hommes, pour exprimer le châtiment qu'on leur prépare, nous représente Dieu qui, le bras appesanti sur eux, leur brise les os, remarquez ces paroles, *Deus dissipavit ossa eorum qui hominibus placent* (*Psal.* LII), quelle image! quelle sentence! sentence qui déjà s'exécute. Des gens tyrannisés par le respect humain, même à la mort, n'ont pas voulu se reconnaître. Tel mondain, pressé dans ce moment fatal de rentrer en lui-même, sentait bien qu'il devait changer, voulait changer en effet, et la crainte de ce que diraient les compagnons de son libertinage l'a empêché de le faire. L'insensé! il voudrait changer, et il n'ose! Et s'il avait un reste de bon sens, ne verrait-il pas que quand on a pris un mauvais parti, il est beau de le quitter, et que rien ne ressemble mieux à la constance qu'un changement dicté par la raison? Après s'être révolté contre Dieu, s'obstiner par respect humain dans sa révolte, de son dernier soupir lui faire un dernier affront, et n'aller à son tribunal que pour lui dire qu'on a plus redouté les jugements du monde que les siens, peut-on concevoir une audace plus criante! Ce libertin voudrait changer, et il n'ose! Ah! malheureux, tu vas changer malgré toi; mais le ver qui rongera tes entrailles, les flammes vengeresses qui te dévoreront ne changeront pas; mais le juste juge qui va te frapper dans toute l'étendue de son courroux, les transports d'un éternel désespoir auquel tu seras livré ne changeront pas : *Qui me erubuerit et meos sermones, hunc Filius hominis erubescet.*

Apprenons de là, chrétiens, apprenons à être à Dieu, et à témoigner que nous y sommes. Quand nous étions dans le désordre, nous ne l'avons pas caché, nous avons été ouvertement coupables; ne déguisons point aujourd'hui notre pénitence et nos vertus : les méchants pour faire le mal ne craignent point la censure des justes; que les justes pour faire le bien ne craignent point la censure des méchants. Je veux dans le chrétien un regard fixe et intrépide qui m'annonce la majesté du Dieu qu'il adore; je veux qu'un chrétien soit vertueux en plein jour. Si je me convertis, que dira le monde? mais si je ne me convertis pas, que dirai-je moi-même quand je serai condamné par la justice de Dieu? que dirai-je au milieu des brasiers désespérants où il me précipitera pour une éternité? les hommes viendront-ils à mon secours? m'arracheront-ils d'entre ses mains? pourront-ils quelque chose pour leur propre délivrance? Et pourquoi donc tant chercher à plaire à des hommes qui ne pourront ni me sauver, ni se sauver eux-mêmes! Bannissons toute considération frivole : *Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini Jesu Christi* (*Galat.*, VI); malheur à moi si je me glorifie dans quelque autre chose que dans la croix de mon Sauveur; la croix est la sainteté, la grandeur même; la croix est le principe de la vraie sagesse; la croix est teinte du plus beau sang qui fût jamais; ne rougissons que de ne la pas porter. Je suis à vous, grand Dieu! je vous sers, je ne crains pas que le monde le sache, je l'en instruirai même s'il le faut. S'il est dans mes sentiments, je lui dois un exemple, et s'il n'y est pas, je veux le confondre. Disons librement en tous lieux, disons par nos paroles et par nos œuvres, disons tous : *Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi;* Jésus crucifié est mon Seigneur et mon Dieu, Jésus crucifié est mon amour et ma gloire.

Il est vrai, je ne voudrais pas qu'on affectât une piété sauvage; l'affectation ne valut jamais rien; je ne voudrais pas qu'on fît le bien par vanité; l'hypocrisie fut toujours la marque d'un cœur et d'un esprit pervers; je ne voudrais pas qu'on montrât aisément et sans sujet les bonnes œuvres qui ne sont que de perfection, l'Evangile le défend; mais pour celles qui sont d'obligation ou d'usage, appelez les yeux de l'univers, et prenez-les pour témoins. Qu'on se conforme aux usages du monde, qu'on garde ses bienséances, quand elles n'ont rien que de raisonnable, qu'on se gêne pour ne rien faire dont il puisse être justement choqué; la complaisance, la condescendance est le lien des cœurs, le charme de la vie; bien loin de la condamner, je vous la recommande; mais toujours qu'on respecte les droits de Dieu; qu'on sauve l'indépendance qui est l'essentiel apanage du chrétien. Je ne crains pas de l'assurer, il n'est point de gens plus à plaindre que ceux qui se sont damnés pour avoir négligé des devoirs qu'ils aimaient, et commis des crimes qu'ils n'aimaient pas. Ainsi, avec la fermeté de Jean-Baptiste, qu'un père dise à son fils, un ami à son ami, un vieillard aux jeunes gens, un prêtre aux laïques : *Non licet tibi* (*Marc.*, VI); vous avez tort de parler contre l'honneur du prochain; vous avez tort de faire ce contrat usuraire; vous avez tort d'entretenir ce commerce scandaleux; vous avez tort de tenir une conduite qui dément votre religion. De cette sorte, vous déclarant hautement pour Dieu, vous mériterez qu'à la fin des siècles il se déclare pour vous à la face du ciel et de la terre, et vous mette au nombre de ses élus; c'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXV.

SUR LE RESPECT DANS LES TEMPLES

Ingressus in templum, cœpit ejicere vendentes in illo et ementes, dicens illis : Scriptum est, quia domus mea

Digitized by Google

domus orationis est : vos autem fecistis illam speluncam latronum. (*Luc.*, XIX.)

Jésus étant entré dans le temple se mit à chasser ceux qui vendaient et achetaient, leur disant : Il est écrit, ma maison est une maison de prière, et vous en avez fait une caverne de voleurs.

C'est pour la seconde fois que le Fils de Dieu, transporté d'une juste colère, venge la profanation du temple ; vengeance qui fut bientôt suivie d'une autre plus terrible, lorsqu'après la prise de la capitale, ce monument auguste fut livré aux flammes qui le ruinèrent de fond en comble. Déplorable spectacle qui toucha les vainqueurs mêmes, et les força, malgré eux, de pleurer leur victoire ! Funeste incendie, et pourtant nécessaire ! Il fallait toute la violence des flammes pour expier les horreurs dont ce lieu avait été témoin. Tel est l'exemple qui doit faire la matière de nos plus sérieuses réflexions. Du temple de Jérusalem Dieu a passé dans les nôtres ; chrétiens, y trouve-t-il un séjour plus digne de lui ? Y est-il adoré, respecté comme il mérite de l'être ? Le crime des juifs profanateurs ne vient-il point de nouveau se produire à ses yeux ? Sans parler de l'avarice qui refuse d'en procurer les réparations, les embellissements, la piété qui doit y régner seule, y règne-t-elle en effet ? Ne lui porte-t-on point les plus cruelles atteintes ? Pensez-y et méditez bien ce que j'ai aujourd'hui à vous apprendre.

Je sais que ce n'est que dans la céleste patrie que Dieu, se montrant à découvert, fera rejaillir sur les prédestinés l'éclat de sa gloire : mais, du reste, je ne crains pas de pousser la comparaison trop loin, si je dis, avec saint Bernard, que nos temples sont comparables au ciel, et ne le cèdent pas au ciel même. Dieu est dans nos temples comme dans le ciel, j'entends, dans toute sa grandeur, dans toute sa miséricorde : il y est dans toute sa grandeur, le respect peut-il être assez profond ? il y est dans toute sa miséricorde, la reconnaissance peut-elle être assez vive ? Double hommage qu'un Dieu tout à la fois souverainement grand, souverainement bon, attend de nous dans le lieu saint. Il y est dans toute sa grandeur, rendons-lui les devoirs de la piété la plus respectueuse : il y est dans toute sa miséricorde, rendons-lui les devoirs de la piété la plus reconnaissante : deux vérités qui renferment la matière et le partage de ce discours. Implorons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je le dis à la gloire de nos temples, Dieu s'y trouve dans toute sa grandeur, je veux dire qu'il les honore extraordinairement de sa présence et de sa puissance ; présence spéciale, puissance infinie : présence spéciale plus marquée que dans le reste de l'univers, elle doit nous tenir dans la modestie et la décence, c'est le respect extérieur ; puissance infinie qui opère les miracles les plus étonnants, elle doit nous tenir dans une attention constante et religieuse, c'est le respect intérieur : deux conséquences naturelles qui se font sentir par elles-mêmes, et dont il est important que vous soyez bien pénétrés.

On l'a dit, et c'est une pensée aussi vraie qu'elle est noble : ce vaste univers est le temple que le tout-puissant a formé de ses mains, pour recevoir les hommages qui sont essentiellement dûs à la souveraineté de son être. Temple magnifique et auguste ! la terre en est la base, les cieux en sont la voûte, le soleil et les astres en sont les flambeaux ; les beautés que nous apercevons dans la nature en sont les ornements ; les créatures de toute espèce qui nous environnent en sont les victimes ; l'homme placé au milieu, devait faire la fonction de prêtre : mais le premier homme étant devenu prévaricateur, ce prêtre fut dégradé de son sacerdoce, la terre souillée, le temple profané ; et Dieu ne pouvant plus soutenir la vue des abominations et des horreurs qui blessaient la sainteté de ses regards, choisit loin du vulgaire profane une demeure où il pût fixer son séjour. De là ces autels que Noé, Abraham, Jacob, lui dressèrent pour marquer leur dépendance : de là cette arche enrichie par Moïse de tout ce que la pourpre, les métaux, les diamants ont de plus précieux : de là ce temple préparé par David, bâti par Salomon, avec des dépenses extraordinaires, une magnificence prodigieuse qui en firent la merveille du monde. A la célèbre dédicace qui en fut faite, on accourut des extrémités du royaume ; la nation entière voulut être présente au spectacle ; plus de cent trente mille victimes furent immolées ; tout retentissait des cris de joie que poussaient des milliers d'hommes prosternés le visage en terre : et au milieu de ces acclamations réitérées, dont le bruit se faisait entendre jusqu'au ciel, pour couronner une fête si belle : *Majestas Domini implevit domum* (II *Par.*, VII), Dieu descendit, et vint, pour ainsi dire, lui-même consacrer ses autels. Couvert d'un nuage majestueux, dont les ténèbres augustes annonçaient le Dieu des dieux, il vint recevoir les vœux d'un peuple fidèle.

Or, si dans un temple, qui n'était qu'une figure imparfaite de ceux que nous voyons, Dieu a voulu habiter d'une manière si sensible, comment pensez-vous qu'il habite dans les nôtres, qu'a élevés à son honneur une religion qui seule est digne de lui ; que la main des pontifes a consacrés par des cérémonies si touchantes, et dont il n'y a pas jusqu'aux pierres même qui ne portent un caractère de sainteté ! dans les nôtres, où la piété étale aux jours solennels des spectacles si intéressants et si sublimes, où les précieux restes des martyrs sont conservés avec soin, où des millions d'anges veillent sans cesse à la garde du sanctuaire ! Si lorsque deux ou trois justes s'assemblent pour honorer le Seigneur, le Seigneur, suivant sa parole, se trouve au milieu d'eux, comment se trouvera-t-il dans une multitude de fervents chrétiens qui l'adorent en esprit et en vérité ? Si Jacob, frappé d'étonnement après

Digitized by Google

un songe mystérieux et divin, s'écrie, que ce lieu est terrible! c'est véritablement la maison du Seigneur et la porte du ciel; que dirons-nous d'un lieu qui est, selon saint Chrysostome, son palais, son sanctuaire, son trône! Il est vrai, grands de la terre, qu'il frappe moins les yeux que vos superbes appartements; souvent on n'y voit rien de la magnificence de vos fastueuses demeures: dieux fragiles et mortels, reconnaissez-le à votre honte, vous êtes plus pompeusement logés que le Dieu qui vous a fait naître; mais nous avons un avantage sur vous: *Vere Dominus est in loco isto* (*Gen.*, XXVIII); chez vous le dieu qui donne la loi, c'est le dieu de la vanité, le dieu de la cupidité, le dieu de l'impudicité; dieux impuissants qui ne pourront soutenir ni vous, ni les murailles qui vous environnent: ici le Dieu qui règne, c'est le Dieu véritable, le Dieu souverain; dans l'enceinte de ces murs sacrés il fait éclater ses splendeurs aux yeux de la foi: *Verè Dominus est in loco isto*, Dieu est ici présent.

Profanes chrétiens, le croyez-vous? Vous n'en croyez rien; témoin votre amour-propre qui ne vous laisse fléchir les genoux qu'avec l'appui et le secours de la mollesse: témoin votre ambition, qui cherche les préséances, prétend aux premières places, et veut les distinctions les plus marquées dans un lieu où tout vous parle des abaissements du Maître que vous adorez. Témoin vos immodesties, qui éclatent par des postures que vous ne vous permettriez pas dans une assemblée mondaine, dont un homme en place se tiendrait offensé, et qui marquent ouvertement que, si vous reconnaissez des vertus, du nombre des vertus vous avez effacé la pudeur. Témoin votre liberté à parler aussi hardiment, aussi témérairement que si vous étiez dans vos maisons: et quels sont-ils ces entretiens? quel en est le ton? Entretiens où règne la curiosité, la malignité; entretiens accompagnés de ris éclatants et dissolus; entretiens même où se mêle quelquefois le ton de l'obscénité et de l'indécence. Où en sommes-nous? De quelle horreur sont saisies les voûtes de nos temples, quand les sacrés accords dont elles retentissent sont confondus avec de profanes soupirs! Témoin la légèreté qui fait qu'on se met à portée de tout voir, qu'on passe en revue tout ce qui se présente, les personnes, leurs manières, leurs démarches, leurs parures; qu'on fait remarquer aux autres l'objet dont on est frappé soi-même; qu'on fait du sanctuaire une scène de théâtre. Témoin ces signes indécents que vous vous donnez les uns aux autres, où à la faveur d'un œil hardi, d'un geste impie, on promène au loin ses irrévérences, et l'on fait atteindre ses scandales jusqu'à l'extrémité du plus vaste temple. Témoin l'esprit du monde qui fait qu'au sortir d'une instruction sainte la seule chose dont on s'occupe, c'est le nombre ou la qualité des personnes, l'éclat des pompeux habillements qui ont paru dans l'auditoire. Comment excuserai-je une foule de libertins qui ne paraissent devant Dieu que pour le méconnaître ou pour le braver? Comment excuserai-je une mondaine qui, après avoir imaginé de dangereux et criminels ajustements, étalant la pompe odieuse de son luxe et de son orgueil, vient triompher avec éclat de la modeste simplicité de nos tabernacles? O que penserait ici saint Chrysostome! Quels transports d'indignation lui causerait son zèle! *Quo saltatura pergis*, dirait-il à une personne de ce caractère? Quel appareil est-ce là? Où allez-vous? Est-ce à l'église, est-ce au bal? Venez-vous adorer un Dieu crucifié, ou le crucifier de nouveau? Venez-vous lui rendre hommage, ou lui déclarer la guerre? lui offrir un encens, ou empoisonner celui que lui présentent des mains pures et fidèles? Sortez, rentrez dans le monde que vous avez quitté, il a un empire assez étendu sans que vous entrepreniez de l'introduire dans le sanctuaire; sortez, et songez que vous marchez ici sur des cadavres dont bientôt, malgré vous, vous grossirez le nombre.

Chose étrange! Dieu, qui a formé le monde, laissant à l'homme ce monde si vaste, n'a retenu pour soi qu'un espace étroit, dédié à son culte, et nous le lui envions! et non contents de remplir la mer de brigandages, la terre de dissolutions, les villes de luxe, les campagnes d'injustices, nous venons l'attaquer lui-même jusque sur le trône de sa gloire! Parlez, mauvais chrétiens: *Nunquid domos non habetis?* (I *Cor.*, XI.) Si vous voulez commettre le crime, n'avez-vous pas assez d'autres endroits? convient-il de le commettre dans une demeure qui y doit être à jamais inaccessible? Partout ailleurs Dieu n'est-il pas assez offensé? Osez-vous approcher de lui pour le blesser de plus près? Est-ce peu que vous l'ayez exilé de vos maisons? Prétendez-vous le bannir de la sienne? N'est-ce pas déjà une chose assez criante que dans ces salles, ces théâtres, où règnent les penchants, vous inspiriez de honteuses passions; vous soufflez de criminelles flammes: faut-il vous dire de respecter l'habitation que Dieu s'est choisie? Au pied des autels les malfaiteurs ont trouvé un asile, le Saint des saints n'en trouvera-t-il pas? et s'il n'en trouve pas, où se mettra-t-il à couvert de vos traits? où se retranchera-t-il contre votre audace? L'insulter lui-même, et l'insulter jusque sous ses yeux! Je vous laisse à penser ce que diraient les fondateurs de ces illustres monuments, si, sortant de la terre où ils sont ensevelis, ils étaient témoins de tant d'indignités! Avec quelle précipitation ils rentreraient dans leurs tombeaux! Comment ils gémiraient de voir que leurs pompeux bâtiments tournent à la honte du Rédempteur, et qu'au lieu de donner une retraite à la vertu, ils ont, sans le vouloir, préparé des spectacles à l'irréligion! Ils diraient que le fameux temple de Jérusalem a été détruit par les Romains, et que ce sont les chrétiens qui détruisent ceux de Jésus-Christ

Digitized by Google

Revenons-en donc toujours là : *Vere Dominus est in loco isto;* Dieu, qui remplit toute la terre, est ici plus particulièrement et plus intimement présent, et sa présence toujours respectable, quelque part que nous soyons, plus que partout ailleurs mérite ici d'être respectée; sa présence doit imprimer une juste crainte qui agisse sur l'homme extérieur, en règle les yeux, la contenance, tous les mouvements, dans la pensée que le corps aussi bien que l'âme étant son ouvrage, le corps aussi bien que l'âme doivent concourir à l'honorer.

Respect qui éclate au dehors par la modestie et la décence; on le doit à la majesté suprême qui remplit le lieu saint : et respect qui agisse dans l'âme par une attention constante et religieuse; on le doit à une puissance infinie qui opère les plus incompréhensibles merveilles. Oublions un moment cette foule de prodiges opérés dans l'ancienne loi, ne parlons plus ni de la fureur des flammes tout à coup arrêtées, ni des flots suspendus pour donner passage à un peuple chéri, ni des armées innombrables terrassées par une main invisible, ni des morts arrachés du sein des tombeaux; ce qui se passe dans nos temples efface tous les miracles : *Commovebo cœlum et terram* (*Agg.*, II); à la voix d'un homme le ciel et la terre s'ébranlent, et la Divinité, conjurée de descendre de son trône, en descend pour prendre au milieu de nous comme une naissance et une vie nouvelle; à la voix d'un homme, celui dont le front est couronné d'une splendeur éternelle et infinie, non content de s'être anéanti dans le sein d'une vierge, dépose une seconde fois son diadème pour se mettre dans un état d'anéantissement et d'obscurité, qui tient tout le ciel en extase. Qui peut comprendre ce que le flambeau de la foi nous découvre, et qui peut l'exprimer! Ce Dieu si grand il est unique, et son humanité sacrée se multiplie pour se trouver dans le même temps en mille endroits; il est immortel, et il expire à toute heure d'une mort mystique et ineffable; il est indépendant, et un mortel dispose de lui comme il lui plaît : *Commovebo cœlum et terram;* toutes les lois de la nature sont renversées, la Toute-Puissance se déploie pour enfanter le Désiré des nations. Dans le ciel ses richesses sont plus éclatantes, dans nos temples son action est plus forte; dans le ciel il est au-dessus de tous les êtres, dans nos temples il daigne s'abaisser jusqu'à résider au milieu de nous.

Là il renouvelle ce redoutable sacrifice que nous offrons au Très-Haut pour reconnaître son domaine, pour le remercier de ses dons, pour satisfaire à sa justice, pour obtenir ses bienfaits; sacrifice qui me fait comprendre tout à la fois et la sublimité de son trône qu'on honore par une telle victime, et la rigueur de ses vengeances qu'on apaise par un sang si précieux. Là il exerce une autorité vraiment divine, un pouvoir sans borne. Son Père lui a remis en main le jugement des nations; nous savons qu'au dernier jour, descendant du ciel dans l'appareil de la majesté et de la gloire, assis sur un tribunal formidable, il rassemblera et jugera tous les hommes; mais ce tribunal sans appel il est déjà dressé, Jésus-Christ y fait la fonction de Juge supérieur aux juges de la terre; tous les jours devant lui les coupables sont obligés de comparaître, et il faut que les rois eux-mêmes sans épée, sans diadème, comparaissent comme les autres. Or, que pensez-vous des autels où s'immole une telle victime, des tribunaux où réside un tel pouvoir? Ces autels, ces tribunaux ne sont-ils pas des merveilles dont on ne trouvera pas d'exemples? Que c'est ici que je puis bien m'écrier : *Solve calceamentum de pedibus tuis, locus in quo stas, terra sancta est.* (*Exod.*, III.) Non, plus de rapport avec les hommes, plus de commerce avec la terre; le lieu où vous êtes est tout plein de Dieu; la Toute-Puissance y a rassemblé ses prodiges, y a marqué tous ses caractères, y découvre aux yeux de la foi toutes ses profondeurs : *Solve calceamentum de pedibus tuis,* âme chrétienne, renoncez au monde; et d'où vient que ce monde imposteur et réprouvé vous suit jusqu'aux pieds du tabernacle? Est-ce ici qu'il faut s'occuper des prostitutions de Babylone? *Sursum corda,* prenez l'essor, élevez-vous jusqu'au ciel : vous êtes au milieu des anges, dont les légions environnent le sanctuaire, joignez-vous à eux, mêlez vos voix à leurs cantiques, et, si vous pensez encore à la terre, n'y pensez que pour la mépriser.

Déplorable indifférence, fatal aveuglement de tant de chrétiens inattentifs! Tout doit réveiller dans l'âme des sentiments religieux, et c'est l'insensibilité, l'irréligion qui domine; dans la célébration de nos augustes mystères, dans le centre de la sainteté même on s'oublie. J'en vois qui se tiennent dans une posture nonchalante, toute propre à concilier le sommeil; et ces mêmes yeux qui ont veillé pour une fête nocturne, pour un jeu ruineux; ces yeux trop ouverts à de criminelles peintures, trop tendres à de profanes récits, ils ne sont appesantis, ils ne se ferment que quand ils devraient parler à Dieu le langage du cœur. J'en vois qui sont dans un état violent : à voir leurs manières, leur air distrait, vous sentez que l'ennui les dévore, ils ne s'ennuient qu'avec Dieu, l'impatience les saisit, ils comptent les moments et ne se consolent, en entrant, que par l'espérance de s'échapper au plus tôt. J'en vois qui se livrent à d'indignes amusements, amusements pleins d'enfance et de ridicule : tant de grands objets que nous exposons ne sont pas capables de fixer un moment leurs regards; il faut quelque chose qui les dissipe, et qui fasse voir à tout le monde qu'en même temps qu'ils sont sans piété, ils se font un plaisir de distraire la piété des autres. J'en vois qui tiennent en main des livres inutiles, des livres même dangereux, dont le titre seul est un crime, de sorte qu'ils recherchent des poisons au lieu de puiser, comme ils le pourraient, dans les fontaines

Digitized by Google

de vie. Peut-être une parole de salut qu'ils auraient entendue, les eût touchés; mais non, à la faveur des pernicieux ouvrages dont ils se pourvoient, ils sont armés contre l'Evangile et ses oracles. Il en est qui donnent carrière à une imagination volage, pour embrasser indifféremment tous les fantômes qui se présentent; embarras domestiques, commerce, procès, plaisir, aventures, tout les attache; ils sont occupés de toute autre chose que de Dieu et de ses jugements. Je n'ose dire les images affreuses que retrace avec complaisance leur esprit pervers : ils vous paraissent recueillis, absorbés dans la méditation des choses célestes : mais, disait le Seigneur parlant des Juifs au prophète Ezéchiel, et je le dis parlant de ceux-ci : *Fode parietem.* (*Ezech.*, VIII.) Entrez, entrez dans leur cœur, voyez à quelles infamies ils s'abandonnent; voyez si ce voluptueux n'a pas apporté son idole, ce vindicatif ses fureurs, cet avare son argent : *Mulieres plangentes Adonidem.* (*Ibid.*) En voilà qui versent des larmes : pour qui coulent ces larmes sacriléges? Est-il permis d'en nommer les objets? *Dorsa contra templum Domini.* (*Ibid.*) En voilà qui tournent indécemment le dos à l'autel, à qui font-ils affront? Savez-vous que c'est au Dieu qui les a fait naître et qui veut les sauver?

Et dites-moi donc, chrétiens infidèles et pires que les gentils, qui fera impression sur vous, de quoi serez-vous effrayés, si nos redoutables mystères ne vous glacent pas d'une sainte frayeur? Comment, s'écrie saint Chrysostome, à la vue du Maître du monde les éléments tremblent, les pierres se fendent, les colonnes des cieux, les fondements de la terre s'ébranlent; et vous, misérables créatures, vous ne tremblez pas, et non-seulement vous ne tremblez pas, mais il semble que vous cherchez à le braver par vos sacriléges mépris! Homme téméraire, qui êtes-vous devant Dieu, sinon un sujet devant son roi, un esclave devant son maître, un criminel devant son Juge? Venez, entrez dans les mosquées des infidèles, et sur leur exemple apprenez à révérer le Dieu qui est auteur de vos jours. Des infidèles plus modestes, plus religieux que nous! Peut-on rappeler, sans rougir, de tels exemples! et nous forcera-t-on toujours de donner au chrétien des mahométans pour modèles. Cependant, en présence des rois on se compose, on s'observe, c'est un air suppliant, un air rampant, et devant Dieu vous vous dissipez, vous vous égarez! Est-ce ignorance, est-ce mépris, est-ce incrédulité? Où est votre foi? en avez-vous encore?

Ah! si nous avions de la foi, nous dirions en entrant, me voilà devant l'Être suprême, et je ne suis qu'une vile créature essentiellement assujettie à ses ordres : me voilà devant le souverain Juge des vivants et des morts, et je suis un coupable chargé de crimes dont je puis à toute heure recevoir le châtiment : je suis dans un lieu où est le même Rédempteur qui s'est incarné, qui s'est immolé pour moi! Qu'aurais-je fait à la crèche, au Calvaire! Mais la crèche, le Calvaire l'emportent-ils sur ce que je vois! *Adorabo ad templum sanctum tuum.* (*Psal.* CXXXVII.) Grand Dieu, j'entrerai dans votre maison, j'y entrerai avec tremblement, et je témoignerai, par la profondeur de mes adorations, que je me souviens qui vous êtes, et qui je suis! *Adorabo ad templum sanctum tuum;* c'est un roi qui parlait de la sorte, pour vous apprendre, grands de la terre, que, quelque élevés que vous puissiez être, fussiez-vous les arbitres du monde, grands jusqu'à l'autel, à l'autel vous êtes cendre et poussière, à l'autel vous devez hommage à un Maître plus grand que vous. J'ai dit des temples matériels et visibles, Dieu y est dans toute sa grandeur, rendons-lui les devoirs de la piété la plus respectueuse : j'ajoute, Dieu y est dans toute sa miséricorde, rendons-lui les devoirs de la piété la plus reconnaissante; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le Prophète-Roi qui s'était formé une haute et magnifique idée de la bonté de Dieu, dit qu'elle répand avec profusion ses grâces, et que la terre, toute vaste qu'elle est, en est remplie. Mais, si partout ailleurs sa miséricorde se signale, il est vrai de dire que c'est particulièrement dans nos temples qu'elle prodigue ses faveurs. Dans nos temples Dieu vient extraordinairement à notre secours, et il vient sous les titres de Sauveur et de Père; titres aimables et touchants dont il remplit divinement les fonctions. Nous sommes coupables, nous sommes malheureux; nous avons des crimes, nous avons des besoins; Sauveur charitable et plein d'indulgence, il efface nos crimes; Père aimable et plein de tendresse, il pourvoit à nos besoins : quelle doit donc être notre piété dans le lieu saint, et combien la reconnaissance y doit-elle attendrir tous les cœurs?

Nous sommes criminels, Sauveur charitable il nous fait grâce. Le malheur de notre origine ne nous est que trop connu : enfants d'Adam, et dès là enfants de colère, enfants de malédiction, nous savons avec quelle fureur Satan se jette sur nous comme sur une proie qui lui appartient. Et où en serions-nous, si un prompt et favorable secours ne nous arrachait d'entre ses mains? Heureusement il se présente un asile; du sein de nos mères nous sommes apportés dans ces lieux, nous sommes plongés dans un bain salutaire, et, par la vertu du sacrement, par le privilége d'une adoption divine, le crime est effacé, les fers de notre esclavage sont rompus. Changés en d'autres hommes, nous devenons enfants du Père céleste, frères de Jésus-Christ, cohéritiers de son royaume, compagnons et amis des anges, dont les chœurs s'applaudissent de nous voir entrer en participation de leur gloire. Dès lors il part de la droite du Très-Haut un de ces esprits sublimes qui s'attache à nous

Digitized by Google

pour nous accompagner, et nous conduire sûrement à travers les écueils au terme de la bienheureuse patrie. Si nous prenions l'esprit de notre vocation, si nous étions véritablement chrétiens, il me semble que nous n'entrerions jamais dans nos églises sans tressaillir d'une joie divine ; car je me représente un de ces malheureux, qui, tombant au pouvoir des barbares, a été conduit dans une terre étrangère, et assujetti à de pénibles travaux : lorsqu'après une fâcheuse captivité on vient lui apporter la nouvelle de sa délivrance, vous comprenez quelle est sa joie, jusqu'où il en fait éclater les transports : et nous, que Dieu a tirés d'un esclavage incomparablement plus funeste, toutes les fois que nous nous trouvons dans le lieu où la liberté nous a été rendue, comment le sentiment d'un plaisir tout divin ne nous pénètre-t-il pas jusque dans l'âme! comment n'éclatons-nous pas en actions de grâces !

Voilà pour le péché d'origine, et ce qui est une délivrance peut-être plus admirable encore, on efface dans l'homme le péché qu'il a commis personnellement ; de pécheur qu'il était par sa faute, il devient juste. Dès le premier péché mortel que nous commettons, nous méritons d'éternels châtiments ; Dieu pourrait fulminer sans retour un arrêt de réprobation, et s'il en usait de la sorte, sa conduite en cela serait rigoureuse sans cesser d'être équitable ; mais par compassion pour nos faiblesses, par amour pour sa créature, en vertu de ce fonds inépuisable de clémence qui est en lui, il se relâche de tous ses droits, il oublie toute sa haine, et ce que je vous prie de bien remarquer, non-seulement il consent à faire grâce, mais il vient conjurer, solliciter lui-même le coupable de la recevoir.

Quel spectacle, chrétiens auditeurs, que ces tribunaux que vous apercevez ici de toutes parts ! peut-être ne les avez-vous considérés jusqu'ici que comme des ouvrages que la main d'un artisan a placés autour de ces murs : non, ce sont des voix magnifiques qui publient les miséricordes du Seigneur, des trompettes éclatantes qui annoncent le caractère adorable du maître bienfaisant que nous servons ; ce sont des portes d'airain qui ferment les enfers, de peur que les criminels ne s'y jettent en foule. Je ne les regarde point que je n'y voie tous les traits de ce Père compatissant qui court au-devant de l'enfant prodigue ; de ce berger aimable qui charge sur ses épaules la brebis égarée ; de cette mère tendre qui, voyant tomber son enfant, court le relever de sa chute et le prendre entre ses bras. Tout muets et inanimés que sont ces tribunaux, ils ont un langage : ils vous disent, approchez, Dieu ne veut pas que vous périssiez, il veut vous pardonner, il veut vous sauver : langage capable d'inspirer pour Dieu de la tendresse aux cœurs même les plus insensibles et les plus durs.

Or, n'est-ce pas une chose honteuse, que, dans le temple, où le Roi des rois nous a adoptés pour ses enfants, démentant un un choix si beau, nous venions donner du scandale, et autoriser celui des autres ? En quelle conscience des mondains et des mondaines viennent-ils se produire avec les marques de l'orgueil dans un lieu où ils ont juré la simplicité, la modestie, et montrer un front où toutes les traces de la croix sont effacées ? En quelle conscience osent-ils se dissiper, s'entretenir devant ces fonts sacrés qui furent autrefois témoins de leurs serments, et le sont aujourd'hui de leur impiété ? Même la vue de nos tribunaux n'arrête pas la licence ; ah! grand Dieu, jusqu'où nous portons l'ingratitude et la perfidie ! Faut-il que des trônes baignés du sang du Rédempteur, et qui devraient l'être de nos larmes, trônes favorables où un juge miséricordieux est assis pour nous absoudre, soient déshonorés par les scènes impies que nous donnons ; et que, dans le temps qu'on vient déchirer les arrêts de mort portés contre nous, nous venions nous pour les récrire.

Telle est notre ingratitude, et telle est la bonté de Dieu, qu'en même temps qu'il justifie les criminels, il soulage des malheureux : ainsi que nous ayons en lui un Sauveur charitable qui efface nos péchés, nous avons un Père tendre qui pourvoit à nos besoins. Besoins pressants : notre esprit est aveugle, il a besoin de lumière ; notre cœur est faible, il a besoin d'aliment ; et c'est la lumière, c'est l'aliment, que dans le saint temple le Seigneur nous offre à tous. Là il explique son évangile, il dévoile la hauteur de ses mystères, la sainteté de sa morale. Le temple est une école où on donne, non une instruction vaine qui satisfasse la curiosité d'un esprit volage, et produise des savants orgueilleux ; non une instruction vague qui trace de la vertu de brillants portraits dont on ne peut tirer nulle règle de conduite et de mœurs ; mais une instruction solide qui renferme la seule chose qu'on doit savoir, la science du salut, la science des saints ; une instruction vive qui éclaire l'âme des plus pures lumières, la remplit des plus nobles sentiments ; une instruction complète qui, par un heureux assemblage, joignant les leçons de la probité à celles de la religion, forme tout à la fois l'honnête homme et l'homme chrétien ; une instruction judicieuse, qui descend dans le détail des obligations, détermine le devoir, et marque à chacun ce que Dieu exige de lui ; une instruction gratuite qui est libéralement donnée à tous. Il en coûte pour apprendre des arts pénibles, des arts dangereux, des arts dont l'utilité finit avec la vie : l'art seul, dont les fruits sont éternels, l'art de tous les arts ne vous engage à aucune dépense ; Dieu dans son Eglise a élevé une chaire où il enseigne ses oracles à ceux qui veulent les entendre, et ce maître adorable a cru qu'il était de sa grandeur d'avoir des endroits dans le monde où les clefs de la science, qui sont les clefs de son

Digitized by Google

royaume, fussent présentées à tous les mortels.

Par là notre esprit est éclairé, mais notre cœur est faible; comme l'un a besoin de lumière, l'autre a besoin d'aliment; et un aliment si exquis, que jamais les plus vastes désirs n'eussent osé y prétendre; un aliment divin nous est donné d'en haut dans le lieu saint. Souvenons-nous de ce que fit Assuérus, lorsque, voulant donner idée de sa magnificence et de sa gloire, il prépara un festin qui est sans exemple. Le texte sacré rapporte que sous des tentes ornées des plus brillantes couleurs, et soutenues de colonnes magnifiques, on servait dans des vases d'or les viandes les plus délicates, les vins les plus vantés; que tout concourait au plaisir des conviés: le choix, l'abondance, la splendeur; mais qu'est-ce que toute cette pompe comparée au repas eucharistique, à cette table superbe où le Roi des rois, jugeant que ce qui n'est pas lui, n'est pas digne de nous, nous prodigue sa substance! O manne vraiment divine! O tendresse du meilleur de tous les pères! Le lieu où on le distribue ce pain délicieux, combien doit-il nous être cher? Avec quel respect, quelle ardeur, mérite-t-il d'être fréquenté? N'en doutons point, la salle de l'époux où se publie une doctrine si sainte, où se prépare une viande si salutaire, est recommandable en toute manière, est digne de tous les transports de la reconnaissance la plus ardente.

Mais quel égard a-t-on à la sainteté du lieu? Quelle estime fait-on de cette chaire, de cette table auguste? Les écoles de Rome et d'Athènes, où on débitait les principes de la sagesse humaine, furent en horreur; l'école de Jésus-Christ est profanée; des philosophes païens obligèrent leurs disciples à un silence de cinq ans; nous, ministres du Seigneur, à peine pouvons-nous l'obtenir pour l'espace d'une heure; pour des leçons qui vont à former la voix, à former le pas, j'ai honte de le dire, on prodigue l'argent, et pour des leçons qui assurent un éternel bonheur, on nous refuse un moment d'attention.

Quand nous proposons les maximes de l'éternité, nous sommes interrompus, nous sommes contredits: *Beati qui lugent* (*Matth.*, V), bienheureux ceux qui pleurent, et c'est ici qu'au lieu de pleurer ses péchés, on convient du moment et du lieu où on en commettra de nouveaux: *Beati mundo corde* (*Ibid.*), bienheureux ceux qui ont le cœur pur, et c'est ici qu'un cœur idolâtre promène des yeux adultères sur les objets qui peuvent irriter ses coupables transports: la doctrine évangélique est combattue jusque sous les yeux du maître qui nous instruit, et sous ses yeux encore la table eucharistique, qui nous nourrit et nous soutient, est méprisée. Puis-je dissimuler les profanations, les irrévérences qui se commettent dans le temps même que la sainte hostie est exposée? Ah! ciel! tandis que les séraphins adorent, on se comporte de la même manière que feraient les protestants; Dieu est le dernier des objets; il n'est au milieu de nous que pour être outragé personnellement, outragé en face; la sainte hostie étant exposée, on voit paraître ces personnes que Tertullien appelle *elaboratæ libidinis suggestum*, les théâtres, les organes des passions, on les voit paraître avec des airs pleins d'indécence. Les voilà immodestement, j'ai presque dit, sacrilégement parées: quoi, au pied des autels, à la vue du sang de Jésus-Christ; et que ne viennent-elles encore en cet état à la table sainte? Quelques-unes ont-elles même craint de s'y présenter? On dira que je m'emporte à des invectives trop violentes, comme si l'on pouvait s'élever avec trop de véhémence contre de pareils attentats. C'est une chose qui ne se conçoit pas, que dans l'endroit où le Dieu Sauveur se trouve réellement présent, où il se donne lui-même avec tous ses biens, la témérité et la licence puissent se porter à de tels excès. Et après cela nous reclamerons le Temple du Seigneur, nous répéterons comme les Juifs: *Templum Domini, Templum Domini* (*Jer.*, VII); et quel est-il ce temple? Est-ce un temple, ou une assemblée de divertissement, un théâtre de scandale? Est-ce un temple, ou un rendez-vous, où les différents excès, qui se commettent séparément ailleurs à la honte et sous les yeux de Dieu, se réunissent? Est-ce un temple, ou un tribunal, où, révoltés contre notre Juge, nous préparons des arrêts à sa justice, et des armes à sa vengeance?

Ah! conduite déplorable et trop digne du siècle pervers où nous vivons! nos églises, dans le langage des saints, sont des remparts qu'on a élevés pour nous défendre contre les attaques de l'ennemi; ce sont des ports favorables que le ciel a placés tout exprès dans la mer orageuse de ce monde pour nous préserver du naufrage: elles sont la cause de la conservation de l'univers, qui sans elles périrait mille et mille fois; Dieu y verse avec profusion ses dons les plus chéris: et nous, au lieu des sentiments de reconnaissance qui devraient nous occuper dans un séjour où règnent le salut et la paix, chrétiens ingrats, premièrement nous y venons, parce que le temps n'est pas propre pour une visite mondaine; parce qu'un cercle, que nous attendions, ne s'est pas formé; parce que nous avons dessein de nous entretenir avec certaine personne; secondement nous y sommes avec un air de dissipation, d'indévotion qui révolte: occupés de ceux qui entrent et qui sortent, tenant en main un livre que nous ne lisons que pour la forme, importunant ceux qui sont autour de nous par cent questions frivoles; nous demandons à Dieu d'une manière qui est moins un aveu de notre dépendance et de notre indigence, qu'une insulte et un outrage, nous demandons la conversion, la persévérance, le salut, comme les objets du monde les plus indifférents, et que nous nous mettons le moins en peine d'obtenir; nous demandons d'un ton qui fait sentir à

Digitized by Google

Dieu que nous ne voulons ni de lui, ni de ses bienfaits.

Est-il une ingratitude plus honteuse? Vous croyez que Dieu ne la voit pas, vous croyez qu'il la dissimulera. Ignorez-vous la menace de l'Ecriture, qui déclare que, si quelqu'un viole la maison du Seigneur, le Seigneur appesantira sa main sur lui, et le perdra sans ressource : *Si quis templum Dei violaverit, disperdet illum Deus?* (*I Cor.*, III.) Ignorez-vous le châtiment exercé contre Héliodore, qui profanait un sanctuaire moins respectable que les nôtres? Ignorez-vous comment Jésus-Christ traita des négociants qui faisaient retentir les autels du bruit de leurs clameurs? Quels éclairs partent de ses yeux! Avec quels traits fulminants la divinité et la toute-puissance éclatent sur son front! Cependant il est la douceur même, et quand dans la suite on l'a meurtri de soufflets, couvert de crachats, percé de coups mortels, il a tout souffert sans se plaindre; mais ces négociants ne trafiquent que pour la nécessité des sacrifices; n'importe, la maison de son Père est profanée, il veut faire un exemple sur les profanateurs, et il le fera : qu'on ne lui parle pas d'emprunter un bras étranger; il s'est servi de Moïse, pour faire à l'Egypte des plaies sanglantes; il s'est servi des anges, pour exterminer Sennachérib, pour abîmer Sodome; mais pour le crime dont il s'agit, il frappe en personne, il est lui-même l'arbitre et l'exécuteur de sa vengeance. Méditez cet exemple, et vous jugerez si dans le temple, où il n'est pas permis de vendre pour les sacrifices, il est permis de sacrifier la pudeur; et si celui qui proscrit un commerce, d'ailleurs légitime, autorisera des discours, des regards, des rendez-vous qui n'ont rien que de révoltant. Et où apaiserons-nous le Seigneur, si nous l'irritons jusque sur le siége de sa clémence? Où éteindrons-nous les carreaux dont il nous menace, si jusque sur les autels notre impiété en rallume tous les feux? Ne savez-vous donc pas qu'au jour de la résurrection générale, à ce jour terrible où il faudra comparaître devant le souverain Juge, ces lieux, où je vous parle, vous rendront à la lumière? Mais lorsqu'au sortir de la tombe, la majesté de Dieu méprisée, le peuple chrétien scandalisé, se présenteront à vous, que les murailles mêmes vous reprocheront vos irrévérences; quel désespoir! quel funeste présage de la sentence qui sera fulminée contre vous!

Chrétiens mes frères, que je voudrais que nous prissions les sentiments de cette veuve incomparable dont parle l'Evangile, qui, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, passa dans la maison du Seigneur des jours également fortunés et vertueux? Qu'il serait beau, à l'exemple de tant d'âmes fidèles, de nous plaire avec Dieu, et de mettre notre consolation à demeurer avec lui tout le temps que nous laissent d'indispensables devoirs : quel avantage de pouvoir comme fixer son séjour dans un lieu qui est la plus parfaite image de la céleste patrie, et d'y faire par avance ce que feront éternellement les bienheureux! *Domine, bonum est nos hic esse* (*Matth.*, XVII); grand Dieu, qu'il est beau d'être avec vous! Les heureux moments que ceux qu'on passe à vos pieds! De si saintes dispositions vous feront passer du temple de son amour dans celui qui est tout ensemble le temple de son amour et de sa gloire : c'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXVI.

SUR LA PRÉSENCE DE DIEU

Fili... ecce Pater tuus et ego dolentes quærebamus te. (*Luc.*, II.)

Mon Fils... votre Père et moi, affligés de votre absence, nous vous cherchions.

Ainsi pensent, ainsi parlent deux illustres époux : Jésus est l'objet de leur tendresse, leur consolation, leur bonheur, et ils ressentent une douleur amère d'avoir perdu sa présence; cette perte les rend en quelque sorte inconsolables. Puissions-nous entrer dans les mêmes sentiments, toujours envisager Dieu présent, ne le jamais perdre de vue, et autant que la faiblesse humaine le peut permettre, dans tous les moments de la vie fixer sur lui nos attentions et nos regards. C'est ce que recommandait le Seigneur à Abraham dans le moment où il allait lui imposer la loi de la circoncision, et lui réitérer la promesse d'un fils de qui naîtrait le Sauveur du monde. Pour l'animer à la pratique d'un devoir pénible, pour lui faire mériter l'accomplissement d'une promesse magnifique, il lui ordonne de marcher en sa présence, et lui fait entendre que par ce moyen non-seulement il sera du nombre des justes, mais qu'il atteindra à la perfection de la justice : *Ambula coram me et esto perfectus* (*Gen.*, XVII); paroles que j'applique à tous les chrétiens, et surtout aux personnes vertueuses; devenues la portion et l'héritage du Seigneur, attachées à la cour du Roi des rois, elles doivent sans cesse se porter vers lui, si elles veulent parvenir à la sainteté que demande leur état : *Ambula coram me et esto perfectus.* Tous les jours nous prodiguons notre admiration, nous courons avec ardeur aux spectacles qu'étale à nos yeux un monde frivole; quand nous occuperons-nous de celui qui est au-dessus de toute pensée et de toute expression : qui est pour les justes ici-bas la matière continuelle de leurs ravissements et de leurs extases, qui, dans le cours d'une éternité entière, tiendra les hommes et les anges enchantés de sa présence, je veux dire de Dieu même? Pensée de Dieu présent, pensée sainte et salutaire! Tout nous y engage, tout nous l'inspire; elle est dictée par la nature, elle est consacrée par la religion, elle est recommandée par les saints; et il est certain que pour la fuite du mal et la pratique du bien qui fait, selon le Sage, le fond et l'essentiel de l'homme, on ne peut rien employer de plus sûr, de plus infaillible. Non, point de meilleur moyen de

Digitized by Google

sanctification et de salut que la pratique de la présence de Dieu; pourquoi? parce qu'elle nous fait accomplir parfaitement les deux parties de la justice évangélique, qui consiste à fuir le mal et à faire le bien : c'est-à-dire, qu'il n'est point contre le péché de remède si efficace, et qu'il n'est point pour la vertu de ressource si excellente; deux vérités, et deux devoirs en même temps qui partageront ce discours : commençons par invoquer Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Fuyez le péché, dit le Sage, comme vous fuiriez un serpent; et il est constant que toute la rage, tout le poison des serpents, n'est point redoutable pour l'homme comme le péché même. Le péché est le plus cruel, et pour mieux dire, le seul ennemi que nous devions craindre; contre lui il n'est point de mesures que la conscience ne nous oblige de prendre. Trois devoirs sur cela bien marqués. Il faut l'éviter, il faut lui résister, il faut s'en relever : je dis l'éviter avec soin, lui résister avec courage, s'en relever avec promptitude : l'eviter avec soin dès qu'on en aperçoit l'occasion, lui résister avec courage dès qu'on en ressent les attaques, s'en relever avec promptitude, quand on a eu le malheur d'y tomber. Or c'est ici que la présence de Dieu est d'un secours admirable, d'une vertu supérieure, et c'est par là qu'elle nous fait accomplir la première partie de la justice évangélique, qui consiste à fuir le mal : *Declina a malo.* (*Psal.* XXXVI.)

Persuadons-nous, ainsi que la raison et la foi l'enseignent, que la créature, quoi qu'elle fasse, ne peut se dérober à la vue du Créateur. Il est partout, il voit tout, il embrasse tout, il remplit tout, il est présent et supérieur à tout. D'un simple coup d'œil il atteint en même temps à ce qu'il y a de plus sublime dans les cieux, à ce qu'il y a de plus profond dans les abîmes, à ce qu'il y a de plus vaste dans l'océan, à ce qu'il y a de plus éloigné dans l'étendue de l'univers. Ses yeux percent les ténèbres les plus épaisses, démêlent les ressorts les plus cachés, dévoilent les mystères les plus obscurs, entrent dans les replis les plus imperceptibles et les plus sombres. Pour ses yeux adorables il n'est point de nuage, tout est éclairé de mille flambeaux, tout a la clarté du grand jour : le passé, le présent, l'avenir, réunis dans un point, forment un objet unique qu'il saisit tout entier. Je veux fuir de devant sa face, dit le Prophète, et où fuirai-je? Que je m'élance hors de moi, que je vole d'une extrémité du monde à l'autre, que je traverse les plus prodigieux espaces, je le trouve en tout lieu; le ciel, la terre, les enfers n'ont point d'asile qui puisse me mettre à couvert de ses regards. Inutilement voudrait-on s'y soustraire : environnés, pénétrés que nous sommes de son essence infinie, il nous voit tous, il nous voit dans tous les instants, il nous voit tous ensemble, il nous voit jusque dans le fond. Il est dans nous, il y est plus intimement que nous n'y sommes nous-mêmes; il y est par l'impression de sa grandeur; il y est par la communication de sa lumière; il y est par l'abondance de ses bienfaits; il y est, quand nous l'y forçons, par les coups de sa vengeance. S'il s'agit de se replier, de se déguiser, de s'envelopper, rien n'est pareil au cœur de l'homme; c'est un amas de labyrinthes qui se confondent; c'est une suite de détours qui rentrent et se perdent l'un dans l'autre; de tous les abîmes c'est le plus impénétrable : Dieu l'interroge cet abîme, il en pénètre les profondeurs, il y fait luire un rayon que tous ceux du soleil n'égalent pas, et, à la faveur de ce rayon dominant et sûr, tout est développé, tout est transparent à son égard. Enfin, soit dans le cœur de l'homme, soit dans la nature, quelque part que ce puisse être, rien ne lui échappe : assis sur le trône éternel de sa gloire, conduit par son intelligence suprême, il contemple tous les objets, tous les êtres, partout également grand, également heureux, également saint, également Dieu.

Or, si nous sommes une fois bien pénétrés de cette pensée, que Dieu est présent, et qu'il nous voit; si nous nous accoutumons à l'envisager comme fixant sur nous un œil inévitable, quels biens n'est point capable de produire une pensée si salutaire! Elle nous rendra vigilants, attentifs, circonspects; elle nous fera régler tous nos sentiments, mesurer toutes nos démarches, compasser toutes nos actions; elle nous précautionnera contre le crime, et, ce qui est particulièrement nécessaire, contre les occasions du crime que le torrent du monde fait naître. Occasions dangereuses, occasions toujours fatales : qu'on ne fasse point ici l'esprit fort pour se croire au-dessus des périls; le Saint-Esprit le déclare, l'expérience l'apprend : l'occasion est l'écueil de l'innocence, on ne l'affronte point impunément, et quand on l'affronterait avec la détermination de ne succomber pas, on n'en revient presque jamais sans être atteint de mortelles blessures. Fut-il jamais, dit saint Augustin, un naturel plus heureux, un caractère plus aimable que celui d'Alipe, ce cher compagnon de mes études, cet ami fidèle avec qui je fus unis dès l'enfance par les nœuds les plus doux! Toutes ses inclinations le portaient au bien, la seule idée de ces amphithéâtres inhumains dressés à Carthage, à Rome, le faisait frémir; mais sollicité par de criminels amis, il se laisse entraîner, il va au cirque : aussitôt les impressions de vertu s'effacent, ses yeux s'ouvrent, et la mort y entre : il voit avec plaisir d'infâmes gladiateurs prodiguer tout leur sang; il pousse, comme les autres, des cris insensés; il se repaît, il s'enivre de la fureur d'un spectacle barbare, et la fureur est si violente, que, le spectacle achevé, il brûle d'y revenir dès le lendemain : *Spectavit, clamavit, exarsit, abstulit insaniam qua stimularetur redire.* C'est ce qui se voit tous les jours parmi nous dans des spectacles moins affreux, mais plus dangereux pour les mœurs. D'abord la seule curio-

Digitized by Google

sité y mène, on veut prendre quelque connaissance de ce qui s'y passe : mais les accords de la voix, mais les grâces de la poésie, mais la tendresse des sentiments, mais le charme de l'action, mais l'éclat des objets enchanteurs éblouissent; on s'attache, on s'acharne à un spectacle, qui, pour n'être pas meurtrier comme celui des Romains, n'en est pas moins fatal; on soupire après les moments qui le ramènent, on en porte l'idée partout : *Spectavit, clamavit, exarsit, abstulit insaniam qua stimularetur redire.* C'est ce qui se voit encore dans ces jeux ruineux, qui remplacent chez les mondains les intervalles du plaisir et de la bonne chère. D'abord on n'a en vue que de prendre un moment de relâche, on ne veut risquer qu'une somme modique; mais bientôt la passion s'en mêle, ou plutôt ce n'est plus passion, c'est fureur, c'est acharnement pour jeter dans un gouffre qui absorbe incessamment sans jamais se remplir. Je ne parle point des mouvements violents qui déchirent l'âme, de la rage qui étincelle dans les yeux, des paroles forcenées qui sortent de la bouche; mais, ce qu'on avait d'argent ayant disparu, on engagera ses terres, ses domaines, tous ses biens : les biens engagés, on empruntera à des intérêts excessifs; ces nouvelles ressources épuisées, on se vendra pour ainsi dire soi-même, on vendra la vie de ses propres enfants à qui on arrache la subsistance : encore même en reste-t-on là? quelques-uns dans leur ruine ne se possédant plus, tout hors d'eux-mêmes en viennent au dernier terme du désespoir : *Spectavit, clamavit, exarsit, abstulit insaniam qua stimularetur redire.* C'est enfin ce qui se voit plus sensiblement que jamais dans la passion la plus furieuse, qui est celle d'un amour déréglé. D'abord on cherche simplement à voir une personne dont l'esprit et les agréments sont vantés, et on ne pense à rien de plus : mais, ô suites naturelles et trop funestes! vous le permettez, grand Dieu, pour punir une témérité pleine d'imprudence. Au premier coup d'œil on est saisi, il se glisse dans le cœur un feu sourd et dévorant; ce sont des agitations, des transports qui font que l'on ne se connaît plus : en vain la conscience et la religion réclament : la rigueur des jugements divins, la rigueur des feux de l'enfer, toutes les vues de l'éternité sont sans effet; on porte partout le trait dont on est blessé, on porte l'image de la personne dont on est idolâtre, on n'est occupé que des moyens de la revoir, et pour la séduire, s'il se peut, il n'est rien de si violent, de si impossible même qu'on ne soit résolu d'employer, quand on devrait périr : *Spectavit, clamavit, exarsit, abstulit insaniam qua stimularetur redire.*

Encore une fois, chercher l'occasion, c'est chercher sa perte; vous ne voulez point faire le mal, et vous voulez toujours voir cette personne, contradiction manifeste : vous craignez le naufrage, et vous vous hasardez sur les flots, illusion grossière; je reconnais ici un cœur faux, une âme double, qui, par un raffinement inexpliquable, voudrait fuir les appas du vice et les goûter tout ensemble. Or la pensée de Dieu présent portera dans vous la lumière, vous éclairera sur les suites de la témérité, vous armera de précaution et de vigilance, vous dirigera de manière que vous ne portiez vos pas que dans des sentiers qui soient sûrs.

Il y a plus, cette même pensée inspire un courage au-dessus de l'homme; on sort de soi-même, on est revêtu de la force d'en haut. *Cum Deo ambulavit* (*Gen.*, VI), Noé pense à Dieu, et ce torrent de contagieux exemples qui, dans la corruption générale de l'univers, s'offraient à ses yeux, ne peut donner atteinte à sa vertu. Moïse pense à Dieu, et les révoltes, les murmures, les attentats du peuple le plus indigne qui fût jamais, ne le rebutent point; il souffre tout avec une patience sans égale. Elie pense à Dieu, et toutes les violences de Jézabel ne le feront pas s'écarter un moment des règles du plus austère devoir; il continuera d'élever la voix et de venger les autels du Dieu vivant. Susanne pense à Dieu, et toutes les horreurs de l'infamie, toutes les horreurs du trépas n'ébranleront point sa grande âme; elle aimera mieux mourir que de pécher en sa présence. Dans le cours ordinaire, il n'est point d'esclave si insolent qui ose s'oublier devant son maître, point de scélérat si déterminé qui ose commettre un meurtre devant son juge, point d'homme si pervers qui, devant des personnes inconnues, ose faire une action infâme. Et comment se comporte un soldat devant son roi? Au milieu des ennemis, au fort de la mêlée, un soldat devant son roi prend-il la fuite? L'œil du prince rassure les escadrons, sous les yeux du prince on affronte les hasards, on brave la mort, on est invincible; sous les yeux du prince les soldats sont des héros. De même dans le service de Dieu, il y a des moments où, l'ennemi pressant avec fureur, l'âme ébranlée, intimidée, est sur le point de se rendre; encore un assaut, on est perdu : mais que dans la chaleur du combat on envisage Dieu présent, à l'instant on revient à soi, cette vue salutaire impose silence aux passions, le cœur embrasé d'un feu céleste fait des efforts plus qu'humains.

Dieu me voit! dans quelque lieu que je me retire, dans quelques déserts que je m'égare, dans quelque abîme que je m'enfonce, Dieu me voit! Ah! chrétiens, la grande parole! qu'elle est capable de faire de vives et profondes impressions! qu'elle a de force sur les penchants pour en réprimer les saillies, pour en calmer la violence! comme elle rend à une vertu presque renversée toute sa vigueur! Dieu me voit! je cacherai mon crime aux yeux des hommes, je le veux, mais Dieu le saura; je passerai encore pour vertueux et pour saint, mais Dieu me jugera; je me satisferai pleinement, mais Dieu me punira; arrêtons-nous et voyons quel parti il convient de prendre. Dieu me voit, il est maître de tout ce qui respire, et comment oserais-je lui perdre le respect!

Digitized by Google

il est témoin de tout ce qui se passe, et par quel artifice lui en imposerai-je? il est juge de tous les criminels, et quel compte il me fera rendre! il est vengeur de tous les crimes, et quel châtiment n'en dois-je point craindre! quoi, sous les yeux de ce maître adorable je violerai la majesté de son trône! sous les yeux de ce témoin incorruptible je fournirai le témoignage complet, les dépositions certaines qui attesteront ma perfidie! sous les yeux de ce Juge intègre et sévère je dicterai moi-même contre moi une sentence terrible et en même temps irrévocable! sous les yeux de ce vengeur inflexible j'allumerai les carreaux dont il m'accablera! Mais je n'y pense pas, je suis aveugle à l'excès. Savoir qu'il remplit tout de son essence, et pécher jusque dans son sein! savoir qu'il exécute tout par sa puissance, et pécher en abusant de ses dons! savoir qu'il menace de sa vengeance, et pécher jusque sous la foudre dont il peut me frapper! cela se conçoit-il? Ame criminelle, qui veux trahir le devoir, cherche un lieu où il ne soit pas; prends un moment où il ne soit pas maître de t'écraser! ami perfide, qui me proposez une impudicité, une injustice, une vengeance, vous dites que nous sommes seuls; mais savez-vous qu'il y a ici un troisième qui nous verra, qui nous condamnera, qui nous perdra? motifs puissants, réflexions victorieuses! elles suspendent, elles retiennent, elles raniment, et c'est parce qu'on ne les fait pas, qu'il se commet dans le monde tant de crimes si odieux et si noirs.

L'impie dont il est parlé dans l'Ecriture se persuade qu'il n'y a point de Dieu pour éclairer ses démarches: *Dixit insipiens in corde suo, non est Deus* (*Psal.* XIII); en furieux il se livre à ses penchants, et non-seulement il donne dans tous les excès, mais il y donne avec un air d'impudence et d'effronterie qui étonne. Salomon, dit encore l'Ecriture, aveuglé par l'amour des femmes, détourne la vue d'un Dieu qui l'a comblé de tant de grâces: *Averterunt mulieres cor ejus* (III *Reg.*, XI); il en vient jusqu'à offrir de l'encens à des dieux dont la supériorité de ses lumières devait lui faire sentir, mieux qu'à tout autre, l'impuissance et le ridicule. Les infâmes vieillards, qui attentent à l'honneur de Susanne, ferment les yeux pour ne pas voir le ciel: *Clauserunt oculos ut non viderent cœlum.* (*Dan.*, XIII.) Sans égard à la place qu'ils occupent, au péril où ils s'exposent, ils font une proposition monstrueuse, et parce que cette proposition est rejetée avec horreur, ils osent justifier l'attentat le plus horrible par la calomnie la plus atroce. Le Prophète l'a déclaré, on oublie Dieu! on oublie à l'instant tous les devoirs: *Non est Deus in conspectu. Inquinatæ sunt viæ in omni tempore.* (*Psal.* X.) Tous les jours nous le voyons parmi nous. Ce sont deux personnes qui, dans une occasion délicate et critique, ne se souviennent point que l'œil de Dieu les suit: *Non est Deus in conspectu.* Je ne suis point surpris qu'elles tombent dans des fautes qui les perdent devant Dieu et devant les hommes, en faisant une plaie mortelle à leur conscience, et une tache ineffaçable à leur honneur: *Inquinatæ sunt viæ in omni tempore.* Ce sont des femmes mondaines qui ne pensent point au maître qui leur a donné la vie, qui la leur conserve: *Non est Deus in conspectu.* Je ne suis point surpris de les voir dans le cours d'une vie toute païenne, continuellement occupées, ou pour mieux dire, infatuées d'un cercle de jeux, de parures, de spectacles, qui les tiennent dans une espèce d'ivresse jusqu'à la mort, et, à la mort, leur font compter autant de crimes que de moments: *Inquinatæ sunt viæ in omni tempore.*

Voilà le comble du malheur; car enfin, que l'homme qui s'égare, dise qu'il est fragile, j'en conviendrai sans cesser de le blâmer. Mais que dira-t-il pour s'excuser de vieillir, comme il fait, dans le désordre, tandis qu'il a en main une ressource excellente, un moyen sûr pour revenir de son égarement? La présence de Dieu, pour peu qu'il s'en occupât, ne le ferait-elle pas rentrer dans le devoir? *Providebam Dominum in conspectu meo* (*Psal.* XV); le Prophète-Roi avait violé ses serments, il avait enlevé Bethsabée, il avait trempé ses mains dans le sang d'Urie, il avait donné un scandale énorme à Israël; mais Nathan lui retrace vivement l'image du Créateur: *Peccavi* (II *Reg.*, XII), s'écrie-t-il à l'instant, percé des traits de la componction la plus amère; j'ai péché contre vous, pardonnez-moi, mon Dieu! n'entrez point en compte avec moi, ne me reprenez point dans votre colère: et sur cela il se prosterne le visage contre terre, il se frappe la poitrine, il se roule sur le cilice et la cendre, il ne se nourrit que d'un pain détrempé de ses larmes, et après avoir été un triste exemple de la fragilité humaine, il devient pour tous les âges le parfait modèle des pénitents.

Providebam Dominum in conspectu meo, après le péché commis, je m'élève vers Dieu; aussitôt les remords parlent, le flambeau de la religion perce; la sainteté, la bonté, la vengeance du maître à qui j'ai déplu, se présentent; sa sainteté me dit: coupable! connais tes noirceurs; sa bonté me dit: ingrat! rougis de ta perfidie; sa vengeance me dit: téméraire! tremble sur les périls qui te menacent; ce sont comme des voix tonnantes, qui retentissent de toutes parts, et qui me plongent dans les plus sérieuses réflexions. Insensé, me dis-je à moi-même, quel ennemi je me suis fait! un ennemi redoutable qui déclare qu'il ne souffrira pas qu'on le brave impunément; un ennemi tout-puissant, dont les ordres souverains, respectés dans la nature, et sur l'heure même exécutés, peuvent me faire repentir de mon audace. Il peut commander aux éléments, et dans le moment ils me détruiront; il peut commander à la terre, et dans le moment elle m'engloutira; il peut commander au ciel, et la foudre m'écrasera; il peut commander à la maison que j'habite, et elle

Digitized by Google

m'ensevelira sous ses ruines : et, s'il le commande en effet, s'il use de ses droits, où en suis-je? que puis-je devenir? je puis échapper à la colère des hommes; la faveur, la fuite, l'argent, sauvent de leurs mains : mais comment échapperai-je à un Dieu dont le bras sûrement m'atteindra, quelque part que j'aille, et qui est maître de frapper à tel instant, à tel endroit, par tel coup qu'il lui plaira? J'ai beau chercher dans tout l'univers, il n'est point de rempart contre lui; j'ai beau compter sur la santé, la jeunesse : la santé, la jeunesse, ne sont point pour lui des obstacles. S'il l'ordonne, la première partie de plaisir que je formerai, le premier sommeil auquel je me livrerai, peuvent être pour moi le commencement d'une affreuse éternité. Quelle folie donc, ou pour mieux dire, quelle fureur! j'ai affaire à un maître qui tient mon sort entre ses mains, qui est justement irrité contre moi, et je demeure tranquille dans un état qui lui fait outrage! et je ne travaille pas à l'apaiser, lorsque je le puis encore!

Ainsi, la présence de Dieu rappelle-t-elle le pécheur à lui-même? ainsi a-t-elle rappelé tant de fameux pénitents qui ont crucifié leur chair par de sanglantes macérations. Plût au ciel qu'il en fût de même de ces mondains qui passent toute leur vie dans la dissipation, dans l'ensorcellement de la bagatelle! Jamais ils n'ouvrent les yeux pour voir qu'il y a un Dieu, jamais ils ne se disent qu'il est l'arbitre suprême de leur destinée; la figure du monde est l'idole que, sans interruption et sans honte, ils encensent; et figurez-vous ensuite, quand il faut mourir, dans quelle situation ils se trouvent! Figurez-vous les embarras inexplicables, le chaos affreux d'une conscience chargée d'iniquités, où le pénitent et le confesseur se perdent! le compte qu'ils vont rendre est-il prêt? et comment sera-t-il reçu? Il n'est que trop vrai, c'est de l'oubli de Dieu que vient le crime et l'opiniâtreté dans le crime; c'est ce qui désole la terre, ce qui fait que parmi les chrétiens on ne trouve presque aucune trace de vertu et de pénitence. Poursuivons. Présence de Dieu, excellent moyen de salut, parce qu'elle est un remède efficace contre le péché, elle nous fait accomplir la première partie de la justice évangélique qui consiste à fuir le mal : *Declina a malo.* (*Psal.* XXXVI.) Vous venez de le voir : présence de Dieu, excellent moyen de salut, parce qu'elle est pour la vertu une ressource certaine; elle nous fait accomplir la seconde partie de la justice évangélique, qui consiste à faire le bien : *Fac bonum.* (*Ibid.*) C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Faites le bien suivant l'avis du Prophète, c'est-à-dire, dans l'état où vous êtes entrés par les ordres de la Providence, remplissez vos devoirs, accomplissez toute justice; c'est à cela que le véritable bonheur de l'homme, le bonheur temporel et éternel est attaché. Mais pour pratiquer la vertu il en coûte, on trouve des ennemis qui livrent de rudes combats; on trouve dans soi un fond de tiédeur, un fond d'inconstance et de légèreté qui désole : voulez-vous vaincre ces obstacles? recourez à la présence de Dieu; la présence de Dieu sera votre ressource et votre appui. Elle ranimera votre ferveur, elle adoucira vos peines, elle fixera vos inconstances : en un mot, elle vous fera pratiquer le bien plus parfaitement, plus agréablement, plus constamment. Si donc vous voulez véritablement devenir vertueux, faites-en votre exercice le plus ordinaire, faites-en en même temps toutes vos délices.

O homme, dit le prophète Michée, qu'on m'écoute, je vais vous apprendre ce qu'il y a de plus utile; c'est de marcher dans la présence de Dieu. Rien de si utile en effet : dans la nécessité où nous sommes de faire le bien, et de le bien faire, on ne trouvera point de motif plus fort, d'aiguillon plus pressant. Présence adorable! Elle enseigne, elle encourage, elle redresse; dans la prospérité, elle étouffe les saillies de l'orgueil; dans les combats, elle anime; dans les périls, elle soutient; dans les violentes agitations, elle arrête; c'est un livre toujours ouvert, où on lit ses obligations; c'est un guide fidèle qui fait prendre la véritable route; elle compose l'extérieur, elle tranquillise l'âme, elle élève les sentiments, les vertus marchent à sa suite. David a été le plus grand des rois; et qui l'a élevé à une perfection si éminente? qui l'a rendu le modèle des justes? *Servavi mandata, et testimonia tua, quia omnes viæ meæ in conspectu tuo.* (*Psal.* CXVIII.) Toujours il contemple la grandeur de Dieu, et cette contemplation sublime, où ses sens sont suspendus, le fait marcher d'un pas sûr dans les sentiers de la justice, le rend attentif et fidèle aux moindres observances. S'il donne audience à son peuple, s'il règle d'importantes affaires, s'il marche à la tête des armées, s'il livre des batailles, toujours il porte vers Dieu son attention, et de là vient qu'il songe bien plus qu'il a un maître, qu'il n'est lui-même le maître des autres, et que, contre la coutume des grands de la terre, il est plus occupé de son devoir que de son trône : *Servavi mandata et testimonia tua, quia omnes viæ meæ in conspectu tuo.*

Prenons la même méthode, nous en recueillerons les mêmes fruits : chacun se dira, Dieu me regarde, et je n'aurai pas pour lui les égards que j'aurais pour une personne d'autorité dont je serais vu! Dieu me commande, et je différerais d'exécuter! Dieu me voit agir, et je manquerais de résolution! Dieu me voit souffrir, et je me laisserais abattre! Dieu m'ordonne cette œuvre de piété, de charité, et je ne la ferais pas, ou je la ferais de mauvaise grâce! Loin de moi pareille infidélité; Dieu m'appelle, je veux être à lui; et sur cela on se réveille de son assoupissement, on s'anime, la ferveur règne dans toutes les actions. Ferveur dans la prière, elle se fait avec plus de recueillement, plus d'attention; on se sou-

Digitized by Google

vient mieux de ce qu'on doit au Seigneur, de reconnaissance, d'attachement, de fidélité. Ferveur dans la communion, on s'y prépare avec plus de soin ; on est mieux disposé à ressentir ces transports heureux, ces célestes flammes que porte avec soi l'amour divin. Ferveur dans la pratique du jeûne, on se flatte, on s'écoute moins, on n'a point recours à ces ménagements que la délicatesse, la sensualité ont introduits. Ferveur dans la pratique de l'aumône, elle est plus fréquente, plus abondante, on la fait d'une manière, avec des paroles plus compatissantes, plus généreuses. Et ce qu'un chrétien, jaloux de son salut, ne peut trop estimer, par là vous déciderez sûrement certains doutes embarrassants, certains scrupules gênants qui, dans le maniement de l'argent, peuvent survenir. Vous le savez, particulièrement en matière d'intérêt, il s'élève des doutes sur lesquels on tâche de s'étourdir, des remords qu'on veut étouffer; la conscience parle, l'amour-propre parle en même temps, on voudrait les concilier, et on ne peut, il reste un poids qui accable : voulez-vous vous tirer d'inquiétude? envisagez Dieu fixement, au premier coup d'œil vous sentirez où est le vrai; vous verrez le parti juste qu'il faut prendre ; ou du moins vous serez inspiré de vous adresser à un juge impartial et sage, qui, sans égard aux sophismes de l'amour-propre, ne verra pour vous que par les yeux de l'équité.

Il en est de la présence de Dieu dans l'ordre de la grâce comme de la lumière dans l'ordre de la nature. Dans l'obscurité d'une nuit sombre, l'or, l'argent, les pierreries demeurent sans éclat; mais la lumière venant à paraître, ils tirent ce lustre qui charme les mondains : ainsi de nous-mêmes nous sommes ensevelis dans les ténèbres; mais si nous venons à considérer Dieu, les rayons qui sortent de cette source de lumière se réfléchissant dans l'âme, l'âme est tout environnée de lumière : la présence de Dieu est un flambeau qui éclaire les différents objets auxquels nous avons rapport. Il éclaire l'argent que nous avons, comment l'avons-nous? quel usage en faisons-nous? les pauvres y ont-ils quelque part? Il éclaire jusqu'aux ameublements, jusqu'aux habillements dont nous usons : conviennent-ils à l'état d'un chrétien? n'ont-ils rien de trop recherché, de trop mondain, de trop fastueux? Il éclaire les repas que nous prenons : l'immortification, la sensualité n'y règnent-elles point? les prenons-nous dans les règles exactes de la tempérance et de la décence? Il éclaire les visites que nous rendons : sont-elles rendues à propos, dans les termes de la piété, de la modestie, du bon exemple? Il éclaire les conversations que nous avons avec le prochain! sont-elles dignes d'un chrétien sage? la malignité, la médisance, la plainte n'en font-elles point tout l'agrément? Ainsi se développent distinctement devant nous tous les objets, et par là nous sommes fortement excités non-seulement à réformer ce qu'il y a de vicieux, mais à perfectionner ce qui est dans l'ordre. J'ai dit, si nous venons à considérer Dieu : car que peut l'œil des hommes? et quand on se conduit par l'œil des hommes, si on fait le bien, comment le fait-on? On le fait par respect humain pour ne pas se distinguer, ne se pas singulariser; pour n'être pas en butte aux traits de la malignité et de la censure. On le fait par intérêt, pour s'insinuer dans les bonnes grâces d'une personne naturellement régulière, dont l'amitié, la faveur, peuvent apporter quelque avantage. On le fait par vanité, pour attirer les regards et se donner en spectacle par un endroit toujours flatteur, qui est celui de la vertu. On le fait par imitation, parce qu'on est du nombre de ceux qui aiment à faire ce que font les autres et pour qui tout est mode, même la vertu. Mais l'œil de Dieu, flambeau éclatant et sûr, nous fait faire un bien réel, nous le fait faire avec désintéressement, avec droiture, nous le fait faire dans les ténèbres ainsi qu'au grand jour, et par un miracle digne de lui, il forme des hommes qui sont vertueux, lors même qu'ils sont seuls.

Vertueux parfaitement et vertueux de la manière la plus heureuse : ce moyen que je propose, en donnant à la vertu un vrai mérite, lui donne mille douceurs ; autant qu'elle devient parfaite, autant devient-elle agréable. Par une attention perpétuelle et volontaire à Dieu, les créatures diverses qui nous environnent forment devant nous une vaste scène où il n'y a rien que de charmant : elles sont des rejaillissements de sa gloire, des traits de ses perfections, des images de sa splendeur; des orateurs éloquents qui parlent de sa puissance, de sa justice, de sa sagesse, qui en parlent à tous les yeux, qui en parlent dans une langue intelligible à tout l'univers. Si nous regardons les astres, c'est lui qui leur donne la lumière; si nous regardons la terre, c'est lui qui l'affermit sous nos pas; si nous regardons l'océan, c'est lui qui l'aplanit dans une étendue majestueuse; si nous regardons les hommes, c'est lui qui, par les différentes inclinations qu'il leur imprime, forme la sublime harmonie de tant d'Etats divers. L'âme transportée d'admiration, à la vue de l'ouvrage, enchantée de l'ouvrier, se porte vers lui avec rapidité. Par une attention perpétuelle et volontaire à Dieu, la vertu dépouille ce front rigide et austère qui effraye, elle s'humanise avec l'homme : ce n'est pas qu'on ne pleure son péché, mais les larmes sont pleines de consolation; ce n'est pas qu'on ne souffre des peines amères, mais les peines sont assaisonnées des délices les plus pures ; ce n'est pas qu'on ne soutienne de rudes combats, mais ces combats, adoucis par une onction intérieure, ont l'agrément de la victoire : toujours on porte la croix, mais la croix, sans cesser d'être couverte d'épines, est parée des plus belles fleurs. Par une attention perpétuelle et volontaire à Dieu, on se procure le plaisir qui, de l'aveu des âmes bien nées, est le plus sensible plaisir de la vie. Qu'y a-t-il de plus doux que d'être seul

Digitized by Google

à seul avec un ami tendre et fidèle, à qui on ouvre le fond de son cœur! Toutes les autres satisfactions ne sont point comparables à celle-là : c'est ce qui arrive dans l'exercice dont je parle : nous nous entretenons avec Dieu, nous reposons entre ses bras, nous lui disons nos secrets, nous lui confions nos peines, nous versons des larmes en sa présence; s'il survient un succès, nous nous en réjouissons avec lui ; et qui peut dire combien la joie est délicieuse quand on la goûte dans son sein? Si je suis dans les ténèbres, je me rassure, parce qu'il est avec moi ; si je fais un voyage pénible, le chemin est supportable, parce qu'il marche à mes côtés ; si on me bannit d'un lieu que j'aime, je ne me crois point exilé, parce que je sais qu'il n'est point de lieu où je ne le trouve ; s'il tombe sur moi un coup accablant, je me console, parce que je me dis à moi-même, c'est la main de mon père qui me l'a porté. Par une attention perpétuelle et volontaire à Dieu, je rappelle le souvenir de ses bienfaits, je le remercie de ce qu'il pense à moi, je triomphe de m'en voir aimé, je me sens porté à l'aimer moi-même, et ma langue ne pouvant exprimer qu'une partie de ce que je sens, je laisse à mon cœur et à mes yeux le soin de dire le reste. Je vois dans lui un Pasteur aimable qui me conduit sûrement, un lion victorieux qui terrasse mes ennemis, un agneau plein de douceur qui m'arrose de son sang. Il se présente à moi sous des images tantôt nobles, tantôt gracieuses, toujours belles et enlevantes. Par une attention perpétuelle et volontaire à Dieu, content de Dieu seul, trouvant en Dieu l'unique objet qui me plaît, je méprise le monde entier, mais sans orgueil ; je foule aux pieds tout ce qu'il y a de plus grand, mais sans faste; et dans le sentiment d'une fierté tout à la fois magnanime et modeste, je vis glorieux, parce que je vis comme s'il n'y avait au monde que Dieu et moi.

Pour preuve de ce que j'avance, David essuyait de cruelles disgrâces : la révolte d'Absalon, les noirceurs de Joab, la perfidie de son peuple le touchaient sensiblement ; mais l'attention à Dieu charme ses ennuis et fait que les plus tristes jours sont pour lui des jours sereins : *Circumdederunt me mala quorum non est numerus... memor fui Dei, et delectatus sum.* (*Psal.* XXXIX.) Les Machabées étaient en butte à tous les maux ; la profanation du temple, la désolation de la cité sainte, la fureur indomptable d'Antiochus étaient des coups bien rudes ; mais l'attention à Dieu dissipe les nuages ; au milieu des adversités ils marchent remplis d'une allégresse divine : *præsentia Dei magnifice delectati.* (II *Mach.*, XV.) Saint Bernard passait par de continuelles épreuves : l'assujettissement à une règle austère, le soin de toute l'Europe dont il est l'oracle, étaient de pesants fardeaux ; mais l'attention à Dieu change ses travaux en félicités : dans la compagnie de Jésus crucifié qu'il porte partout avec lui, les solitudes, les bois, les campagnes, tout lui parle de l'objet qu'il aime; toutes les montagnes lui présentent le calvaire, tous les arbres la croix, tous les buissons les épines de son Sauveur ; couronné de ces épines sanglantes, il est déchiré comme les martyrs et heureux plus que les rois. Attention à Dieu, source féconde de délices! Avant-goût du paradis! Nous envions le sort des apôtres qui vivaient avec Jésus-Christ ; pourquoi ces désirs stériles? Pensons à Dieu, occupons-nous de Dieu, et dès maintenant nous vivrons avec Jésus, dès maintenant nous entrerons en partage du sort des bienheureux, et si nous ne sommes pas pleinement rassasiés comme eux, au moins il distillera sur nous quelque goutte de ce torrent de voluptés saintes, qui les inonde.

Vertu parfaite, vertu agréable, et, ce qui est essentiel, vertu constante; inutilement serait-elle pratiquée avec perfection, avec consolation, si elle ne l'était jusqu'au terme d'une pleine et entière consommation. C'est ce qu'il faut attendre de la pratique sainte que je vous recommande. L'imprudent, dit le Sauveur du monde, bâtit sa maison sur le sable : et les vents se déchaînent, les fleuves se débordent, les torrents se précipitent; à l'instant elle s'écroule, la ruine en est affreuse. Mais le sage établit sa maison sur la pierre ferme, et dans le temps de l'orage elle résiste à la violence des vents et des eaux. De même une vertu qui n'a pour principe qu'une espèce de caprice, un mouvement de ferveur passagère, tombe au premier choc. Une vertu appuyée sur la pratique solide de la présence de Dieu, malgré les efforts de l'enfer, demeure victorieuse et inébranlable. C'est un aigle sublime qui, soutenant d'un regard fixe les rayons du soleil de justice, sous la protection de cet astre adorable, porte son vol au plus haut des cieux. Les saints dans le ciel, qui voient Dieu face à face, sont nécessairement, sont pour jamais embrasés de son amour : une vertu qui le contemple, autant qu'il est permis à des yeux mortels de le contempler ici-bas, s'unit à lui si fortement, qu'elle est comme dans une heureuse nécessité de l'aimer toujours.

Sans doute le cœur de l'homme est inconstant et volage. Pareil à l'Océan, comme il en a l'immensité par ses désirs et la profondeur par ses abîmes, il en imite les variations par ses changements; le même jour ne le voit point dans le même état : c'est qu'il n'y a rien de parfait et d'accompli ici-bas. La richesse a ses embarras, la volupté ses rigueurs, la couronne ses chagrins : partout il y a des défauts, et partout conséquemment il y a des principes de dégoût, des raisons d'inconstance. De là vient que des monarques mêmes se sont ennuyés du trône. Mais, par rapport à Dieu, ces changements, ces dégoûts, sur quoi seraient-ils fondés? Envisageons ce Roi des rois sous un de ces points de vue magnifiques où il se présente; dans cette source de lumières, que trouverons-nous qui ne ravisse, qui n'enchante tous les jours, à tous les instants? Aimons-nous la grandeur? la vue de Dieu présente

Digitized by Google

un souverain devant qui tous les autres ne sont que des esclaves, un témoin plus respectable lui seul que les yeux de tout l'univers. Aimons-nous le mérite sublime? la vue de Dieu présente toutes les vertus, toutes les perfections, toutes les amabilités, toutes les grâces accomplies en tout genre, en tous sens, dans le degré suprême. Aimons-nous nos propres intérêts? la vue de Dieu présente un rémunérateur équitable, qui prépare à la vertu des couronnes immortelles. La vue de Dieu, par quelque endroit qu'on l'examine, me montre un objet qui méritait hier tout mon amour, et qui le mérite aujourd'hui : tant que je le considère, toute cause d'incertitude et de variation cesse; rien que d'infiniment bon ne s'offrant à moi, bien loin que ma volonté se démente, tout l'attache, tout la fixe, tout lui donne dans le bien une espèce d'immutabilité. Aussi voyons-nous que tous ceux que l'Ecriture nous donne pour modèles comme ayant toujours eu Dieu présent, tels que sont Noé, Moïse, David, Elie, il n'en est pas un seul qui n'ait persévéré dans le bien jusqu'à la mort. Et quelle joie au moment de la mort, quand Dieu se présentera lui-même! quelle joie, lorsqu'après avoir marché avec lui pendant la vie, on le verra tel qu'il est, sans voile, sans nuage, dans l'éclat de ses infinies perfections! A quels ravissements, à quels transports un cœur fidèle se livrera! *Tenui eum nec dimittam* (*Cant.*, III); je vous tiens donc enfin, ô le bien-aimé de mon cœur! vous êtes à moi, et je ne vous perdrai plus!

Méritons cet avantage, et, pour le mériter, prenons le parti que je vous propose. Les sages profanes, voulant assurer le bonheur de l'homme, mirent des dieux dans l'air, dans l'eau, dans les éléments, dans tout ce qui nous environne : faisons mieux, mettons Dieu dans notre cœur; c'est sa véritable place, la place qu'il exige. La présence de Dieu vous paraît gênante, profanes chrétiens! mais quand on vous parle de curiosités, d'antiquités, de palais des rois, de peintures exquises, vous y courez avec empressement; des heures, des journées entières vous êtes attachés sur un objet, et l'adorable artisan qui a formé tant de merveilles vous est indifférent! La présence de Dieu vous paraît gênante; mais quand une beauté mortelle a ébloui vos yeux, vous ne pouvez vous rassasier de la voir, partout vous portez son image, vous vous entretenez avec elle; esclaves des sens, que ne vous élevez-vous en esprit jusqu'à cette beauté qui seule mérite d'être contemplée, qui seule dans les bienheureux excite d'éternels transports! La présence de Dieu vous paraît gênante; mais les courtisans toujours accompagnent le prince, autant qu'il est en eux ils ne le perdent point de vue; et vous, à la honte de la religion, vous pensez moins au Maître des souverains qu'à des maîtres qui, quoique fort élevés au-dessus de vous par leur dignité, ne sont cependant devant lui que comme des atomes. La présence de Dieu vous paraît gênante : mais vous avez en Dieu un ami, un Sauveur, un père qui vous a donné la vie, qui vous la conserve, qui a versé pour vous tout son sang, qui seul peut vous rendre heureux; et vous l'oubliez! Et dites-moi, je vous prie, un avare ne pense-t-il pas sans cesse à son trésor, un voluptueux à son idole, un ambitieux à ses chimères? Un homme vain dans son imagination ne se repaît-il pas d'une foule d'admirateurs qui l'encensent? eh! ce qui est doux à la passion, ne sera-t-il rude que pour la vertu? ce qu'on fait pour la perte de son âme, refusera-t-on de le faire pour son salut? Ah! mes frères, il n'y a point de temps où Dieu ne nous fasse du bien; qu'il n'y en ait point où nous ne nous occupions de ses bienfaits : pensons à lui, s'il se peut, plus souvent que nous ne respirons; les moments où nous n'y pensons pas sont des moments perdus. Que je pense à vous, ô mon Dieu! que j'y pense sans cesse! que je pense à vous comme à mon juge pour craindre vos jugements; que je pense à vous comme à mon père pour reposer entre vos bras; que je pense à vous comme à mon Sauveur pour me laver dans votre sang ou me cacher dans vos plaies; que je pense à vous, unique objet de mes vœux, pour vivre, pour mourir de votre amour!

Je n'exige pas que vous vous représentiez Jésus-Christ comme un feu, une lumière, une mer immense; que vous vous le représentiez à toute heure dans la crèche, dans le tombeau, sur le Calvaire : ces images sont utiles et salutaires, lorsqu'on en use à propos. Mais la maxime que je vous donne, c'est, 1° de suivre Dieu de l'œil de la foi, qui est un œil sûr, et de le suivre dans son essence qui remplit tout, dans sa présence qui aperçoit tout, dans sa puissance qui exécute tout : il n'y a rien là de sujet à l'illusion; c'est, 2° au commencement de chaque action un peu sérieuse, de l'offrir à Dieu par une vue d'amour, et dans le cours de l'action, lorsqu'elle est de quelque durée, de renouveler de temps en temps le même hommage. De cette sorte, après avoir vu Dieu par la foi, tout invisible qu'il est, vous mériterez de le voir à découvert dans l'éclat de sa gloire. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXVII.

SUR L'IMPURETÉ.

Cum immundus spiritus exierit de homine, perambulat per loca inaquosa, quærens requiem, et non inveniens dicit : revertar in domum meam unde exivi. (*Luc.*, XI.)

L'esprit immonde étant sorti du corps de l'homme, il marche dans des lieux arides, cherchant du repos, et n'en trouvant point, il dit : je retournerai dans la maison d'où je suis sorti.

A ce mot d'esprit immonde, vous frémissez, chrétiens; une secrète horreur vous saisit, et, dans le vrai, il mérite bien d'être en horreur, en exécration à toute la terre. Il marche cet esprit dans des lieux déserts; je me trompe, ce n'est plus dans les déserts,

Digitized by Google

c'est dans les campagnes, c'est dans les villes, c'est dans les royaumes qu'il se montre; toute la terre est infectée de ses poisons et en proie à ses fureurs. Il cherche le repos, et il trouble celui des hommes par ce torrent de chagrins et de malheurs dont il est cause que la postérité d'Adam est inondée. Il se fait accompagner de sept autres esprits plus pervers que lui, parce qu'il ouvre la porte à tous les vices dont le débordement et le scandale désolent l'Eglise. Esprit immonde, principe de ce désordre affreux qui est répandu universellement dans le monde, qui règne dans tous les pays, dans toutes les conditions, qui imprime au coupable le caractère de la bête, qui empoisonne également le corps et l'âme, qui anéantit tous les dons de la grâce, qui rend l'homme abominable aux yeux de Dieu et de ses anges, qui attire pour cette vie et pour l'autre les plus épouvantables châtiments. Désordre affreux et contagieux! J'avais résolu de passer sous silence ce péché funeste ; mais le besoin de nos malheureuses villes, le conseil de personnes sages m'obligent de passer par-dessus toutes mes répugnances, et m'arrachent un effort que je ne fais qu'à regret. Puisqu'il y a des impies vendus à Satan, qui présentent partout le poison, on doit présenter le remède; et avec la même ardeur que leurs bouches impures s'empressent de souffler l'incendie, il faut accourir pour l'éteindre. Dieu saint par excellence! c'est vous que j'implore; tirez du sanctuaire un de ces charbons ardents qui purifient les lèvres, mettez sur les miennes des termes compassés et mesurés, qui soient dignes de vous et du saint ministère; ne permettez pas que, par des expressions, des peintures hardies, je favorise le vice que j'attaque et que la pudeur soit combattue par ceux mêmes qui se proposent de la défendre.

Péché d'impureté, monstre d'abomination et de désolation, voilà l'idée sous laquelle je vous le présente; monstre d'abomination il est accompagné de toutes les horreurs; monstre de désolation, il est accompagné de tous les malheurs. C'est tout mon dessein. Commençons par nous adresser à la plus pure des vierges. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

J'appelle le péché d'impureté monstre d'abomination et je soutiens qu'il est de tous les péchés le plus infâme; pensez au caractère d'ignominie qu'il imprime, au caractère des excès où il engage, et vous conviendrez tous que ma proposition n'a rien d'outré.

Si je considère l'homme dans l'ordre de la nature, je trouve qu'il porte l'image, l'empreinte de la Divinité, qu'il est supérieur aux êtres matériels, et dès là respectable à tout ce que nous apercevons ici-bas, il est fait pour être de toutes parts environné de lumière et pour vivre au grand jour; mais par le péché que je combats, quel changement! Dépouillé des traits d'une ressemblance auguste, ravalé à la condition des bêtes, enfoncé dans les ténèbres dont la passion le force de se couvrir, de maître qu'il était de l'univers, il en devient l'opprobre. Que les animaux viennent reconnaître leur roi, un roi qui se déshonore et se dégrade lui-même, et qui, en vertu de sa dégradation, n'est au-dessus d'eux que par ses crimes. Les animaux l'emportent sur lui, ils doivent lui servir de maîtres; quoique privés de raison, ils lui apprendront à devenir raisonnable; ils le feront souvenir qu'ayant reçu une âme spirituelle, incorruptible, semblable aux purs esprits, il est honteux de remplir d'infection le palais où elle habite.

Je vais plus loin : j'envisage l'homme dans l'ordre de la grâce, et c'est ici que la honte de l'impudique se développera tout entière. Avant l'Incarnation du Verbe, la nature humaine était au-dessus de toutes les créatures visibles, tout ce qui respire lui était soumis; mais l'incarnation lui a apporté un changement incompréhensible, inexplicable à toute l'éloquence des hommes et des anges; par le bienfait de l'union hypostatique, elle est comme sortie de son fond, pour se perdre dans les profondeurs de l'infini; elle est entrée en possession de tous les droits de la Divinité, elle est adorée dans le ciel, dans les enfers, sur la terre; elle est assise sur le trône du Tout-Puissant, elle jugera les vivants et les morts, elle est l'arbitre du monde; par le bienfait de l'union hypostatique devenue le chef-d'œuvre des mains de Dieu, l'éternel objet de ses complaisances, elle est portée à un degré de grandeur et de gloire où rien ne peut atteindre; l'onction sacrée de la majesté et de la Toute-Puissance a coulé sur elle; elle n'est plus simplement embellie, elle est divinisée. Le Verbe fait chair nous a tirés de l'état d'avilissement où nous étions, nous a attachés à sa personne par la plus glorieuse de toutes les alliances, nous a communiqué ses priviléges, nous a fait part de tous les trésors appartenant à l'humanité qu'il a prise de nous. Un Dieu s'est fait homme, dès là nous avons avec lui les rapports les plus étonnants, les plus sublimes, nous sommes ses frères, enfants du même père, destinés à partager le même héritage; nous sommes ses membres, incorporés à un chef qui nous communique une vie immortelle; nous sommes ses amis, amis unis par les nœuds les plus tendres; nous sommes sa couronne, sa gloire, parce qu'il nous a acquis au prix de ses travaux et de son sang. Il n'y a pas jusqu'à cette chair matérielle et grossière dont nous sommes revêtus, qui, élevée à un état surnaturel et divin, ne devienne le respectable sanctuaire où repose l'Esprit-Saint. Un Dieu s'est fait homme, dès là nous ressemblons à Dieu d'une manière ineffable, et Dieu lui-même est un d'entre nous.

Cependant vous vous abandonnez aux penchants d'un cœur corrompu, malgré les remords d'une conscience justement alarmée; vous n'avez de passion que pour les

Digitized by Google

plaisirs honteux; et où sont les sentiments que doit vous inspirer votre noblesse? D'où vient que vous trahissez les droits de votre illustre origine? Quelles ténèbres assez sombres déroberont à la clarté du jour une âme comme la vôtre, qui, créée par le souffle du Tout-Puissant, et descendue des cieux, à la honte de son auteur, se roule indignement dans la fange? Et si je ne respectais la sainteté du lieu, l'imagination de mes auditeurs, à qui mériteriez-vous que je comparasse votre âme devenue grossière et terrestre? Coupables chrétiens, pécheurs à jamais dignes d'opprobre, vous avez été adoptés par le Père céleste, et vous forcez un tel Père à rougir! Vous êtes le temple de l'Esprit-Saint, et vous faites de ce temple un lieu de prostitution! Vous avez Jésus-Christ pour chef, et vous donnez à ce chef adorable des membres incestueux! Devriez-vous vous ravaler ainsi vous-mêmes, en prenant sur vous la marque d'un péché qui est de tous les péchés le plus indécent? Devriez-vous passer, comme vous faites, de la société des saints à celle des bêtes, de la société des anges à celle des démons? et ne puis-je pas vous reprocher même que vous vous mettez en quelque sorte au-dessous de ceux-ci, en donnant dans des excès dont ils sont incapables : *Agnosce dignitatem tuam?* (S. Leo,); chrétien, souviens-toi de ta supériorité, de ton excellence; souviens-toi qui tu es, et ne déroge pas : *Memento cujus corporis, cujus capitis sis membrum;* puisque le Verbe a pris avec toi des liaisons si grandes, respecte un Dieu à qui tu tiens de si près, respecte ton sang divinement ennobli, et ne vas pas démentir le choix glorieux que le ciel a fait de ta nature.

L'impureté était déjà détestable de sa nature, il n'était point pour la peindre d'assez noires couleurs; mais depuis que le Verbe incréé a pris notre substance, ce péché est marqué à des traits cent fois plus horribles; ce n'est plus simplement péché, c'est profanation, c'est sacrilége, c'est apostasie de la sainteté du christianisme. Qu'on l'envisage par quel endroit on voudra, il est honteux au delà de tout ce qu'on peut penser et dire; si honteux que saint Paul ne veut pas même qu'on le nomme, comme si la langue était souillée, quand elle le prononce; si honteux, que Dieu déclare que son Esprit ne demeurera point dans l'homme, tandis qu'il sera esclave de ce tyran; si honteux que le Sauveur, qui a permis qu'on le traitât d'ami des publicains, de samaritain, de démoniaque, n'a pas permis que du côté de la pudeur on le soupçonnât; si honteux que les termes de confusion, d'ignominie, lui sont attribués par l'Ecriture, et que malgré le déshonneur attaché à tout péché, cependant les noms de sale, de ténébreux, d'exécrable, par préférence à tout autre, lui sont restés. Et réellement il n'en est point de si contraire à la nature d'un Dieu Créateur, Rédempteur, Sanctificateur; point de si contraire à la hauteur du rang où la participation de la Divinité nous a élevés : rien n'égale ce malheureux vice pour faire descendre l'homme au-dessous de ce qu'il est, pour le confondre avec la brute : qu'est-ce qu'un impudique? comment faut-il le nommer? est-ce un homme, est-ce un chrétien? Non, Qu'est-il donc? Même d'après l'Ecriture je n'ose le dire.

Péché infâme par le caractère d'ignominie qu'il imprime; et ensuite péché infâme par le caractère des excès où il engage. Représentez-vous ce qui est dit dans l'*Apocalypse* de cette femme assise sur une bête monstrueuse : elle est vêtue de pourpre, éclatante de pierreries, elle tient en main une coupe d'or, elle invite tous les peuples, et tous les peuples viennent avec joie; mais sa coupe fatale est remplie d'abominations qui portent le poison et la mort; elle-même regorge du sang des martyrs que font couler à grands flots ses parricides mains : tel est le vrai caractère de l'impureté; elle éblouit les yeux, elle surprend le cœur, elle flatte les sens, on se laisse enchanter, on s'enivre : mais quelles en sont les suites? à quels excès conduit-elle? A des excès continuels, à des excès de toute espèce, à des excès criants, à des excès commis par toutes sortes de moyens. Soutenez-moi, Grand Dieu! dans les sentiers où j'entre par vos ordres, et donnez à ma voix un ton terrible, mais salutaire, qui fasse apercevoir à mes auditeurs les précipices que ce monstre creuse sous leurs pas.

Excès continuels : maxime certaine et trop connue par une funeste expérience : *Impies luxuriam, et adhuc esurit*, un cœur impudique est un cœur insatiable; en tout temps, en tout lieu il est occupé de son plaisir; tout ce qu'il lit, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend se rapporte là : à l'étude, à la table, au jeu, dans les intervalles du sommeil, dans les occupations de la journée, dans les compagnies, dans la solitude, jusqu'au pied des autels la passion l'agite : *Impies luxuriam et adhuc esurit.* Où vont ses complaisances, ses attentions, ses soins, ses soupirs? Que voit-il où il ne cherche l'image des honteux objets dont il est épris? Trouvez un moment où de sales pensées n'infectent son esprit, où de criminels désirs ne déchirent son cœur, où mille infâmes projets ne l'occupent tour à tour? c'est une faim indomptable que rien n'apaise, c'est un feu qui s'irrite par l'aliment même qu'on lui donne : discours, démarches, sentiments, transports, c'est là ce qui forme un cercle, un enchaînement d'iniquités qui se succèdent les unes aux autres : *Impies luxuriam, et adhuc esurit.* A qui comparerai-je ce vice? je le compare à l'enfer; l'enfer, quelque effroyable que soit le nombre de victimes qu'il engloutit, demande à en engloutir davantage; de même un voluptueux, quelque multitude de crimes qu'il ait commis, brûle d'en commettre de nouveaux. En vain la conscience réclame, la nature se refuse; la passion s'obstine et s'acharne; la passion se roidit contre l'impossibilité même; plus on la satisfait, et plus sa rage aug-

Digitized by Google

mente : *Imples luxuriam, et adhuc esurit.*

Excès continuels, et ce qui n'est pas moins vrai, excès de toute espèce : à sa suite marchent tous les vices, et avec elle ils entrent en foule dans le cœur assez ennemi de lui-même pour s'y livrer. Cette femme que nous avons vue dans le tableau de l'*Apocalypse*, malheureusement n'est que trop féconde; et quels monstres n'enfante-t-elle pas ! elle enfante les rapines, les injustices, les vols secrets. On s'attache à une personne qui aime les promenades, les spectacles, la bonne chère, les folles dépenses; qui n'aura pas plutôt vu quelqu'une de ses compagnes pompeusement parée, qu'elle voudra la même pompe, le même éclat : qu'arrive-t-il? C'est qu'il faut de l'argent, il en faut à quelque prix que ce puisse être; et sur cela un fils dépouillera secrètement la maison paternelle, un maître refusera le nécessaire à ses domestiques, un père à ses enfants; on tiendra contre les pleurs de l'artisan réduit au désespoir; on saisira toutes les occasions de chicaner, de tromper, de ruiner n'importe qui; sans être avare de son fond, on se permettra tous les traits de l'avarice la plus odieuse. Que dis-je? et pour comble de malheur, si la personne chérie, comme il arrive souvent, est plus jalouse de vos dons que de votre tendresse, où trouver de quoi rassasier une avidité importune qui persécute à toute heure? où trouver de quoi jeter dans un gouffre qui absorbe incessamment sans se remplir? L'amour du plaisir produit l'amour de l'or, et l'amour de l'or régnant dans une âme, il n'est point de ressorts si ténébreux, si damnables auxquels on n'ait recours.

Elle enfante l'insolence, l'orgueil, et c'est proprement ce qui la distingue. Communément le sexe est timide, il semble avoir reçu en partage la pudeur : mais, vous le savez, quand une jeune personne a franchi le pas, tous les pas qui suivent ne coûtent rien; elle a, pour mépriser la censure, pour braver les remontrances d'un père et d'une mère, une hardiesse qui étonne. Dans les lieux les plus fréquentés, on la verra se produire, et montrer un front où l'on n'aperçoit aucun vestige de modestie : et non-seulement elle ne baisse pas les yeux, mais elle-même par ses regards insolents les fait baisser à quiconque l'envisage.

Elle enfante les hérésies, et dans l'hérésie tout ce qu'il y a de plus insensé et de plus extravagant. Les ténèbres se répandent dans l'âme, l'esprit est obscurci, le cœur corrompu, les vérités de la foi ne paraissent plus des vérités. Ainsi le feu de l'enfer est incommode, un Dieu qui punit le péché par une éternité de supplices, est importun; l'enfer sera effacé du nombre des articles de foi : s'il y a un Dieu, ce n'est point un Dieu vengeur; ainsi la chasteté pèse à Luther, le vœu qu'il en a fait est ridicule; c'est présomption de s'y engager, impossibilité de le garder, tyrannie d'y obliger; ainsi la continence déplaît à Henri VIII, le pontife romain qui condamne son mariage scandaleux, n'est plus vicaire de Jésus-Christ; il en prendra la place, il ira faire enregistrer un nouvel Evangile, et les oracles du démon d'impureté sont les seuls qu'il révère. L'impudique est déterminé à ne rien croire, ou à ne croire que ce qui favorise ses penchants : comme l'hérésie est inséparable de l'impudicité, dit saint Jérôme, ainsi l'impudicité conduit d'ordinaire à perdre entièrement la foi.

Elle enfante les profanations, les sacriléges; et cela, parce que, d'une part, ne voulant pas renoncer à son vice, ou n'osant le déclarer, d'autre part, étant dans un état qui oblige d'approcher souvent de la table sainte, on prend le parti de passer pardessus ses remords. Parti funeste ! Quelles en sont les suites, et qui de vous ne les comprend d'abord? Voilà des personnes ecclésiastiques dans le sanctuaire, des personnes religieuses dans le cloître, des personnes réputées dévotes dans le monde, engagées à célébrer, à communier régulièrement : et ces messes, ces communions sont des actions horribles : on foule aux pieds le corps de Jésus-Christ, dans la même conscience on allie le dragon infernal avec le Saint des saints; et on persévère des années entières, on persévère quelquefois jusqu'à la mort dans un état de tous les états le plus affreux. Temples du Dieu vivant, sacrés tabernacles, vous les voyez ces lèvres impures qui boivent tout à la fois le calice du Seigneur et le calice des démons, et vous êtes saisis d'horreur à la vu de pareils attentats!

Elle enfante des infidélités que j'appellerais inouïes, si elles n'étaient trop communes; des infidélités marquées des traits de la noirceur. Pour un traité de commerce, pour un dépôt d'argent on trouvera encore de la bonne foi; mais un homme brûle-t-il d'un feu criminel? le voilà hors de lui-même, il ne connaît, il ne respecte rien; j'en produis un exemple, dites s'il est chimérique. On est reçu chez un ami, et reçu à bras ouverts; logé sous le même toit, assis à la même table, quels égards ne mérite-t-il pas! n'importe, on abusera de la confiance, on profitera des moments de son absence, et le blessant dans ce qu'il a de plus cher au monde, dans une fille, dans une épouse, on lui portera un coup plus cruel que tous ceux qui arrachent la vie. Quoi ! trahir ainsi un ami ! Ami tant qu'il vous plaira : l'amour n'en a point, ou n'en a que pour lui faire affront; les lois de l'hospitalité, les lois de l'amitié, les lois de l'honneur, les lois les plus inviolables ne sont pour lui que de vains titres; trahisons, fourberies, parjures, rien ne lui coûte.

Elle enfante les plus tragiques événements, les scènes les plus affreuses. On se voit supplanté, on voit prospérer son rival; et alors par quels moyens ne travaille-t-on point à le détruire ! A quelle violence de jalousie et de rage ne se laisse-t-on point aller ! La calomnie commence, et la calomnie étant une arme trop faible, le poison,

Digitized by Google

le poignard s'y mêlent; et il n'est pas nécessaire que je vienne vous apprendre les meurtres, les assassinats sans nombre, qui, à ce sujet, ont rempli l'univers. C'est peu à la femme de Putiphar d'avoir sollicité le chaste Joseph, sa langue infernale lui prêtant le crime qu'il a refusé de commettre, le chargea du poids de la calomnie la plus impudente et la plus effrontée. C'est peu au deux vieillards d'avoir attenté à l'honneur de Susanne, ils attenteront sur ses jours. C'est peu à Hérodias d'avoir violé scandaleusement la foi conjugale, elle demande, elle exige la mort de Jean-Baptiste; elle n'a point honte, elle s'applaudit de faire verser le sang d'un juste pour en cimenter de coupables nœuds. Recourons à l'histoire, ou, sans recourir à l'histoire, ouvrons les yeux: l'amour est escorté de la haine, d'une haine meurtrière qui se plaît à nager dans des fleuves de sang.

Elle enfante des scandales pleins d'éclats: c'est un grand de la terre qui a pris de criminels engagements; c'est une femme qui a des liaisons condamnables avec un autre que celui que des nœuds sacrés lui ont uni: sur cela quels discours, quelles railleries! Quel est le libertin qui ne triomphe de cet exemple, qui ne s'en autorise pour vivre impunément dans le désordre! *Totum hominem agit in triumphum libidinis*: elle enfante, en un mot, des péchés innombrables pour l'espèce, comme pour la multitude; dites hardiment de ces maisons d'où la pudeur est bannie, qu'elles sont une image de l'enfer, que c'est là que les ténèbres règnent, que les démons habitent, que les réprouvés s'assemblent, que les perfidies, les blasphèmes se réitèrent, que tous les crimes s'entassent; dites de ce vil esclave d'une chair sensuelle, il est colère, il est avare, il est parjure, il sera, s'il le faut, assassin; point de vice si contraire, si incompatible même, que par un funeste assemblage il ne réunisse dans sa personne: *Totum hominem agit in triumphum libidinis.*

Excès de toute espèce, et ensuite excès criants. Par-là j'entends non plus simplement les péchés divers que l'impureté fait naître, mais les péchés énormes qui lui sont propres, et où elle se porte de sa nature. Ah! ciel, quelles vapeurs grossières s'élèvent d'une chair impure! Quel tissu d'abominations et d'horreurs! Quels tableaux j'aurais à vous présenter, si je rappelais des attentats dont le nom seul est un crime! Quand le zèle me ferait trouver une bouche de fer, trouverais-je des tons assez foudroyants pour atterrer ces hommes adultères, qui, sur un lit étranger, ces hommes sacriléges, qui, sur le même sexe, ont porté leurs désirs exécrables et monstrueux! Montagnes, accablez-nous; cieux, qui pâlissez à ces tristes récits, trouvez, si vous pouvez, un voile assez sombre! Je frémis; mais n'a-t-on pas vu des libertins, vrais scélérats, par un raffinement diabolique, chercher à séduire des personnes consacrées au Seigneur, par la raison qu'étant dans une retraite impénétrable, elles étaient d'une plus difficile conquête? N'a-t-on pas vu des personnes effrénées dans le désespoir de leur déshonneur détruire le fruit de leur crime par un crime plus grand, et devenir parricides avant d'être mères? N'en a-t-on pas vu dans l'ivresse qui les possédait, faire de l'objet d'une passion maudite leur divinité; l'adorer plus profondément qu'on ne fait le Créateur du ciel et de la terre; lui protester qu'à la vie, à la mort, ils n'auraient point d'autre Dieu qu'elle, et n'être en effet que trop fidèles à leurs détestables serments! Roi d'Israël, Salomon le plus sage de tous les rois, quoi, c'est vous! Et que faites-vous aux pieds de Baal? Arrêtons-nous là, et pleurons en secret ces forfaits révoltants; hélas! vous voyez dans quelles extrémités, ou pour mieux dire, dans quels gouffres on s'enfonce.

Excès continuels, excès de toute espèce, excès criants, et enfin excès commis par toutes sortes de moyens. Si vous voulez savoir ce qui révolte dans le péché que je combats, ce qui crie vengeance, c'est qu'il a entrepris de corrompre tout, et qu'il y a réussi. Semblable à ce fléau du ciel qui, infectant l'air, se mêlant dans les vivres, dans les troupeaux, dans tout ce qui est à notre usage, porte une contagion rapide qui enlève les hommes: ce vice porte sa dent pestiférée sur tout ce qu'il y a de plus indifférent, et même de plus innocent. Rien de plus nécessaire que le langage, c'est le lien de la société; et il a trouvé ces équivoques, ces discours sales, ces paroles dissolues, ces entretiens détestables qui expliquent et développent ce qui devrait être caché dans un éternel oubli. Il a même imaginé un détour de significations, une suite d'allusions obscènes; il a composé un dictionnaire à part, qui, au scandale de l'innocence, fait dire aux mots ce qu'ils ne disent point. J'entre dans une conversation, je me sers d'un terme qui n'a rien que de légitime; et tout à coup je vois un libertin qui éclate en des ris indécents, parce qu'il lui a plu d'attacher à ce terme, tout légitime qu'il est, des idées de choses que saint Paul défend de nommer. Non, je ne comprends pas quelle fureur il y a sur cela parmi les hommes; car quelle fureur, quelle manie les fait parler de la sorte? Diront-ils que c'est fragilité? et n'est-il pas constant qu'il n'y a que la malice la plus impardonnable qui puisse leur faire tenir des discours de cette nature? Rien de si agréable que la voix: elle a été donnée pour charmer les ennuis, pour accompagner les plaisirs honnêtes, pour chanter les louanges du Seigneur; et on a trouvé les chansons immodestes, les airs lubriques, comme pour insulter Dieu d'une manière plus éclatante, et porter, s'il se peut, jusqu'au ciel ses infamies. Rien de si beau que la poésie, ses accords sont nés pour vanter les sublimes vertus, les grands exploits; et on a voulu qu'elle embellît les obscénités, prêtât au crime toutes ses grâces: la corruption est venue à tel point qu'une pièce de théâtre, même une pièce

Digitized by Google

sainte et tirée de l'Ecriture, n'est pas dans les règles, si la plus dangereuse des passions n'en est l'âme. Rien de si utile que le ciseau et le pinceau pour animer la toile et le marbre, pour faire revivre en quelque sorte des personnes qui nous sont chères; et on s'en est servi, on s'en sert tous les jours pour tracer des objets sur lesquels on ne peut fixer ses regards sans que la pudeur en souffre. Rien de si nécessaire que l'habillement pour nous défendre des injures de l'air, de la rigueur des saisons; et on a introduit des parures équivoques, des nudités artificieuses par lesquelles une personne déclare qu'elle n'a point de pudeur, et invite les autres à n'en avoir pas davantage. Rien de si nécessaire que les repas pour rétablir les forces qui s'usent et se détruisent; et on a distillé, on a fait venir de loin des liqueurs qui ajoutent aux ardeurs du sang, et attisent des flammes dignes de préluder à celles de l'enfer. Rien de si permis que les assemblées où l'on se réunit pour prendre un divertissement convenable; et on les a changées en bals où viennent indifféremment toutes sortes de gens, où ils se déguisent, où ils passent les nuits. Et quelles nuits, grand Dieu! des nuits éclairées des flambeaux du démon de l'impureté, qui se couvre le visage pour donner à la passion plus de liberté de se déclarer. Que vous dirai-je? Rien n'a échappé à la malignité de ce vice insolent; les yeux, les oreilles, tous les sens sont blessés à chaque pas, partout il a tendu ses piéges, partout il a versé ses poisons.

Cependant, si j'en crois le monde, ce péché est un péché de faiblesse, un péché pardonnable, c'est bagatelle et galanterie, c'est amusement, c'est enjouement; quel langage! traiter de péché pardonnable le seul péché qui est cause que Dieu se soit repenti d'avoir fait l'homme! traiter de bagatelle et de galanterie ce qui efface le caractère d'adoption divine, nous rend abominables aux yeux de Dieu! traiter d'amusement et d'enjouement ce qui dans la primitive Eglise était si sévèrement puni, et ce que d'honnêtes païens se sont reproché! Et depuis quand est-il permis de jouer et de s'amuser avec le plus horrible des monstres? depuis quand est-il permis de jouer et de s'amuser en avalant le plus mortel des poisons? Le monde comprend-il ce qu'il veut dire, et l'Ecriture se trompe-t-elle, quand elle le traite, ce monde, d'imposteur et de réprouvé? Mais voyez jusqu'où va la témérité: un jeune homme fait gloire de soupirer, d'avoir un attachement, on attend cela de lui: qu'entends-je? Eh! dans quelle terre est-ce que nous vivons! en cette matière il n'y a pas une pensée, pas un désir, pas un regard pleinement volontaire, qui ne soit digne de feux éternels, et on attend cela de lui! eh! dites donc aussi qu'on attend de lui qu'il soit sans crainte de Dieu, sans conscience, sans pudeur; dites qu'on attend de lui qu'il soit dans les principes de sa religion un débauché, un infâme: *Peccatum quasi Sodoma prædicaverunt* (*Isa.*, III); ils devraient rougir, ceux qui justifient ainsi le désordre; ils devraient songer quels sont les maîtres qui leur ont appris à raisonner sur ce ton; pour moi je le leur déclare sans détour, qu'ils sachent ces apologistes scandaleux, qu'en parlant de la sorte, ils parlent d'après Sodome: *Peccatum quasi Sodoma prædicaverunt.* Péché d'impureté, monstre d'abomination, il est infâme au delà de tout ce que je puis dire, vous venez de le voir: péché d'impureté, monstre de désolation, il est pernicieux au delà de tout ce qu'on peut imaginer; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

J'ai appelé le péché d'impureté monstre d'abomination, parce qu'il est plus que tout autre marqué à des traits d'ignominie; et je l'appelle ensuite monstre de désolation, parce qu'il est plus que tout autre, accompagné de tous les malheurs, malheurs présents et futurs; la malédiction tombe sur l'impudique: malédiction pour le présent et pour l'avenir. Vérité terrible dont la seule exposition est capable de causer de justes frayeurs.

Je l'ai dit, une passion naissante étale tous ses charmes, promet les plus touchantes douceurs; elle ouvre une route fleurie et semée de roses: mais que tout y est hérissé d'épines cruelles! que les issues en sont fatales! Pécheur aveugle, tu te laisses séduire! Arrête, insensé, arrête, le sentier où tu entres conduit tout droit à la mort; ton cœur va devenir la proie de tes yeux adultères; tu seras toi-même percé des traits qui en sortent; ce regard qui entraîne ton âme est une étincelle du feu vengeur dont tu seras consumé dès cette vie; ce premier attrait que tu suis est un premier degré par lequel tu descends dans l'abîme de tous les maux: *Ignis est usque ad perditionem devorans* (*Job*, XXXI); la volupté est le plus dévorant de tous les feux. Comment dévore-t-il? Par des inquiétudes perpétuelles, des inquiétudes dont la violence est plus forte que tous les termes dont je me servirais pour l'exprimer. Inquiétude par rapport à l'intrigue: réussira-t-elle, avortera-t-elle? viendra-t-on à bout de tromper la vigilance d'un surveillant; viendra-t-on à bout de la conquête qu'on se propose? ne sera-t-on point surpris; ne sera-t-on point trahi? si ce commerce se découvre, si ce mystère se révèle, où en sera-t-on? Inquiétude, par rapport à l'objet aimé: ce sera une personne indifférente dont on ne peut gagner la tendresse; ce sera une personne inconstante et volage dont on ne peut fixer l'humeur légère; ce sera une personne capricieuse et avare, qui mettra sa joie à désespérer celui qui la recherche; à lui donner tout exprès des jalousies, des soupçons dans le dessein d'en tirer davantage. Inquiétude par rapport à un rival: il est rebuté en apparence, et peut-être qu'on le favorise en secret, peut-être qu'une personne passionnée lui transporte une partie de ce qu'on lui donne: le tour n'est pas nouveau; en donnant, vous donnez sans le vouloir à votre ennemi; avec toutes vos profusions vous faites les frais de la trahi-

Digitized by Google

son qui vous joue, et tout le fruit qui vous en revient, c'est que deux fourbes, au lieu d'un, se divertissent à vos dépens. Inquiétude par rapport à la religion, s'il en reste quelque sentiment : dans certains moments où l'ivresse du plaisir passe, et où l'on revient à soi, quels dégoûts amers, quels remords atterrants ! La conscience indignée, traçant l'épouvantable image des jugements divins, pousse un de ces cris qui retentissent au fond de l'âme et la remplissent de sombres terreurs : quel état ! comment le soutenir ? quelque part qu'on aille, pensées, sentiments, désirs, regrets, ce sont comme les flots d'une mer écumante qui roulent successivement et se précipitent : j'ose dire qu'il en a moins coûté à quelques martyrs pour soutenir la cause de Dieu au prix de leur sang, qu'il n'en coûte à plus d'un voluptueux pour se satisfaire.

Ignis est usque ad perditionem devorans ; la volupté est un feu dévorant. Comment dévore-t-il ? Par le plus pénible de tous les esclavages, la plus assujettissante de toutes les servitudes. En donnant votre cœur à cette personne, vous vous donnez un tyran qui vous jette dans les fers. Oh ! qu'elle sait bien se prévaloir de son ascendant sur un captif devenu comme imbécile, et que les moments d'une criminelle complaisance sont chèrement vendus ! Elle veut, il faut vouloir ; elle commande, il faut obéir ; elle menace, il faut se soumettre ; elle offense, il faut encore la prier de pardonner : qu'on s'attende à essuyer ses caprices, ses bizarreries, ses humeurs, à passer aveuglément partout où il lui plaira ; c'est une chose pitoyable de voir des hommes qui tiennent un rang dans le monde, qui ont fait des prodiges de valeur, trembler, ramper puérilement au moindre signe de colère qui lui échappe ; de grands capitaines, des héros, ont donné sur cela les plus ridicules scènes. Que si, de la personne qu'on idolâtre, je passe aux domestiques, que n'aurais-je point à dire de la pesanteur du joug qu'on s'impose ; avec quel ménagement, et, pour ainsi dire, avec quel respect leur parle-t-on ; avec quelle patience endure-t-on leurs mépris ; avec quelle reconnaissance faut-il payer des services qu'ils ne rendent point, et souvent de mauvais offices qu'ils rendent ? Voilà donc où se réduisent des hommes respectés d'ailleurs et admirés ! O renversement ! ô folie ! Impérieux et fiers quand il s'agit de Dieu ; ils sont enfants aux pieds d'une méprisable créature, aux pieds d'un domestique ils sont esclaves.

Ignis est usque ad perditionem devorans ; la volupté est un feu dévorant, comment dévore-t-il ? Par le renversement de la fortune, par la ruine de tous les biens. Il est occupé de ses plaisirs ce mondain, et, comme c'est par le moyen de l'argent qu'il compte de réussir, qu'il lui en faut promptement, qu'il lui en faut largement, les dettes se contractant s'accumulent, les revenus s'épuisent, il faut emprunter ; il faut vendre ; bientôt c'est dans les affaires une confusion un dérangement où il ne voit plus de ressource. Et que devient une fortune qui était solidement établie ? Dans quel abîme viennent se perdre les trésors qu'il avait reçus de ses pères ? Qui a englouti ces domaines si vastes, si assurés ? Peut-être qu'en ce moment, où il donne une magnifique et superbe fête, on manque de tout dans sa maison : ses enfants n'ont point de pain, ou n'en ont qu'un reste affreux que des créanciers indignés vont leur arracher des mains. Passion du plaisir, passion ruineuse. Salomon ne l'a que trop fait voir : David lui avait laissé les dépouilles de plusieurs nations ; le roi de Tyr lui avait donné des sommes immenses ; ses vaisseaux envoyés à diverses reprises aux îles de l'Océan, lui avaient apporté assez d'or pour enrichir plusieurs souverains ; l'argent, dit l'Ecriture, était dans Jérusalem aussi commun que les pierres ; jamais l'opulence n'avait été jusque-là : mais Salomon est-il infatué de l'amour des femmes ? le plus riche des potentats est dans l'indigence, il a recours aux exactions, il accable ses peuples d'impôts exorbitants, et toutes les idoles qu'il adore sont arrosées du sang de ses sujets.

Ignis est usque ad perditionem devorans ; la volupté est un feu dévorant, comment dévore-t-il ? Par le déshonneur qui le suit, par l'opprobre et la honte qui en sont presque toujours inséparables. Qu'on fasse tout ce qu'on voudra pour cacher un commerce suspect, il éclate, le public est clairvoyant, nous avons pour les péchés d'autrui des yeux perçants, des yeux toujours ouverts, les portes, les murailles même sont comme transparentes. Or, une jeune personne qui a fait une faute, et qui commence à en sentir les suites naturelles, dans quel état elle se trouve ! Comprenez-vous les chagrins, les agitations, le désespoir qui la saisissent ! C'est un père alarmé, c'est une mère outrée, ce sont des parents scandalisés, c'est un parti avantageux qui se présentait, auquel il ne faut plus prétendre ; que deviendra-t-elle ? Tout cela s'offre en foule à son esprit, tout cela la jette dans des troubles inconcevables, elle est perdue, elle maudit mille fois le moment qui l'a vue naître. Et remarquez qu'il n'y a pas ici une seule circonstance qui ne soit accablante ; car la voilà obligée de baisser les yeux même devant celui à qui elle s'est livrée ; obligée de lui obéir, de se soumettre sans réserve à tout ce qu'il exigera ; il est en possession de lui faire des menaces qui n'ont rien que d'insultant ; obligée de dépendre d'un jeune homme, d'être à la merci de sa discrétion, supposé qu'il lui plaise d'emboucher la trompette et de publier son infâme victoire aux dépens d'une victime infortunée qu'il égorge deux fois au lieu d'une ; obligée de tout souffrir, de tout essuyer de la part de ses égales, parce que, s'il lui échappe une parole, elles sont en état sur-le-champ de lui fermer la bouche ; obligée toute sa vie de s'observer, de garder des mesures avec tout le monde, parce que

Digitized by Google

les fautes en ce genre sont des fautes qui ne s'oublient point. Fut-elle dans la suite plus régulière, plus irréprochable que les autres, on se souviendra du faux pas qu'elle a fait, la tache est ineffaçable; le Saint-Esprit l'a dit, jamais il n'y eut d'oracle plus infaillible, en perdant la pudeur on perd l'honneur.

Ignis est usque ad perditionem devorans (*Job*, XXXI); la volupté est un feu dévorant, comment dévore-t-il? Par les troubles, les divisions dont il est presque toujours accompagné. Vous savez plus d'une maison où le mari se dérègle, où la femme ne se souvient point de son devoir; mais savez-vous en même temps les ravages qu'y fait naître la discorde, les jalousies, les soupçons, les haines irréconciliables qu'elle fomente? Est-il rien de pareil aux cris qui retentissent dans ce lieu d'horreur? Est-il rien de pareil aux combats, aux éclats dont des domestiques, des voisins, des enfants sont forcés de rougir? Qu'y a-t-il qui ne retrace une image du séjour des réprouvés? Juste jugement de Dieu qui punit le crime par le crime même! Souvent avant le sacrement, sans conscience et sans honte, on s'est permis de coupables libertés, et voilà la source du mal; le flambeau nuptial mal allumé ne jette que de sombres et sinistres lueurs: un mari méprise une épouse qu'il a trouvée trop facile à favoriser sa passion, il la croit capable de renouveler à l'égard de quelque autre la complaisance criminelle qu'elle a eue pour lui; elle, de son côté, outrée du mépris qu'on fait de sa personne, ne donne point de bornes à ses ressentiments; je vois deux criminels, non plus liés, mais enchaînés l'un à l'autre pour leur supplice réciproque; tous deux bourreaux, tous deux victimes, ils conspirent à se tourmenter, et le nœud sacré qui les unit ne leur offre que des pointes dont ils sont sans cesse déchirés.

Ignis est usque ad perditionem devorans; la volupté est un feu dévorant, comment dévore-t-il? Il dévore par... mais est-il seulement permis de s'expliquer? Grand Dieu, vous êtes juste, et vos jugements sont équitables en même temps qu'ils sont terribles! Encore ici vous voulez que le criminel trouve dans son péché son supplice, et que ses propres membres infectés et dégradés, après avoir été l'instrument de son iniquité, le punissent vous le vengent. Trop heureux que son malheur n'aille pas plus loin, et qu'une main traîtresse, par un coup secret, ne lui porte pas un coup fatal! Il en a coûté la vie à plusieurs, il en coûta la vie à Samson; parce qu'il se livre à la perfide Dalila, il perd les yeux, il perd sa force, il perd sa gloire; et toute la consolation qui lui reste, consolation trop bien payée, c'est qu'il est réduit pour perdre ses ennemis à se perdre lui-même. Et que serait-ce, si je parlais de tant d'autres châtiments par lesquels Dieu, implacable ennemi de ce péché, a fait éclater dès cette vie son indignation? si j'offrais à vos yeux Sodome, engloutie dans l'incendie le plus extraordinaire qui fût jamais? Il semble que les autres foudres soient trop faibles; pour perdre des scélérats, le ciel en forge de nouveaux.

Voilà pour la vie présente; mais par rapport à la vie future, tout ce qu'il y a de plus désolant et de plus lamentable est le sort funeste auquel on doit s'attendre. Ce péché est extraordinairement dangereux pour le salut; trop souvent il conduit à l'endurcissement, au désespoir, à l'impénitence. Vous dites qu'il se corrige avec l'âge; mais qui vous répond que vous arriverez à cet âge où l'on se corrige? D'ailleurs, tout n'est-il pas plein de vieillards qui, courbés sous le poids des années, conservent dans des membres glacés le feu qu'une jeunesse libertine souffla dans leurs veines? Ne voit-on pas de ces vieillards insensés qui, renonçant à toute vue de Dieu, à tout remords de conscience, à toute crainte de l'avenir, jusqu'au dernier soupir encensent l'idole dont ils sont les funestes victimes? De tous les péchés, en est-il un plus propre à étouffer ce qui ferait rentrer l'homme en lui-même, à étouffer tout esprit de religion? Qu'est-ce qui engage à dogmatiser avec une témérité scandaleuse, à tourner la morale évangélique en problème, à jeter des doutes impies sur la divinité? C'est l'impureté. Et de trente incrédules, c'est beaucoup si on en trouve quelqu'un qui ne soit pas impudique. Immédiatement après suit le désespoir, désespoir tout à la fois tranquille et furieux, qui méditera les considérations les plus pressantes et n'en sera que plus endurci; désespoir qui, passant au sexe le plus timide, le transportera, lui fera, par une intrépidité monstrueuse, braver le ciel et la terre. Cette femme dont parle Jérémie, que dit-elle, et que disent après elle tant d'autres qui suivent son exemple? Je désespère, j'aime un étranger, je l'aime avec fureur, et quoi qu'on fasse pour m'en détacher, on ne m'en détachera pas: *Desperavi, adamavi alienum, et post eum ambulabo.* (*Jerem.*, II.) Mais votre amour est illégitime, il est infâme; vous vous perdez de réputation; vous passez pour une personne sans honneur; mais vous causez de mortels chagrins à vos parents, à vos amis, à tous ceux qui s'intéressent pour vous; quelle douleur pour eux d'entendre ce qu'on publie sur votre sujet! Mais pensez-vous que celui dont vous êtes infatuée réponde à vos sentiments, qu'il ait pour vous la même ardeur? Ne voyez-vous pas que ses promesses, ses présents, ses assiduités sont des piéges pour vous séduire; qu'après vous avoir diffamée, il vous abandonnera, il vous traduira? Je vois tout cela, et malgré tout cela, j'adore le penchant qui m'entraîne; je l'adore, je le veux suivre, et je le suivrai: *Desperavi.*

Voilà où en sont venues certaines personnes: la passion les a tellement transportées, que, ni les vues d'honneur, ni les menaces des hommes, ni la colère des cieux, ni les éclats des voix les plus tonnantes n'ont été capables de les faire revenir. Rien de si vrai: l'habitude se forme, l'habitude formée entraîne et tyrannise; parmi ses malheureux

Digitized by Google

esclaves, plusieurs se débattent contre leur chaîne, et ils ne la brisent point : plongés dans les fleuves impurs de Babylone, ils ne veulent point sortir de ses eaux sales et profondes; ce qui a fait dire à saint Chrysostome qu'il est plus difficile de guérir un impudique que de ressusciter un mort; ce qui a fait dire au Sage, que ceux qui s'abandonnent aux désirs de la chair marchent dans un sentier qui conduit à la plus effroyable de toutes les morts; ce qui a fait dire au prophète Osée que l'esprit de fornication les aveuglera, les endurcira, qu'ils ne reviendront point à Dieu, qu'ils n'y penseront pas même; ce qui a fait dire à Job, par forme d'imprécation : qu'ils soient punis ainsi qu'ils le méritent; qu'il n'y ait point de miséricorde pour eux; que leur iniquité les fasse rouler au fond de l'abîme. Sentences terribles, anathèmes épouvantables!

O impudicité! ô péché maudit que l'intempérance fait naître, que l'oisiveté nourrit, que l'orgueil entretient, que les mauvais discours enflamment, et dont un malheur inévitable sera le funeste prix! Continue de t'applaudir, impudique, continue de nourrir un feu qui est l'avant-coureur des feux éternels! Ce feu dont tu brûles est une image de celui de l'enfer. Tu ne trembles pas au souvenir des châtiments que Dieu dans son courroux te prépare! Et puisqu'un infidèle, sujet à ce vice, l'expiera dans des peines dont l'image seule est capable de glacer d'effroi; toi qui appartenais à Jésus-Christ, et qui as déshonoré son alliance, profané son sang, déchiré son sceau, qui as fait de ses membres les membres d'une prostituée, quels coups tu essuieras de la part d'un Dieu vengeur! Pécheur, autant que tu as suivi de transports, autant que tu as commis de crimes, autant de fléaux viendront fondre sur ta tête : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum* (*Apoc.*, XVIII.) Hommes sensuels, dans quels gouffres ils seront plongés! comme ils passeront, dit Job, du froid le plus glaçant aux plus cruelles ardeurs! Qu'est-ce que toutes les tortures d'ici-bas pour peindre ce qu'ils souffriront! Avec quelle force le torrent des vengeances coulera sur eux et les accablera, les abîmera : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum.* Saint Paul l'a dit : *Neque fornicarii, neque adulteri, neque molles regnum Dei possidebunt.* (I *Cor.*, VI.) Le même saint Paul l'a dit : *Omnis fornicator aut immundus non habet hæreditatem in regno Christi et Dei.* (*Ephes.*, V.) Dieu a porté l'arrêt; les voluptueux sont des animaux immondes qui seront éternellement exclus de son royaume, éternellement immolés à sa vengeance. Il y en a déjà dans les enfers une effroyable multitude, multitude plus grande que de tous les autres criminels, qui pousseront à jamais des cris de rage dans la violence des maux qu'ils endureront.

Cependant, j'en avertis, ce péché n'est ni impardonnable, ni irrémédiable; l'habitude qu'on en a contractée est tyrannique, est opiniâtre; mais elle n'est pas invincible. Si vous profitez du secours du ciel, si vous voulez sérieusement la victoire, la victoire est à vous. Vous donc qui avez conservé l'innocence, et vous qui l'avez perdue, je parle à tous, commencez par vous défier de vous-mêmes : le démon est puissant, le cœur faible, la passion furieuse, l'inclination violente; quelque solide que votre vertu puisse être, si vous comptez sur votre vertu, vous périrez. Défiez-vous de vous-mêmes, et, par le principe d'une sainte défiance, fuyez les occasions; tant que vous continuerez de voir cette personne qui a fait à votre cœur une plaie sensible, et malheureusement une plaie trop agréable, le poison se glissera, viendra un moment critique où, toutes vos bonnes résolutions vous abandonnant, vous ferez une chute funeste. Fuyez l'oisiveté; le Saint-Esprit vous avertit, et l'expérience doit vous avoir appris que l'oisiveté est l'école fatale d'où sortent les déréglements et les excès. Fuyez l'intempérance; le vin enfante la luxure : eh! votre chair n'est-elle pas assez corrompue? Faut-il encore allumer une flamme séditieuse dans vos membres déjà trop ardents? Si vous êtes sage dans l'usage du vin, vous serez plus aisément chaste. Veillez sur vos sens, et particulièrement sur vos yeux : un regard pervers a des suites funestes; un regard perdit David. D'abord, ce n'est qu'un regard, mais au regard succède la pensée, à la pensée la complaisance, à la complaisance l'action, à l'action l'habitude, à l'habitude le désespoir, et par le désespoir la mort dans le péché. Voilà la cause de la réprobation; le plaisir passe comme un éclair, et il est suivi d'une éternité qui ne passera jamais. Surtout, si vous êtes sage, résistez aux premières impressions; étouffez les premières étincelles; si vous combattez l'ennemi dans sa naissance, vous triompherez de ses vains efforts. Jamais ne perdez de vue la crainte des jugements de Dieu, la crainte de l'enfer; c'est ce qui rendit le célèbre Martinien victorieux. Pressé d'une tentation extraordinaire, il marche les pieds nus sur des charbons ardents, et il se dit à lui-même, dites comme lui : tu ne peux soutenir les atteintes d'un feu passager, comment soutiendras-tu l'ardeur des flammes infernales? Mais ce que je vous recommande plus que tout le reste, ce qui a une force supérieure, une force véritablement toute-puissante, venez vous jeter entre les bras de Jésus crucifié; enfoncez-vous dans ses plaies, entrez dans son cœur. Saint Augustin proteste qu'il n'a point trouvé, contre les tentations impures, de remède plus puissant et plus efficace. Par là, vous mériterez de monter un jour au ciel, à la suite de l'Agneau sans tache : c'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXVIII.

SUR LA RESTITUTION.

Misereor super turbam, quia ecce jam triduo sustinent me, nec habent quod manducent. (*Marc.*, VIII.)

Digitized by Google

J'ai pitié de ce peuple parce qu'il y a trois jours qu'il me suit et qu'il n'a point à manger.

Disciples de Jésus-Christ, vous avez en lui un modèle que vous devez vous efforcer de retracer: à son exemple, vous devez vous intéresser à ceux qui souffrent, subvenir à leurs besoins, leur faire part de vos richesses. Mais si le Fils de Dieu vous commande de vous dépouiller d'une partie de vos biens, ce n'est pas toujours en faveur du pauvre qu'il vous le commande. Expliquons-nous. A quels excès la passion des richesses ne porte-t-elle pas? Dans le désir d'avoir, il n'est point de démarches que les hommes n'entreprennent, point de crimes qu'ils ne commettent, point de remords qu'ils n'étouffent, point de loi si respectable qu'ils ne foulent aux pieds: dans le désir d'avoir, les amis se méconnaissent, les frères se divisent, les pères et les enfants en viennent aux mains, les hommes s'entre-déchirent: dans le désir d'avoir, on est sourd aux cris de la raison et de l'équité; il se glisse dans les cœurs un poison brûlant qui les transporte, les enivre, les rend furieux, les rend insensibles à tout autre motif qu'à celui de l'intérêt. C'est-là le désordre presque général; c'est la corruption la plus répandue dans le monde. L'avarice a franchi toutes ses bornes, est montée à son comble: il est des hommes dont la cupidité insatiable ne songe qu'à dépouiller les autres, et à s'enrichir à leurs dépens. Qu'on ne s'y trompe pas, c'est-là un de ces écueils où la plupart viennent échouer; c'est un de ces crimes qui se commettent le plus aisément, qui se réparent le moins, et qui font de l'homme, s'il n'y met ordre, un endurci pendant la vie, et un impénitent à la mort.

Pour prévenir ce malheur, je vous le dis à tous, rendez à vos frères ce qui est à vos frères; hâtez-vous de remettre entre leurs mains ce que vous avez usurpé sur eux: qu'il ne soit pas dit, au scandale de la religion, que vous prenez sans honte, et que vous retenez sans remords. Le bien d'autrui que vous possédez, c'est cet œil qu'il faut arracher, ce pied qu'il faut couper, si vous voulez entrer dans la vie. Ici j'en vois qui s'applaudissent, dans la pensée que cette matière ne les regarde pas: j'en vois d'autres qui se sentent criminels, sans pourtant vouloir expier leur faute: or, je dis aux premiers, pesez ces paroles du sage: *Omnes avaritiæ student* (*Jerem.*, VI): tous sont avares; je dis aux seconds, pesez ces paroles de saint Augustin, *Non dimittitur peccatum nisi restituatur ablatum*, le péché n'est point remis, si ce qui a été pris n'est point rendu. J'avertis les premiers qu'avec toute l'innocence dont ils se flattent, s'ils veulent discuter et approfondir les choses, probablement ils se trouveront coupables de plusieurs injustices; j'avertis les seconds que, puisqu'ils ont fait tort, quoi qu'il leur en coûte pour le réparer, s'ils le peuvent, et ne le font pas, il est impossible qu'ils se sauvent. En deux mots: restitution, devoir qui regarde un grand nombre de personnes, c'est le premier point; restitution, devoir sacré et inviolable, sans lequel il n'y a point de salut, c'est le second point, et le sujet de vos attentions. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je sais, et il en faut convenir, que peu de personnes sont capables de ces vols, de ces brigandages, pour qui la nature seule nous donne de l'horreur: ces scandales ne regardent qu'un petit nombre de scélérats qui, à force de commettre le crime, sont parvenus à ne plus rougir. Je ne parle pas même de ceux qui, profitant de certaines occasions délicates, prennent sans détour ce qui se trouve par hasard sous leur main: quelques principes d'éducation, un reste d'honneur suffisent pour faire détester des actions de cette nature. Je ne parle que de ceux qui, par des voies illicites, quoique moins révoltantes, grossissent leurs richesses, et veulent se persuader encore qu'ils ne sont comptables ni à Dieu, ni aux hommes. Je soutiens que le nombre en est sans comparaison plus grand qu'on ne s'imagine; car jetons les yeux sur les différents états qui composent la société; dans tous les états tout est plein d'injustices: je dis injustices commises en tout genre, commises sur toutes sortes de prétextes, commises de toutes les manières. Le détail va vous en convaincre.

Dans tous les états, injustices commises en tout genre. D'abord violence et concussion parmi les grands. La cupidité parle au cœur de tous les hommes d'un ton impérieux; mais c'est surtout parmi les grands qu'elle déploie sa tyrannie. Vous portez un nom illustre, vous êtes dans un poste éclatant, et la Providence vous y a mis pour être l'appui des malheureux; elle n'a voulu que votre main s'étendît plus loin que celle des autres, qu'afin d'essuyer plus de larmes à la fois: mais qu'arrive-t-il? Entrons, et, le flambeau à la main, éclairons ces mystères d'iniquité. On a des envieux, des compétiteurs, des surveillants; ces envieux, il faut les accabler; ces compétiteurs, il faut les supplanter; ces surveillants, il faut leur en imposer: rien de tout cela ne se fait sans argent; l'argent est le mobile qui fait jouer tous les ressorts. C'est donc à avoir de l'argent qu'on s'attache: on tire indifféremment de tous côtés; partout où l'intérêt appelle, on court avec une précipitation, une avidité judaïque. On a un nom à soutenir; on est dans un poste distingué; vivre sans magnificence, sans éclat, ce serait déroger: par conséquent on veut, et on a de vastes appartements, des ameublements précieux, des domestiques sans nombre, tout cela aux dépens de qui? C'est de quoi on se met peu en peine, pourvu qu'à la face de toute une ville on puisse promener en triomphe son orgueil enivré du sang, non des ennemis de la patrie, mais de la veuve et de l'orphelin. Ciel! qui ne gémirait en voyant les énormes exactions dont on use, les stratagèmes détestables qu'on invente!

Vous qui dominez sur un peuple de vas-

Digitized by Google

saux, est-il bien vrai que jamais vous n'avez fait un tyrannique usage de votre autorité? par exemple, ne vous en êtes-vous point servi pour extorquer un argent qu'on ne vous prêtait que parce qu'on redoutait votre crédit? ne vous en êtes-vous point servi pour éluder, du moins pour différer un payement, faute duquel un créancier prêt à périr s'est livré au désespoir; pour faire languir ceux qui vous servent dans l'attente d'une récompense souvent promise, jamais payée? ne vous en êtes-vous point servi pour charger un vassal de travaux qui ne sont point dus, qui emportent tout son temps, et le mettent dans l'impuissance de pourvoir à ses propres besoins? ne vous en êtes-vous point servi pour le forcer de vous vendre à vil prix sa terre qui vous a paru être à votre bienséance? ne vous en êtes-vous point servi pour entretenir chez vous une table, un équipage, un jeu qui ne vous coûte rien, tandis qu'il coûte du sang à une foule de marchands et d'artisans misérables, et que, par un renversement sacrilége de la maxime de saint Paul, sans avoir rien vous possédez tout? Que les personnes constituées en dignité s'examinent sur tous ces chefs: en est-il beaucoup qui n'y trouveront pas un juste sujet de reproches à se faire?

Voilà pour ceux qui sont placés au-dessus des autres; peinture agréable aux petits naturellement enclins à censurer les grands: mais qu'ils ne se flattent pas; leurs injustices ne sont pas moins fréquentes; tout crie contre eux. Rendons la chose sensible, et puisque saint Paul m'apprend qu'un prédicateur de l'Evangile est redevable à tous, je vais interroger ce domestique, ce subalterne: écoutez, et suivez-moi. Vous êtes, mon frère, depuis longtemps dans une maison opulente; par un air de probité vous avez gagné la confiance; on se repose sur vous de tout; mais je vois que vous êtes libéral envers des parents, des voisins, des amis: ces libéralités sur quel fonds sont-elles prises? Ensuite, que penser des profits que vous faites à toute heure? Comment comprendre d'où vous tirez tant de ressources secrètes? Dire qu'après trente ans de service on ne puisse pas avoir ménagé quelque secours pour la vieillesse, ce serait choquer la raison; mais quand on élève contre la misère un rempart un peu trop fort, je demande qui a fait les frais d'un asile si bien muni? Vous n'avez rien détourné, et vous défiez sur cela la critique la plus rigide; j'entends. Mais n'êtes-vous point quelquefois un peu trop adroit et trop industrieux? n'êtes vous point de ceux qui portent chaque jour en détail une main furtive sur le bien dont l'administration leur est confiée? Eh, mes chers auditeurs, combien en a-t-on vu marcher de pair avec ceux qu'ils suivirent autrefois, et donner même la loi à ceux dont ils la reçurent!

Je ne dirai rien ici des bénéficiers et des ministres du Dieu vivant; je ne seconderai point la malignité de tant de mondains, toujours trop portés à censurer un état qu'ils devraient respecter, je dois rendre cette justice aux dispensateurs des mystères, du moins à la plupart, qu'ils sont également recommendables par leur charité, et leur désintéressement. Je n'examinerai pas si quelques-uns n'ont point à se reprocher de simonie, de compromis frauduleux, de confidence mercenaire, de résignation équivoque, de permutation qui n'ait eu d'autre principe que la cupidité, d'actes faux et subreptices, en vertu desquels on donne sans se dessaisir. Je n'examinerai pas si on acquitte fidèlement les fondations, si on remplit les fonctions, si on récite avec soin les prières sacrées que l'Eglise impose, si on ne dépouille point le crucifix pour parer une idole de chair. Malheur à ceux qui seraient reconnaissables à quelques-uns de ces traits! Ils ne peuvent ignorer ce qu'ils ont à craindre de la justice du Très-Haut; car Jésus-Christ qui traita avec tant de rigueur ceux qui vendaient à la vue des autels, comment traitera-t-il ceux qui vendent les choses sacrées?

Si sur les tribunaux la justice se soutenait dans toute sa force, quel que violente que soit la cupidité, on y mettrait un frein, on opposerait une barrière à ses transports; mais que vois-je, grand Dieu! l'asile de l'innocence, le refuge des misérables, le rempart des lois, ce temple auguste où l'équité avait fixé son séjour, quoique respectable par l'intégrité d'un grand nombre,) et surtout des premiers membres, n'est pas exempt de taches: la balance chancelle, l'épée plie, le bandeau se lève, l'or a trouvé moyen de monter sur le tribunal, et de dicter des oracles. Tantôt par ignorance, pour ne s'être pas instruit des lois; tantôt par négligence, pour n'avoir pas étudié à fond une affaire qui demandait des soins assidus; tantôt par complaisance pour des personnes puissantes dont on mendie la faveur; tantôt par vengeance, pour satisfaire des inimitiés secrètes, un juge rend une sentence inique: quelquefois prévenu pour une jeune personne qui sollicite, quelque désespérée que soit sa cause, il la trouve bonne, parce qu'il ne la lit qu'avec les yeux de la passion. Que sera-ce, si, venant aux officiers subalternes du barreau, je produis au jour ces infidélités à soustraire une pièce essentielle et décisive, cet amas de procédures, ce dédale de chicanes, de formalités qui multiplient et entassent les écrits, qui éternisent les procès, qui mènent par des sentiers si hérissés, que le vainqueur se sent arracher sa dépouille, et trouve sa perte jusque dans sa victoire? Que sera-ce, si, entrant chez quelques-uns des dépositaires de la foi publique, je parle de ces testaments supprimés, supposés, altérés, antidatés ou sans date; de ces actes ambigus qui n'expriment rien pour exprimer tout ce qu'on voudra.

Que sera-ce, si, du barreau passant aux finances, je fais voir les malversations où tombent quelques-uns de ceux qui manient les deniers publics? N'est-il pas étonnant que, tandis qu'un homme d'honneur occupé

Digitized by Google

sans relâche au travail, ne donne à sa fortune que des accroissements imperceptibles, tout à coup des inconnus s'engraissent, et amassent des trésors dont l'opulence enrichirait les souverains? Et l'on dira qu'ils ne sont pas coupables! J'en appelle aux richesses exorbitantes qui regorgent chez eux de toutes parts; j'en appelle aux emplois distingués où l'argent les fait parvenir; j'en appelle aux remords cruels dont nuit et jour, s'il leur reste quelque sentiment, ils sont déchirés.

C'est ici le lieu de parler du négociant avide, et des profits immenses qu'il s'empresse de faire à toutes mains. Qui ne sait les fraudes, les banqueroutes, les monopoles qu'il a mis en vogue, et, dont il ne renouvelle que trop les sanglantes scènes? Celui-ci, abusant de la crédulité des acheteurs, débitera impunément une matière falsifiée, altérée, corrompue; et, accompagnant le tout de faux serments, il commence avant tout par vendre son âme. Celui-là donnant l'essor à ses conjectures trop habiles, ramassera dans ses magasins toute une espèce entière, et ensuite impérieusement assis à une table où il n'y a d'autre tarif que celui de la cupidité, il forcera les gens à lui demander humblement le coup dont il les égorge. Un autre, pour quelques pertes légères qu'il aura souffertes, après avoir mis en sûreté ses meilleurs effets, fera de tout le reste une cession trompeuse, et forçant ses créanciers à une composition ruineuse, il mettra son crime sous la protection des lois. En dis-je trop, mes chers auditeurs; et dans tout cela qu'y a-t-il dont vos yeux n'aient été témoins? Est-il un lieu sous les cieux, où n'aient paru ces monstres divers? Le commerce, ce lien sacré qui devait unir tous les peuples, est devenu par un effet de l'avarice un centre d'iniquité, et le théâtre de la plus sordide des passions.

Heureux, si du nombre des hommes injustes je pouvais excepter l'artisan! Mais le poison s'est glissé jusque chez lui : chaque jour nouveaux tours de souplesse, nouvelles supercheries. La première règle que suivent la plupart est de pousser le gain à l'excès, et de rançonner à toute outrance, quelques uns savent le secret de multiplier les jours, et de travailler sans avancer rien; en sorte que leur négligence est un fonds en vertu duquel ils subsistent deux journées au lieu d'une. D'autres, au contraire, pour toucher tout à coup la somme avec un empressement condamnable, précipitent l'ouvrage : la partie la moins nécessaire est d'une force, d'une solidité à toute épreuve; mais l'endroit essentiel est toujours l'endroit qui pèche; et, se ménageant des ressources à vos dépens, ils travaillent de manière que dans peu il faudra qu'ils travaillent encore. D'autres retiennent pour eux certains restes utiles qu'il leur plaît de traiter de minuties, et avant de compter avec vous, se payant par leurs mains, ils perçoivent deux fois leur salaire. Que si un artisan dans une ville est seul de sa profession, ou s'il a quelque supériorité sur les autres non-seulement vous attendrez autant qu'il lui plaira, non-seulement vous essuierez ses hauteurs, non-seulement la chose ne sera point exécutée selon vos vues; mais il vous taxera selon son caprice, et son caprice est le plus souvent guidé par l'intérêt.

Parlerai-je maintenant de ceux que la coutume et la loi substituent aux pères et mères, et de l'infidélité avec laquelle ils agissent dans le maniement d'un bien confié à leur zèle? Ciel, est-il des cœurs assez durs pour n'être pas touchés! Sous le nom de tuteur, un tyran domestique fait main-basse sur le patrimoine qu'il gouverne; il immole à son avidité un enfant faible; sous ombre de le secourir, il aura la cruauté de lui prêter ce qui est à lui, et de lui vendre son propre argent : des bras d'un père mourant un pupille infortuné passe dans des bras mercenaires : malheureux d'avoir perdu ceux qui lui donnèrent le jour, plus malheureux d'être tombé entre les mains de ceux qui en tiennent la place!

Pour ce qui est de tant d'autres que je ne nomme pas, de ceux qui au jeu, par de criminelles industries, savent maîtriser la fortune et fixer le hasard; de ceux qui achètent furtivement ce qu'ils savent ou soupçonnent avoir été pris; de ceux qui, par des misères simulées, imposent, et détournent sur eux des secours qui seraient dus à des pauvres véritables; de ceux qui, dans un grade militaire, permettent, ou autorisent, ou partagent même les violences, les déprédations de leurs soldats : je demande si vous les jugez innocents? Je ne finirais point si j'entrais dans le détail des fourberies, des intrigues, des faux-fuyants que la cupidité ingénieuse et inventive suggère : il n'est que trop de gens ignorants dans tout le reste, qui, dans l'art de subtiliser et de tromper, se signalent par des coups de maîtres.

Injustices commises en tout genre, et injustices commises par toute sorte de prétextes. Chacun vante sa probité, chacun prétend soutenir le rôle d'un homme d'honneur : quelque tort qu'on fasse, il n'est point de prétexte dont on ne s'avise pour colorer sa mauvaise foi. Prétexte de justice. Oui, dira l'un, je l'avoue, je profite de quelque argent, de quelque meuble, de quelque partie plus ou moins importante; mais suis-je condamnable? N'est-il pas clair que le prix dont on est convenu est trop modique? Quoi! Je ne m'épargne en rien, je me sacrifie, je porte tout le poids du jour et de la chaleur, et si en secret je corrige des appointements trop légers, on dira que c'est un crime? Sans doute on le dira, et je le dirai moi d'après la conscience, s'il vous en reste. Vos appointements vous paraissent trop légers : le sont-ils en effet? Vous les jugez tels, parce que vous les pesez dans la balance de l'avarice : mais tout homme désintéressé, tout homme indifférent en juge-t-il de même? Que répondrez-vous, quand il vous fera voir que c'est le prix réglé, le prix fait qu'on donne communé-

Digitized by Google

ment à tant d'autres qui travaillent autant ou plus que vous? Vous êtes bien délicat ou bien hardi de ne pas vous contenter aussi bien qu'eux : mais je veux que vos appointements soient trop légers, pourquoi les acceptiez-vous? d'où vient que, quand on a fait la proposition, vous avez acquiescé de plein gré? La foi des traités ne sera donc plus rien? Il n'y aura qu'à déchirer tous les contrats, qu'à braver tous les tribunaux ; tout sera au pillage, et il faudra se sauver dans la caverne des lions. Vous faites sonner bien haut la justice : perfide, y en a-t-il chez vous? Sachez que, dès qu'il y a une convention pleinement libre et volontaire, vous ne pouvez rien saisir ; et si vous le faites, vous êtes un ravisseur qui violez les lois divines et humaines.

Prétexte de dédommagement, de recouvrement, d'indemnité, et c'est en particulier le négociant que ceci regarde. Il aura conclu un accord désavantageux, il aura souffert un naufrage, la charge d'un vaisseau ne sera pas telle qu'il l'espérait; et sur cela, sans exception, tout ce qu'il débite, il va le hausser à l'infini, en quelle conscience? A la bonne heure, qu'il se dédommage sur les effets où il a perdu; je suppose que, devenus plus rares, ils peuvent être vendus plus cher; qu'il cherche par les voies de la justice à se dédommager sur les auteurs de sa perte; s'ils sont en faute, il peut en tirer raison : mais qu'il se venge sur le public, que, dans les effets même qui n'ont point reçu d'atteinte, il excède le prix, c'est ce qui révolte : où a-t-il pris que toute une ville doive être responsable de son imprudence ou de ses malheurs, et que, parce qu'il est atteint d'un fléau, il ait droit d'être celui des hommes. Prétexte de commerce et de bien public, et ce sont encore les négociants que j'ai en vue. Quel mal fais-je, dit l'un d'entre eux ? Voilà plusieurs de mes inférieurs, de mes égaux qui veulent pousser leur fortune, et parce qu'ils sont moins forts, moins en état d'entreprendre que moi, ils me prient de leur transporter à crédit une partie de ce que j'ai de meilleur ; je le fais, je demande au delà du principal un certain prix, qu'y a-t-il là qui ne soit en usage? Sur quoi me condamne-t-on? On ne vous condamne point; l'accord peut être légitime: mais avez-vous droit d'exiger des intérêts excessifs et au-dessus de la loi du prince? Ensuite le terme échu, votre débiteur se trouvant insolvable, avez-vous droit de tirer un nouveau denier du denier qu'on ne vous compte pas, et de faire une complication d'intérêts si énorme, qu'il faut nécessairement, ou qu'un homme succombe, ou qu'il vole le public en vendant les choses au-delà de leur juste valeur? Vous prétendez entretenir le commerce ; et qu'est-ce qui écarte les acheteurs dont la plupart n'osent approcher? qu'est-ce qui fait que tout languit? qu'est-ce qui cause ces banqueroutes fréquentes et ruineuses, sinon cette avidité à entasser et à grossir sans bornes les intérêts? A raison de cette avidité, je puis bien reprocher à quelques-uns qu'ils ne savent travailler ni pour le ciel ni pour la terre, qu'ils font également tort à leur conscience et à leur fortune.

Prétexte de piété, et c'est sur lui que se fonde un collatéral, un fils qui vient de recueillir une ample succession. Je le prends à part, et je lui dis : ces terres, ces maisons, ces revenus, qui vous rassurent contre le malheur des temps, tout cela ne fait-il naître dans votre âme aucun scrupule? tout cela est-il à vous? Comment, répond-il avec fierté, s'il est à moi ; c'est mon héritage ; jamais possession ne fut plus authentique : voulez-vous que j'aille m'embarrasser d'inquiétudes frivoles, censurer un père et une mère après leur trépas, et, par une criminelle irrévérence, remuer leurs cendres et troubler leur repos? Je n'en ferai rien. Vous n'en ferez rien : à votre avis, c'est donc une inquiétude frivole de reconnaître qu'avant quelques années il n'y avait chez vous qu'un bien modique, et que ces vastes domaines ont été acquis avec une rapidité qui a surpris, qui a fait naître des doutes ; c'est donc une inquiétude frivole de reconnaître que vous avez trouvé de grosses sommes, sans pouvoir deviner comment elles ont été amassées dans un emploi qui ne rapporte de lui-même que des profits médiocres ; c'est donc une inquiétude frivole de reconnaître qu'à la mort ce père, ce parent, a témoigné sur ce sujet des peines et des frayeurs ; encore une fois, vous traitez tout cela d'inquiétude frivole : toute la terre vous dira qu'une fortune si prodigieuse, si rapide, ne peut être trop suspecte, et que, selon les lois de l'Evangile, vous êtes obligé d'en venir à des recherches sérieuses, et à de fidèles examens. Vous craignez de censurer les morts, plaisant respect! Il vous sied bien de marquer tant de zèle pour eux, vous qui en faites quelquefois de sanglantes railleries, vous qui affectez en toutes rencontre de prendre le contrepied de la conduite qu'ils ont tenue, vous qui êtes si religieux, vous osez bien en venir là. Parlez juste ! dites que vous vous masquez des apparences d'une piété hypocrite; dites que vous ne voulez pas remonter à la source d'un bien dont vous auriez peine à justifier la possession ; dites que ce n'est pas la mémoire de vos proches qui vous est chère, mais les biens qu'ils vous ont laissés, et dont vous êtes résolu, quoiqu'il arrive, de ne pas vous dessaisir. Pensez à vous, vous courez un risque affreux ; vous répondrez à Dieu ; et, enfant d'un père avare qui s'est damné pour vous, vous vous damnerez avec lui.

Prétexte de charité, et c'est celui que font valoir certaines gens qui, sans une juste raison de perte ou de danger, donnent leur argent à intérêt. Si je les en crois, c'est parce qu'ils ont des entrailles de charité, c'est par les mouvements d'une affectueuse tendresse qu'ils exercent l'usure. Chrétiens de la primitive Eglise, parfaits modèles du désintéressement évangélique, vous ne saviez pas que la miséricorde en vînt là ! c'est un secret découvert et mis en pratique de nos jours

Digitized by Google

Voici comme on raisonne : Cette famille était sur le penchant de sa ruine, encore un moment elle était abîmée, tout le monde le sait : dans son malheur elle a imploré ma compassion, je me suis rendu, je lui ai donné à terme préfix : qu'on voie comme je l'ai mise en état de rouler et de vivre : il est vrai que je perçois des émoluments ; je n'irais pas trahir mes intérêts en faveur des intérêts d'autrui ; mais que sont ces émoluments en comparaison des avantages que je lui procure? Qu'on dispute tant qu'on voudra ; mais de deux choses l'une : ou je ne fais point d'injustice, ou c'est une injustice d'aider les malheureux. Vous êtes content de vous-même, mon cher frère, je le vois; le raisonnement vous paraît merveilleux ; mais avez-vous remarqué que, s'il est juste, voilà l'usure canonisée, et ceux qui la pratiquent, placés sur les autels? Cela seul n'est-il pas criant? D'ailleurs, ne voyez-vous pas que prêter ainsi, c'est pour l'ordinaire donner un misérable palliatif qui couvre pour quelque temps une disgrâce, et au fond ne sert qu'à l'aggraver? qu'au jugement des païens même, de tels secours sont marqués d'un caractère odieux, et que c'est caresser d'une main traîtresse? Venez, vantez à Jésus-Christ votre charité ; vantez des bienfaits qui furent des supplices ; montrez-lui vos mains pleines d'usure ; et pour récompense d'avoir bravé sa loi, demandez-lui son royaume!

Enfin, injustices commises de toutes les manières, commises par autorité, par conseil, par médisance, par calomnie : je le dis à regret, mais il faut que je le dise, commises par direction même. Vous n'avez fait tort à personne ; mais, si vous avez donné des conseils pervers qui ont été suivis, si vous avez donné des ordres dangereux qui ont été exécutés, si vous avez suggéré des voies obliques qui ont fait réussir un projet criminel; si, par vos éloges, vous avez enhardi une témérité entreprenante, qui peut vous disculper ? Admirable défaite de dire que vous n'êtes point entré en partage de la dépouille ! comme si ce n'était pas être auteur du coup que de guider la main qui frappe : un autre a fait l'action, et c'est vous qui avec lui avez fait le crime. Vous n'avez fait tort à personne ; mais d'où vient que votre ennemi est éternellement la matière de vos satiriques portraits, de vos mordantes descriptions? d'où vient que votre malignité s'exerce sur les défauts qu'il a, comme sur ceux qu'il n'a pas? Vous vous repentez de vos bons mots ; mais pourtant il a manqué un parti avantageux, il n'a pas acquis cette charge, il n'a pas obtenu ce bénéfice, il a a perdu toute espérance : qui réparera la perte? Vous, médisant ; vous, calomniateur, vous devez répondre de tous les maux qu'a causés votre langue. Vous n'avez fait tort à personne ; mais cependant, ministre du Seigneur, je ne comprends pas comment, en matière d'intérêt, sur ce doute épineux, vous vous êtes expliqué de la sorte; je ne vois pas sur quel principe vous appuyez une décision si lâche ; n'est-ce point que la personne qui vous ouvre son cœur, a su vous gagner? Défiez-vous, et surtout défiez-vous des présents ; bientôt on vous proposera une affaire délicate, sur telle et telle dette on demandera votre avis ; embarras effroyable : on sent de quel côté est le bon droit; la conscience parle, et on n'ose la suivre ; le ministre infidèle déconcerté, tremblant, craint d'attrister une personne qu'il lui importe de ne pas désobliger : il décide au gré de ses vœux, et, de juge devenu complice, faisant également tort à celui qui doit restituer, et à celui à qui il faut qu'on restitue, cruel envers celui qu'il condamne, plus cruel envers celui qu'il épargne, il prononce un arrêt doublement homicide. Plaise à votre miséricorde, Seigneur, qu'il n'y ait point de ces ministres lâches, qui fassent du sacré tribunal, de ce tribunal redoutable aux anges, un tribunal vendu à l'injustice. S'il s'en trouve quelqu'un, qu'il sache qu'il est obligé solidairement à restituer, c'est-à-dire, que si le pénitent ne restitue pas, tout le poids de la restitution tombe sur le confesseur; qu'il est comptable de toutes les pertes pour lesquelles il a dû et n'a pas voulu ordonner qu'on satisfît. Avançons. Restitution, devoir qui regarde une infinité de gens, vous l'avez vu : restitution, devoir sacré et inviolable sans lequel il n'y a point de salut, c'est la seconde partie. Renouvelez ici toutes vos attentions.

SECONDE PARTIE.

Non, chrétiens, la restitution n'est point un de ces devoirs qu'on propose aux parfaits pour les élever à une sainteté sublime ; c'est un devoir de rigueur, un devoir si nécessaire, que quiconque peut et refuse de l'accomplir se range de lui-même au nombre des réprouvés. Par rapport à cette nécessité indispensable, consultons la raison et la foi, et donnons à cette matière tout l'éclaircissement dont elle est susceptible.

La raison veut qu'on restitue ; je dis la raison saine et épurée. Je sais qu'en mille rencontres, éblouie par les apparences, aveuglée par l'erreur, séduite par la passion, souvent elle cache ou ignore le précipice ; mais je sais aussi qu'il y a des principes incontestablement vrais auxquels, malgré qu'elle en ait, elle est forcée de se rendre. Qu'on sonde le fond de son cœur, et on trouvera qu'avec des traits ineffaçables la nature y a gravé cette loi que nous pouvons appeler la première des lois civiles, le fondement et la base des sociétés, savoir que chacun doit se contenter de ce qu'il a, sans porter ses vues plus loin ; que, pour quelque cause que ce soit, il n'est jamais permis d'empiéter sur les autres pour enfermer dans ses coffres, ou enclaver dans ses terres ce qui est de leur domaine : la pensée seule qu'une chose n'est point à nous étonne la convoitise, et c'est comme une barrière naturelle qui fixe et distingue les possessions. Loi si sainte, si respectable, qu'il n'est point de contravention qu'on cache avec tant de soin, dont on se justifie avec tant de chaleur, qui couvre de tant d'opprobres. D'où je conclus que, quand on a

Digitized by Google

porté quelque préjudice, on est essentiellement obligé de le réparer : conséquence invincible, pourquoi? Parce qu'autrement la loi se détruirait elle-même, et que ce serait une contradiction d'interdire l'injustice, et de permettre de garder ce qu'on a injustement acquis ; parce que, le crime n'étant jamais un titre valide, il est impossible que j'aie droit de garder ce que je n'ai point eu droit de prendre ; parce que si nous ne devons attenter sur personne, comme nous ne voulons pas que personne attente sur nous, par la même raison nous ne devons point retenir un bien étranger, comme nous ne voulons pas qu'on retienne le nôtre. Et dans le fond n'est-ce pas choquer ouvertement le bon sens, et pousser le ridicule jusqu'à l'extravagance, de dire qu'on ne prendra point ce qui n'est point à soi, et pourtant qu'on le retiendra? Qu'est-ce que retenir, sinon s'emparer à chaque instant de ce qu'on ne rend pas? sinon s'opiniâtrer dans le crime une fois commis? Or, un crime cesse-t-il d'être crime, parce que l'on y persévère avec opiniâtreté?

Mais, quand la raison ne se ferait pas entendre aussi clairement qu'elle le fait, la foi doit l'emporter sur tous les préjugés. Voyons dans l'Ancien Testament comment le souverain Législateur s'exprime. Je vous défends de rien usurper sur votre frère; vous ne toucherez point à ce qui est de son ressort et de son partage; je ne veux pas même que vous le désiriez; je vous fais savoir que sa personne et ses biens sont sous la protection de ma providence. Donc, si vous avez envahi, vous restituerez : première conclusion que j'expliquais il n'y a qu'un moment, et conclusion que Dieu tire lui-même : *Si pœnitentiam egerit, rapinamque reddiderit, vita vivet* (*Ezech.* XXXIII), s'il fait pénitence, et s'il rend ce qu'il a pris, il vivra. Pesons ces paroles ; elles sont essentielles. Voilà la pénitence et la restitution toutes deux jointes ensemble, toutes deux marquées expressément dans le même précepte, toutes deux imposées avec une autorité, une force égale : prouvez, à la bonne heure, que la première partie du précepte n'oblige pas ; et je vous accorde sur-le-champ que la seconde n'est qu'un conseil : mais tant que la pénitence sera nécessaire, la restitution le sera de même; tant qu'il sera vrai qu'il n'y a point de salut, si on ne se convertit, il sera vrai qu'il n'y a point de salut, si on ne restitue.

Autre conclusion : donc faire tort aux riches, c'est un crime; et faire tort aux pauvres, c'est un crime plus énorme encore : on n'en peut pas douter. Mes frères, le dernier jour, le jour fatal arrive; le souverain juge des vivants et des morts descend dans un appareil formidable; les justes placés à la droite, les réprouvés à la gauche, le Maître des destinées prononce ; et quel est l'arrêt? Retirez-vous, maudits ; tombez dans les brasiers qui vous attendent : j'ai été nu, et vous ne m'avez pas couvert; j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas nourri; j'ai langui dans les prisons, et vous ne m'avez pas consolé : retirez-vous, et dans toute l'éternité éprouvez la rigueur de mes châtiments. Sur quoi voici d'abord la réflexion toute naturelle qui se présente. Dieu frappera sans miséricorde ceux qui n'auront pas assisté l'indigent, qui ne l'auront pas nourri, qui ne l'auront pas vêtu; et comment traitera-t-il ceux qui s'emparent, qui jouissent du peu qu'il a; ceux qui lui auront arraché des mains le pain qu'il gagne à la sueur de son front; ceux qui l'auront dépouillé, lui enlevant les misérables restes dont il couvre ses membres tremblants contre la rigueur des hivers? Dieu tonnera d'une manière implacable contre ceux qui n'auront pas rompu ses chaînes; et comment traitera-t-il ceux qui les auront fabriquées, resserrées, entretenues, le laissant pourrir dans l'infection des cachots? Ceux qui ne lui auront pas servi de protecteurs et de pères, seront percés de tous les traits, et ceux qui, par leurs exactions, auront été ses tyrans, de quels coups seront-ils frappés? Pour moi, je ne sais quelle impression cette vérité fait sur vous; mais il me paraît qu'elle doit vous pénétrer d'effroi : en vertu de cette sentence, si nous jugeons qu'un riche doit être charitable, à combien plus forte raison jugerons-nous qu'un usurpateur doit restituer?

Obligation si rigoureuse, si précise, qu'à quel prix que ce soit, il faut la remplir. Le pontife du Dieu vivant pourra vous absoudre des plus abominables forfaits, il vous remettra les promesses les plus authentiques et les plus solennelles que vous ayez faites au Seigneur; mais il ne peut vous dispenser du devoir dont il s'agit : Dieu se relâchera de tous ses droits; mais il ne relâchera rien de ceux des hommes. Eussiez-vous destiné pour sa gloire des sommes immenses, dès-là que ces sommes sont acquises par des voies iniques, il ne veut pas que vous lui donniez une seule obole; il veut que vous couriez les remettre à celui qui y a droit : tout le reste accompli, si cela manque, point de pardon, point de grâce, point de salut, et je vous dirai avec saint Augustin : *Non dimittitur peccatum, nisi restituatur ablatum.* Vous reconnaissez votre faute, vous la détestez aux pieds des autels, vous versez des larmes; cela est beau, cela est chrétien ; mais malgré cela restituez. Vous affligez votre chair par des jeûnes, des macérations austères; vous vous refusez les douceurs les plus permises; cela est édifiant : mais, malgré cela, restituez. Vous parlez avantageusement de la personne à qui vous avez nui, vos témoignages officieux lui font honneur, rien de plus aimable; mais, je vous le répète, et je vous le répéterai sans cesse, restituez. Si vous ne restituez, tout cela ne vous servira de rien ; si vous ne restituez, vous êtes perdu : *Non dimittitur peccatum, nisi restituatur ablatum.*

De tout ceci j'infère nécessairement, pour la pratique, certaines conséquences qui sont

Digitized by Google

essentielles, et que je vous prie de ne point perdre de vue. Votre raison et votre foi vous ordonnent de restituer : par conséquent restituez au plus tôt ; car tant que vous différez sans cause, le tort qui résulte de vos délais, sur qui doit-il retomber : sur le prochain qui est innocent, ou sur vous qui êtes coupable? Par conséquent restituez tout ; car si vous retenez une partie, quelque légère qu'elle puisse être, elle ne vous appartient point, et vous n'avez nul droit d'y prétendre. Par conséquent, si vous ne pouvez restituer tout, restituez une partie, la maxime est indubitable : quand Dieu parle, si on ne peut pas satisfaire dans toute l'étendue de la loi, on doit satisfaire dans toute l'étendue de son pouvoir. Par conséquent, restituez la chose dans le même état, aussi entière, aussi utile, aussi saine qu'elle l'était ; l'égalité doit être rétablie, et l'égalité ne se trouvera pas si ce que vous avez saisi a perdu de son lustre et de sa valeur. Par conséquent, restituez la chose même, si elle existe ; car elle est marquée du sceau de son maître, ou, si elle n'existe plus, substituez un équivalent qui soit réglé par la probité la plus exacte. Par conséquent, restituez surtout dans ces temps malheureux ; ceux qui souffrent à cause de vous méritent d'être l'objet de votre compassion la plus empressée et la plus vive. Par conséquent, restituez avec les arrérages ; car si vous retenez depuis vingt ans un argent que le prochain eût fait valoir, il n'y a qu'une composition faite à l'amiable qui puisse vous dispenser de restituer au double. Par conséquent, restituez vous-même et n'allez pas charger de vos dettes un testament. Quoi donc, pensez-vous que vos héritiers seront plus fidèles que vous? mais je n'emporterai pas mes biens ; non, vous ne les emporterez pas, mais vous emporterez les malheurs d'un parent réduit à la mendicité ; mais vous emporterez les malédictions dont il vous accablera ; mais vous emporterez un trésor d'iniquité qui vous accompagnera au tribunal de Dieu ; mais vous emporterez le caractère qu'une richesse maudite imprimera sur votre front. Qu'est-ce que restituer par testament, le savez-vous? c'est, après avoir commis un crime, en goûter le fruit, et en laisser à d'autres la pénitence. Par conséquent, restituez au maître, au propriétaire, s'il y a moyen de le trouver, et ne soyez ni assez simple, ni assez hypocrite pour mettre à sa place, ou les pauvres, ou les autels. Chose indigne! un ravisseur barbare ignorera que les pauvres et les autels n'ont droit qu'autant que le maître et le propriétaire sont inconnus ; il enrichira le temple de ses concussions ; il rendra son juge dépositaire de ses rapines, et receleur de ses larcins! Dévots scandaleux, ne semble-t-il pas que vous vouliez corrompre Dieu, et le mettre de moitié avec vous? Qui vous a permis de placer dans nos temples des ornements qui ne serviront qu'à déposer éternellement contre vous dans la présence du Très-Haut? Il est étonnant qu'on donne dans de pareils travers, et qu'on se pique d'une libéralité qui tient du brigandage. Je vous avoue que j'ai été étrangement surpris quand j'ai vu en quelques endroits, de la part de certaines gens, un étalage pompeux de bonnes œuvres, d'aumônes publiques, tandis que, soit emprunt, soit injustice, ils doivent à toute la terre. Ne prenez point le change ; payez cet artisan qui vous a donné son travail ; payez ce marchand qui vous a transporté sa substance ; payez ce domestique qui vous a consacré ses services ; payez cet ennemi que sans raison vous avez traîné à tous les tribunaux et consumé en frais. On dit au riche, quand il s'agit du pauvre, vous ne le nourrissez pas, vous l'égorgez : *Non pavisti, occidisti.* J'en dis de même : vous ne rendez pas à ce vieillard, vous le jetez dans les fers ; vous ne rendez pas à cet orphelin, vous le confinez dans les hôpitaux ; vous ne rendez pas à cet artisan, vous le faites mourir de faim ; vous ne rendez pas à cette malheureuse fille, vous la prostituez : *Non pavisti, occidisti.*

Quoi qu'il en soit, je vous ai remis devant les yeux ce qui vous est intimé par la loi naturelle et par la loi divine : si vous résistez, si vous vous perdez, je proteste, à la face du ciel et de la terre, que votre perte ne vient que de vous. Mais encore qui vous rendrait sourds à mes remontrances! Pourquoi étoufferiez-vous les remords que je suis bien sûr que dans ce moment vous éprouvez? Vous dites qu'il n'y a rien au monde que vous désiriez avec tant d'ardeur que de restituer, mais que, quelque droites que soient sur cela vos vues, la chose est impraticable, que vos affaires sont dans la plus affreuse situation. Si cela est, consolez-vous, mon cher frère, dans le cas d'une impossibilité absolue : Dieu et les hommes ne prétendent rien ; tout ce qu'on peut exiger alors, c'est la volonté de satisfaire dans de plus favorables conjonctures. Mais que je crains que l'impossibilité que vous faites valoir ne soit chimérique! que je crains que ce ne soit le détour d'un cœur pervers et passionné pour les commodités qu'il goûte! Vous-mêmes êtes-vous tranquilles? Venons au fait. Il vous est impossible de restituer, et cependant vous ne vous retranchez sur rien ; et cependant dans vos personnes, dans vos maisons, on ne voit nulle trace des misères que vous faites valoir lorsqu'on vous parle de restituer ; et cependant vous liez des parties, vous donnez à vos enfants des établissements au-dessus de leur condition ; et cependant vous trouvez de quoi contenter votre sensualité, votre ambition, vos vengeances ; comment cela s'accorde-t-il? Cruels! votre frère languit ; ses enfants pâles et tremblants viennent lui demander le pain que vous lui retenez ; et vous qui êtes l'auteur de ses malheurs, vous qui pourriez, qui par toute sorte de raisons devriez le soulager, vous prenez toutes vos aises! N'avez-vous pas honte! et le souve-

Digitized by Google

nir de votre inhumanité ne devrait-il pas vous déchirer les entrailles! Est-ce que vous ne devriez pas en venir aux épargnes les plus extrêmes! Est-ce que vous ne devriez pas vous borner au pur nécessaire! Allez, barbare, je traite de chimère votre impossibilité prétendue, et je vous annonce que de la part de Dieu vous ne devez attendre que des malédictions. Vous avez beau prétexter votre misère; vous mentez à Dieu, vous en imposez à l'homme, et, pour couronner votre injustice, vous y ajoutez l'imposture.

Vous dites, je dois soutenir mon état, et la restitution m'en ferait déchoir, cela seul m'arrête : après avoir paru dans le monde avec honneur, il est triste de déroger. Oui, mais il aurait fallu avoir les mêmes égards pour tant d'infortunés; il aurait fallu penser à l'avilissement, à la dégradation que vous leur causiez; vous voilà bien à plaindre! Eh! ne parlez pas tant de votre état, et souvenez-vous un peu plus de celui où vous avez réduit tant d'autres : mendiez, pécheur, mendiez, s'il le faut; j'aime mieux voir chez vous des besoins que des crimes. N'outrons rien cependant dans une matière qui demande de l'exactitude; parlez-moi avec droiture. Votre état est-il sans reproche, assuré par de bonnes voies, continué dans une longue suite d'ancêtres jusqu'à vous? Dans ce cas on ne vous oblige point de vous hâter d'en descendre. Tâchez de rétablir vos affaires; on peut vous accorder pour cela quelque délai. Supposons néanmoins que celui à qui vous avez causé de la perte, soit au même point; que dans un parallèle exact, le besoin soit égal de part et d'autre : alors qui des deux doit se rabaisser? qui des deux doit souffrir? Est-ce le propriétaire? est-ce l'usurpateur? Décidez. Je vous en fais juge. Que si votre état est illégitime, si, par des richesses criminellement amassées, vous avez passé des ténèbres au grand jour, pourquoi vous y maintiendriez-vous? Descendez, pécheur, descendez dans la poussière qui vous a vu naître, et ne craignez point de vous déshonorer : quand on s'est élevé par de coupables voies, l'élévation est un opprobre.

Vous dites, si j'obéis, il faudra ôter à des enfants une terre, une maison, une charge, dont ils sont déjà pourvus; et de là quel renversement! quelle désolation! Prête à tomber, une triste famille m'environne, embrasse mes genoux, me conjure de prendre compassion d'elle; me défendrai-je contre ses pleurs? soutiendrai-je ce spectacle? Je n'entre point dans tout cela; je m'en tiens au précepte : tout ce que je dois dire, c'est qu'un édifice, bâti sur des fondements ruineux doit être détruit; qu'une famille établie sur des biens injustes doit renoncer à son opulence : veillez sur les intérêts de vos enfants, mais ne trahissez pas les vôtres; sauvez leur fortune, mais avant tout sauvez votre âme : il n'y a ici qu'un parti à prendre : ou vos enfants vous aiment, ou ils ne vous aiment pas; s'ils vous aiment, ils doivent être prêts de sacrifier leur fortune à votre salut; et s'ils ne vous aiment pas, ils ne méritent point que vous vous damniez pour eux.

Vous dites enfin, j'ai péché, je l'avoue, mon avidité n'a respecté personne; mais quoi! le prochain est dans l'abondance, je suis fort à l'étroit : il me semble que je ne dois point penser à une restitution si inutile pour lui et si pernicieuse pour moi : chrétien comme vous l'êtes, compatissant comme vous devez l'être, vous n'aurez pas la dureté de m'y contraindre. Ainsi donc de honteux subterfuges, de damnables illusions s'opposeront toujours à tous les principes de la vertu et du bon sens! Cupidité funeste, ainsi ton poison brûle, et entre profondément dans les cœurs que tu séduis! parce que le prochain est riche, il ne doit pas recouvrer ce qui est à lui; parce qu'il est riche, l'injustice commise contre lui cessera d'être injustice; parce qu'il est riche, on conclura à ne lui pas rendre, quoique la seule chose qu'on puisse raisonnablement conclure, c'est, dans le besoin qui nous presse, de rendre plus tard : où en seront les riches, si ce raisonnement a lieu? que le prochain soit riche, je le veux : aussi n'est-ce pas pour lui uniquement qu'il faut restituer : c'est pour vous; c'est pour calmer les remords qui vous déchirent, c'est pour désarmer la colère de Dieu qui vous menace, c'est pour assurer votre éternité qui est en danger.

Profitez, chers auditeurs, des leçons utiles que je vous offre; et qu'il me soit permis, en finissant, de vous adresser ces paroles touchantes dont se servait saint Grégoire pour fléchir un cœur avare. Ah, mon frère, disait ce grand pape, que faites-vous! vos vexations vous ont mis au large; l'or et les pierreries éclatent sur vos habits somptueux : mais combien dureront ces fausses douceurs? combien durera le supplice qu'elles attirent? Pour des biens qui échapperont comme un songe, vous pouvez consentir à vous perdre? Ah, mon cher frère! rendez, rendez ce que vous avez enlevé, renversez ce colosse qui est le fruit de vos forfaits et fondez votre salut sur les débris de votre magnificence : ***Redde pecuniam, ne perdas animam.*** Les pupilles et les veuves poussent des cris plaintifs; il n'est peut-être pas une pierre dans votre maison, pas une pièce d'argent dans vos coffres qui ne vous accuse : craignez que Dieu ne vous arrache ces détestables richesses, craignez que les soupirs du pauvre ne montent au ciel pour retomber en carreaux sur vos têtes : ***Redde pecuniam, ne perdas animam.*** Perdez, vous dis-je, perdez vos trésors pour ne pas perdre votre âme : vos trésors sont périssables, votre âme est immortelle; vos trésors passeront à vos héritiers, votre âme n'est que pour vous : ***Redde pecuniam, ne perdas animam.*** Mes frères, je ne vous presse point de rendre comme Zachée au quadruple; tout chrétiens que vous êtes, je n'ose vous proposer un publicain pour modèle; mais du moins jetez tout ce qui ne vous appartient pas, jetez-le dans les bras de votre créancier, déchargez-vous de ce fardeau,

Digitized by Google

goûtez la paix et la joie dont une restitution fidèle est toujours accompagnée : vous donneriez tous vos biens pour ne pas brûler ici-bas à petit feu l'espace d'une heure; donnez tout ce qui n'est point à vous pour échapper à ces flammes terribles qui subsisteront pendant tous les siècles : *Redde pecuniam, ne perdas animam.* Chrétiens, je vous le dis aujourd'hui d'un ton de suppliant, d'un ton d'ami, du ton dont le dirait un père : *Redde quod debes.* (*Matth.*, XVIII.) Mais de quel ton vous le dira la mort! de quel ton vous le dira la justice de Dieu! de quel ton vous le dira l'enfer! rends, traître, rends ce qu'ont enlevé tes mains avares, rends jusqu'à la dernière obole, rends sans espérance de t'acquitter jamais : *Redde quod debes.* Hélas! si l'enfer s'entr'ouvrait à nos yeux, quelle foule d'insensés nous apercevrions, qu'un bien mal acquis, qu'un bien conservé par un cercle d'iniquités transmises des pères aux enfants, a fait tomber dans l'abîme de perdition! Combien tous les jours de ces mauvais riches expirent, l'argent d'autrui dans les mains, le désespoir dans le cœur et l'arrêt de la réprobation sur le front! Croyez-moi, soyez plus sages, sachez vous dessaisir à propos, rendez une exacte justice au prochain, afin que la couronne de justice vous soit accordée; je vous la souhaite. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXIX.

SUR LA RÉCOMPENSE DES SAINTS.

Vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat ex omnibus gentibus.. stantes ante thronum, et in conspectu Agni, amicti stolis albis, et palmæ in manibus eorum (*Apoc.*, VII.)

J'ai vu une troupe innombrable d'hommes rassemblés de toutes les nations, qui étaient devant le trône en présence de l'Agneau; ils étaient vêtus de blanc et tenaient des palmes à la main.

Ils sont donc parvenus au terme, ces hommes dont le monde n'était pas digne; après quelques peines souffertes ici-bas, peines également courtes et légères, Dieu, content de leur fidélité, a calmé leurs craintes, a essuyé leurs pleurs, a couronné leurs travaux, et les voilà en possession du plus grand des biens qu'ils sont sûrs de ne perdre jamais. Dans ce jour, l'Eglise, si je puis ainsi parler, tire le grand voile qui couvre le paradis et ouvre à nos yeux le temple de la gloire. J'aperçois des millions d'hommes qui, dans tous les siècles, dans tous les pays, dans toutes les conditions, dans tous les âges, se sont fait une heureuse violence et qui tous, la charité dans le cœur, l'Evangile à la main, la croix sur le front, sont entrés au ciel en conquérants. Le charmant et superbe spectacle! qu'il est propre à exciter dans nous l'émulation, la joie, la confiance et tous les grands sentiments dont est capable le cœur de l'homme! Serons-nous tranquilles spectateurs d'un si beau triomphe? Laisserons-nous à ces hommes courageux la conquête du royaume céleste, sans y prendre part? Chrétiens, il y a place pour nous, combattons; le ciel est d'intelligence avec ceux qui l'assiégent et s'il se défend, il aime à se rendre. Pour nous exciter, l'Eglise rassemble sous nos yeux une foule de héros et nous propose leurs leçons, leurs exemples, leurs couronnes : leurs leçons que nous devons prendre, leurs exemples que nous devons suivre, leurs couronnes que nous devons partager. Tous se présentent aujourd'hui comme maîtres, comme modèles, comme rois; comme maîtres qu'il faut écouter, comme modèles qu'il faut imiter, comme rois qu'il faut égaler. Entrons en matière et tirons d'un sujet si beau l'importante instruction qu'il présente.

Je prétends, à la gloire de tous les saints, que ce que nous voyons dans eux doit nous porter efficacement à la sainteté, et que si, à leur exemple, nous ne devenons saints, nous sommes inexcusables en toute manière; pourquoi? parce que le bonheur, dont ils jouissent, porte avec soi deux caractères tout propres à faire sur nous les plus fortes et les plus touchantes impressions. C'est un bien dont la possession rend souverainement heureux; il n'y a personne qui ne doive y aspirer, premier point. C'est un bien dont la possession est offerte à tout le monde; il n'y a personne qui ne puisse y parvenir, second point. En deux mots, récompense des élus de Dieu, récompense digne de tous nos vœux; nous sommes coupables de la plus affreuse indifférence, si nous ne la désirons : récompense des élus de Dieu, récompense qui est véritablement entre nos mains; nous sommes coupables de la plus indigne lâcheté, si nous ne l'obtenons. Deux paroles incontestablement vraies sur le partage des prédestinés, c'est le plus grand des biens; et ce bien, si vous voulez, il est à vous. Adressons-nous à celle qui, après avoir surpassé en vertu tous les Saints, les surpasse dans la gloire. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien n'est si capable de réveiller toute la vivacité de nos désirs, que la vue d'une félicité portée à son comble, d'un bonheur suprême : jamais un pareil objet ne peut être indifférent, et c'est l'objet qui se présente : je vois les saints en possession d'une béatitude parfaite en toute manière, soit dans sa dans sa nature, soit dans sa durée. Parfaite dans sa nature, elle est immense, rien ne l'égale; parfaite dans sa durée, elle est immortelle, rien ne l'enlève : remarquez bien ces deux traits, et jugez quels empressements, quels transports elle doit faire naître.

Béatitude immense, récompense pleine, surabondante, infinie; point de bouche assez éloquente pour en faire sentir toute la richesse. Si j'avais à parler des réprouvés, je trouverais peut-être des termes : je peindrais ces victimes infortunées gémissant sous la pesanteur du bras qui les accable; je peindrais les ministres qui les tourmentent, les feux qui les dévorent, la rage qui les transporte, le désespoir qui les ronge, et ramassant dans un point toutes les tortures, tous les maux, j'offrirais à vos yeux un tableau dont les affreuses couleurs vous feraient pâ-

Digitized by Google

lir; mais quand il s'agit des couronnes célestes, toute expression manque, il semble qu'elle ait manqué à l'Esprit-Saint; il nous dit que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, que le cœur n'a point compris ce que Dieu prépare à ses élus. Dans ce moment je me forme, avec saint Augustin, une image de l'ancienne Rome, je me retrace la majesté de son sénat, la pompe de ses bâtiments, la richesse des spectacles, la splendeur de ses triomphes, l'éclat de ses citoyens, dont le moindre se serait cru déshonoré de n'être que roi; et avec le même saint Augustin je m'écrie ! Romains, Dieu vous a donné l'empire du monde, il vous a fait les plus grands des mortels parce qu'il prétendait récompenser en vous des vertus morales : et que fera-t-il pour des vertus surnaturelles, pour des vertus applaudies et canonisées sur le Calvaire ! D'abord figurons-nous une demeure inaccessible à la crainte, à la tristesse, à l'ennui, à la douleur, à tous les maux; une demeure où Dieu se plaît à étaler sa gloire, et à prodiguer ses trésors. Si ce monde qu'il a frappé de sa malédiction, ce monde qu'il a fait pour être la prison de tant de misérables, est pourtant un amas de merveilles, que penserons-nous d'un lieu où sa magnificence paraît avec tout son éclat ! figurons-nous ensuite la société la plus charmante : on n'y voit point, comme ici-bas, de ces hommes furieux que le caprice, l'intérêt, l'antipathie divisent, et qui ne se réunissent dans une même ville, sous un même toit, que pour se porter de plus près des coups inévitables; de ces hommes ambitieux qui exigent des services et haïssent ceux qui les rendent; de ces hommes envieux, aux yeux de qui un grand mérite est un grand crime; de ces hommes perfides qui, après vous avoir ruiné par de secrètes pratiques, viennent, sous ombre de vous consoler, jouir du spectacle de votre affliction; de ces hommes de néant qui, après une fortune rapide, d'esclaves soumis qu'ils étaient, deviennent maîtres insolents; de ces hommes insensés qui, sur un faux point d'honneur, ont justifié le meurtre, et ennobli les assassinats. Non, la société des saints n'a nul de ces défauts : leurs cœurs sont si tendrement assortis, la charité les unit par des nœuds si intimes et si doux, que chacun est heureux du bonheur des autres comme du sien propre. Ajoutez, dans l'esprit connaissances sublimes, dans la mémoire souvenir délicieux, dans le cœur joie qui passe tout sentiment, dans toutes les puissances de l'âme calme inaltérable : pour le corps, toutes les grâces de la beauté, de la santé, de la jeunesse. On jouira d'un repos qui ne sera troublé d'aucune inquiétude, d'un plaisir qui ne sera suivi d'aucune douleur, d'une gloire qui ne sera flétrie d'aucune tache. On jouira d'un trésor sans fond, d'un empire sans bornes, de l'assemblage de tous les biens sans aucun mélange de mal : l'homme est dans son centre, l'homme tout entier et dans toutes ses parties est heureux.

Et comment ne le serait-il pas ? que pourrait-il manquer à la béatitude des prédestinés ? Ce Dieu qu'Isaïe nous représente assis sur un superbe trône au milieu des armées célestes leur découvre à tous son auguste front, et se fait voir dans l'éclat de ses adorables perfections. A cette vue : *bibent jugiter, bibent et absorbebunt* (*Abd.*, 16), un fleuve de paix regorge sur eux, un torrent de voluptés les inonde; ils s'enfoncent, ils s'abîment dans le cœur de Dieu, ils puisent dans son sein : leur soif, toujours renaissante et toujours étanchée, ne sert qu'à assaisonner les ineffables plaisirs qu'ils goûtent. Dirai-je qu'ils sont rassasiés ? dirai-je même qu'ils sont énivrés ? C'est trop peu, il me faut un terme plus fort, saint Paul me le fournira; selon lui leur félicité est en quelque sorte au-dessus de leurs forces, c'est comme un poids sous lequel ils succombent : *supra modum æternum gloriæ pondus.* (II *Cor.*, IV). En un mot, nous savons ce que la raison et la foi nous apprennent de Dieu; il est éternel, immense, incompréhensible, infini; il est la source de tous les biens, rien n'approche de l'étendue, de la plénitude de son bonheur, et son bonheur, chrétiens, ce sera le vôtre. Aussi David qui les méditait, qui les comprenait mieux que nous, ces biens suprêmes, soupirait-il sans cesse après le moment heureux, où dégagé des liens du corps, il entrerait dans le séjour des vivants. Ah, Seigneur, s'écriait ce saint roi, que vos tabernacles sont beaux ! que j'aime ces lieux enchantés où vous avez fixé votre demeure, et celle de vos élus ! je languis, je me meurs, et jamais le cerf altéré ne courut avec tant d'ardeur à la source des eaux vives, que mon âme s'élance vers vous qui êtes le centre de mon repos : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus.* (*Psal.* XLI.) Il est vrai, je suis roi, je suis conquérant, je suis environné de tous les plaisirs, et des hommes profanes me portent envie : *Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est !* (*Psal.* CXIX.) Ah que mon exil est long ! qu'il est amer ! dans le sein de la prospérité et de l'abondance que je trouve de vide ! que je ressens de dégoût ! vous seul pouvez le remplir, ce vide, ô mon Dieu ! vous seul pouvez le vaincre, ce dégoût; la soif qui me dévore ne sera éteinte, la violence de mes désirs ne sera apaisée, que lorsque vous vous montrerez à moi dans la splendeur de votre gloire : *Satiabor, cum apparuerit gloria tua.* (*Psal.* XVI.)

Or, comparons maintenant une récompense si belle, récompense qui fit mépriser à un roi, à un conquérant sa royauté et ses conquêtes; comparons-la, dis-je, avec les récompenses du monde, et dans ce parallèle faisons sentir l'aveuglement et la folie de quiconque s'attache aux créatures. D'abord je pourrais dire, récompenses du monde, récompenses souvent refusées, souvent différées, souvent détournées : mais je dis, récompenses toujours bornées, récompenses quoi qu'il arrive, toujours fausses et insuffisantes. Appliquez-vous à cette importante morale; et par votre propre expérience, instruisez-vous des vérités qu'elle renferme.

Digitized by Google

Récompenses du monde, récompenses souvent refusées. Si la sainteté du lieu le permettait, il en est ici qui pourraient se plaindre tout haut de la dureté et de la mauvaise foi dont on a usé à leur égard. Tant qu'un parent, un ami vous ont jugé nécessaire, ce n'était de leur part que promesses, que protestations d'un attachement inviolable; ils tombaient à vos genoux, ils se jetaient entre vos bras; à les en croire, chez eux la reconnaissance ne devait finir qu'avec la vie. Leur avez-vous tendu la main? les avez-vous tirés d'un mauvais pas? l'affaire dont il s'agissait est-elle finie à leur satisfaction? C'en est fait, on n'en parle plus, on ne s'en souvient plus, vous-même on ne vous connaît plus. Combien en est-il qui, malgré les obligations qu'ils vous ont, n'ont pas daigné vous remercier, ou ne l'ont fait que de la manière la plus indifférente et la plus glacée? Combien, au lieu de remercîments, vous ont accablés de reproches sous prétexte que vous n'aviez pas pris leurs intérêts avec assez de chaleur, et que l'affaire n'avait pas tourné ainsi que vous l'aviez promis, et qu'ils le souhaitaient? Combien trouvent mauvais que vous exigiez du retour, prétendent vous avoir fait grâce en vous employant, et que ç'a été pour vous beaucoup d'honneur de les servir? Et pour dire en particulier quelque chose de ceux que vous avez assistés d'un secours d'argent, combien le retiennent au-delà du terme, et mettent ensuite leurs soins à éviter votre présence? combien entrent en colère, dès que vous redemandez ce qui est à vous? de sorte que tout ce que vous avez gagné en les secourant, ç'a été de faire des ingrats, et d'acheter des ennemis! Le monde est plein de pareils exemples, et il ne faut pas l'avoir pratiqué longtemps pour reconnaître les traits de son injustice et de sa perfidie. Récompenses souvent différées, récompenses qui, à force de délais, viennent trop tard; c'est la coutume du monde, on doit s'y attendre. Soit que pour un temps le souvenir de nos services lui échappe, soit qu'il n'ait pas en main de quoi s'acquitter, soit que lorsque sa main s'ouvre l'avarice aussitôt la resserre, soit qu'il soit bien aise de tirer des services nouveaux, soit qu'il espère que notre mort le dispensera de ce qu'il doit: il est certain qu'il remet sans cesse, et il remet quelquefois si bien, que ce qu'il accorde est inutile. Messieurs, en lisant l'histoire des siècles passés, n'avez-vous jamais vu de ces hommes illustres qui n'ont reçu le prix de leurs sueurs et de leur sang qu'au moment qu'ils l'allaient perdre, et qui n'ont été couronnés que sur le bord du tombeau? n'avez-vous jamais vu personne de qui, dans l'espace d'un mois, il ait été vrai de dire: il est grand, et il n'est plus? tel avait travaillé l'espace de cinquante ans, qui n'a pas eu trois jours pour jouir du fruit de son travail. Récompenses souvent détournées, et, si j'osais hasarder le mot, interceptées, je veux dire, récompenses que vous avez le chagrin de voir transporter à un autre qui n'a rien fait pour les mériter, et qui les obtient à votre préjudice. Comptez tout ce qu'il vous a fallu faire et souffrir avec cette personne dès votre bas-âge, les soins, les attentions, les complaisances qu'elle a exigées; comptez tous les secours que vous lui avez fournis dans le temps de son indigence et de ses malheurs: aujourd'hui cette personne est dans la prospérité, d'ailleurs elle est généreuse: qui ne vous porterait envie? qui ne vous croirait à la veille de recevoir toutes les marques qui annoncent un cœur tendre et fidèle? peut-être au fond du cœur déjà triomphez-vous: triomphe imaginaire! au milieu de vos plus belles espérances, tandis que vous y pensez le moins, un inconnu est mis sur les rangs; il vient, il se présente, il plaît: aussitôt toute la considération, toute la confiance est pour lui, sans lui on ne peut pas vivre un instant on ne voit que par ses yeux; on n'agit que par ses ordres. Pour ce qui est de vous, ancien bienfaiteur, ancien ami, votre visage est importun, vos manières insupportables; quelque chose que vous puissiez dire, que vous puissiez faire, votre disgrâce est certaine, votre congé suivra de près; encore trop heureux si vous savez le prendre pour vous épargner la honte de le recevoir. Je pourrais insister sur tout cela; mais j'ajoute,

Récompenses du monde, récompenses toujours bornées: et voilà le point auquel je vous prie d'être attentifs, parce que c'est le point qui convient particulièrement à mon sujet, et qui est le plus capable de vous détromper d'un monde qui vous joue. On est résolu de vous rendre justice, on veut reconnaître votre mérite, comment s'y prend-on? Tout ce qu'on vous donne, coule d'une main avare; le compas à la main on mesure en rigueur ce qu'on vous doit, et la cupidité en retranche encore: on pèse dans la balance de l'ingratitude, d'une part ce que vous avez fait, et il paraît léger; de l'autre ce qu'on vous donne, et il paraît trop fort. Vous vous êtes épuisé, vous vous êtes sacrifié; et les dons qui viennent de ce maître sont si modiques, que vous n'êtes pas même dédommagé des avances qu'il vous a fallu faire pour le servir, et qu'après trente ans vous êtes dans un plus triste état que lorsque vous vous engageâtes à lui la première fois. Et que dirons-nous donc de ceux qui, après des peines, des efforts incroyables, n'ont été favorisés que d'un regard? de ceux qui n'ont été payés que d'un éloge, de ceux qui n'ont été honorés que d'une marque de confiance, de ceux qui n'ont été décorés que d'un titre, de ceux qui n'ont remporté chez eux qu'une promesse vague? Envierons-nous leur sort, et croirons-nous le monde autorisé à faire valoir, comme il fait avec tant d'audace, sa reconnaissance apparente et sa prétendue générosité?

Enfin récompenses du monde, récompenses, quoi qu'il arrive, toujours fausses et insuffisantes. Je le veux, on récompense dans le monde, et soit justice, soit honneur, soit intérêt, on récompense quelquefois avec profusion, on verse à pleines mains: mais

Digitized by Google

où est le favori qui soit content, où est l'homme qui ne forme de nouvelles prétentions? quelque chose qu'il reçoive, il brûle de recevoir davantage; sa cupidité s'enflamme, ses désirs n'en sont que plus violents; c'est, comme dit Isaïe, c'est un hydropique qui cherche à étancher sa soif, et qui n'en est que plus dévoré des ardeurs d'une soif brûlante : *bibit et sitit.* Celui-ci ne se proposait que de parvenir à tel degré, et il y est parvenu; il est même monté plus haut; tout un peuple de vassaux lui est soumis, est-il satisfait? Malgré les charges qui le distinguent, il lui faut un rang plus élevé, une autorité plus absolue; *bibit et sitit.* Celui-là ne désirait qu'une fortune médiocre, et on lui en a procuré une éclatante, il va de pair avec ce qu'il y a de plus riche, est-il content? point de contentement, point de repos pour lui jusqu'à ce que des richesses exhorbitantes viennent fondre dans sa maison. Cette terre qu'il possède est considérable, mais il en est une tout proche qui serait à sa bienséance, qui arrondirait son domaine, et il ne sait comment il en pourra faire l'acquisition, *bibit et sitit. Affer, affer!* (*Prov.*, XXX.) La passion est insatiable, les favoris aspirent sans cesse à de nouvelles faveurs, les rois à de nouveaux domaines, tous les hommes à un meilleur sort : on entasse titres sur titres, charges sur charges, argent sur argent, et on reste toujours affamé : pourquoi? parceque le cœur de l'homme est d'une capacité immense, c'est un abîme sans fond que tous les biens de la terre ne combleront jamais, parce que ce sont des biens créés, des biens finis.

Ainsi l'avez-vous ordonné, ô mon Dieu! ainsi l'ont réglé les lois de votre profonde sagesse, que, pour atteindre la félicité, on recourût à vous, et qu'en cherchant autre chose que vous, on ne trouvât que des tourments. Mais si vous vous attachez à Dieu, mes frères, il versera dans votre sein une mesure pleine, une mesure tellement pressée et foulée, qu'elle débordera de toutes parts; il faudra que vous entriez dans la joie du Seigneur, parce que la joie du Seigneur est trop grande pour entrer dans votre cœur, tout vaste qu'il est. Rassemblez la richesse avec toute son opulence, l'honneur avec tout son éclat, le plaisir avec tous ses charmes : rassemblez les trônes, les sceptres, les diadèmes, entassez les merveilles répandues dans toute l'étendue de l'univers, laissez votre imagination s'égarer et se perdre dans la représentation de tout ce qu'il y a de plus ravissant et de plus enchanteur, tout cela n'est qu'une faible image de la gloire où Dieu vous appelle; je ne puis vous la peindre que par l'impuissance où je suis d'en parler dignement. Si au milieu des tortures une seule goutte de ces délices a fait tressaillir les saints d'allégresse, concevez l'effet que produira l'épanchement, l'inondation de ces mêmes délices, quand elles seront versées tout entières; elles seront si prodigieuses, que l'âme ne les comprendra pas dans le temps même qu'elle en jouira.

Récompense magnifique, béatitude immense que rien n'égale; mais en second lieu récompense immortelle, béatitude à jamais durable, rien ne l'enlève, et voilà peut-être le point qui vous touche le plus. Quelque insuffisants que soient vos biens pour fonder un vrai bonheur, je remarque que dans eux ce qui vous déplaît davantage c'est leur peu de durée. De tous les vers qui rongent la richesse, il n'en est point de si cruel que celui-là; on ne tient point contre les pensées importunes qu'il fait naître; et quelque assurés que soient d'ailleurs les trésors, par cela seul qu'on les perdra tôt ou tard, on peut dire qu'ils vieillissent et meurent avant nous. Mais que dis-je assurés? Est-il au monde une fortune stable et permanente? en est-il de si bien appuyée qu'un premier coup n'ébranle, et qu'un second ne renverse? est-il un jour où l'on ne voie quelque maison florissante tomber avec fracas? est-il un lieu qui ne retentisse du bruit de ces lugubres renversements? Voyez ces funestes revers, ces sanglantes catastrophes que le bras de Dieu également miséricordieux et sévère étale à nos yeux, et apprenez, mondains, apprenez quel fond on doit faire sur tout ce qui vous enchante. Tristes regrets! retours cruels et affligeants, quand un homme se dit à lui-même, je me suis avancé, j'ai formé un puissant établissement; mais combien durera-t-il? combien durerai-je moi-même? Hélas! il en sera de moi comme des autres, et par les coups de la mort, par une disgrâce imprévue, que j'y consente, ou que je n'y consente pas, il me faut tout perdre. J'ai amassé de grands biens, et ces biens que j'ai acquis au prix de mon sang, peut-être au prix de la conscience, bientôt ils m'échapperont, ou je leur échapperai moi-même; il n'en restera rien dans mes mains. J'ai bâti une maison commode, et peut-être demain dans cette même maison, pas un seul réduit, pas une seule pierre qui soit à mon usage. Je suis revêtu d'honneurs, et peut-être demain on en verra briller l'éclat sur une autre tête que la mienne. Je suis maître d'un grand nombre d'hommes, et peut-être demain je serai la pâture des vers. On m'applaudit, on m'encense, et, si j'en crois la vanité, je suis grand; oui, sans doute, aujourd'hui grand, demain rien, et dans deux jours oublié. Malheureux que je suis! c'était bien la peine d'essuyer tant de rebuts, de faire tant de bassesses, d'affronter tant de périls, de me donner tant de mouvements! Pour une fortune qui m'abandonne, ou que je serai forcé d'abandoner moi-même, fallait-il endurer tant de travaux et de combats! Ainsi malgré soi raisonne le mondain, et fasse le ciel que ces pensées affligeantes soient pour lui, comme elles peuvent et comme elles doivent l'être, des pensées de salut!

Mais pour ce qui est de la gloire céleste, point de révolution, point de changement, point de vicissitude; elle est interminable, elle durera autant que celui qui la donne. Chaque prédestiné peut dire : c'est beau-

Digitized by Google

coup d'être dans la maison du Seigneur un instant, et j'y suis pour des siècles sans nombre, j'y serai au delà de tous les âges; je possède le plus précieux héritage, et je suis sûr de le posséder toujours; je règne, et mon royaume ne me sera point ravi. Grâce au ciel, tous mes maux sont dissipés, tous mes combats terminés, tous mes vœux pleinement et totalement comblés; je regorge de délices, de biens, et c'est pour jamais : il est aussi impossible que je cesse d'être heureux, qu'il est impossible que Dieu ne soit pas : pensée que les saints ont toujours présente, et qui rend inexprimable le contentement dont ils jouissent.

Cela étant, chrétiens auditeurs, vous verrai-je toujours dans l'inaction, quand il s'agit de cette perle évangélique qui mérite que, pour la posséder, on vende, on risque tout? Resterez-vous dans l'indifférence à la vue de cette couronne si riche, si inestimable? Il en est qui renonceraient au ciel, si on leur permettait de se fixer pour toujours sur la terre : je dis plus, il en est qui renonceraient au ciel, si on les assurait ici-bas d'un terme de quelques années. Mes frères, d'où peut venir en vous un pareil aveuglement? Qui vous inspire des sentiments si lâches? Le monde se fait voir dans l'appareil de sa gloire, il déploie son faste et son orgueil; mais ne le connaissez-vous plus, ce monde périssable et digne de périr en effet, ce monde pour qui l'Evangile est un opprobre, et la croix un scandale, ce monde réprouvé de Dieu et frappé de ses anathèmes? encore un fois, ne le connaissez-vous plus, et avez-vous oublié son inconstance, sa duplicité, ses trahisons? Il vous fait, ce monde imposteur, d'éclatantes promesses, les tiendra-t-il? il vous fait apercevoir à sa suite mille avantages, vous les procurera-t-il? il enflamme vos désirs, vos espérances : les remplira-t-il? et vous êtes-vous imaginé qu'il sera plus fidèle à votre égard qu'il ne l'a été à l'égard de tant d'autres qu'il a misérablement abusés et séduits? Je veux qu'il se livre à vous comme vous vous livrez à lui, que vous deveniez son favori comme il est votre idole, ignorez-vous que ses biens sont faux, qu'ils sont corrupteurs et périssables? Voilà donc ce qui vous fait mépriser la maison de Dieu, un palais qui est le chef-d'œuvre de ses mains! Voilà ce qui vous fait renoncer à un bonheur pur et sans mélange, à un bonheur réel et solide, à un bonheur constant et inaltérable, à un bonheur parfait en toute manière! Le ciel n'a rien pour vous d'assez engageant : continuez, enfants du siècle, continuez de courir après une ombre frivole qui échappe au moment qu'on croit la saisir; poursuivez un fantôme qui ne peut qu'éblouir, et conduire au précipice; bornez à la terre toutes vos vues : vues indignes! A Dieu ne plaise que je m'égare sur vos traces : le ciel m'appartient, je n'ai point assez de la terre entière; je suis né pour être à jamais heureux, c'est trop peu de ne l'être que quelques années : *Æternitati pingo*, disait un peintre profane : disons mieux, je travaille pour l'éternité, je combats, je souffre, je me sacrifie pour l'éternité; l'éternité est le grand objet qui m'occupe. Que j'y parvienne heureusement, grand Dieu! que j'aie place parmi vos enfants! C'est là que l'homme qui vous voit, et vous aime, éternellement vous verra, éternellement vous aimera, éternellement en vous voyant, en vous aimant, ressentira les plus charmants transports. Ah, je n'ai plus que quelques jours d'exil, et je serai ensuite pour jamais avec celui que j'aime, et qui remplira tous mes vœux! Récompense des saints, récompense souverainement digne d'envie, il n'est personne qui ne doive y aspirer; condamnation de notre indifférence, vous l'avez vu : récompense des saints, récompense qui est véritablement en notre pouvoir; il n'est personne qui ne puisse y parvenir, condamnation de notre lâcheté: c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je conviendrai avec vous, chrétiens, que la sainteté a ses rigueurs, qu'il en est d'elle comme d'une place forte située sur une haute montagne, dont on n'approche qu'avec peine : consolons-nous cependant, la route est aplanie; puisque les saints ont vaincu ce qui s'opposait à leurs efforts, rien ne doit nous intimider. Mais peut-être qu'ils n'ont pas eu les mêmes obstacles, peut-être que nous n'avons pas les mêmes secours? erreur grossière, erreur dont nous tenterions en vain de nous prévaloir; suivez ceci. Vous trouvez, dites-vous, de rudes obstacles, ils les trouvèrent avant vous; ils ont eu de puissants secours, vous les avez aussi bien qu'eux; donc ce qu'ils ont pu, vous le pouvez de même : conséquence palpable, personnelle, invincible, qui porte à tout faire, à tout souffrir, et nous sommes coupables de la plus insigne lâcheté, si nous ne marchons sur leurs pas.

Il est étrange de voir avec quelle force on affecte d'exagérer les obstacles qui se présentent dans le chemin du ciel; obstacles, dit le chrétien pusillanime, qui ne sont ni légers, ni en petit nombre. D'abord au milieu de soi, dans son propre cœur, on trouve des passions révoltées, des furies domestiques qui ne donnent presque aucun moment de relâche : l'impureté, l'ambition, l'envie, l'avarice, s'accordent à déchirer le cœur; éternellement il faut être aux prises avec soi-même : au dehors c'est un ennemi toujours acharné et implacable qui tend ses piéges, aiguise ses traits, et de nos propres vertus forge des armes pour nous perdre. Que dire de cette multitude de devoirs dont on est chargé suivant la différence d'état et de condition? devoirs pénibles et chagrinants, devoirs contraires à toutes les inclinations, devoirs qui, se succédant les uns aux autres, vous tiennent perpétuellement assujettis. Comment parler des hommes avec qui on a à vivre? hommes grossiers, dont il faut souffrir la rudesse; hommes jaloux, dont il faut écarter les soupçons; hommes bizarres, dont il faut ménager l'humeur;

Digitized by Google

hommes pervers, dont il faut éluder les traits; hommes ingrats, dont il faut dissimuler la perfidie. Où en sommes-nous, dit-on! quel malheur de ne pouvoir échapper à une loi si dure, d'avoir à combattre sans cesse la rapidité du torrent qui nous entraîne! Mes frères, telles sont vos plaintes, plaintes que l'amour-propre fait sonner bien haut; mais plaintes injustes et sans fondement. J'y réponds par un seul mot, et ce mot est sans réplique, le voici : tous ces obstacles divers ont été pour les saints comme pour vous; et, malgré ces obstacles, ils ont été saints : vous, pourquoi ne l'êtes-vous pas? répondez! Mais j'attends inutilement votre réponse, la confusion et le silence est la seule qui vous reste.

Car dites moi, je vous prie, étaient-ils d'une autre nature que vous? étaient-ils de fer et de bronze? avaient-ils un cœur invulnérable à l'impression des objets? pour eux l'aiguillon de la chair avait-il émoussé ses pointes cruelles? pour eux les hommes furent-ils sans travers, la grandeur sans périls, les emplois sans esclavage? pour les surprendre, pour les renverser, fit-on moins d'efforts, et l'enfer resta-t-il dans l'inaction? Que dis-je? Et si je vous fais voir que ces obstacles qui vous irritent, ne sont rien en comparaison de ceux dont les Saints eurent à triompher; si je vous fais voir des millions de martyrs qui ont soutenu la fierté des tyrans, la dent des bêtes féroces, le tranchant des épées, la fureur des flammes, l'ignominie des théâtres, les larmes d'un père et d'une mère plus cruellement armés de leurs caresses que les tyrans de leurs poignards; si je vous montre des confesseurs sans nombre, pour la même cause, dévorés de la faim, brûlés des ardeurs du soleil, saisis de la violence du froid, errants dans les déserts, enfouis tout vivants dans les souterrains; si je vous montre une foule de vierges qui ont éprouvé des tentations, des révoltes, de désolantes aridités que les peines mêmes du martyre n'égalent pas, et pour qui il semble que Dieu dans le cloître eût rassemblé tout le Calvaire : quel sera votre étonnement! Que diriez-vous, si je trouvais d'assez vives couleurs pour peindre les Othon, les Henri, les Edouard, contre qui la prospérité, la toute-puissance, employèrent ce qu'elles ont de plus séduisant, et qui furent sur le trône comme sur une mer pleine d'écueils, agités de toutes parts? Ah, qu'il était difficile de se défendre, et qu'un assaut est terrible, quand il est livré par les plaisirs! Qui de vous a souffert rien de pareil? qui de vous a été traduit pour la foi devant les tribunaux? qui de vous a enduré la question des chevalets, la mutilation de ses membres, les rigueurs de l'exil, le poids des chaînes, tous les efforts de la terre et de l'enfer? Il vous sied bien de vous plaindre, vous dont on ménage la délicatesse avec des soins extrêmes, vous qu'on laisse tranquilles dans la jouissance d'une bonne réputation, d'un plaisir permis, d'un bien acquis par des voies légitimes! Venez, voyez Etienne accablé sous une grêle de pierres, Laurent étendu sur les brasiers ardents, Catherine attachée à une roue infernale, Ignace mis en pièces par les lions, Antoine assiégé des plus horribles fantômes, Athanase en butte aux persécutions des empereurs, des rois, des païens, des hérétiques, de tout l'univers; Servule l'espace de quarante ans attaché sur un lit où la maladie et l'indigence lui font sentir tout ce qu'elles ont de plus affreux : venez, voyez, et ensuite plaignez-vous des obstacles.

Pour ce qui est des secours, sans eux il était impossible de vaincre, et Dieu, toujours équitable, les a prodigués à ses saints; mais quelque avantage qu'ils aient eu de ce côté-là, ils n'ont rien eu que nous n'ayons aussi bien qu'eux. Venons au détail. Secours dans la parole de Dieu, qui, plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants, perce jusqu'au fond de l'âme, et va interroger le cœur dans ses plus imperceptibles replis. C'est elle qui, jusque sous le dais, fit pâlir Agrippa; elle qui, par l'organe de saint Paul, a fait rentrer tant de pécheurs en eux-mêmes; elle qui a converti tant de nations; elle qui a changé la face de l'univers : malheur à qui refuse de l'entendre, ou qui, après l'avoir entendue, n'en profite pas. Secours dans les sacrements : un simple aveu suffit, avec la vraie contrition un simple aveu procure le pardon des plus criantes prévarications, fait taire le tonnerre de la justice divine; Dieu offensé par le crime est le refuge du criminel : et que ne puis-je vous marquer toute l'estime que firent les saints d'un moyen qu'ils regardèrent comme la ressource assurée du pécheur, et la planche salutaire qui lui reste dans son naufrage! Non, non, ne croyons pas qu'ils fussent tous exempts de tache : je le dis hardiment, plusieurs ont flétri la robe d'innocence : plusieurs, par faiblesse, par séduction, par malignité, ont fait des chutes horribles : mais ils ont accouru à ce tribunal qui en est un de miséricorde pour les pécheurs contrits et humiliés; ils sont venus recouvrer leur premier éclat dans le sang de l'Agneau : et ce serait à nous, qui avons sur cela le même intérêt, à témoigner la même ardeur. En particulier dans ce banquet adorable où tous les hommes sont invités, quelle source de vie! ô manne délicieuse! ô tendresse du meilleur des pères! puisse le gage qu'il nous en donne faire sur nos cœurs la plus vive impression! Admirez-vous, dit saint Chrysostome, ce qu'opérait parmi les premiers fidèles ce pain des forts, ce breuvage d'immortalité! les voyez-vous, au sortir de ce banquet, redoutables à l'enfer dont ils déconcertent les vains projets! les voyez-vous, dans la carrière des vertus, courir avec une rapidité d'aigle, respirer une ardeur, montrer un courage à l'épreuve de la rage des hommes, des lions, des démons! Presque tous doivent leur salut à cet incomparable sacrement, et s'il ne vous sanctifie pas, s'il ne vous sauve pas, vous, c'est que vous n'en approchez presque

Digitized by Google

jamais, ou que vous n'en approchez que pour le convertir en poison. Secours dans la grâce du Rédempteur, grâce médicinale qui affaiblit les penchants, et fait que l'homme maître de ses passions, quand il veut, leur donne la loi; grâce qui prend sa source au Calvaire, et de là, comme un fleuve majestueux, se répand dans l'univers; grâce sortie du sein d'un Dieu mourant qui, par son trépas, a effacé l'arrêt du nôtre.

Quelqu'un dira-t-il que cette grâce lui manque? dira-t-il qu'elle ne l'avertit pas, qu'elle ne le presse pas, qu'elle ne le poursuit pas? Combien de fois, vous qui m'écoutez, l'avez-vous entendue qui vous parlait au fond du cœur! combien de fois a-t-elle dit intérieurement à chacun de vous: Cesse de t'emporter, cesse de jouer, cesse de médire; songe à te réconcilier, songe à restituer, songe à te convertir! combien de fois vous a-t-elle fait sentir la rigueur des jugements divins, l'épouvantable état d'un homme qui meurt dans la haine de Dieu! Et qu'est-ce donc qui vous arrête? avec des secours si capables de vous sauver, et qui en ont sauvé tant d'autres, d'où vient que vous ne faites rien? Sera-t-il temps de penser à l'éternité bienheureuse, quand il n'y aura plus de temps pour vous? Sera-t-il temps de demander le ciel, quand une perte irréparable vous l'aura fermé pour jamais? Pensez-vous qu'on vous donnera la couronne, si vous ne la méritez? et la mériterez-vous par une vie aussi vide de bonnes œuvres, aussi remplie d'infidélités, aussi contraire aux maximes de l'Evangile, que celle que vous menez depuis si longtemps? Vous ne voyez donc pas que ces secours sont des talents dont vous rendrez compte, et qui sûrement vous perdront, s'ils ne vous sauvent pas. *Dominus vobiscum est*, le Seigneur est avec vous: il y est par les remords que vous ressentez; il y est par les tragiques événements que vous voyez; il y est par la perfidie des hommes qu'il permet que vous éprouviez; il y est par le dégoût des plaisirs dont vous vous lassez; il y est par les vives lumières, par les touchantes inspirations que vous recevez; *Dominus vobiscum est:* avec cela, si vous périssez, vous périssez de gaieté de cœur, vous êtes vous-même le plus cruel de vos ennemis.

Je reprends; pour les saints, mêmes difficultés, pour nous autres, mêmes ressources: sur quoi je vous prie de faire avec moi une réflexion à laquelle, quelque opiniâtre, quelque endurci qu'on puisse être, il faut qu'on se rende. J'envisage un peuple innombrable, une étonnante multitude qui, après avoir marché dans des sentiers étroits, est entrée dans le séjour du repos; on me remet devant les yeux tout ce que l'exemple a de plus héroïque et de plus frappant: résisterai-je toujours et ne me reveillerai-je point enfin du criminel assoupissement dans lequel j'ai vécu? Occupé de mes plaisirs, infatué de la figure du monde, je ne pense qu'à me satisfaire. Ah! pécheur insensé, comment répondre aux autorités dont on m'accable! comment soutenir le parallèle affreux de la conduite des saints et de la mienne! Je m'excuse sur ce que la vertu est pénible; mais ne l'est-elle que d'aujourd'hui? ne l'est-elle que pour moi? De quel droit prétends-je que pour moi seul on mette le ciel à plus bas prix? de quel front prétexter des peines qu'avant moi d'autres ont ressenties, qu'avant moi d'autres ont combattues, qu'avant moi d'autres ont surmontées? Je m'excuse sur ce que suis faible; mais le suis-je plus que tant de femmes qui se sont mises au-dessus de la fragilité du sexe et de la violence des penchants? le suis-je plus que tant de jeunes personnes qui ont sacrifié au désir de ne vivre qu'en Dieu et pour Dieu les avantages de leur naissance, leurs espérances, leurs agréments? le suis-je plus que tant d'enfants qui, sans délibérer, ont volé au trépas, ont embrassé une règle austère? O ciel! des enfants se sont arrachés d'entre les bras de leurs parents; des enfants ont méprisé le monde, lorsqu'il était le plus flatteur; des enfants ont couru au martyre, des enfants ont été des héros; et moi, je n'ose les suivre dans des routes plus faciles! et à mon âge je refuse de faire la centième partie de ce qu'ils ont fait! Suis-je chrétien, et mériterai-je d'en porter le nom! Mais mon état me cause mille embarras, l'indigne prétexte! Comme si je ne voyais pas des gens qui, dans les villes, dans les campagnes, dans les armées, sur les tribunaux, guerriers, rois, magistrats, courtisans, dans tous les temps, dans tous les âges, et nommément dans tous les états, ont fait leur principale étude d'aimer et de servir Dieu! comme si mon état, pour moi seul devenu incompatible avec le christianisme, détournait des voies du salut! Infidèle que je suis! Dans toutes les parties du monde il y a des hommes fragiles comme moi, exposés comme moi, tentés comme moi, et plus que moi; pourquoi ne pourrai-je pas ce qu'ils ont pu? S'ils ont eu le malheur de tomber, du moins ils ont fait pénitence; qui m'empêche de la faire? Ils ont été chastes, désintéressés, compatissants, ils sont devenus saints; qui m'empêche de le devenir? Mais je ne puis pas: par quelle raison? Y a-t-il de la raison à dire que je ne puis pas, moi qui ai toute sorte de moyens comme eux, et de plus qu'eux, un parfait modèle dans l'héroïsme de leur conduite? Discours, chrétiens auditeurs, qui retentit dans la solennité de ce jour, discours marqué au coin du vrai, et par là plein de ce pathétique qui inspire un courage à toute épreuve.

Et remarquez surtout que ces réflexions auront toute leur force, lorsqu'au jour du jugement on raprochera la conduite que vous avez tenue dans les affaires civiles, et qu'on vous opposera vous-même à vous-même. Présenté au tribunal de Jésus-Christ, interrogé pourquoi vous n'avez point pratiqué l'aumône, la mortification, le recueillement, la patience, apparemment vous répondrez que vous ne pouviez pas: com-

Digitized by Google

ment, dira le juge, serviteur infidèle, vous ne pouviez pas? et quand, pour satisfaire votre avarice, il a fallu traverser les mers, braver la tempête, courir d'une extrémité du monde à l'autre, vous l'avez bien pu, les flots irrités n'ont point arrêté votre audace; et quand, pour satisfaire votre ambition, il a fallu ramper devant des esclaves, dévorer mille chagrins, dissimuler mille outrages, vous réduire à la plus ennuyeuse contrainte, à la plus fâcheuse captivité, vous l'avez bien pu; l'esclavage pour vous n'a rien eu que de glorieux : et quand, pour satisfaire une coupable flamme, il a fallu tramer des intrigues, essuyer des contre-temps, vivre dans de continuelles agitations, prodiguer vos biens, votre réputation, votre santé, vous l'avez bien pu; selon votre ridicule langage vous bénissiez vos fers, vous adoriez votre martyre; répondez, vous, magistrat; vous, négociant; vous, père de famille; vous, homme de guerre; vous ne pouviez pas garder ma loi : mais pour briller dans le barreau, nuit et jour vous vous êtes consumés dans la lecture de procédures ennuyeuses; dans le négoce, vous vous êtes épuisés de soins, de travaux pénibles; dans le métier des armes, vous avez souffert toutes les rigueurs des saisons, tout ce que la faim et la soif ont de plus cruel; vous avez bravé la mort, et je vois encore sur vos corps la marque des blessures que vous reçûtes au service du prince et de la patrie: vous ne pouviez pas garder ma loi? Je demande si ma loi était plus difficile, plus captivante, plus insupportable à la nature que tout cela; je demande pourquoi, aidé du secours de ma grâce, vous avez violé mes commandements, tandis que des maîtres qui imposaient de plus rudes fardeaux ont été obéis? La question est atterrante, et je ne vois pas ce qui nous sauvera du reproche dont nous méritons d'être accablés. Et n'en revenez point à dire que votre état vous jette dans une dissipation trop grande; encore une fois, l'excuse n'est pas recevable, on se sauve dans tous les états : Samuel était juge, Joseph était artisan, un autre Joseph était maître d'un vaste empire, Corneille était soldat, Geneviève était bergère; et tous ont eu entrée dans le royaume des cieux. On se sauve dans le maniement des deniers publics, et Jean-Baptiste, consulté par les partisans, ne leur ordonne point de quitter l'emploi, mais de se contenter d'un gain honnête et légitime. On se sauve dans la parti des armes, et le même Jean-Baptiste, content des soldats, pourvu qu'ils n'exercent point de violence et qu'ils ne s'écartent point de leur devoir, ne leur commande ni de jeter le casque et l'épée, ni d'étouffer la noble ardeur qui fait faire les grands exploits. On se sauve dans le plus dangereux, le plus critique de tous les états; dans la royauté: David et saint Louis ne renoncent point à la grandeur, mais ils donnent à la grandeur la sainteté pour base; ils sont saints, et ils le sont en rois : toujours la couronne reste sur leur tête, mais elle brille plus de l'éclat de la vertu que de celui de l'or. Accoutumés à commander aux hommes en maîtres, et à obéir à Dieu en esclaves, ils savent monter noblement sur le trône, et plus noblement ramper au pied des autels.

Ces maximes incontestables ainsi établies, chrétiens, raniment tout notre courage : *Confortamini et bellate* (I *Reg.*, IV), il n'est plus question de mollir : voilà le chemin; il faut entrer; voilà le combat, il faut frapper; voilà la palme, il faut la remporter. *Confortamini et bellate;* le chef des prédestinés, le Rédempteur des hommes, Jésus-Christ marche à votre tête; suivez ses pas, suivez la trace de son sang; la trace est fidèle et vous mènera droit à la céleste patrie. *Confortamini et bellate;* du haut du ciel les saints sont témoins de vos combats, ils sont en même temps vos ancêtres, vos pères, il ne faut pas les démentir, il ne faut pas dégénérer : dans la tribulation ils ont tenu ferme, soutenez vous comme eux et montrez que, si les périls sont grands, votre âme est plus grande encore. *Confortamini et bellate;* ah, je vous en conjure, prenez compassion de vous-mêmes; ce que vous faites pour votre fortune, ce que vous faites pour votre famille, faites-le pour vous! Eh que désirez-vous, si vous ne désirez le souverain bien qui remplira tous vos désirs! Qu'aimerez-vous, si vous n'aimez la beauté suprême dont la vue vous rendra nécessairement, éternellement, infiniment heureux! Que craindrez, que fuirez-vous, si vous ne craignez, si vous ne fuyez le péché, qui est le seul écueil où cette grande espérance peut faire naufrage! La récompense est souverainement avantageuse, la récompense est véritablement en votre pouvoir; cherchez-la, et cherchez-la, s'il le faut, à travers les torrents, les flammes, les supplices : en tout temps, en tout lieu, par toute sorte de moyens, il faut travailler à l'obtenir. Telles sont les résolutions que nous devons prendre, et qui, après nous avoir fait vivre comme les saints, nous feront régner avec eux dans l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXX.

SUR LE PURGATOIRE.

Non intres in judicium cum servo tuo, quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens. (*Psal.* CXLII.)

N'entrez point en jugement avec votre serviteur, parce que nul homme vivant ne sera justifié devant vous.

Ainsi pensait, ainsi s'exprimait le plus illustre des pénitents; sachant que Dieu tient sans cesse sur nous les yeux ouverts, que nos crimes sont comptés sans qu'il y en ait un seul qui échappe à ses regards, que même nos actions les plus saintes, pesées dans la balance du sanctuaire, ne se trouveront point exemptes de tache, ah! Seigneur, s'écriait-il dans le sentiment d'un cœur contrit et humilié, ne me jugez point, n'entrez point en compte avec moi; je ne puis vous rendre un compte fidèle, tout me condamne et rien ne me justifie; il ne me reste que

Digitized by Google

d'implorer votre grande miséricorde, c'est dans elle seule que j'espère. *Non intres in judicium cum servo tuo, quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens.* Or, ce que David disait de lui-même, ce qu'il disait de tout homme vivant, l'Eglise l'applique aux morts; elle nous les représente coupables d'infidélités qui les suivent au delà du trépas, et qu'un Dieu inflexible et sévère punit dans toute la rigueur de ses jugements. Ce Dieu, dont la vérité et la sainteté sont le caractère, ne peut souffrir l'injustice, il l'a en horreur, et quelque part qu'elle se trouve, il la poursuit, il l'accable de tous ses traits. Voit-il dans le ciel des esprits orgueilleux, dans l'enfer des pécheurs impénitents, sur la terre des hommes corrompus? il prend les armes, il tonne, et dans le ciel, dans l'enfer, sur la terre, partout il se venge. Sa vengeance s'étend même sur ceux d'entre les morts qui sont les moins criminels, et jusqu'à ce que le reste de leurs iniquités soit effacé, quelque chers qu'ils lui soient d'ailleurs, ils ne doivent point espérer de grâce. De là vient qu'ils lèvent les yeux et les mains vers nous, qu'ils nous découvrent leurs plaies profondes, qu'ils nous conjurent d'essuyer leurs pleurs.

Chrétiens, que la voix de leur douleur ne soit point inutile, que leur espérance ne soit point trompée. Lorsque nous entrons par hasard dans les hôpitaux, dans ces lieux où toutes les misères sont réunies, cette vue nous frappe; quelque inhumains que nous puissions être, nous ne pouvons refuser à des malheureux un faible secours; ne le refusons pas à des âmes vertueuses plongées dans un abîme où elles éprouvent toutes les rigueurs. Il s'agit ici d'une obligation qui est également obligation pour l'homme et pour le chrétien: assister les âmes du purgatoire, c'est un devoir des plus inviolables: devoir d'humanité, devoir de religion: deux pensées qui font tout le plan et le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nous avons un grand avantage, quand nous travaillons à ranimer votre piété envers les morts; c'est que la voix de la compassion, voix d'elle-même sensible et touchante, se joint à la nôtre. Chrétiens mes frères, je parle pour des malheureux, je parle à des hommes bien nés; quel fruit n'ai-je pas lieu d'attendre? Remarquez-bien le caractère de ceux en faveur de qui je vous implore: ce sont des justes qui souffrent, qui souffrent des peines extrêmes, qui souffrent la plupart à cause de vous. Trois sentiments qui intéressent l'humanité, trois réflexions qui doivent faire sur vos cœurs les plus profondes et les plus vives impressions.

Qu'il y ait un purgatoire, je veux dire un lieu où les âmes, qui n'ont pas pleinement satisfait à la justice divine, soient retenues pour un temps, c'est une vérité si solidement établie, qu'il est comme impossible de la révoquer en doute. L'hérétique n'en convient pas, je le sais; je sais même quel torrent d'invectives, quel amas de fades et ridicules plaisanteries il vomit à ce sujet contre nous; mais jamais ni sa fureur, ni ses prétendus bons mots ne détruiront les preuves qui autorisent la doctrine de l'Eglise; nous avons en cette matière les témoignages les plus authentiques et les plus forts. Témoignage de l'Ancien Testament: La prière pour les morts, dit le texte sacré, est une prière sainte et salutaire qui obtient de Dieu le pardon de leurs offenses: *Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare ut a peccatis solvantur* (II, *Mach.*, XII); quoi de plus formel? d'ailleurs le second livre des *Machabées* est reconnu généralement pour canonique. Calvin le rejette, doit-on s'en étonner? il y trouve la condamnation de ses erreurs. Que saint Chrysostome, saint Augustin, que les Pères de l'Eglise le reçoivent, il oppose fièrement ses lumières aux leurs, et, à l'en croire, son sentiment doit prévaloir sur le leur. Ennemi de Dieu et de son Christ, c'est bien à vous à démentir ce qu'il y a de plus célèbres docteurs! il vous appartient bien de décider quelles écritures sont divines, et de prononcer en maître sur des points dont la tradition est le véritable juge! Parce qu'un livre s'oppose à vos dogmes pervers, vous vous donnez la liberté de le proscrire! mais quand bien même je vous accorderais qu'il n'est pas compris dans le canon, quand je ne le prendrais que pour un livre purement historique, ignorez-vous du moins qu'il rapporte un usage reçu de tout temps parmi les Juifs, et un usage que certainement Jésus-Christ n'eût pas manqué de combattre, s'il ne l'eût jugé saint et légitime? dites tout ce qu'il vous plaira, mais le silence de Jésus Christ en cette matière est une preuve également authentique et infaillible contre vous.

Témoignage du Nouveau Testament. Tandis que vous êtes dans la voie, c'est-à-dire dans cette vie mortelle, faites au plus tôt, dit le Sauveur du monde, faites la paix avec votre adversaire, de peur qu'il ne vous livre au juge, le juge au bras de l'exécuteur des arrêts de sa justice, et que vous ne soyez jeté dans une fâcheuse prison dont vous ne sortirez qu'après avoir payé jusqu'à la dernière obole. Or, il n'y a point de dettes à payer dans le ciel, dans l'enfer les réprouvés sont insolvables: il y a donc un lieu mitoyen où l'homme après la mort achève de payer et en payant s'acquitte: ainsi l'entendent Tertullien, saint Cyprien, saint Jérôme. Prenez garde, dit encore le Sauveur du monde, prenez garde aux paroles qui vous échappent: si vous blasphémez contre le Saint-Esprit, votre blasphème ne sera pardonné ni dans cette vie, ni dans l'autre: ce qui suppose des péchés remis dans l'autre vie. Or, ils ne le seront pas dans le ciel, puisque le péché n'y entre point; ils ne le seront pas dans l'enfer, puisque le péché y subsistera toujours: il y a donc un lieu où le coupable après la mort peut encore espérer grâce: ainsi l'entendent saint Augustin, saint Grégoire, saint Bernard. Peut-on réfléchir sur des textes si clairs et rapprocher en même

Digitized by Google

temps l'interprétation qu'y donnent les saints docteurs, sans être forcé de convenir de la vérité que nous annonçons? Voulez-vous de nouveaux témoignages? Tertullien dit: *Nous offrons le sacrifice pour les morts, et si l'on m'en demande la raison, je trouve que c'est un usage que la foi justifie, que la tradition perpétue, que la coutume autorise.* Saint Chrysostome dit : *La charité envers les morts est un dogme émané de Dieu, principe de toute charité et de toute miséricorde.* Saint Epiphane dit : *La prière pour les morts est une loi du Père céleste ; qui sera assez téméraire pour la violer? C'est une loi de l'Eglise qui, en vertu de ce qu'ont enseigné nos Pères, s'en fait un devoir indispensable.* Saint Ambroise dit : *Parce que vous avez perdu une sœur chérie, vous vous abandonnez aux transports de la douleur, vous fondez en larmes : priez pour elle, ce sont vos prières et non vos larmes qu'elle demande. Seigneur,* dit-il ailleurs, *vous savez quels furent mes sentiments pour Théodose, je l'aimai avec la tendresse d'un père, je l'aimai comme mon fils : ah, je vous en conjure, faites-le entrer dans le séjour des saints ; je ne cesserai de vous presser, de vous importuner, jusqu'à ce que vous lui donniez dans le ciel la place que méritent ses vertus.* Saint Augustin dit : *Nous offrons pour les morts, et nous ne nous lassons point d'offrir le tribut de nos prières. Grand Dieu,* dit-il encore, *souvenez-vous que votre servante Monique, sur le point de mourir, ne nous recommanda rien tant que de prier pour elle au pied des autels dans le temps de l'adorable sacrifice : j'obéis, j'offre pour elle un juste suffrage, et j'implore celui de tous les cœurs qui vous aiment.* Enfin saint Augustin et saint Epiphane se récrient contre l'impie Aétius, qui prétendait abolir tout à la fois et l'adoration qu'on doit au Fils de Dieu, et le soulagement qu'on procure aux morts.

Dans le fond, à examiner les choses de près, n'est-ce pas un principe indubitable, principe manifestement établi dans l'Ecriture, que le ciel est une demeure où rien de souillé n'entrera? Est-il naturel que le péché soit impuni, que les droits de Dieu soient trahis, et qu'après l'avoir offensé on entre en partage de son royaume sans avoir réparé l'offense? Est-il naturel que deux justes qui meurent ensemble, l'un exempt de tache, l'autre comptable de quelques dettes, parviennent tous deux en même temps à la couronne? Partisans de l'erreur, vous vantez les mérites de Jésus-Christ; mieux que vous nous en connaissons le prix : mais nous savons que ce Dieu, qui est mort pour nous, est un Dieu saint, un Dieu essentiellement ennemi de toute iniquité ; nous savons que dans lui la miséricorde ne déroge point à la justice, et que, par un tempérament admirable de sévérité et de clémence, Juge sévère, Père tendre, il sait pardonner et se venger tout ensemble. Telles sont les preuves du dogme catholique, preuves sans réplique, comme vous voyez ; je les ai rassemblées toutes sous un point de vue, afin de vous affermir dans la foi et de vous rendre si inébranlables, qu'il ne nous vienne sur cela aucun doute qui ait quelque apparence de fondement.

On souffre donc dans le purgatoire, et comme les textes rapportés le supposent évidemment, ce sont des justes qui souffrent; et que souffrent-ils? Ah ! que ceci est capable de vous arracher des larmes et de réveiller votre compassion ! Sombres demeures, ouvrez-vous ; esprits qui visitez ces noires prisons, jetez-y quelque lumière pour un moment, afin que nous apercevions le triste état où sont réduites tant d'âmes infortunées sur qui le ciel fait pleuvoir tous ses traits ! Elles souffrent l'activité d'un feu qui surpasse tout ce qu'a jamais imaginé la cruauté des tyrans, tout ce qu'ont de plus affreux les maux de la vie réunis ensemble ; d'un feu que Dieu, pour ainsi dire, a chargé des intérêts de sa gloire, et qui, par la vertu que le ciel lui communique, supplée tous les instruments, renferme toutes les tortures, fait sentir toutes les douleurs ; d'un feu qui agit sans interruption, sans relâche ; d'un feu si cruel, que saint Augustin, saint Grégoire, le Vénérable Bède ne trouvent point de termes pour en faire sentir la violence. Elles souffrent la privation de Dieu, privation qui, pour une âme dégagée des liens du corps et d'ailleurs en état de grâce, est douloureuse à l'excès. Qui pourrait dire avec quelle force elles tendent vers cet objet adorable ? Enfants bien nés, qui pleurez un père depuis longtemps absent ; mères affligées qui soupirez après le retour d'un fils ; vous sentez de rudes atteintes, je vous plains : mais que penser de l'état violent de ces saintes âmes, lorsqu'elles se voient éloignées d'un Dieu qui est le terme de leurs désirs et le centre de leur repos ! En vain, pour atteindre jusqu'à lui, elles soupirent, elles s'élancent par leurs désirs ; une barrière impénétrable les en sépare ; toujours leurs efforts sont repoussés, leurs désirs confondus ; toujours dans l'attente d'un bien infini qui leur appartient, d'un bien qu'elles posséderont sûrement et qui pourtant leur échappe, elles éprouvent des agitations, des transports que tous les supplices n'égalent pas ; cet éloignement de Dieu est pour elles plus insupportable que les flammes qui les dévorent. Mais que dis-je, Dieu éloigné ? non, il ne l'est pas, il est avec elles, il est dans elles, il y est même comme père, comme ami, comme époux : mais c'est un père qui n'a que des châtiments, c'est un ami qui éclate en reproches, c'est un époux qui n'a que des rigueurs ; sans cesse il attire et il repousse, il console et il frappe, il aime et il accable : rien de si tendre que son cœur, rien de si terrible que son bras ; je reconnais tout à la fois le père des miséricordes et le Dieu des vengeances. Elles souffrent la confusion de leurs iniquités, dont le nombre et la grandeur les effrayent Hélas ! elles pensaient autrefois comme nous. De tant de fautes qu'à toute heure et sans scrupule nous commettons, elles en parlaient suivant le langage du

Digitized by Google

monde : ces paroles un peu trop enjouées, ces parures un peu trop affectées, ces délicatesses un peu trop recherchées, ces impatiences un peu trop faiblement réprimées leur paraissaient à peine des fautes, l'amour-propre les comptait pour rien : mais qu'aujourd'hui leurs vues sont différentes ! A la lueur des flammes dont elles sont investies et pénétrées, ces offenses prétendues légères leur paraissent des attentats ; elles ne peuvent se pardonner l'indifférence qu'elles ont eue pour un Dieu trop aimable, et il n'en est point parmi elles qui ne consentît à voir multiplier ses peines, si elle pouvait à ce prix n'avoir jamais eu le malheur de lui déplaire. Elles souffrent une tristesse accablante, de mortels ennuis, dans l'incertitude où elles sont du moment de leur délivrance. Me voilà exposée aux traits d'un Dieu en courroux, quand se lassera-t-il ? quand sortirai-je du sein des flammes vengeresses ? ma peine finira, je n'en puis douter, mais combien durera-t-elle ? durera-t-elle encore trente ans, encore cinquante ans, encore plusieurs siècles ? où en suis-je, si elle est prolongée jusqu'au terme de la résurrection générale ? Moment après lequel je soupire, moment heureux où je serai réunie à mon Dieu, quand viendrez-vous ? affreuse incertitude ! inquiétude dévorante ! Un prince destiné au trône, qui gémirait actuellement dans les fers, passerait de tristes moments : dans de si étranges perplexités, tout supplice est bien long ; les maux ne durassent-ils qu'un jour, ils paraissent durer des siècles entiers. Enfin, pour tracer une faible image de ce qu'on endure dans le purgatoire, sachez que la main de Dieu, le sentiment du ver rongeur, la violence des flammes, la rigueur d'un sort qu'on craint de voir finir trop tard, tout conspire à déchirer l'âme, tout réclame votre compassion.

La refuserez-vous, chers auditeurs ? serez-vous insensibles ? étoufferez-vous la voix de la nature qui vous sollicite si puissamment ? Je peins à vos yeux des malheurs capables d'arracher des larmes à quiconque n'est pas sans sentiment ; ne trouverai-je dans vous que des yeux secs, des cœurs de glace ? où sont-ils vos cœurs, ces cœurs si généreux, si faciles à s'attendrir ? Mais si on produisait ici un criminel appliqué à la torture, fût-il le plus scélérat des hommes, combien en est-il parmi vous que ce spectacle toucherait, pénétrerait de douleur ! mais quand on vous fait souvenir de la dureté du mauvais riche envers Lazare, de quelle indignation n'êtes-vous pas remplis ! Cependant qu'y a-t-il dans sa conduite qui ne soit marqué dans la vôtre à des traits plus odieux ? Il voit Lazare couché à sa porte, couvert d'ulcères, dévoré de la faim ; il voit de vils animaux, moins barbares que lui, l'instruire de son devoir : et malgré cet exemple, toujours sans cœur et sans entrailles, ils refuse jusqu'aux miettes qui tombent de sa table, cela révolte : et nous donc, quel reproche méritons-nous ! nous qui savons qu'il y a des hommes sans nombre, je ne dis pas pressés de la faim et de la soif, je ne dis pas exposés aux injures de l'air, sujets aux misères humaines ; mais accablés du poids d'une colère toute-puissante, mais abîmés dans le centre des maux, mais étendus dans des brasiers qui ne le cèdent point à ceux de l'enfer : nous qui dans cet état devrions leur tendre la main, nous négligeons de le faire ! A quel tribunal justifierons-nous notre dureté et notre inhumanité ? Venez, chrétiens impitoyables, venez à la porte du mauvais riche, et que l'exemple de compassion, dont il ne profita pas, serve aujourd'hui à vous confondre. Déplorable aveuglement ! on court aux spectacles, et là, aux récits des malheurs d'un héros fabuleux, tout retentit de gémissements, on pleure des hommes qui ne furent jamais, ou qui furent indignes de vivre, tandis qu'on est insensible aux maux inexprimables des personnes qui se sont distinguées sur la terre par leurs vertus. Oui, le voilà dans tout son jour cet opprobre dont était menacé le christianisme ; les romans et les théâtres sont plus arrosés de larmes que nos temples et nos autels. Mais que nous soyons atteints du mal le plus léger, quel secours n'implorons-nous, quel soulagement ne nous procurons-nous pas, quels murmures, quelles plaintes, si on ne s'empresse autour de nous ! Il est étrange que l'expérience ne nous ait pas appris à compâtir à des hommes mille fois plus à plaindre que nous et que dans nos propres maux, sensibles à l'excès, nous n'ayons pour ceux d'autrui que des cœurs de bronze.

Dureté de notre part d'autant plus injuste, d'autant plus condamnable, que plusieurs de ces captifs, qui sont si cruellement enchaînés, ne le sont qu'à cause de nous. Descendons en effet dans ces affreux souterrains, contemplons cet amas de victimes que Dieu immole à sa colère : sur qui tombent ses traits ? ils tombent sur un père qui a été dans certains moments plus attentif à vous former pour le monde, qu'à régler votre conduite et vos mœurs ; qui, dans l'affaire de votre établissement, s'est donné des mouvements que la conscience voulait qu'il modérât, et qui, d'ailleurs incapable de violer ouvertement les lois de la justice, ne les a pourtant pas toujours assez exactement consultées. Ils tombent sur une mère, dont la tendresse pour vous a été trop loin, et qui a trop suivi à votre égard les sentiments d'un cœur à qui il était permis d'être tendre, mais non de l'être à l'excès. Ils tombent sur un ami, qui a eu pour vous trop de complaisance, et qui, dans la crainte de vous déplaire, s'est prêté aveuglément, sinon à vos passions, du moins à vos caprices. Ils tombent sur un maître qui vous a trop épargné, trop ménagé, trop flatté, qui n'a point opposé une assez forte digue à vos passions naissantes, et qui, en vous châtiant, s'est réglé bien plus sur sa compassion que sur vos besoins. Et ne tombent-ils point peut-être sur des personnes que vous avez séduites par de dangereuses maximes, engagées dans de fausses démarches, entraînées même ou-

Digitized by Google

vertement dans le désordre, abusant pour cela tantôt de votre autorité, tantôt de leur simplicité; ces traits tombent sur des personnes mortes sans avoir satisfait d'une manière proportionnée à la grandeur de l'offense. Mes frères, vous souffrez peut-être de la part de vos enfants : mais quand vous étiez enfants vous-mêmes, vos pères et mères n'ont-ils rien souffert de vous? par votre indocilité, votre opiniâtreté, vos révoltes, ne leur avez-vous point causé des impatiences qu'un Dieu vengeur leur fait expier? Jugez en quelle conscience vous pouvez les oublier, et si de toutes les lois divines et humains, il en est une seule qui vous dispense de les secourir. *Miseremini*, s'écrient-ils tous ensemble, *miseremini, saltem vos* (*Job*, XIX), venez du moins vous, venez à notre secours; parents, amis qui nous fûtes chers, du moins vous, soyez touchés de nos peines, laissez-vous attendrir par nos pleurs; que la piété vous parle pour des hommes qui seraient moins malheureux, s'ils s'étaient moins intéressés pour vous.

Ainsi vous tendent les bras, ainsi implorent votre secours tant de misérables : et vous chrétiens, vous, enrichis du fruit de leurs travaux, engraissés de leur substance, vous les oubliez! C'est vous qui avez armé contre eux la main de Dieu, c'est vous qui avez attisé le feu dont ils brûlent, qui êtes la cause de leur supplice; et quand nous exposons leurs besoins, vous trouvez nos remontrances importunes! Est-ce ainsi que vous écoutez la voix du sang qui vous avertit qu'ils sont vos proches, la voix de la reconnaissance qui vous rappelle le souvenir de leurs bienfaits, la voix de la justice qui vous commande d'expier des infidélités dont vous êtes les premiers auteurs, la voix de l'humanité qui vous oblige de compatir aux malheurs de vos semblables? Cruels, toutes ces voix ne parlent plus, l'ingratitude les a étouffées! Vous reposez dans les bras de la mollesse, tandis qu'une mère est couchée dans les flammes! Vous goûtez toutes les les délices, tandis qu'elle est en proie aux plus affreuses disgrâces! Elle comptait sur vous, et vous l'abandonnez! Votre dureté est-elle excusable? Que vous reste-t-il, sinon de vous joindre au bras de la vengeance qui la poursuit, et de faire éclater une joie cruelle et indécente, comme pour insulter à ses douleurs? Je parle à vous, mes chers frères, qui avez reçu du ciel un cœur compatissant, un naturel aimable : si vous voyiez un ami accablé de la faim, prêt à rendre l'âme, n'est-il pas vrai que vos entrailles seraient émues, et que pour subvenir à son besoin, il n'est rien dont vous ne fissiez le sacrifice? Si vous voyiez même un inconnu tomber dans les flammes, et que sans courir aucun risque, vous pussiez le délivrer, ne vous regarderiez-vous pas comme un monstre, si vous ne le délivriez en effet? Ces parents, ces amis, vous les aimiez autrefois, vous aviez promis de les aimer au delà du tombeau; vous étiez plein d'égards et de complaisance pour eux : Hé quoi! depuis que la mort vous les a ravis, ne vous sont-ils plus rien? ne sont-ils plus vos pères? n'êtes-vous plus leurs enfants? Comment pouvez-vous rester tranquilles, sachant les maux horribles qu'ils endurent, et que probablement sans vous ils n'endureraient pas? cela seul devrait vous toucher jusqu'au vif, et vous porter à tout entreprendre pour rompre leurs fers.

Mais voici ce qui arrive. Tant qu'une personne a un souffle de vie, on ne la quitte pas un moment, on s'empresse à la servir, on laisse échapper quelques larmes de tendresse qu'on a soin de lui faire apercevoir : mais a-t-elle les yeux fermés? on lève le masque, on ne se contraint plus; les noms d'ami, de fils, de parent, de chrétien même, sont des noms qui disparaissent : sans perdre de temps, sans attendre même quelquefois que le mourant ait rendu les derniers soupirs, guidé par l'avarice, on va chercher où est l'argent, on se saisit de la dépouille, et s'il se trouve un concurrent qui s'en empare, on travaille à la lui arracher d'entre les mains. Voilà la discorde en fureur, voilà un cri de sang et de bataille; on éclate, on entasse les procédures; dans le cours de ces procédures, le mort oublié, reste enseveli dans des feux dont personne ne se met en peine de le délivrer, et après avoir été porté au tribunal de Dieu pour rendre compte de sa vie, il est encore traduit aux tribunaux des Juges de la terre, où l'on fait casser ses dernières volontés. Telle est la conduite qu'on tient tous les jours, telles sont les déplorables scènes dont nous sommes témoins.

Vous vous faites un mérite d'orner les funérailles, et vous défiez que sur cela on puisse vous reprocher rien, comme si nous ne savions pas que c'est la coutume, la bienséance qui vous font agir, et que vous n'en usez de la sorte que parce que vous craignez de vous déshonorer : vantez aussi, si vous l'osez, vantez tout ce qui vous échappe d'injurieux à la mémoire de ce pare t, justifiez vos chagrins au sujet d'un testament qui vous déplaît : il vous déplaît, pourquoi? parce qu'il est favorable à l'indigent, conforme à l'Evangile : il vous déplaît, parce que ce n'est pas le testament d'un païen. Dites-moi donc, je vous prie, ignorez-vous que la première famille d'un chrétien, ce sont les pauvres, et que les biens temporels sont tributaires du pauvre, ainsi qu'ils le sont des rois? Comment oserez-vous un jour demander à Jésus-Christ qu'il partage avec vous son royaume, après l'avoir sans pudeur exclu de votre succession? Craignez que ces biens, qui sont l'objet de votre envie, ne deviennent la cause de votre supplice, et que Dieu, qui punit vos proches dans sa miséricorde, ne vous punisse vous-même dans sa colère. C'est donc un devoir d'humanité de secourir les défunts; mais offrons un motif plus noble, montrons que c'est un devoir de religion; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Nous devons aimer Dieu, nous devons aimer le prochain, nous devons nous aimer

Digitized by Google

nous-mêmes; la charité l'ordonne, la charité qui est l'âme de la religion, est le plus essentiel et le plus saint de tous les devoirs. Or, par une dévotion constante et véritable envers les âmes du Purgatoire, on la pratique, cette charité, de la manière la plus parfaite, la plus excellente, et on la pratique dans toute l'étendue qu'elle peut avoir. Elevant d'abord nos regards vers le ciel, de là les portant au centre de la terre, ensuite les arrêtant autour de nous, nous accomplissons toute justice, et nous nous acquittons de nos obligations envers Dieu dont nous procurons la gloire, envers le prochain dont nous procurons la délivrance, envers nous-mêmes dont nous procurons le salut. Trois réflexions qu'il faut développer : donnez-y quelques moments d'attention.

Charité envers Dieu dont nous procurons la gloire, et nous le disons souvent : il n'en est pas de Dieu comme des hommes. Les hommes aiment à se venger, et quoique le plaisir de la vengeance soit peut-être de tous les plaisirs le plus injuste, ils s'y portent avec une avidité, une fureur qui dans tout le reste n'a point d'exemple : ont-ils saisi le moment qu'ils cherchaient? ils ne se possèdent plus. Mais que Dieu tient une conduite bien différente! dès là qu'il ne s'agit point des réprouvés, il punit à regret, il frappe malgré lui. Voyez comment il s'exprime par la bouche du prophète : *Heu, consolabor super hostibus meis, et vindicabor de inimicis meis! (Isa.,* I.) Israël, s'écrie-t-il, a violé ma loi, il a trahi ses serments, hélas! il faudra donc que je me venge! Cher enfant, tu es l'objet de ma tendresse, pourquoi veux-tu être l'objet de mon courroux! je suis ton père, pourquoi me rends-tu ton ennemi! c'est un père irrité, mais on sent que c'est aussi un père tendre, et que les coups qu'il porte, frappent son cœur avant de tomber sur un indigne fils qu'il est forcé de punir. De là vient qu'il se plaint amèrement quand on ne s'oppose point à sa colère; de là vient que par la voix de son Eglise, de ses Ecritures, de ses ministres, par toutes les voix les plus touchantes il nous invite, il nous presse de travailler à le désarmer. Venons donc, chrétiens, c'est un terme bien hardi dont je me sers, mais sa bonté m'autorise, venons à son secours, dérobons à sa vengeance des âmes prédestinées, et persuadons-nous que c'est là un moyen sûr de lui plaire, un moyen infaillible de procurer ses plus chers intérêts.

Intérêt de sa providence, il est toujours égal, toujours le même dans sa conduite adorable; et comme par le ministère de l'homme il absout les vivants, par le ministère de l'homme il pardonne aux morts. Intérêt de sa justice, parce que s'il est vrai, comme on n'en peut douter, que dans les peines dont il afflige ses amis, ses attributs offensés trouvent la juste réparation qui leur est due, il n'est pas moins vrai que cette même réparation, quand nous nous en chargeons, est d'un prix tout autre, et que l'hommage que nous lui rendons alors, étant de notre choix, étant purement volontaire, est un hommage en toute manière plus glorieux. Intérêt de sa grandeur, parce qu'une multitude innombrable d'hommes étant délivrés par nos soins, ne s'emploiront désormais qu'à chanter ses louanges et à le combler de bénédictions. Intérêt de son amour, intérêt de son cœur, parce que la miséricorde est son endroit sensible; sa miséricorde, si on peut hasarder le terme, est son attribut favori; il est ravi que nous lui donnions occasion de faire des heureux, et que nous plaidions auprès de lui une cause que sa clémence plaide de concert avec nous.

Mais cet intérêt déjà si marqué par rapport à Dieu, lorsque nous l'envisagerons spécialement par rapport à Jésus-Christ, combien se trouvera-t-il plus efficace encore et plus pressant! combien Jésus-Christ se sentira-t-il obligé, quand il verra ce que nous aurons fait pour ceux qu'il aime, et que de toute éternité il a aimés d'un amour ineffable! Un verre d'eau est une faveur dont il tiendra compte, une obole donnée à l'indigent ne sera pas laissée sans récompense : eh, quelle joie ressentira, quels regards tendres jettera sur nous ce Pasteur charitable dont nous aurons rassemblé le troupeau; ce chef glorieux que nous aurons réuni avec ses membres; ce Sauveur adorable à qui nous aurons procuré le prix de son sang; ce premier-né d'entre les hommes à qui nous aurons rendu ses frères! C'est alors qu'il témoignera une satisfaction extrême, c'est alors que, nous démêlant dans la foule des saints, il s'écriera : Fidèles serviteurs, comme les autres, vous avez couvert ma nudité, vous avez étanché ma soif; mais vous ne vous en êtes pas tenus là, votre piété a passé plus avant. Mes membres languissaient dans un fâcheux exil, et vous avez contribué à les délivrer; ils étaient poursuivis par le bras de la justice divine, et vous l'avez arrêté; ils étaient au fond d'un brasier terrible, et vous l'avez étouffé : autant de fois que vous avez prié, que vous avez jeûné, que vous avez pratiqué l'aumône pour mes membres souffrants, autant de fois vous avez mis la couronne sur ma tête; je règne en d'autres moi-même. Chrétiens, il en est parmi vous qui se sentent pour la personne sacrée de notre Sauveur un amour tendre, il en est qui pour lui, s'il le fallait, verseraient jusqu'à la dernière goutte de leur sang, il n'exige pas que vous versiez du sang; mais si vous l'aimez, voilà ses amis, consolez-les, soulagez-les, ce que vous voudriez faire pour lui, faites-le pour eux; c'est lui que vous obligerez. Il ne s'agit pas de souffrir le martyre; mais descendez, âme généreuse, descendez dans ces prisons que la foi vous montre; là pressez-vous de désarmer la justice de Dieu, enlevez-lui sa victime, mettez en liberté des prisonniers qu'elle accable : ce Dieu de bonté agréera la sainte violence que vous lui aurez faite.

Quand je travaille pour les âmes du pur-

Digitized by Google

gatoire, je glorifie Dieu, j'honore Jésus-Christ : travailler pour les âmes du purgatoire, c'est dire : Seigneur, tout adorable, tout aimable que vous êtes, vous n'êtes point assez adoré, assez aimé : non, il n'y a point assez de bouches qui vous louent, il n'y en a point assez sur la terre, il n'y en a point assez même dans le ciel ; je veux vous en procurer un plus grand nombre, j'en irai chercher jusque dans un autre monde. Ce n'est que dans le ciel qu'on vous aime parfaitement. Eh bien, je veux peupler le ciel, j'y veux mettre des habitants qui ne soupirent que pour vous. Sans cela, chrétiens, sans ce zèle pour le soulagement de nos frères, où est mon amour pour Dieu ? quand je lui dirai que je l'aime, à quoi reconnaîtra-t-il que je parle d'un cœur sincère ? ne sera-t-il pas en droit de traiter mon amour d'illusion, tandis que je vois dans les tourments ceux qui lui sont chers comme la prunelle de l'œil, et que je les vois sans verser une seule goutte d'eau sur les feux qu'ils endurent ?

Je dois donc m'intéresser pour les morts par un motif de charité envers Dieu, et je le dois ensuite par un motif de charité envers le prochain : charité fondée sur la loi qui ordonne d'aimer le prochain, non d'un amour de spéculation, de politique, de complaisance, de bienséance ; mais d'un amour véritable qui soit attesté dans le besoin par des marques solides, des témoignages réels. Or, c'est à nous de voir si les morts sont exclus de cette loi, et si on satisfait à cette loi essentielle et inviolable, quand on vit, comme nous faisons, dans un profond oubli de leurs personnes, quand on se borne à quelques sentiments d'une compassion stérile, à quelques larmes infructueuses, à quelques prières superficielles. Nous devrions bien nous souvenir des traits de ressemblance que nous donne avec eux la religion, des liens qui nous unissent ensemble, et que la mort n'a point rompus : comme nous ils étaient enfants du Père céleste, et ils sont encore, ils sont plus que jamais ses enfants bien-aimés : comme nous ils étaient membres de Jésus-Christ, et ils sont encore, ils sont plus sûrement que nous, ses membres vivants : comme nous ils étaient appelés à la possession du royaume éternel, et ils ont sur ce royaume un droit acquis, un droit désormais irrévocable : que des traits de cette nature sont beaux ! qu'ils sont touchants ! Si je vous parlais dans ce moment pour votre ennemi, vous devriez vous rendre, le commandement de l'Evangile est formel ; pouvez-vous ne vous rendre pas, quand nous supplions pour des hommes qui vous sont unis par les rapports les plus tendres, les nœuds les plus sacrés ; pour des hommes qui vous aiment, qui désirent à chacun de vous la grâce, la sainteté, la persévérance, tout ce qu'ils ont, à l'exception de leurs tourments ! M'opposerez-vous la dureté de la loi ? prétexterez-vous les révoltes de la nature ? et ne faut-il pas convenir qu'il n'y a qu'une insensibilité affreuse qui puisse nous rendre sourds aux cris plaintifs qu'ils font entendre ?

Je vais plus loin, et je soutiens qu'indépendamment des termes de la loi, indépendamment des traits de ressemblance, tout parle pour eux, tout doit remuer nos entrailles, si ce ne sont pas des entrailles de fer. Car jetons les yeux sur ces infortunés : je demandais tantôt, que souffrent-ils ? Je demande présentement dans quelle situation ils souffrent, et si de toutes les situations la plus violente n'est pas la leur ? Encore s'ils pouvaient s'aider en quelque manière ! Du moins sur la terre s'ils manquaient des choses nécessaires à la vie, le travail y suppléait, des personnes charitables faisaient passer dans leurs mains quelque secours ; s'ils ressentaient les atteintes d'une maladie douloureuse, ils pouvaient apporter au mal quelque remède qui en suspendît la violence ; si la calomnie les poursuivait, si un ennemi opiniâtre s'acharnait à les perdre, ils pouvaient ou résister ou échapper ; la peine avait ses adoucissements, ses intervalles : aujourd'hui livrés au bras de la vengeance, enfoncés dans les ténèbres, attachés à l'instrument du supplice, ils ne poussent que des soupirs impuissants ; ils souffrent, et dans leurs souffrances toute ressource leur est ôtée. Ainsi Dieu l'a-t-il ordonné ; il a voulu que le mérite finît avec la vie, et qu'au delà du tombeau l'homme absolument inutile à lui-même ne pût rien désormais pour sa sanctification et son salut. Oh ! que nous avons sur les âmes du purgatoire un avantage inestimable ! et que dans un sens leur sort est à plaindre, quand on le compare avec le nôtre ! Notre sort est incertain, nous tombons souvent dans des fautes qui nous donnent lieu de craindre pour l'éternité, même les plus réguliers s'oublient, j'en conviens : mais pourtant une courte prière, une légère aumône, une larme vertueuse efface bien des taches, acquitte bien des dettes ; celui qui s'est blessé peut mettre l'appareil sur la plaie, celui qui a allumé la flamme la peut éteindre : et non-seulement la pratique des œuvres saintes est le prix dont on peut satisfaire, c'est encore le prix dont on peut acheter dans le ciel une place distinguée : motifs capables de vous engager à saisir toutes les occasions qui se présentent de faire le bien : mais l'âme est-elle sortie de la prison du corps, plus de mérite, plus de retour, le temps est passé ; elle ne peut ni commuer sa peine, ni la terminer, ni la diminuer, ni la suspendre : la victime est liée, il faut qu'elle reçoive le coup, qu'elle le reçoive dans l'endroit qu'a marqué la main qui la sacrifie.

Et vous ne gémissez pas sur des maux si amers ! et vous ne vous intéressez pas pour ces illustres malheureux, et vous ne courez pas où leur besoin vous appelle ! et tandis que vous avez en main la clef qui ouvre les cieux, les cieux restent fermés ! Quelle conduite ! quelle inhumanité ! Après cela, quand je viens vous dire avec saint Jean, qu'on doit donner jusqu'à sa vie pour ses frères,

Digitized by Google

vous dites que vous donneriez la vôtre! dans quel sens l'entendez-vous? Vous donneriez votre vie, chrétiens inflexibles et sans pitié, vous donneriez votre vie pour vos frères! vous qui ne vous mettez pas même en peine de ceux de vos frères dont le sort est le plus misérable et le plus à plaindre! vous qui craignez de subir pour eux la mortification la moins gênante! vous qui leur refusez un quart d'heure qu'il s'agirait de passer au pied des autels! vous que jamais on ne voit consacrer à leur soulagement une faible partie de cet argent que vous prodiguez en folles dépenses! vous donneriez votre vie! Oui vous la donneriez pour une idole honteuse qui vous enchante, vous la donneriez pour un faux point d'honneur qui vous entête : mais vous n'en donneriez pas même un moment à ceux pour qui vous seriez trop heureux de la sacrifier tout entière. J'en vois qui à la mort d'un parent, d'un ami, sont hors d'eux-mêmes; ils éclatent en gémissements, ils sont inconsolables : pourquoi ces transports, ces éclats plus honorables aux vivants qu'utiles aux défunts? *Il faut*, dit saint Jérôme, *il faut avec d'abondantes aumônes arroser utilement la cendre de ses pères, il faut acheter les larmes de la veuve et de l'orphelin, larmes précieuses qui, tombant sur le feu du purgatoire, lui font perdre toutes ses rigueurs.*

D'autant plus que par là nous nous procurons un bien solide, nous pratiquons admirablement la charité envers nous-mêmes; troisième réflexion qui peut-être mieux que tout le reste vous fera entrer dans les vues que vous devriez avoir. En assistant les âmes du purgatoire, vous prenez un moyen de salut qui ne peut manquer de réussir au gré de vos désirs; vous vous préparez un asile contre la colère de Dieu, contre le plus redoutable des dangers, le danger de la réprobation; vous vous ménagez, non une fortune passagère et périssable, mais une fortune stable et permanente, un parfait bonheur. Votre piété vous donne sur ceux que vous avez secourus, une espèce d'autorité et d'ascendant; vous êtes en droit de leur dire, comme autrefois Joseph à l'échanson de Pharaon; dans peu vous serez rétabli, vous serez reçu du prince à bras ouverts : pensez à moi, pensez à un ami qui prit part à vos disgrâces, dites un mot en ma faveur. Ils parleront, n'en doutez pas, ils parleront et sauront se faire entendre; vous connaîtrez bientôt qu'ils se souviennent de vos bons offices. Voilà plusieurs de ces saintes âmes arrachées par vos soins du milieu des brasiers dévorants : figurez-vous quelle est leur joie au moment qu'elles entrent dans la céleste Jérusalem, et qu'elles sont mises en possession de tous les biens : mais figurez-vous en même temps quels seront à votre égard les transports de leur reconnaissance! avec quelle complaisance elles rappelleront le souvenir de vos prières et de vos larmes! avec quel zèle elles emploieront pour vous tout leur crédit! avec quelle ardeur elles saisiront le moment de porter pour vous au Roi des rois une parole de vie! Pour moi, je ne comprends pas comment nous sommes insensibles au plaisir de faire des heureux; mais ce que je comprends encore moins, c'est que nous puissions nous endormir dans une affaire qui est d'une conséquence infinie pour les fruits de sainteté et de salut que nous en tirerions.

Je suppose qu'on vienne vous offrir à la cour un patron accrédité, un puissant protecteur; sûrement vous vous applaudiriez d'une offre si avantageuse; il n'est personne parmi vous qui ne l'acceptât sans hésiter : cependant, quels sont-ils ces protecteurs? des hommes fort occupés d'eux-mêmes, et fort peu des autres; des hommes que le caprice élève et que le caprice détruira, qui donnent aujourd'hui la loi et demain rampe-ront dans la poussière; des hommes qui mourront et entraîneront en mourant ceux dont ils étaient l'appui. Tel est le cours des choses humaines : ces superbes colonnes, qui soutenaient un vaste édifice, se renversent, et avec elles l'édifice tombe en ruine. Ces grands arbres, qui couvraient tout de leur ombre, sont déracinés, et on reste exposé aux brûlantes ardeurs du midi. Roi des rois, vous le permettez, afin qu'on apprenne à connaître le néant des choses d'ici-bas, et à mettre en vous seul sa confiance! Mais voulons-nous un bras qui nous soutienne, et qui ne soit point un bras de chair? un appui ferme et inébranlable? Voulons-nous une foule de médiateurs qui offriront des vœux que Dieu dans sa clémence exaucera tôt ou tard? N'hésitons pas un instant, accourons au secours de ces élus de Dieu, tirons-les du sein de la fournaise : quelque utilité qu'ils reçoivent de nos services, l'utilité sera pour nous plus grande encore; j'oserais presque dire que nous mettons par là notre salut en assurance.

Comment croirai-je en effet que le ciel ferme ses portes à celui qui les a ouvertes à tant d'autres? Vous ne seriez point reçu, vous, dans un royaume qui retentit de vos louanges, et qui est rempli de vos bienfaits? Ah! chrétiens, au moment de votre mort, quand vous serez dans les convulsions de l'agonie, quelles prières ardentes, quels vœux empressés tant de justes offriront pour vous! avec quel concert ils se réuniront tous ensemble pour faire en votre faveur un dernier effort! Je les vois qui assiégent, qui importunent le juge pour vous obtenir le don de la persévérance; ils l'obtiennent, ils vous l'apportent. Ensuite, dès que vous aurez rendu le dernier soupir, avec quelle allégresse ils viendront au-devant de vous pour vous conduire en triomphe dans la bienheureuse patrie? Vous-même, quelle sera votre joie d'entrer dans la terre des vivants, environné d'une foule d'illustres amis que vous y aurez introduits avant vous! C'est alors que vous serez payé du bien que vous aurez fait, payé avec usure et au delà du centuple : au lieu que si vous êtes sans miséricorde, on sera sans miséricorde à votre égard; Dieu permettra qu'on vous oublie et qu'on

Digitized by Google

vous abandonne à toute la sévérité de ses justes vengeances, sans qu'il se trouve personne qui vous décharge de la moindre partie du fardeau.

Ranimons donc, chrétiens, notre piété envers les morts, regardons-nous ici-bas comme médiateurs de deux mondes, comme chargés de monter en esprit vers le ciel pour en tirer du secours, et de descendre ensuite au centre de la terre pour en porter. Soyez convaincus que la dévotion que je vous recommande est enseignée dans l'Ecriture, fondée sur la religion, dictée par la charité; que c'est le commerce le plus respectable, le plus saint qui unisse tous les membres de l'Eglise, ceux qui règnent, ceux qui combattent, ceux qui souffrent. Mais en même temps concluez de là, chrétiens vertueux et fidèles, qui êtes ici présents, même vous autres, concluez ce qu'il faut penser de tant de fautes qui vous échappent sans cesse, de ces joies immodérées, de ces dissipations continuelles, de ces attachements trop humains, de ces caprices d'humeur que vous vous permettez sans scrupule : ce qu'il faut penser surtout de certaines animosités dangereuses, de certains discours peu charitables, de certains retours de vanité et d'amour-propre : voyez si ce ne sont là, comme vous le prétendez, que des minuties, et si on doit traiter de minuties ce qui attire de la part d'un Dieu, toujours équitable, des châtiments si rigoureux et si sévères. Mais que devez-vous donc conclure, vous qui violez ouvertement la loi, qui commettez impunément les plus énormes fautes? Si telle est la destinée du Juste, pécheurs, quelle sera la vôtre? Si une parole oisive sera punie d'une manière si terrible, vos crimes que doivent-ils attendre? dans quels supplices les expierez-vous? Je frémis à la seule pensée des tortures qu'on vous prépare : encore au milieu de ces tortures n'aurez-vous pas la consolation de pouvoir dire comme les âmes du purgatoire, elles finiront. Prévenons ce malheur, que la vue de ces prisons souterraines nous inspire tout à la fois, et une tendre compassion pour nos frères souffrants afin de les soulager, et une juste rigueur pour nous-mêmes afin d'expier nos déréglements. De cette sorte nous mériterons que, sans passer par le lieu d'épreuve, Dieu nous transporte dans le séjour de sa gloire, pour chanter éternellement ses miséricordes; c'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXXI.

Pour le jour de Noël.

SUR LE MYSTÈRE.

Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus. (*Luc.*, II.)

Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes sur la terre.

Il est donc accompli, ce mystère qui était de toute éternité l'objet des desseins du Créateur : il est venu, ce Messie tracé par tant de figures, marqué par tant de prodiges, annoncé par tant d'oracles; il est venu, et Dieu, nous accordant un Réparateur, justifie la vérité de sa promesse aux yeux de l'univers. Les cieux se sont ouverts, suivant l'expression du prophète; la terre, comblée des bénédictions célestes, et devenue féconde, enfante le Désiré des nations. Jours fortunés! heureux temps où le monde va voir dissiper ses ténèbres et rompre les fers qui le tenaient dans l'esclavage! Qu'un si beau jour soit à jamais célèbre; que les anges, pénétrés d'une joie sainte, publient les miséricordes du Seigneur; que les hommes, se joignant à eux, fassent éclater leurs transports. Dieu veut oublier les iniquités de la terre, renouveler avec elle son alliance, et signaler son bras par le plus étonnant de tous les miracles. Passons jusqu'à Bethléem, contemplons cet enfant glorieux que le ciel nous donne pour gage de sa réconciliation. *Transeamus usque Bethleem et videamus.* (*Luc.*, II.) Mais quoi? à l'aspect de cet enfant, vous demeurez interdits! la vue de sa misère vous étonne! Seriez-vous scandalisés de ses bienfaits? Sachez que ce que vous voyez ici est de tous les spectacles le plus auguste, et que ce berceau n'étale que des prodiges.

Prodiges compris dans ces paroles que firent entendre les esprits célestes, quand ils formèrent en ce jour de sublimes concerts : *Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus* (*Ibid.*); comprenez-les ces paroles, et entrez avec moi dans le fond du mystère. Dieu était ignoré, du moins on n'en avait qu'une idée imparfaite et confuse; et aujourd'hui il se manifeste sensiblement, il se montre sous un jour où il n'avait été vu ni dans la loi de nature ni dans la loi de Moïse : *Gloria in altissimis Deo.* L'homme dominé par les passions vivait dans le trouble, était en guerre avec son propre cœur; et aujourd'hui, affranchi de la tyrannie, réconcilié avec lui-même, il va goûter la douceur d'un parfait repos : *Pax hominibus.* La crèche nous fait atteindre à une connaissance de Dieu plus particulière, plus distincte, plus propre à nous donner une grande idée de ses adorables perfections : *Gloria in altissimis Deo.* La crèche procure à l'homme une paix réelle et solide à laquelle il n'eut osé prétendre : *Pax hominibus.* En deux mots, Dieu connu dans toute sa gloire, dans toute la splendeur de ses sublimes attributs, *Gloria in altissimis Deo*, c'est mon premier point; l'homme favorisé de tous les avantages de la paix, de la paix la plus heureuse, *Pax hominibus*, c'est mon second point. Tel est le fond du mystère et le partage de ce discours. Commençons par féliciter celle qui est tout à la fois de toutes les vierges la plus chaste, et de toutes les mères la plus illustre, et disons-lui avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Non, chrétiens, jamais Dieu ne s'est révélé au monde sous des rapports si marqués, si intéressants, si capables de nous

Digitized by Google

en donner une haute idée, que lorsque son Fils, revêtu d'une chair fragile, s'est chargé de nos misères. Quels doivent être mes sentiments et les vôtres, lorsque nous voyons le Fils unique de Dieu, égal en tout à son Père, réduit à un si triste état? A la vue de cet enfant, que pensez-vous de la justice, de la bonté, de la sagesse, de la toute-puissance de Dieu? Justice rigoureuse dans les satisfactions qu'elle impose, bonté prodigue dans le présent qu'elle accorde, sagesse profonde dans les ressorts qu'elle emploie, toute-puissance absolue dans le miracle qu'elle enfante. Jamais Dieu dévoila-t-il avec plus de pompe ses adorables attributs! Juge sévère, Père tendre, intelligence sublime, Maître tout-puissant; chrétien, voilà le Dieu que vous adorez.

Juge sévère dans les satisfactions qu'il impose; quelles sont-elles ces satisfactions? La terre est couverte d'impies, Dieu s'arme, sur qui tomberont les traits vengeurs? ils tomberont sur le saint des saints, c'est sur lui que s'appesantit un bras inexorable. Il ne fait que de naître, et déjà le voilà livré aux plus cuisantes douleurs; les rigueurs de la pauvreté l'assiégent, la violence du froid le pénètre, le poids de l'humiliation l'accable, et les larmes qui coulent de ses yeux témoignent assez l'excès des maux qu'il endure. Une étable, une crèche, un peu de paille! Dieu saint, éternelle majesté, est-ce là que vous placez celui qui fait l'objet de vos complaisances! Pour le premier Adam vous aviez embelli la voûte des cieux, paré la terre d'ornements; et pour le second, vous n'avez que des rigueurs! Quoi donc! n'est-il plus votre Fils? Pourquoi exercer sur lui des châtiments qui tomberaient si justement sur la tête de tant de coupables? Arrêtez, Père saint, déchargez sur nous votre colère; quelque part que vous frappiez, il est impossible que vos coups s'égarent, frappez. Non, chrétiens, cet enfant est la sainteté même, il n'a que l'apparence du péché, il n'a que la figure du pécheur; n'importe, on en exige des satisfactions douloureuses, des satisfactions dès le premier instant; on veut que les premiers pas qu'il fait dans la carrière soient des pas pénibles, et que souffrir et vivre ce soit pour lui une même chose. Que dis-je? la pauvreté, la confusion, la douleur, tous les maux rassemblés ne sont qu'un prélude; on le prépare à la plus éclatante des disgrâces, on l'élève pour le Calvaire, et là, au milieu de l'horreur des ténèbres, de l'étonnement de la nature, du renversement des éléments, de la confusion de tous les êtres, de la main de Dieu partira le coup le plus étonnant, le plus rigoureux. Cet enfant que nous voyons au-dessous des hommes pour les commodités de la vie, quoiqu'il soit au-dessus d'eux par tant de titres, cet enfant jusqu'au dernier soupir n'aura en partage que des tourments dont rien n'égalera jamais la rigueur.

Ah, c'est ici que l'Eternel me paraît assis sur un tribunal auguste et terrible! c'est bien à juste titre qu'on le nomme le juge inexorable, le juge suprême, puisqu'un Dieu homme n'a pu échapper à ses arrêts! Profondeur adorable, impénétrable sévérité des jugements divins! soixante et dix mille combattants enlevés par la peste pour punir une simple complaisance de la vanité du prince; cinquante mille Bethsamites atterrés pour avoir marqué une joie peu respectueuse; Coré, Dathan, Abiron, engloutis tout vivants pour avoir offert un encens sacrilége; Oza frappé de mort pour avoir donné à l'arche un téméraire secours; disons plus, l'enfer creusé pour punir un péché d'un moment, tout cela me faisait frémir à la vue du Dieu devant qui comparaîtront les vivants et les morts : mais, quand je vois Jésus-Christ plongé dès sa naissance dans les flots de la tribulation, ne faire l'apprentissage de la vie que dans le sein de la douleur, alors que je conçois bien mieux toute l'inflexibilité du juge qui fait valoir ses droits souverains!

Mais, si cela est, *impius et peccator ubi parebunt?* (I *Petr.*, IV.) Vous qui entassez crimes sur crimes, qui grossissez chaque jour ce trésor de colère déjà trop rempli, quel traitement attendez-vous? la vue de cet enfant vous promet-elle l'impunité? croyez-vous échapper au bras qui frappe si impitoyablement? Ce bras, il n'épargne pas l'innocence, respectera-t-il vos crimes? Vous avez confessé vos déréglements : pécheurs impénitents, je vous reconnais là, voilà votre illusion. Après des fautes énormes, vous venez aux pieds d'un prêtre en faire l'aveu : mais qu'on vous parle de satisfaction et de pénitence, qu'on vous parle de quelque retranchement sur le jeu, sur la parure, vous refusez de vous rendre. Et que devient la morale évangélique? Vous avez violé les plus essentiels devoirs, et vous en serez quitte pour un simple repentir? vous avez fait à Dieu de sanglants outrages, et il suffira de verser quelques larmes? Dieu frappe sur son Fils qui n'a du péché que les dehors, et vous qui en avez la réalité, vous qui en avez le poison, qui en avez le scandale, parce que vous en avez gémi, vous prétendez en rester là? Est-ce ainsi que David et Manassès, est-ce ainsi que tant d'illustres pénitents ont expié leurs désordres? Apprenez que, quand on s'est permis des plaisirs que la loi proscrit, on doit se priver quelque temps de ceux qu'elle ne défend pas, on doit subir des châtiments proportionnés à l'offense; que puisque Dieu exerce sur son Fils ses rigueurs, il ne prétend pas que des criminels soient dispensés de le satisfaire. Apprenez qu'on vous accablera de tous les arrêts que vous n'avez pas vous-mêmes exécutés contre vous. Mes frères, j'approuve votre compassion pour le Sauveur souffrant dès sa naissance; mais que ce ne soit pas une compassion stérile, une compassion purement affectueuse : compatissez au Sauveur; mais, pour rendre vos pleurs salutaires, il faut pleurer sur lui, et le venger en même temps.

Ce juge si terrible n'est pas seulement

Digitized by Google

juge, il est encore le meilleur de tous les pères : il épuise sur son Fils toute sa vengeance, tandis qu'avec des épanchements ineffables sa miséricorde se signale pour nous. Quel vaste champ, chrétiens, si je développais à vos yeux toutes ses faveurs ! mais ces faveurs, quoique innombrables, quoique dignes d'une éternelle reconnaissance, sont aujourd'hui comblées, effacées par le plus inestimable de tous les dons, le don de son propre Fils. Et à qui encore, Père infiniment aimable et seul digne du nom de Père ! à qui donnez-vous cette preuve si touchante de votre amour ? Est-ce à de fidèles enfants d'Abraham, qui ne se soient jamais écartés de la voie de vos saints commandements ? est-ce à des enfants bien nés, qui sentent pour vous un retour légitime ? Enfants de colère que nous sommes, oserions-nous le dire ? Non, c'est à des ingrats, à des parjures qui, trop semblables à leur premier père, vous ont lâchement trahi et ont levé contre vous des mains toutes pleines de vos dons. Par un contraste étonnant je vois une ingratitude criante et une charité excessive : les hommes n'ont point gardé de mesure dans leurs attentats, vous n'en gardez point dans vos bontés : de part et d'autre c'est une manière de combat, c'est à qui vaincra, ou d'eux par la perfidie, ou de vous par la clémence ; et c'est vous qui l'emportez. Votre justice demande notre perte, et votre clémence veut notre salut. La résolution est prise de nous envoyer un Messie, et ce Messie, c'est en ce jour que nous le recevons. Oui, c'est en ce jour que Dieu nous prodigue ce qu'il a de plus cher, c'est à vous, c'est à moi, c'est à tous les hommes, sans en excepter un seul, que Jésus-Christ est donné. Il est donné comme maître pour publier l'Evangile de paix, il est donné comme guide pour éclairer nos pas dans le sentier des vertus, il est donné comme modèle pour nous animer par ses exemples, il est donné comme grand prêtre pour apaiser le courroux du ciel, il est donné comme Sauveur pour nous arracher à l'enfer ; enfin, suivant la parole de saint Paul, Dieu, en donnant son Fils, a déployé sa magnificence et versé tous ses trésors. De là les abîmes fermés, les cieux ouverts ; de là tant de grâces abondantes, tant de bénédictions générales et particulières dont chacun de nous a été si souvent et si libéralement prévenu.

N'ai-je donc pas droit, avec le même saint Paul, d'élever la voix, et de dire, comme lui, anathème à qui n'aimera pas un Dieu si miséricordieux et si tendre ? Vous me demandez ce que vous lui devez ; ce n'est point à moi, c'est à votre cœur à vous le dire. Je puis bien en ce jour m'écrier avec le prophète : *Magnus Dominus et laudabilis nimis* (*Psal.* XLVII), que Dieu est grand, et que sa grandeur est immense ! mais je puis ajouter avec saint Bernard : *Parvus Dominus et amabilis nimis*, qu'il s'est rendu petit, et dans sa petitesse qu'il est aimable ! Je ne puis l'atteindre dans le ciel où il habite, une lumière inaccessible ; dans la crèche je le vois de mes yeux, je le touche de mes mains : dans le ciel il fait entendre cette voix terrible qui brise les cèdres ; dans la crèche il m'invite par ses soupirs, il me parle par ses larmes, et ses larmes me disent qu'il m'aime. Approchons, ses tendres mains semblent n'avoir de force que pour verser des grâces. Quand je songe que c'est pour moi qu'il s'est obscurci, qu'il s'est avili, je vous l'avoue, je ne tiens pas contre sa tendresse Seriez-vous insensibles, mes frères ! résisteriez-vous à tant de charmes ! Non, j'en suis sûr, vous ne résisterez pas : il est enfant, il est Dieu, il nous aime : trois raisons qui lui donnent droit de régner sur nos cœurs, trois raisons à nos cœurs pour souhaiter d'être entièrement à lui.

De plus, dans ce mystère, Dieu paraît comme intelligence souverainement habile, souverainement sage ; il est facile de vous en convaincre. Le premier Adam est devenu prévaricateur, ses descendants ont trempé dans sa révolte, des infidélités atroces ont rendu la terre abominable, que fera le Seigneur ? pardonnera-t-il tant d'horreurs ? mais s'il pardonne, c'est renoncer à ses droits, c'est favoriser l'impunité ; comment ? On l'a traité avec le dernier mépris, on a ajouté la perfidie à l'outrage ; et cette perfidie ne sera pas punie, cet outrage ne sera pas réparé ? j'ose le dire, une si haute majesté si injurieusement bravée, si justement irritée, ne doit point rester sans vengeance. D'autre part, suivant un juste courroux, frappera-t-il sur les pécheurs ? mais ces hommes si chers à son cœur, quoique indignes de l'être, ils périront donc ! tant de bouches formées pour chanter ses louanges, ne s'ouvriront donc qu'à d'éternels blasphèmes ! on ne le connaîtra lui-même que sous des noms de terreur, sous le nom de Dieu qui enivre ses flèches de sang ! Vous le voyez, de tous côtés embarras certains. Cependant la peine s'apprête, Dieu se la doit, sa gloire la commande, sa justice la détermine, sa main s'étend et elle frappe, qu'attendez-vous ? Les coupables sont sauvés. Mais comment cela, puisque Dieu prétend qu'on le satisfasse ? comment pardonnera-t-il, s'il se venge ? Comment sera-t-il vengé ; s'il pardonne ? la justice et la clémence ont des intérêts contraires, qui les conciliera ? Chrétiens, rendez-vous attentifs ; ici se découvrent les profondeurs de la sagesse divine. Voyez-vous cet enfant qui se présente ? C'est le Verbe incréé, revêtu d'une chair mortelle : il se charge de nos dettes, et il les acquittera, il payera pour nous dans toute la rigueur ; et en éprouvant des châtiments qu'il ne mérite pas, il nous épargnera ceux que nous n'avons que trop mérités. O prodige ! O abrégé de toutes les merveilles ! *Ultionem adducet retributionis... et salvabit* (*Isai.*, XXXV.) ; par le moyen de cet enfant, Dieu ne perd rien de ses droits, et il contente son cœur généreux ; les traits de la vengeance sont confondus avec les traits de l'amour, et Dieu, satisfaisant tout ensem-

Digitized by Google

ble son courroux et sa tendresse, du même coup il se venge, et il nous sauve. Eclatez d'admiration, peuples de la terre, éclatez à l'envi, vantez le chef-d'œuvre de la plus sublime des intelligences : *Notas facite adinventiones ejus.* (*Isa.*, XII.) Job demande où est la sagesse, en quel endroit elle a fixé son séjour : *Quis locus intelligentiæ ?* (*Job*, XXVIII.) Qu'il approche, le voici ; c'est l'étable de Bethléem ; c'est là qu'éclatent ses lumières infinies. Quand Dieu médita la structure du monde, le projet fut grand ; mais quand il fait choix et de cette enfance et de cette cabane ruinée, j'y trouve un plus grand sujet d'étonnement. Jamais le Prophète n'a mieux parlé, que quand il a vanté les pensées du Seigneur comme dignes de l'admiration de tous les siècles ; *Cogitationes cordis ejus in generatione et generationem.* (*Psalm.*, XXXII.)

Pour nous autres, nos pensées se ressentent de ce que nous sommes : pensées frivoles qui n'ont pour objet que des inutilités, des bagatelles pleines de chimères ; pensées cruelles qui nous font désirer l'humiliation et la perte de ceux qui nous déplaisent : pensées viles et grossières qui, nous faisant oublier la dignité de notre origine et la grandeur de notre destination, nous portent à chercher notre félicité dans des biens méprisables, dans des objets indignes de nous intéresser : pensées vaines et orgueilleuses qui sont la source de cette ridicule complaisance avec laquelle nous nous applaudissons, nous nous admirons, nous nous élevons en idée au-dessus de nos concurrents et de nos semblables. Mais que les pensées de Dieu sont bien différentes ! qu'elles sont justes ! qu'elles sont grandes, qu'elles sont sublimes ! Ayant à ménager trois intérêts, celui de sa justice, celui de sa miséricorde, celui de sa grandeur ; il pense, et sa pensée, éternelle comme lui, embrasse également la fin qu'il se propose et les moyens qui doivent l'y conduire. *Cogitationes cordis ejus in generatione et generationem.*

Enfin, dans ce mystère, Dieu est connu pour maître tout-puissant : je dis plus, c'est que jamais il ne déploya avec tant de force son bras accoutumé à opérer des miracles. Rien ne lui résiste, je le sais ; il a tiré la lumière du sein des ténèbres ; d'une seule parole sa voix a enfanté tout ce qui respire : Mais, en associant la nature humaine à son Verbe, je soutiens qu'il a fait quelque chose de plus ; pourquoi ? C'est qu'en réunissant ces deux natures, il a vaincu l'infinie distance, et en quelque manière l'invincible opposition qui se trouvait entre elles ; il a forcé l'obstacle que mettait à cette union une chaire qui porte la figure du péché. Dieu et un homme, Dieu et un enfant, quelle contradiction en apparence ! cette contradiction apparente, il l'a surmontée. Et savez-vous ce qui résulte de cette union, de ce composé ineffable ? Que nous devenons participants de la nature divine, que Jésus-Christ, s'abaissant jusqu'à nous, nous élève jusqu'à lui.

Ainsi, à la faveur de la foi, la crèche, sous un point de vue magnifique, nous fait apercevoir en Dieu ces attributs intéressants qui font penser noblement du premier Être. Isaïe, dans un de ses ravissements extatiques, le vit, cet Être suprême, dans tout l'éclat de sa gloire : d'innombrables légions l'environnaient de toutes parts ; assis sur les colonnes des cieux, il en voyait toutes les puissances tomber de respect à ses pieds ; son front était couronné de splendeur ; autour de lui régnait un auguste silence ; éclatant et pompeux spectacle ! Mais qu'aujourd'hui il se fait voir dans un état bien différent ! au lieu du trône où il fut élevé, il est étendu sur un peu de paille ; au lieu des armées célestes qui l'entouraient, il n'a pour cortége que de vils animaux ; au lieu des ordres absolus qu'il faisait entendre, il pousse des cris lugubres. L'obscurité de ce nouvel état où je le vois, éclipse-t-elle pour moi sa grandeur ? Non. Je ne m'arrête point au témoignage de mes sens qui me tromperaient, parce qu'il n'aperçoivent rien qui les frappe ; j'écoute ma foi ; elle élève mes idées ; elle m'apprend que le Dieu de la crèche est le même que le Dieu de l'empirée ; elle m'apprend que, si *les cieux racontent la gloire du Très-Haut* (*Psal.* XVIII), la crèche la publie également, puisque la crèche est le trône où brillent les traits d'une sagesse infinie, d'une puissance sans bornes, d'un amour incompréhensible pour les hommes. La crèche m'annonce également les perfections du Très-Haut, et l'affection du Sauveur qui a bien voulu avoir avec nous des rapports si touchants. Si nous y pensions, si nous nous en occupions profondément, combien nous en serions frappés ! pour un Dieu tout à la fois le plus redoutable des juges, le plus tendre des pères, la plus sublime des intelligences, le plus puissant des maîtres, quels sentiments en foule, sentiments de crainte, sentiments d'amour, sentiments d'estime, sentiments d'admiration s'élèveraient dans nos âmes !

Rappelons-les, chers auditeurs, goûtons ces sentiments exquis ; ils seront pour nous d'une utilité sans égale, ils feront entrer bien avant dans nos cœurs les grands principes de notre religion. Je reprends. Dieu se fait voir le plus redoutable des juges. Je devrais donc craindre la rigueur de ses jugements ; je ne devrais donc pas me livrer comme je fais à la fureur du jeu, à la fureur du plaisir, à la fureur de la vengeance ; je devrais donc m'occuper de l'idée de ces flammes vengeresses et terribles qui seront le partage des méchants : et de quoi me servira-t-il d'avoir adroitement caché mes désordres, d'avoir soutenu en public le rôle d'un homme d'honneur, puisqu'il me faudra tomber entre les mains d'un juge à qui mes péchés secrets n'échapperont pas ? Dieu se fait voir le plus tendre des pères ; il est le mien, je le sens par les bontés qu'il a toujours eues pour moi ; mais de la manière

Digitized by Google

dont je me comporte à son égard, puis-je dire que je sois un de ses véritables enfants? Un enfant bien né obéit à son père; suis-je fidèle à pratiquer la loi de mon Dieu, à garder ses commandements? Un enfant bien né se plaît avec son père; viens-je quelquefois m'entretenir avec Dieu, aimai-je à converser avec ceux qui en parlent? Un enfant bien né aime son père; puis-je me flatter que j'aime Dieu? y a-t-il dans mon cœur une partie de cette affection, de cette reconnaissance, de cette tendresse qui lui est due? Hélas! je lui dis quelquefois que je l'aime, mais le langage est-il sincère? N'est-il point démenti par mes œuvres? Dieu se montre la plus parfaite des intelligences, l'intelligence suprême : et d'où vient donc que, dans les peines qui m'arrivent, je me décourage si aisément; d'où vient que je me laisse aller à l'impatience, au murmure, au désespoir? La sagesse de mon Dieu est-elle épuisée? Non, non, elle a cette sagesse infinie, des ressorts secrets, mais infaillibles, et si j'ai confiance en Dieu, il ne m'abandonnera jamais; au moment que je serai tenté de croire tout perdu, il me délivrera. Enfin, Dieu se fait voir le plus puissant des maîtres, par conséquent, si on se tient honoré de servir les rois, quel honneur pour moi que de servir celui devant qui tous les rois ensemble ne sont que cendre et poussière! Quelle récompense n'en puis-je pas attendre, si je ne lui suis fidèle! Dans la vue de me rendre heureux, que ne fera point ce bras à qui les miracles ne coûtent rien! Je renonce à tout ce qui n'est point lui; c'est à lui seul désormais que je m'attache. Avançons : à la faveur du mystère, Dieu connu dans tout l'éclat de sa gloire, dans toute la splendeur de ses sublimes attributs, vous venez de le voir : à la faveur du mystère, l'homme favorisé de tous les avantages de la paix, de la paix la plus heureuse, c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les erreurs et les passions sont la seule cause du trouble qui règne parmi les hommes; les erreurs et les passions produisent cette foule de désirs importuns et cruels qui nous déchirent : qui remédierait aux erreurs et aux passions, rendrait la paix au monde. Or ce sont ces deux grands maux dont Jésus naissant entreprend la guérison; c'est dans cette vue qu'il vient réformer l'esprit et le cœur. Il réforme l'esprit en le détrompant de ses erreurs; il réforme le cœur en réglant ses passions. Il réforme l'esprit en le détrompant de ses erreurs sur les biens d'ici-bas; il réforme le cœur en réglant ses passions, qui se portent avec une ardeur effrénée vers ces mêmes biens. En deux mots, réforme de l'esprit et de ses jugements pervers par le mépris du monde; réforme du cœur et de ses passions déréglées par le détachement du monde; c'est le fruit de sa naissance, et c'est par là qu'étouffant ces guerres intestines que nous éprouvons au dedans de nous-mêmes, elle procure à l'homme la paix la plus solide, la plus heureuse qu'il puisse prétendre.

Jésus-Christ naissant fait tout ce qu'il faut pour nous détromper de nos erreurs, et surtout de la plus grossière, de la plus pernicieuse de nos erreurs, de celle qui entraîne avec soi toutes les autres; j'entends cette estime aveugle que nous avons pour les choses d'ici-bas. Je consulte l'expérience, qu'est-ce qu'elle nous apprend? elle apprend que les plaisirs corrompent, que les richesses enflent, que les honneurs enivrent. Or, cependant, ces plaisirs séducteurs, ces richesses dangereuses, ces honneurs faux, voilà ce qui est jugé digne d'envie, ce qui fait la matière de nos éloges, ce que la cupidité canonise; tandis que la bassesse, la pauvreté, la douleur, asyles naturels de l'innocence, ou du moins dispositions favorables pour y atteindre, passent pour les seuls maux qu'on doive redouter. Tels ont toujours été, tels sont encore les jugements du monde; jugements faux et calomnieux que le Sauveur corrige. Entrons dans Bethléem, prêtons l'oreille aux leçons qu'il nous y donne; nous allons être désabusés, nous allons apprendre, et quoi? Qu'on est à plaindre dans la possession des biens temporels; je dis plus, que la privation de ces prétendus biens est elle-même un bien solide qui mérite nos empressements.

Possession des biens temporels, possession d'ordinaire funeste : vous tous qui cherchez Jésus-Christ, approchez; vous êtes sûrs de le trouver. Vous le trouverez, ambitieux, *invenietis*, mais dans quel état? *Invenietis infantem*, tel qu'un enfant faible, dans la plus profonde des humiliations, dans le plus prodigieux des abaissements. Vous le trouverez, avares, *invenietis*, mais dans quel état? *Pannis involutum*, couvert de pauvres langes, dans le dépouillement de toutes les commodités, dans la pauvreté la plus affreuse. Vous le trouverez, sensuels, *invenietis*, mais dans quel état? *Positum in præsepio*, couché sur la paille, exposé aux injures de l'air, dans l'état le plus insupportable à la nature. Là déjà, par avance, il tonne contre la plupart des riches et des grands, contre les heureux du siècle, et il dit formellement par sa conduite ce qu'il dira dans la suite par ses prédications. Or, je demande, cet enfant est-il votre Dieu? La vérité de son Evangile est-elle incontestable? Ne peut-on parvenir au salut qu'autant qu'on s'attache à ses maximes? Vous l'avouez : donc malheur à vous, riches, qui ne faites point de vos richesses un usage conforme à ses vues; il est plus aisé à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à vous d'entrer dans le royaume des cieux : donc malheur à vous, grands de la terre, qui êtes si fiers de votre rang et de vos titres; comme l'orgueilleuse Capharnaüm, élevés jusqu'au ciel, vous serez précipités au fond des enfers : donc malheur à vous, heureux du siècle, qui nagez dans les délices; vous serez condamnés à d'éternels gémissements. Les avez-vous entendus, ces

Digitized by Google

épouvantables arrêts, et si vous les avez entendus, comment n'en êtes-vous pas intimidés? Venez, mondains, venez aux pieds d'un Dieu pauvre, anéanti, souffrant, vanter ce qu'il réprouve; venez dans un train superbe, avec un appareil plein de faste, étaler à ses yeux de pompeux habits, où peut-être il livra vos injustices. Ah, mes frères, quand dans ce jour vous sortez de l'étable, et que vous rentrez dans vos riches appartements, quel coup d'œil pour vous que celui de votre magnificence et de vos trésors! Qu'apercevez-vous là qui ne jette la terreur dans l'âme! Je suis dans la joie, dans l'éclat, dans l'abondance; c'est-à-dire me voilà de toutes parts investi d'objets propres par eux-mêmes à alarmer, parce qu'il est bien difficile de ne pas s'y attacher, de ne pas en abuser, et par conséquent de ne pas s'écarter de la route où Jésus-Christ veut que l'on marche, pour que l'on mérite de régner un jour avec lui; c'est-à-dire, me voilà investi d'objets qui m'annoncent ma condamnation; car il n'est que trop certain que j'en fais plus de cas, et que j'y suis plus attaché que je ne devrais.

Vous me direz qu'Abraham dans la richesse a conservé son innocence; que Joseph dans la grandeur ne s'est point laissé éblouir; qu'Esther, David, Josias, ont été au-dessus des autres hommes, moins par leur rang que par leurs vertus; qu'on a vu, qu'on voit encore des grands à la cour vivre en parfaits chrétiens: oui, vous dites vrai, et malheur à moi, si, outrant la matière, je vous donnais sur cela le démenti. Il y a plus, et je ne dois rien omettre de ce qui est en votre faveur; c'est que comme le Fils de Dieu dans Bethléem est tout ensemble le plus grand des rois et le dernier des hommes, un homme qui fait joindre la grandeur et le mépris du monde est plus que tout autre une image fidèle, une copie vivante de Jésus-Christ: que cela d'une part vous rassure; mais je tire de cela même de quoi faire trembler les mondains: car il faut donc que les prospérités temporelles soient bien pernicieuses dans l'usage qu'on a coutume d'en faire; il faut donc qu'il n'y ait rien de si commun que d'en abuser, puisque le Messie venu pour nous instruire et nous servir de modèle, les rejette, les foule aux pieds. Approfondissons en effet les raisons de ce mépris extrême, et jetons les yeux sur ce qu'on appelle le grand monde. Jésus est dans l'état le plus pauvre; pourquoi? Parce que dès là que vous êtes riche, vous vous laissez infatuer par un attachement excessif aux richesses; que loin de les partager avec l'orphelin, et d'honorer Dieu de votre substance, votre âme impitoyable s'endurcit sur la misère du pauvre; que vous vous croyez en droit de ne rien refuser à vos penchants; que vous n'êtes occupé que de parties de plaisirs et de festins, et qu'avoir vu vos tables, c'est avoir vu vos autels. Il est dans l'état le plus humiliant; pourquoi? Parce que dès là que vous êtes grand, vous vous laissez dominer par un désir outré des distinctions; que pour y parvenir il n'est point d'artifice si lâche, point de bassesse si rampante, point de ressort si ténébreux, que vous n'employiez; que loin de vous humilier sous la main de Dieu, vous vous soulevez contre lui; que par votre arrogance, vos hauteurs, vous vous rendez intraitable à l'égard de quiconque refuse de plier sous vos commandements les plus iniques; que vous vous abaissez servilement devant les uns, pour commander impérieusement aux autres. Il est dans l'état le plus douloureux; pourquoi? Parce que dès là que vous êtes du nombre des heureux du siècle, les plaisirs ont un charme qui vous empoisonne encore plus qu'il ne vous flatte; un charme qui vous lie à la créature, vous rend insensibles à toutes les pensées de salut, vous tranquillise, vous endurcit au milieu des plus indignes voluptés. Rendez hommage à la vérité; pouvez-vous disconvenir que, par rapport aux richesses, aux plaisirs, aux honneurs, ce ne soit là presque toujours et le poison funeste qui les accompagne, et le criminel abus que les hommes en font. Ainsi, dénué de toutes les choses de la terre, le Sauveur nous fait sentir combien on est à plaindre, combien on est en danger, quand on les possède.

Il va plus loin: il montre que la privation de ces prétendus avantages est elle-même un avantage solide; et c'est là une instruction bien consolante pour vous, mes très-chers frères, que la Providence a placés dans des conditions obscures où vous êtes dédaignés du monde. Connaissez votre bonheur. Quiconque est dans le mépris, dans l'affliction, dans l'indigence, a des traits de ressemblance avec le Verbe incarné. Ah! qu'il est beau, qu'il est doux de pouvoir se dire à soi-même: je suis pauvre, il est vrai; mais Dieu a aimé ma pauvreté, il l'a aimée jusqu'à vouloir manquer des choses les plus nécessaires à la vie: je suis dans la poussière; mais Dieu, tout Dieu qu'il est, s'est rendu le plus vil des esclaves: je souffre; mais Dieu, dans sa naissance, dans sa vie, a souffert les plus rebutantes incommodités: enfin, dans tout ce que je suis, il y a quelque chose qu'un Dieu-Homme a jugé digne de son choix. En vérité, il me conviendrait bien de murmurer; j'aurais bonne grâce de me plaindre de ma misère, quand je vois qu'elle a été le partage de Jésus-Christ. Et après cela, grands de la terre, je pourrais envier votre sort! Non, le faste qui vous environne ne m'éblouit plus; puisque Dieu a voulu être tel que moi, je dédaigne d'être tel que vous: Maîtres du monde, cessez de m'étaler la pompe de vos grandeurs; les exemples de mon Sauveur ne me permettent pas de la désirer. Il est donc vrai, vous ne m'avez point donné des richesses; mais vous-même, adorable enfant, vous manquez de tout! Ah! je m'applaudis de mon état; je m'estime heureux dans mon indigence; je suis plus content de manier un vil instrument que si, avec le danger de me

Digitized by Google

perdre, j'étais maître de tous les trésors et de tous les royaumes.

Mais, si Jésus-Christ réforme l'esprit en le détrompant de ses erreurs, en second lieu il réforme le cœur en réglant ses passions; ainsi qu'il inspire le mépris du monde, il en inspire le détachement; comment cela? Parce que dans la situation où il se trouve, et en vertu même de la situation où il se trouve, il nous fait faire des réflexions pratiques, des réflexions personnelles, des réflexions touchantes, auxquelles il est comme impossible qu'on résiste; parce qu'indépendamment même de ces réflexions, il confère de puissantes grâces qui brisent les fers de la cupidité, de la vanité, de la volupté. En douterez-vous, voyant ces bergers fidèles qui viennent rendre hommage au nouveau roi, contents de leur fort, et glorifiant Dieu dans leur pauvreté? Voyant les Mages renoncer à leurs superstitions, renoncer à ce qu'ils ont de plus cher, pour venir mettre aux pieds du Messie leurs trésors? Et pour dire quelque chose qui vous touche de plus près, en douterez-vous, voyant tous les jours dans le christianisme, je ne dis pas simplement de fervents religieux, mais tant d'hommes au milieu du monde sans être du monde, contrarier leurs inclinations, crucifier leur chair, se faire une violence continuelle, user du monde comme n'en usant pas? Vous connaissez plusieurs de ces justes, vous les admirez: qu'est-ce qui les fait agir? Sur quel principe raisonnent-ils? Et sur quel principe vous et moi, si nous étions véritablement chrétiens, raisonnerions-nous après eux? Remarquez-le bien, voici le fruit essentiel et véritable, le fruit propre du mystère, propre de votre état; voici, par rapport aux gens du monde, le point juste et précis de la morale évangélique sur le détachement: appliquez-vous, et suivez-moi.

Le Fils de Dieu est plongé dans les horreurs de l'indigence; non, je ne me dépouille pas de mes domaines, Dieu ne me commande pas un tel sacrifice: mais pourquoi cette fureur d'entasser, d'accumuler, d'employer pour cela les plus coupables voies, les plus criantes injustices? De quel droit retenir cette terre, cette maison que je sais n'être point à moi? En quelle conscience refuser de m'éclaircir sur ce fond dont l'acquisition me fait toujours de la peine dans le temps de la communion et de la maladie? En quelle conscience pousser le gain jusqu'à cet excès? C'en est fait; cette terre, cette maison, je ne la retiendrai point, je m'éclaircirai sur ce fond; je me contenterai d'un gain licite: il ne sera pas dit que Jésus-Christ renverse toutes les lois de la nature pour être pauvre, et moi, toutes celles de la justice pour ne l'être pas. Le Fils de Dieu est abîmé dans le centre des opprobres; non, pour ce qui est des opprobres, je ne suis pas obligé de les rechercher; c'est ce que font les grandes âmes; je ne me sens pas la force de les suivre: mais aussi pourquoi ne pas souffrir de bon cœur cette légère confusion que Dieu a permise pour étouffer ces complaisances que nourrit dans moi un orgueil secret? Pourquoi aspirer à cette charge dont ma naissance m'exclut? Pourquoi rester dans ce poste où, faute de talents et d'étude, je trahis mon devoir, et risque mon éternité? C'en est fait; cette confusion, je veux la dévorer; je n'aspirerai plus à cette charge, je ne resterai point dans ce poste; puisque Jésus-Christ s'abaisse, il ne sera pas dit que je donnerai l'essor à ma vanité et à mon orgueil. Le Fils de Dieu est livré aux plus cruelles souffrances; je ne dompte point ma chair par les jeûnes, les macérations qu'ont pratiquées les saints; je ne la couvre point de cilices et de haires; hélas, peut-être cette chair criminelle ne les a-t-elle que trop mérités! mais aussi pourquoi fuir les assujettissements inséparables de mon état? Pourquoi goûter les plaisirs illégitimes, et dans ceux qui sont permis, pourquoi ces délicatesses honteuses, ces raffinements dignes d'être détestés? C'en est fait; je m'attacherai aux devoirs de mon état, quelques pénibles et dégoûtants qu'ils soient; je renfermerai mes plaisirs dans de justes bornes; je veux qu'ils soient modérés, qu'ils soient innocents: puisque dès son premier moment Jésus-Christ souffre, il ne sera pas dit que je m'endormirai dans les bras de la mollesse.

Adorable Sauveur, aimable maître, dans quel état votre amour vous réduit pour moi! Ne ferai-je rien pour vous! n'imiterai-je en rien vos exemples! Ah, vos exemples me touchent, ils me confondent; j'en veux faire la règle de toute ma vie. Vous êtes pauvre, humilié, souffrant; à la vue de votre pauvreté, je promets de ne posséder, de n'amasser rien contre la justice, de restituer sans délai tout ce que j'ai acquis injustement: à la vue de vos humiliations je promets d'étouffer l'orgueil de mes pensées, de retrancher la vanité de mes parures: à la vue de vos souffrances, je promets de recevoir sans murmure les croix qu'il vous plaira de m'envoyer. Encore une fois, voilà tout ensemble et les réflexions qu'inspire et les grâces que donne la crèche; voilà, par préférence aux autres mystères, comme elle prêche le détachement évangélique; détachement sans lequel je vous avertis qu'il n'y a point de salut. Vous le voyez, je ne demande rien de trop; je ne parle point de conseil et de perfection: je ne demande que ce qui est d'une obligation rigoureuse et absolue. C'est à vous de le pratiquer; et c'est par là que, réglant vos désirs, les resserrant dans les les bornes qu'ils doivent avoir, vous marcherez dans les routes de la tranquillité et de la paix. Quoi qu'il en soit, vous voilà désormais sans excuse, vous voilà instruits par un oracle émané de la plus illustre école qui fut jamais, de la crèche de Bethléem. Du reste, que rien ne nous arrête: allons, chrétiens, marchons à cette crèche où une miséricorde infinie éclate dans tout son jour; à cette crèche qui désormais doit être notre

Digitized by Google

consolation et notre espérance; cédons aux prodiges que Jésus-Christ fait pour nous gagner; mêlons nos larmes à celles d'un Dieu-Enfant qui ne pleure que parce qu'il nous aime; offrons-lui nos présents, de tous les présents le plus précieux, c'est notre cœur, prions-le qu'il l'embrase du feu sacré de son amour; son amour est le seul trésor désirable dans le ciel et sur la terre; je le lui demande pour vous et pour moi. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXXII.

SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR.

O vos omnes qui transitis per viam, attendite, et videte si est dolor sicut dolor meus. (*Thren.*, I.)

Vous tous qui passez par ici, contemplez et voyez s'il y a douleur semblable à la mienne.

Telles sont les paroles que le Sauveur du monde, rassasié d'opprobres, accablé de douleurs, sur l'autel sanglant du Calvaire, nous adresse à tous; voyez, nous dit-il, malgré vos offenses, à quel point vous m'êtes chers. Un père pour ses enfants, un roi pour ses sujets, un ami pour un autre lui-même, ont-ils jamais souffert ce que je souffre aujourd'hui pour mes ennemis? Jugez de la grandeur de mon amour par la grandeur du prix qu'il m'en coûte pour vous le témoigner; *Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.* Funèbre et lamentable spectacle! L'univers a-t-il rien vu de si prodigieux? L'impiété éclate avec un emportement, une fureur sans bornes; le Créateur du ciel et de la terre, le Dieu de majesté, Jésus-Christ expire sous nos coups; victime des opprobres les plus amers, des tourments les plus cruels, il reçoit de notre part des traitements qu'on ne fait point au dernier des esclaves. Ce Dieu de bonté nous a prévenus et comblés de marques de tendresse, et nous armons contre lui d'implacables bourreaux! ses mains ont versé sur nous toutes les faveurs, et nous les avons percées de cloux horribles! ses pieds se sont portés partout où l'appellaient nos besoins, et notre cruauté, avec un fer impitoyable, les a attachés à un bois infâme! nous avons eu dans lui le plus tendre de tous les pères, et contre ce père si digne d'être aimé, nous avons épuisé ce que l'ingratitude a de plus perfide et de plus noir; il meurt assassiné par ses propres enfants, assassiné par des mains toutes pleines de ses dons. O crime qui n'a point d'exemple dans la nature! Parricide exécrable qui demande plus de larmes de sang qu'il n'y a de gouttes d'eau dans l'étendue des mers! Cieux soyez ébranlés, mortels prosternez-vous! *Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.*

Je ne suis point surpris si l'Eglise attendrie à la vue des souffrances de son époux, se couvre d'habits de deuil; si les autels sont dépouillés de leurs ornements; si, au lieu de cantiques d'allégresse, les voûtes de nos temples ne retentissent que de lugubres sons; si la paleur et le silence règnent sur le visage des chrétiens qui viennent à nos mystères: pourrait-on ne s'affliger pas, tandis que les anges de paix, qui boivent sans cesse au torrent des voluptés, ont eux-mêmes versé des larmes amères, suivant l'expression du prophète, et ont détourné les yeux ne pouvant soutenir ce spectacle d'horreur qui est présenté sur le Calvaire! *O vos omnes qui transitis per viam, attendite, et videte si est dolor sicut dolor meus.*

Or, qui est-ce qui est venu à ces abominables excès contre Dieu même? qui est-ce qui a fait mourir le Saint des saints? Pécheurs, c'est vous; votre péché est ce monstre qui a enfoncé le poignard dans le sein de Jésus-Christ; et vous osez vous dispenser de faire pénitence! pécheur, sur le grand exemple que le Rédempteur vous donne, venez vous instruire du plus essentiel de vos devoirs. Jésus-Christ dans le jardin satisfait pour le péché en souffrant dans son âme la douleur la plus amère; vous qui avez consenti au péché, apprenez à l'expier ce consentement par une componction véritable, c'est le sujet du premier point. Jésus-Christ devant les tribunaux satisfait pour le péché en souffrant dans son honneur l'humiliation la plus accablante; vous qui avez scandalisé par votre péché, apprenez à le réparer ce scandale par une confusion salutaire, c'est le sujet du second point. Jésus-Christ sur le Calvaire satisfait pour le péché en souffrant dans tous ses membres les tortures les plus cruelles; vous qui vous êtes permis des plaisirs que la loi défend, apprenez à les expier dans vos corps ces criminels plaisirs par une satisfaction rigoureuse, c'est le troisième point. Ainsi contrition du péché, confusion du péché, satisfaction pour le péché, voilà les trois parties de la pénitence du Sauveur; voilà les trois actes de la plus sanglante des tragédies, voilà les trois fléaux que le péché a fait tomber sur le Saint des saints: et c'est le dessein auquel je vais m'attacher [autant que la suite du récit évangélique qui doit l'emporter sur tout, me le permettra. Mais pour traiter dignement un sujet si grand, qui fera descendre sur moi les lumières d'en haut? A qui aurai-je recours? à vous, Croix adorable, à vous-même qui avez porté dans vos bras le salut du monde, à vous qui êtes, et qui serez à jamais l'espérance, la gloire et l'amour des chrétiens; je vous adore en disant: *O crux, ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Entrons, chrétiens, avec le Sauveur, dans le jardin des Olives, ce premier théâtre de ses douleurs; pesons toutes les démarches qu'il va faire, et ne perdons rien d'une histoire la plus touchante qui fût jamais.

D'abord, après avoir établi le sacrement de son corps, gage immortel de son amour pour nous, il s'avance à grands pas vers ce jardin célèbre où il avait coutume de faire sa prière. Est-ce donc qu'il ignore les noirs complots qu'un disciple apostat, une troupe sacrilége de pharisiens ont tramés contre sa vie? Ah! sans doute il les voit, et nul trait

Digitized by Google

d'une si atroce perfidie n'échappe à sa connaissance; mais sa grande âme saura l'affermir contre le trépas, et elle en envisagera les horreurs sans être ébranlée. Est-il bien vrai! et quel est donc cet homme que j'aperçois prosterné le visage contre terre, dévoré par l'ennui, accablé de tristesse! O prodige incompréhensible! ô courage qui n'eut jamais d'exemple! Dans l'impatience dont il brûle de souffrir, incapable d'attendre que les bourreaux, portant sur lui leurs parricides mains, lui fassent sentir toute leur rage, lui-même il veut endurer des tourments jusqu'alors inconnus. C'en est fait, ses passions jusque-là respectueuses, par son ordre tout à coup se soulèvent, s'emparent de son imagination, déchirent son cœur; la Divinité elle-même s'éclipse, et l'âme destituée de ce secours, ne voit autour de soi que des torrents d'amertume qui viennent fondre sur elle à grands flots et qui l'inondent. En quel état, Dieu puissant, votre Fils se trouve réduit! ses yeux sont éteints, son visage pâle et livide, ses sens interdits, ses forces défaillantes, il ne se soutient plus! Courbé sous le poids d'une tristesse dévorante, ciel, quels horribles fantômes, quelles épouvantables images il aperçoit de toutes parts! Ici ce sont les opprobres de sa passion, c'est une nation perfide qui, comblée de ses bienfaits, va s'acharner avec fureur à sa perte; ce sont d'impitoyables bourreaux qui vont se baigner dans son sang; c'est un supplice infamant dans lequel il va terminer ses jours; quel spectacle pour un Homme-Dieu qui est la majesté même! Là c'est une nuée de crimes commis depuis la création du monde, qui se perpétueront jusqu'à la fin des siècles, et dont il va seul être chargé pour en porter tout le poids; quel spectacle pour un Dieu qui est la sainteté même! Oui, chrétiens, je ne craindrai pas de le dire, vous qui m'écoutez, moi qui vous parle, nous étions présents à l'esprit du Sauveur pour le tourmenter, pour l'accabler; ce sont vos crimes, ce sont les miens dont il détestait la noirceur, et dans vous comme dans moi il ne voyait que des enfants dénaturés qui ne devaient se servir de ses dons que pour lui faire outrage; quel spectacle pour un Dieu qui est le meilleur de tous les pères! A cette vue tout de nouveau son cœur se soulève; ce n'est plus simplement un homme affligé, c'est un homme plongé dans un abîme, un océan de douleurs. Non, la douleur de tous les hommes ensemble n'égale point celle que Jésus ressentit pour la première infidélité qui vous a ravi l'innocence du baptême, pour tant d'autres que vous y avez ajoutées. *Magna est velut mare contritio tua* (*Thren.*, II), comment exprimer le sentiment vif et profond dont son âme est pénétrée! Je meurs, et les hommes profiteront si peu de ma mort! Je meurs, et tant d'hommes se perdront! Je meurs, et tandis que je fais tout pour les sauver, par leur faute ils ne se sauveront pas, l'enfer se remplira! Non, mon Père je ne tiens point contre un trait si rigoureux. *Transeat a me calix iste* (*Matth.*, XXVI), que mes tourments soient multipliés, que j'endure tous les maux; mais que les hommes ne périssent pas; leur perte est de tous mes maux le plus cuisant; leur perte est le calice qui me fait horreur. Il succombe, le voilà renversé en posture de criminel, accablé sous les fléaux de la justice divine, les larmes coulent de ses yeux, les soupirs sortent de sa bouche; les sanglots qui partent de son cœur, étouffent sa voix; son sang même, ô désolation extrême! ô excès de l'amour d'un Dieu! son sang enflammé par l'ardeur de son zèle, ne peut plus se contenir, il coule de tous ses membres, il forme des ruisseaux dont la terre est inondée. Sang précieux et divin, dont le cri plus perçant que celui d'Abel, se fait entendre au trône de Dieu pour demander grâce en faveur de la coupable terre qui en est arrosée! Cruel et sanglant holocauste où le cœur de Jésus est tout à la fois le Prêtre, l'autel, et la victime! Anges consolateurs, qui êtes si sensibles aux misères des hommes, ne serez-vous point touchés des maux dont celui-ci est atteint? Verrez-vous, sans être attendris, le Maître du ciel et de la terre dans la plus terrible consternation qui fût jamais? tant de péchés que nous commettons sans honte, que nous réitérons sans remords, il les pleure avec des larmes de sang; ces larmes, votre main secourable ne viendra-t-elle point les essuyer?

Un de ces sublimes esprits, qui assistent sans cesse devant la face de l'Eternel, descend vers Jésus-Christ, l'anime, le fortifie: et lui-même de son propre fond, quel courage, quelle ardeur il fait paraître! Figurez-le-vous dans ce combat violent où toutes ses puissances se soulèvent, dans cette mortelle agonie dont les convulsions sont si terribles; sous ce glaive à deux tranchants qui le perce de part en part, quels croyez-vous que soient ses sentiments? Il n'a pour la prière que du dégoût, et il y persévérera; le ciel est pour lui de fer et de bronze, et il continuera d'y élever les mains; son père est inexorable, et il ne cessera de lui adresser ses soupirs respectueux: *Non mea voluntas, sed tua fiat* (*Luc.*, XXII), que votre volonté se fasse et non la mienne: je sens pour les maux la répugnance la plus vive, mais pour vous plaire je saurai la forcer; au seul nom d'opprobres et de tourments, la nature alarmée se trouble, mais je saurai la faire plier; vos ordres sont sévères, et je les exécuterai: *Non mea voluntas, sed tua fiat;* dussiez-vous m'imposer des ordres plus rigoureux encore, dussé-je endurer des tourments plus affreux: on va me traiter comme le dernier des esclaves, m'écraser comme un ver de terre, mais dût-on pousser la rage plus loin, vous commandez, vous serez obéi: *Non mea voluntas, sed tua fiat:* dès-là que vous voulez que je souffre, que je meure, je préfère les tourments aux délices, l'infamie à la gloire, et un honteux trépas à la vie. Ensuite de ce discours le voyez-vous s'avancer vers ses ennemis d'un pas ferme,

Digitized by Google

avec un air majestueux? Suivez-moi, dit-il à ses apôtres, la puissance des ténèbres va triompher, voici son heure, le traître qui doit me livrer s'approche. Il dit, et se présente à Judas qui le cherchait. Ici je suis forcé de retracer à vos yeux le plus noir des forfaits, la plus affreuse des peintures. Un perfide qui dans la cène avait déshonoré son maître, qui, dans l'assemblée des prêtres, l'avait vendu, vient mettre le comble à sa trahison par le dernier des excès. Il se jette au col de son maître, il le serre entre ses bras, et pour le perdre sûrement, pour l'indiquer immanquablement à cette troupe insolente dont il est le chef, il ose, juste ciel, le dirai-je! il ose donner un baiser sacrilége à celui devant qui tremblent et se prosternent les séraphins. Oh nuit lamentable, que ne peux tu envelopper d'éternelles ombres la mémoire de ces horreurs! Voilà le terme où mène l'avarice, elle conduit à commettre les plus grands crimes, à les commettre de sang-froid, à les commettre avec une noirceur capable de faire frémir toute la nature.

Mais qu'apperçois-je en ce moment? Jésus-Christ, au milieu de ses ennemis rassemblés, les étonne; un seul de ses regards est un éclair qui les éblouit; une seule de ses paroles est un coup de foudre qui les renverse; il y a dans sa personne et sur son front je ne sais quel air de supériorité et d'ascendant que leurs yeux ne soutiennent pas; il est seul, il parle, et ses ennemis sont à ses pieds; sur le point d'être humilié, anéanti, le rayon de la Divinité perce, et vous sentez le maître du tonnerre. Miracle de la Toute-Puissance, et dans le même temps miracle de la clémence; Pierre tire l'épée, il frappe, il blesse le serviteur du grand prêtre; l'action paraît noble; quelque chose de plus noble encore, Jésus-Christ la condamne; ne consultant que sa grande âme il s'approche de celui qui avait été blessé, et pour toute punition d'avoir été le plus furieux de ses assassins, il le guérit. Ecoutez, nations de la terre, prêtez une oreille attentive au plus étonnant de tous les récits; le Fils de Dieu est investi de toutes parts, on l'outrage sans ménagement; lui de son côté exerce la toute puissance, et que fait-il? un miracle pour guérir son persécuteur.

Après ce miracle de bonté, rien ne l'arrête; Père aimable il a pourvu à la sureté de ses amis, de ses ennemis même; ensuite il se livre sans peine au pouvoir de cette troupe de valets et de soldats qui sont venus pour le saisir, et il se laisse conduire où le traîne son amour bien plus que ses ennemis. Où le conduisez-vous, ministres barbares, où le traînez-vous avec tant de précipitation et de fureur? Pour un moment laissons-les ces furieux, détournons les yeux de dessus le Sauveur, un triste souvenir nous rappellera bientôt aux scènes sanglantes qui se préparent.

Vous avez été témoins, dans ce jardin célèbre, de la douleur du fils de l'homme; vous en avez été touchés; eh, qui, grand Dieu! à moins que d'être plus dur que les rochers, pourrait ne l'être pas! Mais cette douleur inexprimable qui condamne-t-elle? Elle condamne nos déréglements, et l'affreuse indifférence dans laquelle nous vivons au milieu de nos déréglemens. Après avoir péché, nous devrions pleurer et gémir, nous devrions être inconsolables; quand toute notre vie se passerait dans les pleurs, ce serait encore trop peu; et loin de nous repentir, nous ne pensons à notre péché qu'avec une criminelle complaisance; nous le chérissons, nous l'aimons, il semble qu'après avoir mérité la colère du ciel, nous cherchions à l'insulter encore et à le braver. Ah, mes frères, quand offrirez-vous à Dieu le sacrifice qu'il vous demande si justement d'un cœur contrit et humilié! N'est-il pas honteux qu'après des péchés énormes vous viviez avec autant d'assurance que si la conscience ne vous reprochait rien? Et contre qui vous êtes vous révoltés? A qui avez-vous fait outrage? Téméraires, vous vous êtes révoltés contre la majesté suprême qui règne dans les cieux; ingrats, vous avez fait outrage à un Dieu qui vous comble à toute heure de ses bienfaits, *Cogita Dominum, cogita Patrem;* oui, c'est votre maître, votre Père que vous avez payé de mépris; c'est dans le sein du meilleur des maîtres, du plus tendre des Pères que vous avez enfoncé le coup mortel; méritez-vous de voir le jour, et ces augustes noms si injurieusement violés ne devraient-ils pas vous faire verser des torrents de larmes? *Cogita Dominum, cogita Patrem;* mais que dis-je? Ce Dieu de bonté n'est pas seulement votre Maître et votre Père, il est votre Sauveur, un Sauveur qui s'est sacrifié sans réserve; voyez ses plaies, voyez son sang; à la vue de ces plaies, de ce sang, que dites-vous? Barbares, vous n'êtes point touchés, vos yeux ne pleurent pas, votre cœur ne se fend pas! votre cœur peut résister à tant d'amour! et de quelle nature est-il donc? Vous êtes bien touchés de tant d'autres sujets si peu dignes de vos larmes. Les larmes d'un chrétien doivent-elles couler pour un autre que pour Dieu? Dieu de mon cœur! la vérité m'arrache cet aveu humiliant, j'ai péché contre vous! Ah? c'est là ce qui me pénètre, ce qui sera éternellement la matière de mes pleurs : je suis touché à la vue des foudres qui grondent sur ma tête, des abîmes qui sont ouverts sous mes pas; mais ce qui me touche davantage c'est le malheur de vous avoir déplu. Pleurons de la sorte, si nous sommes sages, de toutes les larmes que nous verserons il n'y a que celles-là qui soient nécessaires, qui soient salutaires : car pleurer son péché, comme font plusieurs, avec des larmes hypocrites, inefficaces, sans prendre pour l'avenir des résolutions fortes, sans restituer un bien mal acquis, sans oublier une injure reçue, sans rompre avec une personne suspecte, sans sortir d'une occasion fatale, c'est un repentir chimérique. Si nous ne nous repentons autrement

Digitized by Google

que nous n'avons fait jusqu'ici, craignons de nous répentir un jour véritablement, mais trop tard, et de tomber entre les mains de la justice divine pour être condamnés à d'éternels gémissements.

Cogita Dominum, cogita Patrem, sang précieux de mon Sauveur, vous verrai-je couler pour moi sans verser une seule larme! Sauveur aimable, puis-je vous voir noyé dans un torrent d'amertume, et rester insensible! vous êtes offensé, vous l'êtes par moi! Ah, je pleurerai de douleur et d'amour à vos pieds, je pleurerai toute ma vie; heureux que mon repentir vous soit agréable, et que mes larmes se confondent avec les vôtres! Jésus-Christ dans le jardin expie le péché en souffrant dans son âme la douleur la plus amère, motif pour nous d'une componction véritable, vous venez de le voir : Jésus-Christ devant les tribunaux satisfait pour le péché en souffrant dans son honneur l'humiliation la plus accablante, motif pour nous d'une confusion salutaire, c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Voici, chrétiens, les fermes et solides fondements sur lesquels la religion est appuyée. Jésus-Christ est le docteur et le maître envoyé de Dieu pour instruire les nations, il est le Fils du Dieu vivant, il est le Tout-Puissant et le Très-Haut, il est le souverain Juge des vivants et des morts : vérités incontestables et fondamentales qu'il atteste avec une liberté toute divine; mais pour les attester que ne lui en coûte-t-il pas? à quel excès d'humiliation il est réduit? Son amitié trahie, sa réputation flétrie, son innocence calomniée, ses bienfaits oubliés, sa cause abandonnée, vont les mettre, ces humiliations, dans tout leur jour. Attachons-nous toujours à la suite du récit évangélique.

D'abord figurez-vous quelle fut la joie de ces pontifes jaloux, lorsque, rassemblés chez Anne, ils virent, chargé de chaînes, cet homme de miracles qui avait démasqué leur hypocrisie, et contre qui ils avaient fait tant d'inutiles efforts pour ternir l'éclat de ses vertus : ils osent, d'un air fastueux, l'interroger sur ses disciples et en particulier sur sa doctrine; mais lui, sans s'étonner, quand m'a-t-on vu, dit-il, dogmatiser en secret? N'ai-je pas toujours enseigné dans le temple, en présence de tout le peuple, dans les synagogues, en présence des docteurs? Pourquoi m'interroger? interrogez ceux qui ont entendu mes prédications, interrogez les miracles par qui le Ciel les a autorisées. C'est ainsi qu'il parle; jamais l'innocence montra-t-elle plus à propos de la fermeté? jamais sut-elle mieux employer cette fierté noble, ces grâces modestement impérieuses qui lui conviennent quelquefois si bien? Je me représente Jésus-Christ enchaîné au milieu de ces prêtres qui l'environnent, comme un roi mis aux fers par ses esclaves : ils sont toujours esclaves, il est toujours roi; toujours il s'exprime du ton dont parlent les souverains. Cependant un insolent, un brutal, ose attenter sur sa personne sacrée en lui donnant un soufflet; est-il rien de plus digne de l'exécration du monde entier! Jugeons de la grandeur de l'outrage par le sentiment qu'en a un homme de qualité; mais qu'un homme de qualité juge par la patience du Fils de Dieu, qui n'écrase pas son ennemi comme il le pourrait, si, quand il l'a reçu cet outrage, il lui est permis de le laver dans le sang.

Traîné peu de temps après chez Caïphe, il est en butte à de nouveaux affronts; on aposte des témoins, les plus atroces accusations sont débitées sans pudeur, les plus noires calomnies inventées, les actions les plus saintes, les expressions les plus innocentes faussement interprétées, mais avec quel effet? L'imposture trop grossière retombe sur les imposteurs; ils se coupent, ils s'égarent, et l'accusé, sans faire d'apologie, est justifié par son silence. Confondu par ce silence, le grand prêtre se lève, et en vertu de son autorité, de la part de Dieu il lui commande de dire s'il est le Fils du Dieu vivant. Question intéressante : écoutons ce que va répondre un homme qui, devant les principaux de Jérusalem, a rendu la vie à un mort de quatre jours. Vous demandez quel est l'auteur de mon origine; apprenez que c'est Dieu-même, je vous déclare que je suis son Fils, vous me verrez un jour, vous-mêmes, vous me verrez, dans l'appareil de la majesté et de la gloire, assis à la droite de l'Eternel, descendre pour juger tous les hommes; à mes genoux tombera l'univers suppliant, et je lui prononcerai ses éternelles destinées. Oracles majestueux! Pontifes, prosternez-vous, adorez-le Fils du Très-Haut : mais au lieu des adorations qu'ils lui doivent, ils vomissent contre sa personne mille blasphèmes, ils portent contre lui une sentence de mort : non, la Synagogue ne rougit plus, à force d'impiété elle s'est enhardie, le dernier des crimes, le déicide ne l'arrêtera pas.

Aussitôt le juste est livré à une troupe d'hommes vils, qui, pour servir la fureur de ses maîtres, en même temps qu'elle assouvit la sienne, se porte sans retenue aux plus violents excès. Epargnez-moi un plus long récit, je frémis; comment peindre ce bandeau injurieux, ces soufflets, ces crachats, ces railleries impudentes qui partent d'une brutalité effrontée! Toute une nuit le Dieu de majesté est exposé aux traitements cruels que ces scélérats lui font. Père saint, vous les voyez et votre colère n'éclate pas! ils ne seront pas écrasés, ils ne seront pas engloutis! Cieux, n'avez-vous plus de carreaux, terre, n'avez-vous plus d'abîmes? Au milieu de tout cela : *Jesus autem tacebat.* (*Matth.*, XXVI.) Qu'il dise un mot, il sera vengé; qu'il dise un mot, le ciel se couvrira de ténèbres, l'enfer dévorera ces insolents; comme Moïse, il peut faire entr'ouvrir la terre; comme Elie, il peut faire descendre la foudre; mais non : *Jesus autem tacebat;* il n'a qu'à dire un mot, et il ne le dit pas; il peut commander aux éléments, il n'é-

Digitized by Google

coute que sa clémence; il peut se venger en mille manières, et, de toutes ces manières, une seule lui plaît : *Jesus tacebat;* sa vengeance, c'est de souffrir, de pardonner et de se taire.

Deux disciples infidèles viennent encore aigrir ses maux : vous diriez qu'ils se disputent à qui lui portera de plus rudes coups. L'un rougit de lui, l'autre désespère de ses bontés; l'un l'outrage par les affreux serments qu'il réitère, l'autre par la mort infâme qu'il se procure; tous deux déchirent ses entrailles. Du moins Pierre expie son parjure; sa chute n'a fait qu'ajouter à son amour de nouvelles flammes. Mais que Judas a blessé le Sauveur dans un endroit sensible! qu'il a fait à son cœur une plaie mortelle! Il pleure, ce divin Maître, il pleure un perfide qui s'obstine à périr sous ses yeux, dans ses bras et presque dans son sang.

Mais une plus vaste carrière s'ouvre, un plus grand spectacle s'apprête. Enfin le jour paraît, ce jour le plus triste et pourtant le plus heureux des jours, ce jour le dernier de la plus belle vie qui fût jamais. Les Juifs résolus de perdre le Sauveur et de le perdre avec éclat, veulent que les gentils deviennent les ministres de leurs fureurs. Dans cette vue, il est conduit à Pilate, les chefs d'accusation lui sont proposés; on lui demande pourquoi il s'est arrogé le titre de roi des Juifs, admirez sa constance. Quoique sans suite et sans cortége, bien plus, quoique dans la posture d'un criminel, il déclare qu'il est roi et roi trop grand pour placer ailleurs son trône que dans les cieux : *Regnum meum non est de hoc mundo, (Joan.,* XVIII.) Frappé de ces grands sentiments, Pilate ne peut dicter l'arrêt de sa mort et pour se décharger d'une cause odieuse sur un simple prétexte, il remet l'affaire au jugement d'Hérode. Vous voilà donc encore traîné devant d'autres juges, Juge suprême des vivants et des morts, et après avoir paru au tribunal de l'envie chez les pharisiens, au tribunal de la politique chez Pilate, vous paraissez au tribunal de l'impiété chez Hérode. Suivons ici Jésus-Christ, mes frères, ne perdons pas une seule de ses démarches, marquons, s'il se peut, de nos larmes tous les pas que son amour lui fait faire pour nous; il vient de se dire roi, voyons de quel air il paraîtra devant les rois. Au premier bruit de son arrivée, Hérode triomphe; il espère voir quelque prodige, avec des yeux attentifs il envisage son captif, il l'interroge, le sollicite, le presse; mais de sa part quelle réponse? point d'autre qu'un auguste silence. Dans le désir de nous sauver, il est résolu de ne rien faire pour échapper à ses ennemis; dans le désir de nous sauver, il consentira d'être traité d'insensé, d'être couvert d'une robe d'ignominie, d'être le jouet d'une cour scandaleuse : si vous dites qu'il trahit en cela ses intérêts, ah! c'est que les seuls intérêts qui le touchent, ce sont les nôtres; son cœur lui représente la grandeur de nos maux, son cœur le presse de nous racheter : voilà ce qui le fait rester dans le silence, dans l'inaction; silence qui parle plus dignement que les oracles, inaction qui surpasse tous les chef-d'œuvres. Hérode demande un miracle, qu'il ouvre les yeux, en voici un plus grand que tous les autres, le miracle de l'amour divin.

Dans cette conjoncture, que fera Pilate? Saisi une seconde fois d'une cause dont il se croyait débarrassé, qu'imaginera-t-il pour arracher au trépas un homme pour qui la justice et son propre honneur l'intéressent? Applaudissez-lui, il a trouvé un moyen, sa politique triomphe. Tous les ans c'est la coutume qu'à la prière du peuple on élargisse un coupable; l'occasion est favorable, il se hâte d'en profiter. On tient dans les prisons un de ces hommes nés pour le malheur des autres, un de ces monstres dégoûtants de carnage contre lequel la justice humaine doit s'armer et sévir, un Barrabas; c'est du Sauveur et de lui que l'on va donner le choix, afin que dans ce choix il n'y ait pas lieu de délibérer. O comble des ignominies, ô excès d'indignités et d'horreurs! Jesus et Barrabas! étaient-ce là des noms qui dussent se trouver ensemble! Parallèle détestable! Impies, l'avez-vous pu faire? Détestable préférence! Impies, à qui la donnez-vous? Celui qui a ressuscité des morts et celui qui a commis des assassinats, sont pesés tous deux dans la même balance et c'est l'assassin qui l'emporte! Chrétien, humilie-toi, descends, si tu le peux, jusqu'au centre de la terre; que seront tes humiliations auprès de celle du Sauveur? Cependant le juge voit rompre toutes ses mesures, quelle sera sa dernière ressource? Une populace mutinée s'emporte, tout retentit de ses cris, comment les faire cesser? Amis fidèles qui aimez l'aimable Jésus, frémissez du moyen qu'on emploie pour défendre ses jours. Toute compassion est éteinte pour lui, il faut la faire revivre, il faut le réduire à un tel état que ses plus mortels ennemis soient forcés de lui donner des pleurs.

La chose s'exécute, on le dépouille sans respect, on l'attache à la colonne fatale, d'impitoyables bourreaux transportés de fureur, armés de toute sorte d'instruments, se jettent sur lui; ce sont autant de lions affamés qui cherchent à se rassasier de carnage; leur rage n'est point assouvie par les coups précipités qu'ils redoublent, sans discontinuer ils s'animent, ils se succèdent; leur fureur n'a point de frein. Déjà les membres du Sauveur déchirés, les chairs enlevées, le sang qui rejaillit à grands flots, avertissent de cesser; la nature effrayée parle; ces cruels n'ayant plus où frapper de nouveaux coups, frappent pourtant toujours; tout ensanglantés que sont leurs bras, ils brûlent de les ensanglanter encore, les plaies si fort multipliées n'en font qu'une; enfin la Victime tombe et nage dans son sang comme expirante. O mon Dieu, ne serez-vous point touché des douleurs de votre Fils et ne viendrez-vous point les soulager ces excessives, ces insupportables douleurs! De quel œil voyez-vous la détestable com-

Digitized by Google

passion de Pilate qui, pour adoucir la rage des Juifs, porte la chose à un si horrible excès! Quand votre main nous châtie, les coups sont comptés; vous avez pour nous des entrailles de Père, ne seront-elles fermées ces entrailles que pour un Fils si aimable! ce fils, l'objet de vos complaisances, ce Fils, qui en tout obéissant à vos ordres, n'a jamais cherché que votre gloire, ne le connaissez-vous plus; ou, êtes-vous vous-même du nombre de ses ennemis! Ah! vous du moins, esprits célestes, accourez, couvrez le corps de votre Seigneur; quoi, vous pouvez rester spectateurs oisifs d'une scène si sanglante! Où est ce glaive exterminateur qui immola les premiers nés d'Egypte, beaucoup moins criminels que les auteurs d'une si effroyable barbarie! Mes très-chers frères, nos crimes ont présidé à cette exécution; ne demandons point pourquoi elle est si affreuse, nos crimes étaient les bourreaux. Imaginez-vous la confusion du Saint des Saints de se voir dans cet état; les douleurs infinies que lui causent ses larges et profondes plaies; les torrents de larmes qui coulent de ses yeux : *Non erat aspectus.* (*Isa.*, LIII.) Le plus beau des enfants des hommes a perdu toutes ses grâces, il est méconnaissable : *Dinumeraverunt omnia ossa mea.* (*Psal.* XXI.) Sa chair est tellement mise en pièces, qu'on peut compter tous ses os : *Attritus est propter scelera nostra.* (*Isa.*, LIII.) Nos péchés appesantis sur lui l'ont accablé, l'ont courbé avec violence : *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas.* (*Isa.*, I.) Depuis la tête jusqu'aux pieds, rien n'a échappé à la fureur; tout porte les marques de notre perfidie! Adorable Sauveur, comment avez-vous pu endurer des maux si terribles! ou plutôt, comment avez-vous pu nous aimer avec tant d'excès! Puis-je vous voir dans une telle situation et ne pas mourir à cette vue! c'est moi qui ai péché, c'est moi dont la chair coupable a été l'instrument de mille offenses; que la peine tombe sur moi, que je sois mis à votre place, ou, si je ne puis vous délivrer des tourments, que du moins je les partage avec vous!

On ne s'en tient pas là, je vois le Fils de Dieu environné d'une soldatesque effrénée, qui lui met sur les épaules une pourpre ridicule, un roseau pour sceptre à la main, qui le meurtrit de soufflets, le couvre de crachats, l'insulte comme un roi de théâtre par des génuflexions sacriléges: grandeur de Dieu, majesté du Roi des rois, la malice des hommes est épuisée, votre patience comment ne l'est-elle pas! que dis-je? On ne fait pas même pour Jésus-Christ ce qu'on fait pour les plus grossières victimes, qui est de les couronner de fleurs; on lui enfonce dans la tête de cruelles épines, dont les pointes lui causent un sentiment de douleur inexprimable; le sang coule sur son front, sur ses yeux, sur son visage; il est défiguré : chrétiens, reconnaissez néanmoins votre roi; quand on a voulu le faire régner, il a pris la fuite; mais il règne d'aujourd'hui, il accepte le diadême, depuis que le diadême est du nombre des tourments. Roi des siècles, qui êtes assis sur les séraphins, qui êtes porté sur l'aîle des vents, qui d'un regard ébranlez le monde, qui dispensez et renversez les couronnes, quelle couronne vous portez! Malgré l'état de souffrances et d'humiliation où je vous vois, je vous adore; puisse une de ces épines, teinte de votre sang et toute brûlante de votre amour, se détacher : qu'elle vienne blesser nos cœurs, et y faire une plaie qui nous fasse sans cesse soupirer pour vous!

Revenons; dans l'état où il est je le présente aux Juifs, je leur dis, voilà l'homme qui a parcouru vos villes et vos bourgades, vous comblant partout de mille biens, laissant partout des marques de sa bonté et de sa toute-puissance; vous voyez ce qu'il a souffert; maintenant qu'en ferez-vous, qu'ordonnez-vous de lui? et aussitôt l'air farouche, les yeux étincelants de rage, ils me répondent par mille cris confus, ce n'est point assez, qu'il soit traîné au dernier supplice, qu'il meure, et que ce soit sur la croix. Venez-vous de l'entendre cette voix infernale? Oui, je le demande hardiment, tous les siècles offrent-ils un seul exemple d'une si monstrueuse inhumanité? Voyez l'acharnement de ce peuple maudit : César est son tyran, il demande qu'il règne; Jésus est son libérateur, il demande qu'il périsse. Quoi, de tant de gens qu'il a instruits, qu'il a guéris, qu'il a nourris, pas un ne parle en sa faveur, pas un ne prend en main sa cause? Non, pas un seul, il est universellement abandonné; en faisant des heureux, il n'a fait que des ingrats; en faisant des heureux, il ne s'est procuré que des bourreaux. Voyez la lâcheté de Pilate, de cette âme basse qui, étant d'ailleurs équitable par inclination, est devenue vénale par politique, et sanguinaire par timidité. C'est, dit-il, l'affaire des Juifs : ah, que cette parole, pour leur malheur, ne s'est que trop tôt et trop clairement vérifiée! ils demandent que le sang du Messie tombe sur eux : Rédempteur adorable, nous demandons la même chose, mais dans un sens bien différent! Qu'il tombe sur nous ce sang précieux, qu'il tombe pour expier nos offenses, pour guérir nos plaies, pour allumer dans nos cœurs le feu sacré de votre amour, et nous unir à vous par des nœuds que jamais rien ne soit capable de rompre.

Telles sont les humiliations auxquelles le Fils de Dieu s'est soumis; lui, à qui seul appartient la grandeur et la gloire; lui, à qui tout ce qui respire doit hommage, il a voulu descendre aux anéantissements les plus profonds; nous pécheurs, nous craignons de nous humilier, nous osons marcher tête levée, et braver un Dieu qui a été le témoin et l'objet de nos offenses : ah, si nous envisagions la plaie sanglante et funeste que le péché fait à l'âme, de quelle honte nous serions couverts! qui de nous n'irait s'enfoncer, pour ainsi dire, et s'abîmer dans les entrailles de la terre! J'ai péché contre vous, grand Dieu! contre vous la majesté, la sainteté même.

Digitized by Google

Quelle a été mon audace, et ne serait-il pas juste que toutes les créatures s'élevassent contre moi comme contre un objet digne d'exécration ! Me voilà, Seigneur, prosterné devant vous, confus de mes crimes je mérite et je consens de subir la confusion qui m'est due. Confusion dans le souvenir de mon péché que j'aurai sans cesse devant moi pour étouffer la vanité de mes complaisances et l'enflure de mon orgueil. Confusion dans la déclaration de mon péché dont je ferai un aveu sincère ; j'irai confesser à vous-même, dans la personne de vos ministres, ce que j'ai eu l'insolence de commettre contre vous, et puisque je n'ai pas rougi de vous déplaire, je ne rougirai pas d'avouer moi-même mon infamie. Confusion dans les suites de mon péché ; mon péché m'a décrié, m'a flétri, j'accepte sans résistance cette tâche, ce déshonneur : le châtiment est juste, et je confesse, Père des miséricordes que c'est encore un châtiment trop doux. Confusion dans la réparation de mon péché ; dès qu'on me verra approcher du sacré tribunal, embrasser la pénitence, le monde exercera sur moi sa malignité, me traitera d'imbécile, d'esprit faible ; mais dût-il me donner un nom plus odieux encore, je ne m'en effraierai point, je mépriserai ses discours, persuadé d'ailleurs, grand Dieu ! que s'il y a un véritable honneur au monde, c'est celui d'être à vous. Telles sont les dispositions où nous devons être, tels sont les sentiments que nous devons prendre ; avec de pareilles armes si nous attaquons le cœur de Dieu, il se rendra, il nous donnera le gage de la réconciliation, et nous éprouverons à notre consolation ce que dit le prophète (*Psal.*, L.), qu'un cœur contrit et humilié trouve toujours grâce devant lui. Achevons, Jésus-Christ sur la croix expie le péché en souffrant dans son corps les tortures les plus cruelles, et le chrétien doit l'expier dans sa chair par une satisfaction rigoureuse, c'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Jamais il n'y a eu d'oblation si excellente, si digne de l'admiration des hommes et des anges que celle qui se fait aujourd'hui sur le calvaire. Rien de si majestueux que la victime qui s'immole, rien de si sublime que les vues qu'elle se propose en s'immolant, rien de si douloureux que le coup sous lequel elle expire. C'est ce qui me fait dire que le sacrifice de la croix est le sacrifice le plus respectable et le plus grand qui ait jamais été offert au Dieu qui règne dans les cieux.

Celui qui s'immole est un homme revêtu des dépouilles de notre mortalité ; mais il est Fils de Dieu, son Fils unique, son Fils non par adoption, mais par nature, consubstantiel et en tout égal à Dieu ; le Dieu de majesté, le Roi des rois : jugeons par-là du prix de son sacrifice, et de la magnificence d'un hommage présenté par de telles mains.

Mais quelles sont les vues qui l'engagent à ce dévouement magnanime? Cœur de Jésus, ouvrez-vous à nos yeux ; un regard sur vous nous procurera le plus tendre et le plus beau des spectacles. Une obéissance aveugle aux volontés du Père céleste, un désir inexprimable de réparer la gloire que nos forfaits lui ont ravie, une soif ardente du salut de l'homme, voilà les motifs qui le font agir : en concevez-vous la grandeur ? C'est cette charité qui le fait marcher avec empressement au Calvaire, il soupire après le moment de satisfaire pour nous. Mais avec quel accablement, quels efforts il porte sa croix ! comme il est tout en sueur et hors d'haleine ! comme toutes ses plaies se r'ouvrent, combien de fois il succombe ! Figurez-vous David chassé de sa capitale par son propre fils, poursuivi à coups de pierres et chargé de malédictions, montant, la tête et les pieds nus, sur la montagne des Olives. Figurez-vous le jeune Isaac portant le bois du sacrifice, et sur le point de recevoir le coup fatal de la main de son propre père : ce sont là de tristes objets. Mais voir le Sauveur chargé d'une croix pesante, la porter sur des épaules ensanglantées, la porter au milieu de Jérusalem où peu de jours auparavant il avait été reçu en triomphe, quel spectacle ! en fut-il jamais de plus lamentable et de plus touchant?

Sur le chemin il aperçoit des femmes vertueuses qui, attendries à la vue de ses peines, fondaient en pleurs, et il leur défend de le plaindre ; il veut qu'elles tournent leur compassion sur elles, sur leurs enfants ; il est plus touché des maux qu'elles endureront un jour, que de ceux qu'en ce moment il endure lui-même. Et sur qui donc pleurerons-nous, ô le plus généreux des enfants des hommes, si nous ne pleurons sur vous ! Criminels que nous sommes, comment oserons-nous donner des larmes à nos malheurs, si vous ne permettez pas que nous en versions en vous voyant souffrir ! Vous nous défendez pour vous toute compassion Ah, nous ne pouvons obéir ; quelque respect que nous ayions pour vos ordres, nous pleurerons toute la vie l'excès des maux que vous endurez ; nous pleurerons nos crimes qui en sont la cause ; et la défense que vous vous faites de répandre des pleurs, nous sera un nouveau motif d'en répandre.

Il avance cependant toujours, et dans ce moment le voilà rendu au Calvaire. Là j'entends le Père céleste qui s'écrie : *Super quo percutiam?* (*Isai.*, I) qui frapperai-je, et sur qui s'appesantira mon bras? On me doit une victime, quelle sera-t-elle, *super quo percutiam?* Frapperai-je sur des hommes? mais étant remplis d'iniquités ils sont un trop méprisable objet pour ma colère ; quand ils seraient tous immolés à ma vengeance, ils ne répareraient pas ma gloire outragée : quelle sera donc ma victime, sur qui tomberont mes coups, *Super quo percutiam?* Ils tomberont sur mon égal, je frapperai sur un Homme-Dieu, et par là je frapperai en Dieu : il frappe en effet, dernier trait du sacrifice de Jésus, il est atteint des plus rudes coups.

Digitized by Google

Pour le tourmenter, on rassemble, on épuise tout ce que peut imaginer la cruauté la plus farouche. Non ce n'est point assez qu'il meure, il faut lui enlever la réputation avec la vie ; il faut le faire périr dans un supplice infamant, un supplice destiné à punir les plus indignes esclaves ; il faut que ce soit en plein jour, dans une fête éclatante, à la vue de tout un peuple. Là, il sera dépouillé de ses habits, et on les partagera sous ses yeux ; là, dans la soif brûlante qui le dévore, on aura la dureté de lui refuser un verre d'eau ; on étouffera pour lui ces sentiments naturels de compassion qui nous intéressent pour ceux qui souffrent ; là, de peur qu'il n'y ait en lui quelque partie exempte de souffrir, on lui présentera du vin mêlé de fiel, de myrre et de vinaigre ; on lui fera boire le calice d'amertume jusqu'à la dernière goutte, jusqu'à la lie ; on ne lui donne que des secours assaisonnés par la haine, et sous prétexte de lui procurer du soulagement, on lui fait endurer de nouvelles tortures. Là on perce ses pieds et ses mains : arrêtez, barbares, que faites-vous ? Vous percez des mains qui ont formé et qui soutiennent le monde ; vous percez des pieds dont tous les pas ont été consacrés par la vertu : on continue, avec des clous énormes. On le perce de part en part, on l'attache au bois fatal, on l'élève, et le voilà donné au monde en spectacle ! spectacle le plus étrange et le plus terrible que la justice divine ait jamais étalé. L'enfer est un affreux théâtre où Dieu déclare à quel point il hait le crime ; mais sur le Calvaire il le déclare encore mieux ; que reste-t-il à cette vue, sinon de gémir, d'adorer et de se taire ?

Positus est in signum (*Luc.*, II), spectacle où Dieu donne la plus haute et la plus majestueuse idée de ses adorables attributs, de sa sainteté qui abhorre le crime, de sa justice qui le condamne, de sa sagesse qui le détruit, de sa miséricorde qui le pardonne ; la croix n'est d'elle-même qu'un bois fragile, et tous les caractères de la divinité y sont peints avec des traits immortels. *Positus est in signum*, voilà le théâtre le plus pompeux où le Fils de Dieu ait paru : jusqu'ici on l'a vu enseigner une doctrine céleste, donner d'admirables exemples, commander à la mer, tirer les morts du sein des tombeaux, s'annoncer pour le Dieu de la nature ; mais c'est sur la croix qu'il opère le plus grand de tous les miracles. *Positus est in signum.* Voilà le sacrifice le plus illustre qui ait jamais été offert, la magnificence n'en peut être exprimée : il est offert au Dieu trois fois saint, qui règne au plus haut des cieux ; il est offert par le Pontife le plus respectable qui fût dans le ciel et sur la terre ; il est offert par la destruction de la plus précieuse des victimes ; il est offert de manière que la majesté suprême est seulement aujourd'hui honorée autant qu'elle mérite de l'être. *Positus est in signum*, voilà le tribunal où le Rédempteur a prononcé en faveur des mortels un arrêt de grâce. Non, pécheurs, ne désespérez plus ; quelque coupables que vous soyez, approchez avec confiance, approchez, mêlez vos pleurs avec le sang de cet Homme-Dieu : son sang est d'un prix plus grand que vos péchés ne sont énormes ; si vous vous lavez de ce sang, vous êtes sauvés. *Positus est in signum*, voilà le centre, le siége, le triomphe de l'amour. Chrétiens, que pensez-vous de votre Sauveur en cet état ? Pouvez-vous vous défendre de l'aimer ? Si, jusqu'à présent, vous avez été pour lui dans l'indifférence, votre indifférence durera-t-elle encore ? Commençons à l'égard de Jésus ce que nous devrions avoir fait, ce que nous devons faire toute la vie ; attachons notre cœur aux pieds de la croix ; notre cœur, aux pieds de la croix, que doit-il faire ? Il doit soupirer, il doit s'enflammer, il doit aimer. *Positus est in signum*, adorable Sauveur, vous avez passionnément souhaité de souffrir, de mourir ; vous souffrez, vous mourez ; vos désirs sont-ils satisfaits ? Ils doivent l'être : trois mains sont tombées sur lui de toute leur pesanteur, la main du Père céleste qui le livre, la main des bourreaux qui l'accable, sa propre main qui le sacrifie. *Vir dolorum, objectio plebis* (*Psal.* XXI.) Il ressent toute l'amertume que peuvent causer les opprobres, les tourments, les douleurs les plus inconcevables. C'est, selon l'expression de l'Ecriture, un homme de douleurs, *vir dolorum.* Et pourquoi tant de peines et de souffrances ? Il est inutile de le demander ; demandons seulement pourquoi il nous aime, ou plutôt ne demandons point d'autres raisons de son amour que son amour même.

Positus est in signum, arrêtons-nous là, fixons nos regards sur un Dieu mourant ; jamais il ne fut assis sur une chaire plus auguste, ni ne dicta au monde de plus utiles leçons. Vous le voyez dépouillé de tout : il possède pourtant un double trésor, une mère vierge, un disciple vierge, c'est ce trésor dont il dispose. Marie se tient aux pieds de la croix où est son fils, son dieu, son amour, son supplice ; et Jésus tourne sur elle les yeux, elle, de son côté, l'envisage. A cette vue réciproque, quel glaive les transperce ! Cœurs affligés, tendres victimes, hélas ! n'avez-vous point assez de tourments ? faut-il vous-mêmes en grossir le nombre ? Avec Marie était saint Jean, tous deux pénétrés de douleur, fondant en larmes, les yeux tantôt baissés vers la terre, tantôt élevés vers le ciel, tantôt amoureusement fixés sur l'objet de leur tendresse, ils pleuraient, ils aimaient. Jésus dit à Marie, montrant saint Jean, voilà votre Fils ; il dit à saint Jean, montrant Marie, voilà votre Mère : *Ecce mater tua, ecce filius tuus* (*Joan.*, XIX.) Charité vraiment divine ! sentiment de la plus belle de toutes les âmes ! Il a oublié ses intérêts, il n'oublie point ceux d'une mère, d'un ami ; dans son testament, la marque de ses dernières volontés, il leur donne quelque chose de plus que toutes les richesses de la terre, il les donne l'un à l'autre : comme s'il eut dit, ami fidèle, j'ai

Digitized by Google

une mère que j'aime, vous tiendrez auprès d'elle ma place; mère affligée, j'ai un ami qui m'est cher, vous serez pour lui un autre moi-même : *Ecce mater tua, ecce filius tuus.* Ainsi pourvut-il à la consolation de deux personnes chéries : mais tant d'amour ne leur fait que mieux sentir leur perte, et on peut dire qu'une consolation si touchante, en rendant leur douleur plus supportable, ne la rendit que plus amère.

Un trait plus remarquable encore, chrétiens, je vous en conjure, ne le perdez pas. Tout parle contre les juifs, tout les condamne; ils ont péché contre toutes les lois divines et humaines; au mépris des plus surprenants miracles qui aient éclaté dans l'univers, ils se sont souillés du crime le plus révoltant; c'est un déicide monstrueux; que dit cependant l'aimable Jésus? *Non enim sciunt quid faciunt* (*Luc.*, XXIII.) c'est peu de diminuer leur crime, il semble ne pas l'apercevoir; c'est peu de demander grâce en leur faveur, il prétend en quelque sorte qu'ils la méritent. Adorable maître, c'est ainsi que vous vous vengez! N'ayant plus de libre que la langue, et cette langue ne formant que des sons mourants, elle les forme pour ses bourreaux. O le plus juste et le plus sage des mortels, que votre cœur est magnanime, qu'il est grand! que je reconnais sans peine ce pasteur charitable qui court après la brebis égarée! Puissent tous les yeux vous voir, tous les cœurs vous entendre; et en vous voyant, en vous entendant, tous les vindicatifs oublier leurs transports! Vindicatifs, la seule parole que je vous adresse, comprenez-là, c'est que Dieu se règlera sur vous; vous persévérez dans votre haine, il persévérera dans son courroux; vous prenez les armes, il les prendra; vous frappez sur votre ennemi, et vous frappez souvent au hazard; mais pour lui, il déchargera des coups qui vous atteindront sûrement, et qui éternellement vous accableront. *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt* (*Ibid.*) Parole qui vaut elle seule tous les miracles ensembles! Chrétiens, vous voulez vous venger, vous le voulez! approchez donc, jetez les yeux sur Jésus-Christ tout couvert de sang, entendez le pardon qu'il accorde à ses bourreaux; et si cette vue ne vous touche pas, vengez-vous, je le permets. Quoi, vous tiendriez contre ses prières et ses larmes, vous tiendriez contre son sang! Il vous dit, accordez le pardon à votre ennemi, accordez-le, parce que votre ennemi et vous, tous deux vous m'êtes chers; accordez-le, parce que c'est moi qui vous le demande; accordez-le, parce que c'est pour l'obtenir que je meurs. *Pater dimitte.* (*Ibid.*) Oui, à cette parole il faut que tous les ressentiments cessent, que toutes les armes tombent, que tous les ennemis s'embrassent : j'embrasserai les miens, je les aimerai; qu'on ne me parle plus de me venger; si je me venge, Seigneur, ce sera comme sur le Calvaire d'après vous. Conséquemment, à sa prière toute divine, remarquons la grâce qu'il fait à un de ces voleurs crucifiés à ses côtés : dès le premier soupir il l'écoute, dès l'instant il le console, dès le jour même il le couronne : que vous dirai-je? Il n'a plus qu'un moment à vivre, et ce moment, en monarque glorieux, il l'emploie à pardonner les crimes et à répandre les grâces.

Mais c'en est fait, le moment fatal est arrivé; le monde, indigne de le posséder, va être privé de sa présence : déjà sa tête se penche; ses yeux, la consolation des affligés, se ferment; ses lèvres, d'où sortaient les paroles de vie, deviennent froides et livides; et après avoir dit que tout est consommé, après avoir remis son esprit entre les mains de son Père : *Consummatum est* (*Joan.*, XIX), il meurt, il finit par un trépas qui sera vanté dans tous les âges. Il meurt, et, en mourant, il pousse un grand cri que j'appelle le cri d'un triomphateur qui annonce au ciel et à la terre la victoire qu'il a remportée sur les enfers; il meurt, et, en mourant, il a réconcilié le ciel avec la terre, enchaîné les puissances infernales, terrassé le monde, et, voyant ses grands desseins glorieusement terminés, il meurt sur la croix; disons mieux, il s'endort sur le champ de bataille où il a vaincu ses ennemis. Ainsi mourut l'auteur de la vie, le rédempteur du monde, le Fils unique du Dieu vivant, le digne objet que doit adorer, que doit aimer l'univers.

Contemplamini, et vocate lamentatrices (*Jerem.*, IX), aussitôt la nature alarmée semble vouloir se replonger dans les abîmes du chaos, le voile du temple se déchire, le soleil s'éclipse, la terre tremble, les tombeaux s'ouvrent, les morts ressuscitent, tout est couvert de ténèbres affreuses; c'est un cri général de l'univers qui, par le renversement de ses lois, semble célébrer les obsèques du Maître du monde. Ce qui est plus que tout cela, les bourreaux, les spectateurs sont frappés; ils rendent témoignage au Fils de Dieu, et après l'avoir fait périr ils l'adorent. *Contemplamini, et vocate lamentatrices*, catastrophe étonnante, affreuse image du plus épouvantable deuil qui puisse s'offrir aux yeux des mortels! Un Dieu immolé par nos crimes, immolé par nos mains, immolé à notre place et pour nous, quels sentiments doivent ici s'élever dans nos âmes! sentiments d'horreur à la vue de nos attentats; sentiments de terreur à la vue de l'épée des vengeances de Dieu; sentiments de douleur pour la perte que vient de faire le monde! qui me donnera, comme au prophète, une source intarissable de larmes. *Contemplamini, et vocate lamentatrices*, ô fureur, ô rage! Les Juifs ne sont point encore satisfaits : ils prennent une lance, ils lui ouvrent le côté, ils font une plaie qui prouvent leur cruauté, mais une plaie qui nous est salutaire. Chrétiens, le cœur de Jésus est ouvert, entrons-y, si nous sommes pécheurs, c'est un asile; si nous sommes justes, c'est un trésor de grâces; si nous sommes affligés, c'est un paradis de délices; si nous sommes sur le point de

Digitized by Google

mourir, c'est le lit ou nous nous endormirons du sommeil de la paix. Cœur de Jésus, cœur le plus beau, le plus tendre; qu'on ne me parle plus du palais des rois, vous êtes la demeure enchantée après laquelle je soupire.

Contemplamini, et vocate lamentatrices, enfin le grand, l'adorable sacrifice est offert, le Saint des saints est mort. Dieu toujours juste, comment avez-vous pu faire tomber sur lui des sentiments qui nous sont dûs! Il n'a du pécheur que la figure, il n'a du péché que l'apparence, et sur cela seul votre justice inexorable lui impose des peines infinies. Et que mérite donc l'homme? le juste traité sans miséricorde, le coupable à quoi doit-il s'attendre? Hommes sensuels, hommes esclaves de vos corps, osez chercher les satisfactions de la chair. Puis-je encore soutenir la vue du crucifix! puis-je me soutenir moi-même, quand je compare ce que Jésus souffre avec l'immortification dans laquelle je vis! Je fais gloire d'être disciple d'un Dieu crucifié, et je crains de toucher à sa croix! Il boit sous mes yeux, il épuise un calice amer, et je refuse d'en boire une seule goutte! Disciple infidèle, est-ce ainsi que j'expie des iniquités qui coûtent si cher à mon Sauveur, est-ce ainsi que je le venge? Où sont les rigueurs dont je devrais affliger des membres coupables? Ouvrez les yeux, pécheurs, et apprenez de l'Homme-Dieu qui expire dans les satisfactions les plus rigoureuses ce que vous devez faire.

Ecce homo (*Joan.*, XIX), voilà sur qui sont venus fondre les opprobres et les tourments : voyez-vous l'état déplorable où il est? C'est vous qui l'y avez mis; les bourreaux n'ont fait de tout son corps qu'une plaie. Ces bourreaux ce sont vos crimes; c'est votre orgueil qui a couronné d'épines une tête qui n'avait formé pour vous que des pensées de salut; c'est votre avarice qui a percé des mains dont vous n'avez reçu que des faveurs; c'est votre mollesse qui a déchiré des membres saints, le sanctuaire de la Divinité; ce sont vos coupables amours qui ont blessé un cœur qui vous a si tendrement aimés : et ces crimes vous ne les détestez pas! vous pouvez les renouveler ces tortures! Ce Sauveur, qui mérite toute votre tendresse, vous le crucifiez de nouveau! Ingrats que nous sommes, n'est-il plus notre Dieu? ou sommes-nous nous-mêmes plus barbares que les Juifs! *Ecce homo*, voilà l'homme qui s'est immolé pour tous, en sorte que de tous les hommes, il n'en est pas un seul qu'il n'ait compris dans sa prière, pas un seul pour qui il n'ait versé tout son sang, pas un seul à qui il n'offre sa grâce, pas un seul à qui il ne pardonne les plus abominables forfaits, dès que le repentir sera sincère. Mon peuple, nous dit-il, que t'ai-je fait, par où ai-je mérité ta haine? J'étends vers toi les mains, et tu les perces; je t'ouvre mon cœur, et tu le déchires; ingrat, est-ce là le gage de ta reconnaissance? Reviens cependant, reviens; je t'aime encore, je t'appelle par autant de bouches que tu m'as fait de plaies; je veux faire couler sur toi autant de grâces que tu m'as porté de coups mortels. *Ecce homo* doit dire en particulier tout chrétien, voilà l'homme, c'est Jésus. Ah! que ce nom est pour moi bien consolant et bien doux! Oui, le voilà cet homme qui m'a aimé, moi dont il n'a reçu que des offenses; qui m'a aimé jusqu'à donner pour moi son sang et sa vie. Et je serais insensible! Je pourrais refuser mon amour à un Dieu qui m'a donné tout le sien! Ah, je ne veux vivre que pour un Dieu à qui les intérêts de mon salut ont été plus chers que ceux de sa propre vie; je veux n'aimer que lui, et l'aimer aussi souvent que je respire. *Ecce homo*, ô croix sainte! ô arbre de vie! ô instrument du plus beau des triomphes! que vous et celui que vous portez êtes agréables à mes yeux! que vous êtes chers à mon cœur! Croix sainte et divine, placez au milieu de mon cœur celui que vous tenez entre vos bras, et ne souffrez pas que je sois un moment ni sans lui ni sans vous.

Il est donc vrai, Rédempteur adorable, vous mourez, et vous mourez pour moi! Ah! je reconnais la grandeur de mes infidélités qui vous ont porté de si rudes coups, je les pleure ces infidélités odieuses, et je les pleurerai toute ma vie. Vous mourez pour moi! Ah! j'acquiesce humblement aux rigueurs que votre justice m'imposera; puisque vous avez souffert des maux si amers, il est trop juste que je souffre pour vous. Vous mourez pour moi. Ah! je vous en conjure, dans mon dernier moment soyez-moi favorable, recevez alors mes derniers soupirs, et ne permettez pas qu'à la vie et à la mort jamais rien me sépare de vous. Tant que j'aurai un souffle de vie, que ce soit sur vous que se portent mes yeux, à vous que s'attachent mes mains, pour vous que l'amour me consume de son feu. Oui, mes très-chers frères, que Jésus crucifié soit dans vos mains, soit sur vos lèvres, qu'il soit dans votre cœur : quand vous serez tentés, pensez à lui, il vous soutiendra; quand vous serez affligés, pensez à lui, il vous consolera; quand vous prierez, pensez à lui, il vous exaucera; soit que vous viviez, soit que vous mouriez, pensez à lui, jamais il ne vous abandonnera. Oh! qui étudierait Jésus crucifié, qui se cacherait dans ses plaies, qui s'enfoncerait dans son cœur, qu'il serait savant, qu'il serait saint, qu'il serait heureux! Je vous le présente à tous ce grand livre : prenez-le, quelque ignorant que vous puissiez être, les yeux de la reconnaissance vous apprendront à y lire, et vous y feront trouver chaque jour de nouvelles grâces.

Croix à jamais adorable, à jamais digne d'envie! Ames fidèles qui l'aimez, aimez-la de plus en plus, et qu'elle soit toujours dans la suite l'objet de vos vœux et de vos soupirs. Ames affligées, je vous la laisse pour votre consolation; mêlez vos larmes avec le sang dont elle est teinte; reposez

Digitized by Google

entre ses bras, quoique percés, ces bras divins, ils n'en sont pas moins bienfaisants. Et vous, aimable Sauveur, qui avez promis de nous attirer, attirez-nous, attachez-nous à votre personne sacrée par des nœuds plus forts que le trépas : nous sommes touchés de vos douleurs, nous reconnaissons vos bontés, nous tous qui sommes ici présents, nous venons recueillir vos derniers soupirs, daignez un jour recevoir les nôtres. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXXIII.

SUR LA RÉSURRECTION.

Surrexit, non est hic. (*Marc.*, XVI.)
Il est ressuscité, il n'est plus ici.

Voilà des paroles bien différentes de celles que l'Eglise nous faisait entendre il y a quelques jours. Voyez, disait cette mère affligée dans l'excès de sa douleur, voyez ce que souffre un Dieu-Homme, à qui les intérêts de votre salut ont été plus chers que les intérêts de sa propre vie: voyez l'état déplorable où l'ont réduit la grandeur de vos crimes et la tendresse de son amour: à ne l'envisager que selon les apparences, on le prendrait pour le dernier des hommes, *Novissimum virorum* (*Isai.*, LIII); que dis-je? et les plaies que l'on a faites à sa chair innocente, lui ont-elles laissé la figure d'homme? ne dirait-on pas qu'ils s'est anéanti jusqu'à n'être plus qu'un ver de terre : *Vermis et non homo?* (*Psal.* XXI.) Tels étaient les sentiments de l'Eglise attendrie sur son bien-aimé, sentiments de reconnaissance, sentiments de compassion : mais qu'elle s'exprime aujourd'hui bien différemment! qu'elle aime à faire éclater ses transports en voyant son époux vainqueur de la mort et de l'enfer! C'est maintenant que, dépouillée des ornements lugubres dont elle s'était revêtue, elle nous invite à prendre part à sa joie, à applaudir au triomphe dont Jésus-Christ reçoit les honneurs, et à nous mettre en état, par une sainte et véritable réforme, de marcher dignement à la suite de ce triomphateur glorieux: car, ne vous y trompez pas, ce n'est point assez d'admirer la pompe et l'éclat de sa victoire, il faut vaincre avec lui et par lui, non une mort temporelle qu'il a subie lui-même, et à laquelle nous sommes tous si justement condamnés, mais une mort mille fois plus cruelle et plus dangereuse, qui est la mort du péché. Ainsi, pour entrer dans les vues de l'Eglise, je viens vous proposer aujourd'hui Jésus-Christ réssuscité comme objet et comme modèle: comme objet qui doit fixer votre foi, comme modèle qui doit régler vos mœurs. Il est véritablement réssuscité, c'est le fondement de votre créance; il est véritablement réssuscité, c'est la règle de votre conduite. Dans le premier point je m'attacherai à vous convaincre de la vérité de sa Résurrection, parce que c'est le principe sur le quel toute la religion est fondée; dans le second point je vous présenterai les caractères de cette même Résurrection, parce que c'est l'exemple auquel toute sainteté, pour être véritable, doit être conforme. En deux mots, Résurrection de Jésus-Christ, vérité incontestable que nous devons croire; Résurrection de Jésus-Christ, exemple adorable que nous devons suivre; c'est tout mon dessein. Commençons par féliciter la plus heureuse des mères sur l'éclat immortel dont brille un Fils, l'objet de sa tendresse, et disons-lui avec l'Eglise. *Regina cœli, lætare. Alleluia.*

PREMIÈRE PARTIE

Il est certain que si la Résurrection de Jésus-Christ est réelle et incontestable, tout le reste suit nécessairement de ce principe, et qu'il faut que la religion chrétienne soit une religion véritable et divine, la seule religion à laquelle on doive s'attacher pour trouver le salut, pourquoi? Ouvrons l'Evangile, et voyons ce qu'il rapporte sur ce sujet. Jésus-Christ s'était déclaré Fils de Dieu, il avait protesté hautement plus d'une fois que son Père et lui n'étaient qu'une même chose; et sur cela, malgré les prodiges sans nombre qu'il opérait, les Pharisiens lui demandent un prodige nouveau: par quel miracle, disent ces hypocrites, par quel effort de la toute-puissance autorisez-vous des propositions si hardies? Hommes sans foi, répond le Sauveur, race maudite et perverse, vous demandez des signes extraordinaires, je ne vous en donnerai point d'autre que celui de Jonas : ce Prophète, après avoir été jeté en mer, fut trois jours et trois nuits dans le ventre d'une baleine dont il sortit sans être endommagé; et le Fils de l'homme, après avoir été trois jours et trois nuits enfermé dans les entrailles de la terre, le troisième jour en sortira glorieux et plein de vie. Par-là vous voyez qu'il avait donné sa Résurrection comme la marque à laquelle il voulait qu'on reconnût la vérité de sa parole, comme le miracle auquel par préférence à tous les autres devait être attachée la foi de sa divinité: c'est donc là le point dont il est important que vous soyez bien convaincus; c'est le point capital dont tout dépend, et que j'entreprends de développer dans tout son jour.

Pour procéder avec méthode, je commence par poser deux faits également reconnus de part et d'autre, et dont il faut avoir l'intelligence pour bien entendre cette matière. Le premier, c'est un homme nommé Jésus de Nazareth, qui a commandé à la mer, qui a multiplié quelques pains pour la nourriture d'un peuple innombrable, qui a rendu la vue aux aveugles, l'ouie aux sourds, la vie aux morts, qui s'est dit l'envoyé de Dieu, le Messie promis aux Juifs par les oracles, après avoir parcouru la Judée et publié une doctrine nouvelle, est enfin tombé au pouvoir de ses ennemis, a été condamné à mort, et crucifié à la vue de tout Jérusalem. Il a à peine rendu les derniers soupirs, que les Pharisiens, sachant qu'il avait mille fois prédit sa résurrection, viennent trouver le gouverneur romain, lui remontrent qu'il

Digitized by Google

faut ôter toute ressource à l'imposture, et prevenir les suites fâcheuses qu'elle pourrait avoir; qu'il importe de veiller à la garde du tombeau, dans la crainte, disent-ils, que les disciples du séducteur ne l'enlèvent, et ne publient ensuite qu'il est réssuscité, ce qui causerait un scandale énorme en même-temps qu'irréparable. Pilate, dont le caractère était de craindre tous ceux qui ne craignaient pas, leur abandonne le soin de l'affaire : jugez s'ils perdirent du temps, s'ils ramassèrent tout ce qu'ils avaient de soldats, si ces soldats étaient en grand nombre, si c'étaient gens dévoués et d'une fidélité à toute épreuve. Ce n'est point assez. On avait roulé une grosse pierre à l'entrée du sépulcre pour le fermer, ils y apposent le sceau public. Jamais la haine fut-elle plus attentive et plus industrieuse à bien prendre toutes ses mesures. Voilà le premier fait que je suppose comme certain. Le second qui ne l'est pas moins, c'est que, malgré ces précautions, le corps de cet homme crucifié ne se trouve plus le troisième jour dans le lieu où on l'a mis.

Or, comment cela s'est-il pu faire? Qui a produit un événement si extraordinaire? est-ce l'impiété des hommes? est-ce la vertu du Très-Haut? A-t-il enlevé ce corps? ou bien est-il en effet ressuscité? Les Juifs prétendent qu'on l'a enlevé, nous prétendons qu'il est ressuscité, qui des deux partis est dans l'erreur? C'est vous, Juifs perfides, c'est vous : l'esprit de mensonge parle par votre bouche, et nous venons vous donner le démenti à la face de l'univers.

Première preuve, impossibilité de l'enlèvement. Non, chrétiens, ce corps n'a point été tiré du tombeau par surprise ou par violence; car je vous en fais juge, qui est-ce qui était capable de former une telle entreprise? Certainement le soupçon ne peut tomber que sur quelqu'un de ceux que je propose; ou sur les Juifs eux-mêmes, ou sur les gardes, ou sur les apôtres, ou sur quelques femmes qui s'étaient attachées à la suite de Jésus-Christ pendant sa vie; il n'est pas possible de nommer d'autres personnes à qui on puisse attribuer cet enlèvement imaginaire. Examinons maintenant tous ces chefs, et voyons si on y trouvera quelque apparence de solidité contre la vérité que je défends.

D'abord, que les Juifs eux-mêmes, que les pharisiens aient fait sans bruit transporter ailleurs le corps de Jésus-Christ, c'est ce qu'on ne dira point : ce corps, tout mort qu'il est, les fait trembler; à quelque prix que ce soit, ils ne veulent pas qu'il leur échappe; pour s'en assurer la possession, ils ont dressé un appareil formidable, et on voudra me persuader qu'ils l'ont changé de lieu? Eh! quelles seraient en cela leurs vues? Ne serait-ce pas favoriser l'illusion, et prêter des armes à l'imposture? ne serait-ce pas agir directement contre leurs intérêts, puisqu'ils ont intérêt que la prédiction de Jésus-Christ passe pour une prédiction fausse? En vérité, à cette seule pensée l'esprit se révolte, et il n'est pas nécessaire que je m'arrête à combattre le ridicule d'une telle supposition.

Dira-t-on que les apôtres sont venus de nuit, et que c'est par leur moyen que le corps a disparu? mais sur quoi sera fondée cette conjecture? ne sait-on pas que ces pauvres pécheurs sont la timidité, la lâcheté même; que celui d'eux tous qui paraissait le plus intrépide, à la voix d'une simple servante a renié honteusement son maître; que les autres craignant d'être enveloppés dans sa disgrâce, ont pris la fuite, et se tiennent cachés dans les ténèbres? Qui donc leur aurait donné tout à coup une audace imprévue? qui leur aurait inspiré tant d'ardeur et de zèle en faveur d'un homme qu'ils ont trahi et abandonné pendant sa vie? Vous voyez que la chose se détruit d'elle-même, et qu'il n'y a là nulle ombre de vraisemblance.

Dira-t-on que les femmes se sont portées à un coup si hardi, et cela par tendresse, ou, si vous voulez, par vanité, afin d'immortaliser dans les siècles futurs l'attachement qu'elles conservent pour une personne qui leur est chère? Mais est-il probable qu'une pensée de cette nature leur soit tombée dans l'esprit? Comment voulez-vous que des femmes, naturellement timides, et d'ailleurs en petit nombre, aient pu affronter une garde nombreuse; qu'elles aient pu soutenir même un instant la vue des épées et des armes? La tendresse, la vanité peuvent-elles engager à une tentative aussi chimérique? ou, si elles les y eussent engagées, au milieu de tant de soldats la tentative pouvait-elle réussir?

Mais peut-être que les gardes ont livré le corps, et se sont rendus complices d'un crime dont ils auraient dû être les vengeurs. Chrétiens, j'en appelle à vos lumières : croyez-vous que des soldats postés par autorité publique, dévoués, disons mieux, vendus aux pharisiens, par une lâche complaisance eussent voulu trahir leurs plus chers intérêts? Je dis trahir leurs plus chers intérêts; car ils ne pouvaient ignorer l'acharnement des Juifs, l'exacte vigilance qu'on attendait d'eux, le compte sévère qu'on leur ferait rendre; ils savaient que, pour peu qu'ils fussent coupables, leur perfidie serait lavée dans leur sang, ils le savaient : croyez-vous donc que, pour obliger quelques femmes, ils eussent été disposés à risquer leurs biens, leur réputation, leur propre vie? Supposé même que quelques-uns d'eux se fussent montrés plus faciles, tous les autres sans exception se seraient-ils rendus?

Quoiqu'il en soit pourtant, et de quelque manière que cet enlèvement se soit pu faire, je soutiens qu'il ne s'est point fait; et voici sur cela un argument sans réplique, un argument auquel le libertinage, instruit à l'école de l'enfer, ne répondra jamais : appliquez-vous, et suivez-moi. Les saintes femmes, les Apôtres, n'ont employé ni la force, ni l'argent, ni la ruse, ni la violence

Digitized by Google

pour s'emparer du corps de leur maître; pourquoi? c'est que de deux choses l'une, ou ils étaient persuadés de sa résurrection future, ou ils ne l'étaient pas; qu'en pensez-vous? Etaient-ils persuadés qu'il ressusciterait? Si cela est, il était inutile qu'ils se donnassent tant de mouvements; indépendamment de leurs efforts la chose devait arriver, et ils n'avaient qu'à rester tranquilles dans l'attente des merveilles que devait opérer le Tout-Puissant. Dites-vous qu'ils n'en étaient pas persuadés? pourquoi tant s'agiter? à quoi bon risquer leurs soins et leurs dépenses pour un homme qui a promis de ressusciter, et aux paroles duquel ils n'ajoutent point foi? Raisonnement décisif qui confondra à jamais l'impie, et affermira la constance du fidèle.

Que répondront à cela nos adversaires? Au défaut de la raison l'impudence vient à leur secours. Les disciples, disent-ils, sont venus pendant la nuit, et tandis qne nous dormions, le corps a été enlevé. Mais je reprends, vous dormiez; et comment avez-vous pu savoir que les disciples étaient venus? Qui vous l'a dit? Vous dormiez; et comment a-t-on pu remuer une pierre énorme, forcer l'entrée du sépulcre, y descendre, en tirer un corps mort, sans qu'au bruit que cette irruption nocturne devait incessamment produire, aucun de vous ne se soit éveillé, aucun n'ait donné l'alarme? Vous êtes en si grand nombre, et pas un seul ne veillait; tous étaient assoupis? Réponse misérable et pleine d'extravagance, faut-il s'en étonner? des scélérats qui ont eu assez de barbarie pour faire mourir un Dieu, auront bien assez de folie pour braver la raison.

Seconde preuve, la prédication des apôtres. C'est un fait constant et avoué par les Juifs, que les Apôtres ont prêché la Résurrection de Jésus-Christ, comme une chose réellement arrivée dont ils étaient tous témoins. C'était là le point fixe sur lequel roulait tout le plan du nouvel Evangile. Or, dans le fond du cœur la croyaient-ils eux-mêmes cette Résurrection, ou ne la croyaient-ils pas? Choisissez, quelque parti que vous preniez, vous justifierez ce que j'avance. S'ils la croyaient eux-mêmes, c'était donc une vérité incontestable; car il était impossible qu'ils fussent trompés : ils rapportent des apparitions fréquentes, ils assurent que leur maître a mangé avec eux, qu'il les a instruits, qu'il les a repris de leur incrédulité, qu'il leur a fait porter la main dans les cicatrices de ses plaies : si nous les en croyons, il s'est montré à eux tantôt dans un chemin public, tantôt dans un cénacle où ils étaient tous rassemblés, tantôt sur un rivage : toutes circonstances sensibles, palpables, évidentes où l'erreur et l'illusion ne pouvaient se glisser. D'où je conclus que, si leur témoignage a été sincère, il a été un témoignage convaincant, et que nous devons nous y rendre. Non, répondez-vous, ce témoignage n'a point été sincère; ce sont des fourbes qui ont imaginé une fable monstrueuse, et qui ne se sont proposé rien moins que de tromper l'univers. Discours dont je vais tout à l'heure vous faire sentir la fausseté visible : attention, s'il vous plaît. Si les Apôtres ne croyaient pas Jésus-Christ ressuscité, marquez-moi quel intérêt ils pouvaient avoir à supposer sa résurrection. Leur maître était un homme qui les avait abusés, toutes ses promesses étaient autant de chimères, et bien loin d'être affectionnés à sa mémoire, ils ne devaient naturellement la charger que d'imprécations et d'anathèmes. Dites-moi donc quelle ivresse de fureur et de vertige les aurait transportés jusqu'à leur faire publier partout la gloire d'une personne digne de leur haine et des plus affreux châtiments? Il y a plus, c'est qu'ils avaient un intérêt pressant à ne se pas déclarer pour cette résurrection, au cas qu'elle ne fût pas vraie; car approfondissons la matière. Qu'était-ce que prêcher Jésus-Christ ressuscité, sinon encourir la haine des pontifes et des magistrats; sinon s'exposer aux vexations, aux contradictions, aux persécutions, et vouloir languir dans les fers, essuyer la rage et l'inhumanité des bourreaux? Les Apôtres devaient s'attendre à tout cela, et puisqu'ils devaient s'attendre à tout cela, pourquoi faire valoir un mensonge dont ils n'auraient point tiré d'autre fruit que les opprobres et les tourments? A la bonne heure, qu'on devienne partisan de l'imposture applaudie, accréditée, je n'en suis pas surpris, nous n'en avons que trop d'exemples; mais quo l'imposture, qui n'apporte ni crédit, ni plaisir, ni richesse; que l'imposture haïe, poussée à bout, et conduisant sûrement à des supplices infamants, trouve des patrons, des défenseurs jusque dans la plus vile populace, c'est ce qu'on ne prouvera point.

Je ne m'arrête pas là, et supposé que le Fils de Dieu ne soit pas sorti vivant du tombeau, je demande à nos adversaires comment ce fait a été divulgué par les apôtres d'une voix si unanime, avec un concert si général, que pas un ne se soit coupé, pas un ne se soit démenti, pas un n'ait déconcerté le projet impie et diabolique qu'ils avaient tramé pour séduire le monde? Est-il possible que dans ce grand nombre de fourbes, un reste de probité humaine, ou la violence des tortures n'en ait pas engagé au moins quelqu'un à révéler tout le mystère? Qu'arrive-t-il cependant? Tous ont parlé d'un commun accord, tous ont persévéré constamment dans l'uniformité d'un même témoignage, tous ont scellé ce témoignage de leur sang; et par une suite nécessaire le fait qu'ils ont attesté, est un fait constant, un fait avéré, un fait indubitable.

Troisième preuve, établissement de l'Eglise fondée à Jérusalem. Voici comme je raisonne. Vous savez ce qui est rapporté au livre des *Actes;* vous vous souvenez de ces huit mille personnes qui, dans la capitale de la Judée, à Jérusalem, au temps de la Pentecôte, embrassèrent la foi de la résurrection. Je voudrais savoir par quels res-

Digitized by Google

sorts secrets on a fait entrer dans leur âme la conviction intime dont je les vois remplis. Premièrement, on ne supposera pas, j'en suis sûr, qu'ils crurent les apôtres sur leur simple parole, qu'ils s'en tinrent aveuglément et sans examen à leur rapport. D'autre part, dire que ces huit mille personnes, parmi lesquelles il y avait des docteurs de la loi, étaient tous gens stupides, hébétés, qui avaient perdu le sens, ce serait trahir sa propre cause : dans un si grand nombre, on compte nécessairement plusieurs personnes qui ont le sens droit, la réflexion juste, et qui ne se rendent à la vérité que quand elles la voient appuyée sur des raisons convaincantes. Je reviens, et je dis, ces huit mille personnes, ces docteurs de la loi, qui les a convaincus, qui les a forcés de se soumettre? Ont-ils vu eux-mêmes Jésus-Christ ressuscité, ou l'ont-ils appris par une nuée de témoins dignes de foi? Si cela est, j'ai ce que je demande, et je n'en veux pas davantage. Ont-ils vu des miracles authentiques, faits pour autoriser cette doctrine? Si cela est, Dieu étant la vérité même, et les miracles étant la parole de Dieu, il s'ensuit qu'un fait, attesté par des miracles, est un fait incontestablement certain. Je ne vois que ces trois moyens qui aient pu accréditer et répandre cette doctrine parmi une nation ennemie, et par conséquent la chrétienté nombreuse, formée dans cette capitale, qui tient la foi de la résurrection, est une preuve parlante et démonstrative de la vérité de ce grand mystère.

Que sera-ce, si pour quatrième preuve, nous ajoutons que Jésus-Christ ressuscité s'est montré à plus de cinq cents personnes, que plus de cinq cents personnes l'ont vu de leurs propres yeux, que c'est saint Paul qui nous en assure en termes formels, qui nous en assure dans le temps que la chose était récente, et que la plupart des témoins vivant encore, il eût été facilement convaincu de faux, si son témoignage n'eût été de nature à ne pouvoir être révoqué en doute?

Et qu'on ne dise pas que je m'appuie sur la narration suspecte des auteurs sacrés : car prenez bien garde que je ne prends leurs livres que sur le pied de livres purement historiques; mais livres qui ont été entre les mains de tout le monde, qui ont subi l'examen le plus rigoureux et le plus critique : si vous me contestez leur témoignage, dès lors je suis en droit de contester le témoignage de tout ce qu'il y a jamais eu d'auteurs profanes; supposition qui, au jugement des sages de tous les siècles, est la chose du monde la plus absurde et la plus insensée.

Il ne reste plus qu'une difficulté qui se présente, et qui est peut-être venue à l'esprit de quelqu'un d'entre vous. Quelqu'un dira, si Jésus-Christ, après sa résurrection, se fût montré publiquement à la face de tout Jérusalem, s'il eût paru dans le temple, dans les synagogues, quelles impressions cette vue n'eût-elle point produites! quelles conversions n'eût-elle point opérées! qui est-ce qui eût pu ne se pas rendre! Objection éblouissante pour les esprits superficiels, mais objection qui se détruit d'elle-même sans pouvoir soutenir un instant les regards de la vérité. Vous voudriez que le Fils de Dieu eût paru publiquement à la face de Jérusalem : mais qu'était-il besoin qu'il se montrât, puisque la résurrection du Lazare, opérée à la vue de tout ce qu'il y avait de plus illustre dans la Synagogue, et qui devait convaincre les Juifs de sa divinité, ne les en a pas convaincus? qu'était-il besoin qu'il se montrât, puisque les pharisiens, toujours imposteurs, qui attribuaient ses miracles aux démons, n'eussent pas manqué de dire en le voyant, que c'était un fantôme ranimé par les ressorts de la magie? qu'était-il besoin qu'il se montrât, puisque plus de cinq cents témoins, nombre compétent, s'il en fut jamais, l'ont vu, et, après l'avoir vu, se sont attachés à lui jusqu'à verser pour lui tout leur sang? qu'était-il besoin qu'il se montrât, puisque Dieu a fait, pour persuader la chose, des miracles si nouveaux, si frappants, que dans la Judée, même au milieu de Jérusalem, les hommes se sont convertis, non par centaines, mais par milliers? La voilà donc cette objection si forte et si spécieuse; c'est une fausse lueur qui se dissipe, et nous avons la consolation de voir qu'en cette matière, comme en plusieurs autres, on ne nous oppose rien qui ne tombe de soi-même.

Publions donc, chrétiens, à la gloire de la sainte religion que nous professons, publions sur les toits que Jésus-Christ est ressuscité : qu'à cette triomphante nouvelle nos chants d'allégresse se fassent entendre; que le ciel y applaudisse, que la terre en retentisse, que l'enfer en frémisse. Oui, Jésus-Christ est ressuscité, nous le soutiendrons devant les monarques, devant les nations assemblées, et si quelque impie ose nous contredire, vous l'avez vu, nous avons en main de quoi le confondre.

Venons maintenant à l'application : Jésus-Christ est ressuscité, donc il est véritablement Fils de Dieu, et Dieu lui-même; donc sa religion est divine, ses mystères adorables, sa morale sainte; donc nous ressusciterons nous-mêmes, et au grand jour de la révélation nous reprendrons nos corps, nos cendres seront ranimées; donc il y a un enfer où le pécheur expiera dans des feux éternels son infidélité; donc il y a un paradis où les justes seront pour jamais plongés dans un torrent de délices; donc malheur à ceux qui s'écartent de la voie des commandements; donc heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui souffrent, heureux ceux qui font pénitence, heureux ceux qui s'attachent à vivre selon les maximes de l'Evangile : conséquemment à la résurrection de Jésus-Christ ce sont là des vérités touchantes, des vérités fondamentales, des vérités évidentes. Poursuivons; et, après avoir prouvé la résurrection de Jésus-

Digitized by Google

Christ, montrons les caractères de cette même résurrection; montrons que, si elle est une vérité qu'on doit croire, elle est un exemple qu'on doit suivre; que comme elle est l'objet qui doit fixer notre foi, elle est le modèle qui doit régler nos mœurs. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Dans la nécessité où nous sommes de réformer nos mœurs et de commencer une vie nouvelle, il était juste de nous mettre devant les yeux un parfait modèle, et c'est Jésus-Christ que saint Paul nous propose. Ce Dieu-Homme, dit l'Apôtre, s'est affranchi du trépas, affranchissez-vous de la tyrannie du péché; il est sorti du tombeau, sortez de vos égarements. Attachons-nous donc aux principaux traits qui caractérisent la résurrection de Jésus-Christ, qu'y remarquerons-nous? En premier lieu, il est ressuscité véritablement; on ne peut pas dire qu'il s'en soit tenu aux apparences : *Surrexit vere* (*Luc.*, XXIV); condamnation de ces résurrections fausses, ou plutôt de ses fantômes de résurrection par lesquels on s'efforce d'en imposer à Dieu et à soi-même. En second lieu, il est ressuscité promptement; à peine est-il resté trois jours sous l'empire de la mort : *Surrexit tertia die* (I *Cor.*, XV); condamnation de ces résurrections toujours différées, parce qu'on craint de rompre avec la passion dont on est esclave. En troisième lieu, il est ressuscité authentiquement; nous avons sur cela des témoins en grand nombre : *Apparuit* (*Marc.*, XVI), *visus est* (I *Cor.*, XV); condamnation de ces résurrections secrètes dont on refuse, et dont pourtant on devrait, par toutes sortes de raisons donner l'exemple. En quatrième lieu, il est ressuscité pour toujours; il ne mourra plus : *Jam non moritur* (*Rom.* VI); condamnation de ces résurrections pour ainsi dire momentanées, après lesquelles on se replonge aussitôt dans le désordre : ainsi résurrection véritable, résurrection prompte, résurrection connue, résurrection constante; telle a été celle de Jésus-Christ, et telle doit-être la nôtre.

Premièrement donc, Jésus-Christ est ressuscité véritablement : *Surrexit vere;* son corps déchiré par les fouets, épuisé de sang, rendu presque méconnaissable par la violence des supplices, est rétabli dans son premier état; l'âme s'y est réunie; c'est un corps vivant. A ces traits vous reconnaissez-vous, et la conduite qu'a tenu Jésus-Christ, en ranimant des membres flétris, est-elle la règle que vous avez consultée pour faire revivre dans vous une charité éteinte? Vous avez assiégé les tribunaux, j'en conviens; vous avez déclaré vos fautes, vous vous êtes frappé la poitrine, peut-être quelques larmes ont-elles coulé de vos yeux: si on veut vous en croire, vous vous êtes convertis : j'ai lieu de le croire, et pour la gloire du Seigneur, et pour notre consolation je le dois dire, il en est parmi vous qui sont revenus dans toute la sincérité d'un cœur pénitent; mais pour un petit nombre de pénitents fidèles, combien d'autres qui n'en ont que les apparences! Que de conversions pleines de mensonges qui, au lieu de justifier l'homme, ne servent qu'à le rendre plus criminel!

On ressuscite, on fait la Pâque, dans quelles vues? dans des vues de bienséance et de respect humain. Comme père, comme époux, comme maître, comme accrédité dans le lieu de ma naissance, je me vois exposé au grand jour, on est attentif à mes démarches, on m'éclaire; si je manque de satisfaire au devoir Paschal, on en parlera, mes amis en rougiront, mes ennemis sauront s'en prévaloir, un pasteur vigilant me fera des remontrances : n'en venons point à ces extrémités, conformons-nous aux autres, suivons le torrent. Quoi, pécheur, tout cet extérieur de piété et de pénitence n'est donc qu'une vaine grimace? Vous ne vous embarrassez donc pas d'appaiser la colère du ciel, pourvu que la créature ne voie rien en vous qui choque ses regards? Vous vous bornez donc à contenter l'homme, et prosterné aux pieds des autels, c'est à l'homme que vous rendez hommage? Ah! mon frère, est-ce l'homme qui vous a créé? est-ce l'homme qui vous a racheté? est-ce l'homme qui vous jugera, et quand vous aurez été condamné par la justice divine, est-ce l'homme qui vous arrachera d'entre ses mains? Il est honteux que vous vous acquittiez d'un devoir de religion par des motifs où la religion n'entre pas, et que pour vous la participation des sacrements ne soit qu'une scène donnée au public. Vous devriez vous souvenir que vous avez affaire à un maître qu'on ne trompe point, et qui saura déchirer le voile pour vous rendre toute la confusion que vous prétendez éviter.

On ressuscite, on fait la Pâque, dans quelle vue? dans des vues de politique et d'intérêt. Ce protecteur, ce parent dont j'attends tout, est accoutumé à vivre dans la crainte de Dieu; naturellement ennemi de tout ce qui ressent le libertinage, régulier par état, ce n'est qu'en faveur de ma régularité qu'il me donnera part dans ses bonnes grâces : or, il m'est nécessaire absolument, quoiqu'il arrive, je dois le ménager : si je me dispense du devoir commun, tôt ou tard il en sera instruit; dès lors il prendra des soupçons, il se défiera de moi, peut-être en serai-je abandonné : donnons, à la bonne heure, donnons-lui cette satisfaction, trouvons-nous avec les autres, et prenons si bien notre temps qu'il nous remarque et nous distingue. Je vous entends, c'est-à-dire que sous prétexte de travailler à votre salut, vous travaillez à votre fortune, et que vous marchez aux autels sur les pas du dieu de l'intérêt. Ainsi jouez-vous un personnage indigne du chrétien, âme vénale et mercenaire! ainsi abusez-vous de ce que les sacrements ont de plus respectable, pour faire un trafic où il n'y a rien que de honteux et de sacrilége!

On ressuscite, on fait la Pâque, dans

Digitized by Google

quelle vue? dans la vue de suivre la coutume. Faire la Pâque est un usage introduit dans le monde, je le tiens de mes ancêtres, je veux le transmettre à mes enfants. Jusqu'ici j'ai été des premiers à y satisfaire, pourquoi changer? Cela me convient-il? et quand tout le monde dissimulerait mon inconstance, moi-même devrais-je me la pardonner? Voilà comme on pense; prétend-on tranquiliser sa conscience, témoigner son obéissance à l'Eglise, marquer à Dieu son attachement? Non, tout ce que l'on se propose, c'est de pratiquer une cérémonie, et d'observer une formalité. Ainsi après trente, quarante ans où l'on aura fait des communions suspectes, on en fait une qui met le comble à toutes les autres; chacune de ces communions funestes est un acte authentique par lequel on vient régulièrement chaque année faire à Dieu un nouvel affront.

On ressuscite, on fait la Pâque, dans quelle vue? dans des vues pleines d'orgueil et d'hypocrisie, Jusqu'ici, par ma conduite peu réglée, j'ai prêté aux discours, j'ai laissé échapper certains traits qui ne me font pas honneur; prenons un autre tour, donnons un spectacle : on vante tels et tels qui se sont réformés, affectons les mêmes dehors : sur cela on se compose, on s'arrange, avec appareil on vient dans nos temples, non pour s'humilier, pour se corriger, pour faire divorce avec le monde, mais pour paraître tout autre qu'on est en effet; on vient profaner le sang de Jésus-Christ pour rétablir, si on peut, sa réputation.

Et que sera-ce, si je parle de ces chrétiens qui, après une année entière de débauche, font un examen superficiel et à la hâte, ensuite se jettent dans un tribunal, de là passent brusquement à la table sainte, reviennent aussi brusquement à leurs plaisirs, et ne se souviendraient presque pas eux-mêmes de l'action qu'ils ont faite, si le sang de Jésus-Christ sacrilégement profané ne les en faisait souvenir par ses cris? Que sera-ce, si je parle de ces chrétiens qui, aux pieds des ministres du Seigneur, repris de leurs égarements, instruits des moyens qu'il faut prendre pour les prévenir, applaudissent à tout, s'engagent à tout, et dans l'âme sont déterminés à ne rien faire de ce qu'ils promettent? Que sera-ce, si je parle de ces chrétiens qui n'éloignent d'eux un objet séducteur dont ils sont épris, qu'avec promesse de le rappeler incessamment, que dans le dessein de donner à la passion, par une courte absence, de nouveaux charmes, et qui attendent avec impatience la fin de ces jours solennels, pour renouer avec plus d'éclat et de scandale un commerce qui n'a été que suspendu? Je demande si ce sont là des conversions, si ce sont des résurrections, ou plutôt si ce ne sont pas des infractions de la loi, des révoltes déclarées, et pour tout dire, l'opprobre du Christianisme? Tous ces chrétiens s'approchent en foule, tous prennent le masque de la piété, tous s'écrient comme les Juifs: *Hosanna filio David* (*Matth.*, XXI); mais tous sont des infidèles, tous répètent comme les mêmes Juifs: *Tolle, crucifige* (*Joan.*, XIX), qu'il soit crucifié, qu'il soit mis à mort, et la table eucharistique où ils osent ensuite manger la chair de l'Agneau, est une table environnée d'ennemis qui, avec leurs crimes, renouvellent à l'égard du Fils de Dieu les horreurs de sa Passion.

Surrexit tertia die; le Fils de Dieu ressuscité promptement: comme sa chair virginale avait été immolée pour notre salut, qu'elle avait passé par les plus cruelles épreuves, dès le troisième jour il la vivifie, il lui donne la récompense justement attendue, récompense qui fait voir ce qu'on attend de nous. Il est parmi vous, j'en bénis mille fois le Seigneur, il est des âmes fidèles qui, dans ces heureux jours, se dégageant des liens qui pouvaient les retenir, ont recherché avec une sainte impatience les chastes embrassements de l'époux : ah, qu'elles le possèdent cet époux si charmant, qu'elles reposent entre ses bras, qu'elles s'enflamment de plus en plus du feu sacré qui les dévore! Et vous, Dieu de toute consolation, versez avec profusion sur elles ces délices ineffables que vous prodiguez à ceux qui vous recherchent! Père des miséricordes, continuez de les dédommager des fausses douceurs qu'elles ont quittées pour vous suivre! faites-leur sentir que, s'il est un vrai plaisir au monde, c'est celui d'un cœur qui vous aime! Mais dans la plupart des hommes quelle infidélité, quelle opiniâtreté! La grâce a beau presser, redoubler ses efforts, leur résistance triomphe. Ils différeront jusqu'au dernier jour, jusqu'à la dernière heure, ils ne se rendront qu'à toute extrémité, et si les bornes du temps prescrit n'étaient sur le point d'expirer, ils différeraient encore. Ministres du Seigneur, vous les remettrez à des semaines, à des mois entiers; c'est ce que quelques uns prétendent, et au lieu de profiter du terme pour se repentir, pour se corriger, ils l'emploient si mal, qu'on sera forcé de le proroger encore. Autre avantage, et pour me servir de leur terme infâme, autre gain pour eux. Dieu tout-puissant, comment soutenir une prévarication de cette nature? et qui peut arrêter votre bras? On entasse crime sur crime, on creuse le précipice de plus en plus, on porte déja un pied dans les enfers, et cela s'appelle un gain! Où en sommes-nous? l'impiété peut-elle se déclarer plus ouvertement?

Que dis-je? tous ne sont pas dans la même disposition, tous ne prétendent pas être remis; il en est qui veulent être absous sur-le-champ; si on ne le fait, ils s'irritent jusqu'à faire craindre qu'ils ne réitèrent dans le sacré tribunal les paroles violentes auxquelles ils sont sujets. Vous êtes bien hardis de le prendre sur ce ton, et de parler avec tant d'orgueil! êtes vous des juges qui faites la loi, ou des criminels qui demandez grâce? Quoi, vous vous flattez que nous romprons sur l'heure des fers qu'une longue

Digitized by Google

habitude vous a rendus chers, sans que vous nous donniez lieu de croire prudemment que vous en gémissez, que vous souhaitez sincèrement en être dégagés? Vous prétendez que nous prononcions une sentence d'absolution sur des excès que vous n'avez pas pleurés, que vous n'avez pas détestés, qu'actuellement vous n'êtes pas déterminés à expier, à éviter avec tout le soin possible. Sommes-nous dispensateurs du sang de l'alliance pour le profaner nous-mêmes, et le livrer à la profanation des autres? Non, nous ne réciterons point une formule sacrée qui, en vous laissant tous vos crimes, nous rendrait nous-mêmes criminels; destinés à vous ouvrir le ciel, nous n'élargirons point le chemin de perdition dans lequel vous marchez. Malheur à vous, si vous vous perdez, mais il ne sera pas dit que vous nous entraînerez dans votre perte.

Cependant la conduite que vous tenez en nous remettant est fâcheuse, quelquefois même dans le monde elle nous déshonore: mais le déshonneur d'où vient-il? Quand, à la vue de toute une famille, de toute une paroisse, vous donniez dans les excès du jeu, du vin, de la colère, qui est-ce qui s'est décrié, qui est-ce qui s'est déshonoré? Où était alors le soin d'une réputation dont vous vous montrez aujourd'hui si jaloux? Vous parlez de votre réputation, et n'est-ce pas aux yeux de Dieu et de ses anges qu'il faut avant tout la réparer? Souffrez, pécheur, souffrez une tache dont vous n'êtes que trop digne; et si votre honneur vous est cher, sachez que c'est par une conduite pénitente, et non par des communions précipitées et sacriléges, qu'il faut la rétablir.

Bien plus, il en est qui diffèrent depuis plusieurs années, et qui différeront encore celle-ci, de sorte qu'ils passent un temps infini sans approcher des saints mystères, malgré l'obligation que Dieu leur impose, et qu'ils ne peuvent ignorer. Pendant la quinzaine pascale, ils vont passer quelque temps à la campagne, ils annoncent qu'ils y feront leurs devoirs; y sont-ils arrivés? ils donnent à entendre qu'en ville ils y ont satisfait: ainsi ils ne satisfont ni dans un endroit, ni dans l'autre, et outragent Dieu dans tous les deux.

Ce n'est pas tout: il en est qui diffèrent à l'année prochaine, et cela publiquement, à la vue de toute une ville, sans se mettre en peine de sauver les apparences, avec une intrépidité qui étonne, je devais dire avec une impudence qui révolte; ils braveront les discours, ils défieront les censeurs, ils les intimideront. Qu'ils sachent, ces temporiseurs, qu'ils sont pires que les païens, que le démon règne dans eux, non pour les posséder sensiblement, mais pour les endurcir, pour les fixer irrévocablement dans le désordre.

Mon cher frère, qui vous arrête? N'est-il pas temps enfin de rendre les armes? Jusqu'à quand, par des retardements affectés, éluderez-vous les raisons qui vous pressent de revenir? L'Esprit-Saint défend de différer sa conversion, et la raison qu'il en apporte, c'est qu'au moment qu'on y pense le moins, la colère de Dieu éclatera tout à coup; pourquoi vous y exposer? pourquoi vous jeter dans un péril que vous savez être de tous les périls le plus affreux? Si jamais on doit travailler au salut, et y travailler au plus tôt, n'est-ce pas dans le temps où nous sommes, plus qu'en tout autre? Nos remontrances, nos reproches vous sont à charge: mais sérieusement pouvez-vous ignorer le motif qui nous fait agir? Vous-même ne sentez-vous pas que c'est la charité, que c'est la compassion seule qui nous attendrit sur vous, et que nous ne vous sommes importuns que parce que vous nous êtes chers? Ne tardez donc plus, je vous en conjure; vous avez en Dieu un père plein de bonté, il vous aime, il vous tend les bras: venez reposer dans son sein où il est prêt à vous recevoir, et dès maintenant engagez-lui la foi que, dans le temps de votre innocence, vous lui aviez solennellement jurée

Troisièmement, *apparuit, visus est*; Jésus-Christ n'a point caché sa résurrection; tout au contraire il l'a manifestée, il l'a publiée; règle infaillible pour tous ceux qui sont rentrés dans le devoir; il ne s'agit point de se parer d'une modestie, d'une humilité fausse; le péché a été public et scandaleux, que la résurrection spirituelle soit exemplaire et éclatante. Vous devez l'exemple, et vous le devez par toutes sortes de raisons. Vous le devez à Dieu par reconnaissance, puisque malgré votre indignité, malgré tant de motifs qu'il avait de vous perdre, il vous a recherché avec des empressements pleins de tendresse. Vous le devez à la grâce dont il faut désormais faire admirer en vous le triomphe. Vous le devez à l'Eglise, à cette mère tendre qui, dans le temps de vos scandales, remplie d'amertume et de deuil, a versé des larmes que la joie seule de votre retour peut essuyer. Vous le devez à de saintes âmes qui ont pleuré vos crimes que vous-même vous ne pleuriez pas, et qui par leurs prières et leurs larmes ont conjuré la tempête qui allait fondre sur vous. Vous le devez au public qui a droit d'attendre, et qui attend en effet que vous rétracterez, par de bons exemples, des exemples pervers et contagieux. Vous le devez aux libertins qui se sont prévalus de vos impiétés pour s'autoriser dans les leurs, et qu'à coup sûr votre changement étonnera, qu'il gagnera peut-être, parce qu'il sera pour eux plus pathétique que tous les sermons. Vous le devez à vos domestiques, à vos enfants dont plusieurs se sont dérangés pour vous plaire, et dont plusieurs n'attendent qu'une occasion favorable pour mettre ordre à leur conscience. Vous le devez à vous-même pour fermer une bonne fois toute entrée au déréglement et vous affermir, par un coup d'éclat, contre la tyrannie du respect humain. Vous le devez à une certaine supériorité, à un certain ascendant que vous avez dans le

Digitized by Google

monde; dès là que vous passez pour homme de qualité, pour homme sensé, pour homme d'esprit, votre vertu fera des impressions dominantes et captivera un grand nombre d'esprits subalternes, qui, voyant le parti que vous prenez, croiront que c'est celui qu'il faut prendre. Vous le devez à la religion qui exige qu'après avoir débité de licencieuses maximes vous en fassiez partout un authentique désaveu. Oui, je le répète, par toutes ces considérations vous le devez.

Mais, sans m'arrêter à ces divers motifs dont je sais que plusieurs vous sont assez connus, voici quelque chose de formel et de précis. Je soutiens qu'on doit paraître converti, pourquoi? Parce que le Sauveur, en vertu de toute son autorité, nous le commande : Qu'on soit témoin de vos bonnes œuvres, nous dit-il; obligés de vivre parmi les hommes, que votre piété les éclaire, que votre exemple les édifie : par là vous serez reconnus pour les enfants du Père céleste, et ceux qui vous verront seront forcés de rendre un tribut de louanges à celui qui est le principe de toute justice. Tel est l'ordre; nous avons la foi, il faut en porter le flambeau; nous adorons la croix, il faut en arborer l'étendard; nous sommes chrétiens, nous ne devons pas porter la religion au delà des mers, mais nous devons tous, par notre conduite, annoncer l'Evangile et lui faire honneur : et si cela est vrai, à parler en général, il l'est bien plus dans le temps de la communion pascale, puisque la communion pascale est une action particulière de dévouement et de sacrifice dans laquelle nous venons, tous conduits par Jésus-Christ, nous prosterner aux pieds du Dieu vivant, et le reconnaître comme notre maître et notre souverain.

On doit paraître converti, pourquoi? Parce que telle a été la pratique constante des pécheurs sincèrement touchés. Etudiez, examinez tant qu'il vous plaira, vous n'en trouverez point qui ait cru devoir rougir de son retour. David se convertit, cache-t-il sa conversion? Il la fait éclater aux yeux d'Israël, et les murs de son palais retentissent de ses gémissements plus encore que du bruit de ses conquêtes. La Samaritaine se convertit, cache-t-elle sa conversion? Elle entre à la hâte dans sa ville, soutient que Jésus est le Messie, en rapporte des preuves peu honorables pour elle; et pourvu qu'elle persuade elle ne s'embarrasse pas que l'on se souvienne de ses impuretés et de ses adultères. Zachée se convertit, cache-t-il sa conversion? En présence d'une multitude entière il déteste ses rapines, promet de restituer au quadruple, et dans cette matière de restitution, plus délicate encore pour l'honneur que pour l'intérêt, peut-être qu'il en coûta peu à Zachée pour rendre, mais il dut lui en coûter beaucoup pour dire qu'il rendrait. Le bon larron se convertit, cache-t-il sa conversion? Il se déclare, mais pour qui? Pour le Dieu qui règne au plus haut des cieux, qui donne sa loi à Moïse au milieu des éclairs et des tonnerres, qui étonne le monde du bruit de ses miracles; pour un Dieu souverainement adorable qui, dans l'excès de son amour pour nous, s'étant revêtu de notre nature, a voulu être l'opprobre des hommes. Cela étant, par quel principe tiendrez-vous votre pénitence secrète, et pourquoi ceux qui vous ont vus les armes à la main contre Dieu ne vous verront-ils pas suppliants à ses genoux? Aussi téméraires que les pécheurs que je viens de nommer, savez-vous mieux qu'eux comment on doit se repentir? Vous devez à Dieu une réparation, une amende honorable; et cette réparation, cette amende honorable, je vous déclare que c'est dans ce temps-ci surtout qu'il la faut faire.

On doit paraître converti, pourquoi? Parce qu'il y a de la bassesse à ne le paraître pas. Qu'on m'apprenne depuis quand la vertu déshonore, depuis quand les pas qu'on fait vers la piété sont des pas vers l'infamie: le monde a beau dire; servir Dieu c'est régner, son joug pare plus superbement que la pourpre; il n'y a qu'une âme incapable de nobles sentiments, une âme basse qui, en aimant un tel maître, veuille laisser ignorer qu'elle l'aime. *Agnosce dignitatem tuam* (S. Leo), chrétien, soutiens ta grandeur, et participant à la gloire du Fils de Dieu, efforce-toi d'en exprimer les traits dans ta personne.

On doit paraître converti, pourquoi? Parce qu'une conversion de votre part, et une conversion manifeste, authentique, est un dédommagement que vous devez aux personnes que vous avez injustement maltraitées. Une épouse a été la victime de vos fureurs, un mari a été en butte à vos outrages, vous avez réduit un créancier au désespoir, vous avez fait tort à des malheureux qui n'osent se plaindre; quelle est l'espérance, quelle est la ressource qui leur reste? Point d'autre que la Pâque, la Pâque est le terme où ils comptent de voir finir vos injustices, le terme où ils comptent recevoir de vous un traitement favorable, un payement légitime; ce terme ils l'ont attendu avec impatience, l'auront-ils attendu en vain? Leurs prétentions sont justes, le sang de Jésus-Christ en est caution; malheur à vous si vous les trompez.

Mais si je parais ce que je suis, on me remarquera, on aura les yeux attachés sur moi. Qu'importe? faut-il tant craindre les regards des hommes? Les avez-vous craints quand vous vous êtes porté à tant d'actions scandaleuses? Offrez à ces regards un homme rempli de la crainte de Dieu, rempli de l'esprit de sa religion; verront-ils dans tout l'univers un plus beau spectacle? Mais on me critiquera, on me condamnera, on me raillera. Vous vous trompez, vous ne connaissez pas le monde, il ne peut s'empêcher d'estimer la vertu quand il la croit véritable. Mais je veux qu'on vous critique, qu'on vous condamne, qu'on vous raille; je n'ai ici qu'un mot à vous répondre : Dieu a tout souffert pour vous, souffrez à votre tour quelque chose pour lui. Mais si

Digitized by Google

je tiens une conduite exemplaire, édifiante, j'appréhende que la vanité, dont les retours imperceptibles sont presque inévitables, ne se glisse dans moi et ne me fasse passer d'une extrémité à une autre peut-être plus fatale : crainte frivole et stérile dont le démon voudrait se servir pour vous captiver; ne donnez pas dans le piége : en toutes choses le grand principe c'est le devoir, le devoir doit l'emporter sur tout ; il ne faut pas que la vanité nous le fasse remplir, mais il ne faut pas non plus que la crainte de la vanité nous le fasse omettre. En un mot, quoi que puisse dire le monde, quoi qu'il puisse faire, déclarez-vous, et déclarez-vous avec une sainte audace; vous avez été pécheur, n'en soyez pas plus timide, confondez-vous aux yeux de Dieu et ne craignez pas ceux des hommes.

En dernier lieu, *jam non moritur;* Jésus-Christ est sorti vainqueur du sein de la mort, la mort désormais ne lui fera plus sentir ses atteintes : voilà ce que je vous recommande et ce que, pour l'intérêt de votre salut, on ne vous recommandera jamais assez. Il s'agit de tenir ferme et de persévérer constamment dans les bonnes résolutions que vous avez prises. Mais hélas! ce qui est arrivé tant de fois n'arrivera-t-il point encore, et ne va-t-on point confirmer une trop funeste expérience? Dans ces saints jours on réfléchit sur les désordres; on s'en repent, on y renonce : démarches bien consolantes pour nous! Faut-il qu'elles soient de si peu de durée et qu'elles n'essuient nos larmes que pour en faire couler bientôt de plus amères! Bientôt on oublie toutes ses promesses, on perd toute honte ; de toutes parts mêmes injustices, mêmes emportements, mêmes impuretés; le torrent n'a pour un temps suspendu ses flots que pour se déborder avec plus de violence. Peut-être dès demain, sans attendre à demain, peut-être dès aujourd'hui... Je tremble, je frémis! peut-être au sortir du temple, des chrétiens infidèles et parjures ne se souviendront de leurs serments que pour les enfreindre. Si cela est, grand Dieu, si vous le prévoyez, je le dis d'après tous les saints, tout à l'heure tranchez leurs jours; je les aime, je les porte dans mon cœur, vous m'en êtes témoin; mais j'ai plus d'horreur de leurs iniquités que de leur trépas, et ils doivent moins craindre de mourir que de vous trahir.

Mes très-chers frères, comprenez votre bonheur, si vous avez rempli comme il faut le devoir pascal. Vous voilà dans un état où votre conscience est tranquille, est-il rien de plus doux? Vous voilà dans un état où, si la mort vous frappait, vous paraîtriez devant votre juge avec confiance : est-il rien de plus digne d'envie? Dieu vous aime, vous l'aimez, il est au milieu de vous, il est dans votre cœur : est-il un trésor plus précieux? est-il un ami plus charmant? Ah! conservez-le, ce trésor, cet ami, et, pour le conserver toujours, désormais ne vous contentez point de la communion pascale, venez de temps en temps vous unir à votre Sauveur, venez resserrer avec lui des nœuds tendres, et les rendre éternels. Ce que je vous conseille à tous, et ce qui ne peut avoir pour votre salut qu'un effet admirable, c'est qu'après avoir satisfait au devoir pascal, vous vous proposiez de faire une communion prochaine, et, jusqu'à cette communion prochaine, de vivre dans la pratique des commandements, dans l'exercice de l'amour divin. Par là vous mériterez de ressusciter comme Jésus-Christ; c'est ce que je vous souhaite. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXXIV.

Pour la fête de l'Ascension.

SUR LE MYSTÈRE.

Et Dominus quidem Jesus... assumptus est in cœlum, et sedet a dextris Dei. (*Matth.*, XVI.)

Le Seigneur Jésus fut enlevé au ciel, et il est assis à la droite de Dieu.

Enfin, après une vie pénible et laborieuse, commencée dans les larmes, continuée dans les persécutions, finie dans les tourments; après l'accomplissement entier des ordres d'en haut, le Fils de Dieu quitte la terre, et rentre dans le sein de son Père. Déjà le ciel, par des vœux empressés et réitérés, le conjurait de revenir, et il se rend à sa juste impatience; il quitte un monde où sa présence sensible n'est plus nécessaire. L'admirable changement, l'heureux état que celui où nous le voyons! *Egredimini, et videte, filiæ Sion* (*Cant.*, III); filles de Sion, accourez, voyez votre Roi avec le sceptre que la vertu lui a mis en main, sceptre immortel à qui désormais tout sera soumis dans l'univers, et qui lui appartient par autant de titres qu'il a remporté de victoires.

Qui de nous ne se sentira tressaillir d'allégresse; qui ne prendra part à un bonheur si juste et si dignement mérité? N'est-il pas temps que nous nous mêlions aux chœurs des anges pour célébrer de concert avec eux une fête si belle? La pompe d'un si noble triomphe intéresse l'Eglise : il lui est bien doux de voir un époux qu'elle aime, et dont elle est tendrement aimée, prendre possession de son royaume au bruit des acclamations de la plus illustre partie de l'univers; il lui est bien doux de savoir qu'elle a dans le ciel un protecteur qui va en sa faveur faire agir la toute-puissance, et qui ne règne que pour la faire elle-même régner un jour dans ses enfants. Il quitte les hommes, il ne s'en sépare pas; ingrats que nous sommes, nous lui sommes chers; en travaillant pour lui-même, il travaille pour nous; il veut que ses intérêts soient confondus avec les nôtres; c'est un frère généreux qui partage avec ses frères tous ses droits, et qui ne les prive pour un temps de sa présence que dans le dessein de leur procurer les plus solides avantages. Tel est le véritable esprit du mystère qui nous assemble; on y doit envisager également le bonheur du Fils de Dieu et le nôtre. Sous ces deux rapports, je dis que le jour que nous célébrons est un

Digitized by Google

jour heureux en toute manière. Jour heureux pour Jésus-Christ notre chef, qui est couronné d'une gloire éclatante; jour heureux pour nous ses membres, qui sommes appelés à la participation de la même gloire: deux points qui partageront ce discours. Recourons à l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, chrétiens, le moment est arrivé; c'en est fait, la terre va perdre un trésor dont elle n'a pas su connaître le prix : Jésus-Christ se retire de la compagnie des hommes pécheurs, il s'élève dans les airs, et va prendre possession d'un royaume qui était sa véritable patrie. Suivons-le, ce vainqueur adorable, accompagnons-le jusqu'au plus haut des cieux, qu'y verrons-nous? les titres en vertu desquels il y monte, le rang qu'il y occupe, le spectacle qu'il y étale : tout est plein de gloire, tout annonce la juste récompense de ses travaux et de ses combats.

En premier lieu, quels sont les titres dont il a droit de se prévaloir pour demander la couronne? Par quelle raison le rappelle-t-on du fâcheux exil où il a été si longtemps retenu? Est-ce parce qu'il a parlé du ton de la toute-puissance pour ouvrir les tombeaux et ressusciter les morts; parce qu'il a calmé les flots et opéré d'étonnantes merveilles qui l'ont fait reconnaître pour le Dieu de la nature? Non; ce qui fait son mérite, ce qui décide en sa faveur, c'est d'avoir exécuté des ordres sévères, d'avoir passé par toutes les épreuves, de s'être soumis sans réserve à toute sorte de peines et de souffrances. Peines anticipées : il souffre dans le sein de Marie l'anéantissement de son être, dans la crèche une pauvreté affreuse, sous le couteau de la circoncision une plaie cruelle et humiliante, dans sa fuite en Egypte tout ce que la misère et l'incommodité ont de plus sensible. Peines de toute espèce : il méritait de goûter tous les plaisirs, et il est rassasié de fiel; il méritait de posséder tous les trésors, et il n'a pas où reposer sa tête; il méritait de recevoir tous les hommages, et il est chargé d'opprobres. La faim, la soif, le travail, la fatigue, l'intempérie des saisons, voilà son partage. Il ne trouve dans ses disciples que de l'ingratitude, dans ses apôtres que de la grossièreté, dans les pharisiens que de la fureur, dans les Juifs qu'il a comblés de biens que de la trahison, dans un disciple qu'il a honoré de sa confiance que de la perfidie, dans tous les hommes qu'un acharnement opiniâtre à le persécuter et à le contredire. Peines continuelles; depuis son premier moment jusqu'au dernier, pas un qui soit exempt de douleur; toute sa vie est une perpétuelle agonie, un martyre sans intervalle, chaque jour est marqué à des traits de sang : sa mémoire lui retrace sans cesse ce qu'il doit souffrir un jour. Si on compte ses années suivant le cours ordinaire, il n'en a vécu que trente-trois; si on les compte suivant la rigueur de ses souffrances, il a vécu plusieurs âges. Peines insupportables à l'excès; cet homme, qui est le Saint des saints, chez Caïphe est en butte aux plus noires impostures; cet homme, qui est la sagesse incréée, chez Hérode est traité d'imbécile; cet homme, qui est le Roi des rois, chez Pilate reçoit des affronts qu'on ne fait point au dernier des esclaves; cet homme, qui possède la plénitude de la Divinité, expire entre deux scélérats sur un infâme gibet. Comprenez dans une parole ses états divers, *vir dolorum;* la justice divine a rassemblé, a concentré dans sa personne toutes les douleurs. Ajoutons les prières, les veilles, les jeûnes dont il a fait ses délices, tant de soins qu'il a pris pour ramener les pécheurs, tant de vertus qu'il a pratiquées dans le degré le plus héroïque.

Or, qui le récompensera dignement, ce conquérant magnanime? Où trouver des palmes assez éclatantes pour mettre dans ses mains, et un diadème assez brillant pour placer sur son front? Jusqu'à quand différera-t-on de lui donner le prix de ses travaux? Au moment que je parle, il s'avance vers la montagne des Olives, et ce premier théâtre de ses ignominies devient celui de sa gloire: là, après avoir donné une dernière instruction à ses apôtres, et déclaré ses volontés, il prend son vol, et bientôt un nuage étincelant le dérobe à la vue. Que son triomphe est pompeux, qu'il est superbe! concevez-en la magnificence. Il triomphe, non comme Elie qui est enlevé dans un char de feu, non comme les justes qui sont portés par la main des anges; non comme ces héros profanes qui allaient au Capitole déposer dans le sein d'un dieu chimérique de frivoles lauriers; non comme les rois, qui, n'étant que des hommes, ont besoin des autres hommes, dont ils empruntent les bras et les secours : mais de lui-même, par sa vertu toute-puissante il soutient, il achève sa marche victorieuse; et déjà le voilà parvenu aux portes de l'empyrée. *Elevamini, portæ æternales* (*Psal.* XXIII.) Cieux, ouvrez-vous, *Introibit Rex gloriæ, Dominus virtutum* (*Ibid.*), voici le roi de gloire, le Dieu des vertus : à l'instant le ciel ouvre ses portes; de toutes parts on vient au devant du Souverain; les cris de joie, les applaudissements retentissent : il entre, il est conduit au trône de Dieu vivant, et il se présente à ses yeux chargé des dépouilles du péché, du monde, des enfers qu'il a vaincus. *Pater,* dit ce vainqueur glorieux, faisant le récit de ses exploits au milieu d'une cour charmée et attentive qui l'écoute : *Pater, ego te clarificavi* (*Joan.*, XVII.), mon Père, j'ai rétabli vos autels, et d'infâmes divinités ne ne partageront plus l'encens qui n'est dû qu'à vous seul. *Pater, opus consummavi* (*Ibid.*), vous m'aviez chargé du grand ouvrage de la Rédemption du monde, je l'ai exécuté, j'ai expié ses crimes, j'ai rompu ses chaînes, j'ai dompté ses ennemis. *Pater, manifestavi nomen tuum* (*Ibid.*) : j'ai fait connaître votre nom; vous avez à présent de fidèles serviteurs qui vous adorent en esprit et en vérité, de dignes enfants qui mettent leur

Digitized by Google

étude à vous concilier tous les cœurs. *Pater, clarifica Filium tuum* (*Ibid.*): Père saint, que vous reste-t-il maintenant, sinon de contribuer vous-même à ma gloire, et de me donner dans votre royaume la récompense que j'ai méritée.

Ainsi jugeons-nous que parle le Sauveur; ainsi puissions-nous un jour être en droit, avec quelque proportion, de parler nous-mêmes : vous voyez à quelles conditions il achète le ciel, c'est aux mêmes conditions qu'on nous le propose; il en a fait, et nous devons après lui en faire la conquête. Pour y entrer, ne comptez ni sur vos richesses, ni sur votre autorité, ni sur votre rang. Dès que vous vous présenterez pour être reçu, s'il est permis de parler de la sorte, on vous arrêtera d'abord; on vous dira : Vous étiez puissant, où sont les malheureux que vous avez protégés? Vous étiez riche, où sont les aumônes que vous avez distribuées? Vous étiez père de famille, obligé d'instruire vos enfants, où est l'éducation que vous leur avez donnée? Vous étiez pécheur, où sont les justes rigueurs que vous vous êtes imposées? En un mot, vous étiez chrétien, où sont les actions vertueuses que vous avez dignement et constamment pratiquées? Sur tout cela, dis-je, on vous interrogera, et si vous rendez un compte qui vous soit avantageux, réjouissez-vous, vous serez admis : si la conscience vous condamne, tremblez, vous serez exclus. Que ce soit donc là, je le dis aux chrétiens de l'un et de l'autre sexe, que ce soit là le sujet de vos réflexions. Passionnés pour le monde la plupart, entêtés des chimères de la vanité, éternellement occupés de vos corps, vous y portez toutes vos pensées, vous y fixez toutes vos complaisances, vous y attachez tous vos soins; soins profanes qui tiennent de l'idolâtrie : le sommeil, le jeu, le plaisir, la parure remplissent vos moments. Et quel sera le terme d'une vie passée tout entière dans les délices, d'une vie contraire aux maximes de l'Evangile, et absolument incompatible avec l'esprit de Jésus-Christ, d'une vie que je puis appeler épicurienne? Prétendez-vous arriver au ciel? Oserez-vous le demander? Et quand vous le demanderiez, l'obtiendrez vous? Concluez donc à combattre la vanité, à réprimer la sensualité, à vous assujettir aux devoirs de votre état, à embrasser la mortification qui vous convient, à vous faire une sainte et salutaire violence.

Mais si, en vertu des titres qu'avait acquis le Sauveur, son entrée dans le ciel est si éclatante, le rang qu'il y occupe ne l'est pas moins. Sa chair virginale cruellement immolée, et victime du plus illustre des sacrifices, sa chair, l'arche de la sanctification du monde, repose dans le lieu d'honneur, elle est placée à la droite du Père au-dessus des cieux, et non-seulement la terre, mais les cieux mêmes servent d'escabeau à ses pieds. Nous savons quel fut le sort de David qui, de l'état de simple berger, fut élevé sur le trône, et de la même main dont il avait manié la houlette, mania les rênes d'un empire : telle et plus sublime mille fois est l'élévation du Fils de Dieu. Il avait consenti à descendre dans le sein de Marie, à descendre dans le sein de la terre; il avait été abîmé dans le centre des opprobres, et le monde n'a rien vu de si prodigieux que ses abaissements : aujourd'hui couronné d'une gloire immortelle, assis sur le plus auguste des trônes, il voit en sa présence toute grandeur tomber et disparaître. *Dominus universorum tu es* (II *Mach.*, XIV), lui dit le Père éternel : vous étiez déjà maître de tout ce qui respire, mais aujourd'hui vous êtes par excellence l'Agneau dominateur du monde, dont je veux qu'on respecte la mémoire dans les siècles présents et futurs. Je remets entre vos mains les droits sacrés de la toute-puissance, et vos volontés seront la loi sur laquelle tout sera réglé dans le ciel et sur la terre. *Dominus universorum tu es*: je vous établis juge des vivants et des morts; à votre tribunal ils comparaîtront tous, et c'est vous qui, par une sentence sans appel, prononcerez au monde ses éternelles destinées. *Dominus universorum tu es*, vous êtes mon Fils, mon égal, et je prétends que dans ce moment tous les cœurs des anges qui m'entourent tombent à vos pieds et vous adorent. On obéit, les esprits bienheureux se prosternent aussitôt, et tous ensemble, par une adoration profonde, ils rendent au Fils de Dieu l'hommage qui appartient à l'Être suprême. Voilà donc ses opprobres effacés, ses larmes essuyées, la carrière glorieusement terminée : il règne, il règnera au delà de tous les âges. Elévation dont l'éclat rejaillit sur nous; le Verbe ayant choisi notre nature, disons-le hardiment, quelle que soit la supériorité de l'ange au-dessus de l'homme, ce n'est point un ange, c'est un homme qui est semblable au Très-Haut; ce n'est point un ange, c'est un homme que le ciel adore.

Ce que je dis du rang qu'occupe l'Homme-Dieu, je le dis à proportion du rang que vous occuperez vous-mêmes, chrétiens; même règle, même récompense de part et d'autre; tout dépend de la véritable humilité, de l'humilité d'esprit et de cœur dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple. Prétendez-vous que tout tremble à votre aspect, que tout tombe à vos genoux, que tout fléchisse sous vos lois, qu'on en passe aveuglément par tout ce qu'exige votre caprice impérieux? Vous livrez-vous à l'orgueil? cet orgueil abominable aux yeux de Dieu vous précipitera, vous confondra; l'orgueil, dit saint Augustin, met l'homme à portée de la foudre, elle le renverse et l'écrase. Ames orgueilleuses et hautaines, vous dédaignez le reste des hommes, sachez que ce chrétien qui vit dans la crainte de Dieu, ce chrétien confondu dans la foule, dont personne ne parle, sur qui personne ne jette les yeux; c'est lui que Dieu prendra par la main pour le produire au grand jour, le couronner de gloire à la face des nations. Oui, ce domestique vertueux, aujourd'hui si soumis, si prêt à essuyer vos bizarreries et vos hu-

Digitized by Google

meurs, il dominera sur vous, et peut-être seriez-vous trop heureux d'être à ses pieds. Criminel orgueil, détestable enflure, quels maux tu causes dans l'univers! Non que je vous fasse un crime de garder les bienséances de votre état : n'outrons point la morale et ne portons rien à l'excès ; à Dieu ne plaise que je confonde les différents ordres qu'une providence souverainement sage, par une admirable économie, a établis entre les hommes.

Vous que Dieu a placés au-dessus des autres, faites vous rendre l'honneur qui vous est dû, conservez vos droits, et quand on voudra mal à propos y donner atteinte, sachez les soutenir ; je demande l'humilité, je ne demande pas de la faiblesse : il faut qu'un seigneur soit respecté de son vassal, qu'un maître soit obéi de ses serviteurs, un père de ses enfants : cela est dans l'ordre, saint Paul le veut : mais ce que saint Paul veut en même temps, c'est que vous méprisiez l'hommage qu'on vous rend, et que vous vous méprisiez vous-mêmes ; c'est que vous aimiez à vous humilier, n'estimant rien de grand que ce qui vient de Dieu, et qui conduit à Dieu, et regardant dans le fond de votre cœur le prochain comme au-dessus de vous ; c'est que dans vos démarches, dans vos discours, dans l'exercice de vos emplois, jamais vous ne vous permettiez à contre-temps le ton de la fierté et de la hauteur ; c'est que, quand il arrive un mauvais succès qui vous déshonore, vous portiez avec un esprit soumis le poids de la confusion ; c'est que quand il s'agit d'une parole qui vous blesse, d'une marque de mépris qu'on vous donne, d'une bienséance qu'on observe mal à votre égard, vous réprimiez les saillies d'un orgueil en courroux, vous disiez dans un sentiment sincère : Vous avez été méprisé, grand Dieu! combien est-il juste que moi, qui ne suis qu'un ver de terre, je le sois après vous!

Vous venez de voir en vertu de quels titres le Sauveur prend possession de son royaume, quelle place il y occupe : voyons ensuite quel spectacle il y étale, spectacle le plus magnifique et le plus frappant, spectacle de qui la céleste Jérusalem emprunte de nouvelles beautés. Son visage, que la mort avait flétri, brille de l'éclat d'une éternelle jeunesse, et rassemble toutes les grâces ; ses yeux, il y a quelque temps, sanglants et livides, sont les flambeaux dont le ciel a peine à soutenir la lumière. Anges bienheureux, sublimes intelligences, quand vous le vîtes, ce corps si saint, ensanglanté, meurtri, défiguré, que votre douleur fut profonde! Ah! vous-mêmes, dans le sentiment que vous causèrent des peines si affreuses, vous vous couvrîtes la face de vos ailes; jusque dans le sein de la félicité vous fûtes inconsolables : pouviez-vous ne l'être pas? Mais aujourd'hui que tout a changé de face! qu'il a d'attraits ce visage auguste! il brille d'une splendeur ineffaçable ; ce qui avait paru sur le Thabor n'est qu'un rayon de cette lumière inaccessible qui en rejaillit de toutes parts : Dieu y a imprimé ces sacrés caractères qui enchantent. Rappelons ce que dit l'Ecriture de la reine de Saba, qui, frappée de la réputation de Salomon, vint du fond de l'Orient pour l'admirer de près. Voit-elle la magnificence de son palais, la richesse de son trône, l'étendue de ses trésors, la somptuosité de ses tables, l'ordre qui règne dans sa maison? Elle est hors d'elle-même : mais dès que Salomon vient à paraître, tout le reste est oublié ; elle trouve le roi plus grand que son royaume : de même le ciel est le palais du Dieu des dieux, c'est une demeure enchantée, c'est le séjour de tous les plaisirs, l'assemblage de tous les biens. Saint Jean, qui aime à emprunter ici les traits d'une poésie divine, assure que les pierres qui composent son admirable structure sont des diamants, que ses places publiques sont enrichies d'or, que le jaspe, le porphyre, les pierreries de toute espèce y sont prodiguées; qu'un fleuve rapide y roule sur un sable d'or ses eaux plus claires que le cristal ; noble et brillante image! mais rien de tout cela n'est comparable au Fils de l'homme, rien n'égale cette beauté ravissante et majestueuse qui étincelle sur son front. A son approche tous les autres objets s'éclipsent, et voient disparaître leur éclat.

Que dirons-nous des plaies sacrées dont la trace profonde est imprimée sur sa chair? Parmi les hommes une blessure reçue au service du prince et de la patrie ne défigure point ; fût-elle sur le front, elle passe pour quelque chose de plus beau que la beauté même : combien les plaies de Jésus-Christ doivent-elles lui donner de lustre! quels ornements, quels charmes elles font trouver dans sa personne! cicatrices glorieuses! nobles empreintes! trophée de ses combats! monument de ses victoires! la plaie de son cœur se fait surtout remarquer entre les autres. Ce cœur, où une charité divine alluma tous ses feux, se montre sensiblement tel qu'il est. Il en sort, de ce cœur adorable, un torrent de flammes qui embrasent tous les cœurs, un torrent de délices qui inondent les bienheureux; il est, ce cœur, le centre de toutes les merveilles de la nature et de la grâce. A sa vue les saints redoublent leurs cantiques; ils tombent d'extase, ils s'y enfoncent; ils s'y abîment; ils y goûtent ces ineffables plaisirs que la langue d'un mortel n'expliquera jamais.

O quel contentement pour nous, mes très-chers frères, lorsque nous jouirons d'un spectacle si charmant! quel bonheur lorsque nous nous trouverons à la source des joies pures! Tâchons d'en jouir dès maintenant, anticipons sur l'avenir, enfonçons-nous dans le cœur de Jésus ; l'amour l'a ouvert, et l'amour n'a pas permis qu'il se fermât : c'est bien notre faute si nous n'y entrons. Point de dévotion plus tendre que celle qui nous porte à honorer les plaies du Rédempteur, et en même temps point de dévotion plus utile et plus solide. Je vois quelquefois dans des chrétiens, d'ailleurs sensés, certaines pratiques de piété qui ne sont pas conformes à l'esprit de l'Eglise : quelques-unes sont

Digitized by Google

puérils, indignes de la majesté de la religion ; d'autres sont sujettes à l'erreur, mêlées de superstition ; il faut se les interdire : mais tout ce qui rappelle le souvenir de Jésus-Christ, en particulier tout ce qui rappelle le souvenir de sa Passion, porte nécessairement avec soi un caractère de vérité et de sainteté ; en nous y attachant il est impossible que nous nous égarions. Et où trouver un souvenir plus juste, plus légitime ? Si un ami, en défendant mes jours, avait reçu une blessure cruelle, cette blessure se présenterait sans cesse à mon esprit ; la reconnaissance avec des traits ineffaçables la graverait dans le plus profond de mon cœur : eh ! comment puis-je oublier celles de mon Sauveur qui m'ont délivré, non d'une mort passagère, mais de la plus funeste de toutes les morts, de la mort éternelle! Ah ! toujours elles me seront présentes ; vains objets qui me dissipez, éloignez-vous ; voilà celui qui m'occupera toute ma vie. Les plaies de mon Sauveur sont un asile où je me dérobe à la fureur de mes ennemis ; c'est une solitude charmante, où loin des hommes je goûte dans le sein de mon Dieu une paix profonde. Heureux si je puis entrer dans ce cœur, le seul temple qui soit digne du Très-Haut ! heureux si je puis arroser de mes larmes ces plaies saintes ! *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum !* (*Psal.* LXXXIII.) Grand Dieu, que vos tabernacles sont beaux ! que mon âme soupire après le moment où votre miséricorde voudra bien m'y donner place ! je me console cependant, parce que, si je suis éloigné du ciel, j'ai dans vos plaies sacrées une demeure qui, en quelque sorte, me tient lieu du ciel même. Mais continuons d'approfondir le mystère. Jour heureux pour le Sauveur notre chef, qui est couronné d'une gloire éclatante, vous l'avez vu : jour heureux pour nous, ses membres, qui sommes appelés à la participation de la même gloire : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est le propre d'un cœur généreux, quand il souffre, de vouloir souffrir seul, et quand il est heureux, de vouloir partager son bonheur ; caractère auguste du Sauveur des hommes ; telles sont les vues généreuses de son amour, amour infini dont la reconnaissance doit éterniser le sentiment dans nos cœurs : en pensant à lui, il pense à nous ; il monte au ciel et il veut que nous y montions après lui ; il règne et nous appelle à la participation de sa royauté. La vue d'un Dieu triomphant, et triomphant pour nous, constate la félicité de ce jour, en nous inspirant l'espérance la plus certaine, en fondant le droit le plus incontestable, et en nous fournissant les moyens les plus sûrs de parvenir à la même gloire ; jugez si je n'ai pas eu raison d'avancer que ce jour est pour nous aussi bien que pour Jésus-Christ le jour le plus heureux.

Il fonde l'espérance la plus certaine : comment cela ? Parce que l'on voit de ses propres yeux s'accomplir tout ce qu'avaient annoncé les prophètes, tout ce que la loi ancienne avait figuré, tout ce que les miracles anciens avaient confirmé, tout ce que les justes avaient désiré, tout ce que l'enfer avait le plus redouté, tout ce que le divin Sauveur avait promis tant de fois à ses disciples. Ce triomphe éclatant de la mort, cette captivité qui est conduite captive elle-même, ces portes éternelles qui s'ouvrent pour recevoir le Roi de gloire, toutes ces merveilles qui s'opèrent en ce jour de la manière la plus éclatante et la plus authentique, sont pour nous le fondement de l'espérance la plus certaine.

Prenez garde, il y a des espérances que la vanité fait naître, que l'imagination réalise, auxquelles elle donne du corps, espérances aussi trompeuses et aussi vaines que ce qui leur a donné naissance. Il y a des espérances plus solides en apparence, ce sont celles de l'ambitieux : il combine des moyens qu'il croit infaillibles ; il manie avec dextérité ces ressorts puissants dont le jeu paraît assuré ; il emploie les vertus et les vices des hommes ; il compte sur leurs promesses ; il se couronne déjà de ses propres mains, et la couronne lui échappe, parce que les vues des hommes sont incertaines ; leurs projets ont toujours quelque chose de fragile et de chancelant, parce qu'ils sont appuyés sur les paroles et les promesses des hommes, et que rien n'est plus fragile et plus changeant. Il n'en est pas ainsi de la promesse de la gloire céleste ; on la voit, on la touche en quelque sorte, ce sont les promesses d'un Dieu, et d'un Dieu qui manifeste cette gloire si attendue. Après avoir rassemblé ses apôtres, il s'élève en leur présence, comme pour montrer la route qu'il vient d'aplanir, et le terme où elle conduit, *Videntibus illis elevatus est* (*Act.*, I) : comme s'il disait : Je monte vers mon Père et vers le vôtre ; voyez la gloire dont il me couronne, le ciel m'attend et va me recevoir ; qu'il soit la matière de vos entretiens, l'objet de vos regards, le centre de vos désirs : je ne vous oublierai pas, vous tous mes amis, je ne fais que vous précéder, je vais vous y préparer une place. *Videntibus illis elevatus est.*

Quelle espérance plus grande et mieux fondée ! et qu'on ne me dise pas que cette espérance n'a tant de solidité que pour ceux qui furent témoins de l'Ascension glorieuse du Sauveur ; il a pris soin de nous rassurer lui-même sur cette difficulté : Heureux sont ceux, dit-il, qui n'ont point vu et qui ont cru. Nous n'avons point vu, il est vrai, mais en avons-nous moins de certitude, ne doit-on croire un fait que lorsqu'on est témoin oculaire ? Et quel fait plus authentiquement attesté ? la qualité des témoins ; y a-t-il jamais rien eu de plus véridique que les apôtres ? la conviction intime de ces témoins ; ils ont tous donné leur vie pour attester l'état glorieux de leur divin Maître. Les succès qu'ont eus les discours de ces témoins : le renversement de l'idolâtrie, l'établissement de la religion dans tout l'univers ; tels sont les fondements de votre espérance ; j'ai donc

Digitized by Google

eu raison de l'appeler l'espérance la plus certaine.

J'aurais pu dire l'espérance la plus infructueuse et la plus inanimée par rapport à vous; comment cela? C'est que le caractère de l'espérance, quand elle est vive, c'est de donner à l'âme une force et une action qui étonnent. Voyez l'espérance de la fortune, que ne fait-elle pas faire? L'homme faible et fragile se jette sur un vaisseau plus frêle encore que lui, brave la fureur des flots, entreprend des trajets immenses; son âme intrépide ne craint ni les tempêtes, ni les écueils. D'où lui vient cette force qui paraît au-dessus de l'homme? D'une véritable espérance de faire une fortune brillante. Cependant combien de naufrages, combien de renversements de fortune, combien de morts funestes lui annoncent ce qu'il doit craindre; rien ne l'arrête, il espère, tout est aplani.

Or, chrétiens auditeurs, comparez l'inaction de votre espérance par rapport aux biens célestes, avec l'activité de celle des enfants du siècle par rapport à des biens périssables, et confondez-vous. Un rien vous dégoûte, une parole vous rebute, une raillerie vous déconcerte, la loi vous paraît trop dure; cependant vous êtes sûrs que votre espérance ne vous trompera pas. L'ascension de Jésus-Christ est un gage certain de votre place dans le ciel. L'homme le plus timide suit volontiers les traces de celui qui le devance. Le succès d'un ami est si touchant, il est le gage le plus certain d'une heureuse réussite. Ranimez donc votre foi chancelante, élevez les yeux, le ciel s'entrouvre: voyez Jésus-Christ sur un trône tout éclatant de gloire et environné de toute la cour céleste; n'apercevez-vous pas, comme il est annoncé dans l'*Apocalypse*, des hommes de toutes tribus, de tout âge, de toute langue, de toutes les nations? Remarquez ceux que vous avez vus sur la terre compagnons de vos travaux; si vous voulez l'être de leur gloire, soyez-le de leurs vertus. Qui les a fait si grands? C'est ce talent que vous enfouissez dans votre âme; cette espérance, qui languit chez vous, anima toutes leurs actions, les consola, les soutint, les rendit fidèles à la Loi du Seigneur; ils s'appuyèrent sur cette espérance solide qui, en les faisant marcher à l'exemple de Jésus-Christ dans les sentiers de la justice, leur a donné le droit le plus incontestable à sa propre gloire.

Et ne croyez pas que le Sauveur, en montant au ciel, soit un simple guide qui fraye une nouvelle route aux saints que la loi ancienne avait formés, et à ceux que la loi nouvelle doit perfectionner. Ne vous le représentez pas seulement comme le chef du genre humain qui se met à la tête de cette immense famille, et qui la conduit à la source du vrai bonheur. Ne vous le figurez pas sous l'unique titre de Médiateur qui se place entre Dieu et l'homme, qui concilie les intérêts du ciel avec ceux de la terre, et qui en qualité de suppliant, va solliciter une place pour lui et pour tous ceux qu'il a adoptés comme ses membres. Toutes ces qualités, quelque augustes qu'elles soient, n'exprimeraient qu'imparfaitement le sublime caractère dont il est revêtu. Pontife éternel, il est guide, chef, médiateur, et plus que tout cela, rédempteur du genre humain; égal à son Père, il était dès le commencement Dieu comme lui, il s'est humilié dans le temps où se revêtant de la nature humaine, il a apaisé la justice rigoureuse; l'homme est sa conquête, il a payé sa rançon, il ne s'est pas contenté de le tirer de la servitude du péché; en l'adoptant, il l'a fait participant des droits rigoureux qu'il avait au ciel, et partageant avec ses enfants son héritage, il les a mis en possesion de tous ses droits.

Gardons-nous donc d'envisager d'un œil distrait et avec un cœur froid son Ascension glorieuse; elle fixe notre destinée. Dans ce mystère Jésus-Christ est comme le héraut et l'envoyé qui va prendre possession de l'héritage qui nous appartient. Que ceci ne vous paraisse pas trop hardi, puisque c'est Jésus-Christ lui-même qui nous le déclare : *Vado parare vobis locum* (*Joan.*, XIV), Je m'en vais préparer votre place. Maître souverainement bienfaisant, il ne veut point être séparé de ses disciples. Chef du corps dont nous avons l'honneur d'être membres, il veut que là où se trouve le chef, les membres se trouvent aussi. Rédempteur des hommes, il veut qu'ils puissent jouir des fruits précieux de ses mérites. Il est donc vrai que la considération du mystère de ce jour nous dévoile et nous donne le droit le plus incontestable de parvenir à la gloire.

Avant l'Ascension glorieuse du Sauveur, il y avait eu des âmes justes qui s'étaient sanctifiées par l'espérance de la venue du Sauveur; des hommes selon le cœur de Dieu, des hommes distingués par leur foi invincible et par une fidélité sans tache; l'Eglise a toujours été féconde en vertus: elle est aussi ancienne que le monde, et ces grandes âmes en avaient été comme l'aurore; les mérites futurs du Rédempteur leur donnaient un droit, mais un droit comme lié et suspendu; les Abraham, les Isaac, les Jacob, les David, les Tobie, les Jean-Baptiste, les Siméon, et ce nombre innombrable de justes qui ont vécu dans la loi de nature comme dans la loi écrite, après la mort n'allaient pas jouir de la vue de Dieu; leurs âmes étaient comme séquestrées dans un lieu de repos; elles soupiraient après leur héritage, elles attendaient ce jour solennel où le roi des siècles devait briser les barrières qui les empêchaient d'en prendre possession.

Pour nous, mes frères, nous avons la consolation d'être assurés que tous les obstacles sont levés, qu'il n'en peut naître que de notre part et par notre faute, et que Jésus-Christ, par son ascension glorieuse, nous a aplani l'entrée du ciel, et nous a acquis le droit d'y régner avec lui sans aucun délai : mais remarquez-le bien, ce droit, étant relatif à notre adoption, exige, pour avoir son effet, que nous remplissions les conditions que la loi d'adoption

Digitized by Google

nous a imposées. Or ces conditions essentiellement requises sont renfermées dans l'observation des commandements. La fidélité à les observer nous conduira sûrement à notre terme; et qu'on ne se persuade pas que, pour avoir place dans le ciel, il faille nécessairement marcher sur les traces de ces saints qui, loin du commerce des hommes, se sont enfoncés dans des grottes profondes, ont pratiqué des austérités dont le seul récit, âmes faibles, alarmerait votre délicatesse. Je le sais, il y a eu des saints qui d'un œil intrépide ont paru sur les échafauds et ont donné leur vie pour la foi; il y a eu des saints qui, dans le désir de gagner des âmes, ont souffert la faim, la soif, la nudité, la rigueur des tourments; mais ces âmes extraordinaires ne sont pas les seules pour qui le ciel s'ouvrira. Le Sauveur nous dit que dans la maison de son Père il y a plus d'une demeure. Sans vous défaire de vos charges, sans vous dépouiller de vos biens, sans cesser de vaquer à vos occupations, soyez fidèles aux obligations de votre état; tout ce que vous faites rapportez-le à Dieu, rassurez-vous alors, vous aurez part à l'héritage éternel; car, selon la belle remarque de Tertullien, le Sauveur n'est pas venu détruire les conditions, il est venu pour les réformer; il ne veut point briser des liens légitimes, il veut les resserrer par la charité; avec cette noble vertu, tout se change en mérites; un verre d'eau offert des mains de la charité devient la source d'une gloire éternelle.

Vous ne pouvez l'ignorer, il n'en est pas de Dieu comme des hommes; pour plaire aux hommes, il faut épier les moments, étudier les circonstances, ils n'excusent rien, souvent ils demandent l'impossible; rien de plus commun parmi eux que l'oubli des plus importants services. Dieu, au contraire, voit le fond du cœur, la bonne volonté lui suffit; qu'on fasse ce que l'on peut, et il est content; comme il n'a besoin de rien, tout est égal à ses yeux, il ne prise que ce qui part d'un principe surnaturel; avec ces dispositions, la moindre des actions a du prix à ses yeux. La patience dans les adversités, le support envers le prochain, la douceur et l'affabilité dans les conversations, la bienfaisance dans la conduite, la fidélité à ses devoirs, toutes ces actions qui à l'extérieur n'ont rien que de commun, forment des trésors immenses de richesses éternelles. Nous avons un droit acquis au ciel; comment pouvons-nous donc nous attacher à la terre? Pour vous prouver quels devraient être vos désirs pour la céleste Jérusalem, supposons pour un moment qu'un homme qui serait dans un pays lointain reçût l'agréable nouvelle de son élection à la royauté : quelle agitation dans son cœur, quels nobles projets dans son esprit, quels tressaillements de joie, quelle activité pour préparer ce qui est nécessaire au départ : plein de sa dignité et des idées de sa grandeur future, comment envisagerait-il les objets qui l'environneraient; tous les moments qui ne l'avanceraient pas vers son royaume seraient des moments de langueur. Chrétiens, vous êtes faits pour régner dans le ciel, vous l'entendez, vous le savez, vous en êtes convaincus, et vous aimez encore le monde qui vous en éloigne. Conduite à jamais déplorable des hommes: il y a dans leur attachement au monde quelque chose d'étonnant et d'incompréhensible même; je les vois la plupart si attachés à leurs commodités, si occupés de leur établissement, si ardents à la poursuite d'un gain léger, si abîmés dans la recherche de ce qu'on appelle plaisirs et honneurs, qu'ils y bornent absolument toutes leurs vues. Insensés que nous sommes! Dieu veut faire de chacun de nous autant de rois, et nous aimons à vivre dans l'esclavage; il veut nous transporter au plus haut des cieux, et nous nous obstinons à ramper dans la poussière. Que faites-vous, hommes aveugles, dans un monde qui, tout grand qu'il est, est moins grand que votre cœur; dans un monde qui, avec tous ses biens, ne peut remplir vos sublimes destinées? *Petonate, ut aspicias ad cælum.* (II *Mach.* VII.) Chrétiens, regardez le ciel, le monde n'est pas digne de vous; hélas! vous-mêmes quelle expérience n'avez-vous point faite de ses misères? Combien de fois avez-vous éprouvé que ses plaisirs sont vains, ses assemblées importunes, ses chagrins cruels, ses prospérités changeantes; que tout y est faux, et sujet à l'inconstance, excepté les disgrâces, et vous pouvez l'aimer encore? *Petonate, ut aspicias ad cælum.* Chrétiens, méprisez le monde, vous n'êtes pas faits pour lui; c'est au ciel que vous trouverez un parfait bonheur, c'est au ciel qu'il faut tendre, demeure immortelle qui vous est promise, qui vous est acquise, hâtez-vous d'y arriver; que vos soupirs y volent, que vos cœurs vous y précèdent.

Nous avons l'espérance d'y parvenir, nous avons droit d'y parvenir, et j'ajoute, nous avons les moyens d'y parvenir : moyens sûrs et infaillibles qui ne deviennent inutiles que par notre faute. En effet, Jésus-Christ, quoique assis à la droite de son Père, et jouissant d'une félicité parfaite, n'a point oublié l'Eglise qu'il a enfantée dans les douleurs de la croix : du haut du ciel il la soutient, il l'anime, il la vivifie; dépositaire unique de son pouvoir et de ses grâces, elle nous offre mille ressources et mille facilités de salut. A peine sortis du sein maternel, elle a gravé dans notre âme le sceau des enfants d'adoption; incapables encore d'amour, nous appliquant les mérites de celui qui doit régner dans tous les siècles, elle nous a rendus les enfants de la dilection. Qui nous empêche de profiter des moyens multipliés qu'elle emploie et qu'elle nous offre pour perfectionner cette charité infuse, que les eaux sacrées du baptême ont fait couler dans nos cœurs? Instructions salutaires, avis charitables, pratiques sans nombre, sacrifice de l'Agneau sans tache, prières ferventes, lecture des saints livres; il faut presque pour se perdre lui faire violence

Digitized by Google

et se dérober de ses mains charitables; elle les étend sans cesse vers vous, enfants infidèles et rebelles, pour guérir les plaies que vous vous êtes faites par le péché; elle vous ouvre les sources inépuisables de miséricorde où vous pouvez puiser une innocence nouvelle. Dans le sacrement de la pénitence vous retrouvez la vie; dans celui de l'Eucharistie la nourriture et la force; dans tous les états de votre vie un secours proportionné à vos besoins. Ah! ce ne sont pas les moyens qui manquent; notre langueur et notre ingratitude ne les trouvent que trop multipliés.

Cependant, dans tous ces moyens qu'elle propose, elle n'est que l'organe et l'interprète de son divin époux qui, du haut du ciel, la protége et la dirige. En effet, voyez cette Eglise triomphante telle qu'elle est désignée dans les Ecritures. La multitude entière des anges et des hommes qui tous ensemble viennent se prosterner devant le trône de Dieu, ayant à leur tête Jésus-Christ qui fait rejaillir sur eux la splendeur de la divinité; tous les chœurs des anges, tous les prédestinés sont les différents membres qui, dans une subordination et une économie admirables, sont réunis en un seul corps : entre Dieu et ce corps auguste, tout le rapport vient de Jésus-Christ; c'est lui qui est le lien et qui forme un centre véritablement adorable. Or, que fait aujourd'hui le Rédempteur montant au ciel? Ses soins vont à rassembler les vrais fidèles des quatre parties du monde, afin d'en faire les heureux sujets qui se rapporteront éternellement à lui comme à leur chef; à Dieu, comme à leur souverain, dans le plus fortuné et le mieux réglé de tous les empires.

Pour réussir dans ce dessein, quels sont les moyens qu'il met en œuvre? Il fait la fonction d'avocat et de médiateur, il emploie la vertu de sa prière, prière toute-puissante et offerte pour tous; prière qui, à cause du mérite infini de sa personne, est toujours entendue et respectée. Il prie en roi qui adore et qui exige; il prie en fils unique qui a témoigné son amour et qui mérite celui de son Père; il les exauce, ces prières, et toutes les bénédictions, toutes les grâces sont versées sans cesse et sans mesure sur la terre. Voilà le Fils de Dieu élevé au plus haut des cieux; de là il nous anime de la voix, de là il nous soutient de sa grâce, de là il partage nos travaux, de là il essuie nos pleurs; il en est de ce chef adorable sur le trône de sa gloire comme de cet astre bienfaisant qui, lorsqu'il est le plus élevé au-dessus de nos têtes, n'en verse que mieux sur la terre ses favorables influences.

Vous êtes tentés de désespoir, ô pécheurs; l'énormité de vos crimes accable votre âme; le nombre de vos forfaits, dites-vous, est trop grand pour pouvoir espérer votre pardon; que l'espérance renaisse dans votre cœur; souvenez-vous que nous avons un avocat auprès du Père : *Advocatum habemus apud Patrem.* (I *Joan.*, II.) Joignez vos supplications et vos gémissements à la prière et aux mérites de Jésus-Christ, et les larmes de votre pénitence effaceront vos iniquités, quelque nombreuses qu'elles soient. Vous tremblez, âmes vertueuses, vous êtes agitées et troublées en pensant à l'incertitude de votre sort éternel; pourquoi ces frayeurs excessives? *Advocatum habemus apud Patrem.* Je sais que votre volonté est fragile, que votre vertu peut se démentir : mais confiez-vous en celui qui est la force des faibles, qui vous soutient par sa grâce, qui vous sert de bouclier dans les dangers; vos vœux, s'ils sont animés de la confiance, ne sauraient être infructueux. N'oubliez jamais, ni à la vie ni à la mort, que vous avez un avocat auprès de Dieu : *Advocatum habemus apud Patrem.*

Avec des espérances si belles, des droits si incontestables, des moyens si sûrs, dans quelle impatience ne devons-nous pas être de sortir de notre exil! Pourrions-nous encore y fixer nos vues, nos désirs, nos affections? Avec quelle ardeur ne devons-nous pas soupirer pour la bienheureuse patrie où nous invite un Dieu qui a bien voulu nous appeler ses amis et ses frères? Ah! divin Rédempteur! mes désirs ne seront point remplis, je ne ferai que languir jusqu'à ce que j'aie le bonheur d'habiter dans votre sainte maison. *Trahe me post te* (*Cant.*, I); attirez-moi, attirez-nous tous; arrachez-nous au monde, à nos passions, à nous-mêmes; faites que nous marchions fidèlement sur vos traces, afin que nous méritions de vous être étroitement unis dans le séjour de la gloire. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXXV.

Pour le jour de la Pentecôte.

SUR LE MYSTÈRE.

Paracletus Spiritus Sanctus quem mittet Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia, et suggeret vobis omnia quæcumque dixero vobis. (*Joan.*, XIV.)

Le Saint-Esprit consolateur, que mon père vous enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous rappellera le souvenir de tout ce que je vous ai dit.

Voilà, chrétiens, l'accomplissement des promesses du Fils de Dieu, la fin de sa mission, l'application de ses mérites, la nouvelle preuve, la preuve éclatante de la miséricorde et de la charité des trois personnes divines à notre égard. Telle est la parole consolante que Jésus-Christ adresse à ses chers disciples sur le point de quitter la terre pour monter au ciel. Ils demandent, ces hommes charnels, si le royaume de Juda sera bientôt rétabli dans son ancienne splendeur; et le Sauveur, après les avoir repris de leur aveuglement, promet que dans peu il les remplira de la vertu d'en haut, et que tous les trésors célestes seront versés dans leurs âmes. Grâces immortelles vous soient rendues, Sauveur infiniment aimable! vos magnifiques promesses s'accomplissent, l'Esprit-Saint descend du plus haut des cieux, il remplit la terre, et l'on s'en aperçoit par les prodiges les plus frappants de

Digitized by Google

grâce et de sainteté. Dieu nous donne non-seulement sa grâce, mais le principe de toutes les grâces; non-seulement un gage de son amour, mais son amour même. Dans l'Ascension du Rédempteur, nous avions, pour ainsi dire, rendu au ciel son souverain, et par une espèce de reconnaissance le ciel nous fait un don qui ne le cède pas au nôtre.

A la faveur de ce don précieux, que voyons-nous? Jésus-Christ était enseveli dans le sein des opprobres, et aujourd'hui il n'est plus connu que sous les traits de majesté et de grandeur : les apôtres étaient des hommes faibles et timides, et ils deviennent tout à coup des héros magnanimes; les peuples étaient assis à l'ombre de la mort, et ils ouvrent les yeux au flambeau qui les éclaire. Voilà ce que j'appelle, non plus le triomphe de Jésus-Christ dans le ciel, que nous célébrâmes il y a quelques jours, mais son triomphe ici-bas sur la terre, son triomphe dans la religion. Jamais celui des césars eut-il rien de si grand? Le triomphe des hommes mortels est paré d'indignes lauriers, troublé par les soupirs des vaincus, flétri par l'orgueil des vainqueurs; mais que l'Esprit-Saint nous offre en ce jour de plus dignes objets! qu'il est beau, qu'il est charmant le spectacle dont la pompe est étalée à nos yeux! Jésus-Christ présenté au monde dans toute sa gloire, les apôtres devenus les conquérants de l'univers, les nations de la terre affranchies de l'esclavage, voilà ce qui en fait la magnificence. En deux mots, dans le bienfait inestimable que Dieu accorde au monde en lui envoyant l'Esprit consolateur, j'aperçois le triomphe de la religion, c'est tout le plan de ce discours. Triomphe de la religion dans Jésus-Christ son chef, qui est annoncé et glorifié; triomphe de la religion dans les apôtres ses ministres, qui sont changés et réformés; triomphe de la religion dans les peuples ses sujets, qui sont rassemblés et sanctifiés : trois réflexions qui partageront ce discours. Esprit-Saint, auteur et consommateur de ce grand ouvrage, j'ai besoin de vos lumières, je les demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est certain que depuis ce jour heureux où le Saint-Esprit descendit sur la terre et vint se communiquer aux hommes avec tant de plénitude, le Fils de Dieu fut couronné ici-bas d'une gloire éclatante, qui fut pour lui le plus beau triomphe. L'oracle par lequel il avait annoncé ce même triomphe fut accompli pour lors dans toute son étendue. Jusqu'ici il a été en butte aux outrages, ses ennemis ont exercé leurs fureurs sur sa chair innocente : sa Résurrection même, qui pouvait le couvrir de gloire aux yeux des hommes, par un effet de la profondeur impénétrable des jugements divins, n'a point éclaté dans le public, et nulle bouche n'ose encore s'ouvrir pour en publier la merveille. N'est-il pas temps, grand Dieu, que vous preniez en main les intérêts d'un Fils trop aimable, et que la récompense due à ses nobles travaux vienne effacer les ignominies qu'il a essuyées? Jusqu'à quand souffrirez-vous que ses ennemis s'applaudissent des attentats qu'ils ont commis contre sa personne? Consolons-nous, mes frères, tant d'affronts vont être réparés, on va rendre au Rédempteur tout l'éclat dont il s'est dépouillé. Sous quels titres glorieux l'Esprit sanctificateur nous le présente! il est le spectacle du monde; partout la sainteté de sa personne, la divinité de son être, la majesté de son sacrifice, la sublimité de son Evangile se manifestent : il est annoncé et exalté comme le Juste par excellence, comme le Dieu souverain, comme le Dieu Sauveur, comme le docteur des nations. Développons ceci, et que ceux qui sont affectionnés à la personne sacrée de notre Seigneur m'écoutent; je ne dirai rien dans ce discours qui ne soit tiré du livre peut-être le plus touchant et le plus intéressant de toute l'Ecriture, du livre des *Actes*.

D'abord aussitôt que l'Esprit-Saint a paru en forme de langues de feu, et que la nouvelle du prodige s'est répandue, voilà le peuple qui s'assemble, une foule d'étrangers accourus à Jérusalem se rend dans la place publique, tous sont dans l'étonnement et dans la crainte, et que leur dit-on? On dit qu'au milieu d'eux Jésus de Nazareth s'est distingué par ses sublimes vertus, que plein d'une charité immense, partout où il a passé, il a signalé son passage par ses bienfaits : *Pertransiit benefaciendo* (*Act.* X); et, sans craindre qu'ils osent démentir ce qu'on avance, eux-mêmes on les prend à témoins : *Sicut ipsi scitis.* (*Ibid.*) Mais quoi! justifier ainsi à la face de tout le monde un homme qui par autorité publique a été condamné au dernier supplice, n'est-ce pas insulter la Synagogue et lui imputer une injustice criante? Souffrira-t-elle impunément des reproches de cette nature? Qu'elle les souffre ou ne les souffre pas, il ne s'agit pas de ce qui pourra lui déplaire, il s'agit de placer l'innocence de Jésus-Christ dans tout son jour, et si les termes dont on s'est servi offensent les Juifs, ils vont en entendre de plus énergiques et de plus forts. Qu'est-ce que cet homme qui a été si indignement maltraité? Est-ce simplement un homme à couvert de tout soupçon, un homme dont la conduite irréprochable ait dû faire naître l'envie? Non, c'est le modèle des vertus, c'est la justice, la sainteté même, on ne le nomme point autrement : *Sanctum et justum.* (*Act.*, III.) De là on prend occasion d'éclater en sa faveur, d'un ton impérieux et dominant on demande à la nation de quel front elle a pu exercer sur lui des cruautés inouïes : Juifs ingrats, nation perfide, s'écrie-t-on, Pilate, tout païen qu'il était, a respecté l'innocent, pour le dérober à vos coups il a fait mille efforts; et vous, barbares, vous pires que les païens, vous l'avez renié, vous vous êtes acharnés à le faire périr, vous avez souffert que ce Jésus fut mis en parallèle avec le dernier des scélérats; et vos suffrages im-

Digitized by Google

pies ont donné au dernier des scélérats la préférence sur lui ; Barabbas a échappé au supplice, et par vous, en sa place, le Juste, le Saint y a été conduit : *Sanctum et justum negastis.* (*Act.*, III.) Le même terme est répété dans l'assemblée des pontifes et des magistrats : là on leur reproche en face leur inhumanité, on leur prodigue les noms d'homicides et de traîtres ; on fait le détail des crimes commis par leurs pères, crimes qu'eux-mêmes ont surpassés. Non, vous ne démentez point vos pères, trop coupables enfants, vous marchez sur leurs traces dans les voies qu'ils ont ensanglantées par le meurtre des prophètes ; ils ont fait mourir les prophètes qui annonçaient la venue du Juste, et vous, pour combler une si noire perfidie, vous avez fait mourir le Juste : *Sanctum et justum tradidistis.* Ainsi le Sauveur du monde, il y a quelque temps, chargé d'impostures atroces, se trouve aujourd'hui, grâce à la vertu toute-puissante de l'Esprit de Dieu, authentiquement et solennellement justifié aux yeux de tout Jérusalem.

Mais ce n'est pas assez que la sainteté de sa personne soit publiée sur les toits, il faut que sa divinité le soit encore ; on va le proposer comme le Tout-Puissant et le Très-Haut ; remarquez bien le caractère qu'on en trace. A qui appartient-il, sinon à Dieu seul, d'envoyer l'Esprit-Saint, et de verser ses dons sur toute chair ? A qui appartient-il, sinon à Dieu seul, de posséder de son fond la véritable vie et de la communiquer à qui il lui plaît ? A qui appartient-il, sinon à Dieu seul, de commander à la nature et d'intimer ses volontés à tout ce qui respire ? Or, on déclare, à la gloire de Jésus-Christ, que c'est lui qui a fait descendre le Saint-Esprit pour opérer les changements merveilleux qu'on admire : *Effudit hunc quem videtis* (*Act.*, II) ; que c'est lui qui est auteur de la vie : *Auctorem vitæ* (*Ibid.*) ; que c'est lui qui est le souverain Seigneur de toutes choses, le maître qui exerce une autorité sans bornes : *Hic est omnium Dominus.* (*Ibid.*) Toutes sortes de malades sont guéris ; les énergumènes sont délivrés, les morts sortent des tombeaux ; un malheureux qui n'a jamais pu se soutenir sur ses pieds infirmes et languissants marche d'un pas ferme ; l'ombre seule des ministres évangéliques, partout où ils passent, dissipe les infirmités et les langueurs : en même temps, au bruit de ces miracles, le peuple, immobile et comme en extase, arrête sur eux ses regards avides ; et savez-vous ce qu'ils apprennent à cette multitude étonnée ? Ils lui apprennent que ceux qui paraissent les auteurs de tant de merveilles ne le sont pas en effet ; que tout cela s'opère au nom de Jésus-Christ : *In nomine Jesu Christi Nazareni surge et ambula* (*Act.*, III), que tout cela s'opère par la vertu même de Jésus-Christ : *Ænea, sanat te Dominus Jesus.* (*Act.*, IX) Dites si ce n'est pas là faire connaître sa divinité par des preuves indubitables, et si le bras de la Toute-Puissance peut se déployer au nom de la créature. Mais voulez-vous une preuve encore plus forte ? Le baptême est une consécration que l'homme tout entier fait de lui-même à Dieu, et le baptême, au nom de qui est-il conféré ? au nom de Jésus-Christ ; c'est au nom de Jésus-Christ que sont régénérés les Juifs qui se repentent de leur attentat, les gentils qui renoncent à leurs dieux, *In nomine Jesu Christi jussit eos baptizari.* (*Act.*, X.) Le culte de latrie est un hommage qui n'appartient qu'à l'Être suprême, et déjà j'entends un oracle qui ordonne à toute puissance dans les cieux, dans les enfers, sur la terre, de se prosterner au nom de Jésus et de l'adorer : *In nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum.* (*Phil.*, II.)

Peut-être ce que j'ajoute fera-t-il encore plus d'impression sur vos esprits. Non-seulement Jésus-Christ est reconnu pour le vrai Dieu, mais il est reconnu pour le Dieu Sauveur à qui tous les hommes doivent avoir recours. Il n'est rien de plus important, pour des pécheurs ennemis de Dieu, que d'apaiser et de désarmer sa colère. Eh bien ! dit-on aux Juifs, repentez-vous, faites pénitence, hâtez-vous de croire au Fils de Dieu dont nous exaltons les grandeurs ; il effacera tous vos crimes, vous recevrez de lui une pleine et entière abolition. Apprenez que ce juste si cruellement immolé est devenu la pierre angulaire sur qui porte tout l'édifice. Vous l'avez réprouvée, cette pierre ; mais aujourd'hui, si vous n'êtes appuyés sur elle, votre ruine est inévitable. En vain vous flatteriez-vous d'échapper au bras de la vengeance ; mettre ailleurs son espérance que dans lui, vouloir parvenir au salut autrement que par son moyen, c'est être dans le chemin de la perdition : lui seul est l'auteur et le principe du salut ; par un privilége qui ne convient qu'à lui, lui seul est le Médiateur et le Prince choisi pour sauver l'univers : enfants d'Israël, quiconque l'invoquera, ce nom salutaire, ne périra pas ; *Hunc principem et salvatorem Deus exaltavit... Non est aliud nomen de cœlo datum hominibus in quo oporteat nos salvos fieri... Non est in alio aliquo salus... Omnis qui invocaverit, salvus erit.* On continue, et pour mieux faire comprendre le mérite du Dieu Sauveur, on le représente comme un Pontife illustre qui a offert le plus grand de tous les sacrifices, non pas en égorgeant des boucs et des taureaux, mais en s'immolant soi-même : on le peint bien différent de ces prêtres vulgaires, contraints d'offrir d'impuissantes victimes pour expier leurs propres péchés : pour lui, il est ce Pontife respectable et saint qui, ne devant rien à la justice divine, à la faveur de son propre sang, ouvre aux hommes l'éternel sanctuaire de la miséricorde, et anéantit l'arrêt fatal porté contre les enfants d'Adam.

Après cela, que manquait-il au tableau pompeux qu'on en trace, sinon de le faire envisager comme le docteur et le maître dont l'Évangile doit faire loi ? Et c'est le dernier trait que l'on emploie pour le caractériser. On soutient à la Synagogue que

Digitized by Google

Jésus est le prophète dont a parlé Moïse, dont il prétend que les paroles soient reçues comme autant d'oracles, dont il veut qu'on embrasse la doctrine sous peine d'être frappé d'anathème. Dans la pratique, en effet, on déroge à la circoncision, on déroge aux observances légales pour s'attacher aux maximes du nouveau législateur. S'il s'élève entre les fidèles une question célèbre, les uns voulant qu'on retienne ces premiers usages consacrés par tant de siècles, d'autres les regardant comme d'insupportables fardeaux dont ils demandent à être déchargés, quel parti prendra-t-on ? La loi de Jésus-Christ est la règle que l'on consulte, ses préceptes sont reçus, ses conseils suivis. Le maître de la plus utile, de la plus sublime philosophie, voit ses disciples en grand nombre emprunter leur nom du sien, et se dire chrétiens.

Ainsi cet homme adorable qui, dans le cours de sa vie mortelle, avait été persécuté en toute manière, qui avait été traîné honteusement devant les tribunaux comme criminel, déchiré impitoyablement par les fouets comme un esclave, crucifié entre deux scélérats comme un brigand, aujourd'hui devant les pharisiens et les magistrats, devant tout le peuple, on le propose comme le juste qu'il faut suivre, le Dieu qu'il faut adorer, le Dieu Sauveur dont il faut tout attendre, le maître dont il faut recevoir les leçons; on le fait triompher aux yeux de ses plus mortels ennemis, et on leur commande de se prosterner devant cette même croix que leurs mains impies avaient dressée. Jamais le Fils de Dieu a-t-il paru avec plus de gloire ! et que peut-on imaginer de plus glorieux pour sa personne que ce que l'Esprit-Saint a si divinement exécuté ! Ainsi, ô mon Dieu, observez-vous les lois d'une inviolable équité à l'égard d'un Fils le digne objet de vos complaisances ! parce qu'il a borné ses soins à vous plaire, parce que dans le désir de vous honorer il s'est sacrifié sans réserve, vous travaillez à sa gloire, vous couronnez son front de splendeur, et vous faites tomber à ses pieds ses persécuteurs anéantis et confondus.

Tels sont les honneurs que dès ce jour la vertu de l'Esprit-Saint fait rendre au Sauveur du monde; tels sont les honneurs que nous devons lui rendre nous-mêmes : chrétiens, les lui rendez-vous ? Il est le juste par excellence, marchez-vous sur ses pas ? Il est le Dieu souverain, lui présentez-vous vos hommages ? Il est le Dieu Sauveur, profitez-vous de son sang ? Il est le maître qui enseigne toute vérité, pratiquez-vous sa morale ? Ne puis-je pas vous demander, à la honte du christianisme et à la vôtre : *Ubi est Deus tuus?* (*Psal.* XLI.) Vous dites qu'il est le juste qu'on doit suivre, mais vous n'imitez en rien ses vertus; il est humble, et vous êtes plein d'orgueil; il pardonne, et vous vous vengez; il n'a pas où reposer la tête, et vous prenez, vous retenez ce qui n'est point à vous: *Ubi est Deus tuus?* Jésus-Christ est-il votre modèle ? Vous qui montrez l'opposition la plus criante entre sa conduite et la vôtre, vous dites qu'il est le Dieu qu'on doit adorer : mais dans ces moments de la journée qui doivent lui être plus spécialement consacrés, vous ne daignez pas fléchir les genoux pour lui rendre hommage; mais dans ces jours de la semaine qui sont dédiés à son culte, vous ne venez jamais aux offices divins; mais vous trouvant dans un cercle profane, vous applaudissez à des discours impies; la pudeur, la charité, la religion, sont blessées sous vos yeux, et par respect humain vous n'osez rien dire : *Ubi est Deus tuus?* Jésus-Christ est-il votre Dieu ? le reconnaissez-vous pour tel, vous qui rougissez de sa personne ? Vous dites qu'il est le Dieu Sauveur dont on doit tout attendre : mais à peine célébrez-vous la Pâque ; mais vous n'approchez point des sacrements ; ou, si vous en approchez, c'est pour faire des confessions, des communions souvent équivoques, souvent sacriléges: *Ubi est Deus tuus?* Jésus-Christ est-il votre Sauveur ? Sera-t-il Sauveur pour vous qui profanez les sources du salut? Vous dites qu'il est le maître qui enseigne toute vérité : mais vous ne savez votre religion que pour la contredire ; mais tous les jours dans le grand monde un homme de qualité, quand il instruit son fils pour le produire à la cour, pour l'envoyer dans les armées, lui donne pour première maxime de ne pas souffrir impunément un affront, il commande en propres termes ce qu'en propres termes Jésus-Christ a défendu : *Ubi est Deus tuus?* Jésus-Christ est-il le maître de toute vérité, homme superbe qui démentez ses oracles, et combattez de front son Evangile ? Encore une fois Jésus-Christ est-il votre modèle, votre Dieu, votre Sauveur, votre maître ? si je consulte vos mœurs, qu'en croirai-je ?

Pensez-y, de nécessité absolue il faut ressembler à l'Homme-Dieu, delà dépend votre salut, c'est ce qui décidera de votre éternité ; il n'y aura de prédestinés que ceux qui lui seront conformes ; l'opprobre de notre siècle c'est qu'il ne soit pas permis d'en parler. Qu'un véritable chrétien entre dans un cercle de mondains, qu'il fasse tomber le discours sur les vertus, sur les souffrances, sur les bienfaits de Jésus-Christ ; remarquez-vous la manière dont il est reçu, le ris moqueur avec lequel on l'écoute, le regard de compassion et de malignité qu'on jette sur lui ! Il sera traité de faux devot, d'hypocrite, de ridicule qui n'a pas la première teinture du savoir-vivre. Mais qu'au lieu d'un discours de piété il raconte une nouvelle, qu'il glisse une parole libre, qu'il lance finement un trait médisant, c'est un homme aimable, on lui applaudit, on l'admire, on ne le voit partir qu'avec regret. Et nous nous disons chrétiens ! Ah, chrétiens en apparence et païens véritables ! rentrons en nous-mêmes, et disons dans le sentiment d'un cœur sincère, *Dominus meus et Deus meus !* (*Joan.* XX.) Adorable Sauveur, vous êtes mon Dieu, je n'en connais et je n'en servirai jamais d'autre : vous seul avez les paroles de

Digitized by Google

la vie éternelle, désormais je n'écoute que vous ; vous seul méritez mes attachements, c'est à vous que je les consacre. Oui, c'est vous dont je veux exprimer en moi tous les traits, vous que je veux aimer et dont je préfère l'amour à toutes les richesses de la terre : *Dominus meus et Deus meus !* Triomphe de la religion dans Jésus-Christ son chef, qui est annoncé et glorifié, vous venez de le voir; triomphe de la religion dans les apôtres, ses ministres, qui sont changés et réformés, c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Dieu, dont la profonde sagesse et la puissance suprême sont sans bornes, se fait également admirer dans les vastes desseins qu'il forme pour sa gloire, comme dans les moyens justes et proportionnés qu'il sait prendre pour y réussir : voulant appeler à lui tous les hommes, et malgré la diversité de langage, d'inclinations, d'intérêts qui est entre eux, les réunir dans son culte par l'exercice d'une religion toute divine, il emploie des prédicateurs, des ministres capables de consommer le grand ouvrage qu'il prépare. Mais aussi, afin que l'homme ne s'enfle pas d'un orgueil ridicule, et n'attribue point à son habileté, à ses talents une partie des succès dont ses travaux seraient suivis, Dieu, qui des pierres mêmes, quand il veut, sait tirer des enfants d'Abraham, choisit dans la lie du peuple ceux qu'il destine à de sublimes fonctions; les hommes les plus grossiers, les plus obscurs, il les change en apôtres. Que les rois de la terre, pour une entreprise éclatante, choisissent ce qu'il y a de plus sage, de plus vanté parmi les mortels; le Dieu des vertus, le Dieu fort en use tout autrement; la faiblesse dans ses mains devient un instrument invincible, et pour faire la conquête du monde, c'est le rebut du monde qu'il emploiera. De simples pêcheurs vont être appliqués au plus redoutable des ministères : ils sont ignorants, il versera dans leurs âmes tous les trésors de la science; ils sont imparfaits, il les enrichira de toutes les vertus; ils sont timides, il leur inspirera un courage magnanime : le Saint-Esprit, par des ressorts secrets mais victorieux, fait disparaître tout à coup leur ignorance, leurs imperfections, leur timidité; et il les produit dans le monde pour en être la lumière par leur savoir, le modèle par leurs vertus, et les maîtres par leur courage. Appliquez-vous, et glorifiez le Seigneur dans les merveilles étonnantes que son bras opère.

Personne parmi vous n'ignore que les apôtres étaient plongés dans les ténèbres de la plus grossière ignorance. C'étaient tous gens sans éducation, sans lettres, occupés dès l'enfance à des travaux obscurs, dans la nécessité de pourvoir aux besoins de la vie, et bornés uniquement à connaître un rivage, une barque et quelques filets. Aussi voyons-nous que, quelques soins que prît le Sauveur de les instruire, leurs esprits tardifs et pesants ne comprenaient rien à ses divines leçons. En vain leur maître, qui devait les scribes et les docteurs ne s'expliquait qu'en termes énigmatiques, tient-il à leur égard une conduite plus favorable, parle-t-il à découvert sans paraboles et sans figures; toujours penchés vers la terre, ils n'entendent rien aux discours les plus intelligibles, et ils ne comprennent que ce qui tombe sous les sens. Tantôt, ce Dieu qu'on leur a peint comme le plus parfait des esprits, ils demandent à le voir des yeux du corps. Tantôt, quand il les entretient de son royaume, ils se figurent un royaume terrestre et des plaisirs, des trésors, des honneurs purement temporels. Tantôt, quand il décrit sa mort prochaine avec les circonstances dont elle doit être accompagnée, ils se révoltent, ils se persuadent que la croix est indigne du Messie. Enfin, leur stupidité est si grande, que la patience du Sauveur, patience d'ailleurs inaltérable, en est quelquefois presque lassée. Mais aujourd'hui, depuis que le Saint-Esprit les a éclairés de ses lumières, quel changement subit! quelle révolution imprévue? le voile qui couvrait leur intelligence tombe à l'instant, leurs ténèbres se dissipent, leurs doutes sont éclaircis. Déjà ne les entendez-vous pas dans un seul langage parler à tous les hommes, et se faire entendre de toutes les nations? N'admirez-vous pas avec quelle facilité ils expliquent ce qu'il y a de plus embarrassant et de plus profond dans les divines Ecritures dont ils ne pouvaient auparavant assembler les caractères? N'êtes-vous pas surpris de cet air de supériorité avec lequel ils instruisent les docteurs mêmes, du silence respectueux qu'est obligée de leur prêter la Synagogue entière, de l'étonnement où est tout le peuple en voyant douze pauvres pêcheurs pénétrer le sens des oracles prophétiques, et entrer dans la profondeur des secrets de la divinité? Etonnement si prodigieux, que, malgré la fureur dont sont transportés les Juifs, ils n'ont rien à opposer à la sagesse de leurs adversaires. Grand Dieu, que c'est bien alors qu'on a vu s'accomplir à la lettre ce que vous aviez promis par vos prophètes! Vous vous servez d'hommes comparables à des enfants à la mamelle pour publier vos grandeurs, et vous donnez le pathétique d'une éloquence victorieuse à leur langue timide qui ne savait que bégayer : *Ex ore infantium perfecisti laudem... linguas infantium fecit disertas* (*Psal.* VIII).

Science du salut, science nécessaire qui est communiquée en ce jour aux apôtres, et qu'eux-mêmes, avec un soin fidèle, nous ont transmise. Pourquoi, dans le siècle où nous sommes, est-elle devenue comme étrangère? On sait se tirer adroitement d'un mauvais pas, on sait lier une intrigue, on sait conduire avec dextérité une affaire délicate : un courtisan sait l'art de s'insinuer, un bel esprit l'art de plaire, un négociant l'art de s'enrichir, on sait tout cela; on sait ce qu'il serait à propos d'oublier, et plus à propos encore de n'avoir jamais appris : je dis plus, on sait les devoirs d'autrui, un laïque sait à point nommé les devoirs du prêtre et du re-

Digitized by Google

ligieux ; pour peu qu'ils s'échappent, il est en état de leur faire des remontrances, et de leur rappeler le souvenir de leurs obligations : mais connaît-il les siennes, et se met-il même en peine de les connaître? Que l'on vienne à savoir qu'un prédicateur de l'Evangile traitera de ce qui regarde les magistrats et les grands, le commerçant et l'artisan viendront en foule, ils écouteront attentivement, ils ne perdront pas une parole : mais apprennent-ils que la matière du sermon roulera sur la fidélité qu'il faut garder dans le commerce, les bornes qu'il faut mettre à l'avidité du gain, nul d'eux ne se pressera de venir, et tel qui venait déjà, retournera sur ses pas. Si je propose d'expliquer à certain jour les devoirs de l'aumône ou de la restitution, les personnes charitables et bienfaisantes viendront à l'ordinaire ; mais ceux qui sont riches, ceux qui prennent le bien d'autrui, ceux qui le retiennent, ceux qui ont sur l'acquisition de certains fonds des doutes légitimes, ceux qui ne payent point leurs dettes, trouveront cent prétextes pour rester chez eux. Dans ce moment, que j'enseigne ce que les enfants doivent à leur pères et mères, les pères et mères satisfaits suivront les preuves, les maximes que j'avancerai jusqu'à être en état de les répéter exactement : mais que je vienne ensuite à les instruire eux-mêmes, alors l'intérêt change, le sommeil ou l'ennui les saisira. Dans une assemblée de personnes du monde, tant que nous parlons des grandeurs de Dieu, des merveilles de sa providence, de la sublimité des mystères; tant que nous parlons même des matières abstraites et spéculatives, comme de la conciliation de la grâce avec la liberté, de l'accord de la prescience avec le libre arbitre, on prête l'oreille; mais je descends à ce qui regarde les mœurs, je conclus à la pratique, j'exhorte à la patience, à la pénitence, à la prière : alors insensiblement le cercle se rompt, chacun se retire. Vous ne voulez point être instruits de vos devoirs; mais cette ignorance où vous vivez des devoirs de votre état, ignorance affectée, et dès là ignorance coupable, bien loin de vous justifier, ne servira qu'à déposer contre vous; et pour n'avoir pas su, vous, que ce sentiment était impie en matière de foi; vous, que ce bien devait être restitué; vous, que cette calomnie devait être rétractée, vous aurez à subir un jugement sans miséricorde.

Autre avantage que l'Esprit-Saint procure aux apôtres; non-seulement ils ont une parfaite connaissance des langues, des Ecritures, des vérités de la religion qu'ils vont établir; mais de plus ils sont élevés à une sainteté éminente; et ces hommes auparavant si imparfaits sont aujourd'hui un modèle de toutes les vertus. Il est vrai, et nous le devons dire à la gloire des premiers fondateurs du christianisme, soit par le caractère d'un naturel heureux, soit à cause du travail pénible dans lequel ils avaient été nourris, jamais ils ne furent esclaves des passions honteuses, ni sujets à tant de désordres trop connus chez les grands : mais du reste, quels traits d'imperfection dans toute leur conduite! Quel entêtement opiniâtre à suivre certaines maximes dont ils avaient été prévenus! Que de vues basses! que de sentiments intéressés! Jusque dans l'attachement qu'ils ont pour leur maître, on remarque je ne sais quoi de naturel et de grossier que la parfaite charité n'approuve pas. Qui se serait jamais persuadé que douze hommes sans naissance pussent se laisser aller aux transports d'une ambition aveugle, jusqu'à employer les prières d'une femme pour obtenir les premières places dans le royaume des cieux? Qui se serait jamais persuadé que des hommes dépourvus de ces talents qui donnent de la considération dans le monde, disputeraient éternellement entre eux de la prééminence du rang, sans égard aux leçons d'humilité dont on les avait fait tant de fois souvenir? Croirait-on que des hommes qui avaient vu leur maître commander aux éléments, nourrir miraculeusement un peuple affamé, ressusciter les morts, opérer chaque jour tant de prodiges, auraient pu hésiter sur la certitude de sa résurrection dont ils étaient témoins oculaires? C'est pourtant ce que l'on a aperçu dans les apôtres : quelque soin qu'eût apporté le Sauveur pour corriger leurs défauts, ces défauts si ordinaires à l'humanité les suivaient toujours. Mais dès qu'un feu céleste a embrasé leurs cœurs, dès que Dieu a versé sur eux la plénitude de son esprit : alors, désabusés de ces faux biens qui avaient eu pour eux tant d'appas, ils ne les envisagent qu'avec mépris ; détachés de l'amour de la vie, ils ne soupirent qu'après un trépas illustre qui doit les réunir avec Jésus-Christ : alors, remplis d'une charité divine, ils travaillent à la conversion des âmes, ils s'accommodent aux faibles, soulagent l'indigence, pressent, sollicitent les cœurs rebelles, et ne cherchent que dans la prière un délassement à leurs travaux.

Or, mes frères, l'Esprit-saint, qui rendit les apôtres des hommes si parfaits, ne peut-il pas opérer dans vous quelque chose de semblable, ne peut-il pas vous réformer? Je le sais, et je dois rendre justice à plusieurs de ceux qui nous écoutent : parmi vous il y en a qui sont riches et qui sont charitables; il y en a qui sont dans de grands emplois et qui sont modestes; il y en a qui ont des lumières supérieures et qui sont humbles ; il y en a qui se souviennent de ce qu'ils doivent à leur réputation, et plus encore de ce qu'ils doivent à la conscience : miracles de l'Esprit de Dieu, miracles plus importants que ceux qui rendent la santé aux malades, la vie aux morts, miracles contre lesquels la malignité du siècle ne prescrira point, et qui serviront un jour à le confondre : mais d'où vient qu'ils ne se trouvent pas également dans tous? D'où vient que des hommes, qui font profession d'être chrétiens, vieillissent dans de criminelles habitudes sans jamais travailler sérieusement à s'en défaire? Est-ce que la vertu du

Digitized by Google

Très-Haut serait affaiblie, les impressions de son Esprit moins efficaces? Non, ne vous en prenez point à lui, si vous êtes toujours dominés par vos penchants: ne dites point qu'il vous dispense sa grâce avec réserve: dites, ce qui n'est que trop vrai, que vous étouffez sa voix, que vous bravez ses menaces, et que votre indocilité s'oppose à ce qu'il fait pour s'ouvrir un passage dans votre cœur. Avouez-le sincèrement, avec quelle douceur, avec quelle force ne vous a-t-il pas avertis de combattre tel et tel vice qui vous tyrannise et dont vous prévoyez les suites funestes par rapport à votre éternité! Combien de fois vous a-t-il pressés intérieurement, pressés avec une importunité salutaire, de borner ce jeu, de pardonner à cet ennemi, de réprimer une langue qui se permet tout, de retrancher ces couleurs, ces parures qui sont des restes du paganisme! Combien de fois n'a-t-il pas conjuré cet artisan, cet homme du petit peuple de ne plus proférer ces jurements atroces, ces imprécations damnables dont l'effet naturel est de faire frémir ceux qui les entendent, ou de les enhardir au blasphème; de ne plus fréquenter ces lieux destinés à l'intempérance et à ses funestes suites! Combien de fois n'a-t-il pas conjuré ce riche, ce grand de la terre de ne plus faire ces excès de jeu, ces parties de plaisir, qui ruinent tout à la fois sa santé, son honneur, son salut! Encore une fois, quelles remontrances l'Esprit-Saint ne vous a-t-il pas faites sur tout cela, quels avertissements ne vous a-t-il pas donnés? Infidèles à ses inspirations, n'êtes-vous pas aussi emportés, aussi avares, aussi impudiques, aussi mondains, et peut-être plus que vous ne l'étiez auparavant? Apparemment vous attendez qu'il vous réforme, qu'il vous change, sans qu'il en coûte à l'amour-propre; abus, chrétiens: si vous ne coopérez avec lui, si vous ne secondez sa grâce, lui-même s'élèvera en témoignage contre vous, et la même voix qui vous a tendrement sollicités vous réprouvera. Ce que je dis des personnes engagées dans le désordre, je le dis, toute proportion gardée, des personnes d'une piété équivoque. Elles sont fidèles en bien des points, mais il y a un fond d'aigreur et d'animosité qui reste; en sorte que si elles ne disent pas de mal de leur ennemi, elles applaudissent à celui qu'en disent les autres. Elles sont fidèles, mais il y a un fond de vanité qui règne et qui fait que, dans la pratique des bonnes œuvres, elles s'attachent toujours à celles qui ont le plus d'éclat. Elles sont fidèles, mais il y un fond d'humeur qu'elles ne corrigent point et dont il faut que des inférieurs, des égaux, et même des maîtres supportent les accès. Or, il n'est pas douteux que de pareilles dispositions n'attristent l'Esprit-Saint et ne mettent obstacle aux grâces spéciales qu'il cherche à répandre.

A la science et à la sainteté qu'il a répandues dans l'âme des apôtres, il ajoute une force, une intrépidité mâle qui les met à l'épreuve des plus cruels dangers. Jusque-là rien de si timide que ces pauvres pécheurs; dès qu'ils voient leur maître entre les mains de ses ennemis, la frayeur les saisit, ils prennent la fuite; vous diriez qu'ils croient voir les Juifs acharnés à les poursuivre, et qu'ils ne trouveront point de retraite assez inaccessible pour se mettre à couvert: même celui d'eux tous qui paraissait le plus intrépide renie honteusement son maître: quoi donc! Pierre a-t-il comparu devant les pontifes et les magistrats; a-t-il eu à soutenir la fierté de leurs regards; a-t-on fait briller à ses yeux les épées et les flammes? Qui a pu ébranler ce cœur généreux? Une servante parle et il est terrassé; avec des imprécations horribles, il désavoue, il proteste qu'il ne connaît pas un maître pour qui il se disait prêt à sacrifier ses jours. O lâcheté! ô infamie! Heureusement que l'amour l'a expiée par ses larmes. Ce qui vous surprendra, chrétiens, c'est que même depuis la résurrection du Sauveur, dont la vue devait, ce semble, les rassurer, même depuis son ascension glorieuse, la terreur dont ils sont frappés subsiste toujours. Ils s'occupent, il est vrai, des exercices les plus saints; ce ne sont que prières ferventes, que jeûnes austères, que discours édifiants; mais remarquez que tout cela se passe dans un cénacle dont l'obscurité les dérobe à la connaissance des Juifs. *Exsurgat Deus* (*Psalm.* LXVII), Dieu tout-puissant, paraissez, signalez votre bras; jusqu'à quand souffrirez-vous que des ministres dont vous avez fait choix languissent dans la crainte! Echauffez de votre feu ces cœurs irrésolus, et inspirez-leur cette sainte audace qui sied si bien, quand on a l'honneur de servir un maître tel que vous. C'en est fait; l'Esprit-Saint les pénètre, les échauffe, et déjà il n'est rien qui les étonne. Dans le moment ils s'élancent, ils se précipitent hors du cénacle, ils viennent reprocher des attentats à la nation la plus coupable. Suivons-les chez les pharisiens, et admirons dans ces prédicateurs zélés ce front qui ne sait point pâlir, cet air de fermeté qui éclate dans toute leur personne. Avertis de ne plus parler au nom de Jésus-Christ, Nous parlerons toujours, répondent-ils à l'instant; Dieu le commande, vous le défendez: il est juste d'obéir plutôt à Dieu qu'aux hommes. Il y a plus, c'est qu'avec une confiance inébranlable ils protestent que ni la faim, ni la soif, ni la nudité, ni les fers, ni l'infamie, ni la mort, ni la rage des démons, ni les puissances du ciel même ne pourront les séparer de la charité de Jésus-Christ. Dans peu leur courage tentera de plus nobles efforts: malgré leur petit nombre et le grand nombre des obstacles; malgré l'indocilité des nations farouches, la cruauté des tyrans, ils se partagent l'univers, et, le crucifix à la main, en entreprennent la conquête. Si les magistrats de Jérusalem les jettent dans d'obscurs cachots, si pour les déshonorer on les condamne au supplice des esclaves, que produira l'ardeur qui les anime? Elle les fera voler au supplice: ils mettent leur gloire à

Digitized by Google

être couverts d'opprobres pour Jésus-Christ, et ils endurent les tourments comme on goûte les plaisirs.

Admirez-vous ce courage invincible, et comprenez-vous avec quelle force il condamne votre lâcheté? Je dis cette lâcheté basse qui vous empêche de vous déclarer pour Dieu, qui vous fait rougir de sa loi, qui vous fait applaudir aux méchants : je dis cette lâcheté qui règne jusque dans votre pénitence, et qui vous porte à cacher vos vertus sous l'apparence du vice. Voilà donc comme vous soutenez la cause de Dieu, une cause pour laquelle il serait beau de verser tout son sang! N'avez-vous pas honte de trahir le devoir, de trahir vos inclinations mêmes pour vous assujettir au caprice d'un petit nombre d'insensés! Eh, si vous aviez quelques sentiments d'honneur, quelle plus grande preuve en pourriez-vous donner que de témoigner à Dieu un attachement inviolable, que de vous parer de ses livrées aux yeux de toute la terre? Comment, doit dire un vrai chrétien, par complaisance pour les hommes, et quels hommes encore! je n'oserai paraître ce que je suis, et je paraîtrai ce que je ne suis pas! Pour m'accommoder à leur goût dépravé et pervers, je désavouerai la vertu que j'aime, je canoniserai le vice que j'abhorre! Et quel est le Dieu que je sers pour que je rougisse de lui? Quels sont les hommes qui m'environnent pour que je leur vende ma conscience? Qui suis-je moi-même pour me dégrader de la sorte? Moi présent, on déchirera le prochain; moi présent, on s'exprimera en termes injurieux sur ce que la religion a de plus respectable, et je ne m'opposerai pas à l'impiété, je garderai le silence? Un ami que je trahirais de la sorte me le pardonnerait-il? et ce qu'il ne me pardonnerait pas, comment me serait-il permis envers vous, ô mon Dieu! Oui, puisque j'ai l'honneur d'être à vous, j'y serai en dépit du monde et aux yeux du monde même : si quelque chose doit me faire rougir, ce n'est pas d'être à vous, c'est de n'y avoir pas toujours été. Finissons: triomphe de la religion dans Jésus-Christ son chef, qui est annoncé et glorifié; triomphe de la religion dans les apôtres ses ministres, qui sont changés et réformés : il reste, triomphe de la religion dans les peuples ses sujets qui sont rassemblés et sanctifiés. c'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Qu'une religion soutenue de toutes les forces d'un conquérant, et publiée l'épée à la main, qu'une religion qui d'ailleurs flatte la nature, et accorde tout aux penchants, fasse en peu de temps des progrès rapides, on ne doit pas s'en étonner. La terreur suffit pour subjuguer la plupart des hommes; d'ailleurs ils ne résistent guère aux attraits de la volupté. Mais qu'un culte nouveau ennemi de la chair et des sens, prêché par des hommes sans crédit, sans autorité, sans armes, se répande tout à coup dans le monde, qu'il assujettisse les esprits les plus superbes, qu'il force les cœurs les plus opiniâtres, ah! je reconnais ici le doigt de Dieu, ce ne peut être que l'ouvrage de l'Esprit-Saint. Et c'est ce que nous lui voyons opérer dans toute la suite du mystère. Il éclaire les esprits, il touche les cœurs, et l'Evangile, quoique sévère, voit croître de jour en jour le nombre de ses partisans, les peuples à l'envi se convertissent; conversions, ne perdez pas ceci, conversions promptes, conversions nombreuses, conversions parfaites, conversions éclatantes. Grand Dieu, seul et admirable Auteur des exemples illustres que nous ont donnés les premiers fidèles, daignez, en les retraçant à nos yeux, nous engager à les suivre.

Conversions promptes : dès le jour même que l'Esprit-Saint a communiqué ses dons, dès le premier discours que fait le prince des apôtres, nulle indocilité, nulle résistance; Dieu a parlé, on s'empresse à suivre sa voix. Conversions nombreuses : dans la seule ville de Jérusalem trois mille personnes se convertissent à la fois, et sont bientôt suivies de cinq mille autres : chaque jour amène une troupe innombrable de nouveaux fidèles : les prêtres mêmes, les docteurs de la loi, frappés des prodiges qui éclatent à toute heure, viennent se ranger sous les étendards de Jésus-Christ, dont ils avaient été les persécuteurs les plus violents. En peu d'années, on compte dans la Judée, à Rome, en Grèce, en Asie, des Eglises florissantes, où une multitude presqu'infinie d'idolâtres, abjurant ses superstitions, rend au Fils de Dieu les honneurs qui lui sont dus. Conversions parfaites, et au-dessus de tout éloge : quel caractère de perfection dans les mœurs! quel assemblage de vertus! *Compuncti sunt corde.* (*Act.*, II.) Avant tout ils gémissent d'avoir trempé leurs mains dans le sang du Messie; leur cœur est atteint d'une douleur profonde à la vue des indignités qu'ils lui ont fait souffrir : pour expier leur crime ils s'offrent à toutes les peines qu'on voudra leur imposer : *Quid faciemus?* (*Ibid.*) Ils ne disent pas, comme tant de chrétiens immortifiés, tant de femmes sensuelles : vous êtes trop sévères, nous sommes faibles, épargnez-nous! ils disent : nous sommes coupables, ordonnez! nous exécuterons. Que dirai-je de la joie toute céleste dont ils sont remplis, de ces prières assidues que rien n'est capable d'interrompre, de ces sacrés cantiques qu'ils répètent sans cesse; de cette faim avide, mais respectueuse, qui les porte à manger chaque jour la chair adorable du Fils de l'homme! Que dirai-je de cette paix, de cette concorde charmante qui les unit entr'eux d'une manière plus aimable et plus tendre que les nœuds que le sang a formés! Comment peindre le désintéressement sublime de ces grandes âmes qui versent leurs trésors dans le sein du pauvre, et ne veulent, adorable Sauveur, posséder que vous seul! ils distribuent, ces hommes généreux, sans exception tout ce qu'ils ont, et, par là, bannissant la misère sans bannir la pauvreté, ils donnent à la pauvreté une

Digitized by Google

grandeur que n'a pas la richesse même. Conversions éclatantes; tous se rassemblent dans le portique de Salomon, tous se livrent aux mouvements d'une piété pleine de candeur, piété qui charme et confond les Juifs. Le respect que leur piété inspire est si grand, que les profanes n'osent se mêler avec eux pour interrompre leurs augustes mystères. De sanglantes persécutions qui s'élèvent, ne servent qu'à les rendre plus hardis à confesser Jésus-Christ; obligés de fuir, dans tous les lieux de leur passage ils l'annoncent. Je me trompe, ce ne sont point des chrétiens qui fuient, ce sont des héros qui partent pour la conquête des âmes, et qui vont assujettir les nations à l'empire de la croix.

Telles sont les peintures que la vérité nous trace des premiers chrétiens; peintures touchantes et capables d'attendrir jusqu'aux larmes. Lorsqu'on les envisage, ces hommes inimitables, on est saisi, enlevé au-dessus de soi-même; il n'est point au monde de souvenir si délicieux. A ce souvenir, des impressions également douces et profondes pénètrent dans l'âme : peut-être vous est-il arrivé de ne pouvoir retenir vos pleurs. Jugez par là de la beauté de la vertu, et du bonheur qu'il y a de servir Dieu. Car enfin, ces hommes si saints, ils étaient persécutés, mais ils étaient heureux, et tous les plaisirs qu'on goûte à la cour des rois n'égalent point les délices ineffables dont leur âme était remplie : ils étaient méprisés, mais ils étaient grands, et encore aujourd'hui nous admirons dans leur conduite un caractère de grandeur qui les élevait au-dessus du reste des mortels. Or, ils sont nos pères, nous sommes leurs enfants, comment avons-nous si peu hérité de leurs vertus! Hélas! pour un misérable coin de terre nous disputons, nous entassons les procès; et leurs vertus, cet héritage précieux dont nous devrions être uniquement jaloux, nous l'abandonnons, nous le dédaignons! quelle confusion pour nous!

Vos semper Spiritui sancto resistitis (*Act.*, VII), pécheurs qui m'écoutez, vous résistez au Saint-Esprit. Combien y a-t-il qu'il vous presse de revenir, qu'il vous effraie sur le déplorable état où vous êtes, sur les périls affreux qui vous menacent? même en ce saint jour, quelles vives et puissantes atteintes ne vous a-t-il pas fait sentir au fond du cœur? Que lui avez-vous répondu? Cœur incirconcis, cœur endurci, vous vous endurcissez de plus en plus, et je crains qu'enfin sa patience ne se lasse. *Vos semper Spiritui sancto resistitis*, comment justifier vos révoltes? A quoi les attribuer? à la violence des tentations, à la violence des disgrâces? Non, pécheur, non, il n'en faut pas tant; ce qui doit vous couvrir de confusion, c'est ce qui vous engage dans le crime; ce qui vous y retient, souvent est la dernière des bagatelles, le plus méprisable des intérêts : vous abandonnez votre Dieu pour une cause qui ne vous ferait pas rompre avec le moindre de vos amis : *Vos semper Spiritui sancto resistitis*, vous vantez votre pénitence, quelle est-elle? de quelle utilité vous peut-elle être; vous qui n'avez déclaré votre péché qu'imparfaitement, vous qui n'y avez pas renoncé? N'est-il pas vrai que depuis longtemps sur certaine affaire vous avez un doute qui vous déchire, un poids qui vous pèse sur la conscience? N'est-il pas encore vrai que lorsqu'il s'agissait de consulter la chose, vous l'avez proposée sous des jours artificieux, retranchant tout exprès certaines circonstances sur lesquelles on vous eût condamné? Or, que dit sur cela l'Esprit de Dieu? comment s'accommode-t-il de votre duplicité et de votre mauvaise foi? Eh, vous sentez bien qu'il n'est pas content, vous ne l'êtes pas vous-même, et il faut être aussi aveugle que vous l'êtes, pour ne pas pleurer des péchés que vous devriez vivement vous reprocher : *Vos semper Spiritui sancto resistitis*, vous savez ce que Dieu demande de vous, vous le savez, et vous refusez de vous rendre; comptez les grâces que Dieu vous donne, comptez et craignez! elles ne vous sanctifient pas, il faut qu'elles vous condamnent : il y a une malédiction inévitable lancée contre ceux qui résistent opiniâtrément au Saint-Esprit : vous faites de la grâce le même usage qu'en ont fait les réprouvés; craignez de le pleurer, cet usage, éternellement et inutilement comme eux.

Spiritus Domini replevit orbem terrarum (*Sap.*, I), l'Esprit-Saint a rempli toute la terre, il veut nous enflammer de ses saintes ardeurs, il veut nous enrichir de ses dons; plusieurs parmi vous l'ont reçu, il ne tient qu'aux autres de le recevoir : chrétiens, rendons-nous, livrons-nous à lui sans réserve; quels biens immenses dans lui seul ne posséderons-nous pas! Il sera pour vous, ainsi que je le souhaite et l'espère, suivant les sept dons qu'il distribue, (*Isai.*, XI) *Spiritus sapientiæ*, un Esprit de sagesse, qui vous éclairera dans toutes vos démarches; *Spiritus intellectus*, un Esprit de discernement, qui vous fera démêler les artifices de l'ennemi, et prendre dans les occasions délicates le parti qui convient au salut; *Spiritus fortitudinis*, un Esprit de force, qui vous rendra supérieurs aux plus violentes tentations; *Spiritus scientiæ*, un Esprit de science, qui vous donnera une haute idée de la religion et de ses mystères; *Spiritus pietatis*, un Esprit de piété, qui vous inspirera pour la personne sacrée de notre Seigneur les plus tendres sentiments, et versera dans vous l'onction du saint amour; *Spiritus timoris Domini*, un Esprit de crainte, mais d'une crainte chaste et filiale, qui vous fera craindre Dieu, comme un fils bien né craint son père; *Spiritus consilii*, enfin un Esprit de conseil, qui, par l'économie de la grâce inestimable de la persévérance, dirigera sûrement vos pas au terme de élus. Pleins de cette espérance, tous ensemble, adressons-nous à lui, et disons-lui avec l'Eglise : *Veni, sancte Spiritus*, venez, Esprit de sainteté et de vérité, auteur et consommateur de toutes les grâces; venez dans nos cœurs qui soupirent

Digitized by Google

après vous. Source de tous les biens, nous sommes pécheurs, justifiez-nous; nous sommes orphelins, protégez-nous; nous sommes malheureux, demandez pour nous; nous sommes éloignés de la patrie, assurez-nous-en la jouissance: *Veni, sancte Spiritus*, médecin adorable, fermez nos plaies; consolateur aimable, adoucissez nos peines; objet unique de nos espérances, donnez-nous le gage éternel de vos bontés; je vous le souhaite. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXXVI.

Pour le jour de la Trinité.

SUR LE MYSTÈRE.

In nomine Patris, et Filii et Spiritus sancti. (*Matth.*, XXVIII, 19.)

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Voilà, chrétiens, de toutes les connaissances la plus essentielle, de toutes les obscurités la plus profonde, de toutes les faveurs divines la plus marquée, de toutes les obligations la plus indispensable. Voilà le premier et le plus essentiel hommage, l'hommage par excellence que nous devons à cette haute et suprême majesté qui règne dans les cieux. Nous savions qu'il y a un Dieu, la raison nous l'avait dit; la magnificence de ce vaste univers, le témoignage de tous les siècles, les remords que le crime traîne après soi nous l'avaient appris: mais tous ces différents maîtres n'allaient pas plus loin, et la vérité d'un Dieu en trois personnes est un point où nul d'eux n'était capable de nous faire atteindre.

Or, ce qui fait apercevoir ici dans la Providence une conduite admirable, une conduite où Dieu agit en Dieu; ce qui est pour nous une grâce d'un ordre supérieur, c'est que la vérité qu'on nous propose est tellement enveloppée de respectables ténèbres, qu'elle est pourtant connue avec certitude; autant qu'elle est incompréhensible, autant est-elle indubitable; rien de si obscur que ce que nous croyons, et rien de si évident que le motif pour lequel nous le devons croire. Semblables à des enfants qu'un guide fidèle conduit par la main, nous marchons par des chemins ténébreux; mais ce sont des chemins sûrs. Il y a plus, c'est que la croyance de cette même vérité, en assujettissant l'esprit, perfectionne le cœur: c'est elle qui forme entre Dieu et l'homme les liens les plus indissolubles et les plus forts; tout ce qu'il y a dans nous de vraie piété, tous les sentiments tendres et religieux qui nous attachent au Créateur, c'est elle qui les fait naître et les conserve. Applaudissons-nous donc, chrétiens, de la révélation de ce grand mystère; bénissons mille fois le Seigneur d'avoir affermi nos yeux pour soutenir l'éclat d'une merveille si étonnante et si sublime. Voici en deux propositions exactes tout mon dessein: dans le mystère que l'Eglise honore, j'aperçois en même temps un Dieu infiniment élevé au-dessus de nous, et un Dieu infiniment abaissé jusqu'à nous: un Dieu infiniment élevé au-dessus de nous, objet adorable, digne de la foi la plus respectueuse; c'est ici que tout l'esprit doit se soumettre, vous le verrez dans mon premier point: un Dieu infiniment abaissé jusqu'à nous, objet aimable, digne de nos plus tendres attachements; c'est ici que tout le cœur doit s'enflammer, vous le verrez dans mon second point. D'une part toutes les profondeurs de la Divinité, de l'autre toutes les ardeurs de la charité, voilà le sujet de vos attentions. Implorons les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de celle dont la foi héroïque est vantée dans l'Ecriture, c'est Marie! *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'impie a dit, il n'y a point de Dieu; mais, comme remarque le Prophète, il l'a dit contre le témoignage de sa conscience, il ne l'a dit que dans son cœur: *dixit in corde suo.* (*Psal.* XIII.) La vérité d'un premier Etre est si clairement attestée par toutes les lumières de la raison, par le consentement de tous les peuples, par le concert de toute la nature dont les merveilles, comme autant de voix magnifiques, publient la gloire de leur auteur, qu'au jugement des sages il n'est point de véritables athées. L'athéisme est un monstre, et un monstre presqu'aussi révoltant, c'est la pluralité des dieux: car ou ces prétendus dieux auraient des perfections inégales, et alors celui qui l'emporterait sur les autres, mériterait seul des autels; ou ils seraient tous égaux, et dès là même ils ne seraient point dieux, puisque le caractère essentiel de la Divinité, qui est le droit de commander à tout ce qui est, ne leur appartiendrait pas. Disons-le donc, il y a un Dieu, et il n'y en a qu'un; mais ce Dieu, unique dans son essence, comprend trois personnes distinctes, voilà ce que la religion nous enseigne: objet infiniment élevé au-dessus de tout ce que nous sommes capables de comprendre, objet adorable qui demande de notre part la foi la plus respectueuse et la plus soumise. L'exposition du mystère, la preuve de la vérité du mystère, doivent fixer votre attention dans cette première partie.

Oui, chrétiens, il y a en Dieu unité et multiplicité tout ensemble, unité et multiplicité sous différents rapports. Nous adorons une seule nature et trois hypostases; une simple et indivisible essence, et trois personnes véritables. Le Père est le Principe, le Fils est le Verbe, le saint Esprit est le Terme. De toute éternité dans les splendeurs des Saints, le Père produit son Verbe, le Verbe conjointement avec le Père produit le Saint-Esprit. Le Verbe émane du Père par voie de génération, le Saint-Esprit procède du Père et du Verbe par voie d'amour. Nous pensons nous autres et nos pensées sont muettes; nous aimons, et notre amour, tant qu'il reste dans le cœur, est stérile: Dieu seul peut se communiquer sans sortir de lui-même, le Père communique au Fils, le Père et le Fils communiquent au Saint-Esprit tous les trésors de la Divinité, toute la plénitude de l'Etre; le Père se connaît,

Digitized by Google

et, en vertu de sa connaissance féconde, il trace de lui-même une image expressive, éternelle, subsistante : ensuite le Père et le Fils s'entr'aiment, et leur amour réciproque est un terme réel en qui ils versent tous les attributs essentiels de leur nature : le Fils est le caractère vivant des perfections et des grandeurs du Père, le Saint-Esprit est le lien qui les unit tous les deux. Des trois personnes la première est comme une source intarissable de lumière, la seconde comme un éclair lumineux qui part de cette source, la troisième comme un feu adorable qui jaillit de l'une et de l'autre. Du reste, nulle supériorité dans les personnes qui produisent, dans celles qui sont produites nulle dépendance. Le Père n'est ni plus grand, ni plus ancien; le Fils et le Saint-Esprit ne sont ni inférieurs, ni postérieurs; même autorité, même majesté, même éternité; égalité de perfections, égalité parfaite et souveraine en toute manière.

Dans tout cela qu'y a-t-il qui ne passe la force de nos entendements : *O altitudo.* (*Rom.*, XI.) O abîme où se perdent les regards des mortels : *Quis cognovit.* (*Ibid.*) Qui en sondera la profondeur! Entrons encore dans ces augustes secrets, développons ces merveilles, autant que notre faiblesse peut nous le permettre, enfonçons-nous de plus en plus dans cet abîme. Trinité et unité en même temps; Trinité sans division, unité sans composition; Trinité de propriétés et de rapports, unité de volonté et de puissance; trois personnes toujours distinctes sans être séparées, toujours unies sans être confondues; trois personnes qui font un seul Dieu et qui par une circumincession inénarrable, ainsi que parle la théologie, se comprennent, se contiennent, se possèdent parfaitement; un Dieu qui fait part de toute sa substance sans en rien perdre; un Dieu qui la reçoit tout entière, et qui la reçoit sans indigence, sans inégalité dans les attributs, sans commencement dans la durée, sans distinction dans la nature : une même pensée, un même amour qui appartient indivisiblement à trois, et trois qui ne possèdent pas plus le fonds de la Divinité que ne fait un seul : *O altitudo!* O majesté, ô grandeur infinie! c'est ici que renversés à vos pieds, nous succombons sous le poids de votre gloire, interdits, confus dans une admiration pleine d'extase : selon le Prophète, vous êtes enveloppé de ténèbres : *Posuit tenebras latibulum suum.* (*Psal.* XVII.) Selon saint Paul, vous habitez une lumière inaccessible : *Lucem inhabitat inaccessibilem.* (I *Tim.*, VI.) Ah, l'un et l'autre est vrai, nous l'adorons, ce mélange auguste de ténèbres et de lumières qui environne votre trône! Le ciel et la terre nous apprennent bien que vous êtes, mais pour dire ce que vous êtes, le ciel et la terre n'ont que le langage des enfants.

Dans les autres mystères je suis frappé d'étonnement; il s'en faut bien qu'ils soient à la portée de ma faible intelligence : mais j'y entrevois au moins quelque lueur qui m'en facilite la croyance et m'en trace un léger crayon. J'apprends qu'un Dieu s'est fait homme; j'admire, mais je sais après tout que le péché ne pouvait être pleinement expié, qu'un sacrifice digne du Très-Haut ne pouvait être offert que par un Dieu. J'apprends que les supplices destinés aux méchants seront éternels; je frémis, et d'abord ma raison se soulève; mais réfléchissant sur la nature du péché, j'y vois des traits d'énormité si odieux, qu'à tout tribunal équitable on jugera que la peine ne surpasse pas l'offense. J'apprends que dans tous les temples, à toutes les heures, au commandement d'un million de prêtres, le corps de Jésus-Christ se trouve dans le sacrement : ma surprise est extrême, mais je sais que la matière docile aux ordres du Très-Haut, se plie à toutes les formes qu'il lui donne : quoiqu'il m'en coûte pour me soumettre, l'effort que je fais en me soumettant est moins pénible; ici rien ne vient à mon secours: dans ce mystère, le plus impénétrable et le plus profond de tous les mystères, ma raison est accablée, anéantie. Et que s'ensuit-il de là? ce que dit cet homme inspiré d'en haut qui nous trace de Dieu de si sublimes peintures, le prophète Jérémie : *Deus incomprehensibilis cogitatu.* (*Jerem.*, XXXII.) Dieu ne peut être renfermé dans les bornes étroites de notre intelligence. Elevez-vous, enfants des hommes, élevez-vous au-dessus de vous-mêmes, donnez tant qu'il vous plaira l'essor à vos esprits; vous êtes montés jusqu'au ciel, montez, s'il se peut, encore plus haut : *Deus incomprehensibilis cogitatu.* Dieu sera toujours pour vous dans un éloignement immense, vous ne le comprendrez jamais. Et voilà en deux paroles le caractère et si je l'ose dire, l'éloge du Maître du monde; je ne le comprends pas, et c'est parce que je ne le comprends pas, que je m'en forme une idée magnifique. L'océan n'en est que plus majestueux, parce qu'il s'étend au delà des bornes où porte ma vue; le soleil n'en est que plus frappant, parce que quand je l'envisage, son éclat me force à baisser les yeux; et Dieu n'en est que plus grand, parce qu'il y a dans lui un torrent de clartés et de lumières qui confond la hauteur des plus vastes génies.

Qui ne descendra dans le fond de son néant! qui ne se prosternera le visage contre terre, à l'exemple des esprits célestes qui se couvrent la face de leurs ailes, frappés de la majesté du Dieu des dieux, dont ils ne peuvent soutenir la splendeur! Voilà donc le point fondamental de notre religion, voilà le dogme qui assujettit et captive tous les esprits; mais dogme expressément et authentiquement révélé; nous avons sur cela des preuves victorieuses, des preuves si fortes qu'il y aurait une témérité impardonnable à ne pas s'y rendre.

Que signifient, demandent les Pères, ces mots que nous lisons dans la *Genèse* (*Gen.* I) : *Faciamus hominem ad imaginem nostram*, faisons l'homme à notre ressemblance? d'où

Digitized by Google

vient ce terme *faciamus?* Il semble que Dieu prenne conseil ; de qui le prend-il? consulte-t-il la matière, ainsi que l'a rêvé Hermogène? mais cette absurdité est trop visible, pour qu'il soit nécessaire de la combattre. Consulte-t-il les anges qui sont, ses créatures, les ministres et les exécuteurs de ses volontés? mais que ceux qui ont avancé cette proposition aussi fausse que ridicule, nous apprennent par le conseil de qui il a formé les anges mêmes? Consulte-t-il les autres dieux, comme a répondu Julien? que cette réponse est bien digne de lui! que j'y reconnais sans peine un philosophe profane qui, s'égarant dans les hauteurs d'une orgueilleuse raison, ose opposer ses idées extravagantes aux vérités de la religion. Il marque, ce terme célèbre, la pluralité des Personnes divines qui toutes ensemble concourent à la production de l'homme, comme à l'important ouvrage qui sera le chef-d'œuvre de leurs mains. Que signifie la conduite d'Abraham, quand il aperçoit les trois vengeurs qui viennent exterminer Sodome? tous trois se présentent à lui sous une forme également respectable, il parle à tous les trois ensemble, il leur parle comme s'ils n'étaient qu'un, et il les adore comme ne faisant qu'un seul Seigneur et Maître suprême : *Tres vidit, unum adoravit;* figure sensible des trois personnes, qui toutes en commun exigent de nous une même adoration et un même hommage.

Mais c'est surtout dans le Nouveau Testament que nous trouvons cette vérité attestée par des témoignages plus décisifs. Jésus-Christ s'avance vers le Jourdain, dont il veut sanctifier les eaux par son baptême : dans le moment le Père fait entendre sa voix, le Fils s'humilie en se confondant avec les pécheurs, le Saint-Esprit paraît en forme de colombe, et dans ces déserts jusques-là peu connus, la Trinité rassemblée forme le plus pompeux et le plus grand des spectacles. J'ouvre les livres saints qui supposent partout l'unité de Dieu, et ils disent que le Père est un pur esprit qui doit être adoré en esprit et en vérité; voilà la Divinité du Père : ils disent que le Fils, qui a été envoyé par le Père, est avec le Père une même chose; voilà la Divinité du Fils : ils disent que le Saint-Esprit, qui procède du Père et du Fils, est si grand, que les crimes commis contre lui sont irrémissibles; voilà la divinité du Saint-Esprit. Mais, répond Paul de Samosate, ce sont trois noms d'une même personne; réponse qui choque le sens commun : il est impossible que celui qui est envoyé, soit le même que celui qui envoie; il est impossible que celui qui procède, soit le même que ceux dont il procède; il y a là évidemment une opposition essentielle et relative : puis donc qu'il y a en Dieu celui qui envoie et celui qui est envoyé, celui qui procède et ceux dont il procède, il est clair qu'en même temps que la Divinité est unique, dans la Divinité qui est unique on doit reconnaître trois substances. J'entends une trompette éclatante portée par une aigle sublime qui, dans les quatre parties du monde, fait retentir ces paroles, le Verbe était dans le sein de Dieu, et Dieu lui-même, le Verbe s'est fait chair; tandis que d'autre part l'Evangile déclare que c'est le Saint-Esprit qui du plus pur sang de Marie lui a formé un corps. Il soutient son vol, cet aigle inimitable, et s'élevant au plus haut des cieux, pénétrant jusque dans le sein de l'Eternel, il nous enseigne qu'il y a trois témoins qui tous trois rendent un même témoignage, et font une même chose : quoi de plus formel, et qui de vous n'aperçoit la nature divine avec les rapports personnels qu'elle renferme? Ce qui égale tout cela, peut-être le surpasse, c'est le commandement du Fils de Dieu, lorsque sur le point de quitter la terre pour monter au ciel, il ordonne aux apôtres de parcourir le monde, d'instruire tous les peuples, de les baptiser en prononçant sur eux, il ne dit pas les noms, il dit le nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; commandement précis, oracle marqué, s'il en fut jamais; voilà encore, en propres termes, le mystère d'un Dieu en trois personnes que je vous expose : après une déclaration si expresse, il faut ou renoncer absolument à l'Evangile, ou embrasser aveuglément la doctrine que nous annonçons.

Ajoutez ce qui est encore, à mon avis, une preuve bien frappante, c'est que tout ce qu'il y a jamais eu dans le monde de plus illustre, a pensé sur cela comme nous. Quel homme, chrétiens auditeurs, qu'un saint Athanase, qui, combattant pour la divinité du Verbe, vit quatre empereurs, des rois, des gouverneurs de province, des peuples entiers de païens et d'hérétiques, tout l'univers armé contre lui, et tout l'univers contraint de céder à l'intrépidité de sa grande âme! Quel homme qu'un saint Augustin, qui reçut du ciel des lumières extraordinaires, un génie dont nul écrivain de l'antiquité profane n'a égalé la profondeur! Quel homme qu'un saint Chrysostome, qui, sur des matières que personne n'avait traitées avant lui, s'est exprimé avec une force, une élévation qui est sans exemple! Comment refuser de se soumettre, quand on voit qu'un des plus grands d'entre les mortels, c'est saint Athanase; que de tous les génies le plus vaste, c'est saint Augustin; que de tous les orateurs sacrés le plus éloquent, c'est saint Chrysostome, non-seulement se sont soumis, mais ont parlé pour cette cause avec une force qui doit terrasser les incrédules? De tous les peuples les Grecs furent sans contredit les plus polis et les plus spirituels, les Romains furent les plus politiques et les plus savants : on a commandé aux Grecs et aux Romains de croire, et ils ont cru : en vain des hérésiarques de toute espèce, les ariens, les anoméens, les sabelliens, les macédoniens, pour saper ce dogme ont employé tous leurs efforts; leurs efforts et l'enfer qui les secondait ont été confondus : si on excepte un petit nombre d'hérétiques obscurs et relégués dans un coin de province, il est vrai de dire que

Digitized by Google

depuis plus de quatorze siècles ce mystère, sorti victorieux de tant de combats, est en possession de trouver parmi les hommes une foi ferme et inébranlable.

D'ailleurs, ne perdez pas ceci, je vous prie, j'ai dit que ce point de notre foi, par son obscurité comme par sa supériorité, passe tous les autres; je l'ai dit, je le dis encore: mais pourtant à examiner les choses de près, je trouve, non des preuves qui l'éclaircissent, à Dieu ne plaise que je donne dans une erreur si grossière, mais une espèce d'analogie, une manière de point fixe qui aide en quelque sorte à ma faiblesse. Voici comme je raisonne. La nature divine étant souverainement parfaite, sera-t-elle incapable de société? Et où trouver une société digne d'elle, si ce n'est dans elle-même? La nature divine donne aux hommes, aux animaux la fécondité, peut-elle de son fond n'être pas riche et fertile, mais riche et fertile sans préjudice, en sorte qu'elle se trouve en plusieurs, sans être en plusieurs dieux? Tout véritable bien, par un ressort qui lui est propre, se communique dans toute l'étendue dont il est capable; la nature divine, qui est le souverain bien, le bien par excellence, peut-elle ne se pas communiquer divinement et infiniment? Dieu pense, Dieu veut, il faut à sa pensée, à sa volonté des termes qui ne dérogent pas; en est-il de plus divins que ceux qu'il produit au dedans de lui-même dans les communications éternelles, dans les épanchements adorables dont parle la foi? Dieu est infini dans sa substance, infini dans son existence, ne convient-il pas qu'il soit infini dans sa manière d'être? Jetons les yeux sur nous; nous avons une mémoire, un entendement, une volonté; une mémoire qui se souvient des objets, un entendement qui les médite, une volonté qui s'y attache, trois facultés totalement différentes par rapport à l'objet, et facultés qui se trouvent dans une nature parfaitement indivisible: tout cela qu'est-ce autre chose qu'une ébauche très-imparfaite, je le sais, mais naturelle et sensible de la très-sainte Trinité. Telles sont les preuves du dogme catholique, je les ai rassemblées toutes, j'en ai formé une démonstration complète. Chrétiens, le parti qui nous reste, c'est le parti de la soumission: le mystère sera toujours mystère, toujours caché dans des ténèbres profondes; mais il sera toujours vrai qu'on doit se soumettre, et que s'il faut fermer les yeux pour le croire, il faut s'aveugler pour ne le croire pas.

Quels sont donc les téméraires qui lèvent ici l'étendard de la révolte? Quels sont-ils les impies qui demandent à Dieu raison de ce qu'il enseigne, qui révoquent en doute la certitude de son témoignage, qui veulent l'obliger à descendre de son trône pour comparaître devant eux? Aujourd'hui plus que jamais des hommes présomptueux affectent de briller dans les compagnies en insultant à la religion et à ses mystères: mais étudiez-les; si vous ôtez à la plupart quelquefois un train magnifique, un habit superbe, toujours un ton d'autorité, un air d'assurance, dès là vous leur ôtez tout leur mérite; il ne leur reste que leurs travers. Ne sortons point de mon sujet. Voilà dans un cercle de mondains un prétendu esprit fort qui se produit, je le vois jeter comme au hasard, mais d'un ton imposant, une parole contre le dogme dont nous parlons: ensuite, content de lui-même, il promène un regard de suffisance sur les assistants pour demander qu'on lui applaudisse; si quelqu'un lui résiste, il paie son adversaire d'un sourire moqueur, d'un coup d'œil de compassion: mais qu'il approche ce libertin, que je l'interroge à mon tour. Répondez, esprit sublime; vous voulez comprendre Dieu, comprenez-vous ses ouvrages? Etes-vous en état de parler juste, même sur une simple feuille d'arbre? M'expliquerez-vous la nature du moindre insecte avec les métamorphoses qui le transforment, avec les ressorts dont il est pourvu? M'expliquerez-vous cet amas de merveilles qui se rencontrent dans un épi, dans une fleur? Comment un grain qu'on jette en terre, d'abord se pourrit, bientôt se lève, peu à peu se développe, ensuite se couvre de feuilles, se pare de fleurs, se charge de fruits? Savez-vous comment une foule, une variété d'objets innombrables se peint sans confusion, sans mélange dans une partie de l'œil si étroite qu'elle est presque imperceptible? Savez-vous la cause toujours recherchée, toujours ignorée du flux et du reflux de l'océan? Pouvez-vous dire, comment la pensée se forme et à l'instant échappe? Comment la mémoire la rappelle et la conserve? Par quelle vertu l'imagination, toute spirituelle qu'elle est, retrace les corps? Pourquoi les passions successivement agitent l'âme, et la jettent dans de si étonnantes alternatives? Encore une fois, expliquerez-vous ces énigmes, et si elles sont au-dessus de vos forces, comment atteindrez-vous au premier être en comparaison de qui ces énigmes ne sont que des jeux? Faible mortel, dont les vues sont si courtes, tu ignores ce qu'il y a de plus ordinaire, tu t'embarrasses, tu te perds dans la discussion de faits moins obscurs, et tu oses approfondir les oracles de ton Créateur! Abaisse, impuissante raison, abaisse ton orgueil; ton orgueil ne te causera que de la honte. Dieu est un océan sans fond et sans bord: si on prétend le sonder, l'océan reste, et l'insensé y est englouti: Dieu est un soleil dont la flamme est insoutenable; si on prétend l'envisager, le soleil reste, et l'insensé perd les yeux: Dieu est par rapport à nous comme sur une montagne extraordinairement haute, bordée de tous côtés de précipices et d'abîmes; les téméraires qui veulent monter jusqu'à lui, roulent à l'instant, et se renversent confusément les uns sur les autres.

Non, au jugement même de la raison, la raison ne peut comprendre Dieu; si je le comprenais, il ne serait pas Dieu; le caractère de sa grandeur est d'être au-dessus de

Digitized by Google

nos plus fortes pensées, de nos plus énergiques expressions. Dites que d'un mot il a créé tout ce qui respire, qu'il a produit tant de merveilleux ouvrages qui font l'ornement de la nature : dites qu'il est le Dieu des batailles, le Dieu des vengeances, le Dieu qui porte la terreur dans le cœur des plus intrépides conquérants : tout cela est grand, mais tout cela n'exprime point la richesse et la magnificence de son être ; le seul qui puisse dignement parler de lui, c'est lui-même ; tout ce qui reste à l'homme, c'est d'adorer et de se taire. Il viendra ce temps, il paraîtra ce grand jour de l'éternité où l'œil de notre intelligence pleinement ouvert, sans voile et sans nuage, nous verrons Dieu et la manière dont il subsiste : nous viendrons heureusement nous perdre à jamais dans cette source de tous les biens ; mais en attendant, adorable Trinité, j'adore en silence, et je ne l'interromperai, ce silence respectueux, que pour m'écrier que vous êtes ce Dieu trois fois saint. Avançons ; dans le mystère de ce jour, Dieu infiniment élevé au-dessus de nous, objet adorable digne de la foi la plus respectueuse ; c'est ici que tout l'esprit doit se soumettre, vous venez de le voir. J'ajoute, dans le mystère de ce jour, Dieu infiniment abaissé jusqu'à nous, objet aimable, digne de nos plus tendres attachements ; c'est ici que tout le cœur doit s'enflammer, sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Dieu étant, comme j'ai dit, si incompréhensible et si grand, devrait, ce me semble, se renfermer dans le centre de sa gloire, et borner à lui seul ses soins : mais il s'intéresse pour sa créature, et on dirait qu'il met une partie de son bonheur à faire le nôtre. La raison et la religion nous apprennent que nous ne sommes pas dignes d'un seul de ses regards ; que quand nous pratiquerions toutes les vertus, nous ne mériterions de sa part que de l'indifférence ; et il descend de la hauteur de son rang pour s'abaisser jusqu'à nous ! Quelle bonté dans lui ! que ne lui devons-nous point ! Comprenez les trois amours qui lui sont dus ; aimable dans les biens qu'il nous a faits, il mérite un amour de reconnaissance ; aimable dans les biens qu'il nous prépare, il mérite un amour de confiance ; plus aimable dans les biens infinis qu'il possède de son fonds, il mérite un amour de complaisance. Chrétiens, rendons-nous, avec des motifs si touchants il n'est plus permis de résister.

Amour de reconnaissance, parce que nous avons dans la Trinité un Dieu qui nous comble de biens. Que ne devons-nous point au Père céleste ! il nous a donné la vie, il nous la conserve, il pourvoit à nos besoins, il procure même nos plaisirs ; nuit et jour sa toute-puissance au gré de sa tendresse s'emploie pour nous ; il est Père, et il est le nôtre mille fois plus que tous ceux à qui nous donnons un nom si tendre. Que ne devons-nous point au Fils qui a pris compassion de nos malheurs, qui a fermé l'abîme où nous devions être engloutis, qui nous a rendu sur le ciel, dont nous nous étions exclus, des droits incontestables et sûrs ! chaque goutte de son sang nous dit qu'il nous a plus aimés que sa propre vie. Que ne devons-nous point au Saint-Esprit ! Nous sommes aveugles, il nous éclaire ; nous sommes faibles, il nous soutient ; nous sommes timides, il nous ranime ; nous sommes fugitifs, il nous rappelle ; nous sommes coupables, il nous pardonne ; partout ses soins nous accompagnent, partout sa voix nous parle au fond du cœur ; il est pour nous le plus fidèle et le plus tendre des amis. Mais considérons ces différentes grâces dans celle qui est la plus signalée, qui est comme la base et le fondement de toutes les autres, la grâce baptismale qui nous fait chrétiens. Là, le péché est noyé, non dans un déluge terrible, comme le furent du temps de Noé des hommes charnels, non dans les flots de la mer Rouge, comme le furent au commandement de Moïse les Egyptiens, mais dans le sang de l'Agneau : une eau respectable et sainte efface nos taches, éteint le feu de l'enfer, donne un remède certain contre la violence des passions. Là, l'Eglise nous prêtant une voix pour répondre, les cieux s'ouvrent, les trois personnes divines assistent invisiblement à la cérémonie de notre baptême, en présence de ces augustes témoins nous faisons abjuration, ils reçoivent nos serments, un caractère illustre ainsi qu'ineffaçable est imprimé dans le fond de notre substance ; l'image de la Divinité, que le péché avait défigurée, est rétablie : le Père nous adopte pour ses enfants, le Fils nous embrasse comme ses frères, le Saint-Esprit nous choisit pour ses temples ; et dans cet état de noblesse et de grandeur où nous parvenons, avec ce rayon de la lumière éternelle et incréée qui est réfléchie dans nos âmes, on peut presque dire que nous sommes moins des hommes que des dieux. Que de faveurs découlent de cette première faveur ! Faveurs générales et particulières, faveurs que nous recevons pour la vie présente et pour la vie future, et dont toute l'éloquence humaine ne peut faire que de trop faibles récits.

Telle a été la conduite de Dieu à notre égard, conduite paternelle et bienfaisante. N'est-ce pas ici que la reconnaissance devrait faire éclater ses transports, que tout le cœur devrait prendre feu ? et ce cœur infidèle, il est tout de glace ! il est sous les yeux d'un si digne Maître, d'un si bon Père, et il ne lui dit rien ! Dieu a tout fait pour nous, et nous ne sentons rien pour lui ! nous ne l'avons pas seulement remercié ! ingrats, nous ne l'avons pas remercié ! En dis-je assez ? et ne devons-nous pas nous reprocher même que nous avons fait de ses dons la matière de nos offenses, et qu'à l'ingratitude nous avons ajouté l'outrage ? Son image était gravée dans nous avec des traits glorieux, par combien d'affronts l'avons-nous flétrie ! Le nom de chrétien, ce nom

Digitized by Google

plus illustre que celui des rois, à quel point l'avons-nous déshonoré ! Vous tous qui êtes marqués au nom de la Trinité, je vous demande, comme autrefois le Fils de Dieu aux Juifs, quand ils lui présentèrent une pièce de monnaie : *Cujus est imago hæc et superscriptio?* (*Matth.*, XXII.) Vous vous dites chrétiens, et vous vous livrez aux penchants les plus honteux ; la colère, l'ambition, la mollesse vous dominent : *Cujus est imago hæc et superscriptio?* A qui ressemblez-vous, demande saint Jérôme, est-ce à Dieu, est-ce aux animaux dont vous suivez les traces en donnant dans des excès qui ne nous laissent d'homme que la figure? Vous vous dites chrétiens, et vous ne songez qu'à amasser, au mépris de la justice dont votre insatiable avarice brave les droits les plus sacrés : *Cujus est imago hæc et superscriptio?* De qui portez-vous la marque ? est-ce du Dieu trois fois saint, ou de l'infâme divinité que vous servez, effaçant dans vous la noble empreinte qui était scellée avec le sang du Rédempteur ? Vous vous dites chrétiens, vous le paraissez même ; mais vous nourrissez dans l'âme des ressentiments, des inimitiés, des haines que la conscience vous presse inutilement d'étouffer : *Cujus est imago hæc et superscriptio?* Qui êtes-vous aux yeux de Dieu ? aux yeux perçants et redoutables du souverain Juge, ne portez-vous point déjà le caractère d'un réprouvé ? Juste raison de craindre ! le triste sort de la malheureuse ville de Thessalonique doit vous faire trembler. Dans la fureur d'une sédition populaire, les habitants se soulèvent contre Théodose, renversent ses statues, les traînent avec ignominie dans les places publiques, et pour se venger de l'injure reçue, ce prince fait massacrer sept mille personnes ; affreux spectacle ! Vous qui déshonorez l'image du Très-Haut, commettez-vous un attentat moins criant? Dieu vous le pardonnera-t-il ? et ce qui fut dans Théodose le transport d'une colère cruelle, ne sera-t-il pas dans lui l'arrêt trop équitable d'une juste vengeance ? Mais bien différent de Théodose, quoique mille fois plus cruellement outragé, il ne parle point de châtiment, il nous recherche encore, il fait vers nous les premiers pas. Ah ! quel torrent de larmes devrait couler de nos yeux ! quel déluge de flammes devrait embraser nos cœurs ! Oui, des feux encore plus ardents que les feux de l'enfer que nous avons mérités, doivent s'allumer pour lui dans nous : il serait juste, il serait naturel même que l'amour nous arrachât la vie par la violence de ses transports : faut-il que nous soyons insensibles, et que le plus aimable de tous les pères soit de tous les pères le moins aimé !

Amour de reconnaissance, ajoutons amour de confiance parce que nous avons dans la Trinité un Dieu, qui, après nous avoir comblé de biens, est disposé à nous en faire de plus grands encore. Ce Dieu de bonté a principalement en vue notre salut, et c'est à ce terme, digne de tous nos vœux, qu'il rapporte tout. Il veut nous rassembler dans le ciel, il veut nous avoir à ses côtés, il le veut ; le Père, parce qu'il voit en nous les traits de sa ressemblance ; le Fils, parce qu'il voit dans nous le prix de son sang ; le Saint-Esprit, parce que nous sommes ses sanctuaires animés. Oui, ce Dieu souverainement grand, je le vois agir hors de lui-même pour travailler à nos intérêts éternels, quel prodige ! il ne perd pas de vue un instant le dessein qu'il a formé de nous sauver. Nous outrageons dans le Père la toute-puissance ; la toute-puissance réclame contre nos crimes et il continue de l'employer en notre faveur, il prolonge nos jours afin de nous donner le temps du repentir. Nous profanons dans le Fils le sang qu'il a versé ; ce sang crie vengeance contre des profanateurs, et il le laisse au milieu de nous en dépôt afin que nous puissions y laver nos taches. Nous méprisons dans le Saint-Esprit la grâce dont il nous prévient ; la grâce méprisée accuse nos perfidies, et il ne cesse de nous en faire sentir les puissantes atteintes afin de nous rappeler à nous-mêmes. Peut-être avons-nous commis de ces péchés énormes capables d'enflammer sa colère, quelqu'un de ces péchés marqués d'un caractère si odieux, que si nous avions fait aux hommes quelque chose de pareil ils conjureraient notre perte : comment n'a-t-il pas éclaté ? qui a suspendu l'effet de sa vengeance? Je l'ai dit, il veut nous rendre éternellement heureux : *nemo tam Pater*, c'est un Père qui cherche à établir ses enfants, et une béatitude infinie est l'établissement permanent et durable dont il prétend les mettre en possession.

Parmi les hommes on voit des pères qui n'aiment point leurs enfants ; prévenus contre eux d'une antipathie violente, s'ils les envisagent, c'est avec les yeux de la haine ; s'ils les châtient, c'est avec un bras sans pitié : ils en viennent quelquefois même jusqu'à leur refuser le nécessaire, et à force de mauvais traitements ils les obligent à s'enfuir de la maison paternelle. On voit des pères qui renversent la fortune de leurs enfants ; dominés par une passion ruineuse, ils ne songent qu'à leurs plaisirs, tandis qu'une famille éplorée demeure sans ressource contre la faim qui la dévore. On voit des pères qui, à l'égard de leurs enfants font acception des personnes, prodiguent aux uns leurs caresses, accablent les autres de leurs rigueurs ; introduisent les uns dans le monde avec éclat, confinent les autres dans l'obscurité d'un cloître : Pères cruels, quittez un nom qui vous convient mal. *Nemo tam Pater :* Dieu seul le porte dignement à l'égard des hommes ; tous sont chers à ses yeux, tous ont part à ses dons, tous sont portés entre ses bras : *Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos, et super eos volitans* (*Deut.*, XXXII), semblable, dit Moïse à un aigle qui, après avoir formé ses aiglons, se met à leur tête, et leur montre à s'élever dans les airs, Dieu après nous avoir nourris du lait aimable de ses conso-

Digitized by Google

lations, nous encourage à prendre l'essor, au milieu de l'essor nous conduit de l'œil, nous anime de la voix, nous soutient jusqu'à ce que parvenus au plus haut des cieux, nous goûtions avec lui dans son temple les délices d'un éternel repos.

Aussi l'Eglise, cette mère si sage, quand elle voit quelqu'un de ses enfants réduit à l'agonie toucher à sa dernière heure, que dit-elle pour rassurer le moribond? où veut-elle qu'il mette son recours et son appui? Dans les bonnes œuvres dont il s'est occupé, dans les jeûnes dont il a affligé sa chair, dans les largesses qu'il a faites à l'indigent, dans le nom de la Trinité : Partez, lui dit-elle, âme chrétienne, partez au nom du Père votre Créateur, au nom du Fils votre Sauveur, au nom du Saint-Esprit votre Sanctificateur, partez pour le ciel qui est désormais votre patrie : si le souvenir de vos crimes, si l'horreur du trépas, et la rage des démons vous effraient, le nom des trois divines personnes est un nom redouté des enfers, qui doit dissiper vos craintes, et ranimer votre confiance. Ensuite quand le malade vient d'expirer, elle demande qu'il soit reçu dans le sein d'Abraham, elle veut toucher en sa faveur le cœur de Dieu, et quelle est sa prière? Seigneur, s'écrie-t-elle, vous le savez, il a eu ses faiblesses ; mais il a adoré un Dieu en trois personnes, il a confessé le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; ah! récompensez sa foi, et qu'il soit l'objet de vos grandes miséricordes. Or, puisque Dieu s'affectionne de la sorte à notre bonheur véritable, voyez jusqu'où doit aller de notre part la tendresse et la confiance, s'il n'est pas juste que l'une et l'autre, par un mélange heureux, se confondent dans nos cœurs. Enfants chéris d'un si bon Père, jetons sur lui un coup d'œil respectueux et tendre; venons tomber avec joie, venons reposer avec douceur entre ses bras. Pouvons-nous douter de son amour? pouvons-nous lui refuser le nôtre? craindrons-nous de remettre nos intérêts, de nous remettre nous-mêmes entre ses mains? Loin de nous, chers auditeurs, et toute indifférence et toute inquiétude : dès qu'il s'agira de lui, aimons, et à l'exemple du Prophète, dormons sur son sein paternel; aimons, et comme l'ordonne saint Paul, venons décharger toutes nos peines dans son cœur; aimons, et s'il nous reste encore quelque inquiétude, que ce soit pour savoir comment nous l'aimerons davantage.

L'amour de reconnaissance et l'amour de confiance doivent donc nous attacher à Dieu. En resterons-nous là? ne formerons-nous point de sentiments plus élevés? n'est-il point de lien plus digne de Dieu et de nous? Encore un pas, Chrétiens, il en faut venir au plus parfait des amours, à l'amour de complaisance, à l'amour pur; je veux dire que sans aucun retour sur nous-mêmes, sans aucune vue d'intérêt propre, indépendamment de toutes les dispositions que Dieu peut faire de nous pour le temps et pour l'éternité, nous l'aimions par-dessus toutes choses. Saint Paul est le grand maître qui a le premier traité à fond cette sublime théologie *Æmulamini*, dit ce grand homme, *æmulamini charismata meliora, et adhuc excellentiorem viam vobis demonstro.* (I *Cor*, XII.) Mes frères, je vous ai annoncé une religion divine, je vous ai prêché la foi, l'espérance; il est temps d'ouvrir une carrière plus illustre, et de vous conduire à la perfection la plus haute où puissent atteindre les mortels. *Æmulamini charismata meliora*, aimons Dieu, je le veux, dans ses commandements, dans ses oracles, dans ses mystères, dans ses récompenses, dans tout ce qui nous plaira ; mais soyons convaincus qu'il n'y a dans lui rien de si aimable que lui-même. Où trouver en effet des termes qui expriment ses amabilités adorables et en tout sens infinies! A consulter les yeux et la raison, la nature et la grâce, quels puissants et invincibles attraits se présentent chez lui en foule! La fertilité des campagnes, la variété des fleurs, l'éclat de l'or, la splendeur du firmament, le charme de la beauté dans les créatures, tout ce qui nous enchante ici-bas est un rejaillissement de sa gloire répandu sur ses ouvrages. Tout invisible qu'il est, à travers les sombres voiles qui le couvrent, il échappe de lui un rayon glorieux qui colore et embellit tout ce que nous voyons autour de nous. Or, si ces merveilles sont si frappantes, quel doit être leur auteur! si l'ouvrage est si beau, quel doit être l'artisan! si à la vue de tant de charmes nous sommes éblouis, transportés, que dirons-nous d'une toute-puissance à qui rien ne résiste, d'une sagesse à qui rien n'échappe, d'une miséricorde que rien ne lasse, d'une autorité que rien ne borne, d'une sainteté que rien n'altère? Si Dieu, entrevu faiblement et de loin, attire tous nos regards, réveille tous nos désirs, enflamme tous nos penchants : Dieu infini, Dieu en lui-même ; Dieu tel qu'il se communique à ses saints, non plus en quelque sorte goutte à goutte, mais tout entier et inondant l'âme de la plénitude de ses biens, quels ravissements, quelles flammes doit-il exciter?

Ne perdez pas cette réflexion. Je suppose un homme tel qu'il s'en trouve rarement, compatissant à l'égard des malheureux, bienfaisant à l'égard de tout le monde, attentif à étudier les moyens de rendre service ; un de ces hommes accomplis en qui brillent de rares qualités soutenues d'un air grand et majestueux : qu'on vienne à le connaître, on ne peut se défendre de l'aimer, presque nécessairement une secrète sympathie nous lie à sa personne. Quoique jamais il ne nous ait fait de bien, que jamais il ne doive être dans l'occasion de nous en faire, c'est un vainqueur à qui nous nous rendons : comment donc pouvons nous résister à un Dieu qui, dans sa richesse inépuisable et féconde, renferme tout ce qu'on peut imaginer de parfait et de ravissant! à un Dieu qui est l'océan immense où se réunissent toutes les beautés et toutes les grâces! N'est-ce pas à lui que doivent s'adresser tous les

Digitized by Google

soupirs, à lui que doivent tendre tous les transports, vers lui que doivent s'élancer tous les cœurs? Malheureux le cœur qui est insensible à tant d'appas! malheureux le cœur qui ne se sent pas blessé, quand il pense à un Dieu si charmant!

Je dis qu'il faut aimer gratuitement, aimer purement, je ne dis rien de trop : remarquez que Dieu en a usé de la sorte à notre égard, et que je ne demande pour lui que ce qu'il a fait pour nous. Car enfin le Père nous a créés, le Fils nous a rachetés, le Saint-Esprit nous a sanctifiés. Expliquons-nous davantage : le Père nous a donné un Rédempteur, le Rédempteur nous a appliqué ses mérites, le Saint-Esprit nous a prodigué ses dons; toutes les trois personnes divines nous ont prévenus de leur bienveillance et de leur tendresse; que gagnaient elles à nous prévenir? qu'attendent-elles de nous? Que nous soyons ou que nous ne soyons pas; que nous montions au plus haut des cieux, ou que nous tombions au plus profond des enfers, quel avantage leur en revient-il? Elles ont obligé des serviteurs inutiles, et qui plus est, des serviteurs ingrats : par conséquent nous sommes indignes de vivre, nous méritons de n'aimer jamais, si nous n'aimons Dieu par la seule raison qu'il est aimable.

Oh! si nous entrions dans les sentiments de ces âmes éprises de Dieu, de ces séraphins revêtus d'un corps mortel, qui possédés de l'amour divin jusqu'à n'en pouvoir soutenir la violence, cherchaient à le communiquer aux autres, et soufflaient en tous lieux les sacrées étincelles du feu dont ils étaient embrasés! Oh! si nous ressentions ces chastes et divines flammes! Grand Dieu, quand lancerez-vous sur nous ces traits brûlants qui pénètrent dans la substance de l'âme!

Chrétiens, attachons-nous à lui, mais pour lui seul; craignons de le perdre, mais craignons encore plus de lui déplaire; aimons ses dons, et encore plus la main qui les dispense; disons, non plus simplement comme le Prophète, quand même il me porterait le coup mortel, j'espérerai en lui, *etiamsi occiderit me, sperabo* (*Job*, XIII); mais disons d'un ton plus fort, *etiam si occiderit, amabo*; oui, grand Dieu, quand vous feriez pleuvoir sur moi tous les maux, quand vous m'accableriez de toutes les disgrâces, je ne soupire, et ne soupirerai que pour vous. Frappez sans ménagement, frappez! la violence de vos coups n'égalera point celle de mes transports, *etiam si occiderit, amabo*. Telles sont les charmantes leçons qu'il est beau de prendre, tel est l'exercice le plus divin qui puisse nous occuper, il fera qu'après avoir aimé ici-bas comme les séraphins, nous méritions d'aimer et de régner avec eux dans l'éternité bienheureuse. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXXVII.

Pour le jour de la Conception.

SUR LE MYSTÈRE.

Exsultavit spiritus meus in Deo salutari meo. (*Luc.*, I).

Mon esprit a tressailli de joie dans le Dieu qui m'a sauvé.

Telles furent les paroles de Marie, lorsque renfermant déjà le Verbe incréé dans son sein virginal, elle entendit Elisabeth la féliciter sur ses grandeurs. Tout à coup, dans les sacrés transports dont l'anima l'Esprit-Saint, elle fit éclater les sentiments de son humilité et de sa joie; sans donner une interprétation forcée à ces mêmes paroles, je puis bien les mettre dans sa bouche au moment de sa Conception sans tache, puisque sa Conception sans tache lui procura le parfait usage de sa raison, et fut d'ailleurs une faveur d'un prix inestimable. Oui, dans des ravissements ineffables, n'en doutons point, elle s'écria : Dieu, mon libérateur et mon Père, vous me sauvez du plus grand des malheurs! grâce à vos bontés, j'échappe à un mal plus terrible que l'enfer même, au péché qui infecte tous les hommes! qu'un tel avantage doit m'être doux! que je sens qu'il a d'attraits pour mon cœur! ***Exsultavit Spiritus meus in Deo salutari meo.*** Pas un moment ne m'a vue dans la disgrâce de mon Dieu; ses regards, en tombant sur moi, n'aperçoivent rien dont leur sainteté infinie soit blessée; je suis assurée de ne lui avoir jamais déplu, assurée de ne lui déplaire jamais! non, toutes les satisfactions de la terre n'ont rien de comparable à celle-là : ***Exsultavit spiritus meus in Deo salutari meo.***

Telles furent vraisemblablement les paroles de Marie à cet instant glorieux, et voici en même temps les instructions qu'elle nous donne sur un point des plus intéressants qu'on puisse traiter dans le christianisme, je veux dire la grâce : non la grâce actuelle qui est la matière de tant de disputes, mais la grâce habituelle et sanctifiante qui est la marque des enfants de Dieu. Matière importante, et cependant peu connue : mais la Conception immaculée de Marie est le flambeau qui nous éclaire; c'est une leçon à la portée de tout le monde, et sans que nous nous engagions mal à propos dans des explications ennuyeuses, chacun apprendra ce qu'il doit penser sur ce sujet, et ce qu'il doit faire. Entrons donc aujourd'hui, chrétiens, mais entrons d'une manière utile et instructive dans l'esprit du mystère qui nous assemble. Qu'est-ce que la grâce du Rédempteur qu'on reçoit au baptême, qu'on recouvre par la pénitence, et qui est appelée communément grâce habituelle et sanctifiante? c'est une vertu infuse dans nos âmes qui établit entre Dieu et nous une amitié réciproque, qui nous constitue ses amis, ses enfants, les héritiers de son royaume : avec cette grâce le ciel nous appartient, sans cette grâce l'enfer est notre partage.

Or, pour parler de cette grâce dans le

Digitized by Google

sens de saint Paul, dans le sens de Jésus-Christ même, je dis qu'elle est tout ensemble une faveur et un talent; une faveur après laquelle on ne peut trop soupirer, un talent qu'on ne peut trop faire valoir; une faveur qui mérite toute notre estime, un talent qui demande toute notre fidélité : faveur signalée, chrétiens, connaissez-en tout le prix, c'est le plus grand des biens que le ciel accorde : talent précieux, chrétiens, faites-en un digne usage, c'est le titre des plus indispensables obligations que le ciel impose. Voilà tout le fond du mystère, et le plan de ce discours Secourez-moi, incomparable Vierge, auguste Reine, et par vos prières toute-puissantes faites descendre sur moi les lumières de l'Esprit-Saint, je vous dis avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On conviendra sans peine de l'estime qu'on doit faire de la grâce qui se reçoit au baptême, qui se retrouve au tribunal de la pénitence, si on pense à l'estime qu'en fait Dieu même. Or dans le mystère de ce jour il s'explique sur cela de la manière la plus évidente : car voulant élever Marie au-dessus de toutes les créatures, il lui donne sa grâce, et de quelle manière? il la donne dès le premier instant, il la donne par préférence, il la donne seule. Il la donne dès le premier instant sans y apporter le moindre délai; il la donne par préférence en vertu d'un choix spécial, il la donne seule sans y mêler d'autres avantages. Reprenons, et suivez-moi. Il la donne dès le premier instant, c'est donc qu'il la juge souverainement nécessaire; il la donne par préférence, c'est donc qu'il la juge supérieure à tout le reste; il la donne seule, c'est donc qu'il juge que tout le reste n'est point nécessaire. Ainsi il est vrai de dire de la grâce sanctifiante qu'elle est nécessaire par-dessus tout, qu'elle l'emporte sur tout, qu'elle tient lieu de tout. Or, puisqu'elle renferme ces nobles caractères, et qu'ainsi en juge celui dont les jugements sont infaillibles, il s'ensuit qu'elle est la faveur la plus signalée, la faveur qui mérite le plus toute notre estime et tous nos vœux.

Oui, mes frères, Dieu donne sans différer sa grâce à Marie, et il ne permet pas que le démon la tienne un moment dans l'esclavage. Rappelons ce moment fatal où frappés de la malédiction d'en haut, tristes objets que le ciel abhorre, nous ne nous présentons à lui que comme des criminels, et ses ennemis aussitôt que son ouvrage. Incapables de commettre le crime, nous sommes chargés d'un crime étranger qui nous devient propre, dans nos membres le péché coule avec la vie, et nous ne sortons du sein de nos mères qu'odieux à celui qui nous a fait naître. Au moment que nous recevons de Dieu le premier de ses bienfaits, nous sommes dignes du premier de ses anathèmes, et nous méritons qu'il nous écrase de la même main, dont il nous a formés. Quelle nuit avec ses horreurs est comparable à ce moment ténébreux! Vantez, enfants des hommes, vantez la noblesse du sang qui coule dans vos veines, l'éclat de la pourpre dans laquelle vous êtes nés : mais vous êtes nés dans le péché, en voilà plus qu'il n'en faut pour dissiper l'orgueil qui vous enivre. Moment funeste! dès lors sentant le poids de notre misère nous poussons des cris, nos yeux s'ouvrent aux larmes; hélas, ils ne devraient, ces coupables yeux, verser que des larmes de sang. N'est-il point à craindre que Marie ne subisse le même sort, et que le Tout-Puissant qui la prendra pour mère, n'ait à effacer en elle le caractère humiliant d'esclave de l'enfer? Ne craignez rien : *Adjuvabit eam Deus mane diluculo* (*Psal.* XLV), Dieu ne doit point permettre, et il ne permettra point qu'elle soit souillée d'un opprobre contraire à ses hautes destinées, d'un opprobre qui rejaillirait jusque sur son Fils : il ne doit point permettre, et il ne permettra point que le sang qui doit couler pour le salut du monde, soit empoisonné dans sa source, et que le démon puisse en se glorifiant lui dire, Marie n'est votre sanctuaire qu'après avoir été ma demeure. L'honneur de Jésus-Christ et celui de sa mère sont si étroitement liés, dit saint Augustin, que toutes les fois qu'on parle du péché, on ne doit point parler de Marie : destinée à la maternité divine, elle a dû avoir dès son premier instant, ce qu'eurent Adam et Ève, je veux dire la sainteté et la justice : *Adjuvabit eam Deus mane diluculo.*

C'en est fait, resplendissante de lumière, et portant sur le front l'image de la Divinité, elle est comme une aurore naissante qui annonce un beau jour, elle paraît devant le Seigneur, *Veni tota pulchra es* (*Cant.*, IV), venez, lui dit ce maître adorable, la beauté dont vous êtes parée n'est point flétrie; plus heureuse que Jérémie, vous n'êtes point simplement arrachée d'entre les dents de l'ancien serpent, mais vous avez échappé à ses efforts, et son souffle n'a point été jusqu'à vous : *Veni, columba mea* (*Ibid.*), venez, ma bien-aimée, je mettrai dans vous mes complaisances; après le Verbe incréé que je produis de toute éternité dans le sein de la gloire, vous êtes la plus parfaite image où je puisse contempler mes grandeurs : *Veni, coronaberis* (*Ibid.*), venez, je veux vous couronner de mes propres mains, je vous donnerai en partage toutes les nations, vous travaillerez sous moi au plus grand de mes desseins, le salut du monde que je médite sera mon ouvrage, et vous y aurez part : *Veni de Libano* (*Ibid.*), je vais vous opposer aux puissances des ténèbres, seule vous serez une armée rangée en bataille dont l'enfer ne soutiendra pas la vue : *Veni, electa mea* (*Ibid.*), venez, vous êtes la merveille du monde. Voilà comme Dieu se hâte, je ne dis pas d'affranchir, je dis de garantir cette heureuse fille de la servitude commune. En vertu des mérites du Rédempteur, les autres hommes sont guéris de la plaie, Marie en est préservée; dans les autres on efface la tache, dans Marie on la

Digitized by Google

prévient : les mérites du Rédempteur lui sont extraordinairement appliqués, appliqués par une anticipation glorieuse et hors de rang. Vous dites qu'il ne s'agissait que d'un moment, et que ce moment une fois écoulé, elle pouvait être sanctifiée ainsi que le fut dans la suite Jean-Baptiste ; il est vrai, mais comprenez-vous quel mal c'est d'être un moment dans la disgrâce de Dieu, un moment ennemi de Dieu ? mais dans le monde même il ne faut qu'un moment pour déshonorer, et la tache ne s'efface plus. Cette bonté de Dieu si attentive, ces empressements si vifs en faveur de la Vierge témoignent combien la grâce dont nous parlons est nécessaire, et pour être convaincus de sa nécessité inutilement demanderions-nous une plus forte preuve.

Nécessité absolue : c'est elle qui dans nous efface le péché, elle qui nous rend enfants de Dieu, elle qui nous fait membres de Jésus-Christ, elle qui assure le mérite de nos bonnes œuvres, elle qui nous donne droit à l'héritage céleste. Nécessité absolue : sans elle nous ne sommes que des cymbales retentissantes, des instruments qui rendent un son inutile ; nous ne sommes aux yeux de Dieu que des objets d'horreur, nous ne sommes marqués du caractère de chrétien que pour être marqués d'un caractère de réprobation plus terrible. Par conséquent c'est elle qui doit être l'objet de tous nos vœux, qu'on doit conserver avec soin, et qu'on doit recouvrer avec toute l'ardeur dont on est capable, quand on a eu le malheur de la perdre, ce qui n'arrive que par notre faute. Dieu, dit le concile de Trente, jamais ne nous abandonnera, si nous ne l'abandonnons les premiers : ses plus chères délices étant de converser avec les enfants des hommes, il prend dans nous une demeure dont rien ne l'éloigne, si nous-mêmes nous ne sommes assez aveugles pour l'en chasser ; je le répète, toutes les fois qu'il se retire, il ne se retire que malgré lui, et parce que nous l'y forçons. Je vous en prends à témoins. Dans la chaleur de la passion, sur le point de commettre une action criminelle, combien de fois avez-vous entendu une voix secrète qui vous disait au fond du cœur, qu'est-ce que tu vas faire ? Penses-tu que Dieu est présent, que tu pèches sous ses yeux, qu'il peut se venger à l'heure même, à l'heure même te perdre pour jamais ; que d'autres ont été frappés dans l'action même du crime, que tu peux l'être aussi bien qu'eux ? Et si cela arrivait, quel serait ton sort ? Rendez gloire à Dieu. Vous avez beau vous justifier par de vains prétextes : toutes les fois que vous avez été assez téméraires pour violer la loi et perdre la grâce, ce n'est ni à la loi ni à la grâce, c'est à la corruption de votre cœur, c'est à vous que vous devez l'attribuer.

Je dis en second lieu que la grâce est donnée à Marie par préférence en vertu d'un choix spécial. Prodige ineffable et digne de l'admiration de tous les siècles ! L'Eternel va éclipser sa grandeur, en paraissant sous la forme d'un enfant, toutes nos misères, nos infirmités tomberont sur lui. Mais il lui faut une mère : de toute éternité Marie est destinée à l'être, Que ne fera pas le Verbe incréé pour orner celle qui doit le porter dans ses chastes flancs ! Si la terre qui n'est que l'escabeau de ses pieds est enrichie de merveilles, comment enrichira-t-il celle qui va devenir le sanctuaire où il habitera : dites-moi ce que vous pensez qu'il va faire pour une mortelle qu'il veut privilégier jusqu'à ce point ? Lui donnera-t-il une couronne ? mais, à parler en général, qu'est-ce qu'une couronne ? Aux yeux de de Dieu un monarque et un esclave ne sont que deux hommes. Lui dévoilera-t-il la connaissance des événements futurs ? Mais aux yeux de Dieu la connaissance la plus précieuse est celle de ses devoirs. Lui transportera-t-il des amas d'or et d'argent ? Mais l'or et l'argent n'étant que de la terre, ce n'est pas un présent qui soit digne du Très-Haut. La distinguera-t-il par le don des miracles ? Ce don est excellent, car que n'ont point opéré dans la suite les apôtres qui le reçurent ? combien de peuples par ce moyen ont ouvert les yeux, et malgré les préjugés de l'enfance, de l'éducation, de la patrie, ont été forcés de se soumettre au joug de la foi ! Sans doute que nous avons rencontré ce que Dieu va conférer à sa mère : nullement ; pour une personne singulièrement chérie, c'est trop peu que de commander aux éléments et à la mort : au lieu de tous ces avantages que j'ai marqués, il a fait un autre choix, c'est dans la justice originelle qu'il veut qu'elle soit conçue.

Etonnant spectacle ! un feu dévorant ravage tout, et au milieu de l'embrasement un arbre majestueux non-seulement n'est pas flétri, mais il est chargé de fleurs, il va porter un fruit qui sera le salut des nations. Un tyran furieux désole l'univers, et au milieu de ses conquêtes une seule place résiste et ne souffre aucune atteinte. Parlons plus clairement : le démon tient le genre humain dans les fers, et une simple fille lui échappe, elle est à couvert de la fureur du monstre qui a triomphé de tout les hommes. Privilége unique et incompréhensible ! Assuérus veut signaler sa magnificence à l'égard d'un sujet qui lui a sauvé la vie, et il ne trouve rien de plus grand que de le faire revêtir de sa pourpre : Dieu veut signaler sa magnificence envers une créature qu'il aime, et il ne trouve rien de si grand que de faire rejaillir sur elle les traits de sa sainteté infinie. Mille et mille fois il a, ce ce Dieu puissant, tiré les morts du sein des tombeaux, rendu impuissante la rage des lions, arrêté la fureur des flammes ; mais sauver du péché d'origine, prévenir la tache dont les enfants d'Adam sont infectés, c'est une faveur d'un ordre si extraordinaire, si sublime, qu'il ne l'a accordée qu'une fois, et à une personne seule.

Ma proposition est-elle exacte, quand je soutiens que rien ne le peut disputer à la

Digitized by Google

grâce, et qu'elle a sur tout le reste une supériorité si grande, que nul bien ne peut lui être comparé? Mais en même temps n'est-ce pas ce qui m'autorise à vous faire les reproches les plus amers? car enfin cette grâce si estimable, d'où vient qu'elle ne tient dans votre estime que le dernier rang? N'est-il pas vrai que, charmés des biens temporels, vous y bornez votre admiration, sans songer que ces faux biens sont dangereux pour le salut, et que s'ils éblouissent, ils sont très-souvent une occasion de chute? N'est-il pas vrai, pour suivre ici la pensée de l'apôtre saint Jacques, que s'il vient à paraître un grand de la terre, aussitôt les imaginations captives et suppliantes semblent courir au devant de lui comme pour lui rendre hommage, et que s'il passe un homme du commun, mais accoutumé à vivre dans la crainte de Dieu, on ne l'honore pas même d'un regard? Ah! que nos pensées sont terrestres! que nos sentiments sont pervers! La grâce reçue au baptême combien devrait-elle nous être chère! avec avec quelle tendresse devrions-nous baiser les liens sacrés par lesquels elle nous unit à Dieu! hélas! ces liens heureux et dignes d'envie, ce sont les premiers que nous brisons! On voit des enfants déjà savants dans l'art du crime, s'y engager, s'y précipiter avec une espèce de fureur, et montrer par leur conduite que deux choses, en quelque sorte incompatibles, sont la raison et l'innocence. Peut-être en est-il ici quelques-uns qui n'ont pas plustôt été en état de connaître Dieu qu'ils l'ont bravé, et qu'on a vus criminels au même instant qu'ils ont paru raisonnables. Mes chers frères, Dieu vous avait appelés à lui, est-ce ainsi que vous deviez lui répondre? Il vous avait donné la raison et la foi, est-ce là l'usage que vous en deviez faire? Il vous avait revêtus de la robe d'innocence, la deviez-vous ainsi déshonorer et profaner? Depuis ce péché commis, Dieu n'est plus à vous, Dieu est perdu pour vous. Ah! malheureux, vous avez fait une perte affreuse, une perte plus funeste que celle des biens, de la santé, de l'honneur, une perte que vous devriez pleurer toute la vie. Je la pleure pour vous, et que ne puis-je verser autant de larmes qu'il en devrait couler de vos yeux! Ce que je dis des jeunes gens, à plus forte raison puis-je l'appliquer aux hommes faits. L'aveu est triste, mais il est véritable; nous n'avons pour Dieu et pour sa grâce que le dernier mépris. Jugez-en vous-mêmes: qu'une personne considérable demande quelque chose de contraire au devoir, qu'il se présente un intérêt contre qui la conscience réclame; alors balancez-vous un seul moment? Qui de vous n'aime mieux offenser Dieu que de choquer un homme en place? Qui de vous n'aime mieux offenser Dieu que de renoncer à un gain illégitime? Et vous aimez Dieu! vous estimez sa grâce! Aimez-vous un Dieu que vous trahissez d'une manière si honteuse? estimez-vous sa grâce que vous vendez à si bas prix? Cette grâce dont nous parlons, est le plus précieux de tous les trésors, le trésor par excellence: tremblez sur vous quand vous le perdez; eussiez-vous en partage la naissance, la richesse, les emplois, fussiez-vous arbitres du monde entier, le monde vous prodiguera ses hommages, et le ciel ne vous destine que des anathèmes.

Ce qu'il faut encore observer dans la grâce que Dieu donne à Marie, c'est que non-seulement il la donne dès le premier instant, non-seulement il la donne par préférence, mais qu'il la donne seule sans y mêler rien de ce qu'on vante ici-bas. Il est vrai qu'il la donne avec largesse, avec profusion, qu'il la donne avec tous ses apanages: Marie ne connut point cette impérieuse loi des membres si contraire à la loi de Dieu, si favorable au déréglement des penchants: elle ne ressentit point ces combats douloureux dont notre cœur est la cause, le théâtre, la victime: Dieu lui donnant sa grâce, la donna dans toute sa plénitude. Mais ces biens que la cupidité canonise, ne paraissent point ici: elle sera cette créature choisie, cette Vierge auguste, traitée par avance comme l'enfant qui naîtra de son sein: gardons-nous de la plaindre, son sort est le même que celui du Fils de Dieu. Homme passionné pour le monde, n'allez pas contempler Marie dans sa maison: vous n'y trouverez que des vertus; vous n'y trouverez ni richesses, ni plaisirs, ni grandeurs. Exposée aux rigueurs de l'indigence, devenue la femme d'un artisan, vivant du travail de ses mains, livrée aux soins obscurs de son domestique, elle ne paraîtra point dans le monde avec éclat. Mais ne descend-elle pas des plus illustres ancêtres? Le sang des rois ne coule-t-il pas dans ses veines? Ne doit-on pas la mettre en état de soutenir son auguste rang? Ah! le rang qui lui est cher, n'est pas celui qu'elle est en droit d'avoir et de réclamer aux yeux des hommes; c'est celui qu'elle a aux yeux du Très-Haut; et ce rang, elle le soutiendra par sa patience; par son humilité, par ses vertus. Concluons: Dieu qui a pour Marie des tendresses plus que paternelles, Dieu qui l'aime elle seule plus que tous les autres hommes ensemble, Dieu qui veut se servir d'elle comme d'un instrument favori pour l'exécution de ses desseins, ne lui donne rien outre sa grâce: donc la grâce suffit seule, donc elle renferme tous les biens vraiment nécessaires, et quiconque la possède n'a pas besoin des autres.

Disons-le avec autant de vérité que de confiance; dès là qu'un homme est en état de grâce, il est riche, il est puissant, il est sage, il a au dedans de soi la source du véritable et parfait bonheur. Voilà ce qui engageait saint Paul à ne vouloir que Jésus-Christ, ce qui lui donnait pour les choses d'ici-bas un profond mépris; voilà ce qui dans la primitive Eglise, à Jérusalem, à Alexandrie, nous a fait voir des hommes aussi ardents à se dépouiller de leurs trésors

Digitized by Google

que nous le sommes à en amasser, et qui ne connaissaient de richesses que le renoncement aux richesses mêmes. Pensée consolante, et bien capable d'inspirer un juste et noble orgueil ! si vous avez conservé la grâce baptismale; je dis plus, dès là qu'au tribunal de la pénitence vous l'avez recouvrée, dès là que vous êtes bien avec Dieu : fussiez-vous accablé des rigueurs de la pauvreté, fussiez-vous dépourvu de tous les talents, à l'extérieur n'eussiez-vous rien que de méprisable, réjouissez-vous, applaudissez-vous dans le Seigneur, vous jouissez d'un bien qui remplace avantageusement tous les autres. Vous n'avez pas des revenus et des honneurs, c'est-à-dire, pour parler avec les maîtres de la morale, que vous n'êtes pas dans les fers, c'est-à-dire que vous n'avez pas des armes pour vous percer le sein : au lieu de revenus et d'honneurs vous avez quelque chose de plus précieux, l'amitié de Dieu. *Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram?... Deus cordis mei.* (*Psal.* LXXII.) Dieu est à moi, Dieu m'appartient, disait David, que puis-je désirer de mieux ! *Deus meus et omnia,* Dieu est mon patrimoine, mon trésor, mon héritage, qu'y a-t-il sur la terre qui puisse me tenter ! qu'y a-t-il dans le ciel même qui puisse me faire envie ! Disparaissez, biens frivoles, le monde vous adore, et moi je vous méprise : étant ami de Dieu, possédant Dieu au fond de mon cœur, je ne veux rien de tout ce qui ne l'égale pas, et je ne connais de perte que celle de son amour. Ce n'est pas à dire que vous deviez tomber dans l'indolence, et négliger les affaires dont le maniement vous est confié ; à Dieu ne plaise qu'on renverse l'ordre qu'une Providence souverainement sage a établi ; continuez de vous appliquer à vos fonctions, d'avancer par des moyens légitimes vos familles, de perfectionner vos établissements ; dans tout cela rien qui ne soit juste ; mais seulement quand une disgrâce imprévue troublera l'économie de vos projets, quand un triste revers vous enlèvera ce que vous avez de plus cher, ne vous découragez point, ne vous désespérez point, ne vous écriez point, à l'exemple de ces insensés, que tout est perdu. Mes frères, voici une maxime vraie, rien n'est perdu pour celui qui aime Dieu, et qui en est aimé. Avançons. A bien étudier le mystère de ce jour, la grâce sanctifiante et habituelle est la faveur la plus signalée ; rien qui mérite tant notre estime et nos vœux, vous venez de le voir : j'ajoute qu'elle est encore le talent le plus précieux ; rien qui demande tant toute notre fidélité, c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Un talent précieux nous a été confié, et l'intérêt que nous avons à le conserver, doit exciter toute notre vigilance. Ce talent, c'est la grâce habituelle et sanctifiante. Marie va nous apprendre à quelles conditions il nous est donné. Ce rejeton illustre de tant de patriarches, cette fille la merveille du monde, reçoit aujourd'hui une grâce privilégiée ; est-ce pour elle un motif de rester dans l'inaction ? non : elle sait que cette grâce si distinguée, elle est assurée de la conserver, mais comment ? par sa fidélité à suivre la chaîne des grâces actuelles qui lui répondent de sa conservation, et qui doivent l'augmenter tout ensemble par un accroissement continuel de mérites. Sur ce principe quelles précautions ne prend-elle pas pour ne point perdre la grâce pour ne pas la laisser stérile. Conserver la grâce, augmenter la grâce, c'est toute son étude. Je ne dirai rien ici à sa gloire qui ne soit tiré de saint Jean Damascène, de saint Ambroise, de saint Bernard. Or si elle en use de la sorte, que devons-nous faire, quels doivent être nos travaux et nos soins ? appliquez-vous, ceci mérite toutes vos réflexions.

Quelles précautions prend Marie pour conserver dans son entier la grâce reçue ? précautions exactes, précautions continuelles. A peine a-t-elle atteint l'âge de trois ans, qu'elle vient à Jérusalem pour être élevée dans le temple à l'ombre du sanctuaire. Là, dans une solitude chérie, que ses premiers soupirs furent aimables ! que les premiers feux, dont elle brûla, furent charmants, et qu'ils touchèrent le cœur de celui à qui seule elle voulait plaire ! Dès lors l'amour divin lui fit souffrir le reste de ses jours le plus violent, mais le plus délicieux de tous les martyres. Point de commerce avec le monde, le monde lui est inconnu : si dans la suite elle y paraît, c'est pour consoler, pour secourir, pour instruire ; la charité dirige toutes ses démarches. Point de conversations avec le prochain, si ce n'est quelquefois de ces entretiens salutaires, où elle manifeste les sentiments dont son cœur est pénétré pour Dieu. Point de liaison avec les hommes, elle les fuit par respect pour la pudeur virginale dont le ciel l'a ornée. Femme bienheureuse et justement bénie entre les femmes, elle coule ses jours dans la réserve et dans une sainte frayeur. Je vous avoue qu'il n'y a rien dans sa conduite qui me frappe davantage, je me sens forcé de m'écrier que c'est avec justice que toutes les bénédictions ont été versées dans son âme. Car si elle eût voulu se produire, quelles entrées dans le monde ne lui préparaient pas sa naissance, ses agréments ! quelle part Jérusalem, alors florissante et vantée des nations, ne lui eût-elle pas donné dans ses superbes fêtes ! mais bien différente des personnes mondaines, elle fuit tout spectacle, et craint encore plus d'être un spectacle elle-même. Renfermée constamment dans sa maison, contente de ses occupations obscures, elle ne se plaît qu'avec Dieu, et ne trouve de goût qu'aux pleurs qu'elle répand à ses pieds. Telle fut sa conduite, conduite pleine de sagesse.

Plût au ciel que ce fût la nôtre ! qu'au sortir de l'enfance dans le temps que la raison commence à se développer, nous vinssions nous rendre à un Dieu à qui nous nous devons tout entiers ! Heureux l'homme

Digitized by Google

qui dès l'enfance prend le joug du Seigneur, et s'étudie de bonne heure à se pénétrer de la crainte de ses jugements! Quel fonds de richesses inestimables il amasse! Les beaux jours, les moments fortunés dont sa vie est remplie! *Bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentia sua!* (*Thren.*, III). Son cœur n'étant point infecté de la contagion du vice, les anges de paix l'accompagnent sans cesse, ils le regardent comme un d'entr'eux, ils se font un plaisir d'écarter de lui tous les dangers, de lui aplanir tous les obstacles : déjà sur la terre il est comme habitant de la bienheureuse patrie : *Bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* Je l'avoue, l'homme qui est rentré en grâce par une pénitence fidèle, mérite véritablement notre estime et réjouit le ciel; mais dans celui qui a conservé l'innocence, la vertu a je ne sais quoi de plus aimable; la flamme que le Saint-Esprit allume dans son cœur est plus belle, plus pure, plus gracieuse. Un vrai pénitent est sujet par intervalle à des retours cruels, il lui reste une impression de crainte et de défiance; il sait qu'il a perdu la grâce, il ne sait pas s'il l'a recouvrée : celui-ci exempt de ces sombres frayeurs, trouve au dedans de soi un témoignage qui le console. De là cette tranquillité charmante dans laquelle il passe ses jours; de là cette confiance avec laquelle il vient à Dieu : qui pourrait dire avec quelle tendresse il en est reçu, quelle place il occupe dans son cœur! *Bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* Dieu jette sur lui un regard dont il n'honore point le reste de l'univers, il se plaît avec lui, il aime à reposer dans son cœur comme sur le plus beau trône qu'il ait ici-bas. Jours heureux, où la vertu se présente dans tous ses charmes! jours heureux, mais nous ne savons pas en connaître le prix! Hélas! peut dire plus d'un parmi nous, je ne l'ai pas connu! dès que j'ai été à moi, peut-être dès l'âge de sept ans j'ai perdu la grâce de mon Dieu! et, ce qui doit mettre le comble à ma douleur, après l'avoir perdue, je n'ai encore rien fait pour la recouvrer! quelle matière pour moi de reproches éternels! *Sero te amavi*, s'écriait Augustin dans l'amertume de son âme, *sero te amavi!* j'ai trop tard aimé le Seigneur. Et où en suis-je donc, ô mon Dieu, moi qui n'ai pas encore commencé! Vous étiez pour moi le meilleur de tous les pères, et je me suis comporté en enfant ingrat et rebelle! vous méritiez seul mes attachements, et vous êtes le seul qui n'y ayez point eu de part! Insensé, qu'ai-je fait? ah! je le reconnais, en négligeant d'être à vous, j'ai négligé le plus beau de tous les devoirs, et le plus doux de tous les plaisirs. Mais expliquons ceci plus en détail. Dieu nous a donné sa grâce, et notre devoir, notre intérêt est de la conserver; par quel malheur la perdons-nous si aisément? par notre témérité et notre imprudence, parce que nous nous attachons à tout ce qui peut devenir un scandale, parce que nous nous jetons dans tous les périls, et que nous affrontons tous les écueils : car n'est-ce pas là tous les jours ce qui nous fait perdre l'amitié de Dieu? je sais que nous sommes environnés de dangers de toutes parts : dangers de la part de notre propre cœur: au milieu de nous une concupiscence rebelle allume tous ses feux, et quelque part que nous allions, nous nous portons nous-mêmes; dangers de la part des hommes dont nous avons tout à craindre, parce qu'ils nous haïssent, et encore plus quelquefois parce qu'ils nous aiment; dangers de la part des démons qui nous assiégent et se jettent avec fureur sur nous comme sur une proie qu'ils veulent dévorer; dangers de la part de notre état; chaque état a les siens, le mariage et le célibat, le barreau et le sacerdoce, le cloître et le champ de bataille en ont qui leur sont propres, et qui se présentent au moment qu'on y pense le moins; dangers inévitables, permis par la Providence pour nous conserver dans l'humilité, pour rendre notre vertu plus ferme, notre couronne plus éclatante. Mais ces dangers, pourquoi les rechercher? qui vous engage à entrer dans des intrigues où la justice est vendue à l'intérêt, à entrer dans des parties de plaisir d'où vous ne rapportez qu'une raison éteinte et une conscience alarmée? qu'est-ce qui vous engage à fréquenter cette personne qui éternellement dans ses discours, déchirant le prochain, blessant la pudeur, n'ouvre la bouche que pour vomir des calomnies et des infamies? qu'est-ce qui engage cette jeune personne à entretenir des liaisons dont elle a vu dans plusieurs de ses compagnes de funestes suites, à souffrir des assiduités où il ne faut qu'un moment d'ivresse pour faire une de ces fautes dont Dieu exigera une rigoureuse pénitence, et que, malgré toute sa pénitence, le monde ne lui pardonnera pas? Et après cela on se plaindra que le vase d'innocence est bientôt endommagé : je m'étonnerais moi qu'il pût soutenir un si rude choc, qu'il ne fût pas brisé en éclat. Y pensez-vous? vous affrontez un ennemi qui règne dans vos membres, qui a pour lui la moitié de vous-mêmes, et vous ne serez point ébranlé? vous avalez un poison brûlant, et vous ne ressentirez point de mortelles atteintes? vous marchez, vous restez au milieu des flammes, et vous ne serez point réduit en cendres? L'image seule du danger a fait trembler les plus grands saints; vous, fragiles roseaux, comment est-ce que le danger même ne vous alarme pas? Au milieu des brasiers allumés par la convoitise, la vertu des anges tremblerait, la vôtre comment se soutiendra-t-elle? J'en appelle au tribunal de votre conscience. Tant que le danger sera involontaire ou nécessaire, ne craignez rien, Dieu sera votre protecteur : mais quand vous vous y jetterez témérairement vous-mêmes, vous voulez votre perte, et je ne crains pas de dire qu'en effet vous périrez.

Mais ne perdons point de vue notre modèle: encore un trait que j'aperçois dans Marie, et que je vous propose comme la matière

Digitized by Google

de vos plus importantes réflexions. Prévenue de la grâce, non-seulement quand il s'agit de la conserver elle est attentive et fidèle, mais quels soins ne prend-elle point de l'accroître! Qu'ils furent, ces soins, empressés et continuels! Dans toute sa vie pas un moment qui se trouve vide, pas un moment où elle ne grossisse le trésor qu'elle a reçu du ciel. Toujours elle fait de nouveaux efforts pour plaire à un Dieu qui est l'objet de tous ses vœux, toujours elle soupire avec de nouveaux transports après lui. Dans tout le reste, son cœur indifférent ne souhaite rien; elle est réduite à l'indigence, Dieu est son trésor; on l'a engagée à un époux déchu des priviléges de sa naissance, et contraint de faire la fonction d'artisan; de la main de Dieu un artisan lui tient lieu du plus grand des rois. Quelque chose que puisse exiger l'Esprit divin, son cœur est prêt, son cœur brûle d'un feu que tout celui des séraphins n'égale pas. Suivez-la dans tous les âges, dans tous les âges ce sont de nouveaux progrès. Je la vois dans l'enfance prier aux pieds des autels, lire les livres sacrés, méditer la loi, et se disposer sans le savoir à devenir un jour le sanctuaire du Saint des saints: dans la jeunesse s'occuper du travail, soulager son époux, lui rendre l'obéissance la plus prompte, la plus entière: dans l'âge mûr accompagner son Fils, partager sa pauvreté, ses persécutions, ses travaux, ses souffrances: dans la vieillesse consoler, encourager, éclairer les apôtres, animer les premiers fidèles, et par ses exemples les porter à la sainteté la plus parfaite. Partout c'est une fidélité qui éclate sans cesse par de nouvelles marques. Le travail, le jeûne, la charité, la prière concourent, les vertus sont pratiquées en tout temps, et pratiquées toutes ensemble. Concevez, s'il est possible, les mérites qu'elle amassa pendant tout le cours de sa vie, mérites abondants qui l'ont mise en droit de demander ces torrents de bénédictions et de grâces qui enrichissent la terre dont elle est le prodige par ses grandeurs, le modèle par ses vertus, et le soutien par ses bienfaits.

Nous avons reçu à proportion le même talent, chrétiens; Dieu nous a donné sa grâce, et nous savons qu'un jour il nous en demandera compte. Quel compte lui rendrons-nous? Qui de nous sera en état de lui dire : Seigneur, ce que vous m'avez confié, je vous le rends avec usure? Voilà pourtant où il en faut revenir. La grâce sanctifiante, qui est d'abord une faveur purement gratuite, n'est point dans la suite une pure faveur, un pur don; c'est un fonds d'obligations que nous avons contractées. Malheur au serviteur infidèle qui aura enfoui le talent de son maître! il sera précipité dans les ténèbres extérieures, et ce qui devait être la cause de son bonheur, sera l'occasion du plus terrible des châtiments. Fasse le ciel que ces châtiments ne tombent pas sur nous! Mais il est constant qu'en cette matière nous portons l'indolence et la mollesse à un excès qui ne peut être coloré d'aucun prétexte. Dans tout le reste vous voulez n'avoir rien à vous reprocher. S'agit-il de la fortune? Vous savez jusqu'où on porte la vigilance et l'industrie; personne ne s'épargne. On est riche, il faut être opulent; on possède des terres considérables, il faut les arrondir; on est revêtu d'une charge importante, on en brigue une plus importante encore. Celui-ci est pourvu d'un bénéfice plus que suffisant pour le faire subsister avec honneur, et il ne craindra pas d'en solliciter, d'en réunir plusieurs; celui-là est en possession de vastes domaines, et il médite d'en ajouter un nouveau sur lequel il n'a que des droits équivoques, pour ne pas dire faux et insoutenables. Un autre dans le commerce a amassé des richesses immenses, et n'est occupé nuit et jour que du soin d'entasser de nouveaux trésors. Quelque riche qu'on soit, à quelque rang qu'on soit parvenu, quelque succès qu'on ait eu dans ses entreprises, encore plus, dit la passion, encore plus d'opulence, encore plus d'autorité; on ne se repose point, on ne s'arrête point, on ne se borne point. A voir l'avidité avec laquelle on cherche à faire des acquisitions, on croirait que la seule chose dont nous ait chargé l'Evangile, est d'augmenter nos biens. Il n'y a que le talent évangélique, le talent de la grâce qui demeure inutile et qu'on ne se met point en peine de faire valoir. Dès là qu'il est question de ce qui nous porterait au bien, de ce qui nous y affermirait, nous sommes d'une indifférence, d'une insensibilité que rien ne réveille.

Cependant Dieu nous parle au fond du cœur; il vous dit à vous : vous devriez prier avec plus de ferveur, vos prières sont trop superficielles; il vous dit à vous : il faudrait donner davantage, vos aumônes sont trop légères; il vous dit à vous : vous devriez parler plus ferme à ce médisant, votre complaisance est trop grande; il vous dit à vous : vous devriez veiller avec plus d'attention sur vos enfants, vous leur donnez trop de liberté; Dieu vous dit tout cela : rebelle que vous êtes, vous le laissez parler inutilement! et depuis peut-être trente ans qu'il vous tient le même langage, vous êtes toujours le même; c'est de votre part toujours même tiédeur, même passion pour le monde, même inattention sur votre famille, même insensibilité pour les pauvres, pouvez-vous n'en pas rougir! Que le discours vienne à tomber sur les biens temporels, je sens que l'indigence nous fait trembler : nous la fuyons, nous ne pouvons même en soutenir la vue, nous la regardons comme un mal qui renferme tous les autres. Un homme se voit sans ressource, et il frémit : nous ne pouvons l'ignorer; si nous sommes en état de péché, si nous sommes sans foi, sans espérance, sans compassion pour le prochain, sans amour pour Dieu, nous sommes dépourvus des véritables biens. A ce moment, s'il fallait mourir, peut-être n'aurions-nous pas une seule bonne œuvre à présenter au Seigneur pour lui demander le ciel; et

Digitized by Google

notre indigence ne nous alarme pas ; nous sommes tranquilles, nous comptons pour rien la grâce étouffée. Je dis la grâce étouffée ; et que dirai-je de ceux qui la détruisent dans le cœur des autres, qui s'étudient à les rendre aussi vicieux, aussi corrompus qu'ils le sont eux-mêmes, et se font un plaisir sacrilége d'avoir dans le crime des semblables ? Tout cela, au mépris de la vertu qu'ils discréditent, des hommes qu'ils scandalisent, de Dieu qu'ils outragent, du sang du Rédempteur qu'ils foulent aux pieds. Et au moment de la mort, des hommes de ce caractère se promettront tout de la miséricorde ! Après un si mauvais usage de la grâce sanctifiante, ils se flatteront qu'une grâce actuelle et toute-puissante les rappellera ! Confiance aveugle, confiance pleine de présomption. Il est à craindre qu'alors Dieu ne venge sa grâce dont on a fait un criminel abus, et qu'il ne retire celles sur lesquelles on comptait présomptueusement. Corrigeons-le cet abus, usons si bien du don céleste, travaillons avec tant de zèle à le conserver, à l'augmenter, que par une conduite vertueuse et digne de Dieu, nous ressemblions à Marie.

Voulez-vous un puissant motif qui vous y engage ? retenez bien trois principes qui ne peuvent être pour vous que très-consolants. Premier principe : avec la grâce sanctifiante conservée ou recouvrée on mérite la grâce sanctifiante elle-même quant à des degrés nouveaux : dès là que vous vivez en chrétien, l'augmentation vous en est due, vous en est donnée en rigueur de justice ; en sorte que l'image de Dieu se peint de plus en plus dans votre âme, et vous donne dès cette vie la ressemblance des prédestinés. Second principe : avec la grâce sanctifiante vous ne faites pas la moindre prière, vous ne pratiquez pas la moindre bonne œuvre, vous ne supportez pas avec patience la moindre disgrâce qui ne vous produise des trésors ; en sorte qu'à chaque instant ce sont des récompenses, des couronnes sans nombre que vous amassez pour l'éternité. Troisième principe : avec la grâce sanctifiante vous êtes à couvert non des accidents de la vie, mais des suites funestes de ces mêmes accidents ; en sorte que si vous veniez à être frappés d'apoplexie, à être étouffés d'un coup de sang, à mourir, en un mot, d'une mort subite, infailliblement vous êtes sauvés. Que ne devons-nous donc pas faire pour que ce don inestimable du Père céleste demeure en nous et y fructifie ! Vous qui le fîtes fructifier au delà du centuple, Vierge sainte, daignez nous protéger, hâtez-vous de tendre une main secourable à des malheureux qui vous réclament : vous ne voyez en nous que des pécheurs, des hommes indignes de vos soins ; mais tout indignes que nous sommes, nous ne pouvons perdre la confiance en vos bontés. Mère de Dieu et la nôtre, soyez touchée de nos misères, soyez attendrie par nos pleurs, obtenez-nous les grâces nécessaires pour marcher sur vos traces, afin que nous méritions un jour de régner avec vous.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXXVIII.

Pour la nativité de la Vierge.

SUR LA DÉVOTION A LA VIERGE.

Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri. (*Judith.*, XV.)

Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'ornement de la nation.

Tels furent les applaudissements que donnèrent les Juifs à cette femme intrépide qui, par la force de sa prière bien plus que par celle de son bras, terrassa le redoutable Holopherne ; ainsi s'accordèrent-ils à célébrer son triomphe et à lui donner une juste préférence sur tant de fameuses héroïnes qui avaient exterminé les ennemis de la patrie. Vous êtes, lui dirent-ils, la gloire de Jérusalem, qui, sur le point d'être noyée dans le sang de ses habitants, a conservé par vous son éclat et sa grandeur ; vous êtes la joie d'Israël qui vient d'échapper aux incendies, aux carnages, aux horreurs d'une funeste guerre ; vous êtes l'ornement de la nation, qui, après une si importante victoire, va couler d'heureux jours dans le sein de l'abondance et de la paix. Qu'à jamais on vante l'âme qui a formé une si haute entreprise, le bras qui l'a exécutée, la chasteté qui lui a fourni d'invincibles armes pour humilier l'orgueil du plus fier des tyrans : ***Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri.***

Paroles que j'applique à Marie, et qui sont propres à caractériser celle dont Judith n'était que l'ombre et la figure. Dieu l'a fait naître, cette créature fortunée, pour être la gloire de Jérusalem, c'est-à-dire, de l'Eglise dans le sein de qui elle contribue à étouffer les hérésies ; la joie d'Israël, c'est-à-dire, du peuple chrétien dont elle assure le repos ; l'ornement de la nation sainte, c'est-à-dire, du ciel qui est peuplé par ses soins. Or, si les Juifs de Béthulie élevèrent leur libératrice jusqu'au ciel, si le grand prêtre vint tout exprès de la capitale pour lui offrir le cœur et l'hommage de tout un peuple, nous, qui devons tant à la vierge, ne lui témoignerons-nous que de l'indifférence, ne la payerons-nous que d'ingratitude ? Où sont ces applaudissements, ces acclamations dont il serait juste que tout retentît ? Où sont les honneurs que toute la terre devrait s'empresser de lui rendre ? Apprenez par l'exemple des Juifs, ou si vous voulez un meilleur maître, chrétiens, apprenez de votre cœur ce que vous devez faire pour la reine de l'univers. Qu'en ce jour la piété s'anime, l'amour éclate ; signalons-nous à l'envi partout où il s'agira de ses louanges, de ses intérêts, de ses autels. J'aperçois dans Marie deux qualités qui doivent nous inspirer pour elle une dévotion tendre, et, malgré les efforts de l'enfer, nous attacher constamment et inviolablement à son service. Elle est mère de Dieu, elle est notre mère : elle est mère de Dieu, nom glorieux qui demande nos hommages ; c'est sur quoi je dois vous

Digitized by Google

truire dans le premier point : elle est notre mère, nom aimable qui mérite notre confiance ; c'est ce qui doit nous toucher dans le second point. Vierge sainte, pour célébrer dignement vos louanges j'ai recours à vous, et je vous dis avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

C'est une vérité constante marquée dans l'Ecriture, attestée par la tradition, embrassée dans tous les temps, et en particulier depuis le célèbre concile d'Ephèse manifestement et universellement reconnue, que Marie est mère de Dieu : d'où je conclus que nous devons lui rendre toute sorte d'honneurs. Nous le devons premièrement comme chrétiens, secondement comme catholiques : deux conséquences dont vous sentez la justesse, et que je vais encore appuyer sur des preuves incontestables. Reprenons.

Première réflexion. Dès là que Marie est mère de Dieu, comme chrétiens nous devons l'honorer; pourquoi? Parce qu'elle porte le plus auguste et le plus respectable de tous les noms; parce qu'elle a rendu à la nature humaine le plus important et le plus signalé service; parce que les honneurs que nous lui rendons se rapportent singulièrement à Dieu; parce que Dieu lui-même nous a donné sur cela le plus beau de tous les exemples : quatre propositions également instructives et solides, qui développent le fond de la matière que je traite : appliquez-vous.

Je dis que nous devons l'honorer, parce qu'elle porte le plus auguste et le plus respectable de tous les noms. En effet, Dieu dit à Moïse : tu seras le chef et le conducteur de mon peuple pour le faire marcher sûrement à la terre que je lui ai promise; il dit à Daniel : tu seras le ministre dont on respectera les volontés dans les cent vingt-sept provinces que comprend l'empire de Babylone ; il dit à Cyrus : tu seras le conquérant dont l'épée jettera la terreur parmi les nations. Mais à quelle créature avait-il dit : Vous êtes ma mère ? Dire d'une créature qu'elle est mère de Dieu, c'est dire qu'elle a donné la vie à l'auteur de la vie et de l'être ; c'est dire qu'elle a renfermé dans son sein celui que la vaste étendue des cieux ne peut renfermer ; c'est dire qu'elle a un empire naturel sur celui dont les monarques et les souverains sont trop honorés d'être les esclaves; c'est dire qu'elle appartient à la Divinité par la plus intime de toutes les alliances, et qu'en vertu de cette alliance elle est reine et maîtresse du monde. Comment s'expliquer sur un titre de cette nature ? Employons les termes les plus énergiques, formons les sentiments les plus élevés, donnons l'essor à nos esprits pour rassembler les traits les plus forts; ils sont trop faibles, toujours nous resterons accablés sous le poids et la magnificence d'un nom si grand; les noms de rois, d'arbitres du monde, comparés à celui-là, ne sont que des noms de bassesse et d'esclavage ; il n'y a que Dieu qui puisse en tracer un juste éloge ; Dieu qui peut former des millions de mondes, plus parfaits à l'infini, ne peut jamais conférer une dignité aussi étonnante que celle dont nous parlons. Qu'importe que les évangélistes aient dit peu de choses de Marie? Dès lors qu'ils la nomment celle dont Jésus est né, ils attestent un fait qu'on peut méditer des siècles entiers sans parvenir à le comprendre. Et qui n'aperçoit d'abord les suites naturelles et nécessaires que ce titre suppose ; qui peut nier que Dieu, pour agir conséquemment, en destinant Marie à une fin si noble, ne lui ait donné en même temps tout ce qui était capable d'accompagner et de soutenir son choix? Qui sera surpris que l'Esprit-Saint l'ait sauvée du péché d'origine, soit descendu dans son âme pour y fixer sa demeure, pour y verser tous ses dons, pour y faire régner toutes les vertus, pour la rendre en grâces, en mérites, plus illustre elle seule que les hommes et les anges ? Jugez de là quels honneurs lui sont dus. Si un sujet honore son roi dont la personne sacrée est une image du Dieu vivant, que ferons-nous pour celle que la Divinité a placée dans un rang si supérieur à tous ceux d'ici-bas ?

Je dis, en second lieu, que nous devons l'honorer, parce qu'elle a rendu à la nature humaine le plus important et le plus signalé service. A quel triste et déplorable état les hommes n'étaient-ils pas réduits par le péché du premier père ! Masse corrompue et frappée de malédiction, ils étaient pour Dieu un objet d'horreur, ils se plongeaient dans tous les crimes, ils se précipitaient dans les enfers, la perte était générale : vous et moi nous y serions enveloppés, si Dieu, dans l'Incarnation de son Fils, n'eût préparé à tous un remède sûr et infaillible. Le voilà, ce Dieu de bonté occupé d'un projet digne de son cœur généreux. Eclatez d'allégresse, enfants des hommes, on va opérer pour vous des merveilles inouïes; vous touchez au moment de votre délivrance, éclatez. Mais que dis-je? Tremblez encore; quels que soient les desseins de Dieu, si Marie ne se prête à ses vues, ses vues si favorables resteront absolument inutiles, vous périrez. On députe donc vers elle un ambassadeur du premier ordre, on sollicite son aveu, et tandis qu'on sollicite, quelle est la pensée qui me frappe? Je me représente une simple fille devenue l'arbitre qui va prononcer entre le ciel et la terre; la nature entière autour d'elle tremblante, est en suspens dans l'attente de ses destinées : si elle refuse de souscrire, où en sommes-nous! Assurons-nous, elle souscrit, elle prononce le terme décisif. Grâce au ciel, en vertu de ce consentement les décrets du conseil éternel s'exécuteront, le Verbe fait chair demeurera parmi nous, il s'immolera, il nous rachètera au prix de son sang; en vertu de ce consentement, nous sommes sauvés. Fut-il jamais bienfait plus réel, faveur plus insigne? Comprenez-vous toute l'étendue des obligations que nous avons à Marie? c'est de son sang que l'Esprit-Saint forme un corps au Verbe divin; c'est elle qui nourrit de son lait la victime seule capable de payer la rançon de

Digitized by Google

l'univers; c'est elle qui, au pied de la croix, a concouru à notre rédemption par l'union de sa volonté à celle de son divin Fils. Chrétiens mes frères, si nous sommes affranchis des peines de l'enfer, si nous avons droit de prétendre au royaume céleste, si la grâce coule abondamment sur nous; en un mot, si nous avons un Rédempteur, rendons-en grâces à Marie; après Dieu c'est à Marie que nous en sommes redevables. Craindra-t-on, cela étant, de lui donner les titres de réparatrice des siècles, de rédemptrice des hommes, de dispensatrice de la grâce? Donnez à cette Vierge incomparable, donnez sans hésiter, comme saint Bernard, ces titres pompeux : si pour avoir intimé au peuple juif les ordres d'en haut Moïse est appelé *médiateur*, si pour avoir dans un temps de famine distribué des blés à propos, Joseph est nommé *sauveur de l'Egypte*, craindrons-nous d'en trop dire de celle qui nous a sauvés, non des rigueurs de la faim, non des fers de l'esclavage, non d'une mort passagère et d'ailleurs inévitable, mais du plus affreux, du plus désespérant des malheurs? Quels transports la reconnaissance doit-elle nous inspirer à son égard! Puisse notre reconnaissance s'accroître de plus en plus! Qu'elle soit toujours présente à notre souvenir, cette créature heureuse qui est le canal par lequel tous les biens nous ont été transmis! Que la vue de ses bontés nous fasse pousser de tendres soupirs! Nous sommes indignes de vivre, si nous ne lui marquons en toute rencontre l'attachement le plus inviolable.

Je dis, en troisième lieu, que nous devons l'honorer, parce que l'honneur que nous lui rendons se rapporte singulièrement à Dieu. Un roi aime qu'on s'abaisse devant ses ministres, ses favoris, persuadé que sa couronne en est plus respectable, quand ceux qui y touchent de plus près sont eux-mêmes plus respectés. Surtout un fils bienné n'a rien tant à cœur que de voir respecter celle qui lui a donné le jour; ce qu'on fait pour elle, il le tient fait à lui-même. Qu'était-ce que Bethsabée, si non une femme qui avait été pendant un temps l'opprobre et le scandale d'Israël, une femme coupable d'une de ces fautes qui impriment une éternelle infamie? Quand nous la verrions méprisée de Salomon même, le mépris serait-il extraordinaire et sans exemple? Salomon cependant la révère : vient-il de l'apercevoir? il descend du trône, il court au-devant d'elle, tombe à ses genoux, oublie en sa présence ce que les hommes oublient le moins; il oublie qu'il est son roi pour songer qu'il est son fils. Or, si cela est, quels croyez-vous que soient les sentiments de Jésus pour Marie, les sentiments du plus digne fils pour la plus digne mère? Il se plaît à relever la gloire de ses serviteurs; il veut que nous placions leurs cendres sur les autels; il assure qu'un verre d'eau qu'on présente au moindre des siens est un service dont il se tient obligé; combien plus s'intéressera-t-il pour une Vierge que la nature lui a unie par des nœuds si doux, et la vertu par des nœuds plus doux encore! De quel œil nous verra-t-il rendre nos devoirs à une mère qu'il aime avec une tendresse infinie! N'en doutons point, il nous approuvera du haut du ciel, il triomphera de voir que l'objet de ses complaisances est celui de nos hommages. Remontons à la source : que faisons-nous en cela qui ne tende directement et formellement à Dieu comme à son terme! Montrez-moi une seule partie du culte de Marie qui, à le bien prendre, ne se rapporte à la Divinité? Nous exaltons ses prérogatives, éloges d'un Dieu souverainement sage, qui de toute éternité a fait un choix glorieux de sa personne : nous vantons son humilité, sa pureté, sa charité, tant d'autres qualités chez elle plus admirables que la maternité divine, éloge d'un Dieu souverainement saint, qui, ne lui donnant ni les richesses ni les grandeurs de la terre, s'est borné à la rendre vertueuse : nous admirons le rang qu'elle occupe dans le ciel, éloge d'un Dieu souverainement juste qui, après l'avoir fait passer par toutes les épreuves, l'a récompensée à proportion de ses mérites : nous lui adressons nos prières et nos larmes, éloge d'un Dieu souverainement aimable, qui nous a donné dans elle une puissante avocate, toujours prête à invoquer son secours pour nous. Parcourez les différents honneurs qu'on lui rend, ils vont tous au même but; nous ne disons rien de ce chef-d'œuvre inimitable, qui ne tourne nécessairement à la gloire des mains qui l'ont formé. Sans compter qu'il n'est point de vrai serviteur de Marie qui ne s'attache à pleurer ses péchés, à vaincre ses penchants, à régler ses mœurs, à devenir de jour en jour plus irréprochable et plus fidèle par une parfaite observation de la loi, ce qui est l'encens le plus précieux qu'on puisse brûler sur les autels du Tout-Puissant.

Je dis enfin, en quatrième lieu, que nous devons l'honorer, parce que le Fils de Dieu nous a donné sur cela le plus beau et le plus touchant de tous les exemples. Jésus a honoré Marie, et ce qui est le plus parfait honneur, il l'a aimée, et de quel amour? d'un amour simplement affectueux et tendre, d'un amour de pure complaisance, de pure faveur? Il l'a aimée d'un amour soumis, d'un amour qui a été jusqu'à recevoir ses ordres, jusqu'à les lui demander, jusqu'à les exécuter de point en point, jusqu'à persévérer trente ans dans cette obéissance. Je vous en fais juges, chrétiens. Quelles merveilles les évangélistes n'avaient-ils pas à nous offrir durant tout ce temps sur le sujet de l'Homme-Dieu! Quel fonds d'instruction pour nous, s'ils avaient particularisé dans un détail exact les actions d'une vie si belle! Mais sur ce détail l'Esprit-Saint leur impose silence : la seule chose dont il veut que nous soyons instruits, c'est que dans l'espace de trente ans l'occupation du Dieu de majesté a été de rendre à Marie des respects; dans l'espace de trente ans, le Dieu de majesté a mis sa gloire

Digitized by Google

à lui être soumis. Dans la suite, s'il commence à faire des miracles, il ne commence que parce qu'elle le désire : dans le temps même qu'il agit en Dieu, il lui obéit : Marie parle, et à sa voix le bras du Fils de Dieu, depuis si longtemps captivé, se signale par des prodiges : obéissance, adorable Sauveur, qui doit nous être précieuse; il est bien doux de songer qu'en allant à Marie, nous y allons sur vos pas.

Nous devons donc l'honorer, nous le devons comme chrétiens, et nous le devons encore comme catholiques, seconde réflexion. Tout catholique honore les saints, et parmi les saints donne dans son cœur la première place à celle que nous reconnaissons pour leur princesse et leur souveraine. Qu'ils viennent ces ennemis de l'Eglise dont nous avons entendu les cris, que Nestorius, Vigilantius, Luther, Calvin, déclament avec ces bouches sacriléges qui ont vomi tant d'horreurs ; nous mépriserons leurs clameurs insolentes plus justement qu'ils n'ont méprisé eux-mêmes la voix de l'Eglise. Quelle foule de respectables autorités, mes chers auditeurs ! quelle nuée d'irréprochables témoins ne puis-je pas produire ! Témoignage de la saine et religieuse antiquité qui, par le canal d'une tradition fidèle, nous a été transmis. Témoignage des Pères et des docteurs qui tous unanimement déclarent leurs sentiments pour Marie. Femme bénie entre toutes les femmes, nous recourons à vous, dit Origène ; maîtresse du ciel et de la terre, priez pour nous, dit saint Athanase; puissante reine, demandez notre salut, dit saint Chrysostome ; mère de Dieu, jetez sur nous un regard favorable, dit saint Basile; Marie, l'univers suppliant est à vos genoux, venez au secours des malheureux, dit saint Augustin : je ne parle point de saint Ambroise, de saint Grégoire, de saint Bernard, de saint Anselme, de saint Thomas, de tant d'autres dont les textes sont en trop grand nombre pour être renfermés dans les bornes d'un discours. Témoignage des conciles : à Ephèse tout le monde s'arme, on court à la défense de la Vierge plus ardemment qu'à la défense de la patrie, et les Pères assemblés accablent d'anathèmes un patriarche impie qui blasphémait contre elle. Témoignage de l'Eglise entière qui lui donne de pompeux et magnifiques éloges, qui a institué à sa gloire tant de fêtes célèbres, qui dans les lieux où elle arbore la croix, arbore l'image de Marie, et joint partout au signe du salut du monde le signe qui est après lui le plus grand et le plus majestueux. Témoignage de toutes les nations; parmi les nations où la catholicité règne, est-il des empires, des royaumes qui ne se soient rangés avec empressement sous sa puissante protection ? Est-il des villes un peu considérables dont le principal temple n'annonce dès le frontispice, l'auguste patronne dont il se glorifie ? Est-il des saints reconnus par l'Eglise qui n'aient fait profession de lui être dévoués ? Comptez les autels dressés en son honneur, les monuments consacrés sous ses auspices; comptez les vœux offerts dans les disgrâces publiques pour obtenir sa faveur, les vœux acquittés dans les prospérités éclatantes pour éterniser ses bienfaits; comptez le suffrage de tant d'illustres écrivains qui ont déployé avec pompe les richesses de l'éloquence, la magnificence des expressions, quand ils ont parlé de son crédit et de ses grandeurs. C'est un cri général de tous les siècles, de tous les conciles, de tous les Pères, de tous les savants, pour assurer et maintenir ses droits.

Je voudrais savoir après cela sur quel principe on se fonde pour censurer le culte que nous lui rendons; je voudrais savoir par quelle témérité on a pu se livrer à tant de scandaleux emportements contre une tradition qui est évidemment une tradition apostolique. L'hérétique soutient que nous faisons injure à Dieu, que nous préjudicions aux mérites du Sauveur; il ose nous taxer d'idolâtrie : nous idolâtres, nous destructeurs des mérites de Jésus-Christ ! Quoi ! saint Cyrille, saint Ambroise, saint Augustin, saint Bernard, étaient donc idolâtres ! ils ont donc anéanti la médiation du Fils de Dieu ! ils ont donc été une pierre d'achoppement pour l'Eglise ! il faut donc les charger d'anathèmes ! Enfants du père du mensonge, qu'avez-vous dit ? Nous idolâtres, nous destructeurs des mérites de Jésus-Christ ! et comment cela ? parce que Jésus-Christ est seul médiateur ; car voilà à quoi toute votre preuve se réduit. Pour vous confondre, il suffit de vous répéter ce que nous enseignons, ce que nous prêchons sur les toits, que cette créature si éminente n'est qu'une pure créature après tout, que cette femme revêtue du soleil n'est pas le soleil même, que le canal des grâces n'en est pas la source, que ne recourant à elle que par voie d'intercession et de suffrage, si nous la plaçons avec Dieu, c'est toujours dans une distance infinie.

Mais, quoi qu'il en soit de l'hérétique déclaré, ce n'est pas tant lui que j'ai à combattre ici, que ces faux dévots, ces imposteurs cachés, qui se parent sans cesse du beau nom de la vérité pour parvenir, s'ils peuvent, à la détruire. Voyez le tour artificieux qu'ils emploient : à Dieu ne plaise, s'écrient-ils, que nous condamnions le culte de Marie, nous le supposons bien établi ; mais un cœur droit approuvera-t-il les excès qui s'y commettent ? Doit-on souffrir qu'on ait pour elle une piété plus tendre que pour Dieu même ? N'est-ce pas une chose criante que ses autels soient plus ornés, plus fréquentés que ceux de son Fils ? A la bonne heure qu'on puisse l'invoquer; mais ne serait-il pas plus à propos qu'on s'adressât immédiatement à Jésus-Christ ? Pourquoi ce détail de pratiques, de cérémonies, d'observances qui ressentent l'indiscrétion, la superstition, qui ne sont propres qu'à amuser la simplicité d'une populace crédule et ignorante ? Voilà ce que des hypocrites ont imprimé, ce que nous avons entendu de leur propre bouche; voilà l'imposture dans toute

Digitized by Google

sa noirceur. Remarquez-la bien. Ils nous reprochent de porter trop loin l'attachement pour la mère de Dieu : mais, je demande, quand nous ont-ils vus lui déférer le culte de latrie, lui attribuer l'adoration en esprit et en vérité, lui offrir le sacrifice? Quand nous ont-ils entendus la nommer principe de la grâce, principe du salut par voie de mérite et de rachat? Dans quels temps, dans quels livres n'avons-nous pas proscrit quiconque voudrait l'égaler à celui qui n'a point d'égal? Il y a plus : Pierre Damien avait dit qu'elle obtient tout par voie de commandement et d'autorité ; saint Anselme avait dit qu'en certaines occasions on sera plus promptement exaucé en s'adressant à la mère qu'en s'adressant au fils : comme ces expressions étaient un peu fortes, nous y avons apporté les correctifs, les adoucissements convenables. Tout le monde en est témoin, censeurs injustes, et vous en prenez droit de fulminer contre nous? Vous voulez nous traduire à tous les tribunaux pour un prétendu crime dont nous nous sommes si publiquement et si authentiquement lavés? N'est-ce pas là le trait d'une insigne mauvaise foi? Vous voulez qu'on s'adresse immédiatement à Jésus-Christ ; aussi très-souvent le faisons-nous : nous croyons que rien n'est comparable aux titres qui fondent la confiance que nous devons avoir en Jésus-Christ; nous savons que dans lui la bonté égale le pouvoir, et que l'une et l'autre sont sans bornes; nous le regardons comme notre Père et comme l'arbitre souverain de notre sort. Si nous recourons à Marie, c'est pour intéresser en notre faveur son crédit auprès de lui ; c'est pour la prier d'appuyer les demandes que nous lui faisons. Indignes par nous-mêmes d'en être bien reçus, nous nous présentons sous les auspices de sa mère, c'est-à-dire, de la créature qui est la plus parfaite à ses yeux et qu'il chérit le plus tendrement. Qu'y a-t-il en cela de blâmable? Quelle marque de superstition peut-on trouver dans un usage où l'exemple des saints les plus éclairés nous sert de guide? Dites que les autels de la mère sont plus ornés, plus fréquentés que ceux du fils, on ne vous en croira point; vos yeux ne sont point ici juges compétents, nous les récusons. Vous criez éternellement contre les abus? faites-nous les voir : on vous a priés de les marquer, de les spécifier; vous n'en faites rien, vous vous en tenez à des accusations vagues; d'où vient cela? Et quand bien même je vous accorderais que ces abus sont aussi réels qu'ils sont chimériques, qu'en pouvez-vous conclure? Combien d'ignorants ont abusé de l'adoration de la croix? Combien de profanateurs abusent des sacrements? Combien de mondains abusent des richesses? Et qui pourtant a jamais dit qu'à cause des abus on dût supprimer l'adoration de la croix, interdire l'usage des sacrements. Vous-mêmes, si on vous ordonnait de vous dépouiller de vos biens dont vous abusez, le feriez-vous? Mais non, ce ne sont point les abus qui vous touchent : d'autres motifs vous animent ; vous en voulez au culte des saints, et pour réussir dans cette entreprise, vous commencez par attaquer celui qui est dû à Marie.

Méprisons d'indignes clameurs, continuons de rendre à la plus parfaite des pures créatures un culte légitime; et par un culte légitime j'entends un culte extérieur et public qui l'honore avec éclat, un culte intérieur et spirituel qui l'honore en vérité, un culte spécial et particulier qui l'honore par préférence. Je dis un culte extérieur et public qui l'honore avec éclat : car, qui nous empêcherait de nous déclarer? Dieu a élevé sa bien-aimée au plus haut des cieux, il l'a couronnée de ses propres mains; dans les quatre parties du monde il a rendu son nom célèbre; pour lui concilier la vénération, il a prodigué les miracles; et nous ne l'honorerons que dans les ténèbres! nous aurons honte de son service! Faut-il vous faire sentir combien une pareille lâcheté est indigne de vous? J'en vois qui n'osent tenir à la main ce signe de dévotion si salutaire, le chapelet si propre à rappeler le souvenir du Verbe fait chair; et quand ont-ils vu un guerrier cacher son épée, un roi son diadème? D'où vient qu'ils n'osent prendre en main des armes qui font triompher des enfers? Bannissons toute crainte frivole, et marchons tête levée à la suite d'une patronne pleine de gloire : dans l'assemblée des libertins prenons son parti, dans l'assemblée des fidèles chantons ses louanges; quelque part que nous nous trouvions, sans affectation et sans singularité, il est vrai, mais aussi sans timidité et sans honte, déclarons-nous ses serviteurs. Je dis ensuite un culte intérieur et spirituel qui l'honore en vérité : inutilement lui donnerons-nous au dehors toutes les marques d'attachement et de zèle, si c'est un attachement, un zèle que le cœur démente. A quoi bon assiéger ses autels, se ranger parmi ses enfants, si tout cela n'est que dehors et bienséance? A quoi bon lui parler, si on ne parle que des lèvres? Croirons-nous lui imposer par des protestations infidèles, ainsi qu'en imposent trop souvent les amis à leurs amis, les sujets à leur roi? Sachons qu'à la faveur d'une lumière céleste elle lit dans les cœurs, et qu'il faut qu'elle voie dans les nôtres un dévouement sincère et respectueux qui nous attache à sa personne. Enfin, il faut un culte spécial et particulier qui l'honore par préférence : nous devons révérer les saints, les saints dont nous avons l'honneur de porter le nom, les saints qui furent engagés dans le même état où nous sommes, les saints protecteurs du lieu où nous vivons, les saints qui, par leurs vertus héroïques, sont dans l'Église, comme parle l'Écriture, des lampes ardentes et lumineuses; mais que celle qui, en sainteté, en dignité, en tout genre de supériorité, l'emporte sur eux, soit, plus qu'eux tous, célébrée dans nos fêtes, soit nommée dans nos cantiques : dès qu'il s'agit d'elle, qu'on ne me parle de rien de commun; il

Digitized by Google

faut des honneurs sublimes, extraordinaires, des honneurs tels que mérite celui de tous les êtres créés qui est le plus parfait et le plus auguste. Marie est mère de Dieu, nom glorieux qui demande nos hommages; c'est sur quoi j'ai dû vous instruire, vous l'avez vu : Marie est notre mère, nom aimable qui mérite notre confiance; c'est ce qui doit nous toucher : vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

N'est-ce pas un grand sujet de consolation et de joie, chers auditeurs, de pouvoir nous dire à nous-mêmes que Marie est notre mère? Mais ne nous flattons-nous point? L'est-elle en effet? Elle l'est, n'en doutez pas; Jésus la donnant à saint Jean, la donna en même temps à tous les hommes : étant frères et cohéritiers de Jésus-Christ, comme nous le sommes selon saint Paul, nous sommes enfants de Marie. Enfants de Marie! Quelle parole! Pouvez-vous trop l'entendre! Puis-je trop vous la redire! Mais de là quelle confiance ne devons-nous pas avoir en cette mère incomparable? Suivez ceci. Confiance d'amour, parce qu'elle est de toutes les mères la plus tendre; confiance entière, parce qu'elle est de toutes les mères la plus puissante; confiance sage, parce qu'elle est de toutes les mères la plus vertueuse : trois réflexions intéressantes qui ranimeront toujours la piété des vrais fidèles.

Confiance d'amour, confiance telle que doivent l'avoir des enfants bien nés : vous le savez, et puisse un souvenir si touchant jamais ne s'effacer de vos cœurs! Le Calvaire est le lieu où elle nous a été donnée pour mère, et où elle nous a adoptés pour ses enfants. Quelle mère! De quel zèle, de quelle charité, de quelle compassion elle est pénétrée pour nous! Dieu est-il irrité contre nous, elle travaille à l'apaiser. A-t-il le bras levé pour nous frapper, elle se met entre lui et nous. Sommes-nous criminels, elle excuse nos infidélités; sommes-nous pénitents, elle fait valoir notre repentir et nos larmes; sommes-nous justes, elle exalte nos bonnes œuvres; sommes-nous flottants, irrésolus dans la pratique du bien, elle sollicite les grâces propres à fixer nos incertitudes. Toujours attentive à ne laisser échapper aucune occasion de nous secourir, toujours habile à plaider notre cause, toujours occupée de nos intérêts, c'est par les marques les plus certaines, c'est par des bienfaits inestimables qu'elle nous prouve l'étendue de sa tendresse à notre égard. Je regarde les hommes répandus sur la surface de la terre comme des passagers embarqués sur une mer orageuse, dans un vaisseau qui fait eau de toutes parts, dans une route semée d'écueils; comment échapper au naufrage? Dans ce naufrage comment se promettre une planche? Ne craignons rien; Marie vient à notre secours : étoile de la mer, par son crédit elle écarte la tempête, elle dissipe les nuages; à travers les horreurs d'une nuit sombre elle fait luire de favorables clartés, elle ramène l'espérance et la vie. Je parle à ceux qui l'ont invoquée. Est-il des tentations dont elle n'ait calmé la violence? Est-il des chagrins dont elle n'ait tempéré l'amertume? Est-il des coups dont elle n'ait adouci la rigueur? Est-il des occasions critiques dont elle n'ait corrigé la malignité? Quel est le pupille dont elle n'ait pas pris la défense? Quel est l'indigent dont elle n'ait pas écouté les cris? Quel est l'homme sur le point de périr, à qui elle n'ait pas tendu la main? Chose admirable! De tant de titres qu'elle possède, de tant d'honneurs dont elle est revêtue, le titre de mère est le seul dont elle se pare, l'office de mère est le seul qu'elle exerce. Dans Jésus-Christ nous avons un Sauveur, mais nous avons un Maître; il est notre avocat, mais il est notre Juge; par inclination il se livre à la miséricorde, mais par devoir il se prête à la justice; il aime à suivre le penchant de son amour, mais il faut qu'il soutienne les droits de son trône. Pour Marie, rien dans elle qui donne de la crainte; la piété, l'affection maternelle est son unique partage. Point d'homme qui lui soit étranger; point de pécheur qui ne soit l'objet de son zèle : même nos faiblesses, nos chutes excitent sa compassion. Aussi dans les transports de sa reconnaissance quels noms lui prodigue l'Eglise! Elle l'appelle la ressource des exilés, la force des faibles; elle l'appelle la consolation, l'appui, le bonheur du monde.

Oui, Vierge sainte, vous nous aimez! vous oubliez nos crimes pour penser à nos besoins, et nous pouvons bien dire avec un de vos plus fidèles serviteurs que votre protection sacrée s'étend à toutes les nations. Il semble que votre bonheur soit de procurer le nôtre, et de tant de délices que vous goûtez, une des plus touchantes pour vous, c'est de sauver des malheureux. O Marie! ô nom glorieux qu'on ne peut prononcer sans ressentir une joie ineffable! nom salutaire qui porte dans un cœur affligé toutes les douceurs de la confiance! Nom chéri des cieux qui nous soulage dans nos peines! A ce beau nom, je songe que j'ai une avocate auprès de mon Sauveur, une protectrice auprès du souverain Juge : à ce beau nom la piété se ranime, la charité s'enflamme. Qu'il est doux, qu'il est consolant de le prononcer ce nom plein de charmes! O Marie! ô ma mère! Heureux le jour où j'ai commencé à vous connaître! Heureux le moment où je me suis consacré à vous! Régnez, je vous en conjure, régnez dans mon cœur; il est à vous par tous les titres que vous donnent sur lui vos bontés, ô la plus digne des mères! *In pace in idipsum dormiam et requiescam* (*Psal.* IV); que les plus violentes attaques surviennent, que le monde avec ses maximes, la volupté avec ses charmes se réunissent : *dormiam et requiescam :* dans mes malheurs j'irai à vous, et avec vous je ne craindrai rien : faites seulement que jamais je ne vous oublie, que dans moi tout vous parle de ma tendresse, et que ma voix n'exprime rien que mon cœur ne ressente.

Digitized by Google

Confiance en Marie, confiance tendre, mais ensuite confiance entière, parce qu'elle est de toutes les mères la plus puissante. Non-seulement la Vierge s'intéresse pour nous, mais dans l'affaire du salut, par rapport à la grâce décisive de l'éternité, il n'est rien que nous n'en puissions attendre. Que l'hérétique se récrie, que le libertin raille, que le faux dévot se scandalise; nous dirons avec saint Bernard, avec saint Anselme, avec saint Antonin : *Servus Mariæ nunquam peribit*, un serviteur de Marie ne périra pas : il ne périra pas, et pourquoi ? parce qu'elle est revêtue de la toute-puissance; toute-puissance qui ne lui appartient point en propre, j'en conviens; toute-puissance communiquée, toute-puissance suppliante; mais toute-puissance véritable. Le crédit dans le ciel, dit saint Thomas, est fondé sur la nature, sur la sainteté, sur la grâce; et comme dans elle la nature est plus excellente, la grâce plus abondante, la sainteté plus éminente que dans les autres hommes, il est vrai de dire que la toute-puissance est déposée entre ses mains. Dieu qui, selon le langage de l'Ecriture, a obéi à Moïse, a obéi à Josué, a obéi à des hommes qui n'étaient que ses serviteurs, dans le même sens obéira toujours à sa mère; jamais il ne rejettera des remontrances respectueuses et soumises qui de la part d'une mère sont pour son cœur des commandements. Fût-on dans l'état le plus désespéré pour la conscience, on ne peut trop compter sur son secours. Par son moyen, des criminels livrés au bras de la justice humaine, que ni la honte de leurs forfaits, ni la rigueur des tortures n'avait fléchis, sont rentrés en eux-mêmes; on les a vus pleurer leurs crimes avec des larmes amères, et mourir en saints après avoir vécu en scélérats. Par son moyen, des pécheurs, qui s'étaient liés à Satan par le plus exécrable des serments, en ont témoigné le plus sincère repentir, se sont condamnés à toutes les rigueurs de la plus austère pénitence. Par son moyen, une femme perdue, qui avait été le scandale de toute une ville, se cachant au fond de la Thébaïde, a trempé ces vastes déserts de ses larmes et de son sang. Par son moyen, des justes sans nombre ont persévéré dans la justice. Par son moyen, rien n'est impossible. Etre dévot envers elle, c'est avoir un caractère de prédestiné : *Servus Mariæ nunquam peribit.*

Peut-être que j'en dis trop; et d'où vient donc que, selon saint Germain de Constantinople, tous ceux dont elle veut la délivrance, sont sûrement délivrés ? que, selon saint Anselme, dès qu'elle forme un désir, tôt ou tard il faut qu'il s'accomplisse ? que, selon Pierre Damien, tous les trésors célestes sont confiés à sa garde ? que, selon saint Bernard, elle est assise au-dessus de l'abîme de la divine miséricorde pour l'ouvrir et le fermer à son gré ? que, selon saint Thomas, il n'est point de péril si menaçant, si redoutable, dont elle ne dégage ? Qu'est-ce que tout cela signifie, sinon, comme avait dit avant eux saint Augustin, que dans un sens elle est auteur du salut : *salutis auctricem ?*

N'outrons rien cependant, et ne nous écartons point des règles de la plus rigide exactitude. Je ne prétends point que le don de la persévérance vienne de sa part : ce don inestimable, que le ciel n'a point promis, et que l'homme ne peut mériter à titre de justice, est entre les mains de Dieu seul; Dieu seul le dispense comme il lui plaît; mais dans la dispensation Marie est écoutée; Dieu qui l'a distinguée du reste des mortels, aime à lui communiquer le plus beau de tous les droits, le droit de faire des heureux. O homme, tu ne mérites que des supplices ! mille et mille fois tu devrais périr ! mais, le ravissant spectacle ! s'écrie saint Bernard, lorsque Dieu en courroux préparant les fléaux de sa vengeance, le Fils se présente à son Père, la Mère se présente à son Fils; le Fils montre à son Père les plaies qu'il a reçues, la Mère montre à son Fils les bras qui l'ont porté. Le Père tiendrait-il contre un Fils si charmant ? le Fils tiendrait-il contre une Mère si aimable ? Non, la voix de l'amour est trop sensible pour n'être pas entendue; elle est trop forte pour n'être pas victorieuse : Dieu est désarmé, le Fils et la Mère sont exaucés, l'homme est sauvé. Répétons-le encore une fois, la parole est trop belle pour ne pas vous plaire, un serviteur de Marie ne périra pas : *Servus Mariæ nunquam peribit.*

Voilà ce qui nous autorise à fonder sur elle une confiance parfaite, ce qui doit nous engager à lui offrir nos vœux les plus ardents. Demandons ce qui nous intéresse si fort, demandons la grâce de la persévérance; elle peut, elle veut l'obtenir, elle l'obtiendra. Appuyons-nous sur cette colonne, la colonne est inébranlable, l'appui infaillible, nous ne tomberons point. A la mort on fera retentir à nos oreilles le nom de cette tendre mère : oh ! que ce nom sera alors consolant pour nous ! qu'à ce moment le plus critique des moments, il sera pour nous un titre de confiance ! Avec ce nom respecté des anges, redouté des démons, toutes les horreurs du trépas seront surmontées; quelque furieux, en quelque nombre que soient nos ennemis, il nous donnera la victoire : surtout quand nous le joindrons au nom de Jésus, qu'il aura de force ! Jésus et Marie, noms sacrés, que vous êtes bien faits l'un pour l'autre ! que vous êtes bien joints ensemble ! que votre nom, mon Sauveur, est bien accompagné quand il l'est du nom Marie ! Tous deux vous serez sur nos lèvres, vous serez dans notre cœur, vous serez entremêlés à nos derniers soupirs : à tous les deux nous serons éternellement redevables de notre bonheur. On voudrait m'arracher une espérance si belle ? On voudrait m'inspirer de vaines frayeurs ? Vous, Vierge sainte, vous oublieriez vos enfants que vous aimez si tendrement, et vous les oublieriez à l'heure de la mort dans le danger de périr pour jamais ! Loin de moi une pensée qui vous outrage; je tiens mon salut comme assuré, parce qu'il dépend beaucoup de vous; vous êtes ma mère, et le ciel sera mon partage : *Servus Mariæ nunquam peribit.*

Digitized by Google

Enfin, confiance dans la Reine du ciel, confiance sage, parce qu'elle est de toutes les mères la plus vertueuse. Et c'est ici que je suis en droit de tonner, non pas dans le sens de l'hérétique et du novateur, contre des abus imaginaires, mais dans le sens des vrais catholiques, contre des abus réels et effectifs; il ne s'en trouve que trop. Je le dis en gémissant, on abuse de la dévotion dont nous parlons, et d'un gage de salut des plus certains on fait un motif d'impénitence. Qui peut ne pas l'apercevoir? Vous verrez dans le monde des gens faire profession publique de servir la mère de Dieu, venir régulièrement se prosterner devant ses autels, entrer dans des associations formées sous ses auspices, réciter en son honneur certaines prières, embrasser certaines pratiques; et du reste quelle est leur conduite? ces prières, ces pratiques, ils les regardent comme un titre qui les autorise à fouler aux pieds les obligations les plus saintes, à se promettre dans le crime une malheureuse sécurité; parce qu'ils rendent à leur patronne quelques devoirs, en voilà assez; ils se persuadent qu'elle leur doit tout; que jamais, quoi qu'il arrive, elle ne permettra qu'ils soient surpris; qu'elle leur ménagera des grâces extraordinaires, des grâces qui les arracheront comme malgré eux à la passion; que le salut n'est plus leur affaire, mais la sienne; que, de quelque manière qu'ils aient vécu, ils mourront en prédestinés, et sur ce principe où il n'y a rien que d'injuste, les uns perpétuellement diffèrent, les autres positivement refusent de se convertir. Or, qu'on juge si ce n'est pas là, de dessein formé, se tromper soi-même et donner dans la plus insoutenable des illusions. Vous vantez votre dévotion envers Marie, est-ce dévotion? est-ce présomption? Osez-vous vous parer de ce nom respectable pour couvrir vos impiétés? Osez-vous vous dire du nombre des siens, tandis que par le déréglement de vos mœurs il n'y a rien dans vous qui ne la déshonore? Vous êtes-vous imaginé qu'elle renversera toutes les lois pour vous sauver d'une impénitence finale dont vous méritez d'éprouver les suites affreuses? Mais elle est miséricordieuse: et parce qu'elle est miséricordieuse on vivra impunément dans le désordre; parce qu'elle est miséricordieuse on se prévaudra de sa miséricorde pour s'abandonner sans pudeur aux actions les moins permises? Sont-ce des chrétiens qui raisonnent de la sorte, et la présomption peut-elle porter plus loin sa témérité et son orgueil? Et quelle idée vous êtes-vous donc formée de cette Reine auguste? Vous la prenez apparemment pour une de ces divinités fabuleuses qui autorisaient tous les excès; vous croyez apparemment que Dieu l'a fait naître pour être protectrice, et même complice du crime: votre prétendu respect pour elle l'outrage. Je l'ai dit et je ne me rétracte point, je le dis encore, un serviteur de Marie ne périra pas; mais un serviteur, et non pas un esclave toujours rebelle, non pas un ennemi véritable. Est-ce agir en serviteur de Marie que de passer toute sa vie dans des impuretés, dans des haines, dans des injustices qu'elle abhorre? Est-ce agir en serviteur de Marie que de crucifier son Fils par d énormes offenses dans lesquelles on vieillit sans amendement et sans honte? Non, un serviteur de Marie ne périra pas; mais celui qui abuse de son culte est indigne de sa faveur. Donnez-moi le pécheur le plus coupable, s'il se repent, s'il soupire après sa conversion, qu'il se mette sous la protection de Marie, et j'ose tout espérer; fût-il sur le bord des enfers, il échappera: mais pour celui qui, à la faveur de cette protection prétendue, s'autorise dans le crime, se tranquillise dans le crime, persévère avec opiniâtreté dans le crime; son espérance n'a point de fondement solide.

Les Juifs comptaient sur l'arche; et, pour s'assurer la victoire, ils la transportèrent dans leur camp; mais parce qu'ils ne l'honoraient qu'en apparence elle leur fut fatale: trente mille de leurs combattants restèrent sur le champ de bataille. Les Juifs comptaient sur l'arche, et quand ils la virent revenir du pays des Philistins, ils firent éclater leur joie; mais parce que c'était une joie tumultueuse et profane, la main de Dieu s'appesantit sur eux; cinquante mille furent atterrés. Les Juifs comptaient sur l'arche, et quand ils la virent renfermée dans le temple ils se crurent pour jamais en sûreté; mais parce qu'ils recommencèrent bientôt leurs sacrifices impurs, le temple et l'arche furent consumés par les flammes, le peuple traîné captif à Babylone. Pécheurs que je combats, craignez un pareil sort. Marie est cette arche d'alliance que Dieu nous a donnée pour servir de mur entre lui et nous; elle subsistera cette arche: mais il ne tient pas à vous que, toute salutaire qu'elle est, elle ne vous soit inutile. Hélas! que le Sauveur du monde peut bien s'écrier: *Filii matris meæ pugnaverunt contra me* (*Cant.*, I); les enfants de ma mère sont mes plus mortels ennemis. Ils lui disent qu'ils l'aiment; ils ne lui parlent que de respect et de dévouement: mais leur amour est un amour faux; dans le fond ils haïssent le fils et la mère, ils me déchirent, ils la déchirent avec moi des mêmes coups.

Entrons donc, chrétiens, dans l'idée juste que je vous propose; persuadons-nous que Marie est notre mère, et que notre confiance en elle doit être entière; mais ne prétendons point qu'à l'abri de son nom il soit permis de violer toutes les lois: songeons à sortir de nos déréglements; songeons à imiter ses vertus, à aimer le digne objet de sa tendresse et de la nôtre, à aimer son Fils. Alors elle fera tout pour nous, et fera même au delà de nos espérances: alors, dit saint Bernard, elle nous éclairera et nous ne nous égarerons point; elle nous conduira et nous ne nous lasserons point; elle nous protégera et nous ne craindrons point; partout, en tout, elle nous sera favorable, et sous ses auspices nous parviendrons au terme de la

Digitized by Google

bienheureuse patrie. Alors, ô Marie! ô refuge des malheureux! ô espoir des pécheurs! que l'indigence nous presse, nous aurons recours à vous et vous nous aiderez à la supporter; que l'adversité nous afflige, nous aurons recours à vous, et vous nous aiderez à la faire tourner au bien de nos âmes; que la tentation nous tourmente, nous aurons recours à vous, et vous nous aiderez à la surmonter; qu'à la mort le démon mette tout en œuvre pour nous perdre, nous aurons recours à vous et vous nous en ferez triompher, vous nous procurerez les grâces nécessaires pour mériter la couronne céleste que nous désirons. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXXIX.

SUR L'ANNONCIATION.

Ave, gratia plena, Dominus tecum,... parties filium,... hic erit magnus et filius Altissimi vocabitur. (*Luc.*, I.)

Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous; vous aurez un fils qui sera grand, et qui sera appelé le fils du Très-Haut

Voilà, chrétiens, la plus haute et la plus insigne faveur qu'une créature pût jamais recevoir. Le Verbe divin né de Dieu même avant tous les temps, image éternelle et subsistante du Père, descend dans le sein d'une vierge, et prend la forme d'esclave pour accomplir les desseins qu'il a formés de toute éternité pour le salut du monde. A quel degré d'humiliation son amour pour nous le fait descendre! ses abaissements, disons mieux, ses anéantissements peuvent-ils être plus profonds? Mais d'autre part, quelle élévation pour Marie! son Créateur devient son fils, et le Maître du monde va lui être soumis. Sans doute un privilége si surprenant frappe vos esprits; vous admirez la magnificence avec laquelle le ciel se communique à une créature; admiration qui sera celle de tous les siècles. En avouant, comme il est vrai, que Marie n'a pu, à la rigueur, mériter le choix que Jésus-Christ a fait d'elle pour être sa mère, reconnaissons combien il lui est glorieux d'avoir justifié ce choix par son humilité, de s'être préparée, d'avoir donné lieu à ce choix par sa pureté virginale: car voilà les deux qualités éminentes que le mystère de ce jour nous fait admirer en elle; qualités auxquelles elle se montra si attachée, qu'en acceptant d'être élevée à la maternité divine elle ne se regarda que comme la dernière des servantes du Seigneur: *Ecce ancilla Domini*, et qu'elle fut dans la disposition de renoncer à la maternité divine plutôt que de cesser d'être vierge: *Virum non cognosco*. C'est par ces deux vertus qu'elle fut si agréable au Verbe divin, et qu'il la jugea en quelque sorte digne de l'honneur qu'il lui faisait, et de toute la grandeur qu'il lui communiquait. Son humilité ennoblit son acceptation, sa pureté la prépara à son élévation. L'une et l'autre nous fourniront une ample matière d'instructions. Ainsi, grandeur de Marie dans la maternité divine, et la manière dont elle l'accepte, c'est le sujet du premier point. Grandeur de Marie dans la maternité divine et la préparation qu'elle y apporte, c'est le sujet du second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Merveille étonnante, chrétiens auditeurs, effet prodigieux de la condescendance et de la bonté de Dieu! Le Maître du ciel et de la terre, le souverain Seigneur de toutes choses s'abaisse jusqu'à faire des démarches vers une créature qu'il destine à être la mère du Rédempteur. Un de ces esprits de premier ordre qui assistent sans cesse devant la face de l'Eternel, est député pour lui faire entendre les volontés d'en haut: que dis-je les volontés? Dieu, traitant avec elle, semble ne pas agir en souverain; le projet de racheter les hommes est formé de toute éternité dans le conseil des trois personnes divines, mais il ne sera point exécuté si une simple vierge n'y donne son consentement: Dieu commande à la nature, mais il propose à Marie; entre Dieu d'une part et les hommes de l'autre, Marie va prononcer. L'envoyé des cieux paraît, il expose ses ordres; elle écoute, elle accepte. Triomphez, enfants d'Adam; Marie n'a dit qu'un mot, vous êtes rachetés. La voilà parvenue au comble des grandeurs, élevée au plus haut point où puisse atteindre une mortelle; reine de l'univers, désormais il n'est rien dans la nature qui ne lui doive hommage. J'entre dans le cœur de cette Vierge plus grande que tout ce qui n'est pas Dieu, qu'aperçois-je? Le privilége auguste qui la distingue, la gloire inestimable qui la couronne ne changent rien dans ses sentiments: je remarque dans elle l'humilité la plus profonde; humilité qui lui fait craindre la grandeur, premier caractère; humilité qui lui persuade qu'elle en est indigne, second caractère. A ces deux traits inimitables connaissez, admirez celle qui, étant la plus parfaite des créatures, fut en même temps la plus humble.

Marie d'abord à la pensée seule de la maternité divine demeure interdite et tremblante: *Turbata est.* (*Luc.*, I.) Quelqu'un dira: d'où peut naître son trouble? qui peut causer ses alarmes? loin que rien doive l'effrayer, tout ne doit-il pas au contraire la rassurer? Ah! mon frère, que dites-vous? Connaissez-vous si mal la timidité salutaire, les frayeurs saintes d'une âme qui se méprise elle-même, et qui aime à vivre obscure, parce qu'une vertu sans éclat est une vertu plus en sûreté, parce que la vraie humilité redoute les honneurs aussi sincèrement qu'elle s'en croit indigne. Dites que l'élévation dont il s'agit ne peut être suspecte, que c'est une grandeur émanée de Dieu, qu'on peut l'accepter sans s'exposer à une vaine complaisance, puisqu'on ne peut ignorer qu'elle soit purement gratuite, et qu'ainsi l'on ne peut être tenté de s'en glorifier comme d'une récompense méritée. L'idée de distinction, d'élévation suffit pour effrayer Marie. L'humilité profonde dont elle est pé

Digitized by Google

pénétrée, ne lui permet pas de penser sans trouble au titre auguste qu'on lui annonce. Les ténèbres, l'obscurité lui paraissent être comme son élément, et on lui propose de l'en tirer, pour la placer dans un rang qui lui assure une supériorité incontestable sur toutes les créatures. Voilà le principe de l'embarras, de la crainte qu'elle éprouve.

Il y a plus: non-seulement Marie craint la grandeur, mais elle se persuade qu'elle en est indigne. Jamais il n'y eut de situation plus délicate que celle où se trouva l'heureuse fille de David, lorsque l'archange la salua avec tant de marques de respect, et lui annonça l'importante nouvelle du salut du monde, à l'exécution duquel elle devait contribuer par son consentement. Une merveille si incompréhensible, que Dieu dans la suite des temps devait faire éclater sur la terre, avait autrefois rempli d'allégresse les Abraham, les David, les Isaïe; une vue anticipée, quoique imparfaite de ce mystère caché pour lors dans un long avenir, avait répandu la joie dans leur âme: qu'arrive-t-il cependant? Marie, qui doit y avoir part, semble ne pas ressentir les transports de cette même joie; un mélange de trouble et de modestie se fait remarquer sur son visage; elle se confond, et le sentiment de son indignité l'emporte sur toutes les idées flatteuses qu'elle pouvait se former de son bonheur. Au lieu de se dire à elle-même, le Tout-Puissant m'a choisie, et ce Maître si éclairé n'a pu se tromper dans son choix; au lieu de se nommer l'objet de ses complaisances, le chef-d'œuvre de ses mains, elle ne prend que la qualité de sa servante; dans le mépris qu'elle fait de sa personne, ce titre lui suffit; et ses vœux modestes ne vont pas plus loin. Quoi donc! oubliez-vous, Vierge sainte, que depuis ce moment glorieux le ciel est soumis à vos lois, et que les hommes à qui vous prêtez une main secourable, doivent tomber à vos genoux? Oubliez-vous que le Verbe incréé descend dans votre sein virginal, que vous acquérez sur lui un pouvoir naturel et légitime? Comment n'êtes-vous que sa servante, puisqu'en effet vous êtes sa mère? *Ecce ancilla.* Marie veut écarter ces considérations avantageuses: plus elle est élevée, plus elle s'humilie; plus elle est couronnée de splendeur, et plus elle s'enfonce dans son néant; toute la Divinité réside dans son sein, et ce ne sont dans sa bouche que des termes qui expriment sa dépendance: *Ecce ancilla.* Le même terme, elle l'emploie encore dans ce cantique célèbre que chante sa reconnaissance; là, elle se nomme la servante du Seigneur, et une servante méprisable sur qui par grâce il a abaissé les yeux: *Respexit humilitatem ancillæ suæ.* Comment pensez-vous qu'elle s'exprime en parlant de son bienfaiteur? Vantera-t-elle sa justice qui, sans égard aux talents naturels, ne récompense que le vrai mérite? Non, c'est sa bonté, c'est sa compassion, c'est sa miséricorde infinie qu'elle exalte: *Misericordia ejus a progenie in progenies.* Tant de précieux avantages reçus de la main du Créateur ne seront-ils point attribués en partie au soin qu'elle a eu de lui plaire? Non; tout ce qu'on admirera dans elle est la preuve de son bonheur: *Beatam me dicent*, et si le Tout-Puissant a opéré en sa faveur de si grandes choses, ce n'est pas qu'elle ait rien mérité, c'est qu'il l'avait promis à Abraham, et que toujours fidèle il veut accomplir sa promesse: *Sicut locutus est ad patres nostros.*

Sentiments heureux et dignes du cœur qui les a formés! Sentiments qui n'ont pu être dictés que par une profonde humilité! Qu'il y a de véritable gloire à se mépriser, à s'abaisser de la sorte! Et ce que je vous prie d'observer, sentiments toujours soutenus. Bientôt sa grossesse cause à Joseph de violents soupçons, et alors dans une épreuve si terrible, dans ce nouveau genre de martyre, quelle patience, quelle modestie, quel sacrifice d'elle-même! Je la vois consentir à être diffamée, à souffrir mille morts plutôt que de révéler sa gloire, et de trahir le secret du Roi des rois. Nouveau trait de son humilité héroïque: Jésus-Christ paraît ici-bas comme Dieu de la nature, commandant aux éléments, ressuscitant les morts; sa carrière terminée, il remonte au ciel, pour être adoré des nations; quelle gloire pour la mère d'un tel Fils! Cependant vous ne verrez Marie ni se produire aux yeux de la multitude, ni s'ingérer dans le ministère, ni se prévaloir en aucune sorte d'un titre qui l'élève au-dessus de tous les êtres: toute son étude, c'est de descendre, de se faire oublier; c'est de se mêler et de se perdre dans la foule.

Or maintenant, chrétiens, si nous envisageons la mère de Dieu, si nous comparons ses sentiments avec les nôtres, quel contraste! Qu'il est propre à nous faire sentir tout le poids de notre misère! Pécheurs que nous sommes, pécheurs en toute manière, et dès là même dignes de confusion, au lieu de nous rendre justice, de gémir sur ce fond de corruption qui est en nous, nous donnons l'essor à nos pensées superbes, nous suivons en toute rencontre l'impression d'un orgueil secret qui nous domine. Marie craint la grandeur, et nous, qui coupables devant Dieu ne méritons que des châtiments, nous ne voyons qu'avec chagrin, qu'avec envie, souvent même qu'avec désespoir ceux que les ordres d'une Providence souverainement adorable ont placés sur nos têtes; chacun aspire à un état supérieur au sien, et fait effort pour s'y élever. Faut-il pour cela braver les cris de la conscience, trahir les devoirs les plus sacrés, en venir aux plus indignes bassesses: on les fera ces bassesses, on les trahira ces devoirs, on étouffera ces remords: car qui est-ce qui est capable d'arrêter un homme qui ne suit que les transports de son ambition? Et ne croyez pas que je parle seulement de cette ambition cruelle et tumultueuse qui agite les grands, leur met les armes à la main contre le prince et la patrie, remplit tout de sang et de carnage; je parle de cette ambition qui règne dans les conditions ordinaires, dans

Digitized by Google

les conditions même les plus basses, où un homme de rien, un enfant de la terre prétend donner la loi, et la donne en effet. On se demande bien à soi-même, comment me tirerai-je de l'état obscur où ont vécu mes ancêtres, comment parviendrai-je à cette charge qui jetterait sur ma famille un si grand lustre, comment trouverai-je moyen d'écarter un rival qui y prétend aussi bien que moi : *Quomodo fiet istud?* Mais on ne se demande pas, et on ne veut pas se demander, comment en soutiendrai-je les travaux, comment en remplirai-je les obligations, comment en éviterai-je les écueils, comment y ferai-je mon salut? C'est là ce qui devrait alarmer, et c'est là précisément sur quoi on se tranquillise, parce qu'on ne fait pas réflexion que ce qui est grand devant les hommes est souvent abominable devant Dieu, et qu'après tout les premières places imposent des obligations plus grandes et plus difficiles à remplir.

Marie s'humilie dans la grandeur; elle s'en juge indigne, elle a d'elle-même les sentiments les plus bas; et l'homme, par un aveuglement qu'on ne peut assez déplorer, par une vanité qui fait compassion, l'homme est plein de son prétendu mérite. Parmi ceux que nous connaissons, il y a tel qui s'applaudit, qui s'admire, qui s'égare dans ses pensées, qui est à ses propres yeux comme une idole que l'imagination enrichit de mille qualités brillantes; mais c'est un homme de la lie du peuple, mais c'est un génie des plus bornés, mais c'est un ridicule qui choque par le travers de sa conduite bizarre; vous dites vrai : malgré cela il est content de soi; il s'oublie dans son délire, il se repaît d'agréables songes, il s'endort au son flatteur des louanges que lui donne son amour-propre. Pensées fausses, pensées pleines de folie! Homme aveugle, devraient-elles vous occuper? *Erubesce, terra et cinis;* rougis, cendre et poussière, de donner dans de pareilles illusions; apprends que tu n'as de ton fond que le péché et le néant, qu'ainsi tu dois t'abîmer au centre de la terre, et y rester comme dans la seule place qui t'est due. Supposons encore un fait palpable et trop connu dans le grand monde, supposons un homme vain et orgueilleux, parvenu à un rang distingué, à un poste éclatant; remarquez-vous le changement qui se fait tout à coup dans lui, et l'ivresse à laquelle son âme est livrée? Dès que le bruit de son élévation se répand, voilà une foule d'adorateurs qui courent le féliciter; et dans ces premiers moments, je l'avoue, il dissimule sa joie, il témoigne son insuffisance, respectueusement penché vers vous il s'exprime en termes modestes; mais attendez quelques jours, attendez qu'il soit rendu à lui-même, et vous verrez s'il est rien de pareil à la fierté qui l'accompagne. Fierté dans ses sentiments : il aime à se rappeler le souvenir des louanges reçues, sans songer qu'il y entre plus de politesse que de vérité, et que c'est moins à son mérite qu'elles sont données qu'à la place qu'il occupe. Fierté dans ses regards, qui ne s'abaissent que par grâce sur le reste des hommes, et ne veulent, partout où ils tombent, rencontrer que des suppliants. Fierté dans ses discours : il parle en homme qui ne se souvient pas que les autres le sont. Fierté dans sa démarche; il semble que la terre est à peine digne de le porter; on dirait qu'il oublie qu'il en est sorti et qu'il doit y rentrer. Fierté dans son train, dont il veut que la magnificence aille porter l'affliction dans le cœur de ses égaux. Fierté dans son abord à l'égard d'une foule de gens qui, après avoir longtemps attendu, sont brusquement reçus, écoutés dédaigneusement, et impérieusement congédiés. Fierté dans toute sa personne, dont les mouvements arrogants et hautains annoncent un homme rempli de lui-même, et qui ne se connaît plus à force de se contempler. Surtout si c'est un homme que la fortune ait tiré de la poussière pour l'élever aux honneurs, la chose est plus sensible : non, je ne puis peindre l'insolence et la hauteur qui éclatent chez lui en toute rencontre : parents, bienfaiteurs, anciens amis, ne sont plus que des étrangers ou des sujets. Ne disons point qu'il se méconnaît, disons qu'il ne se possède plus, qu'il s'enivre d'orgueil. Qu'on vienne s'opposer à ses caprices, qu'on manque d'exécuter sur l'heure les commandements qu'il donne d'un ton d'empire et d'autorité, quels airs il sait prendre, à quelles violences il s'emporte! Il commandera avec une inflexible dureté, parce qu'il était né pour obéir; et il sera de tous les maîtres le plus intraitable, parce qu'il méritait de ne l'être jamais.

Des hommes si portés à se méconnaître ne penseront-ils jamais à l'exemple de David, qui, dans son élévation, se souvient sans cesse de ce qu'il avait été, qui publie à toute heure que Dieu l'a tiré de l'état le plus obscur, qui ne rougit point de danser publiquement devant l'arche, et de se mettre, tout roi qu'il est, dans la posture du dernier des hommes? Quel homme cependant, quel monarque David présente dans sa personne! Si jamais il fut permis d'écouter la vanité, dans qui la faute serait-elle pardonnable, si ce n'est dans celui qui a dompté les lions, terrassé les géants, vaincu les Philistins, délivré la patrie, et qui ne doit, après Dieu, son trône qu'à son mérite? Mais non, David ne parle de soi que dans les termes les plus méprisants. David, à proportion que Dieu l'exalte, met sa gloire à s'abaisser, à ramper. Puisse un si bel exemple faire impression sur nous! Mais un plus admirable encore, c'est celui que vous nous donnez, Vierge sainte; qu'il nous touche! et qu'à la vue d'une humilité aussi rare, aussi profonde que la vôtre, il ne soit pas dit qu'il y ait un reste d'enflure dans nos cœurs. Elevée au rang suprême, placée, non sur le trône de David, mais au-dessus des cieux, mère et en quelque sorte maîtresse de celui qui leur commande vous ne

Digitized by Google

perdez point de vue votre néant, vous n'êtes occupée que de votre bassesse. Ah! que nous autres, qui avons tant de raisons de nous humilier que vous n'aviez pas, nous ne soyons point assez malheureux pour donner entrée à l'orgueil! Voyons avec reconnaissance les bienfaits dont le Seigneur nous comble; ressentons-en une véritable joie; ils viennent d'une main trop aimable pour y être insensibles. Mais, à quelque degré qu'il nous élève, de quelque grâce qu'il nous honore, n'oublions point notre indigence naturelle, et que toujours notre premier soin soit de nous mépriser, de nous humilier. N'oublions point que Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles, qu'un cœur superbe sera confondu, frappé de malédiction; mais qu'un cœur sincèrement humble est, dit saint Augustin, comme une vallée heureuse où le torrent des bénédictions coulera en abondance. Avançons. Grandeur de Marie dans la maternité divine et la manière dont elle l'accepte; c'est ce que vous venez de voir. J'ajoute, grandeur de Marie dans la maternité divine et la disposition qu'elle y apporte; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La maternité divine est une faveur si sublime, si ineffable, que, si on veut en donner une idée juste, ni la richesse des expressions ni la hauteur des plus vastes intelligences n'y peuvent atteindre. En élevant Marie à la qualité de mère de Dieu, le Très-Haut a signalé sa magnificence; il l'a rendue supérieure à tous les chœurs des esprits célestes, à toute l'assemblée des prédestinés, à tout ce qu'une providence adorable et bienfaisante a jamais exécuté de plus grand en faveur des mortels. Elle est devenue pour les hommes et les anges le grand spectacle qui fixe tous les regards. Mais, quoique cette faveur soit au-dessus de tout mérite, on peut dire cependant que Marie parvint en quelque manière à s'en rendre digne. Sa pureté, dit saint Bernard, fit au Verbe éternel une violence aimable, et l'engagea à descendre dans son sein. Vertu que je vous propose, chrétiens, vertu que chacun doit aimer dans la proportion que demande son état; la pureté du cœur convient à tous, vous gagnera le cœur de Dieu, et vous fera sûrement participer aux bienfaits qu'il vous prépare.

D'abord, où trouver des termes assez forts, d'assez nobles images pour peindre la pureté de Marie? Si je dis que ce fut une pureté sans tache, une pureté parfaite, une pureté supérieure à celle des anges, une pureté qui méritait en quelque sorte qu'elle eût un Dieu pour fils, je ne dirai rien qui n'ait été répété cent fois par les saints, et je ne ferai que copier leurs expressions. Pureté virginale d'autant plus admirable, que Marie n'eut point sur cela d'exemple à suivre, et qu'à remonter aux siècles précédents, à parcourir la vie des plus saints patriarches à raisonner suivant les principes reçus généralement dans la nation, bien loin que rien la portât à la pratique d'une vertu de cette nature, tout tendait au contraire à lui en inspirer ou du mépris ou du dégoût.

Quelles héroïnes, chrétiens auditeurs, que Judith, Esther, Abigaïl, Debbora, la mère de Samuel, tant d'autres dont le texte sacré a marqué le caractère! Que leur conduite est noble, qu'elle est soutenue! qu'on y voit avec plaisir tous les traits d'une piété solide, d'une sagesse plus qu'humaine! Encore aujourd'hui nous les admirons; et plût au ciel que tout ce qu'il y a de dames chrétiennes se fît un devoir de marcher sur leurs traces! Le travail, le jeûne, la prière, un courage invincible contre les ennemis de la patrie, une soumission profonde à l'égard de leurs époux, une tendresse réglée pour leurs enfants, une application constante au détail des soins domestiques, furent leurs vertus favorites. La virginité seule leur fut inconnue, et de toutes les bénédictions du ciel, il n'en est point qui leur parût si digne d'envie, que d'être à la tête d'une nombreuse famille. Il n'appartenait qu'à Marie d'ouvrir une route nouvelle; il était réservé à elle seule de n'avoir point de modèle, et d'être celui de toute la terre. Il ne lui suffit pas même d'être chaste, si elle ne l'est pas par promesse, par devoir, par une nécessité indispensable et volontaire. Je la vois offrir dans sa personne un sacrifice généreux qui n'avait point encore été offert jusque-là; et dans quel temps l'offre-t-elle? dès l'âge le plus tendre, et, selon plusieurs saints, dès le berceau. Dès lors elle prend avec un Dieu qu'elle aime, et qu'elle veut uniquement aimer, le plus doux des engagements. Sa langue, il est vrai, ne peut encore l'exprimer, mais l'amour le lui inspire, son cœur le prononce, et, au défaut de sa voix, ses soupirs le font entendre. Si dans la suite elle prend par obéissance un époux, si elle contracte avec Joseph des nœuds sacrés, ne craignez rien, jamais sa résolution ne se démentira; son époux ne sera que le témoin et le gardien de sa pudeur. Je dis plus, voyez comme elle fuit jusqu'à l'ombre seule du danger: enfoncée dans une retraite austère, éloignée de tout commerce profane, absorbée dans la méditation de la loi, qui fait ses délices, toute occupée de Dieu, elle ne se plaît qu'avec lui, et c'est à lui seul qu'elle désire de plaire. Permettez-moi de vous le demander, Vierge sainte, qu'est-ce qui vous engage à vivre dans une si grande réserve? Le ciel ne vous a-t-il pas tirée de la masse commune, sauvée du péché d'origine, préservée du poids d'une concupiscence rebelle, prévenue d'une grâce que vous êtes assurée de ne perdre jamais? Peut-il y avoir des périls pour vous? Ah! la lumière céleste qui l'éclaire lui fait connaître tout le prix de la virginité, lui apprend à la respecter, comme on respecte un trésor pour lequel on craint tout. Qui le croirait? La vue d'un

Digitized by Google

ange l'effraye, parce qu'il paraît sous une forme humaine; dès qu'elle le voit, elle est troublée, et elle ne se rassure que parce qu'elle ne peut méconnaître en lui l'envoyé du Très-Haut. Vous voulez savoir, en un mot, à quel point la vertu dont il s'agit lui est chère? Persuadez-vous, dit saint Bernard, qu'elle sacrifiera mille vies plutôt que de la blesser, de l'intéresser en rien, et que le titre de mère de Dieu, titre le plus auguste dont une créature puisse être honorée, titre si grand, que dans les trésors de la Toute-Puissance il n'y a rien qui l'égale, sera pour elle sans attrait, si elle ne peut l'obtenir qu'aux dépens de sa chasteté virginale. Et voilà ce qui a fixé sur elle les regards d'un Dieu qui est la pureté, la sainteté même, ce qui l'a rendue l'objet de ses soins et de sa tendresse; voilà ce qui a fait au Verbe divin, pour parler avec l'Ecriture, une plaie profonde, une plaie d'amour: *Vulnerasti cor meum* (*Cant.*, IV); comme s'il eût dit: jusqu'ici les hommes, par leurs impudicités, se sont rendus abominables, mon esprit n'a pu reposer sur eux; un petit nombre de justes, échappés à la corruption générale, ont trouvé grâce devant moi: mais je vois dans vous une pureté que n'ont point eue tous les justes ensemble, que n'ont pas même les esprits célestes. Je veux devenir votre fils, et par là vous élever à un rang qui vous attire les hommages de l'univers. Il l'y élève en effet: la Trinité sainte la comble de gloire; le Père l'adopte pour sa fille, le Fils la choisit pour sa mère, le Saint-Esprit la prend pour son épouse, et elle se trouve avoir, avec les trois adorables personnes, des rapports si intimes, si étonnants, que, quand on les médite, on les trouve supérieurs à toutes les idées que l'on peut s'en former.

Chrétiens, l'application n'est pas difficile à faire; vous aspirez aux faveurs du ciel, et en cela rien de votre part que de juste et de légitime; le ciel lui-même vous y autorise; continuez d'y prétendre: mais voulez-vous les obtenir? aimez la pureté chacun dans votre état, la pureté du cœur qui convient à tous, qui est d'obligation pour tous: sans elle jamais vous n'aurez d'accès auprès de Dieu, et vos prières, quelque ferventes qu'on les suppose, seront stériles et infructueuses. Comment Dieu, en effet, écoutera-t-il ceux qui s'abandonnent au plus honteux de tous les vices? Ce Dieu, dont les vues sont si pures, et pour qui les cieux même ne le sont pas assez, envisagera-t-il sans horreur ceux qui se plongent dans l'infamie, et des soupirs formés par un cœur adultère lui seront-ils agréables? Croirons-nous que son esprit repose sur des hommes qui profanent ses temples, violent la sainteté de leur baptême, se ravalent à la condition des bêtes en suivant comme elles, et d'une manière plus indigne qu'elles, la brutalité de leurs penchants? Ils lèveront les mains au ciel: qu'ils aillent aux sacriléges divinités des païens, qu'ils aillent aux coupables idoles dont leur cœur est épris, de pareils dieux sont dignes de leur encens.

Siècle malheureux, déplorables jours! où en sommes-nous, grand Dieu! A quoi reconnaître aujourd'hui la face du christianisme? Un vice plus abominable que les autres, un vice digne de l'exécration du ciel et de la terre, est devenu plus que jamais le vice dominant; le démon de l'impureté a répandu sur la terre ses exhalaisons maudites, a versé tous ses poisons; tous les sexes, tous les états, tous les âges sont infectés, le torrent de la corruption grossit de jour en jour, et dans son débordement a forcé les barrières les plus sacrées. Je ne parle point seulement de ces pensées, de ces complaisances criminelles qui n'éclatent point au dehors, mais qui n'échapperont pas à l'œil perçant dont le regard démêle les plus imperceptibles replis. Je ne parle point seulement de ces actions honteuses, dignes de couvrir de confusion leurs auteurs: la nécessité m'oblige à le dire, qui peut penser, sans frémir, à des enfants déjà savants dans l'art du crime, et habiles à en donner des leçons dans un âge où ils devraient être incapables de les comprendre? Qui peut penser, sans frémir, aux maîtres impies qui viennent les saisir, au sortir du berceau, pour leur apprendre ce qu'il était important qu'éternellement ils ignorassent? Qui peut penser, sans frémir, aux raffinements détestables que la passion invente, et aux prétextes damnables dont elle se couvre pour se justifier?

On répond que la faiblesse du penchant est extrême: mais y pensent-ils, ceux qui la font cette réponse? et comment ne voient-ils pas qu'il ne faut que leur propre témoignage pour les confondre? la faiblesse du penchant est extrême: et pourquoi donc en tous lieux, jusque dans le lieu saint, ces regards téméraires et indécents par lesquels on cherche à donner, à recevoir le coup de la mort? Pourquoi ces parures imaginées, et employées au scandale de la religion contre toutes les lois de la bienséance et de la pudeur? Pourquoi ces lectures obscènes qui souillent l'imagination, et portent un poison fatal dans l'âme? Pourquoi ces liaisons, ces assiduités qui ne servent qu'à nourrir, à augmenter un feu que l'éloignement aurait amorti? Je vous admire de répondre que la faiblesse du penchant est extrême, vous qui fournissez matière à l'incendie, vous qui, charmés de cette faiblesse même, travaillez par toute sorte de moyens à l'augmenter; c'est-à-dire que, parce que l'inclination au mal est si vive, il faut la rendre plus impérieuse et plus violente; c'est-à-dire que, parce que l'homme est faible, il faut le pousser, le précipiter pour le faire pécher plus sûrement. Je parle à vous, séducteurs, qui empoisonnez les âmes: vous répétez que l'homme est fragile, que s'ensuit-il de là? Il faudrait donc chercher sa sûreté dans la fuite des occasions, dans la fréquentation des sacrements, dans l'amour du travail, dans la

Digitized by Google

pratique de la pénitence ; il faudrait donc opposer aux ennemis du salut le rempart de la crainte de Dieu : et par quelle raison leur servez-vous d'instrument? par quelle raison leur prêtez-vous, à ces ennemis implacables, votre propre bras, comme si vous appréhendiez que leurs coups meurtriers ne portent à faux? Entrer, comme vous faites, dans leurs intérêts, aider à leur violence, favoriser leurs efforts, n'est-ce pas trahison, n'est-ce pas perfidie?

Non, je ne comprends pas la malignité, je dirais presque la frénésie, l'espèce de rage qu'on remarque en certaines gens ; je ne trouve point de termes assez forts pour faire sentir combien on doit craindre, éviter ces pestes publiques qui perdent les consciences. Vous verrez des hommes que le ciel a partagés plus favorablement que les autres ; il leur a donné pour les arts un génie extraordinaire ; au lieu de faire servir leurs talents à la gloire du Créateur, à la perfection des mœurs, à l'ornement du siècle, ils se font un plaisir barbare, celui-ci de prostituer son pinceau, celui-là de vendre sa plume à tout ce qu'il y a de plus infâme ; non-seulement ils commettent le crime, mais par leurs tableaux, par leurs écrits ils le présentent à tous les yeux, ils le soufflent dans tous les cœurs, ils le perpétuent dans tous les âges, ils l'éternisent ; en sorte qu'enfermés dans le tombeau, et déjà réduits en cendre, ils revivent dans leurs ouvrages pour détruire l'innocence. Si jamais il fut permis à un ministre du Seigneur de se livrer au transport d'une sainte indignation, n'est-ce pas ici que le transport est légitime? Eh! périssez, leur dirais-je volontiers, périssez, si la fureur vous y engage, mais n'entraînez point les autres dans votre ruine ; tombez dans le précipice, s'il a pour vous tant de charmes, mais n'en creusez point sous les pas de tant d'infortunés que vous renversez avec vous. Jugeons quelle sera leur destinée dans toute l'éternité si un seul péché mortel mérite un éternel supplice, ceux qui sont cause que le péché se réitère à l'infini, ceux qui corrompent des millions d'hommes, quels supplices, quelles effroyables tortures doivent-ils attendre!

Que dirai-je ici de ces paroles sales, de ces équivoques maudites auxquelles même le monde le plus poli est aujourd'hui si sujet? Quelle horreur! Ils ne savent donc pas, ces hommes pervers, qu'en parlant de la sorte ils outragent l'Esprit-Saint qui, par la bouche de Jésus-Christ, par la bouche de saint Paul, leur défend expressément de tels discours : ils ne savent pas qu'ils déshonorent la religion en profanant une langue qui est faite pour chanter les louanges du Seigneur, et qu'elle sera cette langue impure, suivant le terme des livres saints, salée des flammes infernales : ils ne savent pas qu'ils scandalisent leur prochain en blessant la pudeur. Que dirai-je encore de ces peintures indécentes, qui sont aujourd'hui plus que jamais recherchées, admirées, exposées à tous les yeux? J'entre dans la maison des riches et des grands, quel spectacle! leurs appartements sont les temples de la volupté ; on y marche au milieu des horreurs : dans ces appartements superbes jamais vous n'y verrez un crucifix ; il n'y a que le Dieu des chrétiens qui soit banni de la maison d'un chrétien ; d'infâmes idoles en tiennent la place. Détestables objets! à leur aspect, la vertu souffre et détourne les yeux. Tremblez, maîtres profanes, qui affichez ces horribles scandales, tremblez ; ces abominables tableaux, tant qu'ils ne seront pas détruits, provoqueront contre vous la colère céleste. Le péché que je combats, n'est jamais peint dans l'Ecriture que sous des images effrayantes, et comme celui que Dieu déteste le plus et qu'il a le plus en horreur ; comme celui qui l'a irrité jusqu'à le porter à se repentir d'avoir fait l'homme ; comme celui qu'il n'a épargné dans qui que ce soit. Rappellerai-je le nom dont il caractérise ceux qui en sont esclaves, nom odieux par lequel il fait sentir qu'il les regarde comme l'opprobre du monde? Retracerai-je le souvenir des vengeances qu'il a exercées contre eux? Peindrai-je ce déluge d'eaux dont il a inondé la terre à cause de la corruption de ses habitants? Peindrai-je Sodome consumée par les flammes, et ceux qui l'habitaient ensevelis sous ses ruines en punition de leurs déréglements infâmes? Vous conduirai-je sur le bord des enfers, où les saints disent que le plus grand nombre de ceux qui y sont enfermés le sont pour ce péché funeste, et qu'il a lui seul livré plus de victimes au bras de Dieu que tous les autres ensemble?

Et on publiera que c'est une faiblesse pardonnable! Est-ce une faiblesse pardonnable que ce qui entraîne une multitude innombrable de crimes, la prodigalité, l'envie, la vengeance, l'oubli de Dieu, les assassinats, la ruine entière des familles, les adorations sacriléges et pleines d'idolâtrie? Est-ce une faiblesse pardonnable que ce qui excite dans le cœur de Dieu, ce cœur qui est la bonté, l'équité même, une indignation qui éclate par toutes les espèces de châtiments? Qu'on suppose donc aussi que Dieu n'est pas le Saint des saints ; qu'on suppose qu'il est permis à l'homme de se confondre avec la brute. Persuadons-nous, au contraire, que le péché de la chair est digne d'une haine infinie ; que ceux qui suivent les désirs d'une chair corrompue sont des objets d'horreur aux yeux de Dieu ; que jamais la sagesse n'établira son séjour dans une âme assujettie à la plus grossière des passions ; qu'il ne peut y avoir de rapport entre l'esprit d'impureté et l'Esprit sanctificateur ; et que, comme rien de souillé n'entrera dans le ciel, de même rien de souillé n'aura part aux faveurs que le ciel dispense. Vous voulez vous rendre Dieu favorable ; ayez le cœur pur, un cœur pur trouvera en Dieu, je ne dis pas simplement un maître bienfaisant, ce serait beaucoup ; je ne dis pas un père généreux, ce serait encore plus ; je dis un ami tendre

Digitized by Google

et fidèle, qui le fera entrer en partage de tous ses biens : *Qui diligit cordis munditiam... habebit amicum regem.* (*Prov.*, XXII.) C'est parce que Marie était souverainement chaste, qu'elle fut choisie pour être sa mère, et c'est en imitant cette vertu, comme nous le devons, que nous trouverons place parmi ses favoris.

Voilà dans toute la suite du mystère quelles sont les grandeurs de Marie, grandeurs fondées sur l'humilité et la pureté dont elle nous fait des leçons dans sa personne. Chrétiens, vous ne pouvez les méconnaître ces leçons salutaires; qu'elles vous soient familières, qu'elles vous soient chères, qu'elles soient le flambeau qui dans le cours de cette vie mortelle dirige vos pas. Prenez avec la mère de Dieu de nouveaux engagements, faites gloire d'être du nombre de ses serviteurs, et, afin qu'il ne vous échappe rien qui démente ce nom glorieux, soyez humbles, soyez chastes à son exemple. L'humilité est de toutes les vertus la plus solide; toute vertu appuyée sur ce fondement est une vertu véritable qui se soutient, et soutient avec elle toutes les autres : la pureté est de toutes les vertus la plus belle; c'est elle qui dispose le mieux à brûler du feu sacré de l'amour divin, et qui un jour dans le ciel vous fera jouir de Dieu d'une manière plus heureuse que le commun des prédestinés. Fasse le ciel que toujours fidèles à la pratique de ces deux excellentes vertus, toujours pleins d'attachement pour Marie, vous ayez son nom souvent sur les lèvres, plus souvent dans le cœur. Que ce nom aimable, après avoir été votre consolation pendant la vie, soit entremêlé à vos derniers soupirs, et serve à vous ouvrir un passage à l'éternité bienheureuse que je vous souhaite. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XL.

SUR L'ASSOMPTION.

Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata. (*Cant.*, VI.)

Quelle est celle-ci qui s'avance comme une aurore naissante, belle comme la lune, choisie comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille.

C'est à Marie que l'Eglise applique si justement ces paroles de l'époux des *Cantiques*. Jusqu'ici la reine des vierges, cachée dans une obscurité profonde, a dérobé la connaissance des étonnantes merveilles qui se sont opérées dans sa personne; mais il a paru ce jour heureux, où les ombres qui l'environnent vont être dissipées : enfin, elle sort du milieu des ténèbres, elle s'avance, et le monde va être témoin de sa gloire. Quelle majesté! quelle grandeur! quels traits de lumière viennent la couronner! Sur son front brillent les grâces d'une aurore naissante : *aurora consurgens;* présage des regards favorables et tendres qu'elle va jeter sur toute la nature. Son visage étincelle d'un éclat pareil à celui des astres les plus resplendissants : *pulchra ut luna, electa ut sol;* expression naturelle des grands et illustres exemples qu'elle a donnés, exemples qui font l'étonnement et l'admiration de l'univers. Elle est redoutable comme une armée rangée en bataille : *terribilis ut castrorum acies ordinata;* image des combats qu'elle a livrés, des grands coups qu'elle a frappés, des victoires qu'elle a remportées.

Entrons dans les sentiments qu'un si beau jour nous inspire, prenons part au spectacle qui vient s'offrir à nos yeux, mêlons nos voix aux acclamations dont retentit la céleste Jérusalem. Marie est heureuse, nous ne pouvons manquer de l'être un jour nous-mêmes. Mais quoi! me bornerai-je à exciter dans vous une joie vaine, une admiration stérile? A Dieu ne plaise, mes chers auditeurs : pour tirer quelque fruit de ce mystère, faisons voir que si Marie entre aujourd'hui dans la jouissance de tous les biens, il lui en a coûté pour y parvenir, et que ce n'est qu'après bien des travaux, qu'elle est placée au sein des grandeurs. Sur cela j'établis deux propositions qui vont faire la matière et le partage de son éloge. Je suppose toujours le principe, qu'à parler en rigueur, Dieu ne doit rien à la créature; et que, quand nous parlons autrement, le terme doit être pris dans un sens moral : je suppose, dis-je, ce principe indubitable, et je dis que de toutes les créatures Marie est celle qui méritait, au moment de la mort, la récompense la plus illustre : première proposition, et le sujet du premier point. Je dis que de toutes les créatures Marie est celle à qui, au moment de la mort, la récompense la plus illustre a été en effet accordée : seconde proposition, et le sujet du second point. En deux mots, quand Marie finit sa carrière, plus qu'à toute autre le ciel lui devait, plus qu'à toute autre le ciel lui prodigua ses faveurs; c'est tout mon dessein. Vierge sainte, reine triomphante, pour chanter dignement vos louanges j'ai besoin de votre secours; je l'implore en vous disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

De toutes les créatures, Marie est celle qui a le mieux mérité que Dieu lui prodiguât à la mort ses faveurs; et la raison en est que de toutes les créatures elle a été pendant sa vie la plus fidèle à Dieu. Sa fidélité admirable en toute manière a été parfaite dans son principe, dans son étendue, dans sa constance : dans son principe, les vues qui la font agir sont tout ce qu'il y a de plus sublime; dans son étendue, la totalité des devoirs dont elle s'acquitte est tout ce qu'il y a de plus complet; dans sa constance, la fermeté avec laquelle elle se soutient au milieu des épreuves est tout ce qu'il y a de plus inébranlable : d'où je conclus que si Dieu doit à ses serviteurs, quand ils quittent cette vie mortelle, des marques d'une tendresse particulière, il en devait à Marie d'extraordinaires, et qui fussent réservées pour elle seule.

Digitized by Google

Vous savez, chrétiens auditeurs, que la très-sainte Vierge, en vertu du privilége singulier de sa conception immaculée, entra en possesion de tous les droits qu'avait acquis aux hommes la justice originelle; que son esprit ne fut point enveloppé des sombres nuages de l'enfance; que son cœur ne trouva en soi que des passions dociles dont les transports respectueux attendaient, pour éclater, que la raison leur commandât : mais qu'elle sut admirablement profiter de ces heureuses dispositions ! Nous autres à peine ouvrons-nous les yeux à la lumière que déjà nous envisageons le crime sans horreur; chez nous l'apprentissage de la raison c'est l'égarement, l'essai de la liberté c'est la révolte; il semble que nous ne connaissions le devoir que pour le violer, le cri de la conscience que pour l'étouffer, le ciel et celui qui y règne que pour le braver. Pour elle, dans un âge où la charité n'est pas même connue, elle en est la victime : plaire à un Dieu souverainement aimable, chercher en tout sa gloire, ne vivre, ne respirer que pour lui, c'est la règle de toute sa conduite et le ressort de tous ses mouvements. Figurez-vous le sacrifice extraordinaire et sans exemple que sa piété lui inspire pour honorer le Tout-Puissant. La chasteté virginale était une vertu ignorée parmi les Juifs, et la fécondité était une des principales bénédictions promises aux vrais Israélites : de là ces prières ardentes, ces soupirs enflammés avec lesquels la mère de Samuel conjurait le ciel de lui accorder un fils. Que fait Marie cependant ? Sachant qu'une chasteté parfaite honorera le Seigneur, elle s'engage par d'authentiques serments à demeurer vierge; jamais, quoi qu'il arrive, son cœur ne sera partagé entre Dieu et la créature. Mais, parce qu'une pareille démarche, si elle était connue, pourrait avoir de l'éclat, et trouver parmi les hommes des admirateurs, pour en dérober la connaissance et en cacher la gloire, elle empruntera le voile conjugal. Qu'on la croie stérile, si on veut, et, sans savoir la cause de sa stérilité, qu'on en parle comme d'une marque de la colère céleste, les discours ne l'inquiéteront point, elle s'applaudira du peu d'estime qu'on fait de sa personne, trop contente de souffrir des mépris qu'elle ne souffrira, Seigneur, que parce qu'elle vous aime. Je vous le demande, chers auditeurs; fut-il jamais désintéressement plus noble, intention plus héroïque ? et n'est-ce pas là faire sentir par un témoignage décisif que, dans le bien qu'on exécute, on renonce à tout amour de soi-même, à toute vue d'intérêt propre pour s'attacher purement et uniquement au Créateur à qui seul on désire de plaire ?

Désir dont je voudrais que nous fussions animés, désir sans lequel tout ce que nous pouvons faire est de nul prix et de nul mérite. Tant que ce ne sera pas Dieu que nous aurons en vue, notre vie à l'extérieur fût-elle comparable à celle des plus grands saints, fût-elle remplie de toute sorte de bonnes œuvres, est une vie absolument inutile, et il en sera de nous comme de ces imprudents à qui le prophète (*Osee*, VIII) reproche qu'ils ont semé et n'ont rien recueilli, qu'ils ont travaillé et sont restés les mains vides. Voyons-les ces personnes dont on vante la conduite, qui se rendent peut-être à elles-mêmes un témoignage flatteur, voyons si leurs actions pesées dans la balance du sanctuaire se trouveront d'un aussi grand poids qu'elles veulent se le persuader.

On fait le bien, et on le fait par caprice, par humeur, par tempérament. On a apporté en naissant des inclinations heureuses, et on les suit; on se sent naturellement de l'horreur pour le libertinage, et on s'en éloigne; on est d'un caractère aimable, et on a, dans le commerce de la vie, de la politesse et de la douceur; du reste, nul retour vers Dieu, nul égard à ce qui est de son bon plaisir et de sa gloire, nul esprit intérieur en un mot. Que dirai-je de ces sortes de chrétiens ? Ils sont vertueux, mais d'une vertu qui ne porte point l'empreinte du crucifix, qui n'est point selon l'esprit de l'Evangile : l'Evangile m'apprend que ce qu'il y a de plus louable en soi, s'il ne se rapporte à une fin vraiment chrétienne et digne de Dieu, demeurera sans récompense.

On fait le bien, et on le fait par vanité, pour être vu, pour s'attirer des éloges. Il y a des gens à qui il faut des spectateurs, ils cesseraient d'avoir de la religion, si nous cessions d'avoir des yeux : leur petitesse est telle que même en fuyant le monde ils savent le secret de s'en faire apercevoir, et que pour leur vanité tout est théâtre, même l'endroit où elle se cache. Combien dans cette vue se sont interdit les plaisirs les plus innocents, se sont ruinés d'austérités, ont mené une vie aussi affreuse que les anachorètes dans les rochers et les déserts ! Croirait-on que l'hypocrisie eût ainsi ses martyrs ! Hélas ! des malheureux, pour une vaine fumée, ont fait des efforts capables de conquérir le ciel, et, avec plus de peine qu'il n'en faut pour se sauver, ils se sont perdus. Je sais que la piété doit briller aux yeux des hommes, pour les frapper de sa lumière et procurer de leur part mille bénédictions au Père céleste; mais je sais aussi qu'en certaines occasions, dans des choses de pur conseil, on doit, suivant l'avertissement de Jésus-Christ, fermer sur soi la porte quand on prie; on doit ne point faire remarquer que l'on jeûne; on doit laisser ignorer à la main gauche ce que fait la main droite. Malheur à ces victimes qui se font publiquement couronner de fleurs et ne s'immolent que sur le théâtre.

On fait le bien, et on le fait par ambition pour se donner du crédit, pour prendre de l'ascendant. Proposez à cette personne quelque bonne œuvre que ce puisse être, elle l'embrassera sur l'heure, pourvu qu'elle soit à la tête; ne la cherchez dans une assemblée sainte que lorsqu'il s'agit de régler et de décider : tout ce qui a de l'éclat, tout ce qui concilie un air de supériorité lui

Digitized by Google

plaît; sa piété hautaine aime à donner tout à la fois des commandements et des secours. Vertu fausse, vertu pleine d'orgueil, qui porte à la suite d'un Dieu crucifié toute l'arrogance du pharisien.

On fait le bien, et on le fait par intérêt, pour s'avancer, pour parvenir dans l'Etat aux premières charges, dans le sanctuaire aux premiers rangs. Dans plusieurs de ces hommes si réglés, ce que vous prenez pour zèle de la patrie, pour zèle des âmes, n'est qu'un trafic; leur piété mercenaire encense la fortune et rien de plus. Ce qui est si vrai que plusieurs, après avoir obtenu ce qu'ils souhaitaient, ont levé aussitôt le masque, ont bravé les bienséances, et rétracté par des scandales publics les bons exemples qu'ils avaient donnés. Les voilà donc ces hommes prétendus vertueux, ces hommes canonisés par le monde, et proposés pour modèles! Quelle vertu, grand Dieu, que celle dont la fierté, l'ostentation, l'avarice est le mobile! Quelle vertu que celle qui n'en a que les dehors, et qui en elle-même est un crime! *Receperunt mercedem suam* (*Matth.*, VI): hypocrites, votre récompense est toute prête, elle sera telle que vous la méritez: c'est à une régularité telle que la vôtre, ainsi qu'au crime déclaré, qu'on réserve des châtiments. Je vais plus loin, et je soutiens qu'on ne doit point rechercher la vertu précisément pour elle-même; le vrai motif qui doit nous la faire embrasser est le désir de plaire à Dieu, de lui témoigner notre respect, notre confiance, notre amour.

Ainsi l'embrassa, ainsi la pratiqua Marie, dont la fidélité fut non seulement la plus pure, mais la plus universelle, la plus entière dans l'accomplissement de toute la loi. Toute la loi est gravée dans son âme; nulle explication pour l'adoucir, nul prétexte pour l'éluder, chaque point est pris à la lettre, est observé à la rigueur. Considérons-la par rapport à Dieu. S'il faut, dans les solennités pascales, aux jours célèbres, venir à Jérusalem, elle sera la première à offrir son encens et ses vœux. S'il faut, après ses couches virginales, subir une cérémonie humiliante, je vois une vierge plus chaste que les anges, déroger à ses prérogatives pour se mettre au rang des femmes vulgaires. S'il faut, dans les différentes occasions qui se présentent, témoigner sa foi, son obéissance, son humilité, son dévouement: sa foi paraît dans la croyance d'un mystère impénétrable dont la hauteur confond tout entendement humain; son obéissance paraît dans l'acceptation qu'elle fait de la maternité divine, quoiqu'un don si précieux doive l'exposer à des soupçons cruels; son humilité paraît dans les bas sentiments qu'elle a d'elle-même, ne prenant que le titre de servante du Seigneur dont elle est la mère; son dévouement paraît dans la méditation des commandements divins dont elle fait nuit et jour ses délices. Considérons-la par rapport au prochain: quels éloges ne lui donne pas saint Ambroise dans le portrait qu'il en trace aux vierges de Milan! Non, dit ce Père, on n'a point vu Marie mépriser l'humble de cœur, se prévaloir de ce qu'elle était contre le faible, insulter à l'indigent; on ne l'a point vue lancer des regards superbes, prendre des manières hautaines, affecter des airs dominants; attentive à ne blesser personne, disposée à servir tout le monde, respectueuse envers les vieillards, modeste avec ses égaux, éloignée de toute bassesse, de toute adulation, de toute envie, elle a pour tout le monde de justes égards, et n'oublie que ceux qui lui sont dus. Quelle charité, quelle tendresse pour Elisabeth qu'elle honore de sa visite afin de lui faire part des bénédictions dont son âme est remplie! Quelle compassion, quelle bonté aux noces de Cana pour deux époux qu'elle voit sur le point de recevoir un affront! et, si j'en crois quelques interprètes, c'est elle dont parle saint Paul, quand il dit aux fidèles: *Saluez Marie qui a beaucoup travaillé parmi vous.* (*Rom.*, XVI.) Mais quoi qu'il en soit de ce sentiment, elle était, cette femme incomparable, occupée du salut du monde: non qu'elle fût de ces femmes hardies dont la superbe ignorance aime à dogmatiser et à évoquer impérieusement à son tribunal les causes de la foi; mais parce que ses prières, ses larmes touchaient le cœur des païens et des Juifs, et contribuaient chaque jour à faire de nouvelles conquêtes. Elle exerce un apostolat tranquille et modeste qui ne veut point étonner le monde, et qui ne cherche qu'à le sauver. Considérons-la par rapport à elle-même. Mais comment peindre son mépris des vanités, son assiduité au travail, sa tranquillité au milieu de l'indigence, sa vie en tout temps pénitente et austère! Parcourez toutes les vertus, il n'en est point qu'elle ne possède éminemment: une humilité sans exemple, une pureté sans tache, une charité sans bornes présentent dans sa personne un tableau de la perfection la plus haute et la plus consommée. Parcourez tous les états, il n'en est point dont elle ne soit le modèle: modèle des Vierges dans son attention continuelle à fuir tout ce qui est capable d'intéresser la délicatesse de sa pudeur; modèle des femmes mariées dans la complaisance qu'elle a pour son époux, dans la vigilance exacte qui l'attache aux soins de son domestique; modèle des veuves dans son amour de la retraite et du silence: dans quelque lieu, dans quelque âge, dans quelque situation que nous l'envisagions, rien ne se dément, tout marche d'un pas égal; elle est docile à toutes les inspirations, soumise à toutes les lois, fidèle à tous les devoirs; elle est le parfait, l'admirable exemple que nous ne pouvons assez exposer aux yeux de toute la terre.

Je l'expose aux vôtres, chrétiens, puissiez-vous l'étudier sans cesse, et apprendre un point important que vous n'avez peut-être jamais bien compris, apprendre qu'il est inutile de pratiquer la loi, si on ne la pratique dans toute son étendue. Prenez garde, il y a des devoirs que nous aimons et où nous nous portons naturellement comme de nous-mêmes: mais quel est l'homme qui

Digitized by Google

se soutienne, et qui, partout irréprochable, n'écoute jamais ses répugnances et ses dégoûts? Ministres du Seigneur, voilà ce qui doit réveiller notre zèle: non, le désordre qui nous fait gémir ne vient point de ce qu'indifféremment chacun s'abandonne à tous les vices : il n'est presque point d'homme qui ne soit estimable par quelque endroit; tout corrompu qu'est le monde, il y a dans le monde de la probité, mais une probité imparfaite qui ne s'étend point à tout, qui n'est pas à toute épreuve ; il y a de la vertu, mais une vertu qui compose avec Dieu, sans vouloir lui accorder tout ce qu'il demande. Celui-ci embrassera sans peine les rigueurs de la pénitence, les jeûnes les plus austères, les macérations ne l'étonneront point ; mais parlez-lui d'éclaircir certaines affaires embrouillées, d'examiner des voies douteuses, des détours obscurs par lesquels il s'est enrichi : c'est un langage qu'il refuse d'entendre. Celui-là pèsera toutes ses paroles, pour qu'il n'y en ait aucune qui blesse le prochain ; mais parlez-lui de s'attendrir sur une foule de malheureux qui se présentent, de faire pour leur soulagement quelqu'autre chose que des vœux, c'est ce qu'il rejette avec hauteur. Une femme viendra régulièrement dans nos temples, vivra dans la pratique de plusieurs actions saintes ; mais parlez-lui de mettre un frein à sa langue médisante, de dompter son humeur chagrine, insupportable, c'est ce qui n'entre point dans ses vues. Voyez même jusqu'où va l'aveuglement: on pratique les devoirs d'autrui, tandis qu'ouvertement et sans scrupule on néglige les siens. On donne aux autres de sages et salutaires avis, tandis qu'on laisse ses propres enfants abandonnés à eux-mêmes sans éducation, sans instruction. Un homme public, un magistrat lit les conciles et les Pères, tandis qu'il se repose sur des yeux subalternes et mercenaires pour instruire les causes des particuliers.

Cependant ces sortes de gens s'applaudissent, et à la faveur des infidélités qu'ils ne commettent pas, ils se tranquillisent dans celles qu'ils commettent. Mais font-ils réflexion que, selon l'apôtre saint Jacques, celui qui viole un commandement est coupable de les avoir violés tous? Font-il réflexion que le grand prêtre Héli, homme vénérable par sa piété, son intégrité, sa soumission aux ordres du ciel, attire sur soi et sur sa famille les derniers malheurs, parce qu'il tient une conduite trop molle avec des enfants impies qui scandalisent Israël, et ne se sert pas du poids de l'autorité paternelle pour réprimer de sacriléges brigandages? Font-ils réflexion que le pharisien qui jeûnait deux fois la semaine, donnait le dixième de ses biens, pour avoir suivi son orgueil ne remporte dans sa maison que l'arrêt qui le réprouve? Vous vous applaudissez d'une prétendue justice, et que sert-il d'avoir paré à une infinité de traits, s'il en est un qui porte le coup mortel? A quoi bon une place est-elle imprenable de plusieurs côtés, si elle présente un endroit faible par où l'ennemi peut la surprendre? Vous êtes content de vous-même : c'est peut-être vous dont l'exemple est le plus dangereux, parce qu'étant fidèle en plusieurs points, vous autorisez le prochain par le bien que vous faites à négliger celui que vous ne faites pas. Que chacun donc rentre en soi-même et s'examine; qu'il songe à remplir ses devoirs, et à les remplir tous; et qu'il se souvienne que l'observation de plusieurs préceptes ne le sauvera pas, mais que l'infraction d'un seul est capable de le perdre.

J'ajoute qu'il faut persévérer dans l'amour du devoir, à l'exemple de Marie, dont la fidélité fut inébranlable dans les diverses épreuves qu'elle eut à essuyer. Admirons son invincible constance, et suivons-la sur le Calvaire où elle eut à soutenir le spectacle du sacrifice sanglant qui fut le salut du monde : quel glaive de douleur perça le cœur de Marie! De quels yeux pensez-vous que cette tendre mère vit un Fils, le plus beau, comme le plus juste des enfants des hommes, ayant le visage meurtri de soufflets, défiguré de crachats, tous les membres cruellement déchirés? Ce Fils l'objet de sa tendresse, ce Fils la victime de tant de cruautés barbares, va expirer sous ses yeux; quelles profondes et douloureuses atteintes elle ressentit! Le Saint des saints étendu sur une croix infâme; celui qui possède la plénitude de la divinité, traité comme le dernier des criminels; le Sauveur des hommes ne trouvant dans les hommes que d'implacables bourreaux, quel spectacle! O Marie, n'êtes-vous devenue la plus heureuse des mères que pour être des mères la plus à plaindre! Cependant en cet état une indigne faiblesse n'a point de part à ses soupirs : elle verse des larmes, il est vrai, et quels yeux seraient assez inhumains pour n'en verser pas! mais ses larmes coulent avec respect pour les volontés du Très-Haut; tout accablée qu'elle est, elle veut ce que veut son Fils, l'accomplissement des ordres du ciel, la conversion du monde ; et c'est dans ces sentiments héroïques qu'attachant ses regards sur un Fils qu'elle aime, pleine de douleur, pleine de courage, tout à la fois elle le pleure et ne s'oppose point à son sacrifice. Mais, dans des conjonctures si humiliantes, il est honteux de marquer de l'attachement pour Jésus-Christ. Les jugements des hommes ne sont point la règle des sentiments et de la conduite de Marie. Lorsque Jésus, en maître de la nature, arrache les morts du sein des tombeaux, commande aux éléments, elle se tient dans la foule; mais paraît-il sur la croix? elle s'avance alors et vient déclarer, à la face de toute la terre, qu'il est son Fils. Quel exemple de courage et de fidélité! Quel sujet de confusion trouvent dans cet exemple ceux qui se révoltent à l'approche des disgrâces, ceux qui, dans les moindres peines, se découragent, s'impatientent, se désespèrent! Ici se présente une réflexion bien naturelle et bien vraie. Marie est la personne la plus chérie de Dieu, et cependant elle est la per-

Digitized by Google

sonne la moins ménagée; qu'est-ce que cela fait entendre? Mes frères, je prends part à la joie de ceux d'entre vous qui voient réussir leurs entreprises, je me réjouis de leur prospérité, je souhaite qu'elle subsiste, qu'elle augmente même et qu'ils en fassent un bon usage; mais, je suis obligé de le dire, ce n'est point dans elle que consiste le vrai bonheur; non, le vrai bonheur ne consiste point à goûter les plaisirs, il ne consiste point à posséder la richesse, à se voir applaudi, considéré, respecté; il ne consiste point à jouir des douceurs d'une dévotion sensible : il y a un privilége plus grand, une faveur plus insigne, c'est de souffrir chrétiennement : tant que nous sommes sur la terre, il n'y a rien de si précieux pour nous que la croix. Dans la possession des biens temporels, dans le sein du repos, dans l'affluence des consolations célestes, écrions-nous, si nous voulons : *Bonum est nos hic esse* (*Matth.*, XVII) : cela n'est vrai qu'en partie; le Thabor est charmant, mais une place plus belle c'est celle qu'on occupe sur le Calvaire. Partout où vous apercevez des hommes crucifiés, et en quel endroit ne s'en trouve-t-il pas? admirez-les, respectez-les, s'ils sont soumis à Dieu; et, quoi qu'en dise l'amour-propre, persuadez-vous, ce qui est incontestablement vrai, qu'ils sont de tous les hommes les mieux partagés. Il faut souffrir : celui qui refuse de souffrir est un infidèle qui dément le sacré caractère qu'on a gravé sur son front au baptême. Il faut souffrir : celui qui refuse de souffrir est un lâche qui ne sait pas combattre et qui ne mérite pas d'être couronné. Il faut souffrir : on ne repose nulle part si sûrement, si délicieusement que sur la croix. Marie par sa fidélité méritait à la mort une récompense extraordinaire, vous l'avez vu : à la mort une récompense extraordinaire lui a été en effet accordée, c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Pour juger de la magnificence avec laquelle Dieu récompensa sa mère au moment du trépas, faites attention, je vous prie, aux trois excellentes prérogatives qui la distinguèrent alors : la mort la plus digne d'envie, la résurrection la plus glorieuse, le triomphe le plus éclatant furent son partage. La mort la plus digne d'envie, ce fut l'amour divin qui la lui donna; la résurrection glorieuse, on déroge en sa faveur à l'ordre naturel marqué dans les décrets divins; le triomphe le plus éclatant, dans la place où on l'élève, elle ne le cède qu'à la Divinité. Trois titres qui prouvent la prédilection du Seigneur à son égard, et la récompense que lui ont méritée ses vertus héroïques.

Premier avantage, la mort la plus digne d'envie. Marie s'est soutenue avec une constance inébranlable dans la pratique des commandements et des conseils. L'enfance, la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse se sont écoulés sans laisser apercevoir en elle l'ombre même d'une légère imperfection. Tous les traits de sa conduite lui ont concilié le respect et l'admiration des personnes qui en ont été témoins. Elle touche au terme d'une vie si précieuse : comment et par quel principe y arrivera-t-elle? La mort de la sainte Vierge offrira un spectacle dont on chercherait inutilement des exemples dans les siècles qui ont précédé, et que l'avenir ne verra point se renouveler. La mort de Marie, exempte de trouble, d'inquiétude, de regret et de crainte, ne présentera que l'image d'un sommeil paisible, disons mieux, d'un véritable triomphe. Elle subira la loi du trépas, puisque son propre Fils s'y est soumis; mais elle la subira d'une manière et par un motif qui ne lui laisseront rien de commun avec les enfants des hommes. Ceux-ci sont entraînés au tombeau par la violence de la maladie, par la défaillance de la nature ou par quelque accident funeste. Condamnés à mourir, ils voient dans la fin de leur carrière l'exécution d'un arrêt qui n'a rien que d'humiliant pour eux. Il n'en est pas de même de la sainte Vierge : elle n'a pas gémi même un instant sous le joug du péché, elle ne doit point être enveloppée dans l'humiliation qui en est une suite. Elle mourra, mais elle ne verra dans la mort que l'accomplissement de ses vœux les plus empressés. Elle mourra, non en victime frappée et abattue par une main étrangère, mais en victime, dit saint Bernard, immolée, consumée par l'ardeur de son amour pour Dieu.

Quelle devait être cette ardeur! Si saint Ephrem criait dans le désert, qu'il ne pouvait plus soutenir les traits brûlants dont l'amour divin l'avait percé; si Stanislas dans la ferveur de la prière éprouvait de saintes ardeurs dont les impressions sur son corps étaient si fortes, que la glace qu'on lui appliquait, ne pouvait les modérer; si les martyrs envisageaient avec des transports de joie le glaive qui devait les immoler, parce qu'ils le considéraient comme l'instrument de leur réunion à Dieu, l'objet de leurs soupirs et de leur amour, quelle était donc l'activité, quelle était la véhémence du feu sacré dont brûlait le cœur de Marie? Supérieure aux saints, aux martyrs, aux anges même par la sublimité de son rang, elle le fut aussi par les saints transports qu'elle éprouva pour le Seigneur. Ah! depuis longtemps ces transports eussent suffi pour causer la séparation de son âme et de son corps; mais Dieu qui voulait qu'elle remplît la mesure des jours qu'elle devait passer sur la terre pour la consolation et l'édification des chrétiens, la soutenait par ce bras puissant qui conserva autrefois les enfants dans la fournaise. Le moment est venu où doit cesser le prodige qui prolongeait sa vie. Qu'il est beau de voir la Mère de Dieu en présence des apôtres et d'un grand nombre de fidèles réunis pour assister à son triomphe, qu'il est beau de la voir annoncer par la sérénité de son visage la paix qui règne dans son âme! Qu'il est beau de la voir consacrer ses derniers instants par des désirs encore plus ardents, par des soupirs plus enflammés pour le Seigneur

Digitized by Google

par un redoublement d'amour dont la force dégage son âme des liens du corps pour la réunir à son Dieu dans le séjour de l'immortalité !

Quelle mort ! Qu'elle est précieuse en elle-même ! Qu'elle est glorieuse, qu'elle est admirable dans son principe ! Elle est tout à la fois la preuve et la récompense de la sainteté de Marie.

Mourir par l'impression seule de l'amour divin est un privilége auquel nous ne devons point aspirer ; mais mourir de la mort des justes, mourir dans les douceurs de la paix, dans l'amitié du Très-Haut, c'est un bonheur que nous devons désirer, que nous pouvons obtenir, et auquel doivent se rapporter nos vues, nos prières et nos efforts. Que faisons-nous pour nous le procurer ? A peine y pensons-nous. Courbés vers la terre par le poids de nos inclinations, nous vivons dans un oubli constant de Dieu. Convient-il d'attendre les circonstances de la mort pour penser à lui, pour apprendre à l'aimer ? Triste et déplorable état d'un homme qui se dira pour lors à lui-même, je pouvais employer à la prière, aux bonnes œuvres ces jours que j'ai passés dans la dissipation, dans de vains amusements ! Je pouvais consacrer à un Dieu souverainement aimable ces jours que j'ai perdus dans des conversations et des fêtes mondaines ! Je le pouvais, ah ! si j'avais su profiter de mon avantage ! si je n'avais soupiré que pour un Dieu qui méritait seul tout mon cœur ! et il me faut tout à l'heure paraître en sa présence, tomber entre ses mains ! Quel sujet de craindre ! Heureux celui qui travaille maintenant à s'épargner alors de si affligeantes pensées ! Heureux celui qui, par une vie sainte, mérite en mourant de s'envoler dans le sein d'un Dieu qu'il aime, et dont il se voit réciproquement aimé ! Mourir de la sorte ce n'est pas être effacé du nombre des vivants, c'est n'être plus de celui des exilés et des esclaves.

Second avantage de Marie, résurrection la plus glorieuse, résurrection prompte et anticipée. Je vais en esprit au tombeau où l'on a déposé son sacré corps, je n'y aperçois rien de ce qui a coutume d'inspirer de l'horreur, de réveiller des idées si tristes, si humiliantes pour les hommes : je n'y vois que des marques qui attestent la gloire et le triomphe de la sainte Vierge. Son corps soustrait à l'empire et au ravage de la mort, son corps incorruptible brille d'un éclat que la poussière et les ténèbres du sépulcre ne peuvent obscurcir. Son corps, pour se réunir à son âme, n'attend point ce jour qui sera le dernier des siècles, ce jour où celui qui règne sur les vivants et sur les morts rassemblera, ranimera nos cendres dispersées pour leur rendre leur première forme. Le tombeau n'est pas digne de conserver un dépôt si précieux, et qui ne lui a été confié que pour peu de jours. Bientôt Marie jouit du privilége singulier d'une glorieuse résurrection. Est-ce un zèle aveugle pour la sainte Vierge qui nous lui fait attribuer cette prérogative si distinguée ? Non, c'est une pieuse créance qui nous a été transmise par nos pères, et qui remonte jusqu'aux premiers temps du christianisme.

Le torrent des Pères et des docteurs ne varie point sur ce sujet : saint Jean Damascène suppose la chose comme certaine et constamment reçue des fidèles. Sophrone, Juvénal, tous deux patriarches de Jérusalem, nomment cette tradition une tradition immémoriale. Saint Epiphane compare l'Assomption de la Vierge avec l'élévation d'Hénoch et d'Elie dans le ciel. L'Eglise grecque en fait comme nous la fête. L'Eglise entière par de pompeuses célébrités maintient cette conviction parmi ses enfants. Que pourrait-on d'ailleurs répondre à ce qu'allègue en faveur d'une si juste cause la raison même, la raison saine et libre de préjugés ? Elle dit que si l'arche qui ne renfermait qu'un peu de manne avec les tables de la loi, a dû être formée d'un bois incorruptible, un corps où le Verbe incréé avait fait sa demeure, ne devait point être flétri dans les horreurs du tombeau ; elle dit que ce corps, n'ayant point été souillé dans Adam, ne devait point avoir part à sa malédiction : elle dit que la chair de Jésus et de Marie étant la même, cette chair sainte ne devait être déshonorée ni dans l'un, ni dans l'autre ; elle dit que, puisque les ossements de plusieurs saints ont été conservés avec un soin religieux, enveloppés dans l'or et la soie, proposés à la vénération publique, à plus forte raison si Marie eût été réduite en cendres, ces précieuses cendres, ramassées avec respect, auraient été transmises jusqu'à nous, et placées sur les autels ; elle dit que, si au trépas du Sauveur du monde plusieurs justes ressuscitèrent, le privilége de la résurrection n'a pu être refusé à la Mère du Très-Haut.

D'après ces autorités et ces raisonnements simples, mais convaincants, nous publierons le bonheur de Marie dans sa résurrection, tous ensemble nous ferons retentir cet oracle prophétique dont on lui fait en ce jour une application si juste : *Non dabis sanctum tuum videre corruptionem.* (*Psal.*, XV ; *Act.*, II.) Qu'ils périssent à la bonne heure, ces corps abominables victimes de l'impudicité et de l'intempérance ; que ces yeux qui ont jeté des regards indécents, que cette langue qui a tenu des discours obscènes, que ces mondains que la volupté a marqués de ses traits honteux soient défigurés, dégradés, le châtiment est juste : mais vous ne permettez point, Seigneur, que le sein virginal qui vous a porté, que les chastes mamelles qui vous ont allaité, que les bras dans lesquels vous avez reposé, que le cœur qui vous a tant aimé, soient la pâture des vers ; vous ne voulez point que la maîtresse du monde soit confondue avec ses sujets dans la poussière : *Non dabis sanctum tuum videre corruptionem.* Qu'il demeure donc pour constant que Marie est ressuscitée : résurrection dont je tire une conséquence natu-

Digitized by Google

rellement liée à mon sujet, et qu'il faut développer : comprenez-la.

La foi vous apprend que vous ressusciterez au grand jour de la manifestation ; mais, vivant comme vous faites, chrétiens, de quelle manière espérez-vous ressusciter? vous surtout, mesdames, quelle croyez-vous que sera un jour la destinée de vos corps? En quel état comptez-vous de les reprendre ces corps que vous ornez avec tant de faste, que vous nourrissez avec tant de délicatesse, que vous flattez comme la portion la plus chérie de vous mêmes? L'Evangile avertit qu'une résurrection heureuse et sainte n'est promise qu'à ceux qui sont ennemis de leur chair, qui en répriment les mouvements, qui en crucifient les désirs, qui en font un sacrifice à la pénitence, à la pudeur : et pourquoi donc employez-vous à vous perdre, à perdre les autres, certains agréments que le ciel ne vous avait point donnés pour un si funeste usage? Pourquoi même n'avez-vous pas honte de les mettre quelquefois, ces corps à la gêne, à la torture, pour briller quelques heures dans une assemblée profane, tandis que, lorsqu'il s'agit du salut, la moindre violence vous fait horreur? Ignorez-vous que les maladies, les années, les rides vont bientôt les défigurer, et qu'en dépit de vos efforts, ils n'échapperont point à la corruption, aux vers qui ont droit sur eux? Qu'il est triste de voir une femme chrétienne infatuée d'une fleur de beauté passagère, lorsqu'elle pourrait se procurer sûrement une beauté immortelle! Mais si ces corps, de péché sont livrés au bras de la justice de Dieu, s'ils deviennent la proie des flammes, quel sera votre désespoir! Ne vaudrait-il pas mieux les aimer d'un amour chrétien, les nourrir frugalement, les parer modestement, les crucifier saintement, que de les aimer pour les faire périr, et périr vous-mêmes avec eux?

Quelle consolation au contraire pour un chrétien fidèle qui, suivant le commandement de saint Paul (II *Cor.*, IV), aura porté dans ses membres la mortification de Jésus-Christ! Peut-être, au moment que je parle, est-il étendu sur le lit de douleur, et assiégé de maux. Mais au moment de la résurrection rien de tout cela ne subsistera plus : éternelle beauté, éternelle santé, éternelle jeunesse, voilà son partage, et il ne pensera qu'avec le sentiment d'une joie pure aux douleurs qui lui auront arraché ici bas des gémissements.

Troisième avantage de la Mère de Dieu : riomphe le plus superbe : parvenue au terme de son exil, rendue immortelle, impassible, elle va quitter un séjour odieux. Portée sur un char de lumière, elle s'élève, elle arrive au séjour des saints. Portes éternelles, ouvrez-vous, préparez-vous à recevoir une héroïne plus illustre que les Debbora, les Judith, les Esther ; une héroïne qui a vengé la nature des outrages que lui avait faits le prince des ténèbres. Dans ce moment que fera le plus digne des Fils pour la plus digne des mères? ce que fit Salomon pour Bethsabée : *Surrexit rex in occursum ejus* (III *Reg.*, II) ; il vient à sa rencontre, et au milieu des applaudissements de toute sa cour, parmi les cris d'allégresse et de victoire, il la place au plus haut des cieux, au-dessus des plus sublimes intelligences. Là, voulant que rien ne manque à sa gloire, comme Salomon encore il la fait asseoir sur un trône à sa droite : *Positus est thronus matri quæ sedit ad dexteram ejus* (*Ibid.*), et tout ce qui n'est point Dieu vient tomber à ses pieds. Dans l'éclat qui l'environne, ne soyez point surpris que d'après l'Ecriture je la compare au soleil ; elle en a l'élévation dans la sublimité du rang qui la distingue ; elle en a les ardeurs dans les flammes de la charité qui la dévorent ; elle en a la fécondité dans l'abondance des grâces sans cesse accordées à sa prière. Là, devenue pour la terre un astre favorable, pour les puissances des ténèbres une armée rangée en bataille, elle déconcerte les enfers, elle soutient l'Eglise dans ses combats, elle est l'appui, l'exemple et la reine des nations. Là Dieu verse sur elle tous ses dons : il veut qu'elle en soit la distributrice, pourquoi? parce qu'elle a reçu plus de grâces elle seule que tous les saints ensemble? non, mais parce qu'après avoir reçu plus de grâces elle seule que tous les saints ensemble, elle en a parfaitement rempli la mesure par sa fidélité ; parce que dans toute sa vie il n'y a pas eu une pensée indifférente, pas une parole inutile, pas une action purement naturelle ; parce qu'elle a pris plus de part que tout autre au calice, aux opprobres du Rédempteur ; parce qu'elle a travaillé sans relâche pour un Dieu dont le caractère est d'être essentiellement et souverainement juste. Voilà ce qui lui fait donner la préférence sur les saints, ce qui la fait entrer plus avant qu'eux tous dans cette source intarissable de lumières que Dieu habite : *Positus est thronus matri quæ sedit ad dexteram ejus.*

Ainsi, chrétiens, l'élévation, le pouvoir, la gloire dont Marie jouit dans le ciel, sont le fondement des honneurs qu'on lui rend sur la terre. Je n'entreprendrai point d'en faire ici le détail, il ne pourrait être renfermé dans les bornes d'un discours. Vous le savez, mes frères, en exceptant toujours le culte qui n'est dû qu'à Dieu et que nulle créature ne peut partager avec lui, on n'a jamais cru en pouvoir trop faire pour honorer la reine des anges. Que de monuments érigés à sa gloire dans toute l'étendue du monde chrétien! Que de fêtes instituées pour rappeler et célébrer ses grandeurs! Que de sociétés formées sous ses auspices et vouées, par leurs engagements, à la défense et à la propagation de son culte! Que de témoignages multipliés de la vénération et de la confiance dont elle a été l'objet partout et dans tous les siècles. La dévotion à Marie est une dévotion que nous avons sucée avec le lait, que nous regardons comme un des plus précieux héritages de nos pères. Nous aimons à nous représenter la reine

Digitized by Google

des anges sous l'idée d'une tendre mère; nous aimons à nous représenter nous-mêmes sous l'idée de ses enfants : nous ne lui voyons que des entrailles de compassion, des inclinations bienfaisantes. Elle s'offre à nos esprits comme l'ennemie implacable du péché, il est vrai, mais comme facile à s'attendrir sur les pécheurs. De là cette confiance filiale qui nous porte à venir nous jeter entre ses bras : delà au seul nom de cette mère aimable, je ne sais quelle douceur charmante, je ne sais quelle onction délicieuse que nous éprouvons au dedans de nous-mêmes, et que toutes les paroles ne peuvent exprimer. Que les cris de l'hérétique, les cris du libertin retentissent avec fureur; jusqu'à la mort nous nous ferons gloire d'être serviteurs de Marie; jusqu'à la mort nous cultiverons une dévotion si sainte, si bien fondée; tous les jours, et en ce jour plus qu'en tout autre, nous rendrons nos hommages à la plus digne des pures créatures.

Vierge sainte, le ciel vous enlève en ce jour à la terre; mais nous ne vous perdrons pas. Incapable de nous oublier, vous fixez sur nous de tendres regards, vous avez un cœur qui compatit a nos peines, et la mesure de vos grandeurs est celle de vos bontés; du trône brillant sur lequel vous êtes assise, vous tendez à des malheureux une main secourable. O la plus digne des mères! après Dieu vous aurez toute notre tendresse; puissante médiatrice, après Dieu vous aurez toute notre confiance. Tous ensemble prosternés à vos pieds, nous renouvelons avec empressement notre consécration à votre service. Que ne pouvons-nous vous honorer aussi parfaitement que vous le méritez! Quelque faibles que soient nos hommages, daignez les agréer. Agréez en particulier ceux que nous inspire la reconnaissance pour tant de biens dont nous sommes redevables à votre intercession et à votre crédit auprès de Dieu. Mère de toutes les mères la plus tendre, nous sommes chers à votre cœur; vous connaissez nos besoins : faites couler sur nous des grâces fortes qui nous fassent marcher sur vos traces avec courage et avec constance, Vierge toute-puissante, nous sommes vos clients : vous êtes témoin de nos dangers et de notre faiblesse : défendez-nous contre tous les périls, contre tous les ennemis du salut dans la vie, et surtout au plus critique, au dernier moment de la vie; afin que sous les ailes de votre protection, et formés à la sainteté sur le modèle de vos éminentes vertus, nous ayons part au bonheur inestimable de votre sainte mort, et que nous célébrions votre triomphe avec les bienheureux dans le séjour éternel de la gloire. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

NOTICE SUR LE P. JARD.

François Jard, prêtre doctrinaire, naquit à Bollême, près d'Avignon, en 1675, et mourut en 1768, après avoir exercé avec succès la prédication. Il publia avec le P. Debonnaire, de l'Oratoire, *La Religion Chrétienne méditée;* 6 vol. in-12. Tous deux étaient partisans du jansénisme, quoiqu'en ait dit la *Biographie universelle;* le P. Jard surtout était un appelant des plus vifs et des plus entêtés. Ses *sermons* ont été publiés en 1768 (Paris, Saillant et Prault père), en 5 vol. in-12; ils sont d'une froideur désespérante; aussi avons-nous dû choisir parmi les quarante-cinq sermons de l'auteur ceux qui nous ont paru mériter attention et pouvoir produire encore quelques fruits. Nous croyons aussi que nos lecteurs ne liront pas sans surprise l'exagération des éloges que lui prodigue son éditeur; c'est un chef-d'œuvre auprès duquel pâlissent les plus audacieux éloges distribués de nos jours avec tant de profusion. Les aigles de la chaire française n'ont pas été aussi favorisés, tant s'en faut. Voici ce curieux *Avis :* « On sera peut-être surpris que, malgré l'abondance des sermons qui peuvent fournir des modèles en tous genres et satisfaire tous les goûts, nous pensions encore à publier de nouveaux ouvrages de cette nature. Mais nous sommes d'abord très-persuadés que cette difficulté ne nous sera pas faite par ce qui peut rester d'anciens auditeurs du P. Jard. Ils se rappellent encore la réputation éclatante dont ce prédicateur jouissait sous le cardinal de Noailles; la foule prodigieuse qui accourait à ses sermons (remarquable en particulier) par tout ce qu'il y avait d'ecclésiastiques et de religieux qui se destinaient au ministère de la chaire), l'impression singulière que faisait sur l'auditoire l'éloquence nerveuse et touchante de cet homme vraiment apostolique, qu'on n'entendait point sans un certain saisissement involontaire qui faisait perdre de vue l'orateur pour ne penser qu'aux vérités qu'il annonçait.

A l'égard de ceux qui n'ont pas eu l'avantage de l'entendre, nous leur demandons une seule grâce, qui n'exige pas de grands efforts : c'est qu'ils veuillent bien suspendre leur jugement jusqu'à ce qu'ils aient lu quelques-uns des sermons que nous leur présentons; mais nous croyons pouvoir assurer qu'ils en jugeront favorablement, et qu'ils éprouveront ce qui nous est arrivé à nous-mêmes. Nous ne nous étions portés

Digitized by Google

d'abord à les lire qu'avec une sorte de répugnance, et une persuasion secrète que nous ne les trouverions pas de nature à mériter l'attention publique. Mais plus nous avons avancé dans cette lecture, plus nous nous sommes convaincus que l'on nous saurait gré d'avoir procuré cet ouvrage, et qu'il servirait au moins de digue pour arrêter cette mauvaise éloquence qui devient si commune dans la chaire, et qui défigure le ministère évangélique. Ce n'est plus, il est vrai, ce goût frivole, puéril, qui bornait tout à une élocution brillante, à un amas d'antithèses, d'étincelles épigrammatiques, qui éblouissent et produisent un transport d'admiration subite et passagère.

L'élégant écrivain qui avait introduit ce goût a fait de si mauvais imitateurs, que la contagion n'a pas duré. Mais à cette éloquence si indigne de la chaire en a succédé une autre froide, stérile, montée sur un ton philosophique et sentencieux qui transforme un prédicateur chrétien en moraliste profane, et qui ferait presque douter si ce n'est pas Epictète, Platon, Sénèque qu'on entend, au lieu d'un successeur des apôtres. Eloquence méprisable, qui ne peut que dégrader la gravité sainte de l'Evangile, qui affaiblit les vérités de la religion par des discours tout humains, qui transforme la chaire en spectacle ou en portique, et qui fait que le ministère de la parole, cette ressource puissante du salut des peuples, n'est plus qu'un airain sonnant, destiné à amuser l'oisive curiosité d'un petit nombre d'auditeurs, sans présenter de nourriture solide aux enfants de l'Eglise qui demandent du pain sans que personne leur en rompe. Rien ne fut plus éloigné de cette méthode guindée et ridiculement métaphysique que la manière de prêcher du P. Jard. On verra, en lisant ses sermons, qu'il n'est occupé que du soin de mettre les vérités dans le jour le plus simple et le plus capable de faire impression; que de les présenter sous un jour qui les rende plus sensibles et plus pénétrantes. Il ne s'amuse pas même à ces déclamations forcées qui étonnent un moment l'imagination, à ces invectives véhémentes contre le vice, qui ne servent qu'à faire reconnaître à chaque auditeur tout autre portrait que le sien propre. Il s'attache à prendre la religion et la morale en grand, dans son fond, dans ce qu'elle a de vraiment intéressant, à réunir sur chaque matière un ensemble de vérités qui, par leur union se prêtent une mutuelle force; à les appuyer de raisonnements forts et pressants, capables d'opérer une conviction éclairée, et par un développement lumineux, mettre l'auditeur à portée de se confronter vis-à-vis la vérité connue, et de s'en faire l'application. Par tout on reconnaît un homme pénétré de l'importance de la fonction qu'il remplit, qui ne parle pas par ostentation, et pour s'attirer les vains applaudissements d'une multitude étonnée; qui n'emploie jamais ces raffinements étudiés qui ont pour but l'estime, et non le salut de ceux qui écoutent; mais qui ne fait remarquer en lui que cette force, cette autorité que donne la vérité, cette simplicité divine qui n'a point d'égard au jugement des personnes, mais à leurs besoins.

Membre d'une congrégation qui porte dans son titre même l'obligation de n'enseigner que la doctrine chrétienne, le P. Jard comprit toute l'étendue de cet engagement. Il s'était persuadé que quand même il eût été permis à d'autres prédicateurs de consulter davantage l'esprit, de se livrer avec moins de réserve au brillant, cette espèce de luxe oratoire lui était interdite, qu'il devait par état conserver à la doctrine chrétienne sa majesté simple, mais avec dignité: éviter dans ses plans, ses divisions mêmes, tout ce qui sentirait la recherche, l'affectation: n'attirer l'attention que par la solidité des principes, l'exactitude de la morale, la fécondité des applications, et par une diction telle, que non-seulement on l'entendît, mais que même on ne pût pas ne pas l'entendre; et, ce qui caractérise l'éloquence de la nature, que chacun en l'écoutant, s'imaginât pouvoir sans effort en dire autant.

Mais il faut convenir que le talent rare et singulier qui relevait si fort les sermons du P. Jard, à la prononciation, manquera à la lecture, on se rappellera encore que personne, avec l'organe le plus avantageux et le débit le plus insinuant, ne porta plus loin que lui l'air de noblesse et de dignité, et nous osons le dire, presque le ton de prophète. On croyait, en le voyant monter en chaire, voir Moïse descendant de la montagne, et sortant d'un long entretien avec le Seigneur, pour venir ensuite parler avec majesté de la sainteté de la loi; jeter la terreur dans l'âme des violateurs, arracher des regrets aux adorateurs des idoles du monde, en sorte qu'il n'était presque pas possible qu'il ne fît passer dans l'âme de ses auditeurs quelques étincelles du feu dont il était lui-même embrasé. Il savait que le secret le plus sûr, le plus efficace pour toucher, est d'être touché soi-même; que, sans cette disposition d'une âme profondément pénétrée des vérités que la bouche annonce, on a beau tonner, invectiver, il paraît toujours quelque chose de forcé et d'étranger qui ne coule pas de source; que rien ne va au cœur, qu'on crie, qu'on s'échauffe; mais qu'on s'échauffe seul, et que l'auditeur reste glacé; que le cœur seul a droit de parler au cœur, et qu'on veut en vain contrefaire le langage de la véhémence et du zèle, parce que le zèle tout seul peut se copier lui-même.

Aussi rien n'était plus frappant que le coup-d'œil de cet auditoire immense qui environnait le P. Jard. Le silence profond, l'air pénétré et recueilli de ceux qui l'écoutaient, les larmes qui coulaient comme involontairement, étaient les seuls applaudissements qui paraissaient accompagner son ministère. On ne voyait rien à répliquer aux vérités qu'il enseignait: on sortait frappé, convaincu, remué: on avouait le

Digitized by Google

faux des maximes et des abus, qu'on croyait innocents parce qu'ils sont autorisés : on comprenait la certitude des maximes austères et crucifiantes de l'Evangile que le monde ne cesse d'affaiblir et de combattre, Que l'Eglise serait heureuse, si elle avait beaucoup de ministres embrasés de l'esprit de Dieu, pour répandre sur les autres, ce dont ils seraient eux-mêmes remplis ! Alors, après les avoir entendus, on sortirait de nos temples, comme d'autant de cénacles, transporté du feu divin qu'ils auraient fait passer dans l'âme de leurs auditeurs. Puisse la lecture de ces sermons réveiller ce désir dans le cœur des fidèles, et leur faire former des vœux pour que Dieu console son Eglise, en faisant cultiver sa vigne par des ouvriers aussi précieux !

SERMONS

CHOISIS

DU P. FRANÇOIS JARD.

SERMON Ier.

SUR LA PROFANATION DES TEMPLES.

Intravit Jesus in templum Dei, et ejiciebat omnes vendentes et ementes in templo, et mensas nummulariorum et cathedras vendentium columbas evertit. (*Matth.*, XXI.)

Jésus étant entré dans le temple de Dieu, chassa tous ceux qui vendaient et qui achetaient dans ce temple : il renversa les tables des changeurs et les chaises de ceux qui y vendaient des colombes.

Quel spectacle s'offre ici à nos yeux, mes frères, et que venons-nous d'entendre dans cet évangile, s'écrie saint Augustin ! *Quid audivimus, fratres !* Ce temple, après tout, n'est qu'une simple figure : il ne contient dans son enceinte que des signes et de faibles ombres, par rapport à la réalité des choses qu'elles annoncent. D'ailleurs, celles qu'on y vend et qu'on y achète paraissent n'avoir rien d'étranger à ce qui s'y passe de pieux, et ne sont précisément que la matière même des sacrifices ordonnés par la loi ; et cependant de telles actions dans un tel temple, paraissent aux yeux du Sauveur des profanations énormes, dignes de toute la sévérité du zèle dont il est animé. Partout ailleurs il se montre le plus doux des enfants des hommes, et l'ami le plus familier des pécheurs. Les injures les plus sensibles, les reproches les plus durs, les blasphèmes et les calomnies les plus atroces tomberont sur lui sans lasser sa patience, et sans qu'il se mette en état de défendre ses propres intérêts. On le verra même, comme un innocent agneau, se laisser égorger par la main barbare de ses ennemis, sans ouvrir seulement la bouche pour se plaindre. Mais s'agit-il des irrévérences qui regardent la maison de son père, rien n'est capable d'arrêter son indignation, et il la témoigne, ce semble, d'une manière indigne en apparence de sa grandeur. On le voit s'abaisser lui-même, jusqu'à jeter par terre l'argent des changeurs, renverser leurs bureaux de sa propre main, et les chasser tous du temple sans ménagement : *Et ejiciebat omnes.*

Que dirait-il ? continue saint Augustin : que ferait-il, s'il paraissait encore à nos yeux, pour punir en personne les différentes profanations qui se commettent dans le temple des chrétiens ? *Quid faceret Dominus ?* Mais que doivent faire les ministres, qui ont l'honneur de tenir sa place ici-bas, et qui ne sont que trop souvent les tristes témoins de tout ce qui se passe dans le lieu saint ? peuvent-ils se taire ou parler d'un ton trop lâche après un tel exemple ? Leur silence serait-il excusable dans cette occasion, et une simple indifférence de leur part ne les exposerait-elle pas eux-mêmes aux plus terribles châtiments ?

Il est donc raisonnable, vous le voyez, mes frères, il est trop juste que nous élevions ici notre voix, et si rien n'est plus digne du ministère public de la parole que d'attirer à la sainteté de nos temples les dispositions de respect que la religion exige, rien ne me paraît plus propre et plus efficace pour y réussir, que de corriger l'idée qu'on en a trop communément dans le monde : idée très-injuste, sans doute, et qui laisse la plupart des consciences sans remords sur cet article, sous prétexte qu'il ne regarde souvent que le corps et l'extérieur de la religion, à quoi l'on s'intéresse peu. Idée très-fausse et très-dangereuse, qui multiplie tous les jours à nos yeux tant de différentes profanations, parce qu'on n'en connaît point assez ni la nature, ni les conséquences. Mettons donc aujourd'hui l'une et l'autre, s'il se peut, dans une juste évidence, et, en faisant voir tout à la fois ce qu'il y a d'énorme et de funeste dans le désordre dont je parle, tâchons de réveiller tout à la fois dans les âmes et les sentiments d'horreur qu'il mérite, et la crainte des malheurs dont il est la

Digitized by Google

source. C'est en deux parties la matière et le plan de ce discours, après que nous aurons imploré les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Rien ne paraît présenter d'abord à l'esprit une idée plus noble de la religion, et ne contribue plus sensiblement à en relever la grandeur, que la sainteté des lieux où elle exerce publiquement son culte, soit par la consécration solennelle qui en a été faite pour y adorer la majesté souveraine de Dieu, soit par la demeure et la présence actuelle du Dieu même qu'on y adore. C'est aussi, mes frères, de ces deux circonstances, que j'infère d'abord l'énormité des différentes profanations qui s'y commettent, et de là doivent naître aussi dans un cœur chrétien et religieux les différents sentiments qu'inspire la foi, quand elle est vive. Mais, pour les développer d'une manière plus claire et plus précise, remontons, s'il vous plaît, un moment jusqu'à l'origine même des temples. La vraie piété doit se nourrir avec joie de ces sortes d'objets, et on ne la connaît guère, ni l'homme non plus, quand on néglige de les proposer avec la dignité qui leur convient.

C'est un des premiers points marqués dans le Symbole de notre foi, que Dieu, par l'infinité de son essence, se trouve partout, et qu'il n'y a point d'endroit dans l'univers qu'il ne remplisse. Tout a été fait par lui, et tout était en lui avant que rien ne fût fait. Il se retrouve encore lui-même en toutes choses, et rien ne subsisterait sans lui : *In ipso vivimus, movemur, et sumus.* (*Act.*, XVII.) Si je le cherche dans le ciel, je l'y trouve adoré des anges, et manifestant l'éclat de sa gloire à ses élus; si je descends jusqu'au fond des enfers, il y est présent, et les démons enchaînés y ressentent tout le poids de sa justice. Si je veux traverser les mers, et parcourir les extrémités de la terre, ce sera lui qui m'y conduira, et qui jusque dans les plus viles créatures me fera reconnaître des marques sensibles de sa présence et de l'immensité de son être. Vous êtes, mon Dieu, s'écrie saint Augustin, infiniment plus grand que tout ce que nous voyons. Vous êtes dans tout le monde, quoique sans y être enfermé, et hors du monde sans en être pourtant exclu. Vous vous trouvez dans tous les espaces, et aucun espace ne peut mettre des bornes à votre immensité. C'est-à-dire, qu'il n'est point d'endroit, point de situation, où nous ne puissions le reconnaître, où nous ne devions l'adorer. Partout sa providence veille, sa bonté paraît, sa sagesse éclate, sa puissance agit. Partout nous pouvons lui adresser des vœux, et partout il peut recevoir nos hommages. Jonas a invoqué son nom dans les entrailles d'un poisson, Job sur son fumier, Josué au milieu des armées, Moïse dans l'Egypte, Paul dans les chaînes; de de toutes parts leurs prières ont pu aller jusqu'à lui, et partout il a été présent pour les écouter. Voilà une de ces vérités sensibles, que le doigt de Dieu a voulu, pour ainsi dire, graver dans chacun de ses ouvrages, et dont la raison seule peut nous instruire, sans le secours de la religion; afin, dit l'Apôtre, que des choses visibles d'ici-bas nous apprenions à nous élever jusqu'à celles qui sont invisibles, et que l'homme reconnaisse partout le Créateur dans les créatures.

Cependant, mes frères, quoique la voix de toutes ces créatures se fasse entendre pour le Dieu qui les a produites, et que le ciel et la terre publient partout également la gloire de son nom, il faut l'avouer, que si ce Dieu, tout immense, tout grand qu'il est, ne s'était attribué ici-bas certains lieux, pour s'y faire particulièrement reconnaître, on l'y aurait peut-être entièrement oublié ; les ténèbres couvriraient encore la face de l'abîme, le vrai Dieu serait un Dieu caché et inconnu à l'homme, et quoiqu'adorable partout, on ne l'adorerait peut-être nulle part. D'ailleurs, ce choix était convenable à sa grandeur, et, comme pour marquer autrefois le droit absolu qu'il avait sur toutes choses il voulait qu'on lui offrît, tantôt la cinquantième année de tous les siècles et le jour du Sabbat de toutes les semaines; tantôt les prémices de tous les fruits de la terre et les premiers nés de tous les enfants Hébreux : il fallait aussi, pour faire reconnaître ce domaine et ce droit souverain, qu'il se réservât certains lieux particulièrement consacrés à sa majesté. Sa sainteté l'exigeait encore, dit saint Augustin ; car, depuis que toute chair avait corrompu sa voie, la terre était devenue impure par les crimes des hommes, et l'Esprit de Dieu ne pouvant plus habiter parmi eux, il convenait qu'il sanctifiât par cet Esprit une maison choisie, pour y établir sa demeure et pour y mettre son nom, selon le langage de l'Ecriture. C'est pour cela que la loi défendait d'offrir partout indifféremment des holocaustes, mais seulement dans les endroits qu'elle avait marqués expressément pour ces usages. J'ajoute enfin que la perfection de la religion le demandait aussi; qu'une même foi nous unissant tous en Jésus-Christ, un même lieu devait nous unir et nous rassembler pour lui rendre tous à la fois le même culte et les mêmes devoirs.

Il demeure donc établi que, quoique le monde avec toute son étendue soit au Seigneur, et qu'il remplisse lui seul tout l'univers, il doit avoir néanmoins certains lieux de réserve pour y recevoir publiquement nos justes adorations, et s'y rendre, pour ainsi dire, plus présent parmi nous ! Or voilà nos temples, mes frères, et de là aussi le titre spécial de demeure de la Divinité que la vérité même leur donne : ce n'est pas seulement, comme l'avait dit Isaïe, le trône où il règne dans tout l'éclat de sa gloire, ce n'est plus l'escabeau de ses pieds, d'où il exerce un empire souverain sur toutes les nations; c'est une expression qui marque plus particulièrement la présence redoutable de sa majesté. C'est ma maison, dit Jésus-Christ, en chassant les profanateurs du temple : *Domus mea.* Et voilà aussi, mes frères, le juste

Digitized by Google

sujet de nos plus solides consolations sur la terre, et des sentiments les plus vifs de notre reconnaissance. Hélas! enfants infortunés d'un père coupable qui perdit d'abord son Dieu en l'offensant, nous avions tous mérité de le perdre avec lui, et notre peine devait être de ne le trouver nulle part. Malheureux habitants d'une terre maudite par le Seigneur, un chaos éternel devait nous séparer de lui. Nous méritions d'être pour toujours rejetés de devant sa face, et nous le serions, sans doute à jamais, s'il nous avait traités dans toute la sévérité de sa juste colère; mais le Seigneur, toujours plus sensible à ses anciennes miséricordes, a eu d'autres desseins sur les enfants des hommes. Il est encore avec nous, et il veut y être jusqu'à la fin des temps. C'est pour cela qu'il a établi parmi nous son sanctuaire, où il nous laisse, par sa présence, le gage assuré d'une alliance éternelle. Console-toi donc, Israël : que la maison du Seigneur est belle : qu'elle est pleine de gloire et de sainteté, et quel bonheur d'y pouvoir trouver un asile! Ô Dieu des vertus, que vos tabernacles sont aimables, et qu'heureuse mille fois est la nation qui peut y faire sa demeure avec vous! *Quam dilecta tabernacula tua! beati qui habitant in domo tua, Domine!* (*Psal.* LXXXIII.)

Tels étaient autrefois les divins transports du roi prophète, au seul souvenir de la cité sainte, qui lui faisait oublier tout le reste. Son âme, dit-il, malgré tout ce que lui offrait une cour paisible et superbe, ne trouvait rien qui pût la consoler dans ce triste exil. Il ne paraissait content et ne tressaillait de joie, que lorsqu'on lui annonçait qu'il fallait aller en la maison du Seigneur. *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi.* (*Psal.* CXXI.) C'est là, continue-t-il, qu'on voit monter en foule de toute part les tribus d'Israël, s'estimer même heureuses de pouvoir arrêter seulement leurs pieds dans le parvis du temple, et en demander l'entrée avec une sainte impatience pour y célébrer les louanges du nom du Seigneur. Tels étaient aussi les pieux sentiments de ces Israélites, lors même que sous la domination des rois idolâtres, ils n'avaient sous les yeux que des spectacles profanes, si capables de corrompre leur foi. Rien n'était plus dur pour eux, dans leur triste captivité, que de ne pouvoir plus, selon leur coutume, offrir des sacrifices et faire des vœux dans l'enceinte de leur temple. Les rivages des fleuves de Babylone ne retentissaient que de leurs tristes plaintes, quand ils rappelaient seulement le souvenir des cantiques de Sion. Ils ne demandaient grâce à leurs tyrans que pour avoir la consolation d'aller adorer à Jérusalem, et on les aurait vus la plupart racheter avec joie de la perte de leur vie le bonheur de pouvoir passer un seul jour dans la maison du Seigneur.

Or tel est encore chaque jour notre bonheur, mes frères. Le connaissons-nous? le sentons-nous bien? Ah! si nous le sentions, faudrait-il des discours pour nous pénétrer des sentiments qui conviennent quand nous entrons dans cette maison auguste? serait-on réduit à la triste nécessité d'employer la sévérité du ministère évangélique sur cette matière, si l'esprit de la religion ne nous avait pas entièrement abandonnés? verrait-on l'ennui, le dégoût, l'indifférence dans le lieu saint? que dis-je? les dissipations, l'irrévérence, les profanations? Etrange renversement de la raison humaine, s'écrie un Père de l'Eglise! les choses même insensibles paraissent révérer partout la majesté de leur auteur : le Jourdain ne sent pas plustôt la présence de l'arche qu'il lui ouvre son vaste sein, et les eaux respectent le Dieu qui les a créées. On voit même des nations entières trembler devant l'ouvrage de leurs propres mains : l'image de la crainte et d'un silence respectueux semble être gravée sur les murs de leurs temples profanes, et la seule vue d'une idole muette et impuissante est capable de leur fermer la bouche de frayeur. A voir le respect des païens dans leurs temples, vous jugeriez que leurs idoles sont de vrais dieux; et à voir nos chrétiens dans nos églises, on dirait que leur Dieu n'est qu'une vaine idole à qui on refuse froidement des hommages dans sa propre maison. *Omnia colit humanus error præter ipsum omnium Conditorem.* Y a-t-il, si on l'examine bien, un caractère d'impiété plus marqué, et nos premiers pères auraient-ils cru qu'on pût jamais reprocher à des âmes chrétiennes un genre de fautes dont la superstition des peuples barbares ne pardonnerait pas la simple apparence? Voilà pourtant cette espèce de désordre devenu insensiblement très-commun parmi nous, mais qui acquiert encore un nouveau degré d'énormité, si nous faisons attention à la seconde circonstance que j'ai marquée.

En effet, mes frères, non-seulement la majesté de Dieu remplit l'enceinte de nos temples d'une manière particulière et qui n'est point propre à tout autre lieu, un tel avantage nous est commun avec les Juifs d'autrefois, et la religion chrétienne en cela n'a rien qui soit au-dessus de la loi ancienne; mais il se présente ici un nouvel objet qui l'emporte infiniment sur tous les priviléges de la Synagogue : c'est la personne adorable de Jésus-Christ même, qui remplit dans l'Eucharistie toutes les figures et qui consomme, jusqu'à la fin des siècles, toutes les promesses par le sacrement de son corps. Voilà, mes frères, le grand, l'ineffable mystère que la foi chrétienne expose sans cesse à vos yeux, et qu'ai-je besoin d'ajouter ici à l'idée qu'elle vous en donne? Oui, sur ces autels, dans ces tabernacles, et au travers des voiles que vos sens aperçoivent, est caché le Saint des saints, le Verbe de Dieu, Dieu même fait homme pour vous; celui dont les esprits célestes ne peuvent se lasser de contempler la face, et dont les démons respectent le pouvoir redoutable; celui dont Abraham désirait de voir le jour avec tant d'ardeur, que les prophètes ont annoncé durant tant de siècles, et que tout Is-

Digitized by Google

raël demanda autrefois avec tant de gémissements et de larmes. C'est ici (et peut-on trop s'étendre avec saint Paul sur tant d'augustes qualités pour réveiller notre foi?) c'est ici le Libérateur du monde, l'Auteur de toutes les grâces, le Consommateur de notre salut, le Chef des élus, le Pasteur de l'Eglise, le Pontife des biens à venir, le Médiateur, le Prêtre éternel qui offre un sacrifice seul digne de la grandeur du Père, et la Victime en même temps qui est offerte à sa majesté suprême. En un mot, c'est tout vous dire en vous répétant que c'est le Christ Fils du Dieu vivant. A ces seules paroles, tout doit d'abord fléchir le genou au ciel, sur la terre et dans les enfers. A ce seul nom, qui est au-dessus de tous les noms, toute langue devrait se taire et tout homme mortel se réduire au silence pour ne rien dire d'indigne et de trop bas.

Doit-on s'étonner après cela, mes frères, de voir prendre à l'Eglise tant de précautions différentes, quand il s'agit de préparer à l'Homme-Dieu une demeure convenable sur la terre? car voilà le digne objet du pompeux appareil qui accompagne la dédicace de nos temples, le motif de tant de cérémonies vénérables qui sont destinées à leur consécration, et où la prière, les bénédictions, l'encens et les onctions saintes sont si religieusement employés. Voilà surtout ce qui pénétrait autrefois les fidèles d'un respect si profond à la vue de ces édifices sacrés, où les empereurs et les premières têtes du monde chrétien venaient humilier leur grandeur, où les rois et les peuples assemblés sous les yeux du pasteur, formaient un spectacle si digne de la majesté de la religion, que les simples vestiges qui nous en restent forment encore toute la beauté de notre culte. Avec quelle édifiante gravité les voyait-on se placer par ordre dans ces augustes basiliques, recueillir toute leur attention pour les sacrés mystères ou pour la parole sainte, et rendre, comme à l'envi, leurs hommages à l'Agneau divin immolé sur l'autel!

Mais maintenant quelle différence, et comment y paraît-on! pouvons-nous le dissimuler? Autrefois, disait saint Chrysostome, les maisons particulières étaient comme des églises, par la modestie, le silence, la paix qui y régnaient: Dieu était au milieu d'eux, et ils sentaient partout sa présence. Maintenant nos églises sont comme des maisons particulières par des profanations qui tiraient déjà des larmes amères des yeux de ce saint pontife : *Ob quas res acerbe fleo.* Qu'aurait-il dit, s'il eût vu y introduire sans ménagement le siècle avec tous ses profanes caractères dans nos églises, le tumulte du palais dans le Sanctuaire, souvent même les marques honteuses, et toute la liberté des plus criminelles passions jusqu'au pied du trône de Jésus-Christ? Quelle vexation, quel supplice pour des âmes pures et des yeux chrétiens, parmi tant d'objets scandaleux! Eh! mon Dieu, quand est-ce donc que vos temples redeviendront comme autrefois, les asiles publics de l'innocence? faut-il que les âmes justes qui ont renoncé au monde réprouvé dans votre Evangile, le retrouvent ici dans tout son appareil, et permettez-vous qu'on dresse ainsi des piéges jusque sur le Thabor où l'on vient pour vous immoler des victimes : *Expansum est rete super Thabor? (Ose.*, V.) Où est-ce que les ministres du Seigneur, qui auraient besoin de rappeler tous les sentiments de la foi la plus vive dans leurs fonctions saintes, se trouvent cependant plus déconcertés? quand est-ce qu'on prie plus mal, et qu'on a l'esprit, le cœur et les sens plus dissipés, que dans ces précieux moments destinés à faire des vœux au ciel? où paraît-on moins humilié, moins pénitent, moins religieux, moins recueilli? en un mot, et pour parler exactement vrai, quel est l'endroit qui ait plus souvent, dans toutes ces circonstances, l'air d'un rendez-vous ordinaire et mondain que nos temples aujourd'hui? Nous n'avons pas besoin, comme Ezéchiel, de percer la muraille pour voir les abominations de Juda et d'Israël dans le temple. Des hommes qui avaient le dos tourné vers le sanctuaire, et le visage vers l'Orient : voilà ce qu'il appelait des abominations. De quels termes faudrai-il donc se servir aujourd'hui? que font les idolâtres du monde dans le lieu où il préside, qu'on ne fasse pas dans les temples consacrés à Dieu? Que se permet-on dans les assemblées où le démon règne qu'on ne se permette pas sous les yeux de Dieu? Son ennemi n'y est-il pas adoré sous ses propres yeux, et différentes idoles n'occupent-elles pas tous les jours le sanctuaire? Esprits célestes, qui êtes ici prosternés devant l'Agneau, cendres sacrées des martyrs qui reposent sous l'autel, et vous, dépouilles mortelles de nos pères, qui demeurez cachées au fond de ces tristes sépulcres, vous en êtes témoins, et vous révélerez un jour à la face du ciel et de la terre les abominations de Juda!

Mais laissons là un détail où je ne me suis pas engagé d'entrer. Je n'ai voulu que montrer par une simple exposition le caractère du crime pour en inspirer de l'horreur. Le comprenez-vous maintenant, mes frères et me permettrez-vous d'y ajouter le reproche qui fut adressé par un saint Père à des personnes bien moins coupables : *Quid facis, o homo?* Que faites-vous, ô homme, et à quel usage mettez-vous votre foi : *Agnus pro te immolatur.* C'est ici même, et pour vous-mêmes, que l'Agneau sans tache est immolé sur ces autels. C'est pour l'expiation de vos péchés que le feu du sacrifice le plus pur brûle tous les jours sur cette table sacrée : *Et non confunderis.* Et vous n'êtes pas saisis d'étonnement et de componction! au lieu de venir mêler vos larmes avec ce sang adorable qui coule pour votre sanctification; au lieu de soutenir par la ferveur de vos prières les mains tremblantes de celui, qui, comme un autre Moïse, les élève pour vous vers le ciel; au lieu d'humilier profondément cette tête coupable, et de por-

Digitized by Google

ter sur votre visage abattu les marques d'une salutaire confusion, à la vue de nos mystères, vous venez dans ce moment avec des yeux superbes et altiers manifester votre indifférence, et rendre le Dieu de la gloire témoin d'une profane dissipation.

Aviez-vous donc prétendu, Seigneur, vous exposer à nos outrages, en vous plaçant sur ce trône de miséricorde, et le renouvellement de votre amour pour les hommes devait-il sans cesse vous attirer de leur part de nouvelles insultes? Veut-on, pour accomplir la parole d'un de vos prophètes, vous chasser enfin de votre sanctuaire, et vous obliger à quitter la terre, ou plutôt, Seigneur, puisque la terre s'est rendue trop indigne de votre présence, serons-nous enfin obligés de vous demander, comme les apôtres, que le feu descende du ciel, pour consumer et réduire en cendres tous ces temples; que nos autels soient renversés; que nos églises soient détruites, et qu'il n'y reste plus pierre sur pierre? Non, chrétiens, il faut se borner à ce qui est juste et raisonnable : que ces mêmes autels subsistent jusqu'à la fin des siècles pour la consolation d'Israël. Que nos églises fassent toujours le plus bel ornement de nos villes, et que partout le Seigneur trouve des temples consacrés à la gloire de son nom : c'est dans ce moment, je l'avoue, le plus sincère et le plus ardent de mes souhaits : mais aussi le plus vif de vos regrets, mes frères, doit être de les avoir traités trop souvent d'une manière indigne, puisque cette profanation est si énorme de sa nature, comme je viens de vous montrer, et en même temps si funeste dans ses suites, comme vous allez voir dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Quelque faible idée que puisse laisser aujourd'hui dans les esprits la malheureuse facilité avec laquelle on profane sans scrupule la sainteté de nos temples; quoi qu'on en pense, et quoi qu'on en puisse dire dans le monde, par l'étrange habitude qu'on s'en est faite, il n'est pourtant que trop vrai, mes frères, qu'il y a peu de désordres publics dont les suites soient plus à craindre, et je ne crains pas moi-même d'avancer que tout se ressent tôt ou tard de ces funestes effets, soit par l'état d'endurcissement et d'impénitence où il réduit insensiblement celui qui le commet, soit par les atteintes dangereuses qu'il donne à la foi et aux prières de ceux qui le voient commettre. Deux circonstances remarquables qui achèvent de former le caractère du péché dont je parle, et qui vous toucheront peut-être plus que tout le reste. Commençons par celle qui regarde en particulier le coupable. Peut-être n'y avez-vous jamais fait attention, et rien ne m'en paraît pourtant plus digne que ce que vous allez entendre.

J'avoue d'abord, mes frères et c'est une vérité assez connue par l'expérience, qu'on ne tombe point d'abord et dès le premier pas, dans un certain état d'infidélité, de ténèbres, d'endurcissement, par où se forme pour l'ordinaire cette redoutable disposition d'impénitence, qui conduit à la mort; que tandis que le pécheur, sensible encore aux mouvements d'un reste de foi, et sincère dans ses désirs, se rend fidèle et assidu aux saintes pratiques de la religion, il se trouve toujours, pour ainsi dire, sur les voies du retour, et comme entouré de moyens, d'occasions, de ressources favorables, que la religion même lui offre. Or, ces occasions de salut, ces ressources dont je parle, et sous lesquelles Dieu veut cacher les opérations de son esprit, ont toujours, si vous y prenez garde, un rapport nécessaire et prochain, ou plutôt se trouvent presque toutes renfermées et comme réunies parmi les usages saints qui se pratiquent dans nos églises : et quoiqu'il soit vrai que la bonté de Jésus-Christ agisse indifféremment partout, selon le choix adorable de sa volonté, nos temples néanmoins semblent être particulièrement réservés aux effusions divines de ses bienfaits, à la conquête des âmes et aux triomphes de la grâce. C'est-là que le Seigneur s'est engagé par une promesse solennelle d'avoir son cœur présent, ses oreilles ouvertes, et ses yeux attentifs sur tous ceux qui invoquent sincèrement son nom, ce sont les termes de l'Ecriture : c'est-là que le même Sauveur qui porta autrefois la pénitence dans le cœur de son apôtre, en le regardant, jette souvent du fond de nos tabernacles des regards de miséricorde, et vient démêler, parmi la foule, un pécheur recueilli et humilié devant lui. C'est-là que la sagesse se laisse trouver par ceux qui viennent l'y chercher avec sincérité; que naissent dans le cœur ces sentiments de retour vers Dieu; que se nourrissent et s'achèvent enfin ces changements heureux qui portent la joie jusque dans le ciel. Le publicain entre dans le temple, coupable de crimes, à la vérité, mais frappé de la majesté de celui que sa foi lui rend présent, il se retire à l'écart, il n'ose lever les yeux en haut, dit l'Evangile, et se tient humblement prosterné contre la porte de ce lieu saint. Qu'arrive-t-il? Dieu est attentif à l'humiliation de ce coupable : il l'exauce dans ce moment, et lui accorde la grâce de la justification, pendant qu'un pharisien superbe, se familiarisant avec la présence de son Maître, et portant les sentiments de son orgueil jusque dans le sanctuaire, se retire avec l'arrêt de sa condamnation. Augustin, plongé dans les vices et les ténèbres de l'erreur, vient se placer dans l'Eglise de Milan parmi le reste des fidèles. Là, plein du désir que Dieu lui a inspiré de trouver la lumière, disposé à la recevoir comme un humble disciple, et attentif aux instructions d'Ambroise, il se sent heureusement persuadé vaincu, enlevé par le zèle et l'éloquence toute divine de ce saint homme. C'est-là que les coups sensibles de la grâce sont portés à ce cœur rebelle, et que la vérité vient le frapper utilement, parce qu'elle l'y trouve attentif et recueilli. Peut-être cette conjonc-

Digitized by Google

ture manquée, n'aurait-il pas lui-même trouvé ailleurs une occasion de salut aussi favorable.

C'est ainsi qu'on a vu tant d'âmes qui, après s'être égarées dans les voies de l'iniquité, se sont trouvées attendries et touchées jusqu'aux larmes au pied de nos autels, où la foi les avait humiliées. C'est ainsi qu'un pécheur à qui le siècle n'offre presque partout que des piéges et des écueils, trouve souvent dans le lieu saint des ressources heureuses. Eh! combien Dieu ne lui en ménage-t-il pas? tantôt l'appareil auguste de nos mystères, qui inspirent d'eux-mêmes tant de vénération; la majesté de nos cérémonies accompagnées d'un profond silence, d'un air de candeur et de cette simplicité noble qu'on ne trouve point ailleurs; l'hostie sainte qu'on immole sur l'autel avec une respectueuse frayeur, l'encens qu'on y brûle et dont l'odeur, mêlée du parfum de nos prières, s'élève et monte jusqu'au ciel. Tantôt ces tendres et touchantes paroles que le prêtre, du haut du sanctuaire, adresse au peuple de temps en temps; ce pain mystique et céleste qu'on rompt aux fidèles avec une si religieuse attention; ces grandes vérités qu'on annonce dans nos chaires avec un zèle si évangélique; tantôt le récit consolant de ces divins cantiques si pleins d'onction, dont les voûtes sacrées retentissent de toutes parts, et qui retracent si bien l'image de la céleste Jérusalem. Que dirai-je enfin? on ne voit ici que la religion parlante ou agissante. Tout y respire l'innocence la plus pure et la sainteté. Tout y concourt également à toucher un chrétien, à lui reprocher ses égarements, à solliciter sa conversion, à rallumer dans son âme de saints désirs, et il n'est rien dans nos temples qui ne lui annonce quelque moment marqué de miséricorde, quand c'est la religion et le respect qui l'y attirent.

Mais aussi, mes frères, lorsqu'on porte sans peine l'orgueil, la fierté, l'indécence au pied des autels; que, sans vouloir discerner ce qui s'y passe, on s'accoutume à les profaner sans remords, qu'on vient souiller son âme jusque dans le centre de la religion et contracter de nouveaux péchés là même où l'on devrait expier les anciens; quand on en est venu jusqu'à se faire un jeu des choses saintes et à les traiter, aux yeux du public avec je ne sais quel air de dissipation, de légèreté, d'indifférence et de mépris; quelle disposition, et qu'en peut-on attendre? point d'autre effet pour l'ordinaire que l'aveuglement de l'esprit, la dureté du cœur, la soustraction des grâces particulières, et un effroyable éloignement de tout ce qui prépare les voies à la conversion d'une âme. Quelle disposition! et qu'en attendez-vous, infidèles chrétiens à qui je parle? Je ne vois que des suites affreuses, et vous n'y pensez pas; mais lisez seulement les Ecritures; l'abus des choses saintes n'y est pardonné nulle part, et quiconque, à commencer par les têtes couronnées, ose les traiter indignement, n'y paraît jamais impuni; ils doivent l'être encore moins aujourd'hui. Le même Dieu qui traita comme ils le méritaient les Antiochus et les Nicanor; le même Dieu qui traça sur un mur la condamnation de l'impie Balthazar, et qui fit battre de verges l'insolent Héliodore, c'est le même qui se vengera de vos profanations; et ses vengeances sont d'autant plus terribles pour vous, qu'elles paraissent plus cachées. Les voici, et puissent-elles justement vous alarmer! Ceux qui négligent simplement ce qui se passe dans nos temples, disait saint Chrysostome, pourront-ils jamais devenir de vrais pénitents?

Ce Père ne parle pas des profanateurs déclarés et scandaleux, mais de ceux qui y viennent négligemment. Quelles terribles conséquences ne peut-on pas tirer de ces menaces? Oui, mes chers auditeurs, vous venez dans la maison du Seigneur comme dans un lieu ordinaire, et sans autre attrait que celui de la coutume ou d'une bienséance humaine. Vous y demeurez insensibles et indifférents à tout ce qui s'y passe de pieux, capable de vous rappeler à vous-même et de vous édifier; ce sont autant d'occasions de salut perdues pour vous et par votre faute. Les retrouverez-vous au milieu des objets dissipants du siècle? Y aura-t-il ailleurs quelque chose de saint pour vous, et y serez-vous plus chrétiens? Non, vous vous retirez plus endurci qu'auparavant. Je ne m'étonne plus que rien ne vous touche. Il y a une main invisible qui s'en mêle. C'est Dieu même qui répand des ténèbres pénales sur toutes vos démarches, et il est juste que celui qui a si souvent et si volontairement abusé de la lumière même, tombe dans la peine de l'aveuglement. Oui, vous entrez dans nos temples sans discernement, et bien éloignés des vues qu'inspire la foi chrétienne. Qu'arrive-t-il? vous en sortez comme un misérable excommunié, qui n'a point de part aux vœux des fidèles, et à l'offrande sainte que Jésus-Christ fait à son Père. Il est juste que ce sang adorable qu'on offre pour l'expiation du peuple, ne coule point pour une âme infidèle qui le foule aux pieds. Il est juste, ah! il est trop juste que celui qui vient pécher si souvent contre l'hostie même de nos autels soit privé du fruit de nos sacrifices. A quoi vous réduisez-vous donc alors? je vous le demande. Sur quoi pouvez-vous compter, dès que vous insultez, pour ainsi dire, le trône de la grâce, et que vous provoquez Dieu même à vous la retrancher? Ces châtiments sont-ils donc moins effrayants, parce qu'ils sont spirituels et invisibles? Ah! si, comme autrefois, il sortait du sanctuaire une flamme vengeresse qui consumât les profanateurs, nous n'approcherions qu'en tremblant; faibles hommes sur qui les sens ont tout pouvoir! ne sommes-nous donc religieux que lorsque le Dieu que nous adorons est terrible? Et ce feu vengeur qui dessèche notre âme est-il moins à redouter qu'une punition passagère? je vous laisse à penser, et je passe à une seconde circons-

Digitized by Google

tance plus dangereuse peut-être encore dans ses suites.

En effet, mes frères, si ceux dont je parle ici ne blessaient du moins que leur foi, et n'empoisonnaient que leur âme, ils seraient sans doute, et moins criminels, et plus dignes de compassion; mais aussi cruels qu'infidèles, quoi qu'ils en disent, ils font des plaies sanglantes dans le sein de l'Eglise, et affaiblissent la foi des autres. Ils arrachent, dit un Père, le chandelier d'or du milieu du sanctuaire, en détournant les yeux de leurs frères, et répandent des ombres et des nuages épais sur ce soleil lumineux des cœurs qui brille dans la maison du Seigneur. Ils causent enfin une défection presque générale dans tout Israël, et il ne tient pas à eux que l'exercice tout divin de la religion ne soit anéanti dans le lieu même où on le pratique publiquement; en cela trop semblables à ces hommes profanes d'autrefois qui, non contents de n'offrir à Dieu que des victimes impures, arrachaient encore les oblations des mains du peuple, les détournaient ainsi du sacrifice, et s'opposaient aux saints mouvements de leur piété. Hélas! vous en fûtes puni avec éclat, ô Héli, père trop malheureux, pour avoir vu ce désordre avec trop d'indifférence! Vous ne le vîtes cependant pour lors que dans deux de vos enfants, et nous avons la douleur de le voir aujourd'hui dans la plupart des fidèles. Le crime des Ophni et des Phinées se reproduit plus ou moins chaque jour sous nos yeux par les enfants même de l'Eglise, et l'on ne craint pas de devenir ainsi les auteurs de tant de maux.

Oui, mes frères, quand par un seul geste peu mesuré, un mouvement inutile, une parole hasardée, un regard mal placé, une posture, je ne ne dis pas indécente, mais simplement négligée, vous ne feriez commettre qu'une seule faute d'inattention à une âme juste, à un pécheur pénitent, vous auriez toujours à vous reprocher d'avoir dérobé à Dieu une portion des hommages qu'on vient lui rendre, et d'être devenus dans son propre temple une pierre d'achoppement. Mais vous y êtes encore une ruine commune, une peste publique. Vous y portez partout le feu. La contagion de votre exemple a déjà commencé à corrompre l'innocence même. La ferveur de la piété en est ralentie, et les plus forts sont ébranlés. Ceux qui vous désapprouvaient d'abord dans le cœur s'enhardissent bientôt à vous imiter, et s'en font comme un point d'honneur. L'irréligion, les manières libres et dissipées sont déjà devenues parmi nous d'un usage ordinaire. A peine voit-on fléchir le genou devant le Maître du monde. Chacun, par respect humain, se laisse insensiblement emporter au torrent, et la face de la religion, qui édifiait autrefois les païens eux-mêmes, paraît toute changée. On ne voit presque plus cette modestie édifiante dans les vierges, ces yeux humiliés des âmes pénitentes, et les vieillards mêmes d'Israël sont tentés de perdre leur gravité. Nous-mêmes, mes frères, disons-le à notre confusion, nous ne sommes pas exempts de reproches, la contagion infecte presque tous : notre foi languissante, à qui la dissipation qui nous environne ôte les yeux du cœur, ne voit plus ni la majesté, ni la sainteté redoutable de notre Dieu. Nous sommes sans crainte dans un lieu où les anges tremblent, parce que nous ne voyons plus que des gens qui ne tremblent pas : l'exemple de ceux qui ont peu de foi nous fait entrer dans le sanctuaire avec un air d'indifférence; rien ne nous y touche, rien ne nous y est nouveau, et la multitude qui y est comme dans un lieu ordinaire, nous empêche d'entendre cette voix infatigable qui chante la sainteté de l'Agneau avec ces religieux tremblements. Où en serait donc le culte public, si le Seigneur ne s'était réservé quelque âme fidèle? à quoi ressemblerait-il, et qu'y verrait-on qui fût digne de la majesté de Dieu, s'il en fallait juger par la plupart de ceux qui composent nos assemblées? Que diraient surtout nos frères nouvellement réunis, ces restes d'Israël, dont nous pleurions la séparation et la perte? que diraient-ils à la vue de ce qui s'y passe, et que deviendrait leur foi, peut-être encore faible, si l'Eglise ne leur montrait du moins toute l'ardeur de son zèle, à condamner par notre bouche l'impiété de nos chrétiens?

Sentons-la donc d'abord devant Dieu, mes frères, toute l'horreur de cette impiété, ou si nous ne sommes pas encore assez frappés du scandale qu'elle produit dans l'esprit de nos frères, soyons touchés du moins, comme j'ai dit encore, de l'obstacle qu'elle met tous les jours à l'efficacité de leurs prières, et rappelons, pour nous en bien convaincre, ce qui est écrit dans les livres saints.

Josué, choisi pour succéder à Moïse, et pour conquérir la terre de Chanaan, marche à la tête du peuple de Dieu, et se rend redoutable partout. (*Josué*, VII.) L'ordre de la nature est changé en sa faveur : les eaux du Jourdain se séparent, les digues sont rompues, les villes entières renversées devant lui, et rien ne peut résister à la force de ce bras vainqueur. Cependant au milieu même de tant de conquêtes, le ciel semble tout à coup l'abandonner, et l'abandonne en effet. Une fatale journée interrompt le cours de ses victoires : la force des nations commence à prévaloir dans un combat, et la terreur se répand déjà par tout le camp d'Israël. Dans cette funeste conjoncture, Josué déchire ses vêtements : il se couvre de cendres, et prosterné devant l'arche, il demande à Dieu pourquoi sa main puissante ne les a pas secourus dans cette occasion, comme dans toutes autres. Ah! c'est, dit le Seigneur, parce qu'il y a un anathème au milieu de vous qui attire ma colère sur tout ce peuple. Le malheureux Achan vient de souiller son cœur et ses mains en enlevant une partie des dépouilles qui devaient m'être consacrées. Levez-vous donc, et allez au plustôt exterminer ce sacrilége. Autrement je cesse de vous protéger, et vous allez devenir la proie de vos enne-

Digitized by Google

mis. *Non poterit stare coram hostibus tuis, donec deleatur qui contaminatus est.* (*Ibid.*)

Triste figure, mes frères, et par combien d'endroits chacun de nous peut-être ne contribue-t-il pas à l'accomplir ? c'est ce qui mérite bien notre examen. Triste, dis-je, mais trop véritable figure de ce qui se passe parmi nous. Hélas ! rien en effet, rien ne nous manque, ce semble, pour nous rendre Dieu favorable, et pour attirer tous les jours un torrent de grâces sur toute l'Eglise, et cependant l'Eglise, dont nous nous flattons de connaître et de sentir les besoins, parut-elle jamais plus pauvre des dons célestes? y eut-il jamais moins d'âmes justes, moins de pécheurs convertis et de pénitents fidèles ? Nous prions, et nous ne sommes point exaucés. Le ciel paraît absolument fermé à nos vœux. On dirait que Dieu n'est plus avec nous et qu'il a entièrement abandonné nos Eglises. Dans le temps même que nous immolons à ses yeux la plus précieuse de toutes les victimes pour attirer ses bienfaits, il ne nous prépare que des châtiments, et lorsque nous nous efforçons de faire monter jusqu'à son trône la fumée de nos oblations, il verse bien souvent la coupe de son indignation sur la terre. Allez lui demander compte de sa conduite, et il vous répondra comme autrefois à Josué : *Anathema in medio tui est, Israel.* (*Ibid.*) Ah ! c'est qu'il y a ici, sans doute, quelque cœur immonde et corrompu qui vient faire exhaler la noire fumée de ses passions sur l'autel où brûle notre encens ; quelque femme mondaine qui vient mêler son luxe et ses idolâtries avec nos sacrifices ; quelque sacrilége qui vient interrompre, par ses libres discours, le chant de nos psaumes et de nos cantiques. C'est que Dieu est souverainement irrité de la manière indigne dont nous paraissons la plupart dans le lieu saint, et que trop jaloux de l'honneur de sa maison il n'a jamais souffert qu'on pût impunément la profaner. O Seigneur ! je sais que vous ne nous commandez pas maintenant, comme autrefois, d'exterminer ces anathèmes qui sont au milieu de nous ; mais vous nous ordonnez au moins de leur remettre devant les yeux leurs différentes profanations, afin qu'ils en aient une salutaire confusion. Dans une loi de grâce et d'amour comme celle de votre Evangile, il ne nous est plus permis de tirer le glaive pour donner la mort à l'impie ; vous le défendîtes expressément à votre apôtre ; mais nous avons du moins la liberté de prendre le glaive de votre parole, pour confondre l'impiété et l'empêcher de prescrire contre vos saintes lois. Donnez donc vous-même, ô mon Dieu, la force et la vertu à cette parole. Ne punissez pas le pécheur, mais détruisez son péché. Ne condamnez pas le coupable à la mort ; mais rendez la vie à son âme, et convertissez son cœur, afin que votre peuple ne ressente plus les fléaux de votre juste colère.

Pour vous, chrétiens mondains, et toujours, pour votre malheur, trop mondains au milieu même du christianisme dont vous faites profession, souffrez que je vous adresse certaines paroles de saint Paul, en finissant ce discours. *Nunquid domos non habetis ad manducandum ?* (I *Cor.*, XI.) N'avez-vous pas vos maisons pour vos différents usages temporels ? *Imo ad peccandum*, ajoute saint Chrysostome ; et pourquoi ne l'ajouterions-nous pas après lui ? N'en avez-vous pas même trop souvent pour satisfaire vos passions, et pour blesser en tant de manières votre conscience, les assemblées de jeu, les théâtres, les rendez-vous, les cercles profanes, les lieux de trafic, et tant d'autres ? C'est de là que vous avez sans crainte banni le Seigneur ; voudrez-vous encore le chasser de son sanctuaire ? Toute la terre est à lui et sa présence doit sans doute vous inspirer partout le respect profond dont elle est digne. Partout vous avez pour témoin cette majesté redoutable, et ses yeux veillent infatigablement sur vos actions. Partout, jusque dans le plus secret de vos maisons, vous devez scrupuleusement ménager les yeux et les oreilles d'autrui, en même temps que les vôtres ; mais si cette considération, dont vous sentirez tout le poids au jour des vengeances, n'est pas capable de vous arrêter, épargnez du moins le lieu saint, ou cessez désormais d'y venir : la religion ne perdra pas beaucoup quand vous n'y serez plus. Si notre devoir, disait un saint évêque de l'Eglise grecque, si notre ministère nous oblige de consacrer la plus grande partie du jour à vos besoins spirituels, accordez-nous du moins ces précieux moments destinés à la prière, à la célébration des saints mystères, et à l'instruction des peuples. Accordez aux pécheurs que la grâce a touchés la consolation de trouver ici de quoi nourrir leur recueillement et leur componction. Accordez aux justes et aux gens de bien la liberté de jeter les yeux sur nos autels, sans être arrêtés par quelque objet dissipant ou scandaleux qui soit le piége de leur foi. Jésus-Christ ne nous demande souvent ici que l'espace d'une heure, ajoute ce saint pasteur ; *Unam solam horam sibi segregavit Christus.* Ne lui refusez pas un si court espace, et ne venez pas rompre notre silence, tandis que nous l'offrons pour vos péchés, comme pour les nôtres. Que vous dirai-je enfin, mes frères ? ce sont nos temples mêmes qui doivent faire ici-bas notre consolation la plus solide. Les portes nous en sont ouvertes à chaque heure du jour, et on nous accorde bien plus aisément qu'autrefois la liberté d'y venir ; car où en serions-nous, et à quoi se réduiraient nos assemblées, s'il en fallait exclure maintenant tous ceux qu'on jugeait alors indignes d'y entrer ? Mais l'esprit de l'Eglise a-t-il changé sur ce point, parce qu'elle en a supprimé la pratique ? et ces lieux ont-ils perdu quelque chose de cette première sainteté aux yeux des chrétiens ? Vous êtes trop instruits pour le penser : apprenez-y donc à devenir saints vous-mêmes, comme les vrais temples de l'Esprit sanctificateur, et souvenez-vous enfin, que, devenus par votre vocation des adorateurs en esprit et en vérité, il faut nécessairement comme tels, honorer

Digitized by Google

Dieu sur la terre dans son tabernacle, pour mériter d'être un jour reçus dans les tabernacles éternels. *Amen.*

SERMON II.

SUR L USAGE DES AFFLICTIONS.

In his jacebat multitudo magna languentium, cæcorum, claudorum, aridorum. (*Joan.*, V.)

Dans ces galeries était couché par terre un grand nombre de malades, d'aveugles et de boiteux, et d'autres qui avaient des membres desséchés.

C'est ici, mes frères, vous le savez, un de ces spectacles que l'Evangile nous présente fort souvent : ce sont des pauvres, des malades, des gens affligés, et des infirmes de toutes les sortes, parmi lesquels le Sauveur faisait éclater sa puissance et sa bonté, par des guérisons miraculeuses. Heureuses disgrâces, sans doute, qui, en manifestant aux peuples les prodiges de ce divin Messie, les obligeaient si souvent d'aller à lui par la foi et de reconnaître de plus en plus les marques éclatantes de sa mission !

C'est donc l'affliction qui conduit à Jésus-Christ et à quoi tient-il que nous n'allions à lui par les nôtres, mes frères ? car elles ne nous manquent presque jamais, et sans avoir égard ici à ces calamités publiques et générales, dont Dieu punit trop justement les royaumes entiers, en certains temps, il est d'ailleurs bien peu de saisons dans le cours de la vie, peu de conditions dans le monde, où l'on ne trouve quelque chose à souffrir. Les Sara, dans les liens sacrés du mariage, ont leur Agar qui les importune. Les Joseph, parmi des frères, trouvent des envieux qui les trahissent. Les Job, dans le sein de la plus heureuse famille, deviennent quelquefois la matière des plus étranges événements. Les Tobie même, au milieu des œuvres les plus saintes, sont souvent éprouvés par les plus rudes tribulations. Enfin rien n'est plus commun que d'entendre dire : *Chacun a sa croix ;* cependant rien n'est plus rare que d'en voir faire un bon usage. On se roidit sans cesse contre la main invisible qui frappe, et tout engage à s'humilier profondément sous elle. On craint les coups de cette divine main comme un mal, et on devrait les recevoir avec actions de grâces comme une faveur. Deux mauvaises dispositions qu'il est important de corriger : l'impatience et la tristesse.

Vous tous, par conséquent, qui gémissez dans le feu des tribulations, et qui êtes peut-être à la veille d'en sentir les épreuves, comprenez ici l'usage qu'il en faut faire. Apprenez, dit saint Augustin, à devenir, non-seulement soumis et dociles, mais contents et pleins d'un saint plaisir quand Dieu vous afflige. *Non solum æquo animo, sed cum exsultatione tolerare.* Motifs de patience, motifs de joie dans l'affliction : c'est ce que le saint docteur proposait aux fidèles de son temps. C'est ce que j'entreprends aussi de vous proposer dans les deux parties de ce discours, où vous allez trouver, mes frères, sinon la guérison de vos maux, comme le paralytique de l'Evangile, du moins les fruits précieux que vous en pouvez tirer, et qu'il vous importe beaucoup de ne pas perdre ; car si ce n'est point un malheur ici-bas de souffrir, c'en serait un pour vous infiniment grand de ne savoir pas souffrir. La matière vous intéresse, vous le voyez : les conjonctures sont toujours assez pressantes pour la traiter d'une manière expresse. Vous vous y êtes même attendus aux approches de ce saint temps, et les ministres de l'Eglise ne doivent pas vous refuser cette consolation. Disposez-vous donc à la recevoir de ma bouche, en implorant avec moi les secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Ne pensez pas d'abord, chrétienne assemblée, que, lorsqu'on entreprend de nous proposer certaines règles de morale dans l'usage des croix, on veuille exiger de nous rien qui soit au-dessus de la condition humaine, ni nous inspirer témérairement une fausse et orgueilleuse générosité, une indifférence stoïcienne, ou une brutale stupidité qui nous rende comme morts à toutes les épreuves. Non, sans doute : Dieu ne prétendit jamais que nous fussions, ou que nous parussions insensibles quand il nous frappe, et, comme selon l'oracle du Saint-Esprit, il n'y eut jamais de solide vertu dans l'homme, si elle n'est éprouvée par l'adversité, il n'y a point aussi de vrai mérite dans l'adversité, si l'homme n'en ressent la peine. Mais c'est dans le sentiment même de cette peine qu'on demande d'abord de nous un sacrifice de patience et de soumission. Pourquoi ? parce qu'elle est absolument nécessaire, parce qu'elle est souverainement juste, parce qu'elle est seule véritablement intéressante. Trois motifs essentiels, soutenus par autant de principes dont les conséquences doivent se faire sentir à tout esprit raisonnable.

Le premier qui se présente comme de soi-même, et que je propose aussi d'abord, c'est que les différentes peines qui partagent nos jours ici-bas ne sont précisément que les suites nécessaires de notre origine, et qu'une loi supérieure, mais invariable, nous y assujettit malgré nous. Car enfin, c'est ici l'endroit où il faut toujours revenir comme au point fixe et capital, sur quoi roule depuis le péché toute l'économie du monde et de la religion ; et en vain par une fausse philosophie voudrait-on en étouffer cette preuve de sentiment, que chacun porte dans son propre fond. Si l'homme en effet fut demeuré fidèle à ses premiers devoirs, rien n'aurait manqué ici-bas à son bonheur temporel, et tout aurait concouru également à le rendre content de son sort. Il serait allé à la gloire par les délices mêmes, et les plaisirs que son obéissance lui aurait fait goûter sur la terre dans ce premier paradis, n'auraient servi qu'à le préparer aux douceurs d'une éternelle félicité dans le second. Telle était aussi le juste privilége d'une inno-

Digitized by Google

cence conservée. Tout le monde en convient.

Mais l'homme (hélas! mes frères, ne craignons pas d'ouvrir ici les livres saints pour y rappeler le plus triste de tous les jours, et voyons du moins en passant quelle est la grandeur d'un mal, qui en a pu produire tant d'autres), l'homme, dis-je, fut infidèle, et en violant la fin de son être, en perdant volontairement le trésor de la grâce et de l'innocence, qui lui assurait tous les biens, il mérita de perdre tous les biens avec elle. Il devint, par choix, ennemi de son Dieu, et il eût bientôt malgré lui, son Dieu, tout l'univers, et soi-même pour ennemis. Enfin, il pécha par le plus sacrilége abus de sa liberté, et d'une manière ineffablement énorme, dit saint Augustin, et dès lors même la racine de sa postérité fut maudite et corrompue, de telle sorte qu'il ne multiplia plus que des coupables et des misérables tout à la fois; qu'un joug pesant lui fut imposé après lui sur tous ses enfants, et qu'une foule de maux aussi durables que les jours de l'homme, inondèrent la terre de toutes parts. Voilà précisément l'état des choses, mes chers auditeurs : nous avons recueilli vous et moi ce malheureux héritage en venant au monde. Le poison mortel d'une tache originelle nous est commun avec le reste de nos semblables, et cette tache, quoique effacée en nous par le baptême dans la faute qu'elle renferme, ne laisse pas, pour le maintien de l'ordre souverain, de nous assujettir aux peines qu'elle a méritées ici-bas dans son commencement. C'est une loi générale portée sans exception contre tous les enfants d'Adam, et à cet égard, dit le Sage, il n'y a pas plus de privilége dans le fond pour le prince qui brille sur le trône que pour l'esclave qui vit dans la poussière et qui gémit dans l'obscurité. *A residente super sedem gloriosam, usque ad humiliatum in terra et cinere* (*Eccli.*, XL).

Or, quelle conséquence tiré-je de là, direz-vous d'abord? il ne faut pas de grands efforts d'esprit pour l'apercevoir. Elle se présente d'elle-même sans le secours des réflexions, et vous comprenez que s'il est vrai que les souffrances sont des suites inévitables de notre origine, il est naturel aussi d'en faire une vertu par celle d'un humble patience, au lieu de consumer ses jours et de fatiguer son âme par d'inutiles plaintes. Que la sensibilité dans l'affliction peut venir de la nature et de notre faiblesse, mais que l'impatience et le murmure ne peuvent venir que de notre corruption. Vous comprenez que dans un mal devenu nécessaire on ne gagne rien par l'impatience; qu'une misère sans soumission n'est qu'une amertume toute pure et sans ressource, et que la situation d'un cœur souffrant, mais rebelle, fut toujours incomparablement plus triste et plus cruelle que le mal même qu'il endure. Votre condition est pénible, dites-vous, j'en conviens, mais après tout, vous n'en avez pas mérité une meilleure, et vous ne sauriez la changer. Humiliez-vous donc dans un profond silence, et baissez humblement la tête sous le joug de la loi qui vous est imposée. Une multiplicité de croix différentes partage votre vie sur la terre. Je l'avoue, je le sens; mais c'est une nature souillée qui en fournit la source intarissable, et il n'est pas laissé au pouvoir de l'homme d'en arrêter le cours. Tout vous le dit, tout vous en parle : que tout vous instruise donc et nous prépare à les adoucir au lieu d'en augmenter le poids par votre résistance aux ordres du ciel. Et ne me dites pas que dans cette nécessité commune de souffrir, votre partage l'emporte beaucoup sur le calice que les autres ont à boire : hélas! mes frères, nous regardons toujours au-dessus de nous, et jamais au-dessous. Vous trouvez vos souffrances excessives; mais jetez un regard sur ces campagnes qui se voient enlever tout d'un coup le fruit des succès d'une année, et qui ne peuvent même tremper leur pain de leurs larmes : montez dans ces galetas où une famille entière éprouve toutes les horreurs de la faim, du froid, de la honte qui la force de se cacher. Pénétrez dans ce cachot où des hommes, moins criminels peut-être que vous, gémissent dans les fers, et voyez si vous oserez vous plaindre, surtout si vous ajoutez cette réflexion que les tribulations communes aux hommes dans tous les états, deviennent en particulier la portion et l'héritage d'un chrétien.

Vérité capitale qui renferme tout l'esprit de la religion, et qui, par là même, n'est guère entendue dans le monde. Puissions-nous la bien comprendre aujourd'hui vous et moi, mes chers frères! oui, c'est quelque chose de grand sans doute d'être chrétien; mais ce ne fut jamais un moyen de prospérité sur la terre. Ce caractère auguste porte avec soi un privilége qui est au-dessus de tout avantage humain; mais il ne porta jamais un titre qui mette à l'abri de l'adversité. Ainsi, disait saint Cyprien aux fidèles de Carthage, ne croyez pas devoir être plus heureux selon le monde, quand vous devenez enfants de l'Eglise, persuadez-vous bien au contraire que vous vous trouvez dès lors par état plus engagés à souffrir que le reste des hommes. Ainsi, écrivait saint Paul aux chrétiens de Thessalonique, ne paraissez point ébranlés ou surpris dans le temps de l'affliction, comme s'il vous arrivait quelque chose de nouveau et de singulier. Souvenez-vous plutôt que telle est précisément votre destinée, et que vous ne vivez proprement dans l'Eglise que pour cela. Ainsi tout l'Evangile bien lu et bien entendu, se réduit à ce seul point; et soit qu'il nous présente l'exemple de Jésus-Christ comme le modèle de notre vie, soit qu'il nous propose ses paroles comme la règle de nos mœurs, on doit s'apercevoir que la vocation à la foi n'est par elle-même qu'un engagement plus solennel à la souffrance; que nous ne pouvons nous rendre un solide témoignage de cette foi, qu'en passant ici-bas par des épreuves qui affligent le corps ou l'âme; que l'al-

Digitized by Google

liance toute divine dont notre baptême est le sceau ne se fit jamais qu'aux termes et aux conditions dont parle l'Apôtre, et qu'il faut par conséquent les remplir par la fidélité d'une humble patience, ou y renoncer par une espèce d'apostasie, à moins que par un privilége qui n'a point d'exemple, Dieu ne change pour nous la profession même et l'état du christianisme. *Ipsi enim scitis quod in hoc positi sumus.* (I *Thess.*, III.)

Mais d'ailleurs, mes frères, et sans regarder la nécessité des souffrances par tous ces rapports, je veux que, Dieu dans l'ordre commun de sa providence pouvant nous en dispenser, nous puissions nous-mêmes porter nos plaintes jusqu'à lui, quand il ne le fait pas : la supposition, tout affreuse qu'elle est, ne saurait nuire à la vérité que je prêche; et voici un second motif le plus capable de nous fermer la bouche dans l'affliction : c'est que, indépendamment du crime de notre origine, la juste cause en est dans nous-mêmes, et que si nous souffrons, nous l'avons bien mérité. *Merito hæc patimur.* (*Gen.*, XLII). Non, non, chrétiens, je ne prétends pas insulter ici à vos misères, à Dieu ne plaise, il me siérait mal; je dois plutôt les partager, et je les partage avec vous, puisque chacun en a sa mesure; mais ne pensez pas aussi que je veuille les grossir à vos yeux, ni vous persuader que vous êtes plus malheureux, en vous aidant à croire que vous êtes plus innocents. N'attendez pas que je vienne ici ménager adroitement les intérêts de la gloire du Seigneur, ni chercher des tours ingénieux pour justifier sa providence sur les maux que vous endurez. Hélas! de quels ménagements Dieu a-t-il donc besoin pour faire approuver sa conduite aux hommes? Non-seulement il ne nous fait pas tort quand il nous afflige, mais j'ose, et je dois dire qu'autrement il ferait tort à sa propre gloire; et loin de paraître injuste dans les croix particulières qu'il nous suscite, c'est précisément parce qu'il est juste, qu'il se rend ce qu'il se doit à lui-même en nous punissant. Nous l'avons offensé. Nous portons la peine due à nos offenses : tout cela est dans l'ordre. Car sans parler ici de ceux qui se rendent eux-mêmes tous les jours les tristes victimes de leurs iniquités ; sans compter tant de tribulations différentes qui ne sont que l'amertume même du péché d'où elles naissent, et les suites naturelles d'une criminelle passion dont on est possédé (le méchant, en effet, trouve sa croix dans le mal même où il cherche son plaisir, dit le Sage) : je parle aujourd'hui à tous les autres, et prenant l'affliction dans un sens plus véritable, je vous demande, mes frères, qui vous attire réellement celle que vous souffrez? n'avez-vous nul reproche à vous faire devant le témoin fidèle du cœur, et portez-vous encore à ses yeux la blancheur de votre innocence? Quelle question, surtout pour notre siècle! De quoi vous plaignez vous donc?

La mort vient de vous enlever cet enfant, la plus douce espérance de votre famille, J'en conviens, mais le formiez-vous sérieusement à l'étude de la sagesse, et au joug d'une exacte vertu? l'aviez-vous reçu du moins comme un don de Dieu, et l'œil de votre intention était-il bien pur sur sa destinée? examinez-vous devant Dieu. Une infirmité habituelle, une maladie de langueur affaiblit maintenant votre corps; mais l'avez-vous toujours traité avec modestie et tempérance? l'avez-vous toujours respecté comme le temple d'une âme consacrée par le baptême? vous souffrez aujourd'hui des douleurs aiguës, et votre chair est même quelquefois comme crucifiée; mais ne l'avez-vous jamais soulevée contre l'esprit? vos ressources temporelles diminuent, vos biens dépérissent; mais n'étaient-ils pas en partie le fruit de vos injustices, ou l'objet de votre attache? peut-être même manquez-vous du nécessaire, mais quel usage faisiez-vous autrefois du superflu? Vous ne sauriez vous consoler d'un affront reçu, d'une disgrâce qui vous humilie devant les hommes; mais sans compter tout ce que le prochain a pu souffrir de votre part, combien d'attentats n'avez-vous pas commis contre Dieu même? votre état ne vous offre plus que des amertumes et des dégoûts; mais par quelle vue y êtes-vous entré, ou comment en avez-vous rempli les devoirs? Le monde ne vous rit plus maintenant; ne l'aimiez-vous pas trop quand il vous était favorable? en un mot (car le détail serait infini, s'il le fallait suivre) en un mot, chrétiens, nous souffrons, il est vrai; mais aussi tout nous reproche tout nous convainc que nous avons péché. *Merito hæc patimur, quia peccavimus.* (*Gen.*, XLII.) Direz-vous que vos souffrances l'emportent sur vos iniquités; mais oseriez-vous bien soutenir le parallèle? vous jugez de vos peines par votre délicatesse, mais jugez-en par vos péchés, par la justice qui en juge qu'ils soient punis. Connaissez-vous cette justice et l'injure que le péché lui fait? avez-vous jamais mesuré la distance entre le Souverain être et un ver de terre? avez-vous pénétré ces abîmes que la vengeance divine a creusés dans les enfers? avez-vous considéré ce que Dieu a exigé de son fils revêtu de l'apparence du péché? Voilà la mesure : est-elle remplie pour vous? Quoi! disait autrefois Jérémie aux peuples infidèles voisins de la Judée, je traite avec tant de sévérité un peuple et une ville, où l'on invoque mon nom, je commence par eux à les affliger, et je vous épargnerais, vous autres, qui êtes plus criminels! Rentrez, mes frères, dans le fond de votre conscience, et dites-vous-en autant : comment les plus justes souffrent, et nous prétendrions être épargnés! non, Seigneur, nous avons péché, faites-nous vous-même tout le mal qu'il vous plaira, nous avons, comme nos pères, violé l'alliance sainte, et chacun a rendu son culte à tout autre qu'au Dieu véritable : la justice est à vous seul, et à nous la confusion qui est due à notre visage. Pourquoi donc, au lieu de cet aveu coupable et superbe tout à la fois, résistons-nous à la

Digitized by Google

correction et aux châtiments qui nous sont dus, comme si ce n'était pas assez des coups dont le Seigneur nous frappe, sans aller mettre encore dans ses mains le glaive et la foudre, pour achever de nous perdre. Jérusalem, cité de Dieu, le Très-Haut te châtie à cause de tes œuvres mauvaises : adore donc sa conduite dans la destruction de tes habitants. Mes frères, nous avons péché : humilions-nous donc sous la puissante main d'un Dieu souverainement équitable; et, loin de nous plaindre comme si nous étions innocents à ses yeux, reconnaissons de bonne foi que nous méritons bien qu'il se venge, pour un temps, de nos révoltes et de notre orgueil. *Merito hæc patimur, quia peccavimus.*

A tous ces différents motifs ajoutons, en troisième lieu, celui de notre propre intérêt. Sur quoi je me borne ici à une réflexion de saint Augustin : c'est, dit-il (*Lib. de civit. Dei*), que sous un Dieu équitable ne pouvant jamais y avoir d'afflictions gratuites ou indifférentes, elles sont communément tout à la fois une peine et un remède, capables de satisfaire et de prévenir sa justice en même temps. Quelle ressource plus consolante pour un esprit sage! et où ce principe ne conduit-il pas, quand on le veut suivre? vous le voyez. Il n'est pas laissé à notre liberté de ne pas souffrir; on ne nous met que dans des termes à le faire utilement; et si les croix sont inévitables, elles peuvent du moins servir à nos plus pressants besoins. Mais insensibles à toute la force de ces considérations, et par le plus étrange renversement, nous consentons à être punis, sans être justifiés. Nous aimons mieux devenir les martyrs du démon et de nos propres passions que les victimes de notre réconciliation avec Dieu, et, anticipant ainsi de plein gré notre enfer, nous voulons bien payer nos dettes en ce monde, sans les acquitter pour l'autre. Voilà précisément ce que vous gagnez, homme imprudent et rebelle, dit ce Père, vous n'excitez dans l'orage même que des vents et de nouveaux troubles : que pouvez vous recueillir, que des tempêtes et de nouveaux malheurs? Vous devenez chaque jour plus misérable, et vous n'en êtes pas moins méchant. Vous perdez par votre obstination dans le mal les avantages de vos souffrances ; c'est-à-dire, qu'après les avoir rendues sans consolation par votre impatience, vous les rendez maintenant sans mérite par vos révoltes, et, quelque violentes que soient vos douleurs, elles ne sauraient expier devant Dieu le moindre de vos péchés. Je vous laisse à prononcer sur ces vérités, ne fussiez-vous guidés que par les lumières de la plus faible raison.

Il y a plus, mes frères, pour suivre le raisonnement de ce grand docteur : c'est que par un contre coup fatal la même résistance qui enlève tout le fruit de nos peines forme dès lors pour nous de nouvelles causes de réprobation qui avancent les tristes progrès de notre perte. Ecoutez ceci, vous qui vous roidissez sans cesse contre la main qui vous frappe, et réveillez-vous enfin au langage que la vérité vous tient aujourd'hui : oui, ces peines mêmes, qui vous aigrissent, sont pourtant les voies ordinaires de salut, et peut-être les seules que Dieu vous ménage. Vous refusez de les accepter avec un cœur soumis, et vous ajoutez ainsi au succès de ce travail, je ne dis pas simplement de nouvelles difficultés, mais une absolue impossibilité dans la juste économie de la grâce. Allez donc après cela, infidèle, qu'attendez-vous encore de votre Dieu, et que voulez-vous qu'il fasse, puisque vous abusez également de ses bienfaits et de ses punitions? *Quid addam ultra populo meo?* S'il répand sur vous ses bénédictions temporelles, vous en devenez plus ingrat, plus lâche dans son service, et votre cœur s'amollit par l'attache aux créatures. S'il vous suscite des croix et des tribulations, ce même cœur s'endurcit, et vous vous révoltez dans le châtiment : la prospérité vous damne; l'adversité ne peut pas vous sauver. Forcerez-vous donc sa providence à changer de conduite? irez-vous lui marquer votre route, et lui apprendre ce qu'il doit épargner ou retrancher, pour vous y faire marcher? non, je ne vois plus de ressource, et vous perdez jusqu'à l'espérance même du salut. *Etiam spem salutis amisisti*, dit ailleurs saint Augustin.

Mais que dis-je ici moi-même, et pourquoi voudriez-vous périr, maison d'Israël? pourquoi, mes frères, feriez-vous de vos propres maux un obstacle à votre bonheur? Rentrez plutôt en vous-mêmes ; courbez respectueusement vos épaules sous le juste joug que Dieu vous impose, et soumettez-vous par tous les principes que je viens d'abord d'établir. Je les répète afin qu'on ne les oublie pas, s'il est possible. Vous êtes homme, et tout homme est condamné à souffrir : souffrez. Vous êtes chrétien, et par là même destiné, d'une manière particulière à souffrir : souffrez. Enfin vous êtes raisonnable ou vous devez l'être, et votre propre intérêt vous engage à souffrir : souffrez donc. Mais que ce soit avec toute la soumission d'une humble patience. En voilà, sans doute, des motifs assez pressants. Il me reste à vous en proposer d'une autre espèce, pour vous porter à souffrir même avec joie. C'est la matière de l'autre partie.

SECOND POINT.

Il faut l'avouer, mes frères, rien n'est plus froid, ni moins efficace, pour soutenir le cœur dans l'état d'une affliction sensible, que des vues purement humaines, qui n'ont point de racines dans la religion, et dont les motifs ne tirent point leur source d'une foi pure. Ce n'est tout au plus alors qu'une stérile et orgueilleuse philosophie qui, loin de pénétrer jusqu'au fond du cœur, ne sert qu'à l'amuser en le trompant, et à lui cacher tout à la fois le prix de ses misères et l'usage qu'il en doit faire. Les raisons mêmes de patience et de soumission que je viens de proposer, toutes solides qu'elles sont dans

Digitized by Google

leurs principes et justes dans leurs conséquences, vous paraîtraient peut-être encore des remèdes bien durs à la nature, et de tristes soulagements pour les maux que vous endurez. Tristes en effet, direz-vous, trop légères et incommodes consolations, qui semblent ne nous annoncer que la dure nécessité de souffrir dans tous les états, et la seule liberté de gémir par une patience forcée sous le poids de nos souffrances. C'est le reproche que Job faisait dans un sens à ses amis, et j'avoue que, si je n'avais rien de plus à dire, je vous laisserais peut-être dans des termes à pouvoir me le faire vous-mêmes dans ce moment. *Consolatores onerosi vos estis* (*Job.*, XVI) : élevons donc ici nos esprits et nos cœurs, mes frères, puisque la religion nous offre un meilleur sort, et une destinée bien plus heureuse. L'affliction, en effet, n'est plus un mal pour les chrétiens. La grâce de l'Evangile a le secret de trouver des ressources dans les croix, et les croix elles-mêmes sont devenues de grandes grâces pour les enfants de Dieu; soit qu'on les considère en Jésus-Christ à qui elles nous associent d'une manière plus particulière par état, soit qu'on les envisage par rapport au salut, dont elles assurent plus fortement l'espérance par la facilité des moyens; soit qu'on les compare enfin à la vie future, qui les rend même de jour en jour plus souhaitables par attrait. D'où vous allez bientôt conclure avec moi qu'elles fournissent à tous égards les sources abondantes d'une joie solide.

Je dis premièrement, par rapport à Jésus-Christ devenu désormais notre unique modèle: eh! que ne m'est-il donné de traiter un seul sujet avec toute la dignité qu'il mérite! que n'ai-je dans ce moment l'onction même et l'énergie de saint Paul pour faire entrer dans vos cœurs tout le goût d'une vérité si nécessaire et si peu entendue! d'une vérité que ce grand Apôtre sentait si bien dans le fond de son âme, et qui lui faisait donner un généreux défi au glaive, à la nudité, à la faim et à tous les autres maux du monde! Oui, chrétiens, toutes les croix portées avec un sentiment de religion et de foi sont la croix même de Jésus-Christ et n'en font plus qu'une seule avec la sienne. Il a pris sur lui toutes nos misères, et s'est mis à la tête de tous ceux qui souffrent, parce qu'il a souffert lui-même tout genre de peine et toute espèce de maux; dans l'esprit, dans le cœur, dans le corps : plaies, meurtrissures, outrages, humiliations, opprobres, calomnies, mépris, injustices, ingratitudes, contradictions, tristesse, ennui, dégoût, crainte, abandon : il a souffert de la part de tous; de son père, des amis, des ennemis, de sa patrie, de Jérusalem, de ses disciples, des Juifs, des gentils; il a tout sanctifié dans sa chair immolée, et il n'est rien désormais qui ne puisse fournir la matière d'un sacrifice, digne de lui être offert par un motif de religion. Ajoutons qu'en sanctifiant ainsi les souffrances il leur a encore imprimé par les siennes un caractère particulier de gloire, qui élève les malheureux par rapport à lui, et les rend dignes d'un véritable respect dans son Eglise; c'est-à-dire qu'elles ne sont plus tant la juste peine du pécheur, et le prix humiliant du péché qu'une heureuse nécessité de marcher sur les traces de ce chef adorable, un gage de son alliance avec nous et un titre de notre unité avec lui. C'est le langage du docteur des nations; et de là, mes frères, quel riche fonds de consolation intérieure pour une âme affligée qui se voit marquée de ce sceau respectable, et qui, devenue si conforme à ce divin modèle, peut attirer sur elle, par cette ressemblance, toute l'attention et les complaisances de son Dieu!

Quelle joie sensible pour un chrétien, qui connaît tout ce qu'il est à Jésus-Christ et tout ce que Jésus-Christ lui est, de n'être pas réduit à devenir, comme l'ange, simple adorateur et témoin des douleurs de son maître; mais de pouvoir encore, par le sacrifice d'une affliction passagère, être associé avec lui comme victime, boire dans le même calice, porter ses soupirs à ses pieds, répandre ses larmes sous ses yeux, et rendre même, s'il le faut, sa propre vie entre ses bras! Ah! il est doux, disait de nos jours un saint pénitent, il est honorable et consolant de pouvoir mourir par reconnaissance, sur le sein d'un Dieu qui meurt pour nous par amour. Voilà, cœurs affligés, le grand objet que je remets d'abord devant les yeux de votre foi. C'est par cette vue que les apôtres, les martyrs et leurs vrais disciples se croient trop honorés d'avoir été trouvés dignes de mêler leur sang avec celui de leur divin Maître. C'est par un tel motif qu'on les voyait la plupart soupirer après la croix, avec les transports d'une âme qui court aux plus pures délices, et ne regarder tous la mort même que comme un avantage et un gain. *Mihi mori lucrum.* (*Philipp.*, I.) C'est par ce sentiment que saint Bernard s'écriait : *Frappez-moi, Seigneur, et ne m'épargnez pas, afin que quand votre Fils viendra pour juger les justices il voie en moi la ressemblance que j'aurai avec lui par les plaies que vous m'aurez faites.* Langage inintelligible à la sensualité humaine! Mystère vraiment nouveau, mais absolument caché à la sagesse humaine, et à la fausse science des philosophes. C'est qu'il n'appartient qu'à la grâce du christianisme, de faire de l'affliction même un sujet de consolation et de trouver un titre d'honneur dans la plus profonde humiliation : souvenez-vous-en dans les vôtres, mes frères, et dites-vous à vous-mêmes : Oui, depuis que l'Eglise a été enfantée dans les peines, elle ne fait que se réjouir de celles de ses enfans. Depuis que l'innocent est mort, et que le Fils unique du Père a bien voulu souffrir les douleurs de la croix, les souffrances ont été consacrées en sa personne. Ce que la nature redoutait autrefois comme un mal est devenu la source d'un bonheur sensible et la même tribulation qui plonge le siècle dans une profonde tristesse produit une surabondance de joie dans un cœur chré-

Digitized by Google

tien. *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra* (II *Cor.*, VII).

De ce premier motif il en résulte naturellement un autre qui n'en est que la la suite; je veux dire, le sentiment intérieur de cette espérance évangélique qui ne confond point; car nous sommes certains, dit encore l'Apôtre, que si nous souffrons avec Jésus-Christ nous serons glorifiés avec Jésus-Christ et que, s'il est allé à Dieu son père par sa croix, nous irons heureusement à lui par la nôtre. Or c'est ici que j'appellerais volontiers certaines âmes affligées, mais dont l'incertitude en matière de salut combat souvent la confiance, et les expose sans cesse à la tentation d'un trouble inutile et pernicieux, parce qu'il n'y a, disent-elles, rien d'assuré sur cet article, seul essentiel, et qu'on en voudrait connaître au vrai le point décisif. J'avoue, mes frères, que le Maître que nous adorons en a un fait mystère, qu'il ne m'est pas donné de percer ces saintes ténèbres, ni de rompre les sceaux du livre où ses desseins sont écrits. Ma condition sur cela est la même que la vôtre, et me laisse absolument, tout comme vous, dans l'incertitude sur l'éternité de mon sort. Cependant le même Dieu qui veut nous humilier et nous retenir par une juste crainte veut bien aussi nous rassurer par une sage confiance, et, s'il nous refuse la révélation de ses mystères, il nous accorde au moins des préjugés et des marques de ses miséricordes. Je les cherche depuis longtemps dans les livres saints, dit saint Jérôme, et je n'en trouve point de plus favorables ici-bas que l'adversité. Croyez donc sans hésiter à la parole du Seigneur, et sur votre foi ouvrez son Evangile; vos yeux n'y sauraient rien découvrir qui ne fonde dans la tribulation un juste espoir pour l'avenir, et vous n'y lirez aucun oracle qui n'attache un caractère particulier de prédestination à un état de souffrance chrétienne : *Si compatimur, et conglorificabimur.* (*Rom.*, VIII.)

En voulez-vous une preuve bien sensible, et qui donne à cette importante matière un certain jour dont elle a besoin? Revenons, s'il vous plaît, au principe de saint Augustin, que je n'ai touché tantôt qu'en passant; et, pour bien entrer dans le dessein de Dieu quand il nous afflige, comprenons une bonne fois que, en nous mettant dans l'heureuse nécessité d'expier nos péchés, il s'agit d'écarter de nous les occasions de redevenir coupables et criminels. Or c'est précisément l'effet salutaire des tribulations que sa providence nous ménage ici-bas. Par là, dit ce Père, il guérit nos blessures, en recevant notre satisfaction pour le passé. *Ut non peccasse noceat.* Par là il prévient nos chutes, en épargnant notre faiblesse pour l'avenir. *Ut non peccare liceat.* Par là il impose de sa propre main, à un pécheur, le supplément nécessaire de sa pénitence, et par là il arrache des mains d'un pécheur les instruments funestes de sa perte. Conduite sage et pleine d'amour tout à la fois; car vous le savez, mes frères, quel est le malheur de l'homme? quel est le fond de sa corruption, ce qui constitue proprement son injustice? c'est l'amour déréglé de soi-même et des objets créés; la préférence coupable du bien sensible et présent aux biens spirituels et invisibles; c'est que, au lieu de tourner ses regards vers la céleste patrie, où sa destinée l'appelle et où sont ses véritables trésors, il s'arrête à la figure du monde qui passe, et, s'il vient malheureusement à trouver sur la terre de quoi satisfaire sans contradiction ses désirs et ses sens, en voilà assez d'abord; en voilà même trop, pour lui faire perdre de vue son souverain bien. La volupté l'amollit, la science l'enfle, les honneurs l'enchantent, les distinctions et les dignités l'étourdissent, les richesses le flattent, le monde possède son cœur tout entier, et Dieu n'y trouve plus de place. Alors tous les vices se fortifient et règnent avec empire dans une âme : la foi s'éclipse peu à peu, la charité se refroidit, le zèle se ralentit, l'humilité, la douceur, la modestie, la tempérance, toutes les vertus s'évanouissent insensiblement et ne laissent dans le chrétien que l'homme animal et terrestre qui ne vit plus de l'esprit.

Alors (et plût au ciel que l'expérience ne vérifiât pas si souvent ce que je dis !) alors les passions se réveillent et ne trouvent plus rien qui leur résiste : on n'a plus besoin d'être tenté, l'ennemi possède en paix sa demeure, tout contribue à la vie molle et sensuelle, tout vient, pour ainsi dire, au devant, pas un objet qui ne séduise, le cœur se prête au premier qui se présente, il est ouvert à tout : la vertu paraît triste et rebutante, le monde se fait voir comme un maître bienfaisant qu'il est avantageux de servir, et qui récompense ceux qui l'aiment; on est sans cesse entraîné par les choses sensibles hors de soi-même, et on n'a rien qui y rappelle. Alors les vérités de l'Evangile ne touchent plus, les salutaires pensées d'un avenir terrible et incertain ne font plus d'impression, on se trouve bien ici-bas, et on ne porte pas ses vues plus loin; on jouit tranquillement des biens présents, et on n'a plus ni goût ni attrait pour les biens futurs. C'est là, mes frères une vérité d'expérience journalière. David reconnaît publiquement qu'il a méconnu son Dieu, dès qu'il a cessé d'être dans l'épreuve et la souffrance : Salomon son fils éprouve par ses chutes que c'est un grand malheur d'être heureux, et que la prospérité est plus difficile à porter que l'adversité : Ezéchias si sage, si religieux dans l'affliction, cesse de l'être quand Dieu l'en a délivré : le peuple juif n'est jamais plus rebelle, plus idolâtre, que quand Dieu le comble de biens : Nabuchodonosor ne reconnaît point de Dieu tant qu'il n'est pas réduit à la condition des bêtes : Manassès continue ses désordres, exerce ses cruautés, fait adorer les idoles, tant qu'il jouit d'une heureuse destinée. Tel est son effet naturel : voilà la situation des heureux du monde, les suites ordinaires d'une prospérité, même médiocre et sans éclat, et je n'avancerai

Digitized by Google

peut-être pas trop, à qui connaît bien la pente du cœur humain; je n'exagérerai point, si je dis, qu'il faut un plus grand miracle pour sauver l'homme dans cet état que pour lui faire souffrir généreusement toutes les cruautés d'un long martyre.

J'atteste ici votre propre conscience, mes chers auditeurs : en quels termes ont été les affaires de votre conscience, lorsqu'à certains égards vos désirs se sont trouvés accomplis sur la terre? peut-être vous est il échappé quelquefois de bénir Dieu. Peut-être disiez-vous de temps en temps, comme ceux dont parle un prophète : Le Seigneur soit loué, parce que tout nous prospère. Eh! en coûte-t-il donc de grands efforts pour tenir un tel langage? mais est-il bien vrai que votre amour n'ait point été du moins alors partagé? vous a-t-on vus comme un exilé qui cherche sa patrie, passer une partie de ses jours dans la pratique des vertus évangéliques? et, tandis que le siècle vous offrait de toute part ses exemples avec ses faveurs, avez-vous fait grand état des exemples et des grâces de Jésus-Christ? O mes frères, qu'il est rare de trouver ces dispositions chrétiennes dans le cours de la prospérité! que le salut est difficile alors, si quelque disgrâce ne vient au secours, et si l'affliction ne verse l'amertume dans le cœur pour rompre ses criminelles attaches! Faiblesses humaines, hélas! pauvre et fragile créature! faut-il donc remuer tant de ressorts pour prévenir ta perte? Mais vous, Seigneur, aimez-vous si fort la créature, que vous soyez attentif à ménager tant de moyens pour la sauver? oui, chrétiens, Dieu l'aime. C'est son ouvrage; c'est sa conquête et le prix du sang de son Fils; il veut s'en assurer la possession, et dans cette vue, il la sèvre de tous les plaisirs meurtriers; il lui ôte la santé, il renverse sa fortune; il lui enlève ses protecteurs et ses amis; il lui suscite d'envieux persécuteurs; il donne la mort à ses enfants, il l'humilie devant les hommes. Il abat son esprit; il trouble sa fausse paix par un dégoût intérieur et par la pointe d'un juste remords; il traverse tous ses desseins, déconcerte tous ses projets : en un mot, dit Salvien, il le plante sur le Calvaire, et l'attache à la croix comme à un asile assuré, où l'ennemi ne puisse porter ses traits. *Ereptam a dente leonis affigit cruci, et salva est.* Voilà ce que j'appelle en Dieu un dessein de miséricorde, qui est digne de toute la reconnaissance de l'homme. Voilà ce que j'appelle pour l'homme affligé, un motif de joie dans des souffrances qui le conduisent si sûrement à Dieu.

Ajoutons-en un troisième qui finira ce discours, ou plutôt une réflexion qui est elle-même la fin de tout le reste, et c'est celle aussi que saint Jean Chrysostome ne pouvait se lasser de rappeler aux fidèles de son temps. Si vous m'opposez la rigueur de vos maux, dit-il, je ne vous oppose moi-même que la grandeur ineffable des biens qui en peuvent devenir le prix; et si l'adversité vous fait sentir la main qui vous frappe sur la terre, la religion vous montre celle qui couronne dans le ciel. Mesurez donc un moment l'une avec l'autre, et mettez dans la balance tout le poids de vos tribulations : avec celui des promesses et de la gloire d'un Dieu. *Pone calamitatem : pone paupertatem, ego pono Deum.* Ah! si cette considération, mes frères, est encore capable de nous faire sentir une partie de sa force; si la foi ne nous a pas tout à fait abandonnés sur ce point, j'ose dire qu'il n'est sorte de disgrâces, de douleur, de pauvreté, de maladie; point de perte de biens, de repos et d'amis, qui ne doivent paraître désirables et dignes de tous les empressements du cœur de l'homme. A ces réflexions les premiers chrétiens, dont le monde n'était pas digne, couraient autrefois au martyre avec joie, continue ce saint docteur. Les jeunes vierges livraient de bon gré leurs corps aux tourments : les vieillards souffraient avec plaisir la proscription et l'exil. A ces réflexions le saint homme Job, dans un déluge de maux qui le rendirent le spectacle de son siècle, et dont le détail fait d'abord horreur, bénissait tranquillement le nom de son Dieu, et lui demandait une seule consolation. Quelle demande! quelle consolation dans cet état! et à quoi vous attendez-vous ici, chrétiens auditeurs? Ne décidez-vous pas d'abord un peu en faveur de la chair et du sang, et ne regardez-vous pas, après tout, ce Juste sur son fumier, comme le plus misérable des hommes, qui souhaite ici-bas un meilleur sort? Vous l'auriez, sans doute, déjà souhaité vous-mêmes plus d'une fois, si telle était votre destinée. Déjà mille mains eussent été levées au ciel pour vous, et les ministres des autels auraient à peine suffi à immoler des victimes pour votre délivrance. Job cependant ne prie point pour la sienne; mais soutenu par l'espérance d'une résurrection future, occupé des vérités éternelles, et perçant par le secours d'une foi vive dans les mystères du siècle à venir, il demande à Dieu, comme une grâce, qu'il veuille bien encore appesantir sa main sur lui et ne point l'épargner en cette vie. *Quis det ut veniat petitio mea, et hæc sit mihi consolatio, ut affligens me dolore non parcat.* (*Job*, VI.)

Je n'oserais d'abord, mes frères, exiger de vous des sentiments si généreux et si dignes d'une âme chrétienne. Veuille le Seigneur vous les inspirer par sa grâce, et vous rendre parfaits dans ses voies! Non, je ne viens point interrompre vos sacrifices, ni vous fermer la bouche, et m'opposer à vos prières. Venez les multiplier dans nos temples : il est juste. Venez, tant qu'il vous plaira, répandre vos cœurs affligés devant le Seigneur, et lui demander du soulagement dans vos peines. On vous le permet, on le veut, on vous l'ordonne; mais venez-y en même temps étouffer vos inquiétudes, vos plaintes et vos murmures; ou si vous avez à vous plaindre des peines qui vous affligent, plaignez-vous à celui qui vous les dis-

Digitized by Google

pense; mais faites-le comme Jésus-Christ sur la croix, pour attirer son attention sur vous, en tournant la vôtre vers lui. Si vous avez à verser des larmes, dit saint Augustin, que ce soit sous les yeux du Père céleste, mais comme un enfant plein d'amour, qui se pleure bien plus lui-même et le mal qu'il a fait contre son Dieu que le mal que Dieu lui fait. La religion vous réduit là du moins, et vous ne pouvez sans crime vous soustraire à cette juste loi : *Si ploras, sub patre plora.*

Cependant, ô mon Dieu, tandis que j'exhorte ici les fidèles à venir porter leurs vœux à vos pieds, quels vœux dois-je faire moi-même pour eux, après leur avoir prouvé les avantages et l'heureuse nécessité des souffrances? Faussement attendri sur leur état, viens-je en quelque façon leur prêter ma main pour éloigner d'eux votre calice, et, acquiesçant aux sentiments injustes de la nature, élèverai-je aujourd'hui ma voix vers vous pour détourner de dessus leur tête les coups salutaires de votre miséricorde? Ah! il est vrai, Seigneur, je le sais; dans ces temps amers de désolation, dont il vous plaît quelquefois de châtier les nations entières, nous devons alors, comme le reste d'Israël, invoquer votre saint nom sur Jérusalem, où brille la gloire de votre sanctuaire. Mais, je le dis au nom de cette assemblée, et j'ai la confiance qu'elle ne désavoue pas ma demande, je le dis pour mes frères et pour moi : grand Dieu! si nous vous prions d'éloigner de nous à jamais ces calamités publiques et générales, ne nous abandonnez pas du moins aux dangers d'une prospérité particulière : la tentation est au-dessus de nos forces, et nous périssons sans la croix. Frappez donc, Seigneur, brûlez, coupez, retranchez tout ce qui peut nous perdre, quelque cher qu'il nous soit devenu : *Hic ure, hic seca.* Ne consultez ni nos inclinations, ni nos répugnances; mais plutôt ménagez notre faiblesse, en vous opposant à nos désirs, nous en retrouverons un jour en vous toute la plénitude, et votre grâce nous suffit dans le temps, Seigneur, pourvu que vous y ajoutiez celle de nous épargner dans l'éternité : *Modo in æternum parcas.*

Encore une fois, mes frères, j'ai lieu de croire que vous ne me désavouez pas, et que le fond de votre cœur souscrit ici avec plénitude à tout ce que ma bouche vient de prononcer. Fasse donc le ciel que ce discours ne vous soit pas inutile! et si Dieu ne m'a pas donné le pouvoir de guérir les maux que vous souffrez, qu'il m'ait donné du moins assez de zèle pour vous porter à les souffrir chrétiennement; assez de force pour vous faire craindre, que la justice divine, vous jugeant indignes de souffrir avec ses élus, ne vous ait, pour votre malheur, condamnés à vivre heureux en ce monde; assez de succès enfin pour vous bien convaincre qu'un état d'abandon, d'obscurité, d'humiliation, de disgrâce et d'affliction, est préférable à tout ici-bas, puisque c'est la voie la plus sûre qui conduit au terme du salut que je vous souhaite, etc. *Amen.*

SERMON III.

SUR LA MISÉRICORDE DE DIEU.

Dixit Jesus turbis Judæorum : Quæretis me, et in peccato vestro moriemini. (*Joan.*, VIII.)

Jesus dit aux Juifs : Vous me chercherez, et vous mourrez pourtant dans votre péché.

Ces paroles si connues et si souvent répétées dans nos chaires doivent toujours paraître bien étonnantes, mes frères, et les plus terribles même dans un sens qui soient jamais sorties de la bouche du Sauveur. Si d'une part je m'arrête aujourd'hui trop expressément à la juste application des vérités qu'elles renferment, je ne ferai peut-être que vous abattre et vous alarmer dans un état où il n'est besoin que de vous consoler et de relever votre courage. Si d'autre part je viens supprimer ou affaiblir la force de ces mêmes vérités, je m'exposerai peut-être à vous flatter dans une situation où il faut absolument réprimer vos sentiments et condamner votre fausse sécurité. Un pécheur, en effet, qui paraît chercher son Dieu, qui a le malheur pourtant de ne le point trouver, et qui meurt toujours dans son péché, étrange circonstance capable de désespérer celui qui a perdu la grâce. Mais aussi un Dieu qui pardonne toujours et qui se laisse trouver toutes les fois, et de la manière dont il plaît au pécheur de le chercher, dangereuse et délicate tentation pour celui qui ne se met pas en peine de recouvrer la grâce perdue.

Deux écueils, par conséquent, également funestes au salut; ne saurait-on les éviter, et sont-ils absolument sans remède? non, mes frères, ces deux objets si différents ont un point fixe qui en ôte le danger, et le juste tempérament que je trouve entre l'un et l'autre, c'est de les unir ensemble, en suivant la règle du Prophète, qui publie tout à la fois la miséricorde et la justice du Seigneur : *Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine,* (*Psal.* C) ; car voilà, dit saint Augustin, l'étrange misère du cœur de l'homme. Il est en état d'abuser de tout, si l'on n'a soin de prévenir ses erreurs. Vouloir ne montrer que la grandeur de la miséricorde de Dieu, et l'excès de sa bonté envers le pécheur, c'est souvent donner occasion à l'impénitence. Vouloir la cacher ou la resserrer dans des bornes étroites, c'est toujours décourager la pénitence et ceux qui veulent l'embrasser; les uns s'en défient, lorsqu'ils sont sur le point de se jeter entre ses bras, et cette défiance retarde ou empêche absolument leur retour vers Dieu; les autres s'y confient trop, lors même qu'ils ne font que s'égarer, et cette présomption les entretient dans l'habitude du crime : *Ex utroque homines periclitantur. illos spes, istos necat desperatio.*

Mais faudra-t-il se taire dans cette occasion, et laisser ces deux sortes de personnes en proie à l'ennemi? non sans doute, et nous sommes redevables aux uns et aux au-

Digitized by Google

tres dans nos paroles : *Omnibus debitor sum.* (*Rom.*, I.) Voici donc mon dessein : pour éviter toute extrémité sur cet important sujet, à ces pécheurs qui désespèrent de la miséricorde de Dieu dans le temps et le travail de leur conversion, il faut leur faire voir qu'elle n'a point de bornes dans l'étendue de ses bienfaits, premier point. A ces pécheurs qui dans la persévérance du mal comptent toujours sur la miséricorde de Dieu, il faut leur montrer qu'elle a des bornes dans son temps et ses communications, second point, et tout le partage de ce discours. Ne mettez donc point ici, mes frères, la Vérité en contradiction avec elle-même, ce serait ne la pas connaître et la blasphémer. N'oubliez pas, s'il vous plaît, que celle-ci doit être envisagée sous deux faces différentes, et que je m'adresse à des chrétiens de deux espèces, qu'il ne faut jamais confondre. Voulez-vous sincèrement vous convertir et profiter du temps favorable qui vous est offert? on vous dira tout ce que vous pouvez attendre de plus consolant, pour vous animer à consommer sans délai ce grand ouvrage. Voulez-vous, au mépris de la patience de Dieu, soutenir encore vos délais par la confiance? vous entendrez tout ce qu'il y a de plus fort, pour combattre la funeste illusion qui vous séduit. Ainsi, mes frères, l'attrait d'une humble espérance, les motifs d'une juste crainte se verront ici, sinon dans leur plus beau jour, je voudrais en être capable, du moins dans les principes les plus solides de la religion, après que nous aurons imploré le secours du ciel, etc. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Trois objets de défiance se présentent quelquefois à certains pécheurs dans l'ouvrage de leur conversion, et le tentateur ne les leur propose sous des fausses couleurs que pour les détourner des voies du retour, et leur couper pour ainsi dire les canaux par où la grâce pourrait encore couler jusqu'à eux : un Dieu juste offensé, un homme indigne et misérable, un trésor de crimes et d'iniquités différentes. C'en est trop, se dit-on alors à soi-même comme le malheureux Caïn, c'en est trop pour avoir encore lieu de compter sur la grâce du pardon et d'y penser. *Major est iniquitas mea, quam ut veniam merear.* (*Gen.*, IV.) Mais voici d'abord, pécheur, trois vérités toutes contraires que votre religion vous apprend et qui doivent régler maintenant vos pensées et vos sentiments, car c'est précisément parce que celui que vous avez offensé est Dieu ; c'est parce que vous êtes homme vous-même ; c'est enfin parce que vous êtes pécheur et grand pécheur, que vous devez tout espérer dans votre retour. Oui, mon frère, mon cher frère, la nature de votre Dieu, l'idée de votre condition, la grandeur même de votre misère et de votre péché : voilà dans la situation droite et sincère où je vous suppose maintenant, les trois motifs de votre juste confiance. Mettons, s'il vous plaît, ces trois propositions dans leur jour, elles le méritent bien et sont vraiment dignes de notre ministère.

Je fonde donc l'espérance du pécheur dans sa conversion sur le premier sentiment que nous devons avoir de Dieu, et sur ce qu'il est par lui-même. Voilà, mes frères, la première idée que le Saint-Esprit veut nous inspirer par la bouche du Sage. Vous tous qui cherchez la justice, dit-il, commencez d'abord à concevoir du Seigneur des sentiments qui soient dignes de lui et conformes à sa bonté. Considérez ce qu'il est, et prenez garde à ne le point déshonorer par la bassesse et l'indignité de vos pensées. Vous détruisez cet Être souverain en le faisant inflexible aux larmes de la pénitence. Vous lui ôtez la qualité de Dieu en lui ôtant celle de père, et il n'est point ce que la raison et la foi nous enseignent, s'il n'y a point en lui de miséricorde pour un coupable à qui il inspire le désir de lui demander grâce. *Sentite de Domino in bonitate.* (*Sap.*, I.)

Je sais pourtant, mes frères (et c'est un principe de religion que personne n'ignore, puisqu'on a eu soin de nous en instruire parmi les premiers éléments de la foi chrétienne), je sais que toutes les perfections de Dieu sont infinies, parce que tout ce qui est en lui c'est Dieu même sans partage et sans division ; mais je sais aussi que Dieu se glorifie et s'applaudit par tout de sa miséricorde, comme d'un caractère particulier, d'un attribut qui le distingue, et sous lequel il veut que le pécheur l'envisage dans son retour ; mais je sais que dans toutes les saintes Ecritures, c'est le plus grand éloge de la divinité dont il paraît plus jaloux que de tous ses autres noms (*Exod.*, XXXIV) ; que par elle seule il se fait proclamer, et s'annonce lui-même à Moïse, dans la fameuse apparition sur la montagne d'Horeb ; mais je sais encore et j'entends que le prophète assure qu'elle éclate au-dessus de toutes ses œuvres, dans le même endroit où il s'écrie tant de fois que ses œuvres sont incompréhensibles : *Miserationes ejus super omnia opera ejus.* (*Psal.* CXLIV.) Qu'on admire en effet avec ce saint Roi la sagesse profonde de ce Dieu. Qu'on adore sa Majesté en tremblant, qu'on s'humilie, qu'on s'anéantisse devant sa grandeur suprême. Qu'on mêle sa voix à celle de tout l'univers, et qu'on invite avec joie toutes les races à publier la puissance, la gloire et la magnificence de son nom : rien n'est plus juste de la part de l'homme que ces sentiments ; mais pour nous ici-bas nous reconnaîtrons cependant que c'est sa miséricorde qui aura toujours le dessus dans la conversion d'un pécheur, qu'elle sera toujours l'état le plus haut et le plus divin où puisse être un Dieu par rapport à sa créature : *Miserationes ejus super omnia opera ejus.*

Or c'est cette miséricorde, cette bonté digne d'un Dieu, qui ne peut être qu'en Dieu, que le pécheur doit saisir pour attendre tout de lui. La multitude même de ses iniquités,

Digitized by Google

s'il en est touché, loin de l'abattre, doit ranimer sa confiance, car enfin le nombre en fût-il encore plus grand, toujours est-il borné, et la miséricorde de Dieu est sans bornes; toujours peut-il être augmenté, et la miséricorde en Dieu ne saurait croître. Ainsi raisonnait ce roi pénitent dont les divins cantiques seront toujours la consolation des pécheurs touchés. Quelle complication de crimes! Quel amas de noirceurs, d'ingratitudes, d'infamies! pour couvrir, Seigneur, tant d'iniquités, j'ai besoin d'une grande miséricorde, mais il est de votre gloire de me l'accorder. Le pardon des grands criminels fait la gloire des grands rois, et ce sera pour vous-même que vous me pardonnerez, il n'est point d'ingratitude égale à la mienne, et tout ingrat mérite d'être oublié : d'hommes à hommes cela est vrai; peu sensibles aux bienfaits, ils n'oublient jamais les injures; mais d'hommes à vous, ô mon Dieu, ce n'est plus la même chose ; plus mon ingratitude est grande, plus il est de votre grandeur de l'oublier et de ne vous venger que par des bienfaits. Si vous aviez voulu me perdre au milieu de mes crimes, toutes les forces du monde auraient-elles prévalu alors contre celles de votre bras? non sans doute. Quel sujet aurai-je donc de me défier d'un Dieu plus jaloux de mon salut que moi-même, dont toute la sévérité se tourne, se change en miséricorde, et en qui tout n'est qu'amour et bonté, jusqu'aux menaces mêmes dont il semble nous accabler dans sa plus grande colère. *Cum iratus fueris misericordiæ recordaberis.* (*Habac.*, III.) Eh! qui pourrait plus justement que vous, pécheur qui m'écoutez, s'appliquer ces motifs de confiance que la foi vous propose? en est-il qui, plus que vous, en ait reçu des preuves et des convictions plus personnelles? repassez sur certaines circonstances de votre vie, que vous savez mieux que personne, rappelez-vous certains coups cachés ou publics dont la main du Seigneur est venue vous frapper quelquefois au milieu de vos égarements. Est-il langage plus intelligible? ne semble-t-il pas par là vous adresser ces consolantes paroles : *Feci tibi hæc, Jerusalem.* C'est moi, Jérusalem, ville coupable et infidèle, c'est moi qui t'ai fait toutes ces choses, non pas pour me satisfaire dans tes maux, pour me nourrir de ton sang et pour t'exterminer de dessus la terre. La perte et la mort du pécheur ne furent jamais mon ouvrage. *Sed feci, ut non periret habitaculum tuum.* Mais je l'ai fait pour prévenir ta perte et pour te faire éviter de plus grands maux. Je l'ai fait pour t'obliger à rentrer dans mes voies, et pour te frayer, par la crainte même de ma justice, une route dans le sein de ma miséricorde : *Sed feci ut timeres me, et susciperes disciplinam.* (*Soph.*, III.)

Mais, sans revenir sur le passé, mes chers auditeurs, arrêtons-nous seulement à l'état présent de notre conscience. Quelle est maintenant votre situation? n'est-il pas vrai qu'après avoir essayé mille fois de vous étourdir par la force de l'habitude, vous n'avez pu encore trouver ce point fatal où l'on s'endort dans le crime sans rien sentir? N'est-il pas vrai que vous n'avez pu encore réussir à étouffer le remords? qu'à peine vous avez enfanté l'iniquité que vous concevez la douleur et que tout vous déchire? que la vertu, que la beauté de la justice se présentent à vous de temps en temps, comme à Augustin, avec certains charmes? que vous ne sauriez vous empêcher d'être touchés de certaines vérités lues ou entendues? et qu'enfin, soit attrait, soit remords, soit dégoût, vous sentez un désir secret de rentrer sous l'empire de la grâce? car je vous suppose dans cet état, et je ne parle maintenant qu'à ceux qui y sont dans l'espérance d'inspirer du moins aux autres les mêmes dispositions.

Or, sans prévention, et à n'écouter ici simplement que le premier cri de la foi, ne trouvez-vous point là de ces miséricordes anticipées, et déjà reçues de la part de celui qui ne peut mépriser ses propres dons? Ne sont-ce pas là tout autant de douces invitations de la grâce intérieure, prévenante, et tient-elle ordinairement un autre langage? N'est-ce pas le Seigneur lui-même qui s'explique par tant de bouches, et qui vous adresse certaines paroles déjà écrites pour vous? *Venite ad me qui laboratis et onerati estis.* (*Matth.*, XI) Viens à moi, pécheur, il en est temps. En vain tu cherches ailleurs du repos, c'est moi qui en suis le centre, c'est moi seul qui puis ôter ton fardeau et te soulager sous la douceur de mon joug. L'ennemi t'inspire de consentir à ta mort, mais je jure par moi-même que je ne la veux point, afin que, si la simple promesse de ton Dieu ne suffit pas à ta confiance, tu croies du moins au serment solennel qu'il fait pour toi. *Vivo ego! nolo mortem peccatoris.* (*Ezech.*, XXXIII.) Animez-vous donc ici, pécheur qui m'écoutez, rassurez vos mains tremblantes, et relevez vos genoux abattus, puisque la justice qui vous arrête est comme étrangère à la nature de votre Dieu, qu'il trouve la miséricorde dans son propre fonds, et qu'il ne saurait oublier ce qu'il est à votre égard, et en second lieu parce qu'il se souvient de ce que vous êtes, et que l'idée même de votre condition doit vous faire espérer.

Nous savons en effet, mes frères, et la vérité nous l'a déjà appris, que Dieu ne méprise rien de tout ce qu'il a fait, parce qu'il a tout fait dans les règles de son infinie sagesse, et que ses mains puissantes n'ont rien produit qui ne soit bon. Mais la même vérité nous apprend que Dieu n'estime rien autant que l'homme, parce qu'il est ici-bas de tous ses ouvrages le plus parfait et le plus digne de lui. Ainsi, dit saint Augustin par une parole bien remarquable, si vous me demandez ce qui excite la miséricorde de Dieu à mon égard, je vous répondrai que c'est ma condition elle-même, et l'image auguste que j'ai l'honneur de porter. Il considère ce qui est en moi et ce qu'il y a mis, il y voit la noblesse d'une âme qu'il a créée et qu'il estime, parce qu'elle lui res-

Digitized by Google

semble. *Miseretur quia considerat imaginem suam.* (S. Aug., *in Psal.* XXXII.) Eh ! il faut bien qu'il l'estime, puisqu'il en a toujours voulu faire l'unique objet de ses soins, la fin de ses desseins, le terme de ses opérations, et réduire tout à son salut; car voilà le grand mystère de tous les siècles, c'est même l'unique, et il n'y en eut jamais d'autres. *Hoc mysterium omnium sæculorum.* Il faut bien sans doute qu'il l'estime et qu'il en ait une haute idée, puisqu'il se dépouille en quelque façon lui-même pour elle, qu'il fait le don souverainement gratuit de son propre Fils, qu'il le livre sans mesure : et à quoi, mes frères? à des excès ineffables qui étonnent les cieux, qui confondent la sagesse humaine, et qu'il n'est permis qu'à la seule foi de reconnaître, de sentir et d'adorer, parce qu'ils sont seuls dignes de l'amour d'un Dieu et de la gloire de sa grâce. *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* (*Joan.*, III.)

O chrétiens ! y faisons-nous attention? connaissons-nous bien la grandeur et la dignité de notre âme, quand nous osons la souiller et la dégrader en péchant? mais vous, pécheur, à qui je parle ici, en connaissez-vous bien le Sauveur, lorsque vous n'osez plus concevoir l'espérance, parce que vous avez péché? Connaissez-vous Jésus-Christ dans votre défiance, ou voudriez-vous un titre et un gage plus certain de ce que vous pouvez attendre, que le bienfait que vous avez déjà reçu? J'en appelle à sa miséricorde même, et plus elle est gratuite et inconcevable, plus je m'en rapporte à elle; car enfin, continue saint Augustin, un Dieu, par une bonté souverainement libre, descendu du ciel pour chercher l'homme, fuira-t-il quand il met l'homme lui-même en état de le chercher? Une âme prévenue avec tant de bonté, lorsqu'elle n'a pu rien demander, sera-t-elle rejetée sans pitié, dans un temps où elle se sent excitée à crier? Et le coupable, dont le salut a coûté si cher, périra-t-il sans ressource aux pieds même de celui qui en a payé le prix? Non, encore une fois, la religion n'inspira jamais de tels sentiments, et Jésus-Christ, comme Sauveur, est tout entier au pécheur par sa miséricorde, si le pécheur veut être tout à lui par sa conversion. Allez donc, mon frère, allez sans plus tarder vous cacher dans les plaies adorables de ce Fils unique. L'Ange exterminateur épargne tout ce qui est marqué du sang de cet Agneau. La colère du Très-Haut ne tombe pas sur la sainte montagne, et la croix est un asile assuré que la foudre du ciel respecte. Allez-y en vous souvenant de ce que vous êtes par Jésus-Christ, et si vous paraissez vil à vos propres yeux, en vous regardant tel que vous êtes, comme un peu de poussière selon le corps, jugez de vous-même par le prix infini de votre rédemption, et par l'estime que Dieu fait de votre âme. *Si vobis ex terrena fragilitate viluistis, ex pretio vestro vos æstimate.* Second fondement de la grandeur de sa miséricorde, second motif de votre juste confiance. Le troisième ne me paraît pas moins consolant, et je le trouve dans la misère même du péché, et dans cet amour de préférence que Jésus-Christ affecte de témoigner partout aux plus grands pécheurs. Il semble, mes frères, qu'il ne faut rien moins que toute l'autorité des oracles divins pour rendre tout ceci croyable. Mais que l'homme se taise, et que la raison cesse de disputer quand la vérité parle. Ces oracles sont si souvent répétés, et après les exemples fameux des publicains, des adultères et des femmes pécheresses marquées dans l'Evangile, le Fils de Dieu prend plaisir d'ailleurs d'y tracer des images si vives et si sensibles, qu'il suffit d'y jeter un moment les yeux, avec cette attention respectueuse que méritent les paroles de ce divin Maître. C'est un père qui vient au-devant d'un fils ingrat, rebelle, insolent et dénaturé, que la fureur du libertinage a précipité dans les plus honteuses débauches. Un père tout transporté de joie, à qui l'amour fait couler des larmes de tendresse sur le retour d'un misérable, indigne de ses regards, qui lui donne le baiser de paix, le remet dans tous ses droits, et le comble même de marques de prédilection, capables d'exciter la jalousie d'un frère fidèle et obéissant jusqu'alors. C'est un pasteur qui abandonne son troupeau dans la nuit, pour courir jusqu'à se lasser après une brebis égarée; troublé, inquiet, désolé, parcourant les champs, les déserts et les bois, sans se rebuter, jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée, qui la met sur ses propres épaules, lui épargne les fatigues du retour, et revient tout consolé de ses travaux, inviter ses amis à se réjouir avec lui.

Il n'y a point là de circonstance, point de parole qui ne soit précieuse dans l'application que la vérité en a prétendu faire, et peut-on l'entendre, mes frères, sans se sentir ébranlé jusqu'au fond des entrailles? que l'Homme-Dieu se lasse, se fatigue après sa créature, qu'il paraisse impatient dans ses poursuites, qu'il offre, qu'il sollicite, qu'il presse, qu'il prévienne avec tant d'ardeur. Hélas ! s'écrie saint Augustin, qu'avez-vous vu jusqu'ici dans cette créature? Qu'y trouvez-vous maintenant, souverain Pasteur, qui puisse mériter tant d'empressement, de courses et d'invitations de votre part? Vous ne mettez presque point de différence entre mon innocence et ma pénitence : ce second état même paraît ajouter quelque degré à votre tendresse, et fait que je vous deviens plus cher et plus précieux, parce que je vous ai coûté davantage. Hélas ! encore une fois, j'ose vous le demander : quelle diminution, quel mal souffrez-vous donc dans notre perte, et quel bien vous revient-il en nous retrouvant? Cesserez-vous d'être heureux sans nous, ou pouvons-nous vous rendre riche par nos misères? Mais la circonstance qui m'arrête le plus ici, dit toujours saint Augustin, c'est qu'un Dieu paraisse oublier en quelque sorte les vertus des justes, la chasteté des

Digitized by Google

vierges, les travaux des martyrs, les larmes des solitaires, la persévérance et la fidélité de tant d'âmes innocentes, pour tourner son attention sur une âme tant de fois coupable, qu'il en fasse une fête au milieu de ses anges dans le sein de la gloire, qu'il suspende, pour ainsi dire, les plaisirs du ciel, qu'il interrompe l'attention et la joie de ses élus, pour leur faire sentir en particulier, et goûter lui-même avec eux celle de la conversion d'un pécheur qui fait pénitence. Que manque-t-il à ces traits de miséricorde? que voyez-vous dans tout cela, mes frères? Pour moi, dit ce Père, j'y vois certainement que cette miséricorde ne saurait aller plus loin, à moins que vous ne demandiez encore quelque chose au delà du tout. *Ire ulterius non potest divina misericordia, nisi aliquid quæras post omnia.*

Non, mon Dieu, je ne demande rien au delà, et, en me convainquant de plus en plus que votre bonté n'a point de mesure, il semble que vous ne vouliez pas que j'en garde aujourd'hui dans les paroles que vous m'inspirez, et vous le savez, Seigneur, parce que vous en avez ainsi disposé, vous savez qu'il est des âmes à qui il ne manque plus que la persuasion de cette vérité pour les gagner. Quoi de plus capable d'ailleurs de vous gagner tous les pécheurs de la terre et de les pousser à bout par le sentiment? A-t-on un cœur, ou mérite-t-on d'en avoir un, et sa dureté serait-elle à l'épreuve de toute la tendresse du vôtre? Oui, mes frères, il en est de ces âmes touchées, à qui il ne manque plus que cette espérance vive et consolante, et vous devez permettre que j'achève ici de la leur donner. C'est à vous-même, mon cher frère, qui êtes dans le plus profond abîme, que je m'adresse; quand vous auriez commis des crimes plus énormes que David, une idolâtrie plus honteuse qu'Aaron, une apostasie plus lâche que saint Pierre, il n'y a pas là de quoi vous abattre. Eh! s'agit-il à un Dieu de savoir si vos péchés sont plus ou moins grands, plus ou moins multipliés? non, mais si vous les détestez, si vous voulez en sortir: si cela est, fussiez-vous un disciple sacrilége, un perfide Judas chargé du sang du Juste, ces crimes sont encore au-dessous de l'injure que vous lui ferez en désespérant de sa bonté; et celui-là seul peut désespérer, dit saint Augustin, qui est aussi infiniment méchant que Dieu est infiniment bon, le témoignage public que je dois à la clémence du Seigneur, *pro clementia Dei hoc dico.* (S. Hier.)

Après tout cela, pécheur, je ne vous adresserai plus que les paroles du Prophète, la lumière se montre à vos yeux, la voix de la vérité vous appelle, la conscience parle, et votre cœur misérable, après s'être enfin lassé, ne peut plus porter le poids qui l'accable, vous en convenez, il n'est question que de rompre vos liens, et de faire à Dieu de l'avenir un sacrifice parfait, comme des faibles restes que le démon ne vous a pas encore enlevés. Mais le passé, dites-vous, vous inspire de la défiance, vous trouble et arrête vos pas. Je chanterai, je publierai la miséricorde du Seigneur, puisque rien ne fait plus d'honneur à la grâce de la religion. Courez-y sans balancer avec une humble confiance, jetez-vous entre ses bras, plongez-vous vous-même tout entier dans son sein comme tant d'autres; et loin de vous toute hésitation à son égard, quelque affreux que puisse être votre état, elle n'a point de bornes dans son étendue. Voilà ce qu'on a à vous dire et vous assurer de sa part. *Misericordias Domini in æternum cantabo.* (*Psal.* LXXXVIII.) Mais à vous, pécheur, qui présumez pour persévérer tranquillement dans votre péché, et qui y persévérez en présumant toujours, il faut vous dire et vous prouver que cette miséricorde a des bornes pour vous dans son temps. Cette vérité ne combat point l'autre dans les livres saints, il ne faut que bien discerner le caractère des personnes dont je parle, et vous l'allez voir dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Après tout ce que nous venons d'exposer sur les miséricordes du Seigneur, il serait sans doute bien étrange que la défiance eût encore le dessus dans l'esprit d'un pécheur touché qui est sur les voies du retour; mais il est bien plus étrange, disait saint Chrysostome, de voir des pécheurs se servir de cette miséricorde même pour vivre dans l'impénitence, et se flatter toujours de recevoir, quand il leur plaira, la grâce du pardon, comme s'ils en étaient les maîtres et les arbitres souverains. Voici donc maintenant le malheureux piége, l'écueil funeste où vient échouer le salut de tant d'âmes abusées; l'erreur diabolique qui fournit si souvent de matière au ministère évangélique; en un mot, la plus commune, mais en même temps la plus forte et la plus dangereuse de toutes les tentations. Car au vrai, mes frères, le cœur de l'homme, fait comme il est, si sensible aux approches d'un grand mal qui le menace, on peut dire que si l'enfer ne l'effraye pas, c'est qu'il ne compte jamais d'y tomber, que s'il pèche toujours, même en le craignant, c'est qu'il espère toujours pouvoir échapper par quelque endroit à ce qu'il craint, qu'ainsi ce n'est pas tant, ce n'est pas précisément l'habitude de certains vices qui l'entraîne à sa perte, mais un secret levain de présomption qui le pousse et l'entretient dans l'état d'habitude.

En effet, chrétiens, quelque malheureux penchant qu'on puisse avoir au mal, la chair et les passions se révolteraient souvent en vain contre nous, le monde séducteur étalerait inutilement à nos yeux la fausse douceur de ses charmes, et le démon même, tout attentif qu'il est à nous perdre, aurait beau vouloir flatter certaines gens par l'attrait des plaisirs, si comme autrefois Balthasar, on voyait quelque main tracer des arrêts de condamnation sur les murs

Digitized by Google

d'un temple ou d'une ville ; si comme les Israélites, on découvrait le bras de la justice de Dieu suspendu au milieu des airs, armé de la foudre et prêt à lancer ses coups sur les têtes criminelles ; ou si du moins, comme les habitants de Ninive, on entendait quelque prophète revêtu des caractères éclatants d'une mission extraordinaire, faire retentir sa voix dans les places publiques, et crier aux peuples de la part du Seigneur qu'il n'y a plus que quarante jours, plus qu'un mois, qu'une semaine pour faire pénitence ; avouons-le de bonne foi, mes frères, et que chacun se consulte soi-même dans ce moment, il s'en trouverait peu qui ne fussent ébranlés. La vue terrible d'une éternité prochaine jetterait le trouble dans les consciences, et bientôt peut-être l'on verrait le christianisme se renouveler et changer de face. De tels objets du moins paraîtraient tout propres à y préparer.

Mais qu'arrive-t-il ? (permettez-moi de vous représenter ici au naturel la disposition intérieure du pécheur, avant que de la combattre, car il faut lui faire voir au vrai ce qu'il est, pour le convaincre qu'on ne lui parle pas au hasard, et qu'on ne vient pas lui en imposer par de vaines déclamations) qu'arrive-t-il encore une fois ? c'est que pour endurcir insensiblement les cœurs contre ces objets effrayants, il suffit presque toujours au démon de répandre d'imperceptibles ténèbres dans les esprits, et que l'illusion d'un faux espoir qui amuse est un piége assuré qui ne manque jamais son coup dans certaines âmes, c'est que le pécheur qui est lui-même son propre démon dans cette occasion, s'aveugle et se séduit par un endroit d'autant plus funeste, qu'il paraît couvert d'un voile même de religion. Il ne veut pas sérieusement sortir du crime, quoiqu'il soit prévenu que le crime conduit en enfer. Il ne dit pas non plus sérieusement : je suis résolu à mourir dans mon péché. Je consens à ma réprobation éternelle. Je veux me damner : mais la conscience qui est son témoin, son accusateur et son juge, lui redit sans cesse qu'il le sera, s'il n'en vient à un changement solide. Il ne pense pourtant pas à changer encore ; que faire dans cette résolution ? il faut chercher un milieu ; il faut crever les yeux à ce témoin trop fidèle, faire taire ce juge trop sévère, fermer la bouche à cet accusateur domestique, et calmer ce remords importun qui vient troubler le repos d'un cœur corrompu Ah ! ce milieu est bientôt trouvé pour s'étourdir sur son état, et la miséricorde du Seigneur se présente d'abord comme une ressource à l'impénitence. Il est souverainement bon, dit-on, et nous sommes infiniment faibles, la foi en est le garant. Quand je pousserais plus loin mes égarements, il peut me ramener tôt ou tard, et il ne lui en coûte pas plus de faire grâce aux plus grands pécheurs, que de pardonner la plus légère faute. Quand tout l'enfer se soulèverait contre moi, il ne saurait se résoudre à me perdre, puisqu'enfin il ne m'a point fait pour être une victime éternelle de sa justice. Espérons donc en lui dans les plus grands périls : pourquoi s'abandonner à la tristesse, sous le règne d'une Divinité si bienfaisante ? la crainte n'a jamais su faire que des esclaves, et la défiance des malheureux. *Spera in Deo quoniam adhuc confitebor illi.* (*Psal.* XLI). Espérons toujours en lui, nous aurons encore le loisir de confesser son nom. Sa grâce, quelque jour et dans des conjectures plus favorables, l'emportera sur les faiblesses de notre cœur, et enfin viendra le temps que sa patience sera dédommagée par un sincère retour, et par le sacrifice d'une conversion parfaite.

Ainsi à peu près se parle à soi-même intérieurement une personne du monde qui ne veut point changer et quitter sa vie antichrétienne. Ainsi s'aveuglent tous les jours, non-seulement celui qui cherche à demeurer dans la voie de ses désordres, mais tant d'autres aussi, qui, sans donner dans une vie licencieuse, cherchent à calmer leur conscience sur le violement habituel des devoirs bien marqués, et veulent se ménager une espèce de milieu entre leurs passions et une vertu nécessaire. Car le crime de la présomption est de plus d'une personne : être infidèle et pourtant sans reproche au-dedans, c'est ce qu'on désire dans le fond : être pécheur et tranquille, c'est tout ce qu'on cherche, et une vue confuse de sa miséricorde suffit pour cela. Mais, vive le Seigneur, dit un prophète, vous vous forgez un dieu à votre fantaisie. Vous vous faites une divinité imaginaire, et vous voulez selon les caprices de votre orgueil, prescrire des règles à celui qui est le Maître du monde, comme si les pensées de l'homme insensé pouvaient changer quelque chose dans son adorable conduite. Non certainement, pécheurs, cœurs impénitents, la vérité éternelle ne se mesure pas sur vos vaines idées. Votre espérance en lui pour l'avenir est fausse, trompeuse et illusoire. Pourquoi ? parce qu'elle est absolument contraire à la vérité de ses oracles, contraire aux lois de sa providence, contraire enfin à la nature même de sa bonté, qui en fait le motif. Ecoutez, s'il vous plaît, et vous l'allez voir bientôt confondre par ces trois raisons courtes, précises, mais qui me paraissent invincibles.

Car en premier lieu, non-seulement on ne trouvera point, et il ne fut jamais écrit nulle part que la miséricorde de Dieu soit pour vous, dont je parle ici ; il est écrit au contraire que le Dieu fort et puissant vous perdra dans sa colère sans miséricorde. Pas un endroit dans tous les livres saints qui ne réprouve formellement votre téméraire présomption. Il serait superflu de vouloir les citer, on ne les ignore pas ; et parce que, pour vous rassurer contre tant d'oracles, vous pourriez compter sur je ne sais quoi à la fin de votre vie, sur certaines démarches que font alors les pécheurs comme vous, c'est pour ces circonstances même que l'esprit de vérité détruit d'avance tous vos prétextes, et achève de sécher jusqu'à la racine, les sentiments de votre folle espérance. C'est

Digitized by Google

précisément lorsque vous paraîtrez le chercher, et crier vers lui dans cette extrémité, qu'il assure que vous ne le trouverez pas, et que vous mourrez dans votre péché. *In peccato vestro moriemini.* C'est dans le temps même que vous aurez renoncé votre mépris, qu'il se réserve les plus grandes marques du sien, et du juste abandon que méritera pour lors votre hypocrite retour. *Cum fatigatus desieris contemnere, contemneris.* (*Isa.*, XXXIII). Tout cela a été dit, mes frères, et, afin que vous ne croyiez pas que ce soient de simples menaces ou des paroles hasardées, tout cela a été fait: cent et cent fois on vous a rappelé ces fameux exemples qui ont justifié la parole du Seigneur dans la suite des siècles, et ce n'est pas d'aujourd'hui que vous en entendez parler. Tout cela se fait encore de nos jours; et pour peu qu'une main invisible voulût tirer le rideau et dévoiler à nos yeux les mystères secrets qui s'opèrent au lit de certains mourants, vous verriez l'accomplissement de ces terribles oracles sur une infinité de pécheurs qui vous ressemblent et qui ne sont pas plus coupables que vous.

Qu'on interroge les races passées, qu'on parcoure cette tradition sainte et vénérable, que la succession des siècles a portée jusqu'à nous; qu'on cherche, qu'on consulte tant qu'on voudra ces hommes éclairés, par qui l'esprit de Dieu a voulu nous expliquer le sens de ses oracles: qu'ont-ils répondu là-dessus? qu'il faut s'étourdir en insensé, pour attendre de bien mourir quand on vit mal; que vous vous abusez cruellement, si vous différez votre pénitence; que ce délai volontaire porte avec soi un aveuglement prodigieux, et une marque qu'on a presque perdu la foi; que des exemples contraires, tels qu'ils soient, ne sont proposés que comme des prodiges, et jamais comme des fondements ordinaires de l'espérance; que, si c'est une vertu de religion d'espérer contre tous les obstacles sur la parole d'un Dieu, c'est une impiété d'espérer contre ses promesses, et de compter sur la grâce, dans un temps où il menace de la refuser; que celui qui a promis la réconciliation au pénitent, ne lui a jamais promis le lendemain pour l'obtenir (1); qu'ainsi votre sécurité au milieu de vos désordres n'est qu'un piége subtil que l'enfer vous tend pour vous perdre, et que la confiance dans un cœur impénitent n'annonce qu'une damnable disposition qui mérite la plus terrible vengeance, au lieu d'une favorable miséricorde. Encore une fois, pécheur, tout cela a été dit, et ce n'est même qu'une très-petite partie du langage uniforme des saints Pères, que je vous traduis mot pour mot.

Je reviens donc, et vous faisant une application personnelle de tout cet exposé, je vous demande, sur quoi vous fondez-vous? où trouvez-vous de quoi donner quelque juste apparence à votre espoir, s'il est vrai que Dieu le condamne si expressément par ses prophètes, par son Evangile, par ses Saints, par les exemples de tous les temps? Comment peut-il entrer dans votre esprit qu'une vérité autorisée par tant de témoignages, vérifiée pendant tant de siècles, ne vous regarde pas? qu'il y aura une exception particulière pour vous? Je ne dis plus où est la raison; mais peut-il y avoir stupidité plus grande, assoupissement plus profond? Comprenez-le donc enfin, pécheur aveugle, comprenez toute la force et la conséquence de cette vérité. En deux mots, c'est qu'il y aurait moins d'extravagance à vouloir vous égorger de votre propre main, dans l'espérance que Dieu vous redonnerait la vie, qu'à espérer, comme vous faites, la grâce du pardon, en continuant vos égarements. Pourquoi? parce que, si Dieu ne vous a pas promis cette résurrection, quoiqu'elle lui fût aisée, du moins il n'a pas juré formellement le contraire, comme il le fait ici tant de fois, sur la conversion dont vous vous flattez pour l'avenir. *In interitu vestro ridebo et subsannabo vos* (*Prov.*, 1).

Mais, en second lieu, quand l'expérience et l'autorité même des oracles divins manqueraient ici, la raison toute seule dépose d'abord contre vos sentiments; elle confond absolument votre espérance, comme contraire à la sage économie d'une Providence juste, et renversant par elle-même l'ordre suprême et les lois souveraines de l'équité. Car, à votre avis, mes chers auditeurs, Dieu serait-il bien équitable à votre égard? et supposé que votre confiance soit juste et permise, les règles de sa sagesse vous paraîtraient-elles observées d'une manière à ne point intéresser sa gloire. Suivez, je vous prie, ce raisonnement que vous n'avez peut-être jamais fait, et voyez où il va vous conduire en peu de mots. Si parce qu'il y a en Dieu une grande miséricorde, il vous plaît, il vous est permis de différer l'ouvrage de votre conversion; et si en continuant le même train de vie, vous pouvez toujours attendre légitimement la grâce du pardon, il n'est certainement point de méchant, point d'impie sur la terre qui n'ait droit d'attendre comme vous la même grâce, et de tenir le même langage, fondé sur le même principe. Voilà donc la porte ouverte à tous les crimes, puisque Dieu même invite, pour ainsi dire, à les commettre, qu'il est devenu en quelque façon le complice et le fauteur des passions, l'approbateur, l'occasion, ou plutôt la cause du libertinage, et c'est désormais sur sa sainteté même qu'il faudra faire retomber tous les déréglements des hommes? *Ergo sine causa justificavi cor meum*, dira le juste et le pénitent. C'est donc en vain, ô mon Dieu, que nous travaillons sérieusement à racheter le temps et à nous faire une sainte violence! C'est donc mal à propos que nous avons cru devoir porter votre joug de bonne heure, et que la consolation d'une mort chrétienne fait depuis si longtemps l'objet de nos désirs et de tous nos soins, puisque l'impie peut y

(1) Voyez les citations à la fin du discours.

Digitized by Google

prétendre comme nous, et qu'il ne lui en coûte que d'oser y prétendre! L'Evangile n'était donc qu'un piége à notre crédulité, ses oracles impies, et ses menaces de vaines et chimériques terreurs! Voilà cependant, pécheur, les affreuses conséquences que votre présomptueuse attente oblige de tirer. Or si elles doivent être vraies, pour que votre espérance eût quelqu'appui, que pouvez-vous espérer? Si pour parvenir à ce que vous attendez, il faut dénaturer toutes les idées de Dieu, de sa religion, où en êtes-vous? et comment, sur de tels principes, pouvez-vous vous promettre en particulier un privilége que vous n'oseriez accorder à tous les pécheurs? En vérité, n'est-ce pas insulter à la raison et à la religion?

Enfin, laissant encore là ce principe et ses conséquences, je soutiens, en troisième lieu, que la miséricorde même qui autorise votre impénitence, se trouve, par votre disposition, directement contredite et combattue dans son essence; et que, au lieu de l'indulgence que vous en attendez, vous la provoquez, selon le terme de l'Ecriture, à prononcer tôt ou tard contre vous un arrêt de mort. Car je vous le demande, pécheur; que faites-vous proprement par votre aveugle présomption? puissiez-vous le comprendre une bonne fois, et vous reconnaître à tous ces traits! c'est-à-dire que vous vous prévalez tranquillement de la bonté de celui qui vous aime trop, dites-vous, pour se venger quand vous l'avez frappé, et que ce qui devrait vous pénétrer de la plus vive reconnaissance, vous rend plus hardi, et vous donne plus de facilité à l'outrager; c'est-à-dire, pour parler après saint Paul, que vous crucifiez sans peine Jésus-Christ dans votre cœur, parce qu'il est encore comme un agneau dans vos mains, et qu'il ne dit mot; c'est-à-dire que vous ménagez peu le respect que mérite un père, parce que vous êtes bien convaincu qu'il a un excès de tendresse pour vous; c'est-à-dire que par vos égarements volontaires et réitérés, vous prenez plaisir à fatiguer inutilement un pasteur qui court après votre âme. Ah! perfide! injuste! ingrat! pouvez-vous vous dissimuler l'horreur d'une telle conduite? Regardez-vous le Dieu que vous adorez comme une idole faible, aveugle et muette, qu'on puisse pousser impunément à bout? Non, vous péchez contre la miséricorde même; vous la déshonorez, vous l'avilissez, dit saint Augustin: *Vilescunt Dei misericordiæ, his qui male vivendo abutuntur illis.* C'est d'elle pourtant que vous attendez le pardon pour tout le reste; mais c'est elle-même que vous blessez encore plus que tout le reste. A quel tribunal irez-vous donc, et qui peut encore vous rassurer dans votre impénitence? la miséricorde de Dieu, sans doute, car vous ne cessez de la réclamer dans vos délais insensés comme ces impies dont parle l'*Ecclésiastique*. La miséricorde de Dieu est grande: *Miseratio Domini magna est.* (*Eccli.*, V.) Mais qu'a donc voulu l'Esprit-Saint, quand il ajoute que la colère la plus terrible, la plus prompte est le partage de ceux-là mêmes qui vantent ainsi cette miséricorde, *Cito proximant?* (*Ibid.*) Pour qui parle-t-il? vous a-t-il excepté en particulier? de tels oracles n'ont-ils ni sens ni application? Oui, cette miséricorde est grande, mais c'est pour cela même que je vous trouve plus à plaindre, puisqu'elle est elle-même précisément la mesure de la colère qui écrasera les impénitents: *Secundum misericordiam ita sit correptio illius.* (*Eccli.*, XVI.) Dites-nous après cela que Dieu est souverainement bon comme vous le redites sans cesse pour vous étourdir. Mais jusqu'à quand, répond saint Chrysostome, cette froide et ridicule parole sera-t-elle dans votre bouche? *Quandiu frigidum hoc et ridiculum verbum dicimus?* N'apprendrez-vous jamais à tirer de là des conséquences plus raisonnables? car s'il est bon, c'est pour cela même, disait Judith, que vous devez revenir à lui d'un grand cœur, et implorer sa bonté par vos larmes: *Quia patiens est Dominus, in hoc ipso pœnitemus.* (*Judith.*, VIII.) C'est pour cela, disaient les habitants de Ninive, que sans perdre un moment nous allons essayer si nous serons assez heureux pour le fléchir par notre pénitence. Il est bon: ah! pécheur, croyez-vous lui faire beaucoup d'honneur par cette parole? c'est une espèce de blasphème dans votre bouche, et la religion rougit véritablement de l'usage que vous en faites. Il est bon: ne nous lassons pas de le redire et de vous le reprocher, puisque vous n'avez pas honte de le répéter si souvent et avec tant d'indécence. De quelle bonté parlez-vous donc? de celle qui confond le vice avec la vertu, qui traite également, et qui met sans distinction dans une même balance les plus coupables et les plus innocents. Vous ne l'approuveriez pas dans un homme raisonnable, et vous la mettez en Dieu, c'est-à-dire que vous lui attribuez, par votre impie fantaisie, une bonté honteuse à sa sainteté, incompatible avec sa sagesse, indigne de sa grandeur, injurieuse à sa justice. Elle n'y fut jamais, pécheur, elle n'y saurait être: ce n'est point un de ses attributs, c'est une de vos chimères.

Enfin il est bon: oui sans doute; mais vous n'en serez pas meilleur vous-même; mais ce discours non plus que tant d'autres ne gagnera rien, et tous les coups du ciel porteront inutilement sur vous. Allez, misérable, si cela est, espérez de la sorte tant qu'il vous plaira en la bonté du Seigneur, et courez-en les risques. Vous ne semez que des vents et des orages dans votre orgueil; que pouvez-vous recueillir, que des tempêtes et des malheurs? Je n'entre point ici dans les conseils du Seigneur sur vous, ils me sont inconnus. Je ne fixe ni ne borne point les jours et les moments qui vous sont destinés, il ne m'appartient pas. Je sais que dans tous les temps le désespoir est le dernier de tous les crimes; mais, après celui-ci, je n'en vois pas de plus grand en vous maintenant que votre confiance même. C'est une témérité digne de mort; c'est l'insulte

Digitized by Google

la plus marquée que vous puissiez faire au Maître du monde. Avec elle, vous ne risquez rien moins que d'être éternellement confondu dans les enfers parmi ceux qui ont abusé si longtemps comme vous de Dieu même; car il n'y a rien de vrai dans la religion, si cela ne l'est pas pour la plupart.

Et cela n'est que trop vrai, Seigneur! pour ces victimes éternelles de votre justice; pour tant de réprouvés qui gémissent maintenant dans les flammes : ils en sont les tristes témoins, et ils le confessent dans ce moment, parce qu'ils en font une cruelle épreuve. *Talia dixerunt in inferno hi qui peccaverunt.* (*Sap.*, V.) Tout autre malheur sur nous, grand Dieu, que celui-là; si aujourd'hui que votre voix nous appelle, la confiance nous manque pour aller à vous avec plénitude de cœur, donnez-nous-la, Seigneur, et faites-nous en sentir tous les motifs. Si c'est la présomption qui nous arrête, ôtez-nous la, et percez jusqu'à notre chair des traits salutaires de votre crainte. Que la vue de vos bontés ineffables achève d'attendrir les pécheurs qui sont déjà touchés; que la terreur de vos jugements ébranle efficacement ceux qui ne le sont pas. Mais que les uns et les autres se servent de la grandeur de votre miséricorde pour se soumettre à son empire, et pour vivre sous ses lois par la charité. Vous m'êtes témoin, Seigneur, que ce sont les sentiments que j'ai prétendu leur inspirer, et vous savez, mes frères, que ce sont les seuls qui conduisent les élus à la vie éternelle, que je vous souhaite, etc. *Amen.*

—

Qui pœnitenti veniam spopondit peccanti crastinum non promisit. (Greg.) — Non enim peccare tam malum est, quam in peccatis permanere. *Que sera-ce, d'être dans la disposition de continuer, sous prétexte que,* etc. (Chrys.)— *Dieu est fidèle, et c'est une mauvaise protection pour l'homme que le mensonge, dit saint Augustin; il y a une espérance qui confond et qui est confondue avec celui qui l'a conçue pour s'abuser.* — Satis alienus est a fide, qui ad tempus senectutis exspectat. (Aug., serm. 71, *ad frat. in erem.*) — Inordinata fiducia apud Deum vindictæ locum habere potest. Indulgentiam vero obtinere non potest. (Greg.) — Quasi vero Deum invenire propitium, sit merces iniquitatis quod credimus esse religionis. (S. Hildebert, arch. de Tours.) — Immittit diabolus securitatem ut inferat perditionem. (Aug.) Cum justitia te judicabit, qui cum misericordia redemit. — Novit Dominus mutare sententiam, si tu noveris emendare delictum. (Amba.)

—

SERMON IV.

Pour le Jeudi de la seconde semaine de Carême.

SUR LE MAUVAIS RICHE.

Mortuus est dives, et sepultus est in inferno. (*Luc.*, XVI.)

Le riche mourut et il fut enseveli dans l'enfer.

C'est ici, chrétiens, l'histoire de la malheureuse destinée d'un homme riche, à qui l'on ne reproche manifestement aucun de ces vices grossiers, qu'un reste d'honneur rend encore odieux parmi les hommes malgré la fureur des passions profanes qui les entraînent; d'un de ces honnêtes mondains dont les mœurs auraient pu fournir à son siècle la matière de quelque éloge, et à qui bien des personnes dans le nôtre ne pourraient peut-être se comparer, sans paraître avoir quelque vertu, mais qui néanmoins étant examiné au poids du sanctuaire, s'est trouvé chargé devant Dieu d'une vie des plus criminelles, et jugé par conséquent dignes des plus rigoureux supplices.

Or il arriva, dit l'Evangile, que cet homme mourut au milieu de ses richesses aussi bien que le pauvre Lazare dans le sein de son indigence. Cet homme mourut, et pourquoi ne serait-il pas mort? y a-t-il là-dessus le moindre privilége pour les personnes opulentes? et les palais des grands, avec toute leur pompe, purent-ils jamais servir d'asile et de rempart contre ce dernier coup qui vient enfin frapper l'homme mortel? il mourut dis-je. *Mortuus est.* Rien sans doute ne pouvait l'en empêcher, et c'était déjà une très-grande affliction pour un mondain comme lui : mais l'excès de sa misère, et que rien ne peut égaler, c'est qu'à peine il a rendu le dernier soupir, qu'il vomit son âme dans l'enfer, et qu'il se voit enseveli dans les flammes. *Et sepultus est in inferno.*

Arrêtons donc aujourd'hui, mes frères, et fixons tous nos regards sur ce fameux exemple que l'Eglise nous propose chaque année dans ce saint temps, et dont l'application est bien plus générale qu'on ne pense. Nous y verrons, par une suite de circonstances très-marquées, un homme qui se damne et un homme damné, c'est-à-dire, la cause de la réprobation du riche dans la conduite de ses mœurs. L'état du riche réprouvé dans le lieu de ses tourments; une vie tout opposée à la sainteté de la loi de Dieu, une vie punie par toute la sévérité des jugements de Dieu. C'est la double idée que le Sauveur a prétendu nous proposer dans cet évangile, et je vais la recueillir tout entière pour former les deux parties de ce discours. Puissions-nous en recueillir nous-mêmes tout le fruit devant Dieu, après avoir imploré les lumières de son Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si le Sauveur qui a bien voulu nous faire le détail de tout ce que le riche infortuné souffre après sa mort ne paraît pas marquer avec tant de circonstances tout ce qu'il a fait pendant sa vie, il en dit pourtant assez pour nous instruire à ses dépens, en nous indiquant d'abord les sources funestes de son malheur éternel. J'en découvre deux très-marquées dans notre évangile, et j'avoue que je ne puis les proposer sans frayeur, parce qu'elles me paraissent encore aujourd'hui les mêmes pour bien des personnes. Premièrement tous les dangers d'une vie riche et commode, qui a de quoi fournir aux différentes passions de l'âme, et aux plaisirs des sens. Secondement toutes les erreurs

Digitized by Google

d'une fausse conscience qui justifient ce genre de vie, et qui n'y laissent rien voir de criminel. Un état d'abondance et de prospérité temporelle dont on abuse, une foule de préjugés et de faux prétextes qui autorisent l'abus qu'on en fait. Telle était autrefois la situation de celui dont on nous parle. Telle est encore aujourd'hui celle de la plupart de ceux à qui nous parlons. Attention s'il vous plaît.

Il y avait un homme qui était riche, dit le Sauveur. *Homo quidam erat dives.* Eloignez pourtant ici, mes frères, tout soupçon d'injustice, et n'allez point chercher dans la condition opulente de cet homme une de ces fortunes faites rapidement aux dépens du public, ou conduite avec lenteur au préjudice des particuliers; sans doute que c'était là autant de titres de damnation, et il n'a pas été nécessaire que Jésus-Christ vînt nous en convaincre par le détail d'une longue histoire: l'Ecriture fait-elle grâce quelque part sur les fausses raisons que la cupidité invente pour justifier ses moyens iniques? Ne sait-on pas que le royaume des cieux ne sera jamais ouvert à l'injustice, fût-elle autorisée par tout l'univers, et qu'il n'y a point de salut pour celui qui en est l'auteur ou l'héritier, s'il ne l'a pleinement réparée dans les règles de la religion? *An nescitis quia raptores et iniqui regnum Dei non possidebunt?* (I *Cor.*, VI.) Encore une fois, ne cherchons point dans la vie de notre réprouvé cette sorte d'iniquité, qui damne pourtant aujourd'hui une partie des hommes sur la terre, et ne lui prêtons pas des désordres que la Vérité ne lui impute point, disent saint Grégoire et saint Augustin: mais s'il est exempt du crime de l'injustice, il tombe dans celui du mauvais usage. Ce n'est pas un mal en lui d'avoir hérité d'un bien légitime, c'est un malheur d'en avoir été abondamment pourvu. Il est né ou devenu riche, et par là même, selon la doctrine de l'Apôtre (I *Tim.*, VI), il se trouve comme entouré de toute part des piéges du diable, exposé sans précaution et sans vigilance à une foule de dangers et de tentations qui le précipitent par sa faute dans l'abîme de perdition. Parcourons-les, s'il vous plaît, dans le texte même de l'évangile pour nous en bien convaincre.

Tentation d'orgueil, d'élévation et de fierté. Le riche était vêtu de pourpre et de lin très finement travaillé; c'est-à-dire, qu'il recherchait tout ce que la nature et l'art pouvaient produire alors de plus rare et de plus somptueux. *Induebatur purpura et bysso.* Jésus-Christ commence là le caractère de cet homme, en nous montrant, par le dehors, ce qu'il était au dedans, et nous dépeignant cet extérieur fastueux, comme l'effet d'une âme enflée et superbe, comme l'expression naturelle d'un cœur vain et rempli de lui-même; qui s'applaudit de se voir par quelque endroit au-dessus des autres, et ne cherche qu'à s'attirer leurs regards. *Induebatur purpura et bysso.* Tel est en effet le ver intérieur des richesses, et le caractère qu'elles donnent communément à ceux qui les possèdent, dit saint Augustin. Loin de se regarder tel qu'on est dans la vérité, comme un assemblage et un composé méprisable de misères, si capable d'humilier et de confondre ceux qui le connaissent, on se croit quelque chose de plus que le reste des hommes, et l'on se donne, pour ainsi dire, une espèce d'être, qui forme un rang particulier dans le monde: moins de besoins, moins de dépendance, plus de liberté, de pouvoir et d'autorité: sans cesse applaudi et prévenu; sans cesse environné d'une foule de serviteurs, d'amis, de flatteurs ou d'envieux: tout cela contribue à rehausser l'idée qu'on a de soi-même, et à persuader à la fin qu'on est différent des autres. L'âme se plie peu à peu sur les objets extérieurs qui la frappent: elle se mesure sur ce qu'elle a, et non sur ce qu'elle est: ainsi on se croit grand, parce qu'on jouit de grands biens; on se regarde comme indépendant, parce qu'on compte une foule d'esclaves et de serviteurs. De là, ce sentiment avantageux de soi-même qui fait que l'homme s'accoutume à se regarder comme réellement élevé au-dessus de tous ceux que l'opulence laisse au-dessous de lui: de là, cette erreur malheureuse d'une vanité secrète, qui fait qu'il confond la fortune avec son être, et que de tous ces avantages, qui ne sont qu'extérieurs, il se forme une grandeur imaginaire qu'il prend pour lui-même.

Or comment les richesses n'occasionneraient-elles pas cette enflure du cœur? comment ne feraient elles pas fermenter ce levain intérieur d'orgueil qui est en nous? ne doit-ce pas être là l'effet naturel de la distance comme infinie qu'elles semblent mettre entre le riche qui dispose de tout, et le pauvre qui ne peut rien? L'Ecriture elle-même ne les représente-t-elle pas comme une ville forte, une muraille épaisse, qu'on ne peut attaquer impunément? Que voit le riche dans tout ce qui l'environne? tout qui s'abaisse et se met à ses pieds; l'autorité de la justice elle-même l'épargnant presque toujours et ne faisant sentir son poids qu'au pauvre et au misérable: dès lors il se croit en droit de secouer le joug, de se mettre au-dessus des règles, comme si les lois divines et humaines n'étaient pas faites pour lui; de braver même la majesté des lieux saints, et d'entrer avec pompe dans la maison d'Israël, la tête levée, et comme armé de son opulence contre Dieu. *Erecto collo et pingui cervice..... ingredientes pompatice domum Israel.* (*Amos* VI.) Ce sont les plaintes que l'Ecriture ne cesse de renouveler, et les abus qui ont si souvent excité le zèle et l'éloquence des prophètes. C'est ce qu'on a vu parmi le peuple de Dieu dans des jours d'abondance et de prospérité: c'est ce qu'on voit encore parmi les chrétiens. Il n'y a, dans tous ces caractères que du plus ou du moins, selon la mesure des biens qu'on possède; et en un mot, un homme

Digitized by Google

aisé dans le monde, un homme riche et accommodé, qui conserve une véritable modestie au dehors, et une sincère humilité dans le cœur; c'est un prodige que l'on voit trop rarement pour n'en être pas surpris. Le sera-t-on, après cela, mes frères, de voir le riche de l'Evangile damné? et l'orgueil fut-il jamais un titre pour entrer dans le ciel! je vous laisse à conclure selon l'esprit et les principes de votre religion.

Tentation de volupté, de mollesse et de sensualité. Le réprouvé dont nous parlons en faisait l'assaisonnement ordinaire de sa vie, ajoute l'Evangile: *Epulabatur quotidie splendide.* Ici, mes frères, pour ne rien ajouter au portrait que Jésus-Christ a prétendu nous tracer, et à l'intention qu'il a eue en nous proposant cet exemple, vous pouvez vous figurer simplement un homme, qui, sans se donner au dehors comme tant d'autres, un air d'irréligion, de libertinage et d'impiété: sans faire profession de renoncer à la foi de ses pères et à la qualité d'enfant d'Abraham, sans blasphémer le Dieu d'Israël au milieu de son peuple, ni mépriser hautement le temple, la loi et les prophètes, sans tomber enfin dans ces excès monstrueux et ces brutalités indignes, dont notre siècle ne rougit plus de donner trop souvent des exemples, qui semblent faire l'assaisonnement de ses tables voluptueuses; un homme, dis-je, qui, plus modéré dans ses passions, et toujours dans les termes d'une bienséance et d'une honnêteté mondaine, goûte pourtant à loisir tous les plaisirs du corps, et réduit l'usage de ses revenus à satisfaire ses sens ici-bas; un homme, qui, peu touché de la vérité des biens éternels, borne ses pensées à ceux du temps, et sans désir comme sans crainte pour l'avenir, se contente de jouir tranquillement du présent; un homme enfin, qui, plein d'amour pour la vie, ne se refuse rien de tout ce qui peut le rendre encore plus aimable, et y attacher le cœur plus fortement: *Epulabatur quotidie splendide*

Telle était la conduite du mauvais riche, parce que tel a toujours été le piége des richesses; et où sont ceux qui n'y tombent pas aujourd'hui comme lui, du moins à proportion des biens qu'ils possèdent? Le penchant le plus naturel à l'homme, le plus violent dans l'homme depuis le péché, est la mollesse, l'amour du plaisir. Or s'y refuse-t-on quand, avec le penchant, l'occasion s'en présente tous les jours, qu'il n'en coûte que de le vouloir pour le satisfaire? S'en préserve-t-on communément quand on a de quoi y fournir? et oubliant qu'on est chrétien dès qu'on n'est pas pauvre, n'est-ce pas précisément sur ses moyens, plutôt que sur sa religion, qu'on règle presque toujours sa manière de vivre? Ah! piége subtil, écueil trop redoutable à la plus parfaite vertu, et qu'un amour sincère du salut peut lui seul faire éviter! Oui, être né dans l'abondance, tranquille possesseur d'une fortune acquise, ou de l'héritage de ses pères; en voilà assez pour se croire en droit de beaucoup accorder à la volupté. Les règles saintes de la frugalité, de la continence et de la mortification, ne sont pas d'usage dans tous ces états. Les pratiques mêmes d'un temps consacré, et les lois les plus respectables de l'Eglise ne les regardent pas. S'il y a des adoucissements et des dispenses, nous voyons que ce n'est proprement que pour eux, parce que rien ne porte avec soi plus d'opposition aux règles et à l'esprit de l'Evangile, que l'opulence et la vie commode. Les riches et les gens trop à leur aise ne trouvent point praticables ses divines maximes, et leur illusion va souvent jusqu'à croire qu'elles ne sont pas faites pour eux. Malheureux état, qui prononce contre lui-même, et qui ne croit pouvoir prétendre aux promesses du Seigneur, que par la dispense de ses lois! Hommes séduits par l'abondance et aveuglés par les commodités de la vie, ils mesurent leurs obligations sur leurs déréglements mêmes: ils ont été nourris dans l'habitude de flatter leur chair: n'ayant presque jamais connu la peine et le travail, ils sont faibles, sensuels, délicats dans l'usage de tout: avec des passions vives, ils ne savent ce que c'est que de se contraindre, et de rien refuser à leur mollesse: ce n'est point pour eux que la religion prêche les mortifications, les violences et les privations nécessaires. Il faut que l'Evangile s'adoucisse pour eux, parce qu'ils en sont plus ennemis, et que le salut leur devienne plus aisé, parce qu'ils y mettent eux-mêmes plus d'obstacles. Ainsi, et pour le dire encore en deux mots, un homme pourvu de biens temporels, qui soit innocent sur les plaisirs du corps, ou pénétré et mortifié dans le degré le plus commun de la religion, c'est une autre espèce de miracle que la religion même doit admirer, et dont il y a peu d'exemples dans le monde. Or je vous le demande, mes frères, en faut-il davantage pour être damné? ce qui a été jugé digne de réprobation, sous la faiblesse et l'imperfection de la loi de Moïse, paraîtra-t-il innocent ou pardonnable sous le règne même de l'Evangile et de la croix du Sauveur? et peut-on penser sans horreur qu'une vie de plaisirs charnels doive être couronnée dans le ciel par les mains de Dieu même? C'est sur quoi je laisse encore prononcer votre raison et votre foi.

Tentation de dureté, d'oubli et d'indifférence pour les misérables. Il est dit qu'il y avait un pauvre appelé Lazare, tout couvert d'ulcères, et couché à la porte du riche; qu'il eût bien voulu, pressé de la faim, pouvoir se rassasier des miettes qui tombaient de sa table, mais que personne ne lui en donnait, et que les chiens seulement venaient lui lécher ses plaies: *Et erat mendicus nomine Lazarus, qui jacebat ad januam ejus.* Il est étonnant sans doute que cet homme si opulent ait pu oublier jusqu'à ce point un malheureux si digne de compassion, ou que, s'il n'a pu l'ignorer, son état ne l'ait pas sensiblement touché. Mais l'abondance et la prospérité ôtent tout à la

Digitized by Google

fois l'attention et la sensibilité aux besoins de ses frères. Le propre de l'opulence est de resserrer et d'endurcir le cœur. Un riche heureux, vivant sans peine, sans inquiétude, croit que personne ne manque de rien, parce que rien ne lui manque ; la misère ne le touche point, parce que l'expérience ne lui a pas appris à en connaître l'amertume. N'attendez donc pas de cet homme, enivré de sa fortune, ni entrailles, ni consolations, ni secours; les liens qui peuvent unir les hommes entre eux ne subsistent presque point pour lui. C'est en souffrant qu'on apprend à compatir : pour s'intéresser à la misère, il faut l'avoir éprouvée; il faut avoir connu la peine de la privation, pour sentir combien elle est pénible; mais la prospérité forme des entrailles cruelles, rien n'y excite des sentiments tendres, ou l'âme enivrée de la fortune ne les écoute pas. Voilà le désordre, voilà l'iniquité. Doit-on s'étonner après cela de voir l'abîme de perdition ouvert à celui dont parle aujourd'hui l'Evangile? et ceux qui l'imitent dans sa conduite, peuvent-ils attendre un meilleur sort? Après cela, mes frères, je ne m'étonne plus moi-même de voir dans les livres saints tant de malédictions attachées aux riches. Malheur à vous, qui vivez dans Sion avec opulence! à vous, vaches grasses de la montagne de Samarie, qui vous prévalez de la fertilité de vos pâturages! vous n'êtes réservées que pour servir de victimes à la colère du Très-Haut. Malheur à vous, riches, qui vivez dans l'abondance, et à vous qui voulez le devenir pour trouver plus abondamment vos satisfactions sur la terre! Malheur à vous tous enfin, qui êtes comblés, et qui avez votre consolation en ce monde! Votre état effraye la piété, alarme la foi du juste, et vous êtes tranquilles! La vérité parle, et vous êtes sourds! Les jours de prospérité sont des jours de péché, dit le Saint-Esprit. Il est difficile qu'un riche entre dans le ciel, et les biens temporels sont un très-grand obstacle au salut, non par eux-mêmes, mais parce qu'il est très-rare d'avoir assez de droiture pour les acquérir légitimement, ou assez de sagesse pour en bien user: *Væ vobis divitibus!.. Væ vobis qui saturati estis!* (*Luc.*, VI.)

Mais s'il est vrai, après tout, qu'il y ait tant d'obstacles et de dangers dans cet état, comment arrive-t-il que le mauvais riche ne s'en aperçoive pas? ou s'il s'en aperçoit, et qu'il n'ait pas absolument sacrifié les intérêts de son âme, d'où vient qu'il est sans remords et sans crainte au milieu de tous ces écueils? Seconde cause (je la touche en deux mots), seconde cause de sa réprobation : l'erreur d'une fausse conscience, et des préjugés qui l'autorisent dans un genre de vie où il ne voit rien absolument de criminel. Jouir en effet, mes frères, jouir en paix d'un bien légitimement acquis, et dont on se regarde comme le maître absolu ; s'estimer heureux de le posséder; s'y attacher fort sérieusement comme à un objet qui le mérite, s'en faire honneur devant les hommes et dans la compagnie de ses amis, y chercher tous les jours la matière de son luxe et des plaisirs de la vie, c'était précisément la situation du riche; et si on lui avait demandé alors raison de sa conduite, il aurait répondu, pour toute justification, que la coutume l'avait établi de la sorte, et que les honnêtes gens ne vivaient pas autrement dans le monde. Là-dessus il était fort tranquille dans son illusion, et tous les prophètes de sa nation auraient entrepris en vain de le détromper. C'est ce qu'il reconnaît ensuite dans l'enfer, où il demande qu'on aille avertir ses frères qui étaient dans la même illusion que lui, et dont il craignait alors la présence : *Mittas eum in domum ut testetur illis.* Ainsi l'on est tranquille dans le train d'une vie toute profane, en se la justifiant à soi-même par l'usage ; et l'illusion de l'esprit humain donne toujours aux plus grands abus un air de probité qui rassure les consciences. Ce n'est pas qu'on ne dise la vérité aux riches comme aux pauvres, et que la loi ne fasse entendre la force de ses préceptes. Mais que peut toute la loi contre la force des préjugés qui établissent une sécurité si agréable? A qui vient-elle à bout de persuader ses saintes règles sur l'usage des biens temporels, et que deviennent là-dessus toutes les vérités que nous annonçons? Il ne faut que lire dans saint Luc (VI) les sentiments des pharisiens, sur celles que Jésus-Christ leur annonçait alors, et qui ont donné occasion à cette histoire. Ils ne pouvaient les comprendre, dit l'Evangile, et ils s'en moquaient: *Audiebant hæc pharisæi qui erant avari, et deridebant illum.* La coutume règle les hommes, le monde décide de leur conduite, et la cupidité ayant cru trouver une fois le moyen d'allier ses sentiments avec la religion, on est en repos. Nous avons beau parler alors et vouloir persuader le contraire, c'est presque tenter l'impossible : on prend nos paroles pour des exagérations et des hyperboles; on crie d'abord au paradoxe, et c'est beaucoup, si ce que je dis ici moi-même n'en paraît pas un à la plupart de ceux qui m'écoutent; comme si la morale de Jésus-Christ était au-dessous de celle d'un Platon ou d'un Sénèque; comme si son Evangile, sans confondre les conditions, ne leur avait pas donné de justes règles; comme s'il y avait un seul état dans le monde où il fût permis de n'être pas charitable, sobre, modeste, humble, chaste et mortifié. Mais, encore une fois, le monde ne veut pas comprendre ces vérités; et il s'en moque, ou il les regarde du moins comme lui étant fort étrangères: *Audiebant hæc et deridebant illum.*

Ne demandez donc plus, mes frères, ce qui perd la plupart des hommes, et ce qui a perdu sans ressource celui dont nous parlons. Il a le malheur de naître riche, et il se croit en droit de vivre comme tel selon les règles du monde. Son abondance lui fournit sans peine tous les moyens de satisfaire ses sens, et il s'en sert sans scrupule. L'exemple des autres l'autorise; la cupidité

Digitized by Google

l'emporte; le siècle l'approuve, et lui applaudit. Il ne veut pas connaître ses dangers, et il se rassure; il meurt enfin dans sa sécurité, et trouve après sa mort l'enfer pour sépulcre : *Mortuus est, et sepultus est in inferno.* Voilà l'image d'un homme qui se damne; elle est même, comme vous voyez, fort naturelle. Il s'agit maintenant de considérer celle d'un homme damné, et, après avoir vu les causes de la réprobation dans le détail d'une vie criminelle, il est temps de vous montrer l'état d'un réprouvé dans le lieu de ses tourments : matière du second point.

SECOND POINT.

Un homme livré à la justice de son Dieu, et qui souffre les plus grands tourments; un homme que la justice de Dieu livre à lui-même, et qui est sans ressource, sans relâche et sans la moindre consolation dans les maux qu'il souffre, voilà les deux affreuses circonstances qui forment l'état du mauvais riche après sa mort, et qui toutes deux ensemble concourent à nous tracer une vive image des peines de l'autre vie. Voyons-en les différents traits, mes frères, et respectons avec une religieuse frayeur ce que la vérité nous en dit elle-même dans l'Évangile. Le riche y paraît d'abord livré tout entier à la justice de son Dieu, c'est-à-dire, qu'il tombe dans ce double malheur, d'où résulte tout le fond de la réprobation; double malheur, et qui consiste dans la douleur d'une âme privée du souverain bien, et dans la peine d'un corps appliqué à d'extrêmes supplices. En effet, chrétiens, cet homme infortuné n'a pas plutôt disparu sur la terre en perdant la vie, qu'il se voit tout à coup et sans délai enseveli dans l'enfer; dans ce lieu de ténèbres et d'horreur, dont l'Écriture nous a laissé de si affreuses peintures, et dont la seule idée autrefois était capable de porter la terreur jusqu'au fond des plus saintes solitudes : *Sepultus est in inferno.*

Tel qu'un malheureux enivré dans la chaleur de la débauche, et enlevé durant son sommeil, pour être transporté tout vivant dans une fosse profonde; lequel réveillé tout à coup, et frappé de terreur à la vue d'un pareil changement, lèverait les yeux en haut, et verrait ses propres amis fuyant, fermant impitoyablement leurs oreilles à ses cris, et l'abandonnant tout seul au malheur de son sort dans ce gouffre ténébreux : tel est mille fois plus misérable ce riche réprouvé dont nous parlons. A peine la mort impitoyable vient de l'arracher à ses plaisirs; à peine les liens qui l'arrêtaient ici-bas sont rompus, qu'il se voit enlevé, proscrit, et précipité dans le puits profond de l'abîme. C'est de là qu'il ouvre les yeux pour voir Abraham et Lazare, qui a le bonheur de reposer dans son sein, revêtu de gloire et d'immortalité. Mais l'Évangile ajoute qu'il le voit en haut, loin de son obscure prison, au travers d'un espace immense, et dans une distance infinie, qui ne lui permet pas d'y atteindre; c'est-à-dire, que la mort a fait un divorce entier entre Dieu et lui, et que le même coup qui vient de lui enlever la vie, le sépare absolument du souverain bien : *Elevans oculos suos vidit Abraham a longe, et Lazarum in sinu ejus.*

Voilà donc la juste peine d'une vie mondaine et voluptueuse. La raison et la foi n'en conçoivent pas de plus grande, mes frères; et si j'avais ici le don de m'expliquer, comme il conviendrait, sur cet article, si vous aviez vous-mêmes le don de le comprendre, vous conviendriez bientôt avec moi, qu'une créature raisonnable, qu'un cœur fait comme celui de l'homme, ne peut rien souffrir de plus cruel que cette séparation totale du souverain bien, et cette privation absolue de lumière, de paix, d'amour, et de tout sentiment qui convient au fond et à la nature de son être. Vous l'exposez aujourd'hui, pécheur, vous le hasardez sans crainte, ce bien unique et nécessaire; vous le sacrifiez même sans balancer à la première passion qui se présente, et trop souvent néanmoins vous demeurez tranquille dans votre perte, sans trouble et sans douleur, parce que vous ne la connaissez guère, ou que vous n'y pensez pas. Mais un réprouvé n'est plus dans la même situation, et cette seule perte le met d'abord, malgré lui, dans un état horrible et violent, dont la misère surpassera toujours ici-bas les pensées de toute intelligence créée.

Ce ne sont pas ici, chrétiens, de vaines idées ni des objets de pure imagination qu'on prenne plaisir à grossir, et nul homme vivant sur la terre ne saurait prêter à cet infortuné des sentiments qui ne soient infiniment au-dessous de ceux de sa douleur. C'est un esprit libre, attentif et dégagé de toute distraction, qui pense toujours à Dieu, à tout ce qu'on est sans lui, à tout ce qu'on pourrait être avec lui, et à la nécessité de jouir de lui pour être heureux, sans pouvoir pourtant parvenir à cette jouissance; c'est une âme inquiète, agitée, qui s'élance, qui s'efforce sans cesse de se rejoindre au terme de ses désirs et au centre de son repos, et qui est sans cesse rebutée par une main invisible, comme un objet d'horreur; c'est un cœur plongé dans toute la noirceur d'une souveraine tristesse, à qui Dieu paraît tout aimable, sans qu'il lui soit permis désormais de l'aimer, et qui, ne trouvant plus qu'un seul bien digne de lui, se trouve pour lors indigne de cet unique bien; un cœur que son propre penchant, toujours actif et violent, entraîne sans cesse malgré lui par un mouvement continuel, et qui est sans cesse repoussé malgré lui par une force contraire; un cœur enfin naturellement élevé à son auteur, sans avoir jamais la liberté d'y atteindre ni de s'en saisir un seul moment, si je puis m'exprimer de la sorte. Comprend-on l'effet de tant de vains et impuissants efforts, et tout ce que peut produire cette horrible et continuelle contradiction? Grand Dieu! vous faites bien payer

Digitized by Google

les révoltes de l'orgueil humain; mais il est juste que l'âme audacieuse, et qui s'est éloignée quand vous ne le vouliez pas, ne puisse se rapprocher de vous quand elle le voudra. Il est trop juste que celui qui ne vous a pas regardé comme sa fin, ne vous voie désormais que comme son désespoir. Vous le punissez par lui-même, en lui faisant trouver un supplice dans ses propres désirs. Vous vous étiez montré à lui pendant la vie, pour le rendre heureux : vous vous montrez à lui après la mort, pour insulter et mettre le comble à sa misère. Il en est le triste témoin, et il n'a des yeux désormais que pour voir sans cesse l'intervalle immense qui le sépare de vous : *Vidit Abraham a longe.* N'en ajoutons pas davantage sur ces paroles, mes chers frères; contentons-nous de savoir avec saint Augustin, que rien n'est plus terrible que de connaître Dieu, et de se voir totalement hors de lui : *Penitus extra Deum.* Et avouons qu'il faudrait, ou le posséder comme les élus dans la gloire, ou l'avoir perdu comme les réprouvés dans l'enfer, pour concevoir toute la grandeur de cette privation.

A cette douleur souveraine, qui déchire l'âme par la perte totale de son Dieu, l'Evangile ajoute d'abord la peine cruelle qui afflige les sens par la souffrance des plus violents tourments; et comme le corps a le plus souvent servi d'occasion et d'instrument au péché, il faut qu'il trouve son supplice particulier dans l'enfer. C'est ce que le riche tâche d'exprimer en deux mots : Père Abraham, s'écrie-t-il d'une voix triste et lamentable, d'abord qu'il l'aperçoit, ayez pitié de moi, et s'il ne m'est pas donné de reposer dans votre sein comme Lazare, daignez au moins l'envoyer jusqu'ici, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour me rafraîchir un peu la langue, parce que je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme : *Quia crucior in hac flamma.* Quelle étrange révolution est celle-ci, et d'où vient donc ce changement de condition si extraordinaire et si prompt? Ah! la justice du Seigneur a enfin son tour, mes frères; il faut que l'ordre établi sur la souveraineté de son être soit inviolablement gardé pour vérifier ses oracles, et il ne sera jamais dit que l'insolence du pécheur ait impunément provoqué sa colère jusqu'à la mort. En voici un témoignage éclatant devant nos yeux, et qui doit nous servir de leçons pour le reste de nos jours, si nous sommes sages. Voici un mondain qui vient justifier de sa propre bouche la vérité d'une menace, qu'il avait tant de fois inutilement entendue. L'état des choses est enfin changé pour lui d'une manière bien tragique : comblé de richesses il n'y a qu'un moment, et obligé maintenant de mendier une goutte d'eau; prévenu autrefois par une foule d'amis ou de lâches adulateurs qui mangeaient son bien, et maintenant réduit à implorer le secours d'un pauvre qu'il avait méprisé; plongé dans la mollesse depuis deux jours, ou superbement vêtu comme une idole, et maintenant investi de flammes de tout côté comme un bois sec et aride; enfin, livré impitoyablement aux plus aiguës douleurs après une vie de délices et de la joie d'un festin continuel, précipité tout à coup dans un gouffre de feu : *Crucior in hac flamma.*

Encore une fois, mes frères, quelle étrange révolution, et qu'il est horrible, comme dit l'Apôtre, de tomber entre les mains d'un Dieu vivant! Jésus-Christ a voulu nous révéler clairement cette vérité dans son Evangile, parce qu'il nous importait infiniment de la bien connaître, et il ne faut plus demander après cela qu'on nous explique le mystère de ses vengeances, ou les différentes manières dont sa main puissante fait agir l'instrument de sa colère sur la personne des damnés. Hélas! le riche lui-même qui en fait l'épreuve, n'a, comme vous voyez, qu'une triste parole dans la bouche pour nous en instruire, et que ne dit pas cette seule parole à quiconque sait l'entendre? *Crucior*, je suis tourmenté. Dieu me fait sentir tout le poids de sa justice, il décharge sur moi tous ses coups et me frappe de toute la force de son bras. C'est l'expression d'un Père (Pierre Dam.), en parlant des victimes de l'enfer : *Tota divinitatis dextera percutiuntur.* Voilà le mystère des vengeances du Seigneur, trop clairement marqué pour ne le pas voir, mais qui nous étonnerait sans doute beaucoup sur le mystère affreux de notre insensibilité, si la dureté du cœur humain n'était plus impénétrable qu'on ne pense. Voilà la première circonstance de la réprobation.

La seconde n'est pas moins terrible, et après avoir exposé dans le réprouvé une âme toute livrée à la justice de son Dieu, pour souffrir de grands tourments, l'Evangile nous y montre encore une âme que la justice de Dieu livre à elle-même, pour ne trouver aucun adoucissement dans les supplices qu'elle souffre; soit parce qu'elle se voit sans excuse sur le passé, soit parce qu'elle se regarde sans espoir pour l'avenir. Soutenez, s'il vous plaît, votre attention. C'est quelquefois, vous le savez, une consolation bien douce de souffrir comme innocent, et ce témoignage secret en occupant l'âme, met toujours quelques bornes au sentiment de sa douleur. Or, une pareille ressource, qui est très-rare sur la terre, quand l'homme veut se juger de bonne foi, se trouve encore moins dans les enfers, où la vérité se manifeste sans nuage, et loin qu'on y puisse chercher un consolant témoignage dans la conscience pour adoucir ces maux, c'est cette conscience elle-même qui devient le bourreau d'un damné, par les reproches éternels qu'elle lui fait. Le mauvais riche nous en fournit ici une triste preuve. Il s'efforce de crier et de demander avec larmes le plus modique secours; mais les paroles mêmes dont on se sert pour lui refuser ce soulagement ne font qu'augmenter son supplice, parce qu'elles lui en rappellent la cause dans le passé : Mon fils, lui répond Abraham (cette réponse comprend tout, mes frères, et ce n'est pas en

Digitized by Google

vain, sans doute, que l'esprit de vérité l'a fait écrire dans l'Evangile), souvenez-vous, mon fils, que vous avez reçu vos biens dans votre vie, et qu'ainsi vous êtes maintenant dans les tourments, tandis que Lazare, qui n'y a souffert que des maux, se trouve maintenant dans la joie : *Fili, recordare*, etc. Reproche piquant et plein d'amertume pour ce coupable. Il en reconnaît toute la droiture et l'équité de la part d'un Dieu qui sait rendre à chacun selon ses œuvres. Il sent la juste et puissante main qui le prive d'un bien éternel pour l'abus de tant d'autres qui en étaient le prix, dit aujourd'hui saint Grégoire; il rappelle enfin le souvenir de tant de moments favorables inutilement écoulés, et de là naissent la rage, la fureur, le déchirement et le désespoir qu'excite un si triste retour. De là ce remords piquant, ce ver rongeur dont parle l'Ecriture, et qui forme lui seul un enfer insupportable dans le cœur de ce réprouvé, comme dans ceux qui lui ressemblent : *Vermis eorum non moritur.* (*Isa.*, LXVI.)

Le même ver vous rongera un jour, pécheur, âme mondaine qui m'écoutez, et la vérité veut bien vous en avertir aujourd'hui : enfant ingrat et dénaturé, vous épuisez en vain le trésor des bienfaits du Seigneur, et vous vous armez contre lui de mille faux prétextes, quand on vous parle de réforme et de conversion. Mais vous changerez de langage après votre mort. Viendra le temps que vous demanderez une seule goutte de l'eau de la grâce, et vous n'aurez pour toute réponse que le reproche désolant d'en avoir contristé trop longtemps et outragé l'esprit : *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua.* Le même ver vous rongera et vous déchirera impitoyablement le cœur, vous tous qui avez joui de la substance de ce monde. Ce n'est point à cette substance et au métal dont vous êtes possesseur que la malédiction est attachée; c'est à l'abus que vous en faites. Les richesses deviennent bonnes à celui dont la conscience est pure, dit le Sage (*Eccli.*, XIII), mais vous verrez pour lors qu'elles ont été par votre faute le sujet de votre réprobation éternelle. Les vérités qu'on vous annonce sur cet article vous paraissent aujourd'hui des paradoxes, et sur vos principes, dites-vous, il faudrait conclure à la perte de la plupart de ceux qui ont des biens : sans doute, mes frères; mais au fond, est-il rien de plus juste, au jugement même de la raison, que la sévère condamnation d'hommes qui ont obstinément abusé de tant de ressources de salut? Votre situation aisée, leur dira-t-on, votre état d'abondance vous donnait plus de facilité pour les œuvres saintes, et vous n'en avez aucune. Vous pouviez par les moyens multipliés de soulager les indigents, vous procurer des amis dans les tabernacles éternels, et vous n'avez eu que du mépris pour eux : vous aviez plus de ressources pour faire de votre famille une école de religion, et procurer à vos enfants une éducation chrétienne, et vous ne les avez employées que pour les perdre : vous aviez plus d'autorité pour donner à la vertu du crédit devant les hommes, et vous ne vous en êtes servi que pour mettre en honneur le vice, le luxe, et rendre ses exemples plus contagieux.

Quel titre de justification aurez-vous donc à opposer pour vous consoler, et quelle réponse vous fera-t-on? point d'autre que cette parole : *Recordare;* souvenez-vous; et que peut produire un tel souvenir, après avoir si constamment et si volontairement abusé de toute la vie? Précieux moments de liberté, direz-vous? jours de grâce! temps de salut! vous êtes passés pour moi sans retour : je vous rappelle et vous n'êtes plus. J'ai consenti à vous perdre pour ne vous plus retrouver, et à vendre le tout pour le néant. Juste ciel! quel échange! où étais-je donc alors? et où étiez-vous, Seigneur, pour ne pas m'arrêter dans mes égarements? Grand Dieu! Père autrefois trop bon pour une indigne créature, et maintenant Juge trop équitable pour un pécheur ingrat, il faut que toute bouche soit muette devant vous, et si vous êtes terrible dans vos vengeances, j'avoue que je suis sans excuse dans mon iniquité par l'abus que j'ai fait trop longtemps de vos bienfaits! Il me serait doux encore, de tirer au moins un voile sur le passé, mais tout me le remet malgré moi devant les yeux, et me reproche sans cesse ce que j'avais reçu de votre main libérale : *Recordare quia recepisti bona in vita tua.*

Cependant, mes frères, si la ressource d'un témoignage consolant sur le passé manque quelquefois ici-bas pour ceux qui souffrent, on en trouve au moins quelqu'une dans l'espérance pour l'avenir, et cette idée seule occupe toujours avec quelque espèce de plaisir. Les grands maux accablent, dit-on, et on ne le dit souvent que trop, pour justifier son impatience; mais après tout, ils ont leur terme, ils ne dureront pas toujours, le temps de la délivrance arrivera, et il n'est pas même fort éloigné. C'est ce qu'on se dit, ou qu'on peut se dire à soi-même dans l'affliction. Or dans l'enfer cette pensée n'a plus lieu, et il n'y a qu'à lire l'histoire du riche, pour finir par ce trait si bien marqué dans notre évangile. Après lui avoir refusé la grâce qu'il demande, avec reproche d'avoir abusé de toutes celles qu'il avait reçues, on ajoute, pour achever son désespoir, qu'il y a un grand abîme entre Lazare et lui, et qu'il n'est plus possible de sortir du lieu où ils sont pour passer dans un autre; c'est-à-dire, que tout commerce est absolument rompu entre l'un et l'autre; que le sort est irrévocable, et qu'il n'y a plus de changement à espérer : *Et in his omnibus inter vos et nos chaos magnum firmatum est.*

Or voilà, mes frères, vous le sentez, la dernière circonstance qui met le comble à toutes les autres, et où notre faible esprit se perd absolument tout entier; mais qui, malgré que nous ne puissions en soutenir la profondeur, n'en est ni moins véritable, ni moins conforme à l'ordre souverain de la

Digitized by Google

plus exacte justice : *Chaos magnum firmatum est.* La destinée de l'homme est d'être éternelle ; son injustice ne change rien à cette destination ; et si elle est éternellement impénitente, il est de toute justice qu'elle soit éternellement malheureuse. C'en est donc fait, chrétiens, pour ces âmes une fois condamnées par une loi immortelle et immuable, dont rien ne peut plus suspendre les malédictions ! Le temps, qui peut adoucir les maux qui sont moindres que l'imagination, ne les représente, ne peut diminuer ceux qui sont réellement plus grands que l'imagination ne peut les concevoir, et c'est précisément l'état des réprouvés. Un seul rayon d'espérance, quoique mal fondée, pourrait peut-être les soulager un peu en les occupant ; mais il ne leur est pas même permis de se tromper sans le savoir, ni d'espérer inutilement, et ils ont sans cesse toute leur éternité devant les yeux ; leur temps est fini, et ce qu'ils n'ont pas fait, ils ne le feront jamais. Le mur de séparation est fixé pour toujours par la main toute-puissante du Très-Haut, et si leur enfer doit cesser, il faut que Dieu cesse d'être, en cessant d'être immuable : *Et in his omnibus inter vos et nos chaos magnum firmatum est.* Quelle affreuse perspective pour un réprouvé ! précipité au moment de sa mort au fond des enfers, que voit-il ? que découvre-t-il dans l'avenir ? quelle pensée l'occupe ? celle-ci qui le fixe tout entier : qu'il sera éternellement sans Dieu, sans Libérateur, l'objet éternel de sa colère ; sans pouvoir espérer ni pénitence, ni retour, ni fin, ayant sans cesse le cœur dévoré par ce ver immortel et infatigable. En vain veut-il se distraire de cet affreux objet : la justice divine le lui présente sans cesse, et chaque tourment pour lui est un tourment éternel, parce que dans chaque instant il est écrasé par la vue de l'éternité tout entière.

Ici, mes frères, je l'avoue, un morne et profond silence nous conviendrait sans doute bien plus que toute autre chose. Chacun y est pour soi. Peu de paroles donc, s'il vous plaît, et un moment d'attention dans cet endroit : des séparations, des pertes, des remords, des supplices tels que je viens de vous les dépeindre après l'Evangile ; c'est-à-dire sans relâche, sans adoucissement, sans ressource, ni espoir de retour, lorsqu'on en est une fois jugé digne. Et cependant, encore quelques années, encore quelques mois, peut-être, et quelqu'un, et plusieurs même d'entre nous, s'y verront condamnés pour en faire l'épreuve. Qu'en pensez-vous, mes frères ? car ce que je vois de certain, et qui me paraît sans réplique sur ce point, le voici : c'est qu'il en est peu parmi nous qui n'aient mérité l'enfer, et pas un seul, peut-être, n'ose se flatter du contraire, au moment que je parle. C'est qu'il en est peu qui travaillent sérieusement à éviter cette condamnation, par un retour sincère vers Dieu, ou par le détail d'une vie régulière. C'est que parmi ceux-là, il en est plusieurs que la mort surprendra dans un état de conversion différée jusqu'aux derniers moments. Trois hypothèses que je ne forme point en l'air. Trois propositions fondées sur l'expérience, sur les oracles même de l'Ecriture, et sur les plus fortes conjectures qu'elle nous permet de tirer.

Que chacun juge maintenant des raisons qu'il a d'espérer qu'il ne sera pas de ce nombre. Car ce qui achève de m'accabler dans cet endroit, c'est que plusieurs se jugeront mal, parce qu'ils le feront certainement sur de fausses règles pour se flatter. Sur qui d'entre nous est-ce donc que ce malheur doit tomber ? Ah ! chrétiens, j'ose le dire, si de pareilles réflexions n'opèrent rien dans la conduite de nos mœurs, il serait superflu de nous en proposer d'autres, et inutilement, comme dit aujourd'hui l'Evangile, les morts même ressusciteraient à nos yeux. Je vous laisse donc avec ces réflexions devant Dieu, et je souhaite que la crainte salutaire de ses justes vengeances, vous conduisant par sa grâce à l'amour et à la pratique fidèle de sa loi, vous fasse mériter un jour ses éternelles miséricordes. *Amen.*

SERMON V.

Pour le vendredi de la seconde semaine de Carême.

SUR LE PRODIGUE.

Homo quidam habuit duos filios... et divisit illis substantiam suam. (*Luc.*, XV.)

Un homme avait deux enfants, et il leur fit le partage de son bien.

Il est difficile, chrétiens, d'entendre l'histoire touchante de l'enfant prodigue, que nous fait ici le Sauveur du monde, sans éprouver, tour à tour, divers sentiments de piété, à mesure qu'il nous en développe les circonstances. Mais il arrive aussi, trop souvent, qu'à peine l'on a senti dans le fond du cœur ces heureux mouvements, qu'on en perd tout à coup jusqu'à l'idée et au souvenir, parce qu'on ne regarde la parabole même qui les a fait naître, que comme une histoire étrangère, et à laquelle on ne s'intéresse qu'autant de temps qu'on en écoute le récit

Dangereuse disposition sans doute, et la plus capable peut-être de déshonorer Jésus-Christ dans sa parole ! Car enfin, mes frères, peut-on le dire, pourrait-on même penser sans horreur, que ce divin maître ait pris tant de soin de nous tracer ces saints et fidèles tableaux dans son Evangile, pour nous servir seulement de vains spectacles ? et ses ministres ne viendraient-ils dans nos chaires les exposer à nos yeux, que par le motif de nous amuser agréablement pendant une heure ? Loin de vous, chrétiens, ces idées basses, et à Dieu ne plaise que vous ayez jamais des sentiments si profanes et si indignes de la religion que vous professez !

Mais si l'esprit d'erreur avait pu jusqu'ici vous en inspirer de semblables, il est facile de vous détromper aujourd'hui, en vous

Digitized by Google

apprenant avec saint Chrysostome (*in cap. XV Luc.*), qu'il ne faut point chercher ailleurs que dans nous-mêmes la vérité des paraboles, puisque c'est pour nous-mêmes qu'elles ont été dites, et qu'on en fait le récit dans nos temples : ***Propter nos enim dictæ sunt parabolæ, ac nostri causa leguntur.*** C'est de quoi je me flatte de vous convaincre, en réduisant simplement celle que je choisis, à l'ordre et au sens naturel qu'elle renferme; c'est-à-dire, en vous y faisant remarquer, comme dans l'image la plus complète qu'il y ait dans l'Ecriture, les égarements et le retour de l'enfant prodigue. Deux parties de ce discours toutes fondées sur des circonstances capables de toucher et d'instruire le pécheur. Dans l'une, il verra ce qu'il est, et il en aura sans doute horreur. Dans l'autre, il verra ce qu'il doit être et les moyens de le devenir. Demandons les lumières de l'Esprit-Saint. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Je l'ai déjà dit, chrétiens auditeurs, qu'on ne trouvait nulle part dans les livres saints l'image du pécheur formée par des traits mieux marqués que dans l'Evangile, qui fait le sujet de ce discours, puisqu'on y voit tout à la fois, et dans le détail le plus exact, le principe, les progrès et le terme de ses égarements. C'est aussi à ces trois circonstances que je me fixe, en suivant l'ordre de la parabole, et rien ne me paraît plus capable de vous intéresser que les applications justes et naturelles que j'en vais faire. Par où commence, en effet, le déréglement de notre prodigue, et quelles sont ses premières démarches dans les voies de l'iniquité? Vous le voyez d'abord : c'est le plus jeune des deux frères que la tentation d'un plaisir étranger sollicite à violer son devoir et à mépriser l'autorité légitime qui peut l'y retenir. Las de porter le joug d'une obéissance qui lui est si naturelle, d'ailleurs si facile, il veut être lui-même son maître, son guide et l'arbitre de son sort. Ennuyé de la douceur et de l'uniformité d'une vie domestique et tranquille, il cherche à être libre pour pouvoir se dissiper, et ne voulant plus dépendre de la conduite et des soins d'un bon père, il lui demande hardiment la portion qui lui doit revenir de ses biens, pour en disposer à son gré. ***Dixit adolescentior : Da mihi portionem quæ me contingit.***

Tels sont donc, mes frères, les premiers pas du pécheur; telle la source fatale des égarements que nous déplorons dans la plupart des hommes; le désir injuste d'une vie libre, l'amour aveugle de l'indépendance, la félicité imaginaire de pouvoir user de soi-même et d'en jouir. Tout lasse, tout dégoûte, tout ennuie dans la maison du grand père de famille. Ce n'est pas qu'il y manque quelque chose à ceux qui en sont les enfants, non, sans doute. Rien ne manquait à l'ange dans le ciel, non plus qu'à Adam notre premier père, dans le paradis terrestre, dit saint Augustin; mais ils voulurent ne point dépendre et n'avoir point de maître. Voilà tout leur malheur; car avec cette disposition, et emporté par ce désir aveugle, de quoi n'est-on pas capable? Hélas! on va bien loin de Dieu en peu de temps, et on l'est déjà dès qu'on pense à le quitter. Dès lors, dis-je, on ne travaille qu'à se soustraire au joug de la foi, en oubliant ses maximes; au joug de la raison, en renonçant à ses lumières; aux lois de la nature, en étouffant ses sentiments; aux règles même de la pudeur et de la bienséance, en la regardant comme un frein incommode. Dès lors on s'oppose au cri secret d'un cœur qui tremble encore et qui hésite aux premières approches du mal; mais qu'on tâche d'apprivoiser, pour ainsi dire, et de familiariser peu à peu avec les monstres. Dès lors on commence à se sentir au-dessus des barrières qui pourraient les arrêter, et dont on s'accoutume bientôt à franchir les bornes respectables. Si la religion parle et veut faire entendre la force de ses lois, ce n'est que pour devenir la matière des jugements de l'homme. On dispute, on conteste avec Dieu même témérairement. On raisonne sur le précepte à peu près par le séduisant langage de l'ancien serpent : à quoi bon, dit-on, tant de contraintes? pourquoi voudrait-on nous imposer tant de devoirs? et qui peut se soumettre à la sévérité de tant de lois? ***Cur præcepit vobis Deus?*** (*Gen.*, III.)

Tel est même le langage corrompu qu'on trouve déjà tout établi dans le siècle, et qu'un préjugé général autorise. C'est, dit-on, une honnête liberté qu'on est en possession de se permettre depuis longtemps, et on aurait mauvaise grâce de s'y opposer. Après tout, il faut bien que certaines années se passent ainsi. Personne n'en paraît surpris aujourd'hui, comme si l'on avait dû y compter, et il semble, par un prodigieux renversement, que le plus bel âge de la vie, pour qui la vertu semblait être faite, a droit de se pervertir et de se dérober au plus tôt à son Dieu. Si les avis salutaires des personnes sages et plus avancées en âge, veulent s'en mêler et prévenir les chutes, ce ne sont que des censeurs sévères et jaloux, mais dont l'expérience ne doit point servir de règle ni tirer à conséquence. On ne s'en tient pas là, et on veut apprendre par soi-même. Ainsi, tout cède bientôt à l'amour de cette indépendance aveugle, dont se trouve séduite une jeunesse imprudente; et ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est que dans cette disposition de révolte et ces commencements de rébellion, qui devraient naturellement alarmer une conscience tendre et chrétienne, on montre encore je ne sais quel air de liberté, à l'abri de tout remords, et des marques de satisfaction inaccessible à tous les troubles, tel qu'un insensé qui se précipite avec joie dans le fond d'un abîme, ou qui, de gaieté de cœur, s'enfonce un poignard dans le sein. N'est-ce pas là votre portrait au naturel, âmes infidèles qui m'écoutez? N'est-ce pas ainsi qu'ont com-

Digitized by Google

mencé vos déplorables égarements? Vous aviez compté sur la vigueur d'une jeunesse dont vous ne savez pas le terme. La mort ne s'est montrée à vous que dans un éloignement qui ne vous laissait rien appréhender. Vous ne regardez cet âge que comme un temps de plaisir, de liberté; il vous a paru dur d'être dépendant, de reconnaître des lois. Voyez maintenant jusqu'où vous a conduit cette ivresse. Vous donc, jeune personne, que ce torrent n'a pas encore entraînée, mais qui regardez avec une secrète envie ceux qui ont pu franchir toutes barrières; qui n'attendez que le moment ou la facilité de les suivre, je ne vous dirai pas : arrêtez, suspendez vos transports, vous ne m'écouterez pas; mais je dirai : allez, suivez le prodigue dans ses premiers égarements, et bientôt une triste expérience vous en apprendra les étranges progrès. Seconde circonstance de la parabole.

En effet, le prodigue une fois maître de lui-même, laissé entre les mains de son conseil, et ayant obtenu de son père la portion de son héritage, s'en alla peu de temps après dans un pays étranger et fort éloigné, dit l'Evangile : *Peregre profectus est in regionem longinquam.* Là, se livrant aux objets de ses différentes passions, il consuma bientôt ce qu'il avait reçu en partage, et dissipa toute sa substance par une vie d'excès et de débauche: *Et ibi dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.* Voilà le simple récit, mes frères; ne nous écartons pas, s'il vous plaît, de l'idée que le Sauveur a prétendu nous y donner, mais considérons-y un moment tout ce qu'elle renferme dans ce peu de paroles, sur la conduite déplorable du pécheur. A peine a-t-il conçu des désirs d'indépendance et de liberté, qu'il se sépare de son légitime maître, rompt tous les plus beaux liens qui pouvaient l'attacher à lui, et va se perdre dans un pays éloigné, non pas, dit saint Ambroise, par des espaces mesurables et par la distance des lieux; mais par les sentiments de son âme, qui mettent un intervalle immense entre lui et le souverain bien. Ce n'est point ici un Caïn frappé de crainte et de remords, qui pense en fuyant éviter la présence sensible de son maître : c'est un cœur corrompu qui renonce à la grâce, qui chasse l'Esprit-Saint, qui l'oublie et qui s'en croit oublié. Ce n'est point une apostasie extérieure dont le scandaleux éclat le sépare du corps de l'Eglise, il y est encore au dehors comme un de ses membres, il paraît vivre dans son sein; mais c'est proprement comme dans une maison étrangère, étranger lui-même à tout ce qui s'y passe. L'éloignement où il se réduit peu à peu est presque entier à tous égards, et on pourrait dans un sens le comparer à celui d'un infidèle. *In regionem longinquam.* Loin du commerce et de la compagnie des gens de bien, cette société ne convient guère à un cœur mondain et corrompu; elle n'est pas de son goût et n'entre pour rien dans le plan de sa vie; loin de la vérité, de la lecture, de la parole sainte de l'Evangile, qui est sur la terre le pain et la nourriture du juste; loin des sacrifices et des sacrements qui coulent sans cesse dans nos temples, comme les fontaines de la grâce du Sauveur; loin de la pratique des vertus chrétiennes et des œuvres de la foi, qui forment ici-bas la communion des saints, hélas! il ne connaît point l'usage de toutes ces choses et en ignore même le langage et le nom. Enfin, loin de Dieu et de soi-même, c'est une brebis errante et malheureuse qui se bannit du bercail pour courir selon son caprice dans des routes perdues: *Profectus est.* Comme il s'est mis d'abord hors du droit chemin, plus il marche, moins il s'en rapproche. Plus il court, et plus il s'égare. Chaque pas qu'il fait lui ouvre un nouveau précipice, et un abîme attire toujours sur lui un autre abîme.

On veut l'arrêter, on l'avertit, on le conjure, on s'efforce de le retenir. Tout le menace, tout lui crie avec un prophète : où allez-vous, et à quoi aboutissent vos démarches? *Ideo clamavi super hoc.* (*Isa.*, XXX.) Voulez-vous vous précipiter vers la mort et dans le gouffre d'un malheur éternel? *Quiesce.* Arrêtez-vous, âme injuste, ingrate et insensée, il y a trop longtemps que vous courez et que vous vous fatiguez dans les voies de l'iniquité. Voulez-vous provoquer plus longtemps votre Dieu, et prétendez-vous mettre encore sa patience à l'épreuve nouvelle? irez-vous jusqu'à la lassitude au mépris de ses justes lois, et permettra-t-il que vous acheviez votre course perverse? il est temps de vous rendre et de vous arrêter? *Quiesce.*

Mais tous ces cris, toutes ces menaces sont autant de voix perdues en l'air, qui ne parviennent point jusqu'aux oreilles de son cœur, et il se met malheureusement dans une distance trop grande pour pouvoir entendre : *In regionem longinquam.* C'est alors aussi qu'emporté par la cupidité, abandonné à lui-même et livré aux différents objets de ses passions, il consume, il prodigue, il perd en un moment le plus riche de tous les trésors, la grâce inestimable de l'innocence. C'est alors que sans honte et sans discernement, il fait une affreuse dissipation de tout ce qu'il a reçu des mains de son Dieu : esprit, talents, force, santé, sagesse, bonté, tout est sacrifié au monde et à la créature; tout est vendu au démon, qui s'enrichit chaque jour des plus précieuses dépouilles d'une âme, et il n'y a pas souvent jusqu'aux biens temporels de fortune, qui ne deviennent en un instant le prix d'une action brutale, ou de l'emportement de quelque autre passion : *Et ibi dissipavit substantiam suam.* Vous donc qui vous reconnaissez à ces traits, vous, mon cher frère, à qui je pourrais ajouter, c'est vous dont je parle, revenez un moment sur vos pas, et voyez d'où vous êtes parti et jusqu'où vous vous êtes précipité : *Memor esto unde excideris.* Rappelez ces premières années, cette éducation sainte, cette heureuse innocence, cette timorité d'une conscience fidèle,

Digitized by Google

tout cela est disparu : *Dissipavit substantiam suam.* Auriez-vous cru vous-même en venir à cet excès? en faisant le premier pas dans le sentier de la volupté, vous vous proposiez de vous arrêter à certaines bornes ; jusqu'où cependant avez-vous été? dans quel abîme vous êtes-vous plongé? que vous reste-t-il de pudeur, de religion, de foi? quel état aux yeux de la religion ! Vous y voilà cependant depuis longtemps, pécheur, âme mondaine qui m'écoutez ; et si tout autre motif de douleur paraît trop faible à vos yeux, que celui-ci du moins ait assez de force pour en pénétrer votre cœur. Que de progrès affreux depuis le moment fatal qui vous fit perdre votre Dieu de vue? que sont devenues les richesses spirituelles dont on vous avait comblé, et quel usage en avez-vous fait? Pouvez-vous bien rappeler cette perte sans horreur? et ne peut-on pas vous dire ici, comme saint Jérôme à certaine personne qui vous ressemblait : *Eras?* Autrefois vous étiez le temple de Dieu, la demeure de l'Esprit-Saint et le membre vivant de Jésus-Christ. Autrefois vous étiez marqué du sceau de l'adoption. Citoyen de la céleste patrie, élevé au-dessus du monde, égal aux anges et redoutable au démon par le caractère auguste de votre innocence : *Eras.* Vous étiez l'ouvrage de la grâce, l'honneur de la religion, la joie de l'Eglise, l'exemple de vos amis, l'amour et la consolation des gens de bien. Mais que vous reste-t-il de tant de trésors? hélas ! autant de fois que je vous montre ce que vous étiez, autant de fois devez-vous gémir, parce que vous avez le malheur de ne l'être plus maintenant, et que tout est perdu par votre faute : *Et quoties dico, eras, ingemiscere debes, quia jam non es quod fuisti.* Telle est la cruelle dissipation que vous avez faite des dons de Dieu, et qui mérite bien toutes vos larmes jusqu'au tombeau. Oui, mes frères, telle est la conduite déplorable du pécheur, et les funestes progrès qu'il fait dans les voies de l'iniquité. Il ne me reste plus que d'y ajouter ce qui en devient le terme fatal, et il ne faut que reprendre la suite de notre parabole, pour juger de cette troisième circonstance

Après que le prodigue eût dépensé tout son bien dans ce pays éloigné, il y arriva une grande famine, continue l'Evangile, et il commença lui-même à tomber en nécessité, éprouvant ainsi tout le contraire de ce qu'il s'était promis en se séparant de son père : *Facta est fames valida, et ipse cœpit egere.* Autre récit fort simple et fort court, où se retrace d'abord à nos yeux l'état d'une âme mondaine qui abandonne son Dieu. Tel est en effet son triste sort, au milieu de ses égarements, et il faut qu'il en soit ainsi, mes frères, ou que le Saint-Esprit nous trompe lui-même dans ses oracles. Il est naturel, il est de l'ordre souverain, que la misère accompagne partout le péché, et si on ne le sent pas, c'est encore une plus grande misère. Mais que dis-je, pécheurs? permettez-moi de vous démasquer un moment, et de dévoiler ici ce que vous affectez de cacher sous un dehors trompeur : vous la sentez malgré vous cette misère du péché ; les voies de l'iniquité sont difficiles : *Ambulavimus vias difficiles.* Il vous est libre d'y marcher, en violant vos devoirs comme le prodigue, et personne ne vous arrête ici-bas ; mais il est arrêté là haut que vous ne pouvez le faire impunément, et quand Dieu vous permettrait d'y courir les siècles entiers, vous seriez toujours réduits à dire comme l'impie dans l'Ecriture, que vous vous êtes inutilement lassés, qu'après avoir desséché votre âme, et consumé votre cœur, vous n'avez pu venir à bout de le contenter pleinement, ni lui procurer un repos fixe, parce que son bonheur et son repos ne furent jamais dans la créature ; parce que c'est une loi fixe, et dont rien ne peut arrêter l'exécution, dit saint Augustin, que tout cœur déréglé devient son propre bourreau, et trouve en lui-même la juste peine de son déréglement : *Jussisti et sic est ut pœna sua sibi sit omnis animus inordinatus.* Vous le sentez ce fond de misère, dans ces moments imprévus de remords, d'inquiétude et de déplaisir, qui viennent vous saisir quelquefois : c'est alors que Dieu même vous défie, vous insulte et vous tient ce langage intérieur, dit saint Augustin : *Si bene tibi est sine me, ego non sum tuum bonum.* Où vas-tu, téméraire mortel? où vas-tu, enfant rebelle, en te dérobant à moi? s'il est vrai que tu n'es pas mal sans moi, je ne suis donc pas ton bien, et tout ordre est renversé : mais si je suis seul ton bien et ta félicité, il faut nécessairement que tu deviennes misérable en t'éloignant de moi. Vous le sentez enfin, et une main invisible vous le fera sentir, que rien n'égale l'indigence d'une âme qui a perdu sa sainteté ; que partout où ne se trouvent point les effets de la grâce céleste, il ne peut y avoir qu'amertume, famine et pauvreté. L'oracle en est prononcé, et quiconque croit avoir droit de parler autrement, j'ose lui dire sans hésiter, avec un autre Père de l'Eglise, ou qu'il n'a pas l'esprit sain, ou qu'il n'est pas de bonne foi : *Ubi sterilitas bonorum, ibi fames valida.* (S. Chrys.)

En est-ce assez, chrétiens auditeurs? ou bien pousserai-je plus loin le parallèle, en suivant les termes mêmes de l'Evangile, et en vous montrant notre prodigue devenu enfin le dernier des serviteurs d'un habitant du pays, envoyé dans sa maison des champs pour y garder un troupeau de pourceaux, souhaitant tous les jours de remplir son ventre des écosses mêmes que mangent ces vilains animaux, et ne trouvant personne qui lui en donnât. On serait sans doute mal reçu, à vouloir employer dans nos chaires ce détail et ces sortes d'expressions, si Jésus-Christ ne s'en était servi lui-même. La fausse délicatesse du siècle en est peut-être blessée, sans vouloir en pénétrer le fond. La simple figure la choque dans les termes, et la réalité ne la frappe point dans l'application de ses circonstances. Mais puisque la vérité même a parlé, que pouvons-nous

Digitized by Google

faire de moins que de confondre le pécheur par ses paroles, en lui montrant ici son état au naturel? et fasse le ciel qu'il ne le voie pas avec indifférence! Non, mes frères, ne nous laissons pas abuser par de faux préjugés; ce pécheur, tel qu'il soit, affecte quelquefois un beau dehors, et se donne un air de joie et d'indépendance qui en impose, je l'avoue; mais au fond, c'est un malheureux tombé de l'indigence dans la captivité; la même main qui vient de punir, par une fin cruelle, la dissipation qu'il a faite des biens de son âme, se venge à son tour par la plus honteuse servitude, de l'abus qu'il a voulu faire de sa liberté, et il ne lui en reste que la confusion de s'être égaré au delà même de ses vues: *Adhæsit uni civium regionis illius.* C'est un esclave du démon qui règne sur lui en vrai tyran, et qui sait parfaitement bien l'honorer, comme le plus vil mercenaire, d'un emploi fort convenable à la bassesse de son cœur et de ses sentiments: *Misit eum ut pasceret porcos.* C'est une âme assujettie par l'habitude à autant de maîtres impérieux qu'elle a de passions différentes, et on n'aurait qu'à les compter dans le détail pour en être bien convaincu; une âme qui se forme autant de liens qu'elle passe de jours dans son péché, et enfante presque autant de croix pour se tourmenter qu'elle conçoit de désirs, parce qu'elle conçoit toujours plus de désirs qu'elle n'en peut satisfaire, et que la jouissance même ne lui laisse qu'un nouveau vide à remplir par de nouveaux frais: *Cupiebat implere ventrem de siliquis.* Enfin c'est un pécheur dégradé de la qualité d'enfant de Dieu, qui, sous de belles apparences, capables d'éblouir les yeux du monde, vit pourtant sans liberté, sans biens, sans honneur aux yeux de la foi; et s'il manque quelque chose à cet affreux portrait, ce ne peut-être que la force des termes de l'Evangile, qui le met au-dessous des plus vils animaux, et ne lui donne pas même la satisfaction dont ils jouissent: *Et nemo illi dabat.*

Encore une fois, quel état! et l'eussiez-vous cru, mes frères, qu'un enfant comblé autrefois de tant de biens, en fût sitôt déchu pour en venir jusque-là? ou plutôt, tant de pécheurs qui m'écoutent peut-être ici, eussent-ils pensé qu'ils sont eux-mêmes cet enfant misérable, s'ils n'en avaient connu toute la vérité dans ce détail? Mais notre évangile plein d'instructions va faire succéder un spectacle à un autre. Il est temps de considérer le retour du prodigue, après avoir été témoins de ses égarements; et si le pécheur a vu avec horreur dans cette première image, ce qu'il est, nous allons lui montrer dans une seconde, ce qu'il doit être, et les moyens de le devenir. C'est la matière de mon second point.

SECOND POINT.

Je reprends, s'il vous plaît d'abord, mes frères, pour vous montrer le retour du prodigue, le même ordre que j'ai suivi pour vous montrer son égarement; et sans vouloir user dans ce discours, d'autre variété que de la différence des circonstances qui se trouvent dans l'Evangile même, je réduis le reste de la parabole à ce qui fait le principe, l'action et le terme de ce retour sincère. Trois réflexions édifiantes qui forment l'idée juste d'une conversion parfaite, et qui sont comme autant de degrés par où le pécheur doit nécessairement passer pour se remettre dans l'ordre.

Rappelez l'état où nous avons laissé le prodigue. Le voilà donc réduit à traîner les restes d'une vie misérable que la faim a épargnée, à disputer aux plus vils animaux le reste dégoûtant de la plus infâme nourriture. Dans cet état, dit l'Evangile, il rentre en lui-même, il se replie sur sa propre misère, il contemple à loisir sa déplorable situation. Quel coup d'œil! quel souvenir du passé! quel état, en le comparant à celui qu'il a si follement abandonné! *In se autem reversus.* Il en était bien temps sans doute! s'il l'eût fait plus tôt, il n'aurait pas poussé si loin ses égarements; car enfin, et pour le dire ici en passant, l'unique malheur de l'homme pécheur n'est peut-être pas précisément d'être éloigné de Dieu, c'est d'être encore loin de soi-même, et d'éviter avec soin tout ce qui pourrait l'en rapprocher. Il ne faudrait souvent que s'arrêter un peu, suspendre le mouvement de ses démarches, et se donner le loisir de rappeler son propre cœur, pour être vivement touché; c'est aussi par là que commence d'abord la conversion du prodigue, et s'il en est peu qui aient le bonheur d'y parvenir comme lui, c'est qu'il en est peu qui commencent comme lui, et qui comprennent même bien toute la nécessité de ce retour intérieur: *In se autem reversus.* Il rentre en lui-même, parce qu'il est misérable: heureux effet de l'adversité! s'il eût été toujours heureux, il n'aurait jamais pensé à retourner à la maison de son père.

Mais sur quoi roulent les réflexions sérieuses de cet enfant coupable, et de quelles pensées s'occupe-t-il pour lors? Hélas! mes frères, il ne lui faut pas de grands efforts pour les faire naître, et le sujet n'en est ni fort éloigné, ni fort difficile. Il considère l'excès de sa misère et les suites de ses égarements; il rappelle ce qu'il était autrefois, il en fait la comparaison avec sa situation présente, et par les divers sentiments que cette vue excite dans son âme, il se trouble, il s'afflige, il s'étonne, et se tient à lui-même ce langage de vérité: misérable! dans quel affreux changement suis-je tombé par ma faute, et qu'ai-je gagné à vouloir secouer le joug d'une juste obéissance, pour devenir mon maître? indigne fils d'un trop bon père! quelles douceurs les mercenaires mêmes n'ont-ils pas auprès de lui, au moment que je parle? et combien y a-t-il de serviteurs dans sa maison, qui mangent du pain en abondance, tandis que devenu le triste compagnon des plus sales animaux, je suis ici tous les jours à sentir l'indigence et à mourir de faim? *Quanti mercenarii in domo pa-*

Digitized by Google

tris mei abundant panibus : ego autem hic fame pereo!

Telles sont les réflexions sérieuses qu'on demande de vous, pécheur. Faut-il qu'un autre vienne vous les fournir, et vous en coûterait-il beaucoup d'en trouver la matière? hélas! au travers de tous les beaux dehors que vous nous montrez, l'excès de vos misères vous accable, vous saute pour ainsi dire aux yeux, et vous n'avez qu'à les ouvrir un moment comme le prodigue. Percez, sondez ; plus vous vous connaîtrez, moins vous vous pardonnerez d'être déchu de ce que vous étiez, pour devenir ce que vous êtes, et votre grande maladie jusqu'ici, c'est de ne l'avoir pas bien connu. Comparez quelquefois votre sort à celui de tant d'âmes justes qui sont fidèles à Dieu, et sentez-en toute la différence. Leur état vous paraît dégoûtant, peut-être dans ces moments de séduction et d'ensorcellement, où les plaisirs et les pompes du siècle brillent à vos yeux : vous insultez même pour lors à la régularité de leur conduite, et vous paraissez leur porter une espèce de compassion; mais vous changez bientôt de langage; lorsque la passion est ralentie, la force de la vérité vous arrache, malgré vous, des sentiments d'envie sur le bonheur de leur destinée; et si dans certaines conjonctures on vous laissait le choix d'une conscience semblable à la leur, vous savez bien ce que vous sacrifieriez pour leur ressembler.

Or c'est dans ce triste parallèle que vous devez chercher un motif de conversion, et vous dire à vous-même, comme le prodigue : où en suis-je? Misérable esclave du monde, enfant fugitif de la maison paternelle! combien d'âmes fidèles passent tranquillement leurs jours dans le tabernacle du Seigneur, et en partagent les biens solides, tandis que je me vois plongé dans une agitation éternelle, et joué sans cesse par des fantômes qui m'amusent sans me remplir! Combien de personnes d'une même nature, d'une même condition que moi; et pour prendre plus à la lettre les termes de l'Evangile, combien de domestiques, peut-être dans ma propre maison; de serviteurs et de mercenaires dans celle de mes voisins; gens la plupart obscurs, dont je fais l'objet de mon mépris, qui goûtent cependant, par leur innocence, toutes les douceurs d'une conscience pure, tandis qu'avec un air de faste et de liberté qui trompe les hommes, je me vois asservi à autant de maîtres différents que j'ai de passions, et occupé à nourrir comme autant d'animaux immondes, que j'entretiens de vices dans mon âme! *Quanti mercenarii abundant panibus!* Veux-je donc passer ainsi le reste incertain de mes jours? N'aurai-je été chrétien que pour éprouver éternellement le malheur d'en avoir profané le caractère? n'aurai-je appartenu au meilleur de tous les pères, que pour rendre ma situation plus désespérante? veux-je pousser sa patience à bout, forcer sa miséricorde même à me laisser vivre dans la misère la plus profonde, au milieu des plus puissantes ressources; mourir de faim, au milieu des plus riches trésors, et finir par l'impénitence? *Ego autem hic fame pereo.*

Oh! mes frères, que ces réflexions ont de pouvoir sur le cœur de l'homme! qu'elles sont capables de frapper un esprit attentif, et de préparer les voies à une conversion solide! mais encore une fois, la plupart des pécheurs n'en sont guère occupés dans le monde : ils évitent comme un malheur tout ce qui peut les réveiller, et regardent comme une espèce de félicité de n'avoir point occasion de les faire : de là aussi l'horreur qu'on a de la retraite, des lectures saintes, de l'examen de son propre cœur, et des avis salutaires d'un guide éclairé, qu'on n'aurait garde de choisir, et auquel on préfère le premier venu. De là le renversement de toute l'économie de la grâce, qui veut commencer par là son ouvrage, et dont on ne veut pas soi-même observer les justes règles ; de là enfin le triomphe entier du démon, qui endort dans une fausse paix les âmes qu'il possède, et qui ne s'en assure la possession qu'en éloignant tout ce qui pourrait les troubler. C'est ainsi que la vie des hommes sur la terre se passe tout entière à s'ignorer eux-mêmes, et à n'y point penser. Grand Dieu! vous le voyez : source unique de notre repos; trop misérable déjà celui qui s'éloigne de vous, et qui perd le souverain bien en vous perdant : oui sans doute, mais après cette perte même, et dans cet éloignement, heureux encore celui qui commence du moins à sentir l'excès de sa misère, et qui se met en devoir, comme le prodigue, de connaître l'horreur de son état : *Ego autem hic fame pereo*

Cependant ce retour intérieur de lumière et de sentiment ne suffit pas encore, puisque ce n'est là qu'un principe de conversion pour celui dont nous parlons, et il va bientôt nous en faire voir l'action même et la pratique, par un second trait le mieux marqué dans notre parabole. En effet, mes frères, la vue de sa propre misère ne le touche pas en vain, et la connaissance intime de son mal paraît d'abord suivie des moyens d'en chercher le remède. Il est temps, dit-il, de changer de situation, et de sortir de cette dure servitude : *Surgam et ibo ad patrem.* Il faut que je me lève pour aller trouver mon père. Mais que va-t-il faire? un père outragé, abandonné, est-il encore père? osera-t-il bien paraître devant lui? ah! mes frères, l'amour n'est pas si circonspect, la douleur ne raisonne pas; il aime, cela lui suffit. Il ira donc se jeter à ses pieds, et pénétré de la plus amère douleur, faisant parler pour lui ses larmes, il lui dira : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous : *Peccavi in cœlum et coram te.* Les crimes dont les hommes ont été les témoins, ne sont rien auprès de ceux qui n'ont été connus que de Dieu seul. Je ne suis plus digne maintenant d'être appelé votre fils; mais ayez pitié de moi, en me recevant du moins comme un serviteur, et placez-moi au nombre des do-

Digitized by Google

mestiques qui sont à vos gages dans votre maison.

Que ne puis-je ici, chrétiens, appeler tous les pécheurs qui sont sur la terre, pour être témoins d'un spectacle si touchant! et que ne m'est-il donné d'exposer un si bel exemple aux yeux de tout l'univers! écoutez au moins avec attention, vous tous qui êtes ici assemblés. Je vous en conjure dans ce moment, au nom de la vérité même que vous allez entendre. Voici un enfant, égaré, perdu, et abandonné, jusqu'au point où nous l'avons vu, qui revient maintenant, avec tous les sentiments les plus parfaits d'une pénitence sincère. Sentiment de courage, de sagesse, de précaution. Ce ne sont point ici de ces vagues projets de retour, dont on se contente de repaître une imagination échauffée, pour amuser un cœur qui demeure toujours dans le lieu et l'occasion du péché. Il quitte l'un et l'autre sur-le-champ; il se lève, se met en chemin, et abandonne pour toujours un pays étranger, qui a été le théâtre de ses débauches : *Et surgens venit ad patrem.* Sentiments d'amour et de confiance. Le seul terme de père dont il se sert en donne une trop juste idée, et il est aisé de voir quelles sont les dispositions intérieures d'un enfant, qui n'a d'abord que ce tendre nom dans la bouche. On peut dire que la nature reprend alors ses droits, et la grâce encore mieux, quand elle porte une âme à se tourner vers Dieu de cette sorte : *Dixitque ei : Pater.* Sentiment de douleur et de componction, qui lui fait reconnaître et avouer l'horreur de son crime dans toutes ses circonstances : *Peccavi ;* j'ai péché : je m'accuse moi-même, et me confesse coupable contre le ciel et devant vous. Point d'adoucissement, point d'excuse, de prétexte, ni de ménagement dans cette accusation : un cœur vraiment contrit ne les connaît pas. J'ai péché, parce que je l'ai bien voulu par la perversité de mon cœur, et je viens montrer mes plaies telles qu'elles sont; car j'avoue que j'ai violé de la manière la plus atroce, que tout ce que je devais à un Dieu et à un père : *Peccavi in cœlum et coram te.*

Sentiment d'humilité, de confusion, de mépris et de haine de soi-même, tout est exprimé dans ces paroles, encore mieux que nous ne pouvons le dire : *Jam non sum dignus;* non, mon père, je ne mérite plus de porter le titre auguste que j'avais autrefois, j'en suis déchu par ma faute; j'ai rompu les nœuds de l'alliance qui m'unissait à vous; ce caractère glorieux n'est plus pour moi, et après m'être dégradé moi-même sans honte, je me reconnais très-indigne d'être compté au nombre de vos enfants, et de m'asseoir à votre table : *Jam non sum dignus vocari filius tuus.* Sentiment de justice, qui le réduit pour toujours à un état d'expiation et de pénitence : *Fac me;* traitez-moi désormais comme un des serviteurs qui sont à vos gages; c'est encore beaucoup pour un coupable, qui mérite d'être à jamais rejeté de votre présence. Que celui qui ne vous a jamais manqué de fidélité, jouisse auprès de vous des priviléges de son innocence : pour moi, indigne dissipateur de vos bienfaits, si vous me souffrez encore dans votre maison, il est trop juste que j'y sois regardé comme le dernier de vos esclaves, condamné à gagner mon pain à la sueur de mon front. Rien ne m'est dû que le rebut et le supplice, et je devrai moi-même à votre clémence, d'avoir bien voulu accepter les peines de mon travail, pour la satisfaction de mes outrages : *Fac me sicut unum de mercenariis tuis.*

Voilà ce que le Sauveur nous propose comme un parfait modèle de conversion. Mesurez-y maintenant votre conduite, pécheur qui m'écoutez, et apprenez-y vos devoirs. Je ne me retranche plus à vous demander, si, rentré en vous-même, et considérant l'horreur de votre état, vous formez la résolution d'en sortir. Je suppose que vous le faites : hélas! oui, vous la formez depuis longtemps cette résolution. Vous sentez dans de certains moments l'excès de vos misères : tout vous en parle : tout vous en convainc, et vous convenez alors : vous dites comme le prodigue, qu'il faut se lever pour aller à Dieu, avec tous les sentiments que je viens de marquer : *Surgam et ibo ad patrem.* Vous le dites, mais le faites-vous? et pourquoi ne le faites-vous pas? pourquoi, malgré ces retours, ces amertumes et ces mouvements intérieurs, demeurez-vous encore dans votre péché? Ah! c'est qu'il faudrait faire effort pour vous lever : c'est qu'il vous en coûterait trop de faire à la piété certains sacrifices qu'elle vous demande, et que vous vous figurez un temps où il vous en coûtera moins, c'est-à-dire, que vous prétendez que Dieu reçoive, quand il vous plaira, vos misérables restes, comme une pénitence bien sincère? Parlez, homme déréglé, femme du monde, parlez, et souffrez qu'on vous presse une bonne fois sur cet article. La conscience vous parle, la vérité vous presse : vous sentez : vous? voulez-vous donc de sang-froid risquer le malheur de mourir impénitent? Levez-vous donc, voilà peut-être la dernière fois que Dieu vous parle; courez vous mettre à ses pieds, dites-lui : mon père, car j'ose encore vous appeler de ce nom, vous voyez devant vous un fils prodigue, ingrat, dénaturé, qui vient se jeter entre vos bras; s'il ne faut qu'être nécessairement misérable pour avoir droit à vos bontés, vous voyez le plus coupable des fils, le plus indigne de pardon; mais votre grâce, votre miséricorde paraîtront d'autant mieux que je les aurai moins méritées. Finissons, mes frères; voyons enfin l'heureux terme de la conversion du prodigue, et tout ce qu'il va gagner par la sincérité de son retour? C'est la dernière circonstance que je touche en deux mots, pour finir notre parabole.

Lorsqu'il était encore bien loin, son père l'aperçut, dit l'Evangile, et ses entrailles en furent émues de compassion. Il faut être père pour reconnaître un fils dans un pareil

Digitized by Google

état. Il court à lui sans l'attendre, se jette à son cou, l'embrasse, arrose son visage de ses larmes. Il n'attend pas qu'il demande grâce; il revient, cela suffit, il a tout obtenu. Que ne puis-je, mes frères, vous peindre ce touchant spectacle, la joie du père, la douleur du fils, les larmes de tous les deux! dans le père, une joie qui se manifeste par ses transports; dans le fils, une douleur qui ne s'exprime que par son silence: dans le père, un amour excessif à qui les paroles manquent; dans le fils, un amour confus et pénétré, qui ne parle que par ses sanglots. Mais qu'y a-t-il donc dans ce fils ingrat de si capable d'attendrir un père? Ah! mes frères, une grande misère et un plus grand sentiment de sa misère. Il est rétabli dans tous ses droits, il ordonne un festin afin que rien ne manque aux témoignages publics d'une réconciliation parfaite, et si le fils aîné fait éclater ses plaintes, il veut bien justifier son indulgence; il était bien juste, lui dit-il, de nous réjouir dans cet heureux moment, puisque votre frère, qui était mort, paraît ressuscité, et que j'ai eu la consolation de le retrouver, après l'avoir perdu: *Gaudere oportebat, quia tuus frater perierat et inventus est.* Une telle bonté vous paraît inouïe, incroyable: Et bien, mes frères, elle n'est encore qu'une faible image de celle de Dieu à l'égard des pécheurs pénitents: *Nemo tam pater.* Et si lui-même ne nous en assurait, on aurait de la peine, chrétiens auditeurs, à croire un tel excès de miséricorde, que saint Chrysostome en cet endroit appelle ineffable, étonnant, et presque terrible. *O ineffabilem et tremendam misericordiam! quis unquam vidit?* On n'oserait peut-être en parler si souvent aux fidèles dans les mêmes termes, si l'Eglise n'ordonnait à ses ministres de la publier sur les toits, et si l'on ne savait d'ailleurs par l'Apôtre, que c'est cette bonté même, et cette miséricorde qui nous invite plus que tout le reste à la pénitence. Je m'arrête donc ici, en vous laissant faire des réflexions, que votre cœur vous rendra peut-être plus propres et plus utiles que celles que je pourrais proposer. Un enfant rebelle, ingrat, perfide et dénaturé, reçu et caressé plus que jamais par le père même qu'il a outragé! Un pécheur infâme et abominable, devenu la conquête, la joie et l'objet de toutes les tendresses de son Dieu, préférablement au juste! Ah! certainement, mes frères, l'idée seule d'une telle faveur doit forcer sans délai le retour d'un coupable, et la seule confiance de l'avoir reçue doit devenir le motif d'une éternelle fidélité, ou la religion n'a plus rien qui puisse toucher le pécheur.

Oui, Seigneur, je l'avoue, c'est ici le trait le plus fort que votre parole puisse porter au cœur de l'homme, en lui apprenant toutes ces vérités. Dans toute autre occasion, la grandeur de votre majesté peut l'effrayer: votre sagesse infinie peut le confondre, et la rigueur de vos jugements le pénétrer d'une juste crainte; mais ici, on peut dire que votre bonté le pousse à bout, et si elle ne le gagnait pas, j'oserais dire moi-même qu'il a changé de nature, ou qu'il peut être plus méchant que vous n'êtes bon. Je me rends donc à cette bonté victorieuse, grand Dieu! elle me couvre de confusion, et après avoir résisté à tout le reste, je succombe enfin aujourd'hui sous le poids de toutes vos miséricordes. C'en est fait, Seigneur, et il n'y a plus pour moi désormais que ces deux paroles, qu'un de vos saints met dans la bouche d'un pécheur; mettez-les vous-même dans mon cœur d'une manière efficace, qui m'en fasse tirer dès aujourd'hui les conséquences: vous êtes père: j'ai cessé d'être votre enfant: *Tu quod patris est non amisisti: ego perdidi quod erat filii.* (S. Petr. Chrysol.) Vous êtes père: voilà l'attrait le plus puissant de ma conversion et de mon retour vers vous: je ne veux plus le différer d'un seul moment. *Tu quod patris est non amisisti.* J'ai cessé d'être votre enfant: voilà le juste motif de ma pénitence et de mon humiliation jusqu'à la mort; je n'en veux jamais perdre le souvenir: *Ego perdidi quod erat filii.* C'est, mes frères, le fruit solide que nous devons retirer de ce discours. C'est là le vrai moyen de consoler l'Eglise qui gémit sur la terre de nos égarements, et de réjouir celle qui triomphe dans le ciel, où vous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit, etc. *Amen.*

SERMON VI.

Pour le troisième dimanche de Carême.

SUR L'IMPURETÉ.

Cum immundus spiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem, et non inveniens dicit. Revertar in domum meam unde exivi. (*Luc.* XI.)

Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides, cherchant du repos; et comme il n'en trouve pas, il dit: Je retournerai dans ma maison, d'où je suis sorti.

Telle est dans les termes du texte de l'Evangile, l'image affreuse du crime de l'impureté, et de tout ce qui se passe dans un cœur, où règne ce vice détestable, que je viens combattre aujourd'hui. Je sais bien d'abord que le siècle voudrait, s'il était possible, nous imposer là-dessus un éternel silence. Hardi à commettre le mal contre Dieu, il ne souffre qu'avec peine qu'on le lui reproche de sa part; et déposant toute honte, quand il est question de tomber dans le péché pour satisfaire sa passion, il affecte une fausse pudeur quand il s'agit d'en parler pour le corriger, ou pour le confondre. Mais quoi! mes frères, arriverait-il que les horreurs de ce crime fissent sa ressource, et qu'il pût trouver un asile dans son énormité même? serait-il dit que le glaive tranchant de la parole divine épargnât ce monstre affreux, qui dévore si cruellement la vigne du Seigneur? Et d'ailleurs, chrétiens auditeurs, si malgré les invectives et les anathèmes qu'on lance publiquement contre ce vice honteux, il ne laisse pas encore de captiver tant de cœurs dans le monde, avec quelle fureur n'exercerait-il pas son empire, si on n'osait pas manifester sa laideur? et

Digitized by Google

que deviendraient tant de pécheurs dont le retour sincère dépend souvent de la force d'un discours chrétien, si les ministres mêmes du Seigneur prenaient le parti d'un timide silence?

Tel ne fut jamais l'usage de nos pères en cette matière. Ils ne croyaient pas que la sainte gravité de la chair évangélique pût être blessée par l'infamie d'un péché qu'ils avaient en vue de faire détester. Toujours bien éloignés de consulter sur ce sujet la délicatesse hypocrite du siècle, ils parlaient avec la sainte liberté qu'inspire l'amour de la vérité, sans manquer pourtant aux sages ménagements que la religion prescrit? Convaincus que la pureté des âmes innocentes n'en deviendrait que plus précautionnée, que les coupables en avaient besoin, et qu'il fallait travailler à ôter le mal du milieu d'Israël, par un zèle infatigable, au lieu de le laisser impunément triompher, par une injuste crainte: *Auferetis malum a vobis de medio Israel.* (*Judic.*, XX.)

C'est tout à la fois, mes frères, par ces grands motifs et avec ces sages précautions, que je viens combattre aujourd'hui le plus honteux de tous les vices, et que je prétends vous faire voir, 1° le désordre qui est particulier à ce crime, pour vous en inspirer toute l'horreur; 2° les remèdes qui lui sont propres, pour en guérir ou prévenir toutes les blessures. Bornons-nous d'abord à ce dessein, qui nous donnera lieu d'en traiter plus solidement la matière. Mais vous, Seigneur, daignez conduire par votre Esprit la langue de celui qui va parler, et préparer le cœur de ceux qui vont entendre. Nous vous le demandons aujourd'hui avec un renouvellement de ferveur, par l'intercession de la plus pure de toutes les Vierges. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Entre tous les désordres que le zèle de la vérité peut reprocher à des hommes chrétiens, la nature de celui que je viens combattre est telle, qu'il attire d'une manière plus particulière toute la haine et l'aversion du Seigneur; qu'il ruine d'une manière plus sûre et plus absolue tout l'ouvrage du salut. La corruption du siècle a beau vouloir en juger autrement. En vain par un raffinement de malice s'efforce-t-il de le représenter sous des termes moins odieux; quelque idée après tout que les hommes veuillent s'en faire, tous les hommes ensemble avec leurs idées n'empêcheront jamais que l'impureté ne soit un crime qui porte toujours avec soi, premièrement, un caractère propre d'abomination aux yeux de Dieu qui le voit commettre; secondement, un caractère propre de réprobation dans l'homme qui le commet. Voyons-en les preuves, mes frères, et s'il nous reste encore dans le cœur quelque impression de la foi chrétienne, armons-nous de toute l'indignation dont nous sommes capables contre un monstre qui en est véritablement digne. C'est la disposition où je vous conjure de vous mettre, et c'est ce que j'attends de vous dans ce discours.

En premier lieu donc, crime abominable aux yeux de Dieu et digne de toute son aversion; car ce qu'il y a ici d'abord de bien remarquable et à quoi peu de personnes font attention, c'est que dans presque tous les endroits de l'Ecriture, où le Saint-Esprit veut parler des péchés du premier ordre, et d'un degré de malice plus marqué, il a recours d'abord à celui dont nous parlons, pour s'énoncer; s'agit-il de reprocher toute l'énormité d'une impiété volontaire et affectée? Les termes de fornication et d'adultère sont employés à l'exprimer. Les prophètes, avec cette énergie qui leur est ordinaire, entreprennent-ils de décrire la dépravation des mœurs de tout un peuple dans les circonstances les plus noires, ils vont chercher d'abord dans quelque espèce de vice que nous combattons, de quoi se faire entendre. L'état détestable de l'impudique sert partout de sujet pour faire leurs comparaisons et leurs portraits, et ces hommes saints, si féconds en figures et en expressions, ne trouvent rien de plus fort, comme si ce crime annonçait lui seul dans son action le désordre de tous les autres: action indigne par elle-même, et qui, outre le violement d'une loi suprême, n'eut jamais d'ailleurs que la bassesse, la honte et l'infamie pour partage.

Aussi, mes frères, de quelle manière Dieu fait-il sentir son indignation contre un tel désordre, et jusqu'où ne porte-t-il pas contre lui les effets de sa justice dès cette vie même? Rappelez ici, vous qui n'en avez pas horreur, et qui tâchez en vain de disculper ce qui sera à jamais un objet d'anathème, rappelez ces jours de vengeance qui ont étonné deux fois tout l'univers, et voyez comment la mort la plus tragique abrége successivement les jours d'une vie voluptueuse. L'innocence en avait multiplié les années sur la terre; l'impureté les retranche tout à coup, et lorsque le souvenir des eaux du déluge n'est pas capable d'arrêter l'incontinence des hommes, Dieu fait descendre le feu du ciel pour la punir, c'est-à-dire, que ce Dieu qui est patient, parce qu'il est éternel, paraît comme forcé de faire éclater sa colère dans la destruction de son propre ouvrage. Le cri de tant d'actions infâmes s'élève jusqu'à son trône: il en est touché de douleur, dit l'Ecriture, par un langage humain, qu'elle emprunte ici pour se faire entendre; langage qu'il n'employa jamais, ni après la désobéissance d'Adam, ni après le meurtre d'Abel; il jure que son esprit ne saurait demeurer avec l'homme plus longtemps: il l'extermine enfin, et proteste même qu'il se repent de lui avoir donné l'être: *Pœnitet me fecisse eos.* (*Gen.*, VI.) O monstre, s'écrie saint Jérôme, où as-tu donc pris naissance? quel est ton désordre pour faire prononcer une telle parole? et de quel autre en a-t-on jamais dit autant dans tous les âges du monde? Vous le voyez, mes frères, ce monstre abominable, c'est le crime d'une chair impure, que Dieu déteste souverainement.

Digitized by Google

qu'il juge digne de toute son aversion: *Quia caro est.* (*Ibid.*) Il voit la gloire de son image défigurée dans une âme, et les caractères de sa divinité effacés sans respect. Il voit l'homme voluptueux assujettir indignement l'esprit à la chair, et devenir lui-même tout charnel : oublier volontairement ce qu'il doit à son créateur, pour s'asservir à la volupté, comme si elle était son Dieu : deshonorer la terre dont il devrait faire le plus bel ornement, se dégrader enfin sans honte de lui-même, et sacrifier toute la perfection de son être à un plaisir brutal : *Quia caro est.*

Mais ce n'est pas seulement la beauté d'une âme devenue l'image de son Dieu, que ce crime déshonore par sa corruption. Outre ces augustes traits de ressemblance qui sont communs à tous les hommes, il y a encore entre Dieu et l'homme chrétien une union plus étroite, plus personnelle, et une alliance plus particulière, dont les liens sacrés sont rompus d'une manière plus atroce par ce péché honteux, et qui aggrave infiniment par là son énormité. Oui, mes frères, depuis l'accomplissement de l'incarnation du Verbe, la foi ne nous permet plus d'ignorer ce que nous sommes devenus par l'application de cet adorable mystère, et le changement surnaturel qui nous a élevés par la grâce dans un ordre supérieur ; c'est que Jésus-Christ est en nous désormais comme chef, et que nous sommes en lui comme membres. Incorporés l'un avec l'autre par un prodige ineffable, on peut dire qu'il y a en lui les os de nos os, et en nous une portion de lui-même. En un mot, l'esprit s'étant fait chair, sans rien perdre de sa nature, la chair participe en quelque façon de l'esprit, et devient digne par là d'être traitée avec respect, selon la doctrine de l'Apôtre. Que l'homme chrétien, tel qu'il soit, connaisse donc par là toute la noblesse de sa régénération, et l'honneur qu'il est obligé de lui rendre, conclut saint Léon: *Agnosce, Christiane, dignitatem tuam.* Mais aussi que l'homme impur et voluptueux, tel qu'il puisse être, comprenne ici toute la noirceur de son crime, puisqu'autant de fois qu'il a la témérité d'y tomber, il pèche contre une chair adoptée et sanctifiée, qui lui a été donnée dans son baptême, et si cette considération, capable d'inspirer la plus parfaite continence, ne met pas un frein à la brutalité de sa passion, qu'il se souvienne encore qu'en voulant la satisfaire, il arrache à Jésus-Christ ses propres membres, pour les livrer à une honteuse prostitution : *Tollens membra Christi.* Que c'est par conséquent parmi tous les maux les plus détestables, celui à qui rien ne peut être comparé dans cette circonstance, et que quiconque au moins par ce seul endroit n'en a pas horreur, est certainement lui-même en horreur devant Dieu : *Hoc qui non horret, Deo ipso horret.* (S. Chrys.)

Ainsi ont raisonné les saints Pères sur ces paroles remarquables de l'Apôtre. Ainsi raisonnait surtout saint Jérôme, en s'élevant avec toute la force de son génie contre un impudique. Où en êtes-vous, s'écriait-il ! que faites-vous ! ô le plus malheureux des mortels ! *Infelicissime mortalium !* Rappelez au moins le jour de votre consécration : tournez un moment vos regards vers ces sacrés fonts, qui vous virent renaître dans le Saint-Esprit, et sachez que depuis l'union que vous y avez contractée avec Jésus-Christ, vous n'avez pu pécher sans souiller avec votre âme la chair même de Jésus-Christ, et sans ajouter la noirceur du sacrilége à l'infamie de vos actions. Et voilà pourquoi, mes frères, l'Eglise, cette chaste épouse du Sauveur, a toujours paru armée de tant de sévérité contre ce crime. C'est sur lui, en effet, c'est principalement sur lui que retombaient autrefois ces anathèmes publics, ces arrêts fulminants des saints conciles, et la juste rigueur de ses anciens canons, qui font la gloire des premiers siècles. C'est pour lui surtout qu'étaient en usage ces longues excommunications, ces retranchements de la société des fidèles, et ces exclusions mêmes absolues de tout ministère spirituel. On ne croyait pas pouvoir souffrir qu'un tel crime portât son infection jusque dans l'asile sacré de la pureté. On ne permettait pas que ceux qui en étaient publiquement atteints, vinssent ternir la gloire de la maison de Dieu, à moins qu'une longue pénitence n'eût effacé la tache de leur conscience. C'étaient là ces chiens qu'on chassait loin des autels, et ces animaux immondes à qui on dérobait la présence du Saint des saints : *Foris canes et impudici.* (*Apoc.*, XXII.) Pourquoi ? parce qu'on était persuadé que leur vice était la plus grande flétrissure du nom chrétien, qu'il déshonorait le Sauveur dans son corps, et qu'il portait l'abomination dans le lieu Saint, en violant le temple de l'esprit de Dieu. Premier caractère du péché honteux dont nous parlons, et qui doit faire éternellement rougir celui qui le commet.

Le second, qui devrait le faire trembler, c'est un caractère de réprobation qui lui paraît propre, parce que ce crime produit presque toujours dans le pécheur un état d'asservissement volontaire, qui le retient dans l'habitude, un état de dureté, qui lui rend inutiles par sa faute les secours divins de la foi. En sorte que l'impudique est tout ensemble pour l'ordinaire, un homme esclave de son péché, un homme qui se prive lui-même des ressources de sa religion. Allons, s'il vous plaît, par degrés et au détail, sans passer pourtant les mesures de bienséance et de respect que je me suis imposée sur cette matière. Je dis que l'impudique se rend esclave de son péché qui le domine, et pour voir d'abord en lui les preuves de cette cruelle servitude, on n'a qu'à considérer ces effroyables et continuelles rechutes, dont il grossit sans cesse le trésor énorme de ses iniquités. Non, mes frères, c'est ici où la cupidité ne connaît point de bornes, et ne dit jamais : *C'est assez* (*Prov.*, XXX). Les ténèbres qui font cesser

Digitized by Google

le jour, et la lumière qui finit la nuit, ne sauraient mettre de fin à cette maudite passion. On entasse crimes sur crimes, quoique la conscience crie à mesure qu'elle est blessée, surtout dans les commencements. Car il est certains moments de retour cuisant qu'on ne saurait fuir; mais on n'en devient pas plus sage. On souffre ce ver impitoyable du remords qui déchire les entrailles, mais qu'on voudrait pourtant éviter; et devenant ainsi une espèce de paradoxe à soi-même, on retombe toujours, quoiqu'on se reproche toujours ses propres chutes. La sainteté de nos sacrements, si, par je ne sais quel motif, on y a recours encore (car pense-t-on même à chercher sincèrement ce remède?), nos sacrements, dis-je, n'ont pas plus de pouvoir que le remords, contre l'attrait d'une habitude qu'on nourrit. Ils n'aboutissent tout au plus qu'à faire goûter, pendant quelques jours, la fausse joie d'une paix dont on se flatte, mais qu'on n'a pas mérité de recevoir; et à charmer pour un peu de temps les peines d'une conscience qui est à charge à elle-même, mais qui n'est pas changée. Après des confessions réitérées, on revient sans cesse à son vomissement, parce qu'on y veut bien revenir; et le pécheur, qui ne cherche qu'à s'étourdir, sort presque toujours du tribunal avec les mêmes chaînes qu'il y a portées. Quel état! et y pense-t-on bien, quand on s'y engage sans peine? Esclave de son péché, qui l'occupe, le remplit, l'absorbe tout entier, captive toutes ses facultés : l'esprit en est tout infecté, les sens ne connaissent plus, ne goûtent plus que ce qui y a rapport, l'imagination ne présente que ses fantômes. Il le porte sur le front et dans les yeux; il le respire et l'exhale partout, les démarches, la contenance, les ajustements l'annoncent. Les discours qu'une pudeur purement humaine ne permet pas de tenir, il les désigne par ses manœuvres et ses regards : en un mot, c'est une gangrène universelle qui gagne tout l'homme, c'est qu'il semble qu'on ne puisse plus y trouver, ni raison qu'on ne puisse éclaircir, ni sentiment qu'on ne puisse ranimer, ni aucune partie susceptible du vice.

Esclave de son péché qui le lie : et pour voir les preuves de cette cruelle servitude, on n'a qu'à examiner tous les pas qu'il franchit, plutôt que de secouer son joug. Mille considérations à quoi le monde veut qu'on s'arrête, et qui ont ailleurs tant de pouvoir sur ceux qui se piquent d'en savoir les règles, ne sont ici d'aucun usage. On flétrit sa réputation, il est vrai; on déshonore le caractère dont on est revêtu, la magistrature dont on exerce les fonctions, la qualité de père et de mère de famille dont on doit être l'exemple et l'appui, le titre d'époux et d'épouse, liens de tout temps si sacrés, et si inviolablement respectés parmi les païens mêmes. On perd son repos : on s'attire les plus cuisants chagrins : on s'expose aux plus honteuses bassesses : on néglige ses affaires : on consume ses biens. Que dirai-je? on use son corps, on ruine sa santé, on abrége ses jours, on hasarde sa vie. En faut-il donc tant pour mettre un frein à l'incontinence? Non, sans doute, si l'on avait un reste de pudeur et d'honneur; mais l'un et l'autre sont sacrifiés à un tyran qu'on apprivoise, et qui commande dans le cœur. La passion domine et on veut la satisfaire, quoi qu'il en coûte. Quelle situation! et l'homme peut-il avoir été créé sur la terre pour y vivre de la sorte?

Esclave de son péché : et pour comprendre une si cruelle servitude, on n'a qu'à compter cette foule d'autres crimes que celui-ci attire, et les extrémités à quoi l'on se porte quelquefois pour lui obéir : injustices, oppressions, rapines, meurtres, violences, calomnies, mensonges, brutalités, hypocrisies, jurements, perfidies, trahisons, vengeances, blasphèmes, profanations, sacriléges, idolâtries. Arrêtons-nous là. Le siècle corrompu a su enfin nous imposer silence, en n'osant faire ce que la vérité n'ose lui dire. J'aime mieux que trop de réserve affaiblisse un peu mon sujet, que de prononcer ce que des oreilles chrétiennes refusent, et doivent toujours refuser d'entendre. Attendons que tous les voiles soient levés au dernier jour, et qu'un Dieu révèle tous ces énormes excès. Il est juste de les ensevelir aujourd'hui dans le plus profond silence, et nous devons même supposer sur cette matière plus de réserve dans le commun des hommes. Il n'importe cependant, avec toutes les réserves qu'on veut supposer; cette seule passion, de quelque manière qu'on la suive, suffit presque toujours pour captiver tout l'homme sous son empire, et pour le rendre pécheur dans toutes les parties de lui-même. Oui, mes frères, pour les autres passions, l'occasion, le temps, les moyens, les circonstances manquent quelquefois; mais ici tout pèche dans tous les temps et dans tous les lieux, quelque respectables qu'ils soient : tout est dévoué au crime : pensées, désirs, regards, l'esprit, le cœur, la volonté, le dehors et le dedans, tout sert de matière à ce feu dévorant, qui consume le corps et l'âme du voluptueux, dit un prophète : *Ignis est usque ad perditionem devorans.* (*Job*, XXXI.) Quel enfer! et la raison seule l'envisage-t-elle sans horreur?

Enfin esclave de son péché : il porte pour l'ordinaire volontairement ses liens jusqu'au tombeau, et il n'y a que la mort qui l'arrache à son crime en lui arrachant la vie; encore sa volonté n'est-elle pas changée même au dernier soupir, et il n'aurait qu'à échapper d'une maladie mortelle pour nous en convaincre. On a beau vouloir l'arrêter par les motifs les plus forts. Tout pain devient doux au fornicateur, dit le Sage (*Eccli.*, XXIII) : il ne se lassera point de pécher jusqu'à la fin de ses jours; et parmi tant d'hommes coupables, qui, après avoir différé leur conversion jusqu'à la mort, expirent enfin dans une impénitence volon-

Digitized by Google

taire, la raison et l'expérience font voir que celui-ci surtout y trouve sa place. A tous ces traits, mes frères, concluez sur l'état d'une âme qui s'abandonne à l'impudicité.

Mais en voici d'autres peut-être plus sensibles, que j'ai proposés, et qui vont terminer cette première partie : c'est que ce même homme, qui est si esclave de son péché, se prive encore tous les jours des ressources qui pourraient former son retour à la pénitence, et se rend inutiles les divins secours de la foi. Ressources dans ses lumières; il les perd bientôt toutes, se trouve frappé d'un aveuglement dont il est l'auteur. Tantôt il se dit à lui-même, pour s'autoriser, que ce n'est point après tout un si grand mal; que Dieu ne saurait s'irriter contre une faiblesse si naturelle à l'homme, et il ne voit plus que c'est contre ce péché particulier que tout s'arme dans l'Ecriture, qu'il attire presque lui seul les punitions les plus marquées et les plus fortes malédictions dont les saints livres sont remplis. Tantôt il cherche à s'excuser sur sa faiblesse et sur l'impossibilité prétendue de résister au mal; et sans compter le blasphème formel qu'une telle excuse renferme contre Dieu, il ferme d'ailleurs les yeux à une foule d'exemples de toute espèce, si capables de le faire rougir; à tant de personnes de même nature que lui, qui savent respecter les liens sacrés d'une continence libre et volontaire, ou ceux d'un engagement légitime et chrétien. Tantôt il essaie de se rassurer sur le grand nombre, et il ne s'aperçoit pas que le grand nombre ne saurait en imposer à Dieu; que la multitude des coupables n'a jamais servi qu'à faire éclater sa vengeance au lieu de l'arrêter, et que tous les hommes ensemble ne sont devant lui que comme un grain de sable dont il peut se jouer dans sa juste colère. Enfin s'il ne peut venir à bout de se justifier, et d'accorder l'horreur de son crime avec la sainteté de sa religion, il prend le parti de contester, de former des doutes sur la religion même. Car voilà, dit encore saint Ambroise, les suites presque infaillibles du vice dont nous parlons : c'est qu'à mesure qu'on s'y abandonne, on s'égare dans la foi. *Ubi quis cœperit luxuriari, incipit deviare a vera fide.* Voilà tout le mystère du libertinage, et toutes les armes qu'il oppose aux vérités du christianisme; le désordre des mœurs et la corruption de la conscience. Voilà pourquoi nous pouvons dater la hardiesse et l'ostentation avec laquelle l'impiété a commencé à se produire plus impunément, du moment où le libertinage a marché tête levée. Les jours qui nous avaient précédés n'étaient pas exempts de désordres sur ce point, mais ils étaient plus cachés et moins répandus. Or, d'où est venu ce changement? Ç'a été lorsque le crime et la volupté ont eu une libre carrière, que mille autres horreurs sont devenues plus communes : en sorte qu'être impudique et être incrédule sont aujourd'hui deux vices qui ne se séparent presque plus; s'abandonner à toutes ses passions et se moquer de la religion, allier l'impiété avec le crime, sont aujourd'hui deux choses comme indivisibles. Voilà donc maintenant cette prétendue supériorité, hommes de boue, qui n'est autre que l'infamie de vos penchants! Quand on veut ressembler à la brute, on doit méconnaître la noblesse de sa destinée et l'immortalité de son âme. On ne saurait être chrétien, dès qu'on veut être voluptueux, et il faut renoncer à la foi, dès qu'on a intérêt de justifier ce qu'elle condamne. *Incipit deviare a vera fide.*

Que si, mes frères, tout homme impur n'en vient pas à cet excès d'aveuglement, et si son crime ne lui ôte pas toutes les lumières de sa religion, du moins faut-il convenir qu'il lui en ôte bientôt le goût et le sentiment. Tout absorbé qu'il est dans la chair et dans les plaisirs des sens, les objets spirituels ne sauraient pénétrer jusqu'à son cœur, et c'est à lui seul qu'on peut appliquer ces paroles de l'Apôtre, dans toute l'étendue du sens qu'elles renferment : *Animalis homo non percipit ea quæ Dei sunt.* (I *Cor.*, II.) L'homme animal n'est pas capable des choses de Dieu. Piété, vertus, saintes pratiques de l'Eglise, chastes délices d'une conscience pure, sacrées promesses de notre foi, objets éternels de notre espérance, qui ravissez ici-bas tant d'âmes justes; vous n'avez point de charmes et d'attraits pour lui! Le feu de sa passion grossière l'occupe et le consume. Il ne sent que ce qui peut faire une brutale impression sur son âme, et il est insensible à tout le reste. C'est un mort au milieu de ceux qui vivent de la grâce, et un étranger parmi ses propres frères. Ce n'est pas pour lui qu'on fait retentir les cantiques de Sion dans nos temples. Ce n'est pas pour lui que le festin de l'Agneau sans tache se prépare tous les jours sur nos autels. Ce n'est pas pour lui que coulent dans nos églises les grâces spirituelles des sacrements et de la parole de Jésus-Christ, consolantes ressources d'une âme chrétienne dans ce triste exil : il n'en veut point, il n'y prend aucune part. Sa religion n'a rien qui le touche, et tout ce qui est chaste, saint, et innocent, l'ennuie et le dégoûte. *Animalis homo non percipit ea quæ Dei sunt.*

Quelle affreuse situation! et à quel point ce crime honteux ne réduit-il pas une âme? O mon Dieu! frappez nos corps dans ce moment; couvrez notre chair d'une lèpre mortelle, qu'il n'y ait en nous qu'une plaie sanglante depuis les pieds jusqu'à la tête, plutôt que d'être atteints de cette lèpre intérieure qui consume l'âme du pécheur : plutôt, Seigneur, coucher sur le fumier, comme Job, dévoré par la pourriture et par les vers, que de contracter la souillure de ce péché honteux! ou si nous avons eu le malheur de permettre à l'esprit impur de s'emparer de nous, que nous puissions au moins profiter des remèdes destinés à prévenir ce vice ou à le guérir!

Digitized by Google

SECOND POINT.

Veillez, fuyez, priez. C'est, en trois mots, l'abrégé de la doctrine de l'Evangile sur la matière que je traite, et les remèdes qu'on nous prescrit d'abord contre le dangereux vice de l'impureté : une vigilance exacte et soigneuse, une fuite prompte et entière, une prière fervente et assidue. Appliquez-vous, je vous prie, mes frères, tandis que je vais me réduire à ce qu'il y a de plus capital dans ces trois devoirs. Et en premier lieu, exacte et soigneuse vigilance contre le vice dont nous parlons. *Vigilate.* (*Luc.*, XXI.) C'est ce qu'on ne s'avisa jamais de contester dans la morale, et rien n'a moins besoin de preuve; mais il importe beaucoup, pour prévenir toute fausse application, d'en proposer d'abord une image sensible, qui serve de modèle dans la pratique. La voici en raccourci.

Un homme qui veille soigneusement contre l'impureté, c'est un homme sage, prudent et précautionné, qui bien loin de se familiariser avec cette passion honteuse, ou de s'en pardonner aisément je ne sais quelles atteintes, sous prétexte qu'elles n'aboutissent pas d'abord au dernier crime, en redoute au contraire les premières approches, comme un mortel venin, rejette loin de soi sans balancer tout ce qui en retrace seulement la pensée, l'image et le nom, et porte sur ce point l'exactitude jusqu'à la dernière délicatesse. Pourquoi ? Parce qu'il respecte les oracles du Saint-Esprit, qui a menacé d'une chute prochaine quiconque aurait la témérité d'en user autrement, parce qu'il est bien convaincu qu'il n'y a rien de léger en cette matière, et que tout y devient mortel pour une âme, si la cupidité lui arrache un désir consenti; parce qu'il sait que parmi tous les combats de la vie chrétienne, c'est ici le plus dangereux, et où par conséquent une pleine victoire est toujours plus rare. Un homme qui veille soigneusement, c'est un homme plein de droiture, de sollicitude et d'attention, qui n'affectant jamais, comme un superbe et prétendu philosophe, de se méconnaître et de s'ignorer lui-même, étudie sévèrement son cœur devant Dieu, et ne lui pardonne rien, parce qu'il craint plus que la mort de tomber sur cet article dans une illusion secrète, d'une conséquence quelquefois plus dangereuse que certains crimes plus déclarés. C'est un homme qui, par une modération vraiment chrétienne, amortit dans son corps le feu de la convoitise, au lieu de fournir matière à ses flammes impures, par les divers degrés de l'intempérance; qui met un frein de circonspection à la liberté des sens, et surtout à celles des yeux et des oreilles; qui use sobrement de tout; et si vous vouliez souffrir ici un détail que les saints Pères n'avaient pas jugé indigne de leurs discours, on vous montrerait peut-être jusqu'à la qualité de sa nourriture et de sa boisson. On vous ferait voir dans toutes les parties de sa vie une frugalité bien soutenue, où il trouve avec la santé de son corps la pureté de son âme. Pourquoi, encore une fois, tant de précautions? Ah! c'est qu'il est averti par le Saint-Esprit, que les délices de la bouche ne furent jamais les gardiens de la chasteté, que l'intégrité ne se conserve point dans une vie molle et sensuelle, et que l'iniquité de Sodome commença autrefois par l'abondance et les superfluités d'une vie animale. *Hæc fuit iniquitas Sodomæ saturitas panis et abundantia.* (*Ezech.*, XVI).

C'est un homme enfin qui ne vit point au hasard, comme tant d'autres au milieu du monde, sans ordre, sans règle, sans uniformité, sans dessein; donnant tantôt dans la curiosité, et dans des dissipations qui emportent, tantôt dans la molle oisiveté d'un cœur ouvert à tout indifféremment, et susceptible du premier objet qui se présente; mais un homme qui forme le sage plan d'une vie sérieusement occupée, pour ne pas donner lieu à l'ennemi de l'attaquer, et d'une vie de temps en temps recueillie, pour se donner à lui-même le loisir de faire des réflexions qui le soutiennent dans l'occasion; prévenant ainsi la tentation par la fuite de l'oisiveté, ou repoussant ses violences par la considération des objets de la foi.

Voilà, chrétiens, les leçons importantes que les grands maîtres de la morale ne cessent de nous donner après l'Ecriture. O vous, disent-ils, qui voulez vous conserver purs et sans tache aux yeux de Dieu! mettez jour et nuit des gardes sur les murs de Jérusalem : *Super muros Jerusalem* (*Jerem.*, IV), de peur que l'ennemi n'y trouve entrée, et n'enlève des dépouilles que vous ne pourriez peut-être plus reprendre. *Ponantur custodes, qui tota die ac nocte non dormiant.* (*Ibid.*) Et qu'on ne vienne pas dire ici que c'étaient des saints et des hommes parfaits qui parlaient de la sorte; car c'est pour cela même qu'ils avaient l'esprit de Dieu, c'est-à-dire, un esprit de rectitude et de vérité qui ne se trompe point. C'est pour cela qu'ils voyaient dans ce péché honteux quelque chose que le reste du monde n'y voit pas. C'est enfin pour cela qu'ils étaient bien convaincus de la nécessité de veiller sur soi-même. *Vigilate.* Premier remède contre le vice impur

Le second, c'est une fuite prompte et entière. *Fugite.* Pour les autres vices, nous dit-on après les saints Pères, il nous est ordonné de leur résister en face, de nous raidir contre leurs attaques et de les combattre, pour ainsi dire, de front; mais pour celui-ci, on nous commande absolument de le fuir, et de n'en point approcher, parce qu'il ne peut être autrement vaincu. *Fugite fornicationem.* (*1 Cor.*, VI.) *Ne approximetis; aliter enim vinci non potest.*

Tout le monde sans doute doit connaître, avec saint Jérôme, les justes raisons d'un tel devoir, et si quelqu'un ne les voit pas, c'est parce qu'il veut bien les ignorer. Mais en quel temps cette fuite fut-elle jamais plus

Digitized by Google

nécessaire? Ne semble-t-il pas que tout se réunit maintenant pour attaquer la pudeur? Qu'est-ce que les cercles où l'on s'assemble? Des rendez-vous où s'attire continuellement la fin d'un amour profane, où des vieillards même glacés par l'âge mettent à la place des voluptés échappées un souvenir de leurs intrigues passées. Qu'est-ce que les ornements des maisons? La réunion de tout ce qui peut corrompre, où le pinceau, où le ciseau, animés par des esprits impurs, offrent partout des chefs-d'œuvre de corruption qui forment comme une école muette de péché et éternisent le crime. Quels sont les amusements qu'on y goûte? Ces divertissements bruyants, ces danses où l'âme n'est plus à elle-même, et se trouve toute en proie au feu qui la pénètre de toutes parts; ces spectacles de la volupté entrant par tous les sens, et d'où l'on rapporte un esprit égaré et un cœur blessé. Venez nous dire après cela, mes frères, qu'on porte les choses trop loin, en exigeant que vous fuyiez un monde où l'on ne respire qu'un air impur : est-il illusion plus injuste que de vouloir se sauver, en vivant au milieu des dangers? Est-il témérité plus marquée que celle de tant de chrétiens, qui se croyant bien affermis contre les derniers crimes, n'en veulent point couper la racine, et marchent avec une folle sécurité dans des routes trop périlleuses, qui sous le vain prétexte d'une liberté honnête et d'un savoir-vivre dont le siècle profane a inventé les pernicieuses règles; qui peut-être même sous un voile de piété, ne font proprement de toute leur vie qu'un commerce continuel de piéges et de tentations pour eux-mêmes et pour les autres. Grand Dieu! est-ce donc là ce sage éloignement, et cette crainte précautionnée que vous nous demandez, et doit-on s'étonner si les âmes pures et vraiment chastes sont si rares à vos yeux?

Mais quel est donc l'excès de notre aveuglement, dit le même saint Jérôme, et que faut-il pour le guérir? Tout nous avertit sans cesse de fuir sans balancer; l'Ecriture et presque chaque syllabe qu'elle contient, les sentiments qui se passent en nous, l'exemple de ceux qui sont tombés avant nous, la conduite des personnes justes; tout nous crie de toute part que, sans cette fuite, il n'y a point de victoire à espérer. *Sacræ scripturæ clamant, pene syllabæ eunctæ: Fugite.* Et nous, plus sages et plus prudents; nous, contre toute expérience, contre la conduite de tout ce qu'il y a eu de saints sur la terre, contre les oracles même les plus formels de la vérité, nous voulons nous frayer une autre route, et nous comptons, pour combattre le péché, sur des armes dont la foi nous défend de nous servir! Ah! triste preuve! témoignage trop certain d'une chasteté mourante ou déjà morte! présomption malheureuse et digne de tout l'abandon du Seigneur! Qu'est-il besoin, continue ce Père, quelle nécessité pour vous de continuer dans un genre de vie qui vous engage tous les jours à vaincre ou à périr, dans ce commerce de familiarité, de confiance et d'amitié, dont la religion bien entendue ne fut jamais le principe, et où vous avez à lui répondre de vous et de votre prochain? On est préparé, on est sur ses gardes, dites-vous, et en état de résister à tout. Allez, âme abusée, on veut vous épargner des soins, on cherche votre sûreté, et non des preuves de votre courage. Dieu n'a que faire que vous lui donniez des marques d'une fidélité prétendue, en exposant le trésor de sa grâce dans des occasions où l'amour de vous-même vous engage sans cesse. Allez, encore une fois, fuyez, retirez-vous, votre témérité paraît digne des plus énormes chutes. Elle est même déjà punie depuis trop longtemps, car, dit saint Augustin, plusieurs croient remporter des victoires, lors même qu'ils sont vaincus. Si vous ne vous apercevez pas des désordres secrets de votre âme, c'est que vous vous êtes trop accoutumé à vous les pardonner, et qu'un esprit de séduction vous aveugle. Si vous ne sentez pas les atteintes que vous avez déjà reçues, croyez-moi, c'est que l'ennemi vous laisse en paix en vous possédant, dit l'Evangile de ce jour, et qu'il lui suffit d'être maître de votre cœur par quelque endroit. Ainsi, tel qui m'écoute, et qui se flatte d'avoir conservé son intégrité devant le monde, ne l'a plus depuis longtemps devant Dieu, et se trouve percé de mille coups mortels, quoiqu'ils soient invisibles. *Multi putant vincere, cum victi sunt.*

Ah! on demande ici, chrétienne assemblée, bien d'autres précautions pour prévenir le venin subtil d'un tel vice : c'est, prenez garde, c'est surtout et avant toute choses, de ne pas l'insinuer soi-même par quelque endroit, et de n'en être pas occasion pour autrui, en se souvenant que quiconque frappera quelqu'un de ce glaive empoisonné, en recevra le contre-coup dans son âme, et périra par le même glaive, *Qui acceperit gladium gladio peribit.* (*Matth.*, XXVI.) N'en êtes vous pas digne en effet, et ne méritez-vous pas la mort, si vous faites mourir les autres? Ou plutôt disons mieux, c'est parce que vous êtes déjà mort et gangrené vous-même, que vous corrompez les autres, n'en doutez pas : et comment voulez-vous que je croie innocent et chaste le cœur de tant de personnes, qui par leur langage, par leur extérieur et leurs manières si peu sagement ordonnés, semblent ne se montrer que pour allumer ce feu infernal dans les âmes? Abus, mes chers auditeurs : voulez-vous conserver votre chasteté, ou la recouvrer, si vous avez eu le malheur de la perdre? Épargnez en toute manière, celle des autres. Respectez-la scrupuleusement, ménagez-la dans toutes les occasions par une retenue parfaite et une modestie qui s'étende à tout. Elle est rare parmi les personnes du monde, vous le savez : celles mêmes qui se croient les plus réservées, ne le sont pas trop, ou ne le sont jamais assez, et à peine l'Évangile peut-il en avouer un très-petit nombre. On demande ici, encore une fois, des consciences plus

Digitized by Google

attentives, plus timorées, et plus sévères : entretiens, dissipations, libertés, paroles, objets, peintures, langage, immodestie, lectures, spectacles, cercles profanes et mondains, il faut s'interdire tout commerce avec l'esprit impur, ou consentir à ne point vivre chastement devant Dieu. Il faut nécessairement fuir, ou se tirer de l'ordre de la Providence, et se résoudre par conséquent à périr tôt ou tard : *Fugite.*

J'ajoute enfin pour troisième remède, et pour finir ce discours, qu'il faut prier humblement, et opposer la ferveur d'une oraison persévérante à l'ennemi de la pureté : *Orate.* C'est ce que l'Esprit-Saint fit comprendre au plus sage des rois dans les commencements, et on ne saurait trop se pénétrer de cette vérité capitale. Comme je savais, dit-il, que je ne pouvais avoir la continence, si Dieu ne me la donnait, et c'était déjà, ajoute-t-il, un effet de la sagesse de bien connaître de qui je devais recevoir un tel don, je m'adressai au Seigneur, et je lui fis ma prière du fond le plus intime de mon âme. *Adii Dominum, et deprecatus sum illum ex totis præcordiis meis.* (*Sap.*, VIII.) Voilà, mes frères, la grande ressource, pourvu cependant qu'elle ne se trouve jamais séparée des deux autres, comme dans ce prince infortuné, et qu'on fasse toujours marcher la vigilance et la fuite avec la prière.

Vous donc, âme chrétienne, qui connaissez tout le prix de la pureté, et qui en redoutez les funestes écueils, convainquez-vous bien avant toute chose, que c'est au Seigneur de commander aux flots de la mer, et de conserver le trésor dans le vaisseau fragile. Comprenez que comme sa grâce sans vos soins ne servirait qu'à condamner votre négligence, tous vos soins aussi sans sa grâce ne feraient que nourrir votre orgueil, et vous préparer à tout moment de nouvelles chutes. Adressez-vous donc à lui chaque jour, avec toute l'humanité d'un cœur qui se défie de ses forces ; demandez-lui instamment, avec saint Paul, de n'être point livré à l'ange de Satan, et de trouver dans la tentation même la perfection de la vertu. Demandez-lui un esprit fort et généreux, qui se ressente de la noblesse de son origine, qui sache commander à la chair, et mépriser sans réserve des objets grossiers trop indignes de lui ; une âme timorée et respectueuse, qui n'ose jamais profaner l'image auguste qu'elle a l'honneur de porter, ni violer le moins du monde le temple saint où la main de Dieu l'a placée : *Animæ irreverenti et infrunitæ ne tradas me.* (*Eccli.*, XXIII.)

Pour vous, pécheur, qui êtes possédé de la passion honteuse, et qui avez tant de fois porté l'abomination dans ce temple saint, courez aussi avec ardeur, et sans différer un moment, à ce grand remède. Car enfin (puisqu'il est temps ici de vous parler en particulier) le démon impur n'est pas moins soumis à Jésus-Christ que tous les autres, et sa grâce, dit saint Chrysostome, a toujours le pouvoir de changer la plus vile boue en l'or le plus pur, n'en doutez pas. Allez donc mettre tous les jours sur vos lèvres, et plus encore dans votre cœur, ces paroles toutes de feu, qui furent prononcées par un semblable motif, et dites avec un roi pénitent (C'est une partie de ses divers sentiments sur cette matière que je viens vous exposer ici, et y ajouter même avec plus d'étendue ceux que je voudrais faire naître dans votre âme. Entrez-y donc, pécheur, en me suivant jusqu'au bout, s'il vous plaît) : Grand Dieu ! voici la poussière et la corruption, qui, du plus profond de l'abîme, s'efforce de faire entendre sa voix et de crier vers vous. Je ne viens point vous cacher l'énormité de mes crimes, mais confesser contre moi-même devant vous toute mon injustice. *Confitebor adversum me injustiam meam Domino.* (*Psal.* XXXI.) Je ne suis plus à vos yeux depuis longtemps qu'un cadavre hideux ; mes reins sont remplis d'illusions et mes plaies de pourriture, en sorte qu'il n'y a plus dans ma chair coupable aucune partie qui soit saine devant vous. *Quoniam lumbi mei impleti sunt illusionibus, putruerunt cicatrices meæ, et non est sanitas in carne mea.* (*Psal.* XXXVII.)

Voilà, Seigneur, un objet digne de toute la grandeur de votre miséricorde, et où toute la force de votre grâce peut éclater, si vous daignez en avoir pitié pour la gloire de votre nom : *propter nomen tuum.* (*Psal.* LXXVIII.) L'ennemi qui m'a ravi le trésor de mon innocence n'a pu encore m'arracher le désir de la recouvrer, et ce désir ne vous est point caché, puisque c'est vous-même qui le mettez en moi. Non, quelque habitude qui m'ait emporté jusqu'ici dans le crime, je sens que je ne veux point mourir dans l'impénitence, ou m'y exposer en contristant plus longtemps l'esprit de votre grâce. Vous le voyez, mon Dieu, et vous savez que ma passion ne m'a pas encore enlevé ce reste de sentiment pour mon salut. *Domine, ante te omne desiderium meum.* (*Psal.* XXXVII.) Je sais, mon Dieu, qu'un cœur contrit et brisé de douleur est un sacrifice digne de vous. Je sais, et c'est ce qui me console, qu'une sincère humilité qui pleure une chasteté perdue peut encore vous plaire, au lieu que la virginité même la plus entière, sans cette profonde humilité, ne saurait vous être agréable. Je sais encore, et c'est ce qui m'anime, que les pécheurs comme moi revenus à vous deviennent ordinairement par votre grâce les plus remplis de reconnaissance, les plus ardents pour votre service, les plus humbles, les plus pénitents, les plus tendres pour vous et pour Jésus-Christ votre Fils. Votre Evangile est plein de ces exemples, vous en retracez encore aujourd'hui devant mes yeux, et voilà où je vais chercher ma place. Je n'aspire donc point au rang de ces âmes pures qui ont toujours suivi l'Agneau sans tache. J'en suis déchu par ma faute. Je demande seulement d'être reçu au nombre de ceux qui vont blanchir leurs vêtements dans le sang adorable de cet Agneau divin, et laver leurs souillures par les larmes de la componction. Exaucez donc ma prière, Seigneur, et en me pardonnant, armez mon

Digitized by Google

âme contre un vice détestable qui fait tout mon malheur, et qui suffit bien pour me perdre. *Exaudi, Domine, deprecationem meam.* (*Psal.* LX.) Rien ne me coûtera désormais dans votre service après cette victoire, quoi qu'elle me laisse toujours le soin de combattre. Mais je confesse aussi après tant d'exemples, que je suis sans excuse si je me laisse encore vaincre. J'aurais beau chercher des prétextes pour justifier ma passion, s'il ne m'était permis de la contenter qu'en voyant un moment après livrer au feu la moindre partie de mon corps, je sens que toute la force du penchant, qui trop souvent m'a servi d'excuse, céderait pour lors à la crainte d'un mal présent, et me ferait voir ce que peuvent sur le cœur la raison et la foi par leurs différents motifs.

Oui, pécheur, l'une et l'autre ont bien plus de pouvoir, parce qu'elles présentent des objets bien plus grands à un cœur attentif, et vous n'avez pas encore d'ailleurs résisté jusqu'au sang. Il est temps pour vous d'ouvrir les yeux, et Dieu n'a porté si loin jusqu'ici à votre égard sa patience ineffable, que pour donner lieu à votre pénitence et à sa miséricorde. Vigilance, fuite, prière, voilà les remèdes qu'on vient de vous prescrire. Un bon guide au plus tôt, qui vous en applique sagement l'usage le reste de vos jours. Un bon guide, mon cher frère, ma chère sœur; un homme de bien qui ait de la lumière, de la fermeté, de l'expérience, de la charité. Mais de votre part confiance pleine, ouverture entière, soumission, docilité. C'est la route sûre que la religion fait prendre aux pécheurs comme vous, c'est le moyen de secouer la domination de l'esprit immonde par le doux empire de la grâce. C'est ainsi qu'en devenant purs, en devenant chastes, vous serez, selon la parole de l'Evangile, du nombre de ceux qui verront Dieu. *Beati corde mundo, quoniam ipsi Deum videbunt.* (*Matth.*, V.) C'est le souhait sincère que je fais pour vous. *Amen.*

SERMON VII.

Pour le mardi de la troisième semaine de carême.

SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

In veritate dico vobis : multæ viduæ erant in diebus Eliæ in Israel, et ad nullam illarum missus est Elias, nisi in Sarepta Sidoniæ, ad mulierem viduam. (*Luc.*, IV.)

Je vous dis, en vérité, qu'il y avait plusieurs veuves en Israël au temps d'Elie, et néanmoins ce prophète ne fut envoyé chez aucune d'elles, mais seulement chez une femme veuve de Sarepta auprès de Sidon.

On ne saurait entendre ces paroles et celles qui suivent, dans les circonstances où Jésus-Christ les a prononcées, sans se souvenir d'une étonnante vérité qui est si souvent marquée dans l'Evangile, et dont je viens vous parler aujourd'hui; c'est-à-dire qu'on n'est pas toujours élu pour avoir été appelé; qu'il est même fort peu d'élus, eu égard au grand nombre de ceux qui sont appelés. *Multi sunt vocati, pauci vero electi.* (*Matth.*, XX.) Ce n'est pourtant pas ici, mes frères, une matière de simple spéculation qu'il faille se contenter d'envisager, comme on fait trop souvent, avec trouble ou avec curiosité; et jamais le Sauveur lui-même ne put se proposer de produire de tels effets en instruisant ses disciples de cette effrayante, mais utile vérité.

Je sais que l'impie, dont l'esprit borné fut toujours la misérable dupe de son cœur corrompu, y cherche de quoi s'aveugler pour pouvoir vivre en paix dans ses désordres, et que tournant à sa propre ruine, ce qui devrait être pour lui le plus grand motif d'une crainte religieuse et d'une humble vigilance, il tire sans cesse pour son malheur de fausses conséquences d'un principe qu'il établit mal ou qu'il ne connaît pas. Le fidèle chrétien, plus humble et plus éclairé que l'impie, mais trop souvent inquiet au delà des règles de la foi, au lieu de ne penser qu'à rendre sa vocation certaine, comme dit un apôtre, s'agite, se tourmente par des vues arbitraires qui ne servent qu'à l'arrêter dans la carrière de la vertu.

Ainsi se passent bien souvent toutes les considérations qu'on fait aujourd'hui dans le monde sur un mystère profond, qu'on ne sait ni adorer en Dieu, ni s'appliquer à soi-même dans les règles sûres de la foi, et vous voyez aussi à quoi se réduisent tant de pitoyables raisonnements, toujours faux ou équivoques, toujours téméraires ou inutiles au salut. Mais l'Evangile, quand on l'entend bien, mes frères, demande des œuvres et non pas des raisonnements: il s'agit de pratique bien soutenue, et non pas de simple et frivole spéculation. Toute la religion et les maximes qu'elle renferme, tous les exemples de Jésus-Christ et les oracles qu'il nous enseigne, se réduisent à ce seul point. C'est là-dessus aussi que le Seigneur doit fonder l'équité de son jugement et justifier publiquement sa conduite au dernier jour, en faisant voir, dit saint Augustin, que comme il ne récompense que des justes qui ont bien vécu, il ne punit aussi que des coupables et des ingrats qui ont bien voulu mal vivre. Établissons donc cette vérité : que le nombre de ceux qui se sauvent est petit parmi les chrétiens, mais parce que c'est la suite nécessaire de la vie même des chrétiens, vous le verrez dans le premier point; qu'il y a des démarches à faire pour avoir la ferme confiance d'être du petit nombre : conséquence nécessaire et de pratique tirée de la vérité même déjà établie; je vous le montrerai dans mon second point, et ces deux objets, dans le rapport naturel qu'ils ont l'un à l'autre, feront tout le partage de ce discours.

Eglise sainte de mon Sauveur, je viens ici, ce me semble, rouvrir vos plaies et renouveler ce qui fait depuis si longtemps le sujet de vos larmes. Mais tant de vérités prêchées par vos ministres et si souvent répétées, n'ont pu jusqu'ici vaincre la dureté de la plupart de vos enfants; celle-ci les touchera peut-être, et en leur annonçant ce qui vous afflige le plus dans leur perte, vous aurez peut-être la consolation de

Digitized by Google

les voir moins insensibles au désir que vous avez de leur salut. Ils en vont demander la grâce, et je vais la demander avec eux par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Pour juger d'une manière sensible de la rareté des élus par le principe que je viens de proposer, et qui doit nous servir de règle sur cette matière, pour nous la rendre plus utile, je ne veux que parcourir l'histoire des temps passés, et faire ici deux espèces de parallèles : l'un, des chrétiens de nos jours avec cet ancien peuple qui en fut autrefois la figure ; l'autre, de ces mêmes chrétiens avec ceux qui formèrent l'Eglise des premiers temps. Donnez-y, je vous prie, toute votre attention, mes frères. Il importe, comme j'ai dit, de proposer quelquefois ces effrayants objets, pour nous tirer de l'assoupissement où nous vivons, et où les plus parfaits peuvent tomber. Vous ne verrez rien que de naturel et de juste dans les applications que je vais faire, et vous conclurez bientôt avec moi que peu de personnes se sauvent dans le sein même de la véritable religion, parce que peu vivent suivant les principes et les règles de cette même religion.

Le premier trait de cette histoire, que les apôtres, après leur divin Maître, ont souvent citée eux-mêmes dans une pareille occasion, et où ils nous ont appris à chercher la vérité de ce qui se passe parmi nous ; le premier objet, dis-je, qui se présente, et que saint Pierre vous rappelle en termes exprès, c'est ce déluge général, dont l'Ecriture nous a laissé des circonstances si frappantes, comme de l'époque la plus terrible des siècles passés. Le moment de la vengeance divine étant arrivé, le monde entier est inondé sans rémission. Noé se trouve le seul préservé avec une partie de sa famille, et de tous les hommes qui habitaient la terre alors, Dieu n'y laisse que huit personnes pour survivre à cet effroyable événement. *Pauci, id est octo animæ salvæ factæ sunt.* (*I Petr.*, III.) Or la raison que les saints livres en donnent, et qui a trait directement à mon sujet, c'est que toute chair avait insensiblement perverti sa voie ; c'est que les enfants des hommes dégénérant peu à peu de leur première origine, et oubliant les traditions comme la piété de leurs pères, avaient pris des mœurs toutes contraires, et ne formaient plus tous ensemble qu'un monde de méchants, dont l'esprit ne pouvait compatir avec celui de Dieu. *Omnis quippe caro corruperat viam suam.* (*Gen.*, VI.)

Or, voilà d'abord, mes frères, une image de ce qui arrive parmi vous : image trop naturelle, où l'on voit tout à la fois et la grandeur du mal, et la source qui le produit ; c'est-à-dire, beaucoup d'appelés et peu d'élus, beaucoup de réprouvés, et peu qui se sauvent. Pourquoi ? C'est que toute chair a perverti sa voie peu à peu, et qu'on ne marche plus dans la sainteté de sa vocation ; c'est que le plus grand nombre des chrétiens, tiré de toutes sortes de conditions, a établi généralement pour la conduite des mœurs, des maximes, des règles et des principes que l'Evangile ne reçoit pas. Les pères en instruisent leurs enfants, et les enfants en préparent des leçons pour ceux qui viendront après eux. Ainsi, par une succession malheureuse, se glissent parmi les hommes, et se transmettent de race en race le mensonge et l'erreur. Ainsi se perpétue ce monde ennemi de la vérité. C'est un torrent où chacun se jette au hasard et se laisse entraîner, sans que presque personne veuille s'arrêter un moment pour considérer le terme où il aboutit. C'est un abîme où va se perdre confusément cette foule de gens de toute espèce, qui marche par le même chemin, et qui suit les mêmes traces. Vouloir ouvrir une autre route, et rappeler les esprits à la force de ces jurements solennels qui furent prononcés dans le baptême, c'est un langage extraordinaire qui révolte et qui surprend, même par sa nouveauté. On veut courber la règle, et non pas se redresser soi-même sur sa juste mesure, on oppose la coutume et la multitude, comme un prétexte plus fort que la loi, et on ne remonte jamais jusqu'à l'esprit de sa vocation. Car enfin, mes frères, il ne s'agit point ici de déclamations vagues, d'invectives malheureusement trop fondées contre vos mœurs : je ne veux que raisonner un moment avec vous, et je ne demande pour ce moment qu'un peu de tranquillité et de sang-froid. J'interroge donc chaque particulier, et je lui demande : Est-ce par l'esprit de votre vocation, par cet esprit qui constitue essentiellement le chrétien, que vous vous conduisez pour le fond et le détail de votre vie ? Examinez-vous un moment ; c'est le moins sans doute que vous puissiez faire d'abord sur cette matière ; et sans vous amuser à raisonner du salut d'autrui, en considérant la rareté des élus, décidez vous-même du vôtre. Dans les différentes circonstances qui forment ce qu'on appelle le corps de vos actions, établissez-vous pour règle et pour fondement les grandes maximes de l'Evangile, et n'en voulez-vous point d'autres ? Comprenez-moi bien, s'il vous plaît, et prenez garde que ce n'est point simplement de quelque écart, de quelque faute particulière dont il est ici question, et où les justes peuvent absolument tomber comme les autres ; mais que c'est l'état même, le plan tout entier et le fond de la vie qu'on examine ; et sur cela, mes chers frères, je vois d'abord que la plupart, bien loin de marcher, ne sont pas même dans la voie du salut. Je vois que pour commencer ce grand ouvrage, il faudrait avant toute chose établir des principes contraires, renverser, et presque sans exception, tous les préjugés qui servent de base à la conduite. Sur quoi donc peut-on compter pour la plupart, et à prendre le tour le plus favorable, quelles conséquences veut-on que nous tirions ? Oui, mon cher auditeur, s'il y avait seulement là-dessus de l'ambiguïté, du doute et de l'obscurité,

Digitized by Google

vous devriez trembler dans la seule incertitude; mais si les oracles de Dieu sont si clairs, si ses paroles sont immuables, il faut que le monde, il faut que vous en particulier vous trompiez d'une étrange façon. Sans doute il y a encore de vrais enfants et de fidèles serviteurs dans la maison du Seigneur; mais il est aisé de les distinguer par les routes qu'ils tiennent, et nous en faisons sans peine la différence, quand nous sommes de bonne foi. Ce sont quelques plantes de bon grain, semées au milieu d'un vaste champ où l'ivraie se multiplie et croît de toute part. Ce sont des olives précieuses qui restent sur le haut des arbres, et que la main de l'étranger n'a pas enlevées; et pour revenir à notre exemple, ce sont autant de Noé qui se retirent dans l'arche avec leur famille, tandis que tout le reste est abîmé sans distinction dans un déluge universel. Le plus petit nombre se sauve, mes frères, parce qu'il marche devant Dieu dans la justice et dans l'esprit de sa vocation. Le grand nombre périt, parce qu'il prend le monde pour règle, et que l'esprit de Dieu, dit l'Ecriture dans cet endroit, ne saurait demeurer avec l'esprit du monde, qui est tout charnel. *Non permanebit spiritus meus in homine, quia caro est.* (*Gen.*, VI.)

A ce premier exemple j'en ajoute un second, dont les conséquences me paraissent encore plus justes et plus générales, et revenant d'un siècle à un autre, je vous arrête un moment à cet endroit où saint Paul lui-même met la vérité que je vous prêche dans tout son jour. Souvenez-vous, mes frères, s'écrie-t-il, que de tous ceux qui courent dans la même carrière, il n'y en a qu'un qui remporte le prix. Nos pères, autrefois, ont tous été sous la nuée, ils ont tous passé la mer Rouge, ils ont tous été baptisés sous la conduite de Moïse. Ils ont tous bu d'un même breuvage et mangé d'une même viande spirituelle; mais ils ne sont pas tous pour cela arrivés à la terre promise, parce qu'il s'en est trouvé peu d'un si grand nombre qui se soient rendus agréables à Dieu. *Sed non in pluribus eorum bene placitum est Deo.* (*I Cor.*, X) Quelle conclusion, et quelle fin après le discours qui a précédé! O vous, chrétiens! qui comptez sur la grâce de votre vocation, sans vouloir la rendre certaine par vos œuvres, vous que le ciel a distingués des autres nations par tant de priviléges, qui avez Dieu pour père, et qui êtes appelés son peuple choisi; venez voir ici ce que le grand Apôtre vous représente comme l'image naturelle de votre destinée. *Ad nostram doctrinam scripta sunt.* (*Rom.*, XV.) Venez apprendre ici, dit un Père, qu'il ne suffit pas d'être dans la barque de Pierre pour éviter le naufrage; qu'on peut se perdre avec tous ces priviléges dont vous vous flattez, et qu'on ne devient même souvent plus justement malheureux, que pour avoir été plus favorisé. Tout semble en effet vous répondre du bonheur de votre sort dans le sein de l'Eglise, où vous avez l'avantage de vivre, il est vrai; mais tout ne paraissait-il pas en répondre aux Juifs dans la sortie de l'Egypte? Vous ne pouvez comprendre, dites-vous, que la miséricorde de Dieu ait voulu faire tant d'avances en faveur des chrétiens, pour les laisser périr la plupart: avait-on lieu de s'attendre à la ruine presqu'entière des Israélites, après les étonnantes merveilles que ce même Dieu fit en leur faveur? Il vous laisse aujourd'hui des ressources, et vous donne des marques particulières de protection: les refusa-t-il autrefois à son peuple, et son bras parut-il faible ou impuissant? Non, mes frères, rien ne manquait de la part du Seigneur, et Moïse le leur reproche plus d'une fois. Qu'arrive-t-il cependant? Tout manque de la part de ce peuple rebelle et présomptueux. Il se voit malheureusement périr par sa mauvaise volonté au milieu d'une terre déserte; et de tant de milliers d'hommes qui sont sortis de la captivité, il ne s'en trouve d'abord que deux qui méritent de voir la terre promise.

Tant de prodiges, tant de bienfaits, n'aboutissent donc qu'à multiplier les abus, qu'à manifester l'orgueil, condamner l'ingratitude de ceux qui les ont reçus, et à justifier la conduite de Dieu dans ses vengeances. Tant d'événements extraordinaires parmi les enfants d'Israël se réduisent donc enfin à devenir la triste et étonnante figure des enfants de l'Eglise, et à vérifier ce que nous disons, c'est-à-dire que mille moyens de salut n'empêchent pas le plus grand nombre de périr, parce qu'il en abuse, et qu'il veut bien en abuser; c'est-à-dire (pour tirer la vérité des termes mêmes de la figure), c'est-à-dire, qu'il y en a beaucoup de baptisés dans les eaux salutaires de la grâce, peu qui la conservent ou qui la recouvrent par la pénitence, après l'avoir perdue; beaucoup qui portent le nom de chrétien, peu qui méritent d'en obtenir l'héritage; beaucoup qui mangent le corps de Jésus-Christ, peu qui en nourrissent leur âme; beaucoup qui boivent le sang de la victime sainte, peu qui se sanctifient; beaucoup enfin qui sont appelés à la patrie céleste et à la terre des vivants, peu qui soient trouvés dignes d'y entrer. Ainsi s'accomplit l'oracle de l'Evangile, et tout ce qui s'est passé dans les premiers temps n'est précisément que l'histoire du nôtre. *Multi sunt vocati, pauci vero electi.* (*Matth.*, XX.)

Mais en second lieu, si ce parallèle du peuple juif avec les enfants de l'Eglise ne suffit pas encore, formons-en un autre de chrétiens à chrétiens, et comparons maintenant ceux d'aujourd'hui avec ceux d'autrefois. Nous avons hérité de leur nom et de leur créance, examinons si leur esprit est également passé jusqu'à nous; car enfin, mes frères, nous ne prétendons pas sans doute donner ici dans la chimère d'un partage et d'une distinction frivole, qui blesserait jusqu'aux notions les plus communes de la raison. Ces premiers fidèles n'avaient pas d'autre évangile que nous, et sous le Dieu équitable que nous adorons, il n'est

Digitized by Google

pas possible de concevoir qu'il ait pu nous promettre le ciel à d'autres conditions que celles qu'ils ont remplies dans les points capitaux. Je vous ramène donc, mes frères, pour quelques moments à l'histoire plus récente de vos pères, et je vous propose de simples fidèles comme vous, mais qu'on ne distinguait autrefois que par la régularité de leur vie. Trois endroits surtout (il suffira de les toucher en passant, pour achever d'établir cette première partie), trois endroits, dis-je, bien marqués, qui faisaient leur caractère, et qui doivent former encore aujourd'hui celui des élus.

En premier lieu une charité sincère, si universellement répandue, qu'elle ne faisait de tous qu'un cœur et qu'une âme. *Cor unum et anima una.* (*Act.*, IV.) On aurait regardé alors comme d'un monstre, je ne dis pas de calomnier l'innocent, ou de mettre en évidence quelque défaut caché, mais de porter même des yeux peu favorables et un jugement trop peu réservé sur les actions d'autrui. On aurait regardé comme d'un monstre, je ne dis pas de refuser une démarche de réconciliation, ou de se venger d'un ennemi, si l'occasion s'en était présentée, mais de conserver même dans le cœur le moindre sentiment d'aversion pour des frères unis dans la même foi. Les païens eux-mêmes en étaient frappés, dit Tertullien, et ne pouvaient s'empêcher de s'écrier : *Videte*, voyez comme ils s'aiment les uns les autres. On ne voit pas là ces jalousies, ces antipathies, ces semences de querelle et de division qui partagent les cœurs ; les fautes du coupable n'aigrissent point l'innocent : la correction du maître ne révolte point le disciple. Mêmes vues, mêmes désirs, mêmes volontés, mêmes intérêts : le faible est aidé par le plus fort ; celui qui est ferme soutient celui qui est chancelant : chacun souffre du mal de son frère, et se réjouit du bien qui lui arrive comme du sien propre. Tout est charité. Tout est amour parmi eux, puisqu'ils sont prêts même à mourir l'un pour l'autre. *Videte quomodo se diligunt.* (Tert., *Apolog.*) Or, je vous demande, mes frères, où est parmi nous le vrai caractère de cette charité catholique qui est l'âme de la religion chrétienne ? Par quel endroit fait-on voir que l'on n'a tous qu'un même cœur, comme l'on ne fait tous qu'un même corps en Jésus-Christ ? Le détail serait ici trop long ; mais qu'on rappelle seulement les termes de la loi ; qu'on pèse au poids de l'Evangile les devoirs mutuels qu'elle nous impose, et qu'on voie, à cette première marque, si le salut est pour le grand nombre.

En second lieu, les premiers fidèles, pleins du désir des biens éternels et de l'idée d'une destinée infiniment au-dessus des choses qui passent, vivaient dans un détachement parfait de tout ce qui s'appelle richesses, et laissant cette indigne attache à ceux qui n'attendent rien après cette vie, ils rendaient commun tout ce qu'ils avaient de temporel, afin que l'indigent y trouvât de quoi soulager sa misère. Ils bannissaient du milieu d'eux, dit un Père, le mien et le tien, ces paroles froides, d'où naissent tant d'abus frappés d'anathème dans les livres saints, et ils n'auraient pas cru même alors pouvoir refuser de partager leur substance avec leurs frères, sans se rendre indignes du nom chrétien. D'ailleurs, ils savaient, par l'Evangile, les obstacles, les difficultés et les dangers terribles que la possession même la plus légitime des biens du monde ajoute au salut. Tout pénétrés des tristes et menaçants oracles que Jésus-Christ avait prononcés sur la situation des riches du siècle, la seule tentation de le devenir les effrayait. C'en était assez pour les faire dépouiller avec joie de tout ce qui pouvait leur faire risquer la perte du ciel ; et un des premiers effets de la descente du Saint-Esprit sur l'Eglise de Jérusalem, fut ce dépouillement volontaire, général et absolu. A cette seconde marque, voyez, mes frères, si le nombre des élus doit être grand. Prenez garde, je vous prie, qu'il n'est pas question ici de l'imitation littérale du même dépouillement, mais de ce qui en faisait l'âme, savoir, le principe, l'esprit qui le commandait. Ainsi on vous laisse aujourd'hui dans les mains l'héritage de vos pères, on ne pense pas à vous priver absolument de vos biens, on n'en condamne pas la possession si elle est légitime ; mais on exige de vous comme d'eux la disposition d'un cœur qui ne les aime pas, qui n'y met pas son bonheur, sa joie, sa félicité ; mais on demande, au milieu même de l'opulence, de l'humilité dans l'esprit, du détachement dans le cœur, de la patience dans la privation, de la droiture dans l'usage, de la fidélité dans la dispensation, de la justice pour les besoins d'autrui comme pour les siens propres ; or, sont-ce là des règles et des principes que le monde veuille recevoir aujourd'hui ? Peut-on venir à bout de les faire entrer dans l'esprit de la plupart, en guérissant leurs préjugés ; et en quelque sens qu'on le prenne, quelque prétexte que l'on invente, n'est-il pas évident que dans les saintes maximes de la religion chrétienne, ce seul article en damne tous les jours une infinité parmi ceux-mêmes qui ne paraissaient pas posséder de grands biens ?

Enfin, mes frères, la vie molle, oisive, sensuelle et inutile, les jeux, les spectacles, les plaisirs, et les divertissements d'un certain genre, étaient entièrement bannis de la société des fidèles dans les premiers temps. Ils voyaient que l'homme, par son péché, a tout corrompu sur la terre, jusqu'aux deux nécessités naturelles du corps, qui sont la nourriture et les vêtements, en laisant dégénérer l'une en luxe, et l'autre en sensualité : ils savaient par conséquent ce que Jésus-Christ était venu faire dans le monde, en réformant ces deux énormes abus ; et pour devenir ses disciples, ils s'accordaient tous à les bannir sévèrement du milieu d'eux. Ainsi, être chrétien alors, c'était se déclarer, par la force des vœux du baptême, ennemi de la chair, combattre ses désirs criminels, renoncer à ses œuvres et apprendre à mourir

Digitized by Google

tous les jours à ses inclinations perverses. Etre chrétien alors, hélas! c'était souffrir pour l'ordinaire des persécutions de toutes les sortes, se trouver en butte aux contradictions du monde, avoir le plus souvent sa place marquée dans une prison, au milieu d'un brasier, ou sur un gibet. J'avoue encore ici, et vous le comprenez sans doute, qu'on n'exige pas que vous alliez courir au martyre. Il n'est plus question pour vous, dans un sens, de ces grandes épreuves. On retranche même, si vous voulez, certaines pratiques de conseil et de perfection dont vous entendez parler. Mais allons au fond et à l'esprit de votre religion, mes frères : on demande aux uns qu'ils renoncent à un certain genre de vie tout profane, qui fait rougir la foi, et qui n'est, à la bien prendre, qu'un paganisme radouci. On demande aux autres qu'ils déclarent la guerre à leurs passions au lieu de les nourrir, et qu'ils fassent mourir, sinon leurs propres membres, du moins, comme dit saint Paul, le corps du péché qui les corrompt, et les fruits de la convoitise qui souillent leur âme. On demande à tous qu'ils se réduisent à une vie sérieusement occupée, simple, unie, régulière et bien soutenue, où les sens ne l'emportent pas sur l'esprit, où la nature soit soumise à la loi, la chair à la raison, la raison à la foi, et le tout à Dieu. En un mot, tel que puisse être votre état, et sans confondre les conditions, on veut que vous portiez des traits marqués de ressemblance avec Jésus-Christ au nom duquel vous avez été baptisés, et qu'il paraisse au moins, dans le fond de votre conduite, que vous imitez ce divin modèle. La prédestination n'est fondée que sur cette conformité, dit l'Apôtre, en sorte que sans elle le ciel vous est fermé à jamais. Et le monde, encore une fois, enseigne-t-il toutes ces choses; et cette foule de gens de toute condition qui forment ce monde, seront-ils sauvés; et vous, si vous êtes les disciples de ce monde, et si vous en avez tout l'esprit, pouvez-vous prétendre au salut? Qu'opposez-vous à toutes ces vérités? S'il en était ainsi, où en serions-nous? dites-vous peut-être. Il faudrait donc conclure, sans milieu, à la perte de la plupart? Ah! vous concluez trop juste, mes frères; cette perte est assurée pour la plupart, et plus on nous oblige à répondre sur cette question, plus on nous force à tirer des conséquences de réprobation pour le grand nombre. *Pauci electi.*

Cependant, mes frères, malgré tous ces préjugés terribles, chacun en particulier ne laisse pas de se rassurer, personne ne craint cette réprobation, personne n'y compte. C'est une situation affreuse qui ferait trembler, dit-on, et qui troublerait tout le repos de la vie; mais qu'importe si nous en devenons plus attentifs, plus précautionnés contre une éternité de malheur? Car enfin, ou vous la croyez, cette éternité, ou vous ne la croyez pas. Si vous ne la croyez pas, si vous êtes de ces impies qui croient que tout meurt avec le corps, je n'ai plus rien à vous dire : ce n'est pas pour vous que je parle. Mais si vous la croyez, vous vous y précipitez donc comme des aveugles le bandeau sur les yeux? Est-ce stupidité, est-ce fureur? vous avez au moins quelque ressource, vous en espérez du moins à la fin de cette vie, et Vous vous figurez dans un avenir incertain quelque moyen de vous calmer. Mais au travers de tous ces beaux prétextes qui nous étourdissent, chrétiens auditeurs, il faut pourtant sauver l'oracle de Jésus-Christ comme infaillible, ou oser dire qu'il s'est trompé en le prononçant. Or, comment l'entendons-nous? Prenez garde et suivez-moi, je vous prie. Il n'est personne qui ne se donne cette espèce d'assurance pour les derniers jours. Sans cela on ne serait point tranquille : vous venez d'en convenir. Il en est peu même qui ne donnent alors quelque marque de religion, et qui ne meurent en apparence chrétiennement; c'est le genre de mort le plus ordinaire, et je le suppose tel pour la plupart des personnes qui sont ici assemblées. Si tout cela parvient au salut, le nombre des élus est bien grand. Mais encore une fois, il faut garantir l'oracle de l'Evangile sur ces élus. Que deviennent donc tous ces mourants pour la plupart? Quel est leur sort, et quel sera le vôtre, si vous vous en tenez là?

Ah! nous nous abusons cruellement, mes frères; cette espérance est plus que téméraire pour de telles circonstances. On se moque de Dieu : Dieu, à son tour, se joue des hommes, et insulte à leur orgueil. Peu de gens se sauvent, comptons là-dessus. Ce sont comme les débris d'un peuple égorgé dans une bataille, ou moissonné par une peste générale : *Residua populi.* (*Isa.*, X.) Toute la terre est dans la désolation; presqu'aucun ne rentre en soi-même. L'Eglise affligée et couverte de deuil ici-bas ne cesse de pleurer la perte de ses enfants, et les enfants eux-mêmes vivent tranquilles et dans la joie au milieu du péril. *Dilatavit infernus animam suam* (*Isa.*, V), s'écrie Isaïe. Le ciel se ferme tous les jours sur nos têtes, l'abîme s'ouvre de toute part sous nos pieds. Presque tout ce qu'il y a de puissant, d'illustre, et de glorieux dans Israël, y descend en foule avec le peuple. *Et descendent fortes ejus, sublimes, et gloriosi, et populus ejus ad eum.* (*Ibid.*) Le prophète qui montre aux autres la voie du salut ne sauve peut-être pas lui-même son âme. Ceux qui bâtissent l'Arche ne pensent point sérieusement à chercher un asile, et sont les premiers ensevelis dans les flots. Grand Dieu! que serons-nous et quelle sera notre destinée? Telle que sera notre vie. Mes frères, mon dessein est de vous instruire, et non pas simplement de vous étonner : allons donc au fruit de ce discours, et tirons-en les conséquences pratiques qui lui sont propres. C'est ce que je vous ai promis, et c'est ce qui va faire la matière de mon second point.

SECOND POINT.

Connaître au juste la voie qui conduit au terme du salut; examiner sans se flatter si

Digitized by Google

l'on y marche véritablement; s'animer enfin à y marcher constamment par toute la force des motifs qui nous y engagent : voilà, mes frères, à quoi j'ai prétendu réduire le fruit de ce discours, en vous proposant d'être du nombre de ceux qui se sauvent; car la prédestination renferme nécessairement les moyens, et l'application seule des moyens par le secours de la grâce forme toujours le caractère des prédestinés, et donne la juste confiance d'y trouver sa place. Ces réflexions suivent naturellement de tout ce que nous venons de dire dans l'autre partie, et vous en avez déjà pu faire quelqu'une en passant. Je ne les ai réservées ici moi-même que pour les ramasser toutes par ordre, et en faire comme un corps de vérités suivies qui se soutiennent mutuellement. N'en laissez rien perdre, s'il se peut.

Il faut donc, en premier lieu, s'informer exactement pourquoi de tant de personnes qui courent, il y en a si peu qui remportent le prix, et comment il faut courir soi-même pour l'obtenir, en se distinguant de ceux qui ne l'obtiennent pas, selon la parole de saint Paul; il faut, dis-je, connaître d'abord au vrai la voie de la vraie justice, et la bien discerner de toutes celles qui en détournent. Car, le moindre mécompte serait terrible sur cet article, puisqu'il y va de tout, et qu'il ne sert de rien, dit saint Jérôme, de faire les plus grands pas, si c'est hors du droit chemin. Or, comme c'est Jésus-Christ seul qui peut nous l'apprendre dans la loi nouvelle, et non pas les hommes, c'est Jésus-Christ seul et non pas les hommes qu'on doit certainement consulter là-dessus. Ouvrons donc ici son Evangile avec des yeux respectueux et pleins de foi. Nous y verrons qu'on lui demande dans un endroit, comme vous pourriez le faire vous-même, si véritablement il y en a peu qui se sauvent. ***Domine, si pauci sunt qui salvantur.*** (***Luc.***, XIII.) Mais que répond le Sauveur à cette demande? Rien d'inutile, rien de curieux, mais trois paroles décisives, tout à fait littérales pour mon sujet, et qui font voir les conditions de notre vocation. La porte est étroite, dit-il, travaillez, et faites effort pour y entrer. ***Contendite intrare per angustam portam.*** (***Ibid.***)

Cela supposé, c'est donc d'abord une illusion, malgré tous les principes de probabilité inventés par les hommes, malgré le torrent des opinions humaines, et quoi qu'en puisse penser le monde; c'est donc, dis-je, une illusion grossière, de regarder le salut comme une chose fort commune, où il ne faille pas absolument tous les soins de l'homme: c'est donc une illusion de prétendre pouvoir se sauver sans effort; avoir le ciel sans le ravir par quelque endroit, et sans faire violence à la nature jusqu'à un certain point. Il y a donc de l'erreur à croire qu'un état de paresse, d'indolence et d'inaction, qui nous laisse, pour ainsi dire, entre le vice et la vertu; qu'une vie sans déréglements marqués, mais vide des sentiments de la charité; qu'une conduite fidèle à l'extérieur de la religion, mais dénuée d'ailleurs de l'esprit de la foi, puissent suffire à rendre notre vocation certaine. Les oracles du fils de Dieu ne condamnent rien avec plus de force. C'est donc plus que tout une erreur damnable, de croire que la révolution des siècles, et le changement des temps fortifiés par la coutume, aient pu former de justes prescriptions, affaiblir la sainte rigueur des lois évangéliques, rendre la règle moins inflexible, parce que la multitude en est trop prodigieusement éloignée; qu'on puisse se justifier dès là que, sans introduire soi-même de nouveaux usages, on ne sait que suivre ceux qui sont déjà reçus et autorisés pour les mœurs; et pour tout dire en un mot, se dispenser d'entrer par la voie étroite, parce que personne n'y passe plus. Or, dites-nous, de bonne foi, qui est-ce, mes frères, qui connaît cette voie étroite, qui l'étudie, qui s'assure par un examen sérieux si les principes qui servent de base à sa conduite y sont allégués? Voit-on autre chose que des maximes fausses qu'on se fait tous les jours sur les devoirs les plus incontestables? N'a-t-on pas le secret de répandre des ténèbres sur la plupart des obligations de la vie chrétienne, pour les affaiblir ou les combattre? Est-il un seul pécheur qui ne se justifie à lui-même sa propre conduite, qui ne l'envisage par des endroits capables d'en diminuer à ses yeux la honte et l'injustice? Lors donc que j'examine cette vie toute de fantaisie, qu'en observant de près ces hommes qui s'imaginent être dans la voie du salut, je n'y remarque qu'une vie de caprice, d'impression des sens; que ce qu'ils font, c'est ce qu'ils voient faire, je me demande à moi-même : Sont-ce donc-là des hommes raisonnables; pensent-ils à quels termes ils vont aboutir; peuvent-ils ainsi risquer brutalement leur éternité sur je ne sais quelles idées confuses ils se sont faites de la religion? Voilà cependant peut-être votre situation à vous-même, mon cher auditeur; car, répondez de bonne foi, est-ce par lumière que vous vous rassurez sur mille actions; que vous êtes tranquille sur l'état de votre conscience? Si nous voulons vous inspirer de justes alarmes, que répondez-vous? Qu'avec ces maximes on damnerait tout le monde; que d'autres ne sont pas si sévères. Cela peut être; mais au moins faudrait-il voir si ce n'est pas l'Evangile qui est sévère, si ses maximes ne sont pas encore plus crucifiantes que ce que nous pouvons dire; si ce n'est pas précisément cette voie étroite qu'il prescrit : et c'est cet examen qu'on ne veut pas faire.

Mais voici une seconde réflexion qui n'est qu'une suite de la première. Ce n'est pas assez de connaître la voie. L'on se pique peut-être aujourd'hui de ne pas l'ignorer, de supposer qu'elle est étroite, et qu'elle demande des efforts. Il s'agit, en second lieu, d'entrer en jugement avec vous-même, pour savoir si vous y dressez vos pas, et si les règles de conduite que vous vous faites y sont conformes ou non. Car c'est par le défaut

Digitized by Google

de cet examen sérieux qu'on se jette de plein gré dans une incertitude terrible qu'il faut absolument détruire; et c'est celle où vous vivez tranquilles pour la plupart, gens du siècle. Quand on vous parle du salut, vous n'y paraissez pas toujours indifférents, vous n'y renoncez pas, dites-vous, et vous n'y prétendez pas moins que les autres; mais c'est là un langage fort usé, un langage fort vague qui ne décide rien, et il n'est pas question de le dire; il s'agit de se faire des raisons solides pour ne point courir au hasard, et ne pas donner des coups en l'air, comme dit l'Apôtre. Or, sur quoi fondez-vous vos idées, et où en êtes-vous, si vos assurances mêmes deviennent le désespoir de votre salut? Ecoutez donc encore une fois Jésus-Christ même, et sur les règles sûres qu'il va vous proposer, jugez d'abord de votre état. Suivez-vous le petit nombre, ayez confiance, mais marchez toujours humblement, et ne détournez point ailleurs vos pas: vous êtes dans la voie droite, et sur la parole d'un Dieu, vous devez fortement espérer qu'elle vous conduira heureusement au terme; car c'est toujours le petit nombre qui prend la voie du salut, dit ce divin Maître. *Et pauci sunt qui inveniunt eam.* (*Matth.*, VII.) Mais si au contraire vous allez avec la foule qui forme ce qu'on appelle le monde, mais si dans le fond comme dans le détail de votre vie vous ne faites précisément que l'imiter, sans vouloir prendre d'autre route; ah! sur la parole du même Dieu, votre perte est assurée, parce que la foule marche toujours par le chemin large de la perdition, et que la foi ne laisse aucune espérance pour le grand nombre. *Et multi sunt qui intrant per eam.* (*Ibid.*) C'est-à-dire donc qu'il faut devenir singulier, pour n'être pas enveloppé dans le sort de la multitude. C'est-à-dire donc que l'assurance et le caractère des élus se trouvent dans cette singularité.

Or, qu'est-ce qu'un homme singulier, afin que vous ne vous y trompiez pas? Il n'est pas malaisé d'en ébaucher au moins le portrait. Ce ne sera en effet qu'une ébauche, et vous suppléerez le reste. C'est un homme plein de droiture et de raison, frappé des grandes idées de l'éternité, lequel jugeant de toutes choses par la foi, ne voit rien de grand que la religion, rien de sage que la loi de Dieu, rien d'aimable que la vertu, rien de vrai que l'Evangile, rien de redoutable dans ce monde que l'erreur et le péché. Et voyez d'abord où ces sortes de principes le conduisent. C'est un homme qui pour l'éducation d'une famille, pour les soins d'un domestique, pour l'acquit d'un emploi, se propose d'autres vues, et prend de toutes autres règles que celles que le monde prescrit, parce qu'il est bien convaincu que toutes les règles et les coutumes les plus anciennes, qui ne sont pas fondées sur la vérité, ne doivent être regardées que comme des vieilles erreurs, incapables de justifier ceux qui les suivent. C'est un homme qui, dans la prospérité comme dans la disgrâce, paraît également détaché de tout ce qui se passe; usant des créatures, mais sans ravir au Créateur l'affection de son cœur; vivant sur la terre, mais sans perdre le ciel de vue; travaillant pour des enfants, mais sans délaisser le pauvre; se prêtant aux affaires et aux soins de la vie, mais sans oublier son salut, ou pour dire mieux, rapportant tout le reste au salut comme au seul objet qui lui paraît digne d'une préférence absolue, et auprès duquel tout le reste ne lui paraît qu'un jeu d'enfant, selon le terme de saint Chrysostome : *lusus puerorum.* C'est un homme humble et petit à ses propres yeux, pénétré du besoin continuel où il est de la grâce, qui par là même en respecte la moindre portion, en ménage avec soin les moments favorables, et convaincu qu'elle est communément le fruit de la prière, ne borne pas cet exercice au son de quelques paroles récitées froidement dans de courts intervalles. C'est un homme fidèle et assidu aux pratiques de la religion selon la mesure des devoirs de son état, mais ne faisant aucun fond sur le dehors, si l'intérieur n'en est l'âme et la vie; modéré, frugal et sévère pour lui-même, autant que l'exige la nécessité d'une conduite pure et sans tache, mais comptant pour rien la mortification du corps, si celle du cœur et de l'esprit n'en est le fondement. Enfin, c'est un disciple de Jésus-Christ au milieu d'un monde qui ne reconnaît pas Jésus-Christ pour maître.

Qu'est-ce qu'une femme singulière? Il serait aisé de la peindre en deux mots, en disant que c'est une âme solidement chrétienne, parmi tant d'autres qui certainement n'en ont que le nom ou qui prétendent accommoder la religion avec une foule de passions et de faiblesses qui la déshonorent; une femme d'une conduite sérieuse et pleine de sens, qui, laissant volontiers les lois et les coutumes pernicieuses du siècle pour celles qui veulent périr avec le siècle, se souvient des vœux qui l'ont consacrée dans son baptême, et forme là-dessus tout le plan de sa vie; qui, persuadée, avec saint Chrysostome, que le moindre (le terme mérite d'être observé) le moindre désir de plaire ne saurait jamais venir d'une conscience pure, se pare d'un air de pudeur simple et naturel, et dont une exacte et sévère modestie fait toujours le plus bel ornement; qui, craignant plus que la mort de fournir une occasion de chute ou de trouver elle-même sur ses pas des écueils à son innocence, ne peut trop se confondre devant Dieu d'avoir pu pour quelque moment détourner de lui une seule âme; qui déplore en secret l'aveuglement pitoyable des personnes de son sexe, et cet ensorcellement de la bagatelle, où elle les voit plongées la plupart. Une femme animée de l'esprit de la foi, renfermée comme Judith dans le sein de sa famille, et n'en sortant d'ordinaire que pour les besoins du peuple de Dieu, se faisant de la retraite un devoir indispensable, réduisant la bienséance aux règles du christianisme, n'étant pas moins ennemie de la

Digitized by Google

mollesse que des vices les plus grossiers, et méprisant la poussière d'un corps périssable pour s'attacher à cultiver son âme, autant que les autres méprisent le soin de leur âme pour s'attacher à flatter leur corps. Une femme bien instruite sur les dangers de l'oisiveté, qui s'impose tous les jours la pénitence d'un travail réglé sur son état, qui fait ses plus chères délices d'être quelquefois seule avec son Dieu, de pouvoir lui exposer avec confiance ses besoins, se nourrir de la vérité de sa parole, adorer la sainteté de ses mystères et lui renouveler sans témoin le sacrifice de son cœur; à qui enfin le commerce d'une amitié prudente et chrétienne, des conversations honnêtes, des délassements innocents suffisent de temps en temps et fournissent la matière de ses plaisirs. Par là, mes frères, vous voyez qu'être singulier, c'est prendre justement, pour tout ce qui regarde la conduite des mœurs, le contre-pied du monde, parce que le monde prend précisément pour tout ce qui le regarde le contre-pied de l'Evangile : dès lors vous pourrez aisément juger de votre état présent et de votre destinée future, vous assurer vous-même si vous marchez dans la voie qui mène à la vie. La règle est simple et d'une application aisée. Vous pouvez vous dire à vous-mêmes : Il n'y a que deux voies par où on prétend arriver au salut : l'une, large, spacieuse, où passe presque tout le monde ; l'autre, étroite, difficile, que très-peu de gens suivent. Quelle est la mienne? Ma vie est elle la vie ordinaire de ceux de mon âge, de mon état, de ma condition? Suis-je avec la multitude? Je me damne donc, ou Jésus-Christ nous a trompés en se récriant sur la voie étroite et le petit nombre de ceux qui y marchent.

Mais en troisième lieu, et pour vous animer à y marcher constamment, il reste à considérer la force et la grandeur des différents motifs qui vous y engagent; et combien ne s'en présente-t-il pas capables de faire impression et de réveiller les plus stupides! Motifs d'abord du côté de votre propre cœur, dont il s'agit de chercher le repos et dont l'état doit vous faire pitié; car, je soutiens qu'il n'est point ici-bas de plus cruelle situation que ce trouble et cette perplexité intérieure où l'on ne peut manquer de se trouver tant qu'on se sent éloigné du sentier des justes. Si vous n'en convenez pas toujours, il est des moments où vous êtes forcé de l'avouer, car la conscience nous suit partout, et partout elle nous demande la paix et le bon ordre. La voie qu'on vous montre est pénible, dites-vous, et il est dur de se contraindre, tandis qu'on voit à ses côtés le reste du monde marcher à son aise et selon ses désirs. Mais au fond en êtes-vous plus contents, après avoir suivi la voie large de ce monde? Ne sentez-vous pas toujours qu'il vous manque quelque chose, et que le sort d'une âme fidèle est préférable au vôtre? Y a-t-il d'autre consolation ici-bas, que celle que donne l'espérance d'être du nombre de ceux qui se sauvent, et d'avoir un certain témoignage qu'on marche dans leur voie? Y a-t-il rien au contraire dans l'univers qui puisse consoler un homme à qui tout fait attendre d'être exclu du ciel et relégué pour toujours dans les enfers? Ah! étouffez donc ce sentiment si vous pouvez et accordez-vous avec vous-même. Trouvez le moyen d'être plus tranquille et de rendre le calme à votre âme, en vivant comme vous vivez; mais vous ne sauriez : la foi vient vous troubler malgré vous, et vous êtes heureux d'en sentir encore l'impression. Faut-il donc balancer un seul moment à s'épargner tant d'inquiétudes pendant la vie, en se préparant plus de repos pour l'heure de la mort? Soyez-en les juges : *Ipsimet judicate.*

Motif du côté du temps : il coule, il est rapide, vous le voyez. Celui que vous avez doublement perdu dans vos égarements est passé maintenant pour vous, à peine vous en reste-t-il le souvenir : ne serait-il point passé de même si vous aviez su en respecter le prix, et passera-t-il moins encore, quelqu'usage que vous en fassiez? Non, sans doute, vous vous trouverez à la fin et vous serez réduit à dire : Tout est passé, le juste ne sent plus sa peine, et je ne sens plus mon plaisir : le plaisir donc comme la peine doivent être comptés pour rien ou pour très-peu de chose, puisqu'il vient un temps où l'un et l'autre ne sont plus. C'est par cette considération que saint Paul animait autrefois les fidèles de Corinthe. *Tempus breve est.* (I *Cor.*, VII.) Le temps est court, dit-il, le monde lui-même tout entier n'est qu'une figure et un fantôme qui s'évanouit, nous touchons déjà au terme. Encore quelques jours, encore quelques moments, et celui qui aura bien couru se délassera dans le sein de Dieu même. Quel plus grand attrait pour la faiblesse humaine! et le temps dût-il être encore plus long, les siècles entiers sont toujours courts pour quiconque a la foi d'une éternité. *Tempus breve est.*

Enfin, motif et souverain motif par rapport aux malheurs qui nous menacent. Vivons comme il nous plaira, disputons, résistons, étourdissons-nous tant que nous voudrons : qu'arrivera-t-il enfin, mes frères? Rien ne sera capable d'imposer silence à la vérité sur nos plus pressants intérêts, et il ne faut pas qu'elle devienne inutile, pour n'avoir pas été assez souvent répétée : qu'arrivera-t-il à ceux qui lui auront résisté? Si vous pouviez, leur dira-t-on, s'il vous était permis d'espérer quelque milieu après votre mort, on vous laisserait, homme insensible aveugle mondain; on vous laisserait consoler votre cœur par avance de la perte du ciel, ou chercher follement votre ressource dans les horreurs du néant : mais l'alternative est inévitable ici, et si vous avez l'âme assez basse pour ne vouloir pas des promesses de votre religion, vous n'allez à rien moins qu'à vous rendre sans ressource, et pour toujours misérable. Nous convient-il bien, après cela, de répondre sans cesse, qu'il en coûte de se faire quelque violence!

Digitized by Google

Ah! il en coûtera bien plus, chrétiens, pour expier cette criminelle lâcheté dans la gêne d'un feu impitoyable; et si votre justice, ô mon Dieu! n'était pas inexorable pour ces âmes infortunées qui l'éprouvent dans ce moment; si vous leur accordiez de pouvoir revivre parmi nous, et de paraître de nouveau sur le théâtre de ce monde, leur conduite nous ferait bien voir qu'il n'y a rien à ménager dans le temps, quand on risque de se perdre pour l'éternité. Voilà les grands objets que la foi ne cesse de nous proposer, pour exciter notre ferveur, ou pour confondre au moins notre lâcheté. Voilà le fruit que j'ai prétendu vous faire tirer de ce discours, dans les conséquences que je viens de tirer moi-même. Je les termine maintenant par certaines paroles de l'Evangile qui peuvent être appliquées à mon sujet, et que je vous adresse en finissant : *In viam gentium ne abieritis, et civitates Samaritanorum ne intraveritis.* (*Matth.*, X.) O vous, chrétiens! si vous êtes un peu sensibles aux vérités que vous venez d'entendre, n'allez plus dans la voie des gentils, qui ne reconnaissent pas le Dieu d'Israël, et ne vous liez plus avec les habitants de Samarie, qui ne sont pas les véritables enfants d'Abraham. C'est du monde que je parle, et vous me comprenez sans doute. Voyez-le avec douleur, ce monde aveugle, impénitent et endurci, courir à la perdition avec tous ses amateurs; mais ne vous ne perdez pas avec lui, et ne vous relâchez point à la vue de ces exemples. Laissez périr, mes frères, ceux qui voudront périr; plaignez leur sort, déplorez leur aveuglement, priez pour eux. Mais cependant craignez pour vous-même, et songez, sans perdre de temps, à sauver votre âme : *Verumtamen salva animam tuam.* (*Gen.*, XIX.)

La désolation est générale. Je vous l'ai déjà dit : le ciel est fermé pour la plupart, et un petit nombre y arrive. Ce n'est point ici l'oracle d'un homme, vous auriez droit de le mépriser; mais c'est un des articles de votre foi le mieux marqué, et le mieux soutenu par l'expérience. La justice du Seigneur qui a éclaté autrefois contre Sodome se venge aujourd'hui de l'infidèle Jérusalem : le jugement est d'une manière terrible sur la maison de Dieu même, et les enfants du royaume sont jetés dehors comme des étrangers. Encore une fois pensez à votre âme, échappez du naufrage : *Salva animam tuam.* (I *Petr.*, IV.) Les jours sont mauvais, mes frères, parce que l'iniquité a prévalu, que l'erreur la justifie, et que le même torrent en entraîne une infinité dans le même abîme, sans qu'ils veuillent même s'en apercevoir : *Dies mali sunt* (*Ephes.*, V), *quoniam prævaluit iniquitas.* Tenez-vous fermes dans le port durant ce temps de désolation. Dieu vous adresse en particulier ses promesses. Il vous montre le signal du salut, et les vérités mêmes qu'il permet qu'on vous annonce en sont des témoignages éclatants. Ranimez toute votre espérance dans celui qui veut et qui peut seul vous sauver; mais ne vous endormez pas dans le sein de la présomption, et craignez les grâces mêmes qu'il vous fait, dit saint Augustin; vous avez été appelés, tant d'autres l'ont été comme vous et avant vous; mais la vocation seule ne suffit pas. Demandez donc par une prière assidue, cherchez par des routes sûres, et soutenez par des œuvres persévérantes, la douce confiance d'être du nombre des élus. C'est ce que je vous souhaite. *Amen.*

SERMON VIII

Pour le vendredi de la quatrième semaine de Carême.

UR LE LAZARE.

Voce magna clamavit : Lazare, veni foras; et statim prodiit qui fuerat mortuus. (*Joan.*; XI.)

Jésus cria d'une voix forte : Lazare, sortez dehors; et le mort à l'heure même sortit de son tombeau.

S'il n'était besoin pour le salut des chrétiens que d'affermir leur foi par la grandeur et l'éclat de certains miracles, l'Evangile nous en propose un aujourd'hui dont la simple lecture suffirait pour produire cet effet, et, qui par l'assemblage de ces circonstances, forme une conviction supérieure à tous les doutes de l'esprit humain. C'est aussi, dans le rang des merveilles que Jésus Christ a voulu opérer durant les jours de sa vie mortelle, celle qui établit d'une manière plus invincible la vérité de sa mission. C'est dans cet ordre le prodige des prodiges, et Jésus-Christ lui-même ne le fait paraître avec tant d'éclat que pour prévenir dans l'esprit de ses disciples le scandale de sa mort prochaine, et pour pousser à bout l'incrédulité des Juifs, par une preuve si sensible de sa divinité. Mais avec tous ces miracles qui devaient fournir des motifs à la vérité de notre créance, nous avions encore besoin de justes règles qui pussent servir à diriger notre conduite, et en établissant des raisons pour nous faire croire, il fallait nous instruire pour marcher dans les voies de la vérité. Or, c'est ici où l'instruction éclate à nos yeux autant que le miracle même : ici plus qu'en tout autre endroit, l'on peut dire que le Sauveur nous parle par ses œuvres, et se montre comme un maître attentif à nous donner les plus importantes leçons, en même temps qu'il paraît comme un Dieu capable de faire les plus étonnants prodiges. Entrons donc, mes frères, de tout notre cœur dans ce mystérieux langage, dit aujourd'hui saint Augustin, écoutons avec respect ces salutaires leçons, et parce qu'il y a dans ce vaste sujet beaucoup de choses qui sont claires d'elles-mêmes, ne demandons pas l'explication de chacune en particulier, pour avoir le temps de nous arrêter aux plus nécessaires : *Quoniam multa in hac lectione manifesta sunt, expositionem in singulis non quæramus, ut necessaria pertractemus.*

Il est certain que ce Lazare, tel qu'il paraît à nos yeux, doit être regardé comme la véritable image du pécheur; image d'autant plus parfaite dans tous les traits qui la forment, qu'on y voit d'une manière fort

Digitized by Google

naturelle et les commencements qui conduisent au péché, et l'état même du péché quand on y est tombé, et les funestes effets de cet état quand on y demeure. Le premier nous est représenté par Lazare malade : *Lazarus infirmabatur ;* le second par Lazare mort : *Lazarus mortuus est ;* et le troisième enfin par Lazare enseveli, corrompu et infect : *Jam fœtet.* C'est sous ces trois différents rapports que les interprètes l'ont toujours considéré, mais surtout Origène, l'un des plus anciens, dont l'idée claire et précise fournira aujourd'hui mon dessein. Il faut convenir, dit-il, qu'il y a encore aujourd'hui parmi nous beaucoup de Lazares spirituels, et qu'ils seraient heureux, si après s'être reconnus avec sincérité dans cette histoire, ils voulaient y chercher avec ardeur le remède à leurs misères. D'abord comme celui de Béthanie ils deviennent malades, et tombent dans la langueur : *In morbum incidunt.* Bientôt après ils meurent et perdent la vie de la grâce : *Moriuntur.* Enfin ils sont ensevelis dans le tombeau du vice, et demeurent dans leur propre corruption : *In sepulcro manent.* Telle est, dis-je, la situation d'un grand nombre de chrétiens, et rien n'est plus digne de nos réflexions. Ainsi, mes frères, les premières atteintes qui conduisent à la mort du péché; l'état mortel du péché après qu'on l'a commis; les suites affreuses de cette mort lorsqu'on y persévère; c'est en trois parties le plan de ce discours, que je réduirai à de justes bornes, et où presque toutes les circonstances et les paroles de notre Evangile vont nous servir parfaitement, dans le sens que les saints Pères lui ont donné. Donnons-y nous-mêmes toute notre attention, après l'invocation de l'Esprit-Saint sur nous par celle de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il y avait un homme nommé Lazare, du bourg de Béthanie, et qui était malade dans un château où demeuraient Marie et Marthe ses sœurs : un homme par conséquent tombé tout à la fois dans un état d'affaiblissement et de dégoût; c'est-à-dire sans force et sans vigueur pour les exercices les plus nécessaires du corps, sans vivacité et sans attrait pour les objets les plus agréables des sens. Idées justes et naturellement attachées aux termes mêmes dont l'Evangile se sert. *Erat languens... Infirmabatur Lazarus.* Or, voilà ce que j'ai d'abord appelé avec Origène l'image de ces Lazares spirituels qui deviennent malades, et les premières atteintes du péché, qui porte tout à la fois dans un cœur la faiblesse et le dégoût pour les choses de Dieu : *in morbum incidunt.* Appliquons-nous à ces deux circonstances, qui sont les marques et les effets ordinaires des maladies de l'âme, comme de celles du corps. Tirons-en les conséquences, et comprenons-en le danger pour l'éviter.

Le vice a ses degrés et ses accroissements successifs, comme la vertu. On n'y parvient point pour l'ordinaire dès le premier pas, et la consommation de l'un n'est point communément l'effet d'une seule démarche, comme la perfection de l'autre ne fut jamais le fruit d'un seul effort. Aussi, dit saint Cyprien, il ne faut pas croire que toutes les suggestions du tentateur qui veille à notre perte tendent à nous jeter d'abord et sans milieu dans le fond de l'abîme. Ces extrémités sont rares, et deviendraient moins propres à seconder ses funestes desseins. Mais il ménage ses attaques, pour s'assurer encore mieux de la possession de notre cœur. Tel, dit ce Père après un Apôtre, tel qu'un ennemi artificieux, qui cherche à se rendre maître d'une place, il tourne sans cesse autour des murs, pour en ruiner adroitement toutes les défenses, et il aime bien mieux la lenteur d'un poison qui agit successivement sans qu'on s'en aperçoive, que la promptitude d'un venin qui avertit par sa violence, parce que une chute préparée de loin laisse toujours moins de ressource à une âme affaiblie, qu'un coup précipité qui n'abat les plus forts qu'en les surprenant, mais dont on se relève presque aussitôt que la surprise est passée. *Circuit leo, et clausos obsidens muros explorat.*

Le péché a donc ses commencements et ses premières atteintes, qui ruinent insensiblement l'ouvrage du salut. Tout se réduit d'abord aux symptômes d'une fièvre intérieure, mais qui trouve malheureusement de quoi se nourrir dans le fond d'une corruption naturelle; à une simple maladie, mais dont le propre est d'affaiblir le cœur, d'émousser la pointe de l'esprit, et d'énerver peu à peu toutes les forces d'une âme : c'est-à-dire (et rien n'est plus commun), c'est-à-dire qu'on ne fait plus le bien qu'à demi, avec peine, et d'une manière molle et négligente. Le zèle tombe, la ferveur s'éteint, la foi diminue, la charité se refroidit. Semblable, dit un prophète, à ces brebis languissantes qu'on ne voit jamais suivre le troupeau que de loin, et tel qu'une maigre victime qu'il faut sans cesse pousser à l'autel, tout est à charge, tout devient pénible, jusqu'aux douceurs de la loi, et si l'on paraît vivre encore comme Lazare dans les commencements, ce n'est que pour se rouler sur le lit de son infirmité, et pour se voir livré à sa propre faiblesse : *In morbum incidunt.*

Faiblesse cependant (prenez garde, mes frères, et suivez, s'il vous plaît, avec moi des réflexions que vous n'avez peut-être jamais faites, et qui vont pourtant vous découvrir la grandeur du mal dont je parle), faiblesse, dis-je, inexcusable du côté de l'homme qui en est la cause; car je ne parle point ici de cette infirmité naturelle qu'une origine souillée laisse à tous les enfants d'Adam, mais qui, selon la parole de l'Apôtre, fournit un fond de mérite à l'homme chrétien, et devient la force même, quand on est attentif à ménager la grâce. Je parle de cet affaiblissement coupable, que produisent dans le cœur une tiédeur entretenue et une infidélité habituelle. On le sent peut-être quelquefois; on en connaît les tristes

Digitized by Google

effets, et quand on veut se comparer à ceux qui servent Dieu dans un esprit de ferveur, on s'aperçoit bientôt de la différence. Mais quelle en est la source? Parlez ici, âme lâche! D'où vient que vous vous sentez sans zèle et sans vigueur pour l'accomplissement de vos devoirs? D'où vient que les voies de Dieu deviennent tous les jours plus difficiles à vos yeux, tandis que la créature vous trouve dans une disposition toujours plus ardente à la servir? C'est qu'oubliant les premières impressions de la grâce qui vous avait touchée, vous vous êtes permis mille négligences qui sont devenues un principe secret d'affaiblissement : dans les premiers temps de votre conversion, vous sentiez un goût toujours nouveau pour la prière, la retraite, les exercices saints : vous gémissiez au fond du cœur des engagements qui vous liaient encore au monde, des usages qu'une certaine bienséance vous obligeait encore de suivre. Mais peu à peu vous avez perdu ces premiers sentiments, ce que vous vous étiez interdit a commencé à vous paraître aimable, vous avez retrouvé des charmes dans mille choses auxquelles vous aviez renoncé. Peu à peu vous avez senti la piété s'affaiblir, la haine du monde diminuer; chaque jour a ajouté un nouveau degré à cette faiblesse, chaque chute a affaibli votre cœur par de nouvelles impressions, et mille états invisibles vous ont peut-être déjà préparé à un abandon total de la piété. *Erat languens Lazarus.*

Faiblesse terrible du côté de celui qui la permet, comme une juste peine : c'est un Dieu qui exerce un secret jugement, par la soustraction de certaines grâces dont on se rend indigne; un Dieu qui ordonne aux nuées de ne plus répandre sur une terre stérile et ingrate ces pluies abondantes qui la rendaient féconde; un père qui traite en esclave celui qui ne le sert pas en véritable enfant; un maître enfin qui mesure le salaire au travail. Les secours particuliers sont retranchés. La source tarit peu à peu. L'eau ne coule que goutte à goutte, et la racine de l'arbre se dessèche insensiblement. On se présente à la prière par manière d'acquit, et on ne reçoit rien. On vient à la table sainte par coutume, on en sort languissant et sans être nourri. Tout diminue du côté de Dieu : tout s'affaiblit dans l'homme. Quoi de plus terrible aux yeux de la foi, mais quoi de plus juste dans l'ordre souverain de la vérité?

Faiblesse enfin dangereuse dans ses suites, et qui prépare sans cesse de nouvelles chutes. L'apôtre saint Pierre, qui les craignait lui-même pour les fidèles de son temps, les exhorte vivement à se faire un trésor de vertus qui leur servent dans les occasions, parce que celui, dit-il, qui n'a pas, pour ainsi parler, sous sa main ces saintes ressources, est un homme aveugle et chancelant qui marche comme à tâtons dans les voies de Dieu, prêt à donner dans tous les piéges qui se présentent, et à faire sans cesse de faux pas dans son chemin. *Cui non præsto sunt hæc, cæcus est et manu tentans* (II *Petr.*, I.) En effet, mes frères, à quoi aboutit communément cet affaiblissement volontaire où l'on se réduit par sa négligence? Vous le savez, sans doute : cet état n'est pas rare parmi nous. Tel qui m'écoute ici en a déjà fait trop souvent de tristes épreuves, et ne doit peut-être ce reste de vie dont il paraît encore jouir, qu'au seul défaut de certaines occasions que la Providence a su éloigner. Mais ira-t-on bien loin dans cet état, et peut-on attendre alors une persévérance bien soutenue, au milieu des écueils qui nous environnent? Hélas! on est malade, c'est tout dire. On touche déjà aux portes de la mort. On ne tient presque plus à rien, on est toujours prêt à succomber et à trahir sa conscience et son Dieu. Quoi de plus dangereux, encore un coup, aux yeux de la foi, et de quoi tremblons-nous si cette disposition ne nous fait pas trembler?

Du moins, s'il y avait encore, dans ce cœur languissant, du goût et de l'attrait pour le bien, c'en serait assez peut-être pour le ranimer, et pour rallumer en lui le feu d'une charité presque éteinte; mais ces sentiments si nécessaires et si naturels à la piété s'évanouissent bientôt avec la vigueur d'une âme, et c'est le second effet de la maladie spirituelle dont je parle. *In morbum incidunt.* Rappelez ici, mes frères, pour vous en former une juste idée, ce qui est écrit des enfants d'Israël, dont Moïse avait autrefois la conduite : au lieu de trouver du plaisir dans l'espérance consolante d'arriver à la terre promise; au lieu de manger avec une reconnaissance pleine de joie la manne qui leur venait du ciel dans la solitude, ils s'ennuient de la douceur même d'un travail qui leur prépare des jours si heureux, et trouvent insipide cette nourriture céleste. Notre vie est languissante dans ce désert stérile et ingrat, s'écrient-ils sans cesse : nous ne voyons que manne sous nos yeux, et le cœur nous soulève à la vue de cette fade nourriture : *Anima nostra jam nauseat super isto cibo levissimo.* (*Num.*, XXI.) Figure trop naïve de ces Lazares spirituels dont je fais ici le portrait, et des coups secrets que le péché porte à une âme négligente. On se dégoûte insensiblement des exercices de la piété chrétienne. On devient charnel et grossier, incapable de sentir efficacement les choses de Dieu. Ce qui fait ici-bas les délices, la consolation et la nourriture des justes, rebute et soulève le cœur. La parole de l'Évangile ne laisse plus d'impression. La lecture des livres saints n'a plus ni attrait ni onction. L'esprit y contemple de grandes vérités, mais le cœur n'y sent et n'y approfondit rien. La prière n'offre plus que de la sécheresse et de l'ennui. Les vives fontaines des sacrements n'ont plus que de l'amertume ou de la fadeur. Les fruits de la croix et les pratiques de la pénitence font horreur. La retraite paraît un désert stérile et affreux. Les charmes de la vertu s'évanouissant, ceux du monde se réveillent. On retranche; on diminue peu à

Digitized by Google

peu l'usage des choses saintes, et on commence enfin à chercher ailleurs des douceurs qu'on ne trouve plus dans la religion, où tout est devenu insipide pour une âme : *Anima nostra jam nauseat super isto cibo levissimo.*

Dans cet état cependant, dont on devrait si justement s'alarmer, on ose encore se rassurer, et pour y réussir, tantôt on se flatte sur la même idée à peu près que le Sauveur donnait aux Apôtres de Lazare malade : *Infirmitas hæc non est ad mortem.* Après tout, dit-on, c'est une infirmité pardonnable qui ne va point jusqu'à la mort. On observe encore les devoirs communs. On ne sent rien de grossier sur la conscience. On ne perd pas entièrement la grâce de la justice, et cela suffit; oui, mais on ne veut pas voir que dans les règles sévères de la foi, rien n'est plus douteux que cet état, et ne laisse moins de confiance de se croire vivant devant Dieu. On ne considère pas qu'on est sur le penchant de sa ruine, qu'on a déjà un pied dans l'abîme, et qu'encore un moment peut-être on est perdu par sa faute. Tantôt on prend sa négligence pour un simple sommeil qui n'a rien de dangereux, et l'on se dit à soi-même, dans un sens, ce qui est encore marqué du malade de notre Evangile : *Lazarus amicus noster dormit.* Notre ami Lazare dort; il sera donc guéri s'il dort, et il n'y a pas là de quoi s'alarmer. *Si dormit salvus erit.*

Ah! oui sans doute, âme coupable et infidèle, vous dormez, et c'est pour cela que toutes les opérations de la grâce sont comme suspendues dans votre cœur, et qu'un engourdissement général a saisi toutes les puissances de votre âme. C'est pour cela que vos yeux sont fermés à la lumière, que vos oreilles n'entendent plus la vérité, que vos mains sont sans action, et vos pieds sans mouvement pour l'œuvre du salut. Les plus grands pécheurs, ébranlés par l'horreur de leurs crimes, vaincus par le trouble de leur conscience, frappés de terreur à la vue des jugements de Dieu, pénétrés et attendris par son amour, se convertissent, réjouissent le ciel, et courent avec ardeur dans les voies de la pénitence, et vous, sans remords, sans crainte, sans componction, sans reconnaissance, sans affection, vous demeurez immobile dans votre assoupissement. Les morts réveillés par la voix puissante de Jésus-Christ sortent de leurs tombeaux, pour reprendre une nouvelle vie, et vous, surpris par une funeste léthargie, vous exhalez tous les jours une portion de votre âme, et vous mourez comme à petit feu, peut-être pour ne plus revivre. Vous dormez, infortuné Samson, infidèle Nazaréen, vous dormez; mais c'est entre les bras d'une ennemie perfide, qui vous ôte les dons de Dieu pendant votre sommeil, et vous dépouille du vêtement de la justice, sans que vous le sentiez. Vous dormez, lâche disciple; mais la vérité vous crie qu'il faudrait veiller, pour arrêter la vivacité dangereuse d'un esprit trop prompt, et la faiblesse d'une chair qui vous expose à la tentation. Vous dormez, vierge imprudente; mais l'heure s'approche où l'époux va venir, et vous êtes sur le point de paraître devant lui avec une lampe à demi éteinte, qui va vous laisser dans les ténèbres éternelles.

Enfin vous dormez, et c'est ce qui vous flatte; mais c'est votre sommeil même qui fait depuis longtemps votre maladie, et qui est la source de tous vos malheurs. Où en êtes-vous, âme tiède et engourdie? Ne sauriez-vous reconnaître enfin votre triste situation, et vous souvenir au moins de l'état d'où vous êtes déchue? *Memento unde excideris.* (*Apoc.*. II.) Autrefois, la vérité vous pénétrait jusqu'au fond du cœur, et vous élevait au-dessus des sentiments de la nature, la loi du Seigneur vous paraissait douce : un seul jour passé dans la retraite, ou au pied des saints autels, vous dédommageait abondamment du commerce profane du monde, et vous rendait comme inaccessible à l'attrait de tous ses plaisirs : aujourd'hui, votre cœur est presque fermé à tout autre objet qu'à ceux du monde, la vérité n'y entre plus; rien ne vous touche, et vous êtes comme un étranger, qui ne peut plus goûter du pain de la maison de Dieu. Autrefois, animé du feu de la charité, constant dans le bien, et toujours armé contre la moindre apparence du mal, vous résistiez courageusement aux traits de l'ennemi, et il vous trouvait comme un mur d'airain, soutenu des forces de la grâce : maintenant, infidèle dans les plus légères épreuves, au-dessous des moindres difficultés, vous multipliez sans cesse vos chutes. Tout vous abat : rien ne vous soutient : infirme comme Lazare, c'est-à-dire devenu tout à la fois un homme faible et dégoûté, voilà le triste changement qui s'est fait en vous : *Memento unde excideris.* Connaissez donc encore une fois votre état. Le temps presse, mes chers auditeurs, et il n'est plus question de vous flatter. Le péril de votre tiédeur est évident : le mal a déjà gagné toutes les parties de votre âme : Dieu proteste qu'il va vous vomir de sa bouche, et vous êtes sur le point de périr. Portez donc la main sur vos blessures, ouvrez les yeux à la vérité qui vous les découvre. Réveillez-vous, et commencez à craindre ce que vous n'avez regardé jusqu'ici qu'avec trop d'indifférence.

Mais dans cette crainte même qui doit si justement vous occuper, courez à votre Dieu sans délai, avec ces paroles toutes de feu, que l'Evangile de ce jour semble avoir particulièrement consacrées pour des personnes comme vous; car la même histoire qui vous représente l'image de la maladie, vous en propose d'abord le remède, et l'une ne doit point marcher sans l'autre dans ce discours. *Domine, ecce quem amas infirmatur* : c'est la prière que font aujourd'hui Marie et Marthe pour leur frère malade, et il vous convient assurément de le dire tous les jours, avec bien plus d'empressement que ces deux saintes sœurs : Non, Seigneur, il est temps d'ouvrir les yeux, et je ne veux plus atten-

Digitized by Google

dre que le péché, dont je n'ai déjà reçu que trop d'atteintes, fasse en moi de nouveaux progrès; mais je viens à celui par qui seul l'homme peut être guéri, parce que c'est le seul qui a fait l'homme, et qui est son maître. *Domine.* Si mon amour pour vous était la mesure du vôtre à mon égard, hélas! que pourrais-je encore attendre? Mais mon ingratitude n'a pas épuisé vos miséricordes, et malgré l'horreur de mes infidélités, vous aimez une âme qui est sortie de vos mains, et dont je ne connais pas assez le prix. *Quem amas.* Il est vrai que la grandeur de mes maux ne vous est pas cachée; mais vous voulez que je vous en parle, et vous m'en demandez l'aveu sincère, comme un sacrifice que je vous dois. Me voici donc à vos pieds, grand Dieu! pour vous les confesser: *Ecce.* Oui la perversité de mon cœur m'a rendu véritablement malade, et m'a réduit enfin dans un état qui doit vous dégoûter de moi. Je sens que j'ai perdu depuis longtemps l'attrait divin de votre grâce. Je me vois tombé par ma faute dans une tiédeur qui me rendrait même le rebut du monde, et je vous sers avec une indifférence que la créature ne voudrait pas souffrir un seul moment. Mon âme est blessée de toutes parts: *Infirmatur.* Il n'y a plus que faiblesse et langueur, et si je ne suis pas encore tout à fait mort à vos yeux, je n'ai qu'un reste de vie, qui est sur le point de m'abandonner peut-être pour toujours. Voilà, Seigneur, la situation d'une indigne créature, que vous voulez encore aimer, parce qu'elle est votre ouvrage et le prix de votre sang, *Domine ecce quem amas infirmatur.*

C'est par cette prière fréquente, poussée du fond du cœur, et accompagnée des sentiments qui lui sont propres, que le feu de la charité, se rallume, mes frères, c'est par là qu'on se réveille, qu'on rentre en soi-même, et qu'on parvient enfin à guérir les premières atteintes du péché qui forment la maladie d'une âme. Vous venez d'en voir l'image et le danger dans l'infirmité de Lazare: *Erat languens Lazarus.* Il me reste à vous montrer dans le même Lazare, mort, enseveli, et infect, la figure de l'état mortel du péché, et des suites terribles de cet état, quand on y demeure. C'est la seconde et troisième partie que j'unis ensemble, et qui partageront le reste de cette histoire, en continuant le récit de ses circonstances.

SECOND POINT.

Lazare abandonné à la violence du mal dont il était atteint, perdit enfin la vie, et le Sauveur qui ne l'ignorait pas, mais qui n'en avait parlé jusqu'alors à ses disciples que d'une manière mystérieuse, leur expliqua le sens d'un langage qu'ils n'entendaient pas, et leur dit clairement que le Lazare était mort: *Tunc dixit eis manifeste: Lazarus mortuus est.* Ainsi après avoir été la figure de ces âmes malades que le péché commence à corrompre, il devint encore comme j'ai dit, l'image de celles qui meurent par le péché: *Moriuntur.* Et c'est sur quoi il est important de faire ici quelques considérations (sur le fils de la veuve de Naïm). On conçoit aisément dans le monde ce que c'est qu'un homme mort, et privé de la vie du corps. C'est un objet que l'expérience nous a rendu jusqu'ici trop familier, et je vous en parlai hier assez au long; mais on ne comprend pas certainement l'état d'une âme qui est tombée dans la mort du péché, et peut-être suffirait-il de faire un peu d'attention aux portraits que les saints Pères en ont tracé quelquefois, pour être saisi de frayeur et de componction. Saint Chrysostome surtout ne cesse de présenter ces sortes de peintures dans ses discours, et je me contente de le faire parler ici un moment, comme le plus propre à vous toucher. Mes frères, dit-il d'abord dans un endroit, avec cette éloquence vive et chrétienne, qui partait d'un cœur si pénétré de la vérité, et par là même si capable d'en pénétrer les autres, ah! mes frères, s'écrie-t-il, si nous pouvions voir à nu l'état des âmes, comme après un sanglant combat on découvre de toutes parts des blessés et des morts étendus dans un champ de bataille, nous apercevrions à peu près le même spectacle dans l'Eglise. Nous y verrions des gens de tout âge, de tout sexe, et de toute condition enveloppés dans ce carnage spirituel, dont la foi a horreur, et dans un état plus pitoyable encore, que ceux que le glaive de l'ennemi a taillés en pièces. Car, ajoute-t-il ailleurs, quelle idée juste peut-on se former d'un mort, qui ne convienne encore mieux à celui sur qui tombe les coups mortels du péché? En voici l'image, et si vous voulez savoir au vrai ce que vous êtes, pécheur; si vous demandez ce que c'est que tout homme qui ne vit plus de la vie de la grâce, écoutez un moment cet oracle de l'Eglise grecque, et tremblez.

C'est un homme misérable et absolument dépouillé de tous les biens, qui a perdu la robe de son innocence, la sainteté de sa consécration, l'ornement précieux de la justice, et tout ce qu'il avait reçu de Dieu dans son baptême; le péché en s'introduisant dans son âme, y a fait un ravage universel, y a produit un bouleversement général; il l'a corrompu dans toute sa substance, a perverti toutes ses facultés, l'a rendu insensible à l'impression des plus grands objets: les jugements d'un Dieu irrité, une éternité de supplice, les horreurs de l'enfer, tout cela ne le touche plus; il est insensible à la voix de la grâce qui l'appelle, le trait de la divine parole ne le réveille plus; en sorte peut-être que dans ce moment où l'on lui montre ses propres misères, au milieu de cette assemblée où l'on tâche de l'ébranler par la force de la vérité, et de lui arracher quelque signe de vie, hélas! il n'est presque point différent d'un simulacre aveugle, insensible, sourd, immobile et muet. Et n'allez point me dire, continue saint Chrysostome, que cet homme dont je parle, ne paraît point tel au dehors. Ne m'opposez pas qu'on le voit même quelquefois élevé sur la tête des autres, placé dans un char ma-

Digitized by Google

gnifique, environné des richesses, de la gloire, et des plaisirs du monde; car, hélas! je n'ai qu'à vous répondre en deux mots, qu'un mort, parce qu'il est exposé sur le plus beau lit de parade, n'en est pas moins mort pour cela; qu'ainsi par tous ces dehors qui vous frappent, il ne fait tout au plus qu'ajouter quelques vains ornements aux pompes funèbres de son âme, et traîner partout avec un peu plus d'éclat son propre cercueil.

Quelle horrible et affreuse image, chrétiens auditeurs! n'ajoutons rien aux paroles de celui qui nous l'a si bien tracée, et contentons-nous de faire ici, en passant, cette réflexion : qui croirait cependant que c'est précisément là l'état de la plupart des chrétiens, si l'expérience et les règles sûres de la foi ne nous obligeaient de le penser ainsi? car, ô mon Dieu! que voit-on? que trouve-t-on sur la terre, que de ces Lazares spirituels, à qui bien des fautes mortelles, publiques ou cachées ont fait perdre la vie de la grâce? Combien n'en voyez-vous pas, Seigneur, de ces membres paralytiques et sans mouvement, qui ne tiennent que par le dehors au corps mystique de votre Fils? Combien de pierres détachées de l'édifice, et dispersées dans les voies de l'iniquité? Combien même de ceux qu'on estime vivants parmi les hommes, qui sont cependant devant vous plus morts que les morts, et qui portent partout dans un corps de péché, une âme privée de votre esprit? Mais dans un tel état, mes frères, dont la seule pensée fait frémir, qui pourrait croire qu'on fût capable de passer tranquillement un seul jour, et qu'on osât s'abandonner de sangfroid au sommeil d'une seule nuit? Ah! voilà aussi ce qui fait depuis longtemps le triste sujet des larmes de l'Église, et à quoi nous ne paraissons guère sensibles, vous et moi. Voilà ce qui oblige l'épouse sainte du Sauveur à pleurer bien plus amèrement que les sœurs de Lazare sur des malheurs dont nous n'avons pas même l'esprit occupé. Plongée dans la tristesse au milieu de ses plus beaux jours, cette chaste Rachel a la douleur de voir le tyran des âmes, faire un horrible carnage dans son propre sein, et lui arracher à tout moment les fruits précieux de la grâce de son Epoux. On est sourd à ses cris lamentables. Presque personne ne la console par un retour sincère à la pénitence, et cette tendre mère se trouve réduite à gémir sur la perte de ses enfants, tandis que les enfants eux-mêmes se réjouissent cruellement de leur propre perte : ***Rachel plorans filios suos.*** (*Matth.*, II.)

Mais ne poussons pas plus loin des réflexions que chacun peut faire à loisir sur soi-même, et qui nous porteraient d'ailleurs au-delà des bornes d'un discours. L'histoire de notre évangile nous presse et nous rappelle, puisque après nous avoir présenté l'image de l'état mortel du péché, elle nous en fait voir en second lieu les funestes progrès et la consommation, d'une manière qui mérite une attention toute nouvelle. Lazare étant mort, il éprouva bientôt la destinée ordinaire à tous les hommes dans cette conjoncture. On couvre son corps d'un suaire. On lui lie les pieds et les mains avec des bandes, et on lui met un linge sur le visage : ***Ligatus pedes et manus institis, et facies illius sudario ligata erat.*** Peu de temps après il est mis dans un cercueil, pour être transporté dans une grotte profonde, qui lui sert de sépulcre, et dont on ferme l'entrée avec une grosse pierre : ***Erat autem spelunca, et lapis superpositus ei.*** Seul enfin dans l'obscurité affreuse de son tombeau, il est abandonné à la pourriture, et devient la pâture des vers qui le dévorent : ***Jam fœtet, quatriduanus est enim.*** Encore une fois, mes frères, cette situation n'a rien qui nous étonne aujourd'hui : l'expérience nous l'a rendue fort commune : tout le monde s'y attend, et si elle doit toujours nous instruire, et nous humilier par la manifestation de nos misères, comme je vous disais hier, elle ne saurait plus nous surprendre au moins par sa nouveauté.

Mais qui ne sera étonné jusqu'au tremblement, du triste état dont celui-ci n'est que la figure, et qui ne voit avec horreur dans ces lugubres circonstances, celles d'un pécheur dominé par quelque mauvaise habitude, et abandonné à l'iniquité de ses passions quelles qu'elles soient? Ce n'est plus en effet simplement un mort, à qui le péché vient d'ôter une vie plus facile d'abord à recouvrer, c'est un cadavre enseveli, précipité dans le fond de l'abîme, et comme lié par une légion de démons. Ce ne sont plus les premiers mouvements d'une passion criminelle, qui s'est emparée du cœur; ce sont les actes réitérés de cette habitude formée, qui entraîne tous les jours et dans toute occasion; de longues chaînes qui tiennent le cœur captif sous la tyrannie du vice; une pesante pierre qui l'endurcit, et qui en ferme l'entrée à tous les sentiments de la piété. Ce n'est plus enfin une de ces chutes passagères, dont on peut se relever avec moins de peine dans les commencements; c'est un état fixe de désordre, un attachement constant au mal durant les années entières, et pour achever l'application des termes de l'Évangile : c'est une âme plongée dans l'ordure, toute pourrie dans le crime, qui porte au loin l'infection. Avant ce dernier état que forme l'habitude, tout ne paraissait pas désespéré : elle était comme un homme qui vient de mourir, mais qui a encore la forme humaine, dont le dedans seul est corrompu, mais dont le corps est dans son entier. Mais quand l'infection a gagné les organes, que les parties nobles sont toutes gâtées, le mort devient méconnaissable. Image affreuse d'une âme profondément corrompue par une mort comme invétérée! elle a causé comme une dissolution générale de toutes les facultés, de tout l'être spirituel; elle a défiguré le dedans et le dehors, tout est perverti; c'est un amas de pourriture et de corruption, et on

Digitized by Google

ne sait plus ce qui pourrait reprendre mouvement et être dans cette âme; ce n'est plus qu'un spectre : le corps qu'elle habite n'est plus qu'une prison où elle est renfermée, un sépulcre où les vers des passions la rongent, et d'où il sort une odeur de mort.

Voilà les funestes progrès de cette mort spirituelle devenue aujourd'hui si commune parmi nous, et le point de corruption où elle conduit enfin, lorsqu'on y demeure. Pécheurs qui m'écoutez, vous reconnaissez-vous à quelqu'un de ces traits, et peut-on vous demander de vous-mêmes comme autrefois Jésus-Christ de Lazare : *Ubi posuistis eum?* Où en êtes-vous, misérable? où en est votre âme? où l'avez-vous mise, et qu'est-elle devenue depuis le moment fatal qu'elle s'est retirée de la main de son Dieu? *Veni et vide.* Venez, femme du monde, homme déréglé qui oubliez vos devoirs depuis tant d'années; venez et comptez, s'il est possible, tous les coups mortels que vous vous êtes portés depuis la perte de la grâce! Approchez de votre sépulcre, âme infectée de tant de passions différentes! Entrez dans votre prison, et voyez l'excès de misères où vous vous êtes réduite. Vous voilà liée dans le tombeau comme Lazare, et captive sous des chaînes que vous avez pris plaisir de vous former. Vous voilà sous un dehors de vanité couverte des haillons du diable qui vous servent de suaire, dit saint Augustin : *Panni diaboli.* L'habitude a pris le dessus et vous vous trouvez dominée par un tyran dont vous aimez le joug, bien loin de vouloir le secouer. Le poids de vos iniquités vous accable et vous rend impénétrable à tout ce qui est saint. La pierre de l'endurcissement est sur votre cœur : plus de vérité qui vous effraie; plus de charme qui vous attire à la vertu; nous nous épuisons ici depuis longtemps et nous n'avançons rien. Votre propre corruption vous plaît. Elle seule fait votre plaisir, et tout autre vous ennuie. Vous ne sauriez vous en passer, dites-vous, et vous ne comprenez pas même qu'on le puisse. *Veni et vide.* Venez et voyez. Ah! rien n'est plus terrible, mes frères, et il ne fallait pas moins que la circonstance qui est ici marquée pour nous en laisser une juste idée : car ce n'est plus seulement Marie et Marthe qu'on voit pleurer ici amèrement. Ce n'est plus l'Eglise seule qui s'afflige et qui gémit. Il faut, dit saint Augustin, que Jésus-Christ se montre par des sentiments extraordinaires dont son humanité sainte le rend susceptible. La vue de l'état du pécheur dans celui de Lazare le touche et le saisit d'horreur : il en verse des larmes, il frémit deux fois en son esprit et se trouble lui-même. *Lacrymatus est Jesu : infremuit spiritu, et turbavit se ipsum.* Quel nouveau spectacle aux yeux de la foi en ce moment, et quelle doit être la grandeur d'un mal qui a pu produire des mouvements si étranges dans un Homme-Dieu? C'est la consommation de l'iniquité dans une âme chrétienne, dit ce Père : c'est l'habitude qu'on se fait du crime; c'est un genre de mort effroyable et affreux qui porte avec soi tous les caractères d'une réprobation éternelle. *Est genus mortis immane.*

Mais quoi donc, chrétiens! viens-je fermer ici sur vous les portes de l'abîme en la présence même de celui qui les ouvre avec tant d'éclat! viens-je arracher de vos cœurs tout espoir de retour et raccourcir le bras de mon Dieu dans une occasion où il en déploie toute la force à nos yeux? Loin de mon esprit, mes frères, ces injustes pensées; loin de ma bouche à jamais ces paroles d'erreur que la vérité du miracle de ce jour confondrait publiquement, puisqu'il est fait précisément pour ranimer les plus désespérés, et que le même Evangile, comme j'ai dit, nous propose l'efficacité du remède en nous montrant la grandeur du mal. En effet, dit toujours saint Augustin, quelqu'éloigné que Lazare parût de la vie, puisqu'il était mort depuis quatre jours, Jésus-Christ ne laisse pas de le ressusciter. Ce qui prouve une vertu supérieure à tous les obstacles : *Etiam tales Dominus excitat.* Quelqu'abandonné que fût Lazare à l'infection et à la pourriture, Jésus-Christ ne dédaigne pas de s'en approcher, ce qui marque une bonté qui est au-dessus des plus horribles désordres : *Etiam ad tales non dedignatur accedere.* Prodige de puissance! prodige de miséricorde! Mais prenez garde aussi : c'est un prodige; il ne s'en fait pas tous les jours, et le Sauveur opère celui-ci avec des circonstances qui font voir qu'il n'est ni facile ni ordinaire. Ainsi que personne ne désespère, que personne ne présume : *Nemo desperet, nemo de se præsumat.* Celui qu'une longue habitude retient dans le tombeau du vice ne se relève qu'avec peine : *difficile surgit.* Il se relève pourtant : *sed tamen surgit.* Pourvu toutefois qu'il observe certaines conditions, et qu'il soit fidèle à faire certaines démarches. En voici trois que ce grand docteur nous marque dans l'Evangile de ce jour. Je ne fais presque que le traduire en finissant ce discours : n'en perdez rien, s'il vous plaît, puisque c'est le fruit que je me suis proposé de vous en faire tirer.

Il est dit, et nous l'avons déjà remarqué, que le Sauveur étant près du tombeau de Lazare conçoit des mouvements extraordinaires conformes à son humanité. Il fait couler des larmes de ses yeux, il entre dans une espèce de trouble et de frémissement pour vous apprendre, pécheur, à vous surtout, pécheur d'habitude, ce que vous avez à faire, et ce qu'il demande en vous donnant une idée aussi affreuse de votre état. Votre plus grand malheur n'est pas votre péché; mais la tranquillité funeste où vous paraissez vivre, mais cette étonnante familiarité que vous avez contractée avec la mort, et qui étouffe en vous les sentiments les plus naturels. Pleurez donc, âme coupable, pleurez sur vous : rien n'est plus digne de vos larmes que vous-même. Poussez des gémissements et des cris vers le ciel pour les opposer au cri de vos iniquités passées; ou, si vous ne pouvez faire encore ni l'un ni l'autre, si votre cœur et vos yeux vous refusent

Digitized by Google

encore ces justes marques de componction, commencez du moins à comprendre ce que c'est que l'affreuse insensibilité d'un conscience morte, qui ne parle plus, et que Satan a rendue muette. Frémissez au moins, et concevez un trouble salutaire. Tremblez, et craignez plus que tout votre fausse paix à la vue de vos dangers. Vous en faut-il donc de plus grands motifs? Les pierres trembleraient à moins, si elles étaient sensibles; et c'est par là que la foi veut vous disposer à une nouvelle vie et que la crainte vous prépare à l'amour. *Fremit in te, si disponis reviviscere.*

Après les larmes, le trouble et le frémissement, Jésus-Christ ordonne d'ôter la pierre du sépulcre. *Tollite lapidem.* Il pouvait cependant (c'est toujours saint Augustin), il pouvait l'ôter lui-même sans peine et d'une seule parole. Oui, sans doute; mais il ne veut pas multiplier les miracles quand ils ne sont plus nécessaires, et il commande aux hommes de faire ce que peuvent les hommes, se réservant de montrer sa toute-puissance dans les choses qu'ils ne peuvent pas. *Quod ab hominibus fieri poterat, homimines facere præcepit.* Seconde leçon pour vous, mes chers auditeurs; vous connaissez la grandeur de vos maux, vous sentez le poids de vos péchés, et le trouble a saisi enfin votre conscience. Il en est temps sans doute; mais vous trouvez des obstacles au-dehors. C'est à vous à les lever puisque vous le pouvez, et la grâce vous fera surmonter ceux que vous ne pouvez pas de vous-même: *Quod autem divinæ virtutis erat sua potentia demonstravit.* Quoi donc! attendez-vous que Jésus-Christ vienne par un miracle ôter de dessus vos pas, la pierre de scandale contre laquelle vous allez volontairement vous heurter? Qu'il vous fasse sortir comme par la main et avec violence du milieu de Sodome où il vous plaît de demeurer? Abus, mon frère: *Tollite lapidem.* Otez vous-même cette pierre et cette occasion qui vous font tomber. Rompez sans délai et sans retour les liaisons, les parties et les commerces qui vous perdent. Eloignez, brûlez, coupez, effacez, proscrivez pour toujours les objets qui vous séduisent. Entrez dans la retraite et commencez par un nouveau plan de conduite extérieure, à vous mettre dans la situation propre à attirer la grâce d'une résurrection. Ne vous retranchez pas sur la difficulté: quand on est bien résolu à ne pas périr on sait faire des efforts, et l'on se sauve. *Removere lapidem a monumento humanæ virtutis est.*

Enfin, la pierre du sépulcre étant levée, Jésus-Christ, d'une voix forte et majestueuse, capable d'ouvrir les tombeaux, s'adresse à Lazare et lui commande de sortir de là. *Lazare, veni foras!* A l'heure même le mort sort de son tombeau et paraît devant toute l'assemblée. *Statim prodiit qui fuerat mortuus.* Pécheurs, encore une fois, instruisez-vous ici et apprenez vos devoirs. Cette voix forte et impérieuse marque quelque chose de grand et de favorable pour vous. Ce n'est pas la voix d'un homme, c'est celle d'un Dieu sauveur qui veut vous ressusciter et vous rendre la vie: *Magna vox tibi magnum judicat.* Si les obstacles sont levés de votre part, si vous avez eu recours aux moyens d'une conversion solide qu'on exige de vous, il vous reste une démarche à faire, je vous crie d'une voix forte dans ce saint temps. *Veni foras: confitere peccatum, ostende te sacerdoti.* Sortez dehors, produisez-vous sans déguisement, montrez-vous tel que vous êtes à un digne et sage ministre de l'Eglise: donnez-lui des marques de résurrection qui ne soient pas équivoques; mais consentez qu'il en juge, qu'il vous éprouve, qu'il s'assure de vos dispositions pour ne vous délier que dans le temps marqué par l'ordre de Dieu. *Solvite eum et sinite abire.* Vous marcherez alors avec confiance, vous serez admis à la table de Jésus-Christ comme Lazare. Alors la sainte joie d'une vie nouvelle vous fera craindre plus que jamais les horreurs d'une nouvelle mort, et vous apprendrez tous les jours à ne plus mourir à la grâce, pour vivre éternellement dans la gloire. *Amen*

SERMON IX.

Pour le dimanche de la Passion.

SUR LA FOI.

Dicebat Jesus turbis Judæorum : si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi? (*Joan.*, VIII.)

Jésus disait aux Juifs : Puisque je vous dis la vérité, d'où vient que vous ne me croyez pas?

Ils méritaient bien un tel reproche, ces Juifs charnels, et ils étaient sans doute très-inexcusables, de manquer de foi en Jésus-Christ, après les preuves éclatantes qu'il leur avait si souvent données de sa divinité; mais ils étaient aussi très-dignes de n'avoir point cette foi, par le peu d'usage qu'ils faisaient de tout ce qui aurait pu l'exciter et la nourrir. Jésus-Christ était au milieu d'eux, et ils ne le connaissaient pas: c'est ce que Jean-Baptiste leur avait déjà dit; mais ils ne méritaient pas de le connaître, parce qu'ils agissaient comme s'il n'avait pas été avec eux: c'est ce qui paraît dans tout le chapitre qui fournit la matière de l'évangile de ce jour.

Or telle est encore aujourd'hui notre situation, pour la plupart, mes frères, et les mêmes paroles que le Sauveur disait aux Juifs, comme la juste condamnation de l'incrédulité coupable qui les endurcissait, on peut trop justement nous les adresser, comme le reproche honteux d'une infidélité volontaire qui nous condamne. *Veritatem dico vobis, et non creditis mihi.* La vérité nous parle, et nous ne la croyons pas. Nous ne méritons pas même de la croire, parce que nous agissons comme si elle ne nous parlait pas. Nous irions à Jésus-Christ avec ardeur, si la foi qui nous en instruit depuis si longtemps était vive et animée; et nous serions dignes d'éprouver cette ardeur qui fait courir à Jésus-Christ, si nous avions soin d'exercer la foi que nous en avons reçue; mais l'un et l'autre nous manquent,

Digitized by Google

parce que nous manquons par malheur nous-mêmes aux moyens d'y parvenir.

Vous entrez donc ici sans peine, mes frères dans le fond de mon sujet, et vous comprenez déjà que j'y renferme le rapport mutuel, qui doit nécessairement se trouver entre la foi et l'action. L'une ne peut en effet subsister sans l'autre, parce qu'elles sont la cause l'une de l'autre. La foi n'agit efficacement qu'à mesure qu'elle est vive. Elle ne devient vive et efficace qu'à mesure que l'on agit : d'où je conclus d'abord, pour former les deux parties de ce discours, premièrement, qu'il faut avoir de la foi pour soutenir une vie chrétienne. Secondement qu'il faut vivre chrétiennement pour avoir de la foi. Nulle confusion. Nulle contradiction, mes frères, dans ces deux vérités. Nous en allons voir les preuves et la liaison naturelle, après que nous aurons fait la prière ordinaire. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

S'il suffisait, pour vivre saintement aux yeux de Dieu, de faire une profession extérieure de sa religion, et d'en donner au dehors certaines marques plus particulières, la sainteté ne serait pas encore devenue fort rare dans le monde : l'ancienne et la nouvelle loi, fécondes en hommes justes, nous en auraient déjà montré tour à tour de nombreuses sociétés, et l'Eglise comme la synagogue pourraient se vanter d'avoir vu jusqu'ici presqu'autant de vrais fidèles qu'elles ont paru porter d'enfants dans leur sein; mais dans l'une et dans l'autre loi, ce caractère et cette profession extérieure ne suffirent jamais. C'est la foi seule qui peut rendre l'homme véritablement juste, et dans tous les temps la véritable justice a dû vivre de la foi; soit parce qu'elle est le principe de la force qui le fait agir, soit parce qu'elle est la source du prix qui accompagne ses actions; c'est-à-dire qu'on ne peut se soutenir sans elle, comme on ne peut rien mériter sans elle. Etablissons solidement ces deux vérités, et nous en conclurons sans peine celle que j'ai d'abord proposée.

Oui, mes frères, comme l'homme ne saurait agir surtout dans les choses spirituelles, qu'à proportion de la vivacité de ses sentiments, il a nécessairement besoin d'une force secrète qui l'anime; or c'est de la foi que lui viennent pour la vertu ces sentiments vifs dont il a besoin, et ce courage qui l'élève au-dessus de lui-même. Rien n'est plus souvent répété, ni montré avec plus d'évidence dans toute la suite de l'Evangile. J'y vois des miracles étonnants se multiplier tous les jours, des grands qui s'humilient, des pauvres qui courent en foule exposer leurs besoins, les malades guéris, les aveugles éclairés, les pécheurs convertis, les possédés délivrés, les morts mêmes qui reprennent dans le sein du tombeau une nouvelle vie; mais si vous y prenez garde, c'est partout la foi qui agit, qui opère ces merveilles, qui prie, qui persévère, qui obtient, et qui reçoit des éloges par préférence à tout le reste. Partout elle paraît avec éclat, et avec l'empire d'une souveraine maîtresse, qui triomphe du monde, de la nature, des démons, et de Dieu même par une sainte violence. En un mot, Jésus-Christ l'assure bien formellement : tout lui est accordé parce que tout lui est promis. Sa force est au-dessus des plus grands prodiges. Rien ne lui résiste, et ne devient impossible à celui qui croit. Voilà pourquoi les apôtres, témoins tant de fois de ces étonnants prodiges, et instruits si souvent des oracles du Fils de Dieu sur cette matière, ne cessent d'en faire des leçons aux premiers fidèles, et de leur en rappeler le souvenir dans toutes les circonstances de leur vie. C'est par tout le fond et le motif de leurs puissantes exhortations, et ces premiers maîtres du christianisme n'ont en vue que de réveiller ou d'affermir la foi dans les âmes, convaincus qu'avec elle ils ont tout gagné, parce que par elle on peut tout : *Omnia possibilia sunt credenti.* (*Marc.*, IX.)

Ainsi raisonnait surtout parmi eux le grand Apôtre des nations dans cette célèbre *Epître*, qui n'est qu'un tissu des plus sublimes vérités, si capables de réveiller la langueur des chrétiens, s'ils voulaient en faire quelquefois la matière de leurs réflexions ; c'est-là, dis-je, plus qu'en tout autre endroit, que saint Paul, voulant relever le courage des Hébreux, déjà un peu ébranlés par la crainte des persécutions, les ramène d'abord à la seule vivacité de la foi, et se contente de leur en rappeler les effets tout divins, dans la vie de leurs propres ancêtres. On les a vus, dit-il, ces saints prophètes, ces illustres patriarches, dont vous vous faites gloire d'être les enfants, tantôt tout pénétrés de la présence et de la souveraine grandeur de Dieu, qu'ils ne voyaient pourtant pas, lui rendre publiquement un culte pur et sans tache au milieu d'une terre déjà souillée par le péché, et chercher toujours avec soin dans ce qu'ils avaient de meilleur et de plus cher, la matière de leurs sacrifices : c'est Abel ; tantôt se conserver inviolablement dans la justice, parmi la corruption générale où toute chair se trouvait plongée, soutenir avec une patience invincible, durant l'espace de tout un siècle, le retardement des vengeances de Dieu, et se rendre dignes, en les prévenant, de survivre à la ruine du monde entier : c'est Noé ; tantôt abandonner avec joie leur propre patrie, pour en avoir une plus durable dans la cité des saints, immoler de leurs propres mains, pour obéir à Dieu, ce qu'ils avaient de plus cher, et oser espérer, contre toute espérance, l'accomplissement de ses divines promesses : c'est Abraham ; tantôt quitter avec courage les palais des grands, renoncer à l'adoption des princes et aux délices de leur cour, aimant mieux être affligés dans le désert, avec le peuple de Dieu, que de jouir de la satisfaction d'un plaisir passager : c'est Moïse. On les a vus, ces hommes justes et généreux, que le

Digitized by Google

monde ne trouvait pas dignes de lui, et dont certainement le monde lui-même n'était pas digne; les uns au milieu des plus atroces tourments, pouvant racheter leur vie et ne le voulant pas, afin d'en retrouver une meilleure dans la résurrection; les autres vivant avec joie dans un dépouillement général des choses présentes, et n'étant soutenus que par la seule espérance des biens à venir, qu'ils ne saluaient encore que de loin.

Voilà les miracles de la foi dans ces hommes devenus si célèbres depuis la naissance des siècles, et que l'Apôtre se contente d'attester publiquement, comme une nuée de témoins si capables d'animer les Hébreux. *Hi omnes testimonio fidei probati, juxta fidem defuncti sunt.* (*Hebr.*, XI.) Sont-ils les seuls qu'on puisse encore attester pour animer aujourd'hui les chrétiens? et si de ces premiers âges du monde nous passions à des siècles plus avancés, n'est-ce pas cette même foi qui a produit depuis tant d'autres témoins, quand elle a été vive parmi les fidèles? Quel enchaînement de prodiges dans ces derniers temps, devenus à si juste titre la confusion du nôtre! On s'imagine en effet quelquefois qu'un état comme le nôtre, qui substitue la lumière de l'esprit à l'action de la vue, et la conviction du cœur au témoignage des sens; on est porté, dis-je, à croire qu'un tel état n'a rien de réel, ou ne suffit pas à l'homme pour le soutenir dans la pratique de l'Evangile. C'était pourtant l'état de tous ces fidèles, dans toutes les parties du monde; et qu'y a-t-il cependant de plus réel, de plus sublime et de mieux soutenu que leur courage au milieu des plus pénibles devoirs? Quel spectacle ne forme pas encore à nos yeux cette foule de solitaires, de martyrs, de vierges et de confesseurs, dont l'histoire édifiante est venue jusqu'à nous? Or, qu'on écoute seulement là-dessus saint Cyprien (*Rép. au juge Démétrien*) qui parle au nom de ceux de son siècle, et que l'on comprenne par ses éloquentes paroles, quelle était la source de tant d'héroïques actions dont le simple récit nous étonne aujourd'hui : nous sommes, dit-il, par rapport à la vie future, dans un sentiment de conviction que rien ne peut ébranler. Nous croyons sans hésiter, et nous attendons sans défiance le temps des promesses divines. Voilà tout notre appui. Aucun de nous ne cherche ici-bas ni joie ni prospérité, parce que nous vivons plus par l'esprit que par la chair. La force et la fermeté de la foi nous tient le cœur élevé au milieu des débris du monde, qui tombe en ruine de toute part. Elle nous donne une vertu immobile, une patience toujours constante, et une âme toujours assurée de son Dieu. O disposition surnaturelle dans son principe, et plus qu'humaine dans ses effets, mes frères! Quelles difficultés tout l'enfer déchaîné pouvait-il opposer à de pareils sentiments? Et que trouverions-nous de difficile nous-mêmes dans une vie chrétienne, si notre foi nous en inspirait de semblables? Ah! tout est vraiment possible à celui qui croit. *Omnia possibilia sunt credenti.*

Mais, pour entrer toujours mieux dans le fond de mon sujet et dans la manière dont j'ai prétendu vous le faire entendre, d'où vient cette force, cette fermeté dans la foi, et comment fait-elle des impressions si vives dans le cœur? C'est, dit toujours saint Paul (observez bien s'il vous plaît la force de ses termes qui renferment un grand sens), c'est qu'elle est, elle-même, le fondement inébranlable des choses que nous espérons, une preuve certaine, et une claire démonstration de celles que nous ne voyons pas. *Argumentum non apparentium* (*Hebr.*, XI); c'est-à-dire, selon l'explication de saint Bernard, qu'elle supplée aux sens, à la raison et à l'évidence; c'est-à-dire, qu'en rétrécissant, pour parler ainsi, les espaces des temps et des lieux, elle rapproche les objets les plus éloignés, rend comme présents à nos yeux ceux qui sont encore cachés dans l'avenir, regarde fixement les choses invisibles, comme palpables et corporelles, et renferme en quelque sorte dans son sein celles qui sont éternelles : *Ipsam æternitatem suo sinu circumcludit;* c'est-à-dire, en un mot, que jusqu'à une certaine mesure proportionnée à la condition humaine, elle produit le même effet dans un homme chrétien, que la vue même dans un bienheureux, parce qu'elle pénètre, qu'elle comprend la substance de toutes ces choses, en nous les faisant, pour ainsi dire, déjà toucher et posséder par avance, *sperandarum substantia rerum.* (*Hebr.*, XI.) Idée vraiment juste dans le sens de l'Apôtre, et qui montre la proportion merveilleuse que Dieu a mise entre le terme où nous allons, et le milieu qui nous y conduit. La religion, en effet, ne nous propose sur la terre, que ce que les saints possèdent dans l'autre vie, et les saints ne possèdent que ce que la religion nous fait croire. Ainsi l'homme fidèle voit toujours les choses futures : dans le terme, c'est clairement et à découvert : dans le voyage, c'est au travers d'un voile et sous l'obscurité d'une énigme; mais la différence après tout n'est que dans la manière; mais c'est toujours le même objet, éternel, subsistant, et immuable de sa nature. Doit-on s'étonner après cela, si l'homme chrétien qui vit de la foi, paraît si animé, et si, à l'exemple de Moïse, il agit toujours comme s'il voyait clairement de ses yeux celui qui est invisible? *Invisibilem tanquam videns sustinuit.* (*Hebr.*, XI.)

A quoi tient-il donc, mes frères, que nous ne soyons plus ardents à faire le bien? Hélas! on nous l'a souvent dit, et nous l'avons pensé nous-même, quelquefois : si quelque réprouvé remontait aujourd'hui du fond de l'abîme, et si le juste redescendait du séjour de la gloire, pour subir encore parmi nous les lois d'une condition mortelle, nous concevons sans peine quels seraient ici-bas les sentiments de l'un et de l'autre, et tout ce que produirait en eux le seul souvenir de ce qu'ils auraient déjà éprouvé dans l'autre vie. Or voilà ce que produit à peu

Digitized by Google

près une foi vive; et à quoi tient-il, je le répète, qu'il n'en soit ainsi de nous? Seigneur, faut-il donc avoir vu les biens ineffables de votre maison pour les désirer, ou avoir déjà senti le bras de votre justice pour le craindre? Est-il besoin, ô mon Dieu! de soumettre aux yeux de notre chair les mystères d'une autre vie, après tout ce que votre religion nous en dit? Tous nos sens pourraient-ils ajouter à ces différents objets des terreurs nouvelles, ou de nouveaux attraits, et la faiblesse humaine enfin trouve-t-elle encore quelque juste prétexte, après la certitude immuable de vos oracles? Ah! c'est qu'on croit la vérité sans la croire : ce n'est dans la plupart qu'un simple fantôme et un faible préjugé de l'éducation. On a eu le bonheur de naître dans le sein de l'Eglise, et on s'en tient là. On a reçu dans les eaux saintes du baptême le don de la foi : l'esprit souscrit en général aux articles qu'elle propose; mais on ne va pas plus loin; mais cette divine racine est desséchée; ce germe salutaire est comme mort dans presque tous les cœurs; il ne produit rien; il n'anime rien : voilà le mal; voilà l'unique cause de nos chutes, de nos misères, de nos langueurs. Il ne faudrait que ressusciter un moment cette précieuse semence, pour se sentir des forces toutes nouvelles; et si des hommes, qui reviendraient de l'autre vie, étaient capables de faire des prodiges, des chrétiens qui auraient de la foi comme un grain de sénevé, en feraient tout autant. Parole et oracle d'un Dieu. *Omnia possibilia sunt credenti.* (*Marc.*, IX.)

Ne demandez donc pas, chrétiens, qu'il arrive des choses extraordinaires pour vous animer, et n'allez plus vous retrancher sur l'obscurité de ces grands objets que la religion vous propose (car voilà ce qu'on allègue ordinairement dans le monde) on est instruit à la vérité; on croit sans réserve; on ne doute de rien, dit-on; mais aussi l'on ne voit rien; mais l'on voudrait voir, et il suffirait même de voir une seule fois, pour courir avec ardeur dans les routes du salut. Voilà, dis-je, l'erreur qui nous amuse, et qui trop souvent nous sert de prétexte : on envie le sort de ces heureux disciples, qui furent les témoins de certains mystères, et, en portant sans cesse d'inutiles regrets sur des temps qui ne sont plus, on se réduit à plaindre sa propre destinée dans le temps présent. Que ne ferait-on pas en effet, ajoute-t-on, si l'on avait le bonheur de converser un seul jour avec cet Homme-Dieu, dont l'Evangile nous apprend de si étonnantes merveilles! Hélas! Jésus-Christ n'aurait certainement qu'à paraître parmi nous d'une manière sensible, pour voir tout à coup des Matthieux quitter leur banque et leur bureau pour le suivre; des Zachées courir à lui avec ardeur, et s'empresser à le loger dans leur maison; des pécheresses de toutes les sortes venir en foule pleurer leurs désordres à ses pieds, et y porter avec une sainte profusion les dépouilles profanes du monde et de la vanité. Jésus-Christ n'aurait qu'à se montrer un moment, et l'on verrait bientôt Jérusalem [renouvelée, l'injustice proscrite, le vice aboli, et la vertu rétablie en honneur.

S'il en est ainsi, Sauveur des hommes, qu'avez-vous fait en quittant la terre, pour aller vous asseoir à la droite du Père? Qu'est devenu le grand ouvrage de notre rédemption? Faudra-t il vous accuser de l'avoir rendu vous-même inutile? et auriez-vous abandonné votre Eglise, en cessant de paraître au milieu d'elle avec les signes sensibles d'une chair mortelle? *O stulti et tardi corde ad credendum!* (*Luc.*, XXIV.) O insensés dont le cœur est tardif à croire, n'avons-nous donc que des yeux charnels dans une religion qui est toute spirituelle? *Generatio incredula!* (*Matth.*, XVII; *Marc.*, IX.) Race trop incrédule! la force de la vérité dépend-t-elle donc d'une présence corporelle? Faut-il toujours frapper tes sens pour réveiller ton esprit; et le Fils de Dieu ressuscité sera-t-il obligé de te faire encore porter la main sur les cicatrices de ses plaies? Ah! l'homme vraiment fidèle n'a pas besoin de ces secours humains; mes frères, le plus saint des rois que la France révère, refusa même autrefois de s'en servir pour le mystère adorable de nos autels. Il admirait le miracle sans vouloir en être témoin, dit son historien, et il n'eût pas cru faire assez d'honneur à sa foi, en lui cherchant de nouveaux garants dans ses propres yeux. Le vrai fidèle, dis-je, ne chercha jamais ces sortes d'appuis. Il perce tout, il pénètre tout, nul voile ne l'arrête, nul obstacle ne l'appesantit. Il a le bonheur de croire sans avoir vu, et il sait que la vue n'ajouterait rien du tout à ce qu'il croit déjà; ou plutôt il voit intérieurement son Sauveur au travers de tous ces nuages mystérieux; il le touche, il lui parle; il le possède, parce qu'il a une foi vive et animée; de là son zèle, sa constance et son amour. Mais la nôtre hésite, la nôtre languit et n'a point de vivacité : de là notre tiédeur, nos chutes et tous nos malheurs; car c'est une conséquence presque toujours infaillible, dit saint Augustin, (Serm. 237, *De temp.*), et il serait rare de ne pas bien vivre si l'on croyait bien. *Difficile est, ut male vivat, qui bene credit.*

Achevons en deux mots d'établir cette vérité : la bonne vie dépend de la foi, non-seulement parce qu'elle est le principe de la force qui nous fait agir, mais encore parce qu'elle est le prix de nos actions et la source de leur mérite; c'est-à-dire, que tout autre principe les gâte, que tout autre motif les corrompt, qu'il n'y a de véritable justice aux yeux de Dieu que celle qui vient de la foi, et que tout le reste n'est pas plus compté devant lui que les œuvres d'un païen. Je ne vois rien de plus fortement établi dans les livres saints, surtout par l'apôtre saint Paul, qui peut lui seul fournir là-dessus matière à plusieurs discours, puisqu'il en fait lui-même des discours entiers. C'est partout sa doctrine; c'est toute

Digitized by Google

la différence qui met entre l'esprit de la loi nouvelle, et la lettre morte et ancienne; entre un méchant Juif et un digne enfant d'Abraham; entre un chrétien de nom et un vrai fidèle. Différence essentielle, mais dont l'étendue est beaucoup plus grande, et les conséquences plus terribles qu'on ne croit. Car sur ce principe, mes frères, que de fausses vertus, que d'œuvres inutiles et rejetées au jugement de Dieu, que de pas perdus et d'actions sans mérite, que de cœurs coupables et dignes peut-être de la plus sévère condamnation, sous les marques trompeuses d'une conduite irréprochable au dehors!

C'est ici, mes frères, où l'Apôtre nous rappelle sérieusement au tribunal de notre propre conscience pour y faire la discussion de nos œuvres: *Vosmetipsos tentate, si estis in fide.* (II *Cor.*, XIII.) Qu'on s'éprouve soi-même devant Dieu et qu'on examine sans préjugés les différents ressorts qui nous font agir: *Ipsi vos probate.* (*Ibid.*) Que verront bien des gens dans tout le système de leur vie? Hélas! de fausses vertus, comme je viens de dire, et qui forment cette probité purement humaine, dont on se fait honneur dans le monde: une sagesse, une modération, un désintéressement de philosophe, qui donnent le titre et la réputation d'honnêtes gens; une régularité que les yeux des hommes soutiennent et qui s'évanouirait bientôt si elle n'avait que Dieu seul pour témoin; une piété qui puisse servir de route à des avantages temporels et dont on ne voudrait pas éprouver longtemps la gêne, si elle devait être ici-bas sans quelque récompense; des jeûnes, des aumônes, des prières qu'on ne ferait peut-être pas, s'il n'en paraissait quelque chose sur le visage, dans les mains et aux yeux du public; des études, des travaux et des ministères qu'on ne remplirait peut-être pas, s'ils ne devaient être consacrés sans autre vue, qu'à la gloire de Dieu et aux besoins de ses frères. On verra des retraites où l'on n'a en vue que de se délasser tranquillement et d'user de son temps par fantaisie; des devoirs qu'on n'accorde qu'à une obéissance forcée; des sacrifices tels que la violence et la nécessité peuvent les arracher d'une âme basse et servile; des pratiques de religion que le caprice et l'humeur inspirent; des confessions et des communions que le simple engagement ou la seule routine font multiplier; un levain de cupidité qui s'insinue imperceptiblement dans toute la masse; un ver intérieur qui corrompt les meilleures actions. Que dirai-je enfin? Presque tout par un retour subtil et secret d'intérêt, d'orgueil, de politique, de respect humain; presque tout par force, par bienséance, par coutume ou par amour de soi-même; presque rien par l'esprit et les motifs tout purs d'une foi évangélique.

Voilà, disons-le aujourd'hui à notre confusion, voilà la religion dominante du siècle et la disposition d'un trop grand nombre qui veut y passer pour chrétien. Or, je vous le demande, où en est-on pour le salut avec de pareilles dispositions? Sont-ce là des œuvres dignes d'être couronnées dans le ciel, par les mains d'un Dieu juste? Prétend-on en imposer aux yeux perçants de la vérité même? et celui qui pèse nos intentions les plus secrètes, prend-il pour du froment pur les fruits gâtés d'une racine empoisonnée? Ah! détrompons-nous, aujourd'hui, mes frères, car malheur à nous et à toutes nos œuvres, si nous sommes plus longtemps trompés! Malheur au chrétien à qui la foi dit sans cesse dans le fond du cœur ce qu'il doit faire, et à qui la conscience répond sans cesse malgré lui, qu'il ne fait rien dans le véritable esprit de la foi! Oui, mes frères, le juste vit de la foi; et comme c'est elle seule qui peut donner le courage de faire des actions chrétiennes, c'est elle seule qui en peut devenir le mérite et le prix: d'où je conclus qu'il faut avoir de la foi pour bien vivre, et qu'on ne vit mal que parce qu'on manque d'une foi véritable. Mais est-on coupable d'en manquer, et d'où vient qu'on en a si peu dans le christianisme? C'est ce qui reste à expliquer dans la seconde partie, en vous montrant par un rapport nécessaire, qu'il faut bien vivre pour avoir de la foi.

SECOND POINT.

Deux sortes de chrétiens manquent de foi, quoiqu'ils aient eu le bonheur d'en recevoir le don précieux avec la grâce du baptême et d'en apprendre les vérités divines dans le sein de l'Eglise. Les uns la contredisent sans respect et osent en contester les articles, parce qu'ils trouvent, disent-ils, trop de peine à s'y soumettre; les autres s'y soumettent sans fruit et en perdent les avantages, parce qu'ils n'en sentent point la force et l'impression. Les uns la rejettent témérairement, après l'avoir reçue; les autres la possèdent inutilement et comme s'ils ne l'avaient pas. En deux mots et avec plus de précision s'il le faut: les uns ne veulent pas croire, et par là même ils renoncent à l'espérance du salut; les autres ne croient pas assez pour parvenir à se sauver. Or, c'est à ces deux sortes de personnes que je dis maintenant qu'il faut bien vivre pour avoir de la foi, et que c'est l'unique moyen: 1° qui facilite la soumission aux vérités que la foi propose; 2° qui conserve, qui augmente même la force et la vivacité de la foi. Appliquons-nous un moment à ces deux réflexions, où l'on trouvera tout ensemble la source et le remède des deux espèces d'infidélité que je viens de marquer.

N'en doutez pas, mes frères, c'est une vie réglée et chrétienne, c'est du moins le désir sincère d'y entrer, qui facilite la soumission aux vérités que la foi propose; et pour vous le persuader d'abord, je ne viens pas ici vous rappeler simplement des idées abstraites et métaphysiques sur la nature même de la foi et sur son éternelle opposition à tout ce qui est charnel et grossier, je ne veux pas même vous ramener à un principe, qu'il faut toujours supposer et bien ap-

Digitized by Google

profondir après saint Paul : que l'homme animal et terrestre, toujours trop éloigné des choses spirituelles, n'est capable à leur égard que d'un sens aveugle et réprouvé ; qu'une raison offusquée par les vices des passions ne saurait comprendre, non pas même le plus souvent considérer avec assez d'attention la nécessité, la convenance, l'ordre et la force de cette autorité suprême qui doit captiver l'esprit ; qu'ainsi, soit dans l'obscurité sainte de la religion, soit dans la claire manifestation de la gloire, c'est la seule pureté de cœur qui peut donner des yeux à l'âme, et le cœur pur lui seul qui mérite de voir Dieu. *Beati mundi corde, quoniam ipsi Deum videbunt* (*Matth.*, V).

Je m'attache ici à des preuves d'expérience plus courtes et plus aisées. Je vous rappelle seulement des exemples, et sans aller chercher bien loin dans les siècles reculés, je me réduis à ceux dont nos yeux sont quelquefois témoins. D'où vient, mes frères, l'impiété scandaleuse de tout ce qu'on appelle esprits forts de nos jours ? Quel est le vrai mystère de ce libertinage de créance dont les gens de bien sont peut-être un peu trop frappés aujourd'hui, parce qu'ils ne considèrent peut-être pas assez tout le frivole et le faible qui l'accompagne, pour ne rien dire de plus ? Hélas ! il ne faut pas creuser fort profondément pour trouver la source empoisonnée de cette eau corrompue ; et saint Augustin (*De ver. relig.*, c. 38) nous l'avait déjà découverte d'avance, dans une réponse qu'il fait aux manichéens de son temps ; personne aussi n'était plus en état de le faire. Je soutiens, dit-il, on peut bien sans doute le soutenir après lui à tout ce qu'il y a de libertin parmi nous, et j'ose avancer, qu'il n'en est pas un seul qui pût me démentir sérieusement dans son cœur, s'il était ici présent, pourvu qu'on le suppose de bonne foi) je soutiens, dit ce grand docteur, qu'il n'y en a aucun qui ne soit esclave par quelque endroit d'une malheureuse cupidité ; aucun qui ne soit possédé, ou de la passion insensée de s'élever par une sotte vanité au-dessus de tout ce qui s'appelle loi, et de paraître indépendant ; ou de cette folle curiosité, qui se repaît de tous les objets capables de réveiller l'imagination et d'occuper les sens ; et surtout de l'amour des voluptés criminelles qui le plonge dans le luxe de la plus profonde corruption. Or, les yeux destinés à voir la lumière, et capables de la discerner, sont proprement dans le cœur ; et l'unique moyen d'aller à Dieu par la foi, c'est de se mettre en état d'obéir aux préceptes de la loi, parce qu'on n'entre efficacement dans la vérité que par la charité ; et que sans cela, trop justement livré aux ténèbres pénales qui sont dues à la cupidité, on mérite de ne rien croire ou de ne croire que l'erreur : *Non intratur in veritatem nisi per charitatem.* Si quelqu'un disait : Jésus-Christ veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra bientôt si ma doctrine est vraiment de lui. Tout est compris dans ces paroles, et la religion n'est méconnue ou contredite dans ses mystères que par l'opposition à ce qu'elle est dans la règle des mœurs. Ainsi, ce n'est ni l'autorité, ni la certitude, ni l'évidence qui manquent à la religion : non, mes frères, connaissez mieux les hommes : la loi paraît difficile dans ses dogmes, parce quelle est pure et inflexible dans ses maximes. L'Evangile est contredit, parce qu'étant la rectitude même, il ne fait point de grâce aux passions. On commence à douter de l'enfer, dit saint Chrysostome, quand on sent qu'on le mérite : on ne combat la religion que pour se rassurer contre les reproches qu'elle fait, et le libertin ne veut pas comprendre les raisons qu'il a de croire, que parce qu'il ne veut pas s'assujettir à la nécessité de bien vivre. *Noluisti intelligere ut bene ageres.* (*Psal.* XXXV.)

Ne cherchons donc pas, s'il vous plaît, de meilleures armes contre le libertin. Tous les raisonnements sans cela sont des coups perdus, et c'est en vain qu'on s'épuise par un enchaînement de preuves à lui montrer ce qui est vrai, tandis que la corruption de son cœur ne cessera de lui suggérer de prétendues difficultés, et le fera sans cesse aboyer contre des vérités qu'il n'aime pas. Ce sont les termes du même Père, qui par un juste zèle savait mieux que tout autre insulter à l'opiniâtreté de l'impie, et en montrer tout l'absurde et le ridicule. Revenez, dit-il, prévaricateurs aveugles, rentrez sérieusement dans le fond intime de votre cœur, pour y voir dans sa véritable source, ce qui vous trompe et vous égare. Vos questions sont surannées et hors de saison. Vous venez trop tard demander le choix qu'il faut faire d'une religion. Depuis que le nom de Jésus-Christ est connu et invoqué sur la terre, on ne peut plus sans folie paraître en peine sur le seul parti qui reste à embrasser ; et il est aussi monstrueux de s'aviser à le combattre maintenant, qu'il était autrefois extraordinaire de le proposer. Nul monument ne subsiste sur la terre, et ne mérite la créance des hommes, si l'on est en droit de la refuser à ceux qui nous restent de la publication de l'Evangile : *Auctoritas jam vetustate firmata.* Le temps n'a servi qu'à lui donner plus de poids, en coulant jusqu'à nous de siècle en siècle ; et il n'y a rien de vrai dans le monde, si le chrétien se trouve trompé dans la doctrine qu'il a reçue de ses pères.

Ainsi ce n'est pas la religion qui manque de principes et de fondements assurés ; il n'est sorte d'incrédulité dont elle ne triomphe, et qu'elle n'abatte sous son joug, par l'évidence et le poids accablant de ses preuves, quand on y est attentif. Preuves lumineuses et de tout genre, preuves par écrit, par témoins, par événements, par révélation. Preuves de fait pour les sens, de doctrine pour la raison, de sentiment pour le cœur. Preuves subsistantes pour le Juif qui a reçu la loi, et qui par une conduite manifestement divine, se trouve dispersé depuis tant de siècles, et répandu parmi

Digitized by Google

tant d'autres nations, sans vouloir ni pouvoir jamais être confondu avec aucune d'elles. Preuves pour le gentil qui cherche la sagesse, pour le simple qui demande des prodiges, pour l'ignorant qui n'a que les yeux du corps, et qui ne sait pas lire, pour le subtil et le savant qui veulent des connaissances plus hautes et plus profondes. Religion toute divine dans son origine, toute respectable dans ses dogmes, tout aimable dans ses ressources, toute consolante dans ses promesses, toute fondée sur l'ordre et la justice, toute destinée à ennoblir et à relever la nature, toute amie de l'homme en un mot, et par conséquent toute faite pour son état, pour son bonheur et sa liberté, pour ses besoins réels et ses véritables intérêts. Par quelle circonstance n'est-elle pas également croyable, quand il la considère attentivement? Par quel endroit ne porte-t-elle pas la lumière et la force de la conviction dans son esprit? Hélas! on n'a même, à qui conserve encore quelque vestige de l'humanité sur la terre, on n'a même qu'à la montrer, et en faire voir simplement le caractère : quiconque résiste à cette sorte de preuve et de persuasion, en cherche inutilement d'une autre espèce; et celui qui rejette des vérités qui se font sentir d'elles-mêmes, ne peut qu'être sans sentiment pour tout le reste, digne par conséquent ou d'une extrême pitié, ou du dernier mépris. Qu'est-ce donc, mes frères que des hommes qui croient pouvoir se débarrasser du poids accablant d'une religion que tout appuie; pour qui les prodiges les plus inouïs, les événements les mieux constatés ne sont que de belles fables; qui osent mépriser les discours sublimes des prophètes, les paroles toutes divines d'un Paul? ce sont des gens, dit Isaïe, qui disent à ceux qui ont des yeux, ne voyez point, et à ceux qui voient, ne regardez point. Excusez-nous, prétendus grands génies, nous ne vous écouterons pas, si Dieu ne nous abandonne comme vous, à un sens réprouvé; nous croyons, nous sentons, nous adorons un Dieu que nous voulons craindre et aimer. La religion seule nous console et nous instruit. Vous nous portez compassion, et nous savons vous le rendre au double, *invicem irridemus*, disait saint Jérôme à des gens qui vous ressemblaient; nous vous faisons pitié et vous nous faites horreur. L'espérance du néant, d'un anéantissement universel, de votre âme comme de votre corps, voilà toute votre ressource; mais quelle funeste et horrible ressource pour un misérable mortel qui n'a plus que quatre jours à vivre! Car enfin, mes frères, ces ténèbres qu'on se forme à plaisir, ces nuages volontaires où l'on cherche à s'enfermer soi-même, peuvent-ils anéantir la réalité du du soleil? et afin que la lumière ne soit pas, suffit-il de mettre la main sur les yeux pour ne la point voir? En est-on quitte à faire les braves contre l'Evangile? La vérité ne subsiste-t-elle donc que par le caprice de nos idées, et en est-il plus ou moins sur les articles qu'elle nous propose, selon qu'il nous plaira d'y ajouter foi, ou de ne les pas croire? Quel renversement d'idées dans l'esprit humain! quelle étrange philosophie! il est dit que ces hommes corrompus qui vivaient du temps de Noé, se moquaient des oracles du juste sur l'avenir et insultaient à sa crédule simplicité, parce qu'ils voulaient continuer à jouir du monde et satisfaire leurs criminelles passions. Qu'arrive-t-il cependant? Un siècle entier s'écoule peu-à-peu sur leur tête; et le moment des vengeances divines étant enfin venu, ces mêmes hommes se trouvent surpris, pour éprouver, sans miséricorde, la vérité d'une menace qu'ils n'avaient regardée jusqu'alors que comme une chimère : tels et plus malheureux encore ceux dont je parle ici : les plus petites raisons débitées avec un air d'esprit : les plus faibles conjectures leur suffisent pour prendre leur parti, et les plus fortes preuves ne leur suffisent pas. Ils ne se donnent pas même la peine de les approfondir, supposé qu'ils en soient capables. L'amour du monde les occupe; les plaisirs les étourdissent; la curiosité les entraîne; la dissipation les emporte; l'orgueil les possède; et la corruption de leur cœur bannit la foi de leur esprit. Ils sont tranquilles; ils ne voient rien, disent-ils; ils ne croient rien; mais ils croiront; mais ils verront bientôt : la nuit s'avance : le jour est sur son déclin; et, les portes de l'éternité une fois ouvertes, ils seront forcés de reconnaître la vérité avec le cruel désespoir de l'avoir rejetée lorsqu'il était temps et utile de se soumettre à son joug respectable: *Celerius defuncti spem non habebunt, et usque ad supremum desolabuntur.*

Quel remède, mes frères à un mal aussi déplorable? Je lui dis : allez à la source et portez le remède au cœur, qui seule enfante l'incrédulité qui fait douter de la religion, parce qu'on désire qu'elle soit fausse. L'homme vertueux n'est point révolté des vérités de la foi, parce qu'il en aime les maximes. Au lieu de chercher la liberté de vivre mal en ne croyant pas, il s'étudie à bien vivre, pour mériter une foi plus éclairée. C'est donc avec les yeux du cœur qu'on voit ce que l'on aime : c'est le cœur et non l'esprit qui conduit à l'école de la sagesse; et c'est toujours le vice de l'orgueil, le désordre d'une mauvaise conscience, qui précipitent peu à peu dans l'abîme affreux de cette incrédulité volontaire dont les passions sont devenues la racine secrète. Ainsi l'homme et la femme du monde n'ont qu'à commencer par mettre un frein à ces passions, à prier humblement celui qui les calme par la vertu de sa grâce, à écarter de bonne foi ce qui les irrite, et à prendre sincèrement les routes d'une vie plus réglée. Ils entreront d'abord dans le sens de cette parole de Jésus-Christ : si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra si ma doctrine est de lui, et la vérité le délivrera. D'abord on les verra tranquilles et dociles, et bientôt ils ne disputeront plus avec

Digitized by Google

orgueil, mais ils admireront avec joie, comme tant d'autres. Bientôt ils ne feront plus de questions, mais ils s'affligeront amèrement d'en avoir tant fait d'impies et de téméraires. Bientôt enfin ils éprouveront non-seulement la facilité consolante d'une foi simple et entière, d'une foi, tout ensemble éclairée, certaine, et soumise aux vérités du salut, mais encore l'accroissement d'une foi vive et capable d'opérer réellement le salut. Seconde réflexion que je touche en deux mots, et qui regarde la seconde espèce d'infidélité que j'ai proposée.

Je l'avoue, mes frères, cette folle incrédulité dont nous venons de parler, toujours très-méprisable pour le fond dans le christianisme, mais toujours trop scandaleuse pour des hommes chrétiens, n'est pourtant pas si commune, que la plus saine et la plus grande partie n'en soient exemptes. Pour un Julien, leur dirons-nous, qui sans honte et sans pudeur renonce à la foi de ses pères, il se trouve des Constantins, des Théodoses, des Marcéens qui font gloire de s'y soumettre, et d'en porter sur leur front le signe respectable. Pour quelques esprits vains et téméraires que l'orgueil aveugle, l'Eglise trouve dans tous les autres cette heureuse docilité que la vérité demande; et enfin il faut rendre cette justice même à notre siècle: les points de notre religion trouveraient encore plus de défenseurs que d'ennemis parmi nous. Un reste de lumière pure dans sa raison, l'évidence d'une foule de motifs, tous plus forts les uns que les autres, qui se présentent; et, enfin, le témoignage secret d'une âme naturellement chrétienne, qui se fait sentir à tous les hommes sans qu'ils y pensent, tout contribue à soumettre les esprits au joug de l'Evangile, et à laisser je ne sais quelle horreur pour le parti contraire. Mais cette disposition, qui paraît d'ailleurs si favorable, demeure pourtant stérile; et la plupart avec toute leur créance, n'en sont pas plus avancés pour le salut. Fidèles dans la spéculation, infidèles dans la pratique, ils ont la soumission de la foi, sans en avoir le zèle et l'action; et, quoiqu'ils paraissent croire assez pour n'être pas coupables d'une apostasie marquée, ils ne croient point assez pour être solidement chrétiens.

Voilà ce qu'il y a de trop commun dans l'Eglise, et qu'on ne saurait trop déplorer avec elle. Cependant quels sont là-dessus les sentiments, et les idées des gens du monde? on avoue l'infidélité, mais on n'en veut pas voir la source. Il est vrai, dit-on d'un côté, il y a peu de foi dans le monde, et on y vivrait certainement mieux si on avait de la foi; d'un autre côté, on se pardonne sans peine de n'en avoir pas assez pour mieux vivre; et personne n'en regarde sérieusement la privation comme un mal volontaire dont on est coupable. Fausse idée, mes frères, sentiment injuste qui ne fait qu'augmenter notre condamnation; et la raison en deux mots, c'est que pour avoir de la foi de la manière dont je l'entends, il en faut nécessairement faire les œuvres. Le rapport est mutuel, et on ne peut le détruire, sans renverser toute l'économie du salut. La foi vive opère par la charité, la sainteté des actions, et les actions saintes produisent la vivacité de la foi. On ne saurait agir sans elle: elle, à son tour, ne saurait subsister dans sa force si l'on n'agit. C'est une racine féconde qui a la vertu de porter des fruits, mais qui dépend elle-même des fruits qu'elle porte pour conserver sa fécondité. Ainsi, dit saint Grégoire (*Mor.*, lib. XXV), à mesure qu'on se relache dans ses devoirs, on mérite de tomber dans cette mortelle langueur qui ne permet plus de les remplir avec une facilité pleine de joie; et la ferveur de la piété venant à s'éteindre dans une âme, il faut nécessairement que la vigueur de la foi s'énerve et se dissipe: *Everso bene vivendi opere, etiam robur fidei dissipatur.*

Ne dites donc plus simplement, mes frères, nous manquons de foi: c'est un désordre trop général pour ne le pas voir, et trop funeste pour n'en être pas effrayé; mais ajoutez que, si on vivait davantage de la foi, si on était juste, saint à proportion des lumières mêmes de la foi, bientôt elle acquerrait une nouvelle vivacité. Si on n'était pas toujours esclave du péché, toujours inconstant dans ses résolutions, la foi deviendrait plus vive, et nous ferait davantage sentir l'affreux danger de mourir dans l'impénitence, et peut-être même de perdre ce reste de foi faible et languissante qui ne nous est pas encore ôté, quoique nous l'ayons tant de fois mérité. Plus heureux que tant de nations ensevelies dans les ténèbres de l'erreur, nous avons reçu par une miséricorde toute gratuite, le dépôt de la foi presqu'aussitôt que celui de la vie; mais plus coupable que ces peuples aveugles, nous gardons inutilement ce dépôt précieux, et nous nous rendons tous les jours plus indignes de le posséder. Que savons nous si Dieu ne punira pas enfin l'ingratitude et l'indifférence d'un méchant serviteur qui occupe inutilement une place dans sa maison? s'il ne fera sécher le figuier stérile qui ne porte que des feuilles dans son champ, et ne lui ôtera même pas ce reste de vie qu'il semblait avoir encore? Le royaume de Dieu vous sera ôté, disait Jésus-Christ, en parlant de ceux qui abusent de la lumière: et qui est-ce qui craint assez pour soi-même une punition qui n'est en effet que trop commune parmi nous? Elle a ses degrés différents; mais elle est toujours terrible dans quelque proportion que Dieu l'exerce. Nous n'avons pas encore le sort de l'Asie et de l'Afrique, mais les monstres se forment parmi nous: l'Evangile ne nous est pas ôté, mais l'Evangile est une folie pour bien des esprits; ils sont nés chrétiens, et meurent infidèles. Ainsi, ô mon Dieu! vous vengez-vous de ceux qui se sont flattés que vous n'étiez pas; vous punissez leur impiété par leur impiété même; ils méprisent vos menaces, et c'est précisément par ce mépris que vous les exécutez.

Digitized by Google

N'attendons pas, mes frères, que ce juste, mais terrible jugement s'exerce sur nous dans toute son étendue. Comprenons ici nos devoirs, réveillons-nous, et faisons cesser la cause de nos malheurs. Grâces à la miséricorde du Seigneur, nous n'avons pas entièrement perdu la foi; mais nous sentons bien qu'elle est trop faible pour nous inspirer ce zèle courageux qui opère efficacement le salut. Servons-nous donc sans délai et sans interruption de ces faibles restes que Dieu nous laisse encore pour lui en demander la force et la perfection; mais de notre part aussi, nourrissons-la tous les jours au dedans, par des réflexions solides sur les grandes vérités qu'elle nous propose; exerçons-là tous les jours au dehors, par la pratique des œuvres saintes qu'elle demande; et enfin concevons bien cette parole essentielle comme la règle et l'abrégé de tous nos devoirs, qu'il faut vivre maintenant de la foi, pour mériter de vivre un jour dans la gloire, etc. *Amen.*

SERMON X.

Pour le mardi de la semaine de la Passion.

SUR LE MONDE.

Non potest mundus odisse vos, me autem odit, quia ego test monium perhibeo de illo quod opera ejus mala sunt. (*Joan.*, VII.)

Le monde ne saurait vous haïr, mais pour moi il me hait parce que je rends contre lui ce témoignage, que ses œuvres sont mauvaises

Voilà donc le grand ennemi que Jésus-Christ était venu combattre par les mystères de sa parole, de sa vie et de sa mort, et dont il dit aujourd'hui qu'il rend témoignage contre lui à cause de ses œuvres mauvaises : c'est le monde : *Mundus me odit.* Non pas, dit saint Augustin, le ciel et la terre que nous voyons, sur lesquels les puissances de l'enfer n'ont aucun droit, et dont Dieu seul sera toujours le Maître et le Roi souverain, comme de son propre ouvrage; mais cet assemblage de malice, d'erreurs, de vanités, d'injustices, d'infidélités; ce règne de concupiscence, ce corps de méchants de toutes les sortes, dont l'esprit, le langage, l'exemple et le commerce forment des sujets continuels de tentation pour tous ceux qui se souviennent encore qu'ils ont une âme à sauver : *Mundus me odit.*

C'est donc à vous tous, comme disciples de l'Homme-Dieu, et appelés à suivre son exemple; c'est à vous, dis-je, mes frères, à combattre ce redoutable ennemi du salut qui remporte lui seul tant de cruelles victoires sur les âmes; et pour vous fournir aujourd'hui des armes contre lui, je ne veux que combattre moi-même les fausses idées que vous en avez peut-être, et vous en faire juger, s'il se peut, tout autrement que vous n'avez fait jusqu'ici. En voici les principes avec leurs conséquences : écoutez-les s'il vous plaît, parce qu'ils vont faire le partage de ce discours. Le monde n'a rien qui soit solide; vous devez donc le mépriser. Le monde n'a rien qui soit durable; vous devez donc vous en détacher. Le monde n'a rien qui ne soit mauvais ou dangereux; vous devez donc le haïr et y renoncer. Motif de mépris du monde dans sa vanité. Motif de détachement du monde dans sa fragilité. Motif de renoncement au monde dans sa corruption. Voilà, mes frères, de quoi préparer le triomphe que vous devez remporter sur cet ennemi de votre salut.

Ne regardez pas au reste ce sujet proposé dans un tel plan, comme trop vague, trop étendu, et trop général, pour en faire des applications personnelles. Ce sont de ces peintures même générales, dont l'écriture est toute remplie; et dont les prophètes conduits par l'esprit de vérité, ne proposent souvent autre chose; convaincus qu'il y a des âmes qui en ont besoin, et et à qui ce point de vue devient absolument nécessaire. D'ailleurs le tableau que je viens vous présenter ici, n'aura rien que de ressemblant, et ne sera point une image de fantaisie. C'est à chacun de vous, à y bien considérer les traits particuliers qui lui conviennent, pour en tirer des règles de conduite; et c'est le fruit que j'attends de cet important discours, après que nous aurons imploré. *Ave, Maria*

PREMIER POINT.

Si j'avais à vous convaincre par certains principes de raison, qu'il n'y a dans ce monde aucun bien solide qui soit digne de notre cœur, je n'aurais qu'à vous faire juger par la raison même de la nature de l'un et de l'autre, et je vous dirais d'abord, que notre âme étant sortie des mains de son Dieu, spirituelle et incorruptible, tout ce qui est matériel, et qui porte en soi le principe de la corruption, lui devient absolument comme étranger, loin de pouvoir être le juste objet de son estime et de ses désirs. Je ferais peut-être parler ici pour un moment certains philosophes, dont les oracles vous paraîtraient sans doute plus dignes de la chaire, si un motif de religion les avait consacrés dans leur bouche; mais qui sont toujours respectables, parce que la vérité les a inspirés, et toujours capables au moins de nous faire rougir, par la comparaison de ceux qui les ont prononcés. *Major sum*, vous dirait l'un d'entre eux (Senec., *Mor.*,) au nom de tous les autres: ma condition est trop élevée; je suis trop grand, et je sens que mon cœur est destiné à de trop grandes choses pour vouloir m'assujettir aux créatures, et y chercher ma félicité. *Major sum, et ad majora genitus.* Ainsi, mes frères, en vous conduisant comme ces hommes, qui n'étaient devenus plus sages et plus éclairés que tous les autres, que par une plus grande attention aux sentiments d'un cœur naturellement chrétien; en vous élevant, dis-je, comme eux, au-dessus des choses visibles, je vous ramènerais comme eux à cette grande vérité: que tout le monde entier n'est pas digne de vous, et que l'immortalité seule de votre âme, rompt absolument toute mesure, et toute proportion avec les biens créés, de

Digitized by Google

quelque espèce qu'ils puissent être. *Major sum, et ad majora genitus.*

S'il fallait ajouter à ces lumières naturelles, celles de la révélation, il me suffirait d'ouvrir ici à vos yeux les livres sacrés qui la contiennent, et où le doigt de Dieu l'a consignée comme la règle unique de nos jugements. Vous y entendriez surtout, un homme devenu sur cette matière le moins suspect de tous les hommes, et autorisé plus que personne à parler en faveur des créatures; un homme montré comme le prodige de tout l'univers, par la profondeur de ses connaissances, et qui se tourne de tous les côtés pour éprouver tout; un sage poussé par l'esprit de vérité, qui l'anime à prononcer le plus fameux de tous les oracles, et qui, au milieu même des prospérités où nul autre ne parviendra jamais, ne peut s'empêcher de s'écrier, qu'il n'y a après tout sous le soleil qu'une grande vanité, et une véritable affliction d'esprit: *Vanitas vanitatum et afflictio spiritus.* (*Eccle.*, I.)

Mais laissant aujourd'hui toutes ces réflexions, je veux tirer de vous-même les preuves de ce que j'avance, combattre les préjugés par le sentiment, et combattre pour ainsi dire, les sens par les sens; car enfin, quoiqu'il y eût une sorte d'ivresse et de frénésie digne de pitié de vouloir être heureux, en sacrifiant Dieu au monde, d'acheter par un instant rapide de plaisir des horreurs éternelles : du moins si cette félicité même était possible; si l'on pouvait être heureux un instant sans Dieu, on aurait au moins la félicité du moment; mais j'en atteste votre propre expérience, cet instant lui-même n'est-il pas refusé au pécheur? En effet, rappelez d'abord ces différentes situations, où l'on voit tous les jours la plupart des enfants des hommes, gémir sous le poids de leurs peines particulières, et où pour mille fausses douceurs qu'ils s'étaient follement promises, ils ne trouvent plus que de véritables croix à souffrir : ajoutez ces disgrâces inattendues, ces révolutions subites et affligeantes, où l'on voit s'évanouir presque en un moment les fruits des plus longs travaux, et la matière des plus belles espérances; ces occasions humiliantes, où, par tout ce que la confusion et le mépris ont de plus marqué, l'orgueil se voit poussé jusqu'au désespoir, et trouve si justement sa punition dans lui-même. Voilà cependant des misères du monde, avec tant d'autres dont je ne fais pas ici le détail; misères, quoiqu'on en dise, trop réelles et trop sensibles, qui arrachent inutilement tant de plaintes amères, et qui souvent ne laissent pas goûter aux amateurs du siècle, le repos d'un seul jour.

Allons cependant plus loin, et supposant que le monde vous a toujours été favorable, je vous demande ensuite, vous a-t-il jamais satisfait? Repassez donc un moment, si vous voulez, sur certaines années de votre vie, où tout semblait répondre à vos désirs, et venir en quelque façon au-devant de votre cœur; où maître de votre liberté, jouissant d'une santé parfaite, favorisé des grands, respecté du peuple, aimé de tous, vous passiez des moments si agréables, faisant servir toutes les créatures à vos plaisirs, comme dit quelque part l'Ecriture, et laissant partout des marques de votre joie; lorsque le siècle jetait, pour ainsi dire, des fleurs sur tous vos pas, et semblait n'avoir réservé ses douceurs que pour vous; étiez-vous tranquille dans votre état? Possédiez-vous votre âme dans la patience? la sentiez-vous véritablement dans un point fixe de repos, et votre situation ne vous laissait-elle plus rien à souhaiter? Fûtes-vous toujours à l'abri de ces craintes qui agitent les cœurs les plus affermis? de ces sollicitudes qui affligent les esprits les plus vastes? de ces troubles qui déconcertent l'imagination la plus réglée? de cette multiplicité de désirs qui s'entrechoquent, pour ainsi dire, et s'étouffent les uns les autres en naissant, de ces retours fâcheux ennemis du repos, qu'on fait souvent sans le vouloir, mais dont on connaît trop les tristes sujets, de ces amertumes secrètes et bizarres, qui viennent surprendre les sens et troubler les plaisirs les plus purs au moment qu'on ne s'y attend pas? Hélas! s'il m'était permis ici de percer le mur, et d'entrer dans le sanctuaire de votre âme, quel affreux détail ne ferais-je pas de vos misères, et de la vanité des créatures?

Combien de fois fatigué de vous-mêmes, mécontent de votre état, ennuyé des bienséances, des commerces, des liaisons et des amitiés; lassé même de l'uniformité des plaisirs et des prospérités, lorsque vous paraissiez au dehors exempt d'inquiétude et de chagrin, cherchiez-vous, sans le savoir, le triste secret de vous tourmenter vous-même, et de vous susciter quelque peine au-dedans? Combien de fois au milieu de tout ce qui semblait vous convenir le plus sur la terre, et dans une condition capable d'exciter l'envie et la jalousie de vos semblables, étiez-vous vous-même envieux et jaloux de la condition des autres, croyant toujours qu'il manquait quelque chose à la vôtre? Or qu'est-ce que tout cela, dit saint Augustin? sinon des sentiments naturels d'un cœur qui est plus vaste que tout l'univers, sinon une pleine conviction, que ce cœur étant élevé par sa destinée au-dessus de tous les biens qui ne sont ni la justice ni la vérité, rien ne peut entrer ici-bas en comparaison avec lui, ni tenir lieu d'échange à son égard; qu'il a beau par conséquent se tourner, et se retourner à droite, à gauche, et de tous côtés pour se satisfaire; que plus il voudra se remplir de différents objets, hors de Dieu, plus il étendra le vide immense qu'il porte avec lui, et qu'aucun objet créé ne peut remplir. Qu'avez-vous jamais pu opposer contre cette conviction intérieure, qui vous a même arraché quelquefois de la bouche certaines vérités malgré vous? Car enfin si les biens du siècle ont quelque solidité, il

Digitized by Google

semble qu'il est au moins des moments où ils doivent nous satisfaire et nous remplir : l'avez-vous été jusqu'ici, mes chers auditeurs ? l'êtes-vous maintenant ? Le serez-vous à l'avenir ? Non, mon cher auditeur. Les vains objets de la félicité du monde se ressemblent tous. Les plaisirs futurs ne vous rendront pas plus heureux que ceux qui sont passés. Ils paraîtront suspendre un moment votre ennui et la tristesse secrète de votre cœur, mais il ne pourront la satisfaire ; ils irriteront vos désirs, mais il ne les fixeront pas. Vous avez essayé d'être heureux, en oubliant Dieu ; y avez-vous réussi ? Eh bien, mesurez sur le passé la félicité que vous pouvez vous promettre pour l'avenir. L'illusion, mes frères, c'est que l'on charme l'ennui de la situation présente par l'espérance d'un avenir chimérique, et que la perspective d'une condition plus heureuse adoucit la peine de l'état présent.

Mais désabusons-nous, les temps qui paraissent si différents pour toute autre chose, ne le sont point du tout à cet égard. Non, mes frères, hier, aujourd'hui et demain se ressemblent parfaitement sur ce point. Quel que puisse être votre état, il vous restera toujours l'inquiétude des désirs ; c'en sera assez pour y répandre le fiel, et le poison d'une amertume secrète : vous aurez toujours des passions à contenter, et dès lors vous porterez toujours une croix avec elles. La foi, la vertu seule pourraient finir ou adoucir vos peines, et vous les rendre même utiles ; mais du reste, souvenez-vous que la vanité n'enfantera jamais qu'un vain repos, et l'indigence de vaines espérances ; que des biens fragiles d'eux-mêmes, ne peuvent produire qu'inquiétude dans leur recherche, dégoût dans leur possession, et chagrin dans leur perte. Souvenez-vous, et comptez que le monde ne peut faire que de faux heureux, comme il ne peut promettre qu'une fausse félicité : fausse félicité qui ne mérite tout au plus que le nom d'une grande et belle fable, puisqu'elle n'a que l'illusion d'un long mensonge. *Ingens fabula, longumque mendacium.* Vous donc, justes qui m'écoutez, laissez ce monde passer par cette fausse félicité, et plaignez ses adorateurs de la foi qu'ils ajoutent à ses promesses ; mais que leur exemple vous affermisse contre la tentation de les imiter : il ne faut ici que des yeux. Vous voyez des insensés qui courent après le bonheur, en trouvez-vous qui y soient arrivés ? Vous voyez des agitations qu'on appelle plaisirs, mais du bonheur, vous n'en voyez nulle part. Vous entendez le monde déposer contre sa propre félicité, présenter de l'ennui, du dégoût, et ne recueillir des passions que l'amertume inséparable de l'injustice.

C'est ainsi, ô mon Dieu ! qu'il a plu à votre sagesse, que l'homme ne trouvât point de quoi se fixer ici-bas ; et qu'à mesure que son aveugle penchant l'entraîne vers le monde, le monde le repoussât malgré lui vers son propre cœur, afin qu'il fût convaincu par son expérience, que vous êtes seul capable de remplir ses désirs, et que ses misères mêmes rendissent un témoignage public à sa dignité. Vous nous avez rendu cette vérité sensible, à la portée de tous les esprits, et appuyée sur autant de preuves qu'il y a d'hommes sur la terre. Vous avez voulu que parmi ceux qui y cherchent leur félicité, aucun ne puisse venir à bout d'en jouir pleinement ; que les rois avec toute leur puissance, portent, comme les sujets, ce désespoir dans leur âme, et que les uns comme les autres succombent à jamais sous l'impuissance de se rendre heureux par eux-mêmes ou par ce qui les environne. Vous avez ainsi, Seigneur, sûrement pourvu à notre salut, en consultant notre faiblesse ; et votre main charitable n'a semé des épines et des croix sur toutes nos routes, que pour nous apprendre plus efficacement, que nous avions d'autres biens à attendre. Quel est donc, mes frères, ce mystère et ce paradoxe dans l'homme, d'avoir un cœur plus grand que toute la terre, et de vouloir pourtant se borner à ce qui en fait une modique portion ? Quel est le prodige de son aveuglement, d'être né infiniment supérieur à tous les bien créés, et de s'en rendre l'esclave malgré la vanité qu'il y trouve ?

O folie indigne de pardon ! ô injustice, et déplorable condition des mortels, s'écrie saint Augustin ! *O infelicitas generis humani! amarus est mundus, et diligitur.* Le monde est plein d'amertumes, il est trompeur et cruel, il n'a que des ombres et des fantômes ; c'est un traître qui tue en paraissant caresser, un vrai tyran qui exige tout et ne donne rien ; et on l'aime encore ! Que serait-ce, hélas ! si, plein de douceur et de biens plus solides, il récompensait ses amateurs, et si on y trouvait de quoi nourrir le cœur humain ? Que serait notre Dieu alors, et à quel maître voudrions-nous appartenir ? *Puta si dulcis esset, quomodo amaretur?* Réveillez-vous donc, enfants des hommes, et sortez une bonne fois de l'aveugle fureur qui vous enivre, reprend ce saint docteur dans un autre endroit : si la terre, dit-il, après l'avoir éprouvé si sensiblement lui-même, si ce triste exil peut par ses objets vous servir de patrie, dites hardiment que Dieu n'est pas votre bien, et que vous pouvez vous passer de lui, ou plutôt que votre cœur a changé de nature, et que votre âme n'est plus faite à son image. Si le monde a véritablement de quoi se faire aimer, je consens que vous l'aimiez. Si vous y trouvez, quelque part ce point fixe et invariable qui fait le bonheur, j'approuve votre conduite, et je condamne mes paroles comme autant d'erreurs ; mais s'il est évident qu'il n'a rien de solide et de réel, souffrez donc que nous tirions naturellement la conséquence, en vous disant, qu'il est absolument digne de tout votre mépris, et convenez au moins que nous disions vrai.

SECOND POINT.

Cependant, mes frères, donnons encore,

Digitized by Google

et c'est la seconde partie où je passe d'abord sans intervalle, pour ne pas couper la liaison nécessaire qui s'y trouve avec la première; prêtons, dis-je, au monde pour un moment, des biens purs et sans aucun mélange, capables de remplir le cœur de l'homme : si ce n'est pas ici d'ailleurs une pure fiction qui paraisse formée à plaisir, il n'en coûtera pas beaucoup du moins de vous supposer, et je vous suppose dans une situation vraiment heureuse sur la terre; mais y serez-vous longtemps, mes chers auditeurs? Vous a-t-on promis que vos années seraient éternelles ici-bas? Et la mort a-t-elle fait un pacte avec vous, qu'elle ne couperait pas le fil de vos jours, après un court espace? Non sans doute, vous ne voudriez pas vous flatter ici de la moindre exception, ni compter pour vous seul sur un privilége unique dans son espèce. L'esprit aveugle de l'homme a bien osé quelquefois contredire toute autre vérité, mais il ne s'avisa jamais de combattre celle-ci; il n'y eut jamais d'hérésie sur ce point. Il y aurait même une insigne folie à vouloir l'entreprendre, et vous sentez bien que la conviction est soutenue par une expérience trop constante. C'est en effet la condition de toutes les choses créées, de passer et d'être corruptibles. *Hæc sententia mundo data est*, dit saint Cyprien, et il ne dit rien de nouveau, quoique l'énergie de ses paroles mérite pourtant bien d'être remarquée: un arrêt irrévocable, dit-il, a été porté contre le monde, dès le commencement; il est fait pour périr, et le temps de sa durée a été fixé, au-delà duquel il ne sera plus. Chaque siècle annonce sa décadence, et chaque instant ramène sa fin. Tout est emporté par une suite de moments rapides, qui s'écoulent comme un torrent, et nous plus que tout le reste. Il faut que ce qui a paru disparaisse; que ce qui est jeune vieillisse; que les choses fortes s'affaiblissent; que les grandes diminuent. *Et post hæc finiantur omnia;* et qu'après cela tout finisse, qu'un dernier jour, un dernier instant soit enfin le terme de tout le temps qui aura précédé. Mais, sans rappeler la fin de toutes choses, vous finirez vous-même, et le monde finira pour vous. C'est une suite nécessaire: tout passe et tout périt éternellement dans le monde pour un homme qui meurt. Voilà le sort qui nous attend tous sans distinction, depuis le souverain, jusqu'au dernier des esclaves. *Et post hæc finiantur omnia.*

Aussi qu'on jette un moment les yeux sur ce vaste théâtre de l'univers; rien ne nous est plus utile que ces sortes de retour. Quelles révolutions! quelles vicissitudes! et combien de fois n'a-t-il pas changé de face! que sont devenus ces héros superbes de l'antiquité, dont les noms sont encore si fameux dans nos histoires; ces dieux de la terre, qui, comme dit saint Jérôme, s'ennuyant de se voir assujettis à la condition d'homme, voulurent, pour s'étourdir par une ridicule extravagance, se faire dresser des autels, et forcer les adorations des peuples? Et vous, ô hommes illustres de nos jours! qui avez paru depuis peu à nos yeux environnés de tant d'éclat, qu'êtes-vous devenus? Hélas! mes frères, l'espace de leur vie a pu être différent, mais la vie de tous a été très-courte. Ils ne sont plus, et on a vu toute leur pompe passer et se flétrir du matin au soir comme l'herbe des champs. Ils ne sont plus, et nous n'avons pour toute marque qu'ils ont été, que le triste et souvent inutile souvenir de leurs actions, trop indignes la plupart de la mémoire des hommes. Ils ne sont plus parmi nous, et où sont-ils maintenant? Grand Dieu! vous le savez; et eux-mêmes, après être sortis de cette figure qui nous amuse, ils savent maintenant ce que c'est que la réalité où ils sont entrés pour toujours. Nous les avons vu élevés au-dessus des cèdres du Liban, dit le Prophète: *Transivi, et ecce non erat* (*Psal.* XXXVI). Mais à peine avons-nous passé; à peine avons-nous détourné nos regards, qu'ils ont disparu. On nous voit maintenant comme eux, et nous disparaîtrons comme eux dans un moment, sans laisser même la trace du lieu que nous avions occupé. *Et non est inventus locus ejus* (*Ibid*). Voilà le monde et sa solidité. Eh! avez-vous besoin de sortir de vous-même pour sentir que ce qui doit finir ne saurait paraître long? Regardez derrière vous; où sont vos premières années? Comment vous paraît cet intervalle qui s'est écoulé depuis votre naissance? Que vous en reste-t-il? Un souvenir stérile, tel que celui d'un rêve qui aurait duré quelques heures. Qu'est-ce donc qu'une félicité qui ne laisse de réel que le regret d'en avoir joui? Qu'est-ce, dit saint Chrysostôme, que des plaisirs qui échappent comme un songe, et qui, après cette courte rêverie, seront expiés par des tourments éternels?

Quelle leçon pour nous, mes frères, si nous étions assez sages pour l'écouter; et si, pour nous être devenue trop familière, elle n'avait peut-être perdu toute sa force! Hélas! si quelqu'un de ces hommes que la mort enleva au plus haut point de leur fortune pouvait revenir sur la scène du monde et paraître de nouveau parmi nous, quelle serait sa vie et son langage! quelle indifférence! quel mépris absolu pour tout ce qui fait aujourd'hui l'objet de nos passions! quel zèle surtout à vous persuader la vérité que je vous prêche; et que le Seigneur n'en suscite-t-il quelqu'un de temps en temps au milieu de nos assemblées! C'était la demande du mauvais riche pour ses propres frères; mais on peut bien sans doute nous répondre comme à lui, que nous avons Moïse et les prophètes; et quand nous n'aurions ni l'un ni l'autre, pourquoi faut-il que les morts reviennent nous parler et nous instruire? Hélas! nous marchons tous les jours sur les os de nos pères, et nous foulons leurs cendres à nos pieds. N'en est-ce pas assez pour arracher le voile de nos yeux, et la langue des hommes peut-elle crier plus fortement pour la vérité, ou la vérité elle-même se faire sentir d'une manière plus vive? Il

Digitized by Google

est dit, selon la remarque de saint Augustin que je vous prie d'observer; il est écrit dans les livres saints, que les ossements d'un homme mort prophétisaient et instruisaient tous ceux qui les regardaient; que saint Paul interrompit autrefois son discours, et voulut faire céder ses paroles à la seule vue d'un autre homme qui venait d'expirer; et que Jésus-Christ lui-même, quoique accoutumé de donner des avis salutaires aux malades qu'il guérissait, n'instruisait jamais les morts qu'il ressuscitait. Pourquoi, dit ce Père? Parce qu'il supposait que le tombeau lui seul devient l'école de toutes les vertus, et qu'on était assez savant sur le mépris de la vie, quand on avait une fois éprouvé les horreurs de la mort.

O vous donc, enfants des ténèbres, qui marchez avec tant de confiance, appuyés sur les bras d'une chair fragile, entrez un moment tout vivants dans ces tristes et sombres lieux où reposent les corps de vos ancêtres. Jamais leçon plus efficace : là, vous connaîtrez le monde tel qu'il est véritablement, et sans tous ces vains ornements qui vous imposent; là, vous apercevrez toute l'humiliation d'un homme mortel, et les présages infaillibles de ce qui va bientôt vous arriver; là, vous verrez comment les vers effacent en un moment tous les traits de ce que vous appelez beauté, comment la poussière se joue des idoles du siècle, comment les sceptres et les couronnes, avec ces têtes augustes et ces mains sacrées qui les ont portés, se trouvent confondus sous un tas de pourriture; et dans ce silence, dans ces horreurs et ce désordre de la nature, vous déciderez bientôt si la grandeur humaine et la puissance du siècle sont une vérité ou un songe. C'est la lumière, c'est la sagesse qui sort pour vous du fond des tombeaux, comme parle un prophète; et si elle n'est pas capable de rompre le charme funeste qui vous attache au monde, sachez qu'on n'a de rien plus à vous dire, et que la parole elle-même n'emploiera pas des moyens ordinaires qui soient plus forts pour changer vos cœurs. Rendez-vous donc attentifs et sensibles à la réponse que vous font les morts; et si votre propre expérience vous apprend tous les jours à mépriser le monde, parce qu'il n'a rien de solide, apprenez, mes chers auditeurs, par l'expérience des autres, à vous en détacher, parce qu'il n'a rien qui soit durable, et que vous n'y serez pas longtemps. Mais ce n'est pas assez pour un chrétien : il faut encore le renoncer; il faut le haïr, c'est ce qui reste à vous prouver dans la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Quand nous vous avons dit, chrétiens auditeurs, que le monde avec tous ses biens n'était pas digne de votre attention, nous n'avons eu besoin, comme vous venez de voir, que de vous ramener à des principes fondés sur une expérience journalière, en vous supposant de bonne foi sur les conséquences. Puissiez-vous seulement les tirer d'une manière digne de la vérité! Maintenant, mes frères, quand nous vous disons que vous devez renoncer au monde, nous ne vous disons rien de nouveau; nous supposons simplement que vous êtes chrétiens, que vous connaissez bien l'étendue du nom dont l'Eglise vous a honoré au moment de votre consécration, et cela nous suffit sans avoir besoin d'autre preuve. Quand nous vous disons que vous devez haïr le monde, ce ne sont pas ici des lois arbitraires, des lois du temps faites de nos jours, que nous prétendions établir, ni des traditions humaines auxquelles nous voulions vous assujettir; non, c'est ici, au contraire, où nous avons droit d'appliquer ces paroles d'un apôtre : *Quod fuit ab initio, quod vidimus, quod audivimus.* (I *Joan.*, I.) Ce qui a été dès le commencement, ce que nous avons vu dans l'Evangile, ce que nous avons appris de nos Pères, ce que tous les oracles de la religion nous enseignent, c'est tout ce que nous vous annonçons aujourd'hui. *Testamur et annuntiamus vobis.* (*Ibid.*) On a cru de tout temps qu'on n'était plus du monde, dès-lors qu'on avait reçu le nom de fidèle; qu'un enfant de Dieu, un homme baptisé du baptême de Jésus-Christ, était ennemi du monde, et n'avait sur lui d'autre droit que celui de le combattre, de s'en séparer de cœur, et de le haïr.

On a cru de tout temps, et ceux qui ont conservé la foi et l'esprit de Dieu le croient encore aujourd'hui; qu'être chrétien et aimer le monde, que la religion et l'esprit du siècle étaient deux choses moins compatibles dans un même sujet que la lumière et les ténèbres. Ainsi, mes frères, disait autrefois Tertullien, ne venez plus, s'il vous plaît, nous alléguer le monde ni ses coutumes, car ce n'est plus pour vous une raison; et ce prétexte n'est plus de saison dans votre bouche, lorsque nous vous annonçons la parole du salut. Il nous importe fort peu, il nous est indifférent de savoir en quel lieu vous demeurez, ni quel est votre état, votre emploi, et le rang que vous occupez : il suffit que nous sachions que vous n'êtes plus du monde, et c'est à condition que vous n'en seriez plus qu'on vous a donné le nom de chrétien. Ce seul nom est un titre marqué qui vous sépare du siècle. Nous ne saurions vous en dispenser; toute la religion même ne le peut pas, à moins que vous ne vouliez renoncer aux promesses que vous avez faites, et à ce que l'Eglise a fait en votre nom, puisque sans cela, très-assurément, elle ne vous aurait jamais reçu au nombre de ses enfants. *Nihil refert ubi sitis, extra sæculum estis.*

Voilà, mes frères, un de ces principes qu'il n'est pas permis de contester un moment, et j'ose dire qu'on n'a pas encore seulement commencé d'apprendre ce que c'est qu'être chrétien, si l'on se trouve là-dessus dans le doute ou dans l'ignorance. Qu'y a-t-il donc dans le monde qui doive nous le faire haïr, et sur quoi est fondée dans le dé-

Digitized by Google

tail l'obligation d'y renoncer, dira-t-on peut-être? Vous comprenez sans doute que je ne me réduis pas ici à étaler d'abord à vos yeux les vices grossiers et les désordres, dont il devient de jour en jour le règne impie et le théâtre scandaleux. J'aime à me persuader que vous n'y avez aucune part, et je sais d'ailleurs que ce n'est point par là qu'il fut pour vous le plus à craindre; que si l'on n'a pas la force alors de le condamner publiquement pour la gloire du Dieu qu'on adore, on a souvent la sagesse de s'en séparer pour l'amour d'une réputation qu'on aime, et qu'une bienséance humaine retient au moins quelquefois ceux qu'un zèle religieux n'anime pas toujours.

C'est donc, mes frères, dans un autre point de vue qu'il importe d'envisager le monde pour en connaître plus précisément les dangers; je veux dire dans ses préjugés ordinaires, qui font aujourd'hui tous les principes de l'éducation, et toute la règle des mœurs pour la plupart, qui ne sont cependant qu'une opposition manifeste aux saintes règles de la foi et la contradiction la plus soutenue contre l'Evangile de Jésus-Christ. (Car il n'y a point de milieu; si l'Evangile du monde est vrai, celui de Jésus-Christ est faux; et si l'un a quelque raison de justifier ce que je vais dire, l'autre nous trompe en le condamnant.) Suivez-moi, s'il vous plaît. Préjugés d'abord sur le choix d'un état, à quoi les grâces du salut sont communément attachées, et d'où dépend toute la suite et le bon ordre de la vie. L'esprit de la religion n'entre plus pour rien dans ce choix. Ce n'est point le guide que le monde consulte, et Dieu n'est pas regardé chez lui comme l'arbitre souverain de la destinée des hommes; des vues humaines, la passion, l'intérêt, le caprice, l'humeur, la chair et le sang sont les seuls maîtres qui en décident et qui en font tout le motif. De là ces suites presque irréparables, qui devraient jeter dans des inquiétudes mortelles et des perplexités terribles, si l'on avait quelque reste de foi. De là, faute d'être entré sagement dans une voie droite et légitime, ces affreux et différents abîmes qu'on ne pense plus même à éviter, en redressant du moins autant qu'on peut les défauts de son choix.

Préjugés sur tout ce qui s'appelle richesse : l'injustice à part, sur laquelle cependant peu de personnes veulent s'éclaircir de bonne foi; du reste nous voyons de quels noms spécieux le monde couvre aujourd'hui la cupidité, l'attache et le désir qui dominent dans le cœur : sur quelles règles il prétend mesurer l'acquisition, l'usage et la possession des biens temporels; avec quelle assurance il se croit en droit de rejeter sur cet article tout ce qui est d'un devoir précis. De là, sous de faux prétextes, tant d'égarements, tant de différents abus frappés d'anathème dans les livres saints. De là tant de faux besoins, tant de nécessités colorées qu'on se justifie avec adresse pour manquer sans scrupule à des nécessités véritables qu'on ne peut pas voir. Dieu, dit-on, ne défend que le larcin; comme si la consommation du superflu pour soi-même et le refus du nécessaire pour les autres n'en étaient pas un et deux bien marqués. Préjugés sur le détail d'un certain genre de vie, où, loin de remonter aux règles primitives de la foi, tout paraît permis, pourvu qu'il soit devenu ordinaire; et où, sans autre examen pour la conduite des mœurs, on croit avoir répondu à tout, en disant que c'est l'usage, et rien de plus : usage, coutumes généralement établies, qu'on reçoit ainsi comme des lois absolues qui doivent assujettir même un chrétien, et dont il n'est plus permis, dit-on, de se dispenser. De là cet extérieur si profane (et ne dites pas, mes frères, qu'on en revient toujours là. Plût au ciel, répondait saint Chrysostome, qu'on n'en eût pas toujours le même sujet. Il n'y aurait qu'à faire cesser le mal pour nous imposer silence et nous faire cesser de parler; mais, puisque le mal subsiste toujours, la parole du Seigneur en reviendra toujours aux mêmes reproches, en attendant que Dieu, pour la venger publiquement au dernier jour, achève de condamner ceux qui l'auront inutilement entendue) De là, dis-je, cet extérieur si profane et si peu chrétien, auquel on ajoute tous les jours quelque nouveau trait scandaleux. Il y a, dit-on, selon le monde, des bienséances de condition, des usages qu'on peut garder et sur lesquels l'Evangile n'a plus de droit. Comme si l'indécence, qui se manifeste par tant d'endroits, et l'immodestie qui frappe nos yeux jusque dans le lieu saint, pouvaient jamais être justifiés dans aucune condition, ou si la pudeur et une simplicité honnête étaient capables d'en faire déchoir.

Préjugés sur cet esprit dominant du siècle, sur ces manières toutes mondaines qui gâtent insensiblement et qui pervertissent infailliblement de jeunes personnes susceptibles de tout, qui ne tendent de leur nature qu'à leur ôter tout le goût de la piété chrétienne, et à quoi pourtant l'on se hâte de former des enfants de tout sexe, sans respect pour les dons de Dieu, sans crainte pour une innocence exposée, sans précaution sur les suites inévitables des premières impressions. On est fait, dit-on, pour la société, et sur ce prétexte qui paraît plausible, il faut voir, il faut se montrer d'un certain air et avec un certain langage. C'est le doux commerce de la vie qu'on n'est pas obligé de s'interdire; et tout y passe pour des libertés honnêtes qu'on peut se permettre impunément, surtout dans un certain âge. C'est l'usage d'ailleurs : on ne saurait voir les autres à ses côtés marcher de la sorte et tenir soi-même une route différente. Il faut après tout savoir son monde pour y vivre, ajoute-t-on, et on ne peut y vivre sans en être. Ainsi, tel ou telle à qui mille choses feraient horreur, s'ils ne s'étaient accoutumés à les voir autorisées par l'exemple; tel ou telle qui étaient nés avec

Digitized by Google

une âme bonne, avec des inclinations heureuses et du penchant pour tout bien, périssent cependant sans remords pour se croire en droit et vouloir faire comme les autres.

Préjugés sur la vertu même (chose étrange, et d'où a pu nous venir la triste nécessité de combattre une erreur si grossière au milieu du christianisme?); oui, préjugés sur la piété même : si l'on ne s'en déclare pas l'ennemi, on la dépouille de tout ce qu'elle a de plus essentiel : œuvres nécessaires de pénitence, privations, retranchements, combat des sens et des passions; on n'en connaît presque plus l'esprit, bien moins encore la nécessité pressante et indispensable. Chacun en fixe le temps et la pratique selon sa fantaisie. Ce sera pour les uns comme un pis-aller dans le retour de l'âge, une ressource pour les dernières années, et le terme ménagé d'une vie tout usée dans le monde. Ce sera pour les autres une occasion et un voile à des plaisirs différents, un état de repos, de mollesse, de bienséance, de délassement, après qu'on se sera fatigué dans les voies de l'iniquité. Enfin la plupart regardent la piété comme indifférente et de pur choix pour les gens du siècle. On attache au terme de dévotion l'idée d'une chose arbitraire : il semble qu'il est permis d'en avoir autant ou aussi peu que l'on veut, et de borner ainsi à son gré ses propres devoirs. De là ces pitoyables raisonnements, ce langage devenu aujourd'hui si commun sur les plus nécessaires pratiques de la vie chrétienne, comme s'il y avait dans le monde une voie pour aller au ciel, qui lui fût propre, qui fût toute faite pour lui, et différente au moins pour le fond et l'esprit de celle que les justes de tout état nous ont tracée jusqu'ici.

Préjugés sur une infinité d'articles les plus formellement condamnés dans l'Evangile, sur les vices même les plus marqués, dont il n'en est presque pas un seul qui ne trouve sa justification et son apologie dans les esprits. La vengeance a perdu tout ce qu'elle a d'odieux et de criminel dans les termes de la loi de Dieu. Ce n'est plus qu'une délicatesse, une sensibilité d'honneur à quoi l'on se croit redevable : les plus modérés se réduisent à éviter les coups d'éclat; du reste, dit-on, il y a de justes ressentiments à garder et à faire connaître dans les occasions; et l'on croirait avoir négligé le soin de sa famille si on ne lui laissait ces horribles sentiments pour héritage. La médisance et la détraction ne sont plus que la matière indifférente d'un entretien honnête, sans quoi la conversation languirait, et la réputation du prochain ne paraît plus un bien respectable dans les compagnies, quand on sait la déchirer avec quelque sorte de ménagement. Le langage étudié de différentes passions est regardé comme une politesse d'esprit digne d'estime. La fureur de l'ambition, le désir détestable de s'élever contre tout ordre, et de franchir pour cela toute barrière, comme une noble émulation et un amour légitime de la gloire. L'art criminel d'acquérir par toutes sortes de voies, de conduire habilement une affaire douteuse, de parvenir à ses fins, de déguiser ses sentiments, d'user d'artifice, de souplesse, de mensonge et de politique; tout cela passe pour une sagesse louable, dont les différents degrés font la différence du mérite parmi les hommes. Ce sont là les règles d'une honnête éducation; il y a des maîtres établis pour les enseigner avec méthode, et on en fait apprendre l'usage à prix d'argent, dit un Père de l'Eglise : *Hæc prudentia a pueris pretio discitur.* (S. Greg., *lib. Mor.*)

On a beau combattre ces préjugés, le monde essentielement ennemi de la loi de Dieu, et ne pouvant même lui être assujetti, selon l'Apôtre, le monde toujours aveugle, incrédule, endurci et impénitent, ne sera jamais ramené aux sentiers de la justice, ni corrigé par la vérité, parce qu'il ne ramène jamais rien lui-même à ses principes. Quelles sont en effet les choses dont le monde parle avec vérité? Que blame-t-il? Que loue-t-il? Que conseille-t-il? Sur quelle maxime peut-on convenir avec lui ou espérer qu'il soit équitable, juste et raisonnable? Sage en tout, excepté le salut, il a renouvelé dans l'Eglise le plus dangereux paganisme, sans y introduire les idoles de bois et de pierre; et on ne saurait le distinguer en rien de ce qu'il était avant l'incarnation, si vous en réservez le nom et le dehors dont il se fait honneur; encore les sacrifierait-il à ses intérêts, sans faire plus d'état dans les occasions du dehors que du fond de la religion. Ainsi, à cet extérieur près, dont on n'y trouve que les simples vestiges, l'innocence des mœurs, la bonne foi, le désintéressement des motifs, la dignité et la noblesse des sentiments qu'il n'appartient qu'à l'Evangile d'inspirer, la droiture, la simplicité du cœur, la douceur, la patience, la pudeur, la modestie, l'humilité; ce ne sont plus là que des vertus étrangères qu'on regarde comme de vains et inutiles monuments de la vie des saints, mais qui font une sorte d'horreur dans le siècle, et y passent souvent pour une espèce de folie digne de pitié, ajoute le saint docteur que je viens de citer. *Ab hujus mundi sapientibus puritatis virtus fatuitas creditur.*

Que vous dirai-je enfin, mes frères? ces matières sont trop vastes, vous le voyez : elles me jetteraient dans un détail infini, et nous ne pouvons presque les parcourir qu'en général dans un discours. C'est à vous à faire le reste. Telles sont cependant ces maximes corrompues, qu'un exemple journalier confirme, que l'usage soutient, que la coutume autorise. Telles sont les lois générales établies, qu'on fuit aujourd'hui avec une si grande confiance, qu'il ne vient pas même souvent dans l'esprit de douter si l'on risque de se perdre en les suivant. Tel est, en un mot, ce monde que l'Evangile a toujours condamné, parce qu'il l'a toujours vu digne de ses anathèmes. Or, grand Dieu! à qui a

Digitized by Google

de la foi, un tel monde doit-il encore servir de règle? Peut-on l'aimer si on aime Jésus-Christ, et une âme, qui n'est pas brutalement déterminée à se perdre, a-t-elle quelque raison de ne le point haïr? Je dis plus: est-il étonnant que les personnes religieuses et chrétiennes, qui s'en sont fait des idées justes, non-seulement détestent ses maximes, réprouvent ses abus, mais retranchent même toutes sociétés, tout commerce avec lui, s'il n'est pas absolument indispensable? Qu'elles se fassent une solitude au milieu du monde, qu'elles se bannissent des sociétés mêmes qui paraissent n'avoir rien de criminel? Comment pourraient-elles se plaire où Dieu n'est point connu, où le langage de la piété paraîtrait ridicule, où les devoirs les plus justes sont des singularités dont on aurait honte? Et que peuvent-elles faire autre chose que pleurer cette dépravation devenue presque universelle?

Mais je ne puis finir sans ajouter ici une réflexion importante: c'est que presque personne ne se reconnaît dans ce monde dont nous venons de marquer les caractères. On se figure un monde invisible et chimérique sur lequel on fait retomber les arrêts fulminants de l'Ecriture, sans que personne se les attribue, ou veuille reconnaître les traits qui lui conviennent dans le tableau qu'on lui présente. C'est-à-dire que, tout bien examiné, il arrive que ce que nous discutons sur cette matière n'est qu'un beau fantôme qui n'a rien de réel; et qu'après avoir longtemps prêché sur le monde, on a prêché sur rien.

Cependant, chrétiens, observez-le bien, s'il vous plaît; il me paraît qu'après tout ce que l'Evangile nous en dit, le moins que l'on puisse faire d'abord, c'est d'examiner bien sérieusement si l'on n'en est pas soi-même par quelque endroit. Il me paraît que lorsque Jésus-Christ en parle, ce n'est ni les païens, ni les impies et les gens sans religion qu'il entend, mais le corps de la nation juive qui se piquait de quelque probité; mais cette société visible où étaient compris les scribes, les pharisiens, et ce qu'on appelle honnêtes gens, à qui la religion ne paraît pas indifférente. Voilà le monde selon les oracles de la vérité, et voici maintenant, mes frères, ce qui m'afflige, ce qui m'effraye pour vous et que je ne puis vous dissimuler sans crime: c'est que la plupart me paraissent former, et forment réellement ce monde dont je parle; car enfin, les mœurs, l'esprit, les exemples, les airs, les manières, les projets, les maximes, le langage dont nous sommes témoins; si ce n'est pas là précisément ce que Jésus-Christ a voulu condamner, en condamnant le monde, qu'a-t-il voulu condamner? si ce train de vie que mène le plus grand nombre, et qui, sans rien laisser de singulier, fait marcher confusément les hommes dans la voie large, n'est pas ce monde, il n'y en a donc point: je ne le trouve nulle part: la vérité s'est donc trompée et n'a combattu elle-même qu'un fantôme. Mais si c'est là le monde, et s'il est vrai que vous en êtes, que vous en faites partie la plupart, que dois-je vous dire? C'est donc à vous la plupart que s'adressent ces justes malédictions que Jésus-Christ a prononcées tant de fois. C'est donc sur vous précisément que retombent ces anathèmes terribles que Dieu lance si souvent dans ses Ecritures: *Væ vobis, væ mundo.* (*Matth.*, XXIII, XVIII.) Si vous êtes de ce monde, et si vous voulez en être sans vous résoudre à rompre, par une conversion entière, toute alliance avec lui, vous n'appartenez donc pas au royaume de Jésus-Christ, vous n'êtes donc pas du nombre de ceux pour qui cet Homme-Dieu prie son Père céleste, et votre Sauveur ne fait rien ici pour vous. *Non pro mundo rogo.* (*Joan.*, XVII.)

Quelle affreuse destinée, et peut-on se résoudre à n'en avoir point d'autre, ou en courir même seulement le risque! non, mes frères, c'est ce que je ne puis croire de vous, et vous voulez bien que je ne puis croire de vous, et vous voulez bien que je ne le croie pas. Je viens donc, Seigneur! au nom de tous ceux qui sont ici assemblés devant vous, et j'ai la confiance qu'ils s'unissent à moi, comme je m'unis à eux dans ce moment; je viens renouveler à vos pieds le jurement solemnel que je fis à la face de votre Eglise au moment où elle me reçut dans son sein. Oui, mon Dieu! je renonce à jamais au monde, et à celui qui a mérité par son apostasie d'en être le chef, puisqu'il est déjà jugé et condamné par le mystère de votre croix. Je renonce à son esprit, puisqu'il est incompatible avec le vôtre; à son orgueil et à ses pompes, puisque l'humilité de votre Evangile les réprouve; à ses maximes, puisque nul tempérament et nulle mitigation ne les ramèneront jamais à celles de votre vérité; à ses œuvres, puisqu'elles ne sont que des fruits de mort et de péché que votre grâce ne produit pas.

Mais rendez vous-même, ô mon Dieu! notre promesse aussi efficace pour l'avenir, qu'elle est sincère dans ce moment, et parce que tant d'infidélités passés doivent nous faire craindre de devenir encore parjures à vos yeux, aidez notre faiblesse, et employez sans ménagement tout ce qui peut la soutenir. Oui, et nous vous le demandons dans la plénitude de notre cœur, si ce monde avec toutes ces misères ne peut pas encore nous déplaire assez, rendez-le-nous si plein d'amertumes que nous ne puissions jamais l'aimer. Faites nous éprouver la fragilité à nos propres dépens, et d'une manière si sensible, qu'elle nous oblige à nous en détacher. Convainquez-nous, surtout, ouvrez sans cesse nos yeux sur sa corruption et ses dangers, de telle sorte que nous soyons déterminés à le haïr, et à regarder comme un véritable honneur d'en être nous-mêmes haïs et désavoués. Car nous savons, ô mon Dieu! et votre parole vient de nous l'apprendre, que le monde n'ayant rien de réel que sa vanité, ses vices et ses erreurs, c'est par le mépris, le détachement et la haine du monde qu'on devient digne d'un bien qui mérite seul notre estime, nos soins et notre amour,

Digitized by Google

parce qu'il est seul solide, seul aimable et seul éternel. Je vous le souhaite, etc. *Amen.*

SERMON XI.

Pour le jeudi de la Passion.

SUR LA PÉCHERESSE.

Dixit Simoni : Vides hanc mulieram? (*Luc.*, VII.)
Jésus dit à Simon : Voyez-vous cette femme?

S'il est vrai que l'exemple seul fut toujours la conviction la plus forte pour l'esprit de l'homme, l'attrait le plus puissant de son cœur et l'objet le plus piquant de son imagination, en voici un, mes frères, sur lequel l'Eglise a toujours compté pour le salut de ses enfants, qui peut lui seul, avec le secours du ciel, la dédommager du peu de fruit de nos autres discours, et qu'elle ne manque aussi jamais de vous proposer dans ce saint temps. C'est une brebis perdue qui rentre dans le bercail de son pasteur, pour ne s'en plus éloigner. C'est le retour sincère d'une âme égarée qui devient la conquête de la grâce, après avoir été la victime du monde et de ses passions. C'est un cœur changé et tout nouveau, où l'amour saint prend la place de l'amour profane qui l'avait jusqu'alors possédé; en un mot, dit l'Evangile, c'est une pécheresse, fameuse autrefois dans la cité par ses grands désordres, et maintenant prosternée aux pieds de Jésus-Christ, à qui elle confesse des crimes dont elle reçoit le pardon.

Vous donc, pécheurs, qui êtes encore pour votre malheur dans les égarements d'une vie criminelle, et dont la voix de la vérité ne cesse de solliciter le retour depuis longtemps; et vous que la grâce a rappelés enfin heureusement des voies anciennes de l'iniquité pour retourner à Dieu; c'est aujourd'hui que l'Eglise vous adresse ces intéressantes paroles, et qu'elle vient vous dire par notre bouche : *Vides hanc mulierem?* Voyez-vous cette femme? Son exemple vous regarde en particulier, il est tout fait pour vous, et la religion ne vous présenta jamais de modèle plus capable, par ses circonstances, de vous animer et de vous instruire. Car vous allez voir, en premier lieu, qu'elle a éprouvé toutes les difficultés d'une véritable conversion, et les a surmontées. En second lieu, qu'elle a connu tous les devoirs d'une véritable pénitence, et les a remplis. Telle paraît aujourd'hui avec éclat la pécheresse de l'Evangile. Modèle d'une sincère conversion après son péché. Modèle d'une parfaite pénitence après sa conversion. Pécheurs et pénitents qui m'écoutez, c'est donc vous-mêmes que l'Eglise appelle à ce spectacle édifiant, où vous allez apprendre la vertu par la vertu même, plutôt que par les préceptes, et où vos propres yeux, bien mieux que nos paroles, pourront contribuer efficacement à persuader vos cœurs. Implorons pour cela le secours du ciel par l'entremise de Marie, etc. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Trois difficultés arrêtent pour l'ordinaire le cœur dans les voies funestes de l'iniquité, et empêchent par là même d'exécuter un projet de conversion avec toute la promptitude et la fidélité que demande la grâce; la peine de quitter son péché; la crainte des jugements du monde, et enfin la honte de manifester les horreurs de sa conscience. Ce sont là des obstacles que le tentateur ne manque jamais de représenter au pécheur, comme autant de monstres pour l'effrayer, et que le pécheur lui-même ne manque jamais d'exagérer, pour justifier ses égarements. Or, mes frères, je ne veux pas les diminuer aujourd'hui dans votre esprit. Faites-vous-en l'idée qu'il vous plaira : la femme de notre évangile n'en eut pas de moindres à surmonter, et vous les allez trouver dans sa conversion, tels et aussi forts que vous pouvez vous les figurer dans la vôtre. Pour cela, souffrez que je vous fasse considérer un moment cette pécheresse dans les termes où elle se trouvait avant que de donner l'exemple de son retour.

Si je la propose d'abord simplement à ces personnes, qui pour leur malheur aiment ce qu'on appelle le monde, c'était une âme qui leur ressemblait parfaitement, et à qui elles ressemblent trop; une âme vaine et toute profane, en qui les dons naturels étaient autant d'occasions de ruine, et qui, dans tout ce qu'elle avait reçu des mains de son Dieu, ne cherchait précisément que la matière d'un abus continuel pour elle et pour les autres. N'attendez pas pourtant, mes frères, que j'entre ici dans le détail de tant de faiblesses pitoyables dont la foi rougit, ni que je m'égare insensiblement dans ces portraits indécents, plus propres à déshonorer la sainte gravité du ministère qu'à édifier l'assemblée des fidèles. Hélas! on n'entend que trop ailleurs le langage du siècle et des passions sans venir ici en retracer les termes ou l'image. On ne sait que trop, sans avoir besoin de détail, tout ce que nous voulons dire quand nous parlons du monde, et il suffit presque d'avoir prononcé son nom, toujours bien odieux à l'Evangile. Or, la pécheresse en était autant qu'on en peut être, elle l'aimait, elle se flattait d'en être aimée, et d'y devenir heureuse. Elle vivait par conséquent pour lui plaire, et tenait à lui par des liens de toutes les sortes que rien ne semblait pouvoir rompre de longtemps.

Si je la propose ensuite à des pécheurs plus livrés au crime, et dont les désordres sont encore plus criants, les siens furent portés bien loin. Elle n'en demeura pas à cet état d'inutilité à tout bien, de luxe, de mollesse et de sensualité toujours trop suffisants pour la perte d'une âme, mais dont le retour est pour l'ordinaire plus rare et moins sincère que celui des égarements les plus grossiers. Elle ne s'en tint pas, dis-je, à cette vie toute profane du siècle, contre laquelle les prophètes de sa nation avaient

Digitized by Google

paru tant de fois animés de zèle, et sur laquelle étaient déjà tombés tant d'anathèmes de la bouche même du Sauveur des nations. L'abus d'une dangereuse liberté la pousse plus avant dans le précipice et lui prépare une longue et pénible carrière d'iniquités à expier. Après avoir goûté de ce monde, qui sait l'art de se perdre avec plus de ménagement, et à qui on donne encore le nom d'honnête, parce qu'il paraît moins criminel, elle voulut être de celui qui garde moins de mesure, et dont les crimes sont mieux marqués. Après avoir reçu sans précaution dans ses premières années ce venin funeste qui agit lentement sur les jeunes personnes, et qui corrompt peu à peu les meilleures inclinations; secouant tout à coup le joug de la pudeur, et rompant le frein de la modestie, elle voulut boire à longs traits dans la coupe empoisonnée de Babylone : ainsi elle devient telle en peu de temps, qu'on ne lui donne plus que le nom fameux de pécheresse dans la cité; ce sont les termes de l'Evangile, qui n'en dit point d'inutiles : *Mulier in civitate peccatrix.* Telle que ses iniquités se multiplient bientôt d'une manière étrange, et qu'elle entasse sans remords crime sur crime, c'est le langage du Sauveur dans le pardon qu'il lui accorde : *Peccata multa;* telle enfin que saint Chrysostome et quelques autres après lui n'hésitent pas un moment à l'appeler le péché de toute la ville et de toute la province de Galilée : *Totius civitatis et provinciæ peccatum,* Nous le manifestons, Seigneur! nous le publions sans crainte sur les toits, parce que vous avez voulu donner une preuve de votre miséricorde aux âmes les plus désespérées, et vous permettez que le péché de cette femme soit annoncé partout où cet évangile sera prêché, afin qu'on apprenne partout l'exemple édifiant de sa conversion : *Ubicunque prædicatum fuerit evangelium hoc.*

Tel était donc l'état de notre pécheresse dans les jours malheureux d'une jeunesse dont elle abusait pour sa perte. Or, quelle peine à une âme de ce caractère pour en venir à un changement solide et parfait! Quelle violence, ce semble, pour rompre tant de différents liens qui l'attachaient au monde et à ses passions! car il ne faut pas croire, mes frères, que ce changement se fît sans vue, sans réflexion, sans sentiment, sans qu'il en coûtât rien à son esprit et à son cœur, et, pour ainsi dire, sans qu'elle s'en mêlât. Il paraît au contraire par des conjectures fondées sur l'Evangile même, qu'elle avait déjà fait certaines démarches que tous les pécheurs peuvent faire comme elle, quand ils le veulent bien; c'est-à-dire qu'elle était déjà seule dans la retraite occupée devant Dieu de son projet, faisant des retours sérieux sur elle-même, s'informant des lieux où allait le Sauveur du monde, et n'attendant plus que le premier moment favorable pour se présenter à lui. L'ouvrage de sa conversion, dit saint Ephrem, avait d'abord commencé comme les autres, par les discours pathétiques et consolants qu'elle avait entendus de la bouche de ce divin Messie. Ses paroles, pleines de force et d'onction, avaient déjà porté dans son âme quelques-uns de ces traits ardents et lumineux qui éclairent et qui font impression. En un mot, elle s'était retirée à demi vaincue et vivement touchée de certaines vérités que Jésus-Christ annonçait aux peuples, comme vous l'êtes quelquefois, mes frères, de celles qu'il vous annonce encore par la bouche de ses ministres; car, ô mon Dieu! votre miséricorde ne refuse pas cette ressource aux plus grands pécheurs, les oracles ne sont pas encore tout à fait muets dans Israël, et votre colère n'est pas si fort allumée contre Jérusalem, que vous ne lui envoyiez encore quelques prophètes qui lui parlent de votre part.

Cependant, mes frères, cette lumière, cette onction, cette grâce intérieure qui éclaire, qui remue, qui pénètre le cœur, n'agit pas toute seule, ni au lieu de nous, ni sans nous, et n'ôte point absolument tous les obstacles. L'ennemi, dit saint Augustin, après l'avoir éprouvé lui-même d'une manière si sensible, l'ennemi ne manque presque jamais de disputer la dépouille qu'un plus fort que lui vient lui enlever; et Dieu, qui appelle le pécheur, demande toujours qu'il fasse des efforts pour lui répondre. Ainsi, pour entrer toujours mieux dans le fond de mon sujet, l'attrait de la grâce qui avait touché notre pécheresse, quelque puissant qu'il fût, lui laissa sans doute des démarches à faire dans le temps qu'elle pensait à lui obéir. Ainsi, toutes ces difficultés que nous avons marquées, et qui servent de prétexte à l'impénitence, ne manquèrent pas de se présenter d'abord à son esprit. Difficulté du côté d'elle-même pour abandonner sans retour tout ce quelle avait aimé jusqu'alors et qu'elle pouvait aimer alors plus que jamais. Ce n'étaient pas les misérables restes d'une vie presque tout usée, qu'on devrait du moins consacrer à Dieu avec moins de peine : c'était au contraire ce que le monde profane appelle follement le cours du bel âge et la véritable saison des plaisirs. Il fallait rompre des habitudes dont elle avait encore le loisir de goûter les funestes douceurs; il fallait étouffer des passions qui avaient encore toute la pointe d'un criminel plaisir, et cela pour embrasser un genre de vie qui ne présentait rien que de triste et de rebutant. Elle le connut, elle le comprit parfaitement. Peut-être même que le tentateur, faisant un dernier effort pour l'en détourner, lui en montrait alors l'impossibilité : peut-être entendit-elle plus d'une fois, dans ces derniers moments, la voix séduisante des créatures, qui lui disait comme à Augustin depuis : Vous nous quittez donc pour toujours? Vous allez donc nous dire un éternel adieu, et désormais nous ne vous serons plus rien? *Ergo dimittis nos.* Voilà sans doute de quoi combattre avec soi-même.

Difficulté du côté du monde et des respects humains. Elle devait, ce semble, les craindre et s'en alarmer naturellement plus

Digitized by Google

que tout autre. Elle n'ignorait pas ce qu'on dit dans les compagnies de ces conversions éclatantes et promptes, qui sont la gloire de la grâce ; et se souvenant de tout ce qu'elle avait fait souffrir à la piété dans le cours de sa vie mondaine, elle était instruite de tout ce qu'elle aurait à souffrir des mondains, lorsqu'il s'agirait de se déclarer pour la piété; elle savait qu'une foule de pécheurs insensés ne peuvent se voir impunément condamnés par l'exemple d'une conduite plus sage ; que ces prétendues honnêtes gens, dont on quitte le commerce inutile et les fades plaisirs pour en goûter de plus solides, n'épargnent souvent ni satire, ni médisance, ni mauvais tours ; qu'ainsi sa retraite et son changement deviendraient bientôt la matière de leurs malignes conversations. Voilà, selon vous, mes frères, de grandes contradictions de la part du monde.

Difficulté enfin du côté de la mauvaise honte, pour franchir le premier pas que la grâce lui inspirait. Il s'agissait de s'aller présenter avec les noirceurs d'une conscience souillée et toute fumante de crimes, devant celui qui est la sainteté même, et dont les yeux tout purs trouvent des taches jusque dans les cieux. Autrefois, et tandis qu'elle s'égarait de plus en plus, rien ne la faisait rougir, ou parce qu'on ne lui reprochait pas ses égarements, ou parce que la passion l'emportait toujours sur la censure de ses mœurs criminelles. Mais ici, elle allait essuyer et boire à loisir l'opprobre de toute sa vie. Il était question de faire comme une confession publique et générale de ses désordres, que les circonstances rendaient alors plus remarquables. C'était l'heure d'un festin où l'on ne s'attendait à rien moins qu'au spectacle qu'elle allait donner; une maison étrangère, où elle n'avait point été appelée, une troupe formidable de pharisiens orgueilleux, impitoyables et sans charité, que son action allait rendre plus attentifs sur elle, et plus à portée de la mépriser. Ainsi, le temps, le lieu, le caractère des personnes, tout conspirait à la faire rougir sans mesure, et la confusion était entière à tous égards.

Ame mondaine, pécheur qui m'écoutez, voilà encore une fois, selon vous, des monstres redoutables qu'il s'agit de dévorer pour se convertir ; voilà tous les obstacles d'un véritable changement qui se présentent à cette femme. Vous vous retrouvez parfaitement dans cette image, et vous avouez sans doute dans ce moment qu'elle ne semble faite précisément que pour vous. Ouvrez donc ici les yeux maintenant pour voir les démarches d'une âme docile, et qui, sous l'impression de la grâce, triomphe heureusement de tout pour son salut. En effet, mes frères, cette pécheresse ne s'arrête pas tranquillement aux divers prétextes que le monde et la nature peuvent lui inspirer dans ces moments ; elle ne raisonne pas comme les chrétiens de nos jours ; elle ne délibère pas assez longtemps pour se donner le loisir de se dégoûter, de perdre l'attrait qui la pousse et d'en étouffer le sentiment : mais prudente et attentive à se fortifier contre des obstacles qu'elle est résolue de vaincre, bientôt des pensées plus solides occupent son esprit, des réflexions plus sérieuses succèdent aux premières et lui en découvrent toute la faiblesse et l'illusion. Bientôt, profitant du flambeau intérieur qui l'éclaire, elle entre dans son propre cœur; elle en pénètre tout à coup sans nuage le désordre et les horreurs ; elle voit les dangers effroyables où le péché l'expose, le souverain malheur d'une âme qui abandonne son Dieu, et qui en est abandonnée.

Tout change de face pour elle dans ce moment; tout lui paraît d'abord dans son état naturel : les beautés de l'innocence, les charmes tout divins de la piété, les joies toutes pures de la vertu, la paix et le bonheur du juste, l'étrange fragilité des créatures que le torrent emporte, et l'illusion de ces fantômes qui n'amusent les cœurs que pour les laisser tomber dans la dernière misère : alors, frappée par la vue de tant de grands objets que sa foi lui découvre : *væ mihi !* s'écrie-t-elle (et ce ne sont pas ici, mes frères, des sentiments empruntés que le saint Père, dont j'emprunte moi-même les paroles, ait voulu lui prêter sans raison; tel et bien plus vif encore est le langage de la grâce dans un cœur sensible et touché), *væ mihi peccatrici !* s'écrie-t-elle dans l'amertume de sa douleur; malheur à moi, misérable pécheresse : dans quels abîmes l'esprit des ténèbres m'a-t-il donc précipitée, et comment, pour me livrer au monde et à de honteuses passions, ai-je pu compter sur des moments rapides qui m'emportaient dans une affreuse éternité? Malheur à moi, ingrate, dont les yeux devraient être fermés depuis très-longtemps à la lumière du jour! N'étais-je donc sur la terre que pour déclarer la guerre à mon Dieu par ses propres bienfaits, et pour faire sans cesse blasphémer son nom au milieu de son peuple? Malheur à moi, indigne fille d'Abraham, indigne héritière de la foi de mes pères et des saintes promesses d'Israël; est-ce donc ainsi que je me préparais à leur accomplissement, et que j'attendais la venue du Sauveur des nations? *Væ mihi peccatrici !*

Voilà, mes frères, le langage d'un cœur touché ; voilà l'effet de ce trouble salutaire que les premières impressions de la grâce produisent dans l'âme : ces reproches intérieurs, ces sentiments d'une compunction vive qui la pénètrent et qu'elle ne peut plus tenir renfermés, qui s'échappent comme malgré elle, en soupirs, en mouvements d'une sainte indignation contre elle-même. Ecoutez-là donc, pécheur, la voix gémissante de cette âme vivement touchée, et qui par là même doit être si capable de vous toucher. Figurez-vous que vous l'entendez à vos côtés se parlant à elle-même au fond d'une obscure retraite, et faisant retentir le secret de sa solitude par les termes énergiques de sa douleur : *Quousque tandem.* Jusques à quand serai-je pour l'enfer un

Digitized by Google

instrument d'iniquité au milieu du peuple de Dieu, et me prêterai-je sans remords à la perte des autres en me perdant moi-même? *Quousque tandem a malis me non sejungam?* Est-ce donc en vain que ce Dieu juste et redoutable m'a menacée tant de fois par ses prophètes? Oserai-je insulter plus longtemps à la vérité de ses oracles, et l'excès de sa patience deviendra-t-il de jour en jour la matière de mon ingratitude? Non! sans doute : *Accedam ergo;* j'irai donc sans plus tarder à celui qui m'appelle, et qui agit invisiblement sur mon cœur; il m'attend dans un festin pour me nourrir du pain de la vie éternelle; la soif de mon retour le presse lui-même plus que moi, et je dois devenir sa nourriture; c'est mon juge, il est vrai, mais il est envoyé d'abord pour les brebis égarées de la maison d'Israël, et j'en suis la première; c'est mon maître et mon Dieu, il est vrai, mais il est venu comme Sauveur, et jamais il n'aura une si belle occasion de paraître comme tel qu'en signalant pour moi toute sa miséricorde. Je suis pécheresse dans la cité; mais j'ai appris déjà de sa bouche adorable que la conversion sincère d'un seul pécheur lui donne encore plus de joie que l'innocence de plusieurs justes. Je l'ai offensé, je ne lui cacherai pas mes désordres, puisqu'il les connaît mieux que moi; mais je veux faire pénitence, et il aime les pénitents. J'ai beaucoup de péchés à lui confesser; mais j'ai aussi beaucoup de larmes à lui offrir, et c'est ce qu'il demande. J'irai donc dès maintenant à cet adorable Messie, et qu'est-ce qui pourrait m'arrêter plus longtemps? Ce n'est pas inconstance de mépriser le monde pour des biens plus solides; ce n'est pas légèreté de secouer le joug d'un tyran pour servir le meilleur de tous les maîtres, et il n'y eut jamais de faiblesse à craindre dans le temps le dernier des malheurs, pour sauver mon âme dans l'éternité. *Accedam ergo ad ipsum.*

O mes frères! qu'il est rare qu'un cœur que la foi pénètre de cette sorte délibère encore, résiste et diffère son changement! Que le monde avec ses frivoles raisons paraît bien peu de chose dans ce moment! et qu'on a bien peu de loisir de s'arrêter à tant de vains prétextes! Tout cède alors sans beaucoup de peine aux mouvements de l'esprit de Dieu; bienséances humaines, affaires temporelles, liaisons profanes, attachements mondains, luxe, vanité, parures, idées de grandeur, de fortune et de plaisirs, tout tombe comme de soi-même, tout disparaît alors aux yeux d'une âme vraiment touchée, et, s'il lui en coûte quelque effort, s'il se présente quelque obstacle, il faut avouer que des intérêts plus pressants, des motifs plus sérieux, des sentiments plus vifs l'emportent et reprennent bientôt le dessus. C'est ainsi que notre pécheresse fidèle à ces mouvements salutaires, se sépare pour toujours des objets qui avaient fait son crime, et qu'elle ne regarde plus qu'avec horreur. Un seul objet l'occupe tout entière et lui met un voile sur les yeux pour tout le reste. Le seul désir d'être à Jésus-Christ, et de retrouver auprès de lui la paix de sa conscience, la seule confiance d'obtenir la rémission de ses péchés lui tient déjà lieu de tout ce qu'elle quitte et l'empêche même d'y faire attention : *Ut cognovit.* Dans cette disposition elle sort de sa maison, craignant bien plus alors de perdre le moment favorable de la grâce qu'elle n'avait craint autrefois de le trouver : *Ut cognovit,* d'abord qu'elle connaît (célèbre parole qui a été redite tant de fois dans nos chaires, et qui confondra un jour tant de pécheurs); oui, d'abord qu'elle connaît le lieu où Jésus l'attend, elle s'empresse de venir à lui avec toutes les marques d'une âme sincèrement convertie. Rien ne l'arrête; elle court par les rues de la ville, et n'a point de repos jusqu'à ce qu'elle se soit jetée aux pieds de son Sauveur, dit l'Evangile : *Accessit ad eum.*

Que répondez-vous maintenant, chrétiens mondains? Que dites-vous au récit de cette conversion? Sondez-vous un peu; ou plutôt, Seigneur, que tant de pécheurs qui m'écoutent, que tous les coupables à qui je parle de votre part, osent ici se justifier s'ils le peuvent! qu'ils attestent publiquement tout le ciel, grand Dieu! et qu'ils vous prennent vous-même à témoin sur leurs dispositions. Que diront-ils, et que peut répondre dans ce moment leur propre cœur, vaincu par la force de la vérité? Ah! pécheur, ce ne sont plus, je vous l'avoue, les désordres et les égarements d'une vie criminelle qui m'effrayent pour vous : on revient encore de plus loin, et vous en avez une preuve bien éclatante devant les yeux; mais c'est de vous voir si souvent ébranlé sans être solidement changé, je ne crains plus la multitude de vos péchés passés, une aussi grande multitude reçoit ici le pardon; mais je crains ces marques funestes d'une impénitence volontaire, malgré les vérités dont on vous accable, comme si tout le sérieux de la religion n'était pour vous qu'un spectacle de théâtre et un jeu. Je crains que cet exemple si touchant de l'Evangile, et qui a réveillé les plus désespérés pécheurs, ne soit le dernier coup que la grâce vient vous porter, et qu'il ne devienne encore pour vous un coup perdu comme tant d'autres.

Eh! qui peut donc encore vous retenir? L'attrait de votre propre intérêt n'est-il pas assez fort? Ignorez-vous après tout les avantages du changement qu'on demande de vous, et notre pécheresse fut-elle trompée dans le sien? Quelle joie, hélas! Quelle douceur, lorsqu'elle eut fait la première démarche! Qu'est-ce que le monde avait pu lui donner jusqu'alors qui valût la seule consolation du pardon de ses crimes, le bonheur d'entendre ces paroles du Sauveur : Allez en paix, vos péchés vous sont remis : *Remittuntur tibi peccata tua?* De telles faveurs seront-elles pour vous, mes frères? Aurez-vous la même consolation dans ces jours favorables de miséricorde où nous allons entrer? Oui, dit le Seigneur, si vous y avez

Digitized by Google

été préparés auparavant par le retour sincère de votre cœur : *Convertimini ad me et convertar ad vos.* (*Zach.*, I.) Commencez donc au moins aujourd'hui ; ne contemplez pas inutilement la pécheresse, puisqu'elle a éprouvé comme vous, et encore plus que vous toutes les difficultés d'une véritable conversion et qu'elle les a surmontées. Mais si vous avez le bonheur d'y être parvenu comme cette femme, apprenez encore pour votre instruction, qu'elle a connu tous les devoirs d'une véritable pénitence, et les a remplis. C'est la matière de mon second point.

SECOND POINT.

La plus dangereuse illusion où puisse tomber une âme que la grâce a heureusement déterminée une fois, c'est de prendre volontairement le change sur l'état qui lui convient après son péché, en cherchant à se dissimuler les véritables devoirs de la pénitence ; car, selon les maximes inviolables de la religion, le pécheur et le faux pénitent sont également dans la voie de la perdition, et les saints Pères après l'Ecriture n'ont jamais mis de différence de l'un à l'autre. Or, mes frères, la pécheresse de notre évangile, après s'être sentie efficacement touchée, ne donna pas dans ce funeste écueil, et ne sortit des anciennes voies de l'iniquité que pour entrer dans les routes nouvelles d'une sincère pénitence, dont elle connut et respecta parfaitement tous les devoirs. C'est de quoi va nous convaincre bientôt le seul témoignage que le Sauveur a voulu rendre d'elle publiquement, et à quoi, comme à son principe, il faut réduire tout ce que l'Evangile nous en dit dans le détail. Elle a beaucoup aimé, *dilexit multum*, et c'est l'étendue même de cet amour d'où naissait sa pénitence qui l'en a rendue un parfait modèle ; car pour développer ici tout le sens de ces paroles avec plus d'ordre et de clarté, je dis qu'elle a beaucoup aimé d'un amour de justice pour l'expiation de ses offenses ; qu'elle a beaucoup aimé d'un amour de zèle pour la gloire de son Dieu offensé, qu'elle a beaucoup aimé d'un amour de reconnaissance pour la grâce de sa réconciliation. Trois circonstances qui forment le caractère d'un vrai pénitent, et apprenons enfin à le devenir comme cette femme, après avoir été pécheurs comme elle.

En premier lieu, donc, amour de justice (tout ceci n'est qu'un extrait de saint Grégoire le Grand dans l'éloge de cette pénitente), amour de justice, dis-je, qui la porte à satisfaire à Dieu pleinement, en expiant de toutes les manières des péchés qu'elle a déjà quittés. C'est la première vérité dont la grâce lui fait d'abord sentir toute la force et la nécessité. Aussi comment la pratique-t-elle ? Soyez-y bien attentifs, mes frères, et à quoi pourriez-vous l'être qui le mérite mieux ? La voilà, après avoir essuyé tout ce qu'avait de pénible la première démarche qu'elle vient de faire pour entrer dans la maison du pharisien, la voilà, dis-je, humiliée, anéantie, pleine de confusion, se regardant avec un souverain mépris, et se tenant dans un profond silence derrière son Sauveur : *stans retro ;* son amour, tout sensible, tout ardent qu'il est dans ses commencements, ne saurait lui permettre d'abord ces saintes libertés que l'innocence a droit de prendre. C'est un amour pénitent qui lui fait sentir toute son indignité, qui la pénètre des sentiments d'horreur pour elle-même, et d'un profond respect pour la présence de son juge : *stans retro.* Ce n'est point ici une de ces âmes qui portent un fond d'orgueil et de fierté jusque dans les humiliations de la pénitence ; une de ces âmes mondaines qui obligent les ministres de l'Eglise à prendre d'indignes mesures pour leur épargner devant Dieu même la confusion salutaire de leurs désordres, et leur en ôter souvent par là toute la componction. C'est un âme qui est devenue son propre juge, qui vient d'elle-même se condamner sans aucun ménagement, et prendre la place qui lui convient : *stans retro ;* là, pénétrée d'une vive douleur, et convaincue qu'il est trop juste de satisfaire au Dieu qu'elle a offensé, elle n'est plus occupée que des moyens de rendre la satisfaction proportionnée à ses offenses. Elle tombe aux pieds de son Sauveur comme une victime prête à s'immoler à sa justice. Elle cherche dans la matière même de son péché ce qui en doit faire la réparation. Elle y oublie les pratiques et les usages du monde, parce qu'elle sait bien que ce n'est pas au monde de prescrire les règles de la pénitence. Ce ne sont plus que sacrifices d'expiation multipliés de sa part, et rien n'échappe à l'amertume de sa douleur.

Sacrifice de cette tête orgueilleuse qui avait voulu s'élever et insulter au ciel tant de fois ; courbée, humiliée et couverte de poussière, on n'y voit plus qu'un saint désordre pour tout ornement. Sacrifices de ces yeux meurtriers, dont les regards avaient si peu respecté la pudeur ; ils ne servent plus qu'à verser un torrent de larmes : *lacrymis cœpit rigare.* Sacrifice de ces cheveux qui avaient épuisé tant de ridicules soins pour servir à sa vanité, elle ne les emploie qu'à essuyer les pieds de son maître : *et capillis capitis sui tergebat.* Sacrifice de cette bouche coupable et profanée par tant de criminelles libertés ; elle ne s'en sert plus que pour la coller sur la terre ou sur les pieds adorables de ce divin Sauveur : *et osculabatur pedes ejus.* Sacrifice de ses biens et de tout ce que son luxe avait de plus exquis. C'est un parfum qu'elle répand avec largesse, et l'Evangile insinue, dans une autre occasion, qu'il était alors d'un grand prix : *et unguento ungebat.* Sacrifice enfin de son cœur ; mais plus étendu, plus parfait encore que tous les autres, et sans quoi tous les autres n'auraient pas été reçus ; car, dit saint Grégoire, ce qui se passait intérieurement dans son âme l'emportait beaucoup sur tout ce qu'elle faisait au dehors. Avec quel dévouement

Digitized by Google

ne donne-t-elle pas tout ce cœur à Jésus-Christ! Quels reproches, quelles rétractations de ces folles ardeurs où elle l'avait abandonné jusqu'alors! Quel regret de l'avoir indignement prodigué à la créature! Quelle sensibilité, quelle ferveur dans son amour! Elle est si grande, mes chers auditeurs, qu'elle est capable de laver tous ses crimes, et qu'elle force en quelque manière Jésus-Christ d'en faire lui-même l'éloge : *Dilexit multum.*

Voilà donc, chrétiens, la première leçon que fait cette femme aux pécheurs, et le premier devoir que la pénitence leur impose, mais qui n'est presque plus connu dans le siècle. Qu'y voit-on en effet le plus souvent? Hélas! des conversions qui auraient besoin d'un retour tout nouveau; des conversions prétendues qu'une lâcheté raffinée médite à loisir, et qui, sous le voile spécieux d'un changement véritable, ne fait que changer le cœur de l'état d'un grand désordre dans un autre non moins dangereux. On y voit des chrétiens qui, remués par je ne sais quels motifs, forcés de se rendre aux cris importuns d'une conscience alarmée, et aux impressions d'une frayeur mortelle qui les suit partout; lassés, fatigués peut-être dans les voies de l'iniquité, ne cherchent plus qu'à se reposer à l'ombre d'une fausse vertu, et se flattent de satisfaire à Dieu par le sacrifice trompeur d'un cœur impénitent qui l'irrite encore davantage. On se borne à ne plus commettre de nouveaux crimes de la même espèce, sans vouloir expier ceux qu'on a déjà commis : comme si la main en cessant d'écrire effaçait par là les caractères déjà formés, dit toujours saint Grégoire; comme s'il suffisait à la langue de se taire pour réparer les maux dont elle fut la source, ou si l'on acquittait les anciennes dettes dès lors qu'on n'en contracte plus de nouvelles. On ne fait que changer de manière en conservant toujours le même fond dans un cœur où Dieu n'a pas la première place, et que l'amour du souverain bien n'a pas corrigé. On cherche enfin à jouir des douceurs de la piété sans en vouloir goûter les saintes amertumes; et tel ou telle que la pénitence condamne peut-être sans ménagement à toutes ses rigueurs; tel à qui son état demanderait des expiations de toutes les sortes, passe tranquillement ses jours à l'abri d'une régularité inventée par le monde, et croit que toute œuvre mortifiante lui devient comme étrangère et n'est point faite pour lui. Quelle illusion, mes frères! Le péché peut-il donc demeurer impuni? et peut-on rentrer dans l'ordre, autrement que par des œuvres pénibles, quand on en est sorti par des plaisirs criminels? Est-ce donc sans tribulation et sans souffrance qu'on se rachète des feux de l'enfer allumés par son désordre? N'est-ce donc plus une obligation indispensable à tout pénitent de baigner ses yeux de ses larmes, d'affaiblir ses genoux par le jeûne, de porter sur ses épaules une pesante croix, de traîner dans cette vallée de larmes une vie d'amertume, malgré la nature qui s'alarme et les sens qui s'effarouchent à la vue de ces sacrifices? Ah! si la pénitente de l'Evangile avait connu ces ménagements d'une délicatesse coupable, se fût-elle retirée avec cette heureuse parole de réconciliation, *remittuntur?* Et vous-même pouvez-vous vous faire illusion jusqu'à croire votre conversion sincère, lorsqu'elle ne retranchera pas ce que Dieu demande pour la satisfaction de vos offenses; lorsqu'elle vous laissera tranquillement dans un même état, sans rien changer par raport au monde, à votre personne, à vos biens et à l'usage des créatures? Si nous n'avions rien de plus à vous proposer dans cette femme, nous verriez-vous aujourd'hui monter dans nos chaires pour faire son éloge, et l'Evangile aurait-il pris tant de soin à publier son nom dans l'Eglise de Jésus-Christ? Faudrait-il ainsi remonter jusqu'aux siècles les plus reculés pour chercher de tels modèles de pénitence? En manque-t-il parmi nous, et le monde en est-il dépourvu aujourd'hui? Mais le monde, avec tous ses efforts, ô mon Dieu! pourra-t-il jamais venir à bout de changer quelque chose dans vos justes règles? Vous trompez-vous dans les vérités que vous lui annoncez, ou se trompe-t-il lui-même dans les principes qu'il veut établir? Non, mes frères, non, qu'on se flatte tant qu'on voudra, c'est une chimère; pour être pénitent il faut l'être au moins pour le fond comme celle dont nous parlons. Il faut aimer comme elle d'un amour de justice, qui punisse par quelque endroit le coupable, qui sacrifie désormais à la charité ce qu'on avait donné à la cupidité, et qui, de la matière même de son péché, dit saint Ambroise, en fasse l'expiation et le remède. Premier caractère, premier devoir de la pénitence chrétienne.

Le second que l'exemple de la pécheresse nous rappelle aujourd'hui : c'est un amour de zèle dont elle parut toujours embrasée pour la gloire de son Dieu depuis le moment de sa conversion. Qu'on la considère en effet, qu'on la suive par tout après son changement : contente comme tant d'autres de s'être d'abord rendue aux premières impressions, et d'avoir fait certains pas dans une occasion de ferveur, elle ne va point ensuite reprendre insensiblement avec le monde certains ménagements qui fassent croire qu'elle n'a point tout à fait rompu avec lui, ou qu'elle n'ose se déclarer pour Jésus-Christ. Criminelle disposition encore une fois. Si vous aviez été la règle de cette femme, vous ne seriez pas aujourd'hui le sujet d'un discours chrétien. Le siècle aveugle et corrompu pourrait peut-être bien vous approuver; mais, au lieu d'un juste éloge, l'Evangile ne nous mettrait aujourd'hui dans la bouche que les reproches et les anathèmes dont vous seriez digne. Mais, ne craignez pas de tels sentiments de celle que nous vous prêchons, mes frères. C'est l'amour saint qui la rend pénitente et qui la conduit. Amour ardent et plein de zèle au dehors pour celui à qui elle doit son salut,

Digitized by Google

elle se déclare hautement pour lui autant qu'elle s'était déclarée pour le monde; elle le fait connaître dans toutes les occasions malgré l'envie de ses ennemis. Toujours à ses pieds pour écouter sa parole, quand elle peut l'approcher; toujours prête à le chercher et à le suivre, toute sa vie n'est plus qu'un témoignage public et solennel de Jésus-Christ, et autant qu'elle avait paru pécheresse fameuse dans toute la cité, autant veut-elle paraître disciple fidèle de son divin maître dans toute la Galilée. Amour ardent qui la pénètre et qui la dévore pour ainsi dire au dedans; quel désir de rendre à Dieu au centuple l'honneur qu'elle lui a ravi! Combien de fois ne gémit-elle pas dans son cœur sur l'aveuglement des scribes et des pharisiens, et sur l'endurcissement de ceux de sa nation! Combien de fois surtout ne pleure-t-elle pas ceux de ses frères qu'elle a pu séduire autrefois par sa vie mondaine! A quel prix ne voudrait-elle pas redevenir l'instrument de leur retour comme elle a été l'occasion de leur perte, et ramener à à son Sauveur autant d'âmes qu'elle a pu lui en arracher! Ah! c'est qu'elle aime beaucoup maintenant et qu'elle est remplie de zèle pour la gloire du Dieu qu'elle avait offensé: *Dilexit multum.*

Sont-ce là, chrétiens, les règles que vous suivez dans votre retour vers Dieu? Vous comptez peut-être sur certaines démarches heureuses, et vous vous flattez d'avoir obéi à la grâce en rompant certains liens qui vous attachaient au monde; j'en conviens, si vous voulez, avec vous, et je n'examine plus ici ni les motifs ni les circonstances de votre conversion pour en démêler la sincérité: mais, ce que j'ai à vous dire après l'Ecriture et les saints Pères, après l'exemple de tous les pécheurs qui se sont convertis de bonne foi, observez-le bien; c'est que la véritable pénitence n'est jamais sans le zèle dont je parle; qu'elle ne se contente pas de satisfaire à Dieu par des œuvres d'expiations personnelles, intérieures et cachées; mais qu'il faut qu'elle venge publiquement par son exemple la gloire de ce Dieu offensé; qu'un pénitent, qui craint d'édifier le monde et d'honorer la vertu par sa conduite; qu'un pénitent qui n'ose confesser le nom de Jésus-Christ, et contribuer au bien spirituel de ses frères, est un vrai paradoxe dans le christianisme. Ce que j'ai à vous dire, mes frères, c'est que par les respects humains qui vous retiennent encore, vous séduisez les autres avec plus de danger en leur faisant croire qu'on peut s'assurer comme vous de sa conversion sans en donner des marques; qu'on peut marcher sûrement comme vous dans la voie du salut sans quitter les dehors du monde profane; appartenir à Jésus-Christ sans en répandre la bonne odeur; être saint devant Dieu sans procurer la sanctification de son nom parmi les hommes, et vivre en chrétien dans l'Eglise sans l'édifier par des actions chrétiennes; que par là même vous faites les plaies les plus sanglantes à votre religion, et qu'il vaudrait mieux peut-être que vous en fussiez encore l'ennemi déclaré.

D'ailleurs, revenez un moment sur les circonstances de votre vie passée, et vous connaîtrez bientôt la nature et l'étendue de vos devoirs. Vos égarements, vous le savez, ont produit plus d'une fois de tristes effets parmi vos frères, et presque toutes leurs chutes ont été mises depuis longtemps sur votre compte. Pourriez-vous bien maintenant être insensibles à leur égard, et vivre tranquilles sans vous dire à vous-mêmes que tant d'autres périssent peut-être à chaque instant par votre faute? Réveillez-vous donc, âmes lâches qui m'écoutez, et apprenez que Jésus-Christ, après vous avoir fait grâce comme à notre pécheresse, demande que vous vous déclariez pour lui; que vous soyez les témoins de son Evangile et les défenseurs de son nom dans Israël. Donnez, donnez par vos actions du crédit à la vertu, montrez qu'elle en est digne et qu'elle seule fait toute la gloire de l'homme sur la terre. Rendez-lui humblement autant d'hommages publics qu'elle a reçu d'outrages de votre part, afin que votre réparation soit proportionnée; et procurez, s'il se peut, maintenant à la grâce autant de conquêtes par votre exemple, que vous avez pu lui ravir de cœurs. Si vous aimez véritablement, vous en viendrez là sans hypocrisie, sans ostentation, sans imprudence, sans indiscrétion. Si vous aimez d'un amour de zèle pour la gloire de votre Dieu, vous saurez bientôt inspirer la piété sans en abuser, la rendre aimable sans diminuer sa régularité, et en montrer toute la douceur sans en déguiser les devoirs. Mais, surtout, dit saint Chrysostome, joignez toute la ferveur de vos prières à l'édification de vos exemples, en demandant le retour de ceux qui s'égarent; devenez sensibles à leur perte si vous voulez qu'elle ne vous soit plus imputée, et s'il peut se faire, dit ce saint docteur, que vous vous lassiez de pleurer vos propres fautes, pleurez au moins les péchés de vos frères dont vous fûtes le complice ou l'occasion funeste: *Luge fratrum peccata.*

Enfin, mes frères, la femme de notre évangile ajoute à cet amour de justice et de zèle, un amour de gratitude pour la grâce de sa réconciliation. C'est le troisième caractère de sa pénitence; et en effet la vit-on jamais se prévaloir de cette grâce pour se relâcher dans le service de son divin maître? La vit-on jamais tomber dans ce funeste oubli du don de Dieu qui rengage le cœur au monde peu à peu, et dispose insensiblement à de nouvelles chutes plus honteuses encore que les premières. Eh! comment cette sainte pénitente aurait-elle pu s'oublier jusque-là? Fallait-il donc qu'elle ne reçût d'abord tant de faveurs que pour donner le scandale d'une plus noire ingratitude? Non sans doute, mes frères; loin de devenir moins fidèle par l'assurance que son Sauveur lui a donnée, c'est la vue même de cette miséricorde toute gratuite qui redouble à tout moment la ferveur de son amour.

Digitized by Google

Elle rappelle sans cesse ce qui fut dit à cette occasion, que celui à qui on a remis davantage doit toujours aimer davantage, et qu'il serait souverainement injuste de mettre des bornes à la reconnaissance quand le bienfait n'en a point eu. Ainsi, on peut dire que Jésus-Christ, en lui pardonnant beaucoup de crimes, avait trouvé le secret de se l'attacher inviolablement par beaucoup de liens. Elle ne saurait l'oublier, et c'est assez qu'elle s'en souvienne. Ce seul motif suffit à sa persévérance, et il ne lui en faut pas davantage pour justifier la parole de l'Evangile, en faisant dire d'elle jusqu'à la fin des siècles qu'elle a beaucoup aimé : *Dilexit multum.*

Grand Dieu, comment arrive-t-il donc aujourd'hui qu'une âme à qui vous avez fait la même faveur, l'oublie et la perde sitôt de vue? Pourquoi le motif d'une reconnaissance si juste et si raisonnable ne suffit-il pas pour vous attacher des cœurs que votre main a retirés au fond de l'abîme, et de quoi le pécheur peut-il se souvenir dans le monde, s'il ne se souvient pas de la miséricorde qui lui a pardonné son péché? Voilà pourtant, mes frères, ce qui ruine souvent sans ressource l'ouvrage du salut pour tant de chrétiens. Je ne dis pas qu'on doive trop s'assurer du pardon de ses crimes, non, sans doute. Nous n'avons pas reçu, comme notre pécheresse, le bonheur de cette assurance dans les mêmes termes, et c'est ce qui devrait du moins devenir le frein salutaire d'une crainte religieuse et mêlée d'amour. Mais, lorsque la grâce laisse quelque lieu de croire qu'on a reçu ce pardon si désirable, je dis que cette confiance même, qui devrait sans cesse exciter de tendres larmes de reconnaissance aux pieds de Jésus-Christ, ne produit souvent que l'indifférence et le relâchement. Je dis qu'au lieu de rappeler sans cesse comme Pierre le regard favorable que le Sauveur jeta sur nous après nos renoncements; au lieu de chanter éternellement, comme David, les miséricordes du Seigneur avec un cœur sensible et plein de gratitude; au lieu de mesurer, comme la pécheresse, ce qu'on doit rendre à Dieu sur ce qu'on a reçu, on oublie bientôt le bienfait et le bienfaiteur; on se dissimule les dettes qu'on a contractées par celles qui ont été remises. Il semble qu'en venant chercher la grâce de la réconciliation dans nos plus grandes solennités, on n'avait en vue que de décharger son cœur d'un fardeau qui l'incommodait, rien de plus. On devient moins fidèle et moins pénitent lorsque toutes sortes de motifs engagent à l'être davantage, et, par un renversement dont la nature même a horreur, on n'aime souvent plus pour avoir été trop aimé.

Mais Dieu, qui est juste et jaloux, n'oublie pas cette lâche insensibilité, et il s'en venge presque toujours d'une manière terrible. Tous les livres saints ne sont remplis que de ces sortes de châtiments de la part du Seigneur, mes frères, et la manière dont sa justice punissait autrefois les enfants d'Israël est encore celle dont il traite aujourd'hui les enfants de l'Eglise, c'est-à-dire que les grâces choisies sont peu à peu retranchées à ces cœurs infidèles et ingrats dont je parle; on s'endurcit par degré, on s'éloigne de Dieu insensiblement, et Dieu, qui déteste l'ingratitude, s'éloigne à son tour. Un relâchement en attire un autre, et la rechute en devient le fruit; la parole de l'Evangile s'accomplit enfin, et l'homme devient souvent pire après être si honteusement déchu de son premier état : *Fiunt novissima pejora prioribus.* (*Luc.*, XI.)

Voilà, mes frères, les grandes leçons que fait aujourd'hui la pécheresse de l'Evangile aux pécheurs qui sont dans l'égarement; elle a éprouvé toutes les difficultés d'une conversion sincère, et les a surmontées; il n'y a plus de prétextes aux pécheurs qui sont heureusement convertis; elle a connu tous les devoirs d'une véritable pénitence et les a remplis. Il n'y a plus d'ignorance. Fasse donc le ciel qu'un exemple si touchant et si proportionné à tous les états, ne soit point inutilement exposé à nos yeux. On me paraît disposé à résister à tous les coups, si on s'endurcit à celui-ci, et on a bien peu de sujet d'espérer le retour de ceux qui n'en seront pas vaincus. Cependant, je le redis, chrétiens auditeurs, c'est peut-être ici le dernier coup que la vérité vient vous porter dans ce saint temps, du moins puis-je assurer et je vous l'assure aujourd'hui, qu'il en est quelques-uns dans cette assemblée à qui cet exemple vient d'être montré pour la dernière fois et pas un seul n'a droit de croire qu'il ne sera pas de ce nombre. Quel motif intéressant pour tous! Heureux, mon Dieu! celui qui, après avoir gagné pendant la vie la paix de sa conscience auprès de vous, comme cette femme, voudra par sa fidélité envers vous, soutenir comme elle jusqu'à la mort la confiance d'aller goûter les fruits éternels de cette paix. C'est ce que je vous souhaite. *Amen.*

SERMON XII.

Pour le vendredi de la Passion.

SUR LE RESPECT HUMAIN.

Ab illo ergo die cogitaverunt ut interficerent eum. Jesus ergo jam non in palam ambulabat apud Judæos, sed abiit in regionem juxta desertum. (*Joan.*, XI.)

Les princes des prêtres et les pharisiens ne songeaient plus, depuis ce jour-là, qu'à trouver le moyen de faire mourir Jésus : c'est ce qui fit qu'il ne se montrait plus en public parmi les Juifs, et qu'il se retira même dans une contrée qui est auprès du désert.

Ce n'est, sans doute, chrétiens, ni par faiblesse, ni par la crainte des tourments et des opprobres, que le Sauveur se dérobe aujourd'hui à la vue des Juifs, et qu'il va se cacher dans un lieu désert avec ses disciples. Toujours plein de zèle pour la gloire de son Père, toujours brûlant d'amour pour le salut des hommes, on le verra bientôt donner lui-même sa vie, et porter avec joie le supplice de sa croix; mais il ne veut rien prévenir, et il attend le moment marqué pour ce grand sacrifice, afin que tout ce qui est écrit de lui s'accomplisse à la lettre. Il n'en est pas ainsi de nous, mes frères, et ce

Digitized by Google

ne sont pas là nos motifs quand nous n'osons paraître en public avec les sentiments que la religion demande de nous ; c'est toujours une honte injuste ; ce sont les yeux d'un monde profane qui nous oblige à nous cacher, lorsque notre foi devrait se produire ; et ce que le Sauveur ne fait ici que par une soumission profonde aux ordres de son Père, nous le faisons toujours par respect humain, et par la vaine crainte, je ne dis pas d'une mort prochaine, mais d'une parole méprisable ou d'un jugement insensé : *Non in palam ambulabat.*

En effet, chrétiens, quelque difficiles que paraissent d'abord les routes saintes de l'Evangile, il en est qui ne refuseraient pas d'y marcher en se roidissant généreusement contre le mal, si la honte de faire le bien ne les arrêtait en s'emparant de leur cœur. On en voit même tous les jours de ces cœurs lâches et trop criminellement timides, les uns, qui, engagés dans les désordres du monde, mais par une impression de la grâce déjà lassés de leurs égarements, fatigués par leurs remords et attirés secrètement par les charmes tout divins de la vertu, soupirent après une meilleure vie, voudraient enfin rompre leurs liens pour chercher un repos plus solide dans la pénitence, et font même d'abord, si vous voulez, quelque démarche d'éclat pour y parvenir. Les autres, qui, dans un état de vie plus régulière en apparence, connaissent pourtant toute l'étendue de leurs devoirs, sentent toute la nécessité de leur avancement, gémissent même de leurs chutes, et conviennent que la grâce demanderait au delà de ce qu'ils font. Mais, hélas ! ô lâcheté ! ô faiblesse indigne et inexcusable ! bientôt après on voit les uns et les autres se décourager dans la carrière du salut. Une vaine terreur les arrête ; projets de conversion, mouvements particuliers de l'esprit de Dieu, desseins nécessaires de réforme, lumière, attrait, inspirations, tout vient malheureusement échouer à quelque misérable respect humain, et la honte de paraître devant les hommes tel qu'on devrait et qu'on voudrait être aux yeux de Dieu, fait qu'on demeure toujours le même : voluptueux, déréglé, mondain, lâche dans son devoir, infidèle à la grâce, violateur de la loi, parjure à sa religion, et pécheur comme auparavant.

Tel sera donc toujours le sort malheureux de la vertu. Tandis que l'iniquité inonde la face de la terre, qu'on n'a pas honte de faire le mal, que le crime se produit avec impudence, et ose se faire jour partout, la timide piété croit injustement devoir se cacher, et n'ose se montrer en public, comme si elle était indigne du monde, ou si le Dieu à qui elle rend ses hommages, n'avait pas le droit de se faire servir : *Non in palam ambulabat.* Voilà, mes frères, une maladie funeste, mais très-commune, et dont j'ose dire que nous sommes presque tous atteints au moins dans quelque degré. C'est ce qui m'engage à la combattre aujourd'hui, et à vous prouver, premièrement, que le respect humain, en matière de religion, est très-frivole dans ses principes ; secondement, qu'il est très-criminel dans ses circonstances. L'un nous en fera mépriser la vanité, si nous sommes raisonnables ; l'autre nous en fera craindre les suites, si nous avons de la foi. C'est en deux parties tout le dessein que je me propose. Soutenez vous-même, ô mon Dieu ! cet important discours, et en me permettant d'annoncer la vérité de votre parole, donnez à ceux qui l'entendent la résolution ferme et le courage de confesser en tout et partout votre nom. Nous vous le demandons par, etc. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Si j'attaque aujourd'hui dans ses propres principes le respect humain, et l'étrange facilité avec laquelle il entraîne un si grand nombre de personnes dans le christianisme, c'est que je ne le trouve fondé ni sur le véritable honneur du côté de la vertu dont il rougit, ni sur la droite raison de la part des personnes dont il redoute la censure, ni sur un solide intérêt par rapport aux avantages dont il nous flatte ; qu'on ne peut par conséquent le justifier par aucun endroit plausible, et qu'il ne lui reste, après qu'on l'a bien examiné, que le frivole et la vanité de ses prétextes. C'est ce que j'espère vous faire bientôt conclure avec moi.

Et je dis d'abord qu'il n'y eut jamais de juste honte à se déclarer pour la vertu, parce qu'elle ne fut jamais sans honneur pour quiconque l'honore lui-même dans sa conduite. C'est un droit qu'elle a sur le cœur de l'homme, et qui est aussi ancien que l'homme même ; un droit imprescriptible, qui, après avoir passé jusqu'à nous parmi les révolutions des temps, et au travers de la plus grande corruption, subsistera jusqu'à la fin des siècles et parmi nos descendants, dussent-ils devenir encore plus méchants que leurs pères. Non, mes frères, c'est en vain qu'on voudrait là-dessus pervertir les idées, et changer les opinions : la sagesse a établi son trône sur la terre dès le commencement, dit l'Ecriture ; elle seule, qui ne saurait mourir, dominera sur tous les mortels. Elle seule décidera avec autorité, en donnant des lois aux peuples. Elle seule se fera craindre et saura exiger des hommages. En un mot, tout lui est absolument dû ; ceux qui ne la posséderont pas pour eux, la respecteront toujours dans les autres ; et quelque dehors qu'ils nous montrent, lorsqu'ils ne font pas le bien, ils ne sauraient se dispenser au moins d'approuver en secret ceux qui le font. Ainsi le monde lui-même se trouve soumis malgré lui à cette loi, en estimant du moins ce que sa corruption ne lui permet pas d'aimer. Ainsi ce monde, tout déréglé qu'il est, reconnaîtra toujours dans la vertu seule un caractère vraiment digne de l'homme ; il dira toujours, et encore mieux aujourd'hui par la bouche des chrétiens, qu'autrefois par celle des païens même, qu'il n'y qui

Digitized by Google

jamais de vrai mérite où la vertu n'est point; qu'elle peut suffire à l'homme sans tout le reste, au lieu que tout le reste sans elle ne doit être regardé que comme l'inutile parure d'un cadavre hideux, et la vaine décoration d'un corps sans âme: *Quid enim habet homo, si virtutis ornamenta non habet?*

Venez donc ici, vous dont le respect humain arrête les bons mouvements, et qui rougissez de paraître chrétiens: vous demandez ce qu'on pensera de votre régularité; mais jugez-en d'abord par cette disposition naturelle à tous les hommes dont je viens de parler, et réformez une bonne fois là-dessus vos fausses idées. Jugez-en par vous-mêmes, et pour vous en instruire plus à fond, souffrez que j'en atteste ici vos propres sentiments. Autrefois, durant le cours de vos égarements, et lorsque vous étiez engagés dans le tumulte du monde, possédés de l'amour profane des créatures, livrés à l'ambition du siècle, agités de tant de passions différentes, et chargés du poids d'une conscience négligée depuis tant d'années, que pensiez-vous alors des gens de bien, et quelle impression leur exemple faisait-il sur votre cœur! Durant les jours même les plus fortunés de votre vie, où vous paraissiez jouir d'une paix profonde et inaltérable, où le monde, vous trouvant dignes de toutes ses faveurs, semblait vous les prodiguer sans mesure, et ne concourait qu'à vous rendre heureux, quelle idée aviez-vous de l'état d'un juste et de la situation d'une conscience pure? Encore une fois décidez de vous par vous-mêmes, et jugez votre cause au tribunal de votre propre cœur. Ah! ne disiez-vous pas pour lors qu'il n'y a de joie solide et de véritable bonheur que dans la justice chrétienne; que craindre Dieu et garder fidèlement sa loi, c'est là le tout de l'homme, et ce qui doit borner tous ses désirs. Combien de fois, gémissant sur ce fond de misères, que tous les plaisirs du siècle ne sauraient ni prévenir, ni guérir, avez-vous regardé le sort d'un cœur vraiment chrétien qui vit dans l'ordre comme un état digne de l'envie des plus grands rois, et capable d'aller faire des jaloux sur les trônes les plus brillants? Combien de fois, soupirant en secret après les douceurs d'une vie plus réglée, avez-vous détesté intérieurement les fatigantes dissipations du monde? Combien de fois surtout, à la vue de ces âmes choisies qui se sont accoutumées à porter le joug du Seigneur dès leur plus tendres années, avez-vous regretté les moments rapides d'une jeunesse doublement perdue, dont il ne vous reste maintenant qu'un cuisant souvenir?

Voilà ce que vous avez pensé de la vertu, lors même que vous en paraissiez l'ennemi déclaré. Or c'est précisément, mes chers auditeurs, ce qu'en pensent ceux devant qui vous n'osez paraître chrétiens; et c'est ici où les sentiments des hommes si différents pour toute autre chose, se trouvent constamment les mêmes. D'où vient cela, et pourquoi une déférence si uniforme, si absolue et si nécessaire? C'est, répond Tertullien, que la vertu étant une participation, un écoulement de la sainteté, de la justice, et de la bonté de Dieu même, elle a, pour ainsi dire, comme cet être souverain, un pouvoir suprême sur tous les esprits, qui force les respects des plus méchants, et contre lequel, dans le fond, on ne saurait se défendre. Le monde parlera de moi, dites-vous; eh sans doute, le monde, fait comme il est, peut-il s'abstenir de parler, et se voir impunément abandonné par ceux mêmes qui furent autrefois ses plus zélés partisans? Et Dieu permet qu'il en parle, ajoute saint Augustin, pour caractériser la vertu même, et pour confondre le pécheur en perfectionnant le juste. Mais encore, ajoutez-vous, que dira-t-on de mon changement ou de mon exactitude? On dira que vous êtes fidèle à la grâce, que vous connaissez le prix de votre âme, que vous avez de la foi, et que vous paraissez bien persuadé de votre religion. On dira qu'il y a une grande sagesse à savoir se faire violence dans les occasions, à mettre des bornes à ses désirs, à user chrétiennement de ses biens, pour se préparer des moments heureux dans les jours de la nécessité. On dira que vous avez l'idée du solide honneur, en pardonnant une injure, que les sentiments de la grâce sont bien au-dessus de la nature, qu'il est doux d'ajouter au devoir de vaincre une criminelle passion, le témoignage consolant d'une action chrétienne, et la juste confiance d'obtenir une pleine miséricorde, en la faisant tout entière aux autres. On dira enfin que, parmi les débris du monde qui tombe en ruine de toute part, vous prévenez sagement votre chute, en considérant la sienne; qu'au milieu du déluge et du naufrage général où on le voit périr sans ressource, vous avez le courage de chercher un port assuré pour sauver votre âme; qu'on est bien raisonnable après tout quand on prend ce parti, et qu'heureux sont ceux à qui une longue expérience ou une crainte précautionnée apprennent enfin à prévenir de bonne heure ce qu'une triste mort doit exécuter un jour sans retour!

C'est ainsi que la vertu a toujours su conserver ses droits parmi les plus grands désordres, et dans le règne même de l'impiété. Saül furieux, emporté contre David, le poursuit partout à feu et à sang; mais, au milieu même de ses poursuites, il rougit de ses faiblesses, il pleure, il soupire, il reconnaît l'innocence de David, et se voit forcé de lui rendre cet illustre témoignage: vous êtes plus juste que moi, vous méritez les bénédictions du Seigneur, et je ne suis pas digne de vivre: *Flevit et dixit: justior tu es quam ego.* (I *Reg.*, XXIV.) Joram, roi d'Israël, est un impie qui fait le mal devant le Seigneur; il respecte pourtant la vertu d'Elisée (IV *Reg.*, VI); l'appelle publiquement son père, et prend plaisir à s'entretenir, au milieu de sa cour, des merveilles de l'homme de Dieu. Antiochus,

Digitized by Google

homme méchant, séduit par la flatterie, et corrompu par l'amour de l'argent, rend pourtant justice à la sagesse d'Onias parmi les médisances dont on s'efforce de le noircir; et tout sacrilége qu'il est, il répand des larmes sur la mort de ce saint prêtre, dit l'Ecriture, parce qu'il se souvient de la modération qui éclatait dans toute sa conduite : *Lacrymas fudit, recordatus defuncti sobrietatem et modestiam.* (II *Mach.*, IV.)

Or, ce que les siècles les plus reculés ont fait voir autrefois, l'expérience nous le montre à tout moment, pour guérir l'illusion grossière de notre imagination, tant se trouve véritable, mes frères, ce qu'on vous a dit si souvent, que les gens de bien sont du goût de tous les pays, de tous les hommes et de tous les temps. Ah! ce que vous devez redouter pour vous dans le respect humain, dit saint Grégoire, c'est d'attirer à vous un encens qui n'est dû qu'à Dieu et à sa grâce, et de devenir la matière de louanges qui peuvent vous corrompre : ce sont les déférences, les ménagements, les respects, les éloges et les confiances : tentation toujours trop délicate, dont le funeste danger doit sans cesse alarmer une âme chrétienne, puisque le seul vent de l'orgueil est capable de ruiner en un moment tout le fruit de la plus constante piété : *Ne appetitus laudis subrepat, et quod foris ostenditur, intus a mercede vacuetur.* (Hom. 11 et 12, *in Ev.*) Du reste on souffrira toujours que vous soyez chrétien, et que vous paraissiez tel, lorsque vous le voudrez sincèrement, parce qu'il sera toujours glorieux de le devenir et de le paraître.

Mais, en second lieu, qu'il en soit tout autrement de la vertu et des sentiments naturels dont je viens de parler, passons aux personnes mêmes qui donnent lieu au respect humain, et voyons si l'on est bien fondé à vouloir les ménager aux dépens de son devoir. Ici, mes frères, je pourrais d'abord vous faire observer que, de tous ceux qui font le motif de votre crainte, la plupart ne seront pas témoins de vos actions, ou que vous ne serez pas témoin vous-même de leurs téméraires décisions sur votre conduite; que c'est le plus souvent une vaine terreur qui nous occupe, et une imagination blessée qui nous fait lâchement fuir, lorsque personne ne nous poursuit, comme dit le Sage de l'impie : *Fugit nemine persequente.* (*Prov.*, XXVIII.) Que ces persécutions, de la part du monde, ne sont que comme les premières secousses d'une tempête qui passe, et contre laquelle on n'a qu'à se roidir un peu de temps pour trouver le calme bientôt après; qu'il suffit de montrer de la constance et de l'uniformité dans les commencements, pour accoutumer ce monde à nous laisser agir; qu'il en est de lui, dit saint Chrysostome, comme d'un animal féroce dont l'approche vous fait trembler, quoique d'ailleurs plus faible que vous. Pensez-vous à le ménager et à garder des mesures? vous ne faites que l'irriter. Témoignez-vous le craindre? il s'enhardit et vous déchire; mais si vous lui marquez une bonne fois votre mépris, s'il vous voit ferme et résolu à le fouler aux pieds, il se retire lui-même couvert de honte, il prend le parti de se taire, et d'abandonner enfin ceux qu'il désespère de vaincre. Voilà le monde par rapport aux gens de bien.

Voilà sans doute de quoi nous armer contre la tentation du respect humain, si nous y faisons attention; mais je prends encore mieux la chose dans le fond de son principe, pour prévenir tout prétexte, et je vous demande, mes frères, qui sont ceux dont la présence vous paraît si redoutable, et devant qui votre piété doive rougir? Sont-ce des gens de bien, irréprochables dans les mœurs, qui se distinguent par la probité, la droiture, le bon sens et le bon esprit? Mais est-il seulement permis de le soupçonner? Quelle apparence que la piété, attaquée par la piété même, trouve sa condamnation parmi des gens de ce caractère? Quel paradoxe et quelle contradiction que ceux qui cherchent la vertu pour eux, la persécutent dans les autres? Non, sans doute. Sont-ce ces pécheurs déclarés qui donnent dans un libertinage ouvert, et dont l'impiété fait gloire de franchir toute barrière de pudeur et de religion? Mais pour trancher d'abord le mot, trouvez-vous que le monde ait attaché quelque honneur, à craindre ceux qui n'en ont point eux-mêmes, qui trop souvent violent toutes les lois de la plus commune bienséance, et semblent ne subsister sur la terre que pour y être la honte du christianisme et l'opprobre du genre humain? Non sans doute encore. Tout se réduit donc ici à une troupe d'âmes mondaines et demi-chrétiennes, qui forment comme un milieu à ces prétendus honnêtes gens qui se piquent d'avoir la politesse et l'esprit du siècle; mais du reste très-peu touchés des intérêts de Dieu, et fort indifférents pour leur religion; mais de bonne foi un monde que dans toute autre circonstance vous méprisez, dont vous réprouvez la critique et la censure, quand elle contredit vos intérêts; un monde jaloux, bizarre, inconstant : voilà donc ce juge que vous redoutez : un juge qui prononce sur les apparences, dont vous avez cent fois relevé la témérité, la malignité; un juge dont vous foulez aux pieds la censure, quand il s'agit de vous satisfaire et d'exécuter vos projets, dont vous dites hautement que vous savez à quoi vous en tenir, qu'il y aurait de la folie à vouloir s'accommoder au goût de tout le monde : or, si tout cela est vrai, même dans des affaires humaines, n'y a-t-il pas, j'ose le dire, de l'imbécillité de n'en faire cas que lorsqu'il est question de projets sages, de désirs, de salut, de conversion? Peut-il donc être écouté en pareille matière? Appartient-il à des hommes de cette espèce de décider de la piété, eux à qui elle est si étrangère? Et vous qui en connaissez déjà tout le prix et toutes les douceurs, devez-vous vous en tenir à leurs décisions? O homme chrétien,

Digitized by Google

que faites-vous? Le monde est déjà jugé, vous dit l'Evangile, sa sagesse est proscrite, et ses maximes confondues devant l'univers: comment osez-vous prendre pour votre juge un coupable condamné avec tant de honte? Voulez-vous donc acheter aux dépens de votre âme l'approbation d'un tel auteur? et vous paraît-il fort raisonnable de craindre des gens à qui dans le fond vous ne voudriez pas ressembler?

Ah! ces lâches et indignes sentiments n'étaient pas connus avant l'Evangile même, et parmi les bons Juifs. Ecoutez un des ces hommes illustres, dont le nom a mérité d'être à jamais honoré dans les livres saints; sollicité par ses amis, et par ses propres concitoyens à suivre l'exemple du peuple, en se relâchant de son devoir, il s'écrie publiquement avec un généreux mépris, dit l'Ecriture: Non, quand toutes les nations succomberaient à la séduction et céderaient à la violence: *Et si omnes gentes obediunt, ut discedat unus quisque a servitute legis* (I *Mach.*, II); quand tous ceux d'Israël abandonneraient la loi de leurs pères, et que je demeurerais seul avec ma famille, je ne violerai jamais les ordres de mon Dieu, qui sont pleins de justice: *Ego et filii mei obediemus legi patrum nostrorum.* (*Ibid.*) Ah! oui, mes chers auditeurs, quand tout Israël prévariquerait encore aujourd'hui à la face du soleil, quand vous vous trouveriez le seul sur la terre à soutenir les intérêts de votre Dieu, Dieu est aussi le seul dont les intérêts doivent prévaloir sur tout le reste. Il n'est pas vrai cependant que vous soyez seul; il n'est pas vrai que toutes les conditions soient si généralement corrompues qu'elles n'aient encore leur Simon, leur Eléazar, leur Machabée. C'est à vous à faire avec eux une sainte alliance, en rompant avec d'autres l'assiduité d'un commerce dont vous pouvez vous passer: triste et inutile commerce où vous ne trouvez souvent ni la bonne foi, ni les solides consolations. Si la vertu n'est pas du goût de ces derniers, elle n'a rien à craindre des premiers, et la tentation du respect humain ne trouve plus de lieu, quand on se borne aux personnes qui n'y donnent point occasion.

Mais plutôt, mes frères, travaillez vous-mêmes partout à faire aimer la vertu, en la rendant respectable. N'autorisez jamais ces langues empoisonnées qui ne cherchent qu'à flétrir la vraie piété, sous prétexte de décrier la fausse, et soyez sincèrement chrétiens, pour acquérir le droit de le paraître hautement; toujours doux et traitables, toujours humbles, charitables et officieux jusqu'au point d'une exacte conscience, remplissez bien les devoirs dont la loi vous charge envers le prochain, pour justifier à tout le monde la vérité de ceux que vous rendez à Dieu; fidèles dans les points essentiels comme dans les autres, sans imprudence, sans lâcheté, sans hypocrisie. Si, après toutes ces sages précautions, il arrive que le monde parle encore; s'il se raille, s'il critique, s'il insulte, retirez-vous en vous écriant comme le généreux Matathias: Je me moque de votre faiblesse, et j'ai horreur de vos égarements. Vous n'êtes digne que de mépris, et toute votre gloire n'est que de l'ordure et du fumier à mes yeux: *Gloria ejus stercus et vermis est.* (*Ibid.*) J'obéirai aux ordonnances de la loi avec les justes qui sont mes frères, et quand toutes les nations se soumettraient à vos maximes, nous demeurerons fermes dans l'alliance du Seigneur, parce qu'il n'est pas raisonnable de consulter vos caprices et de suivre vos jugements insensés. Si les autres profitent de mon exemple, en me suivant avec le petit nombre, c'est ma joie et ma consolation; mais qu'ils me suivent ou non, je leur dirai toujours: ou soyez de ce nombre avec moi, quand je serais tout seul, ou, si vous voulez périr, laissez-moi du moins me sauver tout seul. *Et si omnes gentes obediunt... ego et fratres mei obediemus legi patrum nostrorum.* (*Ibid.*)

Enfin, chrétiens, s'il n'y a ni honneur, ni raison dans le respect humain dont je parle, j'ajoute, en troisième lieu, qu'il n'y a nul avantage à s'y soumettre, et qu'on n'y trouve rien moins que la misérable satisfaction qu'on s'y propose. Car, je vous le demande, mes frères, quel est votre dessein, lorsque vous gardez ces mesures toujours fatales à votre âme, et que la solide piété ne connut jamais, lorsque vous affectez d'envelopper dans les ténèbres ce qu'il faudrait faire en plein jour, et qu'en trahissant ainsi avec vos devoirs la gloire de votre Dieu, vous violez publiquement sa loi, pour vous accommoder aux usages du monde? Prétendez vous par là vivre avec moins de gêne, trouver plus de repos, et vous épargner certaines inquiétudes dans le commerce de la vie? Et moi je soutiens qu'il vous arrive tout le contraire, et que votre basse complaisance porte toujours avec soi son propre châtiment. Car, sans vous dire ici, comme saint Jérôme à l'illustre Célantie, qu'on ne trouve le calme et le repos que dans la sainte liberté de la foi, qu'il n'y eut jamais de plus grande servitude que de vouloir vivre sur l'opinion d'autrui contre ses propres sentiments, qu'il arrive trop souvent qu'on ne plaît jamais moins aux hommes que lorsqu'on s'étudie le plus à leur plaire; qu'enfin après une vie de soins et de dépendance, on a toujours le chagrin de se voir très-mal récompensé de la part d'un monde inutile, fourbe, bizarre et inconstant, sans vous dire que tous ces égards qu'on s'impose à soi-même, ces bienséances et ces ménagements sans fin dont on se fait une nécessité; ces craintes et ces perplexités éternelles à quoi l'on s'assujettit, sont capables de rendre la vie misérable, et coûtent souvent plus cher que les violences les plus marquées.

Sans toutes ces réflexions si capables de nous élever au-dessus du monde par la seule vue d'un intérêt humain, quelle honte d'ailleurs, quelle inquiétude, et quel trouble dans la conscience, quand on a eu la lâcheté de faire céder sa religion à toutes ces considérations pour les créatures? Hérodes a de l'estime pour Jean-Baptiste. Il connaît son mérite et

Digitized by Google

son innocence ; mais il n'ose rétracter devant sa cour un injuste serment. Le respect humain l'emporte sur son devoir, et lui fait condamner le prophète. Mais aussi voyez la situation de ce prince après son horrible lâcheté : la honte le saisit, le dégoût, la tristesse s'emparent de son cœur, et toutes les délices d'un festin ne peuvent apaiser le trouble de sa conscience : *Contristatus est rex.* (*Matth.*, XIV; *Marc.*, VI.) Telle est votre situation, âme lâche à qui je m'adresse ici : vous n'osez exécuter un projet de conversion ; vous rougissez d'une singularité que l'Evangile demande de vous. L'exemple d'une troupe de faux amis vous entraîne, et tous les sentiments que la religion vous inspire avortent dans votre cœur par la crainte des hommes. Mais en êtes-vous plus tranquille, et y gagnez-vous à vouloir garder ces indignes mesures ? Quels reproches, quels remords au premier retour ! Ah ! il vous en coûtera, lâche chrétien, il vous en coûtera, et vous payerez bien chèrement la vaine satisfaction d'avoir voulu plaire au monde. Vous éprouverez sans cesse les douleurs et les déchirements d'un dessein qui vous presse et que vous n'osez enfanter. La vérité qui vous suit partout ne portera pas loin votre supplice. Elle vous fera sentir qu'il est bien plus dur d'être condamné par soi-même que par les autres ; que si le monde devient inutilement notre ennemi, lorsque Dieu se déclare pour nous, en vain toute la terre se déclare en notre faveur, si Dieu et la conscience sont contre nous ; qu'ainsi, dès ici-bas même, il n'y eut jamais le moindre avantage à vouloir ménager la créature plus que Dieu. Voilà donc, mes frères, le respect humain détruit par lui-même, et reconnu pour frivole dans ses propres principes. Il faut maintenant vous le faire voir comme criminel dans ses circonstances. Sujet du second point.

SECOND POINT.

S'il n'y avait à craindre et à condamner, dans le respect humain, que cette timide et inquiète complaisance qui en fait tout le principe, ce que nous venons d'en dire suffirait sans doute, et le remède du mal se trouverait aisément dans la source même qui le produit ; ce ne serait du moins le plus souvent qu'un mal humain et temporel, et on laisserait alors aux personnes qui en sont atteintes, ou le soin de se guérir elles-mêmes d'une erreur si grossière, ou la honte et le reproche d'une lâcheté si indigne de l'homme. Mais cette crainte humaine, qui est si vaine dans ses motifs, n'en est pas moins funeste dans ses effets. Elle ne saurait faire des lâches dans le monde, sans faire des coupables dans la religion. Elle perd l'âme du chrétien, en flétrissant la gloire de l'homme ; et, si on y veut faire attention, on verra qu'il n'est point de disposition plus directement opposée au salut, soit par l'infidélité volontaire et inexcusable qu'elle produit, soit par les occasions fréquentes et la facilité qu'elle donne pour toute sorte de prévarications, soit enfin par la séduction dangereuse et le scandale qu'elle laisse dans les esprits. Voilà sans doute d'étranges circonstances, et qui doivent nous inspirer toute l'horreur que mérite le désordre que j'attaque. Ne laissez rien perdre, s'il se peut, de tout ce que j'en vais dire.

Oui, mes frères, infidélité dans celui que le respect humain domine, puisque dès là qu'il y succombe, il est censé renoncer à sa foi. Ce terme vous étonne peut-être, et il n'a pourtant rien que d'exactement vrai. C'est ainsi que les apôtres et les saints Pères en ont parlé. C'est ainsi qu'en juge du haut de son trône cette Vérité suprême qui tient la balance de nos sentiments, comme celle de nos œuvres. Comprenez-en vous-mêmes toute la conséquence. On a supposé de tout temps que celui qui rougissait de confesser Jésus-Christ devant les tyrans, ne croyait pas véritablement en Jésus-Christ. On n'a jamais mis de différence entre les païens qui n'ont point la foi, et les lâches qui refusent de la soutenir aux dépens de ce qui leur est le plus cher. Que conclure maintenant pour ceux dont je parle ? Qu'ils sont véritablement devant Dieu pires que tous les deux ; et encore une fois, il n'y a rien là au-dessus du vrai. Les uns ne croient pas, j'en conviens ; mais les autres agissent comme s'ils ne croyaient pas. Les uns ignorent celui qu'ils devraient adorer ; les autres n'osent adorer celui qu'ils ne peuvent ignorer. Les uns se laissent vaincre par les supplices ; les autres mollissent par la seule crainte d'un soupçon, d'un geste, d'une parole. Ceux-là paraissent n'être pas assez pénétrés de la vérité, quand ils succombent à la force des tourments ; ceux-ci font voir qu'ils en sont encore moins persuadés, lorsqu'ils en rougissent. Ah ! mes frères, le caractère distinctif des patriarches, de ces hommes si respectés par le monde lui-même ; celui sous lequel ils se faisaient connaître partout où la providence les conduisait, était ce titre religieux d'hommes craignant Dieu : *Timeo Deum.* (*Dan.*, I.) La crainte de Dieu seul, et le mépris de toute autre grandeur, telle était leur devise. Que fait au contraire celui que le respect humain arrête ? Il craint le nom, la réputation d'homme craignant Dieu, comme un titre honteux et humiliant ; il cache tout ce qui peut annoncer qu'il croit en Dieu, qu'il le sert ; il étale tous les vains titres que l'orgueil humain énonce ; mais la distinction d'homme juste, pieux, lui est à charge et l'humilie. Homme infidèle ! vantez-moi après cela le nom que vous portez, disait Tertullien ; pour moi, après le grand Apôtre, je vous juge par vos actions. Quel est le caractère qui vous distingue comme disciple de Jésus-Christ, et à quelle marque voulez-vous que je vous reconnaisse ? L'onction sainte que vous avez reçue dans le baptême, m'empêche de vous regarder comme un idolâtre, il est vrai, mais puis-je vous compter pour chrétien, puisque vous ne voulez pas le paraître vous-même ? Prétendez-vous servir deux maîtres ? un pour la représentation, et l'autre d'une manière

Digitized by Google

cachée et obscure ? Désabusez-vous, ce tempérament est impossible, vous ne sauriez être chrétien et mondain tout à la fois ; ménager le monde sans manquer à Dieu ; être chrétien sans le paraître ; cacher vos démarches sans trahir votre foi ; être disciple secret de Jésus-Christ, et disciple déclaré du monde, sans une criminelle infidélité. Vous l'êtes donc aux yeux de Dieu, et la religion ne vous regarde pas autrement : *Qui confitentur se nosse Deum, factis autem negant.* (*Tit.*, I.)

Infidélité inexcusable, et qui mérite les plus affreux châtiments : car, ô mon Dieu ! à quel prix me demandez-vous l'hommage public que je vous dois d'ailleurs par tant de titres ? Que m'en coûte-t-il dans le fond de faire voir à toute la terre que je vous appartiens et que je respecte vos lois ? Oui, mes frères, que vous en coûterait-il, après tout, de vous déclarer pour lui, et quel est le sujet de votre crainte ? On n'en veut ni à vos biens, ni à votre liberté, et *vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang* (*Hebr.*, XII), dit saint Paul. Quoi ! une raillerie, une fade parole vous arrête ou vous fait fuir : que serait-ce s'il fallait être immolé sur un bûcher, comme le martyr de votre religion ? Disposition intérieure que la foi demande pourtant de vous. Mesurez donc maintenant ce que vous avez à souffrir de la part du monde, aux terribles persécutions que l'enfer suscitait autrefois contre vos frères ; et apprenez que moins l'on risque aujourd'hui à se montrer chrétien, plus on est criminel, si on n'ose le paraître. Apprenez, dit saint Chrysostome (Hom. 79 *in Matth.*), que plus l'ennemi que vous avez à combattre se trouve faible et digne de mépris, moins vous êtes digne de pardon vous-même si vous vous laissez vaincre : *Quanto igitur cum imbecilliore luctantur, tanto minus venia digni sunt si vincantur.*

Infidélité d'autant plus criminelle que cette crainte n'a lieu que lorsqu'il est question de Dieu et de ses intérêts. Oui, les mêmes hommes qui ont méprisé le discours du monde dans leurs écarts, qui se montraient pécheurs sans ménagement, qui disaient fièrement qu'il faut laisser parler le monde, ne commencent à le craindre que lorsque ses censures attaquent la vertu. Cette femme mondaine qui bravait les jugements du monde, quand il parlait de ses liaisons, de ses intrigues ; qui répondait froidement que le monde était maître de penser ce qu'il voudrait, ne commence à le redouter que lorsque, touchée de la grâce, elle voudrait briser ses criminelles attaches. Cet homme que les sottises les plus piquantes, les traits les plus piquants de la critique n'arrêtaient pas dans ses passions, s'effraye de ce qu'on pensera de sa pénitence ; et ce même monde qu'il a méprisé quand il lui était dévoué, le fait trembler quand il est question de l'abandonner.

Infidélité accompagnée de la plus noire ingratitude, et qui doit nous couvrir d'un opprobre éternel. Le monde rougit d'une lâcheté commise contre un ami après des services signalés, et il ne saurait pardonner à un homme d'avoir désavoué un père ou un libérateur ; que doit donc penser ici la religion, et qui sont ceux qui rougissent de leur Dieu ? Hélas ! c'est le plus souvent un lépreux qu'il a guéri, une pécheresse à qui il a pardonné ses fautes ; c'est une âme que sa miséricorde a tirée comme par la main des portes de l'enfer et des voies de la perdition ; une âme instruite, éclairée, touchée de la grâce, qui après bien des égarements est enfin parvenue au bonheur de connaître les charmes de la vérité, et de sentir les attraits tout divins de la vertu : qui croirait que ce fussent là du nombre de ces lâches de qui la vertu même eût à souffrir tous les jours ? O monstre ! ô indignité ! la reconnaissance peut-elle trop éclater après tant de bienfaits ? Et n'est-ce pas ici qu'on doit vous dire avec un prophète : Homme ingrat et perfide, quel est votre crime ! S'il n'y avait que les ennemis déclarés du Seigneur ; si les impies et les enfants de Bélial étaient les seuls qui abandonnassent les intérêts du Dieu de Jacob, personne n'en serait surpris ; mais vous, Israël, qui êtes son peuple, et qu'il a délivré de l'Égypte, ; vous, âme chrétienne, qu'il a réveillée par de bons désirs, et attirée à lui par les doux sentiments de sa grâce, vous balancez, vous partagez son service, vous lui disputez un plein retour, pour donner de l'encens à une vaine idole, et pour plaire au monde : est-ce donc là toute la gloire que vous rendez à votre libérateur, et la plus vile créature voudrait-elle vous recevoir à ces conditions ? *Hæccine reddis Domino Deo tuo ?* (*Deut.*, XXXII.) Enfin infidélité dangereuse, et qui dispose prochainement à toute sorte de prévarications. Seconde circonstance. Second effet du respect humain.

Le Saint-Esprit l'a déjà dit par la bouche du Sage, et l'expérience justifie tous les jours la vérité de sa parole, que celui qui craint les hommes ne tardera pas à faire des chutes et à les multiplier. *Qui timet hominem cito corruet* (*Prov.*, XXIX) ; c'est-à-dire qu'il n'est presque point d'occasion qui ne soit prochaine pour vous, quand le respect humain vous domine ; c'est-à-dire qu'il est rare qu'on se défende contre les sollicitations ou contre l'exemple, lorsque la mauvaise honte a une fois gagné le cœur, et qu'on s'est malheureusement asservi à tous ces ridicules égards pour le monde. En effet, comme on veut toujours fréquenter certaines compagnies, entretenir le commerce de certains amis, voir un certain monde, mais qu'il n'est pas possible de le voir et de lui déplaire ; pour éviter cet inconvénient, on n'ose y paraître chrétien ; et pour mieux persuader qu'on ne l'est pas, on donne dans l'immodestie et dans le goût profane d'un luxe mondain comme les autres ; on viole les lois de l'Eglise et le respect qui est dû aux choses saintes comme les autres ; on court aux cercles, au théâtre, au jeu comme les autres ; on devient ambitieux et vindicatif par émulation, immo-

Digitized by Google

deste par bienséance, médisant par politesse, impie par complaisance, et pécheur comme par force. Je dis plus, mes frères, on devient au moins extérieurement lâche, déserteur de la foi qu'on conserve encore intérieurement; on rougit de la simplicité de l'Evangile; on déploie l'irréligion de la foule, et on la grossit par complaisance; on gémit du personnage qu'on fait par politique; mais on veut être admis partout, et de crainte d'être blâmé en se montrant chrétiens zélés, on ne se donne que pour des chrétiens indifférents. Etrange tyrannie du respect humain quand il nous domine! Qui pourrait dire dans quels abîmes il vous a déjà jetés, mes chers auditeurs? Combien de mauvais pas? combien de fausses démarches, et qui doivent être jusqu'à la mort le triste sujet de vos larmes? Vous le savez, et j'en atteste ici votre propre conscience : comptez, s'il est possible, les moments heureux de la grâce manqués, les bonnes œuvres négligées, les sentiments de la religion étouffés. Cherchez la source de vos égarements, et vous conclurez avec saint Augustin (*in psal.* LXXIX) qu'il n'est point de mal que le respect humain ne facilite, point de désordre où il ne précipite; vous verrez que par la honte de paraître plus régulier, ou par le vain désir de plaire à ceux qui ne le sont pas, il porte tous les jours le relâchement jusque dans les professions les plus saintes, et fait violer à tout moment les engagements les plus sacrés : *Male timore omnia mala committuntur.* Ajoutons pour troisième circonstance qu'il devient un sujet de scandale, et forme la plus funeste séduction pour tous ceux qui en sont témoins.

On gémit quelquefois, et la plus commune probité s'en plaint, de voir des gens sans conscience et sans pudeur, blasphémer le nom du Seigneur au milieu de son peuple, faire de nos mystères même la matière de leur raillerie, et pour justifier leurs déréglements, s'efforcer sans cesse de mettre en évidence et au décri la pratique des choses saintes. D'où vient le plus souvent cette indigne et affreuse liberté? De nous-mêmes, mes frères. On ne rougit pas de parler ainsi, parce que nous rougissons de parler autrement pour soutenir la gloire du Dieu d'Israël. L'impiété triomphe, parce que nous sommes timides. Le libertin profite de notre faiblesse, elle lui persuade notre indifférence pour la religion, et il n'a plus de peine à la déshonorer devant nous par ses discours, quand il sait que nous n'oserons la défendre par notre zèle; car nous l'oserions, mes frères, et nous saurions la soutenir, si nous y étions attachés. Il n'est pas besoin pour cela des talents de l'esprit. Tout est sage et prudent quand on a l'esprit de Dieu. Tout parle et tout sait parler dans un chrétien qui a de la religion, et la témérité des méchants n'irait pas si loin, si la plupart n'avaient pas honte de paraître bons. Si le sage du monde ne trahissait pas si lâchement sa conscience, et si celui qui fait tant valoir le nom d'honnête homme dans les occasions avait le courage de montrer son profond respect pour le nom de chrétien, souvent le libertin se cacherait lui-même dans le silence, l'impie rougirait, et l'iniquité serait confondue.

Eh quoi! votre Dieu, votre religion, le bonheur de la connaître ne méritent-ils donc pas que vous opposiez un front d'airain, comme dit saint Augustin (*in psal.* LXVIII), à ces propos impies? *Frontosus esto.* Comment! des libertins, des hommes sans mœurs, méprisables à tout autre égard, indépendamment même de leur impiété, osent, sans pudeur, débiter leurs propres sacriléges, et vous aurez honte de leur fermer la bouche? Ils ne craindront pas d'étaler leurs maximes insensées, et vous les écouteriez sans faire éclater le zèle d'une foi vive et agissante? Vous entendriez blasphémer Jésus-Christ, sans couvrir de toute l'ignominie qui leur est due ces hommes plus ignorants encore qu'ils ne sont impies? Que craignez-vous donc, en prenant la défense de la croix, dont le signe sacré a dû armer votre front? *Quid times fronti tuo, quem signo crucis armasti?*

Ce n'est pas tout; car, en favorisant ainsi le langage des pécheurs dans l'indigne liberté qu'ils se donnent, vous devenez encore une pierre de scandale et un sujet de chute à ceux qui sont témoins de votre lâcheté. Moïse, prévoyant autrefois les funestes effets que pourrait produire parmi le peuple de Dieu la timidité de certains Israélites, ordonnait qu'on les séparât d'avec ceux qui devaient combattre contre les nations, de peur, disait-il, qu'ils ne jettent l'épouvante dans le cœur de leurs frères, et ne deviennent ainsi la cause de leur perte : *Vadat et revertetur, pavere faciat corda fratrum suorum.* (*Deut*, XX.) Ah! lâche et mauvais chrétien, indigne membre d'un corps que vous devriez soutenir par votre exemple, que ne peut-on aujourd'hui vous séparer du moins de la compagnie de vos frères, et leur dérober le piége que vous leur tendez! Cet ami que vous fréquentez tous les jours voit que la crainte d'une vaine parole fait chanceler votre foi; votre crainte l'affaiblit et l'empêche de se déclarer pour la vertu. Un enfant qui se croit en droit de vous prendre pour modèle; un domestique qui cherche dans vos mœurs des règles de conduite, s'aperçoivent que vous faites céder vos devoirs à la moindre considération, et que la honte vous arrête; la même honte les saisit et les arrête comme vous, quand il s'agit de faire le bien. Ils deviennent lâches et timides; votre exemple les entraîne, et ils périssent par votre faute, dit Tertullien, surtout lorsque le rang ou la naissance vous placent au-dessus des autres. Car alors, mes frères, quel poids vos actions n'ont-elles pas sur les esprits; et si ceux dont la supériorité, le caractère, les talents, le crédit pourraient donner du poids à la vertu et autoriser la piété, sont cependant les premiers à rougir d'elle, à la décréditer même par leur langage, et à me-

Digitized by Google

priser des consciences plus chrétiennes et plus délicates, que feront tous les autres qui mettent leur gloire à les imiter? Ah! il faut que tout cède pour lors à la force de l'exemple; l'irréligion devient alors une bienséance commune; on met l'art funeste de se perdre au nombre des usages qu'on doit garder dans le monde, et l'on se damne enfin pour n'avoir pas osé faire voir qu'on voulait se sauver.

Voilà le désordre, voilà le crime, ou plutôt une foule de désordres et la source d'une infinité de crimes dont vous souillez votre conscience. Y avez-vous jamais bien pensé, mes frères? Avez-vous jamais bien fait cette attention, que les chutes et les égarements de tant de personnes, l'irrégularité de vos amis, l'indévotion de vos enfants, les relâchements de ceux de votre condition, sont sur votre compte, et que Dieu en charge votre tête? Ah! malheur à celui dont l'exemple est un piége au moindre de ses frères, et au plus petit des enfants de Dieu, dit l'Evangile. Malheur et anathème à celui par qui la défection commence ou continue dans Israël! Faut-il donc que vous serviez d'instrument à la ruine de tant d'âmes? Quelle espérance vous reste-t-il pour vous-mêmes, tandis que les autres périront à votre occasion? Et ne me dites pas que chacun y est pour soi, que vous n'êtes point responsables du salut d'autrui? Un solitaire qui est sans témoin pourrait tenir ce langage : vous en avez, et dans le commerce d'une vie commune, vos actions deviennent nécessairement une odeur de vie ou de mort pour le prochain. Le même Evangile qui vous charge du soin de gagner votre frère, vous en attribue la perte si vous le scandalisez; or votre respect humain est toujours le scandale le plus pernicieux que vous puissiez laisser dans l'esprit de vos frères. Là-dessus je vous laisse à conclure.

Mais plutôt quel remède (car pour la conclusion, elle est trop évidente à qui veut l'apercevoir), quel remède donc à un si grand mal? C'est saint Augustin qui va vous l'apprendre en peu de mots: O homme! dit-il (*in psal.* LXIII), qui que vous soyez, craignez celui qui est au-dessus de tous les hommes, et tous les hommes ensemble ne vous paraîtront plus redoutables: *Quod est supra homines time, et homines non te terrebunt.* Craignez la vengeance dont Dieu vous menace, et tout l'univers ne vous paraîtra digne que de mépris: *Time quod minatur Deus, et totum mundum deridebis.* Menace la plus terrible qui soit écrite dans les livres saints, et dont l'exécution est réservée publiquement au plus grand de tous les jours: car alors, dit Jésus-Christ, si quelqu'un a rougi de moi et m'a renoncé devant les hommes, je jure que je rougirai de lui, et que je le renoncerai devant mon Père. *Hunc filius hominis erubescet.* (*Luc.*, IX.) Vous voulez donc éprouver toute la vérité de cet oracle, lâche chrétien! et vous consentez, pour ménager le monde, d'être à jamais effacé du livre de vie comme un membre réprouvé qui n'appartient plus à Jésus-Christ? A qui serez-vous donc, misérable, et où irez-vous, si le Seigneur vous rejette de devant sa face? Grand Dieu! qu'est-ce que l'homme, tout faible, tout petit qu'il paraît, si vous daignez vous souvenir de lui dans votre royaume? Mais qu'est-ce que l'homme, quelque grand, quelque puissant qu'on l'estime, si vous venez à le méconnaître et à l'oublier pour toujours? Ah! il est juste cependant que vous le renonciez publiquement, s'il a eu honte de confesser votre nom; il est trop juste que votre courroux tombe tout entier sur la tête de celui qui vous aura désavoué pour son maître; et l'esclave insolent qui regarde l'honneur de vous servir comme indigne de lui mérite bien sans doute d'être traité comme une vile créature indigne de son Dieu. *Qui autem negaverit me coram hominibus, negabo eum coram Patre meo.* (*Matth.*, X.)

Je n'ajoute rien à cette considération, mes frères, et si elle ne nous met pas au-dessus de tous les respects humains, nous n'avons certainement plus de foi, et nous sommes à plaindre. Celui qui doit nous juger va bientôt venir, et il est à la porte. Souvenons-nous que nous n'avons pas longtemps à vivre parmi ceux à qui nous voulons plaire. Le grand jour s'avance, et on décidera pour lors lequel aura été le plus sage, et l'on verra pour lors s'il était moins déraisonnable de ne point paraître chrétien, qu'injuste et criminel de ne l'être pas. Heureux dans ce moment décisif celui qui aura su mépriser le monde pour mériter la gloire d'être à Jésus-Christ. C'est le bonheur qu'il vous importe infiniment de vous procurer, et que je vous souhaite, etc. *Amen.*

SERMON XIII.

Pour le dimanche des Rameaux.

SUR LE TRIOMPHE DE LA CROIX.

Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. Propter quod et Deus exaltavit illum (*Philip.*, II.)

Il s'est rabaissé lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé par-dessus toutes choses.

Serait-ce en vain, mes frères, que l'Eglise nous fait lire aujourd'hui ces paroles, pendant la célébration des divins mystères, et qu'au triomphe passager qui est préparé au Sauveur par un peuple d'ailleurs trop inconstant, elle oppose ici le vrai triomphe de ce nouveau Roi sur tous les peuples de la terre, par la mort même de la croix? Bientôt, par un récit fidèle et détaillé, elle nous engagera à vous le montrer tout plongé dans un océan d'humiliations et de douleurs. Aujourd'hui elle nous l'annonce d'avance, comme élevé au-dessus de tous par ses humiliations mêmes, et trouvant la matière de sa victoire dans le bois même de son supplice. Elle veut donc, cette Eglise sainte, que nous envisagions ce grand objet avec des yeux attentifs et religieux; que nous pénétrions même, s'il se peut, toutes ses dimen-

Digitized by Google

sions, selon les termes de saint Paul; que nous en fassions notre étude continuelle, et que nous parvenions à connaître toutes les richesses qui y sont renfermées: car (prenez garde, s'il vous plaît, chrétienne assemblée) si c'est un crime à l'homme de vouloir sonder témérairement la profondeur des mystères de Dieu, pour faire servir ses œuvres à la curiosité et à la vanité de ses pensées, il n'est pas indigne de Dieu de se faire connaître à l'homme, quand il le cherche dans la simplicité de son cœur; et quoique la foi et la vérité de sa parole doivent d'abord nous suffire, lorsqu'il nous propose à croire ce qu'il a voulu opérer dans le monde, il souffre néanmoins qu'on approfondisse l'ordre et l'économie de sa conduite, quand on y procède avec une raison humble et soumise, parce que, n'ayant jamais rien fait que pour sa gloire, il a toujours imprimé à ce qu'il a fait des caractères sensibles de divinité qui le font connaître à tout esprit raisonnable.

C'est dans cette vue que l'Apôtre souhaitait ardemment que les fidèles fussent remplis de plus en plus, non-seulement de foi, mais de toutes les richesses d'une parfaite intelligence, pour connaître le mystère des souffrances de Jésus-Christ: *Ut instructi in omnes divitias plenitudinis intellectus.* (*Coloss.*, II) : convaincu que plus ils approfondiraient ce grand mystère avec les dispositions que je viens de marquer, plus ils y découvriraient les trésors de science que Dieu y a renfermés: *in quo sunt omnes thesauri scientiæ absconditi.* (*Ibid.*) C'est pour cela que rempli lui-même plus que tout autre de cette haute intelligence, il ne se lasse jamais de prêcher le même Jésus-Christ crucifié, et que bien éloigné de rougir de ses souffrances et de ses humiliations, il s'en glorifie et les publie partout hautement; qu'il proteste même ne savoir, et ne vouloir apprendre d'autre science dans le monde; qu'enfin, malgré le scandale du Juif et l'orgueil du gentil, la parole de la croix est sans cesse dans sa bouche, comme l'objet fixe et le sceau de son ministère, parce qu'il la regarde tout à la fois comme le monument et le triomphe le plus marqué de la sagesse et de la puissance d'un Dieu.

Triomphe de la sagesse d'un Dieu, qui a voulu employer tout ce qu'il y a de plus contraire à nos préjugés, pour redresser la raison de l'homme, et la captiver sous l'obéissance de la foi. Triomphe de la puissance d'un Dieu, qui a voulu se servir de tout ce qu'il y a de plus faible à nos yeux pour vaincre le cœur de l'homme et le soumettre à son empire. Voilà les deux grandes vérités dont l'Apôtre veut que nous acquérions une parfaite intelligence, pour connaître le mystère de Jésus-Christ. *In agnitionem mysterii Christi Jesu.* (*Ibid.*) Essayons donc, mes frères, de les bien développer dans les deux parties de ce discours, et contemplons aujourd'hui sur la croix du Sauveur cette folie toute sage, et cette infirmité toute puissante qu'il y fait éclater. Ce sont les termes de saint Léon, dont je vais tâcher d'être l'interprète, et qui l'était lui-même de saint Paul, dans les sublimes discours qu'il nous a laissés sur cette matière: trop heureux, mes frères, s'ils ne perdent rien aujourd'hui dans ma bouche, et si je ne viens pas les affaiblir dans vos esprits. Mais enfin, dussions-nous succomber tout à la fois et à la majesté des paroles dont il s'est servi, et à la profondeur de la doctrine qu'il y a traitée, c'est par là même, dirai-je avec ce saint docteur, que nous devons nous animer, en confessant humblement notre faiblesse au pied de cette croix dont nous allons parler, après avoir imploré le secours du ciel. etc. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Je l'ai déjà dit, mes frères, et on doit d'abord le reconnaître, qu'entre toutes les œuvres qui manifestent au monde les merveilles du conseil de Dieu, rien ne lui est plus glorieux que celle de la croix, parce que rien ne fait mieux éclater tous les traits de sa divine sagesse, que ce mystère adorable, quand on le considère tel qu'il est en effet, comme expiation et comme remède; c'est-à-dire, quand on voit la manière dont Dieu y satisfait à sa justice pour le péché de l'homme, et celle dont il y apprend à l'homme pécheur à devenir juste lui-même: deux circonstances qu'il est permis à notre raison, non-seulement de croire et d'adorer, mais d'examiner et d'approfondir, puisque c'est par là que la foi se fortifie, et qu'elle devient toute raisonnable, en se voyant fondée sur la souveraine raison, dit le saint docteur qui me sert de guide; *inde fides robur accipit.* Suivons donc ici d'un grand cœur les ouvertures que nous donne cette foi éclairée, et admirons avec une reconnaissance pleine de joie cette sagesse toute divine qui préside à l'ouvrage de notre salut.

Nous la voyons éclater d'abord d'une manière bien singulière dans l'expiation du péché; car c'est de quoi il s'agissait, et par où il fallait commencer ce grand ouvrage. Dieu en effet, souverainement maître et indépendant, pouvait ne point relever l'homme tombé: souverainement bon et plein de miséricorde, il a pourtant voulu réparer sa chute; mais souverainement juste et redevable à lui-même, il n'a pas voulu, et n'a pas même dû vouloir que cette réparation se pût faire sans une satisfaction proportionnée. Qui la fera, je vous le demande, mes frères, et où Dieu trouvera-t-il les termes de cette proportion qu'il exige dans les règles immuables de sa vérité? Il n'y a qu'à voir de quoi il s'agit.

Et ici se présente d'abord à nos yeux le plus invétéré, le plus effroyable de tous les maux; ce monstre redoutable qui, après avoir fait rougir la nature en bannissant l'innocence du milieu du monde, y a produit tant d'autres monstres depuis son commencement; cette blessure mortelle et envenimée dont le genre humain, plongé dans

Digitized by Google

la misère de toute part, montre sans cesse les honteux vestiges, et répand partout la funeste odeur du poison; le péché, en un mot, ce grand et affreux désordre qui, en nous laissant à la fois un si grand fond de faiblesse et d'infirmités, avec tant de traits de noblesse et de grandeur, faisait conclure à quelques païens qu'une contradiction aussi étonnante dans un même sujet ne pouvait être que la juste vengeance d'un Dieu souverainement outragé par sa créature. Craignons-nous donc de concevoir rien de trop dans l'énormité de cet outrage, ou plutôt la comprenons-nous bien, et sommes-nous même capables de la comprendre? Elle est réellement infinie par tous ses rapports; et celui qui en concevra le plus sera toujours fort au-dessous de l'idée qu'on en doit avoir.

Tel est le mal qu'il s'agit d'expier sur la terre, et dont la satisfaction doit absolument être entière à tous égards; mais qui pourra la faire? Je vous le demande encore une fois, mes frères, et si l'homme juste et innocent suffit à peine déjà au tribut de sa reconnaissance envers Dieu, où trouvera-t-il donc de quoi réparer devant lui son offense? Si, en s'offrant lui-même tout entier en sacrifice, il ne fait précisément que ce qu'il doit déjà par tant de titres, que pourra-t-il offrir de plus pour acquitter sa nouvelle dette? Infecté qu'il est, corrompu et déréglé jusqu'au fond de son être, il peut bien désormais faire servir les créatures à sa cupidité, mais jamais à l'expiation de son crime, et quand même depuis son péché il ne se serait pas rendu indigne d'user jamais d'aucune des créatures, elles ne sauraient d'ailleurs toutes ensemble devenir jamais le prix de sa réconciliation.

Voilà au vrai l'état de l'homme percé d'une plaie profonde, abattu sous le poids de sa chute et dans l'impuissance de se relever. Je le comprends, ô mon Dieu! je le sens, et c'est ici où j'adore d'abord la profondeur de vos conseils, dans les moyens qu'il vous plaît d'employer pour réparer cette chute mortelle; vous, Seigneur, qui connaissez seul l'ouvrage de vos mains, et la manière de le réformer sans le détruire; vous, grand Dieu! qui, souverainement libre et maître de vos dons, en savez seul la règle et la mesure. C'est sur la croix où vous faites briller tous les traits de votre sagesse, par la manière dont vous y exercez l'étendue de vos miséricordes sans préjudice des droits suprêmes de votre justice; voilà votre ouvrage. Allons-y en esprit, chrétiens auditeurs, et montons un moment sur la sainte montagne pour y contempler cette grande merveille; nous y verrons une hostie, une victime immolée pour les péchés des hommes, par le crime des hommes mêmes; une victime capable d'en porter la peine en souffrant, et de les expier pleinement par le prix de ses souffrances; faisant connaître toute la majesté d'un Dieu par l'énormité de notre offense, et lui rendant par le mérite de sa personne toute la réparation que peut exiger un Dieu offensé. Voilà le mystère, et il ne faut que reprendre en peu de mots, avec saint Léon, toutes ces circonstances, pour en avoir la juste économie.

Oui, mes frères, Jésus-Christ paraît sur la croix comme une victime immolée par la main des hommes, après avoir été méconnu des hommes mêmes, malgré tous les traits de divinité qui avaient déjà brillé en lui; c'est qu'il n'en fallait pas moins pour l'exécution de ses adorables desseins, parce que, s'ils avaient découvert en lui le Dieu de la gloire, ils ne l'auraient jamais crucifié. Coupables cependant de ne l'avoir point connu, mais ne méritant pas de le connaître, il permet qu'ils exercent leur fureur contre lui pour servir d'instrument à la justice de Dieu son Père; et il les livre à une ignorance pénale, afin que le péché soit condamné à cause du péché même : ainsi l'œuvre du démon se trouve détruite par l'effet de la passion qu'il inspire. Les mains sacriléges des impies, armées contre le Rédempteur, servent directement à l'ouvrage de la rédemption. La mort s'assujettissant injustement le juste et l'innocent, perd dès lors son pouvoir sur tous les coupables; et tandis que le prince du monde paraît exercer son empire contre celui qui est libre et qui ne lui doit rien, il est dépouillé lui-même honteusement du droit qu'il avait acquis sur ses misérables esclaves : *Immisit in se furentium manus, et dum proprio incumbunt sceleri, famulatæ sunt Redemptori.*

Jésus-Christ paraît sur la croix comme une victime souffrante et chargée de toute la peine du péché, parce qu'il pouvait lui seul le détruire et l'expier en souffrant. C'est ici l'écueil de la sagesse humaine étonnée et surprise, mais trop justement livrée à l'égarement de ses folles pensées. Les opprobres et les tourments de ce juste lui paraissent indignes d'un Dieu, parce qu'elle ne voit pas qu'étant nécessaires à l'homme, ils devenaient dès lors même très-dignes de Dieu, puisque rien n'est plus digne de lui que le salut de l'homme. C'est aussi, mes frères, par ce prodige et ce concert admirable dont il était seul capable, que sans rien perdre de la nature qui lui est propre, il s'unit à celle qu'il a faite pour lui rendre avec avantage ce qu'elle a perdu. Pouvant lui seul être Sauveur, et se rendant passible pour le devenir : incapable de porter la peine du péché s'il n'était homme, et ne pouvant l'expier s'il n'était Dieu : n'ôtant rien à la majesté de l'un ni à l'infirmité de l'autre, ou plutôt soutenant et tempérant l'une par l'autre pour manifester tout à la fois sa puissance et son amour : *Ut dum passibili impassibilis inest, nec virtus infirmitate affici, nec infirmitas possit virtute superari.*

Jésus-Christ paraît enfin sur la croix comme une victime immolée à la gloire de son Père, pour faire connaître tout ce que la créature lui doit par justice, et tout l'outrage qu'elle lui fait par son offense. C'est sur ce bois salutaire, et non ailleurs, qu'il faut envisager ces deux objets pour en avoir une juste idée, pour comprendre à jamais

Digitized by Google

quelle doit être la nature d'un mal qui avait besoin d'un tel remède, et la majesté d'un Dieu qui demandait une telle hostie. Mais aussi, mes frères, par l'oblation seule de cette hostie adorable toutes choses sont pleinement rétablies dans le ciel et sur la terre, parce que l'égalité, la proportion et la mesure exacte de la justice y sont parfaitement gardées. Par elle, Dieu reçoit pour l'homme toute la réparation qui lui est due, et l'homme tout le prix de sa réconciliation avec Dieu : par elle, l'ouvrage de la rédemption s'accomplit, et les supplices mêmes que le péché méritait deviennent, dans celui qui les souffre, le mérite et le salut du pécheur : *A Redemptore recepta sunt ad supplicium, ut impenderentur ad pretium.*

Avouons donc, mes frères, que nul autre que lui n'était capable d'une telle œuvre ; et que si le Juif et le Gentil incrédules ne l'ont point comprise, c'est qu'ils n'ont jamais connu au vrai ni le péché ni les suites, ni Dieu, ni l'homme ; mais saint Paul, destiné à confondre sur ces deux points la sagesse du siècle, comprenait parfaitement l'un et l'autre ; et c'est pour cela que, tout pénétré des sublimes vérités qui lui furent révélées sur ce mystère, il les inculque aux fidèles si souvent et avec tant de force. C'est pour cela qu'il conclut dans un endroit par certaines paroles remarquables dont chacune demanderait un discours entier pour l'approfondir. Car il convenait parfaitement, selon lui, *decebat enim eum* (*Hebr.*, II), il était vraiment digne de Dieu, pour qui et par qui sont toutes choses, que voulant conduire à la gloire plusieurs enfants, il consommât et perfectionnât par les souffrances l'Auteur de leur salut, afin qu'il parût, dit-il, que celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés viennent tous d'un même principe ; et que Jésus-Christ, devenu le Sauveur et le Pontife de ses frères par la participation d'une même nature, pût détruire par sa mort le principe de la mort même, et mettre en liberté ceux que le prince du monde tenait dans la servitude : *Decebat enim eum auctorem salutis eorum per passionem consummare.* (*Ibid.*) Voilà aussi, selon les termes du même Apôtre, la sagesse renfermée dans ce mystère, non-seulement par la manière dont Jésus-Christ y expie le péché pour satisfaire à la justice de Dieu, mais encore par celle dont il y apprend à l'homme pécheur à devenir juste lui-même pour plaire à son Dieu : seconde réflexion que j'ai proposée.

Et pour y entrer d'abord d'une manière sensible, mes frères, rappelez seulement en général l'histoire du monde, et faites-vous un plan de l'état du genre humain depuis la chute du premier homme jusqu'à la venue du Libérateur : quels temps ! quelles mœurs ! Représentez-vous tout ce que la force de la raison et de la loi même avaient pu gagner sur l'homme pour le redresser dans ses voies et le faire marcher dans la justice : quel chaos ténébreux ! quelle foule d'erreurs ! quelle contradiction de maximes et d'exemples ! quelle faiblesse de remèdes pour un malade aussi désespéré ! Je vois à la vérité quelques philosophes, et les plus éclairés d'entre eux, faire des efforts pour s'élever au-dessus des préjugés vulgaires, prêchant partout la sagesse dans leurs écrits, prescrivant des règles, établissant des principes, et formant les magnifiques projets des plus parfaites républiques. Qu'ont-ils fait ? je vous vous le demande ; et malgré tout ce qu'une ancienne prévention peut encore nous inspirer de favorable pour eux, que paraissent toutes leurs règles à quiconque connaît bien les sources de la corruption du cœur humain ? Qu'ils viennent ici, tous ces sages ensemble ! qu'ils produisent leurs prosélytes et leurs disciples pour les mettre en parallèle avec ceux de la croix de Jésus-Christ ! Quelle différence ! et qui est-ce qui ne l'aperçoit pas ?

Vous-mêmes, Israélites, enfants des patriarches, instruits dans l'école des prophètes, héritiers des promesses et dépositaires des oracles divins ; vous qui, témoins des plus grands prodiges, et malgré toute la religion des serments les plus solennels, vous plongiez pourtant dans l'idolâtrie la plus grossière, sous les yeux même de votre législateur, qu'avez-vous fait ? A quoi ont abouti toutes les grandes leçons de vos maîtres, et quel affreux spectacle de déréglements, de scandales et de prévarications n'avez-vous pas montré à tous les siècles ? Oui, mes frères, depuis le commencement du monde je vois qu'inutilement tout concourt à instruire l'homme de ses justes devoirs : la nature, la raison, la philosophie, Moïse, la loi et les prophètes ; tout lui parle sans cesse, et il est sourd à toutes ces voix. Tout lui remet devant les yeux ce qu'il a reçu, et il est ingrat. Tout lui reproche son péché, et il s'endurcit. Tout le rappelle au ciel, et il retombe par le poids d'un cœur charnel sur toutes les choses de la terre. Pourquoi ? Parce que la loi et la doctrine ne suffisent plus à l'homme, et qu'il faut pour le réformer quelque chose de plus que des paroles, des règles et des maximes.

C'est pour nous bien convaincre de cette vérité capitale, que depuis le premier âge du monde jusqu'à Jésus-Christ, Dieu laisse marcher toutes les nations dans leurs voies, se contentant d'annoncer et de promettre un Libérateur sans le donner, afin que l'homme éprouve en toute manière la faiblesse et l'impuissance de la nature, qu'il épuise inutilement toutes ses ressources, et qu'une expérience constante de quatre mille années d'égarements lui fasse bien sentir pour toujours la nécessité d'un autre remède. Mais Dieu, pour confondre enfin à jamais la sagesse de l'homme, voulant abattre à ses pieds son orgueil, et ne pouvant plus souffrir ces jours d'ignorance et d'erreurs, dit saint Paul, étend enfin ses miséricordes à toutes les nations. Le signal du salut est élevé sur la montagne, et Jésus-Christ paraît sur la croix comme l'école de toutes les vertus, le modèle de toute justice, la condamnation

Digitized by Google

solennelle de toute concupiscence; parce que le christianisme ne devait être qu'un crucifiement universel, dit saint Augustin, *crucifixio*; parce qu'il devait être l'abrégé de la morale évangélique, *compendium Evangelii*. Il ne fallait pas un moindre remède pour les maladies de l'homme : et si celui qui se chargeait de les guérir eût rejeté loin de lui les humiliations, la pauvreté, les souffrances, quels prétextes n'aurait-il pas fournis à la corruption de l'homme, et quel retranchement pour l'ambitieux, l'avare, le vindicatif, le voluptueux? Mais sa croix devient la réponse à tout, *solutio omnium difficultatum*. De cette chaire où il est assis, il nous crie, dit saint Augustin, d'une voix de tonnerre, *tonuit clamans* : Soyez humbles de cœur, puisque je suis humble par choix; n'ayez plus en horreur la pauvreté, puisque je meurs dans un dépouillement universel; pardonnez à vos ennemis, puisque j'ai prié pour mes bourreaux; fuyez les délices, puisque j'ai bu le fiel et le vinaigre. Obéissez à mes lois, puisque j'ai obéi jusqu'à la mort; suivez-moi, puisque je marche devant vous, et faites suivant le modèle qui vous est montré, *secundum exemplar*. (*Exod.*, XXV.)

Vous êtes scandalisé d'un tel Maître, disait saint Augustin au philosophe Porphyre, et votre orgueil vous fait rejeter ce que cet orgueil même vous rendait nécessaire. La croix de cet Homme-Dieu vous paraît une folie, et vous ne sauriez vous y soumettre, parce que vous n'y voyez de toute part, dites-vous, que des excès qui vous révoltent: oui sans doute, des excès; mais ce sont des excès de patience, de douceur, de silence, d'humilité, de miséricorde et de détachement. En fallait-il moins à des cœurs aussi misérables et aussi corrompus que les nôtres? Je vous le demande encore une fois; et s'il n'avait pratiqué jusqu'à un tel point toutes ces vertus, aurait-il paru en droit d'en exiger la pratique, ou l'aurait-on même cru bien nécessaire? Ah! pécheur, comprenez ici la sagesse de votre Dieu : il fallait une bonne fois et pour toujours fermer la bouche à la cupidité, au vice et à l'orgueil; il fallait vous ôter tout prétexte, vous pousser à bout, et vous réduire au désespoir de justifier jamais en rien la moindre de vos passions: *Solutio omnium difficultatum Christus*.

Nous croirons', disaient avec dérision les Juifs sur le Calvaire, nous croirons en lui s'il descend de la croix, et s'il a le pouvoir de se délivrer de nos mains. Trop aveugles sur le mystère profond de la sagesse divine! Et moi, Seigneur, après les oracles des prophètes et les promesses de l'Ecriture, je ne croirai point en vous, si vous n'expirez sur cette croix, insulté, abandonné de toute la terre; et moi, qui ne doute point du plein pouvoir que vous avez d'en descendre, puisque vous allez bientôt par votre résurrection briser les portes de la mort et de l'enfer, je croirai indigne de vous que vous vouliez vous servir dans ce moment d'un tel pouvoir pour fournir désormais quelque excuse à ma lâcheté : et moi, pécheur indigne, si je comprends bien toute l'étendue du remède dont j'ai besoin dans mes maux extrêmes, je ne regarderai point comme mon maître celui qui se plaindra dans les siens, celui qui se laissera vaincre par l'impatience, et qui refusera, pour rendre son sacrifice digne de Dieu, d'être privé de tout, et de porter l'obéissance jusqu'à la mort de la croix. Car enfin, mes frères, et après tout, à quoi aurait servi de satisfaire par quelqu'endroit pour l'homme pécheur, si on ne lui avait appris à devenir juste, et que deviendraient pour lui les plus saintes maximes, sans le secours et la force de l'exemple? Il ne faut qu'en juger, dit encore saint Augustin, par le succès qu'eurent autrefois tous les beaux préceptes des philosophes : contents de faire des lois sans les observer, et de proposer de belles règles sans montrer de parfaits modèles, personne ne leur obéit; et après avoir longtemps raisonné sur la corruption de la nature, ces prétendus sages laissèrent l'esprit et le cœur de leurs disciples aussi superbes et aussi corrompus qu'auparavant. Voilà tous les efforts de la raison humaine.

Mais Jésus-Christ seul sur le bois de son sacrifice, quel exemple, mes frères! et que dira désormais le pécheur à la vue d'un tel objet? Il ne connaissait pas la profondeur de sa misère: il en jugera sûrement par son Libérateur. Il ne sentait pas l'horreur de ses crimes : il verra de ses yeux celui qu'ils ont percé de plaies. Il ne craignait pas même la justice de son Dieu, l'excès de son amour le fera rougir, et il aura honte du moins de ne pas aimer celui dont il coûte le sang et la vie. Il trouvait la loi trop dure, elle lui deviendra douce désormais, ou le confondra. Si le bois vert lui paraît traité de la sorte sans l'avoir mérité, il sentira tout ce que peut mériter le bois sec et aride. Si le maître et le fils unique se livre volontairement et sans mesure aux plus vives douleurs, le serviteur et l'esclave ne refusera plus de les partager du moins avec lui, et par ce moyen la croix ne servira pas seulement de satisfaction à son péché, mais encore de remèdes à sa corruption: *Solutio omnium difficultatum Christus*.

Après cela, chrétiens, doit-on s'étonner d'entendre un saint Paul relever partout ce mystère, comme le trésor inépuisable de la science de Dieu, mettre sans ménagement en évidence et au décri la vanité de toutes les autres sciences, et s'écrier avec une liberté tout apostolique : *Ubi sapiens? ubi scriba? ubi conquisitor hujus sæculi?* (I *Cor.*, I.) Que sont devenus les sages? que sont devenus les docteurs de la loi? que sont devenus tous ces esprits curieux des connaissances du siècle? Dieu n'a-t-il pas confondu à jamais les uns et les autres, en sauvant par la folie de la croix ceux qui croiraient en lui, et en faisant voir à tout l'univers qu'elle est infiniment plus sage que la sagesse de tous les hommes; afin, dit-il, qu'il n'ar

Digitized by Google

rive jamais à aucun d'entre eux de pouvoir se glorifier en rien devant lui : *Ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus.* (I *Cor.*, I.)

Après cela, mes frères, et en considérant toutes ces vérités, en contemplant aujourd'hui avec joie celui que l'Eglise va bientôt montrer en spectacle sur le Calvaire, écrions-nous nous-mêmes dans de profonds sentiments de religion : Qui ne vous louera, Seigneur, qui ne vous adorera dans la profondeur de vos conseils ? *Salus, honor, virtus Deo nostro et Agno* (*Apoc.*, I) ; au Verbe incarné pour nous sur la terre, à l'Agneau immolé sur l'autel pour nos péchés, gloire, empire, vertu dans les siècles des siècles. Que toute créature lui rende hommage, comme au seul Roi légitime ! que tout genou fléchisse, et que toute hauteur s'abaisse devant son trône suprême ! Que toute intelligence vienne se confondre, et toute science s'humilier au pied de sa croix, puisque c'est le grand mystère et le triomphe de la sagesse d'un Dieu ! Reste à voir maintenant, mes frères, comment il y fait éclater sa puissance ; c'est la matière de mon second point.

SECOND POINT.

Il paraît d'abord étonnant, mes frères, que Jésus-Christ, en parlant du genre de mort qui devait lui arriver, l'envisage avec joie comme un nouveau titre de gloire, malgré le caractère de honte et d'infamie qu'elle semble porter avec soi, et qu'il la demande même à son Père comme une occasion toute propre à relever l'éclat de sa vertu divine : *Pater, clarifica Filium tuum.* (*Joan.*, XVII.) Mais le paradoxe s'évanouit bientôt, et l'on conçoit sans peine tout le sens et la vérité de ces paroles, quand on approfondit le mystère même de la croix du Sauveur, c'est-à-dire quand on envisage la manière dont il en souffre l'humiliation et les tourments, et celle dont il en relève la gloire après sa mort : deux circonstances qui n'ont plus besoin d'être appuyées sur les principes de la foi, mais où l'évidence même des faits et la seule histoire du christianisme vont nous faire admirer tous les caractères de la puissance d'un Dieu.

Loin en effet, mes frères, loin d'ici d'abord ces esprits profanes et mondains, qui ne connaissant pas les mystères adorables de notre religion, parce qu'ils ne se sont jamais mis en état de les méditer, et trop justement accablés sous le poids d'une majesté dont ils ne savent pas respecter les conseils, osent dégrader par la bassesse de leurs sentiments les souffrances de l'Homme-Dieu, en le regardant avec un œil de scandale, comme succombant par impuissance et par nécessité sous les faiblesses d'une nature mortelle. J'avoue que ces infirmités, ces faiblesses, ces langueurs paraissent en lui dans tout le cours de sa passion d'une manière sensible, puisque c'étaient les nôtres mêmes dont il se trouvait réellement chargé devant son Père, pour en faire tout à la fois, comme nous avons vu, la peine et la satisfaction du péché : *Vere languores nostros ipse tulit* (*Isa.*, LIII) ; mais du reste, de quelle manière les porte-t-il ? mes frères ; et quand les magnifiques oracles des Ecritures n'y auraient pas déjà préparé avec tant de pompe, selon l'apôtre saint Pierre, que n'y voit pas d'ailleurs, dans le simple récit de l'Evangile, un cœur chrétien qui s'occupe de ces vérités, et par combien de traits la force et la vertu d'un Dieu n'éclatent-elles pas en Jésus-Christ souffrant ? Je le vois d'abord comme un arbitre souverain qui dispose à son gré de tous les événements, et comme le dernier prophète de tout ce qui lui doit arriver ; je le vois en prédire clairement jusqu'aux moindres circonstances, avant même que le traître qui doit commencer ce tragique spectacle en ait seulement conçu la pensée ; afin qu'on comprenne bien que rien n'arrivera malgré lui, et qu'il donne sa vie parce qu'il le veut pour le salut des hommes. Souffrant par avance, il est vrai, toute la confusion et les tourments qu'on lui destine, parce qu'il les prévoit tous, mais tranquille et sans trouble dans cette vue anticipée, il en parle de sang-froid à ses disciples comme d'un simple voyage pour le Fils de l'homme, dont le temps est proche et qui ne va qu'accomplir les Ecritures. *Tempus meum prope est.... Filius hominis vadit.* (*Matth.*, XXVI.) Bien éloigné de vouloir leur en dérober la vue, après leur en avoir confié les prédictions, il les y prépare au contraire comme témoins, en les conduisant pour cela même à Jérusalem. Mais sans en attendre même l'accomplissement, et pour relever à leurs yeux ses humiliations futures par des marques pressantes de sa toute-puissance ; pour leur montrer que les Juifs et les Gentils, qui n'en savent encore rien, ne seront pourtant que les instruments et les exécuteurs de sa volonté : il agit déjà de loin sur celle d'un homme qui doit lui préparer dans sa maison le lieu de la pâque, et le fait obéir sans délai à une seule de ses paroles. *Magister dicit : Apud te facio pascha.* (*Ibid.*) Qu'on approfondisse bien toutes ces circonstances en suivant la simple narration des évangélistes, et que l'on juge à ces commencements si c'est simplement un homme ou le maître des hommes mêmes qui va souffrir les opprobres et les douleurs de la croix.

Je n'entre point ici, mes frères, dans un détail dont l'Eglise nous réserve le récit dans quelques jours, et dont je vous crois d'ailleurs pleinement instruits. Mais pour en toucher du moins d'avance quelques traits en passant, puisque l'économie de mon discours le demande : quelle force, par exemple, et quelle vertu surnaturelle ce divin Sauveur ne fait-il pas paraître dans ce jardin, où il va de lui-même se préparer au calice qu'on lui destine ? Qu'il est beau de le contempler là comme le médiateur des hommes, traitant en secret avec son Père de leur réconciliation, appelant à soi pour lui faire hommage la plus mortelle de toutes les tristesses, consacrant et sanctifiant dans sa personne

Digitized by Google

les plus humiliantes passions de notre nature; se livrant sans mesure à des excès de douleur capables, par un événement sans exemple, à la vue du calice qu'il vient d'accepter, de lui arracher une sueur de sang, et un moment après se relever de ce profond abîme de faiblesse, aller de sang-froid au-devant de la mort la plus cruelle, animer lui-même avec bonté ses disciples effrayés, prévenir et rassurer les mains tremblantes de ses ennemis, que sa seule présence vient de frapper de crainte et d'aveuglement, mais dont sa volonté va régler désormais tous les pas, jusqu'à la consommation entière de son sacrifice.

Qu'il est beau de le voir, tantôt dans la maison d'un Caïphe, où sa patience héroïque est éprouvée par les plus sanglants outrages, en appeler pourtant à lui-même devant son propre juge, le confondre et le citer publiquement au tribunal de sa majesté; tantôt dans la cour superbe d'un Hérode, où une seule de ses paroles pourrait le faire admirer, mépriser et pousser à bout par son profond silence la folle curiosité de ce roi impie et de tous ses flatteurs; tantôt dans le prétoire, devant un gouverneur romain, rendre, avec un air de douceur et de dignité, cet éclatant témoignage que saint Paul regarde comme l'établissement du règne éternel de sa vérité, et conserver au milieu des plus irritants objets une liberté d'esprit qui étonne, qui embarrasse et qui force le respect de ce préfet païen; tantôt hors des murs de la ville, et tandis qu'avec un corps couvert de plaies on le voit surchargé du fardeau de sa croix, la regardant dès lors comme un trophée glorieux, redoutable à ses ennemis, plutôt que comme le bois infâme de son supplice; ne voulant pas que les filles de Jérusalem pleurent sur lui, et dédaignant publiquement, dit saint Léon, les tendres sentiments d'une piété compatissante, comme indignes de son triomphe et de la victoire qu'il va remporter! *Quia non decebat luctus triumphum, nec lamenta victoriam.* Que de noblesse dans toutes ces circonstances! Que de grandeur dans tout le cours d'une passion où Jésus-Christ se voit traité comme le dernier des hommes, sans qu'il lui échappe jamais rien qui puisse empêcher ni les faiblesses, ni la sensibilité d'une chair mortelle, ni les caractères de la divinité, dont elle est le voile! Et que dois-je ici admirer davantage, ô mon Sauveur! ou l'amour qui vous fait souffrir, ou la manière dont vous souffrez, et qui unit en vous tant d'infirmités avec tant de vertus, tant de modestie avec tant de majesté? J'adore l'une et l'autre, parce que tout est adorable en vous, et je dois aimer en vous l'une et l'autre, parce que tout est pour moi.

Aussi, mes frères, il n'appartenait qu'à un Dieu d'agir de la sorte et de manifester sa toute-puissance par la faiblesse même, afin que le monde fût convaincu, dit saint Paul, que ce qui paraît en lui de plus faible est plus fort que toute la force des hommes : *Et quod infirmum est Dei, fortius est hominibus.* (I *Cor.*, I.) Aussi fait-il paraître avec plus d'éclat cette force et cette vertu divine sur le Calvaire même, c'est-à-dire dans un temps où il paraît plus assujetti à ses ennemis et plus dénué de tout secours; ébranlant pour lors le ciel et la terre par des prodiges nouveaux qui étonnent les témoins de son sacrifice, annonçant la fin de la loi, la destruction de ses autels, et l'abrogation de toutes ses hosties; par le déchirement subit du voile du temple, faisant sentir les effets de sa présence jusque dans l'obscurité des tombeaux; et pour marquer son empire absolu sur les âmes, après l'avoir exercé sur les corps, décidant alors comme maître du sort éternel des deux pécheurs qui sont à ses côtés, par la conversion miséricordieuse de l'un, et le juste abandon de l'autre; expirant enfin contre toute attente, au moment qu'il le veut, et dans la véhémence d'un cri au-dessus de toute force naturelle. C'est à tous ces traits, chrétiens, qu'on reconnaît un Homme-Dieu, qui meurt pour nous sur la croix, non-seulement comme je viens de le montrer, par la manière dont il en souffre l'opprobre et le supplice, mais encore par celle dont il en va relever lui-même la gloire après sa mort. Second caractère de sa puissance, et j'y rappelle, s'il vous plaît, en peu de mots toute votre attention.

Déjà, et vous venez de le voir, mes frères, déjà cette souveraine puissance avait été publiquement reconnue par le centenier, par les soldats païens et plusieurs d'entre les Juifs qui étaient sur la montagne spectateurs de ses derniers moments, et qui s'écrièrent, en frappant leur poitrine, que cet homme était vraiment le Fils de Dieu. *Vere Filius Dei erat iste.* (*Matth.*, XXVII.) Déjà Pilate lui-même, dans le titre singulier qu'il fit mettre en trois langues au haut de sa croix, devenu comme son premier apôtre pour toutes les Eglises, et conduit visiblement par une main supérieure, l'avait déclaré maître et roi de toutes les nations, qui devaient un jour lui être soumises, et dont la fameuse inscription portait si expressément le nom. Il ne fallait donc plus que manifester la vérité de ce glorieux règne, dans leurs différents empires, et avec quel éclat? J'en atteste publiquement le témoignage et l'histoire des nations mêmes : avec quel succès et quelle rapidité ne s'étend-il pas d'abord parmi elles? C'est ici un de ces monuments augustes à l'épreuve de tout changement et de toute révolution ; une de ces époques marquées, dont la succession des siècles n'affaiblira ou n'effacera jamais le souvenir.

Je ne vous dis, mes frères, que ce que vous savez déjà; mais qu'on ne saurait trop souvent répéter à des hommes chrétiens, puisque rien n'est plus capable de consoler leur foi, ni de leur rendre la religion plus respectable, que la manière toute divine dont elle est établie; vous le savez, dis-je, mes frères, et vos pères vous en ont transmis l'histoire fidèle. L'idolâtrie occupait tout; la superstition avait tout corrompu;

Digitized by Google

les cupidités dominaient partout; l'impiété, l'avarice, l'ambition, la vengeance, la volupté se produisaient partout sans honte, comme autorisées par les lois des princes, par le crédit des grands, par les fables des poëtes, par les discours des orateurs et les livres des philosophes. Pas un seul vice qui n'eût ses temples et ses autels sur la terre; les ténèbres en couvraient toute la face, et les villes capitales qui servaient de siége aux plus grands empires faisaient consister toute leur religion à ne rejeter aucune espèce de superstition et d'erreur. C'est de cet abîme profond d'ignorance et d'iniquités qu'il s'agissait de retirer les hommes, et la seule parole de la croix suffit pour ce grand ouvrage. A peine est-elle montrée dans Rome, dans Athènes, dans Alexandrie, qu'elle s'y procure des adorateurs et des disciples. On veut d'abord arrêter ses progrès; on lui oppose de toute part les plus fortes barrières : livres, édits, persécutions, promesses, menaces, prisons, tortures, séduction, tout se déchaîne sans ménagement, et la croix de Jésus-Christ résiste, et après un combat de plus de quatre cents ans, qui a noyé des millions de martyrs dans leur propre sang, elle demeure victorieuse; sa faiblesse triomphe de la rage de l'enfer; son infamie apparente fait l'ornement des places publiques; elle passe du lieu des supplices, dit saint Augustin, jusque sur le front des empereurs; son signe humiliant devient la gloire de leur diadème, et les Juifs mêmes sont obligés de l'y respecter. Et par qui cet étendard de la croix est-il porté? Par qui cette parole victorieuse de la croix est-elle annoncée? Voilà, j'ose le dire, ce qui devrait abattre l'esprit, subjuguer la conviction de ces hommes qui se piquent si fort de raison, si la raison avait réellement sur eux quelque pouvoir. Nous avons si souvent entendu parler de cet événement que nous nous accoutumons à regarder de sang-froid l'entreprise des apôtres et le succès inouï qui l'a couronnée. Cependant y eut-il jamais rien de moins vraisemblable pour le projet, la manière et l'exécution? Des hommes dépourvus de tout secours humain, entreprendre d'aller avec la seule parole de la croix réformer toute la terre, d'y changer les opinions et les actions, de combattre l'esprit et le cœur des hommes, leurs anciennes préventions et les passions présentes. Plus cette entreprise paraît folle, plus elle montre la puissance de celui qui la commande, qui la conduit, qui la fait réussir. Cette parole annoncée par de tels ministres est reçue, ces dogmes si révoltants sont crus sur la foi des prédicateurs pour lesquels on ne devait, ce semble, avoir que du mépris; cette croix si ignominieuse est adorée, quoique présentée par des hommes qui avaient ordre d'en dévoiler toutes les humiliations : et cette transformation de lumière entière est mise en évidence d'une manière si prompte, si miraculeuse, si publique, que cet éclat et cette publicité, plus visibles que le soleil deviennent le désespoir de l'incrédulité et de la sagesse humaine.

Avouons, mes frères, qu'il n'appartient qu'à un Dieu de combattre et de triompher de la sorte. Eh! qui aurait dit en effet, que le monde eût été un jour vaincu par de telles armes? Qui aurait jamais pensé qu'à ce signe humiliant, montré par des hommes simples et sans crédit, les nations seraient pourtant accourues de toutes parts; que les puissances et les rois de la terre auraient courbé respectueusement leur tête, pour reconnaître publiquement par une même foi celui qui n'a pour trône qu'une croix; que tandis que Jésus-Christ même, durant les jours de sa vie mortelle, pendant trois années de mission et de prodiges, n'avait attiré que quelques disciples faibles et timides, la seule parole de sa croix multiplierait dans le christianisme tant d'athlètes généreux, dont la mort tragique deviendrait la semence féconde de tant d'autres qui leur ont succédé? Voilà pourtant ce qui est arrivé à la vue de tout l'univers, afin que par l'évidence de ce miracle, qui, selon le même Père, l'emporte sur tous les miracles, on fût forcé d'attribuer tout à une puissance supérieure; rien à l'éloquence humaine, tout à la vertu de la grâce, rien à la nature; tout à l'ouvrier, rien à l'industrie; tout à Dieu, rien à l'homme : *Ne dicant : Manus nostra excelsa, et non Dominus fecit hæc omnia.* (*Deut.*, XXXII.) Or, ce prodige même, opéré par un moyen si faible en apparence, n'est autre chose, mes frères, que l'accomplissement de la prédiction du Sauveur, et lorsqu'il marquait à ses disciples le genre de mort dont il devait mourir, et dont nous parlerons bientôt : *Nunc judicium est mundi.* (*Joan.*, XII.) C'est maintenant, dit-il, que le jugement du monde approche. C'est maintenant que le prince de ce monde va être chassé dehors, et quand on m'aura élevé de la terre, c'est précisément alors que j'attirerai tout à moi : *Et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.* (*Ibid.*)

Oui, Seigneur! je suis forcé de reconnaître, ou plutôt je reconnais avec joie l'accomplissement de cette divine parole, et je m'écrie ici avec le saint pontife qui vient de nous apprendre tant de grandes vérités sur ce profond mystère : *Traxisti, Domine, omnia ad te.* (S. Leo.) Oui, Seigneur, vous avez attiré tout à vous par votre croix; la religion des Juifs, la science des docteurs, la sagesse des philosophes, l'érudition des Grecs et la puissance des Romains; afin que tout vous rende hommage, comme au seul Roi immortel à qui l'empire est dû dans les siècles des siècles; afin que par l'obéissance que vous avez voulu porter jusqu'à la mort, et qui vous a mérité un nom au-dessus de tous les noms, tout genou fléchisse à jamais devant vous au ciel, sur la terre et dans les enfers. Vous avez attiré tout à vous par votre croix, lorsque changeant ses opprobres et son supplice en triomphe, vous y avez établi le trône de votre puissance, l'autel de votre sacerdoce, le tribunal de votre justice

Digitized by Google

et le trésor de vos miséricordes; lorsqu'après y avoir vaincu l'erreur et le péché, vous y avez montré l'école de toutes les vertus, l'abrégé de tous les devoirs, la condamnation de tout orgueil, de toute mollesse, de tout amour déréglé de soi-même et de tout ce qui peut corrompre le cœur de l'homme. Enfin, Seigneur! vous avez attiré tout à vous par votre croix : *Traxisti, Domine, omnia ad te.* N'y aura-t-il donc que mon misérable cœur qui n'y soit pas entraîné et attaché avec vous? La verrai-je aujourd'hui, cette croix, la verrai-je tous les jours comme un signal de salut élevé pour tant d'âmes justes qui s'y sanctifient, et sera-t-elle pour moi, comme pour le Juif réprouvé, l'occasion funeste de ma perte? Tant de pécheurs, par leur conversion sincère, y trouveront-ils l'abolition de tous leurs crimes; et moi, par mon impénitence volontaire, n'y trouverai-je que l'horreur d'un déicide? Ah! Seigneur, achevez donc en moi votre victoire en vous assujettissant ma volonté rebelle; consommez votre triomphe en me faisant triompher moi-même de mes passions et du péché : que mon vieil homme soit pour toujours crucifié avec vous sur ce bois salutaire, et que l'homme nouveau que vous y avez formé dans votre sang y trouve le gage de l'immortalité. *Amen.*

SERMON XIV.

Pour le dimanche de Quasimodo.

SUR LA FAUSSE PAIX DU PÉCHEUR.

Stetit Jesus in medio eorum, et dixit eis : Pax vobis. (*Luc.*, XXIV.)

Jésus se présenta lui-même au milieu de ses disciples, et leur dit : La paix soit avec vous.

Le Sauveur ressuscité, voulant rassurer ses disciples affligés de sa mort depuis plus de trois jours, ne pouvait sans doute leur faire une visite plus consolante, qu'en leur annonçant de sa propre bouche, comme il fait ici, le don de cette paix toute divine, qui porta d'abord le calme et la tranquillité dans leur cœur. *Pax vobis*, la paix : voilà proprement tout ce que l'on se propose encore aujourd'hui dans le monde; et parmi les soins différents qui y partagent la vie des hommes, on peut dire que chacun ne cherche, chacun ne désire que la paix du cœur. Avec elle on possède tout, dit-on; sans elle tout manque sur la terre et on ne possède rien. Avec elle le monde, tout misérable qu'il est, la vie, tout ennuyeuse qu'elle paraît, n'ont rien qui ne soit supportable. Sans elle tout déplaît, tout dégoûte, tout fait souffrir.

Cependant, chrétiens, quelque uniformes que paraissent sur ce point les désirs de tous les hommes, quelque naturelle même que soit leur inclination pour un si grand bien, les moyens qu'ils prennent pour y parvenir sont très-différents, et il arrive aussi que tous ne le possèdent pas, parce que tous ne le cherchent pas par la même route, et qu'il n'y en a qu'une seule pour le trouver; car je prétends vous montrer aujourd'hui, qu'au milieu de tous les biens qui frappent nos yeux dans ce siècle profane, le cœur de l'homme n'a rien moins que ce qui paraît au dehors; que ni le monde avec tous ses efforts, ni le démon avec tous ses artifices, ni la chair et les passions avec tous leurs charmes ne sauraient nous procurer un trésor si désirable : et pour vous faire entrer d'abord dans mon sujet, je dis et je soutiens que la paix d'un pécheur, tel qu'il soit, est toujours fausse dans son principe; par conséquent une paix qui est troublée pendant la vie : premier point. Par conséquent une paix qui s'évanouit à l'heure de la mort : second point, et tout ce que j'ai à dire.

Revenez donc une bonne fois, mes frères, de ces fausses préventions où vous êtes peut-être encore contre une conduite réglée, et de toutes ces chimériques idées qui vous alarment si fort dans le plan d'une vie nouvelle. Comprenez tout ce que l'on gagne dès ici-bas, quand on sert le Seigneur, en voyant tout ce que l'on perd quand on s'en éloigne; et qu'enfin les amertumes du péché, dont je viens vous faire ici la peinture, puissent vous dégoûter pour toujours des fausses douceurs que le péché vous présente, et qui redeviendraient après ce saint temps le funeste attrait de toutes vos rechutes. Rien ne me paraît plus propre à vous inspirer ces sentiments que le discours que vous allez entendre, et par là même il mérite de votre part une attention plus particulière. Demandons les lumières du ciel par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il n'est peut-être rien ici-bas qui paraisse plus tenir du mystère que le peu de différence qu'on y voit pour les biens et les maux de cette vie, entre ceux qui les partagent: et quand on veut joindre à l'idée qu'on se fait du péché celle qu'on a de Dieu, on trouve de la peine à comprendre comment ce même Dieu, si opposé par la sainteté de son être à tout ce qui n'est pas saint, si sage dans sa conduite, si juste dans ses règles, si jaloux de l'observation de ses lois, et qui, selon saint Augustin, par la même raison qui lui fait toujours récompenser la vertu, ne peut s'empêcher de poursuivre et de punir le péché partout où il se trouve, semble néanmoins très-souvent donner à l'un et à l'autre un sort égal sur la terre. Il y a plus même, c'est que si la différence est sensible, on entrevoit d'abord une espèce de désordre dans le partage. S'il y a quelque douceur, quelque félicité sur la terre, les pécheurs nous paraissent toujours y avoir la meilleure part, et il est vrai, en un mot, que tout ce qui s'appelle bonheur de la vie, semble n'être réservé que pour eux. Ce renversement qui frappe nos yeux, et l'injustice apparente de cette conduite, dont le prophète même avait paru d'abord un peu ébranlé, pourraient peut-être encore révolter bien des esprits, et laisser un œil de scandale dans ceux qui, n'ayant pas toujours

Digitized by Google

l'œil de la foi, ne sauraient voir sans murmure et sans indignation le bonheur et la tranquillité de ceux qui ne sont pas dans l'ordre.

Arrêtez-vous pourtant ici, enfants des hommes. Suspendez vos jugements, et n'allez point témérairement décider de la conduite d'un Dieu, toujours adorable dans ce qu'il fait. S'il fallait ici ménager les intérêts de sa gloire sur ce point, il suffirait sans doute de vous ramener à l'esprit de votre vocation, en vous faisant voir que la foi ne promet rien pour cette vie aux disciples de l'Evangile, et que tout est réservé pour les siècles à venir : il suffirait de vous dire avec le Sage, qu'au dernier jour commenceront deux éternités bien différentes pour le juste et pour le pécheur, et que le souverain Juge décidera pour toujours alors de la destinée de l'un et de l'autre. *Justum et impium judicabit Deus.* (*Eccle.*, III.) Mais n'allons pas si loin : Dieu n'attend pas à faire éclater tous les coups de sa justice dans l'autre monde : il en est dans celui-ci qui justifient sa providence contre ceux qui lui refusent l'hommage de leur cœur, et c'est de quoi vous allez bientôt juger, mes frères, en suivant l'examen que nous allons faire du pécheur dans toutes les circonstances de sa vie.

Je le prononce donc après saint Paul : tribulation, croix, amertume, peine, affliction au dehors et au dedans pour tout homme qui fait le mal. *Tribulatio et angustia in omnem animam hominis operantis malum.* (*Rom.*, II.) Je dis premièrement au dehors, et de la part même des créatures où il cherche son repos. Car, sans vous rapporter ici cette diversité de menaces que Dieu fait dans ses Ecritures contre les infracteurs de sa loi, eh ! quelle foule n'en trouve-t-on pas dans ces sources sacrées de la vérité ! Sur quelle matière la langue des prophètes fut-elle jamais plus féconde en images et en expressions ? Malheur à vous, par qui mon alliance a été violée, dit le Seigneur ! malheur à vous tous prévaricateurs, qui avez secoué le joug de l'obéissance ! *Væ vobis qui dereliquistis legem Domini.* (*Eccli.*, XLI.) Vous recueillerez dans la douleur les fruits amers de vos iniquités, et une secrète malédiction qui vous suivra partout sera votre partage. *In maledictione erit pars vestra.* (*Ibid.*) On vous voit courir avec les insensés au gré de vos désirs, insulter à l'innocence et à la simplicité du juste par l'éclat d'un faux bonheur, mais vous ne courrez pas longtemps sans me trouver à vos côtés, et rien n'échappera à mes poursuites. Quelque route que vous preniez, je serai après vous pour châtier vos égarements : je mettrai autour de votre maison une haie d'affliction ; je sèmerai des ronces et des épines sur tous vos pas : vous en serez déchirés malgré vous, et vous sentirez ce qu'il en coûte d'avoir abandonné le Dieu d'Israël. *Sepiam viam tuam spinis.* (*Osee*, II.) Parlez-vous en vain, ô mon Dieu ! parlez-vous au hasard, et la créature faible et impuissante prétend-elle trouver des ressources contre la vérité de vos oracles ?

Sans vouloir rappeler encore ici tout ce que les différentes passions exigent souvent d'une âme infidèle, ni vous parler de la servitude que le monde impose à ses lâches partisans : servitude honteuse, qui fait payer bien chèrement ce que l'on cherche, qui enlève presque toute la douceur d'un plaisir, et les fruits d'une injustice. Que de précautions à prendre en effet quelquefois ! que de mesures ! que de ménagements ! Misérables tributs de l'amour-propre, qui donne bien plus que la charité, et qui fait voir, après tout, que Jésus-Christ n'est pas le maître le plus difficile à servir. Sans compter enfin que la main de Dieu dès ici-bas même châtie tôt ou tard les pécheurs d'une manière sensible, qu'au lieu des succès temporels dont ils se flattaient, il fait pleuvoir sur eux, selon l'expression du prophète, les piéges, le feu, l'esprit de tempête, et se plaît quelquefois à les donner en spectacle à tout l'univers : ce Dieu tout juste, dit saint Augustin, voulant ainsi de temps en temps nous faire entrevoir des marques d'une providence équitable et sage qui dispense souverainement les biens et les maux de cette vie.

Je laisse, oui, mes frères, je laisse toutes ces épreuves pénibles et particulières, qui sont souvent ici-bas l'héritage des méchants. Je les en suppose même exempts tant qu'il vous plaira, et je me contente de les réduire aux peines communes, qui forment ici-bas le joug de tous les enfants d'Adam. Or je soutiens qu'elles ont toujours un double poids, une double mesure pour une âme mondaine ; qu'elles sont toujours plus grandes et plus insupportables pour ceux dont les passions ne sont pas domptées par la piété. Jamais vérité ne parut avec plus d'évidence. Jugez-en, s'il vous plaît, sans prévention : où trouve-t-on, par exemple, plus de sensibilité pour la perte d'un bien temporel, que celui qui en jouit avec attache, et qui met une partie de sa félicité à le posséder ? Qui peut moins supporter un affront, une injure, une injustice, qu'une âme fière et superbe, qui n'a jamais su produire devant Dieu un acte de renoncement à soi-même ? Vous m'entendez de reste, chrétiens auditeurs, qui se trouve moins à l'épreuve des atteintes et des surprises d'une maladie mortelle, que celui qui n'apprit jamais à former des désirs pour l'éternité, et qui, devenu insensible aux saintes promesses de sa vocation, voudrait pouvoir racheter de la perte éternelle du ciel le droit de se rendre immortel sur la terre ? Qui sent avec plus de douleur les déchirements de l'envie, qui craint plus les démarches secrètes d'un concurrent qu'un cœur ambitieux qui cherche l'estime et la gloire du monde à tout prix ? A quel pitoyable état ce levain funeste de l'ambition ne réduit-il pas une âme, pour peu qu'elle en soit atteinte ? Aman, devenu maître dans la cour du roi Assuérus, placé à côté de son trône, et partageant avec lui l'éclat de la couronne, se regarde cependant comme le plus malheureux des sujets. Il croit que tout lui

Digitized by Google

manque, tandis qu'un esclave lui refuse un salut. L'objet même de son mépris devient celui de sa jalousie, et le seul Mardochée est capable de mettre un contre-poids à toute sa grandeur.

Que faut-il donc après cela, siècle profane, pour détruire le bonheur imaginaire dont tu flattes les hommes insensés ? Qui est plus affligé du renversement subit d'un projet temporel, que celui qui bornait ses pensées et ses désirs à le faire réussir ? Qui perd avec plus de chagrin l'occasion d'un plaisir, qu'un cœur incirconcis qui ne vit que pour les plaisirs? En un mot, mes frères, qui est-ce qui éprouve avec plus de dureté l'inconstance et la révolution si fréquente des choses humaines, qu'une âme abusée qui cherche à se fixer dans la possession des créatures ? Hélas ! vous le savez, et tel qui m'écoute ici en a peut-être depuis longtemps une triste expérience dans lui-même : la vertu de l'homme juste fait toute sa ressource dans les plus grands maux, et le monde n'en a pas souvent dans les plus petites épreuves. Souvent un seul revers vient empoisonner la plus belle fortune. Souvent une légère disgrâce est capable de troubler le repos pour toute la vie. Où est donc cette paix dont on se flatte? Où sont donc ces heureux que le monde prétend faire ? Avouez, mes frères, que c'est un état bien dur et bien violent, de se voir assiégé de peines de tout côté sans mérite et sans fruit, d'être malgré soi chargé de croix sans patience. Et voilà précisément, oui, mon Dieu, nous rendons cette gloire à votre grâce, et nous lui devons ce témoignage public et solennel; voilà précisément l'état de tous ceux qui n'ont pas votre amour: s'il y a quelque chose à souffrir au dehors dans toute son étendue, c'est pour eux. *Tribulatio et angustia in omnem animam hominis operantis malum.* (*Prov.*, I.)

Mais en second lieu, je suppose encore, si l'on veut, que l'homme injuste et pécheur sache toujours se mettre au-dessus de toutes les peines qui pourraient troubler la paix au dehors; n'en est-ce pas assez, ou en faut-il d'autres que celles du dedans, et peut-on imaginer tout ce que sa triste situation lui en fait souffrir dans ce genre? C'est ici, chrétiens auditeurs, où nous voudrions bien nous dispenser de revenir sur des choses qu'on vous a déjà tant de fois rebattues, et que vous savez peut-être bien mieux que ceux qui vous en parlent; mais c'est ici où il nous convient d'instruire ces âmes flottantes, ces cœurs malheureusement inconstants, qui sont peut-être à la veille de perdre tout le fruit de ce saint temps, et vous devez permettre du moins que pour les affermir dans le bien, nous leur inspirions la crainte du mal dont ils sont menacés.

Qu'on se représente donc d'abord, s'il se peut, tout ce qui se passe dans une âme infidèle, livrée au remords importun de la conscience, et laissée en proie à ce ver rongeur, qui va toujours piquer la partie la plus sensible. Non, mes frères, rien n'est plus dur dans la vie, et je ne sais si l'on est homme encore, dès qu'on ne le sent pas dans quelque degré. Cette conscience seule est un enfer anticipé. Ce seul remords est un assemblage des plus cruelles peines, et l'on peut dire que le pécheur n'est plus alors qu'une malheureuse victime, immolée sans cesse par ses propres mains sur l'autel de son propre cœur; qu'il souffre successivement, et quoi ? mes frères, tantôt les reproches sévères d'un témoin domestique qui l'accuse, qui le juge, et qui le condamne sans pitié ; tantôt la honte de ses faiblesses, ou plutôt de sa perversité, dont il porte partout la juste confusion malgré lui ; tantôt le dégoût de lui-même et l'ennui de la vie, par la pesanteur des chaînes qui le font gémir sous la tyrannie du fort armé : tantôt les clameurs secrètes et les cris perçants d'un cœur blessé qui sent la douleur de ses plaies, et qui, devenu à lui-même une espèce de mystère, demande sans cesse un soulagement qu'il ne veut pourtant jamais s'accorder; tantôt les pensées affligeantes, et l'impression douloureuse d'une frayeur mortelle qui vient le saisir dans certains moments. Comme il sent quelquefois ce qu'il mérite, dit saint Jérôme après le Sage, il craint alors qu'une main invisible ne trace sa condamnation à ses propres yeux; que le glaive vengeur de celui dont il lasse la patience ne fonde enfin sur lui pour le transpercer de toute part. Comme il ne peut pas se dissimuler ses égarements, son crime le révolte; tout cela le rappelle au tombeau où il va peut-être bientôt descendre, au tribunal où il doit être jugé, à l'enfer qu'il sent avoir mérité. Toutes ces pensées tristes et effrayantes naissent dans le sein même du plaisir, dans le tumulte du siècle comme dans le calme de la retraite, elles répandent l'agitation, l'amertume dans son cœur, l'accusent, le troublent, l'alarment.

Et qu'on ne s'imagine pas qu'il en soit de ces peines comme de celles que la longueur du temps adoucit, que le changement des lieux dissipe, que certains remèdes peuvent guérir : celles-ci sont incurables, si le cœur ne change pas. Qu'on ne dise pas que les pécheurs ont des ressources à leur mal, et qu'ils trouvent toujours le secret de se dérober à la pointe du remords. Je sais qu'on n'oublie rien pour s'ôter le loisir de faire des réflexions, et qu'on évite avec soin ces retours sérieux qui pourraient pourtant contribuer à la guérison d'une âme, en lui faisant connaître de plus près son état. Je sais bien qu'on tâche de s'étourdir, qu'on cherche à se dissiper dans l'embarras des affaires, ou à se distraire dans un cercle d'amusements et de plaisirs. Mais tout cela ne fait que suspendre pour un temps le sentiment du mal intérieur qui dévore; car enfin l'attention de l'esprit ne peut pas toujours se soutenir dans les affaires temporelles : les amusements, le crime et le plaisir ne durent pas toujours. Il y a enfin des moments où la passion est ralentie, où l'on se retrouve seul avec soi-même et avec son âme tout entière sans pouvoir l'éviter; et alors point de repos. La foi se montre avec ses oracles :

Digitized by Google

la religion se fait entendre avec ses menaces. On voudrait bien pouvoir y renoncer et secouer le joug, mais une raison un peu éclairée n'y saurait consentir, et la force de l'esprit succombe, parce que le remède paraît pire que le mal. Tout l'effort qu'on peut faire, c'est de se former des nuages, en réduisant les choses de la religion à un peut-être obscur et mal établi : mais cela ne suffit pas ; car ce peut-être même tout enveloppé qu'il est de ténèbres et d'obscurités, paraît encore aussi terrible que la vérité dans son plus grand jour, et l'on sent bien qu'il suffit de courir le risque affreux d'une éternité. Alors la douleur se réveille, et le ver recommence à ronger. En vain espère-t-on que la succession des temps ramènera le calme en faisant tout oublier : le remords n'est point sujet au temps. C'est un tyran qui ne fait point de trêve. C'est un accusateur qui ne se lasse point de nous représenter nous-mêmes à nous-mêmes. C'est un juge impitoyable qui a le triste secret d'immortaliser nos fautes et l'image des peines qui leur sont dues. En vain cherche-t-on du soulagement en changeant de situation et de lieu ; c'est comme un malade qui ne fait que changer de lit en y portant toujours sa maladie. En vain l'on court de la ville aux champs, de la campagne à la maison, du cercle à la promenade, de la table ou du spectacle au jeu, on ne saurait fuir la conscience, dit saint Chrysostome, on ne saurait l'empêcher de reprocher le passé, de crier sur le passé, de crier sur le présent, de donner de justes alarmes pour l'avenir, et de répandre ainsi partout le fiel et le poison. *Fugere non potes conscientiam tuam amarulentam.* Et remarquez, je vous prie, que personne ne sent plus vivement la pointe de cet aiguillon intérieur que ces hommes qui, esclaves d'une criminelle volupté, semblent plus que tous les autres pécheurs s'être fait une situation de plaisir. Ne croyez pas qu'ils jouissent paisiblement de l'objet de leurs passions, qu'ils vivent sans alarme, sans ennemis : tout s'oppose aux désordres de leur cœur corrompu, ils sont tristes dans les fêtes les plus brillantes, sombres dans la joie, et promènent partout leurs agitations, leurs inquiétudes, leurs dégoûts. On serait tenté de les croire satisfaits, de les regarder comme des hommes qui n'ont rien à désirer : mais on ne voit que le dehors, eux seuls éprouvent toute l'agitation et les troubles du dedans.

Voilà ce que vous gagnez, âmes infidèles, s'il en est ici que ces tristes vérités regardent ; vous portez dans votre propre fond la preuve de ce que nous avançons ici, et nous pourrions hardiment vous faire le même défi que faisait autrefois le saint homme Job à ses faux amis. *Quis restitit ei, et pacem habuit ?* (*Job*, IX.) Parlez, pécheurs, mais parlez de bonne foi et sans préoccupation : qui de vous jusqu'ici a pu encore vivre solidement content ? Rappelez un peu le souvenir de vos plus belles années, et revenez un moment sur tous les lieux où vous avez paru. Que de mauvais jours ! que de tristes nuits ! Trouvâtes-vous jamais un repos solide dans votre péché ? La paix fit-elle chez vous un long séjour après l'abandon de votre Dieu, et pûtes-vous jamais venir à bout de faire taire votre conscience alarmée ? Combien de fois, au milieu même des acclamations et des joies publiques, une secrète amertume venait-elle surprendre vos sens et resserrer votre cœur ? Combien de fois parmi tous les charmes de la volupté, parmi les fleurs dont vous couronniez votre tête, sentiez-vous je ne sais quoi d'intérieur qui déchirait votre âme ? Combien de fois, dans certains moments de retour, avez-vous gémi sur votre état en le comparant à celui d'une âme juste ? Combien de fois : que vous dirai-je encore ? dites-le vous-même, ou pensez-le du moins, et ne refusez pas aujourd'hui de rendre à la vérité qu'on vous annonce un témoignage que vous sentez dans vous-même. Avouez que vous êtes mal partout lorsque Dieu n'est pas avec vous. Eh ! qui ne le serait pas, Seigneur ? votre justice souffrirait-elle qu'il en fût autrement ? *Quis restitit ei, et pacem habuit ?* Et ne me dites pas qu'il est cependant des pécheurs qui se glorifient d'être parvenus à cette paix, qui se sont fait une situation tranquille : et quels sont-ils donc ? Sont-ce ces pécheurs hardis, intrépides qui tournent en ridicule ceux qui craignent le Seigneur et ses jugements ? Ces prétendus esprits forts, que rien n'alarme dans l'avenir, parce qu'ils ne croient rien au delà du tombeau ? Ces hommes faux qui rougissent des craintes qu'ils ont eues dans le danger, ou qui désavouent d'avance celles qu'ils auront à la mort ? Mais outre que cette paix, si elle existe, est une paix d'endurcissement, de stupidité brutale qui met le sceau à leur réprobation ; outre que leur conscience ne se tait que parce qu'ils l'ont étouffée à force de crimes, c'est que j'ai droit de suspecter leur bonne foi sur l'article ; c'est que les complices mêmes de leurs désordres, revenus à eux-mêmes, déposent contre cette prétendue paix, et avouent qu'ils ont bien désiré se calmer contre les terreurs d'un Dieu qu'ils irritaient, mais qu'ils n'ont pu jamais y réussir ; qu'ils pouvaient bien cacher le trouble au dehors, mais jamais au dedans : parce que c'est une loi invariable de la souveraine justice, dit saint Augustin : *Jussisti, Domine, et sic est*, que rien ne puisse établir le calme et le véritable bonheur dans une mauvaise conscience, qu'il n'y ait ni attrait, ni douceur, quand on a son Dieu pour ennemi, et que le désordre du cœur en soit en même temps le supplice : *Ut pœna sua sibi sit omnis animus inordinatus.*

Providence de mon Dieu, soyez donc à jamais bénie ! Qu'il est glorieux à la sainteté de votre religion de n'avoir que des malheureux pour ennemis, et que les peines du péché font d'honneur à l'onction de votre grâce ! Nous reconnaissons ici l'équité adorable de votre conduite. Il est juste, et vous en avez ainsi ordonné, que qui n'a pas la

Digitized by Google

paix avec vous ne puisse l'avoir avec soi-même. Il est trop juste, et vous le voulez ainsi, que quiconque ne cherche pas le ciel trouve d'avance une image de l'enfer dans cette vie; qu'il n'y ait que chagrin, qu'affliction hors de vous, et qu'on reconnaisse partout, dans une certaine mesure, qu'il est dur et amer de vous avoir abandonné. Heureux le pécheur, si se servant encore des faibles restes de sa foi, il était bien convaincu que les maux qui le poursuivent sont des coups charitables qui partent de votre main, et que vous ne le châtiez que pour le corriger! Plus heureux, si après avoir éprouvé si longtemps les peines d'un faux repos, il travaillait à se procurer les douceurs d'un repos véritable, et de la peine même de son péché en faire le remède! Allez donc, âme infidèle, après cela; enfant du siècle, à qui on ne peut encore ouvrir les yeux sur des vérités si sensibles; allez, marchez tant que vous voudrez dans vos routes égarées avec vos semblables; ce n'est point à nous à vous retenir par la violence, et nous n'avons pas de droit sur votre liberté. Trop malheureuse liberté, Dieu même vous la donne tout entière et vous laisse entre les mains de votre conseil. Vivez donc tant qu'il vous plaira au gré de vos désirs; mais il faut vous résoudre à trouver des croix sur tous vos pas, et l'oracle en est prononcé : il n'y a point de repos, point de paix pour les méchants, dit le Seigneur : *Non est pax impiis, dicit Dominus omnipotens.* (*Isa.*, XLVIII.) S'ils croient pouvoir la trouver, ils se trompent. Si vous croyez qu'ils l'aient trouvée, vous vous trompez avec eux. Ils n'ont que les apparences et les dehors d'une fausse paix, que mille troubles accompagnent pendant la vie, je viens de vous le montrer; d'une fausse paix qui s'évanouit enfin pour toujours à l'heure de la mort, et c'est ce qui me reste à vous prouver dans l'autre partie de ce discours.

SECOND POINT.

Vous venez de voir, chrétiens, les différentes peines qui sont ici-bas le juste salaire du péché dans une âme, et je crois encore le pécheur lui-même de trop bonne foi sur ce point, pour n'en pas convenir. Heureux, comme j'ai dit, si plus sensible à ses véritables maux, il en voulait chercher au moins le véritable remède. Je l'avoue cependant, mes frères, tandis que jouissant d'une santé parfaite, et parmi les flatteuses espérances d'une longue vie, on a encore la liberté de se distraire et de se dissiper; qu'on peut comme les autres paraître, courir, faire son personnage sur le théâtre de ce monde, et amuser son esprit par les créatures; on peut dire, et il est vrai que ces agitations, ces peines, ces remords n'ont pas toute leur étendue, et n'agissent pas, pour ainsi parler, de toutes leurs forces, soit parce qu'on trouve quelquefois le secret d'oublier son injustice, ou qu'on ne la voit pas dans toute sa laideur; soit parce que ces objets de crainte et de terreur que la religion propose ne paraissent encore que de loin, sous l'obscurité d'une énigme, et comme une faible lueur qui ne fait que passer; soit enfin parce qu'on se flatte encore d'un retour sincère vers Dieu, et que l'on compte toujours sur un projet de conversion qui ne s'exécute pourtant jamais, parce qu'on ne le veut jamais sérieusement. Tout cela cependant peut donner quelque moment de relâche et de tranquillité au pécheur, et lui rendre son état plus supportable, j'en conviens.

Mais attendez qu'un accident imprévu ou les atteintes d'une maladie mortelle l'aient réduit dans un lit. Attendez ces tristes moments où l'on commence à perdre tout espoir de santé, où l'on sent les fragiles liens de l'âme et du corps se rompre peu à peu, et annoncer une fin prochaine; car c'est alors que ces faibles secours et ces malheureuses ressources d'une conscience abusée disparaissent entièrement. Jamais l'illusion de la fausse paix du pécheur ne parut plus sensible, et jamais le pécheur lui-même n'éprouva de plus cruelles peines : 1° par le souvenir du passé, dont il rappelle toutes les circonstances dans son esprit; 2° par la vue de l'avenir, dont il considère toutes les suites. Soutenez, s'il vous plaît, votre attention. Des objets aussi intéressants la méritent tout entière.

Je parle d'abord du souvenir et de la vue du passé, qui se présente au pécheur pour lors avec toutes ses horreurs, et que rien n'est plus capable de détourner, c'est-à-dire qu'il n'y a plus de distraction qui suspende un seul moment le sentiment de ses maux, plus d'oubli, plus d'ignorance qui le diminue, plus d'éloignement même qui puisse le consoler. Pendant la vie il tâchait d'endormir la foi, d'assoupir la raison, d'étouffer les reproches, d'écarter les pensées; quelquefois il en venait à bout pour un temps; mais dans ce lit de mort, à cette dernière heure, tout se réunit pour le tourmenter avec plus de violence, l'attention de l'esprit, les lumières de la foi, celles de la raison, tout se réveille pour l'accabler. Semblable à ces ennemis d'Israël, que le prophète Elisée frappa d'abord d'aveuglement, et auxquels ensuite il redonna la vue, pour les rendre les tristes témoins de leur défaite au milieu de Samarie, ce pécheur ouvre alors les yeux pour voir avec douleur ce qu'il avait voulu se dissimuler dans ses égarements. Le démon lui rend malheureusement ce qu'il lui avait ôté. Le voile tombe malgré lui, et sa propre conscience tire elle-même au grand jour tout ce qu'un aveuglement volontaire avait enseveli dans les ténèbres. Triste jour, lumière incommode, connaissance trop tardive, cruel souvenir, qui ne sert plus pour l'ordinaire qu'à tourmenter une âme infidèle, et à lui faire sentir toute l'amertume de son péché, sans aucun mélange de consolation!

Ecoutez un moment, mes chers auditeurs, un de ces pécheurs dont l'Ecriture nous a

Digitized by Google

laissé l'histoire tragique, et qui se vit lui-même autrefois dans cet état. Pesez bien, s'il vous plaît, toutes ces paroles, et figurez-vous que c'est notre pécheur qui parle; car c'en est ici l'image au naturel, et il serait difficile de nous en tracer une plus ressemblante. *Nunc reminiscor malorum quæ feci in Jerusalem.* (I *Mach.* VI.) Autrefois, durant les jours paisibles de ces belles années qui se sont écoulées, j'avais le secret de tout oublier. Autrefois, usant de ma liberté, rappelant à moi quand je voulais des objets étrangers, et attachant mes regards ailleurs que sur moi-même, je trouvais des moments où rien de triste et de fâcheux ne venait troubler mon repos. *Nunc*, maintenant, à cette heure fatale où je vois disparaître pour toujours un monde que j'ai servi aux dépens de tout, et qui m'abandonne; un monde que j'ai trop aimé, et à qui mon état me rend un objet d'horreur: maintenant où, seul avec moi-même, et lié par les mains d'un Dieu vivant, je ne saurais fuir ailleurs : mille idées funèbres viennent assaillir mon esprit, et ma mémoire, trop fidèle à recueillir ce que je voudrais oublier, me le rappelle sans cesse : *Reminiscor:* tout se présente à moi; tout est fixe devant mes yeux : la malice de mon enfance, les excès de ma jeunesse, ces funestes progrès dans le vice, qui ont grossi avec l'âge, le trésor énorme de mes iniquités, mes passions secrètes, les mauvais désirs de mon cœur, l'hypocrisie de ma conversion, la fausseté de mes vertus, mes ressentiments, mes vengeances, mon luxe, mon immodestie, ma mollesse, mes injustices, mes usures colorées, ma dureté envers les misérables, l'abus de mon superflu, l'indigne usage de mes biens, l'oubli de mon devoir et de ma religion. *Malorum :* ce sont là des maux, et de véritables maux. Il n'est plus possible de se flatter; j'en connais trop l'énormité, le nombre, les circonstances; ce sont tout autant de prévarications volontaires, dont une main invisible me trace l'histoire trop fidèle, et il n'y a plus moyen de disculper ce que l'Evangile a condamné tant de fois. Il n'était pas question de suivre l'usage, d'écouter le penchant, et de plaire au monde, Dieu devait et voulait être servi. J'ai violé ses plus justes lois, et je suis forcé de rendre à ces œuvres de ténèbres toute leur noirceur, sans pouvoir les justifier : *Malorum quæ feci ;* c'est moi-même qui les ai commises, le plus souvent malgré les mouvements de ma conscience et le témoignage d'une loi intérieure qui parlait sans cesse. Ce n'est point la nécessité, l'occasion, la faiblesse, le tempérament; injuste et faux langage que je tenais autrefois pour m'étourdir moi-même; mais non, c'est ma convoitise, ce sont mes mauvais désirs qui les ont conçus, c'est la perversité seule de ma volonté qui a enfanté tout cet ouvrage d'iniquité : *In Jerusalem:* dans Jérusalem même, trop souvent dans le lieu saint, au pied des autels, à la table du Seigneur, aux tribunaux de la pénitence : *in Jerusalem :* dans le sein de l'Eglise, dans le grand jour de l'Evangile, au milieu du peuple de Dieu, sollicité par son exemple, entouré de mille secours qui n'ont servi qu'à me rendre plus coupable en me rendant plus ingrat. Je m'en souviens maintenant, tout se présente à mes yeux sans que je puisse tirer un voile sur ces tristes objets : *nunc reminiscor:* tant de crimes épars dans une longue suite d'années sortent maintenant de leurs abîmes pour se présenter à la fois : *nunc reminiscor :* et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que quelquefois le pécheur porte à l'excès cette vue et ce souvenir; que le démon, qui avait couvert ses passions d'un voile imposteur, les peint alors avec toutes leurs horreurs, pour porter un moribond au désespoir, et le fait s'écrier, dans un frémissement qui paraît jusque sur son visage, qu'il n'y a plus de miséricorde pour lui, et qu'il est juste que Dieu le punisse de ses mépris. O mon Dieu! que vous savez bien vous venger de la folle sécurité du pécheur! Et que ces sentiments de fierté et de libertinage qu'il affecte pendant la vie sont de bien faibles armes contre vous à l'heure de la mort!

Ce n'est pourtant pas là tout, mes frères, et à ce triste retour sur le passé, qu'on est obligé de faire pour lors, et qui porte la désolation dans une âme, il faut ajouter la vue d'un avenir terrible qui saisit le cœur, et que nul intervalle ne sépare plus comme autrefois. Seconde circonstance de l'état du pécheur. Le seul souvenir de la mort, selon la parole du Sage, ne peut qu'être amer pour des cœurs mondains qui, du milieu même de leurs plaisirs, ne la regardent encore que de loin. Que sera-ce donc quand on la sent venir, quand on la voit à ses côtés, qu'on la touche déjà, pour ainsi dire, et que ses affreux présages commencent à se répandre sur le visage, lorsqu'on prévoit que cette nuit même le maître se prépare à frapper à la porte, et que son arrivée vient ouvrir celle d'une éternité? Quelle peut être la situation d'un pécheur dans ce moment décisif? Point d'autre pour l'ordinaire qu'un sentiment de douleur, de trouble et de crainte, qui l'occupe tout entier, et dont il ne voit que trop les justes sujets, quelque part qu'il jette les yeux. Car, mes frères, apprenez ici une vérité que vous devriez toujours placer à la tête de vos réflexions : c'est, dit saint Grégoire (Hom., 13, *in Evang.*), que l'espérance chrétienne, qui console le cœur dans le dernier moment, n'est pas le fruit de certaines vues confuses de la miséricorde du Seigneur, dont on s'est fait une fausse idée pour s'abuser, mais des œuvres de justice qui accompagnent l'âme fidèle, selon la parole de l'Ecriture, et qui, par l'humble reconnaissance de la grâce, lui préparent une mort précieuse aux yeux de Dieu; mais encore du témoignage intérieur d'une conscience droite qui est en état (prenez garde), ou qui cherche du moins sincèrement les moyens de s'y mettre. Ainsi, quand pour vivre en paix au gré de ses passions, on s'est toujours réduit à faire de

Digitized by Google

vains projets d'une meilleure vie, et qu'on a volontairement porté jusqu'au lit de la mort l'abus sacrilége de tous les moments favorables, que devient pour l'ordinaire cette espérance du pécheur, et où en trouve-t-il, où en cherche-t-il même de bonne foi le juste et légitime sentiment ?

Ah ! mes frères, les plus justes tremblent quelquefois à cette dernière heure ; on a vu des pénitents frissonner dans ce moment à la vue de crimes depuis longtemps expiés ; des solitaires, après un demi-siècle d'austérités, ressentir au trépas des agitations si cruelles, que toutes les consolations de leurs frères, toute l'onction de la grâce pouvaient à peine modérer leur crainte : comment les pécheurs pourraient-ils être tranquilles ? qui pourrait modérer leurs alarmes, leur désespoir ! Quoi ! ces marques de christianisme qu'ils donnent au dehors ? Sans doute, l'Eglise toujours inquiète, toujours empressée pour le salut de ses enfants les plus désespérés, porte sa tendre sollicitude jusqu'au dernier souffle de leur vie et vient leur offrir tous les secours dont elle est capable. Ses prières, ses sacrifices, ses sacrements sont prodigués, ses ministres sont appelés. Rien ne manque de leur part. Les justes ne sont pas mieux traités ni plus favorisés à la dernière heure, et il n'y a pas souvent jusqu'à l'impie Achab, qui n'ait pour lors autour de lui, comme Ezéchias, des plus zélés prophètes d'Israël. Là-dessus tout le monde se rassure. Mais ce mourant lui-même ne se rassure pas. Tous les objets que lui présente un ministre zélé n'ont d'autre effet que de l'effrayer de plus en plus. La croix qu'il l'exhorte d'embrasser lui rappelle qu'il n'en a jamais porté les marques, mais celles de la volupté. Le corps même de Jésus-Christ lui reproche des attentats commis contre ce divin corps, qui l'agitent comme le fratricide Caïn : l'onction sainte, en coulant sur ses membres, lui retrace qu'il les a prostitués au vice et à l'infamie. Ou si enfin il se tranquillise, parce qu'il a pu profiter au dehors de tous ces avantages, voulez-vous savoir au vrai et une bonne fois, mes frères, ce que c'est le plus souvent que cet appareil extérieur et ce spectacle si touchant, qui fait communément parmi nous la réputation d'une bonne mort ? c'est une rétractation, une réparation publique que Dieu exige du pécheur mourant, avant que de le condamner au dernier supplice ; tel à peu près qu'un criminel à qui la justice humaine fait faire par provision une amende honorable, et qui ne laisse pas ensuite d'aller expier son crime sur un gibet. Il doit cela à la sainteté de sa religion et à la vérité de sa foi. Dieu, comme j'ai dit au commencement, veut justifier alors sa providence en tirant de la bouche même de ses ennemis un témoignage solennel de ce qu'il est. *Videte quod ego sim solus, et non sit alius Deus præter me.* (*Deut.*, XXXII.)

C'est peut-être encore un effet terrible de la justice de ce Dieu, qui laisse aveugler tant d'autres pécheurs par ces signes équivoques d'une bonne mort dont ils sont témoins, et qui permet qu'on se trompe sur ces marques suspectes parce qu'on cherche à s'y tromper. C'est peut-être encore un prestige et un artifice du diable qui endort les âmes mondaines sur leur état et leur ôte les fruits salutaires d'une trop juste crainte par les attraits flatteurs d'une trompeuse espérance. Enfin tout ce qui forme les fausses apparences d'une bonne mort n'est autre chose, pour l'ordinaire, que l'accomplissement, quoique caché à nos yeux, de la parole de Jésus-Christ sur l'impénitence finale ; car, remarquez-bien, s'il vous plaît, qu'il ne se passe rien alors de touchant qui n'ait été prédit : larmes, soupirs, protestations. *Quæretis me :* c'est un pécheur qui paraît chercher Dieu, mais qui ne le trouve pas, parce qu'il ne le cherche pas sincèrement ; c'est un Antiochus qui paraît prier et qui promet tout à celui dont il n'a plus rien à recevoir. *Orabat scelestus Dominum* (I *Mach.*, VI) : ce sont des vœux pour une grâce qui est refusée, parce qu'on n'est pas préparé à la demander comme il faut, ni digne par conséquent de l'obtenir. C'est une pénitence sans racine, forcée et inutile parce qu'elle demande un autre temps et d'autres dispositions ; en un mot ce sont les derniers efforts d'un cœur hypocrite, à qui la seule frayeur d'un mal prochain donne tout le dehors d'une vertu sincère, et qui meurt pourtant toujours dans son péché parce que sa volonté n'est pas changée ; car, ou cela doit être ainsi pour la plupart, ou l'Evangile même nous abuse. Voilà le sort malheureux d'une âme infidèle qui abandonne son Dieu et le terme fatal où vient s'évanouir enfin le faux repos d'un pécheur. Que le siècle en décide tout autrement tant qu'il voudra, et qu'il promette plus de tranquillité à ses adorateurs, il n'en sera, ô mon Dieu, que ce que vous avez écrit, et nous déciderons toujours par la vérité immuable de vos oracles. *Non est pax impiis, dicit Dominus omnipotens.* (*Isa.*, XVIII.

O vous donc, chrétiens, qui avez eu le bonheur de participer à la grâce de ce saint temps ; mais qui êtes peut-être déjà tentés de tourner la tête en arrière ; et vous que le péché retient encore trop malheureusement dans ses liens, quel parti voulez-vous prendre ? On vous donne l'option aujourd'hui, et c'est dans cette vue que je vous ai fait ce discours. Vous voilà placés entre Jésus-Christ et le monde : l'un et l'autre vous offrent la paix. Choisissez maintenant ; mais prenez bien garde au choix que vous allez faire. Si vous cherchez des croix, et surtout de celles qui attaquent directement le cœur, marchez dans la voie large avec le reste des gens du siècle, ils en trouvent de plus d'une sorte, et vous en trouverez aussi avec eux. Mais si vous voulez passer vos jours avec moins de peine et plus de tranquillité ; si vous cherchez du moins à les finir plus heureusement, apprenez à vivre de la vie des justes qui sont ressuscités avec Jésus-Christ. Souvenez-vous de cet oracle divin, que le

Digitized by Google

justice n'est jamais sans la paix, que la paix ne saurait être où la justice n'est point, et que le cœur est le siége de l'une et de l'autre. *Justitia et pax osculatæ sunt* (*Psal.* LXXXIV). C'est un ordre établi par une providence sage et digne de Dieu. Le monde entier ne saurait le changer. Pour posséder l'une, il faut embrasser l'autre.

En vain prétendriez-vous trouver cette paix dans votre péché. En vain vous flatteriez-vous d'en jouir en rejetant les maximes de l'Evangile et vous permettant les relâchements d'une vie mondaine. En vain même la chercheriez-vous dans une vie adroitement partagée entre votre propre volonté et celle de Dieu, entre une exacte piété et un violement marqué de certains devoirs. Je n'ai qu'un mot à vous dire. Tout partage divise nécessairement le cœur, et un cœur divisé ne peut être satisfait puisque sa division même fait sa douleur, que les différents amours le déchirent au lieu de le réunir, et que tout amour veut être dominant et régner seul en nous. Je n'ai qu'un mot à vous dire : le devoir et le bonheur de l'homme sont inséparables; à mesure que l'un est violé, l'autre diminue. Vous avez à servir un Dieu juste et jaloux; si le maître n'est pas content, le serviteur ne saurait l'être. Trop heureux, Seigneur, ceux qui seront à vous sans partage quoi qu'il puisse leur en coûter, et qui, assez sages pour préférer ici-bas les biens ineffables de votre paix, mériteront de la goûter dans la source éternelle de ces mêmes biens. Je vous les souhaite, etc. *Amen.*

Voy. S. Aug., tract. 41, *in Joan.* : *Amen dico vobis, qui facit peccatum servus est peccati*, etc. L'endroit est beau, vif et énergique, le voici : O misérable servitude que celle du péché! Si celui qui est esclave d'un homme est tourmenté trop rigoureusement par la dureté de son maître, il peut trouver son repos dans la fuite : mais où fuira celui qui est l'esclave du péché? Il porte son péché et sa servitude partout où il fuit. La mauvaise conscience ne saurait se fuir : elle ne peut se cacher nulle part : elle se fuit partout et ne peut se dérober à elle-même, parce que le péché qu'elle a commis est essentiellement avec elle. On commet le péché pour jouir de quelque plaisir; mais le plaisir passe et le péché demeure. Tout ce qui a pu plaire à la passion est disparu, et il n'en reste plus que le regret et les remords. *O miserabilis servitus peccati! Voluptas transit, peccatum manet, prætériit quod delectabat, remansit quod pungat*, etc.

SERMON XV.

Pour le dimanche de Quasimodo.

IL FAUT SURMONTER LES DIFFICULTÉS DU SALUT.

Post dies octo, iterum erant discipuli ejus intus; venit Jesus januis clausis, et stetit in medio. (*Joan.*, XX.)

Huit jours après les disciples étaient encore assemblés dans le même lieu lorsque Jésus entra, les portes fermées, et se tint au milieu d'eux.

Voilà, mes frères, à quoi se réduit presque toute la vie des disciples, et tout ce que l'Evangile nous en dit, depuis la résurrection du Sauveur jusqu'à ce grand jour où ils reçurent la plénitude de l'Esprit-Saint, pour aller porter le nom de leur Maître et annoncer le royaume de Dieu dans tout l'univers. Jusque-là ce n'est que retraite, solitude, renoncement entier aux soins et aux embarras du siècle. *Erant discipuli ejus intus.* Jusques-là ce sont des hommes particuliers, séparés du commerce du monde, éloignés du tumulte et du bruit, assemblés en divers temps, tantôt dans la Galilée, tantôt dans une pauvre maison au milieu de Jérusalem, tantôt sur une montagne ou sur le bord de la mer; et dans tous ces différents lieux, honorés de temps en temps des visites de leur divin maître qui vient consoler leur foi, affermir leur espérance par des preuves réitérées de sa résurrection, et leur faire goûter la joie de sa vie nouvelle. *Venit Jesus et stetit in medio.*

Serez-vous surpris, mes chers auditeurs, si je vous propose un tel exemple en finissant la sainte carrière où la providence m'a fait entrer, et si je viens vous parler de retraite au milieu des engagements du monde? Je m'y réduis pourtant aujourd'hui sans peine. J'affecte même de placer ici ce discours, et je le préfère expressément à tous les autres, persuadé que j'ai tout gagné, si je puis vous en inspirer la pratique; mais aussi très-convaincu que le fruit de tous les autres est perdu pour vous sans la pratique de celui-ci. C'est ce que la suite justifiera bientôt dans vos esprits, si, au lieu de vous prévenir contre un sujet dont la nouveauté pourrait peut-être d'abord vous frapper, vous voulez bien entrer dans mon dessein, et dans l'importance des motifs qui m'en inspirent le choix. Les voici. Il n'est question pour vous, mes frères, que de persévérance, si vous avez eu le bonheur de recevoir la grâce de la justification dans ce saint temps, ou de conversion, si vous avez encore le malheur d'être dans le péché; et dans ces deux états différents, je ne trouve que deux principaux obstacles qu'il faut vaincre. Par le premier, j'entends la vue des objets du siècle et le commerce du monde, qui peuvent entretenir dans vos cœurs des attaches criminelles, ou y en former de nouvelles capables de vous éloigner de Dieu. Par le second, j'entends les peines et les difficultés qui peuvent vous empêcher d'entrer dans un nouveau genre de vie, ou de le soutenir. Or, à ces obstacles également contraires à la persévérance du juste et à la conversion du pécheur, je ne veux opposer aujourd'hui qu'une pratique constante de retraite dans le sens où je prétends l'expliquer, et je dis qu'elle est de tous les moyens ordinaires le plus propre et le plus efficace à votre égard, 1° pour vous dégoûter du monde par des considérations solides et réitérées sur l'abus et la vanité du monde; 2° pour vous animer à surmonter les difficultés du salut par une application plus fréquente et plus particulière aux vérités qui regardent le salut : deux propositions que nous allons développer en deux points, et qui me paraissent aussi dignes de votre attention que du choix que j'en fais pour ce dernier discours. C'est par vous, Seigneur, que notre ministère a commencé, c'est vous qui en serez le terme et la fin. Achevez donc et consommez au-

Digitized by Google

jourd'hui votre ouvrage par l'effusion de votre esprit. Mettez vous-même, ô mon Dieu, le sceau à toutes les vérités que j'ai annoncées de votre part, en me faisant annoncer celle-ci d'une manière digne de vous, et propre à persuader et à toucher les cœurs de ceux qui vont l'entendre. C'est la grâce que je vous demande par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quand je parle de retraite, mes frères, mon dessein n'est pas de prendre ce terme dans toute sa rigueur, ni de vous prescrire une fuite réelle du monde, et un renoncement absolu à l'état de vie commune et séculière. Je ne viens pas ici établir de nouvelles règles, vous charger d'un nouveau joug que le Seigneur ne vous impose point; et en voulant d'abord séparer le père d'avec l'enfant, le frère d'avec la sœur, faire d'un conseil de perfection qui ne regarde que certaines personnes un précepte de salut que tout le monde soit obligé d'observer; je sais que par l'établissement de la religion chrétienne, Dieu ne prétendit jamais rompre les liens de la société commune des hommes; que comme la diversité des créatures fait la beauté de l'univers, la diversité des conditions fait la beauté de l'Eglise : que cette Eglise est un peuple conquis, choisi parmi les différents peuples de la terre; une nation sainte ramassée d'entre les autres nations des infidèles gentils, des Grecs, des Scythes, des Barbares, composée de plusieurs Etats, et rassemblée sous un même Pasteur. Je sais que, comme la grâce de Jésus-Christ a plusieurs formes différentes, selon la parole du Prince des Apôtres, il y a aussi différentes conditions auxquelles elle est attachée. Car tous ne sont pas prophètes, dit saint Paul, tous ne sont pas apôtres. Les uns sont choisis pour peupler les déserts, les autres pour habiter les villes. Les uns sont destinés aux fonctions de l'autel et au ministère de la parole, les autres séparés pour vaquer à des œuvres particulières, à la prière et à la contemplation. Quelques-uns sont appelés à une vie privée, d'autres à une vie commune et publique : chacun cependant vivant sous les mêmes lois et servant le même Maître. Je sais toutes ces vérités, mes frères, et à Dieu ne plaise que je veuille étendre vos devoirs au delà de ce qu'il ordonne, ni changer mal-à-propos ce qu'il a lui-même si bien établi dans les règles de sa sagesse! que chacun de vous seulement examine sa vocation.

Mais sans toucher à cette circonstance qui n'est pas de mon sujet, et laissant d'ailleurs les hommes dans les différents états où ils se trouvent, je parle ici d'une espèce de retraite, d'un plan de vie qui convient par proportion à tous les états, et sans lequel il me paraît qu'on ne peut ni commencer, ni soutenir dans le monde le grand ouvrage du salut. Je parle d'une séparation passagère qui nous éloigne quelques moments de cette foule d'objets extérieurs qui nous environnent et qui nous absorbent : d'une pratique régulière de recueillements, de réflexions mesurées sur sa situation, ses devoirs, sa destinée future. C'est à cette pratique, mes frères, (possible dans toute condition quand on veut régler sa conduite), qu'il faut vous réduire comme au moyen le plus raisonnable pour vaincre le premier obstacle qu'oppose au salut l'illusion des objets présents; et pour vous faire entrer dans ma pensée d'une manière plus sensible, je remonte d'abord à la source du déréglement des hommes, ou plutôt je cherche la nature même de ce déréglement; et je ne vois autre chose après tous les maîtres de la morale, qu'un amour injuste donné à la créature, à tout ce qui n'est point Dieu, à tout ce qui se borne au présent, et cela au mépris du souverain bien. Le péché est inséparable de cette affection désordonnée. Otez-la du cœur, il n'y a plus d'injustice. Mais tant qu'elle y restera, qu'elle y dominera, l'homme ne peut être dans l'ordre. Or cet amour donné injustement à la créature, quelle en est la source? Point d'autre que l'apparence d'un bien qu'elle nous montre, et qui captive bientôt le cœur; après avoir séduit l'esprit. L'illusion est prompte, aisée, et d'autant plus efficace que ce cœur étant créé pour le bien, le désirant invinciblement comme bonheur, il faut qu'il le place quelque part : fait pour être heureux, il veut sans cesse le devenir; voilà où son penchant le porte, sans art, sans étude, sans effort. Mais qu'arrive-t-il? Et voici le mal. C'est qu'il prend le change en cherchant le bonheur où il n'est pas, en voulant satisfaire ce désir dans un objet à la portée, à la mesure des sens; c'est qu'au lieu de poursuivre les biens véritables, on se laisse séduire à l'appas de prétendus biens qui n'en ont que le dehors. Et comme les créatures nous en offrent, que le monde nous en présente d'abord de cette nature, quelque misérables qu'ils soient, on s'y laisse prendre, on les estime, on les croit véritables. De là vient qu'on s'afflige quand on les perd, qu'on s'y attache quand on les possède, qu'on les désire, qu'on les poursuit quand on ne les possède pas. De là vient que par un préjugé trop déplorable et trop général, on regarde les dignités, la gloire, la santé, les biens et les douceurs de la vie comme la souveraine félicité : qu'on n'épargne rien pour acquérir les uns, qu'on sacrifie tout, jusque à la conscience, pour parvenir aux autres. De là vient qu'au lieu de se souvenir qu'il n'y a point ici-bas pour nous de cité stable et permanente, on use pourtant du monde comme d'un bien solide et réel, qu'on se livre à lui comme s'il ne devait jamais finir, qu'on donne enfin à la créature un cœur que Dieu n'a fait que pour lui-même, et qu'il peut lui seul rendre parfaitement heureux.

Homme animal et terrestre, voilà ton crime! s'écrie saint Augustin; homme aveugle et insensé, voilà ton erreur! ou disons, pour me réduire plus précisément aux personnes à qui je parle : homme pénitent et

Digitized by Google

justifié qui avez reçu la grâce dans ce saint temps, voilà quelle sera la source de vos rechutes si vous avez le malheur de retomber! homme pécheur, que l'habitude du vice tient encore esclave, voilà le grand obstacle de votre conversion! Que faire donc pour vaincre cet obstacle, direz-vous, et comment rompre ou prévenir ces liens qui empêchent d'aller à Dieu? Vous le voyez, mes frères, un peu de solitude, quelque retour sur vous-même tous les jours ou de temps en temps, des réflexions plus sérieuses, plus réitérées, sur l'abus du monde, sur la fumée et la vanité de la gloire humaine, sur l'inconstance des amis du siècle, sur la rapidité de l'âge, sur la fausseté des plaisirs, sur la fragilité des richesses, sur le vide et le néant de tout ce qui n'est pas Dieu. Que faire, dites-vous, et quel remède aux attaches injustes qui nous lient à la créature? je n'en vois pas de plus efficace pour vous dans un sens, répond saint Bernard, que la créature elle-même considérée à loisir par les lumières de la raison et de la foi, et jugée au tribunal de la conscience. L'amour déréglé est toujours aveugle dans ses sentiments parce qu'il est toujours précipité dans son choix; mais le charme tombe bientôt, et le cœur n'a plus tant de peine à refuser son amour quand il est parvenu à sentir dans un certain point la misère, l'indignité de l'objet, et qui lui en impose aussi mal.

Aussi, mes frères, je remarque que l'esprit de Dieu dans les saintes Ecritures ne cesse d'exhorter les enfants des hommes à la recherche et à l'amour de la solitude comme à l'école de la sagesse et à la maîtresse de toutes les vertus. C'est dans cette école que le plus sage des rois avait soin de s'instruire tous les jours. Lisez ce qu'il a écrit du monde et de tout ce qui est sous le soleil. Jamais prince ne trouva d'abord sur ses pas plus de sujets de tentations. Jamais homme n'eut tant d'occasions de s'attacher à la créature, et d'oublier Dieu dans la prospérité. Que trouvez-vous sur la terre si capable de gagner votre cœur qu'il ne trouvât lui-même avec plus d'attrait? Il avait goûté de tous les honneurs, il avait essayé de toutes les voluptés, et rien ne lui manquait pour être souverainement heureux, s'il était permis de le devenir ici-bas. Où puisait-il donc des lumières si pures, si vives au milieu de tant d'objets capables de le séduire? Et d'où croyez-vous, mes frères, que nous sont venus ces beaux oracles sur le fantôme du siècle présent qui lui ont attaché jusqu'ici tant de cœurs? Ah! je ne vois dans les plus belles années, et dans les jours les plus heureux de la vie de ce prince qu'une suite réglée de solides réflexions. Je vois un homme sérieusement occupé, qui sans manquer aux devoirs continuels d'une condition pénible et publique, savait prendre du temps pour des retours intérieurs et particuliers. Tantôt il dit qu'il avait soin de s'entretenir avec lui-même, de parler à son propre cœur et à son esprit, *locutus sum in corde meo, et cum mente mea.* (*Eccle.*, IV.) Tantôt qu'après avoir demandé la sagesse par des prières fréquentes et redoublées, il se proposait un temps pour la contempler à loisir. Tantôt qu'après s'être tourné vers différents objets capables de l'instruire, il revenait souvent sur les mêmes pour en connaître ce qui pouvait le guider, *verti me ad alia, rursus contemplatus sum.* (*Ibid.*) Ainsi, dit-il, la considération sérieuse d'un objet m'obligeait d'entrer dans un autre; le jour que je découvrais faisait naître pour moi un nouveau jour, et une vérité examinée donnait occasion à l'examen d'une nouvelle vérité capable de me frapper, *considerans reperi et aliam veritatem.* (*Ibid.*) Et dans cet exercice de silence et de recueillement il voyait, mes frères, ce que vous ne verrez jamais dans le tumulte du monde, et qu'il vous est pourtant bien important de voir. Il sentait ce que vous ne sentirez jamais dans la dissipation où vous êtes, et qu'il vous est pourtant bien nécessaire de sentir. Il disait ce que vous devriez vous être dit depuis longtemps pour ne jamais l'oublier: qu'après tout la crainte du Seigneur et l'observation de sa loi sainte, fait tout l'homme sur la terre; que le reste ne mérite qu'un souverain mépris; que l'univers et tout ce qu'il contient est indigne du moindre de nos désirs; qu'enfin il n'y a ici bas que vanité et affliction d'esprit: *vanitas vanitatum et afflictio spiritus.* (*Ibid.*) Ce sont là les fruits solides d'une retraite fréquente et régulière prise sur les embarras mêmes d'une cour, et sur les soins presqu'infinis de tout un royaume.

Allez donc, mes chers auditeurs, sortez pour un temps du milieu de Babylone; suspendez pour quelques moments le cours de vos dissipations; et là, dans ces moments de retraite, possédant un peu votre âme dans la patience; là, fixant votre esprit dans une assiette tranquille, considérez-vous, dit le Prophète, et interrogez-vous: jetez de devant vos yeux ce bandeau fatal qui vous empêche de voir les choses comme elles sont: en un mot, placez-vous entre le ciel et la terre, et dressant un tribunal entre le monde et vous, donnez-vous le loisir de le juger tel qu'il est; tous ses objets, ses biens, ses plaisirs tels qu'ils sont. C'est là le grand secret de vous en détacher; c'est à cette pratique que Dieu vous appelle pour le changement de vos mœurs. N'attendez pas que ce changement se fasse par d'autres moyens; ce sont les voies de la Providence; et il est vrai de dire que les principales grâces qui précèdent ou qui suivent la conversion ne sont proprement que des grâces de retraite où l'Esprit-Saint conduit une âme pour la faire rentrer en elle-même et la détromper du monde. Les justes et les pénitents n'ont jamais pris d'autre route, parce qu'ils en ont compris toute la nécessité. C'est pour cela que les uns s'y sont entièrement consacrés, et se sont ôté à eux-mêmes par des engagements solennels la liberté d'en sortir: que les autres, retenus par les circonstances de leur destinée, en ont fait un exercice particulier au

Digitized by Google

milieu du monde : que tous enfin sont entrés par elle dans les sentiers droits de la justice. Il ne reste donc plus d'autre conseil à vous donner, mes frères, et la grâce elle-même ne vous en inspire pas d'autre si vous savez l'écouter. En vain vous multiplieriez sans cesse vos questions, la sagesse de l'esprit de Dieu vous fera sans cesse la même réponse, et il en faut venir là, ou périr. Eh! que voulez-vous qu'on vous dise après tant de discours entendus, tant de menaces qu'on vous a faites, tant de motifs qu'on vous a mis devant les yeux ? qu'attendez-vous encore? Que la voix puissante de Jésus-Christ vienne vous renverser sur votre chemin comme un autre Saul ? Ce miracle éclatant n'est pas de tous les jours : quand même Dieu le ferait en votre faveur, ce ne serait précisément que pour vous conduire au point dont nous parlons; et l'exemple même de Saul retiré dans la ville de Damas doit vous en convaincre. Oui, mes frères, tel est l'ordre et l'économie de la grâce dans l'affaire du salut; et tel que puisse être votre état, c'est ici la route commune qu'elle vous montre pour vous sauver. Sans cela vous ne sauriez rompre les liens de votre captivité, ni vous soutenir dans la sainte liberté des enfants de Dieu. Pourquoi? parce que vivant sans cesse comme vous faites dans la dissipation, hors de vous-même et sans réflexion, l'esprit et le cœur se trouvent séduits tout à la fois; l'un par l'illusion des apparences; l'autre par l'attrait des objets. C'est un cercle perpétuel qui nous étourdit, en nous faisant rouler d'une passion à une autre. C'est un poids qui abaisse l'âme, selon saint Augustin, et qui la courbe insensiblement vers la terre, si elle n'a soin, pour ainsi dire, de se secouer elle-même, et de s'exciter par des retours intérieurs. Que dirai-je enfin, c'est un torrent qui nous entraîne, si l'on ne s'arrête quelquefois pour lui résister.

Ainsi se laissa entraîner le prodigue de l'Evangile devenu en ceci l'image trop naturelle des gens du monde, comme nous l'avons vu dans ce carême. La vue d'un faux bonheur l'aveugle. L'amour de la liberté le charme et le fait fuir dans un pays étranger. Mais l'insensé qu'il est, plus fugitif encore de son propre cœur que de son père, plus éloigné de lui-même que de sa patrie; il se croit heureux tandis qu'il court après de vains plaisirs. Chaque démarche qu'il fait l'entraîne dans un précipice ; chaque pas lui annonce de nouvelles misères, et il ne les comprend pas. Il a déjà consumé une partie de ses biens dans la débauche, déjà il a sacrifié la moitié de sa substance à ses passions déréglées, et il ne connaît pas encore son erreur. Perdant enfin ses biens avec sa liberté, il tombe d'une affreuse indigence dans la plus honteuse servitude. En est-ce assez pour le gagner? Non, qui le croirait? Au lieu de retourner sur ses pas, il s'obstine et ne pense qu'aux moyens de pourvoir à ses besoins par le plus humiliant de tous les emplois. Quel enchantement funeste ! Que faut-il donc pour le ramener? Et quand est-ce que ce pauvre aveugle ouvrira enfin les yeux? Ce sera, mes frères, lorsque le monde étant devenu pour lui une affreuse solitude, il se verra séparé des compagnies, éloigné de toutes les occasions qui avaient fait son crime et qui l'avaient dissipé. Ce sera dans ces heureux moments, où errant tout triste à travers les champs après de vils animaux, et se trouvant seul, il aura considéré à loisir la folie de ses pensées, et l'extravagance de son projet. Enfin lisez son histoire et vous verrez qu'il ne revient de ses égarements, qu'après être revenu auparavant en lui-même : *In se autem reversus.* (*Luc.*, XV.) Ainsi se laisse-t-on entraîner tous les jours par l'attrait des biens du monde, quand on n'a pas soin de réfléchir à loisir sur l'abus et la vanité du monde, et surtout, mes frères, surtout dans un temps de prospérité, écueil presque infaillible pour le salut d'un chrétien. Lorsque tout nous rit, que tout répond sans peine à nos vœux, que tout vient, pour ainsi dire, au-devant de nous; quand on désire des plaisirs et des honneurs et qu'on en trouve : quand on estime les richesses et qu'on les possède paisiblement; quand on cherche des amis et qu'ils nous préviennent; quand on aime la vie, et qu'on jouit d'une santé qui semble promettre de longues années; en un mot, lorsqu'on a en main le pouvoir de faire ce que l'on veut, et qu'on voit ramassé autour de soi ce qui peut mettre à couvert des disgrâces humaines. Non, chrétiens, l'homme est trop faible, il n'est pas possible alors de déprendre son cœur, si l'on n'a soin de se détromper par de sérieuses pensées sur tous ces vains dehors qui nous en imposent.

En voulez-vous une preuve bien sensible, chrétiens auditeurs? c'est que l'adversité même, tout efficace qu'elle paraît d'ailleurs pour le salut, ne nous devient pourtant utile qu'autant qu'elle nous fait entrer dans le sanctuaire de notre cœur pour réfléchir sérieusement sur l'inconstance des choses humaines, et qu'elle perd sans cela toute sa force. L'expérience s'offre ici à nous en convaincre, et mille exemples se présentent tous les jours à nos yeux. Dieu a frappé cet homme, comme Job, dans son corps, dans ses biens, dans ses enfants. Sensible à ces coups de la main paternelle du Seigneur, il s'écarte des compagnies, il se retire peu à peu du commerce du monde, où il ne trouve plus les mêmes douceurs qu'auparavant. La douleur le fait fuir comme Agar dans la solitude, et prépare les voies aux solides consolations de la grâce. Il était auparavant hors de lui, l'affliction l'y rappelle. Ses pensées ne roulent plus que sur les misères de la vie. Il voit la vérité, il se dégoûte du mensonge. Il gagne son âme, et prend dans sa retraite le parti de ne s'attacher qu'à Dieu comme au seul bien solide : *In se autem reversus.* Mais combien au contraire qui souffrent sans cependant en devenir meilleurs, comme dit saint Au-

Digitized by Google

gustin? Combien qui ayant éprouvé cent fois l'abus du monde sont encore plus mondains? Combien qui après avoir senti ces amertumes secrètes attachées aux plaisirs les plus purs, sont encore plus que jamais acharnés aux plaisirs? qui deviennent plus avides de nouveaux biens à mesure qu'on leur enlève ceux qu'ils possédaient? qui s'empressent avec plus de fureur pour des honneurs que la politique s'empresse de leur ôter? qui échappent comme par miracle d'une maladie mortelle, et reviennent, pour ainsi dire, des portes du tombeau aussi attachés à la vie que s'ils devaient être immortels? qui consument enfin leurs jours dans de vains désirs et d'inutiles projets, résistent à tous les coups du ciel, et se roidissent sans cesse contre le torrent des misères qui les poursuit? D'où vient cela, chrétiens auditeurs? Ah! qu'on réduise ces sortes de gens à faire de sérieuses réflexions, et on leur verra bientôt ouvrir les yeux. Qu'ils aillent souvent considérer ce que le monde fait pour eux après ce qu'ils ont fait pour le monde, et bientôt les coups dont ils sont frappés deviendront favorables. Mais on ne le fait pas; nous ne le savons que trop, et c'est pour cela qu'une misère suit l'autre : qu'on est éprouvé, accablé de croix en vain, et qu'une fatale désolation est répandue sur toute la terre dans une espèce d'ensorcellement, dit le prophète, parce qu'il n'y a presque personne qui se donne le loisir de penser à soi, et de vivre pour soi, *quia nullus est qui recogitet corde.* (*Isa.*, LVII.)

Mais dira-t-on peut-être, a-t-on besoin de retraite pour apprendre quelle est l'instabilité des choses humaines, et n'en est-on pas déjà convaincu? Oui, mes frères, j'en conviens, on en est convaincu. On sait assez que le siècle est trompeur, qu'il n'a de réalité qu'autant que les vaines idées des hommes veulent lui en donner; que ses biens, ses honneurs, ses plaisirs, ne sont que des figures qui passent, et ne laissent après avoir passé que le repentir de les avoir achetés si chèrement, et la honte d'en avoir joui aux dépens de sa conscience. Ce sont là des scènes qui se renouvellent tous les jours à nos yeux sur le théâtre du monde. On sait que le moindre accident efface une beauté passagère, qu'elle se flétrit du matin au soir comme l'herbe des champs; que la santé la mieux établie est sujette à mille altérations; que nos jours s'écoulent comme une ombre; que chaque moment nous enlève une portion de notre propre substance; que la vieillesse la plus heureuse n'est qu'un tissu d'infirmités; que comme l'âge et la décadence des siècles amènent avec eux la faiblesse, ainsi le cours rapide de nos années entraîne misère sur misère dont on ne trouve la fin qu'au tombeau; que la vie de l'homme sur la terre se passe toute entière à gémir sur quelque mal présent, en espérant toujours quelque nouveau bien; qu'enfin tout ce qui est ici-bas va périr pour nous, tandis que nous allons périr nous-mêmes pour n'y reparaître plus. On sait tout cela, on en parle, on le dit tous les jours au milieu des compagnies, dans les conversations. Mais en a-t-on le cœur plus détaché? non, et c'est ce qui me persuade encore mieux de ce que je dis ici moi-même sur la nécessité d'un état de retraite et de recueillement. Car observez-le bien et comprenez-moi, s'il vous plaît, mes frères : quand on n'a pas vu le monde, il semble qu'on peut toujours s'y promettre quelque situation parfaitement heureuse, et en attendre quelque chose de grand, dit saint Jérôme : *Dulcius putat omne quod nescit.* Je consens alors qu'on croie de lui ce qu'il n'est pas réellement, et je ne m'étonne pas d'un tel préjugé. Ainsi, mes frères, s'il n'était question que d'une personne de cette espèce, sans lumière, sans expérience, et persuadée qu'il puisse y avoir ici-bas des biens assez solides pour la satisfaire pleinement, alors on s'attacherait à l'instruire, on combattrait son ignorance, et on lui ferait voir qu'elle s'abuse, en croyant que le siècle puisse jamais faire de vrais heureux. Or ce n'est pas de quoi il s'agit à votre égard, vous le savez déjà. C'est bien ainsi qu'on le suppose, puisque sans cela on vous parlerait autrement. Vous le savez, dites-vous; et que pourrait-on vous dire là-dessus dont vous ne soyez convaincus par des exemples de toutes les sortes? Que vous reste-t-il donc à faire? Voyez-le vous-mêmes, mes frères, sans prévention. Celui qui a le bonheur de prendre son cœur pour se donner à Dieu, n'est ni plus éclairé ni plus prévenu, ni plus savant que vous sur l'abus des créatures. Mais par une conduite plus réglée, il a soin de se ménager tous les jours quelques moments de réflexions sur ce qu'il sait; et voilà ce que vous ne faites pas. Mais il cherche de temps en temps la retraite, et vous la fuyez; mais il pense sérieusement à lui-même, et vous ne pensez jamais sérieusement à vous : *nullus est qui recogitet corde.* Enfin j'y reviens encore, chrétiens auditeurs : on sait déjà tout ce que nous disons sur ce monde fugitif qui nous perd; et peut-être si vous le voulez, on en sait beaucoup plus que nous n'en saurions dire; c'est-à-dire qu'on en est instruit d'une manière vague, confuse et superficielle comme de tant d'autres choses; mais que dans la dissipation éternelle où l'on veut vivre, on ne donne point le temps à la vérité de faire sentir toute la force et l'impression dont elle est capable; c'est-à-dire qu'on ne s'en nourrit pas, qu'on ne la sait qu'en général, qu'on évite de se l'appliquer personnellement et d'en tirer les conséquences. Et voilà pour vous, gens du monde, un malheur qu'on ne saurait trop déplorer, et que vous ne voulez pas connaître.

Ah! mes frères, si cette jeune personne qui sans sollicitude pour l'avenir ne pense qu'à courir après les vaines joies du siècle, et dont l'état fait véritablement pitié aux yeux de la foi, allait du moins secouer tous les jours la poussière de ses pieds, et se ju-

Digitized by Google

ger au tribunal de sa conscience dans le coin d'un cabinet ; si cette femme folle et insensée que le monde sacrifie en l'adorant, et dont il fait tout à la fois son idole et sa victime, se dérobait de temps en temps à la vue des hommes, et fermait sur soi la porte de ses sens pour se recueillir en la présence de son Dieu; si l'homme d'intrigue, l'homme public, le marchand, le citoyen et l'artisan, après s'être livrés aux affaires d'autrui, se réservaient du moins chaque jour quelque portion de leur vie pour penser à eux; quel fruit pour le salut ces fréquents retranchements ne produiraient-ils pas! et combien d'aveugles ouvriraient les yeux! Hélas! on verrait bientôt le christianisme se renouveler et changer de face : on se trouverait du moins beaucoup mieux préparé à recevoir la grâce ou à la conserver. Il n'appartient qu'à une retraite journalière de faire naître ces heureuses dispositions. Ce n'est que dans le calme du silence, lorsqu'on est seul et loin des objets qui nous dissipent, qu'on est à portée de découvrir l'illusion du fantôme qui nous a joués, ce n'est que par la lecture, la prière et la réflexion que l'esprit parvient à se détromper comme il faut; et quand l'esprit est une fois bien détrompé, le cœur se détache bien plus aisément. On connaît alors sa faiblesse; on sent ses liens; on rougit de la servitude; on a honte d'avoir aimé la vanité et cherché le mensonge; on se reproche tant de beaux jours consumés inutilement à courir comme les enfants après des ombres. Alors on convient et on sent dans le cœur que tout ceci n'est rien; que le monde n'est jamais plus cruel et plus dangereux que lorsqu'il caresse; qu'il n'y a de paix ici-bas que pour les justes; et qu'après tout la vertu seule et la bonne conscience font la félicité de l'homme sur la terre. Voilà, mes frères, le premier effet de la retraite dont je vous parle ; c'est de nous inspirer peu à peu le dégoût du monde par la vue du monde même; elle en produit encore un autre par une suite naturelle : c'est de nous animer à surmonter les difficultés du salut par une application plus particulière aux vérités qui regardent cette grande et unique affaire : vous l'allez voir dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Je le sais, mes frères, je l'avoue; l'ouvrage du salut a ses difficultés : et quelque bon naturel dont on ait été favorisé dans sa naissance, quelqu'heureux tempérament qu'on ait pu recevoir en partage; il faut qu'il en coûte pour parvenir à un point où doivent nécessairement aboutir tous les soins de l'homme sur la terre. Ce principe est trop marqué dans l'Evangile pour avoir lieu d'en douter; et après tous les oracles que Jésus-Christ a prononcés sur la voie étroite, le monde aurait beau vouloir se flatter, il n'y a ni temps, ni loi, ni usage qui puissent prescrire contre l'immuable vérité : quelque tour qu'on s'efforce de lui donner, nos devoirs ne laissent pas de subsister; et ce sera toujours dans la religion chrétienne un point capital à croire, que depuis les jours de Jean-Baptiste le royaume des cieux souffrant violence, la violence seule peut l'emporter. C'est là l'esprit, ce sont là les conditions et les suites de notre vocation à la foi. Voilà ce qu'il faut d'abord supposer : mais il ne faut pas séparer les vérités les unes des autres; et en supposant qu'il y a des difficultés dans la religion, on doit convenir aussi qu'il y a de fortes raisons qui nous engagent à les surmonter; que si l'on veut que nous donnions tout, tout nous intéresse à tout donner, et qu'enfin les motifs du salut, à qui les comprend bien, égalent et surpassent même infiniment les peines qu'on y trouve. Car enfin la voie du ciel est-elle seule difficile, mes frères, les voies du siècle ne le sont-elles pas du moins autant? l'iniquité même enfantée dans les plaisirs les plus purs, ne connaît-elle pas ses douleurs et n'a-t-elle pas ses travaux? N'en coûte-t-il rien dans le monde pour pousser sa fortune, pour se faire un nom, pour soutenir son opulence et son ambition? Y donne-t-on quelque chose gratuitement, et la plupart même n'y arrachent-ils pas leur pain à la sueur de leur visage? Vous le savez cependant; on entreprend tout, on surmonte tout, on passe par dessus tout : on court, on vole à l'impossible quand il s'agit de se satisfaire. Les projets les plus difficiles ne découragent pas; les périls les plus affreux n'effrayent pas. Le fer, le feu, le sang, la mort même n'arrêtent pas un moment les hommes dans l'exécution de leurs desseins. Ce ne sont pas ici de vaines idées; et on voit tous les jours que le monde a des ressorts assez puissants pour nous faire agir quand il le veut bien : tantôt l'importance d'une affaire qu'il nous fait paraître telle; tantôt la crainte d'un mal dont il nous menace; tantôt enfin l'espérance d'un bien qu'il nous promet. Quelque petit que soit tout cela, (car au vrai, quoi qu'on en dise, le monde n'aura jamais ni de grandes affaires, ni de grands biens, ni de grands maux), ces trois motifs pourtant si faibles d'eux-mêmes, par rapport au siècle présent, sont les aiguillons du cœur humain. C'en est assez pour faire essuyer tous les jours ce qu'il y a de plus rude à la nature. Et l'on peut assurer ici en passant que la plupart des saints n'ont rien fait de plus pénible pour se rendre heureux dans le ciel que ce que le mondain fait tous les jours pour être moins malheureux sur la terre.

Or, mes frères, qui doute que les objets que la foi nous propose ne soient tout autrement capables de frapper, et les motifs de la religion infiniment plus grands, plus solides et plus puissants? S'il s'agit de l'importance d'une affaire, où en trouvera-t-on dans le monde qu'on puisse mettre un seul moment en balance avec le salut? S'il faut nous réveiller par la crainte d'un mal, quelle mortelle terreur toute l'éloquence des hommes peut-elle ajouter au seul terme d'enfer et de damnation? S'il est besoin enfin de relever notre courage par la vue d'un bien,

Digitized by Google

où est le bien sur la terre dont la plus heureuse et la plus tranquille puisse égaler l'espérance seule de posséder celui qui est promis par la foi? La raison humaine n'en peut juger autrement, toute faible et corrompue qu'elle est; et rien n'est capable d'égaler l'impression forte et pénétrante que peuvent faire ces vues et ces vérités sur quiconque sait s'en nourrir.

Or, mes frères, appliquons maintenant ces principes à notre sujet. Où croyez-vous qu'on comprend ces grandes vérités et qu'on s'en nourrit? Où est-ce qu'on sent pour l'ordinaire la force des motifs de la foi, et l'impression qu'elle est capable de faire sur le cœur? Demandez-le aux Antoine, aux Jérôme, aux Bernard. Interrogez vos pères; ou sans chercher si loin les exemples d'une condition peut-être trop différente, consultez au moins les gens de bien qui vivent aujourd'hui dans la vôtre : ces âmes justes dont le sort vous paraît si souvent digne d'envie; ces pécheurs convertis qui portent avec tant de joie le joug d'une pénitence évangélique : que vous diront-ils, mes frères? ce que je tâche de vous persuader moi-même : qu'une pratique régulière de solitude les a rendus ce qu'ils sont par la considération des vérités éternelles : qu'ils en sortent toujours comme autrefois les apôtres du cénacle, pleins d'un nouveau feu qui les anime, et n'y rentrent jamais sans y retrouver de nouveaux motifs de fidélité.

En effet, chrétiens auditeurs, c'est dans ces moments de retraite et de réflexion, où la foi réveille l'esprit, porte ses pensées au-delà des siècles, que l'on découvre les véritables desseins de Dieu sur l'homme, ses vrais intérêts, mais intérêts sérieux, solides, durables. C'est là que, l'attention rappelant peu à peu les objets que la dissipation fait fuir devant nous, tantôt le ciel se présente à une âme avec toutes ses beautés; tantôt l'enfer se montre avec toutes ses horreurs, et la foi qui crie en même temps, qui parle à l'oreille du cœur, et qui dit: Voilà d'un côté le prix durable d'une contrainte de quelques jours; voilà d'un autre la peine de l'impénitence et les fruits amers de l'iniquité; et il s'agit de choisir. Point de milieu entre ces deux termes. Ma destinée est fixée à l'un ou à l'autre. L'alternative est certaine, et je suis moi-même incertain du moment qui doit m'y faire entrer. Flottant sans cesse comme un fragile roseau entre la vie et la mort, entre le temps et l'éternité, *hinc gehenna, inde corona paratur* (S. Bern.)

O que ces vérités ont de pouvoir sur l'esprit de l'homme, et qu'on se sent animé dans l'ouvrage du salut quand le cœur est ouvert à ces grands objets! Vous en seriez là depuis longtemps si vous l'aviez voulu, mes chers auditeurs, et l'on ne vous verrait pas réduits à ces plaintes indiscrètes que vous multipliez tous les jours. La voix du ciel est étroite, nous dites-vous sans cesse, il en coûte de faire de dignes fruits de pénitence. La vertu, selon vous, n'a rien que d'affreux. Les lois de la continence sont difficiles à garder. Il est dur de pardonner une injure, d'étouffer une passion, de rompre une habitude, de se priver d'un plaisir. Oui, répond Saint-Bernard, cela est impossible à ceux qui vivent sans règle et au hasard dans le monde. Mais vous qui trouvez tant de difficultés à franchir, ouvrez de temps en temps vos yeux à quelque objet dont la force puisse surpasser ou balancer du moins celle des obstacles qui vous font peur. Allez, comme le Prophète, rappeler en la présence de votre Dieu les années éternelles, *annos æternos in mente habui* (*Psal.* LXXVI); et fixant les yeux sur cette effrayante perspective, dites-vous à vous-même: Faudra-t-il donc que Dieu me rejette pour toujours, *numquid in æternum projiciet Deus?* (*Ibid.*) Suis-je déterminé à périr, à être éternellement l'objet de sa haine et de sa vengeance? Et vous verrez si après cela il y aura devoir si pénible que vous n'ayez le courage d'accomplir. D'ailleurs, vous le savez, il est quelquefois nécessaire aux plus justes de goûter les attraits de la vertu pour en fournir avec joie la carrière. On a besoin de certains sentiments que donne la foi, et dont saint Bernard regardait la perte comme très-digne de nos larmes, et de tous nos soins pour la réparer : sentiments si justes et si naturels à la solide piété, et qui, en dilatant le cœur, selon la parole du Prophète, font courir avec moins de peine dans les voies de Dieu. Mais où prétendez-vous les trouver? Dans le tumulte du siècle où vous prenez plaisir de vous jeter aveuglément? Dans une vie toute dérangée qui n'est qu'un enchaînement de dissipations? Abus, mes frères : ce n'est que dans ces moments ménagés dont je parle qu'on goûte ces douceurs et ces témoignages consolants de la foi. Ce n'est que dans la retraite que la sagesse éternelle vient se communiquer et prendre ses délices avec les enfants des hommes. Vous vous plaignez de l'aridité de votre âme, et de l'affreuse sécheresse où vous vous trouvez pour les choses de Dieu. Ce qui ravit les âmes justes n'a point de charme pour vous. Tout vous dégoûte, tout vous est dur et insipide dans la religion. Pourquoi? parce que l'Esprit-Saint ne vous trouve jamais où il faut pour vous faire sentir les divines effusions de son amour. Approchez-vous un peu de lui, dit saint Jacques, et il s'approchera de vous. *Appropinquate et appropinquabit vobis.* (*Jac.*, IV.) Mettez-vous, pour ainsi dire, à sa portée, et il viendra vous chercher; en un mot, changez quelquefois de situation, et n'oubliez jamais que c'est à vous seul qu'il veut parler dans le secret du cœur. *Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus.* (*Ose.*, II.)

Voilà, mes frères, soyez-en bien persuadés, car une expérience constante m'autorise à le soutenir, voilà proprement dans son principe la différence qui se trouve entre les gens de bien et ceux qui ne le sont pas; un plan de vie uniforme et réglé où l'on trouve chaque jour du temps pour penser à soi; une régularité de conduite extérieure

Digitized by Google

qui, sans manquer aux devoirs de sa condition, s'en fait un essentiel de se recueillir quelques moments pour s'occuper des vérités du salut : voilà ce qui soutient les âmes justes dans la vertu, au travers des difficultés qui vous arrêtent. Et n'allez point m'opposer ici que la grâce vous suffirait sans toutes ces précautions; qu'elle n'est assujettie ni au temps, ni au lieu, ni aux circonstances; qu'on est susceptible partout de ses lumières et de ses ardeurs. C'est-à-dire donc que, sans rien changer à votre conduite, vous voudriez que la grâce vînt par des miracles continuels vous éclairer, vous toucher, vous arracher, pour ainsi dire, à vous-même, et vous soutenir au milieu du monde. Autre illusion, mes frères, qui renverse l'ordre et l'économie du salut. Car on pourrait d'abord vous répondre avec saint Augustin que, dans la conduite ordinaire, ce secours, ce goût, ce sentiment, cet attrait doivent être les fruits d'une prière chrétienne et assidue. *Non traheris, ora ut traharis.* Et cela même pourrait me servir de preuve, et retomber directement dans mon sujet. Car il faut être dans la situation que je vous propose pour sentir ses propres besoins, par conséquent pour prier avec ferveur, avec persévérance, avec attention. C'est là que l'esprit saint, conduisant une âme, fait pousser du fond du cœur ces gémissements ineffables que le Père céleste écoute favorablement. C'est sur la sainte montagne que les Moïse séparés pour un temps du reste du peuple, lèvent les mains au ciel avec confiance, et parlent à Dieu comme il le demande. Partout ailleurs vous sentez bien que votre prière ne saurait avoir toutes ces conditions, et de là concluez.

Mais pour vous répondre ici d'une manière plus précise et sans réplique, examinons dans le détail quelles sont ces grâces dont vous parlez, en supposant que Dieu les distribue selon vos prétentions. Sont-elles de nature à agir en vous, sans vous faire agir, sans emporter avec elles des soins, du travail, de la coopération? Non sans doute. Or, je dis qu'elles seront toujours stériles, sans suite, sans effet solide et durable, si vous en séparez ces précautions dont je parle; et c'est sur quoi je vous fais juges vous-mêmes. Si vous êtes sans prévention, que ce soit, par exemple, une vérité salutaire qui vous aura frappés dans une instruction; que devient cette divine semence, si elle tombe sur un grand chemin, dit Jésus-Christ, et quel fruit peut-on attendre de ce germe salutaire, si vous l'étouffez, si vous le suffoquez vous-mêmes par cette foule d'objets qui vous occupent? Aussi à quoi servent pour l'ordinaire ces saintes vérités qu'on vous prêche? Hélas! et que faisons-nous en vous les annonçant, que vous préparer souvent la matière d'un plus rigoureux jugement? Qui ne voit que nos paroles tombent presque toujours dans une terre stérile et ingrate; et qui ne sait aussi que le défaut de réflexion sur soi-même est presque la seule cause du peu de fruit que font aujourd'hui nos discours? Une expérience actuelle doit vous en convaincre au moment où je parle. Si la vérité vous touche, frappe maintenant, c'est parce qu'elle vous trouve recueillis, attentifs à la parole sainte, et vides de tout autre objet. Or la même disposition qui fait naître cette impression, doit nécessairement la soutenir. Et sans cela nous ne sommes ici pour vous qu'un airain sonnant, et une cymbale dont le bruit se perd dans les airs.

Si c'est d'ailleurs une pensée salutaire, un bon désir, une lumière d'en haut, un mouvement de l'Esprit-saint, quel effet tout cela peut-il produire, tandis que vous vivrez dans un cercle perpétuel de desseins, d'occupations, de plaisirs, de vanités, d'amusements qui se succèdent les uns aux autres et ne vous laissent pas un intervalle de temps pour vous-mêmes? J'atteste ici votre propre conscience, mes chers auditeurs, et vous devez permettre encore cet effort et ce dernier, à ce que je dois au saint ministère et aux intérêts de votre salut. Eh! il y a trop longtemps que la grâce vous presse. Vous en avez peut-être épuisé vous seul plus que bien d'autres. En êtes-vous plus fidèle? Dieu s'est déjà lassé de vous appeler en mille manières. Tous les coups du ciel ont été pour vous des coups perdus. Cent fois vous avez été touchés, mais vous n'avez jamais été la plupart solidement changés. Capharnaüm, Corozaïm et Betzaïde ont vu et voient encore les plus grandes merveilles. Ils sont témoins de tout ce que la religion a de plus fort dans ses oracles et dans ses exemples. D'autres en ont profité. S'ils avaient éclaté au milieu de Sodome, comme parmi nous, ses habitants se seraient convertis sans délai. D'où vient donc qu'ils sont inutiles pour vous et que vous recevez en vain tant de secours? Allons toujours à la source, sans craindre de le redire trop souvent. C'est qu'on vit dans une trop grande dissipation. On cherche trop à se distraire. On fuit son propre cœur. On craint de se retrouver seul avec Dieu. On ne pense pas à soi : *quia nullus est qui recogitet corde.* (*Isa.*, LVII; *Jerem.*, XII.)

Vous attendez donc que Dieu fasse de nouveaux prodiges en votre faveur? Vaine espérance, criminelle prétention. *Generatio incredula* (*Matth.*, XVII; *Marc.*, IX), dit Jésus-Christ; race incrédule, de quoi vous sert votre foi? Il ne vous sera point donné de signe. Dieu a fait au delà de ce qui vous est dû, ce dont vous étiez indignes, et qu'il a refusé à tant d'autres. Vous avez des maîtres par qui vous devez apprendre ses volontés. C'est sa loi, c'est votre religion, c'est le secret de votre propre cœur. Allez les consulter à loisir chaque jour. La grâce a ses routes communes, il s'agit de les prendre et d'y marcher. Quand même le Seigneur, passant par dessus ses règles, viendrait vous chercher au milieu du tumulte et des égarements du monde, je suppose même qu'il l'ait déjà fait, et fasse le ciel que je ne me trompe pas! je suppose que la grâce

Digitized by Google

dans ce saint temps ait enfin triomphé de votre cœur, il s'agit de la conserver. Vous avez bien des fois entendu les discours les plus forts là-dessus; mais ces discours mêmes, sans la pratique de celui-ci, seraient inutiles. Il s'agit, dis-je, de persévérer, c'est la bonne fin que Dieu vous demande, dit saint Ambroise; si vous lui avez refusé le commencement, une seule rechute est capable de vous faire tout perdre en vous rendant plus criminel. La consolation d'un pardon reçu, doit vous faire craindre plus que jamais le malheur de retomber, et enfin chacun m'entend ou doit m'entendre, mille raisons vous persuadent en particulier que si, après avoir goûté cette fois les dons célestes, vous venez encore à les mépriser, c'en est fait de vous peut-être pour toujours.

Or, je ne me lasserai point de le répéter: il n'y a point pour vous de persévérance, sans le secours dont je parle. Voilà ce que la grâce vous demande. Voilà ce que le ministre, dépositaire de votre conscience, a dû vous apprendre, et à quoi il n'a pu manquer sans violer lui-même son devoir.

Allez donc, mes frères, c'est ici l'unique vérité qui me reste à vous dire en vous quittant, et je me retire content et satisfait, si j'ai pu vous en inspirer la pratique: allez, sortez de temps en temps du milieu de Babylone, de cette mer orageuse où les vents et les tempêtes vous agitent de toutes parts, et rentrez en vous-mêmes. Soulagez un peu cet esprit et ce cœur qui sont dans l'agitation depuis si longtemps. Tout vous a lassé jusqu'ici dans le siècle. Le monde est un maître bien dur qui vous impose un joug bien pesant. Vous ne sauriez vous empêcher d'en convenir, et Dieu n'en demanderait peut être pas tant. Délassez-vous donc quelquefois des fatigues de ce siècle, des embarras de ce monde, des peines de la vie, des plaisirs passés, des bienséances qui vous sont souvent à charge et qui vous coûtent si cher; délassez-vous auprès du Seigneur et en sa présence: formez-vous pour le reste de vos jours le plan de cette vie réglée dont je viens de vous parler, et qui convient parfaitement à tous les états, quand on y veut chercher de bonne foi le royaume des cieux. Vous y verrez le monde tel qu'il est; sans cela il vous séduira toujours par ses vaines apparences. Vous y trouverez votre Dieu, par tout ailleurs ce sera pour vous un Dieu caché. Vous y découvrirez la grandeur et la force des motifs de la foi, hors de là vos yeux seront fermés à sa lumière. Enfin vous y apprendrez ce que tant d'autres y ont appris avant vous, et ce que le monde ne vous apprendra jamais; c'est-à-dire, le grand art de vous sauver et les vrais moyens d'arriver à la gloire. *Amen.*

SERMON XVI.

Pour le dimanche dans l'octave du Saint-Sacrement.

SUR LA COMMUNION.

Homo quidam fecit cœnam magnam, et vocavit multos. (*Luc*, XIV.)

Un homme fit un jour un grand souper, auquel il invita plusieurs personnes.

Voilà, mes frères (on vous a souvent dit, et la solennité dont l'Eglise s'occupe tout entière pendant cette octave, doit vous en rappeler chaque jour le souvenir), voilà, dis-je, le témoignage le plus éclatant de la sagesse et de l'amour d'un Dieu pour les hommes dans le sacrement de nos autels, et où le Sauveur, en nous retraçant comme un abrégé fidèle de tous les mystères de sa vie, a voulu renfermer dans un seul objet tout le corps et l'esprit de sa religion; en sorte, dit saint Augustin (*De civ. Dei*), que, si, selon les desseins de cette sagesse éternelle, il a fallu que la Divinité s'unît elle-même à l'humanité dans la personne de Jésus-Christ pour pouvoir devenir le médiateur des hommes, il faut maintenant et désormais que cette humanité sainte nous soit unie, pour pouvoir aller à Dieu par ce médiateur. C'est ainsi, ajoute ce Père, que par une économie toute divine, dont il était seul capable, après avoir préparé son Eglise dans le sacrifice de sa mort, pour la réconcilier avec Dieu, il l'anime et la sanctifie tous les jours dans le sacrement de sa chair, pour la rendre digne de Dieu. C'est ainsi qu'il en rassemble tous les membres dispersés dans les différentes parties de la terre; et qu'en les liant étroitement ici bas par l'unité de son corps, autant que par celle de son esprit, il entretient d'une manière admirable cette société sainte, dont il est le chef, le père et le pasteur.

Mais tout cela suppose de notre part, mes frères, une fidèle participation au sacrement de cette chair adorable; et après les tendres avances que Jésus-Christ a faites en nous la donnant, penserait-on qu'il y ait encore des chrétiens, ou qui affectent de s'en éloigner, ou qui n'en approchent que pour en abuser; et pourrait-on croire l'un ou l'autre, si l'expérience ne nous en montrait tous les jours de tristes exemples? C'est ce qui m'engage aussi à venir combattre ces deux égarements, dont le danger me paraît presque égal, et à parler aujourd'hui à ceux qui ne communient pas, comme à ceux qui communient. Je viens dire aux uns que l'éloignement volontaire et affecté où ils vivent de la sainte table est terrible pour eux dans ses conséquences; premier point. Je viens dire aux autres que l'abus volontaire et fréquent qu'ils font de cette table sainte est funeste pour eux dans ses suites; second point, et tout le partage de ce discours, dont le digne usage du sacrement de nos autels sera le fruit solide, si Dieu daigne nous donner son esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Si, en m'élevant aujourd'hui contre l'indifférence scandaleuse de certains chrétiens pour la communion, je n'avais en vue que de leur en régler l'usage plus ou moins fréquent, et de parvenir à fixer leur conduite sur cette pratique sainte, je leur rappellerais, dans la tradition la plus pure, des

Digitized by Google

maximes conformes aux différents degrés de leurs dispositions ; et trop satisfait de pouvoir m'en tenir là, je les laisserais à la sage conduite de ces guides éclairés, à qui Dieu a donné le talent de connaître et de nourrir une tendre et solide piété dans les âmes. Mais pour ceux dont je parle ici, et dont le scandale fait gémir l'Eglise depuis si longtemps, il n'est pas question sans doute de consulter leur empressement pour un sacrement adorable dont ils connaissent à peine le nom; et bien éloigné encore de leur en régler la pratique et l'usage, il ne s'agit que de les bien établir et de leur en prouver la nécessité. Or la voici, mes frères, fondée sur trois principes qui se soutiennent également l'un l'autre, et dont vous allez bientôt voir les justes conséquences : c'est que la communion du corps de Jésus-Christ est tout à la fois un témoignage de religion pour faire connaître que vous êtes chrétien, un devoir de religion pour vous engager à devenir chrétien, une ressource de religion pour y trouver la grâce de vivre en chrétien; en sorte que, sans la pratique de la communion, on ne peut avoir communément ni le vrai caractère de chrétien, ni l'occasion de le devenir, ni les moyens efficaces de vivre comme tel : je dis au reste communément et pour l'ordinaire, parce que je me contente ici d'établir la règle générale, sans toucher aux exceptions particulières. Ce sera à vous de bien examiner devant Dieu dans quelle classe vous vous trouvez. Attention seulement, mes frères, à ces trois vérités.

Et d'abord il s'agit, comme je viens de dire, d'avoir des marques et de faire connaître que vous êtes chrétien; or, prenez garde, s'il vous plaît; la manducation du pain eucharistique est tellement un témoignage essentiel de la religion et la marque sensible d'un membre vivant de l'Eglise, qu'elle a droit de vous retrancher de son sein, quand vous osez de vous-même et en certain temps vous séparer du corps de Jésus-Christ; mais ce retranchement si terrible aux yeux de la foi, qu'est-ce autre chose dans sa substance qu'une exclusion absolue de la table même du Seigneur, et pourquoi l'Eglise vous regarde-t-elle alors comme un étranger à son égard, sinon parce que vous ne pouvez plus lui produire de véritable marque d'enfant, tandis que vous n'avez plus de droit d'assister à cette table sacrée? C'est, dit saint Augustin, fondé sur la doctrine de l'Apôtre, et on ne saurait trop se remplir de cette vérité, c'est qu'il n'y a rien qui appartienne plus à la foi de l'Eglise et qui en marque plus évidemment l'unité que le sacrement de nos autels, parce qu'il n'y a rien qui renferme plus expressément tout ce qui forme l'union que Dieu veut avoir avec les hommes que la participation à ce sacrement : *Unum corpus multi sumus, omnes, qui de uno pane participamus.* (*I Cor.*, X.)

Qu'on interroge en effet, dit le même Père, qu'on demande à un catéchumène s'il mange le corps du Fils de Dieu, il répondra d'abord que non, et qu'il ne peut donner encore cette marque de cette communion avec l'Eglise, parce qu'il n'est pas encore chrétien. C'en était donc alors la preuve essentielle et naturelle, comme ce l'est encore maintenant; je demande donc, en formulant aujourd'hui la question d'une autre manière, je demande moi-même si l'on est chrétien et si l'on appartient véritablement à Jésus-Christ, lorsqu'on fait une profession ouverte de ne point approcher du sacrement de son corps; je demande, et c'est avec un cœur pénétré de douleur, si l'on est enfant de l'Eglise, lorsque content de s'être rendu à ses ordres une fois par contrainte ou par bienséance, on prend le parti de vivre dans son sein le reste de l'année, sans lui donner le témoignage le plus authentique de sa religion et l'acte le plus exprès de sa foi dont on puisse l'édifier. Fut-il jamais de chimère mieux marquée et de paradoxe plus insoutenable dans le christianisme?

Parcourez, mes frères, les monuments les plus augustes de l'Eglise; relisez ces ordonnances célèbres des évêques de notre France que nos rois ici même crurent devoir munir de leur autorité; vous verrez recommander aux fidèles de communier tous les dimanches, mais d'une manière si forte, qu'il semble qu'on y reconnaîtrait une indispensable nécessité : *Quia aliter salvi esse non possunt* (*Capitula* 5, 6); et les raisons sur lesquelles ils appuyaient cette obligation étaient précisément les mêmes que celles qui nous occupent; c'est que Jésus-Christ ayant voulu consommer dans ce mystère l'unité entre lui et nous, c'était renoncer à cette unité précieuse, se séparer de son corps, faire une sorte de schisme avec lui que de ne pas recourir à ce sacrement, à ce symbole d'unité; c'est, disaient-ils encore, que Jésus-Christ ayant voulu que le pain, plutôt que toute autre matière, entrât dans ce sacrement, nous annonçait par cela seul que ce devait être pour nous une nourriture ordinaire, un aliment de tous les jours aussi nécessaire à la nourriture spirituelle de l'âme que le pain l'est à la nourriture du corps : *quia aliter salvi esse non possunt.*

Après cela, mes frères, comment est-il possible que vous jugiez de la communion comme d'une action arbitraire et de pur choix pour un chrétien, que vous la regardiez avec une indifférence mortelle, comme le simple exercice d'une dévotion populaire, et peut-être, le dirai-je? peut-être comme un pieux amusement et une pratique superflue dont on peut se passer sans conséquence? Où en sommes-nous, grand Dieu! quel temps! quelles mœurs! et nos pères eussent-ils jamais cru qu'on aurait eu à combattre quelque jour le scandale d'une conduite si honteuse à la religion? Mais s'il en est ainsi de la communion, mes frères, quel fond d'ignorance et de simplicité n'avons-nous pas à reprocher aux siècles les plus purs de l'Evangile, et d'où venait donc alors cet empressement si vif et si commun

Digitized by Google

pour aller à la table du Seigneur? Pourquoi là-dessus cette exacte discipline de l'Eglise, si constamment soutenue dans toutes ses assemblées, et si fortement recommandée à ses premiers pasteurs? Pourquoi l'ardeur de ses gémissements et de ses désirs, qu'elle a exprimée d'une manière si touchante dans son dernier concile, sur la fréquentation de ce sacrement, et dont elle serait toujours prête à faire un commandement absolu, si la dureté de ses enfants ne lui faisait craindre le violement continuel de ses justes lois? Pourquoi ces plaintes si vives et si réitérées de saint Chrysostome qui reprochait à quelques-uns de son peuple d'être sortis de l'Eglise et du sacrifice de l'autel, sans avoir participé à la victime adorable qu'on y offre? Pourquoi cette attention particulière et ce soin si religieux d'envoyer par les mains des diacres l'hostie sainte à ceux qui étaient légitimement absents ou qui manquaient de prêtre pour leur rompre ce pain sacré? *Absentibus per diaconos mittitur.*

Pourquoi surtout les soupirs, les larmes et l'impatience sainte de tant de pénitents publics qui ne souhaitaient voir la fin de leurs travaux que pour être admis comme auparavant au banquet sacré de l'Agneau? Ce n'étaient alors, mes frères, ni la longueur des jeûnes ni les autres satisfactions qu'ils regardaient comme la plus grande peine, mais la séparation du corps de Jésus-Christ, dont on les avait justement éloignés. Ils croyaient par là même n'être plus chrétiens que de nom, et n'avoir plus rien qui les distinguât des Juifs et des idolâtres. On les voyait fondant en pleurs, prosternés aux pieds des fidèles à la porte des temples, demander instamment leur délivrance, implorer de toute part le mérite des confesseurs, le sang et le crédit des martyrs, pour se voir rétablis au moins dans nos saints mystères. Hélas! siècles heureux de nos pères, qu'êtes-vous devenus? Venez nous instruire une bonne fois, ou nous confondre du moins et nous faire salutairement rougir par vos exemples. Aujourd'hui que l'Eglise, dont l'esprit ne change jamais, a cru devoir changer de conduite envers ses enfants, et, par une indulgence extérieure qu'ils n'ont pas méritée, leur donner plus d'attrait pour les biens qu'elle possède, ils s'arrachent, pour ainsi dire, de son sein, et s'excommunient eux-mêmes pour vivre comme des étrangers, au milieu d'elle. On les voit tranquilles dans cette séparation volontaire dont la foi a horreur; et en ne communiant pas, ils se mettent peu en peine de paraître chrétiens, bien moins encore de l'être en effet; puisque si la communion est une marque de religion à quoi l'on connaît le chrétien, elle est encore un devoir de religion qui engage à le devenir. C'est la seconde preuve de sa nécessité, et c'est ici qu'il faut enfin démasquer une bonne fois les faux sentiments et le langage hypocrite de la plupart des gens du monde sur cette matière.

Quel est en effet ce langage, quels sont ces prétendus religieux sentiments dont on s'autorise aujourd'hui pour ne plus fréquenter nos sacrements, et qui en ont presque anéanti le saint usage parmi certains fidèles? C'est qu'on est parfaitement instruit, dit-on, des dispositions qu'exige la communion, et du crime détestable d'un pécheur sacrilége qui s'attire la plus terrible condamnation en profanant le corps de Jésus-Christ. C'est qu'on n'ignore pas, dit-on, que l'usage fréquent de nos mystères demanderait certaines préparations de conduite; que c'est un abus intolérable de vouloir allier ce saint usage avec l'esprit du monde, avec l'affection à ses fautes, avec un amour dominant de soi-même qui nourrit dans le cœur les différents vices dont on a contracté l'habitude autant qu'il néglige les différentes vertus dont on ne veut pas soutenir la pratique. Jusque-là il n'y a rien que de solide et d'exactement fondé sur les principes de la religion. J'en dois convenir avec vous, mes frères, et je suis bien éloigné de combattre ou de diminuer des vérités qu'on ne saurait vous annoncer avec trop de zèle. Or, de ces vérités mêmes dont on s'applaudit d'être si bien instruit dans le monde un cœur droit et sincère devrait d'abord tirer de justes conséquences, et se parler à soi-même dans ces termes: Puisque pour communier dignement, je me trouve engagé à mener une vie chrétienne et conforme à l'esprit de ma vocation, c'est par cet engagement même que la pratique de la communion me devient absolument nécessaire. Le sacrement que l'Eglise me présente est une viande céleste, pernicieuse à la vérité pour celui qui la reçoit mal, mais inutile aussi pour celui qui ne la reçoit pas. Je change pour moi cette divine nourriture en poison mortel, lorsque j'y participe avec un cœur qui n'est pas à Dieu; mais je m'oppose aussi aux desseins de Dieu, je méprise et j'anéantis pour moi ses bienfaits, lorsque je m'en éloigne par l'indifférence de ce même cœur. Il ne me reste donc que de travailler à m'en approcher dignement, et il n'y a point pour moi de milieu. C'est même mon plus grand bonheur de n'en pas trouver dans cette occasion; et s'il est vrai qu'en profanant le corps de Jésus-Christ, j'attire sur moi pour l'avenir un jugement de réprobation, il est également vrai qu'en me séparant comme je fais du corps de Jésus-Christ, je vis dès à présent sur la terre comme un misérable réprouvé qui ne fait pas grand état d'être uni avec lui.

Ainsi se parle à soi-même une âme sincère à qui il reste encore quelque sentiment de religion et d'équité naturelle. Mais il ne faut pas attendre un si beau reste de droiture de la plupart de nos mondains. Ils raisonnent bien autrement aujourd'hui; et, au lieu de n'établir le principe de bonne foi que pour en tirer dans la pratique de justes conséquences, ils laissent là les conséquences pour justifier leur peu de religion par la vérité même du principe. C'est plutôt fait pour eux d'abandonner les choses sain-

Digitized by Google

tes que de se mettre en état de les traiter saintement, et, parce qu'ils sont convaincus que l'usage de la communion les obligerait à réformer leur conduite, ils prennent le parti de retrancher la communion pour ne pas s'engager à cette réforme. Après cela on se croit en droit de vivre tranquille, laissant aux âmes chrétiennes qui vont à la table sainte le soin de veiller sur elles-mêmes, et trop content de s'être déchargé de ce fardeau. Après cela on ose encore se rassurer, et dire même en public avec un air de complaisance que, en s'éloignant de nos sacrements, on ne s'expose pas à les profaner, et que, si l'on n'a pas la gloire d'être dévot, on a du moins la consolation de n'être pas impie. Après cela, on vient encore, au grand scandale de toute l'Eglise, nous donner les raisons les plus frivoles et les motifs les plus criminels comme une marque de son respect pour Jésus-Christ, et de la juste crainte de se rendre sacrilége à son égard.

Quel fond d'illusions grossières, et jusqu'où ne va pas la séduction de l'erreur pour étourdir une fausse conscience? Vous respectez la chair de Jésus-Christ, dites-vous? Je le croirai sans peine, mondain, lorsqu'au lieu de vous savoir bon gré d'en être séparé, et de vous regarder par là comme dans un état de franchise et de liberté, vous me montrerez quelques sentiments qui vous en rapprochent. Vous craignez de recevoir indignement cette chair adorable? Je le croirai sans peine, pécheur, lorsque je vous verrai craindre souverainement tous les péchés qui vous en rendent indigne, et combattre de bonne foi par la pénitence tous les obstacles qui vous en tiennent éloigné. Je conviendrai que vous avez encore quelque égard pour cette viande sacrée, lorsque je vous verrai pénétré d'une vive douleur d'en être privé, et n'avoir même, selon saint Chrysostome, que cette vraie douleur dans le monde. ***Unus sit nobis dolor hac esca privari.*** Lorsque, souffrant avec peine la faim de ce pain céleste, vous prendrez sans délai toutes les mesures convenables pour vous en nourrir, et qu'une communion bien faite et bien préparée sera successivement pour vous une préparation à une autre. Mais sans cela, je vous appellerai avec tous les Pères de l'Eglise un homme, à le bien prendre, sans probité, sans foi, sans religion; un homme fourbe, hypocrite et dissimulé, qui se pare d'un vain respect pour le sacrement de nos autels, mais qui, dans le fond, n'en fait pas plus de cas que d'une vaine cérémonie; un homme esclave de ses passions, qui ajouterait sans peine à tous les désordres de sa vie celui de la communion indigne, s'il pouvait s'y procurer quelque satisfaction sensible, et qui ne s'épargne proprement dans le cours de l'année le crime du sacrilége que parce qu'il n'y trouverait qu'un crime tout gratuit et sans plaisir; un homme aveugle et abusé, qui compte se rendre au précepte de l'Eglise, en le prenant une fois à la rigueur, sans sonder les dispositions qu'il y apporte, et qui ne voit pas que ces dispositions, si elles étaient vraies, lui laisseraient celle d'en approcher plus souvent; un homme enfin, très-indifférent pour son âme, et qui, en prenant le parti de ne pas communier, paraît très-déterminé à ne point mener une vie chrétienne, puisqu'il s'ôte par là les plus efficaces moyens de vivre comme tel. Troisième preuve, et qui n'est encore qu'une suite naturelle de la seconde.

En effet, mes frères, et en deux mots, on fera là-dessus tant de raisonnements que l'on voudra, il en faut toujours revenir à ce point capital établi par Jésus-Christ même, et qui, bien mieux que tout le reste, doit nous convaincre de l'intention qu'il a eue par le don précieux de sa chair : c'est précisément d'influer, de demeurer en nous comme notre chef, en nous donnant le moyen d'être attachés à lui comme ses membres, ou plutôt de nous faire vivre en lui et pour lui, en se donnant à nous comme le pain vivant descendu du ciel; en sorte, dit saint Chrysostome, qu'en nous privant volontairement de ce pain céleste, nous ne saurions éviter la mort; en sorte qu'il n'est pas plus possible, dans le cours ordinaire, de soutenir la vie de la grâce sans l'Eucharistie, que celle du corps sans le secours des aliments, et qu'il doit paraître aussi naturel à une âme chrétienne d'avoir recours à l'une pour se nourrir, qu'à un homme mortel de chercher sa nourriture dans l'autre. Rien n'est plus précis sans doute, il ne faut pas d'autre commentaire, et l'on chercherait en vain sur cette matière des raisons mieux établies que celles-là.

Or, sur tous ces principes, et en supposant toutes ces raisons; où en êtes-vous, homme du monde qui m'écoutez, et que prétendez-vous en prenant le parti d'abandonner l'usage sagement réglé de la communion? Car enfin, et tel que puisse être votre état, de quoi est-il question pour vous comme pour tout autre? Vous ne l'ignorez pas. Il s'agit, après tout, pour mener une vie chrétienne, de vivre ici-bas de la grâce; et vous prétendez la trouver, en faisant profession de ne point approcher de celui qui la donne et qui en est l'auteur? Vous aurez l'humilité, la continence, l'esprit de prière, le détachement des choses sensibles, l'amour des vrais biens, et vous trouverez, pour ainsi dire, sur vos pas, toutes les vertus, sans les aller chercher dans leur source? C'est donc en vain, dit saint Augustin, que cette source abondante est ouverte, et que ses eaux salutaires coulent depuis tant de siècles dans la cité de Dieu. C'est donc en vain que Jésus-Christ s'offre à nous dans le sacrement de son corps comme la vertu de notre âme, et qu'il atteste même avec serment, que si nous ne mangeons pas la chair du Fils de l'homme, nous n'aurons point la vie en nous? Paroles très-inutiles pour ne pas pousser plus loin le blasphème, langage tout au moins superflu dans la bouche de la Vérité, s'il est permis de se

Digitized by Google

priver de cette chair adorable. *Non habebitis vitam in vobis.* (*Joan.*, VI.)

Il s'agit pour vous comme pour tout autre de sanctifier vos devoirs, vos emplois et les divers engagements où vous vous trouvez, et vous viendriez à bout de les sanctifier par l'abandon de la communion? Ah! les fidèles des premiers temps étaient donc bien mal instruits, lorsque, partagés comme vous en des conditions différentes, ils persévéraient avec tant de zèle dans la fraction du pain et la regardaient ici-bas comme l'unique ressource de leurs différents besoins. *Erant perseverantes in fractione panis.* (*Act.*, II.) Il s'agit de regarder votre demeure sur la terre comme un voyage qui n'a rien moins qu'une éternité pour terme; et dans le chemin qui vous reste à faire, vous aurez le courage de marcher jusqu'à la montagne d'Horeb sans le secours des aliments que l'ange vous présente? Avez-vous donc oublié, dit saint Grégoire, ce que le Seigneur ordonna au plus zélé des prophètes, et d'où Elie tira la force de soutenir une marche de quarante jours pour arriver jusqu'à la montagne de Dieu. *Ambulavit in fortitudine cibi illius.* (III *Reg.*, XIX.)

Il s'agit dans ce pénible voyage de vous défendre contre les amorces dangereuses d'une chair rebelle, contre les artifices du démon, les erreurs et les séductions du monde, et vous serez victorieux de tant d'ennemis irréconciliables et importuns, vous échapperez impunément à tant de piéges sans le secours de la divine Eucharistie? L'Eglise avait donc grand tort autrefois d'en munir ses martyrs avec tant de soin avant qu'ils allassent au combat. Elle avait grand tort de se défier de leur courage, malgré la foi qui les animait, et de n'oser en exposer un seul sans le corps de Jésus-Christ. Car voilà, mes frères, toutes les armes des fidèles contre la rage des tyrans : le seul calice du Seigneur était alors leur véritable préparation à celui du martyre. C'est de la table sainte qu'on les voyait sortir comme des athlètes redoutables à leurs propres bourreaux; et si la foi nous animait, dit saint Chrysostome, nous en sortirions nous-mêmes comme des lions devenus terribles aux yeux du démon. *Tanquam leones facti diabolo terribiles.*

D'où pensez-vous, en effet, mes frères, d'où croyez-vous que viennent encore aujourd'hui dans les âmes justes les sentiments de cette foi vive qui les fait triompher du monde et de ses passions; cette pratique constante des bonnes œuvres, ce goût dominant pour les choses saintes, cette pureté inviolable, cet esprit de sagesse et de piété qui doit confondre du moins ceux qu'il n'édifie pas; demandez-leur quel est, dans ce triste exil, leur grande ressource, leur consolation, leur soutien, et ils vous répondront qu'ils n'en connaissent point d'autres, que la pratique et l'usage fidèle de nos saints mystères : mais aussi que voit-on tous les jours parmi cette foule de pécheurs qui courent une seule fois par force ou par bienséance à la table du Seigneur; et quand on les supposerait bien convertis à Dieu, dans le moment rapide où ils viennent communier, ce qui n'est pas, et ne peut pas être, comment se flattent-ils de soutenir l'état d'une conversion sincère, avec cette communion unique et cette indifférence affectée dont ils prennent le scandaleux parti pour le reste de l'année? C'est à eux d'en décider, et à vous, mes frères, de bien examiner quel est votre état si vous êtes de ce nombre. N'en disons donc pas davantage sur cet article; et après avoir parlé de ceux qui se privent par leur faute de la communion, parlons un moment à ceux qui en abusent. C'est la matière de mon second point.

SECOND POINT.

Je m'adresse donc ici maintenant, mes frères, à des chrétiens moins indifférents pour nos sacrements, que ceux que je viens de combattre, et qui paraissent même se faire un devoir de les fréquenter dans le cours de leur vie. Mais parce qu'il y en a de plus d'une sorte, et qu'il importe beaucoup de ne les pas confondre, j'excepte d'abord ceux qui, dans un état d'indignité claire et décidée, font violence au corps de Jésus-Christ, se rendent coupables d'un sacrilége non équivoque, mangent et boivent sans effroi, sans remords, leur jugement et leur condamnation. J'excepte ensuite tous ceux dont la vertu sincère édifie l'Eglise, en se nourrissant avec fruit du pain de vie; et je parle seulement à ceux qui, toujours plus attentifs à l'usage régulier des sacrements qu'au fruit qui leur en revient, borneraient toute leur dévotion à n'y pas manquer, et paraîtraient bien plus en peine d'observer là-dessus les règles qu'ils se sont faites, ou qu'on leur a prescrites, que de remplir les devoirs qu'elles leur imposent. A ceux qui, ne croyant pas qu'on puisse allier le nom et la qualité de chrétien avec l'indifférence et l'éloignement habituel de l'Eucharistie, en quoi sans doute ils ne se trompent pas, croient cependant, par une erreur non moins funeste, pouvoir allier l'usage de l'Eucharistie avec un fond et un détail de conduite qui n'y répond pas; et bien loin de juger comme ils devraient de leurs communions, par la sincérité et l'étendue de leur piété, jugent précisément de leur piété par l'appareil et le nombre de leurs communions. A ceux qui, s'étant fait tranquillement une coutume d'aller à la table du Seigneur, sans porter dans le fond du cœur la vérité de l'épreuve évangélique, y contractent peu à peu cette familiarité funeste qui en produit le mépris, parce qu'elle n'en discerne plus la sainteté. A ceux enfin dont la conscience volontairement aveugle et trop longtemps négligée change sans cesse en abus, et rend tout au moins inutile, la pratique la plus sainte de la religion.

Et c'est de cet abus même, c'est de cette inutilité volontaire que je parle pour leur en montrer les funestes suites. Arrêtons-nous pour cela un moment aux célèbres pa-

Digitized by Google

roles que saint Paul adressait à certains fidèles de Corinthe, et sur les justes peines qu'il leur rappelait alors, pour ne s'être pas éprouvés comme il faut; nous jugerons bientôt par proportion de celles qui arrivent aujourd'hui parmi nous. Car c'est par le défaut de cette épreuve véritable et intérieure, leur disait l'Apôtre, qu'il y en a parmi vous plusieurs qui sont infirmes, beaucoup qui languissent, et un grand nombre d'autres qui dorment du sommeil de la mort : *Ideo inter vos multi infirmi, imbecilles, et dormiunt multi.* (I *Cor.*, XI.) Voilà précisément dans l'exposition morale, que je vais faire en peu de mots de ces trois circonstances, le triste portrait des chrétiens dont il est question; et plût au ciel que, en y reconnaissant au vrai leur état, ils voulussent craindre enfin les justes châtiments qu'ils s'attirent par leur faute, et en faire cesser la cause !

En effet, mes frères, au lieu de trouver d'abord dans l'Eucharistie cette augmentation de la grâce qui en fut toujours le premier avantage et le fruit le plus marqué; au lieu de s'y fortifier contre les différentes tentations de la vie, en recevant ce pain des forts, ils en sortent toujours plus infirmes, plus abandonnés à eux-mêmes et plus dénués des dons de Dieu. Pourquoi? C'est, dit saint Augustin, que cette viande céleste préparée aux âmes grandes, et qui fait croître celles qui travaillent à leur avancement, ne fait, pour ainsi dire, qu'accabler un cœur volontairement lâche et ingrat, qui se ferme tous les jours et qui se resserre pour un Dieu dont il ne sent plus les bienfaits. C'est que le même remède destiné à guérir dans un chrétien encore faible, mais fidèle, les restes malheureux de la plaie du péché, augmente par contre-coup les blessures d'un cœur malade, et qui aime sa maladie. C'est que la même nourriture, dont le suc vivifiant engraisse, répare et soutient le juste qui vit de la foi, devient dans une âme infidèle une espèce de mauvais levain qui en consume la force et en dessèche peu à peu la vigueur. Hélas! j'en atteste ici l'expérience, et vous le savez, les fruits d'une seule communion faite avec la ferveur de la piété sont trop bien marqués pour pouvoir s'y méprendre. Elle laisse toujours des restes trop sensibles, et l'on n'a pas beaucoup de peine à discerner ceux qui vont manger le pain de la table du Seigneur avec un vrai cœur d'enfant.

Mais que voit-on au contraire tous les jours, que remarque-t-on dans ceux qui le mangent si souvent sans ce cœur véritable, et qui pourrait comprendre les pertes qu'ils y font? On se les dissimule avec soin, on tâche de s'étourdir, en n'approfondissant rien sur ces communions abusives; mais les suites n'en sont pas moins réelles, par les différentes infirmités qu'on y contracte; et si l'on paraît jouir encore aux yeux des hommes d'un témoignage de vie qu'on n'a peut-être plus aux yeux de la foi, on ne doit l'attribuer qu'au seul défaut de ces occasions décisives que la Providence a su éloigner. Du reste ce fond de cupidité que l'on porte avec soi, bien loin de diminuer et de perdre de son poids, fait tous les jours de nouveaux progrès dans un cœur lâche et négligé. Autant de défaites et de faux pas sur tous les points qui ne paraissent pas évidemment mortels. Autant de chutes et de rechutes dans les mêmes infidélités qu'il se présente d'occasions de tomber. Souvent même on est vaincu sans combat, les passions secrètes entraînent sans résistance, et le cœur se rend sans effort. C'est tout ce qu'on peut attendre de tant de communions inutiles qui tournent en abus. C'est aussi ce qu'on voit trop souvent parmi ceux qui en abusent, et qui, s'ils sont encore de bonne foi, ne sauraient méconnaître dans ce moment le juste langage que je leur tiens après l'Apôtre. *Ideo inter vos multi infirmi.*

Ce n'est pas tout, mes frères, et voici en second lieu la suite naturelle d'un tel état : je veux dire qu'outre cette extrême faiblesse qui expose à tant d'infidélités, et qui donne la malheureuse facilité d'y tomber, on est d'ailleurs dans l'indifférence, et dans je ne sais quelle langueur habituelle pour les choses de Dieu, Qui ne penserait en effet que ceux dont je parle ici deviennent toujours plus sensibles et plus religieux, puisque les exercices de la piété chrétienne leur sont plus familiers, et qu'ils paraissent en faire plus souvent leur occupation? Qui ne croirait, dis-je, qu'ils en sont aussi plus fortement pénétrés que les autres, et la vivacité de leurs sentiments l'emporte beaucoup sur celle du commun des fidèles? Il en devrait être ainsi sans doute, et la seule raison le persuade; mais par le plus étrange renversement qui n'est que la juste peine de leur conduite, ce sont ceux-là même dont la tiédeur et l'indifférence affligent l'Eglise tous les jours et contristent sans cesse l'esprit de la grâce dans leur âme. Souvent de pauvres pécheurs convertis depuis peu et revenus du plus profond de l'abîme sentent tout le feu d'un zèle chrétien, s'attendrissent sur le premier objet que la piété leur présente, et portent partout avec édification cette foi vive qui rend Dieu présent et sensible au cœur. Souvent des étrangers entrent avec joie dans le royaume, et courent avec une ardeur incroyable dans les voies nouvelles de la justice, tandis que ces anciens domestiques de la maison de Dieu, nourris si souvent à sa table, ne présentent qu'un fond de dégoût, et ne trouvent presque rien que d'insipide et d'indifférent dans la religion.

D'où vient cela, chrétiens? N'en cherchons point d'autre cause que l'inutilité volontaire de nos sacrements. Car enfin, si quelque chose dans le monde paraissait plus capable de nourrir et de renouveler tout l'esprit de la piété dans une âme, c'était sans doute la vie de Jésus-Christ sur nos autels, le bonheur de le recevoir, le soin et l'obligation de lui préparer une demeure. Il n'en faut pas davantage aux âmes un peu ferventes pour

Digitized by Google

les engager à une vie sainte, et ce seul objet leur paraît un motif d'attention toujours plus nouveau. Mais aussi, mes frères, lorsqu'un tel objet ne rappelle plus rien, qu'on s'accoutume à franchir ce pas sans scrupule, et à rompre ce frein salutaire par l'abus de la communion; lorsqu'on en est venu jusqu'à fermer son cœur tant de fois, et à ne point sentir un si puissant motif, ah! il semble que la religion n'en ait plus d'autre capable de se faire respecter, et de réveiller la ferveur d'une âme lâche. Tout le reste est regardé avec indifférence, toutes les vérités sont comme émoussées, rien ne touche, rien ne fait impression; et, pour revenir aux termes de saint Paul, on est dans la langueur et dans je ne sais quelle froideur habituelle pour les choses de Dieu : *Ideo multi imbecilles.*

Encore si l'on sentait, du moins de temps en temps, quelque pointe de remords dans un tel état. Si la conscience du moins reprochait quelquefois un peu l'indignité de l'abus que je combats ici, peut-être ce retour intérieur pourrait-il en corriger l'habitude, et rendre désormais plus attentif. Mais voici le comble du malheur pour les personnes dont je parle, et le troisième effet de tant de communions inutiles, c'est que parmi ceux qui n'en font que de cette espèce, à peine s'en trouve-t-il un qui rappelle là-dessus devant Dieu son propre cœur, à peine un seul qui se juge sérieusement lui-même au tribunal de la vérité. On ne craint que ce qu'on appelle communion manifestement indigne et sacrilége. On n'est frappé que du crime des pécheurs déclarés, qui portent sur le front tous les caractères d'une trahison ouverte. Du reste on est tranquille pour soi-même. et disposé à faire toujours le même usage de l'Eucharistie : même ingratitude pour Dieu, même amour déréglé de soi-même, même indifférence pour le prochain, mêmes passions secrètes, mêmes attaches dans le cœur, même liberté dans les sens, mêmes défauts de charité dans les paroles, même fond d'orgueil, de jalousie, de duplicité, de tiédeur, de négligence dans les devoirs. La conscience ne dit rien, ou, si elle parle, on ne l'écoute pas, et on s'alarmerait sans doute trop justement si on l'écoutait, on sentirait bientôt le besoin qu'on a d'une conversion sincère dans un tel état. On tremblerait utilement à la vue de tant de communions inutiles. On se reprocherait de ne rien donner à Jésus-Christ lorsqu'il se donne tout à nous. On rougirait de se voir tout à la fois si près des autels, et si loin de Dieu. On réparerait enfin, à l'avenir, par des sacrifices plus purs et plus entiers la perte de tant d'hosties immolées sans fruit. Mais des sentiments si justes et si raisonnables ne sont guère ordinaires à ceux dont je parle : tout est engourdi chez eux; ils ont des yeux sans voir, des oreilles sans entendre, ils sont insensibles, et ils dorment enfin d'un sommeil léthargique qui ressemble à celui de la mort : *Ideo dormiunt multi.*

Funeste sommeil, *hélas!* et dont les suites sont bien plus à craindre qu'on ne pense. Il semble, ô mon Dieu! que ces âmes lâches et infidèles ne seraient pas assez punies de leur négligence en perdant le fruit de la communion, si elles n'y perdaient encore l'attention et la sensibilité à leur triste état; mais puisque votre ineffable patience les a supportées jusqu'ici, Seigneur, votre vérité peut bien encore les réveiller, rompre la surdité de leur cœur. Ecoutez-la donc, mes frères, et pour recueillir le fruit de ce discours, puisque je me suis adressé à ceux qui ne communient pas comme à ceux qui communient sans fruit, je leur dirai maintenant avec saint Chrysostome, et je souhaite que chacun se le dise à soi-même dans ce moment : *Hei mihi, quot ad salutem nobis vices!* Hélas! où en suis-je, misérable? quelle excuse au jour redoutable des vengeances, et quelle ombre de prétexte peut-il me rester après tant de ressources favorables que me laisse la foi? Un Dieu prodigue de son amour envers moi, se proportionnant à ma faiblesse, soumis tout entier à mes propres usages pour me sauver, et je péris! Un Dieu devenu mon hostie, mon pain, ma nourriture, et je meurs de faim! Ah! malheur à moi, indigne et infidèle, si je néglige de le recevoir dans son sacrement adorable! mais malheur à moi, doublement injuste et ingrat, si je le reçois sans participer à la vertu divine de ce sacrement! *Hei mihi!* Ce n'est qu'en communiant que je puis éviter la mort; mais je ne puis trouver la vie que dans le fruit même de la communion. Fixez-vous désormais à ces deux points, mes frères, mesurez toujours votre conduite sur ces deux vérités, et la table sainte où le Seigneur vous invite sur la terre, deviendra pour vous le gage du festin qu'il vous promet dans le ciel. *Amen.*

SERMON XVII.

Pour le jour de l'octave du Saint-Sacrement.

SUR L'INDIGNE COMMUNION.

Accipite et comedite. hoc est corpus meum : quod pro vobis tradetur. (*Matth.*, XXV.)

Prenez et mangez, ceci est mon corps, qui sera livré pour vous.

Si l'Eglise touchée de l'amour ineffable de Jésus-Christ pour les hommes, et pénétrée de la grandeur du bienfait qu'il leur laisse dans l'auguste sacrement dont la mémoire vient de l'occuper tout entière durant cette sainte octave; si l'Eglise, dis-je, remplie de ces justes et religieux sentiments, n'avait à se plaindre que de la froideur et de l'ingratitude de certains chrétiens, c'est-à-dire, de ceux qui, rebelles aux paroles que vous venez d'entendre, refusent de se trouver au sacré festin de l'Agneau; elle pourrait en même temps s'applaudir d'un grand nombre d'autres qui témoignent quelque empressement à y venir, et les voies de Sion gémissantes de se voir abandonnées par les enfants de Bélial se consoleraient du moins un peu, en voyant les restes d'Israël courir avec ardeur à ses saintes solennités.

Digitized by Google

Mais le malheur dont cette tendre épouse se plaint trop justement, c'est que parmi ceux qui paraissent venir quelquefois en foule, pour prendre place à la table de son Sauveur, plusieurs en profanent témérairement la sainteté, et n'ont pas honte d'abuser de ses plus adorables mystères. Egarement, hélas! trop ordinaire aujourd'hui, mais d'autant plus funeste, qu'on est insensible aux terribles effets qu'il produit, et qu'on ne veut pas voir l'erreur qui y fait tomber.

Oui, mes frères, je le dis avec un cœur flétri de douleur, et c'est ce qui fait souvent le triste sujet des larmes de l'Eglise, au milieu de ses plus beaux jours : le sacrilége est très-commun parmi ceux qui vont s'asseoir à la table de Jésus-Christ, et cependant presque tout le monde se flatte d'en être exempt. Voilà l'erreur. Le sacrilége est énorme au delà de tout ce qu'on peut dire; cependant presque personne ne craint le malheur d'y tomber. Voilà l'insensibilité. Faisons donc connaître aujourd'hui le nombre des coupables, en découvrant les causes de leur crime, et réveillons en eux, s'il se peut, l'horreur et la crainte du crime en leur en montrant le caractère. C'est en deux parties le sujet de ce dernier discours, où je souhaite plus que jamais, mes frères, la préparation efficace de vos cœurs, aux vérités que vous allez entendre, après que nous aurons imploré le secours divin par l'intercession de la Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il n'est pas malaisé, mes frères, de découvrir ce qui engage si communément à profaner la table sainte du Seigneur, dès qu'on rappelle seulement les différents devoirs qu'elle impose, et il ne faut que se fixer sur cette matière à l'oracle célèbre de saint Paul, pour y apercevoir d'abord trois épreuves que l'Eglise exige de ses enfants, par rapport au corps de Jésus-Christ, c'est-à-dire une exacte et sérieuse préparation avant que de le recevoir, la pureté d'un cœur véritablement converti quand on le reçoit, et enfin une sincère disposition à vivre d'une manière digne de lui après qu'on l'a reçu : *Probet seipsum homo.* (*1 Cor.*, XI.) C'est sur cela aussi que chacun de vous pourra juger sûrement de son état, et reconnaître sans peine s'il n'est pas du nombre des profanateurs dont je parle.

En premier lieu donc, ce sacrement adorable demande qu'on s'y prépare d'avance sérieusement, et la seule précipitation d'un chrétien qui, du milieu du siècle corrompu où il a vécu comme les autres, prétend voler tout d'un coup à la table sainte du Seigneur, et ne faire, pour ainsi dire qu'un pas de Babylone au temple de Jérusalem, doit passer certainement pour la plus criminelle présomption et la témérité la plus marquée. Attendez donc, pécheur, dit saint Chrysostome (hom. 3 *in cap.* 1 *Ep. ad. Eph.*) si éloquent sur ce sujet, arrêtez-vous un moment, s'il vous plaît, et ne franchissez pas sitôt les saintes barrières qui entourent nos autels. Mais rappelez d'abord dans votre esprit toutes les précautions que la loi imposait autrefois pour ses sacrifices, et comparez, un moment du moins, la réalité avec la simple figure. Transportez-vous vous-mêmes seulement jusqu'aux îles barbares de Cethim, pour y voir les nations dans leur superstitieuses cérémonies, et peut-être commencerez-vous pour lors à juger un peu de ce que la foi chrétienne doit exiger pour le plus saint de ses mystères.

Je sais qu'un cœur innocent, qui porte encore dans un vase pur et sans corruption la grâce de sa première consécration, n'a pas besoin qu'on l'arrête lorsqu'il veut entrer dans la salle du festin. C'est l'ami de l'Epoux; il est digne d'être toujours à sa table. C'est le disciple vierge et bien-aimé, qui a droit de se reposer sur le sein adorable de son Sauveur. Multipliez-les, Seigneur! et augmentez-en le nombre dans le cénacle, pour remplacer tant de perfides Judas qui vous déshonorent. Je sais encore qu'un cœur vraiment pénitent, qu'une âme qui a blanchi ses vêtements dans le sang de l'Agneau sans tache, peut librement assister aux noces de cet Agneau, et se nourrir avec confiance de sa chair sacrée. Ce n'est pas ceux-là dont l'Eglise se défie; on a rien à leur prescrire, et ils préviennent eux-mêmes l'avis de l'Apôtre. Leur vie n'est proprement qu'une préparation continuelle à la communion, et une communion les dispose toujours à une autre. Ils mettent ici-bas toute leur consolation à pouvoir s'en nourrir, et toute leur attention à s'en rendre dignes. Ah! le crime de sacrilége n'est pas à craindre pour de telles âmes. Mais pour vous, pécheur, qui ne connaissez la grâce de l'innocence et le prix de la justice que par la perte que vous en avez faite tant de fois; vous qui n'avez que du dégoût, de l'indifférence pour cette viande céleste, qui pour l'ordinaire ne pensez jamais à la communion que lorsque la bienséance de certains jours vous y engage; c'est précisément vous à qui l'on a droit de demander une sérieuse épreuve, à qui les mesures et les précautions prises de plus loin, sont nécessaires pour communier dignement: *Probet seipsum homo.*

Et ici, mes frères, observez vous-mêmes un moment, s'il vous plaît, l'esprit et l'intention de l'Eglise, puisque autrement la religion chrétienne ne serait plus dans la vérité qu'un judaïsme grossier, et un assemblage de vaines cérémonies. L'Eglise se contente--telle donc de fixer le temps de votre communion, ou que vous le déterminiez vous-même à votre gré durant le cours de l'année? et certainement, dit saint Chrysostome, est-ce le temps qui vous rend digne par lui-même quand il est venu, ou la préparation qui l'a précédé? Pourquoi donc ces jeûnes solennels à quoi elle vous oblige en certains jours? pourquoi ces prières fréquentes, ces sacrifices multipliés, ces pratiques de piété réitérées, et tant d'œuvres d'expiation dont elle fait précéder

Digitized by Google

la pâque du Seigneur? ne sont-ce pas là de sa part tout autant de moyens pour vous disposer à la faire saintement? Mais si vous les avez négligés, ces moyens; si ces saints jours de pénitence se sont écoulés sans que vous y ayez pris aucune part; si vous refusez même d'en faire une espèce de compensation conforme à ses règles, quelle sera votre communion, et comment est-il vrai que vous entrez dans l'esprit du précepte qui vous l'ordonne? Qu'allez vous faire à la table du Seigneur sans vous être donné le loisir de bien discerner ce qui s'y passe, et de concevoir des sentiments qui en soient dignes? Ne voit-on pas déjà dans cette malheureuse précipitation, dit saint Cyprien, la première source des sacriléges qui se multiplient en certain temps, et n'est-il pas évident qu'on s'engage par là, pour l'ordinaire, à une communion toute profane qui devient un nouveau crime? *Præcipitatæ communionis Christi venenum.*

Ah! si du moins, vous qui trouvez excessifs ces intervalles peut-être trop nécessaires pour vous préparer à la communion; vous qui, après une vie dissipée et peu chrétienne, prétendez, sans ces délais d'une épreuve longue et proportionnée, passer au banquet des âmes justes; si dis-je, dans cet espace plus court auquel vous voulez bien vous assujettir, vous preniez au moins le temps nécessaire pour sonder la situation de votre cœur, pour lui donner une consistance qui ait quelque solidité, peut-être pourriez-vous, jusqu'à un certain point, vous rassurer et donner lieu de croire que vous faites quelque discernement du corps du Seigneur. Car c'est la seconde disposition nécessaire, et c'est ici surtout où il faut bien comprendre toute la force des paroles de saint Paul. *Probet seipsum homo.* Que l'homme s'éprouve lui-même avec soin. Oui, mes frères, écoutez encore ici l'Eglise, votre mère, dans ses instructions les plus communes, et apprenez-y vos devoirs. Le pain eucharistique qu'elle vous présente ne fut jamais le sacrement des morts, mais de ceux qui, déjà vivants et animés par la présence de l'Esprit-Saint, possèdent la grâce de la justification. La seule raison le fait voir, vous le sentez bien, et nous ne finirions pas, s'il fallait produire les sentiments des Pères sur la nécessité d'un changement véritable. Or voyez vous-mêmes si c'est sur ce changement que vous vous éprouvez par des principes solides (car il n'est pas question ici des vertus éminentes et des sentiments héroïques des plus grands saints; ne sortons pas, s'il vous plaît, de la règle générale, et ne confondons pas les choses pour abuser de la vérité,) il s'agit des dispositions communes et nécessaires, et laissant là les conseils de la plus haute perfection pour les parfaits, nous nous réduisons simplement aux devoirs ordinaires.

On veut que le cœur soit nouveau et tout changé, et c'est sur cela, nous dit-on, qu'on juge de la qualité d'une communion pour un pécheur. On veut que ce pécheur soit du moins véritablement converti et justifié par la grâce. Rien ne nous est plus familier que cette doctrine. Eh! grand Dieu! où en est l'application dans la pratique? où sont ces changements véritables et ces conversions sincères? Qu'on les compte parmi cette foule de gens qui vont à la table sainte. Qu'y apporte-t-on le plus souvent? D'une part, des désordres dont on a fait le froid récit à nos sacrés tribunaux, mais qu'on n'y a certainement pas laissés. Des plaisirs criminels dont on s'est avoué coupable, mais qu'on aime encore par préférence. Des habitudes, des passions toutes vives, avec lesquelles on est venu aux pieds d'un prêtre, mais qu'on traîne encore jusqu'au pied du sanctuaire. Des victimes toutes profanes qu'on n'a pas égorgées par le glaive de la pénitence, et qu'on vient mêler avec l'oblation de l'hostie sainte. L'idole même de Dagon, qu'on place devant l'arche, pour lui insulter de plus près, et à qui le cœur donne encore de l'encens, tandis que le corps se prosterne et s'humilie devant le Dieu d'Israël. Qu'y porte-t-on le plus souvent d'autre part? Des vices intérieurs et cachés, qu'on affecte de se dissimuler depuis longtemps. Des dispositions mortelles, qu'on ne veut pas approfondir. Le venin subtil d'une lèpre dangereuse, dont on n'a lavé que la surface dans les eaux du Jourdain. Une coupe purifiée au dehors, une conscience examinée dans la superficie, et sur certains faits qui frappent le plus: presque jamais un cœur éprouvé dans ce qui le domine habituellement; un cœur sondé jusque dans le fond, et dans ce qui forme son état fixe et constant durant le cours de la vie.

Car je vous le demande, mes frères, quelles sont de votre part ces dispositions prochaines et nécessaires qui vous accompagnent au sacrement de nos autels, et sur quoi roule à votre égard l'épreuve qu'on vous demande? Vous comptez sur une confession précipitée. Voilà toutes vos démarches; et sans autre préparation vous venez hardiment, d'un pas ferme et assuré, demander le pain des anges. On vous le donnera, pécheur, et l'Eglise qui ne juge que du dehors ne vous rejettera pas. Mais où est ici la droiture et la bonne foi? Ce tribunal de la pénitence, où vous croyez qu'il suffit de se présenter d'abord, fut-il jamais établi pour servir de piége au pécheur, et ne suppose-t-il pas un autre tribunal, où le pécheur s'est déjà éprouvé lui-même sans se flatter? Un confesseur vous bénit, j'en conviens; mais n'y a-t-il dans ses mains que des bénédictions d'une sorte, et celle que vous recevez n'est-elle pas changée pour vous en malédiction, si votre cœur après avoir été éprouvé, ne se trouve pas changé?

C'est un prêtre fidèle, ajoutez-vous, c'est un ministre sage, éclairé. Je le veux, ou plutôt Dieu le veuille, et que vous soyez assez sage pour en faire le choix; mais fut-il d'ailleurs un prophète ou un apôtre, peut-il sonder un cœur que vous ne sondez pas vous-même, ou dont vous lui dérobez la

Digitized by Google

pleine connaissance? Peut-il, ou doit-il décider tout seul, et comment entendez-vous donc ces paroles de saint Paul, que nous sommes obligés de vous redire si souvent? Est-ce à un autre à vous juger tout seul et sans vous, ou n'est-ce pas vous-même qui, devenu votre premier juge sous les yeux de la vérité, devez vous éprouver sévèrement? *Probet seipsum.* Consultez devant Dieu votre conscience. Hélas! son témoignage seul décide d'abord bien des cas, et avec elle souvent on n'a pas besoin de lumières empruntées. Elle vous dira bientôt que vous n'êtes pas changé, que le jour de votre communion n'est point véritablement celui de votre retour déjà consommé, qu'il y a encore loin de l'un à l'autre, et que vous allez par conséquent recevoir votre Dieu avec un cœur qu'il ne possède pas encore. Seconde source des sacriléges dont on se rend coupable.

Mais pour vous faire juger de ce changement avec encore plus d'assurance, et sans craindre le mécompte, je passe au troisième devoir que nous impose l'Eucharistie, et que j'ai appelé une sincère disposition à vivre désormais d'une manière digne d'elle. Les fruits de la communion en effet furent toujours la preuve la moins équivoque des sentiments qui l'ont précédée, et l'Evangile ne nous permet pas d'ignorer à quoi elle nous engage. Celui, dit Jésus-Christ, qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. Et il est bien juste, mes frères, il est souverainement raisonnable que cela soit ainsi. Quiconque me reçoit, ajoute le Sauveur, reçoit la vie en lui, et ne doit vivre désormais que pour moi. Rien n'est plus précis, vous le concevez sans doute, et on ajouterait en vain d'autres paroles à celles-là. *Et qui manducat me, vivet propter me.* (*Joan.*, VI.)

Or mettez ici, je vous en conjure, votre cœur en vos mains, et faites-le parler un moment devant celui qui vous écoute: car c'est par là, dit saint Cyprien, que l'on discerne sans peine l'homme pur, sincère, véritable, de celui qui est hypocrite et menteur; est-ce là le plan que vous formez en venant à la sainte table? regardez-vous votre état après la communion comme un état à suites, comme un engagement solennel pour l'avenir, et un témoignage durable des liens sacrés qui vous unissent à votre Dieu? Allez-vous, après avoir annoncé la mort du Seigneur, vous frayer toute une autre route dans l'usage du monde, des biens et des plaisirs? Comptez-vous de ne plus reprendre ce qui a fait la matière de votre confession, ou plutôt ne comptez-vous pas encore à peu près sur les mêmes occasions, les mêmes engagements, la même conduite? N'est-il pas vrai que trop satisfait intérieurement de vous être un peu contraint, vous espérez de vous délasser bientôt, et qu'impatient de vous livrer aux mêmes objets, vous soupirez après la fin de certains jours de recueillement que vous imposent la bienséance et la nécessité d'une communion? qu'ainsi, dans une circonstance pressante, où vous vous rendez simplement aux ordres de l'Eglise, tout se réduit pour vous à quelque pieuse cérémonie qui amuse votre propre conscience? Faites dans ce moment, pour vous en convaincre, l'épreuve qu'on demande: il y a déjà longtemps que vous approchez des saints mystères: vous voit-on plus chrétien et plus affermi dans une vie nouvelle? Hélas! quels préjugés vos communions passées nous laissent-elles en votre faveur? Vous ont-elles sanctifiés jusqu'ici, et paraît-il dans quelque endroit de votre vie que vous vous nourrissiez depuis vingt ou trente ans du corps et du sang de Jésus-Christ? C'est à vous à vous rendre témoignage de toutes ces vérités, et à prononcer sur votre état.

J'avoue, mes frères, que le sacrement dont je parle, n'ôte point absolument le pouvoir de perdre la grâce: mais ne nous abusons pas: nous savons aussi tout ce que laisse dans le cœur une communion bien faite et bien préparée, et il est aisé de distinguer une âme chrétienne, dont Jésus-Christ a pris possession. C'est tout une autre vie: ce sont de tout autres soins à écarter les occasions, à combattre les vices, à détruire les passions. On paraît bientôt comme un athlète généreux, qui vient de recevoir de nouvelles forces, et qui sait les opposer aux attaques de l'ennemi. Le pain céleste qu'il a reçu dignement une fois, lui laisse toujours le goût et le désir de le recevoir encore, et ce goût même, ce désir l'engagent à s'en rendre toujours plus digne. Ainsi se forment peu-à-peu les progrès d'une vie chrétienne. Ainsi paraissent bientôt les fruits d'une communion sainte, et les solides marques d'un cœur nouveau et changé.

Or, voilà des dispositions qui ne paraissent certainement pas dans la plupart; vous ne pouvez vous le dissimuler: l'expérience en décide, et les mœurs des hommes nous en convainquent tous les jours. Il est donc vrai, ô mon Dieu! que vous ne voyez souvent Ephraïm multiplier ses autels et ses sacrifices, que pour multiplier ses sacriléges, et que les communions indignes sont plus fréquentes à vos yeux qu'on ne croit. Il est donc vrai, Seigneur! et nous sommes réduits à le dire en gémissant, comme les enfants d'Israël sur la montagne de Maspha: que votre sanctuaire est souvent profané et foulé aux pieds. *Sancta tua conculcata sunt, et contaminata sunt.* (I *Mach.*, III.) N'avez-vous rien à vous reprocher là-dessus, mes frères? Mais savez-vous bien quelle est la nature de ce crime, si vous en êtes coupables? Vous l'allez apprendre dans la seconde parte de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Un homme impie et téméraire qui traite indignement la majesté de son Dieu, en faisant de l'objet le plus saint l'usage le plus profane; un homme ingrat, perfide et sacrilége, qui se rend coupable du crime

Digitized by Google

des Juifs, en réitérant dans son cœur les opprobres de Jésus-Christ ; un homme aveugle et misérable qui s'attire un trésor de vengeance, en mangeant ici-bas son propre jugement : voilà précisément et à la lettre le portrait que fait saint Paul de ceux qui profanent la table du Seigneur, et sans doute il ne l'a point fait au hasard, puisque l'Esprit-Saint, dont il était l'organe, lui en dictait alors tout les termes. Peu de paroles donc, mes frères, pour l'explication de ces trois vérités. Elles demandent d'être profondément méditées, plutôt qu'expliquées ; mais que la foi chrétienne, du moins si elle nous anime encore, nous inspire ici une sainte et salutaire horreur.

S'il est vrai que tout péché, produit par la révolte de l'orgueil de l'homme, déshonore toujours la grandeur de Dieu, on peut dire, selon la remarque de saint Thomas, que le péché de l'homme devient toujours plus énorme, à mesure que Dieu daigne s'abaisser et s'approcher de lui par le commerce des choses saintes ; parce que c'est alors que sa majesté suprême ressent de plus près les outrages qu'on lui fait, et que les traits du pécheur vont en quelque façon plus directement jusqu'à lui. Or, voilà précisément l'injure atroce qu'on lui fait dans un sacrement où, engagé par sa promesse à demeurer avec nous, il en est devenu pour ainsi dire inséparable, et s'est livré lui-même entre nos mains. C'est la vérité dont saint Paul paraît tout pénétré quand il en parle dans son *Epître aux Corinthiens*. C'est ce qui l'oblige, par l'énergie de ses paroles, à rendre les fidèles saintement attentifs à ce sacrement, en y discernant avec respect le corps du Seigneur, et c'est par le défaut volontaire de ce discernement respectueux, qu'il juge de l'énormité des communions indignes : *Non dijudicans corpus Domini*. (I *Cor.*, XI.)

Vous l'allez donc déshonorer de plus près, indigne chrétien, cette redoutable majesté ; vous ne la discernez donc pas, cette chair adorable formée par l'Esprit-Saint lui-même pour notre nourriture ? Vous allez sans honte l'attaquer jusque dans cet asile respectable où l'Eglise le possède comme son unique trésor, et tout l'éclat de la sainteté qui l'environne dans son tabernacle n'est pas capable de vous arrêter. Double attentat, mes frères, hélas ! et en effet vous le savez, l'idée seule de ce péché honteux qui déshonore un corps devenu dans le baptême le temple de l'esprit de Dieu, a toujours alarmé par sa nature la piété des saints : notre Apôtre n'en parle qu'avec horreur, et ne veut pas même que le nom en soit seulement connu, ou prononcé par les fidèles : quel est donc le crime d'un sacrilége qui va faire une espèce de violence au corps même du Sauveur, et l'arrache en quelque façon de son sanctuaire, pour l'unir aux membres d'un corps profané tant de fois ? d'une âme toute mondaine, qui introduit Jésus-Christ comme par force dans un cœur où la grâce de l'Esprit-Saint n'habite pas, et dont le fond n'exhale de toutes parts que la corruption et l'iniquité ?

L'œil de l'homme ne vous voit pas pécheur, je l'avoue, je le sais. Tout se passe ici dans le silence, et les ténèbres favorisent ce mystère d'horreur qui s'opère dans votre âme au pied des autels ; mais dans ce silence des créatures qui vous laissent faire, et parmi ces ténèbres qui vous cachent, dit saint Chrysostome, quel étrange spectacle présentez-vous aux yeux de la foi, qui voit des chiens et des animaux immondes fouler aux pieds sans discernement ce qu'elle a de plus désirable, faire de la table du Seigneur un commerce d'abomination, et porter la désolation dans le lieu saint, aux yeux de ces esprits célestes, qui descendent en foule pour chanter comme à l'envi le cantique de l'Agneau, et l'adorer tour à tour sur son trône, tandis que vous venez d'une main hardie et téméraire prendre sa chair divine, pour la faire entrer dans une âme impure, et traiter son sang comme si c'était une chose souillée ? Ah ! continue ce Père, les pierres mêmes du temple semblent se couvrir de honte et de deuil dans nos jours les plus solennels, et vous seul paraissez tranquille. Le ciel et la terre rougissent, et vous ne rougissez pas. Sachez donc aujourd'hui, et apprenez-le en deux mots, si vous avez pu l'ignorer jusqu'ici, que la céleste Jérusalem n'ayant rien de plus saint et de plus auguste que celui qui se donne à vous par le Sacrement, l'enfer n'a rien de plus noir que l'union monstrueuse qui se fait dans votre cœur, quand vous l'y recevez indignement. *Manducat indigne non dijudicans corpus Domini.* (I *Cor.*, XI.)

Voilà d'abord le premier degré de votre crime, et si vous n'en êtes pas frappé, vous allez voir qu'en déshonorant ainsi la personne de Jésus-Christ dont vous ne faites pas le discernement, vous vous rendez encore coupable de son sang, en le crucifiant de nouveau dans vous-même. Seconde circonstance de l'indigne communion : *Reus erit corporis et sanguinis Domini.* (*Ibid.*) Si c'étaient là les paroles d'un homme, on les regarderait sans doute comme de vaines hyperboles, qu'un enthousiasme mal placé s'efforce de faire valoir, pour intimider les âmes vulgaires, et en imposer aux esprits crédules. Mais c'est l'esprit de vérité lui-même qui s'exprime dans ces termes, et qui attribue au pécheur sacrilége le renouvellement des excès impies dont l'infortunée Jérusalem fut témoin autrefois contre la personne du Sauveur. Et en effet, pour que vous sentiez toute la profondeur de cette parole, comprenez avant tout que ce moyen admirable et inouï dont s'est servi Jésus-Christ pour nous réunir avec Dieu, pour rendre à l'homme son Dieu, a été de nous donner son corps dans l'Eucharistie, afin qu'incorporés avec lui, nous ne fussions plus qu'un avec Dieu, comme lui-même n'est qu'un avec son Père : *Sicut et nos unum sumus.* (*Joan.*, X.) Or, que fait celui qui

Digitized by Google

communie indignement? Il pèche contre ce corps même qui devait être son salut, et dès lors il en doit être regardé comme le meurtrier : *Reus erit corporis.* (I *Cor.*, XI.) C'est dans sa personne même qu'il outrage Jésus-Christ; c'est sa propre chair à laquelle il fait violence. Il annonce la mort du Seigneur en la réitérant; en recevant son corps sans avoir son esprit, il sépare l'un de l'autre, il lui fait souffrir une séparation violente et forcée, en unissant le corps vivant de Jésus-Christ à une âme morte par le péché : *Reus erit corporis.* Quel crime pourra-t-on appeler le crime des crimes, si ce n'est pas un tel attentat? *Scelus scelerum.*

O indigne et profane chrétien! que faites-vous donc, et quand est-ce que la religion vous rappellera un moment à vous-même, si vous en êtes encore capable? Faut-il donc que l'excès de l'amour de votre Maître, au lieu de vous pénétrer de la plus vive reconnaissance, vous rende pire que ses ennemis les plus déclarés? Faut-il que l'énorme attentat qu'un peuple aveugle commit autrefois contre lui par ignorance, soit réitéré d'une manière si atroce par un de ses disciples, au milieu de toutes les connaissances que lui donne la foi, et qu'autant qu'il est en vous, il souffre de nouveau de votre part les horreurs du Calvaire, jusque sur ce trône de miséricorde où il se donne tout à vous? *Reus erit corporis et sanguinis Domini.* Oui, mes frères et plût au ciel, encore une fois, que ce ne fussent ici que de vaines déclamations et des discours en l'air! mais prenez garde, s'il vous plaît : autant il y a de réalité sur nos autels dans le sacrifice de son corps et dans l'oblation de son sang, autant le déicide que le pécheur commet à son égard, devient réel et véritable devant lui dans les mêmes termes, et quoique d'une manière spirituelle et mystique, il meurt pourtant cet Agneau divin; il meurt par la main d'un enfant à qui il a donné tant de fois la vie. Il expire sur la langue d'un disciple qu'il a honoré de son onction. Il est déshonoré, crucifié dans un cœur mondain, incirconcis et impénitent. Tout ce qu'il a de gloire, de vie et de sainteté par le Sacrement, est anéanti dans ce méchant cœur : foulé aux pieds, vendu au démon, joué par les passions et couvert d'opprobres par la créature; c'est dans la réunion de toutes ces circonstances, le péché des péchés, le crime des crimes, et nous ne pouvons rien ajouter aux paroles de saint Cyprien : *Scelus scelerum, et peccatorum peccatum.*

Aussi, et pour troisième caractère, que peut-on attendre d'un tel attentat, et quelles en sont les suites? Toujours très-funestes, mes frères et bien au delà de nos expressions. Je pourrais en effet vous rapporter ici les sentiments des Pères, tous uniformes sur cette matière, et vous dire avec eux, que le sacrilége ne fut presque jamais impuni, ni médiocrement puni dans ce monde; que la diversité des châtiments que Dieu en tire par toute la terre, égale presque toujours le nombre des coupables; qu'un seul Achan même oblige Dieu quelquefois de frapper tout Israël, et devient un fléau terrible pour sa famille, pour sa patrie et pour sa nation. Je pourrais vous dire que la dispensation des maux comme celle des biens prend ordinairement sa source dans le sacrement de nos autels; que pendant que cette arche nouvelle va combler de prospérités toute la maison d'Obededon, où elle est respectée, elle porte la mort, la honte et la désolation dans tout le camp des Philistins qui la déshonorent; qu'enfin dès ici-bas même nos destinées sont presque toujours liées aux choses saintes, et dépendent communément de l'usage que nous en faisons.

Mais, laissant là ces différentes vengeances, dont l'homme charnel juge souvent par d'autres principes, et qui ne sont la plupart que temporelles, voici dans toute la certitude des oracles divins, quelque chose de plus particulier pour ces profanateurs dont je parle : Ecoutez-donc, s'écrie saint Chrysostome, vous qui ne voulez pas discerner les choses saintes, écoutez le grand Apôtre, et tremblez. Autant de paroles qu'il prononce, autant de foudres qu'il lance sur votre tête : *Quot verba Apostoli, tot fulmina.* Car celui, dit-il, qui mange le corps et qui boit le sang du Seigneur indignement, mange et boit son propre jugement et sa condamnation : *Judicium sibi manducat et bibit.* (I *Cor.*, XI.) Cette expression, qu'on nous a tant de fois rappelée, a quelque chose de singulier, mes frères et s'il est vrai, comme je l'ai déjà fait remarquer, que les oracles des Livres saints ne furent jamais écrits en vain, ni prononcés au hasard, il faut avouer que celui-ci, sans le prendre même à la lettre, nous annonce pourtant dans la nature et la force des termes quelque chose de bien terrible. Car l'Apôtre ne dit pas seulement que l'indigne communiant prononce contre lui-même une sentence de mort, qu'il se charge du sang innocent, et que ce sang devient la matière de son jugement, mais que le pain qu'il profane devient un poison qu'il s'incorpore avec lui; qu'il n'est pas seulement jugé, condamné, mais que la sentence est devenue un même tout avec lui, ses malices avec sa propre sentence, en sorte qu'on dirait presque qu'il n'est plus possible de démêler, de séparer de lui l'anathème qui est devenu comme son être, son fond lui-même, et qu'il faut le détruire pour anéantir l'aliment qu'il s'est incorporé : *Judicium manducat.* Aussi en voyons-nous de tristes preuves, et le perfide Judas en sera jusqu'à la fin des siècles un exemple bien marqué. Qu'on jette les yeux en effet sur ce premier sacrilége, continue saint Chrysostome; son Maître ne le rejette pas de sa présence, quoiqu'il ait déjà le cœur plein de vices et de passions criminelles. Il est jaloux, injuste, hypocrite et murmurateur. Jésus-Christ veut bien le souffrir. Il est voleur, avare, possédé de l'amour de l'argent. Jésus-Christ le souffre et le tolère encore. Mais d'abord qu'il com-

Digitized by Google

munie indignement, il semble que Jésus-Christ ne saurait le souffrir plus longtemps. Dans le moment même il l'excommunie et le livre à Satan : *Post buccellam panis introivit in eum Satanas.* (*Joan.*, XIII.) Dès qu'il a profané l'Eucharistie, il semble que sa prière soit pour Jésus-Christ un poids qu'il ne peut plus porter, il l'exhorte à sortir, à aller promptement combler sa mesure : *Quod facis fac citius.* (*Ibid.*), et ce n'est qu'après que le profanateur est sorti, qu'il se trouve comme soulagé, et qu'il peut épancher son cœur dans le sein de ses chers disciples.

Frémissez donc, mes frères, et réveillez-vous à ces vérités. Car enfin, auriez-vous reçu ce poison léthargique, auriez-vous bu ce calice d'assoupissement qui rend le pécheur insensible à son état, et seriez-vous du nombre de ceux dont l'Apôtre dit encore dans son Epître, qu'ils dorment du sommeil de la mort? *Ideo dormiunt multi.* (I *Cor.*, XI.) Non sans doute, et quand même vous auriez dormi jusqu'ici de ce sommeil mortel, la vertu toute-puissante de la parole de Dieu vient vous réveiller aujourd'hui, et doit ouvrir vos yeux à ce que vous venez d'entendre. Voyez-le vous-même, et ce qui vous reste à conclure de tout ce discours. C'est peut-être ici le premier moment où quelqu'un de vous commence à se reprocher d'avoir profané la table du Seigneur; et c'est le moment où chacun doit écouter le cri de sa propre conscience. Si vous avez trahi le sang du Juste, nous n'aurons garde de vous dire avec insulte, comme les princes des prêtres au traître Judas : *Quid ad nos? tu videris.* (*Matth.*, XXVII.) Que nous importe, c'est votre affaire. Oui, sans doute, vous n'en avez pas de plus sérieuse dans le monde; mais nous vous dirons que tout ce qui peut être pleuré peut être pardonné; nous vous ajouterons que plusieurs d'entre les Juifs, après leur déicide, trouvèrent un remède dans la pénitence; que l'apôtre perfide lui-même, l'aurait trouvé comme eux, s'il lui avait ouvert son cœur, et voilà la consolante ressource que la religion vous offre après vos indignes communions.

Réparez-les donc par vos larmes, mes chers auditeurs, si vous voulez qu'elles vous soient pardonnées. Effacez sans différer, par le repentir de votre âme, cette cédule de mort que vous y avez imprimée tant de fois. Otez au plutôt par la cendre de l'humiliation, ôtez de dessus vos têtes les traces de ce sang répandu, qui demanderait un jour vengeance contre vous. Que votre conduite désormais soit une amende honorable à Jésus-Christ, pour tous les outrages que vous avez pu lui faire; mais une amende honorable produite par l'amour, et par là même une préparation qui vous rende digne d'en approcher encore. L'Eglise comptant sur cette préparation bien conduite et bien ménagée, ne vous interdit pas absolument cette table sainte; c'est même toute sa consolation et sa joie que vous y alliez souvent; et si elle gémit amèrement dans le cours de l'année, c'est de trouver les voies de Sion presque désertes, et la solennité du festin de son Epoux abandonnée par la plupart de ses enfants. Mais elle veut, après l'Apôtre, que vous vous éprouviez sérieusement vous-même, et que vous donniez des marques solides de votre changement avant que d'y aller. Elle vous avertit que, sans cette épreuve, vous vous rendez coupable d'un sacrilége énorme; que le premier de tous n'a pas été pardonné, et que la peine terrible dont Dieu l'a puni, a dû servir d'exemple pour tous les siècles à venir.

Concluons donc en deux mots par de justes règles qui forment désormais sur cette matière toute notre conduite, et observez-le bien, mes frères, ce n'est pas l'indifférence et l'abandon de la table sainte qu'on demande de vous. Malheur à moi, si j'affectais de vous l'inspirer! Malheur à vous-mêmes, si vous preniez cet indigne parti! et que peut-on penser d'un homme chrétien qui regarde comme une gêne et un joug le bonheur de participer au corps de Jésus-Christ; d'un homme qui cherche dans l'obligation de s'en rendre digne un prétexte de s'en éloigner, et qui prétend même justifier le déréglement de son cœur par le respect hypocrite qu'il affecte pour son Dieu? Conduite pleine d'erreur et de mauvaise foi. Vous vous donnez la mort en communiant mal, il est vrai, mais vous vous ôtez la vie en ne communiant pas. L'un vaut-il mieux pour vous que l'autre? Non, mes frères, non, il n'y a point de milieu, et la religion n'en souffrit jamais ici. Il faut communier, mais il faut se mettre en état de le faire, et de continuer à le bien faire. C'est en ne séparant point ces deux vérités, qu'on entre dans l'esprit et l'intention de l'Eglise. C'est ainsi qu'au lieu de trouver dans l'Eucharistie le poison mortel de votre âme, vous y recevrez, selon la parole de Jésus-Christ, le vrai pain de la vie éternelle. *Amen.*

SERMON XVIII.

SUR LE DANGER DES FAUTES VÉNIELLES.

Qui spernit modica paulatim decidet. (*Eccli.*, XIX.)

Celui qui méprise les petites choses tombera peu à peu.

Qui peut douter de la vérité d'un tel oracle, mes chères sœurs, puisqu'il est prononcé en termes si exprès dans ces livres saints où tout est respectable, parce que tout y est dirigé par l'esprit de Dieu? Mais où sont aujourd'hui les chrétiens dont la conduite paraisse avoir pour règle inviolable la vérité de cet oracle, et de qui l'on ne puisse pas dire : ou qu'ils sont tombés pour avoir négligé les petites choses, ou qu'ils tomberont, parce qu'ils les négligent? *Qui spernit*, etc. Cette menace doit s'accomplir sans doute, et l'infaillibilité d'un Dieu est toujours son propre garant quand il parle. Cependant on vit parmi nous comme si Dieu n'avait point parlé, ou si l'on n'avait pas lieu de craindre pour soi l'ac-

Digitized by Google

complissement de sa parole; et ce qu'on doit déplorer ici davantage pour l'honneur de la Religion, c'est que plusieurs d'entre ceux qui paraissent en faire une profession plus expresse, s'y retrouvent souvent comme les autres.

On en voit en effet, et peut-être même beaucoup, qui, avec une volonté déterminée et de plein gré, ne voudraient pas franchir les bornes de la loi, quand elle annonce dans ses termes des points essentiels à garder; beaucoup à qui le crime fait encore quelque horreur, et qui peuvent, si vous voulez, se rendre à eux-mêmes un témoignage d'innocence sur certains vices capitaux. Mais peut-être aussi en trouverait-on peu qui ne donnent entrée à quelqu'un de ces vices, lorsque la matière en paraît légère : peu qui, scrupuleux observateurs de la lettre, partagés entre le commandement et la perfection, raisonnant sans cesse sur la loi et les dispenses, disputant sans cesse avec Dieu même du mortel et du véniel, du précepte et du conseil, et faisant, pour ainsi dire, un pacte et une composition avec lui, de n'aller que jusqu'à un tel point, bornent toute leur vertu à éviter ce qui fait d'abord mourir la charité, sans vouloir fuir les coups qui lui font certaines blessures; s'imaginant même qu'ils ne risquent rien en multipliant ainsi tous les jours le nombre de leurs offenses. C'est une erreur, sans doute, mais qui me paraît tout à la fois et la moins sensible et la plus dangereuse. Car enfin, lorsque d'un côté, la conduite que nous tenons nous paraît essentiellement soumise à la loi, quelle apparence qu'elle nous devienne suspecte? Mais d'autre part aussi, quel plus grand péril que de marcher avec confiance dans une route que l'on croit sûre, tandis que presque tous les pas qu'on y fait mènent insensiblement dans l'abîme, en justifiant tôt ou tard la parole du Seigneur? *Qui spernit*, etc.

Tâchons donc de bien faire sentir, s'il se peut, les suites terribles de cet état, le danger évident qu'il y a d'y vivre sans crainte, ou de le craindre sans vouloir l'éviter; et montrons ici, à certaines âmes endormies, le terme fatal d'un sommeil qui, pour leur malheur, pourrait durer trop longtemps. La vertu qui s'endort facilement n'est guère en état de se défendre, dit saint Ambroise, et les plus vigilants même ont besoin quelquefois d'être réveillés par la parole du Seigneur. C'est le motif de cet entretien, où nous allons examiner de quelle manière le mépris des petites choses prépare à de grandes chutes, et comment l'état du péché véniel négligé, dispose par lui-même à un état mortel : soit du côté de Dieu qui est offensé par l'homme, et qui voit en lui un fond de déréglement inexcusable; soit du côté de l'homme qui offense son Dieu, et qui s'affaiblit lui-même par le fond d'une corruption entretenue, deux considérations auxquelles nous nous bornons pour y donner l'étendue nécessaire.

PREMIER POINT.

Comme il serait aisé de prendre le change sur la matière que j'ai proposée, et que l'Ecriture d'ailleurs nous défend expressément de rien ajouter à la loi, ni d'en rien diminuer, il est d'une précaution sage et nécessaire, pour ce qu'on appelle péchés véniels, de les réduire aux termes qui leur conviennent, et d'en distinguer d'abord de deux sortes. Il y en a, je le sais, où la malice du cœur n'a point de part directement; où l'âme, comme surprise, tombe par infirmité et sans s'en apercevoir; et ce sont là ces fautes pardonnables qui, passant légèrement sur le cœur, n'ont pas le loisir de le corrompre, ni de former en lui une attache et une habitude mauvaise; ces fautes journalières du juste dont parle le sage, et celles dont parlait saint Augustin, lorsqu'il voulait qu'on jugeât des différents degrés de la perfection ici-bas, sur le nombre plus ou moins grand de ces sortes de misères.

Ce sont même quelquefois, si je l'ose dire, de ces heureuses fragilités qui tournent en bien pour le salut des élus, qui réveillent la foi au lieu de l'éteindre, qui excitent la charité au lieu de l'affaiblir, qui du moins entretiennent l'humilité, soutiennent la vigilance, sollicitent la prière, exercent et raniment en même temps toutes les vertus; en un mot, ces chutes légères et imprévues, triste reste d'un fond de cupidité, qu'on réprime sans cesse par une sainte violence, mais qui, par une suite du péché d'origine, ne pouvant tout à fait mourir en cette vie, se réveille de temps en temps sans qu'on y pense, et surprend quelquefois les plus attentifs. Or, mes chères sœurs, ce ne sont pas ces légères taches dont je parle ici, et vous, qui avez soin de vous en purifier tous les jours, vous qui gémissant sincèrement sur vos misères, et avec une patience vraiment chrétienne, portez à regret, comme l'Apôtre, ce poids humiliant de la convoitise, vous n'aurez point ici de part; et à Dieu ne plaise qu'au lieu de soutenir et de consoler en vous les sentiments d'une piété timide, je veuille livrer vos esprits à des peines indiscrètes, ni jeter mal à propos le trouble dans vos cœurs.

Mais, laissant ici dans les bornes d'une juste exception des âmes de ce caractère qui veillent sur elles-mêmes, je m'adresse à une autre espèce de pécheurs qui forment toujours le plus grand nombre dans toutes sortes d'états. Je parle de ces fautes multipliées, où l'on tombe avec une volonté déterminée, et dont on ne mesure la légèreté prétendue que sur le rapport à quelque autre plus grande, dont on se sent naturellement plus frappé. Je parle de ces péchés qui sont les effets d'un amour-propre qu'on nourrit, et les fruits amers d'une affection déréglée qu'on ne veut pas mortifier, ou d'un reste de quelque passion qui a dominé autrefois dans le cœur. Péché qu'on commet sans crainte, qu'on confesse le plus souvent sans repentir, dont on contracte sans re-

Digitized by Google

mords de longues habitudes, et dans lesquels on s'opiniâtre sans scrupule, sous prétexte qu'ils ne donnent pas la mort d'un seul coup. Or pour nous en former, comme j'ai dit, une juste idée par rapport à celui qui en est offensé, nous n'avons qu'à examiner ici comment il en juge lui-même par sa vérité, et de quelle manière il s'en venge par sa justice, et nous y verrons d'abord, bien clairement, un Dieu saint qui le condamne, un Dieu juste qui le punit : deux considérations où je vous prie de bien entrer, et qui nous donneront lieu de discuter cette importante matière dans les principes les plus solides de la religion.

1° Vous croyez donc, âme infidèle, et trop longtemps abusée sur les dangers de votre état ; vous dites que cette faute n'est que vénielle, et sous ce prétexte rien ne vous alarme, rien ne vous retient quand il s'agit d'y tomber. Vous prévenez même, après y être tombé, les justes reproches que vous ferait une conscience timorée, et vous répondez à peu près comme celle dont parle le sage. Quel mal y a-t-il donc, et qu'ai-je fait après tout de si criminel? *Et dicit : Non sum operata malum.* (*Prov.* XXX.) Mais je vous réponds moi-même à mon tour et je vous le demande : qu'avaient donc fait autrefois certaines personnes dont l'Ecriture nous a laissé l'histoire fidèle, et comment y prononce-t-on sur certaines actions qui leur étaient comme échappées? Déposons ici un moment, s'il vous plaît, la balance injuste de nos préjugés pour prendre en main celle de la justice, et apprenons à mieux connaître la sainteté du Dieu que nous adorons.

Fut-il jamais de péché plus pardonnable que celui de Moïse lorsque, dans la nécessité de confondre le murmure d'Israël, en faisant sortir de l'eau d'un rocher, il le frappe deux fois avec sa baguette? C'était, direz-vous, une légère défiance, peut-être même un empressement trop grand et l'effet d'un mouvement trop précipité. Y eut-il jamais une faute plus petite en apparence que la curiosité de la femme de Loth? Elle ne fait que regarder derrière soi en fuyant de Sodome dont elle déteste d'ailleurs les abominations et les crimes. Paraissait-il y avoir seulement l'ombre de péché dans l'action que fit Oza, ce lévite d'ailleurs si plein de zèle, lorsqu'il avança la main pour redresser l'arche et l'empêcher de tomber? Les Bethsamites étaient-ils donc si coupables, pour s'être donné la liberté de la regarder de loin en passant? Le seul plaisir de compter un peuple nombreux dans ses Etats avait-il d'autre source qu'un peu de vaine complaisance dans le cœur d'un des plus saints rois qui fût jamais? Le prophète même qui fut envoyé du Seigneur à Jéroboam, peut-il être accusé d'autre chose que d'une trop grande crédulité à celui qui s'annonce prophète comme lui? Tout cela nous paraît tel, et c'est ainsi qu'il nous plaît d'en juger; mais vous, scrutateur secret du cœur de l'homme, vous, Seigneur, qui savez peser nos vices comme nos vertus, quel jugement en portez-vous dans vos Ecritures? Nous le savons, il ne tient du moins qu'à nous d'en être instruits pour nous convaincre une bonne fois que nous sommes bien aveugles la plupart, et que vos pensées sont fort différentes des nôtres.

A ce témoignage des livres saints, dont nous venons de voir les fameux exemples, nous pourrions ajouter celui de ces hommes que la religion regarde comme ses maîtres et ses docteurs, et en particulier de saint Jérôme, saint Chrysostome, saint Augustin, saint Anselme, qui, plus pénétrés que nous de la sainteté d'un Dieu outragé par le péché, plus touchés d'amour pour lui, plus dignes d'en approcher et de le connaître, voyaient bien mieux sans doute tout le désordre d'un cœur qui viole sa loi sans scrupule, et qui avale comme l'eau le poison de l'iniquité, dès qu'il ne le croit pas mortel.

Mais, sans nous arrêter à ce témoignage pour développer la nature même du mal et le caractère qui lui est propre (observez-le bien, s'il vous plaît), dites-moi, je vous prie, n'est-il pas vrai que ces fautes volontaires dont je parle portent toujours avec elles quelque degré de préférence réelle de la créature au Créateur, et que l'âme qui les commet de plein gré, prononce sans balancer qu'il lui est meilleur de s'attacher à celle-ci, du moins pour le moment présent? Oui, sans doute, et la seule raison le fait assez voir. Elles sont donc tout à la fois, dit un célèbre auteur de nos jours, erreur et injustice manifeste : erreur, parce qu'elles portent un jugement faux et contraire à la vérité suprême ; injustice, parce qu'elles ôtent à Dieu pour lors le rang de supériorité qui lui appartient sans réserve. Elles sont déjà par elles-mêmes tout cela ; mais ce qui devrait trop justement nous effrayer, c'est que l'habitude et la négligence affectée leur impriment encore un nouveau degré de malignité; c'est-à-dire que, n'ayant d'abord que la fragilité de la nature pour principe, elles partent maintenant d'une résistance opiniâtre aux ordres de Dieu; c'est-à-dire, que n'étant d'abord que des mouvements passagers qui blessaient la charité, elles deviennent maintenant un état fixe qui la combat continuellement. Ainsi, par exemple, Dieu vous avertit, et vous ne l'ignorez pas; Dieu vous dit sans cesse dans le fond du cœur : Aimez-moi sans réserve et sans division. Tout partage volontaire m'offense, et je le déteste souverainement; mais vous lui répondez, en quelque façon : Fais-je un si grand mal, Seigneur, si, ayant pour vous un amour de préférence, j'aime encore quelque autre chose que vous, et sans rapport à vous? Il vous dit : Que celui qui est juste se justifie, que celui qui est saint se sanctifie encore, que celui qui est pur se lave et se purifie encore pour approcher de ma sainteté; mais vous lui répondez, en quelque façon : Qu'importe que je contracte quelque souillure et que je me présente devant l'époux avec quelque confusion, pourvu qu'il ne me chasse pas tout à fait de sa présence? Il

Digitized by Google

vous dit : Prenez en main le glaive évangélique pour retrancher de l'homme pécheur, et n'épargnez en rien la cupidité, parce qu'elle ne peut produire que de mauvais fruits ; mais vous répondez, en quelque façon : Il est dur, il en coûte trop de résister toujours. Je veux au moins me permettre certaines actions ou petites, ou indifférentes ; mais je serai fidèle et je me ferai violence sur tout le reste.

Quel langage quand on consulte les principes de la foi, réplique un des saints Pères que j'ai cités ! Que dites-vous, âme aveugle et infidèle ? Parce qu'il y a des enfants assez méchants et assez furieux pour ôter la vie à leur père, comptez-vous pour peu de lever la main contre le vôtre ? Y a-t-il donc rien d'indifférent et de petit dans tout ce qui déplaît à votre Dieu et qui déshonore sa majesté sainte ? *Deum enim exhonorare nunquid parvum est ?* Où avez-vous appris ces étranges maximes ? Apprenez plutôt de tout ce que vous venez d'entendre, que c'est lui qui est non-seulement le véritable juge de l'énormité que vos fautes renferment, mais encore le juste vengeur du mépris que vous en faites vous-même. Comment cela ? C'est la seconde réflexion que j'ai proposée ; et pour y entrer d'abord comme il faut, permettez-moi d'établir, avec saint Thomas, un de ces principes féconds en conséquences qui va vous conduire par degrés à des vérités trop peu connues, ou du moins trop peu méditées pour la plupart.

2° C'est que dans l'ordre et la juste économie de l'œuvre du salut, il ne suffit pas d'avoir été justifié une fois par cette grâce qui produit l'innocence dans le baptême, ou qui opère la conversion dans la pénitence, si l'on n'est d'ailleurs secouru journellement de celles qui soutiennent dans un état de justice. Aussi, selon le langage de ce saint docteur, Dieu qui est seul auteur de toutes ses grâces différentes peut être envisagé sous deux faces à l'égard des créatures. C'est, pour ainsi dire, le premier mouvement de sa miséricorde qui les attire à lui et les sanctifie ; mais c'est son amour de bienveillance qui les fait persévérer dans la sainteté par cette suite de secours efficaces et particuliers qui font faire le bien.

Or, remarquez bien, s'il vous plaît, mes chères sœurs, que pour ce qui est de la miséricorde de Dieu dans le commencement du salut, et selon les termes où je viens de la prendre, elle est toujours prévenante d'une manière particulière, et qu'elle vient à nous par ce premier coup sans aucun mérite de notre part ; mais qu'à l'égard de cette disposition de bienveillance, qui n'achève, pour ainsi dire, le salut qu'à plusieurs reprises différentes, c'est la fidélité que lui-même met dans le cœur qui l'attire et qui la soutient ; qu'elle suppose des avances et du retour du côté de la créature, et qu'on ne la possède qu'autant qu'on travaille à s'en rendre digne. Nous avons en effet dans le ciel un Père infiniment tendre, il est vrai, mais infiniment jaloux. Rien de si bienfaisant que le Dieu d'Israël ; qui en peut douter ? Après les termes si exprès de l'Ecriture ? *Quam bonus Israel Deus !* (*Psal.*, LXXII.) Or, le Prophète ajoute qu'il l'est pour ceux dont le cœur se trouve droit et reconnaissant, *his qui recto sunt corde* (*Ibid.*) ; mais qu'il commence aussi à fermer le sien pour nous, lorsque nous commençons à resserrer le nôtre à son égard, et qu'il tarit la source de ses bienfaits à mesure que nous lui devenons volontairement infidèles.

C'est dans ce sens que le Prophète dit ailleurs qu'il est bon avec le bon, et, selon les termes d'une autre version, libéral avec le libéral, mais qu'il devient froid et indifférent envers ceux qui le sont pour lui, *cum bono bonus eris, cum perverso perverteris.* (*Psal.*, XVII.) Or, sur ce principe, mes chères sœurs, figurons-nous d'abord quel peut être aux yeux de la vérité l'état d'une âme qui méprise les petites choses, et tremblons ici en voyant de quelle manière ces fautes volontaires, qu'on appelle légères, venant à refroidir l'amitié d'un Dieu jaloux, arrêtent par une juste punition le cours de ses grâces journalières, et engagent insensiblement par là dans de grandes chutes.

Qu'est-ce en effet (car il faut percer ici tout à fait le mur et dévoiler ce sanctuaire extérieur où l'on a tant de peine d'entrer parce qu'on craint trop de se connaître,) qu'est-ce, aux yeux du Seigneur, qu'une âme de ce caractère ? Il n'est pas malaisé d'en ébaucher au moins l'image, et nous en allons bientôt juger par ses différents traits. C'est un enfant qui ne s'égare point tout à fait dans des routes perdues, j'en conviens ; un enfant qui, sans honte et sans pudeur, violant ouvertement toutes les lois du sang et de la nature, ne va pas, comme ce prodigue, hors de la maison paternelle, consumer sa substance et son héritage dans les excès d'une vie déréglée ; mais qui d'ailleurs ingrat, infidèle, désobéissant et peu soumis sur certains points, se rend indigne tous les jours de la bonté d'un père, franchit sans peine à tout moment les bornes du respect qu'il lui doit, abuse de ses bienfaits, et blesse, pour ainsi dire, sa tendresse dans toutes les occasions. C'est un serviteur, fidèle encore dans les choses essentielles, qui ne va point injustement dissiper tous les biens de son maître ; mais d'ailleurs peu exact dans ses devoirs journaliers, peu scrupuleux pour de légères injustices et de petits larcins, négligent dans le travail, oisif presque tout le long du jour, indifférent, en un mot, à faire valoir le talent qu'on lui a confié, et se réduisant seulement à ne pas le perdre. C'est un sujet que la crainte rend encore soumis à l'autorité souveraine du prince à qui la majesté du trône impose, et qu'on ne voit pas, à la vérité, se déclarer ouvertement, prendre les armes et commettre des attentats contre la personne de son roi, mais du reste peu attaché par inclination à son service, peu touché des intérêts de sa couronne, rebelle même à ses volontés dans certains points, nourrissant toujours dans le cœur je ne sais

Digitized by Google

quel esprit de révolte, et assez téméraire pour se soustraire à ses lois toutes les fois qu'il ne risque pas sa vie en les violant. Que dirai-je enfin en parlant ici le langage ordinaire du monde? C'est une âme basse et sans affection, un cœur mal placé, un ami sans retour qui, ne voulant éviter précisément que la haine et l'indignation de son ami, et content de ne pas rompre avec lui par des coups d'éclat, ne ménage rien d'ailleurs, et compte pour rien les peines, les chagrins et les insultes qu'il lui fait dans les occasions.

Or, écoutez, Israël, décidez ici justement entre Dieu et vous; et, puisqu'il faut vous faire entrer en jugement avec lui, gardez du moins l'ordre et les règles de l'équité. Souffre-t-on avec plaisir chez vous des serviteurs coupables de tous les défauts que je viens de marquer, et leur donne-t-on toute sa confiance? Un enfant du caractère que vous venez de voir vous paraît-il bien digne de toutes les complaisances d'un père, et attend-on pour les lui retrancher qu'il trempe, comme j'ai dit, ses mains parricides dans le sang de ceux qui lui ont donné la vie? Voit-on, dans les cours des rois de la terre, des sujets comme celui dont je viens de parler, jouir longtemps des grâces et des priviléges d'un favori? Y pardonne-t-on même sans peine les oublis et les omissions, et n'y punit-on jamais que les ennemis capitaux de la couronne? Enfin, compte-t-on pour amis sincères dans le monde ceux qui sont toujours prêts à faire sans balancer de légères offenses? Y réussit-on, par des outrages, à solliciter les faveurs des autres; et le mépris, l'indifférence ou l'ingratitude sont-elles des voies bien sûres pour aller au cœur? Grand Dieu! à quoi sommes-nous réduits, et jusqu'où ne faut-il pas rabaisser votre majesté redoutable par ces comparaisons! Seriez-vous donc, Seigneur, moins sensible aux intérêts de votre gloire? Maître si absolu, roi si souverain, père si tendre, ami si fidèle, et le seul à qui l'on doit tout sans réserve, la créature insulterait-elle toujours impunément à votre bonté? Non, mon Dieu! vous l'avez dit, et vous voulez que le monde même, en exigeant pour lui une préférence à toute épreuve, justifie la vérité de vos menaces si nous osons vous le refuser.

Vous ferez donc une triste épreuve de ces effrayantes menaces, âme infidèle à qui je m'adresse ici; vous la perdrez donc cette amitié sainte et jalouse qui répand ses faveurs sur le juste : peut-être même, par vos infidélités réitérées, l'avez-vous déjà perdue. Peut-être avez-vous détourné depuis longtemps la source de ces eaux salutaires qui coulaient autrefois sur vous. Car, s'il est vrai que le crime de sa nature attire en un moment sur nous sa juste colère, il est également vrai que l'indifférence affectée sur nos fautes arrête le cours de ses miséricordes : pourquoi? Prenez-y garde, s'il vous plaît : c'est que Dieu, qui veut bien regarder le péché comme une simple faiblesse pardonnable, quand il ne vient que d'inattention, de surprise et de fragilité, le regarde comme un attentat quand on le méprise. Oui, enfants d'Adam que nous sommes, créatures fragiles, nous tombons, il est vrai : les plus justes d'entre nous peuvent tomber aussi; et les plus parfaits, gémissant sous le poids de la cupidité, tombent même plus d'une fois. Mais l'avertissement du sage regarde celui qui néglige, qui méprise sa chute, et non pas précisément celui qui tombe. *Qui spernit modica.*

Aussi ce ne sont pas les fautes légères qui nous perdent par elles-mêmes, mais le mépris volontaire que nous en faisons. Ainsi, ce ne sont pas nos fragilités qui lassent Dieu, mais notre indifférence et notre insensibilité. Il se plaît à soutenir la vertu, quand elle est infirme. Il la rejette, quand elle est languissante et paresseuse, et que sa paresse et ses langueurs ne viennent que d'une habitude de lâcheté qu'on ne veut pas guérir.

Voilà des vérités nécessaires qu'il importe de rappeler de temps en temps, et dont le fruit solide doit être de réveiller en nous tout à la fois la crainte et l'amour du Seigneur. Oui, mes chères sœurs, craignons notre Dieu; celui qui le craint ne néglige rien, dit le sage. Tout paraît grand dans le péché à qui a cette crainte respectueuse : tout y paraît important, parce qu'il n'en est pas un seul qui, par sa chaîne fatale avec d'autres, ne puisse devenir le premier anneau de notre perte. *Qui timet Deum nihil negligit.* (*Eccle.*, VII.) Aimons notre Dieu, mais écoutons avec respect ce qu'annonce le prophète : *Qui diligitis Dominum, odite malum.* (*Psal.* XCVI.) Haïssez le mal, vous tous qui aimez le Seigneur. Ayez-le en horreur, de quelque genre qu'il soit. Aimons, dis-je, notre Dieu. Celui qui l'aime ne l'offense pas si aisément. Celui qui demeure en lui, dit saint Jean, ne pèche point, du moins par habitude, par malice, par tiédeur, par négligence; et s'il pèche quelquefois par faiblesse, il se relève promptement par cet esprit même d'amour qui l'anime. *Omnis qui in eo manet non peccat.* (*Joan.*, III.)

Mais avançons, et après avoir vu le mépris et la négligence du péché véniel par rapport à Dieu qui est offensé, considérons les suites de cette négligence qui offense son Dieu. C'est la matière d'une seconde réflexion, où nous apprendrons de quelle conséquence il est pour les âmes les plus parfaites de veiller sur leurs actions.

SECOND POINT.

Remarquons d'abord avec saint Chrysostome que de tous les moyens de tentation que l'ancien serpent met en usage contre nous, le plus ordinaire, quoique le moins redouté, fut toujours le mépris des petites choses, et la négligence qu'il inspire sur certaines fautes en nous les faisant paraître légères. C'est par cet artifice malin qu'il prépare des compagnons de son tourment, en faisant des complices de sa désobéissance,

Digitized by Google

et qu'il traîne tous les jours dans l'enfer les fruits de ses cruelles victoires. C'est par là que sa fureur vient à bout de triompher plus facilement du cœur de l'homme. Pourquoi? Parce que c'est par là qu'il porte, non-seulement la faiblesse dans ce même cœur, mais qu'il lui ôte encore tout ce qui serait le plus capable de réparer ses forces. Or, que peut-on attendre d'une volonté ainsi affaiblie, et à qui, pour comble de malheur, les ressources mêmes qui pourraient la fortifier deviennent inutiles? Nous en allons bientôt juger, en mettant ces deux importantes vérités dans tout leur jour, et je vous prie d'y vouloir entrer avec une attention qui ne soit pas partagée.

1° S'il ne fallait, dans la pratique de la vertu, qu'un mouvement de zèle et de ferveur de temps en temps, une saillie passagère, une violence, les plus lâches en seraient peut-être capables dans certains moments, et ils nous montrent même quelquefois ces intervalles édifiants dans le cours de leur vie. Mais, comme l'ouvrage du salut est de tous les temps, de toutes les heures, de tous les moments, et que l'interruption n'y est jamais permise; il faut sans doute, pour y réussir, une volonté forte, un cœur ferme et constant dans le bien. Cette maxime est trop clairement établie dans la morale de Jésus-Christ, et nous en sommes trop bien instruits, pour ne pas l'admettre. Or, il est également établi dans les règles de cette morale, que la négligence des petites fautes produit naturellement un fond de faiblesse dans la volonté; qu'elle énerve insensiblement la force et la vigueur d'une âme pour le bien : et s'il est vrai que le crime de sa nature coupe d'abord absolument le fil de la persévérance, et renverse d'un seul coup l'édifice de la plus parfaite vertu; c'est le propre aussi des fautes négligées d'en saper peu à peu les fondements, et d'en préparer la ruine entière en l'affaiblissant tous les jours.

Faiblesse cependant (prenez garde, s'il vous plaît, mes chères sœurs, et suivez avec moi un détail de vérités qui vont découvrir tout à la fois la source, les progrès et la grandeur du mal dont je parle;) faiblesse, dis-je, inexcusable du côté de l'homme qui en est la cause. Car, il n'est pas question ici de cette infirmité naturelle qu'une origine souillée laisse à tous les enfants d'Adam, mais dont l'usage, selon la parole de l'Apôtre, fournit un fond de mérite à l'homme chrétien, et qui, comme je le disais il y a peu, contribue à soutenir l'exercice de la piété, au lieu de l'éteindre. Je parle de cet affaiblissement coupable que produisent dans le cœur une tiédeur affectée et une infidélité habituelle. On le sent peut-être quelquefois; on en connaît du moins les tristes effets, et dès qu'on veut se comparer un moment avec ceux qui servent Dieu dans un esprit de ferveur, on s'aperçoit bientôt de la différence. Or, quelle en est la source? Parlons ici de bonne foi, et rendons-nous justice; c'est, disons-nous, que nos différents ennemis ne cessent de nous attaquer. Oui, je l'avoue; mais ce serait toujours à leur confusion, si nous savions faire cas des petites choses, et si notre âme, plus ferme et moins paresseuse, ne se relâchait jamais sur ce que nous appelons fautes légères. Mille piéges différents nous environnent quelquefois de toutes parts, il est vrai; mais nous ne tomberions pas si souvent, ou nous serions plus pardonnables en tombant, si une négligence affectée n'imprimait à nos chutes un caractère de déréglement qui en avance les tristes progrès. Enfin, nous trouvons des obstacles à vaincre pour soutenir nos pas dans les voies de la justice. J'en conviens encore; mais aussi nous sommes sans excuse dans nos défaites, parce qu'après tout, il nous en coûtait beaucoup moins, et qu'il nous était plus facile de vaincre ces petites fautes.

Faiblesse accompagnée pour l'ordinaire d'un fond de fausse confiance, dont la juste peine est de produire un grand nombre de chutes différentes. Car, ce n'est pas toujours parce que l'on est infirme que l'on tombe, c'est parce qu'on se croit fort. La présomption fait faire plus de faux pas que la fragilité; et la grande misère de l'évêque de Laodicée venait moins de son indigence que de son aveuglement. C'est pour cela qu'on lui annonce de faire pénitence, et d'acheter, sans délai, de l'or pur et des vêtements, parce qu'il se croyait riche et comblé de biens, tandis qu'il était nu, pauvre et misérable aux yeux de la foi. Voilà l'image trop naturelle d'une personne qui n'a d'autres vices, selon les apparences, que celui d'avoir peu de vertu, et qui demeure pourtant tranquille dans son état. Reconnaissez-vous-y, âme trop contente de vous-même, et craignez tout, jusqu'à votre sécurité. Craignez même votre sécurité plus que tout le reste. Si vous n'étiez que faible, votre faiblesse même vous avertirait, et vous inspirerait une sage crainte. C'est le rempart du juste, qui le conserve dans l'innocence, et qui soutient sa piété. Mais le pécheur, dont nous parlons, qui néglige ces sortes de chutes, a déjà perdu cette crainte religieuse. Il est en repos du côté des petites fautes, dont il ne sent pas la pesanteur, et du côté des grands péchés, dont il se croit incapable. Aveugle et superbe, il ne sait ni s'humilier des premiers avec les justes, ni se précautionner contre les derniers pour ne pas perdre la justice. Quel moyen après cela de ne pas tomber, ou plutôt quel prodige, si l'on ne tombe pas, après s'être ainsi affaibli jusqu'à un tel point?

Faiblesse qui porte toujours par elle-même à l'instabilité et au changement, ou qui, pour mieux dire, en est pour l'ordinaire une triste preuve. L'homme en effet qui est par lui-même si inconstant dans ses voies; l'homme qui se dégoûte très-souvent de ses passions mêmes et de ses plaisirs, se dégoûte encore plus aisément de ses vertus et de son devoir, quand il se laisse aller à sa pente naturelle, et toute la difficulté du su-

Digitized by Google

.ut consiste proprement à se raidir sans cesse contre ce penchant naturel, en soutenant, par la ferveur de l'esprit, une persévérance journalière dans le bien. Mais ce qui n'est que difficile à une âme fervente qui veille sur elle-même, et qui ne néglige rien, devient comme impossible à une âme lâche qui se néglige en tout. Ce qui ne sert que d'exercice à la vertu de l'une, n'offre que des écueils à la faiblesse de l'autre. Car la négligence habituelle est une grande marque de dégoût dans le bien, et le dégoût une grande disposition au changement. On se lasse, on s'ennuie, on quitte bientôt les choses qui ne plaisent plus, et un cœur dégoûté ne sera pas longtemps fidèle.

Faiblesse enfin, qui du dégoût et de l'inconstance, conduit naturellement à un état d'insensibilité, pire quelquefois que celui des plus grands pécheurs. On n'est frappé en effet que du désordre sensible de certaines actions qui portent au-dehors tous les caractères de la révolte et du crime. Du reste, comme ce qu'on appelle petites fautes ne pèsent point par leur nature à une âme tiéde, elle les multiplie sans scrupule. La volonté s'endort et ne fait cas de rien. La pointe même du remords se trouve comme émoussée, et la conscience ne parle plus, ou parle du moins fort inutilement, parce qu'on s'est accoutumé à la faire taire, ou à se mettre au-dessus de ses reproches.

Nous avions horreur dans les commencements de vous violer, ordonnances sacrées! lois saintes de la Religion, règles sages et nécessaires de notre état! nous vous respections à mesure que nous vous étions fidèles, et nos engagements, comme nos résolutions et nos promesses, nous paraissaient trop justes pour oser y manquer volontairement. Mais nos relâchements on fait alliance avec cette horreur. L'habitude nous a familiarisés avec la transgression, et à force de regarder l'abîme d'un œil assuré, nous sommes enfin parvenus à n'en être plus effrayés. Voilà ce que vos chutes multipliées ont produit en vous, âme infidèle : l'indifférence sur les petites choses a été votre faute; l'indifférence est devenue maintenant votre peine. Rien ne vous touche, rien ne vous réveille, et vous aimez même votre langueur. Hélas! vous languirez donc, et peut-être ne languirez-vous pas longtemps, puisque la même négligence qui porte, comme vous venez de voir, un fond de faiblesse dans votre volonté, vous rend encore inutile tout ce qui pourrait faire votre force. C'est la seconde considération que j'ai proposée, et qui me paraît la plus capable de nous faire sentir tout le danger des fautes négligées.

2° En effet, mes chères sœurs, sur quoi peut-on compter dans un tel état, et quelle ressource reste-t-il aux personnes que j'ai ici en vue? La prière, me direz-vous d'abord. Il est vrai, il n'en faudrait pas davantage. C'est la clef précieuse des célestes trésors, c'est la porte et le canal de toutes les grâces. Le juste y trouve tout son appui, et avec elle on ne peut manquer de se soutenir dans la plus grande faiblesse. Je l'avoue. Mais outre qu'avec les dispositions dont je viens de parler, on ne connaît guère le prix et la nécessité d'un si grand devoir; outre que cette prière n'est ni fréquente, ni attentive autant qu'elle devrait l'être, et que l'assiduité qu'on y apporte n'a le plus souvent pour motif que la bienséance, l'engagement et le respect humain, a-t-elle d'ailleurs toutes les conditions qu'il faut pour la rendre efficace? Les attaches déréglées où l'on est, les affections injustes qu'on nourrit dans le cœur, ne portent-elles pas toujours avec soi cette coupable sécheresse qui en ôte le sentiment et le goût? Alors, je vous le demande, l'encens qu'on offre mêlé avec les vapeurs malignes de la cupidité volontaire et entretenue, peut-il être reçu en odeur de suavité devant le trône du Père céleste? Alors désire-t-on, avec une sincérité parfaite, d'obtenir des grâces dont on fait si peu de cas dans l'occasion, des grâces dont on craindrait même les effets trop marqués, parce qu'elles solliciteraient peut-être trop vivement certains devoirs qu'on ne veut pas remplir? Détrompons-nous : la prière perd de ses forces à mesure que la charité s'affaiblit. Il y a de la folie de compter sur des grâces dont on arrête soi-même le cours, et l'on n'est guère en état d'obtenir de grandes faveurs d'un Dieu, quand on est dans la disposition de l'offenser sans scrupules.

J'en dis de même de tous les exercices de piété et de la pratique des œuvres chrétiennes. Ce sont tout autant de moyens d'attirer la grâce que l'affection au péché véniel rend toujours presque inutiles. Pourquoi? Parce que cette affection déréglée suppose et laisse toujours dans l'âme un certain fond de corruption qui gâte, pour ainsi dire, tout le bien qu'on peut faire, et enlève presque tout le mérite de la vertu. Un retour d'amour-propre et personnel qu'on veut satisfaire malgré l'inspiration contraire qu'on sent au dedans, de vaines complaisances, des mouvements d'orgueil suivis, certains motifs dans les choses les plus saintes, où Dieu n'a presque point de part, et qu'on ne ferait peut-être pas avec tant de soin et d'exactitude, s'il n'en paraissait rien au-dehors : un attachement trop humain et trop réfléchi à des objets qu'on croit légitimes et permis, des omissions volontaires, la négligence dans certains devoirs qui blesse la délicatesse de la religion; peu de respect pour certaines choses qui l'intéressent, peu de ménagement pour une réputation publique et nécessaire, peu de zèle pour le service d'autrui, une perte de temps journalière, une trop grande liberté dans les sens, des ressentiments écoutés, une mollesse, une délicatesse affectée et recherchée, des soulèvements d'envie peu combattus.

Que dirai-je enfin? Je m'expose peut-être à confondre ici la nature des choses. Ce détail est trop épineux, et il est malaisé d'en

Digitized by Google

décider. On s'aveugle, on se trompe quelquefois en mettant le véniel à la place du mortel, et en se justifiant à soi-même ce que la loi accuse de crime. Mais, quoi qu'il en soit, mes chères sœurs, ces fautes, ces occasions, ces différents mouvements de la cupidité, tout cela bien combattu par une piété attentive et sincère, ne sert, comme je l'ai dit souvent, qu'à exercer le juste et à fournir de matière au mérite de sa vertu. Mais aussi tout cela, tourné en habitude et trop volontairement réitéré, renferme toujours je ne sais quoi d'injuste et de déréglé, qui jette, si je l'ose dire, de l'ordure, et répand je ne sais quelles taches sur les meilleures actions. Peut-on bien mériter par conséquent dans cet état la grâce de Jésus-Christ? n'est-elle donc d'aucun prix, pour être ainsi traitée? Et doit-on attendre de recueillir abondamment la rosée du ciel, les bénédictions et les faveurs d'un Dieu, tandis qu'on ne sème ainsi à ses yeux que des vents, des imperfections et des péchés? Je vous laisse à tirer la conséquence, et à prononcer. Que reste-t-il donc encore une fois aux personnes dont je parle, et sur quoi peuvent-elles compter pour se rassurer? Serait-ce sur l'approche fréquente de nos sacrements? C'est de là, en effet, comme des fontaines d'un Dieu Sauveur, que découlent sans cesse l'onction, le zèle, la force et l'augmentation de la grâce, il est vrai. Mais n'est-ce pas ici précisément l'écueil funeste où elles perdent par leur faute tant de riches trésors? Ici, où l'on multiplie sans honte des abus dont l'Eglise gémit, qu'on ne saurait trop déplorer avec elle, et qui font souvent risquer le salut de ses ministres même? Ici, où l'on contracte cette familiarité fatale qui produit le mépris des choses saintes, qui s'accoutume sans peine à ne plus discerner ce que la religion a de plus auguste, et qui, des remèdes les plus efficaces, forme une espèce de poison qui est lent, mais dont la lenteur conduit par degrés à la mort? Ici, où l'on voit tarir peu à peu la source dans la source même, à mesure qu'on la reçoit, où l'on achève enfin de lasser la miséricorde du Seigneur, au lieu d'en solliciter les bienfaits?

Vous comprenez sans doute, mes chères sœurs, qu'en parlant de la sorte, je ne prétends pas donner la moindre atteinte à un usage si respecté par nos pères, ni ralentir le moins du monde les saintes ardeurs d'une âme chrétienne, pour un sacrement qui fera toujours la grande ressource des enfants de Dieu dans ce triste exil. Mais ne nous faisons pas illusion à nous-mêmes. Que devient ce pain céleste dans la bouche de celui qui ne veut pas avoir ce vrai cœur d'enfant? Que va-t-on faire au pied des autels, sans vouloir porter sur ses actions la vérité de l'épreuve évangélique, et tandis qu'on demeure dans l'affection habituelle aux péchés dont je parle, où aboutissent des confessions et des communions que le simple usage et la seule routine font multiplier? Je serais trop longtemps à vouloir citer ces grands maîtres de la morale, qui nous ont laissé là-dessus de si justes règles. Elles ne vous sont pas d'ailleurs inconnues. Il vous est libre du moins de vous en instruire pour y apprendre par quels degrés funestes on va de l'inutilité jusqu'à la profanation, de l'abus réitéré jusqu'au sacrilége, et comment, après avoir trop longtemps reçu sans fruit l'auteur de la grâce, il permet qu'on mange à la fin son jugement et sa condamnation.

De tout cela, mes chères sœurs, il faut conclure, et vous le conclurez sans doute avec moi, que la vie chrétienne est un état de vigilance, de travail, de sollicitude et d'action, où rien de tout ce qui l'intéresse ne doit être volontairement négligé; un état qui suppose des consciences droites, timorées et délicates, sans être pourtant scrupuleuses ou embarrassées : qu'une âme vraiment juste aux yeux de Dieu est celle qui gémit sincèrement sur ses misères, et qui s'humiliant, comme saint Paul, sous le poids de ce corps de mort qu'elle porte, travaille avec patience à détruire le corps du péché qui souille le cœur : celle qui, attentive sans trouble, et pleine de confiance sans présomption, répare les pertes passées, bien loin de hasarder le reste du trésor; affaiblit tous les jours son ennemi plutôt que de lui fournir des armes, et ferme sans délai les brèches qu'il a pu faire, au lieu d'en former soi-même de nouvelles en lui ouvrant les portes de son propre cœur.

De tout cela, pour finir cet entretien, et pour achever d'en recueillir tout le fruit, de tout cela, dis-je, il faut conclure la maxime que saint Chrysostome avançait comme certaine, quoique, selon lui (*Hom.* LXXXVII, *in Matth.*), elle dût paraître une espèce de paradoxe à ceux qui ne l'approfondiraient pas : *Mirabile quidem et inauditum dicere audeo;* c'est que de tous les obstacles au salut, il n'en est point de plus dangereux que la tentation de mépriser les petites choses; c'est que, dans l'économie et les règles d'une conduite sûre, il faut encore plus d'attention et de vigilance pour prévenir les petites fautes que les grandes. L'énormité (c'est toujours du même Père), l'énormité du crime nous le rend odieux par son caractère seul. On lui résiste d'abord, parce qu'il fait naturellement horreur; et s'il est arrivé que par un coup violent et précipité l'ennemi ait pu y entraîner une âme, il arrive aussi quelquefois qu'un coup victorieux de la grâce répare sa chute avec avantage; que sa chute même lui sert, pour ainsi dire, d'aiguillon pour courir avec plus d'ardeur dans les routes saintes de la pénitence, et pour être attendrie le reste de ses jours sur les miséricordes du Seigneur.

Mais, par une espèce de prestige trop ordinaire, et qu'on ne saurait trop déplorer, les offenses légères ne se présentent que sous une face plus douce et moins rebutante. Il semble même que leur légèreté ne nous permette pas de nous élever généreusement

Digitized by Google

pour les combattre, ou qu'elles ne vaillent pas la peine d'être combattues; et il arrive ainsi, qu'en étouffant la crainte et la vigilance, peu à peu elles conduisent enfin dans un certain état de léthargie, où l'âme périt sans connaître ses blessures, et meurt sans les sentir. En faut-il davantage pour nous en faire connaître tout le danger, et pour nous convaincre une bonne fois de toute l'étendue de l'oracle qui vient de faire l'objet de nos considérations? *Qui spernit modica, paulatim decidet.*

Vous l'avez prononcé, Seigneur, cet oracle terrible; il faut qu'il s'accomplisse, et malheur à celui qui en justifie l'accomplissement par sa conduite. Gravez-en donc profondément la vérité dans notre cœur, et que, pour nos propres intérêts, nous n'en perdions jamais le souvenir. Hélas! Seigneur, au lieu de nous menacer d'abord, comme vous faites, de quelque chute funeste, si nous nous négligeons dans votre service, vous pouviez nous avertir simplement, que cette négligence, dans ce que nous appelons petits devoirs, vous déplaît, vous offense, et cela devait nous suffire sans doute. Mais il semble, ô mon Dieu, que vous oubliez tout à fait nos outrages pour ne songer qu'à nos pertes; et que, moins jaloux de votre gloire que de notre salut, vous vouliez nous détourner du péché par les périls mêmes du péché. Faites-nous donc craindre nos dangers, Seigneur! si nous ne savons pas assez respecter votre souverain domaine; et rendez-nous du moins plus sages, si nous ne sommes pas encore assez chrétiens. Ou plutôt puisque tout est inutile sans la charité, faites-nous assez aimer votre sainte loi pour craindre de la violer en rien, et pour mériter le sort heureux du serviteur fidèle, qui l'observe dans tous ses points. *Amen.*

PANEGYRIQUE DE SAINT LOUIS

Deus qui præcinxit me virtute, et posuit immaculatam viam meam. (*Psal.*; XVII.)

C'est Dieu qui m'a revêtu de force et qui m'a fait marcher dans l'innocence.

Ce sont les paroles d'un roi, qui fut selon le cœur de Dieu. Je viens les attribuer à un autre roi, qui porta toujours Dieu dans son cœur; et comme ils ont eu les mêmes sentiments, je leur fais tenir le même langage. Celui-là, élevé sur le trône de Juda, s'y montra l'un des plus religieux personnages de l'ancienne loi. Celui-ci, placé sur le trône des Français, y parut l'un des plus pieux princes de la loi nouvelle. Tous deux appliqués également à sanctifier la royauté par des vertus héroïques, et tous deux également saints dans la guerre et dans la paix: ou, si je ne puis dissimuler ici quelque trait de différence entre l'un et l'autre, c'est peut-être en vous montrant dans le dernier, dont j'entreprends l'éloge, et une fidélité plus soutenue, et un courage plus éprouvé. Je puis donc lui faire dire aujourd'hui et avec autant de vérité, que le Seigneur l'a revêtu de force, et qu'il l'a fait marcher dans la voie de l'innocence. ***Deus qui præcinxit me virtute, et posuit immaculatam viam meam.*** Vous vous apercevez donc déjà, chrétiens auditeurs, que je ne viens point ici en profane orateur, réaliser à vos yeux le faux éclat des grandeurs humaines, ni justifier les idées de ces sages du siècle, qui, ne connaissant pas le prix des vertus chrétiennes, n'estiment dans les rois que ce qui les relève aux yeux des mondains. Aussi, dit saint Augustin, ce n'est point par tous ces rapports, que nous appellons grands et heureux les princes chrétiens. ***Christianos imperatores non ideo felices dicimus.*** Mais être aussi saint devant Dieu que grand devant les hommes, faire éclater sur le trône autant de vertu que de majesté; montrer, dans tout le cours d'un long règne, autant de valeur que de vertu; soutenir toujours également l'une par l'autre, sans jamais rien perdre de l'une et de l'autre, voilà, sans doute, la digne matière d'un discours chrétien, et ce qui mérite bien d'être publié dans nos chaires.

De cette nature est l'éloge que j'entreprends aujourd'hui, en vous montrant saint Louis tel que je l'ai d'abord proposé dans les paroles du Prophète: comme un prince que Dieu a rempli d'un esprit de piété pour marcher invariablement dans l'innocence, ***Deus qui posuit immaculatam viam meam.*** Comme un prince que Dieu a rempli de force pour soutenir constamment la piété: ***Deus qui præcinxit me virtute.*** Un saint roi, un héros chrétien; c'est le caractère propre du monarque que nous honorons. J'unis aujourd'hui ma voix à toutes celles qui le publient dans l'Eglise, et si je ne puis parvenir à relever sa gloire par la faiblesse de mon discours, j'espère au moins vous édifier par ce qui en doit faire la matière, après que nous aurons imploré le secours du ciel par l'entremise de Marie. *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

L'esprit de Dieu, par la bouche du Prophète, voulant former en peu de mots le caractère d'un prince parfait, réduit d'abord tous ses devoirs à établir constamment son règne par le ministère de la vérité, de la justice et de la charité: ***regna propter veritatem, mansuetudinem et justitiam.*** (*Psal.* XLIV.) Telle doit être en effet aussi la piété des rois, qui toujours la même pour le fond que celle du reste des hommes, puisqu'ils ont à servir le même maître, ne devient différente, dit saint Augustin, que dans les choses que les rois seuls peuvent faire, ou dans la manière

Digitized by Google

de les pratiquer. Tel fut aussi, mes frères, l'esprit de la piété de saint Louis : et on ne saurait rappeler son règne sans y voir briller avec éclat celui de la vérité même, de la justice et de la charité. Tâchons de le suivre dans ce détail, et s'il n'est pas possible de le renfermer tout entier dans les bornes étroites d'un discours, édifions-nous au moins dans l'ébauche qu'il nous sera permis d'en faire.

Toute la loi de Dieu n'est que vérité, selon l'oracle prononcé dans les livres saints, et si la vérité, arbitre souverain du bien et du mal, peut être la juste règle de nos actions comme de nos idées, dit encore le même Père, il n'y a que le mensonge qui pervertit l'homme, et qui, en renversant cet ordre primitif, dérègle nos sentiments et corrompt nos mœurs ; source féconde et malheureuse de toute iniquité : de là naissent les vices et les désordres qui se répandent dans les différentes conditions de la terre : De là viennent, surtout parmi les grands, ces principes d'une éducation profane qui influe dans toute la suite de leur vie, ces maximes généralement reçues parmi eux, que les vertus des saints ne sont pas de leur ressort, et deviendraient même un obstacle à leurs engagements : qu'une si grande exactitude dans les devoirs est comme étrangère à leur état ; qu'enfin c'est au monde et non pas à la religion qu'il appartient de régler les conditions du monde ; et qu'il faut y vivre comme on y vit, ou cesser d'y être ce qu'on y est.

Ah ! funestes préjugés, triste production du père de mensonge qui remplissez la terre d'impies et de pécheurs, et qui de cette partie du monde, la plus noble aux yeux des hommes, en faites trop souvent la portion la plus vile et la plus coupable aux yeux de la foi. Tradition profane qui transmet de race en race le vice avec l'erreur, et qui prétend même les rendre nécessaires, vous ne fûtes point la règle du prince que nous honorons aujourd'hui : C'est la vérité seule qui le guide, et qui conduit ses pas dans les plus purs sentiers de la justice. *Posuit immaculatam viam meam.* Comment cela ? Elle l'instruit d'abord par la bouche d'une auguste reine devenue doublement sa mère, et aussi capable par ses justes leçons d'en faire un grand saint qu'un grand roi. Elle lui dit qu'il n'y eut jamais de vrai mérite ni de solide gloire sans la vertu ; que le monde se trompe en voulant dispenser le prince des lois d'une exacte piété, puisqu'étant obligé par état d'en donner l'exemple aux autres, il ne paraît élevé au-dessus d'eux que pour être meilleur qu'eux, et qu'on se rend indigne de commander aux hommes quand on ne sait pas obéir à Dieu. Elle lui apprend que toute la politique humaine devient une vaine ressource, et toute la force du trône un grand fond de faiblesse, si l'une n'est dirigée par les conseils de la divine sagesse, et l'autre soutenue de son bras tout-puissant. Elle lui persuade surtout que la foi ne connaît ici-bas d'autre mal que le péché ; qu'elle aimerait mieux le voir dans la poussière d'un tombeau, que dans les horreurs d'une faute mortelle : que l'innocence est mille fois préférable à la vie, et que tout roi qu'il est, il ne doit point vivre s'il veut être pécheur. Parole de vérité digne elle seule d'immortaliser dans l'Eglise la mémoire de celle qui la prononça. Le jeune Louis en sentit d'abord toute la force et l'étendue. Comprenez-la bien vous mêmes, mes frères, ou du moins ne vous ennuyez pas, s'il vous plaît, de me l'entendre répéter ici, puisqu'elle mériterait seule un discours entier, et que j'y rapporte tous les sentiments chrétiens dont notre saint roi fut pénétré le reste de sa vie.

Oui plutôt la mort, se disait-il à lui-même tous les jours après l'avoir appris de sa pieuse mère, plutôt la mort que le péché ! par conséquent, et à plus forte raison, plutôt réduire ce corps mortel dans une sainte servitude, que de lui obéir ; plutôt en ressentir les défaillances et la langueur, que de fournir matière à ses dangereuses révoltes, et lui retrancher tous les plaisirs permis, que de lui en laisser prendre de défendus. Aussi ne lui permit-il jamais que ce qui ne pouvait pas blesser son innocence. Ennemi déclaré de la volupté, il use sans cesse de la plus sévère précaution contre ses écueils. Ne pouvant fuir le lieu où elle fait sa demeure, il combat du moins sans relâche les attraits séduisants dont elle se sert ; et n'ayant pas la liberté de s'aller confiner dans le désert, il appelle dans son palais les vertus des solitaires. Enchérissant chaque jour par des pratiques particulières sur les devoirs communs de mortification que l'Eglise impose, il ne cessait, dit Joinville, d'exercer contre lui-même des rigueurs capables d'exciter quelquefois les larmes et la pitié de ses domestiques. Spectacle effrayant sans doute, pour la mollesse de notre siècle, et que notre fausse délicatesse voudrait pouvoir effacer de l'histoire trop fidèle de sa vie.

Plutôt la mort que le péché ; par conséquent, et à plus forte raison, plutôt cesser d'être roi que de régner pour être rebelle à Dieu ; plutôt ne recevoir ni hommages ni respects de la part des peuples, que d'en manquer soi-même pour la religion dans la plus légère circonstance. Aussi s'en montra-t-il sans relâche, et surtout dans le lieu saint, le plus exact observateur par son attention scrupuleuse et sa modestie édifiante. Aussi rien ne lui parut bas et indigne de son rang dans tout ce qui regardait le culte de son Dieu : et eût-il dû s'attirer, comme David, l'impie raillerie d'une superbe Michol, il aurait toujours fait comme lui sa plus grande gloire d'aller chanter avec le peuple devant l'arche du Seigneur.

Plutôt la mort que le péché ; par conséquent plutôt vivre sans amis, sans conseillers, sans courtisans, que de n'avoir autour de soi que de ces lâches adulateurs vendus au mensonge, qui flattent adroitement les erreurs, et qui canonisent les vices. Aussi n'eurent-ils jamais d'accès auprès de sa per-

Digitized by Google

sonne sacrée. La vérité seule pouvait en approcher librement; et la dire sans la déguiser, était le seul secret de plaire au prince et d'en obtenir les faveurs.

Plutôt la mort que le péché; par conséquent, plutôt passer pour manquer de complaisance et de douceur, que de devenir l'appui ou l'approbateur de cet art funeste que la passion inspire, et n'a pour but que de réveiller les passions : Aussi ne permit-il en public, à ses sujets, que des délassements plus nobles, plus utiles et plus innocents. Aussi le comédien profane, le poëte licencieux qui avaient cru témérairement s'attirer des éloges ou des bienfaits, ne reçurent pour prix de leurs ouvrages que la proscription et l'exil.

Plutôt la mort que le péché ; par conséquent plutôt souffrir les retranchements et la médiocrité que d'autoriser le luxe et la mollesse par des dépenses superflues. Plutôt se rendre singulier contre l'avis des politiques mondains, que de rendre par le scandale de sa conduite la vanité respectable dans son royaume. Aussi son exemple en fit-il sans cesse la censure et la condamnation publique. Il n'ôta rien à l'éclat et à la majesté du trône, et l'on peut dire en un sens qu'il n'en parut jamais tant sur celui de France; mais il sut lui donner un fondement plus solide que ce pompeux embarras de choses vaines qu'il regarda toujours, avec un prince pieux, comme des folies pleines de mensonge. *Non respexit in vanitates et insanias falsas.* (*Psal.* XXXIX.) Il n'oublia pas qu'il était roi. La cour et la ville, le domestique et l'étranger le sentirent plus d'une fois; mais il se souvint qu'il était chrétien. Le lieu de son baptême lui en rappelait sans cesse les saintes promesses. Et plus glorieux de la foi que du sceptre qu'il portait dans ses mains, il s'appelait bien plus volontiers Louis de Poissy que Louis de France, au rapport de son historien. Où êtes-vous maintenant, âmes mondaines, cœurs incirconcis et impénitents, hommes profanes et charnels, qui, ne connaissant d'autres lois que les maximes du siècle, n'avez conservé de l'honneur de votre consécration que le simple nom de chrétien? portez un moment vos regards sur cet exemple. Ce n'est point du fond du cloître et d'une obscure solitude qu'on vient le produire à vos yeux. C'est la cour la plus polie et la plus superbe de l'univers qui vous le propose. Rapprochez-en un moment votre conduite et vos sentiments. Les réflexions seraient ici fort superflues, vous le voyez; et toute la vie de ce juste n'est qu'un évangile de pratique dont le simple récit porte avec soi sa morale et ses applications naturelles. C'est à nous, chrétiens, de voir s'il retrace l'image ou la condamnation de nos mœurs, et si nous y trouvons la justification ou le désespoir de nos prétextes.

Mais un des premiers et des principaux devoirs dont les rois sont chargés, c'est d'exercer la justice. Le nom même qu'ils portent ne connaît point d'autre origine, dit un ancien Père. C'est là leur titre comme leur droit primitif et la source de leur autorité : *Ideo reges dicti sunt.* Ainsi dans ces heureux temps où l'ambition n'avait pas eu encore le loisir de corrompre les mœurs, les rois n'étaient proprement que les arbitres des peuples. Les enfants d'Israël n'en demandent un au prophète Samuel que pour exercer parmi eux la qualité de juge, *ut judicet nos* (I *Reg.*, VIII) : et les plus saints que Dieu ait jamais établis sur leur leur tête, ne lui demandaient eux-mêmes sur toute chose que la grâce de la justice et de la droiture du jugement. Mais où trouver un homme, disait saint Ambroise, qui, ayant en main la souveraine puissance, ne s'en prévale jamais contre les règles de cette justice; qui veuille recevoir des lois tandis que son caractère lui donne le droit d'en faire et qui n'étende jamais les bornes de son autorité au delà des termes de son devoir? *Qui se legibus obstringat, et quod per justitiam non licet, nec per potestatem licere cognoscat.* Le voici, mes frères, cet homme. La France l'a vu dans son incomparable prince, et les deux plus belles parties du monde, qui n'avaient pas encore éprouvé que son règne fût celui de la valeur, étaient au moins convaincues que c'était celui de la justice même. Quel prince sur la terre porta jamais aussi loin l'amour de ce grand devoir, et le remplit avec plus d'étendue et de perfection? juste d'abord dans ses propres affaires et dans tout ce qui le regardait personnellement, ses titres ne lui parurent jamais trop clairs ni trop bien fondés pour conserver ses mains nettes de toute apparence d'usurpation. Personne n'ignore sa délicatesse sur la restitution des choses les plus modiques, et tout le monde sait les arrêts qu'il prononça si souvent contre l'avis de son conseil; je dirais même contre ses propres intérêts, si une exacte justice n'était le plus grand intérêt des rois. Quel exemple, hélas! surtout pour notre siècle, et que diraient tant d'hommes publics et de personnes privées, s'il fallait discuter sur ces règles leurs possessions et leurs héritages?

Juste pour les particuliers de son royaume et pour le moindre de tous, jamais souverain ne comprit mieux les conditions réciproques de ce contrat, non point social et de convention, mais naturel et imprescriptible, (quoique Dieu seul en puisse venger l'infraction de la part des souverains,) qui est entre les rois et leurs sujets; et que si les uns doivent obéir au prince comme à leur légitime seigneur, l'autre doit les gouverner comme ses enfants et en hommes libres. Aussi aucun d'eux ne fut méconnu et traité en esclave; aucun n'eut jamais à craindre de trouver autour de lui ces barrières fatales et souvent inaccessibles aux plus pressants besoins. On voit des gardes qui l'entourent, il est vrai, mais qui semblent n'être destinés qu'à introduire des misérables auprès de sa personne, comme des premiers ministres de sa cour, à leur procurer de favorables audiences. Tantôt sur son lit de

Digitized by Google

justice décidant du sort des peuples, rectifiant les lois et réglant s'il le faut les règles mêmes; tantôt dans son palais recevant les requêtes qu'on lui présente et les plaintes qu'on vient porter aux pieds du trône ; tantôt dans ses voyages, et pendant qu'il parcourt ses provinces établissant des tribunaux, et prévenant partout les besoins et la confiance de ses sujets. Quelquefois au milieu des campagnes et dans ses heures de délassement; souvent dans les bois et sous de vieux arbres, comme ces anciens arbitres des premiers siècles, mais toujours avec autant de droiture que de bonté, écoutant la cause du pauvre, de l'artisan et du laboureur; protégeant partout les droits de l'innocence, arrêtant les progrès de l'injustice, servant d'appui aux faibles contre les puissants, et terminant quelquefois par lui-même plus d'affaires et de différends en un jour, que son parlement n'aurait fait dans l'espace de plusieurs mois.

Juste à l'égard des étrangers comme des domestiques, il ne connut jamais cette damnable politique qui ne respecte dans ses règles ni la religion ni l'équité naturelle. Devenu par la réputation d'une probité sans tache l'arbitre de ses voisins, on vit les puissances et les têtes couronnées venir plaider elles-mêmes leur cause devant lui. Mais il eut la consolation de les remettre plus d'une fois dans une parfaite intelligence, sans se prévaloir jamais de leurs différends; toujours plein de ce grand principe que l'ambition d'un bon roi doit se borner à conserver ses Etats, rien ne lui parut jamais un titre suffisant pour posséder le domaine des autres ; et par les mêmes sentiments qui lui font toujours soutenir les droits de sa couronne, en s'opposant à l'abus qu'on veut faire de l'autorité de l'Eglise, dans ce qui n'est pas de son ressort, il refuse généreusement une couronne étrangère, sans cesser de respecter la main sacrée du pontife qui croit faussement pouvoir la lui offrir.

Juste pour punir le vice comme pour récompenser la vertu, nous le publions ici sur les toits, en révélant pour un moment ce qui faisait alors l'opprobre de ce royaume, puisque c'est la gloire de notre saint, d'avoir travaillé à effacer des traits si honteux ; la France, qui s'est toujours vantée de l'emporter par tant d'endroits sur les autres nations, semblait vouloir alors se rendre recommandable en rassemblant dans son sein tous leurs crimes. Le blasphème, l'impiété, le scandale, les lieux de débauche, les académies d'un jeu ruineux, la barbare fureur du duel, l'usure et la simonie même défiguraient depuis longtemps cette plus belle portion du monde chrétien. La coutume paraissait avoir prescrit contre toutes les règles, en devenant elle-même une loi d'autant plus impérieuse, qu'elle semblait l'emporter sur toutes les autres; et les enfants de Jacob ne rougissaient plus de faire le mal. Mais il y avait un juge dans Israël. Louis régnait alors, non pas comme ces princes dont parle saint Augustin, et qui prétendent affermir leurs Etats par l'impunité du vice, plutôt que par l'éclat des vertus : *Nolunt stare rempublicam firmitate virtutum, sed impunitate vitiorum.* C'est un prince placé par sa naissance sur un trône chrétien, convaincu qu'une exacte justice envers les méchants est le plus ferme soutien des empires, et qu'on est doublement roi quand on sait faire régner la piété. Prévenu de ces sages maximes, il publie des édits, il réforme les abus, il arrête les désordres, il décerne de justes peines contre les coupables, prêt à les subir lui-même, disait-il, s'il pouvait par là en arrêter les funestes causes. Rien n'est capable de lui en faire suspendre un moment l'exécution. Toujours doux et facile dans toute autre occasion, mais toujours inflexible et inexorable dans celle-ci, les crimes une fois proscrits par ses arrêts ne sauraient trouver le moindre asile dans sa clémence, et la punition en devient publique si les ténèbres n'ont pu les rendre secrets.

Juste enfin et plein d'une sollicitude sans égale pour toute l'étendue de ses Etats, ne pouvant lui seul en décider toutes les affaires, il choisit partout des juges qui les fassent en son nom. Mais quels choix, Messieurs, quel discernement ! J'ose le dire, tel que la justice en personne l'aurait pu faire elle-même. Ce n'est pas assez pour lui dans ce point le plus délicat de son gouvernement. Convaincu du compte qu'il en doit rendre à un dernier tribunal, d'établir les hommes les plus intègres et les plus éclairés du royaume; il repasse encore lui-même plus d'une fois sur leurs arrêts; il pèse leurs jugements, et juge leur justice même pour prévenir tous les abus. Quelle attention à bannir du palais l'esprit de chicane, et ce labyrinthe fatal de formalités et de procédures que la cupidité ne cesse de multiplier ! Quel soin à établir des règles également sûres pour la religion et pour l'État ! Quel nombre d'ordonnances pour la police de son royaume; et plût au ciel qu'elles fussent aussi exactement observées qu'elles sont sagement écrites ! Mais vous le savez, vous qui en êtes les dépositaires dans ce royaume, magistrats, pontifes du sacré temple des lois, et qui de là, comme a dit un de vos maîtres, exercez sur les hommes l'empire et le sacerdoce du droit. Voilà le digne objet de votre imitation, et les siècles les plus purs ne vous présentèrent jamais de modèle plus accompli.

Ajoutons en deux mots à cet amour de la justice dont le cœur de saint Louis fut toujours rempli, cette charité tendre et compatissante qui lui attira le cœur de tous ses sujets, et qui le rendit véritablement un prince selon le cœur de Dieu. Se croyant établi par la Providence pour le bonheur de son peuple, et non le peuple pour sa propre félicité; souhaitant, disait-il après un grand empereur, que tous ses citoyens le trouvassent tel qu'il eût voulu comme simple

Digitized by Google

citoyen trouver l'empereur lui-même : il ne regarde son royaume que comme une vaste et unique famille dont il est le père, et chaque particulier un de ses enfants. Mais tous les sentiments de sa prédilection sont pour les pauvres, et sa plus sensible joie est de converser avec eux. Adorant Jésus-Christ dans ses membres méprisés, et perçant avec les yeux de la foi la bassesse apparente de leur condition, ils lui paraissent d'autant plus respectables qu'il y découvre plus sensiblement la majesté de celui qui s'est humilié pour nous. Il les appelle chaque jour dans son palais pour leur consacrer de sa propre main les prémices de sa nourriture. Quel spectacle aux yeux d'une cour superbe de voir le plus grand des rois, et la première tête du monde aux pieds de tant de malades et de misérables, que l'impie délicatesse du siècle ne regarde le plus souvent qu'avec horreur ! C'est dans ces occasions, mes frères, que sa foi vive et sincère lui fait mettre tout à profit pour ressembler à Jésus-Christ ; et ne pouvant être réellement pauvre, il veut du moins partager avec ceux qui le sont, le bonheur de leur état en se rendant leur frère et leur serviteur. Son amour pour eux n'eut ni bornes ni mesure ; et jusqu'où ce monarque ne porta-t-il pas sa sollicitude pour les besoins publics et particuliers ? Quel genre de misère ne trouva pas sa ressource assurée dans ce cœur bienfaisant ? et qui pourrait compter le nombre de ceux qui en ressentirent les tendres effets ? C'est ici, chrétiens auditeurs, où l'orateur aurait besoin de devenir simple historien, et où l'historien fidèle embarrasse et confond l'orateur par la multiplicité des faits et des grandes actions qu'il lui présente. Aussi vous ai-je déjà prévenus qu'un sujet aussi vaste ne pouvait être compris dans les bornes d'un discours, et que je venais simplement vous présenter une ébauche. Parlez donc ici à ma place, nobles familles déchues de votre ancienne gloire ; illustres disciples de Dominique et de François ; vierges consacrées à Jésus-Christ, malades, lépreux, prisonniers, pélerins, aveugles, orphelins ; que toutes les parties du royaume, que toute l'Eglise des saints, que la terre même des infidèles publient dans tous les siècles les aumônes de cet homme juste ! Ou plutôt, durez à jamais, et surtout dans cette capitale, illustres monuments de la charité de ce saint roi ! Apprenez aux riches et aux grands du monde l'art de sanctifier leurs richesses. Persuadez-leur qu'en retranchant, comme Louis, les fausses nécessités, ils auront comme lui des ressources pour les besoins des misérables ; et qu'on trouve toujours le fond d'une charité abondante dans les épargnes d'une frugalité bien soutenue. Mais tous ces différents traits que je viens de marquer ne suffiraient pas à vous former une idée parfaite de notre saint ; et si Dieu le remplit d'un esprit de piété pour le faire marcher dans l'innocence, il ne lui communiqua pas moins un esprit de force pour honorer la piété. Ainsi, après vous avoir montré dans sa personne un saint roi, il me reste à vous y faire voir un héros chrétien.

SECOND POINT.

Quand je parle de héros, chrétiens auditeurs, ne vous figurez pas ici un de ces hommes qu'on a pris tant de soins de rendre fameux dans le monde ; et n'allez point d'abord rappeler les fausses idées que la fable ou les anciennes histoires ont prétendu nous en donner. Quelque grands en effet qu'on ait voulu les faire paraître, ils furent toujours la plupart ou ambitieux, cruels et vindicatifs dans leurs projets ; ou fiers, insolents et superbes dans leurs prospérités ; ou lâches, faibles et désespérés dans leurs disgrâces. Notre saint égala toujours et surpassa même quelquefois leur valeur ; mais il n'imita jamais leurs vices. C'est ici un de ces héros que la religion forme, que la douceur modère, que la prudence conduit, que la justice autorise, que le ciel bénit, et que la persévérance couronne. En un mot, il justifie parfaitement les paroles que je lui ai appliquées ; et sans m'écarter de l'idée que j'ai prétendu vous en donner, vous allez voir dans la personne de mon prince un héros sans vengeance et sans passion dans ses entreprises, sans insolence et sans orgueil dans ses triomphes, sans lâcheté et sans faiblesse dans ses adversités, parce que c'est Dieu même qui l'a rempli de force : *Deus qui præcinxit me virtute.*

Je dis sans vengeance et sans ambition, dans des circonstances où tout contribue à exciter l'un et l'autre. Il a reçu au moment de son sacre cette épée redoutable que Dieu met dans la main des rois, il est vrai ; mais il vient de faire en tremblant le serment solennel de ne s'en servir jamais que pour la gloire de Dieu même, pour le bien de son peuple et les nécessités de l'Eglise ou de l'Etat. Ce seront-là les seuls motifs qui exerceront sa valeur. Les combats de ce nouveau David paraîtront encore les combats du Seigneur, et ses guerres seront toujours non-seulement justes et convenables, mais nécessaires et saintes. Ainsi la première qui s'offre à son courage et qui ouvre le commencement de son règne, n'est qu'un témoignage public de la justice de ses armes et de son zèle pour la religion. L'hérésie si souvent foudroyée continuait à faire tout à la fois des rebelles et des apostats au milieu de nos provinces ; et par la faction d'un prince dangereux et puissant, cette malheureuse secte sapait encore plus les fondements du royaume qu'elle ne partageait la créance parmi les sujets. Mais notre saint, à qui cet heureux triomphe était réservé, achève en peu de temps ce que son père et ses ayeux n'avaient pu faire. A peine est-il monté sur le trône qu'on le voit d'abord, comme un nouveau Néhémie, redresser d'une main les autels du Seigneur, tandis qu'il repousse de l'autre la violence des impies qui les détruisaient ; bientôt les ruines de Jérusalem sont répa-

Digitized by Google

rées, la foi triomphe, les révoltés se soumettent, et Louis, plus glorieux de rendre des enfants à l'Eglise que d'avoir vaincu des ennemis, reçoit leur soumission. Il fait grâce à leur chef doublement coupable; et content de le voir tout à la fois catholique et pénitent, il ne tire d'autre vengeance de son crime, que de l'engager à soutenir les droits sacrés de l'Eglise après avoir réparé publiquement son honneur. Quel coup d'essai pour un prince! Ah! il n'appartient qu'à la religion de former les vrais héros. Mais à peine a-t-il terminé cette première guerre en soumettant les albigeois, que la discorde fait naître successivement de nouveaux troubles, et ouvre une plus vaste carrière à son courage. Ce n'est point ici un de ces temps paisibles et tranquilles où l'esprit d'obéissance réunissant tous les cœurs dans un même sentiment, les ressorts de l'autorité souveraine agissent pour ainsi dire d'eux-mêmes et sans effort; et où les puissances subalternes ne conspirant ensemble qu'à raffermir celle du trône, le prince n'a qu'à recueillir le fruit de son règne dans le sein d'une paix profonde. Rappelez au contraire des jours orageux et difficiles où les auteurs nous font voir la couronne comme chancelante sur la tête même de Louis, et son trône ébranlé de tout côté par de violentes secousses. Tout l'orgueil de Samarie se montre à découvert, et s'arme avec fureur contre l'oint du Seigneur. L'un, sur des prétextes chimériques, porte le fer et le feu dans les provinces voisines; l'autre, au milieu de ses terres, ménage une trahison et concerte les plus noirs desseins. Les intérêts compliqués et les prétentions réciproques de divers princes forment partout des ligues redoutables, et une partie de l'Europe, pour contenter sa basse jalousie, ne rougit pas de leur prêter ses rois et ses armées. Tristes et fatales conjonctures! Ne doutez pas, mes frères que notre saint n'en gémisse devant Dieu, qu'il ne pleure d'avance la mort de tant d'infidèles Absalons, et ne verse plus d'une fois des larmes amères sur le sang français qu'il sera obligé de répandre. Mais des sujets aveugles et emportés ne sont plus en état d'écouter les sages remontrances de leur légitime maître. Ils veulent lui faire acheter par des combats le droit que sa naissance lui donne, et refusent de se soumettre à son autorité, s'ils n'ont éprouvé l'effet de sa valeur. Aussi ne sont ils pas longtemps sans l'éprouver, chrétiens auditeurs, et le jeune Louis n'a pour ainsi dire qu'à se montrer. Autant de conquêtes qu'il assiége de villes, autant de victoires qu'il livre de combats. Le nombre de ses ennemis, dix fois supérieur à celui de ses troupes, ne sert qu'à ranimer son courage, et rien ne résiste à la force de ce bras vainqueur formé par le Dieu des batailles. Semblable au jeune David qui vient au nom du Seigneur contre un géant redoutable armé d'épée, de lance et de bouclier, il s'avance en personne dans la vaste plaine de Taillebourg, contre l'avis de ses propres officiers; il attaque et force lui seul un pont par des coups redoublés qui tiennent du prodige; et tombant enfin comme la foudre du ciel sur trois nombreuses armées, il les déconcerte, les taille en pièces, et les met en fuite chargées à jamais de honte et de désespoir.

Ah! redisons-le encore une fois: la sainteté du chrétien ne fut jamais contraire à la valeur du héros, ou plutôt c'est la religion seule qui forme les vrais héros. Car jusqu'où pensez-vous d'abord qu'il aille porter les avantages de tant de signalées victoires? N'attendez-vous pas ces occasions du moins où sa clémence poussée tant de fois à bout, donnera lieu enfin à un juste vengeance? et ne comptez-vous pas lui voir immoler alors des milliers de victimes à son ressentiment? Non, mes frères, les saints pensent et agissent bien autrement que les enfants du siècle, et la douleur du nôtre paraît ici plus invincible que son courage même. Il se contente d'avoir humilié les rebelles à ses pieds en les laissant survivre à leur rebellion; plus touché de leur malheur, dit-il, qu'ils ne le sont eux-mêmes; et si la politique qui demandait leur mort, murmure et se plaint, il proteste hautement qu'il adore un Dieu tout juste et tout miséricordieux; mais que n'étant pas assuré de lui rendre plus de gloire en punissant qu'en pardonnant, il aima toujours mieux passer pour mauvais politique que pour cruel. Aussi, trop satisfait d'avoir ôté aux esprits factieux le pouvoir de nuire, et réduit tous les mécontents à sentir désormais qu'il est leur roi, il ramène enfin dans la France les jours tranquilles de Salomon. Il donne la paix à ses peuples pour le reste de leur vie, et il aurait lui-même passé le reste de la sienne si vous n'aviez eu, grand Dieu! d'autres ennemis à combattre.

Ici, mes frères, vous me prévenez sans doute, et vous envisagez déjà notre prince transporté au delà des mers pour conquérir l'héritage du Seigneur, devenu depuis trop longtemps la proie des mains sacriléges, le théâtre de la superstition, et l'écueil dangereux de tant de chrétiens qui risquaient d'y perdre la foi ou la vie. Je sais tout ce que pense et répète tous les jours une vaine et superbe philosophie sur ces pieuses expéditions. La témérité avec laquelle elle censure et condamne ce qu'elle n'est pas même à portée de bien connaître, les conséquences fausses qu'elle tire de leurs mauvais succès, comme si Dieu eût promis d'appuyer de son secours la conduite insensée de gens qui avaient osé se flatter de la protection divine, en menant une vie de scélérats dans le cours d'une guerre où ils faisaient profession de s'être engagés par esprit de pénitence. Ce n'est point ici le lieu d'entrer dans une discussion étrangère à mon sujet; je me contente d'observer que cette expédition, autorisée d'abord par le choix de la plus auguste assemblée, qui établit généralissime de la croisade, Louis inspiré ce semble du ciel par la manière dont il s'y engagea, justifié du moins alors par des motifs dont notre siècle n'est plus en état de bien juger, se trouva

Digitized by Google

beaucoup plus conforme à son inclination que tout autre, et bien autrement capable de réveiller son courage. Il part, dit un auteur, il s'embarque animé d'un zèle encore plus rapide que les vents et les flots qui le poussent, et paraît en peu temps devant les murs de Damiette, ville imprenable et qui fait tout l'espoir des Sarrasins. Une nuée de soldats en défend les avenues et occupe le rivage de toutes parts. Mais, comme j'ai déjà remarqué plus d'une fois, rien n'est comparable à la valeur qu'inspire le zèle de la religion et le témoignage intérieur d'une conscience pure. Le vrai moyen de ne pas craindre les hommes, c'est de craindre Dieu, dit saint Augustin, et la vie ne paraît guère précieuse à celui qui regarde la mort comme un avantage et un gain. *Time Deum, et homines non te terrebunt.* Louis, plus pénétré que jamais de ces sentiments et accoutumé depuis longtemps à ne pas s'épouvanter par le grand nombre des ennemis, donne le signal à ses gens, se précipite le premier dans l'eau la main armée et court à travers les ondes pour se faire un libre passage. Le bras du Très-Haut est avec lui contre ces Philistins et ces hommes incirconcis; vingt mille barbares ne peuvent lui résister. Il se rend maître en moins de trois heures du plus fort rempart de l'Egypte, et fait arborer sur ses murailles superbes l'étendard des chrétiens.

Quel nouveau degré de gloire pour ce grand monarque! et quel usage en fera-t-il? Ne craignons rien pour son humilité, mes frères, c'est un héros chrétien qui vient de remporter cette nouvelle victoire comme toutes les autres, et qui en saura bientôt consacrer tous les avantages à la piété. Déjà il a porté tant de fois son diadème aux pieds de l'Agneau, il vient ici porter aux pieds de sa croix les dépouilles de ses ennemis; entrant dans la ville de Damiette comme un pénitent public, les yeux baignés de larmes, suivant dans une procession solennelle l'image du Sauveur crucifié, et ne faisant chanter des cantiques qu'à la gloire du Dieu des armées. On ne voit rien autour de lui du faste et de la pompe de ces fiers vainqueurs que le charme d'une gloire profane possède; et après avoir toujours paru sans vengeance et sans passion dans ses motifs, il se fait voir ici sans insolence et sans orgueil dans ses succès. Que lui manquait-il donc pour être un héros parfait? C'était, mes frères, de se montrer encore sans fabattement et sans faiblesse dans ses disgrâces; et c'est ici le dernier trait où je rappelle, s'il vous plaît, toute votre attention.

En effet, chrétiens, le courage de ce grand roi ne devait pas se borner aux triomphes que vous venez d'entendre. Il fallait lui fournir des objets d'un autre genre: et il ne suffirait pas, sans doute, à votre édification de l'avoir vu agir, si vous ne l'aviez vu souffrir. C'est proprement l'adversité qui décide du véritable héroïsme et qui en est la solide épreuve. On a beau s'en former d'autres idées dans le monde. L'homme patient vaut beaucoup mieux que l'homme courageux, dit l'Esprit de Dieu dans l'Ecriture: et il est mille fois plus glorieux de se vaincre soi-même dans l'affliction que de prendre des villes et gagner des batailles. ***Melior est qui dominatur animo suo, expugnatore urbium.*** (*Prov.*, XVI.) Entrons donc sans crainte dans ce nuage qui semble couvrir, aux yeux des hommes, la gloire de notre saint, et obscurcit pour un temps l'éclat de son règne. Nous n'y verrons que de nouveaux rayons de lumière qui lui donnent un plus grand lustre. D'abord heureux, conquérant et victorieux au milieu des terres infidèles; bientôt après dépouillé, vaincu et captif, la Providence l'abandonne aux plus étonnants revers de la fortune, et le livre entre les mains de ses ennemis. Mais son histoire lui rend ce glorieux témoignage qu'il ne parut jamais plus grand, jamais plus roi, jamais plus saint, toujours tranquille et constant, toujours maître de lui-même sous le joug qu'on lui impose; et aussi libre dans les fers qu'il avait été humble sur le trône, il montre à tout l'univers que les succès de la guerre peuvent bien former des héros parmi les hommes, mais qu'il y a pour les héros chrétiens un genre de victoire que les profanes n'ont jamais connu.

Qu'il est beau, mes frères, de le voir dans le palais du sultan comme dans le sien propre, sans crainte, sans impatience, sans faiblesse, payant à Dieu régulièrement à certaines heures le tribut d'une prière chrétienne, s'édifiant par des lectures saintes, chantant des cantiques de louange au Tout-Puissant avec les transports d'une joie toute céleste, ajoutant chaque jour aux différents maux qu'on lui fait souffrir, la pratique des mortifications les plus austères; et loin de chercher quelque soulagement dans les tristes compagnons de ses disgrâces, soulageant lui-même leurs peines par des paroles pleines d'onction et par l'exemple de sa patience! Qu'il est beau de l'envisager dans les tristes jours d'une dure captivité avec plus de majesté, de noblesse et de vertu qu'auparavant; supérieur à toutes les menaces qu'on lui fait, et sans que les outrages les plus sensibles puissent tirer de sa bouche une seule parole indigne de la sainteté de la religion ou de sa qualité de roi. Véritables sentiments d'héroïsme, mais trop rares parmi les plus grands hommes. Si le prince qui le tient captif n'en est pas instruit pour lui-même, il en est du moins étonné, et lui qui n'ignorait pas l'histoire de tant d'autres héros qui furent la terreur de ses aïeux dans les premières croisades, confesse hautement qu'il n'y eut jamais de chrétien si fier et si religieux tout à la fois que Louis. Que vous dirai-je enfin, mes frères? c'est que par des circonstances qui tiennent du prodige, et des charmes tout nouveaux qui paraissent autant de paradoxes, ce nouveau Joseph s'attire jusqu'au milieu des chaînes, des hommages et des respects que les plus redoutables conquérants n'oseraient exiger; et l'on voit ici pour la seconde fois s'accomplir les merveilles qui sont écrites du premier libéra-

Digitized by Google

teur de l'Egypte. C'est-à-dire que la sagesse dont il fut toujours rempli ne l'abandonne point, et descend avec lui jusque dans les horreurs de la prison : *Descendit cum illo in foveam, et in vinculis non dereliquit eum* (*Sap.*, X); qu'elle ne travaille pas seulement pour sa délivrance par des conditions dont on le laisse l'arbitre absolu, mais que changeant sa défaite en triomphe, elle lui fait offrir la couronne même du sultan par des sujets qui le jugent plus digne de s'asseoir sur le trône de son vainqueur: *Donec afferet illi sceptrum adversus eos qui eum deprimebant.* (*Ibid.*) Vous n'en êtes pas dignes vous-même, peuple barbare, et c'est votre plus grand malheur. Il ne veut pas d'un sceptre encore tout sanglant du meurtre que vous venez de commettre. Mais au lieu d'être votre roi, il voudrait, comme il l'avait dit souvent, demeurer lui-même votre captif, si vous deviez devenir chrétiens; et passer toute sa vie dans les fers, s'il pouvait par là vous soumettre à la foi de Jésus-Christ. Son exemple seul vous la prêche d'une manière bien plus énergique que les missionnaires qu'il vous destinait; et si vous ne croyez pas aux œuvres qu'il vous montre, en vain vous ferait-il voir le talent qu'il a de vous commander.

Je ne veux point, chrétienne assemblée, interrompre le triste récit des adversités de notre prince par les intervalles que son histoire y met, et qui ne servirent qu'à renouveler l'ardeur de son zèle pour l'œuvre sainte qu'il avait commencée. Les cruelles épreuves dont vous venez d'entendre parler, ne furent pour lui qu'une préparation à de plus grandes; et Dieu, qui l'avait abandonné dans le premier voyage au sort malheureux des armes pour faire éclater sa vertu, le livre dans le second à un ennemi encore plus redoutable, pour couronner sa foi. La contagion, ce fléau si terrible et qui semble n'être dans la main du Seigneur qu'un instrument de sa juste colère, se répand tout à coup dans le camp d'Israël comme l'ange exterminateur, et ne craint point d'attaquer le saint au milieu de ses troupes déjà trois fois victorieuses. Son souffle mortel et empoisonné n'épargne point ce corps usé de veilles et de fatigues, consacré par une chasteté inviolable, et sanctifié par les travaux d'une pénitence évangélique. Elle pénètre sans distinction jusque dans sa tente, et bornant ses conquêtes avec ses années, vous allez voir qu'elle finit en peu de temps la plus belle vie du monde. Quelle conduite sur vos élus, grand Dieu! Oserons-nous ici vous interroger et rompre les sceaux du livre où vos arrêts éternels sont écrits? Non, mes frères, suspendons plutôt nos jugements, et attendons que la vérité nous dévoile là-haut ce mystère. Les saints ne sont pas proprement pour le monde. Dieu les lui fait voir pour un temps, et souvent il les enlève à ses crimes après les avoir, pour ainsi dire, prêtés à ses besoins. Ce n'est point parce que Louis paraissait destiné à faire triompher la foi dans les terres infidèles, que la contagion et la mort devaient l'épargner. C'est parce que Louis était juste et agréable à Dieu, que la tentation devait l'éprouver. Ce Dieu tout sage peut, quand il voudra, étendre le règne de sa religion sans le secours des princes; mais il prétend que celui-ci en devienne la glorieuse victime par sa mort, comme il en a été la preuve sensible par ses exemples : et après en avoir fait un saint roi et un grand héros, il en veut faire enfin un véritable martyr.

C'est en cette qualité, la plus honorable qui fut jamais pour un chrétien, que notre prince consomme les derniers moments de sa vie. Possédant son âme tout entière au milieu des douleurs et des ardeurs malignes qui le consument; le corps couvert d'un rude cilice, et couché sur la cendre où il a ordonné qu'on le mît; offrant à Dieu l'ardeur de ses désirs pour la terre sainte, mais lui abandonnant avec la simplicité de sa soumission le succès de ses entreprises, et ne voulant le bien que comme Dieu le veut; laissant à un fils, à l'Eglise, à l'Etat ses derniers sentiments, restes précieux d'un règne chrétien et digne d'être transmis jusqu'à la postérité la plus reculée, préparé enfin à subir avec joie l'arrêt porté contre tous les hommes; il ne meurt pas les armes à la main, parce qu'un martyr ne doit pas se défendre; il ne meurt pas par la force de ses ennemis, parce qu'ils étaient indignes de triompher d'un défenseur de la religion; il ne meurt pas même par l'effort d'une maladie ordinaire, parce qu'il ne devait pas rendre seulement à la nature une vie qu'il avait tout entière consacrée à la foi; il meurt pourtant, mes frères, mais c'est Jésus-Christ même qui le frappe, et qui vient recueillir sur la terre ses derniers soupirs pour couronner à jamais ses mérites dans la gloire.

Jouissez donc, grand monarque, des fruits d'une mort si précieuse, qui fut la récompense de vos travaux, et recevez dans la céleste patrie la couronne immortelle que le juste Juge vous rend pour celle que vous avez portée dans ce triste exil. Mais tandis que, devenu roi pour toujours avec celui qui règne dans tous les siècles, vous êtes assis maintenant sur un trône qui ne peut être ébranlé; souvenez-vous que vous en laissâtes un sur la terre qui eut toujours besoin de soutien; et regardant d'un œil favorable un royaume et un peuple qui vous furent toujours si chers, faites ressentir les effets de votre protection au prince auguste qui le gouverne encore aujourd'hui. Votre vie fut trop courte pour le bonheur de la France : la sienne ne saurait être trop longue pour ses besoins. Obtenez-en donc la durée auprès de celui qui est le souverain maître des rois. Que l'étendue de ses jours réponde à celle de nos désirs; et qu'il nous commande aussi longtemps que nous souhaitons lui obéir. Sa naissance l'a rendu le successeur et l'héritier de votre nom et de votre état : que la justice et la piété le rendent de plus en plus l'imitateur de vos vertus, et qu'il

Digitized by Google

en partage les fruits après en avoir suivi les exemples.

Cette imitation nous regarde aussi en particulier, mes frères, et malheur à nous si elle ne paraît pas dans notre conduite : pauvres, riches, grands et petits sans exception ! Malheur et confusion éternelle à des sujets, à des misérables, à des pécheurs comme nous, si nous refusons de suivre un roi humble, un roi juste et pénitent ! Car enfin, si ce n'est pas le lieu et la profession qui font les saints sur la terre, le lieu et la profession n'empêchent pas de le devenir : vous le voyez. La piété de Louis a sanctifié sa condition, et il a trouvé dans sa condition même de quoi soutenir la piété la plus parfaite. Quel est l'état du monde qui puisse nous fournir des prétextes contre un tel exemple ? Il ne nous convient pas de le suivre comme roi, je l'avoue ; mais il faut nécessairement l'imiter comme chrétien, si nous voulons parvenir au bonheur qu'il possède, et que je vous souhaite au nom du Père, etc. *Amen.*

PANÉGYRIQUE DE SAINT BERNARD.

Portentum dedi te domui Israel. (*Ezech.*, XII.)

Je vous ai choisi pour être comme un prodige dans la maison d'Israël.

C'est au plus élevé d'entre les prophètes que l'Esprit de Dieu rend ce témoignage glorieux dans l'Ecriture ; et je viens le rendre, après toute l'Eglise, au saint dont elle honore aujourd'hui la mémoire. C'est ainsi que la grâce, qui, comme la nature, diversifie ses ouvrages sous plusieurs formes différentes, prend plaisir aussi quelquefois à réunir tout ses dons dans certains hommes pour en faire, comme Ezéchiel, des prodiges surprenants aux yeux de tout Israël : *Portentum dedi te domui Israel.* Il est des saints qui semblent n'être grands que pour eux-mêmes, et qui renfermés dans les termes précis de leur salut, ne concourent à celui des autres que par le sacrifice invincible et persévérant de leurs prières. Dieu les tient cachés dans le secret de sa face, et content de la préparation de leurs cœurs qui lui est connue, il les laisse souvent vivre et mourir inconnus aux autres. Mais il veut aussi quelquefois en faire éclater d'autres pour la gloire de son nom. Et parmi ceux-ci, on peut dire qu'il est des âmes extraordinaires, des saints d'un ordre supérieur et d'un caractère éminent, remplis de sagesse et de grâce, puissants en œuvres et en paroles, maîtres des esprits et des cœurs, et destinés par la providence au bien de tout l'univers.

Tel fut, mes frères, cet homme incomparable devenu à jamais l'ornement de l'état monastique, la lumière du monde chrétien, et en particulier la gloire et les délices de la France. Tel vit-on paraître ce docteur des derniers siècles, qui ne cède en rien à ceux des premiers, et qui en a recueilli tout l'esprit ; cet ange tutelaire de l'Eglise qui la conduisit dans tous ses dangers, qui la soutint dans tous ses combats, la dédommagea de toutes ses pertes, ressentit tous ses maux, et sut y apporter tout le remède. C'est Bernard, en un mot, aussi fameux par la douceur de ses mœurs et par l'onction divine de son éloquence, que par la rigueur de sa vie austère et pénitente ; aussi saint au milieu du monde et parmi le tumulte des emplois dissipants, qu'au milieu des forêts et dans le tranquille silence de la solitude ; toujours tout à lui par l'uniformité d'une vie réglée et parfaite, et toujours tout aux autres par l'activité d'un zèle infatigable ; respecté dans les cours les plus puissantes, craint dans les armées les plus formidables, consulté dans les tribunaux les plus augustes ; chéri des grands, aimé du peuple, estimé des savants, nécessaire à chacun, utile à tous, et dont un historien a dit, qu'ayant rassemblé lui seul dans sa conduite tous les différents caractères de sainteté, il a mérité lui seul tous les divers éloges qu'on a donnés aux saints qui l'ont précédé depuis les apôtres

Réduisons pourtant, mes frères, celui que je viens lui consacrer aujourd'hui à des traits bien marqués qui le distinguent. Nous y verrons avec une égale édification les plus héroïques vertus et les plus sublimes talents : un homme particulier appliqué tout entier à se sanctifier lui-même pour Dieu ; et un homme public occupé sans relâche à la sanctification du peuple de Dieu ; l'homme du cloître, l'homme de l'Eglise ; mais dans l'un et dans l'autre comme un vrai prodige que Dieu suscite à la maison d'Israël. *Portentum dedi te domui Israel.* J'y rappelle, s'il vous plaît, toute votre attention après que nous aurons imploré les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

S'il est vrai, selon l'oracle du Sage, que la doctrine des justes publie partout leur gloire, et qu'ils reproduisent parfaitement leur caractère dans leurs propres paroles, je ne puis mieux sans doute commencer celui du saint que je viens louer, qu'en le faisant parler ici lui-même, et en vous le montrant le plus fidèle observateur des règles qu'il a si solidement établies. Trois obstacles, dit-il, se présentent d'abord à ceux qui veulent suivre les routes pures de l'Evangile, et ce n'est qu'en les foulant aux pieds qu'on peut avancer dans les voies sublimes de la perfection. L'un paraît hors de nous, c'est le monde qui cherche à nous séduire

Digitized by Google

par la vue de ses profanes objets ; l'autre demeure avec nous, c'est la chair qui s'efforce de nous entraîner par le poids de sa corruption; un troisième enfin se trouve dans nous-mêmes, et c'est l'esprit et le cœur, plus à craindre encore et plus capables de nous tromper que les deux autres. Toute la science de l'homme chrétien ici-bas se réduit donc à combattre et à vaincre ces trois redoutables ennemis du salut. Et si c'est par ce genre de victoire et de combats qu'il faut juger de la vertu des saints, c'est par là même que Bernard va bientôt paraître à vos yeux, non pas simplement comme un modèle édifiant, mais comme un vrai prodige que l'esprit de la grâce a donné en spectacle à toute la maison d'Israël. *Portentum dedi te domui Israel.*

Né d'une mère pieuse, qui fut instruite de la destinée de cet enfant tandis qu'elle le portait encore dans son sein, et qui le reçut bien plus comme un nouveau don du ciel que comme le nouvel accroissement d'une famille illustre et déjà nombreuse, on peut dire qu'il fût ennemi et séparé du monde avant même que d'y paraître, comme il n'y parut dans la suite que pour combattre son esprit et pour décrier ses maximes. Une modestie singulière, une gravité douce, un penchant naturel pour la retraite et pour la pratique de ce sage silence qui prévient les légèretés indiscrètes de la jeunesse, un désir de se mortifier qui accoutume insensiblement à se passer des plus innocents plaisirs; un heureux éloignement de toutes ces manières folles et profanes qui sont le premier poison du cœur, et à quoi pourtant, sous le nom de politesse, on se fait un art de former les enfants de bonne heure ; enfin une grande ignorance des choses du monde et une sainte sollicitude pour celles du ciel ; ce furent là comme les premiers rayons de sa vertu naissante, et comme autant de barrières qu'il opposa aux séductions du siècle et de tous ses objets. L'eussiez-vous cru cependant, mes frères, qu'avec des dispositions aussi heureuses que l'impiété même semblait devoir à jamais respecter, le monde eût encore attenté à son innocence en lui présentant la coupe empoisonnée de son mortel venin? Il est vrai, et la fidélité de son histoire ne nous permet pas de dissimuler ici le danger de sa tentation. La volupté, trop jalouse d'une vertu qui fait sa honte et son désespoir, se montre à lui plus d'une fois, et ne craint pas d'opposer l'artifice et la violence même à ce nouveau Joseph. Mais plus d'une fois aussi se voit-elle confondue en trouvant un cœur impénétrable à tous ses traits, et qui n'a pas même, pour ainsi dire, le soin de les combattre. Car enfin comment aurait-il consenti à violer les règles même les moins sévères de la pudeur, lui, qui pour venger sur son chaste corps l'impression légère d'un regard hasardé, va se plonger sans ménagement dans une eau glacée, et n'en retire à peine qu'un reste de chaleur naturelle soutenue par miracle? Quelle leçon pour vous, hélas! que l'occasion de commettre le crime, ou le crime même commis ne saurait effrayer! et pour vous qui n'ayant jamais su craindre d'exposer l'intégrité de votre innocence, l'avez tant de fois profanée !

Mais après une victoire si marquée, qui aurait déjà pu couronner la longue vertu d'un solitaire, et qui n'est que le premier essai de ce jeune athlète; après cela, monde, plaisirs infâmes, ministres de la volupté, retirez-vous et cherchez à séduire ailleurs des âmes moins timorées ! Vous n'avez plus rien à prétendre de ce chaste cœur ; et la grâce, pour récompenser sa fidélité à repousser tous vos coups, vient de le mettre désormais hors d'atteinte à toutes vos attaques. Disons mieux, mes frères, et rendons à la sagesse de sa vertu toute la justice qu'elle mérite : c'est notre saint qui lui-même pense désormais à se retirer, et qui croit devoir fuir pour toujours du milieu de Babylone pour ne plus respirer à l'avenir son air empoisonné. Mais ne vous figurez pourtant pas une de ces retraites ordinaires qu'une sage précaution retient longtemps cachée, et dont une trop grande faiblesse craindrait de manifester l'exécution. Celle de Bernard, comme le reste de sa conduite, n'a rien de commun ; et son histoire nous la montre accompagnée de circonstances qui lui donnent bien plus l'air d'un triomphe que d'une fuite. Animé trop justement à son tour d'un zèle de jalousie contre le monde, il veut bien le combattre de front et à force ouverte. Non content de le vaincre pour soi-même, il prétend lui arracher des mains ses propres armes, et, ce qui a paru jusqu'ici sans exemple, les premiers ennemis dont on se défie dans cette occasion, deviennent précisément les premières conquêtes qu'il se propose de faire. Il ne se croirait pas tout à fait détaché du siècle, tandis que les liens de la chair y retiendraient encore la plupart de ses proches. Plus de trente, ou parents ou amis, se rendent à ses douces persuasions; et le nombre en eût été bien plus grand, disent les auteurs de sa vie, si les mères n'avaient pris soin de cacher leurs enfants, et de dérober leurs propres époux aux discours efficaces de ce nouvel apôtre. C'est ainsi que vainqueur de Samarie, il lui enlève publiquement ses dépouilles pour les consacrer au temple du vrai Dieu, et que comme un autre Moïse, sortant avec éclat du milieu de l'Egypte, il marche à la tête de ce nouveau peuple pour aller dans le fameux désert de Cîteaux.

Ici, chrétiens auditeurs, vous allez voir Bernard dans un nouveau genre de vie, et comment, après avoir vaincu le monde, il s'exerce à combattre sa propre chair et à détruire en lui la vie des sens. Je le vois déjà moi-même dans la nouvelle réforme, courir avec une ardeur incroyable dans ces routes difficiles qu'inspire l'amour le plus vif de la croix, enchérir chaque jour sur des pratiques que les plus fervents peuvent à peine soutenir, et paraître enfin dans l'espace de quelques mois, l'étonnement des anciens, et le désespoir plutôt que l'exemple de ceux

Digitized by Google

de son âge. Si vous commencez, a-t-il écrit lui-même dans quelqu'un de ses ouvrages, commencez d'abord d'une manière parfaite, et craignez de mettre certaines bornes à votre zèle. *Si incipis, incipe perfecte.* Il le dit, mes frères, et il le fait lui-même avec tant de perfection, qu'il semble atteindre jusqu'au bout de sa carrière en y entrant; qu'on le juge digne après les premières leçons, d'être établi le maître des autres, et qu'il va devenir tout à coup, d'un simple novice ou d'un des plus jeunes disciples, le père et le fondateur de la plus fameuse abbaye.

Rappelez donc, mes frères, pour passer d'abord avec son historien d'un prodige à un autre, rappelez, s'il vous plaît, dans ce moment la formation de ce fameux monastère, devenu par le plus heureux changement, d'une retraite infâme de voleurs, la demeure respectable des saints, et à qui le nouveau genre de ses habitants donna dès lors le nom de Clairvaux, si célèbre, dans nos annales. C'est là où l'exemple de notre saint, plus fécond que ses paroles, attire en un moment de toutes parts ce que le monde a de plus illustre pour se soumettre à sa conduite, et où l'on voit avec surprise plus de cent personnes en un seul jour faire entre ses mains une profession publique des plus austères vertus. Les églises cathédrales, les cours des princes, les tribunaux de la justice, les académies des sciences, les universités, et les armées mêmes fournissent à l'envi de quoi multiplier cette nation sainte. Tout court en foule pour admirer ce nouveau Jean-Baptiste dans le désert, et lui demander son baptême de pénitence. On y vient voir avec étonnement un homme qui retrace lui seul dans sa vie celle des Paul, des Antoine, des Hilarion, et qui fait presque douter s'il est encore sujet aux faiblesses d'un corps passible et mortel; un homme qui, en qualité d'abbé, devenu plus maître de sa conduite, et recouvrant toute la liberté de son zèle, se rend saintement ingénieux à se détruire lui-même, et redouble chaque jour sous les yeux de Dieu ces pieux excès dont le seul récit étonne le courage des plus parfaits; un homme à qui les soulagements les plus indispensables de la vie sont devenus un espèce de tourment, et qui ne trouve ses délices que dans la privation absolue de toute chose; un homme enfin qui après avoir épuisé toutes ses forces, et réduit la nature dans la langueur, croit encore n'avoir rien fait, cherche chaque jour de nouveaux aiguillons pour s'animer; et se demandant sans cesse à lui-même pourquoi il est venu dans la solitude, ou se reproche impitoyablement sa lâcheté prétendue, ou s'avertit continuellement du chemin qui lui reste à faire: *Bernarde, ad quid venisti?* Ah! paroles énergiques que le feu de l'Esprit de Dieu lui a fait si souvent prononcer, et que l'usage a rendues depuis si célèbres parmi nous, puissiez-vous soutenir jusqu'au bout la ferveur de ces âmes choisies que la grâce a heureusement engagées dans une profession sainte de piété! puissiez-vous sans cesse avertir ou confondre utilement celles qui sont déchues par malheur de leur première ferveur; qui croient par un zèle passager de quelques mois avoir acquis le droit de négliger les plus pressants devoirs; qui veulent même après un médiocre travail se délasser, pour ainsi dire, autour de leur propre faiblesse, et qui tombant ainsi peu à peu de la tiédeur dans l'insensibilité, se fixent enfin dans un état de relâchement volontaire, pire souvent que les plus grandes chutes! Mais cette dangereuse illusion, d'où naît la perte de tant d'âmes, et quelquefois même la défection dans les états les plus parfaits, ne fut point la règle de Bernard, et il ne redouta rien davantage pour lui et pour ses frères. Qui put jamais en effet ralentir un seul moment l'ardeur de son amour pour la croix? Quel genre (rougissons-en, vous et moi, mes frères), quel genre de mortification la pénitence chrétienne a-t-elle su inventer qu'il n'ait pas pratiqué? A qui par la longueur des infirmités, ou par les travaux immenses dont il fut chargé, les dispenses devinrent-elles jamais plus permises, et qui parut jamais plus constant à les refuser? Il dit que les dispenses ne sont que pour les parfaits, et qu'il est encore bien éloigné d'avoir acquis un tel titre pour les mériter. En vain lui représente-t-on quelquefois que ces grandes austérités ne sont destinées qu'aux grands pécheurs: c'est, répond-il en gémissant, la seule qualité qui lui convient, et qui l'a obligé de s'ensevelir dans la solitude. Il n'y est venu que pour exercer contre lui-même cette haine salutaire qui crucifie ici-bas l'homme pécheur; et il la porte si loin, qu'il nous montre partout des miracles, plutôt que des exemples: *Portentum dedi te domui Israel.*

Mais ces miracles mêmes, et ces pieux excès qui trop souvent peut-être nous servent de prétexte, ne prononcent-ils pas hautement notre condamnation, mes frères? et à la vue d'une pénitence si rigoureuse après l'innocence d'une vie chrétienne, n'avons-nous rien à craindre pour la nôtre? Ah! il est vrai, je l'avoue, le zèle de ce grand saint lui a fait prendre un essor trop élevé pour pouvoir y atteindre la plupart, et l'on veut bien épargner à notre faiblesse une mesure de travail aussi étendue. Mais en sommes-nous quittes à nous retrancher sans cesse sur les difficultés de cette haute perfection? et tandis que nous voyons les autres courir avec tant d'ardeur dans la voie sublime des conseils, n'apprendrons-nous jamais à garder au moins exactement les préceptes? L'Evangile, qui nous impose déjà une si sublime loi de mortification comme à de simples chrétiens, nous en dispense-t-il comme des hommes pécheurs? parce que nous n'avons pas les règles austères d'un cloître à observer, n'avons-nous point de crimes à expier? Et si le bois vert enfin, qui n'a porté jusqu'ici que des fruits de vie, se traite pourtant lui-même avec tant de rigueur, le bois sec et aride doit-il attendre d'être traité avec miséricorde, s'il ne travaille du moins à

Digitized by Google

reprendre le germe salutaire qu'il a perdu ? Quelle foule de réflexions à faire en notre particulier, mes frères.

Ne pensez pas cependant que ce soit là le terme où notre saint borne d'abord toute sa vertu. Il y a dans la vie chrétienne et parfaite, outre ces œuvres extérieures qui en font comme le corps, le sacrifice de l'homme intérieur qui en est l'âme, et qui en fait tout le mérite. En vain sans celui-ci passerait-on les jours et les nuits dans la cendre et sous le cilice : Dieu réprouve dans l'Ecriture les victimes, les larmes et les jeûnes les plus austères, tandis qu'on fait encore sa propre volonté ; et l'Evangile compte pour rien que l'homme se charge de la croix au dehors, s'il ne se renonce encore lui-même. Jamais personne ne comprit mieux que Bernard cette importante maxime de la morale de Jésus-Christ, et jamais saint n'en porta la pratique à un plus haut degré, puisqu'on peut dire que, s'il parut se mortifier dans tous les autres points, il paraît dans celui-ci tout à fait mort. Il ne faut pour en juger, que recueillir ses sentiments de ses propres paroles, et chercher la véritable règle de sa conduite dans les leçons qu'il a faites à ses frères, dont il fut toujours le modèle plutôt que le maître. On n'a qu'à voir jusqu'où il porta la soumission aveugle et la simplicité de l'obéissance ; tantôt se laissant conduire à un homme téméraire dont il connaît l'ignorance, et qui se joue de sa faible santé en voulant guérir ses maladies ; tantôt recevant sans raisonner d'une main imprudente le venin d'un breuvage mortel, au lieu d'un rafraîchissement nécessaire ; craignant toujours après avoir réduit son corps dans la servitude, de devenir l'esclave de son jugement particulier, et regardant sa propre volonté avec autant d'horreur que l'enfer : *Cesset voluntas propria, et infernus non erit.*

Quel détachement, mes frères ! quel fonds d'abnégation ! quelle vertu ! et c'est de là aussi que lui viennent tous les jours les communications intimes qu'il reçoit du ciel. De là son union parfaite avec Dieu, et cette familiarité sainte que la vérité éternelle lui fait goûter ici-bas. Car Dieu et la créature sont deux termes si opposés, disait-il, qu'on ne s'approche et qu'on ne jouit de l'un, qu'à mesure qu'on s'éloigne de l'autre. Et que n'ai je donc ici tout le temps de vous montrer jusqu'où il s'éleva dans cette partie de la science des saints, qui est la plus sublime ! je proposerais des circonstances qui paraîtraient peut être autant de paradoxes, et je parlerais un langage que la chair et le sang ne peuvent entendre. Vous verriez avec étonnement un homme mortel qui retrace la vie d'un pur esprit sur la terre, et qui, non content de veiller à la garde de ses sens, s'en interdit presque tout l'usage ; un homme si absorbé dans le mystère des choses futures, qu'il ne s'aperçoit seulement pas d'un lac immense au bord duquel il a marché durant tout un jour ; si accoutumé à ne s'entretenir qu'avec Dieu, qu'il ne sait pas encore après l'espace de vingt années, comment est fait le lieu de sa demeure ; si dégagé enfin de tout ce qui est extérieur et sensible, que les objets les plus dissipants ne servent qu'à le recueillir davantage. Mais comme l'a justement remarqué le premier de ses historiens, il n'appartient qu'à l'auteur de ces dons célestes, et il n'est donné qu'à celui qui les a reçus, de les bien connaître et d'en parler. Il faudrait vivre du même esprit qui l'animait, pour bien décrire toutes ces merveilles, et peut-être vous paraîtraient-elles aujourd'hui moins respectables dans la bouche d'un pécheur. Je me presse donc de vous représenter sa vie publique ; et s'il vous a déjà paru grand dans ce qu'il a fait pour lui-même, comme l'homme du cloître : vous l'allez voir encore plus grand dans ce qu'il a fait pour le salut des autres comme l'homme de l'Eglise, puisqu'il a été donné en effet comme un vrai prodige à toute la maison d'Israël : *Portentum dedi te domui Israel.* Seconde partie de son éloge.

SECOND POINT

S'il n'appartient qu'à la grâce seule de Jésus-Christ de choisir et d'appeler ceux qu'elle destine au service de son Eglise, c'est elle seule aussi qui peut les former à ses desseins, et par l'effusion divine de ses dons surnaturels les prévenir de tous les dons qu'exige leur vocation, c'est-à-dire d'un esprit éclairé par la science, d'un zèle au-dessus des peines et des obstacles, d'une humilité à l'épreuve des plus grands succès ; trois qualités essentielles à l'homme public, et qui multiplient les fruits salutaires de sa mission, autant qu'elles en justifient la vérité. La science sans le zèle serait une lumière inutile et cachée sous le boisseau. Le zèle dépourvu de science devient un talent funeste et sujet à s'égarer ; mais tous les deux ensemble sans un fonds solide d'humilité ne serviraient qu'à nourrir l'orgueil, et à préparer la condamnation du ministre pendant qu'il consacre aux autres les travaux de son ministère. C'est notre saint qui parle encore ici, et qui, sans y penser, s'est parfaitement dépeint lui-même dans ses paroles, tel qu'il va paraître dans le détail de sa conduite, Soutenez, s'il vous plaît, votre attention.

Quand je parle de science, chrétiens auditeurs, je n'entends pas ici simplement cette espèce d'étude qui a, si vous voulez, pour objet les divins mystères et les vérités saintes de la religion ; mais qu'une froide et sèche spéculation réduit à la simple intelligence et aux seules lumières de l'esprit. Figurez-vous encore moins cet amas de connaissances stériles qu'une indomptable curiosité recherche avec tant d'ardeur, dont un orgueil secret se repaît avec complaisance, et qui n'étant fondées la plupart que sur des conjectures et des raisonnements humains, ne sont propres aussi qu'à former des rhéteurs, des académiciens, et de prétendus philosophes. Ber-

Digitized by Google

n rd ne voulut pas négliger l'étude des lettres, ni refuser d'apprendre dans les écoles publiques ces règles solides qui forment le jugement. Il y surpassa même en peu de temps l'espérance de tous ses maîtres par l'étonnante rapidité de ses progrés : et bient't son esprit vif et pénétrant le mit en état de se passer de leurs leçons. Mais il y a, disait-il souvent, une autre étude que celle qui se fait dans la chaleur des disputes, et dans la multiplicité des livres saints ; un genre de connaissance qui forme les saints docteurs de l'Eglise, et bien différente de la science dont s'occupent la plupart des hommes. Celle-ci enivre l'esprit et le cœur par le feu d'une avidité curieuse, plutôt que par l'ardeur d'une charité chrétienne. Elle remplit et ne nourrit pas ; elle enfle et n'édifie pas ; elle accable enfin et ne fortifie pas.

Notre saint, mes frères, qui démêle si bien les principes et les abus de toutes vaines sciences, chercha bientôt d'autres maîtres pour les différents ministères comme vous voyez, qu'il avait à remplir dans l'Eglise, et trouva des sources bien plus pures pour y puiser sûrement les trésors de la sagesse. Destiné de Dieu à être le conducteur de son peuple et l'interprète de ses volontés, Dieu l'instruit lui-même loin du bruit, par l'onction intérieure de sa grâce, et veut le préparer comme Moïse au milieu des bois et dans le silence du désert. C'est là où soutenu tous les jours par la ferveur d'une prière assidue, il pénètre si avant dans le sens des Ecritures caché sous l'écorce de la lettre, qu'il en développe divinement les vérités les plus profondes, et que le langage de l'Esprit-Saint semble être devenu par tout le sien propre. C'est là où il se remplit de cette charité ardente, éclairée et tendre, qui connaît tout le prix des âmes, et qui est prête à tout sacrifier pour elles ; où il puise abondamment cette éloquence vraie, naturelle, vive, féconde, sublime, forte et douce tout à la fois; qui sait pousser à bout la résistance la plus opiniâtre, qui forcera même un jour le témoignage des plus obstinés hérétiques, et le fera passer parmi eux pour un homme tout céleste, dont la vérité semble emprunter la bouche et la plume pour se faire entendre et parler elle-même. Ainsi s'exprimèrent jadis Calvin, OEcolampage, et Luther lui-même. C'est là où il acquiert ce jugement exact, ce discernement exquis, juste, universel, qui démêle sans peine ce qui n'est pas selon la loi, et condamne sans hésiter tout ce qu'elle n'approuve pas. Faux zèle, fausses conduites, fausses dévotions, fausses doctrines, tous ces lustres séduisants et ces voiles trompeurs, dont l'ignorance et l'erreur peuvent se couvrir pour se faire illusion. C'est de là enfin que lui viennent tous les divers talents que la sagesse semble ne partager qu'avec mesure aux plus grands hommes, et qui parurent réunis dans sa seule personne pour le montrer comme le prodige de son siècle : *Portentum*

Oh ! qu'un tel homme est propre à faire efficacement l'œuvre de Dieu, et à préparer des triomphes à la vérité ! Il est donc temps de le voir agir, et de quelle manière l'ardeur de son zèle va faire briller en lui tant de rares talents. Déjà la Providence l'appelle comme un nouvel Elie, au secours de son peuple dans la plus importante occasion, et tire de la sombre demeure des forêts ce flambeau lumineux pour éclairer le monde. Retracez-vous donc ici, mes frères, l'affreuse image de ce qui se passait alors dans l'Eglise, et rappelez-vous, s'il vous plaît, dans ce moment les tristes jours d'un des plus funestes schismes qui aient désolé l'épouse de Jésus-Christ ; temps malheureux, plein de confusion et de trouble, où parmi les ténèbres d'une double élection, le troupeau, contraint de chercher lui-même son pasteur, se vit tant de fois au hasard de se livrer au loup. Qui pourrait dire quelle fut alors la douleur de notre saint ? et que ne fit-il pas durant le cours de plusieurs années dans ces pénibles et délicates circonstances ? Difficultés, obstacles, périls, résistances, rien n'arrête, rien ne lasse sa charité toujours plus forte que le travail. Faut-il parler, écrire, négocier auprès des empereurs, des républiques et des têtes couronnées; est-il question de traverser les royaumes, de passer de France en Allemagne, de faire deux fois le redoutable trajet des Alpes, et de parcourir souvent toutes les provinces d'Italie ? Il y court, il y vole avec une rapidité incroyable, semblable à un de ces anges dont il est parlé dans Isaïe : *Ite, angeli veloces, ad gentem convulsam et dilaceratum.* (*Isa.*, XVIII.) C'est un tout autre homme, et son corps faible et languissant se ressent de la vigueur de sa foi quand il s'agit de rassembler les dispersions d'Israël. Aussi, mes frères, de quelle bénédiction, de quelle gloire son zèle pur et désintéressé n'est-il pas couronné alors ? et avec quel succès ne vient-il pas à bout d'une entreprise si difficile ? Gloire et succès dans sa décision. Lui seul au milieu du concile d'Etampes (car c'est en France, disait-il, où s'étouffent les divisions et les schismes qui se forment ailleurs; puisse-t-il ne s'en jamais former au milieu d'elle !) lui seul, dis-je, est consulté comme un oracle infaillible sur l'élection du pontife, et les évêques ne délibèrent pas un moment sur le choix de Bernard pour terminer ce différend. Il parle, et l'on applaudit ; il prononce, et l'on se soumet. Son suffrage seul vaut un concile entier, et sa voix devient celle de toutes les Eglises. Gloire et succès dans l'exécution. Il n'a qu'à se montrer un moment dans les provinces et dans les villes pour réduire tout Israël sous le joug d'une juste obéissance, et ramener tous les esprits au centre de l'unité. Sa seule présence paraît une conviction sans réplique, et a plus de puissance que toute l'autorité des puissances du monde et de l'Eglise. Presque à chaque pas il soumet quelque rebelle, ou prépare par quelque miracle les cœurs à la réunion. Guillaume même, ce prince fier, obstiné, entre-

Digitized by Google

prenant, qui persécute comme Achab les prophètes du Seigneur ; Guillaume se laisse vaincre à la face de toute l'Aquitaine. Il tombe tout tremblant aux pieds de ce simple religieux, et confesse hautement qu'il n'a pu résister à la force et à l'onction de l'esprit qui parle par sa bouche. Ah ! qu'un tel homme, encore une fois, est propre à faire l'œuvre de Dieu ! Suscitez-en, Seigneur, encore aujourd'hui dans votre Eglise. Elle les verra avec édification sortir du fond des déserts pour la servir, et non pas du milieu du luxe et des plaisirs pour la déshonorer. Elles les recevra avec joie au nombre de ses ministres, pour remplacer tant d'hommes inutiles qui, sans vocation, sans talents, sans piété, ne craignent pas de s'ingérer dans ses différents ministères !

Mais ne bornons pas là, s'il vous plaît, tous les travaux de Bernard, pendant qu'il nous fait voir tant d'autres actions glorieuses, dont les justes bornes d'un discours me permettent à peine de vous faire une légère ébauche. La grâce dont Dieu l'a rempli ne s'est pas plutôt manifestée dans ces premières circonstances, que toutes les Eglises, tous les Etats et tous les peuples viennent en foule se décharger sur lui du soin d'assurer leur repos. Arrive-t-il quelque grande affaire dans le monde chrétien, ou s'assemble-t-il des conciles ? Bernard en est comme le génie invisible et l'esprit principal qui préside aux conseils, qui éclaire les doutes, qui règle les jugements et qui forme les décisions. Tel le vit-on paraître avec éclat dans ceux de Rome, de Pise, de Sens, de Liége et de Reims. S'élève-t-il des hérésies ou des hommes téméraires capables d'insinuer l'erreur ? Bernard est l'Augustin de son siècle, la lumière qui développe leurs vains sophismes, et qui détrompe les peuples des nouveautés profanes. Vous l'éprouvâtes plus d'une fois, Henri, Gilbert, et vous-même, Abailard. Plus d'une fois vous sentîtes ses coups et la force divine de son esprit pour abattre tout ce qui osait s'élever contre la science de Dieu. La discorde fait-elle naître des différends entre souverains ? Bernard est l'ange de la paix, qui réconcilie les cœurs, ou l'arbitre de la guerre, qui fait pencher la victoire du côté qui lui plaît. Le roi Louis le Jeune en France, le comte Thibaut en Champagne, Roger en Sicile, Metz et les princes voisins en devinrent les fidèles témoins. Y a-t-il des malheureux à protéger contre la violence des hommes scandaleux, et des pécheurs d'éclat à réduire dans le devoir ; des abus dans le siècle, dans l'Eglise, dans le cloître, à réformer ? Bernard se voit chargé de tous ces soins différents, et il a reçu dans ces derniers temps tout l'ancien éclat de cette vertu apostolique qu'on vit briller dans les premiers siècles ; instruisant toute sorte d'états et de conditions : rois, empereurs, tyrans, papes, évêques, cardinaux, ecclésiastiques, religieux, laïques, personne ne peut se dérober au feu divin de ce soleil éclatant ; et jusqu'où ne porte-t-il pas sa lumière et ses ardeurs ? Quelle noblesse de sentiments ! quelle grandeur d'âme ! quelle vaste étendue d'esprit ! quel fonds d'onction et de piété ! quelle force ! quelle douceur ! Il avertit, il reprend, il loue, il blâme, il anime, il étonne selon les différents objets de son ministère. Toujours également éloigné de la bassesse, de la flatterie et de la fierté de l'orgueil, pressant quelquefois ceux qui lui cèdent, et cédant quelquefois lui-même à ceux qui lui résistent, il semble révérer tous les hommes et n'en craindre pourtant aucun. Toujours avec cet air de pudeur, noble et affable tout à la fois, dont il tempère si bien son zèle, qu'on ne saurait concevoir la moindre aversion pour une si grande bonté, ni manquer un moment de déférence pour une si grande vertu. Toujours enfin avec une liberté digne de celui qui, par l'éminence de sa sainteté, par l'élévation de son génie et l'éclat de ses miracles, était établi de Dieu sur les peuples et sur les royaumes, pour édifier et pour détruire, pour arracher et pour planter. Disons tout en un mot : Jamais homme ne parut dans le monde avec plus d'honneur, jamais saint n'y fut tout à la fois plus craint, plus chéri, plus respecté. Mais ajoutons aussi que jamais homme ne fut moins sensible à tous ces honneurs, et ne méprisa plus constamment la gloire qui lui revenait de ses actions. C'est ici le dernier trait de son éloge, ou plutôt le seul endroit qui donne du lustre à tout le reste.

Il ne faut, dit-il, et il l'a dit de lui-même sans y penser et sans le vouloir ; il ne faut qu'une vertu commune pour devenir humble dans l'humiliation ; mais rien n'est plus grand ni plus rare qu'une humilité qui se soutient parmi l'éclat des honneurs : ***Magna prorsus et rara virtus honorata.*** Ne craignons pourtant rien pour notre saint, mes frères. Il y a en lui quelque chose de plus grand que ce qui éclate au dehors ; et quand sa modestie ne l'éloignerait pas des plus hautes dignités, lors même qu'elles viennent en foule le chercher, l'univers ensemble ne saurait l'élever aux yeux des hommes, autant qu'il se rabaisse lui seul à la vue de Dieu ! Qu'il est beau, mes frères, de le voir dans la capitale du monde chrétien, après avoir achevé d'étouffer le schisme de Pierre de Léon ! On le loue, on l'admire, on lui applaudit, et tout retentit de la gloire de son nom. Mais supporte-t-il longtemps cette gloire ? et le voit-on affecter de recueillir à loisir les fruits honorables de la paix après l'avoir achetée au prix de tant de fatigues ? Hélas ! il ne peut même se résoudre à prendre un quart d'heure de relâche pour chaque mois de travail, et après avoir consumé les soins de plus de sept années, il demeure à peine cinq jours à Rome, fuyant comme un écueil tout ce qui peut manifester ce qu'il est ; s'imaginant même n'être rien pendant qu'il attire sur lui les regards de tout l'univers. Quel spectacle aux yeux de la foi, mes frères ! quel fonds de modestie dans cette âme sainte ! et jusqu'où doit être poussée une humilité à l'épreuve d'une tentation si

Digitized by Google

fréquente et si délicate dans ses circonstances ? Bernard paraît ici le maître absolu du monde, et comme l'esprit qui fait mouvoir tout le corps de l'Eglise. Nouvel apôtre par la vertu des miracles qui se multiplient chaque jour sous sa main. Tout, jusqu'aux éléments, à la mort, et aux démons mêmes, obéit à ses paroles. Mais tout cela lui devient insupportable. Il soupire sans cesse après sa solitude pour y aller jeter aux pieds de l'Agneau les couronnes immortelles qu'il a gagnées, ou plutôt pour y porter les gémissements et les larmes qu'il croit encore devoir à ses péchés. C'est là, mes frères, où caché de nouveau en Dieu avec Jésus-Christ, il regarde en soupirant tout le temps qu'il a passé hors de son monastère comme un temps inutile pour lui, et renouvelle sa première ferveur, pour réparer ce qu'il appelle une perte. C'est là, où plus attentif que jamais sur lui-même, loin de se nourrir à loisir de quelque idée flatteuse comme un homme important et nécessaire ; il ne pense pas même mériter d'être mis au rang des hommes, et parle de lui comme d'une chimère qui n'a rien de réel, et d'un pur fantôme qui ne subsiste que dans l'imagination : *Ego quædam chimæra mei sæculi.*

Que dites-vous, homme incomparable ? Le pensera-t-on jamais ainsi ? et la vérité justifiera-t-elle ce que l'humilité vous fait croire ? Vous une chimère, après les travaux immenses d'une vie toute apostolique, et malgré l'éclat de tant de vertus dont le seul récit vient de nous étonner ? Vous, consacré par une chasteté inviolable, consumé par les ardeurs d'une charité toute divine, témoin incorruptible de l'Evangile de Jésus-Christ victime perpétuelle de la pénitence, plein de mérites et de jours ! vous une chimère ! Eh ! que sommes-nous donc nous-mêmes, indignes et misérables, avec la sainteté d'un nom qui nous distingue, et le détail d'une vie qui nous condamne ? Chrétiens et demi-païens, engagés au travail et vivant dans l'inaction, chargés de devoirs, et vides de bonnes œuvres, sans cesse pécheurs, et toujours impénitents ? Que sont dans le monde ces nuées sans eaux dont le vent se joue, ces étoiles errantes, ces arbres stériles doublement morts et déracinés ? Que sont au milieu du peuple de Dieu tant d'hommes profanes, déplacés, inutiles, oisifs, sans zèle, sans prière, sans charité ? Voilà véritablement ces chimères que vous condamnez, grand saint ! voilà ces vains fantômes que la religion voit avec douleur, tandis qu'elle vous regardera toujours comme un vrai prodige suscité de Dieu à toute la maison d'Israël. *Portentum dedi te domui Israel.*

La France en fut témoin autrefois, mes frères, elle le vit au milieu d'elle ce prodige. Trop heureuse si elle ne se rendit pas alors indigne de le posséder plus longtemps ! Plus heureuse s'il paraissait encore dans son sein ! Quelle abondante moisson n'offrirait-elle pas à l'étendue de son zèle ? Eh ! qui pourrait nous rendre aujourd'hui ce grand homme, et redonner un Bernard au monde et à l'Eglise ? Mais qu'il me soit permis ici en finissant, de rappeler au moins les dernières paroles du compagnon même de ses travaux, et du plus fidèle témoin de sa vie : *Je gémis, mon très-saint Père*, s'écriait-il, *et je ne pense qu'avec larmes au triste jour qui nous arracha d'entre vos bras. La mort inexorable nous a fait une blessure cruelle ; mais elle n'a pas tout consumé : elle a coupé des branches, mais elle n'a pas arraché tout le tronc. Elle a pu nous ravir votre présence, votre conversation et les secours visibles que nous recevions de vous ; mais elle n'a pu nous ôter ni la foi qui nous assure de votre protection, ni l'amour que le souvenir de vos leçons a profondément gravé dans notre cœur.* (*Avant-Propos* de Geoffroi, son secrétaire, qui a écrit le troisième livre de sa *Vie.*) Que ne pouvons-nous, chrétiens, vous et moi, tenir avec vérité une partie du même langage ! Non, mes frères, la mort qui enlève les saints au monde, ne consume pas tout ce qui en reste : et tandis qu'Elie est emporté dans les airs sur un char de feu, il laisse du moins avec son manteau son double esprit à Elisée son disciple. Si Bernard a pu perdre ici-bas la vie du corps, il revit encore dans ses écritures, dans ses lettres, monuments durables qui rendront à jamais célèbres les jours de son apostolat ; tableau vivant et sans tache où, pour l'édification de tous les états, on le retrouve encore tout entier avec bien plus d'éclat ; où, pour lui appliquer les paroles de saint Augustin, après avoir gravé son image de ses propres mains, il publie sans cesse lui-même ses louanges, et où enfin celui dont l'esprit a déjà été couronné dans le ciel, se trouve couronné sur la terre par ses propres ouvrages. Ils ont fait jusqu'ici l'étude édifiante de tout ce qu'il y a eu de grands personnages qui l'ont suivi. Ils feront à jamais les délices de tout ce qu'il y aura parmi les hommes chrétiens, de bon, de chaste, d'honnête et de pieux. Puissent-ils tous exciter le zèle de ceux qui auront quelque amour pour l'Eglise de Jésus-Christ, pour la vérité de ses dogmes, pour la solidité de sa science, pour la pureté de sa tradition, et les règles de sa discipline ! Mais, vous, mes frères, puissiez-vous y chercher désormais de quoi suppléer au faible discours que vous venez d'entendre ; et que les leçons de ce grand saint, soutenues des exemples de sa vie, vous apprennent les routes sûres que vous devez suivre pour parvenir au bonheur qu'il possède, et que je vous souhaite ! etc.

Digitized by Google

NOTICE SUR TRUBLET.

Nicolas-Charles-Joseph Trublet naquit à Saint-Malo, au mois de décembre 1697. Il fut attaché quelque temps au cardinal de Tencin, avec lequel il fit un voyage à Rome, mais, préférant sa liberté aux avantages qu'il pouvait retirer de la protection du cardinal, il retourna à Paris, où il se livra à la culture des lettres jusque vers l'an 1767. Nommé membre de l'Académie française en 1761, de l'Académie de Prusse, trésorier de l'Eglise de Nantes, chanoine et archidiacre de Saint-Malo, il se retira dans sa ville natale pour y jouir de la santé et du repos; il y mourut peu de temps après, au mois de mars 1770. Ses principaux ouvrages sont : *Essais de littérature et de morale* (4 vol. in-12), plusieurs fois réimprimés et traduits en plusieurs langues. — *Panégyriques des saints* (2 vol. in-12, Paris 1763, 1764), précédés de *Réflexions sur l'éloquence*, pleines de sagacité et de précision. La manière dont il s'exprima sur le compte de Voltaire lui attira de la part de ce poëte des épigrammes très-mordantes, surtout dans la pièce intitulée : *Le Pauvre diable.* — *Mémoires pour servir à l'histoire de MM. de Lamotte et de Fontenelle;* Amsterdam, 1761, in-12. Ils sont minutieux et romanesques; celui qui regarde Fontenelle est un véritable panégyrique. Nous reproduisons ses *Panégyriques*, seule œuvre qu'il ait tentée pour la chaire; on peut leur reprocher d'être écrits languissamment et de ne présenter rien de saillant. Trublet était plutôt un critique qu'un orateur sacré; aussi n'a-t-il pas laissé de traces bien profondes en cette dernière qualité.

PANÉGYRIQUES

COMPLETS

DE TRUBLET.

AVERTISSEMENT.

Les discours suivants ne sont pas absolument tels que je les ai prononcés. En les revoyant pour les faire imprimer, j'y ai fait quelques additions et quelques changements. Je me flatte que ces additions ne déplairont pas au lecteur; mais, n'étant peut-être pas assez du ton et du style de la chaire, elles auraient peut-être déplu à l'auditeur. J'ai dit dans mes *Réflexions sur l'éloquence*, qu'en lisant des sermons il fallait toujours se souvenir qu'ils avaient été faits pour être prononcés. J'ai intérêt qu'on l'oublie quelquefois en lisant les miens (1).

On y trouvera beaucoup de passages latins, surtout dans les deux panégyriques de saint Augustin. Peut-être aurait-il mieux valu les renvoyer au bas des pages. J'avertis du moins que je ne les ai point dits en chaire. Les passages latins interrompent la suite du discours pour ceux qui ne les entendent point, ou qui ne les entendent pas facilement. Or tel est le plus grand nombre

(1) On en trouve un extrait dans le *Journal* dit *de Trévoux*, Septembre 1755 : il est du Père Fleuriau, Jésuite. « Leur caractère propre, dit-il, est la justesse, la solidité, la délicatesse, la pureté de la diction, un art d'autant plus difficile, que tout y semble naturel, surtout une morale pure et réfléchie. S'il manquait quelque chose à leur perfection, ce serait peut-être, en certains endroits, un peu plus de cette chaleur oratoire qui distingue les chaires chrétiennes des Sociétés académiques. De tous les genres de prédication, le panégyrique, à la vérité, est celui qui comporte le moins de feu; les grands mouvements y sont rares. Malgré cela, ce genre veut une marche plus vive et plus saillante que ne serait celle d'une simple dissertation. »

Je remercie le P. Fleuriau de ses louanges, en sentant néanmoins ce que je dois en rabattre; mais je souscris en tout à sa critique. On voit même que je l'avais prévenue. J'ai profité de quelques autres de ses remarques.

Digitized by Google

des auditeurs, même sans compter les femmes. Il n'en est pas ainsi des lecteurs. La plupart de ceux qui lisent des sermons, entendent le latin, et ceux qui ne l'entendent point, le passent; ainsi il n'y a d'interruption pour personne.

Enfin, j'ai mis quelques notes au bas des pages, surtout encore dans les deux panégyriques de saint Augustin. Les unes sont historiques, les autres théologiques. Un panégyrique n'est pas, et même ne peut être une histoire. Cependant le commun des lecteurs ignore et souvent serait bien aise de savoir le détail de certains faits plus importants et plus curieux, la date des principaux événements de la vie du saint, celles de sa naissance et de sa mort, etc. Or il est commode de trouver tout cela dans le livre qu'on a sous les yeux. D'un autre côté, il serait peut-être désagréable d'interrompre la lecture du texte par celle des notes, surtout des notes théologiques et raisonnées, qui par là demandent quelque attention, et qui d'ailleurs sont les plus étendues. Mais il n'y a qu'à lire d'abord le texte tout de suite, et revenir après aux notes. Je le conseille à mes lecteurs.

PANEGYRIQUE Ier.

SAINT CHARLES BORROMÉE (2)

Prononcé dans l'église cathédrale de Saint-Malo en 1751, pour une confrérie de prêtres érigée sous l'invocation de ce saint.

Dedit illi sacerdotium gentis, et beatificavit illum in gloria. (*Eccli.*, XLV, 8.)

Le Seigneur lui donna le sacerdoce de sa nation, et il le conduisit à la béatitude par la gloire.

Monseigneur (3),

La principale gloire des saints, leur gloire par excellence, et en comparaison de laquelle toute autre gloire en mérite à peine le nom, c'est celle qui fait leur récompense éternelle dans le ciel. Cette gloire est l'unique partage du plus grand nombre des élus. Cachés pour la plupart dans ces conditions obscures qui sont les plus favorables au salut, ils se sont sanctifiés, selon l'expression de l'Ecriture, dans le secret de la face du Seigneur, et ils ont vécu inconnus au monde, qui n'était pas digne de les connaître.

Mais il en est quelques-uns dans lesquels Dieu s'est plu à rassembler toute espèce de gloire; qui pouvaient dire après saint Paul, que Dieu les avait faits un spectacle pour le monde, pour les anges, et pour les hommes; *spectaculum mundo, angelis et hominibus* (I *Cor.*, IV); en réunissant en eux trois sortes de grandeurs, relatives, si je puis m'exprimer ainsi, à ces trois sortes de spectateurs, et qui comprennent toutes les autres; celle que donnent tous ces faux biens qui sont l'objet, non-seulement des désirs de la cupidité, mais encore de ses respects, *spectaculum mundo;* celle qui résulte de l'assemblage de toutes les vertus chrétiennes dans le plus haut degré, *spectaculum angelis;* enfin celle qui consiste dans les grandes qualités naturelles de l'esprit et du cœur, *spectaculum hominibus.*

Tel fut, mes frères, l'illustre cardinal dont l'Eglise honore aujourd'hui la mémoire, et que vous avez choisi, Messieurs, pour votre patron. Il fut grand à tous égards et de toutes les sortes de grandeurs : grand aux yeux de la foi, de la raison, de la chair même. Charles Borromée est peut-être le saint le plus célèbre de ces derniers siècles, et tout a concouru à lui donner cette célébrité : naissance, dignités et richesses; mérite personnel, soit naturel, soit acquis; sainteté éminente et vertus héroïques, attestées de son vivant même par un miracle signalé

Tout cela vous est parfaitement connu, Messieurs, et vous avez la plus haute idée de votre glorieux protecteur : son panégyrique en est plus difficile à certains égards, plus facile à d'autres. Je n'égalerai point sans doute cette haute idée que vous avez de saint Charles : mais peut-être suppléera-t-elle à la faiblesse de mes expressions. Peut-être, par une illusion favorable, me ferez-vous la grâce de croire que j'aurai dit ce que j'aurais dû dire, parce que vous l'aurez pensé.

Au reste, quelque connaissance que vous ayez de tout ce que j'ai à louer dans saint Charles, je vais le remettre encore sous vos yeux; et vous l'attendez de moi, Messieurs, d'autant plus que je ne parle pas pour vous seuls. Je ne me contenterai point de supposer sa sainteté, et d'en apporter pour toute preuve des louanges vagues qui ne prouvent rien, et qui par conséquent ne louent point. Je ferai remarquer ses vertus par ses actions et dans leurs motifs, par tout ce qu'il a fait, et dans la manière dont il l'a fait. Que ses œuvres la louent, dit Salomon, en parlant de la femme forte: *Laudent eam opera ejus* (*Prov.*, XXXI); et il faut le dire après lui de tous les autres saints. La meilleure manière de les louer, c'est de raconter ce qu'ils ont fait de louable. Leur éloge, c'est leur histoire; et on les a bien loués dès qu'on les a fait connaître. Je ne me prescris donc point d'autre ordre dans le panégyrique que je consacre aujourd'hui à la gloire du cardinal Borromée, que celui même de sa vie (cet ordre qui est le plus naturel, est aussi le plus agréable et le plus utile), et vous verrez, mes frères, que cette vie a été d'abord la préparation la plus parfaite à l'épiscopat; ce sera ma première partie; ensuite, l'accomplissement le plus parfait de tous les devoirs de l'épiscopat, ce sera ma seconde. Mais implorons le secours de l'Esprit sancti-

(2) Saint Charles était Milanais, et il fut archevêque de Milan.
(3) Mgr l'évêque de Saint-Malo.

Digitized by Google

ficateur par l'intercession de la Reine des saints. *Ave*, *Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Saint Charles eut le bonheur de naître dans le sein d'une famille vertueuse, et de naître lui-même avec les dispositions les plus favorables à la vertu. Ainsi je ne puis relever la gloire de cette piété qu'on vit en lui dès sa plus tendre jeunesse, par les obstacles que tant d'autres jeunes gens trouvent à la vertu, soit dans les mauvais exemples de parents peu chrétiens, soit dans les mauvaises inclinations qu'ils ont eux-mêmes apportées en naissant.

Sa vocation à l'état ecclésiastique fut l'effet de la piété de ses parents, aussi bien que de la sienne, mais seulement de leur piété. Ils désirèrent qu'il embrassât cet état, parce qu'il leur parut parfaitement propre à en remplir tous les devoirs; et il le désira lui-même par un goût vif, et en quelque sorte naturel, pour ces mêmes devoirs, autant que la faiblesse de son âge lui permettait de les connaître. Plus il les connut, plus il les aima; et on peut dire qu'il était né avec l'âme la plus ecclésiastique qui fut jamais.

Il connut surtout, et presqu'au sortir de l'enfance, je ne dirai pas le moins connu de tous les devoirs ecclésiastiques; car peut-on ne le pas connaître? mais le plus difficile et le moins pratiqué; je veux dire, le véritable usage des biens de l'Eglise. Pourvu de bonne heure, j'oserais même dire trop tôt, si la suite de sa vie n'avait pas tout justifié, pourvu d'une abbaye dès l'âge de seize ans, il eut la plus grande attention que les revenus n'en fussent point détournés à des usages profanes, même employés aux besoins de sa famille, qui, quoique riche, ne l'était pourtant pas à proportion de sa noblesse. Au reste, cette attention fut applaudie et secondée par cette pieuse famille. *Je ne suis*, disait avec des larmes de joie le père de notre saint, qui s'était chargé de l'administration de cette abbaye, *je ne suis que l'économe des pauvres sous mon fils.* J'admire donc le père encore plus que le fils. Je m'écrierai pourtant : Oh! que le jeune abbé annonça bien dès lors ce que devait être un jour le cardinal neveu (4), et l'archevêque d'un des plus riches siéges d'Italie! Que par ce bon usage du premier bénéfice qu'il posséda, il mérita bien que dans la suite Dieu l'éclairât encore davantage sur les règles et l'esprit de l'Eglise en cette matière, et qu'il lui fît connaître qu'au delà du meilleur et du plus saint usage des bénéfices, il est encore un degré de perfection, quelquefois même une obligation!

Mais n'anticipons pas les temps; sortons avec notre jeune abbé de la maison paternelle, si favorable à son innocence, et suivons-le dans le cours de ses études. Il y fit de grands progrès, d'abord dans les lettres humaines, ensuite dans la science ecclésiastique; je n'en suis point surpris. A la vivacité, non celle de l'extérieur et des sens (Charles ne l'avait pas), mais celle de l'esprit et du cœur, vivacité qui était le germe de ce zèle ardent qui dans la suite fit proprement son caractère; à cette vivacité, dis-je, qui rend quelquefois l'application plus difficile, mais aussi moins nécessaire, par la prompte conception qui en est l'effet, Charles joignit la solidité de l'esprit, qui rend capable de cette application, qui la fait même aimer. Mais la principale source de son amour pour l'étude était sa piété, qui la lui faisait regarder comme son principal devoir actuel; car dès lors le devoir était pour lui l'attrait, l'onction du devoir; et si d'autres quittent leurs plaisirs pour leurs devoirs, s'il le fit souvent lui-même, sa récompense fut bientôt de trouver toujours dans ses devoirs ses plus grands plaisirs.

Mais pendant que sa piété l'appliquait à l'étude, l'étude à son tour conservait sa piété, en l'éloignant de l'oisiveté, qui seule et par elle-même est une occasion si prochaine du mal, mais bien plus encore par toutes les autres occasions auxquelles elle laisse en prise, et qu'elle fait même chercher.

Cependant malgré ce puissant secours d'un travail assidu, malgré la prière qui en remplissait les intervalles, malgré la vie retirée que ce travail suppose, je suis encore bien surpris de cette piété toujours croissante dans le jeune Borromée. Il est une passion, la plus naturelle, la plus commune de toutes les passions; écueil ordinaire de l'innocence du premier âge; passion qu'on ne vainc qu'en fuyant, mais qu'en fuyant on ne vainc pas toujours, et dont les occasions viennent chercher ceux mêmes qui ne les cherchent pas. C'est ce que Charles éprouva de la part d'une jeunesse libertine que son exemple confondait. N'ayant pu l'affaiblir par leurs railleries, ils voulurent le tenter et l'emporter, pour ainsi dire, par l'occasion. Il en sortit à leur honte et à sa gloire. Mais pouvait-il fuir toujours des compagnons d'étude? Or il ne faut souvent qu'un mot qui apprenne le mal pour le faire commettre, du moins par la pensée; et pour qui cet *abîme* n'en *appelle*-t-il pas *un autre?* (*Psal.*, XXXXI.) Précieuse innocence! tu n'as souvent duré qu'autant que l'ignorance. La droiture du cœur n'en conserve pas toujours la pureté. Que dis-je? les qualités du cœur les plus aimables et les plus estimables, la douceur, la bonté, la générosité, l'élévation et la délicatesse des sentiments, ne servent quelquefois qu'à rendre plus susceptible d'une passion, et malheureusement encore plus propre à l'inspirer. Si ces qualités sauvent la débauche grossière qui révolte, elles disposent à la tendresse qui séduit; en un mot, à aimer, à plaire et à périr.

Charles échappa à tous ces dangers : mais de plus grands l'attendaient, et d'autant plus grands, que naturellement ils devaient augmenter encore les premiers. Le cardinal de Médicis, son oncle, se démet en sa faveur

(4) Du pape Pie IV, son oncle maternel

Digitized by Google

d'une nouvelle abbaye et d'un prieuré considérable. A la vérité, notre jeune ecclésiastique ne veut jamais consentir que sa dépense en soit augmentée. Il ne les accepte que pour les pauvres, mais enfin il les accepte. Ses lumières n'égalaient pas encore son désintéressement. Son esprit n'était pas encore aussi éclairé que son cœur était détaché. Mais Dieu le jugera peut-être par son cœur, ou s'il fit une faute, si elle lui fut imputée, si *la charité ne la couvrit pas* (1 *Petr.*, IV), je ne craindrai pourtant point de m'écrier : Heureuse faute, qui fut sitôt et si utilement réparée! En acceptant tous ces bénéfices, Charles ne fit que ce que faisaient et font encore presque tous les ecclésiastiques. En y renonçant, comme il y renonça peu d'années après, et dans la fleur d'une brillante jeunesse, il fit ce que presque personne n'avait fait avant lui, ce que presque personne n'a encore fait depuis, je l'avoue; mais ce que tous ceux qui l'ont fait ont déclaré faire à son exemple, et parce que cet exemple les avait puissamment touchés.

Mais sa vertu va être mise à de nouvelles épreuves par l'élévation aux plus grandes places. Qu'elles sont périlleuses par elles-mêmes! mais que vingt-deux ans augmentent encore le péril! Que cet âge est encore loin de celui où, par plus de maturité, on serait peut-être plus en état de soutenir l'éclat de la grandeur sans en être ébloui, et d'en porter le fardeau sans en être accablé! Le cardinal de Médicis est élevé sur la chaire de saint Pierre; c'est ce même oncle à qui Charles était si cher, parce qu'il en était estimé. Il apprend cette nouvelle à Milan. Quelle impression fera-t-elle sur lui? Si le feu de l'ambition brûle au fond de son cœur, et n'y est couvert que par la cendre trompeuse de l'hypocrisie, il va éclater à tous les yeux. N'y en eût-il que la plus légère étincelle, soufflée par le vent de la faveur, cette étincelle suffira pour exciter le plus grand incendie. N'y en eût-il point du tout, je ne serais pas surpris de voir le feu de l'ambition s'allumer dans le cœur jusque-là le plus froid pour toutes les vanités du monde et y éteindre la charité; s'accroître malgré les larmes de la pénitence et les tarir; brûler au milieu des eaux de l'humilité et les consumer. Parlons sans figure. Souvent on a vu l'ambition conduite par des événements inattendus dans ce que le monde appelle la route de la fortune, mise à la portée des honneurs; on l'a vue, dis-je, paraître où l'on ne l'avait jamais soupçonnée, naître où elle n'était pas. Je n'en dis pas encore assez. On l'a vue, emportée ou séduite par l'ardeur de réussir, ne montrer aucune délicatesse sur les moyens de succès. Dans des asiles consacrés au Seigneur, dans de nouveaux paradis terrestres, on a vu des hommes aussi faibles que la première femme, manger du fruit défendu pour devenir des dieux. On a vu des disciples de Jésus Christ, transportés comme lui sur un lieu élevé, bien loin de rejeter avec horreur, à l'exemple de leur divin Maître, les offres du démon de l'orgueil; on les a vus, dis-je, se prosterner aux pieds du tentateur, pour en obtenir *les royaumes du monde et la gloire qui les accompagne.* (*Matth.*, IV.)

Que notre saint est différent de tous ces ambitieux! Il reçoit la nouvelle de l'exaltation de son oncle avec une froideur qui étonne jusqu'à ceux dont il était le mieux connu. Elle est suspecte à ceux qui le connaissaient moins. On a peine à se persuader que le plus parfait détachement puisse aller jusqu'à une si entière indifférence. On croit voir dans cette froideur, sinon de la fausseté, du moins l'effort d'une âme haute, qui, sans être inaccessible à une joie si naturelle, croirait pourtant au-dessous d'elle d'en laisser échapper les moindres marques.

Juges téméraires, vous vous trompez; vous êtes injustes, vous connaissez mal saint Charles; vous voyez en lui ce qui n'y est pas. Juges plus équitables, vous vous trompez aussi; vous n'êtes pas assez éclairés; vous ne connaissez pas assez saint Charles, vous ne voyez pas en lui tout ce qui y est, et il y a bien plus encore que ce qui vous étonne. Cette froideur vous paraît indifférence? Allez plus loin, elle est tristesse. La nouvelle de l'exaltation de son oncle est pour lui une mauvaise nouvelle : il en prévoit les suites et elles l'effrayent. Cette prétendue grande fortune arrivée dans sa famille, le menace de tout ce qu'il y a de plus éclatant dans l'Eglise.

En effet, le pape l'appelle aussitôt auprès de sa personne, le fait cardinal, ensuite archevêque de Milan; et quoiqu'il eût encore d'autres neveux, et même plus âgés que lui, comme il le connaît pour le plus capable aussi bien que pour le plus vertueux, il lui donne l'administration des affaires de son pontificat.

Voilà donc Charles devenu le second personnage de l'Eglise : mais il ne le devient qu'après la plus grande résistance. Il ne partit même pour Rome qu'après des ordres pressants, réitérés. Enfin l'humilité qui craint la désobéissance, vainquit celle qui craint l'élévation.

Cependant je la craindrais encore pour tout autre que pour saint Charles, et c'est la connaissance de la faiblesse de l'homme et du poison de la grandeur qui ferait ma crainte. Que dis-je? L'expérience seule me suffirait pour craindre. Combien avaient paru dignes des plus hautes places, et l'étaient en effet, qui ont cessé de le paraître, de l'être après y être parvenus! Combien, même dans un âge mûr, même dans la vieillesse, après avoir refusé ces places et ne les avoir enfin acceptées qu'en tremblant, et par une obéissance presque forcée, en ont cependant été enorgueillis ou corrompus!

Grâces immortelles vous soient rendues, ô mon Dieu! Vous défendîtes notre jeune héros contre ce monstre redoutable que

Digitized by Google

forme la réunion de la jeunesse, de la richesse, de la grandeur, et vous l'en rendîtes victorieux.

Ne dissimulons pourtant rien, mes frères. Le panégyrique d'un saint ne doit pas ressembler à l'oraison funèbre d'un grand du monde, où l'orateur ne cherchant par les louanges du mort qu'à flatter la vanité des vivants, n'ose avouer aucune faute, ou n'en avoue qu'en les palliant. Le panégyriste des saints doit l'aveu de leurs fautes à l'instruction des fidèles, à la gloire des saints mêmes. J'avoue donc que, soit erreur, soit complaisance, le cardinal neveu crut devoir, non-seulement changer quelque chose à sa première manière de vivre, ce qui n'aurait été que bien, mais encore vivre dans l'éclat, la magnificence et avec une sorte de faste.

O force du mauvais exemple, tu domptes les plus forts! O torrent de la coutume, tu renverses, tu entraînes les plus fermes! O illusion de l'esprit du monde qui s'est glissé jusque dans le sanctuaire, les esprits les plus éclairés et les cœurs les plus droits ne sont donc pas à couvert de ta séduction! et il est comme nécessaire, selon l'expression d'un grand pape (5), que si cette poussière du monde ne les aveugle pas, elle les salisse. O loi de l'usage et de la coutume, tu prescris contre celles de Dieu et de l'Eglise; tu te mets fièrement en leur place; tu insultes à la simplicité de ceux qui les suivent; du moins tu sers d'excuse et de prétexte à ceux qui les violent.

Il fallut à saint Charles même pour dissiper, comme parle l'Ecriture, *l'enchantement de cette bagatelle* qui, pour un temps, avait un peu *obscurci* ce qu'il y avait de *bon* (*Sap.*, IV) en lui : il lui fallut, pour ouvrir entièrement ses yeux sur ces vanités du monde, un de ces événements qui en détrompent quelquefois les plus abusés et qui en détachent les plus épris. Dans le court espace d'un an, le comte Borromée, son frère aîné, mais presque aussi jeune que lui, appelé comme lui à Rome, comblé comme lui des bienfaits du pape, meurt presque subitement; et il plut à Dieu de le mettre au milieu de cette capitale du monde chrétien, en signe de la fragilité de la vie, de la vanité de tous les biens qui en dépendent et de la terrible incertitude de notre dernière heure. Ainsi s'accomplit l'oracle de Jésus-Christ : *Unus assumetur, et alter relinquetur.* (*Matth.*, XXIV.)

Cet événement était sans doute bien capable de frapper tous les esprits, de toucher tous les cœurs. Peut-être néanmoins, dans les desseins de Dieu, saint Charles en fut-il le principal et même l'unique objet. Peut-être le frère ne fut-il sacrifié qu'au frère. Quoi qu'il en soit, Charles profita de cette grande leçon, comme si elle n'avait été donnée que pour lui. Ceux qui ne jugent de ce que feront les autres que parce qu'ils feraient eux-mêmes en pareilles circonstances, crurent que, devenu l'aîné de sa famille, et pouvant succéder à toutes les dignités séculières de son frère, il allait rentrer dans le siècle et relever l'éclat de sa maison par un mariage avantageux. Vaines conjectures des aveugles mondains, vous fûtes aussitôt démenties par l'engagement irrévocable que prit saint Charles dans l'état ecclésiastique; et cet engagement fut pour lui l'époque d'une vie toute nouvelle. Il se surpassa lui-même autant qu'il avait surpassé les autres, et devint presque inimitable. Dès lors, non-seulement plus de luxe, plus de faste, mais la simplicité d'un apôtre et l'austérité d'un anachorète; et tout cela, mes frères, car je ne saurais trop vous le répéter, à vingt-quatre ans.

Ainsi dans ces situations dangereuses, où les fausses vertus se démasquent, où les vertus faibles s'affaiblissent encore, se corrompent et se perdent, les solides, les fortes, les supérieures se purifient, se fortifient encore, et parviennent à ce degré sublime au-dessus duquel il n'y a plus que la perfection et l'immutabilité du ciel.

Un puissant motif pour saint Charles de joindre à la piété intérieure la plus grande régularité extérieure, c'est qu'ayant contribué plus que tout autre à la conclusion du concile de Trente, il crut devoir plus que tout autre l'exemple d'une obéissance parfaite à ses décrets. Il commença donc par exécuter sur lui-même ce que le saint concile avait prescrit pour la réformation du clergé. Mais qu'il fut bien au-delà de ces saintes ordonnances, en croyant néanmoins ne remplir encore que la moindre partie de ses devoirs! Car il n'en était pas de son *zèle* pour *la beauté de la maison de Dieu* (*Joan.*, II), pour la sainteté de l'Eglise, comme de celui de tant de prétendus dévots, zèle qui *dévore* les autres, au lieu de les dévorer eux-mêmes. Saint Charles fut toujours le premier objet du sien. De là ses succès, d'abord à Rome, ensuite à Milan, comme vous le verrez incessamment; et cela, malgré tant d'obstacles de toute espèce. Mais en est-il qu'un pareil zèle ne surmonte à la fin? Et qui peut résister à un homme qui, avec l'autorité que donne une grande place, est également puissant en paroles et en œuvres?

Mais c'est à Milan, je le répète, que ce zèle aura tout son éclat et toute son ardeur. Rome ne fut que l'orient de ce soleil; Milan en sera le midi, et il n'aura point de couchant. Aussi, malgré tout le bien que saint Charles faisait à Rome, bien utile à l'Eglise universelle, quels regrets, quels scrupules d'être absent de l'Eglise particulière dont il était spécialement chargé! Pour calmer ces regrets et ces scrupules, ou plutôt pour l'empêcher d'y céder (car il les eut toujours), les instantes prières, les ordres du pape, son oncle, ne suffirent pas; il craignait toujours que la chair et le sang n'y eussent quelque part. Il fallut toute sa

(5) Saint Léon.

Digitized by Google

déférence pour un autre saint prélat, qu'il honorait comme son père et son maître, le célèbre Barthélemi des Martyrs, une autre lumière de l'Eglise du XVI^e^ siècle.

Enfin la mort du pape le mit en liberté de suivre ce qui avait toujours été son attrait, peut-être son devoir; et par là cette mort qui, pour tout autre, aurait été si douloureuse, fut pour lui presque un sujet de joie; ou s'il y eut des larmes répandues, elles ne le furent que par la nature et la reconnaissance. La cupidité n'y eut aucune part, et le saint plaisir de la résidence les tarit bientôt.

Mais avant que de jouir de cette consolation, Charles devait en avoir une autre bien sensible. Avant que de se livrer tout entier à son Eglise, il lui restait encore à rendre à l'Eglise universelle un service bien important; c'était de lui donner un digne chef, et il le lui donna en la personne de Pie V. Quel digne chef de l'Eglise, en effet, que celui qu'elle a placé depuis sur ses autels! Charles eut la meilleure part à l'élection de ce saint pape, ou plutôt il en fut le véritable auteur. Les brigues humaines tombèrent par la vigoureuse résistance qu'il leur opposa; et le plus jeune des cardinaux fut le maître du conclave par sa vertu. En vain Pie V, par estime, encore plus que par reconnaissance, veut le retenir auprès de sa personne : *Mes liens sont rompus*, dit-il; *d'ailleurs un si grand pape n'a pas besoin de moi*. Ainsi l'estime refusa ce que l'estime avait demandé.

Suivons donc Charles à Milan, et voyons-y le grand et le saint archevêque. C'est de là, comme le dit l'Eglise, qu'il a tiré sa principale gloire : *Illum pastoralis sollicitudo gloriosum reddidit.* (Oraison de l'office du saint.)

SECOND POINT.

Saint Charles trouva son diocèse dans l'état le plus déplorable. L'ignorance et la corruption régnaient dans le clergé comme dans le peuple, dans le cloître, comme dans le monde. La cause en était bien évidente; il y avait près de cent ans que les archevêques de Milan n'avaient résidé. Jugez, mes frères, par cet affreux désordre, des temps malheureux qui avaient précédé le concile de Trente, et bénissez le Seigneur de vous avoir réservés à de plus heureux jours. Avant que l'hérésie eût enlevé des royaumes entiers à l'Eglise, la dépravation des mœurs les avait enlevés à Dieu; l'un était le châtiment et même l'effet naturel de l'autre. La perte de la charité avait entraîné celle la foi; le cœur avait égaré l'esprit, et le débordement des vices avait causé celui des erreurs. Si le reste de l'Eglise catholique ne périt pas, si l'Italie, la patrie de saint Charles, si la France en particulier échappèrent de ce *naufrage en la foi* (II *Cor.*, XI), ce n'est pas qu'elles fussent moins coupables; c'est que l'Eglise entière ne saurait périr. Mais détournons les yeux d'un si triste spectacle: ce fut pourtant celui que Milan offrit à saint Charles, quant à l'ignorance et à la corruption. Il en fut sensiblement affligé, effrayé même; mais il n'en fut point rebuté. Le mal lui parut grand, sans lui paraître incurable ; et s'il sentit que la guérison en serait longue, il en conclut seulement qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour commencer à y travailler. Il ne pensa donc qu'à trouver les remèdes, qu'à les préparer, et qu'à les appliquer au plus tôt. Heureusement il y en avait déjà un tout trouvé, tout préparé, et qui sans doute même opérait déjà, sans que saint Charles y songeât, quoiqu'il l'eût préparé en partie dans cette vue. Heureusement encore ce remède était le principal, celui qui devait donner l'efficacité à tous les autres, et sans lequel tous les autres n'auraient peut-être fait qu'aigrir le mal. Ce remède, mes frères, ce premier et principal remède, c'est la réputation de sainteté qui précéda Charles à Milan; réputation qui, quelque grande qu'elle fût, parut encore inférieure à la sainteté qui l'avait produite, et s'accrut chaque jour avec elle.

Mais en quoi consistait cette sainteté? En tout, mes frères, en tout : *In omnibus;* et vous m'en croirez avant la preuve; car vous avez vu que je ne flattais pas mon saint; en tout, dis-je, suivant ces paroles de saint Paul à un évêque, et dans sa personne à tous les autres : *Soyez en tout l'exemple des bonnes œuvres. In omnibus teipsum præbe exemplum bonorum operum.* (*Tit.*, II.)

Mais enfin, me direz-vous, quelles étaient les bonnes œuvres qui frappèrent le plus dans saint Charles? Votre question est juste, mes frères, et je vais y satisfaire. Car, quoique en un sens toutes les bonnes œuvres soient nécessaires, surtout à un évêque, à l'*homme de Dieu*, comme l'appelle saint Paul, parce qu'il doit être *parfait* : *Perfectus sit homo Dei* (II *Tim.*, III.); nécessaires, dis-je, sinon dans la pratique actuelle, du moins dans la préparation du cœur; *Perfectus sit homo Dei, ad omne opus bonum instructus* (*Ibid.*), il est pourtant vrai que parmi ces bonnes œuvres, il y en a de plus essentielles et de plus importantes les unes que les autres, surtout de plus propres à inspirer pour un évêque ces sentiments de vénération et d'amour d'où naît principalement son autorité.

Or ces œuvres sont celles de la pénitence et de la charité; et voici pourquoi. Les œuvres d'une grande pénitence font un grand effet en faveur d'un évêque, parce que ce sont celles qu'on attend et qu'on exige le moins de lui; elles sont en quelque sorte de surérogation; par-là elles étonnent davantage. Les œuvres d'une grande charité font aussi le plus grand effet en faveur d'un évêque, mais par une raison presque contraire : parce que ce sont celles qu'on désire le plus de lui; par là elles plaisent davantage. Par les premières, il donne un exemple plus rare; et on le respecte, on l'admire. Par les secondes, il en donne un plus utile ; et on l'aime, on le bénit.

Digitized by Google

Mais quoi ! La charité n'est-elle donc pas aussi difficile, et par-là aussi rare que la pénitence? Plus aimable, n'est elle pas encore aussi admirable? Oui, sans doute, mes frères; et penser autrement, ce ne serait pas connaître l'homme, ni savoir ce qui se passe parmi les hommes; ce serait manquer de philosophie et d'expérience. La pénitence *châtie le corps et le réduit en servitude.* (I *Cor.*, IX.) Mais le riche aime ses richesses plus que son corps, et en quelque sorte plus que lui-même; et cela souvent à proportion qu'il est plus riche. L'homme sera plutôt austère à lui-même, plutôt toute autre chose, qu'il ne sera désintéressé. Or il faut l'être pour être véritablement charitable, surtout pour l'être aussi abondamment que l'était saint Charles. Ainsi presque personne n'est charitable, parce que presque tout le monde est avare ou prodigue, souvent tous les deux ensemble, et par conséquent intéressé. On est prodigue pour soi, avare pour autrui; passionné pour le plaisir, pour la vanité, pour ses fantaisies même; et insensible aux besoins des pauvres, à leur misère même la plus extrême; prodigue en un mot pour tout ce qui plaît, et d'autant plus avare pour ce qui ne plaît point. Or rien ne plaît moins que la charité ; à l'avare, parce qu'il ne veut rien donner; au prodigue, parce qu'il ne veut donner qu'à ses passions. Rien n'est donc plus rare que la charité, même parmi les prétendus dévots. Souvent, j'oserai le dire, ils sont durs et avares; durs pour leur prochain, en se flattant néanmoins d'aimer Dieu. Quelle grossière illusion ! Avares pour ce même prochain, quoique sans occasion de dépenser pour eux-mêmes, sans motifs, sans prétextes même pour réserver et amasser. Quelle honte et quelle bassesse ! je dirais même, si la dignité de la chaire me le permettait, quel ridicule et quelle folie !

J'ajouterai, qu'avares pour eux-mêmes, et se refusant tout par avarice, quelques dévots joignent l'hypocrisie à cette honteuse passion, et s'efforcent de la cacher sous le voile de la mortification et de l'humilité.

Que saint Charles était éloigné de tous ces vices, et en particulier de l'avarice et de la dureté ! Je dis éloigné, même par son caractère naturel. Si quelque chose eût pu diminuer le mérite de ses abondantes aumônes, c'est qu'il était né avec le cœur le plus noble, le plus désintéressé, le plus généreux. A cet égard, la grâce ne fit que perfectionner ou lui la nature, peut-être même que la consacrer par son union avec elle. A cet égard la grâce n'eut rien de mauvais à détruire en lui ; elle n'eut, si je puis m'exprimer ainsi, elle n'eut que le bon à élever à la dignité du surnaturel.

Ajoutons que saint Charles, avec l'âme la plus ferme, avait le cœur le plus compatissant, le plus humain. Et voilà les grands hommes, surtout les grands saints ; ils ne sont tels, que parce qu'ils réunissent des qualités, et des vertus opposées. Si saint Charles haïssait les vicieux, ou plutôt le vice, il aimait les hommes. Or, quelle disposition à la charité, que cette union de l'humanité et du désintéressement ! N'en est-elle pas même une suite nécessaire ? Il coûte peu de donner, quand on aime beaucoup ceux à qui l'on donne; et qu'on aime peu ce qu'on leur donne.

Je reviens à la pénitence de saint Charles, mes frères, pour vous faire remarquer que cette bonté d'âme, cette humanité y entraient pour beaucoup, aussi bien que dans sa charité. Persuadé, tout grand qu'il était dans le monde, et persuadé par sentiment autant que par raison, de l'égalité naturelle de tous les hommes, il croyait presque contre la justice et il aurait eu une sorte de honte d'être mieux nourri, mieux couché que les pauvres, que ses domestiques. Ainsi il était dur à lui-même, non-seulement comme chrétien, mais encore comme homme; non-seulement comme un chrétien qui doit être pénitent, mais encore comme un homme qui, touché de la vie dure et misérable que mènent tant d'autres hommes, aurait craint de la leur rendre plus dure et plus misérable encore par le contraste de la sienne, si elle eût été douce et commode.

Eh bien, mes frères, croyez-vous qu'après tant de pénitence et de charité, notre saint prélat puisse travailler avec succès à la réformation de son diocèse ? Lui faudra-t-il, pour acquérir encore plus d'autorité sur son peuple, des occasions extraordinaires d'exercer encore ces deux vertus? Est-ce, ô mon Dieu pour le punir ce peuple indocile, ou pour le sauver, en le rendant plus docile à la voix de son archevêque, que la vôtre appelle la famine et la peste, et dit à l'une : Dévorez la terre ; et à l'autre : Dépeuplez-la ? Je ne sais ce qui arrivera de ce peuple corrompu et rebelle; mais saint Charles m'a accoutumé à des prodiges, et j'en attends de lui de nouveaux. Il ne saurait plus me surprendre; mais je compte avoir toujours à l'admirer. Admirez-le donc aussi, mes frères. Dans les besoins ordinaires, il avait donné ses revenus ; dans la famine, il a donné son patrimoine ; dans la peste, il donne jusqu'à ses derniers meubles, et enfin sa vie; car n'est-ce pas la donner, que de l'exposer comme il fait? A-t-il tenu à lui qu'il n'ait été le martyr de sa charité ? Est-ce lui qui a manqué à ce ce genre de martyre ? Et n'est-ce pas plutôt ce martyre qui lui a manqué ?

En vain ses amis, et il ne pouvait en avoir que de bien chrétiens, en vain des docteurs même veulent qu'il se retire de Milan : *N'est-il pas plus parfait de rester*, leur dit-il ? Ils en conviennent. *J'y suis donc obligé*, conclut-il ; *l'épiscopat est l'ordre des parfaits.*

Le voilà donc, ce bon pasteur, qui donne sa vie pour celle de ses brebis, pour leur vie temporelle, et surtout pour leur vie éternelle. Que j'aime à le voir, animant son clergé par son exemple, administrer les derniers sacrements aux moribonds les plus abandonnés ! *L'amour était plus fort que la mort* (*Cant.* VIII), *et la charité chassait la crainte.* (I *Joan.*, IV.) Que j'aime à me le représenter dans une

Digitized by Google

pieuse cérémonie, couvrant de tout l'appareil de la pénitence et de l'humilité la pourpre romaine, qui couvrait elle-même le cœur le plus pénitent et le plus humble; implorant la miséricorde de Dieu pour son peuple sa justice contre lui-même, s'offrant à elle pour victime, et la conjurant d'épargner le troupeau en frappant le pasteur!

Mais, ô mon Dieu, c'est pour sauver le troupeau même que vous épargnerez le pasteur; et puisque vous voulez que le *pécheur se convertisse et qu'il vive* (*Ezech.*, XXXIII), il faut que le juste vive pour le convertir.

Il le convertira, mes frères; il convertira le pécheur de tout état, le prêtre et le religieux, aussi bien que le laïque et l'homme du monde. Il convertira l'habitant des lieux les moins habitables de son diocèse, comme celui de la ville capitale. Il va montrer enfin un archevêque, un cardinal, aux peuples presque sauvages des Alpes; et quoiqu'ils n'en eussent jamais vu, et qu'ils n'espérassent jamais en voir, ils seront moins étonnés d'en voir un, que de le voir et si bon et si saint. Ils avaient encore moins d'idée d'une pareille sainteté, que de son rang; d'une pareille bonté, que de toute sa décoration. Ce rang, cette décoration existaient; on avait pu leur en parler; mais cette sainteté, cette bonté n'existaient pas.

Mais quels moyens employa saint Charles pour ces conversions, et en général pour la réformation de son diocèse? Tous ceux que le zèle le plus ardent et le plus éclairé peut mettre en œuvre, la prédication de la parole divine, la tenue fréquente des synodes et des conciles provinciaux, surtout le rétablissement des saintes règles de la pénitence. La prédication, dis-je, mais simple, instructive, touchante, pathétique, et dès lors véritablement et utilement éloquente; la prédication non-seulement par les autres, mais par lui-même. Il avait lu dans saint Paul, instruisant un évêque, *Prædica verbum.* (II *Tim.*, IV.) Il savait quelle est l'efficace de la voix du premier pasteur, surtout lorsqu'une main charitable se joint à une bouche éloquente. Il savait que cette voix du premier pasteur se faisait toujours entendre dans ces beaux jours de l'Eglise, qu'il aurait tant souhaité de faire renaître. Celle du plus grand de ses prédécesseurs, de l'éloquent saint Ambroise, retentissait sans cesse aux oreilles de son cœur, et animait la sienne d'une force nouvelle.

Il en était de même de toutes les autres fonctions du ministère ecclésiastique. Semblable, si j'ose le dire, dans le gouvernement de son diocèse, à la Providence dans le gouvernement du monde, il ne dédaignait rien, parce qu'il suffisait à tout. Rien n'était au-dessous de lui, comme rien n'était au-dessus, parce que son humilité et son zèle égalaient sa capacité et ses talents.

Au reste, il était d'autant plus obligé à travailler par lui-même, qu'il avait moins d'ecclésiastiques capables, je ne dis pas de le suppléer, mais de le seconder. Aussi un de ses premiers soins fut d'en former; et c'est peut-être le devoir le plus important d'un évêque. De là l'établissement de ces maisons de retraite, sources publiques de l'esprit ecclésiastique, de ces séminaires que le concile de Trente avait ordonnés. Nouveauté si utile, bientôt répandue partout, continuée jusqu'à nos jours avec tant de fruit, c'est par saint Charles que vous avez commencé! Pieux séminaires, puissent toujours se former dans votre sein, surtout pour ce diocèse, le prêtre d'une vie irréprochable, le théologien d'une doctrine saine, le prédicateur d'une éloquence chrétienne, le confesseur d'une morale exacte et dès lors sévère, mais cependant également éloignée du relâchement et d'une rigueur excessive! Pour tenir ce juste milieu, messieurs, il n'y a qu'à étudier et suivre les avis de saint Charles aux confesseurs de son diocèse. Avis si respectés dans toute l'Eglise, mais qui font loi dans celle de France, par l'adoption solennelle qu'elle en a faite. Vous les connaissez, messieurs, ces avis si remplis de lumière et de sagesse, vous les avez étudiés, vous les suivez. Mais voici le temps (6) (permettez-moi de vous le dire après le Souverain Pontife (7) et Monseigneur (8), voici le temps d'en faire une étude nouvelle, afin qu'en vous y conformant avec plus d'exactitude encore, s'il est possible, que par le passé, la grâce du Jubilé qui vient de commencer, se répande sur un plus grand nombre de fidèles, s'y répande avec plus d'abondance, et y soit conservée avec plus plus de fidélité.

Mais pour revenir à mon sujet, chaque saint a eu sa vocation, sa mission particulière. Celle de saint Charles paraît avoir été le rétablissement, sinon de l'ancienne discipline de l'Eglise, du moins de son esprit dans cette discipline, et en particulier dans l'administration du sacrement de pénitence. Par son exemple, il avait appris à tout le monde à faire pénitence. Par ses avis aux confesseurs de Milan, il leur apprit à la faire faire. Il en fut le modèle et le maître: *Directus est divinitus in pœnitentiam gentis.* (*Eccli.*, XLIX.)

Tous ne la feront pas néanmoins, mes frères, tous ne la feront pas. Ils ne se contenteront pas même de ne la point faire. Après avoir cherché des excuses à leurs péchés, ils en chercheront à leur impénitence; et au lieu de s'accuser eux-mêmes de lâcheté, ils accuseront leur archevêque d'une sévérité outrée.

Quel est donc le sort de la vertu sur la terre? Elle y est calomniée, transformée en vice, surtout lorsque ne le condamnant pas seulement par son exemple, à l'exemple elle joint le zèle, et au zèle qui *prie* (II *Tim.*, IV.) et qui *conjure* (*ibid.*), celui qui *reprend* (*ibid.*) et qui *menace* (*ibid.*)

Mais il y a plus encore; et voici, dans la

(6) Ce discours fut prononcé pendant le jubilé.
(7) Benoit XIV, dans sa bulle.
(8) M. l'évêque de Saint Malo, dans son mandement.

Digitized by Google

malignité humaine, indépendamment de tout autre motif, le principe général de la censure de la vertu.

Chaque vertu est voisine d'un vice. Que fait la malignité? Elle voit ce vice dans cette vertu; elle lui en donne le nom. Voilà ce qui a toujours été et ce qui sera toujours, parce que la malignité sera toujours.

Le Précurseur du Messie vient sur les bords du Jourdain; il vit dans la plus austère pénitence, et ne cesse de crier : *Faites de dignes fruits de pénitence. Ah!* dit-on, *quel homme extraordinaire et bizarre! Quel démon le possède et l'agite?* (*Matth.*, III.) Le Messie vient ensuite. Il mène une vie plus commune. Il reçoit avec bonté Zachée, la Samaritaine, la femme adultère, la femme pécheresse, et on dit : *Il vit avec les pécheurs; c'est leur ami.* (*Matth.*, XI.) O aveuglement! ô malignité des pharisiens, on vous retrouve parmi les chrétiens. Rappelez-vous ici, mes frères, l'évêque le plus célèbre de ces derniers temps, après notre grand archevêque de Milan, le saint évêque de Genève, qui fut presque son contemporain. Tous les deux sont remplis de zèle; mais dans l'un ce zèle a plus de force et de sévérité; dans l'autre, plus de douceur et de condescendance. Eh bien, je le répète, la force, la juste sévérité de saint Charles seront accusées de dureté, et, comme on dit, de rigorisme. La douceur, la sage condescendance de saint François de Sales seront accusées de molle complaisance et de relâchement. Saints évêques, saints prêtres de nos jours, contre qui cette double accusation se renouvelle encore, que leur exemble vous console et vous soutienne!

Mais saint Charles n'aura-t-il que des calomniateurs, et n'attaquera-t-on que son zèle? Ce ne serait pas assez pour sa gloire, il aura des assassins; on attaquera sa vie. Mais c'est d'un de ces assassins mêmes que Dieu se servira pour le venger de ses calomniateurs, ou plutôt pour confondre la calomnie.

Comme rien n'échappait à l'ardeur et à l'étendue de son zèle, que tout bien à faire, tout mal à prévenir, à arrêter, à réparer, lui paraissait dans la sphère de ses devoirs, il travailla à la réformation des religieux de son diocèse, et il y réussit. Mais l'un d'eux forma l'affreux dessein de se venger de la réformation par la mort du réformateur. Le fait est trop connu pour être détaillé. Du moins, vous savez tous, mes frères, que Dieu préserva notre saint par un miracle incontestable et qui aussi ne fut point contesté : *Mirificavit Dominus sanctum suum.* (*Psal.* IV.) Mais est-ce pour lui-même qu'il le préserva? Ah! sa mort n'eût fait que hâter son éternelle récompense. Il le préserva pour son peuple, à qui il était encore nécessaire, à qui il devait être encore plus utile après le prodige opéré en sa personne; car, on ne crut pas seulement au miracle, mais à ce que le miracle prouvait. Ici, en effet, était le doigt de Dieu; ici était sa main toute-puissante, non-seulement comme elle est dans toutes les œuvres miraculeuses, mais comme signant, pour ainsi dire, et autorisant tout ce que saint Charles avait fait pour la réformation de son diocèse. Ce fut comme une approbation authentique et de sa conduite et de sa doctrine. Dieu prit en main la cause de son serviteur et la jugea lui-même. Mais le Souverain Pontife (9), devant lequel on avait osé la porter, l'avait déjà jugée. Jésus-Christ ne fit que confirmer l'oracle de son vicaire, et selon sa promesse, ce que Pierre avait délié sur la terre se trouva délié dans le ciel.

Ici, mes frères, je finis l'éloge de mon saint. Tout est dit quand Dieu a parlé, et l'homme doit se taire.

Que ne puis-je encore faire le vôtre, Monseigneur (10), et pourquoi me l'avez-vous si expressément défendu? Mais que dis-je? Il est fait malgré vous, et pourtant sans désobéissance de ma part. Tous les traits de ressemblance que vous avez avec saint Charles, on les a saisis. C'en est assez, Monseigneur, je vous ai assez loué.

Mais s'il ne me reste plus rien à dire, ni à vous, mes frères, à entendre, il nous reste à tous beaucoup à faire, et plus encore à moi qu'à tout autre. Il nous reste à donner à saint Charles l'éloge de l'imitation. C'est le seul qui puisse lui être agréable; car qu'est-ce que toutes nos louanges auprès de la gloire dont il jouit dans le ciel? C'est le seul qui puisse nous être utile; car sans cet éloge de l'imitation, celui que je viens de prononcer ne servirait qu'à notre condamnation. Vous me direz peut-être que saint Charles était d'un état trop différent du vôtre pour vous être proposé pour modèle, et qu'il ne peut l'être qu'aux évêques, tout au plus aux ecclésiastiques. Et quoi! mes frères, Dieu lui-même, malgré la différence infinie de sa nature, n'est-il pas votre modèle? Il n'y a donc aucun saint dans lequel, malgré la différence d'état, vous ne puissiez imiter beaucoup de choses; dans lequel vous ne puissiez imiter tout, avec les différences et les proportions convenables à votre état. Il n'y a aucun saint que vous ne puissiez imiter, puisqu'il n'y en a aucun qui n'ait imité Jésus-Christ. Il n'y en a point qui ne vous dise avec saint Paul : Je vous en conjure, mes frères; soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ : *Rogo vos, fratres, imitatores mei estote, sicut et ego Christi.* (I *Cor.*, XI.) Cette imitation des saints est le seul moyen d'obtenir leur récompense, parce que c'est le seul de la mériter; je vous la souhaite, etc.

PANÉGYRIQUE II.

SAINT-BENOIT,

Prononcé dans l'église des révérends Pères Bénédictins de Saint-Malo, en 1752

Ecce ego lactabo eam, et ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus. (*Osee*, II.)

(9) Pie V.

(10) M. l'évêque de Saint Malo.

Digitized by Google

Je l'attirerai doucement à moi ; je la conduirai dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur.

Telle est la promesse consolante que Dieu fait à Jérusalem après ses malheurs. Mais cette ville célèbre, qui, dans les saintes Ecritures, est la figure de l'Eglise, soit militante, soit triomphante, est encore ici celle d'une âme que le Seigneur veut s'attacher d'une manière particulière, en la séparant du monde par la retraite.

Dieu ne pouvait nous donner une idée plus juste et plus étendue des avantages de cet état, des avantages de la solitude où il conduira cette âme, qu'en disant que c'est là qu'il lui *parlera au cœur*. En effet ce seul mot dit tout, renferme tout dans sa simplicité. Dieu parle dans la solitude ; c'est-à-dire, qu'il y fait connaître la vérité ; mais il y *parle au cœur*, c'est-à-dire, qu'il la fait aimer. Or c'est en cela que consiste l'œuvre du salut ; il s'opère par la connaissance et par l'amour de la vérité. Ainsi quand Dieu dit qu'il *parle au cœur dans la solitude*, c'est comme s'il disait qu'il y donne ses grâces les plus précieuses, sa grâce par excellence, *l'inspiration du saint amour ;* en un mot, qu'il y sanctifie et qu'il y sauve : *Inspiratio dilectionis, ut cognita sancto amore faciamus* (S. AUGUSTIN.)

Ce n'est pas qu'il ne parle dans le monde, et qu'il n'y répande ses grâces ; mais sa voix y est presque toujours étouffée par celle du monde, ses grâces combattues et presque toujours vaincues par la corruption du monde.

S'il est donc si difficile de se sauver dans le monde, c'est surtout parce qu'il est très difficile d'y entendre la voix de Dieu, du moins de l'y entendre utilement, et de n'y pas *endurcir son cœur*. S'il est, je ne dirai pas plus facile (le salut n'est facile nulle part), mais s'il est moins difficile de se sauver dans la retraite, c'est qu'il l'est moins d'y entendre cette même voix, et de l'entendre des oreilles du cœur.

Qui les comprit jamais mieux, mes frères, ces avantages de la solitude et ces dangers du monde, que le grand saint dont toute l'Eglise a célébré aujourd'hui la mémoire, et auquel vous avez rendu, mes révérends Pères, des honneurs encore plus solennels? Qui éprouva jamais mieux que lui ces avantages de la retraite? Qui les fit éprouver à plus d'autres saints? Benoît se sanctifia dans la solitude par les leçons qu'il y reçut de Dieu, et il se servit ensuite de ces leçons salutaires pour sanctifier ceux qui se mirent sous sa conduite, et ceux qui jusqu'à la fin des siècles auront le bonheur d'entrer dans le saint ordre qu'il a institué, et d'observer la sainte règle qu'il a laissée.

Eclairé par la même foi que Noé, pénétré de la même crainte, il prépara un asile pour le salut de ses enfants contre le déluge d'iniquités qui devait inonder la terre ; *Fide... metuens aptavit arcam in salutem domus suæ* (*Hebr.*, XI) ; et par là il condamna le monde qui, pire que les démons, ne croit point, où croit sans craindre (*Jac.* II) : *per quam damnavit et mundum* (*Hebr.*, XI) ; il condamna l'incrédulité d'une partie du monde, et la folle sécurité de l'autre.

Vous voyez déjà mon dessein, mes frères, Benoît fut solitaire et père de solitaires, saint et père de saints. Il ne s'occupa d'abord que de sa propre sanctification, et il travailla ensuite à celle des autres, de ceux même qui devaient se sanctifier dans le monde. Ainsi Benoît imitateur de la vie contemplative et cachée de Jésus-Christ pour son propre salut, vous le verrez dans mon premier point : Benoît imitateur de la vie active et même de la vie publique de Jésus-Christ pour le salut du prochain, vous le verrez dans mon second point ; et concluant de tout ce discours que Dieu avait rassemblé dans notre glorieux patriarche les différents dons qu'il partage ordinairement entre ses élus, vous vous écrierez dans un sentiment d'admiration avec le roi prophète : Voilà un homme, ô mon Dieu, que vous prévintes de toutes vos bénédictions. *Prævenisti eum in benedictionibus* (*Psal.*, XX), et son nom (*Benedictus*) exprime bien son caractère.

Mais pour louer dignement ce grand saint, et pour entendre utilement son éloge, adressons-nous à l'Esprit qui l'a sanctifié, et employons auprès de lui l'intercession de la plus sainte des créatures, en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il y a trois choses à considérer pour bien connaître l'éminente sainteté de Benoît dans la première partie de sa vie ; le mérite du sacrifice qu'il fit à Dieu en se retirant dans la solitude, la violence des tentations qu'il y éprouva, l'injustice et la cruauté des persécutions qu'il y souffrit (11).

Son sacrifice fut prompt, pur et entier. Il fut prompt, et saint Benoît put dire, comme saint-Paul, que dès qu'il avait plu à Dieu de l'appeler, il avait obéi sans écouter la chair ni le sang ; *continuo non acquievi carni et sanguini* (*Galat.*, I.) Il chercha la solitude pour y mettre à couvert son innocence, et non pour y en réparer la perte. La première impression que le monde fit sur lui, fut le désir de l'abandonner. Il entrait pourtant dans cet âge où le monde est le plus dangereux, parce que si ce n'est pas encore celui où l'on plaît davantage au monde, c'est celui où le monde plaît davantage ; dans cet âge où le monde, fort, pour ainsi dire, de sa nouveauté et de celles des passions, fort de la faiblesse de la foi, de la faiblesse même de la raison, fait des impressions si vives

(11) « Saint Benoît naquit vers l'an 480 aux environs de Nursie d'une famille considérable... On l'avait envoyé étudier à Rome ; mais voyant la corruption de la jeunesse, il se retira secrètement, et vint à un lieu nommé Subiaco, à quarante milles de Rome, où il s'enferma dans une caverne. » (*Histoire ecclésiastique* de Fleury, tome VII.)

Digitized by Google

sur un jeune cœur, qu'elles passent pour invincibles. Il entrait dans cet âge où le cœur s'ouvre à tout, où l'on voit tout en beau, l'avenir aussi bien que le présent, où l'on se promet tout ce qu'on se souhaite; dans cet âge enfin où l'on connaît assez le monde pour l'aimer, pas assez pour s'en défier et pour le craindre, pour se défier de ses promesses, et pour craindre ses périls. C'est à cet âge néanmoins que Benoît s'en défia assez, le craignit assez, et se craignit assez lui-même pour le fuir de la fuite la plus prompte. Il ne fut point de ceux qui s'imaginent que la jeunesse n'est pas du ressort de la vertu, et qui la regardent comme un temps que Dieu, par une condescendance nécessaire, abandonne aux passions ou à la bagatelle. Il la regarda, au contraire, comme la partie la plus précieuse de son sacrifice, et la plus agréable au Seigneur. Nouvel Abel, il offrit les prémices.

Au reste, cette crainte du monde et de ses dangers est souvent le premier effet de la grâce et, pour ainsi dire, le premier instinct de la piété. Il y a même peu de personnes qui dans leur jeunesse n'aient eu quelque désir de quitter le monde et d'embrasser la vie religieuse. Mais dans plusieurs ce désir n'était qu'une saillie de dévotion, qu'un mouvement passager d'une piété plus sensible que solide, quelquefois même un mouvement tout humain, pur effet de la légèreté de l'âge, et que la même légèreté qui l'avait fait naître, a fait évanouir. Cependant ce renoncement effectif au monde, cette fuite du monde dans le cloître, était pour plusieurs le seul moyen de salut. Ce qui n'est en soi-même que de conseil, était pour eux de précepte, parce qu'ils ne pouvaient accomplir le précepte de haïr le monde, qu'en suivant le conseil de le quitter. Ils y sont pourtant restés; mais quelle vie y ont-ils menée? Hélas! cette vie n'a que trop justifié qu'ils n'étaient pas faits pour le monde, ou plutôt qu'ils n'étaient que trop faits pour lui; qu'ils n'avaient pas de quoi s'y soutenir, mais qu'ils n'avaient que trop de quoi y tomber et s'y perdre; qu'ils avaient ce qu'il faut pour l'aimer et lui plaire, et non ce qu'il faut pour le haïr, le mépriser, le combattre, et lui déplaire saintement par cette haine et par ce mépris, en un mot par une opposition constante de l'esprit, du cœur et des mœurs, à ses maximes et à ses usages.

Ainsi tel se serait sauvé dans le cloître, qui se perdra dans le monde. Vérité terrible, mais qui pourtant ne doit jeter personne dans le désespoir, parce que personne ne doit s'en faire une application absolue. D'ailleurs, quoiqu'on eût dû quitter le monde, on peut encore s'y sauver. On ne s'y perd qu'en y vivant mal, et on peut toujours y bien vivre. La difficulté, grande pour tous, est plus grande encore pour plusieurs; mais il n'y a d'impossibilité pour personne. Ainsi le mauvais choix d'un état de vie est toujours réparable, en un sens. On ne peut pas toujours changer d'état; et quand on le pourrait, cela ne conviendrait pas toujours; mais on peut toujours changer de vie. Craignez donc, si vous avez fait un mauvais choix; mais craignez avec confiance; craignez de vous perdre, mais non pas d'être perdu. Craignez, mais d'une crainte qui vous fasse prier et agir. *Vigilate et orate* (*Matth.*, XXVI). Le monde est plein de tentations pour vous, et même vous avez en quelque sorte tenté Dieu en y restant; mais il n'est point de tentations qu'on ne surmonte avec la prière et la vigilance. *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem* (*Ibid*).

Mais si tous ceux qui auraient dû quitter le monde ne l'ont pas quitté, tous ceux qui l'ont quitté ne l'ont pas fait de la manière qu'ils devaient le faire, et comme le fit saint Benoît, dont le sacrifice fut aussi pur qu'il était prompt; je dis pur, par les motifs qui l'y déterminèrent.

Ce ne fut point l'impuissance de se procurer dans le monde ce qu'on appelle *un sort gracieux*. Benoît était sorti d'une des plus nobles familles d'Italie. Tous ces plaisirs, tous ces avantages qui vous ont retenu dans le monde ou qui vous y retiennent, il pouvait les goûter, il pouvait en jouir. Mais ce furent précisément ces plaisirs et ces avantages qui lui inspirèrent le désir de quitter le monde. Il voyait comme des dangers ce que vous ne voyez que comme des attraits; il voyait comme des maux ce que vous ne voyez que comme des biens. C'est qu'il avait d'autres yeux que les vôtres. Il avait les yeux de la foi, et vous n'avez que ceux de la cupidité. Il voulait être heureux, vous le voulez aussi; mais vous voulez l'être dans le temps, et il voulait l'être dans l'éternité, dût-il ne pas l'être dans le temps. Vous voudriez l'être aussi dans l'éternité, mais vous voudriez l'être sans peine, sans effort, et sans qu'il vous en coûtât rien dans le temps. L'Evangile lui en avait montré l'impossibilé, l'impossibilité de *servir deux maîtres* (*Matth.*, VI), d'accorder Dieu et le monde, le temps et l'éternité. Il l'avait convaincu de la nécessité d'opter, et il opta pour le souverain *Maître*, pour Dieu, pour l'éternité. Mais croyez-vous, mes frères, que par cette préférence si sage de l'éternité au temps, il en ait été moins heureux dans le temps même? Ah! s'il est un bonheur dans le temps, il est pour ceux qui ne travaillent que pour celui de l'éternité. En y travaillant, ils l'espèrent, et cette espérance est déjà un grand plaisir, et d'autant plus grand, qu'elle est plus vive. Mais outre le saint plaisir qu'elle procure par elle-même, elle adoucit toutes les peines; que dis-je? elle les change en plaisirs; les peines de la vertu, par la vue de la récompense qui les suivra; les peines de la vie, par la vue de la main dont elles partent, et de leur utilité pour le salut. Et voilà l'avantage de la vraie piété; elle promet beaucoup et donne encore plus; ou plutôt, comme dit saint Paul, elle est utile à tout: *Pietas ad omnia utilis est.* (I *Tim.* IV.) Elle donne tout; elle a les promesses de la vie présente et celles de la vie future:

Digitized by Google

Promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ. (I *Tim.*, IV.)

Et pour en achever la preuve, vous, mes frères, qui ne travaillez que pour le temps, qui du moins vous partagez entre le temps et l'éternité, vous êtes heureux, du moins dans le temps? Ah! je voudrais en un sens que vous le fussiez; ce serait pour vous une sorte d'excuse. Mais dans un autre sens, je suis bien aise que vous ne le soyez pas. C'est un moyen de retourner à Dieu, un motif de chercher en Dieu ce que vous ne trouvez pas dans le monde, et de vous rendre enfin à cette tendre invitation de votre Dieu : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés* (*Matth.*, XI); vous surtout qui, de votre aveu, *vous êtes fatigués dans la voie de l'iniquité.* (*Ibid.*) Changez de *joug* (*Ibid.*), prenez le mien; changez de *voie* (*Ibid.*), marchez dans celle de la justice, et je vous réponds du soulagement que vous éprouverez, surtout si, en vous donnant à moi, vous vous y donnez entièrement. C'est ainsi, mes frères, que saint Benoît s'y donna, et son sacrifice si prompt et si pur fut encore un sacrifice entier.

En quittant le monde il acheva d'en perdre entièrement l'amour. Mais combien d'autres en le quittant l'aiment encore, ou reviennent à l'aimer après l'avoir quitté! Et je dis ceci, mes frères, non pour ceux qui ont déjà quitté le monde, et qui me font l'honneur de m'entendre, ils n'ont pas besoin de mes instructions. Je le dis pour cette jeune personne qui pense à quitter le monde, qui le quittera, et qui peut-être un jour dans le cloître aura besoin de rappeler ce que je vais lui dire. Oui, ma chère sœur (il est bon de vous en prévenir), il y en a qui n'ont porté que leur corps dans le monastère. Le cœur, du moins quelque partie du cœur est restée dans le monde, ou y est retournée après quelques années de ferveur. De là, trop de commerce avec les personnes du monde, et trop de curiosité de savoir ce qui s'y passe. Cependant, si un cœur partagé est si désagréable à Dieu, c'est surtout dans le cloître. On a dit en y entrant : Désormais, ô mon Dieu! vous serez mon partage et mon unique partage. Vous me tiendrez lieu de celui que j'ai abandonné pour vous. Vous me tiendrez lieu de tout, vous me serez tout : *Dominus pars hæreditatis meæ*, etc. (*Psal.* XV.)

Saint Benoît le dit, le promit, et l'observa fidèlement. Tous ses religieux l'ont dit, l'ont promis après lui; et c'est parmi eux qu'on en voit l'observation la plus fidèle. Mais c'est surtout dans la congrégation de Saint-Maur que l'esprit de saint Benoît s'est renouvelé et subsiste d'une manière plus parfaite. La science et la piété y fleurissent également. La science y éclaire la piété, et la piété y sanctifie la science. Prenez donc là, mes frères, l'idée que je voudrais vous donner de leur saint fondateur; vous l'y trouverez bien mieux que dans mon discours. Les vrais panégyristes des fondateurs d'ordres, ce sont leurs disciples, imitateurs de leurs vertus.

Mais pour en revenir à l'éloge du père, si pourtant je m'en suis écarté par celui de ses enfants, je vous ai dit, mes frères, que saint Benoît, malgré la promptitude, la pureté et l'intégrité du sacrifice qu'il fit de lui-même à Dieu en se retirant dans la solitude, y éprouva de violentes tentations. Le désert n'en est pas exempt; Jésus-Christ y fut tenté après un jeûne de quarante jours, pour nous apprendre qu'il n'y a point de lieu qui soit à couvert de la tentation, point de genre de vie qui en préserve. Nous en portons la source en nous-mêmes, et l'esprit tentateur, le démon, est partout. Mais les tentations sont encore plus ordinaires et plus fortes pour ceux qui ont connu le monde avant de le quitter, que pour ceux qui l'ont quitté avant de le connaître. Un des grands avantages de la solitude, c'est l'éloignement des objets qui excitent les passions. Mais le souvenir fait quelquefois autant que la présence, et l'imagination autant que la vue. Il ne suffit donc pas de ne plus rien voir; il faudrait n'avoir jamais rien vu, ou avoir tout oublié. Saint Benoît l'éprouva. Il a passé du séjour délicieux de Rome dans la solitude sauvage de Subiaco. Il s'est enseveli tout vivant dans une caverne obscure. Il ne converse que dans les cieux. Il est inconnu sur la terre à tout autre qu'à un saint solitaire qui lui fournit de quoi prolonger ses austérités, et cependant il est tenté par un souvenir, par une vaine image (12). Le monde qu'il a quitté, ne le quitte pas. Il est tenté, dis-je, et il l'est au point de recourir, pour cesser de l'être, à un moyen (on vous l'a raconté plus d'une fois) qui vous paraît presque indiscret, ou du moins plus admirable qu'imitable.

Et après cela, mes frères, bien loin de craindre ou de fuir la tentation, vous vous y exposerez avec témérité? Que dis-je? Vous l'aimerez, vous la désirerez, vous en chercherez les occasions, et peut-être qu'à force de les avoir trouvées et de vous être familiarisés avec elles, elles n'en seront plus pour vous, et que vous en gémirez? Peut-être qu'avec un corps affaibli par l'âge, ou même usé par le crime avant l'âge, vous porterez encore la corruption du cœur jusqu'à regretter de n'être plus tentés. Mais laissons-là ces sortes de pécheurs, plus dignes peut-être de nos larmes que susceptibles de nos instructions. Du moins supposons-les trop rares pour l'instruction publique, et par l'exemple de saint Benoît, consolons plutôt les justes qui sont tentés, malgré

(12) « Un jour le souvenir d'une femme qu'il avait vue, excita en lui une tentation si violente, qu'il fut prêt à quitter le désert. Mais étant revenu à sa foi, et voyant auprès de lui quantité d'orties et d'épines, il se jeta dedans, et s'y roula longtemps à nu, de manière qu'il en sortit tout en sang, etc. » (Fleury, *ut sup.*)

Digitized by Google

tous leurs soins et toutes leurs précautions pour ne l'être pas. Oui, mes frères, les justes sont tentés aussi bien que les pécheurs. Non-seulement Dieu le permet ainsi pour plusieurs raisons dignes de sa sagesse, dignes même de sa bonté; mais il ne pourrait l'empêcher sans une sorte de miracle. En effet, les deux principales causes de la tentation, principales du moins en ce sens qu'elles sont inévitables, c'est, je l'ai déjà dit, le démon et nous-mêmes. Or, quant à la tentation qui vient de nous-mêmes, il est naturel, du moins lorsqu'on commence de se donner à Dieu, qu'elle continue et se renouvelle par le combat et la victoire même. Quant au démon, il est naturel encore qu'il tente bien plus ceux qui ne sont pas à lui que ceux qui y sont déjà, et qu'il n'a pas même besoin de tenter pour les retenir sous son empire. Mais qu'arrive-t-il? C'est que le juste tenté en devient plus humble, plus vigilant, plus assidu et plus fervent dans la prière, plus parfait dans la vertu même contre laquelle il est tenté. C'est qu'à force de victoires la nature est domptée, et le démon rebuté. Il voit que si tous ses efforts lui sont inutiles, ils sont très-utiles au juste, et qu'ils ne servent qu'à lui faire acquérir de nouveaux mérites. C'est qu'enfin Dieu pour récompenser la fidélité du juste, ne borne plus sa grâce à le soutenir dans la tentation, mais le délivre, et quelquefois pour toujours, de la tentation même. Saint Benoît en fit l'heureuse expérience, et le prix de sa victoire fut une paix perpétuelle.

Mais n'aura-t-il à souffrir que du démon et de lui-même? Ce n'en serait pas assez pour le rang sublime que Dieu lui destine parmi les saints. Saint Benoît doit rassembler les principaux caractères des élus, avoir part à toutes les béatitudes évangéliques, et comme il fut heureux par la pauvreté d'esprit qui lui fit tout quitter pour Dieu : *Beati pauperes spiritu* (*Matth.*, V) : par la pureté de cœur qui le rendit victorieux de la nature corrompue et de l'esprit impur : *Beati mundo corde* (*Ibid.*) : par les larmes que la pénitence lui fit répandre : *Beati qui lugent* (*Ibid.*) : il le sera encore par les persécutions qu'il essuiera pour la justice : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam* (*Ibid.*), et par l'esprit de douceur et de paix qu'il conservera toujours pour ses persécuteurs : *Beati mites, beati pacifici.* (*Ibid.*)

Mais quels furent ces persécuteurs de saint Benoît? Le dirai-je, mes frères? Et ceux d'entre vous qui l'ignorent, n'en seront-ils point scandalisés? Mais dois-je être plus réservé que l'historien de notre saint? Et quel historien? Un des quatre premiers Pères de l'Église latine, un des plus saints papes qui aient gouverné l'Église universelle, saint Grégoire surnommé le Grand. Il nous apprend donc que ces persécuteurs de saint Benoît furent d'abord de mauvais religieux, ensuite un mauvais prêtre.

Ces religieux, touchés de sa sainteté, le tirent de sa solitude pour le mettre à leur tête : telle est la force de la vertu. Mais telle est aussi la force d'une longue habitude dans le vice, qu'ils se repentent bientôt d'avoir choisi pour supérieur le censeur de leur vie licencieuse; qu'ils ne peuvent souffrir ses sages corrections; qu'ils passent de la vénération à la rage la plus cruelle, et que pour se défaire d'un homme à qui ils ne veulent pas ressembler, ils mêlent du poison dans son breuvage. Mais Dieu qui, parmi les prodiges qu'il s'est engagé d'opérer en faveur de ses disciples, leur a promis que s'ils venaient à prendre quelque breuvage mortel, il ne leur nuirait point, Dieu, dis-je, confondit par un miracle éclatant les ennemis de son serviteur. Au signe de la croix le vase fatal se brise dans ses mains, et lui découvre leur noire trahison. Quel est le premier mouvement de saint Benoît? D'indignation contre le crime? d'admiration pour le miracle? Non, mes frères, c'est un mouvement d'amour pour les criminels. Il demande au Seigneur un second miracle, qui leur rende le premier utile. Il demande que, comme un miracle contre l'ordre de la nature lui a sauvé la vie du corps, un miracle dans l'ordre de la grâce leur rende celle de l'âme; mais il ne l'obtient pas. Que vous êtes terrible, ô mon Dieu, dans vos jugements, et quelquefois même dans vos bienfaits! Que votre grâce est nécessaire, puisque sans elle les miracles mêmes sont inutiles!

Mais les persécutions qui n'attaquent que la vie, ne sont pas celles qui mettent la vertu des saints à l'épreuve la plus difficile; ce sont celles qui attaquent par la calomnie la réputation que cette vertu leur avait acquise. Ce n'est pas qu'ils l'eussent expressément cherchée, et qu'ils n'en tissent aussi aisément le sacrifice que celui de leur vie; mais le salut du prochain et la gloire de Dieu y sont intéressés, et c'est ce double intérêt qui fait leur sensibilité, quand leur réputation est attaquée.

Saint Benoît essuya ces deux sortes de persécutions, contre l'honneur et contre la vie, de la part (je le répète avec douleur) de la part d'un mauvais prêtre. Oui, cette ennemie irréconciliable du mérite, cette tristesse maligne qui rongeait le cœur de Caïn et des frères de Joseph, ce mauvais esprit qui s'empara de Saül irrité par les chants de triomphe des filles d'Israël à la gloire de David, cette aveugle passion qui inspira aux pharisiens une haine si furieuse contre Jésus-Christ, l'envie, en un mot, fit à saint Benoît un ennemi cruel d'un prêtre, d'un pasteur des âmes.

Il gouvernait la paroisse voisine du monastère de Subiaco. Au lieu de regarder ce voisinage comme un avantage très-précieux, il ne cesse de traverser les saintes entreprises de Benoît, de s'opposer à ses pieux établissements, de le décrier, et tous ceux qui vivaient sous sa conduite. Mais la réputation est attaquée en vain, quand la vertu est si connue. Que fera-t-il donc? Il essaiera d'une troisième sorte de persécution, la

Digitized by Google

plus criminelle de la part des persécuteurs, et la plus affligeante pour les persécutés. Il cherchera à leur faire perdre la réputation de leur vertu, en leur faisant perdre leur vertu même; il tendra des piéges à la chasteté des disciples de saint Benoît, et dans le désespoir de son impuissance, le poison sera tenté encore une fois, mais sans succès, contre notre saint Patriarche.

Quel affreux enchaînement de crimes inutiles! Et qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu, l'homme de l'état le plus saint, lorsque, renonçant à la sainteté de son état, il mérite que vous l'abandonniez à la perversité de son cœur!

Puisse la plus parfaite intelligence entre le clergé séculier et régulier prévenir à jamais, je ne dis pas de pareilles horreurs, elles ne sont point à craindre, mais toute envie, toute jalousie! Puisse cette union, en augmentant les forces de l'Eglise, les rendre plus redoutables à ses ennemis, et plus utiles à ses véritables enfants! Allez, mes frères, à ces dignes religieux devant qui j'ai l'honneur de parler. Je vous y invite, sans crainte d'en être désavoué par aucun de mes confrères, et bien sûr d'y être autorisé par notre chef commun. Adressez-vous à eux avec confiance, prenez-les pour vos guides; vous n'en sauriez avoir de plus pieux, ni de plus éclairés.

Mais revenons à saint Benoît, et faisons-nous l'application des grands exemples qu'il nous a donnés dans la première partie de sa vie.

Il a quitté le monde. Quittez-le comme lui, mes frères, si, pouvant encore le quitter, vous ne pouvez y rester sans vous y perdre. Alors, je le répète, le conseil est un précepte pour vous. La grâce de Dieu vous y porte-t-elle? N'y résistez pas! N'en sentez-vous point l'attrait? Demandez-le instamment à Dieu!

Si des obstacles invincibles vous retiennent dans le monde, si la retraite ne peut être entière, qu'elle soit du moins aussi grande que votre état vous le permet. Fuyez aux moins le monde corrompu; rompez avec lui sans ménagement, sans délai, sans retour. Avec ce monde, ennemi déclaré de la vertu et des vertueux, il ne peut jamais y avoir d'engagement nécessaire.

Mais la retraite vous ennuie?

Mes frères, la retraite n'est ennuyeuse que lorsqu'elle est oisive, et le travail est une meilleure ressource contre l'ennui, que les plaisirs. Or tout état a son travail, puisque tout état a ses devoirs. Mais si ce sont vos devoirs qui vous ennuient, offrez à Dieu cet ennui en expiation des joies criminelles où vous vous êtes tant de fois abandonnés dans les assemblées mondaines.

Mais une chair rebelle se soulève contre l'esprit?

A la solitude joignez, comme saint Benoît, la pénitence; affaiblissez par elle un corps dont la force fait votre faiblesse. Affaiblissez-le par le jeûne, du moins en ce temps qui lui est consacré; et que dans tous les temps une exacte tempérance ne lui accorde que le nécessaire.

Mais l'image du monde et de ses vains plaisirs vous poursuit dans la retraite?

Au travail et à la pénitence joignez encore la méditation de la loi de Dieu. Remplissez votre esprit de saintes pensées par de saintes lectures; l'image du monde s'en effacera insensiblement. Vous deviendrez même capables d'interrompre quelquefois sans danger votre retraite pour l'utilité du prochain: c'est ce que fit saint Benoît. Après avoir passé de la contemplation à l'action, il passa de l'action secrète et renfermée parmi ses disciples, à une action publique et plus étendue. L'une et l'autre vont faire le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

Dieu prépare souvent par la retraite aux fonctions qui regardent le prochain. Quand il voit la sainteté des solitaires affermie, il les emploie à sanctifier les autres. Il trompe en quelque sorte leur humilité, en leur suscitant des occasions imprévues de faire paraître, comme malgré eux, les talents qu'ils avaient cachés, qu'ils voulaient toujours cacher, et que peut-être ils ignoraient eux-mêmes. Il n'y a point de meilleurs ouvriers que ces solitaires. C'est de la solitude que Dieu tire les Moïse pour conduire son peuple, les Elie pour punir les ennemis de son culte, les Jean-Baptiste pour prêcher la pénitence, et pour la prêcher aux rois mêmes. C'est de-là enfin qu'il fait sortir son Fils unique, quand il veut le faire connaître au monde, et par ses vertus et ses miracles prouver sa mission et sa divinité à la Judée.

Telle fut encore la conduite de la grâce et de la Providence à l'égard de saint Benoît. Ce trésor ne pouvait demeurer longtemps caché. Cette fleur des champs se découvrait elle-même, au travers des épines qui l'environnaient, par la bonne odeur qu'elle répandait. Quoiqu'il n'eût fui le monde que pour en être inconnu, et non pour s'en faire rechercher, des bergers et le solitaire qui le nourrissait le firent connaître; et bientôt l'on s'empressa de toutes parts à venir l'admirer. Il me semble voir un autre Jean-Baptiste qui, conduit presque au sortir du berceau dans le désert, y attire en foule les peuples par le prodige de l'austérité de sa vie, et les attire ensuite à Jésus-Christ par ses prédications, tout à la fois si sages et si pathétiques; prédications auxquelles l'exemple de cette vie plus qu'humaine donnait encore une nouvelle force.

Dès la formation de l'Eglise il y avait eu des imitateurs de la vie cachée de Jésus-Christ. Le nombre s'en multiplia ensuite par les persécutions. Plusieurs fidèles qui craignaient leur faiblesse, crurent pouvoir, devoir même, selon le conseil de Jésus-Christ, se dérober par la retraite à des épreuves qui auraient peut-être été au-dessus de leurs forces; ils s'enfuirent dans les déserts. Mais jusqu'à la paix de l'Eglise, ce ne furent que des *anachorètes*; ils vivaient ab-

Digitized by Google

solument seuls, et n'osaient s'assembler. Après cette paix, les chrétiens qui avaient fui les tyrans cruels et barbares, fuirent encore plus les tyrans flatteurs et caressants. Ils craignirent plus, selon l'expression de saint Augustin, les *amours* du monde que ses *terreurs*, ses promesses que ses menaces, ses maximes et ses exemples que les supplices et la mort. Ils craignirent encore plus pour leurs mœurs, qu'ils n'avaient craint pour leur foi, et leur crainte était juste. Tel confesseur intrépide sous Dioclétien, aurait été un chrétien vicieux sous Constantin. Alors donc, et dès que la paix fut rendue à l'Eglise, les déserts se peuplèrent de cénobites, de solitaires vivant ensemble sous la conduite d'un supérieur. Aux martyres courts succédèrent des martyres longs, et par là peut-être plus difficiles à soutenir. Il est plus aisé de mourir une fois, que de mourir toujours, et l'homme a communément plus de courage que de constance. Mais jusqu'à saint Benoît la vie monastique n'avait guère fleuri qu'en Orient, et il en est regardé comme l'instituteur en Occident. Il établit donc divers monastères: le plus célèbre est celui du Mont-Cassin, et il subsiste encore. Ce fut comme le berceau de l'ordre (13). C'est sur cette montagne, comme sur un nouveau Sinaï, que saint Benoît donna sa loi à un peuple choisi. C'est-là qu'il composa sa règle, règle admirable et admirée à l'envi par les plus fameux écrivains ecclésiastiques, règle, modèle de toutes celles qui l'ont suivie; règle, remplie de sagesse, de discrétion, de lumière qui marque dans son auteur une si parfaite connaissance et de la nature de l'homme et des voies de Dieu; règle, également digne d'un grand philosophe et d'un grand saint, et qui ne fait pas moins d'honneur à l'esprit de Benoît, qu'à sa vertu; règle enfin, et voici son plus bel éloge, règle qui, après les Maur, les Placide et les Scholastique, a fait tant de saints de l'un et de l'autre sexe, qui en fait tant encore, et qui sans doute ne cessera jamais d'en faire. Après cela je dédaignerais de parler de tant de papes, de cardinaux, d'évêques tirés de l'ordre de Saint-Benoît, si je ne pouvais ajouter que plusieurs de ces papes, de ces cardinaux et de ces évêques, furent encore de grands saints, parce qu'en cessant, par leur élévation aux dignités ecclésiastiques, d'être assujettis à l'observation littérale de leur règle, ils en conservèrent toujours l'esprit (14).

Mais Benoît était lui-même une règle vivante, non-seulement par l'exemple de sa vie, mais encore par l'esprit de gouvernement qu'il possédait au plus haut degré non-seulement par toutes les vertus d'un parfait religieux, mais encore par toutes les qualités d'un excellent supérieur. Ce sont trois hommes tout différents que le législateur, celui qui sait faire observer la loi, et celui qui l'observe. Il faut au premier plus de lumières dans l'esprit; il faut au second plus de qualités dans le caractère; il faut au troisième plus de vertus dans le cœur. Or saint Benoît réunissait ces trois hommes. Si chacun pris séparément mérite une très-grande estime, celui qui les réunit mérite la plus grande admiration. Or, je le répète, Benoît les réunissait.

Mais je trouve encore en lui un apôtre. Dès lors la religion chrétienne s'était étendue au-delà même de l'empire romain; Jésus-Christ était allé plus loin que les Césars. Cependant des restes d'idolâtrie subsistaient encore auprès du Mont-Cassin, à la porte de Rome; ils avaient résisté au zèle des papes et des empereurs. Saint Benoît fit ce que ces deux puissances réunies n'avaient pu faire. D'autres ouvriers évangéliques avaient sans doute été envoyés à ce peuple infidèle. Mais peut-être qu'avec autant d'éloquence, aucun ne leur avait montré autant de vertu. Or l'efficacité du ministère dépend beaucoup de la sainteté du ministre. Peut-être aussi que pour donner plus d'autorité à son serviteur, Dieu avait voulu lui réserver la gloire de ces conversions, et accréditer de plus en plus le fondateur d'ordre par les succès de l'apôtre.

Il l'accrédite au point qu'un roi puissant et redoutable, qui, à la férocité d'un barbare, avait ajouté l'orgueil d'un conquérant, le fameux Totila, frappé de tout ce qu'il a entendu dire de notre saint, veut le voir, le connaître, et s'assurer par lui-même de la vérité des prodiges que la renommée lui attribue. Il les croit sans peine, parce qu'il est lui-même l'occasion et le témoin d'un nouveau prodige. Pénétré d'admiration et de respect, il tombe aux pieds de notre saint, et y reste prosterné jusqu'à ce que l'homme de Dieu le relève. Alors éclairé d'en haut, saint Benoît prédit au vainqueur la suite de ses vic-

(13) On en rapporte la fondation à l'an 529.

(14) On peut voir dans le tome déjà cité de l'*Histoire Ecclésiastique* de M. l'abbé Fleury, plusieurs articles très-curieux de la règle de Saint-Benoist. En voici entr'autres un bien judicieux : « Le dimanche, dit cet historien, tous étaient occupés à la lecture, excepté ceux qui étaient chargés de divers offices. Si quelqu'un ne pouvait méditer ni lire, on le faisait travailler à la place. »

M. l'abbé Fleury remarque plus bas, qu'ils étaient simples laïques, et qu'il ne paraît pas que saint Benoist lui-même ait eu aucun rang dans le clergé. « Toutefois, ajoute-t-il, il prêchait, puisqu'il convertit plusieurs infidèles par ses instructions; il envoyait souvent les moines faire des exhortations à des religieuses voisines. » — « Les moines, remarque encore cet historien, faisaient tous la cuisine tour-à-tour par semaine. Ce qui montre combien leur nourriture était simple, puisque tous étaient capables de l'apprêter. On avait grand soin des malades, etc. » — « La règle ne fait aucune mention de récréation..... » — « Si quelques frères étaient envoyés dehors..... il leur était extrêmement défendu de rien dire (à leur retour) de ce qu'ils avaient appris..... » — « La propriété était extrêmement défendue, jusque dans les moindres choses, un livre, une tablette, etc. » — C'est donner là une idée bien mince d'un chef-d'œuvre, qu'il faut lire, et avec les yeux de la foi, pour pouvoir en comprendre, sous ses formes d'une simplicité si touchante, la grandeur et la portée sublimes. — *Note de l'Éditeur.*

Digitized by Google

toires et sa mort, avec toutes leurs circonstances. *Dieu*, lui dit-il, *irrité contre son peuple, vous laisse encore vaincre ; votre colère serait impuissante sans la sienne. Mais après avoir été l'instrument de ses vengeances, vous en serez l'objet. Vous régnerez encore pendant neuf années, et vous mourrez dans la dixième. Soyez donc plus humain;* et il le fut : les historiens l'ont remarqué (15). Mais ce fut là tout le fruit des paroles de ce nouveau Moïse à ce nouveau Pharaon. L'humble religieux fut glorifié; mais le roi superbe ne fut point converti. C'est donc ainsi que Dieu *honore celui qu'il veut honorer;* mais c'est encore ainsi qu'il *endurcit celui qu'il veut endurcir*, en lui refusant la grâce qui amollirait la dureté de son cœur : *Ergo Deus quem vult, indurat* (*Rom.*, IX.)

Voilà, mes frères, le dernier trait de la vie de saint Benoît que son histoire nous ait conservé ; car il mourut peu de temps après, et sa mort fut encore du nombre des choses qu'il avait prédites.

Que cette mort fut sainte, mes frères ! vous n'en doutez pas; mais que le spectacle en fut édifiant, et que j'aime à me le retracer ! Six jours auparavant il fait ouvrir son sépulcre, et il est aussitôt saisi d'une fièvre violente. Le sixième jour, aussi empressé que Zachée, et aussi humble que le centenier; brûlant, comme le premier, de voler au devant de son Seigneur; se croyant, comme le second, indigne de le recevoir dans sa maison, il veut l'aller trouver dans la sienne; mais ses forces ne répondent pas à son ardeur, il ne peut que s'y faire porter. Il s'y nourrit pour la dernière fois de la victime de notre salut; et levant les yeux et les mains au ciel, entre les bras de ses disciples qui le soutiennent et qui l'arrosent de leurs larmes, il expire par un effort d'amour au milieu de la plus fervente prière (16).

Qui de vous, mes frères, ne voudrait mourir ainsi ? Qui de vous, à ce récit, ne s'écrie pas au fond de son cœur : Que je meure de la mort des justes ! *Moriatur anima mea morte justorum !* (*Num.*, XXIII.) Mais pendant que la mort des justes vous paraît si désirable, leur vie ne vous paraît qu'admirable. Cependant pour mourir de leur mort, il faut vivre de leur vie, et vous ne voulez point en vivre; car vous différez du moins, et différer, c'est ne point vouloir : il n'y a de volonté sincère que la volonté agissante. Commencez donc à agir dès aujourd'hui. Que ce soit le fruit de l'éloge que vous venez d'entendre. Par là, il deviendra le vôtre; sans cela, votre condamnation.

Je vous l'ai déjà dit, mes frères, en commençant ce discours; saint Benoît condamna le monde par l'asile qu'il chercha dans la retraite, et par celui qu'il y prépara pour les autres. Il condamna la funeste sécurité du monde au milieu des dangers dont le monde est rempli. Il condamna son aveuglement sur le néant, la vanité, l'impossibilité même du bonheur qu'il promet, mais qu'il ne donne pas. Non, mes frères, le monde ne donne pas le bonheur, et vous le savez encore mieux que moi. On sent bien dans le monde qu'on n'est pas heureux; mais on se flatte de l'être quelque jour dans une autre situation qu'on envisage. On ne jouit point, on espère, mais d'une espérance inquiète et chagrine ; inquiète, par le délai de ce qu'on attend. Prenez-y garde, mes frères; examinez-vous vous-mêmes; et vous verrez que cet état, tout violent qu'il est, est votre état ordinaire. Chacun, et jusque dans l'âge le plus avancé, a encore son point de vue dans l'avenir.

Ce n'est donc pas le monde, tel qu'il est, que vous aimez. Je le dis encore, vous n'y êtes pas assez heureux; c'est un monde chimérique que vous vous formez à vous-mêmes; un monde qui n'existe nulle part : l'ouvrage de l'imagination séduite par le cœur. Ce n'est donc pas un bonheur réel qui vous éloigne de Dieu ; c'est une vaine idée de bonheur après laquelle vous courez sans y atteindre jamais. Et c'est pourtant à ce bonheur impossible, ô mon Dieu, qu'on sacrifie un bonheur éternel ! C'est pour cette chimère qu'on s'expose à un malheur éternel !

Quant à vous, mes révérends Pères, qui avez tout sacrifié dans la vue de cette double éternité : *Cogitavi dies antiquos et annos æternos in mente habui* (*Psal.* LXXVI), continuez, consommez votre sacrifice. Que chaque jour en soit comme le renouvellement. Et pour cela (permettez-moi de le dire à chacun de vous, tout indigne que je sois de parler à mes maîtres), n'oubliez jamais le Mont-Cassin. Que vos yeux, toujours élevés vers la sainte montagne, vous rappellent sans cesse et le législateur, et la loi, et celui qui l'a si parfaitement observée : *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum.* (*Exod.*, XXV.)

Grand saint, qui en avez formé tant d'autres dans la solitude, mais dont le zèle, dès votre vivant même, ne se bornait pas aux solitaires, ce zèle s'est encore accru dans le ciel; obtenez-nous la grâce de vivre dans le monde sans aimer le monde. Nous sommes encore plus dignes de votre charité, que les idolâtres que vous avez convertis. Moins aveugles qu'eux, nous n'en sommes que plus criminels. Nous adorons le vrai Dieu, mais nous ne le servons pas. Que dis-je ? nous ne l'adorons pas. On ne l'adore qu'en l'aimant, et nous ne l'aimons pas, puisque nous ne le servons pas; il n'y a point d'amour oisif. Aimons-le donc, comme vous, grand saint, afin de le servir comme vous, et de le posséder ensuite avec vous dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

(15) On peut voir le détail de ce fait dans M. l'abbé de Fleury, p. 418 du tome cité.

(16) Saint Benoît mourut, le samedi, 21 mars 543, la veille du dimanche de la Passion.

Digitized by Google

PANÉGYRIQUE III.

PREMIER PANÉGYRIQUE DE SAINT AUGUSTIN.

Prononcé dans l'église des Ursulines de Saint-Malo en 1752.

Gratia Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit. (I *Cor.*, XV.)

Tout ce que je suis, je le suis par la grâce de Dieu, et elle n'a pas été stérile en moi.

C'est saint Paul lui-même qui, dans sa première *Epître* aux fidèles de Corinthe, a si bien tracé son propre caractère, caractère qui consiste à avoir travaillé avec plus de zèle et de succès qu'aucun autre saint pour la gloire de la grâce, après en avoir éprouvé plus qu'aucun autre pécheur la nécessité et la puissance.

Je ne suis pas le premier, Mesdames, je ne suis pas le seul qui ait appliqué ces paroles de l'apôtre à votre saint Patriarche. Elles lui conviennent si parfaitement, elles se présentent si naturellement à l'esprit dès qu'on pense à saint Agustin, que je suis même persuadé que le premier orateur évangélique qui a prononcé son éloge, les a mises à la tête de son discours, et que si dans la suite d'autres prédicateurs ont choisi d'autres textes, ce n'est pas qu'ils les aient crus plus justes et plus heureux. Ils n'ont voulu par un choix différent et nouveau, que réveiller l'attention de leurs auditeurs.

Mais la vôtre, Mesdames, n'a pas besoin de ce secours. Dignes filles d'Augustin, vous entendrez toujours dire avec le même plaisir, que si la grâce a tout fait pour lui, il a aussi tout fait pour la grâce; et que s'il en fut, après saint Paul, la plus belle conquête, il en fut aussi, après le même apôtre, le plus illustre défenseur.

Vous voyez mon dessein, Mesdames : il est simple, mais fécond, et comprend saint Augustin tout entier. Je vous le réprésenterai, et comme le sujet et comme l'instrument des opérations de la grâce. Je vous exposerai ce qu'elle a fait pour lui, en l'arrachant à l'erreur et au péché, ce qu'elle a fait par lui, en combattant par lui, par sa voix et par ses écrits, le péché et l'erreur; je dis toutes les erreurs opposées à la foi de l'Eglise, et particulièrement à sa doctrine sur la grâce. Voilà, je le répète, saint Augustin tout entier.

Mais dès-lors cette matière, d'ailleurs si belle et si intéressante, est trop vaste pour un seul discours. Je me bornerai donc aujourd'hui à la conversion de saint Augustin; et, l'année prochaine, si Dieu juge à propos de me conserver, je ferai un second panégyrique de ce grand saint, comme Père et docteur de l'Eglise, comme docteur universel, et particulièrement comme Docteur de la grâce.

Aujourd'hui vous verrez ce qu'il était avant sa conversion, ce sera mon premier point; comment il fut enfin converti, ce sera le second; et après avoir déploré la plus grande misère, vous admirerez, vous bénirez une miséricorde plus grande encore.

Puisse mon discours être digne de mon sujet; la chaire n'en a point de plus beau, surtout de plus susceptible de cette onction qui doit être le principal caractère de l'éloquence chrétienne. Puisse, mes chers frères, l'exemple que je vais vous présenter faire sur vos cœurs toute l'impression qu'il a faite sur tant d'autres! Que de conversions dues à celle d'Augustin! C'est par là peut-être qu'elle a été plus avantageuse à l'Eglise. Puisse ce jour en augmenter le nombre! Mais et les discours les plus touchants, et les exemples les plus puissants, tout est inutile sans la grâce. Demandons-la donc par l'entremise de celle qui en était déjà remplie, lorsque l'ange lui dit : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Dans les éloges des grands hommes du monde, on supprime ordinairement leurs fautes et leurs faiblesses; ou, si on les rappelle, c'est avec tous les ménagements de la flatterie et toutes les adresses de l'éloquence. La vanité honore ainsi la vanité.

A Dieu ne plaise que nous en usions de la sorte à l'égard des grands hommes de la religion, à l'égard des saints! Lorsqu'ils ont été de grands pécheurs, il faut en convenir franchement. Et pourquoi? Pour leur gloire même, ou plutôt pour celle de la grâce qui de pécheurs les a faits saints : *in laudem gloriæ gratiæ* (*Ephes.*, I); pour la consolation de ceux qui ayant été pécheurs comme eux, ont une juste confiance de ne l'être plus; pour l'encouragement ou la confusion de ceux qui le sont encore.

Ne craignons donc point de dire qu'Augustin avait été, je le répète, dans l'erreur et dans le péché; et en louant ce qu'il y avait naturellement de louable en lui, ne dissimulons point l'abus qu'il en fit, et qu'il en fit si longtemps. Je veux que sur le double portrait de l'homme et du pécheur, vous vous écriiez avec moi : Quel homme à convertir qu'un aussi grand homme qu'Augustin, et que sa conversion était importante! quel pécheur à convertir qu'un aussi grand pécheur qu'Augustin, et que sa conversion était difficile!

Il était né (17) de parents d'une condition médiocre et dont la fortune était encore au-dessous de leur condition; ils étaient pauvres : c'est lui qui l'avoue, et je lui sais plus de gré de cet aveu que de celui-même de ses désordres. Aux yeux de notre fol orgueil, la pauvreté est plus humiliante, plus déshonorante que le vice.

Mais où le fait-il, cet aveu de la pauvreté de ses parents? Dans ses *Confessions?* Cela serait déjà très-beau; mais enfin dans un livre on n'a à rougir vis-à-vis de personne. Non, mes frères; il le fait en chaire, dans un sermon, et en face de son peuple assemblé, dont

(17) Le 13 novembre 354, à Tagaste, ville de Numidie, en Afrique. Ce n'est aujourd'hui qu'un village dans le royaume d'Alger.

Digitized by Google

tous les yeux sont fixés sur lui. Il lui était revenu qu'on le trouvait vêtu trop simplement pour un homme honoré de la dignité épiscopale. Que répond-t-il? Il pouvait répondre qu'un évêque même doit être modeste; qu'à la vérité cette vertu consiste, comme toutes les autres, dans un sage milieu, mais qu'il vaut encore mieux demeurer en-deçà de ce milieu que de le passer; et cette réponse aurait été très-juste. Il ne la fait pourtant pas; l'orgueil aurait pu absolument la faire, mais en voici une que l'humilité seule pouvait faire. Il répond qu'un habit de prix convenait peut-être à un évêque, mais qu'il ne convenait pas à Augustin; c'est-à-dire, ajoute-t-il, à un homme né dans la pauvreté, qui ne devait pas l'oublier, et qu'on aurait droit d'en faire ressouvenir, s'il l'oubliait (18).

Voilà, mes frères, je le dis encore, un des plus beaux traits de son histoire, parce que c'en est un des plus marqués de son humilité.

Cependant la providence de Dieu sur son Eglise, qui destinait Augustin à en être la plus éclatante lumière, la providence lui procura des secours pour cultiver ses talents par l'étude. Ses parents avaient déjà fait pour sa première éducation tout ce que les bornes de leur fortune avaient pu leur permettre. Sa mère qui était chrétienne, qui était une sainte, n'avait eu en cela que des vues chrétiennes et saintes; mais son père qui était encore païen, et qui ne fut converti que plusieurs années après sa pieuse épouse, son père ne s'était proposé que de le mettre par là en état de s'avancer dans le monde, et d'y acquérir les richesses et la gloire. C'est ainsi que Dieu se sert des passions des hommes pour arriver aux fins de sa sagesse éternelle. Mais combien de pères chrétiens sont aussi païens que celui d'Augustin dans leurs vues sur leurs enfants! Combien d'heureuses éducations n'ont eu pour motifs que l'ambition et la vanité!

Dieu avait préparé Augustin à celle qu'il devait recevoir, par les dispositions les plus avantageuses, soit du côté de l'esprit par tous les talents, soit du côté du cœur par toutes les vertus morales et purement humaines.

Quant à l'esprit, la loi des compensations semblait n'avoir pas été faite pour lui. Il était né avec tout ce que l'Auteur de la nature partage entre les autres hommes. Il réunissait tous les mérites particuliers, et dans un degré où il est rare de les posséder, même séparément. C'était un génie pénétrant et facile, étendu et profond, vif et juste, brillant et solide; un génie universel (19).

Mais la droiture et la bonté de son cœur égalaient, surpassaient même encore, s'il est possible, l'élévation et la beauté de son esprit. Il l'avait tendre et jusqu'à la passion, mais confiant et fidèle jusque dans ses criminelles amours. Il l'avait ardent; et pourtant doux, bienfaisant, généreux, sincère, ami du vrai, ennemi de toute bassesse, incapable, non de jalousie (il avoue les tourments qu'elle lui avait causés), mais d'envie contre le mérite et la réputation d'autrui, quoique peut-être trop amoureux lui-même de la gloire (20). S'il ne fut pas toujours vertueux, il respecta, il aima la vertu partout où il la vit. Si ses penchants lui coûtèrent son innocence, ils ne prirent jamais rien sur sa probité. Il y avait dans ce cœur un fonds de justice et d'équité naturelle (21); et en voici un trait bien remarquable.

L'inclination et le goût se conformant en lui au talent, il aimait la noble profession du barreau, et pensait à l'embrasser. Il l'aimait pour l'amour de la gloire qu'il y aurait certainement acquise. Il l'aimait par ambition; c'était encore dans ces temps-là la route de la fortune et des honneurs. Il l'aimait enfin pour le plaisir si touchant pour une belle âme, de défendre, de faire triompher la vérité, la justice, l'innocence Mais est-on bien sûr de ne jamais parler que pour elles? Et avec les intentions les plus droites et les lumières les plus étendues, ne peut-on pas s'y méprendre encore? Sans doute, on le peut; et Augustin ne voulut pas s'y exposer. Voilà comme il pensait, même avant sa conversion (22).

Seigneur, achevez votre ouvrage. Couronnez vos dons. Joignez ceux de la grâce à ceux de la nature. Sanctifiez ces vertus humaines. Ranimez ces os arides par un souffle de vie. Faites succéder à la stérile beauté de ces feuilles et de ces fleurs, des fruits solides d'immortalité. Formez de tous ces trésors de l'Égypte un tabernacle pour Israël. Ne perdez pas la sagesse du Sage; mais

(18) *Forte decet episcopum, quamvis non deceat Augustinum, id est hominem pauperem, de pauperibus natum. Modo dicturi sunt homines quia inveni pretiosas vestes, quas non potuissem habere, vel in domo patris mei, vel in illa seculari professione mea; non decet* (Serm. 356). On peut voir un extrait assez étendu de ce sermon dans l'*Histoire Ecclésiastique* de M. l'abbé Fleury, tome V, page 597 de l'édition in-4°.

(19) Un payen, nommé Volusien, dans une lettre qu'il lui écrivit, en 412, l'appelle *vir totius gloriæ capax.*

(20) Un prétendu magicien lui offrit un jour de lui faire remporter le prix de la poésie par quelque secret de son art. Il le rejeta, non par incrédulité pour la magie, mais par horreur pour cet art détestable, et plus encore par probité et par délicatesse sur la gloire.

(21) Volusien, dans la lettre ci-dessus citée, l'appelle *vir probitatis justitiæque documentum.*

(22) « Entre les ouvrages de Cicéron qu'il étudiait, il lut l'*Hortensius*, que nous n'avons plus, et qui était une exhortation à la philosophie. Il en fut touché, et commença dès lors, à l'âge de dix-neuf ans, à mépriser les vaines espérances du monde, et à désirer la sagesse et les biens immortels; et ce fut le premier mouvement de sa conversion. » (FLEURY.) — *Ille liber mutavit affectum meum, et ad te ipsum, Domine, mutavit preces meas, et vota, et desideria mea fecit alia. Viluit mihi repente omnis vana spes, et immortalitatem sapientiæ concupiscebam æstu cordis incredibili*, etc. (*Conf.* liv. III.)

Digitized by Google

donnez-lui la docilité des simples. Éclairez cet esprit si élevé des lumières de la foi, et embrasez ce cœur si tendre et si généreux du feu de votre amour.

Il le fera, mes frères, il le fera; mais le temps marqué dans les décrets éternels n'en est pas encore venu. Il faut auparavant, il faut, pour l'honneur de la grâce, qu'Augustin consacre au vice ce qui ne lui avait été donné que pour la vertu. Il faut, pour l'honneur de l'Eglise, qu'il se serve contre elle de ce qu'il n'avait reçu que pour la servir. Il faut que les ténèbres les plus épaisses précèdent la lumière la plus éclatante, pour lui donner encore plus d'éclat. Il faut une abondance de péché avant une surabondance de grâce, pour rendre celle-ci plus admirable et plus touchante encore. Il faut, en un mot, que par les égarements de son esprit et de son cœur, et par ses longs délais à en revenir, malgré la grâce qui l'en pressait, il ait fourni la démonstration, hélas! trop évidente, et de l'impuissance de l'homme sans la grâce, et de la puissance que Dieu lui laisse d'y résister.

Ainsi, malgré les exemples et les avis de Monique, exemples qui auraient dû être d'autant plus efficaces qu'elle était tendrement aimée, avis qui n'altérèrent jamais cette tendresse, Augustin s'abandonne aux déréglements trop ordinaires du premier âge, et ce cœur si propre à l'amour de Dieu, si digne, si j'ose m'exprimer ainsi, d'aimer Dieu, brûle de l'amour impur des créatures.

Mais entendons-le parler lui-même dans ses *Confessions* (23); livre admirable, livre aimable, le chef-d'œuvre de son esprit et de son cœur; livre que j'ose placer immédiatement après les livres saints; livre si répandu, mais qui ne saurait jamais l'être assez; livre d'humiliation, où faisant à tout l'univers, à tout l'avenir, l'histoire nullement flattée de sa première vie, il a voulu en étendre, pour ainsi dire, la honte à tous les lieux et à tous les temps.

Et ne me dites point, mes frères, qu'il ne faut pas prendre à la lettre ce que l'humilité fait dire aux saints d'eux-mêmes. Ce principe, vrai peut-être à l'égard de quelques autres saints, n'est pas applicable à saint Augustin. Il était trop éclairé d'une part, pour ne se pas connaître exactement; de l'autre, pour croire que par humilité il fût permis d'aller au-delà de la vérité. Voici donc la peinture qu'il fait lui-même de ce qu'il était avant sa conversion.

Le premier principe de ses désordres, c'est le penchant à aimer et le désir de plaire; *Quid tunc desiderabam, nisi amare et amari?* et bientôt le mauvais exemple achève ce que le penchant naturel avait commencé.

D'abord néanmoins, tout corrompu qu'il est, il voudrait ne le pas paraître. Ensuite il cherche à le paraître plus qu'il ne l'est en effet; et, esclave des vicieux, sans l'être encore absolument du vice, il rougit d'un reste de pudeur et de vertu dont il ne peut se défaire. D'abord il fait le mal pour le plaisir qu'il y trouve, *libidine facti :* ensuite il le fait pour être loué de l'avoir fait, *libidine laudis.* Ce n'est pas tout; il fait le mal pour le mal même, et le péché est devenu pour lui le sel et l'attrait du péché. *Ut essem gratis malus, et malitiæ meæ causa nulla inesset, nisi malitia.*

Ce n'est pas tout encore; il y veut passer les bornes communes; primer, pour ainsi dire, dans le vice aussi bien que dans les sciences. La médiocrité lui paraît une sorte de faiblesse, de petitesse, et l'excès une sorte de grandeur, de perfection, d'excellence.

Au penchant fortifié par l'exemple, se joint la force de l'habitude, et l'habitude fortifiée elle-même de jour en jour par de nouvelles chutes, devient une espèce de nécessité. *Dum consuetudini non resistitur, facta est necessitas.* Il est lié par cette habitude comme un esclave par une chaîne de fer : *Ligatus mea ferrea voluntate.* Bizarre esclavage, s'écrie-t-il! Je le détestais, j'en soupirais, *suspirabam;* et cependant je l'aimais : *Sarcina sæculi dulciter premebat.* (*Conf.*, Ibid.)

Aussi l'augmente-t-il encore par de profanes spectacles, par de dangereuses lectures. Ils me charmaient, dit-il, ces spectacles du théâtre, ils me ravissaient; et pourquoi? parce qu'ils peignaient mes passions, et les allumaient de plus en plus : *Rapiebant me spectacula theatrica, plena imaginibus miseriarum mearum et fomitibus ignis mei.*

Et les ouvrages des poëtes païens, ouvrages admirables, il faut en convenir, du côté de l'esprit, par où plaisent-ils principalement à ce jeune homme qui avait lui-même tant d'esprit? Hélas! il l'avoue. Ils lui plaisent principalement parce qu'ils ont de dangereux pour le cœur, par l'image et l'apologie qu'il y trouve de ses vices.

Après cet aveu de saint Augustin, dira-t-on encore qu'on ne lit un roman passionné, une tragédie touchante, que pour le plaisir de l'esprit? Tout le monde n'en a pas, de l'esprit. Cependant tout le monde lit ces ouvrages avec plaisir, et la plupart de ceux qui les dévorent avec le plus d'avidité, trouveraient insipide toute autre lecture, quelque ingénieuse qu'elle pût être : et, par exemple, ils ne liraient qu'avec ennui l'histoire la mieux écrite. N'en doutons point, après l'aveu d'Augustin, le plaisir que donnent à toutes sortes de lecteurs les ouvrages qui ne roulent que sur l'amour, vient du cœur bien plus que de l'esprit. Souvent même l'esprit n'y est pour rien; et de là il arrive souvent encore que le cœur est gâté par ces lectures, sans que l'esprit en soit plus formé, si ce n'est pour les passions. On n'y a appris que le vice, et l'art funeste d'exécuter les projets qu'il inspire, l'art des

(23) Il les écrivit vers l'an 400, et ainsi âgé d'environ quarante-six ans. Il y en avait quatre ou cinq qu'il était évêque.

Digitized by Google

intrigues criminelles. Mais revenons à saint Augustin.

Il abusa de son esprit, comme il avait abusé de son cœur; et pendant que l'un s'abandonnait à de honteuses passions, à l'impureté, l'autre était livré à de folles erreurs, au manichéisme.

Cette secte était moins une hérésie, qu'une espèce de paganisme, et même d'athéisme : de paganisme, parce que admettre, comme elle faisait, deux principes de l'univers, l'un bon, l'autre mauvais, c'était admettre deux dieux et multiplier la Divinité ; d'athéisme, parce que nier, comme elle faisait, le libre arbitre de l'homme, c'était détruire toute religion, puisque toute religion suppose le libre arbitre. Mais est-il une vérité plus évidente à l'esprit, que celle de l'unité de Dieu? une vérité plus vivement sentie par le cœur, que celle de la liberté de l'homme? Ajoutons que le manichéisme, en niant le libre arbitre, ouvrait la porte à tous les crimes, et anéantissait toute la morale (24). Cependant Augustin avait embrassé cette secte également impie, pernicieuse et insensée.

Ainsi s'étaient égarés avant lui, l'un par le cœur, l'autre par l'esprit; ainsi s'étaient égarés, même dans leur vieillesse, le plus sage des rois et le plus illustre défenseur du Christianisme, Salomon et Tertullien.

Mais combien d'autres exemples, dans tous les temps, des erreurs monstrueuses où peuvent tomber de grands génies indociles à la foi! On n'y renonce guère impunément. La plupart de ceux qui se sont écartés de la foi, se sont encore plus écartés de la raison ; et, pour ne pas croire des mystères, à la vérité bien au-dessus d'elle et dès-lors incompréhensibles, ils ont imaginé ou adopté les opinions les plus absurdes. Mais cela même, l'absurdité grossière de ce qu'ils avaient substitué à la religion, les y a souvent ramenés ; et c'est ce qui arriva à Augustin : un saint évêque l'avait prédit à Monique. Elle le pressait de parler à son fils. Il refusa. Maintenant, dit-il, cela serait inutile, et bientôt cela ne sera plus nécessaire. La lecture même des livres des manichéens le détrompera.

En effet, cherchant la vérité avec autant d'esprit et d'ardeur, surtout avec autant de bonne foi, il est impossible qu'il n'aperçoive bientôt le faux de la secte ; il l'aperçoit donc: mais qu'en conclut-il ? Qu'il faut embrasser la religion catholique? Non, mais qu'il faut chercher ailleurs, et il cherche. Il parcourt toutes les sectes avec la plus avide curiosité; il veut éprouver, essayer de tout. Et que trouve-t-il ? partout l'erreur, nulle part la vérité, tout au plus la vérité confondue avec l'erreur. Trompé une fois par les manichéens, il n'était pas aisé à d'autres sectaires de le tromper encore.

Conclura-t-il donc enfin de tant de vaines recherches qu'il faut être catholique? Non, mais qu'il ne faut pas même être chrétien ; qu'il faut douter de tout, et s'en tenir là, ignorer tout et s'y résoudre (25).

Cette philosophie est spécieuse à la première vue. En effet, que d'incertitude dans la plupart des sciences humaines!

Elle flatte à la fois la paresse et l'orgueil : elle flatte l'orgueil ; car si l'on avoue alors qu'on ne sait rien, on prétend que les plus savants n'en savent pas davantage, et qu'ainsi on a du moins au-dessus d'eux de connaître son ignorance. *La science enfle* (I *Cor.*, VIII), dit saint Paul. Ici c'est l'ignorance qui enfle, orgueilleuse de se connaître elle-même ; orgueilleuse, pour ainsi dire, de sa modestie.

Mais le pyrrhonisme flatte surtout la paresse. Il la justifie même ; car s'il est impossible de trouver la vérité, il est fort raisonnable de ne point se fatiguer à la chercher, et d'autant plus qu'il n'y a dès lors aucun péril à l'ignorer.

Cette philosophie serait donc très-agréable à plusieurs égards, ou du moins fort commode, si elle était possible; mais elle ne l'est pas, surtout si on l'applique à la religion. Quoi! mes frères, douter qu'il y a une autre vie que celle-ci, si elle sera suivie d'une éternité heureuse ou malheureuse, et s'en tenir là? Demeurer tranquille dans ce terrible doute? Dire : *Peut-être qu'il y a un enfer, un enfer éternel, mais peut-être aussi qu'il n'y en a point. Je voudrais bien savoir ce qui en est, mais je ne le puis ; je ne m'en embarrasserai donc plus.* Je ne sais pas si on peut le dire, mes frères ; mais je sais bien qu'on ne peut pas le penser. Je sais bien qu'on peut parvenir à ne point penser à l'enfer, ou du moins à n'y penser que très-rarement, et ainsi à être assez tranquille sur l'enfer. Hélas! on n'y parvient que trop. Je sais encore que, par l'intérêt qu'on a de douter de l'enfer, on peut parvenir à en douter en effet. Mais en douter d'un doute réfléchi, et cependant y songer sans frayeur ; non, mes frères, je le répète, cela n'est pas possible : il n'y a point de stupidité ou de fureur qui aillent jusque-là.

Augustin sentit donc bientôt l'impossibilité de tenir dans ce nouveau poste d'un doute universel, et non-seulement l'impossibilité d'y être en repos, mais encore celle d'y être, l'impossibilité de douter réellement de tout. Il sentit que si l'on peut chercher à douter de tout, il est impossible d'y parvenir ; qu'ainsi ceux qui se vantent d'y être

(24) Le libre arbitre est un des points sur lesquels saint Augustin insista davantage dans la conférence publique avec Fortunat, prêtre Manichéen. Elle se tint à Hippone, les 27 et 28 août 392. La dispute fut écrite en notes, à mesure qu'ils parlaient; et nous en avons les actes parmi les ouvrages de saint Augustin.

(25) « Il commença à penser que les philosophes académiciens, qui doutaient de tout, pourraient bien être les plus sages. » (Fleury.) — *Suborta est mihi cogitatio prudentiores cæteris fuisse illos philosophos quos academicos appellant, quod de omnibus dubitandum esse censuerant, nec atiquid veri ab homine comprehendi posse decreverant.* (*Conf.*, ibid.)

Digitized by Google

parvenus, se trompent eux-mêmes, ou plutôt trompent les autres, et que, comme l'a dit depuis un grand homme (26), les pyrrhoniens sont une secte de menteurs (27).

Aussi le changement de son esprit et de sa fausse philosophie fut-il moins difficile et moins tardif que celui de son cœur et de ses mœurs. Le sacrifice de sa raison à la foi lui coûta moins et il le fit plutôt que celui de ses passions à la vertu. La raison bien consultée mène toujours à la foi ; mais il s'en faut bien que la foi mène toujours à la vertu, quoique la chose dût être au moins égale.

Et à cette occasion, mes frères, à l'occasion de ce que je viens de vous dire que la raison bien consultée mène toujours à la foi, écoutez une remarque importante. C'est qu'à ne considérer l'incrédulité que du côté des sources qu'elle peut avoir dans l'esprit, indépendamment de celles qu'elle a dans le cœur, elle se trouvera plutôt dans un homme médiocre que dans un grand homme, ou dans un homme absolument borné ; et voici pourquoi. L'homme absolument borné ne voit point les difficultés qu'on peut opposer à la religion. L'homme médiocre les voit, sans voir ce qui doit les résoudre. Le grand homme les voit, et bien mieux encore que l'homme médiocre ; mais s'il n'est pas aveuglé par le cœur, il en verra bientôt la solution. La plupart des incrédules ne sont donc que des hommes médiocres, du moins dans la science de la religion ; cela doit être ainsi, et l'expérience le confirme ; ou s'il en est d'autres, la cause est dans le cœur, par exemple dans un cœur impur. Or, tel était celui d'Augustin.

Cependant les tendres avis de sa mère le touchaient. Il aurait voulu lui ressembler, ne fût-ce que pour lui plaire. Ensuite ces avis le troublèrent. L'immortalité de l'âme, l'incertitude de l'heure de la mort, le jugement qui la suit, ces grandes et terribles vérités, malgré ses désordres et ses erreurs, ne s'étaient jamais entièrement effacées de son esprit, n'avaient jamais laissé son cœur parfaitement tranquille. Il l'avoue : *Metus mortis et futuri judicii, per varias quidem opiniones, nunquam tamen a pectore meo recessit.* Il l'avoue, dis-je, et combien de prétendus esprits forts l'avoueraient comme lui, s'ils étaient aussi sincères! Ces terribles vérités se retracèrent de nouveau dans son âme et y portèrent l'inquiétude et le remords. Il se condamnait lui-même ; il allait même jusqu'à faire des efforts pour rompre ses liens ; mais ces efforts étaient semblables (j'emprunte de lui cette comparaison) à ceux qu'un homme accablé de sommeil fait quelquefois pour s'éveiller, et après lesquels il retombe dans un sommeil plus profond encore : *Similes erant conatibus expergisci volentium.* Il priait, il demandait la chasteté ; mais ses prières n'étaient point sincères, il craignait d'être exaucé, du moins de l'être trop tôt : *Timebam, Domine Deus, ne me exaudires, et cito sanares.* Encore un peu de temps, disait-il, ce sera bientôt, ce sera demain ; et ce bientôt ne venait jamais, et ce demain avait toujours un nouveau lendemain. *Modo dicebam, et illud modo non habebat finem.* Monique par ses pleurs l'attendrissait pour Dieu ; mais le coupable objet de sa passion pleurait à son tour et l'attendrissait pour elle-même. Que dis-je? Dieu la touche ; elle se convertit, elle se consacre à une chasteté perpétuelle, elle en prononce le vœu ; et cet exemple si touchant ne le décide point encore ; il lui en faudra de nouveaux. Une simple femme, dit-il, eut plus de courage que moi, et je n'eus pas celui de l'imiter : *At ego infelix, nec feminæ imitator.* Non, jamais peut-être le péché et la grâce ne combattirent aussi longtemps dans un cœur, et jamais cœur ne fut aussi déchiré par ce combat.

Mais enfin à qui demeurera la victoire? Pieuse Monique, on vous a fait espérer que ce serait à la grâce ; que dis-je? On vous en a assurée. Allez, vous a-t-on dit ; ne vous rebutez pas ; continuez de gémir et de prier ; il n'est pas possible que le fils de tant de larmes périsse : *Fieri non potest ut filius tot lacrymarum pereat.*

Non, mes frères, il ne périra point, il sera sauvé, parce qu'il sera enfin converti, et celui qui a déjà accordé le mari à l'épouse, accordera encore le fils à la mère. Le détail de ce qui précéda immédiatement cette conversion, et de la manière dont elle s'opéra, est infiniment intéressant ; vous allez l'entendre après un moment de repos.

SECOND POINT.

Augustin, appelé par l'ambition, veut passer d'Afrique en Italie ; il y sera sur un plus grand théâtre. Sa mère, par la douleur d'être séparée d'un fils qui lui est si cher, mais bien plus encore par la crainte des nouveaux dangers où son salut va être exposé, sa mère fait tous ses efforts pour le détourner de ce dessein ; ils sont inutiles. S'il n'est pas insensible à sa douleur, il l'est à ses craintes, et il part. Monique, dans la violence de son affliction et de ses alarmes, ne peut s'empêcher de demander à Dieu s'il a donc fermé son cœur à ses gémissements, s'il a pour jamais abandonné son fils? Cette affliction, ces alarmes redoublèrent après le départ d'Augustin ; et Monique ne pouvant vivre sans lui, encore moins le laisser vivre sans elle, et abandonné à lui-même, se détermine à le suivre, elle court après la brebis qui s'égarait de plus en plus. Monique ne pénétrait pas le secret de la Providence, qui lui refusait ce qu'elle deman-

(26) M. Nicole, dans la logique appelée communément *la Logique de Port-Royal*.

On peut voir aussi les *Pensées* de M. Pascal, c. 21. « Je mets en fait, dit-il, qu'il n'y a jamais eu de pyrrhonien effectif et parfait. La nature soutient la raison impuissante, et l'empêche d'extravaguer jusqu'à ce point. »

(27) Le premier ouvrage que saint Augustin composa après sa conversion, est contre les académiciens

Digitized by Google

dait dans ce moment, pour lui accorder ce qu'elle demandait toujours, la conversion de son fils, et qui voulait l'en rendre témoin elle-même à Milan. La grâce, ou plutôt le dernier coup de la grâce, y attendait Augustin. Je quittais Carthage, dit-il, et j'allais à Rome, d'où je devais passer ensuite à Milan ; mais c'était vous, ô mon Dieu, qui me conduisiez d'une ville à l'autre, et les conseils de votre sagesse nous étaient inconnus à ma mère et à moi : *Quare hinc abirem, et illuc irem, tu sciebas, Deus; nec indicabas mihi, nec matri.*

Ainsi, mes frères, lorsque vous demandez pour vous-mêmes, ou pour les autres, ce qui a rapport au salut, ne désespérez jamais du succès de vos prières, quoique Dieu diffère de les exaucer, et même qu'il permette des événements contraires en apparence à ce que vous demandez ; peut-être y sont-ils favorables. Souvent ce qui nous paraît un obstacle, est un moyen dans les vues de la Providence ; Monique l'éprouva.

En effet, Augustin appelé à Milan pour y enseigner l'éloquence, y trouve un évêque qui en était lui-même un rare modèle. Instruits d'avance l'un et l'autre, par leur réputation, de leur mérite réciproque, Ambroise accueille Augustin avec distinction, et Augustin s'empresse d'aller entendre Ambroise; mais ce n'est d'abord que par curiosité. Ce ne sont pas les vérités du salut qu'il cherche; il ne veut que juger de l'art et des talents de l'orateur. Froid et indifférent pour les choses, il n'est sensible qu'à la manière dont l'éloquent prélat sait les présenter : *Rerum incuriosus et contemptor astabam, et delectabar suavitate sermonis* (28). Il ne voit, il n'entend que l'homme, et ne songe point à Dieu qui lui parle par sa bouche. Enfin, tandis que l'homme parle aux oreilles du corps, qu'il flatte l'esprit, qu'il l'éclaire même, Dieu parle au cœur et le remue. Des entretiens particuliers continuent ce que l'instruction publique avait commencé. A de vives exhortations on joint de puissants exemples, et d'autant plus puissants, qu'ils avaient plus de rapport à sa situation actuelle. On lui dit qu'un célèbre professeur d'éloquence comme lui, désabusé de toute la gloire que ses talents pouvaient lui procurer, avait été les ensevelir dans la retraite (29). On lui raconte que deux officiers de l'empereur, désabusés de toutes les grandeurs du monde, par la lecture de la vie de saint Antoine, avaient quitté l'éclat de la cour pour l'obscurité du désert. Il admire leur courage. Alors la grâce mettant en œuvre, pour sa conversion, la noblesse de son âme et la magnanimité qui lui étaient naturelles, elle le pique d'une sainte émulation. Quelle lâche faiblesse, s'écrie-t-il ! Quelle honteuse contradiction d'admirer et de n'imiter pas! Ne puis-je donc ce que tant d'autres ont pu ? *Non potero quod et isti et istæ?* Quoi ! des simples et des ignorants ravissent le ciel ; et nous, nous le perdons avec toute notre science et toute notre sagesse ! Ah ! cette prétendue science, cette prétendue sagesse ne sont qu'ignorance et folie.

Vivement agité de ces pensées, et n'en pouvant plus soutenir la violence, il descend dans le jardin de la maison où il demeurait, les *Epîtres* de saint Paul à la main (30).

Remarquez, mes frères, combien il était convenable que Paul fût le ministre de la conversion d'Augustin qui avait déjà avec lui tant de rapports, et qui, dans la suite, devait en avoir tant d'autres encore.

Descendu dans le jardin, mais toujours trop agité pour la lecture qu'il s'était proposée, il se jette sur la terre, l'arrose de ses larmes, et s'adressant à soi-même : *Jusqu'à quand balancerai-je? Pourquoi demain, et non pas tout-à-l'heure* (31).

Alors une voix céleste se fait entendre, et dit : Prends et lis ; *Tolle et lege.* Il obéit. Il ouvre le livre ; en apparence au hasard,

(28) Quelque temps auparavant, saint Augustin avait eu plusieurs entretiens avec Fauste, évêque manichéen, vanté, dit M. l'abbé Fleury, par ceux de sa secte, comme un homme merveilleux et parfaitement instruit de toutes les sciences. « Il trouva un homme agréable et beau parleur (*gratum et jucundum verbis*) mais qui ne disait au fond que ce que disaient les autres manichéens ; seulement il l'expliquait avec plus de facilité et de grâce. (*Ea ipsa quæ illi solent dicere, multo suavius garrientem.*) Augustin cherchait autre chose, » etc.

« Quant à saint Ambroise, dit ensuite M. l'abbé Fleury, Augustin trouvait son discours moins attrayant que celui de Fauste, mais plus savant, et sans comparaison plus solide. *Minus hilarescentis atque mulcentis quam Fausti erat, quod attinet ad dicendi modum ; cæterum rerum ipsarum nulla comparatio.* » (*Ibid.*)

(29) Il s'appelait Victorin, et était païen. Lorsque, déjà assez avancé en âge, il embrassa le christianisme, il aurait bien voulu le faire secrètement et ne point paraître à l'Eglise. Mais le saint prêtre Simplicien lui disait toujours, *qu'il ne le compterait parmi les chrétiens, que quand il l'aurait vu dans l'Eglise de Jésus-Christ* ; et Victorin répondait en riant : *Sont-ce donc les murailles qui font les chrétiens? Ergo parietes faciunt Christianos ?* Il se détermina enfin à ce qu'on exigeait de lui ; il vint à l'église, et d'un lieu élevé y fit publiquement sa profession de foi. Saint Augustin le raconte dans ses *Confessions* de la manière la plus vive et la plus touchante. *Ubi adscendit ut redderet, omnes sibimet invicem, quisque ut eum noverat, instrepuerunt nomen ejus strepitu gratulationis. Quis autem ibi non eum noverat ? Et sonuit presso sonitu per ora cunctorum collætantium : Victorinus, Victorinus. Cito somuerunt exsultatione, quia videbant eum ; et cito siluerunt intentione, ut audirent eum. Pronuntiavit ille fidem veracem præclara fiducia, et volebant eum omnes rapere intro in cor suum, et rapiebant amando et gaudendo.* (Lib. VIII, cap. 2.)

(30) « Il goûtait déjà l'Ecriture sainte, particulièrement saint Paul. » (Fleury.) Un des amis d'Augustin qui avait une charge considérable à la cour, étant venu le voir, aperçut saint Paul sur sa table, et fut surpris de trouver là ce seul livre, au lieu de quelques livres de lettres humaines. « Il regarda Augustin, ajoute M. Fleury, avec un sourire mêlé d'admiration et de joie ; car il était chrétien, » etc.

(31) « Augustin frémissait d'indignation de ne pouvoir se résoudre à ce qui semblait ne dépendre que de sa volonté. » (Fleury.)

Digitized by Google

mais il n'y a point de hasard ; le hasard n'est qu'un vain nom, la Providence règle tout ; et c'est elle, mais une Providence spéciale, qui par les mains d'Augustin ouvre le volume sacré. En effet, qu'y rencontre-t-il ? Sur quoi tombe-t-il ? Sur ce qui lui convenait davantage dans tout le livre. *Honeste ambulemus... non in cubilibus et impudicitiis... sed induimini Dominum Jesum Christum, et carnis curam ne feceritis in desideriis.* (*Rom.*, XIII.) Plus de plaisirs impurs ; plus de désirs charnels ; plus d'actions, de paroles, de pensées conformes à ces désirs. Vil esclave de cette chair criminelle, dépouillez-vous-en, et revêtez-vous de notre Seigneur Jésus-Christ.

Quelle convenance, mes frères, je le répète ! Quel rapport avec ce qu'Augustin avait été jusques-là ! Je lus ces paroles, dit le saint pénitent, et je n'eus pas besoin d'en lire davantage : *Nec ultra volui legere, nec opus erat.* J'y vis ma loi et mon arrêt, mais un arrêt qui me parut si juste, que je m'y soumis sans peine ; une loi qui me parut si aimable, que de ce moment je lui vouai avec transport un amour éternel. Oui, mes frères, tout d'un coup le voilà calmé, décidé, converti. Ce fut pour la grâce le trait vainqueur.

Mère désolée, quelle sera votre joie ! Il ne faut donc pas vous la différer d'un instant ; et d'ailleurs vous avez trop de part à ce grand événement, pour n'en être pas instruite la première. Votre fils vole dans vos bras. Il ne vous parle d'abord que par ses larmes ; mais elles vous en disent assez ; vous les entendez ; vous y mêlez les vôtres. Qu'elles sont différentes de celles que vous avez versées jusqu'ici ! Qu'elles sont délicieuses ! Après les premiers transports, on vous apprend en détail tout ce qui s'est passé ; votre joie en augmente, et vos larmes redoublent. Laissez-les couler. Non, je ne vous dis point comme Jésus-Christ à la veuve de Naïm qui pleurait son fils mort ; ne pleurez point : *Noli flere.* (*Luc.*, VII.) Il a ressuscité le vôtre ; pleurez encore, pleurez d'attendrissement, à moins pourtant que l'admiration ne suspende tout autre sentiment. Ici, en effet, est le doigt de Dieu ; sa toute-puissance s'y est déployée par un double miracle. La voix divine s'est fait entendre dans ce jardin, comme dans celui où Dieu avait placé le premier homme ; et elle a frappé sensiblement les oreilles d'Augustin, tandis qu'une autre voix parlait à son cœur. Pieuse Monique, tous vos vœux sont remplis ; et désormais vous quitterez la vie sans regret. Vous ne vouliez vivre que pour travailler à la conversion de votre fils : ce grand ouvrage est fait ; tout est consommé. Vous n'avez donc plus qu'à chanter le cantique du saint vieillard Siméon, et à dire avec lui : Maintenant, Seigneur, laissez aller en paix votre servante. Mes yeux, selon votre promesse, mes veux ont vu mon fils dans la voie du salut. Après cela il ne me reste plus rien à voir sur la terre, et je ne désire plus, ô mon Dieu, que de vous voir vous-même dans le ciel.

Ses vœux furent exaucés ; elle ne survécut que quelques mois à la conversion d'Augustin. Mais si elle mourut dans la paix, dans la joie, par la ferme confiance qu'elle allait au ciel, et que son fils l'y suivrait un jour, quelle douleur pour le fils de perdre sa mère ! Il était assez humble pour penser qu'elle lui était encore nécessaire pour assurer sa persévérance. D'ailleurs, cette mère toujours si tendrement aimée, lui était devenue encore plus chère depuis sa conversion. La grâce resserre les liens de la nature ; et l'on s'aime encore plus quand on vient à se ressembler par la vertu

Que cette ressemblance fut parfaite entre la mère et le fils, et qu'Augustin sera désormais différent de ce qu'il avait été jusqu'alors ! Un génie de ce caractère ne se convertit point à demi. Ne vous souvenez donc plus, mes frères, de cet Augustin pécheur dont je viens de vous entretenir, ou ne vous en souvenez que pour admirer davantage le prodigieux changement que la grâce opéra en lui, et qui s'accrut encore de jour en jour. Elle fit en lui seul ce qu'elle avait fait dans Madeleine et dans Paul. Ce sont là les trois plus fameuses conversions qui aient enrichi les fastes de l'Eglise. Mais la dernière, celle d'Augustin, renferme seule ce qui avait fait le caractère particulier de chacune des deux autres. Dans Madeleine, il n'y avait eu que le cœur à guérir ; sa foi fut parfaite aussitôt qu'elle connut Jésus-Christ. Dans Paul, il n'y avait eu que l'esprit à éclairer ; ses mœurs avaient toujours été irréprochables. Dans Augustin il avait fallu changer et l'esprit et le cœur, et c'est ce que fit la grâce. Elle l'embrasa de tout l'amour dont Madeleine avait brûlé pour Jésus-Christ (32). Disons donc de lui, comme de la sainte amante du Sauveur, *il a beaucoup aimé*, et d'autant plus qu'il n'avait pas toujours aimé ; *dilexit multum.* (*Luc.*, VII.) Il récompensa par l'ardeur de son amour ce qui avait manqué à sa durée. Beauté éternelle, s'écrie-t-il, beauté ancienne et toujours nouvelle, pourquoi vous ai-je connue et aimée si tard ! Malheur au temps où je ne vous ai point aimée ! *Væ tempori quo te non amavi !* Maintenant je vous aime. J'ose même dire que j'en suis certain. *Non dubia, sed certa conscientia amo te.* Mais si je ne vous aime pas encore assez, faites que je vous aime davantage, et toujours de plus en plus. On n'aime jamais assez une beauté infinie : *Et si parum est quod amo, amem validius.* O amour, qui brûlez toujours et ne vous éteignez jamais ; Charité, qui êtes mon Dieu, embrasez-moi. *O amor, qui semper ardes et nunquam exstingueris ! Charitas, Deus, meus accende me.* Puissent, mes frères, ces

(32) Saint Augustin est si généralement connu par ce caractère d'un amour ardent pour Jésus-Christ, que les peintres et les sculpteurs ont coutume de le représenter tenant à la main un cœur enflammé.

Digitized by Google

paroles enflammées vous enflammer à votre tour, et m'enflammer moi-même!

Mais j'ajoute que la grâce embrasa encore saint Augustin de tout le zèle dont elle avait embrasé saint Paul pour l'Eglise, pour la religion, pour toutes les vérités de la foi, et en particulier pour celles de la grâce elle-même. Miracle de cette grâce toute-puissante, il fit aussi des prodiges pour elle, mais toujours par elle. La reconnaissance d'Augustin pour ce que la grâce avait fait pour lui, et les services par lesquels il s'en acquitta, tout fut de nouveaux bienfaits de cette même grâce.

Voilà, mes frères, ce qu'il faudrait vous faire voir encore, afin de vous montrer saint Augustin tout entier. Mais, je vous l'ai déjà dit, cette seconde matière si belle et si vaste demande un discours entier, un second panégyrique, et je m'y engage de nouveau, Mesdames, pour une autre année. Je ne veux pourtant pas finir celui-ci sans vous dire au moins quelque chose sur cette grâce dont on parle tant, dont on ne parle peut-être que trop, et qu'il vaudrait bien mieux implorer par de ferventes prières, et suivre dans ses inspirations, que de tant raisonner sur ses opérations.

On demande sans cesse comment elle opère, surtout comment elle s'accorde avec la liberté?

Mes frères, il faut conclure la manière dont la grâce agit sur le cœur de l'homme, des attributs de Dieu qui la donne, et de la nature de l'homme à qui elle est donnée. Or Dieu est tout-puissant, et l'homme est libre. De là ces deux conséquences. Donc la grâce est toute-puissante sur le cœur de l'homme. Donc le cœur de l'homme conserve sa liberté sous l'opération toute-puissante de la grâce, et par cela même qu'elle est l'opération du Tout-Puissant. Oui, mes frères; Dieu est également puissant pour opérer sur le cœur de l'homme ce qu'il veut, et pour l'opérer de la manière dont il le veut. Or il veut l'opérer librement de la part de l'homme. Il le fait donc. Ne cherchons point à en savoir davantage : nous le chercherions inutilement, et même dangereusement. Saint Paul n'en a pas plus appris à saint Augustin, ni saint Augustin à nous. Le reste est un secret réservé pour le ciel; et l'une des récompenses d'avoir bien usé de la grâce dans cette vie, sans chercher à en pénétrer le mystère, sera la connaissance même de ce mystère dans la vie éternelle. Je vous la souhaite, au nom du Père, etc. (33).

SECOND PANÉGYRIQUE DE SAINT AUGUSTIN.

Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cælorum. (*Matth.*, V.]

Celui qui, en faisant le bien, aura encore enseigné à le faire, sera très-grand dans le royaume des cieux.

Voilà, mes frères, les deux titres de la grandeur de saint Augustin. Il a réuni dans le plus haut degré le double mérite de la pratique et de l'enseignement. Il est vrai qu'il n'avait pas toujours fait le bien, et qu'il avait même fait beaucoup de mal; je ne vous l'ai point dissimulé (34); mais qui jamais répara par plus de bien tout le mal qu'il avait fait? Il n'avait pas toujours connu la vérité; il avait même été un ministre zélé de l'erreur; j'en suis convenu encore; mais qui jamais défendit l'une et combattit l'autre avec plus de zèle et de capacité? Saint Paul avait persécuté les fidèles jusqu'à en faire des martyrs. Il est pourtant le plus grand des apôtres, l'apôtre par excellence. Ne craignons donc point de dire que saint Augustin est aussi le plus grand des Pères de l'Eglise. Il n'y a point là-dessus deux avis parmi les savants : la première place lui a toujours été assignée d'un consentement unanime.

C'est ce mérite éminent de saint Augustin, considéré comme Père et docteur de l'Eglise, que je vais vous exposer dans ce discours; et le partage s'en présente tout naturellement. Saint Augustin a été un docteur universel, et dans la morale et dans le dogme; grand prédicateur, et plus grand théologien encore : vous le verrez dans mon premier point. Mais il fut particulièrement le docteur de la grâce : vous le verrez dans le second, après que nous aurons imploré les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie, intéressée, si j'ose le dire, à la gloire d'un saint qui a si bien servi la sienne, quand il a prononcé cet oracle si célèbre dans les écoles de théologie, que lorsqu'il s'agit de Marie, il ne peut jamais être question de péché : *De Maria, cum de peccatis agitur, nullam prorsus habere volo quæstionem.* Mais l'ange ne l'avait-il pas déclarée exempte de tout péché, en la déclarant pleine de grâce, lorsqu'il lui dit : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Je vous ai conduits, mes frères, dans mon discours précédent, jusqu'au moment heureux qui décida la conversion d'Augustin. Plus agité dans ce moment qu'il ne l'avait encore été, par ce trouble salutaire que la grâce répand dans un cœur qu'elle veut arracher au péché, il descend dans le jardin de la maison où il demeurait à Milan. Il conjure le Seigneur, mais ce fut alors bien sincèrement, de le convertir enfin. Une voix céleste se fait entendre : *prends et lis*, lui dit-elle. Il ouvre les *Epîtres* de saint Paul, et tombe sur un passage qui contenait en abrégé et la vie qu'il avait menée jusqu'alors, et celle qu'il devait mener désormais, s'il voulait sincèrement changer de vie. Ce miracle le frappe. La grâce intérieure la plus puissante se joint à l'extérieure, et il est converti. Il se prépare à recevoir le baptême; et c'est des mains mêmes du

(33) La matière de la grâce sera traitée plus amplement dans le second point du second *Panégyrique de saint Augustin.*

(34) *Voyez* le premier *Panégyrique.*

Digitized by Google

principal ministre de sa conversion qu'il le recevra, des mains de saint Ambroise (35).

Après l'avoir reçu, il se retire dans la solitude, comme Jésus-Christ s'était retiré dans le désert, après s'être soumis au baptême de saint Jean.

Si la retraite est toujours très-utile à la vertu même la plus parfaite et la mieux établie, elle est souvent nécessaire à la vertu naissante. Souvent, dans les commencements d'une conversion, la vertu n'est encore qu'une faible lumière que le moindre souffle pourrait éteindre; qu'une légère étincelle que le souffle le plus léger pourrait dissiper. Ira-t-on l'exposer à des vents impétueux? C'est dans ces commencements qu'un pécheur converti est plus vivement attaqué par le monde, et par tout ce qui est dans le monde. Si, selon l'expression de saint Paul, il est devenu *un spectacle pour les anges* qui se réjouissent de sa conversion, *spectaculum angelis* (I *Cor.*, IV), il en est aussi devenu un *pour le monde, spectaculum mundo* (*Ibid.*); pour le monde, dis-je, qui se rit de son changement, parce qu'il s'en offense; car dans cette occasion les censures et les railleries du monde ne sont qu'un dépit mal déguisé.

Ajoutons que le monde est aussi un *spectacle* pour celui qui ne vient que de le quitter. Un nouveau converti est regardé, et il regarde. On parle, on raisonne de son changement; et il ne peut s'empêcher d'être attentif, d'être sensible à ce qu'on en dit. C'est donc alors que la tentation du respect humain est la plus dangereuse. Mais de combien d'autres tentations n'est-elle point accompagnée! Elles se réunissent toutes dans le monde, je le répète, contre un pécheur nouvellement converti. C'est donc alors qu'il faut fuir le monde le plus qu'il est possible, et c'est ce que fit saint Augustin.

Il y avait près de trois ans qu'avec quelques pieux amis, il jouissait de la douceur et de la sûreté de la retraite, lorsque la réputation de sa vertu et de ses talents l'obligea d'en sortir. Il eût voulu, comme vous, Mesdames, s'y consacrer pour toute sa vie; et c'est ce qu'inspire ordinairement une vive et tendre piété, en inspirant la crainte du monde, la défiance de soi-même, et le désir d'une plus grande perfection.

Ce fut peut-être dans cette retraite que saint Augustin conçut les premières idées de la règle qu'il composa depuis: règle qu'ont embrasée tant d'ordres religieux de l'un et de l'autre sexe, et que vous observez, Mesdames, avec tant d'édification. Applaudissez-vous, rien n'est plus juste, d'avoir pour instituteur le célèbre évêque d'Hippone; et sans décider du degré de sa grandeur dans le ciel, puisque nous l'ignorons, voyez avec plaisir que du moins sur la terre sa gloire surpasse celle de tous les autres fondateurs d'ordres. Bien loin d'en concevoir aucun orgueil, vous ne vous en croirez, sans doute, que plus obligées à surpasser à proportion en vertu toutes les autres épouses de Jésus-Christ.

Mais pour revenir à votre glorieux Patriarche, Mesdames, et au désir qu'il avait de s'ensevelir dans la retraite, ce n'est pas qu'il pût absolument méconnaître ses grands talents pour servir l'Eglise; mais outre qu'à l'en croire, ses péchés devaient l'exclure pour jamais du sacerdoce, et à plus forte raison de l'épiscopat, s'il connaissait ses talents, il connaissait encore mieux que les grands talents sont eux-mêmes un grand danger; qu'ils ne sont pas toujours une marque certaine de vocation à l'état ecclésiastique; qu'avec tous ces talents, sans cette vocation, on y périt; et que souvent même on n'y fait aucun fruit.

Il évitait donc les églises dont les siéges étaient vacants. Il savait la violence qu'on avait faite à saint Ambroise: on pouvait lui en faire une pareille.

On la lui fera, mes frères, et elle ne sera pas moins juste. Mais Dieu qui le destine aussi à l'épiscopat, ménagera sa répugnance; il se prêtera pour un temps à son humilité; il ne le fera monter que par degrés à la première place, et il le laissera pendant quelques années dans la seconde, dans la simple prêtrise, pour y perfectionner encore ses talents, et s'y affermir de plus en plus dans la vertu.

Il est donc ordonné prêtre à Hippone, par Valère, évêque de cette ville (36); tout le peuple l'a demandé, l'a voulu: mais Augustin en est presque aussi affligé que si on l'eût déjà ordonné évêque (37). C'est une *violence* qu'on m'a faite, écrivait-il quelque temps après à Valère même; et Dieu l'a permis, sans doute, en punition de mes péchés: *Vis mihi facta est merito peccatorum meorum.* La sainteté du sacerdoce et les désordres de sa vie passée, forment à ses yeux un contraste qui l'épouvante et le confond. Mais il en est bien plus confondu encore, lorsque Valère, accablé d'années et d'infirmités, le charge d'annoncer à sa place la parole divine (38). Alors reviennent à l'esprit d'Augustin, parce que le sentiment en était dans son cœur, ces terribles paroles du Roi-Prophète: *Dieu a dit à l'injuste: Comment oses-tu annoncer mes justices?* (*Psal.* XLIX.) Ma parole perdra toute sa force dans ta bouche. Mais si les intérêts de ma gloire te touchent peu, crains du moins ta propre honte. A tout ce que tu diras, et d'autant plus que tu le diras mieux, on opposera tout ce que tu as

(35) Le 25 avril, veille de Pâques, l'an 387, et étant ainsi âgé de trente-trois ans.

(36) Vers le commencement de l'an 391.

(37) « Saint Augustin fondait en larmes. Quelques-uns les interprétaient comme s'il eût été affligé de n'être que prêtre, et lui disaient pour le consoler: *Il est vrai que vous méritiez une plus grande place; mais la prêtrise approche de l'épiscopat.* » (*Histoire ecclésiastique* de M. l'abbé Fleury, t. IV.) Saint Augustin le racontait depuis à ses amis comme un exemple de l'erreur des jugements qu'on porte souvent des actions des hommes.

(38) « Valère donna à saint Augustin le pouvoir d'expliquer l'Evangile en sa présence, contre l'usage

Digitized by Google

fait ; et tu ne prononceras pas un mot qui ne rappelle quelqu'un de tes scandales.

Effrayé de cet oracle menaçant, Augustin prie, conjure que du moins, pour l'honneur du ministère, on ne le remette pas en des mains qui ne peuvent que l'avilir. Mais Valère est persuadé, au contraire, qu'elles ne peuvent que l'honorer, et lui donner plus d'efficacité, parce que la sainteté d'Augustin depuis sa conversion, est aussi connue que ses talents l'avaient toujours été. Il est donc forcé d'obéir.

Cependant il demande encore du temps pour se préparer à la prédication par la retraite, la prière et l'étude. Il demande du temps, lui qui avant sa conversion, rhéteur et orateur, professeur et modèle d'éloquence, en avait donné à la fois les leçons et les exemples ; et qui depuis avait déjà composé sur la religion des ouvrages si beaux et si savants. Après toutes ces épreuves d'éloquence, de science et de vertu, il ne se croit pas encore digne, il ne se croit pas encore capable de monter dans la chaire évangélique. Humbles et pieux sentiments, puissiez-vous être gravés avec des traits de feu dans le cœur de tous les ministres de Jésus-Christ !

Mais comment enfin remplira-t-il le ministère de la parole ? Vous pouvez en juger, mes frères, par cette réunion admirable d'un talent supérieur et d'une humilité profonde ; ses sermons en porteront le double caractère. Exempt de toute vanité, il ne cherchera point à montrer son esprit, en amusant celui de ses auditeurs. Ses discours ne seront point le pénible ouvrage de l'esprit, débités plus péniblement encore par la mémoire. Ils ne seront que l'ouvrage du cœur et le fruit de son abondance ; c'est le cœur qui cherchera à parler au cœur. Il se contentera, pour toute préparation, de se renfermer pendant quelque temps pour méditer son sujet et s'en bien remplir ; pour puiser dans l'oraison des lumières, et surtout des sentiments. Nouveau Moïse, il montera sur la montagne sainte pour s'entretenir avec Dieu, et reviendra ensuite vers le peuple lui communiquer ce qu'il aura appris et éprouvé dans cet entretien ineffable. Mais comme il n'a pas moins de talents que d'humilité, ses sermons ne souffriront point de cette espèce de négligence. Ils n'en seront même que plus véritablement beaux, parce qu'ils en seront et plus simples et plus touchants. En vain l'humilité voudra-t-elle cacher, supprimer le talent ; il percera, il brillera malgré elle ; et tandis que ce génie sublime s'abaissera jusqu'à la portée des esprits les plus ordinaires, et en sera entendu, il s'élèvera sans effort, sans y songer, jusqu'aux esprits du premier ordre, et en sera admiré. Il excitera tour à tour les applaudissements et les larmes (39).

Mais peut-être que mon propre goût me séduit ici, et que, ministre moi-même de la parole divine, et amoureux, si j'ose m'exprimer ainsi, de mon ministère, je me suis trop arrêté sur Augustin prédicateur. Quelque grand qu'il fût à cet égard, ce n'était pourtant-là que son moindre mérite ; et en lui le théologien et le controversiste étaient encore bien au-dessus de l'orateur.

Quelle partie de la théologie chrétienne n'a-t-il pas traitée avec autant de solidité que d'élévation ? Quel dogme de la foi n'a-t-il pas éclairci et défendu contre tous les hérétiques qui l'avaient précédé, contre tous ceux de son siècle, contre tous ceux qui sont venus depuis, je dirais volontiers contre tous ceux des siècles à venir ? Oui, quand de nouvelles hérésies devraient s'élever encore, saint Augustin fournira toujours des armes pour les combattre. *C'est la tour de David d'où pendent mille boucliers, et où est renfermée toute l'armure des forts d'Israël.* (*Cant.*, IV.) On ne s'éloignera jamais de la foi de l'Eglise, sans s'éloigner de saint Augustin, comme on ne s'éloignera jamais de saint Augustin, sans s'éloigner de la foi de l'Eglise, parce qu'il ne s'en est jamais éloigné lui-même. Le pape saint Célestin écrivant aux évêques des Gaules, déclare que ce Père, dans sa doctrine toujours approuvée par les papes ses prédécesseurs, n'a jamais été atteint du moindre soupçon désavantageux : *Nunquam hunc sinistræ suspicionis saltem rumor aspersit.* Saint Jérôme, ce grand homme, la terreur des hérétiques de son temps, saint Jérôme lui écrit du fond de son désert, que depuis qu'il a lu ses ouvrages, il quitte la plume, et qu'il ne veut plus être que le spectateur de ses combats et le témoin de ses triomphes ; le respecter, l'admirer avec tous les catho-

de l'Eglise d'Afrique, où les évêques seuls avaient accoutumé de prêcher. Aussi quelques évêques le trouvèrent mauvais. Mais Valère, sachant qu'il suivait l'usage des Eglises orientales, et cherchant l'utilité de l'Eglise, ne se mit pas en peine de ces discours. » (Fleury.) Cet historien ajoute que saint Augustin prêcha avec tant de succès, que d'autres évêques suivirent l'exemple de Valère, et firent prêcher des prêtres.

(39) Saint Augustin se reproche, dans ses *Rétractations*, de n'avoir pas écrit ses premiers ouvrages d'un style assez simple, et il dit qu'ils se sentent encore de la vanité de l'école. Voici comme M. de Fénelon parle de saint Augustin dans ses *Dialogues sur l'Eloquence*, page 220 : « C'est un homme qui raisonne avec une force singulière, qui est plein d'idées nobles ; qui connaît le fond du cœur de l'homme ; qui est poli et attentif à garder, dans tous ses discours, la plus exacte bienséance ; qui s'exprime enfin presque toujours d'une manière tendre, affectueuse et insinuante... Je n'ai jamais trouvé qu'en lui seul une chose que je vais vous dire : c'est qu'il est touchant, lors même qu'il fait des pointes... Il corrige les jeux d'esprit, autant qu'il est possible, par la naïveté de ses mouvements et de ses affections. Tous ses ouvrages portent le caractère de l'amour de Dieu ; non-seulement il le sentait, mais il savait merveilleusement exprimer les sentiments qu'il en avait. Voilà la tendresse qui fait partie de l'éloquence. » On peut voir encore la lettre de M. de Fénelon à l'Académie française, p. 264 et suiv.

Digitized by Google

liques, comme le restaurateur de la foi ancienne : *Te catholici conditorem antiquæ rursus fidei venerantur atque suspiciunt* (40). A qui de Jérôme ou d'Augustin cet éloge est-il plus glorieux?

Il écrivit d'abord contre les manichéens. L'ayant été lui-même, il connaissait mieux que personne le fort et le faible de cette secte ; c'est-à-dire ce qu'elle pouvait alléguer de plus spécieux en sa faveur, et les endroits par où on pouvait l'attaquer avec plus d'avantage. Il avait appris à combattre contre eux, en combattant pour eux ; il avait appris d'eux-mêmes à les vaincre. A talents égaux, les écrivains les plus redoutables à un parti, mais en même temps les plus utiles à ceux de ce parti, que la prévention et l'orgueil n'aveuglent pas absolument ; les plus propres à ramener ceux qui, de bonne foi dans l'erreur, aiment la vérité ; et les plus capables de confondre ceux qui la combattent de mauvaise foi, ce sont les écrivains qui ont été eux-mêmes de ce parti, et qui en ont été de meilleure foi. Quel avantage Augustin n'avait-il donc pas contre les manichéens, avec les plus grands talents qui furent jamais ! De là sa supériorité sur tous les autres écrivains catholiques qui les combattirent. En vainquant ses ennemis, il surpassa ses alliés.

Mais s'il eut les plus grands succès dans cette controverse, il les dut encore plus à sa douceur qu'à ses talents (41). Il les dut encore plus à la modération de son style qu'à la force de ses raisons. Il ne combattait pour la vérité qu'avec les armes de la charité, et ce sont les seules qui soient dignes d'elle, les seules même qui lui soient utiles ; les autres la déshonorent et lui nuisent. Vous l'admirez sans doute, mes frères, cette douceur et cette charité qui règnent dans les écrits polémiques de saint Augustin, parce que vous savez que rien n'est plus difficile et plus rare; mais vous n'en êtes pas surpris, après tout ce que je vous ai dit et de son caractère naturel, et de ce que la grâce y avait ajouté. Si cette douceur était née avec lui, cette charité était aussi un effet comme naturel de sa grande vertu. Mais d'ailleurs il reconnaissait qu'il y était plus obligé qu'un autre, à l'égard de ceux qui étaient dans l'erreur, puisqu'il y avait été si longtemps lui-même. Que ceux-là, dit-il aux manichéens, que ceux qui ont toujours connu la vérité, la défendent contre vous avec trop de vivacité : *sæviant in vos* ; peut-être seront-ils excusables. Mais le serais-je moi qui l'ai si longtemps méconnue et outragée ? Ah ! je dois réserver toute ma colère contre moi-même ; et pour perdre la modération, il faudrait que j'eusse perdu la mémoire (42).

Mais n'est-ce que dans les écrits de saint Augustin contre les manichéens, qu'on trouve ce mélange heureux de force et de douceur, d'une part si honorable à la vérité, de l'autre si propre à lui gagner les esprits en lui gagnant les cœurs? Si cela était, cette modération pourrait être suspecte, ou d'un reste d'inclination pour d'anciens amis, ou d'un amour-propre qui, en ménageant d'anciens complices devenus de cruels ennemis, cherche à s'en faire ménager lui-même. Mais elle ne s'est jamais démentie, quelques hérétiques qu'Augustin ait eus à combattre (43). Bien plus, (et ceci était peut-être plus difficile encore) il a toujours rendu justice à tout ce qu'il pouvait y avoir d'ailleurs d'estimable dans leurs ouvrages ou dans leurs personnes ; et cela malgré leurs emportements contre lui, et les marques les plus injurieuses d'un mépris affecté (44). Ils allaient jusqu'à lui reprocher les désordres de sa jeunesse, reproche bien sensible à un évêque. Qu'y répondait-il ? Il répondait avec autant d'humilité et de douceur que de solidité et de justesse, que ce reproche, d'ailleurs trop bien mérité, était pourtant étranger aux points qui les divisaient ; qu'il

(40) L'empereur Honorius publia en 419 une constitution contre les pélagiens, et en donna avis à Aurèle, évêque de Carthage, dans une lettre qu'il lui écrivit de Ravenne. La même lettre fut envoyée à saint Augustin ; ce qui fait voir, dit M. l'abbé Fleury, qu'il était aussi distingué par son mérite entre les évêques d'Afrique, qu'Aurèle par sa dignité.

(41) On peut consulter M. l'abbé Fleury, *Hist. eccl.*, tome V, page 59 de l'édition in-4°.

(42) La douceur de Saint Augustin venait encore de son humilité; et en effet ces deux vertus ont une liaison naturelle. Aussi Jésus-Christ les unit-il dans ces paroles si connues ; *Discite a me quia mitis sum et humilis corde* (*Matth.* XI). Saint Augustin était également éloigné de la présomption et de la vanité ; de la présomption, par laquelle on croit savoir ce qu'on ignore ; de la vanité, qui empêche l'aveu de son ignorance. Répondant à un évêque qui lui avait proposé plusieurs questions, il avoue qu'il ne saurait les résoudre toutes, et finit par ces mots : « J'aimerais mieux savoir ce que vous me demandez, que de l'ignorer ; mais ne l'ayant pu savoir encore, j'aime mieux avouer mon ignorance, que me vanter d'une fausse science. » *Mallem quidem eorum quæ a me inquisisti, habere scientiam quam ignorantium, sed quia id nondum potui, magis eligo cautam ignorantiam confiteri, quam falsam scientiam profiteri.* (Epist. 197.) Ainsi parlait saint Augustin à l'âge de soixante-cinq ans.

(43) Dans ses deux premiers ouvrages contre les pélagiens, saint Augustin, par égard pour eux, ne les nomme jamais. Dans le troisième il nomme Pélage, et le loue.

(44) Ce n'est pas seulement la charité qui est presque toujours blessée dans les disputes, c'est la justice. En général la justice n'est constamment et entièrement observée que par la charité. On a distingué la probité de la vertu, et la distinction est fondée. Cependant, point de probité parfaite sans vertu ; et si l'on n'aime beaucoup le bien, on fera quelquefois le mal, parce qu'on ne le haïra pas assez. Quant à la justice que saint Augustin a toujours rendue aux hérétiques qu'il a combattus, il était bien éloigné, à plus forte raison, de toute imputation fausse ou hasardée, soit dans la doctrine, soit dans les mœurs ; et il s'est élevé plus d'une fois avec force contre ceux qui en usaient autrement, ou qui du moins paraissaient favoriser l'opinion qu'avec des ennemis déclarés de l'Eglise, qu'il était important de décréditer, et qui étaient eux-mêmes calomniateurs, il ne fallait pas prendre tant de précautions pour ne l'être pas à leur égard. Cette conduite serait aussi imprudente qu'injuste.

Digitized by Google

ne s'agissait pas entre eux de ses mœurs, mais de la foi; qu'enfin, quel qu'il eût été devant Dieu et devant les hommes, et qu'il fût peut-être encore devant Dieu, il parlait pour l'Eglise, mais qu'il n'était pas l'Eglise, et qu'ainsi sa cause ne dépendait pas de la sienne. Qu'on est fort avec la vérité et l'humilité (45)!

Mais poursuivons l'histoire de notre héros et de ses victoires.

A ses ouvrages contre le manichéisme succédèrent ses premiers écrits contre le paganisme. Je dis *ses premiers*; car le grand ouvrage de la *Cité de Dieu*, qu'il composa plusieurs années après, a aussi le même objet (46).

Il y avait encore beaucoup de païens mêlés parmi les chrétiens, et au milieu de Rome même, dans le V^e^ siècle de l'Eglise, qui était celui de saint Augustin. Il y en eut même encore dans les suivants. Mais les païens éclairés et gens d'esprit pouvaient-ils être sincèrement païens? Il paraît d'abord difficile de le penser. Cependant que ne peuvent point, même sur des gens d'esprit, les préjugés de la naissance, à l'égard d'une religion qui favorise les penchants du cœur! Or tel était le paganisme. Il était absurde et insensé, mais flatteur et commode (47).

Quoi qu'il en soit de la sincérité des païens dans leur créance, saint Augustin s'attache moins à leur montrer la fausseté de leur religion, fausseté assez évidente d'elle-même, qu'à leur démontrer la vérité de la religion chrétienne et à en mettre les preuves dans un jour qui la portât aussi jusqu'à l'évidence. C'est dans ces écrits si solidement raisonnés qu'il fait cet argument si célèbre et si digne de l'être, si simple, mais si fort, et d'autant plus fort qu'il est plus simple. La religion chrétienne, dit-il, s'est établie par des miracles ou sans miracles. Si c'est par des miracles, elle est donc certaine. Si c'est sans miracles, elle est certaine encore. Car, si une religion, au-dessus de la raison dans ses mystères, opposée à toutes les passions dans sa morale, prêchée par des hommes sans talents et sans lettres, cruellement persécutée par toutes les puissances; si malgré tout cela, cette religion s'était établie sans miracles, son établissement serait lui-même le plus grand des prodiges. Raisonnement simple, je le répète, mais fort; capable de se faire sentir aux hommes les plus bornés et d'effrayer les plus intrépides. (48)

Saint Augustin écrivit encore contre les donatistes. C'est là qu'il établit si solidement l'unité et l'autorité de l'Eglise catholique. Point de salut, ni hors de l'Eglise, ni dans

(45) Puisqu'il est extrêmement difficile que la charité ne soit pas altérée par les disputes, il faut les éviter autant qu'il est possible, et c'était la disposition de saint Augustin. On sait le différend qu'il eut avec saint Jérôme, et tous les égards qu'il y observa; ils étaient bien dûs à un aussi grand homme. Saint Augustin n'avait peut-être pas moins de vivacité que saint Jérôme, et celui-ci n'avait pas moins de piété que saint Augustin. Cependant (il faut en convenir) il y a moins de modération dans les écrits polémiques de saint Jérôme; il en convenait lui même, et s'en accusait. De son côté saint Augustin voyait avec peine et avec crainte cette tache légère dans un saint et dans un savant qui rendait de si grands services à l'Eglise. Lui parlant dans une de ses lettres (c'est la 73^e^) de son différend avec Rufin, il lui dit que *cet exemple lui fait peur*; et venant ensuite à son propre différend avec saint Jérôme, il ajoute, qu'il vaudrait bien mieux laisser là toutes les contestations de doctrine, que d'altérer le moins du monde la charité. *Si non possum dicere quid mihi emendandum videatur in scriptis tuis, nec tu in meis, nisi cum suspicione invidiæ, aut tædione amicitiæ, quiescamus ab his, et nostræ vitæ salutique parcamus.* — Telle était aussi la disposition d'un des plus grands hommes du dernier siècle, d'un célèbre disciple de saint Augustin (M. Nicole — le janséniste Nicole! *l'Editeur*); disposition qui, jointe à son extrême modération dans les opinions mêmes, aussi bien que dans la manière de les défendre, le fit bientot renoncer à des disputes auxquelles il avait pourtant eu une part si glorieuse.

(46) Il le commença vers l'an 413, mais il ne l'acheva que vers l'an 426.

(47) J'ai honte, dit saint Augustin, dans le livre de la *Cité de Dieu*, j'ai honte de réfuter ce qu'on n'a pas honte de croire, et même de défendre. *Jam pudet me ista refellere, cum eos non puduerit ista sentire, cum vero ausi sint ista etiam defendere.* Au reste, les nouveaux platoniciens, cette secte si chère à l'empereur Julien, avaient dégagé le paganisme, au moyen des allégories, de ses absurdités les plus grossières. Il paraît même qu'ils reconnaissaient l'unité de Dieu, et qu'ils ne regardaient que comme des emblèmes de ses différents attributs, les différentes divinités qu'adorait la multitude. Ainsi cet empereur, Porphyre, Plotin, les deux Maxime, et plusieurs autres philosophes, étaient plutôt déistes que païens, quoique, par un reste de paganisme, ils donnassent encore dans les superstitions les plus ridicules: il est sûr du moins qu'ils n'étaient point athées. Il l'est aussi qu'ils étaient très-superstitieux, et même très-sincèrement magiciens. Ceux qui le nient, parce qu'ils ne peuvent comprendre que des gens de beaucoup d'esprit, des philosophes, crussent tant de sottises et de folies, ceux-là, dis-je, ne sont pas eux-mêmes assez philosophes, ne connaissent pas assez l'homme, et de plus ne sont pas assez versés dans l'antiquité. La connaissance des faits préviendrait beaucoup de raisonnements très-faux, quoique spécieux.

(48) Saint Augustin donne encore un autre tour à ce raisonnement. Ce sont, dit-il, trois choses incroyables, que Jésus-Christ soit ressuscité; que le monde l'ait cru; que quelques hommes méprisables et ignorants le lui aient persuadé, et aux savants mêmes. Les incrédules ne veulent pas croire la première de ces vérités; ils voient la seconde, et ils ne sauraient l'expliquer que par la troisième, c'est-à-dire par les miracles dont ces hommes si méprisables en apparence ont accompagné leurs discours. Saint Chrysostome a aussi employé le premier de ces deux arguments, qui pour le fond sont les mêmes. (*Voyez* l'homélie 6 *sur la première Epître de Saint Paul aux Corinthiens*, chap. 2.) Dieu, dit encore saint Augustin, a fait annoncer par des hommes très-simples à des hommes très-éclairés, des choses infiniment au-dessus de la raison, et ces hommes très-éclairés les ont crues. Donc ces hommes très-simples ont confirmé leur prédication par des miracles. Donc ces choses infiniment au-dessus de la raison, ne sont pourtant pas contre la raison. Si elles l'étaient, des hommes très-éclairés l'eussent bien vu, et par conséquent n'eussent pas cru.

Digitized by Google

l'Eglise même, sans l'obéissance à l'Eglise. Malheur à ceux qui s'en séparent ou qui méritent qu'on les en sépare! C'est dans ces écrits contre les donatistes qu'on trouve ce mot si célèbre encore : Je reçois de l'Eglise tous les articles de ma foi. Je reçois d'elle tous les livres saints ; et sans son autorité, je ne croirais pas à l'Evangile même : *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ catholicæ commoveret auctoritas.*

Saint Augustin écrivit aussi contre les ariens (il en restait encore), contre les apollinaristes, les ..... mais je m'arrête, mes frères; il est inutile de faire une liste de noms inconnus à la plupart de ceux qui m'écoutent, plusieurs de ces hérésies n'ayant formé que des sectes peu nombreuses, et aucune ne subsistant plus depuis un grand nombre de siècles. Ainsi périront, les unes plutôt, les autres plus tard, ainsi périront, jusqu'à être entièrement oubliées, toutes celles qui, depuis saint Augustin jusqu'à nos jours, ont osé, ou dans la suite oseront encore s'élever contre l'Eglise. Toujours on pourra dire à l'Eglise, comme au Dieu même qui l'a fondée : Tout périt, et vous seule demeurez : *Ipsi peribunt, tu autem permanes.* (*Psal.* CI.) *Mille tomberont à sa gauche, et dix mille à sa droite;* seule elle restera. Seule, au milieu des débris et des ruines de toutes les sectes qu'elle aura foudroyées, elle y sera assise comme sur les trophées de ses victoires.

Mais parmi les travaux innombrables de saint Augustin contre les hérétiques de son temps, travaux qui ont fait dire de lui qu'il était le plus savant de tous les saints, comme il était le plus saint de tous les savants (49). Parmi tous ses travaux, dis-je, il en est qui méritent un détail plus étendu que ceux dont je viens de vous parler, je veux dire ce qu'il a fait contre le pélagianisme et pour la grâce. C'est là principalement que vous m'attendez tous, mais peut-être par des motifs bien différents. Puissé-je remplir l'attente des vrais disciples du saint docteur! De votre côté renouvelez votre attention. La matière l'exige par son importance et par sa difficulté.

SECOND POINT.

Je dis donc, mes frères, que saint Augustin, défenseur de toutes les vérités de la foi, l'a été spécialement de celle de la grâce; *magnificus defensor gratiæ;* c'est ainsi que l'appellent les papes et les conciles. Je dis que ç'a été là comme sa vocation particulière; et que son titre distinctif parmi tous les autres docteurs de l'Eglise, c'est celui de Docteur de la grâce.

Qu'il l'a bien mérité, ce titre si glorieux, et peut-être le plus glorieux de tous! Qu'il l'a bien remplie cette vocation si difficile, et peut-être la plus difficile de toutes! Je m'explique.

La doctrine catholique sur la grâce est entre deux erreurs opposées : l'une qui défend la liberté, mais aux dépens de la grâce; l'autre qui défend la grâce, mais aux dépens de la liberté. Quelle habileté, quelle sagesse ne fallait-il donc pas, surtout lorsque ces grandes questions commencèrent d'être agitées, pour s'éloigner également de ces deux extrémités en se tenant dans un sage milieu; pour marcher d'un pas ferme et sûr entre ces deux écueils, sans se briser contre l'un ou contre l'autre! Or, saint Augustin l'a fait exactement, en cela d'autant plus admirable, que bien d'autres ne l'ont pas fait, même après lui, et malgré tous les secours qu'il leur avait fournis pour le faire. On peut appliquer aux trésors de la grâce cette forte et sublime expression de l'Ecriture : Dieu a mis des abîmes dans ses trésors : *Ponens in thesauris abyssos.* (*Psal.* XXXII.) Pélage, homme d'esprit et de savoir (50); mais l'esprit et le savoir sont de toutes les sectes; Pélage réglé dans ses mœurs; mais les mœurs les plus réglées ne supposent pas toujours l'humilité, la défiance de soi-même, la droiture; Pélage, dis-je, voulut sonder ces abîmes et y périt. Il ne lui était permis tout au plus que de les regarder, et de s'écrier à cette vue avec saint Paul : *O profondeur!* (*Rom.*, XI.) Il chercha à comprendre ce qu'il ne fallait que croire, le péché originel, la prédestination gratuite, une grâce maîtresse souveraine de

(49) Un païen nommé Volusien (c'est le même que j'ai déjà cité), homme distingué par sa naissance, ses richesses et son savoir, depuis chrétien et préfet de Rome, écrivit à saint Augustin qui avait offert de répondre à ses difficultés, et lui en proposa en effet plusieurs. Il finit sa lettre (c'est la 135e parmi celles de saint Augustin) en disant : « On tolère en quelque sorte l'ignorance dans les autres ecclésiastiques; mais quand on vient à l'évêque Augustin, on croit que tout ce qu'il ignore, manque à la religion. » *Utcunque absque detrimento cultus divini in aliis sacerdotibus toleratur inscitia; at cum ad antistitem Augustinum venitur, legi deest quidquid contigerit ignorari.*

(50) « Il demeura très-longtemps à Rome, y fut connu de beaucoup de gens, acquit une grande réputation de vertu, et fut aimé de saint Paulin, et estimé de saint Augustin. Il fut aussi renommé pour sa doctrine, composa quelques ouvrages, » etc. (FLEURY.) Il est à remarquer que saint Jérôme et saint Augustin parlent très-différemment de Pélage, c'est-à-dire, que saint Jérôme le rabaisse beaucoup à tous égards, et qu'au contraire saint Augustin parle très-avantageusement de son esprit, de son savoir, et de son style; mais ces deux Pères s'accordent sur son caractère. Pélage, selon l'un et l'autre, était faux, artificieux, menteur, etc. « Il prenait grand soin, dit M. l'abbé Fleury, de dissimuler ses erreurs. Il les faisait proposer plus clairement par ses Disciples, pour voir comment elles seraient reçues, etc. » Il commença à les manifester dans une conversation où un evêque rapporta le mot célèbre de saint Augustin dans ses *Confessions :* Seigneur, donnez ce que vous commandez, et commandez ce que vous voudrez : *Da quod jubes, et jube quod vis.* Pélage s'éleva avec force contre ces paroles, et jusqu'à reprendre, dit M. Fleury, celui qui les avait rapportées. Sans doute que dans la suite il sut mieux dissimuler et se contraindre davantage. Le principal disciple de Pélage fut Célestius. Ils avaient tous deux, dit M. Fleury, beaucoup d'esprit et de subtilité; mais Célestius était plus libre et plus hardi.

Digitized by Google

la volonté, sans intéresser sa liberté; et il cessa de croire tous ces points de la foi parce qu'il n'avait pu les comprendre. Tous ceux qui l'imiteront s'exposeront au même danger, au danger de perdre la foi catholique, ou sur la liberté ou sur la grâce; du moins au danger de l'altérer par quelqu'un de ces systèmes où une vaine philosophie a plus de part qu'une solide théologie, au danger même de perdre la foi tout entière; car si l'on rejette un de ces dogmes comme incompréhensible, pourquoi conserverait-on les autres qui ne le sont pas moins? Ainsi une incrédulité générale a souvent été la suite funeste d'un seul doute volontaire et réfléchi sur un article particulier de la foi; une seule pierre ébranlée dans l'édifice en a entraîné la ruine (51.)

Mais pour revenir à l'hérésie pélagienne, elle ralluma tout le zèle d'Augustin, zèle toujours si vif contre tout ce qui s'écartait de la foi. Quoique déjà dans un âge avancé, *sa jeunesse se renouvela comme celle de l'aigle* (*Psal.* CII), et avec elle tout ce beau feu qui l'avait animé dans ses premiers combats. C'est qu'il s'agissait de cette grâce à laquelle il devait tout, et dont il attendait encore tout; elle n'est pas moins nécessaire aux justes qu'aux pécheurs. Ainsi, excité à la foi par la reconnaissance et par l'intérêt, si je puis me servir de ce mot, il fit encore plus pour défendre et assurer à jamais ces dogmes précieux de la grâce, sa nécessité, sa gratuité, son efficacité, qu'il n'avait fait pour toutes les autres vérités de la religion. En vain, le plus grand nombre des partisans de Pélage abandonneront-ils leur chef dans ce qu'il y avait de plus grossier, pour ainsi dire, dans ses erreurs, et de plus évidemment contraire à la doctrine catholique; le zèle d'Augustin n'en sera point ralenti. Les vérités qu'ils rejettent encore lui paraissent aussi importantes que celles qu'ils ont enfin été forcés d'admettre, parce qu'elles sont aussi certaines. Il veut la confession de la grâce en son entier; et les semi-pélagiens le trouvent aussi ardent à les poursuivre, aussi ferme à ne leur rien céder, aussi inexorable, si je puis m'exprimer ainsi, à exiger d'eux tout ce qu'ils devaient à la foi de l'Eglise, que l'avaient trouvé les pélagiens mêmes. Que dis-je! ils le trouvent plus ardent, plus ferme, plus inexorable encore, parce que, plus capables de séduire, ils sont plus dangereux. En vain, ces nouveaux hérétiques cherchent-ils à déguiser leurs erreurs sous des expressions spécieuses, sous celles mêmes de la foi; Augustin, en qui la lumière égale le zèle, démêle tous leurs artifices et les met dans le plus grand jour. Ils ne tromperont plus, même parmi les plus simples, que ceux qui voudront bien être trompés et qui dès lors mériteront de l'être.

Mais enfin en quoi consiste donc, selon saint Augustin, l'accord de la grâce et de la liberté? car c'est la grande difficulté à résoudre. Que dis-je! Il n'a point cherché à la résoudre. Il n'a point cherché à accorder la liberté et la grâce; ou, pour parler plus juste, il n'a point cherché, non plus que saint Paul, à expliquer comment elles s'accordent. Je propose donc autrement la question, et je dis: Que faut-il croire selon saint Augustin, et selon l'Eglise, dont il est l'oracle en cette matière; que faut-il croire sur ces deux points de la liberté et de la grâce, fût-il impossible à la raison humaine d'en comprendre l'accord? (52.)

Il faut croire en premier lieu sur la grâce,

(51) Sur les matières dont il s'agit, les plus grandes difficultés se retrouvent dans tous les systèmes, et leur sont communes. Il reste dans tous de l'incompréhensible; et le pélagien même, pour peu qu'il soit pressé, doit s'écrier avec saint Paul, *o altitudo!* aussi bien que le catholique. La seule permission du péché sera toujours une difficulté insoluble, parce que Dieu ayant pu empêcher le péché sans détruire la liberté, il paraît en être l'auteur; mais le mot de saint Paul suffit à la foi, et dès lors doit suffire à la raison, qui prescrit elle-même la soumission à la foi. Cette soumission comprend deux choses: la première, croire les vérités révélées, quoiqu'on en ignore le *pourquoi* et le *comment*, ce qui ne devrait pas être difficile. La seconde, réprimer la curiosité de savoir ce *pourquoi* et ce *comment*, ce qui peut coûter davantage. Cependant, combien de vérités naturelles sur lesquelles cette curiosité n'est pas plus satisfaite!

(52) Les pélagiens traitaient les catholiques de manichéens sur plusieurs points, et en particulier sur la liberté. Julien insiste beaucoup sur cette accusation, et saint Augustin la réfute avec force, moins pourtant par des raisonnements et des explications, que par le désaveu net et précis d'une conséquence qui pourrait paraître s'ensuivre de la doctrine catholique; conséquence, si elle était juste, et, à plus forte raison, si elle était avouée, infiniment plus dangereuse que le pélagianisme même. Nier la grâce, ce serait être hérétique. Nier la liberté, ce serait être de plus un très-pernicieux citoyen. Au reste, à ne juger de saint Augustin que comme d'un écrivain ordinaire, sur les règles de la critique et du bon sens, et laissant là sa qualité de Père de l'Eglise, il est du moins à présumer, qu'ayant été de la secte des manichéens qui niaient la liberté, et l'ayant ensuite défendue contre ces hérétiques, un homme aussi sage que lui aura écrit sur ce dogme avec une extrême circonspection, lorsque depuis il en aura été question entre lui et les pélagiens. Les deux hérésies opposées sur la matière dont il s'agit ici, consistent dans les fausses conséquences qu'on tire, ou d'une vérité que la nature dicte, la liberté; ou d'une vérité que la religion enseigne, la nécessité et le pouvoir de la grâce. Le principe du pélagien est que l'homme est libre; celui du calviniste est que l'homme ne peut rien sans la grâce. Le pélagien n'est que philosophe. Le calviniste rigide est, en quelque sorte, trop théologien. Mais son hérésie si déraisonnable est, de plus, je le répète, infiniment dangereuse. Elle peut mener (on l'a remarqué avant moi), à une sorte de tranquillité après le péché, et d'inaction dans l'état du péché. Elle peut être un obstacle à la conversion, en empêchant d'abord la *contrition*, et ensuite le *bon propos*. La *contrition* n'est pas un simple regret; c'est un repentir. Or, si la doctrine du calviniste laisse subsister les motifs du premier, elle anéantit ceux du second. De même, le *bon propos* n'est pas un simple désir de ne plus pécher; c'est une ferme résolution aux efforts nécessaires pour ne plus pécher effectivement. Or, si cette doctrine laisse désirer, elle peut empêcher d'agir en faisant regar-

Digitized by Google

que de nous-mêmes et sans Jésus-Christ nous ne pouvons rien. C'est Jésus-Christ lui-même qui le dit: *Sine me nihil potestis facere* (*Joan.*, XV); et de peur que cette expression si générale et si absolue, en n'excéptant rien et en comprenant tout, ne parût dire trop, saint Paul la développe et la confirme, en disant que de nous-mêmes nous ne pouvons pas même former une seule bonne pensée: *Non sumus sufficientes cogitare aliquid à nobis quasi ex nobis* (II *Cor.*, III); que tout notre pouvoir vient de Dieu; *Tota nostra sufficientia ex Deoest* (*Ibid.*); que s'il donne les bonnes pensées, à plus forte raison donne-t-il les bons désirs et les bonnes actions; et qu'en un mot il opère en nous le vouloir et le faire: *Operatur in nobis velle et perficere.* (*Philip.*, II.) Voilà ce qu'il faut croire sur la grâce; ce que Pélage combattait pourtant; ce que bien d'autres ont combattu plus ou moins après lui, et ce que l'orgueil combat encore secrètement dans tous les cœurs; car (on l'a dit avant moi) l'homme né vain et présomptueux, dès-lors est né pélagien; le sentiment de sa liberté, sentiment juste, liberté très-réelle, contribue encore à l'illusion que le cœur fait sur cela à l'esprit (53).

Mais que faut-il croire en second lieu sur la liberté? Il faut croire que quand Dieu opère en nous, nous coopérons; que quand il nous fait vouloir et faire le bien, nous le voulons, nous le faisons librement, et d'une liberté qui exclut non-seulement la contrainte, *Noli cogitare te invitum trahi*, dit saint Augustin, mais encore la nécessité, *non necessitas*, ajoute ce Père, *non obligatio.*

Et pour vous faire sentir nettement, mes frères, (permettez cette courte explication aux malheureuses contestations qui nous divisent, et sur lesquelles vous avez peut-être besoin d'être instruits); pour vous faire sentir nettement la différence précise de ces deux expressions, le *libre* et le *volontaire*, la *contrainte* et la *nécessité*, lorsque nous désirons le bonheur en général, c'est volontairement, mais ce n'est pas librement; c'est sans *contrainte*, mais ce n'est pas sans *nécessité*. Ce désir du bonheur est inséparable de notre volonté, de notre nature. Il est donc aussi *nécessaire* que *volontaire;* il n'est pas *libre.* Mais quand par la vertu nous cherchons notre bonheur en Dieu seul; quand nous désirons Dieu comme la véritable, ou plutôt comme l'unique source de notre bonheur, alors ce désir, quoiqu'il ne puisse nous venir que de Dieu, est aussi *libre* que *volontaire.* Alors nous aimons Dieu d'un amour de choix; nous avons le mérite du choix, et Dieu se donne à nous pour nous récompenser de l'avoir choisi. Mais reconnaissons en même temps, dit encore saint Augustin, reconnaissons que notre choix est l'effet de celui de Dieu; que nous ne le choisissons que parce qu'il nous a choisis le premier; et qu'en couronnant les mérites de ses élus, il couronne ses propres dons. En un mot, quelque système que l'on fasse, il faut toujours en revenir à attribuer à Dieu tout l'ouvrage du salut; il faut toujours que le résultat et la conséquence de tout système soient de donner tout à Dieu, *ut totum detur Deo.* C'est un mot de saint Cyprien, que saint Augustin cite et répète souvent avec complaisance. Mais saint Cyprien ne l'avait dit lui-même qu'après saint Paul. Qu'avez-vous, demandait cet Apôtre, que vous n'ayez pas reçu? *Quid habes quod non acceperis?* (I *Cor.*, IV.) Disons donc, mes chers frères, après ces grands saints, et disons-le de tout notre cœur; Que tout soit donné à Dieu, *totum detur Deo*; et ne cherchons pas à en savoir davantage.

Mais les vérités de la grâce ne sont-elles que des vérités de spéculation, et n'y a-t-il point de conséquences à en tirer pour la pratique? Sans doute il y en a, et voici les deux principales: demander la grâce et n'y point résister.

Plût à Dieu qu'il fût vrai qu'on ne résiste point à la grâce! Mais le contraire n'est que trop certain, que trop prouvé par une fatale et continuelle expérience; et saint Augustin ne l'éprouva que trop lui-même. Oui, mes frères, je puis vous dire, comme saint Etienne le disait aux Juifs, et vous ne m'en désa

der l'action comme inutile, et même comme impossible. En un mot, elle peut faire dire dans le cœur: *La grâce m'a manqué, et je l'attends.* Mais il y a plus encore. En présentant, comme dogme de foi, un système qui révolte également l'esprit et le cœur, on augmente la difficulté de croire la religion. Disons-le nettement. Le calvinisme rigide conduit au déisme, à l'athéisme même. Les systèmes durs sont dans la religion ce que le despotisme est dans la politique. Au reste, la plupart des protestants ont abandonné les opinions de Calvin sur la prédestination, la réprobation et la grâce, quoique si solennellement renouvelées et confirmées par le fameux synode de Dordrecth; et aujourd'hui on trouverait plutôt parmi eux des *arminiens* que des *gomaristes.* Les luthériens ont encore plus généralement abandonné Luther sur les mêmes matières. Sur la discrétion avec laquelle saint Augustin veut qu'on parle au peuple des vérités de la grâce, on peut voir le livre *du don de la Persévérance*, chap. 22 et 23, ou l'extrait qu'en donne M. l'abbé Fleury, tome V, pag. 643 de l'édition in-4°. C'est là que saint Augustin dit encore qu'il faut exhorter les simples fidèles à laisser ces sortes de disputes aux savants, et, comme dit le P. Fleuriau, dans l'extrait déjà cité, à abandonner aux scholastiques le soin de concilier ces deux points de la foi (le double dogme de la grâce et du libre arbitre) comme ils voudront, ou comme ils pourront. Je les y exhorte donc aussi de tout mon cœur.

(53) Malgré les objections subtiles de quelques philosophes contre la liberté, le sentiment en est si vif dans tous les hommes, que je ne puis croire qu'aucun de ces philosophes ait véritablement douté s'il était libre, ou s'il ne l'était pas. On pourrait donc dire des *fatalistes*, comme on l'a dit des *pyrrhoniens*, que c'est une secte de menteurs. Les discussions métaphysiques sur la liberté sont à la portée de peu de lecteurs. Ceux qui en seraient curieux et capables, peuvent consulter l'ouvrage intitulé: *Examen du fatalisme*, etc., par M. l'abbé Pluquet, ouvrage excellent, et où la matière de la liberté est traitée avec autant de netteté que de profondeur. Il est en trois volumes in-12; à Paris, 1757.

Digitized by Google

vouerez pas au fond de vos cœurs, vous résistez toujours au Saint-Esprit: *Vos semper Spiritui sancto resistitis.* (*Act.*, VII.) Sans cela il y a longtemps que vous seriez tous convertis. N'y résistez donc plus. Voulez-vous que la mort vous surprenne au milieu de vos résistances? Deux fois sur le point de mourir avant sa conversion, Augustin fut conservé par une suite des grands desseins que la Providence avait sur lui; elle n'en a pas sans doute de pareils sur aucun de nous, et de tels événements sont moins des exemples, que des miracles.

Mais (et voici l'autre conséquence pratique de la doctrine de la grâce si tout vient de Dieu, il faut donc lui demander tout; et en un mot la nécessité de la grâce est le fondement du précepte de la prière comme le précepte de la prière est à son tour la preuve de la nécessité de la grâce. Mais la prière est elle-même une grâce qu'il faut demander comme toutes les autres. Un pécheur a demandé à Dieu sa conversion, et il se convertit. Comment cela s'est-il fait, dit encore saint Augustin? Cela s'est fait, répond-il, parce que Dieu lui a également donné et l'effet de sa prière et la prière même; *impertito orationis affectu et effectu.*

Prions donc, mes frères, prions tous, et prions à proportion du besoin que nous avons de la grâce. Priez, mes frères, dans le monde, parce que le salut y est plus difficile. Priez, Mesdames, dans le cloître, parce que la vertu y doit être plus parfaite. Prions tous, afin d'être chacun dans notre état ce que saint Augustin fut dans le sien. Mais en priant pour nous-mêmes, prions encore pour les autres. Demandons la paix de l'Eglise. Hélas! la grâce qui devrait nous unir, est devenue elle-même un sujet de division. On ne parle que de la grâce; mais est-ce toujours elle qui en fait parler? Et tandis que l'esprit s'en occupe le plus, le cœur est-il également rempli de cette charité pour Dieu et pour le prochain, qui est le principal don de la grâce? Puisse du moins cette divine charité unir tous les cœurs sur la terre, en attendant que la vérité parfaitement connue dans le ciel, réunisse tous les esprits!

Que ne me reste-t-il assez de temps, mes frères, pour vous parler de saint Augustin comme évêque (54)! Il est vrai que je l'ai déjà fait en partie, en vous parlant de lui comme prédicateur et comme théologien, puisqu'un des principaux devoirs d'un pasteur est de nourrir son troupeau de la parole de Dieu; de le préserver du poison de l'erreur par ses écrits aussi bien que par sa voix; de le défendre contre les loups ravissants, expression par laquelle les livres saints désignent surtout les hérétiques, et, en général, de garder et de défendre le dépôt de la sainte doctrine contre tous ceux qui osent y donner atteinte. Mais il est des devoirs plus particuliers encore à l'épiscopat que ceux dont je viens de parler, et dont vous avez vu que saint Augustin s'était bien acquitté. Il est des qualités plus épiscopales encore que la grande éloquence et le profond savoir. En un mot, quoiqu'un évêque doive avoir toutes les vertus, et les avoir dans le degré le plus éminent, parce que l'épiscopat est un état de perfection, et qu'un pasteur doit être en tout le modèle de son troupeau, il en est pourtant de plus essentielles et de plus spécialement propres à cette dignité les unes que les autres. Or, saint Augustin remplit tous ces devoirs; il rassembla toutes ces qualités et toutes ces vertus; le zèle sans indiscrétion et sans imprudence; la prudence sans timidité et sans irrésolution, sans défiances mal fondées, et sans ces odieuses et petites finesses qui marquent à la fois un cœur faux et un esprit borné; une vigilance active et paisible à la fois, aussi éloignée de l'inquiétude que de la négligence; l'attention aux détails, mais à proportion de leur importance; attention qui voit les minuties mêmes, si je puis employer cette expression, mais qui les voit pour ce qu'elles sont et ne s'y arrête pas; la délicatesse de conscience sans vains scrupules; la douceur sans mollesse; la fermeté sans dureté; la constance sans opiniâtreté; l'affabilité, la popularité même, sans bassesse et sans indécence; la noblesse d'âme sans hauteur; l'estime et la confiance pour ses coopérateurs dans le ministère, mais uniquement fondées sur le mérite, et non l'effet d'un simple goût, ou même d'une prédilection obtenue par de basses complaisances ou par d'adroites flatteries; une sage défiance de soi-même qui fasse recevoir, demander même des conseils, mais sans se laisser gouverner; enfin une charité prodigue avec discernement, et un désintéressement à toute épreuve.

Vous voyez, mes frères que cet assemblage de qualités et de vertus épiscopales, exemptes des défauts qui les déparent trop souvent, tel en un mot qu'il était dans Augustin, serait seul une assez riche matière pour un discours entier; mais celui-ci n'est peut-être déjà que trop long. Ainsi, revenant aux vœux que je formais tout-à-l'heure pour vous et pour moi, à l'occasion de la grâce que saint Augustin a si glorieusement défendue, je finis par celui qui les renferme tous, et je dis: puisse, mes chers frères, puisse la grâce nous conduire tous à la gloire éternelle! Ainsi soit-il.

(54) Saint Augustin fut ordonné évêque, au mois de décembre de l'an 395, comme coadjuteur de Valère, qui le demanda. Il était alors entré dans sa quarante-deuxième année.

PANÉGYRIQUE V.

SAINT-THOMAS DE VILLENEUVE,

Prononcé dans l'église de l'Hôtel-Dieu de Saint-Malo, en 1752.

Beatus vir qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris. Quis est hic? et laudabimus eum. Eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia sanctorum. (*Eccli.*, XXXI.)

Digitized by Google

Heureux l'homme qui n'est point allé après les richesses, et qui n'y a point mis son espérance! Qui est-il? et nous le louerons. L'Eglise racontera ses aumônes.

Accomplissons les oracles de l'Ecriture; justifions la vérité de ses promesses en célébrant par de justes éloges la mémoire de ceux qui, attachés à leurs frères par les liens de la charité, et détachés de leurs richesses par l'esprit de pauvreté, les ont répandues avec abondance dans le sein des pauvres. *Ils ne sont point allés après les richesses*, c'est-à-dire, qu'ils ne les ont point désirées; et voilà leur première gloire : *Beatus vir qui post aurum non abiit.* Mais quand les richesses sont venues à eux, ils ne les ont reçues que pour les renvoyer vers les pauvres par d'abondantes aumônes. Voilà le comble de leur mérite, et le digne sujet des louanges dont l'Eglise les honore. *Eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia sanctorum.*

Qui jamais les a mieux méritées, ces louanges, Mesdemoiselles (55), que votre saint instituteur? L'amour de la pauvreté et des pauvres n'a-t-il pas fait son principal caractère; et n'était-il pas en lui au plus haut degré?

Ce double amour le fit renoncer à ses biens aussitôt après la mort de son père. Quelques années après il embrassa la vie religieuse, qui, selon son véritable esprit, est la pratique de la pauvreté la plus exacte; et lorsque ses vertus l'eurent tiré du cloître et élevé à l'épiscopat, il joignit à cette parfaite pauvreté dont il ne se relâcha jamais, la charité la plus étendue. Il ne se consola de sa dignité que parce qu'elle lui procurait les moyens d'exercer sa vertu favorite; de satisfaire, si je puis m'exprimer ainsi, sa plus forte passion, je veux dire son amour pour les pauvres; et il fit voir ainsi à la fois, dans le même homme et dans le même temps, le plus pauvre de tous les religieux et le plus charitable de tous les évêques.

C'est, mes frères, sous ces deux qualités de religieux et d'évêque que je veux vous le faire considérer. Elles ont partagé sa vie; elles seront donc le partage le plus naturel de son éloge. Par-là vous connaîtrez saint Thomas de Villeneuve tout entier. Je m'arrêterai principalement sur celles de ses actions où son caractère particulier est plus marqué; mais j'en toucherai aussi quelques autres, qui ne sont ni moins édifiantes, ni moins admirables. Je m'étendrai sur son immense charité, sans oublier ses autres vertus. Elles y ajoutaient un nouvel éclat, et le recevaient d'elle à leur tour.

Mais on ne loue dignement les saints, et l'on n'entend utilement leur éloge, que par le secours du même Esprit qui les a sanctifiés; implorons-le donc par l'entremise de la plus sainte de toutes les créatures, en lui disant: *Ave, Maria, etc.*

(55) Les demoiselles Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Saint-Malo.

PREMIER POINT.

Jamais l'Eglise n'eut plus besoin d'hommes pieux et savants, que dans le siècle qui vit naître le grand saint dont j'entreprends l'éloge (56). Alors sortirent du fond des enfers ces funestes hérésies qui arrachèrent tant de vastes provinces à l'empire de Jésus-Christ. Jusque-là on avait toujours dit: *L'Eglise est infaillible. Il n'y a donc point d'erreurs dans sa doctrine.* Alors parurent des hommes orgueilleux qui dirent: *Il y a des erreurs dans la doctrine de l'Eglise. L'Eglise n'est donc pas infaillible.* Sur ce principe, tous les dogmes de la foi furent rappelés à un nouvel examen. Que dis je! Ils furent soumis à l'examen de chaque particulier, et chacun se crut maître de se faire une religion à son gré. Delà cette multitude de sectes divisées entre elles, mais unies contre l'Eglise, et que nous voyons encore répandues dans les royaumes voisins.

Mais quelle fut la cause d'un événement si déplorable? Quelle fut la source de ces torrents furieux qui, inondant nos campagnes, portèrent partout la désolation et l'horreur? Cette cause, mes frères, cette source, ce fut l'ignorance et la corruption où étaient presque également plongés (le dirai-je?) et le peuple et le prêtre.

A la faveur de cette nuit de l'ignorance et du péché, l'homme ennemi, comme parle l'Ecriture, vint semer l'ivraie dans le champ du Seigneur. Les nouveaux hérésiarques profitèrent du mépris dans lequel étaient tombés plusieurs ecclésiastiques, pour faire mépriser l'Eglise même, et rejeter ce qu'elle enseigne; et Dieu le permit par un de ces jugements terribles en conséquence desquels il punit le mal par le mal. Il permit la séduction pour punir la corruption, et celle-ci favorisa l'autre. Il permit que la foi fût enlevée aux peuples, parce qu'ils la déshonoraient par leurs mœurs.

En ces temps malheureux naquit Thomas de Villeneuve. Dieu voulut l'opposer au vice et à l'erreur; et il le prépara à remplir cette double destination par tout ce qui pouvait l'en rendre capable; par la conservation même de son innocence; (faveur si rare!) par une enfance déjà toute sainte; par une jeunesse exempte des moindres déréglements de cet âge; par une vie toujours irréprochable. Plus le siècle était corrompu, plus cette parfaite sainteté était nécessaire; mais aussi plus elle était admirable.

J'avoue qu'il trouva de grands secours dans la maison paternelle: né d'un père et d'une mère vertueux, il n'y reçut que de salutaires instructions; il n'y vit que de bons exemples. Ils lui donnèrent surtout celui de la charité pour les pauvres; et il en fut d'autant plus touché, qu'ils n'étaient pas riches. Ils pratiquaient à l'envie ce précepte de l'Ecriture: Ne détournez pas vos yeux de

(56) Il naquit dans le diocèse de Tolède, en 1488. Il mourut en 1555, et fut canonisé en 1658.

Digitized by Google

dessus le pauvre (*Eccli.*, IV), de peur que Dieu ne détourne les siens de dessus vous. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup. Si vous avez peu, donnez peu, mais que la disposition du cœur supplée à la médiocrité du don. (*Tob.*, IV.) Alors dans une petite aumône, Dieu en verra une très-grande; car c'est le cœur qu'il regarde (I *Reg.*, XVI), et non pas la main.

Le jeune Thomas, fidèle imitateur de ses charitables parents, eut dès-lors une inclination particulière à l'aumône; et il la faisait en toutes les manières que son âge lui permettait de la faire, quelquefois, il est vrai, avec plus de zèle que de lumière. Aimables imprudences, heureuses fautes que ses parents voyaient avec la plus tendre complaisance! Cependant en louant le bien qu'il faisait, ils ne laissaient pas de lui faire connaître quand il l'avait mal fait. En louant son cœur, ils éclairaient son esprit, et il en profitait. Un cœur charitable est un bon cœur, et un bon cœur est toujours docile.

Les progrès qu'il fit ensuite dans l'étude, égalèrent ceux qu'il avait faits dans la piété. Ses maîtres formèrent son esprit, et l'enrichirent de toutes les connaissances utiles, aussi aisément que ses parents avaient formé son cœur, et l'avaient enrichi de toutes les vertus. Outre que son esprit était digne de son cœur, et que les heureuses dispositions de l'un répondaient aux heureuses inclinations de l'autre, la piété est pour les jeunes gens un grand moyen de réussir dans les différentes choses auxquelles on veut qu'ils s'appliquent, parce qu'elle leur fait un devoir de cette application, et qu'elle peut même suppléer à ce qui manquerait aux talents, en les remplaçant par plus de travail.

Ainsi, pères et mères qui m'écoutez, quand vous n'auriez que des vues humaines sur vos enfants, quand vous ne songeriez qu'à en faire des hommes estimables selon le monde, et habiles dans les différentes professions auxquelles vous les destinez, travaillez toujours à leur inspirer de la piété. Sans elle tout n'est rien, et tout doit s'y rapporter. Mais si vous ne la regardez pas comme une fin, regardez-la du moins comme un moyen. Saint Paul dit *qu'elle est utile à tout; qu'elle a les promesses de la vie présente, aussi bien que celles de la vie future* (I *Tim.*, IV); et l'expérience le confirme. Vous souhaitez que vos enfants deviennent des hommes de mérite dans la profession et dans l'état qu'il embrasseront, des hommes d'honneur dans la société. Ah! mes frères, ils deviendront tout cela plus aisément et plus sûrement, s'ils sont encore hommes de bien. Ils seront plus considérés, plus estimés, plus aimés du monde même, si, avec leur mérite, on leur connaît encore un fonds de religion et de vertu. C'est surtout à la probité qui a de pareils fondemens, que le public donne sa confiance. Que dis-je! Il ne la donne qu'à celle-là; et il a raison. Le vrai chrétien est essentiellement un honnête homme; mais j'ajoute que lui seul peut l'être parfaitement, invariablement et dans tous les cas imaginables, parce qu'il n'y a que la religion qui fournisse des motifs de probité toujours plus forts que tous ceux que l'intérêt et les autres passions peuvent y opposer.

Vous ne me saurez pas mauvais gré, Mesdemoiselles, d'avoir quitté un moment votre saint Patriarche, pour une morale si utile et si importante. Le zèle avec lequel vous vous êtes consacrées au service du public, et avec lequel vous remplissez cet engagement, vous rendra toujours chers les intérêts, même temporels, de la société; et vous êtes, sans doute, aussi persuadées que moi que les meilleurs chrétiens seront toujours les meilleurs citoyens.

Mais pour revenir à saint Thomas de Villeneuve, les progrès qu'il fit dans les sciences, et auxquelles sa piété eut tant de part, le mirent bientôt en état d'en donner des leçons; et il le fit pendant plusieurs années avec la plus grande réputation dans les deux plus célèbres universités d'Espagne.

Cependant Dieu l'appelait à un état plus parfait. Cette réputation qu'il s'était acquise, si propre à l'attacher au monde, ne servit qu'à l'en détacher encore davantage, parce qu'il la regarda comme un danger de plus. Dieu lui donna un sentiment vif de ce danger de la réputation, et même du néant de tout ce qui s'appelle *gloire humaine*. Il lui fit penser fortement que si le salut est la seule chose nécessaire, on ne saurait donc assurer trop son salut; que s'il pouvait se sauver dans le monde, surtout en exerçant une profession aussi honnête, et même aussi utile à l'Eglise que celle d'enseigner les sciences humaines, préparation nécessaire aux sciences ecclésiastiques, il le pourrait encore plus facilement dans le cloître; qu'au reste les connaissances qu'il y apporterait n'y seraient point inutiles, ni déplacées, mais que ne s'en servant alors que pour Dieu directement, et selon les ordres qu'il recevait de ses supérieurs, il s'en servirait avec beaucoup moins de danger que dans le monde (57).

Ces réflexions le frappent, le convainquent, le touchent, le déterminent; et à l'âge de trente ans, un homme fait, un célèbre professeur, un homme dont la vie avait toujours été vertueuse, et qui ne pouvait se reprocher que les fautes inévitables aux plus justes; en un mot, un grand homme et un grand saint va se consacrer à la pénitence dans l'ordre des Ermites de Saint-Augustin; et là, humblement confondu avec de

(57) Un de ses historiens, religieux de son ordre, remarque qu'il blâmait ceux qui, sous prétexte de piété, ne s'appliquaient pas à l'étude, et qu'il regardait comme une erreur de croire que l'étude des lettres ne s'accorde pas avec la dévotion et le recueillement des monastères. (*Vie de saint Thomas de Villeneuve*, par le P. Claude Maimbourg.)

Digitized by Google

jeunes gens, dont plusieurs, quelques mois auparavant, avaient peut-être été ses disciples, il remplit avec eux, et plus exactement qu'aucun d'eux, les exercices du noviciat, exercices souvent mêlés de beaucoup de choses petites et puériles en apparence.

Certainement, mes frères, voilà une entrée dans le cloître dont rien ne peut diminuer les mérites devant Dieu, ni même devant les hommes, et à l'épreuve de la critique la plus sévère et même la plus maligne. Un jeune homme, une jeune personne, quelquefois à peine dans l'adolescence, embrassent la vie religieuse, et on dit : *C'est une saillie d'une dévotion plus vive qu'éclairée, dès lors passagère et qui sera suivie de longs repentirs. C'est un pur effet de la légèreté de l'âge, une des fautes de leur âge. Ils ne savent ce qu'ils font : Nesciunt quid faciunt.* (*Luc.*, XXIII.) On les excuse donc, mais on les plaint.

Si ce sont des personnes plus âgées qui prennent ce parti, on en cherche les motifs, tantôt dans quelque chagrin secret ; et on dit : *C'est une vocation forcée, une vocation de dépit ;* tantôt dans une fortune trop bornée pour procurer un établissement avantageux dans le monde ; et on dit : *C'est une vocation de raison ;* tantôt enfin dans le dessein d'expier par la pénitence une jeunesse déréglée, quelquefois même d'éclatants désordres ; mais on dit encore : *Que dans ces cas là c'est une espèce de nécessité, selon le monde même, que de quitter le monde où l'on s'était déshonoré.*

Il n'y eut rien de pareil à dire sur la résolution que prit Thomas de Villeneuve d'embrasser l'état religieux. Il n'y eut point d'interprétation désavantageuse à y donner ; et elle fut évidemment l'effet de la vertu la plus solide, la plus pure, la plus indépendante de tous motifs humains, ou seulement moins parfaits.

La suite y répondit ; elle en fut une nouvelle preuve ; et un religieux dont la vocation avait été si parfaite, fut un religieux parfait, un religieux humble, mortifié, surtout pauvre d'esprit et de cœur, comme il l'était par état. Mais c'est quand on l'est par état qu'il est quelquefois plus difficile de l'être par l'esprit et par le cœur. Il est dans la nature de l'homme d'aimer plus les différents objets de son attachement lorsqu'il ne les a plus, qu'il ne les aimait, tandis qu'il les avait ; de regretter avec amertume ce qu'il avait sacrifié avec joie, et même de ne commencer à sentir certaines privations que lorsqu'elles cessent d'être volontaires.

Il n'en fut pas ainsi de Thomas de Villeneuve. Ce qui lui avait été permis dans le monde, mais dont il s'était volontairement abstenu, ne lui devint pas plus cher depuis qu'il lui fut interdit dans le cloître. Il pratiqua les conseils de l'Evangile comme il en avait pratiqué les préceptes, parce qu'il n'avait embrassé les premiers que pour mieux observer les seconds ; et le religieux perfectionna encore en lui le chrétien, parce qu'il ne regarda les vœux de la religion que comme un engagement à une observation plus parfaite de ceux du baptême ; et c'est là en effet leur véritable esprit.

J'ai ajouté, mes frères, qu'il fut un religieux mortifié, et il le fut bien au-delà des austérités de sa règle. Elles ne suffisaient pas au zèle qui l'animait pour la pénitence ; et ce zèle l'aurait bientôt enlevé à son ordre et à l'Eglise, en l'enlevant à la vie, si l'obéissance qu'il devait à ses supérieurs ne l'avait arrêté.

Qu'elle fut exacte en tout cette obéissance ! Cette vertu est une suite de l'humilité, et je vous ai dit, mes frères, que saint Thomas fut très-humble ; mais peut-être en est-elle l'exercice le plus difficile et le plus méritoire. Peut-être l'obéissance est-elle le devoir le plus pénible de la vie religieuse. On peut avoir renoncé à tout sans avoir renoncé à sa volonté propre ; et ce renoncement, sans lequel pourtant il n'y a pas de vraie humilité, ce renoncement coûte encore aux plus vertueux. L'habitude qui, à d'autres égards, adoucit le joug, l'appesantit quelquefois à l'égard de l'obéissance. Le corps se fait et se plie à tout, mais l'amour-propre est indomptable. Mille fois vaincu il survit à sa défaite et se révolte encore. Que dis-je ! Souvent il est d'autant plus vivant, que tout le reste est mort. Il renaît de la cendre des autres vices, et de la sienne même. De là ce discours si ordinaire dans la bouche des censeurs de la vertu et, comme ils disent, de la *dévotion*, discours malheureusement trop confirmé par l'expérience : que l'orgueil, l'opiniâtreté, la hauteur, le goût de l'indépendance, de la domination, sont des vices communs parmi les *dévots ;* et qu'en un mot il n'y a rien de plus rare qu'un *dévot* véritablement humble, humble à tous égards, humble surtout d'une humilité qui lui fasse aimer à obéir et à dépendre.

Celle de Thomas de Villeneuve fut universelle. Il la pratiqua en toutes les manières qu'il pouvait et devait la pratiquer ; et on remarqua en lui, selon les occasions et dans les différentes situations où il se trouva, tous les caractères, tous les effets de cette vertu.

Malgré de rares talents et une grande capacité, soit pour les fonctions du ministère ecclésiastique, soit pour le gouvernement des maisons religieuses, il souhaita bien sincèrement et demanda avec les plus vives instances qu'on le laissât, et dans l'obscurité du cloître, sans le montrer au monde, et dans l'état du simple religieux, sans l'élever aux dignités de son ordre. Mais vous sentez bien, mes frères, que ses supérieurs ne doivent pas déférer à son humilité dans aucun de ces points ; l'Eglise et l'ordre de saint Augustin y auraient trop perdu.

Aussi, sans attendre les délais sagement prescrits par les statuts de son ordre pour entrer dans les charges, elles lui furent toutes conférées successivement. Il était bien digne d'une exception ; et faite en fa-

Digitized by Google

veur d'un religieux de ce mérite, elle ne tirait pas à conséquence.

Mais avant même que d'être placé à la tête de ses frères, à peine eut-il reçu la sacerdoce, après deux ans de religion, qu'il fut chargé du ministère de la prédication évangélique. Ses succès y furent si brillants, quoiqu'il ne cherchât point à briller, mais à convertir, que la cour d'Espagne, si brillante elle-même en ces temps-là, voulut partager avec les villes et les provinces le plaisir de l'entendre. Alors régnait à la fois sur l'Espagne et sur l'Allemagne un des monarques les plus fameux dans l'histoire de ces derniers siècles, l'empereur Charles-Quint ; et Thomas de Villeneuve n'eut point d'auditeur plus assidu que ce prince, aussi grand par l'esprit et les connaissances que par la puissance et les exploits ; plus grand encore par le sacrifice qu'il fit dans la suite de tant de couronnes qu'il possédait sur la terre, pour ne s'occuper plus que de celle du ciel dans la retraite d'un monastère. On ne douta point dans le temps que Thomas de Villeneuve n'eût eu beaucoup de part à cette résolution également héroïque et chrétienne, tant par ses prédications pathétiques, que par ses entretiens particuliers avec ce prince, qui l'honorait d'une confiance distinguée (58).

Mais cette confiance si flatteuse, et les brillants succès dans la chaire qui la lui avaient procurée, altérèrent-ils son humilité ? Ils ne servirent au contraire qu'à la rendre plus profonde encore, et dès-lors plus admirable ; plus profonde, parce qu'il travailla d'autant plus à s'abaisser, qu'il se voyait plus élevé par la faveur et par la gloire ; plus admirable, par le contraste de cette vertu avec tout ce qui était de soi-même plus propre à la détruire, si elle n'avait pas été aussi solidement établie. Tel était humble jusqu'à ne voir qu'avec frayeur tout ce qui pouvait exposer son humilité, qui l'a néanmoins perdue, lorsqu'elle a été en effet exposée ; et il y a bien loin encore d'une humilité humiliée, si je puis m'exprimer ainsi, à une humilité honorée. Celle de Thomas de Villeneuve, après l'avoir été par sa faveur auprès du prince, et par sa réputation dans le public, le fut encore par son élévation à l'épiscopat et elle s'y soutint parfaitement, de même que toutes ses autres vertus. Mais combien d'autres n'y fit-il point éclater encore ? C'est ce qu'il me reste à vous faire voir dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Après tout ce que je viens de vous dire, mes frères, de l'humilité de saint Thomas de Villeneuve, vous n'aurez pas de peine à croire que ce fut bien malgré lui qu'il fut élevé à l'épiscopat. Je vous dirais même, si cette expression m'était permise, que ce fut en quelque sorte par *hasard*. Mais à Dieu ne plaise qu'un ministre de la parole divine emploie ce langage faux et profane, et cependant trop ordinaire. A Dieu ne plaise que le mot de *hasard* sorte de sa bouche ; il ne doit connaître que celui de *Providence*. (59.)

Thomas de Villeneuve est nommé par Charles-Quint à l'archevêché de Grenade ; il le refuse ; et son refus est si ferme et si décidé, que l'empereur sent bien qu'il serait inutile de le presser davantage, et qu'il ne veut ni ne voudra jamais être évêque. *C'est un homme*, disait ce prince, *qu'on ne peut refuser quand il demande, ni vaincre quand il refuse ;* et sur cela il avait pris le parti de respecter son humilité, et de ne plus penser à lui pour l'épiscopat. Mais celui qui tient en sa main le cœur des rois, avait d'autres pensées.

En effet, quelque temps après, une nouvelle prélature vient à vaquer, l'archevêché de Valence ; et Charles-Quint veut y nommer un religieux du même nom que notre saint, mais d'un autre ordre. Cependant la Providence qui présidait à ce choix, permit que le brevet fut dressé au nom du P. Thomas de l'ordre de saint Augustin ; soit que l'empereur pensant souvent à ce saint religieux par la grande estime qu'il avait pour lui, eût prononcé, sans le vouloir, le nom de son ordre avec le sien, soit que le secrétaire lui-même se fut mépris. Sur le point de signer, le prince s'aperçoit de l'erreur et en demande la raison. Le secrétaire dit qu'il croit avoir entendu nommer le P. Thomas de Villeneuve de l'ordre de saint Augustin ; mais qu'en tout cas il aurait bientôt dressé un autre brevet. *Non*, reprit l'empereur ; *ce qui est écrit est écrit. Vous avez mieux fait que je n'ai dit, ou j'ai mieux dit que je ne pensais. Cette élection vient de Dieu, puisque j'y ai eu si peu de part.* Ainsi parla Charles-Quint. Et voilà, mes frères, ce qui m'a fait vous

(58) L'historien déjà cité dit : « Qu'après le couvent de Salamanque, saint Thomas de Villeneuve gouverna celui de Valladolid, l'empereur, qui y tenait sa cour, le voulant avoir auprès de lui pour sa consolation particulière. » Prêchant un jour devant ce prince, lorsqu'il n'était encore que simple religieux, il lui adressa la parole, après lui en avoir demandé la permission, sur une affaire qui se traitait actuellement dans le conseil, et l'empereur ne s'en offensa point. L'auditoire fut étonné, et le prince édifié. Au reste, je ne parle de ce trait que comme d'un fait singulier, et non comme d'un exemple à imiter. Ce sont là des choses du siècle et du pays. On peut voir l'historien cité, page 120. — Il allait quelquefois à la cour pour y recommander quelques affaires aux ministres, et même à l'empereur ; mais il s'y conduisait d'une manière qui fit dire au connétable de Castille : *Le Père Thomas est religieux partout.*

(59) On trouvera peut-être le récit suivant déplacé dans un sermon, ou du moins d'un style trop simple pour la chaire. Mais, 1° je crois que quelques récits de faits bien choisis seraient aussi agréables qu'édifiants dans les éloges des saints, et qu'en général les éloges devraient être plus historiques qu'ils ne le sont d'ordinaire ; 2° quoique l'orateur et l'historien doivent narrer d'une manière différente, il faut néanmoins craindre encore plus dans les récits l'emphase et l'enflûre, que trop de simplicité.

Digitized by Google

dire que si l'on pouvait attribuer quelque chose au *hasard*, on aurait pu lui attribuer la nomination de saint Thomas de Villeneuve à l'archevêché de Valence.

Cependant cette circonstance singulière d'une apparence de *hasard*, qui avait fait tant d'impression sur l'empereur pour le faire persister dans la nomination, n'en fit aucune sur notre saint religieux pour la lui faire accepter, et il refusa avec autant de fermeté que la première fois. Mais les ordres de ses supérieurs furent si précis et si absolus, qu'il fallut obéir.

Quel épiscopat n'attendez-vous point, mes frères, d'une pareille résistance? d'une obéissance, si je puis le dire, aussi forcée? d'une humilité qui n'est vaincue que par une autre espèce d'humilité? enfin de toutes les vertus qui jusqu'ici l'ont toujours accompagnée dans Thomas de Villeneuve, et d'autant plus fidèlement accompagnée, qu'elle les lui cachait à lui-même? Car c'est ainsi, c'est surtout en cachant aux saints leurs vertus, que l'humilité les leur conserve.

Cependant la distance est grande encore du saint religieux au saint évêque; et la mesure de sainteté qui suffit à l'un, ne suffit pas à beaucoup près à l'autre. La plupart des vertus du religieux sont nécessaires à l'évêque, et même dans un degré plus éminent, parce que l'épiscopat est l'état de la plus grande perfection; mais combien d'autres ne lui faut-il point encore, dont le seul défaut le rendrait indigne de cette place, quelque sainteté qu'il eût d'ailleurs, en le rendant incapable d'en remplir tous les devoirs! Ajoutons qu'un évêque est infiniment plus exposé qu'un religieux. Il est dans le monde, et il y est dans un rang élevé; double source de danger.

De là il s'ensuit que plusieurs se sont perdus dans l'épiscopat, qui se seraient sauvés dans l'état religieux. Leur vertu faible, aidée des secours qu'on y trouve, s'y serait soutenue. Elle eût suffi pour des obligations faciles et en petit nombre; mais le poids immense des obligations d'un évêque les a accablés. Souvent même leur faiblesse paraît aux yeux de tout le monde. La supériorité de la place découvre l'infériorité du mérite; on les aurait toujours cru dignes d'être évêques, s'ils ne l'avaient jamais été.

Il n'en fut pas ainsi de notre saint archevêque. Après son élévation à l'épiscopat, il en parut plus digne encore qu'auparavant, parce qu'elle servit à le faire mieux connaître. Si l'obscurité du cloître n'avait pu cacher l'éclat de ses vertus, elle en avait pourtant dérobé une partie. Elles parurent alors dans tout leur jour. Elles s'accrurent même avec sa dignité, et se mirent, pour ainsi dire, en proportion avec ses devoirs.

Oui, mes frères, toutes les vertus épiscopales brillèrent dans le nouvel archevêque; l'amour pour l'Eglise, le zèle ardent pour le salut des âmes, la prudence qui règle et qui conduit ce zèle, la vigilance qui en découvre les objets, la force et la douceur qui se prêtent la main dans l'exécution de ce qu'il fait entreprendre; heureuse union par laquelle on est ferme, juste et exact, sans humeur et sans dureté; bon, indulgent, facile même, sans relâchement et sans mollesse.

L'amour de saint Thomas pour son Eglise ne lui permet pas de différer de s'y rendre; il y vole aussitôt après sa consécration. Les instantes prières de sa sainte mère, qui, devenue veuve, s'était dévouée au service des pauvres dans un hôpital, ne peuvent l'engager à se détourner de sa route pour passer quelques jours avec elle. Il le voulait néanmoins d'abord. La nature, quand elle n'est point manifestement contredite par la vertu, a ses droits dans les saints, et peut-être encore plus que dans les autres, parce qu'ils ont naturellement le cœur meilleur, ou que la grâce l'a rendu tel; mais après avoir recommandé la chose à Dieu, comme il avait coutume d'en user en tout, il croit que le Seigneur désire de lui ce sacrifice. Il doit infiniment plus à son épouse, selon l'esprit, à son Eglise, qu'à sa mère, selon la chair; il s'y doit tout entier; et lui dérober un seul moment, lui paraît un crime.

En effet, elle avait le plus grand besoin de la présence de son pasteur. Le peuple, je vous l'ai dit, mes frères, le peuple y était plongé dans l'ignorance et dans la corruption, et le prêtre, je le répète avec douleur, le prêtre était comme le peuple. Saint Thomas fut bientôt témoin lui-même de tous ces maux par l'exacte visite qu'il fit de son diocèse; et par là il en fut le médecin. Les salutaires instructions, les sages règlements, plus que tout cela les saints exemples du pasteur, bannirent peu à peu les vices, et leur firent succéder les vertus. Le diocèse de Valence prit une face nouvelle.

Mais laissons ce que saint Thomas eut de commun avec tous les saints évêques, pour considérer plus particulièrement ce qui a fait son caractère propre et particulier, je veux dire, son amour pour les pauvres, son immense charité et ses abondantes aumônes. Elles lui acquirent le surnom d'*Aumônier*, surnom plus glorieux et plus grand que tous ces titres pompeux dont le monde a décoré ses prétendus héros, surnom qui ne peut être comparé qu'au titre de *Père de la patrie*, et de *Délices du genre humain*, qui a été donné à si peu de souverains; et qui, sans la flatterie, l'aurait été à bien moins encore (60)

(60) Comme saint Thomas de Villeneuve ne refusait aucun mendiant, et que quelques personnes n'approuvaient pas cette sorte d'aumône, il répondit un jour : *C'est le devoir du prince d'empêcher qu'il n'y ait des mendiants; mais c'est le mien de leur donner.* (*Vie de saint Thomas de Villeneuve*, page 168). Cette réponse n'est peut-être pas une règle pour les laïques; mais il me semble qu'elle devrait en être une pour les ecclésiastiques, selon la mesure de leurs facultés, et surtout à l'égard des mendiants qui sont

Digitized by Google

C'est par une aumône abondante qu'il commence son épiscopat, quoiqu'il n'eût encore rien; et voici comment la chose arriva.

Il sort pauvre d'un état pauvre. Il entre dans un autre, qui, quoique destitué, dans les premiers siècles de l'Eglise, de tout éclat extérieur, ne pourrait peut-être s'en passer aujourd'hui; cependant le nouvel archevêque est dépourvu de tout. Son chapitre, auprès de qui la réputation de sa vertu l'avait devancé, lui fit présent d'une somme considérable. Mais il apprend en même temps que le grand hôpital de la ville avait besoin d'un prompt secours. Alors son propre besoin, quelque pressant qu'il soit, disparaît à ses yeux. Il ne voit plus que celui des pauvres, et en présence même de son chapitre, la somme entière est portée aux administrateurs de cette maison.

Quel magnifique début! Et si encore dans l'indigence il fait une si belle œuvre de charité, que ne fera-t-il point lorsque les amples revenus de son archevêché l'auront mis dans l'abondance! Je m'exprime mal, mes frères; il ne sera jamais dans l'abondance. Ce n'est point de son abondance qu'il donnera; ses dons l'auront toujours prévenue; il sera toujours pauvre malgré ses richesses, afin, s'il est possible, qu'il n'y ait point de pauvres dans son diocèse. Il se refusera à lui-même le nécessaire, afin qu'il ne manque à personne, et il pratiquera ainsi la pauvreté dans l'épiscopat, avec bien plus de perfection et de mérite qu'il ne l'avait pratiquée dans le cloître (61).

En effet, mes frères, le religieux pauvre l'est par nécessité. Il est vrai qu'il a choisi librement son état. Il est vrai que cette pauvreté nécesaire conserve le mérite de la liberté dans un saint religieux, par l'acceptation volontaire qu'il en renouvelle tous les jours, et par la disposition où il est de faire encore le même choix, s'il était encore à le faire. Mais enfin il n'est pas à portée de vivre dans l'abondance. Il ne peut point se dire à chaque moment, comme un évêque le pourrait, quoiqu'il ne le dût pas : *je me refuse tout ; mais je pourrais m'accorder tout, jouir de tout.* Il est heureusement privé d'une liberté dangereuse. Il n'est pas exposé à la tentation d'une richesse toujours présente ; son premier choix l'en a délivré. Les commodités, les aises des riches, sont pour lui un objet éloigné, et par là le touchent plus faiblement. Mais celui qui, possédant de grands biens, non-seulement n'y attache point son cœur, mais encore n'en souille point ses mains ; non-seulement est pauvre d'esprit, mais encore, si je puis m'exprimer de la sorte, pauvre de corps, en ne se servant jamais de ses richesses pour se procurer aucune des satisfactions du corps, ni même aucune de ces douceurs qu'il est si naturel de se croire permises, et dont quelques-unes même le sont peut-être ; celui-là, dis-je, doit se faire une violence continuelle. Il est toujours dans le combat, toujours aux prises avec l'ennemi. Il a un choix continuel à faire entre la pauvreté et les richesses, un choix qu'il faut renouveler à chaque instant.

C'est aussi par là que le Sage relève un homme de ce caractère dans l'endroit qui m'a fourni les paroles de mon texte. Il a pu, dit-il, transgresser la loi de Dieu, et il ne l'a point transgressée : ***Potuit transgredi, et non est trangressus.*** (*Eccli.*, XXXI.) Il a pu faire le mal, et il ne l'a point fait : ***Facere mala, et non fecit.*** (*Ibid.*) Du moins il a pu ne se pas croire obligé à certaines privations, et les renvoyer à ceux qui s'y sont engagés par état. La tentation, je le répète, la tentation est pour lui également violente, séduisante et continuelle. En la vainquant sans cesse, il fait, selon le langage de l'Ecriture, il fait sans cesse des choses merveilleuses : ***Fecit mirabilia in vita sua.*** (*Ibid.*) Il est parfait, ***perfectus est.*** (*Ibid.*) Il mérite une gloire éternelle : ***Erit illi gloria æterna.*** (*Ibid.*) Ainsi la mérita saint Thomas de Villeneuve (62).

Ainsi la mérite encore le digne prélat que Dieu nous a donné (63) ; car je ne doute point, mes frères, que tandis que je vous parle du saint archevêque de Valence, vous ne pensiez à votre évêque ; les rapports entre eux sont trop frappants. Vous pensez à sa vigilance pastorale, à ses visites fréquentes dans toutes les parties de son diocèse, visites laborieuses dont il trouverait un prétexte si plausible de se dispenser, s'il consultait plus ses forces que son zèle. Vous

évidemment dans l'impossibilité de travailler. En général, le principal devoir d'un ecclésiastique, c'est d'édifier et de faire honneur à son état. Or, il ne saurait mieux remplir ce devoir que par la charité et par l'aumône. Ainsi, le précepte évangélique, *que votre aumône se fasse en secret*, n'a pas été donné pour lui, excepté quelques cas particuliers. La plupart des aumônes d'un ecclésiastique doivent être connues pour son honneur, ou plutôt, comme je l'ai dit, pour celui de son état; et, si quelques-unes doivent être secrètes, c'est pour ménager l'honneur de ceux à qui il les fait. Un ecclésiastique, devant éviter toute dépense superflue, passerait pour avare, s'il n'était pas connu pour charitable. Au reste, la meilleure manière de faire l'aumône, c'est de procurer du travail; et c'était aussi celle de notre saint. (*Voyez sa Vie*, page 180.) — Un homme de beaucoup d'esprit a dit du célèbre M. Languet, curé de Saint-Sulpice : *Homme d'Eglise, il fait l'aumône; homme d'Etat, il fait travailler.* (Feu M. Melon, *Essai politique sur le commerce.*)

(61) La première fois qu'il parla aux chanoines du chapitre de son Eglise, il leur dit : « J'espère que l'état auquel je me vois élevé, ne me fera jamais oublier ce que je dois à celui dont je sors. » Il disait souvent que le bien de l'archevêché n'appartenait pas à l'archevêque. Quelqu'un lui représentant un jour qu'il aurait dû vivre plus *honorablement*, il répondit que ce qui ferait peut-être honneur à un autre, lui ferait honte, parce qu'il avait été religieux.

(62) Don François de Navarre, qui lui succéda dans l'archevêché de Valence, disait quelquefois : *Qui est celui qui pourrait atteindre à la hauteur de ce géant?*

(63) Monseigneur l'évêque de Saint-Malo ; il n'était pas present, parce qu'il était en cours de visites.

Digitized by Google

pensez surtout à sa charité, à ses aumônes, à sa vie frugale, si modeste, si simple, si éloignée de toute sorte de luxe et de faste. Voilà ce qui est exposé à tous les yeux. Mais à toutes ces vertus il joint un savoir étendu et un esprit supérieur. Au saint évêque il joint le grand évêque. Voilà ce qu'on voit toujours plus en lui, à mesure qu'on le voit plus souvent et de plus près, à mesure qu'on le connaît mieux. Vous me saurez gré, sans doute, mes frères, de lui avoir donné cette faible marque de mon attachement, de mon respect, de mon admiration. L'éloge de saint Thomas de Villeneuve m'en a paru une occasion si naturelle, que je n'ai pu m'y refuser. Mais revenons au saint archevêque de Valence.

Ce n'était pas assez pour lui d'assister les pauvres de ses biens; il n'eût pratiqué en cela que la charité. Il voulut, en les assistant de ses propres mains, en les visitant dans leurs pauvres et tristes demeures, aussi bien que dans les maisons où la charité des fidèles leur a fait trouver un asile, il voulut, dis-je, pratiquer encore l'humilité et la mortification. Les hôpitaux surtout étaient ses maisons favorites.

Ecoutez-moi, âmes sensuelles, âmes de chair et de sang, pour qui un pauvre, languissant et défiguré par la maladie, est un objet insupportable, écoutez-moi et rougissez de votre lâche délicatesse, délicatesse qui souvent même est moins réelle qu'affectée; ce serait se confondre avec le peuple, que de ne l'avoir pas. J'avoue cependant, mes frères, qu'il y a une répugnance naturelle, et saint Thomas l'avait; mais il la surmonta; et à force de la surmonter, il ne l'eut plus. Surmontez-la comme lui, et vous la verrez s'affaiblir de jour en jour. Une des récompenses de la vertu, dès cette vie, c'est de devenir facile par l'habitude : mais une facilité ainsi contractée ajoute au mérite, bien loin de le diminuer.

Si votre répugnance est invincible, quant au sentiment; si vous ne la surmontez jamais sans de nouveaux efforts, votre mérite à servir, à visiter les pauvres, en sera plus grand encore; et tandis que la grâce, par un courage aussi invincible que cette répugnance, vous en fera constamment triompher, je vous féliciterai de ce qu'elle vous la laisse. *Heureux*, dit Jésus-Christ, *ceux qui souffrent pour la justice!* (*Matth.*, V.) Heureux donc, à plus forte raison, *ceux qui souffrent* toujours dans l'exercice de la charité.

Vous me direz peut-être, mes frères, que ce qu'il y a de plus désagréable dans le service des pauvres malades, c'est, non ce qui révolte en eux tous les sens, mais ce qui choque la raison, ce qui déplaît à la vertu même, c'est-à-dire, leur grossièreté, leurs impatiences, leurs murmures, leur orgueil si déplacé, leur ingratitude pour ceux qui les visitent et qui les servent.

Je l'avoue, mes frères; tout cela se trouve dans beaucoup de pauvres; il y a beaucoup de mauvais pauvres, et peu dignes d'être secourus, s'ils ne l'étaient que par des motifs humains; mais ils sont d'autant plus dignes de l'être par des motifs chrétiens. Ce serait peu pour la charité chrétienne de s'élever au-dessus des sens. Semblable à la foi, elle s'élève encore au-dessus de la raison, et vainc ses répugnances. Mais, à ne consulter même que la raison, combien de motifs ne fournit-elle point d'excuser les défauts des pauvres, et ainsi de les supporter plus patiemment? Par exemple, on se plaint de leur grossièreté. Mais n'est-elle pas une suite nécessaire du peu d'éducation qu'ils ont reçu, de la nature des travaux auxquels ils sont assujettis, et par conséquent de leur pauvreté? Non, ce n'est pas plus leur faute d'être grossiers, que d'être pauvres et malades.

Il en faut dire autant de la plupart de leurs autres défauts; la cause en est en grande partie la même. Si nous ne les avons pas, c'est l'éducation qui nous en a préservés, ou l'usage du monde qui nous en a corrigés; et cela n'arrive même pas toujours.

Excusez-les encore ces défauts des pauvres malades, sur le malheur de leur état, sur l'excès de leurs souffrances. Quoi de plus triste en effet, et de plus rigoureux, que l'union de la pauvreté et de la maladie? Et nous-mêmes, mes frères, nous-mêmes, exempts de la première, si la seconde nous attaque, ah! malgré tous les secours que nous procure une fortune aisée, malgré tous les soins et toutes les attentions de ceux qui nous environnent, jusqu'où ne vont pas quelquefois nos impatiences et nos mauvaises humeurs? Ne vont-elles pas jusqu'à rebuter de notre service les âmes les plus mercenaires, et ceux-mêmes que nous attachent le sang et l'amitié? Après cela ne voudrons-nous rien excuser dans les pauvres malades, eux dans qui se réunit malheureusement tout ce qui peut les rendre excusables? Ne voudrons-nous rien souffrir de ceux qui souffrent à la fois tous les maux de la vie?

Filles de saint Thomas, j'ai, sans doute, attiré sur vous la pensée et les regards de tous mes auditeurs. Dans tout ce que j'ai dit de vos devoirs, on a vu vos vertus; dans ces derniers traits de la vie de votre Père, on a vu toute la vôtre. Ce qui n'était en lui qu'une œuvre passagère, est votre occupation journalière. Vous êtes son portrait, comme il était celui de Jésus-Christ. Puisse-t-il devenir chaque jour plus ressemblant et plus fidèle, mais d'une ressemblance intérieure! Car, quel malheur, quelle prévarication ne serait-ce pas, s'il en était de ce portrait comme des portraits ordinaires, qui n'ont avec les personnes qu'ils représentent qu'une ressemblance extérieure, et même ordinairement assez imparfaite! C'est tout au plus les traits et les couleurs de leur visage; mais leur esprit, leur cœur, leur âme n'y sont pas. Qu'il y a de pareils portraits dans les états les plus saints! Souvent les œuvres sont communes aux élus et aux réprouvés; souvent les uns et les autres font

Digitized by Google

les mêmes choses; mais ils ne les font pas de la même manière, ni avec les mêmes dispositions; voilà ce qui les discerne aux yeux de Dieu; et en un mot, les bonnes œuvres, celles même de miséricorde qui sont les meilleures de toutes, n'opèrent le salut, qu'autant que c'est *la foi qui les opère* elle-même *par la charité* (*Galat.*, V).

Je n'ai garde de vous oublier (64) dignes ministres de Jésus-Christ, qui prenez une part si glorieuse aux travaux de cette sainte maison. C'est par vous que tous les secours s'y trouvent ensemble. C'est par vos instructions pleines de lumière, par vos exhortations touchantes, que les pauvres que la maladie y amène, avec la santé du corps y recouvrent celle de l'âme, ou, ce qui leur est bien plus avantageux encore, y meurent de la mort des justes. Que de conversions éclatantes, dont vous êtes les témoins et les instruments? Quelle joie pour un prêtre embrasé d'un saint zèle, d'enlever au démon des esclaves, qui sans lui l'auraient été peut-être pendant toute l'éternité! Combien de pécheurs qui, après une vie entière de péché, ayant trouvé ici une sainte mort, béniront à jamais dans le ciel la main secourable qui les a arrachés à l'enfer! Que de ferventes prières n'adressent-ils point pour vous au Dieu qui les a sauvés par vous! Vous les suivrez, sans doute, Messieurs, où vous les avez conduits; vous les suivrez dans les tabernacles éternels. Ainsi soit-il.

(64) Aux ecclésiastiques de l'Hôtel-Dieu.

EXHORTATION

POUR LE MARIAGE DE M. ET Mᵉ MARION DE BEAUREGARD,

à Saint-Malo ; juin 1752

Entre les différents états où Dieu appelle les hommes, il en est deux dans lesquels il a voulu qu'on entrât par un sacrement, l'état ecclesiastique et celui du mariage. Rien n'était plus digne de sa bonté. Les sacrements confèrent la grâce. Mais dans quels états est-elle plus nécessaire que dans ceux que je viens de nommer? Dans l'état ecclésiastique, parce que la vertu y doit être très-parfaite: dans celui du mariage, parce qu'elle y est très-difficile.

Mais je dis plus encore. Il est aussi difficile d'être heureux dans le mariage que d'y être vertueux, et cet état ne renferme pas moins d'obstacles à une vie douce et tranquille, qu'à une vie véritablement chrétienne.

De là le conseil évangélique sur la préférence du célibat; conseil sur lequel saint Paul a si fortement insisté, qu'on pourrait l'appeler l'Apôtre des vierges, aussi bien que celui des gentils (I *Cor.*, VIII); conseil qu'il a également appuyé sur les motifs que la religion présente à la piété, et sur ceux que la raison et l'expérience ne fournissent que trop au simple désir du bonheur.

Je n'ai pas attendu à vous parler ainsi, ma chère nièce (65), que vous fussiez au pied des autels. Je le fais encore dans ce moment, afin de vous engager, aussi bien que vous, Monsieur, à redoubler vos vœux pour obtenir du Seigneur la participation la plus abondante à la grâce du sacrement que vous allez recevoir.

Les qualités naturelles ne suppléent point à cette grâce, et ne la méritent point. Celles dont vous êtes doués l'un et l'autre, m'inspirent néanmoins beaucoup de confiance. Dieu voile souvent les opérations de sa grâce sous celles de la nature; et la première marque de la vocation à un état, ce sont les qualités naturelles qu'il exige.

J'espère encore beaucoup de la reconnaissance que vous devez à l'Église pour la dispense qu'elle vous a accordée (66). Elle s'est relâchée en votre faveur d'une de ses lois. Vous ne voudriez pas l'en faire repentir, et tromper son attente.

Puisse cette union des dons de la nature et de ceux de la grâce, des liens du sang et de ceux du sacrement, produire en vous et y conserver à jamais l'union du bonheur et de la vertu! Puisse l'attachement croître sans cesse par l'estime! J'ajoute, car personne n'est parfait, par une tolérance mutuelle. Pour s'aimer constamment, il faut s'estimer dans les choses essentielles, et se supporter dans les autres. Voilà les deux fondements d'une paix inaltérable dans le mariage.

J'y contribuerai toujours de tout mon cœur en tout ce qui pourra dépendre de moi, parce que vous me serez toujours l'un et l'autre infiniment chers. Surtout je ne cesserai jamais de la demander pour vous à celui qui est appelé dans les livres saints, le *Dieu de paix et d'amour*, *Deus pacis et dilectionis*. J'espère donc autant que je le désire, qu'en cette double qualité il sera toujours avec vous: *Et Deus pacis et dilectionis erit vobiscum.* (II *Cor.*, XIII.)

(65) L'épouse était fille de mon frère.

(66) Les époux étaient parents au troisième degré.

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Notice sur Le Tour-du-Pin. 9

PANÉGYRIQUES COMPLETS DE J.-F. R. DE LA TOUR-DU-PIN.

Panégyrique Ier. — Saint Jean Népomucène, chanoine de l'église métropolitaine de Prague, et martyr. 9
Panégyrique II. — Saint Louis, roi de France. 27
Panégyrique III. — Saint Bernard, premier abbé de Clairvaux, et docteur de l'Eglise. 45
Panégyrique IV. — Saint Jean de Dieu, instituteur des religieux de la Charité. 64
Panégyrique V. — Saint Thomas d'Aquin, de l'ordre des Frères Prêcheurs, et docteur de l'Eglise. 78
Panégyrique VI. — Saint Jean-Baptiste, précurseur du Messie. 98
Panégyrique VII. — Saint Bonaventure, de l'ordre des Frères Mineurs, cardinal évêque d'Albano, et docteur de l'Eglise. 107
Panégyrique VIII. — La bienheureuse Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal, fondatrice de la Visitation. 126
Panégyrique IX. — Saint Pierre, prince des apôtres. 142
Panégyrique X. — Saint Denis, apôtre de la France, évêque de Paris. 157
Panégyrique XI. — Saint Gaëtan, instituteur de la congrégation des Clercs réguliers. 175
Panégyrique XII. — Saint François de Sales, évêque et prince de Genève, fondateur de l'ordre de la Visitation. 192
Panégyrique XIII. — Saint Augustin, évêque d'Hippone, et docteur de l'Eglise. 215
Panégyrique XIV. — Saint Nicolas, évêque de Myre. 232
Panégyrique XV. — Sainte Agnès, vierge et martyre. 252
Panégyrique XVI. — Saint Jean l'Evangéliste, patron du clergé de Saint-Sauveur. 268
Panégyrique XVII. — Saint Jean de la Croix, coadjuteur de sainte Thérèse, dans la réforme de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, et premier Carme déchaussé. 282
Panégyrique XVIII. — Saint Victor, martyr. 303
Panégyrique XIX. — Saint Antoine, abbé. 323
Panégyrique XX. — Saint Norbert, fondateur de l'ordre de Prémontré, et archevêque de Magdebourg. 343
Panégyrique XXI. — Sainte Élisabeth, fille d'André II, roi de Hongrie, duchesse de Thuringe, première religieuse du tiers ordre de Saint-François. 362
Panégyrique XXII. — Saint Cyr et sainte Julitte, martyrs. 377
Panégyrique XXIII. — Saint François-Xavier, de la Compagnie de Jésus, apôtre des Indes et du Japon. 390
Panégyrique XXIV. — Saint Vincent de Paul, instituteur de la congrégation de la Mission et des Filles de la Charité. 420
Panégyrique XXV. — Saint Bruno, instituteur de l'ordre des Chartreux. 439
Panégyrique XXVI. — Saint Pierre Nolasque, instituteur de l'ordre de Notre-Dame de la Merci, pour la rédemption des captifs. 471
Panégyrique XXVII. — Saint André Avelin, religieux de la congrégation des Clercs réguliers, Théatins. 500
Panégyrique XXVIII. — Saint Paul, apôtre. 526
Panégyrique XXIX. — Saint Sulpice, archevêque de Bourges. 549
Panégyrique XXX. — Saint Jacques le Majeur, apôtre. 572
Panégyrique XXXI. — Saint Joseph du Léonessa, religieux de l'ordre des Frères Mineurs Capucins. 588
Panégyrique XXXII. — Le bienheureux Idesbalde Vander Gracht, ministre d'Etat, sous Thierri d'Alsace, comte de Flandre, et abbé de l'abbaye des Dunes, ordre de Cîteaux. 605
Epître dédicatoire. 605
Panégyrique XXXIII. — Saint Didier, évêque de Langres, et martyr. 636
Panégyrique XXXIV. — Saint Dominique de Gusman, fondateur de l'ordre des Frères Prêcheurs. 654
Panégyrique XXXV. — Sainte Ursule, vierge et martyre. 668
Panégyrique XXXVI. — Saint Charles Borromée, cardinal, archevêque de Milan. 680
Panégyrique XXXVII. — Saint Chaumond, archevêque de Lyon, et martyr, patron des Dames de l'Union chrétienne. 695
Panégyrique XXXVIII. — Sainte Catherine de Ricci, vierge de l'ordre de Saint-Dominique. 708
Panégyrique XXXIX. — Le bienheureux Pierre Fourier de Matincourt, instituteur de la congrégation de Notre-Dame, et réformateur des chanoines réguliers de la congrégation de Notre-Sauveur. 725
Panégyrique XL. — Saint Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus. 736
Panégyrique XLI. — Saint Thomas de Villeneuve, religieux de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, archevêque de Valence en Espagne. 752
Panégyrique XLII. — Saint Germain, évêque de Paris, titulaire de l'abbaye royale de Saint-Germain des Prés. 764
Panégyrique XLIII. — Saint Martin, évêque de Tours. 777

DISCOURS POUR LA DEDICACE SOLENNELLE DE L'EGLISE DE SAINT-SULPICE. 791
SERMON POUR L'ANNEE SECULAIRE DES FILLES DE L'UNION CHRETIENNE. 805
ORAISON FUNEBRE DE TRES-HAUT, TRES-PUISSANT ET TRES-EXCELLENT PRINCE LOUIS D'ORLEANS, DUC D'ORLEANS, PREMIER PRINCE DU SANG. 823
DISCOURS DE RECEPTION A L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES ET BELLES-LETTRES DE NANCY. 841

Notice sur le P. Perrin. 851

SERMONS COMPLETS DU P. CHARLES-JOSEPH PERRIN SUR LA MORALE ET LES MYSTERES.

Sermon Ier. — Sur la divinité de la religion chrétienne. 855
Sermon II. — Sur l'importance du salut. 870
Sermon III — Sur le péché mortel. 885
Sermon IV. — Sur le délai de la pénitence. 900
Sermon V. — Sur la mort. 915
Sermon VI. — Sur le jugement dernier. 929
Sermon VII. — Sur l'enfer. 945
Sermon VIII. — Sur la miséricorde de Dieu. 961
Sermon IX. — Sur la confession. 978
Sermon X. — Sur le sacrifice de la messe. 996
Sermon XI — Sur la fréquente communion. 1011
Sermon XII. — Sur la parole de Dieu. 1025
Sermon XIII. — Sur l'amour de Dieu. 1041
Sermon XIV. — Sur l'amour de Jésus. 1056
Sermon XV. — Sur la charité envers le prochain. 1070
Sermon XVI. — Sur la Providence. 1083
Sermon XVII. — Sur l'aumône. 1098
Sermon XVIII. — Sur les souffrances. 1112
Sermon XIX. — Sur la prière. 1127
Sermon XX. — Sur l'emploi du temps. 1142
Sermon XXI. — Sur le pardon des injures. 1157
Sermon XXII. — Sur l'éducation des enfants. 1173
Sermon XXIII. — Sur le scandale. 1186
Sermon XXIV. — Sur le respect humain. 1201
Sermon XXV. — Sur le respect dans les temples. 1216
Sermon XXVI. — Sur la présence de Dieu. 1230
Sermon XXVII. — Sur l'impureté. 1244
Sermon XXVIII. — Sur la restitution. 1260

Digitized by Google

Sermon XXIX. — Sur la récompense des saints. 1277
Sermon XXX. — Sur le purgatoire. 1292
Sermon XXXI. — Pour le jour de Noël. — Sur le mystère. 1307
Sermon XXXII. — Sur la Passion de Notre-Seigneur. 1321
Sermon XXXIII. — Sur la Résurrection. 1341
Sermon XXXIV. — Pour la fête de l'Ascension. — Sur le mystère. 1358
Sermon XXXV. — Pour le jour de la Pentecôte. — Sur le mystère. 1372
Sermon XXXVI. — Pour le jour de la Trinité. — Sur le mystère. 1389
Sermon XXXVII. — Pour le jour de la Conception. — Sur le mystère. 1404
Sermon XXXVIII. — Pour la Nativité de la Vierge. — Sur la dévotion à la Vierge. 1418
Sermon XXXIX. — Sur l'Annonciation. 1433
Sermon XL. — Sur l'Assomption. 1443
Notice sur le P. Jard. 1459

SERMONS CHOISIS DU P. FRANÇOIS JARD.

Sermon Ier. — Sur la profanation des temples. 1463
Sermon II. — Sur l'usage des afflictions. 1479
Sermon III. — Sur la miséricorde de Dieu. 1494
Sermon IV. — Pour le jeudi de la seconde semaine de Carême. — Sur le mauvais riche. 1509
Sermon V. — Pour le vendredi de la seconde semaine de Carême. — Sur le prodigue. 1524
Sermon VI. — Pour le troisième dimanche de Carême. — Sur l'impureté. 1538
Sermon VII. — Pour le mardi de la troisième semaine de Carême. — Sur le petit nombre des élus. 1553
Sermon VIII. — Pour le vendredi de la quatrième semaine de Carême. — Sur le Lazare. 1570
Sermon IX. — Pour le dimanche de la Passion — Sur la foi. 1584
Sermon X. — Pour le mardi de la semaine de la Passion. — Sur le monde. 1599
Sermon XI. — Pour le jeudi de la Passion. — Sur la Pécheresse. 1615
Sermon XII. — Pour le vendredi de la Passion. — Sur le respect humain. 1630
Sermon XIII. — Pour le dimanche des Rameaux. — Sur le triomphe de la croix. 1646
Sermon XIV. — Pour le dimanche de Quasimodo. — Sur la fausse paix du pécheur. 1661
Sermon XV. — Pour le dimanche de Quasimodo. — Il faut surmonter les difficultés du salut. 1675
Sermon XVI. — Pour le dimanche dans l'octave du Saint-Sacrement. — Sur la communion. 1691
Sermon XVII. — Pour le jour de l'octave du Saint-Sacrement. — Sur l'indigne communion. 1704
Sermon XVIII. — Sur le danger des fautes vénielles. 1716
PANEGYRIQUE DE SAINT LOUIS. 1731
PANEGYRIQUE DE SAINT BERNARD. 1747
Notice sur Tublet. 1761

PANEGYRIQUES COMPLETS DE TUBLET.

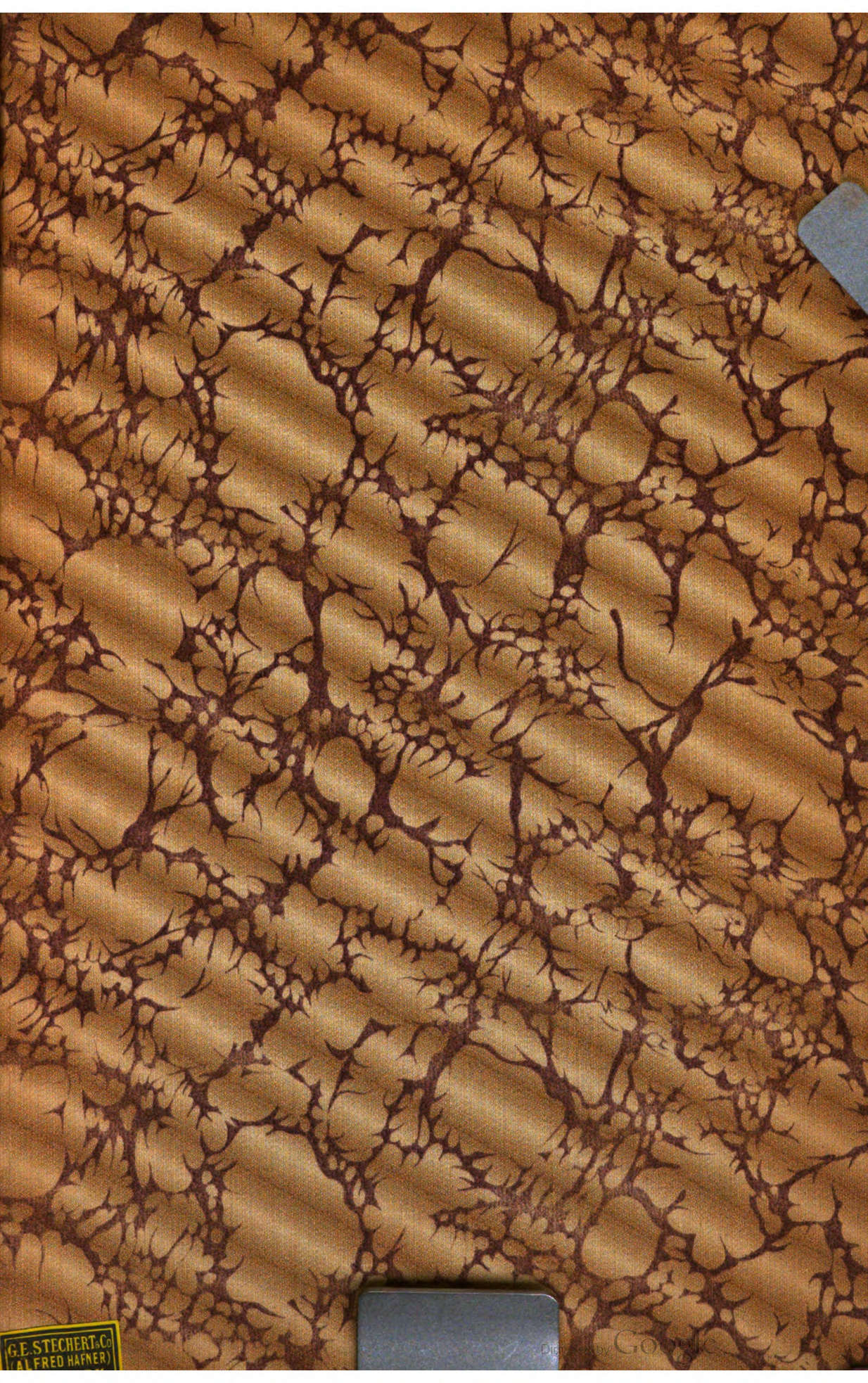
Avertissement. 1761
Panégyrique Ier. — Saint Charles Borromée. 1765
Panégyrique II. — Saint Benoit. 1778
Panégyrique III. — Premier panégyrique de saint Augustin. 1794
Panégyrique IV. — Second panégyrique de saint Augustin. 1807
Panégyrique V. — Saint Thomas de Villeneuve 1824
EXHORTATION POUR LE MARIAGE DE M. ET Mme MARION DE BEAUREGARD. 1839

FIN DU CINQUANTE-TROISIÈME VOLUME.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

Digitized by Google

Digitized by Google


G.E.STECHERT & Co
(ALFRED HAFNER)
Digitized by Google